

DICTIONNAIRE UNIVERSSEL DE MEDECINE,

DE CHIRURGIE, D'ANATOMIE,
DE CHYMIE, DE PHARMACIE,
DE BOTANIQUE, D'HISTOIRE NATURELLE, &c.

Traduit de l'Anglois de M. JAMES,

Par M^{rs} DIDEROT, EIDOUS & TOUSSAINT.

Revu, corrigé & augmenté par M. JULIEN BUSSON, Docteur-Régent
de la Faculté de Medecine de Paris.

TOME SIXIEME.



A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez { BRIASSON, à la Science & à l'Ange Gardien.
DAVID l'aîné, à la Plume d'Or.
DURAND, à Saint Landry & au Griffon.

M. DCC. XLVIII.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.

APPROBATION DE LA FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

NOUS Commissaires nommés par Décret de la Faculté de Médecine de Paris, pour l'examen d'un Livre intitulé *Dictionnaire Universel de Médecine, de Pharmacie, de Chirurgie, &c.* traduit de l'Anglois de M. JAMES, revu, corrigé & augmenté par M. BUSSON notre Confrere; renouvelons pour les deux, trois, quatre, cinq & sixième Volume, l'Approbation que nous avons déjà donné lors de la publication du premier Volume. Nous reconnoissons que l'Auteur a été guidé dans ces derniers par le même esprit de discernement dans le choix des Auteurs qui lui ont fourni la principale matiere de ses articles, & que les notes & les additions de l'Éditeur donneront à ces Volumes le même mérite qu'elles avoient donné au premier. Fait à Paris ce 16. Mai 1748.

Signés, H. T. BARON, Ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris. LE ROY DE S. AIGNAN. BOUVART. FERRET, Ancien Professeur en Chirurgie Française. BARON, Fils.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

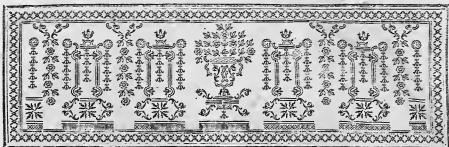
JE soussigné Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, de l'Académie des Sciences, ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, le quatrième, le cinquième & le sixième Tome du *Dictionnaire de Médecine*; Traduit de l'Anglois de M. JAMES, avec des corrections & des additions: l'Impression n'en peut être qu'utile au Public. A Paris ce 27 Juin 1748. Signé, L'ASONE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos Amés & Faux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Jufficiers qu'il appartiendra: **SALUT**: Notre bien Amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de la Communauté, nous a fait expoler qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour Titre, *Dictionnaire de Médecine*, Traduit de l'Anglois; s'il Nous plaifoit de lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer l'Ouvrage ci-dessus, en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'imprefion étrangere dans aucun lieu de notre Obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans le consentement expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois milles livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; Que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon Papier & beaux Caractères conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'imprefion dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de Notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses Ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & Faux Conseillers & Secretaires soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettre à ce contraire: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le huitieme jour de Mai l'An de grace mil sept quarante-quatre, & de notre Regne le vingt-neuvieme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

J'ai cédé un tiers au présent Privilège à Monsieur David, fils aîné, & un autre tiers à Monsieur Durand, suivant les conditions faites entre ces Messieurs & moi. A Paris ce 11. Mai 1744. BRIASSON.

Registré ensemble la presente Cession sur le Registre onze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 311. fol. 262. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris ce 15 Mai 1744. Signé, SAUGRAIN, Syndic.



DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE.

SUD

SUD

UDOR, *Sueur.*



Il y a sous la peau, au-dessus de la graisse, dans toutes les parties du corps, des glandes que nous appelons miliaires; elles sont étroitement unies les unes aux autres, ont chacune une artère, une veine & un nerf, & forment un canal excrétoire qui passe par une ouverture du corps réticulaire, & dépose à l'aide d'un orifice assez large, la *sueur* sous l'épiderme. Ce canal est couvert d'une valvule creuse, élevée, d'une figure ronde, & finée sous la peau. La fonction de cette valvule est d'arrêter ou de laisser passer l'humeur. Ce canal est, avec les petits vaisseaux de Ruysch, le principal organe de la *sueur*.

La *sueur* ainsi séparée, varie selon l'air, le climat, le sexe, l'âge, le tempérament, les émonctoires, la diète, la manière de vivre, & le tems de la coction; enfin il en est de cette humeur à peu près ainsi que de l'urine.

Les personnes saines ne suent presque jamais, ou du moins que rarement, & par l'abus des choses non-naturelles. Les effets principaux de la *sueur* sont toujours pernicioeux: cette évacuation n'est bienfaisante que par accident.

De la transpiration, selon SANCTORIUS.

Outre les vaisseaux excrétoires dont nous venons de parler, il y a encore sous les écailles de l'épiderme, des vaisseaux perspiratoires, qui s'ouvrent obliquement, & qui sont si déliés, que selon le calcul de Leeuwenhoek, 125000 de ces vaisseaux n'occuperoient pas plus d'espace qu'un grain de sable ordinaire. Il s'échappe continuellement de ces vaisseaux distribués à tous les points du corps, une humeur subtile qu'on appelle la matière perspirable de Sanctorius, qui s'est illustré par cette découverte, & par le point de perfection, où il a poussé la partie importante de la Médecine qui concerne la transpiration.

Tom. VI.

L'évacuation de cette humeur se fait dans tous les points de la surface extérieure de l'épiderme, ainsi qu'à la surpeau de la bouche, des narines, de la gorge, du larynx, des poumons, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, de la vessie & de la matrice: ainsi elle surpasse en quantité la somme de toutes les autres excrétoires. En Italie, dans la force de l'âge, dans un état aisé, & après avoir bu & mangé modérément, il s'échappe par la peau, par la bouche & par les narines, cinq huitièmes des alimens qu'on a pris.

Lorsque cette évacuation est uniforme, subtile, non suspendue, abondante, & s'augmente après le sommeil, c'est un signe de bonne santé; & c'est en même-tems un des moyens principaux de la conserver.

L'altération des qualités que nous venons d'exiger dans la perspiration, est un des premiers & des plus certains avant-coureurs de quelque maladie; peut-être même en est-ce la cause.

La transpiration se fait, s'entretient, s'augmente & se restitue par l'état vigoureux des viscères, des vaisseaux & des fibres; par l'exercice, & un mouvement capable de provoquer doucement cette évacuation; par un usage modéré des femmes, auquel on soit porté par la force & la santé du corps, & non par la passion & le caprice de l'esprit; par un sommeil de sept ou huit heures, pendant lequel le corps sera bien couvert, mais non-surchargé de couvertures; par une gaieté modérée, par la jeunesse; par des alimens solides, mais légers, fermentés, non gras, & assaisonnés très-modérément d'épices; & par un air pur, sec, pesant & froid.

Le contraire de toutes ces conditions, ainsi que l'acroissement de toutes les autres excrétoires, marquent la diminution, l'obstruction, & l'altération de la perspiration.

Cela nous apprend quels sont la matière, la cause, les effets, la nécessité & les usages de cette évacuation. Elle sert à la flexibilité, à la mollesse des parties, à la réparation des pertes de substance: elle dispose les mamelons ou papilles humides & nerveuses, à recevoir

A.

avec facilité l'impression des objets, & à transmettre cette impression à l'ame.

On voit aussi que la transpiration diminue nécessairement, & que ses vaisseaux sont comprimés, lorsque la *sueur* est augmentée, & que ses vaisseaux sont agrandis.

Que le mouvement violent & la chaleur excessive tournent la transpiration en *sueur*; mais que cette évacuation est facilitée, par un mouvement & par un degré de chaleur modérés.

Que rien ne contribue davantage à rendre la perspiration libre, qu'un frottement doux & continué.

Que les *sueurs* longues & copieuses la répriment & l'affoiblissent considérablement, & que ces sortes de *sueurs* affligent constamment & nécessairement les personnes faibles, maigres, atteintes de fièvre hectique, celles qui tombent en foiblesse, de même que les moribonds.

Voici les questions à résoudre sur ce sujet.

D'où vient qu'immédiatement après avoir mangé & même long-tems après, la transpiration insensible est très-petite dans les personnes qui se portent bien?

Pourquoi la perspiration est-elle plus grande entre la cinquième & la douzième heure après les repas? Pourquoi cette même perspiration augmente-t-elle lorsqu'on va à cheval, en carrosse ou en bateau, mais particulièrement quand on fait beaucoup d'exercice sur la glace ou sur la neige?

SUDOR ANGELICUS, *Sueur Angloise* ou *Suette*.

Cette maladie a reçu son nom de l'Isle où elle parut pour la première fois, lorsqu'en 1483. Henri VII. débarqua avec son armée au Havre de Milford, dans la Principauté de Galles. Elle se répandit de-là dans la Ville de Londres, & y fit un ravage extraordinaire depuis le 21 de Septembre jusqu'à la fin d'Octobre. Elle a reparu cinq fois dans la même Ville, & toujours en Été; savoir en 1485. en 1506. & 1517. Elle fut cette année-là si violente qu'elle emportoit les malades au bout de trois heures, & si générale qu'elle n'épargna personne; de sorte que la moitié des habitants de plusieurs Villes d'Angleterre fut la victime de sa fureur. Elle reparut pour la quatrième fois en 1548. emportant ordinairement les malades dans l'espace de six heures; elle revint aussi en 1529. & ce fut cette fois-là seulement qu'elle se répandit dans les Pays-Bas, & dans plusieurs Provinces d'Allemagne, où elle causa des ravages infinis. On la vit repaître à Londres pour la cinquième fois en 1551. mais avec tant de fureur, qu'elle emporta dans un seul jour cent vingt bourgeois de Westminster. Shrewsbury, séjour du célèbre Caius ou Kaye, à qui nous devons l'Histoire de cette maladie, ne fut pas épargné, & la *suette* y déploya tellement sa fureur, que ce canton fut presque entièrement dépeuplé. Elle ôta la vie à plusieurs voyageurs, & à un grand nombre d'habitans, dont les uns moururent étant éveillés & les autres durant leur sommeil, de sorte que pas une famille n'en fut exempte, & dans celles mêmes qui étoient les plus nombreuses, il y en eût peu qui échappèrent à cette maladie. Parmi ceux qui en furent attaqués, les uns moururent sur le champ & d'autres une, deux, trois ou quatre heures après avoir commencé à suer; de sorte que ceux qui avoient dîné avec le plus d'appétit mourroient souvent avant le souper; mais de tous ceux qui survécurent à la *suette*, il n'y en eut aucun qui fût hors de danger avant que les vingt-quatre heures fussent passées. Ses progrès furent si rapides, que la terreur s'empara de l'esprit de tous les habitants du Royaume, & ce qu'il y eut de plus fâcheux fut que la fuite, qui dans les autres maladies contagieuses est le plus sûr de tous les préservatifs, ne servit de rien dans celle-ci; car elle attaquait non-seulement ceux qui avoient abandonné les Villes & s'étoient retirés aux champs, mais encore ceux qui s'étoient réfugiés en France, en Hollande & en Ecosse,

& ce qu'il y a de plus extraordinaire, elle épargna les étrangers qui étoient établis en Angleterre. Ses commencemens ne furent pas les mêmes dans tous les malades; elle étoit annoncée dans les uns par une douleur dans le cou, dans les épaules, dans les jambes ou dans les bras; dans d'autres par une espèce de vapeur chaude qui parcouroit ces parties. Ces symptômes étoient tout à-coup suivis d'une *sueur* copieuse dont on ne pouvoit deviner la cause. Les parties internes commençoient par s'échauffer, & étoient aussitôt saisies d'une chaleur incroyable qui se répandoit jusqu'aux extrémités du corps. Une soif insupportable, des inquiétudes & une indispotion du cœur, du foie & de l'estomac faisoient place à un mal de tête excessif, & à un délire durant lequel les malades ne cessent de parler, & qui étoit suivi d'une espèce d'assoupissement & d'une envie de dormir à laquelle il étoit impossible de résister.

La *sueur* cessoit dans les uns dès le commencement, & faisoit place à un refroidissement médiocre; mais lorsqu'on venoit à rappeler cette évacuation, la matière étoit d'une odeur désagréable & d'une couleur conforme à la nature des humeurs, tantôt plus & tantôt moins abondante, & d'une consistance très-épaisse. Les uns étoient saisis de nausées, & d'autres d'un vomissement; mais ces symptômes n'arrivoient qu'à ceux dont l'estomac étoit surchargé d'alimens. Tous fans exceptions avoient une respiration fréquente & difficile. L'urine n'avoit rien d'extraordinaire, à la réserve qu'elle étoit plus épaisse & plus pâle que de coutume; le pouls étoit aussi plus vif & plus fréquent. Ceux qui avoient respiré un air moins corrompu & qui étoient d'un bon tempérament furent beaucoup moins incommodés que les autres, & tous les symptômes de la maladie se réduisirent à une chaleur & à des *sueurs* plus fortes qu'à l'ordinaire.

Ray conclut des symptômes que nous venons de rapporter, que la *suette* est une fièvre éphémère, contagieuse & pétélientielle, & il appuie sa définition des raisonnemens suivans.

La *sueur* copieuse qui accompagne la *suette*, est occasionnée, de même que dans les autres fièvres, par l'anxiété & la chaleur excessive dont le malade est affligé; car, comme ceux qui s'occupent à des travaux pénibles, ont tout le corps couvert de *sueur*, de même ceux qui sont affligés de maladies internes violentes, sont sujets à des *sueurs* copieuses dont la nature se sert pour emporter la cause de la maladie. Lorsque cette évacuation est assez forte pour produire cet effet, le malade recouvre sa santé; mais lorsqu'elle est faible & languissante, il succombe infailliblement sous la violence du mal; car si la *sueur* est spontanée & continue, elle ne manque pas de procurer du soulagement, au lieu que lorsqu'elle vient à cesser tout-à-coup, ou à diminuer considérablement, elle est ou mortelle ou extrêmement dangereuse; pour preuve de quoi l'Auteur en appelle à l'expérience de ses Compatriotes.

Le savant Auteur, qui me fournit cet article, continue à montrer,

1°. Pourquoi cette fièvre est éphémère.

2°. Les causes dont elle procède.

3°. D'où vient que les Anglois seuls y sont sujets.

Il résout sa première question par la nature particulière du poison, qui, suivant lui, est de l'espèce putride. La seconde par la situation de l'Angleterre & la qualité de l'air qu'on y respire, & qui est imprégné de vapeurs propres à produire des maladies putrides. Il satisfait à la troisième, en faisant voir la disposition particulière qu'ont les tempéramens Anglois à recevoir ce poison & en être affectés. Comme les recherches de notre Auteur sur ce sujet, ont beaucoup d'étendue & ne

font pas entièrement satisfaisantes, je me dispenserai d'en grossir cet article, & je passerai aux méthodes qu'il prescrit, tant pour prévenir cette maladie, que pour la guérir.

Le préservatif consiste, selon lui, dans la tempérance & le choix des aliments & des boissons qu'on juge les plus salubres. Il veut qu'on s'abstienne des herbes poivrées crues de quelque nature qu'elles soient, à cause de la mauvaïse qualité que l'air peut leur avoir communiquée; ou, si l'on en use, qu'on les lave auparavant dans l'eau chaude.

On saupoudrera les aliments avec la poudre suivante.

Prenez de macis, & de clous de girofle, } de chaque, deux parties;
de zédoaire, } de chaque, une partie;
de racine de dioscore, des trois espèces de sandaux, de chaque, demi-partie;
de corail rouge, } de chaque, une partie;
de roses rouges, } de canelle, trois parties;
de perles, une partie;
de sucre, une quantité suffisante.

Pilez & pulvérisez.

On rendra l'air le plus pur qu'il est possible, en éloignant tout ce qui est capable de le corrompre, comme peuvent être les cadavres des animaux, les eaux croupissantes & autres choses semblables, & en corrigeant la mauvaïse qualité à l'aide des feux continuels qu'on fera surtout le soir & le matin, & en brûlant, dans l'appartement où l'on loge, des substances odoriférantes. On sortira du logis le plus rarement qu'il sera possible, & supposé qu'on ne puisse se dispenser de le faire, on se munira de la préparation suivante, & on la flairera le plus souvent que faire se pourra.

Prenez de noix muscade, de macis, de clous de girofle, de safran, de canelle, de mastic de Chio, bien trituré, } de chaque, une partie & demie;
de storax, deux parties & demie;
de labdanum, quatre parties;
quelques grains d'ambre & de musc.

Faites les dissoudre dans du vin de senteur, & faites-en une pâte de consistance convenable.

Rien n'est meilleur pour se garantir de la maladie dont nous parlons, que de humer avant que de sortir, la vapeur du scordium & de la vervene, & de tenir continuellement dans la bouche un morceau de racine de zédoaire ou d'énula campana, qu'on aura fait macérer durant une nuit dans du vinaigre rosé.

On ne doit point sortir à jeun, parce que le corps est plus sujet à être infecté dans ce tems-là que dans aucun autre. Il est donc à propos de prendre avant que de sortir, une dose convenable de thériaque, seule, ou dans un verre d'eau distillée, d'oseille ou de scabieuse. Les trochisques de vipère & plusieurs autres choses semblables servent au même effet; mais l'Auteur préfère le préservatif suivant à tout autre.

Prenez d'oseille, de roses rouges, de sandal citrin, de spicnard, de canelle, } de chaque, une partie;
--

de safran, de résences de citron, } de chaque, une partie & demie;

de bol d'Arménie, une partie & demie;
de terre sigillée, de perles préparées, } de chaque, demi-partie.

Triturez ces drogues avec quelque feuilles d'or, & prenez-en dans une petite quantité de vinaigre.

Lorsque le malade est une fois attaqué de la sueur, le mieux qu'on puisse faire est d'entretenir la sueur pendant quelque tems; car cela suffit pour emporter la maladie. Pour cet effet, on le tiendra chaudement, en prenant garde qu'il ne s'expose à l'air. On entretiendra la sueur pendant vingt-quatre heures, en lui procurant tous les soulagemens dont il pourra avoir besoin, parce qu'à u bout de ce tems-là, la maladie se termine pour l'ordinaire d'une manière heureuse. Il faut pendant tout ce tems que le malade s'abstienne de tout aliment & de quelque espèce de boisson que ce soit, au moins durant cinq heures, à moins que l'épuisement de ses forces n'oblige à suivre une méthode contraire, ce qui est extrêmement rare. Supposé que la sueur ait de la peine à sortir, on emploiera les frictions avec des linges médiocrement chauds, en prenant garde de ne point laisser refroidir le malade; si ces moyens produisent leur effet on n'en emploiera point d'autres, sinon on aura recours aux potions sudorifiques. On l'empêchera de se livrer au sommeil, en l'appellant à haute voix; & le secouant jusqu'à ce qu'il ait perdu l'envie de dormir. Il doit bien se garder, lorsqu'il sera guéri, de s'exposer tout d'un coup au froid, à moins qu'il ne veuille être emporté par un flux de ventre, comme cela est arrivé à bien d'autres. CAJUS, de Ephemer. Britannica.

SUDORIFERA, le même que sudorifica. SUDORIFICA, sudorifiques, ou sudorifères; remèdes qui provoquent la sueur. Voyez Diaphoretica.

S U F

SUFFERSURÉ, éruptions pustuleuses que la chaleur fait élever sur le corps des enfans. FOSSTUS.

SUFFIMENTUM, Parfum.

Les parfums diffèrent des substances odoriférantes, en ce que celles-ci répandent leur odeur fans le secours du feu, au lieu qu'ils ont besoin de l'action médiate ou immédiate de cet élément pour produire leur effet.

Il y a deux sortes de parfums; les uns servent pour le plaisir, & les autres pour la santé: mais les uns & les autres sont secs ou liquides. Les premiers sont aussi appelés *essences*, au lieu que les seconds reçoivent le nom de fumée ou de vapeur. Les parfums qu'on emploie pour le plaisir & le luxe, sont composés avec des drogues odoriférantes, & l'on peut leur donner la forme de poudres, de trochisques ou de chandelles médicinales. Les matières des premiers sont le storax, le benjoin, la racine d'acorus, le bois d'aloe; les feuilles de marjolaine, l'écorce d'orange & de limon, le macis, le clou de girofle, la canelle, le camphre, l'ambre, le musc, la civette, en quantité suffisante, & pulvérisés. On peut préparer les seconds avec la poudre précédente, incorporée avec la gomme adraganth fondue & paitrie avec quelque eau convenable. À l'égard des premiers, on les fait avec de la gomme odoriférante fondue, à laquelle on ajoute quelques gros de la poudre précédente, de la gomme adraganth ou du labdanum fondu, ou une quantité convenable de musc ou d'ambre. Quoique cette espèce de parfum soit principalement destinée pour le plaisir, elle ne peut manquer, à cause des ingrédients céphaliques & cordiaux qui entrent dans sa composition, de fortifier la

cerveau, de réjouir les esprits, & d'empêcher qu'ils n'acquiescent une qualité maligne. Les parfums humides sont faits avec le storax & le benjoin, ou si l'on veut, avec une petite quantité de la poudre précédente qu'on fait dissoudre dans quelque eau odoriférante, telle que celle de roses.

Les parfums destinés pour la conservation de la santé, sont ou corroboratifs, & comme tels, composés à-peu-près des mêmes ingrédients que ceux dont nous venons de parler, ou altérans & propres à dessécher le cerveau, à purger les poumons, à provoquer les règles, & à prévenir la suffocation hystérique. Il entre dans la composition des parfums secs de cette espèce, des substances odoriférantes, telles que le labdanum, le storax & le benjoin, & quelquefois du galbanum, de l'asa fœtida & du castoreum, qui sont extrêmement propres dans certaines maladies de l'utérus. On peut aussi les employer sous la forme d'une poudre composée des drogues ci-dessus mentionnées, ou sous celle de trochisques, dont la préparation est la même que celle des précédents. Il suffit quelquefois pour purger le cerveau & débarrasser l'estomac des matières pituiteuses & bilieuses qui s'y sont amassées, de jeter du tabac dans le feu & d'en recevoir la fumée à l'aide d'un entonnoir ou de quelque autre instrument convenable. Cette espèce de parfum sert à fortifier ou à attirer, à dessécher le cerveau, à empêcher les catarrhes & la pituite qui s'engendre dans la poitrine dans certaines maladies. La fumée du tabac, du pas d'âne & du soufre, est extrêmement salutaire pour dessécher les ulcères des poumons & pour plusieurs autres maladies semblables.

Les parfums liquides pour la santé, consistent en une simple liqueur, telle que le vinaigre, le vin, l'eau de vie ou l'eau rosée; mais quand il s'agit de résoudre quelque tumeur oedémateuse, on étend un caillou ou une brique dans du vinaigre, & l'on en reçoit la vapeur; on pratique souvent la même chose dans les tems de contagion: on peut aussi se servir pour le même effet, d'une décoction faite avec des ingrédients convenables. Cette préparation est principalement d'usage dans les maladies de l'utérus, dans la suppression ou l'écoulement immodéré des règles, dans les dysenteries, dans les maladies du fondement, des oreilles & des yeux. On emploie cette espèce de parfum pour dessécher, resserrer, relâcher, amollir, atténuer & résoudre. MORELLI de Formul. Remedi.

SUFFIMENTUM CATARRHALE,

Parfum pour les catarrhes.

Prenez d'oliban, d'ambre, de benjoin, de storax, de gomme de gayac, & de baume de Tolu. } de chaque, deux scrupules;

Pulvériser grossièrement & brûler.

Lorsque l'humeur est extrêmement ténue, & que la fluxion est causée par la trop grande humidité des glandes; ces moyens peuvent produire de très-bons effets, en reserrant les parties & répétant l'humeur, de façon qu'elle soit obligée à sortir par un couloir plus convenable; mais ils ne valent rien, lorsque le malade est asthmatique, & qu'il a les poumons foibles, parce qu'ils épaississent l'humeur & retardent son cours dans les vaisseaux pulmonaires. Il vaut donc mieux se servir du parfum suivant, dont on se contentera de recevoir la fumée avec le bonnet, avant que de se mettre au lit.

Prenez de gomme de gayac, de gomme de gencieveur, de mastic & de myrrhe, } de chaque, 100 gros;

de clou de girofle, deux gros;
de baume du Pérou, seize gouttes;

Réduisez-les en poudre grossière.

La fumée de cette poudre étant reçue dans un gros bonnet, peut quelquefois être utile pour fortifier les fibres & surtout les glandes situées autour de la tête; au moyen de quoi elles ne seront plus si sujettes à ces épanchemens de lymphes, qu'on doit évacuer par d'autres voies, surtout par les urines.

SUFFIMENTUM HYSTERICUM,

Parfum contre les vapeurs hystériques.

Prenez d'asa fœtida, une once;
de bon vinaigre blanc, une livre;

Faites-les bouillir dans un pot dont l'orifice soit étroit, & faites-en recevoir la vapeur à la malade par la bouche.

Ce remède est assez mal imaginé, & on ne peut l'approuver que dans le cas où l'on ne sauroit employer d'autres moyens. Il y a cependant certaines convulsions hystériques qui cedent à ces sortes de vapeurs quand on les fait recevoir à la malade par le nez.

SUFFIMENTUM ODORIFERUM,

Parfum odoriférant.

Prenez de benjoin, une once;
de storax, demi-once;
de labdanum, deux gros;
de musc, & d'ambre gris, } de chaque, cinq grains;

Faites-en une poudre que vous mêlerez avec la cire dont on fait les bougies.

Ce parfum est non-seulement agréable, mais encore très-propre à purifier l'air des endroits qu'on soupçonne être infectés de la contagion, ou de vapeurs nuisibles.

A U T R E.

Prenez de racines de cyprès, & de calamus aromatics, } de chaque, une once;
de romarin, une poignée;
de storax, & de benjoin, } de chaque, deux gros;
d'encens, deux onces;

Cette poudre est utile pour chasser la mauvaise odeur d'un appartement, de quelque cause qu'elle vienne; il est même à propos dans les tems de contagion, d'en brûler tous les matins pendant une heure ou deux dans tous les appartemens du logis, ou dans quelque endroit, qu'elle puisse entièrement remplir de sa fumée. Ce n'est qu'à l'aide de cette précaution, qu'un grand nombre de familles de Londres se sont garanties de la peste qui y fit dernièrement de si grands ravages.

SUFFIMENTUM AD PROCIDENTIAM ANI,

Parfum pour les chutes du fondement.

Prenez d'encens, de mastic, d'ambre, & de clou de girofle, } de chaque, un gros;
de feuilles de roses rouges, & de balaustes, } de chaque, deux gros;

Faites-en une poudre grossière.

On jettera cette poudre dans un rechaud, & l'on en fera recevoir la fumée au malade, en le plaçant sur une chaise percée, la partie à découvrir, après que l'intestin est sorti; au moyen de quoi le sphincter recouvrira à la fin assez de force pour le contenir dans sa place. Ce parfum est aussi d'usage dans le ténisme.

SUFFIMENTUM AD PRÆCIDENTIA UTERI.

Parfum pour les descentes de matrice.

Prenez de myrrhe,	}	de chaque, un gros;
de mastice,		
de canelle, &c	}	de chaque,
de spic-nard,		
de menthe, &c	}	deux gros;
de roses rouges;		
de clou de girofle,	}	de chaque, demi-gros;
de cardamome, &c		
de piment.		

Faites une poudre grossière pour brûler.

On doit s'en servir de la même manière que du précédent. Ces remèdes sont fort aisés à faire, & peuvent avoir leur utilité dans plusieurs maladies de l'utérus, lorsque les sucs ont de l'averfion pour les autres médicaments, ou s'en trouvent incommodés. Les vapeurs qui s'élèvent des liqueurs chaudes aromatiques; & qu'on emploie quelquefois pour le même effet, sont beaucoup moins efficaces que les fumées qui s'élèvent des ingrédients qu'on brûle à sec, à cause que leur humidité diminue leur astringence.

SUFFITUS, le même que *suffimentum*.

SUFFO. Ruiland & Johnson rendent ce mot par *Panis Porcinus*.

SUFFOCATIO UTERINA, *suffocation hystérique*, ou de matrice, Voyez *hystérica*.

SUFFRUTICES, en termes de Botanique, sont des petits arbrisseaux dont les branches font à peine ligneuses & les feuilles petites.

SUFFUMIGATIO; le même que *suffimentum*.

SUFFUSIO, *suffusion*, Voyez *Cataracta*.

SUFFUSIO AURIGINOSA, *jaunisse*.

SUFUFF. Poudres composées auxquelles on donne le nom d'Espèces dans les Boutiques. CASTELL. d'après Libanius.

S U G

SUGILLATIO, *sugillation*, meurtrissure. Voyez au mot *Contusio*, la différence qu'il y a entre la *sugillation* & l'*ecchymose*.

SUGITIVA; on donne ce nom aux remèdes qui consomment les sérofités des hydropiques. CASTELL.

S U L

SULPHUR, *soufre*.

Le soufre des Boutiques que les Grecs appellent *θεῖον*, comme s'ils disoient chose sacrée, parce qu'ils s'en servent dans toutes leurs expiations, est un suc minéral, cohérent, solide, sec, friable, qui se fond au feu, & s'enflamme aisément. Il jette, étant allumé, une flamme bleue & une odeur forte, pénétrante, acide, & très-nuisible aux poudres.

Il y a différentes sortes de soufre. Par rapport à son origine, on le divise en naturel, que les Grecs appellent *ἀπύρρον*, parce qu'il n'a point passé par le feu; & en factice, *κατασκευασμένον*, qui a été dépuré par le feu. Par rapport à sa couleur, l'un est citrin, l'autre jaune, l'autre

rouge, l'autre de couleur de cendre, & l'autre blanche. Par rapport à sa substance, l'un est pur & l'autre impur.

Le soufre naturel, appelé en Latin *sulphur vivum*, soufre vit, est encore de deux sortes. L'un est transparent & l'autre opaque. Le premier est comme une pierre précieuse; de couleur d'or citrin, ou tirant sur le vert. On le tire de plusieurs endroits, particulièrement des mines d'or du Pérou, de l'île de Milo & de la Saïste auprès de Bex dans le Canton de Berne. On trouve le second en masses dures & solides; citrines ou un peu vertes, & brillantes, ou sous la forme de masses de terre ou d'argile de couleur de cendre, tirant sur le blanc ou le jaune. On trouve cette espèce aux environs de Pouzzol, au pied des Volcans, & même dans quelques terres ou fontaines sulphureuses de l'Europe & de l'Amérique.

Le soufre factice, ou qui a passé par le feu, se prépare de différentes manières. Dans quelques endroits on le retire de certaines eaux qu'on fait bouillir, comme auprès de Bude, selon le témoignage d'Agricola. Aux eaux chaudes d'Aix-la-Chapelle, à la source des Bains de César, le soufre s'élève avec les vapeurs de l'eau, & il s'en attache des morceaux un peu durs sous la forme de fleurs de soufre, à l'ouverture du puits & à la voûte: on en retire tous les ans une grande quantité.

On le retire quelquefois d'une terre argilleuse blanche ou grise; ainsi dans la Campagne de Rome, près du Château de Braccian, il y a une mine de soufre sous la forme d'une terre grasse argilleuse, blanche & parsemée de quelques veines noires. Quand on l'a tirée, on la met dans de grands vaisseaux de terre propres à la distillation, & on distille à force de feu. Le soufre étant fondu coule par le bec de la cornue dans le récipient, & y forme bientôt de grosses masses. Après que la distillation est faite, il reste au fond du vaisseau une certaine terre rouge qui ne sert à rien & que l'on jette. On retire souvent le soufre de certaines pyrites, surtout dans le Pays de Liège, où l'on tire de la terre des pyrites semblables à la mine de plomb, qu'on casse en petits morceaux, & qu'on met dans des creusets, ou plutôt dans des cucurbites de terre assez grandes, de figure quarrée, dont l'orifice est étroit. On place ces vaisseaux dans des fourneaux, & on les panche afin que le feu étant allumé, la partie sulphureuse de la mine qui est fondue, coule dans l'eau froide qui est dans des récipients de plomb où elle se durcit aussitôt. La matière dure qui reste dans ces cucurbites, après la séparation du soufre, contient beaucoup de vitriol; qu'on retire de la même manière. Si le soufre qu'on a tiré de la mine n'est pas encore bien purifié, on le fond de nouveau dans des vaisseaux de fer, & on y ajoute un peu d'huile de lin. Ensuite, on l'on en forme de grosses masses, qu'on appelle communément *soufre en masse*, ou bien on le coule dans des tuyaux de fer qu'on a frottés d'huile pour lui donner la forme de bâtons, & pour lors on l'appelle *soufre en canons*.

Le soufre ainsi purifié s'appelle *soufre commun*, qui est encore de deux sortes, ou jaune ou un peu verd. On retire ce dernier pour retiner l'huile ou l'esprit de soufre, parce qu'il contient une plus grande quantité de sel vitriolique. Le soufre commun se fond au feu & s'enflamme aisément, il répand une flamme légère & bleue, & un acide très-subtil qui frappe les narines & les poudres & fait tousser. On découvre aussi une vertu d'électricité dans le soufre: il ne se dissout point par les acides, mais on le résout très-facilement par les sels alcalis & par l'huile. Lorsqu'on le brûle à l'air, il se dissipe presque entièrement, & il ne laisse qu'une très-petite portion métallique. Si l'on ramasse avec soin la vapeur du soufre brûlé à l'air, on a une liqueur semblable à l'esprit de vitriol, sans qu'il reste aucun vestige d'huile ou de bitume. Mais l'on fait la distillation du soufre dans un vaisseau fermé, par exemple, dans un alembic, la vapeur qui s'élève au haut du vaisseau, ne

se résout pas en différens principes ; mais elle prend la forme d'une suite & d'une poussière jaune qu'on appelle *fleur de soufre*, & qui est de même nature que le *soufre* même. GROSSKOPF.

Examen du Soufre.

On trouve le *soufre* dans les mines, sous différentes formes ; car tantôt il est lisse & sombre, & tantôt jaune & presque aussi transparent que l'ambre, quelquefois rouge & presque transparent comme un rubis, mais plus souvent d'une couleur grise opaque. Toutes ces différentes espèces se fondent aisément dans le treufier, & paroissent d'un rouge transparent ; mais elles ne sont pas plutôt refroidies qu'elles reprennent leur opacité. Le *soufre* s'enflamme aisément lorsqu'il est fond du point peu que l'air en approche, & jette une flamme bleue ; sa vapeur suffoque tous les animaux dans les poudrons desquels elle pénètre. Il se dissipe entièrement & ne laisse aucune scée après lui : lorsqu'on le fait fondre sur le feu, sans l'allumer, il répand une odeur acide très-forte, qui n'a rien de suffoquant. Il n'est pas plutôt fondu qu'il s'évapore en partie, & si on le tient longtems en fusion, sans s'allumer, il se volatilise & se dissipe peu à peu. Il est extrêmement friable lorsqu'il est froid ; il ressemble à de la poix quand il est fondu, & ne se mêle jamais avec l'eau sous quelque forme qu'on le réduise. L'alcool pur ne peut le dissoudre, & sa poudre ne fermente ni avec les acides ni avec les alcalis, par où il paroît qu'il ne produit l'effet ni des uns ni des autres. Enant pris intérieurement en petites doses souvent réitérées, il nettoye puissamment les premières voies, il purge à la fin avec beaucoup de violence, & par-là il devient propre à guérir certaines maladies cutanées, de même que celles qui proviennent des vers ou des vapeurs du mercure.

REMARQUES.

On voit par-là quelle est la nature du *soufre* naturel ; & d'où vient que les Chymistes l'ont appelé *Résine terrestre* ; car excepté qu'il ne se dissout ni dans l'esprit de vin ni dans l'alcool, il a toutes les propriétés de la véritable résine.

Fleurs de Soufre.

1. Prenez de *soufre commun*, six onces ;

Mettez les dans une cucurbite de terre de *Hesse*, adaptez-y un grand chapiteau de verre, lutez les jointures avec un mélange de parties égales d'argille & de cendre patrisse avec de l'eau ; mettez au feu de sable, de façon que la cucurbite soit presque enterrée jusqu'au bord inférieur du chapiteau ; inclinez le bec de l'alembic & même le corps de la cucurbite, pour que l'humidité puisse couler avec plus de facilité dans le récipient. Poussez le feu lentement & par degré, jusqu'à ce que vous voyiez l'alembic s'obscurcir d'une vapeur jaune ; si s'élèvera quelque peu d'eau dans le récipient ; continuez ce même feu, pour que le *soufre* se sublime, sans cependant que la chaleur fonde les fleurs jaunes qui s'élèvent du *soufre* dans l'alembic. Continuez ainsi l'espace de huit heures, en augmentant tellement le feu vers la fin, que le bord inférieur de l'alembic sente le *soufre* ; celui-ci se sublimera en une poudre jaune, légère & subtile, à laquelle on donne le nom de *fleurs de soufre*.

2. Cette expérience suffit pour notre dessein : mais ceux qui préparent les fleurs de *soufre* pour en faire commerce, ont des fourneaux faits exprès, & divisés en deux chambres, dont l'une sert à la fu-

blimation, & dont l'autre qui communique avec la précédente est toujours tenue froide. On les bouche toutes deux exactement, afin que l'air n'y puisse point entrer. Le feu fait élever le *soufre* de la chambre chaude dans la froide. Lorsque l'opération est faite, & que tout est refroidi, on ouvre les fourneaux, & l'on ramasse les fleurs, ce que l'on réitère autant de fois qu'on veut. Cette manière de préparer les fleurs de *soufre* est facile & peu dispendieuse, & comme on en retire une grande quantité à la fois, on ne les vend gueres plus cher que le *soufre* brut.

REMARQUE.

Cette opération atténue & purifie le *soufre*, sans altérer ses qualités ; il en devient au contraire plus propre pour les usages internes. Car étant ainsi divisé, il déploie ses vertus d'une manière plus avantageuse pour le corps, & devient plus propre aux usages de la Chirurgie, surtout quand on le mêle avec des baumes ; des onguents & des linimens. On voit par-là quelle est sa nature, puisqu'étant si souvent sublimé, il demeure toujours le même sans souffrir la moindre altération : il ne peut donc jamais se convertir en métal, ni entrer dans la composition des métaux. Ce n'est donc point là le *soufre* des Philosophes, & l'on ne sauroit même jamais l'obliger à le donner, puisqu'il n'est autre chose qu'une huile mêlée avec un acide. Tant qu'on a soin de le garantir de l'air extérieur, on peut le chauffer jusqu'à le fondre, sans qu'il réçoive la plus légère altération ; mais on ne donne pas plutôt entrée à l'air, qu'il s'enflamme & se sépare en différentes parties. Paracelse sublime ces fleurs avec la chaux rouge du vitriol, & les prescrit pour les ulcères des poudrons. J'en ai fait l'expérience ; mais je n'ai point trouvé que ces fleurs, dont il fait si grand cas, aient plus de vertu que les fleurs de *soufre* ordinaires.

Esprit acide de Soufre.

1. *Faites fondre* par un tems froid & humide des fleurs de *soufre* dans un vaisseau de terre cylindrique, haut & large de trois pouces. Le *soufre* étant entièrement fondu, sans être enflammé ; mettez le vaisseau sous une cheminée qui ne soit point sujette à fumer. Allumez le *soufre*, & couvrez-le avec une cloche de verre dont le centre réponde à celui de la flamme. Il faut auparavant exposer cette cloche à la vapeur de l'eau chaude, pour humecter sa surface interne, & la poser sur des briques placées en triangle, pour qu'elle n'éteigne point la flamme : au reste, plus elle en est proche, & mieux l'opération réussit. Dès que la flamme commence à s'éteindre, on doit avoir un autre vaisseau pareil, rempli de *soufre* fondu & allumé, qu'on place de la même manière en continuant ainsi tout le jour. Il s'amassera dans la cloche une vapeur acide qui s'exhale du *soufre*, surtout durant la nuit ; appliquez à la cloche une petite phiole de verre pour récipient, en la disposant de façon que la liqueur puisse couler dedans. On aura par ce moyen, en continuant l'opération & augmentant le nombre des cloches, une liqueur agréablement acide, jaune, pesante, quelquefois rouge, & tellement fixe dans le feu, qu'elle demande presque le même degré de chaleur que l'huile de vitriol pour s'élever. Elle attire aussi l'eau avec beaucoup de force, aussi augmentée-elle insensiblement de poids quand on n'a pas soin de bien boucher le vaisseau. L'opération réussit presque toujours quand on observe tout ce que je viens de dire : mais il faut bien se garder de la vapeur qui s'élève du *soufre*.
2. M. Homberg trouvant cette méthode trop longue,

en a imaginé une autre plus aisée, au moyen de laquelle on peut obtenir cinq onces d'acide de *soufre* dans l'espace de vingt-quatre heures. Il prend le plus grand récipient de verre qu'il puisse trouver, y fait un trou au fond, de huit ou dix pouces de large. On cherche pour cet effet le centre de la base, au moyen d'un plomb qu'on laisse tomber à travers l'orifice du vaisseau, jusqu'à ce qu'il touche le fond & qu'il soit également éloigné des parois, & on le marque avec la pointe d'un diamant; on expose ensuite la pointe d'un compas sur ce point, & l'ouvrant à la distance de cinq pouces, on trace un cercle avec de l'encre. Après que la ligne est sèche, on la coupe avec un diamant le plus avant qu'on peut, & prenant un anneau de fer de même diamètre que le cercle qu'on a tracé, on le fait rougir au feu & on l'applique exactement sur la ligne, au moyen de quoi le morceau se détache, & l'ouverture se trouve faite. On bouche le cou de la cloche avec un morceau de grosse toile, en y ménageant une ouverture, pour pouvoir la suspendre avec un cordon. On remplit une terrine cylindrique, de six pouces de large, de *soufre* fondu, on l'allume, & après avoir posé le vaisseau sur un pié de terre vernissée qui doit être placé au milieu, & sur la partie saillante d'un grand plat de même matière, on suspend la cloche directement au-dessus de la flamme, en l'éloignant de façon qu'elle ne puisse l'éteindre. On entretient le *soufre* toujours également allumé en y en ajoutant de nouveau à mesure qu'il se consume, & en enlevant la cendre avec une spatule de fer, après qu'elle est durcie; & par ce moyen on n'interrompt jamais la distillation. On ne doit point négliger les autres particularités dont on a parlé ci-dessus, comme d'humecter le dedans de la cloche à la vapeur de l'eau chaude, de choisir un tems froid & humide, & de chercher une cheminée qui ne soit point sujette à fumer.

R E M A R Q U E S.

Le *soufre* ainsi sublimé en fleurs est tout-à-fait débarrassé de sa terre & de sa partie métallique. Si on l'allume après l'avoir fait fondre, le feu ne prend qu'à la partie de sa surface qui est contiguë à l'air, & donne une flamme bleue qui est composée de la partie huileuse inflammable du *soufre*, que le feu agite, & d'un acide minéral, qui est l'autre partie constituante du *soufre*, & qui est maintenant agitée, atténuée, rendue caustique & volatile par la flamme. Ainsi la matière grasse combustible est consumée par le feu, & l'acide pénétrant qui s'étoit dissipé se condense aussi-tôt après par son propre poids, après qu'il s'est débarrassé de la flamme qui l'a mis en mouvement. Ce qui rend cette vapeur si mortelle, est, que l'acide caustique, qui est ainsi agité, affecte les nerfs qui meuvent les muscles distribués dans les interstices des anneaux cartilagineux du larynx, des bronches & des vésicules pulmonaires, & y cause des contractions spasmodiques qui obligent les poumons à des efforts pour tousser, en même tems que ceux-ci souffrent une contraction totale de la part de l'air qui pèse dessus, malgré la dilatation laborieuse du thorax. Cette même vapeur arrête la fermentation des liqueurs avec lesquelles on l'enferme, & garantit de la putréfaction les corps qui ont le plus de facilité à se corrompre. C'est ce qui la rend un préservatif excellent contre le venin pestilenciel, aussi-bien que contre la contagion qui s'échappe des hardes, ou qui s'y fixe au point de les infecter. On voit par là d'où vient que la flamme du nitre & du *soufre* unis ensemble, mais surtout celle de la poudre à canon, donne une fumée si salubre dans le fort de la peste; car la vapeur acide & élastique du nitre & du *soufre* corrige l'air, & tue les insectes qu'elle trouve

dans un lien enfermé. Cet esprit de *soufre* qu'on appelle *oleum sulphuris per campanam*, on huile de *soufre* par la campane, n'est autre chose que l'huile de vitriol qui étoit logée dans les pyrites vitrioliques, & dont l'union avec l'huile du charbon constitue le *soufre*. Cela est confirmé par tous les différents essais, aussi-bien que par la pression qu'exige l'esprit de *soufre* qu'on prépare avec les fleurs de ce minéral. Il paroît par la supputation de M. Homberg, que le *soufre* contient un dixième d'acide; & c'est peut-être ce qui fait que l'alcool ne produit aucun effet sur lui; car son huile est soulée d'acide. Peut-être est-ce pour la même raison qu'il se dissout dans l'alcool après qu'on l'a mêlé avec une dixième partie d'alcali; car ce dernier étant alors employé à absorber l'acide fixe, il laisse à l'huile la liberté de se dissoudre dans l'alcool. De-là vient encore que le *soufre* ne se résout point par les acides, & qu'étant une fois dissout avec le sien il n'en admet plus aucun; qu'il corrode les métaux qu'on fait fondre ou calciner avec lui; car l'acide du *soufre* abandonnant son huile, s'insinue dans les métaux & les convertit en une espèce de vitriol. Que les Chymistes apprennent donc une bonne fois pour toutes, que c'est en vain qu'ils travaillent à fixer le *soufre*, qui n'est qu'un acide fossile uni avec une huile inflammable; & qu'ils ne s'opiniâtrent pas d'avantage à fixer, par son moyen, le mercure & à le rendre métallique; car des substances aussi hétérogènes ne sauroient jamais se pénétrer, ni acquiescer la pesanteur, la solidité, la simplicité & la malléabilité nécessaires. Cet esprit étant purifié par le repos, & mêlé avec les juleps, leur donne une acidité agréable, & les rend extrêmement salutaires dans toutes les inflammations & les maladies chaudes qui sont accompagnées d'altération & de corruption. Van-Helmont l'estime propre à prolonger la vie.

Dissolution du soufre dans son alcali fixe.

Prenez neuf dragmes de fleurs de *soufre* fondues dans un creuset; ajoutez-y deux dragmes d'alcali fixe très-séché bien broyé; le *soufre* prendra aussi-tôt une odeur nouvelle, & une couleur rouge; remuez bien ce mélange sur le feu avec une pipe, & quand le tout sera bien mêlé & bien fondu, versez-le sur un marbre froid, vous aurez une masse rouge très-frangible, qui se dissout aisément dans l'eau, & se fond de même à l'air, au lieu que le *soufre* ne pouvoit auparavant se résoudre ni par l'air, ni par l'eau.

R E M A R Q U E S.

L'alcali fixe étant poussé par le feu s'unit intimement avec le *soufre* fondu, attire son acide, & se joint avec lui, de sorte que le *soufre* se résout en ses deux principes séparés, tandis que l'huile s'unit intimement avec l'alcali & le sel acide, & produit un savon d'une nature surprenante, composé d'un acide, d'un alcali & d'une huile; c'est ce qui fait que le mélange de l'acide fossile, de l'alcali & de l'huile, qui entrent dans la composition du *soufre*, altère la nature de l'huile; au lieu que l'acide ne souffre aucun changement par cette résolution: par où l'on voit quel est le pouvoir de l'alcali fixe dans la métallurgie. Le *soufre* se trouve souvent mêlé avec les métaux, & les rend fragiles: mais lorsqu'on les fait fondre avec un alcali fixe, celui-ci attire à lui le *soufre*, & flottant sur la surface en forme de savon léger, il laisse précipiter le métal, qui est pour lors dégagé de son *soufre*, sous la forme d'un régule, sans produire aucun effet sur lui. Lors donc qu'on veut s'assurer si une terre ou mine fossile contient du *soufre*, il n'y a qu'à la broyer & à la fondre avec un alcali fixe; car ce dernier ne manquera pas d'en prendre la couleur & l'odeur.

Solution du soufre dans un alcali volatil.

Mélez avec des fleurs de soufre un esprit alcalin, tel que celui de sel ammoniac, de corne de cerf, d'urine, de sang, ou tel autre qu'il vous plaira; faites-en ensuite la dissolution & la cohobation; le soufre ne manquera pas de se dissoudre. Mais si l'on garde long-tems ce mélange dans un vaisseau fermé, & qu'on le remue souvent, on aura enfin une teinture de couleur d'or.

R E M A R Q U E S.

Ce procédé sert à montrer le pouvoir que l'alcali volatil a sur l'acide du soufre, & le changement qu'il produit sur lui. Je doute cependant que la teinture possède les vertus qu'un fameux Chymiste lui attribue, surtout dans les maladies de la poitrine.

Solution du soufre dans l'alcool.

Prenez du soufre développé par un alcali fixe, & pendant qu'il est encore bouillant, & par conséquent très-sec, broyez-le bien dans un mortier chaud & sec; mettez-le ensuite dans un vaisseau de verre sec & bien rincé; versez dessus de l'esprit de vin rectifié, de façon qu'il surnage de cinq pouces; vous aurez aussi-tôt une liqueur de couleur d'or, grasse, onctueuse, & qui s'épaissit encore davantage quand on la remue; décantez la teinture; versez de nouvel alcool sur le résidu; répérez-le lorsqu'il sera teint, & réitérez l'opération jusqu'à ce que l'alcool ne se teigne plus. Mélez toutes ces teintures ensemble, vous aurez une liqueur odorante, d'un goût aromatique, échauffant & pénétrant. Il restera dans le fond du vaisseau des cendres salines terrestres.

R E M A R Q U E S.

L'alcool ne touche jamais le soufre naturel quelqu'ens qu'on les laisse en digestion ensemble; mais le soufre n'a pas plutôt été pénétré par l'alcali, qu'il se dissout aussi-tôt dans l'alcool, avec une promptitude que rien n'égale. On voit par là que les alcalis sont très-propres à faciliter la solution du soufre dans l'alcool. Il est sûr que la plupart des fossiles, & surtout des mines, renferment du soufre; & de là vient qu'on a souvent vendu, même à des Souverains, une simple teinture de soufre pour une teinture métallique très-rare. Je me souviens d'avoir vu vendre, à très-haut prix, une teinture tirée de l'or de la manière qu'on vient de dire, pour de l'or potable. Elle étoit faite avec de l'or, de l'antimoine cru & l'alcali de tartre, ou l'alcahest de Glauber, fondus ensemble. Le tout étant broyé & réduit en poudre donne une teinture d'or avec l'alcool; mais, comme j'ai déjà dit, ce n'est qu'une simple teinture de soufre; car l'or ne souffre aucune altération: mais l'antimoine contient une grande quantité de soufre, & dans la fusion, l'alcali attire ce soufre, le sépare de la masse métallique, & le pénètre; après quoi l'alcool qu'on ajoute à la masse après l'avoir pilée, n'extrait que la partie sulfureuse qui a été pénétrée par l'alcali; & ne touche aucunement à l'or, ou à la partie métallique de l'antimoine. Cette observation est d'un usage infini dans l'examen de plusieurs autres teintures semblables; car dès qu'un Artiste s'aperçoit qu'elles ont été préparées avec un alcali fixe, il ne doit plus douter qu'elles ne proviennent du soufre; à cause que la partie métallique, ou mercurielle, pour parler le langage des Chymistes, ne se dissout jamais par un alcali végétal. Au reste, notre teinture de soufre fournit un remède extrêmement chaud & d'une efficacité surprenante pour supprimer les rapports, résister aux acides & inciser le phlegme.

On en prend quelques gouttes à jeun dans des alimens, dans du vin d'Espagne, ou tel autre sirop convenable, qu'il blanchit sur le champ, ce qui lui a fait donner le nom de lait de soufre. Je ne me suis jamais aperçu de la propriété que Willis lui attribue de prévenir la phthisie, & de guérir les ulcérations des poudrons; ce qui me fait croire que ces sortes de préparations ne méritent pas toutes les louanges que les Medecins lui donnent.

Sirop de Soufre.

Prenez une dragme de soufre développé par un alcali.

Délayez-le dans le triple d'eau, il s'y dissoudra presque entièrement.

Ajoutez à ce mélange,

de sucre un peu cuit, le double ou le triple;

Ou, ce qui est plutôt fait,

six fois autant de sirop de réglisse, ou autres semblables.

Vous aurez le sirop de soufre qui possède toutes les vertus du soufre développé, & qu'on peut employer utilement pour les différens usages de la Medecine.

R E M A R Q U E S.

J'ai fait voir ci-dessus, en examinant la teinture de soufre, l'opinion que les Medecins doivent avoir de cette composition. Ce sirop est chaud, dessiccatif & irritant, & par conséquent peu propre pour les toux & les maladies de consommation, surtout lorsque le corps est affaibli par des sueurs continuelles. Au reste, on voit par ce procédé jusqu'à quel point les propriétés des fossiles peuvent demeurer cachées dans quelque substance que ce soit; car si on lave un fossile, & qu'après l'avoir pulvérisé & calciné avec un alcali fixe, on le laisse dissoudre dans de l'eau, du sirop, du vin, de l'alcool, ou telle autre liqueur semblable, la partie alcaline sulfureuse ne manque pas de se dissoudre, sans pour cela qu'il soit possible de la découvrir; & la liqueur reçoit par ce moyen une vertu particulière, dont il est bon d'avoir connoissance avant que d'en user intérieurement.

Manière de faire le soufre avec de l'huile & un acide.

Prenez quatre onces d'huile de térébenthine rectifiée;

Mettez-les dans une cornue; versez dessus goutte à goutte d'excellente huile de vitriol, & remuez bien la cornue à chaque fois pour que le tout se mêle comme il faut. La liqueur s'échauffera, fumera, deviendra rouge, & exhalera une odeur variable. Après avoir laissé ce mélange en digestion pendant huit jours, adaptez un récipient à la cornue, lutez les jointures & distillez au feu de sable, il s'élèvera une liqueur nouvelle toute particulière. Vous trouverez au fond une matière bitumineuse liquide qui s'épaissit insensiblement. La liqueur exhale une odeur fétide, sulfureuse & suffocante.

Si l'on fait la distillation avec prudence, en n'augmentant le feu que par degrés, il s'élèvera à la fin du vrai soufre dans le con de la cornue, comme il est aisé d'en juger par sa forme & par la manière dont il brûle.

R E M A R Q U E S.

Ce procédé nous fournit le moyen de préparer le bitume &

& le *soufre*. Il n'apprend en même-temps que l'acide vitriolique fixe, qui est le même dans l'alun & le *soufre* inflammable, tout la base incombustible du *soufre*, l'autre partie est l'huile pure combustible; & toutes deux étant intimement unies, composent le *soufre*. La partie huileuse de ce *soufre* factice, s'enflamme sans jeter de fumée, & l'autre partie donne en brûlant, une vapeur acide, caustique & suffocante, qui est un préservatif, & qui ne peut s'élever à cause de sa pesanteur; de sorte qu'étant ramassée sous une cloche, elle se convertit en une huile vitriolique tout-à-fait semblable à celle du *soufre* naturel. L'huile pure inflammable seule paroit composer ce *soufre* qu'il seroit difficile d'obtenir autrement; tandis que la matière grossière, incombustible, terreuse ou saline, est exclue de cette combinaison: il n'est point d'autre acide, soit naturel ou artificiel, dont le mélange avec de l'huile produise du *soufre*. L'acide vitriolique, en quelque endroit qu'il se trouve caché, s'unit avec toute sorte d'huile inflammable, & se forme du *soufre*. Le tartre vitriolé, le sel admirable de Glauber, le sel marin & le nitre non-déparés, le sel de vitriol, l'alun brûlé & les autres substances où cet acide se trouve, donnent par son moyen du vrai *soufre*, quand on les mêle avec une huile inflammable. Cet acide est donc le seul qui ait la propriété de produire ce minéral, différent en cela des huiles inflammables, qui sont toutes également propres pour cet effet; & l'on ne sauroit jamais s'en passer. Ceci peut servir à éclaircir un grand nombre d'obscurités qu'on rencontre dans l'histoire des fossiles & des métaux: c'est pourquoi on doit se souvenir de ce que je viens de dire, lorsque l'occasion s'en présentera.

Voici un exemple que l'emprunte de Becher.

Faites fondre du sel admirable de Glauber sur le feu; jetez dessus du charbon de bois pulvérisé, il s'élèvera une flamme sulfureuse, & il restera au fond une masse noire, qui étant dissoute dans l'eau & précipitée, donnera du vrai *soufre*.

Il paroît ici évidemment que l'huile vitriolique contenue dans le sel admirable s'unit à la partie inflammable du charbon, & se convertit en *soufre*. C'est pourquoi, avant que de déterminer l'effet de quelque opération chimique que ce soit, il faut examiner avec soin si quelqu'une des matières qui ont été employées ouvertement ou en cachette, ne contient point de l'huile de vitriol, de l'alun ou du *soufre*, & si l'on ne s'est point servi de quelque substance inflammable; car si cela est, le *soufre* ne manque pas d'agir.

Autre façon de faire le *soufre* avec de l'alcool & un acide.

Mettez dans une cucurbitte de verre fort haute,

huit onces d'alcool très-pur préparé avec un alcali;

Ajoutez-y de l'huile de vitriol rectifiée.

Mélez exactement à chaque goutte que vous verserez, & arrêtez un moment; car autrement il s'élèveroit une grande chaleur & une vapeur suffocante. Continuez de verser toujours goutte à goutte jusqu'à une once d'huile de vitriol. Le mélange répandra une odeur d'aurore fort agréable: mais il faut s'en garantir avec soin, de peur d'être suffoqué; car elle fait tousser avec violence, en quelque petite quantité qu'elle pénétre dans les poumons, & elle peut même causer la mort par son excès; vous aurez une liqueur rougeâtre. Laissez-la digérer pendant cinq jours, distillez-la ensuite à petit feu dans des vaisseaux bien lutés, il s'élèvera un esprit très-faible & suffocant, d'autant plus dangereux qu'il est d'une odeur attrayante.

Tome VI.

Continuez la distillation jusqu'à ce que la matière commence à noircir, il s'élèvera un esprit très-doux & très-pénétrant, & il commencera à paroître quelque chose d'acide qu'on n'avoit point senti dans la première liqueur. Changez le récipient, faites un feu doux, mais continu; car si l'on venoit à le pousser trop fort, ne fût-ce que pour un instant, la matière se rarifieroit tout d'un coup, & montant tout à la fois dans le vaisseau, troubleroit l'opération: vous aurez par ce moyen une liqueur aqueuse & fétide, & il s'élèvera avec elle une liqueur pesante, pure & limpide qui restera séparée du phlegme.

Après que toute cette liqueur sera montée, & que vous aurez distillé environ la moitié de ce qui est contenu dans la cucurbitte, changez le récipient & continuez la distillation en augmentant insensiblement le feu jusqu'au plus haut degré, il sortira une liqueur fétide qui ne se mêle point avec la précédente; & il restera au fond une matière noire, friable, qui n'est point inflammable, mais qui d'ailleurs est d'une nature assez semblable à celle du *soufre*. Il s'élève donc par ce moyen trois liqueurs distinctes de ce mélange & une vapeur suffocante, & il reste un *residu mortuus* fixe d'une nature tout-à-fait particulière.

REMARQUES.

L'acide fossile qui est extrêmement fort, en se mêlant ainsi avec l'huile végétale subtile ou avec l'alcool, excite une chaleur si violente, que le mélange s'enflammeroit, si on n'y prenoit garde, & fermenteroit considérablement. A l'instant même qu'on mêle ces deux liqueurs, il s'élève une odeur agréable qui se répand au loin, mais qui dégénère par la suite en une odeur d'ail.

On obtient par ce procédé,

- 1°. Une liqueur spiritueuse, odorante, suffocante, inflammable & aigrelette; au lieu que l'huile de vitriol étoit auparavant fixe & sans odeur.
- 2°. Une liqueur fétide, sulfureuse, aqueuse, inflammable & acide, quoique l'alcool ni l'huile de vitriol ne contiennent pas beaucoup d'eau.
- 3°. Une liqueur limpide & pesante, d'un goût & d'une odeur aromatique, qui ne se mêle point avec les deux autres, mais qui après avoir été dissoute dans l'alcool, extrait une espèce de teinture de l'or qui a été calciné, & passe pour cet effet pour l'huile philosophique de vitriol.

C'est-là sans contredit l'huile de vitriol dulcifiée; touchant laquelle on peut consulter Isaac le Hollandais, Giesner, M. Boyle, mais surtout M. Hoffman. Le marc noir étant délayé dans l'eau, se convertit presque tout en huile acide de vitriol. Combien de phénomènes ne résulte-t-il pas d'un simple mélange? Peut-être avons nous ici l'esprit de vin philosophique dont la bonne odeur, à ce que dit Lilly, attire les voisins. Peut-être est-ce l'esprit de vitriol odorant que Paracelse vante si fort pour le mal caduc; même que la teinture qu'on tire de l'or par son moyen, est cette espèce d'or potable, dont la digestion se fait, suivant Paracelse, dans l'estomac de l'autruche. Au reste, cette opération mérite que les Curieux se donnent la peine d'examiner si elle ne cacheroit point quelque'un de ces secrets admirables. Elle ne donne point le vrai *soufre*, mais quelque chose qui en approche. BOERHAAVE, *Institut. de Chymie*.

Comme on ne peut réduire le *soufre* à ses principes dans des vaisseaux fermés, il étoit difficile d'en faire l'analyse, & elle seroit peut-être encore imparfaite aujourd'hui.

B

d'hui, si M. Homberg n'eût trouvé le moyen de la perfectionner.

Voici la méthode de ce savant homme, telle qu'il l'a donnée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, Ann. 1703.

Prenez de fleurs de soufre, quatre onces,
d'huile de térébenthine, une livre.

Faites-les digérer ensemble dans un matras au bain de sable pendant huit jours, jusqu'à ce que tout le soufre soit dissous, & que la liqueur paroisse d'un rouge foncé. Mettez-la dans un lieu froid; quand le vaisseau est refroidi, environ les trois quarts du soufre forment des cristaux citrins, & l'autre quart reste dissous dans la liqueur. Séparez la teinture des cristaux, & versez dessus encore une livre d'huile de térébenthine. Faites digérer & séparez la teinture, & versez de l'huile de térébenthine jusqu'à ce que les fleurs de soufre soient entièrement dissoutes. Mélez toutes ces teintures ensemble, & distillez-les à un petit feu dans une grande cornue de verre. La plus grande partie limpide de l'huile de térébenthine sortira avec quelque portion d'une liqueur blanchâtre & fort acide. Dès qu'il paroîtra dans le cou de la cornue des gouttes d'une liqueur rouge, changez de récipient, & augmentez le feu par degrés jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien. Il s'élèvera sur la fin de l'opération une huile épaisse & obscure, avec quelque portion d'une liqueur blanchâtre & acide. Après que la distillation est faite, il reste au fond de la cornue un *caput mortuum*, ou une terre noire, peu serrée, spongieuse, foliée, brillante, insipide, & qui demeure fixe dans le feu le plus violent. Mettez l'huile épaisse, rousse & bitumineuse dans une nouvelle cornue de verre, & retirez par la distillation à une chaleur très-douce ce qui peut rester d'huile de térébenthine, & de liqueur acide & blanchâtre; & lorsqu'il commencera à paroître des gouttes rouges, retirez le feu, & versez sur la matière bitumineuse qui reste dans la cornue, de l'esprit de vin très-rectifié, que vous retirerez ensuite par une chaleur douce, & qui sera très-puante. Versez de nouvel esprit de vin sur le résidu, & retirez la distillation jusqu'à ce que cet esprit n'ait plus d'odeur désagréable. Alors il restera au fond de la cornue une matière bitumineuse, noirâtre, d'une odeur qui n'est pas désagréable, & qui est la partie bitumineuse & inflammable du soufre.

Il faut observer qu'il n'y a qu'une partie de cette substance bitumineuse qui se dissout dans l'esprit de vin, & qu'il en reste une partie, que ni cet esprit, ni les liqueurs lixivielles ne peuvent dissoudre, mais seulement les huiles essentielles distillées des plantes. Cette substance, qui est presque insoluble, est un puissant purgatif à la dose de deux ou trois grains; mais celle qui est soluble dans l'esprit de vin, est un baume excellent pour les poudrons.

Par cette analyse on retire du soufre à peu près une égale quantité de trois substances entièrement différentes par leur nature; l'une acide, l'autre bitumineuse, & la troisième terrestre & fixe. La liqueur acide ne diffère en rien de l'esprit de vitriol; & si l'on y mêle du sel de terre jusqu'à parfaite saturation, il se forme des cristaux entièrement semblables à ceux du tartre vitriolé. D'où l'on peut conclure que le soufre commun est composé d'une égale portion de sel vitriolique, d'huile bitumineuse & de terre subtile. C'est ce que l'on prouve encore par la composition artificielle de ce minéral, soit qu'on la fasse par une nouvelle union

des substances qu'on en a retirées, soit par le mélange de celles qui leur sont parfaitement analogues.

Dioscoride nous apprend que le soufre est bon pour la toux, quand on le prend dans un œuf. Hippocrate l'employoit dans les maladies hystriques, accompagnées de la toux, en forme de fumigation, quelquefois seul & quelquefois mêlé avec d'autres substances. Les Médecins modernes recommandent l'usage interne du soufre dans les maladies des poudrons, dont il est appelé le *Baume*; à cause qu'il procure l'expectoration, & qu'il purge & fortifie les poudrons: aussi est-il fort utile dans la phthisie, l'asthme, & le catarrhe. Pris intérieurement, s'est dans tous les tems un remède célebre pour les maladies cutanées, telles que la gale & le psora. Appliqué extérieurement, il dissout les tumeurs dures, mûrit & digère les bubons. Mais tout remède préparé avec le soufre passe pour être préjudiciable aux femmes enceintes, parce qu'il procure aisément l'avortement. Pris intérieurement, il est laxatif, & excite la transpiration insensible, comme on peut le reconnaître à l'odeur sulphureuse des personnes qui en ont pris, & à la couleur brunâtre ou noire que prennent l'or ou l'argent qu'elles ont sur elles. C'est pourquoi il se répand avec beaucoup de promptitude & de facilité dans tout le corps, & par les parties balsamiques il émuise & enveloppe les sels acides dont les fluides sont chargés dans les maladies; & rétablit ainsi leurs qualités naturellement douces, molles & huileuses, au moyen de quoi il guérit aisément les petits ulcères aux poudrons & à la peau.

Quoique le soufre puisse être donné intérieurement, même en poudre grossière; cependant on ne l'ordonne guères sans quelque préparation. On le peut purifier de plusieurs manières. Quelques-uns le mettent dans l'eau avec de la cire fondue, qui nage sur la surface; tandis que le soufre tombe au fond; & réitérant ce mélange jusqu'à ce que le soufre commence à prendre une couleur rouge, on le jette alors épuré. Quelques-uns le font bouillir dans l'eau pendant plusieurs jours, changeant l'eau de tems en tems, après quoi ils le mettent pendant deux heures sur la cendre chaude pour en faire exhaler quelques vapeurs; & ce qui reste de soufre pâle & jaunâtre, ils le regardent comme purifié. D'autres font des lairs & des magistères de soufre: mais toutes ces préparations ou changent la véritable nature du soufre, ou sont du moins inutiles. La meilleure manière de le purifier est de le sublimer ou de le réduire en fleurs: car par cette méthode commune on le débarrasse de toutes les parties terreuses ou métalliques qu'il peut avoir. On peut ordonner le soufre ainsi préparé dans les maladies ci-dessus spécifiées de la manière suivante.

Prenez fleurs de soufre, quatre onces;
sucre de roses, une once;
sirop de capillaire, une quantité suffisante pour faire un opiat mou.

On en prendra trois dragmes ou une demi-once, le matin à jeun; & le soir, long-tems après avoir mangé, pendant bien du tems de suite, pour la gale & pour l'asthme.

Prenez fleurs de soufre, une once;
sucre blanc, quatre onces;
eau de roses, une quantité suffisante.

Faites bouillir selon l'art; & faites-en des tablettes ou losanges, que vous ferez prendre long-tems devant & après les repas, pour les toux, les con-somptions & les asthmes.

Prenez fleurs de soufre, deux dragmes.

Mélez les bien dans un enf poché, que vous ferez avaler de bon matin à jeun; vous ferez la même chose le soir, pour la gale; & vous froterez le corps avec l'onguent suivant.

Prenez racines de patience sa-
vage à feuilles pointues,
d'indula-campena,
de fleurs frais, quatre onces;
de fleurs de soufre, une once & demie.

Mélez ensemble & faites un onguent.

Comme le fort acide que contient le soufre est très-préjudiciable aux poudres; les Chymistes, pour en rendre l'usage plus sûr sans lui rien ôter de son efficacité, ont tâché d'adoucir ou d'engluier ce sel acide, par la préparation appelée baume de soufre, qu'ils font en versant sur une quantité quelconque de fleurs de soufre, autant d'huile qu'il faut, de laquelle forte qu'elle soit pour qu'elle les surmonte de trois ou quatre travers de doigt, après quoi ils mettent ce mélange en digestion à un feu de sable, jusqu'à ce que l'huile commence à paroître rouge ou brune. On sépare cette liqueur dessec, quand elle est froide, & on la garde pour l'usage. On prépare de cette manière les différens baumes de soufre, tels que le baume anisé, le baume fenouille, le baume de térébenthine, le baume de goudron, le baume de fuscine, lesquels prennent ces différens noms de l'huile qu'on emploie à leur préparation. La dose est depuis dix gouttes jusqu'à trente dans l'asthme, dans les toux immodérées, dans les ulcères aux poudres, dans les douleurs néphrétiques, & les ulcères aux reins & à la vessie. C'est de ce baume que sont faites les pilules balsamiques de Morton, qui sont fort salutaires dans la phthisie lente, scorbutique ou scorbutique, accompagnée d'une petite fièvre, & lorsque la matière expectorée est visqueuse, comme dans l'asthme; & cela tant dans le commencement que dans les degrés subséquens de la maladie.

Prenez de poudre de cloportes, trois dragmes;
de gomme ammoniacque bien purifiée, une dragme & demie;
de fleurs de benjoin, deux scrupules;
d'extraire de safran, } de chaque, dix grains;
de baume du Pérou, }
de baume de soufre de térébenthine, une quantité suffisante.

Mélez & faites des pilules que vous dorerez ou rouleriez dans de la poudre de réglisse. La dose est de quinze ou dix-huit grains, qu'il faudra réitérer trois fois par jour aux heures convenables.

Mais le meilleur soufre qu'on ait jamais préparé est assurément celui de M. Homberg, qui se fait en extrayant une teinture avec de l'esprit de vin, de la partie bitumineuse du soufre, dégagée de toutes ses parties étrangères & terreuses. Cette teinture évaporée sur un feu doux, jusqu'à consistance de sirop, est le vrai baume de soufre, & est d'un excellent usage, non-seulement dans les maladies des poudres; mais dans toutes celles où les fonctions animales sont troublées par des sels acrés répandus dans les fluides. On en prend quelques gouttes dans un sirop, ou sur le creux de la main. L'esprit de soufre est propre dans les fièvres brûlantes, malignes & pestilentielles; il apaise la soif, prévient la putréfaction des fluides, & calme l'effervescence du sang & de la bile, non pas en coagulant toute la masse des fluides, comme font les autres liqueurs minérales acides; mais seulement en enveloppant les parties sulphureuses. Car suivant l'observation de Borelli, une dragme ou deux d'esprit de soufre injectée dans la veine jugulaire d'un chien, ne le tua point; au lieu que

la même quantité d'eau forte, quoique noyée dans de l'eau, fait tomber un chien dans une convulsion terrible, dont il meurt bien-tôt; & lorsqu'on vient à l'éveiller, on trouve tout le sang de ses veines & de son cœur coagulé en grumeaux. De plus, l'esprit de soufre atténue les humeurs grossières, visqueuses, & le ve par-là fort souvent des obstructions; raison pour laquelle quelques Praticiens le recommandent dans l'asthme. Cependant je ne le crois pas bon dans la phthisie, parce qu'ainsi que les autres liqueurs acides, il excite la toux. On n'en donne que quelques gouttes à la fois, qui suffisent pour donner une acidité gracieuse au véhicule, dans lequel on juge à propos de les verser; & souvent, en réitérant cette dose au commencement de chaque paroxysme, on vient à bout de guérir les fièvres intermittentes.

L'esprit de soufre ou, seul ou mêlé avec le miel rosé, guérit les aphtes simples en fort peu de tems, pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation, en ne faisant que toucher ces petits ulcères avec l'esprit ou le mélange, au moyen d'un brin de coton ou de charpie qu'on en a imbibé. Rivière le regarde comme un excellent remède dans les fièvres putrides, & le donne comme un remède éprouvé, pour rafraîchir, débarrasser, résister à la putréfaction, prévenir l'inflammabilité des fluides & apaiser la soif. Mais il ne faut jamais le donner dans les pleurésies, les péripneumonies, le crachement de sang, la phthisie & les autres maladies des poudres; & ce n'est que l'obstruction provienne d'une matière épaisse & pituiteuse, dans les inflammations de l'estomac, la dysenterie, l'urine sanguinolente, & les ulcères des reins & de la vessie. GEORFROY.

SUM

SUMA, *latræ. RULAND.*
SUMACH, nom du *Rhus, folio ulmi.*
SUMEN, le même que *Hypogastrium.*
SUMMITATES, *summitates des Plantes.*

SUP

SUPERBA, nom du *Caryophyllus, semisfolius, plamaris, flore pleno purpurea.*
SUPERBUS MUSCULUS, nom de l'élevateur oculi, le releveur de l'œil.
SUPERCILIA, *supercils.*
SUPERCILIUM ACETABULI; les bords de la cavité cotyloïde. Voyez *Acetabulum.*
SUPERCOMPOSITIVA SECTA; Secte entre les anciens Medecins, qu'on appelloit l'Épisympnétiq. Voyez la Préface.
SUPEREXCRETIO, le même que *Hypercrisis.*
SUPERFICIES, *blanc d'œuf. RULAND.*
SUPERFETATIO, *superfétation.* Voyez *Epiegysis.*
SUPERGEMINALIS ou EPIDIDYMIS, *epididyme.*
On donne quelquefois à cette partie le premier de ces noms.
SUPERGENUALIS. Voy. *Patella.*
SUPERHUMERALIS. Voy. *Epomis.*
SUPER-IMPREGNATIO. Voy. *Epiegysis.*
SUPERLIGULA. Voy. *Epieglosis.*
SUPERMONICUM, *énigmatique, selon Dornæus.*
SUPERPURGATIO. Voy. *Hypercatharsis.*
SUPERSCAPULARIS SUPERIOR. Voy. *Supra spinatus musculus.*

SUPERSCAPULARIS INFERIOR; le même que *Musculus infra spinatus.*

SUPERVACUATIO; le même que *Hypercrisis.*

SUPIM; nom d'une espèce de pommier Chinois, dont on ne fait aucun usage en Médecine, que je connoisse. B ij

SUPINATOR LONGUS SIVE MAJOR, le long ou grand Supinateur.

C'est un muscle long & plat, couché sur le condyle externe du bras, & sur toute la convexité du rayon depuis un bout jusqu'à l'autre.

Il est attaché par des fibres charnues au ligament intermusculaire externe, & à la crête du condyle interne de l'humérus, trois ou quatre travers de doigt au-dessus du condyle externe, entre le muscle brachial & l'ancône externe. De-là il va tout le long de la convexité ou face convexe du rayon, & se termine par un tendon plat & étroit, un peu au-dessus de l'apophyse styloïde, à l'angle commun de la face concave & de la face plate de l'extrémité de cet os.

On l'a voit toujours borné au mouvement de supination, jusqu'à ce que M. Heister lui a à propos attribué encore l'usage de pouvoir sécher l'avant-bras. Et pour peu qu'on examine ses attaches & sa situation particulière, on le trouvera plus disposé pour cette dernière fonction que pour l'autre. Car pour agir de la première manière, il faut que la main soit entièrement dans l'attitude de pronation; & alors il ne seroit gueres plus qu'à remettre le rayon dans son attitude naturelle, sans achever la supination, à moins que cela ne se fasse par secousse. C'est pour cette raison que le nom de long radial lui conviendroit mieux, que celui du *supinator*.

A l'égard de la flexion de l'avant-bras, par le moyen de la connexion du rayon avec l'os du coude, ce muscle le peut faire dans plusieurs attitudes; c'est-à-dire, soit que l'avant-bras en général soit entièrement étendu, soit que le rayon soit en mouvement de pronation, de supination, ou en situation moyenne.

A cette occasion il est à propos d'avertir, qu'en examinant dans un cadavre l'usage des muscles, surtout des muscles longs, la méthode de les tirer pour mouvoir les os auxquels ils sont attachés, est fort sujette à erreur, à moins que l'on n'observe scrupuleusement de les tirer selon leur vraie direction naturelle, qui n'est pas toujours celle qui paroît, après qu'ils sont distillés, mais celle qu'ils ont par leurs connexions latérales, par leurs brides & par leurs racines.

La supination que l'on fait avec l'avant-bras tout-à-fait étendu, est communément attribuée en partie à la rotation de l'os du bras dans l'articulation de cet os avec l'omoplate, comme si la supination faite avec l'avant-bras étendu, étoit plus grande qu'avec l'avant-bras fléchi. Mais cette augmentation particulière, est très-peu de chose dans le mouvement de supination, au lieu qu'elle est très-sensible dans celle de pronation.

SUPINATOR BREVIS SIVE MINOR, le court ou petit Supinateur.

C'est un petit muscle charnu & mince, qui embrasse obliquement & immédiatement une bonne partie du tiers supérieur du rayon.

Il est attaché par un bout au bas du condyle externe de l'os du bras, au ligament latéral externe de l'articulation de l'os du coude avec l'os du bras, au ligament annulaire ou circulaire du rayon, & à la partie voisine de l'éminence latérale de la tête de l'os du coude.

De-là il passe obliquement sur la tête du rayon, & en couvre une partie. Il s'avance ensuite sur le cou, qu'il embrasse en quelque manière, en se contournant au-dessous de la tubérosité bicipitale, où il s'attache à côté du ligament interosseux, le long du premier quart de la face interne de l'os & au-delà. On voit dans quelques sujets des traces obliques du premier trajet de ce muscle sur la face externe de l'os. Il fait un angle comme un V Romain avec le pronateur rond.

Il paroît effectivement tout-à-fait borné à l'usage dont il porte le nom. Il est très-foible par son peu de volume en longueur & en épaisseur. C'est principalement l'obliquité de ses fibres morrices qui favorise son usage.

D'ailleurs, ni l'un ni l'autre ne réussiroient dans les grands efforts de supination, s'ils n'étoient aidés par le biceps, que l'on peut justement regarder comme le plus fort supinateur de tous, & même comme le principal auteur de ce mouvement. Winslow, *Anat.*

SUPPEDANEA ou SUPPLANTALIA; topiques qu'on applique aux piés.

SUPPOSITORIUM, Suppositoire; c'est une sorte de préparation médicinale en cone ou en boule, qu'on introduit dans l'anus, pour lâcher le ventre. Les *suppositoires* sont ordinairement faits de savon, de sucre d'alun, ou d'un bout de chandele de suif d'environ un ponce de long, & d'un travers de doigt de large: mais on en fait de plus petits pour les enfans, & de plus gros pour de grandes personnes, lorsqu'il en est besoin. Les *suppositoires* sont quelquefois faits d'ingrédients, appropriés à la maladie, ou à quelques circonstances particulières à la personne du malade; comme de miel, de sel, de poudre d'aloës, de coloquinte, & autres drogues semblables. Si un *suppositoire* ne provoque pas les selles, il lui en faut substituer un plus fort; & si celui-ci ne fait encore rien; il faut persister jusqu'à ce qu'il opère. Quelquefois on le lubrifie avec de l'huile ou du beurre, pour le pouvoir introduire plus facilement. Quelques uns se servent d'un losange de sucre ou d'un petit morceau de linge roulé, avec du beurre salé un peu ferme, qui relâche considérablement. Pour les ulcères du rectum, les meilleurs *suppositoires* sont de miel rosat, de mastic ou de myrrhe ou de colophone. On emploie avec succès les plus forts *suppositoires*, composés d'ingrédients acres & stimulans, pour faciliter les accouchemens laborieux, si l'enfant est dans une situation naturelle; & pour expulser l'arrière-faix, lorsqu'il est étroitement attaché dans la matrice. Pour le placer, il faut faire tenir le malade dans la même posture que s'il étoit question de lui donner un clystère, & l'enfoncer doucement dans l'anus avec le doigt.

SUPPRESSIO, Suppression, ou rétention. Ce terme s'emploie singulièrement en parlant de l'urine ou des regles.

SUPPRESSIONIS IGNIS, feu de suppression, terme de Chymie. C'est quand un vaisseau, qui contient les ingrédients sur lesquels il s'agit d'opérer, est couvert de sable, sur lequel on met des charbons allumés; ensuite que la matière, contenue dans le vaisseau, reçoive de la chaleur par dessus & par dessous.

SUPPURANTIA, (Medicamenta) remèdes suppurations.

SUPPURATIO, Suppuration.

Si une inflammation pour avoir été négligée, ou parce qu'on a trop différé d'y employer les remèdes indiqués à l'art. *Inflammatio*, ou parce que ces remèdes n'ont pas réussi, tourne à la *suppuration*, ce qui se connoît par les signes spécifiés dans cet article, les indications seront:

1. De mûrir l'humeur crue le plutôt qu'on pourra, au point qu'elle se convertisse en une substance uniforme.
2. D'amollir la partie enflammée & les parties adjacentes.
3. D'attirer l'inflammation en-dehors.
4. De procurer une issue au pus lorsqu'il sera formé.
5. De déterger l'abcès.
6. De conduire le reste de la cure, comme dans le cas d'une plaie.

Le mot *abcès*, *abscessio*, *abscessus*, dans les anciens Médecins a différentes significations. Hippocrate, *Epidem. I.* donne ce nom à la transformation d'une maladie en une autre, dans l'endroit où il dit:

des autres maladies & des autres maladies se changeoient en quarte. Le nom d'abcès a été aussi donné à ces efforts de la nature, par lesquels une matière vicieuse est séparée du sang, & chassée hors du corps, ou déposée sur quelque partie. C'est pourquoi les Anciens distinguoient les abcès en ceux qui sont formés *ex sanguine*, « par écoulement, » (Voyez *Ecras*) & ceux qui sont formés *ex materia*, par dépôt, Galien, *J. Comm. 2. inq. Epidem.* Ainsi, par exemple, dans la péripneumonie, on voit que la matière morbifique trouve une issue par le crachement, par le flux bilieux du ventre, ou par une grande abondance d'urine épaisse avec beaucoup de sédiment : dans ces cas, il y a abcès par écoulement. Mais lorsqu'il ne se fait pas d'excrétion pareille, & que cependant par les signes favorables qui paroissent, il y a lieu de prévoir que le malade en réchappera, Hippocrate avertit, *Lib. Prognost.* qu'il faut s'attendre à un abcès vers les oreilles, on sur les parties inférieures du corps, en conséquence de ce que la matière morbifique s'est déposée dans ces parties. Mais à présent l'usage a déterminé le mot abcès à signifier la *suppuration* qui se fait à l'occasion d'une inflammation, & l'amas du pus qui s'est engendré en conséquence, dans quelque partie du corps. C'est dans ce sens que l'abcès est défini par Galien, *M. M. ad Glauco. Lib. II. cap. 21.* « une affection par laquelle des corps qui étoient auparavant contigus, s'éloignent l'un de l'autre, d'où doit s'ensuivre un espace vuide au milieu, qui contiendra quelque matière flammée ou humide, ou l'un & l'autre tout ensemble. Il y a des inflammations & quantité de tumeurs éréthysiatiques & phlegmoneuses qui se changent en abcès. » Car les extrémités obstruées des vaisseaux enflammés, séparées par la force du fluide vital, qui les pousse par derrière, se mêlent avec les humeurs qu'elles contenoient ; & fomentées par la chaleur de la partie, elles se tournent en pus, qui se fait place, en écartant l'une de l'autre des parties, qui, naturellement étoient contiguës. Mais comme un vrai phlegmon est presque toujours logé dans la pannicule adipeuse ; cette membrane, qui prête aisément, peut quelquefois par l'amas considérable de pus qui s'y est fait, former une grosse tumeur. Or ce qui fait voir qu'il se forme de ces cavités contre nature par l'amas du pus, après qu'un phlegmon a tourné en *suppuration*, lesquelles n'existoient pas auparavant, c'est que si l'on fait une incision avec une lancette dans la partie enflammée, avant que le pus s'y soit formé, il se fera une éruption de sang, ou de quelque fluide tenu & ichoreux, & toute la tumeur paroîtra solide : au lieu que si on fait l'incision, lorsque la *suppuration* sera consommée, il paroîtra une cavité très-sensible après l'effusion du pus, occasionnée par le retraitement des parties qui étoient auparavant contiguës.

La meilleure cure de l'inflammation, est sans difficulté, celle qui se fait par résolution : mais quand il n'est pas au pouvoir du Médecin ou du Chirurgien d'y parvenir, comme il arrive souvent, il n'en reste pas d'autre que la *suppuration* ; attendu que les autres changements ou suites de l'inflammation, qui sont la gangrene ou le skirrhe sont de fâcheuses terminaisons. Si donc par les signes décrits dans l'article *Inflammatio*, on connoît que l'inflammation est d'une nature à ne pouvoir se résoudre ; ou si, quoiqu'on eût pu l'obtenir au commencement, on s'est mis hors d'état d'opérer cette résolution pour le présent, il faut à cause du peu d'effet qu'ont produit les topiques dont on s'est servi, ou parce qu'on a négligé ou employé trop tard les remèdes convenables, le fluide vital ayant consolidé par une pression de plusieurs jours les molécules obstruantes, & les ayant mises hors d'état de pouvoir être résolues en exprimant les parties les plus tendues ; si l'on voit, dis-je, que la résolution soit absolument im-

possible, il faut tellement diriger les indications curatives, qu'on puisse, à l'aide d'une *suppuration* procurée sans délai, séparer toutes les parties solides & fluides que l'inflammation a mises hors d'état d'obéir aux lois de l'économie animale ; pour pouvoir ensuite rétablir la substance perdue, & rendre aux parties qui ont été séparées, l'union qu'elles doivent avoir naturellement.

1. Tant que la cause matérielle est disposée à exciter ou à augmenter la maladie, on lui donne l'épithète de *crue* ; mais lorsque par les forces vitales, par sa propre nature, ou par le moyen de remèdes convenables, elle a acquis une qualité plus conforme aux lois de la santé, & moins injurieuse aux fonctions naturelles, on dit qu'elle est *cuite* ; & cet état de la maladie dans lequel la cause matérielle souffre une altération qui la rend moins pernicieuse, est désigné par les termes de *maturité* ou de *collation*. Au reste cette *cruidité* peut avoir lieu dans les fluides aussi-bien que dans les solides, & l'on peut en dire autant de la maturité. Quand il s'agit d'un phlegmon, on donne l'épithète de *crue* à toute matière qui cause une obstruction qu'on ne peut résoudre, aussi-bien qu'à tout vaisseau qui est ainsi obstrué. On ne peut donc rétablir la santé qu'en séparant ce vaisseau obstrué, aussi-bien que la manière qu'il contient, de ceux qui ne le sont point, & qu'en le convertissant avec les liqueurs épanchées, en une humeur homogène qu'on appelle *pus*. En effet, tant que la cohésion de l'extrémité obstruée avec les autres portions du vaisseau qui sont encore ouvertes, subsiste dans son entier, le fluide vital qui agit sur la partie obstruée, augmente tous les symptômes de l'inflammation ; au lieu qu'ils ne manquent pas de diminuer dès que la séparation est faite, & que les humeurs ont la liberté de s'écouler par les extrémités sacrées des vaisseaux. Il s'ensuit donc que l'irritation des symptômes est une marque de *cruidité*, & leur rémission un signe de *maturité*. On ne peut rien voir de plus élégant que la description que Celse donne de tout ceci, *Lib. V. cap. 28.* où il traite des abcès.

« Le *crus*, dit-il, est ce qui a en soi un grand mouvement de ses veines, accompagné de pesanteur, de chaleur, de distension, de douleur, de rougeur & de dureté ; & si l'abcès est d'une grosseur considérable, il y a & frisson & fièvre continue légère. Lors au contraire que la *suppuration* est profondément faite, au lieu de ces symptômes qui affectent la peau, le malade est incommodé de picotements incommodés. Lorsqu'il y a rémission de tous les symptômes dont on vient de parler, & qu'on sent des démangeaisons à la peau, & que celle-ci devient blanchâtre, & quelque peu livide, c'est une preuve que l'abcès est tout-à-fait mûr.

2. La dureté & la rénitence de la partie enflammée, proviennent de la compaction des fluides & des solides (Voyez l'Article *Inflammatio*) & l'on dit que la maladie est *crue* tant que l'une & l'autre subsistent. Mais la *maturité* ne peut se procurer qu'on ne sépare les extrémités obstruées des autres parties des vaisseaux ; d'où il suit que cette séparation doit être d'autant plus prompte qu'on amollit & qu'on fane pour ainsi dire davantage les parties. Lors au contraire que la partie est affectée d'un phlegmon violent, on remarque pour l'ordinaire que quoique le milieu de l'endroit malade commence à s'amollir, toutes les parties des environs conservent leur dureté, & c'est ce qui fait qu'on doit les traiter avec des émollients, ainsi que Celse le conseille dans le Chapitre que nous avons déjà cité.

« Lors, dit-il, que les parties qui entourent le phlegmon, sont plus dures que de coutume, on doit les ramollir par des fomentations faites avec de la mauve pilée,

« ou de la semence de scorugree, ou de lin, cuite dans
« du painin. »

3. Lorsque le pus occasionné par la *suppuration* de la partie enflammée, s'arrête sous la peau, il ne manque jamais de former une tumeur, surtout si l'on applique sur la partie des remèdes émollients & propres à relâcher. Lors au contraire que le pus est logé plus profondément, il est à craindre qu'il ne forme des clapiers dans le pannicule adipeux; ou s'il est caché dans les parties intérieures, qu'il ne communique fa qualité purulente aux viscères. Aussi-tôt donc qu'il paroît par les signes que j'ai décrits au mot *Inflammation*, que l'inflammation est prête à suppurer, il faut tâcher par tous les moyens possibles, d'attirer le pus en dehors. Celse, *Lib. IV. cap. 6.* traitant de la cure de la pleurésie, prescrit la saignée pour les douleurs violentes & récentes; mais il ordonne en cas qu'elle ne produise aucun effet, ou qu'on ne soit plus à tems de l'employer, « de recourir aux ventouses ou aux scarifications. Il veut « aussi qu'on applique un sinapisme préparé avec le vin « naigre par la poitrine, & qu'on l'y laisse jusqu'à ce « qu'il se lève une empoûle, sur laquelle on met en « suite un remède capable d'attirer les humeurs. »

Voici encore comment il s'explique, *ibid. cap. 7.* lorsqu'il traite de la péripneumonie qui est arrivée à son plus haut période :

« Il convient d'appliquer sur la poitrine un crat mêlé « avec du sel pilé bien menu, pour corroder la peau & « attirer au-dehors la matière qui offense les poulmons. « Il n'est pas inutile non-plus d'appliquer sur cette même partie un cataplasme attractif. »

L'inflammation n'a rien de dangereux lorsque le pus étant totalement formé, on peut l'attirer sur les parties extérieures; car dans la pleurésie, par exemple, qui vient à *suppuration*, le malade meurt ou d'une suffocation occasionnée par la compression que les poulmons souffrent de la part de la vomique, ou d'un épanchement de pus dans la cavité de la poitrine, lequel est immanquablement suivi d'un empyème, de la phthisie & de la mort. Lors au contraire que l'abcès qui s'est formé dans les parties intercostales, se porte en-dehors & forme une tumeur, il suffit pour sauver le malade, d'y faire une incision & de procurer l'écoulement de la matière. C'est dans cette vue que les anciens Médecins irritoient les parties externes avec des synapismes, ou appliquoient dessus des cataplasmes ou des fomentations émollientes, pour attirer le mal au dehors.

4. Lorsque les extrémités des vaisseaux obstrués avec le fluide qu'elles renferment, viennent à se convertir à l'aide de la chaleur, du mélange des humeurs & du long séjour qu'elles font dans un lieu enfermé, en une liqueur onctueuse, blanche & homogène, on dit que le pus est formé. On indiquera ci-dessous les signes par lesquels on peut s'assurer de sa présence. Lors au contraire que le pus reste trop long-tems enfermé dans la partie, il devient insensiblement plus ténu & plus acrimonieux; & comme les petites veines absorbantes ont leurs orifices distribués sur toute la superficie de la cavité où le pus est enfermé, elles ne manquent pas de le repomper; & le portant dans la masse du sang, elles occasionnent une cacochymie purulente; qui peut être suivie de la fièvre hectique & de la phthisie. Ajoutez à cela que le pus devenant plus acrimonieux; ne peut manquer de corroder les parois du lieu où il est enfermé, outre qu'étant en même tems atténué, il s'insinue dans le pannicule adipeux, & y cause souvent des sinus & des fistules, qui proviennent du peu de soin qu'on a eu d'en procurer l'écoulement dans la saison convenable.

On voit clairement par-là quelle différence il y a entre

réfoudre une inflammation & la faire venir à *suppuration*; car la résolution consiste en ce que la matière morbifique est altérée par le moyen des forces vitales & des remèdes convenables au point de devenir semblable à celle qui est d'une qualité louable & salutaire, & de pouvoir circuler avec les autres humeurs sans léser les fonctions, ce qui fait qu'il est inutile de l'évacuer. Lors au contraire qu'à l'aide de la *suppuration*, il s'est fait une séparation des fluides & des solides que l'inflammation a corrompus, les uns & les autres se convertissent en un pus louable, tout-à-fait différent des humeurs de notre corps; & qui venant à se mêler avec elles, dérange le corps & excite des fièvres qui durent jusques à ce qu'on l'ait évacué, ou séparé de la masse du sang par translation, & attiré dans quelque partie, d'où on est de nouveau obligé de le chasser, avant de pouvoir rendre la santé au malade. Il est donc évident qu'on doit évacuer le pus qui a atteint la maturité le plus promptement qu'il est possible, puisque le séjour qu'il fait dans le corps ne sert qu'à le rendre plus acrimonieux. Il suffit de consulter les Observations que les Médecins nous ont laissées, pour se convaincre que la détention du pus dans un abcès suffit, lorsqu'elle est trop longue, pour causer plusieurs accidens fâcheux.

Une fille de quarante ans eut un abcès dans la glande parotide gauche, qui devint au bout de quatorze jours aussi gros que le poing; comme cet accident n'étoit accompagné d'aucune fièvre, elle vagua comme auparavant à ses affaires domestiques; mais ayant négligé de procurer à tems l'écoulement du pus, elle fut saisie d'une fièvre accompagnée de plusieurs symptômes fâcheux, comme de nausées, de défaillances, d'insomnies & autres accidens semblables, qui la mirent en peu de jours au tombeau. Il est vrai que l'abcès s'ouvrit quelques jours auparavant, mais il n'en sortit presque point de pus. HILMAN. *Obs. Chirurg. Cent. 1. Obs. 39.*

Un enfant de trois mois eut un abcès à l'épaule droite, que les parens ne voulurent jamais permettre d'ouvrir. La tumeur commença néanmoins à diminuer d'elle-même; mais le pus qui avoit été réabsorbé s'étant jetté sur les parties naturelles, y causa une gangrene funeste au malade. *Ibid. Obs. 81.* Il paroît par plusieurs observations semblables, qu'il est extrêmement dangereux de laisser séjourner trop long-tems le pus dans une vomique.

Tant que l'abcès demeure fermé, on l'appelle *vomique fermée*; mais après que le pus a trouvé une issue, soit naturelle ou artificielle, on lui donne le nom de *vomique ouverte*; mais comme toute la superficie de la cavité qui renfermoit le pus, a été ramollie par cette liqueur, elle ne peut manquer d'avoir reçu une lésion plus ou moins grande, surtout si le pus a acquis une acrimonie considérable par son séjour & par la chaleur qu'il a soufferte. On ne peut donc réunir & consolider les parties qui ont été séparées, ni rétablir celles qui ont été détruites, qu'on n'ait entièrement détergé cette superficie. Il faut donc séparer les extrémités à demi mortifiées des vaisseaux, aussi-bien que les portions à demi pourries du pannicule adipeux, & se conduire pour tout le reste de la même manière que dans les plaies ordinaires. Voyez *Vulnus*.

« Les ulcères, dit Hippocrate, *Lib. de Ulcer.* ne se consolident jamais qu'après qu'ils ont été parfaitement « détergés, encore qu'on rapproche leurs lèvres: ils « ne se cicatrisent jamais non plus d'eux-mêmes. Ceux « dont les environs sont enflammés ne se ferment ja- « mais tant que l'inflammation subsiste. Que si les par- « ties qui entourent les ulcères sont noires, s'il s'y « trouve du sang corrompu, ou une varice qui four- « nisse continuellement du sang, pour lors on ne peut

« les fermer qu'après avoir rétabli & détergé les parties
« environnantes. »

6. La dépuration faite, l'ulcère acquiert la nature d'une plaie, mais avec perte de substance. C'est pourquoi il reste à procurer la régénération de ce qui a été perdu, & la réunion de ce qui est divisé.

Pour faire venir un abcès à maturité, il faut,

1. Augmenter le mouvement de la partie affectée, en la fomentant, en l'irritant, en l'échauffant avec des remèdes actuellement ou potentiellement chauds, qui produisent le même effet dans tout le corps, en excitant une petite fièvre.

Toute transformation d'une matière crue inflammatoire en pus louable, doit être effectuée par le moyen des forces vitales; car dès que celles-ci viennent à être détruites ou à languir, la formation du pus cesse. De là vient qu'Hippocrate, *Lib. de Ulcer* met au nombre des signes qui présagent la mort, le dessèchement d'un ulcère, soit qu'il ait été formé avant ou durant la maladie; c'est ce qui fait encore que les crachats diminuent & cessent souvent tout-à-fait dans la phthisie, lorsque la maladie est arrivée à son plus haut degré.

On apprécie le principe de vie par la circulation des fluides dans les vaisseaux. Puis donc que les extrémités des vaisseaux obstrués avec les liqueurs qu'elles contiennent, doivent être séparées par l'action du fluide qui agit sur elles par-dedans, le moyen le plus court de hâter cette séparation, est d'augmenter la force & la vitesse du mouvement des fluides dans les vaisseaux de la partie qui doit venir à suppuration; car dans ce cas, le fluide qui circule dans les vaisseaux agit plus souvent & avec plus de force sur les extrémités obstruées dans un tems donné, & rompra leur union. C'est ce qui fait qu'on a mis au mot *Inflammatio* l'augmentation du mouvement des fluides au nombre des conditions nécessaires pour faire aboutir un phlegmon à suppuration. Il faut cependant observer que la trop grande rapidité des fluides dans les vaisseaux cause la rupture soudaine des vaisseaux capillaires, au lieu d'une séparation successive; d'où il résulte une gangrène au lieu d'une suppuration loisible. Il faut donc faire en sorte que ce mouvement soit plus fort que dans l'état de santé, sans être pourtant excessif. Au reste, la chaleur de la partie enflammée, si elle est superficielle, ou le degré de la fièvre, si la maladie a son siège dans les parties internes, feront connaître s'il faut augmenter ou diminuer le mouvement. Supposé que ce dernier soit trop languissant, il sera facile de l'animer par des topiques, ou par l'usage des remèdes internes.

On a observé à l'article *Inflammatio*, que le phlegmon est toujours accompagné d'une fièvre générale ou particulière; c'est pourquoi il faut augmenter le mouvement dans la partie enflammée seule, si cela est possible, ou dans tout le système, en excitant une petite fièvre. En effet, on remarque dans la phthisie, où il s'engendre du pus tous les jours, que le malade n'est jamais exempt d'une fièvre hectique lente, qui augmente tandis que le pus se forme, & qui diminue à mesure que l'expectoration s'en fait; ce qui a fait dire à Hippocrate dans l'endroit que nous avons cité au mot *Inflammatio*.

« Que les douleurs & les fièvres sont plus fréquentes
« pendant que le pus se forme, qu'après qu'il est en-
« tièrement formé. »

Les substances propres à satisfaire à l'indication dont on a parlé y sont les gommes aromatiques, ammoniac, galbanum, opopanax, &c. qui possèdent une qualité irritante médiocre, & une ténacité suffisante pour s'attacher aux parties sur lesquelles on les applique.

Ces sortes de drogues interceptant la transpiration, étroitement la partie comme dans une espèce de bain de vapeur, & relâchant en même-tems les vaisseaux, y influent leur principe aromatique irritant; & de là vient que ces sortes de remèdes ont une efficacité extraordinaire dans toutes les inflammations où le défaut de mouvement fait appréhender un skirthe. Tous les remèdes qui augmentent le mouvement dans la partie affectée sont actuellement ou potentiellement chauds; à cause, comme on la dit au mot *Inflammatio* que la chaleur est toujours la suite du mouvement augmenté des fluides. Les remèdes actuellement chauds ont encore une efficacité singulière dans le cas dont nous parlons, pourvu que leur chaleur ne soit point assez forte pour dissiper la partie la plus froide, & convertir le reste en un skirthe. La meilleure chaleur est celle qui est accompagnée de quelque peu d'humidité, comme lorsqu'on applique des fomentations & des cataplasmes sur la partie malade, & qu'on a soin en même-tems de la tenir enveloppée dans des morceaux de flanelle pour lui conserver la chaleur. Car « quoi-
« que la suppuration chaude ne soit pas également bon-
« ne dans toutes sortes d'ulcères, elle ne laisse
« pas d'être d'un bon préage, en tant qu'elle ramollit
« la peau, qu'elle atténue & qu'elle calme la douleur. »
HIPPOCRATE, *V. Aph.* 22.

Galien explique dans son *Commentaire* sur cet Aphorisme, d'où vient qu'Hippocrate n'admet pas tous les ulcères sans exception, c'est, dit-il, parce que la chaleur nuit aux ulcères putrides & rhumatiques, en augmentant la putréfaction & attirant des fluxions.

2. Concentrer dans la partie le mouvement & la chaleur qu'on a produits, & empêcher la trop grande dissipation & exhalaison, par des matières glutineuses qui bouchent les pores, & par des remèdes qui adoucissent la trop grande acrimonie.

La partie enflammée est toujours plus chaude que lorsqu'elle est en santé; & comme tous les symptômes de l'inflammation augmentent lorsqu'elle est sur le point de suppurier, il s'ensuit que la chaleur doit aussi être plus forte avant que l'abcès soit formé. Mais comme la chaleur ne peut augmenter qu'elle ne dissipe la partie la plus froide des humeurs, il convient d'appliquer sur la partie des substances propres à l'humecter, & à réparer ce que la chaleur a dissipé. On doit donc préférer les remèdes qui contiennent beaucoup d'eau, & qui ne laissent pas échapper aisément, & encore autres toutes les substances gluantes qui se réduisent en une pâte quand on les mêle avec de l'eau, aussi bien que les matières farineuses; surtout la farine de semences de lin qui absorbe une grande quantité d'eau. On en forme des cataplasmes extrêmement émollients, dont on trouve un grand nombre de formules dans la matière médicale.

Si l'on a soin d'envelopper jour & nuit la partie qu'on veut amener à suppuration, comme je viens de dire; & surtout de l'entretenir dans une chaleur douce, il sera facile de mûrir & de convertir en pus toutes les inflammations qui ne peuvent se résoudre. Et comme tous les remèdes dont on vient de parler ont une qualité émolliente & humectante, & relâchent toutes les parties solides du corps, ils ne peuvent manquer de calmer la douleur dont la suppuration est accompagnée, & qui pour l'ordinaire est extrêmement aiguë, & de déployer leur vertu lente, en émolissant toute sorte d'acrimonie; & par-là ils deviennent d'une utilité admirable; puisque, comme on l'a observé au mot *Inflammatio*, la bénignité des humeurs est une des conditions nécessaires pour la suppuration. Et comme la stagnation des fluides dans les vaisseaux, jointe à l'excès de la chaleur, donne lieu de craindre une putréfaction, on a soin de choisir des topiques propres à acquiescer en peu de tems à l'aide de la chaleur de la

partie, une qualité opposée à la putréfaction, & à devenir acides. De-là vient que nos Chirurgiens ajoutent à leurs cataplasmes maturatifs de la farine de seigle qui s'aigrit, en très-peu de tems, du vinaigre, de l'oselle & autres choses semblables. Ils y font aussi entrer du beurre frais, de l'huile de lin, ou d'autres substances molles & onctueuses, tant pour empêcher la dissipation de l'humide radical, que pour entretenir plus long-tems l'humidité des cataplasmes.

Les suppuratifs ou remèdes propres à convertir les humeurs, sont,

- 1°. Les gommes aromatiques simples, telles que la gomme ammoniac, bdellium, élémi, galbanum, opopanax & sagapenum.
- 2°. Les émolliens, les relâchans & les humectans.

On peut voir à l'article *abscessus* les formules qui conviennent dans ces circonstances.

3. Un troisième moyen de hâter la suppuration, est de bien régler le cours de toute la masse du sang & sa constitution, qu'il ne circule ni trop lentement, ni trop vite.

L'observation de cette règle est extrêmement importante dans la pratique, tant pour la cure des maladies internes que pour celle des externes.

Tout mouvement accéléré des humeurs, dispose le phlegmon à suppurer; un mouvement excessif détruit sur le champ la texture délicate des vaisseaux capillaires, & produit la gangrene; mais celui qui est modéré procure la résolution de l'inflammation. Aussi long-tems donc qu'on espère de pouvoir résoudre un phlegmon, on ne doit point appréhender de modérer l'impétuosité du fluide vital par les remèdes dont on a parlé au mot *Inflammatio*, ne fût-ce que pour empêcher la lésion ultérieure des vaisseaux enflammés. Lors au contraire que le Medecin s'aperçoit que la résolution est impraticable, il doit se souvenir qu'il est besoin d'un plus grand degré de mouvement que dans l'état de santé, pour procurer la séparation des extrémités obstruées des vaisseaux, & les convertir avec les humeurs extravasées en une pus loisible; & que les remèdes qui modèrent l'impétuosité de la circulation, peuvent souvent devenir très-préjudiciables. Il doit donc dans un pareil cas, soit à l'aide des remèdes internes, ou des topiques, régler tellement le cours des humeurs dans les vaisseaux, qu'il en résulte une augmentation de chaleur & de mouvement dans la partie qui doit venir à suppuration, fort supérieure à celle que la santé exige; sans la pousser pourtant à un degré capable de détruire les vaisseaux capillaires, d'interrompre le cours des humeurs dans la partie, & de causer une gangrene. On conçoit que le mouvement des humeurs est tel que je viens de dire, lorsque la chaleur de la partie enflammée excède celle qui lui est naturelle en état de santé, sans être pour cela excessive; lorsqu'on y sent une douleur supportable & une pulsation modérée, & que la tumeur, la rougeur & les autres symptômes de l'inflammation augmentent, mais successivement & par degrés. On conçoit aux signes que fournit la partie affectée, si l'on doit augmenter ou diminuer le mouvement du fluide vital. Mais lorsque l'inflammation est si considérable qu'elle dérange tout le corps, pour lors la violence de la fièvre, la soif, la sécheresse de la langue montrent assez ce qu'il faut faire pour régler ce mouvement de la manière convenable.

Au reste, il n'y a point de suppuratif universel, & l'on doit se servir de différens remèdes suivant que le mouvement des humeurs a besoin d'augmenter ou de diminuer. Si le malade est jeune & d'un tempérament chaud, on appliquera sur la tumeur un cataplasme fait avec de la farine d'orge, du lait & du beurre frais :

mais s'il est âgé & d'un tempérament froid & mélancolique, il faudra y ajouter des oignons cuits sous la cendre, du galbanum, de la gomme ammoniac & autres semblables irritans, afin d'animer le mouvement des fluides; de hâter la suppuration & de prévenir le skirrhé qui se forme dans ces sortes de cas, lorsque l'inflammation s'empare des parties glanduleuses. On observera la même méthode dans les inflammations internes. Par exemple, une saignée copieuse & continuée jusqu'à défaillance, arrête souvent les suites d'une pleurésie qui ne fait que commencer. Mais lorsque pour avoir trop long-tems différé les secours nécessaires, la résolution n'a plus lieu, il ne reste plus qu'à digérer la matière morbifique & à l'évacuer par l'expectoration, les selles ou les urines, ou à la convertir en abscess. On doit pourtant bien se garder, dans pareilles circonstances, d'employer la saignée, ou les autres évacuans; car ce seroit vouloir affoiblir le principe de vie, & nuire par conséquent au malade, puis que la matière inflammatoire a besoin d'une fièvre modérée pour se mûrir. La décoction indiquée au mot *Inflammatio* sous le titre de *Liquor tenuis aromaticus* qu'il faut boire chaude, suffit pour exciter un mouvement suffisant dans les humeurs.

4. Un quatrième moyen de hâter la maturité du pus, est de tenir le lieu fermé jusqu'à ce que la matière enflammée, qu'on n'a pu résoudre, ait suppuré; car c'est par ce moyen qu'il se forme un pus loisible dans la partie.

Il arrive souvent dans de gros abscess que le milieu est mou & cède au touché, tandis que la plus grande partie de la tumeur enflammée qui est éloignée du centre conserve sa dureté. Mais comme le trop grand soin qu'on prend de tenir la partie enfermée après que le pus est formé, occasionne un grand nombre de maladies, le Chirurgien doit tenter souvent de l'ouvrir, dès qu'il aperçoit la moindre fluctuation.

Toutes les suites fâcheuses que cause le délai de l'évacuation proviennent de l'acrimonie que le pus acquiert par son séjour, & qui est cause, que venant à augmenter, il se fraye un passage dans la pannicule adipeuse, & y produit des sinus & des fistules; ou de ce qu'après avoir été atténué il est repompé par les petites veines absorbantes, au moyen de quoi il infecte le sang d'une cacochymie purulente; ou enfin de ce que sa partie la plus tenue venant à se dissiper, le reste s'épaissit & forme des tumeurs skirrheuses, surtout dans les parties glanduleuses. Mais tant que l'endroit demeure fermé & à couvert de l'air, la corruption ne peut s'en espérer; & aussi long-tems que le pus est enfermé dans une cavité dont les parties environnantes sont toutes dures, il ne sauroit s'infiltrer aisément dans la pannicule adipeuse, ni être repompé, après avoir été atténué, puisque les vaisseaux artériels se trouvant distendus par la matière inflammatoire qu'on n'a pu résoudre, compriment les veines adjacentes. De plus, le pus qui est logé dans cet abscess ainsi fermé, fournirait un bon remède pour la résolution des parties voisines qui sont encore crues & dures, en y causant par sa chaleur & son séjour une colligation, pour me servir de l'expression dont se sert Hippocrate, *Lib. de Cap. Vuln.* où il dit, *σκληρὸν γὰρ τοῖς οὐκοῦν τοῖς ὀφθαλμοῖς καὶ τοῖς ὠτίοις, καὶ τοῖς ἰσχυρίοις ἐκ τῆς χύλης*; « car la chair est contuse & lacerée doit être nécessairement convertie en pus & consumée. » En effet, le pus qui s'engendre dans les plaies résout les parties qui sont à moitié déchirées, aussi bien que les extrémités enflammées des vaisseaux & les liqueurs qu'elles contiennent. Par où l'on voit de quelle utilité il est de tenir la partie qu'on veut faire venir à suppuration bien fermée, jusqu'à ce que la matière crue inflammatoire ait acquis sa maturité; car on imite en cela la nature qui procure d'autant plutôt la suppuration, que l'endroit est plus couvert

couvert. C'est ainsi que dans une plaie récente où les parties ont été divisées, après que l'hémorrhagie a cessé, il se forme une croûte sur la cavité de la plaie au-dessous de laquelle la surface de la plaie se détache à l'aide d'une suppuration légère. De-là vient qu'Hippocrate, qui prend toujours la nature pour guide, établit pour maxime dans la pratique, *VI. Epid.* « de tenuir fermé tout ce qui a besoin de coction, & de laisser à découvert ce qui n'en demande aucune. »

Lorsqu'on a le soin d'observer les méthodes qui ont été prescrites dans cet article, il ne manque jamais de se former un pus loisible dont on peut voir les qualités au mot *inflammation*.

A moins que la matière de l'inflammation ne soit ainsi changée, c'est avec danger & sans aucun fruit qu'on ouvre un abcès.

Lorsqu'on ouvre encore une tumeur inflammatoire avant qu'elle ait atteint sa maturité, il n'en sort point de pus, mais du sang pur, ainsi qu'on l'a observé au mot *inflammation*; ou, si une partie de cette liqueur se convertit en pus, elle n'a pas plutôt été évacuée, que le reste se durcit & ne parvient à maturité qu'avec des peines infinies. De plus, lorsqu'on perce des tumeurs dont la matière est encore crue, la douleur est beaucoup plus aiguë, & l'on court bien plus de risque d'offenser les parties qui sont dessous. Car lorsque l'abcès est mûr, le pus fait élever la peau & donne la facilité de Pouvair avec la lancette sans que le malade courre aucun risque, puisque la pointe de l'instrument rencontre, après avoir percé la peau, une espèce de matière purulente, ce qui fait qu'on n'a point à craindre d'offenser les vaisseaux ni les fibres musculaires.

De-là vient que Celse, *Lib. VII. cap.* 4. traitent des abcès qui se forment dans les parties nerveuses, dit « qu'on peut ouvrir les abcès qui n'ont point encore acquis toute leur maturité, pourvu qu'ils ne soient point situés parmi les nerfs : mais qu'à l'égard de ceux-ci, il faut attendre que la matière soit tout-à-fait mûre, la peau extrême, & si voisine du pus qu'on n'ait pas la moindre peine à l'ouvrir. »

On observera la même précaution à l'égard des endroits où il se trouve des gros vaisseaux, les aînes, par exemple, & les aisselles, où il se forme souvent de pareilles tumeurs inflammatoires qui ont besoin de venir à suppuration. En effet, un Chirurgien, qui fait son métier, ne se lassera jamais à ouvrir de pareilles tumeurs, qu'elles ne soient tout-à-fait mûres, n'ignorant point qu'il s'expose à ouvrir les gros vaisseaux ou quelques-unes de leurs grosses branches au grand préjudice du malade; outre qu'une pareille conduite ne fait que retarder la cure & augmenter les douleurs.

Un homme de condition eut une tumeur inflammatoire sous l'aisselle, ensuite d'une fièvre, laquelle lui causoit des douleurs très-cruelles. Le Chirurgien qui en prenoit soin, méprisant l'avis des personnes les plus prudentes, n'eut pas plutôt aperçu de la fluctuation dans la tumeur, qu'il y fit une profonde incision avec la lancette, par où il causa des douleurs très-cruelles au malade. La tumeur rendit à la vérité une petite quantité de pus : mais cet écoulement, loin de soulager le malade, ne fit qu'augmenter l'inflammation & la fièvre. A force pourtant d'appliquer des cataplasmes émollients sur la partie, il vint à bout de la consolider; mais il eût épargné bien des douleurs & bien de l'ennui au malade, s'il ne se fût pas trop hâté d'ouvrir la tumeur.

M. de la Motte dans son *Traité complet de Chirurgie*, Tom. I. confirme la certitude de cette observation par un grand nombre d'exemples. J'ai quelquefois vu pré-

cipiter l'ouverture des poulains par la crainte d'une vérole : mais qu'est-il arrivé de-là, c'est que la cure a été prolongée de plusieurs mois, & que le Chirurgien a été obligé de consumer avec des corrosifs ce que le pus n'eût pas manqué de résoudre en peu de jours s'il eût resté dans la poche.

Il faut cependant observer que le bord extérieur des abcès conserve souvent une certaine dureté quoique leurs autres parties soient parfaitement mûres. Mais après que ces sortes de tumeurs se sont ouvertes d'elles-mêmes, & que le pus s'est écoulé, ces duretés se dissipent ordinairement au bout de quelques jours; & de sorte qu'on eût pu les ouvrir sans craindre aucune fâcheuse suite, puisqu'ils étoient déjà mûrs dans presque toutes leurs parties.

La mollesse de la partie, la fluctuation qui se fait sentir dans la tumeur lorsqu'on la presse, sa blancheur, la cessation de la douleur, de la chaleur, de la rougeur, de la tension, de la pulsation, de la fièvre, la tumeur élevée en pointe, la pénétration qui succède à la douleur, font connoître que le pus est formé & en état d'être évacué.

Comme il est dangereux d'ouvrir un abcès avant qu'il ait acquis toute sa maturité, & que d'un autre côté on a tout à craindre du trop long séjour du pus dans un lieu fermé, il faut donner toute l'attention possible aux signes qui font connoître que le pus est déjà formé & accumulé dans l'abcès, de façon qu'on ne risque rien à l'évacuer. On déduit ces signes de l'altération des symptômes qui surviennent dans la partie affectée, tandis que la matière inflammatoire qu'on n'a pu résoudre tend à sa maturité.

La mollesse de la partie. On a démontré au mot *inflammation*; que le phlegme est accompagné d'une dureté extraordinaire, laquelle provient de la compaction étroite des solides & des fluides, à cause que le sang après s'être condensé s'arrête dans les vaisseaux, qui sont encore entiers nonobstant leur obstruction. Mais quand les vaisseaux distendus viennent à se rompre lors de la suppuration du phlegmon; les fluides épanchés & les parties les plus délicates des solides se broient, se résolvent & se convertissent en pus, au moyen de quoi la mollesse succède à la dureté, ou la matière inflammatoire qui séjourne sous la peau, & qui étoit auparavant dure & crue, acquiert de la fluidité. Il peut fort-bien arriver que les corps soient extrêmement durs, quoique composés en grande partie de fluides; si ceux-ci sont enfermés dans différents vaisseaux & n'affluent pas tous dans un même endroit; témoin les pommes, les poires, les navets & quelques autres fruits, qui, quoique remplis d'une grande quantité de suc, ont une dureté extraordinaire. Mais on ne les a pas plutôt pillés ou approchés du feu, qu'ils se convertissent en une chair extrêmement molle; ce qui vient de ce que l'air qui est enfermé dans ces fruits, étant raréfié par la chaleur, rompt ces vaisseaux & fait épancher leur suc, au moyen de quoi la pomme la plus dure peut, au bout d'un quart d'heure, devenir presque entièrement fluide. Il arrive la même chose lorsque la continuité des vaisseaux distribués dans ces fruits vient à être détruite par la putréfaction.

La fluctuation qui se fait sentir dans la tumeur lorsqu'on la presse. Lorsqu'un Chirurgien veut s'assurer si la partie enflammée est également mûre dans toutes les parties, il presse doucement la tumeur de tous côtés; & si tandis qu'il appuie les doigts d'un côté, il sent fluctuer l'humour dans le côté opposé, il ne doute plus que la tumeur ne soit suffisamment mûre dans toutes ses parties. Tant qu'on ne sent point de pareille fluctuation, la tumeur a beau être molle de tous côtés, il reste toujours, dans le milieu quelque peu de matière inflammatoire capable d'empêcher que l'impression ne se communique d'un côté à l'autre. Il ne faut que

consulter les Observations que différens Auteurs nous ont laissées pour être convaincu qu'il se trouve des abcès qui sont comme partagés en deux par la matiere crue qui reste dans le milieu, quoiqu'ils soient parfaitement mûrs à l'extérieur.

Hippocrate fait la même observation dans le *VI^e Livre des Epidémiques*, où il dit « que les tubercules qui s'élèvent en dehors, qui sont élevés en pointes, également mûrs dans toutes leurs parties, qui n'ont aucune dureté à leurs bords, qui pendent en bas, & qui ne sont point partagés en deux; sont d'une bien meilleure espèce que ceux qui ont des qualités opposées. »

Galen, dans son *Commentaire sur ce passage*, dit « que les abcès fourchus ne sont jamais sans défaut dans le milieu, étant crus (*durissimos*) vuides de matiere & durs. »

Il est vrai qu'un abcès qui a atteint sa maturité à cette situation commune avec les anevrismes, outre quelques appoules remplies d'humeur: mais il est aisé de le distinguer par l'inflammation dont il est toujours précédé. On sent assez, qu'on ne peut appercevoir la fluctuation d'une tumeur que lorsqu'elle est élevée; car tant que l'abcès est caché dans le pannicule adipeux, ou situé parmi les muscles, il n'est pas facile de le distinguer à cette fluctuation.

Sur la blancheur. On a démontré au mot *Inflammation*, que cette maladie est accompagnée de rougeur, à cause que les vaisseaux obstrués & dilatés sont remplis d'un sang rouge & épais. Mais après que toute cette matiere inflammatoire épaisse avec les extrémités obstruées ont été converties en un pus blanc & uniforme, la rougeur disparaît. Au reste, tandis que le pus se dédame & les fomentations & les cataplasmes émolliens de dehors macèrent la peau, elle dépérit en quelque sorte, & prend une couleur blanche; car lorsqu'on applique une emplâtre sur la partie, la peau qui est continuellement fomentée par la vapeur du suide qui s'exhale, devient tout-à-fait blanche en peu de jours, & s'aminçissant peu-à-peu, elle prend la couleur du pus qui est dessous. On voit par-là d'où vient que la blancheur est regardée comme un signe de la maturité d'un abcès. Celse, *Lib. V. cap. 28.* dit à ce sujet « que les abcès qui se ramollissent tout d'un coup sont d'une espèce très-favorable; qu'il en est de même de ceux qui perdent leur rougeur & qui deviennent blancs; parce que c'est une preuve que le pus se forme actuellement, ce qui n'arrive que long-tems après que la tumeur & la rougeur ont paru. »

La cessation de la douleur, de la chaleur, de la rougeur, de la tension, de la pulsation & de la fièvre. Tous ces symptômes de l'inflammation sont occasionnés par la vitesse avec laquelle le sang circule, & par la force avec laquelle il agit sur les extrémités obstruées des vaisseaux, comme on peut le voir au mot *Inflammation*. Lors donc que les extrémités obstruées des artères viennent à se détacher à l'aide de la suppuration, la cause de ces symptômes cesse, & par conséquent les symptômes eux-mêmes disparaissent, ou du moins diminuent considérablement. Cette observation n'a pas échappé à Hippocrate, qui nous assure, *II. Aph. 47.* « que la douleur & la fièvre sont beaucoup plus fortes dans le tems que le pus se forme, qu'après qu'il est tout-à-fait formé. » Il faut néanmoins observer que la douleur ne laisse pas d'être quelquefois extrêmement aiguë, encore que l'abcès soit tout-à-fait mûr, à cause que le pus qui augmente tous les jours, distend la peau qui le couvre, & la déchire de plus en plus; il est évident que cette douleur provient d'une autre cause: mais l'abcès n'est pas plutôt ouvert, soit naturellement, ou à l'aide de la lancette, qu'elle cesse comme

si elle n'avoit jamais existé. De-là vient que Celse, dans le passage que nous avons déjà cité, après avoir rapporté les symptômes auxquels on connoît qu'un abcès n'est point encore mûr, ajoute: « mais lorsque ces symptômes cessent, qu'on sent des demangeaisons dans la partie, & qu'elle devient blanche & quelque peu livide, c'est un signe que le pus est entièrement formé. » Il faut observer ici que quoique la peau soit ordinairement blanche lorsque l'abcès a atteint sa maturité, les vaisseaux cutanés ne laissent pas quelquefois d'être distendus par le pus à un tel degré, que les humeurs ne pouvant plus circuler, la peau commence à se gangrener, & acquiert une couleur quelque peu livide. Les signes que Paul Éginete, *Lib. IV. cap. 18.* donne de la maturité d'un abcès sont les mêmes; car faisant le dénombrement des signes qui indiquent que l'inflammation tend à suppuration, il ajoute: « Après que l'abcès a acquis toute sa maturité, la plupart de ces symptômes s'apaisent, on sent des demangeaisons & un engourdissement dans la partie, la tumeur s'élève à une pointe molle qui cède au toucher, & la peau qui couvre son sommet, se détache par feuilles (*desquamatur*). » Il remarque fort bien que la peau qui couvre la pointe d'un abcès qui a atteint sa maturité, se détache par couches (*per strata*) par une espèce d'excoriation.

La tumeur élevée en pointe. Lorsque le phlegmon commence à venir à suppuration, on sent dans le milieu une mollesse & une fluctuation presque continuelle, quoique les parties extérieures conservent leur dureté. Car, comme on emploie les cataplasmes les plus émolliens pour hâter la suppuration, les tégumens se relâchent, cedent au pus à mesure qu'il augmente, & s'élève au-dessus de la surface de la tumeur, la dureté des autres parties les empêchant de s'étendre. De-là vient que la pointe de la tumeur domine sur les autres parties; & les tégumens s'allongent & s'affoiblissent dans cet endroit, l'abcès s'ouvre de lui-même ou ne fait aucune résistance à la lancette.

La pesanteur qui succède à la douleur. Nous avons observé ci-dessus, que la douleur augmente pendant tout le tems que la partie enflammée suppure; car les extrémités des vaisseaux obstrués se détachent par degrés, il faut nécessairement que la douleur devienne plus aiguë lorsque les fibres nerveuses distribuées dans les tuniques des vaisseaux sont sur le point de se rompre, & qu'elle cesse lorsqu'elles sont tout-à-fait rompues. Mais l'abcès ne peut se former qu'il ne se fasse un amas de pus hors des vaisseaux, soit dans une cavité contre nature, soit dans une poche qui augmente naturellement, & ce pus étant extrêmement pesant, doit nécessairement comprimer les parties dans lesquelles il se fixe. On remarque en effet que quoiqu'une personne qui se porte bien, ne sente point le poids de son corps, il ne se fait pas plutôt formé un amas d'humeurs dans quelque partie, qu'elle s'appercevoit de leur pesanteur. Lorsque les vaisseaux sont rompus par une contusion violente, & qu'il s'amasse du sang dans le pannicule adipeux au-dessous de la peau qui est encore dans son entier, on sent dans la partie une pesanteur qui n'y étoit point auparavant. Lorsque les jambes viennent à être distendues par un amas de sérosité dans l'anasarque, les malades ont autant de peine à les remuer, que si elles étoient chargées d'un fardeau. Mais cette pesanteur ne se fait sentir que dans le cas où la suppuration est considérable, comme on peut aisément l'imaginer; & le principal signe qui dénote un abcès caché dans les maladies internes, est une pesanteur fourde, qui succède à la douleur aiguë qui se faisoit sentir dans la partie affectée; comme il arrive dans la pleurésie, la péripneumonie & autres maladies semblables.

Si on laisse alors ce pus long-tems enfermé, il s'atténue, devient acrimonieux, se potrifie, s'accumule,

ronge & détruit les lieux voisins, & forme par son volume, par son poids & son mouvement des sinus & des fistules qui varient selon leurs différents sièges; mais qui sont surtout extrêmement dangereuses au rectum; où bien les parties les plus fluides venant à se dissiper, le reste se durcit, & produit des tumeurs dures; principalement dans les parties glanduleuses; ou enfin étant absorbé par les veines lymphatiques ou sanguines, il se ramène aux orifices, il se mêle avec le sang, l'infecte, corrompt les viscères, trouble leurs fonctions; & produit par-là une infinité de maux très dangereux.

Dès qu'il paroît par les signes qu'on a décrits ci-dessus, que toute la matière cor inflammatoire est convertie en un pus louable, il faut l'évacuer le plutôt qu'il est possible, parce qu'après avoir acquis la blancheur, la consistance, la douceur, & l'homogénéité dont il est capable, & avoir perdu son odeur, il commence à dégénérer & à acquérir tous les jours une plus mauvaise qualité. En effet, il croûte hors des vaisseaux sans pouvoir suivre les lois de la circulation, & la chaleur du lieu ne tarde pas à le faire corrompre. Car, quoique les parties animales aient plus de difficulté à se corrompre quand elles sont enfermées & à couvert des impressions de l'air, elles ne laissent pas de se putréfier au bout d'un certain tems. On observe de plus que la ténuité de nos humeurs augmente par la putréfaction; car le sang qui s'est figé immédiatement après être sorti des veines, se dissout entièrement dès que la corruption commencée s'en empare. La bile est d'une consistance épaisse tant qu'elle est enfermée dans la vésicule du fiel: mais elle se dissout & devient extrêmement ténue à mesure qu'elle se corrompt. De même, lorsque le pus reste trop long-tems enfermé dans un abcès, il perd cette onctuosité & cette viscosité balsamique par laquelle il ressemble à la crème, & se convertit en un fluide ténu & ichoreux; & cette ténuité qui augmente à proportion que la liqueur se corrompt, est toujours accompagnée de beaucoup d'acrimonie. Pour lors toute la surface de la cavité dans laquelle ce pus ténu & acrimonieux est enfermé, trempant continuellement dans un fluide ichoreux ténu & corrosif, les extrémités délicates des vaisseaux dont les orifices sont distribués sur cette surface, ne manquent pas d'être détruites, & les humeurs épanchées venant à se corrompre, rongent les parois de la cavité, au moyen de quoi la capacité de l'abcès augmente, & le pus s'accumule à l'aide des humeurs que les vaisseaux corrodés laissent échapper. Au reste, il paroît par plusieurs exemples que les parties solides peuvent être corrodées par le pus, lorsqu'on le laisse séjourner assez de tems pour qu'il se corrompe. Nous lisons dans Schenckius, *Observ. Medic. Lib. II.* qu'une personne eut les poulmons tellement consumés par un empyème, que lorsqu'on vint à l'ouvrir après sa mort on ne trouva presque aucune trace de ce viscère. Ce même Auteur rapporte un autre exemple où non-seulement le péricarde, mais encore la substance du cœur, toute dure qu'elle est, fut entièrement corrodée par le pus; & les Chirurgiens observent tous les jours que les os se corrodent & se carient dans les suppurations profondes. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *VII. Aph. 47.* « que ceux qui ont un empyème, & qui rendent dans l'opération un pus blanc & pur, échappent; mais que leur mort est inévitable lorsque le pus est sanguinolent, féculent ou fluide. » Il assure dans l'Aphorisme suivant: que « ceux qui ont un abcès au foie, & qui rendent dans l'opération un pus semblable à de l'amorce ou marc d'huile, meurent de leur maladie; » parce qu'un pareil pus indique la corrosion de la substance des viscères, ce qui ne peut manquer d'être funeste au malade.

De plus, comme l'inflammation a son siège ordinaire dans le pannicule adipeux (voyez *Inflammatio*) il s'en-

suit que l'abcès doit être logé dans le même endroit. Or la délicatesse de cette membrane est telle que le pus doit insensiblement la corroder par son acrimonie, & même la dissoudre par sa pesanteur au point d'y former des sinus & des fistules extrêmement dangereuses. On a démontré aux mots *Caput & Thorax*, que l'entrée de l'air dans le pannicule adipeux le fait enfler au point d'occasionner une distension extraordinaire dans tout le corps, ce qui prouve que toutes les parties de cette membrane communiquent avec presque tous les points de sa circonférence. J'ai encore observé que la glande parotide étant venue à suppuration, & le Chirurgien ayant négligé de procurer une issue au pus qui s'y étoit amassé, cette liqueur se fraya un passage dans le pannicule adipeux, descendant par le cou, les épaules & le bras jusqu'au pli du coude, dont elle corrompit si fort les ligaments qu'il en résulta une ankylose incurable. Une inflammation qui s'étoit formée près de l'articulation du fémur ayant été suivie d'un abcès, & le pus qui étoit logé sous les gros muscles n'ayant pu s'écouler, il prit fa route par bas, produisit un ulcère sinueux qui s'étendoit tout le long de la cuisse & de la jambe, causa à la fin une cacochymie purulente, à laquelle il fut impossible de remédier, & termina les jours d'un jeune Gentilhomme dont on avoit conçu de grandes espérances. Au reste, si l'on fait attention que le pus qui s'amasse dans la membrane cellulaire, étant attiré par la chaleur & le long séjour qu'il fait dans la partie, se jette souvent sur des gros muscles, on comprendra sans peine qu'étant pressé par le mouvement de ces mêmes muscles, il doit s'infiltrer dans toutes les parties voisines, & y former des sinus profonds & des fistules dangereuses, surtout, lorsque pénétrant à travers le pannicule adipeux, il vient à s'infiltrer dans les interstices des muscles. Ces sinus formés par la rétention du pus, sont d'autant plus mauvais que le pannicule adipeux est plus épais, & les couches des muscles plus nombreuses; & c'est ce qui fait que le bas-ventre dont la graisse est abondante & entremêlée de différentes couches des muscles épigastriques est si sujet à ces sortes de sinus & de fistules.

De tous les sinus & de toutes les fistules que le séjour du pus occasionne dans les différentes parties du corps, les plus dangereuses sont celles du rectum; car cette partie étant destinée à servir d'égout aux excréments les plus grossiers, il falloit nécessairement qu'elle pût se dissoudre dans toute son étendue, & c'est pour cela que la Nature l'a environnée d'une grande quantité de graisse molle; mais en revanche, lorsque le pus séjourne trop long-tems dans les abcès qui s'y forment, il ne manque pas d'y creuser des sinus profonds. « Car la matière putride (*crepusculosa*) corrode les parties molles », dit Hippocrate, *de fistulis*, cap. 1. & comme l'intestin rectum est humide & composé d'une chair molle, elle le rongit jusqu'à ce que le tubercule ait crevé, & que les parties situées près du fondement soient « pourries. » Que si le rectum lui-même vient à être corrodé, le pus peut fort bien s'infiltrer dans la membrane cellulaire & dans les cavités mucilagineuses de l'intestin, & occasionner des maladies extrêmement opiniâtres, qui augmentent par la corruption que les excréments communiquent à tout ce qu'ils rencontrent dans leur passage. Hippocrate qui n'ignoroit pas le danger dont ces sortes d'accidens sont accompagnés, ordonne dans le Livre que nous venons de citer, d'ouvrir les abcès qui se forment dans ces endroits avec toute la promptitude possible, même sans leur donner le tems de mûrir.

On bien les parties les plus fluides venant à se dissiper, le reste se durcit & forme des tumeurs dures, principalement dans les parties glanduleuses. Ce sont là quelquefois les suites du trop-long séjour du pus, surtout lorsqu'on traite l'abcès avec des remèdes trop chauds, sans y joindre des émolliens & les humectans. C'est assez la coutume des femmes qui ont des abcès aux mamelles, & qui ne veulent point en souffrir l'ouver-

ture avec la lancette, de les exposer à la chaleur des charbons ardens. Qu'arrive-t-il de-là, c'est que la partie la plus ténue de la matière s'évapore, & le reste forme un skirrhe qui les tient dans la crainte perpétuelle d'un cancer, dont il est rare qu'elles échappent. Il reste souvent une pareille dureté lorsqu'on ouvre les poulains avant qu'ils aient atteint leur maturité, ou qu'on les traite avec des remèdes trop chauds. Le mieux qu'on puisse faire dans ces sortes de cas, est de suivre l'avis de Galien, *M. M. Lib. XIV. cap. 4.* qui traitant de la cure des érépèles & des phlegmons, ensuite desquels on appréhende un skirrhe, s'exprime en ces termes.

« Quiconque entreprend de les vider par des attractifs & des discutifs violens, au lieu de les amoindrir & les résoudre avec des remèdes chauds & humectans, peut bien se flatter dans les premiers jours, que le malade est sur la voie de la guérison; mais la maladie a des suites irréremédiables, parce que les parties les plus fluides de la matière morbifique venant à se dissiper, le reste se convertit en une espèce de concrétion pierreuse. »

On enfin étant absorbé par les veines lymphatiques ou sanguines dont il a rangé les orifices, il se mêle avec le sang. On observe à l'Article *Vulnus*, que le pus qui s'y engendre est produit par les humeurs qui fuient par les extrémités des vaisseaux, par l'épaississement que leur séjour occasionne, & par la résorption ou dissipation de leurs parties les plus fluides. En effet, si on nettoie la plaie toutes les heures, on n'y trouve point de pus, mais seulement une humeur ténue qui se convertit en matière purulente dans l'espace de douze heures. La partie la plus fluide des humeurs épanchées, paroit plutôt être absorbée par les orifices des veines, que dissipée au dehors; car il est rare qu'il s'engendre du pus, à moins qu'on ne couvre parfaitement la plaie avec des emplâtres & des onguens; & les orifices des veines & des artères distribués sur toute sa surface, absorbent les humeurs contiguës avec la même force, que les petits tubes de verre attirent les liqueurs; les versent dans les grosses veines & les mêlent avec le sang. De même, le pus qui séjourne long-temps dans un abcès, s'atténue de lui-même, devient acrimonieux par la dissipation de ses parties balsamiques, & étant absorbé par les orifices contiguës des veines, infecte le sang d'une cacochymie purulente, qui ne manque jamais de produire une phthisie. On est convaincu par une infinité d'exemples que le pus qui s'amasse dans les cavités du corps, peut être absorbé par les orifices des veines, & se mêler par ce moyen avec le sang.

Un Gentilhomme reçut en combattant un coup de mouton dans le coude, qui lui fracassa l'os, & fut suivi d'une fièvre continue accompagnée de plusieurs symptômes fâcheux & d'un abcès considérable qui occupoit l'endroit de la plaie & toutes les parties voisines. Tout étoit déjà préparé pour l'ouverture de l'abcès lorsque le malade fut saisi d'une dysarrhée violente qui lui fit rendre par bas une grande quantité de pus, & ensuite de laquelle la tumeur disparut entièrement. La plaie n'étoit pas plutôt remplie de pus, que la dysarrhée le prenoit, de sorte qu'il guérit sans autre secours d'une blessure qui n'étoit pas exempte de danger. *BALLOST, Chirurg. d'Hôpital.*

Scullet, *Armement. Chirurg. Observ. 61.* rapporte qu'un homme ayant reçu une blessure au bas-ventre, rendit par les urines une grande quantité de pus, dont l'excrétion fut incontinent suivie de la rémission de tous les symptômes. Galien, *de Loc. affect. Lib. VI. cap. 4.* a vu un abcès aux poulmons détergé & vidé par les urines; & un autre dans le thorax, dont la matière s'évacua par les selles. Une vomique aux poulmons ac-

compagnée de la contorsion de l'épine fût guérie par une dysenterie purulente de plusieurs jours, quoiqu'une faiblesse excessive, & une infinité d'autres mauvais symptômes eussent banni toute espérance de guérison; & ce qu'il y a de plus surprenant, la malade, qui étoit une jeune femme, échappa par ce moyen au danger dont elle étoit menacée. & eut l'épine remise dans son état naturel. *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences, An. 1731.*

On observe dans la petite vérole que la résorption du pus excite ordinairement des fièvres de très-mauvaise espèce, ensuite desquelles il se forme souvent des abcès dans quelque partie du corps, qui étant ouverts, rendent du véritable pus & dégénèrent quelquefois en ulcères malins. Une infinité d'exemples de la certitude desquels on ne sauroit douter, prouvent que le pus qui séjourne trop long-temps dans un lieu fermé, peut être absorbé par les veines, se mêler avec la masse du sang, & former ensuite un dépôt dans différentes parties du corps, dont l'événement est d'autant plus douloureux, qu'il dépend de la nature des parties sur lesquelles le pus se jette après s'être séparé de la masse du sang. Car quoique dans les exemples que nous venons de citer, le pus ait pris son cours par les selles & les urines, les viscères ne laissent pas de courir risque d'être infectés par quelque amas de matière purulente, ou bien il est à craindre que la masse du sang avec laquelle il se mêle, ne s'altère au point de produire une infinité de maladies incurables. Car le pus qui est enfermé dans un abcès, ne peut être absorbé qu'après avoir acquis une ténuité & une acrimonie considérable; mais après s'être mêlé avec le sang, il devient beaucoup plus acrimonieux, & qui suffit pour corrompre ce fluide, & pour exciter des fièvres & une infinité d'autres maladies. Aussi arrive-t-il souvent dans la petite vérole que lorsqu'on croit le malade hors de danger, il est tout-à-coup saisi d'une phrénésie qui le met en peu de temps au tombeau, ce qui vient de ce que le pus après s'être mêlé avec le sang, se porte au cerveau.

On trouve à ce sujet dans Hippocrate, *VII. Epid. Aegrot. 30.* l'exemple d'une personne qui ayant un abcès interne, paroissoit; à en juger par le râle qui se faisoit entendre dans sa poitrine, & par la difficulté qu'il avoit de respirer, avoir un grand amas de pus au dedans. « Vers le sixième jour, dit cet Auteur, il se forma une tumeur indolente sur l'œil gauche, & peu de temps après, une autre sur le droit, les prunelles devinrent blanches & sèches, & le malade mourut sept jours après avoir perdu la vue, dans le râle & le délire. »

Il y a toute apparence que le pus qui avoit été absorbé, se porta par une métastase malheureuse aux yeux & ensuite au cerveau où il devint funeste au malade. Les maladies que ces collections purulentes occasionnent, varient selon les viscères où elles fixent leur siège, & selon que comprimant les parties & les corrodant par une acrimonie plus ou moins grande, elles troubleront ou détruiront totalement leurs fonctions. Il paroit encore par ce qui précède, qu'on ne sauroit agir avec trop de précaution dans ces sortes de cas; car on peut causer un très-grand préjudice au malade par l'ouverture d'un abcès qui n'a pas encore atteint toute sa maturité; comme d'un autre côté on l'expose à plusieurs maladies fâcheuses, en laissant séjourner trop long-temps le pus dans la partie. On a indiqué dans cet Article les signes auxquels on peut connoître qu'un abcès est mûr.

Cette résorption de pus devient souvent funeste à ceux qui, par l'amputation d'un membre ou l'opération d'un anévrysme, ont reçu une grande plaie qui engendre tous les jours beaucoup de pus; car si on enlève souvent la matière qui s'amasse sur la surface de la plaie, toute la nourriture que le corps reçoit, se perd par cet endroit, & le malade tombe dans le

marasme. Au contraire, si le pus reste trop long-tems attaché à la surface de la plaie, il ne manque pas d'être absorbé par les vaisseaux & d'occasionner une cachexie purulente avec toutes ses suites, à moins qu'on n'évacue par le moyen des scarifications vulnérables, détersives, une grande partie du pus qui s'est mêlé avec le sang. Il arrive quelquefois que le malade n'ayant pas assez de force pour supporter une quantité suffisante de ces décoctions, tombe dans une hydropisie dont il échappe rarement.

C'est par l'usage des remèdes avec lesquels on hâte la maturité du pus, qu'on amollit en-dessus & en-dessous, qu'on atténue, & qu'on relâche les téguments, aussi-bien que les parties voisines.

Lorsqu'une inflammation ne peut être guérie par une résolution bénigne, on doit tâcher d'en procurer la suppuration en satisfaisant aux six indications curatives, dont on a fait mention au commencement de cet Article. La première est de mûrir la matière inflammatoire, & de la convertir en une seule humeur. Nous en avons déjà parlé, sans oublier les signes qui annoncent une maturité parfaite, non plus que les accidents qu'on a à craindre, lorsque le pus séjourne trop long-tems dans un abcès. La seconde indication est de ramollir l'endroit qui a besoin de venir à suppuration, aussi-bien que les parties voisines.

L'inflammation a son siège ordinaire dans la membrane à laquelle on donne le nom de pannicule adipeux, on de membrane cellulaire : voyez *Inflammatio*. Cette membrane est couverte dans presque toute la surface du corps, de la peau & de l'épiderme, & le pus n'a la liberté de s'écouler qu'après la rupture naturelle ou artificielle de l'un & de l'autre : d'où il suit qu'on doit commencer par ramollir & relâcher ces téguments avec les remèdes que nous avons indiqués comme propres à mûrir la matière inflammatoire ; car toutes les substances gluantes & emplastiques qui servent à cet usage, ont aussi la vertu de relâcher & de ramollir les parties solides du corps. L'application de ces sortes de cataplasmes ou fomentations sur la partie, macère & consume, pour ainsi-dire, les téguments, tandis que le pus qui agit sur la surface interne de la peau, l'humecte & la macère de son côté, en quoi il est extrêmement secondé par la chaleur qui réside dans la partie. Il n'est besoin de rien de plus pour satisfaire à la seconde indication.

La résistance des téguments étant ainsi diminuée par l'usage des remèdes dont on vient de parler, le pus formé est poussé ou attiré au-dehors à l'aide des suppuratifs.

Le pus qu'on suppose maintenant formé & logé dans un lieu clos, augmentant tous les jours & étant comprimé par les parties voisines, ne manquera pas de fuir la loi des fluides, & de se porter vers l'endroit où il trouve le moins de résistance. Si donc les téguments se trouvent affoiblis par l'application des remèdes émollients, au point de céder aisément au pus, celui-ci ne manquera pas d'élever les téguments & d'agir au-dehors, au lieu de creuser des sinus dans le pannicule adipeux. De-là vient que tous les remèdes dont on se sert pour mûrir la matière inflammatoire attirent le pus formé au-dehors ; car l'on a démontré à l'article *Obferuatio*, que le propre des remèdes attractifs est de diminuer la résistance de la partie dans laquelle on a dessein d'attirer l'humeur.

Il faut alors appliquer des matières émollientes un peu acres & un peu grasses, mêlées les unes avec les autres, afin que les téguments morts puissent s'ouvrir plus aisément & sans douleur.

Il faut procurer une issue au pus qui s'est amassé sous les

téguments qui sont encore entiers ; ce qui ne peut se faire que par la division des parties, soit qu'elle ait été opérée par le pus qui les distend & les déchire peu-à-peu, ou à l'aide de la lancette. Pour que cette séparation se fasse le plus aisément & avec le moins de douleur qu'il est possible, il faut appliquer sur la partie des matières émollientes & quelque peu grasses, qui continuent & flétrissent les téguments au point de les rendre en quelque sorte morts & insensibles. Lors donc qu'un abcès commencé à s'élever en pointe, le Chirurgien doit en oindre le sommet avec une plume trempée dans l'onguent basilicon ou tel autre émollient semblable, pour ramollir les téguments & relâcher les fibres le plus qu'il est possible, & épaissir par ce moyen la douleur (voyez *Vulnus*) qui est pour l'ordinaire très-aiguë dans cet endroit. On mêle quelquefois ces émollients avec des substances acrimonieuses, telles que le levain, le savon de Venise, le miel & autres semblables qui produisent une espèce de mort dans les téguments, & en facilitent la rupture. En effet, on remarque que les blanchisseuses qui ont continuellement les mains dans l'eau de savon, ont les téguments des doigts blancs, presque morts & très-sujets aux excoriations. On trouve à l'article *Abfcessus* plusieurs formules propres à diminuer l'épaisseur & la sensibilité des téguments.

Les remèdes qu'on vient d'indiquer ayant produit l'effet qu'on désire, le Chirurgien, après avoir pressé le pus, comme il convient, dans l'endroit le plus éminent de la tumeur, introduira le bistouri dans la partie inférieure la plus blanche & la plus molle, jusqu'à ce qu'il en voie sortir le pus. Ensuite sans pénétrer plus avant, il dilatera la plaie par haut en élevant le bistouri ; ou bien enfonçant la pointe de l'instrument dans le côté opposé, il coupera les téguments qui sont entre-deux, évitant les fibres & les vaisseaux. Cela fait, il exprimera le pus doucement & peu-à-peu, observant de garantir la plaie de l'impresion de l'air, & de n'y point mettre de tente.

Lorsque la partie qui doit venir à suppuration est parfaitement ramollie, & qu'on est assuré par des signes convenables que la matière a atteint sa maturité, il faut, si les téguments ne se déchirent point d'eux-mêmes, se servir de moyens que l'art fournit pour procurer un écoulement au pus, afin de prévenir tous les fâcheux accidents dont on a parlé.

On précipite moins l'ouverture des abcès qui se forment dans les parties glanduleuses que celle des tumeurs qui viennent dans les autres endroits du corps, à cause qu'il s'y forme plus aisément des skirrhes, lorsque la matière n'a pas atteint toute sa maturité.

De-là vient que Celse, *Lib. VII. c. 2.* parlant de l'ouverture des abcès, conseille « de ne jamais ouvrir autant qu'on peut ceux qui viennent aux aines ou sous les aisselles, » encore que leur matière soit tout-à-fait mûre. Il veut qu'on observe la même règle à l'égard de ceux qui sont d'une grosseur modérée, superficiels ou logés dans les chairs, à moins que la faiblesse du malade de n'oblige au contraire ; assurant qu'il suffit dans ces sortes de cas de procurer l'écoulement du pus par le moyen des cataplasmes, parce que la partie qui n'a point senti la main du Chirurgien se cicatrisera presque sans écarce. »

On voit par-là que Celse préfère l'ouverture naturelle des abcès à celle qu'on procure par les secours de l'art, non-seulement dans les glandes, mais encore dans les autres parties, à cause, à ce qu'il semble, qu'elle expose moins à la difformité qui accompagne les cicatrices. Il est pourtant certain qu'une plaie faite avec la lancette, est beaucoup plus aisée à consolider qu'une ouverture à la peau procurée par l'acrimonie du pus ; & si l'opération, du tems de Celse, étant

de fois suivie de cicatrices difformes, on ne doit s'en prendre qu'à la manière dont on la pratiquoit. En effet, il veut, lorsque le pus est profondément situé, qu'on ouvre l'abcès avec un fer rouge; & dans les cas où la peau est considérablement exténuée, qu'on coupe tout ce qui couvre la matière. Il pratique la même chose lorsque la peau est pâle, dans la persuasion que la peau est morte, & qu'elle ne peut plus être d'aucune utilité.

Lorsqu'on s'est une fois déterminé à procurer une issue au pus qui est enfermé dans un abcès, il faut avoir égard, autant qu'on peut, à la commodité du malade, aussi-bien qu'à la sûreté des parties subjacentes; & pour cet effet, il convient de n'inciser que les tégumens communs sous lesquels le pus est logé, & qui sont élevés & distendus. Les Chirurgiens ont coutume dans un pareil cas de presser doucement la tumeur tout autour, pour éloigner le plus qu'il est possible les tégumens des parties subjacentes; & comme la tumeur est ordinairement élevée en pointe dans l'une ou l'autre de ses parties, ainsi qu'on l'a observé ci-dessus, c'est dans cet endroit principalement qu'il faut enfoncer le bistouri, parce que les tégumens étant considérablement étendus & en quelque sorte mortifiés, ont moins de peine à céder à la lancette, surtout lorsqu'on a eu soin d'appliquer auparavant sur la pointe de la tumeur les remèdes acres & quelque peu gras qui ont été indiqués ci-dessus. On doit, autant qu'on peut, faire l'incision à la partie inférieure de la tumeur, pour que le pus s'écoule par sa propre pesanteur, en observant cependant la situation dans laquelle la partie doit être après l'ouverture.

« On doit faire en sorte, dit Celse, dans le passage que nous avons cité, que le fond du sinus puisse se vider de lui-même, pour qu'il ne reste dedans aucune humeur capable de corroder les parties voisines, & d'y former des fistules. »

Que si la pointe de l'abcès est dans la partie supérieure, & que les tégumens paroissent mous & blancs dans le même endroit, on le choisira préférentiellement à tout autre pour y faire l'incision, même sans en excepter la partie inférieure, où la peau étant enflammée & extrêmement sensible, ne peut être incisée sans causer des douleurs cruelles, & quelquefois des accidens très-fâcheux au malade. Car l'ouverture étant une fois faite, il est aisé en changeant la situation de la partie, ou en la comprimant légèrement avec des compresses & des bandages, d'empêcher que le pus qui est resté dans l'abcès, ne cause des sinus & des fistules dans le pannicule adipeux.

Le bistouri n'a pas plutôt pénétré dans les tégumens, que le pus s'écoule le long des côtés de l'instrument, surtout si l'on a soin de comprimer légèrement les parties voisines, pour que la matière distende les tégumens. Lorsque la quantité de pus est considérable, il vaut mieux plonger le bistouri à une bonne profondeur, pour pouvoir, en conduisant sa pointe de bas-en-haut, dilater suffisamment la plaie. Il faut aussi, supposé qu'on puisse le faire avec sûreté, percer la pointe de l'abcès d'autre en outre, couper d'un seul coup les tégumens qui sont entre-deux, & dilater la plaie le plus qu'il est possible, parce que le malade s'en trouve mieux. En effet il arrive souvent, lorsque l'ouverture n'est pas assez grande, qu'une portion considérable de la membrane cellulaire qui est presque gangreneuse, sort en même-temps que le pus, & bouche le passage; ce qui oblige à une nouvelle incision. De plus, le pus n'est pas plutôt évacué, que les tégumens qui étoient auparavant tendus, se contractent d'eux-mêmes, & diminuent considérablement l'ouverture. On doit donc tenir pour maxime générale de faire l'ouverture la plus grande qu'il est possible, en observant pourtant de ne point offenser les parties. Lorsque le pus est logé immédiatement sous la peau, il n'est pas nécessaire de plonger le bistouri bien avant. Il arrive pourtant

quelquefois que le pus est profondément situé dans la partie; & c'est alors qu'il faut user de beaucoup de précaution; car outre qu'on court risque de faire une incision inutile, on s'expose souvent à offenser la partie avec la pointe du bistouri. Le Chirurgien ne sauroit trouver une occasion plus favorable pour montrer son savoir & sa dextérité; car à moins qu'il ne soit parfaitement instruit de la situation des parties, il tombera toujours dans une crainte mal fondée, ou il agira avec une témérité aussi funeste à sa réputation qu'à son malade. En effet, l'inflammation ayant presque toujours son siège dans le pannicule adipeux, ainsi qu'on l'a déjà observé; & s'insinuant de côté & d'autre dans les muscles, il est évident que le pus peut être profondément logé, encore qu'on ne découvre aucun vice dans les tégumens. Les signes qui précèdent l'inflammation, joints à ceux qui annoncent une suppuration, avec la fluctuation du pus qui se fait sentir quand on presse la partie, pourront être de quelque utilité dans ces sortes de cas.

La Motte, *Traité complet de Chirurgie, Tom. I.* rapporte à ce sujet un exemple, qui mérite d'avoir part ici.

Une femme fut obligée, ensuite d'une suppression de ses vuidages, de rester neuf mois au lit dans la posture la plus incommode, ne trouvant point d'autre moyen pour calmer les douleurs qui la tourmentoient, que de demeurer couchée jour & nuit le visage appuyé sur ses genoux & les talons repliés contre les fesses. Comme la douleur se faisoit principalement sentir dans l'hypogastre entre le nombril & le pubis, la Motte jugea à propos d'examiner avec soin la partie. Il y aperçut une espèce d'ondulation qui n'étoit accompagnée d'aucune dureté & d'aucun changement de couleur dans les tégumens. Comme un long usage l'avoit rendu expert dans les diagnostics de ces sortes de maladies, il conclut que celle-ci étoit causée par un abcès, & il résolut contre l'opinion de quatre autres Chirurgiens qui avoient traité la malade avant lui, d'ouvrir la partie; ce qu'il exécuta avec d'autant plus de précaution, qu'il s'agissoit de pénétrer dans la cavité du bas-ventre. L'opération faite, il ne sortit pas la moindre goutte de pus, quoiqu'on eût eu soin de comprimer le bas-ventre, que la malade eût retenu son haleine, & changé de posture pour faciliter l'écoulement de la matière. Le Chirurgien confondu par l'événement, prit congé de la compagnie, non sans effuser les brocards de ses Confrères; ce qui lui fut si sensible, qu'il passa toute la nuit sans dormir. Etant revenu le lendemain matin pour changer l'appareil, il trouva le bandage couvert d'une grande quantité de pus, dont il lui fut impossible de découvrir la source; ce qui lui causa beaucoup de joie. Cet écoulement continua tous les jours pendant environ six semaines, au bout desquelles la malade fut si parfaitement guérie, qu'il ne lui en resta d'autre incommode que celle de rester quelque peu panchée sur le côté droit où avoit été le siège de la maladie. Elle continua aussi à avoir des enfans. Ce cas n'est pas unique; & j'ai vu moi-même un Chirurgien ouvrir un abcès qu'une femme avoit au sein, sans qu'il en sortit une goutte de pus, quoique le bistouri eût pénétré environ un ponce & plus dans la partie. Mais au bout de quelques heures le pus s'écoula de lui-même par la plaie. Ces exemples doivent nous apprendre à ne point changer inconsidérément d'opinion à l'égard du diagnostic dans le cas où l'on s'est une fois déterminé, après une mûre délibération, à ouvrir une partie affectée, ou à pratiquer quelque autre opération; car encore que la pointe du bistouri ne pénètre pas d'abord jusqu'au siège du pus, ce dernier ne tarde quelquefois guères à prendre son cours par la plaie, à cause du peu de résistance qu'il rencontre.

Evitant les fibres & les vaisseaux. Si le pus est logé immédiatement sous les tégumens, & comme Celse

s'exprime, *Lib. VII. cap. 2.* contigu à la peau, il est évident que les vaisseaux ou les fibres ne courent aucun risque dans l'opération, à cause que le pus sépare la peau des parties sous-jacentes; on ne s'est même pas aperçu jusqu'ici qu'une vraie suppuration ait jamais affecté la substance des muscles, & l'on a toujours observé qu'elle ne fixe son siège que dans le pannicule adipeux. Car quoique Paul Eginete, *Lib. IV. cap. 18.* définisse l'abcès « une corruption & une altération de la chair ou des parties charnues, comme des muscles, des veines & des artères, » on éprouve cependant tous les jours qu'encore que le pannicule adipeux ait été consumé par la suppuration & même par la gangrène, les muscles ne laissent pas de demeurer sains & entiers. Mais lorsqu'on vient à ouvrir ces sortes de tumeurs il n'en sort point de pus, mais une liqueur tout-à-fait différente, par où il semble que ces sortes d'affections sont distinctes de la suppuration.

On trouve dans les *Essais de Médecine d'Edimbourg, T. I.* un exemple assez remarquable d'une pareille maladie. Une femme eut pendant quelques mois une tumeur à la partie extérieure de la jambe, laquelle étoit élevée dans le milieu, molle & accompagnée d'une fluctuation sensible quand on la pressait avec les doigts. La peau étant devenue rouge dans cet endroit, la maladie fut attaquée d'une fièvre hectique, accompagnée de sueurs nocturnes, & d'une diarrhée qui revenoit tous les trois jours, avec d'autres symptômes. On prit enfin la résolution d'ouvrir la partie: on appliqua dessus pendant deux jours des maturatifs; & lorsqu'on aperçut les téguments suffisamment exténués, & une fluctuation manifeste, on fit à la tumeur une incision profonde d'un pouce & demi de long, par laquelle il sortit, au lieu du pus qu'on attendoit, deux ou trois onces de mucofuit. Il parut le lendemain un fungus dans la plaie, qui revint aussitôt après qu'on l'eut extirpé. Après avoir levé une grande quantité de pareille substance, on introduisit une sonde dans la plaie; & elle pénétra jusqu'à un côté opposé. La maladie étant morte peu de jours après, on trouva la peau de la jambe affectée tout-à-fait saine: mais le pannicule adipeux, aussi-bien que les muscles, avoient dégénéré en une substance fongueuse au point d'être tout-à-fait méconnoissables, outre que le périoste s'étoit entièrement détaché de l'os. On voit par là que les muscles peuvent être transformés par la violence de la maladie en une masse tout-à-fait différente, sans qu'il se forme une seule goutte de pus, ce qui méritoit une attention toute particulière. C'est une question si Hippocrate, *Lib. de Articulis*, a voulu parler de ces sortes d'abcès lorsqu'il dit, « en un mot, toutes les tumeurs muqueuses, qui rendent de la mucofuit & qui paroissent gluantes au toucher, glissent sous les doigts; ce qui est causé que les Chirurgiens les trouvent plus profondes qu'ils ne pensoient. » Il parle dans cet endroit de la fracture de l'oreille & de la suppuration dont elle est accompagnée, & il conseille, en cas que l'incision devienne nécessaire, de la faire très-profonde, parce que le pus est logé plus profondément qu'on ne l'imagine. Il avoit déjà dit un peu plus haut, que les cataplasmes font nuisibles dans les fractures des oreilles, à cause des abcès, des mucofuites abondantes & des suppurations incommodes qu'ils engendrent. Il semble qu'on risque moins d'offenser les fibres lorsque l'abcès a atteint sa maturité, & par conséquent on peut se dispenser de toutes les précautions que Fabricius ab Aquapendente, de *Chirurg. Operat. cap. 107.* veut qu'on observe dans presque toutes les parties du corps: la principale est de faire l'incision suivant le cours des fibres musculaires subjacentes.

Ce même Auteur avoue, cependant dans le même chapitre, qu'on trouve tous les jours des personnes très-ignorantes dans l'Anatomie, qui ne laissent pas de

réussir dans l'ouverture des abcès, « parce que le pus a fait enfler l'endroit & met les parties de dessous à « convert de l'instrument. »

Cela fait, on évacue le pus doucement & peu à peu. Il est quelquefois dangereux, lorsque les abcès sont gros & qu'ils contiennent beaucoup de pus, d'en procurer l'écoulement tout à la fois, parce que toutes les parties qui entourent la poche étant tout à coup délivrées de la pression qu'elles souffroient auparavant, deviennent flasques & admettent une grande quantité de sang dans leurs vaisseaux, au moyen de quoi il en passe beaucoup moins au cerveau & au cervelet, ce qui suffit pour occasionner des syncopes, & quelquefois même la mort du malade. Il arrive la même chose lorsque les parties, qui étoient comprimées par un amas d'humeurs, viennent tout à coup à se relâcher: ce qui a fait dire à Hippocrate, *VI. Aph. 27.* « que les « personnes qui ont un empyème ou une hydrocèle, « & qui souffrent l'opération, sont emportées par un « flux copieux & violent de pus ou d'eau. » Lors, au contraire que l'abcès est situé dans une partie qu'on peut comprimer après l'ouverture avec un bandage, les plus grandes évacuations n'ont rien de dangereux, comme il paroît par le succès avec lequel les eaux de l'ascite s'écoulent après la paracentèse. Voyez *Hydrops*. On peut même laisser une partie du pus dans l'abcès sans craindre qu'il nuise au malade; car les parois de la poche sont nourries & dépurées par un pus louable & couvertes de cette liqueur comme d'un baume naturel qui leur convient admirablement, les extrémités à demi-mortifiées des vaisseaux se séparent, & tout tend à une consolidation favorable, ainsi qu'on peut le voir plus au long à l'article *Vulnus*; il faut seulement prendre garde que la quantité de pus qu'on laisse, ne soit pas assez grande pour pouvoir distendre les parties, & creuser des fistules dans le pannicule adipeux; ce qu'il sera facile de prévenir, en laissant la plaie à découvert & dans une telle situation que le pus puisse s'écouler par son propre poids. On aura donc soin, après avoir ouvert l'abcès, de le « ga- « rantir de l'impression de l'air & de ne point mettre « de tente dans la plaie. » Quoique tout le pus s'écoule après l'ouverture de l'abcès, il ne laisse pas de s'en former de nouveau dans l'espace de vingt-quatre heures, & quelquefois plutôt, qu'on est obligé d'évacuer de la même manière. De-là vient que les Chirurgiens, qui craignoient que la plaie ne se fermât trop tôt, y introduisoient des tentes par forme de précaution. Mais comme ces tentes sont faites avec de la charpie sèche, elles absorbent les humeurs contiguës & deviennent beaucoup plus grosses, outre qu'étant de figure conique, elles ne tardent pas long-temps à sortir de la plaie; ou, si on les assure avec des emplâtres & des bandages, elles se dilatent & bouchant l'orifice, elles empêchent le pus de s'écouler, au moyen de quoi cette liqueur ne manque pas de creuser des sinus dans le pannicule adipeux, qui est extrêmement sujet à se dilater. D'ailleurs, ces tentes grossissent insensiblement à cause des humeurs qu'elles absorbent, elles dilatent & déchirent insensiblement les parois de l'orifice, ce qui cause souvent une nouvelle douleur & une nouvelle inflammation. Il est donc évident que l'usage des tentes est, ou inutile, ou préjudiciable dans ces sortes de cas, à quoi l'on peut ajouter qu'après qu'on les a ôtées & que le pus s'est écoulé, l'air qui vient à s'insinuer dans la cavité qui se trouve vide, ne manque pas de nuire considérablement aux orifices des vaisseaux qui sont extrêmement minces & délicats, ainsi qu'on le fait voir aux mots *Vulnus* & *Caput*.

Le mieux, donc qu'on puisse faire, est de couvrir la plaie d'un simple plumasseau pour laisser au pus la liberté de s'écouler, en prenant garde que l'orifice ne soit point trop pressé par les emplâtres & le bandage. On doit, au contraire, comprimer légèrement les parties voisines

nes avec des compressees ou un bandage, pour que le pus prenne son cours par l'orifice, qui doit-étre tenu ouvert & exempt de toute pression.

Il y a long-tems que Celse, *Lib. V. cap. 28.* paroit avoir révoqué en doute l'utilité des tentes dans les cas dont nous parlons. « Si l'abcès, dit-il, est situé dans l'aîne ou sous l'aisselle, il ne faut point mettre de tente dans l'ouverture qu'on y a faite. L'usage des tentes est également superflu dans les autres parties du corps, lorsque le fond de la plaie a peu d'étendue, que la suppuration est modérée & ne pénètre pas bien avant, & que le sujet est robuste & exempt de fièvre. On peut s'en servir dans les autres cas, pourvu que ce soit avec précaution, & que la plaie soit considérable. » Voyez au mot *Thorax* les autres dommages qui résultent de l'usage des tentes.

On finit l'œuvre avec des mondificatifs, des suppuratifs, des digestifs, des balsamiques, des détectifs & des desiccatifs, qu'on pourra varier selon les circonstances, suivant les instructions qu'on donne au mot *Vulnus*.

Il nous reste à parler des indications curatives comprises dans les deux derniers numéros du premier paragraphe de cet article, qui sont de mondifier l'ulcère & de le réduire à l'état d'une simple plaie. Toute la surface interne de la poche ayant long-tems trempé dans le pus, il est impossible qu'elle n'en ait été extrêmement offensée. On doit donc la mondifier & en séparer toutes les particules fluides & solides, dont la corruption est capable d'empêcher la réunion des parties qui ont été divisées. Les parois d'un abcès acquiescent une impureté bien plus considérable lorsque le pus a perdu sa qualité balsamique par son trop long séjour; car pour lors il corrode & détruit la peau qui le couvre, aussi-bien que les parties voisines du pannicule adipeux, ce qui fait qu'on ne peut la consolider qu'après les avoir parfaitement détergées. Telle paroît être l'opinion de Galien, *M. ad Glaucon, Lib. II. cap. 9.* « lors, dit-il, que la peau est tellement détruite par la suppuration qu'elle ressemble à une étoffe déchirée par lambeaux (& *κακὴν & γελωτά*), elle se réunit difficilement avec les corps de dessous; de sorte qu'on est obligé de dilater la plaie pour pouvoir mondifier l'ulcère. » On peut voir au mot *Vulnus* les méthodes & les remèdes dont on se sert pour déterger un ulcère fardé & le réduire à la condition d'une plaie simple.

Supposé que le malade, effrayé de la vue du fer, ne veuille point se soumettre à l'opération, on appliquera un caustique sur la partie, on séparera l'escarre après l'avoir ramollie avec du beurre, & on achèvera la cure de la manière qu'on a dit ci-dessus.

La meilleure méthode d'ouvrir un abcès est de se servir du bistouri; mais l'on a quelquefois affaire à des malades d'un tempérament si timide, qu'il suffit de leur en parler pour les faire tomber en foiblesse. Il faut dans ce cas avoir recours à la ruse & percer l'abcès dans le tems que le malade s'y attend le moins. On a inventé différens instrumens pour cet effet: quelques-uns cachent une petite lancette dans un anneau qu'ils portent au doigt index, ou se servent d'une lancette attachée à une plaque de métal, dont ils couvrent la pointe avec une emplate ou un cataplasme qu'ils appliquent sur la partie, après quoi, appuyant légèrement dessus, ils exécutent l'opération qu'ils désiroient.

On trouve dans *Paré, Lib. VII. cap. 10.* & dans plusieurs autres Auteurs, un grand nombre d'artifices semblables. Supposé qu'on ne puisse ouvrir l'abcès par aucun de ces moyens, il n'en reste point d'autre, que d'appliquer sur la pointe le caustère que les Chirurgiens appellent potentiel, dont on trouve plusieurs ef-

peces dans les Boutiques. On peut en voir la description & l'usage au mot *Caustica*. La pierre infernale, ou le caustique ordinaire des Chirurgiens, qui est préparé avec la chaux vive & la soude, est le plus en usage. On met sur la partie une emplate dont le centre, qui est percé, répond à l'endroit sur lequel on veut appliquer le caustique. On pose ce dernier sur le trou, on le couvre d'une autre emplate & on l'y laisse une heure ou deux, jusqu'à ce qu'il ait formé une escarre d'une épaisseur suffisante. Cela fait, on sépare l'escarre des parties vivantes, par le moyen de l'onguent basilicon, du beurre frais ou de tel autre émollient, ce qui forme une ouverture par laquelle le pus s'écoule, après quoi on achève la cure de la manière qu'on a dit ci-dessus. Il est pourtant vrai de dire que cette méthode est beaucoup plus douloureuse que celle où l'on se sert du bistouri; car l'ouverture d'un abcès, qui a atteint sa maturité, est faite dans l'instant avec le bistouri, au lieu que le caustique a besoin d'une heure & plus pour agir. Cette première douleur n'est pas plutôt passée, que le malade est obligé d'effuser celle que cause la séparation de l'escarre; d'ailleurs l'application des caustiques laisse presque toujours après elle une cicatrice extrêmement difforme. *WANSWIETEN, Comment. in Boerhaavi Aphorism.*

Prognostic qu'en tire de la suppuration des poitrains.

« Ceux, dit Galien, *Com. 2. in Prognost.* qui ont un amas de pus au-dedans du corps, ou dans quelqu'autre partie affectée d'inflammation, peuvent être assez proprement appelés, même après l'éruption du pus, « *empyi*, » c'est-à-dire, affligés de purulence ou de suppuration: mais les Médecins ne donnent aujourd'hui ce nom qu'à ceux qui ont une pareille affection dans la poitrine ou dans les poumons. » Dans ce cas, le pus s'amasse après l'éruption entre le thorax & les poumons, & s'il ne s'en fait pas une prompte expectoration, le malade meurt d'une consommation accompagnée d'une fièvre lente, de chaleur & de plusieurs autres symptômes qui augmentent constamment pendant la nuit.

Les Anciens qui donnoient le nom d'empyeme (*empyema*) à tout amas de pus dans quelque partie du corps qu'il fut, appelloient par la même raison, les suppuratifs, les uns *empyemata*, & les autres *diaplyemata*. Les uns donnent le nom d'*empyi*, à tous ceux qui ont un amas de pus dans quelque viscère: & d'autres, comme on l'a déjà dit, n'affectent ce nom qu'à ceux qui ont cet amas entre le thorax & les poumons, ce qui arrive après que cette partie a été affectée d'une inflammation; l'empyeme est donc toujours la suite de l'épanchement du pus dans la poitrine.

Le pus s'engendre toutes les fois que la matière du phlegmon n'est ni résolue ni dissipée; car la chaleur venant à cuire la matière stagnante, la convertit en pus.

Voici comment Hippocrate en parle, *VII. Aph. 38.*

« Les fluxions de poitrine (*ἡ τῶν ἀνὰ πνεύμονα*) viennent à « *suppuration* au bout de vingt jours. » Et plus clairement, *V. Aph. 8.* « Lorsqu'il y a pleurésie; si la matière peccante n'est pas évacuée dans quatorze jours, il « y aura *suppuration*. » En effet, si la pleurésie n'est pas emportée, soit par l'expectoration, soit par les purgatives, soit par la saignée, soit par la diète, soit par d'autres remèdes, il y aura *suppuration*, ou le malade sera suffoqué. C'est ce que Galien a fait entendre fort clairement, *in Prognost. Comm. 11. T. 55.* « Toutes les « maladies, dit-il, qui attaquent la poitrine dans l'endroit où les poumons sont situés, doivent causer la « *suppuration*, si elles résistent aux remèdes, s'il ne « survient aucune autre maladie, & s'il ne paroît au « cun symptôme funelle. » Lors donc qu'une inflammation est venue à *suppuration*, & que les humeurs sont converties en pus, il faut absolument que l'abcès s'ouvre,

s'ouvre, qu'il y ait effusion de pus dans la cavité de la poitrine & des poudrons, & qu'il se forme un empyème, à moins que le pus ne soit évacué par les crachats. Hippocrate observe, *V. Aph. 15.* qu'un malade dans cet état sera suffoqué, à moins que par une expectoration libre il ne vienne à se débarrasser du pus dans l'intervalle de quarante jours. « Toutes les fois, » dit-il, que la pleurésie sera suivie de l'empyème, si le malade parvient à se débarrasser du pus dans l'intervalle de quarante jours depuis son éruption, il guérira, sinon il tombera en consomption. » Galien ajoute dans son Commentaire sur cet endroit, « qu'à moins que le pus ne soit entièrement évacué par l'expectoration dans le temps fixé par Hippocrate, il se corrompt, acquiert une qualité corrosive & cause la consomption, » qui n'est autre chose qu'une extinction de tout le corps, produite par des ulcères incurables aux poudrons, & un amaigrissement accompagné de fièvre lente; affection que les Grecs, mais surtout les Athéniens, ainsi que Galien nous l'apprend, appelloient *phthos*, & Hippocrate *phthisis*. Lorsque le malade est réduit à l'extrémité & qu'il n'y a plus à espérer pour sa vie, les cheveux tombent de sécheresse, le ventre se lâche, & ce relâchement provient, selon l'expression de Galien, de l'imbécillité des facultés, les crachats sont aussi retenus. Quelque extrêmes que soient les malades, ils continuent de vivre tant qu'ils sont en état de débarrasser leurs poudrons par la toux & les crachats; mais dès que la matière qui devoit être évacuée par l'expectoration, reste dans le corps, il survient une obstruction dans les conduits de la respiration, & le malade meurt suffoqué.

Pour établir un pronostic assuré dans l'empyème, & en annoncer les suites avec connoissance de cause, il faut s'assurer premièrement si l'empyème ou la formation de l'abcès & son ouverture dans la poitrine, sont des suites de la pleurésie, de la péripleurésie ou de l'escquinancie: il faut savoir quels sont les signes qui caractérisent les différentes causes; il faut s'instruire du temps auquel l'effusion du pus s'est faite, & se déterminer à traiter ceux dont on peut se promettre la guérison, s'efforçant dans ce cas de remédier aux symptômes funestes qui se manifestent.

Hippocrate nous apprend dans ses *Prognostics*, quels sont les cas où nous devons nous attendre à une suppuration. « Quelle que soit la maladie qui attaque la région des poudrons, si on ne peut en venir à bout ni par l'expectation, ni par la purgation, ni par la saignée, ni par la diète, ni par d'autres remèdes, il faut s'attendre à une suppuration. » Le même Auteur dit, *II. Aphor. 47.* « que les douleurs & la fièvre se faisant sentir plus vivement lorsque le pus se forme, que quand il est tout-à-fait formé, ces symptômes doivent nécessairement augmenter lorsque la matière tend à suppuration. » Hippocrate nous ordonne dans le Livre que nous venons de citer « de compter le commencement de l'empyème, du jour que le malade a été attaqué de frisson & de fièvre, & qu'il a senti au lieu d'une douleur un poids dans l'endroit où la douleur étoit auparavant; car, ajoute-t-il, ces choses ne manquent point d'arriver vers le commencement de la suppuration, & dès-lors vous devez vous attendre à une éruption de pus vers la fin du terme que j'ai marqué ci-dessus. » Galien dit dans son Commentaire sur cet endroit, « qu'une sensation de pesanteur, qui succède à la douleur, le froid, le frisson & l'irritation des symptômes sont des signes de la suppuration. » Hippocrate ajoute au sentiment de pesanteur, la chaleur dans les deux côtés, ou dans l'un d'eux, si la suppuration ne se fait que d'un côté.

Voici comment il s'exprime dans le Livre que nous avons déjà cité.

« Si la suppuration ne se fait que d'un côté, on fera tour-

ner le malade, & l'on examinera s'il a de la douleur « au côté, & si ce côté est plus chaud que l'autre; lorsqu'il sera couché sur le côté sain, on ne manquera pas de lui demander s'il se sent affecté d'un sentiment de pesanteur; s'il répond affirmativement, on pourra assurer qu'il y aura suppuration du côté, » lequel il soit, où cette sensation se fait appercevoir.

Voici donc, selon Hippocrate, les symptômes par lesquels on s'assurera de la suppuration; ce sont le frisson, que Galien dit être excité par l'acreté du pus qui irrite les parties enflammées, l'irritation de la fièvre, la sensation de pesanteur dans les côtés ou dans l'un d'eux; si l'amas du pus ne se fait que d'un côté; à quoi il faut ajouter la chaleur aux côtés ou à un côté seul, si le pus ne s'amasse que d'un côté. S'il arrive que le pus cuit par la nature soit évacué par l'expectation & à la faveur de la toux, après son éruption, le malade guérira de l'empyème; mais si la foiblesse des parties empêche l'évacuation de la matière, le malade sera suffoqué ou périra de consomption. C'est par cette raison qu'Hippocrate nous dit dans ses *Prognostics* « que l'empyème est beaucoup plus dangereux dans les vieillards que dans les jeunes gens; » car, ajoute Galien, « la vieillesse est infirme, & la nature n'a pas la force nécessaire pour que l'évacuation se fasse par la toux & le crachement; mais il n'est pas possible de guérir, à moins que ces deux moyens ne procurent une excrétion abondante de pus. » Le dernier des Auteurs que nous venons de citer, dit, de *Locis affectis, Lib. V. cap. 3.* avoir vu des malades atteints d'un empyème ou d'un amas de pus dans la poitrine, guérir de cette terrible maladie, par une expectation de quinze hemines ou demi-pinte de pus; d'où il suit que le crachement abondant dans l'empyème, est un heureux symptôme, comme Hippocrate le fait entendre; *V. Aph. 15.* Lors, au contraire, que l'expectation ne peut se faire, le malade meurt suffoqué. C'est la viscosité & la grossièreté du pus, aidée de la densité & de la force du tissu des membranes qui environnent les poudrons, & de la foiblesse de la faculté employée à les mouvoir, qui donne lieu à la suffocation. Cette foiblesse de la faculté se manifeste par celle de la respiration; dans laquelle toute la région de la poitrine est élevée, sans toutefois qu'il se fasse d'expectation. Nous lisons dans Galien, *Lib. IV. de Locis affectis, cap. 3.* « que ceux qui sont atteints d'un empyème, en conséquence d'un amas de pus logé entre le thorax & les poudrons, & en qui toute la région de la poitrine se trouve élevée dans la respiration, ne font que donner des marques de la foiblesse des parties & de l'impuissance où ils sont d'expectorer le pus; » & qu'en cas qu'ils échappent à la suffocation, ils périssent d'une consomption accompagnée de tous les symptômes dont on a parlé au commencement de cet article.

Voici les signes auxquels on reconnoît, selon Hippocrate, que la consomption succède à l'empyème.

« Premièrement, dit-il, la fièvre ne quitte point le malade, elle est seulement moins forte pendant le jour que pendant la nuit, il survient des sueurs abondantes accompagnées de la toux, & de fortes envies d'expectorer, mais presque sans aucun effet; les yeux sont creux, les joues rouges, les ongles des doigts recourbés, les doigts chauds surtout aux extrémités; les pieds enflés, l'appétit se perd, & il s'élève des pustules sur tout le corps. »

Galien ajoute dans son Commentaire sur cette description.

« Que la fièvre ne cesse point, parce que les parties solides du corps sont échauffées; que c'est par la même

« raison que la fièvre garde la même teneur; qu'il en est de la matière qui la cause ainsi que de la chaux, « qui est toujours chaude au toucher; que cette chaleur, qui est le vrai diagnostic de la fièvre hectique, « augmente après que le malade a bu & mangé, de la même manière que celle de la chaux augmente quand « on jette de l'eau dessus; de sorte qu'il faut nécessairement que la chair devienne alors plus chaude au « toucher qu'auparavant. Qu'il faut attribuer les « sueurs continuelles à la faiblesse du malade, à la « corruption & à la dissipation des aliments; que si le « malade à des envies de tousser, fait des efforts pour « expectorer, sans toutefois se procurer aucune évacuation considérable, c'est que le pus est grossier & « visqueux, la membrane qui enveloppe les poumons « fort épaisse, & la faculté qui les met en mouvement « extrêmement affaiblie; que l'enfoncement des yeux « est un symptôme commun à toutes les fièvres de longue durée, & qu'il provient de l'amaigrissement du « corps; que la rougeur des joues est causée par la chaleur des poumons & par la toux, les efforts de celle-ci favorisant la communication de celle-là au visage « & à toute la tête; d'ailleurs, que les vapeurs qui s'élèvent de la fluxion qui accable les poumons, doivent naturellement se porter en très-grande abondance dans ces parties; que les ongles se recourbent « parce que la chair qui devoit les soutenir, est entièrement consumée; que les doigts sont sensiblement « chauds dans toutes les fièvres hectiques, surtout « au dedans des extrémités, parce qu'ils sont plus charnus & plus abondants en humeurs dans cet endroit « que partout ailleurs; que les piés s'enflent, parce « que ces parties étant plus éloignées de la chaleur naturelle, c'est-là qu'elle doit commencer à s'éteindre; que l'appétit se perd, parce qu'il est impossible « que cette faculté ne participe pas au désordre qui « règne dans toutes les autres; enfin, qu'il y a éruption de pustules, parce que la sanie corrodante qui « s'engendre dans cette maladie se porte à la peau! »

Tels sont les signes de la consomption qui suit l'empyème; tels sont les symptômes qui attaquent les malades tant qu'ils peuvent cracher & rendre le pus. Voyez VII. Aphor. 16.

Une remarque importante que Galien a faite dans son *Commentaire sur le troisième Livre des Epidémiques*, c'est que dans les consomptions désespérées il n'y a aucun vestige de coction; le crachement cesse, le dévoiement prend, les piés s'enflent, & il survient d'autres accidents qui convainquent les malades que leur état est sans ressource.

Lorsque la matière peccante, qui étoit la cause de la pleurésie ou de la péricapnémie, n'est point évacuée, elle se convertit en pus, se corrompt, perce & demande à être expectorée par la toux. Mais cet amas de pus fait pour l'ordinaire son éruption dans la poitrine & dans les poumons dans un tems déterminé; ce tems est ordinairement de vingt jours; elle se fait quelquefois un peu plutôt ou un peu plus tard.

Voici la manière dont Hippocrate, *Lib. Prognost.* décrit les signes pronostics d'une éruption.

« On connoitra, dit-il, aux signes suivans si l'empyème percera tôt ou tard. Si la douleur qui s'est faite « sentir dès le commencement, la difficulté de respirer, la toux & le crachement continuent, on peut « s'attendre à une éruption au vingtième jour ou même plutôt; mais si la douleur est faible, & si tous les autres symptômes sont proportionnellement modérés, l'éruption sera moins prompte à se faire; mais « qu'elle se fasse tôt ou tard; elle sera toujours précédée de la douleur & de la difficulté de respirer, & du crachement. »

D'où Galien conclut, que la douleur, la difficulté de res-

pirer & le crachement sont des avant-coureurs de l'ouverture d'un abcès; & que si ces symptômes sont violents & continuels, l'éruption se fera promptement; lentement au contraire, s'ils sont faibles & modérés. Mais comme la partie qui renferme le pus, est rongée par son acrimonie, il s'ensuit qu'il doit y avoir nécessairement douleur, toux & crachement, parce que les parties les plus subtiles de la sanie pénètrent la substance qui les environne, & passent à travers; que la difficulté de respirer est inévitable, relativement à l'état du corps & au siège de la douleur.

Quant à l'éruption, il en faut chercher la cause dans la force motrice de la nature, dans la quantité du pus & dans sa mauvaise qualité, qui irritant les parties, provoque l'expectoration.

L'éruption arrive avant le tems, c'est-à-dire, avant la coction du pus, en conséquence de la corrosion du sac qui contient le pus, par une bile pure qui n'est point mêlée de crachats, & n'est point parvenue à cette qualité tempérée, nécessaire dans l'état naturel: de-là la douleur, la toux, la difficulté de respirer & le crachement qui précède cette éruption, soit en conséquence de l'abondance du pus ou de la lésion causée par la putréfaction qui irrite la faculté expulsive. Cette éruption qui se fait avant le mûrissement du pus, est symptomatique & n'est pas bonne: mais celle qui se fait par la nature & quand le pus est cuit, est critique & bonne; le pus qui vient alors est blanc, pur, égal & doux; au lieu que dans l'éruption qui arrive avant le tems, & qui est symptomatique, le pus est acre, coloré en partie, fétide & jaune, ou mêlé de bile. L'Auteur des *Coac.* 392. parle d'une éruption de cette sorte, lorsqu'il dit, que « ceux qui rendent par l'expectoration des crachats purulents ou bilieux, ou purulents & bilieux tout ensemble, meurent pour l'ordinaire le quatorzième jour. »

Après ce détail sur les *suppurations*, il s'agit à présent d'examiner les pronostics qu'elles fournissent.

Et, premierement, quant aux signes salutaires qui annoncent que le malade échappera après une éruption de pus, nous trouvons de quoi affecir nos jugemens dans les *Prognostics* d'Hippocrate, à l'endroit où il décrit les symptômes qui promettent une heureuse issue.

« Les bons signes, dit-il, sont de se bien porter d'ailleurs, de respirer librement, de n'avoir point de douleur, de cracher avec facilité à l'aide de la toux, « d'avoir le corps moult & chaud dans toutes ses parties, de n'avoir point d'altération; d'avoir les urines, les selles, le sommeil, les sueurs bien réglés & bien conditionnés. Au moyen de ces signes, on peut « hasarder de prédire que le malade ne mourra pas. »

Et un peu après il ajoute:

« Les malades qui rechappent sont pour l'ordinaire ceux « qui sont quittes de la fièvre le jour même que l'éruption se fait; qui recouvrent bien-tôt leur appétit, & « sont délivrés de la soif; dont les selles sont médiocres « & ont de la consistance; qui rendent un pus blanc, « uni, d'une même couleur & sans phlegme, & qui « crachent sans fatigue & sans toux violente. Le malade de dans ces cas, est bien-tôt & parfaitement quitté « de la maladie; & plus les symptômes qu'il éprouve « sont approchans de ceux-là, plus il y a lieu d'espérer « qu'il en échappera. »

Le même Auteur détaille les symptômes qui préagent la mort dans le Livre ci-dessus cité, dans les termes qui suivent.

« Au contraire, dit-il, (opposant aux signes ci-dessus détaillés, ceux qui suivent,) se mal porter, avoir la « respiration courte & oppressée, souffrir de la douleur « sans relâche, expectorer difficilement, être altéré;

« avoir le corps travaillé par une fièvre anormale ; & s'en tirer une chaleur extraordinaire dans le ventre & dans les côtés ; avoir le front , les pieds & les mains froids ; l'urine , les selles , le sommeil & les sueurs mauvais & défordonnés, sont tous signes qui prognostiquent la mort du malade avant le quatorzième jour , soit le neuvième on le onzième , & cela dans une quinte de TOUX. »

Et un peu plus bas :

« La maladie devient, dit-il, mortelle après l'empyème, quand la fièvre ne cesse pas ; ou si elle revient aussitôt après une cessation apparente ; si le malade est altéré, n'a point d'appétit, ou est dévoré ; si le pus qu'il expectore est d'une couleur verdâtre , d'un verd pâle, livide ou pituiteux & écumeux : si tous ces signes concourent , le malade ne s'en échappera pas. »

Car toutes ces sortes de crachats sont condamnées, *Cœac.* 390. & nous trouvons des exemples de leur qualité funeste, *IV. Epid. T. 4.* dans la femme de l'aveugle Meandre, qui expectora tout d'un coup une matière verdâtre & purulente ; & dans le fils d'Amphiphrades, *VII. Epid. T. 24.* qui rendit d'abord des crachats purulents & pâles, & ensuite verdâtres ; & dans Euryptoleme, *ibid. T. 16.* dont les crachats étoient pâles. On peut encore rapporter à ce sujet ce que dit Hippocrate, *VII. Aphorism. 44.* « que si ceux qui ont un empyème, & que l'on cautérise ou qu'on incise pour l'ouvrir, rendent un pus pur & blanc, ils en réchappent : mais que s'ils le rendent sanguinolent, féculeux & fétide, ils en meurent. »

En voilà assez touchant les prédictions qui se peuvent tirer de l'empyème ; & ce que nous en avons dit, peut ici être d'une grande utilité pour ceux qui étudient la Médecine. PROVERBES ALPINS, de *Præfag. Vit. & mortis Ægrotorum.*

SUPRA-COSTALES MUSCULI, les sur-costaux.

On les appelle *relevateurs des côtes* ; après Stenon, qui leur a donné ce nom, sans prétendre les avoir trouvés le premier. Ils sont inégalement triangulaires, placés obliquement sur les parties postérieures des côtes attenantes aux vertèbres.

Chacun de ces muscles est attaché par un bout tendineux à l'extrémité de l'apophyse transverse qui est au-dessus de l'articulation de chaque côte, & au ligament voisin ; de sorte que le premier est attaché à l'apophyse transverse de la dernière vertèbre du cou, & le dernier est attaché à l'apophyse de l'onzième vertèbre du dos.

De-là les fibres charnues descendent obliquement, & forment un plan qui s'élargit en descendant, & s'attache à la partie postérieure de la face externe de la côte suivante. Quelques-unes de ces fibres passent souvent la côte voisine, & s'attachent à une ou plusieurs côtes inférieures par autant de digitations, qui s'éloignent des vertèbres à mesure qu'elles descendent. Ces digitations sont plus considérables vers les côtes inférieures qu'aux supérieures. WINSLOW, *Anatomie.*

SUPRA-SCAPULARIS MUSCULUS, le même que *Supra-spinatus* qui suit.

SUPRA-SPINATUS MUSCULUS, le sur-épineux.

C'est un muscle fort épais, peu large, & en quelque façon penniforme, qui occupe toute la cavité ou fosse *sur-épineuse*.

Il est attaché à toute la moitié postérieure de la cavité ou fosse *sur-épineuse* de l'omoplate, & quelquefois davantage, même jusques vers le cou de cet os : de-là les fibres quittent la surface de l'os ; & étant comme soutenues de la graisse ou d'un tissu cellulaire, passent en-

tre l'acromion & le cou de l'omoplate, sous la voûte ou arcade faite par l'acromion & l'extrémité de la clavicule, & sous le ligament qui est entre l'acromion & le bec coracoïde. Elles vont ensuite s'attacher à la facette supérieure de la grande tubérosité de la tête de l'os du bras, tout proche de la gouttière osseuse. Ce muscle est couvert par le trapeze.

On le regarde pour l'ordinaire comme un releveur du bras avec le deltoïde ; & on prétend que c'est le *sur-épineux* qui commence l'élévation du bras, & que le deltoïde la continue on l'acheve. Ce muscle, outre qu'il est petit, paroît trop près de l'articulation de la tête de l'os du bras, & trop petit à proportion de toute l'extrémité supérieure qui est pesante & longue, pour qu'on puisse être sûr de cet usage. Je trouve deux autres usages du *sur-épineux* également nécessaires, quand on leve le bras pour l'écarter du côté du thorax, & le porter vers la tête par l'action même du deltoïde.

Pour comprendre ces usages, il faut se souvenir,

- 1°. Que la convexité de la tête du bras a beaucoup plus d'étendue que la cavité glénoïde de l'omoplate.
- 2°. Que la partie supérieure de cette convexité est hors de la cavité & sans appui, quand le bras est en-bas, c'est-à-dire, près les côtes.
- 3°. Que le ligament orbiculaire de cette articulation est large, & proportionné à la distance qui est entre le bord de la convexité de la tête du bras, & le bord de la cavité glénoïde de l'omoplate, de sorte qu'il ne brise de aucun des mouvements du bras.

On voit par-là que le puissant muscle deltoïde, dans le premier instant de son action de lever le bras, en pousseroit la tête hors de la cavité glénoïde par en-haut, si rien ne suppléoit au défaut d'un appui osseux ou d'une bride ligamenteuse. La voûte de l'acromion ne sert à rien dans cette action. Ce seroit une espèce de luxation, si la tête de l'os alloit jusques-là ; & alors par ce mouvement il arriveroit aux parties voisines un frottement nuisible, & même une meurtrissure.

On voit de plus, que le ligament orbiculaire étant très-large entre son attache au bord de la cavité glénoïde & son attache au bord de la tête du bras, seroit exposé à glisser intérieurement & à se froisser par l'approche de ces deux bords, quand on leve le bras, s'il n'y avoit rien qui pût prévenir cet inconvénient. Car le ligament n'a pas par lui-même assez d'élasticité pour se rétrécir proportionnellement à l'approche des deux bords osseux.

Le muscle *sur-épineux* prévient l'un & l'autre de ces inconvénients. En se raccourcissant, son tendon qui passe par-dessus la convexité de la tête du bras pour s'attacher à la facette supérieure de la grosse tubérosité, comprime fortement la tête, & par cette pression lui sert d'appui, qui l'empêche de monter pendant les premiers efforts du deltoïde. Le tendon du *sur-épineux* est même secouru dans cette action par un cordon ligamenteux, annulaire.

Je trouve dans le même muscle *sur-épineux* un artifice singulier, qui obvie au second des deux inconvénients dont je viens de parler. Le tendon de ce muscle est comme une espèce de bande, à la surface interne de laquelle est fortement collée & adhérente la surface externe du ligament orbiculaire. En examinant de près la structure de cette bande tendineuse, il paroît qu'après son attache à la tête de l'os du bras, plusieurs fibres de sa surface interne ne vont pas si loin, mais s'attachent par degré à la surface externe du ligament orbiculaire. Ces fibres tendineuses font une continuation de la portion du muscle la plus proche de l'os, ou du fond de la fosse *sur-épineuse* de l'omoplate.

Selon ce partage, une portion du muscle est comme un muscle particulier qui n'appartient qu'au ligament orbiculaire, quoique très-unie avec l'autre portion qui

s'attache avec l'os du bras. On en peut même faire une nouvelle espèce de muscle, sous le nom de muscle articulaire, qui est attaché aux ligaments de certaines articulations; tels que sont les ligaments orbitaires ou capsulaires des articulations dont le mouvement est fort ample. Il y a plusieurs exemples de ces muscles articulaires.

La mécanique de cette espèce de muscle, consiste en ce que l'extrémité tendineuse est en général fort obliquement attachée à la surface du ligament, de sorte que les extrémités des filets tendineux en particulier occupent beaucoup plus d'espace que n'en occupe l'épaisseur du tendon. Cette espèce de muscle n'est pour l'ordinaire que la portion la plus interne ou profonde, & la plus courte d'un muscle ordinaire, dont l'attache est près de l'articulation. Il y en a plusieurs exemples.

L'usage de cette espèce de muscle ou portion de muscle, est de tirer uniformément le ligament orbiculaire ou capsulaire, de manière qu'il ne fasse pas de plis irréguliers, & ne s'engage pas entre la cavité d'un des os qui composent l'articulation & la tête de l'autre.

WINSLOW, *Anatomie*.

SUR

SURIANA.

Voici ses caractères :

Elle a des fleurs en forme de roses, composées de plusieurs pétales placés en rond, du godet desquels s'élève le pistil qui devient dans la suite un fruit, qui ordinairement consiste en quatre capsules, où sont enfermées quatre semences à peu près rondes.

Nous ne connoissons qu'une espèce de cette plante, qui est la

Suriand, foliis portulacae angustis, Plum. Nov. Gen.

Le P. Plumier qui découvrit cette plante dans les Habitations des François en Amérique, la nomma ainsi en l'honneur du Docteur Joseph Surian de Marseille, qui étoit un curieux Botaniste.

La graine de cette plante a été apportée de la Havane par le Docteur Guillaume Houtfown, qui trouva la plante fort commune sur le rivage de ces îles, dans les lieux humides, que l'eau salée a coutume de mouiller. Il en vient aussi quantité dans quelques endroits de la Jamaïque.

SURRECTORIUM, instrument dont parle Paré, qui sert à tenir le bras dans une situation élevée, lorsqu'il est blessé.

SUS

SUSINUM. Voyez *Aegyptium oleum*.

SUSPENDICULUM, nom du muscle crémaster.

SUSPENSOR TESTICULI, autre nom du crémaster.

SUSPENSUM. Voyez *Enasrema*.

SUSPIRIUM. Voyez au mot *Asthma*.

SUT

SUTORIUM ATRAMENTUM, *Vitriol*.

SUTRATAR, dans Paracelse, est un remède splénique, ou préparé avec de la rate de quelque animal.

SUTURA, suture, en Anatomie, est une articulation particulière aux os de la tête. Voyez *Caput*.

SUTURA, en terme de Chirurgie, est la réunion qui se fait des lèvres d'une plaie en les cousant.

Or il y a deux manières de fermer. les plaies par la voie de la suture : l'une est de les coudre avec une aiguille, & c'est ce qu'on appelle vraie suture, ou suture sanglante; l'autre est d'y appliquer des emplâtres adhésives, & c'est ce qu'on appelle suture sèche, ou suture fausse. Il ne faut pas pratiquer les sutures indifféremment pour toutes sortes de plaies, mais, 1°. dans le cas où les compresses & les bandages ne suffisent pas pour rapprocher les lèvres au point qu'elles se touchent; telles sont les plaies obliques, transversales & angulaires, quand elles sont récentes, quand on a eu bien soin d'en faire sortir le sang & les matières étrangères qui pourroient s'y être logées; 2°. dans les cas où il n'y a pas de contusion, d'abrasion ni d'amputation; à moins que les parties blessées ne soient considérablement relâchées. Les sutures sont fort utiles dans ces sortes de plaies, non-seulement parce qu'elles sont, par cette méthode, fermées beaucoup plus promptement qu'elles ne seroient autrement; mais aussi parce qu'elles procurent une cicatrice beaucoup moins large & moins difforme. L'emplâtre adhésive ou la suture sèche est avantageuse dans les plaies qui ne sont, ni très-profondes, ni très-larges, surtout au visage; quoique même pour celles-là quelques Praticiens aiment mieux la suture avec l'aiguille; mais le Chirurgien doit se décider pour le choix de l'une ou de l'autre de ces deux méthodes par la nature de la plaie; car si une emplâtre avec un bandage peuvent suffire pour tenir l'une contre l'autre les lèvres de la plaie, il est inutile d'employer l'aiguille qui ne serviroit qu'à causer de nouvelles douleurs au blessé, & à faire de nouvelles plaies & de nouvelles cicatrices. Mais d'un autre côté quand la plaie est large & profonde, & que conséquemment les emplâtres & les bandages ne suffisent pas pour tenir les lèvres bien unies, ou que la partie est presque entièrement séparée, comme dans des blessures au nez, aux oreilles, aux joues, au front, au menton, ou aux doigts, il faut se servir de l'aiguille.

Il est à propos d'observer ici, 1°. que quand on veut se servir d'emplâtres adhésifs pour unir les lèvres de la plaie, il faut d'abord commencer par bien raser la partie si elle a du poil; 2°. que si une seule emplâtre ne suffit pas, il y en faut mettre davantage & les appliquer en croix, comme on le voit représenté dans la Planche II. Figures 4, 5, 6. 3°. que la suture vraie ou sanglante est de deux sortes; simple ou composée. La suture simple se fait avec une aiguille & du fil, & comprend la suture nouée, la suture du pelletier, la suture entortillée & celle des tendons. La suture nouée, est ainsi appelée parce qu'on y fait en effet plusieurs nœuds; la suture du pelletier tire son nom de sa ressemblance avec la couture du gant; & l'entortillée, de ce qu'après que les lèvres de la plaie ont été percées par l'aiguille, on tourne le fil à l'entour pour tenir les lèvres de la plaie plus étroitement unies, comme on fait pour coudre un bec de lièvre (Voyez Pl. II. Figures 21, 22.) La suture des tendons se pratique quand les tendons sont divisés. Outre ces différentes sutures, il y en a encore quelques autres que pratiquoient les anciens qu'ils appelloient *suturas*, *Sartoria*, *Celsiana*, (Voyez Pl. II. Fig. 19.) & la *elevata* chevillée qui se faisoit avec des tuyaux de plume, ou de petits morceaux de bois cylindriques. Mais il y a long-temps que ces sortes de sutures ne sont plus en usage, si ce n'est la dernière, *sutura clavata*, que Palfin & Garengot ont fait revivre avec un petit changement; qui est qu'au lieu de tuyaux de plume, ils recommandent des cylindres de soie cirés. 4°. Il faut encore faire attention, qu'avant de faire les sutures des plaies profondes, on doit laisser une petite tente au fond de la plaie; jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement nettoyée, afin que la consolidation de la plaie commence dans le fond.

Pour les sutures sèches, il les faut faire d'une longueur

suffisante, & proportionnée à la partie blessée, enforte qu'elles couvrent une grande partie de la plaie, mais qu'elles ne la couvrent pourtant pas toute entière, de peur que la circulation du sang n'en soit retardée, & qu'il n'en arrive des tumeurs ou autres accidents. Il faut de plus, que l'emplâtre soit bien collé : & pour cet effet on pourra se servir de l'emplâtre d'André de la Croix, de l'emplâtre hyptique de Crolius, de l'emplâtre diachylon, ou de diapalme mêlée avec de la térébenthine, & étendue sur un morceau de bonne toile. Après que le sang qui sort de la plaie sera arrêté, & que la plaie sera détergée, on pourra insinuer dans la plaie quelques gouttes d'un baume vulnéraire, tel que l'essence de mastic, l'ambre ou le baume du Perou, ou le baume du Commandeur, ou quelque autre composition balsamique de l'espece gommeuse, qui formera une espece de croûte balsamique consolidante, fermera l'entrée à l'air, & procurera l'agglutination. On appliquera ensuite une emplâtre suffisamment longue & large : on en mettra même deux ou un plus grand nombre, s'il en est besoin, soit sur la même ligne, ou en détournant; mais observant toujours de laisser quelque espace de l'une à l'autre. D'abord appliquez l'emplâtre toute chaude, par un bout sur un des côtés de la plaie, appuyant légèrement avec la paume de la main pour la faire tenir; approchez ensuite les deux levres de la plaie de maniere qu'elles se touchent & soient bien de niveau; & en cet état rabattez l'autre bout de l'emplâtre sur le côté de la plaie opposé au premier; mettez par-dessus un linge trempé dans quelqn'un des baumes que nous avons dit plus haut, & assurez le tout avec des compresses & des bandages convenables.

M. Petit veut que les emplâtres agglutinatives aient un trou au milieu ou même davantage, selon la grandeur ou la figure de la plaie, (Voyez Pl. VIII. Vol. I. Figure 11. & Planches I. I. Figure 7.) afin que par ces ouvertures on puisse voir si les levres de la plaie sont bien réunies, & y introduire les médicaments nécessaires.

On applique ces emplâtres de la même maniere que nous venons de le dire, & on les laisse sur la plaie jusqu'à ce qu'elle soit presque consolidée. On peut aussi faire la suture sèche de la maniere qui suit.

Faites deux emplâtres de quelque une des fortes ci-dessus énoncées, sur de bonne toile, d'une grandeur proportionnée à la largeur, la longueur & la profondeur de la plaie; car selon que la plaie est plus ou moins profonde, il faut que l'emplâtre soit plus ou moins long. Attachez au bord de chaque emplâtre trois ou quatre cordons de fil, selon la largeur de la plaie; & après avoir chauffé les emplâtres, mettez - en une sur chaque côté de la plaie, distantes l'une de l'autre d'un doigt, enforte qu'il y ait jour entre deux pour appliquer des médicaments, ainsi qu'il est représenté, Planche I. I. Figure 8. Ensuite on approche les levres de la plaie, & on les pansera comme il a été dit; & tandis qu'un Aide tiendra les levres bien appliquées l'une contre l'autre, le Chirurgien attachera les cordons des emplâtres les uns aux autres, faisant d'abord un premier nœud, puis un nœud coulant; & par ce moyen les levres de la plaie tiendront appliquées l'une à l'autre. Sur chaque emplâtre on mettra une compresse oblongue, & par dessus une, carrée & un bandage pour tenir le tout en état. Le lendemain on visitera la plaie; & si les cordons paroissent s'être lâchés on les serrera; sinon on les lâchera sans y toucher. On appliquera ensuite un morceau de linge imprégné de quelques gouttes de baume consolidant; & par-dessus, des compresses & des bandages, comme il a été dit ci-dessus. Quelques-une, au lieu de cordons de fil, se servent d'agrafes de fer ou de cuivre attachées à des courroies, telles qu'elles sont représentées,

Planche I. I. Figures 9. & 10. Ces emplâtres sont collés sur les levres de la plaie, comme celles dont on a parlé plus haut, & ensuite avec les rubans ou des courroies attachés aux côtés opposés, on tire les deux levres l'une à l'autre, de maniere qu'elles se touchent. Mais comme ces deux dernières fortes de suture seches sont plus longues & plus difficiles à faire, elles sont aussi moins usitées que celle de la premiere forte.

Si la plaie est large ou profonde ou transversale, comme il arrive souvent à la cuisse. Voyez Pl. IV. Vol. I. Figure 1. Lett. H. ou à l'abdomen, ou aux fesses, ou aux bras; ou s'il pend quelque portion de la partie blessée, comme il arrive quelquefois lorsque ce sont le nez, le front ou la joue, le nez, le menton ou les oreilles qui sont blessés; ou lorsque la blessure est angulaire ou cruciale, comme dans la Planche I. I. Figures 12, 13, & 17. la suture qu'il convient de pratiquer est la véritable ou sanglante. Ces fortes de suture, comme nous l'avons déjà observé, sont simples ou composées. La suture entortillée, qui est une des simples, est rarement d'usage, si ce n'est pour le bec de lièvre. Le point de pelletier se fait pour les plaies aux intestins; & la suture nouée pour toutes les autres plaies qui requierent une véritable suture. La suture composée s'appelle ainsi, parce qu'il y faut autre chose qu'une aiguille & du fil.

La meilleure methode que je sache pour faire une suture nouée ou interrompue est celle qui suit.

Prenez un fil double bien ciré, on six petits fils de toile, & les passez dans une forte aiguille courbe. (Voy. Planche II. Vol. II. Fig. T. 5.) Percez avec cette aiguille, tout d'une fois, les deux levres de la plaie (que nous supposons avoir deux pouces de long) vers le milieu, en avançant de la partie extérieure de la levre inférieure, vers le fond, & remontant par la partie intérieure de la levre supérieure, enforte que les deux perforations externes, par lesquelles le fil est entré & sorti, soient distantes, d'environ un travers de doigt, des levres de la plaie, ou plus ou moins, selon que la plaie est plus ou moins grande. Otez alors l'aiguille, & appuyant doucement sur les levres de la plaie, liez les bouts du fil, en faisant d'abord un premier nœud, puis un nœud coulant, enforte que les levres de la plaie soient retenues contigües l'une à l'autre; faites ensuite les pansemens comme pour une suture sèche. Si la plaie étoit plus longue, & qu'une seule suture ne fût pas suffisante, il en faudroit faire deux ou trois, ou davantage. (Voyez Planche I. I. Figures 11. & 16.) de la maniere que nous venons de dire, en laissant un pouce de distance entre chaque. Et de peur que la partie blessée ne soit offensée par les nœuds, il faut, après le premier nœud, mettre par-dessus une petite compresse de linge ou d'étoffe de soie cirée, (Voyez Pl. VIII. Vol. I. Fig. 22.) & faire par-dessus un nœud qui soit coulant, afin de le pouvoir dénoier ou lâcher plus aisément s'il survenoit de la douleur ou de l'inflammation.

Voilà la methode qui est à suivre quand les plaies sont obliques ou transversales; mais quand la plaie est angulaire, ou triangulaire, comme celle représentée (Planche I. I. Figure 13.) il faut d'abord faire la suture à l'angle A. ensuite il en faut faire de pareilles vers le milieu des côtés de la plaie, comme en B. & en C. Si la plaie a deux angles formans la figure de la lettre Grecque π , comme celle qu'on voit, (Planche I. I. Figure 14.) ce qui arrive souvent au visage, surtout au front; alors il faut faire une suture à chacun des angles A, A. Si ces deux suture ne suffisent pas à cause de la grandeur de la plaie, il en faudra faire encore deux au milieu des côtés en B, B, ou même davantage. Si la plaie est

cruciale, c'est-à-dire, de la forme de la lettre X comme celles représentées, *Figures 6. & 22.* qu'on ne puisse pas, par le moyen des emplantures, en rapprocher assez les levres pour qu'elles se touchent; il faut introduire l'aiguille, comme dans la *Fig. 12.* premièrement en *A*, & la conduire de là en *B*, puis la faisant entrer en *C*, l'amener jusqu'en *D*. Ensuite il faut approcher doucement les deux levres l'une de l'autre, & faire le nœud entre *A* & *D*.

Au lieu de cette simple suture, quelques anciens Chirurgiens se servoient, pour les grandes plaies, d'une suture composée, ou clavelée (*clavata*) qui est celle que nous appellons vulgairement suture enchevillée. Ils préféroient cette suture aux autres, parce qu'il arrivoit quelquefois qu'elles déchiroient la plaie, ce qui non-seulement empêchoit l'agglutination, mais même causoit quelquefois d'autres inconvénients considérables. Mais quoique la suture enchevillée ne soit plus usitée depuis plusieurs années, & que Dionis décide en termes exprès qu'elle est sujette à des inconvénients; il y a cependant quelques modernes, (tels que Palfyn) qui la recommande dans sa *Chirurg. cap. 6. de sutureis*, & Garengot dans sa *Chirurg. cap. de sutureis & gastrograph.* qui l'ont fait revivre, & qui la présentent en plusieurs cas à la suture nouée; mais avec cette différence qu'au lieu de deux morceaux de bois dont se servoient les anciens, les modernes prennent deux petites pièces de toile ou d'étoffe de soie cirée, qu'ils roulent en forme de cylindre de la longueur de la plaie, & de la grosseur d'une plume d'oie: (Voyez *Planche II. Figure 17.*) par où ils empêchent le déchirement des levres de la plaie, & obvient en même-temps aux inconvénients qu'entraînoit avec soi l'usage des deux morceaux de bois qu'employoient les anciens, à savoir les tumeurs, la douleur & l'inflammation qui en résultoient souvent.

Voici comme Palfyn faisoit cette opération pour les plaies profondes des parties musculaires.

Il prenoit une grosse & forte aiguille crochue, dans laquelle il passoit un bon fil en double, ciré, comme dans la *Planche II. Figure 15.* & y faisoit un nœud, après avoir passé l'aiguille dans les deux levres de la plaie de la manière qu'il a été dit plus haut; & après avoir enfilé & passé de même une seconde & une troisième aiguille, comme dans la *Fig. 17.* il passoit un cylindre ou un rouleau ciré dans les nœuds, comme en *BB*, ensuite, ôtant les aiguilles, il plaçoit un autre cylindre entre les bouts des fils sur l'autre côté, & approchant les levres de la plaie, de manière qu'elles se touchassent, il tiroit doucement & également les bouts des fils, & les lioit par-dessus le cylindre *BB*, faisant d'abord un premier nœud, & ensuite un nœud coulant, comme en *CCC*. S'il y avoit trois fils, il commençoit par lier celui du milieu, & les deux autres ensuite.

Garengot pratiquoit cette suture à peu près de même, mais avec cette différence, qu'au lieu d'un fil double, il se servoit d'un sorte de petit cordon fait de six ou huit fils blancs, ciré, & plus ou moins fort, selon la grandeur & la profondeur de la plaie, observant toujours de proportionner tellement la grosseur du cordon à l'aiguille, qu'il pût la suivre aisément, pour épargner au blessé les vives douleurs qu'il lui auroit causées sans cette précaution. Lorsqu'il avoit introduit de cette manière autant de cordons qu'il en falloit, il faisoit un nœud à l'extrémité de chaque cordon qu'il laissoit pendre de la levre supérieure de la plaie; alors il écartoit les fils qui composoient le cordon entre les nœuds & les levres de la plaie, en laissant de chaque côté un égal nombre; & en cet état il les nouoit après avoir passé dedans le rouleau cylindrique; ensuite mettant les doigts sur la levre inférieure de la plaie près des piquures de l'aiguille, il tiroit doucement les

cordons avec l'autre main, commençant par celui du milieu s'il y en avoit trois, jusqu'à ce que les levres de la plaie se touchassent; puis séparant en deux parties les fils de chaque cordon, qui étoient à la levre inférieure de la plaie & servoient pour lier l'autre rouleau, il faisoit d'abord un simple nœud avec le cordon du milieu; après avoir eu soin de bien réunir les levres de la plaie, il en faisoit autant avec les autres cordons, observant de ne pas serrer trop fort, de crainte d'occasionner une inflammation, après quoi il arrêtoit ces premiers nœuds par un nœud coulant, qu'il faisoit par-dessus les nœuds simples.

Du reste on panse la plaie avec quelque baume vulnérinaire, & singulièrement le baume du Commandeur, qu'on applique avec de la charpie; au moyen de quoi il se forme bien-tôt une espèce de croûte balsamique, qui empêche que l'air ne s'introduise dans la plaie & hâte conséquemment la cure. On y met aussi une compresse imbibée de quelque liqueur chaude, succulente & digestive, & par-dessus un bandage convenable.

Les premiers jours, de quelque manière que la suture ait été faite, il faut lever la compresse & le bandage avec beaucoup de précaution, pour voir en quel état est la plaie. Si tout paroît aller bien, qu'il n'y ait point de douleur, ou du moins qu'elle soit légère, il faut laisser les sutures comme elles sont, six ou sept jours, ou davantage, & continuer les pansements jusqu'à ce que la plaie soit conglutinée. Si en levant l'appareil pour la première fois, on trouve les sutures trop lâches, il faudra défaire les nœuds pour les reserrer plus serrés; si au contraire elles sont trop serrées, il les faudra lâcher. Quand on voit des marques de contusion aux levres de la plaie, il faut exciter la suppuration avec quelque onguent digestif, ou avec le baume d'Arcéus, & continuer pendant quelques jours; moyennant quoi on fera cesser ce désordre ou tous autres symptômes menaçans. Mais quand l'inflammation paroît violente & que la fièvre survient, il faut un peu relâcher les sutures & panser la plaie avec un onguent digestif ou avec le baume d'Arcéus; on sangnera le blessé, on tâchera de procurer du relâchement à tout le corps par des clystères; on recommandera une diète aqueuse avec tous les autres remèdes propres dans l'inflammation & la fièvre. Après la cessation de ces accidens on resserrera les sutures, & on pansera la plaie, comme il a été dit plus haut. Mais si tous ces remèdes restent sans effet, & que non-seulement les mauvais symptômes continuent, mais qu'ils aillent de jour en jour en augmentant, & paroissent d'une conséquence dangereuse, il faut couper les sutures, & traiter la plaie comme s'il y avoit perte de substance.

Si la plaie est conglutinée, ce qu'on connoît par la concrétion des levres & par la laxité des fils, on introduira s'il le faut entre les levres de la plaie & les sutures une sonde canelée; & on coupera les sutures proche des nœuds avec des ciseaux; puis soutenant la levre inférieure d'une main, & de l'autre prenant le nœud, on tirera le fil bien doucement. Quant aux petites plaies causées par les piquures de l'aiguille, on les guérira aisément en y injectant quelque eau vulnérinaire, comme l'eau d'arquebuse, l'eau de chaux ou l'esprit de vin; & y appliquant des compresses trempées dans ces mêmes liqueurs. Mais si la plaie est grande, il faut y mettre du baume d'Arcéus ou quelque autre de même nature, & tenir les levres collées l'une à l'autre par une emplâtre adhésive, jusqu'à ce qu'il y ait une bonne cicatrice de faite.

Dans les plaies considérables à l'abdomen, quelques Chirurgiens préfèrent la suture enchevillée à la suture nouée ou interrompue; parce que les muscles de cette partie sont considérablement agités par la respiration, les éternuements, la toux, la tension où ils sont, lors-

qu'on est droit ou debout; mouvemens qui par leur violence, ont été cause quelquefois que les petits fils ont déchiré les levres de la plaie, & causé de grands accidens.

Garengot recommande cette suture même pour les plaies qui pénètrent dans la cavité de l'abdomen; & décrit ainsi la manière de la faire. Après avoir enfilé l'aiguille, représentée *Planche VI. Vol. I. figure 6.* le Chirurgien la prend de la main droite près de son ouverture; & introduisant le ponce de la gauche dans la plaie, il applique les doigts de la même main sur la partie extérieure de la levre supérieure de la plaie qu'il eleve; alors il fait entrer la pointe de l'aiguille dans l'abdomen, la passe à travers le péritoine, les muscles, la graisse & la peau, à la distance de deux travers de doigt de la levre de la plaie; il retire ensuite l'aiguille & y passe le bout du fil. Alors introduisant le doigt index & celui du milieu dans la plaie au-dessous de la levre inférieure, & tenant son ponce sur la partie externe, il leve cette levre inférieure, & la perce avec l'aiguille de la manière qu'on a déjà dit. Si la plaie est longue de plus de quatre travers de doigt, il faut faire deux points également distans l'un de l'autre & des extrémités de la plaie; ou même davantage, si la plaie est encore plus large. On y introduit les rouleaux de la manière que ce même Auteur l'a prescrit, & on panse la plaie avec du baume d'Arcens. Pour l'abdomen on le fomenté avec de l'huile de roses chaude, mêlée avec un peu d'esprit de vin, spécialement autour du nombril & des parties voisines de la plaie; & on applique sur la partie une compresse imbibée du même remède, & si l'on veut, par-dessus celle-là une seconde trempée dans de l'oxycrat chaud. On couvrira le tout d'un morceau de flanelle trempé dans une décoction émolliente, & on assurera tout l'appareil avec le bandage appelé serviette, auquel on ajoutera pour l'empêcher de glisser le scapulaire représenté *Pl. IV Volume I. figure 1.* C. qui doit aussi descendre plus bas que la serviette.

Quand les levres de la plaie paroissent être bien agglutinées, il faut couper les points de suture. L'un après l'autre, avec des ciseaux, ou tout de suite ou à différens jours, selon que les circonstances l'indiquent. Alors, après qu'on aura retiré les fils de la manière qu'on a dit plus haut, il faudra achever la cure de la plaie avec un baume vulnérinaire & des emplâtres adhésifs. Mais il faut avoir grande attention de ne pas retirer les fils trop tôt, de peur que les levres ne se frouvent, ce qui pourroit causer de grands accidens.

Voyez la méthode de Celse pour les suture de l'abdomen à l'article *Abdomen*.

Pour la suture des intestins, voyez encore le même article *Abdomen*.

Pour la suture du bec de lièvre, voyez *Labia leporina*.

Pour la suture du trichobis, voyez la fin de l'article *Alcali*.

Manière dont se pratique la suture des tendons.

Les Chirurgiens modernes font cette opération aux tendons des mains, pour les rejoindre quand ils sont coupés, & empêcher qu'ils ne perdent leur flexibilité & leur mouvement. Cette suture est pratiquable quand le tendon n'est pas tisé profondément, mais qu'il est près de la peau; tels sont les tendons du ponce, les tendons extenseurs des doigts sur le dessus de la main, les tendons fléchisseurs des doigts, & des extenseurs & fléchisseurs de la main situés près du carpe; tels sont aussi à la jambe, les extenseurs du tibia sous le genou, le tendon d'Achille au-dessus du talon, & quelques autres. Au contraire, les tendons de la paume de la main sont si profondément situés, & la suture en est si difficile à former, que je n'ai jamais eu connoissance qu'on l'ait tentée. Les Anciens étoient formellement déclarés contre cette sorte de cure, parce qu'Hippo-

crate dit en effet « qu'un nerf divisé (or par nerf il entend tendon) ne reprend jamais. » Et véritablement une simple piquure dans un tendon cause quelquefois les plus violens désordres. Il y a apparence que cette opération se pratiquoit du tems de Galien, parce qu'il s'élève contre avec force; & son sentiment a été suivi par le très-grand nombre des Praticiens, & singulièrement par Ambroise Paré. Mais elle a eu pour approbateurs Avicenne, Guy de Chauliac, Salicet, Roger, Lanfranc, Brunet, Chalmet, André de la Croix, & plusieurs autres anciens Chirurgiens. Pour leurs successeurs, il paroît qu'ils n'ont pas connu cette opération, ou qu'ils l'ont jugée trop dangereuse; just. qu'à ce que dans le dernier siècle Vessingius, Severin, Felix Wurtz, & autres Praticiens fameux, entre autres Maynard & Benaïss, tous deux de Paris, Purman & plusieurs autres, l'ont fait revivre avec succès. Et en effet, elle réussit assez ordinairement quand la plaie est récente; souvent même il est encore tems de l'entreprendre le second, le troisième ou le quatrième jour, ou même encore plus tard, après que la blessure a été faite, quelquefois même, mais à la vérité, avec de bien plus grands inconvéniens, après que la plaie a été consolidée.

Avant que d'entreprendre cette opération, il faut commencer par examiner si le tendon blessé exige une suture; car quelquefois la suture est impraticable, & d'autres fois elle ne se peut faire qu'avec un extrême danger. Quelquefois elle seroit pratiquable, mais n'est pas nécessaire, comme dans les cas où la cure peut se faire par de simples pansemens. S'il y a une partie considérable de tendon coupée, & que les extrémités en soient perdues dans les muscles, ensuite qu'on ne puisse pas les rapprocher au point qu'elles se touchent; on tenteroit alors vainement la voie de la suture. S'il y a aux extrémités du tendon une violente contusion, qui y cause de la douleur & une inflammation considérable, laquelle empêche les parties de se réunir & de reprendre; la suture ne seroit qu'irriter & accroître ces symptômes dangereux. C'est pourquoi il sera peut-être plus à propos en ce cas, comme le conseille Garengot, de procurer une légère suppuration; & lorsque l'inflammation sera calmée, on tentera la suture si elle est nécessaire. Le même Auteur observe d'après Solingen, que les tendons des extenseurs situés sur le dessus de la main, se peuvent pour l'ordinaire unir sans suture; en étendant la main & écartant les doigts en dessus, afin que les parties divisées du tendon, puissent plus aisément se rapprocher au point de se toucher. J'ai, dit Heister, employé plusieurs fois cette méthode avec succès; & entre autres sur un jeune homme qui avoit tous les tendons des extenseurs des doigts, sur le métacarpe, divisés. C'est pourquoi dans ce cas, aussi bien que dans celui où les fléchisseurs des doigts & des mains ou les extenseurs desorteils sont blessés, la suture me paroît superflue, pourvu qu'on tienne les parties si bien bandées & serrées par des échisses; des compresse & des bandages, que les extrémités divisées puissent être maintenues dans un état de contact. Mais quand les tendons ne sont que piqués ou perforés par quelque instrument menu, ou qu'ils ne sont coupés qu'en partie, ou qu'il y a une violente inflammation; si les symptômes sont violens au point d'occasionner des convulsions; & que ces symptômes ne cedent pas aux remèdes qu'on a coutume d'employer utilement en pareil cas; tels que l'huile de térébenthine, ou seule ou mêlée avec quelques gouttes d'huile d'ambre distillée, ou de lavande; il faudra diviser entièrement le tendon blessé; & le recoudre quand les symptômes seront calmés.

La suture des tendons peut être formée de la manière qui suit:

D'abord, le membre étant ou plié ou étendu, on com-

menceta par examiner soigneusement la partie blessée. Si la partie supérieure du tendon, comme il arrive souvent en pareil cas, est retirée en en haut par ses muscles, & cachée sous la peau, en sorte qu'on ne puisse pas en attrapper l'extrémité pour y passer l'aiguille, il faut faire dans la peau & les autres tégumens, une incision aussi grande qu'il sera besoin pour découvrir le tendon, qu'on tirera doucement en embas, avec des pincettes; & alors on réunira le tendon divisé par le moyen d'une suture. Ou si le tendon est à découvert, Garengot, qui trouve trop de dureté à le tirer avec la pincette, conseille de tirer le tendon en embas, en y passant une aiguille & un fil ciré: mais l'usage de la pincette en ce cas ne tire point à des conséquences dangereuses.

Il y a deux manières de faire cette opération: la première, est de la faire avec une aiguille, & la seconde avec deux.

Voici comment elle se fait avec une:

On enfle une petite aiguille, droite, d'une forme ordinaire, ronde ou plate par la pointe, (voyez *Planche III figure 2. AA.*) avec un fil de soie ou de chanvre, fin, mais assez fort, que l'on ciré, comme on voit en *BB.* on fait un gros nœud au bout du fil, comme en *C.* & l'on tire l'aiguille & le fil qui la suit, à travers un morceau de cuir, comme en *D.* ou comme celui qui est représenté *fig. 3. A & B.* afin que le tendon ne puisse pas échapper de dedans le tendon (voyez *fig. 4. A.* ou *fig. 7. DD.*) alors il faut étendre la main blessée, dont le dessus est en quelque manière représenté, *fig. 14.* à plat sur une table, ou sur une planche mince ou sur un carton épais, afin que les parties divisées du tendon puissent se réunir plus aisément; ensuite opposer la canule représentée *Pl. VIII. Vol. III. fig. 6. lett. c.* ou le bout du doigt index à l'extrémité du tendon divisé, qui est à l'opposite de l'aiguille, on passe l'aiguille par le milieu du tendon supérieur, à la distance d'un travers de plume ou de deux lignes, de l'extrémité, introduisant l'aiguille par dehors & la poussant jusques aux parties internes, comme on le voit représenté *Planche III. figure 4. A.* Après cela il faut passer de même l'aiguille dans la partie inférieure du tendon, représentée par *B.* & la conduire des parties internes aux externes; ensuite, appliquant, comme dans la suture nouée, ou une petite compresse, ou un morceau de linge, plié comme dans la *Planche VIII. Vol. I. fig. 22.* ciré ou non ciré, ou un morceau d'étoffe de soie aussi ciré, & plié de la même manière, ou un morceau de cuir; on fera un nœud simple au-dessus de la petite compresse, & ensuite un autre qui soit coulant & facile à desfaire. On trouvera toutes les parties de cet appareil représentées à la *lett. B.* Alors après avoir bien nettoyé la plaie, on y appliquera de l'huile chaude de térébenthine ou du baume de Copahu, ou quelque autre baume vulnérinaire, avec de la charpie & des compresses; on adaptera aussi une échelle ou morceau de carton taillé selon la figure de la main (voyez *Planche III. figure 5.*) avec des compresses, pour tenir les doigts ouverts, & on assurera le tout avec un bandage convenable. Au lieu d'une aiguille droite, le Chirurgien peut aussi se servir d'une petite aiguille courbée, telle que celle qui est représentée *fig. 6.* pointue par le bout *A.* Si les doigts ne suffisent pas pour passer commodément l'aiguille, il faut se servir d'une aiguille qui ait un manche, telle que celle qui est représentée *Planche VI. Vol. I. fig. 2. & 3.* Si la plaie a déjà quelques jours, & que les extrémités blessées du tendon paroissent endurcies, circonstance qui rendroit leur agglutination difficile, avant de les réunir par la suture, il faut en rafraîchir les bouts avec des ciseaux; ou si la plaie est en grande partie ou même entièrement fermée, il la faut r'ouvrir en y faisant une incision, avoir soin de séparer le tendon des parties aux-

quelles il est adhérent, & procéder ensuite comme dans un autre cas.

Garengot compte avoir remis cette méthode en vogue; mais il défend très-expressément de laisser les tendons découverts, ou d'en rapprocher les extrémités pour qu'elles se touchent, avec des pincettes; à cause des symptômes dangereux qui peuvent s'en ensuivre, & qu'on n'a point à craindre en couvant, comme il a été dit plus haut, la peau extérieure avec le tendon qu'elle couvre, & tenant la main & les doigts ouverts par un appareil propre à cet effet. Mais afin que toute l'opération se puisse faire plus commodément, Garengot conseille, au lieu de ne se servir que des mains, comme on fait d'ordinaire, d'y employer l'instrument représenté *Pl. VIII. Vol. III. fig. 6. lett. c.* à travers lequel, après avoir posé le doigt sur la peau à l'opposite, pour la tenir en état, on passe l'aiguille & le fil; & lorsqu'on a passé l'aiguille à travers ces parties, on retire l'instrument; alors on retire tout-à-fait l'aiguille, & on tire le fil autant qu'il est nécessaire; après quoi on applique encore l'instrument pour percer de même la partie inférieure du tendon, & l'amener à un même point de contact avec la supérieure. Les aiguilles courbes sont préférables pour cette opération aux droites; & les plates qui ont une côte seulement à la courbure interne, comme celles de la *figure 6.* sont préférables à celles qui sont en côte sur les côtés, comme *Planche II. Volume deuxième, lett. S. T. V.* parce que celles-là ne divisent pas tant de fibres que les dernières. Quand la plus grande partie du fil double est passée dans les tégumens & les tendons, on y engage, comme dans une gance ou une boutonnière, une compresse de soie, cirée & roulée en cylindre, pour tenir la ligature en état sur les levres de la plaie, de la manière qu'on le voit représenté, *Planche troisième, figure 4. lett. C.* Quand le fil est passé de même dans la partie inférieure du tendon, qu'on a ramené les deux extrémités au point de se toucher, & qu'on a engagé une compresse cylindrique dans le fil comme en *D.* il faut assurer le tout avec deux nœuds, l'un simple & l'autre coulant. Mais il paroît surprenant que Vaugion, Verdac, Charrière, plus récemment Dionis, & Garengot même, conseillent d'amener les deux extrémités à être l'une sur l'autre, sans alléguer aucune raison pour justifier cette méthode, tandis qu'il est visible qu'elle est capable d'empêcher l'agglutination, comme l'a remarqué le célèbre Cowper, qui aussi a réuni le tendon d'Achille à un blessé, sans s'assujettir à cette méthode singulière. Mais si les parties divisées du tendon sont déjà devenues calleuses, la plaie n'étant plus récente, les célèbres Chirurgiens que nous venons de nommer, conseillent de séparer le tendon des parties auxquelles il touche, de retrancher les extrémités qui sont durcies & de procéder quant au reste à la suture comme dans un autre cas.

On peut aussi fort bien faire cette suture en appliquant un morceau de cuir carré, comme celui qui est représenté, *fig. 3. AB.* sur la partie supérieure & sur l'inférieure de la plaie, de la manière qu'on le voit exécuté, *fig. 7.* faisant un nœud par dessus une compresse qu'on a engagée sous le fil.

La manière la plus simple de faire cette opération est celle que propose Dionis, dont voici la description.

Passer avec une aiguille convenable un fil simple ciré, dans une des deux extrémités du tendon, de dehors en dedans; passer-le ensuite dans l'autre extrémité de dedans en dehors, & cela tout de suite: alors retirant l'aiguille, liez le fil par-dessus une compresse ronde, entorte que les extrémités du tendon blessé puissent se joindre. Mais les méthodes précédentes sont préférables à celles-ci.

Nuck est le premier, si je ne me trompe, qui a décrit la suture des tendons avec deux aiguilles: & voici de quelle manière.

Enfilez

Enfilez deux petites aiguilles d'une forme ordinaire, d'un fil de soie ciré, suffisamment fort, mais point trop gros; passez les deux aiguilles dans la partie supérieure du tendon, (Figure 4. E) en dedans, & dans la partie inférieure de l'autre extrémité du tendon, comme en F, en dehors, en sorte que les deux perforations à chaque partie du tendon, soient faites vers les côtés du tendon, & près des extrémités: alors étant les aiguilles, liez les bouts des fils, mettant un morceau de cuir ou une compresse cylindrique sous le nœud, & les tirez auran qu'il faudra, pour que les deux bouts du tendon divisé se touchent. Par cette méthode, dit Nuck, les extrémités du tendon ne sont pas si sujettes à être déchirées que dans les opérations où l'on ne fait qu'une seule perforation à chaque extrémité du tendon, & les lèvres divisées sont plus aisément contenues dans un état de contact. La suture étant finie, il met dessus de la poudre de térbenthine bouillie, & pansé la plaie avec du baume d'Arcaeus ou un digestif commun, ayant la précaution de tellement disposer les compresses & les éclisses, qu'on tient le tendon dans un état d'immobilité.

D'autres cependant préfèrent la méthode précédente avec une seule aiguille, principalement, si c'est à la main qu'il est question de faire une suture; parce qu'elle est plus aisée à faire de cette manière, & qu'elle cause moins de douleur au blessé. Je ne crois pas néanmoins qu'il faille absolument rejeter la méthode de Nuck. Quand il y a plusieurs tendons de coupés, il faut faire une suture à chacun séparément.

Dès que la suture est faite, il faut tout de suite mettre l'appareil, ce qui se fera de cette manière.

Mettez dans la plaie de la charpie imbibée d'huile de térbenthine, ou de baume du Pérou, ou de baume de Copai, & par-dessus une compresse trempée dans de l'esprit de vin chaud, & exprimée ensuite. On étendra la main du blessé sur un morceau de carton ferme & épais (Fig. 5.), avec des compresses, pour empêcher la main & les doigts de se plier en dedans: on assurera le carton avec un bandage, & l'on enveloppera le carton avec des linges trempés dans de l'esprit de vin, ou de l'oxycerat chaud. Quelques-uns oignent le bras avec de l'huile de vers de terre; & cette méthode n'est pas mauvaise. Il faudra réitérer ces pansements, jusqu'à ce que les parties divisées du tendon aient repris; ce que l'on connoitra par la laxité des fils qui les retiennent; qu'il faudra alors couper & retirer. Si les morceaux de cuir, la charpie ou la soie cirée ne tombent pas d'eux-mêmes: il faudra les détacher doucement. On passera la plaie avec du baume vulnéraire & de la charpie, & l'on tiendra la main blessée, étendue sur du carton, pour hâter l'agglutination.

Garengot décrit une machine particulière, pour contenir la main & le bras dans une posture convenable, les doigts allongés, mais tant soit peu courbés. Mais, quoique la vérité cet instrument puisse être de quelque utilité, le même effet peut être produit par la méthode qui a été indiquée plus haut.

S'il y a de la roideur ou de la distension au tendon après qu'il est agglutiné, il fera à propos de frotter la partie tous les jours avec de l'onguent de guimauve, de l'huile de vers, de millepertuis ou d'amané, jusqu'à ce qu'il ait recouvré sa flexibilité naturelle. Il est étonnant que non-seulement les Anciens, mais même quelques-uns des Modernes, tels qu'Arcæus, Marchetti, Genga, Peccati, & autres célèbres Praticiens d'Italie, se soient déclarés contre cette méthode, & ne balancent pas à assurer, comme font quelques uns, que tout ce qu'on rapporte du succès de ces suture est fabuleux; tandis qu'il y en a quantité d'exemples avérés, rapportés par des Auteurs dignes de foi, parmi lesquels on peut consulter Kifnerus, *Dissertatio de tendinum lesio-*
Tome VI.

nibus; la Chirurgie de Valentini, & Goelicke, de tendinum affectibus.

Les tendons des jambes ne sont pas moins sujets à être coupés que ceux des bras, singulièrement le tendon d'Achille, & le tendon des extenseurs du tibia, immédiatement au-dessous de la rotule. Par le tendon d'Achille, on entend un tendon large & fort, qui sert à étendre le pié, & qui vient du milieu de la jambe au talon. Ce nom lui vient de celui d'Achille, un des plus fameux héros de la Grece, qu'on dit être mort à la guerre de Troie, d'une blessure à ce tendon. La destruction de ce tendon emporte avec elle celle de la faculté naturelle qui produit le mouvement du pié; & à moins qu'il ne soit bien repris, le blessé en demeurera estropié pour toujours. Je n'ignore pas à la vérité que Garengot parle d'un Chirurgien de Paris qui guérit un homme d'une fracture au calcaneum, en divisant le tendon d'Achille avec un bistouri, le laissant en cet état, sans y faire de suture, & se contentant de retirer l'esquille d'os qui étoit séparée; & que le malade n'en fut pas pour cela boiteux, ni aucunement estropié. Mais bien loin de recommander à qui que ce soit d'imiter cette méthode, je conseille tout le contraire, & ne vois point pourquoi, pour une simple fracture au calcaneum, un Chirurgien s'aviserait de couper le tendon d'Achille, ni pourquoi l'ayant fait, il s'abstiendrait de la suture de ce tendon. Je voudrais que Garengot, qui souvent explique des circonstances moins importantes, nous eût aussi expliqué ce cas singulier, de manière à nous le rendre intelligible.

Borelli rapporte qu'un Chirurgien extirpa un gros tendon de la cheville du pié: c'étoit apparemment le tendon d'Achille, qu'un ulcère avoit corrompu; & qu'après que la plaie eût été guérie, le malade ne laissa pas de marcher comme un autre, le tendon détruit ayant été remplacé par un nouveau, ou par une substance analogue.

Les plaies de ce tendon peuvent être de différentes sortes: s'il n'est que piqué, perforé ou coupé seulement en partie, le malade se trouve affecté de symptômes très-dangereux, qui sont d'autant plus terribles, que ce tendon est plus gros que les autres. C'est sans doute pour cette raison que les Anciens Médecins ont regardé les blessures de ce tendon; qui est le plus gros de tous, comme mortelles, ou tout au moins, comme extrêmement dangereuses, confirmées sans doute dans cette opinion, pour avoir lu ou entendu dire, qu'Achille mourut d'une pareille blessure. Les symptômes qu'éprouve le blessé, lorsque le tendon est entièrement blessé, sont moins cruels & plus supportables; c'est pourquoi lorsque ce tendon n'est que piqué ou coupé en partie seulement, le désordre est si violent & si opiniâtre qu'il ne cède à aucuns remèdes, & il faut achever de le couper; & alors la douleur & les convulsions cessent; & l'on n'a point à craindre que ces symptômes se renouvellent, lorsqu'on travaillera à réunir le tendon par la voie de la suture. Quant à cette particularité singulière, qu'une piqure accidentelle au tendon cause des symptômes si dangereux, tandis que les perforations qu'on fait avec l'aiguille, n'en causent point ou presque point; je n'en saurois rendre raison, quoique bien persuadé par l'expérience que le fait est constant. C'est pourquoi il n'y a pas lieu de s'étonner que Paré & d'autres Praticiens, qui dans d'autres cas n'étoient pas si timides, n'aient cependant jamais osé entreprendre cette opération: & Westlingius qui vit un Chirurgien Africain réunir par la voie de la suture le tendon d'Achille & les extenseurs du tibia, au-dessous de la rotule, avouoit que la témérité de pareils Chirurgiens le faisoit fremir, quoique la facilité & le succès de cette cure condamnent ses craintes. Cependant il faut convenir qu'il n'est pas impossible de réunir sans suture le tendon d'Achille, aussi-bien que d'autres tendons offensés, si l'on peut bander le pié de ma-

nière que les deux extrémités du tendon soient maintenues dans un état de contact.

La manière dont se fait la *suture* de ce tendon, n'est guère différente de celle dont se fait la *suture* des tendons de la main, (Voyez *Planche troisième, figure 7. & 10.*) si ce n'est qu'il faut que pour ce tendon, l'aiguille soit plus grosse & plus forte, soit qu'elle soit droite, comme celle de la *figure 8. Lett. A.* ou plate & courbée, comme celle de la *figure 9.* Il faut aussi que le fil soit plus fort, comme celui de la *figure 8. B. B.* Vesslingius, si je ne me trompe, est le premier qui ait enseigné la manière de faire cette opération. Il rapporte un exemple d'une *suture* faite au tendon d'Achille, & d'une autre à celui des extenseurs du tibia, dont il a été témoin en Afrique. M. Cowper, fameux Chirurgien à Londres, la fit, & nous en a laissé une Description détaillée, que nous allons donner ici un peu plus claire & plus intelligible qu'il ne l'a donnée lui-même.

Le blessé avoit trente ans; le tendon d'Achille de sa jambe gauche, étoit coupé entièrement, à la distance de trois travers de doigt du calcaneum; la partie supérieure étoit retirée en en-haut, d'environ deux pouces. Voyez *Figure 10. A. B. M.* Cowper commença par découvrir par la voie de l'incision les tégumens *a b*, pour pouvoir parvenir aux extrémités du tendon. Garengot & quelques autres Modernes défendent cette incision, à cause des mauvaises suites qu'ils pensent qu'elle peut avoir. Mais le succès de l'opération faite par Cowper, fait bien voir que ces craintes sont vaines, joint à ce que ceux-mêmes qui défendent cette incision à la jambe, l'ont recommandée à la main. Et singulièrement, si les bouts du tendon sont retirés l'un de l'autre considérablement, comme dans le cas que l'on vient de rapporter, il n'est pas possible de faire l'opération sans cette incision. Cowper se servit de deux aiguilles droites & menues; mais Garengot veut qu'on en employe deux grosses & courbées. D'ailleurs paroît-il par cet exemple; que l'opération peut se faire très-bien avec des aiguilles petites & droites, quoique peut-être de plus grosses qui seroient courbes, seroient plus commodes. On en peut inférer aussi que le porte-aiguille (*agutenaculum*) n'est pas si nécessaire que Garengot le prétend; car Cowper n'en fait pas mention, & vraisemblablement ne s'en est pas servi. Il introduisit au moyen de la première aiguille *C*, un fil de soie ciré dans la partie supérieure du tendon *A* à un demi-pouce du bout. La *figure* montre qu'il fit entrer l'aiguille en-dehors du tendon, & la conduisit en dedans, quoiqu'il ne fasse pas ce détail: mais elle ne fait pas voir exactement, quelle partie de chaque extrémité du tendon fut perforée par l'aiguille *C*; c'est-à-dire qu'on ne voit, ni à quel endroit de l'une ou l'autre partie du tendon elle est entrée, ni à quel endroit elle est sortie. Avec une autre aiguille, *D*, enfilée aussi d'un fil de soie, il perça de même la partie supérieure du tendon, la faisant entrer un peu plus bas que la première; ensuite il passa les deux aiguilles dans la partie inférieure du tendon, *B.* Il étendit le pié du malade, & fit approcher les deux extrémités du tendon, au point qu'elles se touchassent, en tirant les deux bouts de fil l'un à l'autre, lesquels il lia de manière que les extrémités du tendon fussent maintenues en état de contact, faisant toujours tenir au blessé son pié allongé; puis il coupa les bouts des fils. Ni le détail de son opération, ni la *figure* ne nous apprennent point de quelle manière les bouts des fils furent liés; si *C* fut avec *D*, ou *C* avec *C*, & *D* avec *D*. Mais il y a lieu de croire, à ce qu'il me semble, que *C* fut attaché avec *C*, & *D* avec *D*. Il pensa ensuite la plaie avec de la charpie qu'il trempa dans de la huile de térébenthine, & y appliqua une compresse & un bandage. De plus, afin que le pié fût toujours comme il le falloit, dans un état d'extension, & que les extrémités du tendon continuassent de se toucher; il fit une espèce d'arc de carton fort & épais

qu'il appliqua tellement à la partie antérieure du pié & de la jambe, que le pié ne pût point avoir de mouvement, ni la *suture* se rompre. Il observe que le blessé se plaignit de douleurs aiguës, lorsqu'il lui perça avec l'aiguille la partie supérieure du tendon; mais qu'il n'en sentit point lors de la perforation de la partie inférieure. Ensuite après avoir fait mettre le malade au lit, il lui tira du bras quatorze onces de sang, pour éviter aux accidents qui pouvoient survenir; & lui fit prendre sur le soir une once de sirop de méconium, pour lui procurer du repos. Le lendemain le malade se trouva assez bien: il avoit dormi: seulement il se plaignit que pendant la nuit il avoit senti des douleurs lancinantes au gras de la jambe, lorsqu'il lui étoit arrivé de s'éveiller. Le troisième jour il passa la plaie de même que le premier, y ajoutant seulement une fomentation d'absinthe, de sauge, de romarin & de feuilles de laurier. Le quatrième jour la plaie parut humectée d'une humeur séreuse, appelée *synovie*; le six cette matière étoit épaissie; le huit, elle l'étoit encore davantage, après quoi elle disparut d'elle-même. Pendant tout ce tems-là, les deux extrémités du tendon ne s'écartèrent point du tout: mais il parut à l'endroit de leur jonction une substance blanche, sur laquelle M. Cowper appliqua du baume de térébenthine & de la teinture de myrrhe. Bientôt après, cette substance se dissipa, & alors les deux extrémités parurent couvertes d'une autre substance, fongueuse & charnue. M. Cowper ne mit plus rien alors que de sec sur la plaie, tantôt de la charpie sèche, & tantôt de la poudre de térébenthine. Le dixième jour un des fils parut lâche. M. Cowper le coupa & le retira. Deux ou trois jours après, l'autre fil étoit lâche aussi, il le coupa & le retira de même: pendant tout ce tems, le pié étoit toujours étendu, au moyen du carton qui étoit attaché par-dessus. Voilà ce qui fait voir, qu'ainsi que je l'ai conjecturé, les bouts de fil *CC* étoient liés ensemble, & pareillement les bouts *DD*; puisqu'un des fils s'étoit relâché, M. Cowper le coupa & le retira, sans que l'autre cessât de rester serré; car si *C* eût été lié avec *D*, en coupant l'un des deux, l'autre se seroit lâché aussi. M. Cowper diffère des autres Praticiens en une circonstance considérable; car il ne paroît pas par son récit, qu'il se soit servi de compresses de peau, de linge, ou de fil de soie, ou de chanvre ciré. Il nous apprend aussi comment il faut retirer les fils de la *suture*, circonstance qu'avoient négligée les autres Auteurs; & le carton dont il se sert, est encore une précaution, sans laquelle il seroit difficile de tenir le pié étendu. Les autres Auteurs ne font point mention non plus de fréquentes applications de corroifs, pour faire tomber ou diminuer les chairs spongieuses qui surabondent. Au bout de trente jours le malade fut en état de marcher un peu, mais en boitant. Petit-à-petit il marcha plus aisément, & sur la fin du second mois, il recouvra entièrement l'usage de son pié.

Mais Paré rapporte un exemple où le tendon d'Achille ayant été coupé d'un coup d'épée, & n'ayant point été rejoint par une *suture*, non seulement la cure fut longue & difficile, mais même la cicatrice qui s'étoit formée se rouvrit dès que le malade sortit du lit.

Vesslingius rapporte d'une manière assez vague les *sutures* de cette espèce, dont il a eu connoissance.

« J'ai vu, dit-il, dans l'*Amannensis* de mon pere, que « des Chirurgiens ont réuni par le moyen de quelques « *sutures*, le tendon d'Achille coupé un peu au-dessus « du calcaneum. J'ai vu aussi, ajoute-t-il, le tendon « des extenseurs du tibia, qu'un Arabe avoit été cou- « pé d'un coup de cimeter, être réuni de la même « manière par un Chirurgien de Tunis. » Ce passage de Vesslingius nous apprend qu'on faisoit plus d'une *suture*; mais il ne nous dit point comment se faisoient les pansements, ni comment on procédoit à la cure.

Kifner dans sa Dissertation de *Tendinum lesionibus*, a décrit une autre manière de faire la suture du tendon d'Achille, que j'ai représentée *Planche troisième figure 7*. qui est si claire, qu'elle n'a pas besoin d'être expliquée. Mais quoique le plus grand nombre des Auteurs conseillent de faire la première perforation à la partie supérieure du tendon, il commence par l'inférieure en DE, & fait à la partie supérieure le nœud coulant que les autres font à la partie inférieure. Mais sans prétendre que la méthode proposée par Kifner, ne puisse pas réussir : je préfère cependant celle de Cowper & des autres.

Je ne sache pas qu'aucun Auteur ait encore décrit jusqu'à présent la manière de faire la suture du tendon des extenseurs du tibia : mais j'imagine qu'on la peut faire comme la précédente. Mais comme ce tendon est fort considérable, une seule piqure à chaque partie du tendon peut n'être pas suffisante. Il faudra donc dans ce cas, après avoir bien fait étendre la jambe du blessé, se servir d'un fil avec deux aiguilles, & faire deux perforations à chaque partie du tendon de la manière que Nuckliff prescrit, & qu'il est indiqué *Planche III. figure 4. lett. EF*, comme nous l'avons déjà observé plus haut. Il faudra ensuite gouverner la plaie de la manière que nous l'avons prescrit pour les tendons de la main, ou suivant la méthode proposée par Cowper. On aura soin aussi de bander le jarret avec des échelles de bois ou de carton fort & épais, comme pour la fracture de la rotule; ensuite que le genou ne puisse pas plier ni cesser d'être dans un état continu d'extension. Mais en observant de tenir continuellement la jambe dans cette posture, je ne doute pas que le tendon ne puisse reprendre sans suture, parce que la partie supérieure du tendon divisé ne se retirera pas tant que seroit celle du tendon d'Achille, à cause de la connexion de la rotule avec le tibia : c'est pourquoi il n'est pas bien difficile d'amener les deux extrémités l'une contre l'autre, & de les retenir par des bandages convenables dans un état de contact.

De la suture des ligaments.

Comme les ligaments consistent en une substance semblable à celles des tendons, il y a tout lieu de croire qu'on peut parvenir à les faire reprendre par la même méthode, s'il leur arrive d'être coupés. Or, la meilleure manière de pratiquer cette suture, est d'y employer un fil avec deux aiguilles, & de se conformer à la méthode que Garangeot recommande pour la suture des tendons, & que nous avons déjà décrite. Les pansements & tous les autres procédés seront les mêmes que dans les cas précédents. HEISTER, *Chirurg.*

SYA

SYALITA, H. M. *Arbor Indica, flore maximo, et multa innaescentur silique.*

C'est un grand arbre haut de quarante ou cinquante piés, qui croît au Malabar, dont la fleur est fort belle & très-odoriférante : elle fait place à un fruit fort gros, assez semblable à une pomme, & qui à peu près le goût de nos pommes subacides ou vineuses, avec leur odeur & leur pulpe. Son acidité est cependant un peu trop grande pour en faire un manger délicat. Cela n'empêche point les naturels du pays d'en faire usage, surtout dans leurs bouillons.

Ils tirent de ses feuilles une lessive dont ils se servent pour nettoyer la graisse des cheveux, ôter la crasse de la tête, ainsi que pour dissoudre & dépurer l'argent. Le suc exprimé de ses racines, & appliqué par le moyen d'un linge qu'on en humecte ; résout les tumeurs inflammatoires & oedémateuses. Le suc exprimé de son fruit, lorsqu'il est encore tendre, & mis en sirop avec du sucre, divise & chasse le phlegme, guérit les aphtes & les inflammations à la gorge. Le fruit mûr re-

lâche le ventre, excite fréquemment la diarrhée. L'écorce de l'arbre broyée dans une infusion de riz, ce que les naturels du pays appellent *ambata consja*, dissipe les douleurs de la goutte : pour cet effet il en faut frotter la partie affectée. RAY, *Hist. Pl.* p. 1707.

SYC

SYCAMINOS, la mirre.

SYCE, arbr. figue.

SYCIA, par corruption de *Sicya*. Voy. *Sicya*.

SYCION, arbr. décoction de figues sechées.

SYCITES, arbr. épithète que l'on donne au vin dans lequel on fait infuser des figues.

SYCOMA. Voyez *Sycist*.

SYCOMORUS, Offic. J. B. i. 124 Ger. 1326. Emac. 1509. *Sycomerus, five ficus Egyptia*, Park. Theat. 1492. *Ficus folio mori, fructibus in caudice ferens*, C. B. P. 459. Rali Hist. 2. 1439. *Sycamore d'Egypte*.

Cet arbre croît en Egypte & dans d'autres contrées. Son fruit & sa larme sont d'usage : son fruit est rafraîchissant & humectant, relâche l'estomac, & guérit les tumeurs dures. Sa larme résiste au poison & à la peste.

Le fruit du *Sycamore* est bienfaisant au ventre : mais il nourrit peu, & est pernicieux pour l'estomac. Il passe pour rafraîchissant & humectant. On lui attribue la vertu de relâcher, d'où l'on a conjecturé qu'on pouvoit l'appliquer avec succès, mêlé avec l'huile de rose, sur l'estomac, dans les maladies nerveuses. Galien fait un grand usage de l'emplâtre *diaphanorum* pour la cure d'une tumeur causée par un esprit grossier & vapoureux. La larme a la vertu d'amollir, d'agglutiner les plaies, & de dissoudre ce qui mûrit difficilement. On la prend intérieurement, & l'on s'en sert à l'extérieur en liniment : contre la morsure des serpents, les dartres skirrheuses de la rate, le refroidissement & les douleurs de l'estomac. Les Anciens tiroient du fruit, un vin qui dégénéroit facilement en un vinaigre très-fort. RAY, *Hist. Plant.*

SYCOSIS, arbr. en Latin *Marisca*, figue ; tumeur à l'anus, qui ne diffère du thyme que par sa grosseur.

Sycosis signifie dans Celse, *Lib. VI. cap. 3*. un ulcère, ainsi appelé par les Grecs, dit-il, par sa ressemblance avec une figue, que lui donnent les chairs dont il est couvert. Il distingue ensuite deux espèces de *sycosis*. Le *sycosis* dur & rond, le *sycosis* humide & inégal. Il sort du *sycosis* dur & rond, une petite quantité de substance glutineuse ; celui qui est humide & inégal en rend une plus grande quantité, & d'une odeur fétide : ils attaquent l'un & l'autre les parties couvertes de poils ; mais celui qui est rond & calleux vient ordinairement dans la barbe, & celui qui est humide à la tête, dans les cheveux. Voilà ce que nous lisons dans Celse. Quant à la cure de ces deux espèces d'ulcères, le même Auteur conseille l'usage de l'*elaterium*, ou la graine de lin broyée & mise en pâte avec de l'eau, ou les figues bouillies dans de l'eau, ou l'emplâtre *Tetrastemma* faite avec le vinaigre, ou la terre *Erythrina* dissoute dans du vinaigre, & appliquée sur l'endroit affecté.

SYCOSIS est encore synonyme à *sycma* ou *sycist* : alors il signifie une éminence ou tumeur aux paupières accompagnée d'aspérité : on dit dans ce cas que la paupière est *sycist*. Paul Éginète donne le nom de *sycist* à une excroissance inégale de la partie intérieure de la paupière, qui devient si considérable, qu'il s'y fait des crevasses ; ce qui la distingue du *trachoma*. L'Auteur de l'*Isagoge* dit que le *sycist* est une espèce d'excroissance charnue tirée à la partie intérieure de la paupière, où elle est suspendue, & d'où elle sort, de manière que l'œil en est fort incommodé dans son mouvement. Aétius définit le *sycist*, une éminence consi-

dérable, & qui a, pour ainsi dire, des crevasses, *Tetrab. II. ferm. 3. cap. 45.*

Galien conseille, *Comm. 2. in VI. Epid.* de traiter les rumeurs avec exulcération, & les éminences aux paupières, avec des remèdes acres & corrodifs qui puissent agir profondément. Il nous assure avoir fait usage en pareil cas de la peau rude de baleine, de l'os de sèche & de la pierre-ponce. Nous lisons dans le même Auteur, *Lib. II. de Simpl. Med. fac.*, que le *sycofis* est une éminence inégale & considérable aux paupières; & *Lib. IV. de C.M.S.L.* qu'on appelle *trachomata* les petites éminences inégales aux paupières, & qu'on donne le nom de *sycofis* à celles qui sont considérables.

SYCOTA, *συκωτά*, de *συκω*, *figue*; espece de mets délicat fait de *caryca*, dont la douceur, à ce que dit Galien, *Comm. 3. in Lib. de Rat. Viâ. in Acut.* est très-amie des viscères, surtout du foie; mais très-pernicieuse dans les fièvres & dans les inflammations intérieures, parce qu'il se tourne aisément en bile.

SYCOTON, *συκωτόν*; c'est ainsi qu'on appelle, selon Aétius, *Tetrab. II. ferm. 2. cap. 127.* le foie d'un cochon de lait engraisé de *caryca*.

S Y D

SYDIA, *λαιή*. RULAND.

S Y L

SYLETUM. Le *syletum* de Paracelse est un remède composé de trois sels, de *Tartaro*, *Traité II. cap. 5.*
SYLO, l'*Univeri*. RULAND.

S Y M

SYMBOLISMUS. Ce terme signifie dans les écrits de quelques Chymistes, l'analogie, la conspiration ou la sympathie des éléments.

SYMBOLOGICE; la partie de la Pathologie qui traite des signes & des symptômes des maladies.

SYMPARATAXIS, *συμπαρατάξις*, de *σύν*, qui marque union ou mélange, & de *παράταξις*, qui vient de *τάξις*, ranger, & qui signifie mettre une armée en bataille. C'est proprement le conflit de deux armées. Hippocrate s'en sert, *Lib. de Præfca Medicinæ*, pour désigner celui de la nature, de la maladie & des médicaments entr'eux.

SYMPASMA, *συμψασμα*; le même que *Catapasma* & *Diapasma*.

SYMPATHETICUS PULVIS, *Poudre de sympathie*.

Prenez, du meilleur vitriol, par exemple, du vitriol de cuivre; purifiez-le par deux ou trois dissolutions, filtrations & cristallisations. Exposez les cristaux au soleil, dans un vaisseau bien net, pendant les mois de Juin, de Juillet ou d'Août, jusqu'à ce qu'ils soient calcinés & blancs. Lorsqu'ils seront calcinés d'un côté, tournez-les de l'autre, & en très-peu de jours ils tomberont en poudre. S'ils résistent, il faudra les broyer, les exposer au soleil & les remuer trois ou quatre fois par jour. On en fera ensuite une poudre très-fine, qu'on exposera derechef au soleil, observant de la remuer deux ou trois fois par jour pendant deux ou trois jours. Ce tems suffira pour la rendre fort blanche. Prenez cette poudre pendant que le soleil brûlant donnera dessus à plomb; enfermez-la bien dedans un vaisseau de verre, & tenez-la dans un lieu sec pour l'usage.

Vous aurez en elle un styptique tempéré & énergique, dont vous ferez usage avec succès dans les effusions de sang, soit par le nez, soit par des blessures; elle fera renaître les chairs & guérira, si l'os n'est point

attaqué. On a fait sur l'efficacité de ce remède une infinité d'histoires romanesques; on lui a attribué des guérisons singulières, auxquelles elle doit le nom de *poudre de sympathie*. Personne n'a enchéri sur l'éloge qu'on en trouve dans M. Kenelm Digby; mais les Praticiens d'aujourd'hui ne donnent point dans ces relations chimériques.

La *poudre de sympathie* est, selon l'Auteur que nous venons de citer, une poudre qui guérit naturellement & sans magie, les blessures, sans qu'il soit besoin de les toucher, ni même de voir le malade. C'est ainsi qu'il en parle dans un Discours dont ce remède étoit le sujet, & qu'il prononça dans une assemblée de Personnes de qualité & de Savans, à Montpellier.

La manière dont on faisoit d'abord la *poudre de sympathie*, c'étoit de prendre un peu de vitriol commun, & tel qu'on le trouve chez les Droguistes, sans aucune préparation ni addition, & de le dissoudre dans de l'eau de fontaine ou de pluie, en quantité telle qu'en y jettant un morceau de fer poli, ce fer en reçût la couleur de cuivre.

Voici maintenant l'usage qu'on faisoit de cette eau,

On y trempoit un morceau de linge sec, & teint du sang de la personne qu'on vouloit guérir. Si le sang dont le linge étoit teint, étoit récent & fluide, il ne s'agissoit que de répandre un peu dessus de la poudre de vitriol, de manière qu'elle en fût imprégnée, & qu'elle prit le sang répandu sur le linge, & de garder l'une & l'autre dans un lieu où la chaleur fût tempérée. On mettoit, par exemple, la poudre dans la poche; quant à l'eau qu'on ne pouvoit point porter de cette manière, on la tenoit dans une chambre où la chaleur fût tempérée. Toutes les fois que l'on verroit de cette eau, ou qu'on répandoit de la poudre sur du linge ensanglanté, le malade se sentoit soulagé, comme si on eût appliqué sur la blessure quelque remède souverain. C'est pourquoi l'on réitéroit ce pansement singulier soir & matin.

La plupart de ceux qui se servent aujourd'hui de la *poudre de sympathie*, tâchent de se procurer du vitriol de Rome ou de Chypre, & le font calciner & blanchir au soleil. Il y en a qui y ajoutent de la gomme adraganth; car il n'est pas difficile d'ajouter aux remèdes inventés. L'énergie de cette poudre est démontrée, dit M. Digby, non-seulement par un fait dont les circonstances ne laissent point de lieu au doute, mais encore par la qualité des personnes intéressées. Quant aux circonstances, elles furent examinées soigneusement par un des Rois les plus grands & les plus intelligents que l'Angleterre ait eus, Jacques premier, qui avoit un talent particulier & une sagacité merveilleuse, pour découvrir les choses naturelles; par son fils le Roi Charles, & par le Duc de Buckingham leur premier Ministre. Ce fait fut d'ailleurs mis entre les observations que l'illustre Chancelier Bacon prétendoit que l'on ajoutât par forme d'appendice à son *Histoire naturelle*.

Voici le fait que M. Digby regarde comme la preuve la plus claire, la mieux avérée & la plus évidente qu'on puisse avoir de l'efficacité d'un remède.

M. Jacques Howell, bien connu par ses *Ouvrages* qu'il a donnés, & surtout par ses *Dendrologiques*, se trouva entre-deux de ses amis qui se battoient en duel; pour les séparer, il faisoit avec la main gauche la garde de l'épée d'un des combattans, & la lame de l'autre avec la droite. Comme ils étoient furieux l'un & l'autre, ils firent tous leurs efforts pour rendre ceux de leur ami commun inutiles; & l'un d'entre eux tirant brusquement la lame de son épée qui étoit dans la main droite de M. Howell, lui coupa les nerfs & les muscles jusqu'à l'os. L'autre dégageant la garde de sa

main gauche, & faisoient le moment que son adversaire étoit tourné du côté de M. Howell, lui lâcha un coup de son épée sur la tête : M. Howell levant alors sa main pour parer ce coup, fut blessé sur le dos de la main, non moins dangereusement que dans la paume. Les deux combattans se séparèrent enfin, à la vue de leur ami commun dont le visage étoit tout couvert du sang qui couloir de sa main blessée dans les mouvemens qu'il faisoit. Après l'avis embrassé, ils examinèrent ses blessures, & bandèrent la main avec leurs jarretières pour arrêter l'effusion de sang qui se faisoit en grande abondance par les veines coupées : ils le conduisirent ensuite chez lui, & envoyèrent chercher un Chirurgien ; mais cette affaire étant parvenue aux oreilles du Roi, qui honoroit M. Howell de sa bienveillance, Sa Majesté lui envoya un de ses Chirurgiens.

J'étois alors logé à côté du blessé ; quatre ou cinq jours après cet accident, comme je me disposois à l'aller voir, il vint lui-même chez moi, & me pria d'examiner ses blessures. J'apprend, me dit-il, que vous avez des remèdes extraordinaires pour mon mal ; & mes Chirurgiens craignent que la gangrene ne s'y mette, & qu'il ne faille me couper la main. En effet il n'étoit pas difficile de lire sur son visage, qu'il souffroit des douleurs insupportables ; aussi trouvai-je que l'inflammation étoit extrême, je lui fis offrir de mes services ; mais je jugeai à propos de le prévenir sur la manière singulière dont je le traiterois ; peut-être, lui dis-je, suez-vous de la peine à accorder quelque confiance à un homme qui prétend vous guérir sans vous voir & sans vous toucher, & ferez-vous tenté de me regarder comme un superstitieux, & de traiter mes remèdes de chimères. Il me répliqua que les choses surprenantes qu'il en avoit entendu dire, ne lui permettoient pas de douter de leur énergie. Je lui demandai donc, s'il n'avoit rien qui fût teint du sang qu'il avoit répandu, & il m'envoya chercher une des jarretières qui avoit servi d'abord à bander sa main. Je me fis apporter un bassin d'eau, comme pour me laver les mains ; j'avois du vitriol dans mon Cabinet, j'en pris une pincée, que je fis dissoudre dans l'eau. Cependant on apporta la jarretière teinte de son sang ; je la mis dans le bassin, observant en même-temps ce qui se passoit dans M. Howell, qui étoit en conversation avec une autre personne dans un des angles de ma chambre, & qui ne donnoit aucune attention à ce que je faisois. Je le vis tressaillir subitement, comme s'il se passoit quelque chose d'extraordinaire en lui ; je lui demandai comment il se portoit, je n'en fai rien, me répondit-il, mais je ne souffre plus ; je viens de sentir une fraîcheur douce se répandre sur toute ma main, comme si on y avoit appliqué une serviette mouillée, & l'inflammation qui me tourmentoit ne subsiste plus. Puisque vous avez quelque sujet de bien espérer de mes remèdes, lui dis-je alors, jetez-moi vos emplâtres, & tenez seulement vos blessures nettes, & dans un état moyen entre le froid & le chaud.

Ce fait ne tarda pas d'être raconté au Duc de Buckingham qui en fit part à sa Majesté, & ils furent bien aises, l'un & l'autre, de savoir exactement la manière dont il s'étoit passé. Je tirai, l'après-midi, la jarretière de l'eau, & je la fis sécher devant un grand feu ; à peine fut-elle sèche, que je vis arriver le domestique de M. Howell, qui me dit, tout hors d'haleine, que son Maître se sentoit brûler la main, ni plus ni moins que s'il l'avoit entre des charbons, & avec une violence qu'il n'avoit jamais éprouvée. Je dis à ce domestique que je le savais, que cela ne me surprenoit point, que je connoissois la raison de cet accident ; que j'allois y pourvoir sur le champ, & que je comptois que son Maître seroit soulagé avant son retour ; mais toutefois, si les choses n'étoient pas comme je m'en flattois, il revint promptement, & qu'au contraire il

restait si son Maître ne se sentoit plus brûler. Il partit, & je remis sur le champ la jarretière dans l'eau, aussitôt la douleur cessa. Enfin il ne ressentit aucune douleur dès le jour ; & il s'en étoit à peine écoulé cinq ou six, que ses blessures cicatrifèrent, & qu'il fut parfaitement guéri.

Le Roi Jacques, bien informé de ce qui s'étoit passé, parut inquiet de la raison de ce phénomène & curieux du secret ; il me fit l'honneur de me le demander ; mais je me contentai de lui répondre, ce que la personne de qui je tenois ce secret dit au Grand Duc de Toscane en pareille occasion. C'étoit un bon Carme qui avoit voyagé aux Indes & dans la Perse, qui avoit parcouru la Chine, & qui vint à Florence, après avoir fait un grand nombre de cures singulières avec sa poudre. Le Duc de Toscane lui demanda son secret ; le Carme lui répondit, qu'il l'avoit appris aux Indes Orientales, qu'il ne croyoit pas qu'il y eût en Europe, quelqu'autre que lui qui le possédât, & qu'il lui pareroit assez important pour n'être point divulgué ; ce qui, toutefois, ne manqueroit pas d'arriver, si son Altesse en faisoit jamais usage, dans la nécessité où elle se trouveroit, sans doute, de se servir d'un Chirurgien, ou de quelque personne de sa maison, qui suppléât à ce qu'elle ne pourroit point faire de ses propres mains. L'occasion se présenta quelques mois après de rendre un service important à ce Moine ; & ce fut à sa reconnaissance, que je dus la connoissance de son secret ; il retourna en Perse la même année, en sorte que j'en demeurai seul possesseur en Europe. Sa Majesté me répliqua que je ne craignisse aucune indiscretion de sa part, qu'elle ne s'en rapporteroit à personne dans les essais qu'elle en feroit, & qu'elle exécuteroit tout de ses propres mains. Elle me demanda ensuite un peu de la poudre dont je me servois ; j'eus l'honneur de lui en présenter, & de l'instruire de tout ce qu'elle desiroit savoir sur sa composition, son usage & ses propriétés. Sa Majesté en fit ensuite des essais, qui tous réussirent d'une manière surprenante.

Le Docteur Mayern, son premier Medecin, que les effets de mon remède avoient rendu curieux de sa composition, parvint à savoir que le Roi se servoit de vitriol. Il m'apporta un jour, & me dit, je n'aurai point la témérité de vous demander un secret que vous avez fait quelque difficulté de découvrir au Roi ; mais je sai quelle est la matière dont on se sert, & j'espère que vous ne me refuserez point de me communiquer la manière de l'employer ; je lui répondis que s'il se fut adressé plutôt à moi, je lui aurois confié mon secret d'autant plus volontiers, qu'assurément je ne craignois point qu'il le profît. Ce Docteur passa quelque temps en France, pour y voir quelques terres qu'il avoit achetées aux environs de Genève, il eut occasion dans son voyage de voir le Duc de Mayenne, qui l'honorait de son amitié & de sa protection. Il communiqua son secret au Duc, qui en fit un grand nombre d'expériences sur lesquelles on n'auroit pas manqué d'accuser de sortilège & de magie tout autre qu'un Prince.

Après la mort du Duc de Mayenne, qui fut tué au siège de Montauban, le Chirurgien qui l'avoit soigné dans les cures qu'il faisoit avec la poudre de sympathie, en vendit le secret à plusieurs personnes de qualité, & s'enrichit des sommes considérables qu'il en tira. C'est ainsi qu'elle passa d'une main dans une autre, qu'elle cessa d'être un secret, & que la préparation devint si commune ; qu'à peine y a-t-il, dans quelque contrée que ce soit, un Barbier qui ne la sache.

L'Auteur de cette narration passe des faits aux raisons ; & s'efforce de donner des preuves de la possibilité naturelle des cures symptomatiques. Il montre dans sa manière de raisonner beaucoup d'esprit, & une grande connoissance pour son temps, des choses de la nature ; d'ailleurs son discours est égayé de relations singu-

lières & surprenantes; cependant je doute que ses raisonnemens soient aussi démonstratifs qu'il le croit, pour des personnes imbuës des principes & des découvertes de la Philosophie moderne, & accoutumées à ne tabler que sur des nations claires & vraiment mécaniques. Quelques attestations que cette poudre & ses effets aient en leur faveur, j'en abandonnerai donc entièrement le jugement au Lecteur.

SYMPEPSIS, *Collion*, ou *digestion*.

SYMPHONOS, *συμφορος*; Epithete que Galien donne à un remède qu'il recommande dans la toux & dans la fièvre, *Lib. VII. de Comp. M. S. L. cap. 2.*

SYMPHORANEUROS; terme particulier à Forestus, par lequel il entend un tremblement violent qui prend dans les fièvres aiguës, & qui est accompagné de l'affoiblissement des sens.

SYMPHYSIS, *Symphysie*, *συμψυσις*, de *συν*, avec ou ensemble, & de *ψυσις*, croître. La *symphysis* en Anatomie est une espèce d'articulation; en Chirurgie c'est la réunion des passages naturels, tels que l'anus, le vagin, les narines, &c.

SYMPHYTUM, *Grande consoude*.

Voici ses caractères.

Son calyce est divisé jusqu'à la base en cinq segmens longs & foibles. Sa fleur est monopétale, pendante, cylindrique, tant à sa partie inférieure qu'à sa partie supérieure. Celle-ci est divisée par les bords en cinq endroits & ressemble à une cruche. Dans la partie intérieure de la base, & tubuleuse des fleurs, où elle commence à s'épanouir, sont placées cinq étamines, & autant de styles pointus & inclinés, placés alternativement. Ses semences sont unies, luisantes, & ressemblent à celles du *lithospermum*.

Boerhaave en compte les six espèces suivantes.

1. *Symphytum, consolida major, mar, flore purpurea*, Boerh. Ind. A. 195. C. B. P. 259. *Symphytum, consolida major*, Offic. Tourm. Inst. 138. *Symphytum, magnum*, J. B. 3. 593. Rati Synop. 3. 230. *Symphytum majus vulgare*, Park. Theat. 523. *Consolida, major*, Ger. 660. Emac. 806. Rati Hist. 1. 505. La grande consoude.

La consoude a la racine large, divisée en plusieurs brâches, noire au-dehors, blanche au-dedans, & pleine d'un suc épais & ténace. Ses feuilles les plus basses sont assez larges, longues, étroites, pointues par le bout, velues, & rudes. Ses tiges sont anguleuses, s'élèvent à deux ou trois piés de haut, sont couvertes de petites feuilles, & portent à leur sommet des épis inclinés de fleurs blanches, qui s'ouvrent par degrés. Chaque fleur est creuse, en godet, divisée dans sa partie supérieure en cinq segmens obtus, & placée dans un calyce fort velu, où l'on trouve quatre semences anguleuses, après que la fleur est tombée. Cette plante croît au bord des rivières, & dans les lieux aqueux, & fleurit en Juin.

Il y a une autre espèce de grande consoude, qui porte des fleurs purpurines, mais qui est moins commune que la consoude à fleurs blanches.

Ses racines, ses fleurs & ses feuilles sont d'usage.

La consoude est un bon vulnéraire; ce nom lui vient de la propriété qu'elle a de consolider les plaies. Elle est bienfaisante dans le crachement de sang, les contrecoups, & dans les cas où des humeurs âcres & corrosives offensent les intestins. On fait de ses racines broyées un cataplasme, qui calme les douleurs de la goutte.

Le sirop de consoude, est la seule préparation officielle qu'on en tire. MILLER, *Bet. Offic.*

Les feuilles de consoude sont insipides, glutineuses & donnent une faible teinture de rouge au papier bleu; ses racines en donnent une un peu plus forte, & ont beaucoup de suc visqueux. Cette plante contient un sel qui ressemble beaucoup au sel de corail, dissous dans un phlegme glutineux dans lequel il y a un peu de soufre & très-peu de sel ammoniac: car,

Par l'analyse Chymique, il donne plusieurs liqueurs acides, une grande quantité de terre, un peu de soufre, point de sel volatil concret, mais un peu d'esprit urinaire. Il n'y a qu'une très-petite quantité de sel fixe, en sorte que vraisemblablement elle agit surtout par son suc visqueux, que le feu détruit.

Dioscoride dit que ses racines sont vulnérables, qu'étant écrasées avec des feuilles de fenouil, elles calment l'inflammation des hémorrhoides; que leur suc est bon pour le crachement de sang; & qu'enfin, quand on en fait bouillir avec la viande, elle fait prendre les morceaux les uns avec les autres. Les Modernes trouvent que ses racines incraissent & lénifient. Elles sont bonnes dans les hémorrhagies & les crachements de sang, causés par des sels âcres qui le rendent trop fluide, & dans les fluxions de poitrine causées par des strophes salées & corrosives. On en confit les racines & on en fait aussi des lofenges. Le sirop de consoude de Fernel est fort composé. Tel est aussi celui de Dodonée; mais il est plus lénitif.

Prenez de racine de consoude, deux onces;
de réglisse, une once;
feuilles & racines de pas d'âne, deux poignées;
pépins de pommes de pin, une once & demie;
vingt jusquier;
graine de mauve, &
lêtes de pavots blanc, } deux dragmes.

Faites bouillir le tout dans une livre & demie d'eau. Passez la décoction dans un tamis; faites un sirop, en ajoutant six onces de sucre & autant de miel de de Narbonne.

Les racines de consoude broyées & appliquées en cataplasme; apaisent beaucoup le picotement des tendons; les douleurs de la goutte, & arrêtent le progrès des ulcères qui gagnent aux environs. Simon Paul conseille de ne pas les employer seules pour la goutte, de craindre qu'elles ne repoussent l'humour. Il préfère d'après Sennert le cataplasme suivant, comme un remède incomparable:

Prenez de racines de consoude, trois onces;
de racines de guimauve, deux onces;
de racines d'hisble, une once & demie;
de feuilles d'aurone, une poignée;
d'herbe de saint Jean, deux poignées;
de fleurs de camomille, trois poignées;
de sureau, quatre poignées;
de semence de fennugrec, deux onces;
de graine de lin, trois onces.

Faites bouillir le tout ensemble dans l'eau de sureau, pour faire un cataplasme, ce remède est fort composé. Je mêle quelques gouttes d'huile stéide avec la racine de consoude bien broyée, & je l'applique sur les parties affectées de la goutte. TOURNEFORT.

On emploie la consoude particulièrement dans toutes sortes de flux, dans ceux du ventre surtout, dans l'exulcération des poumons, & de la phthisie. Quant à moi, dit Baubin avec lequel Caspard Hoffman est d'accord, je ne voudrais point employer la racine de la consoude, dans toutes les maladies de la poi-

trine; je ne la crois bienfaisante que dans celles qui proviennent d'une humeur claire, subtile & chaude. Ses feuilles bouillies dans du vin rouge, & prises deux fois par jour, sont selon Camerarius, un remède excellent contre le pissement de sang. Parkinson dit que ses racines, mises en petits morceaux, pilées & appliquées, calment les douleurs de la goutte, répriment les ulcères phagédéniques, & arrêtent même les gangrènes.

Prenez des racines de *confoude*, autant que vous le jugerez à propos; battez-les dans un mortier, & faites-en une pâte que vous étendrez sur de la peau, & que vous appliquerez sur la partie affectée.

Ce cataplasme sera bien-faisant, non-seulement dans la goutte & la sciatique, mais encore dans les douleurs des bras, accompagnées d'immobilité, & dans quelques espèces de maladies vénériennes, où on l'a fait succéder avec avantage à un grand nombre d'embroications, auxquelles on avoit eu recours inutilement.

Pulvérisez la racine sèche de *confoude*; jetez cette poudre dans de l'eau de fontaine, chaude; remuez jusqu'à ce que vous apperceviez que l'eau devienne épaisse comme la glue, ou comme du suc de *Confoude*.

Les Chirurgiens les plus habiles préfèrent ce remède simple, à beaucoup d'autres qui sont fort composés, dans les hémorrhagies, les fractures & les luxations. Une personne fut atteinte d'un ulcère malin, que les Chirurgiens traitoient de cancer, & qu'ils ne purent guérir: on consulta un Charlatan, qui prit de la racine de *grande confoude*, la dépouilla de sa peau noire, broya le reste, l'étendit sur un linge, en appliqua deux fois par jour sur l'endroit affecté, & guérit le malade. Ce cancer étoit à la vérité récent & n'avoit pas plus de huit ou dix semaines. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Symphytum, consolida major, femina, flore albo, vel pallide luteo*, C. B. P. 259.

Cette *confoude* a les propriétés de la précédente.

3. *Symphytum, consolida, major, mas, flore purpureo; carnoso*, C. B. P. 259.
 4. *Symphytum, consolida, major, mas, flore coccineo*.
 5. *Symphytum, majus, tuberosa radice*, C. B. P. 259.
 6. *Symphytum echii folio, angustiore, radice rubra, flore luteo*, T. 138. *Ancusa lutea minor*, C. B. P. 255. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Symphytum vient de *συμψυον*, agglutiner; & l'on a donné ce nom à cette plante, à cause de la propriété bien connue, qu'elle a d'agglutiner ou consolider les plaies.

La première espèce, a le suc visqueux & glutineux; elle est bienfaisante dans les plaies, & les ulcères malins accompagnés d'hémorrhagies, dans le crachement & le pissement de sang, & dans la phthisie. Sa racine est insipide, mais très-adoucissante. Son suc est très-bon dans le crachement de sang, causé par l'excellente ténacité des humeurs, & dans les hernies. Le sirop de *confoude* de Fernel est bon dans les catarrhes des poulmons; mais il est pernicieux dans la toux des vieillards; il augmente leur mal, loin de les soulager. Le cataplasme de ses racines produit d'heureux effets dans la piqure des tendons. Son herbe est salutaire dans la dysenterie, & l'exulcération des reins & de la vessie, par l'usage des cantharides. On l'emploie dans les mêmes occasions que la mauve, mais en plus petite dose, parce que sa mucosité est plus grossière. Ses fleurs broyées & bouillies, avec une addition de sirop de guimauve, sont un excellent camplafme pour

consolider les plaies récentes. *Histoire des Plantes ac-*
-tribuée à Boerhaave.

SYMPHYTUM; nom commun à plusieurs sortes de pulmo-

naire.
 SYMPHYTUM MINIMUM. Voyez *Bellis minor*. C'est encore le nom de l'*emphalodes*; *pumila*, *verna*, *symphyti folio*, dans Boerhaave.

Outre les espèces précédentes de *confoude*; Dale fait encore mention de la suivante.

SYMPHYTUM PETRAEUM, Offic. *Symphytum Petraeum, foliis thymi*, C. B. P. 280. *Coris Carulea maritima, ejusd.* Rait, *Hist.* 1. 822. Tourn. *Inst.* 652. *Coris Carulea Monspeliaca*, Ger. Emac. 544. *Coris Monspeliensis*, Park. Theat. 571. *Coris Monspeliensis purpurea*, J. B. 3. 434.

Cette Plante croît dans les lieux maritimes & fleurit en Mai. Son herbe dont on fait usage est dessicative, astringente, & agglutinante; c'est un vulnéraire. Il y a un grand nombre de plantes sous le nom de *symphytum petraeum*; comme la prunelle, la fanicelle, la *virga aurea*, le *coris monspeliensis*, l'*Physopus vulgaris*, le *polium vulgare montanum*, les *trachelia* & *consolida speciosus aquosa* & quelques autres.

Voici la description que Dioscoride donne du *symphytum petraeum*.

Il croît, dit-il, sur les rochers, à les branches comme l'origan, mais les têtes plus petites, & les feuilles minces comme le thym. Toute la plante est ligneuse; odoriférante, douce au goût, & provoque la salivation. Sa racine est longue, rougeâtre & à peu près de la grosseur du doigt.

En examinant avec attention cette description, je ne puis me persuader qu'on ait raison de la confondre avec Thalius, le *symphytum petraeum*; & le *caryophyllus Saxatilis*, ou de le prendre avec Lobel, pour une espèce de prunelle, ou avec Tabernaemontanus, pour le *virga aurea*. DALE.

Dioscoride dit que sa racine bouillie dans de l'hydromel & prise en boisson, nettoie les poulmons de particules excrémentielles; qu'avec l'eau, elle arrête le vomissement de sang, & qu'elle calme les douleurs néphrétiques; que bouillie dans le vin, elle guérit la dysenterie, & les pertes dans les femmes, & qu'avec l'oxymiel elle est bienfaisante dans les ruptures, & les convulsions; que machée, elle calme la soif, & dissipe l'opreté de la gorge; & qu'en cataplasme, elle fait agglutiner les plaies récentes, & guérit l'entérocele. Dioscorides, *Lib. IV. cap. 9.*

SYMPLESIASMOS, *συνπλεσιασμός*, en Latin *Conjunctio* ou *Appropinquatio*; terme honnête dont les Anciens se servoient au lieu de *coitus*, & que nous rendons par l'action de connoître une femme; ou travailler à la génération. CASTELLI.

SYMPTOMA, *συνπτωμα*, de *συν*, qui marque union ou liaison; & de *πτωω*, tomber avec ou arriver en même-temps; *symptomata* ou *accidens*. Le terme de symptôme est bien connu en Médecine. Il a, selon Galien, *Lib. de Diff. Sympt. cap. 1. 2.* plusieurs acceptions différentes. Il se prend généralement ou strictement; en général il signifie tout ce qui arrive contre nature dans l'animal, la maladie, la cause morbifique, & toutes les suites, pris strictement, il n'a que la troisième signification, & ne s'entend que des suites des maladies & de leurs causes; à l'exclusion des maladies & des causes mêmes. Entorse que le symptôme pris strictement est une affection contre nature, qui suit la maladie, comme l'ombre suit le corps. GALIEN.

On appelle *symptome* d'une maladie, ce qu'une maladie produit comme cause, de choses non-naturelles dans un sujet malade; en sorte qu'on peut cependant distinguer cet effet de la maladie même, & de sa cause prochaine. Mais lorsque cet effet dérive d'un autre *symptome* précédent, comme de sa cause, on l'appelle *symptome de symptome*: quant aux accidens qui surviennent dans une maladie, & dont l'origine est différente des précédens, on les appelle *epigymmata* (*epigymmata*) *epigymmata* (*epigymmata*) & *symbebeccotes*.)

D'où il suit que ces mêmes premiers *symptomes* sont en effet de nouvelles maladies, & fort différentes des précédentes, tant en nombre, qu'en variété & en effet. Cependant il a plu aux Anciens; & c'est une division assez commode, de les rapporter aux actions lésées, aux vices des choses retenues & évacuées, & au changement des qualités des corps.) On met dans la première classe, les actions diminuées, abolies, augmentées, dépravées, & l'on fait d'abord mention des *symptomes* de l'appétit, de la dysorexie, ou de la diminution de l'appétit; de l'amorexie, ou de son abolition; de l'apostisie, ou du dégoût & de l'aversion pour les alimens; de la boulimie, ou de la faim augmentée, canine, ou bovine; & de la malacie, qui est un appétit presque insatiable de choses qui ne peuvent se changer en nourriture. Nous traiterons dans les articles convenables des *symptomes* particuliers aux vices des choses retenues & évacuées, que nous considérerons comme causes des maladies. Quant au troisième chef, ou à ce qui concerne le changement des qualités des corps; un corps passe pour altérer ou vicier, lorsqu'il blesse les sens; & l'on a particulièrement égard à sa couleur & à son odeur; son odeur, par exemple, peut être fétide, & sa couleur pâle, jaune, verte, livide, rouge ou noire: quant aux parties changées, ce sont la peau, la surpeau, la cornée, les lèvres, &c. BOERHAAVE, *Institut*.

SYMPTOSIS, συμπίσις, qui a la même étymologie que le mot de l'article précédent; est l'affaiblissement ou la contraction des vaisseaux, comme il en arrive après des évacuations, & est opposé à *dilatosis*, qu'on peut voir à son rang. La *symptosis* a lieu non-seulement après des évacuations, & un *pléisme*, (*Rhyxis*) = flux, = mais aussi dans la *sténose*, = constriction on contraction, = & la suppression des règles; la *dilatosis* peut provenir, non-seulement de la suppression des excréments, mais aussi des écoulemens, & des excréments. La *symptosis* se prend aussi quelquefois pour un affaiblissement & une contraction du corps & des membres, lorsqu'il est accablé de lassitude & de faiblesse; & est, selon Hippocrate, *Lib. IV. Epid. 2.* un signe de la violence & de la malignité de la maladie. Ce mot signifie encore l'abattement des membres, & est alors synonyme à *dialysis* = résolution, = & à *paresis* = remission, = *Lib. IV. Epid. 2.* 37. *Symptosis*, συμπίσις, peut aussi s'entendre de l'affaiblissement & de la compression des vaisseaux, appelé, *I. Aphorif. 2.* *συναίσις*, *conangia*, = inanition des vaisseaux. = On l'emploie aussi pour signifier l'abattement du visage, des yeux & des autres parties. FOESSUS.

SYN

SYNACTICOS, συνακτικός, de συνδύω, contracter; qui possède une qualité contractive. CASTELLI.

SYNÆSTHESIS, συναίσθησις, de σύν & αἰσθάνω; signifie le sentiment que le malade a de sa maladie; comme qui dirait le sentiment de tension d'une partie enflammée. GALIEN, de *M. M. Lib. XIII. cap. 1.* En parlant du cerveau, on dit qu'il a non pas seulement l'*æsthesis*, mais aussi la *synæsthesis*. CASTELLI.

SYNÆTION, συναίτιον, de σύν, avec, & αἷτιον, cause; est la même chose que *causa*. Voyez ce mot à son rang.

SYNAGELASTICOS, συναγελαστικός, de σύν, avec, & ἀγάζω, assembler; épithète qu'on donne aux poisons qui naissent en bandes.

SYNAGMA, σύναγμα, de συνδύω, assembler, entasser; assemblage, mélange, concrétion. C'est dans ce sens, qu'Hippocrate, *Epid. VI. Sect. 3. Aphor. 11.* dit que τὸ μὲν ἔστι σύναγμα παρὰ τοὺς μύδους; = il arrive assez souvent après que les enfans ont rendu leur urine, « qu'il se fait une concrétion. » Or par cette concrétion il entend sans doute un amas de matière calculeuse, qui produit la pierre dans la vessie. Galien sur cet endroit rend le τὸ σύναγμα, par τὸ σύναγμα ἢ πλῆμα, = un amas & une concrétion; = & dans son *Exegesis*, il dit que « le *Synagma* est une concrétion, son ἐνός = reme, ou une hypostase, ou un tophus; & c'est; « ajoute-t-il, vraisemblablement dans ce dernier sens « qu'il faut l'entendre dans le *VI. Epid.* »

SYNANASTOMOSIS, συναναστόμις, concrétion de différens vaisseaux sanguins.

SYNANCHE, σύνανχη. Voyez *Angina*.

SYNARTHROSIS, συνάρθρωσις. Voyez *Articulatio*.

SYNCAMPE, σύνκαμψις, de κάμψω, plier, dans Hippocrate signifie la jointure où le pli, où la partie supérieure du bras est jointe à l'inférieure. CASTELLI.

SYNCAUSIS, σύνκαυσις, de σύν avec, & καίω, brûler, en Latin, *combustio*, signifie dans Hippocrate, de *R. V. I. A.* la torrefaction des excréments par la chaleur fébrile interne.

SYNCHONDROSIS, *Synchondroze*, σύνχονδρῶσις, de χόνδρος, cartilage, est la connexion de deux os, par le moyen d'un cartilage: c'est ainsi que les côtes sont attachées au sternum, les corps des vertèbres l'un à l'autre, & même les différentes portions de l'os pubis.

SYNCHISMATA, σύνχισματα, de χέω, oindre; sont des onguens de la classe des *acopa*, ainsi appelés par Paul Éginete, *Lib. VII. cap. 15.* Gal. de *Antidot. Lib. XI. cap. 6.* met aussi au nombre des antidotes, certains onguens qu'Asclépiade appellait σύνχισματα.

SYNCHYSIS, σύνχυσις, de χύνω, brouiller, confondre; confusion, mélange. *Σύνχυσις* δὲσιν, in *VI. Epid. Sect. 3. Aphor. 1.* est le mélange & la confusion de toutes les humeurs dans la coction, en conséquence de la débilité de l'estomac. *Synchysis* signifie aussi en particulier une maladie des yeux, consistant dans la confusion des humeurs, qui procède ordinairement d'un coup violent; quelquefois de l'inflammation de l'uvée, qui a occasionné la rupture des vaisseaux & l'éruption des humeurs. CASTELLI.

SYNCIPUT, par corruption pour *sinapites*. Voyez ce dernier.

SYNCLEISIS, σύνκλησις, de σύν, avec, & κλέω, fermer; closure ou fermeture. Hippocrate s'en est servi en ce sens, en parlant des veines, dans le passage suivant, *Lib. de Morbo sacro*: αἱμαὶς δὲ αὐτῶν συνκλείουσιν, ἢ συναλείουσιν ἑαυτοὺς, ἀπὸ τῆς ἀσθενείας ἢ τοῦ πόνου ἢ τοῦ σπασμοῦ; = les veines s'abouissent (au cœur). « & y ont leur embouchure fermée; ce dont le malade « s'aperçoit par une douleur ou un serrement qu'il « éprouve. » Mais peut-être qu'ainsi que Cœlius l'a observé, & que la structure de la partie femble l'indiquer, il faut entendre par-là que le cœur, qui est ce dont Hippocrate vient de parler, ἔχει συνκλείουσιν, = à « des *synclises* » ou contient des embouchures qui sont les extrémités de ces vaisseaux par où les humeurs & les esprits sont portés à la partie, qui reste immédiatement après affectée d'une certaine douleur ou impression désagréable, qui se communique ensuite à tout le corps.

SYNCOMISTOS, σύνκομιστος, de σύν, qui marque un mélange d'une chose avec une autre, & de κομίζω, qui veut dire entre autres significations avoir ou contenir; une chose dont toutes les parties sont mêlées ensemble. Ainsi, *Lib. II. Epid. 2.* *σύνκομιστος*, *σύνκομιστος*, appliqué aux alimens, désigne ceux, qui sont pris tels qu'ils

qu'ils sont avec leurs sucs, par opposition à ceux qui sont pris secs (*ξηρόν*) ; & le pain, *ἀρτοποιία*, appelé *σύντομος*, est celui on tout entre, la farine & le son. Voy. *Αρτος*.

SYNCOPE, *σύντομος*, de *σύν*, & de *τομή*, couper ou frapper, *syncope* on *défaillance*.

Si l'y a quelque partie dans la science de la Médecine, qui mérite d'être expliquée clairement, & d'être mieux entendue qu'aucune autre, c'est certainement celle dans laquelle il s'agit des forces du corps humain & de leurs causes ; car toute la puissance & l'énergie de la nature d'où dépend la continuation de la vie & la santé, tant de l'ame que du corps, par lesquelles les maladies sont prévenues & guéries, & qui éloignent & empêchent la mort, consistent, ainsi que toutes les observations concourent à le démontrer, dans ces forces qui s'exercent d'une manière certaine & déterminée. Si l'on peut dire qu'une personne est d'un tempérament ferme & robuste, lorsqu'elle jouit de toutes ses forces, & d'une santé parfaite, sans que les causes extérieures l'incommode & la dérangent, ou lorsqu'en ayant été incommode & dérangée, elle se rétablit, & revient dans son premier état, par le secours seul de la nature, & sans celui de l'art ; au contraire, on peut dire que la nature & le tempérament sont faibles en elle, lorsqu'elle a perdu de ses forces, que ce qui lui en reste languit, qu'elle est sujette à différentes maladies, & qu'elle retourne rarement en santé, sans l'assistance du Médecin. De plus, si nous examinons les maladies dans leurs différents périodes, nous trouverions toujours que l'espérance de la guérison est fondée sur les forces du malade. Si lui arrive de les perdre subitement, & pour un temps considérable, il est constant que sa vie est en danger. Nous nous apercevons même, que cette malignité qui accompagne si souvent les maladies, ne consiste pour la plupart du temps, que dans la diminution des forces ; & que c'est par l'état de faiblesse, que passe le malade, pour arriver à la mort, qui n'est elle-même qu'une cessation entière des forces, d'où dépendent les mouvements vitaux.

Puisque le besoin des forces est si absolument nécessaire dans le malade, que la Médecine ne peut rien sans elles, soit pour conserver, soit pour rétablir la santé, je me suis souvent étonné qu'entre un si grand nombre de grands Auteurs, & dans un temps, où l'art de guérir les maladies, fait tous les jours de nouveaux progrès, presque personne n'ait tenté de mettre la partie la plus importante de la Médecine, dans le jour qui lui convient. On trouve à la vérité quelques propositions éparpillées dans les écrits des Médecins sur les causes des forces. Il y en a qui rapportent tous les mouvements du corps tant mécaniques, que vitaux, tant volontaires qu'involontaires, à un principe fort élevé, à l'ame, dont ils les considèrent comme des effets. D'autres déduisent l'énergie, & la force motrice des solides, par laquelle les fluides sont dirigés d'une manière très-subtile, d'une nature aéro-éthérée, élastique, contenue dans le sang, & font tous leurs efforts pour établir leur opinion, par des raisonnements contraires à ceux que les premiers apportent. Cependant comme nous ne pouvons pas supposer que ce sujet soit épuisé ; & que nous n'imaginons point que l'explication des différents sentimens & des différentes autorités dont ces sentimens sont appuyés, suffise pour y jeter toute la lumière qu'il mérite ; nous nous sommes engagés dans cette dissertation sur la *syncope* & la *défaillance*, à condition que nous aurions la liberté de porter notre jugement, & d'expliquer ce qui nous paroitroit de plus exact & de plus sensé, sur ces deux effets.

Mais avant que d'entrer dans un détail particulier, nous croyons qu'il est à propos d'examiner d'abord, quel

Tome VI.

doit être l'état des forces, pour qu'on puisse dire que la nature est forte ou faible. Pour cet effet, nous remarquerons, qu'époque toutes les fonctions du corps animales, vitales & naturelles, se fassent seulement par le mouvement des solides & des fluides ; nous ne devons point raisonner ici, ainsi que dans tout autre cas mécanique ; & conclure de l'énergie & de la force motrice des solides & des fluides, celle de la machine entière, & la perfection de la santé, qui dépend de la vigueur de la machine. La sagesse infinie du Créateur, a construit le corps humain, de manière qu'il n'y a qu'une certaine quantité ou mesure déterminée de mouvement qui constitue les forces nécessaires pour la santé ; d'où il s'ensuit que le seul cas dans lequel nous puissions dire que la nature est ferme & robuste ; c'est celui dans lequel nous apercevons, que cette quantité ou mesure de mouvement est uniforme & modérée, & ne pèche ni par excès ni par défaut ; & qu'au contraire, nous devons traiter de corps faibles, ceux en qui cette quantité de mouvement pèche par excès ou par défaut, il se passe du désordre, à l'occasion de la cause extérieure la plus légère. Rien n'est plus capable de démontrer cette proposition que l'examen des agitations irrégulières, & même des convulsions du cœur, des artères & des autres membres. Quoique la quantité de mouvement soit alors prodigieuse ; il seroit ridicule de la prendre pour une mesure exacte & salutaire des forces, pour le degré de vigueur qui convient à la conservation de la santé. C'est au contraire un pronostic de l'anéantissement des fonctions vitales, & souvent de la mort même.

Après avoir fait précéder ces réflexions, nous allons maintenant passer à la diminution subite des forces naturelles : nous distinguerons dans cette diminution trois degrés principaux.

Le premier consiste dans un affaiblissement sensible de tous les membres, & s'annonce particulièrement par une lassitude extraordinaire de tout le corps, par l'innertie & l'insatiableté des membres aux mouvements volontaires, par l'engourdissement, par l'affaiblissement des sens, par la perte de l'appétit, par l'inquiétude, par l'anxiété des parties précordiales, par la faiblesse & la lenteur du pouls, & par le refroidissement & l'insatiableté des extrémités. Le second degré qui consiste dans une diminution plus grande des forces ; & dans un plus grand abatement des esprits, s'appelle la *lipthymie* ou *défaillance*. La *défaillance* commence par la pâleur du visage, des lèvres, & des joues, & par la perte de tous les sens ; en sorte que le malade ; ignore absolument ce qu'il est devenu, & ce qui se passe autour de lui ; sa vue s'obscurcit, son pouls est très-petit, il tombe à terre ; & ses extrémités refroidies sont privées de leur chaleur naturelle. Le troisième & le plus dangereux des degrés est la *syncope*. Dans cet état, le malade est privé de toutes les forces du corps ; il ne joint plus de son esprit ; il paroît mort ; il tombe à terre, il perd la parole, il est comme enseveli dans un profond sommeil ; il est sans mouvement ; on ne lui remarque ni convulsion, ni tremblement. Son pouls & sa respiration sont suspendus ; ses membres sont refroidis & assaillis ; sa face devient hippocratique, & ses tempes sont couvertes d'une sueur froide & abondante.

Lorsque l'accès de la *syncope*, ou de la *lipthymie* est passé, le malade recouvre peu à peu l'usage de ses sens ; il pousse de profonds soupirs ; son cœur se remet en mouvement, conséquemment son pouls faible, & presque insensible auparavant, devient plus prompt & plus fort ; les anxiétés cessent, la chaleur revient aux extrémités ; le visage qui étoit pâle & tiré, se colore & se développe ; toutes les fonctions que la *défaillance* suspendoit, se font peu à peu, & le malade qu'on croyoit mort la veille, jouit le lendemain d'une parfaite santé. Il ne lui reste de tous ces symptômes

F

qu'une laffitude extraordinaire, & qu'une imbécillité dans les membres & dans tout le corps, dont il se plaint encore.

Quoique tous ces accidens terribles viennent brusquement, & lorsqu'on s'y attend le moins; il y a pourtant quelques symptômes qui pourroient faire prévoir leur approche. Les plus marqués de ces symptômes sont, une langueur de tout le corps, une foiblesse inaccoutumée, le vertige, le tintement d'oreille & l'altération subite de la couleur du visage. Il y en a en qui la *syncope* est précédée de bâillemens, de pândiculations, d'anxiétés aux environs des parties précordiales, d'inégalités dans le pouls, & de friffons accompagnés quelquefois d'une distention & d'un murmure dans l'abdomen, causés par des flatulences.

Après que nous venons de dire, il ne sera pas difficile de distinguer la *syncope* & la lipothymie des autres maladies; c'est à ces caractères que le Médecin pourra toujours les reconnoître.

D'abord la *syncope* diffère de l'épilepsie, en ce que la défaillance légère qui précède celle-ci, & dans laquelle se trouve le malade, avant que son corps soit agité de contractions & de mouvemens convulsifs, n'est pas de la force de la lipothymie. Elle diffère de l'apoplexie, dans laquelle les sens, tant intérieurs qu'extérieurs, sont à la vérité abolis; mais où le battement des artères est toujours fort, & où il y a de la respiration, avec embarras, & roñsement; phénomène qu'on ne remarque point dans la simple lipothymie. On ne pourra la confondre avec la suffocation hystérique; car dans cette dernière maladie, les sens ne sont pas seulement dans une agitation extraordinaire; mais la gorge est en même-tems extrêmement reserrée. Elle paroît comme retrécie par une corde; les artères sont dans une agitation violente, le visage est fort rouge; symptômes contraires à ceux de la lipothymie, même lorsqu'elle se joint à l'affection hystérique; alors le concours de ces deux maladies altère subitement les symptômes dont nous avons parlé ci-dessus.

Venons-en maintenant aux personnes les plus sujettes à cette affection. L'expérience nous apprend que ce sont celles d'un tempérament languissant & phlegmatique; celles en qui le tissu des fibres & des vaisseaux est foible, dont l'habitude de corps est spongieuse, & qui sont pleines de suc & de sang; celles qu'on a élevées dans l'oisiveté & dans la mollesse, qui ne peuvent supporter de travaux, & que les causes extérieures les plus légères dérangent facilement, comme un air plus chaud ou plus froid qu'à l'ordinaire, les remèdes, les alimens mêmes, ou qui plus est, une odeur désagréable. Les plus habiles d'entre les Médecins s'étant bien aperçus, qu'il y a une harmonie, & une conspiration surprenante entre les fonctions du corps & celles de l'esprit; nous ne manquerons pas de compter entre ceux qui sont le plus ordinairement atteints de *syncope*, les personnes colères, exposées à de violentes agitations d'esprit, comme l'impatience, la crainte, & les imaginations confuses, & se succédant rapidement. C'est par cette raison qu'ayant égard seulement à l'âge, les enfans & les vieillards, & au sexe, les femmes, sont plus exposés que les adultes & les hommes, aux *synopes* & aux défaillances. Les femmes grosses, ou celles d'entre elles qui sont affoiblies par des hémorrhagies, à la suite d'un écoulement immodéré des regles, des vuidanges, ou des fatigues de l'accouchement, tombent très-facilement en *syncope*.

Si l'on se jette maintenant dans l'examen des causes de la *syncope*, il n'y a personne qui ait assez peu de connoissance des choses de la Médecine, pour ne pas l'attribuer au vice, soit dans le tissu, soit dans le mouvement du sang. Comme la circulation libre & uniforme d'une quantité de sang bien tempéré dans chaque partie du corps, & la distribution du fluide spiritueux dans les

nerfs, qui se fait d'une manière convenable, en conséquence de l'uniformité de la circulation du sang, constituent toutes les forces d'où dépendent la vigueur des fonctions, soit animales, soit naturelles; toutes les fois que nous remarquerons une diminution considérable dans les forces; toutes les fois que cette diminution s'annoncera par l'affoiblissement des fonctions, nous ne risquerons rien à conclure qu'il y a quelque vice dans le fluide artériel, & dans le fluide nerveux. Nous avons démontré pleinement ailleurs que la circulation de tous les fluides dans le corps, & leur inflex dans ces différentes parties, & dans ces différens organes, dépend entièrement du cœur; qui est le *primum movens*, & l'*ultimum movens*, ou qui se meut & vit le premier, & meurt le dernier, & qui est l'instrument principal de tous les mouvemens qui se passent dans les autres parties. Il n'y a donc aucun doute qu'il ne faille déduire la cause de l'abattement du corps & de la défaillance, de la diminution ou de la suspension totale des mouvemens du cœur. Ce qui achève de nous confirmer dans cette opinion, c'est que le signe essentiel & caractéristique de la lipothymie, est la foiblesse, ou le défaut du pouls; car le pouls indique exactement quel est le mouvement du cœur.

Dans la nécessité où nous sommes, à tout moment, de recourir aux mouvemens du cœur, pour expliquer la plupart des choses qui se passent en nous, sinon tout; il ne sera pas inutile d'expliquer brièvement, mais exactement les causes naturelles de ce mouvement. Que la substance du cœur soit musculeuse, c'est ce qu'Hippocrate qui vivoit il y a tant de siècles, a assuré, & ce qu'aucun des plus fameux Anatomistes de notre tems, n'a contredit. En effet, si nous examinons; quelles sont les propriétés, & quel est le tissu qui constitue un muscle; nous trouverons que ce tissu & ses propriétés conviennent à la structure du cœur. On y remarque un tendon assez fort, qui environne les vaisseaux de sa base, & auquel commence & se termine le mouvement, ainsi que dans tous les autres muscles; c'est avec raison qu'on suppose que la veine-cave; & surtout la grande artère en sont produites. Ce tendon est composé de deux especes de fibres, dont l'arrangement est tel qu'il en résulte visiblement un muscle à deux ventres; car les fibres extérieures qui tournent autour du cone, & sont une especes d'écoru, s'insèrent dans le tendon, au côté opposé, tandis que les fibres intérieures, tournant en sens contraire, s'y insèrent dans un ordre renversé. Outre ces fibres communes, il y en a de particulieres à chaque ventricule; & les intérieures sont toujours dans une direction contraire aux extérieures. Elles sont plus robustes & plus nombreuses dans le ventricule gauche, parce que c'est de là que le sang est porté dans les parties les plus éloignées du corps. Au lieu que ce fluide ne sortant du ventricule droit que pour aller dans les poumons qui lui sont adjacens, il faut moins de force, & par conséquent les fibres peuvent être là plus rares & plus flasques. Mais ce n'est pas tout, le mouvement même de ces fibres, ne diffère en rien de celui des fibres des autres muscles. Elles ont leur contraction dans laquelle elles se raccourcissent. Dans ce raccourcissement elles acquièrent en largeur ce qu'elles perdent en longueur; par ce moyen la longueur du cone diminue, son sommet s'approche de sa base; & il se fait un gonflement sensible à l'extérieur; mais beaucoup plus intérieurement. Il s'ensuit de-là, que lorsque les oreillettes des ventricules sont en contraction, leurs côtés se touchent, & que le fluide contenu doit être chassé. Les nerfs qui donnent la vie & la vigueur à tous ces muscles, s'insèrent à la base du cœur, & à l'origine des vaisseaux que nous avons remarqué plus haut être les tendons du cœur, & sont des branches de la huitième paire & de l'intercostal. Je m'en tiendrai-là; & je ne parlerai point des veines & des artères coronaires qui sont dispersées en grand nombre dans le tissu musculieux du

cœur, & qui contribuent considérablement à son mouvement.

La construction du cœur s'accorde donc avec le témoignage de nos sens, pour nous convaincre de son mouvement : mais ce mouvement est de deux espèces. Il y a une dilatation que les Grecs ont appelé *Diastole*, dans laquelle les ventricules du cœur sont étendus, & ses fibres allongées vers les côtés, pour permettre l'influx du sang qui vient des oreillettes ; il y a une contraction, que les Anciens ont appelé *Systole*, dans laquelle les fibres sont rétrécies, & le sang contraint comme dans une machine hydraulique, à passer dans la capacité des artères, de-là dans celles des veines, & des veines dans l'oreillette droite, ce qui constitue la circulation.

Il naît de cette exposition Anatomique une difficulté importante ; c'est de savoir, si l'influx abondant du sang, qui distend le cœur, contribue à sa diastole. Nous pensons que cette dilatation simple & spontanée, ne dépend pas seulement du sang ; il n'est pas possible d'imaginer que ce fluide soit la cause de cette pression qui se fait sentir à la main à l'extérieur, avec autant de violence qu'intérieurement dans la systole ; d'autant plus que nous observons que les cœurs des poissons qui sont vuides de toutes liqueurs, lorsqu'ils sont attachés de leur corps, conservent leur diastole & leur systole, pendant un tems considérable. Il est beaucoup plus vraisemblable que la diastole, naît de la distribution différente des fibres de ce muscle singulier, & de l'influx d'un sang spiritueux, & du fluide élastique & subtil qui est porté dans les nerfs. L'influx d'un fluide nerveux dans les fibres du cœur, se trouve démontré par l'expérience bien connue de Willis & de Lower, dans laquelle les nerfs du cou qui appartiennent à la 8. paire étant coupés ; ceux qui partent du plexus intercostal étant liés, & par ce moyen l'influx du fluide nerveux, dans la substance musculuse du cœur, étant intercepté, ce viscère est privé de tout mouvement. Il n'est pas moins certain, que le sang ayant de la chaleur, & un mouvement & une agitation intestine, & portant avec lui, ainsi que le fluide nerveux, des particules élastiques aëroélectriques, entre pour beaucoup dans la dilatation du cœur. Ce fait est même d'expérience ; car on a remarqué qu'on pouvoit par le moyen de la chaleur, & des fomentations, faites au cœur avec de l'eau chaude, restituer à ce muscle ses pulsations, après qu'elles ne subsistoient plus.

Quoique ce que nous venons de dire, soit d'une clarté & d'une évidence qui ne permette gueres le doute ; il se trouve cependant des incrédules qui objectent contre notre sentiment sur le mouvement du cœur, & contre la supposition que nous avons faite, qu'il étoit le *primus movens*, qu'on remarque dans un embryon un point saillant, qui est pour ainsi-dire le premier germe de ce viscère, & qui se meut long-tems avant que sa structure soit parfaite. Je réponds à cela, que nous devons avoir des notions bien différentes, d'un animal imparfait encore, & se formant, & d'un animal actuellement formé, parfait dans toutes ses parties, & mis au monde. Je crois qu'on ne peut rien conclure de certain de l'un de ces états à l'autre. Dans le germe, ou dans cet abrégé de l'animal, on ne peut nier qu'il ne réside un esprit qu'on en peut regarder comme l'architecte, qui suffit, sans le secours d'un grand nombre d'organes, pour mouvoir, agiter, étendre, & conduire les parties à leur destination ; ce qui n'a plus lieu dans l'animal parfait, en qui les mouvements ne se font plus qu'à l'aide des organes.

Après avoir exposé le mécanisme & la constitution naturelle du cœur, & examiné quelle étoient ses usages réels & ses fonctions ; il ne nous sera pas difficile de nous former des notions de son état contre nature, & de définir clairement la *syncope* & la *lipothymie*, qui consistent, de l'aveu des Médecins de tous les siècles, dans

une altération du mouvement du cœur. La *syncope* est une suspension subite du mouvement du cœur, accompagnée de la perte des forces, & de la cessation des fonctions du corps & de l'esprit, & précédée d'une obstruction, ou d'un grand obstacle à l'influx du fluide spiritueux dans les nerfs, & d'un sang bien tempéré dans les vaisseaux coronaires de la substance musculuse du cœur. La définition de la *lipothymie*, qui est une autre espèce de privation de sens, ne sera pas fort différente de la définition de la *syncope* ; car ces deux maladies sont du même genre ; il n'y a que le degré qui les distingue. La *lipothymie* n'exige pas une suppression totale du mouvement du cœur ; il suffit que ce mouvement soit plus foible & plus bas que dans l'état naturel.

Cela posé, cherchons maintenant quelles sont les causes éloignées qui concourent à la production de ces deux maladies terribles. Les causes prochaines, soit de l'interruption totale, soit de l'affoiblissement du mouvement du cœur, consistant dans la suspension, ou dans le défaut & l'irrégularité de l'influx du fluide nerveux, & d'un sang louable, ainsi que nous l'avons suffisamment démontré plus haut ; il s'en suit que ce sont là les deux points qui doivent fixer principalement notre attention. Il est certain en effet, par l'expérience générale, que les personnes en qui la tête & le système nerveux sont foibles, & qui sont fréquemment atteints d'oppressions, de vertiges, de tintement d'oreilles, de rhumes froids, de pesanteur de tête, d'affoiblissement de la vue, & d'inquiétudes pendant le sommeil, sont extrêmement sujettes à l'abaissement des esprits, à la perte des forces, & en même tems à la *syncope* & aux défaillances.

Mais de toutes les causes qu'on peut apporter de ces maladies, il n'y en a point qui la produisent plus promptement & dans un degré plus violent, que les grandes agitations d'esprit, surtout les terreurs paniques, les craintes & le chagrin. Quoiqu'on ne puisse dire que les mouvements mécaniques & vitaux, de la nature desquels sont ceux du cœur, des artères, des autres canaux destinés à la sécrétion & à l'excrétion des humeurs, de l'estomac & des intestins, dépendent immédiatement & directement du principe intelligent & pensant qui réside au-dedans de nous, que nous appelons âme, & dont une des fonctions est plutôt de régler & de diriger, d'une manière qui nous est à la vérité inconnue, les mouvements volontaires ; cependant l'expérience & les observations les plus exactes, sur l'harmonie admirable & intime qui est établie entre les fonctions volontaires & les involontaires, ne nous permettent pas de nier, que les affections & les passions de l'esprit, n'aient une influence prodigieuse sur les mouvements vitaux & mécaniques, & qu'ils n'en puissent être troublés & interrompus. Si nous examinons avec attention la manière dont la terreur ou l'effroi, de toutes les passions la plus nuisible à l'économie des mouvements vitaux, produit son action ; nous trouverons que sa nature est de causer de la contraction dans les parties extérieures, de donner lieu à un amas excessif de sang au cœur, & dans les vaisseaux adjacents ; & par conséquent d'occasionner le refroidissement des extrémités, de la langue & de l'engourdissement dans les membres, de l'anxiété dans les parties précordiales, de la palpitation dans le cœur, de l'embarras & de la difficulté dans la respiration, & de la foiblesse dans le pouls ; tous symptômes qui surviendront d'autant plus sûrement, que la surabondance de sang au cœur sera plus forte. Les effets de la crainte d'un danger prochain, ne sont pas moins surprenants, par la diminution dans l'influx du fluide nerveux dans les différents organes qui servent au mouvement, dont ils sont précédés ; le mouvement uniforme du sang, en est considérablement retardé ; la circulation & la distribution convenable de la partie la plus spiritueuse en est troublée ; il n'est donc pas étonnant que la perte des

forces soit grande & subite; que les fonctions animales & vitales soient brusquement suspendues, & que les suites soient d'autant plus fâcheuses, que les personnes seront plus foibles; soit que cette foiblesse soit naturelle, ou qu'elle provienne d'une maladie, ou de quelque autre cause.

Il y a encore dans ce que nous appellons les non-naturels, une infinité de causes qui concourent à la production de la *syncope* & de la lipothymie. Nous pouvons compter entre celles qui méritent d'abord notre attention, le mauvais régime. Si les aliments qui abondent en sucs loissables, pris en quantité convenable, sont propres à former un sang lymphatique & bon, & par conséquent à entretenir les forces; ceux au contraire qui sont crus, qui nourrissent peu, contribueront aux *synopes* & aux lipothymies, si on en fait un long usage. Mais ce n'est pas les nourritures seules, qu'il faut regarder, comme des causes procathartiques de ces maladies: la température de l'air n'est pas indifférente; si l'air est trop humide & trop froid, ou trop sec & trop chaud; s'il est chargé d'exhalaisons impures, les forces & la vigueur du corps en seront affectées. On peut ajouter à ces causes, les veilles & les travaux excessifs, qui tenant les solides & les fluides dans une action continuelle, occasionnent la dissipation des parties subtiles & spiritueuses, la dépravation de la masse entière du sang, & la langueur dans toutes les fonctions, ainsi que l'expérience journalière nous le fait voir.

La lipothymie est encore une des suites funestes fréquentes du spæcele, soit intérieur, soit extérieur, & de toutes les maladies qui attaquent avec quelque violence, l'économie des mouvements vitaux. La vérité de cette proposition, est constatée non-seulement par ce qui se passe dans les maladies malignes & contagieuses, comme les fièvres pétéchiales, pestilentiellles, la dysenterie, mais encore par ce qui arrive dans les maladies chroniques, mais particulièrement dans le scorbut, la cachexie & l'hydropisie, ou à mesure que la putréfaction ou la corruption augmentent, les forces de la nature & le mouvement du cœur s'affoiblissent & diminuent. Il en est à peu près de même des effets des opiat & des narcotiques ordonnés imprudemment. Ces remèdes portent dans la substance des fluides leurs parties sulphureuses & nuisibles, la dépravent & lui ôtent son aptitude au mouvement, & par conséquent celle aux fonctions auxquelles la nature a destiné les fluides. Outre les causes dont nous venons de faire mention, il y en a une assez surprenante; ce sont les odeurs fortes. Quelque amies de la nature que soient ces odeurs en tout autre tems, & dans quelque autre conjoncture que ce soit, on a remarqué qu'elles étoient nuisibles aux personnes hystériques, à celles dont le corps étoit affoibli par quelque maladie violente; on a remarqué, dis-je, qu'elles irritoient tous les symptômes, & qu'elles jettoient le malade dans une *syncope*, où on le prendroit pour mort. La raison de cet effet prodigieux, consiste, à ce que je crois, en ce que les substances odoriférantes & fortes suspendent par leurs qualités vaporeuses l'action & la force élastique du fluide nerveux, que la violence de la maladie qui avoit précédé, avoit déjà affecté. De-là vient que les préparations de caustoreum produisent des effets tantôt bons, tantôt mauvais, selon la constitution des fibres & des fluides nerveux qui varient à l'infini.

Entre les causes de la *syncope* & de la lipothymie, nous n'avons garde d'omettre les poisons, les cathartiques violents, les émétiques caustiques. Ces substances excitant des spasmes violents dans le système général des parties nerveuses, avec des crispations & des distorsions dans le canal des intestins, interceptent l'infux uniforme du sang, troublent celui du fluide nerveux, & occasionnent une *syncope* toujours terrible & quelquefois mortelle. On remarque quelquefois la même cause, donner lieu immédiatement à une lipothymie

violente, & peu différente de la *syncope*. Cette lipothymie succède ordinairement aux maladies accompagnées de douleurs très-aiguës. Elle provient aussi très-fréquemment d'un accès furieux de colere. C'est par cette raison que les anciens Medecins lui ont donné le nom particulier de *Cardia*. Quoiqu'il soit de sa nature d'exercer sa qualité destructive, particulièrement sur les conduits biliaires; telle est la conspiration singulière que la nature a établie entre ces parties & l'estomac, les poulmons & le cœur, par le moyen de la huitième paire de nerfs, ou de la paire vague commune, que toutes ces parties seront en même-tems affectées, seront attaquées de spasmes cruels, & partageront la mauvaise disposition des conduits biliaires.

Les personnes dont les forces ont été épuisées par des hémorrhagies considérables, ou quelques autres excréctions immodérées, seront sujettes à la lipothymie. Je ne peux me dispenser de remarquer ici, que j'ai vu plusieurs fois des personnes être attaquées de cette maladie, & même tomber en *syncope*, pour s'être livrées avec intempérance à l'acte vénérien. Rien n'est plus ordinaire que de voir des évacuations abondantes, soit par les sueurs, soit par les selles, une saignée faite mal-à-propos, une perte de sang par des plaies ou des blessures, ou quelque autre effusion excessive, conduire à la défaillance, surtout lorsque les préservatifs, qu'on auroit pu employer contre cet accident, n'étoient point à portée. La raison de cet effet n'est pas éloignée; il est évident qu'alors la partie la plus subtile du sang, qui est le fondement des forces, se trouve épuisée, que la quantité même des fluides est diminuée, & qu'il ne faut point s'étonner si la diastole du cœur & des vaisseaux, qui doit toujours répondre exactement à leur systole, est troublée, suspendue, & par conséquent le mouvement du cœur arrêté; or, c'est dans le repos de ce viscère que consiste essentiellement la lipothymie; maladie qui attaque plus fréquemment les personnes d'une constitution foible, & celles qui ont demeuré long-tems droites; situation de corps dans laquelle le sang se porte plus difficilement en la tête qu'en tout autre endroit.

Le mouvement du cœur peut être affoibli, & une perte considérable de forces occasionnée, par une surabondance de sang épais & visqueux, qui ne pouvant circuler librement dans les canaux étroits des vaisseaux, s'y accumule, & diminue la systole du cœur & de ses vaisseaux. Il est démontré par une infinité d'exemples, que les concrétions polypeuses d'humours adhérentes aux cavités du cœur & des vaisseaux contigus, jettent dans des *synopes* mortelles. Ces concrétions interceptant par leur volume la circulation du sang, détruisent nécessairement le mouvement vital, si elles ne sont promptement emportées.

Passons maintenant des causes de la *syncope* & de la lipothymie, à leurs prognostics; & examinons quels sont les signes sur lesquels nous en devons augurer bien ou mal.

Il est à propos de remarquer d'abord, que le danger en pareil cas, est relatif à l'état de la nature dans le malade, & à la diversité des causes. Nous lisons dans Hippocrate, *II. Aph. 41.* que « ceux qui sont attaqués » fréquemment de défaillances violentes, sans aucune » cause manifeste, meurent subitement. » C'est qu'alors il y a ordinairement quelque *coagulum* polypeux fortement arrêté dans les vaisseaux du cœur & des poulmons, & qu'on ne découvre que dans la dissection. La *syncope* qui suit un accouchement laborieux, dans lequel une femme a été extrêmement saignée par une Sage-Femme ignorante, qui aura imprudemment irrité ses douleurs, & dans lequel elle aura perdu beaucoup de sang par la matrice, est ordinairement mortelle. Dans cette *syncope* la malade est couverte d'une

sueur abondante & froide; ses extrémités sont sans chaleur, sa respiration est froide, son visage pâle, & tous les remèdes qu'on emploie ne la raniment point. L'espèce de *syncope* qui saisit les personnes hystériques, n'est pas non plus sans danger: elle est quelquefois si violente, qu'on a pris des femmes de ma connaissance pour mortes, & qu'elles ont été mises dans le cercueil comme telles.

Lorsque la perte des forces est excessive, & qu'il y a disposition à la défaillance, dans le commencement des maladies malignes & dans les grandes fièvres, surtout lorsque le malade est droit, on peut pronostiquer que sa vie est en danger. Un plus grand abaissement d'esprit qu'à l'ordinaire, le désespoir de guérison, quand bien même les esprits seroient d'ailleurs tranquilles, sont de mauvais augure, surtout dans une fièvre aiguë; & lorsque ces symptômes seront accompagnés de délire, d'une respiration & d'un mouvement de pouls, tremblant & petit. Si dans la petite vérole conflante, le malade est attaqué dans le tems des douleurs violentes, & de la chaleur de la suppuration, de lipothymie ou de défaillance, surtout lorsqu'il est droit, ce qui arrive assez fréquemment, on en pourra conclure qu'il est en danger éminent de perdre la vie; car tout le corps venant à se refroidir dans la défaillance, & la peau à se resserrer, les pulsations disparaissent, & il survient des convulsions mortelles. Si un malade que d'autres causes ont déjà affaibli, tombe en *syncope* dans quelque accès violent de colère, ou après avoir pris un cathartique ou un émétique fort, cette *syncope* sera mortelle, si on ne se hâte d'y remédier. Le même accident causé dans l'enfance par des vers qui piquent les tuniques nerveuses de l'estomac, n'est pas moins funeste. Nous avons vu plusieurs fois des enfans morts rendre des vers par la bouche.

La lipothymie ou la *syncope*, qui accompagne les affections hystériques & hypocondriques, & qui est occasionnée par le régoement du sang vers le cœur & vers les poulmons, causé par la distension prodigieuse où des flatulences tiennent l'estomac, se peut guérir. Une défaillance subite amenée par quelque cause extérieure, comme la chaleur immodérée d'une étuve, d'un bain, une saignée trop copieuse, n'aura point de suite fâcheuse, surtout pour les femmes & pour les enfans. On peut dire en général, que moins la cause de ces maladies est considérable, moins elles sont dangereuses.

Voici les deux indications principales auxquelles il faut satisfaire dans la cure.

La première, c'est de rendre au cœur son mouvement par les remèdes les plus convenables, dans le paroxysme même, parce que ce viscère est la source de la chaleur vitale & le principe des forces.

La seconde indication exige d'employer, immédiatement après que le paroxysme est passé, les remèdes capables de détruire les causes de la lipothymie & de la *syncope*, & de prévenir les rechûtes pour l'avenir.

Pour satisfaire à la première indication, on observera dans le tems de l'accès de tenir le malade dans une posture convenable, ni trop panché, ni trop droit, & dans un lieu serein, spacieux & tempéré. On tentera de restituer l'influx des esprits, & de le ranimer en irritant les parties sensibles avec des remèdes d'une nature pénétrante appliqués extérieurement. Pour cet effet, on répandra de l'eau froide sur le visage; on frottera les lèvres avec du sel commun; on portera aux narines du vinaigre fort avec du baume de vie ou du sel volatil Anglois, qui n'est autre chose que du sel volatil de sel ammoniac, imprégné d'huile céphalique de rue, de menthe ou de lavande. On pourra fro-

ter aussi les paupières avec quelques gouttes d'une eau spiritueuse, surtout du baume de vie. On fera des frictions fortes sur toute la région de la poitrine, & l'on fomentera les extrémités du corps avec des linges chauds, mouillés de quelque eau corroborative.

Lorsque l'usage de ces remèdes commencera à rappeler le malade à lui-même, on travaillera à lui rendre des forces par quelques médicamens pris intérieurement. On lui ordonnera du vin, surtout du vin vieux du Rhin, qui l'emporte en pareil cas sur tous les autres. On peut attendre aussi de fort bons effets des eaux aromatiques & spiritueuses, surtout de celles de canelle, de lis des vallées, de roses, de baume, de fleurs d'orange, d'écorce de limons, faites avec du vin ou sans vin.

Tout Médecin qui veut guérir radicalement ces maladies & en prévenir le retour, commence par acquérir une connoissance exacte de leurs causes, & par conformer ses remèdes à cette connoissance. Ainsi s'il s'aperçoit que la *syncope* provienne de douleur violente, de quelque accès de colère, il ordonne sur le champ des anodins doux; pour en augmenter l'effet, il les mêle avec des eaux analeptiques, qui ne soient point trop spiritueuses, mais qui soient aussi tant soit peu anodines. Il a recours à la liqueur minérale anodyne, comme à un remède souverain: il lui allie quelques gouttes d'huile de macis; on lui ajoute une quantité double d'essence de castoreum. Il ne néglige point le laudanum de Sydenham, ou les poudres analeptiques, comme la poudre du Marquis, avec un ou deux grains de castoreum ou de thériaque élisée. L'expérience m'a démontré à moi-même l'efficacité de ces remèdes. Si une *syncope* cardiaque a son principe dans une humeur acide & bilieuse logée dans les premières voies, & corrodant les parties nerveuses, comme il arrive fréquemment dans les affections hypocondriques, il ne manquera pas d'employer les poudres absorbantes, comme celles de coquillage, de nacre de perles, de corail, d'yeux d'écrevisses, d'unicorne fossile, & de crystal des montagnes, avec quelques gouttes d'huile de cedre, ou avec quelques grains purifiés de nitre pour chaque dose, s'il y a chaleur contre nature qui l'exige. Dans la *syncope* hystérique & hypocondrique, on ne parviendra jamais à une cure parfaite sans le secours des clystères, & des remèdes composés de galbanum, de castoreum, d'*asafoetida*, de sagapenum & de myrrhe prudemment ordonnés.

Si la lipothymie doit être attribuée & succède à une évacuation immodérée, produite par quelque émétique ou cathartique violent; alors la qualité adoucissante des thériaques, des anodins, des analeptiques, du lait chaud, de l'eau d'orge avec des amandes, du jaune d'œuf & du safran, pris en quantité suffisante, produira des effets surprenans. Les mêmes remèdes seront salutaires, ou du moins soulageront considérablement, dans les cas même où la présence d'un poison caustique, menacerait d'un très-grand danger: mais il faut alors y mêler beaucoup d'huile exprimée d'amandes & d'olives. Les mélanges analeptiques & bésoardiques sont très-convenables dans les maladies malignes; où la lipothymie & autres symptômes semblables, proviennent d'une putréfaction occulte. On peut compter entre ces remèdes, tous ceux qui sont composés des eaux de chardon-béni, de scordium, de canelle sans vin, de roses, de baume & de cumin; la *mixture simplex*, le vinaigre; le sirop de jus de citron, y ajoutant en proportion convenable, la poudre bésoardique de Semert. Si les forces ont été épuisées par une perte de sang excessive, il ne faudra pas s'en tenir aux analeptiques les plus doux, il faudra fortifier & ranimer le malade avec des nourritures capables de remplacer promptement des sucs perdus. Les alimens dont on se trouvera le mieux en pareil cas, sont les gélées de veau, de bœuf ou de vieux coqs, faites avec une décoction de râpure de corne de cerf,

des tranches de limon, un peu de macis, & une petite quantité de vin, dans un vaisseau couvert. Le chocolat est aussi fort bon en pareil cas; & pour ne pas entrer dans un plus grand détail, le vin vieux & généreux donné avec économie, contribuera plus que tous les remèdes au rétablissement du malade.

Il est certainement de la dernière importance dans les cas dont il s'agit, de ne pas confondre une lassitude, une pesanteur ou une oppression causée par la plénitude & l'expansion des humeurs, avec une vraie défaillance occasionnée par le manque de sang loisible & de fluide nerveux. Ces deux maladies sont fort différentes, quant à leurs causes, & ne se traitent point par les mêmes remèdes. Dans le cas de réplétion, ou dans le premier cas, la saignée est salutaire; dans le second au contraire, où il y a disette de sang, & où par conséquent il faut travailler à en augmenter la quantité, elle seroit pernicieuse. Il faut aussi bien distinguer la faiblesse & la perte des forces qui suivent quelques passions de l'esprit, un long chagrin ou une haine cachée, & la même maladie causée par quelques principes matériels: les remèdes moraux, & tout ce qui est capable d'égayer & de tranquilliser l'esprit, suffisent dans le premier cas.

Quant à la saignée qu'on ordonne quelquefois par précaution, il est à propos de savoir, que si le mouvement du cœur est suspendu par une congestion excessive de sang, que les spasmes violents des intestins occasionnent quelquefois, & que quand il y a orgasme dans les humeurs qui circulent dans les vaisseaux des parties supérieures, on ne peut disconvenir que ce remède ne soit très-convenable; cependant il n'y faut jamais recourir pendant l'accès; car il ne manqueroit pas d'augmenter la langueur & de prolonger la défaillance. C'est aussi inutilement & avec autant de danger qu'on versera dans la bouche des personnes qui sont en défaillance, des liqueurs spiritueuses, parce qu'elles passent facilement dans la trachée-artère, & peuvent suffoquer le malade.

Si la lipothymie provient de la suppression totale ou de la diminution des règles, on n'aura recours, qu'avec la dernière circonspection, aux emmenagogues, surtout ceux qui sont capables de produire une grande agitation, comme les bains imprégnés de sel & de safran, ou d'autres ingrédients semblables. Ils augmenteroient le mal, en augmentant la raréfaction des humeurs.

La perte des forces qui suit les grandes maladies, annonce ordinairement une terminaison fâcheuse, surtout lorsque le malade est naturellement infirme & faible. On ne peut donc trop hâter les secours en pareil cas. C'est bien alors que cette maxime a lieu,

Principiis obsta, sero Medicina paratur,

Si les remèdes sont d'autant plus salutaires, qu'ils sont promptement apportés.

Il faut s'interdire particulièrement dans ces maladies aiguës, surtout au fort de leur paroxysme, tous les remèdes capables de stimuler, ou de provoquer les felles & d'autres excréments; on s'exposeroit en les ordonnant à troubler & à irriter la nature. D'ailleurs ils achèveront d'épuiser les forces qui sont ici absolument nécessaires pour subjuguier la maladie. Car si l'on confume, & si l'on terrasse le malade; tout l'art & tous les efforts du Médecin, ne suffiront pas pour le relever. Il seroit donc à souhaiter que tout Médecin suivit une règle que j'ai lûe avec beaucoup de plaisir dans Fernel, *Lib. II. cap. 10.* « tant que le malade sera vigoureux, & qu'il aura des forces, faites hardiment toutes les évacuations que le mal exigera; mais si les forces lui manquent entièrement, ou s'il en a peu, n'entreprenez rien de cette nature. »

On faisoit jadis grand cas dans les défaillances, & dans les syncopes, des cordiaux les plus forts, & des spécifiques analeptiques; on préféreroit, je ne sai par quelle

superstition, les perles, les pierres de bezoard d'Orient, l'os du cœur du cerf, les pierres précieuses, & autres, & une infinité de remèdes, qui assurément, loin de surpasser en vertu les autres diaphorétiques fixes, ou les autres absorbans, leur étoient bien inférieurs. Si l'on regarde, d'un œil équitable, les préparations d'or, on conviendra qu'elles sont plus précieuses qu'énergiques; que la qualité analeptique & cordiale qu'on attribue à ce métal, est purement chimérique, & l'on aura en cela une preuve singulière de la crédulité du peuple, des Médecins & des malades. On pourroit encore leur reprocher la facilité qu'ils ont eue les uns & les autres, à croire que l'or pouvoit être réduit par la Chymie en essence douce & en quintessence.

Surtout le vin vieux du Rhin, que son acidité spiritueuse se fait préférer à tout autre, peut être ordonné intérieurement, & appliqué extérieurement aux narines, & sur la région des parties précordiales: mais de quelque façon qu'on l'emploie, il soulagera sur le champ dans la syncope, un coup de vin modéré, suffira pour prévenir les défaillances, auxquelles quelques personnes d'un tempérament foible & délicat sont sujettes après la saignée.

Hy a même dans l'eau froide toute simple une propriété très-analeptique dont les effets sont salutaires dans la défaillance ou la lipothymie, occasionnée par une chaleur soit intérieure ou extérieure, & par la raréfaction du sang. C'est ce que Celse a reconnu il y a long-temps. Aussi recommande-t-il, *Lib. IV. cap. 5.* l'eau froide dans les maladies d'estomac. Pline le jeune, qui avoit naturellement l'estomac foible, & qui étoit sujet à des ardeurs & à des commotions intérieures, assure, *Lib. VI. Epist. 17.* avoir été souvent & considérablement soulagé par l'eau froide, *FREDERIC HOFFMAN.*

SYNCRIMATA, *συναπματα*, de *συναγω*, ramasser ensemble, mot usité par Galien, de *S. F. Lib. V. cap. 25.* pour signifier des mélanges & des concrétions de corps, & la confusion des éléments. Il applique le même terme, *Lib. de different. morb. cap. 5.* aux corps des animaux, comme consistans en un mélange d'atomes.

SYNCRISIS, *συνκρισις*, concrétion, conformation, de *συναπτικος*, verbe usité par Hippocrate, *V. I. Epid. Sect. 2. Aphor. 31.* pour signifier la procréation ou conformation du mâle; & par Galien, *M. M. Lib. IV. cap. 4.* où il est opposé à *διακρισις*, « être dissous. » La *syncripsi*, chez les Chymistes, est une concrétion ou coagulation, opérée par la réduction spontanée ou violente d'une substance liquide, en une solide, par le retranchement de l'humide. *CASTELLI.*

SYNCRITICA, *Syncretiques*; nom que donnoient les méthodiques aux remèdes qui étoient d'une nature coercitive ou astringente, (& non pas aux relâchans, comme le veut Blancard.) *GALIEN, de Anat. adm. Lib. III. cap. 2.*

Le même Auteur, de *Met. Med. Lib. I. cap. 2.* observe que Thessalus écrivit un volume entier sur les *syncretiques*. Voyez le mot précédent.

SYNCRYIA, *συνκρυια*, de *σύν*, avec, & *κρυω*, être, signifie un hasard, un événement fortuit; & peut être la même chose que *συνκρυμα*, *syncrema*. *HIPPOCRATE, de Præf. Med. & Lib. de Hum.*

SYNDESIS, *σύνδεσις*, de *σύν*, avec, & *δέω*, lier, *Ligature*, ou *étrécissement*; ainsi que dans ce passage des *Epid. Sect. 3. Aphor. 1.* « si quelques ardores à nature mortelles; & si quelques fièvres à nature mortelles: » La rareté de la peau cause la constipation du ventre: « mais son étroitesse (c'est à-dire l'adstriction des pores) cause un surcroît de chair. »

SYNDESMO-PHARYNGÆUS, (*σύνδεσμοφαρυγγεύς*) un des muscles du pharynx. Voyez *Pharynx*.

SYNDESMOS, *σύνδεσμος*, de *σύν* & *δέω*, bander, lier, *Ligament*. Voyez *Ligamentum*.

SYNDESMOSIS, *σύνδεσμος*; sorte de jonction des os, autrement appelée *synostosis*. Voyez ce dernier.

SYNDIACRISIS, nom que l'on donne à l'opération Chymique, qui est d'usage pour la préparation du mercure précipité du cinabre de Hartman, par la séparation des principes du cinabre, & par une nouvelle composition. CASTELLI. Voyez Schröder, Lib. III. cap. 16.

SYNDROME, *συνδρομή*, de *σύν* & *δρῶ*, courir, en Latin, *concurfus*, concours. C'est un mot introduit en Médecine par la secte des Empiriques, qui l'emploient pour exprimer le concours des symptômes. Par exemple, dans la plethore, un Empirique juge la saignée nécessaire, sur la *syndrome* des symptômes, tels que la distension des vaisseaux, la rougeur & la pesanteur de tout le corps, l'incapacité au mouvement, la tension des membres, un sentiment douloureux de lassitude; joignant à tous ces signes une vie passée dans l'inaction, une constitution vorace, & la suppression des excréments ordinaires. Voilà la *syndrome* plethorique pour un empirique. Il forme de même une *syndrome* ou un concours de symptômes dans la péripneumonie, l'escquinancie, l'épilepsie & d'autres maladies. Galien tourne en ridicule ces *syndromes*, parce que, dit-il, elles arrivent fort rarement, & en même-temps lentement; ensuite que si le Médecin vouloit attendre la *syndrome* de tous les symptômes, il lui arriveroit souvent de commencer la cure trop tard. GALIEN, Comm. II. in I. Prorrhét. & Comm. II. in Lib. de Rat. Viû. I. A. & Lib. VI. de Met. Med. cap. 4. & ailleurs.

SYNDYASMOS, *συνδυασμός*, de *σύν* & *δύω*, deux, est un mot dont se sert Hippocrate, Lib. II. de Morb. Mul. pour signifier le commerce entre les deux sexes.

SYNECHES, *συνεχες*, de *σύν* & *εχῶ*, joindre, tenir ensemble; continu, est une épithète d'une forte de fièvre. Voyez *Synoches*.

SYNECTICON, *συνεκτικόν*, a la même étymologie que le mot précédent, & signifie *continens*: c'est une épithète, qui s'applique à la cause prochaine d'une maladie, qu'on appelle ordinairement *causa continens*, ou *confinens*, ou *continens*, & qui est toujours étroitement liée avec la maladie. CASTELLI. Voyez *Causa*.

SYNEDREUONTA, *συνεδρευόντα*, de *σύν* & *ἐδρα*, un siège, en Latin, *affidentia*, *concurrentia*, *concomitans*; Epithète qui s'applique aux signes ou symptômes d'une maladie est accompagnée. Voyez *Affident*.

SYNEILEMMENOS, *συνειλεμμένος*, resserré; il signifie la même chose que *confité*. CASTELLI.

SYNENDEICNYMENA, *συνενδεικνύμενα*, de *σύν* & *ἐνδεικνύω*, montrer ou indiquer, co-indicans, se dit de signes qui concourent avec les symptômes particuliers à la maladie; par exemple, l'âge & la force du malade; la province, la saison, la contume, & autres circonstances semblables. GALIEN, Lib. XIII. de M. M. cap. 16.

SYNENOMENA, *συνενόμενα*, de *σύν* & *ἐνω*, unir; est rendu par Galien dans son *Exegesi*, par *co-existent*. Mais il y a des variétés dans les différentes copies, la plupart portent, *συνενα*, qui demeure avec, ou qui mange à la même table. FORZUS.

SYNEREPHES, *συνερεφες*, dans l'*Exegesi* de Galien est traduit par *εμπυκνωμένον*, *concreta*, enveloppé, couvert, opaque; ombragé.

SYNERGASMA, *συνεργασμα*, de *σύν* & *ἐργάζομαι*, travailler, opérer, coopération. Libavius divise les *synergasmas* Chymiques, ou coopérations Chymiques, en *εμπυκνωτικά*, énergiques, qui contiennent une vertu efficace, & en *ευαεργατικά*, préparatoires.

SYNERXIS, *συνερχις*, de *σύν* & *ἐρχομαι*, resserrer, confiner, est rendu dans Galien, *Execg.* par *συνέχυσιν*, Voyez *Synceisis*.

SYNESTECOS, *συνεστεκος*, ou *συνεστεκος*, de *σύν* & *ἐστημι*, se tenir debout; qui a de la consistance: c'est une épithète qu'Hippocrate applique, in *Prognosi*, I. Prorrhét. & *Coac.* aux feces, quand elles sont fermes,

cohérentes & figurées, par opposition à celles qui sont coulantes, liquides, humides & aqueuses.

SYNIDROSIS, *συνιδρωσις*, de *σύν* & *ιδρώω*, sueur; c'est une sueur qui concourt avec quelque autre affection, comme la puanteur des aisselles. CASTELLI, d'après Nonus.

SYNISTAMENOS, *συνιστάμενος*, qui a de la consistance, synonyme à *συνεστεκος*. Voyez *Syncestecus*.

SYNIZESIS, *συνίζησις*, de *σύν* & *ίζημι*, s'asseoir, en Latin *confidentia*, est sujet à *ἀναισθησία*. Voyez *Apocatastasis*.

SYNNEUROSIS, *συννευρωσις*, de *σύν* & *νέω*, nœuf, est une espèce d'articulation des os; qui se fait par la rencontre des ligamens. COVER.

SYNNOMA, *συννομή*, de *σύν* & *νόμος*, manger. Voyez *Synnomema*.

SYNOCHA, le même que *synches*, ou *febris continua*. BLANCARD. Voyez le mot suivant.

SYNOCHOS, *συνωχες*, en Latin, *febris continens*.

συνωχες πυρετοί (*synches pyretici*), *fevres continues* dans Hippocrate, sont celles qui molestent sans cesse le malade, ne lui laissant aucun relâche, comme nous en trouvons souvent dans les *Epidémiques*, à quoi il ajoute quelquefois, *τὸ μὴ εἶναι ἐκ διαλειπόντος*, « ne laissant point du tout d'interruption; » & cela afin de marquer distinctement la différence entre ces *fevres* & les intermittentes. Et c'est ce qu'il fait, en termes exprès, I. Epid. Sect. 3. où il dit: *συνωχὲς ἐστὶν ὁ πυρετὸς ὃς δὲ καὶ οὐκ ἔχει ἐκ διαλειπόντος*, « il y a voit des *fevres* dont « quelques-unes étoient continues, d'autres ne faisoient valloient les malades que pendant le jour, & leur « laissoient du relâche pendant la nuit; d'autres, au contraire, étoient dans leur fort pendant la nuit; & « laissoient du relâche pendant le jour.

Voici comme Galien commente cet endroit.

τὸ τὸ *συνωχὲς* ἵνα, ὅ τὸ τὸ *διαλειπόντος* ἐκ διαλειπόντος, *συνωχὲς*, &c. « Les Anciens paroît « sent avoir employé les mots de *synches* (continuel- « les) & *dialipon* (intermittentes) dans un double sens. « Quelquefois ils donnent le nom de *synches* à toutes les *fevres* qui ne viennent jamais à *apyrexie* « (c'est-à-dire, à parfaite cessation); d'autres fois ils « donnent ce nom, non pas en général à toutes-ces « qui ne viennent point à *apyrexie*, mais à celles par- « ticulièrement qui ne changent point jusqu'à la crise. « De même ils appliquent quelquefois l'épithète d'in- « termittentes aux *fevres* qui ont une cessation com- « plete, d'autres fois à celles qui l'ont incomplète, mais « qui subissent différens changemens considérables à « différens tems des paroxysmes, comme dès le com- « mencement; lors de l'accroissement; au plus haut « période & au déclin. Mais quelques Médecins mo- « dernes appellent les *fevres* qui n'éprouvent pas un « changement remarquable, non pas *synches*, mais « *synochus*, réservant le premier de ces deux termes « pour celles seulement qui ne venoient jamais à une « parfaite *apyrexie*, mais qui avoient seulement une « intermission après chaque paroxysme, espèce de *fev- « vres* que les Anciens appelloient *synches* continues, « & quelquefois *dialipon* intermittentes. Elles tiennent « en effet une espèce de milieu entre les *synches* & « celles qui ont une parfaite cessation ou *apyrexie*: « c'est pourquoi comparées avec les *fevres* appelées « *synochus*, elles pouvoient fort bien être appelées in- « termittentes; mais comparées avec celles qui avoient « une parfaite cessation, elles méritoient le nom de « *synches*.

Le même Auteur, de *crisisibus*, Lib. II. cap. 2. donne le nom de *synches* à une *fièvre* « qui, dit-il, ne vient ja- « mais à *apyrexie*, avant la solution totale, quoiqu'elle « ait une rémission sensible: »

Il paroît par ce qui vient d'être dit, qu'Hippocrate & les Anciens comprennent les fièvres appellées depuis *synchus*, sous le terme de *synchus*.

Une fièvre renfermée dans un seul paroxysme depuis le commencement jusqu'à la fin, & prolongée pendant plusieurs jours de suite, est appellée, par quelques-uns, *synchus*; terme qui n'est pas proprement Grec, mais forgé à l'effet de rendre une idée pour laquelle on manquoit d'expression. Mais la nature de ces fièvres n'est pas si simple que l'idée qu'on s'en est formée, & pour raison de laquelle on leur a donné le nom de *synchus*; car quelques-unes sont accompagnées d'une putréfaction manifeste; d'autres sont sans putréfaction, comme, par exemple, la fièvre éphémère. GALIEN, *Met. Med. Lib. IV. c. 2.*

La fièvre que quelques Auteurs Grecs ont appellée *synchus*, *συνχὺς*, & les Latins, *Febris continua*, *fièvre continue*, est accompagnée de putréfaction ou sans putréfaction. Celle-ci s'appelle *fièvre continue non-putride*, & a les mêmes signes que la *synchus* putride, mais les a un peu moins évidens. Ces signes sont une douleur ou pesanteur de tête avec une chaleur & une rougeur immodérée par tout le corps, & surtout au visage, accompagnée d'un profond assoupissement; une grande pulsation dans les artères temporales, un pouls haut, plein, fréquent & vis, avec une insatiation & une lassitude dans tous les membres.

On connoît la *synchus* putride par les mêmes signes que les autres; mais ces signes sont plus manifestes dans cette espèce de fièvre putride; la chaleur, par exemple, est plus acrimonieuse. Le gosier & les parties voisines, sont enflées & brûlées par la chaleur, au point que le malade ne sauroit parler; les yeux sont pleins de larmes chaudes, & quelquefois le ventre s'enfle & sonne, comme un tambour, quand on le frappe. Le pouls est grand, fort, vis & fréquent, comme dans l'autre *synchus*; mais dans celle-ci il est de plus inégal; l'urine est épaisse, rouge, trouble & sans sédiment. Il s'élève souvent sur la surface du corps des éruptions exanthémateuses, qui sont pour l'ordinaire livides ou noires, & quelquefois d'autres couleurs. Ce mal dure ordinairement jusqu'à au quatrième jour, & s'il va toujours en augmentant, il met la vie en danger, surtout si la langue est rude & noire, si les yeux fuient la lumière, & si l'urine paroît semblable à un vin fort couvert. Lorsqu'on ne voit pas ces symptômes; mais que la fièvre va en décroissant de plus en plus, le malade n'a ordinairement rien à craindre. Lorsque la maladie se maintient dans un degré toujours égal, il y a moins à craindre que quand elle augmente; mais plus que quand elle décline, observation qui a lieu aussi dans la *synchus* non-putride.

Il est à remarquer que la *synchus* ne vient gueres qu'àux personnes d'une constitution tempérée, d'une habitude charnue & sanguine, sans que le sang soit mauvais; & que le passage se fait aisément d'une *synchus* non-putride, à une putride, & de celle-ci à une tierce continue.

Ce que les Grecs appellent *synchus*, & nous fièvre continue, est une forte de fièvre continue, qui ressemble à la *synchus* putride, pour la continuité de ses paroxysmes; mais qui en diffère en ce qu'elle provient ou de bile ou de phlegme, & qu'elle a ses périodes conformes à la nature & au mouvement de ses humeurs. & que sans cesser totalement, elle donne seulement au malade du relâche; au lieu que la *synchus* doit sa naissance à un sang putréfié, & ne laisse point de relâche jusqu'au tems de la crise. De plus, la fièvre continue n'est point précédée par un tremblement, un frisson ou sentiment de froid; mais elle commence tout d'un coup par une chaleur; si ce n'est, comme il arrive quelquefois, que l'humeur corrompue logée vers les parties précordiales, donne quelques instans de *rigor* ou de frisson, qui sera bien-tôt surmonté & chassé par la fièvre. La chaleur est toujours alors d'une qualité âpre & acrimonieuse, & surtout lors de l'accroissement & du plus haut période du paroxysme. La res-

piration & le pouls sont inégaux; & l'on connoît à ce dernier que la systole est vive & la diastole lente. Le pouls est aussi quelquefois vis & quelquefois lent, quelquefois fort & quelquefois foible; mais particulièrement au commencement de l'accès ou du paroxysme, il est vis & petit; & au plus haut période, il est non-seulement vis, mais considérablement élevé. L'urine au commencement est épaisse, rouge & trouble, & n'a point de nuage, d'énéoreme ou d'hypostase; quelquefois elle est tenue, mais rouge & non-transparente; & toutes les excréments, soit selles, urines ou sueurs ont une odeur rance & désagréable.

Les fièvres continues, quotidiennes & quartes, sont ordinairement fort irrégulières, jusqu'à avoir un jour, deux ou trois redoublemens, n'en avoir qu'un autre jour ou quelquefois point du tout. On ne voit gueres de fièvre quarte continue; mais la quotidienneté continue est beaucoup plus ordinaire. Les Grecs appellent *nause* (*καυσὺς*) & nous fièvre ardente, la tierce continue. LOMIUS, *Med. Obs. Voy. Pyretor.*

SYNOCOCHE, *συνωχὴ*, est rendu dans Erotien sur Hippocrate, par *συνωχὴ ἐν σπλάχνι*, « cohérence & cours continu. » Ce mot se trouve dans le Livre, de *Officium natura*, ou *σμίξις συνωχὴ*, signifie la forme ou le mécanisme de la poitrine.

SYNOVIA, *συνωία*, terme dont Paracelse s'est servi quelquefois pour signifier le suc nourricier approprié à chaque partie. La liqueur nourricière qui est dans les jointures ou plutôt celle qui est dans les nerfs & fournit la nutrition aux jointures, s'appelle *synovia*; cette glue blanche des jointures s'appelle autrement *hyarthros*, *medicerta*, *ichor* des nerfs. La *synovia* dans le même Auteur se prend aussi en un sens pathologique pour la goutte, ou pour les maladies de quelque partie où la corruption du suc nourricier est la cause du mal. Van-Helmont, Dornæus & Ruland, définissent la *synovia* une sorte de mucilage transparent, semblable à du sperme, ou à la liqueur qui distille des jambes du veau, quand on lui a coupé les piés. CASTELLI.

SYNTASIS, *σύντασις*, de *σύν*, & *τάσις*, distendre ou serrer; *diffension* il est opposé à *χαλασις*, *chalaſis*, relâchement, comme les *συντακτικὰ*, *syntactica* (*medicamenta*) les remèdes qui produisent la tension, sont opposés aux *χαλαστικά*, *chalaſtica*, *medicaments* relâchans. Voyez *Chalaſis* & *Chalaſticum*.

SYNTAXIS, *σύνταξις*, de *σύν*, & *τάξις*, ordonner, régler, signifie dans Galien, *Lib. de Officiis*, l'ordre ou la disposition des os en général, & est divisé en *arthron* & en *symphyse*. On l'appelle autrement *synthesis*, *σύνθεσις*, & *hemilia*, *ἡμιλία*.

SYNTENOSIS, espèce de *synentrose*, ainsi appellée par Spiegel, lorsque deux os sont liés par un tendon, comme les os sesamoïdes aux os desorteils, & la rotule au fémur & au tibia. CASTELLI.

SYNTEXIS, *σύντηξις*, de *σύν*, & *τήξις*, liquéfier & colliguer. Voy. *Colligativa*.

SYNTHEMIA, Paracelse appelle ainsi une sorte d'épilepsie, ou d'accident apoplectique, accompagnée de tranchées & d'une douleur d'estomac, qui ordinairement est mortelle. CASTELLI.

SYNTHESIS, *σύνθεσις*, de *σύν*, ensemble, *τήξις*, mettre; signifie en termes d'Anatomie, *composition*, & est opposé à *σύνταξις*. C'est aussi une des six parties, que comprend l'art de la Chirurgie, selon Heister; les autres sont la *diagnosis*, l'*exeresis*, l'*apheresis*, la *prosthesis*, & la *diorthosis*; dont vous trouverez l'explication à leur rang. *Synthesis* est aussi le nom d'une maladie fort semblable à la phthisie, dans Plinius secundus, de *Re Medica*, *Lib. II.*

SYNTHEISMUS, terme usité en Chirurgie par quelques Auteurs, pour comprendre sous un seul mot les quatre opérations nécessaires, pour remettre une fracture, qui sont l'extension, la co-aptation, la remise & le bandage.

SYNTHETOS, σύνθετος, de σύν, & θέτω, mettre ou placer; compacte : c'est une épithète qu'Hippocrate, *Coac.* 110. a appliquée à des excréments d'une consistance dure.

SYNTOMOS, σύντομος, de σύν, & τέμνω, couper; taillé, rogné, coupé : il signifie aussi quelquefois violent & aigu, à moins que ce mot n'ait été écrit ainsi par corruption pour quelque autre. Ainsi *πύρρον σύντομος*, *Coac.* 160. signifie une douleur violente. Mais, *Enchiridion* croit qu'il faudroit lire *σύντομος*, & observe que *σύντομος* a été souvent mis par corruption pour *σύντομος*, qui signifie aigu. L'adverbe *σύντομος*, signifie, bien-tôt, promptement, brièvement : par exemple, *III. Aphor.* 12. *ναί τινες σύντομος ἀποθνήσκουσιν*, font des fluxions qui deviennent bien-tôt mortelles.

SYNTONIA, σύντονη, de σύν, & τήνω, tendre, serrer; signifie la force & la fermeté du ton. Galien, *Comm.* 4. in *Lib. de R.V. I. A.* rend *σύντονη* *ναί τινες σύντονη*, « *syntonia* des veines, » par *consistance*, densité ou épaisseur des tuniques des veines, qui est la cause pour laquelle le sang tombe goutte à goutte du nez : *σύντομος* *μύτος*, *Coac.* 160. est une douleur violente ou aiguë.

SYNTROPHOS, σύντροφος, de σύν, & τροφή, nourri avec, est rendu par Galien, *Comm.* 2. in *Lib. de l'Infection*, par *insinué*, accoutumé, assorti, convenable. *Σύντροφος* *μύτος*, est une maladie née & nourrie avec le malade : ainsi, *Lib. de Morbo sacro*, l'épilepsie est appelée à venir *ex matris σύντροφος*, « maladie nourrie & formée avec la personne dès l'enfance. »

SYNULOTICON, *συνωλυτικόν*, est synonyme à *Eputolicon*. GALIEN, de *Met. Med. Lib. XIII. cap. 5. Voy. Eputolicon.*

SYNMEMSIS, dans Spigel est une espèce d'union de deux os par le moyen d'une membrane; comme, par exemple, dans les enfants nouveaux-nés, en qui les os pariétaux sont attachés à l'os frontal.

S Y P

SYPHAR. Voyez *Exuvia*, qui est la même chose.

SYPHILIS. Voyez *Siphilis*.

S Y R

SYRIACON, épithète d'un onguent, qu'on appelle encore autrement *Commagenum* ou *Comagenum*. Voyez *Commagenum*. La pierre de Judée est aussi appelée *Syriacus*. Quant à l'usur *Syriacum*, voyez *Tonilla*.

SYRICON, selon Paul Éginète & Aëtius, est la même chose que *Sandix*; mais Pline prétend que c'est une composition de parties égales de *sandix* & de *sinope*. C'est aussi le nom d'un collyre décrit par Aëtius, *Trat. II. Lib. III.*

SYRINGA.

Voici quels sont ses caractères.

Le calyce est d'une seule pièce, découpé en quatre segments larges & étendus. La fleur est en rose & pentapétale ou tétrapétale, & garnie de seize étamines. L'ovaire au fond du calyce est orné de quatre tuyaux droits & terminés en pointe, & devient un fruit tortueux à quatre loges placé au haut du calyce, ouvert en quatre, & rempli de petites semences.

Boerhaave distingue deux sortes de *syringa*, qui sont,

1. *Syringa alba*, sive *Philadelphus Asiæ*, C. B. P. 398. *Frutex coronarius*, Clus. H. 55.
2. *Syringa flore albo pleno*, C. B. P. 398. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

Le nom de *syringa* lui vient de *σύντριξ* (*syrinx*), tuyau, parce que les branches, quand on en a retiré la moelle, peuvent servir de tuyaux à siringue. Je ne lui connois

point de qualités médicinales. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SYRINGOTOMIA, *σύντριγος τομή*, de *σύντριξ*, tuyau, & *τέμνω*, conper; *syringotomie*, ou amputation d'un tuyau.

SYRINGOTOMUM ou **SYRINGOTOMUS**, mot qui a la même étymologie que le précédent, est un instrument de Chirurgie propre pour la *Syringotomie*.

SYRINX. Voyez *Fistula*.

SYRIUS, nom d'une forte poudre cathartique, faite de scammonée, & qui n'est autre chose que l'extrait, la résine ou le magistère de cette drogue.

SYRMA, *σύρμα*, le même qu'*Apeosyrma*, ou *Abrafium*. Voyez l'un & l'autre.

SYRMÆA, *σύντριξ* ou *σύντριξ*, comme l'écrivent quelques-uns, est une espèce de *raphanus*, ainsi appelé de *σύν*, tirer; parce qu'il est propre à provoquer le vomissement. Le *σύντριξ* étoit aussi une espèce de confiture, faite de miel & de graisse, qui étoit le prix d'un certain jeu ou exercice en usage chez les Spartiates; c'étoit aussi une portion purgative composée de sel & d'eau. Le Scoliatte d'Aristophane, *in Isclis*, dit que le *σύντριξ* étoit le suc d'une certaine herbe, dont les Egyptiens prenoient le suc pour se purger; or il paroît que cette herbe étoit le *raphanus*, qui mêlé avec du sel, étoit le purgatif ordinaire du peuple. Varinus dit que le *σύντριξ* opère par les selles & par le vomissement; d'où vient le mot de *Syrmasmus*, qui signifie un purgatif modéré, par haut ou par bas; aussi Galien dit, *Comment. II. in Lib. de Artie*, que les Anciens appelloient *σύντριξ*, une évacuation modérée par les selles ou par l'urine. Erotien sur Hippocrate, dit que le *σύντριξ* est une forte de *raphanus* long, qui avec de la saumure, étoit employé en aliment, pour opérer une manière de purgation appelée *σύντριξ*, par où il entend le vomissement. Paul, *Lib. I. cap. 100.* nous apprend, d'après Diocles, que le *σύντριξ* dans le langage des Anciens, signifioit *σύντριξ*, des vomissements à jeun, c'est-à-dire, excités par quelque Médecine prise à jeun, & que le verbe *σύντριξ*, exprimoit la pratique de cette sorte d'évacuation, pour la provocation de laquelle il prescrivait de petites raves, du cresson de jardin, de la roquette, de la montarde & du pourpier, qu'on prendra dans de l'eau chaude. Quelques Commentateurs glofant sur cet endroit, prétendent que *σύντριξ* signifie une boisson faite d'eau & d'orge; & Diodore de Sicile, le rend par « provisions de bouche. » Ainsi par *σύντριξ* *σύντριξ*, il entend, se pourvoir de vivres. Le *σύντριξ* dans Hippocrate, paroît être quelque portion ou suc, dans lequel il veut qu'on prenne ses médecines; comme dans le *Lib. I. de l'Infection*, où il ordonne de faire une masse de *conica odorata*, avec du miel & de la résine, & de la prendre dans du *vinum odoratum* ou *σύντριξ*, pour chasser le fœtus & l'arrière-fœtus. Et, dans le même Livre, il conseille de prendre du verd-de-gris avec du miel dans du *σύντριξ*.

Hérodote, dans son *Euterpe*, parlant des coutumes des Egyptiens, s'exprime de cette manière:

« Quant à leur manière de vivre, tous les mois trois jours, « de suite, ils provoquent une évacuation avec le *σύντριξ* « *σύντριξ*, prenant soin de se conserver la santé par le vomissement & par des purgations douces. » Et décrivant leur manière de conserver les corps morts. Il dit que « la troisième manière de préparer les corps « & celle qui étoit usitée par les moins riches, étoit « d'abord de bien nettoyer le ventre, en y faisant passer du *σύντριξ*, & de le laisser ensuite dans le sel pendant soixante-dix jours. » Or en cet endroit Hermolaus Barbarus nous assure que l'Historien entend une forte de *raphanus*. Fœsius.

SYRMÆSMUS. Voyez l'article qui précède.
SYRONES. Voyez *Sirenes*.

SYRRHOËA, *rhizoma*, & *rhizoma*, de *rhiz*, avec, & *rhiz*, couler; conflua. HIPPOCRATE, de *Aliment*.

SYRUPUS, *Sirap*.

Comme il y a un grand nombre de simples, comme les herbes, les racines, les semences, les fruits, & les fleurs avec leurs suc, qu'on n'a pas toujours, soit en hiver, soit en automne, pour en faire des décoctions, des infusions, & autres remèdes nécessaires dans des cas particuliers, & comme les propriétés de ces simples s'annéantissent à la longue, & ne peuvent être conservées long-tems; & comme il y a des maladies si violentes & si aiguës, qu'elles ne laissent pas celui qui seroit nécessaire, pour les réduire sous différentes formes, & pour en extraire les vertus; on a imaginé les *siraps*, forme sous laquelle on a promptement, & l'on peut employer sans délai, dans tous les cas possibles, les propriétés des racines & des plantes, selon les besoins différens qu'on en a.

Le mot *sirap*, vient du Chaldéen *sirpi*, ainsi que nous l'avons fait voir à l'article *Silphium*.

Les Medecins Arabes sont les premiers Inventeurs des *siraps*; les anciens Grecs ne connoissoient point cette forme; car Hippocrate & Galien ne font mention que de l'oxymel & du *mulsium*. Les Maures enrichirent à l'imitation des Arabes, la Pharmacie d'un grand nombre de *siraps*.

Un *sirap* est un remède sous une forme liquide, fait de décoction, de suc ou d'infusion, qu'on conserve par le moyen du miel ou du sucre, & dont la consistance est telle, que si l'on en fait tomber une goutte sur un marbre, elle ne s'étendra point.

Il en est des *siraps*, ainsi que de toutes les autres préparations officinales. Ils ont chacun leurs propriétés, ainsi il y en a de rafraichissans, d'échauffans, de dessiccatifs, d'incisifs, d'expectorans, d'incrassans, de diurétiques, de sudorifiques, de lithontriptiques, d'alexitéres, & de corroboratifs: en un mot, leur nature varie, selon la différence & les propriétés des ingrédients qu'on y fait entrer.

Les *siraps* s'ordonnent seuls, ou mêlés avec d'autres substances; ou dissous & délayés dans quelque liqueur convenable.

Les *siraps* non mêlés, ou qu'on n'a point délayés dans d'autres liqueurs, perdent beaucoup de leur qualité, pénétrant moins, & agissent plus lentement & plus difficilement sur les parties affectées ou sur les humeurs à altérer, que les *siraps* délayés & de la consistance d'un julep. La viscosité de ceux-ci étant détruite, ils s'insinuent plus rapidement, parviennent au lieu de leur destination, & s'unissent aux humeurs peccantes, ayant que d'avoir perdu leur efficacité. Mais l'on peut dire en général des *siraps* non-mêlés & des *siraps* délayés, qu'ils varient dans une ordonnance, selon la différence des parties affectées; celle des maladies, & la diversité de leur cause génératrice.

On ordonne généralement des *siraps* non-délayés,

- 1°. Pour prévenir & réprimer par leur consistance ténace, les fluxions sur la gorge, sur les poulmons & sur l'estomac. C'est pourquoi, il est à propos que le malade les conserve le plus qu'il peut dans sa bouche.
- 2°. Pour dissiper l'enrouement & l'apreté de la trachée-artère; ce à quoi ils sont très-propres par leur viscosité. Dans ces cas, on les avale peu à peu, on les prend par cuillerées, & ils sont pour ainsi dire la fonction de liniment.
- 3°. Pour l'expectoration & l'évacuation de quelque matière épaisse, ramassée & arrêtée dans les poulmons, alors on les prend par cuillerées, ou avec un bâton de réglisse.
- 4°. Pour calmer la toux. On les prend alors de la même manière.

5°. Pour les maladies de l'estomac & des parties adjacentes, ou ils parviennent aisément sans véhicule.

On ordonne au contraire les *siraps* délayés ou réduits sous la forme de juleps,

- 1°. Dans les maladies du foie, de la rate, & du mésentère.
- 2°. Dans un grand nombre d'autres maladies, surtout de la tête, du cœur, des poulmons, des reins, de la vessie, de la matrice & des membres, parties où la vertu des *siraps* ne peut parvenir, à moins qu'ils ne soient délayés.

Les liqueurs dans lesquelles on délaye communément les *siraps*, sont adaptées à la nature particulière de la maladie, pour laquelle le *sirap* a été ordonné. Celles dont on use le plus communément sont les eaux distillées, les décoctions qui sont plus efficaces que l'eau pure; les bouillons faits de volailles seules, ou avec des racines & des fleurs convenables.

Pour déterminer la dose des *siraps*, il faut avoir égard,

- 1°. A la situation & à l'état des parties affectées. S'il est question de porter la vertu & l'efficacité du *sirap* à des parties fort éloignées, il faut en augmenter proportionnellement la dose, autrement il produira peu ou point d'effet. Ses propriétés s'annéantiront, dans la longueur de la route qu'il aura à faire.
- 2°. A la violence de la maladie, & aux forces de la cause morbifique.
- 3°. A l'âge & à la constitution du malade.
- 4°. A la vertu & à l'efficacité du *sirap* même.
- 5°. A la manière dont il doit être pris. Comme on ne peut prendre une grande quantité de *sirap* à la fois dans les maladies de la trachée-artère & des poulmons, il en faut fréquemment réitérer la dose. La même règle a lieu dans l'usage des *siraps* qu'on ordonne pour calmer la soif.

Quant à la quantité de liqueur qu'on doit employer pour les délayer, c'est la même que les juleps. On ne l'augmente que dans le cas où il s'agit d'éteindre la soif, causée par les fièvres ou d'autres maladies aiguës, surtout en été.

C'est au but qu'on se propose en ordonnant un *sirap*, à déterminer le tems le plus convenable pour le prendre. Ainsi un *sirap* destiné à préparer & à digérer les humeurs, se prendra le matin, quatre ou cinq heures avant le repas, de peur que les alimens remplissant l'estomac avant qu'il soit digéré n'en émoussent la vertu.

Ces règles sont particulièrement applicables aux *siraps* altérans. Quant aux *siraps* purgatifs, on les donne dans le même tems & de la même manière que les autres cathartiques, observant seulement en général qu'ils conviennent beaucoup mieux dans les maladies chroniques que dans les maladies aiguës. PIERRE MORELLI, de *Formula remediumum*.

Pour faire les *siraps* avec quelque avantage, il est bon de faire attention à quelques qualités principales des ingrédients qu'on y doit faire entrer. Le procédé le plus simple, c'est de dissoudre dans le suc ou dans l'infusion de quelque ingrédient que ce soit, autant de sucre qu'il en faut pour lui donner une consistance qui permette de garder ce mélange. Le rapport qu'on observe communément, c'est de mettre deux fois autant de sucre qu'il y a de liqueur; & dans les cas où l'on ordonne moins de sucre, il faut avoir recours à l'ébullition pour obtenir la même consistance.

Entre les ingrédients dont on tire des *siraps*, il est à propos de savoir que tous les acides exigent une quantité convenable de sucre pour leur consistance, & qu'il n'est pas permis de recourir alors à la cuisson,

parce que l'action de la chaleur détruit leur acidité, & les rend sujets à se candir. Ce qui est vrai particulièrement, lorsque le suc est odoriférant, comme celui d'oranges, de limons, de citrons & autres semblables. L'évaporation qui se fait dans la cuisson en anéantit l'odeur. Il faut aussi mettre sur les infusions destinées à donner aux *sirups* une couleur déterminée, autant de sucre qu'il en faut pour se passer de l'ébullition; car le feu ne mangeroit pas de détruire cette couleur. Ainsi l'on ne peut exposer sur le feu les *sirups* de violettes, de pavots rouges, de giroflées & autres, sans y préjudicier.

Les *sirups* alternans simples & composés, faits de décoctions, & sur lesquels on ne met pas autant de sucre qu'il en faut pour leur donner, sans l'ébullition, une consistance convenable, veulent être clarifiés, ce que l'on fait communément avec des blancs d'œufs. Mais si cette opération les rend plus beaux, elle leur ôte d'un autre côté leur énergie, dans tous les cas où l'on aura besoin d'un remède visqueux mucilagineux. Cette observation n'est plus vraie d'aucuns *sirups*, que de celui de méconium. C'est que l'on tire du pavot, & qui fait seul la vertu du *sirup*, donne une décoction épaisse, laquelle deviendra foible & sans force par la clarification. Le moyen qu'on a de connoître si la clarification convient ou ne convient pas, c'est de laisser reposer la décoction, & de voir si elle dépose un sédiment, ou si elle n'en dépose point.

On a conservé dans la Pharmacopée de Londres un si grand nombre de *sirups*, dont on ne fait presque jamais aucun usage, qu'il seroit ridicule de les examiner tous. Je me contenterai d'observer seulement, que c'est avec raison qu'on a négligé, à cause de leur goût désagréable, le *sirup* simple d'absinthe, le *sirup* composé qui porte le même nom, le *sirup* d'armoise, de Radis, de myrte, le *sirup* alternant de pommes; le *sirup* composé de pivoine, de prassium, de stetchas, de grande consoude; & entre les *sirups* purgatifs, celui de chicorée avec la rhubarbe, le *sirup* purgatif de pommes, & le *sirup* solutif de roses avec le séné.

Entre ceux dont on fait aujourd'hui un usage fréquent, le plus vanté est le *sirup* de guimauve. Si nous examinons la nature de la plante employée sous cette forme; nous appercevrons bien-tôt la raison pour laquelle on ordonne si fréquemment la décoction de guimauve en apotèmes & à grandes doses. On en fait de cette manière un excellent émollient; les passages sont humectés, & elle est bienfaisante dans les maladies néphrétiques. Mais si on ne risque rien à en prendre une pinte ou deux en un jour, il ne faut pas s'attendre de grands effets de la quantité de *sirup* qu'on fait prendre en un jour. On pourroit appliquer ce que je viens de dire du *sirup* de guimauve au *sirup* de capillaire, au *sirup* de réglisse & au *sirup* des cinq racines. On peut prendre sans danger leur décoction à grande dose. Ainsi tout ce qui entre dans les *sirups*, n'est que pour adoucir les décoctions, ou les juleps destinés aux mêmes effets, ou pour donner aux bols & aux électuaires la consistance qui leur convient.

Le *sirup* de menthe est une assez bonne composition, c'est un astringent agréable; cependant il ne faut le regarder que comme un foible auxiliaire. J'en dis autant du *sirup* de roses seches.

Le *sirup* de canelle peut passer pour un astringent; mais la qualité aromatique & cordiale se perd nécessairement dans la longue cuisson qui se fait pour lui donner la consistance; on ne met qu'une demi-livre de sucre sur une chopine d'eau. Les autres aromats & semences dont on fait des *sirups* de la même manière, sont sujets aux mêmes inconvéniens. Il faut porter les mêmes jugemens des *sirups* d'écorces d'oranges, de citrons & de limons. Ce qui reste de l'odeur agréable de ces ingrédients dans les *sirups* qu'on en fait, se dissipe promptement, parce qu'on les tient dans des vaisseaux découverts ou mal fermés. Ces ingrédients perdent

donc beaucoup de cette forme. Quelques soins que l'on prenne pour conserver au *sirup* balsamique ses parties balsamiques & odoriférantes, il éprouve la même altération. Pour pouvoir donner ce *sirup* à meilleur marché, on le fait assez souvent avec le storax, le benjoin, ou tous les deux. S'il est difficile de découvrir cette fraude, il faut avouer aussi qu'elle est de peu d'importance.

La première méthode connue de faire le *sirup* calybé, est presque impraticable, parce que le sel de Mars ne paroît pas dissoluble dans l'eau composée de gentiane. On n'a jamais essayé, je crois, de faire de la même manière que le *sirup* calybé, le *sirup* alternant de pommes. Quant à celui d'acier, de vin & de sucre, on suit assez communément l'ancienne manière de le faire; mais il est sujet à se candir. Il en est de même du *sirup* de safran, & de tous les autres où il entre une liqueur vineuse; le sucre ne s'y mêle pas si naturellement qu'avec l'eau & des fluides plus légers; ce qui fait qu'ils sont plus sujets à donner des cristaux.

Quant aux *sirups* purgatifs, celui de chicorée avec la rhubarbe a été jadis en grande vogue; mais enfin l'on a reconnu que la plupart des ingrédients qui y entrent en qualité d'altérans ou de purgatifs de la bile, ne produisent point ces effets; & on l'a négligé. Le *sirup* de rhubarbe dont la composition est beaucoup plus simple, est maintenant plus usité; cependant je ne fais point à propos de quoi on y fait entrer les eaux de fleurs de violette, de chicorée & de fenouil.

Le *sirup* de fleurs de pêcher, dans lequel les fleurs devroient être renouvelées cinq fois, se fait communément avec une seule infusion, & autant d'eau qu'il en faut pour couvrir & échauffer les fleurs. C'est un purgatif ou émétique doux pour les jeunes enfans. Si l'on observoit de renouveler cinq fois les fleurs dans l'infusion, il seroit plus fort; mais sa préparation en seroit si considérablement allongée, que je n'ai jamais connu personne qui l'ait fait. Il faudroit suivre à peu près le même procédé dans la préparation du *sirup* solutif de roses; mais on a remarqué qu'une infusion forte de roses seches de Damas, où ce qui reste après la distillation, le donne avec moins de peine & aussi bon; sinon meilleur, qu'on ne l'obtiendrait des infusions fréquentes ou du suc exprimé.

Le *sirup* de chien-dent est assez fort, pour que sa dose ne soit jamais de plus de deux onces. Quant aux épices qui y entrent, & avec lesquelles on lui donne de la consistance, c'est la coutume de les enfermer dans un sachet, & de mettre ce sachet dans la décoction tandis qu'elle est sur le feu. Moins on tient les *sirups* sur le feu, meilleurs ils sont. QUENCY, *Præle*.

Voici le catalogue & la préparation des *sirups* dont la Pharmacopée du Collège de Londres fait mention.

SYRUPUS DE ABSINTHIO SIMPLEX.

Sirup simple d'Absinthe

Prenez du sucre clarifié; } de chaque, quatre
du suc d'absinthe commune } livres.

Donnez au mélange par l'ébullition la consistance de *sirup*.

Vous préparerez de la même manière les *sirups* simples de chicorée, de lierre terrestre, de framboise, de noix, de pas d'âne; & d'autres sucs qui ne sont point acides.

SYRUPUS DE ABSINTHIO COMPOSITUS;

Sirup d'Absinthe composé.

Prenez d'absinthe commune modérément seche, une demi-livre;

de feuilles de roses rouges, deux onces;

G ij

de spicnard, trois dragmes ;
de vin blanc, vieux & fort, &c } de chaque, deux li-
de sucs de coingz, } vres & demie.

Faites infuser le tout chaud dans un vaisseau de terre pendant un jour entier.

Faites chauffer ensuite ce mélange modérément à une chaleur de bain-marie, & passez la liqueur.

Ajoutez de sucre blanc, deux livres.

Donnez par l'ébullition la consistance de sirop.

SYRUPUS ACETOSUS,

Sirop de Vinaigre.

Dissolvez sur un feu modéré,

trois livres de sucre dans une pinte du meilleur vinaigre de vin blanc.

On attribue à ce sirop la vertu de diviser le phlegme, d'en procurer l'expectoration. Tout autre sirop produiroit le même effet en pareil cas, en conséquence du sucre qui y entre.

SYRUPUS DE ALTHEA,

Sirop de Guimauve. Voyez Althea.

SYRUPUS DE ARTEMISIA,

Sirop d'Armoise.

Prenez de l'armoise, deux poignées ;

du pouliot,
du calament,
de l'origan,
du baume,
du distame de Crete,
de la sabine,
de la marjolaine,
de la petite centaurée, &c
de la rue,

de chaque, une poignée ;

des racines de fenouil,
d'ache, &c
de persil,
des baies de genievre,
des semences de livèche,
de persil,
d'ache,
de cubebet, &c
de racines de nard sauvage,

de chaque, une once ;

de chaque, une demi-once.

Nettoyez, coupez & broyez le tout.

Faites bouillir dans six pintes d'eau, que vous réduirez à quatre.

Exprimez la liqueur, & ajoutez

de la canelle, &c
du spicnard,
du sucre blanc, six livres.

de chaque, trois dragmes ;

Faites bouillir, & donnez la consistance de sirop selon l'art.

SYRUPUS BALSAMICUS,

Sirop balsamique. Voyez Balsamum Tolutanum.

SYRUPUS DE BERBERIS,

Sirop d'Epine-vinette.

Prenez de suc d'épine-vinette, une pinte ;
de sucre très-fin, une livre & demi.

Mettez le tout dans un pot de terre verni, & l'y laissez jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'un sirop.

SYRUPUS CAPILLORUM VENERIS.

Sirop de Capillaire.

Prenez du capillaire, cinq onces ;
de la racine de réglisse, deux onces.

Faites-les infuser pendant vingt-quatre heures dans trois chopines d'eau chaude.

Tenez-le ensuite sur un feu modéré ; exprimez la liqueur sur quatre chopines de cette liqueur clarifiée ; mettez

de sucre, trois livres.

Faites un sirop selon l'art.

SYRUPUS INFUSIONIS FLORUM CARYOPHYLLORUM.
Voyez Caryophyllus.

SYRUPUS CHALYBEATUS,

Sirop chalybé.

Prenez du sel d'acier, deux dragmes.

Dissolvez-le dans

une once d'eau de gentiane composée ;

Ajoutez neuf onces de sirop altérant de pommes ;

Ou,

Prenez du vin chalybé, &
du sucre, } une quantité égale.

SYRUPUS CICOKEI CUM RHABARBARO.
Voyez Rhabarbarum.

SYRUPUS DE CINNAMOMO,

Sirop de Cannelle.

Prenez de la meilleure canelle un peu broyée, trois onces ;

Faites-la infuser pendant trois jours dans une quantité suffisante d'eau chaude.

Mettez sur une livre de cette eau passée,

une demi-livre du meilleur sucre.

Donnez la consistance de sirop sur un feu modéré.

SYRUPUS E SUCCO CITRIORUM. Voyez Citreum.
SYRUPUS CORTICUM CITRIORUM, Voyez Citreum.
SYRUPUS CROCI. Voyez Crocus.
SYRUPUS CYDONIORUM, Voyez Cydonia.
SYRUPUS DE ERYSIMO, Voyez Erysimum.

SYRUPUS DE GLYCERHIZA,

Sirop de réglisse.

Prenez de la réglisse récente, nettoyée & broyée, 2 onces ;

de capillaire blanc, une once & de Fleyspe, une demi-once.

Versez là-dessus,

trois chopines d'eau de fontaine, bouillante.

Laissez infuser pendant vingt-quatre heures à une chaleur de bain.

Passiez la liqueur, & la clarifiez.

Ajoutez du meilleur miel, & } *de chaque, dix onces.*
du sucre le plus fin,

Faites un sirop selon l'art sur un feu modéré.

SYRUPUS GRANATORUM,

Sirop de Grenade.

Prenez du sucre blanc, une livre & demie ;
du suc de grenade, une livre.

Faites un sirop sur un feu modéré.

SYRUPUS DE MECONIO, SIVE DIACODION.
Voy. Diacodion.

SYRUPUS MYRTINUS,

Sirop de Myrte.

Prenez des baies de myrte, deux onces & demie ;

*de sandaux blancs & rouges,
de sumach,
d'épine-vinette, &
de roses rouges,
des nœuds coupez par morceaux, une livre.*

} *de chaque, une once & demie ;*

Faites bouillir le tout broyé dans quatre pintes d'eau que vous réduirez à deux.

Passiez, & ajoutez,

*de sucs acides de coings,
&
de grenades,*

} *de chaque, six onces.*

Faites un sirop avec

quatre livres de sucre, ne mêlant que sur la fin les sucs acides.

SYRUPUS DE PÆONIA COMPOSITUS,

Sirop de Pivoine composé.

Prenez des racines des deux espèces de pivoine ;

Coupez-les par morceaux, & faites-les infuser dans du vin blanc pendant un jour.

Quant à la quantité de ces racines, prenez de chaque une once & demie.

*de racines de contrayerva, une demi-once ;
de tordilium commun, six dragmes ;
de romarin avec ses fleurs, une poignée ;
de bétoune,
d'hysope,
d'origan,
d'ivette, &
de rue,*

} *de chaq. 3 dragmes ;*

*de bois d'aloès,
de cloux de girofle, &
de petits cardamomes,
de gingembre, &
de spicnard,
de succhar, &
de muscade,*

} *de chaq. à dragmes
de chaque, une dragme,
de chaque, deux dragmes & demie*

Faites infuser le tout pendant un jour dans six pintes d'eau de fontaine, chaude.

Faites évaporer le tiers de cette liqueur à une chaleur de bain.

Passiez à travers une flanelle ;

Ajoutez de sucre le plus fin, quatre livres & demie ;

Et faites un sirop sur un feu modéré.

SYRUPUS DE PAPAVERE ERRATICO,

Sirop de pavot sauvage.

Prenez des fleurs récentes de pavot sauvage, deux livres

Versez dessus quatre pintes d'eau de fontaine.

Exprimez-en le suc en les pressant, & remettez infuser dans la même eau de nouvelles fleurs.

Faites ensuite un sirop, à une chaleur de bain-marie, avec autant de sucre qu'il y a de liqueur passée.

SYRUPUS E FLORIBUS MALORUM PARSICORUM,

Sirop de Fleurs de Pêcher.

Prenez de fleurs de pêcher, une livre.

Versez dessus trois chopines d'eau bouillante.

Laissez macérer pendant quatre heures, pressez les fleurs, ajoutez-en de nouvelles jusqu'à cinq fois.

Passiez la liqueur, & ajoutez,

de sucre, deux livres & demi.

Faites un sirop selon l'Art.

C'est un assez bon vomitif pour les enfans, il agit même un peu par bas. On en fait assez d'usage en pareil cas. Sa dose est depuis deux dragmes jusqu'à une once,

SYRUPUS DE PETO,

Sirop de Tabac.

Prenez de suc de tabac d'Angleterre, trois livres ;
d'ozymel simple, quatre onces ;
d'hydromel, une chopine.

Laissez le tout en digestion pendant quatre jours

Passiez la liqueur ;

Ajoutez de sucre, deux livres, & faites un sirop.

On se sert de ce sirop en qualité d'émétique.

SYRUPUS DE POMIS ALTERANS,

Sirop altérant de pommes.

Prenez de sucs de pommes odoriférantes, quatre chopines,

de feuilles de buglosse sauvage & des jardins, &c } de chaq. une livre;
de fleurs de violette, }

Tenez le tout à une chaleur de bain marie;

Passiez la liqueur;

Ajoutez, du sucre le plus fin, sept livres;
d'eau de roses de Damas, une pinte.

Faites un sirop.

SYRUPUS DE POMIS PURGANS,

Sirop purgatif de Pommes.

Prenez de suc de pommes odoriférantes, une pinte;
de suc de bourrache, &c } de chaque trois demi-
de buglosse, } septiers;
de feuilles de fenil séparées des tiges & nettoyées,
deux onces;
de graines d'anis, une demi-once;
de safran lié en paquets, & dragme;

Laissez macérer le safran & la graine d'anis dans les suc
pendant vingt-quatre heures.

Cela fait, passez la liqueur.

Ajoutez de sucre blanc, deux livres;

Pressez de tems en tems le paquet de safran, & faites un
sirop.

SYRUPUS DE PRASSIO,

Sirop de marrube blanc.

Prenez des feuilles récentes de marrube blanc; deux
onces;
de réglisse, }
de polyode de chêne, } de chaq. une once;
d'acbe, &c }
de racines de fenouil doux, }
de feuilles de capillaire }
blanc, }
d'origan, } de chacun six drag-
d'hyssop, } mes;
de calament, }
de scabieuse, }
de sariette, }
de pas d'âne, }
de graines d'anis, &c } de chacun trois drag-
de coings, } mes;
de raisins secs, deux onces;
de figes grasses, N°. 10.

Laissez le tout en digestion, chaudement pendant un
jour, dans quatre pintes d'hydromel léger.

Tenez le tout à une chaleur de bain marie, & sur cinq
chopines de liqueur, tirée en exprimant forte-
ment & clarifiée en la laissant reposer;

Mettez deux livres de miel clarifié, autant de sucre, &
faites un sirop.

Donnez à ce sirop une odeur agréable avec une once
d'iris de Florence.

SYRUPUS DE QUINQUE RADICIBUS;

Sirop des cinq racines apéritives.

Prenez des racines de bon, deux onces;

de fenouil, }
d'asperges, } de chaq. deux onces;
de persil, &c }
d'acbe, }
d'eau de fontaine, trois pintes;

Mettez le tout en digestion chaudement, & le tenez
à une chaleur de bain marie.

Sur deux pintes de liqueur obtenue par expression for-
te & clarifiée, mettez cinq livres & demie de
sucre fin.

Tenez ce mélange au même feu, & faites un sirop,
ajoutant sur la fin huit onces de vinaigre.

SYRUPUS DE RHABARBARO.

Sirop de rhubarbe.

Prenez de la meilleure rhubarbe, } de chaque, deux on-
ces }
de feuilles de fenil, } ces & demie;
de fleurs de violette, une poignée;
de canelle, une dragme & demie;
de gingembre, une demi dragme;
d'eau de chicorée, &c } de chaque, une
de fenouil, } pinte;

Faites macérer chaudement pendant une nuit; passez, &
faites sur un feu modéré un sirop avec deux li-
vres de sucre blanc que vous ajouterez sur la fin,
y mêlant deux onces de sirop solutif de roses.

Syrupus Rosaceus solutivus. Voyez Rosa.

Syrupus à Succo Rosarum. Voyez Rosa.

Syrupus de Rosâ siccis. Voyez Rosa.

SYRUPUS DE SPINA CRISTINA,

Sirop de nerprun.

Prenez de suc de baies mûres & récentes de nerprun;
cueillies au mois de Septembre, une chopine.

Laissez précipiter les forces, & mettez sur la liqueur
ainsi clarifiée,

de canelle, &c } de chaque, trois
de muscade. } dragmes;

Laissez macérer le tout pendant trois jours.

Exprimez fortement; ajoutez une livre & demie de su-
cre blanc; & faites un sirop sur un feu modéré.

SYRUPUS DE STOECHADE,

Sirop de Stoeas ou de lavande François.

Prenez de fleurs de lavande, quatre onces;
de fleurs de romarin, une demi-once;

de feuilles, de thym, } de chaque, une once
de calament, &c } & demie;
d'origan, }

de semences de rue, } de chaq. trois drag.
de piovine, &c }
de fenouil doux, }

Laissez le tout en digestion pendant un jour ou deux,
dans une quantité suffisante d'eau de fontaine
chaude.

Sur 5 chopines de liqueur obtenue par expression, ajoutez
du sucre le plus fin, cinq livres & demie.

Faites un sirop selon l'Art à une chaleur de bain-marie.

Donnez une odeur aromatique à ce sirop avec quelques gouttes d'huile distillée de canelle.

SYRUPUS DE SYMPHYTO.

Sirop de grande consoude.

Prenez des racines & des feuilles de grande & petite consoude, de chacune trois poignées;
de roses rouges récemment cueillies,
de feuilles de bétouine,
de plantain,
de pimpernelle,
de cerquette,
de scabieuse, &
de pas d'âne,

de chaque, deux poignées;

Broyez-les, exprimez-en le suc, & mettez sur chaque livre de suc, une livre de sucre.

Faites cuir le tout sur le feu; écumez, & faites un sirop.

SYRUPUS VIOLARUM.

Sirop de Violettes.

Prenez de fleurs de violettes récentes, & bien nettoyées, une livre;

Versez dessus deux pintes & demie d'eau chaude.

Tenez le tout bien couvert dans un pot de terre verni & neuf.

Exprimez la liqueur par le moyen d'une presse.

Mettez sur chaque pinte, deux livres de sucre fin.

Dissolvez le tout au bain-marie, & enlevez toute l'écume qui se formera, pendant que ce mélange sera sur le feu.

SYRUPUS R SUCCO VIOLARUM.

Sirop de suc de Violettes.

Exprimez le suc de la Violette.

Mettez le double de sucre fondu sur un feu modéré, & continuez comme nous avons dit pour le sirop violet.

Il y a un grand nombre d'autres sirops qui ne le cèdent en rien aux précédents, & que par conséquent il n'importe pas moins de connoître. Les suivans sont tirés de la Pharmacopée universelle de Lemery.

SYRUPUS ANTI-ASTHMATICUS ANT. D'AQUIN.

Sirop anti-asthmatique d'Ant. d'Aquin.

Prenez d'orge bien mondé, deux onces;
de racines de ptafite,
d'écula campana,
d'ache,
de fenouil,
de réglisse,
de raisins de Damas bien nettoyés,
de douces sans noyaux, la quantité de douze.
de jujube,
de scabieuses,
de feuilles de pas d'âne, une poignée;

de chaque, une once & demie;

de chaque, treize;

de pulmonaire,
de semencés d'hysope,
de marrube, &
de capillaire,
de graines d'anis, &
de fenouil;
de fleurs de pas d'âne, &
de pié de chat;

de chaque, une poignée;
une demi-once;
de chaque, une demi-poignée;

Faites un sirop.

Pour cet effet, vous ferez d'abord bouillir l'orge dans cinq pintes d'eau, pendant une demi-heure. Ensuite vous y ajouterez les racines coupées en petits morceaux; puis les fruits ouverts & mondés, & ensuite les feuilles, les fleurs, les semences & la réglisse concassées. Quand la décoction sera diminuée d'un tiers, laissez-la refroidir à demi; passez-la, & y mettez le sucre, au poids de cinq livres. Clarifiez le mélange avec un blanc d'œuf & faites bouillir jusqu'à consistance de sirop, auquel lorsqu'il sera froid, vous donnerez un goût aromatique, moyennant un élixocharum préparé avec six gouttes d'huile distillée

d'anis,
d'huile de canelle, deux gouttes; &
de poudre de sucre candi, une quantité suffisante.

Ce sirop incise & dégage le phlegme épais, aide la respiration, leve les obstructions du poulmon & du diaphragme, & est bon pour les asthmes & pour les toux invétérées.

La dose est depuis une demi-once, jusqu'à une once.

SYRUPUS ANTI-EPILEPTICUS ANT. D'AQUIN.

Sirop anti-épileptique d'Antoine d'Aquin.

Prenez de gui de chêne,
de racines & de graines de pivoine mâle,
de racines de grande Valériane;
d'angelique,
d'impératoire,
d'iris d'Illyrie, &
de diellane blanc,
de feuilles de bétouine, &
de rue,
de fleurs de muguet,
de tilleul, &
de lavande,
de tartre blanc de Montpellier, une once & demie.

de chaque, deux onces;
de chaque, une once;
de chaque, une poignée;

Faites un sirop.

Pour cet effet, vous choisirez tous les ingrédients bons; & après les avoir coupés en morceaux & écrasés; vous les mettrez dans un grand matras; ensuite vous verserez dessus,

de Peau de cerises noires, &
de fleurs de tilleul,

de chaque, trois livres;

Ensuite fermant bien le matras, vous le mettrez au bain-marie tiède, où vous laisserez digérer les ingrédients pendant vingt-quatre heures; ensuite vous ferez bouillir l'eau du bain pendant deux ou trois heures, après quoi, vous passerez & exprimerez la décoction. Alors vous y mettrez quatre livres de sucre. Vous ferez clarifier avec un blanc d'œuf & vous remettrez bouillir sur un feu lent, jusques à consistance de sirop, auquel vous donnerez, lors-

qu'il sera refroidi, un gout aromatique, en moyen d'un éléofaccharum préparé avec de l'huile distillée,

de lavande, &c } de chaque, trois
de canelle, } gouttes; &
de sucre candi en poudre, une quantité suffisante.

Ce sirop est bon dans l'épilepsie, la paralysie, l'apoplexie & les autres maladies du cerveau.

Sa dose est depuis une once, jusqu'à une once & demie.

SYRUPUS ANTI-NEPHRETICUS ANT. D'AQUIN.

Sirop anti-néphrétique d'Antoine d'Aquin.

Prenez de racines de guimarde, d'arrête-bœuf, de fraiser, de bardane, de nymphes, &c } de chaque, une once & demie;
des cinq racines apéritives, de fruits d'alkekege, d'églantier, de graines de bardane, de grenil, de livèche, des quatre semences chaudes, bien mondées, des amandes de nêfles, &c } de chaque, trois onces;
de pèche, de feuilles de saxifrage, de pimprenelle, de cerfeuil, de verge d'or, d'hypericum, &c } de chaque, une poignée;
de capillaire, de tartre blanc, réduit en poudre, deux onces;

Faites un sirop de la manière suivante.

Nettoyez les racines & les coupez en petits morceaux; mettez le tartre blanc en poudre grossière. Faites bouillir le tout dans six livres d'eau distillée de paristaire, sur un feu doux, pendant environ une heure; ajoutez après cela les fruits ouverts, ensuite les amandes & les graines écrasées, & en dernier les feuilles hachées menu. On fera diminuer la décoction de moitié; alors on y ajoutera quatre livres de sucre; on clarifiera le mélange avec un blanc d'œuf, & on le fera bouillir jusqu'à consistance de sirop, auquel on donnera une saveur aromatique, au moyen d'un éléofaccharum, fait avec six gouttes d'essence d'anis, avec demi-once de poudre de sucre candi.

Ce sirop atténue la pierre, divise & chasse le phlegme logé dans les reins, les urètres & la vessie; provoque l'urine & est bon dans les pâles couleurs.

Sa dose est depuis demi-once, jusqu'à deux onces.

SYRUPUS ANTI-SCORBUTICUS ANT. D'AQUIN.

Sirop anti-scorbutique d'Ant. d'Aquin.

Prenez de racine de fougère mâle, d'Angelique, de panico, de raifort, d'écorce d'orange, de citron, de fenilles de melisse, de siemeterre, } de chaque, trois onces;
de chaque, deux onces;
de chaque, trois poignées;

de scolopendre, de cochlearia, de besabunga, de creffon d'eau, de nummulaire, de mente, de graines de creffon de jardins, de chardon-béni, &c } de chaque, une once;
de citrons, de steurt de gentz, &c } de chaque, une poignée;
de girofle musquée, de tartre blanc, deux onces;

Faites un sirop de la manière suivante.

Faites bouillir les racines hachées menu, & le tartre réduit en poudre grossière dans neuf livres d'eau calybée. Ajoutez ensuite, tandis que l'eau boit encore, les écorces & les graines écrasées, ensuite les herbes hachées, & en dernier lieu les fleurs. Quand la décoction sera diminuée d'un tiers; laissez-la refroidir à demi, passez-la & l'exprimez. Ajoutez six livres du meilleur sucre; clarifiez le mélange avec un blanc d'œuf, & faites bouillir jusqu'à consistance de sirop, auquel quand il sera froid, vous donnerez une saveur aromatique avec un éléofaccharum fait d'huiles

de canelle, &c } de chaque; trois
de claur de girofle, } gouttes; &
de poudre de sucre candi, une quantité suffisante.

Ce sirop purifie le sang, résiste à la malignité des humeurs, provoque l'urine, excite les regles, & est d'une grande utilité dans le scorbut, les fièvres malignes, & les autres maladies où il faut accélérer la circulation des humeurs.

Sa dose est depuis une once, jusqu'à une once & demie.

SYRUPUS LIENTERICUS ANT. D'AQUIN.

Sirop d'Ant. d'Aquin contre la lienterie.

Prenez de sommets de grande absinthe, &c } de ch. trois poignées;
de fenilles de rose rouge dont on aura ôté les anglets, de limaille d'acier enfermée dans un nouet, deux onces;
de la meilleure rhubarbe, &c } de chaque, une once & demie;
de l'écorce de myrobolam citrin, de poudre de tartre blanc, une once;
de sandal rouge écrasé, une demi-once.

Faites un sirop de la manière suivante.

Mettez tous les ingrédients dans un vaisseau de terre vernissé. Versez dessus de sucs de plantain & de roses rouges, de chaque deux livres. Couvrez le vaisseau, tenez-le sur des cendres chaudes pendant vingt-quatre heures; faites bouillir l'infusion doucement pendant un quart d'heure; passez & exprimez. Ajoutez quatre livres de sucre. Clarifiez avec le blanc d'œuf, & faites bouillir jusqu'à consistance de sirop.

Ce sirop arrête les flux & singulièrement les lienteries, fortifie l'estomac & les autres viscères, corrige l'acrimonie des humeurs, & est bon contre les hémorrhagies.

Se dose est depuis une once jusqu'à une once & demie.

Comme la cause première de la lienterie consiste dans la foiblesse & le relâchement des fibres de l'estomac, qui en cet état n'a plus assez de force pour enlre les aliments; les ingrédients de ce sirop y sont fort propres, attendu qu'après qu'ils ont évacué doucement l'humeur qui produit ce relâchement, ils resserrent & fortifient les fibres de l'estomac.

SYRUPUS MAGISTRALIS ASTRINGENS SEU DYENTERICUS.

Sirop magistral astringent ou antidyentérique.

Prenez de la meilleure rhubarbe, une once;
de myrobolan citrin, une demi-once;
d'écorce de grenade, & de chaque, trois dragmes;
de feuilles de roses rouges, mes.

Faites un sirop de la manière qui suit.

Coupez la rhubarbe en petits morceaux, écrasez les myrobolans & l'écorce de grenade: Mettez le tout infuser ensemble chaudement pendant vingt-quatre heures dans trois livres d'eau distillée de plantain. Faites bouillir l'infusion; passez doucement & exprimez. Mêlez-y quatre onces de suc clarifié d'épine-vinette, & deux livres de sucre blanc. Clarifiez le mélange avec un blanc d'œuf. Passez & faites bouillir jusqu'à consistance de sirop.

Ce sirop a passé pendant quelque tems pour un grand secret; mais il est à présent décrit dans plusieurs Dispensaires, & est toujours, au reste, regardé comme un excellent sirop: car il évacue doucement les humeurs bilieuses par les selles, fortifie les intestins; arrête les dysenteries & les autres flux; & fortifie l'estomac.

La dose est depuis une once jusqu'à trois.

On en prend trois cuillerées, ou une once & demie, le matin à jeun, pendant huit ou neuf jours.

SYRUPUS MORORUM SIMPLEX.

Sirop simple de Mûres.

Prenez suc de mûres de Jardin, & de sucre blanc, de chaque, deux livres.

Faites un sirop de la manière suivante:

Écrasez les mûres dans un mortier de marbre; laissez digérer à froid pendant sept ou huit heures; exprimez le jus à travers un linge; & mêlez-y un égal poids de sucre fin; après quoi vous ferez bouillir jusqu'à consistance de sirop.

Cette préparation s'appelle dans les boutiques *diuricum cum saccharo*.

Elle est bonne pour les maux à la bouche & à la gorge, & fait un excellent ingrédient dans les gargarismes. On en prend quelquefois avec succès une cuillerée dans le rhume.

SYRUPUS MORORUM COMPOSITUS.

Sirop de Mûres composé.

Prenez suc de mûres de Jardin; & de sucre blanc, de chaque, deux livres;
Tome VI.

du jus de raisin encore en verjus, six dragmes;
de myrrhe, & de chaque, deux dragmes.
de safran, }

Faites un sirop de la manière qui suit:

Mettez bouillir le suc de mûres, le jus de raisin, & le sucre tout ensemble. Quand le sirop sera à moitié de cuisson, vous y mettrez dans un petit nouet, la myrrhe écrasée & le safran. Faites bouillir jusqu'à une consistance raisonnable, & quand le sirop sera froid, versez-le dans un vaisseau, où vous laisserez encore le nouet.

Ce sirop est bon pour l'esquinancie; il guérit les ulcères du palais & de la gorge, il est d'une nature détersive & est un très-bon ingrédient dans les gargarismes.

Que les mûres ne soient pas dans leur dernier degré de maturité, elles en seront plus détersives.

SYRUPUS PANCHYMAGGUS SIVE CATHOLICUS VERNUS METZ.

Sirop desobstruant universel.

Prenez de racines d'asperges, & de polyode récent, de feuilles de mauve, de mercuriale, de rhapontic, de fismeterre, de fenilles de laitue, & de chicorée, de hyssop, & de bourrache, d'oseille, de menthe, de sommités de fenouil, de thym, & d'hyssop, de sommités de romarin, une demi-poignée; de feuilles de sauc, trois pinces; de fleurs de genêt, & de sucre au, de chaque, deux onces; de chaque, trois poignées; de chaque, trois poignées; de chaque, une poignée & demie; de chaque, une poignée; de chaque, cinq pinces.

Faites un sirop de la manière suivante:

Coupez & écrasez tous les ingrédients. mettez-les dans un vaisseau de terre vernissé, & versez dessus des fucs dépurés de mercuriale, de fumeterre, de roses pâles & de chicorée autant qu'il en faudra. Faites diminuer jusqu'à moitié sur un feu doux; ensuite, qu'après l'expression il puisse rester deux pintes. Vous ajouterez deux livres de miel; vous clarifierez le mélange, & vous ferez bouillir jusqu'à consistance de sirop.

Ce sirop est d'une grande efficacité pour lever toutes sortes d'obstructions; & purge merveilleusement bien sans tranchées.

Sa dose est depuis deux onces jusqu'à quatre.

SYRUPUS PLANTAGINIS.

Sirop de plantain.

Prenez de racines de plantain récemment cueillies, quatre onces; de graine de plantain; soit once.

Écrasez & faites bouillir dans deux livres d'eau distillée de plantain, jusqu'à consommation d'un tiers: & après avoir passé;

Mélez dans la colature,

de suc de plantain deux livres ;
de sucre blanc, deux livres & demie.

Clarifiez le mélange avec un blanc d'œuf, & faites bouillir jusqu'à consistance de sirop.

Ce sirop est propre à arrêter les flux, les hémorrhagies & les gonorrhées.

La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Ce sirop enferme les qualités de toutes les parties du plantain, & est, par cette raison, le meilleur qu'on puisse faire.

Syrupus Resumptivus sive de Testitudinis, Mesures.

Sirop restauratif de Mesul.

Prenez de chair de tortue de bois, une livre ;
d'écrevisses de rivières, huit onces ;

d'orge mondé,

de pulpe de dattes, &

de raisins de damas,

de jujubes, &

de sebestes,

de racines de réglisse

écrasée,

des pepins de pomme de

pin,

des pistaches,

de fleurs de violette, &

de nymphæa,

de graine de courge,

de melon,

de concombre, &

de citrouille,

de laitue, &

de pavot blanc,

} de chaq. deux onces ;

} douze de chaque ;

} de chaq. une once ;

} de chaq. demi-once ;

} de chaq. deux dragmes.

Faites bouillir dans une quantité suffisante d'eau commune ; passez & exprimez. Ajoutez à la colature, trois livres de sucre. Clarifiez avec un blanc d'œuf, & faites bouillir jusqu'à consistance de sirop, auquel, quand il sera froid, vous donnerez une saveur aromatique au moyen d'un éléofacharum, fait avec six gouttes d'huile distillée d'anis, & environ une once de sucre en poudre.

Ce sirop, qui est fort renommé, est appelé restauratif, parce qu'il refait prodigieusement les personnes épuisées & exténuées par des maladies chroniques. Il est bon contre la phthisie ; il est d'une nature humectante & corrige l'acrimonie des humeurs.

La dose est depuis demi-once jusqu'à une once & demie.

Ce sirop ne se peut pas long-tems garder, à cause des fucs des chairs, qui se corrompent bien vite, quoique bouillis avec du sucre ; raison pour laquelle on ne le doit préparer que dans le tems même qu'on en veut faire usage.

Syrupus Corroborans.

Sirop corroboratif.

Prenez de la meilleure rhubarbe coupée en petites morceaux, quatre onces ;

de baies de myrte écrasées, &

de feuilles de roses dé-

poüillées de leur on-

glet,

de poudre de terre blanc, une dragme.

} de chaq. trois onces ;

Faites infuser à chaud pendant vingt-quatre heures dans six livres d'eau calybe. Faites bouillir doucement, passez & exprimez la décoction ; ajoutez quatre livres de sucre ; clarifiez le mélange avec un blanc d'œuf, & faites bouillir jusqu'à consistance de sirop.

Cette préparation fortifie l'estomac & les autres viscères, arrête les flux & les hémorrhagies.

La dose est depuis une demi-once jusqu'à deux onces. Voyez *Clarificatio*.

S Y S

SYSIRINCHIUM. Voyez *Sisyrinchium*.

SYSSARCOSIS, *συσσάρκωσις*, de *σύν*, & de *σάρξ*, chair, espèce d'articulation, qui se fait par l'intervention des chairs ; ou, comme dit Monro, par des muscles communs à un os & à un autre ; *Sysarcolé*.

On entend encore par ce mot, la manière de traiter les plaies, surtout celles de la tête, lorsque le crâne est découvert, & l'intervalle, entre les lèvres, trop grand, pour pouvoir les rapprocher, & donner lieu à la reproduction des chairs, ce que les Anciens appelloient *granulatio*. Paul Eginete se sert de ce terme, *Lib. VI, cap. 63*, pour une production contre nature des chairs, autour des vaisseaux & des tuniques des testicules, qui donne lieu au farcomele.

SYSTASIS, *συστασις*, de *σύν* & *στασις*, avoir de la consistance. Consistance. Voyez *Consistentia* ; ce terme signifie dans Hippocrate, amas ou concrétion. On lit, *Coac. 238*. *συστασις ὅρασις ἀπὸ τῶν ὑμῶν*, amas d'humeurs aux environs du palais.

Le même Auteur s'en sert pour exprimer une espèce de contraction du corps causée par quelque sensation désagréable. C'est en ce sens qu'il dit, *Lib. de Morbo sacro*, *ἢ τῆς πύλης ἢ σπλάχνων*, *ἢ τῆς ἀσπληνίας* ; si le malade est attaqué de quelque douleur, de *syntasis*, ou de contraction douloureuse.

SYSTATHMOS, *συσταθμός*, de *σύν*, & de *στάθμη*, poids ; Galien rend ce terme, dans son *Exegesi*, par *ισοστάθμη*, équilibrant.

SYSTEMA, *συστήμα*, de *σύν* & *στήμα*, avoir de la consistance ; ce terme signifie dans Hippocrate, *Epid. VII*, les concrétions ou le sédiment que l'urine dépose, à moins qu'on ne life avec Galien, au lieu de *συστήμα*, *σύνστημα*, ainsi qu'il fait dans son Commentaire, *in VI. Epid. Sect. 3. Aph. II*.

SYSTOLE, *συστολή*, de *σύν* & *βάλλω*, se resserrer ; *Contraction*, *sytole* ; c'est en Anatomie le mouvement du cœur & des artères qui se fait par contraction, & qui est alternatif & contraire à la diastole. Voyez *Cor*.

SYSTREMA, *συστήμα*, ou *συστήμα*, de *σύν* & *στήμα*, s'amasser, se durcir, se condenser, se mettre en concrétion ; ce terme signifie, dans Hippocrate, amas d'humeurs, concrétions dures, tubercules & tumeurs ; ainsi qu'il paroît dans les passages suivants.

On lit, *II. Prorrh. Systremata exstingantur nisi tenu in tē* le *σώμα* ; vous examinerez s'il n'y a point quelque concrétion de matière à l'ischium. *Systremata*, est aussi synonyme à *συσπασμα*, que Galien rend par *σπασμα* & *σπασμα*, tumeur & dureté, ou collection dure, & concrétion d'humeurs, que Celse appelle *humoris coitus*. On trouve encore, pour donner un exemple de plus, *Epid. VII. κατά σπασμα* *συστήμα* *αἰσινύει*, il y a voit aux environs de la rate une dureté indolente.

SYSTROPHE, *συστροφή* ; ce mot a la même étymologie & la même signification que le précédent. Voyez *Systremma*.

T

T A B

T • Voyez la signification Chymique de cette lettre dans l'alphabet Chymique.

T A B

TABACUM, *Tabac*. Voyez *Nicotiana*.

TABASIR, terme Arabe pour *spodium*.

TABANUS, **TABE**, ou **ASILUS**, *Taon*; c'est une sorte de mouche, oblongue, menue, noirâtre, munie d'une trompe qui a la figure d'un cor de chasse, avec quoi elle pique ou mord les ânes, les chevaux & les autres animaux, pour en tirer le sang, dont elle se nourrit, elle a six piés noirs, & vole aux environs des routes, des forêts & des bois. Il y a une autre espèce de *tabanus* verdâtre, qu'on appelle *tabanides*.

Ces sortes de mouches sont résolutes, & sont propres à faire pousser les cheveux, étant écrasées & pulvérisées, & appliquées sur la tête. *LAMERY, des drogues.*

TABARZET; épithète que l'on donne au sucre raffiné deux fois.

TABELLA, *Tablette*, *laçange*.

TABERNÆMONTANA.

Voyez ses caractères:

Sa fleur est tubuleuse, monopétale; elle va en s'élevant vers le haut; elle est divisée en plusieurs segmens; il part de son fond un pistil qui dégénère dans la suite en un fruit à deux capsules, qui s'ouvrent longitudinalement, & sont pleines de semences oblongues couvertes d'une pulpe légère.

Miller en compte les deux espèces suivantes.

1. *Tabernemontana lactescens, citrii foliis undulatis*. Plum. Nov. Gen. *Tabernemontana* laiteuse, à feuilles de citron, ondules.
2. *Tabernemontana lactescens, lauri folio, flore albò, siliquis rotundioribus*, Hoult. *Tabernemontana*, laiteuse, à feuilles de laurier, blanches, & à siliques rondes.

La première espèce est commune à la Jamaïque, & dans plusieurs autres contrées des climats chauds de l'Amérique, où elle s'élève à la hauteur de quinze ou seize piés, & a le tronc droit, uni, & couvert d'une écorce blanchâtre: du sommet du tronc partent des branches irrégulières, & couvertes de feuilles d'un verd luisant: les fleurs sont placées sur le pédicule des feuilles; elles sont jaunes & extrêmement odoriférantes; elles sont suivies de deux filiques fourchues qui contiennent les semences.

Ce genre de plantes a beaucoup de rapport à celui du laurier-rose, sous lequel quelques Auteurs de Botanique les ont rangées; cependant leurs semences n'ont point de duvet, ainsi que celles du laurier-rose; elles sont seulement contenues dans une substance molle & pulpeuse.

Le P. Plumier en a fait une classe, en l'honneur du Docteur Jacques Théodore, qu'on appelloit *Tabernemontanus*, d'un village d'Allemagne où il avoit pris naissance. C'étoit un des plus savans Botanistes de son siècle; & il publia à Francfort un Volume *in-fol.* an. 1590. qui contient les figures de 2250 plantes.

T A B

On trouva la seconde espèce à la Vera-Cruz; ce fut le Docteur Guillaume Houttoon qui en envoya en Angleterre des semences qui multiplierent cette plante. *MILLER, Dictionn.*

TABES DORSALIS, *phétisie dorsale*.

Hippocrate décrit cette maladie de la manière suivante; *Lib. II. de Morbis.*

« Le *tabes dorsalis*, provient, dit-il, d'une affection de la moelle spinale; les personnes d'un tempérament chaud, ou celles qui sont nouvellement mariées y sont particulièrement sujettes. Lorsqu'on questionne sur leur état, ceux qui ont le *tabes dorsalis*, ils répondent qu'ils sentent pour ainsi dire des fourmis descendre de la partie supérieure de leur corps, de la tête, par exemple, le long de l'épine du dos: Ils évacuent avec les urines, & en même-tems que les excréments grossiers, une grande quantité de semence liquide; ce qui les rend incapables de se procurer lignée, des songes impurs leur faisant perdre avant le coït, le fluide nécessaire à la propagation de l'espèce. Ils sont ordinairement foibles; ils ont l'haleine courte, on leur remarque ce dernier vice, surtout après qu'ils ont couru, ou qu'ils ont marché dans des lieux escarpés. Ils ont dans la tête une sensation de pesanteur, & un tintement importun dans les oreilles. Ils ont la longue des attaques de différentes espèces de fièvres violentes, & meurent enfin de celle qu'on appelle *Epyrie*. »

Selon Salus Diverfus, Hippocrate distingue quatre espèces différentes de *tabes dorsalis*.

La première provient d'une débauche de femmes; la seconde, d'un influx trop abondant de sang dans la moelle spinale; la troisième, de la dessiccation de la moelle spinale; & la quatrième, d'une chute d'humeurs peccantes sur cette partie.

On trouve, *Lib. VI. Epid. Sect. 8. Text. 32.* un exemple de la première espèce dans Grypalopax, jeune homme âgé de vingt-cinq ans, qui perdoit sa semence non-seulement pendant le sommeil, mais encore pendant le jour, & qui mourut en consomption, à l'âge de trente ans.

Voyez comment Hippocrate rend raison de cette maladie, dans ses Livres; de *Aere, locis & aquis*, & de *Genitura & natura pueri*.

« Elle provient, dit-il, de ce que la semence est portée du cerveau le long de la moelle spinale, dans les parties génitales. Sans entrer dans une discussion exacte de cette doctrine, nous pouvons assurer sur l'expérience que nous en avons, que le *tabes dorsalis* affecte tout le corps; qu'il le dessèche; que le cerveau & la moelle spinale qui n'est pour ainsi dire qu'un prolongement du cerveau, en sont atteints, & que tous ces effets ont pour cause la dissipation excessive de la semence. La foiblesse du malade devient telle; qu'il ne peut courir ou marcher dans des lieux escarpés & roides, ni se livrer à quelque exercice violent; sans être tourmenté d'une difficulté de respirer. Quelque que cette maladie commence ordinairement sans si-

« vre ; cependant à la longue, lorsque les facultés vitales sont affectées, il survient une fièvre putride, qui a communément de la malignité, & dans laquelle les parties intérieures sont brûlées de chaleur, & les parties extérieures glacées de froid. »

Après l'usage des remèdes généraux, Hippocrate ordonne pendant quarante jours le lait d'ânesse & même celui de vache, auquel il fait succéder des alimens doux.

La seconde espèce de *tabes dorsalis*, naît de ce que la chaleur de la moelle spinale est détruite, ou pour le moins fort affoiblie, par la surabondance du sang dans cette partie.

La troisième espèce consiste dans la dissolution de la moelle spinale, à laquelle l'obstruction des vaisseaux qui y portent la nourriture, a donné lieu.

La quatrième espèce a pour cause une chute d'humeurs peccantes sur la même partie ; on en trouve un exemple dans Guillelmus Fabricius, *Cent. I. Observ. 45.*

Balwinus Rossius parle de la manière suivante du *tabes dorsalis*.

« La maladie que les Grecs appellent *lordosis*, & les Latins *lumbago*, est, dit-il, *Traité de Scorbut. Epist. 4.* fort commune, & presque épidémique en Hollande, tant à cause des alimens, que de la nature humide & mal-saine du pays. Dans les autres contrées, ce mal attaque particulièrement ceux qui sont livrés à la débauche des femmes. Nous lisons dans Hippocrate, *Lib. II. de Morbis*, que les personnes mariées, & celles qui sont d'un tempérament chaud, y sont plus sujettes que d'autres. On perd une grande quantité de semence liquide ; la matrice n'en tient point ; & cette dissipation de la liqueur séminale se fait pendant le sommeil, soit que l'on ait sa femme à côté de soi, ou qu'on soit couché seul. Cette espèce de *tabes dorsalis*, ne me paroît pas fort dangereuse ; car il est vraisemblable qu'elle tire son origine d'une matière pituiteuse, de flatulences, ou d'une humeur mélancolique, mêlée avec le sang, qui descend par les vaisseaux, comme un catarrhe, de la tête sur la moelle spinale. Comme il y a, selon Hippocrate, *Lib. de Glandulis*, sept espèces de fluxions par lesquelles le cerveau se purge des matières qui l'embarassent & lui nuisent, & que ces matières sont évacuées par les narines, les oreilles, les yeux, le palais, & d'autres voies, ou portées par les vaisseaux, avec le sang, sur la moelle spinale ; il est nécessaire que la partie sur laquelle tombe la fluxion, soit diversement affectée, selon la qualité & la quantité de la matière peccante. Si la matière excrémentielle qui tombe du cerveau sur quelque autre partie, est en petite quantité, & à peu de malignité, la nature surmontera facilement le mal, & ses symptômes commencent ; si elle pèche au contraire considérablement, en quantité & en qualité ; il aura les suites les plus fâcheuses. Mais passons sous silence les six premières espèces de fluxion, nous nous attacherons seulement à celle dans laquelle les humeurs sont portées par les vaisseaux de la tête, sur la moelle spinale ; & nous observerons que toutes les fois que des humeurs épaisses & froides tombent sur l'épine du dos, elles commencent par affecter les parties adjacentes, à moins que ces parties n'aient la force de les subjuguier, de les discuter, & de les dissiper ; elles passent de-là à des parties plus éloignées ; leur influence s'étend peu à peu ; tout le système nerveux s'en ressent à la longue ; tout le corps en est entrepris ; elles causent des douleurs violentes dont l'origine est vers les épaules, & qui s'étendent peu à peu vers les reins, & descendent quelquefois jusqu'à l'os coccyx. Dans cette maladie, qui est proprement le

« *lordosis* des Grecs, & le *lumbago* des Latins ; le malade peut à peine se remuer & passer d'un lieu dans un autre. Nous pourrions avec plus de raison l'appeler ainsi que font les Modernes, *gutta* ; parce que les humeurs distillent goutte à goutte du cerveau sur la moelle spinale ; & restreindre à cette affection seulement le terme de *gutta*, sous lequel on comprend mal à propos toutes les maladies des articulations. Le *tabes dorsalis* a ceci de commun avec la fièvre quartaine, qu'il prend dans toutes les saisons de l'année ; mais qu'il est plus court en Été, plus durable en Automne, & très-opiniâtre en hiver. S'il se fait une chute d'humeurs acres & ténaces, qui descendent du cerveau avec impétuosité ; il en résultera une fluxion, non-seulement sur la moelle spinale ; mais encore sur le corps de l'os sacrum ; & cette fluxion sera suivie d'un *tabes dorsalis* ; ou d'un *tabes ossis sacri*, ainsi que dit Hippocrate, qui nous assure que la mort est la terminaison la plus heureuse que puisse avoir cette maladie ; parce que les douleurs vont continuellement en augmentant. Nous lisons dans Hippocrate, *Lib. de Glandulis*, que le *tabes ossis sacri*, provient d'une fluxion d'humeurs qui passent par les vaisseaux, de la tête sur la moelle spinale ; d'où elles descendent ensuite sur l'os sacrum, & affectent les articulations des hanches. Lorsque ce mal est poussé à son dernier période ; l'affoiblissement du malade est tel, il est réduit dans un état si misérable ; que la vie lui devient insupportable ; il sent des douleurs dans les jambes & dans les épaules ; & il meurt enfin, malgré tous les efforts que l'on fait pour le guérir. Cette maladie ressemble encore aux autres consomptions, en ce qu'elle est communément plus cruelle en automne, qu'au printemps, saison plus commode pour se médicamenter. Il y a des cas dans lesquels il faut attribuer la dissolution & l'exténuation de la moelle spinale, à une obstruction formée dans les vaisseaux qui y portent du cerveau, le sang & les esprits. L'indication curative que l'on doit suivre alors, c'est de lever cette obstruction, & d'évacuer la matière peccante. Si donc le malade est pléthorique, on fera ouvrir la veine humérale du bras droit, ou la médiane du bras gauche, ou la saphène s'il en est besoin. Si l'on s'aperçoit que les veines hémorrhoïdales sont gonflées, on les vuidera, en y faisant appliquer des sangsues, ou de quelque autre manière ; car le *lumbago* a pour cause générale, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus, une humeur mélancolique, qui quoique plus épaisse en apparence, qu'il ne paroît qu'elle devroit être, pour être portée facilement sur l'épine du dos, a toutefois la fluidité requise pour cet effet, ainsi que l'expérience journalière le démontre, les personnes en qui la rate est affectée, étant fort sujettes au *lumbago*. Galien confirme cette doctrine, *Comment. 3. in Lib. I. Procrhet.* Hippocrate l'auteur, dit-il, dans les douleurs des reins, à une évacuation par les veines hémorrhoïdales ; car ces douleurs proviennent quelquefois d'une suppression de l'écoulement qui se fait par les hémorrhoïdes ; & cette suppression est assez fréquente dans les personnes qui sont d'un tempérament mélancolique, & dans les cas où les restes du levain d'une maladie sont portés dans ces veines, & n'en peuvent être évacués. »

« On fera succéder à la saignée les décoctions capables de discuter & de rendre fluide la matière peccante ; & quant aux purgatifs, ce sera à la nature de cette matière à en déterminer le choix. On usera dans le commencement des plus doux, n'oubliant jamais, que la tête est le siège de la maladie. On pourra toutefois recourir aux drastiques, s'il en est besoin. Alors Hippocrate recommande l'Élatérium. Quant à moi, j'aimerois mieux des petites pilules d'agaric mêlées avec une quantité convenable de turbith, & prises dans une décoction de feuilles de séné, avec un peu de semence de fenouil, ou dans quelque autre

« décoction qu'indiquera l'état du malade. Je recon-
 « rai, après les purgatifs, aux fomentations, aux fric-
 « tions, & aux linimens, tant pour faciliter l'évacua-
 « tion de la matière peccante, que pour calmer les dou-
 « leurs, & fortifier la partie affectée. J'ordonnerai des
 « bains d'eau douce, ou des bains artificiels préparés
 « de verveine, de roses, de sauge, de fenouil, d'en-
 « cens, de camomille & de melilot, si le tems, les
 « lieux, & les habitudes du malade le permettent.
 « Si le ventre n'est pas assez lâche, Hippocrate con-
 « seille les clystères. Lorsque les humeurs seront vis-
 « queuses, fortement engagées dans les parties, co-
 « pieuses & stériles, on ne se contentera pas des
 « remèdes que nous venons d'indiquer; on rentera de
 « les attirer en appliquant des ventouses; à moins
 « toutefois qu'elles ne soient en si grande quantité,
 « qu'on ne puisse se flatter de les évacuer par cette
 « voie; & que par conséquent il n'y ait danger d'en fa-
 « cilter la formation, & de fournir un nouvel aliment
 « à la maladie. Quant au régime, il faut qu'il soit in-
 « cif, atténuant, mais non pas absolument foible.
 « Cette maladie ainsi que celles qui attaquent les arti-
 « culations, dure jusqu'à vingt ans, quelquefois jus-
 « qu'à quarante, & même au-delà. On ordonnera en
 « boisson un peu de vin, ou de la bière bien cuite. Le
 « sommeil sera modéré, & d'une durée suffisante pour
 « la cotion des aliments; car son excès rend le cerveau
 « sujet à des catarrhes. Les exercices seront pareille-
 « ment modérés, & proportionnés aux forces; ils ne
 « seront ni violents, ni poussés jusqu'à la fatigue. » SEN-
 « NERT, Vol. II.

Le *tabes dorsalis* est une maladie considérable; les Mé-
 « decins ont négligé d'en parler par l'étendue qu'elle
 « mérite; quoiqu'Hippocrate en ait fait une ample des-
 « cription, & qu'elle se rencontre fréquemment dans la
 « pratique, ainsi que je l'ai moi-même observé. Elle
 « cause des maux de tête aigus & violents; & l'on sent,
 « comme des fourmis descendre des parties supérieu-
 « res. Le cou & les reins avec leurs muscles, & les
 « articulations des jambes, sont si douloureux qu'on
 « ne peut quelquefois les fléchir. On est constipé; l'ex-
 « crétion des urines est pénible; on rend en allant à la
 « selle, ou en urinant, une grande quantité de semence
 « liquide; cette évacuation fe fait pendant le sommeil,
 « soit que le malade ait une femme à ses côtés, où qu'il
 « soit couché seul. Les femmes atteintes de *tabes dor-
 « salis*, ne retiennent point la semence dans la matrice.
 « On ne peut marcher, surtout dans les lieux escarpés;
 « le corps est fort affoibli; la respiration embarrassée,
 « la tête pesante, & les oreilles importunées d'un tinté-
 « ment. Il n'y a point de fièvre dans le commencement;
 « le gout pour les aliments subsiste; mais le corps n'en
 « profite point; il se consume peu à peu. Lorsque le *tab-
 « es dorsalis* est peu considérable, le malade est assez
 « tranquille; mais à mesure que le mal augmente, les
 « symptômes deviennent plus cruels, les jambes s'enflent
 « comme dans l'hydropisie; il survient des ulcères aux
 « reins, dont les uns se guérissent, tandis que d'autres
 « s'ouvrent: il se forme des caillottes épaisses sur les
 « yeux; on perd entièrement la vue. Cette maladie atta-
 « que particulièrement les nouveaux mariés, & ceux qui
 « se livrent avec excès au plaisir vénérien. On a remar-
 « qué qu'elle avoit des intermissions & des retours. C'é-
 « toit le cas d'un Médecin même de ma connoissance,
 « à qui il arriva, ainsi qu'à plusieurs autres, de perdre la
 « vue, après une intermission de sept ans. LOMMUS,
 « Observ. Med. Voyez *Gonorrhœa* & *Fluxus albus*.

De la consommation qui suit la gonorrhée, & les fleurs
 blanches.

Cette consommation paroît avoir été connue des Anciens
 mêmes, sous le nom de *tabes dorsalis*, lorsqu'elle a été
 précédée de gonorrhée. Galien dit dans l'histoire de
 la maladie de la femme de Boethius, noble Romain,

qu'elle tomba dans une hydropisie consumptive, à la
 suite d'une suppression de fleurs blanches qu'elle avoit
 en grande quantité & depuis long-tems; & contre les-
 quelles elle prit les remèdes d'un Empirique.

On ne peut disconvenir que la gonorrhée & les fleurs
 blanches, qui ont de la malignité, & du virus véné-
 rien, ne se terminent quelquefois par une consommation
 des poudrons, à moins qu'on ne prévienne par des re-
 mèdes convenables ces suites qui sont assez ordinaires,
 lorsque le virus a dépravé la masse des humeurs. Je
 puis assurer sur mes propres observations & sur une
 longue expérience, que la consommation nait quelquefois
 des fleurs blanches, & d'une gonorrhée simple & béli-
 gne. Nous mettrons donc cette consommation qui n'a
 pour cause que la dissipation continuelle du suc nour-
 ricié des glandes séminales, au nombre des consump-
 tions vraies & réelles. Il arrive quelquefois dans la
 gonorrhée & les fleurs blanches, que l'écoulement est
 si considérable, & dure si long-tems, que la masse des
 humeurs en est dépourvue de tous ses esprits, & ne
 peut servir à la nutrition. D'où il s'ensuit que le sang
 se chargeant peu à peu de parties hétérogènes & pec-
 cantes, s'échauffe; que l'habitude du corps, & ses par-
 ties solides, tournent peu à peu à la phthisie; & qu'il
 se forme une espèce de consommation; c'est de cette
 espèce de consommation qu'il s'agit ici.

J'ai remarqué qu'elle s'annonçoit ordinairement par les
 symptômes suivans.

Il y a une oppression hypocondriaque, de la mélancolie,
 de l'inquiétude, un air penif, la perte des forces &
 de l'appétit, dans les hommes, lorsque la gonorrhée est
 abondante; quant aux femmes qui ont des fleurs blan-
 ches abondantes, & qu'elles ont conservées pendant
 long-tems; leurs chairs deviennent molles; leur em-
 bompment se dissipe; elles ont le visage pâle, la couleur
 sale, des accès hytériques, de la foiblesse; elles per-
 dent leurs forces; & tous ces symptômes ont pour cau-
 se l'appauvrissement du sang, occasionné par le défaut
 d'un chyle nouveau; c'est le défaut de ce chyle qui tient
 les esprits dans l'abattement, & qui rendant le sang
 aqueux, dispose le corps à l'œdème. Il ne faut donc
 pas s'étonner que les signes de la consommation dont il
 s'agit, soient des oppressions hypocondriaques, des
 affections hytériques, la perte des forces, l'abattement
 & le défaut d'appétit; ni que ces symptômes soient
 suivis à la longue, & lorsque le mal sera parvenu à son
 dernier période, de la soif, de la phthisie, de l'atro-
 phie, de la perte de l'embonpoint, sans toutefois qu'il
 y ait de la toux, ou aucun autre signe remarquable de
 la consommation des poudrons.

Ce mal cessera si l'on parvient à détruire sa cause antécé-
 dente, c'est-à-dire, à déraciner la gonorrhée & les
 fleurs blanches; mais il sera certainement incurable,
 si la gonorrhée & les fleurs blanches sont invétérées.

Lors donc qu'un Médecin sera appelé à tems, il travail-
 lera de toute sa force, & par tous les moyens possibles
 à arrêter la gonorrhée & les fleurs blanches, qui font
 les deux causes antécédentes de la consommation. Lors-
 qu'il sera parvenu à suspendre la dissipation du suc nour-
 ricié; il s'occupera à réparer l'appauvrissement
 du sang, par la formation d'un chyle nouveau, huileux
 & béliin. Il ordonnera par conséquent au malade de
 prendre peu & souvent des aliments succulens, agréa-
 bles au palais, bienfaisants à l'estomac, & capables de
 fournir une bonne nourriture: il le tiendra dans une
 assiette d'esprit, gai & satisfait, afin que son appétit
 soit toujours vif; car il n'y a rien qui soit plus fatal à
 l'appétit, & plus favorable à la consommation, que la
 tristesse & le chagrin. Il lui fera prendre un air sain,
 & salubre, ami des nerfs & conséquemment de l'esto-
 mac & de l'appétit. Il lui prescrira quelque exercice
 journalier; & pour lui procurer des sueurs modérées;
 & donner lieu au levain du chyle appauvri & vieux;

dont les vaisseaux sanguins sont remplis, & la constitution surchargée, de se dissiper, il le fera froter, si les forces le permettent. Parce moyen le nouveau chyle ne sera point altéré; la réparation sera plus parfaite, & l'estomac & l'appétit continueront d'être en bon état. Il lui interdira un usage excessif du vin & des liqueurs spiritueuses, qui ne peuvent qu'enflammer le sang, qui n'est déjà que trop chaud. Il se gardera bien d'ordonner quelques purgatifs, ou quelques remèdes capables de procurer une évacuation considérable, de mettre la nature en de nouvelles dépenses, & d'augmenter l'affoiblissement. S'il s'allume dans les parties solides, le plus petit degré de chaleur hétérique, il mettra toute son industrie à l'éteindre, tant avec le lait d'ânesse, que la diète blanche, & les eaux minérales & calybes. MORTON, *Psychiolog. cap. 4.*

TABULA, *lofange* ou *tablette*.

TABULATUM, ou *Tabula*.

TABUM, *sanie*, sang corrompu, ou humeur claire & purride, qui coule des ulcères malins, ou des parties mortifiées, lorsque les facultés vitales, ne sont pas en état de former une matière ou un pus louable.

T A C

TACAMAHACA, Offic. C. B. P. 50. 3. Park, Theat. 1608. Rail Hist. 2. 1846. *Tacamahaca populo similis fructu colore Peonia similis*, J. B. 1. 346. *Tacamahaca foliis crenatis, Sadelhouts lignum ad Ephyppia conficienda*, Parad. Bat. Prod. 379. *Tecomahaca*, Hern. 55. *Tacamahaca*.

Voici ses caracteres :

Le *Tacamahaca* coule d'un grand arbre de la grosseur d'un peuplier, dont les feuilles ressemblent à celles du roser, sont dentelées par les bords, & sont placées jusqu'à cinq sur un même pédicule. Les fleurs de cet arbre sont petites, croissent en grappes, sont blanches, & sont suivies d'une femence triangulaire. Le *tacamahaca* croît aux Indes Espagnoles occidentales. Il y a deux sortes de gomme de ce nom, l'une en morceaux, sèche, résineuse, se cassant entre les doigts, prenant de la viscosité quand on la mâche, composée de petits grains d'un jaune rougeâtre attachés ensemble, d'une odeur forte & agréable, assez semblable à celle du mastic. L'autre s'appelle *tacamahaca* en écailles; son tissu est égal & doux; elle a la couleur du galbanum dépuré; elle est plus légère que l'autre forte, & elle a la même odeur agréable.

Le *tacamahaca* est échauffant, dessiccatif, résolutif & maturatif. On l'ordonne rarement intérieurement; il est ami de la tête & des nerfs; on l'applique quelquefois aux tempes dans les maux de tête; on le mêle souvent avec le galbanum, & l'on met de ce mélange sur le nombril, dans les affections de la matrice. MILLER, *Bot. Off.*

C'est une substance résineuse, dont il y a deux sortes, l'une en écaille & l'autre en masse. La première est la plus estimée & est quelquefois appelée *Tacamahaca sublimis*. Elle est d'une odeur fort agréable, & à peu près semblable à celle de la lavande & de l'angelique; on l'apporte de Madagascar & de la nouvelle Espagne, où elle vient d'un arbre appelé *Tacamahaca*, *Populo similis fructu & colore peonia*, J. B. *Tecomahaca*, *Hernand.* On l'emploie intérieurement aux mêmes usages que la gomme *carama*; il résout de même les tumeurs, fortifie les nerfs, & guérit le mal de tête, appliqué en forme d'emplâtre sur le crane. GEOFFROY.

Les Indiens en font grand usage dans toutes sortes de maladies; mais surtout dans les tumeurs de quelque espèce qu'elles soient: en effet, il est très-dissolvant, ma-

turatif & dissolvant; il calme les douleurs qui proviennent d'humeurs froides & stagnantes. Si on le fait brûler sur des charbons, on qu'on l'applique aux narines, il soulage sur le champ dans les attaques hytériques. Tout le monde sait que l'emplâtre qu'on en fait, soutient la matrice dans sa situation naturelle, en l'appliquant sur le nombril. Il y en a qui ont la délicatesse d'y mêler de l'ambre & du musc. On l'étend sur du linge; & on en met derrière les oreilles, pour réprimer toutes les fluxions. Sa vapeur produit le même effet. Appliqué aux tempes en forme de cérat, il arrête tous les rhumes & toute fluxion, tant sur les yeux que sur les autres parties du visage. Si une dent gâtée cause de la douleur, on n'a qu'à la remplir de *tacamahaca*.

L'emplâtre qu'on en prépare avec une troisième partie de styrax, & une petite quantité d'ambre, est un excellent topique pour l'estomac. Il fortifie cet organe, il excite l'appétit, il aide la cuisson, il dissout les fluxions. Appliqué sur la tête, il produit le premier de ces effets. Il n'est pas moins efficace dans la sciati-que, & dans toutes les maladies qui proviennent d'humeurs froides ou mêlées: il guérit seul les plaies aux jointures & aux parties nerveuses, en procurant une suppuration immédiate, & en prévenant les spasmes. J'y mêle, continue Monardes, une troisième partie de cire, afin de l'étendre plus facilement.

Nous ajouterons à ce que nous venons de citer de cet Auteur, que l'emplâtre de *tacamahaca*, appliquée sur le crane, passe pour avoir la vertu de calmer le mal de tête. On lui attribue aussi celle de dissoudre les tumeurs & les duretés de la rate. RAY, *Histoire des Plantes*.

TACEROS, *ταχυς, fondus, dissous, chair ou suide*, par la trop grande colligation. MOSCICON.

TACHY, TACHEOS, *ταχύ, ταχως, prompt, vite*. Outre ces significations communes, ces mots en ont encore d'autres; ils sont quelquefois synonymes à *ταχός*, « fréquent, réitéré » ainsi on lit, *Lib. de Rat. Viti. in Acut. interduces ταχός*, « postulation fréquente & réitérée »; & Galien dit dans son *Commentaire* sur cet endroit, que les Anciens se servoient indistinctement de *ταχός* & de *ταχός*, & qu'ils écrivoient *ταχός*, ou *ταχός* *ἐπὶ ταχός*, « action prompte ou fréquente ».

TACTUS, le *tañ* ou le *toucher*; c'est dans l'art des accouchemens l'examen de l'état du vagin, de la matrice, de la situation du fœtus, & de tout ce qui est contenu dans l'utérus. Hippocrate s'est fort étendu sur cette partie, dans son *Traité des Maladies des Femmes*; & ses préceptes sont exacts, & comprennent presque tout ce qui appartient à cette matière. Voyez l'art. *Obstetricie*.

L'organe corporel qui sert au *toucher*, est formé par des papilles molles, pulpeuses, médullaires, nerveuses, pyramidales, produites par les nerfs subcutanés qui se dépouillent sous la peau de leur membrane dure, externe, & par-là deviennent très-mous, & conséquemment fort sensibles. Ce qui entretient cet organe en bon état, c'est que ces papilles sont humectées & arrosées d'une liqueur très-fluide qui y abonde sans cesse. Cette membrane fine & solide qu'on appelle épiderme, leur prête des filons où elles se tiennent cachées, & leur sert ainsi de défense, sans altérer leur sensibilité. Mais on les trouve principalement dans les lieux propres à l'action du *tañ*; tels que la langue, l'extrémité des doigts, des mains & des pieds: elles s'y tiennent resserrées pour en sortir en quelque sorte dans le besoin; tel est l'organe qui touche les corps.

Ce qu'il y a ici de singulier & d'admirable en même-temps, c'est que vers l'extrémité des doigts des pieds & des mains, ces papilles rampent & s'étendent suivant la longueur des doigts; au lieu que par tout ailleurs à la surface des corps elles sont perpendiculaires. Ce

sont encore ces mêmes papilles, qui renfermées au bout des doigts dans l'épiderme comme dans une gaine, compliquées entre elles, desséchées, unies & condensées avec les vaisseaux cutanés racornis, forment les ongles, dont l'usage est de veiller, pour ainsi dire, à la conservation du sentiment des papilles vives & nues, & de les empêcher de devenir calleuses.

Voici donc en quoi consiste le *saç*.

L'extrémité du doigt est appliquée à l'objet qu'on veut examiner ou toucher; les papilles présentent leur surface à cet objet, & la frottent doucement contre la fienné. Il se communique ainsi à ces papilles un certain mouvement, dont l'effet propagé jusqu'au *sensorium commune*, excite l'idée de chaud, de froid, d'humide, de sec, de mou, de dur, de poli, de raboteux, de telle ou telle figure, d'un corps mu ou en repos, proche ou éloigné, l'idée de titillation, de démangeaison, de plaisir ou de douleur.

Pourquoi l'action du *saçer* est-elle douloureuse quand l'épiderme est raié, macéré, levé ou brûlé? Pourquoi le *saç* est-il détruit lorsqu'il se forme sur la peau d'épaisse cicatrice, ou de dures callosités? Quel est la cause de ce mouvement singulier que le tremoulement produit, & de ce mouvement désagréable & qui engourdit insensiblement, produit par la torpille? D'où vient qu'on est si sensible à la surface interne & à la racine des ongles? Pour quelle raison le sentiment le plus exquis est-il où sont les ongles, & où les filons de la surpeau vont en lignes spirales? BOERHAAVE, *Insist.*

T A D

TÆDÆ. (Voyez *Dais*) certaine composition Pharmaceutique dont on usoit en fumigations, en pessaires & en trochisques.

T A N

TANIA, *ténia*, ou *ver-plat*. Voyez *Vermis*. Il y a plusieurs espèces de poissons plats de l'espèce de la sole, qu'on appelle aussi *ténia*.

T A G

TAGENITIS, *ταγηνίτις*, ou **TEGANITIS**, *τεγανίτις*; espèce de gâteau fait d'huile & de farine de froment.

TAGERA, H. M. *Sena spuria*, *Malabarica*.

Cette plante croît aux Indes Orientales, dans les lieux sablonneux, & s'élève à la hauteur de trois ou quatre piés. Sa racine est fibreuse, ligneuse & noirâtre. Ses tiges sont rondes, ligneuses & vertes. Ses feuilles sont sur des pédicules courts, forment deux rangées, sont par paires, rondettes, oblongues, larges, émoussées par la pointe, cannelées vers le pédicule, unies & d'un verd sale. Ses fleurs ont la couleur & la figure de celles du *saphera*.

Ses feuilles broyées & appliquées sur la piquure des abeilles, en calment les douleurs. Ses semences mêlées & broyées avec le safran, sont bonnes pour les pustules & pour les ulcères; & elles guérissent le panaris, mêlées avec les sucs du *Verla-catin*. RAY, *Histoire des Plantes*.

WELLIA TAGERA. Voyez *Wellia*.

TAGETES, *Souci de France* ou *d'Afrique*; ou *Œillet d'Inde*.

Voici ses caractères:

Sa racine est fibreuse & annuelle; ses feuilles ressemblent

à celles de la tanésie, sont fétides & divisées jusqu'à la côte: son calyce est d'une seule pièce, & tubuleux. Les barbes de ses fleurs sont plates ou rubuleuses; la semence est anguleuse, & garnie d'une tête feuillue.

Boerhaave en compte les dix espèces suivantes.

1. *Tagetes maximus*, rectus, flore simplici, ex luteo pallido, J. B. 3. 100. *Tanacetum Africanum*, majus, simplici flore, pallente, C. B. P. 133. *Caryophylli Hispanici* dicti, vel *caryophylli Mexicani* planta, Hernand. 154. *Chrysanthemum Africanum erectum*; *tanacetii folio*, flore simplici majore, M. H. 3. 16.
2. *Tagetes maximus*, rectus, flore maximo multiplicato, J. B. 3. 100. *Tanacetum*, sive *flos Africanus*, major flore pleno, aureo, C. B. P. 132. *Chrysanthemum Africanum*, erectum, *tanacetii folio*, flore pleno majore, M. H. 3. 16. *Caryophyllus Mexicanus* primus, Col. 2. 47. *Cempeal xochitl*, vel *Giuhua xochitl*. *Tzenezepohual*. *Caryophyllus Mexicanus*, J. Hernand. 154.
3. *Tagetes Indicus*, medius, flore simplici, luteo pallido, J. B. 3. 99. *Oguichitl*, *cocaxochitl*, *Caryophyllus Mexicanus*, II. Hernand. 155.
4. *Tagetes Indicus*, medius, flore luteo multiplicato, H. L. 587. *Tlapalte*, *Cacayatl*, *caryophyllus Mexicanus*, III. Hernand. 155.
5. *Tagetes Indicus*, minor, simplici flore, sive *caryophyllus Indicus*, sive *flos Africanus*. Voyez *Africanus flos*.
6. *Tagetes Indicus* minor, multiplicato flore, J. B. 3. 99. *Macuil xochitl*, *seumaon*, *caryophyllus Mexicanus*, IV. Hernand. 155.
7. *Tagetes Indicus*, flore simplici, fistuloso, H. L. 188. *Chrysanthemum Africanum*, erectum, *tanacetii folio*, petalis florum fistulosis, flore simplici, M. H. 3. 16. *Caryophyllus Mexicanus*, flore fistuloso, simplex, Col. 2. 46. *Tanacetum*, sive *flos Mexicanus*, flore fistuloso simplici, C. B. P. 133.
8. *Tagetes Indicus*, flore fistuloso duplicato, H. L. 589. *Caryophyllus Mexicanus*, flore fistuloso, alter *polyanthus*, Col. 2. 46. *Tanacetum*, sive *flos Mexicanus*, flore fistuloso pleno, C. B. P. 133. *Chrysanthemum Africanum*, erectum, folio *tanacetii*, petalis florum fistulosis, flore pleno, M. H. 3. 16.
9. *Tagetes Indicus*, flore aureo, simplici, minor, *Caryophyllus Indicus*, flore aureo, simplici minor, H. Ælyt. *Æth.* v. 14. T. I. F. 3.
10. *Tagetes Indicus*, minimus, flore sericea hirsute obusto, H. L. 587. *Tanacetum Africanum*, minimum, sericea hirsute obustum, C. B. P. 133. *Tlapalcacahitl*, *Cocaxochitl*, *caryophyllus Mexicanus*, V. Hernand. 156. *Caryophylli Hispani*, distili *varietas septima* & *octava*, Col. 2. 47. *Deſcr.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

Le *tagetes*, ou l'*œillet d'Inde*, ne nous est pas venu d'abord de cette Contrée, mais de la Catalogne. Quelques Auteurs recommandent les huit premières espèces comme des plantes très salutaires, & les regardent comme des plantes atténuantes & apéritives. Ils recommandent le suc exprimé de leurs feuilles; & mêlé avec le vin, pour les estomacs froids; la suppression des règles, la fièvre intermittente, la cachexie & l'hydropisie. D'autres prétendent au contraire que ces plantes sont vénéneuses. Elles sont bienfaisantes dans la Mauritanie; & l'on s'en sert dans un grand nombre de maladies.

Boerhaave remarque en plusieurs endroits, que la même plante peut être vénéneuse dans un Pays & salutaire dans un autre. Il en pourroit bien être ainsi du *tagetes*. Il est certain que la neuvième & la dixième espèce sont mortelles: S'il arrive aux enfans d'en mettre seulement dans leur bouche les fleurs qui sont fort belles, elles causeront une inflammation, qui se communiquant à l'estomac, est suivie de la mort. Je ne voudrais donc pas qu'on crût, sans de nouvelles expériences, tout ce que l'on dit des propriétés des premières espèces. Nous avons tant de ressources dans la

multitude des plantes bienfaisantes que la Botanique nous offre, qu'on peut sans inconvénient négliger celles-ci, que Dodonée prétend & démontre par un grand nombre d'expériences être vénéneuses. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

T A L

TAL, *fiente de Paon, ou aleali.* RULAND.

TALAGAS. Voyez *Palma*.

TALC, *Vin bonilli.* RULAND.

TALCUM, Offic. Boet. 194. Geoff. Prælect. 67. Schröd. 357. de Laet. 128. Aldrov. 683. *Talcum, aliàs stella terre*, Charlt. Foss. 24. Worm. 57. *Talcus fossilis*, Calc. Mus. 458. *Stella terra quibusdā.* Le Talc.

Le *talc* est une pierre luisante qui se sépare en lames très-minces, qui sont transparentes & un peu flexibles. Il ne se fond point au feu, il ne s'y calcine pas, & il y garde sa couleur: il ne s'y change point.

Le *talc* est de différente couleur. L'un est argenté, que les Chymistes appellent *Pierre d'argent*; l'autre est jaune, ils l'appellent *Solaire*; l'autre est un peu verd, & l'autre est noir.

Celui de Venise passe pour le meilleur; il tire un peu sur le verd. On s'en sert rarement en Médecine; on ne l'emploie que dans les cosmétiques. Les femmes qui ont grand soin de leur beauté, le recherchent avec empressement pour se blanchir la peau & la rendre belle. Elles le préparent de différentes manières; elles le réduisent en une poussière très-fine; & quoique cela soit extrêmement difficile, on en vient cependant à bout, en trempant chaque fois dans l'eau froide le *talc* que l'on a fait rougir au feu: par-là on le réduit sur le porphyre en une poudre très-fine, de couleur d'argent, dont les Dames se servent pour leurs pommades.

Les Chymistes n'ont pas eu moins d'empressement pour retirer une huile du *talc*, que les femmes. Celles-ci la recherchoient pour s'en parer; & les Chymistes pour s'en servir à fixer le mercure, ou pour changer le cuivre en argent. Mais leurs efforts ont été vains & inutiles. Car si l'on retire des différentes préparations du *talc* quelque chose qui ressemble à de l'huile, ce n'est pas le fruit du *talc*, mais des choses que l'on y avoit jointes dans ces opérations. GORRAOT.

TALENTUM, *Taleur*; le plus grand poids des Grecs. V. *Pendus*. Il étoit de cinquante livres, onze onces, dix-sept grains & $\frac{1}{2}$.

TALIIR-KARA, H. M. *Arbor Indica, spinosa, flore & fructu vidua.*

C'est un grand arbre; dont le tronc est blanchâtre & gros, & l'écorce unie, poudreuse & cendrée: il porte un grand nombre de petites branches, qui s'étendent à une longue distance, & qui sont armées d'épines oblongues, dures & roides. Sa racine est blanchâtre, & couverte d'une écorce obscure. Son odeur est forte, & son goût astringent. Ses feuilles sont vertes en-dessus & verdâtres en-dessous, elliptiques, pointues, légèrement dentelées par les bords, fortes, épaisses, luisantes, très-odoriférantes, & très-acres & astringentes au goût. Les feuilles tendres qui croissent à son sommet, sont pour la plupart d'un rouge purpurin. Les Observateurs n'ont encore remarqué ni fleurs, ni fruits à cet arbre. Il croît au Malabar: il est toujours verd, & vit longtemps.

On fait avec sa racine, bouillie dans de l'eau, une boisson qui pousse puissamment par les sueurs, & qui évacue les humeurs acres & salines. On prépare avec ses feuilles cuites dans de l'huile, avec le turmeric, un liniment qu'on recommande pour la gale.

TALPA, Offic. Schröd. 5. 308. Mer. Pin. 168. Schwartz.

Quad. 128. Aldrov. de Quad. Digit. 451. Charlt. Exer. 25. Gessn. de Quad. digit. 931. Jons. de Quad. 118. Raii Synop. A. 236. *Tampe*.

Cet animal vit dans la terre, & se trouve dans les garennes. Son cœur, son sang, & l'animal entier sont d'usage en Médecine. Ses cendres sont bienfaisantes dans la lepre, les tumeurs scrophuleuses, & les fistules. Prises intérieurement dans la bière ou dans du vin, elles passent pour guérir les goutes ambulantes, les écoulements. Son cœur est bon pour l'hernie, & son sang récent, pour l'apoplexie. On en frotte les parties affectées dans l'un & l'autre cas. DALL, d'après Schröder.

T A L P A; espèce de tumeur athéromateuse qui vient à la tête; on l'appelle aussi quelquefois, selon Blancard, *talparia*.

TALUS ou ASTRAGALUS, l'*Astragal*; Dioscoride recommande, *Lib. II. cap. 62.* l'*Astragal* du cochon, calciné, mis en poudre, & pris intérieurement, pour le gonflement du colon, & les tranchées chroniques.

T A M

TAMANDUA; nom d'un animal à quatre piés, assez semblable au renard. On le trouve dans l'Amérique. On l'appelle aussi *myrmecophagus*. Sa graisse passe pour résolutive & nerveuse.

TAMARATONGA. Voyez *Carambolas*.

TAMARINDI, *Tamarins*.

Voici ses caractères.

Ses feuilles sont en ailes, mais sans lobes à leur extrémité. Sa fleur est tripétale, a trois étamines, & est placée dans un calyce charnu, qui se divise en quatre petites feuilles longues. Son ovaire, qui part du centre du calyce, dégénère en une filique longue, large, divisée en cellules, pleine d'une pulpe acide, & contenant des semences ovales.

Boerhaave ne fait mention que de l'espèce suivante.

Tamarindi, J. B. 422. Boerh. Ind. Alt. 2. 59. *Tamarindus*, Offic. Ger. Emac. 1607. Park. Theat. 217. Raii Hist. 2. 1748. Tourn. Inst. 660. *Tamarindus Oxybancium*, Mont. Exot. *Tamarindi*, *Lusitanis Tamaracacila*, Marg. 107. *Tamarindus Derelside* appellata, Alpin. Ægypt. 2. 19. 170. *Il Tamarindo, & Derelside de gH Egipci*, Pon. Ital. Bald. 23. *Siligna Arabica*, qua *Tamarindus*, C. B. P. 403. *Hijabla Tamarindus*, Herm. Mus. Zeyl. 27. *lutra sive Tamarindus*, Pis. (Ed. 1658.) 157. *Balam pulli, sive maderam pulli*, Hort. Mal. 1. 39. Tab. 23. *Le Tamarin*.

C'est un grand arbre, dont les branches sont couvertes de feuilles en ailes, & dont les ailes sont opposées les unes aux autres; mais jamais terminées par un lobe sur-ajouté. Ses fleurs croissent sur les rejetons, elles forment des grappes; chaque grappe est composée de huit ou dix fleurs; chaque fleur a sept feuilles, quatre jaunes & trois blanches; chaque feuille est traversée de veines purpurines. Les fleurs ressemblent à celles de l'oranger; elles ont trois étamines recourbées. Son fruit est d'un brun jaunâtre, plat, rond, long de trois ou quatre pouces; il a deux ou trois nœuds, ou éminences; il contient une pulpe acide; il est fibreux; les noyaux sont durs & plats; ils ont la couleur de la châtaigne; ce sont les *tamarins* de nos Droguistes.

Cet arbre croît dans les Indes Orientales, & Occidentales, & en Egypte. Les *tamarins* des Indes Orientales, sont d'une couleur plus obscure, plus secs; mais contiennent plus de pulpe que les autres: on les conserve

serve sans sucre, & ils sont meilleurs en Médicaments. Ceux qui viennent des Indes Occidentales sont plus rouges, ont moins de pulpe, se gardent dans du sucre, & sont plus agréables à manger.

Les *tamarins* sont rafraîchissans, apéritifs, bons pour purger les humeurs cholériques, & corriger la chaleur bilieuse de l'estomac & des intestins; ils calment la soif, provoquent les urines, & soulagent dans la jaunisse. MILLER, Bot. Off.

C'est la pulpe noirâtre d'une cosse qui ressemble à peu près à nos fèves ordinaires: la pulpe est entre deux peaux ou écailles, dont une est ligneuse, l'autre est coriace & membraneuse. L'arbre, qui porte ce fruit, croît en Espagne & dans les deux Indes; on en trouve la description, par Tournefort, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, ann. 1699. Nous devons la connoissance de ce purgatif aux Arabes; car il étoit inconnu aux Grecs & aux Romains.

La dose est en substance depuis une once jusqu'à une once & demie, & trois ou quatre onces en décoction.

Quelques Médecins ordonnent du petit-lait de *tamarins*, *serum laktis tamarindationum*, comme un purgatif doux, dans les maladies inflammatoires, les coliques, &c.

Les *tamarins* peuvent être administrés mêlés avec la casse. On les peut aussi donner en qualité d'altérans, à la quantité d'une demi-once. On les peut mêler dans les tisanes & autres boissons qu'on donne dans les maladies aiguës pour apaiser la soif. GROSSAUV.

Les *tamarins* corrigent l'acrimoine des humeurs, purgent la bile, temperent la chaleur & celle du sang, guérissent les fièvres aiguës & la jaunisse, calment la soif, & les ardeurs contre nature, de l'estomac & du foie, & arrêtent le vomissement.

Nous lisons dans Bellonius, que les Turcs & les Arabes se pourvoyent de *tamarins*, lorsqu'ils ont un long voyage à faire. Les Turcs en font un grand usage, non en remèdes, mais pour calmer la soif. Garcias & Acofta, nous apprennent que les Médecins Indiens en appliquent les feuilles sur les érépsiles.

Les Arabes gardent, dans du sucre ou du miel, les petites filiques vertes du *tamarin*. Lorsque ces filiques sont grandes & mûres; ils en mêlent la pulpe avec du sucre, & en portent toujours avec eux dans les courses qu'ils font dans les lieux déserts de l'Afrique. Ils attribuent à ce mélange, la propriété de calmer la soif, & de rafraîchir, lorsque l'on est brûlé par les chaleurs, & presque épuisé par la fatigue des voyages, en chassant par les selles une grande quantité d'humours chaudes.

Ils boivent dans les fièvres pestilentielles, & toutes autres fièvres putrides & malignes, de l'eau dans laquelle ils ont fait infuser une grande quantité de *tamarins*, & dissolvent du sucre. Cette liqueur leur paroît agréable & rafraîchissante, dans la chaleur & la soif, dont ces maladies sont accompagnées. Ils usent aussi fréquemment de *tamarins* dans la gonorrhée, & Falloppie les recommande dans la gonorrhée bilieuse.

Les Indiens ordonnent une potion simple de casse en bâton, avec les *tamarins*, & le sucre, qu'ils appellent communément *jagra de canna*, dans la surabondance de la bile, la chaleur & l'ébullition du sang, la soif contre nature, les maladies cutanées, & surtout la jaunisse. Cette composition agit doucement par les selles. On ne nous apporte point le fruit du *tamarin* en entier, il est broyé, rendu par ce moyen plus compacte, & moins exposé à perdre les vertus par l'action de l'air. On peut conserver les *tamarins* pendant trois ans dans un vaisseau de verre, dont le cou soit étroit, & l'orifice bien fermé, & qui soit placé dans un lieu sain, où l'air & les vents aient un libre accès, à moins que la chaleur ou l'humidité ne les corrompent. RAY, Hist. Plant.

Tome VI.

Le *tamarin*, que les Egyptiens appellent *derelide*, est un arbre, de la grosseur de notre prunier, fort branchu, dont les feuilles ressemblent fort à celles du myrte *serban*, & qui porte des fleurs blanches semblables à celles de l'oranger. Il pousse du milieu de ses feuilles quatre filaments blancs & très-faibles, qui dégénèrent en de fortes filiques. Ces filiques sont d'abord vertes; mais elles prennent, en mûrissant, une couleur cendrée; elles contiennent des semences, compactes, inégales, dures & placées dans une pulpe noire & acide.

Le *tamarin* n'est pas fort fertile en Egypte; cette contrée n'est pas son pays natal, il y est transplanté de l'Arabie & de l'Ethiopie, & on l'y garde dans des serres. Il croît un *tamarin* dans le désert de saint Macaire, proche le Monastère des Abyssiniens, & dans un lieu où il n'y a aucune autre plante; ce que l'on regarde comme un miracle. Cet arbre est remarquable par la propriété singulière de ses feuilles, qui se tournent toujours au soleil, & qui sont appelées, par cette raison, feuilles solaires; elles se ferment au coucher du soleil, & s'ouvrent à son lever. Ce mouvement des feuilles est si sensible, que lorsque les filiques sont venues, elles en sont fortement embrassées, au coucher du soleil; au contraire, les feuilles s'ouvrent, s'écartent & s'éloignent d'elles-mêmes des filiques, lorsque le soleil s'élève. Il y a en Egypte un grand nombre d'autres plantes, sur les feuilles desquelles on fait la même observation, telles sont l'*acacia*, l'*abrus*, l'*abrus* & le *serban*.

On se sert des feuilles du *tamarin* pour tuer les vers des enfans. Leur infusion, ou leur décoction purge doucement. Elles sont acides, & n'ont rien de désagréable au goût. PAUPE. Atq. de Plant. Egypt. Vol. II.

Les Arabes, qui habitent actuellement l'Egypte, appellent cet arbre avec ses filiques *tamarandi*, c'est-à-dire, fruit Indien, parce que c'est des Indes Orientales, que le *tamarin* a passé dans l'Arabie heureuse, ou dans l'Ethiopie, & de l'Ethiopie, ainsi que Prosper Alpin l'observe sensément, dans l'Egypte & l'Arabie qui confine avec l'Egypte; car Servius & d'autres ont démontré à ne laisser aucun doute que les Anciens donnoient le nom d'Inde à l'Ethiopie. Les Indiens ne doivent donc point le *tamarin* aux Arabes, ainsi que quelques-uns l'ont prétendu; mais, au contraire, les Arabes le doivent aux Indiens. Ceux qui cherchent l'étymologie de *tamarin* dans le nom que les Arabes donnent à la datte, se trompent encore plus lourdement. *Tamar* ne signifie pas seulement une datte en Arabe, mais toutes sortes de fruits en général; ainsi que savent tous ceux qui sont un peu versés dans cette langue. Telle est l'étendue de son acception, qu'elle comprend même les rejettons des arbres & les fœtus des animaux. Ceux qui appellent le *tamarin* filique arabe, sont d'assez intrépides nomenclateurs, en se mettant dans la nécessité de trouver des noms qui distinguent toutes les autres plantes à filiques, connues des Arabes. Le fruit du *tamarin* est plus court que la filique de l'*acacia*, mais il est plus épais & plus large. L'agréable acidité de sa pulpe l'a fait placer entre les cathartiques doux; quelque cas qu'on en fasse, il est constant qu'elle produit peu d'effet, s'il a été cueilli trop verd, ou si on l'a laissé trop long-tems sur l'arbre, ou qu'il s'y soit séché. *Vestlingii Observationes in Prosp. Alpin. de Plant. Egypt.*

Les *tamarins* sont modérément laxatifs, & soulagent dans les ardeurs de la fièvre, où l'on peut employer les remèdes rafraîchissans, & les laxatifs. Ils sont bienfaisants dans les fièvres continues & dans les diarrhées; ils fortifient l'estomac; on les recommande dans l'écoulement hémorrhoidal causé par un sang acre & bilieux. Ses feuilles étanchent la soif & sont d'usage dans les fièvres ardentes. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

TAMARISCUS, *Tamarin*.

Voici ses caractères.

Sa feuille est très-mince, son calyce petit; sa fleur petite, en rose, & pentapétale; & son ovaire oblong, membraeux, en capsule bivalve, & plein de semences cotonneuses.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Tamariscus Germanica*, Offic. Tourn. Inst. 66. Boerh. Ind. Alt. 2. 257. Ger. 1194. Emac. 1378. *Tamariscus folio latiore*, Park. Theat. 1479. Raii Hist. 2. 1705. *Tamarix fruticosa*, folio crassiore, sive *Germanica*, C. B. P. 485. *Tamarix Germanica*, sive *minor fruticosa*, J. B. 1. 351. *Tamarix minor*, sive *fruticosa*, Chab. 75. *Tamaris d'Allemagne*.

On le cultive dans les Jardins, il fleurit en Juin. On se sert des mêmes parties, & ces parties ont les mêmes propriétés que celles du *tamaris* commun.

2. *Tamariscus Narbonensis*, Ger. 1194. Emac. 1378. Tourn. Inst. 661. Boerh. Ind. Alt. 2. 257. *Tamariscus*, Offic. *Tamariscus folio tenuiore*, Park. Theat. 1479. *Tamarix altera*, folio tenuiore, sive *Gallica*, C. B. P. 485. *Tamarix major sive arborea Narbonensis*, J. B. 1. 351. Raii Hist. 2. 1704. *Myrica sive Tamarix*, Chab. 75. *Tamaris*.

Le *tamaris* ne devient jamais en Angleterre un arbre d'une grosseur considérable; mais il n'en est pas de même dans les autres contrées. Son écorce est inégale, & d'un brun obscur; ses jeunes branches sont de la couleur de la châtaigne; elles sont couvertes de feuilles vertes très-déliées, très-tendres, assez semblables à celles du cyprès, mais plus minces, plus molles & sans asperité. Ses fleurs forment des épis ronds, d'un pouce de longueur & davantage; ils sont placés à l'extrémité des rejetons; il y en a plusieurs à côté les uns des autres; ils sont composés chacun d'un grand nombre de petites fleurs à cinq feuilles, qui sont suivies de semences très-petites, contenues dans une substance cotonneuse. On ne le trouve parmi nous que dans les Jardins. L'Espagne & les contrées méridionales de la France sont ses lieux naturels. Son bois, son écorce & ses feuilles sont d'usage.

Ils passent pour spécifiques dans toutes les maladies de la rate, dont on pense qu'ils diminuent la grosseur. Pour cet effet il suffit de boire habituellement dans des tasses faîtes de ce bois. Les Anciens croyoient que les pourceux qui mangeoient dans une auge faîte de *tamaris* n'avoient point de rate. On se sert quelquefois de l'écorce de cet arbre dans la maladie des enfans appelée *rachitis*. MILLER, Bot. Off.

On cultive le *tamaris* dans les Jardins; il fleurit en Mai & en Juin; son écorce, son bois, les sommets de ses branches, & ses fleurs sont d'usage.

Le *tamaris* est échauffant, dessiccatif, atténuant, apéritif, détersif, subastringent, diurétique, & bon pour la rate. On s'en sert principalement dans les obstructions & les tumeurs de la rate, & dans les maladies causées par la bile noire & la sérosité, comme la galle, les demangeaisons, la jaunisse, & les fleurs blanches. Appliqué extérieurement il guérit la teigne.

Ce fut Edmond Grindall, Archevêque de Cantorbéry, qui avoit fait l'expérience des propriétés & de la vertu du *tamaris* dans la cure d'une dureté de rate, qui le transplanta le premier en Angleterre. CAMDEN, dans la vie de la Reine Elizabeth.

TAMARIX. Voyez *Tamariscus*.

TAMISON, *radix*; le même que *Coagulum*.

TAMNUS. Voyez *Bryonia*.

TAMOATA, poisson que les Portugais appellent *sal-dido*; est un poisson d'eau douce, d'environ un pié & demi de long, de trois pouces de circonférence & d'une couleur obscure & ferrugineuse. Il passe pour un

bon manger, & est dit-on, apéritif & propre pour la cure de la gravelle. LEMERY, des Drogues.

TAMOATARANA; nom d'une plante bulbeuse qui croît au Brésil, dont on mange les bulbes comme les patates, & qui passe pour être agréable au goût. RAY, Hist. Plant.

T A N

TANACETUM, Tanaisie.

Voici ses caractères:

Sa racine est fibreuse, ses feuilles sont rangées alternativement, & divisées en segments, en ailes, & dentelées. Ses fleurs les plus larges, sont étroitement ramassées, & forment une ombelle épaisse; son calyce est en écaille, & hémisphérique.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Tanacetum*, vulgare, luteum, maximum.
2. *Tanacetum vulgare luteum*, C. B. P. 132. Tourn. Inst. 461. Boerh. Ind. Alt. 124. *Tanacetum*, Offic. Ger. 525. Emac. 650. Raii Hist. 1. 365. *Tanacetum vulgare*, Park. 80. Parad. 483. *Tanacetum vulgare flore luteo*; J. B. 3. 131. La Tanaisie.

La racine de la *tanaisie* est large, pleine de fibres, & pousse plusieurs feuilles larges, d'un verd jaunâtre, en ailes, divisées en plusieurs segments découpés, placés alternativement, & dont il y en a un qui est partagé en trois à son extrémité. Son odeur est agréable; ses tiges s'élèvent environ à deux piés de haut; elles sont couvertes de feuilles semblables à celles que nous venons de décrire, avec cette différence que celles-ci sont plus petites; elles portent à leur sommet des ombelles assez larges de fleurs nues, composées seulement de bordures tubuleuses sans pétales. On trouve cette plante au bord des grands chemins & des champs; elle fleurit en Juillet.

Ses feuilles sont d'usage; elles sont chaudes & apéritives; elles lèvent les obstructions de la rate & du foie; elles soulagent dans la jaunisse; elles provoquent les urines & les regles; quoique les Sages-Femmes ordonnent le sirop de son suc pour prévenir l'avortement. Ses fleurs passent pour avoir la propriété de tuer les vers auxquels les enfans sont sujets. MILLER, Bot. Off.

Cette plante est acre, aromatique, amère, & ne teint point en rouge le papier bleu. Ses racines font d'abord insipides, après elles deviennent astringentes, mais sans amertume.

La *tanaisie* contient un sel aromatique, huileux, volatil, chargé d'une grande quantité de soufre; car,

Par l'analyse Chymique, elle donne une grande quantité d'huile, une petite partie de terre, très-peu de sel urinaire, & point du tout de sel volatil concret; ainsi elle est stomachique, fébrifuge, sudorifique, vulnéraire & apéritive. Césalpin dit que ses feuilles, infusées dans du vin, provoquent les regles; & que deux dragmes de leur jus bû avec de l'eau de plantain guérissent les fièvres intermittentes. Saxonia employoit ce jus avec sucées pour les engelures.

On l'estime très-bonne pour les dartres & la teigne. Pour le rhumatisme mettez macérer les jeunes tiges de la *tanaisie*, quelques jours dans de l'eau-de-vie, & distillez ensuite; vous aurez un esprit très-pénétrant. Baissez souvent, avec cet esprit, les parties affligées, & les couvrez avec des linges chauds. Faites en boire deux ou trois cuillerées, au malade, tous les jours. Elle est bonne dans l'hydropisie; & sa décoction, avec du vin, est excellente pour fomentor les jambes des hydropiques. Pour la tachexie, l'hydropisie & les pâles couleurs, buvez trois ou quatre onces du jus; ou faites infuser, en forme de thé, ses feuilles, ses fleurs & sa

graine ; couvrez le pot , & quand l'infusion fera refroidie , donnez-en en pleins verres dans les fièvres malignes , & dans toutes les maladies du bas-ventre . Elle nettoie les passages de l'urine , purifie le sang , leve les obstructions & tue les vers . La conserve des fleurs est estimée pour l'épilepsie & le vertige . **TOURNEFORT.**

C'est la coutume , au tems de Pâques , de faire des espèces de gâteaux avec des œufs , de la fleur de farine & des fleurs de *tanfise* , lorsqu'elles commencent à pousser . Ces gâteaux ne sont pas désagréables au goût ; ils sont amis de l'estomac , en ce qu'ils dissolvent les flatulences , que l'usage du poisson & des légumes qu'on a mangés pendant le Carême a engendré . Les Charlatans ordonnent quelquefois avec un succès surprenant sa semence & ses sommités contre les vers . On fait de ses feuilles & de ses sommités tendres une conserve , qui résiste à la putréfaction , leve les obstructions , fortifie la rate & ranime les sens . On dit que son suc mêlé avec quelque espèce d'huile que ce soit , soulage dans les douleurs & les contractions des nerfs .

Un Soldat de Montpellier attaqué d'une hydropisie opiniâtre , en guérit & recouvra parfaitement la santé , par le moyen de la décoction suée de *tanfise* . **RAY, Hist. Plant.**

La *tanfise* a la même nature & les mêmes propriétés que la matricaire ; elle est vulnérinaire & bienfaisante dans les affections de la matrice & des reins ; on s'en sert principalement contre les vers , dans les tranchées , dans la pierre , dans la gravelle , dans la suppression des règles , les flatulences & l'hydropisie . L'œdistillée de *tanfise* tue les vers . **DALZ.**

3. *Tanacetum, foliis crispis*, C. B. P. 431.
4. *Tanacetum, Africanum, arborescens, foliis lavendulæ multifidis foliis*, H. A. 2. 201.
5. *Tanacetum Africanum, frutescens, foliis lavendulæ multifidis longe minoribus, graveolens*.
6. *Tanacetum Africanum frutescens, multiflorum, foliis tanacetivulgaris, decemlo minoribus*, H. A. 2. 199.

La *tanfise* est fort aromatique ; pénétrante , corroborative , apéritive & échauffante . Ce sont la première , la seconde & la troisième espèce qui donnent le *Semen Santonicum Europæum* ; qui ne le cède en rien pour les vers au *Semen Santonicum Egyptianum* . L'infusion de ses feuilles prise en boisson ; le cataplasme de ses fleurs appliqué sur le nombril ; l'eau distillée de ses fleurs ; sa semence prise à jeun dans du vin ; trois onces de la décoction de ses feuilles ; adoucie avec du sirop ou du miel , & prise en potion , produiront les mêmes effets . Toutes les espèces de *tanfise* sont balsamiques , légèrement amères , & peuvent être substituées à la muscade & à la cannelle . Il n'y a peut-être dans toute l'Asie aucune plante plus odoriférante . On croit que la *tanfise* est le *parthenium* des Anciens . Si l'on couvre un cadavre de ses feuilles , & qu'on en remplit sa bouche & ses narines , elles le garantiront de la putréfaction & des insectes : c'est de cette propriété que lui vient le nom d'*arbanasia* , c'est-à-dire , de plante immortelle . Son suc agit comme les sucs d'absinthe & de matricaire , pris ensemble . La dernière espèce de *tanfise* a l'odeur très-forte , & convient dans toutes les maladies froides . Nous lisons dans Césalpin , que ses feuilles infusées dans du vin provoquent les urines ; & que son suc pris dans de l'eau de plantain , guérit toutes les fièvres intermittentes , la gale , les rhumatismes & l'hydropisie . Les fomentations préparées de ses feuilles sont d'un grand usage , & son suc soulage les personnes atteintes de chlorose & de cachexie . Sa conserve est bonne pour l'épilepsie , pour la colique & pour la passion hystérique ; elle débarrasse les reins de gravelle & de sable . La *tanfise* a les propriétés de la sabiné , de la matricaire & de l'aurore . On la fait entrer dans les bains pour la matrice . Ses fleurs mises en gâteau , possèdent à un souverain degré la vertu de fortifier l'estomac . **Hist. des Pl. ant. & Borrh.**

TANACETUM ; nom commun à plusieurs espèces de *Tage-ter* . Voy. *Tage-ter* .

TANACETUM HORTENSE . Voy. *Balsamita mar.*

TANACETUM INODORUM ; c'est le *Leucanthemum tanacetifolia flore majore* .

TANACETUM MINUS ; le *Millefolium nobile Tragi* .

TANACETUM MONTANUM ; le *Millefolium tanacetifolium flore albo* .

TANGARACA , *Marogr. Tangar.* 2. Pison . *Erva de rato Lusitanis, frutex Baccifer Brasiliensis, flore flammula, fructu deleterio* . Arbrisseau du Brésil qui porte des baies qui sont un poison fort puissant . **RAY, Hist. Plant.**

TANGÉ ; τανγῆς ; tumeur contre-nature , ou tumeurs accompagnées de putréfaction . **HIPPOCRATE, Lib. II. Epid.**

Il y en a qui entendent par ce mot une tumeur scrophuleuse . Cornarius rend τανγῆς ; par tumeur accompagnée de putréfaction , parce que le verbe τανγῆς , signifie devenir rance ou putride ; en effet , τανγῆς ; c'est de l'huile rance ou corrompue . **FÆSTUS.**

TANI , H. M. *Prunus Indica racemosa, fructu pyriformi* .

Espèce de prunier qui croît aux Indes Orientales , & qui porte un fruit en forme de poire , de la grosseur d'une bonne prune , dont la pulpe est verte , succulente , insipide & pleine de suc , qui est couvert d'une peau unie , rouge & luisante , & qui contient un noyau oblong , dans lequel il y a une amande blanche , agréable au goût , & assez semblable à celle de l'aveline .

Les amandes de ce fruit sont mangeables . Mises en poudre , elles guérissent la cachexie épidémique , que les Portugais appellent *Pitu* , ou elle réprime les maladies des yeux . Si l'on frotte la tête , de l'huile qu'on en exprime , les cheveux en seront raffermis . L'écorce de cet arbre passe pour un antidote contre le poison du *Katou Tjeron* , & de son fruit , de quelque manière qu'on l'ait pris . On donne cette écorce , en poudre très-fine , avec une petite quantité d'*asa fetida* . Le suc de l'écorce & de la racine du *tani* , bouilli dans du riz & dans du lait , calme les douleurs de la colique . **RAY, Hist. Plant.**

TANTALUS ; terme énigmatique dont se servent les Alchimistes , en traitant de la pierre philosophale ; c'est le mercure ou le vit-argent . **Theat. Chym. Vol. IV.**

TAP

TAPHIUSIUS LAPIS ; quatrième espèce de pierre azurée dont Plinè fait mention ; *Lib. XXXV. cap. 11.* & qu'il dit être ainsi appelée du lieu où on la trouve , c'est-à-dire , de Taphius ; île voisine de Leucade , connue à présent sous le nom d'île de sainte Maure . Le *Taphiusius* nous est aujourd'hui inconnu , dit Schroder .

TAPHNEUS ; terme de Paracelse qui signifie dans cet Auteur , une espèce de terre dont sont composées toutes les substances auxquelles le feu de reverbere ou la calcination n'ôte point leur essence , *Lib. de Grad. & Comp.* Il entend encore par ce terme , une drogue mondée , *Schol. in Lib. VI. Lib. de Grad. & Comp. cap. 9.*

TAPIA , *Brasil. Marogr. Pison. Pomifera trifolia Brasiliensis, fructu corticeo, multis ossiculis pericarpio inclusis pleno* .

C'est un arbre du Brésil qui s'élève à la hauteur du bouleau ou du chêne , & qui porte un fruit semblable à une pomme de moyenne grosseur . Ce fruit devient en mûrissant , jaune comme une orange ; il en a la peau ; il

est plein de petits noyaux fort durs, oblongs, jaunes, & de la grosseur des noyaux de cerises, & contenant une amande blanche. Ses noyaux sont couverts d'une pulpe blanche, molle, douce au goût & désagréable à l'odorat. On mange le fruit du *tapia*.

Ses feuilles broyées sont un remède excellent contre une maladie commune au Brésil, qu'on appelle *riebos de eu*. On les applique extérieurement, ou on les introduit dans l'anus en forme de suppositoires : elles font rafranchissantes & éteignent toute chaleur contre-nature : elles calment les douleurs. Si on en met dans les oreilles, elles dissipent les maux de tête qui proviennent de chaleur.

Il y a deux espèces de *tapia*. La première espèce a le bois le plus dur & le plus pesant qu'il soit possible de trouver dans tout le Brésil : elle passe pour stérile.

L'autre espèce que Pison a connue, a la feuille large, unie, & porte un fruit plus gros que l'orange, dont l'écorce est épaisse, dure, jaunâtre, marquée de taches cendrées, & remplie d'une liqueur semblable au miel ; douce comme le sucre, & dans laquelle nage un grand nombre de petits noyaux qui sont du bruit comme les têtes de pavor, lorsque la liqueur est séchée & qu'on agite le fruit.

Le *tapia* est d'usage en Médecine : on s'en sert dans les maladies de poitrine. *RAT, Hist. Plant.*

TAPIRA PECIS, espèce de *lauron* uni, dans Pison. Cette plante n'a qu'une tige, qui s'élève à la hauteur de la jambe de l'homme. Ses feuilles sont étroites, oblongues, dentelées & velues. Ses fleurs qui croissent au sommet de la tige, sont couvertes de duvet. Cette plante est un excellent vulnéraire. *RAT, Hist. Plant. Index.*

TAPSIMEL, miel de bouillon blanc.

Prenez du suc de chelidoine, & de chaque, une cho-
de bouillon blanc barbu, } pine ;
de miel scumé, trois parties.

Faites bouillir le tout jusqu'à ce que les suc soient évaporés.

Ajoutez, si vous voulez,

du vitriol, &
de l'alun calciné, avec
de la coquerose.

Faites bouillir derechef, jusqu'à ce que le tout ait la consistance d'un onguent.

L'ancienne Pharmacopée du Collège de Londres, ajoute d'après l'Auteur, qu'on peut donner à cette préparation beaucoup de consistance, s'il en est besoin, & qu'on peut s'assurer qu'on a en elle un excellent onguent & un remède certain contre les démangeaisons, quelques parties du corps qu'elles affectent. Mais il me semble qu'on en fait peu d'usage aujourd'hui, & qu'on n'ordonne ni le *tapimel*, ni le *tapivalemtia*. Nous avons pourtant jugé à propos de donner ici la manière de préparer l'un & l'autre, quand ce ne seroit que pour donner lieu d'en faire l'essai à ceux qui le jugeront à propos, & que pour en conserver la découverte.

TAPIVALENTIA.

Prenez du suc de bouillon blanc }
barbu, & } autant que vous le su-
du lard de porc, } gerez, à propos.

Otez du lard ses membranes & ses fibres, & le mettez en petits morceaux.

Battez le ensuite avec le suc exprimé de bouillon blanc.

Pressez-le, & le passez.

Arrosez-le à deux reprises encore de nouveau suc de bouillon blanc, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait verd.

Séparez-en toute l'humidité, battez-le derechef, & le gardez pour l'usage.

Ceux qui ont compilé la première édition de la Pharmacopée du Collège de Londres, nous apprennent que la préparation précédente & celle-ci, sont de l'invention de Jean Arden, Chirurgien expérimenté à Newark dans le Nottinghamshire, qui vivoit sous le règne d'Edouard III. & qui se rendit fameux parmi ceux de sa profession, il y a environ 300 ans. Jean Arden vouloit que l'on battit derechef une fois tous les mois les remèdes dont nous venons de donner la composition.

TAPSUS BARBATUS. Voyez *Verbasum*.

TAPYRA-COAYNANA, *Brasiliensis*, Martgrav. & Pison. *Cassia fistula*, *Brasiliensis*, C. B. P. *Solutina Brasiliensis*, Park. *Cassia fistula Brasiliensis*, *purgatrix compressa*, Lob. in Pharm. Rond. *Cassia fistula Brasiliensis*, *flore incarnata*, Breyn.

C'est un fort grand arbre dont les branches s'étendent au loin, & dont l'écorce est d'un blanc cendré. Ses feuilles sont opposées les unes aux autres, placées sur des pédicules fort courts, & semblables à celles du séné. Ses fleurs forment des épis, sans branches, & ont cinq pétales, avec trois petites cornes semi-lunaires qui s'élèvent avec les étamines. Le tout est d'une très-belle couleur de chair, & s'apperoit à une très-grande distance. Ses fleurs sont placées à des filiques vertes avant que d'être mûres, noires ou brunes dans la maturité, inclinées vers la terre, longues d'environ un pié, de cinq doigts de circonférence, & tant soit peu recourbées. Ces filiques sont dures, ligneuses, & ne se bêtissent que sous le marteau : elles sont composées d'un grand nombre de cellules, de la capacité d'une plume, séparées par des cloisons, & contenant chacune une amande, de la figure & de la grosseur de celles de l'amandier, blanches, tirant sur le jaune, unies, luisantes, dont la substance intérieure est aussi blanche, dure comme de la corne, & couverte d'une pulpe glutineuse, noirâtre, semblable au *Cassia solutiva*, amère & désagréable au goût, reserrante dans sa verdure, & laxative dans sa maturité.

Les sommités des feuilles guérissent les plaies & les pustules. Lobel remarque qu'une once de sa pulpe, purge plus que deux onces de l'autre *cassia*, ou du *cassia d'Egypte*. *RAT, Hist. Plant.*

T A R

TARACHE, *ταραχά*. Voyez *Taraxac.*

TARANTISMUS; maladie qu'on dit être produite par la piquure de la tarantule.

TARANTULA, la *tarantule*, dont on peut voir la figure dans la dissertation de Baglivi, est une araignée de la Pouille, de l'espèce *otomaculata*, c'est-à-dire, de l'espèce qui a huit yeux, & qui file de la toile ; elle a huit jambes, quatre de chaque côté, & trois jointures à chaque jambe. De sa bouche sortent deux dards, qui ressemblent à une paire de ciseaux courbés, ou à une patte d'écrevisse ; ils sont fermes & fort pointus ; enforte qu'ils peuvent aisément percer la peau. Entre ces deux dards & les jambes de devant, il y a deux petites cornes, qui, à ce que j'imagine, répondent à ces corps qu'on appelle dans les mouches à cause de leur usage, les *stiletts*, parce qu'ainsi que les mouches, cet animal

perroir les montravir avec plus de vivacité lorsqu'il approche de sa proie.

Cette araignée, ainsi que les autres, propage son espèce par le moyen de ses œufs, dont elle fait un grand nombre; car on en trouve quelquefois dans la femelle, un cent & davantage; ils éclosent partie par la chaleur de la mère, & partie par celle du soleil, au bout de vingt ou trente jours.

Il y a aussi une araignée de même nature que la *tarentule* dans les Indes Occidentales, que François Hernandez décrit sous le nom d'*huitzucals*, ou d'*araignée piquante*, & dont il dit que la piquure rend fou.

Dans les mois d'été, surtout dans les grandes chaleurs; comme dans les jours caniculaires, la *tarentule*, rampant dans les champs parmi les blés, pique les faucheurs & les passans: dans l'hiver, elle se tient cachée dans des trous; & si elle pique alors, la piquure n'est pas venimeuse, & n'est suivie d'aucuns symptômes fâcheux.

Mais lorsqu'il fait chaud, quoique la douleur de la piquure ne soit pas d'abord plus sensible que celle de la piquure d'une abeille, cependant bien-tôt après la partie perd sa couleur naturelle, est environnée d'un cercle livide, noir ou jaunâtre, & s'élève en forme de tumeur enflammée; le malade en peu d'heures tombe dans une situation très-fâcheuse; il ne respire que difficilement, il se sent foible par tout le corps, quelquefois il se trouble, & à la tête pesante. Si on lui demande quel mal il a, ou il ne répond rien, ou avec une voix plaintive & un regard mélancolique, il montre sa poitrine, comme pour indiquer que c'est le cœur qui souffre.

Pendant cette lugubre scène, c'est inutilement qu'on emploie tous les alexipharmaques & les cordiaux ordinaires. Le malade ne laisse pas de devenir toujours par degrés plus mélancolique, plus abattu & plus craintif, & meurt peu de temps après, à moins qu'on ne le soulage par la musique, qui seule & sans secours d'aucun autre remède, opérera la cure.

Car au premier son d'un instrument de musique, quoique le malade soit comme en apoplexie; il commence par degrés à remuer les pieds & les mains, jusqu'à ce qu'enfin il se lève & se met à danser avec une vigueur étonnante; pour la première fois pendant trois ou quatre heures: on le met ensuite au lit pour le délasser & essuyer sa sueur; & après qu'il y est resté un tems fort court, il se remet à danser avec la même activité; & loin de s'en trouver fatigué ou affoibli, il assure que plus il danse, plus il redevient fort & vigoureux.

Il fait cet exercice douze heures dans la journée, & le continue trois ou quatre jours, au bout desquels il se trouve tout-à-fait quitte des symptômes de la maladie, si ce n'est qu'elle le reprend l'année suivante, à peu près dans le même tems; & alors s'il n'a soin d'en prévenir les suites en recourant encore à la musique; il devient jeune, perd les forces, & tout ce qui s'ensuit; symptômes qui augmentent tous les ans s'il néglige de danser, jusqu'à ce qu'à la fin ils deviennent incurables.

La musique étant le remède ordinaire, comme les goûts ne font pas les mêmes dans tous les hommes pour les diverses sortes d'instrumens, on tire l'un de son assouplissement avec une flûte, un autre avec un tambourin; celui-ci avec une harpe, celui-là avec un violon, en sorte que les Musiciens font souvent plusieurs essais avant de rencontrer la sorte d'instrument qui est propre à soulager le malade. Mais une chose constante par rapport à tous les malades de cette nature, c'est que les tons les plus perçans & les plus aigus sont pour eux les meilleurs; & qu'une harmonie douce & lente ne seroit point d'effet sur eux.

Tandis qu'ils dansent, ils sont hors de sens & comme des hommes ivres; ils font des gestes ridicules & extravagans, tiennent des discours obscènes & font des postures indécentes, prennent grand plaisir à jeter avec des feuilles de vignes, des épées nues, des habits rouges &

autres choses semblables, & ne peuvent souffrir devant leurs yeux rien de noir; de sorte que s'il paroît devant eux quelqu'un vêtu d'un habit de cette couleur, il le faut faire retirer sur le champ, autrement ils retomberoient dans tous leurs symptômes avec plus de violence qu'auparavant.

Pour jeter quelque lumière sur la nature étonnante de ce poison, il faut d'abord observer que la Pouille est la contrée la plus chaude de toute l'Italie, étant située à l'Orient, ayant des étés fort longs, & presque point de pluie pour tempérer la chaleur; en sorte que les habitans de cette Province respirent un air brûlant, comme celui qui sortiroit d'une fournaise; en conséquence de quoi leur tempérament est sec & aduste, comme on le reconnoît en ce qu'ils sont presque tous maigres, passionnés, impatiens, actifs, d'un esprit vif, fort sujets aux maladies inflammatoires, à la phrénésie, la mélancolie & autres semblables; ce qui fait aussi qu'il y a beaucoup plus de fous dans cette Province que par tout le reste de l'Italie; & ce qui ailleurs ne seroit qu'une légère mélancolie, en devient une fort considérable dans la Pouille, aussi les femmes attaquées de chlorose, y éprouvent-elles les mêmes symptômes que si elles avoient été piquées par la *tarentule*, & on les guérit de même. La piquure du scorpion y produit aussi à peu près les mêmes effets que celle de cette araignée, & se guérit par la même voie.

Par toute cette histoire des suites de la piquure de la *tarentule*, on voit que ceux qui ont été piqués tombent dans le délire; & pour rendre raison des prodigieux symptômes de cette maladie, il faut commencer par expliquer la nature du délire dont ils procèdent pour la plupart.

Le mécanisme du corps humain est tel, que, comme à l'occasion de l'impression que font sur les organes les objets extérieurs, & du transport du fluide nerveux vers le siège du sentiment, il s'y forme des images qui sont représentées à l'âme; aussi, en conséquence de cette représentation, l'âme, selon son bon plaisir, envoie une partie de ce même fluide dans les muscles, où se mêlant avec le sang artériel, il forme tous les divers mouvemens & actions volontaires.

Cet ordre a toujours été si constant en nous, qu'à la longue, par une sorte d'habitude naturelle, sans que le raisonnement s'en mêle, les représentations qui se font sur le champ & nécessairement à l'esprit, produisent dans les organes corporels des mouvemens conséquens. Lors donc que ces représentations sont irrégulières, il faut bien que les actions qui s'en ensuivent le soient aussi.

Cela posé, il semble qu'on peut dire avec quelque vraisemblance, qu'un délire est la représentation confuse d'une multitude d'images offertes à l'âme sans ordre & sans liaison, avec des mouvemens de corps, au moins pour l'ordinaire irréguliers, & faits sans dessein; c'est-à-dire, un mouvement, vagabond & irrégulier du fluide nerveux, par lequel plusieurs objets sont représentés à l'âme, en conséquence de laquelle représentation différens mouvemens sont exécutés par le corps, quoique ces objets n'aient point fait impression sur les organes, & que ces opérations ou mouvemens n'aient point été distinctement ordonnés par l'âme.

L'âme à la vérité, est le premier principe de tout le mouvement musculaire: mais dans des cas comme ceux-ci, sa promptitude à agir, ou son habitude étant si grande, elle est en quelque façon surprise, & ne peut pas rentrer dans son assiette, après que les esprits ont été déterminés avec violence, conformément à la représentation des images. Car comme dans le premier état l'homme est dit agir raisonnablement: cet état-ci s'appelle un dérangement dans l'âme ou un délire, quoiqu'au fond, il soit vrai de dire, que le vice n'est pas dans la partie raisonnable: mais dans la corporelle,

l'ame ayant été affectée réellement des représentations, en conséquence desquelles, par une suite de notre mécanisme, les mouvemens qui s'en sont ensuivis, devoient s'en ensuivre.

Si par exemple, la liqueur des nerfs, sans la présence d'aucun corps vulnérant, a reçu un mouvement semblable à celui qu'y causeroit une impression douloureuse, il s'en ensuivra nécessairement les mêmes actions corporelles qui sont produites par la peur, la colère, ou autre passion semblable, qui détermine les esprits vers les parties musculaires; les Assistans qui ne voyent pas la cause qui a offert cette représentation à l'ame, en conclurront d'abord, que la personne agit sans raison ou avec extravagance, c'est-à-dire, est dans le délire, surtout si le trouble & la confusion des esprits sont tels, que ce ne soit pas seulement une image unique qui soit présentée à l'esprit, mais qu'il en voye un grand nombre de différentes en même-temps; car un homme alors peut paroître sans aucune raison, joyeux, fâché, effrayé, ou affecté de toute autre manière, & cela presque dans le même moment.

En un mot les délires sont des rêves de gens éveillés: & comme, lorsque nous dormons, nos rêves sont variés à l'infini & prodigieusement composés, & toujours en conséquence de la même cause commune, qui prescrite les orifices des nerfs, & occasionne par là différentes répercussions de leurs fluides; & comme nous savons que cette confusion qui cause la représentation de différentes images à l'ame, ne laisse pas de se faire alors, quoique le corps paroisse actuellement en repos, & dans une parfaite inaction, en conséquence des mouvemens dans les organes, qui ordinairement sont la cause qui y détermine les esprits; il est question de trouver à présent quel changement dans le corps produit ce poison, pour qu'il puisse s'en ensuivre ce désordre & ce tumulte dans le fluide nerveux, qui excite dans la personne piquée ces représentations surprenantes & souvent tout opposées les unes aux autres.

La plupart des symptômes qu'éprouvent ceux qui ont été piqués par la tarantule, sont d'abord, c'est-à-dire avant le délire formé, précisément les mêmes que cause la morsure de la vipère. Il est sans doute, comme nous l'avons observé au mot *Aranea*, en parlant de l'araignée ordinaire, qu'elle perce la chair avec ses ciseaux crochus, & avec sa trompe darde son venin liquide dans l'ouverture qu'elle a faite.

Il est assez naturel de supposer que ce poison une fois mêlé avec le sang, y étant exalté par la chaleur du climat qui est si excessive, il excite aussitôt une fermentation extraordinaire dans tout le fluide artériel, qui en altère considérablement le tissu & la crasse, en conséquence de laquelle altération, il faut bien qu'après l'ébullition il y ait un changement dans la cohésion des parties de ce fluide, d'où il s'ensuit que ses globules, qui auparavant se pressoient l'un l'autre avec une force égale, sont pour lors poulés & dirigés tout différemment & d'une manière irrégulière, quelques-uns étant fortement cohérens & formant des molécules ou de petites grappes; ce qui fait, qu'y ayant un plus grand nombre de globules compris dans le même espace qu'auparavant, & de plus l'impulsion de plusieurs de ces globules, lorsqu'ils sont unis ensemble, étant différente selon la diversité de leur cohésion, de leur grandeur, de leur figure & de leurs autres qualités, non-seulement l'impétuosité avec laquelle ce fluide est poussé vers les parties, sera plus forte qu'à l'ordinaire, mais la pression sur les vaisseaux sanguins sera aussi fort inégale & fort irrégulière; ce qui s'appercvra, surtout dans ceux qui se distendent facilement, tels que ceux du cerveau. De-là par une suite nécessaire, le fluide des nerfs éprouvera divers mouvemens ondulatoires, dont quelques-uns seront semblables à ceux que différents objets agissans sur les organes ou passions de l'ame produiroient naturellement, d'où doivent s'ensuivre dans le corps les actions qui sont les consé-

quences ordinaires des différentes impressions de tristesse, de joie, de désespoir, aux autres semblables affections; & nous ne manquerons pas de dire de quel qu'un que nous verrons en cet état, qu'il est triste, joyeux ou effrayé, & le tout sans aucune apparence de cause ou de raison; c'est-à-dire, en un mot, qu'il est dans le délire.

C'est, selon toutes les apparences, la coagulation du sang, surtout lorsqu'elle est accompagnée, comme dans ce cas-ci, d'une chaleur extraordinaire, qui produira en grande partie des effets semblables à ceux-ci; parce que les esprits séparés de ce sang ainsi enflammé & composés de particules dures, fixes & sèches, auront inmanquablement leur part de cette altération; c'est-à-dire, qu'au lieu que leur fluide consiste en deux parties, l'une plus active & plus volatile, l'autre visqueuse & glutineuse, servant comme de véhicule à la première; leur partie active sera en trop grande quantité à proportion de la visqueuse; en conséquence de quoi ils auront plus de volatilité & de force qu'à l'ordinaire, & seront par conséquent fort aisément portés en tout sens à la moindre occasion, d'où s'ensuivront des tremblemens du corps, la colère ou la peur, pour des causes fort légères, & même sans cause; un vif sentiment de plaisir pour des riens, comme est celui qui causera la présence d'une étoffe verte ou rouge; & d'une autre part, l'étonnante tristesse que causera une couleur désagréable aux yeux, comme du brun ou du noir; des ris extravagans, des paroles, des gestes obscènes & autres semblables symptômes; parce que le fluide nerveux étant constitué comme il l'est alors, la plus légère occasion en causera un reflux & une ondulation aussi réelle au cerveau; c'est-à-dire présentera une image aussi vive & aussi énergique, que la cause & l'impression la plus forte l'auroit pu faire dans l'état naturel; & dans une telle confusion, les esprits ne pourront manquer d'être précipités quelquefois, sans aucune cause manifeste, vers les organes où dans d'autres tems ils étoient le plus souvent déterminés: or on fait assez qu'elle est leur détermination dans les Pays & les tems très chauds.

Il faut se souvenir cependant que le fluide nerveux est sur le champ altéré par le venin. Cette théorie deviendra peut-être plus probable, par ce que rapporte Baglivi, d'un lapin tué par une tarantule, où il trouva en le disséquant, les vaisseaux sanguins du cerveau fort gonflés & la substance du cerveau même, c'est-à-dire le commencement des nerfs légèrement enflammé, avec des taches livides çà & là: les vaisseaux & les autres viscéres distendus par un sang caillé en grumeaux, de gros caillots de sang, avec des branches polypeuses dans le cœur; une grande quantité de sérosité extravasée sur le cerveau, ce qu'on remarque le plus ordinairement, comme l'observe ce même Auteur dans les sujets qui meurent d'une coagulation du sang.

Il ne faut pas non plus manquer à observer que dans la chlorose il n'y a rien contre nature qu'un engorgement des artères, d'où s'ensuit le retard de la circulation, en conséquence d'une évacuation supprimée; à quoi se joint dans ce Pays, la chaleur excessive, qui est un commencement de coagulation, accompagnée d'une disposition inflammatoire.

Enfin Bailini a démontré fort au long que le délire, la mélancolie & la manie procèdent d'un état du sang & des esprits, précisément le même que celui qui vient d'être décrit.

Mais ce qui confirme encore ces notions, c'est le genre de cure qui est propre à la maladie dont il s'agit; sur quoi il est bon de remarquer que les personnes piquées ne se trouvent pas portées à danser, avant d'avoir entendu le son des instrumens; & si on les y invite, ils répondent que cela leur est impossible, qu'ils n'en ont pas la force.

Ainsi, quant à la raison pour laquelle ils se réveillent au premier son d'instrument: nous n'avons qu'à réfléchir sur ce qui a été dit plus haut des mouvemens du corps

dans le délire, & considérer que le mouvement musculaire n'est autre chose qu'une contraction des fibres causée par le fluide artériel, qui fait effervescence avec le suc nerveux, lequel par la légère vibration, & le tremblement du nerf, est versé dans les muscles.

Et de cette manière, nous avons la raison d'un double effet de la musique, l'un sur l'ame & l'autre sur le corps.

Pour finir l'article de ce poison, nous remarquerons par rapport au retour des mêmes symptômes l'année suivante, que la cause en est, sans doute, la chaleur excessive de la Saison, qui agit sur le peu qui reste de levin vénéneux. Ainsi Bergholm rapporte qu'un Medecin de Venise, attaqué de mélancolie, n'en étoit incommodé que pendant les jours caniculaires, & au commencement desquels elle le prenoit, & à la fin desquels elle le quittoit: grande preuve d'où l'on peut inférer combien la chaleur a de part aux accidens de cette nature. *MEAD, sur les poisons.*

Baglivi qui vivoit en Italie, & qui étoit à portée de faire des observations exactes, & d'être bien informé de ce qui concerne cet insecte, en a fait la matière d'un Traité. La plupart des Auteurs de Médecine regardent la piqure de la *tarentule*, comme une maladie dont il n'est pas permis de douter. Malgré le respect que j'ai pour toutes ces autorités, dont je connois la force, je crois qu'il y a de bonnes raisons de regarder tout ce qu'on en dit, comme une fable, & comme une erreur populaire; du moins c'est ainsi qu'en parle un Medecin Italien, dans un Mémoire inséré dans les Transactions Philosophiques; & M. Stanhope, frere du Comte Harrington qui a demeuré plusieurs mois à Tarente, & qui y étoit dans la saison même où la piqure de la *tarentule* passe pour être très-dangereuse, m'a assuré qu'il n'y avoit aucun Medecin dans le Pays qui regardât cette piqure comme cause d'une maladie: Il ajoute qu'il y avoit à la vérité parmi le Peuple, une tradition, que certaines maladies accompagnées de circonstances extraordinaires, avoient été causées par la piqure de la *tarentule*; mais que personne ne disoit en avoir fait l'expérience par soi-même; & qu'il avoit gagé des hommes pour lui chercher cet insecte dans les campagnes, & que ceux qu'on lui avoit apportés ne différoient en aucune manière des especes d'araignées qui sont fort communes dans les Pays excessivement chauds. Une personne considérée par ses qualités & par son état, qui vit encore, qui a demeuré pendant fort long-tems à Tarente, & qui a fait les mêmes recherches que M. Stanhope, n'avoit rien appris autre chose, sinon que les plus célèbres Medecins de Tarente pensoient que c'étoit une fièvre épidémique dont les habitants de la campagne étoient affez fréquemment attaqués pendant la moisson, qui étoit accompagnée de quelques éruptions pétéchiales, & qui affectoit les nerfs d'une manière extraordinaire, qui avoit donné lieu à l'erreur populaire sur la piqure de la *tarentule*, à laquelle le peuple qui aime le merveilleux, avoit attribué les symptômes de cette fièvre. L'histoire des maladies auxquelles les habitants de la Pouille sont sujets, achève de confirmer cette opinion. Frédéric Hoffman dit, à propos des maladies communes en Italie, que les fièvres ardentes, les pleurétiques & les autres maladies inflammatoires qui proviennent de la surabondance du sang, sont très-ordinaires dans la Pouille, où les habitants vivent voluptueusement, où les terres sont d'une fertilité incroyable, & où les habitants mangent beaucoup de viande; sans compter que les vins y sont noirs & odoriférants, forts, gâtés, & l'air d'une chaleur excessive, ce qui non-seulement les rend d'un caractère vif & impatient, mais les dispose encore à être aisément affectés du délire.

TARAXACUM, nom du *Dent Leonis latiore folio*.

TARAXIS, ταραξίς, de ταραττω, je trouble, dérèglement, trouble. Hippocrate employe souvent ce mot, de même que le verbe dont il est dérivé, pour signifier ce dérèglement, ou dérèglement du ventre & des intestins, qui est causé par un catartisme, ou telle autre cause que ce soit. Le verbe ταραττω, suivant Galien; *Comm. 3. in Lib. de D. R. V. I. A.* indique dans ce passage une évacuation excessive par bas. C'est en ce sens qu'Hippocrate dit dans le même Livre que l'hydromel pur est beaucoup plus efficace que l'eau, *ἐπιταραττω τὸν νοσῶντα* lorsque le mal ne dérange point le ventre, c'est-à-dire, qu'il n'épuise point les forces par des évacuations immodérées. Dans les *Prénotions de Cos*; 342. *ἐκταραξίς* (*extaraxis*) νοσῶντος signifie une excréction critique, ou un dérangement de ventre qui est suivi de déjections subtiles, violentes & copieuses. Hippocrate employe souvent l'expression ταραχῶδης νόσος pour exprimer les irritations qui obligent le ventre à se débarrasser des matières qu'il contient, particulièrement *Canc.* 10. c'est encore dans ce sens qu'il se sert du mot ἐκταραξίς dans le second des *Prorrhétiques*, où nous lisons, *ὁ νοσῶν τις ἐκταραχῶδης ἀπὸ τῆς νόσου* la piqure de la *tarentule* est tourmentée de douleurs violentes, sans aucune irritation & qui l'oblige à laisser échapper les excréments; & c'est conformément à ce sens que Celse, *cap. 8. Lib. II.* rend ἐκταραχῶδης νόσος, *IV. Aphor. 60.* par *extremum resolutum*, ventre relâché.

L'adjectif ταραχῶδης, ταραχῶδης, signifie aussi fort soulevé, inquiet, turbulent; on le donne à ceux qui se mettent en colère pour le moindre sujet, ce qui est la marque d'un esprit dérangé. On l'applique aussi aux maladies, aux fièvres & au sommeil qui est accompagné de rêveries.

Ταραξία, *Taraxis*, est encore une maladie de l'œil, laquelle consiste dans un dérangement de cet organe, causé par quelque compression, frottement, fumée ou autre chose semblable. L'Auteur de l'*Œsagoge* met le *Taraxis* au nombre des maladies des yeux. Il le définit une rougeur contre nature, occasionnée par quelque irritation légère & superficielle. Mais Galien, *in V. Epid. Comm. 5.* définit le *Taraxis*, une disposition morbifique de l'œil qui précède l'inflammation, & qui la commence; & Paul Éginète, *Lib. III. cap. 22.* une chaleur & une humidité de l'œil accompagnée d'une rougeur contre nature, laquelle ne procède point du corps, mais de quelque cause externe, comme du Soleil, de la fumée, de la poussière & du vent, ce qui fait qu'on y remédie aisément en détruisant la cause.

TARBASON ou LARBASON, *antimoine*.

TARCHON, le même que *Draco herba*.

TARDA, *Otarde*. Voyez *Otit*.

TARERIAYA, est le nom d'une espèce de quinte-feuille à siliques du Bresil, qui n'est d'aucun usage en Médecine.

TARIROQUI, est le nom d'une vesce du Bresil, appelée *Metapallo* par les Portugais. Elle n'est d'aucun usage en Médecine.

TARFATI ou TARFE, mot barbare, qui signifie une échymose ou meurtrissure.

TARGAR, huile de genievre. *RULAND*.

TARICHOS, ταραχῶδης, *Lar. Salsamentum*, poisson ou chair salée. C'est proprement du poisson assaisonné & gardé dans du sel, & surtout du thon (*Thynnus*) & de la *Cybia*, comme il paroit par le cinquième Livre de Galien, de *C. M. S. L.* sur la fin, par Athénée, *Lib. III.* sur la fin, & par Plinie, qui assure que le *pelamis* (gros poisson, voyez l'article *Cybinus*) coupé par morceaux, est le même que la *Cybia*, *Lib. XXXII. cap. 11.* & *Lib. IX. cap. 15.* Suides traduit ταραχῶδης, par τὸ πλεονεκτήματα, viande saupoudrée avec du sel; & ταραχῶδης signifie non-seulement ce qui est assaisonné & gardé dans du sel, mais encore ce qui est fléchi & gardé sans sel. Hippocrate, dans plus d'un endroit de son Livre, de *Internis Affect.* recommande les poissons salés, ταραχῶδης τὰς ψαῖδας, qui viennent de Cadix, comme une

nourriture excellente dans l'anasarque. Ce même Auteur, *Lib. de cap. Vuln.* décrivant un ulcère de mauvais pronostic, qui se dessèche un peu avant la mort, dit, *sed quibusdam temp. rursus*, il ressemble à du poisson mariné & salé. Il conseille, *Lib. II. de Morbis*, de manger les tariches (poissons salés) les meilleurs & les plus gras. *Περὶ τῶν καλῶν τῶν ἀσκήτων, Lib. de R. V. I. A.* c'est dessécher, amaigrir & exténuer les malades par la faim & l'abstinence, ce qui étoit la pratique de quelques Médecins du siècle d'Hippocrate, qui dans le commencement des maladies, refusoient toute nourriture aux malades pendant trois ou quatre jours. Galien, *Lib. VIII. M. M.* emploie ce mot dans le même sens, & il l'applique aux *Diastirarii* de son tems. Voyez *Diastirari*.

TARITH, mercure. RULAND.

TARSI, nom du *Cyperus rotundus*, *esulentus*, *angustifolius*.

TARSO, est une espèce de marbre très-dur & très-blanc qu'on trouve dans la Toscane, au pié du Vercucola de Pise, à Seraveza, à la Massa de Carara, dans l'Arne, au-dessus & au-dessous de Florence, & dans plusieurs autres lieux. On l'emploie dans la composition du verre. *ANT. NERI*.

TARSUS, *ταρσὺς*, *Tarse*; on appelle ainsi l'espace compris entre les os de la jambe & le métatarse.

Il est composé de sept os, dont voici les noms:

L'Astragal, le *Calcaneum*, l'*os Scaphoïde*, l'*os Cuboïde*, & les trois os *Cunéiformes*.

On peut les partager en trois classes; savoir, en deux grands, qui sont l'*Astragal* & le *calcaneum*; en deux médiocres, qui sont le *scaphoïde* & le *cuboïde*, & trois petits, qui sont les os *cunéiformes*.

On donne aussi le nom de *tarse* aux bords cartilagineux des paupières d'où sortent les cils.

TARTARHAN, nom barbare qu'on donne à l'esprit de tartre.

TARTARUS, *Tartre*.

Manière dont le vin engendre le tartre.

Tous les vins en général, principalement ceux qui sont faits avec des raisins d'un goût acide & austère, donnent par l'ordinaire beaucoup de tartre: mais il n'est parfait qu'après qu'ils ont entièrement fermenté, & ils en donnent de bien plus pur lorsqu'on les soutire dans un vaisseau bien net. Le vin qui a séjourné quelque-tems sur la lie, & qui l'a en quelque sorte consommée en donne une plus grande quantité. Le tartre qu'on tire du vin blanc est de couleur blanche, & de là vient que le vin du Rhin en fournit d'excellent, qui est blanc & qu'on ramasse par gros morceaux pour les usages de la Médecine. On doit le choisir blanc, pesant, luisant & en gros morceaux. Celui du vin rouge est rouge aussi, moins pur, moins ferme, & les morceaux en sont moins solides & plus onctueux. Ce sel se dissout très-difficilement dans l'eau & dans le vin pur, & il s'y conserve presque aussi dur qu'une pierre. Lorsqu'on le fait bouillir dans une grande quantité d'eau il se dissout en partie, & donne une liqueur trouble dans laquelle sont tenus un nombre infini de corpuscules luisans; pendant tout le tems qu'il bout, il jette une écume qu'on ramasse avec une écumoire & qu'on conserve après l'avoir fait sécher dans une terrine sous le nom de *crème de tartre*. On peut, en continuant de faire bouillir le tartre, comme on vient de dire, le convertir entièrement en une espèce de poudre blanche & acide, à la réserve de quelques nœuds qui restent au fond.

Si l'on fait bouillir du tartre blanc bien pur dans vingt fois autant d'eau, ou plus, jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissous, & qu'on verse la liqueur toute bouillante dans un tonneau, à l'exception de la lie, il se forme sur le champ une croûte sur toutes les parties internes du vaisseau que la liqueur touche, de façon que le tartre se convertit presque tout en des petites masses brillantes qu'on appelle *crystaux de tartre*; on les ramasse, on les fait sécher & on les garde à part. Il reste peu de tartre dans la liqueur qui surnage lorsque le tout est refroidi.

On voit par ces opérations que le sel qui est produit par la fermentation du vin diffère entièrement de tout autre, par les propriétés qu'on vient de rapporter. On peut dissoudre de nouveau la crème ou le crystal de tartre dans de l'eau bouillante, & le rendre par-là plus pur; sans pour cela que ses vertus deviennent supérieures à celles du tartre.

R E M A R Q U E.

La connoissance de ce Procédé nous conduit à celle de la nature de la fermentation & du tartre qui en résulte. Elle nous donne le moyen d'obtenir ce sel merveilleux dont les usages sont si étendus. Les Teinturiers, les Orfèvres, les Médecins & les Chirurgiens ne sauroient s'en passer. Ces derniers l'emploient dans plusieurs préparations importantes. Etant donné en petite dose, il nettoie les premières voies; mais il purge lorsque la quantité en est trop forte; surquoi l'on peut consulter *Angelus Sala*.

Résolution du tartre en eau, en esprit acide, en huile & en sel alcali fixe par le moyen de la distillation.

Remplissez de tartre blanc une cornue de verre jusqu'aux deux tiers, & placez-la sur le sable. Adaptez-y un grand récipient de verre, & lutez les jointures avec un mélange ordinaire de farine de graine de lin. Donnez pendant un tems considérable un feu qui excède à peine cent degrés, il s'élèvera une petite quantité d'eau limpide, subtile, acide & un peu spiritueuse, qui a peu d'odeur & un goût amer. Elle est si pénétrante qu'elle transpire au travers du lut qui ferme les jointures. Retirez-la, & la mettez dans un vaisseau à part. Augmentez le feu jusqu'à la chaleur de l'eau bouillante, il s'élèvera une vapeur blanche & un esprit si pénétrant qu'il s'évapore au travers du lut quelque bon qu'il soit, & si on lutoit hermétiquement les vaisseaux, il casseroit le récipient tant il a d'élasticité. Cet esprit est joint à une huile extrêmement subtile, jaune, d'un goût quelque peu aromatique, amère, acide, d'une odeur assez agréable, & si pénétrante, qu'encore que le cou de la cornue entrât de cinq pouces dans l'orifice du récipient, & que la jointure fût lûtée avec soin, elle n'a pas laissé de passer à travers & de tomber en forme de gouttes dans un vaisseau que j'avois placé dessous, & de couler sur la surface externe du récipient: je n'ai pu même jusqu'à présent prévenir cet effet; car suppose qu'elle ne puisse se frayer un passage à travers le lut, elle brise le vaisseau en mille pièces. Je ne m'étonne donc point que *Paracelse* & *Van-Helmont* la recommandent si fort dans les maladies des ligamens, des membranes, & des tendons, d'autant plus qu'ils disent avoir éprouvé qu'elle les guérit lors même qu'ils sont contractés.

Après avoir mis à part les premières matières, poussez peu à peu ce qui reste par le plus haut degré de chaleur que le sable puisse donner; il s'élèvera un esprit & une huile semblable à la précédente, qui sera mêlée avec une huile épaisse, noire, fétide, pesante,

pefante, visqueufe & amere : il reftera dans la cornue une mafle noire , acré & alcaline à tous égards , qui étant poulée par un feu de fupprefion très-violent , donnera toujours une huile épaille , noire & gluante , mêlée avec une certaine vapeur , quelque violent que foit le feu , & quelque tems que vous mettiez à cette opération. La mafle noire , acré , feche & alcaline qui reffe , étoit expofée à l'air , s'échauffe & fe refont en liqueur ; on a même toutes les peices du moode à la conferver feche , quoique le tartre qui l'a donnée fe fonde difficilement dans l'eau.

Lorsqu'on calcine cette mafle noire & feche à feu ouvert & en plein air , elle prend feu , & laiffe après elle une grande quantité de fel alcali blanc auffi fort , auffi igné , & auffi pur qu'aucun qu'on puiſſe préparer. Elle donne fort peu de terre , & fe diſſout aifément d'elle-même. Si on la laiffe long-tems dans le feu , elle devient bleue , de couleur de marbre , quelquefois brune , & toujours plus acré.

REMARQUE.

Ce Procédé nous apprend un grand nombre de particularités , & entre autres la vertu qu'a la fermentation de ſéparer toutes les parties groſſieres du vin , & de le rendre clair , fubtil , fluide & propre à engendrer une ſubſtance prefque pierreufe , qui fe diſſolvant difficilement dans l'eau , ne laiffe point de l'impregner de ſes principes. Cette mafle pierreufe contient auffi de l'eau , un eſprit & différentes fortes d'huiles épailles & copieufes. Il eſt difficile de concevoir comment cette huile peut demeurer cachée dans le vin , d'autant qu'il ne paroît contenir que de l'alcool. Il eſt encore plus furprenant que la mafle entière du tartre foit purement acré & fermenté avec les alcalis , comme on le verra dans la préparation du tartre tartariſé , & que néantmoins à l'aide d'un feu modéré & fans aucune ſéparation conſidérable d'acide , elle ſe convertiſſe prefque toute en alcali. On auroit peut-être peine à trouver un autre exemple d'un fel alcali fixe produit par le moyen d'un feu modéré & fans le ſecours de l'air ; car dans tous les autres cas on n'obtient qu'un charbon noir & inſipide. Qui eût jamais cru qu'un acide manifefte dût ſe convertir par ce moyen en un alcali ? Cependant ſi l'on verſe de nouveau l'eau acide , l'eſprit & l'huile , ſur cette mafle alcaline d'où on les a tirés , & qu'on les diſſille une ſeconde fois , à peice s'élevera-t-il quelque peu d'acide & d'huile , & toute la mafle ſe convertira en alcali. On voit par-là qu'une grande quantité de matière extrêmement acide peut ſe convertir aifément en une ſubſtance alcaline : mais je ne me ſouviens point qu'un alcali ſe ſoit jamais changé en acide ; auffi ne puis-je me laſſer d'admirer la nature particulière du tartre ! La premiere huile de tartre qui s'élève dans la diſtillation , paſſe pour réſoudre les tumeurs froides & pour ranimer les parties tendineuſes des membres qui ſe ſont contractés : mais il faut y joindre les bains , les fomentations & les frictions. Les Chymiftes prétendent qu'étant rectifiée , elle peut ſervir à réſoudre les nœuds & les concrétions que la goutte occaſionne. Plusieurs perſonnes affirment qu'elle a la vertu d'exalter les meilleurs parfums ; mais on peut auſſi augmenter l'odeur du muſc & de la civette ou les ſuſpendant dans la lunette d'un privé. On obtient par ce procédé une plus grande quantité de fel de tartre , que par aucun autre , ſurtout ſi l'on a ſoin de ne point précipiter la diſtillation. Cél eſt le meilleur , le plus acré , le plus pénétrant & le plus pur de toutes les alcalis fixes , & on auroit peine à trouver une autre ſubſtance dans la nature qui donne une auſſi grande quantité de matière ſaline & alcaline. Si l'on met la mafle alcaline noire , qui reſte après la diſtillation dans une retorte , & qu'on la couvre d'une feuille de papier , elle donne

une huile de tartre par déſaillance extrêmement propre pour les uſages de la Chymie & pour une infinité d'opérations particulières. Si l'on calcine d'abord le même ſel à ſeu ouvert , il ſe réſout auſſi à l'air , & donne une huile de tartre par déſaillance plus acré & plus alcaline que la précédente.

Sel naturel ou tartre tiré des végétaux par la fermentation de leur ſuc.

1. Le ſuc exprimé des fruits d'Été , qui ont atteint leur maturité , après s'être converti en vin par le moyen de la fermentation , dépoſe ſa lie & ſe clarifie à l'aide du repos. Si l'on verſe ce vin dans un vaiſſeau bien net , & qu'on le laiffe repoſer long-tems , il produit une infinité de corpuſcules pointus & brillants , qui ſont dans un mouvement continu. Ces corpuſcules après s'être diſperſés depuis le centre de gravité de la liqueur vers chaque point de ſa ſurface , ſ'attachent à la fin aux parois du tonneau & y forment une eſpece de croûte , qui augmente inſenſiblement juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de ſemblable matière dans le vin. Si l'on verſe ce vin ainſi purifié dans un autre vaiſſeau , & qu'on en mette de nouveau dans celui qui eſt vuide , il engendrera ſur le champ une pareille matière qui ſ'attachera d'autant plus aifément à la croûte qui a reſté , qu'elle eſt fortement attirée par cette dernière.
2. Tellé paroît être la vraie génération des cryſtaux du vin ; ils diffèrent de ceux des autres liqueurs , en ce qu'ils ſ'attachent également aux parois des vaiſſeaux dans leſquels ils ſont enſermés , au lieu que les autres ne le trouvent qu'au fond. Cette ſubſtance diffère à pluſieurs égards de la lie du vin , bien qu'elle paroiffe être à peu-près de même nature : mais elle eſt plus ſubtile , plus pure , moins terreſtre , moins ſéculeuse , moins onctueuſe , plus difficile à diſſoudre dans l'eau , & d'un gout plus acide. Le nom de *Wine-stone* , que les Allemands lui donnent , paroît lui convenir beaucoup mieux que celui de tartre , elle varie ſuivant la nature du vin ; ceux qui ſont acides & aſtérés en fourniffent beaucoup plus que ceux qui ſont doux & oléagineux. Les vins d'où on a interrompu la fermentation , en donnent une moindre quantité que ceux qui ont entièrement fermenté , comme on en voit un exemple dans celui du Rhin. La couleur du tartre eſt la même que celle du vin qui l'a donné.

REMARQUES.

1. Tel eſt le moyen d'obtenir le ſel naturel des végétaux , lequel eſt toujours huileux & acide. Il prend aifément une qualité alcaline , il ne peut ſe diſſoudre dans l'eau , le vin & le vinaigre , qu'à l'aide de la chaleur , & ſa croûte eſt aſſez forte pour ſoutenir le vin qui l'a produit. Il a beſoin de bouillir long-tems avant de pouvoir ſe diſſoudre entièrement dans l'eau , & celle-ci ne commence pas plutôt à ſe refroidir , qu'il reprend ſa premiere dureté : on l'appelle *crème ou cryſtal de tartre*. Il faut vingt parties d'eau ſur une de tartre pour en procurer la diſſolution. Il engendre une vapeur beaucoup plus élaſtique que celle d'aucune autre ſubſtance que l'on connoiſſe , & que rien ne ſauroit contenir. Il eſt propre à corriger les ſubſtances qui contiennent une grande quantité de matière acré , bilieufe & putride , ce qui le rend extrêmement propre dans les maladies aiguës. Il nettoie les premierees voies , ſans troubler les fonctions internes ; il perd ſon acidité à la rencontre d'une matière acrimonieuſe & putride , il devient facile à diſſoudre , & par-là un excellent remède apéritif.

2. On voit encore par ce qui précède, quelle est la nature du sel qui réside dans les suc naturels des végétaux ; mais on verra que ces sortes de sels donnent aisément par les moyens que l'Art fournit, une vapeur extrêmement élastique, une eau aigrelette, un esprit acide & pénétrant, une huile beaucoup plus volatile qu'aucune que l'on connoisse, une huile grossière & fixe, un charbon alcalin, un alcali excellent & de la terre ; d'où il suit que les sels des plantes sont toujours mêlés avec d'autres matières. Ce procédé nous met à portée de comprendre la nature de l'analyse chymique des végétaux.

Préparation du Tartre tartarifié.

Réduisez en poudre subtile du tartre blanc, & faites-le bouillir dans dix fois autant d'eau, jusqu'à ce qu'il paroisse suffisamment dissous ; laissez le vaisseau sur le feu, pour que l'eau & le tartre continuent de bouillir ; la liqueur deviendra acide, presque limpide & passablement pure. Versez alors peu à peu & d'une certaine hauteur de l'huile de tartre par défaillance, dans la liqueur qu'on suppose encore bouillante. Il se fait à chaque goutte une fermentation qui procède du mélange de l'acide & de l'alcali ; & comme la chaleur est toujours très-forte, il s'élève sur la surface de la liqueur, des grosses bulles sphériques qui se succèdent continuellement. Les Chymistes ont crû découvrir en elles la figure d'un raisin. Continuez de verser de l'huile de tartre, jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus de fermentation. Le tartre acide est tellement solé de son alcali, qu'il ne paroît ni acide ni alcali, mais neutre. Tout consiste à attraper ce point de saturation, autrement le sel est ou acide ou alcali, selon qu'on a mis trop ou trop peu d'alcali ; c'est pourquoi il faut user de beaucoup de précaution sur la fin. Passez cette liqueur, tandis qu'elle est bouillante, par la chauffe, jusqu'à ce qu'elle soit claire ; elle sera noirâtre, amère, saline, onctueuse, mais sans odeur. Faites évaporer jusqu'à pellicule, & laissez reposer quelque-tems dans un lieu froid, vous trouverez au fond & aux côtés du vaisseau des grains de sel qui se fondent aisément dans l'eau, lors même qu'elle est froide, au lieu que le tartre qui les a donnés ne pouvoit se dissoudre qu'à l'aide de l'eau bouillante. C'est le tartre soluble.

REMARQUES.

Le tartre acquiert une si grande dureté, qu'il ne peut se dissoudre dans son propre vin, auquel il sert comme de vaisseau, ce qui lui a fait donner le nom de *Wine-stone* par les Allemands. Il a une acidité manifeste par le moyen de laquelle il agit sans effort sur les premières voies ; & cette acidité est cause de l'effervescence qui résulte de son mélange avec l'alcali qu'on en tire avec beaucoup de facilité. Car cette acidité n'a pas été plutôt surmontée par l'alcali, que le tartre devient aisé à dissoudre, & se change en une nouvelle espèce de sel qui produit des effets merveilleux, quand on le prend à jeun, après l'avoir dissous dans l'eau ; car il déterge, il purge & contribue à la guérison de plusieurs maladies invétérées. Employé extérieurement, il déterge les ulcères, & les dispose à se consolider. Je ne saurois dire si c'est là le remède avec lequel Paracelse se vantoit de guérir toutes les plaies récentes, au bout de quelques heures, sans suppuration ; car le nom de *Samach* qu'il lui donne, paroît être dérivé d'un mot Allemand qui signifie *conglutiner*. Mais je puis assurer que sa solution dans l'eau est un des menstrues les plus efficaces que l'on connoisse dans la Chymie, ainsi qu'on peut s'en convaincre, en faisant bouillir dedans de la gomme laque, de la myrrhe & autres drogues semblables. Il s'enfuit donc qu'étant employé en forme de

remède, il ne peut manquer de dissoudre les viscosités des premières voies ; il passe même pour dissoudre la matière tartareuse du calcul qui s'engendre dans les réservoirs & les conduits de la bile & de l'urine, pourvu qu'on en augmente peu à peu la dose tous les jours. Il est bon pour le calcul, la jaunisse & les affections hypochondriaques. Enfin il paroît par ce Procédé, que la crème de tartre convient dans toutes les maladies, où la bile en particulier & les autres humeurs se corrompent dans les intestins à l'occasion d'une fièvre ardente, ou de telle autre cause semblable, au point d'acquiescer une qualité alcaline ; car le tartre, en corrigeant cette disposition par son acidité, se convertit dans le corps en un sel soluble, bénin & apéritif, propre à ouvrir les passages sans les irriter, & à lever les obstructions.

Tartre régénéré.

Mettez du sel de tartre alcali dans un matras de verre bien sec ; versez dessus du vinaigre distillé jusqu'à ce qu'il le couvre presque tout, il ne se fait presque point de fermentation, ce qui est d'autant plus étrange, qu'on a droit d'en attendre une très-violente du mélange de cet alcali avec un acide ; il paroît d'un autre côté, qu'un acide aussi foible ne devroit causer aucune ébullition avec un alcali aussi fort. Remuez bien le tout, il se fait une légère ébullition ; versez de nouveau vinaigre, il surviendra une ébullition beaucoup plus forte ; & si après avoir remué le vaisseau pour la troisième fois, on continue d'ajouter du vinaigre, il se fera une ébullition d'autant plus violente, qu'on agitera le vaisseau avec plus de force. Elle continue pendant long-tems ; & plus le point de saturation approche, plus le vinaigre qu'on verse cause d'effervescence. Cette saturation est parfaite après qu'on a ajouté environ quatorze fois plus de vinaigre que d'alcali. Échauffez le mélange sur la fin, & remuez-le long-tems & fortement, pour ne pas verser plus d'acide qu'il en faut pour rendre la saturation parfaite ; on l'obtiendra à la fin en continuant d'ajouter peu à peu du vinaigre distillé, & de remuer le mélange jusqu'à ce qu'il ne fermente plus, même sur le feu. On le remuera de nouveau au bout de vingt-quatre heures, & s'il ne survient aucune ébullition ; on versera encore dessus quelque peu de vinaigre, & on agitera le vaisseau comme auparavant, & s'il ne se fait aucune effervescence, ce sera une marque que la saturation est parfaite. La violence de l'effervescence fait élever durant l'opération une vapeur élastique qui sort du vaisseau avec sifflement, après qu'on a retiré la main dont on bouchoit son orifice pendant le tems qu'on l'agitait. Elle ne manquera même pas de briser le vaisseau en mille pièces, si on luitoit son orifice, pendant que l'effervescence continue. La liqueur qu'on obtient par ce moyen est claire, d'une odeur particulière, sans acidité, d'un goût ni acide ni alcali, mais salin & presque sans acrimonie. Elle possède des qualités très-utiles : elle est atténuante, résolutive, purgative, diurétique & sudorifique, ce qui la rend un remède admirable dans les maladies chroniques qui sont accompagnées d'une matière ténace, lorsqu'on la donne à tems & en dose convenable.

Cette liqueur étant décantée & distillée dans une cucurbite de verre, donne une eau insipide simple, & laisse au fond une liqueur brune & noirâtre, qui devient à la fin parfaitement noire, grasse, épaisse & extrêmement pénétrante, par où elle découvre sa vertu savonneuse, pénétrante & résolutive. Mêlez quelque peu de cette liqueur avec du vinaigre, si la matière fermente, c'est une marque que l'alcali domine ; c'est pourquoi il faut y ajou-

ter de nouveau vinaigre pour achever de la foïler; & comme ce cas arrive souvent, il faut s'assurer avec soin de la saturation.

Lorsque vous êtes sûr que l'alcali a pris autant d'acide qu'il en peut retenir, laissez reposer la liqueur & faites évaporer toute l'humidité jusqu'à ce que vous ayez au fond de votre vaisseau une masse saline d'un rouge noirâtre, d'un goût savonneux & pénétrant, à laquelle on donne le nom de *tartré régénéré*. Cette masse attire tout l'acide du vinaigre, & laisse échapper l'eau. M. Homborg a prouvé que le poids de l'alcali fixe augmente de neuf vingtièmes, en égard à l'alcali, au moyen de l'acide qu'il absorbe; & que cet acide, par rapport au vinaigre, est dans cette liqueur environ un trente-septième du tout; les autres trente-six parties qui restent n'étant que de l'eau pure.

Si on calcine ce sel par un grand feu, il se volatilise & s'évapore; lorsqu'on le fait sécher à petit feu, il se rassemble en une masse qui paroît formée de plusieurs couches de sel, à-peu-près comme le talc l'est de plusieurs couches ou feuilles. Il se convertit à l'aide de la chaleur, en une espèce d'huile épaisse; mais on ne l'a pas plutôt exposé au froid, qu'il se met de nouveau par feuilles, ce qui lui a fait donner le nom de *terre foliée*. Tache-nius a prétendu que ce n'étoit autre chose que du talc dissous, mais Zwelfer a montré la fausseté de cette opinion dans son Discours apologétique contre cet Auteur.

REMARQUES.

On auroit peine à trouver dans la Chymie une expérience plus instructive que celle-ci; elle nous fait voir dans un alcali & un acide réunis par le moyen de l'effervescence, tous les différens degrés de couleur depuis la blancheur transparente de l'eau jusqu'à la noirceur, une huile grasse inflammable régénérée de l'alcali à l'aide de la calcination, & un esprit de vinaigre subtilisé & altéré; car ce sel s'enflamme, & donne par la distillation une véritable huile; par où l'on voit que les sels produits par le mélange d'un acide & d'un alcali, ne sont pas simplement faits d'un acide & d'un alcali; puisqu'on peut les séparer de nouveau, mais qu'il résulte une nouvelle substance; dont il ne paroîtroit auparavant aucun signe. On voit encore la quantité d'acide & d'alcali que contient une liqueur, combien il faut d'acide pour foïler exactement un alcali; aussi-bien que la manière de convertir un alcali fixe & igné, en un sel huileux composé, volatil & savonneux. Ce sel, lorsqu'il est préparé comme il faut, est une menstrue admirable qui convertit son sujet en se mêlant avec lui & le digérant, en une masse uniforme & soluble qui circule facilement dans le corps sans perdre ses vertus. On ne connoît point de meilleur résolutif, il est extrêmement utile dans les maladies chaudes & froides; & il convient à presque tous les malades. Lorsque je suis venu à considérer toutes ces particularités, j'ai été tenté de croire que c'étoit là le sel volatil de *tartré* dont Van-Helmont fait si grand cas, & qu'il substitue même à l'alcali, d'autant plus qu'il se fond au feu comme de la cire. Il paroît être l'*aceros radica-tum* des anciens Chymistes, d'autant que dans sa préparation, le vinaigre retourne se joindre avec le *tartré* calciné qui est sa véritable matrice. Quelqu'un entreprendra de dissoudre, de purifier, de filtrer, d'épaissir & de calciner ce sel pour le blanchir, éprouvera à ses dépens, qu'il se volatilise; & qu'il s'évapore. Si j'avertis le Lecteur de cette circonstance, c'est à cause que Sennert recommande la diluence la plus exacte dans sa purification, ce qui est un travail aussi dispendieux qu'inutile.

Teinture de tartré soluble.

Réduisez en poudre du *tartré foliable*; & mettez-le dans

un matras à long cou, verrez dessus de l'alcool pur, jusqu'à ce qu'il surmonte de quatre doigts. Bouchéz le vaisseau avec du papier, & mettez-le à un feu de sable très-doux pour le faire bouillir légèrement pendant vingt-quatre heures. L'esprit de vin prend une couleur d'or & un goût aromatique chaud & pénétrant. Si l'on réitère l'opération avec du nouvel alcool, il restera au fond un sel fort blanc. Faites épaisir vos teintures à petit feu, jusqu'à ce qu'il n'en reste environ que la dixième partie.

REMARQUES.

Cette teinture est aromatique, elle échauffe, déterge les ulcères & consolide les plaies. Le sel qui reste est plus pur & plus simple qu'il ne l'étoit auparavant, ce qui prouve qu'on peut blanchir les sels en en tirant une teinture avec l'alcool.

Dissolution du tartré régénéré dans l'alcool.

Mettez du *tartré folié* préparé comme ci-dessus & le plus sec qu'il sera possible dans un matras à long cou; verrez dessus six fois autant d'esprit de vin, & faites bouillir doucement la matière; le tout ne fera qu'une liqueur composée uniforme, qui déposera quelques feces au fond du vaisseau. Il faut la laisser reposer & la verser par inclination; & s'il reste du sel qui n'aït point été dissous, on remettra de l'esprit de vin; & on opérera de même que la première fois. Mêlez vos teintures, & faites-en distiller la moitié; ce qui restera fera la teinture de ce sel.

REMARQUES.

Nous avons ici l'alcali; l'acide & l'esprit huileux des végétaux unis ensemble; au moyen de quoi les principes les plus actifs des plantes se trouvent dépouillés de leur terre inactive, de sorte qu'on n'a plus à craindre les mauvais effets de cette union. Ce mélange paroît être le petit élixir des Philosophes que les Anciens Chymistes recommandent pour rétablir la santé; & en effet, il leve presque toutes les obstructions; il pénètre dans les vaisseaux, il ranime les facultés vitales & il guérit par les sueurs. Il dissout, en qualité de menstrue, les corps en des particules extrêmement petites & solides sans diminuer leur vertu, & les rend par là extrêmement propres à pénétrer dans les recoins les plus cachés du corps, & à surmonter les maladies les plus opiniâtres. Il n'est pas moins efficace pour les plaies, les tumeurs & les ulcères. Les pauvres peuvent préparer cet excellent remède, en mêlant de la potasse avec quinze fois autant de vinaigre, en coulant la solution & la faisant épaisir; ce qui est une opération facile & peu dispendieuse. Ce remède n'a pas été inconnu aux anciens Romains; & Plin en parle dans sa Préface en ces termes: *La cendre de serment dissoute dans du vinaigre; guérit les maladies de la rate.*

Teinture de sel de tartré d'Harvey.

Prenez la masse alcaline noire, qui reste dans la cornue après la distillation du *tartré*; réduisez-la en poudre dans un mortier de fer chaud avec un pilon de même métal, & mettez-la ensuite dans un matras. Verrez dessus de l'eau-de-vie jusqu'à ce qu'elle surnage de quatre doigts; faites digérer au feu de sable pendant vingt-quatre heures, vous aurez une liqueur livide, le, noire, subtile, amère & aromatique, qui étant versée par inclination, peut se garder longtemps dans une phiole bien bouchée sous le nom de teinture de sel de *tartré* d'Harvey.

R E M A R Q U E S.

L'eau-de-vie ordinaire, qui est composée d'eau, d'acide & d'alcool, unis ensemble, venant à bouillir avec l'alcali du tartre qui conserve toujours sa qualité oléagineuse, donne une lessive douce & bénigne, dans laquelle l'alcali est tempéré par l'acide, l'huile & l'alcool. On a donc un menstère médicinal propre à dissoudre utilement les végétaux qu'on fait cuire ou digérer dedans. Les Chirurgiens s'en servent pour mondifier, déterger, dessécher & consolider les ulcères purulents, putrides, sanieux & virulents, ceux qui sont fistuleux, fœux & qui forment des clapiers, aussi bien que pour consumer les excroissances charnues, en le mêlant avec un peu d'huile. Etant pris intérieurement, il produit les mêmes effets dans les maladies causées par des matières & des concrétions acides, astringentes, aqueuses, muqueuses, ou terrestres, pourvu qu'elles ne soient point accompagnées d'une dissolution putride des humeurs. De-là vient qu'on l'emploie dans les obstructions invétérées des viscères, les amas d'eau, l'hydropisie, les pâles-couleurs, la jaunisse & la goutte froide. Il opère en qualité de diurétique; de diaphorétique, & quelquefois comme purgatif, & l'on peut le donner en forte dose sans rien craindre. Deux ou trois gros de ce menstère affaiblis avec une once de sirop des cinq racines apéritives & délayés avec de l'eau de fenouil, étant pris à jeun par trois ou quatre différentes reprises, produisent des effets qu'on attendroit inutilement de tout autre remède. Aussi le célèbre Harvey en fait-il beaucoup de cas; & il paroît par Dioscoride que les anciens Médecins l'ont employé dans les mêmes occasions.

Teinture de tartre de Van-Helmont.

Faites calciner dans un creuset la masse noire qui reste après la distillation du tartre, jusqu'à ce qu'elle soit devenue toute blanche, en prenant garde qu'il ne tombe rien dedans. Lorsqu'on n'a pas cette masse, on peut prendre un morceau de tartre ordinaire, l'envelopper dans du papier un peu humide, & le faire calciner jusqu'à blancheur à un feu de réverbère, c'est le sel de tartre ordinaire. Faites une lessive de l'un de ces deux sels, filtrez-la, & faites - en évaporer l'humidité dans une marmite de fer bien nette; calcinez ensuite le sel, & réduisez-le en poudre subtile, vous aurez un sel de tartre très-blanc. Il faut avoir un matras qui ait l'embouchure grande, & y mettre de l'alcool chaud à la hauteur environ d'un tiers. Faites chauffer le cou du matras tout autour, de peur que la chaleur du sel de tartre qu'on veut y verser ne le casse; adaptez - y un entonnoir de papier, & versez la poudre de sel de tartre encore toute chaude dans l'esprit de vin. Si l'on observe, avec soin, toutes ces circonstances, le sel tombera dans l'alcool avec bruit & sifflement & causera sur le champ une ébullition. Après avoir mis une quantité suffisante de sel dans le matras, bouchéz-le avec un bouchon de liège; lorsque la matière sera refroidie, remplissez le matras jusqu'aux trois quarts d'alcool, & brouillez bien la matière afin que le sel ne s'attache point aux bords, mais qu'il tombe toujours au fond, parce qu'autrement il prendroit l'humidité de l'air, ce qui nuirait à l'opération. Mettez le vaisseau en digestion à une chaleur de cent degrés, ayez soin de brouiller de tems en tems la matière, & de boucher le vaisseau; pour empêcher que l'humidité n'y pénétre. L'esprit de vin prendra une très-belle couleur rouge, & s'imprégnera des vertus du sel alcali, comme on peut s'en appercevoir par son odeur & son goût, bien qu'il ne survienne presque point d'effervescence, surtout,

si on le fait épaissir avec soin, par le moyen de la distillation; car si l'on vient ensuite à l'examiner, on le trouvera savonneux & quelque peu salin. On remarque que la moindre humidité empêche que l'esprit de vin ne tire la teinture, & l'alcool demeure transparent sur l'alcali quelques tems qu'on le laisse en digestion; & c'est peut-être ce qui a fait dire à plusieurs Auteurs qu'il est impossible de faire cette opération; car il ne faut, pour la faire échouer, que négliger la moindre des circonstances qu'on vient de marquer. D'autres ont prétendu que la couleur que l'alcool acquiert par notre méthode ne vient que du tems; mais ce sentiment est démenti par l'expérience & par les marques qu'on a décrites ci-dessus; il est vrai qu'on peut aisément se méprendre dans une opération aussi laborieuse & aussi difficile. Je n'ai point trouvé la teinture alcaline, mais bien d'une nature savonneuse composée.

R E M A R Q U E S.

Il paroît par cette expérience que l'alcali fixe put absorber presque tous les liquides qu'il rencontre. Par exemple, il attire avidement à lui l'eau, les acides, les huiles & l'esprit de vin, mais l'eau principalement. Nous avons donc une nouvelle méthode de faire un savon extrêmement subtil avec un alcali & l'esprit de vin; car cette teinture est réellement savonneuse, comme on peut s'en convaincre en la frottant entre les doigts; car elle les dégrasse au mieux, au lieu que l'alcool pur étant traité de même, ne se manifeste que par sa sécheresse. Sa qualité saline & ignée paroît bientôt par son goût, bien qu'elle ne fermente point avec les acides, & qu'elle ne précipite point les corps qu'on y fait dissoudre. Si l'on fait épaissir la teinture par le moyen de la distillation, elle laisse un *coagulum* salin savonneux, quelque peu alcalin, acre, d'un rouge foncé ou presque noir au fond du vaisseau. En tant que menstère, elle dissout en peu de tems & de la manière la plus efficace, toutes les huiles; elle tire aussi d'excellentes teintures de la gomme laque, de la myrrhe & de l'ambre. Les Chymistes la prescrivent intérieurement dans les maladies qui naissent d'une matière tartareuse opiniâtre, mais à dire vrai, on ne peut la donner qu'après l'avoir fait dissoudre dans l'eau, dans le vin, ou dans telle autre liqueur semblable, parce qu'autrement elle brûle sur le champ les parties qu'elle touche; & quand elle est une fois affaiblie, à quoi servent toutes les peines qu'on se donne pour purifier l'alcool, & le mêler avec l'alcali? Je suis persuadé que la teinture de tartre d'Harvey, est préférable à ce remède. Cette opération ne laisse pas cependant d'avoir son utilité; car elle nous apprend un grand nombre de particularités dont nous avons déjà rapporté quelques-unes. J'ai long-tems péché ce mot de Van-Helmont, que l'esprit de vin étant distillé avec du sel de tartre parfaitement calciné, la moitié de cette liqueur se convertit en eau. Je crois qu'il veut parler de l'esprit de vin qui n'a été rectifié qu'une seule fois, d'autant plus, qu'il dit dans un autre endroit, qu'il arrive la même chose au vinaigre. Mais comme ses principes sectateurs assurent que cela doit s'entendre de l'alcool pur, dont la moitié s'unit avec le sel de tartre, & l'autre se convertit en eau, par où il paroît que le véritable alcool est composé de ces deux différentes parties, & que le sel de tartre se convertit, par ce moyen, en ce fameux baume ou *samech* de Paracelse, lequel guérit les plaies d'une façon miraculeuse sans qu'il en résulte aucun inconvénient, je me crois obligé de déclarer ce que j'ai découvert moi-même avec beaucoup de peine. Je tirai une teinture parfaite du sel de tartre de la manière que je viens de dire; elle étoit extrêmement forte, rouge, odoriférante, d'un goût acre, igné & presque alcalin: je la mis en digestion pendant plusieurs

mois avec son alcali, & la laiffai repofer durant quatre ans; le fel qui étoit au fond conferva fa fécherelle, & la teinture fa rougeur foncée : je les verfai tous deux dans une cucurbitte de verre bien nette & bien féche, & les trouvai extrêmement odorans; je diftillai tout l'alcohol à petit feu, après avoir luté les jointures avec foïn; l'alcohol étoit parfaitement limpide, fubtil & odorant; le fel, qui reftoit au fond, étoit de couleur de pourpre, quoiqu'il fût blanc auparavant : je verfai l'alcohol fur ce fel & le diftillai comme auparavant; l'efprit de vin s'éleva avec plus de difficulté, & il refta une maffe faline de couleur rouge, l'alcohol avoit un gout igné; je réitérai vingt-une fois la cohobation, après quoi il refta une maffe faline noire au fond du vaiffeau, & l'alcohol, qui s'éleva, fut extrêmement acré. Ayant pouffé cette maffe faline, noire & pénétrante par la plus grande chaleur que le fable pût donner, il s'éleva de l'eau à la place de l'alcohol que j'attendois, quoique l'effeue garantit le mélange de l'humidité le mieux qu'il me fût poffible. Par où je connus qu'on pouvoit tirer de l'eau de ce fel & de cet alcohol, mais non point dans une quantité qui fût moitié de l'alcohol; il peut cependant fe faire qu'elle vienne de l'air, ou qu'elle pénétre fécrètement dans le vaiffeau, dans les différentes diftillations qu'on fait de l'alcohol. J'ai éprouvé que ce dernier étant mis en digeftion pendant plufieurs mois avec le fel de tartre, cohobé vingt-deux fois de fuite après avoir reposé durant quatre ans, ne rend point ce fel volatil, & auffi noir & auffi fixe qu'il étoit auparavant. Ayant caffé le vaiffeau & retiré tout le fel, je le mis dans une cave, & il fe convertit en une liqueur brune, d'un gout alcalin extrêmement acré, que je mis à part; je n'entrepris cette opération que pour m'affurer de la nature du fel de tartre, du changement de l'alcohol en eau, par fon moyen; de l'union de l'alcohol avec le fel de tartre, en le séparant de ce dernier, par la diftillation, & de la volatilifation du fel de tartre à l'aide de l'alcohol; par où l'on voit à quoi aboutiffent les grandes promeffes de ceux qui ont écrit fur ce fujet. L'alcohol, malgré toutes ces différentes cohobations, conferva fa tranfparence, fon odeur & fon gout igné, il s'enflamma fans laiffer aucune féce, & ne fermenta aucunement avec les acides, & ce fut l'unique fruit que je retirai de mon travail.

Tartre vitriolé.

1. Prenez trois onces d'huile de vitriol très-pure, délayez-la, avec le triple d'eau chaude, dans une cucurbitte de verre, haute, large, dont l'orifice foit fort étroit; verféz alors goutte à goutte de l'huile de tartre par défaiillance jufqu'à parfaite faturation, autrement il reffe une acrimonie acide ou alcaline extrêmement pernicieufe. Il furvient une effervescence violente, & il commence à s'engendrer un fel blanc au fond du vaiffeau, long-tems avant la faturation. Après l'avoir obtenue, remuez long-tems la liqueur & goutez-la. Si vous ne la trouvez ni acide, ni alcaline, prenez-en quelque peu, faites-la chauffer & divifez-la en deux parties; fur l'une, verféz une goutte d'huile de vitriol, fur l'autre une goutte d'huile de tartre par défaiillance: s'il ne fe fait aucune effervescence de part & d'autre, c'est une preuve que la faturation eft parfaite. Si l'acide produit l'effervescence, l'alcali domine, & réciproquement. L'équilibre étant parfait, il faut diffoudre la liqueur avec tout fon fel dans beaucoup d'eau chaude. Filtrez la folution tandis qu'elle eft bouillante, faites évaporer jufqu'à pellicule, & cryftallifer félon les règles de l'art, vous aurez un fel blanc d'un gout neutre qui ne peut fe diffoudre que dans beaucoup d'eau. Il reffe au fond une matière qui ne peut jamais fe cryftallifer; comme il arrive à l'égard du nitre, du fel marin & de prefque tous les autres fels.

2. Quelques fameux Chymiftes, du nombre defquels eft Tachenius, s'imaginant que l'huile de vitriol, après avoir effayé un feu auffi violent, entraîne avec elle quelque partie métallique exaltée, qui lui communique une qualité nuifible extrêmement difficile à corriger, ont effayé d'obtenir cet acide naturel & fimple, fans le fecours du feu, & de l'unir à l'alcali fixe de tartre. Pour cet effet, ils font diffondre du vitriol dans l'eau; au point d'en faire une liqueur limpide & délayée, & après l'avoir paffée, ils verfent deffus goutte à goutte de l'huile de tartre par défaiillance, le liquide fe trouble, & le fer fe précipite au fond du vaiffeau en forme d'ocre jaune. Ils continuent de même jufqu'à ce qu'il ne fe faffe plus aucune précipitation. Ils mettent ce mélange à part jufqu'à ce que les feces métalliques fe foient toutes précipitées. Ils filtrent la liqueur qui furmonte, & la font cryftallifer & évaporer comme auparavant. Ils obtiennent par ce moyen, fans le secours du feu, un tartre vitriolé qui n'est point corroffif. Si cette liqueur n'est aucunement bleue ou verte, non plus que le fel qui s'en forme, l'opération eft bien faite; autrement le fel ne peut être que d'un ufage dangereux, par rapport aux parties de verd de gris qu'elle contient.

3. Quand par le même art on fait ce fel avec quelque alcali volatil pur, & de l'huile de vitriol, fente ou délayée avec de l'eau, on a un fel demi-volatil beaucoup plus pénétrant, au lieu que l'autre eft extrêmement fixe. Ce fel, de quelque manière qu'on le prépare, eft confidérablement pefant & folide; mais il poffède une qualité apéritive très-utile.

R E M A R Q U E S.

Ce fel étant pris à jeun dans du bouillon ou du petit-lait, & fécondé d'un exercice convenable, eft eftimé apéritif; car outre qu'il réfifte à la putréfaction, il poffède une vertu atténuante & irritante qui le rend propre à lever les obftructions des vifcères; ce qui lui a fait donner le nom de digeftif univerfel. Tachenius l'appelle un vitriol dépouillé de tout métal. Il paroît par plufieurs procédés chymiques que les alcalis & les acides les plus corroffifs s'adouciffent lorsqu'ils font mêlés enfemble; d'où il fuit, qu'encore qu'ils produifent l'effet d'un poifon, lorsqu'on les prend séparément, ils ne font aucun mal quand on les boit enfemble ou immédiatement l'un après l'autre. On voit encore que l'eau peut demeurer cachée dans les fels, & ne s'en féparer qu'au bout d'un certain tems; car l'efprit acide du nitre contient foixante parties d'eau fur dix-neuf de véritable acide; celui de fel; cinquante-deux parties d'eau fur trente d'acide; & l'huile de vitriol, foixante d'eau fur trente-fept d'acide, lors même que ces liqueurs font le mieux rectifiées. Le fel marin décrépit contient une pareille quantité d'eau; d'où il fuit qu'il y a très-peu d'acides folides fimples; l'acide de Salin, du vitriol & du foudre eft le même: l'eau-forte & l'efprit de nitre ne diffèrent aucunement: l'efprit du fel marin, des fontaines falées & du fel gemme, font auffi le même. BORRHAVE, *Inftitution de Chymie*.

TARTON RAÏRE; le même que la *Samaritana*. Voyez *Thymelæa*.

T A T

TATAMBA *Brasiliensis*; Marg. & Pifon. *Sive arbor baccifera Brasiliensis; fructu tuberculis inequali; Mort emulo*.

C'est un arbre du Brésil dont l'écorce eft de couleur de

ces, & le bois de couleur de safran ou rougeâtre. Ses feuilles sont pointues, dentelées & approchantes de celles du bouleau. Son fruit est gros comme une mûre moyenne, rond & composé de tubercules pâles, d'où sortent plusieurs filamens noirâtres & peu longs. On mange ce fruit, de même que les mûres, ou seul, ou avec du sucre & du vin. Sa chair contient une infinité de petits grains blanchâtres.

Le bois de cet arbre est extrêmement dur, il ne perd jamais sa verdure, & se conserve long-tems dans la terre & dans l'eau. Il est supérieur à tous les autres bois, même à celui du *masarandiba*, de quelque manière qu'on l'emploie. Il donne, lorsqu'il est vieux, une teinture d'un très-beau jaune. Cet arbre croît partout dans les bois, surtout dans les lieux maritimes, & son fruit est mûr au mois de Mai. RAY, *Histoire des Plantes*.

TATARIA, *Hungarica edulis*, *Panacis Heraclei folio*, *semine Libanotis Cachryphora*, J. B. *Panaci Heraclei similis Ungarica*, C. B. *Panaci Heraclei similis*, *Tataria Ungarica dista*, Park.

Cette plante n'est pas commune; elle donne une racine longue & épaisse, puisque Clusius dit en avoir vu d'aussi grosses que le bras d'un homme, & d'une coude ou plus de longueur. Elles lui avoient été données par Balthazar de Bathyan, qui en avoit fait venir de Hongrie d'au-delà du Danube pour les planter dans le jardin qu'il avoit à Vienne. Ses feuilles ressembloient assez à celles du navet par leurs dentelures: mais elles sont plus courtes, & d'une figure plus approchante de celles du panais. Elles sont couvertes d'une substance rude & lanugineuse, & d'un verd extrêmement pâle. Il leur succède d'autres feuilles aussi rudes, mais plus finement dentelées, du milieu desquelles s'élève une tige cannelée, creuse, noieuse, haute d'une coudée au plus, grosse comme le poing, aussi rude que les feuilles, & couverte d'autres feuilles plus petites, découpées en plusieurs segments, & pareillement couverte d'une substance rude & lanugineuse. Le sommet de la tige porte une ombelle pareille à celle du *Panax Heraclei*, composée de fleurs de même figure & de même couleur, auxquelles il succède quelques semences, (car toutes les fleurs ne sont point fertiles), fort grosses, & approchantes de celles du *Libanotis Cachryphora*. Clusius fut deux ans à attendre que la racine qu'il avoit plantée dans son jardin produisît des tiges & des semences: mais ce tems passé, elle se pourrit & répandit une si mauvaise odeur, qu'il fut obligé de la jeter.

Les Hongrois qui habitent aux environs d'Agria, de même que ceux qui habitent à la Valachie & à la Moldavie, usent de cette racine dans le tems de disette faite de meilleur pain, ainsi que Clusius dit l'avoir appris du Gentilhomme dont on a parlé, & de quelques autres personnes de qualité. RAY, *Histoire des Plantes*, 424.

TATI, est le nom d'un petit oiseau de l'Amérique, que je crois être le même que le *murmur*. Je ne sache pas qu'il soit d'aucun usage en Médecine.

TATURA, le même que *Datura*.

T A U

TAUROCOLLA; colle de taureau, faite avec les oreilles & les parties génitales de cet animal, & qui est fort estimée.

TAURUS, Taureau. Voyez *Bœs*.

T A X

TAXUS, If.

Voici ses caractères :

Ses feuilles sont plus larges, plus épaisses & plus émoi-

sées que celles du genévrier, & disposées comme les dents d'un peigne. Sa fleur est à charon & composée d'un calyce écailleux, du centre duquel s'élève un pistil muni d'une infinité de testicules aux sommets, qui ont la figure d'un champignon. Le fruit croît sur la même plante que la fleur, mais dans des endroits différens: il est charnu, ventru, creux comme un pot, ou fait en forme de gland, & ne renferme qu'une semence.

Boerhaave compte trois espèces de *Taxus*, savoir,

1. *Taxus*, Offic. Ger. 1187. Emac. 1370. Raii Hist. 2. 1416. Synop. 3. 445. J. B. 1. 241. C. B. P. 305. Tourn. Inst. 589. Boerh. Ind. A. 2. 208. L'If.

Cet arbre croît aux lieux montagneux & pleins de rochers, & il est commun dans les Provinces occidentales & méridionales de l'Angleterre. Nos Ancêtres avoient coutume de planter des ifs dans les cimetières, regardant leur verdure comme un symbole de l'immortalité, à laquelle ils espéroient que les corps parviendroient au jour de la résurrection universelle. Les Anciens & la plupart des Modernes assurent que le fruit de cet arbre est un poison mortel. Dioscoride écrit qu'il cause le flux de ventre; & que l'if étant pris intérieurement, éteint la chaleur naturelle, & cause une suffocation mortelle. César, *Lib. VI. de Bell. Gall.* rapporte que Cativulce, Roi des Eburons, s'empoisonna avec du suc d'if, dont il croît beaucoup dans les Gaules & en Allemagne. Quelques-uns assurent, dit Plin., que les sages venimeux avec lesquels les Barbares frotaient leurs dards, ont été appelés *taxica*, du nom de cet arbre, quoiqu'on l'ait changé en celui de *toxica*. Mais Vossius & Jo. Bodeus ont prouvé que le *taxicum* étoit une autre sorte de poison, ainsi appelé de *taxon*, *véter*, un arc. Matthioli assure que dans les montagnes du Trentin, non-seulement des chevaux & autres bêtes de somme, mais encore des animaux qui ruminent, sont morts pour avoir mangé de l'if, & que ses baies ont causé à des Bergers & des Bucherons des fièvres ardentes & des flux de ventre très-dangereux. J. Bauhin dit avoir appris de personnes dignes de foi, que les feuilles & l'écorce de cet arbre ont fait mourir des bœufs & des vaches qui païssoient sur les montagnes de Bourgogne. Un Apothicaire de Kirchenheim nommé J. Lutz, nourrissoit une tourterelle blanche à collier noir, qui fut empoisonnée par les baies d'if; & dans le Village d'Oberentzingen, un âne mourut subitement après avoir mangé de l'if.

Je crois que c'est à tort qu'on attribue à l'if une qualité si malfaisante, puisque Lobel assure que les enfans mangent de ses baies en Angleterre, sans en ressentir aucun mauvais effet. Il dit qu'en ayant goûté lui-même vers la fin de l'automne, il ne leur a trouvé d'autre défaut que celui d'être un peu fades & amères, & que les cochons les recherchent avec autant d'avidité que le gland. Gerard rapporte qu'il en a souvent mangé avec excès étant écuyer, &, qui plus est, qu'il a dormi à l'ombre & sur les branches de cet arbre sans s'en trouver incommode. Camerarius n'attribue aucune mauvaise qualité à l'if; il dit seulement que les oiseaux qui en mangent trop, tombent dans une espèce d'engourdissement, qui les empêche de s'envoler lorsqu'on veut les prendre. Il faut donc ou que les Anciens se soient trompés dans la description qu'ils nous ont laissée de l'if, ou que la qualité de l'air ou du terrain ait occasionné cette différence dans les sennes. Il faut cependant avouer que cet arbre est d'un verd fort sale, & d'un aspect qui paroit indiquer quelque malignité; il peut même se faire que dans le tems qu'il est en fleurs & qu'il contient beaucoup de suc, il nuise au bétail. Je n'oserois pourtant assurer que cela soit absolument vrai, puisque les Anciens eux-mêmes ne sont point d'accord sur les mauvaises qualités de cet arbre. Théophraste rapporte que quelques personnes ont mangé de

son fruit sans en recevoir aucun mal, & que ses feuilles ne nuisent qu'aux bêtes de somme. Plutarque prétend qu'il n'est nuisible que lorsqu'il commence à fleurir; & Dioscoride donne à entendre que le *taxus* n'est pas également mortel dans tout pays, lorsqu'il dit que celui qui croît en Italie & dans les Provinces méridionales de France, cause la mort, l'un par son ombre, & l'autre par ses baies. Il est étonnant que le fruit du *taxus* noircisse la chair des oiseaux qui en mangent; & nous lisons dans Virgile que cet arbre est préjudiciable aux abeilles. Les arcs les plus estimés chez les Anciens étoient faits avec le bois du *taxus*; & aujourd'hui même nos Menuisiers, nos Tourneurs & nos autres Ouvriers en bois, en font un grand cas.

Evelyn dit avoir vu une autre espèce de *taxus* dans le jardin de Pife, dont les feuilles approchent davantage de celles du sapin. L'arbre est beaucoup plus touffu, & tellement garni de feuilles & de branches depuis la racine jusqu'au sommet, qu'on le prendroit pour un buisson; il est aussi fort haut. Evelyn ne doute point que ce ne soit le *taxus* venimeux des Anciens, d'autant plus que Bellucci, Garde du jardin, l'a assuré, que les Jardiniers qui le taillent quelquefois ne feroient continuer leur ouvrage au-delà de demi-heure, à cause du mal de tête que leur cause l'odeur qui en sort: *Rax, Hist. Plant.*

2. *Taxus, folio laetiori, magisque splendante.*

3. *Taxus, foliis variegatis, H. R. Par. App.*

Son bois est si beau, qu'on l'emploie pour en faire des cannes. Ses baies causent la dysenterie & la fièvre. Les Anciens n'ont point ignoré la mauvaise qualité de cet arbre, puisqu'ils assurent qu'elle cause la mort à ceux qui le travaillent. Mais aujourd'hui qu'on est mieux instruit de ses qualités, on le cultive partout comme un des principaux ornemens des jardins. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Taxes est aussi le nom du *blaieau*, que les Auteurs distinguent de la manière suivante.

Taxus, Offic. Schrod. §. 308. Schw. Quad. 120. Ind. Med. 115. Aldrov. de Quad. Digit. 264. Jonf. de Quad. 101. *Taxus etiam Daxus*, Charit. Exer. 18. *Taxus foetilis, meler*, Mer. Pin. 168. *Taxus; sine melis*, Rati Synop. A. 185. *Meler*, Gefn. de Quad. Digit. 686. *Blaieau*.

L'animal entier calciné, son sang & sa graisse servent aux usages de la Médecine. On donne les cendres avec sucées dans les maladies des poulmons & dans le crachement de sang. Son sang pulvérisé est estimé bon pour la lepre; étant respiré, il passe pour un préservatif contre la peste. Sa graisse est un peu plus épaisse, un peu plus chaude, & par-là plus efficace que celle du pourceau; elle calme les douleurs des reins qui proviennent du calcul; elle apaise l'ardeur des fièvres, & remédie aux contractions & aux foiblesses des articulations & des nerfs. *Scirrhous.*

T E A

TEAPHIN, ce mot qu'on trouve dans Nicolas Myrepsé, *Sell. 12. cap. 27.* désigne un ingrédient qui entre dans une fumigation pour les maladies du fondement. Il est tout-à-fait barbare, & Fuchsius, son Commentateur, avoue ingénument qu'il ne sait ce que cet Auteur veut dire.

T E C

TECMARSIS, *tecmarsis*, de *tecmarsis*, j'indique, de *tecmars*, un signe, est un mot dont Hippocrate se sert au commencement de son Livre, de *R. V. I. A.* pour signifier un jugement fondé sur des signes nécessaires

& déterminés. Cette manière de juger est syllogistique ou rationnelle, & sort en usage parmi les Philosophes & les Médecins. Elle comprend la connoissance, *γνῶσις*, le diagnostic, *ἰατρικὴ*, le pronostic, *προβλεψίς*, & la cure, *θεραπευτική*, & par conséquent presque toute la science de la Médecine, qui est fondée sur des conjectures artificielles, ou sur un jugement conforme aux règles de l'art, comme il paroît par le passage suivant du Livre d'Hippocrate que nous venons de citer, *ἡ δὲ τέχνη τῆς ἰατρικῆς ἀπὸ τῶν σημείων ἐκτιθέσθαι*, « mais puis-je » que nous devons en venir à un jugement formé sur » des indications (*tecmarsis*) pour le traitement de cer- » tains cas particuliers, &c. » & un peu auparavant, *ἡ ἰατρικὴ οὐκ ἴδιον ἐστὶν τεχνικὴν*, « & quelques choses » entièrement conformes à une *tecmarsis*. » Galien traduit le mot de *tecmarsis*, par *ἡ δὲ τέχνη τοῦ ἰατροῦ*, « une connoissance qu'on acquiert à l'aide d'un signe, » c'est-à-dire, par les signes propres ou les caractères distinctifs des choses, ou par des signes nécessaires & permanents, qu'on appelle *sylogismos*. Erotien sur Hippocrate, rend *tecmarsis*, par *σημειώσις*, « connois- » sance acquise par le moyen des signes, & ayant égard aux passages que nous venons de citer, il dit aussi que *tecmars* & *tecmarsis*, dans Hippocrate, signifient « pro- » prement un signe » *ἰδίον τὸ σημεῖον*.

Quoiqu'Helychius traduise *tecmars*, *tecmars*, par *τὸ σημεῖον*, « une fin & une limite, » & qu'Ariston, *Lib. I. Rhetor.* dise que *tecmars* & *tecmars* (*Peras*) signifient la même chose dans le langage des Anciens, il paroît cependant qu'Hippocrate, *Lib. II. sup. γνῶσις*, s'en sert pour signifier un signe: voici le passage *ἡ δὲ τέχνη τῆς ἰατρικῆς ἐκτιθέσθαι*, « dans d'autres le signe se trouve dans » quelque autre partie: » car il paroît vouloir dire que les signes de la maladie varient dans les différens sujets. Quelques-uns néanmoins entendent par *tecmars* la fin, & dans ce cas le sens du passage seroit « dans quelques » femmes la fin (de la maladie) se manifeste dans une » partie différente. » Il a dit un peu plus haut « qu'un accès hystérique est suivi d'une pesanteur & d'une » oppression de tête violente; » & il veut donner à entendre que « la maladie produit quelquefois des mau- » vais effets sur une partie différente. »

TECMERION, *tecmerion*, Galien, *Com. 3. in Prognosis*, nous apprend en quoi il diffère du *σημειῶσις* (*Semelson*), car, dit cet Auteur, les Anciens donnoient le nom de *tecmerion* à tout signe syllogistique *ἐκ τῶν σημείων ἐκτιθέσθαι*, (rationnel ou sur lequel on peut raisonner.)

TECOLITHOS, *tecolithos*, on donne ce nom à la pierre de Judée.

TECOMAXOCHITL, les Mexicains appellent ainsi une espèce d'*apocynum* bâtarde, nommé *Gelsemium baderacum Indicum*, Cornuti, *Gelsemium Indicum maximum flore Phœniceo*, Ferrar. *Pseudo Apocynum Virginianum*, aliis *Gelsemium maximum Americanum flore Phœniceo*, Park. Il n'est d'aucun usage dans la Médecine. *Rax, Hist. Plant.*

T E G

TEGANITES, *teganites*, de *tegan*, une poêle à frire; Epithète qu'on donne à du pain qu'on a fait frire.

TEGULA HIBERNICA, *Ardoise d'Irlande*.

On la distingue de la manière suivante.

Lapis Hibernicus, Offic. Mer. Pin. 213. Dengl. Ind. 50. *Lapis fissilis Hibernicus*, Charit. Foss. 16. *Tegula Hibernica*, Full. Pharm. Ext. 281. *Ardoise Hibernica*, *Tegula Hibernica*, Ind. Med. 57.

C'est une pierre fossile de couleur noire bleuâtre & d'un goût terreux, qu'on trouve dans certaines mines d'Angleterre & d'Irlande.

On l'emploie souvent dans les contusions à cause de la vertu qu'elle a de résoudre le sang. Quelques-uns l'estiment efficace dans les fièvres quartes : mais elle est d'un usage admirable dans les hémorrhagies, dans les flux de l'utérus, & dans le crachement de sang. *DALE.*

TEL

TELA ARANEI, toile d'araignée. Voyez *Araneus*.

TELAMONES, *τελαμών*, on appelle ainsi la charpie qu'on met sur les plaies, ou les linges dont on se sert pour les bandages.

TELEPHIOIDES, *Orpin bâtard*.

Voici ses caractères.

Sa fleur est en rosé & composée de plusieurs feuilles disposées circulairement. Il s'élève du calyce un pistil qui se change en un fruit divisé en six loges dans chacune desquelles est une semence de même forme que la cellule qui la contient.

Miller en compte cinq espèces :

1. *Telephioides Gracum*, *humifusum*, *flore albo*, Tourn. Cor.
2. *Telephioides Americanum*, *erectum*, *folio ovali subtus glauco*, *flore herbaceo*.
3. *Telephioides Americanum*, *arborescens*, *fructu parvo*, *foliis acuminatis*, Houst.
4. *Telephioides Americanum*, *arborescens*, *foliis latis*, *subrotundis*, & *subtus incanis*, *fructu maximo*, Houst.
5. *Telephioides Americanum*, *arborescens*, *foliis latioribus subrotundis*, *fructu majore ex longo pediculo pendulo*, Houst.

La première espèce fut découverte en Grèce par Tournefort, qui constitua ce genre, lui donnant un nom tiré de sa ressemblance avec le véritable orpin d'Imperatus : cette plante est extrêmement rampante & subsiste rarement plus de deux années.

La seconde espèce croît aux Barbades, dans la Jamaïque, & dans plusieurs autres endroits de l'Amérique.

La troisième fut découverte à la Vera-Cruz, par le Docteur Houstoun, qui envoya de ses semences en Angleterre. Elle pousse une tige ligneuse à la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles sont divisées en plusieurs lobes, & ses fleurs, qui sont petites & d'un verd blanchâtre, naissent sur le revers des feuilles, & sont suivies d'un petit fruit qui n'a pu mûrir jusqu'à présent en Angleterre.

Les deux dernières espèces furent découvertes par le Docteur Houstoun, à Campeche, où elles croissent à la hauteur de douze ou quatorze piés : leurs feuilles sont larges & disposées alternativement. Le fruit de la cinquième est gros à peu près comme une petite noix, il croît sur le revers des feuilles & est attaché à un pédicule fort long. Celui de la quatrième est aussi gros qu'une chataigne, & couvert d'une coque fort dure. *MILLER, Dictionn.*

TELEPHIUM.

Voici ses caractères :

Ses feuilles sont alternes, le calyce est à plusieurs pétales, & ses fleurs ressemblent à celles de l'héliantème : le fruit est triangulaire, à une seule loge & rempli de semences presque rondes.

Boerhaave ne compte qu'une seule espèce de *telephium*, savoir,

Telephium, *Dioscoridis*, Imperat. 665. *Polygonum*, *perenne*, *procumbens*, *folio breviori*, *floribus in capitulum congestis*, M. H. 2. 592. *Sedum*, *procumbens*, *rotundifolium*, *glauco*, *purpurascens* *floribus*, M. H. 3. 474. *Boerhaave*, *Index Plant.*

Cette plante est émolliente, consolidante, résolutive & vulnéraire. Ses feuilles pilées résolvent les tumeurs & les amènent à suppuration ; & sa racine appliquée de la même manière, est efficace dans les inflammations des veines hémorrhoidales.

TELEPHIUM, est aussi le nom de l'*Anacampteros*. Voyez ce mot.

TELESPHORUS. Voyez *Acefus* & *Æsculapius*.

TELLINA, *Offic.* *Jonf.* *Exang.* 48. *Tellina secunda*, *Rondel.* de *Aquat.* 2. 7. *Aldrov.* de *Exang.* 118. *Gesf.* *Aquat.* 940. *Tellina*, *Charlt.* *Exang.* 67. *Bellon.* de *Aquat.* 403. *Maris Italici*, *Bonan.* 104. n°. 57. *Tellina intus ex viola purpurascens*, *in ambitu serrata*, *List.* *Hist. A. A.* 190. *Subfusca angustior intus purpurascens*, *Ejssd.* *Hist. Conch.* 3. n°. 217. *Telline*.

Les *Tellines* fraîches sont fort bonnes pour le ventre ; mais moins cependant que la liqueur qu'elles rendent. Etant salées, calcinées, broyées & mêlées avec de la résine, elles empêchent les poils des paupières qui ont été arrachés de revenir. *Dioscoridis*, *Lib. II.* cap. 8.

TELMA, *τέλμα*, est un lieu argilleux ou boueux dans lequel l'eau croupit, *ὅθεν ἡ τέλμα ἐκ τοῦ ὕδατος ἔχεται*. Et *telmatodes*, *τέλμα δῶς*, dans Hippocrate, *Lib. vii. de l'air*, sont les parties humides, moites & spongieuses du corps, qui reçoivent les humeurs superflues, témoin le passage suivant, *ὅθεν οὖν τέλμα δῶς ἐκ τοῦ σώματος*, « là où sont des parties humides & spongieuses, là se trouvent aussi des glandes : » ce terme est emprunté par métaphore d'un autre qui signifie un lieu humide, bas & marécageux, comme il paroît par l'expression suivante, *ἐν γὰρ ἐν τέλει τέλμασι τίς γὰρ ἐν καλῶς ποτῶν, ἐν ποταμῶν τέλει τέλμα*, « la semence ne sauroit croître dans des lieux humides & marécageux. »

TELON, *feu. RULAND.*

TELEM, *dard*.

Quoique la manière dont on fait aujourd'hui la guerre semble nous dispenser en quelque sorte d'entrer dans le détail de la méthode dont on doit se servir pour guérir les blessures qui ont été faites avec des fleches & des dards, il ne sera pas cependant tout-à-fait inutile de rapporter les moyens que les Anciens ont mis en usage pour arracher les dards & guérir les plaies qu'ils avoient faites.

On a quelquefois toutes les peines du monde à arracher les dards & les autres armes de jet, qui ont pénétré dans le corps, ce qui vient tantôt de la nature du trait qui a fait la plaie, & tantôt de l'endroit où il s'est logé. On arrache les dards ou autres armes semblables par l'endroit par lequel elles ont pénétré, ou par celui vers lequel elles tendent : dans le premier cas, le trait se fraie lui-même une route pour son retour ; au lieu que dans le second on est obligé de lui procurer une issue avec le bistouri, en coupant la chair qui se trouve vis-à-vis sa pointe. Lorsque le dard n'entre pas bien avant, qu'il n'est logé que dans la chair extérieure, ou qu'il ne pénètre ni dans les veines ni dans les parties nerveuses, il convient de lui faire reprendre sa première route. Que si le passage par lequel il doit retourner est plus long que celui qui lui reste à faire, & qu'il ait déjà pénétré dans les veines & les nerfs, il vaut mieux lui procurer un passage, & le retirer par le côté opposé. Lorsque la pointe a percé de part en part quelque gros membre,

membre, la plaie est d'autant plus aisée à guérir, qu'on a la commodité d'appliquer des remèdes sur l'un & l'autre orifice. Lors, au contraire, qu'on est obligé de retirer le dard à reculons, il faut dilater la plaie pour pouvoir le faire avec plus de facilité, & diminuer l'inflammation, qui augmente par le déchirement que les parties souffrent lors de sa sortie. En cas qu'on ouvre une plaie à l'opposite de la première, on doit la faire assez large pour que le dard ne puisse point la dilater en sortant; en un mot, on prendra garde de n'offenser ni nerf, ni veine, ni artère; & au cas que ce malheur arrive, on saisira la partie avec un crochet émoussé, & on l'incisera avec le bistouri. L'incision faite, on arrachera le trait, en prenant garde d'offenser les parties dont nous venons de parler.

Manière d'arracher les fleches.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'extraction des traits en général; mais il y a quelques autres armes qu'on ne peut arracher que par une méthode particulière. Rien ne pénètre si aisément & si avant dans le corps qu'une fleche, tant à cause de la rapidité de son mouvement, qu'à cause de sa figure longue & grêle. De-là vient qu'on est plus souvent obligé de l'arracher par le côté opposé que par celui par où elle est entrée; d'autant plus que les ailes, dont elle est pour l'ordinaire armée, déchirent davantage les chairs en reculant qu'en avançant. Lors donc qu'on veut arracher une fleche, il faut, après avoir fait une incision à la partie, la saisir avec un instrument d'acier fait en forme d'une *Y* Greque; & supposé que le fer tiende encore au bois, il faut la repousser ou la tirer en-dehors, jusqu'à ce qu'on puisse la saisir de l'autre côté & l'arracher tout-à-fait. Au cas que le bois soit tombé, & que le fer seul ait resté dans le corps, on le saisira par la pointe avec les doigts ou avec des pincettes, & on l'arrachera. La méthode est la même lorsqu'on juge à propos de retirer la fleche par où elle est entrée; car il faut dilater la plaie, & arracher le bois, s'il y en a; ou le fer tout seul, de la manière qu'on vient de dire. Si l'on aperçoit quelques pointes ou barbes courtes & légères, on les brisera avec des pincettes pour retirer ensuite la fleche toute seule; ou si elles sont fortes & épaisses, on les enfoncera entre les fentes d'un roseau pour empêcher qu'elles ne déchirent les parties.

Manière d'extraire les dards dont le fer est large.

Lorsqu'un dard, dont le fer est extrêmement large, est logé dans les chairs, il ne convient point de le faire sortir par le côté opposé, parce qu'on ne feroit qu'ajouter plaie sur plaie. Il faut donc l'arracher avec l'instrument que les Grecs appellent *σπινθηροκοπτήρ*, le graphique de Diocles, un des plus fameux Medecins de l'antiquité. Cet instrument est composé d'une plaque de fer ou de cuivre, dont une extrémité est armée de chaque côté d'un crochet recourbé, & l'autre repliée par les côtés, avec une échancrure; depuis l'extrémité jusqu'à la partie repliée, aussi-bien que celle qui est percée. On coule cet instrument le long du dard jusqu'à sa pointe, après quoi on tourne quelque peu pour que cette dernière pénètre dans son ouverture, ensuite le Chirurgien saisissant l'instrument par les deux crochets, il le retire avec le dard.

Manière d'extraire quelques autres armes ou corps étrangers.

On est quelquefois obligé d'extraire des bales de plomb, des pierres & autres corps semblables, qui sont entièrement ensevelis dans les chairs. Il faut, dans tous ces cas, dilater la plaie, & tirer le corps d'arracher avec des pincettes de l'endroit où il est entré.

La guérison des plaies devient beaucoup plus difficile lorsque le corps étranger est logé dans un os ou dans

une jointure. Dans le premier cas, il faut le retirer doucement jusqu'à ce qu'il soit ébranlé, comme on le pratique à l'égard des dents; car pour lors il manque rarement de céder aux efforts qu'on fait pour le tirer; sinon il faut se servir de quelque instrument pour le déloger. La dernière méthode, dans le cas où les précédentes deviennent inutiles, consiste à faire une ouverture vis-à-vis le corps étranger, & à couper l'os en forme d'*V* en tirant vers lui, au moyen de quoi le corps ne manque pas de s'ébranler & de se détacher sans peine.

S'il arrive que le dard ou telle autre arme semblable ait pénétré dans les jointures, & se soit logée entre deux os, on bandera les deux membres près de la plaie, & on les tirera & poussera en différens sens pour distendre les tendons, & laisser plus d'espace entre les deux os; car, par ce moyen, on retirera le corps étranger sans peine, en observant, comme on l'a déjà dit, de ne point offenser les nerfs, les veines ni les artères.

De l'extraction des dards ou autres armes empoisonnées.

On doit se servir de la même méthode pour extraire les armes empoisonnées, mais surtout ne point user de délai, & employer les mêmes remèdes que pour le poison ou la morsure des serpents. Le traitement dans ce cas & dans tous les autres, est le même que si le trait ne s'étoit jamais logé dans la plaie. *Cæsar, Lib. VII. cap. 5.*

Les dards & les autres armes de jet diffèrent par leur substance, leur figure, leur grandeur, leur nombre, leur structure & leurs effets. A l'égard de la substance, le manche peut être de bois ou de roseau, & la tête de fer, de cuivre, d'étain, de plomb, de corne, de verre, d'os, ou même de bois ou roseau, de même que le manche; car toutes ces différences se rencontrent; surtout parmi les Egyptiens. Quant à la figure, il y en a de rondes; d'angulaires, comme sont celles qui sont faites en triangle; de pointues ou de lancinées, c'est ainsi qu'on appelle celles qui ont trois pointes; il y en a de barbuës & d'autres qui n'en ont qu'une; & parmi les premières; quelques-unes ont leurs barbes tournées en arrière, pour qu'elles puissent blesser les parties quand on les tire; d'autres les ont tournées en avant pour qu'elles produisent le même effet lorsqu'on les pousse; d'autres enfin ont leurs barbes disposées à l'opposite comme dans le foudre, de manière qu'elles blessent également les parties, soit qu'on les tire ou qu'on les pousse, d'autres sont mobiles & ont leurs barbes disposées de façon qu'elles se rapprochent en entrant & s'écartent en sortant; ce qui fait qu'on ne sauroit en faire l'extraction. A l'égard de la grandeur, les unes sont longues de trois doigts, & les autres d'un seulement, ces dernières sont appellées *mitra* par les Egyptiens, il y en a enfin d'une longueur moyenne. Quant au nombre, il y en a de simples, de composés ou d'armes de petites pointes de fer qui restent dans le corps lorsqu'on veut les tirer. Pour ce qui est de leur forme ou structure, il y en a dont le bâton s'emboîte dans le fer, d'autres, au contraire, dont tout le fer est encaissé dans le bâton; dans les unes le fer tient fortement au bâton; dans les autres il y est attaché de façon qu'il reste dans le corps pour peu qu'on fasse d'effort pour les tirer.

On vient de voir en quoi les dards diffèrent les uns des autres; & nous allons maintenant enseigner la manière de les tirer du corps de ceux qui sont blessés à la guerre ou autrement, soit volontairement ou involontairement; quelle que soit la nature du dard.

On peut extraire les dards du corps, ou par attraction, ou par impulsion. Lorsque la plaie n'est pas profonde, l'extraction se fait par la première méthode, de même

que dans les plaies profondes, où il est dangereux d'ouvrir le côté opposé, à cause des hémorrhagies ou de la correspondance des parties, (*symplicibus*). La seconde méthode est préférable lorsque le *dard* a pénétré profondément, qu'il lui reste peu de chemin à faire pour sortir par le côté opposé, & qu'il ne rencontre ni nerfs, ni os, ni autre chose semblable: lors, au contraire, qu'il est fixé dans l'os, on ne doit employer d'autre méthode que l'attraction.

Lors donc que le *dard* est visible, il faut le retirer sans délai: s'il est enfoncé & caché, il faut, dit Hippocrate, faire mettre le blessé dans la même situation où il étoit, afin de pouvoir conduire la sonde par le même chemin que le *dard* a pris; ou bien on le placera dans une posture la plus approchant de celle-là qu'il sera possible, pour pouvoir fonder commodément la plaie. Si le *dard* est enfoncé dans la chair, & que le bâton tienne encore au fer, on le tirera avec les mains, sinon on se servira des pincettes qu'on a inventées pour arracher les fers de ces sortes d'armes, en observant de dilater la plaie, supposé qu'elle ne soit pas assez grande pour recevoir l'instrument. Si le *dard* a percé la partie de part en part, de façon qu'on ne puisse le tirer de l'endroit par où il est entré, on lui ouvrira un passage avec le bistouri, & on le tirera de la manière qu'on vient de dire, ou en le poussant par le bâton, ou si celui-ci est tombé, à l'aide de quelque instrument, en prenant garde d'offenser les nerfs, les tendons, les artères, ou telle autre partie nécessaire; car il seroit honteux de faire plus de mal au malade que ne lui en a fait le *dard*. Si le bout du fer, qui est encaissé dans le bâton, est pointu, ce qu'il est aisé de connaître par le moyen de la sonde, on le poussera en avant à l'aide de quelque instrument femelle propre pour cet effet: que s'il est creux ou fait en forme de tuyau, on se servira d'instrument mâle. Si le fer qu'on a tiré est armé de dents, & qu'on ait lieu de soupçonner qu'il en est resté quelqu'une dans la plaie, on la fondera de nouveau pour les retirer. Lorsque le fer est armé d'une aile de chaque côté, & qu'on ne peut le retirer, il faut faire des nouvelles incisions dans les parties voisines pour pouvoir l'extraire plus commodément. Quelques Chirurgiens saisissent le fer entre les fentes d'un roseau, pour empêcher qu'il ne déchire les chairs en sortant. Si la plaie est exempte d'inflammation, on y fera quelques points de suture, & on la pansera selon la méthode ordinaire: mais si la partie est enflammée, on emploiera les embrocations, les cataplasmes & les autres topiques qu'on juge propres à calmer l'inflammation. Si le trait est empoisonné, on retranchera, s'il est possible, toute la chair infectée, qu'on distinguera facilement de celle qui est saine par sa couleur pâle & livide. On prétend que les Daces & les Dalmatiens frottoient le fer de leurs fleches avec de l'*helenium*, qu'on appelle aussi *ninus*, & ce poison est tel, qu'étant mêlé avec le sang du blessé, il ne manque jamais de lui causer la mort, quoiqu'il ne fasse aucun mal à ceux qui en mangent. Si le *dard* a pénétré dans l'os, on fondera de nouveau la plaie, en retranchant la chair, supposé qu'elle empêche le passage de l'instrument. Si le fer pénètre bien avant dans l'os, ce qu'on connoît par la difficulté qu'on trouve à l'ébranler, on coupera l'os tout autour, ou, s'il est épais, on le percera pour faciliter la sortie du *dard*.

Si le *dard*, la fleche ou telle autre arme semblable a pénétré dans quelque partie noble, telle que le cerveau, la poitrine, la gorge, le cœur, les poulmons, le foie, le ventricule, les intestins, les reins, la matrice, qu'il soit déjà survenu des symptômes mortels, & qu'on ne puisse la retirer qu'avec peine, on renoncera à l'opération, tant à cause de l'impossibilité qu'on trouve à y réussir, que pour ne point s'exposer aux reproches des ignorans. Supposé qu'on ait quelque espérance de succès, on tentera l'extraction, en avertissant auparavant le malade du danger qu'il court; car il s'est trou-

vé des personnes qui ont guéri d'une plaie aux parties nobles, contre toute espérance, à l'aide d'une suppuration; on a même quelquefois enlevé un lobe entier du foie, une partie de l'épiploon & du péritoine, & même la matrice toute entière, sans causer la mort au sujet, & l'on pratique souvent la bronchotomie dans l'esquinancie. Dans ce cas, c'est assurer la mort du blessé, que de laisser le fer dans les parties, outre que c'est se faire passer soi-même pour cruel & inhumain; au lieu qu'au contraire on a sauvé bien des blessés en le retirant.

Il n'est pas difficile de connaître, si c'est quelque partie importante qui a été blessée; car on le peut découvrir par des symptômes particuliers, aussi-bien que par les excréments, & par la situation des parties. Une blessure aux membranes du cerveau est suivie d'une douleur violente tout autour de la tête, les yeux sont échauffés, la langue rouge, & la raison troublée. Si la blessure a atteint le cerveau, le blessé tombe à terre, reste sans voix, vomit de la bile, il a des vertiges, il saigne du nez, & rend par les oreilles une humeur blanche en forme de bouillie, s'il y a évacuation de sanie de la partie affectée. Si le fer est logé dans la cavité du thorax, de manière que le trou qu'il a fait, reste ouvert, l'air respiré passera par cette ouverture. Si le cœur est blessé, le fer paroît près de la mamelle gauche, & non pas comme s'il avoit pénétré dans la cavité, mais fixé pour ainsi dire dans un autre endroit, & semble quelquefois avoir un mouvement de pulsation. Il se fait aussi une excrétion de sang noir, s'il y a une issue pour le laisser sortir, laquelle est promptement suivie d'un froid, d'une sueur, & d'une foiblesse universels, qui se terminent par la mort. S'il y a blessure au poulmon, il s'en ensuit une évacuation de sang écumeux par l'ouverture, pourvu qu'elle soit assez grande, sinon on le tend par le vomissement, les vaisseaux d'autour du cou sont élevés, la langue change de couleur, la respiration est grande, & l'on soupire après de l'eau froide. Lors d'une blessure au diaphragme, le fer paroît enfoncé dans les fausses côtes, l'inspiration est grande & accompagnée de douleur & d'un serrement général dans toutes les parties voisines des épaules. Si la blessure est à l'abdomen, on le connoît par la sortie des excréments au cas qu'ils trouvent une issue, sinon, par le fer même lorsqu'il est retiré, ou que la pointe est rompue dedans: le blessé vomit du chyle, & rend ses excréments. Quand la vessie est blessée, il se fait une effusion d'urine.

Quant à l'extraction, lorsque le fer est dans le cerveau ou les meninges, on retire le fer par le trou fait au crâne. S'il est dans le thorax, & que le fer résiste; on fait une médiocre incision entre les côtes, ou même on retranche une côte, plaçant le *meningo-phylax*, instrument pour garder la membrane. On suit la même méthode pour les plaies de l'abdomen, de la vessie & des autres parties situées profondément. En un mot si le fer vient aisément, il faut le tirer sans hésiter, ou bien élargir le trou, & traiter d'ailleurs la blessure, comme si c'étoit une plaie récente; si ce n'est qu'à l'abdomen il faudra une suture.

Si le fer est logé dans quelque gros vaisseau, comme les jugulaires internes, les carotides, & les grosses artères de l'aîne ou des aisselles, ou qu'on craigne une hémorrhagie copieuse en le retirant; il faudra avant de se mettre en devoir de le faire, appliquer un bandage au-dessus, & au-dessous de l'endroit.

Si le fer a attaché une partie à une autre, par exemple le bras au thorax, ou le cubitus à d'autres parties du corps, ou un pié à l'autre; & que toutes deux ne soient pas percées d'ouïe en outre; il le faut saisir par sa partie externe, & le tirer comme dans une simple perforation: mais s'il les a percées toutes deux, il faut couper le trait au milieu, & retirer séparément les deux morceaux.

Il arrive souvent que des pierres, des cailloux, du plomb ou autres choses semblables, lancées avec la fronde, pénètrent dans le corps, à cause de la violence de leur

mouvement, & de leurs angles pointus : on s'en aperçoit par une tumeur dure & inégale, par la direction du troo qui n'est pas en ligne droite, & par sa largeur, la chair paroît coufus & livide, & la douleur est accompagnée d'une sorte de pesanteur. Il faut dans ces cas retirer les corps étrangers, par le moyen d'une sonde concave ou vulvéraire, ou de quelque autre instrument convenable, ou avec un davier, si la plaie est assez large pour qu'on l'y puisse introduire, ou avec l'instrument dont on se sert pour tirer des racines de dents (*Id est, ἰσχυρὸν ἢ ῥαβδον*). Il y a quantité d'exemples de cas, où le trait est resté caché dans le corps, long-tems après la cicatrisation de la plaie, & est à la fin sorti de lui-même au moyen d'un abcès qui s'est formé & a percé au même endroit. PAUL ÉPINETE, *Lib. VI. cap. 88.*

TEMACHOS, *τεμαχος* ; de *τεμα*, couper ; est un morceau qu'on a séparé du tout ou le coupant. On l'exprime en latin par le mot *temaculum* : c'est la même chose que *τεμα*, d'où l'on a fait le latin *temis*. Il se dit plus particulièrement des tronçons ou morceaux de poisson ou de gâteau : mais il ne se dit point de la viande. Le Scoliaſte, sur la Comédie des Grenouilles, rend *τεμαχος* par *τεμαχια* *ἢ ἰχθυον*, « tronçons = de poissons. » Ce mot, aussi bien que son diminutif *τεμαχιον*, est employé dans le même sens, c'est-à-dire pour un morceau, une tranche ou un tronçon de poisson, dans plusieurs endroits d'Hippocrate, de *morb. & de internis affec.*

T E M

TEMPERAMENTUM, *Tempérament.*

Les Anciens ont divisé les *tempéraments* en chaud, froid, humide, sec, bilieux, sanguin, phlegmatique, atrabilaire.

Les signes d'un *tempérament* chaud sont, tout le corps couvert d'une grande quantité de poils, jaunes & épais ; le blanc des yeux un peu rouge, les caroncules lacrymales, le visage, les lèvres, la bouche fort rouges ; le corps grêle, agile, robuste, chaud ; le pouls grand, fréquent, la colère furieuse, mais qui cesse promptement. Il paroît que ces personnes ont les vaisseaux robustes, serrés, les viscères forts, les humeurs en grand mouvement, épaisses & acres : les délayans, les humectans, les adoucissans leur sont utiles ; tout ce qui chauffe leur est fort nuisible.

Le *tempérament* froid a des signes tout contraires, qui sont la peau lisse & polie, des poils fins, une couleur assez pâle, le corps épais, lent, foible, froid, s'enflant aisément, le pouls petit, lent, l'*anaisissie*, la crainte : Ceux qui ont ce *tempérament* ont les humeurs douces, aqueuses, piruteuses, lentes ; les solides lâches & flasques. Les remèdes qui fortifient & chauffent, sont d'un bon usage en ce cas, au contraire les matières froides, humides, & qui relâchent, sont nuisibles.

Ajoutez la maigreur aux signes du *tempérament* chaud, vous aurez ceux du *tempérament* sec. Les vaisseaux sont alors serrés, les humeurs en petite quantité & assez acres. Les mêmes choses nuisent & servent comme dans le *tempérament* chaud. Pour l'humide, il se rapporte assez au froid s'il est avec tumeur, car c'est la même chose quant au reste. On connoît le *tempérament* bilieux par une grande quantité de poils noirs, crépus ; par la dureté, la maigreur, la gracilité de la chair, par une couleur brune, par de grandes veines, par un pouls grand, prompt ; par l'opiniâtreté, par la colère : ceux-là paroissent avoir plus de liquide. Ce *tempérament* approche du sec & du chaud. Les matières chaudes & sèches y sont nuisibles, au lieu que les humectans & les rafraichissans sont d'un usage salutaire.

On distingue le *tempérament* sanguin par une petite quantité de poils jaunes, blancs ou bruns ; par beaucoup de chair molle, par de larges veines bleues distendues par

le sang ; par un teint de couleur de rose ; par la colère à laquelle on est sujet ; par une mobilité souple & flexible ; évacuer & tempérer, est ce qui convient ici, & l'on doit rejeter les échauffans & les irritans.

Dans les phlegmatiques, la peau est lisse & polie, les poils sont blancs, fins, croissent lentement, le corps est blanc, enflé, mou, gras ; les veines fort étroites & profondes ; les vaisseaux sanguins étroits ; les vaisseaux latéraux plus larges ; ce *tempérament* est assez semblable au *tempérament* froid. C'est pourquoi il n'est rien de plus contraire ici que les choses humides & froides ; tout ce qui chauffe, fortifie, dessèche, est indiqué.

Les signes du *tempérament* mélancolique, sont la peau lisse, & polie, le poil très-noir, une grande maigreur, un grand dessèchement, une couleur partout très-noire, des délais continuels, beaucoup de constance, la colère, la rancune, une grande pénétration. C'est pourquoi ces personnes paroissent avoir les vaisseaux serrés, robustes, maigres ; les humeurs denses, ténaces, fort mêlées, qui se séparent ou se changent difficilement : les substances chaudes, sèches, acres, sont très-nuisibles aux mélancoliques : mais ils se trouvent bien de tout ce qui humecte, rafraichit, relâche, amollit, ou dissout doucement & sans acreté.

Cette doctrine est très-utile pour connoître & même prévoir les maladies, qui étant dépendantes de chaque *tempérament*, sont propres à chacun ainsi c'est de-là que dépend une grande partie des causes préjugées. BOERHAAVE, *Instit.*

TEMPRANTIA, *les Tempérans.*

La seconde classe des altérés comprend les *tempérans*, qui non-seulement maintient le mouvement intellectuel chaud des parties sulphureuses du sang, mais les humeurs bilieuses, bouillantes & brûlantes, qui se trouvent dans les premières voies, & par ce moyen procurent un rafraichissement. Cette vertu éclate dans plusieurs mixtes du règne végétal, comme la racine, & les feuilles de la grande & de la petite oseille, les citrons, les oranges, les grenades, les groseilles, les fraises, les framboises, l'épice-vinette, les cerises & les fucs qu'on en tire, les sirops qu'on en fait, & les eaux qu'on distille de ces végétaux frais ; les quatre semences froides majeures, la décoction d'avoine. Le règne animal fournit le petit lait, le lait écramé, le suc des écrevisses de rivière, la décoction de tortue, la décoction légère de rapure de corne de cerf, celle de limaçons avec l'orge ou sans orge, la gelée de corne de cerf, & l'eau distillée de la rapure de corne de cerf, qui est recommandable à ce titre. Le regneminéral fournit le nitre, qui bien purifié, & mieux encore, étoit régénéré de l'eau forte par l'addition du sel de tartre, mérite sans contredit la préférence sur tous les autres *tempérans*. La Chymie enfin, & la Pharmacie présentent le sel essentiel d'oseille, la crème de tartre, le phlegme de vitriol, le *Chyffus* d'antimoine soufifié les teintures de roses, de fleurs de pâquerette & de violettes préparées philosophiquement avec l'esprit de vitriol, qui sont de très-bons *tempérans*.

Les *tempérans* agissent de trois manières différentes ; car les uns, à raison du sel acide qui entre dans leur composition, lient les parties volatiles sulphureuses des liqueurs, & fixent leur mouvement intestin & chaud de tourbillon, par la coagulation qu'ils y causent, & le diminuent de quelque manière. D'autres agissent par un principe sérieux élastique expansif, qui se trouve surtout dans le nitre, qui renferme un sel acide & un alcali, & une grande quantité de parties sulphureuses, & de matière aérienne, & éthérée enveloppée, laquelle écarte la matière chaude agitée d'un mouvement violent de tourbillon, & y cause une espèce d'explosion, qui la pousse du centre à la circonférence, pendant qu'à raison de son sel acide, il atténue, résout, raréfie la matière épaisse qui est la matrice de la chaleur & du soufre, en même tems que son acide subtil arrête le

mouvement violent des parties sulphureuses. L'opération des *temperans* de la troisième espèce est de délayer, & de dissoudre les parties sulphureuses, en rendant aux liqueurs l'humidité que la chaleur a dissipée, & en relâchant le ressort trop tendu des vaisseaux qui produisent la chaleur; & c'est surtout l'effet des aqueux, du petit-lait, de la décoction de corne de cerf, & de celle de l'avoine.

Les *temperans* sont d'un usage très-étendu & très-avantageux en Médecine, toutes les fois qu'il faut éteindre une chaleur contre nature, & par cette raison on ne peut s'en passer dans les fièvres de toute espèce, dans les inflammations & mouvemens spasmodiques & douleurs considérables, qui sont presque toujours accompagnés d'un mouvement trop-grand & trop-chaud du sang. Mais il ne faut pas balancer à donner aux nitreux la préférence sur les acides qui agissent en siccant, & coagulant les liqueurs. Car le nitre a non-seulement une vertu rafraîchissante, mais aussi celle de relâcher les fibres trop roides, & attaquées de spasmes; c'est-à-dire qu'il a une vertu anti-spasmodique; & d'ailleurs il excite l'excrétion intestinale, & celle de l'urine. De plus, pendant que les autres rafraîchissans & acides, agissent plutôt en condensant, & coagulant les liqueurs, le nitre fond, raréfie, atténue les humeurs épaisses & visqueuses, de sorte même que si l'on jette sa poudre, ou sa solution faite avec l'eau sur le sang noir & coagulé, il devient & plus vermeil & plus fluide. C'est pourquoi, non-seulement il vaut beaucoup mieux que les acides dans toutes les inflammations & fièvres inflammatoires, que produit la stagnation d'un sang noir & coagulé; mais il est très-propre à garantir le corps de l'inflammation, en fondant & dissolvant puissamment la viscosité ténace & épaisse qu'on remarque en quantité dans le sang de ceux qui sont attaqués d'inflammation.

Dans les fièvres chroniques, comme la fièvre lente & l'héctique, qui ont pour cause ordinaire un vice ou une espèce de corruption des viscères, & quand il y a toux, ou crachement de sang, & que les poumons sont attaqués, il faut s'abstenir des acides, & employer les nitreux & les délayans, surtout tirés du règne animal, comme le petit-lait, l'eau, la décoction & même la gelée de corne de cerf. Lors encore que les diarrhées, les dysenteries, les cholera-morbus, sont accompagnées de chaleur fébrile, il faut aussi s'abstenir des acides, & des rafraîchissans, & faire plutôt usage des délayans, des gélâtineux, des mucilagineux, en ajoutant un ou deux grains de nitre aux poudres tempérantes & absorbantes. *FREDERIC HOFFMAN.*

Voyez à ce sujet la Dissertation de M. Hoffman sur l'usage du nitre, & celle qui renferme les observations sur son usage.

TEMPERIES. Voy. *Temperamentum*.

TEMPLUM SOSTRATI, nom d'un bandage que Gallien a décrit dans son Traité des bandages.

TEMPLUM PARYUM APOLLONII TYRI, nom d'un autre bandage décrit par le même Auteur, & dans le même Traité que nous venons de citer.

TEMPORA, les tems, les périodes. *Tempora morborum*, ce sont les différens périodes d'une maladie, son commencement, son accroissement, son plus haut point & son déclin.

TEMPORA, les tempests.

TEMPORALIS MUSCULUS, muscle temporal, ou crataphite. Voyez *Caput*.

T E N

TENACULA, tenettes, instrument de Chirurgie fait

en pince, propre à saisir, & à fixer en embrassant; on trouve la description de plusieurs espèces de *tenettes*, dans les Auteurs de Chirurgie.

TENCHA, tanché. Voy. *Tinea*.

TENDO, un tendon. Voy. *Musculus*.

Pour les futures des tendons, voyez *Sutura*.

Pour les blessures des tendons, voyez *Vulnus*.

Pour la manière de traiter la piquure du tendon dans la saignée, voyez *Phlebotomia*.

TENESMUS, ténésie.

Le *ténésie* est une envie fréquente, pour ne pas dire continuelle, mais inutile, d'aller à la selle; puisqu'on ne rend rien, ou qu'une petite quantité de matière mucilagineuse, visqueuse, sanguinolente ou purulente. La dysenterie, la diarrhée, les hémorrhoides, l'espèce de vers qu'on appelle *ascarides*, la foiblesse ou l'excitation du sphincter de l'anus, une humeur stimulante, contenue dans le rectum, produisent quelquefois le *ténésie*. Cette maladie est ordinairement moins dangereuse que la dysenterie, à moins qu'il n'y eût ulcère, ou chute du rectum, ou fistule à l'anus. Quant au régime à prescrire, & à la méthode à suivre dans la cure du *ténésie*, ce sont les mêmes que dans la dysenterie. Les fomentations faites avec du lait chaud dans lequel on a fait bouillir des fleurs de sureau, les clystères de bouillon de mouton, les clystères émolliens, dans lesquels on a fait bouillir des vers de terre, sont d'excellens remèdes dans cette maladie.

Voici ceux qu'on ordonne le plus ordinairement.

Prenez de pulvis sanctus, } de chaque un scrupule;
de rhubarbe,
d'huile de canelle, une goutte;
de laudanum de Londres, un demi-grain.
de sirop violet, une quantité suffisante pour faire un
bol qu'on prendra le matin, & auquel on reviendra
selon les besoins du malade.

Sur le soir on fera prendre un purgatif, & l'un des clystères suivans.

Prenez du petit-lait, ou du bouillon de mouton, quatre
onces;
du vin de Canarie, deux onces;
de la gomme Arabique, une demi-once;
de la gomme adragante, une dragme;
de l'opium cru, deux grains.

Faites un clystère.

Répétez ce clystère deux ou trois fois par jour.

Ou

Prenez de la décoction de fenilles } de chaque, trois onces;
de mauve;
du vin de Canaries;
de sirop imprégné de suc de melilot, une once & de
miel;
de blanc de baleine, } de chaque, une dragme &
de confectio de fracastr } demi;
sans miel.
un jaune d'œuf;
de laudanum, quatre grains.

Faites un clystère.

Ou

Prenez des racines de tormen- }
tille, } de chaque, une dragme &
de bistorte.

de l'écorce de grenade, une dragme;
de feuilles de roses rouges, &
de balauftes, } de chaque, une poignée.

Faites bouillir le tout dans une quantité suffisante d'eau de fontaine.

Sur trois onces de liqeur bien passée,

Mettez de vin rouge, trois onces;
deux jaunes d'œuf;
de laudanum, cinq dragmes.

Faites un clystère.

Faites succéder le remède suivant à ceux que nous venons d'indiquer.

Prenez de la confition de fracaftor sans miel, un scrupule,
de blanc de baleine, quinze grains;
de poudre d'hyacinthe, } de chaque, huit grains;
de cachou,
du corail rouge,
du bol d'Arménie,
d'huile de muscade, une goutte;
de sirop de roses rouges, une quantité suffisante pour faire un bol.

On usera de ce remède deux fois par jour, dans une petite quantité d'eau de roses rouges.

Les opiat font le dernier refuge dans le ténisme.

La maladie que les Grecs appellent *tenesme*, & les Latins *Tenesmus*, a beaucoup de rapport à ce que nous appellons communément des tranchées, qu'il précède & suit pour l'ordinaire. Il y a dans le ténisme ainsi que dans les tranchées, douleur à l'anus, envie fréquente d'aller à la selle, & évacuation d'une substance mucilagineuse, pleine de phlegmes, & tant soit peu sanguinolente, à mesure que l'ulcère du rectum augmente, la matière évacuée devient purulente. Il arrive quelquefois alors que les excréments ressemblent à des alimens non digérés. Le ténisme qui survient aux femmes grosses, est assez fréquemment suivi de l'avortement. On vient aisément à bout de cette maladie. Elle cesse quelquefois d'elle-même; elle est rarement mortelle, surtout lorsqu'il n'y a point de fièvre, & que l'appétit continue. Le ténisme d'automne est contagieux, & se termine pour l'ordinaire par des épidémiques. Alors il est dangereux pour les adultes, & il emporte quelquefois les enfans. Le ténisme inverté, dégénère quelquefois en passion iliaque, ou en douleur au colon, lorsqu'il est causé par du phlegme; ou en tranchées, lorsqu'il est causé par la bile. Le ténisme négligé peut laisser un ulcère fongueux & purulent, qui dégénère à la longue en fistule, & qu'on ne guérit qu'avec une extrême difficulté. *LOMMIUS, Medic. Observ.*

TENGA. Voy. *Palma Indica, Coccigera, Angulosa.*

TENON, *tenon*, tendon. Voy. *Tendo.*

TENONTAGRA, *tenontagra*, de *tenon*, tendon, & de *agra*, faiblement; espèce de goutte dont le siège est dans les tendons larges: par exemple, dans les ligamens tendineux de la nuque du cou. On trouve ce mot dans Cælius Aurelianus, cap. 5. *Morb. Chron. Lib. II.* vers la fin.

TENONTOTROTI, *tenontotroti*, de *tenon*, tendon, & de *totroti*, de *totroti*, blesser; qui est blesé au tendon. GALIEN, de C. M. P. G. *Lib. III.* cap. 3.

TENOR, *tenor*. Voy. *Tonus.*

TENSIO, *tensio*. Voy. *Difensio* ou *Difentio*.

TENSIVUS, *tensivus*, accompagné de tension. *Dolor tensivus*, douleur accompagnée de tension, ou causée, comme dit Galien, de *Loc. Affecl. cap. 9.* par des flatulences ou vents.

TENSOR DIGITORUM. Voyez *Extensor digitorum communis*.

TENTA, terme barbare, qui signifie en Chirurgie *tente*.

TENTRHENIODES, *tentrheniodes*, Hipp. *traj. de aer.* épithète que cet Auteur donne au poulmon, par où il marque que ce viscère est d'un tissu singulier, ou qu'il est percé d'un grand nombre de petits trous. Ce mot vient de *tentrhen*, insecte armé d'un aiguillon, assez semblable à une guêpe, appelé par Aristote *tentrhen*, & par Gaza *teredo*, tigne; aussi *tentrhen* signifie t - il de même Auteur, une ruche; & Gaza qu'on estime généralement pour son érudition rend-il *tentrhen* par *teredinarium*. C'est en ce sens qu'Hippocrate dit que les poulmons sont *tentrheniodes*, c'est-à-dire, percés de trous, semblables à ceux d'un rayon de miel, & d'un tissu singulier, ou qu'ils sont, selon la description qu'en fait Galien, de *Usu Partium, Lib. VII.* cap. 9. d'une substance molle, poreuse, sulphureuse, & propre à la coction de l'air extérieur, l'aliment naturel des esprits.

TENTIGO. Voyez *Priapismus*.

TENTIO. Voyez *Tensio*.

TENTIPELLUM, de *tendo*, étendre, & de *pellis*, peau; cosmétique qui efface les rides de la peau.

TENUANS ou ATTENUANS, *attenuans*. Voy. *Attenuantia*.

TENXIS, *tenxis*, de *tenere*, humecter, tremper dans quelque fluide, teindre, imprégner. Erotien rend *Tenxis* par *Diabrexia*, l'action d'humecter. On trouve ce mot, *Vol. Epid. Scil. 3. Aph. 15.* & il est opposé à *Exyptis*, dessiccation.

T E P

TEPHRICON, *tephricon*, de *tephra*, cendre; ce mot est synonyme à *Spodicum*. Voyez *Spodicum*.

TEPHRION, *tephrion*, nom d'un collyre ainsi appelé de *tephra*, cendre, parce que sa couleur étoit cendrée. Il s'appelloit aussi *Cythion*, *uolier*. On en trouve la préparation dans Aëtius, *Lib. VII.* & dans Celse, *Lib. VI.* cap. 6. mais d'une manière différente.

TEPIDARIUM, lieu des bains publics, ou ceux qui s'y rendoient commençoient par s'y reposer, suivoient modérément, pendant qu'ils se déshabilloient, & qu'ils se disposoient à entrer dans le *Caldarium*. Celse, *Lib. I.* cap. 4.

Il paroît que le *tepidarium*, & que l'*apodyterion* étoient le même endroit. Voy. *Apodyterium*.

TEPIDUS, *tepidus*. Voyez *Chliarot*.

T E R

TERAGONILICA, préparés ou faits avec la main. *RULAND.*

TEREBELLA, foret, villedrequin, ou trépan; instrument de Chirurgie dont on se sert pour percer les os.

TEREBENTHINA, térébenthine. Voyez *Balsamum & Terebinthus*.

TEREBINTHUS, térébinthe.

Voici ses caractères.

Ses feuilles sont en ailes. Ces ailes ont une côte commune, & la feuille finit de façon singulière. La fleur qui est sur la plante mâle est apétale, & porte des étamines en pointes. Le fruit qui est sur la plante femelle, est à une ou deux capsules pleines de semences oblongues.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Terebinthus vulgaris*, C. B. P. 400. Tourn. Inst. 579. Boerb. Iod. A. 2. 173. *Terebinthus*, Offic. Ger. 1245. Emac. 1433. J. B. 1. 278. Raii Hist. 2. 1577. *Terebinthus angustifolia*, *vulgatior*, Park. Theat. 1526. *Le Térébinthe*.

Cet arbre est assez grand dans les pays Orientaux : mais ce n'est qu'un arbrisseau assez considérable dans les pays Occidentaux. Ses feuilles sont larges, divisées en plusieurs ailes, ovales & arrondies par le bout, opposées les unes aux autres, & terminées siogulièrement. Il fleurit au commencement du printemps ; ses fleurs précèdent ses feuilles ; elles sont en larges grappes ; leurs étamines sont purpurées ; elles sont suivies de noix dures & longuettes, dont les amandes ont un goût visqueux & résineux. La vraie térébenthine n'est autre chose que la résine de cet arbre ; la meilleure vient de l'île de Chio, elle est blanchâtre, claire, presque transparente, plus épaisse & plus ténace que la térébenthine de Venise, d'une odeur agréable ; celle qui vient de Chypre est plus brune, & plus chargée de crasse. MILLER, Bot. Off.

Cette térébenthine est de la substance du miel, d'une odeur résineuse fort agréable, & la meilleure de toutes les térébenthines pour les usages internes. Elle donne une odeur de violette à l'urine, lors même qu'on ne l'a prise qu'en chylères. C'est un excellent diurétique, qui est très-bon pour les ulcères des reins, de la vessie & de l'utérus. On la donne communément en bol dans les gonorrhées avec des yeux d'écrevisses préparés, ou quelque autre absorbant. On la peut prendre aussi dans un jaune d'œuf, depuis une demi-dragme jusqu'à une dragme. Toutes ces précautions ne s'emploient que pour déguiser son goût qui est désagréable. On peut employer pour le même effet le suc & la réglisse en poudre. On la donne aussi fort souvent en chylère, la faisant fondre d'abord dans un jaune d'œuf qu'on mêle dans une décoction. C'est de cette manière qu'on l'administre dans les coliques pierreuses. Mais il faut préalablement vider les intestins par des chylères purgatifs. La dose sous cette forme, est depuis une once jusqu'à une once & demie. Il ne faut pas donner la térébenthine non plus que tous les autres baumes dans aucune maladie inflammatoire. GROFFROY.

Ceux qui ont compilé les *Adversaria*, me paroissent s'en être rapportés à Théophraste, & avoir regardé sur son autorité le *térébinthe*, comme un arbre qui est toujours verd ; mais Bellonius, Rauwolfius, Celsalpin & Clusius, Auteurs viridiques, & témoins oculaires, nous assurent que ses feuilles tombent. Mathioli dit que le *térébinthe* aime les lieux secs & exposés au soleil. Dioscoride nous apprend qu'il y en a dans la Judée, dans la Syrie, l'île de Chypre, dans l'Afrique & dans les Cyclades. Nous lisons dans Clusius qu'il croît de lui-même, dans plusieurs contrées de l'Espagne, du Portugal, en Languedoc, & en Provence, où on le regardait généralement comme un arbrisseau, quoiqu'il s'élève à la hauteur & qu'il prenne la grosseur d'un arbre. Ray remarque que Clusius auroit pu compter l'Italie, entre les Contrées où croît le *térébinthe*, & il nous assure en avoir vu dans ce pays. Clusius paroît avoir ignoré qu'on tiroit la résine du *térébinthe*, dans les lieux où il le fait croître : mais Lobel dit que dans le bois de Valene, aux environs de Montpellier, le *térébinthe* rend une grande quantité de térébenthine, par les incisions qu'on y fait. Bellonius, après avoir assuré que cet arbre est commun dans la Syrie & dans la Cilicie, ajoute qu'on en tire une gomme, qu'on porte & qu'on vend à Damas, & que celle qui vient du Caire, y a été apportée de la contrée que les Turcs appellent *Assania*, c'est-à-dire, de la Mésopotamie, & de l'Assyrie. Le *térébinthe* fleurit à Montpellier en Avril, &

Jean Bauhin recueillit son fruit en Septembre. Ses feuilles, son fruit & son écorce, sont, selon Dioscoride, astringens, & capables des mêmes effets que ceux du lentisque, si on les prépare, & si on les prend de la même manière. On peut manger son fruit, mais il est malsain à l'estomac, échauffe & provoque les urines. C'est avec raison qu'on le regarde comme aphrodisiaque. On le prend dans du vin pour la piquure du phalangium ; & nous lisons dans Plin, que sa semence prise intérieurement calme le mal de tête.

Nous lisons dans Bellocius, que l'ancienne coutume de manger la semence du *térébinthe*, subsiste encore en Syrie & en Cilicie, & il ajoute avoir trouvé un Payfan Arabe, qui conduisoit un chameau chargé de cette semence qu'il alloit vendre à Damas.

Il y a une espèce de noix, de la grosseur de l'aveline, creuse en dedans, & formée par les excroissances des feuilles du *térébinthe* mâle. Les Payfans de la Thrace & de la Macédoine, en font la récolte sur la fin de Juin, & les vendent fort cher aux Teinturiers en soie, de Pruse en Bythiole. Ils observent de les recueillir aussitôt qu'elles ont acquis la grosseur d'une noix de galle, parce que si on les laissoit plus long-tems sur l'arbre, elles s'allongeroient d'un demi-pié, & prendroient la forme d'une corne. Les ouvriers dont nous avons parlé ci-dessus, en consomment eux seuls six mille livres par an.

Ce que nous appellons térébenthine, est, selon la description de Cordus, une résine blanche, jaunâtre, transparente, vitrée, ou d'un blanc tirant sur le bleu, que le *térébinthe* fournit. Si on la broie, elle se divise en une multitude de petits grains, & devient bientôt glutineuse & visqueuse. Son odeur est acre, agréable, quoiqu'un peu forte, & tient beaucoup de celle de la résine du larix, surtout lorsqu'on l'a paitur avec les mains ou qu'on l'a mise sur des charbons ardens : elle est amère au goût & devient visqueuse sous la dent à laquelle elle s'attache. Elle sort de l'arbre, liquide, mais elle se sèche peu à peu. Il y a des Marchands assez fripons pour donner à cette térébenthine sèche, le nom d'encens, & pour la vendre comme telle. Mais ils appellent oliban, l'encens vrai, ne sachant pas que le mot Grec *olibanum*, & le mot Latin *thur*, sont des synonymes.

La térébenthine l'emporte, selon Dioscoride, sur toutes les autres résines ; il lui fait succéder le mastic que Galien lui préfère.

Toutes les résines, dit Dioscoride, sont émollientes ; échauffantes, discutives & détersives. Mises en éclegmes, seules ou avec du miel, elles sont bienfaisantes dans les toux & les consumptions & facilitent l'expectoration. Elles provoquent les urines, cuivent les crudités, & rendent le ventre libre. On s'en sert pour agglutiner les poils des paupières. Mêlées avec le verd-de-gris, le vitriol & le nitre, elles guérissent la lepre. Avec le miel & l'huile, elles nettoient les oreilles, & consumment la sanie qui en coule ; elles font cesser la démangeaison qui survient aux parties naturelles. Elles entrent dans les emplâtres ; les malagmes, & les acopa. Elles sont bienfaisantes dans les maux de côtes & appliquées seules ou en liniment.

La térébenthine, a, selon Galien, une espèce d'amertume, mêlée d'un peu d'astringence, qui la rend plus digestive que le mastic. Elle en devient encore détersive au point de guérir le psora ; c'est par la même raison qu'elle relâche le ventre.

La térébenthine est pareillement utile dans la pierre & les autres maladies des reins. C'est assez la coutume dans la pratique, de calmer les symptômes qui accompagnent la gravelle, & d'user ensuite de térébenthine, qu'on a soin de faire bouillir pour la rendre moins échauffante & plus astringente. On fait la même chose dans la sciatique, la paralysie & la goutte. Dans les dernières maladies, on y a recours deux fois la semaine, & on la prend lavée ou non lavée dans l'eau de thioctée. Avicenne en recommande la grosseur d'une noiset-

te, tous les matins à jeun dans la gorge & dans les autres maladies des articulations. Il n'est pas étonnant qu'elle soit bienfaisante dans la goutte, puisqu'elle son-
 lège dans la pierre; car la goutte & la pierre sont deux
 maladies fort analogues. Elles ont la même cause
 matérielle, & on les confond quelquefois par méta-
 these.

On peut donner la térébenthine, 1°. seule, ce qu'on ap-
 pelle en substance. 2°. Dans quelques véhicules aqueux
 avec un peu de jaune d'œuf, ce qui forme un mélange
 laiteux. 3°. Un peu épaissie & en pilules. Il faut préfé-
 rer les deux premières formes à la troisième, à cause de
 l'évaporation des parties spiritueuses à laquelle elle
 donne lieu. SCHRODER.

Sachez d'abord que nos Droguistes ne connoissent pas la
 vraie térébenthine, & que celle qu'ils vendent n'est
 autre que la résine du larix, où celle qu'on tire des tu-
 bercules des jeunes sapins.

Secondement, que l'odeur de la vraie térébenthine, se
 communique à l'urine de ceux qui en prennent, &
 qu'elle tient beaucoup de celle de la violette. Quel-
 qu'un m'a assuré, dit Caspard Hoffman, que c'étoit un
 anodyn d'une efficacité surprenante dans les douleurs
 aux parties naturelles.

On rompt au printemps les tendres rejetons des petites
 branches du térébinthe, qui est alors en bouton, du
 moins c'est ainsi que cela se pratique aux environs de
 Montpellier dans le Languedoc, ou dans d'autres con-
 trées. Il en sort un suc on le fait sembler à celui du fi-
 gulier; on le reçoit & on le garde dans des vaisseaux
 convenables: il y devient limpide, ténace & résineux;
 lorsqu'il est récent, on pour me servir de l'expression
 de Plin, lorsqu'il est en moult, il ne fait aucune ta-
 che aux draps de laine sur lesquels on le répand. On
 n'a qu'à les laver, pour l'emporter: mais si on l'y laisse
 reposé & s'épaissir, on a beau laver, on ne peut l'em-
 porter, qu'en mêlant à l'eau un jaune d'œuf. Lon. de
 Balsamo.

La térébenthine distillée, ou huile de térébenthine a la
 même nature que l'huile de baume, si elle n'est un peu
 plus chaude. On s'en sert dans les maladies froides,
 surtout des nerfs.

L'huile distillée de térébenthine, prise intérieurement est
 d'une efficacité singulière dans les douleurs néphrétiques.
 Elle est aussi bienfaisante dans les contractions,
 tensions & relâchemens des nerfs. Pour cet effet, on
 l'applique en liniment sur les parties affectées. On les
 en frotte pendant un tems considérable avec une main
 qu'on fait chauffer. On en usera avec succès, si l'on
 observe surtout de la mêler & de la battre avec de l'es-
 prit de vin bien rectifié.

Il y en a, dit Schroder, qui mettent de la térébenthine
 & la laissent fermenter dans la bière, dont ils font leur
 boisson ordinaire, lorsqu'ils sont atteints de la pierre,
 ou d'obstruction aux viscères.

On trouve dans Dioscoride la manière de préparer un
 vin de térébenthine, en broyant & faisant bouillir dans
 du vin nouveau les branches & les baies du térébinthe.
 Comme ce vin n'est plus d'usage, nous n'en parlerons
 point. Les Anciens faisoient un si grand cas des ten-
 dres rejetons du térébinthe, qu'ils en faisoient provi-
 sion pour l'hiver. Ray, Hist. Plant.

L'écorce & les fleurs du térébinthe sont très-astringentes;
 elles soulagent dans la diarrhée, poussent par les urines,
 & provoquent à l'acte vénérien. Cet arbre four-
 nit la meilleure résine que nous connoissions; on l'ap-
 pelle térébenthine. C'est une substance résineuse, trans-
 parente, molle, plus épaisse que celle du larix. On
 nous l'apporte de Chypre & de Chio. La térébenthine
 commune vient d'Allemagne & de Norvège; on la
 tire des jeunes pins & des jeunes sapins auxquels on
 fait des incisions, & on la dépure en la lavant à plu-
 sieurs reprises avec de l'eau.

On fait peu d'usage de la térébenthine de Chypre ou de
 Chio; on lui substitue la térébenthine de Venise. La
 térébenthine de Venise se tire du larix. Voyez Larix.
 C'est une substance liquide de la consistance du miel
 nouveau, d'une couleur jaunâtre, d'un goût acré &
 amer, & d'une odeur assez agréable.

Elle est bonne dans la colique néphrétique, la toux,
 l'asthme, les ulcères à la vessie & aux reins, la strangu-
 rie, la gonorrhée, les fleurs blanches, & les plaies
 tant internes qu'externes. Si on en prend une dose plus
 forte qu'à l'ordinaire, elle procure une selle. On l'em-
 ploie extérieurement dans les maladies des nerfs, &
 dans les tumeurs qu'il s'agit de dissoudre. Elle entre
 aussi dans les clystères vulnératoires, anti-néphrétiques,
 & contraires à la colique, qu'on injecte dans la vessie,
 dans la matrice & dans les intestins. C'est un ingrédient
 d'un grand nombre d'emplâtres: elle hâte la suppura-
 tion, & guérit la gale & d'autres affections cuta-
 nées. Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.
 Schroder.

2. *Terebinthus peregrina*, fructu majore, pistachiis simili,
 Eduli, C. B. P. 400.

3. *Terebinthus Indica Theophrasti*, pistachia Dioscoridis,
 Tourn. Inst. 380. Boerh. Ind. A. 2. 173. Nux. pistacia,
 Offic. Park. Theat. 1417. Pistacia, Ger. 1248. Emac.
 1436. J. B. 1. 275. Rati Hist. 2. 1082. Pistacia pere-
 grina, fructu racemoso, sive Terebinthus Indica Theo-
 phrasti, C. B. P. 401. Le Pistachier.

La pistache est le fruit d'un grand arbre dont les feuilles
 sont en ailes, émolles par la pointe & semblables à
 celles du sapin; qui porte des bouquets de petites fleurs
 blanches, auxquelles succèdent de longues pommes
 pointues, couvertes d'une écorce brune & ridée, sous
 laquelle on trouve une coquille blanche, fragile, con-
 tenant sous une peau rougeâtre, une amande verdâtre,
 douce & agréable au goût, & qui croît dans les con-
 trées orientales de la Perse & de la Turquie.

Ce fruit passe pour nourrissant, restaurant & bienfaisant
 aux personnes foibles & menacées de consomption. Il
 leve les obstructions du foie & de la rate, & passe pour
 provoquer à l'acte vénérien. MILLER, Bot. Off.

Les pistaches sont bienfaisantes à l'estomac. Dioscoride
 & Plin assurent, que soit qu'on les mange seules, ou
 qu'on les broie ou qu'on les prenne dans du vin, elles
 sont bonnes contre la morsure des animaux venimeux.
 Elles ont à tous autres égards les mêmes propriétés que
 les amandes de la pomme de pin.

Galien dit que les pistaches ont des particules déliées,
 un peu d'amertume, & une odeur agréable; d'où il
 infère qu'elle leve les obstructions surtout au foie;
 qu'elles soulagent même dans celles de la poitrine &
 des poudrons, & qu'elles nourrissent peu. Mais pres-
 que tous les Modernes s'accordent à les regarder com-
 me nourrissantes & aphrodisiaques; c'est pourquoi les
 Médecins François, Espagnols & Italiens les recom-
 mandent dans les desserts, avec d'autres ingrédients
 d'une nature restaurant & corroborative. En un mot
 on en fait tant de cas, qu'il n'y a presque point d'ana-
 leptiques où elles n'entrent.

Matthioli dit, que l'huile de pistache prise intérieure-
 ment, apaise les douleurs internes causées par des
 flatulences ou par un phlegme visqueux. Le même Au-
 teur nous assure qu'elle est bonne dans les convulsions
 & dans la paralysie, & que l'usage intérieur qu'on en
 fait, fortifie la faculté d'engendrer. Ray, Histoire des
 Plantes.

Les pistaches sont échauffantes, humectantes, atténuan-
 tes & astringentes. On s'en sert principalement dans les
 engorgemens muqueux des poudrons, & dans les
 obstructions du foie. Elles fortifient l'estomac, dissipa-
 rent les nausées, arrêtent le vomissement, réveillent

Pappétit, & font une bonne nourriture. *DALZ*, d'après *Schroder*.

Miller fait mention de plusieurs especes de *térébinte*.

TEREBOTIN; terme de Paracelse, par lequel, selon toutes les apparences, il veut dire térébenthine.

TEREBRA, forêt, villabrequin, trépan, tireballe; instrument de Chirurgie pour percer les os, ou pour en tirer les corps étrangers & durs, comme les balles hors des blessures.

TEREDO, Offic. *Schrod.* 1. 347. *La Tigne*.

Les Auteurs ne sont point d'accord entre eux sur le *teredo*; les uns en font un insecte & les autres un autre. *Aldrovandus* en distingue de quatre especes. La premiere s'engendre dans les bois, & retient le nom de *teredo*; il l'appelle la seconde *vermiculus*, la troisieme *thris*, & la quatrieme *castus*. *Johnson* en ajoute une cinquieme d'après *Agricola*, qui est de la couleur du cuivre, & que ce dernier appelle dans sa langue *Kupferwurm*, qui est, selon toute apparence, ce ver à six pattes qui produit le *Searabeus minor arborum*, qu'on trouve communément dans les arbres, & qui est le *teredo* de nos Drogues.

Quant aux parties de cet insecte dont on fait usage, on n'emploie que ses excréments farineux.

Cette poudre est dessicative; c'est pourquoi on en saupoudre avec beaucoup de succès les ulcères humides & aqueux; & c'est par la même raison que les Nourrices en font un si grand cas; elles s'en servent pour sécher les excoriations des enfans. *DALZ*, d'après *Schroder*.

TEREDO, carie ou vermineure, maladie des os.

TEREGAM, H. M. nom d'un figuier qui croît au Malabar, & que *Commelin* appelle *Ficus Malabarica*, folijs rigidis, fructu rotundo lanuginoso, flavoescente, ceraso magnitudine.

C'est un grand arbre, haut de trente piés, dont la racine broyée dans du vinaigre, préparée avec du cacao, & prise le matin à jeun, passe pour rafraîchir les intestins. Son fruit est aussi très-rafraîchissant.

TERENGIBIL, ou **TERENIABIN**; terme Arabe; manne.

TERES MAJOR, le grand rond.

C'est un muscle longuet, épais & applati, situé un peu obliquement entre l'angle inférieur de l'omoplate & la partie supérieure du bras. On l'appelle *rond*, quoiqu'il ait plus de largeur que d'épaisseur, de même que le *petit rond* son voisin, parce qu'ils approchent un peu de cette figure, au lieu que tous les autres muscles qui meuvent le bras sur l'omoplate, en sont fort différens.

Il est attaché tout charnu par son extrémité postérieure à toute la grande facette angulaire de la face externe de l'omoplate, sur la côte inférieure de cet os, & proche de son angle voisin. De-là il s'avance par des fibres longitudinales vers le quart supérieur de l'os du bras, où il se termine par un tendon plat & large, excepté quelques fibres charnues qui se continuent jusqu'au bout du bord supérieur du tendon, en faisant un même plan avec lui.

Il s'attache par son extrémité antérieure au bas de la ligne osseuse de la petite tubérosité de la tête de l'os du bras, le long du bord de la gouttière osseuse presque vis-à-vis, & quelquefois un peu plus bas que l'attache du grand pectoral. Il revêt la cavité de la gouttière par un prolongement tendineux qui s'y rencontre avec celui du grand pectoral, & en paroît une même continuation. Cette attache est au-dessous de celle du tendon du

grand dorsal, & communique avec elle par une petite aponevrose.

Les tendons de ces deux muscles, savoir, du grand rond & du grand dorsal, se trouvent presque dans un même plan, comme j'ai dit dans l'exposition du dernier; ensuite que le bord supérieur du tendon du grand rond monte un peu à côté du bord inférieur de celui du grand dorsal, & ces deux bords se croisent un peu. Le tendon du grand dorsal passe derrière, & couvre celui du grand rond.

Ces deux tendons sont bridés proche de leurs attaches par une bandelette ligamenteuse qui descend de l'attache du muscle souclavier, & s'insère au-dessous de l'attache du grand rond. Elle couvre les deux tendons, & les serre contre l'os du bras.

La portion antérieure de ce muscle est cachée par le deltoïde.

Ce muscle, par l'attache de son tendon à l'os du bras, pareille en direction à l'attache du grand dorsal au même os, est un muscle congener de la portion postérieure-supérieure du grand dorsal. Il fait faire comme cette portion, deux sortes de mouvemens à l'os du bras. Il le tourne de la même manière autour de son axe pour porter l'avant-bras derrière le dos.

Il sert encore, de même que la portion postérieure du grand dorsal, à tirer le bras simplement en-arrière sans le tourner autour de son axe. Mais il ne peut faire ce mouvement simple, non plus que le grand dorsal, à cause du contour de leurs attaches, qu'avec le secours de quelqu'autre muscle, qui en même-temps par manière d'antagoniste, empêche le roulement ou la rotation de l'os. Tel est le petit rond, comme je l'expliquerai dans l'article qui le regarde.

La rencontre du tendon ou de la bande tendineuse du grand rond, avec la bande tendineuse ou le tendon du grand dorsal, mérite quelque attention particulière. Ces deux tendons sont attachés par leur largeur sur une même ligne le long du bord de la gouttière osseuse du bras, vis-à-vis l'attache du grand pectoral, à l'autre bord de la même gouttière. Ces deux tendons se croisent par leur longueur dans un même plan, de manière que celui du grand rond va obliquement de haut en-bas, & celui du grand dorsal va obliquement de bas en-haut.

Par cette rencontre & par ce croisement, ces deux tendons séparés ont à peu près la même disposition & le même arrangement que j'ai fait remarquer dans le seul tendon du grand pectoral, par son repli & par sa duplicature croisée. Ainsi le grand rond peut être l'antagoniste particulier de la portion supérieure du grand pectoral, & le grand dorsal peut être celui de la portion inférieure du même grand pectoral; comme aussi le grand pectoral & le grand dorsal, en agissant tous les deux en même-temps, deviennent un antagoniste commun de tout le grand muscle pectoral, quand il agit par ses deux portions en même-temps.

Ces deux tendons sont bridés proche de leurs attaches par une bandelette ligamenteuse, qui descend de l'attache du muscle sous-épaulaire & s'insère au-dessous de l'attache du grand rond; & elle couvre les deux tendons & les serre contre l'os du bras: L'usage de cette bandelette paroît être d'empêcher, que dans un mouvement violent de rotation ou circonvolution de l'os du bras, ces tendons ne se détachent du bord de la gouttière osseuse.

Le grand rond peut aussi mouvoir l'omoplate sur l'os du bras, en tirant l'angle inférieur de l'omoplate en-bas, & en l'approchant de l'os du bras: mais il faut pour cela que le bras soit arrêté par quelque résistance, comme quand l'homme étant debout, toute l'extrémité supérieure abaissée, la main est chargée de quelque chose qui pèse considérablement. Par ce mouvement particulier, le grand rond peut en certain cas aider à hausser l'acromion ou sommet de l'épaule, & à en empêcher l'abaissement.

C'est un muscle fort charnu, à peu près semblable au grand rond, mais plus étroit & plus court, placé au-dessus du grand rond entre la côte inférieure de l'omoplate & la tête de l'os du bras.

Il est attaché par un bont à toute la partie moyenne de la côte inférieure de l'omoplate, & à la facette longue qui est immédiatement au-dessus de cette côte, depuis la grande facette angulaire jusques vers le con de l'omoplate. De là il va tout chernu, & se termine par un tendon plat qui s'attache à la facette postérieure ou inférieure de la grosse tubérosité de la tête de l'os du bras. & même un peu au-dessous.

Il est fort collé au bord inférieur du sous-épineux, & même unit son tendon avec le sien. C'est pourquoi les Anciens l'ont confondu avec lui, & ne l'ont pas regardé comme un muscle particulier. Il est couvert par le deltoïde.

Le bras étant abaisé, il en peut faire la rotation, c'est-à-dire, le rouler, ou tourner autour de l'axe de sa longueur, & cela de devant en-dehors, comme quand ayant l'avant-bras fléchi & appliqué au bas de la poitrine; on l'en écarte sans écarter en même-temps le coude du côté. Ce mouvement est à contre-fens de la rotation que fait le sous-scapulaire, & que le grand rond peut aussi faire.

Le petit rond peut encore servir à tirer simplement le bras en-arrière, soit qu'il soit en même-temps abaissé, ou levé; mais il faut pour cela que le sous-scapulaire lui serve de modérateur en même-temps, pour empêcher le mouvement de rotation. La coopération proportionnée des muscles est nécessaire partout dans leurs mouvements particuliers, dans les uns plus, dans les autres moins. WINSLOW.

TERETRON, τέρητρον; le même que *Terebra* ou *Terebella*.

TERFEZ; espèce de truffe blanche, qu'on trouve dans les sables de la Numidie, on dit que grillée sur la cendre, ou cuite dans du lait, elle est fort nourrissante, qu'elle est bienfaisante à l'estomac, qu'elle répare les forces, & qu'elle régénère les humeurs séminales.

TERMINTHI, *τέρμινθι*; est rendu dans l'Exegese de Galien, par *τὴ τῇ τέρμινθι κατὰ τὴν φύσιν αὐτῆς καὶ τῇ ὁσμῇ οὐρανίου κατὰ φύσιν ὅταν*; = tumeurs contre « nature, situées sur la peau, & à peu près semblables » au fruit du térébinthe. » Il paroît que Galien a en vue dans cette définition l'endroit du Lib. II. Epid. où on lit, *ἐν τῇ αὐτῇ τῇ τέρμινθι ὡς τῇ*; après quoi il lui vit des *termenhi* aux jambes. Hippocrate emploie encore ce terme, Lib. viii. *καὶ χυμῶν*, dans l'endroit où il dit, *ἐν τέρμινθι κατὰ φύσιν αὐτῆς*, « il ne leur vient point de *termenhi* »-termes qu'il répète, VI. Epid. Sect. 3. *Αὐτὸν τῇ*, que Galien explique de cette manière: *τὴ τῇ τέρμινθι κατὰ φύσιν αὐτῆς κατὰ φύσιν αὐτῆς*, &c. » Par *termenhi* il faut entendre une sorte de tubercules noirs, qui viennent singulièrement aux « jambes, & sont à peu près de la couleur & de la « grosseur du fruit de térébinthe; » définition qu'il paroît avoir tirée de Dioscoride d'Alexandrie, que cite Paul, Lib. IV. cap. 24. à l'endroit où il appelle ces tumeurs *τερμινθι*, *τερμινθι*.

Le *terminator* est décrit par quelques-uns de la manière qui suit :

*τὸν ποῦλόν ἐστιν ἀποστρέφει πρὸς τὰς ἐπιδερμίδας γινόμενος, καὶ λα-
βοὺς λαμβάνουσι τὴν ψυχάν σου ὡς τοὺς πόδας σου, οἷον ὑδατομήνην
ἐσθλὴ καὶ λυγρὴν καθύπερθε :* « le terminus est un ab-
cès à la peau avec une pustule, laquelle venant à cre-
ver rend un ichor, qui étant évacué, laisse voir un
« trou dans la chair de dessous. »

Cette définition est tirée d'une Scolie, qui est en marge
Tome VI.

d'un Hippocrate manuscrit à la Bibliothèque du Roi, & qui ressemble beaucoup à celle d'Oribase, *Synop. Lib. VII. cap. 36.* transcrite par Paul au commencement de son chapitre ci-dessus cité. « Oribase, dit-il « en cet endroit, entend par le *terminthus*, un tubercule « *le*, avec une *phyléne* (*phylizena*, pustule) qui venant « à percer, laisse les parties subcancéreuses comme râclées. » *Pollux. Lib. IV. cap. 25* définit le *terminthus*, *σπυς* qu'on traduit par *ulcère*, un tubercule avec pustule. » Aétius prescrit pour la cure du *terminthus* le même traitement que pour les écopirotides. Voyez *Ecopirotis*.

J'ai distingué dans la pratique que j'ai faite de la Médecine, dit Wiseman, deux espèces de tubercules douloureux : les Anciens en ont fait mention sous les noms d'*epyrus* & de *termitus*; ces pustules incommodes, attaquent la peau, aux mains & aux cuisses. Elles diffèrent peu l'une de l'autre; elles se trouvent même souvent ensemble.

L'epyrithis, est de la grosseur d'un lupin, d'un rouge foncé, quelquefois d'une pâleur livide, & est accompagnée de douleur & d'inflammation considérable. Elle rend d'abord de la sanie, ensuite une matiere sangui-nolente. *Le terminthius* est un peu plus petit d'une couleur noireâtre; il s'ouvre, & rend de la sanie; au bout d'un jour ou deux, il se fait une séparation; l'escarre tombe, & la pustule se digère, & rend à sa guérison.

Ces deux maladies proviennent d'une chaleur excessive dans le sang; elles sont sans malignité, sans danger, & se guérissent facilement, si le Chirurgien ne commet aucune erreur dans la cure.

Elle consiste à évacuer par la saignée la purgation & le régime, comme dans le phlegmon.

Les Anciens nous ont recommandé en application extérieure les feuilles de cigüe, de dulcamère & de plantain; avec de la fleur fine, ou des raisins bien nettoyés & bien broyés. On peut aussi laver ces pustules avec de l'eau sulée, pour dessécher la fânie, & prévenir l'érosion; les panser ensuite avec un mélange en partie égale de soufre naturel, de litharge d'argent, avec du vin. On ne m'a jamais appelé en pareil cas, que le mal ne fût à son dernier période. Alors j'ai trouvé que les anodynus produisoient de bons effets; & j'ai toujours achevé la guérison avec l'onguent de tuthie.

On m'envoya une fille atteinte d'une *epiphytis* au côté inférieur du bras, de la grosseur d'un lupin de la plus grande espèce, livide, avec une petite pustule aiguë placée dans le milieu; l'inflammation étoit grande, & les tendons étoient affectés de dureté à la jointure. Je lui ordonnai un cataplasme de mucilage de psyllium, de guimauve & de graines de lin, & les embrocations d'huile de rofes & de camomile; par ce moyen le tubercule vint à suppuration, la pustule s'ouvrit & rendit une sanie claire. Je la pansai avec un jaune d'œuf; & deux jours après le tubercule même rendit une matiere sanguinolente. J'ajoutai du basilicon au jaune d'œuf, j'appliquai le cérat de guimauve, & je continuai l'embrocation: depuis ce tems, la matiere se digéra de mieux en mieux, les douleurs diminuèrent, & je terminai la cure avec l'onguent de pompholyx, & l'emplâtre de bol.

Un jeune homme fut attaqué de la même maladie, à la partie supérieure du poignet; on l'adressa à quelqu'un qui y fit une incision; depuis ce tems on *épinçait* devint fort douloureuse, elle étoit dure & sèche lorsqu'il vint à moi; l'adoulour s'étoit communiquée le long des tendons & des nerfs, jusqu'à l'aisselle & aux glandes. Je fis une embrocation au bras, depuis l'aisselle jusqu'au poignet, avec l'huile de rose & le vinaigre, & je mis une emplâtre de bol sur les glandes. J'appliquai le basilicon sur le tubercule, avec l'huile de roses, que j'étendois par tout en forme d'emplâtre, & je continuai ce pan-

sement deux fois par jour; je me proposois le lendemain de faire tirer du sang au malade; mais je le trouvais mieux. Je sentis dans la même soirée le tubercule s'amollir; & j'en vis sortir une matière sanguinolente. Depuis ce tems la digestion alla de mieux en mieux, les accidens diminuerent, la résolution des glandes se fit en quatre ou cinq jours, & je guéris l'ulcère avec l'onguent de ruthie, &c.

Une femme d'environ quarante ans, eut un *terminibus* à la jointure du premier doigt; je fus appelé auprès d'elle; c'étoit un petit tubercule enflammé tout autour de sa base, dont le sommet étoit noir, & d'où il s'étenoit de longues traces d'inflammation jusqu'à un cautoire qu'elle avoit au même bras; l'inflammation avoit-elle passé de la pustule au cautoire, ou du cautoire à la pustule; c'est ce que je ne pus savoir. Quoiqu'il en fût, il y avoit certainement des marques de communication de l'un à l'autre, ils étoient douloureux, & la malade avoit la fièvre: il y avoit dans le cautoire une petite semence d'orange que j'en ôtai; j'y mis un pois commun; je commençai le pansement avec des linimens, & j'appliquai une emplâtre pour les arrêter, je mis sur la pustule du basilicon, avec le jaune d'œuf, & du cérat de suif de dain. La suppuration se fit le jour suivant; & le sommet du tubercule tomba en escarce; j'emportai des peaux molles; & j'appliquai l'onguent de ruthie; la cicatrisation se fit en cinq ou six jours; pendant ce tems la malade eut une diarrhée qui la purgea. Cette diarrhée fut suivie de chaleur, de rhumatisme & de fièvre; je la fis saigner & elle guérit. WISEMAN, Chirurgie.

TERNA, le même qu'*Impetigo*, ou *Mentagra*. CASTELLI d'après Fallope.

TERNATEA.

Voici ses caractères:

Sa fleur est légumineuse, un pavillon couvre presque entièrement le bassin, & les ailes; son pistil dégénère en une filique, qui s'ouvre de deux côtés, & qui est pleine de semence en forme de rein; ajoutez à ces caractères que ses feuilles sont en ailes, & terminées par un lobe impair.

Millet en compte les quatre especes suivantes.

1. *Ternatea, flore simplici, coruleo*, Acad. Reg. Sc.
2. *Ternatea, flore pleno, coruleo*, Acad. Reg. Sc.
3. *Ternatea, flore simplici albido*, Acad. Reg. Sc.
4. *Ternatea Americana, perennis, flore coruleo*, Houtt.

M. Tournefort a donné à cette plante le nom de *ternatea*, de Ternate, une des Iles Moluques, d'où cette plante a passé en Europe pour la première fois.

Les fleurs de la première & de la seconde especes sont d'un bleu très-foncé; si on les met dans l'eau, & qu'on les y laisse macérer, elles la teindront d'un bleu aussi fort qu'auroit fait l'indigo.

La troisième especes ne diffère de la première, que par la couleur de la fleur.

Le Docteur Houttoun découvrit la quatrième especes à la Jamaïque d'où il en envoya la semence en Angleterre. *Diâ. de Miller.*

TERNIABIN, le même que *Terengibil*.

TERRA, 7^e, *Terra*. Voyez *Analysis*.

T^e *neguâlis* (terra ceramica) de *neguâlis*, potier, dans Hippocrate, *Lib. de intern. Affect.* signifie de la terre à

potier, terra figularis, ou figulina, *Lib. I. de morbis*, il l'appelle *7^e neguâlis*, & au commencement du *Livre III.* il la met au nombre des rafraichissans. Galien dans son *Exegesi* la rend pas *argilla*, argille.

T^e *epuâlis* (terra smectilis, ou smectica, de *epuâ*, déterger, est rendu dans l'*Exegesi* de Galien, & dans Erotien par *apudila*, cimolia (terra). On trouve ces mots, *Lib. II. 7^e 7^e 7^e 7^e*. & *Lib. de fistulis*, où il conseille d'oindre les bras avec cette terre.

T^e *phâra* à *Samia*, terra melena Samia, « terre noire de Samos. » Hippocrate, *Lib. 7^e 7^e 7^e 7^e*. conseille d'en prendre intérieurement, pour déterger l'intest.

T^e *chalcitis*, terra chalcitis, selon Galien, dans son *Exegesi*, ne signifie rien de plus que *chalcitis*. Il semble avoir en vue cet endroit du *Lib. de fistulis*, où on lit: *opuâlis 7^e 7^e 7^e 7^e* (pour *7^e 7^e*) *7^e 7^e 7^e 7^e*, « mêlant avec une égale quantité de *chalcitis*.

T^e *eretria* à *eretria*, terra Eretria, ou Eretria, Hippocrate, *Lib. III. de morbis*, conseille d'en froter la poitrine, pour découvrir en quel endroit du thorax, le pus est logé.

T^e *7^e 7^e*, *Lib. de Aer. Loc. & ag.* signifie un terrain nu, par opposition à *7^e 7^e 7^e*, une terre couverte d'arbres & de buissons.

T^e *7^e 7^e 7^e* à *7^e 7^e 7^e*, terra in calce & camino, « une terre creuse, enfouée, & brûlée, » par opposition à *7^e 7^e 7^e*, « sol élevé & froid. »

Des différences des terres.

On entend généralement par terre, cette substance, qui délayée & paillée avec quelque liqueur, forme de l'argile; car celle que l'on trouve dans les métaux, ne se dissout point. J'entends par dissolution, la séparation de toutes les parties dans un fluide, au lieu que par humectation, je n'entends que l'imprégnation faite à la surface d'un corps, sans séparation de parties.

Toute terre est dessiccative, parce que sa substance est naturellement dure, & lorsqu'elle ne porte avec elle aucune particule ignée, elle desèche fort doucement, & sans causer la moindre corrosion. On lui donnera cette qualité par des lutions; il y a quelque terre qui n'est pas besoin de laver, il y en a d'autres qu'il faut laver deux ou trois fois. Si vous avez le goût fin & délicat, vous jugerez à l'acrimonie ou à l'astringence d'une terre, s'il faut la laver ou non. Mais comme il est impossible de trouver une substance absolument simple & sans mélange; nous considérons la terre, comme un tout composé; dont les quantités sont différentes, & qui varient par rapport à sa pesanteur & à son goût. Si une terre paroît astringente, plus son astringence sera grande, plus elle sera froide. Si elle déceit quelques qualités acrimonieuses, la chaleur sera proportionnée à son acrimonie. Si elle est légère, la quantité d'un principe aérien, répandu dans son tissu, en est d'autant plus grande. Si elle est pesante, plus son poids sera grand, plus elle contiendra de terre vraie. Si elle contient un principe chaud, elle échauffera. Si elle est astringente & froide, elle refroidira & répercutera. Si elle est détergative & sans chaleur sensible, elle desséchera doucement. Si elle est très-visqueuse, elle ne sera point détergative; elle agira beaucoup mieux en qualité d'emplastique, elle ne deviendra détergative, que lorsqu'une acrimonie accidentelle aura causé sa viscosité, comme nous voyons qu'il arrive dans l'œuf.

Ces Observations sont nécessaires, & il n'y a presque aucune substance dans la matière médicale, à laquelle elles ne soient applicables; car les uns s'imaginent que tout ce qui est brûlé devient plus froid qu'il n'étoit auparavant; d'autres, au contraire, pensent que la calcination augmente la chaleur; & les uns & les autres se trompent. Tout ce qui est acrimonieux perd de sa chaleur par la calcination: mais tout ce qui n'a point d'acrimonie, devient plus chaud après avoir été

brûlé. Rien n'est parfaitement froid après la calcination; il reste toujours dans les substances calcinées quelques particules ignées & très-déliées: ce sont les loctions qui emportent ces particules; mais la substance terreuse qui reste après les loctions est parfaitement froide, & dessèche sans causer de corrosion; quant à la qualité échauffante, & aux particules subtiles & ignées de l'ingrédient lavé, elles passent dans l'eau dont on s'est servi.

La manière de laver toutes les terres; consiste à les paîtrir dans de l'eau qui n'ait aucune qualité médicinale sensible, de précipiter le limon, de décanter l'eau & de séparer le sable & le gravier, qui occupera le fond. *Artius, Tetrab. Sermon. 2. cap. 1.*

Des propriétés médicales de la terre des champs.

La terre de tous les champs cultivés, qui sont gras, est bonne dans la cure de toutes les maladies où il s'agit de dessécher; c'est à cette fin, qu'on s'en sert à Alexandrie & en Egypte. J'ai vu à Alexandrie des personnes atteintes d'hydropisie, & qui avoient la rate affectée, se servir du limon de la terre d'Egypte. Ce limon appliqué en cataplasme au gras des jambes, aux cuisses, aux coudes, aux bras, au dos; aux côtés & à la poitrine, soulage fréquemment. Il y en a qui traitent de la même manière les inflammations invétérées & les tumeurs molles; j'en ai connu qui étoient devenus hydropiques, à la suite d'une évacuation immodérée par les hémorrhoides, & qui se sont fort bien trouvés de ce remède. Il a emporté plusieurs fois des douleurs invétérées, & fixées dans des endroits particuliers. Tout ce qui précède est de Galien; ce que nous allons ajouter est de Straton.

Dans les douleurs de tête invétérées.

Prenez de la crasse des bains ou de l'eau chaude; mêlez-la avec de la terre noire bien lavée, ou lavez la terre dans une décoction de sommités de roses; ajoutez à la terre un tessin de vaisseau où l'on a mis du vinaigre; broyez dans une décoction de laurier, ou mêlez la terre avec un morceau de tuile de four, (Voyez *Clibanius*.) & versez dessus de la décoction de sampsuchus.

Pour l'éruption des pustules dans la galle & dans la teigne.

Prenez de la terre noire; paétrifiez-la avec une décoction d'amandes ou de lupins amers; ou lavez un bari à vinaigre avec de la décoction de rue, & paétrifiez ensuite la terre avec cette décoction; ou broyez les molécules de sel que vous trouverez au fond des vaisseaux qui contiennent le garm; mêlez ensuite ce sel avec la terre, & vous aurez dans ce mélange un excellent remède; ou ajoutez à la terre de la fiente de pigeon; & paétrifiez le tout avec de la décoction d'*halicacabus*.

Pour la toux invétérée, avec une constitution dépravée.

Prenez de la terre, paétrifiez-la avec une décoction d'eau de veau; & frottez de la poitrine, ou lavez un vaisseau où l'on aura mis du miel avec la même liqueur, & en paétrifiez ensuite la terre; vous pouvez aussi la préparer avec une décoction de cummin, de miel & de sampsuchus, & vous vous en servirez ensuite.

Pour les maladies de la rate.

Prenez des cendres de farnent, & de lie de vin en grumeux; mêlez-les avec de la terre, ou paétrifiez la terre avec une décoction de feuilles de caprier;

ou ajoutez y des récréments ou de la licharge d'argent, & servez-vous en; ou préparez-la avec une décoction de *serapias trifoliciarius*.

Pour l'hydropisie.

Pilez de vieux fragmens d'un vaisseau qui ait contenu de la saumure; & mêlez cette poudre avec la terre; ou ajoutez à la terre le garum de porc ou de veau; ou faites bouillir du sampsuchus dans de l'eau de mer, & paétrifiez ensuite la terre avec cette eau; ou délayez des ingrédients salés dans une décoction de lupins amers; & la mêlez avec la terre; ou ajoutez de l'alun calciné, & des cendres de poudiot, & paétrifiez la terre & ces ingrédients avec de l'oxymel; ou prenez de la boue de vache séchée, la broyez, la mêlez avec la terre, & la paétrifiez, comme ci-dessus, avec l'oxymel.

Pour la sciaticque, & toutes les maladies froides des parties nerveuses.

Faites bouillir du sampsuchus dans une décoction d'eau de veau; paétrifiez ensuite de la terre blanche avec cette décoction & vous en servez. Faites cuire une anguille dans du sel & dans du nitre; mêlez-la avec de la terre, & paétrifiez le tout avec la décoction; ou ajoutez à la terre de la crasse appelée *frigmentum*; (Voyez *frigmentum*.) & de la chaux vive; ou préparez-la avec une décoction d'ail & de porreaux, & vous en servez; ou prenez du castus, du casia, du jonc odoriférant, de l'aspalath, du xilo-balsamum & du sampsuchus; broyez-les, faites les bouillir dans de l'eau & de l'huile; mêlez-les avec la terre, & vous servez du tout, ou pilez de la fiente de bouc & de la boue de vache, avec de la crasse de *ceratium raphaninum*; & mêlez le tout avec de la terre.

Pour la goutte.

Faites couvrir le malade depuis la tête jusqu'aux aines, avec les compositions dont nous avons parlé ci-dessus, & depuis les aines jusqu'au bout des oreilles; de celle qui suit.

Faites calciner le pié de derrière d'un veau avec sa corne; broyez-le, & le mêlez avec de la terre; ou broyez de la pierre *leucographis* dans de l'eau; ou vous aurez éteint plusieurs fois un fer rouge; & mis une once d'alun, & préparez la terre avec cette eau; ou paétrifiez-la avec une décoction de feuilles de *cyprus*; ou faites bouillir des noix de galle, jusqu'à ce qu'elles soient sèches; & paétrifiez la terre avec la décoction.

Voici un autre remède contre la même maladie.

Prenez de l'alun liquide; &	} de chaque une once;
de l'alun de plume,	
de la gomme arabique, six onces;	
de la céruse, neuf onces;	
du melanteria, cinq onces;	
de mify, six onces;	} de chaque, deux dragmes.
d'huile de myrthe, ou d'huile <i>scissum</i> , vingt-quatre onces.	

Mêlez le tout ensemble, ajoutez de la terre; & vous servirez de ce remède.

Prenez de l'acacia, &	} de chaque, deux dragmes.
de la couperose;	

Broyez-les dans du vinaigre, laissez-les sécher, & les mêlez avec la terre.

Prenez de l'alen, } de chaque, quatre
de la litharge d'argent, & } dragmes.
du misy brûlé, }

Ajoutez du cérat liquide de myrte, & préparez la terre avec ce mélange; ou,

Prenez de la céruse, & } de chaque vingt-
de la litharge d'argent, } quatre dragmes.
d'huile de myrte, trente-quatre dragmes;
de l'eau, une quantité suffisante.

Ajoutez de la terre au tout, & vous servez de ce mélange.

Autre remède par lequel le Gouverneur Philinus fut guéri.

Prenez du suc de mûres, }
de l'alen de plume, }
de troëne d'Orient, }
de vitex, ou d'agnus } de chaque six onces.
castus, }
de noix de galle, }
de safran, }
de fruites de tamaris, & }
d'encens, }

Réduisez le tout en une poudre très-fine; délayez cette poudre avec de l'eau s'il est nécessaire, & ajoutez de la terre.

J'ajouterai seulement, par rapport à cette terre, qu'il ne la faut pas laver, mais l'arroser seulement, & l'entretenir molle avec du suc de pêches vertes. AETIUS, *Te- trab. 1. Ser. 2. cap. 3.*

TERRA	AMPELITES,	Voyez	AMPELITES TER- RA.
	ARGILLACEA,		ARGILLA.
	CHIA,		CHIA.
	CREPOLA,		SOMNUS LEVIS
			ANGUSTIFOLIUS.
	ERYTHRIA,		ERYTHRIA.
	FABRILIS,		RUBRICA FABRI- LIS.
	GLANDES,		LATHYRUS AR- VENSIS, REPENS,
			TUBEROSUS.
	GOLTBURGENSES,		BOLOS CANDI- DUS.

TERRA JAPONICA, *Cachou*, ou terre du Japon. C'est selon Monsieur Caen Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, qui l'a décrite sur le rapport d'un de ses amis, une terre qui se trouve au levant où on l'appelle *maseniquil*, & qu'on ramasse principalement sur les plus hautes montagnes où croissent les cedres, & sous les racines desquels on la trouve; elle est dure & en masse. Pour ne rien perdre de cette terre, les naturels du pays, qu'on appelle Algonquains, ramassent avec le sable & tout ce qui s'y trouve, & versant dessus de l'eau de rivière, ils en font une pâte qu'ils mettent sécher au soleil, jusqu'à ce qu'elle soit dure comme nous la voyons. Les naturels du pays en portent toujours sur eux, & en usent pour les douleurs d'estomac; ils l'appliquent aussi extérieurement, en forme d'onguent, sur la région de l'estomac.

Quoique cette description du *cachou* ne semble pas conforme à la vérité, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que ce soit une terre; cependant comme la personne qui en a donné la description à M. Caen, lui a assuré que c'était une terre, & que d'ailleurs son nom latin, *Terra Japonica*, semble le faire supposer; j'ai cru devoir le placer dans la classe des terres, & laisser déterminer ce que c'est à ceux qui en sont plus sûrement in-

truits que moi. Je me contenterai de dire ici, qu'il faut choisir le *cachou* d'un rouge tanné en dehors, & d'un rouge clair en dedans, le plus luisant & le moins brûlé qu'il se peut.

Le *cachou* est une drogue fort amère, & d'un goût fort désagréable lorsqu'on le met dans la bouche; on le met ordinairement en poudre très-fine, & on le mêle avec l'ambre gris qu'on met en pâte, en y joignant du mucilage de gomme adraganth, moyennant quoi on en fait de petites boulettes qui ressemblent pour la couleur & la figure à des crottes de souris. Plus on fait ces trochisques petits, plus ils sont estimés.

L'usage du *cachou* en substance ou préparé, est de fortifier l'estomac, & d'en adoucir les acrétes. C'est peut-être une des meilleures drogues que nous ayons, & dont on fasse le moins d'usage jusqu'à présent, ce qui vient de la grande vogue où sont parmi nous le thé & le café, quoique le *cachou* l'emporte de beaucoup sur l'un & sur l'autre en bonnes qualités.

Comme le *cachou* est d'un goût fort déplaisant, surtout au moment même qu'on vient d'en mettre dans sa bouche, bien des gens outre l'ambre gris y mettent aussi du sucre. ³POMET.

La terre du Japon n'est autre chose, selon une autre relation, que le suc épais de l'*Arca* ou du *fauvel* (voyez *arca*) & que nos Droguistes appellent *cachou*. C'est une substance gommeuse, endurcie, rouge, tirant sur le noir, d'un goût d'abord astringent & austère, mais ensuite agréable & doux, & sans odeur. Il y en a de deux espèces; l'une pure qui a peu de goût, & se fond, pour ainsi dire sur la langue; l'autre dure, moins pure, & par conséquent de peu d'usage; c'est peut-être ce qui a trompé Schröder, & qui lui a fait prendre cette substance pour une terre.

Elle est astringente, elle fortifie l'estomac, dissipe les nausées, réveille l'appétit, arrête le vomissement, & suspend les flux de ventre, les regles & les hémorrhagies.

Les Naturalistes ne sont pas d'accord sur l'ingrédient exotique que nous appelons terre du Japon, ou *cachou*. Les uns pensent que c'est une vraie terre, ainsi que son nom l'indique, & la comptent entre les minéraux; d'autres que c'est une substance composée qui tient de la nature du vitriol. Il y a enfin une troisième opinion, qui me paroît la vraie; c'est de mettre la terre du Japon entre les substances végétales, & de la regarder comme un suc épais.

Le *cachou* se dissout facilement dans l'eau, s'incorpore avec elle, & lui communique une teinte rouge, ainsi qu'un grand nombre d'extraits & de suc de végétaux épaissis. La philtration ne l'en sépare point, ainsi qu'elle fait les terres; mais il passe par le philtre avec l'eau; d'ailleurs la calcination le réduit parfaitement en cendres, ce qui n'arrive point aux terres.

Les expériences suivantes prouvent qu'il n'a rien de vitriolique.

1°. On n'en sépare aucun sel de cette nature.

2°. Si l'on le mêle avec un alcali, il ne produit ni effervescence, ni précipitation. Enfin la solution fait de l'encre avec une addition de quelques substances vitrioliques.

Il y en a qui pensent avec Garcias, que le *cachou* est le *lycium* de Dioscoride; mais Clusius & Vellingius ne sont pas de cet avis; ceux-ci prétendent que l'arbre qui donne le *lycium*, diffère quant à sa forme, & quant à celle de ses feuilles & de ses fruits, de celui qui donne le *cachou*. Quelques-uns assurent que c'est l'extrait ou le suc épais du fruit appelé *anacardium occidentale*, fondé sur l'affinité des noms; car ce fruit s'appelle aussi *Cajou*, ou *Carou*. Cleyer est d'avis que c'est l'extrait de l'*acacia* orientale, plante assez semblable au tamarin. Paul Amman dit que c'est une composition

artificielle, faite d'un extrait de réglisse d'Inde, de jonc aromatique Indien, & de suc d'araca qui lui donne sa couleur purpurine. Enfin Jean-Othon Helbigius qui connoissoit très-bien les plantes des Indes Orientales, nous apprend que c'est un extrait d'un petit fruit dur, résineux, astringent, qui forme des espèces de grappes. Ce fruit, continue-t-il, sert dans toutes les Indes où on le mâche avec les feuilles du bétel & du limon, pour nettoyer la bouche. Ce n'est autre chose, que ce que les Habitans de Java appellent *faufel*, & ceux de Malaya, *pyang*. Dale s'est déclaré pour le dernier sentiment. Ce fruit en question a aussi la propriété de guérir les écrouelles, de purifier le sang, & d'altérer les humeurs peccantes. Il soulage dans les maladies du foie & de la rate, fortifie la digestion & améliore la constitution du corps.

Il faut observer premièrement, que ce fruit lorsqu'il n'est pas mûr, cause le vertige, & jette dans une ivresse semblable à celle du vin. 2°. Que tous nos Droguistes entendent par *terre du Japon*, l'extrait même tel qu'il nous vient, mais par *cachou*, une composition de cet extrait, de musc, d'ambre gris & d'autres ingrédients.

TERRA { LEMNIA, }
LIVONICA, } Voyez { LEMNIA TERRA.
MELIYRA, } CRESTA.
MERITA, } CUCUMA.

TERRA NOCERIANA, Mont. Exot. 14. *Terra Bezaaria* de Nocera, *species de terra Lemnia*. Boccon. Mus. di Fisiç. p. 61. *Terre de Nocera*.

C'est une espèce de terre blanche qu'on trouve aux environs de Nocera; elle est alexipharmaque, & bienfaisante dans les fièvres malignes & les ardeurs d'urines. Boccon.

Elle est adoucissante & astringente. Mont.

TERRA PRIGITES. Voyez *Prigites*.

TERRA PORTUGALLICA, *Terre de Portugal*.

C'est une terre rougeâtre, tirant sur le couleur de rose, styptique, astringente, & qui s'attache à la langue; on en fait de petits gâteaux sur lesquels on a imprimé la figure d'une rose.

La terre de Portugal est styptique, astringente, & bonne dans les flux de ventre.

TERRA { RUBRICA, }
SAMIA, } Voyez { RUBRICA FABRILIS.
SICULA. } SAMIA TERRA.
SELINUSIA, } CRESTA MINERALE.
CRESTA SELINUSIA.

TERRA SIGILLATA; *Terre sigillée*:

Les Auteurs de Pharmacopées ont fait mention d'un grand nombre de *Terres sigillées*.

1. *Terra Silefiaca*, Offic. *Terra sigillatâ vulgô, sive terra fringens*. *Terra sigillata Germanica*, *lutea*, *Strigensis dilâ*. Schrod. 3. 317. *Sigillata Strigoniensis*, Charlt. Foss. 5. *Terra Silefiaca sigillata*, *qua Chymici axonogis solis dicitur*, Epsid. 6. *Terra sigillata Silefiaca, sive terra sigillata Germanica, sigillum Strigoniense*, *axonogis solis Chymicorum*, Worm. 12. *Terra sigillata Silefiaca*, Hoffm. Paral. Offic. 664. *Terra sigillata Silefiaca*, Imp. Hist. Nat. 128. *Terra sigillata Strigoniensis*, Schwenck. Fossil. 395. *Bolus Silefiacus*, Calc. Mus. 110: *Terre sigillée de Strigonie*, ou de *Silésie*.

C'est une terre jaune, grasse, visqueuse, luisante, qui se dissout dans l'eau & dans la bouche, comme du beu-

re; on la trouve dans les Mines d'or du Montaigne ou de Saint Georges, auprès de la ville de Strigonie dans le Duché de Swidnitz, parmi des rochers très-durs: on la tire de-là, on la prépare avec beaucoup de soin. Les Magistrats y veillent; on la met en petites masses rondes, sur lesquelles on imprime le cachet de la ville; ce cachet porte des sommets de montagnes, deux clés en sautoir, un bouclier, & une étoile à droite, avec ces mots sur les montagnes, *terra sigillata Montis acuti*. Wormius fait mention de cette terre à propos des terres rouges.

Elle est bienfaisante dans le crachement de sang, la phthisie, les ulcères au poulmon, & toutes fortes d'hémorrhagies; elle arrête la dysenterie, & les autres flux de ventre. SCHWENCKFELD.

Sennert en fait grand cas, Lib. de Peste.

2. *Sigillata alba & rubra magni Ducis*. Mont. Exot. 13. *Terre sigillée de Toysane, rouge & blanche*.

Elle passe pour adoucissante & astringente. Mont.

3. *Terra vitriolata sigillanda*. M. Hoff. Flor. Altdorff.

On tire cette terre d'un lieu souterrain appelé Dakseil-lock, dans le territoire de Welden. Elle ressemble à la terre de Silésie, & Caspard Hoffman, nous assure qu'il est démontré par un grand nombre d'expériences, qu'elle en a les propriétés dans les fièvres malignes.

4. *Terra Theriaca*, Offic. *Terra sigillata Theriaca*, Schrod. 317. *Paffilli Theriacis caracteris insigniti*, Worm. 9. *Terre de Turquie*.

Le dedans de la masse est d'une couleur cendrée & uniforme, l'extérieur est rouge; elle ne ressemble point à la terre de Lemnos, quoiqu'on dise qu'elle en ait les propriétés, & qu'on la vende communément pour telle.

5. *Terra sigillata Livonica*, Offic. Worm. 12. Charlt. Foss. 6. *Terre sigillée de Livonie*.

Cette terre est plus rouge que celle de Silésie; elle est très-astringente; c'est par cette raison qu'on la recommande dans les diarrhées, les dysenteries, & les autres flux.

On trouve en Allemagne dans les Boutiques, quelques autres terres sigillées, dont les principales sont, la terre de Strigonie & celle de Lignitz. La première, que des Auteurs Allemands appellent *Axonogis & medulla solis*, est de couleur jaunâtre, grasse comme du savon, & fond dans l'eau, & dans la bouche quand on l'y garde. On la trouve dans les fentes de durs rochers, sur le Mont Saint-George, parmi les mines d'or, près de Strigonie en Hongrie. Les Magistrats prennent tous les soins possibles pour la faire bien préparer. Lorsqu'on l'a façonnée en petites boules, on la marque du sceau de la ville. On la croit imprégnée de soufre d'or. La terre de Lignitz ou de Goldberg, appelée *Axonogis & medulla lutea*, est d'un blanc cendré. On croit qu'elle doit sa naissance à l'argent. Ces deux terres passent pour bonnes dans les fièvres malignes, dans la peste, la dysenterie, la diarrhée, & les morsures ou piquures d'animaux venimeux. Elles opèrent par les sueurs; & la dose est depuis une dragme jusqu'à deux. GEORGEY.

TERRA { SILESIACA, }
STRIGONIS, } Voyez { TERRA SIGILLATA.
TRIPOLITANA, } TERRA SIGILLATA.
TURCICA, }
VITRIOLATA, } ALANA TERRA.
TA, } TERRA SIGILLATA.
TERRA SIGILLATA.

TERRIFICATIO, assemblage de parties terreuses dans la fermentation.

TERROR, *Effroi*, ou *frayeur*; la frayeur est la cause d'un grand nombre de maladies, comme les défaillances, l'épilepsie, les convulsions & la palpitation; elle cause même la mort. C'est toutefois un remède dans quelques autres maladies, comme le hoquet, & une espèce de toux. Horace dit qu'elle guérit de la léthargie.

TERTHRON, *τέρθρον*. Hippocrate qui étoit un Infulaire, eut souvent occasion de voyager par mer; & comme, selon toutes les apparences, il entendoit bien la navigation, il se sert quelquefois dans ses Ouvrages, de termes de marine, & emploie dans des sens métaphoriques des expressions usitées particulièrement par les marins. Le mot qui fait le sujet de cet article est de cette sorte.

« *Terthron*, *τέρθρον*, signifie proprement, suivant Galien « dans son *Exegesis*, le bout de la vergue: aussi les cor- « des qui sont attachées aux extrémités de la voile, « s'appellent-elles *terthrioi*, *τέρθροι*. Mais Hippocrate dans son second Livre, de *morbis muliebribus*, où « il dit, *ἐν τῷ τέρθρῳ τὸ πρῶτον ἢ τὸ μέσον*, puisque c'est « là le thron de la maladie; veut dire, puisque c'est « là le plus haut période & le dernier effort de la mala- « die, & par conséquent de tous ses degrés, celui qui « mérite le plus de soin. »

On trouve par corruption dans toutes les copies d'Hippocrate, à l'endroit indiqué par Galien, *τὸ σπῆρ*, « la « solidité; mais, quoique cette expression puisse être employée pour signifier le plus haut période de la maladie elle n'est ni aussi énergique ni aussi élégante que l'autre. Erotien la prend dans le même sens, lorsqu'il dit, que le *terthron* d'une maladie, lui tient lieu de terminaison, *ἐν τῷ τέρθρῳ*; & il ajoute que les Anciens appelloient le bout ou l'extrémité d'une chose, *terthron*, & le prouve par l'autorité d'Euripide & d'Apolodorus. Selon Hesiychius, *terthron* est le nom de la grande voile: mais quelques-uns, dit-il, appellent ainsi le bout de la vergue, (Virgile appelle les bouts des antennes, *cornua*), & le faite d'une maison; d'autres l'employent pour signifier l'extrémité ou le haut; & de dernier sens s'accorde avec l'explication de Galien.

TERTIANA FEBRIS, *Fievre tierce*.

Il n'y a point de fièvre qui caractérise bien la nature & les effets de cette agitation des humeurs, qui constitue les fièvres, qui agit sur les vaisseaux, & les parties nerveuses, & qu'Hippocrate & les autres Auteurs Grecs appellent, par distinction, *ἑρῆς*, que celle que nous appellons *fièvre tierce*, qui est si commune; qui attaque indistinctement les personnes de tout âge, de tout sexe & de tout tempérament, qui revient tous les deux jours accompagnée de froid & de frisson, dans laquelle le pouls est prompt & fréquent, & qui ne va jamais sans une chaleur brûlante & incommode.

Voici les symptômes qui accompagnent la *fièvre tierce*.

Lorsqu'elle est régulière & vraie, les articulations sont soibles, on a mal à la tête; on sent aux environs des premières vertèbres du dos, une douleur de reins qui monte le long de l'échine, & qui s'étend jusqu'à l'épigastre; il y a constipation & tension douloureuse aux hypocondres. Ajoutez à cela le refroidissement des parties extérieures, surtout des narines & des oreilles, des pandiculations, des bailllements, un frisson accompagné quelquefois de tremblement dans tous les membres, un pouls petit, soible, serré & quelquefois une soif insatiable. Ces symptômes sont suivis de nausées, d'envie de vomir, de vomissements de matières bilieuses, pinniteuses & quelquefois verdâtres, avec une toux in-

commode, & une évacuation de phlegme causée par les crudités acides & visqueuses de l'estomac; alors il survient une chaleur brûlante & sèche, qui s'empare de tout le corps, les joues s'affaissent, le visage devient pâle, la peau devient roide & retirée, les vaisseaux des pieds & des mains s'élèvent & paroissent rouges & gonflés; le pouls devient plus grand, plus plein & plus prompt; la malaise augmente; la respiration devient plus pénible; le malade peut à peine fermer les yeux; il tient des discours sans ordre & sans suite. On voit ensuite diminuer peu-à-peu ces symptômes; la chaleur se calme, la peau se relâche & s'humecte; les uriges sont hautes en couleur, & ressemblent à la liqueur obtenue dans la distillation de l'esprit de nitre & de l'eau forte, & sans sédiment; le pouls s'amollit, la sueur vient & le paroxysme cesse. Quant à sa durée, elle varie selon la différence des tempéramens & des causes morbosiques; il y a des malades en qui elle est de onze ou douze heures, & d'autres en qui elle est de vingt. Il y a le jour suivant intermission, le corps est languissant; quelquefois froid, & facilement saisi de frisson; le pouls qui étoit prompt & véhément dans le paroxysme, est alors lent, soible & ondoyant; les urines sont plus épaisses, déposent un sédiment, ou portent une espèce de nuage, ce qui marque de la disposition à précipiter un sédiment.

Voilà ce qui se passe dans le paroxysme de cette *fièvre*.

La nature de ces symptômes démontre que c'est avec raison, qu'on la regardera comme un de ces mouvements convulsifs & spasmodiques qui affectent presque toutes les parties nerveuses. Aussi remarque-t-on que tout ce qui est capable de troubler le système nerveux, comme les passions violentes, les drastiques, les substances acres, caustiques & vénéreuses, prises en aliment; l'air, les ingrédients froids, astringens & contraires aux nerfs, les clystères acres, dans lesquels il entre des ingrédients d'une nature drastique, contribuent non-seulement à la naissance de cette *fièvre*, mais à son retour, & à son irritation.

Les Anciens s'étoient imaginé qu'une bile intempérée, séparée des autres humeurs, extravasée, & logée dans le bas-ventre, étoit la cause des symptômes des *fièvres tierces*; au lieu qu'il faut les attribuer à une matière excrémenticielle d'une nature sulfureuse; saline & active, logée dans les premières voies, partie dans les conduits biliaires du foie, partie dans le duodenum. C'est-là que les humeurs bilieuses & salivaires, avec le suc pancréatique, se corrompant dans leur fermentation avec les crudités engendrées par de mauvaises digestions, séjourant & demeurant en stagnation, forment la matière virulente dont il s'agit. Cette matière passant peu-à-peu des vaisseaux lactés dans le sang, & étant portée en quantité suffisante avec le fluide dans les membranes nerveuses du cerveau, dans la moelle spinale, dans l'estomac; les intestins & autres parties employées à la sécrétion & à l'excrétion, produit un spasme général, pendant lequel le sang est contraint de se précipiter impétueusement dans les plus grands vaisseaux. D'où il arrive que le mouvement systématique du cœur & des artères, étant augmenté, la circulation de la masse entière du sang & des humeurs, est accélérée, & que les obstructions formées dans les petits vaisseaux des parties nerveuses sont levées; mais le spasme venant à cesser, & les vaisseaux excrétoires à se relâcher, la matière fébrile se portée à la surface du corps, sort par les sueurs ou par la perspiration; & le paroxysme cesse jusqu'à ce qu'une suffisante quantité de pareilles matières excrémenticielles, portées derechef des premières voies dans le sang, & avec le sang, aux parties nerveuses, donnent lieu à un second paroxysme.

La formation de cette matière, & conséquemment la production de la *fièvre tierce*, sont faciles dans les personnes d'un tempérament délicat & bilieux, sujettes

aux spasmes, & aux agitations de l'esprit; on y est aussi plus exposé à la fleur de l'âge, que dans l'enfance & dans la vieillesse; dans les chaleurs de l'Est, que dans les froids, lorsque les vents d'Orient ou de midi soufflent, que dans d'autres vents. Ceux qui font un usage excessif de liqueurs froides, ou dont le corps demeure long-tems exposé à l'humidité de la nuit, ou qui vivent sous un atmosphère mal-sain & plein d'infectes, aux bords des étangs, & aux environs des lacs; ceux surtout qui ont l'estomac plein de crudités, qui se nourrissent de substances pesantes ou astringentes, qui ont fréquemment des nausées, sont aussi plus fréquemment atteints de *fièvre tierce* que les autres.

II n'est pas moins constant par l'expérience, que les personnes d'une constitution spongieuse sont fréquemment atteintes de *fièvres tierces* batarde, ou de *fièvres catarrhales*, au printemps, après une saignée copieuse, surtout si elles se sont exposées à un air humide & pluvieux, & si elles se sont chargées l'estomac d'aliments difficiles à digérer, & cela dans un tems où les *fièvres* étoient déjà fort communes. J'ai vu aussi une *fièvre tierce*, tantôt continue, tantôt double & irrégulière, causée par la rentrée du puerpère, à laquelle le froid extérieur avoit donné lieu, par la répercussion faite mal-à-propos de la galle, avec des remèdes sulphureux & mercuriels; par les eaux médicinales prises inconsidérément, & sans observer, en les prenant, le régime qui convient; & par les eaux chaudes de Carlsbad qui sont astringentes, surtout lorsque le tempérament est pléthorique, impur & plein de crudités.

Les *fièvres tierces* qui naissent de ces différentes causes, ne se ressemblent pas toutes; il y a entre elles des différences considérables, qui ont donné lieu aux Médecins de les distribuer en différentes espèces.

La *fièvre tierce* est vraie ou batarde. La première attaque particulièrement les personnes bilieuses & d'une constitution délicate, surtout pendant les chaleurs de l'été; elle est accompagnée de symptômes violens, comme de frisson, de mal de tête, de soif, de vomissement, de malaise & d'urines excessivement colorées; mais sa terminaison se fait promptement. Nous lisons dans Hippocrate qu'elle dure douze heures, & qu'elle cesse au septième paroxysme: mais il n'y a point d'exemples dans nos contrées septentrionales humides & froides de ces *fièvres* dont le retour périodique est exact. Aussi lisons-nous dans Jérôme Mercurialis, *Præleit. Bonon.* que la *fièvre tierce* d'Hippocrate est fort rare, & que depuis quarante ans qu'il pratique la Médecine, il n'a point encore eu l'occasion d'en voir. Je puis ajouter mon autorité à celle de Mercurialis; & j'ai fait la même expérience que lui. Dans la *fièvre tierce* batarde, les symptômes sont plus doux, la chaleur est moins grande, le vomissement moins fréquent, les urines moins colorées, & dans le jour d'intermission, la langueur des forces, la faiblesse des jointures & le défaut d'appétit subsistent toujours. Les personnes foibles, les femmes, ceux qui sont d'une constitution spongieuse, y sont particulièrement sujets, surtout en automne.

La *fièvre tierce* est régulière ou irrégulière. La première conserve la même forme, soit dans son accès, soit dans sa terminaison; elle a toujours le même période, son paroxysme ne varie point par rapport à la durée, & elle est accompagnée des symptômes ordinaires. Quant à l'irrégulière, elle prend tantôt avant midi, tantôt après, quelquefois le soir, & d'autres fois au milieu de la nuit, les paroxysmes varient par rapport à leur durée; l'urine ne dépose aucun sédiment dans le tems de rémission ou d'intermission; les sueurs sont trop abondantes ou trop légères, & prennent ordinairement dans le jour d'intermission. La différence des tempéramens différencie aussi les symptômes, qui sont ou des flux ou des hémorrhagies par le nez, ou de violens maux d'estomac, de tête, ou des aliénations

d'esprit, ou des douleurs aux jointures, ou des tranchées. Ces *fièvres* irrégulières qui ne conservent aucune forme, sont communément épidémiques, proviennent de la constitution bizarre & contre-nature de l'été & de l'automne, & sont pour l'ordinaire continues. En 1727, après une grande sécheresse, & une chaleur de l'atmosphère qui avoit duré pendant plusieurs mois, la *fièvre irrégulière* fut épidémique presque dans toute l'Allemagne.

La *fièvre tierce* est quelquefois simple, quelquefois double. Dans la simple, les paroxysmes reviennent tous les seconds jours, & dans la double tous les jours, ou deux fois par jour, avec un jour d'intermission. Il faut toutefois distinguer la *fièvre double-tierce* de la *fièvre quotidienne*, qui prend tous les jours dans le même tems; au lieu que les paroxysmes de la double-tierce reviennent tous les deux jours.

II y a encore une *fièvre tierce* continue qui se manifestera par les symptômes suivans.

II y aura frisson, anxiété, vomissement, chaleur & langueur excessive. Tous ces symptômes ne cesseront pas le jour suivant, ils s'affoibliront seulement; la fréquence du pouls subsistera, & sera toujours accompagnée de chaleur, de langueur & de faiblesse: mais le jour du paroxysme, tous les symptômes augmenteront derechef, après que les parties extérieures se seront un peu refroidies. Lorsque cette *fièvre* est épidémique, elle dure deux ou trois semaines avant que de dégénérer en une vraie *fièvre* intermittente.

II arrive fréquemment qu'une *fièvre tierce* soit continue pendant quelques jours, & devienne intermittente; ce changement est d'un heureux présage; au contraire le passage d'une *fièvre* intermittente à une *fièvre* continue, est de mauvais augure.

Les *fièvres tierces*, tant simples que doubles, régulières ou irrégulières, sont ordinairement épidémiques, & naissent d'une constitution contre-nature de l'atmosphère, surtout en été. Les *fièvres tierces* épidémiques sont communes, & elles sont pour ainsi dire particulières à certains lieux. Tels sont les lieux bas, humides, voisins des lacs & des étangs, & infectés de moucheron, de cousins & d'autres infectes. Les Habitans de ces endroits sont ordinairement atteints d'une *fièvre tierce* une fois tous les ans, & les étrangers qui y viennent sont encore plus sujets à cet accident, & guérissent fort difficilement.

Toutes ces espèces de *fièvres tierces* sont modérées au commencement; mais elles prennent de la violence à chaque paroxysme: ce qui démontre que l'agitation des solides & des fluides qui se fait dans le fort de la maladie, déprave de plus en plus les humeurs, & que dans les jours d'intermission, les sucs acquièrent peu-à-peu de la malignité par la diminution de la perspiration & de l'exercition.

Chaque paroxysme se termine par un relâchement du tissu de la peau, par de la moiteur ou des sueurs. Les urines sont plus épaisses le jour d'intermission; elles portent comme un nuage, déposent un sédiment, dont la quantité est d'autant plus grande, que le corps abonde plus en sang & en suc. S'il arrive dans le déclin de ces *fièvres* qu'il n'y ait point de sueurs, que les urines soient claires & aqueuses le jour d'intermission, & que le malade soit violemment constipé, comme c'est assez l'ordinaire des hypocondriaques, il y aura tout lieu de croire que la matière de la *fièvre* causée par son opiniâtreté des spasmes considérables dans le système nerveux.

Il se forme pour l'ordinaire aux environs du troisième & du quatrième paroxysmes de petits ulcères autour des levres, & l'évacuation des urines est accompagnée d'une espèce de chaleur: alors les symptômes se calment sensiblement. La terminaison de ces *fièvres* n'est jamais plus parfaite & plus sûre que quand l'art ou la nature parvient à procurer un flux de bile abondant, &

à augmenter la perspiration le jour d'intermission ; ce que l'on reconnoitra à l'étendue & à la vigueur du pouls, & à l'accroissement des forces. Quant à ceux qui sont atteints de *fièvres tierces* épidémiques & irrégulières, ils recouvrent la santé & les forces lentement & avec difficulté ; c'est pourquoi il est à propos de leur faire garder un régime exact & convenable, longtemps après la terminaison de la maladie.

Il n'y a point de fièvre dont la chaleur & la violence du mouvement intestin dans le paroxysme dessèche & amaigrisse plus rapidement les malades qui ont le plus d'embompoint, & engendre une plus grande quantité de récréments bilieux que l'on rend par le vomissement, les urines & les selles, que la *fièvre tierce*, accompagnée d'une chaleur violente & opiniâtre. C'est par cette raison que les Anciens l'attribuent à l'excès & à l'intempérie de la bile. Cependant cet excès & cette intempérie sont plutôt les effets que la cause de cette maladie.

Les *fièvres tierces* sont plus longues & plus opiniâtres en automne & en hiver, que dans les autres saisons, surtout lorsque les viscères sont en mauvais état, les premières voies en constriction spasmodique & pleine de statulente, & le malade constipé & vorace, ou lorsqu'il mange trop, surtout avant le paroxysme ; lorsque quelque négligence dans le régime qui convient soit devant, soit après, soit pendant le paroxysme, a donné lieu à la suppression des sueurs ; ou lorsque la cure est mal conduite, ce qui arrive assez communément aux personnes indigentes, & à celles qui sont contraintes de travailler pour vivre. C'est le sentiment d'Hippocrate, *sect. 1. Aph. 9*. Les *fièvres tierces* sont plus courtes, & leur terminaison moins douteuse en été, lorsque les premières voies & les viscères sont bien disposés, & qu'on a suivi le régime tant diaphorétique que diététique qui convient dans les jours d'intermission.

Quoique toute fièvre intermittente ne soit pas fort dangereuse, toutefois je n'en connois point qui exige un régime plus sévère, & plus de précaution dans la cure, que les *tierces* & *quartes* intermittentes. Si l'on ne prend point contre elles les mesures convenables, elles sont suivies de maladies terribles & incurables, comme de *fièvres lentes* & *hétiques*, d'ensures foudaines aux pieds, d'hydropisie, de contraction & de grandes douleurs dans les membres, de maladies statulentes & hypocondriaques, de différentes sortes de spasmes & de convulsions, & d'épilepsie dans les enfants. Un usage excessif & inconsidéré des astringens fait avant que d'avoir corrigé & évacué la matière excrémentielle, causeroit tous ces accidens. Aussi Alexandre de Tralles remarque-t-il sensément, *Lib. XII. cap. 6*. qu'on guérit aisément de la *fièvre tierce*, mais que c'est quand on est entre les mains d'un habile Médecin ; qu'elle est opiniâtre, & qu'elle devient même quelquefois incurable, lorsqu'on est traité par quelqu'un qui n'est pas assez intelligent pour prendre les mesures qui conviennent.

La moindre faute de la part du malade ou du Médecin, peut transformer la *fièvre tierce* en une autre maladie ; la *tierce* simple, par exemple, deviendra double ou triple-*tierce*, ou quotidienne & lente, ou même continue & bilieuse.

Les *fièvres tierces* & *quartes* sont plus sujettes à revenir que les autres maladies, surtout lorsqu'elles ont été arrêtées mal-à-propos. Si un malade, que les *fièvres* ne sont que de quitter, s'expose à un air humide & froid, ou à un vent du nord vig & pénétrant ; s'il surcharge son estomac d'une trop grande quantité d'alimens ou de nourriture mal-saine ; s'il s'abandonne à quelque passion violente, comme la colère ou la crainte ; si on lui ordonne quelque purgatif acre, on verra reparoitre sur le champ les spasmes fiévreux, le mal de tête, le refroidissement des parties extérieures, comme les oreilles & les narines, les bâillemens, les pandiculations, la douleur aux environs de la première vertè-

bre des reins, la foiblesse des membres, la tension & la constriction pénible des hypocondres & des intestins, le frisson & le refroidissement, avec la chaleur qui reprend alternativement. Cependant il faut observer qu'il en est du premier-paroxysme des *fièvres tierces* & *quartes* qui reprennent, ainsi que du premier paroxysme des *fièvres* intermittentes qui commencent ; tous les symptômes sont d'abord modérés ; mais ils augmentent en force & en violence dans les paroxysmes suivans.

Manière de prévenir les fièvres tierces.

Les *fièvres tierces* étant ordinairement épidémiques, & leurs causes génératrices antécédentes consistant particulièrement dans un vice ou intempérie de l'air, dans la suppression de la perspiration, & des crudités qui surchargent les premières voies : il est évident qu'il faut éviter dans le ravage de ces *fièvres* une atmosphère intempérée, impur & vaporeux, mais surtout l'humidité de l'air pendant la nuit ; ne point embarrasser son estomac d'une trop grande quantité d'alimens ; n'en point prendre qui soient difficiles à digérer ; se garantir de tout excès dans la boisson, surtout de liqueurs spiritueuses & acides, & ne point trop se livrer à les passions.

Quant aux remèdes qu'on peut unir à ce régime pendant les chaleurs excessives de l'été, il faut recourir particulièrement aux poudres qui sont modérément nitreuses, absorbantes & diaphorétiques ; aux décoctions délayantes & tempérées de racines de chicorée & de vipérine, de rature de corne de cerf & d'orge mondé, qu'on prendra en boisson ordinaire ; aux eaux froides de Selter, ou à celles de Wildungen : on aura soin de tenir en même-tems le ventre suffisamment lâche, & de faciliter tous les matins, après le sommeil, la perspiration, par des infusions de ces herbes qui purifient le sang, comme le scordium & la véronique. Il est constant que la *fièvre tierce* attaque plus rarement ceux dont le ventre est suffisamment lâche, & en qui la respiration se fait plus librement que ceux, qui sont excessivement constipés, & dont le corps est languissant & froid. La constipation, le froid & la langueur, sont des avant-coureurs presque infaillibles de la *fièvre tierce*.

Indications curatives qu'on doit se proposer dans la fièvre tierce.

La principale indication curative qu'un Médecin doit suivre dans la cure de toutes les maladies en général, c'est d'en anéantir la cause prochaine. Or, une humeur elaire, acre, errante, bilieuse, qui stimule tout le système nerveux, & les tuniques des vaisseaux, les met en constriction & y cause des spasmes, étant la cause prochaine des *fièvres tierces*, il est évident que c'est à elle qu'il faut d'abord s'attaquer. On se proposera donc, entre autres choses,

- 1°. De tempérer & corriger cette acrimonie subtile & caustique.
- 2°. De dissiper & d'évacuer doucement, surtout par la perspiration, la matière peccante qui s'est engendrée dans le corps, en conséquence des embarras de la perspiration, & qui y séjourne ; mais après qu'on l'aura corrigée & préparée,
- 3°. De calmer la violence des spasmes dont les symptômes sont terribles, surtout dans le froid & le frisson.
- 4°. D'évacuer & d'expulser à tems les crudités acides, visqueuses & bilieuses, qui sont logées principalement dans le duodénum, & qui servent d'aliment à la fièvre.

5°. De rétablir les forces après le paroxysme, & de tenir les excréments en bon état, de peur que les violents échaës & les spasmes que les parties nerveuses & musculieuses souffrent, ne détruisent le ton qui convient aux viscères, & n'en fassent languir les mouvements; d'où il s'ensuivroit de la faiblesse dans la circulation du sang & des humeurs, dans les sécrétions & dans les excréments; ce qui donneroit lieu à l'accroissement, & à une génération nouvelle de matière fébrile.

6°. D'empêcher la formation de nouvelles matières fébriles, & par conséquent le retour de la fièvre; accident contre lequel il faut prendre d'autant plus de précaution, qu'il est plus ordinaire.

Pour satisfaire à la première indication curative, qui consiste à corriger l'acrimonie bilieuse, qui, exaltée par la chaleur, porte peu-à-peu la dépravation dans tous les sucs, rien n'est plus efficace que le nitre commun bien dépuré, qui fixant le soufre volatil, dont l'agitation intestinale est l'effet, éteint la chaleur, & soulage beaucoup plus promptement que les acides, qui sont à la vérité contraires à la chaleur, mais qui épaississent en même-tems toutes les humeurs; au lieu que le nitre les entretient toujours claires & fluides. On parviendra aussi à affaiblir l'acrimonie sulphureuse & bilieuse dont il s'agit, en buvant des liqueurs humectantes & délayantes, comme des tisanes faites de racines d'orge, de vipérine, de râpure de corne de cerf, de suc & d'écorce de citron bien bouillies dans l'eau pure; de l'eau de gruau, du petit-lait doux, des eaux de Seltzer, de la petite bière bien cuite & d'une nature diurétique. Tous ces remèdes seront bienfaisants, surtout dans le paroxysme.

On suivra la seconde indication curative, qui consiste à expulser doucement après le paroxysme, surtout par la perspiration, les humeurs claires, bilieuses, excrémentielles qu'on aura bien préparées & corrigées, en ordonnant des diaphorétiques doux, comme la céruse d'antimoine, la corne de cerf brûlée & préparée philosophiquement, les infusions de scordium, de chardon-béni & d'écorce de citron; l'essence de scordium ou de chardon-béni, suffisamment forte, non spiritueuse, mêlée avec la liqueur minérale anodyne.

La troisième indication curative consiste à calmer la violence des spasmes dans le paroxysme. On en viendra à bout en employant des substances nitreuses, rafraichissantes, modérément diaphorétiques & délayantes, avec celles qui sont capables d'exciter des sueurs tempérées. Mais je ne connois point de remèdes qui tendent plus directement au but qu'on se propose ici, que la liqueur minérale anodyne, ou l'esprit dulcifié de nitre bien préparé, qu'on peut substituer à la liqueur minérale anodyne; son soufre doux, anodyn & ami de la nature, réprimera les agitations excessives, non-seulement du fluide nerveux, mais encore des parties solides, nerveuses & musculieuses: pour cet effet, on le mêlera avec des poudres fixes, ou des essences diaphorétiques, & on le donnera dans les eaux sédatives, comme celles que l'on tire des fleurs de sureau, de tilleul, de primevère, de lis des vallées, de camomille commune, de roses, d'acacia, de reine des prés, & de cerises noires.

Pour satisfaire à la quatrième indication, qui consiste à délayer les impuretés acides, visqueuses & bilieuses qui séjourneront dans les premières voies, le Médecin se proposera de corriger & d'expulser les sucs intermédiaires & viciés qui sont portés dans cet endroit de toutes les parties du corps. Ainsi il tentera la cure dans ce cas, où les crudités surabondent, par les absorbants seuls, tirés de substances alcalines ou terreuses alcalines. Les plus efficaces & les plus sûrs d'entre ces remèdes, sont les yeux & les pates d'écrevisse, & les coques d'œufs, qui étant moins compactes & plus faciles à dissoudre, doivent être préférés aux coquilles de

poisson qui sont dures, difficiles à dissoudre, & qui contractent avec un acide une qualité astringente.

Nous avons déjà dit que rien ne l'emportoît sur le nitre dans les cas où il y avoit acrimonie bilieuse: mais dans ceux où les sucs sont épais, visqueux & ténaces, rien n'est préférable aux fels neutres, comme le tartre vitriolé, le fel digestif de Sylvius préparé d'un *caput mortuum* d'esprit de sel ammoniac fait de parties égales de sel de tartre & de sel ammoniac, & le sel ammoniac même dépuré. Il est constant que ces remèdes agissent fortement, & sont bienfaisants dans les personnes robustes & dont la nourriture ordinaire est grossière, pesante & tirée de la mer; tels sont les Suédois, les Hollandais & les habitants de la Westphalie, qui sont assez fréquemment atteints de fièvres tierces, & en qui elles sont très-opiniâtres. Mais il faut délayer ces fels dans une quantité suffisante de quelque véhicule aqueux. Ces remèdes bien préparés ou pris à grande dose, n'inciseront pas seulement, mais purgeront & expulseront efficacement les impuretés. C'est ce double effet qui a donné de nos jours une si grande réputation aux fels tirés des eaux médicinales; tels que ceux qu'on obtient des eaux de Sedlitz & d'Egra; & les fels d'Epsom qui les imitent. Une demi-once ou plus de ces fels dissoute dans une pinte d'eau, détergera les premières voies, les nettoiera de toutes parties excrémentielles & visqueuses, produira d'excellents effets dans les fièvres intermittentes; & soulagera dans les maladies d'estomac. J'ai découvert que les eaux amères de Sedlitz avoient les mêmes propriétés. J'ai guéri des fièvres tierces en faisant prendre au malade une demi-pinte de ces eaux pendant trois ou quatre jours d'intermission. Il pourroit arriver que la faiblesse de l'estomac, la fréquence de ces spasmes, & la présence de sucs acides & salins contre-indiquât, comme il arrive assez ordinairement, l'usage des fels dans les enfans, les vieillards; les hypocondriaques, & ceux qui sont atteints de cardialgie. Alors il faut y suppléer par une once ou deux de manne avec de la rhubarbe ou sans cet ingrédient, ajoutant une dragme ou une demi-dragme de terre-folée de tartre, & quelques gouttes d'huile de cedre.

Lorsque le duodénum est surchargé d'humeurs bilieuses; ou lorsque les conduits biliaires sont engorgés de sucs épais & corrompus, il faut tenter une évacuation avec les émétiques. C'est pourquoi, on ordonnera aux personnes faibles la racine d'ipécacuanha, & aux personnes robustes, la même racine, avec un grain ou deux de tartre émétique, le tartre émétique même; ou, ce qui vaut encore mieux, le julep émétique d'eau spiritueuse d'écorce de citron, le julep de rose, & le tartre émétique dissous. Mais comme il ne suffit pas de purger les viscères supérieurs de parties excrémentielles, mais qu'il en faut encore débarrasser les viscères inférieurs; surtout dans les personnes intempestives & gloutonnes, on fera ces deux choses en même-tems, & même assez commodément; avec une infusion de manne préparée avec une once ou une once & demie de manne; une dragme de terre-folée de tartre, & un ou deux grains de tartre émétique.

Après qu'on aura corrigé & évacué de cette manière les humeurs peccantes par les différens émonctoires du corps, on passera à la cinquième indication curative; qui consiste à rendre les forces à toutes les parties solides, surtout à l'estomac & aux intestins, que l'opiniâtreté des spasmes & la fréquence des symptômes auront fort affaiblis. Ce point est d'une telle importance dans la cure des fièvres intermittentes, que tous les altérans spirituels & évacuans de la matière médicale seront sans effet, & que les paroxysmes continueront tant qu'on ne recourra point aux corroboratifs. Ce n'est que par ces derniers remèdes qu'on procurera de la rémission, & qu'on guérira. En effet lorsque les parties musculieuses, vasculaires & nerveuses seront fortifiées, elles ne permettront plus aux humeurs d'entrer

en stagnation; c'est-à-dire, que la cause des paroxysmes spasmodiques sera détruite; que la circulation du sang & de toutes les humeurs sera plus libre, le pouls plus fréquent, la respiration plus dégagée, les sécrétions & les excréctions plus fortes, la formation d'une nouvelle matière fébrile prévenue, l'ancien levain de la fièvre expulsé, & la maladie terminée; au lieu qu'elle n'aurait fait que prendre des forces, & augmenter continuellement, si on eût laissé la respiration & le pouls dans un état de langueur pendant les jours d'intermission.

De tous les spécifiques fébrifuges d'une nature astringente qui nous soient connues, comme les écorces & les racines astringentes, les préparations d'alun ou d'acier, ou même d'autres substances un peu plus chaudes, il n'y en a point de plus tempéré, de plus sûr, qui convienne mieux à tout âge, tout tempérament & tout sexe, & qui tende plus directement au but, que le quinquina, ainsi qu'il est démontré par un grand nombre d'expériences. Lorsqu'on emploie ce remède à tems, qu'il est aidé d'un régime convenable, qui loin de supprimer, facilite les excréctions naturelles: comme il porte avec lui un principe terreux, modérément astringent & une amertume balsamique, il l'emporte sur tous les remèdes. Ses effets sont quelquefois presque miraculeux; il n'en faut que quelques doses pour arrêter entièrement les paroxysmes de la fièvre. Il est beaucoup plus efficace en poudre & en substance, qu'en décoction, infusion, essence ou extrait. Si on le donne dans le tems d'intermission, & si le tout est égal d'ailleurs, le pouls en deviendra plus prompt, la chaleur & la respiration plus grande, le ventre plus libre, surtout dans les bilieux; toutes choses qui sont autant de signes certains de la bonté de son action.

J'ai guéri un grand nombre de *fièvres tierces* avec un électuaire que je prépare de la manière suivante.

Prenez de rob de sureau, une demi-once;
de quinquina, six dragmes;
de poudre de fleurs de camomille commune, deux dragmes;
d'extrait de petite cen-
saure,
de clous de girofle pulvé-
risés,
de sirop de suc de citron, une once & demie.

Faites un électuaire.

Il m'arrive quelquefois de faciliter la perspiration, en ajoutant une demi-dragme d'antimoine diaphorétique, de vieille thériaque, ou de sel ammoniac. J'ordonne immédiatement après le paroxysme, une demi-dragme de cet électuaire de deux en deux heures. Si l'on a affaire à des malades d'une constitution & d'un estomac foible, on réduira le quinquina sous une forme liquide de la manière suivante.

Prenez du quinquina, une once;
de la cascarille,
de la canelle,
du sel de tartre,
de l'eau de fleurs de camomille,
de vin,

de chaq. une dragme;

de chaq. une chopine.

Digérez sur un feu modéré, & mettez sur la liqueur passée,

de sirop d'écorce d'orange, une demi-once.

Faites une potion fébrifuge, dont vous ferez prendre une once ou deux de deux heures en deux heures.

Pour satisfaire à la sixième indication curative, qui consiste à prévenir les retours des fièvres intermittentes, & surtout des *fièvres tierces*; on n'a rien de mieux à faire, que d'interdire tout ce qui tend à les engendrer, & d'user de ce que nous avons indiqué dans l'article; où nous avons parlé des préservatifs. Lorsque la fièvre a arrêté le corps, il est assez ordinaire qu'elle laisse en partant un appétit fort vif, quoique l'estomac & les facultés naturelles soient foibles & languissantes. Si un malade suit son appétit, il se formera de nouvelles crudités dans les premières voies; il surviendra une fièvre lente, où celle dont on l'avoit délivré réparoltra.

Il est donc important, que ceux que la fièvre vient de quitter, soupent légèrement, ne prennent que des aliments faciles à digérer, & n'épargnent rien pour fortifier leur estomac, tenir les premières voies en bon état, & détruire ce qui pourroit rester du levain de la maladie. C'est pourquoi je leur recommanderois volontiers un usage modéré, mais fréquent, des pilules balsamiques & cordiales; ils feroient bien d'en prendre neuf ou onze tous les jours le soir ou le matin. Par ce moyen les forces reviendroient, les flatulences seroient dissipées, le ventre seroit suffisamment libre, le pouls deviendrait plus fort, & la perspiration plus libre. Les élixirs stomachiques & corroboratifs produisent aussi de bons effets; il faut en prendre trente ou quarante gouttes avant dîner. On tendra au même but avec l'élixir balsamique, l'élixir stomachique de Michaëli, dont on trouve la préparation, dans le *Thesaurus Pharmacopœicus*, qui est à la suite du *clavis febriferarius*; l'essence stomachique préparée à ma manière; l'essence de gentiane rouge, mêlée avec le sel volatil huileux, ou mon élixir viscéral.

Manière de traiter ces fièvres dans des cas particuliers.

Lorsque le poids des humeurs peccantes, est tel dans l'estomac & dans le duodénum, qu'il exige une évacuation puissante, ce que l'on conjecturera par l'intempérance antécédente, l'anxiété des parties précordiales, les nausées, & l'amertume de la bouche: on ordonnera immédiatement après le premier ou le second paroxysme, un jour d'intermission, un des émétiques que nous avons recommandés ci-dessus. Si l'estomac est fort, & qu'on puisse tenter l'évacuation de la matière peccante, par le vomissement & par les selles, on ordonnera le remède suivant.

Prenez des sels de Seidlitz, ou d'Epson, une demi-once;
de tartre émétique, deux ou trois grains.

Réduisez le tout en poudre, & dissolvez dans une demi-pinte d'eau pure tiède, que vous ferez prendre deux heures après le paroxysme, facilitant ensuite l'évacuation, par de grands coups d'eau de gruaux légère, chargée de beaucoup de beurre.

Lorsque l'évacuation sera faite, & que le malade aura un peu recouvré ses forces, on lui fera prendre incontinent quelque dose des électuaires fébrifuges dont nous avons parlé ci-dessus. On coupera souvent racine à des fièvres commençantes, en suivant cette méthode; & un régime convenable & modéré suffira pour en prévenir le retour.

S'il arrivoit que quelque chose empêchât les excréctions de se faire, ou qu'il restât dans le corps une grande quantité de fucs cruds & séreux qu'il fallut évacuer; on commencera la cure avec des sels détersifs, & l'on donnera les remèdes suivans.

Prenez du sel de Seidlitz, une demi-once;
de sel ammoniac, ou
de sel digestif de Sylvius,
de jus d'écorces,

de chaq. deux dragmes;

Réduisez le tout en une poudre dont vous ferez prendre une demi-dragme de deux heures en deux heures dans une once d'eau pure, dans de la tisane, ou dans de l'eau de camomille commune; buvant dessus, immédiatement après, un coup de thé.

S'il arrive que malgré ces précautions, & quoique j'aie purgé doucement & peu à peu les intestins pendant les jours d'intermission, la fièvre continue, & ne perde rien de sa violence; j'ordonne du quinquina & des sels en égale quantité, ou j'en coupe l'usage avec mon électuaire semblable. C'est ainsi que j'ai terminé promptement & avec succès des fièvres tierces, épidémiques & d'automne.

Si le malade est hypocondriaque, s'il est d'un tempérament délicat, constipé, sujet à des gonflements d'estomac, impatient, & se livrant facilement à des passions qui l'agitent, il faudra interdire les émétiques & les sels purgatifs; on tirera meilleur parti des clystères préparés de substances tempérées, carminatives & émoullientes, & des pilules balsamiques prises en petite dose; par exemple, neuf ou onze à la fois dans les jours d'intermission, ordonnant quelques heures avant ou après une poudre digestive faite avec les yeux d'écrevisses, la terre foliée de tartre, le tartre vitriolé, & le nitre dépuré.

Le Médecin n'entreprendra rien à l'approche de la fièvre dans le paroxysme, & surtout pendant le frisson. Le malade se gardera bien de boire surtout des liqueurs froides, quand bien même il seroit dans l'accès froid. & qu'il seroit tourmenté de la soif. Mais à mesure que la chaleur augmentera, on lui permettra une quantité suffisante de boisson, qu'on prendra à petits coups & fréquents. Il sera donc à propos que cette boisson ne soit pas dégradable au palais. Ainsi l'on pourra faire usage des décoctions & des infusions dont nous avons parlé ci-dessus, des tisanes, de l'eau de gruau avec la vipérine, ajoutant le sirop de limon ou de framboise, l'esprit de nitre dilués, & l'huile de cèdre. Rien n'est plus propre à éteindre la soif, qu'une poudre tempérée, faite de deux parties d'yeux d'écrevisses, & d'une partie de nitre, & prise avec de la tisane.

Lorsque la chaleur diminue & que le paroxysme est terminé, on facilitera l'éruption de la moiteur, ou de la sueur, non-seulement par la chaleur du lit, & par le feu; mais encore par des remèdes pris intérieurement. Outre les substances dont nous avons fait mention ci-dessus, on ordonnera les infusions de racine de vipérine, de scordium, & d'écorce de citron. Lorsque la fièvre aura totalement cessé, on garantira soigneusement le corps de tout ce qui le pourroit refroidir, soit intérieurement, soit extérieurement, & suspendre la perspiration perpétuelle dans laquelle il est important de le tenir. C'est pourquoi onMeta de liqueurs chaudes prises fréquemment en boisson, & de quelque exercice convenable.

Observations & précautions de pratique.

Une cure réussie de ces fièvres tierces, simples, doubles, ou continues, exige du Médecin, qu'il observe soigneusement entre autres choses, le commencement & la fin du paroxysme: il en jugera par le refroidissement des extrémités, les pandiculations, le bâillement, le frisson, & l'altération du pouls qui deviendra plus prompt & plus serré. Il reconnoitra la terminaison du paroxysme, par la mollesse du pouls, la rémission de la chaleur, & la moiteur, ou sueur dont le corps se couvrira. Il n'ordonnera, soit avant, soit pendant le paroxysme, ni saignées, ni vomitifs, ni purgatifs, ni quinquina, ni aucuns autres remèdes corroboratifs & astringents: mais lorsque le paroxysme sera passé, il s'occupera à provoquer la sueur, & il ordonnera dans le tems d'intermission totale, des diaphorétiques, des

évacuans, ou des spécifiques, selon l'état particulier du malade.

Comme la fièvre tierce, ressemble quelquefois en commençant à la fièvre ardente & continue, surtout dans les personnes d'un tempérament chaud, il est à propos de s'en user alors, que de préparations tempérées; délayantes, modérément salines, digestives & nitreuses, & de s'interdire les émétiques & les sudorifiques acres & chauds, du moins jusqu'à ce qu'elle soit réglée, & qu'elle ait la forme d'une fièvre tierce.

Si la fièvre tierce est opioïtère, comme il arrive en automne, ou qu'elle dégénère en fièvre quotidienne, on ordonnera avec succès la potion fébrifuge, décrite par Crollius, recommandée par Rivière, & composée, d'eau distillée de chardon-béni, de sel d'absinthe, & d'esprit de vitriol. On réitérera cette potion deux ou trois fois par jour, interposant des pilules balsamiques. Il est à propos d'observer qu'il ne faut pas mêler immédiatement l'esprit de vitriol, avec le sel d'absinthe; mais se servir de l'eau pour faire ce mélange. J'ai coutume de substituer l'huile de tartre par défaut au sel d'absinthe, m'attachant surtout à ce que la saturation soit parfaite. Cette potion a toutes les qualités des eaux médicinales, & minérales, dont nous avons parlé ci-dessus, si elle n'est pas plus énergique.

On se trouvera bien de la même potion dans la fièvre tierce excessivement bilieuse, ou dans celle qui sera causée dans des malades pour s'être livrés à la colère. Mais il faut s'interdire absolument les amers, les sudorifiques, les alexipharmaques, les substances acres, les aromatiques, & surtout les sels volatils. Il est plus à propos de recourir aux remèdes tempérés, salins, nitreux & précipitans.

Le quinquina est certainement un excellent fébrifuge, j'ai éprouvé qu'il étoit sûr & énergique dans les fièvres épidémiques. Mais il ne fait jamais mieux que dans les cas où les malades sont d'un tempérament délicat, chaud & prompt, que quand l'urine dépose un sédiment, & que la perspiration n'est point embarrassée. Il est moins bienfaissant aux personnes languissantes, mélancoliques & phlegmatiques, aux femmes dont les règles sont supprimées, à ceux en qui les excréments pechent par défaut, ou qui ont les urines crues. Il est donc à propos de prendre de l'exercice après le quinquina, & de ne boire que des liqueurs chaudes.

Il est quelquefois nécessaire d'user du quinquina & des autres spécifiques, & de réprimer le paroxysme, avant que la matière morbifique soit corrigée & suffisamment évacuée. Un Médecin peut en être réduit là, par l'espoir de la corriger ensuite, & de l'expulser plus facilement.

J'ai vu le quinquina mêlé avec le nitre & pris en forme d'électuaire, produire d'heureux effets, dans des cas où la chaleur, & la violence des autres symptômes épuisoient les forces. Ce remède calmoit sur le champ les symptômes, & le malade se fortifioit. Mais il ne faut pas négliger ensuite de corriger & d'évacuer la matière morbifique, à l'aide des remèdes purgatifs.

Comme les purgatifs acres augmentent les spasmes, il faut bien se garder de les ordonner dans la fièvre tierce, surtout si le quinquina ou d'autres remèdes ont arrêté les paroxysmes; ils ne manqueraient pas d'occasionner une rechute. Mais si le malade est relâché, on le relâchera avec des clystères ou des pilules balsamiques, interposant les sels.

Si les émétiques sont indiqués par l'état du malade, & dans le commencement de la fièvre, il faudra les ordonner sans délai, & ne pas attendre que la matière soit cuite. Ce seroit lui accorder pour se répandre un tems précieux, qu'il faut employer à son expulsion. Mais si le malade conserve depuis quelque-tems sa fièvre, & si la chaleur contre nature a disposé l'estomac à l'inflammation, l'émetique ne seroit que hâter cet accident. Cependant lorsque les paroxysmes sont légers, mais fréquents, & que la fièvre traîne en longueur, & continue pendant quelques mois, soit par le défaut de

régime, soit par le défaut du traitement, on ordonne quelquefois un vomitif avec succès. Il faut seulement observer alors, que la dose ne soit pas aussi grande que si la maladie ne faisoit que commencer. Ce remède fera sortir du duodénum, une si grande quantité d'humours bilieuses, que quoique la fièvre ne cesse pas entièrement, elle ne résistera point aux spécifiques fébrifuges qu'on fera succéder surtout au quinquina appuyé d'un régime convenable.

Il ne faut recourir à la saignée dans les *fièvres tierces*, qu'avec beaucoup de circonspection. Dans le commencement de la fièvre, lorsqu'elle ressemble à une fièvre continue, que la chaleur est grande, & qu'elle est accompagnée de délire; il faut nettoyer les premières voies, & choisir pour cela le tems de l'intermission, surtout si l'oo est en Est, & si le malade est à la fleur de son âge, d'un tempérament bilieux, porté à la colere, & livré à un genre de vie voluptueux; ensuite on ouvrira la veine. On fera prendre quelques heures avant ou après la saignée, d'une infusion de fleurs de camomille commune, remède excellent contre les *fièvres*. Cette précaution est bonne à prendre, parce que le sang en étant atténué, circule plus librement, & que les agitations spasmodiques qui constituent la nature de ces *fièvres* en sont un peu tempérées. Si les premières voies étoient pleines d'ordures & de crudités, si le malade étoit pléthorique, & qu'il n'y eût point d'autres symptômes, la saignée supprimant les excréations, & surtout la perspiration, deviendrait pernicieuse; la fièvre augmenteroit & tireroit en longueur, c'est ce qui est confirmé par l'expérience.

On s'interdira absolument dans les *fièvres intermittentes*, les opiatés & les anodyns, entre lesquels je mets les pilules de cynoglossé. Quoique ces remèdes calment & suspendent quelquefois le paroxysme, ils diminuent les forces, dérangent les périodes de la maladie, & troublent la crise; enforte que le principe du mal augmentant, les paroxysmes sont ensuite plus violents. Pour les pilules de Wildegansius ou la thériaque céleste, elles sont beaucoup plus convenables.

Les préparations d'alun & de vitriol, arrêtent aussi les paroxysmes des *fièvres*. Mais si l'on s'attache à ces remèdes ordinaires, il faudra nécessairement provoquer les sueurs, par l'exercice, ou par des décoctions chaudes ou des infusions, afin de prévenir par ce moyen l'effet de leurs qualités nuisibles. J'ai vu l'usage de ces astringents & d'autres plus puissans, suivi de plusieurs accidens, surtout de la suppression totale d'une évacuation de sang salutaire dans des malades qui y étoient accoutumés.

L'écorce de cascarille qui est balsamique, sulfureuse, anodyne, terreuse, & astringente, est un remède excellent dans les *fièvres intermittentes*. Cependant comme elle met ordinairement le sang dans une agitation contre nature, & qu'elle cause une chaleur violente, il ne faut point en ordonner aux bilieux, ni à ceux en qui les fluides sont portés à des mouvemens impétueux; ou si l'on en ordonne, il faut que ce soit à très-petite dose. Il faut réserver ce remède pour les personnes languissantes & phlegmatiques, pour les femmes; & dans ces cas, on le mêlera fort bien avec le quinquina.

Quoique les absorbans soient d'une efficacité singulière dans la cure des *fièvres*, il faut en user modérément, & les choisir avec jugement: car lorsqu'on les emploie à grande dose, ils dissolvent ou le méstrue de l'estomac ne suffit pas pour les résoudre; ils restent entiers; surchargeant ce viscère, ou forment, qui pis est, une espèce de pâte, & causent des anxiétés & des nausées. Les absorbans grossiers, surtout ceux qu'on tire des substances marines, ne se dissolvent pas sans peine, & prennent ensuite de l'astringence.

Il arrive quelquefois dans le paroxysme d'une *fièvre* commençaire, aux personnes pléthoriques, de sentir en conséquence d'une congestion de sang porté à la tête, un mal violent à cette partie, accompagné de trouble

dans l'esprit & dans les sens. Il ne faut pas employer contre ce symptôme toutes sortes de topiques indistinctement. J'ai remarqué que les épithèmes communs & les domestiques, faits d'absinthe, de rue, de camio, de baies de genievre, de sel commun, & de pain broyé, font plus de mal que de bien à cause de la vapeur dont ils remplissent la tête. Il y auroit encore plus d'imprudence à recourir aux substances céphaliques & nervines, comme mon baume de vie. Ces remèdes, salutaires par eux-mêmes, ne conviennent pas dans ces maux de tête.

Les liqueurs chaudes, comme le thé & le café, ne conviennent pas dans le paroxysme, parce qu'elles souettent les parties acries & bilieuses du sang, & qu'elles causent avec excès de la chaleur & des anxiétés. Nous lisons dans Hippocrate, *Lib. III. de Morb.* que ce ne sont pas les liqueurs chaudes, mais les liqueurs froides, qu'il faut ordonner dans les *fièvres tierces*. Le paroxysme passé, les potions chaudes seront bienfaisantes, surtout si le ventre est libre.

Lorsqu'on aura emporté une *fièvre tierce* par le secours des spécifiques, il ne faudra pas négliger les moyens convenables d'entretenir la sauté. On garantira soigneusement le corps du froid; on gardera la sobriété dans le boire & dans le manger, & l'on persistera pendant quelque tems dans l'usage, non-seulement des pilules balsamiques, mais encore des élixirs stomachiques.

Si un usage excessif de liqueurs froides, ou celui des astringens dans les *fièvres tierces*, est suivi de tumeurs œdémateuses; il ne faudra point recourir aux purgatifs acries, aux calybs, ou aux sels volatils; c'est par des sels détersifs, des pilules balsamiques, & les décoctions tempérées des bois qu'il faudra tenter la cure. Le malade fera soulager dans l'anasarque par un émétique mêlé avec une quantité convenable de l'extract panchymagogue de Crolius. Ce remède fera vider une quantité d'eau considérable.

J'ai remarqué plusieurs fois que le refroidissement causoit aux personnes âgées, pléthoriques & accoutumées à la saignée, une colique violente, suivie d'une *fièvre tierce*, continue, épidémique, & que la saignée les soulageroit considérablement. Quant au quinquina, je me suis aperçu que si l'on se pressoit de le donner, il étoit alors si nuisible que la *fièvre* dégénéroit en une quotidienne semblable à une hectique.

J'ai ordonné avec succès à des cosans de huit ou dix ans, attaqués de *fièvre tierce*, une potion émétique, suivie de clystères fébrifuges, faits de petite centauree, & de quinquina. Cette méthode emportoit la *fièvre* sans retour.

Les femmes que la suppression des règles a rendues cachectiques, doivent être traitées avec beaucoup de circonspection dans la *fièvre tierce*. Il faut s'interdire les drastiques, les évacuans, les corroboratifs, & même les emmenagogues; ou si on les emploie, il faut pour les rendre bienfaisans, les tempérer, & attendre que la *fièvre* soit sur son déclin; mais on n'a que de bons effets à espérer des clystères composés d'ingrédients laxatifs, amers & carminatifs, & des infusions modérément laxatives, qui contiennent des ingrédients amers, du quinquina, & de la limaille d'acier.

Les *fièvres intermittentes* sont cruelles pour les femmes en couche; elles sont accompagnées de symptômes hystériques, à moins que les vidanges ne se fassent bien; il faut bien se garder d'employer les absorbans tirés des substances marines, non plus que les substances précipitantes d'un tissu grossier, comme les coquilages & le corail, avec un acide ou sans acide; s'il arrivoit que les vidanges fussent arrêtées même avec la *fièvre*, il s'ensuivroit des accidens très-fâcheux. Les pilules balsamiques toniques, qui sont si bienfaisantes dans toutes les maladies de la matrice, produiront aussi de bons effets dans le cas dont il s'agit. FRANK-ART HOFFMAN.

TERTIANARIA, nom de la *Scutellaria*. Voyez *Cas-fida*.

TERTIAS.

La manière latine de s'exprimer *ad tertias*, dont on fait un usage si fréquent en Médecine, a pourtant deux interprétations différentes; lorsqu'il s'agit des décoctions, elle peut signifier un tiers ou deux tiers. Ainsi si l'on ordonne que l'ébullition soit poussée *ad tertias*, on peut entendre que la liqueur soit réduite à un tiers, & qu'il s'en évapore deux, ou que la liqueur soit réduite à deux tiers, & qu'il s'en évapore un. Mais la dernière de ces deux acceptions est la plus commune, ainsi *implere ad tertias*, ou *ad duas tertias*, ne signifie pas remplir un vaisseau au tiers, mais aux deux tiers. *Pharmacop. d'Edimb.*

TERTIUM SAL, sel neutre.

T E S

TESSELLÆ, le même que *Rotule*, ou *Tabella*; les *anges* ou *trébuchets*.

TESSERÆ OS, l'os cuboïde.

TESTA, écaille de poisson, ou de limaçon, ou vaisseau de terre.

TESTES, testicules.

TESTICULI, testicules. Voyez *Generatio*.

Manière de traiter le cancer, ou le sphacèle au testicule.

Si le skirrhe au testicule dégénère en cancer, ou l'inflammation en sphacèle, ou si cette partie est atteinte de putréfaction, quelle qu'en soit la cause, & que son extirpation soit le seul remède auquel on puisse avoir recours, pour empêcher le mal de gagner les aînes, les parties intérieures de l'abdomen, & de tuer le malade, voyez l'article *Castratio*, où nous avons exposé la manière de faire l'amputation du testicule.

Mais si le testicule n'est consumé qu'en partie par un abcès, il n'est pas nécessaire de l'extirper en entier; il faut se contenter d'ouvrir l'abcès, nettoyer ensuite l'ulcère, & travailler à la guérison. Garengot remarque, qu'il est très-important dans toute castration de faire une incision à l'anneau de l'abdomen, & de séparer les vaisseaux spermatiques des parties auxquelles ils adhèrent, & d'y former une ligature à l'anneau, ou même au-dessus, avant que de toucher au testicule. Cette précaution, ajoute-t-il, soulagea beaucoup le malade, & hâta même sa guérison. Quant aux raisons de ces effets, il s'est dispensé de les apporter. Imaginez au contraire, qu'il y aurait beaucoup à craindre que l'incision de Garengot, n'affaiblît cette partie de l'abdomen, & ne disposât à l'hernie, sans compter la douleur que le malade ne manqueroit pas d'en ressentir, & cela sans aucune nécessité, & le danger qu'il y aurait que la ligature n'occasionnât une inflammation qui passeroit jusqu'aux parties intérieures. Si la corruption des vaisseaux spermatiques s'étendoit jusqu'à l'anneau ou au-dessus, il vaudroit mieux ne point tenter la castration.

De l'inflammation des testicules.

L'un ou l'autre des testicules; ou tous les deux, sont quelquefois atteints d'une inflammation accompagnée de douleurs cruelles, surtout lorsqu'elle est un peu considérable.

Ce mal peut venir de deux causes. 1°. De quelque injure extérieure, comme un coup, une chute, une contusion; ce qui arrive en montant à cheval avec précipitation, & sans prendre garde à soi. 2°. D'une maladie vénérienne, comme une gonorrhée, imprudemment & trop tôt arrêtée.

On distinguera l'inflammation des testicules de toute autre maladie, surtout de l'hernie au scrotum, lorsqu'il y aura l'une des causes dont nous venons de parler, que le malade se plaindra de gonflement, de chaleur & de rougeur aux testicules, que la tumeur & l'inflammation se manifesteront à l'examen des parties, & surtout lorsqu'en touchant le testicule affecté, on le trouvera d'une grosseur contre nature, & quelquefois égale à celle du poing.

Cette maladie ne veut point être traitée légèrement; car souvent il survient un abcès ou sphacèle; le malade en perd la virilité ou la vie, ou le mal dégénère en un skirrhe, ou en un cancer que la mort suit ordinairement, ou enfin en sarcocèle, ou hydrocèle, maladies fort incommodes.

On emploie, pour résoudre l'inflammation des testicules, les mêmes remèdes que nous avons indiqués pour l'inflammation des mamelles; Voyez *Mamma*, surtout le vinaigre de litargie; l'eau de chaux mêlée avec l'esprit de vin camphré, la tuthie, & la pierre calaminaire. Pour le tems de la nuit, où les fomentations ne se font pas commodément, appliquez l'emplâtre de grenouilles, avec une quantité double de mercure, ou l'emplâtre de diachylon. Il ne faudra pas négliger les digestifs intérieurs. Si le mal provient de quelque injure extérieure, ou d'un sang épais, recourez aux poudres d'yeux d'écrevisses préparées, d'écailles d'huîtres, de nacre de perles, & à l'*arcenum duplicatum*, au thé, & aux décoctions de racines, de bois & d'herbes. Profitez tout ce qui chauffe le sang, & toute nourriture de difficile digestion, ne permettez les autres qu'avec sobriété. Si la chaleur est violente, il ne sera pas hors de propos de mêler un peu de nitre avec les poudres dont nous venons de faire mention, ni d'ajouter quelques gouttes d'esprit de vitriol ou de soufre dans la boisson du malade. S'il est pléthorique, on lui tirera du sang par le bras.

Si quelque maladie vénérienne est la cause de l'inflammation, on usera de purgatifs mêlés avec le mercure doux, & de tous les remèdes qui opèrent contre le virus vénérien. On ne négligera point les boissons chaudes de thé, & les tisanes faites de réglisse & d'anis bouillis dans de l'eau. Outre qu'elles tempèrent ou atténuent le sang, elles tendent encore à calmer l'inflammation. Si l'on a appelé le Chirurgien trop tard, ou si l'inflammation est trop violente pour céder aux remèdes discutifs que nous venons d'indiquer, il faut s'attendre à la suppuration ou à la gangrène, & par conséquent recourir aux remèdes suppuratifs, dont nous avons fait mention à l'art. *Mamma*. Si le pus est mûr, & que l'abcès tarde à s'ouvrir de lui-même, on y fera une incision, on évacuera la matière, on nettoiera la plaie avec quelque onguent digestif, ou quelque injection spiritueuse qui résiste à la putréfaction, & l'on achèvera la cure avec un baume vulnéraire. On facilitera la digestion de la matière, & l'on diminuera les douleurs avec l'emplâtre de jussiquame, & celle de diachylon avec les gommes. Cependant on travaillera fortement à détruire le virus vénérien; quand bien même le scrotum seroit consumé, & le testicule exposé à la vue, si l'on fait tirer partie des remèdes digestifs & balsamiques, la substance détruite du scrotum se régénérera, ainsi que je l'ai vu plusieurs fois. *Hæster, Chirurg.*

Voyez à l'art. *Hernia* la manière d'enlever les tubercules des testicules, & celle de faire la castration.

TESTICULUS MORIONUS, nom de l'*orechis morio*, mar. foliis maculatis, ou de l'*orechis morio-famina*.

TESTUACEUS, ou **TESTUACEUS PANIS**; pain cuit sur une tuile, ou dans un pot de terre.

TESTUDO TERRESTRIS, Offic. Schrod. 5. 333. Ind. Med. 116. Bellon. de Aquat. 52. Aldrov. de Quad. Ovip. 705. Gifin. de Quad. Ovip. 107. Charit. Exer. 30. Jonf. de Quad. 144. *Testudo terrestris vulgaris*, Rall. Synop. 3. 243. Tortue de terre.

On prescrit le sang crud & récent de la *tortue de terre* dans les sievres béctiques, & son sang séché dans l'épilepsie.

TESTUDO MARINA, Offic. Sebrod. 5. 333. Bellon. de Aquat. 50. Sebneff. Ichth. 74. Gefn. de Quad. Ovip. 113. Aldrov. de Quad. Ovip. 712. Charlt. Exer. 30. Jonf. de Quad. 147. *Testudo marina vulgaris*, Raii Synop. A. 254. *Tortue de mer*.

Ses parties d'usage sont les jambes, le pénis & le fiel. On porte les jambes comme un amulette souverain contre la goutte; & son fiel est bon pour les yeux. Schroder, *Ligon. de Insula Barb.* en recommande le pénis pour les douleurs néphrétiques.

TESTUDO PALUSTRIS, Offic. *Testudo nigra palustris*, Ind. Med. 116. *Testudo lutaria palustris*, Schw. Rept. 164. *Testudo aquarum dulcium & lutaria*, Raii Synop. A. 254. Jonf. Quad. *Testudo aquatica*, Charlt. Exer. 30. *Testudo lutaria*, Rondel. de Aquat. 2. 229. *Testudo aqua dulcis, & lutaria*, Aldrov. de Quad. Ovip. 710. *Testudo que in aqua dulci vivit*, Gef. de Quad. Ovip. 110. *Tortue d'eau*.

Le sang & le fiel ont les mêmes vertus que ceux des autres *tortues*. La *tortue* est ainsi nommée du mot Latin *testa*, écaille; cet animal étant couvert d'une écaille creuse d'une espèce particulière, remarquable par sa largeur, sa solidité & sa beauté, faite à peu près comme un bouclier, & marquée de différentes couleurs. Sa tête & sa queue ressemblent à celles du serpent, & ses pieds à ceux du lézard.

Il y a quatre sortes de *tortues*: 1. les *tortues* de terre, 2. celles de mer, 3. celles d'eau douce, 4. celles de bourbe, qui vivent dans le limon & les lieux fangeux. Elles sont presque toutes amphibies: quelques-uns exceptent seulement les *tortues* de terre.

On trouve les *tortues* de terre, sur les montagnes, dans les forêts, les bois & les jardins. Elles vivent de fruits & d'herbes, de vers, de limaces & autres insectes. On les peut aussi nourrir dans les maisons, de son & de farine. En hiver elles se cachent dans des trous, comme les serpents & les lézards, & y restent sans rien manger, comme font bien d'autres animaux.

Elles vivent long-tems, se meuvent très-lentement, & ont, dit-on, une aversion naturelle pour l'aigle, qui en prend quand il peut & les emporte pour les manger. Aristote dit qu'elles se battent avec les serpents & les vipères; & qu'elles sont toujours munies d'une plante appelée *emilla*, ou sarriette, pour se guérir des piquures qu'elles reçoivent de ces animaux. Pline dit que cette sorte de *tortue* est très-commune en Afrique, & est un fort bon mets. Quelques Auteurs recommandent de la manger en Août & en Septembre, qui est le tems qu'elle est le plus grasse.

Les *tortues* de mer vont quelquefois au rivage, où elles s'endorment; & si elles y restent long-tems elles y meurent. Dans la mer elles vivent de coquillages, & d'herbes. On dit qu'après qu'on leur a coupé la tête, elles ne laissent pas de vivre quelque tems, & de mordre encore bien serré.

Pline dit qu'il y a dans les Indes, des *tortues* de mer si grosses, qu'il ne faut que l'écaille d'une seule pour couvrir une petite maison; & que les habitants des Îles de la mer rouge en font des barques avec lesquelles ils vont d'une Île à une autre, sur cette mer.

Il n'y a pas grande différence entre la *tortue* d'eau douce, & celle qui vit dans les lieux fangeux; elle mange des plantes & des insectes aquatiques, & vit plus dans l'eau que sur terre. Elle se passe de manger pendant très-long-tems.

La chair de la *tortue* est fort bonne & semblable à celle du veau. Il est étonnant que Galien & d'autres Auteurs qui ont traité des alimens, n'aient jamais parlé de la *tortue*, dont on mange fort communément.

La chair de *tortue* est très-nourrissante, & fait un aliment solide & durable; car elle contient un suc huileux, balsamique & salin. Ce suc la rend aussi restaurative & pectorale; on fait de cette chair un sirop pour les pbthiques & les béctiques, qui est très-bon pour corriger les humeurs acres de la poitrine. D'un autre côté elle est dure & visqueuse & de difficile digestion; elle engendre des humeurs visqueuses & grossières, & rend lourd & paresseux; c'est pourquoi il faut avoir soin de la faire bien bouillir, & d'y joindre des assaisonnemens propres à aider la digestion.

Cardan nous assure dans son IX. Livre, que la chair de *tortue* d'Afrique, mangée avec du pain pendant plusieurs jours de suite, est un très-bon remède contre la lepre. Le sang de *tortue* desséché & donné à la dose d'une dragme, passe pour un bon remède pour le mal caduc.

Dans quelques contrées on tire de la *tortue* une huile bonne pour les brûlures. LEMERY, des alimens.

T E T

TETANUS, Tetanos.

Le cou est sujet à quelques accidens violens, dont aucuns ne sont plus fâcheux ni plus aigus, que celui où par un roidissement des nerfs, la tête se penche sur les épaules, sans en pouvoir être dérangée; ou celui où le menton se colle à la poitrine; où celui dans lequel le cou est droit, mais immobile. Les Grecs appelloient le premier *opisthotonos*; le second *emprosthotonos*; & le troisième *tetanos*: mais quelques Auteurs, qui ne se piquent point d'exactitude, n'ont pas laissé de confondre ces trois termes. Ces désordres deviennent mortels en moins de quatre jours; & s'ils continuent plus long-tems, il n'y a plus à craindre pour la vie.

Il passe pour constant, que ces trois différens désordres se traitent tous de la même manière, & pour cet effet Asclépiade ordonnoit la saignée, que d'autres condamnoient; attendu que dans ces cas-là le corps n'avoit déjà pas trop de chaleur, & que diminuer son sang, qui est le siège de la chaleur, c'étoit le refroidir encore. Cette doctrine est absolument fautive, par la raison que le sang n'est pas essentiellement chaud par lui-même; mais qu'il devient d'un moment à l'autre froid & chaud, selon les différens changemens qui surviennent à l'économie animale. Mais ce qui doit décider si la saignée est bonne ou non, ce sont les circonstances du mal & la situation du malade. Dans ces désordres, il est à propos de donner du *castoreum* avec du poivre, ou du *lafer* ou *asa fetida*. Il ne sera pas moins nécessaire de faire des fomentations sèches & humides. Plusieurs Praticiens, pour cet effet, versent de tems à autres une grande quantité d'eau chaude sur le cou du malade; mais quoique cette pratique donne du soulagement sur le champ, il faut s'en abstenir, parce qu'elle rend les nerfs plus sensibles au froid qu'ils n'étoient.

Il sera donc plus à propos de commencer par oindre le cou avec un cérat liquide, & d'y appliquer ensuite des vessies de bœuf, ou de petites phioles, pleines d'huile chaude, ou un cataplasme de farine, ou de figues & de poivre battus ensemble. Mais de toutes les mesures qu'on peut prendre pour la cure de ces désordres, aucune ne vaut mieux, que de tenir le cou du malade, sur un vaisseau plein d'eau chaude, dans lequel on a mis une quantité considérable de sel ensemencé dans un morceau de linge. Cela fait, on place le malade devant le feu; ou si c'est l'été, on l'expose à l'influence du soleil, & on lui frotte bien le cou, les épaules & l'épine avec de vieille huile; ou, si l'on n'en peut pas avoir, avec de l'huile Syriacque; ou, si l'on ne

sauroit non plus trouver de cette huile, avec la plus vieille graisse qu'il se pourra.

Les frictions sont bonnes sur toutes les vertèbres, mais spécialement sur celles du cou : c'est pourquoi on en fera jour & nuit, se permettant seulement quelques intervalles, durant lesquels on appliquera un malgac composé d'ingrédients échauffans. On aura soin que le malade ne sente point de froid ; & pour cet effet on entretiendra sans cesse du feu dans sa chambre, surtout à l'entrée de la nuit, qui est le tems où l'air est le plus froid. On fera bien aussi de lui raser la tête, & de la lui oindre avec de l'huile d'iris, ou de l'huile de Chypre ; après quoi on la lui couvrira d'un bonnet bien chaud. Il sera bon aussi quelquefois de lui baigner tout le corps dans l'huile, ou du moins dans de l'eau chaude, où on aura fait bouillir du fenugrec, & ajouté un tiers d'huile. En rendant le corps soluble, il arrive pour l'ordinaire qu'on relâche aussi l'astiction des parties supérieures.

Mais si la douleur devient aiguë, il faudra appliquer les ventouses & scarifier ; & brûler les incisions faites à la peau, avec des synapismes ou des instrumens propres. Quand la douleur est foulagée & que la tête commence à se mouvoir, il est sûr pour lors que le mal cède à l'efficacité des remèdes. Mais il faut que le malade s'abstienne encore long-tems de tous les alimens de dure digestion ; qu'il n'use que de mets qui s'évalent, d'œufs pochés & de bouillons préparés de jeunes poules, & d'autres chairs molles & légères. Si ces mesures réussissent, & que le cou du malade paroisse tout-à-fait rétabli dans son état naturel, il faudra qu'il n'use d'abord que de bouillie, ou autre mets à cuillière : mais on lui permettra l'usage du pain encore avant celui du vin ; parce que cette liqueur étant fort dangereuse pour lui, il se trouvera bien de s'en abstenir plus long-tems.

CELSE, Lib. IV. cap. 3.

Les contractions & les convulsions occasionnent plusieurs désordres différens, tels que l'*Emprosphotonos*, & l'*Opisthotonos* : le premier des deux, est une inflexion convulsive de la tête en-devant ; & l'autre une inflexion de la tête en-arrière. Les causes accidentelles de ces désordres, sont des coups ou des contusions sur de gros tendons, d'avoir porté long-tems sur ces tendons dans la même posture, de les avoir eu long-tems pressés sur des corps durs, d'avoir bu des liqueurs fortes, d'avoir eu excessivement froid ; ou, ce qui est fort ordinaire, d'avoir été blessé à des nerfs, ou à des muscles, & avoir bu du vin avant que ces plaies aient été guéries. Ces désordres arrivent aussi fort souvent par l'usage de l'eau froide, surtout lorsque ces plaies n'ayant plus de matière solide, paroissent bien détergées ; & commencent à se cicatrizer. Ils arrivent encore plutôt quand les plaies sont encore gonflées ou dans leur pire état. Cette espèce de contraction que les Grecs appellent *spasme*, est une tension & contraction involontaire de ces parties, accompagnée d'une douleur violente & aiguë, en conséquence d'une astiction excessive. Les sectateurs d'Asclépiade définissent cette convulsion, qu'on appelle *tetanos*, une extension de tout le corps ou de quelques parties du corps. Mais en donnant cette définition, ils n'ont pas pris garde que quelques parties peuvent être étendues volontairement ; & que les personnes attaquées de *satyrisme* ou de goutte, ont dans le premier cas une extension du pénis, & dans l'autre, une des piés, sans être assilgés de cette espèce de convulsion, que les Grecs appellent *tetanos*. D'autres définissent le *tetanos*, une convulsion des muscles du cou & des joues appellées *stagnones*, en conséquence de leur violente tension & de la douleur qu'elle excite. D'autres Auteurs, de la même secte méthodique, se servent dans la définition de ce désordre, du terme de *convulsio*, au lieu de celui de convulsion ; mais c'est une même chose exprimée par différens noms ; car ces Auteurs convenoient que la convulsion étoit la cause de ce désordre. Mais en général on peut répondre à tous ces Auteurs, qu'il y a grande différence entre un

désordre & sa cause ; ainsi il n'est pas question de dire ce qui est la cause des convulsions, mais ce que c'est que ces convulsions ; car comme la cause est cachée & occulte, on se l'imaginé telle que l'on veut. Mais les phénomènes particuliers aux convulsions ou contractions, sont visibles, manifestes & palpables : or il convient de fonder, autant qu'il est possible, notre doctrine sur des principes constants. C'est pourquoi notre secte définit cette espèce de distention ou extension, que les Grecs appellent *tetanos*, une tension involontaire, roide & inflexible du cou, dans une position droite, occasionnée par l'astiction violente ou la tumeur des parties.

L'*Opisthotonos* est une rétraction spasmodique involontaire du cou, produire aussi par l'astiction ou la tumeur des parties, & l'*Emprosphotonos* est l'inflexion involontaire de la tête en-devant, produite par les mêmes causes. Ces désordres sont appelés involontaires, par opposition aux mouvemens de la tête, qui la tiennent dans les mêmes attitudes, en conséquence d'un ordre de la volonté. On ajoute qu'ils procèdent de l'astiction ou de la tumeur des parties, pour les distinguer de ceux qui tiennent la tête dans la même attitude dans les pendus. Avant de tomber dans ces désordres, on est pour l'ordinaire attaqué des symptômes suivans : une difficulté de mouvoir le cou, un engourdissement aux environs des parties qui sont sur le point d'être affectées. Cet état est suivi de méfiance & de douleur lorsqu'on est couché ; d'un peu de tension & de dureté dans les grands tendons, d'un picotement pénible & incommode, entre l'épine & l'occiput, d'un peu de difficulté à boire, d'une douleur aux tempes qui redouble singulièrement lorsque les malades bâillent ou qu'ils ouvrent la bouche, d'une dureté d'ouïe, d'un embarras dans la langue & d'un parler lent, d'une éjection continuelle de salive ; & d'une sensation douloureuse dans les bras des jambes & dans les plantes des piés. Le malade en cet état paroît rire, sans qu'on voye le sujet qui l'y excite ; & il y a dans les parties affectées une espèce de pulsation. Lorsque ce mal se déclare, il y a convulsion violente & dureté dans les parties du cou & dans les muscles des joues, accompagnée d'une douleur excessive ; il y a rougeur au visage, & une contraction violente aux muscles que nous venons de nommer ; les deux mâchoires sont aussi fortement serrées l'une contre l'autre, le malade rombe dans une sueur copieuse, tandis que les jointures sont froides & engourdis ; il a un pouls obscur, le cou tendu, une difficulté de respirer, contraction dans les jambes & dans les bras ; les liqueurs qu'on lui introduit dans la bouche lui reviennent par le nez ; quelques-uns ont aussi l'esprit aliéné, la respiration courte, & un râlement dans la gorge & dans la poitrine. Dans le *tetanos*, le cou est serré, roide & inflexible. Dans l'*Opisthotonos*, il y a inflexion de la tête en arrière, accompagnée d'une douleur & d'une tension excessive du dos & des fesses. Ces malades ont aussi les jambes en contraction, quoique leurs bras n'éprouvent pas de mouvemens convulsifs. Leurs doigts sont en contraction, & plés comme Hippocrate l'allure ; & souvent ils tiennent leur pouce fermé entre leurs autres doigts. Ils ne peuvent demeurer dans la même posture, mais ils en changent avec une espèce de palpitation, quand la douleur les prend. L'*Opisthotonos* est beaucoup plus dangereux que le *tetanos*. Et tous ces désordres sont dangereux, quand ils sont accompagnés de plaies aux parties les plus nobles, & à celles qui servent le plus particulièrement à la vie. Dans l'*Emprosphotonos*, la tête est inclinée spasmodiquement en-devant, & le menton collé sur la poitrine ; les hypocondres & les parties précordiales sont distendues, le malade a des envies continuelles d'uriner, & ne sauroit plier le doigt sans peine. Ces désordres ne se guérissent que difficilement, si les spasmes sont produits par des plaies, ou si l'épine est naturellement roide ; mais si les spasmes arrivent sans fièvre, la cure est facile. Une fièvre, selon Hip-

pocrate, à la fuite d'un spasme est salutaire : mais un spasme, à la suite d'une fièvre, est dangereux. Cette opinion est rejetée de quelques-uns, qui disent que selon Hippocrate même, une fièvre fait un grand tort à la constitution du corps, & produit de violents symptômes accompagnés d'une douleur excessive ; car, disent-ils, une chaleur naturelle & modérée relâche la tumeur des parties ; au lieu que la chaleur d'une fièvre, étant forte, contre-nature & excessive, elle l'accroît & l'augmente. Ainsi une diminution dans les symptômes concomitans de ce désordre, donne lieu d'espérer une bonne issue. CÉLIUS AURELIANUS, *Lib. III. Acut. Morb. cap. 6.*

L'*emprophotonos*, l'*opisthotonos*, & le *tétanos* peuvent être produits par différentes causes ; car ils arrivent ordinairement après les plaies, quand il y a eu des membranes, des muscles, ou des nerfs piqués, & alors ils sont, pour l'ordinaire, mortels ; car les plaies des nerfs excitent des convulsions mortelles. Les femmes, après des fausses couches, sont aussi quelquefois atteintes de convulsions, qui pour l'ordinaire sont fatales. A d'autres, ces désordres sont venus d'avoir été frappés rudement au cou : ils peuvent aussi venir de grand froid ; raison pour laquelle ils sont plus communs en Hiver que dans le Printemps & l'Automne, & n'arrivent presque point en Été, si ce n'est à la suite d'une pluie, & dans un tems où ils s'étendent des maladies étrangères épidémiques. Les femmes sont plus sujettes aux convulsions des nerfs que les hommes, parce qu'elles sont d'une nature plus froide : mais on les guérit aussi plus aisément, parce qu'elles sont d'une constitution plus humide. Quant aux différens âges, les enfans sont plus sujets à ces accidens que tous autres ; mais il n'arrive pas toujours qu'ils y succombent, parce que ce sont, pour ainsi dire, des appanages de l'enfance. Les jeunes gens sont moins sujets à ces désordres que les enfans, mais ils en sont plus fréquemment emportés. Les personnes d'un âge mûr n'y sont point du tout sujettes ; quoiqu'il arrive fréquemment aux vieilles gens d'en être atteints & d'y succomber, ce qui vient du froid & de la sécheresse des corps âgés, qui fait qu'ils tiennent en quelque chose de la nature & de la condition des corps morts ; dans les habitudes froides & humides, les convulsions sont moins violentes & moins dangereuses.

Tous ces désordres sont accompagnés de douleur & de tension aux tendons, à l'épine & aux muscles de la mâchoire & de la poitrine ; car ces muscles sont si fortement attachés aux os de la mâchoire supérieure & de l'inférieure, qu'on a bien de la peine à les séparer, même avec des leviers ; & quand ils sont séparés par violence, si l'on verse quelque liqueur dans la bouche du malade, il ne la sauroit avaler, mais, ou il la retient dans sa bouche, ou il la laisse couler dehors, ou elle reflue par le nez, parce que la gorge étant comprimée & les amygdales dures & tendues, les alimens n'y sauroient passer. Le visage du malade est rouge & marqué de différentes couleurs. Les yeux sont presque immobiles & le peu de mouvement qu'ils font, est douloureux ; il y a suffocation & difficulté de respirer. Les bras & les jambes sont atteints de convulsions, & les muscles palpitent. Le visage est contourné en différentes manières contre nature ; la mâchoire & les lèvres tremblent, le menton branle & les dents claquent les unes contre les autres. J'ai aussi eu occasion de remarquer dans un malade, avec étonnement, des secousses, ou un tremblement aux oreilles, accompagnés d'un bruit sensible. Il y a suppression ou flux involontaire d'urine, en conséquence de la compression de la vessie. Ces symptômes arrivent dans les convulsions de toutes les sortes ; mais voici les symptômes particuliers à chaque espèce.

Dans le *tétanos* tout le corps est droit, immobile & inflexible, aussi-bien que les bras & les jambes.

Dans l'*opisthotonos* le malade est courbé en arrière, sa tête est tirée postérieurement entre les deux épaules ;

sa gorge poulée, ses mâchoires sont pour l'ordinaire ouvertes & se touchent rarement ; il ronfle en respirant ; son ventre & sa poitrine sont prominens ; il urine pour l'ordinaire involontairement ; & son abdomen est si tendu, qu'il résonne quand on le frappe ; ses bras sont tirés spasmodiquement en arrière ; & ses jambes sont torses & courbées dans une direction opposée aux jarrets.

Dans l'*emprophotonos*, le dos est voûté, les hanches sont prominens au point d'être dirigées en ligne droite avec le dos ; l'épine est droite, la tête est appliquée sur la poitrine, à laquelle le menton est collé ; les mains sont fermées, & les jambes tendues. Tous les malades atteints de ce désordre sont tourmentés de violentes douleurs ; leur voix est triste, & semblable à celle d'une personne qui pleure ; il soupire & fait de profonds gémissemens. Si le désordre affecte la poitrine & la respiration, la mort n'est pas loin, & c'est un vrai bonheur pour le malade, qui par-là est délivré de ses douleurs, de ses distorsions, & de l'état déplorable où il étoit ; de manière que ses amis les plus affectionnés ressentent une espèce de satisfaction de le voir mourir. S'il ne meurt pas & continue de respirer, quoique d'une manière fort déplorable, il est tellement courbé en-devant, qu'il ressemble, je ne dirai pas à un arc, mais à un cercle, ayant la tête collée à ses genoux, & le dos & les jambes tellement ramenés en-devant, que la jointure du genou semble avoir repoussé par derrière. Ce désordre est non-seulement insupportable pour le malade, & attendrissant pour les assistans, mais incurable. Ceux qui en sont travaillés, ont le visage si défiguré, que leurs propres amis les méconnoissent ; & quoique dans tout autre tems s'en soit été une cruauté impie que de leur vouloir la mort, c'est au contraire alors une commiseration charitable que de la leur souhaiter, si cruelle qu'elle doive être. Le Médecin, quoique présent, ne sauroit ni guérir le malade, ni calmer sa souffrance ; ni remettre son visage défiguré dans sa forme naturelle ; ne pouvant pas lui redresser le corps & les membres, quand il le couperoit en morceaux : tout ce qu'il peut faire est d'être sensiblement touché de son état. ARATE, *de Morbis & Signis acut. morb. Lib. I. cap. 6.*

C U R E.

Pour guérir le *tétanos*, il faut tenir le lit du malade mollet, uni, commode & chaud ; car ce désordre rend les nerfs roides, durs & tendus. La peau aussi étant partout sèche & rude, devient tendue ; les paupières, naturellement mobiles, ne roulent plus qu'avec peine, les yeux sont fixes & comme tournés en-dedans ; les membres aussi sont immobiles, en conséquence de la tension des parties. Il faut tenir chaude la chambre du malade, même en été, en y faisant du feu, mais non pas cependant jusqu'au point de lui causer des sueurs & de la langueur, parce que le *tétanos* incline à la syncope. Il faut aussi user d'autres remèdes sans délai. Soit donc que le *tétanos* soit produit sans aucune cause manifeste, ou qu'il provienne d'un froid excessif, de plaies, ou de fausses couches dans les femmes, il faut ordonner la saignée du bras ; mais il faut observer que la ligature ne soit pas trop serrée, & que la piquette soit légère & prompte, autrement elle causera des convulsions dans les nerfs. On ne fera qu'une saignée unique ; & on ne tirera pas du sang jusqu'à occasionner une défaillance & refroidir tout le corps. On ne laissera pas le malade souffrir la faim, parce qu'elle dessèche & refroidit le corps. On lui fera donc boire de bon & fort *mulsim*, & de la crème d'orge mêlée avec du miel, car ces boissons, posées dans la gorge par les amygdales, ne causent que très-peu de douleur, s'avalent aisément, sont propres à rendre le corps soluble, & à réparer les forces. Il faut aussi tenir tout le corps enveloppé dans des étoffes de laine imbibées d'*oleum glucinum*, ou d'*oleum crocinum*, où l'on aura fait bouillir du romarin, de l'encens ou de l'armoise. On

On ne lui donnera rien que de chaud & d'échauffant. On l'ouvrira aussi avec un onguent préparé avec l'euphorbe, le nitre & la parlatre d'Espagne, à quoi on ajoutera une bonne quantité de *castoreum*. On doit aussi bien couvrir les tendons d'étoffe de laine, & bien oindre les oreilles & le menton, comme étant les parties les plus affectées & excessivement tendues. On fomentera aussi les tendons & la région de la vessie avec des substances modérément chaudes, telles que des sachets pleins de millet rôti, & des vessies de bouf, à moitié pleines d'huile chaude, qu'on applique sur les parties affectées. Il est quelquefois nécessaire de fomentier larète avec du millet; quoique cette pratique puisse être préjudiciable aux sens, elle ne laisse pas d'être salutaire aux nerfs; car quoiqu'il ofusque les sens jusqu'à un certain point par les vapeurs qu'il envoie, il emplit cependant les nerfs. On fomentera le malade de la manière la plus douce qu'il se pourra, avec une matière qui ne soit point fétide, & qu'on emploiera seule. Cette matière peut être ou une huile sans odeur bouillie dans un vaisseau double, & mise dans des vessies, ou un fil fin contenu dans un sachet. Quoique le millet & la graine de lin soient gracieux au toucher, cependant il s'en exhale des vapeurs fétides.

Voici la manière dont se doivent faire les fomentations.

Le malade placé sur le dos, on fera sur lui les fomentations jusqu'à la couronne de la tête, & non pas plus loin: mais il ne faut pas laisser agir leur influence jusques sur le devant de la tête, qui étant le siège du sentiment, est aussi la source de ces fâcheux désordres. Si on applique des cataplasmes sur les tendons, il faut tenir la partie postérieure de la côte élevée: car si on applique ces cataplasmes sur les parties supérieures, elles emploieront la tête des vapeurs de la graine de lin & du sangre. Après avoir fait usage de cataplasmes, il sera bon de faire usage de ventouses sur l'occiput, de chaque côté de l'épine: mais il ne faudra y employer que très-peu de feu; car la trop forte impression des bords de la ventouse exciteroit des douleurs & des convulsions: il faudra donc en retirer l'air légèrement & promptement, plutôt que de le pomper subitement & avec force; car par ce moyen la peau s'élèvera sans douleur & en une tumeur convexe, & l'on y pourra ensuite faire les incisions convenables. La quantité de sang qu'on pourra tirer se réglera sur les forces du malade. Voilà comme il faut s'y prendre pour le *tétanos* qui n'est point accompagné de plaies.

Mais si une convulsion des nerfs est produite par une plaie, l'état du malade est déplorable & presque désespéré. Il en faut cependant tenter la cure, attendu qu'on a sauvé des malades en cet état, en employant des remèdes convenables. C'est pourquoi, outre les autres mesures qu'il conviendra prendre, il faudra oindre les ulcères avec des substances chaudes & convenables, les fomentier, y mettre des cataplasmes, & y appliquer des remèdes qui excitent aisément la chaleur, & forment une bonne quantité de pus; car dans le *tétanos*, les ulcères sont secs.

Pour cet effet,

Prenez de manne,
d'encens,
de sommets de poisins des
montagnes,
des résines de larix, &c.
de térébenthine,
des racines de guimauve,
de rue, &c.
de jusquiame,

une quantité suffisante.

Faites un cataplasme, en y mêlant ce qu'il conviendra pour le lier, & y ajoutant des poudres qu'on puis-

Tome VI.

se pulvériser bien fines: mais il faudra laisser macérer quelques ingrédients dans l'huile, & faire d'abord bouillir les racines de guimauve dans du *mulsion*.

On saupoudrera aussi du *castoreum* sur les ulcères, par la raison que ce remède est tout-à-fait propre à exciter la chaleur dans toutes les parties du corps; car les frissons qui naissent des ulcères, sont d'une nature très-maligne. On oindra aussi les narines avec du *castoreum*, ou de l'*oleum crocinum*. On pourra aussi donner par jour le poids de trois oboles d'huile de *castoreum*; & si l'estomac ne s'en accommode pas, on lui substituera le même poids de racines de *laserpisum*, ou moitié de ce même poids de myrthe. On administrera l'un ou l'autre de ces remèdes dans de l'hydromel. Mais si l'on peut avoir du *laserpisum Cyrenicum*, on en donnera la grosseur d'un pois, enveloppé dans du miel bouilli, pour le rendre plus gracieux à prendre; car il est d'un goût acre, & produit des rots désagréables & fétides. Mais si le malade ne le peut pas prendre sous cette forme, il le faudra dissoudre dans de l'hydromel; car c'est de tous les remèdes le plus efficace. Ces remèdes sont propres pour échauffer, humecter, relâcher les convulsions & amollir les nerfs. Mais si le malade ne peut rien avaler, donnez-lui un clystère de castoreum & d'huile, avec laquelle huile, en y joignant quelque onguent convenable, ou avec le miel, vous aurez soin d'oindre l'anus. S'il y a nécessité de procurer une évacuation des matières fécales & des stercorités, il faudra administrer un clystère de deux dragmes d'hiera, avec une quantité suffisante d'hydromel & d'huile, qui non-seulement procurera l'évacuation nécessaire, mais aussi sera bienfaisant au bas-ventre; car l'hiera est un remède échauffant, assorti à diverses intentions. *Arrêt's, de Cusat. Acut. Morb. Lib. I. cap. 6.*

TETARTÆUS, *Tetartæus*; le même que *Quartana*.

TETHALASSOMENOS; épithète qu'on donne au vin pour signifier qu'il est mêlé avec de l'eau de mer, ou simplement qu'il a passé par la mer.

TETHYIA ou **TETHÆA**; c'est un petit poisson à coquille, qu'on trouve quelquefois attaché aux hutres. Son écaille est d'une figure sphérique, rude, inégale, & moins dure que les coquilles des autres poissons. On distingue plusieurs espèces de *tethæa*, qui se trouvent attachées à des rochers, parmi le varech ou sur le riyage. Sa chair est fongueuse, carminative, propre à guérir les coliques venterues, les douleurs des reins & la sciaticque. Elle est propre aussi pour faire uriner, & pour chasser la pierre des reins & de la vessie. *Lemert, de Droguis.*

TETLATIAM, *feu arbor urens*; *Nierenberg*, arbre des Indes, qui a les mêmes qualités que le *Manchinel*.

TETRABIT, nom du *Sideritis hirsuta procumbens*.

TETRADRACHMON, le poids de quatre dragmes.

TETRAGNATHUS, *tétragnathus*, de *tétragnathus*, quatre, & *gnathos*, mâchoire; est une espèce de *phalangium* de couleur blanchâtre, avec des jambes raboteuses & deux éminences près de la tête, l'une étroite & l'autre large, en sorte qu'il semble qu'elle ait deux bouches. Elle a quatre mâchoires, d'où lui vient le nom de *tetragnathus*, & une ligne égale qui lui traverse la bouche.

Ceux qui ont été piqués par cette araignée, sont pour l'ordinaire affligés des mêmes symptômes que ceux qui l'ont été par le scorpion; & ils sont de plus affectés d'une douleur vive dans la partie blessée, laquelle devient blanchâtre. La tête & la face enflent aussi, & les parties blessées s'exténuent jusques aux articulations. Les membres ne reçoivent plus guère non plus de nourriture; & le malade, après qu'il est sorti d'affaire, est encore incommodé long-temps d'insomnies opiniâtres.

Les remèdes dans ce cas sont le calament, le trefle, la rue, le panais, le pollium, pris dans du vin, & tous les remèdes propres à ceux qui ont été piqués par le *phalangium*. *Az'rius, Tetrab. IV. ferm. 1. cap. 17.*
TETRAGONIA; nom de l'*Eunymus vulgaris, grana rubentibus*.

TETRAGONOCARPOS.

Voici ses caractères :

Ses feuilles sont disposées confusément. Le bout du pédicule devient nn ovaire, sur l'apex duquel croît une fleur ou un calyce fendu en quatre, & plus rarement en cinq, ouvert & garni d'un grand nombre d'étamines qui vont au nombre de dix-huit ou vingt. L'ovaire a quatre tubes droits, & devient un fruit à quatre capsules, avec une graine simple dans chacune. Dans quelques plantes, le calyce est sous l'ovaire & la fleur.

Boerhaave compte trois sortes de *Tetragonocarpos*, qui sont,

1. *Tetragonocarpos Africana, fruticans, foliis longis & angustis*, H. A. 2. 203.
2. *Tetragonocarpos precedentis similis, fructu rotundo, tetragono, umbilicato*.
3. *Tetragonocarpos, Asra, folio portulacae longo, flore herbaceo*, BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. II.*

Je ne fais point de vertu qu'on attribue à aucune de ces trois espèces.

TETRAGONON, τετραγωνον, de τετρας, quatre, & γωνία, angle, dans Hippocrate, de *Intern. Affecl.* paroît être un médicament pour purger la tête, dans le passage où il dit : *ἡ τὴν κεφαλὴν καθαίρει τὴν τετραγωνον*; & se purge la tête avec le *tetragonon*. Il conseille encore le même remède dans un autre endroit du même Traité. Galien paroît y faire allusion dans cet endroit de l'*Exegetis* qui suit : *τετραγωνον τινος μὲν τοῖς ὑπεροπταῖσι κατὰ τὸ στήθος πλεῖστον τοῖς αὐτὸ τὸ στήθος*; « quelques-uns entendent par *tetragonon*, les croûtes » qu'on trouve à l'antimoine; quelques-uns l'antimoine » ne même. Le même Auteur rend *τετραγωνον βέλα*, « des fleches triangulaires, » *τὰ τέσσαρας ἔχοντα γωνίας*, (des fleches) « qui ont quatre pointes ou » angles. » *Fæstus*.

Tetragonon, dans Hippocrate, est un mot fort obscur; car on ne fait s'il signifie un remède ou un instrument: on ne le favoit pas même mieux du tems de Galien, comme il paroît par l'exemple qui vient d'être cité; & c'est encore aujourd'hui une question de savoir si Hippocrate a connu l'antimoine. *SCHULTZEUS*.

TETRAMYRON, τετραμύρον; nom d'un *acapon* décrit par Galien, *Lib. VII. de Comp. M. P. G. cap. 12.*

TETRAO, nom d'un grand oiseau du genre des outardes. *ALDROVANDUS*.

TETRAPHARMACON, nom d'un remède composé de quatre ingrédients, quel qu'il soit. On le donne par cette raison à l'*emplastrum Basilicon*, & au *diatesferon*.

TETRESARIUS, demi-aïce. *MARCELLUS EMPERICUS*.

TETROBOLON, poids de quatre oboles.

TETORON, τετορον. Voyez *Quattro* qui signifie la même chose.

TETY-POTE-IBA, *visis arbutiva Pisonis*, est, dit-on, produite par la siente d'oiseaux appellés *tetys*, déposée sur les oranges, avec lesquelles elle s'unit étroitement; & croissant par-dessus, les fait mourir.

Avec les racines & les branches écrasées ensemble, & frites dans de l'huile commune, on prépare un ex-

cellent remède pour les enflures du ventre & des jambes, venues de froid. *RAY, Hist. Plant. Ind.*

T E U

TEUCHOS, τευχος. Hippocrate se sert de ce terme pour signifier tout le corps.

TEUCRIUM.

Voici ses caractères :

Son calyce est tubulé, fendu en cinq ou en cloche, enfermant au fond des graines à peu près rondes. La fleur qui n'a point du tour de casque, sort d'un petit tube fort court, & se partage en cinq larges segmens. A la place du casque s'élevent des étamines, la barbe est fendue en cinq segmens, dont celui du milieu est creusé, & les autres opposés l'un à l'autre dans le corps de la fleur : les fleurs sortent des ailes des feuilles.

Boerhaave compte huit espèces de *Teucrium*, qui sont,

1. *Teucrium, calyce tubulato, flore pallide luteo*, Boerh. Ind. alt. 181. *Teucrium*, Offic. C. B. P. 247. *Raii Hist.* 1. 526. *Teucrium multis*, J. B. 3. 290. *Teucrium lasifolium*, Ger. 332. *Emac.* 654. *Teucrium majus vulgare*, Park. Theat. 103. *Chamedrys frutescens*, *Teucrium vulgus*, Tourn. Inst. 205. *Germinée arborescente*.

Il croît en Italie & en Sicile, & fleurit en été : ses feuilles sont d'usage.

Le *teucrium* échauffe & dessèche, guérit les maladies du foie & de la rate, & est bon contre les morsures de serpent. En même-tems qu'il ressemble extérieurement au *chamedrys*, il en a aussi les vertus. *DALÉ.*

2. *Teucrium calyce tubulato, flore purpureo. Chamedrys erecta teucrii folio, purpureo*, Flor. 2. 83.
3. *Teucrium Boticum, calyce campanulato. Chamedrys frutescens, flore violaceo, foliis subulis incano*, M. H. 3. 422.
4. *Teucrium Boticum, calyce campanulato, folio eleganter variegato*.
5. *Teucrium calyce campanulato, stachados facie*, Boerh. Ind. alt. 181. *Polium Creticum*, Offic. *Polium angustifolium Creticum*, C. B. P. 221. *Park.* 25. *Raii Hist.* 1. 523. *Teucrium frutescens stachadis Arabica folio & facie*, Tourn. Cor. 14. *Rosmarinum, stachados facie*, Alp. Exot. 103. *Polium de Candia*.

Cette espèce de *polium* se trouve rarement dans les boutiques : c'est une plante plus petite, plus tendre, qui a des feuilles plus courtes & plus étroites, sans dentelures à leurs bords, mais lanugineuses comme le *polium montanum*, & ayant les mêmes têtes de fleurs, mais d'une odeur plus délicate & plus agréable. Il croît dans l'île de Crète ou Candie.

Il est à peu près de la nature du *polium montanum*; où s'il en diffère, c'est en ce qu'il a un peu plus de force. Si on l'avoit aisément, il seroit employé à propos dans les cas où l'on prescrit le *polium montanum*; mais comme il est difficile à trouver, on peut se servir de l'autre, qui ne laissera pas d'être bon. *MILLER, Bot. Off.*

6. *Teucrium, calyce campanulato, laciniatum, flore magno subaruleo*.
7. *Teucrium, calyce campanulato, laciniato, flore parvo subaruleo*.
8. *Teucrium, calyce tubulato, Creticum purpureum. Chamedrys frutescens, Cretica, purpureo flore*, T. 205. *Boern. Ind. alt. Plant.*

TEUTHROBANON, est le nom qu'Oribase, *Collett.* donne au *Polygonum*.

TEUTLON, τεύτλον, εὐτλον; nom de la poirée. BLANCHARD.

TEUTLOPHACE, τεύτλοφας, de τεύτλον, poirée, & φας, lentilles; espece de mets fait avec de la poirée & des lentilles, qu'Héracleide de Tarente prescrivit, à ce que dit Galien, *Lib. I. de Al. fac. cap. 18.* non-seulement aux malades, mais encore à ceux qui se portent bien.

TEX

TEXOCTLIFERA *Mexicana*, Nieremberg.

C'est un arbre de grandeur modérée, qui croît sans culture aux lieux montagneux. Il est garni d'une infinité de piquans & de feuilles perilleuses à celles de nos pommiers, avec cette différence qu'elles sont plus rudes & dentelées. Les pommes qu'il donne ressemblent aux nôtres; elles sont de la grosseur d'une chataigne, jaunes & extrêmement dures lorsqu'elles sont vertes; elles deviennent en mûrissant aussi molles que de la graisse, & acquièrent un goût déagréable qui ne laisse pas de plaire à un grand nombre de personnes. Les semences, qui sont au nombre de trois dans chaque pomme, sont grossières, faites en forme de croissant, distinguées par deux angles & une côte, & aussi dures qu'un caillou. Les Mexicains les laissent pourrir avant que de les porter au marché, après quoi ils les arroient avec de l'eau de nitre pour les conserver. Les bourgeois guérissent les exanthèmes, étant appliqués dessus avec de l'eau. RAY, *Hist. Plant.*

TEXTURA, tissu, tissure, sont proprement des termes de Franger & de Tisserand; mais on les applique métaphoriquement à la structure organique du corps, de même que celui de *texture*.

6. Hippocrate, dans les *Epidémiques*, emploie cette lettre, qui est la première du mot θάνατος, qui signifie la mort, comme un signe de mort; & l'γ, qui est la première du mot βίαια, «fanté», comme un signe de guérison. GALIEN, *Comm. I. in III. Epid.*

THA

THACOS, θάκος, le même que θύκος, thocor; un siège ou lieu propre pour s'asseoir. HIPPOCRATE; *VII. Epidem.*

THAIS, θάις, est le nom d'un oiseau propre à donner une couleur vermeille au visage. Paul Eginete en donne la description dans le vingt-cinquième chapitre du troisième Livre. C'est aussi le nom d'un bandage, dont Galien, de *Fasciis*, compte trois especes.

THALAME, θαλαμῆς; lit ou trou dans lequel le poisson fait sa demeure. θαλαμῆς est rendu dans Erotien par καλὸν δώμα, trou, nid, terrier de garenne. Ce mot se trouve dans Hippocrate, *Lib. viii. de Aër.* où on lit ce qui suit: ἡ τῶν ὀφθαλμῶν ὁρὴ ἐξ ὁμαίων ἐστίν, ἡ δὲ τῶν ὀφθαλμῶν ὁρὴ ἐξ ὁμαίων ἐστίν; «il n'y a aucune de ces jointures qui ne soit humectée par un suc écumeux, & qui n'ait de petites cellules.» Il veut parler des cavités internes qui se trouvent à l'endroit des articulations, & qui sont remplies d'une espece d'écume ou morve, (la synovie.) Quelques copies portent néanmoins ὁμαίων au lieu de ὁμαίων; & Erotien lit ὁμαίων, qui signifie, sans altérer beaucoup le sens du passage, «caché, caveux ou plein de trous & de cellules:» mais ὁμαίων, paroît être la vraie leçon.

THALAMUS, θαλαμος, lit, en termes d'Anatomie, se dit du lieu où les nerfs optiques prennent leur origine. GALIEN, de *Ufu Part. Lib. XIII. cap. 3.*

THALASSERON, θαλασσερόν. Hermophyle appelle ainsi un collaire de fa composition, qu'il dit être bon pour guérir les fluxions, & pour éclaircir la vue. Galien en donne la description, de *C. M.S.L. Lib. IV. c.*

7. On la trouve aussi dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap. 16.*

THALASSITES, θαλασσίτες. Voyez *Tethalassomenos*. **THALASSOMELI**, θαλασσομήλι, de θαλασσα, la mer, & μέλι, miel; est, à ce que dit Dioscoride, un cathartique fort efficace, composé d'une égale quantité d'eau de pluie, de mer & de miel, qu'on coule & qu'on expose au soleil durant la canicule dans un vaisseau enduit de poix. Quelques-uns mettent deux parties d'eau de mer & une de miel dans un vaisseau; & cette composition opere avec beaucoup moins de violence que l'eau de mer toute seule. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap. 20.*

THALEROS, θαλερός, de θαλάσσι; bourgeonner, pousser, jeter des boutons; fleurir: quand il s'agit de la respiration, *πνεῦμα*, ne peut signifier autre chose, à ce que dit Galien, *Comm. II. in I. Prorrh.* 30. que ἐσθία *πνεῦμα*, «extrêmement grande.» Ce même Auteur nous dit, *ibid. Text. 92.* que les Commentateurs d'Hippocrate qui lisent θαλερός, (car lui & la plupart des gens lisent θαλερός avec un ε dans les deux endroits qu'on nous venons de citer,) rendent ce mot par ἐσθία, ἡ ἀσθία, ἡ πνεῦμα, «florissant, vigoureux & fort.» Voyez *Tholeron*. Cependant Galien, dans son *Exegesis*, traduit θαλερός *πνεῦμα* par ἑσθία ἢ ἀσθία ἢ πνεῦμα, ἡ δὲ θαλάσσιος ἡ πνεῦμα, «échauffé comme par le soleil; car ce nom est dérivé de θέρωμι, qui signifie être échauffé.» Mais quelques copies portent θαλασσίος *πνεῦμα*, ἡ πνεῦμα ἡ δὲ θαλάσσιος, «respiration fleurie; c'est-à-dire, forte & élevée.» Tel est encore le θαλασσίος d'Homère, *II. B. v. 266.* où nous lisons, θαλασσίος δ' ἐστὶν ἡ ἑσθία ἡ δὲ θαλάσσιος, que le Scoliasse traduit par θερμὸς ἢ ἀσθία, «chaud & vigoureux,» pour dire que les larmes, qui sont toujours chaudes, sortoient en abondance comme si elles n'eussent jamais dû tarir. C'est en ce sens qu'Hesychius traduit θαλασσίος d'αἷμα par τὸ πᾶν, ἡ μὲν ἑσθία, ἡ δὲ πᾶν ἑσθία, ἡ δὲ πᾶν ἑσθία, «abondantes, intarissables, & coulant sans cesse des yeux.» θαλασσίος, dans Hésychius, est encore traduit par τερνός, ὡς, & ἡ γερνός, fort; mais Galien, *Comm. II. in Prorrh.* traduit θαλασσίος *πνεῦμα*, «un visage vermeil,» par τὸ εἶναι εὐχάριον ἢ ἡ γερνός, «d'une bonne couleur & d'une bonne habitude.»

THALICTRUM.

Voici ses caractères.

La racine est fibreuse, excepté dans la dernière espece; les feuilles sont divisées en trois lobes, & ressemblent à celles des plantes ombellifères. La fleur est nue, composée de trois ou cinq pétales disposés en rose, qui tombent au bout d'un certain tems, & munie d'une infinité d'étamines disposées en forme d'ombelle, autour de la base de l'ovaire. Ce dernier est composé d'une infinité de petites loges, quelquefois aillées & armées d'un long tuyau, dont chacune contient une semence ordinairement oblongue.

Boerhaave compte quinze différentes especes de *Thalicttrum*,

Savoir;

1. *Thalicttrum Canadense*, Corn. 188.
2. *Thalicttrum Canadense majus*, *cautibus viridantibus*; Flor. 2. 9.
3. *Thalicttrum Canadense*, *caule viridescente & purpureascenti*, *flaminibus saccharatis purpureascentibus*.
4. *Thalicttrum majus*, *florum flaminibus purpureascentibus*, C. B. P. 327.
5. *Thalicttrum*, *foliis amplissimis rugosis*, *florum flaminibus albis*.
6. *Thalicttrum majus*, *filiqua angulosa*, *aut striata*, C. B. P. 336. Boerh. Ind. A. 44. Tourn. Inf. 270. *Thalicttrum*, Offic. *Thalicttrum*, seu *Thalicttrum majus*, Ger.

1060. Emac. 1251. Rati Hist. 1. 403. Synop. 3. 203. *Thalictrum majus vulgare*, Park. Theat. 263. *Thalictrum nigrum caule & semine striato*, J. B. 3. 486.

Cette plante se plait dans les lieux aqueux, on la trouve ordinairement sur les bords des ruisseaux, & elle fleurit au mois de Juin.

Dodonée prétend que ses feuilles sont quelque peu laxatives : mais fort inférieures quant à leur vertu, à la décoction de sa racine. On peut fort bien la substituer à la rhubarbe. D. PALMER.

Camérarius rapporte qu'on employe le *thalictrum* contre la peste dans quelques Cantons d'Italie, & qu'on s'en sert en Saxe contre la jaunisse. RAY, *Hist. des Plant.*

Cette plante cicatrise les ulcères invétérés ; elle est apéritive, incisive, purgative & bonne pour provoquer l'urine. Etant prise à la dose d'une once ou deux, elle purge aussi efficacement que la rhubarbe, ce qui l'a fait appeler rhubarbe des pauvres, & rhubarbe de Tartarie par les Allemands. DALE.

7. *Thalictrum montanum*, album, altius, C. B. P. 337.
8. *Thalictrum majus flavum*, flammibus luteis, vel glaucis folio. C. B. P. 336. Boerh. Ind. A. 244. Tourn. Inst. 270. *Pseudo-Rhobarbarum*, Offic. *Thalictrum speciosissimum glaucum*, semine & caule striato, J. B. 3. 486. Rati Hist. 1. 403. *Thalictrum majus album Hispanicum*, Park. Theat. 264. *Thalictrum majus Hispanicum*, Ger. Emac. 1252.

Elle croît dans les prairies, on la cultive dans les Jardins des Curieux, & elle fleurit en Été. Sa racine est jaune, amère, & possède les mêmes vertus que la première ; aussi la vend-on souvent dans les Boutiques pour de la rhubarbe. RUPIUS.

9. *Thalictrum pratense*, angustifolium, C. B. P. 337. *Ruta pratensis major*, angustifolia, Tab. Germ. 121.
10. *Thalictrum pratense*, angustifolium folio, C. B. P. 337.
11. *Thalictrum minus*, C. B. P. 337.
12. *Thalictrum minimum*, fastidiosum, C. B. P. 337.
13. *Thalictrum minimum montanum atrovirens*, foliis splendens, Rati Syn. 100.
14. *Thalictrum Canadense minus*.
15. *Thalictrum minus*, grumosa radice, floribus majoribus, Flor. 20. *Ranunculus Thalictri folio*, asphodeli radice, M. H. 2. 438. *Cyanthe folii hedera*, C. B. P. 163. Boerh. Ind. alt. Plant. Vol. I.

Ce nom est ancien, & on le trouve écrit de deux façons dans les copies, *δ'αλίστρον* (*Dalistrōn*) & *θαλίτρον*, (*thalistrōn*) ; celui de *thalictrum* est aujourd'hui universellement reçu, étant dérivé de *thallos* (*thallo*) avoir des fleurs & de la verdure ; aussi l'employoit-on dans les nœuds, & il servoit à orner les Jardins. Il est aussi appelé *πέγανος* (*Peganos*) racé, à cause que quelques Botanistes l'ont regardé comme une espèce de rue.

Cette plante ne possède aucune vertu médicinale ; on doit cependant en excepter la sixième espèce, dont la racine qui est fort grosse, étant prise à tems, & à la dose d'une ou deux onces, purge aussi efficacement que la rhubarbe, & pénètre dans tous les passages du corps ; elle communique sa couleur & son odeur à l'urine, qu'elle teint, de même que la salive & les excréments de couleur jaune. Elle est apéritive, corroborative & aussi propre que la rhubarbe, pour fortifier les intestins : mais la dose en doit être triple. Elle passe pour évacuer la bile. Ses fleurs sont bonnes pour le crachement de sang, pour les fleurs blanches & les autres maladies de l'utérus ; appliquées extérieurement, elles guérissent la gale, toutes les maladies de la peau, les plaies & les ulcères. La fleur de la troisième espèce est

si petite qu'on ne peut la découvrir qu'à l'aide du microscope. Elle paroît être composée de quatre feuilles. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

THALLIA, THALLOS, θαλλία, θαλλός ; on appelle ainsi le bouton de quelque plante que ce soit : mais particulièrement celui de l'olivier. EGINETE. *Lib. V. cap. 66.* Rhod. in Scribon. N°. 142. veut que ce soit un rameau d'olivier dont on se paroît aux jours de fête.

THALPOS, θαψος, de θαψω, échauffer, fomentir, le même que *θεψιμος*, *thermos* ; Chaleur. Ce mot se trouve III. *Aphor.* 1. & 5.

THALPSIS, θαλψις ; ce mot qui a la même dérivation que le précédent, signifie fomentation. MOSCHON, de *Medic. Mulier.* cap. 126.

THAMAR. Les Arabes appellent ainsi les dates, *datylus*, & c'est de-là qu'est venu le nom de la confédération *diathamarum*, ou *diacamarum*. BLANCARD.

THAMARINDUS ; le même que *Tamarindus*. **THAMATICA**. Voyez *Thauma*.

THAMES, THAMINOS ; θαμς, θαμινός, & les ad-
verbes θαμυς, θαμυρά, θαμυρόν, θαμινά, signifient multitude, & se trouvent souvent dans Hippocrate.

THAMNA. Voyez *Lora*.

THAPHNEUS, Médicament mondé & purifié. RU-
LAND.

THAPSIA, ταψία, ou turkish bétard.

Voici ses caractères :

La racine est ordinairement épaisse & empreinte d'un suc laiteux, mais fibreuse dans quelques plantes. Les feuilles sont pour la plupart stériles. La semence est longue, striée & entourée d'une grande bordure aplatie en feuillet, & échancrée par les deux bouts.

Boerhaave en compte neuf espèces.

1. *Thapsia latifolia villosa*, C. B. P. 148.
2. *Thapsia, foliis libanoticis, fastidissima*, C. B. P. 148.
3. *Thapsia, foliis Apii fastidissima, flore albo*, T. 322.
4. *Thapsia, foliis Apii, fastidissima, flore luteo*.
5. *Thapsia, tenuiori folio, Appula*, T. 322. *Panax asclepiadum*, semine folioso, C. B. P. 158.
6. *Thapsia Orientalis*, *Anethi folio*, semine eleganter crenato, Tourn. Cor. 22. Boerh. Ind. A. 60. *Gingidium*, Offic. *Gingidium faniaculi folio*, C. B. P. 151. *Gingidium verum Syriacum*, Park. Theat. 190. *Anethi similis planta semine lato laciniato*, J. B. 3. 7. Rati Hist. 1. 416.

La *thapsia* croît dans l'Orient, elle fleurit en Été, & ses feuilles sont d'usage.

Elle provoque l'urine, sa décoction dans du vin est bonne pour la vessie, & elle fait du bien à l'estomac de quelque manière qu'on la mange. DALE, d'après Dioscoride.

7. *Thapsia Alpina lucida*, *Thalictri aut Carota folio, flore albo*, Bocc. Mus. p. 2. 84. Tab. 77.
8. *Thapsia, five Turbith Garganicum, semine latissimo*, J. B. 3. 2. 50. Tourn. Inst. 322. Boerh. Ind. A. 60. Rati Hist. 1. 418. *Thapsia*, Offic. *Thorpethium Garganicum*, Schrod. 4. 250.

Les racines de cette plante sont longues, peu épaisses & munies de plusieurs feuilles allées, fort larges, approchantes de celles de la carote ordinaire, avec cette différence que leurs segments sont opposés, quelque peu rudes & velus. Les fleurs sont petites, jaunes, à cinq feuilles ; elles croissent en forme d'ombelles aux som-

ments des tiges, & elles sont suivies de semences larges, plates, couvertes d'une peau écailleuse mince, & d'un goât acré: elle croît en Italie & en Espagne & elle fleurit au mois de Juillet.

Sa racine passe pour un poison, ce qui fait qu'on l'emploie rarement. Elle opère par haut & par bas avec beaucoup de violence, & on l'a vendue autrefois dans les Boutique pour celle du turbut. *MILIZI, Bot. Off.*

Cette plante est cultivée dans les Jardins de quelques Curieux. Sa racine est longue; acrimonieuse, noire dehors & blanche dedans, & la seule de ses parties dont on fasse usage dans la Médecine. Mesme lui donne le nom de *turbith noir*, & la prescrit pour évacuer les humeurs ténues. Clusius nous apprend que les femmes de *Salamanque* en Espagne, s'en servent pour provoquer les règles, & la mêlent avec des émolliens pour exciter les autres évacuations.

9. *Thapsia maxima, folio latissimo, C.B.P. 148. ВОРЖИ. Ind. alt. Plant. Vol. I.*

La *thapsia* a pris son nom de l'île de Thapsos où elle est fort abondante.

Les Anciens en tiroient par expression un suc dont ils se servoient lorsqu'il étoit besoin de purger avec violence; car le suc de la racine étant épaissi, & donné à la dose d'une once, purge par haut & par bas avec tant de force, qu'il occasionne quelquefois une inflammation d'estomac & d'intestins, & une dysenterie. Son acrimonie excite des convulsions très-dangereuses, qu'on n'appaise dit Clusius, qu'avec un verre de vinaigre, d'eau & d'huile, & de-là vient que je ne la prescriis jamais intérieurement. Sa racine a été vendue pour le turbut des Anciens, mais aux dépens des Acheteurs; les racines de la première, troisième, quatrième & neuvième espèce, sont aussi cuniques que celle de la huitième. On les emploie dans les onguens pour la gale & les autres maladies de la peau. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

THAPSIA, est aussi le nom du *Seseli*; que *serula facie*, *Thapsia*, sive *turbith Gallorum*.

THAPSUS. Voyez *Tapsus Barbatus*.

THARRAS, est le nom de l'Inventeur d'un cataplasme digestif pour l'hydropisie de matrice, qu'on applique avec un linge plié en trois, & qu'on assure par le moyen d'un bandage médiocrement serré.

Celse, *Lib. III. cap. 21.* remarque qu'il étoit fort en usage dans son tems, mais il a négligé de le décrire.

THAUMA, *baïqua*, signifie proprement un miracle; mais on le prend dans un sens particulier pour un Automate, ce qui a fait donner à l'art de construire ces sortes de machines, le nom d'*Art Thaumatica*, par corruption *Thaumatica*, & celui de *Thaumaturgus*, ou *Thaumaturge* à ceux qui les inventent ou qui les dirigent.

T H E

THEA, *Offic. The Sinenfium, sive Tisia Japonensibus; Breyn. Cent. 1. cap. 52. 111. The Sinenfium, sive Tisia Japonensibus Bryonia, Kaiti Hist. 2. 1679. Eucynomo adfinis arbor Orientalis nucifera flore rosea. Pluk. Phytog. Tab. 88. fig. 6. Almag. 139. The Chingensium, sive Tschia Japonensium, Hort. Amst. 346. Chaa herba in Japonia, C.B.P. 247. Syraci & Eucynomo media affinis. Thé.*

Le Thé dont on fait un si grand usage depuis quelques années, est la feuille d'un arbrisseau qui excède rarement la hauteur de quatre ou cinq piés, branchu, couvert de feuilles de couleur verte foncée, dentelées, disposées sans ordre, quelque peu ovales, & terminées en

pointe. Il s'élève d'entre ces feuilles plusieurs grosses fleurs composées de cinq feuilles blanches, ou d'un jaune pâle, disposées en rose & de quelques étamines, auxquelles il succède un fruit composé pour l'ordinaire, d'une, deux ou trois baies ou semences rondes, couvertes d'une coiffe de couleur de charaigne. On ne cueille ordinairement les feuilles que lorsque la plante a trois ans: mais on choisit toujours un tems clair & sec. Ces feuilles étant cueillies, on les étend sur des plaques de fer poli & posées obliquement sur un feu médiocre, elles s'y séchent peu à peu, s'y risolent & s'y roulent d'elles-mêmes; on les étend ensuite sur des nattes, où on les évante pour les refroidir, après quoi on les enferme dans des tonneaux ou des corbeilles.

Il ya trois sortes de thé, le vert, le bou, & l'impérial; mais on croit que toutes ces espèces sont les feuilles du même arbre, & qu'elles diffèrent seulement par le tems auquel on les cueille, & par la manière dont on les prépare.

La liqueur que l'on prépare avec cette plante en la faisant infuser dans l'eau, étoit à peine connue en Europe il y a cent ans. Quelques personnes l'estiment propre pour purifier le sang, pour faciliter la digestion, pour fortifier le cerveau, pour exciter l'urine, & prévenir le calcul & la goutte. Le thé bou est estimé balsamique, analeptique, nourrissant & bon pour les consomptions; mais il cause des tremblements & offense l'estomac lorsqu'on en fait un trop grand usage. *MILIZI, Bot. Off.*

Le thé est une feuille qu'on nous apporte de la Chine & du Japon & dont on peut voir la description dans les *Amantibus Exoticis*, de Kemper. On prétend qu'il entée, & qu'il enivre lorsqu'il est récent: mais il perd cette qualité malsainante, à l'aide de la préparation qu'on lui donne. Les Japonais pilent ou plutôt font mouler leur *Tschia* en une poudre très fine par le moyen d'une meule du plus bel ophite. Ils mettent avec de petites cuillères cette poudre verte, & qui a une bonne odeur dans leurs tasses, & versent dessus de l'eau bouillante avec un petit sceau fait exprès: ils agitent ensuite cette poudre avec de petits pinceaux de roseau Indien, jusqu'à ce qu'il s'élève de l'écume. Il paroît que le principal effet du thé, vu la quantité qu'on en prend, est d'empêcher que l'eau chaude ne relâche trop les fibres de l'estomac, car il est quelque peu astringent. Quant à ses autres effets, on doit les attribuer principalement à l'eau chaude qu'on prend en abondance. Étant cuit à la dose de deux gros dans une chopine de lait, & pris deux ou trois fois de suite il arrête le flux de ventre & les dysenteries. Le thé vert nuit aux poudrons quand on en fait un trop grand usage; il faut donc que ceux qui ont l'estomac foible mêlent un peu de lait avec l'infusion du thé bou pour la rendre plus relâchante. *GEORROV.*

On use de six sortes de thé en Angleterre; savoir du thé *bou*, dont la feuille est petite, noire; & donne à l'eau une couleur brune ou rougeâtre; & un goât pareil à celui de l'infusion d'usné, du *Congo*, du *Peco* & du thé vert, que quelques-uns nomment *Single*. Ce dernier est de deux espèces; l'un a les feuilles étroites & oblongues; celles de l'autre sont plus petites, mais tous deux sont également bons, d'un verd bleuâtre, friables & donnent à l'eau une couleur verte pâle. La sixième espèce est appelée *Thé Impérial*, sa feuille est grande, lisse, ou moins roulée, d'une couleur verte, vive, friable & d'une odeur fort agréable. On donne à la sixième le nom de *Heytham Tea*.

Toutes ces espèces nous viennent de la Chine, on croit qu'elles sont les feuilles du même arbre, & qu'elles ne diffèrent que par le tems auquel on les recueille, & par la manière dont on les prépare. *DALZ.*

On doit la description suivante à M. Guillaume ten-Rhyne, Médecin de l'Empereur du Japon.

Les Chinois attribuent au thé la vertu de purifier le sang,

d'empêcher les songes effrayans, de garantir le cerveau de la malignité des vapeurs, & de guérir les vertiges & les maux de tête qui proviennent de crapule. Sa qualité diorétique le rend bon pour les hydropiques, il dessèche les rhumes du cerveau, il corrige l'acrimoine des humeurs, il leve les obstructions des viscères & il rétablit la vue; car les Japonais se servent de la décoction du *thé*, qu'ils appellent *schia*, pour remédier à la foiblesse de la vue qui provient du fréquent usage du riz chaud & de la liqueur appelée *sarqui*. Il tempère les humeurs adustes, il apaise la chaleur du foie, il ramollit les duretés de la rate, & empêche le sommeil, surtout lorsqu'on n'y est point accoutumé. Il rend le corps gai & dispos, il racoime les sens, il prévient l'engourdissement, il réjouit le cœur, il bannit la crainte, il guérit les tranchées & les flatuosités, il chasse les vents qui sont enfermés dans la matrice, il fortifie les viscères, il réveille la mémoire, il aiguise la vue & tempère la bile. Il est excellent pour briser la pierre dans les reins & dans la vessie, du moins n'ai-je jamais ouï parler de cette maladie dans le Japon, malgré les recherches que j'ai faites sur ce sujet; il excite aussi la semence.

Le *thé*, suivant Etmuler, est un spécifique pour l'estomac, il prévient le calcul & la goutte, il fortifie le cerveau & prévient l'ivresse & l'assoupissement.

Il est cependant certain que le *thé* n'est pas si efficace dans nos pays, que les Chinois & les Japonais l'assurent, ce que quelques-uns attribuent à notre intempérance ou au peu d'usage que nous faisons de cette teinture.

Tout le monde sait qu'on tire une teinture du *thé* par le moyen de l'eau bouillante. Je ne nie point qu'elle ne puisse avoir son utilité dans plusieurs cas : mais je ne saurois croire qu'elle possède toutes les vertus que les Chinois lui attribuent, puisque la plupart de ses effets viennent principalement de l'eau chaude que l'on boit en abondance.

Cette liqueur peut cependant être pernicieuse dans plusieurs occasions, ainsi que l'exemple suivant en fait foi.

Une femme d'un tempérament fort & robuste, mais qui faisoit un grand usage de *thé*, ressentait surtout pendant la nuit, une agitation dans les parties intérieures causée par une espèce de froideur acrimonieuse, qu'elle attribuoit à cette liqueur, à cause que cette incommodité revenoit toutes les fois qu'elle en buvoit un peu trop.

Je me souviens d'avoir connu il y a quelques années un homme qui se plaignoit d'une pareille froideur acrimonieuse dans le bas ventre, qu'il imputoit, à l'usage qu'il faisoit journellement du *thé*. Le Docteur Hulse, d'après le *Podalirius redivivus de May*, de *Patru thea* & *coffe*.

Dans le tems que j'étudiois à Leide en Hollande, je fus incommodé pendant un an d'un mal de tête : mais je n'eus pas plutôt commencé à prendre tous les matins du *thé*, mais surtout du café, que je fus délivré de cette maladie aussi-bien que de plusieurs autres qui m'avoient rendu la vie à charge pendant cinq ans. *Ibid*.

Quelques-uns de mes amis, qui étoient sujets au calcul & à la gravelle, en ont été guéris en buvant beaucoup de café. *Ibid*.

Ceux qui ont voyagé dans la Chine & dans le Japon, assurent que les gens de qualité préfèrent les boutons & les fleurs du *thé* à ses feuilles. RAY, *Hist. Plant. V. Purpurea*.

THECA, *theca*, de *theca*, placer; c'est en général tout ce qui sert à serrer quelque chose : mais on appelle souvent ainsi la cassette dans laquelle les Chirurgiens serrent tous les instrumens de leur art. Rhodius s'ef-

force de prouver par le témoignage de Martial; que le mot de *theca* signifie aussi une espèce de ceinture (*Fibula*) qui servoit autant pour la modestie, que pour s'assurer de la chasteté des femmes. CASTELLI.

THEE, le même que *Thea*.

THEATRICO, *theatrica*, de *thea*, regarder, contempler; beau, bien-fait, agréable à la vue; est une épithète qu'Hippocrate, *capit. 126*, donne aux bandages, qui servent plus pour la montre & l'ostentation, que pour l'usage auquel ils sont destinés.

THEION, *theion*; la divinité, ou la nature divine, qu'Hippocrate, au commencement de son Traité, de *Natura Muliebri*, regarde comme la cause principale, ou le principal agent de tout ce qui arrive dans le monde, *medus. et theion et natura muliebrius et theion*, « la divinité est la principale cause de tout ce qui arrive à l'homme. » Et un peu après *theion et theion et theion*, « celui qui veut gouverner ces choses comme il faut, doit remonter à la Divinité. » *Theion*, signifie aussi quelque chose de divin, qui vient de Dieu, ou qui est aussi incompréhensible que lui, & dont la cause surpasse l'intelligence humaine. C'est-là la signification du *theion* qu'on trouve au commencement du Livre, de *Morbo sacro*, & dans plusieurs autres endroits. C'est en ce sens que quelques-uns prennent l'expression dont il se sert dans les *Prognostics*, *theion et theion et theion*, « s'il y a quelque chose de divin dans les maladies; » mais Galien, dans son Commentaire sur ce passage, après avoir rejeté quelques autres interprétations, assure hardiment qu'Hippocrate entend par-là *theion et theion et theion*, « la constitution de l'air qui nous environne, » & qui cause les maladies épidémiques; ou la connaissance des autres qui sert à prédire les maladies & la constitution des saisons pendant tout le cours de l'année.

Hippocrate exige que le Medecin, soit instruit de cette partie de la Physiologie, comme il paroît par les Livres des *Epidémiques*, aussi-bien que par son Traité de l'Air, des Vents & des Lieux. GORREUS & Fernel, entendent par *theion*, cette constitution de l'air qui nuit davantage par sa substance, que les qualités qu'Hippocrate, *Lib. de Nat. Humana*, appelle *nosque anhelantem*, « une sécrétion morbifique, » ou, suivant l'interprétation que Galien donne au mot *anhelantem*, *anhelantem*, une évaporation ou exhalaison morbifique. GORREUS, FOSTUS.

THEKA, H. M. Kyati seu *Quercus Indica Bontii*.

C'est un grand arbre du Malabar, dont le tronc est fort gros & couvert d'une écorce rude, épaisse & de couleur de cendre. Il pousse un grand nombre de branches vertes, noueuses & quadrangulaires. Son bois est blanchâtre, dur, lisse, strié & approchant de celui du chêne. Sa racine est rougeâtre, d'un gout astringent, mêlé de quelque amertume; & d'une odeur agretable. Ses feuilles naissent par paire & dans un ordre parallèle; elles sont oblongues, rondes, pointues, denses, épaisses, luisantes par-dessus, longues de deux palmes ou plus, sur un empan de largeur, d'un gout acide & quelquefois suifère. Etant froissées dans les mains, elles donnent une gomme qui devient sur le champ de couleur de sang. Ses fleurs sont petites & odoriférantes, elles sortent d'entre les aisselles des feuilles en forme de pédicules longs, quadrangulaires & sillonnés, qui se déploient peu à peu en forme de parasol. Elles sont composées de cinq ou six pétales arrondis, blancs & repliés en dehors, & soutenus par de petits calycesterminés en pointe. Il s'élève d'entre les pétales un pareil nombre de petites étamines blanches, qui soutiennent des sommets jaunes, & le milieu est occupé par un pistil verdâtre & pointu. Il leur succède à la fin de grosses gouffes vertes, fendues par le haut, di-

vissées par une cloison ligneuse en trois ou quatre loges qui contiennent chacune un fruit presque sphérique, verd, coroneux & velu, dont la chair est verdâtre, sans odeur, d'un goût amer & astringent, & renferme un noyau quarré, de couleur blanche tirant sur le rouge, dans lequel est une petite amande blanchâtre.

On trouve des forêts entières de ces sortes d'arbres dans le Malabar. Les Idolâtres n'employent point d'autre bois pour bâtir & réparer leurs Temples. Ils tirent de leurs feuilles une liqueur dont ils se servent pour teindre leurs soies & leurs cotons en pourpre. Ils les mangent & en font un sirop avec du sucre qui a la vertu de guérir les aphtes. Ils font bouillir leurs fleurs dans du miel & en préparent un remède qui évacue les eaux des hydropiques. Leur racine étant fêlée & pulvérisée dissout les concrétions de sang, dans quelque endroit qu'elles se forment. Leur fruit pilé fournit un onguent qui a la vertu de guérir l'herpe. RAY, *Hist. Plant.*

THELE, *θήλη*, le mamelon ou la mamelle.

THELYGONOS, *πλανηθησύν*, plante fesselle.

THELYPTERIS, *φυλλοειδής*, fougère femelle.

THÉNAR, *θῆναρ*; la paume de la main ou la plante du pied. C'est aussi le nom d'un muscle de la main & du pied.

Le *thénar* de la main est un muscle fort épais, charnu & en quelque manière pyriforme, placé le long de la première phalange du pouce, vers la paume de la main, dont il fait principalement la grosse éminence. Le nom de ce muscle est tiré d'un mot Grec qui signifie frapper.

Il est attaché à l'os qui soutient le pouce, aussi-bien qu'à la partie voisine du gros ligament annulaire ou ligament transversal du carpe. Il est comme biceps, & divisé en deux portions qui s'écartent un peu sur la double attache dont je viens de parler; se collent ensuite le long de la première phalange, diminuent en épaisseur, & s'attachent ensemble par un tendon à la partie latérale interne de la tête de la première phalange, à la partie latérale de la base de la seconde, & au ligament voisin de leur articulation commune.

Le petit écartement de ces deux portions du muscle donne passage au tendon du long fléchisseur du pouce. La portion du *thénar* la plus proche du creux de la main, est la plus grosse, & son extrémité tendineuse est attachée au premier des os sesamoides, qui tiennent ensemble à la base de la seconde phalange.

Le *thénar* par son attache à la première phalange du pouce, sert à écarter cette phalange du premier os du métacarpe, & cela plus ou moins directement, selon que l'une de ses portions agit plus que l'autre, ou qu'ils agissent tous deux également.

Il peut aussi par l'attache de sa grosse portion à la base de la seconde phalange, moyennant l'os sesamoïde du même côté, faire une espèce de flexion latérale de cette seconde phalange sur la première, & par-là écarter encore davantage le pouce de l'index. Cet écartement n'empêche pas de faire en même-temps tant la flexion, & tantôt l'extension ordinaire de ce doigt.

Lorsque la petite portion agit seule, elle peut donner un petit mouvement de rotation à la seconde phalange sur la première; l'articulation de ces deux phalanges n'étant pas en charnière.

Le muscle dont on vient de parler en a un autre dans son voisinage, qui est plat, presque triangulaire, & placé entre la première phalange du pouce & le fond de la paume de la main. M. Winslow lui donne le nom de *Mesothénar*.

Il est attaché par une base fort large au ligament qui joint le grand os du carpe avec celui qui soutient le pouce. Il est encore attaché tout le long de la partie interne ou angulaire de l'os du métacarpe qui porte le grand doigt, & à la petite extrémité de celui qui répond au doigt index.

Ensuite les fibres s'amassent en angle, & se terminent par un tendon plat & plus ou moins étroit, qui s'attache à la tête de la première phalange du pouce, du côté du creux de la main, & sur la partie voisine de la base de la seconde phalange, par le moyen de l'attache au second des os sesamoides de cette articulation. Le *mesothénar* sert à mouvoir la première phalange vers le creux de la main; ce qu'il fait plus ou moins obliquement, selon qu'il agit, ou seul, ou avec la grosse portion du *thénar*, ou même avec l'antithénar. Il sert aussi par son attache à la base de la seconde phalange, moyennant l'autre os sesamoïde, à faire la flexion de cette phalange sur la première, & par-là, secondant l'action du long fléchisseur.

Le *thénar* du pied est un muscle composé de plusieurs portions, & placé sur le bord interne de la plante du pied. Il est attaché en arrière par trois ou quatre paquets charnus à la partie interne du calcaneum, à celle de l'os scaphoïde & du grand os cuneiforme. Il l'est aussi un peu au ligament annulaire qui est sous la malléole interne, & qui sert au tendon du grand fléchisseur du pouce.

De toutes ces attaches, les différents paquets charnus s'amassent vers le devant sous le premier os du métatarse, & s'attachent en partie à l'os sesamoïde interne, & en partie au côté interne de la première phalange du pouce près de sa base.

Il se trouve encore un paquet charnu, qui par un bout est aussi attaché à l'os scaphoïde & au grand os cuneiforme, & par l'autre bout à l'os sesamoïde externe, & à la partie voisine de la première phalange du pouce.

Le *thénar* fléchit la première phalange du gros orteil. La portion la plus voisine du bord interne du pied étant seule en action, ou plus en action que les autres portions, écarte le gros orteil des autres, surtout quand en même-temps il est étendu. Cet écartement se peut faire plus ou moins, selon le plus ou le moins d'action des autres portions du *thénar*. Winslow, *Anatomie*.

THEODORE IOS, *θεοδωρος*; est le nom d'un antiquaire dont on trouve la description dans Paul Éginete. *Lib. VII. cap. 11.* & dans plusieurs autres Auteurs. L'encarde (*anacardium*) en est la base, & il est destiné pour fortifier la mémoire. Ce mot signifie divin. Voy. *Anacardium*.

THEODORICON; ce mot a la même signification que le précédent, il sert d'épithète à plusieurs compositions, dont deux se trouvent dans Mesue.

THEODOTIA, *θεοδοτία*; est le nom de plusieurs collyres dont on trouve la description dans Galien, Aétius & Paul Éginete.

THEOPEMPTOS, envoyé de Dieu. Schroder appelle ainsi un antidote, ou une teinture d'antimoine faite avec ce minéral & de l'or, dont il donne la description, *Lib. III. cap. 17.*

THEOPHILON, *θεοφιλος*; est le nom d'un collyre dans Aétius donne la description.

THEOPHRASTICI; on appelle ainsi les disciples ou sectateurs de Théophraste Paracelse.

THEORIA, de *θεωρεω*, contempler; la partie contemplative ou spéculative de la Médecine. Voyez la *Préface*.

On a trouvé de tout temps un grand nombre de personnes d'une imagination déréglée, qui se sont efforcées d'introduire une infinité de principes de théorie extrêmement préjudiciables à la Médecine, comme il seroit aisé de le prouver par un millier d'exemples. C'est ainsi que Celsus Aurélianus condamne la saignée des ratonules qu'Hippocrate prescrivait dans l'escquinancie, sans consulter l'expérience, l'unique juge dans cette manière, à cause que cette pratique est contraire à la théorie favorable.

THEOXENI MALAGMA; est le nom d'un cataplasme pour les douleurs du pied, dont on trouve la description dans Celse, *Lib. V. cap. 18.*

THEREUS, *θηρεος*; épithète d'une espèce de vin de Crète, dont il est parlé dans Galien, qui étoit doux, noir, épais, mais sans astringence.

THERAPEIA, *θεραπεία*, de *θεραπεύω*, je guéris, je traite, *Therapeutique*; suivant la définition de Galien, *Com. 1. in R. V. I. A.* c'est à *τὸν νοσησάντων ἀναλίσκον ἵδνα γυμνασμεῖν*, à *γυμνασμεῖν* l'ἵδνα, c'est-à-dire, la cure des maladies qu'on a déjà obtenues; & du succès de laquelle on ne doute plus. On la divise ordinairement en complète & en palliative. La première détruit totalement la maladie, au lieu que la seconde ne fait qu'appaîsser les symptômes.

THERAPEUTICE, *θεραπευτική*, *Thérapeutique*; partie de la Médecine qui donne la manière de traiter & de guérir les maladies, ou d'en adoucir les symptômes lorsqu'elles sont incurables.

THERENIABIN; *Θέρεινιαν*, manne Orientale, à laquelle on donne aussi les noms de *drofomeli* & d'*abromeli*, qui sont tous deux Grecs.

THERIACA, *θεριακά*, de *θηρ*; une bête sauvage, sont proprement des remèdes qui guérissent les morsures des animaux venimeux. Ils diffèrent des *alexipharmaceutes*, en ce que ceux-ci résistent aux poisons qu'on a pris intérieurement, au lieu que les autres sont destinés pour chasser le venin qui s'est insinué dans les parties internes par les morsures ou piquures des bêtes venimeuses, comme on le voit dans Nicandre, qui a écrit des uns & des autres en vers héroïques. Il paroît distinguer deux sortes de *theriaca*; les uns servent à garantir des morsures ou piquures des animaux venimeux, soit qu'on les emploie en forme de fumigation, ou qu'on les applique sur les parties exposées; les autres guérissent les morsures & les piquures, & empêchent les suites qu'elles pourroient avoir. Ces remèdes sont appellés *θεριακά ἀπὸ τοῦ θηρίου*, des animaux sauvages & venimeux, & non d'aucune de leur espèce particulière; quoique les Grecs distinguent la vipère, qui est proprement appellée *ἰχθυόνα (echidna)*, ou *ἰχθυόνα (ecbir)* par le nom de *θηρίον (therion)*; de même qu'ils donnent quelquefois celui de *θηρ (ther)* au lion.

THERIACE, *θεριακή*, *Thériaque*; antidote efficace contre le poison. Quoiqu'on puisse donner ce nom à tout ce qui possède la même propriété, puisque Galien appelle l'ail la *thériaque* des labourers, on l'a principalement affecté à un médicament composé avec la chair de vipère & une infinité de simples, qui a la vertu de résister au poison de quelque manière qu'il ait pénétré dans le corps. Les Anciens s'appercévant qu'il étoit difficile de se garantir de la morsure des serpents & des poisons, & considérant d'ailleurs que le même remède ne produit pas le même effet sur tous les hommes, à cause des tempéramens, ils travaillèrent à en découvrir un qui pût être utile dans tous les cas où il seroit question de poison, & tel est celui à qui nous donnons communément le nom de *thériaque*. Ce remède est fort ancien, & ce fut vers le tems de Néron qu'un fameux Médecin, nommé Andromachus, trouva le moyen d'augmenter l'efficacité de cet antidote, en y ajoutant de la chair de vipère. La composition de la *thériaque* qui porte le nom d'Andromachus est plus ancienne, & Galien en fait beaucoup de cas. Andromachus a dédié la description qu'il en a faite en vers à Neron, & Galien l'a insérée dans son *Traité de Theriaca ad Pisum*. On peut la voir au mot *Andromachus*. Cet Auteur donna d'abord à cet antidote le nom de *γαλιόνα (galeia)*, c'est-à-dire, sérénité, de même que ceux de *ἡσυχία (hilaria)* & d'*εὐδυνία (eudunia)* qui signifient gaieté & sérénité d'esprit; mais Criton & d'autres qui vinrent après lui, aimèrent mieux lui donner celui de *θεριακή* à cause de la chair de vipère qui entre dans sa composition. Plusieurs autres Médecins ont composé, depuis à son imitation, des antidotes contre le poison, qu'ils ont appellés du nom de *θεριακά*, & dont je vais donner la description sous les noms de leurs Auteurs.

Θεριακὸν Ἀετὶ Τάβου, *Thériaque d'Ælius Galien*. Il la présenta à César à son retour d'Arabie, en l'assurant qu'il

avoit sauvé, par son moyen un grand nombre de personnes.

En voici la composition.

Prenez de racines de vigne blanche, seize gros;
de semence de trefle, &c. } de chaque, huit gros;
d'*opopanax*,
d'*aristolochie* longue, douze gros;
de racine de libanoir,
d'*iris* d'illyrie, } de chaque, huit gros;
de gingembre, &c.
d'*opium*,
de semence de rue sauvage, douze gros;
de cumin d'Ethiopie, seize gros;
de myrrhe,
de castia,
de castoreum,
de séseli, } de chaque, six gros;
de racines de panicot,
de serpoles, &c.
de succus Cyrenaiten,
de medica, douze gros;
de sagapenum, six gros;
de safran, cinq gros;
de farine d'ers, vingt-quatre gros.

Faites-en, avec de l'eau, des trochisques du poids de trois oboles, que vous donnerez dans du vin.

Θεριακὸν Ἀντιόχου Φιλομήτορος, *Thériaque d'Antiochus Philometor*.

On la prépare comme il suit.

Prenez de racines de menthe,
de serpoles, &c. } de chaque, deux gros;
d'*opopanax*,
de semences de trefle, un gros;
de semences d'anis,
de fenouil, } de chaque, un acetabulum;
d'ammî, &c.
d'ache,
de farine d'ers, deux acetabula;
de vin vieux, autant qu'il en faut pour en composer des trochisques qu'on fera sécher à l'ombre.

La dose est de trois oboles, dans trois cyathi de vin.

Eudemos en a donné la composition en vers, telle qu'on la trouve dans Galien, *Lib. II. de Anidosis*.

Θεριακὸν Δημοκράτους, *Thériaque de Democrate* fameux Médecin, qui l'a décrite en vers iambes. Galien en fait mention *Lib. I. de Antid.* elle contient les mêmes simples que celle d'Andromachus, mais en quantités différentes; car là où celui-ci prescrit quatre gros, il n'en emploie que deux; & réciproquement, comme on peut l'observer à l'égard d'un grand nombre de simples qui entrent dans cette composition. On trouve cette *thériaque* dans Aëtius, *Tetrabib. IV. Serm. 3.*

Θεριακὸν Δημοκρίτου, *Thériaque de Demetrius*, premier Médecin de l'Empereur du tems de Galien. La composition de sa *thériaque* est la même que celle d'Andromachus, excepté dans la dose des trochisques de squille, encore cette différence n'est-elle pas fort considérable; car elle n'est que de deux gros.

Θεριακὸν Εὐκλείδου, *Thériaque d'Euclide* surnommé *Palaestianus*.

Voici la manière dont on la prépare.

Prenez de castoreum, six gros;
d'*opopanax*

d'opopanax,
de jagapenum,
de jelsi,
de cachrys,
de germandrée,
d'ivette, &c
de marrube,
de styrax,
de bitume de Judée, &c
de myrrhe,
de suc de pavot, huit gros,
de miel, une livre.

de chaq. seize graas,

de chaq. sept gros;

On la donne dans du suc de frêne, ou dans du vin à la dose d'un gros ou plus, à volonté. Elle est bonne aussi pour les fièvres quartes.

Opusculum Zenonis, Thériaque de Zenon de Laodicée; elle est faite avec parties égales de cardamomes mondés, de serpolet, de semences d'ache, de racines de vigne blanche, de semences de treille, d'anis, de persil, de racines & de semences de fenouil, d'ammi, d'aristoloche longue, de farine d'ers, & d'opopanax.

On pile ces drogues séparément, on les mêle ensuite, & on en forme, avec du vin, des trochisques qu'on fait sécher à l'ombre.

Opusculum Mithridatis, Thériaque de Mithridate. On donne encore à cet antidote, le nom de *Mithridate*, *Mithridatis*, à cause que Mithridate Roi du Pont, avoit coutume d'en user pour se garantir du poison. Il s'y étoit même tellement accoutumé, que lorsqu'il fut assiégé par les Romains il tenta deux fois, en vain, de s'empoisonner, de sorte qu'il fut obligé de s'ôter la vie avec son épée. Il est composé d'un grand nombre de simples, ainsi qu'on peut le voir dans Galien, *Lib. II. de Antid.*

Nous en avons donné la composition au mot *Mithridatis*. Cette *thériaque* est la même que celle qu'Aëtius donne mal à propos pour celle d'Andromachus.

Opusculum Dioscoridi, Theriaci sales, sels thériacaux. On prépare ces sels de vipères de la manière suivante.

On enferme quatre vipères vivantes dans un pot de terre enduit par dehors avec de la terre glaise, & l'on jette dessus un *modius* italique, c'est-à-dire, vingt livres, de sel ammoniac ou de sel commun, auxquelles on ajoute les trochisques suivants.

Prenez de racines de gentiane, une livre;

de sommets de petite centaurée, &c
de marrube,
de scordium de montagnes,
d'ache,
de germandrée, &c
de semences de rue de jardins,

de chaq. six onces;

de chaque, une livre.

Pilez ces drogues & faites-en avec du miel Attique des trochisques, dont vous mettrez demi-livre dans le pot avec les vipères, vous mêlerez le reste avec le sel, en y ajoutant cinq squilles récentes coupées par petits morceaux; posez ensuite votre pot sur le feu, après avoir fait cinq ou six trous au couvercle, pour pouvoir connoître à l'aide de la vapeur qui en sortira, si la calcination est faite ou non; car elle est achevée lorsque cette vapeur sort aussi brillante que la flamme.

Martianus, outre les pastilles, ajoute un autre *modius* italique de sel.

Tome VI.

Retirez votre pot du feu, & laissez refroidir pendant vingt-quatre heures; ouvrez-le, retirez la matière qu'il contient, & après l'avoir triturée avec soin; mettez-la dans un crible avec le mélange suivant.

Prenez de semences de rue sau-

vage, &c

d'hysope,

de semences de fenouil,

de nard des Indes, &c

de stachys,

de persil de Macédoine, quatre onces;

de sommets d'origan,

&c

de thym;

de bayes d'anome en

grappe, &c

de semences d'ermis

rôtées,

de bayes de géne-

vrier, &c

de poivre blanc &

noir,

de racines de lasérpitium, dix onces;

de semences ou de raci-

nes de safron,

de poivre,

de jelsi,

de cordylinum sauva-

ge, &c

de menthe,

de casta fistula, deux onces;

de canelle, une once.

de chaq. neuf onces;

de chaq. six onces;

de chaq. neuf onces;

de chaque, trois onces;

de chaque, deux livres;

de chaq. six onces;

Pilez ces drogues, mêlez-les avec les précédentes, & après les avoir criblés, enfermez-les dans des vaisseaux de verre, & mettez-les dans un lieu sec, pour n'en faire usage qu'au bout de quarante jours.

Je ne calcine point les vipères, dit Galien; *Lib. ad Pisonem*, mais je prens avant de trochisques thériacaux qu'en donnent quatre vipères, c'est-à-dire, suivant Martianus, environ deux onces & demie de trochisques secs, & je les mêle avec les drogues qui doivent être calcinées avec les vipères, pour qu'ils perdent leur amertume, au moyen de quoi je prépare le meilleur de tous les sels thériacaux.

Ces sels sont extrêmement efficaces dans les maladies de la peau, telles que la lèpre, la lepre, la graille, & le phthiriasis; car ils chassent, par des sueurs abondantes, les humeurs excrémentielles & morbifiques qui sont logés sous la peau.

On trouve la description de ces sels dans Galien, *Lib. de Theriacal ad Pisonem*; mais il est bon d'avertir le Lecteur, que la copie de cet Ouvrage est extrêmement défigurée dans cet endroit, & qu'on peut la corriger d'après Aëtius, *Tetrabib. IV. Sermon. 1. cap. 97.* à l'aide duquel on peut aussi établir le texte de Paul Éginète, qui décrit ces mêmes sels à la fin du septième Livre.

Opusculum Asclepiadis à Trochisquis, = Pastilles ou Trochisques thériacaux.

Ces sortes de trochisques entrent dans la composition de la *thériaque*, & on les prépare avec la chair de vipère de la manière suivante:

Prenez des vipères femelles prises sur la fin du printemps; ôtez-en la peau, nettoyez-les avec soin, & après les avoir lavées dans deux ou trois eaux, mettez-les dans un pot bien net avec une quantité d'eau suffisante, & faites-les bouillir sur un feu de fardement jusqu'à ce que la chair soit entièrement détachée de l'épine. Exprimez ensuite la chair avec

les mains pour en faire sortir toute l'eau, & pilez-la dans un mortier, en versant dessus de tems en tems quelque peu du bouillon qu'elle a donné. Cela fait, prenez du pain blanc, nouvellement fait, sec, pilé & tamisé, savoir, trois parties pour $\frac{1}{2}$ ou au moins quatre parties pour un de chair de vipère, pilez-les ensemble avec soin, en y ajoutant de tems en tems quelque peu de la farine dont on vient de parler, jusqu'à ce que le tout ne compose qu'une masse uniforme, dont vous ferez avec quelque peu d'opobalsamum des trochisques d'une grosseur modérée, que vous mettrez sécher à l'ombre. Oignez-les ensuite avec le baume précédent, & enfermez-les dans un pot de verre; & s'il arrive qu'ils viennent à se moisir par la suite, vous saurez vous en desluyer avec un linge.

Depuis, theriaca, est aussi le nom d'une emplâtre de centaurée qu'Oribase recommande pour les plaies & les piquures des nerfs & des muscles, aussi-bien que pour les morsures des bêtes sauvages & des chiens enragés, Aétius en donne la description, *Tetrab. IV. Serm. 3.*

Theriaca Andromachi, *thériaque d'Andromachus*, qu'on appelle communément *thériaque de Venise*. Voyez *Andromachus*.

Theriaca celestis, *thériaque céleste*.

Prenez de *thériaque benedicté de Quercetian*, qui est une composition peu différente de celle de Venise, une livre & demie.

Faites-en un extrait avec de l'eau thériacale; mettez le tout dans un autre vaisseau, & extrayez jusqu'à consistance de miel. Mettez l'essence à part, & versez l'esprit que vous avez tiré sur ce qui a resté dans le vaisseau. Répétez une seconde fois la même opération. Versez sur le résidu une quantité suffisante d'esprit de vin; extrayez l'essence qui reste; décantez de nouveau, & mêlez cette seconde essence avec la première. Continuez d'extraire ce qui reste dans l'eau thériacale, aussi-bien que dans le vinaigre distillé fortifié avec l'esprit de nitre; servez-vous de ces derniers extraits pour précipiter le premier, & faites évaporer celui-ci à consistance de miel.

Mêlez ensuite avec le tout,

de magistères de corail,	}	de chaque, une once;
de perles,		
de magistères d'hyacinthe,	}	de chaque, six gros;
de rubis, & d'émeraude,		
de bézoard animal & minéral,	}	de chaque, demi-once;
de sel de corail, & de perles,		
de bézoard Oriental, de terre sigillée,	}	de chaque, trois gros;
de véritable licorne, & d'os de cœur de cerf,		
d'ambre gris, deux gros.		

Faites évaporer dans un vaisseau vernissé jusqu'à consistance d'extrait, ou d'une masse propre pour des pilules. *SCHRONER.*

Theriaca Diateseron. On appelle ainsi un électuaire composé de quatre ingrédients. Voyez *Diateseron*. La *thériaque des pauvres* est la même.

Theriaca Edinensis, *thériaque d'Edimbourg*.

Prenez de racines d'angelique,	}	de chaque, deux onces;
d'impératoire,		
de contrayerva,		
de serpentaire de Virginie,		
de valériane sauvage,	}	de chaque, une once & demie;
de zedoaire, &		
de baies de laurier,		
de fenilles de rue, &		
de scordium,	}	de chaque, trois onces;
de species diambrez,		
de camphre,		
de safran,		
de résine de gayac,	}	de chaque, une once;
de myrrhe, &		
d'opium,		
de miel clarifié, trois fois autant que de poudres;		
de vin de Canarie, autant qu'il en faut pour dissoudre l'opium.		

Mêlez & faites un électuaire selon l'art. *Dispensaire d'Edimbourg.*

Theriaca Germanorum. On appelle ainsi le rob fait avec le suc exprimé des baies vertes de genévrier.

Theriaca Londinensis, *thériaque de Londres*.

Prenez des quatre semences char-	}	de chaque, une once;
des petites & majeures,		
de racines d'angelique,		
de serpentaire de Virginie,		
de tormentille,	}	de chaque, deux gros;
d'ensula campana,		
de zedoaire,		
de contrayerva,		
de calamus aromaticus,	}	de chaque, demi-once;
de gentiane,		
de fenilles de distame de Crete,		
de scordium,		
de rue,	}	de chaque, trois gros;
de laurier, &		
de baies de genévrier,		
de muscade,		
de macis,	}	de chaque, deux gros;
de safran,		
de myrrhe, &		
de clous de girofle,		
de gingembre, &	}	de chaque, deux gros;
d'opium,		
de sirop de pavot blanc cuit à plus forte consistance qu'à l'ordinaire, trois fois autant que du reste;		
de vin de Canarie, autant qu'il en faut pour un électuaire.		

Cette composition est fort différente de ce qu'elle a été jusqu'ici dans tous les Dispensaires, & possède une qualité alexipharmaque supérieure à celle de toutes les autres; car on en a rejeté un grand nombre d'ingrédients qui répondoient faiblement à la fin pour laquelle elle est destinée, & on y a ajouté le contrayerva, qui est une des drogues les plus efficaces qu'on connoisse dans ce genre. Les Chirurgiens l'emploient dans les occasions qui demandent des cataplasmes chauds, & je ne déciderai point si le miel qu'on a substitué au sirop de meconium l'améliore autant que bien des gens le prétendent.

Quercetian attribue à cette préparation la vertu de surmonter le poison & les maladies contagieuses, d'appaaiser l'agitation des esprits & des humeurs; de guérir les catarrhes, de calmer les douleurs, de procurer le sommeil, de corroborer le baume naturel & de prévenir la putréfaction. *SCHRONER, Pharmacopée,*

THERINOS, *Θήρινος*; épithète d'une espèce de vin du cru de PAÏSE, qui étoit médiocrement noir & épais.

GALIEN, *Lib. viij. de simplic.*

Onus est l'épithète d'un collyre dont ce même Auteur donne la description, *Lib. IV. de C. M. S. L. cap. 7.*

THERIDES, *Θήριδες*, de *Θήρ*, fera, bête sauvage, se dit des choses d'une nature féroce ou maligne, & particulièrement des maladies dont le nom est tiré des animaux féroces, comme l'éléphant & le cancer, ou durant lesquelles il s'engendre de gros vers ou des ascariides; ou même de la phthisie qui fait recourber les ongles de même que les serres des bêtes féroces. Hippocrate s'en sert en parlant de l'automne, qui est une saison extrêmement sujette aux maladies malignes. Car Galien dans son *Comment.* sur ce passage *τὸ Θήριδες ἐν ὁσμήνῳ*, *VI. Epid. Sect. 1. Aphor. 13.* dit, que l'Auteur entend par les *Θήριδες* de l'automne, des vers plats ou des ascariides; ou l'éléphant ou le cancer, ou suivant quelques-uns, la phthisie, car toutes ces maladies regnent principalement en automne. Le mot *Θήριδες* peut aussi s'appliquer à cette saison à cause des maladies fébriles & mélancoliques qui proviennent d'une bile extrêmement adoucie & recuite, & qui obligent les malades à se jeter sur tout ce qu'ils rencontrent, comme s'ils vouloient le dévorer. Galien, dans son *Exegesis*, prétend que *τὸ Θήριδες* se dit des vers plats ou des ascariides qui s'engendrent dans les intestins; ou des phthisiques *τὸ Θήριδες*, à cause que l'automne est seconde, en conséquence de la corruption des humeurs, en un grand nombre de maladies dangereuses qui dégénèrent souvent en des consommations mortelles. Arétée, dont le style approche beaucoup de celui d'Hippocrate, donne la même épithète de *Θήριδες* à l'automne. Et Erotien expliquant le *τὸ Θήριδες*, *VI. Epid.* dont on a déjà parlé, dit que quelques-uns entendent par-là des ulcères malins appelés *Θήριματα*, (*theriomata*) qui sont très-fréquens en automne à cause de l'inégalité de l'air; d'autres de petits vers qui s'engendrent principalement dans ce temps-là, & d'autres enfin la phthisie.

Θήριδες *βῆλ*, *VI. Epid. Sect. 2. Aphor. 11.* toux fébrile & maligne. Quelques-uns appellent ainsi, à ce que dit Galien, une toux sèche causée par des vers qui grimpent vers l'orifice du ventricule & le picotent; d'autres se servent de cette expression pour désigner la toux des phthisiques; à cause, comme on l'a dit ci-dessus, que leurs ongles sont recourbés. D'autres enfin rendent le mot de *Θήριδες*, par celui de *κακοήθης*, (*cacochæthos*) malin, & Galien lui-même est de cette opinion; de sorte que *Θήριδες βῆλ* est une toux maligne & dangereuse, qui n'indique aucun abscessé, & ne donne aucune espérance de guérison. Le même Auteur, dans son *Commentaire* sur le *VI. Epidem. Sect. 2. Aphor. 16.* où Hippocrate parle des toux sèches qui accompagnent les fièvres ardentes, qui n'altèrent ni n'incommodent le malade, & ne dessèchent point la langue, à cause, dit-il, qu'elles ne proviennent point d'aucuns *theriodes*, *ἢ τὸ Θήριδες*, mais du vent ou de l'air, *ἀλλὰ τὸ σπέρμα*, puisque le malade ne touffe que lorsqu'il parle ou qu'il ouvre la bouche, traduit *τὸ Θήριδες* comme il suit: *καὶ οὕτως ἐστὶν ὅτι τὸ σπέρμα καὶ τὸ αἷμα καὶ τὸ σπέρμα, &c.* Comme les toux sèches proviennent de la malignité de la maladie, pour les distinguer de celles dont il parle, il dit que ces dernières ne sont point causées par ce que signifie le mot *theriodes*, mais par l'air. Quelques-uns prétendent qu'Hippocrate par *Θήριδες* n'entend pas toute sorte de malignité en général, mais bien la phthisie, à cause que ceux qui en sont atteints ont les ongles *crochus* comme des bêtes féroces; d'autres veulent que ce mot signifie la même chose que *therioma*, qui est proprement un ulcère aux poudrons; d'autres enfin, prétendent qu'Hippocrate a voulu désigner les vers qui grimpent vers l'orifice du ventricule, & qui

l'irritent au point de causer la toux; mais leur sentiment n'est appuyé ni de la raison, ni de l'expérience. Il vaut donc mieux entendre par *theriodes* quelque chose de malin, soit que la toux provienne d'une fluxion de cerveau, ou d'un ulcère dans quelque'un des organes de la respiration, d'un abscessé dans ces parties, ou d'un empyème. Il y a plusieurs autres sortes de toux qui n'ont aucune malignité, & qui sont causées par la mauvaise constitution des organes de la respiration, de la gorge, ou de la trachée-artère, ou par l'acrimonie des alimens ou de la boisson, ou quelquefois par la qualité de l'air.

De même par *Θήριδες τὰ ἰσχυρὰ* (*theriodes ta ischyra*) *Coac. 623.* on doit entendre des vomissemens virulens, qui marquent la corruption & la malignité des humeurs, ou dans lesquels on rend des vers.

Θήριδες παρακρύβειν, (*Theriodes Paracrypsis*), dans Hippocrate, *I. Prorrh. 26. & Coac. 85. 55.* sont des maladies du cerveau occasionnées par le délire, dans lesquelles les malades agissent comme des bêtes féroces; ou, comme dit Galien, *Comm. I. in Prorrh.* regimbent, mordent & se jettent sur ceux qui s'approchent, de même que s'ils étoient leurs mortels ennemis.

Θήριδες παρακρύβειν, (*Theriodes paracrypsis*), *I. Prorrh. 123.* signifie aussi une manie féroce & sauvage, beaucoup plus violente que la mélancolie ordinaire, & d'une nature très-maligne, (voyez *Delirium*); ou, suivant Galien, « le plus haut degré (*epistasis*) de la mélancolie; car comme les mélancoliques & les phrénétiques sont sujets à faire du mal à ceux qui les approchent lorsque leur maladie est arrivée à son plus haut période, il donne à cet état le nom de *theriodes*, pour le distinguer de celui qui est plus tranquille. »

Θήριδες διατα, (*Theriodes diata*) est un genre de vie commun aux hommes & aux brutes, tel que celui que menotent les premiers hommes, *Lib. viij. de simplic. in Theriis*.

Θήριδες, (*Theriodes*). On appelle ainsi ceux qui sont incommodés des vers ou de fièvres, qui, en conséquence d'une malignité & d'une dépravation d'humeurs assez ordinaire en automne, produisent une matière propre à engendrer des vers. Ainsi, *IV. Epid. Θήριδες ἐν τῷ σπέρματι*, sont ceux qui ont des vers à l'approche de la crise; ou qui, lors du déclin ou de la solution d'une fièvre, rendent des vers par haut & par bas; la nature cherchant à se débarrasser de tout ce qui l'offense.

THERIOMA, *Θήριωμα*. Voyez le mot précédent.

THERION, *Θήριον*, dans Hétychius, signifie une espèce de maladie *καὶ τὸ ὄμμα*, qui, suivant Galien, dans son *Exegesis*, n'est autre que les vers ou un ulcère malin, (*σύνω*); suivant la signification que lui donne Hippocrate, dans son Livre de *Lois* in homme, où l'on trouve *ἐστὶ τὸ ὄμμα ἰσχυρὸν*; « il s'élève sur le corps un ulcère malin. » Ce mot a la même signification, *Coac. 467.*

THERIOTOME, de *Θήρις*, une bête sauvage, & *τομή*, je coupe, je disloque. *Anatomie des Brutes.*

THERMÆ, *Thermæ*, eaux thermales, eaux minérales chaudes, sources chaudes naturelles, dont Frédéric Hoffman donne la description suivante dans sa dissertation sur les eaux de Carlsbad.

Rien n'a plus embarrassé l'esprit des Savans, & partagé les sentimens des Médecins, que la chaleur actuelle & continue qui se fait sentir dans quelques sources médicinales. Mon dessein n'est point de rapporter toutes

ces opinions, la chose seroit fort difficile, mais seulement quelques-unes de celles qui ont fait le plus de bruit. Un grand nombre d'Auteurs, surtout parmi les anciens, ont attribué la chaleur de ces eaux à un feu qu'ils supposoient logé dans le centre de la terre, & qui se communique à plusieurs de ses parties à travers les fentes & les crevasses qu'il rencontre. Mais cette opinion est plutôt le fruit d'une vaine imagination, que la suite d'une théorie fondée sur des arguments solides. D'autres ont cru trouver la cause de la chaleur de ces sources dans celle du Soleil. Mais les rayons de cet astre ne sauroient pénétrer dans les entrailles de la terre ; & ces eaux conservent toujours la même chaleur après qu'ils ont quitté notre hémisphère, lorsqu'il lui foiblement en hiver, & que la terre se trouve resserrée & endurcie par la violence du froid. En supposant même que la chaleur de ces eaux est produite par l'influence du Soleil, il seroit difficile d'expliquer pourquoi les sources qui sont également exposées à ses rayons ne sont pas également chaudes.

Quelques Chymistes attribuent cette chaleur à la fermentation qui résulte du mélange des acides & des alcalis, & de celui de la chaux-vive avec l'eau. Mais si cela étoit, on devroit nécessairement trouver dans ces sources le sel neutre qui résulte du mélange de l'acide & de l'alcali, au lieu qu'on éprouve tout le contraire.

On fait qu'il se trouve des montagnes de pierres à chaux dans la terre, cependant on ne voit pas qu'elles communiquent quelque chaleur à l'eau avant qu'elles aient été calcinées; outre qu'on trouve rarement de la chaux-vive dans les entrailles de notre globe. D'autres croient être mieux fondés, lorsqu'ils avancent que ces eaux ont reçu dès le moment de la création la chaleur qu'on y remarque : mais cette opinion paroît plus éloignée de la vérité que les autres ; car si cette chaleur étoit innée, je ne vois pas qu'elle dût se perdre si-tôt : d'où l'on peut conclure que cette chaleur dépend de la communication & de l'approche d'une substance ignée, de même que l'eau s'échauffe quand on l'approche du feu, & se refroidit quand on l'en éloigne.

On ne doit donc pas douter que ces eaux, qui sont naturellement froides, n'acquiescent leur chaleur en passant par les entrailles de la terre ; loin que celle-ci reçoive d'elles la chaleur qu'elle possède. Comme l'eau, après être sortie de la terre, s'échauffe par le moyen du feu, de même celle qui coule des entrailles du globe terrestre, acquiert sa chaleur à l'aide d'un feu qui s'y trouve. L'existence du feu dont nous parlons, est attestée par les volcans qu'on rencontre dans différentes contrées, par les tremblements de terre, l'éruption subite des feux souterrains, & la calcination des rochers & des montagnes. Il faut donc rechercher la manière dont ce feu s'engendre & s'entretient aussi long-tems.

On ne peut expliquer un phénomène aussi difficile, qu'en tâchant de découvrir l'origine du feu & de la flamme, par les principes de la Physique & de la Chymie. J'ose donc assurer que la matière, la matrice ou l'aliment du feu n'est autre qu'une substance grasse & sulphureuse. Ces sortes de substances sont non-seulement l'origine des flammes, elles en acquiescent encore le mouvement en très-peu de tems. Les sulfures se convertissent aisément en feu par l'accélération & la vitesse de leur mouvement intestinal ; de sorte qu'à proprement parler, le feu n'est qu'une espèce de mouvement intestinal extrêmement rapide, qui détruit l'union & le mélange des corps. De-là vient que lorsqu'on veut allumer du feu avec des corps froids, on est obligé d'employer des substances sulphureuses & de les mettre en mouvement à l'aide d'un frottement violent.

Le fer, par exemple, qui est un métal extrêmement sulphureux, est aussi le plus susceptible de chaleur ; & de-là vient qu'étant fondu, il jette une infinité d'étincelles ; & que sa limaille, quand on la souffle dans la flamme d'une chandelle, répand aussi des bluetttes

fort vives. Ce soufre martial étant mis en mouvement à l'aide d'un frottement violent, produit un feu manifeste & visible. C'est ce qui fait qu'un morceau de fer étant long-tems battu avec un marteau, paroît en feu, & s'échauffe à un tel point, qu'il allume le soufre. Cette origine de la chaleur & du feu est suffisamment prouvée par ce qui arrive lorsqu'on mêle de l'esprit de nitre sublimé extrêmement concentré avec de l'huile de girofle ; car cette huile qui contient une grande quantité de soufre grossier, acquiert par son mélange avec cet acide, un mouvement intestinal très-rapide, dans lequel consiste l'essence du feu.

On peut donc répondre à ceux qui veulent qu'on leur découvre l'origine du feu souterrain, aussi bien que la cause qui l'entretient, que les substances sulphureuses, logées dans les entrailles de la terre, venant à acquiescer un mouvement violent par leur frottement mutuel, produisent d'abord un feu qui se communique, & s'entretient aisément à l'aide des matières sulphureuses, bitumineuses & inflammables, qu'il trouve dans son voisinage. Les mines de fer & de soufre sont de toutes les substances cachées dans les entrailles de la terre, celles qui s'ensuivent le plus aisément. On ne peut pas même douter qu'il ne se trouve beaucoup de mines de fer dans la terre, & qu'il n'y ait des cavernes souterraines extrêmement profondes, remplies de mines sulphureuses & vitrioliques, puisqu'il y a près de mille ans qu'on tire du soufre & du vitriol de la montagne de Ranzelsbourg près de Goslar.

On trouve aussi beaucoup de soufre dans plusieurs endroits d'Italie ; aussi n'y a-t-il point de pays où il y ait plus de Volcans, ni qui soit plus sujet aux tremblements de terre. Monsieur Tichirnhäufen, *Lib. de Medicament*, dit avoir découvert quatre sortes de substances dans le Mont-Etna, & dans le Mont-Vesuve, savoir, du soufre commun inflammable, une terre poreuse, de l'air, & de l'eau salée ; le soufre qui s'allume dans ces montagnes, non-seulement produit de terribles éruptions ; il donne encore à la terre une chaleur, qui se communique à l'eau qui circule dans ses entrailles.

C'est encore ce soufre qui brûle dans les entrailles de la terre, qui rend les sources d'eau chaude si fréquentes en Italie.

Laurentius Grullus, in *Orat. de Peregrinat. studii Medicinal. ergo suscepta*, dit avoir trouvé plus de quinze sources médicinales à Sienna.

Et un peu plus bas :

« J'ai vu, dit-il, à Pouzol des montagnes entières de soufre naturel dont on fait grands cas ; c'étoit autrefois les Monts Phlegréens. J'ai encore vu près de Baies différents mélanges d'eaux minérales chaudes ; & dans la Baie de Naples auprès du Lac d'Averne, les vapeurs qui s'élèvent de la terre ont beaucoup plus de vertu que les sources dont je viens de parler. »

On trouve la même espèce de soufre dans quelques bords d'Allemagne, surtout dans ceux d'Aix-la-Chapelle, dont l'eau non-seulement brunit l'argent, mais donne encore des fleurs de soufre très-pures dans le bain de César.

On a vu ci-dessus que le soufre est l'origine du feu, non-seulement de celui qui paroît à nos yeux, mais encore de celui qui est enfermé dans les entrailles de la terre : mais il n'est pas aussi facile qu'on le pense d'expliquer la manière dont il s'allume de lui-même. Je crois que cela se fait par le concours mutuel & l'agitation intestine des corps sulphureux, lorsque le soufre, après avoir été dégagé, vient à agir sur les terres & les substances calyées, ou sur une terre bitumineuse.

On peut donc concevoir que la chose arrive de la manière suivante.

Lorsque le soufre vient à se mêler dans les entrailles de la terre avec du bitume, ou avec un fossile qui contient beaucoup de sel acide, ou avec des marcasites vitrioliques calybes & sulfureuses, & que l'eau vient à approcher de ces substances, elle dissout l'acide du vitriol contenu dans le soufre, au moyen de quoi cet acide agissant sur la terre bitumineuse & les mines sulfureuses calybes, non-seulement excite une chaleur violente, mais produit encore une flamme très-vive, surtout si la terre est poreuse, & que l'air vient à pénétrer dans sa substance.

Cette doctrine est confirmée par l'expérience suivante.

Si l'on prend une livre de soufre naturel, & qu'après l'avoir réduit en poudre, on le mette avec une égale quantité de limaille de fer dans une bouteille, & qu'on le réduise en forme de bouteille avec de l'eau, cette masse fermentera tellement au bout de douze heures, qu'elle brisera le vaisseau, & prendra une couleur noire, au lieu qu'elle étoit jaune auparavant. Cette masse étant retirée du vaisseau, brisée en petits morceaux, & exposée pendant quelque tems à l'air, non-seulement devient beaucoup plus chaude, mais jette encore une flamme accompagnée d'une fumée sulfureuse.

On peut encore démontrer l'origine des feux souterrains par une expérience très-commune, dans laquelle on voit que les marcasites & les portions terrestres sulfureuses dont se forme le vitriol, étant exposées à l'air par un tems pluvieux & humide, s'échauffent sur le champ à un point extraordinaire. Il arrive la même chose lorsqu'on expose à l'humidité de l'air les morceaux de tête-morte qui restent après la sublimation du soufre des marcasites sulfureuses; car leur chaleur est si forte, qu'on ne sauroit en approcher la main sans se brûler. C'est ce que peuvent avoir vu ceux qui ont été à Alt-Sattel, ville de Bohême à un mille des eaux de Carlsbath, où l'on prépare l'alun, le soufre & le vitriol.

Rien ne prouve mieux aussi l'origine & la cause des feux souterrains, que le phénomène qu'on observe tous les jours dans les endroits où l'on prépare l'alun, comme à Dieben dans le Marquisat de Misnie, & à Commoden dans la Bohême. En effet, ceux qui sont destinés à ce travail, tirent de la terre une espèce de charbon fossile, ou une terre noire, bitumineuse & inflammable, dans laquelle le sel sulfureux & alumineux se trouve logé. Cette terre étant mise en un monceau & arrosée de la pluie, non-seulement s'échauffe à un point extraordinaire, mais jette encore de la fumée, & quelquefois même de la flamme; ce qui vient de ce que l'acide sulfureux de l'alun, après avoir été dissous, s'attache à la terre bitumineuse & sulfureuse; de sorte que l'action & la réaction mutuelle de leurs parties, jointe à l'agitation de l'air, non-seulement chauffe le soufre, mais même le convertit en feu.

Notre doctrine est aussi confirmée par une expérience fort curieuse, laquelle consiste à mêler de l'alun calciné avec quelque substance sulfureuse ou inflammable; car la masse qui en résulte étant exposée à l'air, s'échauffe, s'enflamme & brûle pendant un tems considérable.

Il n'est pas difficile, après les observations & les expériences qu'on vient de rapporter, de découvrir l'origine & les véritables causes de ce feu souterrain qui chauffe l'eau de certains bains, qui produit les tremblements de terre & les volcans; car le soufre étant une fois mis en mouvement par l'action mutuelle des divers minéraux bitumineux, calybes, vitrioliques & sulfureux qu'il rencontre, & l'air qui est enfermé

dans les entrailles de la terre venant à souffler dessus, il faut nécessairement que la chaleur & le mouvement dont on vient de parler, augmentent, & qu'il en résulte à la fin un feu très-violent, qui se communique d'un lieu à l'autre par le moyen des passages qu'il rencontre, ébranle souvent de vastes portions de terre, excite des éclairs & des tonnerres souterrains, & culbute quelquefois des rochers & des montagnes entières. Ces phénomènes sont très-fréquents dans les lieux qui sont baignés de la mer, car cet élément venant à s'insinuer dans les cavités souterraines, comprime l'air qu'il y rencontre, & excite des vents. On sait que l'eau peut en se précipitant dans des cavernes obliger l'air à sortir par certains passages, qui, dans plusieurs endroits produisent le même effet qu'un soufflet. Lors, au contraire, qu'il manque du vent, & que le pays est éloigné de la mer, comme le sont la plupart des contrées situées dans le cœur de l'Allemagne, il s'élève, il est vrai, une chaleur violente; mais le feu enfermé ne sauroit se faire voir sous la forme de flammes. Il ne laisse pas néanmoins de se répandre auprès & au loin des vapeurs qui passant à travers les pores & les fentes de la terre, échauffent l'eau qu'elles rencontrent.

On a d'abord peine à comprendre comment la chaleur qui se communique depuis tant de siècles aux eaux dont nous parlons, peut subsister sans rien perdre de la force dans les entrailles de la terre. Mais cela n'est pas aussi difficile à expliquer qu'on l'imagine; puisqu'il n'y a qu'à supposer dans la terre une source inépuisable de soufre, de bitume & de marcasites vitrioliques. C'est ce dont on voit un exemple remarquable à Alt-Sattel en Bohême, où l'on tire de la terre depuis plus de deux siècles du soufre, du bitume & du vitriol. La même chose arrive à Pouzol en Italie, où il se trouve encore une grande quantité de mine de soufre, d'alun & de vitriol malgré la consommation qui s'en fait depuis tant de siècles. De plus, l'eau qui produit l'action & la réaction mutuelle de ces minéraux, n'a pas pu pénétrer dans les conduits souterrains, & mis le soufre en mouvement, que ce mouvement intestin trouve bientôt à agir sur des matériaux semblables; au moyen de quoi il se perpétue & se communique aisément aux substances grasses & inflammables, dont la plus considérable est la terre bitumineuse & inflammable du charbon fossile.

On est encore convaincu par des observations fréquentes, que le feu qui est enfermé & à couvert des ardeurs de l'air, ne se dissipe pas aisément, mais brûle pendant un long tems sans aucune diminution considérable de sa pâture. Ceux qui se sont trouvés à des incendies peuvent avoir observé que les solives enfoncées sous les décombres brûlent pendant plusieurs jours; & il arrive la même chose au charbon fossile qu'on a soin d'enfermer sous la cendre. Une chose qui mérite encore d'être observée, c'est que dans la machine de Papin, qui est tellement fermée que l'air ni la vapeur de l'eau chaude ne sauroient en sortir, les viandes les plus dures se cuisent sans peine à l'aide d'un petit feu de charbon; & qu'on n'a pas plutôt mis cette machine dessus, qu'elle acquiert une chaleur dont elle est longtemps à se défaire. Prenons, si l'on veut, le corps humain pour exemple, on remarque que la chaleur dont les fièvres sont accompagnées est beaucoup plus violente lorsque les pores sont obstrués & que la perspiration est interrompue, que lorsqu'elle est libre. De même lorsque les exhalaisons souterraines n'ont pas la liberté de se dissiper, & qu'elles sont, pour ainsi dire, absorbées en elles-mêmes après plusieurs tournoyemens réitérés, elles subsistent long-tems & ne sont pas si-tôt consumées.

Nous avons l'exemple mémorable d'un feu qui a démenré long tems caché dans les charbons d'une montagne qui est auprès de Zwickavia dans le Marquisat de Misnie. Les habitants du voisinage rapportent que les Suédois y ayant mis le feu il y a plus d'un siècle, on fut

obligé pour l'éteindre de combler les fentes & les ouvertures qu'il avoit formées, avec de la terre. Comme on fut venu à les ouvrir il y a quinze ans, on trouva que le charbon brûloit encore, de sorte qu'on fut de nouveau obligé de les fermer. Il y a plus de cent ans que George Agricola a parlé de cette montagne dans son *Traité d'Ortu & Causs. subterr. &c.* voici ce qu'il en dit dans celui qui a pour titre, *de Natura eorum que effluunt ex terra*, Lib. IV. cap. 17.

« On trouve près de Zwickavia, dans le Marquisat de Misnie, une montagne qui brûle continuellement ; « les cavités qui se forment sur sa surface ressemblent « à des fournaies ardentes, & les matières combustibles qu'on y jette à la profondeur de quatre pîes, « s'enflamment sur le champ. »

Il rapporte encore qu'en plusieurs endroits d'Allemagne, surtout près du fleuve Moldaw qui coule dans la Misnie, dans tout l'espace de terrain qui se rencontre entre Zwickavia & Glaucia ; il s'élève durant la nuit des vapeurs enflammées.

Laurent Gryllus parle aussi de cette montagne en ces termes :

« On trouve près de Zwickavia une montagne qui brûle « sans cesse de même que le Vésuve du tems de Trajan, & jette une matière sulfureuse dont on fait « usage dans la Medecine. »

On ne doit pas douter qu'il n'y ait eu autrefois de pareils volcans dans l'endroit où sont les eaux de Charles-Bath ; & que ce feu, qui est maintenant caché, n'envoie des vapeurs vers la surface de la terre, qui échauffent les eaux qui descendent des montagnes. C'est ce qu'Agricola confirme dans son *Traité de Re Mineralica*.

« Ces lieux, dit-il, ont été rendus arides par les feux qui « y ont autrefois régné, & qui sont aujourd'hui cachés « dans les entrailles de la terre, ainsi qu'on peut l'observer dans les campagnes d'Elboh entre Lessau & « Culm ; d'où l'on tire des terres testacées quelque peu « calcinées : il n'y a rien là qui doive surprendre, puisqu'il est terre de ces endroits est sulfureuse, qu'on « trouve du bitume près de Sattel, & que les eaux de « Charles-Bath ne sont éloignées que de huit mille de « cette Ville, qui tire son nom de la plaine des Faucons (Haviries Falcorum) laquelle est située dans « l'endroit qu'on appelle la Montagne ardente. »

On trouve un témoignage beaucoup plus authentique de ce que je viens de dire dans Bogisl. Balbinus, *Hist. Regni Bohem. cap. 32.*

« Le district d'Elboh, dit cet Auteur, abonde en charbon de terre : mais comme le bois n'y est pas rare, « les habitans n'en font aucun usage. A Falkenaw Ville située sur la rivière d'Egra, tout près de Konigsherr, où est l'Eglise de Sainte Cunegonde, il y a « une montagne, ou plutôt un gouffre qui causa autrefois bien du mal aux habitans du voisinage. Elle « contient une grande quantité de feux souterrains « dans ses entrailles ; & lorsqu'on applique l'oreille « contre terre, ainsi que je l'ai fait, on entend un bruit « causé par les vents ou les flammes, qui donne à l'esprit effrayé une image du Vésuve. Cette montagne « brûle durant la nuit, & même pendant le jour, lorsqu'il survient quelque changement considérable dans « l'atmosphère ; & l'on a souvent senti aux environs, « des espèces de tremblemens de terre, & entendu des mugissemens dans les entrailles de la terre. Les habitans assurent qu'il y avoit autrefois des mines de fer dans le même endroit. On y trouve aussi du charbon fossile mixte, mais noir & comme consumé par

« les flammes, tel que celui qu'on rencontre, suivant « Bogens, dans quelques autres endroits d'Allemagne. »

Ce passage ne permet pas de douter qu'il n'y ait eu autrefois des feux souterrains dans ces contrées.

Le terrain qui est auprès des sources de Charles-Bath est aussi fort chaud, ce qui oblige les habitans à creuser leurs caves dans les montagnes voisines. Cette chaleur est causée que la neige se fond aussitôt après être tombée, d'où il suit que le terrain sur lequel Charles-Bath est bâti, renferme un feu qui échauffe les eaux dont il approche, & qui, lorsqu'il en est éloigné, répand des exhalaisons qui se mêlent avec elles, leur communiquent des vertus admirables. Une preuve que ces eaux reçoivent leur chaleur de la terre par où elles passent, c'est qu'il y en a plusieurs qui bien que chaudes, douces, pures & légères ne sont imprégnées d'aucune substance minérale, comme sont celles du bain de Saint Jean à Lucine, des bains de Pise, de Stienne & de Cornello. On peut mettre encore de ce nombre les fameuses sources de Piperan dans le pays des Grisons, dont l'eau provient des neiges qui se fondent sur le sommet des montagnes, & s'échauffent en passant par les entrailles de la terre.

Comme les principes qui constituent les eaux médicinales froides & chaudes sont les mêmes, il faut nécessairement qu'ils produisent les mêmes effets sur le corps humain. Or comme les différentes indications de la Medecine se réduisent à lever les obstructions, à corriger les humeurs peccantes, à rétablir la force des fibres, & à chasser tout ce qui nuit à la constitution, on ne peut mieux y satisfaire que par l'usage des eaux chaudes, puisqu'elles ont la vertu d'inciser, de résoudre, de fondre & d'évacuer les humeurs qui crouissent, & par ce moyen de lever les obstructions, d'émousser & corriger les humeurs acides & salines logées dans les premières voies, de résoudre la mucoité gluante du sang, de délayer les fucs crus & mal digérés, d'absorber, d'envelopper & de disperser les pointes salines avec lesquelles ils sont mêlés ; de rétablir le ton des solides, & par conséquent de faciliter la circulation du sang, de biter les excréments de toute espèce par les selles, les urines, la transpiration, la salivation & le vomissement, sans aucune irritation ni aucun abatement considérable. Elles ont aussi la vertu de guérir la phthisie & la cachexie, & d'apaiser l'agitation des humeurs qui est la source d'une infinité de maladies ; elles sont extrêmement propres pour les maladies de l'estomac, telles que son enflure, par exemple, qui est suivie d'anxiétés dans les hypochondres ; elles éteignent la soif, elles excitent l'appétit, elles dissipent les pesanteurs de l'estomac ; soulagent & arrêtent le vomissement des matières visqueuses auquel plusieurs personnes sont sujettes à leur lever ; elles remédient aux chutes du fondement, & font cesser le ténisme, en fortifiant les fibres ; elles sont aussi d'une efficacité singulière dans la cachexie, le scorbut, la jaunisse, la mélancolie, les affections hypocondriaques, l'hydropisie, les fièvres quartes rebelles & autres fièvres intermittentes ; elles ont aussi la vertu d'arrêter les hémorrhagies excessives, soit de l'estomac, de l'utérus ou des veines du fondement ; bien qu'il faille en user avec beaucoup de précaution dans ces sortes de cas ; & lorsque le flux menstruel ou hémorrhoidal vient à diminuer ou à être totalement supprimé, rien n'est plus propre pour le rétablir que les eaux minérales chaudes. Ces eaux, en nettoyant les conduits urinaux, préviennent la gravelle & la dysurie ; elles lèvent les obstructions des vaisseaux pulmonaires, & rendent la respiration plus libre dans l'asthme humide ; elles font beaucoup de bien aux phthisiques, surtout lorsque leur maladie est causée par l'obstruction des viscères ; de-là vient que Morton, in *Phthisis. Lib. II. cap. 2.* prescrit les eaux d'Isington dans la phthisie. Elles produisent encore des effets

admirables dans les maladies arthritiques, dans le rhumatisme & la goutte. Etant employées extérieurement en forme de bain, elles ramollissent les tumeurs rénitentes, elles ouvrent les pores, elles fortifient les parties nerveuses & musculaires, dont le ton est affaibli par des fluxions, & relâchent celles qui sont affectées de spasmes; ce qui les rend très-salutaires aux paralytiques & à ceux qui sont affligés de contractions, de foiblesse, de langueur, de douleurs ou de tumeurs; elles remédient aux difformités de la peau, elles guérissent la gale, la grêle & la lepre. Mais comme les remèdes les plus salutaires ne conviennent pas en tout tems, de même l'usage de ces eaux est dangereux dans les cas où les viscères sont affectés de duretés ou de skirrhes, lorsqu'il se trouve des humeurs épanchées dans les cavités de la tête, de la poitrine, ou du bas-ventre; lorsque l'estomac, les poulmons, le mésentère & les intestins sont ulcérés ou affectés d'un empyème ou d'un abcès. L'usage de ces eaux est aussi fort préjudiciable à ceux qui ont de la disposition à l'apoplexie, à l'épilepsie, à la migraine, & à la privation de la mémoire ou des sens. Elles ne conviennent point à ceux qui sont affligés de l'asthme convulsif, d'un polype au cœur, d'une hydropisie de poitrine, d'une phthisie confirmée, d'un cancer, d'ulcères phagédéniques, ou de la gonorrhée. On doit en user avec précaution, dans les inflammations externes & internes, jusqu'à ce que la maladie ait perdu une partie de sa violence.

Avant que de tenter la cure d'une maladie par l'usage de ces eaux, il faut, si le corps est chargé de sang & d'humeurs, recourir à la saignée, afin qu'elles ne rencontrent aucune résistance, & nettoyer ensuite les premières voies, de peur qu'elles n'entraînent avec elles dans le sang la matière récrementielle, ou que celle-ci n'empêche leur effet. Comme les purgatifs drastiques détruisent le ton de l'estomac & des intestins, il vaut mieux leur substituer la manne, la rhubarbe & des sels qui opèrent sans affaiblir les forces. Cette évacuation est nécessaire, non-seulement au commencement de la cure, mais aussi durant & après qu'elle est achevée. On ne doit pas les boire d'abord en trop grande quantité, mais y accoutumer l'estomac peu à peu. L'exercice & le régime sont absolument nécessaires; mais il faut surtout éviter tout ce qui est capable de troubler l'esprit, spécialement le chagrin & la tristesse, qui seule est capable d'empêcher leur effet. Quelles que soient les eaux médicinales dont on use, il convient de fortifier l'estomac avec des corroboratifs & des balsamiques, afin qu'il s'engendre dans le corps des fluides louables & salutaires, & que la distribution s'en fasse dans toutes les parties du corps.

Comme les eaux thermales sont actuellement chaudes & les acideles actuellement froides, il faut en faire une grande distinction, & les prescrire avec jugement, tant par rapport aux différentes maladies, que par rapport à la constitution du malade. Elles diffèrent aussi en ce que les acideles contiennent un sel volatil & les thermales un sel fixe. Il y a aussi plus de vitriol subtil dans les sources froides que dans les chaudes, quoique quelques-unes de celles-ci, telles que celles d'Aix-la-Chapelle, contiennent du soufre commun en substance. Les sources froides contiennent aussi une plus grande quantité d'esprit minéral que les chaudes, à qui leur chaleur le fait perdre aisément.

La connoissance de ces différences donne plusieurs règles de pratique: par exemple, pour ceux qui ont de petits vaisseaux, des fibres tendres & délicates, & le système nerveux foible & sujet à des spasmes fréquents, les sources chaudes sont meilleures & plus convenables que les froides. Mais pour les personnes d'une constitution plus robuste, qui ont le tissu des fibres plus ferme, & des obstructions ou des maladies obstinées, il faut des eaux plus fortes, soit des froides ou des chaudes; par la raison qu'elles les peuvent mieux suppor-

ter, que les personnes d'une habitude tendre, délicate, spongieuse, & lâche, à qui les foibles, les légères & les subtiles sont plus salutaires. Quant à l'usage externe des sources chaudes, celles qui ont une eau dure & lourde, repoussent avec force, & par cette raison excitent aisément des fièvres, des douleurs de tête & la soif, en faisant rentrer la matière peccante, de la surface du corps en dedans, raison pour laquelle il en faut user avec précaution: au lieu que les sources chaudes dont l'eau est douce & tendre, amollissent les parties dures, ouvrent les pores, facilitent les excréments, & tirent la matière peccante du centre du corps à la circonférence.

Par rapport à la nature, à la différence & à l'usage de ces eaux, il faut observer que les sources froides ont une qualité plus noble & plus efficace que les chaudes par la grande quantité d'esprit minéral qu'elles contiennent. Les eaux froides sont aussi plus légères & plus subtiles que les chaudes, qui par rapport à leur chaleur, dissolvent & emportent beaucoup de substances grossières, logées dans les entrailles de la terre. Il est cependant certain que les froides sont plus souvent de mal que les chaudes. Mais cela vient, selon moi, de ce qu'on les boit froides, surtout le matin, lorsqu'on a l'estomac vide. C'est pourquoi je conseillerois de ne pas boire le matin, les acideles froides, comme elles sortent de la fontaine, mais tièdes. Mais comme la chaleur peut faire évaporer l'esprit subtil dont elles abondent, je voudrois, pour les chauffer, qu'on les mit dans des vaisseaux bien fermés, qu'on plongeroit dans l'eau bouillante.

Par rapport à l'usage externe des sources chaudes, on fait une grande faute, en prenant le bain trop chaud; car la chaleur externe excite dans le sang & les humeurs un mouvement violent, & une expansion contre nature, d'où s'ensuivent une palpitation de cœur, l'angxiété des parties précordiales, des douleurs de tête, des inquiétudes, & la perte des forces: & le dommage qu'elle fait est d'autant plus grand, que le corps a plus de sang & de sucs impurs, parce qu'alors l'excès de mouvement du sang agit plus fortement sur les parties & les vicié, & que la chaleur rend les matières sordides plus subtiles & plus acres. FERNER HORMAN.

* J'ai promis dans l'Avertissement qui est à la tête du premier Volume, que je parlerois des différentes eaux minérales de France. Je vais traiter ici succinctement des eaux chaudes connues sous le nom de *Thermales*, qui ne se trouvent point dans ce Dictionnaire dans un article particulier.

Je commencerai par celles de *Dax* & de *Tercis*, avertissant le Lecteur que ce que j'en vais dire est tiré de deux Mémoires de M. Dufau, Médecin du Roi à Dax, Correspondant de l'Académie de Bordeaux, qu'il a eu la bonté de m'envoyer.

Des Eaux de Tercis.

Les Eaux de *Tercis* tirent leur nom du Village qui les produit; ce Village est situé sur le confluent du Fleuve Adour, & d'une petite Rivière appelée *Leti*, à une lieue de Dax, & à six de Bayonne. Le terrain d'où elles coulent est sablonneux, mais assez fertile.

Il y a deux sources, dont les qualités sont précisément les mêmes, ce qui donne lieu de penser qu'elles ont toutes deux la même origine, & qu'elles se font séparées à quelque distance de l'endroit où elles s'offrent à nos besoins. Mais cette séparation, dont nous devons savoir bon gré à l'Auteur de la nature, a cela d'utile, que, par ce moyen, l'une de ces sources est seulement employée pour les bains, & autres usages extérieurs; & la seconde est uniquement destinée à l'usage intérieur.

Ces deux sources sont fort abondantes, & les plus grandes sécheresses n'y ont jamais causé la plus petite diminution: la première, qui est spécialement consacrée

aux usages extérieurs, est surtout si considérable, que l'eau du bassin où l'on se baigne, se renouvelle en un instant; ce qui procure cet avantage, que deux personnes différentes, à moins qu'elles ne veuillent se baigner ensemble, ne trempent jamais dans la même eau.

La seconde source, qui ne sert qu'à l'usage intérieur, est également entourée d'un mur carré & voûté. Il y a vingt ans ou environ que l'eau couloit au dehors par un tuyau, d'où ceux qui en faisoient usage la recevoient plus propre, plus pure & plus efficace.

Les eaux de *Tercis* sont du genre des eaux Thermales. Le degré de leur chaleur est si tempéré, que les personnes qui s'y baignent, y demeurent tout le temps nécessaire avec une espèce de délice. Les Médecins expérimentés dans ces sortes de matières, comprendront aisément l'importance de cet avantage. En effet, qui ne fait combien un bain trop chaud peut occasionner de désordres (*a*), surtout dans les sujets d'une complexion sensible, délicate & facile à émouvoir. La chaleur excessive augmente trop subitement le mouvement du sang, & le rarifie excessivement; elle remue les humeurs vicieuses; s'il y en a, & les engage violemment dans les vaisseaux, où elles sont exaltées & rendues plus nuisibles. De-là naissent souvent des foiblesses, des défaillances, ou bien des fluxions à la tête, à la poitrine, des hémorrhagies, des suppressions d'évacuations naturelles & périodiques, & mille autres incommodités très-dangereuses, que la chaleur modérée des bains de *Tercis* ne sauroit jamais occasionner.

Les principes qui entrent dans la composition de ces eaux ne sont pas moins tempérés que la chaleur. L'eau elle-même, qui dans toutes les eaux minérales est toujours le principal agent, se trouve dans celles-ci extrêmement pure. On sait que l'eau qui fait la base des eaux Thermales est communément fort fine & fort légère; mais on fait aussi qu'elle est souvent chargée d'une partie terreuse, calcaire ou crétacée, qu'elle prend dans les différens terrains qu'elle traverse, ce qui doit la rendre moins propre à pénétrer les parties, à les humecter & à les ramollir; celle de *Tercis* n'en contient pas la plus petite partie, comme je m'en suis convaincu par l'évaporation, ayant remarqué, par cette opération, qu'elle ne donnoit pas plus de sédiment terreux que l'eau de pluie. Ce qui fait qu'elle est plus pure, plus fine, plus pénétrante par conséquent, & plus délayante que ne le sont généralement les eaux Thermales.

Une autre expérience confirme encore d'une manière bien certaine l'extrême pureté de ces eaux: les eaux, soit minérales, soit communes, pour peu qu'elles contiennent de terre absorbante, crétacée, plâtreuse, &c. blanchissent, se troublent, & déposent enfin cette partie terreuse au fond des vases, dès qu'on y verse de l'huile de tartre par défaillance; j'ai mêlé cette liqueur alcaline aux eaux de *Tercis*, sans que pour cela elles aient donné aucune sorte de précipité, ni qu'elles aient rien perdu de leur beauté & de leur transparence: preuve bien convaincante qu'elles sont parfaitement dépourvues de toute terrestrité.

Les eaux qui charient du sel marin, présentent ordinairement les mêmes phénomènes, par le mélange de la même huile de tartre, quoiqu'à la vérité, d'une manière moins sensible. Cependant ces eaux de *Tercis* renferment dans leur sein une partie de ce sel, comme nous le verrons dans la suite, & néanmoins cette liqueur n'y cause aucun changement; ce qui prouve encore que le sel qui entre dans leur composition n'est pas moins bien purifié, que l'eau qui en fait la base. Il est vrai que ces eaux ont encore une partie de sel alcali, qui peut avoir contribué à la pureté singulière de ce sel, en faisant sur lui le même effet que nous

voyons opérer au sel fixe de tartre, d'en dégager les parties terreuses, que l'eau aura ensuite déposées, en se filtrant à travers les terres grasses & les sables qu'elle parcourt.

Pour se convaincre de la présence d'un sel alcali dans les eaux de *Tercis*, il faut les mêler avec une teinture bleue, de violettes, par exemple; & l'on verra aussitôt cette teinture changer de couleur, & devenir verte, ce qui étant un effet ordinaire des alcalis, prouve évidemment qu'elles doivent participer de la nature de ce sel. Mais pour que cette expérience réussisse, il faut employer l'eau récemment puisée, & conservant encore sa chaleur naturelle, car si on la laisse quelques-temps exposée à l'air; on n'y observera plus aucun vestige de sel alcali; d'où l'on doit inférer que ce qu'elles ont de sel de cette espèce est très-léger & très-volatil, & qu'il seroit par conséquent inutile de l'y chercher par la voie de l'évaporation.

En réfléchissant sur la nature de ce sel, il paroît que c'est une espèce particulière aux eaux minérales; que la Chymie artificielle n'imite point; car nous n'en connoissons point de pareil dans nos Laboratoires. En effet, ce n'est pas un sel alcali, volatil, animal ou urinaire: il a vraisemblablement plus de rapport avec les sels fixes: mais il est tellement divisé, atténué & subtilisé par l'eau, dans laquelle il se trouve répandu, par la longue circulation qu'il souffre dans les entrailles de la terre, & principalement par la chaleur à laquelle il se trouve trop long-temps exposé, qu'il s'envole à la première occasion.

Comme il est assez ordinaire de trouver dans les eaux minérales quelque principe martial ou vitriolique, j'ai voulu savoir si celles de *Tercis* contenoient quelque portion de ces minéraux: pour le connoître, j'ai ajouté des noix de galle en poudre à ces eaux, immédiatement après les avoir puisées dans la source: mais je n'observai par cet artifice aucun des signes qui manifestent la présence du fer ou du vitriol; on fait pourtant que ces substances se montrent infailliblement par une couleur rouge, brune, ou noire, que prennent les eaux où elles se trouvent, par le mélange de cette poudre.

Quand on examine cette eau par le moyen des organes du tact, on la trouve onctueuse, à peu près comme si on y avoit dissous une portion de savon; ce qui en augmentant sa qualité pénétrante, doit la rendre encore dissolvante & résolutive.

Si on la goûte, on y découvre une légère teinture de sel, & une partie bitumineuse exaltée, qu'on appelle ordinairement soufre, quoiqu'assez mal-à-propos, dans les eaux de cette espèce: cette partie se manifeste encore par l'odorat, c'est ce qu'on appelle communément odeur nidoreuse ou d'œufs couvés; ou plutôt c'est une odeur approchant de celle de la dissolution du soufre commun, ou des scories d'antimoine précipitées par l'esprit de vinaigre; mais infiniment moins forte, à peine même sensible, & par-là très-supportable.

C'est vraisemblablement à ces deux derniers principes que cette eau doit cette qualité onctueuse, & pour ainsi dire, savonneuse, qu'on y remarque par le toucher, & qui fait une de ses principales prérogatives; car le savon n'étant autre chose qu'une matière grasse & huileuse dissoute par un sel; la partie grasse du bitume mêlée avec le sel dans cette eau, devra former sans doute une espèce de savon.

Car pour ce qui est du soufre qu'on lui attribue vulgairement, on ne sauroit, à quelque épreuve qu'on la mette, y en découvrir la plus petite particule; ce qui pourtant ne seroit pas difficile à quiconque auroit quelque connoissance de la véritable Chymie; car ou ce soufre seroit une substance, & simplement réduit en particules extrêmement fines, & pour ainsi dire, en fleurs;

ou bien il seroit dissous par quelques corps alcalins. Dans le premier cas la chaleur l'éleveroit, & on en trouveroit quelque partie sublimée en fleurs contre les murs & les voutes qui la renferment, comme il arrive au bain de César à Aix-la-Chapelle; ou bien le seul repos, ou du moins l'évaporation le seroit précipiter au fond des vases. Et dans le second cas on le sépareroit infailliblement par l'addition de quelque acide.

Les Auteurs qui prétendent, à quelque prix que ce soit, trouver du soufre dans toutes les eaux Thermales, se fondent principalement sur leur odeur, qu'on appelle vulgairement de soufre; & sur la couleur noire tirant sur le jaune ou le rouge qu'elles donnent à l'argent. Mais les eufs durcis sous la braise n'ont-ils pas la même odeur, & le même goût, & ne font-ils pas aussi le même effet sur l'argent. Cependant dira-t-on qu'il y a du soufre dans les eufs? Dira-t-on qu'il y en a dans les matieres fécales, dans les substances animales & végétales pourries, qui contraient la même odeur, & qui font les mêmes impressions sur l'argent? Dira-t-on qu'il y en a dans l'eau de la mer, au fond de laquelle l'argent prend une couleur de plomb presque ineffaçable, témoin les plaques qu'on en a retirées par différents artifices devant Vigo, des Gallions qui y coulerent à fond il y a quarante-cinq ans.

Cela seul fait assez voir, je pense, combien la plupart des Ecrivains sur ces matieres s'abusent, lorsque, pour faire plus d'honneur à leurs eaux, ils leur attribuent une portion de soufre qu'elles n'ont pas, & qui d'ailleurs y seroit souvent inutile, pour ne pas dire nuisible. Le soufre en effet rendroit les eaux plus dures, plus desséchantes, plus échauffantes, moins propres à humecter, à ramollir, à relâcher & à détendre; & par conséquent inutiles ou dangereuses dans une infinité de maladies, où ces dernières indications sont les seules qu'on ait à remplir.

Et il ne faut pas croire que cette partie bitumineuse qu'on reconnoît dans l'eau de Tereis, puisse jamais passer pour du soufre, quoiqu'à la vérité elle entre dans sa composition. En effet, ce minéral est composé d'une partie bitumineuse, d'un acide vitriolique, & d'une portion terreuse; ces trois substances, qui réunies forment le soufre, n'ont aucun rapport avec lui quand elles sont divisées, elles sont au contraire très-différentes, & font des effets diamétralement opposés. Ce seroit perdre le tems que de s'arrêter à prouver la vérité de cette proposition; que les plus novices même en Médecine ou en Physique, ne sauroient déraisonner.

D'ailleurs le soufre dissous par des alcalis, & précipité par des acides, repand une odeur bien différente de celle de ce même soufre, qui n'est pas soumise à cette épreuve: Cette différence vient sans doute de l'exaltation de la matiere bitumineuse; la dissolution qu'en font les alcalis par le moyen du feu ne s'opère pas sans une espèce de violence qui doit briser, atténuer, affiner, & diviser infiniment les matieres, & les disposer par ce moyen à se répandre dans l'atmosphère pour frapper l'odorat. Cet effet se trouve encore considérablement augmenté par l'addition des acides, parce que les alcalis qui avoient dissous & faisi les matieres bitumineuses, s'attachant à des acides qu'ils rencontrent, & avec lesquels ils ont plus d'affinité, rejettent celles-là & les repoussent avec effort, d'où vient qu'elles se répandent avec plus d'abondance dans l'air, & qu'elles frappent plus vivement l'odorat.

Cette partie grasse, ou ce bitume qui entre dans la composition des eaux de Tereis, est très-abondant dans les entrailles de la terre, & se trouve même fréquemment en plusieurs lieux de sa surface; on sait qu'il est non-seulement la base du soufre, du charbon de terre, de l'huile pétrole, &c. mais qu'il entre aussi dans la composition de presque tous les minéraux, &c. ainsi on ne doit point être en peine de savoir comment il a pu se communiquer à ces eaux: toute la difficulté semble se réduire à savoir comment cette matiere grasse, malgré son opposition naturelle, a pu se mêler si intimement

avec l'eau, pour ne faire qu'un seul & même corps avec elle; & comment elle a pu acquérir cette subtilité, cette exaltation, d'où lui vient cette odeur fine, légère & spiritueuse qu'on lui remarque.

Pour cela, il faut considérer, 1°. Qu'une modique portion de ce bitume suffit pour en emprendre l'eau suffisamment, ce qui doit en rendre le mélange exact, moins difficile. 2°. Qu'elle est extrêmement divisée, rarifiée, atténuée par la violence des feux souterrains, à l'action desquels elle se trouve exposée. 3°. Qu'en circulant à travers des tuyaux exactement clos, & très-étendus parmi ces eaux, qui doivent être prodigieusement échauffées dans leur origine, puisqu'elles conservent encore une chaleur assez considérable dans le bassin, cette partie onctueuse s'affine continuellement, se mêle & se confond de plus en plus avec la partie aqueuse. 4°. Que les fels dont ces eaux sont empreintes doivent contribuer encore efficacement à ce mélange, par la dissolution de cette matiere huileuse qu'ils favorisent & qu'ils opèrent même parfaitement. 5°. Que tous ces moyens qui ne procurent l'union intime de cette partie grasse qu'en la subtilisant & l'exaltant, doivent en même-tems lui communiquer cette volatilité qu'on y remarque, & la propriété d'exercer une sensation particulière dans les organes de l'odorat.

Pour connoître à fond la nature de ce sel de ces eaux, j'en fis évaporer à petit feu cinquante livres: il me resta une once & trois gros de résidu très-salé, mais impur, à cause d'une petite portion de matiere grasse & terreuse qui y étoit mêlée: je fis calciner un instant cette matiere, & après l'avoir dissoute dans de l'eau pure, je la filtrai à travers le papier gris, je fissentuite évaporer ma dissolution jusqu'à pellicule, & l'ayant placée dans un lieu bien sec, j'eus, avec assez de patience, presque neuf dragmes de fort beaux cristaux cubes, qui pétillèrent sur le feu, qui ne fermentoient ni avec les acides, ni avec les alcalis ordinaires; mais qui par l'affusion de vitriol répandoient une vapeur blanche très-pénétrante; preuves, qui toutes réunies, démontrent manifestement la nature du sel marin.

Il resta sur le filtre environ une drame de terre ordinaire, qui n'avoit rien de particulier; que l'esprit de vitriol ne dissous pas, & qui présentée à la pierre d'aiman, ne donne pas le moindre signe de la présence du fer. Le reste de la matiere jusqu'à la concurrence des onze dragmes se perdit, comme il arrive nécessairement dans les différentes opérations, que je fus obligé de faire.

Il résulte de cet examen, que les eaux de Tereis contiennent un sel alcali volatil; une portion de sel marin très-modique, puisqu'il n'arrive pas à un scrupule par livre; une partie onctueuse très-subtile; & enfin, une eau d'autant plus fine & plus légère qu'elle se trouve dans celles-ci débarrassée de cette matiere terreuse ou martiale, dont les autres sont ordinairement surchargées.

De-là vient sans doute la qualité qu'elles ont de purger très-doucement & très-abondamment en même-tems. Rien en effet n'est plus propre que cette espèce de sel alcali qu'elles possèdent, à disposer à la purgation, en atténuant les matieres, & en ouvrant & lubrifiant les voies. Le sel marin est d'ailleurs purgatif de lui-même: mais il seroit trop vis, & par-là moins utile, s'ils ne se trouvoit heureusement adouci par la partie onctueuse, & extrêmement étendu dans une eau très-fine & très-légère.

Dans le fond, ces eaux sont à peu près de la nature des eaux de Balnear, le sel qui en fait la partie la plus active est le même: mais il se trouve dans celles-ci plus tempéré, soit parce qu'il y est en plus petite quantité, soit parce qu'il n'est peut-être pas si bien adouci dans celles-là. Les fels agissent sur nos corps en picotant, en irritant les parties nerveuses. Une irritation douce & modérée excite des contractions plus fréquentes &

plus vives dans les membranes, par ces contractions redoublées, les glandes qui se trouvent exposées à leur action sont comprimées à proportion, & la liqueur qu'elles séparent en est exprimée plus efficacement, ce qui rend les sécrétions & les excréctions plus abondantes & plus faciles. Au contraire, si cette irritation est trop vive, les contractions deviennent excessives ou spasmodiques, & les liqueurs qui sont appellées en abondance, sont exprimées violemment & avec douleur; ou sont totalement supprimées, parce que les tuyaux excrétoires sont trop comprimés ou trop tendus; cependant les liqueurs, qui abondent sans cesse, engorgent la partie, la tendent de plus en plus, l'échauffent, & l'enflamment quelquefois; de-là il arrive souvent que les sels trop actifs, & les autres purgatifs trop secs & trop puissans, purgent avec excès & avec des tranchées insupportables; ou ne purgent pas du tout, mais occasionnent des douleurs violentes, des coliques dangereuses, des inflammations, des crampes, & autres contractions spasmodiques très-cruelles. Les sels répandus dans une grande quantité d'eau fine & légère ne sont pas sujets à ces inconvéniens, lors surtout, que leurs pointes se trouvent encore embarrasées dans le tissu visqueux de quelque matière grasse. Or c'est là un avantage que les eaux de *Tercis* possèdent au suprême degré; la quantité de leur sel, par rapport à l'eau est extrêmement modique, & ce même sel se trouve comme englué dans la partie bitumineuse, comme on l'a déjà vu; par ce moyen, lorsque par l'usage de ces eaux, on fournit aux premières voies un irritant très-léger, on leur fournit encore une lympe très-abondante & très-fine, qui bumeite les parties & les détend; & qui, en délayant les liqueurs, les rend plus fluides, plus coulantes & plus obéissantes à l'action des solides qui les sollicitent. De-là vient que ces eaux purgent avec une douceur & une tranquillité qui n'a peut-être point d'exemple; j'ai vu plusieurs fois des personnes se vider vingt fois dans l'espace de deux ou trois heures sans la plus petite émotion, sans la moindre incommodité; au- contraire les forces semblent augmenter, la couleur s'animer, les yeux s'éclaircir, & l'appétit s'ouvrir à mesure que les évacuations se multiplient.

Les eaux de Balaruc ont, à la vérité les mêmes prérogatives, mais dans un degré inférieur; on en conviendra aisément, si l'on considère qu'elles contiennent beaucoup de sel en égal volume, ce qui doit les rendre plus actives, & plus sujettes à échauffer les entrailles & à les dessécher; & par conséquent moins convenables dans tous les cas, où il est nécessaire de faire passer une grande quantité d'eau dans le corps pour humecter & détendre les parties solides; délayer, adoucir & évacuer les sucs sales ou épaissis; ouvrir & débarrasser les tuyaux depuis long-temps obstrués, & rétablir, en un mot, la liberté de la circulation & des sécrétions dans les personnes tendres, sensibles & délicates.

Il est certain, que ces eaux ont des vertus admirables dans l'usage intérieur; cela paroît évident par les principes qui les composent, & l'expérience d'ailleurs l'a confirmé mille fois. Nous venons de voir qu'elles purgent avec une bénignité merveilleuse; elles passent encore par les urines avec beaucoup d'abondance & de facilité; preuve incontestable qu'elles entrent dans les routes du Sang & de la lympe, qu'elles se mêlent avec les liqueurs, qu'elles les détrempe & les rendent plus fluides & plus douces; elles opèrent ces effets d'autant mieux qu'étant très-peu chargées de minéral on peut en boire presque sans mesure, ce qui fait qu'en traversant les différentes routes de la circulation, elles se chargent des matières salines & étrangères, qu'elles entraînent par leur torrent, & qu'elles évacuent par la voie des selles, des urines, & même de la transpiration.

Car c'est encore une propriété de ces eaux de pousser vers l'habitude de la peau, & de favoriser cette éva-

cuation cutanée, qui, toute insensible qu'elle est, surpasse néanmoins en quantité toutes les autres prises ensemble. L'expérience & la raison s'accordent parfaitement à manifester cette propriété de l'usage intérieur des eaux de *Tercis*; car les personnes qui les prennent ont le corps plus agile & plus dispos, & leur peau, de sèche & aride qu'elle étoit, devient tous les jours plus molle & plus humide, & il est bien évident qu'une grande quantité d'eau fine & légère, secondée d'une partie alcaline spiritueuse, en rendant les liqueurs plus coulantes, & les tuyaux plus souples & plus faciles à se prêter à l'abord & à l'issue des sucs, doit rendre cette évacuation plus abondante, & faciliter généralement toutes les sécrétions, surtout si l'on fait attention à sa douce chaleur, & à la partie bitumineuse exaltée qui l'accompagne; qui, en raréfiant légèrement les humeurs, & accélérant médiocrement leur mouvement circulaire, doit favoriser considérablement ces opérations.

Il est aisé de juger par ce que nous venons de voir des propriétés de ces eaux, que l'usage intérieur en doit être très-salutaire dans les maladies du bas-ventre, qui sont occasionnées & entretenues par l'indigestion ou l'impureté des humeurs qui croupissent dans les premières voies, ou dans les tuyaux capillaires des vaisseaux de cette partie; c'est par là qu'elles réussissent si bien dans les dégouts & les indigestions invétérées, dans les appétits excessifs ou déréglés, dans les vomissemens opiniâtres, & autres incommodités semblables de l'estomac & du duodenum, où il s'agit de fondre, de délayer, & d'évacuer les matières épaisses, visqueuses, acres & bilieuses qui incommode les membranes intérieures fort sensibles de ces viscères, ou qui en embarrassent, par leur grossièreté, les glandes & les vaisseaux excrétoires; ou qui, par leur acreté, en irritent les parties nerveuses: dans tous ces cas les eaux de *Tercis* réussissent parfaitement. S'il s'agit, par exemple, de diviser & de délayer des sucs épais & visqueux; quoi de plus propre à les pénétrer & les dissoudre qu'une grande quantité d'eau fine, subtile & savonneuse? S'il est question de débarrasser ces viscères d'une humeur lente & glaireuse qui les relâche & les détend, qui peut mieux opérer cet effet qu'une eau légèrement armée d'un doux irritant, & d'un alcali volatilisé qui en réveillant les mouvemens ou les vibrations de ces parties, les excite à repousser les matières étrangères qui les gênent, ou qui les relâchent? S'il faut corriger, adoucir & évacuer des sels acres, ou une bile amère & mordicante qui inquierent ces organes par leur présence, que peut-on imaginer de plus convenable, que de les noyer, pour ainsi dire, dans une grande abondance d'eau fine & mucilagineuse, qui se chargeant de leurs pointes les entraîne avec elle d'autant plus facilement, qu'elles servent d'aiguillon pour solliciter plus efficacement les intestins à les évacuer? Dans les coliques habituelles, dans les ventosités, dans certaines diarrhées, dans la paresse du ventre, & généralement dans toutes les maladies des intestins, qui reconnoissent pour cause le relâchement & l'atonie de ces parties; ou la présence d'une matière lente, visqueuse, saline, qui, pesant sur les parois, les incommode, qui, embarrassant les tuyaux, empêche les sécrétions, ou qui se raréfiant par un mouvement de putréfaction, les tiraille & les distend outre mesure, & cause des flatuités importunes; ou bien une bile dégénérée devenue trop foible, ou trop piquante; rien n'est plus propre à remédier à tous ces désordres que l'usage bien réglé des eaux de *Tercis*; puisque rien ne peut plus sûrement rétablir le ton & le ressort de ces parties; disposer à l'évacuation, & évacuer en même-temps les matières étrangères & vicieuses qui y séjournent; & corriger les vices de la bile en rétablissant les sécrétions.

Ces eaux sont encore très-salutaires dans les pâles couleurs, dans les jaunisses, la maigreur, les langueurs,

& généralement dans les tumeurs ou les obstructions lentes du foie, de la rate & du méfentère; parce que ces défordres font ordinairement fomentés par l'abondance ou l'épaiffiffement des liqueurs, qui engorgent les petits vaisfeaux de ces parties, ou par la débilité & l'atonie des fibres nerveufes & membraneufes de ces organes, ce qui les met dans l'impuiffance d'affujettir les fucs qui circulent dans leur tiffu, & de leur faire tenir les routes ordinaires; d'où vient que les vaisfeaux fe rempliffent de plus en plus, & que les liqueurs féjournent & fe corrompent infenfiblement, & que les fécrétions font troublées ou interrompues, non-feulement dans ces parties, mais généralement dans tous les couloirs, parce que le défordre fe communique bien-tôt par le canal de la veine-porte & des nerfs à toute la mafle du fang & des folides. Les eaux de *Tercir* remédient efficacement à tous ces dérangemens; car en excitant les glandes des inteftins à fe dégorger plus foyvent & plus abondamment, elles ouvrent une porte à toutes les immondices du corps, & leur préparent une pente qui les entraîne néceffairement vers cette fentine commune; par-là les liqueurs coulent avec plus d'abondance vers le canal inteftinal, & par cette raifon, elles fe portent moins vers les autres vifceres, ce qui les débarraffe d'une partie du fardeau qui les accable; les liqueurs abondent, par ce moyen, plus pures & en moindre quantité dans la veine-porte, ce qui ne doit pas peu contribuer à redreffer la fécrétion de la bile dans le foie.

Ce n'eft pas là cependant la feule voie par où les eaux remédient à ces défordres; elles pénètrent encore dans les routes de la circulation, elles fe mêlent aux liqueurs qu'elles délayent, elles humectent les vaisfeaux deféchés, elles débarrassent ceux qui font trop tendus, elles animent ceux qui font affoiblis; par-là les folides reprennent leur jeu, ils fe contractent & fe dilatent à propos, & remettent les fucs ainfi délayés fous leur obiffance, les affujettiffent aux lois de la circulation, les couloirs s'ouvrent, les fécrétions fe rétabliffent, & les fucs impurs ou fuperflus font pen à peu rejettés par les felles, les urines & la tranfpiration.

Les différens accidens qui fuivent ordinairement la fuppreffion des menftrues ou des voidanges dans les femmes, & des hémorrhôides dans les hommes, où les principaux défordres fe paflent dans les vifceres du bas-ventre, quoique de-là, par le commerce des nerfs, ils fe communiquent ailleurs, font encore du refort de ces eaux. Le fang qui devoit couler régulièrement, fe trouvant retenu, eft obligé de refouler fur les parties voisines, qui fe trouvant furchargées, par ce moyen, s'engorgent peu-à-peu: par-là la circulation fe trouve gênée, les parties gonflées & tendues, deviennent plus fenfibles, les fécrétions fe troublent & les infirmités fe multiplient. De-là les indigestions, les dégoûts, les vomiffemens, les ventouffes, la parestie du ventre, les douleurs du foie, de la rate, la mauvaife couleur, les langueurs, la trifteffe, les vapeurs, en un mot, & cette iliaque de maux qu'on comprend ordinairement fous ce terme. Il eft aisé de rendre raifon de la maniere dont ces eaux remédient à tant de malheurs, en rétabliffant les évacuations fupprimées, ou les fuppléant par d'autres; il n'y a qu'à rappeller ce qu'on vient de voir de leur action: il eft conftant que ces écoulemens réglés ne peuvent être arrêtés que par l'épaiffiffement & la lenteur du fang, ou par l'obftruction ou le refserrement fpafmodique des vaisfeaux; or nous avons déjà vu que ces eaux étoient très-capables de rendre le fang fluide en le délayant & le fondant; auffi-bien que d'ouvrir les tuyaux obftruits ou refserrés, en les humectant & les relâchant; nous avons encore vu qu'elles facilitent & qu'elles accélèrent merveilleufement les excretions par les felles, les urines & la tranfpiration; elles font donc très-propres à rétablir les évacuations ordinaires, ou à les

fuppléer, du moins pour un tems, en en fubftituant d'autres, qui cependant puiffent décharger le corps du poids qui l'incommode.

Certaines maladies des reins & de la veflie occasionnées par la foibleffe & l'atonie des fibres motrices; par la lenteur & la groffiereté des liqueurs, ou même par la génération des fables & des graviers trouveront un fecours précieux dans l'ufage de ces eaux, qui en purifiant les premieres voies, & les fortifiant, rendent les digeftions foytables, & par une fuite néceffaire, le fang & les humeurs bien conditionnées, ce qui favorife la circulation dans ces parties; y rétablit le refort affoibli, & s'oppose à la formation du fable & du calcul. D'ailleurs une bonne partie de ces eaux paffant dans les voies urinaires les lave, les décaffie, les ouvre, & emporte, par fon torrent, tout ce qui peut s'y trouver d'incommode & d'étranger.

Il faut cependant obferver, que fi ces conduits fe trouvoient embarraffés de quelque pierre ou gros calcul; qu'on ne peut pas efperer de faire paffer facilement à travers le canal des ureteres ou de l'uretre à caufe de fon grand diametre; ou que ces parties fuflent actuellement douloureufes, tendues & fpafmodiquement refserrés; il feroit plus convenable de renoncer à l'ufage de ces eaux; & de mettre fa principale confiance dans celui des faignées, des anodons, des calmans, & des émolliens appliqués, tant au-dedans qu'au-dehors.

Mais ces accidens, une fois bien calmés, on pourroit, dans certaines circonftances, recourir à ces eaux pour en prévenir, ou du moins en éloigner le retour. On fait que plusieurs Medecins, même très-fages, entr'autres Sydenham, recommandent l'ufage des purgatifs très-doux, comme la manne, dans cette intention. Or ces eaux purgent avec plus de douceur & plus fûrement que la manne même, & paffant, outre cela, en partie par les reins; fans les agacer aucunement, elles peuvent non-feulement convenir comme purgatives & ftomachales, mais encore comme diurétiques, en ouvrant les voies urinaires, ramolliffant les calculs & relâchant les parties; ce qui rendroit celles-ci moins fenfibles, & les corps étrangers moins capables d'irriter.

La goutte eft une maladie qui a beaucoup d'affinité avec celle-ci; & l'on voit peu de gouteux qui ne foient fujets à la colique néphrétique. Ainfi, fi l'on vouloit tenter quelque fecours pour fe garantir des attaques violentes de la goutte, on ne pourroit mieux s'adrefler qu'à ces eaux. En effet les Medecins les plus célèbres recommandent les purgatifs bénins ou les eaux thermales dans ces occafions, & celles-ci faifant leur opération avec une facilité merveilleufe, & redreffant d'ailleurs admirablement bien les fonctions de l'estomac & des autres vifceres, on pourroit, peut-être, en efperer de bons effets, fi on les prenoit avec les précautions, & dans les circonftances convenables. Mais comme la moindre erreur dans un traitement de cette maladie eft fujet à des inconveniens foyvent irréparables, il eft prefque toujours plus sûr de ne rien hafarder de confidérable fans la participation d'un Medecin fage & éclairé.

Ces eaux font encore un fecours efficace contre les maladies de la poitrine qui dépendent de l'épaiffiffement, de la vifcofité, & de la lenteur du fang, ou du défordre de l'estomac & des premieres voies. Telles font certaines toux opiniâtres, humorales, accompagnées de difficulté de refpirer, de palpitations, d'agileurs d'estomac, & de vomiffement, qui difpofent à la phthife, qui finiffent foyvent par cette fatale maladie; dans cette occafion importante, on ne feroit rien employer de plus falutaire que les eaux de *Tercir*, qui, en nettoyant l'estomac des fucs lents, aigres, & vicieux, qui y crouffiffent, rétabliffent l'appétit & les digeftions: le chyle, reprend par ce moyen, fa perfection, le fang & les autres humeurs acquièrent une bonne

consistance, & la circulation s'exécute plus librement dans les poulmons. La qualité purgative de ces eaux sert encore utilement à débarrasser la poitrine; car par les évacuations abondantes qu'elles occasionnent très-paisiblement, elles attirent dans les intestins les humeurs superflus qui oppriment le corps, & particulièrement les poulmons. On peut dire la même chose, & à plus juste titre encore de la qualité qu'elles ont de pousser par les urines & la transpiration; car passant dans le sang, elles le détremperont, le foodent, & le lavent; & entraînant, par ces différens couloirs, ce qu'il y a d'excessif ou de vicieux qui relâche, qui affaïsse, ou qui irrite cet organe principal, elles le rétablissent dans ses fonctions & sa vigueur naturelle, & préviennent ainsi les suites funestes de cette maladie.

De sages Praticiens ont depuis long-tems remarqué l'utilité des eaux Thermales de cette espèce dans ces maladies de la poitrine: mais les eaux de *Tercis* étant sans contredit les plus douces & les plus tempérées qu'on connoisse dans ce genre; il est constant qu'elles méritent une préférence distinguée, dans ces circonstances surtout, où les mouvemens trop violens seroient d'une conséquence très-dangereuse.

Ces eaux ont encore d'un excellent usage contre les douleurs de tête habituelles, les vertiges, & autres maladies de cette partie, qui sont excitées par des obstacles qu'un sang déchu de sa fluidité naturelle oppose à la libre circulation des liqueurs dans les vaisseaux du cerveau & de ses enveloppes: or, comme ce vice du sang doit souvent son origine au défaut de bonnes digestions, il est certain qu'en évacuant les sucs indigestes qui croupissent dans l'estomac & les intestins, ce que ces eaux opèrent très-sûrement, on remédie à la première cause du mal; & ces mêmes eaux s'infilant dans le sang le corrigent, & le rétablissent dans sa consistance naturelle par le mécanisme que nous avons tant de fois expliqué.

Par la même raison elles conviennent parfaitement aux personnes menacées, ou déjà affectées de paralysie, d'apoplexie, ou d'autres maladies soporeuses, où il est très-souvent nécessaire de rétablir les digestions; de décharger le corps d'un poids d'humeurs superflu, qui l'appesantit & l'accable; de purifier & de vivifier un sang engourdi; d'établir une circulation libre & réglée, & de redresser généralement les sécrétions: effets que ces eaux opèrent avec un succès admirable, comme l'expérience l'a déjà plusieurs fois appris; & ce que la raison autorise d'ailleurs, comme on le verra par ce que j'en ai déjà dit, sans qu'il soit besoin de le répéter ici.

Les propriétés de ces eaux pour l'usage extérieur sont plus généralement reconnues.

Quoique l'effet de ces eaux appliquées extérieurement soit dans le fond le même que celui des autres eaux thermales, celles de *Tercis* ont cependant cette prérogative considérable sur la plupart des autres, que leur partie aqueuse étant débarrassée de cette portion terreuse de la nature de la chaux dont elles sont bien souvent chargées, elle s'insinue plus aisément, & pénètre mieux dans le tissu des parties, pour leur communiquer les impressions salutaires qu'elles font.

Les bains de *Tercis* portent encore leur action sur les fluides; l'eau fine & savonneuse qui les forme, pénètre dans les vaisseaux extérieurs de la peau, & se mêle aux liqueurs qu'ils contiennent, pour les délayer & les rendre plus liquides, tandis que par sa douce chaleur & sa partie spiritueuse elle les raréfie, elle les atténue & les divise par le peu de sel dont elle est animée; & c'est-là précisément ce qui rend ces eaux si sudorifiques; car en agissant sur les solides qu'elles relâchent & qu'elles détendent d'abord, elles ouvrent & dilatent les tuyaux excrétoires de la peau, qui admettent par ce moyen plus abondamment la matière des sueurs, que la circulation du sang accélérée y fait aborder, & la laissent échapper d'autant plus facilement, que le trouvant déjà délayés & subtilisés, elle obéit mieux aux impulsions

plus animées des solides qui la pressent. Aussi remarquons-nous qu'oo sue après le bain avec une abondance extraordinaire sans aucune anxiété, sans chaleur importune, & sans la moindre diminution des forces. Ce qui, en dissipant les humidités superflues, restitue puissamment le ressort & le jeu des solides, rétablit la circulation des liqueurs, & généralement toutes les fonctions.

Il est vrai que la chaleur modérée de ces eaux, aussi-bien que la modicité des minéraux qu'elles contiennent, ne contribuent pas peu, comme on l'a déjà remarqué, à rendre cette opération si tranquille & si paisible, & à la garantir des inconvéniens fâcheux qu'on voit souvent occasionnés, surtout dans les personnes d'une complexion tendre & délicate, par l'usage des bains dont les eaux sont plus chaudes, ou plus chargées de minéral.

En considérant ces propriétés des bains de *Tercis*, ou comprend aisément qu'elles doivent être d'un grand secours contre les paralysies, les engourdissemens, les tremblemens, les foiblesses & autres maladies de cette espèce, occasionnées par l'inertie & la lenteur des liqueurs, ou par l'atonie & le relâchement des nerfs. Les personnes sujettes à ces accidens, sont principalement celles qui ont passé la meilleure partie de leur vie dans la débauche; celles, qui ayant vécu dans l'abondance, ont souvent abusé des mets exquis & trop apprêtés, des vins délicieux & des liqueurs spiritueuses; celles qui étant chargées d'affaires importantes, ou qui faisant profession des Lettres, ont passé les jours & les nuits dans des méditations profondes, dans des contentions d'esprit forcées, tandis que faute d'exercice, les ressorts du corps s'engourdissoient chaque jour. Celles qui se trouvent consumées par des chagrins cuisans, ou par des travaux excessifs; & enfin celles qui travaillent habituellement dans les mines, ou aux matières qui participent du plomb ou du mercure. Qu'arrive-t-il dans ces occasions: les plaisirs de l'amour pris de trop bonne heure ou avec excès, épuisent le corps de la partie la plus balsamique & la plus spiritueuse, & détruisent enfin la force & le ressort des nerfs. L'usage excessif des mets trop recherchés & des boissons trop animées dessèche les fibres de l'estomac, les roidit & les raccourcit quelquefois, d'où vient infailliblement le vice des digestions, & par une suite nécessaire, celui de tous les liquides & des solides même. La trop grande application d'esprit & l'inaction du corps épuisent les ressorts, épaississent les humeurs, & les accumulent faute de transpiration, cette évacuation interrompue trouble les sécrétions; par-là les digestions sont viciées; le ventre est constipé, & toute la machine dérangée; le chagrin & le travail immodéré épuisent le corps, en expriment ce qu'il y a de plus fin & de plus liquide, & le dessèchent enfin; les écoulemens qui émanent du plomb, du mercure, & de plusieurs autres minéraux se communiquent au corps, pèsent sur les parties nerveuses, en troublent l'équilibre & l'harmonie, & ruinent insensiblement leur ressort. Or nous avons déjà vu que ces bains font très-propres à purifier les humeurs, & à leur redonner la juste consistance qu'elles doivent avoir, aussi-bien qu'à humecter les parties nerveuses desséchées, relâcher celles qui sont trop tendues, fortifier celles qui sont relâchées & affoiblies, & à rétablir en un mot les solides & les liquides dans cette juste proportion d'où dépend la libre circulation, & l'exercice parfait de toutes les fonctions.

Ces bains fournissent encore une ressource assurée contre les rhumatismes, & toutes sortes de douleurs occasionnées par le séjour d'une lympe acre & piquante; effet ordinaire de l'insensible transpiration arrêtée ou diminuée trop subitement. En effet, nous voyons ordinairement ces sortes d'accidens survenir aux personnes qui se trouvant actuellement en sueur, ou du moins les pores de la peau fort dilatés en conséquence d'un exercice violent, ou d'un long séjour fait dans un lieu

bien échauffé, s'exposent imprudemment à un air trop froid ou trop humide, qui coagulant, pour ainsi dire la matière de la sueur ou de la transpiration, & resserant tout-à-coup les vaisseaux, excrétoires supprime ou diminue considérablement ces évacuations, dont la matière naturellement salée & mordicante refoulant dans les vaisseaux, infecte les autres liqueurs, & leur communique son acreté. Ces liqueurs ainsi dégénérées & d'ailleurs multipliées engorgent les vaisseaux & les irritent; ceux-ci incommodés par l'excès des humeurs, & sollicités par leur acreté, redoublent leurs efforts & leurs vibrations pour se débarrasser de ce poids étranger, & par ce mécanisme, ils poussent une partie de la lymphe, dans laquelle gît la principale salure, parce qu'elle est plus propre à la dissoudre, dans quelque partie du corps, & l'y engage de plus en plus. Si elle tombe sur les parties musculieuses, elle irrite, elle distend, elle déchire presque leurs membranes, & y excite un sentiment de douleur d'autant plus insupportable, qu'elles sont plus délicates & plus sensibles. Que peut-on imaginer de plus favorable, pour remédier à des maux si pressans, que l'usage des bains de *Tercis*, dont l'eau fine & onctueuse se mêlant au sang l'adoucit, le dessale, & le rend moins propre à irriter les vaisseaux tendres des membranes, qui se trouvant imbibés de la même humidité, deviennent plus souples, moins tendus, & par là moins sensibles au volume & à l'irritation des humeurs, tandis que par les sueurs abondantes qu'ils excitent sans violence, ils diminuent promptement le volume des humeurs, & les purifient efficacement de la sérosité piquante qui en fait le vice principal, & qui ne sauroit être évacuée plus heureusement ni plus sûrement que par les pores de la peau, qui est l'organe spécialement destiné par la nature à cette espèce de sécrétion.

On pourroit rapporter un nombre infini d'exemples de guérisons opérées dans les cas qu'on vient de détailler par les eaux de *Tercis*; si l'on ne regardoit ce soin comme superflu, parce qu'il n'est pas le plus petit recoin dans ces Provinces, où l'on n'en ait plusieurs devant les yeux.

Quoique l'usage de prendre les eaux, & celui de prendre les bains paroissent affectés à des maladies différentes, il est néanmoins certain qu'il est souvent très-avantageux de les allier l'un à l'autre, dans la vue de remédier aux mêmes désordres. Par exemple, dans ces occasions, qui ne sont que trop fréquentes, où il s'agit en même temps de nettoyer l'estomac & les boyaux des matières indigestes & étrangères, de rétablir les fonctions vicieuses de ces organes, de décharger les vaisseaux du volume excessif des liqueurs, de corriger les sucs devenus trop lents, trop secs, trop salés; d'humecter, ramollir, & d'étendre des viscères desséchés, tendus, tuméfiés; dans ces circonstances, qui se trouvent ordinairement réunies dans les maladies du foie, de la rate, du méfentère, des reins & de la matrice, dans celles qui succèdent à la suppression des évacuations naturelles ou habituelles; dans les menaces de paralysie & d'apoplexie; dans ces circonstances, dis-je, il est très-utile de réunir ces deux secours.

Cependant, comme les remèdes les plus heureux & les plus béniins pourroient nuire considérablement, s'ils étoient employés mal à propos; il convient, pour garantir ces eaux de ce reproche, de proposer les cas où l'usage pourroit en être inutile ou dangereux. De ce genre sont toutes les maladies aiguës, ou accompagnées de beaucoup de fièvre; parce que les couloirs se trouvant généralement comprimés par la violente raréfaction des humeurs, les eaux qu'on prendroit ne pourroient être évacuées, ce qui seroit une augmentation considérable dans leur volume, qui portant les vaisseaux beaucoup au-delà de leur diamètre, seroit capable d'interrompre, ou d'intercepter même leurs mouvemens, d'où naîtroit infailliblement un désordre irréparable dans la circulation des liqueurs. Les bains ne seroient

pas moins funestes dans ces occasions, parce qu'en rendant la raréfaction des liqueurs excessive, ils dilateroient violemment les vaisseaux, & les seroient même s'ouvrir, d'où naîtroient des inflammations terribles, des hémorrhagies, des affections comateuses & létargiques.

La phthisie, les asthmes secs & humides invétérés, la palpitation du cœur occasionnée par des polypes, l'hydropisie; dans toutes ces maladies les eaux de *Tercis*, quoiqu'elles soient fort propres à les prévenir, ne peuvent rien, & seroient même nuisibles; la raison en est claire; ces eaux ne peuvent opérer qu'en augmentant d'abord la raréfaction & le volume des humeurs; il faut donc, pour qu'elles opèrent sans danger, que les parties malades puissent supporter ce changement. Et c'est là ce que les organes de la poitrine attaqués de ces maladies ne sauroient faire, sans être exposés à s'engorger, & à crever enfin.

Il est même certaines maladies du bas-ventre, où il n'est nullement question d'évacuer des matières indigestes, ou vicieuses; de corriger ou de purifier la masse des liqueurs dégénérées; d'ouvrir, ou d'animer des viscères engorgés ou détendus, mais uniquement de rafraîchir, humecter, & détendre les parties. Dans ces cas singuliers qui se présentent quelquefois dans les personnes d'un tempérament sec, vis & bilieux, qui vivant d'une manière d'ailleurs réglée, se font trop livrés à des soucis dévorans, à des mouvemens de colère fréquents, à des méditations sérieuses, ou qui usant d'alimens secs, n'ont pas eu soin de les détrempier par une boisson aqueuse & suffisante; dans ces cas, dis-je, où toutes les indications se réduisent à restituer aux parties un véhicule lymphatique; dont elles se trouvent dépourvues, & à redresser & calmer l'érésie ou les mouvemens déréglés du genre nerveux, les eaux de *Tercis* conviendroient bien moins que l'eau commune bien pure & bien fine, bue en quantité, pendant longtemps, & les bains de la même eau souvent réitérés. Cependant comme cette grande abondance d'eau qu'il faudroit boire, avant que les parties eussent pu prendre la portion d'humidité nécessaire, pourroit par son volume & par son poids embarrasser & fatiguer les organes, si on ne favorisoit son passage, il seroit à propos de le rendre légèrement diurétique, ou plutôt il conviendrait de lui substituer l'usage de quelqu'une de ces eaux minérales fraîches, des plus légères, qui se trouvant naturellement animées d'une partie minérale spiritueuse, passent promptement par les urines & la transpiration; & sont d'ailleurs très-propres à pénétrer, humecter, ramollir & tranquiliser les parties.

Parmi les maladies où les eaux de *Tercis* seroient moins convenables, nous comprenons encore les rhumatismes secs, qui reconnoissent pour cause le resserrement & la constriction des fibres nerveuses des membranes des muscles; plutôt que l'acreté d'une lymphe surabondante & corrompue; dans ces cas; où il n'est nullement nécessaire de corriger & d'évacuer les humeurs, mais où il importe sur-tout d'humecter, de ramollir, & de détendre, les bains d'eau de rivière simples, rendus émolliens & anodins, ou tout au plus mêlés aux eaux thermales de Dax; dont les eaux fines sont peu chargées de minéraux, remplissent parfaitement toutes ces indications. Ces rhumatismes chauds, dont parle Sydenham, qui sont accompagnés de fièvre, de tumeur, tension & rougeur, & dont l'inflammation du sang est la cause immédiate, cederont bien mieux à la méthode de ce sage Praticien, c'est-à-dire, à des saignées fréquentes & à une diète sévère & humectante, qu'à l'usage des bains les plus tempérés.

Les douleurs des parties musculieuses occasionnées par des gouttes anormales ou irrégulières, ou par des abcès profonds, & par la goutte régulière elle-même doivent encore être rangées dans la classe des maladies où les bains de *Tercis* pourroient porter un préjudice considérable. Car en raréfiant les sucs & accélérant leur

mouvement circulaire, ils seroient infailliblement rentrer dans le torrent de la circulation, les matieres étrangères déposées dans les parties souffrantes, & les transporteront dans quelque viscere intérieur, d'où natroient des défordres bien plus importants, souvent même irréparables.

Il est des maladies vénériennes qui peuvent être mises au nombre de celles où cette espece de remede seroit encore inutile ou nuisible, mais avec discernement pourtant. Celles par exemple qui sont accompagnées d'un écoulement douloureux de matiere purulente ou séminale, d'ardeurs d'urine, d'inflammation aux parties de la génération; de bubons, ou autres tumeurs abscedées, seroient plutôt irritées qu'adoucies par l'usage des eaux & des bains de *Tercis*: comme on peut en juger par ce que nous avons déjà dit de leur maniere d'opérer. Les douleurs vénériennes simples & récentes sont encore du genre de celles où ces secours seroient pour le moins inutiles, puisque le seul moyen d'y remédier efficacement, consiste dans l'application sageement réglée du mercure. Mais ces douleurs antiques, invétérées & cruelles, qui reconnoissent originairement pour principe un virus vénérien, mais dégénéré depuis long-tems, contre lequel le mercure plusieurs fois employé, avec toute la prudence & l'habileté possible, a toujours été sans effet; ces douleurs, dis-je, qui souvent rendent la vie insupportable, sont très-heureusement calmées & adoucies par la boisson & les bains des eaux de *Tercis*, pourvu qu'on ait l'attention de les réitérer quelquefois, & lors principalement qu'on s'aperçoit qu'elles commencent à se réveiller. J'ai déjà vu ce fait confirmé par deux observations faites sur deux personnes différentes. La raison d'ailleurs semble l'autoriser; car je pense qu'il faut considérer cette maladie, dans cette circonstance, comme dépendante du vice de la lymphe, qui, étant devenue visqueuse & corrosive, a non seulement infecté toutes les sécrétions: mais a de plus formé des obstacles & des arrêts dans les tuyaux capillaires des membranes & des ligamens, d'où suivent nécessairement, d'un côté le vice des digestions, & tous les défordres qui en dépendent; & d'un autre l'irritation des fibres nerveuses dans les parties où la lymphe trouve des obstacles à son cours circulaire. Or nous avons déjà vu combien l'usage de ces eaux étoit utile pour nettoyer les premieres voyes, corriger le vice des digestions, redresser les sécrétions & purifier surtout la lymphe par la voye des urines & des sueurs; ce qui se semble, remplit toutes les indications qu'on peut se proposer contre ces accidens.

L'usage extérieur de ces eaux ne se borne pas seulement aux bains; on les emploie aussi en douche pour ramollir & résoudre plus efficacement les tumeurs froides, lentes & difficiles, & pour ranimer les parties engourdis ou paralytiques. Pour cela on fait tomber l'eau de fort haut & par un petit tuyau dans la vâe d'augmenter la vélocité, tandis qu'on frotte continuellement la partie malade avec la main, afin d'y réveiller le mouvement, & d'en ouvrir les pores, ce qui favorise considérablement l'introduction de l'eau minérale, la dissolution & la fonte des humeurs, le ressort & l'oscillation des fibres, & par conséquent le rétablissement de la santé.

On se sert encore de ces eaux en injection avec beaucoup de fruit, pour les porter immédiatement dans certaines parties, où elles ne sauroient parvenir autrement, telles sont les cavités des oreilles, & certains ulcères difficiles & profonds, où elles sont très-utiles: car nous remarquerons en passant, que la Chirurgie peut en retirer de grands avantages. On fait avec quel succès les Chirurgiens emploient celles de Balaruc contre les vieilles plaies & les vieux ulcères. Or celles de *Tercis* étant plus savonneuses, balsamiques & spiritueuses, seront bien aussi propres à nettoyer & à déterger les parties ulcérées, & à ranimer les oscillations & les mouvements de vie qui languissent souvent dans les bords des petits vaisseaux qui sont en quelque façon opprimés.

par le séjour des sucres lents & grossiers, qu'ils n'ont pas la force de perfectionner & de repousser, ce qui les met dans l'impuissance de former de bonnes chairs, & de moyenner une heureuse cicatrice.

Pour user des eaux de *Tercis* avec succès, il ne suffit pas de connoître les maladies où elles sont utiles ou nuisibles. Il faut encore savoir la maniere d'en bien régler l'usage, & les précautions qu'il est nécessaire de faire précéder pour en rendre l'opération plus sûre & plus heureuse. Ceux en qui le sang & les humeurs abondent, & qui ont les vaisseaux gonflés & pleins de suc, ou parce qu'ils se nourrissent d'alimens succulents & de boissons animées, ou parce que des évacuations ordinaires & périodiques, auxquelles ils étoient assujettis, sont supprimées, auront besoin de la saignée pour se disposer à l'usage des bains ou des eaux. En voici la raison; les vaisseaux trop remplis, & distendus par des suc trop abondans, se contractent moins & plus difficilement; les liqueurs sont donc moins efficacement pressées, sollicitées, & la circulation sera plus lente, plus embarrassée; or si dans ces circonstances le volume de ces liqueurs se trouve imprudemment augmenté par l'addition des eaux, & par la raréfaction des bains, il est évident que la circulation deviendra plus difficile, & qu'on exposera les malades à des fluxions, des hémorrhagies, des inflammations, &c. Au lieu que si l'on a la précaution de desemplir les vaisseaux par la saignée, les humeurs se trouveront au large, les vaisseaux se contracteront librement, & seront capables d'admettre dans leurs calibres les eaux qui leur viendront de surcroît, & de les assujettir aux lois de la circulation, dont ils seront devenus les maîtres.

Quoique les bains ne fassent pas dans le volume des humeurs une augmentation réelle aussi considérable; ils dilatent néanmoins également & plus violemment encore les tuyaux par la raréfaction extraordinaire qu'ils excellent fort promptement: d'où vient qu'on auroit les mêmes, ou de plus grands inconvéniens à craindre, si on ne les prévenoit par la saignée. Mais les personnes en qui ces indications ne se présenteront pas, pourront certainement, sans crainte d'aucun inconvénient, être dispensées de ce remede; d'autant plus que l'action de ces eaux tempérées n'a rien de trop fougueux & de trop violent.

La purgation, ainsi que la saignée, doit être admise ou rebutée avec discernement dans la préparation à l'usage de ces eaux: & c'est aux différentes indications à en régler le besoin ou l'inutilité. Quand on a actuellement la bouche mauvaise, la langue pâteuse, l'estomac chargé, le ventre paresseux, &c. on seroit une faute dangereuse, si on prenoit les bains sans avoir fait précéder la purgation; car la chaleur des bains atténuant & raréfiant les sucres impurs qui se trouvent dans les premieres voyes dans ces occasions, les introduiroit dans la masse des humeurs, qui en seroit infectée, d'où natroient des défordres, qui, tout au moins empêcheroient l'effet des bains.

Mais quand au contraire, on a la bouche bien nette & bien fraîche, l'estomac bon & le ventre libre, il est inutile & superflu de se purger; & l'on peut sans cette précaution, se livrer aux bains, & en attendre avec confiance les succès les plus heureux.

Ceux qui à l'usage des bains, doivent joindre celui des eaux, n'ont besoin d'autre préparation à cet égard, que celle de faire précéder la boisson, car ces eaux purgeant abondamment, quoiqu'avec beaucoup de tranquillité, il n'est pas de moyen plus sûr & plus efficace pour nettoyer les premieres voyes, & rétablir les fonctions de l'estomac ou du ventre. Il est cependant quelquefois des cas où il est nécessaire d'user de la purgation, même avant de boire les eaux; lors par exemple, que l'estomac & les intestins se trouvent saisis de matieres grossieres & indigestes, dans des sujets lourds & difficiles à émouvoir; alors les eaux de *Tercis* n'ayant pas assez de force & d'énergie pour solliciter efficacement ces or-

ganes à se débarrasser, se trônveroient elles-même arrê-
tées par ces obstacles, & seroient obligées de resou-
ler après s'être chargées d'impuretés, contre les vices-
resqu'elles accablent de leur poids.

Mais quand la purgation est jugée nécessaire pour la
préparation soit des bains, soit des eaux, il faut bien
se garder d'employer les purgatifs violens, résineux &
hydragogues, que bien des gens recommandent dans
ces occasions, sous prétexte que purgeant efficacement
les eaux; ils favorisent l'introduction de celles
qu'on doit prendre; ou qu'ils font rendre celles qu'on
a déjà prises, si on les emploie à la fin. Ces raisons sont
trop frivoles pour mériter qu'on les réfute. La vérité
est que ces remèdes violens, qui tiennent de la nature
des poisons, sont très-peu proportionnés à la délica-
tesse de nos organes, & qu'ils excitent ordinairement
des irritations, des tranchées, des superpurgations,
des éréthismes & des constipations; ce qui doit être un
obstacle considérable au bon effet des eaux. C'est pour
cela que je préfère les remèdes les plus doux & les plus
bénins, tels que la manne, la rhubarbe, le séné &
les sels moyens, comme le sel végétal, le sel de
Seignette, le sel de Glauber, ou mieux encore, les
sels naturels & fort bénins qu'on tire par la voie de l'é-
vaporation de plusieurs fontaines minérales en France,
en Angleterre & en Allemagne; ou qu'on prépare
artificiellement à l'imitation de ceux-là; tel est, par
exemple, celui qu'on débite sous le nom de sel d'Ép-
som ou d'Angleterre. Il n'est rien de plus aisé que de
faire avec ces seuls ingrédients tous simples, des reme-
des proportionnés à la nature des différens sujets. Mais
le moyen le plus propre & le plus convenable, à mon
avis, pour les personnes qui vont à ces eaux, c'est de
prendre demi-once, six gros ou une once de ce sel dans
un ou deux gobelets de l'eau de Terres même, & d'en
favoriser ensuite l'effet en buvant de tems en tems
quelques verres de la même eau.

Les malades qui prennent seulement les bains, ont quel-
quefois le ventre paresseux ou constipé, parce que la
grande digestion qui se fait par les sueurs, laisse les
excrémens à sec, & dépourvus d'humidité & moins fluides
par cette raison. Un moyen de remédier à cette
incommodité, c'est d'user d'alimens frais & humec-
tans, & de les détremper par une boisson abondante.
Mais si cela ne suffit pas, quelques lavemens de la même
eau exciteront parfaitement le ventre, & le remet-
tront dans son devoir.

Quand on est dans le dessein de prendre les eaux & les
bains de Terres, il convient sans doute de commen-
cer par les eaux. Par ce moyen on débarrasse les pre-
mières voies, on rétablit les digestions, on purifie le
corps; & ce qui ne peut que favoriser l'effet qu'on at-
tend des bains. Il est pourtant vrai que quand on a pris
les eaux pendant deux ou trois jours, & que par-là on
se trouve bien préparé pour les bains, il n'y a nul in-
convénient à faire succéder alternativement les bains
à l'usage des eaux: ceux même qui sont pressés de finir,
parce qu'ils n'ont pas le tems ou les moyens de faire
un long séjour, peuvent, pour mettre tous les mo-
mens à profit, après avoir pris les eaux dans la matinée,
se baigner encore le soir, sans crainte d'aucun fâ-
cheux accident, à moins qu'ils ne se trouvent trop foibles
pour supporter dans un même jour la légère fati-
gue de ces deux remèdes.

Quelques Médecins recommandent de purger les mala-
des au milieu & à la fin de l'usage des eaux minérales
& des bains: mais je crois cette pratique nuisible. Ce-
la ne peut que troubler la nature, & interrompre les
principaux effets qu'on attend de ces secours: cette
précaution est surtout inutile avec les Eaux de Ter-
res, qui purgent elles-mêmes avec tout le succès ima-
ginable.

Pour ce qui regarde la quantité d'eau qu'on doit prendre
chaque jour, il est difficile de la déterminer, puisqu'il
en doit beaucoup varier selon l'âge, le sexe & la com-
plexion des malades. La méthode la plus sûre qu'on

puisse observer à cet égard, c'est de se régler sur la ca-
pacité de son estomac, qu'il ne faut jamais violenter;
& de partager en trois portions à peu près égales la
quantité qui sera jugée nécessaire, pour la prendre en
trois tems à demi-heure d'intervalle. On peut établir
en général que les personnes délicates en ont ordinairement
assez de cinq ou six livres; & que les plus ro-
bustes peuvent en prendre jusqu'à neuf ou dix. On
doit régler sur les mêmes principes & avec la même
discretion le tems qu'on doit les continuer, aussi bien
que le nombre des bains, & la durée de chaque.

Le matin est le tems le plus convenable pour l'usage des
eaux & celui des bains, quoiqu'on puisse renvoyer
ceux-ci au soir, si la commodité l'exige, pourvu qu'on
ait l'attention de n'y entrer qu'après que la digestion
du dîner sera faite. La saison la plus opportune est
sans doute le printemps & l'automne; on peut néan-
moins user de ces remèdes pendant l'été, si l'on en
excepte seulement les jours les plus chauds; & si les
accidens sont pressans, & que le retardement soit dan-
gereux, il n'est point de tems dans l'année où l'on ne
puisse en attendre de bons effets.

On recommande l'exercice à ceux qui prennent les eaux.
Il est effectivement utile, pourvu qu'il soit modéré, &
pris seulement après que les eaux auront passé; car
pendant leur opération, il convient de se tenir en
repos, ou de se promener tout au plus de tems en
tems; dehors, si le tems est doux & serein; ou dans la
chambre, s'il est froid ou humide. Car comme ces
eaux excitent la transpiration & ouvrent les pores de
la peau, il faut soigneusement éviter tout ce qui pour-
roit intercepter cette évacuation. Cette recommanda-
tion est surtout nécessaire à ceux qui prennent les bains,
parce que les erreurs qu'on pourroit commettre à cet
égard, dans ces occasions, seroient d'autant plus con-
sidérables, que toutes les évacuations se font ici par la
peau.

Les personnes qui prennent les eaux ou les bains, doi-
vent encore éviter avec soin les passions violentes, les
soins trop sérieux, les méditations trop profondes, les
jeux trop intéressés, & généralement tout ce qui peut
troubler la tranquillité d'esprit, la gaieté & l'enjoue-
ment, qu'on doit se procurer par toutes sortes de
moyens. Les alimens doivent être choisis; on doit
surtout bannir des repas les mets trop assaisonnés &
chargés d'épicerie, le salé, le laitage, les vins trop
puissans & les liqueurs ardentes: le matin, après l'o-
pération des eaux ou du bain, on peut prendre un
bouillon, ou l'équivalent; on doit faire à un repas à
midi, pourvu qu'il n'y ait pas des raisons particu-
lières qui s'y opposent: mais on doit toujours souper
légèrement, afin de se trouver plus libre & plus pré-
paré le lendemain pour bien recevoir & transmettre les
eaux.

Il arrive quelquefois aux femmes que les règles viennent
à fuir pendant qu'elles prennent les eaux ou bains; la
prudence veut alors qu'elles suspendent ces remèdes,
pour les reprendre après la fin de ces évacuations. En
suivant ces règles, j'ose assurer que les Eaux de Terres
rempliront parfaitement les vues des Médecins, & les
espérances des malades.

Eaux de Dax.

La fontaine minérale de cette Ville, qu'on appelle com-
munément la Fontaine chaude, ou la Fontaine du bain,
est située dans l'enceinte & à l'extrémité de la Ville
vers le Nord, à deux cens pas ou environ de la rivière,
dans laquelle elle va se dégorger par un ruisseau qui
passe sous les murs du rempart. Le bassin de cette fon-
taine est vaste, presque carré, & a environ quarante
piés de diamètre. On y retient ordinairement environ
4 à 5 piés d'eau, au moyen d'une pelle qui ferme
la descente: quand on leve cette pelle, le bassin se voi-
de, à la réserve de l'endroit où sont les sources, des-

quelles on approche par ce moyen de fort près.

La quantité de ces eaux n'augmente jamais, ni ne décroît; les secheresses les plus extremes, comme les pluies les plus abondantes & le plus long-tems continuées, n'y ont jamais apporté de changement sensible; ce qui prouve incontestablement que le principe de cette source est très-profond, & qu'il n'a aucun rapport immédiat avec les différens accidens des saisons, qui causent souvent tant de variation dans les sources ordinaires. Ce fait est encore confirmé par le degré de chaleur qui est toujours constamment le même, & qui n'est jamais altéré, quelques continuelles que soient les pluies sur le pays; ce qui devrait nécessairement arriver, si elles avoient quelque communication avec cette source.

Les eaux de cette source ne sont pas moins remarquables par leur chaleur que par leur abondance. Elles sont en effet si chaudes, qu'il est impossible d'y tenir la main un seul instant, sans ressentir une vive douleur. Les Boulangers de la Ville, voisins de cette source, l'employent telle qu'elle est, sans qu'il soit besoin de l'échauffer davantage pour faire le pain; & les autres Artisans s'en servent à mille usages différens, soit parce qu'elle est naturellement assez chaude, soit parce qu'en très-peu de tems, & peu de dépense, lorsqu'il le faut, ils lui donnent le degré de chaleur qu'ils veulent; en effet, il n'y a pas loin du degré de cette chaleur à celui de l'eau bouillante. Un Thermomètre dont la liqueur, le 12 Mai 1745, à 7 heures du matin, étoit au soixante-deuxième degré, étant plongé dans le bassin de cette fontaine, la liqueur monta au quatre-vingt-dix-septième. J'avois projeté de faire la même épreuve dans l'eau bouillante; mais comme le Thermomètre ne portoit que cent degrés, & qu'il n'en restoit que trois à remplir, je craignis que l'eau bouillante le fit éclater.

Il ne faut pas oublier une circonstance bien singulière, & qui paroîtra merveilleuse, si l'on fait attention à la chaleur excessive de ces eaux. C'est que sous l'eau, dans le fond & contre les murs du bassin, il croît une substance herbacée, une plante véritable & réellement organisée, du genre des plantes anomales ou irrégulières; c'est proprement une espèce d'hépatique ou de *lithes*, assez semblable à celles qui naissent dans les puits & les fontaines. Toute la surface intérieure du bassin se trouve tapissée de cette plante, qu'on prendroit presque pour une étoffe verte franche, & plicée à peu près dans le goût de ces ornemens, dont les Dames parent leurs robes: il est vrai qu'en plusieurs endroits, la couleur de ce feuillage varie; sans doute parce qu'à mesure que les feuilles approchent ou qu'elles arrivent au terme de leur maturité, leur verdure naturelle se mortifie plus ou moins.

Pour me convaincre que cette substance étoit véritablement végétale, j'en ramassai une quantité assez considérable, que je fis sécher, ensuite j'en brûlai une partie, dont je calcinai les cendres à feu ouvert, je les fis dissoudre dans l'eau; la dissolution filtrée & évaporée donna un sel lixivieux, qui avoit toutes les qualités des alcalis. En brûlant elle rendoit une odeur semblable à celle des coquilles d'hutres. L'autre partie, que je fis brûler dans un vase couvert, se réduisit en une matière noire, qui, mêlée au nitre fondu dans un creuset, s'enflamma, & qui avoit d'ailleurs toutes les propriétés du charbon.

L'eau de cette fontaine a passé jusqu'à présent pour être très-pure, & dégagée de tout mélange étranger: il est pourtant certain qu'elle contient des principes, tels qu'on en remarque ordinairement dans les autres eaux thermales, mais en très-petite quantité, & extrêmement subtilisés. C'est pour cette raison qu'on ne sauroit la distinguer, lorsqu'elle est refroidie, de l'eau commune ordinaire, à la place de laquelle plusieurs Particuliers de cette Ville en font leur boisson, parce qu'ils éprouvent qu'elle leur est salutaire; ce qui vient non-seulement de la finesse & de l'extreme subti-

lité qu'elle acquiert par la chaleur & la longue circulation dans les entrailles de la terre; mais aussi d'une petite portion de minéraux très-affinés, qui leur restent encore après la chaleur.

En effet, ces eaux contiennent, en premier lieu, cet esprit minéral, élastique, volatil aérien, que le célèbre Frédéric Hoffman, cet ingénieux Scrutateur de la nature des eaux minérales, a démontré faire l'ame; pour ainsi dire, de toutes sortes d'eaux thermales. Cet esprit se manifeste sensiblement lorsqu'on approche de cette fontaine, par l'odeur nidoreuse qui frappe l'odorat, & par les rapports & les vents chargés de la même odeur, qu'erendent les personnes qui boivent ces eaux bien chaudes. Il est vrai qu'elles ne conservent de cette partie spiritueuse qu'une quantité fort modique, parce qu'ayant un degré de chaleur considérable, & se répandant dans un bassin vaste & découvert, elles s'évaporent pour la plupart: cette partie doit même être comptée pour rien, ou pour très-peu de chose; pour les personnes qui les boivent froides, parce qu'elle se dissipe presque entièrement avec la chaleur.

Mais le défaut d'une plus grande quantité de matière spiritueuse, qui est si essentielle aux eaux minérales, & de laquelle dépendent leurs principales propriétés, se trouve en quelque façon compensée par la finesse & la légèreté de ces eaux, qui ont presque acquis la délicatesse & la subtilité des esprits par la raréfaction violente & la trituration long-tems continuée qu'elles souffrent, en circulant dans les entrailles de la terre, où elles sont exposées à toute l'ardeur des feux souterrains.

Si l'on verse de la teinture bleue de violettes, par exemple, sur cette eau, immédiatement après l'avoir poisée dans le bassin, elle contracte une couleur verte, obscure, & peu sensible à la vérité; ce qui démontre qu'elle participe de cette partie spiritueuse alcaline, qu'on remarque d'après Frédéric Hoffman, que nous avons déjà citée, dans la plupart des eaux minérales: mais par rapport à la chaleur excessive de celles-ci, & la manière dont elles se répandent dans le bassin, comme nous l'avons déjà observé, cette partie volatile s'évapore pour la plupart dans l'air, à mesure que les eaux sortent de leur source.

De plus, si, sur cette eau, qui naturellement est claire comme le plus beau cristal, on verse de l'huile de tarrre par défaillance, elle se trouble aussitôt, & blanchit, avec cette circonstance, que si l'eau est chaude & récemment puisée, la partie supérieure de l'eau dans le vase, à la profondeur de trois lignes ou environ, est plus blanche & plus laiteuse que l'inférieure; & si elle est froide au contraire, elle paroît plus claire & moins blanche au haut du vase, qu'au fond: cela vient, je pense, de ce que les particules ignées, les parties spiritueuses, & les aqueuses les plus mobiles & les plus agitées, tendant vers la surface pour s'évaporer, soutiennent par cet effort les parties terreuses au haut du vase; au lieu que dans l'eau froide, ces corps plus pesans que l'eau en égal volume, n'étant point soutenus, gagnent le fond, & se précipitent par leur propre poids. Cette expérience prouve assez la présence d'une partie terreuse très-fine & très-déliée dans ces eaux: mais nous en verrons encore d'autres preuves.

La noix de galle en poudre, mêlée aux eaux de Dax; n'y cause aucun changement; ce qui fait voir qu'elles ne participent point du fer, & qu'elles ne contiennent aucune espèce de vitriol.

Pour connoître plus précisément les différentes parties minérales fixes qui entrent dans la composition de ces eaux, j'en ai fait évaporer à petit feu vingt-deux livres jusqu'à environ huit onces de résidu, que je filtrai à travers le papier gris, sur lequel je ramassai, après l'avoir fait sécher, une drame de terre blanche très-fine; la liqueur filtrée étoit claire & salée: je la fis évaporer de nouveau jusqu'à siccité, il me resta

une masse terreuse, saline & amère, qui étant dissoute dans un pen d'eau chaude, & filtrée par le papier gris, laissa par le filtre encore demi-dragme de terre plus blanche que la première. Et la liqueur évaporée pour la troisième fois, dissoute & filtrée, déposa encore de la terre sur le papier brouillard, sans qu'il me fût possible d'avoir un sel pur & diaphane, par le moyen de toutes ces opérations; ce qui me détermina à déposer la dernière liqueur filtrée, qui, à cela près, qu'elle avoit une couleur tirant sur la paille, étoit parfaitement claire & transparente, dans un verre, pour la laisser évaporer insensiblement, dans la vue d'avoir des cristaux, qui par leur figure, leur saveur & leurs autres qualités, me servissent à découvrir la nature de ce sel. Il se forma à la longue quelques cristaux si petits, & d'une figure si irrégulière, qu'il me fut impossible de la déterminer, & d'un goût salé amer; ce qui faisoit y soupçonner quelque rapport avec le sel d'Épsum.

Ennuyé enfin de voir la liqueur refuser opiniâtement de prendre une forme cristalline, je la versai sur une assiette, & je l'exposai au soleil : dans moins de trois heures, j'eus par ce moyen un grand nombre de cristaux parfaitement cubes, mais dont les plus grands avoient tout au plus demi-ligne de diamètre; on remarquoit très-sensiblement l'arrangement des parties qui les formoient; il paroisoit un point dans le centre, auquel s'ajustoient des petites lignes aux quatre faces, qui se terminoient en angles précisément; en sorte qu'on distinguoit dans ces cubes deux lignes qui les partageoient en quatre triangles égaux. Outre ces portions de sel ainsi figurées, il y en avoit une partie qui s'étoit condensée sans prendre de figure régulière, ou du moins sensible : la masse pesoit en tout deux dragmes & demi.

Ce sel est, pour la plupart, une espèce de sel marin, auquel il manque cependant quelques degrés de perfection, pour être entièrement semblable au sel commun. En effet, la partie cristallisée en cube a un goût salé; elle pétille sur le feu après avoir un peu bouillonné; & au moyen de quelques gouttes d'huile de vitriol, elle répand une vapeur blanche & pénétrante qui ne peut être autre chose que l'esprit de sel.

Mais la partie qui s'étoit condensée sans prendre de figure remarquable, outre qu'elle avoit un goût peu salé & légèrement amer, ne pétilloit point sur les charbons ardents; elle s'y attachoit au contraire, & s'y convertissoit en une substance noire & insipide, après avoir bouillonné quelque tems. D'où l'on peut conjecturer, avec fondement, que c'est une espèce de sel, à peu près semblable au sel d'Épsum ou de Glauber.

Ce qui confirme que ces sels sont moins parfaits, moins achevés que les sels ordinaires de cette espèce, c'est qu'ils se décomposent plus aisément; car il est vraisemblable que toute cette portion de terre très-fine & très-blanche que j'ai retirée de ces eaux, étoit la base d'un sel de cette espèce, & la matrice d'un acide qui lui donnoit la forme saline; d'où vient qu'elle nage dans l'eau sans en troubler la transparence, jusqu'à ce qu'au moyen d'un alcali plus puissant on lui enlève l'acide, ou que par une longue ébullition, on rompt les liens qui les unissoient faiblement.

Cette imperfection dans la nature de ces sels, bien loin de les rendre moins utiles; est au contraire un titre de bonté pour ces eaux, en ce que cela les rend plus doux, plus bénins & moins irritans.

Et c'est-là peut-être une des raisons pour lesquelles il est si difficile d'imiter les eaux minérales : car quoiqu'il ne soit rien de plus aisé que de communiquer à l'eau une certaine portion de ces sels, cela ne suffit pas pour lui donner les propriétés qu'elles doivent à ce sel particulier, dont la nature les munit elle-même, lequel n'étant encore, pour ainsi dire, qu'un demi-sel, anime doucement, & excite faiblement les parties nerveuses des organes, que les sels plus parfaits irriteroient vio-

lemment, & porteroient à des contractions forcées, incommodes & spasmodiques.

Quant au sonfre que le Vulgaire attribue communément à ces eaux, il est vérifié, par toutes les épreuves qui pourroient l'y manifester, qu'elles n'en contiennent pas la plus petite particule. D'ailleurs on ne l'a jusqu'ici supposé dans ces eaux, que parce qu'on a cru que cette odeur bitumineuse que l'on sent aux approches de la fontaine; ne pouvoit venir que du soufre commun, dont elle indiquoit nécessairement la présence. Mais c'est-là une erreur, un ancien préjugé. On fait assez aujourd'hui que les matières bitumineuses exaltées, telles qu'elles sont dans les eaux minérales, se volatilisent en quelque sorte, & contraignent cette odeur, qu'on remarque principalement dans les thermes, & qui est d'ailleurs bien différente de celle du soufre commun, quoique le bitume lui-même entre dans la composition de celui-ci.

Il paroît par ce que nous venons de dire, que ces eaux contiennent :

- 1°. Une partie spiritueuse, aérienne, élastique, bitumineuse, très-subtile, &c.
- 2°. Une modique portion de sel fort doux & fort bénin, composé d'un acide marin ou vitriolique léger, qui abandonne à la plus petite occasion, la terre absorbante ou alcaline très-fine qui lui sert de base ou de matrice.

Il est vrai que ces eaux se répandant dans un grand bassin, où rien ne s'oppose à l'évaporation de cette partie volatile spiritueuse, que la chaleur immense favorise au contraire, il doit leur en rester peu lorsqu'elles ont perdu une partie de cette chaleur, & qu'elles sont parvenues au point d'être potables.

Quelque considérable que soit néanmoins la quantité de cette substance spiritueuse qui se répand dans l'air, il en reste toujours quelque partie dans l'eau, tandis qu'elle conserve de sa chaleur naturelle; & les personnes qui la boivent bien chaude, la trouvent encore animée de cet esprit; puisqu'outre qu'il frappe manifestement l'odorat & le goût, les vents qu'on rend immédiatement après, sont très-sensiblement chargés de cette odeur bitumineuse.

Or, les avantages que les eaux minérales retirent de cette partie spiritueuse sont infinis; car étant très-légère, très-subtile, très-aérée, très-mobile, elle communique aux eaux où elle se trouve, les mêmes propriétés; ce qui fait qu'elles pénètrent avec une merveilleuse facilité les plus petits tuyaux, qu'elles en parcourent promptement les espaces, & qu'elles surmontent & détruiraient aisément tous les obstacles qui s'opposent à leur passage; de-là vient cette commodité de pouvoir boire une quantité immense de ces eaux, non-seulement sans inconvénient, mais encore avec beaucoup de fruit, rien n'étant aussi propre à délayer, à diviser, à ouvrir, à relâcher & à détendre qu'une grande abondance d'eau, qui, à proprement parler, est le seul délayant de la nature; mais qui, sans le concours de cette substance élastique & animée, seroit exposée à enrouer dans les viscères, qu'elle pourroit accabler de son volume & opprimer de son poids.

Il est vrai néanmoins que lorsque ces eaux sont refroidies, elles ne donnent plus aucun signe de la présence de cet esprit; & sans doute elles n'en contiennent plus alors que très-peu, ou point du tout : elles ne laissent pas cependant pour cela d'être utiles à bien des personnes qui en font leur boisson ordinaire, préférablement à l'eau commune la meilleure. Elles sont en effet plus subtilisées, plus affinées; & cette portion saline & terreuse, très-douce & très-légère dont elles sont pourvues, toute imperceptible qu'elle est, les rend très-propres à ces sortes de personnes faibles ou âgées, qui ont l'estomac affaibli ou détendu.

En effet cette partie saline, toute mince qu'elle est répandue dans ces eaux extrêmement fines & légères, doit y être d'une grande utilité; car par ces petites masses solides, elles sont très-propres à diviser les humeurs lentes & visqueuses, & à solliciter doncement les membranes des viscéres, auxquelles elles donnent du ton & du ressort, par la partie terreuse & absorbante, après en avoir réveillé le jeu par les parties salines, sans qu'elles puissent néanmoins jamais, à cause de leur extrême modicité & de leur foible consistance, irriter les parties les plus tendres & les plus susceptibles de spasmes.

Après ce détail sur les qualités des ces eaux, on comprendra aisément qu'elles doivent avoir des propriétés admirables contre plusieurs maladies, prises intérieurement ou appliquées au-dehors. Intérieurement elles sont employées avec un succès assuré contre toutes les indispositions occasionnées par une suppression subite de l'insensible transpiration, pourvu qu'il n'y ait point de fièvre, ou qu'elle ne soit pas aiguë; il n'est point effectivement de secours plus prompt & plus sûr pour rétablir & redresser cette évacuation; que l'usage de ces eaux, bues abondamment, aussi chaudes qu'il est possible. La raison en est évidente; car une grande quantité d'eau très-fine, très-déliée, animée par la chaleur, & par la présence d'une partie spiritueuse & légèrement saline, doit, presque subitement, pénétrer de l'estomac à toutes les membranes du corps, & les relâcher & détendre. Outre cela, ce liquide, subtil & animé, s'insinue promptement dans les veines lactées, d'où il est bien-tôt porté dans le torrent des liqueurs qu'il dilate, qu'il divise, qu'il raréfie; tandis que les solides, soutenus par l'augmentation du volume des sucs, sont assouplis par la partie humide. De-là l'élasticité rétablie dans les vaisseaux, leurs oscillations réveillées, la circulation accélérée, & les évacuations de la peau, & des urines considérablement augmentées.

C'est par-là qu'elles réussissent parfaitement dans les rhumes & autres affections catarrhales de la tête & de la poitrine, occasionnées par la suppression, ou la diminution subite de l'insensible transpiration. Ce qui arrive tous les jours, parce qu'on s'expose imprudemment au vent, au froid, ou à la pluie, au sortir d'un lieu chaud, ou d'un exercice immodéré; & par mille autres circonstances que le hasard amène, & que les précautions les plus attentives ne feroient souvent prévoir, ou prévenir.

Les mêmes occasions, qui donnent si souvent lieu à la naissance de ces indispositions, sont encore très-souvent la cause de la suppression des menstrues, dans les personnes du sexe, & par la même raison, l'usage de ces eaux, pourvu qu'il soit fait de bonne heure, doit être très-salutaire dans ces sortes de cas; puisque pour rétablir cette évacuation, dans ces circonstances, où le mal est encore récent, il ne s'agit que de détendre, & d'ouvrir les vaisseaux de la matrice spasmodiquement resserrés, de diviser la masse du sang épaisse, & d'en faciliter la circulation; effets que ces eaux opèrent parfaitement, comme on vient de le voir, & qu'elles opéreront plus sûrement, si on a l'attention d'en faire précéder l'usage, par celui de la saignée, dans le cas de plénitude, & de le favoriser en faisant baigner les pieds dans la même eau chaude, pendant l'espace d'une heure, ou environ, le soir, après avoir bu les eaux le matin.

Il est encore certaines maladies de l'estomac, où ces eaux sont très-utiles: nous avons déjà vu que les personnes, en qui cet organe étoit débilité par la vieillesse, ou par les infirmités, trouvoient un secours dans l'usage de ces eaux pour boisson ordinaire. Il n'est pas aussi de remède plus efficace, & plus innocent en même-temps, que ces eaux prises chaudement le matin à jeun, pour rétablir cette partie affoiblie, & forcée, pour ainsi dire, par des excès, & des indigestions fréquentes. Ainsi les personnes, en qui les aliments les plus dé-

licats séjourneront long-tems dans l'estomac; qui ont de la peine à digérer; qui sont sujettes à des rapports, & des vomissements de matières aigres, ou des diarrhées séreuses, pourront en user avec confiance; puis-que outre la raison qui fait voir qu'elles doivent efficacement remédier, par leur chaleur, & par leurs parties spiritueuses, salines & terreuses, aux vices qui dépendent du relâchement & de l'atonie de ce viscère; l'expérience le confirme encore tous les jours.

Il est même des occasions, où ces eaux, dont le propre est de resserrer le ton des membranes des intestins, d'en fortifier même le tissu, & d'arrêter, par ce moyen, les dévoiements qui dépendent de l'atonie; deviennent cependant purgatives par accident: c'est dans le cas d'une indigestion actuelle; lors, par exemple, qu'ayant trop bu, & mangé excessivement la veille, on se trouve, le matin suivant, l'estomac & les premières voies remplies de matières indigestes, aigres, ou nidoreuses, alors ces organes surchargés par le volume, & irrités par l'acreté des matières presque corrosives, cherchent à se décharger du poids qui les gêne: mais elles en sont empêchées par la contraction, & le resserrement spasmodique, occasionné par la présence de ces matières. Ces eaux bues en quantité dans ces circonstances, détrempent, adoucissent les matières, détendent par leur humidité, les parties bandées, & les rétablissent dans l'état de souplesse nécessaire pour exercer leurs mouvements; qui se trouvent d'ailleurs excités par la présence des sucs indigestes, qui sont presque l'effet des purgatifs. C'est par cette mécanique, qu'on se trouve heureusement purgé, & débarrassé d'un fardeau incommode, & qui pourroit avoir des suites fâcheuses.

L'usage de ces eaux est encore excellent dans les fièvres intermittentes, si on les prend chaudes le matin, dans l'intervalle des accès, & qu'on en fasse sa boisson ordinaire le reste du jour, après les avoir laissées refroidir. On n'aura pas de peine à se convaincre de cette vérité, si l'on fait attention à la vertu tonique de ces eaux; puisque les remèdes de cette qualité sont ceux qui réussissent le mieux dans ces maladies, comme le quinquina, les amers, les absorbants & terreux, les préparations du Mars, &c.

En général on peut dire qu'il est beaucoup d'occasions, où ces eaux peuvent être substituées, très-à-propos & très-utilement, dans l'usage intérieur, à celles de Cauterés, avec lesquelles elles ont certainement beaucoup de rapport: celles-ci ont, à la vérité, beaucoup moins de cette partie bitumineuse, qui rend celles-là plus onctueuses, plus balsamiques & plus spiritueuses; ce qui fait que celles de Dax ne sauroient souffrir le transport, & qu'elles doivent être bues à la source: mais en revanche elles ont la partie saline terreuse, qui les rend très-propres à rassembler le ton, & rétablir le ressort des parties nerveuses. Pour ce qui est du soufre, du mars, & du vitriol que l'on attribue à celles de Cauterés, il est comme assuré qu'elles n'en contiennent pas la plus petite partie. Les noix de galle n'y causent aucun changement; on n'y sauroit découvrir du soufre commun, ni par la sublimation, ni par la précipitation, & les expériences, par lesquelles on a prétendu constater l'existence de ces minéraux, n'ont pas, sans doute, été assez réfléchies: on a suivi en cela tout aveuglément la coutume, & les préjugés de plusieurs Médecins, qui, selon Frédéric Hoffman, attribuent aux eaux dont ils décrivent les vertus, le plus de minéraux qu'ils peuvent, dans la vue de leur faire plus d'honneur, & d'augmenter leur crédit; sans considérer que le soufre commun, & le vitriol ordinaire, si, comme on le prétend, elles en contenoient, s'accorderoient mal avec les qualités stomachiques, adoucissantes & pectorales de ces eaux.

Au reste cet essai n'ayant d'autre objet que l'utilité pu-

blique, il ne faut pas s'attendre à nous voir exagérer les avantages des *eaux de Dax*. Nous venons d'établir que celles de *Cauterès* étoient plus richement pourvues de la partie onctueuse, balsamique spiritueuse que celles-là, & pour cette raison, il est constant qu'elles doivent être préférées toutes les fois qu'il sera question de les transporter, pour les prendre loin de la source; aussi-bien que dans les occasions où l'on devra se proposer d'adoucir & de corriger la saumure ou l'acrimonie, qui aura jeté de profondes racines dans le sang & dans la lymphe; d'apaiser un éréthisme habituel, ou des dispositions spasmodiques dans les parties membranées; & de consolider des vieux ulcères dans la poitrine, dans les reins, &c.

Si les *eaux de Dax* sont si salutaires dans l'usage intérieur, elles ne sont pas moins utiles appliquées extérieurement, contre les douleurs & les rhumatismes, qui reconnoissent pour cause l'éréthisme, ou le spasme des parties membraneuses, irritées par la présence d'une sérosité excessive & piquante, suite ordinaire de l'insensible transpiration arrêtée, ou diminuée; ces bains, en délayant l'humour irritant par leur humidité, l'adoucissent, & la déforment, pour ainsi dire, & les parties solides relâchées & détendues par le même moyen, deviennent moins sensibles à l'irritation, dont elles étoient les atteintes: la sueur abondante, qui survient ensuite, & qui est puissamment favorisée par la dilation des pores, la raréfaction des liqueurs, & l'accélération de leur mouvement circulaire, évacue les sérosités superflues, & enlève la cause immédiate des accidens.

Ces bains sont encore utiles contre les paralysies, les engourdissements, & autres maladies de cette espèce, où il s'agit principalement de procurer d'abondantes sueurs, & de rétablir l'élasticité & le jeu des parties nerveuses: ces bains sont surtout convenables aux sujets sensibles & délicats qui se trouvent affligés de ces sortes d'infirmités, parce qu'ils agissent avec plus de bénignité, & moins de violence que ceux qui sont plus chargés de minéraux; & que pouvant varier les degrés de chaleur, on peut d'ailleurs les rendre aussi doux que le besoin peut l'exiger.

* J'ai averti, à quelques articles de ce Dictionnaire, que l'on trouveroit à celui-ci une exposition sommaire des eaux minérales chaudes de France, dont on n'auroit point fait un article particulier; je me sers, pour ce supplément, d'un petit *Traité des eaux minérales*, fait par M. Burette, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, & qu'il a dicté au Collège Royal de Paris, où il étoit Professeur.

Des eaux ou bains d'Aix-la-Chapelle.

Aix-la-Chapelle, est une Ville Impériale, située entre le Rhin & la Moselle, fondée par un Sénateur nommé Granus vers l'an de salut 53, détruite ensuite par les Huns & les Goths l'an 400, & rétablie depuis par Charlemagne qui en fit le siège de son Empire. Cette Ville, qui est bâtie dans une vallée, est, de tous les côtés, à l'abri par les Montagnes & les Forêts dont elle est environnée. Elle peut aller de pair avec les principales Villes de l'Europe par la beauté & la régularité de ses bâtimens, la bonté de son air, & la fertilité de son terroir, qui est enrichi de plusieurs mines, comme de plomb, de fer, de soufre, de vitriol, de charbon de terre, &c.

Il y a six bains d'eaux minérales dans cette Ville, qui contiennent, suivant Blondel, du soufre, & un mélange de différens sels, qui représentent différentes figures après l'évaporation. Elles conviennent dans plusieurs maladies. On les emploie en bains ou en boisson. Elles sont dessécatives & échauffantes. Elles détournent les humeurs des parties supérieures vers les in-

férieures. Elles sont discutives & déséatives. On s'en sert utilement dans les principales affections des nerfs, telles que les spasmes, & la paralysie générale ou particulière; dans les refroidissemens, les engourdissemens, les tremblemens & les palpitations des membres; dans les douleurs des articulations; elles soulagent dans la contraction des muscles du cou; & dans le gonflement des membres; elles ont une vertu discutive & résolutive. On les recommande à ceux qui ont les hypocondres, durs, élevés & tendus, ainsi que dans les obstructions & le skirrhé des viscères, & dans l'intempérie froide de la rate ou du foie. Elles appaisent les douleurs de côté qui sont sans fièvre, & remédient aux douleurs de tête invétérées, au vertige, au tintement d'oreille, & aux coliques d'estomac & néphrétiques. Il est peu de remède plus efficace dans les maladies de la matrice, qui ont une cause froide & humide; elles rétablissent le cours des règles supprimées ou dérangées, & préviennent l'avortement. On les recommande spécialement dans toutes les maladies de la peau.

Celles qui servent pour les usages extérieurs, se puisent à une fontaine magnifique où elles se rendent, & elles sont absolument de la même nature que celles des bains dont je viens de parler plus haut.

Ceux qui voudront s'instruire plus amplement des vertus de ces eaux, n'ont qu'à consulter les Ouvrages suivans:

1°. *Description, &c. des eaux d'Aix-la-Chapelle*, par François Blondel, à Aix-la-Chapelle 1671. in-12. p. 223. avec fig. 2°. *Les eaux d'Aix-la-Chapelle*, par François Fabrice, à Cologne 1616. in-octavo, p. 31. 3°. *Avis au Public touchant les vertus des eaux minérales chaudes & froides, d'Aix-la-Chapelle*, comme aussi les bains de Porcet, par Tournielles, à Aix, 1696. in-octavo. 4°. *Nicolas Valesii tentamina Physico-Chymica circa aquas thermales aquisgranenses*, Lugd. Batav. 1699. in-octavo, p. 28. 5°. *La connoissance des eaux minérales d'Aix-la-Chapelle*, &c. par W. Chroët, D. M. à Leyde 1710. in-octavo, p. 88.

Des eaux d'Aix en Provence.

Les *eaux d'Aix en Provence*, le disputent, pour l'ancienneté, aux eaux minérales chaudes de France qui ont le plus de réputation. Leurs grandes vertus furent cause que le Proconsul Romain Caius Sextius Calvinus, bâtit une Ville auprès, qui prit, de son fondateur, le nom d'*Aqua Sextiensis*. Les dégâts que les Barbares firent à ces bains dans leurs incursions, en firent cesser l'usage, & ce ne fut qu'en 1600 qu'on le reprit; sur la recommandation & les éloges de Jacques Fontanus, & d'Antoine Merindolus.

Ces eaux ont deux sources principales; l'une qu'on appelle *eaux des bains ou de l'observance*, l'autre *eaux des baignets*. La première est plus chaude & sert pour les bains; la seconde, comme tempérée, est employée pour l'usage intérieur.

Suivant l'examen qui en a été fait par Emeric, la chaleur de ces eaux a fait monter la liqueur du thermomètre qu'on a plongé dans leur source depuis le 480 degré jusqu'au 113. Ces eaux sont plus légères quand elles sont chaudes que quand elles sont refroidies, & dans ce dernier état, elles sont plus légères que l'eau commune. Une livre de ces eaux mises en évaporation a donné onze grains & demi d'un sédiment terreux, blanc, délié, d'une saveur salée, piquante & légèrement acre. Pendant qu'elles étoient en évaporation, elles se sont recouvertes d'une pellicule, qui, étant ramassée & desséchée, s'est convertie en une poudre subtile, blanche, d'une saveur styptique, forte.

mentant avec les acides, prenant une couleur noire quand on la jectoit sur charbons, & répandant alors une odeur, qui, quoique plus foible, avoit beaucoup de rapport avec celle des os que l'on brûle. Cette même poudre, étant exposée plus long-tems au feu, devient d'un blanc cendré, tombe promptement au fond de l'eau, conserve la même saveur, à un peu d'astringence près, qu'elle acquiert, & fermente encore avec les acides. On apperçoit sensiblement dans ces eaux deux principes, dont l'un est fixe, & l'autre volatil. La partie fixe est de deux especes, l'une saline, l'autre terreuse. La saline n'est ni vitriolique, ni ferrugineuse, ni de l'espece du sel marin, ou du sel gemme, elle n'est point alumineuse, sulphureuse, bitumineuse ou mercurielle; mais elle est purement semblable au nitre des anciens. La partie terreuse est entièrement alcaline; de sorte que la partie fixe de ces eaux est d'une nature absolument alcaline. La partie volatile consiste dans un mélange de soufre & de sel volatil, qui rendent ces eaux propres à purifier & à donner de la fluidité au sang. Par leur partie fixe, elles ont éminemment la vertu de se charger des acides des premières voies.

Les eaux d'Aix purgent par les selles & par les urines; elles sont déboustruantes, incisives, détersives, & chassent le sable & le gravier des reins & de la vessie, ce qui les rend utiles dans les maladies de ces viscères. Elles donnent la fécondité en tant qu'elles fortifient le ton de la matrice; elles rétablissent l'évacuation menstruelle, suppriment les fleurs blanches, résolvent & discutent les tumeurs oedémateuses, skirrheuses & scrophuleuses. On s'en sert utilement dans les coliques bilieuses & dans les obstructions du foie, de la rate, du pancréas & du méfentère, ainsi que dans les fièvres hectiques & le marasme qui doivent leur origine aux obstructions des veines lactées. On les emploie avec succès dans presque toutes les maladies de l'estomac, comme la dépravation ou l'augmentation excessive de l'appétit, la lenterie, la diarrhée, les nausées, les vomissemens, les rots acides, les borborygmes, &c. Elles sont encore d'usage dans la toux, l'asthme, l'hydropisie de poitrine commençante, l'enrouement, le vertige habituel, l'affection comateuse, les douleurs de tête, la disposition à l'apoplexie, ou ses suites, la paralysie, dans les ulcérations, la gonorrhée, le rhumatisme, la sciatique, & toutes les maladies de la peau.

On en fait usage en boisson, en bain, & en douche. Quand on les boit, on commence par quatre verres, & l'on monte jusqu'à dix, en augmentant de deux verres chaque jour, ce que l'on continue pendant douze jours; après quoi l'on revient en diminuant de la même manière à la dose par laquelle on avoit commencé.

Consultez à ce sujet, 1°. Un Traité qui a pour titre, *les Eaux chaudes de la Ville d'Aix &c.* par J. S. Pitton, D. M. à Aix, 1678. in-8°. p. 213. 2°. *Histoire naturelle des Eaux chaudes d'Aix en Provence*, par Honoré-Marie Lantier, Doyen de la Faculté de Médecine d'Aix, à Aix 1705. in-8°. p. 111. 3°. *Analyse des Eaux Minérales de la Ville d'Aix en Provence, &c.* par Antoine Emeric, D. M. à Avignon, 1707. in-8°. pag. 184.

Des Eaux d'Ancause.

Les eaux d'Ancause dans le Comté de Comminges, sont limpides, & d'une saveur légèrement austère. Chaque livre de ces eaux mises en évaporation, donne un sédiment blanc, pesant trente-six grains, desquels, suivant l'Analyse de du Clos, on retire environ douze grains d'un sel approchant du sel marin.

Ces eaux, suivant Plantin, contiennent du soufre & du bitume, & des sels vitrioliques & nitreux. Les premiers principes se manifestent au goût & à l'odorat. On y re-

connoît la présence d'un vitriol, par leur saveur austère & styptique, & par la nature du sol sur lequel elles coulent, qui est parsemé de pyrites vitrioliques. Sur ce que ces eaux se recouvrent d'une pellicule jaunâtre, & couleur d'or, on en avoit inféré qu'elles contenoient des particules de ce métal, mais il est bien plus vraisemblable de l'attribuer à la dissolution du soufre qu'elles contiennent. Le résidu qu'elles laissent après leur distillation, donne un sel vraiment nitreux, dont Plantin entreprend de prouver encore l'existence par la nature des maladies que guérissent ces eaux, soit en boisson, en bains, ou en douche.

Par le soufre ou le principe bitumineux que les eaux d'Ancause contiennent, elles sont utiles dans les convulsions, les tremblemens, & les contractions des nerfs; Elles calment les douleurs, discutent les tumeurs, & lèvent les obstructions du foie, de la rate, & de la matrice. Les particules d'or qu'elles contiennent, les rendent convenables dans la syncope, la passion cardiaque, & les autres maladies qui naissent de la foiblesse des organes vitaux. Le vitriol dont elles sont imprégnées, leur donnent la vertu d'évacuer le phlegme & l'humeur mélancolique, de fortifier par son astringence le tissu des chairs, & de remédier à la putréfaction. Par leur nitre, elles purgent & détergent les intestins, elles diminuent la quantité des humeurs pituiteuses, & à ce titre conviennent aux affections des nerfs, ainsi qu'aux maladies de la poitrine & de l'estomac, qui proviennent d'un amas trop abondant de sérosités.

On prend les eaux d'Ancause, après avoir fait précéder les remèdes généraux, au printemps & en automne, soit à la fontaine même ou dans son voisinage; on s'y rend pour cela le matin, & on partage en trois parties égales la quantité que l'on en doit prendre, observant que chaque dose ne soit pas assez forte pour surcharger l'estomac. On se promène entre ces différentes doses, afin d'en faciliter l'évacuation, & l'on observe soigneusement de ne se point livrer au sommeil de toute la journée.

Consultez à leur sujet, *Discours & Abrégé de la vertu & propriété des Eaux d'Ancause de Mont-Firénes, dans la Comté de Comminges*, par Pierre Gatin de Plantin D. M. à Toulouse, 1611. p. 116.

Des Eaux de Balarne.

Les eaux de Balarne en Languedoc, sont éloignées d'environ mille pas, en tirant du midi au couchant, de la Ville de ce nom, & de quatre lieues de Montpellier. Elles viennent des montagnes situées au nord, aux environs desquelles le sol de la terre est rouge & comme brûlé par un feu souterrain.

Leur usage devint commun vers l'an 1570, après l'examen que l'on fit alors par Rondelet, Médecin célèbre & Chancelier de l'Université de Montpellier, à la prière de quelques personnes, que l'usage de ces eaux avoit guéri de sciatiques violentes.

Il est certain que ces eaux avoient été employées long-tems auparavant, ce que l'on infère d'un bassin, & de canaux qui y conduisent, que l'on voit encore sur le côté, au-dessus de l'endroit où l'on a construit les bains modernes.

Portman reconnoît cinq principes différens dans les eaux de Balarne, l'eau, le feu, le bitume, le nitre, & les sels, il n'y admet point de soufre. Ces eaux, selon lui, sont composées de trois parties naturelles. La première & la plus abondante, est de l'eau qui est naturellement chaude. La deuxième est spiritueuse & s'élève en forme de vapeurs dans les puits & les bains qu'elle remplit. La troisième, est le limon épais qu'elles déposent. Il divise la séparation que l'art en peut faire en deux parties, dont l'une est l'eau distillée, & l'autre le résidu de la distillation ou de l'évaporation.

Suivant l'analyse qu'en a faite du Clos, ces eaux sont limpides, d'une saveur désagréable & légèrement salée.

D'un livre on en retire soixante-douze grains d'un sel pur sans mélange de terre. Ce sel ne précipite point la dissolution du sublimé corrosif, comme le fait le nitre des Anciens, ne teint point en rouge la teinture de tournefort, comme le vitriol & l'alun, & ne fûse point fur les charbons comme le salpêtre; mais il épaissit l'huile de tarte par défaiillance.

Suivant le rapport de Sylvain Regis, les eaux de Balaruc exhalent une vapeur d'une odeur un peu sulphureuse. Au toucher elles paroissent chaudes à peu près comme l'eau commune prête à bouillir, mais cette chaleur se dissipe promptement. On les boit chaudes sans inconvénient, quoiqu'on les sente sur les lèvres presque brûlantes. Les feuilles d'oseille plongées dans ces eaux y ont conservé long-tems leur verdure, & un œuf plongé dedans pendant trois quarts d'heure, en a été retiré aussi peu cuit que si on l'eût mis dans de l'eau froide. On en peut à peine soutenir le bain un quart d'heure à cause des vapeurs abondantes qu'elles procurent, elles rendent la peau plus lisse & comme onctueuse, ce qui y dénote la présence d'un principe sulphureux, quoiqu'on ne puisse l'obtenir par art à cause de sa nature trop volatile.

Il est prouvé par plusieurs expériences Chymiques, que ces eaux sont chargées d'un acide; car étant fraîchement puës, elles rougissent la teinture de fleurs de ginauve, ce que sont les seuls acides; lorsqu'elles sont froides, ou qu'on les a fait rechauffer, elles ne produisent plus cet effet. Etant soumises à la distillation ou à l'évaporation, elles donnent un sel fixe alcali, qui teint en vert la teinture des violettes comme font les autres alcalis, qui ferment avec les acides, & ne fait aucune effervescence avec les alcalis. Ce sel n'est pas cependant tout-à-fait dépourvu d'acides, puisqu'on l'expose au feu de reverberer le plus doux a donné quarante-huit grains d'un esprit foiblement acide.

Les eaux de Balaruc sont purgatives quand on les boit, & sudorifiques quand on s'en sert en bains. Elles conviennent dans toutes les maladies qui proviennent d'une humeur épaisse, visqueuse & pituiteuse. On les emploie dans les maladies qui attaquent le cheveu, comme l'alopecie, &c. les acores, l'hydrocéphale, dans les différentes maladies des yeux, qui naissent de la disposition précédente des humeurs, dans l'exulcération & le tintement d'oreille, dans la céphalalgie, la manie, le vertige, l'épilepsie, le cauchemar, l'apoplexie, la paralysie, les convulsions, le tremblement, les catarrhes, les toux, l'enrouement, l'asthme, les fièvres intermittentes, les maladies de l'estomac, comme les nausées, le vomissement, le hoquet, &c. dans la diarrhée, la lienterie, la passion colérique, contre les vers, la colique, les obstructions du méfentère, la cachexie, l'hydropisie, l'ictère, le skirrhe du foie & de la rate, les maladies des reins & de la vessie, la suppression des règles, les fleurs blanches, &c.

On s'en sert à l'extérieur en bains, en fomentations ou en douche, intérieurement en boisson, en clystères ou en injections. On les transporte dans des bouteilles bien bouchées, sans qu'elles perdent de leurs vertus. L'usage est d'en prendre six livres tous les jours pendant cinq ou six jours, ayant eu soin de faire précéder les remèdes généraux.

Vous pouvez consulter à ce sujet le Traité suivant.

Nicolaï Portomanni Armentii de causis & affectibus aquarum Bellisicanarum Lugduni, 1579. in-8°. p. 218. & une Dissertation à leur sujet, à la suite du Traité de Morbis Veneris; de M. Astruc, D. M.

Des Eaux de Barbazan.

Les eaux de Barbazan dans les Pyrénées, sont presque insipides; elles laissent un sentiment de rudesse sur la langue après qu'on les a bûes. Une livre mise en évaporation donne seize grains d'un sédiment, dont la si-

xième partie seulement est saline & les cinq autres tiennent de la nature de la craie, suivant l'analyse qu'en a faite du Clos.

Des Eaux de Bârege. Voyez Bârege.

Des Eaux de Bourbon-Lancy.

Ces eaux à quatorze lieues au-dessus de Nevers ont sept sources dont six sont chaudes, & une seulement froide. Elles sont très-limpides & n'ont aucune odeur ni saveur sensible. Elles sont plus légères d'un $\frac{1}{2}$ que celles de Bourbon l'Archambault, & d'un $\frac{1}{4}$ que celles de Vichi. Deux de ces sources sont plus chaudes d'un $\frac{1}{2}$ que celles de Bourbon l'Archambault, une est d'égalé chaleur, une autre un peu moins, les deux autres ne sont que tièdes. Ces fontaines étoient en grande recommandation chez les Romains, qui les décorerent de bâtimens magnifiques que Henri III. fit rétablir.

Les eaux des Bourbon-Lancy, suivant Jean Bauktius, sont imprégnées de soufre & de bitume, d'un peu d'alun, de nitre & de sel commun. Alberic les regarde comme sulphureuses, bitumineuses, un peu aluminées & styptiques; leur saveur les lui fait croire nitreuses; légèrement vitrioliques & ferrugineuses. Montean y soupçonne bien un principe aluminé; mais il le croit si embarrassé dans le vitriol & le nitre dont ces eaux sont chargées, qu'il n'est pas possible de le rendre sensible. L'Analyse Chymique n'y fait voir que du nitre.

Quant aux propriétés de ces eaux, elles éteignent la soif, elles tempèrent les chaleurs d'entrailles, elles procurent le sommeil, réveillent l'appétit, sont utiles dans les intermitentes chaudes & bilieuses, ainsi que contre les fièvres tierces & quarts opiniâtres. Elles fortifient l'estomac, évacuent les humeurs superflues, divisent celles qui sont visqueuses & épaisses, augmentent les évacuations par les selles, les urines & les sueurs; elles chassent le phlegme, le sable & le gravier des reins: elles suppriment les diarrhées habituelles. Elles paroissent produire des effets contraires; car elles rétablissent les règles supprimées, & en arrêtent l'écoulement immodéré, elles fortifient les nerfs affaiblis, & remédient à leur trop grande rigidité. Montean conclut du grand nombre de malades qu'il a vu guérir par leur secours, qu'elles sont très-utiles dans la goutte seréine, la furdité, la paralysie, le tremblement des membres, l'extinction de la voix, l'asthme, le flux hépatique, l'ascite, la tympanite, la sciatique, le rhumatisme, l'ischurie, les spasmes, & les abscesses intestins & du méfentère, la stérilité, les affections hystériques, les vers, les fleurs blanches, la galle, les vieux ulcères, &c.

Consultez les Ouvrages suivans.

Les Bains de Bourbon-Lancy & l'Archambault, de Jean Aubry, Bourbonnois, Paris, 1604. in-8°. De la Nature des Bains de Bourbon-Lancy, par Isaac Catier, Paris, 1650. in-8°. Traité des Eaux de Bourbon, par Montean, 1660. in-8°.

Des Eaux de Bourbon-l'Archambault, voyez Bourbon.

Des Eaux de Bourbonne.

Bourbonne est situé dans le Bassigni. On y trouve plusieurs sources d'eaux minérales chaudes, dont la plus élevée & la plus chaude sert pour les usages internes. Au-dessous sont les bains des Pains, du milieu desquels sortent des sources d'une eau très-chaude; mais dont la chaleur est tempérée par le mélange de celles que quelques sources froides fournissent dans le voisinage. Un peu plus bas sont les bains du Seigneur, qui tirent leur eau chaude de la seconde fontaine, ensuite viennent les bains des Patries, dont la chaleur est la

moins forte, à cause du mélange de leurs eaux avec celles d'un plus grand nombre de sources froides.

Les eaux de toutes ces sources ne donnent pas une égale quantité de sel par l'analyse. Celles de la fontaine ou celles que l'on boit, étant mises en évaporation à la quantité de deux livres ont donné cent trente-cinq grains de sel. Celles du bain des *Pauvres* à la même quantité n'en ont donné que cent cinquante, enfin celles du bain des *Patrices* en ont fourni jusqu'à cent quatre-vingt grains sur deux livres.

Suivant l'Analyse de Gaultier, on ne distingue par les sens que quatre substances dans ces eaux, de l'eau, du sel, une odeur sulphureuse, & du feu. Du Clos, dans l'Analyse qu'il a faite des eaux de Bourbonne, dit qu'elles ont un gout un peu salé, & que d'une livre on en retire environ soixante-quatre grains de sel qui ressemble à celui qui reste après la première cristallisation du sel marin, sans aucun mélange de terre. Ces eaux ne donnent rien de bitumineux. Le limon qui est au fond des bains étant traité par la cornue donne une eau blanchâtre, trouble & d'une odeur légèrement sulphureuse; ensuite une eau rouille chargée de sel volatil & d'un peu d'huile, il reste un *caput mortuum* qui contient un peu de sel sulphureux, mêlé avec du sel marin.

Les eaux de Bourbonne sont incisives, résolutives, atténuantes, elles chassent les humeurs épaissies & visqueuses par les selles & les sueurs, soit qu'on les boive ou qu'on s'en serve en bains. On s'en sert avec succès dans la céphalalgie ou mal de tête opiniâtre, dans le tremblement des membres, la paralysie, les convulsions, le carus, la catalepsie, les maux de dents, les toux invétérées, l'asthme, les palpitations de cœur provenant d'une collection d'humeurs sereuses, dans les dérangemens d'estomac, la colique, l'ictère, les obstructions invétérées du foie, de la rate, du pancréas, du méfentère, & de la matrice, dans les tumeurs skirrhueuses de ces parties, dans l'œdème, la suffocation hystrérique, les pâles couleurs, la goutte, les rhumatismes, les maladies de la peau, & les fièvres intermittentes rebelles qui ont des obstructions pour causes. Elles sont nuisibles aux tempéramens chauds & bilieux; à ceux qui ont une disposition à la phthisie pulmonaire, ainsi qu'à ceux qui sont atteints d'hémorrhagies, d'inflammations, d'érysipèles, d'ulcères ou abcès, & fièvres continues.

On en fait usage en boisson ou en bains au printemps ou en automne pendant deux ou trois semaines, après avoir fait précéder les remèdes généraux. Quand on s'y baigne, le malade ne doit rester dans le bain les premiers jours qu'un quart d'heure, il y demeurera davantage les jours suivans; consultant pour le tems le degré & l'état de ses forces. Au sortir du bain on le fait entrer dans un lit bien chaud, il y sue, on l'essuie, & on observe soigneusement de lui faire éviter le froid. Les malades qui les boivent commencent par trois à quatre verres, augmentant par degrés jusqu'à quinze & davantage, suivant que les eaux passent plus ou moins facilement à la quantité environ qu'on les a prises. Si le tempérament des malades l'exige, on les purgera & on les signera après l'usage des eaux soit en bains ou en boisson.

On peut consulter à ce sujet les Ouvrages suivans.

Petit Traité des Eaux & Bains de Bourbonne, par Thibault, Langres, 1658. in-8°. p. 70. *Dissertation sur les Eaux minérales de Bourbonne les Bains*, par Gaultier, Archibiste, &c. Troyes 1716. in-8°. p. 46. avec fig. *Quæstio Medica* : An plerisque morbis chronicis aquæ Thermales Bourbonnenses in Campania? Proposita à Jeanne-Claudio Collet, Præfide Renato Charles, D. M. Besançon, 1716. in-8°. p. 29.

Des Eaux de Digne.

La source de ces eaux est au pié d'une montagne qui est

éloignée d'un quart de lieue vers le midi de la Ville de Digne en Provence. Les bains sont partagés en quatre parties, l'Étuve, le bain de S. Jean, celui de S. Gilles, & les bains des Vertus. L'Étuve est une espèce de cave creusée dans le roc, du fond de laquelle sort une source d'eau chaude & limpide, qui se rend dans le bain de S. Jean, d'où elle passe dans celui de S. Gilles, qui est plus bas, & que l'on appelle aussi le bain des *Pauvres*. Le bain des Vertus est situé encore au-dessous, il doit son nom à son efficacité qui est supérieure à celle des autres. Il est fourni de plusieurs sources qui donnent une eau très-limpide, douceâtre au goût, & qui au toucher paroît comme grasse ou onctueuse, mais moins chaude que celle de l'Étuve, qui dépose une espèce de limon gras & d'un brun foncé.

Les eaux de Digne, suivant de Lautaret, contiennent du soufre, du nitre, du bitume, & du vitriol, de sorte cependant que le soufre y domine, & que l'on ne peut découvrir le bitume & le vitriol que par l'analyse Chimique.

Richard y reconnoît aussi du soufre, du nitre, du sel marin, & quelque chose d'alumineux. Le soufre se manifeste par son odeur, & le bitume par l'opacité du limon qu'elles déposent. Le nitre se fait voir en forme d'efflorescence aux bouches des fontaines quand il fait froid, & sa présence est très-sensible quand on jette le sédiment de ces fontaines sur des charbons ardens, car il fuse comme le salpêtre & détonne comme lui. Le sel marin se reconnoît au goût & à la décrépitacion; quant au vitriol & à l'alun on ne les soupçonne que sur de simples conjectures.

Du Clos, dans son Analyse de ces Eaux, dit qu'elles sont limpides, d'un gout un peu salé sans être désagréable. Une livre mise en évaporation a donné trente grains de sel approchant de celui que donne la liqueur du sel marin après la première cristallisation, & qui coagule l'huile de tarte par défaillance.

On emploie utilement ces eaux en forme de bains contre l'épilepsie, pour prévenir l'apoplexie & les catarrhes, dans l'incube, la douleur de tête opiniâtre, l'apoplexie, le tremblement des membres, les spasmes, la paralysie, la chassie des yeux & leur larmoyement, le tintement d'oreille, le mal de dents, les écouvelles, l'asthme, la toux invétérée, la dureté des mamelles, les douleurs d'estomac, la dépravation de l'appétit, le vomissement, le hoquet, les vers, la colique ventruse, ou occasionnée par une pituite vitrée, dans l'imperté froide & l'obstruction du foie & de la rate, contre l'ictère, l'hydropisie, l'ischurie, & la dysurie produites, soit par des amas d'humours muqueuses, ou par du sable & du gravier, dans les différentes espèces de hernies, contre l'embompoine excessif, la stérilité soit de la part du mari ou de la femme, dans le ténisme, les hémorroides, l'imperté froide invétérée, les fleurs blanches, la goutte, la sciaticque, la lassitude, la contraction & la rigidité des tendons & des ligamens, contre les morsures d'animaux venimeux, la galle & les autres maladies de la peau. Ces bains ne peuvent que nuire à ceux qui sont sujets à des hémorrhagies, ou actuellement atteints de maladies aiguës & de fièvres continues. L'Étuve sert dans les mêmes cas que les bains & que les eaux prises en boisson, qui purgent alors par les selles. On donne la douche avec, & on en applique le limon sur les parties malades. Il faut observer dans l'usage de ces eaux les mêmes règles que l'on prescrit dans celui des autres eaux chaudes par rapport à la préparation, le tems de l'année où l'on doit s'en servir, la quantité que l'on en doit boire &c.

Consultez par rapport aux eaux de Digne, 1°. *Les Bains de Digne en Provence*, par Sébastien Richard, à Lyon, 1619. in-8°. p. 239. 2°. *Les Merveilles des Bains & des Étuves naturelles de la Ville de Digne en Provence*, &c. par de Lautaret, à Aix 1620. in-8°. p. 129. pour la théorie, pag. 15, pour la pratique.

Les eaux de Gaude en Auvergne sont très-limpides, d'une saveur un peu acide, vineuse & qui produit sur la langue un sentiment de sécheresse, à quelque source que l'on les puise soit à la petite, dans le champ des Pauvres, ou à Beaurépaire. Suivant du Clos, une livre de ces eaux mises en évaporation a laissé environ seize grains d'un sédiment jaune, dont la moitié est un sel vraiment nitreux.

M. Chomel, d'une livre de ces eaux, n'a obtenu par l'évaporation que treize grains d'un sédiment dans lequel, outre du nitre, ce Médecin soupçonnoit la présence de quelque chose de sulfureux qui s'évapore promptement.

Des Eaux de Martres-de-Veyer.

Les eaux de Martres-de-Veyer en Auvergne, sont ainsi que celles de Gaude, très-limpides, d'un gout un peu acide & vineux, & laissant sur la langue un sentiment de sécheresse. Par l'Analyse de du Clos, une livre mise en évaporation a donné près de quarante-huit grains d'un sédiment blanc & salé, dont on peut retirer la moitié de nitre.

Elles sont éloignées de celles de Vic-le-Comte d'un quart de lieue, & ont été découvertes en 1602. elles contiennent plus de parties minérales que celles de Vic-le-Comte; le sel par où elles coulent est plein de macassites ferrugineuses, bitumineuses & vitrioliques. Elles sortent de deux sources, ont les mêmes vertus & conviennent dans les mêmes cas que celles de Vic-le-Comte.

M. Chomel dans l'analyse qu'il en a faite, a obtenu, par l'évaporation d'une livre de ces eaux, trente - quatre ou trente-cinq grains d'un sédiment, dans lequel, outre du nitre, il a cru reconnaître du sel ammoniac.

Des eaux du Mont d'Or.

Suivant le rapport de M. Chomel, les eaux du Mont d'Or sont reçues dans trois bains, dans les eaux; par rapport à l'odeur, au gout, à la couleur, & aux produits de l'Analyse Chimique, sont assez semblables entre-elles. Elles paroissent ne différer que par les degrés de chaleur. Elles sont grasses & onctueuses, un peu salées; elles deviennent, en refroidissant parfaitement, insipides. Elles ont une odeur bitumineuse & sulfureuse, & contiennent un sel lixiviel. Leur usage ne convient point dans les obstructions invétérées & dans les tumeurs skirrheuses. Elles conviennent dans les maladies qui attaquent le genre nerveux, & qui demandent des remèdes spiritueux propres à accélérer la transpiration. Par l'analyse qu'en a faite Duclos, les eaux du Mont d'Or sont insipides & d'un gout d'herbe. Une livre, mise en évaporation, donne vingt - cinq grains de sel, & six grains d'une terre blanche.

On peut consulter sur leurs vertus, le *Traité des eaux du Mont d'Or*, par la Framboisière, Paris 1606. in-8. octavo.

M. le Monnier, Médecin de la Faculté de Paris, & de l'Académie des Sciences, a donné une analyse exacte des eaux du Mont d'Or dans les *Observations d'Histoire naturelle* qui sont à la suite de la *Méridienne de l'Observatoire Royal de Paris*, in-4°. Paris 1744. dont voici le précis.

Ces eaux ont un gout aigrelet, vineux, qui devient ensuite fade & désagréable, elles ont une odeur de lessive, sont claires & presque savonneuses au toucher, elles rendent plus de bulles d'air que l'eau commune, quand on les agite dans un verre.

Quoique leur gout découvre un acide minéral, cependant les différentes expériences par lesquelles on le découvre, n'ont pas pu le rendre sensible.

Elles font ébullition avec l'huile de vitriol, ce qui est arrivé avec l'esprit de nitre, celui de sel, le vinaigre distillé, & l'alun en poudre; dans ce dernier cas, il s'est précipité une terre blanche & légère.

Elles verdissent le sirop violet délayé dans l'eau commune.

Elles prennent une teinture brune avec la noix de galle en poudre; mêlées avec une dissolution claire de sucre de saturne, cette dernière est devenue laiteuse, & il s'est fait un précipité considérable.

La même chose est arrivée en versant dans un verre quelques gouttes de dissolution d'argent de coupelle par l'esprit de nitre; mais cette même expérience, faite avec l'eau minérale concentrée par l'évaporation, a été plus sensible; l'argent s'est précipité au fond en un caillé blanc, qui chauffé sur une plaque de verre, à un feu modéré, est devenu une lune cornée.

Ces eaux ont troublé la dissolution du sublimé corrosif; mais quand on s'est servi de celles qui étoient concentrées, il s'est fait un précipité couleur de brique, semblable à celui qui résulte du mélange de l'huile de tartre par défaut avec la dissolution du sublimé; l'eau de chaux qu'on leur a mêlée les a troublées, & il s'est fait un léger précipité avec celles qui étoient concentrées.

L'ébullition leur a fait perdre leur transparence, & leur gout acide, elles en ont pris un lixiviel & salé.

Elles sont couvertes d'une pellicule blanche, insipide, brillante en quelques endroits, difficilement soluble dans l'eau commune, & qui craquoit sous la dent; ce qui marque la sélénite. Cette pellicule augmentoit d'épaisseur, se brisoit & se précipitoit au fond. L'eau est devenue plus aigre & d'une couleur plus foncée.

Cette pellicule est devenue moins fragile & moins brillante, alors M. le Monnier a versé l'eau par inclination, & en a séparé le sédiment. Remettant ce qui restoit d'eau sur le feu, il ne s'est rien cristallisé, il est resté une eau mere extrêmement acre, bitumineuse & salée; il en a séparé & fait sécher le second sédiment qui avoit l'acreté du sel alcali fixe, & qui, outre cela, étoit considérablement salé. Versant quelques gouttes d'huile de vitriol sur le premier sédiment, il s'est fait sentir une odeur d'esprit de sel marin, sans aucune vapeur; elle n'a plus eu aucune action sur le reste de la résidence.

La même huile de vitriol versée goutte à goutte sur le second sédiment a excité une ébullition très-vive, accompagnée de vapeur d'esprit de sel. Ce mélange, délayé dans l'eau commune, évaporé & cristallisé, a donné du sel de Glauber.

Le second sédiment, fondu dans l'eau commune, a donné du sel marin, quelques cristaux qui ont paru du sel de Glauber, & une terre alcaline, qui, vraisemblablement, est la base du sel marin, puisqu'avec l'huile de vitriol, elle a donné du sel de Glauber. Ce dernier se trouve naturellement dans ces eaux, mais en petite quantité, ce qui fait qu'elle ne sont pas purgatives.

Deux parties de ce second sédiment mêlées avec trois parties de salpêtre, & une de soufre, ont détonné avec explosion.

Ce même sédiment, mêlé avec une dissolution de sel ammoniac, a développé l'alcali volatil qui frappoit vivement l'odorat.

Une once de bon esprit de vin versé sur deux dragmes de l'eau mere, a précipité une matière grumelleuse, salinée & semblable à la seconde résidence, l'esprit de vin est devenu gras, & d'une couleur orangée.

L'huile de vitriol versée sur la même eau mere a produit des vapeurs d'esprit de sel, & s'est noircie comme de l'encre.

De toutes ces expériences, M. le Monnier conclut que ces eaux contiennent de la sélénite, du sel marin, du sel alcali minéral, un peu de sel de Glauber, & une matière grasse & bitumineuse.

Il passe ensuite à un moyen plus sûr de connaître leur utilité, ce sont les observations qu'il a faites sur lui & sur

les autres, des effets qu'elles produisent sur le corps humain, soit lorsqu'on les boit ou qu'on s'y baigne, & il trouve qu'en général elles excitent la sueur, ou provoquent les urines; mais ne sont presque jamais purgatives.

Les bains du *Mont d'Or* sont utiles contre les rhumatismes, les sciatiques, certaines paralysies, pour ramollir & fondre les tumeurs extérieures, & déterger les vieux ulcères. On emploie la douche avec succès, pour rétablir le mouvement dans les articulations, humecter les tendons, & ranimer la chaleur dans les parties affaiblies par quelques accidens. Les eaux de la fontaine appelée la *Magdelaine*, ont depuis quelques années beaucoup de réputation pour guérir l'asthme, & fortifier les poitrines délicates: on y envoie des phrétiques, & souvent même avec succès; mais M. le Monnier croit que le voyage, l'usage du lait fort fréquent dans ces Montagnes, l'air qu'on respire dans ce valon, ou le baromètre n'est élevé que de vingt-quatre pouces & demi, & où la température varie à chaque instant du froid au chaud, & du sec à l'humide, contribuent plus au rétablissement de ces poitrines, que l'usage de ces eaux, qu'il ne regarde cependant pas comme inutiles.

Il finit l'énumération de leurs vertus par un exemple bien avantageux pour elles, c'est celui d'un Laboureur, âgé de soixante ans, qui y vint presque perclus d'un rhumatisme, & d'une goutte sciatique, & qui, au sixième bain, se trouva en état de s'habiller seul, & de marcher.

Des eaux de Plombières.

Les eaux de *Plombières*, en Lorraine, sont dans un Bourg qui porte ce nom, au pied du *Mont-Voges*, à cinq lieues d'Épinal, à deux de Remiremont, & à trois de Luxeuil en Franche-Comté. Les médailles, les inscriptions & d'autres monumens de ce genre; que l'on découvre, de tems en tems, dans les ruines des anciens bâtimens, prouvent que ces eaux étoient en recommandation chez les Romains. Les édifices qu'ils y avoient fait construire pour la conservation des eaux, & la commodité des malades, & que les malheurs des tems avoient détruits, ont été rétablis plusieurs fois par les Rois de France, les Empereurs, & en dernier lieu par les Ducs de Lorraine.

On y compte quatre bains principaux. Le premier & le plus considérable est long de huit piés, large de trois, & profond de quatre. Le second, est le bain des pauvres ou des gouteux, les eaux en sont moins chaudes que celles du précédent. Le troisième, que l'on nomme du *Chêne*, dont les eaux servent principalement pour les usages internes. Le quatrième, enfin, est celui de la Reine.

Berthemin reconnoît dans les eaux de ces bains, du soufre, du bitume, de l'alun, du plomb, & du nitre; & Rouvrois dit, qu'après l'évaporation elles laissent un résidu salin & blanc, qui a le goût du sel marin.

On s'en sert avec beaucoup de succès, tant en bains qu'en boisson, dans la céphalalgie, le vertige, l'affection hypochondriaque, l'affoiblissement de la mémoire, la paralysie, les convulsions, la contraction & le tremblement des membres, dans le rhumatisme, la faiblesse d'estomac, le sable & le gravier des reins, & de la vessie, les obstructions du mésentère, du foie & de la rate, contre l'ictère, les pâles couleurs, les écrouelles, la sciatique, la colique & la goutte provenant d'une cause froide, dans les ulcères, les fistules, la carie, toutes les maladies de la peau, les hémorrhoides, &c.

Lisez sur les eaux de Plombières, *Discours des eaux chaudes & bains de Plombières, divisé en trois Trai-*

tés, &c. par Dominique Berthemin, D. M. Nancy 1615. in - octavo, p. 167. *Petit Traité, enseignant la vraie & assurée méthode pour prendre les bains, la douche, l'éponge, & les eaux, chaudes & froides, minérales de Plombières*, par Rouvrois, D. M. 1685. in - octavo, p. 77. *Traité des eaux de Plombières*, par Richardot, Médecin du Duc de Lorraine, 1722.

Des Eaux de Porcet.

A peu de distance d'Aix-la-Chapelle, en sortant par la porte méridionale; il y a un village qui a pris le nom de *Porcet*, du grand nombre de pores qu'on y élevoit autrefois. On trouve une vallée qui s'étend de l'orient au couchant, entre deux hautes montagnes, dans laquelle il y a plusieurs fontaines d'eau bouillante, revêues de maçonnerie, comme des puits; on en compte jusqu'à quatorze, qui ont des maisons adjacentes; la quinzième qui est abandonnée aux pauvres, est en plein air. Leurs vertus sont les mêmes que celles d'Aix-la-Chapelle, & on s'en sert de la même manière. Voyez ce que nous avons dit plus haut de ces dernières.

Des Eaux de Premaux.

Les eaux de *Premaux* en Bourgogne sont limpides, d'un goût assez agréable, légèrement détergives, d'une odeur bitumineuse, approchant de celle du fuccin; à peine sur chaque livre, laissent-elles deux grains d'un sédiment d'un goût salé, ainsi que la trouve le Clos par l'analyse.

Voyez le *Traité des eaux de Prisset & de Premaux*, Dijon, 1661. in-12.

Des Eaux de Saint-Amand.

Les eaux ou les bains de *Saint-Amand* en Flandre, se trouvent auprès de l'Abbaye de ce nom, entre Valenciennes & Tournai. La fontaine qui les fournit se nomme *bouillons*, à cause des fréquentes ébullitions qu'on y remarque. On trouva dans cette fontaine plus de deux cens Statues antiques de bois, que les uns prirent pour des Idoles des Payens, & les autres pour des Images de Saints, que l'on y avoit cachées, pour les soustraire à la fureur des Iconoclastes. Les eaux de *Saint-Amand* sortent de deux sources. Elles sont limpides, tièdes, d'une odeur sulphureuse, presque insipides; elles ne fermentent ni avec l'acide du vitriol ou du soufre, ni avec les alcalis; elles ne prennent aucune teinte par le mélange de la noix de Galle, des feuilles de chêne ou du vitriol. Le sédiment qu'elles laissent après l'évaporation, est salin, & de couleur de brique; sur chaque livre d'eau on obtient dix grains de ce sédiment, dont huit sont une terre cendrée, & les deux autres sont très-blancs, salins, amers, & ressemblans au nitre. Ce sel exposé à l'air s'y fond, & cristallise comme le nitre: il change en verd comme les alcalis la teinture de violettes: il se fond quand on le met sur un fer rouge; sans aucune détonation: il n'altère point la dissolution du sublimé corrosif; ni la rougeur de la teinture de tournesol mêlée avec des acides. La terre est très-alcaline & un des plus forts absorbans. Les vapeurs qu'exhalent ces eaux sentent le soufre, la poudre à canon ou les œufs couvés; elles tachent & noircissent l'argent par le soufre qu'elles contiennent; aussi regarde-t-on ces eaux comme sulphureuses, nitreuses & ferrugineuses.

Ces eaux, qui sont très-légères passent pour rafraîchissantes, laxatives, apéritives, diurétiques, &c. on les recommande contre le calcul, la cachexie, la colique, le rhumatisme, la diarrhée, les obstructions des viscères qui proviennent d'une cause acide, les dérangemens des flux hémorrhoidaux ou menstruel, les pâles couleurs, les fleurs blanches, les affections hysteriques, le scorbut,

la gonorrhée, & la plupart des maladies de la poitrine.

On les prend le matin depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Novembre. On fait précéder les remèdes généraux, & on en fait usage pendant 15 ou 20 jours en commençant par cinq verres & montant jusqu'à 12 ou 16. Si elles ont de la peine à passer, on en hâte l'évacuation, en y ajoutant quelques scrupules du sel minéral qu'on retire de la fontaine même.

On peut consulter au sujet des eaux minérales de *Saint-Amand*, la *Fontaine minérale de Saint-Amand*, par François de Herouel, D. M. à Valenciennes 1690. in-8°. p. 167. *Traité des Eaux minérales de Saint-Amand*, par Mignot, à Valenciennes, 1699. p. 62. *Traité des Eaux minérales de la Fontaine des Bonillons-Saint-Amand en Flandre*, par Brallard à Lille 1714. in-8°. p. 85.

Des Eaux de Vic Carlandois.

Les eaux de *Vic Carlandois* en Auvergne sont limpides & d'une faveur aigrette. Une livre mise en évaporation laisse environ dix grains d'un sédiment muqueux & salé dans lequel suivant du Clos, il y a près de la moitié de nitre.

Chomel a retiré d'une livre de ces eaux par l'évaporation jusqu'à une dragme de sédiment qui contenoit deux scrupules d'un sel nitreux.

Des Eaux de Vichi.

Vichi est un endroit du Bourbonnois, célèbre par ses eaux minérales. Celles de la source de la grande grille de fer, sont limpides, d'une odeur forte, & d'une faveur un peu nitreuse. Suivant du Clos on en retire d'une livre près de 54 grains de sel; & quelques grains de terre.

Il y a sept sources à *Vichi*, qui sont peu éloignées les unes des autres; la première s'appelle le *grand Puits carré*; la seconde le *petit Puits carré*; la troisième, celle de la grande grille de fer; la quatrième, le *gras Boulet*; la cinquième & la sixième, les deux *Fontaines garnies*, ou les *petits Boulets*; la septième, la *Fontaine des Celestins*. Cette dernière est froide; la quatrième & la cinquième sont à peine tièdes; la troisième est plus que tiède; la seconde est très-chaude, & la première l'est encore davantage.

Les eaux de ces différentes sources diffèrent, quand on les y puise, de faveur ainsi que de chaleur. Les eaux des *Puits carrés* sont insipides; celles de la Grille sont d'une faveur salée qui tire sur l'amor; celle du *Gras Boulet* est plus salée, mais laisse moins d'amertume; celle des *Fontaines garnies* pique assez vivement la langue; enfin celle des *Celestins* est de toutes la plus salée. Toutes ces eaux quelque temps après avoir été puisées, se ressemblent & sont absolument insipides.

Le résidu que l'on obtient de ces eaux par l'évaporation, est une substance saline & légère, amère, qui se dissout promptement dans l'eau chaude, & lentement dans l'eau froide; mais très-vite dans l'esprit de vinaigre avec lequel elle fait effervescence. Cette portion saline séparée de la terre, est d'un blanc de neige. Plus on la purifie par des lutions répétées, plus elle perd de son goût. Ce sel dissous dans l'eau & évaporé jusqu'à pellicule, se forme en cristaux, droits, aigus & diaphanes, qui perdent leur transparence étant exposés au Soleil. Jeté sur le feu, il ne décrépite ni ne détonne. Il fermente plus ou moins avec les différents acides. Il ne fait aucune effervescence avec les sels lixiviaux, sulfureux & alcalins. Sa dissolution teint en vert le sirop violet, & rend laiteuse la solution de sublimé corrosif, & fait un précipité de couleur d'orange, selon que ces eaux sont plus ou moins piquantes sur la langue, & purgatives; elles prennent une teinte plus ou moins foncée, & tirant sur le couleur de rose par l'addition de la noix de galle, des myrobolans, ou des

fenilles de chêne. En hiver elles se recouvrent d'une pellicule grasse & épaisse, qui n'a aucune faveur sensible, qui n'est point inflammable, & qui étant desséchée, tombe en écailles semblables à du pain-à-chanter.

Cette substance étant dissoute dans de l'eau communé passe au travers d'un papier gris, comme une dissolution de sels, & évaporée, laisse au fond du vaisseau une terre très-subtile, d'où il est naturel de conclure que cette terre a été élevée au haut de la source par les autres principes qui étant plus spiritueux se dissipent; & à la superficie de laquelle le froid l'a fait se réunir & surnager. La difficulté même que les parties spiritueuses ont à pénétrer l'air dans le froid, est cause qu'elles s'arrêtent au-dessus des sources, où elles troublent l'atmosphère, le rendent chargé de vapeurs, & d'une odeur très-forte, ce qui n'a pas lieu pendant l'été; car alors elles se répandent au loin & même jusqu'à trois lieues au-delà, où étant senties par les bestiaux qui pâturent, elles les attirent vers leurs sources, des eaux desquelles ils sont très-avides.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, que les eaux de *Vichi* sont chargées d'un sel alcalin approchant du nitre des Anciens.

Par l'analyse qu'en a faite M. Geoffroy, deux livres d'eaux de *Vichi* mises en évaporation à un feu doux ont donné 126 grains d'un sédiment salin, qui ferment, soit avec tous les acides, & dont on retireroit un sel acre & lixiviel chargé d'un peu de soufre; ce qui paroît par l'éclat que rendoit cette matière, quand dans un lieu obscur, on la jetoit sur un fer rouge; il étoit aussi accompagné d'un sel vitriolique.

Suivant le rapport de M. Barlet, l'eau des *Puits carrés* est si chaude que la liqueur du thermomètre qui étoit à 24 lignes de haut, quand on l'y plongeoit, s'élève ensuite jusqu'à 57. Dans les puits elle est blanchâtre & trouble; elle paroît plus claire dans les verres. Elle répand une odeur forte & qui sent le soufre brûlant. Sa faveur est piquante & désagréable. Elle conserve longtemps sa chaleur, elle fait effervescence avec la dissolution d'alun, & l'esprit de vitriol, elle se trouble avec l'eau de chaux; elle ne teint point en rouge le papier bleu, & à peine s'altère dans la couleur par le mélange de la noix de galle en poudre. Elle ne produit aucun changement dans la couleur de la teinture de tournesol, elle change en vert celle du sirop violet, & de quatre livres, on en a retiré par l'évaporation deux dragmes & 60 grains.

L'eau de la grande grille de fer ne diffère point de la précédente, sinon en ce qu'elle répand une odeur qui approche de celle du nitre fondu.

Celle du *gras Boulet* n'est que tiède, & peu limpide; elle est d'une faveur acre & d'une odeur ferrugineuse. Elle donne en déposant un limon noirâtre, qui étant desséché & pulvérisé contient des particules de fer que le couteau aimanté attire. Elle purge plus que les précédentes, & contient sur chaque pinte 18 grains de plus de sédiment. Elle est la seule, comme la plus énergique, que l'on transporte dans les contrées éloignées.

L'eau des *Fontaines garnies*, ou des *petits Boulets*, est froide, d'une faveur un peu acide, moins salée que les supérieures. L'on s'en sert avec succès dans la jaunisse, les coliques néphrétiques, &c.

L'Auteur que nous avons cité en dernier lieu, reconnoît dans ces eaux un sel qui approche du nitre des Anciens, mêlé avec du soufre ou du bitume, que l'on aperçoit en jetant le sédiment sur des charbons ardents; car après y avoir légèrement décrépité, il donne dans un lieu obscur une flamme bleueâtre qui sent la poudre à canon. La partie terreuse séparée de la saline, & mise en infusion dans de l'esprit de vin, donne une pellicule grasse & onctueuse qui le reconvre. Il y a de plus des parcelles ferrugineuses. Quant à la partie vitriolique, il n'est pas possible de la démontrer aux yeux à cause

de sa volatilité : mais on est fondé à la soupçonner, par leur goût piquant, & par la teinte qu'elles prennent par le mélange avec la noix de galle.

Les eaux de Vichi en général sont apéritives & purgatives, plus ou moins selon qu'elles sont de telle source. Les eaux des puits carrés & celles de la grande grille, sont les moins purgatives : mais par leur qualité balsamique, elles conviennent dans les maladies de la poitrine & de l'estomac aux gens délicats. L'eau du gros Boulet est plus pénétrante, & par conséquent préférable dans les cas d'obstruction. L'eau des Célestins, quoique froide, pousse fortement par les urines. Celle des Fontaines garnies tient le milieu entre les autres par rapport aux vertus cathartiques & diurétiques.

L'eau des puits carrés ne purge que faiblement & rarement d'autres que ceux qu'une complexion foible rend faciles à purger. Elle nettoie les dents, du tartre dont elles se chargent, fortifie les gencives ; en débarrassant les organes salivaires, elle augmente la sécrétion de cette humeur ; elle remédie à la paralysie de la langue, en la fortifiant ; elle resserre la luette trop lâche, augmente l'appétit, corrige les vices de l'estomac, soulage dans les coliques venteuses des intestins, de l'estomac, ou produites par la bile, ainsi que dans la colique néphrétique ; elle leve les obstructions du foie, de la rate, des reins & du méfentère ; elle soulage dans la coqueluche, l'asthme & l'hydropisie de poitrine. Elle est utile quand on la fait précéder la diète blanche, dans ceux qui sont atteints de crachement de sang, & dans les écoulemens immodérés des règles ou des hémorrhoides. Elle prévient l'apoplexie, dissipe l'hydropocéphale commençant, la douleur de tête invétérée, le tintement d'oreilles & les ulcères. Elle rétablit l'odorat affaibli ou perdu, & est bonne dans plusieurs maladies des yeux.

L'eau de la grande Grille de fer a les mêmes vertus que la précédente, si ce n'est qu'elle est plus chargée d'un principe terreux ; au lieu que la première étant plus spiritueuse, convient davantage dans les maladies internes.

Ce qui prouve que cette dernière est plus chargée de terre, ce sont les concrétions terreuses que l'on trouve dans les canaux, & qui fermentent avec les acides.

Celle des fontaines des gros & des petits Boulets, produit les mêmes effets que celle des sources précédentes. Cependant elle évacue plus puissamment par les selles & par les urines, suivant le tempérament des malades. Elle guérit l'ictère, les fièvres quartes & double-tierces, les ulcères aux reins & à la vessie ; les abcès de l'estomac, des intestins & du méfentère. Elle remédie à la suppression des règles, à la cachexie, aux pâles couleurs, & à la leuco-phlegmatie qui en sont souvent des suites, aux fleurs blanches, à l'hydropisie, à la suffocation hystérique, à la stérilité, à la gonorrhée, &c.

On prend les eaux de Vichi non-seulement en boisson, mais en bains & douche. On les emploie utilement de ces deux dernières manières dans les tumeurs occasionnées par une matière froide, dans le rhumatisme, la sciaticque, la goutte, pourvu qu'ils proviennent d'une cause froide ; dans la cachexie, la leuco-phlegmatie, le tremblement des membres, la paralysie, excepté celle qui doit son origine à la colique de plomb ou des peintres ; car l'usage intérieur des eaux est alors plus utile ; de sorte qu'à peine en voit-on un seul malade qui n'y trouve sa guérison. Toutes les maladies de la matrice qui ont une cause froide, comme le relâchement de ses ligamens, &c. les maladies de la peau, telles que la gale, la grattelle, &c. sont soulagées par les bains & la douche. On se trouve bien dans les écrouelles, en particulier de se faire appliquer le limon des sources sur les tumeurs, il les dissout.

Consultez sur les eaux de Vichi, *Traité des Eaux de Vichi*, par Mareschal, à Moulins, 1644. in-8°. *Description des Eaux minérales de Vichi en Bourbonnois*, con-

tenue en une Lettre écrite à M. de Basville, par Antoine Joli, Docteur en Médecine, Paris, 1676. in-12. p. 72. *Nouveau système des Bains & Eaux minérales de Vichi en Bourbonnois*, par Claude Fonet, D.M. Paris, 1686. in-12. p. 306.

Des Eaux de Vie-le-Comte.

Les eaux de Vie-le-Comte en Auvergne, puisées à la source nommée le Cornet, sont très-limpides, d'une saveur aigrelette, un peu vineuse, & ne laissant point de fêcheur sur la langue après qu'on les a bues. Chaque livre donne quarante-huit grains par l'évaporation d'un sédiment blanc, dont on retire trente-deux grains de sel nitreux.

Quoique par le mélange de la noix de galle & des myrobolans elles prennent une teinte noire, ainsi que sont toutes les eaux acides qui contiennent un principe vitriolique, Dudos cependant, dans l'Analyse qu'il en a faite, n'a rien pu recueillir que d'insipide ou de légèrement fêlé, soit que ce principe vitriolique s'évapore, ou qu'il se change par le moyen du feu.

Ces eaux, suivant Villefeu, sont chargées de quatre espèces de fossiles :

1°. De bitume, qu'on reconnoît à l'odeur & au goût amer, ainsi qu'à une pellicule grasse & de différentes couleurs qui les furnage, & à l'opacité du limon qu'elles déposent.

2°. De vitriol que l'on fait y être, à cause de leur goût acide, de la nature du sol par où elles coulent, qui contient du vitriol, & par la liqueur acide qu'on en retire par la distillation.

3°. De fer, qui se montre par leur goût austère, & par la couleur de rouille que prennent les endroits par où elles coulent.

4°. De nitre, qui se connoît par leur goût piquant & salé, & qui furnageant ces eaux en été, s'y ramasse en cristaux que l'on peut prendre, & est sensible aux yeux dans le sédiment.

M. Chomel, qui les a analysées plusieurs fois, a obtenu sur une livre, par l'évaporation, 34 à 35 grains d'un résidu, qui, outre du nitre, contenoit encore du sel ammoniac.

Quant à leurs vertus, on les emploie avec succès dans les maladies de l'estomac, dans les obstructions du foie, de la rate & du méfentère ; dans les trois espèces d'hydropisie, dans la céphalalgie, dans la gale & les autres maladies de la peau ; dans le tremblement des membres, le vertige, le tintement d'oreilles, l'obstruction de la matrice, la stérilité, la suppression des règles, l'affection hypocondriaque, la dysenterie, les vers, les maladies des reins & de la vessie, la gonorrhée, &c.

Lisez par rapport à ces eaux, *Hydrologie ou Discours de l'Eau*, auquel est amplement déclarée la vertu & puissance des Eaux médicinales, principalement de celles de Vie-le-Comte, près Riom en Auvergne, par Jean Landrai, Parisien, Médecin du Roi, à Orléans 1614. in-8°. p. 304. *Bref Discours des Fontaines minérales de Vie-le-Comte en Auvergne*, par François Villefeu, Vie-le-Comtois, Lyon, 1616. in-12. p. 115.

De quelques autres Eaux minérales chaudes.

Les eaux de la Borboule ont donné par l'évaporation un $\frac{1}{17}$ de sédiment, dont la vingtième partie étoit une terre brune.

Les eaux d'Evafen en Combrailles, dont le sédiment

n'étoit après l'évaporation qu'un $\pi\tau\tau$ de la liqueur, le quel étoit comme fibreux & salin.

Les eaux de Chandes - aigues en Auvergne, n'ont laiffé après l'évaporation qu'un $\pi\tau\tau$ de sédiment, dont la moitié & plus étoit saline.

Celles de Neris en Bourbonnois, ont à peine fourni par l'évaporation un $\pi\tau\tau$ de sédiment qui étoit salin.

Celles de Sailles le Calvign-Morand, par l'évaporation, donnent une très-petite quantité de sédiment brun, folié, d'une saveur nitreuse & lixivielle.

Les eaux de Bardon proche de Moulins, n'ont donné par l'évaporation qu'une petite quantité de terre brune, foliée & infipide.

THERMOS, $\Theta\epsilon\rho\mu\acute{o}\varsigma$, de $\Theta\epsilon\rho\mu\acute{o}$, chauffer; *chaud*. $\Theta\epsilon\rho\mu\acute{o}\varsigma$, neutre, se dit tantôt d'une qualité, tantôt d'une substance, comme Galien l'observe, *Com. ad I. Aph. 14*. *Therman*, pris pour chaleur, est de deux sortes dans Hippocrate: l'une $\iota\sigma\alpha\mu\acute{o}\varsigma$, (*emphusum*), de naissance ou originaire; l'autre $\iota\gamma\eta\mu\acute{o}\varsigma$, mordante & contre nature, selon Galien, *Comm. in VI. Epid. sect. 4. Aphor. 23*. Le $\iota\sigma\alpha\mu\acute{o}\varsigma$, ou chaleur naturelle, ou innée, étoit nûce par Asclépiades, par Praxagore, par Philotime & Erasistrate, qui affuroient qu'elle étoit acquise, & non pas innée. On la définit, une substance, qui de sa nature, est, la première, mobile dans l'animal, comme étant engendrée & innée dès le commencement; car la nature même n'est rien autre chose qu'une chaleur innée. Le mouvement de la chaleur naturelle, tant interne qu'externe, est perpétuel: c'est pourquoi elle est toujours mobile, soit lorsqu'elle est modérément allumée, ou lorsqu'elle est modérément éteinte, comme s'exprime Héraclite. La chaleur naturelle est composée de chaleur & de froid, autrement elle ne seroit pas perpétuellement mobile; car comme il est de la nature de la chaleur de se dilater de toutes parts, & de pousser en en-haut, elle seroit bien-tôt dissipée, si elle n'étoit pas retenue & repoussée en-dehors par le froid, qui l'empêche ainsi de se détruire par son expansion. GALIEN, *Lib. de Tremor. Palpit. &c.*

THERMOSCOPIUM, la même chose que *Thermometerum*.

THERMOSPEDIA, $\Theta\epsilon\rho\mu\acute{o}\varsigma\ \pi\acute{o}\delta\iota\alpha$, cendres chaudes.

DIOSCORIDI.

THEROS, $\Theta\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$, l'Est.

THESIS, $\Theta\epsilon\sigma\iota\varsigma$; position, situation ou connection des parties du corps.

THESPIANA ou **THESPESIANA**, $\Theta\epsilon\sigma\pi\iota\alpha\acute{n}\alpha$ ou $\Theta\epsilon\sigma\pi\epsilon\sigma\iota\alpha\acute{n}\alpha$; nom d'un antidote ou confection décrite par Galien, *Lib. VII. de Comp. Med. S. L. cap. 3*. & par Aétrius, *Tetrab. II. Serm. 4. cap. 65*. Son usage est lors des suppurations dans le thorax, & des abcès internes.

THESSALICUM SEDILE, la chaise *Thessalienne*, ainsi appelée de la Province de Thessalie, où cette façon de chaise étoit usitée. Elle est recommandée par Hippocrate, *Lib. de Artic.* pour suppléer à une machine pour la réduction d'une luxation récente de l'omoplate. Le dos de la chaise est perpendiculaire au siège, & ce que dit Galien; ce qui la distingue des autres sièges, & de la rend propre à l'opération. Voyez dans la description d'après Hippocrate, au mot *Ambr.*

THEOU CHEIR, $\Theta\epsilon\upsilon\ \chi\epsilon\iota\rho$, Main de Dieu; est le nom d'un antidote fait de sang de chevre, & qu'Aétrius recommande dans la pierre & la gravelle, *Tetrab. III. Serm. 3. cap. 12*. d'après *Philagrus*.

THEUS, $\Theta\epsilon\upsilon\varsigma$, de $\Theta\epsilon\upsilon\varsigma$, percer avec une aiguille ou autre instrument semblable; ou, comme Helychius rend ce verbe, aiguïser ou amenuïser; piqûre faite avec une aiguille. De-là cette phrase grecque, $\mu\alpha\lambda\acute{o}\varsigma\ \delta\epsilon\iota\chi\eta\iota\mu\acute{o}\varsigma$, pour signifier « le traitement des plaies par & la future, » dont parle Archigène, laquelle se trouve dans Galien, *Lib. II. $\mu\alpha\lambda\acute{o}\varsigma\ \tau\acute{o}\varsigma$* . Il y a deux autres manières de réunir les lèvres des plaies mentionnées en cet endroit; l'une par $\delta\epsilon\upsilon\lambda\eta\sigma\iota\varsigma$, (*antheriasmus*),

ou par le moyen de l'aiguille; (voyez ce mot à son rang,) l'autre par la *syssarcosis*, c'est-à-dire, en remplissant de nouvelle chair, l'espace vuide.

THI

THISMA, lits & veines souterraines des minéraux.

THL

THLASIAS, $\Theta\lambda\alpha\sigma\iota\alpha$, ou *Eumque*; rendu tel par la compression ou la contusion des testicules.

THLASIS, **THLASMA**, $\Theta\lambda\alpha\sigma\iota\varsigma$, $\Theta\lambda\alpha\sigma\iota\mu\alpha$, de $\Theta\lambda\alpha\varsigma$, faire une contusion; contusion ou collision par un corps émuoué ou lourd. L'Auteur des *Definit. Med.* définit le *thlasma*, « l'enfoncement du crâne sans fracture, principalement dans les enfans, dont on « peut se faire une idée par celui d'un vase d'étain « bossué. » Ce même accident est aussi appelé $\delta\iota\alpha\delta\epsilon\iota\varsigma$, dans Galien, *Lib. II. de Causis morborum*. Le même Auteur, dans son *Exegesis*, rend $\delta\iota\alpha\delta\epsilon\iota\varsigma$ par $\tau\acute{o}\nu\ \iota\sigma\theta\mu\acute{o}\varsigma$ - $\delta\iota\alpha\delta\epsilon\iota\varsigma$, $\delta\iota\alpha\tau\iota\ \delta\eta\ \pi\acute{o}\sigma\tau\epsilon\rho\alpha\ \mu\alpha\lambda\acute{o}\varsigma\ \lambda\alpha\varsigma$, « instrument inventé « pour la contusion du fœtus mort, » qui est aussi appelé *pieftro*, *Lib. I. qui $\gamma\eta\mu\alpha\varsigma$* . Voyez *Pieftro*.

THLASPI.

Voiçi ses caractères:

Le fruit est à peu près rond, applati, presque toujours environné d'un bord foliacé, & pour l'ordinaire fourchu à sa partie supérieure & divisé en deux capsules, pleines de graines plates. Les feuilles ne sont pas divisées, mais entières.

Boerhaave compte treize espèces de *thlaspi*, qui sont,

1. *Thlaspi arvense*, *stiquis latis*, C. B. P. 105. Tournef. Inst. 212. Boerh. Ind. alt. 2. 7. *Thlaspi*, Offic. *Thlaspi Dioecoridis*, Ger. 204. Emac. 262. Rati Hist. t. 831. Synop. 3. 305. *Thlaspi draba folio*, Park. Theat. 835. *Thlaspi eumstictulis latis*, J. B. t. 923.

Cette sorte *thlaspi* a une racine petite, blanche, fibreuse, d'où s'élèvent des sîges fermes à la hauteur d'environ un pié, garnies de feuilles lisses & dentelées, qui ont une base large & se tournent en pointe aiguë. Aux sommités des tiges croissent de petites fleurs blanches à quatre feuilles, suivies de vaisseaux séminaux, gros, larges, plats & ronds, qui ont des bords foliacés, partagés en deux cellules, avec une fente au haut, où est contenue une petite graine ronde, d'un rouge brun, & d'un goût chaud & mordicant. Il vient dans les blés dans quelques endroits de la Province d'Essex, & fleurit en Mai. Sa graine est sa partie d'usage. Il est chaud & sec, & un peu diurétique. Il provoque l'urine & les regles, & soulage dans l'hydropisie, la goutte & la sciaticque. C'est la graine de cette sorte qu'on doit employer dans la thériacque & le mithridate: mais comme elle est fort rare, on y peut substituer, en cas de besoin, celle de l'espèce suivante. MILLER, *Bot. Off.*

On la trouve dans les terres à blé, quoique rarement. Elle fleurit en Juin. Sa partie en usage est la graine, laquelle est petite, oblongue, noire & acrimonieuse, & est détergente & dessicative. On l'emploie principalement pour faire percer les abcès internes, pour provoquer les regles, & pour guérir les affections ichthériques & autres semblables. DALE.

2. *Thlaspi arvense*, *Vaccaria folio incano*, *major*, C. B. P. 206. Boerh. Ind. A. 2. 7. *Thlaspi vulgare*, Offic. *Thlaspi vulgatifissimum*, Ger. 204. Emac. 262. *Thlaspi vulgare*, J. B. t. 261. Rati Hist. t. 830. Synop. 3.

305. Tourm. Inft. 212. *Thlaspi miltaridaticum seu vulgatifimum*, *Baccaria folio*, Park. Theat. 835.

La racine de cette forte de *thlaspi* est petite & ligneuse : il s'en élève des tiges tout au plus à la hauteur d'un pié, uniques ou peu branchées, garnies de feuilles vertes, longues, étroites, tendres & velues, larges vers le bas, avec deux oreilles pointues, & terminées elles-mêmes en pointe. Il a de petites fleurs en très-grand nombre, portées sur de petits épis aux sommités des tiges, blanches & à quatre fenilles, suivies de petits valisieux séminaux ronds, beaucoup plus petits que ceux de l'espece précédente, contenant une graine d'un brun foncé. Il croît communément dans les terres à blé, & fleurit en Mai.

La graine de ce *thlaspi*, comme on l'a observé plus haut, s'emploie fréquemment en place de l'espece précédente, parce qu'il est, comme celui-là, échauffant & dessiccatif, & qu'on croit qu'il a les mêmes vertus. *MILZER, Bot. Off.*

La graine entre dans la composition de la thériaque. Employée extérieurement, elle déterge toutes sortes d'ulcères flegmeux. On en fait aussi usage en qualité de parmique ou sternutatoire, mais rarement. Elle est mauvaise aux femmes enceintes, dont elle fait périr le fruit. *SCHROEDER.*

3. *Thlaspi spicatum*, *Persicum*, *perfoliatum*, *maritimum*, *foliis inferioribus tenuiter incisjs*, *superioribus à caule perfoliatis modo penetratis*, M. H. 2. 294. *Nasturtium Orientale*, *foliis inferioribus millefolium*, *superioribus perfoliatis referentibus*, T. 214.
4. *Thlaspi capitulis hirsutis*, J. B. 2. 922.
5. *Thlaspi capsula cordata*, *peregrinum*, J. B. 2. 927.
6. *Thlaspi parvum*, *saxatile*, *flore rubente*, C. B. P. 107. *Lithothlaspi quantum*, *carnoso*, *rotundis folijs*, Col. 1. 279.
7. *Thlaspi montanum*, *sempervirens*, C. B. P. 106.
8. *Thlaspi*, *Craetium quibusdam*, *flore rubente & albo*, J. B. 2. 921. *Draba*, *sive Arabis*, *sive thlaspi Candide*, Dod. p. 713.
9. *Thlaspi Cappadocicum*, *flore albo*, H. Eyft. Æt. o. 7. F. 11. fig. 3.
10. *Thlaspi umbellatum*, *arvensis*, *amarum*, J. B. 2. 925.
11. *Thlaspi Virginianum*, *foliis iberidis*, *amplioribus & serratis*, T. 213. *Iberis*, *humilior*, *annua*, *Virginiana ramifera*, M. H. 2. 311.
12. *Thlaspi arvensis*, *perfoliatum*, *majus*, C. B. P. 106. *Bursa pastoris foliis perfoliatis*, J. B. 2. 938.
13. *Thlaspi*, *rosa de Hiericho dictum*, M. H. 2. 328. *Rosa Hierichontina*, *vulgo dicta*, C. B. P. 484. *BOERN. Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Le *thlaspi* a un gout d'ail très-fort qui se répand par toute la bouche.

La première & la seconde espece ont un gout d'ail plus fort & plus pénétrant que les autres : mais les autres ne laissent pas d'en avoir aussi un peu. C'est pourquoi, la graine de cette plante entre dans la composition des remèdes alexipharmaques & thériacaux, auxquels elle donne la vertu de procurer une si forte transpiration, qu'ils sont capables, par la qualité aromatique qu'elles leur communiquent, de chasser la plupart des poisons par la sueur ou la diaphorèse ; raison pour laquelle on la recommande dans la peste. Elle est aussi anti-scorbutique, diurétique & porte à l'amour.

La troisième ressemble à la mille-feuille, & a les feuilles de la *perfoliata* ; & sans son gout, qui est désagréable, M. Tournefort la préféreroit au cresson alenois.

La dixième espece est extrêmement amère, & celle dont le gout est le plus pénétrant ; car si on en mâche, elle provoque une grande quantité de salive : or, toutes les plantes qui ont cet effet font de bons apéritifs, parce qu'elles agissent de même sur l'estomac.

La onzième est aussi fort pénétrante. Deux dragmes de graine de *thlaspi* broyée, font un merveilleux diaphorétique dans le cas du poison, prises dans du vin du Rhin ; ou, pour la peste, dans du vinaigre. C'est aussi un bon remède dans les maladies froides. On emploie aussi la graine pour faire percer les abscesses internes, & pour provoquer l'urine & les regles. Mais il n'en faut donner qu'avec bien de la précaution aux femmes enceintes, de peur qu'en excitant une trop grande commotion dans l'utérus, elle ne procure l'avortement. Employée extérieurement par forme d'insersion, elle nettoie & déterge les ulcères. On en applique aussi dans les douleurs de sciatique, & elle entre dans la thériaque.

Toutes les plantes tétrapétales à silique, depuis le *crambe* jusqu'au *cakile*, étant mâchées, affectent la bouche d'une sorte d'acrimonie mordicante, & ont toutes de la chaleur & une odeur fétide, qui n'est point celle d'une herbe, mais celle de l'oignon ; aussi pourrissent-elles de même. Conséquemment aussi ces plantes ont beaucoup plus de sel volatil que d'autres ; & sont toutes, par cette raison, anti-scorbutiques, & utiles dans les humeurs froides & visqueuses. De ce que ces plantes portent à l'amour, il s'ensuit qu'elles sont échauffantes, sudorifiques & diaphorétiques ; qualités qui font qu'elles combattent l'acide. Mais par ces mêmes raisons, il ne faut point employer ces plantes dans les maladies chaudes : aussi viennent-elles presque toutes dans des pays froids. Si les parties aromatiques de ces plantes sont d'une grande subtilité, c'est une marque qu'elles sont d'une qualité diaphorétique : si c'est leur acrimonie qui se montre le plus, c'est qu'elles sont sudorifiques. Aucune ne sont malfaisantes : toutes sont également bonnes & utiles, lorsqu'un phlegme ou un acide indolent prédominent. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

THLASPI, est aussi le nom de plusieurs sortes d'abysson & de *thlaspidium*. Voyez chacun de ces mots à son rang.

THLASPI CLYPEATUM, est aussi le nom de l'*ionthlaspi*, *minimum*, *spicatum lunatum*.

THLASPI FATUUM, Voyez *Barba pastoris*.

THLASPI SAXATILE, nom de l'*ionthlaspi*, *luteo flore*, *incanum montanum*, *Siccardia*.

THLASPI UMBELLATUM, nom du *Nasturtium sylvestre* *Dalecampii*.

THLASPIDIUM.

Voici ses caractères :

Le fruit est en quelque façon double, lisse, distingué en deux parties, séparées par une cloison, dont chacune contient une graine unique, qui pour l'ordinaire est d'une figure oblongue & plate.

Boerhaave en compte sept sortes, qui sont,

1. *Thlaspidium fruticosum*, *folio leucois*, *semper florens*, 214. *Thlaspidium latifolium*, *platycarpum*, *leucois folio*, Rar. 55.
2. *Thlaspidium fruticosum*, *leucois folio variegato*, *sempervirens*, T. 215.
3. *Thlaspidium hirsutum*, *calyce floribus auriculato*, T. 214. *Thlaspi bifurcatum*, *villosum*, *flore calcaris donato*, C. B. P. 107. Prodr. 49. *Leucoium montanum*, *flore pedale*, Col. p. 2. 61.
4. *Thlaspidium Raphani folio*, T. 214. *Thlaspi bifurcatum* *Raphani*, *aut Iriani folio*, Bocc. Rar. 45.
5. *Thlaspidium*, *Montpensien*, *Hieraci folio hirsuto*, T. 214. *Thlaspi bifurcatum*, *asperum*, *Hieracifolium & majus*, C. B. P. 107. *Lunaria bifurcata*, J. B. 2. 935. *Leucoium bifurcatum*, *asperum*, *Hieracifolium*, *majus*, M. H. 2. 249.
6. *Thlaspidium*, *Apulum*, *spicatum*, T. 215. *Thlaspi bis-*

curatum, asperum minus, C. B. P. 107. *Jandaba, Apula alijoides spicata*, Col. p. 1. 286. *Leucium bifidum, asperum, minus*, M. H. 2. 249.

7. *Tolafpidium amum, flore pallide luteo*, T. 214. *Tolafpi bifidum, amum, asperum*, H. R. Par. Boen. Ind. alt. Plant. Vol. II.

Le nom du *tolafpidium* est dérivé de celui du *thlaspi*, auquel il ressemble beaucoup. C'est une plante légumineuse, qui n'est d'aucun usage en Médecine. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

THLIBLÉ, de *thla*, comprimer; ceux dont les testicules ont été écrasés.

THLIPSIS, *thla*, de *thla*, comprimer, compression. *thla* *εσχαση*, dans l'*Isagoge* *pulsium* de Galien, est une compression causée à l'estomac par les aliments, qui ne nuisent que par leur excessive quantité, sans qu'ils aient aucune mauvaise qualité, ou par l'affluence d'humours, sans acrimonie, sur cette partie.

T H O

THOCOS, *tho*, Voyez *Thacos*.

THOLEROS, *tho*, de *tho*, limon; trouble, sale, sanguineux. *tho* *εσχαση*, « une respiration trouble, » est traduit dans l'*Exegesi* de Galien par *μυα* & *διδωμυα*, « une respiration grande & élevée (on vive). » On rencontre cette même expression, *Lib. de Hamoribus*, & dans plusieurs endroits du *Proreth.* & des *Cons.* Quant à la signification, voici ce qu'en dit Galien, *Comment. II. in Proreth. rē dē tho* *εσχαση* *αίμα* *διδωμυα* *τὸν ἀσπυ* *εσχαση* *εσχαση*, &c. « Quant au *tho* *εσχαση*, « on ne voit pas bien clairement ce qu'il signifie, d'autant moins qu'il ne se rencontre nulle part dans les *Prognostics*, ni dans les *Aphorismes*, ni dans aucun autre Ouvrage non-suspect de supposition. Si l'on veut qu'Hippocrate employât le *tho* *εσχαση*, dans le même sens que *tho* *εσχαση* *εσχαση* urine trouble, nous savons bien ce que veut dire ce dernier, par le sens que donnent aux épithètes de trouble & de sale, ceux qui les appliquent, à l'eau, & par Hippocrate lui-même, qui dit qu'elle est semblable, à l'urine dont le sédiment est troublé, on à l'urine des chevaux de charrette: mais cela ne nous fait point entendre ce que peut signifier une respiration trouble ou sale; car personne n'a jamais appelé l'air trouble (*tho* *εσχαση*) dans le même sens qu'on dit que de l'eau est trouble, à moins qu'on ne veuille dire qu'il est rempli de vapeurs; ce qui est, en effet, le sens que quelques-uns donnent à cette expression, disant, que comme dans une syncope nous observons une effusion de sueur au-dehors, de même dans la résolution de parties internes, il se fait un écoulement d'humours en-dedans, & que par cette raison il sort avec la respiration une grande quantité de vapeurs. »

Galien s'exprime ailleurs à peu près de même, & s'efforce de prouver qu'Hippocrate n'avoit point écrit *tho* *εσχαση*. Et sur la fin de son *Comment. II. sur le Proreth. T. 42.* il dit, comme dans le passage que nous venons de rapporter, que « ce *tho* *εσχαση*, est un terme fort énigmatique, & que dans cet endroit il paroît raisonnable de l'entendre de l'expiration; mais que quelques-uns ont voulu qu'il signifiait des rûts, & d'autres flatuosités. Nous avons déjà dit plus haut, ajoute-t-il, que quelques-uns rendent *tho* *εσχαση* par *διδωμυα*, stérile, & d'autres par *αίμα* *εσχαση*, vaporeux. » (Voyez *Thalerot*.)

Le même Auteur, *Lib. de Trem. Palpis. &c.* appelle du nom de *tho* *εσχαση*, un soufflé ou vent grossier, épais, sombre & nébuleux, contenu dans les muscles ou en-dedans de la peau, & qui provient de quelque cause réfrigérative, condensante & emplatique: il op-

pose à ce soufflé grossier celui qui est tenu, pur & limpide.

Hippocrate applique aussi, fort souvent, l'épithète de *tho* *εσχαση*, trouble, à l'urine, & même aux selles, aux règles & aux crachats: & ce mot, dans tous ces cas, signifie fardé, limoneux, féculent.

THOLOS, *tho*, limon. Mais Galien emploie aussi ce terme pour signifier une espèce de bandage pour la tête.

THORA, nom du *Rannuculus cyclaminis folio, Asphodeli radice majore*.

THORACICA, remèdes propres pour les maladies du thorax ou de la poitrine.

THORAX, la poitrine.

Par le *thorax* nous entendons communément toute la partie du corps qui répond à l'étendue du sternum, des côtes & des vertèbres du dos, tant en-dehors qu'en-dedans.

Le *thorax* se divise en partie antérieure appelée communément la poitrine; partie postérieure qu'on appelle le dos; & parties latérales, qu'on appelle les côtés droit & gauche.

Les parties externes du *thorax*, outre la peau & la membrane adipeuse, sont principalement les mamelles & les muscles qui couvrent les côtes, & remplissent les intervalles qu'elles laissent. Aux mamelles on voit les papilles ou mamelons, qui sont tous deux environnés d'un petit cercle coloré. Les muscles sont les grands & petits pectoraux, les scapulaires, les grands dentelés, les dentelés supérieurs postérieurs, les très-larges du dos, & les vertébraux; auxquels on peut ajouter les muscles qui couvrent l'épaule.

Les parties internes du *thorax* sont contenues dans la large cavité de cette portion du tronc, que les Anciens appelloient le ventre du milieu, mais que les modernes nomment simplement la cavité de la poitrine. Cette cavité est tapissée d'une membrane qu'on nomme pleure, & divisée en cavités latérales par une cloison membraneuse appelée médiastin, qui est une production de la duplicature de la pleure.

Les parties contenues dedans sont le cœur, le péricarde, le tronc de l'aorte, la grande arcade de l'aorte, les troncs des artères carotides, les artères scapulaires, les troncs des artères vertébrales & axillaires, la portion supérieure de l'aorte descendante, les artères intercostales, la veine cave supérieure, la veine azygos, les veines scapulaires, les troncs des veines jugulaires, vertébrales & axillaires, une portion de la trachée-artère, & de l'œsophage, le canal lacté ou thorachique, les poumons, l'artère pulmonaire, les veines pulmonaires, &c.

Les artères & les veines qui appartiennent particulièrement au *thorax*, sont celles qui suivent.

Les artères & les veines thorachiques supérieures & inférieures.

Les artères & les veines mammaires, externes & internes.

Les artères & les veines intercostales, supérieures & inférieures.

Les artères & les veines spinales, avec les sinus veineux du canal de l'épine.

Les nerfs distribués au *thorax* sont ceux qui suivent.

Les nerfs sympathiques moyens ou la huitième paire.

Les nerfs sympathiques universaux, communément appelés intercostaux.

La dernière paire cervicale.

Les douze paires dorsales.

Les nerfs diaphragmatiques.

La cavité du *thorax* est terminée en embas par le diaphragme, qui le sépare de l'abdomen.

Toute l'étendue du *thorax* est terminée dans un sujet vivant, non-seulement par le sternum, les vertèbres du dos & les côtes, mais aussi par tout l'espace contenu entre les articulations des deux bras avec les épaules & la clavicule; & de cette manière le dehors du *thorax* est plus large en haut qu'embas dans un sujet bien constitué, qui a les os garnis d'une quantité suffisante de chair.

Cette largeur de la partie supérieure de la poitrine est due aux grands muscles pectoraux & aux très-larges du dos vus directement par devant ou par derrière. Mais en regardant la poitrine de côté, elle paroît plus étroite en-haut qu'embas, non-seulement dans un sujet entier, mais même après qu'on en a ôté tout ce qui couvre les côtes du *thorax*, & même dans les squelettes.

Les tégnmens communs du *thorax* sont une continuation de ceux de l'abdomen; & le côté convexe de cette partie du corps est aussi couvert de différens muscles. En-devant on trouve les grands & les petits pectoraux, une portion des scalènes & des obliques externes de l'abdomen. Par derrière nous avons les muscles qui couvrent les deux côtés de l'épaule, les dentelés postérieurs, & une partie des sacrolombaires, les très longs du dos, les vertébraux, &c. De toutes les parties externes du *thorax*, il n'y en a que deux dans le corps humain qui lui soient particulières, à savoir les deux éminences, qu'on appelle les mammelles.

Les parties dures qui forment les parois de la cavité du *thorax*, sont les douze vertèbres du dos, toutes les côtes & le sternum. Les parties molles qui garnissent les parois, sont la membrane appelée pleure, qui tapisse la cavité, & les muscles intercostaux, sternocostaux, & le diaphragme.

Toutes ces parties, tant dures que molles, prises ensemble, font comme une cage, à peu près de figure conique, aplatie en-devant, enfoncée sur le derrière, & partagée comme en deux loges, par la figure des vertèbres du dos, & terminée embas par une base en large arcade inclinée sur le derrière. Les muscles intercostaux remplissent les interstices d'entre les côtes, & garnissent ainsi les côtes de la cavité. Elle a pour base le diaphragme; & la pleure qui couvre sa surface intérieure forme de plus le médiastin, qui la divise en deux portions, l'une à droite, & l'autre à gauche.

Pour les mammelles, Voyez *Mamma*.

Pour la pleure & le médiastin, Voyez *Pleura*.

Pour le thymus, Voyez *Thymus*.

Pour le cœur, Voyez *Cœr*.

Pour les poulmons, Voyez *Pulmones*.

Pour l'œsophage, Voyez *Œsophagus*.

Pour le canal thoracique, Voyez *Art. Chylus*.

M. Monro nous dit que les côtes, (ainsi nommées du Latin *costa*, comme pour signifier qu'elles sont les gardiennes des principaux organes de la machine animale, le cœur & les poulmons,) sont de longs os courbés, placés sur les côtés du *thorax*, dans une direction oblique, tendante obliquement en embas, par rapport à l'épine. Leur nombre est pour l'ordinaire de douze sur chaque côté, mais il s'en trouve souvent une de plus ou de moins. Pour moi, dit-il, je n'en ai jamais vu que douze; mais dans le squelette d'un enfant d'environ huit ans, que j'ai depuis peu à moi, j'ai trouvé la quatrième & la cinquième côte du côté gauche, prises ensemble à leur racine, de la longueur d'un pouce; & lorsque je les ai eu divisées, elles m'ont paru toutes semblables, au côtes de l'autre côté, qui n'avoient rien d'extraordinaire.

Les côtes sont toutes convexes en-dehors, & concaves en-dedans, & sont lissées de ce côté par l'action des parties internes, qui par cette raison, peuvent les heurter sans danger. Les extrémités des côtes sont plus rondes près des vertèbres, que sur le devant, où

elles s'élargissent & s'applatissent, elles ont un bord supérieur & inférieur, qui tous deux ont des inégalités formées par l'action des muscles intercostaux, qui y sont insérés. Ces muscles étant tous à peu près d'égale force, & également tendus dans les interstices des côtes, s'il arrive que les extrémités de ces os soient rompues par une fracture, ils empêchent qu'ils ne se déplacent au point d'interrompre le mouvement des organes vitaux.

Le bord supérieur des côtes est plus obtus & plus rond que l'inférieur, qui, dans son côté interne, a une longue fosse où rainure, où sont logés les vaisseaux & les nerfs intercostaux. Ce canal n'est pas cependant remarquable aux deux extrémités des côtes: car à l'extrémité postérieure ou à la tête, les vaisseaux n'ont point encore atteint les côtes; à l'extrémité antérieure, ils sont divisés en branches pour fournir aux parties d'entre les côtes; ce qui fait voir aux Chirurgiens qu'il est beaucoup plus sûr de faire l'opération de l'empyème, sur les côtes du *thorax*, que près du dos ou à la poitrine, quand il n'y auroit pas d'autre raison pour se déterminer sur le choix de l'endroit.

A l'extrémité postérieure de chaque côte est formée une petite tête divisée au milieu par une ligne saillante, qui y fait deux plans ou surfaces creusées, dont l'inférieure est la plus large & la plus profonde. Les deux plans sont joints aux deux différentes vertèbres, & la ligne saillante s'enfonce dans un cartilage qui la reçoit. A une petite distance en-deçà de cette tête, on trouve sur la surface externe, une petite cavité, où sont logées des glandes mucilagineuses, & l'os à sa tête paroît spongieux, à l'endroit où le ligament circulaire de l'articulation est attaché. Immédiatement au-delà, s'élève un tubercule aplati, ayant une petite cavité, & quelque aspérité autour de la racine, pour l'articulation de la côte avec l'apophyse transverse, de la plus basse des deux vertèbres, avec les côtes desquelles la tête de la côte est jointe. En avançant encore un peu plus loin sur la surface externe, on trouve un autre petit tubercule, dans lequel les tendons du très-long du dos sont insérés. Bien-tôt après les côtes font une courbure considérable, que quelques-uns appellent leur angle, dans laquelle est inséré le sacrolombaire. La côte, après cela, commence à devenir large, & continue ainsi jusqu'à son extrémité antérieure, qui est creusée, à l'effet de s'adapter & de s'attacher fortement avec le cartilage, qui va de-là s'insérer dans le sternum, ou se joindre avec quelques autres cartilages. Dans les adultes, pour l'ordinaire, la cavité de cette extrémité antérieure des côtes est lisse & polie à sa surface; ce qui sembleroit faire croire que l'articulation du cartilage est faite pour le mouvement, quoique cependant elle n'en ait point.

La substance des côtes est spongieuse, cellulaire, & couverte seulement en-dehors d'une substance mince & en lamé, qui est plus épaisse & plus forte près des vertèbres, qu'à l'extrémité antérieure.

A chaque côte est attaché un cartilage long, large & fort, qui va de là au sternum, ou se joint à quelque autre un peu en-deçà; mais le cours des cartilages n'est pas cependant suivant une ligne droite; car ordinairement les cartilages font une courbure considérable, dont la partie concave est en-haut. C'est pourquoi, à leur insertion dans le sternum, ils font un angle obtus en-haut, & un aigu embas: ces cartilages sont de telle longueur, qu'ils ne laissent jamais les côtes former un angle droit avec l'épine, mais les tiennent situées obliquement, de manière qu'elles sont toujours un angle obtus en-dessus, à moins qu'une force supérieure à l'élasticité des cartilages n'y soit appliquée. Ces cartilages, comme tous les autres sont plus fermes & plus durs en-dedans, qu'ils ne sont sur la surface externe; & dans les vieillards, suivant Vesale, ils deviennent osseux au milieu, tandis qu'il paroît en-dehors, une petite lame cartilagineuse mince, quoique les ossifications commencent beaucoup plus souvent à la surface

externe. Les plus grands mouvemens alternatifs des cartilages, se faisant à leur grande courbure, cette partie, comme le remarque Havers, reste souvent cartilagineuse après l'ossification du reste.

Les côtes sont donc articulées à chaque extrémité, dont la postérieure est doublement jointe aux vertèbres; car la tête est reçue dans les cavités de deux corps de vertèbres, par une espèce de ginglyme, & le gros tubercule est articulé à l'apophyse transverse de la vertèbre inférieure, par l'articulation qu'on appelle arthrodie. En considérant cette double articulation, on s'aperçoit bien que les côtes ne peuvent pas avoir d'autre mouvement qu'en en-haut & en embas; parce que les processus transverses les empêchent de s'enfoncer en arrière, & que la résistance qu'elles trouvent contre le sternum les empêche d'avancer en-devant, & chacune des deux jointures avec les autres parties qui y sont attachées, les empêchent de tourner en rond; mais il est évident aussi, que même le mouvement en en-haut & en embas, ne peut être que fort petit dans chaque côte, à l'endroit de l'articulation, quoiqu'il puisse être plus sensible à l'extrémité antérieure, qui se meut en cercle, dont le rayon est la longueur de la côte. Si en même-tems nous considérons, combien les côtes sont situées obliquement par rapport aux vertèbres, nous ne pouvons nous empêcher d'être convaincus qu'elles ne sauroient s'élever sans s'écarter de l'épine; & comme le sternum oppose une résistance considérable à leur extrémité antérieure, il faut que ces os, en se mouvant en en-haut-tournent aussi en-dehors: comme M. Winslow l'a prouvé. L'extrémité antérieure des côtes n'a pas d'articulation mobile qui lui soit propre, si ce n'est autant que les cartilages d'entre le sternum, & les côtes y concourent; raison pour laquelle les côtes qui sont de grands mouvemens trouvant de la résistance, sont communément torses vers leurs extrémités antérieures.

Juqu'ici j'ai parlé de la structure & de la connexion de la plupart des côtes prises en général: à présent je vais les considérer d'une manière plus particulière & marquer en quoi chacune diffère de chacune des autres & de la totalité. En examinant les côtes depuis celles d'en-haut jusqu'à celles d'embas, elles vont en décroissant, celles d'en-haut étant celles qui sont le plus grand cercle. Leur obliquité, par rapport à l'épine, augmente aussi à mesure qu'on va en descendant, ensuite que quoique la différence de leur distance à l'extrémité postérieure, ne soit que fort petite, cependant à leur extrémité antérieure l'accroissement d'intervalle entre celles d'embas ne laisse pas d'être fort sensible. En conséquence de cette augmentation d'obliquité dans les côtes inférieures chacun des cartilages des côtes inférieures, fait une plus grande courbure dans son cours de la côte au sternum, & les tubercules qui sont articulés avec les processus transverses des vertèbres, ont leur surface unie regardant de plus en plus en en-haut. Les côtes devenant ainsi plus obliques, tandis que le sternum avance plus en-devant en descendant vers le bas, elles forment une plus grande distance entre le sternum & l'extrémité antérieure des vraies côtes inférieures, qu'entre le sternum, & les côtes supérieures; & conséquemment les cartilages de ces côtes qui les joignent au sternum, sont plus longs dans les inférieures. Ces cartilages sont placés plus près l'un de l'autre, à mesure qu'on va vers le bas; ce qui contribue à rendre la courbure des cartilages plus grande. La longueur des côtes augmente depuis la première, ou la plus haute, en descendant jusqu'à la septième, au-dessous de laquelle elle va toujours en diminuant.

La supérieure des deux surfaces planes, ou plutôt creues par où les côtes sont articulées aux corps des vertèbres, augmente par degré, depuis la première côte jusqu'à la quatrième, & va ensuite en diminuant, jusqu'à la côte la plus inférieure; & la distance de leurs

angles, pris depuis leurs têtes, va toujours en augmentant vers le bas, jusqu'à la neuvième. C'est une remarque qu'a faite M. Winslow.

Les côtes sont ordinairement divisées en vraies & en fausses.

Les vraies côtes sont les sept supérieures de chaque côté, dont les cartilages sont tous par degrés plus longs, à mesure qu'on descend, & sont joints au sternum: Ainsi étant constamment pressés entre deux os, ils sont aplatis à leurs deux extrémités, & sont plus épais, plus durs, & plus sujets à s'ossifier que les autres cartilages, qui ne sont pas exposés à une aussi forte pression. Ces côtes enferment le cœur & les poumons, & sont par conséquent propres à être les vrais gardiens de la vie.

Les cinq inférieures, de chaque côté, sont les fausses ou bâtarde; dont les cartilages n'atteignent point au sternum: c'est pourquoi, comme elles n'ont point à leur extrémité, cet os qui presse celle des autres, elles sont pointues: & par cette même raison de défaut de pression, la substance de leurs cartilages est plus molle.

Les cartilages de ces fausses côtes sont plus courts à mesure qu'on descend. A toutes ces cinq côtes est attaché le bord circulaire du diaphragme; & ses fibres, au lieu d'être tendues immédiatement en travers, & de continuer ainsi dans une direction perpendiculaire aux côtes, sont pressées au point d'être souvent, surtout lors de l'expiration, dans une direction parallèle au plan dans lequel les côtes sont couchées. On peut même juger par les attaches, qu'ont très-souvent ces fibres au côté du thorax, bien au-dessus de l'endroit où leurs extrémités sont insérées dans les côtes, & par la situation des viscères, qu'on connoît dans un sujet mort en le mettant sur le dos; qu'il y a constamment une large cavité formée de chaque côté par le diaphragme, en-dedans des fausses côtes, ou sont logés le foie, l'estomac, la rate, &c. qui faisant aussi partie des viscères naturels, ont fait donner le nom de côtes ou gardes bâtarde, à ces os.

On peut comprendre, par-là, la justesse de la maxime d'Hippocrate, qui veut que dans les simples fractures des fausses côtes, sans fièvre, on tienne l'estomac modérément plein d'alimens, de peur que les côtes qui, sans cela, ne seroient point soutenues, s'affaissent en-dedans, la douleur & la toux n'augmentât. Par inference par une longue expérience confirme la vérité de cette observation: mais à présent on la néglige, ou pour mieux dire, on l'a entièrement oubliée.

La première côte ou côte supérieure, a plusieurs particularités qui lui sont propres, dont quelques-unes même sont tout opposées à quelques-uns des caractères généraux au reste des côtes; car elle est beaucoup plus courbée que les autres, d'où lui est venu le nom d'*os hyppocri*, *recurve*, qui lui est commun avec la seconde. La situation de la première est telle que ses côtés plats sont le supérieur & l'inférieur, au lieu que ses bords sont par derrière & en-devant, ou à peu près. C'est pourquoi il reste au-dessus un espace suffisant pour les vaisseaux & les muscles sous-claviers, & sa surface large & concave est opposée aux poumons. En conséquence de cette situation, on n'y trouve point ce canal qu'ont les autres côtes pour les vaisseaux intercostaux; & les bords sont formés tout différemment de ceux des autres, excepté la seconde, l'inférieure étant arrondi & l'autre tranchant. La tête de la première côte n'est point divisée en deux surfaces planes par une ligne saillante, parce qu'elle n'est articulée qu'avec la première vertèbre du thorax. Le cartilage est ossifié dans les adultes à l'extrémité antérieure de la première côte, & est uni au sternum à angles droits. Très-souvent la première côte a une ligne saillante, qui s'élève au milieu de son bord postérieur à l'endroit où s'insère une des têtes du muscle scalène; & plus près de son extrémité antérieure, elle est appliquée, ou quelquefois enfoncée par la clavicule.

La troisième & quatrième côtes ont été distinguées par le nom de *gigas*, solides; la cinquième & sixième par celui de *gigas*, pectorales; la septième & huitième par celui de *gigas*, *disfracta*. Mais il faut avouer que ces dénominations ne sont pas fondées sur des raisons bien solides, attendu que ces côtes n'ont presque rien de particulier, & peuvent toutes à l'exception tout au plus de deux, être comprises sous la description générale. La cinquième, la sixième, la septième, ou plutôt, la sixième, la septième, la huitième, & quelquefois, la cinquième, la septième, la huitième, & la neuvième côtes, ont leurs cartilages au moins contigus, & souvent même croisés; & le plus ordinairement les cartilages de la huitième, de la neuvième, & de la dixième sont joints chacun au précédent par de forts ligaments.

L'onzième & quelquefois la dixième côte n'a point de tubercule pour son articulation avec le processus transverse des vertèbres, à quoi elle est seulement attachée lâche par un ligament. Le canal à son bord inférieur n'est pas si profond qu'aux côtes supérieures, parce que les vaisseaux s'écartent davantage dans l'interstice d'entre les côtes. Son extrémité antérieure est plus petite que son corps, & son petit cartilage court est attaché plus lâche au cartilage de la côte supérieure.

La douzième côte est la plus courte & la plus étroite. Sa tête est seulement articulée avec la dernière vertèbre du thorax: c'est pourquoi elle n'est pas divisée en deux surfaces. Cette côte n'est pas jointe au processus transverse des vertèbres: c'est pourquoi elle n'a pas de tubercule, étant souvent nécessairement tirée en-dedans par le diaphragme, ce qu'une articulation avec le processus transverse n'auroit pas permis. On ne trouve pas de canal à son bord inférieur, parce que les vaisseaux sont dedans. L'extrémité antérieure de la dernière côte est plus petite que le milieu, & n'a qu'un petit cartilage pointu qui y soit attaché. Le diaphragme est attaché en-dedans tout le long de cette côte.

Les côtes sont toutes complètes dans un enfant nouveau-né. Seulement leurs cartilages sont plus longs à proportion que dans les adultes.

Je ne peux m'empêcher de remarquer la sage providence du Créateur, dans le soin qu'il prend d'empêcher notre destruction dès que nous sommes au monde. Les extrémités par où les os des membres sont articulés, restent dans un état cartilagineux plusieurs années après la naissance, avant de faire corps avec le reste de l'os, au lieu que les condyles de l'os occipital & de la mâchoire inférieure, & les têtes & les tubercules des côtes, sont de vraies apophyses dès l'origine, & sont ossifiés avant la naissance: c'est ce qui fait que le poids considérable de la tête est soutenu; que le tement, la déglutition & la respiration, actions qui sont nécessaires dès qu'on est au monde, se font sans qu'il y ait risque, que les parties des os, qui sont pressées par ces mouvements, se séparent: au lieu que si ces processus, de la tête, de la mâchoire & des côtes avoient été des épiphyses à leur naissance, les enfans auroient été exposés à un danger évident de mourir, par cette séparation, dont les conséquences immédiates auroient été la compression du commencement de la moelle spinale, ou l'impossibilité de prendre des aliments où de respirer.

Du Sternum.

Le sternum est un os plat, ou plutôt une colonne d'os, situé à la partie antérieure du thorax. Les Anatomistes sont partagés sur le nombre des os qu'on y doit compter. Payant considéré sur des sujets de différents âges. Dans les adultes d'un âge moyen, il est composé de trois os, qui se séparent aisément, après que les cartilages qui les tiennent unis ont été détruits. Ordinairement, on trouve les deux os inférieurs étroitement unis; & souvent dans les vieillards, le sternum est une substance osseuse continue, depuis un bout jusqu'à l'autre, quoique sur sa surface on ne laisse pas de dis-

tinguer encore deux lignes transverses, & quelquefois trois, qui marquent les endroits des anciennes divisions.

En considérant le sternum comme un seul os, on le trouve très-large & très-épais en haut, & s'amincissant & s'étrécissant en descendant vers le bas. La surface interne ou postérieure de cet os, est un peu creusée pour donner de la largeur au thorax; mais sa convexité sur la surface externe n'est pas si sensible, parce que les côtes sont poussées en-dehors par les vraies côtes, dont les têtes rondes cartilagineuses sont reçues dans sept trous bien lisses, formés de chaque côté du sternum, & y sont tenus fermes par de forts ligaments, qui à leur surface externe sont d'un tissu radié. Souvent les fibres cartilagineuses s'enfoncent dans la substance osseuse du sternum, & y sont jointes par une espèce de suture. A la partie supérieure du sternum, les creux sont plus distans l'un de l'autre, & se rapprochent en descendant, au point que les deux plus inférieurs sont contigus.

La substance du sternum est cellulaire, mais couverte surtout en-dessus, où, comme l'a observé Jacques Sylvius, on trouve souvent une croûte cartilagineuse étendue dessus. De plus, les deux surfaces sont couvertes d'une bonne membrane ligamenteuse, qui y est fortement adhérente: & les cellules de cet os sont si petites qu'il a fallu qu'il entrât un grand nombre de fibres osseuses dans sa composition. C'est pourquoi au moyen des muscles qui le descendent & des cartilages flexibles qui lui prêtent un appui mobile, il est suffisamment garanti de rupture de la part de toute violence externe; car outre qu'il est déjà fort par sa substance osseuse, ses parties sont contenues ensemble par de forts ligaments; & il cède suffisamment pour éluder l'effet de violences externes même considérables.

Voilà ce qu'on peut dire en général de cet os: mais en entrant dans un plus grand détail, nous y examinerons distinctement les trois os, dont on convient communément qu'il est composé dans les adultes.

Le premier, est, suivant la description que tous les Anatomistes en donnent, à peu près de la figure d'un cœur, du moins de la manière qu'on représente ordinairement les cœurs, si ce n'est qu'il n'a pas une pointe si aiguë. C'est la partie la plus haute & la plus épaisse du sternum.

La partie supérieure de ce premier os, est creusée au milieu à l'endroit où il est le plus épais, pour faire place à la trachée-artère; quoique cette cavité soit principalement formée par les clavicules qui pressent sur un côté, & par les muscles sterno-mastoïdiens, qui tirent la substance de cet os en en-haut, actions auxquelles il cède lorsqu'il est encore tendre, & qui sont qu'il s'élève en deux tubercules, tandis que le milieu n'est point poussé par des actions semblables. Du côté extérieur de chaque tubercule est une cavité oblongue, qui, à la voir transversalement de devant en arrière, paroît un peu convexe. C'est dans ces emboîtures que sont reçues les clavicules. Immédiatement au-dessous les côtes de cet os commencent à s'amincir, & l'on voit à chaque une cavité superficielle, ou inégalité dans la surface, où les premières côtes viennent se joindre au sternum. Au côté de l'extrémité inférieure de ce premier os, est formée de chaque côté du sternum, la moitié du creux destiné à recevoir les secondes côtes. La partie supérieure de la face antérieure est couverte d'un fort ligament décrit par M. Weitbrecht & Winslow, qui tient les clavicules en état.

La seconde division ou partie du milieu de cet os est beaucoup plus longue, plus étroite & plus mince que la première: mais excepté qu'elle s'étrécit un peu dans le haut, elle est du reste aussi épaisse & aussi large. A ses côtés sont de part & d'autre des creux complets pour recevoir la troisième, la quatrième, la cinquième & sixième côte de chaque côté, & la moitié du creux destiné à recevoir la septième côte. Vers le milieu, on trouve quelquefois

quelquefois une partie de l'os non-encore ossifiée, qui dégage de la membrane ligamenteuse ou du cartilage qui l'emplit, paroit former un creux; & en cet endroit pour l'ordinaire passe une ligne transverse, raison pour laquelle quelques Auteurs ont divisé cet os en deux. Quand le cartilage d'entre cet os & le premier n'est point ossifié, on peut lui remarquer un mouvement sensible sur le premier, lors de l'inspiration ou de l'élevation du sternum, en tirant les côtes en en-haut, dans un sujet récent.

Le troisieme os est de beaucoup le moindre, & n'a que la moitié du creux destiné à recevoir la septieme côte, ce qui seroit une raison pour ne le considérer que comme un appendix du sternum. Dans les jeunes sujets il est toujours cartilagineux, & est plus connu par le nom de cartilage xiphoïde ou ensiforme, quoique les Anciens appellaient souvent le sternum entier ensiforme, en comparant les deux premiers os à la poignée & cet appendix à la lame de l'épée. Il est rare que cet os soit précisément de même figure, de même grandeur ou situé également dans deux sujets. Car quelquefois il a une surface plane triangulaire avec un des angles au-dessous, & perpendiculaire au milieu du côté supérieur, par lequel il est attaché au second os. D'autres fois la pointe est tournée vers un côté ou vers l'autre, ou obliquement en devant ou en arriere.

Ordinairement il est dans la plupart des sujets d'une même largeur; & dans quelques-uns son extrémité fait la fourche; ce qui a fait que quelques Ecrivains lui ont donné le nom de *Furcella* ou *Furcula inferior*; & dans d'autres il est percé au milieu. Dans le plus grand nombre des adultes il est ossifié & garni d'un cartilage: dans quelques-uns il ne l'est qu'à moitié, ou est même entièrement cartilagineux.

Cet os peut être disposé de bien des manieres différentes, sans qu'il en arrive aucun inconvénient: mais il en est quelques-unes qui peuvent avoir des suites très-funestes, singulièrement quand l'extrémité inférieure est entièrement ossifiée, & qu'elle est trop tournée en-dehors ou en-dedans, ou que l'union de cet appendix avec le second os est trop foible.

Rolincius rapporte l'histoire d'un vieillard qui ne pouvoit pas se courber en-devant sans une violente douleur pognitive, qui provenoit de l'ossification & de la pointe aiguë de cet os. Paaw nous assure avoir vu plusieurs exemples d'une difficulté de respirer provenant de la même cause: & il parle de plusieurs maladies, telles que la phtisie pulmonaire, les obstructions de la rate, du foie ou du mésentère, qui peuvent venir du relâchement de ce cartilage, ou le causer. Borrichius rapporte des exemples en preuve de cette doctrine. Mais pour ne point allonger le présent article par des détails trop longs, je me contenterai de renvoyer le Lecteur à Bonet, qui a recueilli plusieurs exemples sur ce sujet, & a indiqué les Auteurs qui ont écrit sur la même matiere, qui a exercé la plume de bien des Ecrivains dans le dernier siecle, & qui est à présent fort négligée. Cette négligence est d'autant plus surprenante, que la connection du diaphragme en cet endroit, la situation du plus grand lobe du foie & de l'estomac, & la pression & le frottement perpétuel de nos habits sur cette partie, semblent nous porter naturellement à considérer les effets qui peuvent s'ensuivre de la mauvaise structure, ou de la mauvaise situation de cet os.

Le sternum est joint par Synchondrose aux sept côtes supérieures, si ce n'est avec la premiere, qui quelquefois est tout-à-fait incorporée avec; & il est articulé avec les clavicules, par une ginglyme de la seconde sorte.

Le sternum le plus souvent a quatre petits os ronds, environnés d'un cartilage dans les enfans nés à terme; desquels os celui d'en-haut, qui est le premier, est de beaucoup le plus gros. On trouve encore dans plusieurs enfans deux ou trois autres petites pointes ossifiées.

Tom. VI,

ses. Le nombre des os croît pendant quelques années, & diminue ensuite plus ou moins vite, jusqu'à ce que s'unissant ils ne forment plus que ceux que nous avons dit, qu'on trouve dans les adultes.

Les usages de cet os sont de fournir l'origine & l'insertion à plusieurs muscles, de soutenir le médiastin, de défendre les organes vitaux, le cœur & les poumons, par-devant; & enfin d'aider considérablement, par l'appui mobile qu'il donne aux côtes, la respiration, dont nous allons examiner à présent le mécanisme, en tant qu'il dépend du mouvement des os.

Lorsque les côtes, qui sont jointes par leurs cartilages au sternum, ou aux cartilages des vraies côtes, sont poussées dessus par les muscles intercostaux, il faut nécessairement qu'elles soient toutes tirées de la position oblique où leurs cartilages les tiennent, au point qu'elles forment presque des angles droits avec les vertèbres & le sternum; parce que la premiere côte est celle de toutes qui est le plus fortement attachée; & leur partie moyenne faite en arc se tournera en dehors, pour augmenter la distance d'entre les parties du *thorax*, & élargir cette cavité; tandis que par l'élevation des côtes presque à angles droits, la distance d'entre les lignes parallèles, qui forment leurs extrémités sont aussi augmentées: & comme les vertèbres empêchent les côtes de se retirer en arriere, toute l'augmentation d'espace qui se fait est dû à l'avance des extrémités des côtes en-devant. C'est pourquoi l'appui intermédiaire qu'elles reçoivent du sternum, pressé fortement des deux côtés doit être poussé en-devant; & cela dans des différentes parties à proportion de la longueur & du mouvement des côtes & des supports; c'est-à-dire, principalement à son extrémité inférieure, qui étant ainsi poussée en-devant, tirera concurremment avec les cartilages qui participent à cette impression, le diaphragme qui y tient; ce qui le tendra & l'amènera presque au point de faire une surface plane: & la même puissance qui fait élever cet os & les cartilages, les fixera suffisamment pour qu'ils puissent résister à l'action de ce muscle, dont les fibres se contractent en même-tems, & poussent les viscères de l'abdomen vers le bas. La partie des côtes qui est en arc, étant mue de cette maniere en-dehors, leur extrémité antérieure & le sternum étant avancée en-devant, & le diaphragme applati, au lieu de s'élever des deux côtés, en une surface considérablement convexe dans chaque cavité du *thorax*; il est aisé d'imaginer combien doit être prodigieusement élargie, approfondie & allongée, cette cavité, dont les neuf ou dix côtes d'en-haut forment les côtés. Mais pendant cette action des côtes supérieures, les inférieures dont les cartilages ne sont pas joints ensemble, en font une bien différente, mais qui cependant concourt à la même fin; je veux dire, l'élargissement du *thorax*. Car, comme elles n'ont pas de point fixe auquel soit attachée leur extrémité antérieure, & que le diaphragme s'y insère, à l'endroit où ce muscle s'étend le plus vers le haut, en partant de son origine, qu'il tire des vertèbres; ces côtes étant exposées d'un côté à l'action directe de ce fort muscle, & à celle des muscles de l'abdomen, lesquels résistent en même-tems à la force qui pousse les intestins, & tirent ces os en embas, tandis que les muscles intercostaux les tirent en en-haut, l'effet de l'une ou l'autre de ces deux actions, qui sont opposées l'une à l'autre, est peu de chose, pour ce qui est de mouvoir les côtes en en-haut ou en embas: Mais les muscles de l'abdomen étant poussés en même-tems en-dehors par les viscères, emportent ces côtes avec eux: & par-là le *thorax* doit être non-seulement allongé, mais considérablement élargi, & sa partie inférieure, à l'effet de fournir un espace suffisant pour contenir à l'aise les poumons lors de leur distension.

Dès que l'action de ces différents muscles cesse, les cartilages élastiques, qui se remettent d'eux-mêmes dans leur situation naturelle, abaissent les côtes supérieures,

T

& le sternum s'affaïsse; le diaphragme est repoussé en en-haut par les viscères abdominaux, & élève en même-tems les côtes inférieures, en quoi il est assisté par l'action des muscles intercostaux, tandis que les muscles obliques & transverses du ventre, servent en même-tems à tirer les côtes en-dedans; lesquelles actions toutes ensemble diminuent la cavité de la poitrine dans toutes ses dimensions.

Voilà de quelle maniere le *thorax* acquiert de la largeur, de la profondeur & de la longueur; puis redevient étroit & court; mécanisme qu'on n'entend pas ordinairement assez bien. MONRO, *Opusc.*

Les défordres du *thorax* auxquels la main du Chirurgien est nécessaire, sont :

Les fractures des côtes & des clavicules, pour lesquelles, voyez *Fractura*.

Les luxations des côtes & des clavicules, pour lesquelles, voyez *Luxatio*.

Pour les bandages propres à la poitrine, voyez *Fascia*.

On connoît les plaies du *thorax*, & on fait qu'elles ne pénètrent pas dans sa cavité, par la vue, par la sonde, parce qu'il n'en sort point d'air, quoi qu'on fasse pour s'en apercevoir, par le retour de l'eau tiède qu'on y injecte, en mettant le blessé dans la situation où il étoit lors de la blessure; quand on a des marques sûres que le poulmon est collé à l'endroit percé de la pleure.

On appelle *thorax* la partie du tronc que termine le sternum par-devant, les douze vertèbres du dos par-derrière, les côtes en arcade pour les côtés, les deux côtes supérieures par en-haut, & que le diaphragme sépare par en-bas de la cavité de l'abdomen. Mais comme le diaphragme fait une voûte en arc, & portée obliquement de façon qu'il s'élève fort haut par-devant & descend fort bas par-derrière, il est évident que la cavité du *thorax* est beaucoup plus grande vers les parties postérieures. Toute cette cavité est tapissée intérieurement de toutes parts d'une membrane très-polie, qu'on nomme pleure, qui formant comme deux vestes caves, comme nous le dirons à l'article *Vulnus*, qui s'appuyent l'une sur l'autre, près du sternum, partagent en deux la cavité du *thorax*. Entre ces deux pleures est logé le péricarde, dans lequel le cœur est renfermé, & qui constitue la troisième chambre du *thorax*.

Dans toutes les sortes de plaies du *thorax*, on examine d'abord si elles pénètrent ou non dans ces cavités: lorsque l'instrument vulnérant a percé la pleure on le péricarde, on dit pour lors qu'il a pénétré les cavités du *thorax*; ce que l'on ne doit point s'il en est autrement. Il peut arriver que plusieurs parties soient offensées, & même fort dangereusement, sans que la plaie faite au *thorax* pénètre dans ses cavités. Car la pleure de l'un & l'autre côté étant parvenue aux côtés des corps des vertèbres de chaque côté, s'écarte des extrémités des côtes; & s'élevant de-là, laisse un fort grand espace qu'occupe la membrane celluleuse par lequel passent l'œsophage, l'aorte, le canal thorachique; &c. Toutes les parties situées en cet endroit peuvent donc être offensées sans que la plaie pénètre dans les cavités du *thorax*. Il est cependant évident que cela ne se peut que fort rarement, parce que la colonne des vertèbres les garantit par-derrière. On reconnoît aux signes suivans que la plaie n'a point pénétré dans les cavités de la poitrine, mais qu'elle n'a offensé que les parties extérieures.

Par la vue; savoir si la plaie est assez large, & pénètre droit.

Par la sonde de plomb ou d'argent très-souple, que l'on

introduit pour l'ouverture de la plaie, sans employer la moindre force. Mais il est visible que le changement de situation du corps, & la graisse qui obstrue la plaie, qu'un grumeau de sang, &c. peuvent aisément empêcher la sonde de passer, de façon qu'elle trouve de la résistance, quoique la plaie pénètre dans la cavité du *thorax*.

Parce qu'il n'en sort point d'air, quoi qu'on fasse pour s'en apercevoir. On verra à l'article *Vulnus*, que tant que la cavité du *thorax* est fermée, le poulmon est toujours exactement contigu à la pleure, & qu'il ne se trouve point du tout d'air entre elle & le poulmon: mais lorsque l'instrument vulnérant a pénétré la pleure, l'air peut entrer, le poulmon de ce côté s'affaïsse, & l'espace que cet affaïssement a laissé libre, se remplit par l'air qui s'y introduit. Or cet air raréfié par la chaleur, ressortira en partie par la plaie; il rentrera en sa place un nouvel air, & l'air par conséquent ira & viendra par ce passage, surtout si la plaie de la pleure n'est pas trop large; car alors il pourra se faire encore quelque dilatation du poulmon, en conséquence de l'air qui s'introduit par l'épiglotte, comme on le dira plus au long dans l'endroit que nous venons de citer.

Les Chirurgiens expérimentés employent dans les plaies du *thorax*, tous leurs soins à découvrir si l'air sort avec impétuosité par la plaie, & ils s'y prennent surtout de la façon suivante.

Après que le Chirurgien a comprimé avec le pouce ou avec les doigts les lèvres de la plaie, de façon que l'air ne puisse entrer ni sortir, il ordonne au blessé d'inspirer l'air fortement; & lorsqu'il l'a, de le retenir dans le poulmon, en fermant le larynx; ensuite, avant que le blessé l'expire, il approche une bougie de la plaie, il ouvre promptement les lèvres de la plaie; si l'air est entré dans la cavité de la poitrine, il sortira pour lors de la plaie avec impétuosité, & agitera la flamme de la bougie; car lorsqu'en conséquence de l'ouverture de la pleure il s'est logé de l'air dans la cavité de la poitrine, si l'on tient la plaie fermée, il se raréfiera par la chaleur du corps. Si en même-tems le poulmon de ce côté peut être encore seulement un peu dilaté par une forte inspiration, l'air retenu dans les poulmons, tandis que la glote reste fermée & raréfiée, par la chaleur du corps, distend le poulmon. C'est pourquoi l'air qui s'est introduit dans la cavité de la poitrine, sera d'autant plus comprimé, ce qui l'obligera à sortir avec impétuosité & sifflement, aussi-tôt qu'en ouvrant la plaie, on lui donnera une issue libre. Mais si en s'y prenant de cette façon l'air sort par la plaie, il est indubitable que la plaie a pénétré dans la cavité du *thorax*; il peut cependant arriver que le *thorax* ait été effectivement percé, sans que pour cela il y soit entré d'air du tour; la graisse ayant aussi-tôt bouché le passage fait par l'instrument vulnérant, surtout après que le corps a changé de situation; ou même, quoi qu'il se soit introduit un peu d'air, il ne pourra pas ressortir par la plaie en vertu de la même cause; & cela arrivera surtout si la plaie, qui a pénétré dans la cavité du *thorax*, est étroite. On voit donc par ce qui vient d'être dit, quelle certitude ce signe peut nous fournir.

Par le retour de l'eau tiède injectée. Cette méthode paroît la moins dangereuse & la plus sûre. Car l'examen fait avec la sonde peut souvent tromper, puisque quelquefois, en conséquence du changement de situation du corps, surtout dans les gens gras, la membrane celluleuse bouchant le passage, empêche que la sonde qu'on introduit puisse parvenir jusqu'au fond de la plaie. On pourra quelquefois aussi introduire une sonde d'une longueur considérable, sans qu'elle pénètre pour cela dans la cavité de la poitrine, l'instrument vulnérant ayant traversé la graisse par-dessus les cô-

tes, comme on en a des exemples dans les Observations Chirurgicales.

Un Etudiant, dans un combat singulier, reçut un coup d'épée dans la partie droite du *thorax*, de façon que la plaie qui avoit été faite par le côté, le corps étant situé obliquement, sortoit par la partie gauche du *thorax*, sans pénétrer la cavité de la poitrine, l'épée ayant glissé sur les côtes. On injecta doucement avec une seringue de l'eau tiède par l'orifice de la plaie. Si une grande quantité d'eau peut être ainsi introduite sans résistance, & que l'eau sans s'amasser dans la membrane celluleuse n'occasionne aucune tumeur dans les parties voisines, nous voyons que l'eau est entrée dans la cavité de la poitrine par l'ouverture que la plaie a faite : mais si l'on sent d'abord une grande résistance, & que l'eau injectée revienne par l'orifice de la plaie, c'est une preuve évidente du contraire. Et l'on ne doit appréhender aucun mal de ce que l'eau tiède, injectée par le moyen d'un siphon, est tombée dans la cavité de la poitrine; car on pourra l'en retirer aisément, en mettant le corps dans une situation convenable, ou en mettant en œuvre les autres moyens qu'on indiquera ci-après. Et quand bien même on l'y laisseroit, elle seroit reboue par les vaisseaux veineux absorbans, qui occupent toute la superficie du dedans du *thorax* & des poumons. Car on a appris par les fréquentes observations qu'on a faites, que les liquides contenus dans les cavités du *thorax* peuvent se dissiper par cette voie. Il est certain que le pus rebu s'est évacué quelquefois dans l'emphyème par les crachats, les urines ou les selles, de même que celui qui s'étoit introduit dans les veines & mêlé avec le sang, a été transporté par métastase dans différens endroits du corps.

Paré, Lib. X. cap. 32. ayant injecté dans la cavité du *thorax* un remède préparé de drogues amères, à dessein de déterger & de mondifier ces endroits du sang extravasé & corrompu, fut surpris de ce que le blessé éprouva quelque-temps après un sentiment d'amertume, & fit des efforts pour vomir; c'est pourquoi il s'en abstint ensuite.

Par la situation du corps, &c. On verra à l'article *Vulnus* de quelle utilité il est, lorsqu'il s'agit de déterminer la nature d'une plaie, & préjuger les maux que l'on doit appréhender; de connoître quelle étoit la situation du corps au moment que le blessé reçut le coup; car souvent il seroit entièrement impossible de découvrir par où l'instrument vulnérant a pénétré entre les parties du corps, si l'on ne remettoit le blessé dans la même situation où il étoit au moment qu'il fut blessé. Car la différente action des muscles peut changer étonnamment la situation des parties, ainsi qu'Eustachi l'a parfaitement bien exprimé dans ses tables anatomiques: on y voit à la trentième Planche le bras droit élevé, le cubitus étant fléchi, & le bras gauche pendant en-bas, le cubitus étendu. Or, si l'on compare dans cette figure le côté droit du *thorax* avec le gauche, on trouvera une différence très-considérable dans la situation des parties.

Quand on a des marques sûres que le poumon est collé, &c. Quoique le poumon dans tous les instans de la vie soit contigu à la pleure, tant dans l'inspiration que dans l'expiration, comme il est avéré dans la Physiologie, cependant il est naturellement libre de toutes parts dans la cavité de la poitrine, étant attaché à l'apre artère par ses vaisseaux aériens, & uni au cœur par ses vaisseaux sanguins, sans tenir en aucun point à la pleure. Mais la principale cause pourquoi ces parties ne se prennent point ensemble, paroît être qu'en tout point de la pleure & du poumon, il y a de petits tuyaux artériels fort menus qui exhalent perpétuellement une rosée extrêmement ténue, qui empêche que le poumon & la pleure ne se prennent l'une à l'autre; & c'est ce qu'Hippocrate, de Arte, cap. 8. a exprimé avec

cette élégance & cette brièveté qui lui sont ordinaires.

« Tout ce qui n'est point endurci par la concrétion, dit-il, soit qu'il soit couvert de peau, ou qu'il le soit de chair, est cave, & rempli d'esprit lorsqu'il est fait, & d'une liqueur ichoreuse lorsqu'il est malade. »

Mais lorsque les grands vaisseaux étant distendus par une inflammation, ces petits vaisseaux, qui se trouvent par-là comprimés, n'exhalent plus ce liquide ténu, les superficies desséchées se prennent ensemble fort promptement. De-là vient que l'oo trouve si souvent, ensuite d'une pleurésie, d'une péripneumonie, d'un empyème, le poumon & la pleure collés. S'il est donc assuré que le blessé ait éprouvé ces maladies, il faudra faire attention à cet inconvénient; car si la plaie a été faite dans un endroit où le poumon s'est collé à la pleure, il pourra se faire que l'instrument vulnérant ait pénétré la substance du poumon, & que cependant il ne soit pas entré dans la cavité de la poitrine. C'est ce que l'on pourra connoître, si l'eau qu'on aura injectée par le moyen d'un siphon dans l'orifice de la plaie, excite une légère toux; & si elle est chassée par la trachée-artère; car la plaie est effectivement pour lors faite dans le poumon, mais n'a pas pénétré dans la cavité de la poitrine.

Voilà les signes sur lesquels on conclut d'ordinaire que la plaie n'a offensé que les parties externes, & n'a pas pénétré dans les cavités de la poitrine. Cependant il peut arriver quelquefois que tous ces signes induisent en erreur, malgré qu'on les ait soigneusement observés, surtout si la plaie est faite avec un instrument délié; car alors l'instrument étant retiré, la graisse a puboucher la plaie, de façon que ni l'air, ni la sonde, ni l'eau injectée ne trouvent point de passage; & cependant les vaisseaux, par exemple, du poumon étant lésés, pourront épancher le sang dans la cavité de la poitrine; c'est pourquoi il faut en même-tems faire attention, si la respiration n'est point lésée: car si la cavité de la poitrine est rétrécie par l'air qui s'y introduit, ou par le sang qui s'y est extravasé, la respiration sera toujours difficile. Si donc on s'aperçoit de ce symptôme après une blessure faite à la poitrine, c'est toujours un signe qui donne lieu de craindre que la plaie n'ait pénétré dans la cavité, quoiqu'il n'y ait aucun autre signe qui puisse l'assurer; le Medecin ou le Chirurgien doit en ces cas prendre garde à tout, de peur d'exposer sa réputation, comme il seroit, s'il traitoit comme légère & sans conséquence, une blessure qui se trouve être dangereuse, ou même mortelle.

Si elles descendent obliquement sur ou entre les côtes, il arrive souvent que le pus ayant rongé la pleure, s'insinue dans la cavité de la poitrine, surtout s'il ne peut trouver une issue en-dehors quelque moyen qu'on mette en œuvre pour lui en procurer; ce qui donne lieu à l'emphyème, & à nombre de maux qui s'en ensuivent.

Quoiqu'on soit assuré que la plaie n'a pas pénétré dans la cavité de la poitrine, il peut cependant survenir plusieurs accidens très-dangereux; car si la plaie est telle, que son orifice soit dans un endroit élevé, & qu'elle descende cependant fort bas entre les muscles, les humeurs extravasées s'y amasseront, elles deviendront plus acres par le séjour de la stagnation, formeront différens sinus, & pourront enfin, après avoir corrodé la pleure, tomber dans la cavité de la poitrine: le pus amassé découlera tous les jours de cet ulcère sinueux; ce qui augmentera la quantité des liquides contenus dans la cavité du *thorax*: le poumon macéré devenant de jour en jour plus acré, se desséchera; ce qui mettra le malade dans un état déplorable qui finira par la mort. Ce qui rend cet état le plus fa-

cheux, c'est lorsque ces cavités fistuleuses descendent proche des côtes; car il ne reste alors presque point d'endroit propre à la dilatation ni à la compression. De plus, si la substance osseuse ou cartilagineuse du sternum & des côtes est offensée, il pourra s'en ensuivre une infinité de maux, dont la guérison sera souvent très-difficile, comme on l'a vu à l'article *Or*; & c'est ce qui nous est confirmé par l'histoire que nous rapporte Galien, de *Anatom. administr. Lib. VII. cap. 13.*

Un enfant reçut dans un Jeu de paume un coup de balle au sternum : on négligea d'abord cette plaie, & elle ne fut pas en suite parfaitement guérie; au bout de quatre mois, il parut du pus dans la partie affectée. Le Chirurgien incisa l'endroit, & en procura la cicatrice aussi promptement qu'il l'avoit espéré. Une nouvelle matière étant survenue ensuite, il fit à cet enfant une seconde incision, laquelle ne put plus se cicatrifier.

Galien ayant été ensuite appelé avec plusieurs autres Médecins, trouva que l'os du sternum étoit carié; & tous ayant refusé d'en entreprendre la cure, Galien coupa la partie corrompue du sternum, trouva que la partie du péricarde, qui est située dessous, étoit atteinte de putridité, & vit le cœur à découvert, & cet enfant fut parfaitement guéri en fort peu de tems.

Il paroît en avoir encore parlé au commencement du premier Livre, de *Placitis Hippocratis & Platonis, cap. 3.* duquel Livre il ne reste plus que les quatre premiers chapitres, où il dit avoir vu le cœur d'un enfant aussi à nu que si on l'eût découvert exprès, ainsi que cela se fait dans les dissections des animaux. Il ajoute que cet enfant fut tiré d'affaire. Ces maux sont beaucoup plus à craindre, lorsque par rapport à la situation de la plaie, ou pour s'y être mal pris, le pus ne trouve point d'issue par les parties extérieures.

C'est pourquoi, au lieu de tentes, d'emplâtre, & de tout ce qui peut comprimer, il ne faut user que de mondificatifs, de balsamiques avec des plumasseaux, & d'un léger bandage, & mettre le corps dans une situation convenable.

Puisqu'il peut donc être occasionné dans les plaies du thorax, une infinité de maux si considérables par les humeurs extravasées, retenues dans la cavité de la plaie où elles se font souvent de nouveaux passages par la membrane celluleuse; il est évident qu'il faut tout mettre en usage pour leur procurer un libre passage. Il étoit autrefois d'un usage ordinaire, parmi presque tous les Chirurgiens, de mettre des tentes dans la plupart des plaies, particulièrement celles du thorax, afin d'empêcher que l'orifice de la plaie se consolidât trop subitement, ne se fermât avant sa superficie intérieure, afin que les corps hétérogènes restés dans la plaie, pussent sortir facilement, & que les remèdes vulnéraires pussent parvenir jusqu'au fond de la plaie. Belloste ce savant Chirurgien (à qui l'on doit particulièrement cette excellente méthode, de faire de petits trous aux os dépouillés de leur périoste, comme on l'a dit à l'article *Caput*) s'opposa hardiment à ce torrent, il démontra par de solides arguments, que l'usage des tentes étoit nuisible, surtout dans les plaies du thorax, & fit voir en même-tems par une infinité de fort beaux exemples, que l'usage même confirmoit cette doctrine suggérée par la raison. Car les tentes de charpie roulées ou autres choses semblables introduites dans l'orifice de la plaie, se gonflent en absorbant les humeurs épanchées & sont promptement repoussées au dehors, si on ne les maintient avec une ligature ou une emplâtre rénéce : mais si on les assujettit de façon qu'elles ne puissent sortir en se gonflant, elles dilatent par une lente dilacération l'orifice de la plaie, non sans causer beaucoup de douleur, & sans irriter les

parties; & pendant qu'elles bouchent l'orifice de la plaie, elles empêchent en même tems le pus & les autres liqueurs épanchées de sortir, en conséquence de quoi elles se formeront de nouveaux passages, & pourront convertir la plaie en une ulcère sinieux fort dangereux, & pourront même, après avoir corrodé la pleure, tomber dans les cavités de la poitrine, d'où s'ensuivront des maux bien funestes. De plus la capacité du thorax éprouve du changement à chaque instant de la vie : les côtes & les muscles qui leurs sont attachés sont mûs dans la respiration; même la plus douce; ainsi une telle plaie n'est jamais en repos, les tentes frottent continuellement les levres de la plaie, d'où naissent la douleur, l'inflammation, & la finisse callosité sur les levres de la plaie, qu'il faudra nécessairement enlever ensuite, avant que d'en pouvoir procurer la consolidation. On voit assez clairement par tout ceci, que l'on ne peut attendre rien de bon de l'usage des tentes dans les plaies du thorax. Elles ne pourroient être de quelque utilité, quelorsqu'il seroit nécessaire de dilater l'orifice de la plaie, quoiqu'on le fasse cependant, ainsi qu'il a été dit à l'article *Convulsio*, beaucoup plus facilement avec le bistouri; & si les tentes doivent être employées à cet usage, elles pourront produire cet effet en les laissant appliquées un jour ou deux; il n'est donc pas nécessaire de s'en servir tout le tems de la cure. De plus une tente faite d'une éponge, comme il convient qu'elle le soit, (ainsi qu'on l'a dit déjà) étant introduite dans l'orifice de la plaie, pourra faire une grande dilatation en peu d'heures : on voit par-là pourquoi les emplâtres rénéces nuisent en ce cas; c'est parce qu'elles empêchent les humeurs de s'écouler librement par la plaie. On applique donc avec succès sur les plaies du thorax, des plumasseaux plats, imprégnés d'un baume vulnéraire, ou selon le cas des digestifs très-mous, on pose ensuite dessus une emplâtre qui ne soit pas trop rénéce, percée de plusieurs petits trous, & l'on applique enfin dessus une ligature convenable, s'il paroît en être besoin, avec cette précaution d'empêcher par le moyen des compresses ou de toute autre façon, que les bandages, en comprimant l'ouverture de la plaie, ne nuisent à la sortie des humeurs extravasées.

Hippocrate a dit dans les *Prénotions de Cos*, N°. 430.

« Que lorsqu'une plaie faite au thorax, a été guérie par sa partie extérieure, sans que l'intérieure le soit; il est à craindre qu'elle ne vienne à suppuration : mais que lorsque la cicatrice intérieure est foible, elle rompt facilement ». Ce qui nous fait voir qu'il faut se conduire avec beaucoup de précaution, pour que la superficie interne de la plaie soit consolidée avant que l'orifice externe ait repris; peut-être sembleroit-il qu'on en pourroit conclure, que la tente empêchant la concrétion de l'orifice externe, pourroit être utile.

Mais si l'on fait attention que la tente bouche la plaie, de façon que le pus ramassé dans la cavité, n'en peut sortir : on verra que la concrétion des parties internes de la plaie est aussi empêchée, lorsque le pus retenu dans la plaie, éloigne du point du contact les parties qui doivent être réunies, & qu'augmenté en quantité, il se fera de nouveaux passages, & dilatera par ce moyen la plaie interne. Mais l'on voit par un autre bel endroit du même Auteur qui explique parfaitement les *Prénotions de Cos*, que nous venons de rapporter dans l'instant, que ce n'étoit point le sentiment d'Hippocrate de boucher de tentes en pareil cas l'orifice de la plaie.

« Car, ceux, dit-il, dont les plaies deviennent purulentes (ce qui est expliqué par ce mot *purus*, comme dans les *Prénotions de Cos*, où ce mot est pris fort souvent pour ceux qui ont un amas de pus dans les cavités du thorax) soit qu'ils aient été blessés intérieurement d'une pique, d'un poignard, d'un javelot, tant que la plaie a une ouverture en-dehors, en conséquence

« de la plaie, & que par-là elle attire à foi l'air
« froid du dehors, & qu'il chasse l'air chaud qui est
« en-dedans, le pas aloi que les autres matieres qui
« peuvent s'y rencontrer, sortent alors facilement :
« & si les parties, tant l'interne que l'externe se gué-
« rissent en même tems, la plaie se guérit entièrement.
« Mais, si au contraire la partie externe se guérit, &
« que l'interne ne se guérisse pas, la plaie devient pu-
« ruleuse (*humor*) & si la partie interne & l'externe se
« guérissent, & que la cicatrice intérieure soit foible,
« rude, & livide, la plaie se déchire quelquefois, &
« devient en conséquence purulente. »

Cet endroit nous démontre fort clairement, que l'on ne doit pas entreprendre la cure avec les tentes pour consolider fortement & également les parties internes & externes : mais en mettoit le corps dans une situation telle que les liquides contenus dans la cavité de la plaie, soient entraînés par leur propre poids vers l'ouverture externe ; & lorsque le fond de la plaie est plus bas que son orifice, & que l'on ne peut pas y remédier par la situation du blessé, alors on pourra par le moyen de compresses appliquées sur le fond de la plaie & d'un bandage convenable, porter les humeurs conteneues vers l'orifice de la plaie, & les liquides étant évacués, réunir les parties du dedans de la plaie, de façon que devenues contigues, elles reprennent facilement. Et alors le pus sortant continuellement par l'orifice de la plaie, empêchera bien qu'elle ne se ferme en-dehors, avant que les parties internes soient guéries. Mais si la superficie interne de la plaie est devenue sordide, il est besoin qu'elle vienne à suppuration avoit que l'on puisse espérer qu'elle se consolide. On continue de l'entretenir, jusqu'à ce que le pus soit blanc, doux, visqueux, léger, égal & sans odeur ; & l'on entreprend ensuite la consolidation de la plaie, lorsqu'elle est purifiée, par le moyen d'une douce compression, en portant insensiblement du fond de la plaie, vers son orifice.

On sait qu'une plaie pénètre dans la cavité de la poitrine : Premièrement, en comparant sa cause avec sa largeur. Secondement, en introduisant une sonde dans le corps du malade, après l'avoir mis dans la situation qu'il avoit, lorsqu'il a reçu le coup. Troisièmement, en faisant fortement respirer le malade, pendant qu'en même-tems on ferme la plaie, les narines & la bouche ; quand on sent que l'air fait effort pour sortir, on découvre sur le champ la plaie, alors l'air en sort par l'expiration : souvent aussi on entend le bruit qu'il fait dans la capacité de la poitrine. Quatrièmement, par l'injection. Cinqüièmement, par l'emphysème qui survient lorsque l'air contenu dans la cavité du *thorax*, augmenté continuellement par l'action du poulmon, s'échauffe, & rarifié, pressé par l'inspiration, retenu dans la place d'où il ne peut librement sortir, poulé dans la membrane cellulaire aux levres de la plaie, s'y insinuant de plus en plus, produit souvent par tout le corps d'un homme, à l'exception de la plante des pieds & de la paume des mains, une enflure lisse & transparente d'onze poudres d'épaisseur. Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1713. pag. 15-18. Voyez aussi t. 119. & 120. où il est fait mention d'un emphysème mortel survenu à l'occasion d'une fracture des côtes, sans lésion de la peau. Sixièmement, par le sang écumeux qui en sort.

Il est besoin d'une grande précaution, lorsqu'il s'agit de déterminer, si la plaie, pénètre dans la cavité de la poitrine, ou non : car la cavité du *thorax* montre fort haut par-devant, & descend fort bas par derrière. Delà vient que l'on est souvent tombé dans de

honteuses erreurs, en croyant que les plaies péné-
troient dans le *thorax*, pendant qu'elles traversoient la
cavité de l'abdomen. Ainsi, l'on trouve dans Ruysch,
Observ. Anatom. Chirurg. Centur. Observation 75.
qu'un Chirurgien téméraire, qui logeoit dans un fau-
bourg, voulant faire la paracenthèse de la poitrine,
avoit ordonné qu'on appellât Ruysch ; à dessein de le
consulter : mais Ruysch, qui pour lors étoit incommo-
dé, n'ayant pu s'y transporter, le Chirurgien perça le
thorax comme il l'entendit. Quantité d'hydatides s'é-
leverent aussitôt, le Chirurgien surpris à la vûe de
ces hydatides, mit une tente dans la plaie qu'il avoit
faite, la femme mourut peu de tems après, & l'on vit,
lorsqu'on eut ouvert son cadavre, qu'il n'y avoit point
de liquide contre nature dans les cavités du *thorax* ;
mais que l'ignorant Chirurgien avoit percé l'abdo-
men & non le *thorax* ; il avoit offensé le foie, qui at-
taché à cet endroit au péritoine, parut dégénérer en
hydatide : on voit par-là qu'il est bien nécessaire de
connoître parfaitement par l'Anatomie, la situation
& la jonction du diaphragme, afin de pouvoir en pa-
reil cas, établir quelque chose de certain.

Où les plaies peuvent pénétrer dans les cavités de la poi-
trine, lorsqu'étant faites à l'abdomen, elles passent
par le diaphragme : mais on n'en a aucun signe certain,
& l'on ne l'a presque jamais assuré qu'après la mort,
par l'inspection des cadavres. Il sera fait mention de
ces sortes de cas à l'Article *Vulnus* ; où les plaies qui
percent le *thorax*, proprement dit, passent dans ces
cavités, dont il est question ici, & c'est ce qu'on con-
noît aux signes suivans.

En comparant sa cause avec sa largeur. Presque tous les
instruments qui font des blessures en piquant, étant
de figure conique ; il est évident que la largeur de la
plaie, comparée avec l'agresseur de l'instrument vulné-
rant, peut indiquer jusqu'où a pénétré l'instrument vul-
nérant. Cependant ce signe pourroit induire en erreur,
en cas que la blessure eût été faite au-dessus des côtes,
entre les muscles : car pour lors, l'instrument vulné-
rant peut être entré presque entier dans le corps, sans
cependant avoir pénétré pour cela dans la cavité du
thorax.

En introduisant une sonde. Il en a déjà été parlé au com-
mencement de cet article, & on en fera mention en-
core à l'Article *Vulnus*. Or on voit que les muscles
placés différemment par le changement de situation du
corps & la graisse comprimée dans la plaie, pourroient
empêcher la sonde d'entrer librement.

En faisant fortement respirer le malade. On a aussi
parlé de ce signe au commencement de cet article.
Il faut surtout prendre garde ici, tandis qu'on fait
cet examen, que l'air ne s'introduise dans la cavité
de la poitrine ; car les levres de la plaie étant écar-
tées & le *thorax* dilaté par l'effort de l'inspira-
tion, l'air pourroit entrer aisément, quoiqu'il ne s'y
en fût pas encore introduit jusqu'alors. Car dans
les gens qui ont reçu une plaie qui pénètre dans la ca-
vité du *thorax*, souvent la graisse lorsqu'on a retiré
l'instrument vulnérant, bouche sur le champ le passa-
ge, de façon que l'air n'a point d'accès. C'est pour-
quoi lorsqu'on entreprend cet examen, il faut soigneu-
sement comprimer d'abord les levres de la plaie : en-
suite que le malade retienne par une forte inspiration
l'air en dedans, & qu'alors il en fasse l'expiration en
tenant ses narines & sa bouche fermées ; car l'air ainsi
retenu, étant augmenté de volume par la chaleur, di-
latait facilement le poulmon. Il comprimera par con-
séquent l'air qui se trouve entre la pleure & le pou-
mon, & qui est pareillement très-raréfié par la cha-
leur du lieu. Il n'y a point de danger pour lors en dé-
couvrant la plaie, que l'air puisse entrer dans la cavité
du *thorax* par la plaie extérieure, parce que le pou-
mon étant très-distendu se collera de toutes parts à la

pleure, s'il ne se trouve point d'air dans la cavité de la poitrine : mais s'il y eût déjà entré de l'air, cet air rarifié par la chaleur étant comprimé par le poulmon, en conséquence de sa dilatation, l'emportera sur la pression de l'atmosphère, il sortira de la plaie avec impétuosité. Mais si la plaie est telle, que l'air puisse entrer librement dans la cavité du thorax, sans qu'elle soit pour cela beaucoup plus large que l'ouverture de la glotte, voyez *Vulnus*, l'air ira & reviendra avec un sifflement manifeste par l'ouverture de la plaie, & pour lors il ne reste aucun doute.

Par l'injection. On a aussi parlé de ce signe au commencement de cet article.

Par l'Emphyseme. Nous avons parlé, à l'article *Caput*, de ce symptôme surprenant, comme étant quelquefois une des suites des plaies de la tête. Cependant il arrive plus fréquemment dans les plaies de la poitrine qui en pénètrent la cavité, & pour lors cette surprenante tumeur pourra en fort peu de tems gagner tout le corps ; car lorsqu'il s'est introduit de l'air dans la cavité du thorax par l'ouverture des plaies, & que l'orifice externe en a été bouché par une emplâtre tenace, ou par la graisse, l'air rarifié, par la chaleur du lieu, se fera passage fort souvent par le pannicule adipeux. Mais ces sortes de grosses tumeurs naissent surtout de ce que les vaisseaux aériens du poulmon étant offensés à l'occasion d'une plaie, ont déposé dans les cavités de la poitrine, l'air inspiré : car le mal augmente alors à chaque instant.

On trouve dans *Paré, Lib. X. cap. 30.* un cas fort singulier, qui peut avoir rapport à ce que nous disons, & dont nous avons déjà fait mention à l'art. *Caput*, où l'on voit que la trachée artère ayant été blessée au cou, l'air, échappé par la blessure, s'étoit insinué dans le pannicule adipeux, & avoit tuméfié le visage, d'une façon si surprenante, que l'on ne voyoit presque plus ni le nez, ni les yeux. Et le blessé étant, pour lors, comme abandonné, un Chirurgien expérimenté, donna passage par le moyen de profondes scarifications qu'il fit de côtés & d'autres, à l'air introduit dans le pannicule adipeux, & arracha le malade des bras de la mort.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, pour l'an 1713, page 15. qu'il s'ensuivit un emphyseme surprenant d'une plaie du thorax, qui pénétrait & offendoit la substance du poulmon. Un homme âgé de trente ans, d'un tempérament sanguin, & d'une constitution charnue, avoit reçu une blessure qui pénétrait dans la cavité de la poitrine, dont il mourut le cinquième jour ; avant fa mort tout son corps fut tuméfié étonnamment à l'occasion d'un emphyseme dont ne furent exceptés que la plante du pied, la paume de la main & le dessus de la tête. Cette tumeur étoit de douze pouces sur la poitrine, de neuf sur le ventre, de six au cou, mais elle n'en avoit que quatre sur le reste du corps. Les yeux, dans ce cadavre, sortoient en partie de leur orbite, distendus eux-mêmes par la grande quantité d'air logé dans la tunique cellulaire. On a observé, un cas fort extraordinaire, dans ces mêmes *Mémoires*, p. 154. de la même année d'un emphyseme mortel, survenu à l'occasion d'une fracture des côtes sans endommagement à la peau. Les roues d'un carrosse ayant passé sur la poitrine d'un homme de soixante ans, il eut la quatrième & la cinquième côtes vraies du côté gauche fracturées par le milieu : peu de tems après, il s'éleva une fort grosse tumeur à l'endroit affecté, en conséquence de l'introduction de l'air dans le pannicule adipeux, qui augmenta tous les jours, en même tems que la difficulté de respirer, jusqu'à ce que cet homme mourut le quatrième jour après son accident. On vit dans son cadavre qu'un emphyseme occupoit toute la superficie du corps, à l'exception de la plante des pieds & de la paume des

maines. Ayant coupé la peau & les autres ligamens qui convroient les côtes, on trouva dans les muscles intercostaux, une ouverture fort petite, & presque imperceptible, sans ecchymose ; mais ayant ouvert le thorax on trouva déchirée une petite parcelle de la membrane externe qui enveloppe les poulmons, qui tenoit encore partie aux poulmons & partie à la côte fracturée ; mais on ne rencontra pas du tout de sang extravasé dans la cavité de la poitrine.

On voit assez, par tout ce qui vient d'être dit, que les plaies de la poitrine sont souvent suivies d'emphyseme, surtout si la plaie a donné à l'air la liberté d'entrer dans la cavité de la poitrine, & que quelque cause que ce soit, empêche qu'il ne ressorte librement par l'orifice de la plaie. Ces observations nous apprennent qu'il s'élève de ces sortes de tumeurs énormes, lorsque le poulmon blessé laisse échapper, dans la cavité de la poitrine, l'air qu'il a reçu par l'inspiration, surtout s'il ne survient pas une grande hémorrhagie. Car pour lors le sang étant tombé dans la cavité du thorax, & le remplissant, empêche qu'il ne s'amasse dans la cavité de la poitrine une grande quantité d'air capable de gonfler tout le corps. Et l'on voit évidemment, en même tems, la raison pourquoi s'il survient un pareil emphyseme, en conséquence d'une blessure au thorax, on a raison d'en conclure que cette plaie a pénétré dans la cavité de la poitrine.

Par le sang écumeux. Cet effet est un signe assuré que le poulmon est offensé ; car le sang s'échappant en conséquence de la lésion des vaisseaux sanguins, dans les vaisseaux aériens du poulmon, devient écumeux en s'y mêlant avec l'air : ce qui fait que le blessé rend un sang écumeux par la trachée artère, ou qu'il sort par ondes de la plaie externe, un sang ainsi conditionné. Mais le poulmon n'a pu être offensé, à moins que l'instrument vulnérant n'ait pénétré dans la cavité de la poitrine, ou que le poulmon ne soit par hasard attaché à la pleure en cet endroit ; nous l'avons déjà remarqué au commencement de cet article. C'est ce que Virgile, *Enéide, Lib. IX. v. 100.* a parfaitement bien exprimé, lorsqu'il fait la description du combat dans lequel Antiphates fut blessé par Turnus.

— Volat itala cornu

*Aera per tenerum, stomachoque infixâ sub alium
Pectus abit ; reddit specus atrî vulneris undam
Spumantem, & fixo ferrum in pulmone reposit.*

C'est pourquoi, si dans les maladies on rend par la bouche un sang écumeux, on conclut qu'il sort du poulmon.

Voici les effets d'une telle plaie.

Premièrement, il arrive souvent que l'air qui a pénétré dans la cavité du thorax presse les poulmons ; ce qui nuit à la respiration & à la circulation. Secondement, il se fait un amas de sang extravasé dans la poitrine. Troisièmement, ce sang échauffé & agité, & enfermé de toutes parts se putréfie. Quatrièmement, de là suivent la mortification, l'érosion, la corruption, la puanteur de la pleure, des poulmons, du médiastin, du diaphragme, du péricarde. Cinquièmement, une infinité de maux qui en résultent. Sixièmement le crachement du sang.

On a déjà fait l'énumération des accidens que l'on a remarqué s'ensuivre quelquefois des blessures qui pénètrent dans la cavité du thorax, qui tous dépendent principalement de l'introduction de l'air, ou des humeurs extravasées.

Par rapport à la pression de l'air ; On démontrera à l'article *Vulnus*, qu'il ne se trouve jamais d'air, naturellement,

dans un homme sain, entre le pommou & la pleure, & qu'il faut que cela soit ainsi, pour que le pommou, en dilatant la poitrine, puisse être distendu par l'air qui entre avec violence par la glotte. On voit par là que la libre expansion des pommous, aussitôt qu'il s'est introduit de l'air dans la cavité de la poitrine par les plaies du *thorax* est empêchée; & qu'elle est même tout-à-fait détruite, si la plaie est fort large. Il est constaté au même endroit, par le récit de différentes expériences, jusqu'à quel point & en quel cas, précisément, cette observation a lieu. Car, si l'air peut entrer librement par la plaie, le pommou ne pourra point du tout être dilaté. S'il entre, par une plaie plus étroite, une moins grande quantité d'air, qu'il n'en peut entrer par la fente de la glotte, le pommou se distendra, mais non pas autant qu'il doit faire en état de santé. C'est ce que Gallien, dans ses *Anatom. Adminisf. Lib. IV. cap. 3.* a parfaitement bien exprimé: « On fait, dit-il, que lors de l'inspiration qui se fait par le gosier de l'animal, il se perd nécessairement autant d'air en conséquence de la blessure, qu'il en rentre par dehors dans le *thorax*; de celui qui circule à l'entour, & qu'autant l'animal en inspire par le gosier, moins que la quantité nécessaire, autant aussi en expire-t-il moins, & qu'à proportion que l'expiration décroît, & la voix a moins de continuité. »

Si pour lors l'air entré dans la cavité de la poitrine peut, en vertu de quelque cause, ressortir par l'orifice de la plaie, cet air raréfié par la chaleur se dilatera, & en comprimant fortement le pommou, empêchera l'inspiration & la dilatation du pommou laquelle est nécessaire dans un homme né, pour que le sang poussé du ventricule droit, puisse passer librement par les branches les plus étroites de l'artere pulmonaire. On déduit aisément la raison de tous ces effets de la connoissance des propriétés de l'air & des choses que la physiologie nous démontre être nécessaires au mécanisme de la respiration, & à la libre circulation du sang par les vaisseaux du pommou.

Quant au sang extravasé; si par exemple, les artères intercostales ont été blessées, il pourra s'amasser une grande quantité de sang dans la cavité du *thorax*; car le cœur, qui est voisin, chasse le sang dans ces artères avec beaucoup de force: le mouvement, que la respiration donne au *thorax*, empêche que les artères lésées soient en repos, & qu'elles puissent se contracter promptement. Si les vaisseaux du pommou ont été coupés, il est aisé de voir qu'il doit voir le champ s'amasser une grande quantité de sang; mais si les gros vaisseaux qui sortent du cœur sont lésés il s'en ensuivra la mort promptement. Or si le sang, ainsi épanché, ne sort pas par l'ouverture externe de la plaie, il s'amassera dans la cavité du *thorax*, & empêchera la libre dilatation du pommou; d'où s'ensuivra une grande anxiété, & la difficulté de respirer.

Quant à sa putréfaction; le sang, ainsi épanché, se trouve logé dans un lieu chaud & humide, tombe fort aisément dans une corruption putride, surtout, parce qu'il entre toujours de l'air par les plaies qui pénètrent dans la cavité du *thorax*; & la même chose arrive si le pommou, lésé dans les vaisseaux artériels, laisse échapper l'air inspiré dans les cavités de la poitrine. Les observations Chirurgicales nous apprennent que le sang qui s'y est épanché se putrifie en fort peu de tems. A l'article *Vulnus*, où il est question des accidens qu'on voit survenir quelquefois au blessé par la négligence, ou l'erreur du Chirurgien, on rapporte l'exemple d'un Soldat blessé au *thorax*, de façon, qu'en toussant, il rendoit le sang par la bouche; à qui le Chirurgien, peu expérimenté, avoit réuni, par le moyen d'une future, les lèvres de la plaie, de façon que rien n'en pouvoit sortir. Le lendemain Paré, ayant été mandé, coupa d'abord la future, & ayant introduit son doigt dans la

plaie, il écarta un grumeau de sang coagulé qui en bouchoit l'orifice, & retira huit onces de sang, déjà corrompu & fétide; de la cavité de la poitrine.

Un homme de qualité reçut dans le *thorax* un coup d'épée, qui en pénéroit la cavité, & quoiqu'il eût déjà perdu sept ou huit livres de sang, Bellocq, sur le fin du premier jour de cette blessure, ayant levé l'appareil, en retira encore six à sept onces; mais à demi corrompu.

Hippocrate, de *Morbis. cap. 2. circa finem.* avoit dit que « si le sang s'étoit épanché de la plaie, ou d'une veine; dans le ventre, supérieur, il falloit nécessairement qu'il se convertit en pus. » Mais on démontre à l'article *Caput*, où l'on rapporte ce même passage, que l'on entend par le mot de suppuration quelque corruption de sang que ce puisse être, ainsi que Gallien l'a dit dans l'explication de cet *Aphorisme*.

D'où s'ensuit, &c. La corruption du sang épanché qui se fait fort promptement, augmentera de moment en moment: car la chaleur est considérable en cet endroit, à cause du voisinage des viscères vitaux; c'est pourquoi le sang le convertira en une liqueur putride. Le pommou baignera dans cette liqueur gangréneuse, corrompue, se macérera & se putrifiera: ainsi que le péricarde, la pleure, &c. On a montré dans le paragraphe précédent, que le sang épanché dans les cavités de la poitrine, peut se corrompre fort promptement, mais les observations ont appris qu'il peut même acquiescer le plus haut degré de corruption. Un homme ayant été blessé au dos, de façon que l'épée passant par la cavité de la poitrine, dans sa partie gauche, pénéroit la mamelle, les symptômes étant extrêmement urgents, on eut recours à la paracentèse, & le sixième jour de la blessure, il sortit une très-grande quantité de pus, mais si fétide, que personne n'eut le courage de rester dans la chambre du blessé. Dans un autre blessé, Scultet, *Armement. Chirurg. Obsér. 43.* ayant dilaté la plaie le troisième jour de la blessure, il sortit une livre de sang de la cavité du *thorax*; mais ce sang étoit si chaud, qu'en suant il brûloit le blessé, plus qu'il n'auroit fait une bougie allumée. C'est pour quoi il n'eût pas surprenant que la substance des viscères, imbibée d'une liqueur si putride, puisse être corrodée & se corrompre, puisque l'on voit dans Hildan, *Obsér. Chirurg. Centur. III. Obsér. 27.* que cela est arrivé au cœur même, quoique d'une substance si ferme. Une charrette chargée de foin, étant tombée sur un paysan, il se plaignit d'un sentiment de douleur, en conséquence de quelque compression du cœur & d'une difficulté de respirer; cependant, quatre jours après, il reprit son travail ordinaire. Quelques jours s'étant écoulés, il fut attaqué d'une fièvre ardente, d'asthme, de délire, de lipothymie, & mourut le onzième jour de sa maladie; on trouva dans son cadavre, que le péricarde étoit plein d'un pus sanieux, dans lequel le cœur étoit plongé en grande partie, paroissoit à l'endroit de ses deux oreillettes, en partie corrodé & en partie fétéri, le pommou parut avoir aussi sa part de cette affection.

Par rapport aux maux qui résultent de-là; les humeurs épanchées pourront, en comprimant, ou en corrodant par leur acrimonie putride, troubler ou détruire toutes les fonctions des viscères qui sont logés en cet endroit, ce qui peut occasionner de très-fâcheuses dyspnées, de cruelles palpitations de cœur, des anxiétés insupportables, l'inflammation, l'exulcération, la gangrène de ces parties; mais il pourra se faire que le sang épanché étant atténué & putrifié par la chaleur & le séjour, repris par les veines absorbantes placées dans la superficie de ces parties, se mêle au sang & cause une cacochymie putride; très-dangereuse; d'où s'ensui-

vent des fièvres aiguës, purrides, d'étonnantes métastases de cette liqueur putride absorbée en d'autres endroits du corps, la phthisie, l'atrophie, la mort; c'est pourquoi l'on a raison d'en conclure qu'il peut naître de l'extravasation des humeurs dans les cavités de la poitrine une infinité de maladies, qui toutes sont très-dangereuses.

Quant au crachement de sang; si l'on crache le sang aussi-tôt après la blessure faite, c'est une preuve que le poulmon est offensé; surtout si le sang qui sort est écumeux; c'est pourquoi le sang pourra tomber dans la cavité de la poitrine, en conséquence de la lésion des vaisseaux du poulmon, à moins que le poulmon ne soit, à l'endroit de la plaie, collé à la plèvre: si quelques jours après que la blessure a été faite, les crachats sont sanguinolens; cela pourra provenir de ce que le sang extravasé étant arrêté par le séjour & la chaleur, aura été absorbé par les vaisseaux du poulmon. Je n'examine pas comme cela se fait: il est seulement certain que l'empyeme même a été guéri par des crachats purulents. Dans la vraie pleurésie, les crachats jaunes mêlés de stries sanguinolentes tirées du poulmon, ont souvent procuré la guérison du malade, comme il est constaté par une infinité d'observations pratiques, ce qui nous fait voir qu'il est possible que le sang épanché dans la cavité du *thorax*, puisse produire des crachats sanguinolents.

Les signes du sang épanché sont,

Premièrement, l'orthopnée. Secondement, on est plus commodément couché sur le dos, avec peine sur la partie blessée, mais il est impossible de rester couché sur le côté sain. Troisièmement, les effets décrits ci-dessus. Quatrièmement, on sent une pesanteur sur le diaphragme. Cinquièmement, on sent la fluctuation de la matière. Sixièmement, l'extravasation se manifeste par la nature & le siège de la plaie. Septièmement, par l'extreme foiblesse, la pâleur, les sueurs froides. Huitièmement, par la violence de presque tous les symptômes qui augmentent de plus en plus.

Lorsqu'on est une fois assuré que la plaie pénètre dans le *thorax*, il reste une autre circonstance de grande importance à approfondir; savoir, s'il y a une grande quantité de sang épanché dans la cavité du *thorax*, en conséquence de la lésion des vaisseaux, c'est ce qu'il n'est pas toujours fort aisé de déterminer, plusieurs des signes que nous allons rapporter, pouvant induire en erreur. C'est pourquoi il est besoin que plusieurs signes concourent afin de pouvoir établir quelque chose de certain à ce sujet. Si le Médecin & le Chirurgien se trompent dans cette diagnose; il est évident qu'il peut en survenir beaucoup de mal, parce que le sang épanché doit être évacué ou par la plaie faite, ou par une autre ouverture: mais si l'on entend de le faire lorsqu'il n'y a pas de sang dans la cavité de la poitrine, l'air qui s'introduit est toujours nuisible, irrite la plaie, &c. raison pourquoi il faut user d'une grande circonspection, dans la crainte de faire essuyer inutilement au malade un traitement pénible, ou que la réputation du Médecin ou du Chirurgien n'en souffre.

Premièrement, l'orthopnée est une respiration essoufflée, difficile & constante, qui ne se peut faire qu'en tenant la tête & le *thorax* élevé: elle indique toujours que la libre expansion du poulmon par l'air inspiré est empêchée, de quelle cause que cela puisse provenir. Or le sang épanché dans la cavité du *thorax* occupant cet espace que le poulmon dilaté devoit remplir, il est aisé de voir qu'il en doit provenir une respiration difficile: mais lorsque le blessé se tient debout, le diaphragme abaissé par le poids du sang épanché, augmente la cavité du *thorax*. De-là vient que le poulmon

pourra se dilater alors, du moins un peu plus que dans toute autre situation du corps. Mais ce signe considéré tout seul, pourroit jeter dans l'erreur; car l'air introduit dans les cavités de la poitrine, empêchant la libre expansion du poulmon pourroit aussi occasionner l'orthopnée; la constriction spasmodique du poulmon dans les asthmatiques, produit le même mal; c'est pourquoi ce signe ne fourniroit aucune certitude, si le blessé étoit sujet à cette maladie.

Deuxièmement. Ce signe est d'une grande conséquence; car le diaphragme descendant fort bas vers les parties inférieures du corps, augmente considérablement la capacité du *thorax*, ce qui fait que le sang épanché dans la cavité de la poitrine, lorsque le blessé est couché, occupe de lui-même la partie inférieure & postérieure du *thorax*, & cette partie du diaphragme descendant plus facilement: car la partie rendueuse du milieu du diaphragme à laquelle le péricarde est collé par sa large base, ne pourra pas facilement être abaissée, ainsi qu'on le dira à l'article *Vulnus*, par où l'on voit que le sang extravasé est dans cette situation du corps beaucoup plus commodément situé que dans toute autre. Lorsque le blessé est couché sur le côté blessé, cette situation du corps est en effet très-incommode, sans être pourtant insupportable: mais s'il est couché sur le côté sain, le sang épanché presse par son propre poids le médiastin & le péricarde vers l'autre cavité de la poitrine; ce qui diminuera sa capacité & augmentera la difficulté de respirer; qui oblige les blessés ainsi couchés de changer aussi-tôt & même malgré eux, de situation, dans la crainte d'être suffoqués.

Troisièmement. Ces suites dépendent surtout de la corruption du sang extravasé & de l'infestation des viscères que baigne cette liqueur putride. On connoît effectivement à ces signes la présence du sang extravasé, mais souvent trop tard.

Quatrièmement. Lorsque le malade est debout, le sang épanché presse en embas le diaphragme par son propre poids; ce qui fait que l'on éprouve alors un sentiment de pesanteur, & que l'on ressent de la douleur aux endroits auxquels le diaphragme est attaché. Souvent il paroît aussi une tumeur dans ce côté de l'abdomen affecté, en conséquence de la pression du diaphragme. C'est ce qui fait que dans l'empyeme le diaphragme étant assailli par la quantité de pus amassé, & distendu, enflé insensiblement de plus en plus l'abdomen, de façon que l'on prend cette maladie pour une ascite.

Cinquièmement. Lorsque l'on soupçonne qu'il y a un amas de pus dans les cavités de la poitrine, Hippocrate, de *Morbis*; Lib. II. cap. 16. ordonne de mettre le blessé sur un siège stable, après l'avoir baigné d'eau chaude, & pendant qu'un Aide lui tient les mains, le Médecin en lui agitant l'humérus écoute, en quel endroit l'affection occasionne du bruit. Il emploie cette méthode afin de découvrir l'hydrophisie cachée dans les cavités de la poitrine. Et, *Ibid.* cap. 24. pag. 576. & de *Internis Affectionibus*, cap. 24. pag. 656. de déterminer l'endroit par où il pourroit, après l'avoir ouvert, retirer la sérosité qui s'y étoit accumulée. Or il est aisé de voir que ce signe peut quelquefois nous tromper, lorsqu'il y a un amas de sang extravasé dans les cavités de la poitrine: car ce sang en stagnation se met en grumeau; & l'on s'aperçoit plus difficilement par conséquent de sa fluctuation. De plus si la poitrine est remplie d'une grande quantité de sang, on n'entendra aucun son en agitant le *thorax*, précisément à cause de cette plénitude; c'est pourquoi, Hippocrate, in *Coacis Praesent.* n°. 432. pag. 877. a donné ce sage avis: « Le grand bruit que l'on entend dans le « corps de ceux dont la blessure est en état de suppuration, lorsqu'on leur agite les épaules, indique qu'ils « ont moins de pus que ceux qui en font peu, qui « respirent

« respirent plus difficilement & ont meilleure couleur. Mais ceux dans le corps desquels on n'entend aucun bruit, qui ont une grande difficulté de respirer, & dont les ongles font livides, font pleins de pus, & se trouvent dans un état dangeux. »

Sixièmement. Lorsque l'on connoît l'endroit de la plaie, & le passage de l'instrument vulnérant par les parties, on fait par l'Anatomie s'il y a de grandes artères ou de grosses veines de lésées ou non. Ainsi les gros troncs des artères intercostales passent proche du bord inférieur des côtes. Les mammaires internes sont situées près des cartilages des côtes, aux deux côtés du sternum, à un travers de doigt de distance de cet os. La grande veine azygos est placée au côté gauche des vertèbres du dos, &c. Sur la parfaite connoissance qu'on a de toutes ces choses, on détermine le plus ou moins de danger de la plaie.

Septièmement. Il se rencontre quelquefois des hommes qui ont si peu de courage, qu'ils tombent en défaillance, lorsqu'ils voyent une plaie à quelqu'un. Tous ses symptômes surviendront à des gens d'un pareil tempérament, quoiqu'ils soient légèrement blessés. Mais en pareil cas ils reviennent facilement à eux, en leur jetant de l'eau froide, ou en leur faisant prendre quelques cardiaques irritans, & cette débilité qui en provient n'est pas de longue durée; mais lorsqu'à la suite d'une plaie qui pénètre dans la cavité du thorax, on s'aperçoit que la foiblesse est considérable, que le visage est contracté & pâle, que les yeux sont ternes & languissans, qu'une sueur froide est répandue par gouttes sur toute la peau, principalement sur le visage & la poitrine, & que le pouls est presque insensible; c'est une marque qu'il s'est épanché une grande quantité de sang, en conséquence de la rupture des vaisseaux, qu'à peine en retourne-t-il au cœur, mais qu'il est presque tout sorti du cœur, ou qu'il est amassé dans les cavités de la poitrine; auquel cas on doit avertir que les malades sont en grand danger, & bien souvent ils meurent aussi - tôt après. C'est ce dont Hippocrate, *Prorrh. Lib. I. Numero 130.* a pris soin de nous avertir, lorsqu'il dit: « Que les plaies dont il s'ensuit une abondante effusion de sang, accompagnées de petites sueurs, sont malignes. Car les blessés en cet état meurent en parlant, & presque sans qu'on s'en aperçoive. » On trouve la même observation dans les *Prænotions de Cor*, Numero 328. outre que l'on y lit *impingera*, au lieu d'*insingera*. Il avertit ailleurs, *Prorrh. Lib. I. N.º 153.* que les frissons succèdent à d'abondantes hémorrhagies, & il dit que le frisson arrête le flux de sang; l'on voit dans cet endroit par ce qui a précédé, qu'il s'agit en ce cas d'une hémorrhagie par le nez. Mais lorsque dans les plaies du thorax, les grands vaisseaux qui sont si voisins du cœur ont été offensés, il est aisé de voir que le frisson peut s'ensuivre d'une abondante hémorrhagie, mais il n'arrête pas pour cela le sang.

Huitièmement. Les plus grands vaisseaux sanguins se trouvent placés ici fort voisins du cœur. Par conséquent ces vaisseaux étant lésés, le sang continuera de fluir dans les cavités du thorax: c'est pourquoi la compression des poumons, l'anxiété, la dyspnée, &c. augmenteront continuellement jusqu'à ce que le sang cesse de couler, en conséquence de la diminution des forces du blessé, ou de la contraction du vaisseau coupé. Il peut aussi en pareil cas survenir au blessé une infinité de symptômes occasionnés par la terreur qu'a eue le blessé, par la colere, &c. qui diminuent insensiblement. Mais ceux qui proviennent de l'épanchement du sang, continueront tant que l'hémorrhagie durera, & c'est avec raison que l'on a mis l'accroissement perpétuel des symptômes au nombre des signes par lesquels on connoît cet épanchement du sang dans les cavités du thorax. Mais lorsque les signes nous apprennent que la

plaie a pénétré dans les grandes cavités du corps, & que l'on a raison de craindre en même-tems que les vaisseaux coupés n'épanchent intérieurement le sang à grands flots, quoiqu'il n'y ait point d'hémorrhagie extérieurement apparente, il est besoin d'une extrême précaution, lorsqu'il s'agit d'établir le pronostic, de craindre que la réputation du Médecin ou du Chirurgien n'ait des risques à courir, s'ils ont avancé qu'il n'y avoit rien à craindre; car souvent les blessés en cet état, meurent au moment qu'on ne s'y attend point, & ceux qui prennent la défense de celui qui a porté le coup, imputent la mort du blessé à leur ignorance. Mais ce qui montre avec quelle attention on doit examiner tous les phénomènes pour pouvoir sûrement déterminer s'il y a du sang extravasé dans le thorax ou non, c'est que de très-habiles Praticiens s'y sont quelquefois trompés. Mery, *Mémoires de l'Académie des Sciences an. 1713. pag. 159.* avoue ingénument, qu'un jeune homme ayant reçu un coup d'épée dans la partie antérieure & supérieure du bras droit, il avoit vu trois heures après la blessure, un si grand nombre de symptômes fort considérables, qu'il ne doutoit nullement que la cavité de la poitrine ne fût remplie de sang extravasé, en conséquence de quoi il pensoit sérieusement à mettre en œuvre la paracentèse du thorax. Il apprit cependant ensuite par l'événement, qu'il n'y avoit rien de tout cela, puisque le blessé fut parfaitement guéri au bout de huit jours. Or il paroîtroit très-vraisemblable que c'étoit la lésion du muscle pectoral, qui avoit occasionné une grande douleur de poitrine, la difficulté de la respiration, &c.

Il faut sur le champ ôter le sang épanché. Pour cela, premièrement, on met le malade dans une situation convenable, & il doit de son côté faire les mouvemens & les efforts nécessaires. Deuxièmement, on suce le sang par un tuyau courbe, percé aux côtés, obtus à son extrémité. Troisièmement, on injecte une liqueur, délayante, dissolvante & destructive. Quatrièmement, on dilate la plaie. Cinquièmement, on fait une contre-ouverture entre la seconde & la troisième vraie côte inférieure, à quatre doigts de distance des vertèbres & de l'angle inférieur de l'omoplate, le tranchant de l'instrument dirigé en embas, & l'on pratique une section parallèle aux côtes, dans le milieu.

Lorsqu'il est constaté par les signes indiqués dans le paragraphe précédent, qu'il y a du sang extravasé, logé dans les cavités de la poitrine, l'indication curative est effectivement de l'en tirer promptement, de peur qu'il ne nuise, en comprimant, ou en se corrompant. Cependant il faut remarquer surtout, que l'on ne doit pas ôter le sang épanché avant que d'être assuré que les vaisseaux lésés n'en épanchent plus. Car que serviroit de retirer le sang, si les vaisseaux lésés encore ouverts, irrités par le mouvement du corps, la fonction, l'injection, &c. continuent d'en épancher de nouveau. Si le pouls est pour lors assez fort & assez égal, qu'il y ait de la chaleur jusqu'aux extrémités du corps, qu'il ne paroisse ni spasmes ni hoquets, & que les forces restent en même état, l'hémorrhagie est cessée, & l'on peut en sûreté avoir recours aux moyens que l'art nous fournit, & qui sont nécessaires pour ôter le sang logé dans les cavités du thorax.

De plus, on pourroit douter si l'on doit toujours avoir recours à l'art, pour retirer le sang extravasé, étant constaté par de fidèles observations, que le sang, le pus, l'eau, &c. se font dissipés insensiblement des cavités du thorax, se font absorbés dans les veines, & sont ensuite sortis par les sueurs, les urines.

Jérôme-Fabrice ab Aquapendente en rapporte un exemple, *Opera Chirurg. Part. I. Lib. II. cap. 22.*

Son ami fut blessé au thorax, & la blessure étoit si étroite,

te, que les Chirurgiens ne purent point s'apercevoir avec la sonde, qu'elle pénétrait dans la cavité du thorax, on ne le vit qu'à la suite par le crachement de sang, par un sentiment de pesanteur sur le diaphragme, par la toux, par la fièvre, par la difficulté de la respiration. Mais comme on ne pouvoit rien retirer de la plaie, les Medecins résolurent que l'on feroit le lendemain la paracentese du thorax, il arriva sur ces entre faites que le blessé rendit par les urines plein un verre de sang, & il fut délivré par-là de la douleur, de la fièvre & de tous les autres symptomes.

On en trouve un pareil exemple dans Belloste, *Chirurgien d'Hôpital*, page 365.

Un Capitaine ayant été blessé, la plaie qui pénétrait dans la cavité de la poitrine, avoit offensé le poulmon, & étoit accompagnée de tous les symptomes ordinaires à ces sortes de blessures. Lorsqu'on lui ouvrit la veine, il en sortit du pus au lieu de sang, & il se trouva foulagé de tous ses maux. L'Auteur assure que ce fait lui a été rapporté par un Chirurgien bien expérimenté, & a été certifié par plusieurs témoins dignes de foi.

On a souvent remarqué qu'une copieuse excretion d'urine, & qu'une sueur abondante avoient produit un merveilleux effet en pareille occasion. On rencontre plusieurs semblables observations, *Ibid.* pag. 94. 95. mais celles-ci suffisent pour prouver que la nature qui se suffit si souvent à elle-même, a guéri de ces sortes de plaies de plusieurs façons bien surprenantes. Cependant comme ces sortes de guérisons sont fort rares, il est de la prudence du Medecin d'examiner soigneusement si quelques signes indiquent que la nature tente de semblables moyens; ainsi si l'on abandonnoit tout le soin à la nature, il est certain qu'il périroit une infinité de blessés en conséquence de ce que le sang extravasé venant à se corrompre consumeroit les viscères vitaux, qu'on auroit pu tirer d'affaire en ôtant le sang avec le secours de l'art. Or on ôte le sang en employant les différens moyens qui suivent.

Premierement, mettre le malade dans une situation convenable, &c. Lorsque le sang qui est dans la cavité du thorax est encore fluide, & que la plaie est large & qu'elle ne passe pas obliquement par les tégumens, mais qu'elle pénètre droit: si pour lors on met le blessé dans une situation telle que le sang par son propre poids puisse descendre vers l'ouverture de la plaie, il s'écoulera de lui-même. C'est pourquoi les Chirurgiens expérimentés dans ces sortes d'occasions ne mettent rien pendant quelques heures sur l'orifice de la plaie, afin que le sang puisse sortir librement Dionis, *Opérations de Chirurgie*, pag. 295. 296. a traité de cette façon un homme qui avoit été blessé d'un coup d'épée au thorax au-dessous de la mamelle droite. Car ayant trouvé la cavité de la poitrine pleine de sang, il dilata d'abord l'orifice de la plaie & ordonna que le malade fût couché toute la nuit sur la plaie, & il trouva le lendemain matin que le sang étoit sorti de la cavité du thorax; & le blessé fut parfaitement guéri. Paré, *Lib. X. cap. 32.* pag. 251. fit mettre pareillement un homme blessé dans une posture telle qu'il avoit les pieds haut & la tête basse, & ayant introduit les doigts dans l'orifice de la plaie, il en tira un grumeau de sang coagulé qui le bouchoit, fit sortir le sang épanché, & garantit le blessé d'une suffocation dont il étoit menacé. On parvient d'autant mieux à retirer ainsi le sang par l'orifice de la plaie, si l'on comprime l'abdomen par le moyen d'un large bandage ou avec les mains, & que le blessé retienne longtemps l'air inspiré, & qu'en fermant ensuite la glotte, il l'expire avec effort; car le poulmon étant par conséquent considérablement dilaté, & le diaphragme pressé vers le haut; le sang épanché dans la cavité du thorax sort par l'ouverture de la plaie.

Deuxièmement, en suçant le sang. Comme souvent il résulte un grand inconvénient dans quantité de plaie du thorax à tenir le blessé dans une situation telle que le sang extravasé puisse, en vertu de son propre poids, sortir par l'ouverture de la plaie: les Medecins avoient en conséquence imaginé une autre méthode. Ils prenoient un tube d'or, Scultet, *Armament. Chirurg.* Pl. XII fig. 9. & 10. flexible, percé de plusieurs petits trous sur les côtés, & garni d'une sonde d'or qui remplissoit sa capacité (afin de pouvoir le courber commodément sans rétrécir sa cavité.) Ils l'introduisoient avec précaution par l'orifice de la plaie fort avant dans la cavité du thorax. Ils retiroient ensuite le sang extravasé, on en suçait ou en appliquant un syphon à ce tube. Il étoit nécessaire que le bout de ce tube fût obtus de crainte qu'il n'offensât le poulmon. On peut préparer à ces sortes d'usages, de semblables tubes de plomb, de cuir flexible & de baleine. Scultet, *Ibid.* *Observ.* 42. pag. 248. a retiré du thorax une grande quantité de sang extravasé avec un semblable instrument courbé en angle, après en avoir ôté la sonde qui bouchoit sa cavité & sans avoir recours à la succion.

Troisièmement, en injectant, &c. Il est aisé de voir que les deux méthodes précédentes n'ont lieu que lorsque le sang extravasé est encore fluide; mais s'il est en grumeaux, il ne pourra pas sortir aisément par l'orifice de la plaie, & encore moins passer par les petits trous du tube. Il est cependant vrai que le sang coagulé se dissout de lui-même par la suite: mais en même-tems il se putréfie, ce qui seroit absolument nuisible en ce cas; outre que bien souvent, en conséquence de l'oppression du poulmon, l'anxiété est si urgente, que l'on ne peut pas attendre cette résolution spontanée du sang grumeux. En pareil cas, l'on injecte dans la cavité du thorax de l'eau chaude, avec du miel & un peu de sel, en y ajoutant du savon de Venise.

Pour cet effet,

Prenez du miel commun, deux onces;
du savon de Venise, deux dragmes;
du sel marin, quatre dragmes;
d'eau de pluie, douze onces.

Mélez le tout ensemble.

Ou,

Prenez de sel ammoniac, &c. } de chaque, trois
de nitre, } dragmes;
d'urine récente d'une personne saine, douze onces;
de miel commun, deux onces.

Mélez le tout ensemble.

Ou,

Prenez d'aloès dissous dans de l'eau, bien dépuré de ses fèces, après lui avoir rendu une médiocre consistance, quatre dragmes;
de sel ammoniac, deux dragmes;
de borax, deux dragmes;
de miel pur, deux onces;
d'eau de pluie, neuf onces;
de vin blanc de France, deux onces.

Mélez le tout ensemble.

Ce liquide introduit est ensuite agité par le mouvement de la respiration, & comme broyé avec ces grumeaux qui se trouvent dissous, de façon qu'ils peuvent sortir par l'ouverture de la plaie avec le liquide injecté. On rend la liqueur à injecter propre aux différentes indications, en y ajoutant divers ingrédients. L'eau chaude avec du miel & un peu de sel, suffit pour délayer

scélérandre le sang épais. Mais quand le sang extravasé commence à se putréfier, il faut une infusion de rue, de scordium, de myrte, & de semblables ingrédients anti-septiques & un peu détergens.

Quatrièmement, par la dilatation de la plaie. Il est parlé de cette opération à l'article *Vulnus*.

Cinquièmement, en faisant une contre-ouverture. Mais lorsque l'état de la plaie est tel, que les liquides amassés dans la cavité du thorax n'en peuvent être retirés par ce moyen; la seule ressource qui reste en ce cas, est de faire une nouvelle plaie dans un endroit du thorax, dans lequel ces liquides se portent d'eux-mêmes par rapport à la figure du dedans du thorax; ce qui est principalement nécessaire lorsque la blessure se trouve dans la partie supérieure du thorax; car il est pour lors impossible que le sang épanché forte par l'ouverture de la plaie. Mais la cavité du thorax descendant plus bas par les parties postérieures, par rapport à la position inclinée du diaphragme, on fait par conséquent la contre-ouverture dans la partie postérieure du thorax à l'endroit le plus bas qu'il est possible, sans crainte d'offenser le diaphragme qui est attaché aux côtes inférieures, & qui montant de la partie postérieure du thorax vers les parties antérieures, forme un angle fort aigu avec le corps des vertèbres. Mais cette autre ouverture du thorax doit se faire à quatre travers de doigts de distance des vertèbres, de crainte d'offenser les gros muscles qu'on appelle le *sacro-lombaire*, le *trélang du dos*, &c. qui étant fixés aux deux côtés de l'épine, montent le long des lombes & du dos. On a coutume de faire cette ouverture entre la seconde & la troisième, ou entre la troisième & la quatrième fausses côtes, en comptant du bas vers le haut. L'Anatomie, suivant Albinus, *Hist. Musculorum hominis*, Lib. III. p. 300. nous démontrant que le diaphragme monte plus haut dans le thorax du côté droit, on a coutume en conséquence de faire la paracentèse à ce côté du thorax entre la troisième & la quatrième fausse-côte; mais il seroit possible de la faire du côté gauche, entre la seconde & la troisième, comme nous en avertit Van Solingen, *Manuale operat. Tweede Deel*, cap. 1. p. 118. C'est peut-être par cette raison qu'Hippocrate, de *Morbis*, Lib. II. cap. 16. sur la question de savoir de quel côté de la poitrine se devoit faire la section dans l'empyème, souhaitoit que le pus fût logé dans le côté gauche.

Dionis, *Cours d'opérations de Chirurgie, Démonstrat. V. p. 296*, fait faire aussi cette opération entre la troisième & la quatrième fausse-côte. On voit par-là qu'il s'est glissé une faute dans le texte de ce paragraphe, où l'on désigne l'entre-deux de la seconde & la troisième vraie côte, pour l'endroit que l'on doit inciser, la suite immédiate indiquant un endroit beaucoup plus bas, & l'article *Empyème*, où il s'agit de la paracentèse du thorax dans la curation de l'empyème, marquant pour le lieu de l'incision l'entre-deux de la cinquième & sixième côte, ou de la quatrième & cinquième, en commençant à compter par en-bas, où Paul Éginète, *Lib. VII. cap. 44*, dit, que quelques Chirurgiens ont fait la paracentèse même dans la curation de l'empyème, en observant qu'il craint que cette opération ne donne la mort sur le champ, ou ne cause des fistules inguérissables. Ce qui seroit croire que l'on devoit lire dans le texte, entre la seconde & la troisième fausse-côte inférieure, à moins qu'on n'entende ici, que cette contre-ouverture dût se faire dans la partie antérieure; ce qui assurément se pratiqueroit pour lors à merveille entre la seconde & la troisième vraie côte, en commençant à compter par en-bas, comme le prescrit Dionis, *Cours d'opérations de Chirurgie, &c.* pag. 296, qui ne donne de raison pour faire la paracentèse en cet endroit, sinon que le blessé peut se passer lui-même en l'absence de son Chirurgien. Mais la plus grande profondeur du thorax, & l'issue naturellement

incliné du sang épanché vers l'ouverture faite, persuadent aisément que la contre-ouverture du thorax doit se faire dans la partie postérieure & inférieure.

Hippocrate, *Ibid. Lib. III. cap. penult.* parlant de la curation de l'empyème, n'a pas à la vérité indiqué positivement l'endroit où se devoit faire la contre-ouverture; cependant il détermine qu'elle doit se faire dans l'endroit le plus bas, & par la partie postérieure; Car, « si, dit-il, en vertu de l'épaisseur & de la quantité (de pus,) on n'entend aucun bruit qui indique l'endroit, comme il arrive quelquefois, le côté tuméfié est celui qu'il faut inciser au plus bas; » & plutôt, par la partie postérieure de la tumeur que par-devant, afin que le pus sorte plus facilement. Mais l'incision doit se faire toujours entre les côtes, &c. »

Et il dit ailleurs en parlant de la même maladie,

« Qu'il faut inciser ou brûler le plus près qu'il est possible de la cloison transversale, en l'évitant cependant, de crainte de l'offenser. »

Dans l'hydropisie de poitrine, lorsqu'il s'agit d'en tirer l'eau, Hippocrate, de *Internis affection. p. 24*, ordonne d'inciser jusqu'à l'os les tégumens qui couvrent la troisième côte, en comptant par la dernière; la percer ensuite avec le trépan perforatif, & d'en tirer, lorsqu'on l'a percée, un peu d'eau, &c. ce qui nous démontre évidemment qu'Hippocrate a choisi l'endroit le plus bas du thorax pour retirer les liquides qui y sont logés, après y avoir fait incision.

Cet endroit ainsi déterminé est facile à trouver, en comptant les côtes sur le malade à nu; mais on a plus de peine à le trouver dans les gens gras, ou dans le cas où il y a empyème. C'est pourquoi les Chirurgiens ont employé d'autres moyens pour tâcher de déterminer l'endroit où se doit faire l'incision: quelques-uns conduisoient droit un fil depuis le cartilage ensiforme, jusqu'à l'épine du dos: ils divisoient ensuite ce fil en trois parties égales, & pour lors ils déterminoient l'endroit à la distance des deux tiers de la longueur de ce fil, depuis le sternum. Voyez Van Solingen, *Manuale operation. Tweede Deel*, cap. 1. pag. 118.

Dionis, *Cours d'opérations de Chirurgie, Démonstrat. 5. pag. 296*, mesureoit quatre travers de doigt depuis le plus bas angle de l'omoplate, & il marquoit l'endroit où se devoit faire l'incision à pareille distance de l'épine du dos. Mais l'omoplate étant mobile, & l'endroit pouvant éprouver quelque changement par la différente action des muscles qui y sont attachés, il est évident que cette méthode n'est pas toujours sûre. C'est pourquoi il vaut mieux, lorsqu'on a ainsi déterminé l'endroit, tâtonner avec les doigts pour s'assurer si l'on est effectivement entre deux côtes.

L'endroit où doit se faire l'incision étant une fois connu, on le marque avec de l'encre, de crainte qu'ensuite il ne disparaisse. Mais les côtes étant mobiles, il est aisé de voir, que si le corps change de posture, les côtes changent aussi de situation. C'est ce qui a donné lieu à ce beau précepte d'Hippocrate, de *Morbis*, Lib. III. cap. penult.

« Mais lorsque vous voulez, dit-il, inciser ou brûler, après avoir marqué l'endroit, faites en sorte que les muscles conservent leur même figure pendant l'opération, de crainte que la peau venant à descendre ou à monter, ne vous trompe par ce changement de figure. »

L'ouverture se doit faire avec un instrument tranchant, & non avec un instrument pointu, comme dans la paracentèse de l'abdomen; qui se fait avec une sonde d'acier, introduite dans une canule d'argent cave, parce qu'il y auroit tout lieu de craindre d'offenser le pouton. en le perçant ainsi. Mais pour que l'instru-

ment pénétre dans la cavité du *thorax*, on doit couper la peau, le pannicule adipeux, le très-large du dos, les muscles inter-costaux & la pleure. Pour le faire avec plus de sûreté, le Chirurgien, après avoir un peu panché en-arrière le corps du blessé, afin que la peau soit lâche, tire avec les doigts tous les tégumens communs, & le plus large du dos en même-tems, s'il est possible; & ayant ainsi tout levé en même-tems & tout à la fois, il fait une assez large plaie de la longueur de trois ou quatre travers de doigt. Cela étant fait, il panche le corps du malade en-devant, & tant soit peu en même-tems du côté opposé, afin que les côtes s'écartent davantage les unes des autres, & que les muscles intercostaux se distendent: pour lors, avec un bistouri un peu courbe, sur le dos duquel on applique l'index dans toute sa longueur, & dont on couvre en même-tems l'extrémité avec le bout du doigt, on coupe la pleure & les muscles intercostaux tendus, en pénétrant par une petite plaie avec précaution dans la cavité, de crainte d'offenser le poulmon. Aussi-tôt que la pleure est incisée, le poulmon s'affaisse & s'éloigne des côtes; ce qui fait que l'on peut pour lors dilater la plaie en sûreté. Or, l'incision se fait parallèlement aux côtes, en enfonçant entre deux, précisément à égale distance de chaque, & conduisant le tranchant du bistouri droit en embas, afin d'éviter les vaisseaux intercostaux qui sont adjacens à la partie d'embas de la côte supérieure, laquelle est creusée en forme de fillon.

Cette opération se fait sûrement en prenant toutes ces précautions. Les Auteurs donnent, outre cela, quelques avis à cette occasion qui paroissent de fort peu de conséquence. Par exemple, Jérôme-Fabrice ab Aquapendente, *Oper. Chir. cap. 45. p. 490. 491.* a prétendu que le malade devoit expirer l'air à l'instant même que l'on perce la pleure, afin de ne pas offenser avec le bistouri le poulmon, qui moyennant cela s'éloigne de la pleure. Mais nous savons aujourd'hui par la Physiologie, que le poulmon est toujours contigu à la pleure, tant dans l'inspiration que dans l'expiration, & qu'il suit la dilatation de la poitrine.

Hippocrate a dit, *Aph. 27. sect. 6.* que si l'on fait aux personnes atteintes d'empyeme ou d'hydroisie, des brûlures ou des incisions, & que le pus ou l'eau sorte tout à la fois, elles meurent indubitablement. C'est pourquoi quelques uns ont prétendu qu'on ne devoit pas retirer tout le sang extravasé d'une seule & même fois, mais à plusieurs fois différentes: Dans l'empyeme & dans l'hydroisie de poitrine, le poulmon ayant été long-tems macéré par le pus ou la sérosité extravasée qui le baigne de toutes parts, si l'on vient à retirer d'une seule & même fois cet amas de corruption, le sang dilatant aussi-tôt les vaisseaux presque pourris du poulmon, pourroit les rompre, d'où s'ensuivroit subitement la mort. Mais lorsqu'on a recours à cette opération dans les plaies du *thorax*, rarement pour l'ordinaire diffère-t-on long-tems, dans la crainte de cet inconvénient; & l'on a des exemples dans quantité d'observations chirurgicales, qu'on a ainsi tiré sans inconvénient tout d'une même fois tout le sang extravasé. Il résulte une grande facilité pour cette opération, de ce que les humeurs extravasées compriment le poulmon & assaisant le diaphragme par leur propre poids, font qu'en perçant la pleure on ne blesse pas si facilement ces parties.

On a dit ci-devant que le poulmon est quelquefois attaché à la pleure. Si par malheur il arrive que dans cet endroit où la paracentèse a été faite, le poulmon soit collé à la pleure, il est aisé de voir qu'il en nait une grande difficulté. Plusieurs Auteurs de Chirurgie qui ont traité de cette matière, certifient que cela leur est arrivé; & ils ordonnent pour lors aux Chirurgiens d'introduire prudemment leurs doigts dans la plaie, & de séparer le poulmon de la pleure à laquelle il est collé,

Il n'y a assurément pas d'autres moyens que celui-là, quoiqu'il paroisse cruel de déchirer ainsi les parties réunies dans un homme vivant: car si on ne le fait point, c'est en vain que l'on met en œuvre la paracentèse. On trouve à cette occasion un fort beau passage dans Hippocrate, de *Morbis, Lib. II. cap. 23.* où il fait la description des maux qui surviennent lorsque le poulmon se jette sur le côté, (*ὁ πνεύμων ἀρπάζει τὴν πλευρὰν*), lesquels ont beaucoup de rapport avec les phénomènes que l'on découvre à la suite des maladies aiguës inflammatoires de la poitrine, lorsque le poulmon est adhérent à la pleure; & le remède qu'il propose pour la guérison de cette maladie, y répond assez aussi; après quoi il ajoute:

« Si cela arrive, en conséquence d'une plaie ou de l'opération de l'empyeme, (car c'en est une suite), il faut y appliquer une vessie à laquelle on adapte un tuyau; l'emplir de vent, & introduire ce vent en dedans, & mettre ensuite par-dessus un bourdonnet d'étain solide, que l'on enfoncera fort avant. »

D'où l'on pourroit conclure que c'est à dessein d'écarter le poulmon de la pleure, qu'Hippocrate a introduit dans la plaie une vessie plissée, qu'il a ensuite soufflée, afin qu'elle distende par le vent dans la cavité de la poitrine, elle détachât le poulmon qui étoit collé à la pleure; ou moins il paroît qu'on peut déduire de-là qu'on a anciennement tenté cette séparation du poulmon collé à la pleure. Quelques-uns, dans la crainte de cette concrétion, ont prétendu qu'après avoir coupé les tégumens, on devoit inciser avec beaucoup de précaution les muscles intercostaux sans offenser la pleure, & examiner avec soin l'endroit, pour lors à nu, de la pleure, pour s'assurer, si, en conséquence de son épaisseur inaccoutumée & de sa callosité, il n'y auroit pas à craindre que le poulmon fût collé en cet endroit, auquel cas il seroit plus à propos d'allonger un peu l'incision, jusqu'à ce que l'on rencontre l'endroit où cesse cette cohésion. Mais il est beaucoup plus facile de démontrer cette opération sur un cadavre que de la faire sur un homme vivant, sur qui il semble absolument cruel de tailler comme sur une tresse. On remarque quelquefois de surprenantes espèces de concrétion du poulmon avec la pleure, qui rendroient cette opération entièrement inutile.

Van-Swieten dit qu'il a vu dans le cadavre d'un jeune homme de condition, mort d'une apoplexie subite, ensuite d'une hémoptysie, le milieu du lobe droit du poulmon collé de toute part à la pleure, de façon qu'il partageoit la cavité droite du *thorax* en deux autres cavités très-distinctes. Si donc en pareil cas il eût été fait une blessure à la partie supérieure du côté droit de la poitrine, il est évident que la paracentèse n'auroit été d'aucune utilité, si on l'eût faite dans l'endroit ordinaire. Mais ces sortes de cas sont rares, & l'erreur dans laquelle on tomberoit en conséquence, devroit s'attribuer plutôt à l'Art qu'au Chirurgien, aucun signe ne pouvant donner la connoissance de ce mal caché.

Le *thorax* étant ainsi percé, on pourra mettre en œuvre tous les moyens dont il a été fait mention ci-dessus, afin de retirer le sang extravasé. Mais si l'on doit introduire des liquides propres à dissoudre le sang épais, l'injection s'en fait fort commodément par la première plaie, parce qu'elle occupe la partie la plus haute du *thorax*, & ils pourront ensuite sortir facilement par la contre-ouverture.

Quand ces plaies sont guérissables, on les guérit fort bien & en peu de tems, pourvu qu'on n'y mette aucune tente, qu'on les découvre rarement, qu'on les garantisse de l'air & du froid, & qu'on fasse sortir l'air qui a intérieurement pénétré par

un fucement artificiel, & en faisant respirer le malade aussi fortement qu'il convient.

On a exposé ci-dessus les raisons pour lesquelles on condamne l'usage des tentes dans les plaies du *thorax*, qui n'en pénètrent pas la cavité, & elles ne paroissent pas moins nuisibles dans celles qui y pénètrent : mais lorsqu'il paroît à propos de ne point rétirer tout d'un coup, mais en plusieurs fois différentes, les liquides contenus dans les cavités de la poitrine, ce qui arrive rarement dans les plaies de la poitrine, mais qui ne laisse pas de s'observer quelquefois, selon le précepte d'Hippocrate, lorsqu'il s'est amassé du pus ou de l'eau dans le *thorax*, on introduit pour lors une tente dans la plaie, afin de pouvoir évacuer à son gré le liquide en stagnation dans la poitrine. Belloste, *Chirurgien d'Hôpital, Article III. chap. 6. page 228.* qui a regardé les tentes comme d'un usage fort dangereux dans presque tous les autres cas, dit que l'on doit appliquer une tente le premier jour après la paracentèse faite, de crainte que la pleure, divisée par une plaie récente, ne se colle. Mais il paroît qu'après cela elles sont toujours nuisibles, lorsque gonflées par les humeurs absorbées, elles se dilatent, & qu'en conséquence du mouvement du *thorax*, elles frottent contre les levres de la plaie, qui étant devenu calleuse par rapport à ce frottement rend la cure très-difficile, on a voulu par-là empêcher que l'air eût quelque accès dans les parties intérieures. Mais lorsqu'on viendra à ôter la tente, lors des profondes, l'air entrera librement par l'ouverture, & la sortie étant ensuite empêchée par l'introduction d'une nouvelle tente, dilatée par la chaleur, il se fera souvent d'étonnans passages, & pourra produire de dangereux emphysemes. Il est donc plus à propos de couvrir la plaie d'un plumasseau plat, & de laisser une libre passage, par la plaie, aux humeurs qu'il s'agit d'évacuer par la plaie faite, & prenant bien garde, si les plaies sont bien ouvertes, que ces plumasseaux ne tombent dans les cavités de la poitrine, ce que les Auteurs, & entre autres Tulpus, *Observ. Medic. Lib. II. cap. 15. page 124.* assurent être arrivé à des tentes. Un noble Danois ayant été blessé, fut traité avec tant de négligence, par son Chirurgien, que la tente tomba dans la cavité du *thorax*, & il la rendit au bout de six mois par la bouche, & jout cependant, par la suite d'une paralysie. Un homme reçut un coup d'épée dans le côté droit de la poitrine proche l'aisselle, entre la seconde & la troisième vraie côte, le sang sortit, par la plaie, pendant quinze jours, & le blessé en crachoit aussi lorsqu'il toussait. Enfin la plaie se cicatrissa malgré ces symptômes dangereux, & une infinité d'autres. Il lui resta cependant une difficulté de respirer, une toux continuelle, & un crachement de pus fétide & verd. Trois ans après la guérison de la plaie, il rejetta, en toussant, parmi une grande quantité de pus, des plumasseaux, qui en différens tems de la cure, s'étoient trouvés perdus sous l'emplâtre ; cet exemple est d'Hildan. *Observ. Chirurg. Cent. I. Observ. 46. page 41.*

Il est encore nécessaire d'empêcher l'air de s'introduire par la plaie dans la cavité de la poitrine ; ou d'en faire sortir celui qui s'est introduit. Tant que les liquides extravasés ne sont point retirés des cavités de la poitrine, il est impossible d'empêcher l'air d'entrer, étant nécessaire que les humeurs épanchées puissent sortir librement : mais lorsqu'il ne sort plus rien de la plaie, il faut pour lors faire sortir l'air qui s'est logé dans le *thorax*, entre la pleure & le poulmon, & apporter tous les soins pour qu'il n'en rentre plus par la suite. Car il est constaté par la physiologie qu'il est nécessaire à la libre expansion du poulmon par l'air inspiré, qu'il ne reste point du tout d'air dans la cavité de la poitrine : or cela se peut faire ou en suçant, ou beaucoup mieux encore par la méthode suivante.

La plaie étant découverte on en rapproche les levres

avec les doigts afin qu'il ne puisse point s'introduire d'air. Que le malade, ensuite par une lente & profonde inspiration, tire une grande quantité d'air & le retienne dans le poulmon, aussi long-tems qu'il pourra faire sans s'incommoder. Cet air, ainsi retenu, étant raréfié par la chaleur distend le poulmon ; & comprimer l'air logé entre le poulmon & la pleure. Si alors, avant que le malade expire cet air, on écarte les levres de la plaie, il sortira une grande partie de l'air contenu dans la cavité du *thorax* : il faudra aussi - tôt refermer les levres de la plaie, & que le malade expire pour lors ; & non auparavant. Si l'on réitère plusieurs fois, tout l'air sera entièrement chassé hors de la cavité de la poitrine, & le blessé sentira aussi-tôt qu'il respire bien plus commodément : tout l'air étant ainsi chassé, on applique aussi-tôt sur la plaie une emplâtre ténace au moment que le malade retient dans le poulmon l'air inspiré ; car le poulmon, pour lors distendu, étant confiné à la pleure bouchera le passage à l'air qui se présente pour entrer par la plaie ; on laisse cette emplâtre fort long-tems : & s'il est nécessaire de renouveler l'appareil, on applique encore une semblable emplâtre avec les mêmes précautions. S'il est quelques occasions où il soit d'un grand avantage de lever rarement l'appareil, c'est assurément dans ces sortes de plaies du *thorax*. Les expériences faites sur des animaux vivans, dont il sera fait mention à l'art. *Viduus*, prouvent aussi l'efficacité de cette méthode. Car le poulmon étant percé de part en part, à l'occasion d'une large blessure, la respiration supprimée entièrement, & l'animal paroissant mort : après avoir retiré de cette façon l'air échappé dans les cavités de la poitrine, l'animal a repris vie, & la voix qu'il avoit perdue lui est revenue aussi-tôt.

Comme toutes les parties contenues dans le *thorax* éprouvent continuellement une douce tiédeur, parce qu'elles sont voisines de la source de la chaleur, qui est le cœur ; on doit prendre bien garde qu'en découvrant la plaie elle ne reste un froid inaccoutumé. C'est pourquoi il est toujours besoin d'un air chaud dans pareille occasion, surtout lorsqu'on renouvelle l'appareil.

On a quelquefois guéri, par cette méthode, des plaies qui pénédroient le *thorax*, malgré qu'elles fussent très-dangereuses, & accompagnées de cruels symptômes : & d'étonnantes observations nous ont appris qu'il ne falloit pas désespérer facilement. On rapportera à l'article *Viduus*, plusieurs exemples d'après quelques Auteurs fideles. Il n'y a point de doute qu'on ne doive craindre quelque grand mal de ces sortes de plaies ; les viscères vitaux, c'est-à-dire le cœur, les poulmons & les plus grands vaisseaux sanguins de tout le corps, étant situés en cet endroit ; mais les plaies même du cœur n'étant pas toujours absolument mortelles, quoique Plin, *Natur. Hist. Lib. XI. cap. 37.* dise de ce viscère « qu'il est le seul qui n'est point macéré par les humeurs vicieuses, & ne traîne point les souffrances » en longueur, mais cause la mort dès qu'il est blessé ; il est certain qu'il y a souvent quelque espérance dans les plaies mêmes les plus dangereuses ; plusieurs personnes laissées pour mortes en conséquence de la lésion des plus gros vaisseaux, étant revenues à elles quelquefois, sans qu'on en eût pris soin, & sans qu'on les eût fait revenir avec aucuns cordiaux ; car il est constant que les plaies les plus dangereuses, non-seulement ont été quelquefois guéries, mais ont été même en assez peu de tems. Un Officier reçut un coup d'épée dans le côté droit de la poitrine proche l'aisselle, il perdit, en assez peu de tems, sept à huit livres de sang ; l'hémorrhagie ne s'arrêtoit même point, quoiqu'on eût appliqué sur la plaie un appareil convenable. La débilité & l'inégalité du poul, les fréquentes défaillances, la fièvre, &c. étoient d'un fâcheux pronostic. Le lendemain sans que l'hémorrhagie fût cessée, le blessé étant obligé de changer d'endroit, tout le monde crut qu'il mour-

roit en chemin. Cependant le troisième jour, la plaie n'étant couverte que d'une seule emplâtre, il fit une si copieuse évacuation d'urine, jeta des crachats sanguinolens, & eut une si abondante sueur qu'il fut soulagé la nuit suivante, de façon que tous les symptômes disparurent, & que la plaie fut promptement guérie par le seul secours d'une emplâtre incarnative, & cinq jours après la blessure il étoit en état de supporter le mouvement du cheval, & n'étoit plus obligé de garder le lit pendant tout le jour.

On trouve dans Belloste, *Chirurgien d'Hôpital, Partie II. Chap. 8. page 92.* outre cet exemple, une infinité d'autres semblables, qui font voir que des blessures au thorax très-considérables, & accompagnées des plus dangereux symptômes, n'ont pas laissé d'être guéries très-heureusement & en assez peu de tems sans tentes, & en levant rarement l'appareil.

Par cette méthode, on obvie à tous ces accidents, & aux symptômes cruels qui s'en ensuivent.

Ces terribles accidents qui viennent à la suite des plaies du thorax, ne doivent ordinairement leur naissance qu'à l'introduction de l'air dans la cavité de la poitrine, ou à l'extravasation des liquides qui rétrécissent sa capacité, ou à leur corruption qui infecte les viscères qu'elle contient. Lorsque ces plaies ne sont point bouchées par des tentes, le sang épanché s'écoule librement, la rareté des pansements, & les précautions, que nous avons indiquées plus haut, empêcheront l'air de s'y introduire, & l'on en pourra même chasser, par la méthode ci-dessus prescrite, celui qui s'y sera logé. D'où s'ensuit toujours une heureuse guérison, à moins que quelqu'une des parties dont l'intégrité est absolument nécessaire à la vie n'ait été offensée. Il est aisé de voir aussi que l'Histoire de la cure des plaies du thorax, répand une lumière sur quantité de maladies de la poitrine, & des viscères qu'elle contient.

VAN-SWIETEN.

D'HEISTER.

Les plaies du thorax sont de trois sortes :

1. Les unes externes ; 2. celles qui pénètrent dans la cavité du thorax, sans offenser les parties qu'il contient ; 3. celles qui offensent les parties internes.

On peut connoître qu'une plaie n'est qu'externe par plusieurs méthodes : 1. par la vue ; 2. si l'on n'entend point de son sortir de la plaie lors de la respiration ; 3. si on ne peut introduire, ni le doigt, ni la sonde dans les cavités du thorax ; 4. si en en injectant de l'eau avec une seringue, elle ressort sur le champ ; 5. quand on ne voit point d'accidens d'une grande violence, tels que la difficulté de respirer, les défaillances & autres symptômes dangereux. Après qu'on a examiné soigneusement toutes ces circonstances, s'il paroît que la plaie ne soit qu'externe ; il la faut panser avec un onguent digestif, & un baume vulnérinaire, & la traiter comme toute autre plaie légère.

Il arrive, à la vérité, quelquefois que ces sortes de plaies externes courent profondément & obliquement entre les muscles & les côtes ; en sorte qu'il est alors très-difficile de nettoyer la plaie, du sang, & de la matière qui s'y sont amassés ; en conséquence de quoi la matière peut putréfier & corroder les parties voisines, & produire des ulcères & des fistules incurables ; ou, en pénétrant à travers la pleure dans la cavité du thorax, elle y peut occasionner un empyème, la phthisie, ou même la mort.

Pour prévenir ces désordres, on doit prendre un soin particulier de nettoyer le fond de la plaie, du sang ou de la matière qu'il contient, soit par la compression, ou par le suçement fait par une personne saine, ou par le moyen d'une seringue, ou en saïsant, s'il est nécessaire, une incision plus loin. Le reste de la cure se fera comme nous l'avons marqué plus haut. Le bandage

ge le plus convenable pour assurer l'appareil, est la serviette avec le scapulaire, qu'il ne faudra pas trop serrer, de peur d'empêcher la sortie de la matière péccante.

On use en ce cas de différentes sortes de seringues pour retirer le sang : quelques-unes sont droites par le bout ; d'autres sont crochues. Quelques Chirurgiens usent d'une seringue d'étaïn, environ deux fois aussi grosse que celle qui est représentée, *Pl. XII. Vol. II. Fig. 8.* dont l'embouchure B est plus grosse que le tuyau AA, & peut être triangulaire, ronde ou ovale ; la Fig. 9. la représente de grandeur naturelle. La manière de se servir de cette seringue, est d'en adapter l'embouchure bien exactement avec l'orifice de la plaie, & d'attirer le sang, en tirant à soi le piston de la seringue. Il faut donc être fourni d'embouchures de différentes grosseurs, dans lesquelles on en choisira une qui soit proportionnée à la largeur de la plaie. Touchant l'excellence de ces seringues & la manière de s'en servir, consultez Anel, dans son Traité intitulé, *l'Art de sucer les plaies.*

Quand la blessure a pénétré dans la cavité du thorax ; on le peut découvrir ; 1°. par la vue, lorsqu'elle peut pénétrer dans la cavité ; 2°. par le tact, lorsqu'on y peut introduire le doigt ou la sonde ; 3°. par l'ouïe, quand le malade fait une sorte de bruit en retirant sa respiration ; 4°. par l'agitation de la flamme d'une bougie, ou de plumes, qu'on met devant la plaie, lorsque le malade respire ou touffe ; 5°. par l'injection d'eau chaude, lorsqu'on voit qu'elle reste en-dedans ; ou enfin par la difficulté de respirer, les défaillances & les autres symptômes violents, qui peuvent procéder de la compression des poudrons, ou du sang amassé dans la cavité du thorax, ou de ces deux causes réunies.

Quand il y a effusion de sang dans la cavité du thorax ; ce qui, à la vérité, n'arrive pas toujours ; la dilatation du poudron, la respiration, & la circulation du sang dans les poudrons, en sont nécessairement empêchés ; & le sang étant par-là épaissi dans les poudrons, il faut infailliblement que la mort s'ensuive. Mais, quand même la quantité de sang logée dans le thorax ne seroit pas suffisante pour empêcher la respiration, ou la circulation du sang dans les poudrons ; il est d'autant moins fort à craindre que ce sang ne se putréfie par degrés, & qu'alors il ne pourrisse & ne consume le diaphragme, la pleure & les poudrons, ce qui causeroit des symptômes violents suivis d'une mort inévitable.

On connoît qu'il y a effusion de sang dans le thorax par les symptômes suivans :

- 1°. Quand il y a difficulté de respirer ; & que le malade ne le sauroit faire que debout ou à son séant ; 2°. Quand le malade ne se trouve en aucune posture mieux que sur le dos, ou couché sur le côté blessé ; & qu'au contraire il est mal sur le côté sain, ou ne s'y peut point tenir du tout ; 3°. Quand il se sent le diaphragme pressé comme par un poids ; 4°. S'il sent, en se tournant le corps, la fluctuation & l'agitation du sang en-dedans ; & enfin s'il ne coule que peu ou point du tout de sang de la plaie.

Lorsqu'on est convaincu, par ces signes, qu'il y a amas de sang dans le thorax ; il faut, sans différer, travailler à l'en faire sortir.

1. Si donc c'est le milieu ou la partie inférieure du thorax qui a été blessé ; & qu'il y ait eu une large ouverture de faite ; il faut que le malade se mette sur le côté blessé, qu'il retienne sa respiration avec effort, ou qu'il tâche de touffer. Dionis, dans sa Chirurgie, rapporte que dans un cas de cette sorte, il laissa le malade couché sur sa plaie, sans y avoir mis d'appareil, & acheva la cure avec succès ; & la Motte, dans ses *Ob-*

servations de Chirurgie, rapporte un pareil exemple. Si le passage est obstrué par des caillots de sang, il les faut ôter avec le doigt, ou la sonde, ou les pomper avec une seringue.

2. Si le sang est déjà trop épais pour couler hors de la plaie, il faut alors pratiquer une injection digestive & antécoute; qu'on peut faire avec une décoction d'orge, de miel commun, de miel rosat, à quoi on ajoutera un peu de savon, qu'on injectera à plusieurs reprises, & qu'on fera ressortir autant de fois, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus rester de sang dans la cavité. Pour cet effet, on pourra employer la seringue de la *Planche II. Vol. II. Fig. 8.* avec les canules représentées, *Fig. 10. & 11.*

3. Si la plaie, étant étroite ou oblique, ne laisse pas une issue libre au sang, il faut l'élargir adroitement en y faisant une incision avec le bistouri ordinaire, & une sonde cannelée, ou avec les bistouris représentés *Pl. V. Vol. I. Figures 3. 4. & 5.* Mais il faut avoir l'attention de ne pas trop fatiguer le malade, pour vouloir lui faire rendre tout en une fois le sang qui s'est déposé dans la poitrine: c'est pourquoi s'il est foible, on s'y reprendra à plusieurs fois; surtout s'il est sujet aux défaillances. Il sera aussi à propos, en même-temps, d'introduire dans la plaie pour la tenir ouverte, un tuyau de plomb ou d'argent, semblable à ceux de la *Pl. VIII. Vol. I. Q. R. S.*; ou, si on le juge convenable, un flexible, comme celui de la *Pl. V. Vol. I. Figure 9.* Quelques-uns, au lieu de ces tuyaux, usent de tentes garnies d'un cordon, ou d'une longue languette étroite, passant, du reste, la blessure avec des emplâtres & des compresses, assurant le tout au moyen d'une serviette & d'un gaspalaire, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus de sang ou de matière; & alors on peut traiter la plaie comme une simple plaie ordinaire.

Mais si la plaie a été faite à la partie supérieure du thorax, ou entre les côtes supérieures, alors cette méthode, d'incliner le corps sur la plaie, ne produit guère plus d'effet, pour faire sortir le sang contenu dans la cavité, que s'il étoit sur le côté gauche. Si donc le pompage de la seringue ne produit point d'effet, il faudra faire une autre ouverture à la partie inférieure du thorax, au moyen d'une incision faite par la méthode qu'on appelle paracentese. Cette ouverture se fait ordinairement dans la seconde & la troisième fausse-côte, si le sang est logé dans la partie gauche, ou entre la troisième & la quatrième si le sang est à droite, à la distance de la longueur de la main, de l'épine du dos, marquant d'avance la place avec de l'encre. On se sert ordinairement dans ces cas du trocar, qu'il faut introduire au-dessus de la côte, dans la poitrine, avec bien de l'adresse & du ménagement; ensuite retirant la partie triangulaire de l'instrument, on laisse le tuyau pour donner une issue au sang amassé dans la cavité, qu'on pourra aussi retirer, en le pompant avec la seringue. Mais comme les poumons peuvent être aisément offensés par le trocar, il peut être plus sûr d'ouvrir d'abord les tégumens avec le bistouri, & de faire ensuite légèrement une incision dans les muscles intercostaux, & à la fin dans la pleure même, prenant bien garde de blesser les poumons, qui sont souvent fort adhérens à la pleure. Cette opération étant faite comme il convient, procédez au reste de la cure, comme il a été dit ci-devant, & fermez le plus promptement qu'il se pourra, la plaie supérieure avec un baume vulnérinaire & des emplâtres convenables.

Comme les poumons adhèrent fréquemment à la pleure, cette opération demande beaucoup de circonspection dans le Chirurgien. C'est pourquoi il faut ouvrir la pleure sans appuyer, & alors examiner si l'on peut avec le doigt ou la sonde écarter les poumons qui

adhèrent; car si les poumons sont trop fortement attachés à la pleure, toute la peine qu'on a prise pour pénétrer le thorax, afin d'évacuer le sang, sera inutile.

Si par ces moyens on est venu à bout de vider le thorax, il n'est plus question que de panser la plaie une fois par jour, & cela avec le plus de promptitude qu'il sera possible, afin d'empêcher que l'air de dehors ne s'y introduise. Il faudra aussi, pour échauffer & atténuer l'air externe, avoir un réchaud plein de charbons allumés, près du thorax; pendant le tems du pansement. Il s'est aussi quelquefois nécessaire de retirer l'air qui s'est introduit dans la plaie, avec une seringue; pendant laquelle opération, il faudra que le malade fasse effort pour retener sa respiration. Ensuite on pansera la plaie, sans différer, avec un baume vulnérinaire, des emplâtres & des compresses; & on s'assurera le tout avec un bandage convenable; ce que l'on continuera de faire jusqu'à ce que la plaie soit presque entièrement cicatrisée.

Quand il y a lésion à quelqu'une des parties contenues dans le thorax, comme le cœur, l'aorte, la veine-cave, la veine ou l'artere pulmonaire, le diaphragme, ou une portion considérable des poumons; la mort s'en suit trop promptement, pour que le Chirurgien ait le tems d'y apporter remède. Mais si les poumons sont seulement légèrement blessés, c'est-à-dire, s'il n'y a eu de coupé que quelques petites ramifications de la trachée-artere, & de la veine pulmonaire, il y a fort à craindre à la vérité; mais le mal n'est pastoujours incurable, & c'est plutôt la force de la nature qui en opère la guérison, que l'habileté du Chirurgien.

Il y a lieu de croire que les poumons sont blessés, quand il se décharge par la bouche une grande quantité de sang écumeux, & que le malade a une toux breve; quand le sang paroît fleuri à l'endroit de la plaie, & que la respiration se fait avec une sorte de bruit. Ce que le Chirurgien a à faire dans ces sortes de plaies, c'est de retirer le sang amassé dans la cavité du thorax, & de traiter la plaie extérieurement, comme nous avons déjà dit. Lors donc que dans ces cas l'effusion du sang cesse d'elle-même, le blessé peut échapper; quoiqu'il arrive aussi fort souvent, qu'il se forme des ulcères aux poumons, qui sont suivis de consomption. Mais quand il y a eu lésion de gros vaisseaux sanguins des poumons; ou la violence de l'hémorrhagie occasionne aussi-tôt la mort, ou si elle cesse un peu, elle est sujette à revenir, & à emporter le malade, à la suite d'un état de langueur. Pour obvier à cette rechute, le malade doit se tenir tranquille pendant plusieurs jours; parler peu, ou ne point parler du tout; prendre intérieurement des remèdes émollients, propres pour arrêter l'hémorrhagie; éviter tout ce qui est acide ou échauffant; & se faire faire quelques saignées, s'il a assez de forces pour les soutenir.

Quelquefois l'endroit coupé des poumons est poussé dans la plaie du thorax, où il adhère fortement, comme l'ont remarqué Fontanus, Tulpius & Ruysch: & il n'est pas à propos de le repousser, de peur que le sang ne se décharge dans la cavité du thorax. Il sera donc plus sûr de laisser cette partie du pignon dans l'état où elle est, & de mettre simplement sur la plaie, un baume vulnérinaire, de la charpie, & des emplâtres; avvertissant le malade de se tenir tranquille; au moyen de quoi la partie blessée des poumons se collera petit à petit avec la plaie externe. Mais si elle étoit poussée jusqu'en dehors du thorax, il faudroit bien l'envoyer dans un morceau de linge doux; faire une ligature avec une forte aiguille au-dessus du linge, & couper tout ce qui passe la ligature. On renonceroit doucement avec le doigt la partie saine des poumons qui resteroit, dans la cavité du thorax, laissant le fil de la ligature pendre en-dehors de la plaie externe, qu'on tiendrait ouverte au moyen d'une teute, jusqu'à ce qu'on pût défaire la ligature. On auroit grand soin de déterger la cavité du thorax, & du reste on traiteroit la plaie, comme il a été dit plus haut.

Hildanus, *Cent. II. Observ.* 32. rapporte un cas de cette nature, dans lequel une portion des poumons sortie en-dehors du *thorax*, s'étant noircie & corrompue, elle fut extirpée avec un bistouri rougi au feu, & la partie saine des poumons repoussée en-dehors; au moyen de quoi la plaie fut cicatrisée, & le malade recouvra la santé.

Les remèdes les plus convenables après que l'hémorragie a été arrêtée, sont les décoctions vulnérifères propres à hâter la cure avec de fréquentes doses de baume de Lucatelli, ou de Meibomius; observant en même-temps un régime bien exact par rapport à la diète. En prenant ces précautions, un Chirurgien peut quelquefois rattrapper son malade, du moins autant que la nature des circonstances le permettent.

Voyez la manière de pratiquer la paracentèse du *thorax*,
- à l'article *Empyema*; & les bandages propres pour cet-
te partie, à l'article *Fascia*.


THOREXIS, *θωρεξις*, de *θωρεξ*, signifie simplement dans Hippocrate, l'action de boire du vin, ou de le boire plus par qu'à l'ordinaire, par la raison qu'insinue son étymologie, qu'il échauffe & fortifie le thorax, & le garnit comme d'un plastron. *Θωρεξις* dans l'*Excegrisis* de Galien est rendu par *ίνωσις* *πλοτ* & *πλοτ* : mais Erotien, sur le *II. Aphor.* 21. & le *VII. Aphor.* 48. le rend par *ίνωσις*, « l'action de boire du vin. » Galien dit aussi, *Comm.* sur le *II. Aphor.* qu'Hippocrate appelle d'ordinaire l'action de boire du vin *Thorexis*, & les buveurs de vin *Thorexomeni*. Et dans son Commentaire sur le *VII. Aphor.* 48. il dit que *θωρεξ*, *τὸ πλεονεξ* *πλεονεξ* *ίνωσις* & *αὐτοματὴ*, que « ce qu'Hippocrate appelle *thorexis*, est ou simplement de boire du vin, ou de le « boire plus pur qu'à l'ordinaire. » Ce mot aussi-bien que les verbes *θωρεξ* & *θωρεξμαι*, signifie encore souvent l'ivresse. Par exemple, *Lib. II. de Morbis*, *θωρεξ* *αὐτοματὴς* & *αὐτοματὴς*, « qu'il s'abstienne de l'ivresse & des femmes. » Et, *ibid.* *in* *τοῖς* *θωρεξ* *αὐτοματὴς*, « si ces désordres proviennent de l'ivresse. » Et, *II. Prorrh.* & *θωρεξ*, « ou il sera enivré. » *αὐτοματὴς*, d'*αὐτο*, le sommet ou l'extrémité, & *θωρεξ*, le thorax, dans le langage des Anciens, signifioit, ceux qui n'avoient bu que médiocrement, ou qui ne faisoient que commencer à s'enivrer : & Erotien dit qu'on appelloit encore de son tems *αὐτοματὴς*, (*acroboreos*) *τοῖς* *μα* *ἐπὶ* *τῇ* *ἐκστάσει*, « ceux qui n'avoient pas « pris du vin à l'excès. » Et Aristote, dans ses Problèmes, *Señ. 3. Probl.* 2. oppose les *acroboreos*, *αὐτοματὴς*, à ceux qui avoient beaucoup bu, *τοῖς* *οὐδὲν* *μα* *πλεονεξ*. Hesy chius & Varinus, écrivent aussi ce mot *θωρεξ*, *thorixis*, & le rendent par *ίνωσις*, l'action de boire du vin.

THOROS, ἰόςος, de ἰσίομαι, éjaculer : *semence du mâle*.

THORYBOS, *ἰσχυρος*, signifie un dérangement survenu dans le corps. C'est dans ce sens qu'Hippocrate l'emploie, *Progn. & Caus.* 282. où il dit que, *σφοδρὸς ἐστὶν ἰσχυρὸς ἐν τῷ στήθει* ou *ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς* ou *ἐν τῷ σπλάγχνῳ*; « un battement dans l'hypocondre, marque quelque dérangement ou dans un délire. » Ex, Gallien sur ce passage, dit que *ἰσχυρὸς μὲν οὐκ αὐτομάτως*, &c. ce terme signifie un dérangement, qui est le symptôme commun de tous les cas dangereux, où, non-seulement les malades, « mais aussi leurs Médecins, sont dans l'embarras » (*σφοδρὸς ἐστὶν οὐκ αὐτομάτως*). *ἰσχυρὸς ἐστὶν πνεῦμα*, signifie un esprit dérangé, ou fort sujet à l'Être. Ex, *V. Epid. T. 94.* on trouve au nombre des signes mortels d'une plaie à la poitrine *ἰσχυρὸς ἐστὶν πνεῦμα*, « un ris immodéré ou déraisonnable; » ce mot signifie le plus souvent dans Hippocrate, le dérangement de l'esprit. Fossius.

THRACIUS LAPIS, Offic. Gzbal. 30. *Pierre de Thrace.*

Cette substance est prodnite dans la Riviere de Poeto, dans la Scythie, & a, selon Dioscoride; les memes vertus que celles qu'on attribue au jai. Les Aurens sont partages de sentimens au sujet de cette pierre. Mathirole d'après Galien, fait dire au Poete Nicandre, que si après avoir fait rougir cette pierre au feu, on la met dans l'eau, elle s'enflammera, mais qu'on l'éteindra en y versant sur le champ de l'huile. Mais elle n'est d'aucun usage en Medecine; & Nicandre ne lui attribue aucune vertu, si ce n'est à cause de son odeur fétide, qui si on l'emploie en fumigation, chasse les bêtes sauvages. Mais Mathirole prétend que cette pierre est fautiveuse, par la raison que ni lui, ni aucun de ses amis n'en a jamais pu trouver en Italie. Boetius de Boet, dit que quelques-uns la prennent pour le jai, & d'autres pour le charbon de terre; & Wormius croit que c'est la même chose que la terre ampetile. Elle est inconnue à présent dans les boutiques. Mais comme Dioscoride lui attribue les memes vertus qu'an jai, on le lui peut substituer. DALE.

THRANOS, , un siège, une chaise, ou une selle.
GALIEN, *Exeg.*

THRASI, nom du *Cyperus rostratus*, *esulentus angustifolius*.

THRASOS, θρασος. Hippocrate se sert de ce terme pour signifier une certaine hardiesse ou férocité dans le regard ou dans les yeux, qui paroît aux approches d'un délire.

THRAUSMA, θραυσμα, de *θραύω*, rompre; espece de gomme ammoniacque, qui est friable, & se rompt en petits morceaux.

THRINCOS, *θρινκός*, est synonyme à *σπιδάρι*, *σπιδάρια*, circonvallation, palissade, clôture ; ce mot se trouve dans Hippocrate, à l'endroit où il dit de la langue, que *ὅπως ἐστὶν θρινκός σπιδάρια*, « elle est gardée par la forte palissade que forment les dents ».

THRISSE, *thrissa*, terme synonyme à *Alose*; l'aloise.

THRUX, 𐌸𐌹𐌺𐌿, *mn cheven*.

THROMBÔS, *θρομβος*, un grumeau ou caillot de sang.

THRONOS, *Θρόνος*, dans Hippocrate, *Lib. 1.* *ἡ ἀνὰ*
signifie un siège haut ou placé dans un endroit élevé
ou il conseille d'observer les différentes attitudes du
malade dans son lit; comme on le voit dans le passa-
ge suivant : *ἡ πρὸ τοῦ κεφαλῆς ἡ ἑστὴς, ἡ δ' ἡ ἀνὰ τοῦ
πλευρῆς ἡ ἑστὴς, ἡ ἑστὴς ἡ ἀνὰ τοῦ ποδῶν ἡ ἑστὴς.*
« couchés sur des lieux élevés & en plein air; d'au-
« tres, dans des endroits sombres & souterrains. » For-
« tificatio.

THRONUS MARCELLIUS, nom d'une pastille dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap. 13.*

THRYALLIS, nom de la *phlomis fruticosa* *salvia folia*
longiore & *angustiore*.

THRYMMA, θρύμμα; de θρύβω, briser; *fragment*. HIPPOCRATE, *Lib. I.* πρὸς τὴν.

Hefychius rend ce mot par *κλάσμα τῦ ἀρτου*, un morceau
de pain ; Suidas par *θρύψα*, *thyryphs*, un fragment.
Ersinus.

THUNNUS, Offic. Aldrov. de Pisc. 112. Schonef.
Ichth. 75. Jonf. de Pisc. 4. Charit. de Pisc. 6. *Thynnus*,
Bellon. de Aquat. 106. Gefin. de Aquat. 967. Salv. de
Aquat. 123. *Thynnus seu thynnus*, Raii Ichth. 176.
Ejund. Synop. Pisc. 57. *Oreymus*, Rondel. de Pisc. 1.
240. *Le Thon*.

Le *thou*, que les Latins appellent *thursus*, est un fort gros poisson lourd & ventru, qui est fort commun dans

la méditerranée, surtout vers les côtes de Provence & de Nice, d'où on nous l'apporte : il y en a aussi beaucoup sur la côte d'Espagne. Dès qu'on a tiré le filet de la mer, ce poisson meurt, parce qu'il ne sauroit vivre hors de l'eau ; alors on le suspend en l'air, on l'ouvre, on le vide, & on lui ôte la tête ; & lorsqu'on l'a coupé par tronçons, on les met sur de grands grils, & on les frit dans l'huile d'olives ; & après qu'on l'a assaisonné avec du sel, du poivre, des clous de girofle, & quelques feuilles de laurier, on le met dans de petits barils, ainsi préparé, pour le manger avec de l'huile d'olives nouvelle & un peu de vinaigre. On en transporte en différens endroits.

Il y en a de deux sortes, dont toute la différence est que les uns sont défilés & les autres ne le sont pas : on met ceux-ci dans de petits barils de bois, blancs, larges au fond & étroits par l'entrée ; & les autres dans de petits barils ronds. Le bon *thon* d'une ou d'autre sorte est celui dont la chair est ferme, baignante dans de bonne huile, & blanche comme du veau. On en fait beaucoup d'usage en Europe & dans plusieurs autres endroits ; tant à cause que c'est un manger qui n'a pas besoin d'appâts, que parce qu'il est d'un fort bon goût, à peu près semblable à celui de la chair de veau. Avec la chair de ce poisson, on en prend un autre qu'on appelle Empereur. On s'en sert aussi pour la pêche des Dauphins.

Aristote observe que ce poisson remonte aussi quelquefois dans les rivières. Il est couvert de larges écailles bien collées les unes sur les autres, & vit d'herbes & de plantes marines. Quelques-uns disent que ce poisson voit plus clair de l'œil droit, que du gauche ; & qu'il dévore les jeunes poissons de son espèce. Quelques Auteurs nous assurent qu'il ne vit que deux ans. Mais il est difficile de concevoir comment en si peu de tems il pourroit devenir si gros.

Le *thon* contient beaucoup d'huile & de sel volatil : il a la chair ferme, courte & d'un excellent goût : il fournit un aliment nourrissant, solide & durable. Il est bon contre le poison, la piquure des serpents & la morsure des chiens enragés : mais il est de dure digestion. La partie la plus délicate & la plus succulente, est la partie inférieure du ventre : mais elle est très-grasse. Elle reste long-tems sur l'estomac, relâche & affoiblit les fibres, & par cette raison n'est pas si saine que les autres. Il est bon aux personnes jeunes, bilieuses & sanguines, qui ont l'estomac bon & prennent de l'exercice. LEMERY, des Alimens.

La chair du *thon* marinée guérit la morsure de la vipère appelée *præler* : mais il faut que le malade vomisse à chaque fois qu'il en prend avec de grands coups de vin : on l'applique aussi sur la morsure du chien ; & l'on dit qu'elle ne manque point d'efficacité dans ce cas. DALE, d'après Dioscoride.

THUREÆ GLANDULÆ. Voyez Toller.

THUS, Escent. Voyez Olibanum.

THUYA. Voyez Arbor vitæ.

T H Y

THYÉ, *Θύε*, pluriel de *Θύε*, de *Θύω*, sacrifier, est rendu dans l'Exégèse de Galien, par *θυμιακή*, *ἀρωματική*, « parfums, épicerie. » Hefychius en donne à peu près la même explication, si ce n'est qu'il écrit *θυμιακή* pour *θυμιακή* : pour *θυμιακή*, dit-il, ce sont *τὰ θυμιακὰ ἀρώματα θυμιακή*, des gâteaux offerts en sacrifice. « *θύε*, » dans Homère, *Il. Z. vers. 270.* signifie, selon le Scholiaste, *θυμιακή*, *θυμιακή*, « des parfums, (de l'encens,) ou des sacrifices. »

THYÉ, *Θύε*, *Θύε*, *Θύε*, *θύε*, *θύε*, *θύε*, signifient aussi du mortier, *Lib. I. & II. γόαν.* PARSUS.

THYEMA, *Θύεμα*. Voyez le mot précédent.

THYITES LAPIS, *Offic. Math. 1386. Thyites*, Boet. 415. De Lact. 142. Aldrov. Mus. Metal. 670. La Pierre verte.

Cette pierre est verdâtre ; elle ressemble au jaspe : mais quand on la délaye, elle rend une liqueur d'une couleur laiteuse. On la trouve en Ethiopie ; elle est fort poignante au goût ; & nous lisons dans Dioscoride qu'elle dissipe les taches des yeux, & qu'elle éclaircit la vue.

Nous ne connoissons point le *thyites* de Dioscoride ; & il ne paroît pas que ceux qui ont écrit les premiers de l'Histoire Naturelle, le connoissent mieux que nous. Fuchsius prétend que c'est le *Lapis Turcius* : mais Matthioli a fort bien réfuté cette opinion. Agricola pense, *Lib. 6. de Nat. foss.* que le *thyites* n'est pas différent du *marbachillus*.

THYLACOS ou THYLACION, *Θύλακος* ou *θύλακος*, un sachet ou une bourse. On entend par *thylacion*, le sachet ou la bourse formés par les membranes du fœtus, à l'orifice des parties naturelles ; peu avant l'accouchement.

THYMA, *Θύμα* ; pustule prurigneuse, causée par la chaleur.

THYMALLUS. Voyez *Aschia*.

THYMBRA, nom commun à différens sortes de *sarcocolla*.

TYMRA HISPANICA. Voyez *Maffichina*.

THYMELEA, le *garon*, ou *laureole*.

Voici ses caractères :

Sa feuille est entière. Sa fleur est monopétale, & pour ainsi dire, en entonnoir, & divisée en quatre endroits. Son ovaire est au centre de la fleur, il dégénère en un fruit ovale plein de suc, sec, & contenant une semence oblongue.

Boerhaave en compte les quatre espèces suivantes.

1. *Thymelea, lauri folio, semper vivens, seu laureola mar.* Tourn. Inst. 495. Boerh. Ind. alt. 2. 213. *Laureola*, Offic. Ger. 1219. Emac. 1404. Park. Theat. 205. Raii Hist. 2. 1587. Synop. 3. 465. *Laureola semper vivens, flore viridi, quibusdam laureola mar.* C. B. P. 462. *Laureola semper vivens, flore luteola*, J. B. 1. 564. *Daphnoides & laureola*, Chab. 45. *Laureole*.

C'est un arbrisseau fort bas, qui s'élève rarement à plus de trois piés de haut, dont la tige est ligneuse, grosse comme le doigt & couverte d'une écorce cendrée ; qui se divise au sommet en plusieurs branches chargées de feuilles longues, épaisses, unies, vertes, luisantes, & placées autour des sommets des branches, dont les fleurs croissent entre les feuilles, forment des tubes oblongs & verdâtres, se divisent par les bords en quatre segments, ont quelques étamines jaunâtres, ont une odeur assez douce, & sont suivies de petites baies ovales, noires lorsqu'elles sont mûres ; qui fleurit en Mars ou en Avril, & dont les baies sont mûres en Septembre. Toute cette plante a un goût chaud, caustique, brûlant, & enflammant la bouche & le gosier. Elle croît dans les bois & dans les broissilles. On fait usage de ses feuilles & de ses baies, mais rarement.

Elles purgent avec violence, tant par haut que par bas, la bile & les humeurs sereuses & bilieuses. Quelques Praticiens hardis en font prendre dans l'hydriopisie pour vider les poulmons du phlegme épais qui les remplit : mais ce remède produit si fréquemment de mauvais effets, que les Médecins judicieux l'ont prescrite entièrement proscrite. MILLER, Bas, Off.

Cette plante a les mêmes propriétés que le daphnoïdes de

Pline & de Dioscoride. Ses feuilles piquent & enflamment la bouche & la gorge. Prises intérieurement, vertes ou seches, elles chassent le phlegme par les selles, & provoquent le vomissement & les regles. Machées, elles attirent le phlegme de la tête, & facilitent l'éruption des regles. La dose de ce purgatif est de quinze baies, ou de cinq, ou de neuf, selon Pline.

Ses feuilles prises intérieurement, sont très-malfaisantes à l'estomac, provoquent le vomissement, brûlent & offensent les parties intérieures. Quelques Empiriques font imprudemment usage de ses feuilles & de ses baies dans l'hydropisie, pour évacuer les humeurs séreuses.

Quant à nous, dit J. Bauhin, nous n'usons de cette plante, ou de quelque partie que ce soit de cette plante, qu'avec une extrême circonspection, parce qu'elle est extrêmement acrimonieuse. Cependant, ajoute Ray, on peut corriger son acrimonie, en la faisant macérer dans du vinaigre.

On a éprouvé que ce *garou*, macéré d'abord dans du vinaigre, ensuite séché, pulvérisé & mis en poudre fut le cancer, produisoit de fort bons effets. Les remèdes froids & répercutifs sont assez bons dans les cancers couverts; mais ils sont malfaisants dans les cancers ulcérés. D. BOWLE. RAY, *Hist. Plant.*

Cette plante fleurit en Février. Son écorce, ses feuilles, & ses baies oblongues & noires sont d'usage.

Elle est d'une nature ardente, très-acre, stimulante & exulcrante. Elle donne la fièvre, elle affoiblit la force du cœur & des parties nobles; elle purge avec violence la bile & les sérosités bilieuses; mais on la corrige en la faisant macérer dans les acides. DALL'après Schroder.

2. *Thymelæa, lauri folio deciduo, sive Laureola sumina*, Infl. 595. Boerh. Ind. A. 2. 213. *Mezerion, chamaelea*, Offic. *Chamaelea Germanica*, sive *Mezerion*, Ger. 1216. Emac. 1402. Raii Hist. 2. 1587. *Chamaelea Germanica*, sive *Mezerion vulgò*, Park. Theat. 201. *Laureola, folio deciduo, flore purpureo*, Officinis *Laureola sumina*, C. B. B. 462. *Laureola, flore deciduo*, sive *Mezerion Germanicum*, J. B. 1. 566. *Mezerium* ou *Laureole femelle*.

C'est un arbrisseau bas, qui porte un grand nombre de branches flexibles, qui s'élève rarement à plus de quatre ou cinq piés, dont les fleurs ou grappes sont rangées autour des parties supérieures des branches; qui produisent ses fleurs au Printemps avant ses feuilles: ces fleurs sont de couleur purpurine, ou de la couleur de la pêche; elles ne sont composées que d'une seule feuille tubuleuse; elles sont divisées par les bords en quatre segments: leur odeur est douce & agréable; elles sont placées à de petites baies rondes, longuettes & d'une couleur rouge. Les feuilles croissent toutes au sommet des branches; elles ont environ deux pouces de long: elles portent à peine un pouce de diamètre à leur extrémité, ou elles sont plus larges. La racine est fort branchue, & s'enfonce profondément en terre. On le cultive ici dans les jardins: mais il croît sans culture aux environs de Geneve, & dans les contrées montagneuses de l'Allemagne. Il fleurit en Février & en Mars. Sa racine, son écorce, ses feuilles & ses baies sont d'usage.

Toutes ses parties purgent violemment les humeurs séreuses & bilieuses, & soulagent dans l'hydropisie & dans les asthmes invétérés. Cependant comme nous avons un grand nombre de remèdes plus sûrs, plus doux & aussi énergiques, il faut user rarement de celui-ci. MILLER, *Bot. Off.*

L'écorce, les feuilles & les baies rouges du *mezerion* sont d'usage, & ont les mêmes propriétés que celles du *garou*. DALL.

Nous faisons beaucoup de cas de cette plante, parce qu'elle est belle à voir, & que l'odeur de ses feuilles est agréable. On la cultive avec soin dans les jardins & dans les serres. Toutes ses parties, excepté les fleurs, ont une odeur forte & un goût acre, & brûlant. Ses fleurs varient beaucoup par rapport à la couleur: il y en a d'un rouge pâle, & il y en a de blanches. Ses baies sont ce que nos Droguistes appellent *Cocci Cnidii*, ou *Grana Cnidia*.

Cette espèce de *thymelæa*, est, ainsi que la précédente, d'une nature très-caustique, & exulcrante. Machée dans la bouche, elle brûle la gorge & l'oropharynx.

Lobel nous assure, d'après sa propre expérience, que l'impression violente & la sensation incommode qui la suit, durent long-tems. On la corrige en la faisant macérer durant vingt-quatre heures dans du vinaigre, ainsi que l'hellébore & l'*elusa*, ou dans du suc de grenade, ou de coing, ou de pourpier, ou dans du macillage de graine de psyllium. Il y en a qui la corrigent en la faisant infuser dans du vin, & la séchant ensuite; d'autre en la laissant macérer pendant trois jours dans du vinaigre, observant de l'arroser chaque jour de nouveau vinaigre, & la mettant enfin à une forte lessive avec de l'eau.

Mais quelques soient les précautions que l'on prenne pour corriger & préparer ses feuilles, son écorce & ses baies, on en fait rarement usage à cause de leur malignité. Comme nous ne manquons pas de remèdes aussi efficaces & aussi sûrs, il ne faut les ordonner que dans les cas désespérés, & avec la dernière circonspection. RAY, *Hist. Plant.*

3. *Thymelæa, lauri folio deciduo, flore albido, fructu flavescente*.

4. *Thymelæa Alpina, linifolia, humilis, flore purpureo, odoratissima*, Tourn. Inst. 594. Boerh. Ind. alt. 2. 213. *Cneoron niger*, Offic. *Cneoron Matthioli*, Ger. Emac. 1596. *Cneoron Matthioli suffrutex*, J. B. 1. 570. *Thymelæa minor*, sive *Cneoron Matthioli*, Park. Theat. 201. *Thymelæa affinis facie externâ*. C. B. P. 463. Raii Hist. 2. 1589. *Petite thymelle*.

C'est un fort bel arbrisseau; il est bas; il porte un grand nombre de branches faibles, flexibles, qui, plantées en terre, y reprennent racines, repoussent & se répandent. Ses feuilles ne conservent point d'ordre entre elles; elles sont fort semblables à celles du *thymelæa vera*. Leur goût est d'abord désagréable, il devient ensuite amer, mais sans aucune acrimonie sensible. Ses fleurs croissent au sommet des petites branches; elles sont rassemblées au nombre de six, de sept, ou même davantage; elles sont tétrapétales, d'un rouge tirant sur le pourpre, presque entièrement semblables à celles de la petite centaurée, amères & désagréables au goût, mais fort belles à l'œil, d'une bonne odeur, mais qui affaiblit la tête, si on y est long-tems exposé. Elles sont suivies d'un petit fruit, peu différent de la baie du *garou*, quoiqu'il ne soit pas rouge, mais blanc, un peu oblong, contenant une semence enveloppée de membranes cendrées, rond, & de la grosseur de la baie du *garou*. Sa racine est longue, grosse ordinairement comme le petit doigt, quelquefois noirâtre; mais plus souvent jaunâtre, compacte, flexible, faible à sa partie supérieure, d'où partent des branches flexibles, qui se dispersent dans la terre, & des tiges jaunâtres assez grosses.

Cette plante croît sur la plupart des montagnes qui sont autour de Vienne en Autriche; elle y est si commune, que les femmes de la campagne cueillent ses fleurs à poignée, & les portent au marché, où on les achète pour orner les salles à manger. Elle fleurit ordinairement en Avril, & son fruit est mûr en Juin. Elle pouffe des fleurs jusqu'à trois fois dans la même année. RAY, *Hist. Plant.*

Elle a les mêmes propriétés que le *chamaelea*. DALL.

Les Anciens se servoient des feuilles du *thymela* pour évacuer les humeurs sèches. C'est un cathartique très-violent qu'on corrige avec le sucre. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les espèces précédentes de *thymela*, Dale fait mention des deux suivantes.

1. *THYMELÆA*, Offic. Ger. 1217. Emac. 1403. Park. Theat. 201. Rali Hist. 2. 1588. *Thymelæa, foliis lini*, C. B. P. 463. Tourn. Inst. 594. *Thymelæa Manfeliaca*, J. B. 591.

C'est un arbrisseau dont la tige est quelquefois de la grosseur d'un pouce, qui s'élève à une coudée de haut ou davantage, & qui se divise en un grand nombre de branches étroites, foibles, mais belles, couvertes de feuilles toujours vertes, assez semblables à celles du lin, mais plus larges, & non arrondies par l'extrémité comme celles du *chamela*, moins fragiles, mais pointues, épaisses, & tant soit peu goummeuses au toucher & sous la dent. Il porte beaucoup de fleurs tétrapétales, blanches, assez semblables à celles de l'olivier, en grappes, & placées à l'extrémité des branches. Son fruit est quelquefois de la grosseur des baies de myrte, mais un peu plus long, verd d'abord, ensuite d'un rouge de corail. Sa pulpe est succulente comme celle des cerises, & couvre une semence enveloppée d'une membrane noire & déliée; la substance de cette semence, est une moelle d'un gout brûlant. Sa racine est dure, ligneuse, & couverte, ainsi que toute la plante, d'une écorce épaisse, forte & tenace.

Cette plante croît en Italie, dans la Provence & dans le Languedoc; elle est fort commune dans ces contrées. On y trouve parmi d'autres arbrisseaux dans les lieux bas. Clusius dit qu'elle croît dans les lieux escarpés de toutes les Provinces de l'Espagne.

Les plus habiles d'entre les Botanistes regardent le fruit de cette plante comme le *Coccus Cnidus*, ou le *Gramen Cnidium* des Anciens; mais nos Droguites nous vendent les baies du *Mezereum* pour les *Grana Cnidia*.

Le *Coccus Cnidus* est d'une nature très-caustique, & brûle la gorge; or, il seroit étonnant que le *Coccus Cnidus* fût la même chose que les baies du *garou*; car il est certain que les perdrix & les petits oiseaux se nourrissent de ces baies. Peut-être que le *Gramen Cnidium* n'est pas la baie entière, mais seulement la semence qu'elle contient, & qui peut être bonne à manger. Les Payfans de l'Espagne se servent de cette plante pour attirer les petits oiseaux qu'ils prennent en grand nombre, soit au trébuchet, soit à la glu; c'est ce que nous lisons dans Amatus & dans Clusius. Camerarius nous avertit de ne point manger sa racine, parce qu'elle tue en peu d'heures. RAY, *Histoire des Plantes*.

Les Curieux cultivent cette plante dans leurs jardins. Ses baies sont caustiques, & l'on s'en sert sous le nom de *Grana Cnidia*. Nos Droguites & la plupart de nos grands Botanistes, regardent son fruit comme le *Coccus Cnidus*; mais Cordus & Schroder font d'un autre avis, & prennent les baies du *mezereum*, pour les *Grana Cnidia*. DALE.

2. *SANAMUNDA*, Offic. *Sanamunda prima* Clusii, Ger. Emac. 1595. Park. Theat. 203. *Thymelæa, foliis chamelæ, minoribus subhirsutis*, C. B. P. 463. Tourn. Inst. 594. *Thymelæa, foliis candidantibus, serici instar mollioris*, Rali Hist. 2. 1538. *Tartan-raire Massiliensium*, Park. Theat. 199. *Tartan-raire Gallo-Provincia*, Ger. 408. Emac. 506. *Tartan-raire Massiliensium*, *Sanamunda prima* Clusii, J. B. 1. 523.

C'est un arbrisseau qui s'élève à la hauteur d'une coudée, & qui est très-branchu. Sa racine s'enfonce très-profondément en terre; elle est couverte d'une écorce

pliante, visqueuse, & qui se divise en un grand nombre de petits filets, & en flocons qu'on prendroit pour de la laine. Ses branches sont couvertes de la même écorce; mais cette écorce porte sur elle une substance dense, blanchâtre & argentée. Ses feuilles sont semblables à celles du myrte de Tarente; elles sont seulement un peu plus larges vers le bout, & se terminent en une pointe plus arrondie; elles sont tout-à-fait couvertes de duvet, douces au toucher, blanchâtres ou argentées, & luisantes. Ses fleurs sont placées au milieu de ses feuilles; elles ressemblent à celles de l'olivier, sont jaunes, oblongues & tétrapétales.

Nous lisons dans Clusius que son fruit est assez semblable à celui du *garou*, mais qu'il est noirâtre. Le même Auteur dit, que ses feuilles sont charnues, goummeuses, d'abord amères au goût, mais ensuite acrimonieuses & brûlantes.

Cette plante croît aux environs de Marseille, sur les côtes voisines de la mer; mais elle n'est nulle part plus commune que sur une montagne sèche, mal-proprie & pierreuse appelée *Mont rond*.

Ses feuilles sont caustiques, ainsi que nous l'avons dit. Les Payfans de l'Espagne en font un grand usage en qualité de cathartique; mais elles purgent si violemment, dit Lobel, qu'elles causent souvent des flux & des dysenteries immédiate; c'est pourquoi il est d'avis qu'on ne s'en serve qu'avec circonspection, & qu'on ne les permette qu'aux personnes robustes. RAY, *Hist. Plant.*

THYMELÆA, est encore le nom de l'*Empetrum*. Voyez *Empetrum*.

THYMIAMA, *thoulama*, fumigation aromatique.

THYMION, *thysar*; caroncule ou tubercule formé aux parties naturelles, à l'anus, au gland ou au prépuce. GALIEN. *M. N. Lib. XIV. cap. 13.* & *Lib. de Tum. præter nat.*

Les Latins disent *thymion* & *thymus*. Nous lisons dans Hippocrate, *Lib. de Ulcetibus*, que le *Parthenium semisifilium* guérit le *thymion* au prépuce.

Ce qu'on appelle *acrothymium*, dit Celse, s'élève à la surface de la peau comme une verrue, est foible & étroit à la base, large au sommet, tant soit peu dur, fort inégal, de la couleur des fleurs du thym, d'où vient le nom d'*acrothymion*, se fend facilement, saigne & rend une petite quantité de sang, est communément de la grosseur d'une fève d'Egypte, quelquefois plus gros, quelquefois plus petit, tantôt seul, tantôt en grand nombre, situé dans la paume de la main ou sous la plante des pieds; mais l'espèce la plus dangereuse & la plus sujette à saigner, est celle qui attaque les parties naturelles. CRUSE; *Lib. V. cap. 28.*

Les *thymi*, *thysar*, sont dans Paul Eginete, *Lib. VI. cap. 58.* des tubercules charnus, qui se forment tantôt au gland, tantôt au prépuce. Le même Auteur dit, *cap. 71.* que le *thymus* est une éminence de la peau rouge ou blanche, ordinairement indolente, & de la figure des touffes ou sommets du thym.

Celse recommande pour la cure de l'*acrothymion* ou du *thymium*, un caustique fait avec de la lie de vin, ou une figue bouillie dans de l'eau.

THYMITES, *thysar*; épithète que l'on donne au vin imprégné de thym. DALE, *Lib. V. cap. 59.*

THYMOXALME; préparation de vinaigre, de thym, de sel, & de quelques autres ingrédients.

Dioscoride en fait mention, *Lib. V. cap. 24.* Voyez *Acetum*.

THYMUS, *thysar*, *thyme*. Le *thyme* est en Nosologie un petit tubercule indolent, charnu, semblable à une verrue, qui se forme à l'anus ou aux environs des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, & qui ressemble à la fleur du thym.

THYMUS, en Anatomie, est la partie qu'on appelle *ris* dans les veaux, les agneaux, & d'autres petits animaux.

Le *thymus* est un corps oblong, glandulaire, rond à sa partie supérieure & divisé en-bas en deux ou trois lobes, dont celui qui est à gauche est le plus long. Il est fort gros dans le fœtus, plus petit dans les enfans, & moins gros encore dans les adultes. Dans les enfans il est blanc, & quelquefois mêlé de rouge ; mais dans les personnes formées, il est ordinairement brun.

La plus grande partie du *thymus* est située entre la duplication de la portion supérieure & antérieure du médiastin, & les gros vaisseaux du cœur, d'où il monte un peu au-dessus du haut des deux plèvres ; enforte qu'il y en a une partie hors de la cavité du thorax ; & dans le fœtus & les enfans, il est autant en-dehors qu'en dedans du thorax.

Sa structure interne, & les sécrétions auxquelles il est destiné, ne sont pas encore assez connues, pour qu'on puisse déterminer ses usages. Il semble cependant qu'il sert plus dans les enfans, que dans les adultes. Il a des vaisseaux qui lui appartiennent, & qu'on appelle par cette raison, artères & veines thymiques. WINSLOW.

THYMUS en Botanique, le *thym*.

Cette plante est fort connue.

Voici ses caractères.

Ses feuilles sont courtes, étroites & roides ; ses tiges ligneuses, petites & droites ; son calque droit & communément divisé en deux parties, & sa barbe en trois ; ses fleurs forment de petites têtes ; la levre inférieure est à quelque distance de la supérieure.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Thymus vulgaris, folio latiore*, C. B. P. 219.
2. *Thymus vulgaris, folio tenuiore*, C. B. P. 219. Tourn. Inst. 196. Boerh. Ind. alt. 155. *Thymus*, Offic. *Thymum durius*, Ger. 458. Emac. 573. Rail Hist. 1. 521. *Thymum durius vulgare*, Park. Theat. 7. *Thymum vulgare rigidulum, folio cinereo*, J. B. 3. 263. *Thym*.

Le *thym* commun s'élève rarement à plus d'un demi-pied de haut. Il pousse ordinairement un grand nombre de tiges, foibles, rondes & tant soit peu velues, portant des petites feuilles rondettes, un peu pointues par les extrémités, & placées en opposition à chaque jointure. Ses fleurs forment des épis lâches au sommet des branches, & des guirlandes entre les feuilles, sont purpurines, en calque, labiées & placées dans de petits calyces velus ; ses feuilles & ses fleurs ont une odeur forte assez agréable, & un goût chaud. Sa racine est un amas de fibres. On le cultive dans les jardins ; mais il croît sans culture en Italie & en Espagne ; il fleurit en Juillet ; toutes ses parties sont d'usage.

Le *thym* est échauffant, atténuant, bon pour débarrasser les poulmons, de phlegmes visqueux ; c'est pourquoi il est bienfaisant à ceux qui sont enroués & qui ont l'haleine courte ; il est pareillement céphalique, & produit de bons effets dans toutes les maladies de la tête & des nerfs.

La seule préparation officinale qu'on en tire, est *Poleum thymi distillatum*, l'huile de *thym* distillée. MILLER, Bot. Off.

Il n'y a peut-être pas dans la Provence & dans le Languedoc, une plante plus commune que le *thym*. On lui suppose les mêmes propriétés qu'au serpolet. Voyez *Serpyllum*. Il est bienfaisant particulièrement dans les affections tartareuses des poulmons & des jointures, leve les obstructions des viscères, excite l'appétit, &c. DALLÉ, d'après Schröder.

3. *Thymus capitatus, qui Dioscoridis*, C. B. P. 219. Rail

Hist. 1. 519. Tourn. Inst. 196. Boerh. Ind. A. 155. *Thymum verum*, Offic. *Thymum Creticum*, Ger. 459. Emac. 574. *Thymum Creticum sive antiquorum*, J. B. 3. 262. *Thymum legitimum capitatum*, Park. Theat. 6. *Hyssopus capitata minor*, *Thymi odore*, Hist. Oxon. 3. 360. *Vrai Thym*.

Le vrai *thym* est fort commun aux environs de Seville & de Cadix, où l'île est jointe au continent par un pont, & dans toute l'Andalousie, sur toutes les montagnes voisines de la mer, & qui sont exposées au soleil, en Crete, en Sicile ; à Cortou ; mais à Cythere, aujourd'hui Cerigo, il y en a une autre espèce dont les feuilles sont plus petites, & attachées les unes aux autres par parcelles. Bellonius dit, que le *thym* croît dans toute la Grece, & qu'il n'y a point d'herbe plus commune sur les montagnes, où la couleur de sa fleur varie, selon le sol, étant tantôt blanche, tantôt bleuetre, purpurine ou mêlée.

Ce *thym* mêlé avec le vinaigre & le sel, purge le phlegme par les selles ; sa décoction est bienfaisante dans l'asthme & dans l'orthopnée ; elle chasse du corps les petits vers appelés *rinca*, provoque les regles, & la sortie du fœtus & de l'arrière-faix, & est un bon diurétique. En éteignant avec le miel, il facilite l'expectoration, dissout les tumeurs, résout le sang coagulé, & emporte les verrues ; pour cet effet, il faut les frotter avec du vinaigre, avec du vin où il a bouilli ; il soulage dans la scyatique. Pris en aliment, il éclaircit la vue ; & les personnes saines & d'une bonne santé, peuvent en faire assaisonner leurs mets. DROSCOTHE.

Pline lui attribue les mêmes propriétés ; & il ajoute qu'on s'en sert pour tirer les personnes épileptiques du sommeil léthargique où elles ont coutume de tomber ; qu'on l'ordonne pour les gonflemens, le flux de ventre & les douleurs aux testicules & à la vessie ; que broyé, & mis avec de l'huile sur de la laine, il soulage dans la goutte & dans les luxations ; qu'on en prend même intérieurement pour la goutte, & que sa dose est de trois oboles, dans trois cuillerées, de vinaigre & de miel.

Nous lisons dans Clusius que les habitans de Seville se servent de la décoction du *thym*, pour laver leurs tonneaux, parce que son odeur est fort agréable ; ils l'emploient encore pour communiquer la même odeur aux vaisseaux dans lesquels ils conservent leurs raisins. RAY, Hist. Plant.

4. *Thymus vulgaris, folio tenuiore, candido & graveolente*, C. B. P. 219.
5. *Thymum legitimum, cephalotes, angustifolium*, Salvad. Boerh. Ind. alt. Plant.

Cette plante est excellente en fumigation pour ranimer les esprits ; son odeur est très-amie du cerveau & réjouit le cœur. Son infusion dans du vin, à froid guérit la morsure de tous les animaux venimeux, & on la recommande contre celle du chien enragé. Elle est fort salutaire dans les maladies froides & pituiteuses, surtout dans l'asthme & dans la toux. La conserve qu'on fait de ses feuilles avec du sucre, & qu'on garde dans des vaisseaux de verre ou de porcelaine, n'est pas la seule préparation qu'on en tire ; elle fournit un vin médicamenté, & une eau qui a les mêmes propriétés que la plante dans toutes les maladies de la poitrine, qui surviennent aux personnes âgées & phlegmatiques. Nous observerons que cette plante & ses semblables, ne sont d'aucun usage dans les maladies chaudes & inflammatoires. Un peu de *thym* mis dans du vin lui donne une odeur très-agréable. Cette plante est fort pénétrante, soit à l'odorat, soit au goût. Elle est sudorifique, incisive & apéritive ; on s'en sert dans les coliques ventueuses, elle réveille l'appétit ; on y a recours dans les accouchemens laborieux, & elle provoque les regles supprimées. Quant à ses usages extérieurs, on dit qu'elle soulage dans la goutte, & qu'elle dissout

les tumeurs froides. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

THYMUS CEPHALOTES, nom de la *Satureia Virginiana*.

Outre les especes précédentes de *thym*, Dale fait mention de la suivante.

THYMUS SYLVESTRIS, Offic. *Thymus Narbonensis* Zygis dicitur *Serpillum Creticum*, Ger. 456. Emac. 571. *Serpillum Narbonense*, Park. Theat. 7. *Serpillum folio Thymis*, C. B. P. 220. Raii Hist. 1. 523. *Serpillum sylvestre*, Zygis Clusio, *Thymo vulgari rigidiori* fœmle, J. B. 3. 271. *Thymbra Hispanica coridis folio*, Tourn. Inst. 117. *Thym fuyage*.

A juger de ce *thym*, par la description que Clusius en fait, il a les branches, les racines, la hauteur & la forme du *thym* commun, à cela près que ses feuilles sont un peu plus larges & moins odoriférantes, mais son odeur plus forte & moyenne entre celle de l'aurore & du stœchas. Ses fleurs forment des guirlandes sur des petites branches, & sont d'un blanc tirant sur le pourpre, ce n'est qu'à l'arrangement de ses fleurs & à son odeur, qu'on peut le distinguer du *thym* commun, son goût est toutefois moins acrimonieux, en ce qu'il est mêlé d'un peu d'astringence. Ray, *Hist. Plant.*

On en trouve en Espagne dans la vieille Castille, & dans les mêmes endroits où croît l'autre *thym*. Les Curieux le cultivent ici dans leurs jardins. Il passe pour avoir la même propriété que le *thym* commun. Dale.

THYNNUS. Voy. *Thunnus*.

THYROARETHENOIDEI MUSCULI, ce sont deux muscles du larynx. Voy. *Larynx*.

THYROIDEÆ GLANDULÆ, glandes thyroïdes.

Il y a à la partie inférieure du larynx aux côtés du cartilage annulaire, & du premier anneau de la trachée, deux glandes lymphatiques, qu'on appelle *thyroïdes*, qui ont la forme d'une poire, dont la couleur est rouge, & qui ont des veines, des nerfs, & des artères communes avec le larynx. *Anatomie de Keill*. Voy. *Larynx*.

Ces glandes séparent un fluide destiné à humecter & à lubrifier les cartilages & les muscles du larynx. *Institut de Boerhaave*.

THYROIDES, *thyroïde*, *bugard*, & de *bugis*, boudier, & de *lud*, forme; nom d'un cartilage du larynx. Voy. *Larynx*.

THYROPHARYNGÆI MUSCULI, deux muscles du pharynx; *thyropharyngiens*. Voy. *Œsophagus*.

THYROSTAPHILINI MUSCULI, deux muscles de la luette; *thyrostaphylini*. Voy. *Palatum*.

THYRSUS. Voy. *Acañbus*.

THYSSELINUM.

Voici ses caractères.

Sa racine est vivace, large & pleine d'un suc lacté ainsi que toute la plante; il a la feuille du *ferula* ou du *phelandrium*. Sa semence est ovale, plate, large, cannelée, bordée, & se sépare quelquefois de la membrane qui l'enveloppe.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Thysselinum* Plinii. Voyez *Apium*.
2. *Thysselinum palustre*, L. 319. *Seseli palustre lactescens*, acre, foliis ferulaceis, flore albo, semine lato, J. B. 3. 2. 188. *Seseli palustre lactescens*, C. B. P. 162. Prodr.

85. Ic. *Aug. Pyrethrum umbelliferum*? C. B. P. 148. Boerh. Ind. alt. Plant.

Thysselinum, vient de *thys*, être chaud, & de *selon*, âche; c'est-à-dire, âche chaude.

C'est une plante très acre; m'étant arrivé de la goûter la première fois que j'en trouvai, elle m'enflamma la bouche & la gorge. Elle croît dans les fossés; nous la mettons au nombre des plantes acrimonieuses; si elle a son usage dans la Médecine, il ne faudra l'employer qu'avec beaucoup de circonspection. Ses racines sont spiritives & pénétrantes, provoquant les urines & les regles. Elle aime les lieux aqueux. Son suc est de la nature de celui de la scammonée & peut lui être substitué. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave*.

T I B

TIBERIANUM TORMENTUM; la colique.

TIBIA, le plus gros os de la jambe. Voyez *Crus*.

TIBIÆUS, le même que *Tibialis*.

TIBIALIS, épithète que l'on donne à différents muscles.

Tel est le *Tibialis anticus*, le jambier antérieur.

C'est un long muscle, charnu à sa partie supérieure, & tendineux à son inférieure, situé sur le devant de la jambe, entre le tibia & le long extenseur des orteils.

Il est attaché en haut, par des fibres charnues, à la troisième partie supérieure de la levre externe de la crête du tibia, & en dedans de l'apophyse tibiale ou de cette expansion ligamenteuse, qui avance entre la crête du tibia & l'angle antérieur du péroné. Il est aussi attaché obliquement aux deux tiers de la partie supérieure externe du tibia, ou à celle qui est voisine du péroné.

De-là il descend & se termine en un tendon, qui d'abord passe sous l'anneau du ligament commun annulaire; & ensuite sous un autre ligament séparé, situé au-dessous. Après cela le tendon est attaché en partie à la partie supérieure & interne de l'os cuboïde, & en partie en dedans du premier os du métatarse.

Le jambier antérieur plie le pié, c'est-à-dire, ramène la pointe du pié vers la jambe; mouvement qui est formé par l'articulation gingymoïde de l'astragale, avec le tibia & le péroné. Il plie pareillement la jambe sur le pié, ou empêche son extension. Le premier de ces usages est généralement connu; & nous avons un exemple du second lorsque nous sommes debout ou que nous marchons. Quand nous sommes debout, le pié étant tourné directement en-devant, ce muscle comme une bride tient la jambe en équilibre, & l'empêche de tomber en arrière. Cet usage est encore plus évident, quand nous marchons à reculons.

Par ses insertions latérales dans le grand os cunéiforme, il meut cet os en particulier sur l'extrémité antérieure de l'os du talon; au moyen de quoi la plante du pié se tourne en-dedans vers l'autre. Cette situation latérale de son insertion, est la raison pourquoi il ne peut pas plier le pié directement, sans le secours du péronier antérieur, & ne sauroit tenir seul, la jambe en équilibre, quand on est debout sur un pié. Winslow.

TIBIALIS GRACILIS. Voyez *Plantaris*.

TIBIALIS POSTICUS, le jambier postérieur.

C'est un long muscle charnu, penniforme, plus large au-dessus qu'au dessous, situé entre le tibia & le péroné, sur le côté postérieur de la jambe, & couvert du long extenseur des orteils.

Il est attaché en haut par des fibres charnues, immédiatement au-dessous de l'articulation du tibia & du péroné, aux parties les plus voisines de ces deux os, principalement au tibia, touchant aux parties latérales de ce

os, au-dessus du ligament interosseux qui manque en cet endroit.

De-là son insertion s'étend au-dessous de la ligne oblique, ou impression qui est dans le tibia, sur toute la partie voisine du ligament interosseux, & à plus de la moitié supérieure de l'angle interne du péroné.

Dans tout cet espace il est charnu, pénniforme, & couvert par le long extenseur des orteils, qui quelquefois communique avec lui par un tendon mitoyen, & y envoie une aponevrose, qui fait l'office d'une bride.

Après cela il forme un tendon, qui descend derrière la malléole interne, le long d'une rainure cartilagineuse, & sous le ligament annulaire qui est sous la malléole, & s'insère dans la tubérosité de la partie inférieure de l'os scaphoïde. Ce tendon est quelquefois divisé en deux parties, dont l'une croisant un peu par-dessus celui du long péronier, s'attache à l'os cuboïde.

Quand le jambier postérieur agit seul, il étend le pié obliquement en-dedans. Quand il agit concurremment avec les gastrocnémiens & le soléaire, il change la direction droite de leur mouvement en une oblique. Quand il agit avec le *tibialis anticus*, le pié est tourné plus ou moins directement en-dedans ou vers l'autre pié. WINSLOW.

TIBURO.

C'est un gros poisson, de l'espèce écartée qu'on trouve dans la mer des Indes, qui quelquefois a vingt piés de long, & dix de large. On trouve dans sa tête, trois ou quatre os pierreux, insipides, dont on fait aisément une poudre en les râpant. On les recommande pour la pierre & la difficulté d'uriner, & ils passent pour dissoudre la pierre, dans les reins & dans la vessie. LEMERY, des Drogues.

TIF

TIFACOU, *vif-argem.* RULAND.

TIFATUM, *soufre.* RULAND.

TIG

TIGALA, épithète que les Arabes donnent au sucre. CASTELLI.

TIGILLUM, une tuile, ou, selon Blancard, un creuset.

TIGRIS, Offic. Aldrov. de Quad. Digit. 101. Gesner. de Quad. Digit. 936. Jons. de Quad. 84. Charlt. Exer. 14. Schw. Quad. 130. Raii Synop. A. 165. Tigre.

La graisse de cet animal est la seule partie dont on fait usage en Médecine. On croit qu'elle a les mêmes propriétés que celle du chien. DALL.

TIL

TILIA, Tilleul.

Voici ses caractères.

Son calyce est pentaphylloïdal, sa fleur est en rose, poly-pétale, & garnie d'un grand nombre d'étamines. Son ovaire contient un long tube, dont l'apex est en globe, & qui dégénère en une filique rondelette, qui n'a qu'une capsule dans laquelle sont enfermées des semences oblongues.

Boerhaave en compte les cinq espèces suivantes.

1. *Tilia femina, folio majore*, C. B. P. 426. Tourn. Inst. 611. Boerh. Ind. Alt. 2. 230. *Tilia*, Offic. *Tilia femina*, Ger. 1298. Emac. 1483. *Tilia femina major*, Park. Theat. 1407. *Tilia vulgaris platyphylla*, J. B. 1. 131. Raii Hist. 2. 1694. Synop. 3. 473. Le Tilleul.

Cet arbre qui est assez connu a le tronc assez beau, l'écorce unie, les branches étendues circulairement, & assez régulièrement, les feuilles larges, rondelettes, pointues & découpées par les bords, du pié desquelles il part au printemps des filaments minces, fenillés, jaunes, qui ont une côte, sur le revers de laquelle croissent des pédicules d'un pouce de long, qui se divisent en quatre ou cinq autres plus petits, dont chacun porte une fleur jaune, à cinq feuilles, odoriférante, & suivie d'un petit fruit grisâtre, de la grosseur d'un pois. Les maisons des Seigneurs, sont assez souvent ombragées de tilleuls; & on en orne les parcs. Il fleurit en Juillet. On ne se sert gueres que de ses fleurs, qui passent pour céphaliques, nerveuses, & bienfaisantes dans l'apoplexie, l'épilepsie, le vertige & la palpitation de cœur. Elles entrent dans l'eau de pivoine composée, & dans l'esprit de lavande. Il y a une eau à laquelle elles donnent nom, & qu'on appelle eau de fleurs de tilleul. MILLER, Bot. Off.

Les feuilles séminales du tilleul sont ordinairement divisées en cinq, comme en autant de doigts, ainsi que l'a fort bien observé J. Bauhin: mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les segmens du milieu sont plus longs que les autres.

Thaluis a trouvé une excroissance ou une tumeur semblable à la noix de galle, aux racines des vieux tilleuls. RAT, Hist. Plant.

On se sert du tilleul pour ombrager les promenades, & border les allées. Il fleurit en Juin; ses feuilles & ses fleurs, sont d'usage en Médecine; ses feuilles sont dessiccatives & répercussives, & provoquent les urines & les regles. Ses fleurs sont échauffantes, dessiccatives, discutives, céphaliques, & les particules en sont fort déliées. DALL.

2. *Tilia femina, folio minore*, C. B. P. 426. Tourn. Inst. 611. Boerh. Ind. A. 2. 230. *Tilia*, Offic. *Tilia folio minore*, J. B. 1. 137. Raii Hist. 2. 1695. Synop. 3. 473. *Tilia*, Offic. *fove fasciata pseudopiperifera*, Hoff. Cat. Altorff. Petit tilleul.

Il croît dans les bois, & on le plante dans les hayes; ses fleurs sont d'usage; elles ont les mêmes propriétés que celles du précédent.

3. *Tilia foliis molliter hirsutis, viminalibus rubris, frutic. tetragono*, Raii Synop. 316.
4. *Tilia folio subitius glauco populi*.
5. *Tilia folio magno, ramis cretissimis*, BOERH. Ind. Alt. Plant.

L'écorce & les feuilles du tilleul sont dessiccatives & répercussives; le mucilage de son écorce est d'un grand usage pour les plaies & pour les brûlures; il faut, selon Dodonée, mâcher l'écorce & l'appliquer. Ses feuilles broyées & arrosées d'eau, discutent les tumeurs des piés, & sont un excellent remède pour les aphtes, & les spasmes venteux auxquels les femmes grosses sont sujettes. Le suc qu'on en exprime, mêlé avec du vin, & appliqué chaud sur les jointures, est bienfaisant dans quelques affections spasmodiques.

Les particules de ses fleurs sont déliées, l'odeur en est fort douce, & l'eau qu'on en tire est céphalique. On la recommande dans les palpitations de cœur, les douleurs de matrice, la pierre dans les reins, & les concrétions de sang occasionnées par des contusions. Il y en a qui la mêlent avec de la poudre des charbons du tilleul.

Sa dose est d'une once ou d'une once & demie. On en fait prendre contre les tranchées. Les femmes s'en servent en cosmétique.

Ses baies réduites en poudre, sont fort recommandées dans la dysenterie, & les autres flux du ventre. Broyées dans du vinaigre & appliquées aux narrines, elles arrêtent

le saignement par le nez. On dit que si on en avale quelques-unes, elles produiront le même effet.

Les Anciens se servoient de l'écorce intérieure du tilleul; ils l'appelloient *phyltra*, & ils écrivoient dessus lorsqu'elle étoit récente, RAY, *Hist. Plant.* p. 1694.

L'eau distillée de fleurs du tilleul est bonne dans les maladies épileptiques des enfans, & dans les affections hypocondriaques & céphaliques. Quant aux usages extérieurs de ces fleurs, on les recommande en cataplasme dans le tétanisme. *Hist. des Plantes attribuées à Boerh.*

On tire du tilleul quelques remèdes assez bons. Ses fleurs infusées dans de l'eau, comme le thé, & prises pendant long-temps, peuvent guérir l'épilepsie invétérée; j'en ai vu un exemple. L'eau de ses fleurs est un spécifique dans toutes les maladies, où les douleurs & les convulsions prédominent; ainsi ce n'est pas sans raison qu'on lui a donné le nom de polychréte. Le milieu de l'écorce de l'arbre, réduit en un mucilage de l'eau, possède au souverain degré, la vertu de calmer les douleurs, les ardeurs, & les inflammations. Ce remède procure encore un prompt soulagement dans la goutte, tant aux jointures, qu'aux pieds & aux mains. FREDERIC HOFFMAN.

TILMATA, *τιμματα*, pluriel de *τιμα*, dérivé de *τιμα*, arracher; *déchirement*. Galien, *Comment. III. in Lib. 107*. dit que les spasmes affectent les fibres des muscles, qui sont distendues, à un tel degré, qu'il s'ensuit la rupture de quelques-unes; & que ces spasmes sont appelés, par les Médecins modernes, *τιμματα*, *déchirement*.

Τίμμα synonyme à *τιμματα* & *τίμα*, Hippocrate, *Lib. 107*. signifie aussi des linges déchirés, ou de la charpie. Ainsi Archigène, Galien, *Lib. II. συν καλὰ τίμμα*, entend par ce terme, une sorte de linge déchiré, propre pour les plaies de la tête, autrement nommé *μὲν τὰν*, ou simplement *τὰν*, & distingué cinq sortes de *μὲν* ou charpie.

Hippocrate, *Lib. 107*. & *I. Epid. Sect. 3*. entend par *τιμμα*, les mouvemens des malades qui arrachent la laine de leurs couvertures, ou les poils de leurs habits, ou qui veulent prendre sur la muraille de petits corpuscules qu'ils croient y être, & autres actions semblables, qu'on fait ordinairement dans le délire, lorsqu'on est affligé de maladies aiguës, comme la phrénésie & la péripneumonie.

Quelquefois *τιμμα* se prend encore pour des *déchiremens*, ou élanemens dans quelques parties du corps, causés par des humeurs acrimoneuses, ou un pus corrosif; quelquefois aussi pour des *déchiremens* que se font les malades eux-mêmes, dans le délire, comme nous l'apprend Galien, *Comment. III. in I. Epid.*

T I M

TIMÆI COMPOSITO AD IGNEM SACRUM, ou **CANCERUM**; nom d'une composition dont Celse fait mention, *Lib. V. cap. 22*.

TIMARTIRI; ce mot se trouve dans Nicolas Myrepsé, *Sect. 1. cap. 150*. Fuchsius, son Commentateur, avoue qu'il en ignore la signification, à moins que son Auteur n'entende par là de la soie brûlée.

TIMBO. Voyez *Guaiana*.

T I N

TIN, *Soufre*. RULAND.

TINA, bain-bienfaisant dans la colique.

TINCA, Offic. Schrod. 5. 334. Aldrov. de Pisc. 645. Bellon. de Aquat. 324. Gessn. de Aquat. 984. Charlt. de Pisc. 43. Mer. Pin. 190. Jomf. de Pisc. 114. Rondel.

de Pisc. 2. 157. Salv. de Aquat. 90. Raii Ichth. 251. Ejusd. Synop. Pisc. 117. Schonef. Ichth. 76. La *torche*.

C'est un poisson plein de mucilages & de parties excrémentielles, qui se plat dans les eaux bourbeuses & limoneuses; quant à ses usages, on le coupe par morceaux, & on l'applique au poignet & à la plante des pieds pour calmer l'ardeur de la fièvre, & faire diversion au venin pestilentiel. On l'applique pareillement dans les maux de tête & de jointure. Les *tanche* vivantes appliquées l'une après l'autre sur la région ombilicale & sur celle du foie, où on les laisse jusqu'à ce qu'elles meurent, passent pour un remède contre la jaunisse; & en effet elles semblent prendre une couleur jaune. Nous lisons dans Schroder, que les cendres de la *tanche*, mais surtout de ses tégumens, sont bienfaisantes dans les fleurs blanches; & il nous assure avoir éprouvé ce remède.

TINCAR. Voyez *Borax*.

TINCONES; *Buboni*. FALLOPE; de *Morb. Gall.*

TINCTORIA ARBOR, J. B. c'est un arbre qui croît dans le Royaume de Jenago en Ethiopie, de la force de nos chênes, & qui porte un fruit semblable à la datte, dont on tire une huile dont les propriétés sont admirables. Cette huile donne à l'eau avec laquelle on la mêle, la couleur du safran; les habitans en teignent leurs vaisseaux & leurs chapeaux, qui sont tissus de paille & de jonc. Elle a l'odeur du *viola maris*, & le goût de notre huile; c'est pourquoi on s'en sert pour assaisonner le poisson, le riz & d'autres alimens. RAY, *Hist. Pl.* 1794. d'après Thevet.

TINCTORIUS FLOS; nom du *Genista tinctoria Germanica*.

TINCTURA, *Teinture*.

La distillation, & l'extraction des *teintures* ne diffèrent qu'en ce que l'on n'obtient par la première opération, que les parties les plus légères, & les seules qui soient capables de s'élever en vapeurs; au lieu qu'on a par la seconde toutes celles qui peuvent demeurer suspendues dans un menstrue.

La manière de procéder dans l'extraction des *teintures*, dans la composition des élixirs, des vins médicamenteux, des vinaigres, des décoctions, des infusions, est fondée sur les mêmes principes. Toutes ces formes ne diffèrent que par le plus ou moins de capacité qu'ont les substances, de demeurer suspendues dans des fluides de différente consistance, & que par le menstrue qui convient le mieux à chacune d'elles; la loi principale qu'il faut observer, c'est que la liqueur qui sert de véhicule ou de menstrue, soit plus ou moins spiritueuse, selon que les ingrédients, qu'on doit y mettre, sont d'une nature plus ou moins légère. C'est aux mêmes circonstances qu'il faut avoir égard pour déterminer la durée de la digestion, & pour la choisir froide ou chaude.

On comprend généralement sous le nom de *teinture* & d'*élixir*, toutes les choses d'une nature volatile & d'un tissu léger, qui communiquent facilement leurs propriétés aux liqueurs spiritueuses. On compte entre les *teintures*, celles de safran, de castor, de myrrhe, de soufre, de serpentinaire, & de roses rouges; il faut approprier, à chacune de ces substances, les liqueurs qui conviennent à leurs propriétés & à leurs tissus. On met le safran dans de l'eau theriacale, pour avoir un alexipharmaque; mais si l'on a besoin d'un cordial, & que l'on exige que la *teinture* conserve long-temps sa couleur; au lieu d'user d'un acide dans lequel elle se fanneroit promptement, on prendra, ou du vin de Canarie, ou de l'eau-de-vie de France. On obtient la *teinture*

de castor, par le moyen de l'esprit de vin, & sans presque aucune difficulté; parce qu'il en est du castor, ainsi que du safran; l'un & l'autre sont d'un tissu lâche, & qui se résout facilement dans ces véhicules. Pour la myrrhe: comme elle est ténace, il lui faut un mélange de sel de tartre, & il est à propos de la laisser infuser pendant quelque-tems dans l'esprit de vin: on détruit, par ce moyen, sa ténacité, & on la prépare à s'unir plus aisément ensuite avec l'esprit. On traite à peu près de la même manière la serpentinaire de Virginie; on procède sur elle avec la *teinture* de sel de tartre, à moins qu'on ne la broie fort menue dans un mortier; dans cet état, elle communiquera toute sa chaleur à différents esprits. Il y en a qui préfèrent cette dernière méthode, à la *teinture* de tartre; parce que cette *teinture* lui donne une odeur urineuse & désagréable, & la rend d'une chaleur presque insupportable à l'estomac; vice que les acides corrigent assez fréquemment, lorsque l'on suit un procédé contraire. On n'emploie sur les roses rouges, que de l'eau chaude acidulée avec de l'huile de vitriol, qui contribue, non-seulement à donner à la *teinture* une très-belle couleur rouge, mais encore à augmenter sa vertu astringente. Il ne faut ajouter qu'un peu de muscade à la *teinture* de pavot, pour la rendre composée. Elle a ceci de commun avec celle de rose, que les acides embellissent beaucoup sa couleur, qui deviendrait d'un verd fort sale, si le sel de tartre, ou quelques matières alcalines y entraient; phénomène dont il étoit à propos de faire mention.

Il ne faut faire entrer dans toutes ces *teintures* ou élixirs composés, obtenus par le moyen d'un esprit, & dont la dose est si petite, qu'elle se détermine toujours en gouttes; que des ingrédients qui soient tous de la même force; il faut même observer d'en bannir ceux qui tendroient au même but, s'ils avoient moins d'efficacité que les autres. Car il n'en est pas ici ainsi que dans la distillation, ou un ingrédient inutile ou foible, ne nuit à rien. Dans la *teinture*, tout tend à foibler le menstrue; il se charge indistinctement des particules de tous les ingrédients; & conséquemment le mélange est d'autant plus foible, qu'il y aura plus d'ingrédients inefficaces. Ainsi dans l'élixir de vitriol de Myrsicht; quoique la mente convienne certainement dans un stomacique, & qu'on en puisse dire autant de la sauge; cependant ces deux ingrédients seroient fort mal placés dans un remède, dont la dose n'excederoit jamais vingt ou trente gouttes. Car, outre qu'ils empêcheroient le menstrue de se charger de particules plus efficaces, dont ils tiendroient la place; si l'on vient à considérer la quantité qu'elles font dans la dose totale, on la trouvera si petite, qu'on pourroit la compter pour rien. Il n'est qu'une demi-poignée, tout au plus, de ces plantes dans une quantité destinée à faire des milliers de dose: mais l'expérience journalière nous apprend qu'on en peut prendre, & qu'on en prend fréquemment, sans aucun inconvénient dans les aliments, plus qu'il n'en entre dans la totalité de la composition dont il s'agit. Il en est de même du sucre candi; on ne devine guères à quoi il est bon dans l'élixir de Myrsicht. Quant à l'huile de vitriol, elle paroît y entrer en trop grande quantité; son acreté doit rendre les doses si petites, que les épices y entrent pour peu de chose. Mais le plus grand défaut de ce remède fameux, consiste dans la manière même de le faire. En faisant digérer ensemble tous les ingrédients, il arrive nécessairement que l'huile de vitriol les brûle entièrement, & les durcit; ensuite, que non-seulement ils sont moins en état de se dépouiller de leurs propriétés, mais qu'ils donnent encore au tout, une couleur sale & noîrâtre, deux inconvénients qu'on éviteroit en faisant infuser les épices dans l'esprit seul; passant ensuite, & ajoutant enfin l'huile de vitriol, qui augmenteroit seulement la consistance, & releveroit un peu la couleur.

Il faut raisonner de même de l'acide dans cette espèce d'élixir de propriété qu'on en compose. Si on le met sur les ingrédients avec l'esprit; il leur ôte la facilité de se dépouiller de leurs vertus, & nuit à la couleur & à la consistance; deux effets qu'il ne produiroit point, si l'on ne s'en servoit qu'après s'être servi de l'esprit.

Ces observations nous conduisent naturellement à d'autres qui ne sont pas moins importantes, & qui concernent l'extraction des *teintures* composées. Ainsi lorsque la contexture des ingrédients est différente, ensuite que les uns se résolvent, & foiblent le menstrue plus promptement que les autres; il faut en obtenir des *teintures* séparées, partageant proportionnellement entre eux le menstrue; car sans cette précaution, la *teinture* composée ne contiendrait presque aucune particule des ingrédients qui se dépouillent le plus difficilement de leurs propriétés. Ainsi dans l'élixir commun de propriété, quoiqu'il n'y ait que trois ingrédients; cependant ces trois ingrédients diffèrent tellement entre eux par le plus ou moins de facilité qu'ils ont à se résoudre, que si on les exposoit ensemble au même menstrue, le plus dur, qui est la myrrhe, ne serviroit presque de rien; l'esprit se foiblirait très-promptement des deux autres, & conséquemment n'extrayait d'elle aucune partie. Si, au contraire, on les fait infuser séparément, chacun dans une portion d'esprit proportionnée, ils se dissoudront beaucoup plus facilement, & l'addition d'un acide donnera ensuite à leur mélange une très-belle couleur, & presque la consistance d'un sirop. Il faut s'assujettir particulièrement à cette règle, en faisant l'élixir de propriété, de Van-Helmont, dissoudre ensemble l'aloès & le safran qui sont d'un tissu lâche, & séparément de l'un & de l'autre, la myrrhe dont le tissu est plus ténace, & mêler ensuite les *teintures*.

Particulièrement dans la *teinture* composée de myrrhe; si l'on commence par dissoudre la myrrhe, l'aloès ne s'en dissoudra pas moins facilement ensuite; au lieu que si on les expose en même-tems aux menstrues, l'esprit se foiblira promptement de l'aloès & la myrrhe en fera beaucoup plus long-tems à se dissoudre. Dans tous les laudanum liquides, si l'on procède d'abord sur les épices, l'opium se dissoudra ensuite facilement; mais si l'on procède sur les épices & sur l'opium en même-tems; ces ingrédients se dépouilleront moins bien de leurs propriétés. Il en sera de même de l'élixir de santé, si l'on ajoutoit les semences, la réglisse, & les raisins, après que les ingrédients plus durs, auroient séjourné pendant quelque tems dans les esprits, le remède n'en seroit que meilleur; mais la plupart de ceux qui se mêlent de composer des remèdes, ne s'assujettissent guères à ces observations.

Les remèdes que l'on met le plus communément sous la forme de *teinture*, dans la pratique ordinaire, ce sont les céphaliques, les stomachiques, ou les cathartiques. Les céphaliques sont composés de simples aromatiques & oléagineux, & l'on s'en sert dans les affections des nerfs. Les stomachiques adoucissent les mêmes simples, auxquels on ajoute les amers. Il n'entre, dans les cathartiques, que ce qui est capable de favoriser leurs propriétés purgatives. Dans toutes les affections des nerfs, ce que l'on peut choisir de mieux pour obtenir la *teinture* des plantes aromatiques, ce sont les liqueurs spiritueuses ou vineuses, auxquelles elles communiqueront promptement leurs propriétés. Ces liqueurs seront froides, où s'il est à propos qu'elles soient chaudes, on se servira de vaisseaux bien fermés, pour empêcher l'évaporation & la perte des particules les plus délicates. Les *teintures* stomachiques se feront très-bien sans chaleur & dans des liqueurs spiritueuses, telles que les vins blancs ordinaires. Les cathartiques résineux ou salins, n'exigeront dans les occasions extemporanées que de l'eau chaude; on les traitera comme le thé; & il n'en faudra pas davantage pour en obtenir des propriétés. C'est à l'expérience & aux forces

du malade, à déterminer dans tous les cas, le rapport des ingrédients. Mais une loi générale, à laquelle il faut se soumettre dans la préparation des stomachiques & des céphaliques, c'est de ne jamais souler une liqueur à un point où elle deviendrait désagréable au palais: un cordial, ou un stomachique, révoltant pour le goût, est presque un remède absurde; à moins que ce ne soit dans les affections hystériques, où l'on est forcé, quelquefois, d'employer des simples fétides.

Quelles que soient les teintures officinales, & quelque but qu'on se propose en les ordonnant; toutes celles qui seront tellement souillées de simples résineux, ou gommeux, qu'elles deviendront laiteuses dans l'eau commune, s'ordonneront beaucoup mieux dans le vin, pourvu que l'état du malade le permette. Les amers, traités avec une liqueur vineuse, se prendront entre le déjeuner & le dîner, ou une heure avant le dîner, & non à jeun, ainsi qu'on l'observait jadis; ils affectent moins la tête, lorsque l'estomac n'est pas entièrement vuide.

On peut préparer promptement, & se servir dans toutes les occasions extemporanées, d'une teinture cordiale & céphalique faite avec la poudre d'ambre, & quelques vins généreux. La racine de l'hellébore noir, & autres de la même nature, s'ordonnent convenablement dans les maladies hystériques & hypocondriaques, avec l'eau composée de bryonne, ou l'eau de poulion. On fera, des fleurs de centauree, de la racine de gentiane, du galanga, de l'écorce d'orange de Séville, & des autres ingrédients qui auront les mêmes propriétés, un stomachique avec le vin blanc. C'est encore sur la force de la liqueur, la quantité de la dose, & l'état dans lequel se trouve le malade, qu'il faut déterminer le rapport des ingrédients. *Pharmacop. de Quincy.*

TINCTURA ANTIMONII ACRISSIMPLEX.

Teinture acre simple d'Antimoine.

La Pharmacopée de Brandebourg, veut que l'on fasse la teinture acre, simple d'antimoine, en digérant les scories du régule martial d'antimoine récent & chaud, dans de l'esprit de vin bien rectifié.

On prépare une autre teinture acre d'antimoine, appelée la teinture de régule, en digérant des parties égales de régule martial d'antimoine détonné, & de nitre, dans de l'esprit de vin bien rectifié.

On prétend qu'aucun de ces remèdes ne contient guère d'antimoine, & qu'ils tirent leurs propriétés du nitre qui devient acre & alcalin, par sa fusion avec l'antimoine.

Ces teintures données dans un véhicule convenable & à grandes doses, passent pour évacuer les humeurs séreuses dans la cachexie.

TINCTURA ASTHMATICA.

Teinture pour l'asthme.

Prenez des racines d'ensula campana, d'iris de Florence, de graine d'avis, de carvi, de la réglisse, de feuilles de chardon-béni, deux poignées; de raisins broyés, une livre; de fené, six onces; d'eau de graine d'avis, six pintes.

Laissez digérer le tout pendant quatre jours, passez la liqueur, & la conservez pour l'usage.

Le chardon-béni donne un goût désagréable à ce remède.

Tome VI.

de, & ne contribue guère à son efficacité; il seroit donc à propos d'en bannir. On prendra deux ou trois cuillerées de cette teinture avant de se coucher, & avant le matin, selon les forces du malade. Siles pléthoriques persévèrent long-temps dans son usage, on dit qu'ils en ressentiront de bons effets.

TINCTURA AURI. Voyez Aurum.

TINCTURA BENZOINI. Voyez Benzoinum.

TINCTURA BEZOARTICA.

Teinture bezoartique.

Prenez des racines d'ensula campana, d'angelique, de zedoaire, de serpenteaire de Virginie, de safran, une once; de myrrhe, de cannelle, d'écorce de citron séchée, de feuilles de scordium, de rue, de thériaque de Venise, trois onces; d'opium, deux dragmes; d'esprit rectifié de tartre, quinze onces; d'esprit de vitriol, trois onces; d'esprit de sucre, & de baies de genièvre rectifiés, de chaque, une demi-poignée; de chaque, six dragmes; de chaque, dix-huit onces.

Laissez le tout en digestion, au bain de sable, dans un vaisseau bien fermé.

Filtrez & dissolvez dans la liqueur,

du sel d'ambre, une once;
de camphre, deux dragmes.

Gardez le mélange pour l'usage.

Vous aurez un alexipharmaque admissible, que vous ordonnerez avec succès dans toutes les compositions extemporanées, depuis deux dragmes jusqu'à une once; on ne peut choisir rien de mieux, lorsqu'il s'agit d'un cordial ou d'un céphalique, & par conséquent dans les cas où un malade a été presque épuisé par la fièvre, & où les nerfs sont languissants. Il sera aussi propre qu'aucun autre remède, à procurer une sueur dans le commencement d'une maladie aiguë, si on l'unit à quelque délayant convenable. Le camphre & le sel d'ambre sont des ingrédients admirables, & qui n'entrent presque dans aucune autre préparation médicinale; on sait cependant de ce dernier quelque usage dans des occasions accidentelles. Il seroit à souhaiter que cette teinture fût mieux connue de nos Apothicaires; elle mérite des éloges, & il n'y a presque aucun remède de la même nature auquel elle ne soit préférable.

TINCTURA CANTHARIDUM. Voyez Cantharides.

TINCTURA CASTOREI. Voyez Castor.

TINCTURA CINNAMOII.

Teinture de Cannelle.

Prenez de la canelle, deux onces;
de l'esprit de vin rectifié, une pinte.

Laissez en digestion pendant quatre jours, & ajoutez,

de sucre, une demi-livre;
d'eau rose, une pinte;

Y

*d'ambre gris, un demi-seruple ;
de musc, quatre grains.*

Cette teinture abonde en parties astringentes & acres, est préférable à l'esprit de vin seul imprégné de canelle dans tous les flux & dans tous les relâchemens ; d'ailleurs elle est agréable au goût. De plus, les ingrédients qui y entrent, la rendent cordiale.

Sa dose est depuis demi-once, jusqu'à deux ou trois onces.

TINCTURA CORALLII. Voyez *Corallium*.

TINCTURA CORTICIS.

Teinture de Quinquina.

Prenez de l'écorce du Pérou en poudre, quatre onces.

Mettez-les dans un alembic.

Ajoutez de l'esprit de vin rectifié, douze onces.

Procédez par voie de circulation, sur un feu de sable modéré, pendant quatre ou cinq jours, remuant le tout de tems en tems.

Décantez l'esprit, & le tenez dans une phiole pour l'usage.

Cette teinture se prend dans du vin rouge, depuis vingt gouttes jusqu'à cent, de quatre heures en quatre heures, ou plus souvent, entre les accès, & selon la violence des symptômes.

TINCTURA CROCI. Voyez *Crocus*.

TINCTURA EUPHORBII.

Teinture d'Euphorbe.

Mettez dans une phiole, la quantité qu'il vous plaira d'euphorbe pulvérisé.

Versez dessus de l'huile de tartre par défaillance, à la hauteur de quatre doigts.

Fermez la phiole, mettez-la en digestion au bain de sable ; laissez-l'y pendant deux jours, & vous aurez une teinture d'un jaune foncé ou rougeâtre.

Passez-la, & la gardez pour l'usage dans une bouteille de verre. Elle est atténuante, incisive, propre à nettoyer les ulcères froids & invétérés, les os cariés, & les bords calleux des plaies ; on s'en sert aussi pour résoudre les tumeurs scrophuleuses, & les duretés invétérées des glandes.

TINCTURA FERRI. Voyez *Mars*.

TINCTURA GUAIACI. Voyez *Guaiacum*.

TINCTURA HELLEBORI. Voyez *Helleborus*.

TINCTURA NYCTER PICÆ. Voyez *Hydra picæ*.

TINCTURA GUMMI LACCA. Voyez *Jubba Indica*.

TINCTURA MARTIS AUREA. Voyez *Mars*.

TINCTURA MARTIS GLAUBERII. Voyez *Mars*.

TINCTURA MARTIS MYNSICHTII. Voyez *Mars*.

TINCTURA MARTIS CUM SPIRITU SALKI. Voyez *Mars*.

TINCTURA MELANPODII. Voyez *Helleborus*.

TINCTURA MELLIS. Voyez *Mel*.

TINCTURA METALLORUM.

Teinture des Métaux.

J'ai déjà donné à l'article *Metalum*, une manière de

préparer cette teinture, tirée des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*.

Je vais donner ici celle de Quincy qui est différente.

Prenez du régule de Mars, une demi-livre ;
de la poussière qui se détache des plaques de cuivre rouge lorsqu'on les étire dans l'eau ; ou de caput mortuum d'esprit de verd-de-gris, quatre onces ;
de salpêtre, deux livres ;
de tartre, une demi-livre.

Réduisez en poudre, mêlez, & jetez ce mélange par cuillerées dans un creuset chaud.

Laissez le tout en fusion pendant une demi-heure, écartez le feu, & pulvérisez dans un mortier chaud & net.

Mettez cette poudre dans un matras avant que l'air ait eu le tems d'agir dessus, & ajoutez,

d'esprit de vin tartarifié, deux livres.

Faites du matras un vaisseau circulaire ; & laissez le tout en digestion pendant deux jours.

Décantez la liqueur, lorsqu'elle sera froide & reposée.

Cette teinture passe pour un altérant excellent dans toutes les maladies chroniques.

Sa dose est depuis vingt gouttes jusqu'à cent.

TINCTURA MYRRHÆ. Voyez *Myrrha*.

TINCTURA NITRI.

Teinture de Nitre.

Prenez du nitre fixé à la manière de Quincy, une livre.

Tenez-le dans un creuset sur un feu violent pendant trois ou quatre heures.

Jetez-le de-là dans un mortier chaud, pulvérisez & versez dessus,

une demi-livre d'esprit de vin tartarifié,

Mettez ce mélange dans un matras, au bain de sable ; augmentez le feu peu-à-peu, jusqu'à ce que l'esprit de vin bouillonne, & continuez ainsi pendant deux ou trois heures. Pendant ce tems le nitre communiquera sa teinture à l'esprit de vin.

Décantez, remettez de l'esprit, digérez & continuez ce procédé tant qu'il vous viendra de la teinture.

Cette teinture opère par les sueurs & par les urines, mais surtout par cette dernière voie. On la regarde comme un excellent anti-scorbutique, & on lui attribue la vertu de dépurer le sang très-efficacement. Sa dose est depuis vingt gouttes jusqu'à soixante.

TINCTURA PARALYTICA.

Teinture contre la Paralyse.

Prenez des cantharides d'Espagne en poudre, deux onces ;
de graine de potrette, six dragmes ;
d'esprit de vin rectifié, trois chopines.

Laissez le tout en digestion pendant quelques jours au bain de sable.

Décantez, ou séparez la liqueur des autres ingrédients.

On use de cette *teinture* en embrocation, dans l'engourdissement ou la paralysie des membres; elle stimule puissamment; elle reveillera les fibres les plus insensibles, & procurera aux fluides la dérivation qui convient; si on en frotte les parties, elle est assez acre pour les exorier; on ne peut l'ordonner intérieurement, sans exposer un malade à des stranguries & à d'autres maladies de la vessie.

TINGTURA PAPAVERIS COMPOSITA.

Teinture de Pavot composée.

Prenez des fleurs de pavot sauvage, une livre;
de la muscade rapée, trois dragmes;
de sucre blanc, deux onces;
de l'eau-de-vie de France, quatre livres.

Tirez une *teinture* sur un feu modéré.

TINGTURA REGALIS.

Teinture Régale.

Prenez des petits morceaux de cuivre, deux onces;

Mettez-les dans un creuset, & ce creuset sur un fourneau.

Lorsqu'ils seront rouges, ajoutez,

de régule d'étain en poudre grossière, quatorze onces,

Laissez le tout en fusion pendant un quart d'heure, & versez ensuite ce mélange dans un cône chaud & graissé.

Lorsqu'il sera froid réduisez-le en poudre, & le mettez par cuillerée dans le double de son poids de sel de tartre fondu.

Cela fait, fermez le fourneau, & allumez un très-grand feu que vous entretiendrez pendant deux ou trois heures.

Ecartez ensuite le feu. Jetez le mélange dans un mortier chaud & net; réduisez-le sur le champ en poudre, & le mettez dans un matras, avant qu'il ait pu attirer l'humidité de l'air.

Versez dessus une pinte d'esprit de vin tartarisé. Lutez comme dans la préparation de la *teinture* d'antimoine, & continuez de même.

Il y a des gens qui font tant de cas de cette *teinture*, qu'ils la regardent presque comme un remède universel. Il faut convenir qu'elle est excellente, & qu'elle produit de grands effets dans toutes les maladies chroniques. Elle est sudorifique & diurétique. Sa dose est depuis dix gouttes jusqu'à cinquante & soixante. On peut substituer à deux onces de cuivre, deux onces & demie de scories de cuivre, & la *teinture* n'en sera que plus belle. Il y en a qui prétendent que la qualité émétique du cuivre n'est pas si parfaitement détruite, qu'elle ne se régénère; mais l'expérience ne confirme point cette opinion. On a beau garder cette *teinture*, elle ne devient point émétique.

TINGTURA REGIA.

Teinture Royale.

Prenez du musc, un demi-scrupule;

de la civette, cinq grains;
du baume du Pérou, douze gouttes;
de l'huile de cloux de girofle, } de chaque, deux gouttes;
d'huile de bois de rose, }

Versez ces huiles sur une demi-dragme de sel de tartre; & mêlez bien le tout.

Versez sur ce mélange;

d'esprit de vin rectifié, deux onces

Tenez-le pendant plusieurs jours dans un vaisseau fermé; à une chaleur égale à celle du soleil, & décantez ensuite l'esprit.

Cette *teinture* n'est propre qu'à donner une odeur agréable aux cordiaux. Elle est aussi propre à cet effet qu'aucune autre composition. Il n'en faut qu'une goutte sur plusieurs onces de liqueur. Le Mort en est l'inventeur.

TINGTURA RHABARBARI.

Teinture de Rhubarbe.

Prenez de la rhubarbe, une once & demie;
de semences de petit car- } de chaque, deux dragmes;
damome, & }
de safran, }
de racines de réglisse, une demi-once;
d'eau-de-vie de France, une pinte.

Faites une *teinture*.

Cette *teinture* s'emploie dans les mêmes circonstances où l'on se sert de la rhubarbe.

TINGTURA ROSIS SOLIS.

Teinture de Ros solis.

Prenez de ros solis, quatre poignées;
de canelle, }
de muscade, }
de macis, } de chaque, une once;
de cloux de girofle, }
de gingembre, }
de musc, cinq grains.
d'esprit de vin, deux pintes.

Laissez le tout en digestion pendant vingt jours.

Dissolvez ensuite dans la *teinture* que vous aurez passée, une livre de sucre.

Renfermez-la ensuite dans un vaisseau pour l'usage.

C'est un cordial très-chaud; on peut aussi l'ordonner comme un bon céphalique, aux personnes d'un tempérament froid. Elle souette le sang & l'échauffe, & ranime les esprits animaux. C'est par cette raison qu'on s'en sert en aphrodisiaque & dans les cas d'impuissance.

TINGTURA ROSARUM RUBRARUM.

Teinture de Roses rouges.

Prenez de roses rouges bien séparées de leurs parties blanches, une demi-once;
d'huile de vitriol, vingt gouttes.

Versez ce vitriol sur les feuilles, que vous mettrez dans un vaisseau de terre verni.

Ajoutez d'eau de fontaine bouillante, deux livres & demie.

Passiez la liqueur, & ajoutez

de sucre candi fin, trois onces.

Dans cette préparation, il faut laisser tomber goutte à goutte l'huile de vitriol, avant qu'on ait versé l'eau sur les roses.

TINCTURA SACRA. Voyez Hierapiera.

TINCTURA SALIS TARTARI HARVEYANA. Voyez Tartarus.

TINCTURA SALIS TARTARI HELMONTIANA. Voyez Tartarus.

TINCTURA SCAMMONII. Voyez Scammonium.

TINCTURA SERPENTARIE VIRGINIANÆ.

Teinture de serpentaire de Virginie.

Prenez de serpentaire de Virginie en poudre, deux onces ; de teinture de sel de tartre, seize onces.

Laissez le tout en digestion jusqu'à ce que vous ayez une teinture.

Elle est bonne pour ceux qui ne peuvent prendre la serpentaire en substance. Sa dose est depuis une dragme jusqu'à trois dans quelque véhicule convenable.

TINCTURA STOMACHICA AMARA,

Teinture stomachique amère.

Prenez de la racine de gentiane, de l'écorce d'orange séchée & mise en petits morceaux, } de chaque, une livre.

Versez dessus dans un vaisseau de terre,

de l'esprit de vin rectifié, trois pintes.

Tenez ce vaisseau couvert pendant quelques jours à une chaleur modérée.

Exprimez fortement l'esprit, & gardez pour l'usage.

Il faut que les écorces soient d'orange de Séville les plus odoriférantes, bien séparées du blanc & bien desséchées.

Il ne faut pas distinguer cette teinture de celle dont les Empiriques font des éloges si outrés : elles ne diffèrent point entre elles ; & tout cet appareil d'ingrédients qu'ils y font entrer, ne sert qu'à en imposer aux ignorans. La centaurée & une infinité d'autres choses qu'on y ajoute, l'abâtardissent plutôt qu'elles ne relevent ses vertus. Nos Apothicaires font bien de l'avoir toute prête ; on a par ce moyen une potion amère extemporanée, avec du vin ou un autre véhicule. Il suffit d'en mettre quinze ou seize gouttes sur une dose de deux ou trois onces. On la marie fort bien au vin calybbé, ainsi que les autres amers, dont elle a les propriétés ordinaires. Elle échauffe & fortifie l'estomac : mais elle ne produit jamais mieux cet effet que quand on la joint avec un peu d'acide ; il en résulte alors un subastringent, qui diffère peu de l'Élixir de vitriol. Une once d'esprit de soufre par la cloche, mise sur une pinte de cette teinture, lui communiquera une très-belle couleur, & la rendra très-agréable à prendre.

TINCTURA SUCCINI. Voyez Ambra.

TINCTURA SULPHURIS.

Teinture de soufre.

Prenez du foie de soufre tandis qu'il est chaud, quatre onces.

Broyez-le dans un mortier, & le mettez sur le champ dans un matras, ajoutant

d'esprit de vin, une pinte.

Laissez le tout en digestion pendant vingt-quatre heures, & vous aurez une teinture très-rouge, que vous garderez pour l'usage.

Il n'y a point de meilleur véhicule pour cette teinture, que le vin de Canarie. Sa dose est depuis dix gouttes jusqu'à quarante.

TINCTURA TARTARI TARTARIZATI. Voyez Tartarus.

TINCTURA THERIACALIS.

Teinture alexipharmaque.

Prenez de l'eau-de-vie de France, & du meilleur vinaigre, de la thériaque de Venise, & du mithridate, } de chaque, une pinte ; } de chaque, une demi-livre.

Laissez le tout en digestion sur un feu modéré, & passez la teinture que vous garderez pour l'usage.

Elle a toutes les propriétés de la thériaque ; elle procure quelquefois une diaphorèse lorsqu'il en sera besoin, & cela par le moyen du vinaigre. C'est un des meilleurs alexipharmques qu'on puisse employer dans la pratique. Sa dose est depuis deux dragmes, jusqu'à une once, seule ou dans un véhicule approprié. On l'ordonnera avec un sirop, ou en éclegme, aux enfans, à qui on ne pourra la faire prendre sous une autre forme. La dose pour eux sera depuis une dragme jusqu'à une demi-once. On y reviendra de quatre heures en quatre heures, ou de six heures en six heures, selon l'exigence des cas, jusqu'à ce qu'on ait provoqué la sueur dans les fièvres, lorsqu'on s'en tiendra à ceremede, & qu'on n'en prendra point d'autres qui tendent au même but.

TINCTURA TERRÆ JAPONICÆ.

Teinture de Cachou.

Réduisez en poudre très-menue,

de cachou, quatre onces ; de canelle, une once ; de quinquina, une once & demie ; de musc, & d'ambre gris, } de chaque, 6 grains.

Broyez les deux derniers, avec

de sucre candi, une once.

Mettez le tout dans un matras, & versez dessus,

d'esprit de vin, 24 onces.

Faites du matras un vaisseau circulaire ; lutez-bien la jointure, & tenez en digestion au bain de sable pendant quatre ou cinq jours, secouant le vaisseau deux ou trois fois par jour.

Laissez ensuite reposer, & décantez doucement la liqueur dans une phiole pour l'usage.

Cette *teinture* est bienfaisante dans les fluxions, les catarrhes, les flux de ventre, la dysenterie, l'écoulement immodéré des règles, la gonorrhée & les ulcères invétérés, lorsque le virus est déjà subjugué. On la substitue fort bien au quinquina dans la cure des fièvres intermittentes. Sa dose est depuis une demi-cuillerée jusqu'à trois ou quatre, dans du gros vin, ou dans quelque autre véhicule approprié.

TINCTURA VENERIS.

Teinture de Cuivre.

Prenez du verd-de-gris, une dragme ;
d'esprit de sel ammoniac, } de chaque, une demi-
& } once.
d'esprit de vin rectifié, }

Laissez le tout en mélange, jusqu'à ce qu'il soit d'un bleu céleste foncé.

Cette *teinture* ne se donne point intérieurement ; elle offense l'estomac & provoque le vomissement ; mais elle produit de bons effets en injection dans la gonorrhée. Lorsqu'on pourra s'assurer que l'infection n'est que dans l'urethre, elle guérira parfaitement & infailliblement le malade : mais il est à propos de recommander à ceux qui ne font pas encore extrêmement versés dans la cure des maladies vénériennes, d'en user discrètement.

TINCTURA VIPERARUM COMPOSITA.

Teinture de Vipères composée.

Prenez de fleurs de soufre, une livre ;
d'antimoine cru, quatre onces.

Mettez le tout en une poudre fine.

Étendez cette poudre sur un plat de terre, & la soulevez d'huile de soufre faite à la cloche, ou d'huile de vitriol, quatre onces suffisent.

Jetez-la ensuite dans une retorte, & versez dessus peu à peu,

d'esprit de nitre dulcifié, une livre.

Mettez la retorte au bain de sable, & tirez l'esprit.

Mettez sur une livre de cet esprit,

de vipères séchées, deux onces.

Coupez ces vipères par petits morceaux, & laissez le tout en digestion dans un matras pendant quarante-huit heures.

Lorsque le mélange sera froid, passez-le au tamis.

Remettez le menbrure dans le matras.

Ajoutez de cochenille,
de safran, &c. } de chaque, deux
de serpentinaire de Virgini- } dragmes.
nie, }

Laissez le tout en digestion pendant vingt-quatre heures, & décantez la liqueur.

Cette *teinture* passe pour un excellent diaphorétique. Elle produit de fort bons effets dans la maladie épidémi-

que à Londres en 1665. Sa dose est depuis dix gouttes jusqu'à cinquante ou soixante dans du vin de Canarie, ou dans de l'eau d'arabes.

TINCTURA VIRIDIS.

Teinture verte.

Prenez du verd-de-gris, une demi-once ;
de l'arsenic jaune, six dragmes ;
d'alun, trois dragmes ;

Faites bouillir le tout dans une livre de vin blanc, jusqu'à réduction de moitié.

Ajoutez au reste lorsqu'il sera froid,

d'eau-rose, &c. } de chaque, six
de plantain, } onces.

Cette *teinture* n'a paru que dans la dernière édition de la Pharmacopée du Collège de Londres ; & on a substitué l'eau de plantain à celle de dulcamère, parce que celle-ci n'est plus au nombre des eaux simples.

TINDA PARVA, H. M. *Arbor Malabarica, baccifera corice albicante, glomerato flore*; D. Syen.

C'est un grand arbre qui croît dans les lieux sablonneux au Malabar.

Sa racine broyée & employée en liniment, est bienfaisante dans l'épilepsie ; on l'applique aussi avec sucres dans les abcès ; on se sert de ses feuilles en décoction, en fomentation ou en cataplasme pour toutes sortes de douleurs : elles sont bienfaisantes aux femmes en couche. RAY, *Hist. Plant.*

TINCA. Voyez *Achor*.

TINEARIA ; nom du *Stachas citrina angustifolia*.

TINIARIA ; nom du *Polygonum* dans Marcellus Empiricus, cap. 17.

TINKAR, *Borax*.

TINNITUS AURIUM, tintement d'oreilles, ou bruit qui se fait dans les oreilles, & qui ressemble à celui d'une cloche.

TINNUNCULUS ; espèce d'oiseau de proie, dont Aldrovandus a fait mention.

TINTINNABULUM, la lucette. VESALE.

TINUS, *Laurier-tein*.

Voici ses caractères :

Il a un double calyce : l'inférieur est divisé en trois parties, le supérieur en cinq, & ils font l'un & l'autre d'une seule pièce. Sa fleur est monopétale, en roue, divisée en cinq segments, un peu tubuleuse par sa partie inférieure, & ornée de cinq étamines qui s'élèvent du fond de la partie tubuleuse. Son ovaire est au fond du calyce ; il est garni d'un long tube triangulaire, inégal, & dégénérant en un fruit semblable à l'olive, qui a un nombril, & qui contient une seule semence en poire.

Boerhaave en compte les trois espèces suivantes.

1. *Tinus prior Clusii*, Tourn. Inst. 607. Boerh. Ind. A. 2. 225. *Laurus tinus*, Offic. Ger. 1224. Emac. 1409. *Laurus tinus Lusitanica*, *cerulea bacca*, Park. Theatr. 206. *Laurus sylvestris*, *corni femina*, *foliis subhirsutis*, C. B. P. 461. *Lauri tini sylvestris primum genus*, J. B. 1. 418. *Laurier sauvage*.

Ce *laurier* est originaire de Portugal ; il fleurit en Juillet & en Août. Ses baies dont on fait usage, prises intérieurement, purgent par les selles, & causent dans tout

le corps de l'agitation & du désordre. DALL, d'après Parkinson.

2. *Timus II. Clusii*, H. 49. Lugd. 204. *Laurus sylvestris*, foliis virenti, C. B. P. 461.
3. *Timus III. Clusii*, H. 49. Lugd. 204. *Laurus sylvestris*, folio minore, C. B. P. 461. BOERHAAVE, *Index alter Plant.*

Le *timus* est une plante vénéneuse : si l'on tient de ses baies dans la bouche, elles enflamment promptement le gosier : on les a quelquefois ordonnées avec succès dans l'hydropisie ; car c'est un puissant cathartique : mais je n'en conseillerais jamais l'usage. *Hist. des Plant. austr. à Boerhaave.*

T I P

TIPI ; espece d'*alliarina* en arbrisseau qui croît au Bresil, dont la fleur est blanchâtre, & le fruit noir & rond comme une prune. PISON, RAY, *Hist. Plant. Index.* On ne lui attribue aucune propriété.

TIPIOCA ; espece de crème que l'on prépare avec le *Manihot*. Voyez *Manihot*.

TIPSARIA, eau d'orge, de *pisana*. Ruland & Jonhson écrivent *tasparia*. CASTELLI.

TIPULA ; sorte de mouche d'eau qui ressemble à une araignée. Elle a six longues jambes qu'elle étend sur l'eau, au moyen de quoi elle marche sur la surface sans enfoncer. Son corps est d'une forme ovale, & de couleur blanchâtre. Ses ailes sont argentines, ses yeux noirs & sa queue pointue.

Appliquée extérieurement, c'est un remède discutif. LEMERY, des *Drogues*.

T I R

TIRUCALLI, H. M. nom du *Tithymalus Indicus*, frutescent.

T I T

TITANOKERATOPHYTON, de *titano*, chaux, & de *Keratophyton*. Voyez *Keratophyton*.

Nom que Boerhaave donne à une très-grande plante marine, qu'on trouve aux environs des côtes de la Norwege, & qui ressemble au *keratophyton*, avec cette différence qu'elle est chargée d'une substance claire, ou d'un plâtre, dont elle est, pour ainsi dire, incrustée.

Boerhaave en compte vingt-quatre especes, dont aucune n'a des propriétés médicinales connues.

TITANOS, *titano*, chaux. Erotien rend ce terme par *titano*, chaux, ou lessive préparée de chaux. Le *titano*, à *dracogon*, est la chaux vive qu'on appelle communément *dracogon*, & que Gallien met au nombre des dépilatoires secs de C. M. S. L. Lib. I. cap. 4.

Le *titano*, selon Ruland, est la chaux du plâtre. Fœrus. CASTELLI.

TITHYMALOIDES.

Voici ses caractères :

C'est une espece de *tithymale*. Sa fleur est monopétale, irrégulière, & ressemble à un soulier.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Tithymaloides frutescens*, folio myrti amplissimo, T. 654. *Tithymalus Cerasavicus*, myrtifolius, flore coccineo melifero, Par. Bat. H. R. D.
2. *An tithymaloides frutescens*, foliis nerii? Plum. T. 654. BOERH. Ind. alt. Plant.

On ne lui attribue aucune propriété médicinale que nous connoissions.

TITHYMALUS, *Tithymale*.

Voici ses caractères :

Sa racine est fibreuse ou tubéreuse. Ses feuilles, entre lesquelles il y en a quelques-unes de sphériques, sont rangées alternativement, oblongues & entières. Le pédicule se termine en un gros corps, creux comme un calyce, au sommet des lobes duquel croissent quatre ou cinq pétales irréguliers, tantôt semi-lunaires, tantôt creusés, représentant une fleur tétrapétaloïde, à segments presque lunaires, & environné de deux feuilles qui lui servent de calyce. Il s'élève du fond du calyce, au côté du pistil, quatre, cinq ou un plus grand nombre d'étamines, tantôt longues, tantôt courtes avec leurs testicules. Le pistil est au centre du calyce ; il est long, & porte un ovaire triangulaire ou exagonal, à trois capsules, qui porte au centre un triple tube, long, avec un *apex* divisé en deux parties, & inégal. Ce tube est si long, que l'ovaire paroît être placé près que au milieu du pistil. Toute cette plante est pleine d'un suc laiteux.

Boerhaave en compte les quarante-quatre especes suivantes.

1. *Tithymalus latifolius*, *catapucia distus*, Tourn. Inst. 86. Boerh. Ind. alt. 255. *Catapucia minor*, *lathyrus*, Offic. *Catapucia minor*, Raii Hist. 1. 866. *Lathyrus major*, C. B. P. 293. *Lathyrus major*, *horrensis*, Theat. 191. *Lathyrus*, *frut. catapucia minor*, Gei. Emac. 503. J. B. 3. 880. *Epula major*, Rivin. Tet. Irr. Rupp. Flor. Gen. 219. L'Épurga des Jardins.

Ce *tithymale* est commun dans les jardins. Ses parties dont on fait usage, sont ses semences, rondes, oblongues, plus grosses qu'un pois, & couvertes d'une pellicule ou coiffe blanche, au-dedans de laquelle il y a un noyau ou amande grasse, douceâtre, acre, désagréable au goût, & qui est un cathartique violent : mais l'on emploie rarement ses semences, ainsi que celles des autres especes de *tithymale*.

Douze ou quatorze semences broyées & prises dans du vin, suffisent pour mettre tout le corps en mouvement, purger le ventre, évacuer le phlegme, provoquer puissamment le vomissement, & précipiter la bile, le phlegme & l'humeur mélancolique.

Cette plante s'élève à peine à deux piés de haut, dans la première année où elle a été semée. Sa tige est forte, rougeâtre & couverte de feuilles longues étroites, & d'un verd bleuâtre ; elle demeure dans cet état jusqu'à l'année suivante sans pousser des branches. Elle s'élève alors successivement à trois ou quatre piés, & pousse un grand nombre de branches vers le sommet ; il paroît à chaque division des feuilles larges, à peu près triangulaires, & sans pédicules. Ses fleurs sont petites, jaunes, placées sur des feuilles rondes, concaves, qui environnent la tige comme un calyce ; elles sont placées à trois vaisseaux feminaux quarrés, qui contiennent trois semences oblongues. Cette plante abonde tellement en un suc laiteux, que si vous en coupez une branche, il en sortira par gouttes une assez grande quantité. Ce suc est chaud, brûlant, acre, & enflamme la bouche & la gorge pour long-tems. L'épurga croît dans les jardins ; elle naît de sa graine, & meurt lorsque sa semence est mûre.

Elle paroît être de la même nature que le *catapucia major* : mais elle agit plus violemment ; aussi n'y a-t'il que quelques Empiriques imprudens qui osent l'ordonner. Son lait est bon pour emporter les verrues. MILLER, Bot. Off.

Toute cette plante abonde en un suc laiteux fort acre,

& qui purge violemment par le vomissement & par les selles. On la met au nombre des poisons, dont l'acrimonie & la vertu caustique est évidente, qui produisent la gangrene & la putréfaction, & dont il faut prévenir les effets par des remèdes aqueux, tièdes, tant soit peu acrés & gras, & par des préparations de miel. Voyez Boerhaave, *Instit.* 1137. *Forcstus, Obs. Med. Lib. I. Obs.* 23. *Jöel. T. 2.*

Le meilleur antidote que l'on puisse employer contre elle est la tonte-saine. Voyez Kircher, *Mund. Subt. T. 2.* Bauhin dit d'après Matthioli, que si quelqu'un veut faire tomber les poils des sourcils, & se dégarer le front de cheveux, il n'a qu'à mêler le suc de cette plante avec de l'huile, & s'en frotter au soleil, mais de manière que ce limment ne touche ni ses yeux ni son visage, car ces parties s'enfermieraient sur le champ, deviendraient rouges, & paroitroient couvertes de lepre. L'épurga des jardins guérit le mal de dents. Pour cet effet il en faut mettre dans la cavité de la dent affectée & garantir les gencives de son action, en les enduisant de cire rouge. Il faut aussi prendre la même précaution lorsqu'on l'emploie pour enlever les poils superflus, les verrues & le lichien. Les Mendians s'en servent ordinairement pour se défigurer la peau, & émouvoir par ce moyen la compassion de ceux qui les voyent. Nous lisons dans Bauhin, que Fernel ordonnoit trois ou quatre feuilles d'épurga des jardins dans du bouillon gras, pour purger par les selles. Dioscoride remarque que les feuilles de cette plante, cuites avec des légumes ou une volaille, produisent le même effet. Si l'on repand dans les étangs & dans les lacs de sa graine & de ses feuilles, les poissons en sont affectés, & viennent à la surface de l'eau, couchés sur le flanc comme s'ils étoient morts, ensuite qu'on peut les prendre à la main : mais ils ne tardent pas à sortir de cet assoupissement dès qu'on les a changés d'eau. BAUHIN, d'après Houdier.

Doize ou quatorze semences d'épurga des jardins broyées & prises dans du vin, mettent le corps en mouvement & purgent par les selles, chassent le phlegme & la bile, excitent puissamment le vomissement, & procurent une expectoration de phlegme, d'humeurs bilieuses & mélancoliques. Morison assure d'après Tragus, que les pilules faites du lait de tithymale, de vinaigre & de substances aromatiques, sont bienfaisantes aux hydroptiques. Dioscoride nous apprend que six ou sept graines d'épurga prises en pilules dans des figues ou des dattes, purgent par les selles, & évacuent la bile, le phlegme & l'eau, à moins que le malade ne préviene cet effet en buvant immédiatement après beaucoup d'eau froide. « Vingt graines d'épurga des jardins, prises dans de l'eau pure & dans de l'hydromel, guérissent les hydroptiques, & évacuent la bile. Ceux, » dit Plin, qui voudront se purger violemment, les » prendront avec leurs enveloppes : mais comme elles » sont pernicieuses à l'estomac, on a jugé à propos de » les prendre avec du poisson, ou dans du bouillon » fait de volaille. » Bauhin nous apprend avec Matthioli, que dix ou douze de ces graines dépouillées de leurs enveloppes, s'ordonnent avec sucres, dans les cas où il s'agit de faire rendre par le vomissement quelques philtres amoureux, ou quelques autres potions ou ingrédients maléfiques. Mais comme la matière médicale nous fournit un grand nombre d'émétiques & de purgatifs sûrs, il y auroit de l'imprudence à leur préférer la graine de tithymale, avec laquelle les Charlatans, dont la manie est de faire les entendus en Médecine, tuent tous les jours des malades. Ceux à qui il est arrivé par hasard de prendre de ces semences, sans en être incommodés, sont redevables de ce bonheur à la petite quantité de la dose ; aux sucs acides dont leur estomac abondoit, à l'usage antérieur des liqueurs oléagineuses, aux secours qu'ils ont tirés des substances qu'ils ont prises, immédiatement après, à la bonté naturelle de leur tempérament, & non à la qualité innocente de ce remède. Si elles agis-

sent dans les uns en les purgeant par bas, & dans les autres, en les purgeant par haut ; il faut expliquer la différence de ces effets, par celle du tempérament & de la constitution des personnes qui s'en servent ; car il est constant, qu'entre les corps les uns sont plus disposés à une espèce d'évacuation qu'à une autre ; d'ailleurs le vomissement est quelquefois facilité, par la grande quantité d'aliments que ce cathartique rencontre dans l'estomac. C'est apparemment ce qui a donné lieu aux contes de vieilles que l'on fait sur le tithymale, savoir, que si ces semences sont dépouillées de leurs enveloppes de haut en bas, elles purgent par les selles ; & qu'au contraire elles purgent par le vomissement si on les dépouille de bas en haut. « La semence » d'épurga des jardins, dit Etmuller, est purgative ; si » on en donne, par exemple, douze ou quinze broyées » dans un œuf poché, elles purgent violemment & » sur le champ par les selles. Il faut les avaler entières, si l'on veut qu'elles agissent par haut, & les mâcher seulement si l'on veut qu'elles agissent fortement par bas. » Voyez Bauhin, 3. P. Moris. 3. Ray, 1. Diosc. 4. Plin, 27. Bodæus, in *Theophrast. Schrod. Pharm.* Etmuller, 1. Dale, Conig. R. U. Boecler. 1.

2. *Tithymalus Characiac, amygdaloides*, Boerh. Ind. A. 255. *Tithymalus characiac*, Offic. *Tithymalus characiac Monspeliensium*, Ger. 405. Emac. 499. Park. Theat. 186. Raii Synop. 3. 312. *Tithymalus characiac, rubens, peregrinus*, C. B. P. 290. Tourn. Inst. 85. *Tithymalus amygdaloides, seu characiac*, J. B. 3. 672. Raii Hist. 864. *Efula characiac rubens*, Rivin. *Epurga des bois*.

Cette espèce croît dans les lieux pierreux, en France & en Italie. Sa fleur est noire, & non pas jaunâtre ou pâle comme dans les autres espèces.

Sa racine, ses feuilles & sa semence, sont acrimonieuses & caustiques ; & son suc, dit Dioscoride, est un violent cathartique.

3. *Tithymalus characiac, amygdaloides, foliis eleganter variegatis*, Flor. 2. 115.
4. *Tithymalus, characiac, folio serrato*, C. B. P. 290.
5. *Tithymalus Arborescens, folio hyperici majore, in summitate ramorum confertim nato*.
6. *Tithymalus arborescens folio glauco, angusto, acuto, dense congesto*, Boerh. Ind. A. 256. *Tithymalus paralius*, Offic. J. B. 3. 674. Ger. 401. Emac. 498. Raii Hist. 1. 865. Synop. 3. 312. *Tithymalus paralius, sive maritimus*, Park. Theat. 184. *Tithymalus maritimus*, Park. Theat. 184. *Tithymalus maritimus*, C. B. P. 291. Tourn. Inst. 87. *Efula marina, linaria folio*, Rivin. Irr. Tet. *Epurga de mer*.

Elle croît dans les lieux sablonneux, au bord de la mer ; elle pousse quelques branches rouges & ligneuses, d'un pied ou d'une coudée de hauteur, & couvertes de haut en bas de feuilles assez semblables à celles du lier, mais épaisses, grisâtres, & pleines d'un suc laiteux très-acre. Sa racine est assez forte, oblongue, ligneuse & vivace.

On garde toute cette plante pour l'usage, & on lui attribue les mêmes propriétés qu'aux autres épurges.

7. *Tithymalus myrsinites, laisifolius*, C. B. P. 290. Boerh. Ind. alt. 256. *Tithymalus myrsites*, Offic. *Tithymalus myrsinites*, J. B. 3. 674. Park. Theat. 187. Raii Hist. 1. 865. *Tithymalus myrsifolius*, Ger. 402. *Tithymalus myrsifolius ; laisifolius*, Ger. Emac. 499. *Efula foliis myrsi*, Rivin. Irr. Tet. *Epurga à fenilles de myrthe*.

Cette espèce pousse des tiges branchues, de la longueur d'un empan, assez fortes, qui s'étendent pour l'ordinaire sur la terre, & qui sont couvertes de feuilles rangées régulièrement, semblables à celles du myrte,

grasses, pointues & bleues. L'extrémité des branches pousse de petits rejettons, qui passent à travers des feuilles rondes, en forme de boîtes & rangées en ombelles; c'est sur ces feuilles que croissent ces fleurs qui sont de couleur d'herbe. *RAT, Hist. Plant.*

Elle croît dans la Calabre & dans la Sicile, & fleurit en été. Saracine, sa fleur & sa semence font d'usage. Dioscoride dit qu'ils ont les mêmes propriétés que dans le *tithymalus characias*, ou épurge des bois.

8. *Tithymalus myrsinites*, *angustifolius*, C. B. P. 290.
9. *Tithymalus arboreus*, *caule corallino*, *folio hyperici*, *pericarpio barbato*.
10. *Tithymalus characias*, *radice repente*, H. R. Par.
11. *Tithymalus salicis angustifolia glabra*.
12. *Tithymalus tuberosa pyramidalis radice*. Voyez *Apies*.
13. *Tithymalus palustris frutescens*, C. B. P. 292. Tourn. Inst. 87. Boerh. Ind. alt. 256. *Esula major*, Offic. *Esula major Germanica*, Ger. 404. Emac. 501. *Tithymalus palustris*, *sive esula major Germanica*, Park. Theat. 188. *Tithymalus magnus multicaulis*, *sive esula major*, J. B. 3. 671. Rati Hist. 1. 864. *Epurge d'Allemagne*.

Cette espèce de *tithymale* a la racine large, épaisse, & quelquefois plus grosse que le bras; elle pousse un grand nombre de branches ou de tiges fortes qui s'élevaient à deux ou trois piés de haut, rougeâtres & couvertes de feuilles unies, longues, vertes, assez étroites, mais plus larges par le bout que partout ailleurs. Ses fleurs qui croissent au sommet des tiges, sont petites & jaunes, ainsi que dans les autres épures; elles sont suivies de vaisseaux féminaux triangulaires, qui contiennent trois semences rondelettes. Toute la plante est pleine d'un suc caustique, ardent, qui cause à la bouche & aux gencives, une inflammation qui dure long-temps. Elle croît en différens endroits de l'Allemagne, & fleurit en Juin. On ne fait usage que de l'écorce de sa racine.

*C'est un cathartique violent, qui agit fortement par haut & par bas, mais qui est pernicieux à l'estomac & aux entrailles, à cause de son acrimonie corrosive; & dunt par conséquent il ne faut user qu'avec une extrême circonspection; le faire macérer dans du vinaigre, & le corriger par d'autres ingrédients convenables, on dit qu'alors il évacue les humeurs stériles & bilieuses, & qu'il soulage dans l'hydropisie, la goutte, & d'autres maladies opiniâtres. Il entre dans les *Pilule Mechoacanae* & *scitida*. MILLER, *Bot. Off.*

Ce *tithymale* est fort commun dans les contrées supérieures de l'Allemagne, & dans les contrées basses, voisines du Rhin, en Silesie, où on le trouve sur les bords sablonneux, & les descentes vers les rivières. Nous le cultivons dans nos jardins. On fait usage en Médecine de sa racine; elle purge très-violemment le phlegme par les selles; on fait avec sa racine, son herbe & son suc laiteux, un onguent particulier qui ne manque pas d'efficacité dans la gale contagieuse de la tête.

14. *Tithymalus arboreus*, *altissimus*, *folio salicis*, *caulibus rubentibus*.
15. *Tithymalus arvensis*, *latifolius*, *Germanicus*, C. B. P. 291. *Esula minor vulg.*
16. *Tithymalus amygdali folio angustiori*, *montis Pollini*.
17. *Tithymalus amygdali folio breviori*, *latiori*, *hirsuto*, *montis Pollini*.
18. *Tithymalus subrotundis foliis majoribus*, *crenatis*, Boerh. Ind. alt. 256. *Tithymalus*, Offic. *Heliopsis*, Ger. 313. Emac. 498. Park. Theat. 189. C. B. P. 291. Rati Hist. 1. 869. Synop. 3. 313. Tourn. Inst. 87. *Tithymalus heliopsis*, *sive salsiquia*, J. B. 3. 663. *Esula salsiquia*, Rupp. Flor. Jen. 219. *Epurge helioscope*.

Cette espèce a un goût d'herbe, paroît tant soit peu fa-

lée, & teint d'un rouge foncé le papier blen. *Tournefort.*

Cette plante n'a qu'une seule racine blanche qui s'enfonce droit & profondément en terre; il en part quelques fibres; & elle pousse une seule tige haute d'un demi-pié ou d'un pié, ronde & garnie de quelques filaments. Les feuilles sont fort serrées sur cette tige; elles ne conservent entre elles aucun ordre; elles ressemblent à celles du pourpier ou du *peplis*; elles ont un doigt, & quelquefois un doigt & demi de longueur, & sont arrondies par le bout, & finement découpées par les bords. Le sommet de la tige se divise en rejettons; ces rejettons sont ordinairement au nombre de cinq; ils forment une espèce d'ombelle; ils portent un pareil nombre de feuilles larges, plus rondes que celles qui sont sur la tige, & chaque rejetton se divise en trois autres chargés d'un même nombre de feuilles. Les fleurs sont dispersées sur la tige; elles naissent aux séparations des rejettons; elles sont petites, herbacées, tétrapétales; les pétales sont rondelets, mais ne sont pas tout-à-fait ronds. Il part un pistil du milieu de la fleur, dont l'apex est gonflé, & porte un vaisseau féminin triangulaire, à trois loges & incliné vers les côtés de la fleur.

Elle fleurit, & sa semence est mûre en été; mais elle péricite en hiver; elle croît dans les potagers, dans les champs gras & labourés, mais plus communément dans des décombres & autres lieux semblables. *RAT, Hist. Plant.*

Elle a les mêmes propriétés que les autres épures, mais on la recommande particulièrement contre les verrues. *DALB.*

19. *Tithymalus rotundis foliis*, *non crenatis*, Tourn. Inst. 87. Boerh. Ind. alt. 256. *Peplus*, Offic. *Peplus*, *sive esula rotunda*, C. B. P. 292. Ger. 406. Emac. 503. J. B. 3. 669. Rati Hist. 1. 869. *Esula rotunda sive peplus*, Park. Theat. 194. *Tithymalus parvus annuus*, *foliis subrotundis non crenatis*, *peplus dilutus*, Rati Synop. 3. 313. *Epurge appelée peplus*.

C'est une plante haute d'un empan, pleine d'un suc laiteux, semblable au *tithymale helioscope*, mais plus petite, sans quoi on la prendroit pour une de ses espèces. Ses tiges sont rougeâtres. Ses feuilles petites, oblongues & sans découper; ce qui la distingue particulièrement du *tithymale helioscope*, dont les feuilles sont crénelées; ces feuilles sont encore larges vers le bas de la plante, & plus petites vers le haut. Les sommets de ses tiges sont arrondies en ombelles. Sa racine est foible, fibreuse & annuelle. Elle croît dans les jardins & les vignobles, & on la cultive quelquefois dans les champs; elle fleurit en été, & dure jusqu'à l'hiver. *RAT, Hist. Plant.*

Prise dans de l'hydromel; elle évacue la bile & le phlegme; mêlée dans les mets, elle émeut le ventre. *DALB.* d'après *Dioscoride*.

20. *Tithymalus annuus*, *folio rotundo*, & *caule viridi*.
21. *Tithymalus maritimus*, *folio linearia*, Boerh. Ind. A. 256. *Tithymalus amygdaloides angustifolius*, Tourn. Inst. 86. *Tithymalus characias angustifolius*, Ger. Emac. 500. Park. Theat. 187. *Tithymalus maritime affinis*, *linearia folio*, C. B. P. 256. *Esula folia amygdali angustifolia*, Rupp. Flor. Jen. 220. *Alypum Martioli*, *tithymalus affinis*, J. B. 3. 676. *Epurge des bois à fendre les écorces*.

Elle croît dans les bois parmi les ronces & les joncs; ses feuilles sont d'usage & passent pour avoir les mêmes propriétés que celles des autres espèces de *tithymale*.

22. *Tithymalus Ragusinus*, *flore luteo pentapetalo*, M. H. 3. 342.

23. *Tithymalus exiguus erectus*, H. L. *Efula exigua* Traug., Lob. Icc. 357.
 24. *Tithymalus foliis pini*, forte *Dioscoridis Pityusa*, C. B. P. 292. Tourn. Inst. 86. Boerh. Ind. alt. 257. *Efula minor Pityusa*, Offic. *Tithymalus pincus*, Ger. 402. Emac. 499. *Pityusa*, *tithymalus pincus* sive *efula minor*, Park. Theat. 192. *Tithymalus cyparissifolia*, *Pityusa*, multis, J. B. 3. 665. Raii Hist. 167.

La racine de cette espèce est beaucoup plus petite que celle du *Tithymalus palustris frutescens*, & pousse un grand nombre de tiges peu branchues, haute d'un pié au plus, couvertes de feuilles longues & étroites, de même que dans la linnaire, mais plus arrondies à leurs pointes. Les extrémités de ces tiges se divisent en plusieurs espèces de parasols, composés d'un grand nombre de feuilles faites en forme de calyce, & traversées de part en part par les pellicules des fleurs, qui sont petites & jaunes. Le fruit est triangulaire.

Cette plante croît en plusieurs endroits d'Allemagne, & de France; mais elle ne vient en Angleterre que dans les jardins.

On lui attribue les mêmes vertus qu'au *tithymalus palustris frutescens*, elle purge de même violemment par haut & par bas, ce qui fait qu'on les prescrit rarement l'une & l'autre. MILLER, Bot. Off.

Sa racine, l'écorce de celle-ci, & ses feuilles sont d'usage en Médecine. Sa racine est oblongue, plus grêle que celle de la grande éfula, de couleur brune par dehors, d'un jaune blanchâtre en dedans, & d'un goût extrêmement acre.

Elle brûle la langue & la gorge par son acrimonie, lors même qu'on ne fait que la goûter; mais étant prise intérieurement, elle vuide les eaux des hydropiques par haut & par bas, avec tant de violence, qu'on ne sauroit en user avec trop de précaution. On la corrige de même que l'*efula major*, en la faisant macérer dans des acides. DALE.

L'*efula* purge le phlegme avec beaucoup de violence, surtout par les selles, ce qui l'a fait appeler la rhubarbe des paysans. Elle est d'une nature acre, caustique & corrosive, & par là fort propre aux méchants, qui se servent de son suc pour s'ulcérer la peau, afin de paroître affligés de la gale, & autres semblables maladies, & exciter par là la pitié des passans. SCHROEDER.

C. Hoffman dit qu'il n'a jamais osé la donner, & qu'il a souvent admiré la hardiesse de certaines personnes qui en ont pris par cuillerées. Si cependant on jugeoit à propos de l'éprouver, on pourroit se servir de l'*efula preparata* des boutiques, qu'on a mise infuser, pendant vingt-quatre heures, dans du vinaigre, & qu'on a fait sécher ensuite.

La dose en est depuis deux scrupules jusqu'à un gros.

Voici la manière dont Casp. Dornavius la corrige.

Prenez d'*efula préparée*, quatre onces;
 de macis, & de chaque, deux gros;
 de galanga, }
 de spode préparé, un gros;
 de gomme adragant, & de de chaque, trois gros;
 de bdellium, }.

Réduisez en une poudre, dont vous donnerez depuis demi gros jusqu'à un. RAY, Hist. Plant.

25. *Tithymalus*, *cyparissias*, Prosp. Alpin. Exot. 65. M. H. 3. 338.

La racine de cette espèce de *tithymale* est épaisse, longue de quatre travers de doigts, & imprégnée, lorsqu'elle est récente, de même que le reste de la plante, d'un

suc laiteux. Elle pousse un grand nombre de tiges minces, approchantes du jonc, & garnies d'une infinité de capillaires minces & courts, faits comme les feuilles du tilleul, (ce qui a fait donner à cette plante le nom de *cyparissia*,) nues près de la racine; parsemées de petites taches noirâtres. Chacune de ces tiges porte, à son sommet, une ombelle composée de trois ou quatre jets; & à l'endroit où celle-ci commence, une petite feuille oblongue, terminée en pointe, & pareille à celle du myrte, avec cette différence qu'elle est plus petite & plus mince. Chaque jet de l'ombelle forme, à commencer vers le milieu, une espèce d'épi composé de feuilles toutes tournées du même côté, mais plus courtes & plus larges que les autres; & porte de petites fleurs pareilles à celles du *leucoium*, avec un petit fruit de figure triangulaire, qui renferme trois semences blanches, rondes, plus petites qu'un grain de poivre. Il s'élève quelquefois d'entre les tiges longues & minces, dont on a parlé ci-dessus, une ou deux autres tiges grosses comme le petit doigt, qui se divisent pareillement en plusieurs jets, dont chacun porte une ombelle: ces tiges, avant que de se diviser, sont nues & tachetées, de même que les autres.

Toutes la plante, lorsqu'elle est fraîche, est imprégnée d'un suc laiteux, dont les naturels du pays se servent pour évacuer les humeurs pituiteuses & les sérosités. PROSPER ALPIN, de Plantis exoticis.

26. *Tithymalus*, *exiguus, procumbens*, *Chamaefee dictus* i Boerh. Ind. A. 257. *Chamaefee*, Offic. Ger. 407. Emac. 504. Park. Theat. 195. C. B. P. 293. J. B. 3. 669. Raii Hist. 1. 869. *Tithymalus exiguus glaber*, *Nummularia folio*, Tourn. Inst. 87. *Efula minima Chamaefee dicta*, Volck. Flor. Nor. 155.

La racine de cette espèce est petite, grêle, longue d'environ un empan, & garnie de quelques fibres très-minces. Ses tiges croissent à la hauteur de trois pouces jusqu'à douze, & se divisent en plusieurs petites branches; elles sont de couleur rougeâtre, quelque peu velues, & disposées circulairement. Il sort de leurs jointures de petites feuilles conjuguées, arrondies, rougeâtres par-dessous, vertes par-dessus, & marquées d'une tache rouge dans le milieu; quelques-unes de celles qui sont aux extrémités des jets, ont leurs deux faces d'un rouge extrêmement foncé. Les fleurs sont purpurines, & naissent parmi les feuilles à l'endroit de la division des tiges.

Cette plante croît dans les vignobles d'Italie, de Sicile, du Languedoc, & de la Provence, & fleurit en Été.

Elle est estimée cathartique; son suc possède, à ce qu'on croit, la même qualité, & guérit les piqures des scorpions lorsqu'on en frotte la plaie. DIOSCORIDE.

27. *Tithymalus*, *Americanus, arborescens, folio corini*; H. A. 1. 29.
 28. *Tithymalus*, *Indicus, frutescens*, Raii Hist. Plant. 1710. Tiru Calli, H. Malabar. H. A. 2. 85.
 29. *Tithymalus*, *Indicus, vimineus, penitus apophyllus*, H. R. D.
 30. *Tithymalus*, *arboreus*, Park. Theat. 187. Alpin. Exot. 63. Raii Hist. 1. 864. Tourn. Inst. 85. Boerh. Ind. A. 257. *Tithymalus dendroideus*, Offic. J. B. 3. 375. *Tithymalus dendroideus ex Cadice Casares*, Ger. Emac. 501. *Tithymalus myrsifolius arboreus*, C. B. P. 290. *Tithymalus myrsinatus, arborescens*, Ger. Emac. 499. *Efula caule crasso*, Rivin. Irr. Tet.

Le *tithymalus arboreus* croît dans l'Isle de Candie, à la hauteur d'un homme au plus. Ses racines sont nombreuses, longues, minces, blanchâtres, elles s'étendent de côté & d'autre en droite ligne dans la terre; & vont toutes aboutir au commencement du tronc,

ou pour mieux dire, elles en forment. Le tronc, qui est gros, rond, & de la hauteur d'un homme, pousse plusieurs branches droites, minces, & visqueuses disposées en forme de parasol, & converties de longues feuilles disposées sans ordre, & plus minces que celles du *tithymalus characiac*. Leurs sommets portent des fleurs disposées en ombelles, auxquelles il succède une petite semence ronde & blanche.

Toute la plante contient une grande quantité de suc laiteux.

On le donne en qualité de cathartique, au poids d'un demi obole, pour évacuer la bile, le phlegme & les sérosités. Il est chaud & sec au-delà du troisième degré, il excite des inflammations & des ulcères. P. Bellonius dit avoir vu, sur le sommet du Mont Ida, un *tithymalus dendroïdes* deux fois aussi haut qu'un homme, & gros comme la cuisse. PROSPER ALPIN, de Plantis exoticis.

Cette plante croît dans les montagnes du Royaume de Naples, & dans plusieurs autres contrées. Ses feuilles, ses semences & son suc sont d'usage, & possèdent, suivant Dioscoride, les mêmes vertus que la plupart des autres espèces de *tithymalus*. DALL.

31. *Tithymalus, Orientalis, salicis folio, caule purpureo, flore magno*, T. Cor. 2.
32. *Tithymalus, annuus, erectus, folio oblongo, acuminato*, T. 87. *Peplis, annua, foliis acutis, flore mucoso*, Boerh. Rar. 23.
33. *Tithymalus, Africanus, tuberosus, folio myrti*.
34. *Tithymalus, Americanus, folio & facie hyperici*.
35. *Tithymalus, folio longo, glauco, caule rubro, capsulis verrucosis, elatior, Siculus*, Rai H. 852.
36. *Tithymalus, Creticus, characiac, angustifolius, villosus & incanus*, T. Cor. 1.
37. *Tithymalus, Sylvaticus, limato flore*, C. B. P. 190. Tourn. Inft. 85. Boerh. Ind. A. 257. *Tithymalus, lunato flore Columina*, Park. Theat. 187. Rai Hist. 1. 871. *Tithymalus, Sylvaticus, toto anno folia retinens*, J. B. 3. 671.

La racine est petite en comparaison de la plante, & noire par-dehors; elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pié, rougeâtres d'un bout à l'autre, lisses, mais garnies, depuis le milieu jusqu'à l'extrémité, de plusieurs feuilles disposées circulairement, d'un verd éclatant & velues, & couvertes de feuilles presque rondes, courtes & disposées alternativement. La tige est dépouillée de feuilles vers le bas, de même que le *characiac*. Il s'élève du sommet des feuilles, quelques lobes qui soutiennent d'autres feuilles rondes & creuses, d'où il en sort deux autres qui sont soutenues par des queues & faites en forme de bassin. Il s'élève, d'entre ces feuilles, une fleur de couleur d'herbe tirant sur le jaune, composée de quatre pétales, qui représentent la figure d'un croissant, dont les cornes sont tournées en-dehors & le dos en-dedans. Elles sont munies de quatre étamines jaunes, du milieu desquelles s'élève un pistil d'où pend un fruit triangulaire.

Cette plante croît dans plusieurs endroits d'Italie, elle se plaît aux lieux hauts, humides & découverts; ses vertus n'ont rien de singulier. RAY, Hist. Plant.

38. *Tithymalus, folio lini, major, Italicus*, Barr. Obs. 60. Ic. 821.
39. *Tithymalus, marinus, folio retuso, Terracinenfis*, Barr. Obs. 50.
40. *Tithymalus, palustris, villosus, mollior, erectus*, Barr. Obs. 41. Ic. 885.
41. *Tithymalus, folio salicis tenuissimè serrato & villosa*, T. 86.
42. *Tithymalus, Lugdunensis, laureola folio*, D. Gouffon. H. R. D.

43. *Tithymalus, annuus, lini folio acuto*, Bot. Monsp. M. H. 3. 339.
44. *Tithymalus, exiguus, villosus, nummularia folio*, T. 87. *Chamaefcy villosa, major, cauleculis viridibus*, Schol. Bot. 122. M. H. 3. 340. BOERHAAVE, Ind. alt. Plant. Vol. I.

Toute la plante, en quelque endroit qu'on l'ouvre, rend une grande quantité de suc laiteux, fort blanc, qui brunit au soleil. Ce suc est d'un goût extrêmement acre, chaud & pénétrant, qui ne se perd qu'avec peine, & quand on en prend trop, il enflamme la gorge, & produit une esquinancie. Étant appliqué sur la peau pendant quelque tems, il y cause d'abord une rougeur qui est bien-tôt suivie de la corruption de la partie, & cette qualité caustique le rend très-propre pour extirper les verrues, les cancers & les tumeurs. La plante étant séchée & prise à la dose de quatre grains, évacue la stérilité, mais non sans causer des tranchées violentes, & provoque puissamment l'urine. Ses racines étant séchées & cuites dans du petit lait, conviennent dans l'hydropisie, ainsi que Ruland nous l'apprend dans son Livre des cures faites par des Empiriques. On tire de la première espèce le suc de *catapulta* des boutiques, & une huile qui nous vient des Indes. Quelques gouttes de ce suc enveloppées dans quelque matière tenace purgent beaucoup plus puissamment que l'escule. Ce suc approche beaucoup de la scammonée, mais il est infiniment plus acrimonieux. Lorsqu'on fait cuire cette plante dans du vinaigre de vin du Rhin, elle perd toute sa force, & c'est la seule méthode dont les Médecins François se servent pour la corriger, mais pour lors elle devient inutile pour la guérison des maladies.

Hippocrate dit que l'escule, l'hellebore, & les graines de Cnide (*grana Cnidia*) guérissent l'hydropisie; mais ces remèdes possèdent une qualité alcaline & ignée. Le *tithymale* n'est presque plus en usage, depuis la découverte de la racine de jalap. Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.

Dale ajoute les espèces suivantes à celles qui précèdent.

1. *Tithymalus Myrsinites fructu verruce simili*, C. B. P. 291. Tourn. Inft. 84. *Tithymalus verrucosus*, J. B. 3. 673. Rai Hist. 1. 871. Synop. 3. 312. *Tithymalus verrucosus Dalechampii*, Park. Theat. 187.

Elle croît dans les champs, elle est d'usage en Médecine, & possède les mêmes vertus que les autres espèces de *tithymale*.

2. *Tithymalus platyphyllus*, Offic. Ger. 404. Emac. 500. Rai Hist. 1. 870. *Tithymalus latifolius Hispanicus*, C. B. P. 291. Tourn. Inft. 86. Park. Theat. 188.

Elle croît en Espagne & fleurit en été. Sa racine, son suc & ses feuilles sont d'usage, & possèdent les mêmes vertus que les autres espèces. Dioscoride assure qu'étant pilée & jetée dans l'eau, elle tue les poissons.

3. *Pityusa*, Offic. *Tithymalus foliis brevibus, aculeatis*, C. B. P. 292. *Tithymalus Cyparissias vulgaris*, Park. Theat. 193. quoad. icon.

Elle croît en Italie. Sa racine est d'usage, & on la met au rang des cathartiques.

4. *Peplis*, Offic. Ger. 406. Emac. 503. Park. Theat. 194. J. B. 3. 668. Rai Hist. 1. 869. *Peplis maritima folio obtuso*, C. B. P. 291. *Tithymalus maritimus supinus annuus peplis diffus*, Rai Synop. 3. 313. *Tithymalus maritimus folio obtuso, aurito, rubro perinde ac caule*, Tourn. Inft. 87.

Cette espèce croît sur le bord de la mer, parmi le sable, &

fleurit en été. Elle possède les mêmes vertus que la plupart des autres.

La cinquième est l'*hippophæa*, qu'on peut voir sous ce titre.

La sixième est le

Tithymalus cyparissias, Offic. C. B. P. 291. J. B. 3. 663. Raii Hist. 1. 867. Tourn. Inst. 86. *Tithymalus cyparissias vulgaris*, Park. Theat. 193. *Tithymalus cyparissius*, Ger. 402. Emac. 499. *Esula officinarum*, Volck. 154. Cæsalp. 374.

Caspar Banhin range sous cette dernière espèce le *Tithymalus cyparissius* II. de *Tabernamontanus* : mais ceux qui considéreront bien cette figure & celles du *Tithymalus cyparissias*, & du *Tithymalus cyparissius* I. du même Auteur, conviendront que J. Bauhin a eu raison de croire que ces trois figures représentoient la même plante en différents états. On la trouve souvent dans le printemps à plusieurs tiges, sans branches, garnie de feuilles plus larges qu'à l'ordinaire, surtout vers le sommet, où elles sont marbrées de taches couleur d'ocre. C. Bauhin en a fait une espèce différente. Thalius l'appelle *tithymalus cyparissius*, & l'a prise pour une plante non décrite. J. Bauhin croit que c'est un avorton du *tithymalus cyparissias* ordinaire.

J'ai observé plusieurs fois dans le Bois de Boulogne, que la même plante avoit des tiges & des feuilles telles que Thalius les a marquées; ces tiges mêmes étoient mêlées parmi d'autres tiges bien conditionnées : les premières périssent dans peu de tems, & ensuite la même racine en produit de plus saines.

Les feuilles du *tithymalus cyparissias* ont le goût des amandes dont on a tiré le lait par émulsion : elles sont styptiques, mais sans acrimonie ni amertume, & rougissent assez le papier bleu : les racines le rougissent beaucoup plus. Elles ont d'abord le même goût que les feuilles, mais sur la fin elles laissent une acrimonie très-considérable dans le fond de la gorge. Il y a beaucoup d'apparence qu'il y a dans les racines de cette plante un sel approchant de la nature de l'alun, mais enveloppé d'une fort grande quantité de soufre résineux ; ce mélange blanchit le plegme du *tithymale*, à peu près comme il arrive au magistère de jalap ou à celui de scammonée. Le *tithymale* dont nous parlons, est un bon hydragogue. On a raison de le corriger par la macération dans le vinaigre, ou dans la solution de crème de tartre : car pour peu qu'on avale de cette racine, elle laisse une acreté considérable & une impression de feu, qui se fait sentir non-seulement dans la gorge, mais tout le long de l'œsophage, & quelquefois même dans le ventricule. On donne en substance l'écorce des racines de cette plante depuis un scrupule jusqu'à un gros, & en infusion depuis un gros jusqu'à deux. Ce purgatif est propre pour les hydropiques, pour les cachectiques & pour ceux qui ont la fièvre intermittente.

On peut s'en servir dans toutes les maladies où il faut emporter des méchants levains, qui résistent aux purgatifs ordinaires, il faut le donner en bolus de la manière suivante.

Prenez de la racine de *tithymale*, demi-gros ou deux scrupules ;

de crème de tartre, demi-gros ;
de mercure doux, vingt grains.

Mélez le tout avec une quantité suffisante de marmelade de fleurs d'orange, ou avec de la conserve d'absinthe parfumée de cinq ou six gouttes de baume du Pérou.

On peut faire aussi le magistère de toute la plante pilée, & digérée dans l'esprit de vin.

Douze, quinze ou vingt fruits de ce *tithymale*, purgent bien : on l'appelle ordinairement *petite esula* & *esula minor officinarum*.

Fernel s'en est servi comme de base pour les pilules qu'il appelle *Pilule ex esula*, dont la dose est de deux scrupules. On emploie les racines de cette plante dans les compositions appellées *Benedicta laxativa*, *hydragogum eximium Resodai*, *extrailum eximium*, & *chologogum Ralsincii*, &c. TOURNÉFORT, *Histoire des Plantes*.

TITHYMELÆA, le même que *Thymelæa*. BLANCARD.
TITIANOS, *titianic*, nom d'un pessaire émollient, décrit par Aétius & Paul Éginete, *Lib. VII. cap. 24*.
TITILLARES VENÆ, les veines iliaques.
TITILLICUM, l'aisselle.
TITTHOS, *titthé*, la mamelle. Voyez *Mamma*.

T L A

TLACHICHINO PATLAHOAC, nom de *Phelliotropum Mexicanum*, mali limonii foliis.

TLA-ALLI, nom du *mays*, *granis aureis*. Voyez ce mot.

TLAPALCOCATLI, nom du *tagetes*, *Indicus*, *minimus flore sericea hirsutie obfita*.

TLAPALTE, nom du *tagetes*, *Indicus*, *medius, flore luteo, multiplicato*.

TLATEANCUAYE, nom du *piper longum*. Voyez ce mot.

T L E

TLEON, est le nom d'un serpent du Brésil, dont la morsure est extrêmement dangereuse. On la guérit de même que celle de la vipère.

Il est estimé sudorifique & propre pour résister au venin.

T L I

TLILZOCHITL. Voyez *Vanilla*.

T M O

TMOLITES, *tmolites*, est le nom d'un excellent vin pareil à celui de Falerne, dont il est parlé dans Galien.

T O D

TODDA-PANNA, nom de la *Palma Japonica*, *fringis pediculis, polypodii folio*.

T O E

TOETICA, suivant Blancard, sont des remèdes atténuans.

T O L

TOLLES, **TOLES** ou **TOLÆ**, les *Amygdales*. On appelle encore ainsi les abcès qui se forment dans les glandes. CASTELLI, d'après M. Aur. Severini.

TOLUTANUM BALSAMUM, Baume de Tolu. V. *Balsamum*.

T O M

TOMAHUACTLI COPATLI, Hernandez ; est le nom d'une espèce d'*aristoloché* du Mexique.

TOMEION ou **TOMEUS**, *τμήσιον*, ou *τμήσις*, instrument tranchant propre pour les usages de la mécanique ou de la Chirurgie, de *τμήν*, je coupe.

TOMINEIO, est un petit oiseau du Brésil, qu'on dit être bon pour l'épilepsie, soit qu'on le mange ou qu'on le prenne en poudre. LEMERY, *des Drogues*.

TOMOTOCIA, de *τμήν*, je coupe, & *τομή*, un fœtus, *Opération Césarienne*.

TON

TONDI-TEREGAM, H. M. P. 4. T. 69, pag. 123.
Arbor flore tetrapetala odorato, fructu nullo.

Est un arbre qui croît à la hauteur de soixante piés, & dont le tronc, qui est extrêmement gros, pousse une infinité de branches droites, longues, vertes, lanugineuses, rudes, & pleines d'une moelle spongieuse. Les feuilles sont disposées par paires dans un ordre parallèle, elles sont portées par des queues qui tiennent aux petites branches, de figure oblongue, terminées en pointe, dentelées, épaisses, fouples, lisses, vertes, luisantes par-dessus, verdâtres & cotonneuses par-dessous, d'une odeur douce & d'un goût aromatique. Les fleurs naissent trois à trois & même en plus grand nombre, d'entre les aisselles des feuilles, elles sont composées de quatre pétales pointus, de couleur purpurine, & répandent une odeur agréable lorsqu'on les froisse entre les doigts. Il s'élève d'entre les pétales quatre étamines purpurines au centre desquelles est un pistil d'un très-beau rouge dont le sommet est blanchâtre. Les habitants du Malabar assurent que cet arbre ne donne aucun fruit, mais on a peine à les croire. Ses feuilles étant cuites dans du petit-lait composent un gargarisme excellent pour les aphthes; on prépare avec la décoction de sa racine & de son écorce dans de l'esu, un apocisme propre pour apaiser l'ardeur des fièvres, pour lever les obstructions du foie, & pour guérir l'herpès, la galle & autres maladies semblables. RAV. *Hist. Plant.*

TONICOS, τωναίος; Galien donne cet épithète aux applications externes qui augmentent la force, la vigueur & l'élasticité des parties. On la donne aussi aux remèdes internes qui produisent le même effet.

TONITRU, *tonnerre* ; l'explication de ce météore appartient beaucoup plus au Physicien, qu'au Médecin. Il a passé quelquefois pour la cause de l'épilepsie, & j'ai connu certaines personnes sur lesquelles il produisoit l'effet d'un purgatif, ce que j'attribue à la frayeur qu'il inspire.

[illegible]

« Hippocrate dit qu'il y a quelques *révols* considérables ;
« c'est ainsi qu'il appelle les nerfs, sous les aisselles.
« C'est donc à tort que quelques Médecins modernes
« ont avancé qu'il ne donne ce nom qu'à ceux qui pro-

« cèdent par paires du cerveau, à cause qu'il dit dans
« l'un de ses Epidémiques, qu'il y a deux nerfs *rotati*,
« &c. Tous les Anatomistes qui ont quelque réputa-
« tion, assurent que les nerfs qui passent sous les aissel-
« les, tirent leur origine de la moelle épinière près du
« cou, dans les parties voisines du thorax : Hippocrate
« se les appelle ici *rotati*, de même que dans deux autres
« passages, savoir, un peu plus bas, & dans celui où il
« traite de l'épine. » Il emploie le mot de *rotati*, dans
« plusieurs autres endroits du même Traité pour dési-
« gner les nerfs. Galien décrivant ceux qui passent sous
« les aisselles & qu'Hippocrate appelle *brachiales*, dit
« que ce savant homme donne ordinairement ce
« nom aux nerfs qui ont beaucoup de force, & que
« ceux-ci en ont une très-considérable à cause de leur
« grosseur, & du voisinage de la moelle épinière. »

On lit encore dans le même Traité d'Hippocrate, *ὅτι ἀπὸ τῶν ὀστέων ἐκτείνονται τὰ νεύρα*, « qui communiquent » avec les nerfs voisins. » Quoique Galien entende ici par *ὀστέα*, les nerfs du dos & des vertèbres; il y a plus d'apparence qu'il est question des ligamens, qui, en conséquence de leur force & de leur communication, dérangent plus aisément les vertèbres d'où ils tirent leur origine, que les nerfs qui sont plus petits, plus mous & plus foibles. Dans le même Livre, *τὸν νευρῶδη*, sont les nerfs qui accompagnent les vertèbres d'un bout à l'autre; & Galien dans son Commentaire sur ce passage, traduit *νευρῶδη* par *ὁμαλῶδη*, « forts. »

Voici la manière dont Erotien traduit le mot *τέλειον*, qu'on trouve dans les passages qu'on vient de citer, & dans quelques autres.

Τὰ περιλαμβανόμενα σχήματα τῆς ἐκείνου, ἵνα φάσιν, καὶ τὰ
ἀμείνων, τὸν ἑαυτοῦ, ἀπὸ τοῦ περιλαμβανόμενου δὲ τὰ
νῦν μέν, ἵνα δὲ τὸς διὰ τὴν ἑαυτοῦ.

« Il appelle les corps qui s'étendent le long des chairs, α comme les veines, les nerfs, &c. τένειν, du verbe σπένδειν, (être étendu;) quelquefois il ne donne ce nom qu'aux nerfs; mais d'autres l'ont employé pour α désigner les membranes. »

Toré, signifie non-seulement un nerf, mais encore la tension, aussi-bien que celle des autres parties, comme il paroît par Aretée, *cap. 4. Lib. 1. c. 25. & Hippocrate, de Glandulis.*

TONSILLÆ, les amygdales.

On les a décrites au mot *Saliva*, sous le nom d'*Amygdale*.

*Manière de scarifier les amygdales en cas d'inflammation
& d'écoulement.*

L'inflammation des *amygdales*, surtout lorsqu'elle est jointe à l'angine, est une des maladies les plus violentes que l'on connoisse. Pour prévenir la gangrène & les autres accidens qui peuvent en résulter, il faut appaiser l'inflammation par les remèdes les plus efficaces. Outre ceux qui ont été indiqués pour celle de la luette, (voyez *Osula*,) il est bon de réitérer les saignées du bras, du pié, des jugulaires, des araxilles, & de scarifier les *amygdales* pour évacuer le sang épais & superflu. Les Chirurgiens de l'antiquité avoient coutume d'appliquer les ventouses & les scarifications sur les parties extérieures du cou près des *amygdales*; & j'ai éprouvé moi-même l'efficacité de cette méthode dans la maladie dont nous parlons. Les François & les Anglois scarifient la substance même des *amygdales*; & cette pratique est la plus prompte, & la plus sûre, pourvu qu'on employe en même-tems les remèdes internes & convensibles, les liqueurs légères astringentes & les clystères rafraichissans. On pratique commodément cette opération à l'aide de l'instrument représenté

né dans la *Pl.I. Vol. II. figure 9.* qui sert à baïssier la langue & à cabcher le Scarificateur. On peut l'appeller pharingotome, *parishmiotomus*, du mot Grec *parishmia*, qui signifie *amygdale*, & le faire un pen plus long qu'il n'est représenté par la figure.

Maniere d'ouvrir les ulceres qui viennent aux amygdales.

Il arrive quelquefois, par la négligence du Medecin ou du malade, que l'inflammation des *amygdales* ne peut se résoudre, & dégénere en un abcès ou skirrhe. Il faut dans ce cas hâter la suppuration par les gargarismes & les cataplasmes, non-seulement pour soulager le malade, mais pour le garantir encore de la suffocation dont il est menacé. Il y auroit de la folie à attendre que la matiere percât d'elle-même, & il vaut mieux ouvrir l'abcès avec le bistouri dès qu'on s'aperçoit par la vue & le toucher que le pus est formé.

Voici la maniere de pratiquer cette opération.

Prenez une longue lancette, entourez-la d'un linge ou d'un morceau de peau, de façon qu'il ne reste qu'un travers de doigt de sa pointe de découvert. Abaissez la langue avec la spatule représentée dans la *Planc. II. Vol. II.* par la lettre P. ou avec le manche d'une cuillère. Plongez votre lancette dans la partie de l'*amygdale* que vous jugerez la plus convenable, la douleur s'apaisera dès que la matiere sera sortie. On peut pratiquer beaucoup plus commodément cette opération avec le pharingotome, *parishmiotomus*, ou instrument dont on se sert pour scarifier les *amygdales*, (voyez *Pl. I. Vol. II. figure 9.*) car outre qu'il sert à contenir la langue, il cache encore la lancette, dont la vue intimide souvent le malade. On l'introduit dans l'ascès en poussant le bouton B avec les doigts. Il est donc très-propre pour les enfans & les personnes timides.

Les *amygdales* étant ainsi ouvertes, le malade se gargarisera plusieurs fois par jour, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement guéri, avec une décoction de plantes vulnéraires, dans laquelle on délayera quelque peu de miel rosat, ou avec du vin trempé, ou avec une infusion de thé & de miel rosat. Il s'abstiendra de toutes les substances acres & salées, qui s'attachant à la plaie, seroient capables de renouveler l'inflammation, & de lui faire perdre la vie.

Maniere de dissiper les duretés des amygdales.

Les *amygdales* restent quelquefois tellement enflées & endurcies à la suite d'une inflammation, qu'elles bouchent presque entièrement l'œsophage, surtout si les deux *amygdales* sont affectées en même-tems. Comme il est difficile de résoudre une pareille dureté, il vaut mieux l'extirper soit avec des corrosifs, soit avec le bistouri ou la ligature.

En cas qu'on se détermine pour les corrosifs, il faut bien se garder d'employer les escharotiques trop violents, de peur que tombant dans l'estomac, ils ne causent bien du mal au malade. Je suis d'avis qu'on se serve de l'huile de ratre par défaillance, ou, à son défaut, d'un mélange d'eau-forte & de vis-argent, à la quantité qu'elle peut en dissoudre sur le feu. On touchera une ou deux fois par jour avec ces remèdes, ou tels autres semblables, la partie des *amygdales* qui paroît la plus dure, jusqu'à ce qu'elle ait suffisamment diminué, en observant les deux précautions suivantes :

1°. De ne point appliquer les escharotiques sur les parties saines.

2°. De ne manger ni boire que quelque tems après l'application du remède, de peur qu'il n'en glisse quelque partie dans l'estomac.

Il est donc à propos que le malade tienne la tête baissée pendant l'espace de demi-heure, pour que l'escharotique puisse sortir avec la salive, & qu'il se lave la bouche avec de l'eau tiède avant de prendre de la nourriture.

On persistera dans l'usage de ce remède jusqu'à ce qu'il puisse avaler librement. Il est inutile de consumer entièrement les *amygdales*; car cette méthode rendroit la cure plus longue, & causeroit beaucoup de préjudice au malade.

Les Anciens extirpoient les *amygdales* par l'incision : pour cet effet, ils ouvroient la bouche du malade avec un crochet pareil à ceux qu'on voit représentés dans la *Pl.VIII. Vol.III. fig. 2 ou 3*, & achevoient l'opération avec le bistouri.

On a entièrement abandonné cette méthode, tant à cause de sa cruauté, que de la difficulté qu'on trouve à s'en servir.

Enfin la ligature a lieu lorsque les *amygdales* ne tiennent au gosier que par une queue mince, quoiqu'on puisse les extirper aussi commodément avec le bistouri ou des ciseaux. On applique la ligature à l'aide de l'instrument représenté dans la *Planche I. Vol.II. fig. 7.* Il faut la renouveler tous les jours, jusqu'à ce que la portion corrompue de l'*amygdale* soit tombée; ce qui arrive, suivant quelques Medecins, au bout de deux ou trois jours, supposé que la ligature ait été faite comme il faut. On attache les bouts du fil ou de la ligature sur la joue avec une emplâtre, de peur qu'ils ne glissent dans la gorge. Chefelden se sert d'une sonde pour faire cette ligature; mais lorsque la racine de l'*amygdale* est fort grosse, il la perce avec une aiguille particulière, & il en fait l'extirpation en la liant des deux côtés. Haistat, *Inst. de Chyr.*

Des ulceres des amygdales.

Les *amygdales* sont sujettes à des ulceres, dont les uns sont bénins & naturels à ces parties, & les autres étrangers, malins & mortels. Les premiers sont purs, petits, peu profonds, exempts de douleur & d'inflammation; au lieu que les seconds sont larges, creux, sales & pleins d'une humeur blanche, livide, noire & épaisse : on donne à ceux-ci le nom d'*aphtes*. Si la concrétion est profonde, la maladie a une escarre ou croûte, & elle en porte le nom. Cette escarre est bordée d'un cercle rouge & enflammé, accompagné d'une douleur qui se fait sentir dans les veines, de même que dans le charbon, & d'une infinité de petites pustules qui paroissent les uns après les autres, & ne forme à la fin qu'un ulcere fort large. Lorsque cet ulcere perce en en-haut, il consume la luette, ensuite la langue, les gencives, les ligamens des mâchoires, (Zachus,) & les dents, qu'il ébranle dans leurs alvéoles & rend extrêmement noires; l'inflammation gagne le cou, & pour lors le malade succombe en peu de jours sous la violence de la fièvre, de l'inflammation, de la puanteur & de la faim. Que si l'ulcere gagne la trachée-artère en tirant vers la poitrine, il suffoque le malade dès le même jour; le cœur & les poumons ne pouvant supporter la puanteur de l'ulcere, ni la sanie qui en sort.

Rien n'affecte plus les *amygdales* que l'usage des substances froides, acres, chaudes, acides & astringentes; ces parties servent à la poitrine pour la voix & la respiration, au ventre pour la transmission des alimens, & à l'œsophage pour la déglutition. Que s'il survient quelque maladie dans le bas-ventre, l'estomac & la poitrine, elle se communique, par le moyen des rapports, au gosier, aux *amygdales* & aux parties voisines. De-là vient que les enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté, sont extrêmement sujets à cette maladie; car leur tempérament étant très-chaud, ils ont besoin d'humier une grande quantité d'air froid; à quoi l'on peut ajouter leur voracité, leurs traiseries, lorsqu'ils jouent ou qu'ils sont en colère. Les fi-

les ressentent aussi très-souvent les atteintes de cette maladie avant que d'être réglées. *ANTR'x, sup. d'l. 2. & sup. d'l. 3. Lib. I. cap. 9.* Voyez le restant de cet article, où l'on indique les contrées les plus sujettes à cette maladie, & les différentes manières dont elle cause la mort, au mot *Ægyptia ulcera*.

Du traitement des ulcères malins qui viennent aux amygdales.

Le traitement de cette espèce d'ulcères, est en partie commun aux autres affections des *amygdales*, & en partie propre à la maladie en question. Les remèdes généraux qui servent pour l'inflammation & la suffocation, sont les lavemens, la saignée, les embrocations, les cataplasmes, les fomentations, les ligatures & les ventouses.

On doit aussi employer les linimens les plus énergiques; car l'ulcère ne demeure jamais dans le même état, & il ne se forme aucune croûte sur sa superficie; & lorsqu'il survient un écoulement intérieur de sang, les parties saines sont bien-tôt ulcérées; & le mal se communiquant aux parties internes, met en peu de tems le malade au tombeau.

Il seroit donc à propos, si la situation des parties le permettoit, de cauteriser celle qui est affectée: mais comme une pareille opération est impossible, il faut user de remèdes équivalens au cautère, pour arrêter le progrès de l'ulcère, & en faire tomber la croûte. Les meilleurs dont on puisse se servir, sont l'alun mêlé avec du miel, la noix de galle, les balauftes seches mêlées avec de l'hydromel, qu'on peut aussi souffler avec un petit roseau, une plume ou un chalumeau (*καυτήρ*) sur l'ulcère.

On peut encore employer avec succès la calcite calcinée, la cadmie triturée avec du vinaigre; ou deux parties de cadmie sur une de racine de *rhéum* dans quelque liqueur convenable. Il faut cependant observer de ne point comprimer l'ulcère; car on augmenteroit par-là son humidité & ses progrès. Il vaut donc mieux appliquer les poudres avec une plume, & rendre les remèdes liquides assez épais pour pouvoir les verser sur la lueite. Si la croûte est déjà consumée, & que l'ulcère paroisse rouge, le malade court risque de tomber en convulsion; car les nerfs ne manquent pas de se contracter à mesure qu'ils se dessèchent. Il faut donc ramollir & humecter les parties avec du lait & de l'amydon, les suc ou les crèmes de tisane, de *Tragus*, de graine de lin ou de semencée: La lueite est quelquefois corrodée jusqu'au palais, & les *amygdales* avec l'épiglotte consumées jusqu'à la racine; ce qui forme une cicatrice si considérable, que le malade ne peut ni boire, ni manger, & rend tout ce qu'on lui donne, par le nez; & pour lors il faut nécessairement qu'il meure de faim. *ANTR'x, sup. d'l. 2. & sup. d'l. 3. Lib. I. cap. 9.*

TONSORIS EMPLASTRUM. Voyez *Emplastrum*.

TOP

TOPAZIUS, Topase. Voyez *Chrysopasius*.

TOPHUS, Tuf; espèce de substance qui se forme indifféremment dans toutes les parties du corps, & qui tient de la craie ou de la chaux.

TOPICA, de τὸπος, lieu; topiques. On appelle ainsi les remèdes qu'on applique extérieurement sur diverses parties du corps.

Galen assure que les meilleurs remèdes peuvent devenir utiles ou pernicieux suivant l'usage qu'on en fait. Cette maxime est véritable non-seulement par rapport aux remèdes internes, mais encore par rapport aux *topiques* ou applications externes. Quoique les premiers soient plus efficaces & d'un usage plus universel que

les seconds, néanmoins ceux-ci sont si nécessaires dans quelques cas qu'on ne sauroit absolument s'en passer; ce qui m'oblige à relever quelques erreurs que l'on commet dans leur usage & application.

On comprend généralement sous le nom de *topiques* tout ce qu'on applique sur quelque partie du corps, en cas de blessures, d'ulcères, ou de telle autre affection semblable, soit que cette application se borne aux divers instrumens de Chirurgie, soit qu'elle ne consiste que dans l'usage des onguens, des emplâtres, des injections & des tentes. Je me bornerai aux *topiques* dont on se sert dans les maladies qui naissent d'une cause interne, & qui par conséquent sont plutôt du district de la Médecine que de celui de la Chirurgie.

Je dis donc qu'il se trouve souvent des personnes ignorantes qui prescrivent les bains d'eau simple, ou préparés avec une lessive ou du vin dans lequel on a fait bouillir des herbes céphaliques ou émollientes dans les maladies de la tête, sans songer qu'ils sont généralement préjudiciables dans toutes les maladies de la tête, aussi-bien que dans les faiblesses du cerveau ou des nerfs, mais surtout dans les achores, les catarrhes, le tintement d'oreilles, la surdité, & l'inflammation des yeux. J'ai souvent vu des enfans tomber dans l'épilepsie pour en avoir usé; & je suis d'avis qu'on s'en abtienne entièrement, & qu'on emploie les frictions de la tête, & des substances seches & corroboratives; car les maladies dont on vient de parler sont produites par un transport d'humeurs des parties inférieures à la tête, aussi-bien que par un sang pur ou séreux qui s'engorge & croupit dans ses vaisseaux. Or rien ne dispose plus le cerveau à céder à l'impétuosité des humeurs & à retenir les parties séreuses du sang que ces sortes de bains, dont l'humidité chaude ou tiède relâche les fibres, & empêche les humeurs de rentrer dans les veines. Il vaut donc mieux dans les maladies de la tête ou des parties supérieures baigner & relâcher les pieds & les jambes pour prouver une révulsion & une dérivation des parties supérieures vers les inférieures.

Je condamne aussi l'usage des emplâtres céphaliques, lors, par exemple, qu'on en couvre entièrement latéralement après l'avoir rasée, ainsi qu'on a coutume de le pratiquer dans les hémorrhagies violentes, les épilepsies & autres symptômes qui proviennent généralement de causes externes, comme peuvent être un coup, une contusion, &c. Et quoique dans ces sortes de cas l'on mette une différence entre les emplâtres préparés avec des baumes & des gommes, & ceux qui sont faits avec des matières visqueuses & gluantes, je ne laisse pas de les estimer beaucoup plus nuisibles qu'utiles, sans en excepter même la fameuse emplâtre de bétoune. Je me fonde sur ce que la cure réussit toujours à proportion que la transpiration de la partie affectée est plus libre, & que plus les parties sont éloignées du cœur, qui est la source de la chaleur, ou moins le sang y circule, plus il importe d'en faciliter la transpiration.

On doit donc se souvenir une fois pour toutes, que ces sortes d'emplâtres ne peuvent que devenir préjudiciables en obturant les pores de la tête.

J'ai éprouvé que les poudres seches produisent de meilleurs effets, soit qu'on en saupoudre la tête, ou qu'on les applique dessus après les avoir enfermées dans un sachet, parce qu'elles sortent les parties nerveuses ou froides par leur qualité subtile, douce & sulphureuse, & entretiennent la transpiration. Supposé qu'elles soient contraires à l'indication, on pourra leur substituer des sachets remplis d'ingrédients céphaliques cuits dans du vin, ou des linimens faits avec des substances qui possèdent une qualité pénétrante, un sel volatil huileux, & une résine balsamique, dont les plus considérables sont le baume du Pérou, le camphre, l'esprit de vin rectifié, le sel ammoniac, ou le sel volatil de vers de terre aiguisé avec les huiles de lavande, de marjolaine, de romarin ou de macis, & imprégné avec l'essence de castoreum. Ces linimens

sonlagent beaucoup dans tous les maux de tête, soit qu'ils tiennent de la nature des convulsions & de l'épilepsie, ou qu'ils soient accompagnés de douleur & de la suspension de tous les sens. Mais mon intention n'est pas de décrier l'usage des emplâtres, qui en certains cas sont bienfaisantes, quand on les applique sur le devant de la tête, ou sur la nuque du cou; je parle seulement des emplâtres qui couvrent la totalité ou du moins toute une moitié de la tête. Il faut observer aussi qu'il peut y avoir du danger à se poudrer les cheveux, surtout avec de l'empois broyé. Et en effet un homme de qualité m'a raconté que par le fréquent usage qu'il avoit fait de cette sorte de poudre dans sa jeunesse, il gagna une foiblesse d'yeux qui à la fin se termina en une cataracte parfaite. Et il n'est pas difficile d'en dire la cause, qui est que ces substances ténaces bouchent les pores de la tête, arrêtent la perspiration, il nécessaire pour la santé & la force de cette partie.

C'est une erreur fort ordinaire dans la pratique, d'appliquer différens baumes & linimens dans la plupart des maux de tête, & spécialement dans le vertige, la douleur de tête accompagnée d'un sentiment de pesanteur, dans le carus, l'apoplexie, l'engourdissement des sens, & la migraine. Par exemple, on a coutume non-seulement d'oindre les mains & les tempes, mais aussi le sommet de la tête & le cou avec des baumes odoriférans préparés de musc, d'ambre, de civette & d'huile de roses, parce qu'on les croit fort efficaces contre les maux de tête. Mais cette pratique n'est pas si innocente qu'on se l'imagine, parce que ce sont des médicamens vapoureux, qui par leur élasticité s'insinuent dans les pores des vaisseaux, les distendent à l'excès, & arrêtent en partie le mouvement impétueux du sang, & disposent ainsi à l'assoupissement par leur qualité sédative anodyne. On voit par-là qu'il faut user avec bien de la précaution de ces sortes de remèdes, qui ne sont point propres dans des maladies où la tête & les vaisseaux sont déjà engagés & distendus par l'impétuosité du sang & par sa quantité. En ce cas comme ils augmentent l'expansion des humeurs, & conséquemment le danger qu'elles ne restent en stagnation; on sait par l'expérience qu'ils produisent des maux de tête, des vertiges, des tintemens d'oreilles, un profond assoupissement, & une grande oppression & engourdissement de l'esprit & des sens. On peut appliquer à ces remèdes-ci ce que dit Hippocrate, *Aphor. 28. Sect. 5.* par rapport aux fumigations: qu'elles seroient capables de produire plusieurs bons effets, si ce n'étoit qu'elles causent une pesanteur de tête. C'est pourquoi nous préférons à ces remèdes les linimens balsamiques, préparés simplement avec de l'esprit de vin bien rectifié, où l'on a joint des huiles de marjolaine, de lavande & de rue, non-falsifiées avec de la térébenthine: car ces substances opèrent plutôt en discutant & en ouvrant les pores, qu'en remplissant la tête de vapeurs: raison pourquoi elles sont toujours plus salubres dans les céphalalgies, & les violens accès d'apoplexie.

Passons à présent aux topiques qu'on employe ordinairement dans les maladies des yeux.

On peut assurer bien affirmativement à ce sujet, que les fautes que les Medecins & Chirurgiens commettent par la mauvaise application de ces remèdes, ont fait perdre la vue à plus de personnes, que les maladies mêmes des yeux pour lesquelles on les appliquoit. Par exemple, c'est une erreur très-répandue, que les substances froides sont amies des yeux; & que les chaudes au contraire leur sont préjudiciables. Cette maxime est vraie par rapport aux yeux sains, qu'il vaut mieux baigner avec de l'eau fraîche qu'avec de l'eau chaude; parce que celle-ci, en relâchant les fibres, dispose les yeux aux fluxions; au lieu que l'eau froide, en fortifiant les pores des tuniques, & les parois des vaisseaux, prévient le flux excessif du sang & des

humeurs, & entretient les yeux sereins, vifs & sains. Mais il n'en est pas de même dans une affection des yeux contre nature, surtout dans l'ophthalmie, où l'usage des substances froides est extrêmement dangereux. Et en effet Forestus, *Observ. Chirurg. Lib. II. Observ. 19.* rapporte l'exemple d'une femme, qui incommodée d'une ophthalmie, se servit d'un collyre de talc & d'eau distillée; en conséquence de quoi bientôt après, ses yeux furent attaqués d'une douleur & d'une chaleur aigue, qui fut suivie d'un ulcère.

Après que les yeux ont été affectés d'une chaleur inflammatoire, je les ai souvent vu devenir troubles, & l'inflammation augmenter si considérablement, qu'au bout de quelques jours la vue en avoit été non-seulement obscurcie, mais quelquefois même entièrement détruite, faute d'y avoir apporté les secours nécessaires: car tandis que d'habiles Medecins blâment avec juste raison, dans toutes les inflammations, l'application des substances froides, astringentes & incraissantes, je ne vois pas pourquoi on en admettroit l'usage dans les inflammations des yeux, dont les vaisseaux capillaires sont beaucoup plus tendres que ceux des autres parties. Car la cause & l'origine de toute inflammation est toujours l'engorgement causé à de grands vaisseaux, par le sang & les humeurs qui s'y arrêtent, en conséquence de l'obstruction des petits vaisseaux adjacens: or les obstructions ne sauroient être plus sûrement confirmées que par des substances actuellement froides, qui privent les sucs de leur fluidité & les rendent épais & incapables de circuler.

Dans les maladies inflammatoires des yeux, nous rejetons non-seulement les collyres qui sont actuellement froids, mais aussi ceux qui sont incraissans & épaississans, ou qui attirent une plus grande affluence d'humeurs sur la partie affectée, tels que sont toutes les eaux opthalmiques, l'eau de frai de grenouille, par exemple, celle de rose, celle de plantain, celle de surecre de plomb, celle d'alun, le blanc d'œuf, le bol rouge, & toutes les substances mucilagineuses. Aussi Forestus, *Lib. II. Observat. 26.* observe que les substances huileuses & grasses, sont nuisibles aux yeux; en preuve de quoi il rapporte qu'un Barbier traita un ulcère avec de l'huile chaude, jusqu'à ce que venant à crever dans la cornée & l'uvée, il dégénéra enfin en cataracte. On a plus à espérer de l'efficacité des substances, qui sans beaucoup d'acrimonie ou de chaleur, ne laissent pas d'être discutives; parmi lesquelles le camphre tient le premier rang, parce que dans toutes les inflammations & spécialement dans celle-ci, il procure un soulagement soudain. Si donc l'inflammation n'est que légère & superficielle, vous pourrez employer avec beaucoup de succès de l'eau de fleur de sureau, dans laquelle vous aurez fait-dissoudre un peu de safran, y ajoutant quelques gouttes d'une solution bien soignée de camphre, que vous appliquerez tiède. Si l'inflammation est accompagnée d'une lympe acre & saline, un excellent remède pour ce cas sera un mucilage de graine de coings, ou d'eau de rose, mêlée avec du safran & du camphre; car quand l'inflammation est violente, profonde & dangereuse, que les yeux sont presque privés de vue & de sensibilité, j'ai vu produire de merveilleux effets à l'esprit de vin camphré, donné tiède, avec une addition de baume du Pérou; & rétablir par degrés la sensation, le mouvement, le ton & la couleur des yeux.

On sait assez que le vitriol, à cause des parties de cuivre qu'il contient, passe parmi les Praticiens pour un grand spécifique dans les maladies des yeux: mais, comme il arrive à tous les collyres, il produit quelquefois de grands désordres. Il sera donc prudent de s'abstenir de l'usage du vitriol dans toutes les inflammations, & dans les fluxions salines chaudes & acres, accompagnées de rougeur & de demangeaison, parce

que le vitriol augmente tous ces symptômes par son acrimonie. Mais les cas où on peut l'employer, c'est lorsque les humeurs sont épaisses & sordides, ou qu'elles commencent à former de petites membranes dans la tunique albuginée; ce qui arrive souvent après la petite vérole ou la rougeole; maladies qui épaississent la lymphes. Alors vous verrez produire des effets étonnans à un grain de vitriol de Chypre dissous dans une once d'eau d'éclair, dans laquelle on trempera une plume pour en appliquer sur la partie affectée, ce qu'on répètera fréquemment. Mais quand on voit à n'en pas douter, qu'il y a une matière corrosive & brûlante, il y faut employer des substances tempérantes, adoucissantes & mucilagineuses; parmi lesquelles les meilleures de toutes sont les mucilages de graine d'encensière, & le sirop blanc sans opium, aussi-bien que la poudre de farscolle.

Par rapport à la graisse de vipère & celle de l'espece de poisson appelé *umber*, dont on fait tant de récit pour les plaies des yeux, & pour le désordre qui arrive à leurs angles & qu'on appelle *parotus*, il est à observer qu'il faut que ces graisses soient récentes; par ce que quand par leur vétusté elles ont contracté une qualité rance, elles sont préjudiciables non-seulement dans cette sorte de mal d'yeux, mais dans toutes les autres.

De plus, l'usage des collyres est déplacé & même nuisible, quand par la disrègle de la lymphes & du sang, qui arrivent souvent dans le scorbut & la vérole, les yeux sont rouges, douloureux, troubles & dégouttans. Dans ces cas-là aucuns *topiques* ne sont de saison: il faut commencer par corriger les fluides par des remèdes internes; ce qui se fait singulièrement avec les décoctions des bois & des plantes qui adoucissent le sang. Il arrive aussi quelquefois qu'en conséquence d'une tumeur invétérée des glandes du cou, de la suppresion d'une évacuation par les oreilles, de l'application de cosmétiques sur le visage, ou de la répercussion d'un *achor* dans la tête, la manière peccante se jette sur les yeux; auquel cas il ne faut pas se fier aux *topiques* seuls, mais il en faut second l'action par des remèdes internes, & dissiper totalement la cause du mal.

Par rapport aux maux d'oreilles, on fait aussi des fautes sans nombre; car il n'y a rien de plus mal à propos, que de mettre dans les oreilles, pour une dureté d'otite, ou des huiles tirées sans feu, comme l'huile d'amandes douces, ou mêlées avec des huiles céphaliques. Quoique cette méthode soit fort du goût de bien des praticiens, cependant je ne lui ai guère vu produire de bons effets. Car la dureté d'otite vient, ou du trop grand relâchement du tympan, ou de l'humidité excessive de la membrane, qui environne l'organe de l'otite, c'est-à-dire, le labyrinthe & la coquille: en sorte que les huiles, en produisant un plus grand relâchement, ne font qu'augmenter le mal, & que celles qui sont chaudes, acres & trop spiritueuses produisent une douleur aiguë, dans cette membrane nerveuse & sensible, qui environne le passage auditif. De plus, si nous avons recours aux observations des plus habiles praticiens, nous trouverons que les *topiques*, bien-loin d'être avantageux dans la dureté d'otite, ou le bourdonnement d'oreilles, sont plutôt contraires & préjudiciables. D'ailleurs je ne vois pas comment les vertus de ces remèdes, onctueux, huileux, ou spiritueux, pourroient pénétrer jusqu'au siège du désordre, qui est en-dehors du cerveau, ou dans les recoins les plus éloignés de l'os pierreux: aussi dans ces cas, j'ai toujours vu mieux réussir les remèdes apoplegmatisans & céphaliques.

Il y a cependant des cas où les *topiques* sont bons dans les maux d'oreilles; par exemple, quand la cire des oreilles est tellement endurcie qu'elle ressemble au plâtre pour sa consistance & ses qualités, & qu'elle empêche considérablement l'otite; car alors de l'huile d'amandes douces, tiède, amollit cette cire endurcie, au point qu'on peut ensuite la retirer, sans peine, avec

un cure-oreille. Je me souviens qu'il y a quelques années, un certain Charlatan se vantoit d'avoir un merveilleux remède pour la surdité, qui consistoit à injecter dans l'oreille, avec une seringue, de l'eau de fenouil, dans quoi il avoit mêlé quelques gouttes d'huile de tartre. Il faisoit cette injection, bien adroitement, plusieurs fois par jour; & réussit assez bien sur quelques malades en qui le passage auditif étoit bouché de cire des oreilles. On réussit quelquefois aussi-bien avec une injection tiède, d'eau minérales dans l'oreille: mais ces remèdes ne sont bienfaits que quand la dureté d'otite provient d'ordures qui obstruent la membrane du tympan.

Comme il vient quelquefois des abcès dans l'oreille interne, il est bon d'observer qu'ils demandent un traitement particulier, faute de quoi ils se terminent souvent en des ulcères putrides & carieux, accompagnés de la perte totale de l'otite: il est donc fort mal à propos alors d'user d'onguens digestifs & huileux, que ces parties froides, seches, nerveuses & sensibles, ne pourroient pas supporter. Mais un moyen de consolider ces abcès & de les empêcher de dégénérer en ulcères, c'est plutôt de mettre dans l'oreille une petite touffe de coton, imprégnée de balsamiques chauds, tels que les essences de myrrhe, d'opobalsamum, & d'ambre.

Il y a aussi pour les maladies des *topiques* particuliers, qui, autant qu'ils sont utiles lorsqu'on les applique à propos, autant sont-ils préjudiciables, lorsqu'on les applique à contre-tems: nous en voyons la preuve dans cette variété de substances qu'on applique aux narines pour arrêter des hémorrhagies excessives, & dont il n'y a que très-peu qui servent à cet effet, ou qui même ne soient pas préjudiciables. Car comme l'hémorrhagie procède ordinairement d'une cause interne, qui, le plus souvent, est un spasme, une violente constriction ou obstruction de quelques parties éloignées des narines, & comme le sang est porté avec impétuosité aux vaisseaux de la tête, quand il s'est trop accumulé, il dilatend les orifices des vaisseaux, & rompt à la fin les tuniques des narines. On voit par-là, qu'il est non-seulement inutile, mais dangereux en ce cas, d'user de styptiques & de réplifs externes; car en bouchant les orifices des vaisseaux par des astringens, nous transporterons le mal aux autres parties de la tête, & quelquefois à la poitrine, sans faire cesser l'impétuosité interne du sang. Mais si les orifices ouverts, des vaisseaux d'où coule le sang, sont situés si avant dans le gosier que l'efficacité des styptiques ne puisse y atteindre, & que les narines soient en même-tems si bouchées qu'elles ne permettent point la décharge du sang, il tombe de la gorge sur la trachée artère; accident qui peut causer la suffocation du malade. De plus, les styptiques étant naturellement ennemis des substances nerveuses & glandulaires, ils ne peuvent manquer, lorsqu'on les introduit dans les narines, de faire beaucoup de tort à ces parties.

Ainsi les *topiques*, pour les narines, ne sont que rarement utiles, si même ils le sont jamais, à moins qu'on ne commence par faire dériver le sang de la tête, par le moyen des saignées, des frictions, & de l'immersion des pieds & des mains dans du vin, ou de l'eau chaude; comme aussi par le secours des diaphorétiques, qui, sans causer beaucoup de mouvement & de chaleur, poussent le sang du centre à la circonférence du corps; & alors on n'a pas besoin des réplifs froids & styptiques, puisque l'essence de cachou seule, reçue dans les narines leur est de beaucoup préférable, pour cet effet. C'est un usage parmi le peuple, lors d'un saignement de nez considérable, d'appliquer une pièce d'argent trempée dans de l'eau froide, ou sur le front ou sur la nuque du cou; ou de mettre sur l'une ou l'autre de ces deux parties, un linge imbibé d'eau fraîche: mais on expose à tomber en apoplexie celui à qui on le fait; surtout au commencement de l'hémorrhagie. Cependant je ne désapprou-

ve point l'usage des épithèmes d'une qualité discutitive & corroborative ; tels que le vinaigre de roses mêlé avec le nitre, le camphre & l'huile de bois de rose ; mélange, qui, appliqué tiède sur les tempes & sur le cou, est d'une efficacité singulière, & préférable à tous autres.

Passons à présent aux *topiques* qu'on emploie ordinairement dans les ulcères purulents, & accompagnés de carie aux os écaillés, auxquels on est sujet dans la vérole & le scorbut. Les *topiques* qu'on emploie d'ordinaire dans ces cas, sont les eaux de rose, de plantain, & la joubarbe, mêlées avec le bol rouge, le sucre de plomb, ou le magistère de plomb ; ou si les ulcères pénétrant aux os du palais, ou qu'ils corrodent & consomment la substance de la luette, on pratique alors plus communément des injections & des gargarismes : mais toutes ces préparations froides ne peuvent jamais être utiles, n'étant point propres à arrêter le progrès de la corruption. Il faut, pour ces sortes de désordres, des remèdes plus pressans, tels que l'huile de clous de girofle, qui est un excellent préservatif pour les os, surtout mêlée avec le baume du Pérou ; l'Élixir de propriété préparé sans l'addition d'aucun acide ; l'essence d'ambre ou l'esprit de vin camphré, injecté adroitement dans les narines, par le moyen d'une seringue ; tous ces remèdes sont excellens pour guérir ces sortes d'ulcères fétides & malins. Dans la théorie j'ai jugé cette méthode bonne ; & la pratique m'en a toujours confirmé la bonté. Bien des vérolés, par l'ignorance de leurs Chirurgiens, & l'application des remèdes employés à contre-tems, gardent long-tems de ces ulcères fétides, qui, à la fin, leur corrodent & leur consomment toute la structure interne des narines, la luette & les os du palais, au grand détriment, non-seulement de la voix, mais aussi de la santé, attendu que les gargarismes, préparés des matières les plus efficaces, deviennent alors inutiles, parce qu'ils ne sauraient atteindre jusqu'à la racine du mal, & jusqu'à la partie affectée, qui est au-dessus des os du palais.

On compte aussi une infinité de *topiques*, recommandés ou par les Médecins mêmes & les Chirurgiens, ou par le peuple, pour les maux de dents ; mais la plupart sont plus de mal que de bien, & quoiqu'après l'usage d'astringens & d'anodins modérés, dont le meilleur est à mon avis le cachou, la douleur soit effectivement soulagée ; elle ne l'est que médiocrement, pour un tems seulement, & ne le seroit pas une seconde fois. Et comme le mal de dents est souvent épidémique, & vient de rhumatisme, ou d'une fluxion acre érépisplateuse, qui infeste la dent cariée, & est accompagnée, pour l'ordinaire, d'une fièvre catarrhale ; il est aisé de voir, combien est frivole & inefficace l'usage des remèdes qu'on applique immédiatement sur les dents. Si, dans ce cas, on peut attendre quelque bon effet de remèdes appliqués extérieurement, les meilleurs, dont on puisse user, sont les sachets parégoriques, faits d'ingrédients discutifs, carminatifs & anodins ; & quoique les huiles de clous de girofle & d'origan, soient d'excellens spécifiques pour la carie des dents, accompagnée de douleur ; cependant lorsqu'à l'occasion d'une dent cariée, il y a distension excessive à une membrane nerveuse, ou qu'elle est corrodée par un solide aqueux, logé entre les interstices étroits de l'os, je préfère le baume apoplectique liquide, ou le baume de vie reçu dans les narines, ou une décoction tiède de lait avec des fleurs de sureau, qu'on garde dans la bouche : ces remèdes soulageront plus efficacement la douleur, aucune autre application externe. Et je puis assurer après l'expérience que j'en ai, que les diaphorétiques seuls, tels que la teinture de borsod, le soufre d'antimoine, préparé de la manière que je l'ai prescrite, ou de l'esprit de corne de cerf succiné, mêlé avec l'esprit dissolvant

de nitre, employés dans les violens maux de dents, avec un régime sudorifique, à la suite des remèdes qui rendent le corps soluble, produisent de très-excellens effets ; ce qui fait assez voir, combien l'usage des *topiques* est déplacé dans les maux de dents, du moins pour l'ordinaire.

Il se commet aussi-bien des fautes dans la cure des maladies cutanées du visage & de la tête. Par exemple, rien n'est plus ordinaire parmi le peuple, que d'employer pour la cure des achorés & des gales écaillées à la tête, différentes lotions, lessives, décoctions & onguens, préparés avec du soufre, de l'huile d'olive, & autres substances onctueuses. Mais l'expérience m'a appris que cette méthode a de très-mauvaises suites, à savoir des épilepsies, des inflammations, & des suppurations d'yeux, l'épiphore, la goutte serène, de violentes péripneumonies, des asthmes, & d'autres désordres de même nature. Il faut donc, en ce cas, user, avec bien du ménagement, des applications externes, de crainte de supprimer la transpiration dans les parties affectées ; & ne les jamais prescrire, sans administrer, en même-tems, des remèdes internes, pour corriger les humeurs peccantes. Il ne faut, non plus, jamais appliquer en-dehors, des substances humides, huileuses & astringentes ; & si les *topiques* sont indiqués, le plus efficace sera le baume de soufre antimonial, dissous dans l'esprit de vin camphré, & mêlé avec de l'huile d'amandes douces, parce qu'il amollira, discutera & résistera puissamment à la putréfaction. Dans les pustules vénériennes & dans les boutons à la peau, il faut aussi user, avec bien de la précaution, des répulsifs & des remèdes qui resserrent les pores de la peau ; attendu qu'ils sont cause souvent que la sérosité acre & saline, je jette sur les tunique des yeux, & y produit une ophthalmie. Il est aisé d'imaginer combien est souvent abusif l'usage des *topiques* dans la cure de l'épilepsie ; car, assurément, ce mal demande bien de la circonspection dans l'application des remèdes externes, surtout quand il est près du cerveau & de l'origine des nerfs ; & l'abus qu'on en fait peut avoir des suites funestes, surtout dans les scorbutiques ; comme le savent, assez les Médecins praticiens.

Les Auteurs, qui ont pratiqué, nous fournissent des exemples sans nombre, des mauvais effets des *topiques* dans la cure de l'épilepsie. Rollinckius, entre autres, dans la *Method. curand. affec. cap.* parle d'une équinancie que produisirent des répulsifs employés mal-à-propos, dans la cure d'une épilepsie à la tête. Aquependente, dans son *Lib. de tumoribus*, défend expressément, dans l'épilepsie au visage ou à la tête, d'employer des *topiques*, soit avant ou après la purgation ; car les substances froides peuvent repousser la matière au cerveau, d'où s'ensuivra une phrénésie ; ou la dériver à la gorge, ce qui produira une équinancie. Dans ces cas-là on risque toujours en faisant usage de cataplasmes, & de substances onctueuses humides & aqueuses. Il est bien plus à propos d'user uniquement de substances sèches, telles que des sachets préparés de plantes émoullientes & discutives, afin de laisser la transpiration libre. Quelquefois ; cependant, on tirera du secours de l'esprit de vin camphré, mêlé avec de l'essence de castor, ou de l'huile de muscade mêlée avec du sel volatil de vers de terre, du nitre & un peu d'opium, employé en forme d'onguent. C'est une très-fausse pratique, que d'user pour les boutons à la peau & les pustules, de mercure sublimé, ou d'une solution faible de mercure précipité, parce que ces substances, une fois reçues dans les pores, produisent de violens maux de tête, des migraines & la perte des dents. Mais l'indication sera mieux remplie par l'essence de Benjoin, mêlée avec du magistère de plomb, du camphre, du sucre de plomb, de l'eau de frai de grenouilles, & de l'eau de fleurs de sureau.

Quand la chair des gencives est tellement corrodée, que les racines des dents soient découvertes, on croit,

avec raison, que ce désordre vient du relâchement des fibres. C'est pourquoi il est ordinaire de prévenir cet accident, par l'usage des astringens, appliqués extérieurement, tels que sont les essences de mastic, & de tormentille, l'alun & l'essence de terre du Japon, qui, loin d'être avantageuses, sont préjudiciables; car le désordre, qu'il s'agit de guérir, est une atrophie, & procède du défaut de suc nourriciers, en conséquence de l'obstruction d'un grand nombre d'arteres fines & déliées des gencives. Si donc cette obstruction est confirmée par des astringens, les gencives perdront, de plus en plus, leurs suc nourriciers les plus déliés. Dans ces cas, rien ne fait plus de bien que les décoctions de vin avec la sauge, l'origan, le camphre, le nitre, & une petite quantité de sel ammoniac. En lavant souvent la bouche & les gencives avec ces décoctions chaudes, les vaisseaux sont ouverts, le sang & les suc attirés, les fibres des gencives fortifiées, & l'usage, & la vigueur de ces parties rétablis.

Considérons à présent l'abus des *topiques* dans les maladies du thorax. Dans les tumeurs inflammatoires des poulmons, communément appellées pleurésies ou péripneumonies, rien n'est plus ordinaire, que l'usage externe des onguens huileux, appliqués à l'effet de soulager la douleur. Mais je n'en ai guère vu arriver de bons effets; par la raison que quand le mal pourroit être dissipé dans le commencement, par des diaphorétiques & des discutifs internes, les *topiques* empêcheroient la discussion, & disposeroient à la suppuration, précisément, comme dans les autres maladies érépélées des parties externes, parce que ces onguens, en obstruant les pores & en relâchant les fibres, causent une plus grande fluxion d'humours, & disposent la partie à la suppuration & à l'exulcération. Si donc, comme il arrive souvent, la pleurésie est fausse, c'est-à-dire, s'il séjourne une sérosité acre & saline entre les membranes des muscles intercostaux, auquel cas c'est plutôt une espèce de rhumatisme, les *topiques* que nous avons nommés plus haut, seront bien plus nuisibles que bien-faisans, en empêchant la transpiration & l'excrétion de la matière stagnante, qui, cependant est absolument nécessaire pour la guérison du malade. Quelques-uns pour soulager l'excès de la douleur, ajoutent, à ce que nous avons dit plus haut, de l'huile de jusquiame, ce qui, en effet, calme la souffrance, mais cause, en même-tems, un assoupissement, un abattement & une difficulté d'expectorer, qui, surtout dans des vieillards, peuvent avoir des suites dangereuses. Bien des gens encore, dans ces désordres, appliquent des emplâtres, telles que l'emplâtre de Vigo avec du mercure, du baume de soufre & du camphre. Mais ce que j'en ai toujours vu arriver, c'est que quand la pleurésie étoit fausse, & affectoit les membranes & les muscles intercostaux, sans offenser les poulmons, la douleur avoit été en effet dissipée, mais que la matière s'étoit portée à d'autres parties, & souvent même s'étoit jetée sur les poulmons, où elle avoit produit des apôtumes chroniques & dangereux.

C'est pourquoi ma maxime est, qu'on doit s'abstenir absolument de tous *topiques* dans toutes ces maladies inflammatoires du thorax; ou que si on en emploie quelques-uns, il faut que ce soit par préférence à tous autres, de l'esprit de vin camphré, mitigé, & rendu anodyn par une addition de caloir, de safran & d'huile de muscade distillée, employé sous la forme d'onguent. Il y a cependant quelques désordres à cette partie où les onguens gras, ceux qui possèdent une qualité anodyne, & ceux qui relâchent les fibres, produisent de fort bons effets; mais où cependant il ne faut même les employer que rarement. Un désordre de cette espèce, par exemple, est la coqueluche, où non pas tant la quantité que la qualité peccante d'une matière acre & ténue, excite dans les nerfs pneumoniques & le thorax, des mouvemens convulsifs & des secousses, auquel cas il faut appaiser ces mouve-

mens, & relâcher les parties contractées du thorax, sans négliger, en même-tems, d'apaiser & de corriger l'humour acre & ténue. Cette espèce de toux est ordinairement fort obstinée, elle court surtout dans certaines saisons, & s'attaque principalement aux petits enfans. J'ai vu souvent arriver de fort bons effets d'avoir oint toute la poitrine avec un onguent fait d'onguent de minium, de blanc de baleine, de graisse de blaireau, d'onguent de peuplier, d'huile d'anis & de camphre.

Ajoutons encore quelque chose, par rapport à l'usage des *topiques*, dans la véritable phthisie ou l'exulcération des poulmons: Nous avons des exemples de phthisiques, à qui l'usage des emplâtres & des onguens fait du bien; tandis qu'il fait du mal à d'autres. Il faut donc étudier la nature de chaque phthisie en particulier, & sa cause principale. Les *topiques* ne sont pas inutiles, quand les poulmons sont pleins de tubercules durs, qui, pour la plupart, viennent par degrés à suppuration. Pour cet effet, on doit composer l'emplâtre de substances qui ne soient pas trop chaudes, ni d'une espèce trop ténace & trop onctueuse; car celles-là augmenteroient la douleur & l'inflammation, & celles-ci empêcheroient la libre transpiration. La meilleure de tous, est l'*emplastrum sulphuris* de Ruland, sans colophane, qui se prépare avec du baume de soufre, de la myrrhe, de la terre de vitriol, de la cire & de la térébenthine, à quoi on peut ajouter du bdellium. Cette emplâtre, par sa qualité corroborative, détourne l'impétuosité des humeurs, de la poitrine, & discute la stagnation des fluides. Mais il faut à observer que dans les désordres des poulmons, il ne faut pas appliquer les emplâtres sur le sternum, à travers duquel elles ne pourroient pas pénétrer; mais plutôt sur le dos & sur les côtés, parce que ces parties-ci ont les pores plus ouverts, le sang plus abondant, & les vaisseaux plus nombreux; en conséquence de quoi les parties subtiles & salutaires de l'emplâtre, y sont plus facilement admises & introduites.

Passons à présent à quelques désordres de l'estomac, où les *topiques* sont bien-faisans, pourvu qu'ils soient appliqués convenablement. Il n'y a pas de douleur plus cruelle que celle qui se loge dans les deux orifices de l'estomac, le droit & le gauche, lesquels sont extrêmement sensibles, & qu'on appelle cardialgie. Dans ce désordre il est assez ordinaire de prendre intérieurement différents remèdes pour appaiser la douleur, & d'oindre par dehors la région de l'estomac avec quelque liniment spiritueux, ou un onguent préparé d'ingrédiens carminatifs & anodyns. Mais cette méthode ne produit pas l'effet qu'on en attend; car comme la douleur est logée dans de très-petites parties, à savoir dans ces orifices nerveux que nous avons dit, il est palpable qu'il y faut appliquer un remède qui soit pénétrant & efficace. Ainsi en appliquant une emplâtre, un liniment ou un onguent, qui couvre toute la région de l'estomac, il ne pourra pénétrer de ces substances qu'une très-petite portion, aux orifices de l'estomac. Et l'Anatomie nous apprend de plus, que l'orifice supérieur de l'estomac est bien plus proche du dos & des vertèbres, attendu qu'il est situé tout près de la trachée artère: d'où il s'ensuit que les remèdes qu'on applique sur le creux de l'estomac ne sauroient pénétrer jusqu'à cet orifice. Il vaut donc mieux appliquer ces remèdes sur le dos, vers la huitième ou la neuvième vertèbre. Si c'est l'orifice droit qui est affecté, il faut appliquer les remèdes sur l'estomac, vers le côté droit. Mais dans ces sortes de cas, il ne faut point se servir de substances trop volatiles, telles que les esprits; ni d'onctueuses & d'emplâtriques, qui opéreroient trop lentement, mais d'un liniment bien épaissi sous la forme d'emplâtre, & préparé avec de la thériaque, du safran, de l'huile de muscade, du camphre, du baume du Pérou & de l'huile de jusquiame. J'ai souvent vu cette

préparation soulager le malade ; & si elle ne fait rien, on ne doit pas espérer d'avantage des autres *topiques*. Les Praticiens savent que dans la débilité d'estomac, les vomissements & les nausées, rien n'est plus commun, que d'appliquer des onguens, ou des emplâtres stomachiques ovales sur le sternum. Mais par la dissection des cadavres, nous trouvons qu'il n'y a en cet endroit qu'une petite portion de l'estomac, & que les parties qui y sont logées sont l'intestin colon & les grêles. L'estomac est plus incliné à gauche sous les côtes, du moins à l'endroit où les trois quarts de ce viscère sont proche de l'épine. Si donc nous appliquons des remèdes bien actifs sur les fausses côtes du côté gauche, en approchant du dos, ils agiront bien plus efficacement sur l'estomac.

La douleur violente qui est causée par une pierre arrêtée dans le commencement on au milieu des urèteres, demande aussi l'usage des *topiques*, mais avec bien de la prudence : car on fait assez qu'une grosse pierre logée dans la substance tubulaire des reins, cause une douleur sensible, quand elle tombe dans les urèteres, qui sont bien plus étroits & plus sensibles. On doit conclure de-là, que ce n'est pas à l'endroit des lombes où les reins sont situés, qu'il faut appliquer les *topiques*, mais dans la direction des urèteres, qui est depuis les reins, jusqu'aux aines. Mais même dans ce cas on tombe communément dans une erreur qui est de grande conséquence, lorsqu'avec les onguens on mêle des substances d'une chaleur outrée, telle que l'huile d'ambre, l'esprit de térébenthine & l'huile de genievre, pratique qui produit de très-mauvais effets. On prétend par l'usage de ces substances chaudes forcer la pierre de passer dans les urèteres, mais on l'y fixe bien plutôt, & l'on occasionne par-là les plus violents symptômes, tels que la suppression de l'urine, les vomissements & les convulsions. Car l'engagement de la pierre dans les urèteres ne vient pas seulement de son volume, mais aussi du spasme douloureux de l'urètre ; & comme les aspérités de la pierre irritent ordinairement les fibres, il s'y fait une affluence d'esprits, & une douleur accompagnée de spasmes & de contractions ; & plus la douleur est aiguë, plus le passage se ferre & s'obstruit. Si donc on applique en ce cas des substances chaudes & spiritueuses, on excite par-là l'influx du sang & des esprits, on fixe de plus en plus la pierre dans la partie, on augmente la douleur, & l'on occasionne de terribles symptômes. On ne peut pas nier que quand il n'y a ni douleur ni spasmes, ou lorsqu'il y a une certaine laxité, ou défaut de ton, dans les fibres nerveuses & membraneuses des reins, ces substances appliquées extérieurement, en fortifiant le ton des parties, ne provoquent la décharge de l'urine : mais on n'en doit pas faire usage, quand il y a douleur ou spasmes ; car alors il vaut mieux user d'huiles émollientes, pargoriques & anodines, telles que les onguens de peuplier, de jusquiame, de graine de pavots & de lis blancs, de graisse de blaireau, & de camphre, qui leur donnent une qualité pénétrante. On en frotte fréquemment la région des urèteres, & on les y étend avec la main qu'on a fait chauffer ; car ces substances, en réprimant l'impétuosité des esprits, & en relâchant les fibres resserrées des urèteres, hâtent & facilitent la sortie de la pierre. Pour cette même raison, il est avantageux de baigner le malade ; & il en ressent quelquefois du soulagement à l'instant même.

Dans le flux excessif des regles, & l'effusion involontaire de semence dans les hommes, on a coutume d'appliquer sur la région lombaire, à l'endroit où sont situées les grosses ramifications des vaisseaux sanguins, des remèdes qui répriment jusqu'à un certain point l'impétuosité du sang vers les parties génitales : mais il importe beaucoup quels remèdes on emploie en cette occasion, & en quel tems on les applique ; car j'ai vu une femme à qui, à l'âge de quarante ans, les regles étant venues avec une abondance excessive, on mit sur les reins une emplâtre faite de frai de grenouille

avec du sucre de plomb & de l'huile de jusquiame ; mais les regles ne revinrent plus depuis, au grand détriment de la santé. Il faut singulièrement s'abstenir de toutes les substances actuellement froides, & bien plus encore des narcotiques ; parce que toutes arrêtent le cours du sang, il se porte tout vers les parties voisines & produit une cure palliative, suivie de quantité d'accidens funestes, tels que des inflammations des reins ; des coliques convulsives & des désordres dans l'abdomen. C'est pourquoi la plus sûre méthode, surtout dans les évacuations de sang, est de s'abstenir totalement des *topiques*, & de leur substituer l'usage des remèdes internes.

Nous allons considérer à présent quelques désordres qui procèdent du relâchement, de la résolution ou du défaut de ton & de force dans les ligaments, comme la chute du fondement dans les enfans, & celle de la matrice dans les femmes. Les Médecins & les Chirurgiens, en conséquence du relâchement, traitent ordinairement ces désordres avec des astringents ; & pour cet effet fomentent & baignent les parties affectées avec des décoctions astringentes. Mais comme la chute de l'un ou de l'autre ne provient pas tant du relâchement de l'utérus ou de l'intestin rectum, que du relâchement de leurs ligaments, en conséquence de la congestion & de l'amas des fluides, il est aisé de sentir que cette méthode est mauvaise & inefficace, parce que ces astringents externes ne sauroient pénétrer jusqu'aux ligaments mêmes. C'est pourquoi au lieu d'appliquer ces *topiques*, il vaut mieux baigner la région inguinale avec des linimens & des emplâtres balsamiques & pénétrants, qui n'ayant pas autant de stypticité terreuse, qu'ils ont de vertu spiritueuse, corroborative, rétablissent la vigueur, le mouvement & le ton des parties humides & relâchées. Mais on doit observer qu'en tous autres cas, comme dans ceux-ci, les *topiques* seuls ne sont pas suffisants ; mais qu'il faut toujours joindre des remèdes internes, non-seulement dans les maladies internes, mais même aussi dans les externes. Je ne condamne pas cependant les fumigations & les fomentations faites avec du vin préparé d'herbes aromatiques, qui ont un sel volatil huileux, & un certain principe huileux, qui peuvent affecter immédiatement ces parties, attendu que la force des fumigations aussi bien que les émanations qui s'élèvent des baigns, peuvent y pénétrer en effet.

Par rapport aux hémorrhoides aveugles, on fait assez que cette tumeur des veines hémorrhoidales provenant de la trop grande affluence, & de la stagnation du sang ou d'un *serum* visqueux, produit une douleur incommode. Pour la cure de ce désordre, les Médecins & les Chirurgiens ont imaginé une infinité de remèdes ; surtout de *topiques* : mais les malades ne savent que trop combien tous ces remèdes ont peu d'efficacité ; car les astringents ne font qu'engager de plus en plus les humeurs qui produisent la tumeur ; & au contraire les substances émollientes & anodines, relâchent les parties & y attirent une plus grande affluence d'humours ; tandis que les remèdes acres corrodent les parties, & les disposent le plus souvent à des ulcères malins, & même à des fistules. Aussi l'habileté du Médecin consiste à distinguer l'usage de ces différents remèdes, suivant les circonstances, & à discerner ceux qu'il doit employer ou ne pas employer ; car si la douleur est excessive, les substances anodines & émollientes seront les plus salutaires. En ce cas l'huile de graine de lin seule, appliquée en une quantité suffisante, calmera beaucoup la douleur. Si la tumeur est incommode par son volume, alors on peut employer, par préférence aux styptiques terreux, les corroboratifs, tels que les fomentations de vin préparées avec le mastic, l'ambre, les fleurs de rose, les balsamiques, l'encens, & le millefeuille. On ne risque rien non plus de faire usage de fumigations, surtout de celles qui sont préparées avec des substances imprégnées d'un sel volatil

huileux, dont la nature & les vertus sont de s'influenter profondément; de fortifier les pores, & de dissiper l'humidité excessive. Et le rat de mer (sorte de poisson à coquille, dont on vante beaucoup les vertus,) n'agit pas autrement que toutes les autres fumigations imprégnées d'un certain fel volatil huileux. On voit par ce qui vient d'être dit, combien ce seroit une pratique mal réfléchie, que de sifire usage, lorsque la douleur est grande, de substances froides ou acres; ou d'appliquer quand il y a une tumeur considérable, sans douleur, des substances émollientes anodines & relâchantes.

Il se présente ici une question à résoudre, qui est de savoir, si pour des effusions excessives de sang ou de lymphes par l'utérus, on peut employer les injections; attendu que l'expérience nous apprend qu'on les emploie avec beaucoup de succès dans les flux excessifs de semence. Mais quoiqu'on soit dans l'opinion qu'on ne doit arrêter des flux que par des astringents; cependant rien n'est plus dangereux que de tenter de réprimer ces sortes d'évacuations excessives par des injections externes d'une qualité astringente. Je me souviens d'une femme qui incommodée d'un flux excessif de règles, prit des injections d'une décoction de millefeuille imprégnée d'alun, qui lui causèrent un ulcère accompagné d'une consomption & d'une fièvre hectique, qui lui donna la mort. Il faut donc user de ces injections avec bien de la précaution, attendu qu'elles sont ordinairement plus de mal que de bien.

Considérons à présent les désordres des articulations. Assurément si les topiques sont jamais mal employés, c'est dans les douleurs arthritiques & dans la goutte; car, comme ces désordres résident dans des parties externes, bien des gens sont persuadés qu'il faut appliquer le remède immédiatement sur la partie affectée, afin qu'il atteigne plus promptement à la cause du mal. Mais en cela ils se trompent lourdement: car les topiques ne sont pas tellement nécessaires dans ces sortes de maladies, qu'on ne les puisse bien apaiser sans cela. En effet, l'expérience nous apprend que sans le secours d'aucuns topiques, par les seuls remèdes internes opposés à la cause morbifique, on peut avec le tems non-seulement apaiser la violence de ces douleurs, mais les guérir totalement. Mais il faut avoir soin sur toutes choses, de ne pas employer des répercussifs, surtout au commencement de la maladie; car ces sortes de remèdes troublent le mouvement naturel du centre à la circonférence, repoussent la matière peccante en-dedans, & excitent de violents symptômes. Voyez Drabizius, de Scorbut. Tit. de Arthritis.

J'ai vu dans un commencement de goutte, l'application d'une emplâtre composée de blanc d'œuf & d'alun, produire dans un homme pléthorique en une seule nuit; une attaque de léthargie, qui après lui avoir ôté la vigueur de l'esprit & la mémoire, l'emporta à la fin.

Hagendorn, Cent. I. Hist. 28. nous rapporte un exemple mémorable d'un Marchand, qui, incommodé d'une tumeur scorbutique, usa d'un épiscème préparé d'eaux distillées, de ceruse & de camphre, qui soulagea sa douleur; mais il perdit la parole & l'usage du bras gauche. Il n'y a pas moins d'inconvénient à la méthode qui est actuellement en vogue, d'oindre les parties externes avec de l'esprit de vin camphré. On ne finiroit pas si l'on vouloit détailler tous les accidents que peut produire ce remède, employé sans aucun égard pour le tempérament du malade, & les circonstances de sa maladie. Ainsi, pour s'en être servi sur des piés gouteux, j'ai vu souvent s'en ensuivre des cardialgies, des mouvements convulsifs & épileptiques dans les membres, des paralysies & d'autres symptômes terribles. Il est aussi constaté par l'expérience, que tous les remèdes ne sont pas bons à tous les malades; & qu'en consé-

quence les topiques font cesser la douleur dans les uns, & l'augmentent dans d'autres; que quelques-uns sont soulagés par des linimens spiritueux, & d'autres par des emplâtres anodines, & d'autres par des cataplasmes préparés avec du lait & de la crème de pain, tandis que tous ces remèdes font sans effet sur d'autres.

On ne fait pas assez d'attention ni de recherches sur la cause de ces effets particuliers, quoique les Chirurgiens sçachent bien que les mêmes traitemens ne conviennent pas à différentes personnes, même dans des plaies externes. Mais la cause de cette variété n'est pas tant la disposition particulière des humeurs peccantes, que la constitution tendive & tonique des fibres, des pores & des vaisseaux de la peau; car toutes les parties, & surtout les émonctoires & les couloirs ont leur force, leur ton, leur tension & leur dilatation particulière, & le mouvement qui leur est propre, & qui est si nécessaire aux sécrétions & aux excréments, dépend surtout de l'influx des esprits animaux, & de la tension des membranes nerveuses. Il faut donc que les Medecins, lors de l'application des topiques, examinent avec soin de quelle sorte sont dans le malade cet influx des esprits animaux & la tension des membranes nerveuses, dans toutes les maladies & dans leurs différents périodes; car on voit bien que quand les pores sont serrés par la douleur & par les spasmes, les substances chaudes & spiritueuses ne conviendroient pas; mais qu'il faut plutôt y employer des remèdes qui relâchent modérément les parties resserrées. Au contraire, s'il y a un grand relâchement après la douleur, ce qui paroît par la tumeur & par la diminution même de la douleur, tous les remèdes humides, onctueux & anodins seroient nuisibles; il faut plutôt user alors de linimens spiritueux & nervins. Et quoique les topiques soient quelquefois propres à soulager la douleur & modérer la fièvre, cependant ils ne produisent pas toujours ces heureux effets dans le même malade. En un mot, plus la nature est forte pour repousser, & plus le corps a de force & de mouvement interne, moins les topiques appliqués à propos sont dangereux. Mais si la vigueur des mouvements est affoiblie, si le malade est vieux ou affligé de cachexie, il faut absolument s'abstenir de topiques; car la principale intention du Medecin en administrant les topiques, n'est pas d'empêcher l'évaporation de la matière peccante, mais au contraire de la provoquer; & comme il faut pour cet effet beaucoup de jugement, le plus sûr est de ne point se servir du tout de topiques, de confier toute la cure aux remèdes internes, & de tenir les parties affectées bien chaudement.

J'ai aussi remarqué que la génération des topus, qui arrive principalement dans la goutte fixe, vient le plus souvent d'une application inconsiderée de topiques, surtout de ceux qui engourdissent & refroidissent. Ainsi Wedelius, dans son Traité, de Medicament. Facultat. nous apprend, « qu'à bien des personnes attaquées de douleurs arthritiques, la goutte errante s'est convertie en goutte fixe, & qu'il s'est formé des topus par l'usage d'emplâtres onctueux & gras. » C'est ce qui a fait dire à Galien, Method. Med. Lib. IV. cap. 3. que dans la goutte les topus sont produits par une humeur épaisse & glutineuse, qui n'est pas digérée par degrés, mais subitement desléchée par de violents remèdes. Et Fernel, Consil. 12. observe que les douleurs de goutte sont produites par la même cause. Mais je ne pense pas cependant qu'il faille rejeter tous les topiques dans les douleurs externes des articulations. Car quand la douleur est invétérée & accompagnée d'un certain engourdissement, & d'insensibilité, ce qui arrive fréquemment aux vieillards, alors, après avoir réprimé l'ébullition interne du sang, on pourra fortifier les nerfs par des linimens balsamiques, & attirer le fluide nerveux sur les parties affoiblies.

Je ne passerai point ici sous silence la pratique commune d'appliquer des vers de terre vivans sur les parties

affectées, dans la goute scorbutique errante. Les Médecins praticiens, surtout Wier, donnent de grands éloges à ce remède. Il est certain qu'à cause du sel volatil, désertif, & nitro-sulphureux que ces animaux contiennent, ils sont d'une qualité merveilleusement discursive & sédative, qui se manifeste non-seulement intérieurement, mais aussi extérieurement dans les différentes sortes de douleurs, & dans la vérole même. Cependant il faut user de beaucoup de prudence dans l'application de ces animaux; car quoique dans des douleurs cruelles, lorsque les fluides sont en mouvement, que les forces ne sont point altérées & que le malade est jeune, ces substances actuellement froides produisent d'heureux effets, elles en produisent aussi de tous contraires dans la goute fixe invétérée.

J'ajouterai encore quelques mots par rapport à l'érysipèle, pour la cure de laquelle la plupart des Médecins & Chirurgiens ont recours aux *topiques*, quoique les inconvénients de cette pratique aient été bien des fois démontrés. Mais une maxime générale que je crois qu'on peut regarder comme vraie, c'est qu'une érysipèle qui vient d'une cause externe doit être distinguée de celle qui vient d'une interne. Dans la première qui est causée par des contusions ou d'autres blessures, les *topiques* n'ont rien de préjudiciable; mais quand elle provient de l'orgasme des humeurs & d'un mouvement fébrile, il s'élève à la surface du corps, une matière hétérogène, qui ordinairement est d'une nature acide & corrosive; auquel cas il faut se comporter avec bien de la prudence; parce que la matière rentre aisément, & que ces *topiques*, qui dans d'autres cas seroient salubres, peuvent causer au malade un dommage irréparable, en repoussant la matière peccante vers les parties internes, où elle acquiert alors la nature d'un poison. Voyez Frédéric Hoffman, *Dissertat. de conversione morbi benigni in malignum*.

Rien n'est plus commun que de fixer & de faire rentrer par des astringents, tels que le blanc d'œuf avec l'alun, des érysipèles légères, & d'exciter par-là des ulcères malins: on en voit tous les jours des exemples dans la pratique. C'est donc agir prudemment que de traiter toutes les érysipèles avec des remèdes internes, appliquant seulement en-dehors des sachets pleins d'herbes pargoriques, qui par leur douce influence, tiennent les pores ouverts, les relâchent s'ils sont efferrés, & garantissent d'accidents les parties affectées.

Il faut aussi observer que les Chirurgiens font une faute d'une terrible conséquence, en appliquant alors des cataplasmes chauds faits de farine de fèves, de racines de réglisse, de plantes émollientes & discutives, & d'eaux pareilles, comme la chaleur dessèche l'humidité, & que la matière s'en trouve bien plus embarrassée dans la peau & dans ses pores, en sorte que le bistori ne la peut plus faire sortir, la transpiration en souffre un très-grand préjudice; & une érysipèle, qu'on auroit pu discuter, se convertit en un abcès ou en un ulcère. Nous devons donc tâcher de laisser libre la transpiration dans les parties affectées; ce qui ne se peut faire dans un air très-froid ou très-chaud, ou parce qu'on est excessivement couvert dans le lit; mais au moyen d'une chaleur modérée qui excite doucement la transpiration.

Il faut aussi appliquer les *topiques* avec circonspection sur les bubons; parce que les répulsifs les rendent malins. On en doit bien moins appliquer, & qui soient d'une qualité astringente & réfrigérative, sur des bubons malins & critiques, parce que c'est une pratique très-dangereuse. On connoît les bubons critiques lorsque les humeurs sont portées aux glandes, par la continuation des forces du malade, parce qu'ils arrivent à des jours critiques, & sont précédés de signes de coction dans l'urine. Dans ce cas, tous les répulsifs sont préjudiciables: car, comme Hippocrate l'observe avec raison, dans une crise parfaite, il ne faut pas

se mettre en devoir de changer l'état du malade, mais il faut laisser faire la nature. Quelquefois la rédonnance du sang cause un bubon, auquel cas, Avicenne, Oribase & d'autres, défendent absolument les répulsifs. Mais quand un bubon tend à suppuration, rien n'est mieux que d'y appliquer l'emplâtre de Diachylon avec les gommés, à quoi on joint de l'opopanax.

On doute, avec raison, si les *topiques* conviennent dans la petite vérole; seulement on assure en général, que comme ce désordre est une évacuation critique, il y faut apporter bien des précautions. Cependant si le malade, avant l'éruption, est attaqué d'un délire, ce sera très-bien fait que de lui appliquer sur le front de l'esprit de roses avec du camphre; mais pendant l'éruption & la suppuration, je crois qu'on doit s'abstenir de tous liniments. Dans le déclin, vers le tems du dessèchement de la maladie, quand la force du désordre est surmontée, je n'empêche pas qu'on n'emploie l'huile d'amandes douces, mêlée avec le camphre & le blanc de baleine, pour prévenir la difformité de la peau, & corriger l'acrimonie, qui ordinairement séjourne très-avant dessus. Voyez Frédéric Hoffman, *Dissertat. de Variolis epidemici graffiantibus*. Pour cette raison, nous devons user avec précaution de *topiques*, tels que l'esprit de vin imbué de myrrhe, & le sucre de plomb mêlé avec de l'eau-rose.

La gale, qui est une exulcération de la peau plus ou moins humide, passe généralement pour incurable, sans l'usage des *topiques*. C'est pourquoi, négligeant tous remèdes internes, on a d'abord recours à différents liniments sulphureux & mercuriels, qu'on applique sur toute la surface du corps, ou seulement sur les jointures, aux risques souvent de la vie ou de la santé du malade; car il y a toujours du danger à traiter avec des *topiques*, des maladies externes qui proviennent d'une cause interne: mais comme la nature chasse la matière hétérogène & morbifique, le Médecin doit faire la même chose, & ne jamais contrarier son intention, comme il seroit en appliquant en-dehors des répulsifs. C'est pourquoi je pense que la cure de ces maladies cutanées doit non-seulement commencer, mais aussi finir par les remèdes internes capables de corriger la matière peccante, de la disposer à l'excrétion, & en même-tems de la chasser. A cette classe de remèdes appartiennent non-seulement les diaphorétiques émollients & les infusions laxatives, mais aussi dans le cas où la gale est invétérée ou maligne, des préparations de mercure & d'antimoine. Ensuite pour bien consolider la peau & lui rendre sa beauté, usez de bains & d'onguens discutifs, sulphureux avec le plomb: mais abstenez-vous toujours de liniments mercuriels externes, qu'on ne sauroit employer sans danger, comme le démontrent une infinité d'observations pratiques.

Quant aux liniments mercuriels & aux fumigations qu'on emploie pour exciter la salivation dans la vérole, on sait quels violents symptômes ils produisent, & combien le succès de ce traitement est incertain. Je suis assuré qu'on pourroit parfaitement guérir la vérole, par des préparations convenables de mercure & d'antimoine, & par des décoctions des bois prises intérieurement sans aucune application mercurielle externe, & le plus souvent sans exciter de salivation, ni aucuns de ces accidents fâcheux qu'on provoque.

Par rapport aux *topiques* qu'on applique sur des parties paralytiques, quoiqu'ils aident merveilleusement l'opération des remèdes internes, cependant on les doit choisir avec discernement & les appliquer avec prudence. On se trompe beaucoup, à mon sens, de croire qu'il ne faille appliquer que des graisses, du lard & des liniments onctueux, ou immédiatement sur les parties affectées, ou sur l'épine du dos; car ces substances obstruent les pores, & relâchent encore davantage les fibres, dont le ton est déjà détruit; ce qui dispose les parties à se tuméfier. D'un autre côté les huiles spiri-

mentées, chaudes & ébérées, seules, ne produisent pas les mêmes effets qu'on en attend, attendu que la plupart d'elles, en conséquence de la subtilité de leurs parties, s'évaporent, & laissent dans un état de roideur excessive les fibres nerveuses & musculaires. L'indication est mieux remplie par des onguens faits de graisse d'animaux & d'huiles distillées, telles que celles de riz, de marjolaine, de lavande, de genievre, de clous de girofle & de romarin; car il est question de rendre naturel le ton des parties nerveuses, en sorte qu'il n'y ait ni trop de relâchement, ni trop de constriction, ni trop d'humidité, ni trop de sécheresse. De plus il est encore à observer, que dans la paralysie qui naît du désordre de la moelle spinale & de l'origine des nerfs, il ne faut pas appliquer ces remèdes sur les parties destinées de sensation & de mouvement, mais à la source du désordre qui est fixé dans la moelle spinale. Mis il en est tout autrement dans cette espèce de paralysie, où le mouvement de la partie est détruit sans que la sensation le soit, ce qui arrive ordinairement aux mineurs; car alors ce n'est point la moelle spinale qu'il faut oindre: mais il faut fomentier souvent, & ranimer la partie affectée avec les remèdes ci-dessus mentionnés.

Par rapport aux tumeurs oedémateuses qui viennent souvent aux piés, il faut encore n'user de topiques qu'avec bien de la circonspection; & ceux qui y emploient les bains, font une lourde méprise. J'ai vu des cachectiques, en plongeant leurs piés dans l'eau chaude, gagner en une nuit de tems une tumeur considérable aux piés, qui fut après cela bien difficile à guérir. La raison en est palpable; car ces bains, par leur humidité, que la chaleur s'insinue dans les pores, rendent les fibres, déjà foibles, beaucoup plus lâches, en sorte que les humeurs y affluent, & ne sont plus reçues dans les veines & les vaisseaux lymphatiques. Les mêmes effets sont aussi produits lorsqu'on tente de dissiper ces tumeurs par des onguens & des emplâtres, & cela pour les mêmes raisons que nous venons de dire.

Quelques-uns ont coutume de lier des herbes discutives autour du pié, telles que la grande cliaire, la fumeterre, l'abînthé & la rue: mais si les piés sont humides & froids, elles augmentent plutôt la tumeur, que de la dissiper. Il vaut donc mieux s'abstenir de toutes ces sortes de remèdes, & faire autour du pié un bandage convenable, surtout sur le soir, lorsqu'on s'aperçoit que la tumeur augmente, afin d'enforcer par-là les fibres. Des fomentations de vinaigre fort, mêlé avec de l'essence d'ambre, & versé sur des briques rougies au feu, ont souvent produit de très-bons effets.

On a coutume dans différens désordres, d'appliquer des épithèmes & des emplâtres au poulx, sur le poignet. Sans vouloir absolument rejeter cette pratique, on peut dire néanmoins qu'elle est sujette à des abus, surtout de la part des nourrices & du peuple, qui, sans examiner si le désordre est d'une nature froide, ou chaude, ont communément recours à la fameuse gale appelée *Aqua carbonum*, qu'ils estiment d'une efficacité incroyable pour rétablir les forces. Mais il est aisé de sentir qu'elle n'est point du tout propre dans les fièvres brûlantes ou aiguës, ou dans la chaleur des fièvres intermittentes, où les acides pénétrants, tels que le jus de citron & le vinaigre de roses, conviennent beaucoup mieux.

On applique aussi des épithèmes & des emplâtres sur le poignet, pour écarter les paroxysmes fibreux dans les fièvres intermittentes; & pour cet effet, on mêle de l'alun, du vinaigre, de la rue, de la grande joubarbe, & des toiles d'araignées. On fait aussi une emplâtre de térébenthine, d'alun & de poudre d'araignée, qui souvent font d'une grande utilité pour apaiser les paroxysmes, & même pour les empêcher tout-à-fait de revenir, si la plus grande partie de la matière fébrile est déjà vacuée.

La manière dont on opère ces sortes de remèdes, est diffé-

cile à contempler; & une expérience de cette nature, jette, à mon sens, de la lumière sur la génération de cette sorte de fièvre; car le cœur & les artères, qui ont leurs nerfs propres, & des mouvemens systoliques & diastoliques, sont les instrumens qui forment le mouvement fort des fluides. Ainsi les substances, qui peuvent jusqu'à un certain point réprimer & empêcher le mouvement excessif des esprits sur ces parties, appliquées aux artères, doivent nécessairement apaiser pour quelque tems le mouvement & la chaleur excessifs des fluides. *FREDERIC HOFFMAN.*

TOPINARIA, espèce de tumeur à la peau de la tête. Voyez *Talpa*, qui est la même chose.

TOR

TORCULAR HEROPHILI, *pressoir d'Herophile*; terme d'Anatomie, est l'endroit où se rencontrent les sinus de la dure-mère.

TORCULAR, en Chirurgie, signifie *tourniquet*.

Le *tourniquet* est une sorte de bandage très-nécessaire pour la suppression des hémorrhagies abondantes, surtout après l'amputation des membres. Voici les parties dont cet instrument est composé.

1. Une bande d'un doigt de large & d'une aulne de long.
2. Un petit morceau de bois cylindrique.
3. Une compresse roulée, d'environ deux doigts de large, & quatre de long.
4. De longues compresses d'environ quatre doigts de large pour entourer la jambe ou le bras, à quoi doit être appliquée la bande graduée.
5. Un morceau carré de gros papier ou de cuir ferme, de quatre doigts de large.

Décrivons à présent la manière d'appliquer le *tourniquet*.

Il faut mettre la compresse roulée sur le tronc de l'artère blessée, en long, & placer les compresses dans une direction contraire, de manière qu'elles embrassent la jambe ou le bras comme un anneau; ensuite on fera faire par-dessus deux tours à la bande, qu'on liera, mais si lâche, que la main puisse aisément passer entre la bande & le membre. On glissera avec bien du soin le morceau de cuir ou de papier, par-dessus la bande, sur le côté externe de la jambe ou du bras. Ensuite on introduira le petit morceau de bois cylindrique sur le morceau de cuir ou de papier, & l'on roulera la bande autour, jusqu'à ce qu'on ait suffisamment serré pour arrêter l'écoulement du sang. Alors on arrêtera le cylindre de peur qu'il ne se lâche; on traitera la plaie de la manière qu'il convient, & l'on procédera à la suppression de l'hémorrhagie par des astringens, par une ligature, ou par le caustère actuel, ou par d'autres instrumens convenables au même effet, dans les amputations. Cette indication étant remplie, on relâchera ou on ôtera le *tourniquet*, aussi-tôt qu'on croira le pouvoir faire sans risque.

Quand c'est au bras qu'on applique le *tourniquet*, on placera la bande roulée près de l'aisselle, dans la partie interne de l'humérus, la situation de l'artère le demandant ainsi; & l'on introduit le cylindre avec quoi le tout est arrêté sur la partie externe. Voyez *Planché IV. Vol. I. fig. 1. lett. K.*

Quand c'est à la jambe qu'il y a hémorrhagie à supprimer, on appliquera le *tourniquet* sur la partie supérieure de la cuisse, ou un peu au-dessus du jarret, selon les circonstances. Voyez *lett. L, M, N.* Mais pour avoir une idée distincte de ce *tourniquet*, on n'aura qu'à consulter

la Planché IV. Vol. I. figure 2. où il est représenté. On a préféré à cet instrument le *tournequin* de M. Petit, qu'il inventa en 1718. & qui est préférable, en ce qu'on peut l'appliquer sans le secours d'aucun aide; au lieu qu'il en faut un pour maintenir l'autre dans sa situation. On le peut aussi laisser sur le membre si longtemps qu'on le juge nécessaire, sans arrêter la circulation du sang dans la partie affectée; au lieu que l'autre l'arrête, & qu'il le faut retirer bien vite par cette raison. Mais la description qu'il en donne est si courte & si abrégée, surtout par rapport aux parties qui ne sont pas décrites séparément, que je n'en saurois entendre la construction. Garengot en a donné une autre représentation, mais qui n'est pas beaucoup plus claire.

J'ai donc tâché d'y suppléer de la manière qu'on trouvera Planché V. Vol. I. figure 6.

AA représente la partie supérieure, BB l'inférieure, C l'érou, d'une grandeur convenable, & fait d'un bois fort. A l'extrémité DD, sont attachés deux petits érous de fer, à quoi on attache un fort raban de soie, de la même largeur que l'instrument, & d'environ vingt pouces de long, afin qu'il puisse faire le tour des plus gros membres, l'autre bout étant attaché à des crochets en EE. Les extrémités FFFF doivent être un peu creusées, afin que la bande puisse être arrêtée sans qu'il y ait à craindre qu'elle ne glisse. G représente une plaque de fer qu'on y met pour enforcer le bois. Après donc qu'on a pansé la plaie, la partie du *tournequin* BB contenue par une compresse épaisse, doit être appliquée sur le côté opposé à la plaie; on serre bien fort la bande autour du membre, & on l'attache aux crochets EE; ensuite en tournant l'érou C, on presse suffisamment pour arrêter l'hémorrhagie, & on laisse l'instrument aussi longtemps qu'il est nécessaire.

Garengot a décrit & représenté un autre *tournequin* de cette sorte, inventé par M. Morand, qui en beaucoup de choses est semblable à celui de M. Petit, dont il diffère seulement en ce qu'au lieu d'un simple érou, M. Morand en met un composé, afin de rendre l'opération plus prompte, parce qu'avec un seul tour il serre davantage la bande, & conséquemment comprime plus promptement la plaie ou l'artere, que ne feroient deux ou trois tours de l'érou du *tournequin* de M. Petit. Cependant Garengot fait quelques objections contre cet instrument, & lui préfère celui de M. Petit.

J'ai vu une fois un *tournequin* de fer fort lourd, qui en beaucoup de choses étoit conforme à celui de M. Morand, mais différent en quelques autres. Il est représenté Planché V. Vol. I. figure 7. AA est la platine inférieure avec beaucoup de petits trous vers les bords, au moyen de quoi on y peut attacher un coussinet ou une compresse. B est le barillet qui reçoit l'érou. CC est la platine supérieure. D est un autre barillet placé sur la platine supérieure, pour recevoir l'érou. EE représente les extrémités de la platine supérieure, l'un garni de crochets, & l'autre ayant, outre des crochets, une sorte d'arcade pour arrêter la bande, à l'effet de comprimer le membre, comme on le voit dans le *tournequin* de la figure 2. & dans celui de la Planché VI. Vol. I. figure 1. F est une sorte d'anneau qui environne le barillet dans la platine supérieure. G est un corps carré ou cubique, semblable à un érou femelle, pour la réception du petit érou H; & ainsi le plus gros érou I, K, est tenu en état dans la boîte D, sans quoi il glisseroit & se lâcheroit aisément. L est un cylindre de fer qui est fortement attaché dans la platine inférieure, mais qui est lâche dans l'autre, afin que la platine supérieure puisse jouer librement en montant & en descendant, selon que l'occasion le demandera. Il sert aussi à retenir les platines dans la même situation, l'une par rapport à l'autre.

Pour perfectionner cet instrument, j'en ai fait faire un de cuivre, semblable à celui qui est représenté Planché VI. du premier Volume, figure 1. où la platine supérieure est plus courte que l'inférieure, & a à une extrémité un rouleau, lequel étant arrêté à une extrémité de la platine supérieure, tourne autour du membre, & s'attache à des crochets par l'autre bout. Il faut aussi passer une courroie par les ouvertures faites à chaque extrémité de la platine inférieure pour cet effet. L'instrument ainsi construit, reste en état & ne change pas de situation, suivant le mouvement de l'érou. Le Lecteur peut choisir celui de ces instruments qui lui plaira le plus. Tous répondent à l'effet qu'on en attend: seulement l'un l'opère plus promptement que l'autre.

Il est à propos d'observer ici que les remèdes astringens, pris intérieurement, n'ont que peu ou point d'effet pour arrêter les hémorrhagies qui proviennent de blessures à de grosses artères; & que non-seulement ils produisent des obstructions dans les vaisseaux lactés des intestins, les glandes du mésentère & d'autres parties, mais qu'ils excitent des douleurs, des inflammations, des fièvres & autres maladies dangereuses; & qu'ainsi il vaut bien mieux s'en abstenir qu'en user. *HEISTER; Chirurg.*

TORDYLIUM.

Voici ses caractères :

Sa racine est annulaire & fibreuse, ses pétalos sont innégaux, formés en cœur, & découpés en deux très profondément. La graine est orbiculaire & plate, avec un bord élevé, qui pour l'ordinaire est dentelé & dépose la colle.

Boerhaave compte sept espèces de *Tordylium*, qui sont,

1. *Tordylium maximum*, T. 320. *Caucalis maxima*, *spondyli aculeata femine*, C. B. P. 152. *An & selsi majus*? C. B. P. 161.
2. *Tordylium minus, limbo granulato*, *Syracum*, M. U. 37. 40. *Giogidium, foliis pastinacae latifolia*, C. B. P. 151. *Caucalis Syriaca, cum maximo femine*, J. B. 3. 2. 86.
3. *Tordylium Narbonense minus*, Tourn. Inst. 326. Boerh. Ind. A. 68. Rati Synop. 266. *Selsi Creticum*, Offic. Ger. 894. *Selsi Creticum minus*, C. B. P. 161. Ger. Emac. 1050. *Tordylium, sive selsi Creticum minus*, Park. Theat. 906. Rati Hist. 1. 412. *Caucalis minor, pulchro femine, sive Bellanti*, J. B. 3. 84.

On la cultive dans les Jardins des Botanistes, & l'on fait usage de sa semence, quoique rarement.

La graine de cette plante est anti-hépatique, nétrine & pulmonique. Ses principaux usages sont dans la strangurie & la suppression d'urine. Elle calme la douleur, provoque les regles & facilite l'expectoration dans les catarrhes. *SCHRODER.*

Dans le catalogue des simples du Dispensaire du Collège de Londres, cette plante est, je ne sais pourquoi, confondue avec le *Selsi Massiliense*.

4. *Tordylium Apulum minimum*, Col. 1. 124. M. H. 3. 316. *Selsi Creticum minimum*, C. B. P. 161.
5. *Tordylium album, facie tordylii lutei*, Col. H. C.
6. *Tordylium folio longo, angustio flore albo, magno, semine elegantissimo & profusissimè crenato, albo*.
7. *Tordylium Orientale, sive Arabum distum Rawolfio*, Boerh. Ind. alt. 68. *Scaecul*, Offic. *Sisyrinchium Syriacum*, C. B. P. 155. Rati Hist. 1. 443. *Sisyrinchium Syriacum*, Park. Theat. 945. *Pastinaca Syriaca & scaecul Arabum quibusdam*, J. B. 3. 66. *Pastinaca Syriaca Rawolfii, sive Arabum & Manzerum, quae*

rumdam, Chab. 390. *Asium Syriacum radice ampla eduli*, Hist. Oxon. 3. 292.

C'est une racine tendre, lisse, grise en-dehors & blanche en-dedans, cassante, grosse comme le doigt, mais deux fois aussi-longue, & garnie de nœuds ou de tubercules de place en place, comme des poireaux; elle a un gout agréable comme celui de la carotte. De cette racine naissent une multitude de feuilles, découpées & dentelées très-menu, comme celles de la carotte. Ses tiges sont couvertes aux jointures, de pareilles feuilles, & ont leurs sommités ornées d'une ombelle de fleurs, comme celles de la carotte, mais d'un jaune pâle. Elle croît d'elle-même au Grand Caire en Egypte, & à Alep dans la Syrie. RAY, *Hist. Plant.*

La racine du *tordylium*, par rapport à ses usages médicaux, produit à peu près les mêmes effets que le *sifer* commun, ou le chervil. DALL.

TORI, les nœuds des tiges des plantes.

TORMENTILLA, *tormentille*. C'est le nom du *Quinquifolium minus*, *repens latium*, *flos tetrapetalos*.

TORMENTUM, douleur en général, colique ou passion iliaque; c'est dans ce dernier sens que ce terme est employé par Cœlius Aurelianus.

TORMINA, *tranchées*.

TORNA SOLIS, *tournefol*. Voyez *Heliotropium*.

TORNATA urina, urine épaisse, limoneuse & non transparente. JOANNES ANGLICUS.

TORNESOL. Voyez *Heliotropium*.

TORNEUMATA, *torneumata*, sciures ou raclures.

Dioscoride, *Lib. I. cap. 108*.

TORPEDO, Offic. Aldrov. de Pisc. 415. Rondel. de Pisc. 1. 358. Jonf. de Pisc. 18. Charl. Pisc. 9. Salv. de Aquat. 142. Bellon. de Aquat. 89. Gefin. de Aquat. 988. Raii Ichth. 81. Ejusd. Synop. Pisc. 28. *La torpille*.

On la prend dans la Méditerranée.

Appliquée sur la tête dans les maux de tête invétérés, elle en calme la violence. Elle empêche aussi la chute de l'anus ou y remédie, en l'appliquant de même sur la partie. Dioscoride.

TORPOR, engourdissement ou défaut de sensation.

Voici quels sont les prognostics qui se tirent du *torpor* ou de la paraplégie.

Par *torpor* nous entendons un désordre de la faculté animale, accompagné d'une difficulté de sentiment & de mouvement, & quelquefois d'une sorte de pesanteur ou d'hébétéation dans le sentiment ou le mouvement d'une partie.

La cause du dernier, à ce que nous enseigne Galien, de *Caus. simp. Lib. I. cap. 5*, est l'obstruction, l'incrustation, ou l'inertie des nerfs, qui fait que les esprits sont gênés & embarrassés dans leur mouvement, car les nerfs sont émus par les humeurs froides ou grossières, comme l'air est obscurci par la poussière, l'eau ou les nuages; ou bien ce désordre est occasionné par quelque qualité froide interne ou externe. Les causes de cette sorte de *torpor* peuvent être aussi une fièvre, un phlegme, un skirrhe, & une luxation des vertèbres en-dedans, qui en compriment les nerfs obstruent & rétrécissent leurs canaux.

Les causes du *torpor* dans le premier sens, ou tant qu'on le définit une affection de la faculté animale, accompagnée de difficulté dans le sentiment & le mouvement, est un refroidissement du cerveau, ou positif, comme on l'appelle, ou provenant de l'extinction de la chaleur naturelle.

Ayant ainsi assigné la cause du *torpor*, il nous reste à examiner ce qu'il présage dans les maladies; car dans les personnes en santé, il menace d'apoplexie, selon les

Coac. 476. où il est dit que « le *torpor* & le *stupor* sont « les avant-coureurs d'une apoplexie. » Et un peu après *T. 478*, nous lisons que « les refroidissemens & le *torpor* « par dans les désordres apoplectiques sont de mauvais « signes. »

Dans les fièvres continues, le *torpor* perpétuel est mauvais, surtout s'il est de la première sorte, ou s'il affecte l'esprit, auquel cas on l'appelle *stupor*. Le *stupor* dans les fièvres aiguës est tout-à-fait pernicieux, comme procédant du refroidissement du cerveau, ou de l'extinction de la chaleur naturelle, qui l'un & l'autre sont mortels. L'Auteur des *Coac. T. 14* dit qu'il y a de la malignité dans le *torpor* qui procède du *rigor*, en ces termes : « *et si morbus in febri sit rigor natusque* ; il y a plusieurs *rigors torporis* qui ont de la malignité. » Et *ibid. 91*. il dit que le *torpor* de l'esprit ou le *stupor* dans la phrénésie est mortel, & cela parce qu'il est occasionné ou par le refroidissement du cerveau, qui est un symptôme funeste dans la phrénésie, ou par une extinction de la chaleur naturelle. *Ibid. T. 208. 234*. il condamne le *torpor* & la surdité qui sont suivis d'une distillation de sang par le nez. Et l'on peut affirmer non-seulement que ce symptôme est fâcheux & embarrassant, comme il s'en explique, mais même qu'il est fatal.

Le *torpor* de l'esprit n'est pas moins pernicieux dans un phlegme interne, étant occasionné par une chaleur enflammée, qui a pris la place de la chaleur naturelle qui est dissipée. C'est peut-être de cette sorte de *torpor* qu'il est dit dans les *Coac. 315*. « que la douleur qui a « son siège dans la poitrine, & est accompagnée d'un « *torpor*, est un mauvais symptôme dans une fièvre. » Et en effet c'est un mauvais signe quand le malade est accablé d'un *torpor* provenant d'une inflammation interne, qui ne souffre ni résolution, ni suppuration, ni expectoration. C'est peut-être par rapport à ce cas, que nous trouvons dans les *Coac. 374*. que « dans l'es- « quinance, une douleur d'hypocondre non critique, « accompagnée de perleuxité & de *torpor*, devient moi- « telle sans qu'on s'en aperçoive, le malade paroissant « simplement être dans un état tranquille & de repos. » Ainsi le *stupor* ou le *torpor* de l'esprit dans les maladies aiguës est toujours fatal.

Le *torpor* dans l'autre sens affectant quelque partie du corps, & y produisant l'hébétéation ou la diminution du sentiment & du mouvement, ne peut être que mauvais, à moins que ce ne soit un symptôme de crise, & que la maladie ne soit dans un état de coction; car il n'est pas impossible que les humeurs soient transportées par la crise, des veines sur les nerfs, & qu'il s'en ensuive sur les parties où régnent ces nerfs, comme il s'en ensuit quelquefois, un tremblement critique; (voyez le mot *Tremor*) mais c'est ce qui n'arrive guère; & s'il arrive, on le distingue aisément des autres signes critiques.

On doit porter le même jugement de la paralysie, de la paraplégie ou apoplexie partielle, qui sont quelquefois salutaires à certains égards dans quelques maladies; l'humeur étant posée dans des veines à la moelle spinale, ou aux nerfs de quelque partie du corps, d'où s'ensuit la paralysie de cette partie. Mais quand ces maladies procèdent du désordre du cerveau dans des maladies aiguës, elles sont absolument pernicieuses. C'est pourquoi, si dans des plaies récentes il arrive la résolution de quelque partie, c'est un signe qui indique une mort prochaine.

Il n'y a pas tant de danger lorsqu'après une apoplexie quelque partie est privée de mouvement, ce qu'Hippocrate appelle d'ordinaire du nom de *παραπληγία* ou *paraplegia*, *paraplexis* ou *paraplegie*. Il arrive quelquefois que la matière qui est cause de la paraplégie, produit dans son cours impétueux, d'une partie à l'autre, une résolution paraplégique de ces parties, qui est suivie de convulsions. L'Auteur des *Proorrhétiques* parle de ces changemens à l'endroit où il dit, *T. 118*. « La « matière morbifique communiquée, en conséquence « de

« de son abondance, au cou & à la tête, & y causant une résolution en forme de paralysie, menace de convulsions & de délire. Le malade pendant ces désordres est long-temps affecté de divers symptômes. » Ces changements sont occasionnés par les différents mouvements des humeurs, & sont conformes aux observations de Galien, qui dans son Commentaire sur cet endroit, dit « avoir connu une personne en cet état, & observer qu'elle éprouvoit différents symptômes qui se succédoient l'un à l'autre. Après des douleurs aux lombes, au cou & à la tête, le malade se vit privé de sentiment & de mouvement dans une des mains, qui lui resta comme paralytique, & sans que ce fût pourtant une paralysie complète. Mais une convulsion qui suivit bien-tôt rendit la partie plus sensible & plus capable de mouvement; & quand la convulsion eut cessé, la partie retomba par degrés dans un état pire que le précédent. Après cela le malade eut encore de nouvelles douleurs aux reins, au cou & à la tête, la paralysie revint sur sa main avec plus de force qu'auparavant; ce qui fut suivi de nouvelles convulsions très-violentes. » Tout cela peut être très-vrai, sans qu'on puisse rien en conclure de certain: car une attaque de convulsion n'empêche pas la paralysie, ni la paralysie les convulsions; & de quelque manière qu'il arrive à un malade de devenir paralytique dans des fièvres aiguës, c'est toujours un mal.

Mais ce que les personnes ou saines ou malades ont le plus à craindre de la paralysie, c'est l'apoplexie. Nous trouvons la confirmation de cette vérité dans Hippocrate, *V. L. Aphor. 51.* « Ceux, dit-il, qui dans un état de santé sont atteints tout-à-coup d'une douleur de tête, perdent la parole, tombent dans un sommeil, & meurent en sept jours de temps, à moins que la fièvre ne leur vienne. » PROSPER ALPIN, de *Præagienda vita & morte.*

TORQUILLA, le *torreu*, sorte d'oiseau.

TORQUES ou **TORQUIS**, *collier*, ornement de cou. Galien, de *simp. Medicament. Facult. L. IX.* nous apprend qu'il a éprouvé les vertus d'un collier fait de jaspé, dont l'efficacité avoit amené des pierres à la région de l'orifice de l'estomac, dans des désordres à cette partie. Les Auteurs d'entre nous modernes les plus fertiles en idées absurdes ont aussi attribué de grandes vertus aux colliers faits de différents matériaux, dans un grand nombre de maladies.

TORREFACTIO, la *torrefaction*, l'action de rôtir ou de griller des médicaments. En Métallurgie, c'est l'opération qui consiste à mettre au feu de la mine pour en détruire le soufre volatil, à l'effet d'en tirer plus aisément les métaux.

TORSIONES, *tranchées*.

TORTA, *pâté*, *tourte* ou *larte*.

TORTIO, entorse aux jointures.

TORTUALIS FACIES, visage cadavérique, ou face Hippocratique. Cælius Aurelianus donne à cette sorte de visage, l'épithète de *mortua*.

TORTURA, spasme, distorsion, singulièrement du visage & de la bouche. CASTELLI d'après *Valesius de Torrens*.

TORUSCULA, une goutte. RULAND.

TORYBETHRUM ou **THORITHRON**; nom qu'Oribase, *Collect. Medicin. L. II.* prend pour le *leontopetalon*.

TORYNE, *toron*, sorte de manche ou spatule, avec quel on remue quelque chose sur le feu, tandis qu'il cuit.

TORYNETOS, *toronelle*, terme dérivé du précédent. C'est une soupe ou panade, qu'on fait en mettant bouillir du pain, & remuant pendant qu'il cuit, avec une spatule, une cuillère ou quelque autre instrument semblable.

Cælius Aurelianus, *Chron. Lib. I. cap. 1.* l'appelle *ex panis pulviscula confecta*.

T O S

TOSTIO. Voyez ci-dessus *Torrefactio*, qui signifie la même chose.

T O T

TOTA BONA. Voyez *Bonus Henricus*.

TOTANUS, nom d'un oiseau aquatique noir & blanc, dont parle Johnson, & de qui la graisse est, dit-on, anodyne ou résolutive.

TOTOCIFERA ARBOR *Orellanensium*, indigènes ademanie *totocke*, de Laet.

C'est un arbre gros & branchu dont les feuilles sont à peu près faites comme celles de l'orme. Il ne porte point de fleurs, mais une sorte de boutons de la même couleur que les feuilles, c'est-à-dire, d'un verd foncé, qui croissent par degrés & deviennent à la fin un fruit, quelquefois aussi gros que la main, presque rond, mais tant soit peu comprimé en-devant, d'une écorce ligneuse, dure & fort épaisse, striée & tubéreuse en-dehors, & d'un brun foncé presque noir. Il est divisé par certains espaces en six régions, où sont contenues, huit, dix & quelquefois douze noix, fortement attachées les unes aux autres, & couvertes chacune d'une écorce ligneuse, dure & épaisse, de différentes formes, mais pour l'ordinaire triangulaires, convexes d'un côté, avec trois espèces de rejetons, raboteuses & ridées, moins pourtant que l'écorce entière, longues de trois pouces & larges d'un & demi, & d'une couleur roussâtre, & quelquefois brune ou cendrée. Le dedans est garni d'un noyau oblong semblable à une amande, couvert d'une peau rouge, & consistant en une chair blanche & solide, qui est aussi un peu huileuse; mais quant au goût ressemblant plutôt à une aveline qu'à une amande. On le peut néanmoins substituer aux amandes même dans les confectons, comme le pratiquent les Européens. Les naturels du pays lui attribuent la faculté de provoquer à l'amour.

Les arbres qui portent ce fruit sont si hauts, & le fruit lui-même si lourd & si pesant, que les naturels du Pays n'osent pas entrer dans les bois quand le fruit est mûr, sans se mettre du moins la tête à l'abri par un fort bouclier, ou par quelque autre chose, qui les rassure contre la chute de ce fruit, qui, sans ces précautions leur casseroit la tête, comme une pierre. RAY, *Hist. Plant.*

T O X

TOXICODENDRON, dérivé de *τοξον*, poison, & de *δένδρον*, arbre.

Voici ses caractères.

Ses feuilles viennent trois ensemble, comme celles du treble. Le calyce est fort petit, dentelé, fendu en cinq & d'une seule piece; la fleur est en rose & pentapétale. L'ovaire au fond du calyce, se transforme en un fruit à peu près rond, sec, strié & rempli de semences plates.

Boerhaave parle de deux sortes de *toxicodendron*, qui sont:

1. *Toxicodendron, triphyllum, glabrum*, T. 611. *Eders; trifolia Canadensis*, Corn. 96. *Vitis sylvæstris trifolia*, Park. Theat. 1556. *Apocynum trifolium Indicum*, vulg. *epimedium*, Stap. in Theop. 364.
2. *Toxicodendron, triphyllum, folio innato pubescente*, T. 611. *Hedera trifolia Canadensis affinis planta*, peregrina, arbor venenata quorundam, H. K. Par. 84. *Arbor trifolia venenata Virginiana, folio bifido*, Raii Hist. 1799. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Cette espèce diffère de la *virginiana* par ses feuilles velues & leurs pédicelles, leurs côtes & leurs fibres rouges. RAY, *Hist. Plant.*

Aux deux espèces précédentes, Miller, dans son Dictionnaire des Jardiniers, ajoute cette troisième.

Toxicodendron Carolinianum, foliis pinnatis, floribus minimis herbaceis, vulgò. Carline empoisonnée.

Cette plante est vénéneuse à un tel point, qu'on dit qu'elle tue toutes sortes d'animaux : c'est pourquoi les insectes n'en mangent point, & on n'en trouve jamais dessus. *Hist. des Pl. attribuée à Boerhaave.*

Le bois de ces arbres quand on le brûle donne une fumée dangereuse capable de tuer les animaux qui seroient renfermés dans la chambre où on le brûle. On en trouve un exemple dans les Transactions Philosophiques, rapporté par le Docteur Guillaume Sherard, qui le tenoit de M. Moore, qui le lui avoit écrit de la Nouvelle Angleterre ; où on lit que quelques personnes qui avoient coupé de ce bois pour brûler perdirent en peu de tems l'usage de leurs membres, & devinrent stupides ; ensuite que si un voisin ne fût venu par hasard ouvrir leur porte, il y a apparence qu'ils n'en seroient pas rechappés. MILLER, *Dictionn.*

TOXICON, τὸ ξύλον, de τοξίον, une fleche ou un arc ; c'est l'espèce particulière de poison que les anciens employoient pour empoisonner leurs traits & leurs dards. Mais on s'en sert pour signifier toute sorte de poisons.

Toxicon est aussi une espèce de labdanum qu'on trouve dans la Syrie & dans l'Afrique.

T R A

TRACHEA ARTERIA, la trachée-artère ou l'apre artère. Voyez *Pulmones*.

TRACHELAGRA, la goutte dans le cou.

TRACHELIUM, espèce de *campanula*. Voyez ce dernier.

TRACHELO-MASTOIDEUS, nom d'un muscle ainsi décrit par Douglas.

Il naît de l'apophyse transverse de la première & de la seconde vertèbre du dos, & de la troisième ou quatrième du cou, en descendant, par autant de tendons menus, lesquels en s'unissant forment un petit ventre charnu épais, qui passe sous le splénus, & s'insère au milieu, du côté postérieur de l'apophyse mastoïde, par un tendon menu.

Son usage est d'aider le complexus.

Nota. Ce muscle reçoit souvent du très-long du dos une prolongation charnue à peu près ronde.

TRACHELOS, τραχὺς, le cou.

TRACHEOTOMIA, la Bronchotomie. Voyez *Angina*.

TRACHOMA, τραχὺς, de τραχὺς rude, raboteux ; après ou rudesse des paupières, surtout des parties internes.

Les paupières sont sujettes à des gratelles qui diffèrent entre elles, par la largeur plus ou moins grande des ulcères prurigineux qui se forment autour de leurs bords, & par le plus ou moins de malignité de l'humeur qui les cause.

On connoît cette maladie par une pesanteur sur l'œil, par l'enflure des paupières, accompagnée de cuissons & de démangeaisons incommodes, de rougeur aux angles des yeux, & même à la conjonctive. Il découle une humeur gluante des ulcères, mêlée de larmes cuisantes, & suivant qu'elle est plus ou moins épaisse, elle colle plus ou moins les paupières pendant la nuit. Quelquefois elle n'occupe qu'une partie de la paupière, & d'autres fois elle l'occupe toute entière. Lors-

que cette maladie a duré long-tems, principalement dans les vieillards, la paupière inférieure grossit considérablement, & se renverse, ce qui fait paroître le cartilage comme un bourlet charnu.

La dartre qui s'attache aux paupières, & beaucoup de rapport avec ces gales, excepté le bourlet. Ces signes sont presque semblables ; & en renversant les paupières, on voit qu'elles sont rouges en dedans, & qu'il paroît des inégalités, semblables à ces petits grains que l'on trouve dans les figues.

Les causes de toutes ces maladies dépendent d'un sang chargé d'une humeur salée & mordicante, qu'il dépose sur les paupières, lesquelles en sont plus ou moins affectées, suivant la malignité de l'humeur. Pour ce qui est de la cause prochaine, c'est le plus souvent l'ulcération des vaisseaux glanduleux qui fournissent la chassie sur le bord des paupières, lesquels étant enfin ulcérés, laissent suinter une humeur épaisse, qui entretient & agrandit de plus en plus leur ulcération.

Quoique cette maladie soit difficile à surmonter, on trouvera cependant une guérison prompte dans des remèdes qui adoucissent & tempèrent le mouvement du sang, pourvu que l'on joigne à leur usage celui des remèdes suivans.

Pour guérir l'ulcération des paupières, lorsque c'est la galle qui la cause, je me sers de la pierre infernale qui la cicatrise en peu de jours. On peut abattre la violence du caustique aussi-tôt après qu'on l'a appliqué sur l'œil, en lavant la partie dans un verre d'eau tiède. On doit faire ensuite que la partie des paupières qui a été touchée de la pierre infernale, ne porte point sur le globe de l'œil, que la douleur n'ait entièrement cessé. On peut toucher la paupière une ou deux fois par semaine, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que le caustique est inutile, & appliquer ensuite soir & matin sur la partie de la tumeur, réduite en poudre très-fine, pour cicatrifier la plaie.

Je me sers, avant d'appliquer la pierre infernale, de l'eau suivante.

Prenez soie d'antimoine, deux dragmes ;
tubie préparée, demi-once ;
camphre, demi-dragme ;
clous de girofle, vingt grains.

Faites infuser ces drogues pendant huit jours,

dans de l'eau d'ensaisie,
de fenouil,
de grande chelido-
ne, &
de rue, } de chaque quatre onces.

On mettra de cette eau trois fois le jour dans l'œil, en se servant, en même-tems, de la pommade suivante.

Prenez de beurre fondus purifiés & lavés plusieurs fois dans l'eau rose & l'eau de plantain, une once ;
de tubie préparée, une dragme.

Mélez.

On en mettra, tous les soirs en se couchant, entre les paupières, ensuite qu'il en passe une partie sur l'œil.

Ces sortes d'ulcères sont plus difficiles à guérir lorsqu'ils sont en dedans des paupières, que ceux qui sont accompagnés d'une chair fongueuse.

Quant aux dartres des paupières, elles ne demandent pas des remèdes si forts, parce qu'à peine les ulcères

tions qu'elles causent en-dedans de la paupière, y paraissent.

Je me sers avec succès du remède suivant.

Prenez sucre de saturne, & du sel ammoniac, } de chaq. quat. grains.

Faites les dissoudre,

dans de l'eau de rose, & de plantain, } de chaque, quatre onces.

On en lave les yeux & les paupières, quatre ou cinq fois par jour.

Ce remède appliqué avec l'usage des internes propres à corriger la disposition inorbuque du sang, & à dissiper l'humeur acre, dont il est chargé, procure bientôt la guérison de cette maladie. S. YVES, *Traité des Maladies des yeux*.

TRACHOMATION, *τραχματισμος*; est le nom d'un collyre décrit par Galien, *Meib. Medendi, Lib. XIV. cap. 19*.

TRACHSAT, le métal qui n'est point encore séparé de sa mine.

TRACHURUS, *τραχυρως*; nom d'un poisson dont il est parlé dans Aldrovandus.

TRAGACANTHA.

Voici ses caractères.

Ses feuilles sont par paires, elles sont conjuguées, partagées par une côte roide & pointues par le bout. Leur cosse est bicipulaire, partagée dans toute la longueur, & pleine de semences pointues, assez semblables à des haricots.

Boerhaave fait mention de quatre sortes de *tragacantha*, qui sont,

1. *Tragacantha*, Offic. C. B. P. 388. Boerh. Ind. A. 2. 53. *Tragacantha vera*, Park. Theat. 995. *Tragacantha Massiliensis*, J. B. 1. 407. Raii Hist. 1. 933. Tourn. Inst. 417. *Tragacantha, sive spina hirci*; Ger. 1147: Emac. 1328. *Astragalus aculeatus frutescens Massiliensis* *Tragacantha dictus*, Pluk. Almag. 60. Barbe-Renard, ou Epine de Bouc.

La racine de la véritable *épine de bouc* est longue, épaisse, crochue, ligneuse & très-fibreuse. Elle pousse plusieurs branches posées près à près, d'où sortent un grand nombre de petites feuilles divisées par lobes; rondes, blanchâtres & coroneuses, opposées deux à deux, terminées par une épine, qui, après que les feuilles sont tombées, ce qui arrive tous les ans, devient plus dure & plus roide; à mesure qu'il sort de nouvelles feuilles, les vieilles tiges se changent en épinettes. Les fleurs croissent aux extrémités des branches, elles sont blanches, faites comme celles du genêt, mais plus petites; il leur succède, dans les pays natal, des gousses courtes & plates, qui renferment deux ou trois petites semences rondes.

Cette plante croît dans les Provinces méridionales de France & d'Italie; mais elle ne donne fa gomme que dans les pays Orientaux.

On tire de sa racine la gomme adraganth desbouiques; elle nous vient de Turquie, en morceaux de différentes grandeurs, entortillés comme des vers, quelquefois blancs, & quelquefois jaunâtres; mais on doit

choisir les plus blancs & les plus transparents. Elle n'a presque ni odeur, ni goût, & elle se gonfle si considérablement, dans l'eau, qu'il n'en faut qu'un petit morceau pour faire une grande quantité de mucilage.

La gomme adraganth est d'une nature gluante, elle est bonne pour corriger l'acrimonie des humeurs, & par conséquent pectorale & propre pour la toux, l'enrouement & les catarrhes; elle apaise l'ardeur & l'acreté de l'urine; & guérit les dysenteries causées par des humeurs acres & corrosives, qui ulcèrent les intestins. On l'emploie dans les collyres pour apaiser l'inflammation des yeux. MILLER, *Ret. Off.*

La gomme adraganth possède une qualité élastique très-propre pour boucher les pores, & émoluer l'acrimonie des humeurs. On l'emploie dans les remèdes ophthalmiques, aussi-bien que pour la toux, l'enrouement, la perte de la voix & les catarrhes; on en fait des éclegmes avec du miel, ou bien on la fait fondre dans la bouche. Pour les douleurs des reins, & les ulcérations de la vessie, on en fait macérer un gros dans du passiflor, & on le prend avec de la corne de cerf calcinée & lavée, & quelque peu d'alun de plume. Dioscorides; *Lib. III. cap. 23*.

On l'emploie efficacement, dit Schröder; dans les lavemens pour la dysenterie; étant dissoute dans du lait, ou de l'eau-rose, elle dissipe la rougeur & les fluxions qui tombent sur les yeux, aussi-bien que la rudesse des paupières. Dissoute dans l'eau chaude, elle compose un mucilage convenable pour la formation des trochisques & autres remèdes semblables.

Elle est humectante, adoucissante, emplastique; inersante, & bonne pour corriger l'acrimonie des humeurs; & par-là d'une efficacité admirable pour l'enrouement, le crachement de sang, la rudesse de la trachée-artère & la strangurie. DALZ.

Cette plante est appelée *tragacantha*, de *τραγος*, (*tragus*) & *ακανθα* (*acantha*) épine, comme qui diroit *épine de bouc*, à cause que sa gousse ressemble à la barbe de cet animal.

La gomme adraganth est un remède aussi doux qu'efficace, dans toutes les maladies accompagnées de la rupture des vaisseaux capillaires, soit qu'elles proviennent de leur faiblesse naturelle, ou de l'acrimonie des humeurs. Etant prise à la dose de quatre ou six grains dans du lait ou de l'eau, elle est efficace pour le pissement de sang; pour les inflammations & les apérités des yeux, on en étale deux grains dans de l'eau-rose. Elle est adoucissante; propre pour épaissir la lymphé & diminuer son acrimonie, & de-là vient qu'on l'emploie pour l'enrouement & la toux qui est causée par le rhume, pour la strangurie, l'acrimonie & l'ardeur d'urine; la décoction de ses feuilles possède une qualité corroborative. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave*.

2. *Tragacantha; foliis incanis, minoribus, minusque villosis*.
3. *Tragacantha, biemilis, Balearica, foliis parvis, vix incanis, flore albo*, Salvador.
4. *Tragacantha, foliis minimis viridibus*: BOERHAVE; Ind. Alt. Plant. Vol. II.

Dale ajoute aux espèces qu'on vient de décrire, celle qui suit:

- POTERIUM, Offic. *Spina hirci minor*, Ger. 1147. Emac. 1328. *Tragacantha altera, seu minor, poterior forte*; Dischoiridis, Park. Theat. 996. *Tragacantha altera Poterium forte Clusio*, J. B. 1. 408. Tourn. Inst. 417. Raii Hist. 933. *Tragacantha affinis lauginsae sive Poterium*; C. B. P. 388.

Elle croît dans le Royaume de Grenade, & elle fleurit en

Eté. Sa racine, qui est d'usage en Médecine, étant pilée & appliquée sur la partie, conglutine les plaies dans lesquelles les nerfs ont été divisés; sa décoction est aussi fort efficace dans les affections des nerfs. Dioscoride, *Lib. III. cap. 17.*

TRAGANOS; nom de *Isophora*, *maritima*, *major*.

TRAGASIOS, *τραγασιος*; épithète d'une espèce de sel qu'on tire d'une certaine eau croupissante, & qui diffère peu du sel marin. GALEN, de *Simpl. Facult. Lib. XV.*

TRAGEA, est une espèce de poudre préparée avec du sucre, qu'on applique extérieurement sur le corps, comme sur la région de l'estomac; qu'on fait infuser dans du vin, ou qu'on réduit en forme d'électuaire. Schroder décrit plusieurs poudres sous ce nom, *Lib. II. cap. 77.*

TRAGELAPHAS; est un animal qui tient du bouc & du cerf. Il en est parlé dans Aldrovandus.

TRAGEMA; le même que *Tragea*.

TRAGI, TRASI, ou TRASSI; noms du *Cyperus rotundus*, *esulentus*, *angustifolius*.

TRAGIA.

Voici ses caractères.

Sa fleur est faite en forme d'entonnoir, & composée d'une seule feuille divisée, pour l'ordinaire, en trois segments & stérile; les embryons sont placés à quelque distance les uns des autres sur la même plante, qui deviennent ensuite un fruit à trois loges, dans chacune desquelles est une semence sphérique.

Miller en compte deux espèces.

1. *Tragia alia scandens*, *urtica folio*, Plum. Nov. Gen.
2. *Tragia scandens*, *longo Betonica folio*, Plum. Nov. Gen.

Ces plantes ont été découvertes, dans l'Amérique, par le Père Plumier, qui leur a donné ce nom en l'honneur de Jérôme Bock, fameux Botaniste, communément appelé *Tragus*.

La première espèce est fort commune dans les fondrières de la Jamaïque, & dans les autres contrées de l'Amérique; elle s'attache à toutes les plantes & à tous les arbres qu'elle rencontre; elle croît à la hauteur de sept ou huit piés, & pousse des tiges fortes & ligneuses. Ses feuilles ressemblent à celles de l'ortie ordinaire, & toute la plante est couverte de piquans qui la rendent très-difficile à manier.

La seconde espèce a été découverte à Campeche par le Docteur Houstoun, & c'est de lui que nous tenons les semences. MILLER, *Disflam.*

TRAGIUM.

Dioscoride fait mention de deux espèces de *tragium*; mais ce qu'il en dit est si obscur, que les Botanistes ont été partagés de sentiment au sujet de la première, dont ils donnent le nom à plusieurs plantes. Gesner veut que ce soit le *polygonum baceiferum*; Dodonée dans son *Historia Gallica*, l'*Atriplex olida*, qu'il appelle *tragium Germanicum*; Péna & Bellus la prennent pour l'*Androsæmum fatidum*, que Bellonius appelle *tragium Creticum*. Lobel assure que le *tragium* de Dioscoride est notre *fraxinella*, & j'ai d'autant moins de peine à le croire, que cette plante est la seule de toutes celles, dont on vient de parler, qui ressemble au lentisque par sa semence, sa feuille & ses branches, excepté qu'elle est plus petite.

Rauwolfius fait de l'autre *tragium* une espèce de *stachas*, dont on peut voir la description ci-dessous.

TRAGIUM ALTERUM, Offic. *Tragium alterum*

Dioscoridis quibusdam, *foliis trichomanis*, J. B. 2. 279. *Stachadi serrate Affinis*, C. B. P. 216. Raii Hist. 1. 514. *Secundus*, vel *secundus Avicenna*, Ranwolf. *farax DiLlame*.

Dioscoride le décrit avec les feuilles du *scelopendrium*, & la racine du raifort sauvage. Ses feuilles ont une odeur de boeuf en Automne, & c'est ce qui lui a fait donner le nom de *tragium*.

Il croît sur les montagnes & les précipices; & Ranwolf l'a trouvé aux environs d'Alep, surtout dans les lieux humides.

Ses feuilles & sa racine sont d'usages; Dioscoride assure que les premières sont bonnes pour la dysenterie, soit qu'elles soient cuites ou crues.

TRAGOCEROS; Brunfelsius nous apprend que c'est l'anémone, & que Dioscoride donne ce nom au *tragium alterum*, aussi-bien qu'à l'aloès. Mais il faut qu'il se trompe ou que sa citation soit fautive; car je n'ai jamais pu trouver le passage.

TRAGOPOGON, Barbe de bouc.

Voici ses caractères:

Ils sont absolument les mêmes que ceux de la scorzonere, excepté que le calyce est oblong sans écailles, & que ses segments débordent les fleurs qu'ils environnent en forme d'étoile; les fleurons se roulent & se déploient d'eux-mêmes au soleil.

Boerhaave compte neuf espèces de *tragopogon*.

Savoir;

1. *Tragopogon, alter, graminæo folio, suavervens*, Col. 1. 232. Desf. 231. Ic.
2. *Tragopogon, flore ob sole purpurea*, Flor. 2. 20. An. *Tragopogon, porri folio, dilute luteo flore*, H. R. P. 2.
3. *Tragopogon, pratense, luteum, minus*, M. H. R. Blz.
4. *Tragopogon, pratense, luteum, majus*, C. B. P. 274. Tourn. Inst. 477. Boerh. Ind. A. 90. *Tragopogon, Offic. Park. Parad. 514. Tragopogon luteum*, Ger. 595. Emac. 735. Raii Hist. 1. 252. Synop. 76. *Tragopogon flore luteo*, J. B. 2. 1058. *Barbe de Bouc*.

Cette plante croît dans les prairies & les pâturages, & fleurit au mois de Juin & de Juillet.

Ses racines sont extrêmement nourissantes, & bonnes par conséquent pour les personnes qui tombent en consommation. Elles passent aussi pour guérir les maux de poitrine, la toux, la difficulté de respirer & la pleurésie; effets que C. Hoffman ne sait comment expliquer, à cause qu'elles sont douces. On les estime aussi fort bonnes pour la strangurie & pour chasser le calcul; ce qui a fait donner à cette plante le nom de *salsifica* par les Italiens, comme qui diroit *saxifraga*. On l'applique encore avec succès sur les plaies. Le suc exprimé de la racine, de même que l'eau qu'on en tire par la distillation, produisent les mêmes effets. RAY, *Hist. Plant.*

Cette plante croît dans les prairies & les lieux humides. Sa racine est aussi douce que le lait, & extrêmement nourissante; elle lâche le ventre, elle purifie le sang, elle adoucit l'acreté des humeurs, elle augmente le lait, elle provoque l'urine, elle chasse la gravelle, elle est bonne aussi pour les oppressions de la poitrine & des poudrons, pour la toux, la consommation & les points de côté.

Quelques personnes prescrivent sa racine, & le sirop que l'on prépare avec son suc, dans les consommations causées par des ulcères aux poudrons. Son suc exprimé guérit les plaies récentes. Son eau est estimée ex-

cellente pour arrêter le crachement de sang. ZORN.
Botanologia.

On l'estime bonne pour les ardeurs & les douleurs lancinantes de l'estomac & de la poitrine. DALE.

5. *Tragopogon, luteum, foliis graminis, caule purpurascens*, Rand.
6. *Tragopogon, purpureo-ceruleum, crocifolium*, C. B. P. 275. M. H. 3. 80. 8.
7. *Tragopogon, coronopifolius*, C. B. P. 274.
8. *Tragopogon, purpureo-ceruleum, portifolius, quod artificuligo*, C. B. P. 274. *Barbuda hirci, purpurea caerulea*, Tab. Ic. 599. *Gerantopogon, sive fassifica Italorum*, Lugd. 1079.
9. *Tragopogon, caule circa caput tumido*, Vaill. BOERH. Ind. alt. Plant. Vol. I.

Tragopogon vient de *τραγος*, (*tragos*) bouc, & *πογόν*, (*pogon*) barbe, comme qui diroit *barbe de bouc*, à cause que les aigrettes des semences de cette plante, sortant de leurs calyces, forment une brosse semblable à la barbe d'un bouc.

Elle possède les mêmes vertus que la scorfonère, mais dans un moindre degré; elle est fort nourrissante, & propre par conséquent pour les divers usages de la cuisine. Elle est estimée spécifique pour la pleurésie & le calcul des reins & de la vessie; elle ouvre & ramollit les passages, & agit fur eux par sa qualité adoucissante; elle est aussi fort bonne pour cuire le phlegme, & par-là d'une utilité admirable dans l'asthme & la dyspnée. *Histoire des Plant. attr. à Boerb.*

TRAGOPOGON HISPANICUS, nom de la *Scorzonera*; *latifolia, sinuata*.

TRAGOPOGON, LACINIATUM; nom de la *Scorzonera*; *laciniatis foliis*.

TRAGOPYRUM; le même que *Fagopyrum*.
TRAGORCHIS. Voyez *Orechin*.

TRAGORIGANUM, Offic. *Tragoriganum Creticum*, C. B. P. 223. Park. Theat. 16. Raii Hist. 1. 523. *Tragoriganum Cretense*, Ger. Emac. 668. *Tragoriganum quibusdam nigrius, foliis duro, flore purpureo*, J. B. 3. 261.

Cette plante croît dans l'île de Crète ou de Candie, & fleurit au mois de Mars.

Elle possède une qualité chaude & acrimonieuse, & elle sert aux mêmes usages que le thym, la farfette, l'hyssop & autres plantes semblables, c'est-à-dire, pour les affections du poulmon, comme la toux & autres maladies pareilles; pour provoquer l'urine & les règles, pour les crudités de l'estomac, les rapports acides & autres affections de cette partie.

TRAGORIGANUM ALTERUM, Offic. *Tragoriganum Clusii*, Ger. 543. Emac. 668. *Tragoriganum Hispanicum*, Park. Theat. 16. *Tragoriganum angustifolium*, C. B. P. 223. Raii Hist. 1. 523. *Tragoriganum tenuioribus foliis, flore candido*, J. B. 3. 261.

Cette plante croît dans le Royaume de Valence en Espagne, & elle fleurit dans le mois de Mars. Elle est d'usage en Médecine, & possède les mêmes vertus que la précédente.

On donne aussi le nom de *tragoriganum* à plusieurs espèces de *Jasione*. Voyez ce mot.

TRAGOSELINUM, *boucage*.

Voici ses caractères:

Sa racine est la même que celle du chou; elle possède

dans quelques plantes une qualité acrimonieuse: ses feuilles sont ailées comme celles de la *pimpinella saxifraga*; les pétales des fleurs sont décomposés en deux parties, & inégaux dans plusieurs plantes; & ses semences oblongues, arondies & canelées.

Boerhaave compte neuf espèces de *Tragoselinum*; savoir,

1. *Tragoselinum majus, umbella candida*, Tourn. 309. Boerh. Ind. A. 54. *Pimpinella saxifraga*, Offic. Ger. 887. Emac. 1044. Raii Hist. 1. 445. Synop. 3. 213. *Pimpinella saxifraga, majus, umbella candida*, C. B. P. 109. *Saxifraga hircina, major*, Park. Theat. 94. 7. J. B. 3. 109.

La racine de cette plante est aussi grosse que la tête d'un homme; & pousse plusieurs branches qui pénètrent fort avant dans la terre, de couleur blanchâtre, & d'un goût chaud & acrimonieux, d'où naissent plusieurs feuilles ailées, divisées en six ou huit lobes, opposées & terminées par une seule feuille; elles sont quelque peu dures au toucher, plus larges & plus étroites, & plus profondément dentelées que celle de la pimpinelle ordinaire. Les tiges croissent à la hauteur d'environ trois piés; elles sont noueuses & pleines de branches courtes de feuilles plus étroites; leurs extrémités soutiennent des ombelles de petites fleurs blanches, auxquelles il succède de petites semences noires foncées, & canelées. Elle croît dans divers endroits d'Angleterre, surtout de la Province de Kent, mais plus rarement aux environs des Villes; ce qui fait que les Herbiers ne vendent que les racines de la petite espèce; ou la *Pimpinella saxifraga, minor, foliis sanguisorbe*; Raii Synop. qui croît dans les lieux graveleux; & qui est beaucoup plus petite, & pousse des feuilles moins grandes & plus arondies. On se sert aussi dans la composition du sirop de *Albea* de la pimpinelle ordinaire, ou de celle dont nous parlons, aussi-bien que de la *saxifraga* des prés à sa place.

Les racines de la *boucage* font chaudes, seches, carminatives, & bonnes pour chasser les vents; elles guérissent la colique & la foiblesse d'estomac; elles sont aussi diurétiques. & on les emploie pour le calcul, la gravelle & le scorbut: elles entrent dans la composition de la poudre d'arum composée. MILLER, Bot. Off.

2. *Tragoselinum, majus, umbella rubente*, T. 309. *Pimpinella saxifraga, major, umbella rubente*, C. B. P. 159.
3. *Tragoselinum, alterum, majus*, Tourn. Inst. 309. Boerh. Ind. A. 54. *Pimpinella, saxifraga, minor*, Offic. *Pimpinella saxifraga, minor, foliis sanguisorbe*, Raii Hist. 1. 445. Synop. 3. 213. *Pimpinella saxifraga, major, altera*, C. B. P. 159. *Pimpinella saxifraga major nostras*, Park. Theat. 946. *Saxifraga hircina, minor, foliis sanguisorbe*, J. B. 3. 111.

Elle croît dans les pâturages secs, & elle fleurit dans le mois de Juin. Elle possède les mêmes vertus que le *tragoselinum, majus, umbella candida*; & l'on peut s'en servir à son défaut.

4. *Tragoselinum, minus*, T. 309. *Pimpinella, saxifraga, minor*, C. B. P. 160. *Saxifraga, hircina, minima, pimpinella crispa Tragi*, J. B. 3. 2. 113. *Saxifraga parvas*, Dod. p. 315.

Tragus assure que cette plante est excellente pour briser & chasser le calcul, étant d'une nature plus chaude que toutes les autres espèces d'*aspium*. Sa racine desséchée tient lieu de poivre; car elle a le goût & la force, si bien qu'on pourroit lui donner le nom de *Poivre d'Allemagne*. L'expérience m'a même appris qu'elle est beaucoup plus saine que le poivre. Ses feuilles, sa racine & ses semences ont les mêmes vertus que le persil,

(*petroselinum*) : mais elles appaisent plus efficacement les douleurs. On peut préparer avec ses racines des trochisques excellents pour échauffer l'estomac, & évacuer les humeurs grossières & visqueuses, dont il est surchargé.

Cette racine, soit qu'on la prenne en forme de poudre, de potion ou d'éclegme, est efficace pour résister au poiler, pour appaiser les coliques, pour chasser le calcul des reins, & pour exciter l'urine & les regles. Sa semence & son eau distillée, produisent les mêmes effets : mais cette dernière efface encore les taches du visage & endurecit la peau. La chaleur & l'acrimonie qu'elle possède donnent lieu de douter qu'elle soit vulnérinaire ; si se peut faire cependant qu'elle soit bonne pour guérir les ulcères putrides. Sa racine, suivant Fuchius, est d'une efficacité extraordinaire pour prévenir & guérir la peste, aussi-bien que les autres maladies contagieuses ; & il la prescrit avec du vinaigre dans ces sortes d'occasions. Quelques personnes font grand cas de l'éclectaire qu'on prépare avec sa racine pilée menu, & du sucre rosat, dans la phthisie : mais J. Bauhin à peine à croire qu'une plante aussi chaude & aussi acrimonieuse puisse convenir à ceux qui en sont atteints. D'autres la prescrivent pour la colique : mais j'ignore si c'est avec succès. On l'emploie extérieurement en forme de fucatoire pour appaiser le mal de dents, en évacuant le phlegme ; pour mûrir les bubons & les cancers, pour augmenter le lait & pour quelques autres usages.

5. *Tragoselinum, majus, degener, umbella alba. Pimpinella, saxifraga, majus, degener, seu foliis longius distictis*, M. H. 3. 284.
6. *Tragoselinum, que pimpinella. saxifraga, minor, crispata*, M. U. l. c. T. 5.
7. *Tragoselinum, parvum, folio Apii, umbella alba.*
8. *Tragoselinum, folio Apii, minimum.*
9. *Tragoselinum ; perenne, folio Apii, majus*. BOERH. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

Tragoselinum vient de *tragos*, (*tragos*) *bouc*, & *selinus*, (*selinus*) *apium*, *petroselinum*, parce que les feuilles de la petite espèce de *boucage* ressemblent à celles du persil, & que les boucs en mangent. Le nom de *saxifraga* lui a été donné, à cause qu'elle croît parmi les rochers. D'autres disent que c'est à cause qu'elle brise le calcul : mais cette opinion est mal fondée ; car les plantes qui naissent parmi les rochers, possèdent une qualité acre & aromatique.

Elle n'est presque d'aucun usage dans la Médecine. On donne aux trois premières espèces le nom de *poivre*, parce qu'elles brûlent la bouche, aussi sont-elles propres dans les cas où il est besoin de substances chaudes, par exemple, dans l'hydropisie aqueuse. La seconde espèce opère avec force, & peut servir avec succès pour chasser le calcul ; mais non pas dans toutes sortes d'occasions. En un mot, cette plante est apéritive, emménagogue, diurétique & diaphorétique. La quatrième espèce est beaucoup plus acrimonieuse que le poivre, aussi en porte-t-elle le nom. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

TRAGUS, *tragos*, (*bireus*, *bouc*) , est un mot Grec par lequel on désigne cette affection qui fait grossir la voix à la jeunesse vers l'âge de quatorze ans, qui est le tems où le visage & le pubis commencent à se couvrir de poil, que l'on se sent une inclination pour les femmes, & que les testicules se tuméfient, de même que dans le bouc, *tragos*, d'où cette maladie a pris son nom ; car cette enflure est surtout remarquable dans le tems que ce animal est en rut. Hippocrate se sert du mot *tragos*, plutôt pour désigner cette tuméfaction des testicules, que l'artération de la voix dont on vient de parler.

Voici la manière dont il s'exprime, VI. *Epidem. sect. 4.* *Apb.* 28.

*Τραγος ἀνδρῶν ἐν καιρῷ ἔχει ἐκ τῆς ἀφροδισίας, ἀφ' ἧς ἡ δὲ βουνοειδής, « τῶνδ' : Cette tuméfaction du testicule, *tragos*, désigne « un mâle, si elle est du côté droit, & une femelle, si elle « est du côté gauche. » Il veut qu'on observe de quel côté est l'enflure, & il donne à cette affection le nom de *tragos*.*

Galien à égard à ce passage, lorsqu'il dit :

*ὅτι δὴ καὶ τῶν ἐκ τῆς, &c. « De même, lorsque le testi- « cule droit est plus enflé que le gauche dans le *tragos*, « (σπέρμα μὲν ἐκ τοῦ τραγῶς διακρίνεται) on doit engendrer « des mâles ; mais il arrive tout le contraire lorsque « l'enflure affecte le gauche. Le verbe *τραγῶς* paroît « marquer ici le gonflement des testicules auquel les « animaux sont sujets la première fois qu'ils commen- « cent à sentir les aiguillons de l'amour. »*

Ce même Auteur, *Lib. XIV. de Usu Partium*, s'exprime en ces termes.

*ὅτι δὴ ἐκ τῆς δὲ τῆς ὅταν ἀνδρῶν ἀφροδισίας καίτοι, &c. « Lorsque le testicule droit est d'une construction plus « foible que le gauche, ce dernier est affecté de ce « qu'on appelle *tragos*, d'où l'on peut conjecturer que « l'animal engendrera des femelles ; comme, au con- « traire, si le testicule gauche reste dans son état na- « turel, & que le droit s'enfle de même qu'il arrive « au bouc (*tragus*) c'est une preuve qu'il aura des « mâles. »*

Néanmoins Galien ; dans son Commentaire sur ce passage du sixième Livre des *Epidémiques* que nous avons cité, paroît joindre dans la phrase *ἐκ τοῦ τραγῶς* les deux affections dont on a parlé, savoir, l'altération de la voix & le gonflement des testicules, car voici comme il s'exprime.

*ὅταν δὲ καὶ τῶν ἀνδρῶν ἀφροδισίας καίτοι, &c. « Hippocrate dit à ce sujet : on doit ob- « server quel est celui des testicules qui est enflé. car « l'on a des mâles ou des femelles, selon que l'enflure « affecte le droit ou le gauche. Car lorsque la verge « commence à se roidir, & la voix à s'altérer, ce qui « est une affection à laquelle on donne le nom de *tra- « gos*, (τὸν γὰρ τὸ τραγῶς ἐστὶ) Hippocrate veut « qu'on observe laquelle de ces parties est la plus ro- « buste, car celle qui s'enfle la première par la quan- « tité de matière qui y afflue, l'est certainement beau- « coup plus que celle qui reste dans son état natu- « rel. »*

Et de-là vient, je crois, qu'Alexand. Aphrodis. dans ses *Questions naturelles*, exprime cette altération de la voix, non point par les verbes *τραγῶς* ou *τραγῶν*, mais par *βραχύνει τραγῶν*, pour désigner la rudesse de la voix causée par cette altération.

Hippocrate, VI. *Epid. Sect. 3. Aph.* 18. emploie le verbe *τραγῶν*, qui est dérivé de *tragos*, pour exprimer l'âge où l'on commence à user des femmes, car dans ce tems-là la voix devient plus rude, plus inégale & plus rauque, & l'on est sujet à des saignements de nez, à cause que la chaleur du sang augmente. Tels sont les symptômes qui affectent ceux qui, pour me servir de l'expression d'Hippocrate, III. *Aph.* 27. *πρὸς τὸν ἥβη* *σπέρματος*, sont parvenus à l'âge de puberté ; ou, suivant Alexand. Aphrod. *Lib. I. quest.* 123. qui ont atteint l'âge de quatorze ans.

Quelques-uns veulent qu'Hippocrate se serve des mots *τραγῶς* & *τραγῶν* pour désigner un jeune homme qui a usé des femmes, & qui par là s'est échauffé aussi-bien que par l'odeur qui s'exhale de son corps, & que les Latins appellent *bircum olere*, ressemble au bouc. Ces sortes de jeunes gens étoient appelés par les anciens *hircosi* & *hircuitalli*, & l'acte dont il s'agit *hircuitallire*, ce qui exprime le Grec *τραγῶν*, *Hircuitallire*, dans

Festus, sont ceux qui approchent de l'âge de puberté; & ce nom, à ce qu'il dit, leur a été donné, à cause de leur lascivité, qui tient de celle du bouc. De-là vient qu'on se sert aussi du mot *trapos* pour exprimer cette odeur désagréable des aisselles, à laquelle nous donnons le nom de goûset, & dont Horace a dit :

Gravis hirsutis cubat hircus in alis.

Trapos est aussi une espèce d'aliment préparé avec de l'épeautre (*zea*) suivant Galien, *Comm. I. in Lib. de Rat. Viñ. in Herb. Acut.* ou avec de Polyra, *Lib. de Alim. Fac.* que Pline, *Lib. XV. III. cap. 10.* appelle *tragum*.

Trapos est mis aussi au nombre des grains & des légumes.

Trapos est aussi une maladie à laquelle les vignes sont sujettes, & qui fait qu'elles portent moins de fruit que de feuilles, comme il paroît par Aristote, *Lib. V. c. 18. de Gen. Animal.* & par Theophraste, de *Caus. Pl. Lib. V. cap. 10. 13.*

TRAGUS, nom de l'*Ephedra, maritima, major*, & de l'*Ephedra, maritima, minor*.

TRAGUS, en termes d'Anatomie, est une partie de l'oreille externe. Voyez *Auris*.

TRAGUS SPINOSUS, nom du *Kali, spinosum, foliis longioribus & angustioribus*.

TRAMIS, *τραμίσ*, est traduit par *ἐπίς*, (*orribus*) appelé *imbricatus*, (*bispaperis*) c'est-à-dire, la ligne qui partage le scrotum en deux, & s'étend le long du périmètre (*taurus*) jusqu'à l'anus. Mais Ruffus Ephesus décrivant les parties naturelles de l'homme, appelle celle qui pend, pour me servir de ses termes, *uallus & epia*, & celle qui est fixe *uallus & uallus traμίσ*, le cou de la vessie, & la ligne qui la traverse *τραμίσ*; au lieu que d'autres, à ce qu'il dit, la désignent par le nom d'*ἐπίς*. Hesiychius veut que *τραμίσ* désigne l'ouverture du fondement; & en effet ce mot, dans Aristophane signifie *τὸ τῆς τῆς ἐπίς*, l'ouverture de l'anus, c'est-à-dire, le pœx ou le sphincter, *σφινκτηρ*, suivant Lyfimachus, ainsi qu'Erolien nous l'apprend. Pollux dit que la ligne qui traverse le scrotum par le milieu en forme de couture, & la partie nommée *ταμίσ*, *ταμίσ*, est appelée *ταμίσ*, (*perineum*) *τραμίσ*, (*tramis*) & *ἐπίς*, (*orribus*).

TRANSFUSIO, *transfusion*.

On peut mettre la *transfusion* & l'infusion au nombre des opérations qui appartiennent à la Chirurgie, puisqu'elles consistent toutes deux dans l'ouverture de la veine de même que la saignée. L'infusion consiste à injecter des remèdes dans le sang, & la *transfusion* à faire passer le sang d'une personne ou d'un animal dans les veines d'une autre.

Ces opérations sont beaucoup moins pratiquées aujourd'hui qu'elles ne l'ont été depuis 1660. jusqu'en 1680. & voici les raisons qui y ont donné lieu.

C'est le sentiment de beaucoup de Médecins, que les maladies tirent presque toutes leur origine du vice du sang; quelques personnes crurent que la manière la plus sûre & la plus facile de le corriger étoit d'y injecter des médicaments, ou de faire passer par le moyen de la *transfusion* le sang d'une personne ou d'un animal qui se porte bien dans les veines du malade. Ces remèdes que l'on prend par la bouche changent non-seulement de nature dans l'estomac & les intestins, mais perdent encore une partie de leur force avant que d'avoir pu se mêler avec la masse du sang. Il y a aussi des cas où l'on ne sauroit avaler aucun remède, comme dans l'apoplexie & l'équinoxie, à

quoi l'on remédie par le moyen de l'infusion. Ces Médecins pensèrent qu'une pareille méthode ne pouvoit manquer de guérir les maladies invétérées qui proviennent de la lepre, de la goutte, de l'épilepsie, de l'apoplexie, de la conformation, de la vérole, du scorbut, des fièvres malignes & opiniâtres, & des hémorrhagies excessives, & qu'elle pouvoit même rajuster le corps & rétablir les tempéraments les plus délabrés. Mais malgré le succès qu'on se promettoit de ce remède, l'épreuve qu'on en fit sur divers malades eut des suites extrêmement funestes; car la plupart devinrent stupides, foux, furieux, mélancoliques, ou moururent subitement, ce qui obligea le Parlement de Paris à défendre sous de rigoureuses peines de pratiquer ces sortes d'opérations.

Voici la manière dont se fait l'infusion.

On ouvre pour l'ordinaire la veine du bras de même que dans la saignée, & l'on y injecte le remède avec une seringue ou une vessie armée d'une canule, comme on voit dans la *Pl. XII. Vol. I. Fig. 10.* qu'on dirige vers le cœur pour que le remède y arrive plutôt, après quoi l'on bande la plaie à l'ordinaire. Je ne déciderai point si cette opération est aussi condamnable qu'on le prétend, ou, si l'on peut, l'employer avec succès dans l'apoplexie ou l'équinoxie pour injecter du lait chaud ou du bouillon dans les veines d'un malade, puisque ce n'est qu'à l'expérience seule qu'on peut s'en rapporter. Purman, *Chirurg. Part. III. chap. 31.* assure qu'il a non-seulement rendu la santé à plusieurs malades par ce moyen, mais qu'il s'est encore délivré d'une gale & d'une fièvre très-opiniâtre.

La *transfusion* se fait comme il suit.

On ouvre une des veines du bras du malade, ainsi qu'on le voit dans la *Figure 13. Planché I. Volume II.* ou une de celles de la main, comme dans la *Figure 12. Planché XII. Volume I.* & l'on y introduit un tuyau d'argent, de cuivre ou d'ivoire, en observant que son extrémité soit tournée vers le cœur; on pratique la même chose sur la personne saine, mais de façon que le bout du tuyau qui entre dans la veine soit tourné vers la partie inférieure du vaisseau, on introduit le plus petit tuyau dans le plus grand, & l'on tire autant de sang de la personne saine qu'on juge à propos d'en faire entrer dans la veine de celle qui est malade, après quoi l'on pansé la plaie. Que si le malade ne guérit pas, on réitère l'opération au bout de quelque tems. Mais avant que de pratiquer cette *transfusion* il faut avoir soin de tirer quelques palettes de sang au malade, pour que celui qu'on introduit ait la liberté de circuler. Quelquefois on saigne le malade des deux bras, afin qu'il sorte autant de sang vicié d'un côté qu'il en entre de l'autre. On peut consulter sur cette opération Lamfweerde dans ses Notes sur Scultet, & Junken dans sa *Chirurgia Germanica*, p. 487. Supposé qu'on veuille faire passer le sang d'un animal, d'un veau, par exemple, ou d'une brebis, dans les veines d'un malade, on ouvrira une des veines ou des artères du cou, de la jambe ou de la cuisse de l'animal, & l'on se conduira pour tout le reste de la même manière à peu près que ci devant. Voyez *Figure 13. & Lamfweerde, in Append. ad Sculteti Armament. Chirurg. & Purman, Chirurg. Part. III. cap. 31.* Comme on s'est aperçu que les tuyaux de métal & d'ivoire blessent quelquefois les malades, on en a inventé de plus flexibles faits de l'artere carotide, ou de l'urétése d'un bœuf, d'un veau ou d'une brebis, ou de la trachée-artere d'une poule, que l'on place entre les deux dont on a parlé, au moyen de quoi on évite la douleur & l'incommodité dont la *transfusion* pourroit être suivie.

Le Docteur Lower dans son *Traité de Corde*, dispute à Dionis la gloire de cette invention, qu'il s'attribue

dans une de ses Lettres. Ce dernier en fit plusieurs épreuves à Paris, mais elles n'eurent point le succès qu'il s'en étoit promis. Sturmius, fameux Mathématicien d'Altorf, & Vebrios, Professeur à Francfort, l'attribuent à Manrice Hoffman, Medecin à Altorf. Mayss prétend cependant que Libavius l'a décrite fort au long en 1615, mais sans indigner l'ouvrage. On attribue généralement cette découverte à un fameux Medecin Anglois nommé Wren; mais je crois que cette méthode a été décrite avant lui par Major, Professeur en Medecine à Kiel, dans un Traité qu'il publia en 1664, car on n'en avoit point entendu parler jusqu'alors en Allemagne. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond sur ce sujet peuvent consulter Major, *Lib. de Chirurgia infusoria*; Etmuller, *Disputat. de Cod. Elsthozius, Chyinat. nov.* & Purman, *Chirurgia*. Les Auteurs qui ont le mieux écrit sur la *transfusion* du sang sont Lower, de Corde, Santinelli, in *Confusione transfusiois*, Manfredus, de *Sanguinis transfusione*, Sturmius, in *Philosophia celest. Diss. X.* Mercklin, de *Ortu & occasu transfusiois sanguinis*, & Lamweerde, in *Appendice ad Scultetum*, pag. 29. On peut voir plusieurs exemples de l'usage de la transfusion dans des cas désespérés dans les *Mélanges des Curieux de la nature*, Ann. IX. & X. HEISTER, *Chirurg.*

TRANSLATIO. Voyez *Metastasi*.

TRANSPIRATIO, *transpiration* ou *perspiration*. Voy. *Cutis* & *Perspiratio*.

TRANSPANTATIO, *transplantation*. Paracelse, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages fait mention d'une méthode de guérir les maladies qu'il recommande beaucoup. Elle consiste à faire passer une maladie d'un sujet à un autre, soit végétal, soit animal. C'est une réverie digne de Paracelse qui ne mérite point qu'on s'y arrête.

TRANSVERSALES MUSCULI, *Muscles transversaires* ou *transverses*. On donne ce nom à plusieurs muscles du corps humain.

Tels sont les

TRANSVERSALES ABDOMINIS, les *transverses* de l'*abdomen*. Voyez *Abdomen*.

TRANSVERSALIS ANTICUS PRIMUS, le *premier transversaire antérieur*.

C'est un muscle tout charnu, médiocrement gros, large environ d'un travers de doigt, situé entre la base de l'os occipital & l'apophyse transversée de la première vertèbre. Il est attaché par un bout à la partie antérieure de cette apophyse. De-là il monte un peu obliquement, & s'attache à une empreinte particulière entre le condyle de l'occiput & l'apophyse mastoïde du même côté, derrière l'apophyse styloïde, & sous le bord de la fosse jugulaire.

Pour l'usage de ce muscle & du suivant, voyez *Reilus anticus*.

TRANSVERSALIS ANTICUS SECUNDUS, le *second transversaire antérieur*.

C'est un petit muscle situé entre les apophyses transverses des deux premières vertèbres du cou. Il est attaché par un bout presque sur le milieu de l'apophyse transversée de la seconde vertèbre du cou, & par l'autre bout inférieurement à la racine ou base de l'apophyse transversée de la première vertèbre du cou. Ainsi il est plutôt un muscle du cou que de la tête.

TRANSVERSALIS COLLI MAJOR, le *grand transversaire du cou*.

C'est un muscle long & menu, rangé le long de toutes

les apophyses transverses du cou, & des quatre, cinq ou six supérieures des apophyses transverses du dos, entre le grand & le petit complexus, & comme couché sur les attaches du grand complexus.

Il est composé de plusieurs petits troubles musculaux, qui vont directement d'une ou de plusieurs apophyses transverses s'attacher tantôt à l'apophyse voisine, tantôt à quelques autres plus éloignées, en se croisant les uns les autres entre les attaches du grand & du petit complexus, avec lesquelles ils se croisent aussi. Il a quelquefois des fibres de communication avec le long dorsal; mais qui ne sont pas uniformes.

Le grand transversaire, le transversaire grêle & les petits transversaires ne peuvent gueres avoir d'autres usages que d'aider dans les inflexions latérales du cou, quand ils n'agissent que sur un côté, & d'empêcher le cou de faire ces inflexions quand ils sont en action sur les deux côtés. Les petits transversaires en particulier peuvent aussi servir à garantir les membranes capitulaires des articulations, & à empêcher qu'elles ne soient pincées ou autrement blessées dans les mouvements des apophyses obliques.

TRANSVERSALES COLLI MINORES. Voyez *Inter Transversales*.

Pour les usages de ce muscle, voyez *Transversalis colli major*.

TRANSVERSALIS DIGITORUM, le *transversal des orteils*.

C'est un petit muscle couché transversalement sous les racines ou bases des premières phalanges, & qui ne paroît d'abord être qu'un simple corps musculaux, attaché par un bout à la racine du gros orteil, & par l'autre à celle du petit orteil.

En l'examinant avec soin, on trouve qu'il est attaché par un tendon commun très-court, au côté externe de la base de la première phalange du gros orteil, conjointement avec l'antithénar, & par trois différentes portions, comme par autant de digitations, aux trois ligaments interosseux, qui font la connexion latérale des têtes des quatre os du métacarpe après le pouce. Ces trois portions charnues sont grêles, & se couvrent les unes les autres par degrés.

On pourroit regarder ce muscle comme un second antithénar.

TRANSVERSALES DORSI MAJOR. Voy. *Longissimus dorsi*.

TRANSVERSALES DORSI MINORES, les *petits transversaires du dos*.

J'en ai trouvé, dit M. Winslow, de particuliers attachés aux extrémités des trois dernières apophyses transverses du dos. Au reste, ils sont pour la plupart une espèce de continuation des portions du grand transversaire. Ceux qui se trouvent ainsi indépendans & bornés à l'intervalle de deux apophyses transverses, sont assez bien nommés *inter-transversaires*.

Pour les usages de ces muscles, voyez *Spinales*.

TRANSVERSALIS GRACILIS, ou *COLLATERALIS COLLI*, le *transversaire grêle*, ou *transversaire collatéral du cou*.

C'est un muscle long & menu presque semblable au grand transversaire, excepté en volume, placé à côté du grand. Il est ordinairement regardé comme une portion ou continuation du sacro-lombaire. Diemerboeck l'en a distingué sous le nom de *cervical descendans*. Ou l'appelle aussi d'après Sténon l'accessoire du sacro-lombaire. Voyez ses usages au mot *Transversalis colli major*. WINSLOW.

TRANSVERSALES LUMBORUM. Voyez *Spinales*.

TRANSVERSO-

TRANSVERSO-SPINALES COLL. Voyez *Semi-spinalis*.
TRANSVERSO-SPINALIS LUMBORUM. Voyez *Sacer*.

TRAPEZIUS MUSCULUS, le *trapezè*; Voyez *Cuscul-laris*.

TRASL. Voyez *Tragi*.

TRAUMA, *τραύμα*, blessure. Voyez *Vulnus*.

TRAUMATICA, *τραυματικά*, remèdes vulnérâires. Voyez *Astringentia*.

TRAUMATICUM DECOCTUM; *décotion vulnérâire*.

Prenez de *sarsepaille*,
de grande confoude, } de chaque, six dragmes;
racines de réglisse,
diâme blanc, deux dragmes;
raisins secs, deux onces;
rapure de corne de cerf, demi-once.

Faites bouillir ces drogues dans une quantité suffisante d'eau de fontaine, pour qu'il reste quatre livres de la colature; y ajoutant sur la fin

feuilles de millepertuis, } de chaque, demi-poi-
d'aigremoine, } gnes;
de plantain, &
de lierre terrestre,
fleurs de grande pâquerette, une poignée;
semences d'ortie, deux dragmes.

Coulez la liqueur pour l'usage.

Autre décoction vulnérâire.

Prenez sommités de milleper-
tuis, & } de chaque, deux poi-
véronique, } gnes;
bétoine,
peruvienne,
aigremoine,
racines de squine,
confoude, } de chaque, une once;
santal blanc,
bois néphrétique,
dattes concisées, treize;
réglisse, une once & demie.

Mettez ces drogues en infusion pendant douze heures dans une quantité suffisante d'eau de chaux, & ajoutez à quatre livres,

de la colature de suc de } de chaque, deux onces;
pilselle, &
de véronique,

Mêlez & gardez la liqueur pour l'usage dans un lieu froid.

T R E

TRECHON, *τρεχον*, mercure, ou *vif-argent*. NICOLAS
MAREPPE, *Secl.* 3. c. 97.

TRECHYSMA, *τρεχυσμα*, le même que *Trochema*. V. ce mot.

TREMATE, *Brafilienfis*, *Maregrav. Treinde*, Pisoni,
Frux Brafilienfis flore composita, in pappo abeunte, Raii
1783.

Cet arbrisseau a la figure du grenadier; son écorce ressemble à celle du sureau; son bois est blanc & plein de moelle. Ses feuilles sont d'un verd foncé & ont l'odeur du storax quand on les écrase. Les Brâsiliens les emploient pour dissiper la douleur & les rougeurs des yeux. RAY, *Hist. Plant.*

TREMOR, tremblement. Voyez *Pyretos*;
Tome VI.

TREPANATIO, l'opération du trépan. Voyez *Caput*.
TREPANUM. Voyez *Teraballa*.
TREPONDO, poids de trois livres.

T R I

TRIANGULARIS, *triangulaire*; est le nom que l'on donne à plusieurs muscles. On appelle le muscle deltoïde le *triangulaire de Phyménus*.

Il y a aussi le

TRIANGULARIS STERNI. Voyez *Sternocostalis*.

TRIANGULUS. Voyez *Trigonos*.

TRIBADES. Voyez *Malthacors*.

Quoique le clitoris soit ordinairement caché au-dedans des levres des parties naturelles des femmes; on en trouve néanmoins certaines dans lesquelles il débordé si fort, que les personnes ignorantes croient qu'elles ont été transformées en hommes. Celles qui abusent de cette conformation avec d'autres femmes; sont appelées par les Grecs *Τριβάδες*, & par les Latins *Fricatrices*; & Coelius Aurelianus, *Lib. IV. Tard. Pass. cap. 9.* assure que les femmes qui ont ce défaut ont beaucoup plus de passion pour les personnes de leur sexe, que pour les hommes.

Une entre autres nommée *Henriette Scuria* étant ennuyée du genre de vie que menent les personnes de son sexe, s'habilla en homme & fut servir pendant quelque tems sous le Prince d'Orange Frédéric-Henri, qui faisoit pour lors le siège de Bois-le-Duc. Lorsqu'elle fut de retour chez elle, on l'accusa d'avoir un commerce criminel avec d'autres femmes, & de pratiquer avec elles ce commerce lascif; que les Grecs appellent *αυτοτροφις*; à cause que le clitoris lui débordoit hors des levres, d'une manière extraordinaire. Elle pouvoit exécuter ce que les Grecs appellent *τροφις* avec tant de force & de vigueur qu'elle gagna le cœur d'une veuve dont elle devint à son tour si éperdument amoureuse, que si les lois du pays le lui eussent permis, elle l'eût épousée, avec plus d'ardeur peut-être qu'elle n'avoit eu pour son mari dont elle avoit six enfans.

Cette femme avoit à l'extérieur la même configuration de parties que ses semblables, excepté, comme le déclarèrent trois Sages-femmes, qu'un peu au-dessus du conduit urinaire, on appercevoit une certaine caroncule glanduleuse, appelée *clitoris*, longue de la moitié du doigt & aussi grosse que la verge d'un enfant de dix ans, quoique dans les autres femmes elle excède à peine la grosseur d'un petit clou.

Ce clitoris lui sortoit quelquefois hors des levres, surtout lorsqu'elle urinoit avec difficulté, ou qu'elle étoit dans les transports de sa passion; car pour lors cette partie s'allongeoit de la longueur de la moitié du doigt, & quelquefois plus, à proportion que sa passion étoit plus fortement excitée. Jean Paponius, célèbre Juris-consulte, *Lib. XXII. Tit. 7. Arrêt. 11.* est d'avis qu'on doit punir ces femmes, de mort. Mais Henriette Scuria fut jugée moins sévèrement, & ne fut condamnée qu'à fouet & au bannissement, sa Complice fut aussi punie, mais on ne la bannit point. TURPINUS, *Observ. Lib. III. cap. 31.*

TRIBE, *τρίβη* (de *τροφις*, qui outre sa signification littérale, à savoir frotter, froisser, & autres semblables; signifie encore dans un sens métaphorique, exercer & occuper;) se prend pour pratique, usage, exercice: *Τρίβη μὴ τὸ νόμον*, est un exprès ou une pratique fondée sur la raison, & opposé à *νόμος τῶν παλαιῶν*, = *persuasion fondée sur un simple raisonnement*. Hippocrate, *Lib. Præcept. prop. initium*. Dans le même Traité, sur la fin, *τρίβη, & διορθῶν τὴν ψυχὴν*, c'est-à-dire, l'exercice.

cice on la pratique & la connoissance des regles sont mis en opposition ; comme le sont aussi ces mots d'*επὶ τῇ θεωρίᾳ*, « une connoissance réfléchie des préceptes », & *κατὰ τὴν ἐμπειρίαν*, « la routine ou l'habitude dans les opérations », & la pratique manuelle. *Τριβός* en ce sens est exprimé par Hippocrate, dans le même Traité, & *Lib. sept. de iure*, par *εὐχρηστία*, actions, pratique. Quintilien, *Lib. II. cap. 16.* rend *τριβή* par *usus*, usage. *Fæstus*.

TRIBOS, *τριβός*, de *τριβω*, frotter, signifie dans Hippocrate, une route bien fréquentée & bien battue ; mais dans un sens métaphorique, il se prend pour un endroit usé par un long frottement, ou devenu calleux, comme dans Galien, *Comm. 1. in Lib. de Art.* Ainsi la tête de l'humérus quand elle est restée long-temps dans une place étrangère, soit qu'elle ait été dérangée par une luxation, ou qu'elle se soit pratiquée d'elle-même par un frottement continu, une embouture particulière, est dite par Hippocrate, *Lib. de Art. τριβὴν ποιεῖται*, « faire un tribos. » Et dans le même Traité nous lisons *ὅταν πάλιν ἐν τριβῇ καθῆται τὸ ἀσθενὲς ἐν τῇ σπονῇ*, « quand la jointure aura acquis un tribos (un embouture par le frottement) dans la chair ; » & il ajoute que *τριβὴ* est pris métaphoriquement en ce sens, par allusion à des sentiers usés & battus par les pieds des voyageurs. Et dans le *Mochlic*, on trouve : *τὸ ἴδιον τριβὴν ποιεῖται*, par où il faut entendre que le tème forme un calus aux articulations disloquées. Mais dans le *L. 2. in ἰσθμίων*, c'est la partie d'un membre qui agit, lorsqu'il est fléchi, étendu, ou qu'il porte sur un côté. *Τριβός*, signifie aussi la partie du corps qui est frottée, ou avec laquelle on agit, ou sur laquelle on porte, ou qui supporte quelque poids, soit que la personne soit debout, qu'elle marche, qu'elle soit assise ou couchée : comme la plante des pieds quand on est debout ou quand on marche, les fesses quand on est assis, le dos & les parties postérieures de la tête, quand on est couché. Quelques-uns appellent la partie qui supporte un poids, *mora*, « le repos », parce qu'elle reste en quelque façon en repos sous ce poids : d'autres l'appellent *semita* ou *callis*, route ou sentier, parce qu'elle est de même sujette à des impressions continuelles.

TRIBULUS, *Chausse-trappe*.

Voici ses caractères :

Sa racine est annuelle ; ses feuilles ressemblent à celles de la lentille & du pois. Sa fleur est en rose & pentapétale ; son fruit est cannelé & pyramidal, & composé d'une multitude de petites particules pointues, disposées en *chausse-trappe*, & formant une tête ; elles contiennent chacune des semences oblongues, renfermées dans des cellules.

Boerhaave ne fait mention que de l'espèce suivante.

Tribulus folio Ciceris, fructu aculeato, C. B. P. 450. Emac. Boerh. Ind. A. 291. *Tribulus terrestris*, Offic. Ger. 1066. Emac. 1246. Park. Theat. 1097. Raii Hist. 2. 1344. J. B. 2. 352. *Chausse-trappe*.

La *chausse-trappe* croît en Italie, & fleurit en Juillet ; son herbe & sa semence sont d'usage.

Elle rafraîchit & épaissit, & guérit les inflammations, les ulcères à la bouche & la putréfaction des gencives. On recommande sa semence contre les poisons ; cette semence soulage dans la morsure des serpents. *DALZ.*

Cette plante est rafraîchissante, apéritive, astringente, & vulnérinaire, si on la prend intérieurement ; c'est pourquoy, elle est bienfaisante dans les pertes & dans la diarrhée. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Tribulus aquaticus, nucea aquatica, Offic. Ger. 676. Emac. 874. C. P. B. 194. J. B. 3. 775. Raii Hist. 1321. *Tribulus aquaticus major*, Park. Theat. 1258. *Tribulo-*

des vulgare aquis imassens, Tourn. Inf. 655. *Chausse-trappe aquatique*.

La racine de cette plante croît au fond des eaux, elle a des nœuds, à chacun desquels elle est garnie de fibres. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du peuplier ; elles sont rondes, dentelées par les bords, & placées sur de longs pédicules. Ses fleurs partent immédiatement de la racine ; elles sont petites & blanches, & ont chacune leur tige ; elles sont suivies de grosses têtes rondes, épineuses, noirâtres lorsqu'elles sont mûres, & contiennent une amande assez grosse & qu'on peut manger. Cette plante croît dans les étangs dont les eaux sont croupissantes, & dans les lacs, en Italie & en Allemagne, mais non en Angleterre. On mange son fruit, ainsi que la noix dans les lieux où croît cette plante : mais comme elle est fort rare dans ce pays-ci, je ne l'ai jamais vu employer à des usages de Médecine. *MILLER, Bot. Off.*

TRIBULUS AQUATICUS, nom commun dans Boerhaave à plusieurs espèces de *potamogeton*. Voyez *Potamogeton*.

Son fruit récent est bon contre la pierre. Son herbe a les mêmes propriétés que le *tribulus terrestris*. *DALZ.*

TRICA LUMBORUM, espèce de *Plica Polonica*. *BLANCARD.*

TRICAUDALIS. V. *Triceps auris*.

TRICEPS, ce sont trois muscles fort charnus, différemment longs & plats, situés entre l'os pubis & toute la longueur de l'os de la cuisse. Le premier & le second se croisent de manière que celui qui est le premier sur l'os pubis, est le second à l'os de la cuisse, & celui qui est le second au pubis, devient le premier à la cuisse. Le troisième garde son rang.

Le premier Triceps.

Il est attaché en haut par un tendon court à la tubérosité ou épine de l'os pubis, & à la partie voisine de la symphyse. Il descend un peu ses fibres avec celles du pectiné. De-là il descend en s'élargissant par en-bas, & s'attache par ses fibres charnues intérieurement le long de la partie moyenne de la ligne âpre ou raboteuse du fémur.

Au bas de cette attache, il s'en sépare une portion, dont il part en particulier un tendon long, lequel conjointement avec un pareil tendon détaché du troisième de ces muscles descend vers le condyle interne de l'extrémité du fémur & s'y attache.

Le second Triceps.

Il est attaché en-haut par des fibres charnues au-dessous de l'attache supérieure du premier *triceps*, à toute la face externe de la branche inférieure de l'os pubis, jusqu'au trou oval ; mais rarement jusqu'à la branche de l'ischion. Cette attache est plus large que celle du premier.

De-là il descend & s'attache à la partie supérieure de la ligne âpre du fémur, entre le pectiné & le précédent ou premier *triceps*, en se confondant un peu avec l'un & l'autre. Cette attache paroît quelquefois séparée en deux.

Le troisième Triceps.

Il est attaché en-haut par des fibres charnues à la partie antérieure de toute la petite branche de l'ischion, & un peu à la partie voisine de la tubérosité du même ischion. Cette attache couvre un peu le tendon du demi-membraneux, & elle est couverte par le tendon du demi-nerveux.

De-là le troisième *triceps* descend & s'attache par ses fibres charnues à la même ligne raboteuse du fémur, depuis un peu au-dessus du petit trochanter jusqu'à la partie moyenne du fémur ; mais il va plus bas que le premier *triceps*, & fait là un détachement à-peu près comme le premier *triceps*.

Ce détachement particulier du troisième *triceps* & celui du premier s'unissent ensemble & forment un tendon commun, qui descend vers l'extrémité inférieure du fémur, & s'attache en arrière à la tubérosité du condyle interne de cet os. Quelquefois ce détachement est si étendu, qu'on le pourroit prendre pour un quatrième muscle. Ce seroit alors plutôt un *quadriceps* qu'un *triceps*.

Dans tout ce trajet ce muscle est joint au muscle vaste interne par une aponeurose percée qui donne passage aux vaisseaux sanguins.

Les trois muscles du *triceps* concourent à une même fonction ; savoir, à porter la cuisse en-dedans, c'est-à-dire, vers l'autre cuisse, & à approcher les deux cuisses à la fois l'une de l'autre ; par exemple, quand on est à cheval, & qu'on le serre avec les cuisses ; qu'étant assis on tient quelque chose entre les deux genoux, ou qu'on croise les cuisses ; qu'étant debout on serre les jambes pour faire un saut à piés joints.

Leur usage est aussi d'empêcher la cuisse ou les deux cuisses de s'écarter au-delà du degré déterminé selon le besoin, surtout quand on fait des mouvements avec effort ou avec secousse. Cela peut arriver, par exemple, quand pour monter à cheval, ou pour enjamber une hauteur, on leve rapidement & latéralement une des cuisses, pendant qu'on est appuyé sur l'autre. Cela peut encore arriver par le seul poids du corps, en écartant les deux jambes à la fois pendant qu'on est debout, ou en sautant de côté à grands pas.

Cet usage d'approcher la cuisse, & d'en empêcher l'écartement, a lieu dans toutes les attitudes possibles, soit qu'on soit debout, assis ou couché ; soit qu'on ait les cuisses étendues, fléchies, portées en arrière ou en dehors ; ce qui marque la grande utilité de cette fonction, & la nécessité non-seulement d'une grande puissance ou force mouvante, mais encore de la distribution de cette puissance par presque tous les degrés d'une même espèce de levier, & d'un levier très-long.

La dernière & la plus longue portion du troisième *triceps* étant attachée sur le côté du condyle interne du fémur, paroît contrebalancer les autres portions qui sont attachées plus en arrière sur la ligne épée de cet os. Winslow, *Anatomie*.

TRICEPS AURIS, voyez *Auris*.

TRICHIASIS, *τριχίασις*, de *τριχ*, cheveu ou poil, est une maladie des yeux, consistant dans l'irritation qu'y causent des poils rentrants en-dedans ; ou, selon l'Auteur des *Definitions Medice*, *πρὸς τὴν εἰς τὸν οὐτὸν τριχῶν γένεσιν παρὰ τὸν οὐτὸν* « la chute des paupières » res & la formation des poils contre nature en-dedans. Il distingue trois sortes de *trichiastis*, auxquelles il donne les noms de *καυαλὸς γένος* (*phalangosis*) « *trichiasis* » & *καυαλὸς*, (*hypophysis*) ; auxquelles quelques-uns ajoutent encore *δριγίασις*. Voyez ces différents noms à leur rang. *Lib. de Rat. V. l. A.* cette maladie est appelée *trichiasis*. *Actuarius* l'appelle aussi de ce nom.

TRICHIASIS, est encore une affection de de l'urine dans laquelle on voit flotter de petits corpuscules semblables à des poils. C'est en ce sens que Galien prend ce terme, *Comm. ad IV. Aphor. 76.* où il dit « que les » Médecins modernes appellent du nom de *trichiastis*, « une maladie dans laquelle on voit dans l'urine du » malade, des espèces de poils, qui pour l'ordinaire » sont blanches. Quelques-uns appellent cette affection *pilimilition*, « épissément de poils. » C'est pourquoi dans les additions, au Livre de *Natura humana*, ces sortes de poils sont appelés, *τριχιδία βαρὺ καὶ λεπτόν* « de petits filets de chair,

« semblables à des cheveux, mêlés avec l'urine. » On trouve la même chose, *XIV. Aphor. 76.*

Erotien rend *trichiastis*, par absces au sein des femmes ; à l'endroit où il traduit le *τριχιδία* d'Hippocrate ; ce qui me persuade qu'il lit ce passage du *Lib. II. sup. γυναικ.* de la manière qui suit :

*ἐν τῷ μαστῷ, ὁ παρὰ τῷ μαστῷ, « quand les femmes » sont affectées d'un trichiastis » au lieu de quoi on » lit par tout τριχιδία, deviendra inégal ; » en sorte » que le trichiastis est une sorte d'aspérité au sein, » lorsqu'il est affecté de fissures capillaires, ou d'inégalités » accompagnées de rides semblables à de petites » déchirures, auquel sens trichiastis ou trichismos, signifie » une espèce de fissure fine, qui ressemble à un cheveu ; » en conséquence de quoi il paroît plus naturel de lire dans Erotien *τριχιδία*, qu'*ἀνέγκαιρος*, « un absces. »*

Trichiastis signifie en dernier lieu, le pilare malum, ainsi que le rend Gaza, comme qui diroit le mal de cheveu, qu'Aristote, *Hist. Animal. Lib. VII. cap. 11.* appelle *τριχία*, à l'endroit où il fait cette description : « tout le sein est d'une substance si spongieuse, que s'il » arrive à une femme d'avaler un cheveu en buvant, » elle est affectée d'une douleur au sein, qui ne cesse » qu'après que le cheveu est sorti, ou de lui-même, » ou en l'exprimant, ou le tirant avec le lait. » *Foetus.*

Peu de Médecins ont eu l'occasion d'observer le *trichiastis*, ou l'évacuation de cheveux avec l'urine, & bien moins encore le retour périodique de ce désordre. Pour moi j'en ai vu dépendant un exemple mémorable ; dans le fils d'un homme de distinction, qui fut affligé pendant plus de quatre ans d'un *trichiastis*, lequel revenoit tous les quinze jours, avec difficulté d'uriner, & d'une si grande méfiance par tout le corps, qu'il avoit de la peine à demeurer dans le lit.

Chaque cheveu étoit quelquefois de la longueur d'un demi-doigt, & quelquefois aussi de la longueur d'un doigt entier : mais ils étoient si couverts, & si enveloppés de mucosité, que rarement les voyoit-on à découvert. Chaque paroxysme lui duroit environ quatre jours ; & quoique dans ce tems il rendit toujours son urine avec peine, il passoit les jours intermédiaires sans douleur, & sans rendre de cheveux avec les urines, jusqu'à ce qu'il revint un nouveau paroxysme. *Tulpius, Observat. Medic. Lib. II. cap. 52.*

TRICHOMANES, *Polytrich*.

Voici ses caractères :

Ses feuilles sont composées de lobes ronds, & en quelque façon, conjuguées, & son fruit ressemble à celui de la foegère.

Boerhaave en compte les deux espèces suivantes.

1. *Trichomanes sive Polytrichon Officinarium* ; C. B. P. 356. *Tourn. Inst. Boerh. Ind. Alt. 25. Trichomanes* ; *Offic. Capillat Veneris*, *Pharmacopolis. Trichomanes* ; *Park. 1051. Rai Hist. 1. 140. Synop. 46. Trichomanes mar.* *Ger. 985. Emac. 1146. Trichomanes sive polytrichum*, *J. B. 3. 754. Trichomanes Polytrichum, Callitrichum*, *Chab. 556. Capillaire noir d'Angleterre.*

La racine de ce capillaire est composée de petites fibres, d'où partent plusieurs feuilles longues d'un empan, avec de petites tiges noires & luisantes, garnies de deux côtés de petites feuilles rondes, quelques-unes un peu dentelées par les bords, & d'autrefois sans den-

telures, & dont le dessous est couvert en tout tems de petites particules pondeuses, qui sont la semence de la plante.

Elle croît dans les sentiers creux & couverts, & dans les vieux bâtimens de pierre; on la cueille en Septembre & en Octobre.

Nos Droguistes s'en servent communément au lieu du vrai capillaire, qui n'est pas, à beaucoup près, si commun, & dont il passe pour avoir les mêmes propriétés. Il est pectoral, bon dans la toux, dans la conformation, la pierre, la gravelle & la rétention d'urine, & on le substitue en toute occasion au vrai capillaire. MILLER, Bot. Off.

Les Droguistes le substituent, en Angleterre, à l'*Adiantum verum*, ou au *capillus veneris*, qu'on est obligé d'y cultiver, dont il a les propriétés, & qui ne produit pas d'autres effets, selon Tragus. La décoction de son herbe dans du vin ou dans de l'hydromel, leve les obstructions au foie, guérit la jaunisse, dégage les poudrons, facilite la respiration, chasse la bile noire par les urines, amollit les tumeurs dures de la rate, résiste au poison, pousse la pierre, & provoque les règles. La même décoction, la poudre de l'herbe, l'élegme, le sirop qu'on en prépare, ou son eau distillée, arrête toutes sortes de flux de ventre, & tempèrent les inflammations au foie. La lessive de ses feuilles arrête la chute des cheveux, si on en lave la tête, & guérit la morsure des serpents & d'autres animaux venimeux. Quelques Fermiers & Marchands de bestiaux, font un usage singulier du polytrich; ils s'en servent pour guérir les maladies des porcs. Je laisse à d'autres, dit J. Bauhin, le soin de décider si le polytrich est altératif, froid & dessiccatif, & peut produire les effets qu'on lui attribue. Ses propriétés principales, celles qu'on ne lui dispute point, sont de soulager dans les fièvres pulmoniques, dans la gravelle des reins & dans la strangurie.

2. *Trichomanes*, foliis eleganter incisís, T. 537. *Adiantum mat.*, Tab. Ic. 797. *Ворнааве*, Ind. alt. Plant.

Polytrichum, vient de *poly*, beaucoup, & de *trich*, cheveux, comme si l'on disoit *capillaire*; c'est en effet une des plantes qui porte ce nom.

Ces plantes ont leurs vaisseaux séminaux, sur le revers de leurs feuilles. Le *politrich* a toutes les propriétés du polypode, à cela près qu'il n'est pas cathartique. Il est apéritif, pectoral, & bienfaisant dans les maladies de la rate, & dans la suppression des règles. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

TRICHOPHYTES, *τρίφυτοι*, de *τρίχης*, cheveux, & de *φυω*, croître; qui fait croître les cheveux.

TRICHOPHYLLON, plante dont les feuilles sont petites, & ressemblent à des cheveux, selon Blancard. Il y a toute apparence que ce mot signifie ce que les Botanistes entendent communément par capillaire.

TRICHOSIS, *τρίχως*. Voy. *Trichiasis*.

TRICHOTON, *τρίχων*; le Périerane.

TRICOCCOS, la Nigelle. BLANCARD.

TRICOR, Or. RULAND.

TRICOTYLOS, *τρίκοτος*; mesure de trois cotyles.

TRICUSPIDES VALVULÆ, *Valvulae tricuspidales*; on donne ce nom à trois valvules placées à l'orifice du ventricule droit du cœur, dans l'endroit où il se joint à l'oreillette. Voyez *Cor*.

TRIDACTYLES; nom que Boerhaave donne à différentes espèces de saxifrage.

TRIENS, trois onces.

TRIFOLIATA PALUDOSA, nom du *mercurialis palustris*, *latifolium triphyllum*.

TRIFOLIUM, le trèfle.

Voici ses caractères.

Sa fleur est en papillon ou à peu près, enveloppée, ainsi que l'ovaire, d'une gaine frangée, & forme des épis. Son ovaire dégénère en une capsule cachée dans le calyce & pleine de semences, qui sont pour la plupart en forme de rein, & qui sont fortement attachées à la capsule, lorsqu'elles sont mûres. Ses feuilles sont trois à trois, rarement quatre à quatre ou cinq à cinq.

Boerhaave en compte les trente-six espèces suivantes.

1. *Trifolium montanum*, purpureum, majus, C. B. P. 328.
2. *Trifolium Hispanicum*, angustifolium, spicâ dilata rubente, C. B. P. 328. *Lagopus angustifolius Hispanicus*, Clus. H. 247.
3. *Trifolium montanum*, spicâ longissimâ rubente, C. B. P. 328. *Lagopus major alter*, Dod. p. 578.
4. *Trifolium Lagopoides*, bifurcatum angustifolium, Hispanicum flore ruberrimum, M. H. 2. 141. *Lagopus minore flore ruberrimum*, Park. Theat. 1107.
5. *Trifolium montanum angustissimum spicatum*, C. B. P. 328.
6. *Trifolium arvense humile*, spicatum sive lagopus, C. B. P. 328. Tourn. Inst. Raii Synop. 3. 330. Boerh. Ind. alt. 2. 31. *Lagopus pes leporinus*, Offic. *Lagopus vulgaris*, Park. Theat. 1107. Raii Hist. 1. 948. *Lagopus trifolius quarandam*, J. B. 2. 377. *Lagopodium sive pes leporis*, Ger. 1023. Emac. 1193. Pié de lievre.

Cette plante ne s'élève guères; elle pousse un grand nombre de branches foibles, qui ont, à chaque jointure, de petites feuilles velues & en trèfle, & au sommet desquelles il croît des têtes courtes & rondes, composées de petites fleurs purpurines en papillon, placées chacune dans un calyce mou & ligneux, ce qui rend les têtes molles & cotonneuses. Sa semence est petite, & placée au fond du calyce. Sa racine, est foible & annuelle.

Cette plante croît ordinairement dans les blés & dans les jachères. Elle fleurit en Juin & en Juillet. On fait usage de toutes ses parties, quoique très-rarement.

Le pié de - lievre est dessiccatif, reserrant, bienfaisant dans la diarrhée & dans la dysenterie, & bon dans l'écoulement immodéré des règles & des fleurs blanches, & dans le crachement de sang. Il soulage dans l'exulcération de la vessie, la strangurie, la difficulté d'uriner & l'ardeur des urines. Nos Herboristes le substituent à l'*hispudula*. MILLER. Bot. Off. & DALL.

7. *Trifolium pratense*, flore monopetalo, Tourn. Inst. 404. Boerh. Ind. alt. 2. 31. *Trifolium, lotus, herba agrestis*, Offic. *Trifolium pratense*, Ger. 1017. Emac. 1185. *Trifolium pratense purpureum*, C. B. P. 327. Raii Hist. 1. 943. Synop. 3. 328. *Trifolium pratense purpureum vulgare*, Park. Theat. 1110. *Trifolium purpureum vulgare*, J. B. *Triphyllodes pratensis flore purpureo*, Pont. Anth. 241. Trèfle commun.

Le trèfle commun purpurin a trois feuilles ovales, qui croissent sur des pédicules velus, assez longs, d'un verd léger en-dessous, mais plus formé en-dessus, & marquées chacune d'une tache blanche. Ses tiges s'élèvent à un pié de hauteur & d'avantage; elles sont peu couvertes de feuilles, & ses feuilles sont courtes; on en remarque une paire de petites au fond des fleurs, qui forment des épis ronds de petits fleurons purpu-

ries, en papillon, & placés chacun dans un calyce velu à cinq segments pointus, où croissent ensuite de petites filiques, qui contiennent deux ou trois semences, rondes, petites & jaunâtres. Sa racine est longue, foible & rampante.

Il croît partout dans les champs & dans les prés. Il fleurit en Mai & en Juin. On fait usage de ses feuilles & de ses fleurs, mais rarement.

Elles sont dessicatives, reserrantes & bienfaisantes dans toutes sortes de flux, dans la strangurie, & dans l'ardeur des urines; pour cet effet, on en compose un cataplasme avec du lard. Elles passent aussi pour produire de bons effets dans les tumeurs & les inflammations. MILLER. Bot. Off.

8. *Trifolium purpureum majus, foliis longioribus & angustioribus, floribus saturatioribus*, Raii Syn. 194.

9. *Trifolium pratense, album*, C. B. P. 327.

10. *Trifolium quadrifolium, Hortense album*, C. B. P. 327. Boerh. Ind. alt. 2. 31. *Trifolium purpureum*, Offic. *Trifolium Phaeum fuscum luxurians quaternis, quinis & senis foliis*, Tourn. Inst. 406. *Trifolium affine quadrifolium*, Phaeum Læbelii, J. B. 2. 380. Raii Hist. 1. 942. *Quadrifolium fuscum*, Park. Theat. 1112. *Lotus quadrifolia*, Ger. 1028. Emac. 1198.

On trouve ce *trèfle* dans les prés, d'où on le transporte dans les Jardins, où on le cultive avec soin; il fleurit en Été. On fait usage de son herbe.

Son suc chassé des intestins les humeurs phlegmatiques, guérit les ulcères à la bouche & à la langue, garantit de la petite vérole, & passe vulgairement pour un remède excellent, dans la fièvre pourprée des enfants.

11. *Trifolium fragiferum, Friscum, folio cordato, flore rubro*, M. H. 2. 144.

12. *Trifolium semen sub terram condens*, H. R. P.

13. *Trifolium pratense, luteum, capsulis lupuli, vel agrariorum*, C. B. P. 328.

14. *Trifolium pratense hirsutum, majus flore albo sulphureo, seu oxycodoneo*, Raii Synop. 193.

15. *Trifolium flosculis albis, in glomerulis oblongis, asperis, cauleculis proximè adnatis*, Raii Synop. 295.

16. *Trifolium lupulinum, alterum minus*, Raii Synop. 195.

17. *Trifolium stellatum*, C. B. P. 329. Prodr. 143.

18. *Trifolium siliquis ornithopodii, nostras*, Raii Synop. 175.

19. *Trifolium pratense folliculatum*, C. B. P. 129. Prodr. M. H. 2. 144.

20. *Trifolium globosum repens*, C. B. P. 329. Prodr. 143.

21. *Trifolium elegans, flore inverso*, Barrell. Obs. 73. Ic. 872.

22. *Trifolium alpinum, flore magno, radice dulci*, C. B. P. 328.

23. *Trifolium Africanum frutescens, flore purpurascens*, H. A. 2. 211.

24. *Trifolium bitumen redolens*, C. B. P. 327. Tourn. Inst. 404. Boerh. Ind. Alt. 2. 32. *Trifolium bituminosum*, Offic. Ger. 1019. Emac. 1187. Raii Hist. 1. 943. *Trifolium asphalites sive bituminosum*, Park. Theat. 716. *Asphalites sive bituminosum odoratum, & non odoratum*, J. B. 2. 366. *Trifolium asphalites sive bituminosum*, Oxytriphylum, & menianther dictum, Chab. 160.

C'est une plante en arbrisseau, qui s'élève à la hauteur d'une coudée ou d'une coudée & demie, & dont les tiges sont roides, velues, noirâtres & cannelées. Ses feuilles sont d'abord rondes, mais elles deviennent,

pen à peu, longues & pointues; elles sont grisâtres & velues; elles ont l'odeur désagréable du bitume, & sont glutineuses au toucher. Ses fleurs ne sont pas tout à fait ramassées en un tas, mais forment une tête longue, sont d'un violet purpurin, & placées dans des calyces veloutés, oblongs & cannelés. Sa semence est noire, inégale, velue, & se termine en une pointe feuillue. Cette semence a la même odeur que le reste de la plante, & un goût médicament.

J'ai cultivé pendant long-tems, dit Ray, une plante qui ressembloit, à tous-égards, à celle que je viens de décrire, à cela près que ses feuilles n'avoient point d'odeur, & que les fleurs n'avoient qu'une odeur foible, mais douce. Caspard Bauhin a rendu raison de ce phénomène, en nous apprenant que la semence du *trèfle* qu'on apporte d'Italie, produit en Allemagne une plante bitumineuse, & que la semence du *trèfle* semé en Allemagne, ne donne plus qu'une plante sans odeur & sans goût, d'où il est vraisemblable que le *trèfle* transplanté d'Italie en Allemagne, va toujours en dégénéralant, jusqu'à ce qu'il ait perdu son odeur & son goût.

Le *trèfle* puant est commun en Italie, en Sicile, dans le Languedoc & en Provence. On le trouve sur les rochers voisins de la Mer; on le cultive dans les Jardins; il fleurit en Août. Sa racine, ses fleurs & sa semence sont d'usage.

On fait grand cas de l'huile qu'on exprime de sa semence pour la paralysie. D. S O A M. R A T, Hist. Plant.

Sa semence & ses feuilles prises dans de l'eau, sont bienfaisantes dans la pleurésie, la dysurie, l'épilepsie, l'hydropisie, les maladies des femmes; elles provoquent les règles, & guérissent la morsure des serpents. Sa racine est alexipharmaque. DALE, d'après Dioscoride.

25. *Trifolium bitumen redolens, angustifolium*.

26. *Trifolium stellatum glabrum*, Raii Synop. 194.

27. *Trifolium flosculis albis, in glomerulis oblongis, asperis, cauleculis proximè adnatis*, Raii Synop. 194.

28. *Trifolium, capsulis oblongo asperso*, C. B. P. 329.

29. *Trifolium Epithymi capitulis inter genicula, annuum*.

30. *Trifolium minus supinum, capitulis densiori lanugine candidantibus*, Trifum.

31. *Trifolium minus supinum, flore flavescente, capitulis globosis, parvis, tomentosis*.

32. *Trifolium foliis parvis, lanuginosis, flore pallide rubello, capsulis globosis, lanuginosis, molli*.

33. *Trifolium capsulis spumoso, levi*, C. B. P. 329. Prodr. 140.

34. *Trifolium, cum glomerulis rotundis ad caulum nodos*, Raii Synop. 194.

35. *Trifolium clypeatum argentum*, Prosp. Alp. Exot.

C'est une petite plante soit belle, presque rampante, assez semblable au *trèfle* des prés, que j'ai dans mon Jardin de Botanique à Padoue, & dont on m'a envoyé la semence de Candie; elle porte des fleurs argentées, sans odeur, mais un peu acres au goût; les fleurs forment des espèces de têtes argentées, & sont suivies de semences noires, oblongues, larges, minces, feuillues, & d'une figure assez semblable aux anciens boucliers des Vénitiens.

Elle est annuelle; sa semence est mûre en Été, & elle vient assez bien à Padoue.

Ses fleurs, ses feuilles & sa semence, sont modérément échauffantes, dessicatives, détersives & digestives; on en fait une décoction, qui est un puissant anodyne dans les douleurs causées par des flatulences. PROSPER ALPIN, de Plant. Exot.

36. *Trifolium Alopecuron*, *spica globosa*, Bar. Ic. 457.
Boerh. Ind. alt. Plant. Vol. II.

On l'appelle *trèfle*, à cause de ses trois feuilles, & *Lagopus*, de *λαγός*, lièvre, & de *πύς*, pié; pié de lièvre; & de la ressemblance des épics que ses fleurs forment, au sommet des branches, avec un pié de lièvre.

Cette plante, mais surtout les septième, huitième & neuvième espèces, fournissent beaucoup de fourrage pour les bestiaux; elles valent mieux que le gazon; & les bestiaux qui s'en nourrissent, en deviennent plus forts, parce qu'elles séjournent plus long-temps dans l'estomac. On dit que les vingt-quatrième & vingt-cinquième espèces sont bitumineuses, parce qu'elles ont l'odeur d'une espèce de bitume Judaique: aussi donnent-elles, par infusion, une huile très-pénétrante. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

TRIFOLIUM, oom commun à plusieurs espèces de *medilios medica*; & de *lous*. Voyez *Melilotus* & *Lous*.

TRIFOLIUM ACETOSUM. Voyez *Acetosella*.

TRIFOLIUM ALBUM, nom du *Dorycenium*, *Monspeliensium*.

TRIFOLIUM ARBORESCENS, nom du *Cytisus glabris foliis*, *subrotundis*, *pediculis brevissimis*.

TRIFOLIUM FRUTESCENS, nom du *Medicago trifolia*, *frutescens incana*.

TRIFOLIUM FRUTICANS, nom du *Jasminum luteum*, vulg. *ditum bacciferum*.

TRIFOLIUM HALICACABUM, nom de la *Vulneraria pentaphyllon*.

TRIFOLIUM HEPATICUM, nom de l'*Hepatica trifolia*, *caerulea flore*.

TRIFOLIUM LUSITANICUM, nom du *Sinapisrum lusitanicum*, *triphyllosum*, *flore rubro*, *siliquis corniculatis*.

TRIFOLIUM PALUSTRE, nom du *Menianthes palustre*, *latifolium*, *triphyllosum*; & du *Menianthes palustre angustifolium*, *triphyllosum*.

TRIFOLIUM SILIQUA FALCATA, nom du *Medicago annua*, *trifolii facie*.

TRIGLA, *τρίγλα*, le mulet.

TRIGLOCHINES, *τρίγλωνες*, le même que *trichspides*.

TRIGONA, *τρίγωνα*, nom de certains remèdes narcotiques composés dont Galien fait mention.

TRIGONOS, *τρίγωνος*, nom d'un trochisque dont on trouve la description dans Galien, de *C. M. S. L. Lib. VII. cap. 5*, & dans Paul Eginete, *Lib. VII. c. 12*.

TRIMESTRIS, *trimestre*; épithète que les Auteurs de Médecine donnent fréquemment au froment, à la farine & à l'orge, parce que ces grains demeurent trois mois dans la terre. Je n'imagine point, non plus que Columella, & J. B. Porta, que le *trimestre* soit une espèce particulière de froment; je pense que c'est celui que les Fermiers recueillent, lorsqu'ils en ont fait la semence après un mauvais automne, ou que les Peuples qui habitent les contrées voisines des Alpes ne sement qu'au commencement du printemps, parce qu'il ne supporteroit point les pluies & les rigueurs de l'hiver. Si on ne cultive pas ce grain, ainsi que celui qu'on sème dans des contrées plus tempérées, & dans les autres lieux de l'Italie, ce n'est pas qu'il soit d'une espèce particulière, mais c'est qu'il ne viendroit pas bien. Il y a beaucoup d'endroits où l'on ne connoît point le *trimestre*. Celui qu'on sème au printemps constitue à la longue, & après plusieurs années, une espèce particulière, car il dégénère totalement; pour le *trimestre*, il ne diffère du froment ordinaire, qu'en ce qu'il est moins fort. RAY, *Hist. Plant.*

TRINCIATELLA, oom du *Sonchus levis angustifolius*.

TRINITAS, nom du *Trifolium*, ou de la *Viola tricolor*, selon Blancard.

TRIOBOLON, *τρίοβλον*, poids de trois dragmes.

TRIOMPHYLLON, nom d'un remède composé dans Mesué. CASTELLI.

TRIOPHYLLUS ANTIDOTUS, nom d'un antidote dont on trouve la description dans Nicolas Myrepsus, *Secl. I. cap. 212*.

TRIORCHIS, *τρίορχις*, qui a trois testicules. Ces exemples ne sont pas rares.

TRIORCHIS, c'est encore une espèce d'oiseau de proie qu'on appelle *buse*.

TRIOSTEOSPERMUM, plante du Docteur Tinkar, ou faux *Ipecacuanha*.

Voici ses caractères.

Sa fleur est tubuleuse, & n'a qu'une feuille divisée en cinq segments rondelets; son calyce est à cinq pièces; elle en a un second, placé sur l'embryon; celui-ci dégénère en un fruit rondelet, charnu, & contenant trois semences dures, larges à leur partie supérieure, & étroites par le bas.

Miller n'en compte que l'espèce suivante.

Triostespermum latiore folio flore rutilo, Hort. Elth.

Cette plante est originaire de la Nouvelle Angleterre, de la Virginie & de quelques autres contrées septentrionales de l'Amérique, où l'on s'en sert fréquemment en médecine. On l'y appelle communément *ipécacuanha*. Le Docteur Tinkar fut un des premiers qui l'introduisit dans la pratique; & c'est de-là que la plupart des habitants lui ont donné le nom d'herbe du Docteur Tinkar. Ses feuilles ressemblent beaucoup à celles du vrai *ipécacuanha*; mais ses plantes ont des racines fort différentes; elles diffèrent aussi quant à la fleur & quant aux fruits, si nous en croyons les relations les plus authentiques.

Le *triostespermum* est commun dans les lieux bas & marécageux, aux environs de Boston dans la Nouvelle Angleterre. Les habitants de ce lieu recueillent ses racines tous les ans, & continuent d'en faire usage. MILLER, *Diction. Vol. II*.

TRIPALE. Voyez *Kandel*.

TRIPETALI FLORES, *fleurs tripétales*, ou à trois feuilles, qu'on appelle pétales pour les distinguer des feuilles des plantes. MILLER, *Diction. Vol. I*.

TRIPHYLLON, *trèfle*. V. *Trifolium*.

TRIPLOIDES, nom d'un instrument de Chirurgie dont on se servoit, selon Blancard, pour relever des parties considérables du crâne enfoncées. Voyez *Ce-pus*.

TRIPOLIS ou *TRIPOLITANA TERRA*. Voyez *Alana terra*.

TRIPOLIUM, Offic. *Tripolium majus* & *minus*, J. B. 2. 1064. *Tripolium vulgare majus*, Get. 333. Emac. 413. *Tripolium majus sive vulgare*, Park. 673. *Tripolium majus caeruleum*, C. B. 267. *Aster maritimus caeruleus*, *tripolium diffusum*, Raii Synop. 80. *Aster maritimus purpureus tripolium diffusum*, Raii Hist. 1. 270. *Aster maritimus palustris caeruleus*, *salicis folio*, Tournef. Inst. 481. *Espargoute de mer*.

Cette plante s'élève à la hauteur d'une coudée ou d'une coudée & demie, sa racine est fibreuse, ses feuilles sont assez semblables à celles du *limonium majus*; elles sont plus étroites, mais à peu près de la même longueur, traversées de côtes, comme celles du plantain, unies, épaisses, grasses, tirant quelquefois sur le bleu, & placées irrégulièrement autour de la tige & sur les

branches. Ses fleurs croissent au sommet branchu de la tige; elles sont attachées à l'extrémité des rejets, purpurines ou bleues; ou plutôt de petites feuilles purpurines environnent une tonne jaune placée dans le milieu; elles tombent en donif.

Nous avons uni les *tripellum majus* & *minus*, parce qu'ils ne diffèrent qu'en grandeur. Le *tripellum flore albo*, est fort commun aux environs de Bristol.

Lobel a remarqué que cette plante croît sur les bords de la mer, tant en France qu'en Angleterre, & sur ceux des rivières où le flux & reflux se fait sentir. On en trouve une petite espèce dans des marais salés, non loin de Montpellier. Ray, *Hist. Plant.*

Deux dragmes de sa racine qui est blanche, odoriférante & chaude au goût, chassent l'eau ou les grossiétés par les selles; elle entre aussi dans les compositions alexipharmiques. Dioscoride, *Lib. IV. cap. 135.*

TRIQUETRA OSSA, *Os triangulare* ou *sesamoides*, qu'on trouve dans quelques crânes. V. *Caput.*

TRISCA, **TRISCHA** ou **TRISSIA**, nom d'un poisson. Voyez *Mistela*.

TRISPASTUM APELLIDIS, *fen* ARCHIMEDIS, nom d'une machine Chirurgicale qu'Orbise a décrite dans son *Traité de Machinements*, cap. 26.

TRISPERMUM, nom d'un cataplasme composé des graines de cumin & d'ache, & de baies de laurier.

TRISSAGO. Voyez *Chamadris*.

TRISTITIA, *chagrin*. Le chagrin n'a de rapport à la Médecine, qu'en ce qu'il relâche les fibres, & qu'il devient par-là la cause de plusieurs maladies.

TRISTO; c'est, selon Paracelse, le feu matériel contenu dans les quatre éléments, & qui produit les effets particuliers à chacun d'eux.

TRISULCÆ. Voy. *Trisulphides*, qui est la même chose.

TRITÆOPHYES, *τρίταυρος*, de *τρίταυρος*, tierce, & *φυς*, être de même nature ou de même origine; épithète d'une sorte de fièvre qui ressemble beaucoup à la fièvre tierce, d'où elle tire son origine. Elle vient le troisième jour, & arrive presque à son plus haut période; en sorte qu'on la distingue de la tierce proprement dite, de la tierce allongée & de la demi-tierce, & qu'elle tient une espèce de milieu entre toutes celles-là, comme nous l'apprend Galien, *Comm. II. in VI. Epid.* où il dit aussi que *τρίταυρος* peut encore s'employer comme une épithète commune à toutes les fièvres qui ont leur accès ou leur retour périodique le troisième jour. Mais dans son *Comment. 1. in I. Epid.* quoiqu'il distingue la *tritæophyes* de la demi-tierce quant au nom, il semble les confondre quant au fond; ainsi que dans son *Lib. de Temp. morb.* Car c'est de ces sortes de fièvres qui tiennent des tierces & des demi-tierces, qu'Hippocrate semble parler, *I. Epid.* où il dit que, *το μὲν τῶν ἐν ἡμέτρῳ, τῶν αὐτοῦ καὶ τῶν τριταύρων τῶν ἐν τῇ νύκτι*; «elles ne sont pas tout-à-fait intermittentes, mais elles ont leurs paroxysmes ou leurs accès, comme une *tritæophyes*; & encore *ibid.* où il dit *ἡ τριταύρος*, &c. «Les fièvres étoient continues, & jamais intermittentes, mais elles avoient des paroxysmes, comme la *tritæophyes*.» Ici Galien l'endroit cité, rend le mot *τρίταυρος*, par un concours ou assemblage de tierce & de demi-tierce.

Erotien, expliquant ce que c'est que les fièvres appellées *τρίταυρος* dans le *VI. Epid.* dit qu'il croit que quelques-uns employent le mot *τρίταυρος*, au lieu de *τρίταυρος*, par élégance & pour l'oreille; mais il semble être plutôt de l'opinion de Philonides Siculus, qui prétendait que la *tritæophyes* est une fièvre qui donne des signes des approches de ses paroxysmes, & dont les intervalles sont réguliers, & qui n'arrive jamais à sa perfection; elle tire son nom de la ressemblance qu'elle a avec la fièvre tierce: on l'appelle aussi demi-tierce. On lit dans le *VI. Epid. Sect. 2. Aphor. 15.* que la nuit qui précède un accès de *tritæophyes* est mauvaise. Dans le *IV. Epid.* il est parlé de la *tritæophyes* à l'occa-

sion de l'épléades; & on lit, *Chac. 33.* que la *tritæophyes* accompagnée d'anxiété est mauvaise. *Ibid. 37.* Il est encore parlé d'une *tritæophyes* vague & incertaine. Et *ibid. 26.* nous lisons: *τρίταυρος ἴσχυς*, «des rigors ou frissons tels qu'il en arrive dans la *tritæophyes*.»

TRITÆOS, *τρίταυρος*, tierce.

TRITARII, le même que *Diatritarii*. Voyez *Diatritis*.

TRITICOSPULTUM, nom du *Triticum spica hordei Londinensis*.

TRITICUM, *Froment*.

Voici ses caractères.

Ses fleurs sont hermaphrodites, apétales, à étamines simples & males, avec leurs testicules propres, foibles & minces, dans lesquels l'ovaire est placé, garni d'une paire de tubes skirrhéux & recourbés, enveloppés de deux feuilles pénioloidales, quelquefois barbus, avec un appendice, long, aigu, foible, tantôt uni, tantôt velu; & de plus avec deux feuilles concaves qui tiennent lieu de calyce. Ces fleurs sont placées sur un pédoncule, & forment sur un même axe, un épi fort serré. La semence est oblongue & large.

Boerhaave en compte les onze espèces suivantes.

1. *Triticum Hibernum*, *aristis carens*, C. B. Pin. 21. Theat. 351. Tourn. Inst. 512. Boerh. Ind. alt. 2. 155. *Triticum*, Offic. *Triticum spica mutica*, Ger. 58. Emac. 65. Park. Theat. 1120. Raii Hist. 2. 1236. Synop. 3. 386. *Triticum sive siligo spica mutica*, Merc. Bot. 1. 75. *Triticum vulgare*, *glumas trituerando deponens*, J. B. 2. 407. *Frumentum*, *triticeum*, Chab. 173. *Froment*.

C'est le grain le plus commun que nous semons; il y en a de deux sortes, le blanc & le rouge. Ils viennent également bien, ils ont la tige creuse; cette tige a ordinairement quatre nœuds, elle est plus grande que celle de l'orge, mais moins que celle du seigle. Ses épis ont trois ou quatre pocees de long, sans barbe, & contiennent un grain longuet, rond, blanc ou rouge, qu'on sépare aisément de l'épi. On sème le froment en automne, & on en fait la récolte en Juillet ou Août.

L'usage du froment est général. C'est le meilleur grain que nous ayons; il n'y en a point dont on fasse du pain plus agréable au palais & plus nourrissant. On s'en sert plus en aliment qu'en remède. Cependant la bouillie qu'on en fait avec du lait, calme les douleurs & fait mûrir les tumeurs & les abcès. Un morceau de pain grillé, trempé dans du vin & appliqué sur l'estomac, peut arrêter le vomissement. Le son entre quelquefois dans les cataplasmes. On en remplit des sachets qu'on applique chauds dans les maux de côté.

On trouvoit jadis dans les Boutiques une emplâtre appelée *Emplastum de crustâ panis*; mais il y a longtemps qu'on ne s'en sert plus. MILLER, *Bst. Offic.*

Plus le froment est pesant, meilleur il est, tout étant égal d'ailleurs. C'est pourquoi nos Marchands de blé l'achètent quelquefois au poids. Il est tant soit peu visqueux & obstruant. Ses qualités principales sont d'être nouveau, bien mûr, compacte, pesant, de se sentir promptement & beaucoup, lorsqu'on le fait macérer dans de l'eau, de rendre une grande quantité de farine, de n'être mêlé d'aucune mauvaise graine, comme l'ivraie, le blé noir, & de n'être point gâté de rouille.

Le froment est le meilleur de tous les grains, en aliment; outre qu'il est nourrissant, il y a un grand nombre de maladies dans lesquelles il produit de bons effets, soit qu'on en fasse usage intérieurement ou extérieurement. Le meilleur pain se fait avec de la fleur de froment bien

fermenté. Pline dit qu'on en tite aussi l'amydon. Il n'y a point de bouillie plus convenable pour les enfans, que celle qu'on en fait avec de l'eau ou du lait; c'est un fort bon mets & qu'on recommande dans la faim, le vomissement & dans l'impuissance. Il est aussi bien-faisant dans les maladies de la gorge & de la poitrine, les ulcérations des reins, les flux de ventre, surtout la dysenterie, soit qu'on le prépare comme nous venons de dire, soit qu'on se serve de bouillon ou de beurre. Le froment mangé cru gonfle le ventre & se digère difficilement. Galien recommande en aliment le froment bouilli. Si on l'assaisonne avec du beurre & du sucre, on en pourra manger, sans en être incommodé.

La méthode de préparer, selon Caton, les *Grana triticea*, qui ne sont autre chose qu'une espèce, de tîsane faite avec le froment, ne diffère presque en rien de la manière dont nous préparons notre froment mondé & bouilli.

« Mettez, dit-il, une demi-livre de froment bien pur, dans un mortier net, lavez & séparez-le soigneusement de l'enveloppe; mettez-le ensuite dans un pot avec de l'eau pure, & faites-le bouillir. Lorsqu'il aura bouilli, mettez-y du lait peu-à-peu, jusqu'à ce que le tout ait la consistance de la crème. »

Quant aux usages extérieurs du froment, on fait un collyre pour enlever les taches & les excroissances aux yeux, & pour éclaircir la vue, dans lequel on fait entrer le froment. Le suc qu'on en exprime produit les mêmes effets. Sa fleur dissoute dans de l'eau de fèves chaudes, efface les rides du visage.

Galien fait mention d'un remède que Crispus préparoit avec du froment, pour le tichen récent au menton, & à d'autres parties du visage.

Mettez, un bon nombre de grains de froment sur une encume; faites chauffer une plaque de fer ou de cuivre; appliquez la sur tous ces grains de froment; ramassez la liqueur chaude qui en sortira, & frottez-en le tichen.

On a guéri plusieurs personnes avec ce remède; & l'expérience a démontré qu'il étoit bien-faisant non-seulement dans le tichen, mais encore dans toutes sortes de teignes. On peut aussi s'en servir dans les ulcères si-nueux, & les crevasses aux pieds & aux mains dont le froid est la cause, ainsi que pour embellir la peau & en enlever l'aspérité.

La fleur du froment mêlée avec l'huile, ou plutôt avec l'eau bouillie & l'huile, & appliquée en cataplasme, dissipe la dureté des mamelles, & mûrit les abcès aux différentes parties. Bouillie dans du vinaigre & appliquée pareillement, elle est bien-faisante dans les contractions des nerfs, pour raffermir la gorge. Le froment cru maché & appliqué sur la morsure du chien enragé, passe pour un excellent remède; il mûrit aussi les abcès aux yeux.

S'il s'agit de provoquer l'excrétion par les selles, faites une pâte d'une partie de fleur de froment & de deux parties de sel, avec un blanc d'œuf, donnez-lui la forme d'un suppositoire, enduisez la d'huile ou de beurre, & l'introduisez dans l'anus. On fera considérablement soulagé dans la goutte, si l'on se met, dit-on, les pieds & les jambes dans du froment. Pline raconte que Sextus Pompilius en guérit subitement par ce remède. Il seroit plus énergique, si l'on commençoit par agiter le froment dans un vaisseau, & à le faire chauffer sur le feu.

On prépare un cataplasme de la manière suivante, pour toutes les douleurs aux jointures quelles qu'elles soient,

Prenez de froment, de farine d'orge, de fleurs de camomille & de roses, } de chaque, deux onces.

Faites bouillir le tout dans de l'eau.

Ajoutez ensuite,

d'huiles de camomille, & de roses, } de chaque, une once.

Appliquez chaud.

Le levain de farine de froment est échauffant, attractif & maturatif; il consume les callosités à la plante des pieds; mêlé avec du sel il mûrit & fait percer les clous, & autres sortes de tubercules.

Le son a plusieurs usages; mêlé avec l'eau, on s'en sert au lieu de savon pour se nettoyer les mains; il les rend douces & blanches. L'eau chaude dans laquelle on l'a laissé infuser pendant un jour & une nuit, est bonne pour nettoyer la teigne; la décoction prise en gargarisme calme l'enrouement & les douleurs de gorge.

Si on le fait bouillir dans l'eau, qu'on le comprime jusqu'à dessiccation, qu'on l'enferme dans un sachet, & qu'on l'applique chaud, il calmera les douleurs ponctives de la pleurésie; lorsque le sachet est froid, il faut rechauffer le son, le presser, l'appliquer, & répéter plusieurs fois la même chose.

Il est constant que le son a une qualité détersive, qui stimule les intestins à l'excrétion; c'est pourquoi l'estime que le pain fait de fleurs dont on n'a pas entièrement séparé le son, est plus sain & plus agréable au goût, que celui qui est fait de la fleur la plus pure; pourvu toutefois qu'il soit bien fermenté. La mie de pain peut s'employer aux mêmes usages extérieurs que la farine. Galien dit que le cataplasme fait de pain, est plus digestif que celui de froment, parce que le pain porte avec lui du sel & du levain. L'expérience a confirmé ce sentiment, qui paroît d'ailleurs fort conforme à la raison.

Il y a deux espèces de far, le naturel & le factice. Le naturel est une espèce de froment. Il paroît par ce qu'on lit dans Pline, que le factice n'est autre chose que la farine ou le grain mondé du far. Il nous dit, d'après Verrius, que les Romains n'enrent pour tout aliment, pendant les trois premiers siècles, que le far fait de froment. Le far, selon Aétius, n'est autre chose qu'une espèce de froment mondé, broyé & séché.

L'athera, la bouillie & le gluten, se faisoient avec le froment, & ne différoient qu'en consistance.

Quant à ce qui concerne l'athera, voyez Athera.

Le gluten se faisoit avec la fleur de froment, étoit plus épais & plus solide que l'athera, servoit à coller, & s'employoit dans le crachement de sang, parce qu'on le regardoit comme un agglutinant. La bouillie est une préparation moyenne, entre l'athera & le gluten, plus épaisse que l'athera, plus liquide que le gluten, & par conséquent moins obstruante que celui-ci, & tenant plus des qualités de celui-là. Il y a une espèce d'athera, ou plutôt de bouillie, dont Galien fait mention comme d'un mets préparé avec la fleur de froment détrempée avec du lait. Ce mets est fort commun aujourd'hui dans les contrées basses de l'Allemagne, & c'est, je crois, ce que nous appelons proprement de la bouillie. Il est bien-faisant & nourrissant; mais il ne faut pas en faire un usage journalier, car Galien nous avertit qu'il cause des obstructions au foie, & qu'il engendre des pierres dans les reins. J. BAURIN.

Le tragus est une composition, il se faisoit avec différentes sortes de grains, ainsi qu'il paroît par la comparaison de ce que Dioscoride, Galien & Pline en ont dit. Il ne diffère du chondrus & de l'alien, que par la manière

manière de le préparer. Le *chondrus* s'affinoit avec du plâtre & du sable; l'*alica* avec de la cbaux; & le *tragou* avec de l'eau fente dans laquelle on faisoit macérer le froment. RAY, *Hist. Plant.*

Il n'est pas hors de propos de compter entre les préparations de froment, le vermicel de Gène, ainsi appelé de sa ressemblance avec de petits vers filamenteux; il y en a de deux sortes, du blanc & du jaune. Les personnes aisées s'en servent dans leur potage, en bouillon & en soupe; ils passent l'un & l'autre pour analeptiques. DALE.

Quant aux autres préparations de froment, à leurs propriétés & à leurs usages, voyez *Artes*, *Panis*, *Alica*, *Amylum*, *Furfur* & *Farina*.

2. *Triticum spica multiplici*, C. B. P. 21. Theat. 371. M. H. 3. 175.
3. *Triticum spica bordei Londinensis*, Raii Synop. 3. 387. Tourn. Inst. 512. Boerh. Ind. alt. 2. 155. *Zoopyrum*, Offic. *Zoopyrum seu triticeipeltum*, C. B. P. 22. Theat. 423. Park. Theat. 1123. *Hordeum nudum*, Ger. 66. Emac. 72. *Hordeum nudum sive gymnocrithon*, J. B. 2. 430. Raii Hist. 2. 1908. *Orge nu*.

L'épi de ce grain est barbu, comme celui de l'orge, mais son grain est rougeâtre, pointu par les deux bouts, filonné dans le milieu, & s'allongeant par l'une de ses extrémités en pointe, couvert d'une simple enveloppe, & plus facile à monder que le froment; en l'examinant de fort près, les rangées de grain paroissent être quadruples. Ses feuilles sont larges & enveloppent fortement la tige. RAY, *Hist. Plant.* 1098.

On le cultive en Allemagne, où l'on en fait du pain & d'autres mets: Son usage n'est pas moins étendu que celui de l'orge.

Le *gymnocritus* est rafraichissant, ainsi que l'orge, si on le prend en boisson.

4. *Triticum siliquineum*, C. B. P. 21. Theat. 355.
5. *Triticum spica & granis rubentibus*, culmo rubro.
6. *Triticum spica & granis rubentibus*, culmo luteo.
7. *Triticum majus*, longiore grano, glumis foliaceis inclusis, M. H. 3. 175.
8. *Triticum spica quadrata, villosa, breviori*.
9. *Triticum spica quadrata, villosa, longiori*.
11. *Triticum aristis circinoallatum, granis & spica rubentibus, glumis levibus & splendentibus*, Raii Synop. 244.
10. *Triticum spica albicante, granis rufescentibus, sive triticeum mixtum*, M. H. 3. 175.

Boerhaave met entre les froments les plantes suivantes.

1. *Gramen caninum, spica triticea aliquatenus simile*. Voyez *Agrostis*.
2. *Gramen latifolium, spica triticea, latiore, compatta*, C. B. P. 8. Prodr. 17. L. J. B. 2. 477.
3. *Gramen caninum, longius radicatum majus*, C. B. P. 1. Theat. 12.
4. *Gramen caninum, longius radicatum minus*, C. B. P. 1. Theat. 13.
5. *Gramen caninum, maritimum spicatum*, C. B. P. 1. Theat. 14.
6. *Gramen caninum, maritimum, spica foliacea*, C. B. P. 2. Theat. 15.
7. *Gramen maritimum, vulgare canino simile*, Park. Lob. M. H. 3. 178.
8. *Gramen geniculatum, parvum, areosorum aggerum maritimum Zelandia, longius radicatum*, Lob. M. H. 3. 178.
9. *Gramen angustifolium, spica triticea mutica simili*, C. B. P. Prodr. 17. Theat. 132. BOERHAAVE, *Index alter Plant.*

TRITICUM INNICUM; nom du *Mayz*, *granis aureis*. Tome VI.

TRITICUM TEMULENTUM; nom du *Lolium temerum*, *Gesleri*, *lolum album*.

TRITICUM VACCINUM; nom du *Melampyrum*, comé purpurascens.

TRITIO, broyement, trituration.

TRITOMA; instrument de Chirurgie, dont on se sert dans les maladies de l'oreille. CASTELLI, d'après *Albucasi*.

TRITORIUM, Entauroir; instrument de Chymie ouvert par les deux bouts, assez étroit à sa partie supérieure, large au milieu, & plus étroit encore à sa partie inférieure. On s'en sert pour séparer des liqueurs spécifiques de différentes pesanteurs: lorsque la plus pesante est sortie, on applique le doigt sur l'orifice supérieur, & la plus légère demeure dans le vaisseau.

TRITURA, broyement ou trituration.

TRITURATIO, broyement ou trituration.

C'est l'action de réduire en poudre des substances dures. Cela se fait en les battant dans un mortier, ou en les porphyrisant sur un marbre. Cette opération est plus fatigante que difficile.

La porphyrisation augmente ou diminue l'efficacité des substances. Lorsque les corps n'agissent que par la forme & par les pointes de leurs parties compactes, plus on les broie, plus-ôn les divise, moins ils agissent. Ainsi on rendra le mercure doux moins actif, & on pourra le donner en plus grande dose, seulement en le broyant dans un mortier de terre. Le broyement produit sur cet ingrédient le même effet qu'une sublimation réitérée; c'est-à-dire, qu'il détruit ses aiguillons salins, & qu'il le rend presque aussi uni que le mercure. Il n'en est pas de même des substances résineuses, surtout de celles qui sont purgatives, comme le jalap, la scammonée, &c. Plus la poudre dans laquelle on les réduit est fine, plus elles ont d'énergie. Comme elles agissent d'autant plus sur l'estomac & sur les intestins, que la surface sur laquelle elles peuvent s'appliquer est plus grande, il est évident qu'elles opéreront d'autant plus qu'elles seront divisées; car c'est par la division plus ou moins grande, qu'elles se répandront plus ou moins, & qu'elles stimuleront un plus grand nombre & une plus grande étendue de fibres; ou, ce qui revient au même, qu'elles agiront davantage.

TRIUMFETTA.

Voici ses caractères:

Sa fleur a plusieurs pétales rangés circulairement & en roses; il s'élève de son calyce un pistil qui dégénère en un fruit sphérique, & contenant quatre semences anguleuses.

Miller en compte les deux espèces suivantes.

1. *Triumfetta, fructu echinato racemoso*, Plum. Nov. Gen.
2. *Triumfetta, fructu echinato racemoso, minor*, Miller.

La première de ces plantes est fort commune à la Jamaïque; & dans plusieurs autres contrées de l'Amérique. La seconde est rare, & ne se trouve qu'en quelques endroits. Ce fut M. Robert Miller qui la découvrit au Septentrion de la Jamaïque, & qui en envoya de la graine en Angleterre.

Les fleurs de ces plantes sont petites, jaunes, assez semblables à celles de l'aigremoine; & c'est par cette raison qu'on les a mises dans la même classe. Ces fleurs croissent en branches aux extrémités des rejettons; elles ne sont pas fort belles: aussi ne les cultive-t-on que dans les jardins où l'on se propose de répandre de la variété.

La première s'élève à six ou sept piés de haut. Sa tige est ligneuse; elle se divise vers le haut en plusieurs branches, dont chacune produit un épi on un bouquet de fleurs. Ses feuilles sont assez larges, & ressemblent à celle de la *Malvinda major*.

La seconde espèce s'élève rarement à plus de trois piés. Ses feuilles sont plus petites que celles de la première. Sa tige est ligneuse, mais non branchue; & la plante entière est à tous égards plus petite que la précédente. MILLER, *Dial.*

TRIXAGO ou TRISSAGO. Voyez *Chiamadrys*.

T R O

TROCHANTERES, *trochanters*; ce sont deux apophyses de l'os de la cuisse, dont l'une s'appelle le grand *trochanter*, & l'autre le petit *trochanter*.

TROCHILODES, *τροχιλοδες*; épithète que l'on donne à la partie rude de l'os du bras. GALIEN, de *Usu part. Lib. II. cap. 5.*

TROCHISCI, *Trochisques*.

Quelques Auteurs qui ont commenté les Pharmacopées Officinales, ont blâmé les *trochisques* à tous égards: outre ces Auteurs, Sassenus va jusqu'à s'étonner qu'on ait pu imaginer cette forme. Il s'en faut toutefois beaucoup qu'elle soit aussi absurde qu'elle lui paroît. Il y a des ingrédients qui conservent long-tems en *trochisques* leurs propriétés, qu'ils perdroient en poudre, sans compter la commodité qu'on a de les prendre, en les laissant dissoudre peu-à-peu dans la bouche.

Les *trochisques* hytériques sont une composition uniforme & énergique: on leur substitue cependant ceux de myrrhe qui tendent au même but, mais qui leur sont préférables par deux endroits. 1°. En ce que tous les ingrédients qui y entrent ont la même destination; 2°. En ce qu'on les prépare plus promptement dans les occasions extemporanées. Cependant ils se font plus promptement, & sont plus agréables qu'aucun autre de la même nature: ainsi je les crois meilleurs que ceux de Gordon & de terre de Lemnos. Les *trochisques* béchiques blancs & noirs conviennent dans les mêmes cas; il faut les laisser se dissoudre peu-à-peu dans la bouche: les blancs sont plus agréables à prendre, les noirs sont plus efficaces. Ce seroit ici le lieu de faire mention de ceux d'Alhandal: mais ils sont extrêmement négligés; on ne les emploie que dans quelques compositions Officinales. Je ne fais ici la réduction de la dose de la coloquinte, de six onces à six dragmes, est une erreur qui s'est glissée dans la dernière édition de notre Pharmacopée du Collège de Londres, ou si ce n'en est point une. Les *trochisques* blancs de Rhasès, sont d'usage dans les lotions rafraîchissantes: on les dissout avec de l'eau-rose ou de l'eau de plantain, dans les inflammations & les fluxions chaudes sur les yeux. Leur dose est d'environ une dragme sur deux onces d'eau. Cette quantité suffit pour rendre la solution blanche comme du lait. Les *trochisques* de lait ont les mêmes propriétés: mais ils sont plus grossiers; & il est rare qu'on les ordonne.

Il y a beaucoup d'ingrédients qu'on pourroit mettre sous cette forme, & qu'on employeroit dans les occasions extemporanées. Mais à quoi bon multiplier le nombre des tablettes? Les ingrédients qui entrent dans la plupart d'entre elles, agissent plus sûrement sous d'autres formes; & la plupart des Praticiens en font si peu de cas, qu'ils les ont presque bannies de leurs ordonnances.

Ce n'est pas que nous nous rétractons; nous convenons ici, comme nous avons fait plus haut, qu'il y a des substances qui conservent fort bien leurs propriétés sous cette forme, témoins les *trochisques* de myrrhe, & quelques autres de la même nature. QUINCY, *Pharmacopée*.

TROCHISCI ARBI RHASÆ.

Trochisques blancs de Rhasès.

Prenez de la céruse lavée dans de l'eau-rose, dix dragmes;
de la sarcocolle, trois dragmes;
de l'empois, deux dragmes;
de gomme Arabiques & d'adraganth, de chaque, une dragme;
du camphre, une demi-dragme.

Faites du tout des *trochisques*, avec

d'eau-rose, une quantité suffisante.

On les dissout dans du vin blanc, de l'eau-rose, ou quelque autre liquide, & l'on a un collyre. Ils calment les inflammations, & répèrent quelquefois les humeurs chaudes & corrosives: on s'en sert quelquefois en injections dans les gonorrhées, pour rafraîchir l'urethre, & la garantir des corrosions des humeurs corrompues. La dose est de deux dragmes sur deux onces de liquide: on en lave fréquemment la partie affectée.

TROCHISCI ALEXITERII. Voyez *Alexiteria*.
TROCHISCI ALHANDAL. Voyez *Alhandal*.
TROCHISCI ALIPTÆ MOSCHATE. Voyez *Aliptæ*.
TROCHISCI ALKEKINGI. Voyez *Alkekengi*.

TROCHISCI APOPLECTICI.

Tablettes contre l'apoplexie.

Prenez de l'ambre gris, une demi-dragme;
de l'huile de romarin, } de chaque, 2 gouttes;
de cannelle, }
de muscade, }
d'huile de clous de girofle, } de chaq. une goutte;
& }
de marjolaine; }
d'esprit de lavande; 80 gouttes;
de sucre fin, quatre onces.

Faites des tablettes avec

une quantité suffisante de gomme adraganth.

Il faut les mâcher, les remuer fréquemment dans sa bouche. On les ordonne aux apoplectiques, parce que les aromatiques chauds qu'elles contiennent pénètrent plus immédiatement les fibres, en se dissolvant peu-à-peu sous cette forme, que si on les faisoit descendre tout à la fois dans l'estomac.

TROCHISCI BALSAMICI.

Tablettes balsamiques.

Prenez de baume de Tolu, } de chaque, une once;
de résine d'Iris, }
de gomme adraganth, } de chaque, une demi-
& } once;
Arabique, }
de fleurs de benjoin, deux dragmes;
de sucre candi blanc, une livre.

Réduisez le tout en une poudre fine, & faites-en une pâte avec le mucilage de graines ou de semences de coings, & l'eau-rose.

Mettez cette pâte en tablettes.

Ces tablettes sont agréables à prendre, & n'en sont pas moins efficaces dans toutes sortes de rhumes, mais sur-

tout dans ceux où il y a de la toux & fluxion d'humeurs acres ; elles sont aussi bienfaisantes au poulmon ; & on peut les ordonner aux personnes qui sont au dernier degré de consomption. Il n'y a rien qui puisse les empêcher de produire de bons effets, dans quelque conjoncture que ce soit. On peut même en user par goût.

TROCHISCI BECHICI ALBI. Voyez *Bechica*.

TROCHISCI BECHICI NIGRI. Voyez *Bechica*.

TROCHISCI DE BENZOÏNE.

Trochisques de Benjoin.

Prenez de sucre candi, une livre.

Faites-le fondre sur le feu.

Dissolvez-y ensuite,

de styrax dépuré, une once.

Remuez-bien ce mélange ; & lorsqu'il sera froid, répandez dessus,

de poudre menue de benjoin, six dragmes ;
de bois d'aloès, une demi-once ;
de racine d'Iris, une once ;
de musc, un scrupule.

Faites une pâte avec

une quantité suffisante de gomme adraganth, &
d'eau-rose.

C'est un balsamique admirable, & qui soulageroit considérablement ceux qui sont sujets aux maladies de poitrine & qui tendent à la consomption, s'ils en usoient souvent. D'ailleurs il rend l'haleine agréable. On peut s'en servir à discrétion. Si on bannissoit le bois d'aloès, il seroit plus flatteur pour le goût, & n'en seroit pas moins énergique. J'ai tiré ces trochisques de la Pharmacopée Royale de Londres.

TROCHISCI DE CARABE.

Trochisques d'Ambre.

Prenez de succin, une once ; de la corne de cerf brûlée, de la gomme Arabique, du corail rouge, de la gomme adraganth, de l'ascarie, de l'hypociste, des balsamistes, du mastic, de la gomme laque lavée, & de la semence de pavot noir,	} de chaque, 2 dragmes & 2 scrupules ;
de l'encens, & du safran, de l'opium, une dragme.	

Faites des trochisques avec une quantité suffisante de mucilage de psyllium fait avec de l'eau de plantain.

Cette composition est de Méfius, & paroît être destinée pour les hémorrhagies, & fur-tout pour le crachement de sang.

TROCHISCI CEPHALICI.

Tablettes céphaliques.

Prenez de poudre de guttate, & de cinabre naturel, d'huile de romarin, & de muscade, de sucre fin, deux onces ;	} de chaque, demi dragme ; de chaque, deux gouttes ;
---	---

Faites des trochisques avec

de mucilage de gomme adraganth, une quantité suffisante.

TROCHISCI CYTHEOS PRO MITHRIDATICO. Voyez *Cyphi*.

TROCHISCI AD ENULGENDUM SALIVAM.

Tablettes sialagogues.

Prenez de l'impératoire en poudre menue, une demi-once ; du mastic, deux dragmes ; de l'huile de clous de girofle, & de marjolaine,	} de chaque, 2 gouttes ;
--	--------------------------

Faites des tablettes, avec

de cire jaune odoriférante, une quantité suffisante.

Ces tablettes sont bonnes pour ceux dont les glandes de la bouche ne se vident pas convenablement, & qui ne peuvent se résoudre à fumer du tabac. L'humidité qui s'accumule dans ces parties, expose à un grand nombre d'inconvénients : il est donc à propos de recourir à quelque chose qui les irrite, & les contraigne à verser ce qu'elles contiennent.

TROCHISCI GORDONII.

Trochisques de Gordon.

Prenez des quatre semences froides majenues, blanchies, de graines de pavot blanc, de mauve, de coton, de pourpier, & de coings, de bates de myrte, de gomme adraganth, & arabiques, de pistaches, & de pommes de pin mondées ; de sucre candi, de réglisse, d'orge, de mucilage de semences de psyllium, & d'amandes douces blan- chies, de bol d'Arménie, de sang de dragon, de spodium, d'ivoire, & de fleurs de roses rouges,	} de chaque, 2 dragmes ;
de chaque, une demi-once.	

Faites des trochisques selon l'art, avec

une quantité suffisante de gomme adraganth.

Ces trochisques sont de l'invention de Gordon, de Passio-
Dd ij

nibus remem., cap. 10. Cet Auteur les destinoit à quelques maladies des reins & des passages de l'urine: mais la composition en ayant toujours été peu connue, on n'en a jamais fait grand usage.

TROCHISCI HEDYCHROI GALENI AD THERIACAM. Voyez *Hedychroi*.

TROCHISCI HÆMOPTOICI.

Tablettes pour le crachement de sang.

Prenez du cacbon, deux dragmes;
de safran de Mars astringent, une dragme;
du sucre de plomb, &c. } de chaque, demi-
de l'empois, } dragme;
de sucre fin, quatre onces.

Faites des tablettes selon l'art, avec

une quantité suffisante de mucilage de gomme adraganth.

On peut user de ces tablettes à discrétion quand on est sujet au crachement de sang: elles sont aussi bienfaisantes dans toutes sortes de flux, soit de ventre, soit d'autres parties.

TROCHISCI HYSTERICI.

Trochisques hystériques.

Prenez d'asa fatida, &c. } de chaque, deux dragmes & demie;
de galbanum, }
de myrrhe, deux dragmes;
de castor, une dragme & demie;
de racine d'asarum, }
d'aristoloche longue, } de chaque, une dragme;
de sabine, }
de matricaire, }
de calament, }
de diastème, une demi-dragme;

Délayez les gommés dans du suc ou de la décoction de rue.

Passéz & donnez par ébullition la consistance du miel.

Ajoutez les autres ingrédients réduits en poudre, enforte que le tout puisse faire des trochisques selon l'art.

Ces trochisques tendent assez bien au but qu'on s'est proposé en les composant; ils sont bienfaisants dans toutes les affections de la matrice; ils calment les vapeurs & les convulsions, hâtent les règles, facilitent l'accouchement, & tendent à la guérison de toutes les maladies auxquelles ces parties sont sujettes. On les réduit en poudre dans toutes les occasions extemporanées, & leur dose est depuis cinq grains jusqu'à un scrupule.

TROCHISCI DE LIGNO ALOEI.

Trochisques de bois d'aloès.

Prenez de bois d'aloès, } de chaque, deux dragmes;
de roses rouges, }
de mastice, }
de cavelle, }
de clous de girofle, }
de spicnard indien, } de chaque, une dragme & demie;
de muscade, }
de semence de carottes, }
de grands & de petits cardamomes, }
de cubèbe, }

de lavande, }
d'écorce de citron, } de chaque, une dragme & demie.
de macis, }

Faites des trochisques avec de la pulpe de raisins, un demi-scrupule d'ambre-gris, & du musc à discrétion.

TROCHISCI DE MYRRA.

Trochisques de myrrhe.

Prenez de myrrhe, trois dragmes;
des feuilles de rue, }
de melle, }
de diastème de Crète, } de chaque, deux dragmes;
de graines de cumin, }
d'asa-fatida, }
de sagapennum, }
de castor de Russie, }
d'opopanax, }

Faites dissoudre les gommés dans de la décoction d'armoise.

Ajoutez le reste, & faites des trochisques avec une quantité suffisante de suc d'armoise.

Rhases ordonna le premier ces trochisques, cap. 9. ad *Almanzorem*, contre l'obstruction des règles. On fait assez de cas de ce remède pour l'ordonner fréquemment; & on le préfère aux trochisques hystériques qui tendent au même but.

TROCHISCI ODORATI.

Tablettes parfumées.

Prenez du musc, } de chaque, six grains.
de l'ambre-gris, }

Broyez-les menues, avec un peu de sucre candi blanc.

Ajoutez d'esprit de roses, dix gouttes.

Ensuite de poudre d'iris, quatre onces;
d'empois, deux onces;
de sucre fin, quatre onces;
de gomme adraganth, une quantité suffisante.

Ces trochisques sont peu d'usage; & il n'y a gueres que ceux qui aiment le sucre, ou qui ont une haleine à corriger, qui s'en servent.

TROCHISCI PARALYTICI.

Tablettes contre la paralysie.

Prenez du sucre en poudre fine, une once;
d'esprit composé de lavande, soixante gouttes,
d'huile de romarin, quatre gouttes;
de mucilage de gomme adraganth, une quantité suffisante.

On peut ordonner ces tablettes indifféremment à tous ceux qui sont sujets aux affections des nerfs.

TROCHISCI PERUVIANI.

Trochisques du Pérou ou de Quinquina.

Prenez du quinquina, une once.

Et le réduisez en une poudre très-fine.

de baume de Tolu, deux dragmes;
de Judée, une demi-dragme;

TROCHISCI DE VIPERA AD THERIACAM.

Trochisques de vipères pour la Thériaque.

Prenez de la chair de vipères dépouillées de leur peau, & auxquelles vous aurez ôté la graisse, les entrailles, la tête & la queue, huit onces, de pain blanc le plus beau, ou plutôt de bissest réduit en poudre & tamisé, deux onces.

Faites de petits trochisques en vous oignant la main avec de l'opobalsamum, ou de l'huile de muscade par expression.

Exposez-les sur le fond d'un tamis en quelque lieu où l'air ait un libre accès, & retournez-les jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs.

TROCHITES, nom d'une pierre dont la figure est semblable à la toupie ou au sabot des enfans; elle est d'une couleur cendrée au-dehors, & blanche au-dedans.

TROCHLEA, espèce de poulie cartilagineuse, sur laquelle passe le tendon d'un des muscles de l'œil. Voyez *Oculus*.

TROCHLEARIS MUSCULUS, est le muscle de l'œil qui passe par cette poulie. Voyez *Oculus*.

TROCHOIDES, τροχιδής, de τροχός, roue; épithète qu'on donne à l'articulation d'un os emboîté dans la cavité d'un autre, comme l'ailéon dans une roue: telle est l'articulation de la première & de la seconde vertèbre du cou.

TROCHOS, τροχος, de τρέω, courir, signifie une course; mais dans Hippocrate, c'est une course, en ligne courbe ou circulaire, laquelle il oppose à celle en ligne droite qu'il appelle *dromos*, δρόμος. C'est en ce sens qu'il est employé, *Lib. de Insomniis*. où nous lisons: δὴ δὲ ἀμφόθεν τὰς ἀνομασίας πορεύεται, ἢ τοῖσι δρόμοις τοῖσι τε καὶ δρομῶν χρεώται; il faut faire des révolutions en deux sens; les unes en ligne droite, les autres en ligne courbe ou circulaire. Dans le même Traité, il conseille de pratiquer τοῖσι τρέχουσιν ἔξω, « des courses rapides, circulaires ou en rond; » & répète encore la même chose ailleurs dans le même Livre. Et, *Lib. I. apud Dioscorid.*, nous lisons δρόμος ἔξω ἢ καμπίλῳ, « des courses rapides & en rond. » Et, *Lib. II.* il propose l'un à l'autre τῶν δρόμων μακρῶν, « de longues courses, » & καμπίλῳ τῶν τρέχουσιν, « & courbées en » manière de *trochus*. Τρέχει dans l'*Exegesis* de Galien, est rendu par δρόμος, « courses droites » qui est le sens auquel ce mot paroît employé, *Lib. II. & III. de Dieta*.

TROCHUS, nom d'un coquillage qui a la figure de la toupie des enfans. Il est alcalin & absorbant, comme les autres.

TROCTOS, τροχτός, de τρώω, manger, est la même chose que τροχίμος, *trochimus*, mangeable; mais ce terme s'applique ordinairement aux alimens qui se mangent crus; par exemple, ceux qui se mangent en salades, & qui se servent en dessert, comme les raisins secs, les figues & autres semblables; on les appelle aussi *tragemata*. Galien, dans son *Exegesis*, rend τροχτός, par ἀσπιδίον, « des alimens crus. »

TROGLE, τρογλή, est une caverne ou cavité formée par érosion. Helychius rend τρογλή par τρύπα, *trupa*, perforation, & τρύμα par τρύμα, trous minés. Dans Moïse, *cap. 126.* les incisions faites par le moyen des sangues, sont appelées, τρογλή. Hippocrate, *Lib. de Carni*, appelle, les passages, les trous, ou autres cavités, qui contiennent des humidités, trogle, τρογλή, à l'endroit où il dit: τὸ δὲ καὶ καὶ τῶν τρύπων ἐν ἡνίοχῳ, ἐν δὲ τῶν τρύπων ταύρων τὸ ὕδρῳ, ἀπὸ τοῦ ἢ ἐν τῶν τρύπων τῶν μεγάλων; « il s'insinuoit une substance glu-tineuse dans les trous, où étoit contenue une humi-dité, comme dans de gros vaisseaux. »

TROGLODITES, τρογλοδῖτες, le roüetel s'appelle *passer troglodites*. Voy. *Passer*.

TROGLODYTICA MYRRHA, c'est ainsi qu'on appelle la meilleure espèce de myrrhe, de la contrée où elle est produite.

TROLLUS FLOS, nom de l'*belleboro-ranunculus*, *floræ luteæ globosa*.

TRONOS ou TRONOSSA, la meilleure espèce de *urone*. PARACELSE. RULAND.

TROPHODES, τροφίδες, dans l'*Exegesis* de Galien est rendu par ἵζον ὑπερβλήμα τῆς πύσης, « conte- » nant quelques matières d'une substance compacte, » emportées avec l'urine, car ce terme s'applique à l'urine, *VII. Epid.* dans un passage que Galien avoit sans doute en vue, où on lit: ἡ δὲ ἵζον ὑπερβλήμα πάλιν τροφίδες; « le fix elle urine librement & abondamment, rendant » parmi son urine, quelque chose d'une substance com- » pacte. » En cet endroit par τροφίδες; & dans le même Livre par ἵζον τροφίδας & ἵζον τροφίδας, il faut entendre l'urine, dans laquelle nageoit quelque chose de dense & de compacte, ou des corpuscules épais & condensés comme un énéoreme, (voyez ce terme) ramassé en une forme sphérique, comme on l'observe lors d'une grande abondance de crudités, & dans des fièvres d'une espèce mauvaise; ce qui indique un grand feu en dedans, & une violente agitation de la nature, avec un mélange extraordinaire de flatuosités, de quoi nous avons plusieurs exemples dans les *Epidémiques*. Nous trouvons aussi τροφίδας ἵζον, *Coac. 578.* mais à consulter les *Prorrhétiques*, il paroît que c'est une fau- » te. Et, *Coac. 604.* on lit τροφίδας διαχυμένας, par où il faut entendre des excréments d'une substance dense & concrete. Mais le passage me paroît suspect, & les *Prorrhétiques* me font croire qu'il faut lire, ἡ τροφίδας (& non pas τροφίδας) ὑπερβλήμα ὑπερβλήμα, « un sédiment à peu près livide dans les excréments, » avec tranchées, circonstances qui accompagnent sou- » vent les selles liquides; » surtout si l'on considère que le sédiment bourbeux & tant soit peu livide, vient d'un grand feu en dedans, & d'une espèce de torréfaction, comme Galien l'observe, *Prorrhét. 156.* ce qui indique une affection morbifique au foie; & que ces excréments sont ordinairement accompagnés de tranchées.

Τροφίδες; est, selon Galien, un de ces termes obscurs & dont l'usage est rare; il le fait venir de τροφή, qu'il rend par πύσις, être compacte. Eustathe rend τροφίδας par πύσις, & Helychius τρέφειν par πύσις, & τρέφειν ὅμοιος, par πύσις. Galien lui-même, *Comment. 3. in Prorrhét.* où il fait τροφίδας ἵζον, synonyme à τροφίδας, qu'on rencontre dans son *Exegesis*, rend διαχυμένας par πύσις, & dit que dans Homère διαχυμένας εὐκλειδῶς, signifie συμπύσις, faisant διαχυμένας & συμπύσις, synonymes à διαπύσις & συμπύσις, comme dans Homère, *Odyss. 5.* où on lit, ἢ συμπύσις συμπύσις κρυπάλῳ, Helychius lit συμπύσις, & le rend par συμπύσις. Et dans *PL. 1.* à l'endroit qui porte, μύδα δ' ἀνα συμπύσις, Herodien lit συμπύσις, & Eustathe approuve cette leçon. Erotien dit que τρέφειν chez les Attiques est synonyme à πύσις, à l'endroit où il rend τρέφειν par πύσις, & observe de plus que τροφίδας, est la même chose que συμπύσις τρέφειν, & est dérivé de τρέφω; mais Helychius le dérive avec plus juste raison de τρέφω, & dit qu'il signifie τὸ συμπύσις. Le même Auteur rend τροφίδας par συμπύσις, épais- » sir, grossir.

TROPHOS, τροφή, nom d'une espèce de liniment dont Paul Éginète fait mention, *Lib. IV. cap. 40.*

TROPICUS MORBUS, *maladie chronique*.

TROXIMOS, τροχίμος, le même que *Trolos*.

T R U

TRUNCULI; Les extrémités des animaux, comme les pieds, les oreilles & la tête.

TRUTTA, *Truite*.

Il y a plusieurs espèces de truites qui diffèrent par le lieu où elles habitent, par leur couleur & par leur grandeur. Les unes se trouvent dans les rivières profondes & rapides, les autres dans les lacs. Les unes ont une couleur noirâtre, & les autres font rougeâtres, ou plutôt d'une couleur dorée; ce qui fait qu'elles sont appelées en Latin *aurata*. Enfin il y en a une autre espèce plus grande que les autres, appelée *truite faumonée*, parce qu'elle a beaucoup de ressemblance avec le faumon, par la figure de ses parties externes & internes. Elle n'est pas tout-à-fait si grande que le faumon, & elle est plus estimée, pour son goût exquis, que les autres espèces de truites. Ces dernières ont aussi beaucoup de rapport avec le faumon en plusieurs choses; mais elles n'en ont pas tant que la truite faumonée. Les truites doivent être choisies grasses, bien nourries, d'une chair rougeâtre, ferme, friable, savoureuse, exempte de viscosité. Elles doivent aussi avoir été prises dans une eau claire, pure & limpide.

Elles fournissent un bon suc; elles se digèrent facilement, & elles augmentent l'humeur séminale.

Elles se gâtent & se corrompent aisément; c'est pourquoi elles ne doivent être gardées au sortir de l'eau que le moins qu'il se pourra.

Elles contiennent beaucoup d'huile, de sel volatil, & médiocrement de phlegme.

Elles conviennent en été à toute sorte d'âge & de tempérament.

Elle est d'un goût excellent, elle est couverte de petites écailles marquées pour l'ordinaire de taches rouges, comme on le peut voir par ces vers :

Purpureisque salar stellatis tergora guttis.

Ce poisson nage avec beaucoup d'agilité & de vitesse. On prétend que quand il entend le tonnerre il en est tellement épouvanté qu'il demeure comme immobile. Il mange des vers, de l'écume de rivière, des limaçons & d'autres insectes. Il se nourrit aussi de petits poissons, & il les poursuit avec tant de force & d'avidité, du fond de l'eau jusqu'à la surface, qu'il se jette quelquefois dans des petits bateaux qu'il rencontre à son passage.

La truite; outre qu'elle est agréable au goût, comme nous l'avons déjà remarqué; produit un bon suc, & plusieurs autres effets semblables; la raison en est, qu'elle est presque toujours en mouvement, qu'elle vit de bons aliments, & qu'elle habite ordinairement dans des eaux claires & limpides; ce qui fait que sa chair est peu chargée d'humours grossières & visqueuses, qu'elle est friable & facile à digérer. Cependant cette même chair se gâte & se corrompt très-aisément, parce qu'étant peu renfermée en ses parties, elle cède facilement à l'effort de l'air, qui y excite une fermentation, & qui détruit en peu de tems le premier arrangement de ses parties.

La truite est en été plus délicieuse qu'en toute autre saison; mais en hiver, elle perd presque tout son goût; on l'accorde & on la cuit de plusieurs manières différentes, on la fait, on bonaille, on frire, on rotir. On la met aussi en pâte, où elle est excellente. Quelques-uns la salent pour la conserver plus long-tems, & pour la transporter d'un lieu dans un autre.

La graisse de la truite est adoucissante, résolutive, propre pour les hémorrhoides, pour les autres maladies de l'anus & pour les crevasses du sein.

La truite, en Latin *trutta*, à traduire quasi *trugilis*, c'est-à-dire, qui repouille avec force, parce qu'elle nage souvent contre le courant de l'eau, & qu'elle repouille les vagues avec une force incroyable.

Il y a une autre espèce de truite peu différente de celle dont nous avons parlé. Elle se nomme en François *ombré*, & en Latin *thymallus*, à *thymi odore*, parce qu'elle a une odeur de thym. Sa chair est délicieuse, facile à

digérer, d'un bon suc, & si salutaire, qu'en quelques endroits on en permet l'usage aux malades. Elle a assez de ressemblance par sa figure aux truites ordinaires. Elle habite comme elles dans des eaux pures & nettes. Elle vit des mêmes aliments; & on l'épime avec avantage en quelque pays pour son bon goût, que les autres espèces de truites. Sa graisse est propre pour les taches de la petite vérole; pour la furdité, pour les bruissements d'oreilles, pour les taches & les caractères des yeux.

La graisse de cette espèce est d'une nature lénifiante & dissolvante, bonne pour les hémorrhoides & les autres maladies de l'anus, les ulcères au sein, & les fissures aux mamelons. Linnæus, des Aliments.

T R Y

TRYBION, *τρυβιον*, dans Hippocrate *πρὸς γυναικας*. *φυσ.* est rendu dans les traductions par *glandula*, *peffaire*; mais ce passage *τρυβιον πείνας*, « en ayant fait un peffaire, » me paroît suspect & corrompu, comme sembler le confirmer une astérisme dont il est accompagné dans le manuscrit d'Afolo; & au lieu de *τρυβιον πείνας*, je voudrois qu'on lût *τρυβιον λαιον πείνας*, « triturant & polissant » les médicaments qui ont été nommés plus haut, lesquels doivent être enveloppés dans de la laine fine en forme de peffaire. Fossius.

TRYBLION, *τρυβιον*, dans Hippoc. *Ζ. πρὸς ἀσθμῶν*, signifie, le plat, le bassin où la chaudière dans laquelle est la matière destinée à servir à des suffumigations. Quelques Auteurs le font synonyme à *ἐξθήραρον*, *ακχάρθρον* ou *acetabulum*. Ce terme est souvent employé par Hippocrate, *Lib. πρὸς τὸν ἐνδὲς πύλινον*. Dans les additions apocryphes du *Lib. I. πρὸς γυναικας*, on lit *ἀδὲς τρυβιον πείνας*, que les traducteurs rendent par « une » hémine ou un acetabulum de fel. » Fossius.

TRYCHOS, *τρυχός*, est un lambeau d'étoffe déchirée, qu'on appelle autrement *βέλος*. Dans Aristophane, *Αχαρνῶν*, un des personnages appelle un fragment de tragédie *τρυχόβελος*, « des lambeaux » de tragédie, & *βελος*, « un lambeau » d'un vieux Poème; *τρυχόβελος*, « une espèce de truché; » sur quoi le Scolaste observe que *τρυχός* est un terme de Tragédie pour *βέλος*. Le personnage qu'on fait parler en cet endroit, raille & se moque des habits usés & déchirés de la vieille Comédie, & des vêtements délabrés de la Tragédie moderne, dans laquelle Euripide fait paroître les héros vêtus minceement & mesquinement.

τρυχός ὄντιον μακρόν, dans Théophraste, *Histoire des Plantes*. *Lib. III. cap. p.* signifie le long panicule de l'ergilops, & est la même chose que ces substances que Plin., *Lib. XV. III.* appelle *panos arentes muscoso villosa canor*, « des panicules secs, & garnis d'une espèce de » chevelure blanche semblable à de la moufle; » car tout ce qui est oblong. Plin. l'appelle *paniculus* & *pannus*, aussi-bien que ce qui pend des branches du *picea* & du *rubus*.

τρυχός est un diminutif de *τρυχός*, & signifie la même chose que *βέλος*, un petit lambeau. On trouve ce terme bien des fois dans le Traité d'Hippocrate, de *morb. mul.* & il est souvent exprimé par *βέλος* & *δέντρον*, qui tous deux signifient un morceau de linge fin, propre à envelopper des médicaments sous la forme de peffaire.

TRYGE, *τρυγή*, est entendu dans Hésychius par *οὐ πύρε*, & *ἡ κρήνη*, & *πᾶς ἀδλος κρήνη*, & *πᾶς βέλων*, « fontaine ou orge, & toute autre sorte de fruits & de sim- » ples. » Eustathe rend *τρυγή* par *οὐ πύρε* & *κρήνη*, « blé ou grain à faire du pain. » De-là *τρυγεῖος* signifie un grenier ou endroit à serrer du blé.

TRYGEPHANIOS, *τρυγεφανίος* *ἄνος*, vin du marc, où qu'on exprime des grappes après en avoir tiré la première liqueur.

TRYGIS, *τρυγίς*; Hippoc. *Lib. II. πρὸς διαίτης*. C'est le *tragus* ou l'*olyra*, ou de la semence en général, selon Calvus.

TRYGODES; espece de collyre dont Galien fait mention, de C. M. S. L. Lib. XIV.

TRYPANON, τρυπανον, trépan. Voyez Terebella.

TRYPHEROS, τρυφερος, tendre, mou, délicat ou doux.

On trouve dans les Auteurs de Medecine un grand nombre de médicamens sous ce nom. Scribonius Largus, N°. 230. fait mention de deux canteres doux, qu'il appelle *tryphera* ou *triphera*. Galien décrit un collyre, une pastille ou un trochisque, auquel il donne l'épithete de *trypheros*, Lib. IV. cap. 7. de C. M. S. L. & Lib. VII. cap. 4. du même Ouvrage.

Je trouve dans la Pharmacopée d'Ausbourg plusieurs médicamens à l'article *Tryphera*.

On prépare de la maniere suivante le *tryphera persica* de Meisue.

Prenez du suc de la meilleure endive, trois livres;
des sucs d'acbe, &
de boublon, } de chaque, deux livres;
de suc de dulcamere, neuf onces;
de suc d'épine-vinette, trois onces;

Mettez ces sucs sur

des roses & des violettes seches ou récentes, de chaque trois dragmes.

Ajoutez,

de feuilles de fené, deux onces;
d'agaric, une once;
de prunes de Damas, cinquante;
de cuscute, une demi-once;
de myrobolans citrins, Chebule & Indien, arrojsés
d'huile d'amandes douces récemment exprimées,
de chaque, deux onces;
de spicnard Indien, trois dragmes.

Faites bouillir le tout sur un feu modéré, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux pintes de liqueur.

Ajoutez,

de cuscute de thym, quarante dragmes.

Faites bouillir derechef le tout; ôtez le vaisseau de dessus le feu, passez la liqueur, & prenez-en la moitié, dans laquelle vous dissoudrez,

de tamarins, trois onces;
de manne, une once & demie;
de pulpe de cassia, quatre onces;
de conserve de violettes, une livre.

Passez le tout, & séparez-en les ordures.

Ajoutez à l'autre moitié de la liqueur passée,

du sucre blanc le plus fin, trois livres;
de vinaigre de vin, une livre.

Mettez le tout sur un feu modéré, & versez cette partie sur l'autre dans laquelle on a mis les sucs dissous.

Méllez bien le tout, & lui donnez la consistance du miel.

Ajoutez alors les ingrédiens suivans en poudre.

de la meilleure rhubarbe, deux onces;
de mirabolans citrins, une once & demie;
de mirabolans Chebules,
Indiens,
de mirabolans beilerics, } de chaque, une once;
& emblics,

de graine de fumeterre,
de trochisques de roses,
de maris,
de mastice,
de cubebes,
de spodium d'ivoire, &
de sandal jaune, } de chaque, deux dragmes;

des quatre semences froides majeures, de chaque,
deux dragmes & demie;
de graines d'anis, une demi-once;
de spicnard Indien, deux dragmes.

Faites un électuaire en forme d'opiat.

Ce remede passe pour être bien-faisant dans les sievres aiguës, dans les intemperies chaudes de l'estomac & du foie, & dans toutes les maladies qui proviennent d'une chaleur contre nature des humeurs. Il calme la soif, il guérit la jaunisse accompagnée de chaleur; il dissoute ces épanchemens d'humours qui sont causés par des vapeurs bilieuses, & qui nuisent à la vue. Il purifie le sang. C'est par cette raison que George Agricola & d'autres, le recommandent si fort dans les sievres pestilentiels & dans la peste.

On prépare de la maniere suivante le *tryphera magna* Nicolai.

Prenez d'opium, deux dragmes;

de la cannelle,
des cloux de girofle,
du galanga,
du spicnard Indien,
de zédoaire,
du gingembre,
du colts,
du styrax calamite,
du cyperus,
du jonc aromatique,
de la racine d'iris d'Illyrie,
de pencedamum,
de l'acorus ou du grand
galanga,
d'écorce de mandragore,
des roses rouges,
du spicnard Celtique,
du pavore,
de l'anis,
de l'acbe,
du persil,
du fenouil,
de la carotte,
du sinous,
de jusquiame,
d'hysope,
de la graine de basilic,
du meilleur miel, dix onces & demie.

de chaque, une dragme;

On donne à ces préparations le nom de *tryphera*, parce qu'elles embellissent la couleur du corps, qu'elles adoucisissent l'haleine, & qu'elles font elles-mêmes d'une très-belle couleur; elles corrigent la putréfaction des humeurs, remettent le corps en embompoint, & contribuent, ainsi que les autres cosmétiques, à l'embellir. Le *tryphera* que nous venons de décrire est surtout bien-faisant dans les maladies des femmes, qui proviennent de la froideur de leur constitution. On peut aussi en injecter dans la matrice avec de l'huile de muscade.

On prépare de la maniere suivante le *tryphera minor* Phanomis Mesur.

Prenez

Prenez des myrobolans chebules,
belleries,
indiens, &
emblics, &
de la migade,
de semence de cresson
d'eau,
d'asarabacca,
d'origan de Crete ou de
Grèce,
de poivre,
de poivrette,
gingembre,
du fruit ou des feuilles
de tamarin,
du spicnard Indien,
de jenc odorant,
de scorée de fer ou d'acier macérées pendant vingt
jours dans du vinaigre, vingt dragmes.

de chaque, cinq drag-
mes;

de chaque, quatre drag-
mes;

Faites cuire modérément les myrobolans dans du beurre
frais.

Couvrez les autres ingrédients d'huile d'amandes douces.

Ajoutez.

du musc, une dragme;
du meilleur miel, deux livres, neuf onces & six
dragmes.

Faites un électuaire.

Cette préparation fortifie l'estomac, le foie, les reins &
la vessie, réprime le flux immodéré des hémorrhoides
& des règles, corrige la putréfaction des humeurs, les
crudités & les matières peccantes contenues dans l'es-
tomac, & embellit le teint.

On prépare de la manière suivante le *tryphera* *Sorace-*
nica *Mesua*.

Prenez des cinq espèces de myrobolans, de chaque, cinq
dragmes;

des trois espèces de poi-
vre,
de sécacul ou d'éryngo,
de la canelle,
des feuilles d'indes ou de
macis,
de spicnard Indien;
des deux espèces de car-
damome,
de cassia lignea,
de scitaragia Indien, ou
de diellame,
de cyperus,
d'ache,
de semence de frêne,
de cloux de girofle,
des deux espèces de be-
en, &
du gingembre,
de migade,
de macis, &
de sésame pelé,
des deux espèces d'amandes, de chaque cinq drag-
mes;

de chaq. deux dragmes;

de chaque, trois drag-
mes;

de bois d'aloès,
de rhubarbe,
de rue,
de graines de fenouil, &
de mastic,
d'ocymus *caryophyllatus*,
de menthe sèche, &
d'origan de Crète,

de chaque, deux drag-
mes;

de chaque, une demi-
dragme.

Tome VI.

Broyez les myrobolans, faites-les frire dans du beurre frais
fait de lait de vache.

Couvrez les autres ingrédients d'huile d'amandes douces.

Faites un électuaire, avec une troisième partie du mei-
leur miel.

Cette préparation est bien-faisante au foie par sa chaleur,
aide la digestion, dissipe les flatulences, chasse les ma-
tières corrompues logées dans l'estomac, ou dans quel-
ques autres viscères, anime le teint, adoucit l'haleine,
fait cesser la lassitude, entretient la santé, & prévient
les maladies.

TRYPHONIS EMPLASTRUM. Scribonius Largus
fait mention de plusieurs emplâtres sous ce nom, N°. 203, 205. & 210.

TRYPHOS, τρυφός, dans Hippocrate signifie un mor-
ceau ou un fragment. Ainsi, *Lib. II. επι γυναι. τρυφός*
αμφοτέρω δ'ακροί, signifie un tesson de pot rougi au feu,
dans lequel on met la matière pour faire une suffumi-
gation. On trouve au contraire prescrit pour le même
usage, *Lib. I. επι γυναι. εσθλάνειν πυρρῆς τοῦ αἵματος*
τρυφός, « un pot de terre neuf, rougi au feu. »

TRYX, τρυξ, signifie la lie du vin ou de l'huile; la lie
de l'huile s'appelle aussi *αμωγὰ, amorga*. Hippocrate;
Lib. I. επι γυναι. conseille de faire des pessaires & des
embrocations à l'utérus avec du tryx sec de vieux vin.

Τρυξ, *V. Epid.* signifie aussi de la bile blanche, qui est,
pour ainsi dire, la lie du sang; & *VII. Epid. & Coac.*
on trouve *τρυφός*; τρυφός, « crachement féculent. »

T S H

TSHINKA, *Popoua* *Indit*, *Pison. Caryophyllus regius*,
Worm. *Caryophyllus ramosiss*, *vel dentatus*, Jo. Bod. a
Stapel. *Spicatus*.

Les Hollandois appellent cette plante *caryophyllus regius*,
parce que les petits Princes & les Nobles des Isles Mo-
luques en font une estime qui va jusqu'à la superstition;
non tant pour son odeur & son goût, quoiqu'elle sur-
passe en cela la plupart des autres plantes, que pour sa
forme singulière & sa rareté. Ils prétendent qu'il n'y a
que deux *tshinkas*, & qu'ils sont l'un & l'autre dans l'Isle
de Makian. Il y en a un qui est plus grand que l'autre:
mais ils sont tous deux *caryophyllifères*, & ne diffé-
rent des arbres de cette espèce que par la grandeur.

Je pense que ces arbres ne constituent point une espèce
différente; mais qu'il faut les compter entre les végé-
taux monstrueux, & que leur fruit n'est autre chose
que le *caryophyllus* aromatique ordinaire; divisé en
plusieurs cornes qui croissent par degrés, mais qui n'ont
point de calyces ronds & portant fleurs. Il n'est donc
pas étonnant que l'espèce en soit rare. *RAY, Hist.*
Plant.

T S J

TSJAKELA, *H. M. Ficus Malabarica* *semel in anno*
fructifera, *fructu minimo*.

C'est une espèce de figuier qui croît au Malabar. Les na-
turels du pays font de l'écoffe de cet arbre, des cordes
pour leurs arcs, & ils en tirent la couleur rouge, dont
ils teignent, ce qu'ils appellent *panos de Cambacci*, ou
drap de Cambaya.

Il a les mêmes propriétés que le

ATTYALO, ou *ficus Malabarensis*, *folio oblongo, acuminato*,
fructu vulgaris annuo; *D. Syen. Annot. in H. M.*

Son fruit qui ressemble à la fige est plein de petits
grains, minces, oblongs, rangés régulièrement, on
y trouve des fourmis lorsqu'ils sont mûrs; les natu-
re

Re

rels en mangent, mais ils ne mangent point du fruit des autres espèces.

La décoction de sa racine, ou le suc qui coule, d'une incision faite au tronc, & qu'on reçoit dans un vaisseau attaché au-dessous de cette incision, purifie le sang, soulage dans les maladies du foie, guérit les crévasses & les gerçures, aux mains, à la bouche & à d'autres parties. La décoction de son écorce produit les mêmes effets; on la broye, on l'applique sur les ulcères, & sur les parties affectées du *morbus sacer*, que les Portugais appellent *cobrella*. Son fruit resserre le ventre, & corrige le phlegme, & l'intempérie des humeurs.

Nous allons faire mention d'une autre espèce de figuier des Indes, que nous avons omis, ainsi que le précédent, à l'article *Ficus*, où il faut le rapporter; c'est le

ARE-ALU, H. M. *Ficus Malabarensis, folio cuspidato, fructu rotundo, parvo, gemino*, D. Syen.

C'est un grand arbre, dont les feuilles sont épaisses, qui croît dans les lieux montagneux & sablonneux, comme le *ity-alu*, & qui a la racine comme le *per-alu*. V. ci-dessous, les différentes sortes d'*alu*.

Ses feuilles sont moins épaisses que celles de l'*ity-alu*. Ses fruits croissent deux à deux, fortement unis, à l'origine des feuilles; ils sont petits, ronds, ont un petit ombilic au sommet, ne contiennent point de fourmils, sont pleins de grains semblables à ceux de l'*aty-alu*, & donnent une petite semence noirâtre.

Les autres sortes d'*alu*, dont Rai fait mention, sont

L'ITY-ALU, H. M. *Ficus Malabarensis, folio densiusculo nitente, fructu parvo, rotundo, coronato*.

C'est un grand arbre, mais plus petit, toutefois, que les autres espèces d'*alu*; il se multiplie par des fibres, qui partent des branches; & qui descendent à terre. Ses feuilles ont un goût astringent ou amer. Ses fruits sont séparés, ou croissent deux à deux, ou trois à trois, & sont placés, tantôt hors des feuilles, tantôt çà & là, le long des branches; ils sont petits & ronds; ont un ombilic prominent au sommet, sont jaunes lorsqu'ils sont mûrs, & ont des grains semblables à ceux de l'*aty-alu*.

On fait prendre pour le vertige, une infusion de son écorce broyée dans du lait, après l'avoir passée. La décoction de ses feuilles dans l'huile est bienfaisante, pour les ulcères, il faut en frotter fortement les parties affectées.

ITY-ARE-ALOU, H. M. *Ficus Malabarica folio mali cotonei, fructu exiguo plano, rotundo sanguineo*, D. Commelin. *Arbre de Rais minor Lusitanis*.

C'est un grand arbre qui pousse beaucoup de branches, & qui, lorsqu'il a vécu quelque tems, pousse de ses branches des espèces de fibres ou des filamens, qui descendent à terre, s'y attachent, prennent racine, & produisent de nouveaux arbres, qui se multiplient de la même manière, par d'autres fibres qui descendent de leurs branches, ainsi de suite, sans fin, ainsi on a trouvé quelquefois, qu'un arbre seul occupoit un mille d'Italie, en conséquence, par la propagation successive de ses fibres; il étoit difficile de connaître le premier de cette espèce de famille, si ce n'est par la force du tronc, que trois hommes embrassoient à peine. Ce ne sont pas simplement les branches les plus basses qui poussent des fibres; il en part des plus hautes qui prennent racines, d'où il arrive, qu'après un certain nombre d'années, un arbre seul forme une espèce de forêt.

Les habitants des lieux se pratiquent des passages & des habitations sous ces arbres; ils y ouvrent des allées qui sont bien couvertes, & sous lesquelles, le tiffu sert de branches, garantit des ardeurs du soleil; l'*ity-are-alu* occupe un si grand espace, qu'il peut mettre à l'ombre mille personnes; ses feuilles sont semblables à celles de l'*ity-alu*, mais elles sont plus petites. Son fruit est petit, oblong, verd d'abord, rouge ensuite, tant au dedans qu'au dehors, plein de grains, semblables à ceux de la figue commune, doux comme elle, mais moins agréable; en sorte qu'il sert plus de nourriture aux oiseaux qu'aux hommes.

Cet arbre croît dans toutes les parties du Malabar; il est toujours verd & couvert de fruit. On fait un baume vulnérinaire avec sa racine, ses feuilles & son écorce bouillies dans de l'huile; on prépare, avec son écorce bouillie dans du lait de beurre, un gargarisme pour la bouche, qui déterge les aphtes, guérit les gencives flasques & corrodées, & affermit les dents. Cet arbre ne diffère gueres du précédent que par sa grosseur.

TERJEROU-MEER-ALOU; cet arbre est plus petit, & plus bas que le précédent; il croît & se multiplie de la même manière, il lui ressemble par les feuilles & le fruit qu'il a seulement plus petit; quant à ses propriétés, elles sont aussi les mêmes que celles de l'*ity-are-alu* à cela près que l'on fait de la racine, bouillie dans de l'eau avec de la chaux & du turmeric, un bain pour l'épilepsie & la lèpre.

PER-ALU, H. M. *Ficus Malabarensis, folio crassiusculo majori, fructu gemino intensè rubente*, D. Syen.

La liqueur des filamens, qui descendent des branches; prise dans de l'eau, ou en décoction, calme l'ardeur des fièvres, soulage dans les maladies du foie, & purifie le sang. Son écorce broyée, & appliquée sur la partie affectée, guérit la jaunisse.

ATTY-MEER-ALOU ou *Alu*, H. M.

C'est un arbre très-gros, dont le tronc est fort; il en part quelques fibres qui descendent à terre, qui s'attachent à l'arbre même, le rendent très-vaste, & le multiplient en prenant racine.

Cet arbre prend naissance dans le tronc de quelqu'autre arbre, dans un rocher, ou dans les ouvertures de quelque vieux mur, ou il croît comme une espèce de *convolvulus*; son tronc & sa racine poussent ensuite quelques filamens minces, qui contribuent considérablement à le grossir; ces filamens s'insèrent dans la terre, y prennent racine, & s'étendent au loin, tandis que l'arbre qui les a produits, meurt: c'est le plus grand de tous les arbres qu'on ait encore découvert aux Indes; il vit plusieurs siècles.

Il y a à Kandanat, Province de Cochinchine, proche le Temple de Beikan, un arbre de cette espèce, qui a cinquante piés géométriques de tour, & que les naturels du pays disent avoir deux mille ans.

Le suc de ses feuilles guérit les fièvres ardentes, & son fruit arrête toutes sortes de flux de ventre.

HONDINALU.

C'est un grand arbre, qui se multiplie comme les précédens. Le suc exprimé de ses feuilles tendres, est un excellent remède pour la corrosion des gencives, & pour les autres maux de la bouche; dans ces cas, on en use en gargarisme; on en fait, avec du beurre frais, un digestif, qui nettoie & consolide très-efficacement les ulcères.

On prépare avec ses racines & ses feuilles bouillies dans de l'eau, un bain qu'on dit être bien-faisant dans la lepre & l'épilepsie. RAY, *Hist. Plant.*

TSJAMBOU. Voyez *Jambou*.

TSIAPANGAM. Voyez *Lignum Campesamin.*

TSIELA. *Ficus Malabarica, fructu ribosi formâ & magnitudine.*

C'est un arbre qui a soixante & dix piés de haut, dont le tronc est très-fort, ou à une très-grande circonférence, & pousse un grand nombre de branches qui s'étendent circulairement. Son fruit croît sur les branches, entre les feuilles, sans pédicule; il a la forme & la grosseur de la groseille, & il est plein de petits grains rougeâtres, comme tous les fruits de *Palu* & du *teregam*; il n'a ni goût ni odeur.

L'écorce de sa racine, bouillie avec du poivre long dans de l'eau commune, guérit les toux invétérées, & les autres maladies du poulmon. Le suc laiteux qu'on exprime de sa racine & de son fruit, est un remède efficace dans les maladies des yeux. RAY, *Hist. Plant.*

TSJEM-TANI. *Myxa pyriformis, officulo Trispermo.*

C'est un très-grand arbre qui croît au Malabar; son écorce est échauffante, incisive les humeurs visqueuses & pituiteuses, les atténue, fortifie les parties affaiblies & évacue les eaux dans l'hydropisie; si on la réduit en poudre avec la pulpe de son fruit, elle produira de bons effets dans les fièvres intermittentes. L'amande de ce fruit relâche ceux qui en mangent. RAY, *Hist. Plant.*

TSJERIAM-COTTAM, H. M. *Frutex Indicus baciferus, fructu racemoso, cuspidato, ribisimili Monopireno.*

C'est un arbrisseau toujours verd, qui croît au Malabar, & dont le fruit ressemble assez à notre groseille. Si l'on fait bouillir ses feuilles dans l'eau, on aura un gargarisme, qui dissipera le gonflement des gencives, & les rassera. On préparera de son écorce bouillie dans du petit lait avec de la graine de cumin, un autre gargarisme, qu'on dit être un puissant remède contre les aphtes. RAY, *Hist. Plant.*

TSJEROM-CARA *Malabarensibus. H. M. Bacifera Indica, foliis ad foliorum exertum confertis, fructu dracoco.*

C'est un petit arbre fort bas, ou un arbrisseau qui s'élève à la hauteur de sept ou huit piés, qui croît au Malabar, dont le tronc est assez fort, & qui pousse un grand nombre de petites branches de couleur cendrée, armées d'épines droites & rangées circulairement. Sa racine est rougeâtre odoriférante & amère; ses fleurs sont petites, verdâtres, sans odeur, & placées dans un petit calice verd, divisé en cinq lobes pointus; elles sont suivies de baies plates, rondes, à deux panneaux couronnés d'un ombilic assez large, & pleines d'une pulpe verte, humide & amère, dans laquelle sont logées deux semences oblongues, placées à quelque distance l'une de l'autre.

Si l'on fait bouillir ces feuilles dans de l'eau, on aura un gargarisme pour les aphtes; la décoction de sa racine dans de l'eau, leve les obstructions au foie, dépure le sang, & réjouit le malade. RAY, *Hist. Plant.*

TSJEROE-KATOU, seu *Cheru, H. M. Fruticosa Malabarica, fructu racemoso parvo, acris succo simillioris.*

C'est un arbre très-grand & très-beau, dont le tronc est

fort, & dont les branches, qui sont en grand nombre, s'étendent très-loin; son bois est blanchâtre, compacte, & couvert d'une écorce obscure & lanugineuse; se qui rend par les incisions qu'on y fait, une larme rougeâtre, glutineuse, odoriférante, très-acre & très-caustique, que la chaleur du soleil noircit. Sa racine est blanchâtre, couverte d'une écorce obscure, sans odeur & d'un goût enlèveux, acrimonieux & caustique. Il en est de même de ses feuilles, dont on exprime un suc rougeâtre acrimonieux & brûlant, qui exulcère la peau, ainsi que celui du *ramunculus*. Ses fleurs sont pentapétales, assez belles, blanches, tendres, odoriférantes, acres & chaudes au goût; elles sont suivies d'un petit fruit rond, oblong, assez semblable aux grosses grappes bleues que les Grecs appellent *βόλας*; il en a la forme & la grosseur; il est d'abord verd, il devient bleu & lanugineux, à mesure qu'il mûrit; il est d'un bleu noir lorsqu'il est mûr, uni & plein d'une pulpe brunâtre, succulente, glutineuse, acre & caustique; au milieu de laquelle il y a un noyau qui contient une amande blanchâtre, onctueuse, qui a de l'amertume & de l'acreté, & qui ressemble à celle de l'ave-line.

Cet arbre croît dans toutes les contrées du Malabar. On le cultive ordinairement dans les champs semés de riz ou de blés, pour en écarter les oiseaux, par ses qualités pernicieuses.

Les Teinturiers se servent de la larme de son écorce, ou du suc acre & glutineux de son fruit, mêlé avec de la chaux, pour teindre leur coton; cette couleur ne s'efface jamais. La décoction du fruit, prise en boisson, guérit la gale, la lepre, les maux de tête qui ont un principe froid, le vertige, les douleurs aiguës de la colique, & d'autres maladies, qui naissent d'humours visqueux, pituiteux & flatulents. Le suc exprimé des fruits, & l'écorce appliquée, guérissent le mal de dents, & font ouvrir les tumeurs froides, en corrodant la peau, & faisant lever une ampoule.

Il y a des contrées dans l'Inde, où le poison de cet arbre est si violent; qu'il fait enfler partout, ceux qui ont seulement le malheur d'en être touchés. Mais ce symptôme terrible se calme assez promptement, en prenant du lait, du beurre ou de l'huile. RAY, *Hist. Plant.*

TSJEROE-POEAM, H. M. *Bacifera, Malabarensibus, racemosa, tripetala, fructu oblongo, tricoeco, calyce excepto.*

C'est un petit arbre fort bas, dont le tronc est foible, blanchâtre, couvert d'une écorce noirâtre, verd au dedans, & d'où part un grand nombre de branches nouvelles. Sa racine est jaunâtre, couverte d'une écorce rougeâtre, d'une odeur & d'un goût désagréable; il en est de même de ses feuilles, qui sont rondes, pointues, oblongues, unies, d'un verd obscur, luisantes en dessus, verdâtres & lanugineuses en dessous, ses fleurs sont tripétales. Il en part un pistil foible, oblong, d'un verd tirant sur le jaune, avec un apex rond. Ses fleurs sont suivies de baies rondes, oblongues, à trois panneaux, vertes, placées dans des calyces, & pleines de semences d'un verd blanchâtre, & dont les cellules sont séparées par des pellicules membraneuses. On fait des fleurs du fruit, & de l'écorce bouillies dans de l'huile, un liniment qui guérit le mal de tête. Ses feuilles récentes, broyées & appliquées, dissipent les érépsiles. RAY, *Hist. Plant.*

TSJOCATTI, H. M. *Frutex Bacifer Malabarensis, fructu calyculato, tetracoeco, umbellato.*

C'est un arbre assez bas, qui ne s'élève qu'à douze piés de haut, dont le tronc est foible, & qui pousse un grand nombre de petites branches ligneuses. Son bois est blanchâtre, & couvert d'une écorce rougeâtre.

Sa racine est blanchâtre, amère & aromatique. Ses feuilles sont rondes, oblongues, pointues, légèrement dentelées, épaisses, fortes, unies, d'un verd noirâtre en-dessus, & verdâtre en-dessous. Ses fleurs sont jaunâtres, sans odeur, & placées au sommet des branches, en forme d'ombelles. Ses baies sont à trois pan-neaux, & quelquefois davantage; d'abord verdâtres, mais rouges & luisantes, lorsqu'elles sont mûres, fi-xées dans un calyce rouge & noirâtre; d'un goût acide & amer; & contenant ordinairement quatre semences blanchâtres en forme de rein, & d'une amertume agréa-ble au goût.

La décoction de ses feuilles dans du petit lait, est fort recommandée dans la cardialgie. La décoction de ses feuilles, de ses fleurs & de son fruit, guérira l'exulcé-ration des gencives, & raffermira les dents. On fait de sa racine bouillie dans du lait, avec de la graine de cumin une boisson qui est un puissant anti-éméti-que; portée en amulette sur le ventre, elle passe pour avoir la vertu de guérir la colique. RAY, *Hist. Plant.*

TUB

TUBA, Trompette, cornet; instrument acoustique, pour remédier à la dureté de l'ouïe. Voyez *Auris*.

TUBÆ FALLOPIANÆ, Trompes de Fallope; Ce sont des parties dépendantes de la matrice. Voyez *Ge-neratio & Uterus*.

TUBEL, *Squama aris*, Bouture de cuivre.

TUBELECH, le même que *Duclech*.

TUBERA, Fungus, ou *Moufferon*.

On entend encore par ce mot, des tubercules, ou tumeurs rondes qui se forment sur le corps.

TUBERARIA MAJOR, *Myceni*, J. B. espèce de *cistif* que Caspard Bauhin appelle *cistif folio Platan-ginis*.

TUBERCULUM, Tubercule, ou petite tumeur. Voy. *Nævus & Tumor*.

Tubercules dans le conduit auditif. Voyez *Auris*.

Tubercules aux paupières & aux yeux. Voyez *Oculus*.

Tubercules au vagin. Voyez *Vagina*.

TUBEROSA, la tubereuse.

TUBULARIA.

Voici ses caractères.

Elle ressemble au *madrepore*; elle est composée d'un grand nombre de petits tubes placés élégamment à côté les uns des autres.

Boerhaave ne fait mention que de l'espèce suivante.

Tubularia purpurea, T. *Corallitis affinis*, *Alyconium siffo-lisum rubrum*, J. B. 3. 808. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

On ne lui attribue aucune propriété médicinale.

TUBULI, *Arundinacæ ad asthma*, C. B. *Tabaci hy-tinorum quos Mexicani vocant Pocylt*, Fr. Hernandez.

Les Mexicains donnent le nom de *tabacos* à des mor-ceaux de roseaux creux & percés, longs d'un empan & demi, enduits à l'extérieur de charbons, & remplis d'*hyeli*, c'est-à-dire, de tabac, d'ambre liquide, de kochicozel, & quelquefois d'autres plantes chaudes, & d'épices. Ils allument ces roseaux par l'extrémité; & ils attirent la fumée par l'autre; cette fumée les endort, & leur ôte toute sensation de travail & de lassitude; c'est encore un remède contre un grand nombre de maux, mais surtout contre les maux de tête; il facilite l'expectoration du phlegme, soulage les asthmatiques, fortifie l'estomac. Il n'en faut cepen-dant pas faire un usage excessif; car il est espable de

produire une intempérie chaude au foie, la cache-xie, & d'autres maladies incurables. RAY, *Hist. Plant.*

TUBULUS MARINUS, le même qu'*Antalium*.

TUBUS, conduit, canal; il se dit d'un grand nombre de passages du corps humain.

TUC

TUCUM, espèce de palmier qui croît au Malabar.

TUI

TUINAMTIIBA, nom du *Corallodendron tryptillon*, *Americanum spinosum, flore ruberrima*.

TUL

TULIPA, la tulipe.

Voici ses caractères.

Sa fleur est en forme de lis, exapétale, en godet, nue, seule au sommet de la tige, droite, garnie de six étamines, & embrassée l'ovaire qui dégénère en un fruit oblong, plein de semences plates, couchées les unes sur les autres, formant un double rang; ce fruit est garni d'un tube sensiblement velu. Sa tige est envi-ronnée de feuilles larges, sa racine est bulbeuse, & revêtue d'une tunique; & sa partie fibreuse se divise en filets.

Boerhaave en compte les douze espèces suivantes.

1. *Tulipa præcox rubra, flavo per aras discurrente*, C. B. P.
2. *Tulipa præcox alba, varia*, C. B. P. 59.
3. *Tulipa præcox, lutea, varia*, Clus. Hist. 140.
4. *Tulipa præcox lutea*, C. B. P. 57. Tourn. Inst. 373. Boerh. Ind. alt. 2. 138. *Tulipa*, Offic. *Tulipa præcox, tota lutea*, Ger. 117. Emac. 138. *Tulipa præcox flava*, J. B. 2. 666. *tulipe*.

Elle croît dans les Jardins, elle fleurit au Printemps; sa racine est d'usage; quelques Auteurs assurent qu'elle a les mêmes propriétés médicinales, que les patates, ou la *passinaca latifolia*.

5. *Tulipa præcox rubra*, C. B. P. 50.
6. *Tulipa præcox, purpurea*, C. B. P. 57.
7. *Tulipa præcox, flore amethystina*, T. 373. *Lilio-narcissus, purpureo-violaceus*, Lob. Ic. 129.
8. *Tulipa præcox, alba*, C. B. P. 57. *Lilio-narcissus, ni-veus, statz*, Lob. Ic. 131. J. B. 2. 666.
9. *Tulipa, flore pleno, centifolia, præcox*.
10. *Tulipa pumilio præcox*.
11. *Tulipa ferotina*.
12. *Tulipa dubia*, Boerh. Ind. alt. Plant.

Tulipa est un mot Ture, qui signifie *turban*. Cette belle plante, que Gesner a décrite le premier, fut apportée de Constantinople en Europe en 1590. Les Hollan-dois, mais surtout les habitants de Harlem, ont donné jusqu'à cent ducats pour un oignon de tulipe. De toutes les plantes, il n'y en a point dont la couleur soit plus variable que celle de la tulipe & du pavot. La transplantation suffit pour l'altérer. Les semences de *tulipes*, semées, produisent des *tulipes* de toutes sortes de couleurs.

Il en est de cette plante, ainsi que des autres bulbeuses. Ses particules sont délicates & doucement émollien-tes; mais son prix n'a pas permis qu'on en fit usage. Elle ressemble à quelques égards à l'oignon; mais son bulbe est moins aromatique. On dit que cult, c'est un

bonaliment, & qu'il est aphrodisiaque. *Hist. des Plani. attr. à Boerb.*

TULIPA CAPENSIS; nom de l'*Hemanthe Africainus*.

TULIPIFERA, de *tulipa*, tulipe, & de *fero* porter; le tulipier.

Voici ses caractères :

Ses fleurs sont composées de plusieurs feuilles, rangées, à ce que quelques Auteurs disent, comme dans la tulipe. Son pistil part du centre; il est environné d'un grand nombre d'étamines, & il dégénère en un fruit écaillé, ou en cone droit. On peut ajouter à ces caractères, que ses feuilles sont pour la plupart angulaires, concaves dans la partie supérieure, & terminées par deux pointes, comme si l'extrémité avoit été divisée avec des ciseaux.

Miller en compte les deux especes suivantes.

- 1. *Tulipifera, arbor Virginiana*, H. L. Tulipier de Virginie.
- 2. *Tulipifera Virginiana, laurinis foliis, aversa parte rose caruleo vinctis condibaccifera*, Pluk. Phyt. Tulipier à feuilles de Laurier.

La première espèce est fort commune en Amérique, où elle s'élève à une grande hauteur : mais de tous ceux qu'on cultive en Angleterre, il y en a très-peu qui aient pris quelque force; on le tient dans des caisses, & l'on serre les caisses avec beaucoup de soin pendant l'hiver : malgré tous ces soins, il profite peu, & ne produit point de fleurs. Il y a une cinquantaine d'années qu'on en planta un dans un lieu champêtre, au milieu des Jardins du Comte de Peterborough, à Parsons-green, proche Fulham; les progrès prodigieux qu'il fit en quelques années, détromperent les Curieux sur la manière dont ils culivoient cet arbre: il ne tarda pas à produire des fleurs : il subsiste encore, & en produit tous les ans en grande quantité. Si quelques-unes de ses branches commencent à se sécher, il y a tout lieu de croire que cela provient de ce qu'il est trop serré par d'autres arbres qui l'environnent, dont les racines s'entrelacent avec les siennes, & qui le privent d'une partie de sa nourriture. Il donne aussi des cones, mais qui ne sont pas assez parfaits, pour que les semences qui y sont contenues soient fécondes.

Il y a encore quelques autres tulipiers qui ont produit des fleurs pendant plusieurs années : mais ils ne sont pas devenus fort gros; le plus haut de tous ceux que j'ai vus, excepté à Parsons-green, n'avoit pas plus de vingt-cinq piés; au lieu que celui de Millord Peterborough s'est élevé à cinquante piés, & a le tronc d'une grosseur proportionnée à sa hauteur. Ce tronc est nu; ce n'est qu'au-dessus de quarante piés qu'il commence à pousser, ce qu'il faut peut-être attribuer, ainsi que je l'ai dit, au voisinage des autres arbres dont il est trop serré; car j'ai remarqué, que par-tout où le tulipier avoit la liberté de s'étendre, il pouvoit promptement des branches, & s'élevoit moins. Il en est de cet arbre, ainsi que du plane : il part de son milieu un rejeton droit qui croît à peu près de la même manière dans l'un & l'autre de ces arbres.

Il ne faut pas s'imaginer que ses fleurs soient fort semblables à la tulipe, comme ont fait quelques personnes peu attentives, & surtout les Habitans de l'Amérique qui ont nommé cet arbre, auquel les Européens ont conservé le nom qu'ils lui ont trouvé. Je n'ai point entendu dire que le tulipier fleurisse en aucune contrée de l'Europe qu'en Angleterre.

M. Catesby dit dans son *Histoire Naturelle de la Caroline*, qu'il y a des tulipiers en Amérique qui ont jusqu'à trente piés de tour; que leurs branches sont inégales, irrégulières, & sont un grand nombre de cou-

des; ce qui rend cet arbre reconnoissable à une grande distance, même lorsqu'il est dépouillé de ses feuilles. On le trouve dans la plupart des contrées de l'Amérique méridionale, depuis le Cap de Florida, jusqu'à la Nouvelle Angleterre, où son bois est d'un grand usage.

Le tulipier à feuilles de laurier, est maintenant très-rare en Angleterre. Il y avoit jadis plusieurs de ces arbres dans les Jardins de l'Evêque de Londres à Fulham, & dans ceux de la Duchesse de Beaufort à Chelsea; mais ils sont tous périés; en sorte qu'il n'en reste plus qu'un dans les Jardins de M. Pierre Collinson à Peckam : il a donné les trois dernières années un grand nombre de fleurs.

Quoique j'aie fait un article particulier du tulipier, nom qu'il avoit lorsqu'on l'apporta en Angleterre, j'avoue, qu'à proprement parler, il eût fallu en parler ailleurs, & qu'il y a un genre établi par le P. Plumier, sous lequel il devoit être rangé. C'est le genre des *Magnolia*, ainsi nommé en mémoire du Savant Botaniste P. Magnole, Professeur en Botanique & en Médecine dans l'Université de Montpellier. On trouvera une fort bonne figure de cette plante dans la troisième partie de l'*Histoire Naturelle de la Caroline* de M. Catezbi, sous le nom de *Magnolia, lauri folio subaur albicante*. Il dit que c'est un petit arbre qui s'élève rarement à plus de seize piés de haut; que son bois est blanc, spongieux, & couvert d'une écorce blanche; que ses feuilles ressemblent à celles du laurier commun; qu'elles sont d'un verd pale en-dessus, & blanches en-dessous; que ses fleurs commencent à paroître en Mai; qu'elles sont blanches & odoriférantes; qu'elles durent pendant la plus grande partie de l'été, & remplissent les bois de leur odeur; qu'après la chute des fleurs, leur pistil dégénère en un fruit conique, de la grosseur d'une bonne noix, tout couvert d'éminences, & plein de semences grosses comme des fèves Françaises, qui ont une amande couverte d'une peau mince & rouge, que ces semences sortent de leurs cellules sans tomber à terre; qu'elles demeurent suspendues par de petits filamens blancs d'environ deux pouces de long. Ce qui forme un fort beau spectacle; que son fruit, qui est verd d'abord, devient rouge en mûrissant, & finit par être brun; que cet arbre naît dans des lieux humides & des terres bourbeuses; mais ce qu'il y a de singulier, ajoute-t-il, c'est que si on le transplante dans des lieux secs, il devient plus beau, plus régulier, & donne plus de fleurs & de fruits; qu'il se dépouille ordinairement de ses feuilles en hiver, à moins qu'il ne soit fort doux, & que quelques-uns l'appellent *laurier odoriférant*.

Il nous est venu tout nouvellement une autre espèce d'arbre, que le P. Plumier appelle *Magnolia amplissima, flore albo, fructu caruleo*. C'est, à ce qu'on dit, un des plus beaux arbres qu'il y ait dans l'Amérique; où il croît dans les lieux humides & marécageux; il s'élève quelquefois à la hauteur de soixante piés & davantage : ses feuilles sont beaucoup plus larges que celles du laurier commun; elles sont d'un verd léger. On m'a dit que ses feuilles sont fort larges, blanchâtres & odoriférantes. Son fruit ressemble à celui de la première espèce de tulipier; mais il est plus grand : il porte ses semences de la même manière, en sorte que cet arbre n'est jamais plus beau à voir que depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Décembre. Cependant comme il est toujours verd, il forme un assez bel aspect, même en hiver. Ses feuilles croissent promptement, & sont placées sur des pédicules droits; ce qui les fait paroître avec avantage. Notre climat n'étant pas trop froid pour lui, je ne doute point que dans quelques années nous ne le voyions avec plaisir chargé de fleurs dans les Jardins de quelques Curieux où on le cultive, où il a supporté le froid des trois derniers hivers, & où il profite admirablement tous les ans.

TULOS, *rubus, calus.*

TULPOOM; nom de l'*Epido-carpodendron, foliis angustis, brevioribus, salignis, calicis squamis elegantissimis ex roseo, aureo, albo, atro, rubro variegatis, florum plumis albis.*

TUM

TUMBABA, ou TUMPABAR, *Soufre vis. Ru-*

TUMBALUM, ou TUBEL, *squama, Ecailles des mé-*

TUMBIL, *terre. RULAND.*

TUMOR, *tumeur.* Les Medecins entendent par le terme de *tumeur*, toute partie du corps grossie ou enflée contre nature. On en peut connoître la situation & l'état par la vue & le toucher. Quoique souvent on mette dans la classe des *tumeurs* les excroissances, telles que les poireaux & les cors, & autres semblables pustules aux narines & aux parties naturelles: cependant comme ces excroissances ne viennent pas sous la peau, mais en-dehors ou dessus, on les doit distinguer des *tumeurs*.

Les *tumeurs* sont de différentes sortes, & prennent divers noms, selon les causes d'où elles procedent, & les endroits où elles sont situées. Quelques-unes sont appellées chaudes, & d'autres froides & aqueuses; quelques-unes vénéreuses, d'autres skirrheuses; les unes bénignes, d'autres malignes. Il y a des *tumeurs* enfermées dans un sac membraneux, qui leur fait une tunique particulière, & qu'on appelle par cette raison, *tumeurs enkystées*. Si la *tumeur* est aux artères, on l'appelle *aneurysme*; si elle est aux veines, *varice*; si elle est aux veines de l'anus ou de l'intestin rectum, *hemorrhoides*; si elle est au scrotum, en-dehors des cuisses, ou au nombril, *hernies* ou *ruptures*: mais si c'est du pus ou de la matiere qui forme la *tumeur*, on l'appelle *abcès*; & *excroissance*, quand la *tumeur* est aux os.

Toutes ces différentes sortes de *tumeurs* sont en général subdivisées en plusieurs autres especes. Ainsi les *tumeurs* chaudes & brûlantes, qui sont de même nature que les inflammations, lorsqu'elles sont violentes & externes, s'appellent *phlegmon*; si elles sont petites & bénignes, on les appelle *furuncle*. Quand l'inflammation n'est pas située profondément dans la chair, mais qu'elle s'étend superficiellement sur la peau, on la nomme communément *érysipèle*. Une *tumeur* ou inflammation aux extrémités des doigts s'appelle *paronychie*, ou mal d'aventure; au-dehors des cuisses, à l'aîne ou sous les aisselles, *bubon*; près des oreilles, *parotide*; provenant d'inflammations violentes causées par le froid aux piés ou aux mains, on l'appelle *engelure*. D'autres inflammations prennent différentes dénominations, suivant les différentes parties du corps qu'elles affectent. Ainsi dans les Auteurs de Medecine, nous rencontrons des inflammations de poitrine, d'yeux, d'amygdales, de testicules, aux bras & aux jambes.

La méthode de traiter les tumeurs enkystées.

S'il s'élève des *tumeurs* ou tubercules renfermés dans des poches particulières, on les appelle *tumeurs enkystées*; elles sont ordinairement douloureuses, de même couleur que le reste de la peau, quelquefois plus dures, mais aussi quelquefois plus molles. Cette especie de *tumeur* est produite par de certaines obstructions dans les glandes ou dans la graisse, & produisent souvent d'horribles difformités dans la plupart des parties, surtout à la tête, au visage & au cou; Voyez *Pl. VIII. Vol. I. figure 13*. La tunique ou poche, qui souvent est fort épaisse, est faite de la glande même obstruée, ou de la cellule de la membrane adipeuse. Ces *tumeurs*

sont d'abord petites & ordinairement mobiles: mais elles augmentent par degrés, & deviennent quelquefois d'une grosseur énorme: leur substance est tantôt plus ténue & plus molle, & tantôt plus dure & plus épaisse. Leur figure varie; quelques-unes ressemblent à des avelines, des glands, des balles, des noix ou des caufs; d'autres ont la forme d'une poire, & semblent une excroissance charnue pendue par une espèce de queue; d'autres ont une large base, & ressemblent les unes à un poing fermé, les autres à une tête; d'autres ont d'autres formes. Il y en a d'une grosseur si considérable, qu'elles pèsent jusqu'à plusieurs livres. Quelques-unes sont fortement adhérentes aux parties adjacentes, & deviennent à la fin entièrement immobiles. D'autres ressemblent à un calus ou un cartilage pour la dureté; il y en a au contraire qui restent toujours mobiles, & quelques-unes toujours molles.

On distingue aussi les *tumeurs* enkystées par la variété de la nature & de la consistance de la matiere qu'elles contiennent. Quand la matiere de la *tumeur* ressemble à de la bouillie, on l'appelle *atherome*; quand elle ressemble à du miel, *meliceris*; quand elle ressemble à de la graisse, du suif ou du lard, *stéatome*; quand elle ressemble à une glande durcie, *skirrhe*; & quand elle paroît une substance charnue, *sarcome*. On en trouve quelquefois, comme Celse l'observe, qui ressemblent à des paquets de cheveux. On nomme diversement ces *tumeurs*, selon leurs différentes situations. Quand elle vient sur la tête, on l'appelle *tape*, *testudo* ou *lupia*, *taupe*, *tortue* ou *loup*; au cou, *struma* ou *scrophule*, *écroûelle*; & *ganglion*, si elle vient à la main ou au pié, surtout près des tendons des muscles.

On peut aisément distinguer des autres, les *tumeurs* enkystées, par la vue & par le toucher; mais on ne les distingue pas aisément l'une de l'autre, à moins qu'on ne puisse par le toucher discerner le plus ou le moins de consistance de la matiere, & découvrir si elle est dure, épaisse & ténue, ou molle, ténue & liquide; car comme la peau ne souffre que peu ou point du tout d'altération dans sa couleur par ces sortes de *tumeurs*, elle ne fournit aucun moyen d'en juger. Au reste, il n'est pas fort important de connoître la nature de la matiere enfermée dans la *tumeur*, avant de commencer à la traiter, pourvu qu'on sache seulement si elle est dure ou molle; car quelle que soit la matiere qu'elle contient, on procede à la cure à peu près de même.

Il est cependant nécessaire d'observer que le skirrhe & le sarcome sont les especes de *tumeurs* les plus dures; & après celles-là, le stéatome; les autres sont plus molles, & se traitent un peu différemment les unes des autres, selon le degré de leur consistance.

Les *tumeurs* du cou qu'on appelle scrophuleuses, sont; suivant l'opinion commune, des glandes endurcies; mais j'ai cependant vu souvent des stéatomes & d'autres *tumeurs* enkystées venir de la graisse du cou; car il ne paroît guere possible que ces petites glandes situées à côté du cou, acquièrent un volume assez prodigieux pour pendre jusques sur le ventre, comme il arrive aux Habitans du Tirol, qui sont sujets aux affections scrophuleuses; au lieu qu'on en conçoit bien mieux la possibilité, si l'on suppose que ce désordre soit logé dans la graisse. Mais outre ces especes de *tumeurs* au cou, il y en a d'autres plus dures qui proviennent de l'endurcissement des glandes, & qu'on doit par cette raison ranger dans la classe des skirrheuses.

Si la douleur des *tumeurs* enkystées n'est pas violente, & que leur volume & leur dureté ne soient pas considérables, on ne les regarde point comme dangereuses. Ainsi il n'est pas étonnant de voir des gens, surtout dans la classe des pauvres, en garder toute leur vie, plutôt que de se soumettre à des opérations chirurgicales. Mais si, comme il arrive souvent, leur grosseur augmente considérablement, jusqu'à peser des dix & vingt livres, & quelquefois même davantage, si elles commencent à causer de la douleur, comme il arrive ordinairement aux *tumeurs* skirrheuses,

ses, non-seulement elles produisent une difformité monstrueuse, mais même elles causent une incommodité insupportable; & à moins qu'on ne les extirpe lorsqu'il est encore temps, elles produisent une consomption, une extrême foiblesse ou un cancer, & peuvent même donner la mort. Or pour la cure de ces tumeurs, l'usage du bistouri est presque toujours nécessaire; car il n'est pas aisé de les faire digérer ou de les amener à suppuration. Lorsqu'elles sont encore récentes, molles, mobiles & petites, on les peut aisément & sans danger extirper avec le bistouri: mais on ne le peut pas de même, si elles sont grosses, dures, & qu'elles résistent au toucher, surtout si elles sont situées près de grosses veines ou artères, ou vers les nerfs, les tendons ou les articulations; ou si la personne, qui est incommodée, est d'ailleurs atteinte par d'autres infirmités, ou par le grand âge. Ainsi le Chirurgien doit se régler par rapport à la cure, sur la nature du défordre & sur la situation du malade.

Les divers Praticiens s'y prennent différemment pour la cure de ces tumeurs. La plupart des Chirurgiens coiffent de les extirper tout d'abord avec le bistouri: mais je voudrois, suivant le conseil d'Hippocrate, qu'on commençât par essayer toutes les méthodes plus douces. Car, quand la tumeur est récente, & que le malade est d'une habitude lâche & délicate, il paroît plus à propos de tenter la résolution ou la suppuration avant d'appliquer le bistouri. Mais quand la tumeur est dure & invétérée, on ne doit point appliquer des remèdes externes, qui bien loin de procurer la digestion, surtout dans le skirrhe ou le tétatome, ne seroient qu'à augmenter la tumeur & la faire dégénérer en cancer; au lieu que sans topiques, le malade auroit pu garder son mal-bien des années. Dans ces cas-là il faut donc avoir recours d'abord au bistouri. Mais si la timidité du malade l'empêche de se résoudre à l'opération du bistouri, & qu'il ne veuille souffrir que des remèdes externes, on peut lui appliquer des emplâtres digestifs, telles que l'emplâtre d'ammoniac, de galbanum, de grenouilles avec du mercure, de diachylon avec du mercure, l'emplâtre *oxyrocroton*, l'emplâtre diaphorétique de Myoficht, l'emplâtre *diapasonis sive miraculosum*, & autres semblables. Sculter assure qu'il a guéri différentes tumeurs de l'espèce melicerieuse avec le *ceratum diapasonis*: mais avant d'appliquer de ces sortes d'emplâtres, il faut oindre la tumeur avec du baume du Pérou, de l'huile de saxon ou de pétrole. Par ces moyens quand les tumeurs ne sont pas invétérées, ni d'un trop grand volume, on les peut dissoudre; & pour en voir mieux à bout, il seroit à propos de frotter souvent la partie avec un onguent mercuriel, surtout si la tumeur est de l'espèce skirrheuse.

Quand on ne peut rien opérer par les emplâtres ou par les médicaments digestifs, il faut tenter la suppuration, surtout si la tumeur est encore molle, comme sont l'athérome ou le meliceris. L'emplâtre de diachylon avec les gommés & les cataplasmes digestifs & émollients, appliqués fréquemment sur la tumeur, répondent merveilleusement à cette intention, surtout si l'on baigne plusieurs fois, tous les jours, le milieu de la partie affectée avec de fort esprit de sel ammoniac; & que, dès qu'on s'apercevra que la matière est mûre, on ouvre la tumeur au moyen d'une large incision, & qu'on en fasse sortir le pus. Après cette opération il faut emporter le reste de la tumeur avec son sac, par le moyen de forts digestifs ou de corrosifs doux, car s'il reste une partie de la poche, après que l'abcès est consolidé, il faudra qu'il s'ensuive une rechûte; c'est pourquoi il est extrêmement nécessaire d'appliquer de jour en jour une emplâtre de diachylon, jusqu'à ce que la plaie soit entièrement détrempée: de cette manière la substance contre nature qui pourroit être restée dans la plaie, sera promptement amollie, & la plaie bien-tôt consolidée. Mais si on ne peut obtenir ni dissolution, ni suppuration, & qu'au contraire la tumeur augmente par degrés, il la faudra extirper sans délai, de peur qu'elle ne pro-

duise à l'excès & ne s'attache aux parties voisines, ou ne dégénère en cancer, à quoi on les médicaments ni l'opération ne pourroient peut-être plus remédier. Or il faut différentes méthodes pour extirper ces tumeurs enkystées, conformément à leur nature particulière. Pour celles qui ont une racine menue & qui pendent, pour ainsi dire, par une queue, telles que les poireux ou autres excroissances, on ne sauroit mieux s'y prendre pour les retrancher, que d'y faire une ligature; au moyen de laquelle elles tombent comme d'elles-mêmes au bout de quelques jours. On peut aussi les extirper avec le bistouri, & panser la plaie & la consolider comme d'autres blessures. Mais si l'incision vient à blesser quelque grosse artère, on arrêtera l'hémorrhagie avec quelque remède styptique, ou par le moyen du caustère actuel; ou on liera l'artère avec une aiguille & du fil. Enfin on peut encore détruire ces tumeurs avec des remèdes corrosifs appliqués tous les jours autour de la racine, qu'on y fera tenir avec des emplâtres jusqu'à ce que la tumeur tombe; ou, lorsque la plus grande partie de la racine sera consumée, on pourra couper le reste.

Quand la racine de la tumeur est large, on pourra avoir recours à l'incision, ou aux escarotiques, & surtout aux derniers, qu'on préfère pour l'ordinaire.

Voici comment il faudra faire l'incision.

On coupera le peau longitudinalement par le milieu de la tumeur: mais si cette plaie n'est pas suffisamment large, on en fera une autre transversalement en forme de croix: ensuite avec le bistouri & les doigts, on détachera la tumeur de sa poche, de la peau & des chairs, observant de ne point crever la poche afin d'emporter la tumeur toute entière. Pour le faire plus commodément, il faudra qu'un Aide tienne les levres de la plaie ouvertes avec des crochets, & qu'il essuie avec une éponge le sang qui en sort, de peur qu'il ne nuise à l'opération. Dès que le Chirurgien verra la poche de la tumeur, qui pour l'ordinaire est blanche & tendre, il la tiendra élevée avec la main gauche, si elle est petite; ou si elle est trop grosse pour la tenir avec les doigts, un Aide la tiendra élevée avec un crochet, comme dans la Pl. VII. Vol. III. Fig. 2. ou avec la pince représentée Pl. II. Vol. I. Fig. 1. ou avec une aiguille crochue & un fil: au moyen de quoi la tumeur étant séparée avec circonspection des parties voisines, elle pourra être emportée toute entière. Ce ne sera pas une chose difficile, si la tumeur est mobile: mais si elle est fixe, l'opération demande du soin & de l'habileté. Il faut apporter une attention particulière à ne blesser aucune des parties principales situées autour de la tumeur; & si c'est au bras qu'il faille faire cette opération, & qu'on soit obligé pour cet effet, de couper de grosses veines ou de grosses artères, il faudra avoir un tourniquet tout prêt. En prenant toutes ces précautions, on peut extirper de ces sortes de tumeurs, même du poids de plusieurs livres, non-seulement des parties charnues, mais même des os & des mâchoires.

La tumeur étant bien emportée si la plaie est petite & l'hémorrhagie légère, il faut rapprocher les levres de la plaie avec les doigts au point qu'elles se touchent, y appliquer de la charpie & des compresse, & assurer le tout avec un bandage; au moyen de quoi la plaie sera consolidée en peu de jours. Mais si l'hémorrhagie est considérable, il faudra l'arrêter comme dans les autres plaies, surtout en y appliquant de la charpie, des compresse & des bandages, par le moyen d'astringens, d'une ligature ou d'un caustère actuel. Mais si dans l'opération, soit par négligence ou par accident, on a blessé la poche qui enfermoit la tumeur, surtout dans le cas où elle seroit molle, comme il peut arriver quelquefois, par le soin qu'on prend de ne point offenser l'œil, quand la tumeur est à la paupière, ou par l'attention qu'on apporte à éviter la rencontre des grosses veines ou des grosses artères dans quelque partie

du corps que ce soit, il faut bien prendre garde à ne pas laisser une partie de la tunique, autrement la tumeur reviendrait aisément. Dans un skirrhe, un farcome ou un stéatome où la substance glandulaire, charnue ou graisseuse est dure, quoique la poche soit bleslée, la matière ne s'échappera pas pour cela. Quoi qu'il en soit il faut toujours avoir soin d'emporter toute la tumeur avec son sac, comme nous l'avons déjà dit. Dans les autres tumeurs où la matière est molle & fluide, si la tunique est bleslée ou déchirée, ce qu'elle contient se videra aussi-tôt : alors il faut retirer tout ce qu'on pourra de ce qui reste du sac avec le bistouri & des ciseaux & même s'il en reste de petits fragments qu'on n'ait pas pu extirper de cette manière, il le faudra faire avec des médicaments corrosifs, tels que le précipité rouge, l'alun brûlé, ou l'onguent Égyptiac mêlé avec un digestif ; & alors on pourra consolider la plaie, comme on feroit toute sûre ; sans appréhender de rechute.

Lorsqu'on préleve les escarotiques au bistouri pour l'extirpation de tumeurs enkystées, on peut y employer la pierre infernale, le beurre d'antimoine ou autres semblables : mais, pour moi, je crois que quand les tumeurs sont grosses, dures, cancéreuses, invétérées & douloureuses, l'usage des escarotiques est dangereux, parce qu'ils sont sujets à convertir le skirrhe en cancer. Et dans les autres cas elles ne peuvent être tout-à-fait consumées sans une douleur aiguë, sans une grande effusion de sang, d'où s'ensuit une foiblesse extreme & quelquefois même la mort. Il est donc plus sûr d'extirper les tumeurs grosses & dures par l'incision, quoique quelquefois on en vienne à bout par les escarotiques.

Mais dans le cas de tumeurs d'une nature plus molle, telles que l'athérome ou le mélicéris, voici comme je m'y suis pris souvent.

J'ourois les téguments & la poche avec un caustique ou avec un bistouri au milieu de la tumeur, & j'évacuois la matière ; ensuite par le moyen de la suppuration & par l'usage des corrosifs, j'extirpois la poche même ; & je détergeois & incarnois comme dans les autres plaies. Cette méthode est, je crois, plus douce que d'emporter toute la tunique par la voie de l'incision. HAISTER, *Chirurgie*.

Pour le phlegmon, voyez *Inflammatio*.

Pour les abcès, voyez *Abscessus*.

Pour les tumeurs & les inflammations du sein, voyez *Mamma*.

Pour les tumeurs & les inflammations des testicules, voyez *Testicul.*

Pour les tumeurs érépispléteuses, voyez *Erysipelas*.

Pour les furoncles, voyez *Furunculus*.

Pour les bubons, voyez *Bubo*.

Pour les charbons, voyez *Carbunculus*.

Pour les angeliures, voyez *Periost.*

Pour la gangrène & le sphacèle, voyez *Gangrana*.

Pour les brûlures, voyez *Ambustio*.

Pour les tumeurs skirrheuses, voyez *Scirrhus*.

Pour les tumeurs cancéreuses, voyez *Carcinoma*.

Pour les tumeurs œdémateuses, voyez *Edema*.

Pour les tumeurs fongueuses & aqueuses des jointures, voyez *Fungus*.

Pour les tumeurs charnues, voyez *Navus*.

Pour les tumeurs des glandes parotides, voyez *Parotis*.

TUN

TUNA, nom de l'*Opuntia*, signe d'Inde.

TUNETANUS FLOS, nom du *Flos Africanus*.

TUNICA, nom du *Caryophyllus altilis major*.

TUP

TUPA-IPU, espèce de gros oignon, qui croît dans le Brésil, & que les Portugais appellent *cebola albaea*.

TUPHUS ou TUFUS. Voyez *Typhus*.
TUPI-EWA, nom de la *Scoparia*.

TUR

TURAS, effet secret de l'eau, comme *thonus* est celui de la terre, & *samies* celui de l'air. PARACELSE.

TURBEDON, nom Arabe du *turbith*.

TURBINATA OSSA, les cornes du nez.

TURBINATUM, la glande pinéale.

TURBITH & TURPETHUM, Offic. *Turbith Alexandrinum officinarum*, Ger. 335. Emac. 415. *Turbith officinarum*, Park. Theat. 1610. *Turpeithum repens*, foliis albes, vel Indicum ; C. B. P. 149. *Convolvulus indicus alatus*, maximus, foliis lhisce nonnihil similibus, angulosis, Rali Hist. 2. 1882. Tourn. Inst. 84. *Convolvulus Zeylanicus*, alatus, maximis foliis, lhisce nonnihil similibus, angulosis, Tristramia. *Turbith Arabum legitimum*, & officinarum, H. Mus. Zeyl. 26. *Turbith*.

C'est une racine grosse comme le doigt, brune en-dehors, blanchâtre & tant soit peu résineuse en-dedans, & d'un gout chaud.

Hernán, dans son *Catalog. Hortens. Lugd. Batavor.* en donne la figure & la description. C'est, dit-il, une racine longue & serpentine, qui, quand elle est rompue, donne un suc laiteux, qui bien-tôt se durcit en une substance résineuse. Elle pousse des branches longues, traînantes & rampantes, qui s'entortillent les unes dans les autres, comme la *volvulus*. Les feuilles sont tendres, couvertes de duvet, & semblables pour la forme à celles du grand *convolvulus*, dont le *turbith* est une espèce. Il croît abondamment aux Indes Orientales, dans l'Isle de Ceylan & dans le Malabar, d'où nous viennent ses racines qui sont la seule partie en usage.

Le *turbith* est un cathartique très-fort, qui purge les humeurs ténaces & séreuses des parties les plus éloignées ; ce qui fait qu'il soulage dans la goutte & le rhumatisme. On le met au rang des plus puissans purgatifs.

Le *Pulvis diaturpethi compositus* prend son nom de cette racine. MILLER, *Bot. Offic.*

TURBITH *Gallorum*, nom du *Seseli qua ferula facie*, *thapsia*.

TURBOTHUS, *turbot*. Voyez *Rhombus*.

TURCHOIS, Offic. Worm. Mus. 106. Charlt. Foss. 39. Boei. 265. de Lact. de Lap. 87. *Turcbesia*, Aldrov. Mus. Metall. 902. *Turquoise*.

C'est une pierre précieuse opaque, & marquée de raies vertes, blanches & bleues. Il y en a deux espèces, l'Orientale & l'Occidentale. La première est plus bleue que verte, & se trouve en Perse & dans les Indes Orientales, & celle-ci est encore de deux espèces, dont l'une retient toujours la couleur & s'appelle *turquoise* de vieille roche ; & l'autre qui perd un peu de sa couleur, devient verdâtre & s'appelle *turquoise* de nouvelle roche.

La *turquoise* Occidentale est partie verte & partie blanche. On la trouve en Espagne, en Allemagne, en Bohême & en Silésie.

On trouve des *turquoises* de la grosseur d'une noix ordinaire : mais celles-là sont rares : elles ne sont pas ordinairement plus grosses qu'une noisette.

On croit que cette pierre est bonne pour fortifier la vue & les esprits du cerveau ; mais il s'en faut de beaucoup que cette vertu soit bien avérée. Réduite en une poudre fine & donnée intérieurement elle opère comme les autres substances alcalines, absorbe les acides & arrête les flux, les hémorrhagies & le vomissement. Sa dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule. LAMBERT, *des Drogues*.

Les vertus de cette pierre sont fort grandes dans les chûtes; & Bocce en rapporte un exemple mémorable, qui lui est arrivé à lui-même. Scylla a prétendu que c'étoit une espèce de dent de poisson. Woodward pense que les pierres que les Jouailliers appellent *turquoises*, ne sont que des fragmens d'os teints en bleu, dans des mines de cuivre où on les trouve. Les Lapidaires polissent ces pierres & les montent en fin. Woodward, *Attemp.* F. 2. BROWN, dans ses *Voyages*, DALLÉ.

TURCHOSA. terme synonyme à *Tierchoir*.

TURDUS, Offic. *Turdus vulgaris*, Mer. Pin. 176. *Turdus visivorus minor*, Bellon. des Ois. 326. *Turdus simpliciter dilutus*, Aldrov. Ornith. 2. 600. *Turdus minor aliter*, Gefn. de Avib. 690. *Turdus musicus*, Schw. A. 361. *Turdus simpliciter dilutus*, *sive visivorus minor*, Raii Ornith. 188. *Mauvis* ou *Grive*.

Ces oiseaux, quand ils ont été nourris de baies de myrte, sont, dit-on, bons rôtis, pour ceux qui sont incommodés de flux. PLINÉ. BELLON.

Alexandre Beud. dit qu'en tems de peste, ils sont très-salutaires quand on les a fait macérer dans le vinaigre. Galigni recommande la poudre de ces oiseaux contre les effets de l'aconit ou capucine. DALLÉ.

TURBUS est aussi le nom d'un poisson, que les Auteurs distinguent de cette manière.

Turdus, Offic. Charlt. Pisc. 13. Bellon. de Aquat. 258. Mer. Pin. 186. *Turdus vulgarissimus*, Raii Ichth. 319. Ejsd. Synop. Pisc. 136. *Turdus primus*, Rondel. de Pisc. 174. Aldrov. de Pisc. 21. Jonf. de Pisc. 26. *Turdus primus*, Gefn. de Aquat. 1016. *Grive*, poisson.

Cet animal se trouve dans le grand Océan & dans la Méditerranée. Alexandre de Tralles le recommande comme très-bon dans l'épilepsie & la pleurésie. DALLÉ.

TURNERA.

Voici ses caractères.

Elle a une fleur en entonnoir, composée de cinq feuilles qui sont attachées au calice, qui est monopétal & divisé en cinq parties à sa sommité; sous la fleur sont deux feuilles qui se joignent au fond, & environnent le godet; du centre de la fleur s'élève un pistil divisé en trois parties au fond & environné de cinq étamines. Ce pistil devient par la suite un fruit à peu près sphérique, divisé en trois parties & plein de semences à peu près rondes attachées au placenta par des filets déliés.

Miller compte deux sortes de *Turnera*, qui sont:

1. *Turnera frutescens ulmifolia*, Plum. Nov. Gen. 15.
2. *Turnera frutescens folio longiore & mucronato*.

Ces plantes sont toutes deux originaires des contrées chaudes de l'Amérique. La première espèce a été trouvée par le P. Plumier à la Martinique, & a pris son nom de *Turnera* de celui du Docteur Turner, célèbre Médecin Anglois, qui vivoit sous le règne de la Reine Elisabeth, & qui a écrit un Herbar, où il a dessiné & décrit surtout les plantes d'usage.

L'autre espèce a été découverte par M. Hans-Sloane, Chevalier Baronet, qui l'a dessinée dans son Histoire naturelle de la Jamaïque sous le nom de *Cistus vertice falso*, *flore luteo*, *vaseculis trigonis*. Mais ces deux sortes ont été observées par le Docteur Guillaume Houstoun, dans plusieurs parties de l'Amérique. MILLER, *Dictionnaire*, Volume II.

TURNESIUM, *rupreus*, nom d'une sorte de poids dont parle Nicolas Myrepsé, *Sci.* 8. cap. 116. Mais on ne fait quel étoit ce poids.

Tome VI.

TURPETHUM, *turbith*.

TURPETHUM MINERAL, *turbith minéral*. Voyez *Mercurius*.

TURREIS, nom d'une pierre, qui, dit-on, empêche les os de se casser dans les chûtes.

TURRITIS.

Voici ses caractères.

Sa coque est fort plate, sa graine est sans horde; mais à d'autres égards elle ressemble au *leucium* & à l'*hesperis*; ses coques se terminent en pyramide.

Boerhaave compte quatre sortes de *turritis*, qui sont:

1. *Turritis, foliis inferioribus cichoraceis, ceteris persoliate*, T. 224. *Brassica sylvestris, foliis circa radicem cichoraceis*, C. B. P. 112. *Sinapi album*, Lugd. 1688.
2. *Turritis que Barbarea muralis*, J. B. 2. 869. *Erysima similis, hirsuta, alba*, C. B. Prodr. 42.
3. *Turritis vulgaris ramosa*, T. 244. *Barba pastoris, sive pilosella siliquosa*, J. B. 870.
4. *Turritis folio leucocit*, Tourn. Inst. 224. Boerh. Ind. A. 215. *Camelina*, Offic. Ger. 213. Emac. 273. *Camelina sive myagrum alterum amarum*, Park. Theat. 868. *Myagrum siliqua longa*, C. B. P. 109. *Myagrum affinis planta siliquis longis*, J. B. 2. 894. Raii Synop. 3. 298. *Erysimum Gal. no & Theophrasto*, Raii Hist. 811.

On en trouve dans des endroits putrides; elle fleurit en Juin & en Juillet. On emploie la plante même: elle tue & chasse les vers, fortifie l'estomac, pousse le poison en-dehors, est salubre aux paralytiques & aux épileptiques, & guérit les ulcères de la bouche. DALLÉ.

Outre les quatre espèces précédentes de *turritis*, Dale fait mention de la suivante.

Turritis, Offic. Ger. 212. Emac. 272. Raii Hist. 1. 799. Synop. 3. 293. Tourn. Inst. 223. *Turritis vulgaris*, J. B. 2. 836. Park. Theat. 852. *Labellio Brassica sylvestris hispida, non ramosa*, C. B. P. 112. *Leucosium flore albo, siliquis uno versu dispositis & reflexis*, Ejsd. 243.

On la trouve, sur des buttes sablonneuses, elle fleurit en Juin. On fait usage de la plante, dont quelques uns recommandent le suc pour la cure des ulcères de la bouche, & pour faire mourir les vers. DALLÉ.

TURSIO, le merfouin.

TURTAS, *rupras*, sorte de tarte faite de dattes, de farine & d'eau, & cuite sous la cendre.

TURTUR, Offic. Schrod. 5. 324. Mer. Pin. 175. Bellon. des Ois. 310. Aldrov. Ornith. 2. 505. Gefn. de Avib. 277. Schw. A. 362. Charlt. Exer. 85. Jonf. de Avib. 64. Raii Ornith. 183. Ejsd. Synop. 61. Will. Ornith. 134. La Tourterelle.

On emploie cet oiseau & sa graisse. Il a les mêmes qualités que le pigeon, singulièrement pour arrêter les dysenteries & le flux immodéré des regles. La graisse qu'on en retire après l'avoir fait rotir, est bonne, selon Schröder, employée en onction dans les maladies des reins, de l'abdomen, des mamelles & des aines. DALLÉ.

TURUNDÆ, tentes.

On se sert quelquefois de tentes dans le pansement des plaies. Elles sont faites de linge écharpi, artivement roulé, avec une large tête, semblable à celle d'un clou.

Elles sont plus ou moins longues ou grosses, selon la largeur des plaies auxquelles on les destine. V. *PLVIII. Vol. I. let. K. L. M. N.* On s'en sert spécialement dans les plaies & les ulcères profonds. Leur utilité est que, 1°. par leur moyen les remèdes sont portés jusques dans le fond & dans les recoins les plus éloignés de la plaie; 2°. qu'elles empêchent les parties externes de la plaie de reprendre avant que le fond soit bien guéri & bien sain; 3°. qu'elles servent à nettoyer la plaie de sang & d'autres matières fétides. Mais il faut non-seulement les proportionner à l'ouverture de la plaie: il faut aussi les faire extrêmement molles, de peur qu'elles n'augmentent la douleur. Pour ce point empêcher la consolidation de la plaie, lorsqu'elle paroit suffisamment détergée, & pour procurer par degrés le rapprochement des cavités, il faut mettre des tentes de plus petites en plus petites, & en cesser même l'usage dès qu'il sera possible. Et il y a tout lieu de croire, que c'est l'observation de cette précaution, qui a fait blâmer en général l'usage des tentes par plusieurs célèbres Chirurgiens tant anciens que modernes, du nombre desquels sont Magatus & Belloste.

On fait aussi des tentes de morceaux de linge non écharpé, mais entiers & roulés sur eux-mêmes en forme de cône, avec un fil attaché à leur base: mais il faut du moins qu'elles soient un peu effilées ou écharpées par le bout, afin qu'elles en soient plus molles, & ne causent point de douleur. On attache un fil à la base, afin de pouvoir retirer la tente, s'il arrivoit par malheur qu'elle s'enfonçât dans la cavité de l'abdomen ou du thorax. Voy. *Pl. VIII. Vol. I. let. O.* On se sert surtout de ces sortes de tentes pour les plaies qui pénètrent dans la cavité de l'abdomen ou du thorax, de peur qu'elles ne se referment avant que le sang ou les autres matières purulentes en aient été évacuées.

On fait aussi une troisième sorte de tente pour dilater l'orifice d'une plaie, si elle paroit trop étroite pour que le sang, la sanie, ou autre substance étrangère logée dans la plaie, puissent en être aisément retirées, ou pour que les remèdes convenables puissent y être introduits. On fait ordinairement ces tentes d'un morceau d'éponge préparé d'une manière particulière, de racines desséchées de gentiane, de navet, de calamus aromaticus ou de consoude; de manière qu'elles soient propres à s'imbiber de la matière qui y aborde, & que, s'ensuivant par ce moyen, elles dilatent l'orifice de la plaie. Il y a quelque rapport entre ces tentes & ces tubes ou tuyaux de plomb ou d'argent, qu'on emploie quelquefois pour faire sortir le sang ou le pus des plaies ou des ulcères étroits, & pour évacuer les eaux dans l'hydrocèle & l'urine. Leur grosseur & leur figure varient suivant la nature de la plaie. Voyez *Planche VIII. Vol. I. let. P. Q. R. S. T. V. X.* Magatus & Belloste désapprouvent l'usage des tentes dans la fistule.

On a examiné & discuté à l'article *Abdomen*, les objections de Garengot contre l'usage des tentes, dans les plaies de l'abdomen.

Pour l'usage des tentes dans la cure des hernies inguinales, voyez *Bubonocèle*.

On a vu à l'article *Lithotomie*, quels peuvent être les inconvénients de l'usage des tentes lors de cette opération & après.

TURUNDULA, une petite tente.

T U S

TUS, la même chose que *Thus*.

TUSAI, nom de différentes espèces de *coronæ imperialis*.

TUSSEDO, toux. Voyez *Tussis*.

TUSSICULARIA, remèdes qui excitent la toux. *Corleus Aurelianus*.

TUSSILAGO, *tussilage* ou *par-d'âne*.

Voici quels sont ses caractères.

Sa racine rampe au loin; sa fleur consiste en un grand nombre de petites barbes, portées sur une même tige, & enfermées dans un calyce fendu à sa base en beaucoup de parties.

Boerhaave compte deux sortes de *tussilage*, qui sont:

1. *Tussilago vulgaris*, C. B. P. 197. Tourn. Inf. 487. Boerh. Ind. alt. 101. *Tussilago, farfara*, Offic. *Tussilago*, J. B. 3. 569. Ger. 666. Emac. 811. Park. 1220. Raii Hist. 1. 259. Synop. 78.

Les racines de *tussilage*, sont grosses vers la tête, & de cette tête partent plusieurs filets. Les fleurs naissent dès la fin de Février ou au commencement de Mars, sur des queues de trois ou quatre pouces de long, écaillées & terminées en une pointe aiguë: elles sont jaunes, radiées & semblables pour la forme à la dent-de-lion, & par le duvet qui s'y forme. Les feuilles croissent après les fleurs, d'une figure à peu près ronde, mais angulaires & dentelées par les bords, un peu creusées près de la tige, comme le glouteron, mais plus petites, blanches en-dessous, vertes en-dessus, mais couvertes d'une peau cotonneuse, qu'on fait aisément tomber. Elle croît dans les lieux humides & aqueux, & fleurit de bonne heure dans le printemps, on fait usage des feuilles & des fleurs.

Les unes & les autres sont pectorales, & bonnes pour les maladies de la poitrine & des poumons, comme les toux, les consomptions, la respiration courte, & souvent on les emploie en apophèmes pectoraux, ou fume en guise de tabac, la plante sèche, hachée menu, pour les toux & les autres affections des poumons. MILLER, Bot. Off.

Les feuilles de *tussilage* sont amères, glutineuses & un peu styptiques: elles ont le goût de l'artichaud & donnent une foible teinture de rouge au papier bleu. Il paroit y avoir dans cette plante, un sel semblable à celui du corail, enveloppé dans du soufre & dans une grande quantité de phlegme visqueux. Les feuilles & les fleurs sont fort adoucissantes, modérément apéritives, & consacrées, pour ainsi dire, aux maladies de poitrine, qu'occasionnent des sérosités acres & salines. On prescrit la fumée des feuilles aux asthmatiques en guise de tabac. M. Boyle conseille de mêler aux fleurs de *tussilage*, de la fleur de soufre, & un peu d'ambre pulvérisé; & il assure que ce remède a guéri plusieurs phthisiques. Du tems de Dioscoride, on faisoit recevoir la fumée des feuilles de cette plante, par la bouche, aux personnes affligées de cette maladie. On fait des fleurs & des feuilles, des décoctions pectorales & des loochs pour faire cracher. On fait aussi des fleurs un sirop & une conserve. La tisane suivante est fort bonne pour la toux:

Versez quatre pintes d'eau bouillante sur des feuilles de par-d'âne, quatre poignées;
& de fleurs, trois poignées;
de sommets d'hysope, deux poignées;
de raisins secs, une once;
de miel de Narbonne, trois cuillerées.

Faites jeter quelques bouillons, retirez le coquemar du feu: couvrez & passez la tisane lorsqu'elle sera refroidie. TOURNEFORT.

Hillier nous apprend qu'il a rétabli plusieurs enfans malades d'astrophie; uniquement avec des feuilles de par-d'âne, qu'il faisoit hacher menu comme des herbes à mettre au pot, & dont il faisoit une bouillie farineuse frite dans du beurre comme de la sauge, laquelle il faisoit prendre pendant un long-tems. On trouve la même

chose dans le Docteur Same, d'après les *Observations* de Jerome Reusnerus. RAT, *Hist. Plant.*

2. *Tussilago Alpina, rotundifolia, glabra*, C. B. P. 197. M. H. 3. 130. Boerh. *Index alt. Plant. Vol. I.*

Cette plante s'appelle *tussilage*, sans doute, du mot *Tussis*, parce qu'elle est bonne pour la toux. On l'appelle aussi *bechion*, du mot Grec *βήχων*, qui répond au Latin *tussis*. On l'appelle encore *ungula caballina* ou *calcem equinum*, à cause de la forme de sa feuille qui ressemble au pied d'un cheval. On lui donne le nom de *farfara* ou *farfarilla*, parce que ses feuilles ressemblent à celles du peuplier blanc, ou qu'il semble qu'on ait saupoudré de la farine dessus. Le nom de *de filius antepatrem*, lui vient de ce que dès le mois de Février on a commencement de Mars, avant qu'il ait paru aucunes feuilles, elles poussent des fleurs, qui rarement durent-elles plus de deux jours.

Les fleurs, la racine, les tiges, les feuilles & le fruit sont d'usage en Médecine : elles sont d'une qualité pénétrante, échauffante & lénitive, raison pourquoi elles incisent les humeurs grossières & pituiteuses contenues dans les poudrons, & sont bonnes dans les toux, les consumptions & les pleurésies. Ses feuilles récentes, broyées dans un mortier, & bouillies avec le double de sucre, sont excellentes dans la phthisie, dans l'excitation des reins, dans une gonorrhée ulcéreuse, qui dure depuis long-temps, & dans les désordres de l'estomac, qui naissent du phlegme. Le *pas-d'âne* est regardé comme alexipharmaque, parce qu'il excite la sueur. Ses feuilles récentes, appliquées en-dehors sont bienfaisantes pour la cure des ulcères & pour les inflammations. Leur suc, bû pendant quelques jours, est, dit-on, bon pour la cure des fièvres quartes. *Histoire des Plant. attrib. à Boerhaave.*

TUSSIS, toux.

La toux & l'asthme ont tant d'affinité l'un avec l'autre, & sont si souvent compliqués, que l'un ne va guères sans l'autre. Or la toux est une violente expulsion d'une matière étrangère hors des bronches des poudrons, par le moyen de l'augmentation de leur contraction, ou de leur force convulsive, accompagnée d'une violente expiration.

Comme j'ai dessein de donner l'histoire & la pathologie de cette maladie, je commencerai par la description des parties, qui concourent le plus immédiatement à la production de la toux ; afin qu'ainsi nous puissions découvrir la véritable essence de ce mouvement convulsif, & concevoir les causes de ses différentes variétés. Le principal siège de la toux est ce large canal par le moyen duquel nous respirons, & qui est divisé en deux parties, la trachée-artère & les bronches : celles-ci sont distribuées dans la substance des poudrons, & l'autre regne depuis les poudrons jusqu'au gosier. L'origine de l'apre-artère ou trachée-artère, qu'on appelle le *Larynx*, est un canal qui commence au gosier, & est formé de cinq cartilages attachés par trois membranes dont l'extérieure est nerveuse ; celle du milieu, charnue ; & l'intérieure, glanduleuse. L'ouverture supérieure de ce canal s'appelle la *glotte*, laquelle est fermée d'un couvercle cartilagineux, qu'on appelle *épiglotte*. Le larynx est suivi d'un tuyau cartilagineux & membraneux, appelé l'apre-artère, qui plus étroit à son embouchure, & se rétrécissant vers le bas à mesure qu'il approche des poudrons, se divise tout près d'eux, en deux ramifications qu'on appelle les *bronches*. Ces ramifications sont divisées en une infinité d'autres, qui se distribuent dans la substance des poudrons, & consistent en segments cartilagineux, & en membranes capables de contraction, & se terminent en petites vésicules, qui adhèrent à ces petites ramifications des bronches, & constituent la partie la plus considérable des poudrons.

Tous ces petits canaux pneumoniques depuis le commencement jusqu'à la fin, sont environnés d'une membrane, composée de fibres longitudinales & annulaires, garnies de quantité de canaux & de glandes excrétoires, dont le nombre, la situation & la figure, ont été merveilleusement bien marqués par Morgagni, *Advers. Pl. XI. fig. 1.* Ces glandes versent dans les canaux qui servent à la respiration, une humeur ténue, semblable à de la rosée, douce & lymphatique, qui, selon toutes les apparences dégoutte de ces glandes, qui adhèrent extérieurement à l'épiglotte, aux cartilages arytenoïdes, & aux extrémités des bronches. Ces glandes sont représentées par Heister, *A. N. C. Cent. VII. & VIII. Observ. 63.* La sage Nature a donné à ces conduits, des vaisseaux de différentes sortes, surtout des artériels, qui partent de l'artère bronchiale. Cette artère bronchiale tire son origine du tronc de la grande artère descendante, au-dessus de l'arcade des artères intercostales supérieures, & est divisée en trois ramifications, dont l'une s'avance en dehors par-dessus la trachée-artère, tandis que les deux autres distribuent plusieurs ramifications dans toute la substance des membranes de la trachée, & des bronches pulmonaires. Ces canaux reçoivent aussi des vaisseaux veineux de la veine bronchiale, dont les ramifications étant propagées de la même manière que les artères, se terminent enfin par une grosse ramification au tronc de la veine-cave descendante & de l'azygos : ces deux espèces de vaisseaux ont été découverts & exactement décrits par M. Ruyfch, *Ep. 4.* Enfin les conduits qui servent à la respiration reçoivent des nerfs de la paire vague & du nerf intercostal.

L'usage originaire & la fonction de ces canaux, est de procurer une entrée commodément à l'air dans les poudrons, & ensuite une libre sortie, à l'effet de faciliter la circulation du sang, si nécessaire à la vie & à la santé. C'est pour cela que ces canaux sont munis, premièrement d'un grand nombre de glandes, non pas pour la sécrétion de l'excrétion de liqueurs excrémentielles, mais pour fournir une lympe ténue, qui par une lubrification douce & continue foment les membranes de la trachée & des bronches, de peur qu'elles ne se fassent par l'action continuelle de l'air dans l'inspiration ; & quand cette lympe a fait sa fonction, elle se résout en exhalaisons, & est emportée par l'air qu'on expire, de même que la perspiration cutanée ; c'est pour la même fin que les canaux qui servent à la respiration, sont aussi garnis, non-seulement de tuniques nerveuses extrêmement sensibles, mais aussi de tuniques musculaires, qui ont des fibres longitudinales & annulaires par le moyen desquelles elles sont capables non-seulement de contraction, mais aussi de dilatation, qualités que la nature a données à tous les conduits du corps nerveux & membraneux, comme nous le voyons dans les uréters, les conduits biliaires, l'estomac & les intestins. Or ces deux sortes de mouvement ont leurs avantages particuliers : car ils contribuent beaucoup non-seulement à procurer l'entrée & la sortie de l'air, mais aussi à la sécrétion de la lympe par les glandes que nous avons dit, & à la circulation du sang dans les vaisseaux bronchiaux. Enfin, quoique ces conduits membraneux ne soient pas seuls suffisants pour le mécanisme de la respiration ; ils sont cependant si nécessairement unis avec les autres parties qui servent au même effet, telles que les poudrons, la pleure, le diaphragme, & les muscles intercostaux & abdominaux, qu'il est presque impossible que quand une partie agit, toutes les autres n'agissent pas aussi.

Quand ces parties sont en bon état, la respiration se fait d'une manière naturelle : mais si quelque-une d'elle cesse d'y être, la respiration en est offensée & troublée. Sans toucher ici aux autres désordres de la respiration, je ne parlerai que de la toux, qui a toujours pour cause un dérangement dans la constitution naturelle des canaux pneumoniques que nous avons décrits. Je ne balancerai point à assurer que la même cause qui dans l'estomac

produit le vomissement, se trouvant dans les bronches, cause la *tox* : or cette cause est le dérangement de leur mouvement tonique. Car je pense que dans la *tox*, les conduits bronchiaux étant contractés depuis leurs parties inférieures jusqu'à leurs supérieures, ils chassent en en-haut, avec violence & impétuosité, l'air qu'ils contiennent, comme s'il étoit question d'expulser quelque matière étrangère. Or, comme il faut nécessairement, quand ils sont dans un état contre nature, que les autres parties de la poitrine destinées à la respiration, & intimement unies avec celles-là, participent en conséquence de leur sympathie, à leur dérangement; on voit pourquoi, plus la *tox*, qui est une expiration contre nature, est violente, plus sont aussi violentes les secousses que reçoit la poitrine, l'abdomen & tout le corps. En conséquence de ce concert des parties, il arrive aussi fort souvent, que quand l'estomac, le diaphragme, l'œsophage, les nerfs précordiaux & ceux qui tirent leur origine de ceux-là, ou la membrane pituitaire du nez, sont tirailés par quelque cause que ce soit, les conduits qui servent à la respiration, étant en même-temps affectés, il s'en ensuit la *tox*.

Si donc la cause éloignée de la *tox* est un désordre spasmodique & convulsif dans ces canaux, c'est indubitablement leur tiraillement qui est la cause immédiate de ce désordre convulsif, & conséquemment de la *tox*. C'est pourquoi la *tox* a toujours son siège dans la poitrine, quoique les causes qui l'ont produite soient quelquefois logées ailleurs. Et cette diversité de causes éloignées qui concourent à produire la *tox*, en constitue aussi bien des espèces différentes.

Je n'ai pas dessein de traiter ici de ces espèces de *tox* funestes, qui sont les symptômes concomitans de différens désordres : telles que sont la *tox* phthisique, qui a pour cause la colligation des vésicules & des vaisseaux bronchiaux, produite par un ulcère des poulmons, & dont le principe est par conséquent une solution de continuité. Lors de cette espèce de *tox*, la matière ulcéreuse & étrangère n'est point portée dans les glandes pulmonaires, mais dans les cavités corrodées, déchirées & entr'ouvertes des bronches, & c'est cette matière qui produit la *tox*, par le tiraillement des membranes nerveuses. C'est dans cette classe de *tox* symptomatiques qu'il faut aussi ranger, celle qui accompagne l'asthme, la péripneumonie, la pleurésie, le skirrhe, les apostumes aux poulmons, & les inflammations du diaphragme & du foie. Il y faut encore ranger celles qui ont pour cause une plaie faite à un nerf ou à un tendon du cou; celles qui sont à la suite de convulsions, d'épilepsie & de désordres hystrériques; car ces espèces de *tox* sont pour la plupart produites par le tiraillement des bronches qu'il produit le concert des parties, la cause du désordre étant logée dans un lieu plus ou moins distant des parties précordiales.

Nous ne nous arrêterons pas non plus à cette espèce de *tox* occasionnée par la chute d'un corps solide ou étranger dans la trachée-artère, par l'ouverture de la glotte. Ces accidens sont terribles & souvent mortels, parce qu'ils produisent une suffocation subite; comme on en voit des exemples rapportés par Marcel Donat, *Hist. Med. Mirab. Lib. III. cap. 7*. A cette espèce de *tox* appartiennent aussi celles qui sont causées par des tumeurs, des pierres & autres corps étrangers adhérens à la trachée-artère & aux bronches. Des Auteurs dignes de foi, assurent qu'on a quelquefois poulé dehors par la *tox*, de ces pierres & autres petits corps semblables à des grains de grêle. Voyez Alexandre de Tralles, *Lib. V*. Paul Eginete, *Lib. III. cap. 28*. & 31. & Pierre Borelli, *Observat. Centur. I. Observat. 67*.

Nous ne parlerons non plus qu'en passant des *tox* qui sont produites par les vapeurs du plomb, des autres

métaux, & spécialement des acides minéraux, respirés pendant long-tems avec l'air; auxquelles sont sujets les mineurs, les affineurs, les potiers, qui usent beaucoup de litharge, les maçons, ceux qui préparent souvent de la chaux vive; parce qu'il est aisé d'en entendre la cause; car lorsque les parties métalliques, & presque corrosives entrent dans les conduits qui servent à la respiration, lesquels sont doués d'une sensibilité exquise, ils s'y insinuent intimement, & y produisent une violente constriction, qui cause une *tox* sèche accompagnée d'asthme.

Il n'est pas non plus question de traiter fort au long de cette *tox* légère & courte, qui vient à des personnes, d'ailleurs en santé, en conséquence de la suppression de la transpiration. Ces *tox* arrivent, surtout aux personnes d'une constitution pituiteuse, qui lors d'une douce transpiration, se sont exposé la tête ou la poitrine au froid; en conséquence de quoi la sérosité acre, repoussée de la surface de la peau, tombe sur la trachée artère & sur les bronches. Ces sortes de *tox* arrivent aussi aux personnes âgées, lorsqu'elles dorment dans des endroits frais, surtout pendant la nuit, ou qu'elles s'exposent à l'air par un tems froid. Cette espèce de *tox* accompagne aussi le *coryza*, & se guérit promptement, ou en se tenant chaudement, ou peut-être plus vite encore, en prenant des diaphorétiques convenables. A cette espèce de *dyspnœe* appartient aussi la chute d'une sérosité provenant des narines, sur le gosier & le larynx. Mais on la chasse aisément le matin par l'expectoration.

Nous traiterons plus au long de cette espèce de *tox*, qui est une maladie par elle-même, qui affecte violemment tout le corps, & tourmente le malade, non-seulement par sa véhémence, mais aussi par sa longue continuité. Nous appellerons celle-ci, *tox* rhumatique; car elle a pour cause un dérangement dans le mouvement des humeurs qui circulent de la circonférence du corps vers les poulmons, & la congéssion de ces mêmes humeurs dans ce viscère. Elle est souvent accompagnée de frissons & d'un sentiment de fièvre, dont on s'aperçoit surtout le soir. Cette espèce de *tox* est ou sèche, ou humide, selon le tempérament du malade. La *tox* humide est celle des personnes sanguines & phlegmatiques, de celles dont les parties nerveuses, fibreuses, musculaires sont molles, de celles qui abondent en suc séreux & pituiteux, telles que sont les femmes plutôt que les hommes, les enfans & les vieillards, plutôt que les adolescents & les hommes faits : mais la *tox* sèche est celle des hypocondriaques, des scorbutiques, & des cachectiques, dont l'habitude du corps est roide, de ceux qui ont le système nerveux foible & disposé aux mouvemens spasmodiques, & de ceux qui abondent en sérosité acre.

Le plus haut degré de la *tox* rhumatique est, ce qu'on appelle la *tox* convulsive, ou la *tox* appelée vulgairement quinte. Elle est si furieuse & cause de telles secousses au malade, que souvent il paroît prêt d'être suffoqué. Quelquefois, & surtout au commencement, elle est sèche, & on ne rend par l'expectoration, que très-peu de sérosité tenue, plus ou moins acre. D'autres fois elle est humide; & alors après quelques efforts, on vient à bout d'expectorer une mucosité un peu livide & extrêmement ténace. Lors de cette espèce de *tox*, les extrémités du malade sont froides, il est constipé, son urine est claire, & les suc vitaux se portant avec trop d'abondance & d'impétuosité aux parties supérieures, lui remplissent la tête & la poitrine : c'est ce qui fait que, lors du paroxysme, son visage est rouge, ses veines gonflées, son poul fort & vil, qu'il a les yeux prominens & arrosés de larmes, que les paupières sont enflées, & quelquefois même, quand il étourne, le sang lui sort par les narines. Quelquefois aussi il se rompt des petits vaisseaux

au poulmon, ce qui cause un crachement de sang. Cette espèce de *toix* est souvent accompagnée de hoquets & de vomissemens incommodes : il y a des malades, qui dans cet état rendent involontairement leurs excrémens & leur urine; d'autres, surtout les enfans, qui en toussant contractent des descentes, ou deviennent bousus, comme le remarque Hippocrate, *Apher. 46. Sect. 6.* On lit dans les *M. N. C. Cent. I. Obser. 1.* un exemple mémorable d'une *toix* de cette espèce qui fit rompre par le milieu un des corps des vertèbres du dos. Il faut aussi observer que la violence de la *toix* peut causer une apoplexie; & Boyle remarque qu'il est arrivé quelquefois qu'elle a fait perdre la mémoire, & rendu paralytiques les mains & quelquefois d'autres membres.

La cause matérielle d'une *toix* convulsive, ou qui prend par quintes, réside dans une humeur rénée, acre & presque caustique, déposée sur les tuniques extrêmement sensibles des conduits destinés à la respiration. Cette humeur est logée, ou dans le larynx & la trachée artère, auquel cas elle produit un chatouillement continu & désagréable dans le gosier, ou elle est étendue plus profondément dans les bronches pulmonaires; & alors elle cause une *toix* accompagnée des plus terribles efforts. Cette humeur est engendrée par des matières sordides, acres & impures, qui ne sont pas suffisamment expulsées vers la surface du corps; ou qui en ont été repoussées par quelque cause, comme le froid, qui est la plus ordinaire, & se font conséquemment amassées dans le poulmon. C'est là ce qui fait que la suppression de la gale, de la teigne, des schories de la tête, des boutons, comme aussi la consolidation trop précipitée d'ulcères, ou la résolution de la goutte, sont suivies de *toix* violentes. C'est aussi la raison pourquoi la rougeole est précédée, accompagnée & suivie de longues *toix* de cette sorte, la matière acre de la rougeole affectant les conduits qui servent à la respiration, & les tirailant violemment. Voyez *A. C. N. Dec. 3. Obs. 11.*

La *toix* rhumatique & convulsive, provenant d'une cause commune, comme un vice dans l'air, par exemple, est souvent épidémique. Elle court surtout en Automne & en Hiver, mais surtout quand, après un vent du midi & un tems doux, le froid prend tout à coup, & qu'il commence à souffler un vent piquant du Nord. Mais cette cause n'excite une *toix* rhumatique que dans des habitudes impures, au lieu que dans les autres elle n'en produit pour l'ordinaire qu'une, de nature catarrhale. Aussi remarque-t-on, pour l'ordinaire, que la cause de ces *toix* épidémiques est un air rempli de brouillards fétides, ou imprégné d'autres particules acres & souvent empoisonnées, qui causent aussi des fièvres exanthémateuses : ces particules respirées avec l'air, produisent, non-seulement une *toix* violente, mais aussi des aphthes, qui rendent la *toix* bien plus difficile à guérir. Ces *toix* sont aussi quelquefois épidémiques dans le Printems, & alors elles viennent d'exhalaisons salines & acres, contenues dans l'air, que le soleil a élévées de terre après l'Hiver, & qui s'insinuent dans les glandes des conduits qui servent à la respiration. Voyez Hippocrate, *Epidem. Lib. VI. Sect. 8.* Sennert, de *Febris*, Lib. IV. cap. 17. & les Œuvres de Sydenham.

C'est en avoir dit assez sur le plus haut degré de la *toix* rhumatique, dont les causes sont ordinairement externes. Mais il y a d'autres *toix* qu'on appelle plus proprement rhumatiques, qui procèdent d'une cause interne, & qui non-seulement durent très-long-tems, mais qui sont aussi fort incommodes, attendu qu'elles sont compliquées avec des douleurs rhumatiques de la poitrine & de la tête, des migraines, des maux de dents, des points de côté, qui ressemblent à une pleurésie, des fluxions de matière acre qui coule de la tête dans le gosier. Ces sortes de *toix* arrivent principalement aux cachectiques & aux scorbutiques, en consé-

quence d'une suppression d'effluves acémateuses aux piés, ou de toute autre tumeur; ce qui cause une *toix* si violente, & une telle difficulté de respirer, que le malade paroît en danger d'être suffoqué. Ces sortes de *toix* sont fort ordinaires aux vieillards, qui abondent en sucs impurs; & elle est produite dans ces personnes par un froid externe, surtout au dos, à l'endroit où se trouvent la première vertèbre des lombes, & le grand plexus méfentérique des nerfs, en conséquence de quoi une sérosité acre a été transportée des parties externes du corps au poulmon. Cette espèce de *toix*, dans les personnes pituiteuses & âgées, qui vivent délicatement, qui mènent une vie sédentaire, & ont négligé de se faire saigner dans des tems qu'ils avoient coutume de le faire, est pour l'ordinaire de l'espèce humide, & produit un effet critique, attendu qu'elle purge d'une surabondance de *serum* impur, route la masse du sang & des humeurs, sans que le malade en soit considérablement incommode; en sorte qu'après la *toix* cessée, ils recouvrent les forces, son sommeil, son appétit & sa santé.

Il faut aussi ranger dans la classe des *toix* rhumatiques, la stomachique & l'hypocondriaque; dont la première a sa cause dans l'estomac; & l'autre, plus avant, dans les hypocondres & les intestins. Ces deux espèces de *toix* sont produites, partie par le concert des nerfs, & partie par une fluxion rhumatique de matière séreuse sur les poulmons. La *toix* stomachique se manifeste par des signes particuliers, tels que la nausée, la cardialgie, la perte de l'appétit, de mauvaises digestions, un sentiment de pesanteur dans l'estomac; & c'est dans le creux de l'estomac qu'on sent ce qui excite à tousser. La *toix* hypocondriaque, au contraire, est accompagnée de flatulences, de spasmes dans les intestins, & d'autres symptômes hypocondriaques. La *toix* stomachique est produite par des matières sordides, bilieuses, acres & acides, logées dans l'estomac, surtout dans son orifice supérieur, & dans l'œsophage, lesquelles tiraillent les membranes nerveuses de ces parties, qui ont une étroite affinité avec les conduits qui servent à la respiration. C'est ce qui fait que cette espèce de *toix* est accompagnée de fréquens vomissemens. Elle est fort incommode quand l'estomac est vuide, & est ordinaire dans la fièvre tierce, surtout si elle est en même-tems continue, comme nous l'apprend Hippocrate. *Epidem. Lib. II.* La *toix* hypocondriaque est produite par des humeurs grossières, impures & sereuses, portées par la force des spasmes & des flatulences abdominales, à la poitrine & aux poulmons; & elle est plus violente si elle a eu pour causes occasionnelles qui l'aient précédé, un froid excessif ou des passions fortes. Mais il faut observer que cette *toix* si elle est périodique, tire son origine de matières sordides logées dans l'estomac, ou plutôt dans le duodenum.

Il faut aussi considérer ici, une sorte de *toix* habituelle, qui mérite d'avoir sa place parmi les catarrhales & les rhumatiques. Cette espèce surtout dépend d'un relâchement des glandes situées dans le gosier, dans le palais & le larynx, & dure quelquefois plusieurs années, accompagnée d'expectorations continuelles. Il s'y joint de mauvaises digestions & une lente consommation de tout le corps. Les personnes les plus sujettes à cette sorte de *toix*, sont celles qui ont beaucoup de sérosités, qui mènent une vie sédentaire, qui sont dans l'habitude de veiller ou de boire beaucoup de vin.

Quant aux prognostics des *toix*, la *toix* sèche se change ordinairement en une humide, qui, lorsqu'elle dure long-tems, devient habituelle, rend les digestions mauvaises, & produit la cachexie & une fièvre lente. Si une *toix* humide devient sèche, & laisse un sentiment de pesanteur dans la poitrine, elle donne lieu de craindre qu'il ne s'ensuive une fièvre putride ou pestilentielle, à ce que prétend Lommius, *Observat. Medicin.*

*Lib. II. Les toux convulsives & qui prennent par quintes, sont dangereuses dans les enfans, parce qu'elles peuvent aisément les suffoquer, surtout lors de la pousse des dents & dans la rougeole. Elles peuvent aussi causer aux enfans des distorsions à l'épine du dos, & des hernies; aux femmes grosses l'avortement, & aux hommes un crachement de sang & la phthisie. Ces toux causent aussi quelquefois une suffocation subite, suivant le rapport de Willis, *Pharmacop. ration. P. I. Sect. 1. cap. 6.* & d'Hilden, *Cent. II. Observat. 68.* Les toux suivies d'un skirrhe au poulmon ou à quelque autre viscere, sont ordinairement incurables, quelque remède qu'on y porte. Et les toux qui sont produites par la répercussion d'une matiere exanthématique, cessent quand l'éruption est revenue. Lommus, à l'endroit que nous venons de citer, nous apprend que toute toux qui ôte au malade le sommeil, est mauvaise; & que celles qui durent long-tems, qui sont ordinaires, violentes & accompagnées de fluxion, c'est-à-dire, les toux rhumatiques habituelles, ont de mauvaises suites. La toux dans l'Phydropisie est un mauvais signe selon Hippocrate, *Spil. VI. Aphor. 35.* Au contraire, une chaleur modérée pendant la nuit, une sueur ou moiteur égale par tout le corps, une évacuation abondante d'urine, un degré convenable de solubilité dans le corps, un sommeil tranquille & une expectoration facile, sont des signes d'où l'on peut conclure avec certitude, que la toux est en bon train de cesser.*

C U R E.

Dans la cure de la toux rhumatique, il y a quatre objets à remplir; premerement, de corriger la matiere peccante, la disposer à sortir du corps, & provoquer, s'il le faut, l'expectoration; secondement, faire dériver la sérosité qui s'assure sur les parties précordiales, & l'attirer aux émonctoires qui lui conviennent; troisièmement, réprimer les commotions excessives du corps; quatrièmement, rétablir la force des parties affoiblies.

Si donc les bronches sont obstruées par une mucosité ténace & coagulée, il faut inciser, résoudre & amollir cette mucosité. On remplira merveilleusement bien cette indication par des racines résolutives, dont les meilleures sont, la racine d'iris de Florence, la racine d'arum, &c, ce qui est d'une grande efficacité pour fondre les humeurs crasses & ténaces, cinq ou six grains de racines de squilles avec un peu de nitre, aussi-bien que l'oxymel de squilles, l'essence de gomme ammoniacque, l'esprit anisé de sel ammoniac, le lait & les fleurs de soufre, & le blanc de baleine.

On dispose à sortir du corps, l'humour excessivement ténue, acre & saline, par des remèdes incraissans, & par ceux qui corrigent l'acrimonie de la lymphe. On remplit ces indications par des décoctions d'orge, de rapure de corne de cerf, de racines de vipérine & de réglisse; par de la crème d'orge & de l'eau de gruau, préparée avec des amandes douces & des raisins de Corinthe; par une décoction de navets préparée avec du sucre; par des gelées de corne de cerf & autres animaux, par des bouillons de viande & de lait, par des bouillons de fressure de veau; par les sirops de pavot, de pas-d'âne & de diacod; par du blanc de baleine administré avec du lait; & mieux que tout cela, par de l'huile d'amandes douces, récemment tirée sans feu, & administrée, ou seule, ou avec du sirop de capillaires, ou du julep de roses.

Par exemple:

Prenez d'huile d'amandes douces, & de sirop de capillaires,	} de chag. une once ;
de blanc de baleine, trois dragmes; de safran, quinze grains.	

Mélez le tout ensemble & l'administrez.

On remplira encore très-bien la même indication par des infusions de véronique & d'hysop; des fleurs de mauve, de safran, de pavot rouge, de sauge & de marguerite; des racines de réglisse; de la graine de fenouil, & de l'écorce de cassiafras. Quand une toux catarrheuse est devenue habituelle, & qu'elle est accompagnée de la perte de l'appétit & de la consommation, il faut tenter la cure par du lait d'ânesse ou du petit lait, ou par les eaux de Seltz mêlées avec une égale quantité de lait.

Quand il y a un amas, une affluence & fluxion excessive de sérosité dans la poitrine, comme il arrive dans la toux humide, pituiteuse & invétérée, il faut faire dériver cette sérosité de dessus les parties précordiales & les vaisseaux pulmonaires, partie par l'anus, qui est l'émonctoire spécial des matieres sordides muqueuses, & partie par la peau qui est le philtre naturel des humeurs ténues & subiles. Dans toutes les toux, mais singulièrement dans les convulsives, & les rhumatiques, il est fort avantageux de tenir le corps dans une solubilité convenable: or pour cet effet, aussi-bien que pour corriger l'acrimonie, & évacuer les sérosités sordides; doucement, & dépendant abondamment, & sans causer aucun dérangement ni affoiblissement au malade, je ne sai point de laxatifs plus efficaces que la manne, qu'on donnera à la dose de deux onces, dans une infusion ou décoction convenable, réitérant l'usage de ce remède, si la situation du malade le permet. Ordinairement j'en fais dissoudre deux onces dans huit onces d'eau de bétouine de Paul, ou de fleurs d'épine d'Egypte, à un feu modéré, y ajoutant ensuite une dragme de terre foliée de tartre, & quelques gouttes d'huile de cedre, d'anis ou de macis. Gabelchoverus recommande aussi, *Cent. IV. Observat. 7.* d'administrer plusieurs onces de manne pour guérir la toux. On peut aussi donner ce même laxatif dans une infusion de bétouine de Paul, ou dans du lait. On remplira encore la même intention avec le sirop solutif de roses, la cassé récente, les décoctions laxatives & les raisins secs imprégnés de rhubarbe: & si l'estomac ne peut pas supporter ces laxatifs, on fera usage des cyathes pour évacuer l'excès de sérosité & de mucosité, par les émonctoires convenables.

En rétablissant la circulation égale du sang par tout le corps, & spécialement en amenant la sérosité aux glandes subcutanées, on empêchera qu'elle n'assure sur les parties précordiales. On peut satisfaire à cette indication par des infusions pectorales chaudes, de fleurs de mauve & de violettes; de feuilles de sauge, de graine de fenouil, d'anis & de cinnamome. On boira ces infusions le matin dans le lit, observant un régime convenable, & tenant toujours son corps dans un degré de chaleur égal. On répondra encore à la même intention par des poudres diaphorétiques & bésoartiques, faites d'yeux d'écrevisses, de poudre du Marquis, d'ambre préparé, d'antimoine diaphorétique, ou au lieu de ce dernier, l'anti-héctique de Poterius, la corne de cerf calcinée, & le cinabre, à quoi on ajoutera quelques gouttes d'huile d'amande ou de safran, tirée par expression. A ces poudres on peut ajouter des fleurs de soufre, si la toux est causée par une répercussion des achores ou de la gale.

Le troisième objet est de réprimer les commotions excessives du corps: mais il s'y faut prendre dès les premiers commencemens, de crainte d'augmenter le mal au lieu d'y remédier. Parmi les remèdes propres à cet effet, le meilleur est le safran, qui est extrêmement ami de la poitrine, & son extrait avec les poudres bésoartiques. Quelques-uns veulent qu'on ajoute de la mousse de chêne, soit aux poudres, ou aux décoctions. On remplira la même indication avec les pilules de styrax mêlées avec les pilules alophangines, & prises le matin, en y joignant des expectorans, tels que l'huil-

le d'amandes douces & le blanc de baleine. On pourra encore employer, au même effet, la liquer minerale anodyne, ou le landanum liquide de Sydenham marié avec l'esprit de corne de cerf, dont Boyle fait un grand cas. Si la toux ne cède point à ces remèdes, on aura recours aux plus puissants anodyns, tels que les pilules de styrax, celles de Starkey, celles de Wildegansius & les préparations de thériaque.

Je ne condamne point ni plus l'usage des topiques, à l'effet de soulager la véhémence de la toux, attendu qu'on peut apporter un grand soulagement dans une toux phthisique, par l'application de l'emplastrum diaphanum de Ruland sur la poitrine. Dans la toux convulsive, ou qui prend par quintes, on produit de très-bons effets en oignant les parties précordiales avec l'unguentum potabile rubrum, mêlé avec de l'esprit de vin. En oignant les côtés du thorax avec l'onguent pectoral de la Pharmacopée d'Ausbourg, on soulage considérablement la toux, on apaise les douleurs de la poitrine, & on provoque l'expectoration. L'expérience m'a appris que l'emplâtre suivante est très-salutaire dans toutes les toux rhumatisques.

Prenez de la meilleure myrrhe;
du bdellium;
de l'ambre;
de blanc de baleine;
de graisse humaine;
de cire;
de blanc de bétoune;
de sève de Venise, trois dragmes;
de safran, une dragme;
de camphre, une demi-dragme.

} de chaque, une demi-once;
}

} de chaque, 2 onces;
}

Mêlez pour une emplâtre, que vous appliquerez sur la poitrine, le cou ou l'épine du dos.

Dans le déclin de la maladie, il est question de songer à remplir le dernier objet, & de fortifier les parties affaiblies, parce que sans cette précaution la toux pourroit revenir aisément. Pour cet effet, je recommande l'essence d'ambre & l'esprit de corne de cerf mêlé avec la teinture de tartre, & la liqueur anodyne, y ajoutant quelques gouttes d'huile de bois de sassafras, aussi-bien que de l'essence de cascarille. J'ai souvent vu produire de très-bons effets à quelques gouttes de baume de vie, administré avec l'extract de la teinture de safran. Sur la fin de la maladie, j'ordonne pour fortifier l'estomac l'électuaire suivant.

Prenez de conserve de roses rouges, deux onces;
de conserve de romarin, une once;
d'ambre préparé, &
de muscade, } de chaque, deux dragmes;
de sirop d'écorce d'orange ou de citron, ce qu'il en faudra.

Cratoen, Lib. XXXVII. Conseil recommande fort l'ambre avec une décoction de raisins secs; & avec raison, parce que ce remède possède une vertu corroborative, & en même-temps laxative. Mais la véritable essence d'ambre est de beaucoup préférable à l'ambre même. L'estomac est aussi merveilleusement fortifié par le vieux & généreux vin de Falerne, dont les Anciens, & singulièrement Plin, faisoient de grands éloges. Hippocrate, Lib. de Viâ. acut. recommande fortement l'usage d'un vin moelleux pour les vieillards. L'eau de Bétoune de Paul Eginete, & d'hysope distillée avec du vin, & édulcorée, y ajoutant un peu de safran, est propre pour le même effet. Pour fortifier les glandes du gosier & des bronches, d'où l'humeur découle continuellement sur le larynx & la trachée-artère, j'ai toujours vu saupoudrer la tête avec sucçin, avec une poudre composée d'ambre, de benjoin, de mastic, des fleurs de camomille Romaine, & des clous

de girofle. On aura soin aussi de gargariser la bouche avec de l'eau-de-vie de France, ou avec une décoction de sauge, d'hysope & de fleurs de roses rouges dans du vin.

Pour prévenir & guérir toutes sortes de toux; le régime est un point fort important. Il faut d'abord choisir un air qui ne soit ni trop chaud; ni trop froid, mais qui tienne le corps seulement dans une petite sueur continue. C'est la nuit que l'air est toujours dommageable; & qu'il produit les plus mauvais effets; soit par la fraîcheur, les brouillards & la pluie, ou par la chaleur excessive, mais surtout par les vents du nord. Ceux qui sont sujets aux toux & aux catarrhes, doivent s'abstenir aussi des aliments de haut goût, de ceux qui sont durs à la fumée, qui sont excessivement épicés; ou qui sont d'un goût acide & austère, parce qu'ils rendent le sang & son serum acre & impur. Ils ont aussi du choix à faire dans leurs boissons: les liqueurs mal-tactées, par exemple; ne leur sont point propres, & moins encore les vins acides; ils doivent plutôt boire de l'orge, de la tisane, ou une décoction de raciné de squine, de raisins secs & de vipérine, ou de l'hydromel, que Gabelchoverus prescrit de la manière qui suit.

Prenez de miel écumé, quatre onces;
d'eau de fontaine, trois pintes;
de réglisse, cinq dragmes;
six figues;
de grainé de fenouil, } de chaque, deux dragmes;
de racine de pimprenelle, }
de fleurs de mauve, une poignée;
de fleurs de sauge, &
de violettes, } de chaque, une pincée;
de canelle, deux serpules.

Mêlez, & faites bouillir jusqu'à consommation de demi-quart.

Les scorbutiques incommodés d'une toux, peuvent user d'eau de fontaine, qui ne soit pas trop fraîche, ou seulement ou corrigée avec des amandes douces ou du pain blanc de froment. Le peuple a une méthode qui n'est pas mauvaise dans les toux épidémiques violentes; c'est de verser de l'eau bouillante sur du son de froment, & d'en boire l'infusion lorsqu'elle est refroidie.

C'est en grande partie par l'usage des choses non naturelles qu'on peut prévenir les toux. Les personnes qui au sortir d'une toux, boivent du vin ou s'exposent au froid, ou se livrent à de fortes passions, retombent dans une toux beaucoup plus violente que n'étoit la première. Les vieillards doivent se garder du froid des pieds, & encore plus particulièrement de celui du dos; & comme dans l'hiver les maladies rhumatisques se gagnent aisément, il faut qu'ils se garantissent du froid, la tête, le cou, les régions précordiales; les reins, & même les pieds, s'ils sont sujets aux toux; avec des linges chauds & du coton, afin de se conserver une transpiration modérée & égale; car quand une de ces parties nerveuses est affectée & pénétrée par le froid, surtout par les vents du Nord; toutes les autres, en conséquence de leur concert mutuel, se trouvent aussi affectées contre-nature. Il faut aussi tenir le corps suffisamment soluble, & la transpiration libre; & pour cet effet, l'exercice pris par un beau tems, sera salutaire: Les pléthoriques doivent à de certains tems réglés, & surtout vers les équinoxes, se faire saigner ou scarifier. Quand la toux est épidémique, il faut pour s'en préserver, user d'aliments légers, & conserver soigneusement la liberté & la continuité des excréments.

Dans toutes les toux on doit user modérément d'expectoratifs, de substances douces & de décoctions incraissantes, de peur que comme il arrive assez souvent parmi le peuple, lorsqu'on les donne seules & en trop

grande quantité, elles ne relâchent de plus en plus les poulmons, & n'y excitent une plus grande affluence d'humeurs; & dans les *toux* stomachiques & hypocondriaques, il faut s'abstenir de tous ces médicamens, parce qu'ils dépravent les digestions, & par ce moyen disposent à la cachexie & à l'hydropisie.

La *tox* qui prend par quintes, naissant de la répercussion d'éruptions exanthémateuses, indique qu'il faut rappeler la matière peccante à la surface du corps. Pour cet effet rien n'est plus efficace que l'æthiops minéral, ou les fleurs de soufre prises intérieurement avec de l'antimoine diaphorétique, & de la poudre bésoartique, surtout au soir; & si ce n'est les frictions & les bains, il n'y a pas non plus de remède plus efficace pour tirer le *serum* de la poitrine, que les véicatoires, pourvu que la personne ne soit pas d'un âge encore trop tendre pour les souffrir. Dans les *toux* des enfans qui prennent par quintes, il est très-bon de leur oindre la plante des piés avec du lard de porc.

Dans les *toux* qui proviennent de la répercussion de tumeurs œdémateuses aux piés, outre les clystères, les médicamens incisifs & diaphorétiques, & ceux qui détournent le mouvement des humeurs de dessus la poitrine, & les diurétiques doux, sont d'une utilité singulière, tels que la teinture tartarisée d'ambre, & l'Élixir viscéral mêlé avec l'Élixir pectoral. Mais les substances acres, salines & les diurétiques drastiques ne conviennent point dans ces cas, parce qu'elles emportent le *serum* bénin; au lieu que les autres n'emportent que le *serum* acre, & cela par les passages de l'urine.

J'ai souvent vu une *tox* qui duroit depuis long-tems, & provenoit de l'état scorbutique des humeurs & du sang, guérie avec du petit lait & la poudre d'yeux d'écrevisses, la poudre du Marquis, l'ambre préparé, l'antimoine diaphorétique, l'extrait de safran & l'extrait aqueux de cascarrille, donnant dans les intervalles un laxatif fait de rhubarbe, & ordonnant pour boisson commune de l'eau froide, corrigée avec des amandes douces; ou des eaux de Seltz, mêlées avec du vin de la Moselle; ou une décoction dans de l'eau, des especes tempérées qui sont propres à dépurar & à adoucir le sang. J'ai aussi donné sur le soir les pilules aloëphagines mêlées avec les pilules de storax, & ordonné l'application de l'emplâtre ci-dessus décrite sur la poitrine.

Si la *tox* est excitée par des matières sordides, acides & bilieuses logées dans l'estomac, rien n'est plus efficace que les astringens, tels que les yeux d'écrevisses & l'ambre préparé, mêlé avec l'*arsennum duplicatum*, à quoi on joindra quelques gouttes d'huile de macis. Il y faudra joindre aussi des laxatifs doux préparés de manne & de rhubarbe. On pourra emporter la *tox* stomachique des enfans par un émétique doux, s'il n'y a point de contre-indication qui l'interdise.

Dans la *tox* provenante de l'obstruction des viscères de l'abdomen, & qu'on appelle *tox* hypocondriaque, les médicamens les plus convenables sont ceux qui rétablissent les excréctions de sang qui ont été supprimées. On produira aussi de fort bons effets avec les anti-spasmodiques & les bains des piés: mais rien n'est si efficace que les eaux minérales tièdes, mêlées avec le lait ou de chevre ou d'ânesse, en accompagnant cette diète d'un régime convenable.

Le meilleur moyen pour guérir une *tox* qui dure depuis long-tems & qui tend à la consumption, c'est de faire prendre au malade le lait d'ânesse, observant d'y préparer le corps. Cette méthode a un heureux succès, si on y joint des voyages, le changement d'air & des remèdes corroboratifs. Si la *tox* est humide, rien n'est mieux que de s'abstenir d'alimens, & surtout de viande.

Il est toujours à propos d'employer les anodins, tels que les pilules de cynoglossé & les pilules de styrax, avec égale quantité de laxatifs, tels que les pilules aloë-

phangines, ou les pilules de *succino* de Craton, & de les donner conjointement dans le lit: car quand on donne les pilules anodines seules, j'ai observé que la *tox* est supprimée, & qu'il s'en ensuit un asthme par la trop grande congestion d'humeurs, & par le poids dont la poitrine se trouve opprimée.

Le froid piquant & la chaleur excessive, sont également préjudiciables aux personnes incommodées d'une *tox*; c'est pourquoi les infusions pour chaudes aigrissent la *tox*, raison pour laquelle il ne faut donner que tièdes les boissons qu'on administre au malade.

La saignée est salutaire aux pléthoriques, dont les veines sont gonflées & prominentes comme des cordes; ou en qui les excréctions sont supprimées: elle est aussi très-essentielle aux personnes âgées qui ont passé soixante-dix ans. C'est encore le cas de la pratiquer par rapport aux enfans & aux jeunes gens tourmentés d'une *tox*, si excessivement violente, qu'elle donne lieu d'appréhender la rupture de quelques vaisseaux. Sydenham assure avoir guéri une *tox* convulsive épidémique, seulement par la saignée, les purgatifs réitérés & les véicatoires.

Celse, *Lib. IV. cap. 4.* traitant de la cure de la *tox*, donne les préceptes qui suivent:

« Le malade boira tous les jours une décoction d'hysope, & lira à haute voix; la *tox* d'abord l'interrompra souvent: mais en continuant de lire, il surmontera la *tox*; & de plus le malade se promenera, fera de l'exercice, se fera faire long-tems des frictions à la poitrine, & mangera des figues grasses. Dans la *tox* humide, de fortes frictions, surtout à la tête, faites avec des substances chaudes, seront salutaires: le malade pourra prendre aussi des œufs pochés, avec un peu de soufre; & pour boisson, de l'eau tiède. »

Pour moi, j'avouerai que j'aimerois mieux suivre, par rapport à la *tox*, l'opinion de Gallien, qui dit qu'il vaut mieux y employer des choses légères, simples & naturellement appropriées à notre nature, que les remèdes forts & composés qu'on prépare dans les boutiques. Ainsi je me souviens d'avoir vu parmi le peuple une *tox* chronique obstinée, non-seulement soulagée, mais même radicalement guérie, par une décoction de navets séchés, ou de tiges de choux rouges, ou de son de froment avec du sucre. Si la matière de la fluxion est ténue, copieuse & acre, ce que l'on connoît par la rougeur des yeux, par une espèce de chatouillement & grattement dans le gosier, & par un goût salé dans la bouche, on se procurera un soulagement prompt avec le jus de réglisse d'Espagne, le miel écumé, une pâte épaisse faite de gelée de corne de cerf, de décoction de réglisse, & d'huile d'amandes douces, mêlée avec du sirop de pavot, qu'on n'avallera que petit à petit. Un remède qui est encore fort ordinaire & très-bon, c'est un jaune d'œuf frais avec du sucre candi & du safran, par-dessus lequel on boira une tasse ou deux de thé-bon, ou bien du beurre frais, avec du sucre & du miel dans une infusion de bétoine de Paul, & de fleurs de pavot rouge.

Lorsque l'épiglotte, qui est le premier & le principal instrument de la voix, est tellement relâchée & destituée de son ton naturel, que la voix en soit enrouée, il est à propos de se gargariser fréquemment la bouche avec un gargarisme fait d'ingrédients nervins, tels que les fleurs de romarin, de lavande & de camomille commune, les sommités de thym & d'origan, la sauge & la myrrhe bouillies dans du vin; & de plus on appliquera avec fucus en-dehors sur le larynx, un sachet des ingrédients que je viens de nommer, à quoi on ajoutera de l'ambre & du styrax calamite. Hippocrate, *Lib. de Visc. acut.* ne veut pas qu'on purge les personnes d'une taille épaisse, mais seulement qu'on corrige la froideur & l'humidité de leur tempérament, en séchant leur

leur tête & leurs autres parties affectées par l'usage des topiques. *Hoffman.*

En 1675. l'été ayant été très-chaud, & prolongé jusqu'à la mi-Octobre, mais ayant été suivi tout-à-coup d'un tems froid & humide, il y eut des *toeux* plus que je n'en ai jamais vu en aucun autre tems; car presque personne n'échappoit, de quelque âge & du quelque tempérament qu'il fût; & des familles tout entières en étoient incommodées à la fois: & elle n'étoit pas remarquable seulement par la quantité des personnes qu'elle attaquoit; car dans tous les hivers il y a bien du monde d'enrhâmé; mais aussi par le danger dont elle étoit accompagnée. Comme le froid survenu après un automne chaud, étoit propre à produire une fièvre épidémique, & qu'alors il n'y en avoit point d'autre qui pût en quelque façon par son contraste en diminuer la violence, la *toeu* lui fit place, & dégénéra bien-tôt en fièvre. Et comme la *toeu* concouroit avec la saison pour produire la fièvre, celle-ci attaquoit les poulmons & la pleure, comme elle avoit affecté la tête avant la *toeu*; changement de symptômes, qui fit prendre cette fièvre à quelques Praticiens, faute d'y faire une attention suffisante, pour une pleurésie ou péripneumonie essentielle, quoiqu'elle fût toujours la même qu'elle avoit été pendant la constitution d'air que j'ai dit.

Car elle commençoit alors, comme elle fait toujours, par une douleur à la tête, au dos & à quelques-uns des membres, qui étoient les symptômes de toutes les fièvres dépendantes de la saison, excepté seulement que la matière fébrile, lorsqu'elle s'étoit déposée en abondance sur les poulmons & la pleure, par la violence de la *toeu*, occasionnoit des symptômes propres à ces parties. Mais néanmoins, autant que j'ai pu l'observer, la fièvre étoit précisément la même que celle qui se manifestoit dès le premier jour de la *toeu*; ce qui fut encore confirmé par la nature des remèdes qui la subjuguèrent. Et quoique le point de côté, la difficulté de respirer, la couleur du sang qu'on tiroit, & les autres symptômes ordinaires dans la pleurésie semblaient caractériser une pleurésie essentielle, cependant la maladie ne demandoit pas d'autre traitement que celui qu'exigeoit la fièvre dépendante de la saison, & eût été mal traitée par les remèdes qu'on emploie dans la pleurésie vraie. Ajoutez à cela, que quand la pleurésie est la maladie originaire, elle vient ordinairement entre le Printemps & l'Été; au lieu que la maladie dont nous parlons commençoit dans un tems bien différent, & n'étoit qu'un symptôme de la fièvre dépendante de la saison, & l'effet d'une *toeu* accidentelle.

Or, pour procéder d'une manière convenable à la cure que l'expérience nous apprend être nécessaire dans cette *toeu*, & dans celles qui arrivent dans d'autres années, pourvu qu'elles procèdent des mêmes causes, il faut remarquer que les corpuscules que la masse du sang a coutume de chasser par la transpiration insensible, sont alors retenus & jetés sur les poulmons par l'obstruction des pores causée par le froid; & que de l'irritation des poulmons naît la *toeu*. Or les exhalaisons chaudes & excrémentielles étant par ce moyen retenues dans l'habitude du corps, il s'élève aisément une fièvre dans la masse du sang, quand les vapeurs sont tellement abondantes que les poulmons ne sauroient les expulser, ou que l'inflammation est augmentée par la chaleur adventice qui procède de remèdes trop échauffans, ou d'un régime trop chaud, capable de faire venir la fièvre à une personne qui y a déjà une disposition prochaine. Mais de quelque sorte que soit la fièvre stationnaire qui règne pour lors, cette fièvre accidentelle prend bien-tôt sa nature, & devient de la même espèce, quoique retenant d'ailleurs quelques symptômes particuliers du principe d'où elle tire son origine. C'est pourquoi, dans toutes les *toeux* qui procèdent de cette cause, il paroît qu'on doit avoir égard

non-seulement à la *toeu*, mais aussi à la fièvre qui ne tarde pas à l'accompagner.

Raisonnant sur ces principes, voici comment j'ai cru devoir traiter ceux qui s'adressoient à moi.

Si la *toeu* n'avoit pas encore occasionné la fièvre & les autres symptômes, qui, comme nous l'avons dit, l'accompagnent d'ordinaire, je croyois qu'il suffisoit d'interdire l'usage de la viande & de toutes les liqueurs spiritueuses; je conseillois un exercice modéré, de prendre l'air dans un lieu découvert, & d'avoir pour boisson une tisane pectorale rafraîchissante. Ces précautions suffisoient pour soulager la *toeu*, empêcher la naissance de la fièvre & des autres symptômes qui l'accompagnent d'ordinaire. Car par l'abstinence de la viande & des liqueurs spiritueuses, & l'usage de remèdes rafraîchissans, le sang étoit tempéré au point de ne pas pouvoir aisément recevoir une impression fébrile; & par le moyen de l'exercice, les émanations du sang, qui, retenues en-dedans par le froid subit qui avoit referré les pores, occasionnoient la *toeu*, étoient exhalées commodément & par une voie naturelle, au grand avantage du malade. *SYDENHAM.*

T U T

TUTENAG, *Zaïse.*

TUTIA, *tubie.* Voyez *Cadmia.*

T Y L

TYLLI GRANA, semences du petit Ricinier. *CASTELL.* d'après *Gregor. Hymman.*

TYLOMA, *τύλωμα, cal.*

T Y M

TYMPANIAS, *τυμπανίας.* Voyez *Tympanites.*

TYMPANITES, *Tympanite.*

Il n'est aucune partie du corps humain aussi sujette aux maladies que causent les vents, qui ne sont autre chose que des vapeurs & des exhalaisons douées d'une vertu élastique, que les cavités du ventricule & des intestins, où étant détenus comme en prison, ils distendent avec violence les conduits qui ont du sentiment & du mouvement, détruisent leur ton, produisent des douleurs & des anxiétés, & dérangent par ce moyen les différentes fonctions du corps.

Lorsque le ventricule est surnaturellement distendu par les vents, il survient des symptômes très-violens, comme des inquiétudes insupportables dans la région des hypocondres, accompagnées de la difficulté de respirer, d'une oppression de poitrine, d'inquiétudes, du refroidissement des extrémités & d'un abattement considérable. Dans cet état le visage du malade se retire & devient livide, le gosier se resserre quelquefois à un tel point qu'on ne peut presque plus rien avaler, il survient des palpitations de cœur, des rougeurs au visage, des éboulissemens, des vertiges & d'autres symptômes semblables. Ces sortes de vents se manifestent par une tumeur dans le creux de l'estomac en tirant vers le côté droit que l'on découvre souvent au toucher, aussi-bien que par des frustations violentes & fréquentes qui apaisent considérablement les symptômes.

Voici quelles sont les causes des symptômes qui résultent de l'enflure de l'estomac.

On fait par l'Anatomie que le ventricule est une partie extrêmement nerveuse, & que les ramifications qui viennent de la huitième paire & celles des nerfs interco-

taux se distribuent dans sa tunique nerveuse; & comme ces dernières ramifications communiquent aussi avec presque toutes les parties nerveuses du corps qui servent au sentiment & au mouvement, on ne doit pas trouver étrange, vu cette communication, qu'il survienne alors des maladies violentes dans toutes les parties sensibles du corps. Ces symptômes sont accompagnés de la dilatation de l'estomac, laquelle interromp la dilatation & la contraction du diaphragme sans laquelle la respiration ne peut se faire. Il arrive de-là que la cavité de la poitrine se rétrécit, & que les poumons ne pouvant plus se dilater autant qu'il est nécessaire, la circulation du sang d'un des ventricules du cœur dans l'autre est interrompue.

Les intestins, qui ont les mêmes tuniques & les mêmes ramifications vasculaires & nerveuses que le ventricule, sont également sujets à ces distensions; & lorsque tout le conduit intestinal vient à être distendu par des vents, non-seulement le bas-ventre s'enfle extraordinairement, mais il survient encore une douleur violente dans la région du nombril, où les intestins grêles sont situés, accompagnée d'une constipation opiniâtre, d'anxiétés, du refroidissement des extrémités & d'un affaiblissement considérable; & pour lors on donne à la maladie le nom de colique flatueuse. Lorsque cette distension dure des mois ou des années, il se forme une tumeur dans le bas-ventre qui raisonne comme un tambour lorsqu'on la frappe, & qu'on appelle à cause de cela du nom de *tympanite*. Cette maladie est extrêmement difficile à guérir, surtout lorsqu'elle est accompagnée d'un *ascite* & de l'extinction des parties supérieures.

Il y a deux causes prochaines de ces sortes de flatuosités. L'une est matérielle & consiste dans la génération copieuse & facile de ces flatuosités par le moyen des alimens visqueux, moisis & propres à engendrer des vents, tels que les herbes potagères, les différentes especes de raisort, les pois, les fèves, le poisson sec, les fruits d'été, les substances douces & sujettes à fermenter, les préparations du miel, l'aile faite avec du froment, les alimens farineux, la bouillie, surtout celle qui est faite avec du millet, la graisse de mouton, particulièrement lorsqu'on boit par-dessus des liqueurs froides. Mais on observera que ces alimens, soit qu'ils soient secs ou humides, nuisent à proportion de la quantité qu'on en prend.

L'autre, je veux dire la cause formelle de ces flatuosités, consiste dans une foiblesse considérable du mouvement péristaltique des intestins, laquelle provient de ce que le fluide nerveux & le sang artériel n'assistent plus à leur ordinaire dans ce viscère. Car comme ce mouvement péristaltique, quand il est dans son état naturel, non-seulement résiste aux vapeurs qui s'engendrent dans les intestins, en conséquence de leur humidité, mais les chasse encore hors du corps; de même lorsque le ton & la force des viscères & de leurs membranes viennent à se relâcher & s'affaiblir, ce mouvement ne sert plus aux usages pour lesquels la nature l'a institué. De plus, les alimens venant à séjourner un tems considérable dans l'estomac avant que de se rendre dans les intestins, ils se convertissent en vapeurs, & occasionnent par leur acrimonie dans le duodénum & le jejunum un spasme qui resserre l'orifice droit du ventricule ou le pyllore, aussi-bien que le gauche, de façon que les vapeurs ne pouvant sortir, elles déploient leur force élastique sur les tuniques nerveuses de ce viscère; & après que cette distension a été dissipée par l'assistance du suc nerveux, & que le ventricule a repris son ton pour un tems, les vents sortent avec beaucoup d'impétuosité par la bouche.

Cela étant, il est aisé de comprendre que la même cause qui altère le mouvement péristaltique des intestins doit aussi contribuer à la génération des vents; & que les personnes d'une habitude lâche, spongieuse & phlegmatique, les femmes, les vieillards & les enfans, doivent être extrêmement sujets à la maladie dont nous

parlons. Et comme lorsque le mouvement de contraction & de dilatation des intestins est dérangé, les vapeurs qui s'engendrent continuellement dans ces viscères ne peuvent plus sortir avec la même liberté, & produisent une infinité de désordres, il est facile de deviner pourquoi lorsqu'on prend du froid, soit en marchant nus pieds, soit en plongeant ses mains dans l'eau froide, ou en buvant des liqueurs glacées tandis qu'on est extrêmement échauffé, on est souvent attaqué de coliques flatueuses & de tranchées de bas-ventre; car toutes ces choses sont très-capables d'affaiblir le ton des intestins.

D'autres causes plus efficaces concourent aussi à engendrer des vents en détruisant le ton des intestins; & c'est une chose démontrée par l'expérience, que la *tympanite* affecte principalement ceux dont les forces ont été affaiblies, & le sang & le fluide nerveux appauvri par une dysenterie, par la petite vérole, par une fièvre aiguë, ou intermittente, chronique, par des hémorrhagies trop abondantes, par des blessures, par un flux hémorrhoidal excessif, par des fausses couches, par des accouchemens laborieux, ou par l'écoulement immodéré des règles ou des voidanges, surtout si les malades ont mangé au-delà de ce que leurs forces permettent. On voit par-là quel jugement on peut porter de ces distensions d'hypocondres accompagnées de borborogymes & de flatuosités dans le bas-ventre, qui surviennent vers les jours de crise dans les maladies aiguës & dangereuses; car elles sont pour l'ordinaire un signe de mort, non-seulement parce qu'elles indiquent une foiblesse excessive, mais parce qu'elles interrompent la respiration. Ces enflures de bas-ventre, qui proviennent d'un épuisement total des forces, augmentent tellement à l'aide des liqueurs & des remèdes que le malade a pris pendant qu'il étoit en vie, qu'on est obligé après sa mort de comprimer la partie de peur qu'elle ne creve.

L'expérience montre encore que les spasmes violents & continus des premières voies sont suivis de l'atonie & du relâchement des intestins, de l'affoiblissement de leur mouvement péristaltique, & d'enflures violentes. De-là vient que la colique spasmodique est souvent suivie d'une colique flatueuse, qui, lorsqu'elle est mal traitée, & qu'on donne au malade des potions anodynes pour calmer ses douleurs, dégénère aisément en une paralysie.

Les expériences rapportées par Wepfer dans son *Traité de Cicuta aquatica*, pour démontrer les effets du poison, peuvent servir d'éclaircissement à ce que j'avance. Cet Auteur rapporte qu'ayant donné de l'arsenic à un chien, l'animal fut d'abord attaqué d'un vomissement violent & de contractions spasmodiques d'estomac, & que ce viscère après être devenu extrêmement flasque fut distendu par les vents à un point extraordinaire. On remarque encore, lorsqu'on vient à ouvrir le corps de ceux qui sont morts d'un poison acre, qui opere en causant des spasmes violents, qu'on n'a pas plutôt enfoncé le scalpel dans le bas-ventre, que les intestins sortent avec tant de violence qu'il est presque impossible de les replacer. Ceux qui auront soigneusement examiné ce que je viens de dire, comprendront sans peine d'où vient que les purgatifs acres, les émétiques, les dysenteries & les coliques spasmodiques & hémorrhoidales laissent pour l'ordinaire une foiblesse dans les premières voies qui est suivie d'enflure de bas-ventre.

Il arrive souvent que les intestins sont affectés tout-à-la-fois de spasmes & de flatuosités, & que tandis que les premiers resserrent leurs tuniques; les vents renfermés dans leurs cavités travaillent à les distendre considérablement. Cela arrive surtout lorsque la matière flatueuse possède une acrimonie bilieuse, ainsi qu'il arrive dans les enfans qui retent, car ces derniers sont sujets à des tranchées & des borborogymes qui se manifestent extérieurement par des rapports violents, outre que leurs excréments deviennent verts par leur mélan-

ge avec une substance acide & corrosive, qui, semblable à l'eau-forte, brûle le linge sur lequel elle tombe. C'est ce qui paroît encore par les matieres éténées & visqueuses qui sortent mêlées avec la bile & qui ressemblent à du jaune d'œuf. Les humeurs épaisses & gluantes que les enfans rendent à l'aide d'une toux brimée & mucilagineuse, & qui, étant avalées, obstruent l'estomac & les intestins, engendrent souvent des vents qui sont suivis de coliques.

Après avoir parlé des flatuosités qui distendent également tout le conduit intestinal, il nous reste à traiter des spasmes & des ensuures particulières qui n'affectent que certaines parties des intestins, ainsi que j'ai eu occasion de l'observer plusieurs fois.

On remarquera donc que ces sortes de maladies affligent principalement les personnes hypochondriques & hystériques, l'ins, par exemple, que l'estomac est ensu sans que les intestins soient distendus; ce qui arrive surtout lorsque les spasmes s'emparent du duodénum ou de l'origine du jejunum. L'ileum est encore sujet aux vents & aux dilatations dans les enfans sans que l'estomac soit ensu; on le trouve même souvent distendu & affecté de douleurs très-vives aux environs du nombril. Dans les personnes hypochondriques & sujettes aux hémorrhoides lorsque le rectum & la partie inférieure du canal, en conséquence de la stagnation du sang & de la difficulté qu'il trouve à sortir par les veines hémorrhoidales, sont resserrés par les spasmes, la partie supérieure du colon, & surtout sa courbure dans le côté gauche & vers la région des lombes, se dilate à un point extraordinaire; ce qui occasionne une douleur & une pression qu'on attribue à tort à quelque maladie de la rate. Il arrive encore quelquefois que la courbure du colon dans l'hyppocondre droit, aux environs du foie & de l'estomac s'ensu extraordinairement, & produit des symptômes très-fâcheux, dont la cause, à ce que je crois, réside dans l'origine du colon, qui est située dans le voisinage de l'os des fesses, dans les valvules du colon & dans le cæcum, puisque cette partie du colon est privée de son ton & de sa systole, au moyen de quoi les excréments remontent vers l'estomac, ce qui contribue beaucoup à la génération des vents; outre qu'une certaine portion des intestins est affectée d'une contraction spasmodique & d'une ensuure passagère, qui est suivie de symptômes très-violens; il survient encore quelquefois dans certaines parties du conduit intestinal un retrecissement, une dureté ou un calus, qui renverse leur mouvement péristaltique & donne lieu à plusieurs symptômes violens. On ne peut découvrir ces sortes de causes que par la dissection des cadavres. V. Waltheri Dissert. de Angustia intestinalium.

Nous allons maintenant examiner cette espèce de flatuosité qui cause une ensuure permanente & continuelle du bas-ventre, & qu'on appelle *tympanite*. Celse, Lib. III. cap. 12. la définit, « une tumeur & une distension violente du bas-ventre, accompagnée de borborygmes fréquens, occasionnés par le mouvement de ces flatuosités. » Cette maladie se manifeste par les signes suivans :

Il survient d'abord des douleurs & une tension dans la région des lombes & une constipation opiniâtre, en suite de laquelle le bas-ventre reste ordinairement distendu à un point extraordinaire. Le malade est sujet aux rapports : le poulx est inégal, l'appétit languissant, & la soif excessive; l'on sent dans les hypochondres & dans la région du nombril, une douleur poignante, mordicante, & une tension accompagnée d'une espèce de chaleur. On ne peut demeurer couché sur les côtés, & la tumeur ne diminue jamais lors même qu'on est couché sur le dos.

Willis, Baglivi & plusieurs autres Auteurs modernes attribuent cette ensuure continuelle & dangereuse du ventricule & des intestins, à une contraction spasmodique des tuniques intestinales, laquelle obstrue & resserre les pores & les conduits des intestins qui laissent sortir les vapeurs qui s'engendrent dans leurs cavités; au moyen de quoi ces vapeurs retenues venant à se raréfier, distendent les intestins à un point extraordinaire. Hippocrate donne clairement à entendre que la véritable cause de cette maladie consistoit dans la contraction dont on vient de parler; car voici comment il s'explique dans le 1. 1. *Apô. de la quatrième Sect.* « Ceux qui ont des tranchées & des douleurs violentes dans le nombril & les reins, qui ne cedent ni aux remèdes, ni à aucun autre moyen, tombent dans la *tympanite* ou dans une hydropisie sèche. »

Cette maladie est regardée par les Anciens & les Modernes, comme une espèce d'hydropisie, à cause qu'elle est souvent compliquée avec l'ascite, surtout en qualité de symptôme; il faut pourtant avouer qu'elle en est tout-à-fait différente, & qu'elle n'est accompagnée d'aucun épanchement d'eau dans le bas-ventre. Docteur, in *Encyclopæd. Lib. III. cap. 9.* rapporte qu'ayant diséqué une fille qui mourut à l'âge de neufans, d'une *tympanite*, il ne trouva aucune goutte d'eau, ni de sérosité dans le bas-ventre. On lit aussi dans *M. N. C. Decur. 1. Annot. Obs. 85.* qu'un jeune garçon étant mort d'une *tympanite*, on lui trouva le ventricule extraordinairement distendu, & quelque peu d'humour visqueuse dans sa cavité. Ses intestins étoient transparents & s'affaïsoient par tout où on les piquoit sans laisser sortir une seule goutte d'eau. Valefius, *Comment. in Lib. IV. Hippoc. de Vill. rat. in acut. & Coliculis, in Advers. Lib. II. cap. 40.* rapportent qu'à l'ouverture d'un pareil cadavre, il sortit très-peu d'eau, mais qu'après que les vents eurent été évacués, le bas-ventre s'affaissa tout-à-coup. Platerus, *Obs. 53.* nous apprend aussi qu'un jeune garçon, dont il fit l'ouverture, avoit les intestins tellement distendus dans quelques endroits, qu'ils égaloient la grosseur de la cuisse, & qu'on ne les eut pas plutôt crévés, en les comprimant, que les excréments en sortirent avec beaucoup d'impétuosité. Ils étoient tellement entortillés dans d'autres endroits que les vents ni les matieres ne pouvoient descendre. On trouva aussi dans leur cavité une grande quantité de vers oblongs.

Les femmes sont extrêmement sujettes aux *tympanites*, surtout après avoir accouché, lorsque leurs vuïdanges ne coulent pas en assez grande quantité, ou viennent à être totalement supprimées par le froid ou l'influence de quelque passion. Il arrive la même chose lorsque le bas-ventre n'ayant point été comprimé & bandé comme il faut après l'accouchement, elles commencent quelque erreur dans le régime, ou que les premières voies n'ont pas été purgées comme il faut aussi-tôt après leurs couches. Car dans ces cas, elles sont sujettes, pendant un tems considérable, à une ensuure & une dureté de bas-ventre, accompagnées d'inquiétudes considérables, d'une respiration laborieuse, d'anxiété, & d'une constipation opiniâtre. J'ai souvent vu arriver les mêmes symptômes après un accouchement laborieux, lorsque l'arrière-faix n'a pas été entièrement enlevé, ou qu'on a blessé la matrice en le tirant. Une sausse couche mal traitée dispose souvent aux *tympanites*, ce qui vient, je crois, de ce que le sang ne circule plus dans le même ordre qu'auparavant dans les vaisseaux de la matrice & des intestins; car lorsqu'en conséquence de quelque maladie de l'utérus, il survient du dérangement dans le mouvement naturel ou dans l'écoulement critique de ce fluide, il se forme des stagnations qui interrompent son cours dans les viscères du bas-ventre, surtout dans les intestins, & la portion de sang ou de sérosité qui y séjourne tiraille & resserre leurs fibres délicates & sensibles, les rend plus dures & plus tendues, au moyen de quoi la perf-

piration qui se fait à travers les intestins n'est plus aussi libre ni aussi abondante qu'anparavant. Lorsque cela arrive, ces flatuosités sont plutôt l'effet que la cause de la *tympanite*.

Les enfans & les jeunes gens sont aussi fort sujets aux enfures du bas-ventre, surtout pendant qu'ils ont des vers, aussi-bien qu'après la rougeole & la petite vérole; & lorsqu'on néglige d'y remédier à tems, les parties supérieures se dessèchent, & il survient une fièvre hectique qui met le malade au tombeau. La grande quantité de nourriture qu'ils prennent dans le tems que le ton de leur estomac est affaibli, occasionne aussi très-souvent de pareilles tumeurs; & plusieurs autres causes peuvent également concourir à leur production; car comme la rougeole, la petite vérole & les fièvres continues affaiblissent considérablement le mouvement péristaltique par l'épuisement des forces & la dissipation d'esprits dont elles sont suivies; & qu'en conséquence de la dyscrasie que le sang & les humeurs ont contractées durant la maladie, les tuniques des intestins & du péritoine, sont spasmodiquement contractées par une sérosité acre qui empêche la sortie des vents, il peut aisément survenir une *tympanite*. Il se forme aussi quelque fois des engorgemens dans les glandes méfariques & dans les vaisseaux lactifères, qui empêchent la circulation du chyle, au moyen de quoi il s'amasse des impuretés dans les premières voies qui engendrent des vents, & dont une partie s'évacue par les selles.

Les femmes hystériques, les enfans & les jeunes gens qui ont des vers, ou dont les forces ont été épuisées par des maladies, ne sont pas les seuls qui soient sujets à la *tympanite*; cette maladie attaque encore ceux qui ont de la disposition à l'hydropisie ascite; ce qui vient, je crois, de ce que les viscères de l'abdomen, & entre autres le foie, ne s'acquittent point comme il faut de leurs fonctions, la bile perd les qualités qui la rendent propre à la digestion des alimens; car la bile est un préservatif naturel dont le principe alcalin, sulphureux & savonneux, facilite la dissolution & la digestion intime des alimens, & dont l'amertume balsamique & médiocrement sulphureuse, en irritant & fortifiant les tuniques des intestins, entretient leur mouvement péristaltique; & ce mouvement n'est pas plutôt troublé ou renversé, que toute l'économie des mouvemens vitaux, aussi-bien que les excrétiens qui entretiennent la santé, se ressentent de cette altération, ainsi qu'on l'observe généralement dans les hypocondriacques.

Cette doctrine est confirmée par le cas suivant, que je tire des *Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, Ann. 1730. N°. 414.*

Un soldat reçut une blessure, dont il mourut le septième jour, après avoir été affligé de différens symptômes. On l'ouvrit & on trouva toutes les parties internes en bon état, à l'exception de la vésicule du fiel, qui étoit légèrement percée au fond, & totalement asséchée à cause de l'épanchement de la bile. Quoiqu'il y eût des viscères parus tout-à-fait exempts d'inflammation, les intestins ne laissoient pas que d'être considérablement enflés, distendus, & imprégnés de la couleur jaune de la bile qui s'étoit épanchée dans la cavité du bas-ventre. La plaie extérieure étoit sèche & exempte d'ensuflure, on n'y avoit même jamais aperçu d'inflammation, de sorte qu'il y a lieu de s'étonner qu'une blessure aussi légère en apparence, exempte de fièvre & de tout autre symptôme, soit devenue mortelle en si peu de tems.

Entre tous les symptômes qui affligèrent ce malade, le plus considérable fut l'ensuflure du bas-ventre, qui survint aussitôt après la plaie reçue, & qui subsista dans le même état jusqu'après sa mort, de manière qu'il paroît avoir été affecté d'une ascite ou d'une *tympanite*. Cependant malgré cette distension des intestins, qui occasionnoit l'ensuflure au bas-ventre, il ne laissa ja-

mais échapper aucun vent, ni par haut, ni par bas; il fut affligé d'une constipation si opiniâtre durant le cours de sa maladie, nonobstant la nourriture qu'il prenoit, qu'on ne put jamais venir à bout de la faire cesser. Son urine étoit peu abondante, d'un jaune de safran, & ne déposoit aucun sédiment. Il fut toujours exempt de fièvre, & l'on remarqua de la force & de l'égalité dans son pouls, si ce n'est un peu avant sa mort, qu'il devint inégal. Sa langue n'étoit ni noire, ni dure, ni rude, comme c'est l'ordinaire dans les fièvres inflammatoires, elle étoit seulement sèche par le défaut de salive. Il ne tomba jamais dans le moindre délire, nonobstant l'insomnie, dont il fut affligé durant tout le cours de sa maladie, & qui, malgré l'opium qu'on mit en usage, ne lui permit de reposer tout au plus que par des intervalles d'une demie heure; & la mort le surprit dans cet état, après avoir été annoncée le jour précédent, par un hoquet & une légère envie de vomir.

La description qu'on vient de voir me fournit plusieurs observations importantes pour l'établissement de ma doctrine. On voit en premier lieu, que rien ne contribue plus à la conservation de la santé, qu'une sécrétion loquable du suc bilieux, & que rien, au contraire, n'est plus capable de causer des maladies violentes, surtout une *tympanite*, que le défaut ou la mauvaise qualité de cette liqueur. En effet, on ne doit attribuer l'ensuflure des intestins, dont on a parlé ci-dessus, qu'à l'épanchement ou à la dissipation totale de la bile; car ce viscère ayant été distendu au-delà de sa sphère d'élasticité, & ayant perdu par-là son mouvement péristaltique, la circulation du chyle dans les vaisseaux lactifères a été interrompue, & les sécrétions qui se font dans les autres viscères ayant diminué & cessé tout-à-fait dans la suite, il a fallu nécessairement que le malade mourût.

On a raison de regarder la *tympanite* comme une maladie extrêmement dangereuse, puisqu'il est rare qu'on en guérisse; aussi Puerarius, in *Additum ad Burnetii Thesaur. Med. Tom. II. Lib. VIII.* avance-t-il ingénument qu'il n'a jamais vu échapper personne de cette indisposition, qui indique un resserrement opiniâtre des pores, un emprisonnement tout-à-fait insurmontable des flatuosités, & une distension violente des parties, accompagnée de leur atonie. La *tympanite* est absolument incurable lorsqu'elle accompagne, ou qu'elle suit l'hydropisie, à cause que la distension violente des intestins & des muscles épigastriques, en comprimant les veines, retarde la circulation du sang, produit la constipation, supprime la perspiration. La *tympanite* simple, lorsqu'elle est invétérée, & qu'on n'a pas loin d'y remédier sur le champ, dégénère dans les femmes & les enfans en une maladie chronique opiniâtre, dont la mort est toujours la suite.

La distension du bas-ventre à laquelle on donne le nom de colique flatueuse, n'est point dangereuse par elle-même, & cede facilement aux remèdes qui rétablissent le ton des intestins: mais lorsque les vents sont occasionnés par des spasmes, ainsi qu'il arrive pour l'ordinaire dans les femmes qui ne sont point réglées, ou dans ceux qui ont un calcul dans les uréters ou dans les conduits biliaires, ou que les efforts que le sang fait pour sortir par les veines hémorrhoidales sont suivis de symptômes spasmodiques; pour lors la cure devient un peu plus difficile, à cause que les mêmes remèdes doivent servir à apaiser les spasmes, & à rétablir le ton des intestins, deux indications qui paroissent incompatibles.

Tout Médecin qui entreprend de guérir les flatuosités du ventricule & des intestins, doit travailler principalement à les chasser par le fondement, & à atténuer & à évacuer par les selles la matière épaisse & visqueuse qui les engendre. Pour cet effet, il doit avant toutes choses employer les lavemens dérivatifs, résolutifs &

purgatifs, comme font ceux que l'on prépare avec l'hysope, l'orvale, les fleurs de camomile Romaine & commune, les sommités de mille-feuille, les baies de genévrier, & les semences carminatives majeures avec le bouillon de veau, dans lequel on mettra une quantité suffisante de sel gemme, de sel ammoniac ou de sel d'Épîm, & de l'huile de camomile. Mais on observera qu'un ou deux lavemens ne suffisent point pour emporter la maladie, & qu'il faut les réitérer fréquemment.

On joindra à ces lavemens des laxatifs doués d'une vertu carminative & quelque peu anodyne, tels que les pilules balsamiques préparées suivant ma méthode, ou celles de Becher & de Stahl. Lorsque le malade est d'un tempérament robuste, & que l'effluve est une véritable *tympanie*, je lui donne deux parties de l'extrait panchymagogue de Crolius, avec une partie des pilules de Wildegansius, ou de celles de Starkey ou de thorax, dans quelque liqueur carminative peu spiritueuse.

On emploiera ensuite les remèdes qui contiennent un principe médiocrement balsamique, & un sel volatil, oléagineux & aromatique, communément appelés carminatifs. Mais on ne doit pas s'imaginer que ces remèdes agissent en atténuant avec leur sel volatil la matière qui engendre les vents; les bons effets qu'ils produisent viennent plutôt de ce qu'ils fortifient le ton & la systole des intestins, au moyen de quoi ils empêchent la stagnation des flatuosités, les chassent de leur siège, les disposent à être évacuées, ou empêchent qu'il ne s'en forme de nouvelles. Car comme les vents sont occasionnés par la destruction du mouvement péristaltique des intestins, il s'ensuit que les remèdes qui ont la vertu de fortifier ces parties doivent être plus propres que les autres à guérir la maladie dont nous parlons.

Les meilleurs de cette espèce sont les poudres préparées avec les racines

de galanga ; de zédoaire, & de pimprenelle blanche, le sel digestif de Syonius, ou le tartre vitriol, les semences de cumin, les sommités de petite centaurée, & l'écorce d'orange sèche, six gouttes d'huile essentielle de camomile, ou d'huile de cedra, ou d'huile d'écorce d'orange ;	de chaque, une dragme ;
--	-------------------------

Auxquels on ajoutera les yeux d'écrevisses si l'on soupçonne un acide dans les premières voies.

On peut ranger les compositions liquides suivantes sous la même classe.

Prenez d'essence d'écorce d'orange, & d'essence carminative de zédoaire de Pedalium, d'esprit de nitre dulcifié, ou de ma liqueur anodyne, & d'esprit de Tribus,	de chaque, demi-once ; de chaque, deux gros ;
--	--

Mélez & donnez à la dose de quarante gouttes.

Prenez d'eau carminative de Dornerellius, d'eaux de camomile ordinaire, & de zédoaire préparées avec le vin,	de chaque, une once ;
--	-----------------------

d'esprit de nitre dulcifié, } de chaque, huit gouttes ;
d'huile pure de carvi,

Mélez avec deux gros de sucre.

On ne doit point négliger les remèdes externes, tels que les linimens appliqués en forme d'onguent sur toute la région de l'épigastre. Les principales drogues pour les faire sont les huiles distillées de camomile & de rue; l'huile de muscade & le baume du Pérou, qu'on mêlera, si l'on veut, avec les huiles de genévrier, de carvi, d'anis ou de cumin : on peut substituer aux autres le baume de vie liquide, qui étant mêlé avec trois parties d'eau de la Reine de Hongrie, & appliqué sur le bas-ventre en forme d'onguent, ou sur un linge chaud, produit des effets admirables.

Supposé que la distension flatueuse du bas-ventre provienne en partie de la contraction spasmodique des tuniques intestinales, & en partie de leur tension & de leur dureté excessive, & que ces dernières soient entretenues par la stagnation & l'acrimonie bilieuse des humeurs, on usera avec beaucoup de précaution de carminatifs chauds, aromatiques, volatils & sulphureux, tels que les huiles distillées de genévrier & de carvi, qui en augmentant l'élasticité des vents & la turbulence des humeurs, rendent l'effluve plus opiniâtre & les symptômes plus dangereux ; car elles excitent une chaleur extraordinaire accompagnée d'une soif insatiable, d'anxiétés & d'une très-grande difficulté de respirer. Ficus, in *Lib. de Flatibus*, cap. 12. rapporte qu'une jeune fille affligée d'une *tympanie*, ayant usé d'un électuaire chaud qui lui avoit été prescrit par son Médecin comme très-propre à chasser les vents, fut attaquée d'une nouvelle espèce d'effluve, qui après lui avoir distendu la poitrine à un point extraordinaire, la mit en peu de jours au tombeau.

Van-Helmont, *Lib. de Flatibus*, dit à ce sujet :

« Que supposé que les vents ne soient autre chose que des vapeurs & des exhalaisons, l'usage des substances chaudes doit nécessairement les augmenter, occasionner des douleurs & distendre les parties, puisqu'elles engendrent une plus grande quantité de vapeurs, & qu'elles multiplient les douleurs & les distensions. »

On s'abstiendra généralement des purgatifs, sans en excepter les préparations de téné & d'aloës, parce qu'ils dessèchent les intestins, & qu'ils tendent, resserrent & durcissent leurs fibres. Ils sont beaucoup plus dangereux lorsqu'on les réitère à dessein de chasser les vents. Je suis plutôt d'avis qu'on employe les préparations de manne avec la crème de tartre dissoute dans du petit-lait, ou dans de l'eau de Sedlitz, pourvu qu'on seconde leur effet avec des lavemens émoulliens & résolutifs.

Lorsque les vents sont occasionnés par des spasmes, ce qui arrive souvent dans les jeunes gens & les adultes, dans le tems que les vaisseaux hémorrhoidaux souffrent une pléthore ; il vaut mieux employer les préparations de nitre conjointement avec des sels détersifs & rasfrichissans, la liqueur minérale, le jus de citron avec le sel d'absinthe, l'huile d'amandes douces, les émulsions faites avec les quatre semences froides, les pilules de Sylvius & de Starkey produisent de bons effets : la saignée est aussi fort salutaire dans quelques cas. Charles de la Font, Professeur dans l'Académie d'Avignon, in *Dissert. de Hydropse tympanite*, dit avoir guéri une personne de la maladie en question, avec la teinture de roses imprégnée de quelques gouttes d'esprit de vitriol, & un julep composé avec les eaux de pourpier, de chicorée, de néphtur, les sirops de néphtur & de pavot, le sel de prunelle & l'esprit de soufre ; auxquels il joignit de tems à autre une émulsion tempérée, ou une décoction d'orge avec le sirop de limon & le sel de

prunelle, & un opiat fait avec le crystal minéral, les yeux d'écrevisses, le vitriol de Mars & la conserve de roses.

Lorsque ces distensions violentes & obstinées du bas-ventre surviennent après un accouchement laborieux, au sortir d'une maladie, ensuite d'un avortement ou d'un écoulement irrégulier des règles, on ne peut rien employer de plus efficace que les pilules faites à l'imitation de celles de Becher, avec des extraits résineux, des gommés résineuses tempérées, & quelque peu d'aloës, pourvu qu'on les donne à tems & en doses convenables. Les élixirs balsamiques tempérés, préparés avec les mêmes ingrédients, produisent d'aussi bons effets; & cela en rétablissant par leur vertu sulphureuse & balsamique le ton & la force du ventricule & des intestins, surtout lorsque la bile est trop foible ou trop peu abondante, pourvu qu'on ne les donne pas en trop grandes doses. Cependant lorsqu'on fait un trop grand usage de ces remèdes ils dessèchent les tuniques des intestins & les resserrent en plusieurs endroits à un tel point, qu'il en résulte souvent des symptômes funestes.

Les clysters sont d'une utilité admirable, non-seulement pour prévenir les flatuosités, mais encore pour les dissiper; mais comme ils ne fussent point lorsque les spasmes exercent leur tyrannie dans les intestins grêles, il faut avoir recours aux préparations de manne, à la casse, aux sels d'Epsum & de Sedlitz, & au petit-lait de cœvre préparé avec la crème de tartre ou le tartre vitriolé. Les eaux minérales froides & chaudes sont aussi fort salutaires dans les maladies hypochondriques compliquées avec des flatuosités.

Les remèdes externes les plus propres à dissiper les enflures du bas-ventre, sont, au rapport des Anciens, les fomentations sèches, & surtout le sable séché au soleil ou au feu. Aussi recommandent-ils ce remède dans plusieurs endroits de leurs Ouvrages. Voyez Celse, *Lib. III. cap. 21.* Plin. *Hist. Nat. Lib. XXI. cap. 6.* nous apprend « que le sable de mer, surtout quand il est fin & échauffé par le soleil, est admirable pour dessécher les eaux des hydropiques. Celsus Aurelianus, *Lib. III. Tard. Pass. cap. 8.* est d'avis qu'on employe les fomentations avec le sable chaud dans l'hydropisie. Cette méthode a eu le même sort que la plupart des autres remèdes dont les Anciens se servoient avec tant de succès, & elle est aujourd'hui abandonnée malgré les bons effets qu'elle semble devoir produire: car le sable chaud non-seulement comprime l'enflure, mais atténue encore par sa chaleur les humeurs peccantes & stagnantes, au point de rétablir la circulation des fluides. Il ouvre aussi les pores de la peau & facilite la perspiration. On applique aujourd'hui des sachets remplis d'avoine toute chaude sur la région de l'estomac & du nombril, à cause que ce grain possède une vertu résolutive & dissolvante. L'emplâtre de savon imprégnée avec du camphre, & humectée avec de l'huile de jusquiame, produit aussi de très-bons effets quand on l'applique sur le bas-ventre: celle de galbanum a la même efficacité. FARRAR & HOFFMAN.

TYMPANUM; le tambour ou le tympan de Forcille. C'est aussi la partie d'un instrument de Chirurgie, dont on trouve la description dans Oribase, de *Machinamentis*, cap. 4.

T Y P

TYPHA, *massa*.

Voici ses caractères:

Cette plante ressemble au roseau. Sa fleur est mâle, & composée seulement d'étamines nues & poudreuses, qui forment un épi fort mince. Les ovaires forment un second épi extrêmement serré, qui est logé sous le

premier: ils sont d'un tissu fort mince, & garnis d'un grand nombre de filamens. Les deux épis, joints ensemble, forment une espèce de massue.

Boerhaave compte trois espèces de *Typha*.

Savoir;

1. *Typha, palustris, major*, C. B. P. 20. Theat. 335. J. B. 2. 539. Tourn. *Inst.* 540. Boerh. *Ind. A.* 2. 167. *Typha*, Offic. Ger. 42. Emac. 46. Raii *Hist.* 2. 1312. *Synop.* 3. 436. *Typha, palustris, maxima*, Park. *Theat.* 1204.

Cette plante croît dans les marais & sur les bords des ruisseaux. Sa fleur est seule d'usage; & lorsqu'on la mêle avec du sain-doux bien lavé, elle guérit les brûlures.

2. *Typha, palustris, clavâ gracili*, C. B. P. 20. Theat. 340.
3. *Typha, palustris, minor*, C. B. P. 20. Theat. 341. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

TYPHA AROMATICA. Voyez *Acorys vernus*.

TYPHLINIDIA, τυφλινίδια; espèce de poisson salé dont il est parlé dans Oribase, *Collect. Medicinal. Lib. II. cap. 58.*

TYPHODES, τυφώδης πυρετός; le même que *Typhos*.

TYPHOMANIA, τυφωμανία, de τυφός, & μανία, dans l'*Exegetis* de Galien, est traduit par μανία ἐν φρεσίν, & λήθαργον πάλιν, « maladie composée d'une phrénésie & d'une léthargie. » Mais on lit dans quelques copies de Galien, τυφωμανία; & dans le quatrième des *Epidémiques*, ἀσθία τυφωμανία; & Galien paroît avoir ce passage en vue dans son *Exegetis*, quoique ce mot y soit employé au nominatif. On lit néanmoins τυφωμανία dans tous deux, & l'on entend par-là une maladie composée d'une phrénésie & d'une léthargie, dans laquelle les malades sont dans la rêverie & assilgés d'un coma somnolentum, en conséquence d'un mélange de bile & de phlegme.

Voici comment Galien, *Comm. 1. in Prorrh.* s'exprime sur ce sujet.

Ἐν τῷ μὲν ἐν ἑνὶ ἀρχῇ τῆς αἰτίας ἀπὸ παραφροσύνης ἐν τῷ κῆμα διακρίνεται μανία, &c. « Lorsque le délire & le coma continuent jusqu'à la fin, j'appelle cela une complication « de phrénésie & de léthargie, à laquelle quelques « Auteurs, &c. entre autres Hippocrate, de *Morbis*, « donnent le nom de τυφωμανία. »

Ce passage donne lieu de soupçonner, que les Livres de *Morbis*, tels que nous les avons aujourd'hui, ne sont point entiers; & que Galien, dans son *Exegetis*, a eu en vue quelque passage qui ne s'y trouve plus; car il n'est fait aucune mention de la *typhomania* ni dans ces Livres, ni dans celui de *Morbis internis*. On peut appeler cette affection ainsi composée d'une phrénésie & d'une léthargie, une manie ou un délire léthargique, ou une léthargie folle & insensée, selon l'Auteur des *Definitiones medicæ*; quoique la copie porte τυφωμανία, (*typhonia*), pour τυφωμανία, & que le Traducteur ait suivi cette leçon. Galien, *Lib. de Comate*, cap. 4. & *Comm. 1. in Prorrh.* dit que cette maladie est appelée *typhomania*; mais il nous apprend dans son *Ag. Puls. & Lib. IV. de Caus. Puls.* qu'elle n'a point de nom; ce qui l'oblige à la définir par quelques-uns de ses caractères; quoiqu'il blâme cette méthode dans son *Lib. de Comate*, cap. 4. comme digne d'un ignorant. Les différentes opinions qui ont été avancées touchant ce nom & la maladie qu'il signifie, ont sans doute obligé Hippocrate, *IV. Epidem.* de l'appeler

ῥέσις τυφμανία, = vraie *typhomania*, » pour prévenir toute méprise à ce sujet.

THYPHONIA; le même que *Typhomania*.

TYPHOS, *τύφος*. Hippocrate comprend sous ce nom cinq différentes espèces de maladies.

La première est une fièvre continue légitime qui affaiblit les forces, & qui est accompagnée de tranchées & d'une ardeur extraordinaire dans les yeux: elle empêche le malade de regarder fixement les objets, & le met hors d'état, par la violence des douleurs qu'elle lui cause, de répondre aux questions qu'on lui fait: mais il commence à parler & à regarder fixement les objets un peu avant que de mourir.

La seconde espèce de *typhus* commence par une fièvre tierce ou quarte, qui est suivie d'un mal de tête. Le malade rend une grande quantité de vers avec sa salive: il sent de la douleur dans les yeux, il a le visage pâle, ses piés & quelquefois tout son corps se couvrent de tumeurs qui cedent à l'impression des doigts; il sent de la douleur tantôt dans la poitrine & tantôt dans le dos, il est sujet à des borborygmes, il a les yeux hagards, il crache sans cesse, & la salive qui s'attache à sa gorge, rend sa voix faible & tremblante.

La troisième espèce de *typhus* se manifeste par des douleurs aiguës dans les articulations, & quelquefois dans toutes les parties du corps. Le sang infecté par la bile, s'échauffe & croupit dans les membres, tandis que la portion de bile qui s'est arrêtée dans les articulations, devient aussi dure que du gravier, & ôte au malade l'usage de ses membres.

La quatrième espèce de *typhus* se manifeste par une tension, une enflure & une ardeur extraordinaire dans le bas-ventre, laquelle est suivie d'une diarrhée qui dégénère en une hydropisie, & qui souvent est accompagnée de la fièvre.

La cinquième espèce de *typhus* se manifeste par la pâleur

& la transparence de tout le corps, qui ressemble à une vessie pleine d'eau, quoique sans aucune enflure. Au contraire le corps est étendu, sec & dénué de forces, surtout aux environs des clavicules & du visage. Le malade a les yeux creux & le corps quelquefois noir; il cligne rarement les yeux, & il arrache le duvet qui tient à sa couverture. Il est beaucoup plus difficile sur le manger que lorsqu'il se portait bien, il prend plaisir à l'odeur d'une lampe éteinte, & il est sujet, soit qu'il veille ou qu'il dorme, à des pollutions fréquentes.

TYPOS, *τύπος*, la forme ou le type d'une maladie. On entend par-là l'ordre qu'elle garde dans sa rémission & son accroissement.

T Y R

TYRANNIS, *τύραννις*, est le nom d'un antidote dont on trouva la description dans Galien, *Lib. II. de Antidot.* cap. 10.

TYRBE, *τύβη*, trouble ou confusion; ainsi, *Lib. de Fract.* *πῶς γὰρ εἰς τύβην παραγὰς τῶν ἐκείνων*, « cela » dérangeroit toute la disposition du bandage. Erotien traduit *τύβη* par trouble ou confusion. Ce mot est employé dans le même sens par Lucien, Polybe & Aristophane dans les Guêpes.

TYRIA, le même qu'*Opibasis* dans les Auteurs Arabes. Voyez *Alopecia*.

TYRIASSIS, *τύριδος*, Péléphantiasis ou lepre.

TYRIUM EMPLASTRUM, nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Aétius, *Tetrabib. IV. Serm. 3. cap. 12.*

TYROS, *τύρος*, fromage.

TYROSIS, maladie de l'estomac causée par un lait caillé.

TYRRHENICUM EMPLASTRUM, nom d'une emplâtre dont il est fait mention dans Aétius, *Tetrabib. IV. Serm. 3. cap. 14.*

TYRUS, mot barbare, qui signifie serpent ou vipère.

V

V A C

V. Voyez *Alphabetum Chymicum*.

VACCA, *vacca*. Voyez *Bos*.

VACCARIA, nom du *lyclonis*, *segetum*; *rubra*, *foliis persiliata*.

VACCINIA. Voyez *Vitis idaea*.

VACCINIA NIGRA, nom du *vitis idaea*, *foliis oblongis*, *crenatis*, *fructu nigricante*.

V A G

VAGINA, le *vagin*. On appelle ainsi le conduit qui aboutit depuis l'orifice externe des parties naturelles, jusqu'à celui de la matrice. Voyez *Uterus*. On donne le même nom à quelques autres parties du corps, & entre autres à la capsule de Glisson, qu'on désigne par le nom de *vagina porta*.

Des maladies qui affectent le *vagin*.

Manière de diviser les cobécions contre nature des parties naturelles des femmes.

Quelques filles viennent au monde avec les orifices des parties naturelles, tellement fermés qu'elles ne peuvent uriner, ce qui leur cause pendant les premiers jours des douleurs continuelles qu'elles manifestent par leurs cris. Il faut dans ce cas que l'enfant périsse, à moins qu'on ne le soulage promptement par l'opération. Les unes ont l'urethre assez ouvert pour donner passage à

V A G

l'urine, les autres n'ont qu'une petite ouverture, par laquelle cette liqueur sort goutte à goutte & avec des difficultés infinies, ce qui vient ou de ce que le *vagin* est fermé par l'hymen ou telle autre membrane semblable, qui, lorsqu'elles ont atteint l'âge de puberté, s'oppose à l'écoulement des menstrues & au passage de la verge; au moyen de quoi le sang venant à s'accumuler dans le *vagin* leur cause des douleurs violentes, des enflures de bas-ventre, des syncopes, des délires & d'autres symptômes semblables. Plusieurs Medecins ont eu connoissance de cette maladie, & désigné les filles qui y sont sujettes par l'épithète d'*atreta* ou de *bouchebées*. Aristote nous apprend que « quelques filles ont » la vulve bouchée depuis leur naissance jusqu'au tems » que leurs regles commencent à paraître, & que pour » lors le sang qui cherche à sortir leur cause des douleurs violentes, qui ne cessent qu'après qu'il s'est » frayé de lui-même un passage, ou qu'on le lui a procuré par le secours de l'art. Cet état n'a même quelquefois cessé que par la mort de la malade, soit à cause de la violence avec laquelle ce passage s'est fait, » soit par l'impossibilité qu'on a trouvé à l'ouvrir. »

D'autres ont la vulve bouchée par une membrane qui permet bien aux menstrues de sortir, mais qui s'oppose au passage de la verge, ce qui fait qu'elles ne s'appergoient de leur maladie qu'après qu'elles sont mariées. Ces sortes de cas ne sont pas rares dans Roonhuyfen, *Lib. II. de Clausura uteri*, *Observ. 1.* Benevenius,

de Abdit. *Marb. Cauff. cap. 28.* Cabrol, *Observat. Anatom. 23.* Fabricius ab Aquapendente, in *Operat. Chir. de Hymene imperforato.* Hildan, *Cent. III. Obs. 60.* Schenck, *Lib. IV. de Part. Genital.* Solingen, in *Observ. 5.* Meeckren, *Observ. Chirurg. 55.* Mauriceau, *Observ. sur les Maladies des Femmes grasses.* Ruysch, *Observ. Chir. 32.* & Saviard, *Obs. Chirurg. 4.*

Cette maladie varie selon les sujets : on aperçoit dans les uns l'orifice du conduit urinaire, aussi-bien que celui qui conduit au vagin & à l'utérus. Il y en a d'autres en qui on ne sauroit le découvrir à cause de l'épaisseur de la membrane obstruante, ou de l'union étroite du vagin qui rend la cure ou impraticable, ou extrêmement difficile. Il arrive quelquefois, ainsi que la plupart des Auteurs qu'on vient de nommer, l'ont observé, que les enfans ou les adultes ont les levres des parties naturelles tellement distendues par l'urine ou le sang qui se font amassés dans le vagin, qu'on peut aisément distinguer les conduits de l'intérus & de l'urethre. Ces sortes de cohésions précedent quelquefois la naissance, ainsi qu'Arrhotte & Celse l'ont observé; quelquefois aussi elle se forment dans les adultes ensuite de l'ulcération que l'orifice du vagin a soufferte, surtout dans un accouchement laborieux, par la violence avec laquelle les parties ont été déchirées, enflammées & ulcérées, de manière que ses parois se joignent tout-à-fait, ou ne laissent qu'une petite ouverture pour l'écoulement des menstrues, mais qui n'est pas suffisante pour donner passage à la verge. Cette maladie produit dans les enfans nouveaux-nés une rétention d'urine, mais dans les adultes elle empêche, 1°. l'écoulement des menstrues, 2°. la copulation, 3°. la conception, 4°. l'accouchement, ce qui fait qu'on ne sauroit différer d'y apporter remède.

Elle se manifeste dans les premiers par la rétention d'urine qu'elle leur cause dans les premiers jours de leur naissance; & dans les adultes, lorsque le vagin est obstrué par une membrane, par la suppression des regles, par des douleurs dans la région du pubis, par des coliques, par la pâleur du visage, & par l'enflure du bas-ventre : on la découvre aussi, dans l'un & l'autre cas par l'inspection & le tact. A l'égard de celles dont l'hymen est suffisamment percé pour laisser sortir les menstrues, on juge qu'elles ont la même incommodité, lorsque la verge rencontre des obstacles dans son passage, qui rendent la copulation impossible ou extrêmement difficile. Pour ce qui est du pronostic, lorsque la membrane obstruante est mince, elle se déchire ordinairement dans le coït; ou si ce remède ne suffit pas, il est aisé d'y suppléer avec le bistouri. Lors au contraire que l'union des parties est forte & profonde, ou que l'obstruction est causée par une substance charnue fort épaisse, la cure devient extrêmement douteuse, tant à cause du danger que l'on court d'offenser la vessie ou l'intestin, comme cela est arrivé à Roonhuyzen, qu'à cause qu'il est difficile d'entretenir le passage suffisamment ouvert.

Il faut pour réussir dans la cure de cette maladie, examiner d'abord avec soin sa nature & son siège; & supposer que l'urethre ou le vagin ne soit obstrué que par une membrane, la percer avec le bistouri, en cas qu'elle bouche ces deux passages à la fois, y faire une incision longitudinale de haut en bas, ou bien, comme Celse le conseille, une incision cruciale proportionnée à l'ouverture que la partie doit avoir naturellement. Que s'il reste une petite ouverture au haut ou au bas des orifices de ces conduits, on incisera la membrane avec des ciseaux, ou avec un bistouri courbe, que l'on dirigera avec un conducteur, pour n'offenser ni la vessie ni l'urethre, après quoi on l'extirpera tout-à-fait s'il est nécessaire. On introduira pendant quelques jours dans la plaie une tente imprégnée de basilicon ou de tel autre digestif semblable, qu'on assurera par le moyen d'un bandage : on lui en substituera ensuite une autre imprégnée de quelque onguent dessiccatif, tel que celui de ceruse ou de dispermopholyx, dont on con-

tinuera l'usage jusqu'à ce qu'on n'ait plus de nouvelle cohésion à craindre. Que si la membrane est épaisse, ou que l'obstruction soit causée par une substance charnue, de manière qu'il ne reste aucune trace du vagin, il faut tâcher de le découvrir avec le doigt, & y faire une incision longitudinale, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus; & après en avoir saisi les extrémités avec des pinces ou des crochets, l'extirper entièrement pour qu'il reste une ouverture suffisante. On se conduira pour tout le reste de la même manière que ci-dessus, excepté qu'on aura soin d'introduire dans la plaie, lorsqu'on s'apercevra qu'elle commence à se fermer, une cannule de plomb enduite d'un remède propre à la cicatrifier, qu'on y laissera jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait fermée.

Il se trouve des femmes, non-seulement parmi les nouvelles mariées, mais encore parmi celles qui le sont depuis long-tems, qui ont la vulve tellement rétrécie, soit par une ulcération ou telle autre cause semblable, qu'on ne sauroit avoir commerce avec elles, quoique le sang menstruel ait la liberté de s'écouler. Il faut dans ce cas, ainsi que je l'ai pratiqué plusieurs fois avec succès, dilater l'ouverture par des incisions profondes dans ses parois & dans la partie inférieure, aussi-bien que par l'amputation des extrémités supérieures des levres; & introduire dans la plaie une grosse tente avec un tampon de charpie sèche. On appliquera dans les pansemens suivans, qui doivent être renouvelés deux fois par jour, excepté celui de l'opération, de peur que la matiere & les impuretés n'engendrent de la mauvaise odeur, sur les parois de la plaie, un baume vulnéraire, auquel on joindra un pessaire fait avec un morceau d'éponge ou de racine spongieuse, pour dilater suffisamment la partie, en continuant ce traitement jusqu'à ce que la plaie commence à se fermer. Alors on introduira tous les jours dans la plaie une cannule de plomb enduite de quelque dessiccatif, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune cohésion à craindre. Lorsque ce resserrement de l'orifice du vagin ne vient point de naissance, mais de quelque cause externe, on se sert avec succès de la méthode que je viens de prescrire, & dont j'ai moi-même éprouvé les bons effets. Saviard, *Observ. Chirurg. 32.* rapporte un cas tout-à-fait semblable au précédent.

Cabrol rapporte qu'une jeune fille de dix-huit à vingt ans, avoit l'urethre tellement bouché par une membrane, que l'urine ayant vraisemblablement pris son cours par l'ouraque, venoit sortir par le nombril, qui pendoit environ de la longueur de quatre pouces comme la crête d'un coq d'Inde, & jetoit une odeur presque aussi insupportable que si elle eût été corrompue. Pour remédier à cette incommodité, il fit d'abord une incision à la membrane dont on vient de parler, après quoi il introduisit une cannule de plomb jusqu'à la vessie, pour entretenir le passage de l'urine ouvert. Il fit le lendemain une ligature avec un gros fil ciré, comme on le pratique communément dans l'amputation des hernies, à la partie saillante du nombril par où l'urine avoit pris son cours jusques alors, & il l'extirpa au-dessous de la ligature. Il appliqua ensuite dessus le caustère actuel, & après que l'escarre fut tombée, il détacha l'ulcère & la cicatrisa avec des dessiccatifs, ainsi qu'on le pratique pour les autres ulcères; au moyen de quoi la cure fut achevée au bout de douze jours. On peut se servir de la même méthode dans pareils cas, à l'exception du caustère actuel qui n'est point nécessaire, & qui intimide le malade aussi-bien que les assistants.

Maniere d'ouvrir le vagin lorsque l'obstruction est profonde.

Les maladies dont on vient de parler ne sont pas les seules auxquelles les femmes soient sujettes, il leur arrive quelquefois d'avoir le vagin si fort obstrué par une membrane,

membrane, on par l'union de ses parois que les men-
trues ne peuvent prendre leur cours, ce qui leur cause
des douleurs violentes dans le bas-ventre & les cuisses,
des enflures d'abdomen, des nausées, des extinctions,
des insomnies & tous les autres symptômes dont on a
parlé ci-dessus, & quelquefois même les rend fuyentes
à la folie. Cette maladie vient quelquefois de nais-
sance, & souvent d'une cause externe, surtout d'un accou-
chement laborieux, lorsqu'ensuite d'un déchirement
d'une inflammation violente, le *vagin* vient à s'ul-
cérer. Ces sortes de cas sont assez fréquents dans Roonhuy-
se. Benevenius rapporte un cas de cette nature oc-
casionné par une maladie vénérienne; & Becker un
autre dont la petite vérole fut la cause. La membrane
obstruante est souvent située près de l'orifice du *vagin*,
quelquefois vers le milieu, & quelquefois près de la
matrice.

Quelquefois le *vagin* est entièrement fermé ou obstrué
par une grosse substance charnue, qui, lorsqu'elle est
profondément située, rend la cure extrêmement diffi-
cile & dangereuse, par le risque qu'on court, ainsi
qu'on l'a dit ci-dessus, d'offenser la vessie & le rectum.
Quelquefois la membrane ne bouche pas entièrement
le *vagin*; quelquefois aussi il reste entre les parois de
ce conduit une petite ouverture pour l'écoulement des
menstrues. Les femmes qui ont une pareille incom-
modité, ne sauroient cependant satisfaire qu'impar-
faitement aux devoirs du mariage; ce qui fait croire
aux personnes nouvellement mariées, surtout lors-
qu'elles ont du penchant à la superstition, qu'on a jeté
quelque charme sur elles; ou bien, le mari regardant
sa femme comme impuissante, en vient à un divorce
dont il eût pu se passer, parce qu'il arrive souvent que
ces sortes de femmes deviennent enceintes.

Becker rapporte l'histoire d'une jeune fille lubrique, qui
étant née avec le *vagin* bouché, & s'étant plusieurs
fois convaincue de l'impossibilité qu'il y avait de la
dépouiller, sollicita plusieurs jeunes hommes vigou-
reux de coucher avec elle, & qui après les avoir frus-
trés de leurs espérances, & les avoir dépouillés de leur
argent, ajoutoit la raillerie à l'insulte; & les traitoit
d'impuissans. Elle s'adressa pourtant à la fin à un Chi-
rurgien, qui leva si complètement cet obstacle, qu'elle
accoucha de deux jumeaux au bout de neuf mois.

La cure de cette maladie n'a rien de difficile dans les jeun-
es filles, lorsque la membrane qui cause l'obstruc-
tion est extrêmement mince & peu éloignée de l'orifi-
ce du *vagin*, & qu'on l'incise avec précaution. Cette
opération est beaucoup plus difficile à pratiquer sur
les femmes, à moins que la membrane ne soit ditte-
ment par le sang menstruel, ainsi qu'il est arrivé dans les
cas rapportés ci-dessus.

Amyand rapporte dans les *Transactions Philosophiques*,
N° 422. qu'une femme eut le *vagin* tellement obstrué
après ses couches, par des caroncules qui s'y forme-
rent, que le sang menstruel ne pouvant plus s'écouler,
s'arrêta dans le *vagin*, comprima l'utérus & occasion-
na une suppression totale d'urine.

Tous les Auteurs qu'on vient de nommer, attestent,
qu'immédiatement après l'incision faite, non-seule-
ment il sort une grande quantité de sang épais & de
liqueur fétide, mais que la malade est aussitôt déli-
vrée des maux qu'elle a soufferts, aussi-bien que du
danger dont elle étoit menacée; & qu'on cicatrise la
plaie sans autres remèdes que les tentes, les pessaires
de cire & les cannules de plomb. Lors au contraire que
la membrane est épaisse, & située bien avant dans le
vagin, il faut, soit qu'elle soit percée ou non, opérer
de la manière que ci-dessus, en prenant garde de ne
point offenser la vessie ni le rectum; agir pour tout le
reste de la cure, de même que dans les cas précédents; &
observer surtout de laisser une ouverture suffisamment
grande. Il convient même de se servir du *speculum uteri*
pour pouvoir mieux découvrir les parties, & pratiquer
plus aisément l'opération.

Au cas que les femmes viennent à être affectées de cette

inconcommodité, soit durant leur grossesse ou dans le tems
de l'accouchement, il faut y remédier sans délai, de
peur que la difficulté qu'elles auroient à accoucher ne
fût suivie d'accidens plus violens. Si c'est une fem-
me grosse qui soit ainsi affectée, il faut extirper la
membrane avant qu'elle soit à terme; parce qu'on
risqueroit pour lors de blesser le fœtus qui est derrière.
S'il arrivoit qu'on eût différé la cure jusqu'au tems de
l'accouchement, soit par ignorance ou autrement; il
faudroit également recourir à l'opération, & prendre
garde de ne point blesser le fœtus. Pour cet effet, on
commencera par faire une petite incision à la mem-
brane avec un bistouri armé d'un bouton, (Voyez
Planche V. Vol. I. figure 4. 5. ou bien on se servira d'un
conducteur, d'une pincette convenable ou du bistou-
ri ordinaire; pourvu qu'on le ménage avec circons-
pection.

Mauriceau ordonne aux Sages-Femmes de déchirer cette
membrane avec les doigts; mais comme une pareille
méthode peut avoir des suites fâcheuses, il vaut mieux
employer l'incision.

On remarquera enfin, que lorsque le *vagin* n'est point ob-
strué par une membrane, mais par une substance char-
nue située bien avant dans sa cavité, ou par l'union
étroite de ses parois, l'opération devient extrêmement
difficile & dangereuse; & pour lors il convient d'y re-
noncer, ainsi que Benevenius l'a pratiqué.

Dans les cas même où l'on a recours à l'opération, à
moins qu'on n'ait soin de tenir long-tems la partie dis-
tendue avec des morceaux d'éponge, des canules où
des pessaires, elle se ferme de nouveau, de manière
que la verge ne peut plus y entrer; ce qui oblige de
réitérer l'opération, ainsi qu'il m'est arrivé à moi-mê-
me & à Roonhuyse, qui conseille pour cet effet aux
Chirurgiens de peser attentivement ces circonstances.
Lors également que l'obstruction est formée par l'u-
nion des parois du *vagin*, ainsi que je l'ai une fois ob-
servé dans la femme d'un Boucher; en qui cette in-
commodité provenoit de la difficulté avec laquelle elle
avoit accouché, l'incision est extrêmement dangereuse;
aussi y renonçai-je dans ce cas, malgré les instan-
ces réitérées de la malade & du mari, qui souhaitoient
tous deux avoir des enfans.

Lorsque le *vagin* est obstrué par un corps charnu fort
épais, l'incision n'empêche pas que la chair n'augmen-
te considérablement; elle devient même si dure & si
calleuse, qu'on est non-seulement obligé d'extirper une
partie des lèvres, lorsqu'il n'y a point de danger à le
faire, ce dont il faut s'assurer par l'inspection, le tou-
cher & le *speculum uteri*; mais encore de consumer les
sorgosités avec des remèdes dessiccatifs & corrosifs, &
de les contenir avec des tentes & des cannules, jusqu'à
ce que le passage ait une ouverture convenable, & que
ses parois soient parfaitement consolidées; autrement
le *vagin* se referme de nouveau, & rend la première
opération inutile. On peut consulter dans ces sortes de
cas Roonhuyse & Becker, qui ont éclairci cette ma-
tière par un grand nombre d'observations & d'exem-
ples. Le premier donne la méthode d'ouvrir l'orifice
interne de la matrice, lorsqu'il est fermé; mais outre
que la difficulté qu'on trouve à approcher de cette par-
tie rend l'opération presque impraticable & extrême-
ment dangereuse, il ne paroît pas qu'il soit possible
de conserver l'ouverture qu'on a pratiquée. Harstus,
Chirurg.

*Méthode d'extirper les tubercules, les caroncules, & les
autres excroissances qui se forment dans le vagin.*

Il se forme quelquefois au dedans, au-dehors, à l'entrée
& dans le fond du *vagin* des excroissances de différen-
tes grandeurs & figures, dont les unes ressemblent à un
champignon, les autres à une figue, d'autres à une
poire, & d'autres enfin au barrant d'une cloche; & qui
croissent quelquefois à un point si extraordinaire,
qu'elles descendent jusqu'aux genoux; ce qui empê-

que non-seulement la copulation & l'accouchement, mais cause encore des douleurs violentes, qui, lorsqu'on discore d'y apporter remède, sont souvent suivies d'un cancer. Quelques Auteurs appellent les plus grosses, *sarcomes de la matrice*. Celle de Tulpus leur donnent simplement le nom de *fungi*; mais Solingen les distingue par le nom de *fies*, (*fiei*,) auquel il ajoute l'épithète de *chancreux*, à cause, dit-il, qu'on ne peut guérir. Mais on les extirpe aisément quand elles sont près de l'orifice du *vagin*: l'opération devient extrêmement difficile lorsqu'elles sont situées plus avant; de sorte que Tulpus la regarde comme extraordinaire. Quelques-uns confondent mal-à-propos ces excroissances avec les descentes.

Le traitement est ici le même que pour les tubercules, les sarcomes ou excroissances charnues; c'est-à-dire, qu'on emploie le bistouri ou les corroifs. Mais il faut prendre garde de ne pas confondre les descentes de matrice avec ces sortes d'excroissances.

Comme ces maladies du *vagin* ont beaucoup de rapport avec le polype du nez, & sont quelquefois situées si avant près de l'utérus, d'où elles tirent souvent leur origine, qu'on ne peut les extirper par les méthodes proposées ci-dessus. Fabricius ab Aquapendente & Dionis veulent qu'on emporte l'excroissance avec les mêmes pinces dont on emporte les polypes; (voyez *Pl. VII. Vol. II. fig. 9. 10. 11.*) Il convient cependant, avant de recourir à cette méthode, de voir si la malade ne souffrira point trop de l'opération.

Voelters, Chirurgien Allemand, dit avoir extirpé plusieurs de ces excroissances avec un bistouri rougi au feu: mais cette pratique est trop cruelle & trop dangereuse pour mériter d'être suivie.

Solingen, *Obs. 19.* rapporte qu'il vint à bout d'extirper une excroissance chancreuse qui s'étoit formée dans le *vagin* d'une femme avec tant de succès, qu'elle en guérit en peu de tems. Mais il a négligé de nous apprendre la manière dont il s'y prit pour faire l'opération, ni pourquoi il a donné à cette excroissance l'épithète de *chancreuse*. *Hæstirci, Chirurg.*

Manière de remédier aux descentes ou chûtes de matrice.

Quelques Auteurs du dernier siècle, entre autres Meesken, Roonhuyzen, Van-Horne, Barbette, Vander Beeke, Kerkringius, Verduc & plusieurs autres, ont prétendu sans fondement que les descentes de matrice étoient absolument impossibles. Mais les observations de plusieurs autres qui ont eu le plus de réputation chez les Anciens & les Modernes, d'Aétius, d'Eginete, de Rosset, de Fabricius ab Aquapendente, de Berenger, de Paré, d'Hildan, de Solingen, de Mauriceau, &c. ont manifestement fait voir la fausseté de ce sentiment. Le fameux Ruysch, dans ses *Obs. 1. 7. 9. & 10.* a éclairci au mieux cette matière; & c'est de lui que nous avons emprunté les figures 2. & 3. de la *Planche II. Vol. V.* Saviard, Chirurgien à Paris, rapporte aussi dix cas dont il dit avoir été témoin; J. Maur. Hoffman, Médecin à Altorf; Sebacherus, Médecin à Leipzig; Slevogtius, Vaterus & Buggavius, attestent l'existence de cette maladie par une infinité d'histoires dont ils ont été témoins oculaires; & j'ai eu moi-même occasion de me convaincre de la vérité de ce qu'ils avancent. Lorsque la matrice ne tombe que dans le *vagin*, on donne à cette maladie le nom de *descensus uteri*, descente de matrice: mais lorsqu'elle en sort, on la désigne par celui de *prolapsus* ou de *procidencia uteri*, chute de matrice.

Cette dernière est de deux espèces; l'une arrive sans aucun renversement de la matrice, de sorte que son orifice interne paroît à l'extrémité de la partie qui est tombée, comme dans la figure 2. lettre C. Dans l'autre au contraire la matrice se renverse, & pour lors on ne peut découvrir son orifice interne, (*fig. 3.*) ainsi que les Auteurs nommés ci-dessus l'attestent.

Il est aisé de distinguer si la matrice est renversée ou non,

par la situation de son orifice, qui paroît lorsque cette partie n'est point renversée, comme dans la *Planc. II. Vol. V. figure 2. C.* Le même signe peut encore servir à nous faire distinguer cette maladie de la descente ou de l'excroissance fongueuse du *vagin*.

Widemann a eu soin de décrire & de représenter avec toute l'exactitude possible, une chute singulière de toute la tunique ridée interne du *vagin*, dont l'orifice ressembloit si parfaitement à celui de l'utérus, qu'on les eût infailliblement confondus avant l'ouverture du cadavre; car on découvrit, après qu'elle eût été faite, que la matrice n'avoit point bougé de sa place, & que la descente n'étoit causée que par la tunique interne dont on vient de parler.

Pour que les Médecins distinguent plus aisément ces maladies, & ne confondent point la chute du *vagin* (*prolapsus vaginæ*) avec la chute de matrice (*procidencia uteri*), je vais donner la figure que Widemann a fait insérer dans les *Ephem. Nat. Cur. Cent. VIII. Obs. 98.* qui en représente une, mais d'une grandeur beaucoup moindre que la naturelle. Voyez *Pl. II. Vol. V. figure 4.*

La vue de l'orifice dans une pareille chute, (*prolapsus*), voyez la lettre F, n'est pas une marque infaillible que la matrice soit forte de sa place, ainsi qu'on l'a cru communément; il faut, pour s'en assurer, examiner avec soin la partie, jusqu'à ce qu'on soit assuré si c'est du *vagin* ou de l'utérus que ce mal provient. Widemann ne produit aucun signe pathologique qui puisse servir à distinguer le *vagin* de l'utérus; il dit seulement qu'ayant introduit la sonde dans l'ouverture F, qui ressembloit si parfaitement à l'orifice de l'utérus, elle pénétra plus loin que la cavité de cette dernière partie, c'est-à-dire, environ six pouces: il reste à savoir si ce signe se manifeste toujours. Cette observation mérite d'être lue avec tout le soin & l'attention possibles.

Il est aussi difficile de connoître que de distinguer la chute de l'utérus de celle du *vagin*; témoin l'exemple rapporté par les Médecins & les Chirurgiens de Toulouse, & plusieurs de ceux de Paris, qui prirent une fille d'environ trente ans qui étoit affligée depuis son enfance d'une descente de matrice, pour une hermaphrodite, & déclarèrent publiquement que le sexe féminin dominoit en elle; sur quoi le Parlement de Toulouse rendit un Arrêt, par lequel il fut enjoint à la réputée hermaphrodite de quitter l'habit de femme & de prendre celui d'homme, sous peine de châtiment en cas de refus. Saviard ayant examiné avec soin à Paris, trouva qu'elle étoit véritablement fille; & lui ayant replacé l'utérus, il lui rendit son propre sexe, dont elle prit l'habit par ordre du Roi. Le jugement du Parlement de Toulouse fut d'autant plus inconsideré, qu'il paroît par l'*Obs. 15.* de Saviard, que cette fille n'avoit ni verge, ni testicules; appanages absolument nécessaires, selon moi, pour la génération, outre qu'elle avoit les mamelles extrêmement grosses, & le visage féminin & dénué de barbe.

Cette maladie provient du relâchement & de la foiblesse des ligaments de l'utérus & du *vagin*; aussi remarquer-on qu'elle est souvent la suite d'un accouchement laborieux, quoique les filles y soient quelquefois sujettes.

Une autre espèce de chute, est celle dans laquelle le fond de la matrice est absolument renversé; pour lors son orifice est caché dans le *vagin*, de manière qu'on ne peut l'apercevoir, (voyez figure 3. C.) On peut en voir un exemple dans Genfilius. Dans ce cas; l'utérus a la figure d'une mole ou d'une excroissance charnue, sanguinolente & difforme; de sorte qu'on ne doit pas être surpris que les Chirurgiens & les Sages-Femmes aient souvent méconnu cette incommodité, & mis la malade à deux doigts du tom-

beau, par les efforts qu'ils ont employés pour extirper la matrice. Cette maladie arrive dans les cas où l'on amène l'utérus avec l'arrière-faix, aussi-bien qu'après un accouchement laborieux, dans lequel l'orifice interne s'est suffisamment dilaté pour laisser sortir le corps de la matrice; ou enfin lorsque les douleurs que la malade a senties durant & après l'accouchement lui ont fait faire des efforts capables de faire glisser la matrice hors des levres.

Mais de quelque cause qu'elle provienne, il faut la replacer sur le champ, de peur, comme les Auteurs qu'on vient de nommer l'ont observé, que la malade ne meure subitement.

Le Chirurgien ou la Sage-Femme qui entreprennent de réduire une pareille descente, doivent, avant toutes choses, faire uriner la malade, de peur que la plénitude de la vessie n'apporte un obstacle à l'opération. La malade étant ensuite couchée sur le dos, les fesses élevées & les cuisses écartées, on détachera l'arrière-faix avec les doigts, supposé qu'il tienne encore, avec toute la précaution possible, & l'on replacera la matrice avec la main dans sa première situation. Cette opération s'exécute en faisant rentrer doucement avec les trois premiers doigts la partie inférieure de l'utérus qui est sorti, dans le vagin, fig. 3. C. & ensuite avec la main entière dans la cavité du bas-ventre; après quoi fermant le poing, on le tient dans la matrice jusqu'à ce qu'elle ait repris sa figure naturelle. Ceci est beaucoup plus facile à pratiquer immédiatement après l'accouchement, tandis que l'orifice de la matrice & du vagin sont encore distendus. L'utérus ainsi replacé, & réduit à sa première figure, la malade doit rester sur le dos les cuisses fermées, & se tenir en repos; car on peut par ce moyen rendre la cure aussi complète qu'elle puisse être, sans recourir à d'autres remèdes. Il convient même d'appliquer sur l'orifice du vagin des compresses & un bandage, de peur que les douleurs qui suivent l'accouchement, la toux ou l'éternuement ne fassent de nouveau sortir la matrice. A l'aide de ces précautions, l'orifice de l'utérus se resserre peu-à-peu, de manière que son corps ne peut plus descendre, & la malade reste parfaitement guérie.

Hildan, Stalpert, Ruych, Saviard & quelques autres assurent que les descentes en question peuvent occasionner une mort subite lorsqu'on néglige de les réduire; parce que l'orifice de l'utérus est tellement pressé par la partie supérieure de la matrice, qu'il en résulte une inflammation, au moyen de quoi la réduction devient absolument impossible; & le sphacèle qui résulte de la corruption du sang met infailliblement la malade au tombeau. Que si le cas admet encore du remède, le Chirurgien doit tout en arrivant apaiser l'inflammation, & réduire la partie dans sa place naturelle. Pour cet effet, il commencera par signer la malade, & la faire uriner pour prévenir l'obstruction qui pourroit naître de la plénitude de la vessie. Après l'avoir faite coucher dans la même posture que ci-dessus, il fera une embrocation avec du lait & de l'eau tièdes sur la partie, il l'poindra avec du beurre ou de l'huile chaude, ou bien il appliquera dessus des fomentations ou des cataplasmes digestifs & émolliens, autant de temps qu'il lui sera nécessaire pour ramollir la partie & la réduire de la manière qu'on vient de dire; car la mort de la malade devient inévitable lorsqu'on diffère cette réduction, & l'extirpation de l'utérus par la ligature ou l'amputation ne peut l'en garantir. Ruych rapporte un cas dans lequel un Chirurgien extirpa une matrice avec la ligature sans aucun succès, la malade étant morte peu de temps après.

Je ne doute pas que les scarifications ne puissent produire d'aussi bons effets dans les cas où l'utérus est enflé & enflammé, que dans les autres inflammations violentes qui sont à la veille de dégénérer en cancer, ce qui mérite d'être mûrement considéré.

Comme les descentes dans lesquelles l'utérus n'est point renversé, & qui laissent voir son orifice interne, ne

proviennent pas toujours d'un accouchement laborieux, mais souvent de la faiblesse des ligaments, elles n'ont pas des suites aussi fâcheuses. Cette espèce de descente est facile à distinguer des excroissances fongueuses ou des tubercules du vagin dont on a parlé ci-dessus; elle est aussi moins sujette à l'inflammation & au sphacèle que la première. Elle affecte non-seulement les femmes qui ont un accouchement laborieux, mais aussi les filles les plus chastes & les plus jeunes, ainsi que Mauriceau, Saviard & d'autres l'ont observé. Lors cependant qu'on la néglige, elle cause des inquiétudes insupportables, des rétentions d'urine, des douleurs violentes dans les hanches, des ulcérations à la partie tombée, & une inflammation qui est bien-tôt suivie d'un sphacèle, d'un kisthème ou d'un cancer. La réduction de l'utérus devient d'autant plus difficile qu'on a différé plus long-temps les remèdes qui conviennent dans pareil cas, parce qu'il s'enfle & grossit au point qu'on ne peut le rétenir en place sans le secours des instrumens; outre qu'on ne peut éviter une rechute, soit que l'on marche, qu'on agisse, qu'on touille ou qu'on étouffe, surtout si l'on n'a pas soin de le soutenir avec un bandage ou un pessaire. Lorsque la matrice est affectée d'un cancer ou d'une gangrène, on ne doit point tenter de la réduire; car Ruych nous apprend dans sa neuvième Observation, que cette opération est toujours suivie de douleurs plus violentes & de symptômes plus dangereux.

Dans les cas où il n'y a ni gangrène ni sphacèle, les indications se réduisent, 1.^o à remettre l'utérus dans sa place; 2.^o à empêcher qu'il en sorte de nouveau. A l'égard de la première, si la descente n'est point invétérée & que l'utérus n'ait point augmenté de volume, on peut aisément le replacer par la méthode que je viens d'indiquer. On fera coucher la malade à la renversée, les fesses plus élevées que la tête, & les cuisses écartées, & l'on repoussera doucement la matrice avec les doigts ou une grosse bougie. On a vu des femmes faire cette réduction elles-mêmes sans aucune difficulté. Lors, au contraire, que la maladie est invétérée, & l'utérus d'un volume à ne pouvoir être réduit aisément, il faut appliquer dessus des fomentations émollientes, faire uriner la malade & lui donner un lavement, s'il est nécessaire, pour faciliter la réduction. Mais comme l'utérus ne peut être soutenu par les tuniques du vagin, ni par les ligaments, à cause de leur faiblesse & de leur relâchement, il faut mettre tout en usage pour empêcher qu'il ne retombe.

Il convient pour cet effet que la malade reste au lit pendant quelques jours, & qu'elle dirige la vapeur de quelque fumigation corroborante dans la matrice à l'aide d'un entonnoir & d'un chalumeau. On doit aussi frotter dans la partie des fomentations aromatiques & astringentes faites avec l'esprit de vin; appliquer une compresse sur l'orifice externe du vagin, & l'assurer avec le T. Lorsque la matrice est considérablement enflée, on doit la fomentier avec des digestifs jusqu'à ce qu'on puisse en faire la réduction. Si elle est ulcérée, ainsi qu'il arrive souvent, il ne faut pas différer de la réduire, puisque, suivant l'observation de Saviard, les ulcères sont beaucoup plus faciles à guérir lorsqu'elle est rentrée dans sa place naturelle. Cet Auteur dit avoir traité une fille qui avoit une descente de matrice compliquée avec un calcul dans la vessie. Il commença par replacer l'utérus, il tira ensuite la pierre & la guérit si parfaitement de ces deux maladies, qu'elle en fut quitte pour porter un pessaire. Voyez l'Obs. 15. Si la maladie est si opiniâtre & si invétérée que les méthodes précédentes ne suffisent point pour contenir l'utérus dans sa place, il ne reste d'autre ressource que de repousser le vagin en dedans avec un pessaire. Les meilleurs sont faits avec du bœuf, du frêne, &c. ou du liège qu'on couvre avec de la cire, de manière qu'il reste une ouverture dans le milieu. (Voyez Planchette II. Vol. V. Figure 6. 7. 8. 9.) La cire empêche le bœuf

de s'enfler & de se pourrir, & prévient plusieurs inconvéniens, dont le moindre seroit la difficulté qu'il y airoit à le retirer entier. Ceux qui sont en état de faire de la dépense se servent de pessaires d'ivoire, d'ar ou d'argent creux. On introduit le pessaire avec le doigt dans le *vagin* jusqu'à l'orifice de l'utérus pour qu'il sorte moins aisément, & l'on y attache un cordon (voyez *Planche II. Vol. V. Fig. 6. & 10.*) pour pouvoir le retirer lorsqu'on veut. Ce cordon doit encore tenir à la ceinture, afin que s'il venoit par hasard à sortir en marchant, il ne tombât point par terre. Un pessaire, pour être bien fait, doit entrer d'abord avec quelque peine, parce qu'il en tient mieux & qu'il contient l'utérus avec plus de force. Il y a cependant des cas où l'on est obligé d'employer des pessaires une fois plus gros. Le trou qu'on y laisse sert à donner passage aux menstrues & autres impuretés qui s'engendrent dans la matrice; & de-là vient qu'on doit rejeter ceux d'une figure ovale ou pyramidale, dont on trouve la description dans Paré, Hildan, Scultet, Roombuyten & quelques autres. Cette ouverture a encore cela de commode, qu'elle laisse passer la semence, aussi-bien que les injections & les fumigations qui sont si nécessaires dans ces sortes de cas. Ces sortes de pessaires ne causent aucune incommodité après qu'on les a portés quelque tems. On a vu des femmes qu'une grossele a guéri de pareilles descentes à cause de la dilatation que la matrice a soufferte. V. Pechlin, *Obs. 20.* & Saviard, *Obs. 12.* Mais Mauriceau, Schellhammer, Hunerwolf, Saviard & autres, attribuent cette guérison à une cause toute différente, & ils se fondent sur ce que l'orifice de l'utérus & la tête du fœtus se sont quelquefois vus hors du *vagin*.

Saviard se sert d'un pessaire d'acier élastique préférablement à tout autre : mais comme il n'en donne aucune description, il est impossible de savoir ce que c'est. Goelické, dans une Dissertation publiée à Hall en 1710. donne une nouvelle méthode de guérir les descentes de matrice à l'aide d'un pessaire de fil d'archal fait en forme de cône, dont il donne la figure sans spécifier les dimensions qu'il doit avoir. Je l'ai représenté tel qu'il doit être, dans la *Planche II. Volem. V. Fig. 11.* Il veut qu'on le couvre par dedans avec de la charpie, & par dehors avec un morceau de cuir souple, & qu'on attache un cordon à chaque côté de sa base pour pouvoir le retirer aisément. On le presse quelque peu lorsqu'on veut l'introduire, afin que venant à s'étendre après qu'il est placé, il soit moins sujet à tomber. Il avoue qu'il n'en a jamais fait usage, mais persuadé qu'il a toutes les qualités nécessaires pour être bon, il ne craint point d'en garantir l'effet. Comme le lieu pour lequel cet instrument est destiné est fort humide, & que le fer est extrêmement sujet à se rouiller, je ne doute pas que son pessaire ne soit bientôt rongé par la rouille; & de-là vient que j'ai toujours préféré les pessaires de bois représentés par les *Figures 6. 7. 8.* HEISTER, *Chirurg.*

Manière de remédier aux chûtes du Vagin.

Il est souvent arrivé, non-seulement à des Sages-femmes ignorantes, mais encore à des Medecins & des Chirurgiens expérimentés, de confondre les chûtes du *vagin* avec les descentes de matrice, & de leur donner en conséquence le même nom. On peut cependant les distinguer à l'aide de l'Anatomie, aussi-bien que par les signes diagnostiques dont on a parlé ci-dessus. On dit que le *vagin* est tombé, lorsqu'étant relâché en tout ou en partie, comme dans la *Planche II. Vol. V. Figure 4.* il vient à sortir hors des grandes levres. Quelquefois le *vagin* sort tout entier sous la forme d'un morceau de chair crue & sanglante, qui a la figure d'un anneau plus ou moins enflé, selon les causes & les circonstances de la maladie. Lorsque cette partie vient à s'enfler & à s'enflammer, ainsi qu'il arrive quelquefois après

un accouchement laborieux, le sphacèle ne tarde pas à s'y mettre. Au contraire, si la partie qui forme la descente n'est pas beaucoup enflée, ou que la tumeur ne soit accompagnée d'aucune inflammation, la maladie peut durer long-tems sans être incommode ni dangereuse. Le *vagin* est quelquefois poussé hors des levres par les efforts qu'on fait pour lever un fardeau, ou pour accoucher, ou par l'amas d'une matière peccante, sous la forme d'un gros fungus ou d'une descente de matrice. Ces sortes d'exemples ne sont pas rares, & Meekren en rapporte un dans le cinquante-quatrième Chapitre de ses Observations, qu'il a eu soin d'éclaircir par un discours & des figures. Cette maladie peut être prise non-seulement pour une chute de matrice; mais plutôt encore pour une tumeur, comme un *fungus*, un *ficus*, un *farcome*, ou une excroissance charnue : c'est pourquoi il est des cas où il peut être nécessaire de la retrancher, ou par le moyen d'une ligature, ou avec le bistouri. Or pour distinguer ce désordre, de la chute de l'utérus, & d'un tubercule au *vagin*, il est bon d'observer que l'utérus ne tombe jamais renversé, qu'immédiatement après qu'une femme a été délivrée : mais il a pu naître des tubercules au *vagin* dans un tems autre que celui de l'accouchement, & croître petit à petit, & pour ainsi dire, imperceptiblement. Cependant j'ai assisté en 1720. une Dame de qualité, dans un travail difficile, à qui, le fœtus étant encore dans la matrice, une partie du *vagin* tomba tout-à-coup; ensuite dequoi il parut dans les vingt-quatre heures un fungus ou tubercule, de la grosseur des deux poings, qui devint bientôt sphacélé; & quoique l'enfant fût venu bien vivant, la mere ne laissa pas de mourir dans la huitaine. Ainsi il n'est pas surprenant que quelques Medecins, faute d'avoir suffisamment examiné les signes, par où on peut distinguer la chute de l'utérus de celle du *vagin*, ont assuré non-seulement que quelquefois l'utérus peut être extirpé entièrement sans que la personne en meure, mais encore que plusieurs femmes même après cette extirpation n'ont pas laissé de concevoir & de mettre des enfans au monde. On n'a jamais nié qu'après l'extirpation d'un tubercule au *vagin*, tel que celui qui est représenté *Figure 5.* on même après la chute de la tunique interne ridée du *vagin*, tombée comme tombe quelquefois la matrice, une femme pourroit concevoir & mettre des enfans au monde : mais il est absolument impossible, qu'après l'extirpation de l'utérus une femme conçoive; & par conséquent les histoires qu'on fait à ce sujet sont de pures fables.

On a déjà expliqué ci-dessus, comment on peut enlever les tubercules qui ressemblent à une chute du *vagin* : mais quand le *vagin* parait tombé, comme un gros anneau sanguin, dur & enflammé; à moins qu'on ne le remette à tems, il est fort à craindre que la partie tombée ne soit attaquée de gangrene ou de sphacèle : mais le danger est moindre si la partie tombée est flasque & non point enflammée. Si l'on ne voit pas des signes d'inflammation, on rétablira le *vagin* dans sa situation naturelle avec les doigts, ou avec une grosse bougie; & on le fortifiera ensuite avec des médicamens corroboratifs & digestifs. Ensuite on fera tenir la malade tranquille dans son lit pendant quelques jours, les jambes proches l'une de l'autre ou croisées. On fomentera en même tems la partie avec des décoctions d'herbes corroboratives, digestives, aromatiques & astringentes, auxquelles on ajoutera du vin rouge, ou avec de l'eau de chaux mêlée avec de l'esprit de vin. On fera aussi des suffumigations de mastic, d'oliban, de myrrhe, d'ambre ou autres substances semblables, dont on conduira la vapeur dans le *vagin* avec un tuyau & un entonnoir fait exprès, ensuite on tiendra la partie bien bandée avec un bandage en forme de T. On pourra de cette manière la rendre au *vagin* sa vigueur naturelle, surtout si le désordre est récent & qu'on ait mis en œuvre en même tems les remèdes internes, comme seront

principalement les eaux médicinales, les bains chauds & les eaux calybees. Mais si le défordre est trop invétéré pour céder aux remèdes que je viens de proposer, il faudra du moins le pallier, & faire porter perpétuellement à la malade un bandage en forme de T, qui servira du moins à empêcher le skirre ou la gangrene. Mais si la partie tombée est atteinte d'inflammation, il faudra remédier à l'inflammation, non-seulement par l'application de fomentations & de cataplasmes diffusifs, mais aussi en administrant des remèdes internes coovocables, sans oublier la saignée, avant de pouvoir procéder en sûreté à rétablir le *vagin* tombé, dans sa position naturelle; autrement il pourroit s'en ensuivre une gangrene qui canseroit bien-tôt la mort à la malade. Si l'inflammation n'est que médiocre, on pourra replacer la partie tombée sans danger, la chaleur naturelle du corps contribuant beaucoup à dissuater la tumeur. Mais s'il paroît déjà un sphacèle ou un fungus sur le *vagin* tombé, ce qu'on peut connoître par sa noirceur & sa fétidité, il faudra scarifier la partie qui en est affectée, y appliquer des fomentations digestives & des cataplasmes, & tout ce qui est nécessaire pour la cure d'un sphacèle. HEISTER, *Chirurg.*

VAGINALIS TUNICA, *tunique vaginale*. On appelle ainsi la tunique qui embrasse les testicules; celle de l'œsophage & celle de la moelle spinale.

VAGITUS, signifie les cris ou les plaintes des enfans lorsqu'ils souffrent quelque incommodité.

VAL

VALENTIA SCABIOSÆ, *verjus de La Scabieuse*.

Prenez du suc de scabieuse verte, tiré par expression & passé dans un linge, & de lard de porc, dont on aura ôté les membranes; La quantité que vous jugerez, à propos.

Écrasez le lard dans un mortier de pierre, & versez dessus de tems en tems un peu de votre suc, pour rendre le mélange mieux conditionné & lui donner une teinture. Versez ce mélange dans un vaisseau, que vous exposerez au soleil, de manière que le suc puisse couvrir le lard. Neuf jours après mettez dans un mortier comme auparavant, & jetez la partie humide, ténue & sans couleur, qui se sépare en écrasant, & remettez le mélange dans le vaisseau, où vous le laisserez quatre ou cinq jours, au bout desquels vous le remettez dans le mortier, & y ajouterez de tems en tems un peu de nouveau suc de scabieuse; & après l'avoir remis au soleil pendant quinze jours, vous épauçerez encore la partie humide & aqueuse. Vous le laisserez encore exposé quinze jours & y ajouterez du nouveau suc; & après l'avoir un peu battu, vous le garderez pour l'usage dans un vaisseau de terre ou de verre.

Cette composition, à ce que nous apprennent les premiers compilateurs du Dispensaire du Collège de Londres, fut imaginée par Jean Arden, savant Chirurgien de Newark, dans la Province de Nottingham, qui vivoit sous le règne d'Edouard III. Les Compilateurs, après avoir rapporté cette formule qu'ils ont tirée d'un ancien manuscrit, recommandent de réitérer les procédés avec du nouveau suc, jusqu'à ce que le lard paroisse d'un verd foncé; car c'est là ce qui doit régler le nombre de fois qu'il sera nécessaire de réitérer.

VALERIANA, *Valériane*.

Ses feuilles, sont cojugues, sa tige porte des fleurs & est divisée comme les plantes ombellifères. Sous les ombelles, tant les grosses que les petites, sont deux

petites feuilles longues. L'extrémité du pédicule pousse deux petites feuilles semblables, qui tiennent la place d'un calyce. Du centre de l'aire du pédicule, en-dedans de ces feuilles, sort un ovaire oblong, dont les apex frangés portent une fleur nue, monopétale, en forme d'entonnoir, & garnie de trois étamines qui partent des côtés internes de la fleur. Le tuyau de la fleur, depuis sa partie gauche où il admet l'ovaire, pousse souvent de côté un éperon moufle. La graine est oblongue, plate, étroite sur sa longueur, & couverte de duvet. Du centre des apex de l'ovaire s'élève un long tube.

Boerhaave compte treize especes de *valériane*, qui sont:

1. *Valeriana major hortensis*, Boerh. Ind. alt. 74. *Phu majus*, sive *Valeriana major*, Offic. Park. 119. *Valeriana hortensis*, Ger. 917. Emac. 1075. *Valeriana hortensis*, *Phu*, *Olusari folio*, *Discoferidis*, C. B. P. 164. Touro. Inf. 132. *Valeriana major*, odorata radice, J. B. 3. 209. Raii Hist. 1. 388. *Valériane des Jardins*.

La racine de la *Valériane* des Jardins, est environ de la grosseur du doigt, d'une couleur brune, & n'est pas profondément, mais jette à fleur de terre quantité de gros filets qui se croissent & s'entrelacent, ce qui fait paroître ses racines semblables à la grande scolopendre, ou à une chenille qui a un grand nombre de pieds; son odeur est forte, surtout quand elle est sèche. Elle pousse plusieurs tiges creuses hautes de deux ou trois piés, ayant ses feuilles inférieures longues & terminées par une poignée arrondie, quelques-unes entières & d'autres coupées comme celles de la scabieuse, si ce n'est qu'elles ont leur surface lisse. Les feuilles qui croissent sur les tiges sont bien plus découpées. Les tiges sont divisées vers leurs sommets en plusieurs branches, ayant à chaque jointure une longue feuille étroite: aux extrémités croissent des fleurs sur des especes d'ombelles; elles sont chacune petites, longues, ont un tuyau étroit, & se divisent à leur sommet en cinq segmens, avec autant d'apex blancs; elles sont portées sur les origines des graines, lesquelles, lorsque celles-ci sont tombées, acquièrent de la grosseur, & de la longueur, deviennent striées & se couvrent de duvet à leurs sommets.

Cette plante croît dans les Jardins: mais il en vient aussi de sauvages aux Alpes. C'est la racine qui est la partie dont on se sert le plus.

Cette racine est alexipharmaque; sudorifique & céphalique, elle est estimée utile dans les fièvres malignes, & dans les maladies pestilentielles; elle soulage la tête & les nerfs, provoque l'urine, & facilite le flux menstruel.

C'est un des ingrédients de la thériaque & du mithridate. MILLER, *Bot. Off.*

La racine & la plante sont alexipharmques, sudorifiques & diurétiques. Leur usage est dans l'affoiblissement de la vue, la peste, l'asthme & la toux invétérée: la manière de les employer, est de les faire bouillir avec de la réglisse, des raisins & de l'anis; on les emploie aussi sous cette forme, dans la pleurésie, les obstructions au foie & à la rate, la jaunisse, l'obstruction des uréters, l'hernie & autres cas semblables. Employées extérieurement, elles fortifient la vue, détergent les taches des yeux & les cataractes, bouillies dans du vin, & versées par gouttes dans l'œil. Employées en bains, elles soulagent le mal de tête, provoquent les règles & la sueur. Employées en fuffumigations, elles sechent les rhumes, corrigent la malignité des bubons & des charbons, font sortir les balles ou les fleches, & nettoient les ulcères invétérés. Voilà les vertus que Schroder attri-

bonne à cette plante : & c'est en avoir bien assez dit. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est un puissant diurétique.

La poudre de la racine, cueillie avant d'avoir poussé sa tige, & prise une fois ou deux à la quantité d'une demi-cuillerée, dans du vin, de l'eau, du lait, ou quelque autre suc convenable, guérit l'épilepsie ; & elle purge par haut & par bas. Sylvius croit plus de vertus à cette plante, qu'à la pivoine, à cause de l'abondance de son sel volatil. On a coutume, en Angleterre, d'en appliquer les feuilles écrasées, sur les plaies qui ne sont que légères ; raison pour quoi on l'y appelle *cusfinger*, qui signifie coupeur au doigt. R. A. Y. *Hist. Plant.*

2. *Valeriana sylvestris major*, Ger. 917. Emac. 1075. Park. 122. C. B. P. 164. Raii Hist. 1. 388. Synop. 3. 200. Tourn. Inst. Boerb. Ind. alt. 74. *Valeriana sylvestris*, Offic. *Valeriana sylvestris magna aquatica*, J. B. 3. 209. *Phu Dioscoridis verior*, Col. Eeph. 1. 210. *Grande valériane sauvage*.

Nous avons deux espèces de cette plante : la première a une racine divisée en plusieurs gros filets, qui poussent en embas, & sont plus longs les uns que les autres. Elle n'a pas grande odeur au moment qu'on la tire de terre ; mais elle sent très-fort lorsqu'elle est sèche. Les tiges s'élèvent environ à la hauteur d'une verge, elles sont creuses & ont plusieurs feuilles longues, ailées, dont les ailes sont longues, taillées en pointes aiguës, dentelées par les bords, parsemées de grosses veines & un peu velues. Les feuilles qui croissent plus haut sur les tiges, sont plus étroites & moins dentelées. Les fleurs ressemblent, pour la forme, à celle de la *valériane* des Jardins, sont d'un pourpre foible, & ont la graine semblable. Elle croît dans les bois & dans des lieux plus secs que ne fait l'autre, qui est plus grosse & plus haute, & dont la racine s'étend plus au loin ; les feuilles sont plus larges, plus lisses, & d'un verd brillant plus foncé, & ont des ailes plus larges, elle pousse des tiges plus fortes ; les fleurs sont à peu près semblables. Celle-ci croît dans des lieux aqueux & près des fossés ; toutes deux fleurissent en Mai. La racine de celle-ci a une odeur plus forte que l'autre ; on les emploie toutes deux indifféremment, quoique la première semble approcher davantage de la figure & de la description qu'en donne Columna, dans son *Phytopynax*.

Les feuilles de cette plante n'ont point d'odeur, mais un gout herbeux, salin & amer, elles teignent, d'un rouge foncé, le papier bleu : les racines le teignent aussi un peu ; elles sont amères, styptiques, d'une odeur pénétrante & aromatique, & un peu désagréable. Cette plante a un sel volatil aromatique, huileux, chargé d'une partie de l'acide du sel ammoniac ; au lieu que le sel volatil, huileux & artificiel de cet acide est retenu par le sel de tartre.

Ainsi la *Valériane* sauvage est anti-épileptique, indorifique, hystérique & emménagogue ; elle soulage beaucoup dans l'asthme & les vapeurs. Camérarius la recommande fort pour la jaunisse ; & Fabius Columna, pour l'épilepsie, dont ce dernier dit avoir été guéri lui-même par la racine, & en avoir guéri plusieurs autres. Il conseille de la cueillir avant qu'elle pousse ses tiges, de la mettre en poudre, & d'en prendre une demi-cuillerée dans du vin, de l'eau, du lait, ou quelque autre liqueur. On la peut donner aux enfans & à toutes les personnes qui ont des accès convulsifs. Je lui ai souvent vu produire des effets merveilleux dans la passion hystérique, & dans les plus violents paroxysmes de l'asthme.

Versez une pinte d'eau bouillante sur une once des racines de cette plante ; ôtez le pot du feu ; couvrez bien l'infusion, & donnez-en à boire par verrées.

L'extrait de ces racines est bon pour les mêmes maladies : on en donne un scrupule avec un grain de laudanum ; ou bien on mêle du laudanum avec un demi-scrupule de la poudre de ces racines. *TOURNEFORT*.

Elle est bonne dans les convulsions, les hernies, les coups qu'on s'est donnés en tombant, les inflammations & les exulcérations de la bouche & des gencives, & les aphtes, *Hist. Ox.* & guérit la fièvre tierce. *Schw. Dale*.

Une dragme de la poudre des racines séchées prise dans du vin, purge par haut & par bas. Le Docteur Mead, dans son *Lib. de Imperio solis & lune*, recommande fort la racine de cette plante contre l'épilepsie.

3. *Valeriana major, sylvestris montana*, C. B. P. 164.
4. *Valeriana foliis calcitrape*, C. B. P. 164.
5. *Valeriana foliis calcitrape magis dilectis*.
6. *Valeriana palustris minor*, C. B. P. 164. *Tourn. Inst.* 132. *Boerb. Ind. alt.* 74. *Phu minus & valeriana minor*, Offic. *Valeriana minor*, Ger. 916. Emac. 1075. Raii Hist. 1. 388. *Valeriana sylvestris minor*, Park. 122. Raii Hist. 3. 200. *Valeriana minor pratesis vel aquatica*, J. B. 3. 211. *Petite valériane*.

Les racines de cette *valériane* sont longues, menues & rampantes, & jettent de petits filets blancs. Les feuilles qu'elles poussent, avant que les tiges soient en fleurs, sont presque rondes, mais un peu pointues. Les feuilles qui viennent sur les tiges, sont comme celles de la *valériane* des Jardins, mais plus petites. Nous avons deux espèces de cette *valériane*, dont l'une monte plus haut que l'autre, & a ordinairement trois paires de feuilles, opposées les unes aux autres. Les ombelles des fleurs sont fermées, & beaucoup plus petites que celles de l'autre. Elles viennent indifféremment dans les lieux marécageux & les prés humides, comme à Batteries près de la Tamise, & fleurissent en Mai.

Je ne connois pas de vertu particulière à cette espèce de *valériane*, attendu que les Auteurs en ont dit très-peu de choses, & qu'elle ne se trouve point dans les boutiques. *MILLER, Bot. Off.*

Les parties dont on fait usage, sont les racines & les feuilles ; qui, en même-tems qu'elles ressemblent, quant à la forme, à la grande *valériane* sauvage, ont aussi, à ce qu'on prétend, les mêmes vertus, quoique dans un degré inférieur & plus doux. *Dale*.

7. *Valeriana sylvestris, vel palustris altera, flore minore, densius stipata*, Raii Synop. 98.
8. *Valeriana tuberosa*, J. B. 3. 2. 207.
9. *Valeriana rubra*, C. B. P. 165.
10. *Valeriana marina latifolia, major, alba*, M. V. 50.
11. *Valeriana rubra, angustifolia*, C. B. P. 65.
12. *Valeriana maxima Pyrenæica, catalis folio*, Fagon. T. 131.
13. *Valeriana Lysitamica, latifolia, annua, laciniata*, T. 132. *Boerb. Ind. alt. Plant.*

La première est le vrai *phu* de Dioscoride & des Anciens, & prend son nom du verbe Grec *phu*, naître, ou de *phu*, nom d'une herbe du Pont, qui annonce l'odeur pénétrante de sa racine. Mais on a tort de la confondre avec l'herbe *Saracenicæ* pour la guérison des plaies, attendu que son gout fait voir le contraire ; car elle est d'un gout aromatique pénétrant, & tant soit peu désagréable, comme on dit, qu'étoit le nardus des anciens, ce qui montre qu'elle est d'une qualité apéritive, & qu'on la doit compter parmi les remèdes aristotéliques, emménagogues, & anti-scorbutiques ; elle égayé aussi le cœur & le cerveau, & est efficace dans tous les désordres qui proviennent d'humours froides, visqueux.

ses & aqueuses. Un célèbre Auteur lui a prêté de grandes vertus contre les forelges & les enchantemens; sans doute à cause de l'efficacité extraordinaire dont elle est dans les maladies spasmodiques, hystériques, épileptiques & mélancoliques. On appelle ces défordres *lunatiques*, & ils sont accompagnés d'étonnans symptômes, raison pourquoi les Anciens les appelloient *morbus sacros*, maladies sacrées, ou maladies envoyées par les Dieux. Mais comme les Anciens ne mettoient pas une grande différence entre leurs Dieux & leurs démons, c'est peut-être là ce qui a donné lieu à l'opinion de l'Auteur dont je viens de parler. Aussi Hippocrate dit-il fort bien, en parlant de ces maladies sacrées, qu'il y a des maladies fort étonnantes, & que pour cette raison on appelle sacrées ou divines, non pas précisément parce qu'elles viennent des Dieux; car sur ce pied toutes les maladies mériteroient le même nom, mais à cause de leurs effets surprenans: voilà pourquoi cette plante a été appelée antidémoniaque, quoique la rue guérisse aussi les mêmes maladies. Il y a des Auteurs qui conseillent de porter la racine en amulette pour la fièvre quotidienne. Fabius Columna, homme de la première qualité, & employé dans des affaires d'Etat, tomba en épilepsie. Ne trouvant point de soulagement de la part des Médecins, & fatigué par la longueur de la maladie, il entreprit de se mettre à lire lui-même les anciens Auteurs, pour voir s'il n'y trouveroit point quelque plante dédignée nommément pour la cure de l'épilepsie; & à la fin il eut le bonheur d'y trouver cette plante, dont la racine le guérit. Depuis ce tems, il devint un sçavant Botaniste, & il nous assure avoir guéri, avec cette plante, quantité d'épileptiques. Il conseille, pour cet effet, d'en cueillir la racine avant qu'elle ait poussé des tiges, & de la donner en poudre au malade, pendant six jours de suite, le matin à jeun, dans de l'eau, du vin ou du lait. Ce remède provoque la sueur, & procure ordinairement au malade une selle ou deux, ce qui est un fort bon signe. Les racines sont odoriférantes, scrimoneuses & pénétrantes, & ont un goût balsamique & tant soit peu buileux. Ainsi la *valériane* a les mêmes vertus que nous observons dans les plantes ombellifères. C'est un ingrédient convenable dans les remèdes pour les maladies pectorales, stomachiques & utérines, & très-efficace pour arrêter l'écoulement excessif des regles: si l'on broye une once ou deux de la racine, qu'on en fasse une infusion en forme de thé, & qu'on l'édulcore avec du miel, c'est un excellent remède pour les enfans, contre les vers & les accès épileptiques. Camerarius recommande contre la jaunisse & l'asthme violent, l'infusion de la racine dans l'eau, ou la poudre de la même racine, administrée avec un grain de laudanum. Cette plante est bonne contre toutes sortes de contusions, si l'on en broye les feuilles dans du vin, & qu'on les applique sur la partie affectée. Elle déterge aussi les tumeurs skirrheuses avec suppuration, & cicatrise promptement les plaies, raison pourquoi les paysans appliquent les feuilles de cette plante sur les ulcères foridés. On en emploie la racine dans tous les antidotes. Mais cette première espèce est la plus célèbre; & je me crois en droit de la recommander après cent expériences que j'ai faites de ses vertus. On cultive dans les Jardins la huitième espèce, la neuvième, la dixième & les suivantes, parce que ce sont de belles plantes qui restent long-tems fleuries. *Histoires des Plantes attribuées à Boerhaave.*

VALERIANA, est aussi le nom de plusieurs espèces de *valerianella*. Voyez ce dernier.

VALERIANA GRÆCA, nom de plusieurs sortes de *polemonium*. Voyez ce dernier.

VALERIANA URTICÆ FOLIO, nom du *Paspalum urticae foliis*, *Canadense*, *flore albo*.

VALERIANÆ RUBRÆ SIMILIS, nom du *limonium maritimum majus*.

VALERIANELLA, *Mâche*.

Voici ses caractères.

Sa racine est annuelle & fibreuse; ses feuilles sont conjuguées, sa tige & ses branches sont divisées en deux; & soutiennent des ombelles à leurs sommets. Le calyce est d'une seule pièce, petit, découpé en cinq parties & fermé. La fleur est monopétale, de diverses figures dans différentes plantes, & munie de deux, trois ou quatre étamines qui naissent des parois internes de la fleur, laquelle porte sur le sommet de l'ovaire. Celui-ci est posé au centre du calyce, muni d'un pistil, & devient un fruit de diverses formes; qui contient une seule semence.

Boerhaave compte six sortes de *Valerianella*.

Savoir;

1. *Valerianella arvensis, præcox, humilior, femine depressa*, Raii Synop. 3. 201. Tourn. Inst. 132. Boerh. Ind. A. 75. *Lactuca agnina*, Offic. Ger. 242. Emac. 310. Park. 812. *Valeriana campestris in odora major*; C. B. P. 165. Raii Hist. 1. 392. *Locusta herba prior*, J. B. 3. 323. *Locusta herba, pet locusta*, Chab. 437.

La *mâche* (*valerianella*) est rafraîchissante, & quelque peu humectante; elle possède les mêmes vertus & les mêmes qualités que la laitue; à laquelle elle supplée en Hiver & au commencement du Printemps, on la mange en salade de même que les autres herbes potagères, entre lesquelles elle tient le premier rang. Les agneaux en sont avides, & l'on a remarqué que ceux qui en mangent en deviennent plus gras & plus succulents; & c'est, sans doute, ce qui l'a fait appeler *lamb-lettuce*, laitue d'agneau, par les Anglois. Rav; *Hist. Plant.*

Elle croît dans les Jardins & parmi le blé, & elle fleurit au Printemps. *Dalé.*

2. *Valerianella arvensis, præcox, humilis, foliis serratis*, T. 132. *Pseudo-valeriana, erecta, serotina, femine umbilicato, birsuto, pyramidalis*, M. H. 3. 104. *Locusta, altera, foliis serratis*, J. B. 324.
3. *Valerianella, femine stellato*, C. B. P. 165. *Pseudo-valeriana, annua, femine coronato major, Lophantica*, M. H. 3. 104.
4. *Valerianella, Cretica, fructu vescicario*, T. Cor. 6.
5. *Valerianella, cornucopioidei, rubra, vel indica*, M. V. 53. *Pseudo-valeriana, cornucopioidei, annua, purpurea, femine foliis*, M. H. 3. 104. *Valeriana, peregrina, purpurea*, C. B. P. 164.
6. *Valerianella, Africana, foliis angustis, flore macula rubente notata*, H. A. 2. 217. *Boerhaave, Index alt. Plant.*

Cette plante est appelée *valerianella*, c'est-à-dire, *petite valeriane*, à cause qu'elle ressemble beaucoup à la *valeriane*. Elle croît dans les pays chauds. Les deux premières espèces sont appelées par les Auteurs Anglois *lamb-lettuce*, parce que les agneaux sont extrêmement avides du suc laitueux qu'elles contiennent. Le nom de *locusta* lui a été donné parce que ses branches ressemblent à une fauterelle qui saute.

Les deux premières espèces sont charnues, succulentes, douces, agréables au palais & fort nourrissantes, & par-là fort propres à ceux qui ont l'estomac foible. La *valerianella* convient dans les cas où il est besoin de lenitifs, de laxatifs ou de lubrifiants; comme dans la pleurésie & les douleurs néphrétiques, elle provoque aussi le sommeil. Son suc crû, ou ses feuilles cuites dans du bouillon sans sel, sont excellentes dans la phthise, où il est besoin de substances extrêmement douces & nourrissantes. Cette plante est aussi fort ano-

dyne, & on l'emploie avec succès dans la strangurie, le pissement & le crachement de sang, les aspérités des pommons, la toux, les douleurs des reins & la goutte. Elle produit le même effet soit qu'on la fasse cuire dans du petit-lait, ou qu'on en prenne le suc en forte dose. Elle procure un soulagement extraordinaire dans les maladies hypocondriaques. Sa semence est apéritive & d'un usage admirable dans le scorbut & dans toutes les maladies où l'on se sert de la racine du *Bulbocastanum*. On la prescrit aussi dans la gonorrhée & la dysenterie. *Hist. des Plant. attrib. à Boerhaave.*

VALERIANELLA ZEYLANICA, nom de l'*Hydrocotyle zeylanica*, *afari folio*.

VALERIANELLOIDES.

Voici ses caractères.

La racine est fibreuse, vivace, & le produit d'une semence de couleur cendrée oblongue, pointue, petite & semblable à celle du petit cumin. La tige est rameuse, cendrée, couverte d'un petit duvet & fertile. Les feuilles sont conjuguées, arrondies, inégales, dentelées & soutenues par un pédicule long & filonné. Il sort d'entre leurs aisselles d'autres feuilles conjuguées, semblables aux précédentes & au nombre de quatre. Les sommets des tiges & des branches sont terminés par un épi long & mince, entouré de calyces d'une seule pièce, longs, découpés en cinq parties, minces, faits en forme de tuyau, & fortement attachés aux côtés de l'épi. Ces calyces soutiennent une fleur d'une seule pièce faite en forme d'entonnoir, découpée en cinq parties & d'un bleu pâle, du dedans du pistil de laquelle s'élèvent deux étamines. L'ovaire est au centre du calyce, & rempli d'une semence longue & cylindrique, d'où sort un long tuyau qui soutient un sommet demi-sphérique. Cette plante croît dans l'Amérique. *Boerr. Ind. alt. Plant.*

VALERIANTHEMUM, nom du *rapunculus valerianoides*, *caruleus, umbellatus*.

VALGUS, cagneux.

Manière de redresser les jambes des Enfants.

Quelques enfans viennent au monde avec les jambes tortues, quelquefois aussi ils ne contractent cette incommodité que par la faute des nourrices, qui ont voulu les faire marcher trop-tôt. Les uns ont le tibia tortu, d'autres les genoux, d'autres ont les pieds tournés en dedans dans l'endroit où le tibia est articulé avec le tarse, & l'on donne à ceux-ci le nom de *vargi*. Il y en a d'autres au contraire dont les pieds sont tournés en dehors, & ceux-là sont appellés *valgi*. Cette maladie demande différens traitemens, selon les diverses situations des parties. 1°. Le moyen le plus sûr de la prévenir est d'empêcher que les enfans & ceux qui sont sujets au rachitis, ne marchent & ne demeurent debout, il faut au contraire les tenir couchés ou assis, les porter dans les bras, ou les traîner dans un chariot, jusqu'à ce que les os aient acquis une force suffisante. Supposé que le mal augmente, ou que l'enfant l'ait apporté en naissant, il faut, suivant le conseil d'Hildan, appliquer sur la partie des drogues émollientes, & se servir d'une espèce de botes dont on trouve la description dans Paré (Voyez *Planche III. fig. 14. & 15.*) lesquelles sont faites avec du gros cuir, du bois, ou des plaques de fer minces, dont on proportionne la grosseur à celle des jambes; au moyen de quoi la partie reprend peu à peu la figure naturelle, mais il faut ne les quitter ni nuit ni jour. Néanmoins comme l'usage de ces botes peut être suivi de plusieurs inconvéniens, surtout lorsqu'elles sont mal faites, les Chirurgiens ont imaginé d'autres instrumens pour cet effet, dont on

peut voir la figure dans la *Planche XIII. Vol. II. fig. 16. AA.* sont les deux côtés faits d'un gros cuir, ou d'un gros carton, ou de deux lames d'acier ou de cuivre fort minces, tellement jointes par la pièce *BB.* qu'on peut commodément les appliquer aux deux côtés de la jambe, comme dans la *fig. 17.* on les attache de façon avec le cordon ou la courroie *cc.* qu'elles réduisent peu à peu la partie dans son état naturel, sans qu'on soit obligé de les remettre. Si la maladie n'a point son siège dans le tibia, mais dans les chevilles, & que les pieds soient tournés en-dehors ou en-dedans, on pourra se servir des instrumens qu'Hildan a inventés, & qu'on voit représentés par les *fig. 16. & 17.* Mais s'il arrivoit qu'on ne pût réduire la partie à cause de son inflexibilité, on employeroit pendant quelques jours les sementations émollientes, les linimens, les bains, &c. après quoi l'on appliqueroit l'instrument dessus. Ces instrumens deviennent inutiles lorsque la maladie est légère, car outre qu'ils incommode beaucoup, ils peuvent encore empêcher la partie de croître; & j'ai souvent observé, qu'encore que les jambes soient considérablement courbées, elles ne laissent pas de se remettre d'elles-mêmes, lorsque les sujets sont jeunes & qu'on les empêche de marcher. Hildan a décrit divers instrumens propres pour les différens cas qui peuvent se présenter, & l'on peut le consulter là-dessus, de même que Solingen, & le Clerc. *HEISTER, Chirurg.*

VALIGA, c'est ainsi qu'on nomme l'infusion du *jalak*, appelé par quelques-uns *rhabarbarum nigrum*, dans l'esprit de vin, ou ce qui vaut mieux, dans celui de citron. On la coule & on la colore au bout de quelque tems avec un peu de safran, de manière qu'on a peine à la distinguer de la *phalsa* de Rolfinkius. *CASTELL.*

VALLI, *Noel-valli & Panni valli*, H. M. *Siliquosa Indica flore papilionacea, siliquis planis brevibus duo aut tria semina oblonga continentibus.*

C'est un arbrisseau des Indes, qui s'attache à tous les arbres du voisinage. Ses feuilles ressemblent à celles du frêne, & ont quelque acrimonie. Ses fleurs sont en papillon & sans odeur. Ses gouffes ont un ponce de long sur un ponce de circonférence, elles sont plates, & contiennent deux ou trois semences séparées par une cloison étroite. Ses fèves, après que le soleil les a séchées, sont de couleur de cendre & d'un goût extrêmement désagréable. Cette plante fleurit au mois d'Août, & son fruit est tout-à-fait mûr dans ceux de Décembre & de Janvier.

Les fèves, quand on les mange crues, causent une diarrhée accompagnée de coliques. Les feuilles étant employées en forme de cataplasme, guérissent l'érysipèle, & l'on file son écorce pour en faire des cordes. *RAY, Hist. Plant.*

VALLUM, ce nom est commun aux sourcils & à une espèce de bandage.

VALRAT, une feuille. *ROLAND.*

VALVULA, *valvule*. Le corps humain est muni de différentes espèces de *valvules*. On trouve dans les intestins les *valvules conniventes* & celle du *colon*, voyez *Colia*. Les orifices du cœur ont aussi leurs *valvules*. Voyez *Cor.* Les Anatomistes ont découvert des *valvules* dans les veines & les vaisseaux lymphatiques.

VAN

VANELLUS, le *vaneau*. Voyez *Pluvialis*.

VANILLA, *Banilia*, Offic. *Vanyillus, vanyiglia*; Mont. Exot. 9. *Vanillia piperis arbori Jamaicensis innaescent.* Pluk. Almag. 301. *Volubilis siliquosa Mexicana foliis plantagininis*, Raii Hist. 2. 1330. *Lathyrus Mexicanus siliquis longissimis, moschatis, nigrit*, Ammon. Chac. Plant.

Plant. 436. *Asacus aromaticus*, *Thilcochil*, *feu fior niger*, Hera. 38. *Lobus oblongus aromaticus*, Cat. Jam. 70. *Lobus aromaticus subfuscus terebinthi corniculis similis*, C. B. P. 404. *Lobus oblongus aromaticus*, *odore fere belzaini*, J. B. 1. 438. *Vanille*.

Ce sont des gonfles brunes, plates, longues de cinq ou six pouces sur un de large, ridées par dehors, remplies de graines noires presque aussi menues que du sable, & d'une odeur approchant de celle du baume du Pérou. La plante qui les porte s'accroche aux arbres voisins; ses feuilles sont lisses, larges & ressemblent à celles du plantain, mais sont disposées alternativement; ses fleurs sont noirâtres. Elle croît dans la Nouvelle Espagne & dans plusieurs autres endroits de l'Amérique.

La *vanille* entre dans la composition du chocolat, & sert à lui donner une odeur agréable. Hernandez, dans sa *Description rerum Medicarum Novæ Hispaniæ*, Lib. II. cap. 15. l'estime propre pour fortifier l'estomac & le cerveau, pour chasser les vents, pour exciter l'urine & les règles, pour chasser l'arrière-faix, pour résister au poison, & guérir les morsures des bêtes venimeuses. MILLER, Bot. Off.

V A P

VAPORES, *vapeurs*. Voyez *Hysterica*.

VAPORARIUM, *bain de vapeur*.

VAPORATIO, *fomentation avec la vapeur ou fumée des liqueurs chaudes*.

VAPPA, vin poulxé, éméché ou privé de toutes ses parties spiritueuses. Les Medecins modernes comparent assez proprement cette corruption du vin à celle qui prive le sang de ses particules spiritueuses, comme il arrive à ceux dont les esprits ont été épuisés par un travail immodéré, aux personnes qui ont la fièvre quarte, aux cachectiques & aux scorbutiques. CASTELL.

V A R

VARENI, VARI, sont les noms qu'on donne à une affection scorbutique, autrement appelée *goutte vague*, *arthritidis vaga*, laquelle consiste dans une douleur vague dans les parties nerveuses qui sont autour des jointures, causée par l'acrimonie acide & maligne du fluide nerveux ou de la lymphe, aussi-bien que par la disposition de ses parties les plus subtiles & les plus spiritueuses.

VARENI, signifie dans quelques Auteurs, une affection différente de celle qu'on nomme *vari*, & la même que l'*Ambulo*, voyez ce mot.

VARICIFORMES PARASTATÆ, *Parastates variciformes*. Les Anatomistes appellent ainsi des vaisseaux contigus aux *epididymes*, à cause que semblables aux varices, ils forment plusieurs circonvolutions pour que la semence soit le tems de se mieux préparer.

VARICOSUS, *veineux*, *variqueux*, est une épithète qu'on donne à des assemblages de vaisseaux situés autour des parties naturelles des deux sexes, surtout de l'homme. CASTELL.

VARICULA, diminutif de *Varix*, est le nom que M. A. Severinus donne au gonflement des veines de la conjonctive, occasionné par un sang noir & épais. CASTELL.

VARIEGATIO, *variété*, se dit en termes de Botanique du différent mélange de couleurs qu'on remarque sur les feuilles & les fleurs des plantes.

VARIOLÆ, *Petite-vérole*.

Depuis le tems d'Hippocrate jusqu'à celui où nous sommes, il n'est peut-être jamais rien arrivé de si remarquable

dans la Médecine, que la naissance de cette nouvelle & surprenante maladie. Il est certain qu'on peut en rechercher l'origine dans les Auteurs Arabes, & plus haut même qu'on ne se l'imagine communément, & qu'on pourroit remonter jusqu'à la fameuse époque de Mahomet au commencement du septième siècle. Le rougeole, qui, selon les apparences, est née dans le même tems que la *petite-vérole*, & qu'Avicenne appelle avec assez de raison *variola cholericæ*, est regardée par ces Auteurs comme lui appartenant de si près, qu'ils traitent généralement de toutes les deux ensemble, comme si la plus grande renfermoit toujours la moindre. C'est une maladie qu'on ne peut pas douter qui ne fût absolument inconnue aux Grecs, quelque chose que certains modernes aient dit pour prouver le contraire. Elle a paru en premier lieu parmi les Arabes: & les Mahometans sont ceux qui en ont donné les premières descriptions. C'est une maladie si extraordinaire dans ses symptômes, si régulière dans son cours, & à laquelle le genre humain est si généralement sujet, qu'il seroit à souhaiter que M. le Clerc nous eût donné du moins quelque petit abrégé de ce que ces Auteurs originaux en ont dit; surtout puisqu'il est vrai que nous trouvons une description exacte de cette maladie, même dans son enfance, & la méthode de la traiter, fort clairement expliquée dans tous leurs Ouvrages. Le seul Traité de Rhazès, intitulé *Dispositio sur la Peste*, peut nous faire voir parfaitement quelles étoient leurs idées sur cette maladie, & nous montrer qu'ils n'ignoroient point du tout la différence qu'il y a entre l'espèce qu'on nomme *Discrete*, & celle qu'on nomme *Confluente*. Selon les histoires les plus anciennes que nous ayons de la *petite-vérole*, nous trouvons qu'elle parut d'abord en Egypte du tems d'Omar successeur de Mahomet; puisque les Grecs n'en avoient aucune connoissance, il falloit que les Arabes l'eussent apportée de leur propre pays, & peut-être l'avoient-ils eux-mêmes reçue originairement de quelques autres régions orientales plus éloignées. Car leurs plus anciens Auteurs n'en parlent point comme d'une maladie qui fût nouvelle & dont on pût trouver l'origine en ne remontant qu'à très-peu d'années. Mais comme ces peuples étrendirent leur religion & leur empire en moins de trente ans, il en fut de même de cette maladie jusques-là inconnue aux peuples qu'ils avoient conquis; & elle ne se répandit pas seulement dans toute l'Egypte, mais encore dans la Syrie, la Palestine & la Perse, & fort peu après le long des côtes d'Asie, dans la Lybie & dans la Cilicie; & enfin au commencement du siècle suivant, on la vit s'étendre dans les Provinces maritimes de l'Afrique, & même bien-tôt après passant la méditerranée se jeter dans l'Espagne.

Nous voilà à présent dans un nouveau point de vue que nous offre la Médecine: je ne ferois néanmoins qu'un récit fort abrégé de tout ce que je trouve sur cette matière dans les Auteurs de cette nation, & particulièrement dans Rhazès, le plus ancien & le meilleur de tous, & le premier, comme il le dit lui-même, qui ait écrit aucun Traité sur ce sujet avec tant soit peu de clarté ou d'exactitude. Pour suivre sa méthode, je dirai que comme le mal avoit été jusques-là inconnu, il lui a donné une cause absolument nouvelle, & inouïe jusques-là en Médecine, à savoir une sorte de contagion innée. Cette contagion est une espèce de levain dans le sang, semblable à celui qui est dans le vin nouveau, lequel levain fermente & se purifie après cela ou plutôt ou plus tard, en rejetant hors de soi les matières peccantes par les glandes de la peau; ce qui est une hypothèse que plusieurs modernes ont depuis appliquée avec assez peu de fondement à toutes sortes de fièvres en général. Il suppose que ce levain vient de la mère dans la matrice, ce qui faisoit tout le monde est si universellement & si également sujet à cette maladie. Elle est beaucoup plus épidémique dans le prin-

tems qu'en automne, particulièrement si l'hiver a été chaud, ou l'été pluvieux. Les enfans & les adultes y sont les plus sujets; les vieillards en sont rarement atteints, à moins que la saison ne soit contagieuse. Les gros corps dont les chairs sont mollasses, qui abondent en humeurs, qui ont souvent fait des excès de vin, ou qui se sont trop accoutumés à nifer du lait en quantité, prennent l'infection beaucoup plutôt que les autres: mais ceux qui sont naturellement secs & d'un tempérament bilieux, sont plus sujets à l'espece qui attaque avec le plus de violence. Le Traducteur Grec qui a traduit sur le Syriaque, qui étoit proprement la langue dans laquelle Rhazès a écrit, a donné à cette sorte de *petite vérole* un nom tout-à-fait inconnu, qui est *Esozela*, & qui, à ce qu'il dit, répond au terme Syriaque *Chafpe*. (a) Il est vrai que ce mot dans cette langue là, aufi-bien que dans l'Hébreu & dans l'Arabe, signifie *Esozela*, « une pustule inflammatoire; » c'est pourquoi N. Machelli qui nous a donné une élégante traduction du Grec, rend assez proprement ce mot là par celui d'*inflammation*: mais le Grec, dit-il, se sert de *Esozela*. Allons encore un peu plus loin, & supposons qu'il faille lire *Esozela*, le sens de l'Auteur n'en souffrira nullement, & il n'y aura que très-peu de variation dans la manière de lire.

Les symptômes qui précèdent cette maladie sont une fièvre aiguë, un mal de tête fort violent, de grandes douleurs dans le dos, qui en sont en particulier un signe indubitable; la peau paroît fort sèche; on est oppressé; on a de la peine à respirer; les yeux deviennent rouges; on sent des picotemens partout le corps; on est agité durant le sommeil de songes effrayans; on bâille, on s'étend; on sent des battemens & de la pesanteur à la tête; enfin on a des maux de cœur continus avec des envies de vomir. Si les douleurs dans le dos sont violentes, les maux de cœur insupportables, si l'inquiétude & l'ardeur se répandent partout le corps, si la couleur est haute & enflammée, surtout autour de la gorge, ce sont des signes d'une mauvaise espece. Il nomme les pustules tantôt *sublimis*, qui sont sans doutes les plus distinctes, & qui s'élèvent en pointe, & tantôt *lata*, larges & plates, comme dans la *petite vérole* confluyente. Plusieurs de ces symptômes sont communs à la rougeole. Si la chaleur est plus forte, la difficulté de respirer & l'oppression extrêmement violentes, & particulièrement s'il survient une toux & une démangeaison aux oreilles & au nez, ce sont plutôt là des signes de cette dernière maladie, qui est quelquefois plus dangereuse que la *petite vérole* même.

Notre Auteur s'étend beaucoup lorsqu'il parle des différences & des prognostics de la *petite vérole*.

Si, dit-il, l'éruption se fait aisément, que les pustules viennent bien à maturation, & que la fièvre cesse, il n'y a point de danger: mais si après l'éruption la fièvre continue encore, c'est tout le contraire. On peut juger que l'espece est la plus favorable lorsque la respiration est aisée, le pouls réglé, la tête dégagée, & que le malade peut prendre de la nourriture & dormir. Lorsque les pustules qui contiennent une matière blanche sont larges, distinctes, en petit nombre, & qu'elles viennent à maturité sans beaucoup de fièvre, ou quand même elles seroient en grand nombre & confluentes en quelques endroits, si nonobstant cela elles sont pour la plupart larges, & qu'elles continuent leur cours doucement; de sorte que les forces du malade n'en soient point diminuées, & qu'il n'y ait ni oppression, ni chaleur immodérée, on ne doit pas regarder cette espece de *petite vérole* comme une des plus mauvaises. Mais si les pustules sont pressées & cohérentes, de sorte que plusieurs n'en fassent qu'une on se confondant;

si la circonférence des grains unis en forme de grappe est fort grande; si elles sont comme de la graisse ou du suif; si elles se répandent comme des herpes, ou ce qu'on appelle *formica*, ce qui corrodé la peau, l'ulcère & la contracte; si les pustules s'élèvent comme des verrues, & qu'elles ne contiennent point de matière, on doit conclure de tout cela que c'est une espece très-maligne, particulièrement lorsqu'après l'éruption elles ne font pas des progrès favorables, & que le malade n'en est pas soulagé. De même si la fièvre augmente après l'éruption de l'humeur, c'est un fort mauvais signe; & si des pustules nouvelles viennent à sortir, ce qui arrive quelquefois, cela marque une grande plénitude d'humeurs. L'espece est bien meilleure lorsqu'elle n'est pas accompagnée de grandes rougeurs: mais s'il y a beaucoup de pâleur elle est dangereuse. Si l'éruption se fait le premier jour de la maladie, cela marque trop d'impétuosité dans les humeurs; si elle n'arrive que le troisième jour, leur mouvement est plus modéré & plus languissant; si cela n'arrive qu'aux jours de crise, par où je crois qu'il entend le quatrième & le septième jour, la maladie est encore moins dangereuse. Si le malade sent une grande douleur à quelque partie, que cette partie devienne verdâtre ou noire, & que les forces manquent, c'est un signe fatal. Si les pustules sont fort petites & dures, de couleur violette, vertes, d'un rouge foncé ou de couleur noire, & qu'elles ne viennent pas à maturation, c'est un fort mauvais présage. Si elles continuent dans cet état durant tout le cours de la maladie, si la fièvre ne diminue pas, & qu'elle soit accompagnée de syncopes, de maux de cœur ou palpitations, on n'en doit rien attendre qu'une prompt mort. Voilà ce que dit notre Auteur quant aux symptômes de cette maladie & aux différens jugemens qu'on doit former sur l'événement.

La cure vient ensuite: mais pour en juger plus sainement, nous devons toujours avoir devant les yeux que Rhazès a vécu & écrit dans l'ardent climat de la Perse.

Il saigne d'abord, ou applique les ventouses, même aux enfans: & si les symptômes sont violens, il saigne jusqu'à la syncope; s'ils sont plus modérés, il modère aussi la quantité de sang. Si la veine du bras ne se peut pas trouver aisément, on peut ouvrir la poplite. La chambre doit être tenue fraîche, & tout le régime de vivre consister dans des choses rafraichissantes. La tisane d'orge doit être la nourriture, & pour remèdes on doit principalement user des trochiscs de *spodium*, qui est un bon absorbant, de jus de grenades, & d'autres plantes acides & astringentes. La règle qu'on doit observer dans ce régime rafraichissant, c'est de le proportionner à l'ardeur plus ou moins grande de la maladie, & de le ménager avec tant de modération qu'on n'éteigne pas la chaleur naturelle. Il commence par l'eau glacée jusqu'à ce que le malade vomisse & sue; ensuite il lui fait recevoir la vapeur de l'eau chaude. Il assure que cette méthode est la plus efficace pour faire sortir les pustules. Ainsi pour précaution, il ordonne qu'on se fasse saigner, qu'on se réduise à une diète acide & la plus rafraichissante, qu'on use de verjus & de salade, qu'on se baigne & qu'on boive souvent de l'eau glacée. Il donne un remède composé d'acides & de *spodium* fort en vogue parmi les Indiens, qui assureroient, à ce qu'il paroît, que quiconque en useroit n'auroit pas en tout dix pustules. Si le ventre est resserré, il faut le tenir libre au moyen de quelques infusions qu'on doit prendre deux fois par jour. Cela rendra encore le nombre des pustules bien moindre, & on doit le faire surtout si le mal est violent. Après l'éruption, il faut éviter les purgatifs violens, particu-

(a) *Ceph* ou *Cephoph* en Arabe signifie une éruption de pustules. *Castell.* *Lexicon sub voce* *aph.*

lièrement vers le tems de la crise, de peur de jeter le malade dans une dysenterie; & l'on doit toujours empêcher toute forte de flux trop abondant. Si l'on a omis de faire saigner le malade au commencement, il faut tâcher de le faire suer doucement pour aider l'éruption. S'il sent de l'anxiété, & que les pustules ne sortent pas bien, on doit le faire user d'une décoction de figues, de raisins, de lentilles, &c. Si le mal est léger, qu'il n'y ait pas beaucoup d'oppression, & que la *petite vérole* soit bien sortie, on ne doit pas donner beaucoup de rafraîchissans, de peur de retarder l'éruption; mais il faut continuer l'usage de la décoction, & y ajouter un peu de safran. Lorsque les pustules sont toutes sorties, il faut faire recevoir au malade les vapeurs de l'eau. Pour délayer, il faut se servir d'eau d'orge, de grenades, de melons & autres semblables liqueurs tempérées. Toute autre chose qui dissoudroit davantage les humeurs, seroit moins utile, surtout dans la rougeole. Si l'oppression est fort grande, & prête à causer la syncope, on prendra le bain d'eau tiède, & on usera de frictions pour faire sortir la rougeole. Mais il faut bien prendre garde qu'il ne se fasse pas une trop grande dissolution des fluides, & que la sueur ne soit pas trop abondante. Après le cinquième jour, en comptant celui où le malade a été attaqué, si les pustules ne sortent pas, il faut user de remèdes qui les fassent sortir. Cependant il faut toujours agir avec circonspection, & avoir égard aux symptômes, particulièrement à la fièvre, dont on jugera beaucoup mieux par la respiration & le pouls, que d'aucune autre manière. Que si les pustules sont dures, raboteuses comme des verrues, & que le malade soit abattu, c'est en vain qu'on penseroit à en tenter la maturation; on ne viendra jamais à bout de la procurer; cet état est funeste. Les opiatés surtout sont excellens lorsque le malade ne peut pas dormir, ou qu'il a une diarrhée qui arrive ordinairement sur la fin de la maladie, surtout lorsque c'est de la plus mauvaise espèce qu'on est attaqué.

On ne doit pas purger avant la crise; mais s'il en est besoin, & que le corps soit sec, il faut le faire dès le commencement, & avant que le mal décline; d'abord pour abattre la chaleur & diminuer le battement que le malade sent dans la tête, & ensuite pour décharger la nature de son fardeau, & emporter avec lui la matière morbifique. On peut juger de la nécessité de recourir à ce remède soit avant, soit après la saignée, par la constitution du corps, comme, par exemple, s'il est foible, & cependant bouffi & rempli d'humeurs; s'il y a une espèce de fièvre lente & cachée, & si le pouls est onduleux. Dans ce cas il vaut mieux purger; mais si la bouche est amère, s'il y a vomissement & grande inflammation, si la gorge est si embarrassée qu'il y ait danger de suffocation, il faut saigner. Les autres avis qu'il donne, soit pour les gargarismes, les collyres, &c. soit pour prévenir les ulcères ou les marques que cette maladie pourroit laisser, sont fort circonstanciés.

Telle est la description que Rhazès donne de la *petite vérole*. On peut dire qu'elle est fort fidèle, quoiqu'il n'entre pas dans toutes les plus petites circonstances; on l'a crue même si complète pendant plus de cinq cents ans, que les Auteurs qui ont écrit ensuite y ont à peine rien ajouté. Mais enfin on en est venu à présent jusqu'à distinguer les différens périodes de cette maladie, & à observer même les jours dans chacun de ces périodes avec la dernière exactitude. Cependant depuis ce tems-là jusqu'à nôtre, quoique les Auteurs modernes soient descendus dans un détail plus exact des signes & des symptômes qui accompagnent cette maladie, nous voyons dans notre Auteur, quant à ce qui peut regarder la pratique, le fondement de tout ce qu'ils ont écrit.

J'en vais donner quelques exemples.

Les Arabes ont parfaitement bien marqué les deux espèces de la *petite vérole*, & la différence qu'il y a entre chacune d'elles & la rougeole. Ils ont non-seulement décrit les espèces régulières, mais ils ont aussi parlé des anomalies. Ils ont aussi observé les cas où des nouvelles pustules succèdent aux premières.

Dès le commencement, & même quelque tems après l'éruption, ils prescrivent les évacuations tant par la saignée que par la purgation. Ils étoient persuadés que le bon ou le mauvais succès de la maladie dépendoit si fort de la manière dont on traitoit le malade aussitôt qu'il étoit attaqué, ou tout au moins dans les premiers jours, qu'on voit qu'ils sont extrêmement exacts & soigneux à l'égard du régime, lequel, selon ce qu'ils ordonnent, doit être fort rafraîchissant, comme étant le plus convenable pour le climat brûlant où ils vivoient. Il n'y a point de doute que cette méthode n'eût de bons fondemens, quoique d'autres l'aient suivie d'une manière ridiculement scrupuleuse, & qu'on l'ait même poussée plus loin parmi des Nations où ni la nature du mal, ni la température de l'air ne la demandoient. Il n'y a pas eu jusqu'à Sydenham, qui n'ait porté les choses jusqu'à l'extrémité là-dessus, dans les premières éditions de ses Ouvrages. Mais il a eu la sagesse de rétracter dans la suite beaucoup de ce qu'il avoit dit auparavant, & de revenir à une méthode plus modérée, comme étant sans contredit plus conforme à la raison & à la température de notre climat.

Nous pouvons remarquer que toute la conduite des Arabes pour ce qui regarde soit le régime, soit les remèdes dans ce période de la maladie, consiste à détrempier, ce qu'ils croyoient être le moyen le plus efficace de produire une éruption bénigne, & d'empêcher que les pustules ne renaissent; car quant à ce dernier article, quelque rafraîchissant que fût en général leur régime, ils ne faisoient aucun scrupule de donner des cordiaux actifs, lorsque la nature sembloit demander d'être assistée, ou lorsqu'ils appréhendoient que les pustules ne vinssent à s'affaiblir. C'étoit pour la même fin, que, lorsqu'il y avoit un désordre considérable & trop de fermentation dans les humeurs, ils avoient recours aux remèdes calmans; & lorsqu'il paroisoit quelque symptôme terrible qui empêchoit les pustules de venir à suppuration, ils avoient recours à ce souverain & divin remède, l'Opium; remède dont ils se servoient souvent dans ces occasions, quoique Sydenham paroisse avoir été le premier qui nous ait donné la première idée de cette pratique parmi nous.

On trouvera ici, que sur le déclin de la maladie, après que la nature s'est déchargée autant qu'elle a pu, & qu'elle est prête à succomber sous le poids de la matière morbifique, ils prenoient les moyens les plus propres pour la secourir par art. C'est pourquoi ils nous enseignent à nous servir tant de la saignée, que de la purgation, dans ces cas d'extrême nécessité. FALLEN, *Histoire de la Médecine*.

Histoire de cette maladie.

Lorsque la *petite vérole* est épidémique, bénigne & régulière, elle commence ordinairement vers l'équinoxe du Printemps; mais quand elle est non-seulement épidémique, mais irrégulière & dangereuse, elle se fait voir vers le mois de Janvier. Il y a deux espèces de *petite vérole*, l'une discrète, & l'autre confluente; & encore qu'elles ne diffèrent pas essentiellement, il est aisé de les distinguer par des symptômes considérables qui sont propres à chacune d'elles.

La *petite vérole* discrète commence,

1. Par un frisson & un tremblement qui est immédiatement suivi,
2. d'une chaleur très-forte,
3. d'un mal de tête violent, & de douleurs dans le dos;
4. de vomissement, &c.;
5. de sueurs abondantes dans les adultes;
6. de douleurs dans les parties situées immédiatement

au-dessous du creux de l'estomac, quand on le presse avec la main ; 7. d'assoupissement & de stupeur, surtout dans les enfans, & quelquefois de convulsions, qui, lorsqu'elles surviennent après la pousse des dents, annoncent toujours la *petite vérole* ; & en effet les éruptions qui surviennent au bout de quelques heures, confirment ordinairement le pronostic. J'ai même souvent observé, que la *petite vérole* qui succède à ces sortes d'accès, est très-abondante, bénigne & rarement confluyente. Il est bon de remarquer, que dans ceux dont le sang est d'une contexture lâche & susceptible d'altération, la séparation se fait par degrés sans qu'aucune maladie précède l'expulsion de la matière, & l'éruption des pustules.

La *petite vérole* discrète se déclare pour l'ordinaire le quatrième jour inclusivement, à compter de celui où le malade s'est trouvé mal, & quelquefois un peu après, mais rarement plutôt ; & pour lors les symptômes diminuent, ou même disparaissent tout-à-fait, de manière que le malade se trouve passablement bien : on observe seulement que les adultes peuvent à peine s'empêcher de suer, si légères qu'elles soient les couvertures ; & cette disposition continue jusqu'à ce que les pustules commencent à se mûrir, après quoi elle disparaît d'elle-même.

L'éruption se fait à peu près de la manière suivante :

D'abord il s'élève de petites pustules d'un rouge pâle, & aussi grosses que la tête d'une épingle sur la face, le cou, la poitrine, & ensuite sur tout le corps. Pendant ce temps-là, le malade est saisi d'un mal de gorge qui augmente à mesure que les pustules grossissent ; & celles-ci devenant tous les jours plus grosses & plus pointues, causent une rougeur & une inflammation qui se communique de la peau à la chair des parties voisines.

Ceci arrive vers le huitième jour, à compter depuis le commencement de la maladie, à quoi je fais toujours une attention particulière ; car pour lors l'interval qui les pustules laissent, & qui auparavant étoit d'un blanc pâle, commence à devenir rouge, & à s'ensier à proportion du nombre des pustules : on y sent de la douleur, & comme une espèce de déchirement qui augmente de plus en plus, accélère l'inflammation & l'ensuie, si bien qu'à mesure que la maladie fait plus de progrès, les paupières se distendent au point que le malade ne peut plus jouir de la lumière : elles deviennent luisantes & semblables à une vessie enflée. Les yeux se ferment quelquefois plutôt, à cause de la quantité de pustules qui s'y fixent dès le commencement de l'éruption ; le visage, les mains & les doigts s'ensient ensuite proportionnellement au nombre des pustules. Celles du visage, qui, jusqu'à ce jour avoient été lisses & rouges, deviennent rudes & blanchâtres, ce qui est le premier signe qui annonce la suppuration : elles rendent aussi une matière jaune qui tient de la couleur du miel. L'inflammation des mains & du visage étant parvenue à ce point, les espaces que laissent les pustules, deviennent de couleur de rose incarnate, & cela à proportion que la maladie est plus bénigne & plus légitime. A mesure que les pustules du visage deviennent plus rudes & plus jaunes en mûrissant, celles des mains & des autres parties paroissent plus unies & plus blanches.

Le onzième jour l'ensuie & l'inflammation diminuent considérablement ; & les pustules du visage & des autres parties du corps, ayant atteint leur maturité & la grosseur d'un pois, se dessèchent & tombent par écailles. Dans cette espèce de *petite vérole*, elles disparaissent pour l'ordinaire le quatorzième & le quinzième jours. Les éruptions des mains sont communément plus opiniâtres que celles des autres parties, & ne se sèchent qu'un ou deux jours après les autres. Celles du visage & du corps tombent par écailles ; mais celles des mains s'ouvrent & disparaissent. Les pustules de

la peau sont suivies d'une espèce de croûte ou écailles farineuses, qui laissent quelquefois après elles des petites fosses ou marques ; car on n'aperçoit aucune inégalité sur la peau un peu après que les pustules sont tombées ; mais à mesure que les croûtes dont on vient de parler se détachent, elles laissent des marques qui subsistent long-temps après que le malade est guéri : il est cependant rare qu'on reste marqué de la *petite vérole* discrète. Le malade est tout-à-fait conflaté, & ne va que rarement à la selle durant tout le cours de la maladie.

La *petite vérole* confluyente est accompagnée des mêmes symptômes que la discrète ; ils sont seulement plus violents, & c'est par-là qu'on peut la distinguer de celle-ci, même avant l'éruption. Néanmoins le malade ne s'en pas aussi aisément dans la *petite vérole* confluyente que dans l'autre ; l'éruption est quelquefois précédée d'une diarrhée qui dure un ou deux jours ; ce qui est un symptôme que je n'ai jamais observé dans la *petite vérole* discrète.

La *petite vérole* confluyente se déclare pour l'ordinaire dès le troisième jour, quelquefois plutôt, mais rarement plus tard ; au lieu que la discrète paroît le quatrième jour au plus tard, mais rarement plutôt : les pustules sont d'autant plus serrées, qu'elles sortent plus vite avant ce temps-là. Néanmoins, quoique cela soit vrai, généralement parlant, & que la *petite vérole* confluyente attende rarement le quatrième jour pour paroître, l'éruption est quelquefois retardée jusqu'au quatrième ou cinquième jour par quelque symptôme violent.

Par exemple,

1. Par une douleur aiguë dans les reins, qui tient de celle du calcul ;
2. Par un point de côté, de même que dans la pleurésie ;
3. Quelquefois par des douleurs dans les membres, comme dans le rhumatisme ; ou enfin,
4. Dans l'estomac, avec maux de cœur & vomissement.

Ces sortes de cas ne sont pas à la vérité fort communs ; mais j'ai observé que la *petite vérole* sort pour lors plus tard qu'à l'ordinaire, étant retardée par la violence des symptômes, qui indiquent, quand elle se fait sentir dès le commencement de la maladie, une *petite vérole* confluyente très-dangereuse.

Les premiers symptômes de la *petite vérole* discrète s'évanouissent aussi-tôt après l'éruption ; mais dans la confluyente, ils affligent le malade plusieurs jours après la sortie des pustules.

L'espèce dont nous parlons paroît tantôt en forme d'érysipèle, & tantôt en forme de rougeole, dont il est difficile de la distinguer, à moins qu'on n'observe avec soin les différens tems de l'éruption dans ces maladies, & plusieurs autres circonstances par lesquelles elles diffèrent extrêmement. A mesure que la maladie augmente, les pustules, surtout celles du visage, ne grossissent point comme dans la *petite vérole* discrète, mais elles se joignent ensemble, & ne forment qu'une seule pustule rouge continue qui couvre entièrement le visage, & se fait plutôt ensier que dans la discrète, tant qu'à la fin elles paroissent comme une pellicule blanche & mince qui tient fortement à cette partie, & s'élève un peu plus haut que la superficie de la peau.

Après le huitième jour, cette pellicule devient insensiblement plus rude au toucher, & tire sur le brun, & non sur le jaune, comme dans la *petite vérole* discrète. La peau devient tous les jours plus rude & plus colorée, & la pellicule se détache à la fin par écailles ; mais lorsque la maladie a été violente, elle ne se sépare entièrement qu'au bout de vingt jours. Plus la maladie a été forte, plus les pustules deviennent noires en se mûrissant, & plus elles tardent à tomber ; au lieu qu'elles se détachent bien-tôt par écailles lorsqu'elles sont écartées & extrêmement jaunes. Après

que la pellicule, ou croûte qui couvroit le visage, est tombée, il ne reste aucune inégalité sur la peau: mais il se forme sur le champ des écailles farineuses d'une nature très-carrnive, qui non-seulement laissent des marques beaucoup plus profondes que celles qui restent après la *petite vérole* discrète, mais encore des écarres qui défigurent le visage.

Il arrive même quelquefois, lorsque la maladie a été violente, que la peau des épaules & du dos se détache par écailles, & laisse la chair à nu.

An-reste, on ne doit point appercevoir le danger de cette maladie par le nombre des pustules répandues sur le corps, mais bien par celles qui couvrent le visage; car si elles sont fort pressées, quoiqu'en petit nombre & de l'espece discrète, le danger est aussi grand que si tous les membres en étoient couverts. Le malade a beaucoup moins à craindre lorsque les pustules sont peu nombreuses sur le visage, encore que les autres parties du corps en soient couvertes. C'est par-là qu'on doit juger de l'espece.

J'ai toujours remarqué dans la *petite vérole* confluyente, que les éruptions des mains & des pieds sont beaucoup plus larges que celles des autres parties, & qu'elles diminuent à mesure qu'elles approchent du tronc.

La *petite vérole* confluyente est accompagnée de deux autres symptômes considérables.

1. De la salivation dans les adultes.
2. Du flux de ventre dans les enfans.

Le premier est tellement inséparable de cette maladie dans les adultes, que je n'ai jamais vu un malade qui en ait été exempt: le second est un peu plus rare. L'évacuation qui se fait par ces symptômes, est aussi nécessaire que l'éruption ou l'ensuure du visage & des mains.

La salivation commence quelquefois en même tems que l'éruption, & quelquefois un ou deux jours après: la matiere est pendant quelque tems tenue, abondante & facile à expectorer. Cette salivation ressemble à celle que le mercure excite; elle est seulement moins fétide. Vers le onzième jour, la salive devient plus gluante, elle sort avec peine, le malade est altéré, & touffe en buvant; il rend la boisson par le nez; la salivation cesse pour l'ordinaire dès ce jour-là même: mais elle revient quelquefois, bien que rarement, un ou deux jours après. En même-tems l'ensuure du visage commence à diminuer: mais les mains s'ensuent, ou, pour le moins, doivent s'ensuer.

La diarrhée, à laquelle les enfans sont sujets, survient plus tard que la salivation: mais en quelque tems qu'elle arrive, elle ne cesse qu'avec la maladie, à moins qu'on ne l'arrête.

Dans ces deux especes de *petite vérole* la fièvre est dans sa plus grande force depuis le commencement jusqu'au tems de l'éruption, elle diminue ensuite jusqu'à ce que la suppuration commence à se faire, & après que celle-ci est finie elle cesse tout-à-fait. J'ai toujours observé, lorsque la maladie a été violente, que le malade a eu une espece de paroxysme vers le soir, durant lequel les symptômes, les plus dangereux, ont déployé toute leur furie.

Symptômes irréguliers qui résultent d'un mauvais traitement.

Les symptômes particuliers qui surviennent le huitième jour dans la *petite vérole* discrète, & le onzième dans la confluyente, à compter toujours depuis que la maladie a commencé, influent extrêmement sur la guérison ou la mort du sujet; car la plupart de ceux qui périssent de l'une & de l'autre espece, meurent dans l'un des jours dont on vient de parler.

Comme les adultes suient pour l'ordinaire copieusement dans la *petite vérole* discrète, ils croient leur guérison

d'autant plus sûre, qu'ils s'imaginent que la malignité de la maladie s'exhale par les pores de la peau, ce qui fait qu'ils excitent la sueur à l'aide d'un régime chaud. Mais les particules, qui auroient servi à faire grossir les pustules & ensuer le visage le huitième jour, venant à la fin à s'épuiser par les sueurs, le visage devient flasque, & les intervalles des pustules, au lieu de s'enflammer, paroissent blancs ou pâles, au lieu que les pustules restent rouges & élevées, après même que le malade est mort. La sueur, qui avoit coulé abondamment jusqu'à ce jour, cesse d'elle-même tout à coup, & il n'y a point de cordial qui puisse la rappeler. Le malade tombe en même-tems dans le délire, dans des inquiétudes & des foiblesses, il urine souvent & en petite quantité, & il meurt au bout de quelques heures. On observe que lorsque les éruptions sont peu nombreuses, que la maladie survient en Hiver, que le sujet est âgé, & qu'on a mis la saignée en usage avant que la *petite vérole* se soit déclarée, ce régime chaud n'est point aussi dangereux que lorsque les pustules sont en petit nombre, les malades jeunes, & qu'on a négligé de leur tirer du sang.

Le danger est beaucoup plus grand dans la *petite vérole* confluyente, & la plupart des malades meurent le onzième jour; car comme la salivation qui avoit jusqu'alors conservé le malade, cesse ordinairement d'elle-même vers ce tems-là, le malade ne peut manquer de mourir, à moins que l'ensuure du visage ne dure plus long-tems, & que celle des mains, qui commence pour lors, ne prenne sa place. Car il faut observer que dans cette espece de *petite vérole*, où les éruptions sont fort petites, non-seulement la salivation, mais encore l'ensuure du visage & des mains, est absolument nécessaire pour procurer l'évacuation de la matiere morbifique, & que lorsque l'une & l'autre manquent, on cesse trop-tôt, le malade meurt infailliblement. Mais il arrive souvent dans cette maladie inflammatoire, que la texture du sang est si appauvrie, tellement détruite & enflammée par la chaleur du régime, qu'il est hors d'état de procurer l'expulsion des particules inflammatoires successivement & par degrés, pour ne rien dire du dommage qui résulte des sueurs qu'on a excités à contre-tems; d'où il arrive que le visage & les mains ne s'ensuent point du tout, ou se désensuent lors de la cessation de la salivation. Il est bon que l'ensuure du visage diminue quelque peu ce jour-là: mais elle ne doit disparaître tout-à-fait qu'au bout d'un jour ou deux, en même-tems que celle des mains continue & augmente, ce qui est un signe certain de guérison, au lieu que le contraire en est un d'un danger imminent.

La salive devient ce jour-là si gluante & si épaisse, qu'on court risque d'être étouffé; & les liqueurs que le malade boit tombant sur la trachée artère, la toux l'oblige de les rendre de nouveau par le nez. L'enrouement, la stupeur & l'assoupissement se joignent aux symptômes dont on vient de parler, & le malade étant entièrement opprimé par la violence du mal, meurt ordinairement ce jour-là.

Il survient dans les différens degrés de la maladie d'autres symptômes, communs aux deux especes de *petite vérole*, dont on parle. Par exemple, la fermentation excessive du sang jette quelquefois le malade dans le délire, & la chaleur est si insupportable, qu'on a toutes les peines du monde à le contenir dans le lit. La même cause produit quelquefois une espece de coma, & le malade est tellement assoupi, qu'on est obligé de le réveiller sans cesse.

Quelquefois aussi, de même que dans la peste, le sang est tellement diffus par la violence de l'inflammation, qu'il survient dans les intervalles que laissent les pustules des taches pourprées, qui annoncent presque toujours la mort du malade. Cette circonstance est beaucoup plus fréquente lorsque la constitution de l'air favorise cette maladie épidémique. Il s'élève quelquefois sur le sommet des pustules des taches noires, grosses à peu près comme des têtes de petites épines.

gles, & enfoncées dans le milieu, qui, à l'aide d'un régime rafraîchissant, car elles proviennent de chaleur, deviennent de couleur brune & à la fin jaune, de même que dans la *petite vérole* régulière. Plus ces éruptions approchent de cette couleur, dans le tems de la suppuration, plus les symptômes perdent de leur violence, & réciproquement.

Le sang des personnes jeunes & robustes, est quelquefois si enflammé dans cette maladie, surtout lorsqu'elles ont été adonnées au vin ou aux liqueurs spiritueuses, qu'il s'épanche dans la vessie, & occasionne un pissement de sang, qui est un des plus dangereux symptômes de cette maladie.

La même cause produit aussi quelquefois, mais moins fréquemment, une hémorrhagie de sang des poulmon: mais ces deux espèces d'hémorrhagies ne surviennent jamais après l'éruption, que la *petite vérole* ne soit confluente.

Les jeunes gens sont encore quelquefois sujets à une suppression totale d'urine, soit dans l'état ou le déclin de la *petite vérole* discrète.

Il survient d'autres symptômes lorsque le malade a été incommodé; 1°. par un froid excessif; 2°. par une saignée trop copieuse & faite à contre-tems, ou 3°. par une purgation trop forte. Les pustules s'affaiblissent tout-à-coup, & il survient une diarrhée extrêmement dangereuse pour les adultes; car elle fait rentrer la matière morbifique en-dedans, de manière qu'elle ne reparait plus: l'enflure du visage & des mains est supprimée aussi tout-à-coup.

Les symptômes qui procèdent du froid sont plus rares que ceux qui sont causés par la chaleur du régime; & comme la maladie est de l'espèce inflammatoire, il est plus facile de se tromper à cet égard qu'à l'autre.

La maladie dont il s'agit, paroît consister dans une inflammation du sang & des fluides, fort différente des autres inflammations, & c'est pour l'appaîser que la nature travaille durant les deux ou trois premiers jours à corriger & cuire les particules enflammées, à les jeter sur la surface du corps, à les mûrir & les chasser enfin totalement sous la forme de petits abscesses. Il faut donc pour se conduire méthodiquement dans la cure distinguer deux différens degrés dans cette maladie, celui de la séparation & celui de l'expulsion.

1°. La séparation est ordinairement accompagnée d'une ébullition fébrile, & finit au bout de trois ou quatre jours, & durant ce tems-là la nature travaille à rassembler les particules enflammées qui agitent le sang, & à les jeter sur les parties charnues, ce qui n'est pas plutôt fait, que le calme retourne. 2°. L'expulsion vient ensuite, & elle s'opère durant le restant de la maladie, à l'aide de petits abscesses qui s'élèvent sur la chair, & qui, de même que les autres abscesses se mûrissent, suppurent & se dessèchent; & si cela se fait d'une manière convenable, le malade échappe, sinon il périt. L'expulsion est plus long-tems à se faire que la séparation; car celle-ci s'exécute dans un corps ténu & fluide, & l'autre dans une substance compacte & fort éloignée du cœur.

Les indications se réduisent donc, 1°. à entretenir la fermentation du sang dans un tel état qu'elle ne hâte ni ne retarde trop la séparation par sa violence ou sa foiblesse; 2°. à ménager les abscesses ou les pustules, de telle sorte, qu'elles puissent à la fin venir à suppuration & s'évanouir.

Quant à la première indication, il faut avoir soin, surtout durant la suppuration, de ne point trop augmenter l'ébullition, soit en couvrant trop le malade, en échauffant excessivement l'air, en faisant un trop grand feu dans sa chambre, ou en lui donnant des cardiaques trop chauds, surtout s'il est dans la fleur de l'âge, & qu'il ait été fort adonné aux liqueurs spiritueuses, si

l'on est au Printemps, ou au commencement de l'Été; car autrement la séparation, dont le cours succéssif & graduel contribue extrêmement à la dépuración du sang, se fera trop vite, de sorte qu'il ne s'amassera pas un nombre suffisant de particules, ou bien il s'en séparera quelques-unes dont la nature n'eût point procuré la sécrétion, si on ne l'y eût forcée; & qu'on ne l'eût point obligée à se nuire à elle-même. Car la séparation de ces fortes de particules retarde le mouvement de celles qui auroient dû se séparer; outre que se mêlant avec elles, elles les rendent moins propres à être chassées hors du corps.

Il est raisonnable de croire, que plus la nature emploie de tems à effectuer la séparation dont nous parlons, plus aussi elle doit être parfaite, bien entendu que l'ébullition ne cesse point entièrement; & que c'est de là que dépend principalement le succès de la cure. Car, comme un fruit prématuré n'a jamais la perfection requise, de même un régime trop chaud ne fait jamais de bien, & produit souvent des délires ou des sueurs copieuses, qui procurent la séparation de certaines particules, qui n'ont point encore acquis la nature du pus, & dont, par conséquent, la sécrétion n'eût point dû se faire. Ou bien les pustules étant poussées trop-tôt dehors par les cardiaques & la chaleur du régime deviennent confluantes au grand préjudice du malade.

Je ne me suis jamais aperçu que l'autre méthode ait causé aucun préjudice, car la nature laisse à elle-même, achève son ouvrage à tems, d'une manière convenable, sans avoir besoin d'être secourue, au moins dans les sujets jeunes & robustes.

Il est aussi dangereux d'augmenter l'ébullition par un régime trop chaud, que de la diminuer par les émétiques, les lavemens & autres semblables évacuans: car outre qu'en diminuant trop l'ébullition, ils empêchent la séparation des parties dont le sang a besoin de se débarrasser, ils détruisent la matière qui a servi à entretenir la sécrétion, après qu'elle a une fois commencé: au moyen de quoi il arrive souvent que les pustules qui sortoient au commencement sans violence, & peut-être mieux qu'elles n'auroient dû faire, à cause de l'usage qu'on a fait des remèdes précédens, s'affaiblissent tout-à-coup, faute de matière, & arrêtent la séparation.

On verra ci-dessous, que la saignée & les émétiques sont souvent nécessaires dans la *petite vérole*. Passons à la seconde indication.

On a vu qu'il est extrêmement dangereux de tenir le malade trop chaudement durant le tems de la séparation, lorsque la fièvre subsiste & que les éruptions commencent à paroître; & cette erreur est également dangereuse dans quelques tems que ce soit de la maladie, surtout au commencement de l'expulsion, & tandis que les éruptions sont encore dans un état de crudité. Car, quoique le mouvement tumultueux du sang diminue considérablement après que la matière s'est séparée & jetée sur les parties charnues; néanmoins, comme il est toujours foible, que son état & sa consistance n'ont presque souffert aucune altération, il est aisément affecté par la chaleur immodérée qui s'élève de toutes les parties, de sorte qu'à la moindre occasion il s'enflamme & devient tout de nouveau disposé à fermenter, sans que cela favorise en rien la séparation qui est déjà finie, bien au contraire cet accident produit des symptômes très-dangereux, interromp l'éruption, & devient préjudiciable au malade par l'agitation qu'il cause dans la matière des pustules; au moyen de quoi les particules qui se sont déjà séparées & jetées sur l'habitude, étant entraînées par le mouvement rapide & violent du sang, sont absorbées par ce fluide; ou bien les parties charnues étant échauffées

au-delà de ce que la suppuration exige, telle-ci ne se fait plus aussi parfaitement; ou bien, enfin, à l'approche de cette nouvelle maladie, la contenance du sang & de ses parties charnues souffrent une si grande altération, qu'elles ne peuvent surmonter la matière séparée, ni la mûrir à la manière ordinaire des abscesses. On ne doit point tant s'attacher à prévenir l'ébullition immédiate du sang, qu'à empêcher que le froid n'arrête l'éruption des pustules. Le degré de chaleur le plus propre pour faciliter leur sortie, est celui de la chaleur naturelle, & c'est celui qui convient le plus au tempérament des parties charnues. Tout autre degré de chaleur plus grand ou moindre que celui-là est également dangereux.

Supposé que les pustules rentrent, ou que l'entière du visage & des mains cessent tout à-coup, soit à cause d'une saignée faite à contre-tems, ou parce que le malade s'est exposé au froid, il faut avoir recours aux cardiaques les plus chauds, en observant cependant de ne les point donner en trop forte dose, de peur d'exciter tout d'un coup une nouvelle effervescence dans le sang, qui est encore faible & sujet à recevoir les impressions de la chaleur.

Dès que la maladie commence à se déclarer, je fais garder le logis au malade, je lui interdis l'usage du vin & de la viande, & ne lui permets pour toute boisson que de la petite bière modérément chaude avec une rôtie, le laissant quelquefois maître de la quantité; je lui prescris aussi le gruau à l'Angloise, l'orge mondé, les pommes cuites & autres semblables aliments qui ne sont ni trop chauds, ni trop froids, ni trop difficiles à digérer. Je souffre même qu'il prenne du lait dans lequel on a pilé des pommes rôties, pourvu qu'il soit chaud & qu'il n'en fasse point excès. Je lui défends principalement tout régime trop chaud, aussi-bien que l'usage des cardiaques.

Le pissement de sang, le pourpre & les autres symptômes dont on a parlé ci-dessus ne viennent que de ce que le malade se met au lit de trop bonne heure, surtout s'il est jeune. Aussi ne lui permets-je de se coucher que le quatrième jour; & si l'éruption ne se fait pas comme il faut, je lui donne quelque cardiaque, au moins une fois, pour aider les pustules à sortir. Entre les remèdes qui produisent cet effet, ceux qui on donne le nom de pargoriques ou d'opiat, tels que le laudanum liquide, le discordium & autres semblables, pris en petite quantité & dans quelque eau cordiale convenable, sont les plus efficaces. Car ils appaisent l'effervescence du sang, au moyen de quoi la nature chaffe plus commodément & plus aisément la matière morbifique. Je ne suis point d'avis cependant qu'on les prescrive avant ce tems-là, quand même le malade auroit la diarrhée; car celle-ci s'arrête d'elle-même, aussi-bien que le vomissement, lorsque la matière vérolique se jette sur la peau.

Lorsque le sujet est jeune, robuste, adonné au vin ou aux liqueurs spiritueuses, je le saigne du pied, ne croyant pas qu'il fût possible pour appaiser l'effervescence du sang, de lui défendre le lit & les cordiaux; car le sang s'enflamme à un tel point & entre dans un mouvement si rapide, qu'il brise les vaisseaux & s'épanche dans la vessie, ou occasionne le pourpre & d'autres symptômes malins qui mettent le malade au tombeau.

Dès que les pustules paroissent, l'examine avec soin si elles sont de l'espèce *discrete* ou *confluente*, car il y a beaucoup de différence entre elles: s'il paroît aux symptômes dont on a parlé ci-dessus, qu'elles sont *discrete*, je rafraîchis le malade avec de la petite bière, du gruau, de la tisane d'orge, ou autres choses semblables, ainsi que je l'ai dit ci-devant. Si l'on est en Été, que le tems soit extrêmement chaud & les pustules en petit nombre, je ne vois pas qu'il soit besoin que le malade garde le lit, il vaut mieux au contraire qu'il se lève quelques heures par jour, pourvu qu'on ait soin de le garantir du froid ou du chaud; car par ce moyen

la maladie se termine plus promptement que s'il s'étoit toujours tenu au lit; ce dernier non-seulement prolongeant la maladie, mais augmentant encore la chaleur fébrile, & occasionnant une inflammation douloureuse lors de la sortie des pustules. Que si le malade est obligé de rester au lit, soit à cause de la froideur de la saison, ou de l'abondance des pustules, je ne lui laisse pas plus de hardes qu'il n'a coutume d'en avoir lorsqu'il se porte bien, & me contente de faire un petit feu soir & matin dans sa chambre, à moins que ce ne soit en hiver. Je ne l'oblige pas non plus à rester toujours couché dans la même place, de peur de lui causer une sueur qui est toujours très-dangereuse.

S'il arrive lorsque la maladie est dans son déclin, que la sécheresse & la dureté des pustules empêche l'évaporation des particules qui s'élèvent de la matière qui se trouve convertie en pus, je donne au malade cinq ou six cuillerées de vin de Canarie, ou tel autre cordial, pour empêcher que ces émanations putrides ne retournent se mêler avec le sang. On peut lui permettre pour lors, & pas plutôt, l'usage des cardiaques & des aliments plus chauds & plus cordiaux, comme la soupe à la bière, assaisonnée de sucre, le gruau d'avoine avec la boisson cordiale à l'Angloise, & autres choses semblables. Il n'est pas besoin d'autre chose dans la *petite vérole* distincte, pourvu que le malade s'assujettisse à ce régime, à moins que des inquiétudes, des insomnies, ou d'autres symptômes avant-coureurs du délire, n'obligent de recourir aux opiat.

Telle est la véritable méthode de traiter cette espèce de *petite vérole*: mais s'il arrivoit que les préjugés ou l'opiniâtreté des amis du malade, ou la médisance de celui-ci empêchassent le Médecin d'employer ce régime, il faudroit employer la saignée, qui bien que préjudiciable par elle-même dans cette occasion, puisqu'elle interromp la séparation & diminue la matière qui entretient les pustules & l'entière, corrige en quelque sorte les dommages qui résultent de la chaleur du régime dont on doit se servir, & rend cette méthode, que je n'emploierois jamais à moins d'y être forcé, beaucoup moins dangereuse.

La *petite vérole* confluente qui provient de l'inflammation excessive du sang est beaucoup plus dangereuse: c'est pourquoi il faut plus de précaution pour ne pas échauffer le malade. Mais quoique cette espèce demande un régime plus rafraîchissant que l'autre, il convient cependant pour faciliter l'entière du visage & des mains, sans laquelle le malade court risque de la vie, aussi-bien que l'élévation & l'augmentation des pustules, & pour lui éviter les douleurs qu'il ne manqueroit pas de ressentir s'il restoit assis, à cause des ulcères dont il est couvert, il convient, dis-je, qu'il se tienne au lit les mains sous la couverture, pourvu qu'on ne le charge pas trop de hardes, & qu'on lui permette de changer de place toutes les fois que l'envie lui en prendra. Il faut non-seulement lui accorder cette liberté sur le déclin de la maladie & à l'approche de la fièvre de la suppuration, mais lui ordonner encore d'en faire souvent usage tant la nuit que le jour, pour modérer la chaleur excessive qu'il ressent, & prévenir les sueurs qui dissipent l'humeur qui sert à délayer & adoucir la *petite vérole*.

Comme la salivation qui accompagne constamment cette espèce de *petite vérole*, est une des principales évacuations que la nature opère, & tient lieu de celle qui eût dû se faire par les pustules, car cette dernière ne se fait pas si bien que dans l'autre à cause de leur peu d'élévation, il faut tâcher de l'entretenir par tous les moyens possibles, & empêcher qu'elle ne cesse tout à-coup, soit en donnant au malade des remèdes capables de l'échauffer, ou en lui interdisant l'usage de la petite bière ou de telle autre liqueur semblable. Comme la salivation commence suivant l'ordre naturel aussi-tôt que les pustules paroissent, diminue le onzième jour, & ne s'arrête entièrement que le douzième ou le treizième; de même lorsqu'elle cesse avant ce tems-

là, le malade court risque de perdre la vie. Car comme l'endure du visage qui procure l'évacuation d'une partie de la matière morbifique, cesse aussi ce jour là, si la salivation s'arrête en même tems le malade est infecté par la matière variolique, qui est pour lors corrompue, comme par un poison, & comme elle ne trouve aucune issue pour s'écouler, elle le met à deux doigts de sa perte, à moins, comme il arrive quelquefois, que l'endure des mains ne soit assez considérable pour l'arracher des bras de la mort. On peut exciter cette salivation par l'usage de la petite bière, ou de telle autre liqueur qui n'échauffe, ni ne provoque la sueur.

Les opiat sont plus propres que tout autre remède pour apaiser l'effervescence du sang & exciter la salivation; & quoiqu'ils paroissent devoir empêcher en quelque sorte l'expectoration par leur qualité incraissante; je les donne avec succès dans cette maladie, pourvu que le malade ait passé quatorze ans. Car comme le sang des enfans & des jeunes gens, qui dorment passablement bien durant le cours de cette maladie, ferment avec moins de violence, il n'a pas besoin d'un pareil sédatif, outre que cette espèce de remède arrête la diarrhée dont la nature se sert pour purger les enfans, au grand préjudice du malade.

Les opiat procurent les avantages suivans aux adultes :

1°. Ils leur envoient un sommeil modéré qui calme l'orgasme du sang & les garantit du délire. 2°. Ils facilitent l'endure du visage & des mains. 3°. Ils l'entretiennent jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son période naturel. 4°. Ils excitent la salivation, & quoiqu'ils la puissent arrêter pour quelques heures dans certains sujets par leur qualité incraissante, néanmoins comme les forces augmentent à l'aide de ce nouveau secours, la nature reprend une nouvelle vigueur & achève heureusement son ouvrage. 5°. J'ai observé que la salivation, qui cesse pour l'ordinaire vers le onzième jour, & quelquefois plutôt, au grand préjudice du malade, reprend de nouveau son cours à l'aide de quelques doses d'opiat, & continue sans interruption jusqu'au quatorzième. Je donne pour l'ordinaire aux adultes tous les soirs, à commencer depuis la cessation de l'éruption jusqu'à la fin de la maladie, environ quatorze gouttes de laudanum liquide, ou une once de sirop de pavot blanc dans quelques cuillerées d'eau de primevère, ou telle autre eau distillée; & pour prévenir la fièvre, les anxiétés, les inquiétudes & les autres symptômes qui surviennent sur le soir dans la *petite-vérole* de mauvaise espèce, une dose d'opiat sur les six ou sept heures du soir.

Comme la diarrhée est aussi inséparable de la *petite-vérole* constituante dans les enfans, que la salivation dans les adultes, j'ai un soin tout particulier de ne point l'arrêter; je les fais tantôt coucher & tantôt lever, & leur prescris, s'ils sont fevrés le même régime qu'aux adultes.

Le visage a coutume de se couvrir dans le déclin de la maladie d'une croûte qui rend sa peau roide, dure & sèche: aussi ai-je soin de l'enduire avec de l'huile d'amandes douces, tant pour calmer la douleur, que pour faciliter la dissipation des émanations que la chaleur fait sortir. Je ne me sers ici de pommades, ni de linimens ni d'autres choses semblables pour empêcher les marques que la *petite-vérole* laisse; car ces sortes de moyens retardent la chute des croûtes & laissent après eux des cicatrices tout-à-fait désagréables. Les malades ne sont point sujets à être marqués lorsque le régime a été assez tempéré pour empêcher l'irritation des pustules & la qualité caustique qu'elles eussent pu acquérir.

Quoique cette méthode fût suffisante, quand on fait l'approprier aux circonstances particulières qui se présentent, pour adoucir la maladie & la rendre tout-à-fait exempte de danger, on est cependant obligé dans certains cas d'employer un traitement tout-à-fait différent.

Premièrement, s'il arrive dans la *petite-vérole* discrète, que la chaleur extraordinaire du régime, & la continuité des sueurs empêchent le visage de s'enfler le huitième jour, que cette partie demeure flasque, que les pustules soient abondantes, & les espaces qu'elles laissent entre elles d'un blanc pâle; je tâche d'apaiser l'effervescence du sang à l'aide d'un régime plus tempéré, & je prescris une opiat à mes malades, qui en leur procurant le sommeil, à moins qu'ils n'aient le cerveau plus échauffé qu'il ne faut, & en calmant l'agitation du sang, le dirige de même que la chaleur, vers le visage, ainsi que la nature de la maladie le demande.

Que si le dommage que cette espèce de régime a causé est si considérable que la sueur, qui avoit été jusques alors abondante, cesse tout-à-coup d'elle-même, qu'il survienne un délire, des inquiétudes excessives, & que le malade urine souvent & en petite quantité, sa mort n'est pas éloignée, & je ne crois pas qu'on puisse le sauver autrement, qu'en lui donnant une grande quantité d'opiat, ou en lui tirant beaucoup de sang & l'exposant au froid. On ne trouvera pas cette méthode déraisonnable, si l'on fait attention que plusieurs malades n'ont échappé du danger qui les menaçoit qu'à l'aide d'un saignement de nez copieux qui leurs a pris tout-à-coup; & si l'on considère que dans cette extrémité dangereuse la mort n'est point causée par la rétro-pulsion des pustules, qui paroissent rouges & élevées, dans le tems même que le malade expire; mais à cause que le visage ne s'enfle point. Or tout ce qui tend à calmer la chaleur du sang, & je crois que rien n'est plus propre pour cet effet que la saignée & un régime modérément rafraîchissant, doit nécessairement faciliter l'endure du visage aussi efficacement que l'usage des opiat, pour les raisons qu'on a alléguées ci-dessus.

Je ne suis pas d'avis cependant que l'on saigne le malade toutes les fois qu'il tombe dans le délire, vu qu'il n'y a point de symptôme plus fréquent que celui-là: mais seulement, 1°. lorsqu'il est causé par la difficulté que le visage trouve à s'enfler, je veux dire, dans la *petite-vérole* discrète, supposé que les pustules soient nombreuses; ou 2°. lorsque le mouvement du sang est devenu si violent & si excessif à cause de la chaleur du régime & des cardiaques dont on a usé, qu'il est dangereux d'attendre qu'on l'ait calmé par les opiat & autres remèdes semblables. J'ai souvent éprouvé qu'il suffit dans pareil cas pour sauver le malade, de le faire lever pendant quelque tems, & je pourrais citer un grand nombre de personnes qui n'ont dû leur salut qu'aux moyens que je propose. Car il est souvent arrivé que des malades qui étoient dans le délire étant tombés du lit à l'insu de leurs gardes, ont demeuré toute la nuit par terre sur le pavé, & que d'autres ont obtenu par ruse ou par prières, un verre d'eau froide qui leur a sauvé la vie dans le tems même qu'on desespéroit de leur guérison.

Voici à ce sujet une histoire que je tiens de la personne même à qui elle est arrivée.

Un jeune homme étant venu à Bristol pour quelques affaires, y fut attaqué vers la mi-Été d'une *petite-vérole* qui ne tarda pas d'être suivie du délire. La garde qu'on avoit chargée de le soigner étant allée en ville, laissa quelques autres personnes en sa place: mais étant restée plus long-tems dehors qu'elle n'avoit cru, le malade tomba dans une syncope qui le fit passer pour mort, si bien que ceux qui étoient restés auprès de lui appréhendant qu'il ne sentit mauvais vu sa corpulescence & la chaleur excessive de la saison, le mirent tout nu sur une table, se contentant de le couvrir d'une serviette. La garde étant revenue, & croyant apercevoir quelques signes de vie sur son visage, le remit au lit, où il reprit ses sens, & d'où il sortit parfaitement guéri au bout de quelques jours.

Supposé

Supposé que la salive ait tellement été épaissie par la chaleur qui a précédé, que le malade courre risque d'être suffoqué, comme il arrive pour l'ordinaire le onzième jour, on aura soin de lui feringuer nuit & jour dans la gorge un gargarisme fait avec la petite biere, ou la tisane d'orge mêlée avec du miel rosat, ou avec celui que voici.

Prenez d'écorce d'orme, six gros ;
de racine de réglisse, demi-once ;
de roses rouges, deux pincées.

Faites cuire ces drogues dans une quantité d'eau suffisante, de façon qu'il en reste une chopine & demie ; & faites fondre dans la colature,

d'oxymel simple, &c
de miel rosat,

} de chaque, deux onces.

Mélez pour un gargarisme.

Ce remède devient inutile lorsque le malade a été bien traité ; car la salivation continue jusqu'à la fin, encore qu'elle ait commencé à diminuer. En effet, il est dangereux de le mettre seul en usage lorsque le malade est à tout moment à la veille d'être suffoqué, & que la stupeur & la difficulté de respirer se joignent à ce symptôme. J'ai quelquefois employé avec succès dans un pareil cas, un émétique composé d'une once & demie de *Crocus metallorum*, une dose moins forte n'étant point suffisante pour dissiper la stupeur ; outre qu'en agitant les humeurs qui ne peuvent être expectorées, elle met le malade en danger de perdre la vie. Ce remède n'est pourtant pas infallible ; & ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'on n'en connoit point de plus propre pour surmonter ce dangereux symptôme, qui seul fait périr la plupart de ceux qui meurent le onzième jour de cette espèce de *petite vérole*.

On prévient & l'on apaise les autres symptômes dont cette maladie est accompagnée, à l'aide d'un régime tempéré. Par exemple, les mêmes remèdes qui font cesser le délire qui provient de la trop grande chaleur du cerveau, en rafraîchissant le sang, dissipent aussi le coma, bien que ce soit un symptôme tout-à-fait différent.

J'ai souvent dissipé le pourpre par ce moyen ; mais je n'ai jamais pu arrêter jusqu'ici le pissement de sang, ni les hémorrhagies par la bouche : j'ai même observé que ces fortes d'hémorrhagies annoncent une mort prochaine.

Dans la suppression d'urine à laquelle les malades, jeunes & vigoureux, sont quelquefois sujets, à cause du désordre & de la confusion, dans laquelle la chaleur & l'agitation immodérées du sang & des humeurs jettent les esprits qui servent à cette sécrétion, j'ai employé toutes sortes de diurétiques ; mais rien ne m'a si bien réussi que de faire faire à mon malade trois ou quatre tours par la chambre ; car son urine a coulé sur le champ en abondance ; ce qui l'a extrêmement soulagé.

On remédie aux symptômes qui proviennent de la rétention de la matière vérolique par le froid, ou les évacuations procurées à contre-tems, à l'aide des cordiaux & d'un régime convenable, qu'il ne faut cependant continuer qu'autant de tems que ces symptômes subsistent. Les principaux dans la *petite vérole* discrète, sont l'affaiblissement des pustules & le cours de ventre ; mais l'un & l'autre n'ont rien de dangereux dans la consistance, l'affaiblissement des pustules convenant à la nature de la maladie, & la diarrhée facilitant la guérison des enfans qui en sont attaqués. Il convient dans ces deux cas de donner au malade une portion cordiale faite avec quelque eau distillée, dans laquelle on aura dissous du diascordium, du laudanum liquide ou autres drogues semblables, non-seulement pour calmer les

symptômes dont on vient de parler, mais encore pour dissiper les cardialgies & les anxiétés qui l'assiègent dans tout autre tems. Je suis persuadé que l'opinion du fréquent affaiblissement des pustules provient de ce qu'on a cru qu'il étoit causé dans la *petite vérole* confluente par la rétention de la matière vérolique, au lieu qu'il n'est que l'effet de la maladie, & que souvent on ne soupçonne le même accident dans la discrète, qu'à cause qu'on anticipe le tems de l'éruption & de l'accroissement des pustules ; faute d'avoir observé celui où la nature achève ordinairement la suppuration de cette espèce de *petite vérole*.

Lorsque la santé revient, & que les pustules commencent à tomber par écailles, il faut, si le malade a mangé de la viande pendant quelques jours, par exemple, le vingt-unième, & si la maladie a été violente, le saigner du bras : car l'inflammation que la *petite vérole* a communiquée au sang, soit des adultes ou des enfans, indique également la saignée, de même que les impuretés qui se sont amassées dans l'habitude, indiquent la purgation, comme il paroît suffisamment par la couleur du sang que l'on tire après une *petite vérole* violente, & qui est exactement la même que celle des pleurétiques, aussi-bien que par l'inflammation qui affecte les yeux après qu'elle a cessé, & par les autres effets pernicieux qui résultent de la chaleur excessive du sang & du vice qu'il a contracté par ce moyen. C'est ce qui fait encore que ceux qui jouissent auparavant de la meilleure santé, sont sujets pour le reste de leur vie à une fluxion d'humeurs acres sur les pommons ou sur quelque autre partie. La saignée est inutile lorsque les pustules ont été peu nombreuses ; mais dans le cas où je l'emploie, je purge trois ou quatre fois le malade après lui avoir tiré du sang.

Il arrive quelquefois long-tems après que le malade est guéri de la *petite vérole* confluente, que ses jambes sont affectées d'une enflure incommode, qui se dissipe d'elle-même après la saignée & la purgation, ou à l'aide de fomentations faites avec des herbes émollientes & dissolvantes, telles que les feuilles de mauve, de bouillon, de sureau, de laurier, & les fleurs de camomille & de mélilot cuites dans du lait. SYDENHAM.

Ces espèces de *petite vérole*, ajoute Sydenham, regnent en 1667, 1668, & une partie de 1669. Il leur donne le nom de *légitimes* ou de *régulières*, pour les distinguer de celles qui paraissent en 1670, 1671, & 1672, qu'il appelle *anormales* ou *irrégulières*, & dont il donne la description suivante.

Cette espèce de *petite vérole* irrégulière fut introduite par la rougeole, (Voyez *Marbilli*), & commença à paroître au commencement de Janvier 1670, & quoiqu'elle bien moins épidémique, elle dura tout autant de tems que la rougeole, & ne discontinua qu'avec cette constitution. Elle céda néanmoins à la dysenterie qui survint en Automne : mais elle reparut l'Hiver suivant, après que le froid eut fait cesser la dysenterie. C'est ainsi que ces deux maladies se succédèrent l'une à l'autre pendant toutes les années de cette constitution, à l'exception de l'Automne de 1672. Elle reparut l'année d'après, la constitution étant pour lors sur son déclin, & peu favorable à la dysenterie, qui commençoit aussi pour lors à diminuer ; elle régna aussi, contre sa coutume, en même-tems que cette dernière, & cela avec tant d'égalité, qu'on avoit peine à décider laquelle des deux prédominoit sur l'autre ; il me parut cependant que la dysenterie avoit pris le dessus. La *petite vérole* dont je parle fut très-violente au commencement, de même que toutes les autres maladies épidémiques ; elle augmenta tous les jours, & après être parvenue à son état, elle diminua peu-à-peu, tant par rapport à la violence, que par rapport au nombre des symptômes.

Je vis avec étonnement qu'elle différoit dans plusieurs

accidens considérables, de celle dont j'ai donné la description ci-dessus. Je vais décrire ces nouveaux accidens, sans parler de ceux qui étoient communs à toutes deux.

Voici les symptômes qui distinguèrent l'espece discrete de cette *petite vérole* de la discrete ordinaire de la constitution précédente :

1. L'éruption se fit communément le troisième jour, de même que dans la consuante; au lieu que les pustules ne commencerent à paroître que le quatrième dans la discrete de la première constitution.
2. Les pustules grossirent moins durant le cours de la maladie, que celles de cette dernière espece.
3. Elles furent plus enflammées, & devinrent souvent noires, après avoir suppuré.
4. Quelques malades eurent un flux de bouche, de même que dans la *petite vérole* consuante, quoique les pustules fussent en petit nombre. En un mot, la *petite vérole* de cette constitution eut beaucoup de rapport avec la consuante, & elle fut de plus accompagnée d'une inflammation beaucoup plus violente que celle de la discrete ordinaire.

L'espece consuante de cette constitution différa à plusieurs égards de celle des autres années;

1. L'éruption se fit tantôt le second & tantôt le troisième jour, sous la forme d'une enflure rougeâtre qui couvrait également tout le visage, & qui étoit beaucoup plus épaisse que dans l'érysipèle; les pustules ne laissoient presque aucun espace entre elles.
2. Tout le reste du corps étoit couvert d'une infinité de pustules rouges, enflammées & continues.
3. Il s'éleva dans les espaces qu'elles laissoient entre elles, surtout sur les cuisses, des petites vessies pareilles à celles que les brûlures occasionnent, remplies d'une sérosité limpide, qui s'épancha dans la suite; la chair de dessous parut aussi noire que si elle eût été gangrenée. Ce fâcheux symptôme ne se fit voir que le premier mois; mais la mort en fut toujours la suite.
4. Il se forma le onzième jour sur plusieurs endroits du visage une pellicule blanche & luisante, qui s'étendit ensuite sur tout le visage.
5. Cette pellicule laissa sortir peu de tems après une matière crasseuse, luisante, de couleur rouge foncée comme celle du sang caillé, qui devenant de jour en jour plus noire, rendit à la fin tout le visage aussi noir que de la suie.
6. Il y eut cette différence entre cette espece de *petite vérole* & la consuante dont on a parlé, qu'au lieu que dans celle-ci les malades moururent tous le onzième jour; ils allerent dans celle-là jusqu'au quatorzième, & même quelquefois jusqu'au dix-septième, après quoi ils furent hors de danger, à moins qu'on n'abrégeât leurs jours par la chaleur du régime.
7. Ceux dont les vésicules étoient mortifiées, moururent peu de jours après l'éruption.
8. La fièvre & les symptômes dont cette espece de *petite vérole* fut précédée ou suivie, furent beaucoup plus violents que dans l'espece précédente, & l'inflammation beaucoup plus sensible.
9. La salivation fut plus fréquente.
10. Les pustules furent plus petites & plus enflammées, de manière qu'on eut d'abord peine à les distinguer de l'érysipèle ou de la rougeole.
11. Les croûtes ne tombèrent que long-tems après que l'éruption fut achevée, & laisserent des cicatrices beaucoup plus difformes. On observa que durant les trois dernières années de cette constitution, dans lesquelles la dysenterie fut si épidémique, la *petite vérole* dégénéra quelquefois en cette dernière maladie, lorsque le régime fut trop chaud.

La *petite vérole* dont je parle ne fut point toujours compli-

quée avec des symptômes aussi funestes; car après avoir duré pendant 2 années, elle commença à diminuer en 1672. les éruptions ayant perdu leur noirceur, devinrent peu-à-peu jaunes comme de la cire, ainsi qu'il arrive durant la suppuration de la *petite vérole* régulière; de sorte que la dernière année de cette constitution, elle fut très-douce & très-bénigne. On doit néanmoins la rapporter à une espece toute différente, à cause,

1. De la petitesse des pustules;
2. De la salivation qui survient, &
3. Des autres symptômes dont elle fut accompagnée.

Comme cette espece est compliquée avec une inflammation plus considérable que l'autre, toute l'indication curative se réduit à apaiser plus efficacement la fermentation violente du sang, à l'aide d'un régime tempéré, des opiatés dont on a parlé ci-dessus, & de quelque liqueur capable de calmer la chaleur dont la maladie est accompagnée, surtout pendant la suppuration des pustules. La décoction blanche faite avec du pain, & une petite quantité de corne de cerf calcinée, cuite dans beaucoup d'eau & édulcorée avec du sucre, est fort salutaire dans le cas dont il s'agit. Il faut pourtant convenir que le lait cuit avec le triple d'eau, est beaucoup plus agréable à boire & plus propre à rafraîchir. L'usage abondant de la liqueur dont je parle, est non-seulement propre à diminuer la chaleur dont la fièvre est accompagnée, elle excite encore la salivation, & l'entretien beaucoup plus long-tems que si l'on avoit usé d'un régime excessivement chaud. J'ai même observé que ces liqueurs rafraîchissantes, bues en grande quantité, ont rendu discret des *petites véroles* qui avoient paru d'abord avec les signes d'une consuante de très-mauvaise espece; & que les pustules, qui en se mûrissant, n'auroient pas manqué de rendre une matière d'abord rouge & ensuite noire, sont devenues extrêmement jaunes, & de petites & enflammées qu'elles étoient, d'une espece tout-à-fait favorable.

Le flux menstruel dont cette maladie est souvent accompagnée, ne doit point proscrire l'usage des liqueurs dont on vient de parler, mais plutôt le rendre plus fréquent, surtout s'il survient à contre-tems; car le danger auquel les femmes sont exposées, ne vient que de ce que le sang étant trop atténué s'échappe par où il peut, surtout lorsque des Gardes ignorantes entretiennent la chaleur par celle du régime. Il s'ensuit donc que tout ce qui délaye & rafraîchit le sang & arrête cet écoulement, doit nécessairement, quoiqu'indirectement, entretenir l'enflure du visage & des mains dans leur état naturel; au lieu que les remèdes échauffans, quoique plus propres en apparence pour cet effet, sont fort éloignés de le produire à cause de la propriété qu'ils ont d'exciter cet écoulement, bien qu'on mêle des astringens avec les cardiaques.

Je traitois dernièrement une Dame de cette espece de *petite vérole noire*; & quoique je lui eusse interdit dès le commencement tout ce qui pouvoit mettre le sang en mouvement, néanmoins comme elle étoit d'un tempérament sanguin, dans la fleur de son âge, d'un naturel fort vif, & que le tems étoit extrêmement chaud, elle fut tout-à-coup saisie le troisième jour après l'éruption, d'un flux menstruel si copieux & si inopiné, qu'on soupçonna une fausse-couche. Ce symptôme subsista plusieurs jours; mais loin d'interrompre l'usage du lait coupé, je le continuai durant tout le cours de la maladie, surtout à l'approche de la fièvre de suppuration. Elle avoit souvent que cette liqueur lui étoit agréable, qu'elle facilitoit la salivation & qu'elle la fortifioit & la rafraîchissoit en même tems. Lorsque le visage commença à se couvrir de croûte, de peur qu'elle ne fût infectée par les vapeurs putrides qui s'élevoient de la matière purulente des éruptions, je lui donnai une fois par jour, ou lorsqu'elle sentoit des soulèvemens d'estomac quelques cuillerées de vin d'Espagne brulé avec du sucre. Au moyen de ces re-

medes & d'une potion somnifere qu'elle prit tous les soirs, elle guérit sans avoir été ataquée du délire ni d'aucun autre symptome dangereux, si on en excepte l'hémorrhagie dont on vient de parler. Le visage & les mains s'enflèrent autant qu'il falloit; les éruptions furent aussi grosses que cette espèce de *petite vérole* pouvoit le permettre; la salivation devint facile & abondante sur la fin; & les pustules, si l'on en excepte celles du visage, qui restèrent noires, prirent une couleur jaune en mûrissant.

Quelle excessive qu'ait été cette espèce de *petite vérole* en comparaison de celles des autres constitutions, eu égard à la chaleur & l'inflammation dont elle étoit accompagnée, néanmoins l'expérience a fait voir que lorsque les éruptions étoient discrètes & en petit nombre, il étoit inutile de faire un si grand usage des liqueurs dont on vient de parler; & qu'il suffisoit au malade de boire de la petite bière autant que sa soif l'exigeoit, de manger du gruau & de la panade, & quelquefois une pomme cuite à la braise, & de prendre lors de la suppuration une dose de diacod lorsqu'il étoit incommodé, ou dans le délire, faite de pouvoir dormir. Ce furent là les seuls remèdes que j'employai lorsque les pustules furent en petit nombre, mais j'obligeai le malade à garder le lit.

Ce même Medecin dans une Lettre au Docteur Cole, datée du 20 Janvier 1681-2. fait plusieurs autres observations sur la *petite vérole*, qu'il dit être le résultat d'une longue expérience.

J'observerai, dit-il, avant toute chose, que les fièvres intermittentes qui régnerent en 1677. reparurent de nouveau en 1681. & que semblables aux autres maladies épidémiques, elles déployèrent principalement leur fureur dans les signes qui convenoient le plus à leur nature; & qu'à l'approche d'une autre saison elles firent place aux épidémiques que le tems favorisoit le plus; par exemple, elles cédèrent pendant l'hiver à la toux, à la péripneumonie & à la *petite vérole*; mais elles reparurent de nouveau lorsque le printemps fut de retour. De même en 1680. ces fièvres intermittentes après avoir régné partout durant l'automne, firent place en hiver à une *petite vérole* qui fit de très-grands ravages; elles revinrent en 1681. mais l'épidémie fut moins générale, à cause qu'elles avoient beaucoup perdu de leur violence; de sorte qu'elles furent compliquées en plusieurs endroits avec la *petite vérole*. Celle-ci augmenta journellement au commencement de l'été, & devint à la fin épidémique.

Je jouai d'autant moins à propos de faire garder constamment le lit à mes malades avant l'éruption totale des pustules, qu'il avoit régné pendant le printemps & l'été une sécheresse excessive, de sorte que le sang se trouvoit par-là privé de la plus grande partie de l'humidité que l'air a coutume de lui communiquer. Aussi la *petite vérole* qui régnoit pour lors fut-elle accompagnée d'une inflammation plus violente, & de symptômes beaucoup plus dangereux qu'à l'ordinaire. Cela fut causé, je crois, que le pourceur précéda souvent l'éruption totale des pustules; & que l'inflammation violente qui les chassoit, en dissolvant la contexture du sang, tua subitement le malade avant que la matière morbifique eût eu le tems de s'évacuer entièrement. Les ravages que fit cette maladie ne vinrent que de l'éruption trop subite des pustules, l'intempérie de l'air causant pour lors un dommage pareil à celui qui résulte d'un régime trop chaud & de l'usage des cardiaques au commencement de la maladie. Le danger dont la *petite vérole* est accompagnée est toujours proportionné au nombre des pustules; quoique le pissement de sang & le pourceur tuent le malade avant qu'elles soient entièrement sorties. Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi le risque que le malade court est toujours proportionné au nombre des pustules; car comme chaque pustule forme au commencement un

petit phlegmon qui vient é peu de tems à suppuration, il s'ensuit que la fièvre qui dépend de sa formation de la matière, doit être plus ou moins violente dans l'état de la maladie, suivant que la suppuration est plus ou moins forte. Celle-ci s'achève pour l'ordinaire dans la *petite vérole* conflante la plus bénigne, le onzième jour; le quatorzième dans la moyenne; & le seizième dans la plus mauvaise.

Maintenant on sait que tout phlegmon qui vient au bras ou sur telle autre partie du corps causé la fièvre dans les tems qu'il suppure, le sang étant enflammé par les particules virulentes qui se rendent dans sa masse par les veines suivant les lois de la circulation. Le Medecin est donc fondé à prédire la mort du malade dans l'un des jours dont on vient de parler, lorsque le visage se couvre dès le commencement de la maladie d'une infinité de petites pustules semblables à de la maille d'acier, & cela à cause de la violence excessive de la fièvre qui survient, & qui doit nécessairement être proportionnée à la quantité de matière qui passé de ces pustules dans le sang. Il est même aisé de prédire la mort du malade plusieurs jours avant qu'elle arrive, bien qu'il se croie hors de danger.

Lors donc que le risque que le malade court, ne vient que de la trop grande abondance des pustules; le tâche d'en diminuer le nombre, & c'est là l'unique moyen de le soulager, toute autre méthode étant dangereuse lorsque cette espèce de maladie est confirmée; de sorte qu'en cas que le malade réchappe, c'est plutôt à l'aide de quelque saignement de nez ou de tel autre accident qui survient dans le cours de la maladie, que par le savoir & la prudence du Medecin. Cette éruption extraordinaire des pustules provient de l'affimilation trop prompte de la matière véroléque, & celle-ci, à ce qu'il semble, de la constitution chaude & spiritueuse du malade, ou de la fermentation excessive dans laquelle on a jeté le sang par la chaleur anticipée du lit, par l'usage des cardiaques ou des liqueurs spiritueuses.

Rien n'est plus capable de hâter l'affimilation immodérée de la matière véroléque que de se mettre au lit à contretems, je veux dire avant le sixième jour à compter de celui où la maladie a commencé, ou le quatrième inclusivement, à compter de l'éruption, lorsque toutes les pustules sont sorties, & qu'on n'en attend plus aucune; & quoique la chaleur modérée du lit, après même que ce tems-là est passé, suffise pour causer des délires, des insomnies & autres symptômes semblables, ceux-ci sont néanmoins d'une nature à céder aux remèdes, au lieu qu'il y en a peu qui puissent garantir le malade du danger dont il est menacé le onzième jour par la grande abondance des pustules lorsqu'il a trop tôt gardé le lit.

Il faut donc, pour prévenir cet accident, que le malade ne se mette au lit que le soir du sixième jour: mais passé ce tems-là, si les pustules sont en grand nombre, il sera forcé de se tenir couché à cause de la douleur qu'elles causent, & des défaillances auxquelles on est sujet lorsqu'on se leve; ce qui me fait croire que la nature a pris soin de marquer elle-même le tems auquel il étoit nécessaire de garder tout à fait le lit. En effet l'essence de cette maladie paroît consister dans une inflammation particulière du sang; durant laquelle la nature est employée pendant les premiers jours à préparer & atténuer les particules enflammées, pour qu'elles aient plus de facilité à se jeter sur les parties externes; comme dans ce tems-là le sang est extrêmement agité, il n'est pas étonnant qu'il survienne une fièvre; Et les particules circulant avec impétuosité dans les vaisseaux doivent nécessairement causer des maux d'estomac, des migraines aiguës, & tous les autres symptômes qui précèdent l'éruption, selon les parties sur lesquelles elles se jettent. Mais après que l'éruption est achevée, la chair devient le siège de la maladie, & comme la nature n'a point d'autre méthode pour chasser du sang la matière peccante qui l'incommodé &

pour l'atténuer que la fièvre, de même elle se sert de la suppuration pour débarrasser les parties charnues des substances étrangères qui s'y sont fixées. C'est ainsi, que lorsqu'il vient à entrer quelque épine ou tel autre corps pointu dans la chair, les parties qui sont autour s'apostoment en peu de tems, à moins qu'on n'ait soin de le retirer sur le champ ; de même, lorsque les particules enflammées, dont on vient de parler, se fixent dans la chair, elles commencent par occasionner dans l'endroit où elles séjournent des petits phlegmons, qui, augmentant d'heure en heure & devenant toujours plus enflammés, viennent enfin à suppuration, au moyen de quoi une partie de la matière se mêle avec le sang qui retourne au cœur par les veines ; & s'il en passe une trop grande quantité dans la masse, non-seulement elle l'infecte, mais elle occasionne encore une fièvre sous laquelle le malade succombe. Ajoutez à cela que la chaleur excessive de la fièvre durant les derniers jours de la maladie, arrête la salivation qui est inséparable de la *petite vérole* consuevante plutôt qu'il ne faudroit, au moyen de quoi le malade meurt infailliblement. Que si la quantité de pus qui a passé dans le sang, est peu considérable, la violence de la fièvre diminue à mesure que les forces de la nature augmentent, les pustules se dessèchent peu à peu, & le malade ne tarde pas à recouvrer la santé.

Il suit de-là qu'en animant ces particules chaudes & spiritueuses par des remèdes de même nature, & surtout par la chaleur continuelle du lit, on ne peut qu'augmenter infailliblement la vertu assimilante qu'elles possèdent déjà à un trop haut degré. D'ailleurs, le sang & les autres liqueurs venant par-là à s'échauffer, cedent plus aisément à l'impression des particules, au moyen de quoi les éruptions deviennent plus abondantes qu'elles ne devroient. Au contraire, un régime modérément rafraîchissant, & l'usage fréquent de l'air renouvelé abattent non-seulement la force de ces particules chaudes & agitées, mais ils épaississent & fortifient encore les liqueurs, qui deviennent par là plus en état de résister à la violence des esprits morbifiques ; au moyen de quoi il ne se forme pas plus de matière vérolique qu'il n'en faut pour cette maladie.

La chaleur du lit, lorsqu'on s'y met de trop bonne heure, produit, outre l'assimilation d'une trop grande quantité de matière morbifique, & l'exaltation immodérée du ferment de la maladie, le pissement de sang & le pourpre, surtout en Été & dans les sujets qui sont dans la vigueur de l'âge. Je suis persuadé que ces deux symptômes proviennent de la chaleur & de l'agitation que causent dans le sang les particules chaudes & spiritueuses ; car ces dernières l'agitent & l'atténuent de telle façon qu'il brise les vaisseaux, ce qui cause un pissement de sang, lorsqu'il se jette sur les reins, & des taches pourpres, quand il s'écoule par les extrémités des artères qui vont aboutir aux muscles & à la peau, qui ressemblent à autant de mortifications dans les parties où le sang extravasé vient à se fixer. On peut aisément prévenir ces symptômes, à l'aide d'un régime & d'une diète rafraîchissante ; mais les remèdes deviennent tout-à-fait inutiles lorsqu'ils existent actuellement.

Non-seulement il est dangereux de faire garder le lit au malade durant les premiers jours de sa maladie, mais il convient même quelquefois de lui faire renouveler l'air, principalement en Été, s'il est jeune & accourmé aux liqueurs spiritueuses, & surtout si sa maladie provient de débauche.

J'ai remarqué jusques ici que la saignée, quoiqu'employée de très-bonne heure, n'arrête pas aussi efficacement la trop prompte assimilation de la matière variolique ; que la fraîcheur que l'on procure au sang par le secours de l'air, surtout si le malade s'est mis au lit immédiatement après l'opération, & a usé de cardiaques chauds ; car le sang devient par là plus disposé à rece-

voir l'impression de la chaleur, qu'il ne l'étoit avant la saignée. Je n'ai jamais vu de cas plus funeste, dans la *petite vérole* consuevante, que celui qui arriva à une jeune femme ensuite d'un rhumatisme, car on la saigna si copieusement & si souvent, qu'on la mit au tombeau le onzième jour. J'ai appris, de cet exemple, que la saignée ne contribue pas autant que je l'avois cru à contenir la *petite vérole* dans les bornes qu'il convient ; mais j'ai souvent observé que la purgation répétée, tant que le sang n'est point infecté, rend la *petite vérole* discrète & d'une nature beaucoup plus bénigne.

On objecte à cette méthode que rien ne retarde plus l'éruption des pustules, & ne prolonge plus long-tems la maladie & les autres symptômes, que de demeurer levé durant les premiers jours de la maladie ; & j'avoue que ce sentiment est conforme à l'expérience. Mais je demande lequel des deux est plus dangereux, ou de réprimer quelque peu la matière vérolique, & de prolonger la maladie en répercutant les éruptions, ou d'exalter le ferment de la maladie ; & d'assimiler une si grande quantité de matière, que le malade court risque de mourir de la fièvre. On verra, je m'assure, si l'on considère mûrement la chose, que peu de personnes sont mortes purement à cause que la *petite vérole* a poussé trop tôt ou trop tard, à la réserve d'un petit nombre dont le sang, étant enflammé par la chaleur & le mouvement, circuloit avec une vitesse qui ne permettoit pas à la matière morbifique de sortir aussi lentement qu'il eût convenu ; ce qui est un argument favorable à mon opinion.

Car on doit être assuré, encore qu'on n'emploie aucun remède, que la matière vérolique ne manquera pas d'être à la fin surmontée par la nature, & de se jeter sur la peau, d'autant plus que la constipation du malade dans ce tems-là, garantit l'éruption des pustules par la suite, quoiqu'elle doive être tardive.

Entre les symptômes dangereux qui accompagnent l'éruption trop prompte de la *petite vérole*, les plus considérables sont,

- 1°. Le nombre excessif des pustules, & l'augmentation de la fièvre qui survient dans le tems de la suppuration.
- 2°. Le pissement de sang & le pourpre.
- 3°. L'exaltation immodérée du ferment, qui augmente souvent la force de la matière vérolique à un tel point que le malade meurt dès les premiers jours, la matière morbifique ne pouvant se dégager & sortir, à cause du mouvement confus & irrégulier du sang.

On demandera d'où vient que la séparation de la matière vérolique ne peut pas si bien se faire au commencement de la maladie par le moyen de la chaleur du lit, que sans elle. Je demande, moi-même par forme de réplique, si une personne modérément couverte, en hiver, dans son lit & sans aucun feu dans la chambre, n'a pas plus chaud que lorsqu'elle est levée & accablée d'une grande quantité de hardes ? Que si cette différence est remarquable, je demande, de nouveau, laquelle de ces deux méthodes est plus propre à calmer le mouvement immodéré du ferment vérolique ?

Cette objection est principalement fondée sur la remarque qu'on a faite que les malades ont une grande disposition à suer tant qu'ils restent au lit, & que ces sueurs apaisent la fièvre tout autrement que dans ceux qui ne suent point. Mais d'où vient est-on si empressé à calmer la fièvre, puisque la nature s'en sert pour chasser toutes les matières nuisibles qui se trouvent mêlées avec le sang ? Il est certain qu'en provoquant la sueur à dessein d'appaier la fièvre, on pousse au-dehors une matière indigeste & qui n'a pas encore atteint sa maturité, & On allume la fièvre ; la sérosité du sang qui sert à délayer cette liqueur, aussi-bien que les particules véroliques chaudes qui ont été engendrées de

puis peu, s'évacue avec la sueur, au moyen de quoi les particules ainsi dépourvues de la sérosité, acquièrent plus de violence & d'activité qu'elles n'en avoient auparavant.

Si j'enjoins un malade de quitter le lit, ce n'est que dans la supposition que la *petite vérole*, qui approche, est de l'espèce confluyente; car si l'on pouvoit prévoir qu'elle fût discrète, il seroit indifférent de rester levé ou couché, puisque les pustules sont en trop petit nombre pour mettre sa vie en danger.

Une fréquente expérience m'a appris que ceux qui restent levés pendant le jour lorsque la maladie commence, qui s'abstiennent des viandes & des liqueurs fortes, courent beaucoup moins de risque que ceux qui se mettent aussi-tôt au lit, & qui prennent des cardiaques spiritueux. L'air, qu'ils respirent toutes les fois qu'ils se lèvent, leur procure un soulagement considérable, comme tous ceux que j'ai traités de même l'ont avoué. D'où il suit qu'il faut avoir plus égard aux envies & aux appétits du malade, à moins qu'ils ne soient déréglés ou immédiatement destructifs, qu'à certaines règles, qui sont souvent douteuses & incertaines.

Quelque avantageux qu'il paroisse en général de défendre le lit au malade, lorsque la *petite-vérole* commence, il y a cependant des cas où il doit s'y tenir tout-à-fait avant l'éruption. Par exemple, lorsqu'un enfant à qui les dents ont poussé vient à être saisi de convulsions, c'est un signe que la nature s'efforce de pousser dehors les éruptions de la *petite-vérole*, de la rougeole, ou du pourpre, bien qu'elles ne paroissent point encore. Comme ce cas est extrêmement dangereux, il convient de lui appliquer aussitôt un vésicatoire sur le cou, de le mettre au lit, & de lui donner un cordial avec quelque peu d'opiat, pour chasser plus promptement la cause de la maladie, & apaiser les convulsions qui l'ont fait naître. Ainsi, je donne à un enfant de trois ans cinq gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau vulnérable ou autre semblable. Je suis persuadé qu'on a tué un millier d'enfants & autant d'adultes, faute d'avoir considéré que les convulsions dont on vient de parler, ne sont que les avant-coureurs de la *petite-vérole*; d'où il est arrivé que des Médecins prenant inconsidérément ces accès symptomatiques, pour des maladies essentielles, & tâchant de les apaiser par de fréquents lavemens & autres semblables évacuations, ont retardé l'éruption de la *petite-vérole*, & prolongé des accès qu'ils s'efforçoient d'apaiser, & qui sans cela eussent infailliblement cessé lors de la sortie des pustules. Ajoutez à cela que la *petite-vérole* qui est précédée de convulsions dans les enfans est ordinairement discrète, de manière qu'on court moins de risque à les faire coucher dès le moment qu'ils tombent malades.

J'ai observé que la *petite-vérole* qui succède immédiatement à des affections léthargiques, est confluyente au plus haut degré, & pour lors j'aime mieux prescrire le vésicatoire & l'opiat dont je viens de parler, que de faire garder le lit au malade avant l'éruption. J'ai cependant vu quelquefois, mais rarement, les accès des fièvres intermittentes précédés de semblables mouvemens convulsifs, & commencer & finir par un coma aussi-bien dans les enfans que dans les adultes. Ces deux espèces de symptômes ne demandent aucun traitement particulier, & il suffit de s'opposer à la fièvre qui est la maladie essentielle & principale. Car s'il falloit avoir égard à ces affections léthargiques qui accompagnent la fièvre, & les surmonter par la saignée, la purgation & des lavemens réitérés, on ne seroit qu'augmenter la fièvre & par conséquent le coma, & le convertir en une léthargie funeste; au lieu que la fièvre n'est pas plutôt emportée que les autres symptômes s'évanouissent d'eux-mêmes.

On vient de voir que le malade peut quelquefois quitter le lit durant le jour; mais il faut en excepter les cas où

la maladie est extrême, & la fièvre violente, le vomissement excessif & compliqué avec des vertiges, des rhumatismes dans les membres & autres maladies semblables, ces symptômes indiquant une méthode toute contraire. En effet, leur violence, surtout lorsque le sujet est jeune & d'un tempérament sanguin, indique la génération d'une grande quantité de matière vérolique dans le corps, & menace le malade d'une éruption tumultueuse & confluyente dont il est rare qu'on échappe. Il faut dans ce cas apaiser la fermentation par tous les moyens imaginables: mais comme la chaleur continuelle du lit ne sert qu'à l'augmenter, & que cependant le malade ne peut le quitter vu la faiblesse où il se trouve, il convient de le saigner d'abord du bras, & de lui donner quelques heures après un émetique préparé avec une infusion de *crocus metallorum*, non-seulement pour chasser la matière qui occasionne cette maladie extraordinaire, mais aussi pour le mettre en état, à l'aide du soulagement que ce remède lui procure, de quitter le lit pour quelque-temps. Il faut aussi pour affaiblir la force du ferment lui donner une forte dose d'esprit de vitriol dans chaque verre de petite bière qu'il boira, jusqu'à ce que l'éruption soit faite. Ces évacuations ni l'usage de la potion rafraîchissante dont on vient de parler n'empêchent pas que le malade ne doive se lever pendant le jour, car ces remèdes généraux n'arrêtent point la trop prompte assimilation de la matière vérolique avec autant d'efficacité, que la fraîcheur qu'on respire tout d'un coup en prenant l'air; & j'ai souvent éprouvé qu'elle suffit seule pour apaiser la violence des symptômes. Cette méthode n'a lieu qu'à l'égard de ceux qui sont dans la fleur de leur âge, qui se sont échauffés le sang par l'usage du vin & des femmes, ou (j'en excepte toujours les jeunes enfans) qui avec la *petite-vérole* ont à combattre les symptômes dont on vient de parler. Car lorsque le sang est moins enflammé & les symptômes moins violents, on n'a point à craindre que l'assimilation de la matière vérolique se fasse trop-tôt, c'est pourquoi on peut se passer des évacuations précédentes aussi-bien que de l'esprit de vitriol.

L'éruption achevée, ce qui arrive le sixième jour, à compter du moment que la maladie a commencé, ou le quatrième inclusivement depuis la première apparition des pustules, il faut que le malade se couche, car il lui seroit impossible de rester plus long-temps levé, si la *petite-vérole* est confluyente. Je ne parle maintenant que de cette espèce; car le danger est beaucoup moins grand lorsque les pustules sont discrètes & en petit nombre.

Les pustules commencent à grossir dès ce moment-là, & occasionnent une inflammation par tout le corps, surtout à la tête, qui est suivie d'inquiétudes & d'insomnies dans ceux qui sont hors de l'enfance. C'est à quoi l'on doit faire une attention toute particulière dans cette maladie; car plus le mouvement du sang est calme, plus les pustules grossissent & se remplissent, comme au contraire, plus il est violent plus elles sont petites & lentes à sortir: de sorte que l'expulsion de la matière peccante est non-seulement gênée; mais l'ordre & le progrès naturel de chaque phlegmon interrompu; au moyen de quoi les pustules ne viennent point à suppuration dans le tems convenable, ou ne se remplissent que d'une matière ichoreuse & ne rendent à la fin qu'une humeur noire ou telle autre liqueur contre nature bien différente de la matière jaune qui s'engendre dans la *petite-vérole* ordinaire. Ces circonstances me donnent lieu de croire que les opiatifs sont aussi nécessaires dans la *petite-vérole* qu'aucun remède particulier dans telle autre maladie que ce puisse être, puisqu'ils calment le mouvement tumultueux du sang & des esprits, qui est toujours inséparable de la *petite-vérole* confluyente. C'est donc ignorer la nature de cette maladie, que de croire que ces symptômes ne viennent que d'insomnie; car tout ainsi qu'il peut arriver, dans les insomnies les plus opiniâtres, que les esprits soient calmes & rassis, surtout si l'on use de lau-

d'anum; de même il peut fort bien se faire, malgré le repos dont le malade jouit, qu'ils soient agités au point de retarder l'éruption des pustules, ce qui mérite une attention particulière.

Quoique j'aie employé le laudanum avec succès durant plusieurs années de suite dans le cas dont je parle, je ne laisse pas de préférer le sirop de pavot comme moins capable d'échauffer le sang; ces deux drogues ne laissent pas cependant de produire le même effet. En proportionnera la dose de ce sirop à l'âge du malade aussi bien qu'à la violence des symptômes; car il peut fort bien se faire que la même dose qui seroit trop forte pour un sujet dont les esprits sont tranquilles, ne le soit pas assez pour une autre qui les a extrêmement agités. Six gros de ce sirop suffisent en général pour une dose; lors cependant qu'on est obligé de l'employer dans la *petite-vérole*, on peut aller jusqu'à une once, si l'on veut qu'il produise son effet, & continuer de même durant tout le cours de la maladie. Je ne parle ici que des adultes; car lorsqu'on a des enfans à traiter, il faut diminuer cette dose proportionnellement à leur âge. Ces derniers ont moins besoin de ce remède que les autres, à cause de la facilité qu'ils ont à dormir; je ne laisse pas cependant de le leur prescrire lorsque j'ai lieu de craindre pour leur vie. La dose des opiat n'est pas aussi facile à fixer qu'on le pense; car soit qu'on les prescrive pour appaiser le mouvement tumultueux des esprits, pour arrêter un vomissement ou une diarrhée excessive, ou pour calmer des douleurs violentes, trois maladies qui obligent nécessairement de recourir à ce remède, il faut les donner de façon qu'on puisse, en cas que la première dose ne produise aucun effet, la réitérer dans des intervalles convenables, jusqu'à ce qu'elle réponde à l'intention du Médecin; ayant moins égard à la dose qu'à l'effet qu'elle produit. L'indication une fois remplie, on les donnera moins souvent & en moins grande quantité. Il convient même de ne réitérer la dose qu'après avoir vu l'effet que la première a produit, & lorsqu'on est une fois satisfait de son opération, il faut la diminuer durant tout le cours de la maladie selon l'exigence des cas.

Je vais éclaircir cette méthode par le cas suivant.

Un de mes voisins vint me prier le 13 Avril 1681. les larmes aux yeux, de vouloir bien visiter son fils qui étoit tombé malade depuis quatre jours, & qu'il croyoit être attaqué de la *petite-vérole*. La mère avoit donné à cet enfant, qui étoit âgé d'environ dix ans, la poudre de la Comtesse de Kent, avec quelques autres cardiaques semblables, & non-contente de ce premier effai, elle l'avoit enseveli sous une prodigieuse quantité de hardes, à dessein de lui causer une sueur, que les femmes regardent comme un remède infallible dans cette maladie. Elle lui avoit aussi fait boire plusieurs grands verres de posset, dans lequel elle avoit fait bouillir des fleurs de soufre & de la corne de cerf, ce qui avoit allumé la fièvre à un tel point, & jeté les esprits dans une agitation si extraordinaire que le malade en étoit tombé dans le délire. Les pustules ne paroisoient point encore, du moins visiblement, mais demouroient cachées sous la peau, l'éruption ayant été manifestement retardée par la méthode dont on s'étoit servi pour l'accélérer. Je le fis lever sur le champ, & ne permis plus qu'on le recouchât, si ce n'étoit le soir, qu'après que le sixième jour fut passé. Je lui fis prendre aussi demi-once de diacod; & voyant que la première dose ne produisoit aucun effet, je la réitérai une heure après, mais inutilement; car le sang étoit si violemment agité, que je fus obligé pour le calmer, de lui en tirer six onces & demie; je laissai ensuite un assez long intervalle entre chaque dose, pour pouvoir m'assurer de l'effet que la première avoit produit. Je me bernal par la suite à demi-once tous les soirs, ce qui suffit pour entretenir un calme que j'avois été auparavant obligé de

procurer par des doses souvent réitérées de ce remède; au moyen de quoi je le tirai d'affaire.

Lorsque le sang & les esprits sont extraordinairement agités & échauffés au commencement de la maladie, la plus forte dose d'opiat ne produit son effet qu'après que le malade a quitté le lit; car la chaleur de ce dernier augmente à un tel point la violence de la maladie, qu'on est obligé d'employer l'opiat en plus forte dose que la nature ne semble le permettre.

Il convient d'employer ce remède le soir même du jour que le malade s'est tout-à-fait alité, c'est-à-dire, le sixième, à compter de celui où la maladie a commencé; & de le réitérer tous les soirs jusqu'au seizième, ou du moins jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger. Car les parties charnues s'enflamment le sixième jour; & les humeurs qui participent à cette inflammation, envoient au cerveau des vapeurs qui le dérangent.

Il faut avoir soin de donner l'opiat de meilleure heure dans cette maladie-ci que dans les autres, parce qu'il survient tous les soirs une espèce d'accès de chaleur & d'inquiétude, qui, à moins qu'on ne donne ce remède de bonne heure dans le déclin de la maladie, appesantit le malade, lui cause une chaleur & des syncopes qui terminent bien-tôt ses jours, au grand étonnement de ses amis, qui, un peu auparavant, commençoient à bien espérer de la guérison. Peut-être auroit-on prévenu ce malheur, si on lui eût donné l'opiat sur le champ; & de là vient que ces jours-là, & surtout le onzième, je lui fais donner l'opiat de meilleure heure, comme sur les cinq ou six heures du soir, réitérer même la dose, s'il le faut, de peur que le malade ne tombe subitement en syncope.

Puis donc qu'il est également dangereux de donner l'opiat trop tard, ou de le prescrire de si bonne heure qu'il achève son effet avant que le tems de le réitérer soit venu, il vaut mieux dans cette incertitude fixer l'heure à laquelle il faut le prendre matin & soir dans le déclin de la maladie, qui est le tems où le malade court le plus de risque. On ne doit pas s'imaginer qu'une once de diacod suffise dans ce tems-là; car cette dose ne produit pas plus d'effet lorsque le sang est excessivement enflammé, & les esprits animaux dans une agitation extraordinaire, que demi-once dans une maladie moins violente. En effet, l'expérience m'a appris qu'il n'en faut pas moins d'une once & demie, lorsque les sujets sont jeunes & d'un tempérament sanguin, pour appaiser la violence des symptômes dont ils sont attaqués; on peut même réitérer cette dose matin & soir jusqu'à la fin de la maladie, sans craindre qu'il en résulte aucun mauvais effet.

J'ai même été quelquefois obligé par le déclin d'une *petite vérole* consitante de mauvaise espèce, de donner l'opiat trois fois en vingt-quatre heures, je veux dire, toutes les huit heures, pour remédier aux accidens que l'agitation excessive des esprits occasionne. S'il arrivoit cependant que l'usage trop fréquent du diacod dégoutât le malade, ce qui est assez ordinaire dans les jours qu'on vient de nommer, il faut lui substituer le laudanum liquide, à la dose de seize grains pour une once de diacod.

Je prevois bien que ceux qui sont d'un sentiment contraire, ne manqueraient pas de m'objecter, qu'une dose aussi forte & aussi souvent répétée d'opiat, ne peut manquer de fixer la matiere peccante, & de diminuer la salivation. Il est vrai que le psyllisme diminue quelque peu; mais il s'en fait bien qu'il cesse au point de ne plus recommencer après que l'opiat a produit son effet. D'ailleurs les forces que le malade reçoit de l'usage de ce remède, le mettent plus en état d'expectorer le phlegme; la salive, quoique moins abondante, se cuit mieux; & le défaut de salivation est abondamment réparé par l'ensuie des mains & du visage, qui devient beaucoup plus sûre & plus considérable, au moyen de l'usage réitéré des opiat dans les jours où ces parties ont coutume de s'ensuer, c'est-à-dire, de

puis le huit jusqu'à onze pour le visage; car ce tems passé, elle commence à diminuer; & pour les mains, depuis le onze jusqu'à ce que les pustules, qui se font élevées sur ces parties, soient tout-à-fait mûres; & le malade court beaucoup plus de risque lorsque ces parties ne s'enflent point aux jours marqués, que si la salivation venoit à cesser entièrement.

On doit pourtant bien se garder de donner journellement le diacode, quoiqu'en dose convenable, aux enfans qui ont une *petite vérole* consue, à moins qu'il n'y ait du risque pour leur vie; car les enfans font d'un tempérament bien moins chaud que les adultes, outre que la faiblesse de leur âge les met hors d'état de résister à l'usage continué des opiat. D'ailleurs les enfans ayant plus de facilité à dormir, supportent beaucoup plus aisément l'ennui insupportable de cette maladie. Lors cependant que les éruptions sont de mauvaise espèce, ou qu'ils viennent à tomber dans le délire, il faut absolument recourir aux opiat; ces symptômes ne permettant plus de douter du mouvement irrégulier du sang & des esprits animaux.

La cure de la *petite vérole* se réduit à deux points; savoir, à prévenir la trop prompte assimilation de la matière vérolique dès le commencement de la maladie, & à calmer le mouvement tumultueux des esprits que l'inflammation des parties externes occasionne. Car tous les accidens qui proviennent du mépris de ces règles, donnent lieu aux symptômes qui terminent les jours du malade.

Supposé qu'on ait besoin d'un vésicatoire, il faut le faire large, suffisamment fort, & l'appliquer sur le cou; en observant de ne point l'employer trop-tôt, de peur qu'il n'ait achevé son effet avant le onzième jour, qui est le plus dangereux de tous, ni de ne point le différer jusqu'à ce tems-là, parce qu'il deviendrait extrêmement préjudiciable en augmentant la chaleur du sang, qui a pour lors beaucoup de peine à résister à la fièvre de la suppuration. Le plus sûr est de l'appliquer la veille de la grande crise, un peu après que le malade a pris son opiat; car par ce moyen la douleur qu'il cause à ce tems de s'apaiser avant que la crise se fasse; & lorsqu'elle est venue, il procure une évacuation de matière peccante, qui sert beaucoup à calmer la violence des symptômes dont elle est accompagnée. Car l'ensure du visage commence déjà pour lors à diminuer, & la salivation à devenir moins copieuse qu'elle ne l'étoit auparavant; l'humour qui la causoit étant épaissi & moins disposé à s'élever. D'ailleurs le vésicatoire répare en quelque sorte la diminution de l'ensure du visage & de la salivation, & sert en même tems à apaiser la fièvre de la suppuration, qui est alors à son plus haut période, le sang étant pour ainsi dire totalement accablé & infecté par le pus qui se rend dans la masse, de cette multitude infinie de pustules dont le malade est alors couvert; de sorte que j'ai remarqué, que le poulx des malades que j'ai traités de cette maladie, étoit presque imperceptible ce jour-là, quoiqu'il se fit extrêmement sentir la veille & le lendemain.

Je ne connois point de remède plus propre à occasionner une dérivation ou révulsion de la tête, que d'appliquer de l'ail sur la plante des pieds. La révulsion qu'il produit paroît aux vésicules qu'il fait élever, & aux douleurs insupportables qu'il excite quelquefois en attirant les humeurs sur ces parties, même sans faire élever des vésicules; de manière que j'ai souvent été obligé de les calmer avec un cataplasme de mie de pain cuite dans du lait. Lors donc que je traite des adultes affligés de la *petite vérole* consue, je leur applique le huitième jour sur la plante des pieds des goulées d'ail coupées par tranches, & enfermées dans un linge, que je renouvelle tous les jours jusqu'à ce qu'il ne courre plus aucun risque.

Le malade doit s'abstenir de viande durant tout le cours de la maladie, & ne boire que de la petite bière. Il

fera même bien de ne vivre que de gruau, de pommes cuites sur la braise, & d'autres choses semblables. Mais il convient à l'approche de la suppuration, qu'il est le tems où les particules purulentes rentrent dans le sang & infectent la masse, de lui faire boire soir & matin quelques cuillerées de bon vin. Il ne doit avoir d'autres couvertures que celles dont il se servoit avant sa maladie, & il faut lui laisser la liberté de changer de place toutes les fois qu'il lui plaira pour les raisons alléguées ci-dessus. Le cas suivant servira d'éclaircissement à ce que je viens de dire.

Je fus appelé cet hiver chez un Gentilhomme d'un tempérament sanguin, qui étoit encore dans la fleur de l'âge. Il avoit été attaqué la veille de mon arrivée d'une fièvre violente, accompagnée d'un vomissement débile & de douleurs violentes dans le dos. Il semoit au lit à dessein de calmer ces symptômes; il tâcha même de se faire suer en se couvrant de hardes, & en bavant des liqueurs chaudes, mais inutilement; la disposition qu'il avoit à vomir, & la diarrhée qu'il avoit, ayant rendu les sudorifiques inutiles, & augmenté la fièvre. Je ne doutai point qu'il ne fût bien-tôt attaqué d'une *petite vérole* consue, tant à cause de sa jeunesse & de l'inflammation qu'il avoit allumée dans son sang par les moyens dont il s'étoit inutilement servi pour se faire suer, & qui, si c'étoit été en Été, eussent inmanquablement occasionné un pissement de sang & une fièvre pourprée, qu'à cause que j'ai toujours vu les jennegens qui ont eu de pareils symptômes atteints d'une *petite vérole* extrêmement consue. Ces raisons m'ayant fait juger qu'il étoit à propos de prévenir la trop prompte assimilation de la matière vérolique, je l'empêchai de se coucher plutôt qu'il n'avoit coutume de le faire; & comme je vis le lendemain, qui étoit le troisième jour de sa maladie, que la *petite vérole* ne paroissoit point, je lui fis tirer huit onces de sang du bras droit. Le sang étoit bon & vermeil, n'ayant point encore été infecté du virus vérolique; ni corrompu par la continuité de la maladie. Je lui donnai le jour même sur les cinq heures du soir, une once de *Crocus metallorum* qui opéra selon mes souhaits; car elle calma les douleurs, & soulagea si fort le malade, qu'il n'eut plus de peine à rester levé; & ce qu'il n'avoit pu faire jusqu'alors, à cause des douleurs & des vertiges dont il étoit affligé. Le quatrième jour au matin les pustules sortirent en si grande quantité, malgré les soins que je m'étois donnés pour qu'il arrivât le contraire, que je fus très en peine pour sa vie. Je l'obligeai donc à rester levé tout ce jour-là, & lui conseillai de boire de la petite bière, dans laquelle j'avois mis quelques gouttes d'esprit de vitriol. Il suivit mes ordres jusqu'au sixième jour; mais malgré le soulagement que la fratcheur de l'air lui avoit procuré, il ne laissa pas d'aller quelquefois à la selle, & de se mettre au lit sur le soir, où il restait par mes ordres jusqu'à la fin de la maladie, l'éruption étant pour lors achevée. Quoique les pustules fussent en plus petit nombre, que je ne les avois jamais observées dans quelques-uns de ceux qui étoient morts de cette maladie, elles ne laissoient pas d'être plus abondantes qu'elles n'ont coutume de l'être dans ceux qui en échappent. Je commençai par lui donner ce soir-là même une once de diacode dans de l'eau de primvere, dont je réitérai la dose tous les soirs. Je lui conseillai aussi de ne pas plus se couvrir qu'il n'avoit coutume de le faire auparavant, & de ne prendre pour toute nourriture que du gruau, de l'orge mondé, des pommes cuites & de la petite bière. Je lui fis appliquer le huitième jour sur la plante des pieds, des goulées d'ail coupées par tranches & empaquetées dans un linge, avec ordre de les renouveler jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à craindre pour sa vie. Les pustules mûrissent doncant jusqu'au dixième jour; & comme je vins le visiter le matin, je le trouvai en très-bon état. Mais comme j'apparus quelques signes de fièvre avec des espe-

ces de rougeur, je jugeai à propos de prévenir le danger dont il étoit menacé, par le moyen de l'opiat dont j'ai parlé ci-dessus, lequel apaisa tous les symptômes. Je lui donnai le même soir une once & demie de diacorde. Le lendemain matin, qui étoit le onzième jour, (l'opiat qu'il avoit pris la veille ayant achevé de produire son effet,) il commença à devenir de nouveau inquiet; ce qui m'obligea à lui en donner la même quantité sur le champ & le soir d'ensuite, continuant de même jusqu'à ce qu'il fût entièrement guéri. Le malade exécuta ponctuellement mes ordres, & il n'eut aucun symptôme dangereux dans la suite, si l'on en excepte une suppression d'urine à laquelle les jeunes gens sont assez sujets dans cette maladie, mais qui lui permittoit cependant d'uriner agenouillé dans son lit. Un aussi fréquent usage d'opiat arrêta quelque peu la salivation: mais il ne laissa pas de rendre de tems en tems du phlegme bien digéré; son visage & ses mains s'enflèrent aussi dans le tems convenable. Il quitta le lit le dixième jour; & après avoir vécu pendant quelque tems avec du bouillon de poulet, il reprit peu à peu sa première façon de vivre. Je lui fis tirer le vingt-unième jour, huit onces de sang du bras droit qui ressembloit à celui d'un pleurétique, & qui différoit très-peu du pns. Je le purgeai aussi quatre fois en différens tems.

On observera que partout où je parle de tel ou tel jour, à compter depuis celui auquel la maladie a commencé, par exemple, le sixième, le onzième, &c. je ne prétens point insinuer que la *petite vérole* consuante paroisse régulièrement le troisième jour, puisqu'il y a des cas, même dans l'espèce la plus mauvaise, où les pustules ne sortent qu'après le troisième jour.

Cependant il est vrai, généralement parlant, que l'éruption se fait le troisième jour inclusivement à compter du moment que la maladie a commencé. Par exemple, si une personne vient à être attaquée le lundi de la *petite vérole* consuante, les pustules paroissent le mercredi suivant, & le second jeudi après le premier lundi, qui est le onzième, le malade court grand risque pour sa vie, à moins que le Médecin n'y apporte remède. J'avertis encore une fois le Lecteur que ces observations ne regardent que la *petite vérole* consuante.

L'Auteur qui m'a fourni ce qui précède, a publié une autre Dissertation dans laquelle il fait plusieurs remarques sur la fièvre putride ou seconde qui survient dans la *petite vérole*.

J'ai montré ci-dessus la différence qu'il y a entre la *petite vérole* discrète & la consuante, & l'on a pu s'apercevoir que la première est si peu dangereuse qu'elle ne demande presque point de remède, à moins que le malade ne se fasse suer au commencement de sa tenaison au lit. Au contraire, la plupart des jeunes gens meurent de la *petite vérole* consuante, & il arrive souvent lorsqu'on les croit hors de danger, qu'ils sont attaqués le onzième jour d'une fièvre violente accompagnée d'inquiétudes & d'une difficulté de respirer qui les met en peu de tems au tombeau, quoiqu'on eut jusqu'à ce tems là conçu les espérances les plus flatteuses de leur guérison. On observera que la fièvre accidentelle qui survient dans la *petite vérole* consuante est une maladie tout-à-fait différente de la *petite vérole*, & de cette fièvre qui précède l'éruption ou qui provient quelquefois au commencement de l'inflammation des pustules: car à proprement parler, elle n'est autre chose qu'une fièvre putride occasionnée par le transport des particules purulentes des pustules qui suppurent pour lors, dans le sang, lesquelles étant préjudiciables à la nature, infectent le malade, & occasionnent une fièvre extrêmement maligne.

Il faut donc dans ce cas employer des remèdes capables d'appaîser cette fièvre seconde ou putride, & surtout la saignée, qui, lorsqu'elle est forte, débarrasse le sang des particules morbifiques qui en-

treignent la maladie. Cette méthode n'a, selon moi, rien de contraire à la maladie, vu l'état présent des éruptions, puisque quand même le malade viendrait à mourir dans cet état, les pustules n'en conserveroient pas moins leur grosseur, restant couvertes de croûtes. Et en effet, on n'a maintenant rien à faire avec la *petite vérole*, & l'on ne doit s'attacher qu'à la fièvre putride, qui est une maladie tout-à-fait différente.

Lors donc que la violence extraordinaire des symptômes menace le malade d'une mort prochaine, soit que ce soit le onzième ou le douzième jour, je lui fais tirer dix ou douze onces de sang du bras où les éruptions sont les moins nombreuses, comme étant le plus propre pour l'opération; car quoique les opiat & le bain qu'on a de tenir le malade levé puissent suffire au commencement de la maladie sans la saignée, pour surmonter l'accès qui survient vers le soir; il n'y a cependant que la saignée sur laquelle on puisse faire fond dans ces jours de fièvres, tous les autres remèdes étant inutiles pour calmer l'agitation présente. Il faut après donner une forte dose d'opiat au malade sur le soir, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, & la réitérer matin & soir, & quelquefois même plus souvent, selon l'exigence des cas. Car il faut observer, que les symptômes en question ont quelquefois une telle violence, que la plus forte dose d'opiat ne sauroit les apaiser en moins de douze heures; ce qui oblige indispensablement de la réitérer toutes les six ou huit heures.

Comme il arrive souvent dans le déclin de la *petite vérole*, partie par la nature de la maladie, & partie par la vertu de l'opiat, que le malade est quelquefois constipé au point de courir risque d'être suffoqué, & que la fièvre s'allume de façon à faire désespérer de sa vie, il faut proportionner le remède à l'exigence présente, & le purger sans délai; car le danger qui accompagne cette méthode n'est rien en comparaison de celui dont la fièvre le menace. J'ai coutume pour cet effet de donner au malade une once & demie d'electuaire lenitif dans quatre onces de quelque eau distillée, par exemple, de chicorée, ou d'eau de lait alexitère; car quoique cette potion ne produise pas ses effets sur le champ à cause de la constipation inséparable de cette maladie, & du long usage des opiat, elle ne laisse pas, lorsqu'on la donne le matin, de produire une partie de ses effets avant la nuit; & supposé que cela n'arrive pas, il faut, en cas qu'on aperçoive quelque risque, réitérer l'opiat le soir, & même de très-bonne heure, nonobstant le purgatif, de peur que le malade ne meure avant que le remède ait produit son effet. Un purgatif aussi léger ne sauroit causer aucun mal, quand même il n'opéreroit point du tout; & de-là vient qu'on peut le réitérer le lendemain supposé qu'il ne produise aucun effet la première fois qu'on le donne. Supposé qu'il procure une évacuation suffisante; & que le malade se trouve soulagé, on pourra différer la seconde dose à un autre tems.

C'est ainsi qu'on réitérera la saignée & la purgation par intervalles, selon que la fièvre & les inquiétudes Persisteront, jusqu'à ce que le malade soit hors de danger. Mais on se souviendra que la purgation ne doit avoir lieu que dans le déclin de la maladie, je veux dire, le treize ou le quatorze, & jamais plutôt, à moins qu'on n'ait saigné le malade dès l'instant que la fièvre seconde a paru.

Quoiqu'on puisse dissiper le pourpre en rafraîchissant comme il faut le sang; le pissement de sang, & les hémorrhagies violentes par la bouche ne laissent pas d'annoncer pour l'ordinaire une mort prochaine. On peut cependant surmonter ce danger & conserver le malade. Car comme ces deux symptômes proviennent de la violence de l'inflammation, aussi-bien que de la ténuité ou de la dissolution du sang, les remèdes qui rafraîchissent & épaississent le sang par leurs qualités astringentes

astringentes & incraissantes arrêtent efficacement ces sortes d'hémorrhagies.

Il faudra donc après avoir saigné copieusement le malade lui donner l'opiat suivant.

Prenez d'eau distillée de coquelicots, deux onces ;
de laudanum liquide, quatorze gouttes ;
de vinaigre distillé, trois gros ;
de diacode, demi-once.

Mélez pour une potion.

On usera ensuite des remèdes suivans, ou de tels autres semblables jusqu'à ce que l'hémorrhagie cesse.

Prenez de trochisques de terre
de Lemnos, &
de bol d'Arménie, } de chaque, un gros ;
de terre sigillée,
de pierre hématite, } de chaque, demi-gros ;
de sang de dragon, &
de corail rouge préparé, } de chaque, un scrupule.
de massic, &
de gomme arabique, }

Faites-en une poudre, dont vous donnerez demi-gros au malade de trois en trois heures dans une cuillerée de sirop de consoude, & par-dessus quatre ou cinq cuillerées du julep suivant.

Prenez d'eaux distillées de plantain, &
de boutons de chêne, } de chaque, trois gros ;
d'eau de canelle tirée sans esprit, deux onces ;
de sirop de roses seches, une once ;
d'esprit de vitriol, autant qu'il en faut pour procurer à la composition une acidité modérée.

Mélez pour un julep.

Il faut en même tems donner sur le soir au malade l'opiat qu'on a prescrit ci-dessus.

Les émulsions faites avec les quatre semences froides majeures & les semences de pavot blanc sont aussi fort salutaires. Mais après que l'hémorrhagie aura cessé, on traitera la maladie de la manière qu'on a dit ci-dessus.

Lorsque je prescris le laudanum liquide, j'entends parler du mien, que je prépare simplement de la manière suivante.

Prenez de vin d'Espagne, une chopine ;
d'opium, deux onces ;
de safran, une once ;
de canelle, &
de cloux de girofle réduits en poudre, } de chaque, une gros.

Faites infuser au bain de sable pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que la teinture ait acquis une consistance suffisante; coulez ensuite & gardez pour l'usage.

Voici comment je voudrais qu'on préparât le sirop de pavot, ou de diacode.

Prenez des têtes de pavots blancs bien seches, quatorze onces ;

Faites-les infuser pendant vingt-quatre heures dans deux pintes d'eau de fontaine.

Tome VI.

Faites-les ensuite bouillir, exprimez fortement le résidu, & ajoutez à la colature,

vingt-quatre onces de sucre.

Après quoi faites-les cuire en consistance de sirop.

Ces deux préparations, surtout le diacode, sont les meilleures que je connoisse. Une once de celle-ci produit plus d'effet que deux de celle qui est faite avec des têtes de pavots verts, (sans exprimer la liqueur aussi fortement) & quelquefois avec une grande quantité de têtes noires de coquelicots, qui ont très-peu de vertu. Conséquemment, toutes les fois que je ne suis point satisfait de la force de ces opiat, je prescris en leur place un grain & demi ou deux de laudanum solide de Londres, dissous dans quelque eau distillée, au moyen de quoi j'évite les méprises qui pourroient devenir préjudiciables au malade.

M. Helvétius admet, comme les autres Auteurs, deux sortes de petites vérolas, la discrète & la consuante. La première est, suivant lui, de deux sortes, ou simple, ou compliquée & maligne.

Il divise la petite vérole consuante en simple & en maligne, & celle-ci en quatre especes.

De la discrète simple.

Elle diffère de l'autre, en ce que tous les accidens qui la devancent, cessent aussi-tôt après l'éruption. Ces accidens sont, pour l'ordinaire, un grand abattement, une fièvre vive, un assoupissement considérable, des rêveries, des mouvemens convulsifs, des maux de tête, des douleurs dans la région des reins, des envies de vomir & des vomissemens. Le Medecin doit d'abord saigner le malade du bras en cas qu'on l'ait mis à portée d'agir dans les premiers momens; mais si l'on a eu plus tard recours à ses conseils, il prescrira la saignée du pied sans aucun délai. Il prescrira aussi au malade une grande quantité de tisane légère faite avec la racine de scorfonnaire, le chien-dent & la réglisse, & lui fera donner des lavemens, ou d'eau simple, si la fièvre est vive, ou composés d'une décoction émoulliente avec le lenitif, ou la casse mondée, en cas qu'il faille le rendre purgatif. Il le nourrira de bouillons faits avec le veau & la volaille.

Lorsque le redoublement sera sur sa fin, & que l'ardeur de la fièvre sera diminuée, on profitera de ces momens pour purger le malade, & ce sera d'abord en lui faisant prendre un vomitif. Supposé que le vomitif n'ait pas causé par embas des évacuations suffisantes, on aura soin de le soutenir par quelque purgatif doux, qu'on réitérera même, s'il en est besoin. On reste, on ne doit pas craindre de purger le premier ou le second jour de l'éruption; soit qu'on n'ait pu le faire plutôt; soit que quelque symptôme pressant en indique la nécessité.

Dans cette espece de discrète simple, on doit soutenir les malades par une nourriture plus forte & plus abondante que dans les autres especes. On rendra leurs bouillons plus succulens en y ajoutant du bœuf; on y mêlera du riz passé, & on leur permettra même l'usage des potages, lorsqu'il n'y aura point de fièvre. On aura soin de leur faire prendre deux ou trois fois par jour une potion absorbante composée de trois ou quatre onces de liqueurs appropriées, telles que les eaux distillées de scorfonere, de chicorée sauvage, de bourrache, de fleurs d'orange. Il faudra mêler dans chaque potion un demi-gros de poudre absorbante, à laquelle on pourra joindre des extraits, des confectons, ou autres remèdes semblables. Les poudres absorbantes, que nous estimons devoir être employées préférentiellement aux autres sont le corail, les yeux d'écrevisses, les perles pulvérisées, les especes de la confecton d'hy-

cintité, celle de la Comtesse de Kent & l'antimoine diaphorétique. En traitant les enfans qui sont sujets aux évans, aux mouvemens convulsifs, on ceux dont les évacuations du bas-ventre sont verdâtres ou glaireuses, on préférera la poudre de guttette, & les écailles d'huîtres, ou les coquilles d'œuf calcinées aux autres poudres indiquées ci-dessus.

Si l'on voit que les boutons ne se remplissent pas comme ils le devroient; si le cercle de la base devient d'une couleur pâle, & le poulx petit & fréquent, il y aura lieu de croire que le sang s'est épaissi. Ce qu'on doit faire dans cette conjoncture pour augmenter l'activité des potions, est d'y ajouter par surcroît de dose, ou le diaphorétique minéral, ou la poudre de la Comtesse de Kent, ou quelques grains, soit de safran, soit de thériaque. Supposé que le ventre ne soit pas libre, on fera prendre quelques lavemens au malade, surtout s'il est d'un âge déjà mûr. En cas qu'il se trouve fatigué par une insomnie, qui ne dépende que de la douleur ou de l'inquiétude causée par les boutons de la *petite vérole*, on pourra recourir sans crainte au sirop de diacode, pris en petite dose; ou à quelque autre narcotique doux, mêlé dans une eau distillée & propre à cet usage. Ces narcotiques perdroient beaucoup de leur vertu, s'ils venoient à s'agrir dans l'estomac. Pour prévenir cet inconvénient, on y joindra quelques grains de poudre absorbante. Dès que la suppuration commencera, il faudra retrancher les potages au malade. Cependant s'il a besoin de nourriture solide, il usera de crème de riz dans ses bouillons. On pourra même lui permettre les potages lorsque la fièvre ne sera que médiocre & exempte d'accidens. Mais quand elle sera violente, outre qu'on sera obligé de faire cesser l'usage des potions absorbantes, il faudra réduire le malade aux bouillons simples. Il boira beaucoup, & fera toute sa boisson d'une tisane fort légère. Dans les intervalles on lui ordonnera quelque apôseme convenable & fait avec une décoction de feuilles de bourrache, de buglose, &c. le sirop de capilaire, de pas-d'âne, &c. Ces remèdes calment le mouvement du sang, facilitent la transpiration & font couler les urines plus abondamment, sans néanmoins resserrer le ventre. Après que la suppuration sera finie, le malade pourra passer à des nourritures plus fortes, supposé qu'il n'y ait point de fièvre. Il continuera l'usage de la tisane: il ne prendra des potions absorbantes qu'en plus petite quantité, & se fera donner tous les jours des lavemens. Quand les croûtes seront tombées, on se gardera bien de différer la purgation. Il faudra même la réitérer deux ou trois fois, sans attendre trop scrupuleusement que le vingt-unième soit passé.

De la discrète maligne.

Dans la seconde espèce, qui est celle des *petites véroles* discrètes malignes, les accidens sont en très-grand nombre & très-dangereux. Le malade est agité d'une fièvre ardente & continue; il tombe dans un extrême accablement, la peau devient sèche & brûlante. On lui trouve un battement considérable dans les artères carotides, & beaucoup de roideur dans les tendons. Ses yeux sont animés, brillans, & l'on aperçoit sur la conjonctive plusieurs vaisseaux lymphatiques qui paroissent être remplis de sang. Il souffre une douleur considérable dans les reins, un mal de tête, ou violent, ou médiocre; le plus souvent sans rêverie, sans assoupissement & sans envie de dormir. Tels sont les symptômes, qui, dans cette espèce de *petite vérole*, naissent ordinairement avant l'éruption. Ces symptômes cessent ordinairement après l'éruption: mais la fièvre, dont l'ardeur avoit paru d'abord se modérer, se rallume bien-tôt après, & est marquée, surtout en tierce, par des redoublemens violents. Elle ne discontinue point, elle entretient les accidens les

plus considérables, & en attire souvent de nouveaux. En effet, les malades éprouvent alors des insomnies cruelles, des rêveries légères, des inquiétudes, des saignemens de nez, principalement dans les redoublemens, & souvent des sueurs très-abondantes, qui n'empêchent pas néanmoins la peau d'être toujours brûlante & d'une chaleur âpre & sèche.

On observe souvent sur la peau dans l'espace qui sépare les boutons quelques vaisseaux lymphatiques pleins de sang. Ils produisent une espèce d'inflammation universelle, pareille à la rougeole, ou à un érysipèle milliaire & pourpré.

La fièvre & les autres accidens augmentent dans le tems de la suppuration: & pour lors les malades tombent souvent dans de grandes agitations, dans des rêveries violentes, & dans des mouvemens convulsifs. Cependant les grains ou boutons ne laissent pas de rester toujours élevés, & de conserver un bon caractère. Comme la fièvre inflammatoire ou maligne qui se fait sentir pendant tout le cours de cette espèce de *petite vérole*, est tout ce qui en fait le danger, l'objet principal doit être de la calmer, ou de la diminuer de manière qu'elle ne puisse faire naître d'accidens funestes, ce qu'on a lieu de craindre, surtout pendant la suppuration. Le tems en est toujours très-périlleux par lui-même, puisque la fièvre & les autres accidens ont coutume d'augmenter alors considérablement. Pour remplir ces vues, le Médecin commencera sa curation par la saignée du bras, s'il est appelé dans les premiers momens de l'éruption & avant l'éruption même: mais si l'on a eu plus tard recours à ses conseils, il préférera sans délai celle du pied. Car cette dernière, outre l'avantage qui lui est commun avec celle du bras, qui est de diminuer la plénitude générale des vaisseaux, possède encore celui de pouvoir seule causer la révulsion, si nécessaire en ces conjonctures par rapport aux vaisseaux de la tête. Mais elle n'opère jamais pleinement que quand les vaisseaux sanguins de tout le corps ont été suffisamment desemplis. Il faut en même-tems avoir soin de détremper les humeurs par des boissons abondantes & convenables. On fera boire au malade d'une tisane faite avec la racine de chicorée sauvage, le chien-dent & la réglisse. On lui fera prendre, de trois en trois heures, des apôsemes délayans, & l'on débarrassera les intestins par quelques lavemens convenables. La principale attention sera cependant d'observer les mouvemens de la fièvre, & d'épier attentivement le tems de sa diminution & la fin du redoublement; pour saisir sans délai cette occasion propre à placer quelque purgatif. Il doit passer pour constant que dans les fièvres malignes, les humeurs sont indigestes & glaireuses: que les premières voies en sont farcies, & que les glandes sont engorgées. Ce principe, une fois reçu, fait aisément concevoir la nécessité d'avoir recours aux vomitifs, qui dégorgent les glandes & qui évacuent sans irritation. Celui que nous préférons ordinairement à tous les autres est le tartre stibié soluble, dont on fera prendre au malade une dose proportionnée à son âge, à ses forces & à sa maladie. Nous jugeons qu'on ne doit jamais l'ordonner qu'après avoir eu soin de desemplir les vaisseaux sanguins; après quoi, si l'évacuation n'est pas assez abondante, on soutiendra l'action du vomitif par le secours d'un purgatif doux, & quand l'action de ce dernier aura cessé, on fera prendre au malade, de trois en trois heures, quelque potion absorbante. Mais si l'on découvre qu'il y ait encore nécessité de provoquer le vomissement, on réitérera le vomitif, ou mêlé d'un purgatif, ou seul & fondus dans l'eau pour calmer ou diminuer les redoublemens de la fièvre, & éviter des sueurs abondantes & colliquatives, des hémorrhagies, des suppressions d'urine, & d'autres accidens, qui surviennent souvent dans cette première espèce de *petite vérole* maligne. M. Helvetius s'étant aperçu que les redoublemens de

la fièvre étoient quelquefois marqués à certaines heures par des froids & des bâillemens, s'est servi avec succès d'une tisane fébrifuge faite avec le quinquina & les feuilles de boursache & de Buglose, observant cependant de ne la donner que quand la peau n'étoit point ardente ni la langue sèche, & de ne la continuer que jusqu'au quatrième jour.

On se trouve assez souvent dans l'obligation de faire saigner le malade deux ou trois fois dans un même jour, & de le purger dès le lendemain. Quelquefois même, on est contraint de lui faire prendre un purgatif ou un vomitif quelques heures après la dernière saignée. La violence des accidens, la vitesse avec laquelle on les voit augmenter, l'ardeur excessive de la fièvre & la proximité des redoublemens, lorsqu'ils ne laissent entre eux que peu d'intervalle, sont les motifs qui doivent déterminer le Médecin à une manœuvre plus ou moins rapide. Ces différens secours, quelque efficaces qu'ils soient, pour prévenir l'inflammation du cerveau, n'opèrent jamais plus sûrement que quand ils ont été mis en œuvre avant que l'éruption se fasse. S'il arrive cependant que le malade n'ait pu dès-lors se les procurer, il ne peut se dispenser d'y recourir dans la suite; & ce doit être du moins au commencement, & pendant les trois premiers jours même de l'éruption. Il est vrai que l'effet de ces remèdes devient alors beaucoup plus douteux, mais il ne nous a jamais paru qu'ils aient en des suites désavantageuses, quoique pratiqués fort tard & dans ces dernières circonstances. Nous avons seulement observé que quand les saignées, les purgatifs & les vomitifs étoient placés après l'éruption commencée, il arrivoit que le cercle des boutons étoit d'une couleur plus pâle pendant les premiers jours, & l'éruption plus lente. Il est heureux que l'éruption ne se fasse que lentement & par degrés. Lorsqu'elle se fait trop brusquement, & que les boutons s'élevent & grossissent tout-à-coup, le mouvement trop grand de toutes les liqueurs, & la trop grande quantité des humeurs qui se développent toutes à la fois, menacent toujours d'une inflammation dans quelque partie interne. Quand les évacuations faites par les purgatifs auront été suffisantes, & que le caractère des redoublemens ne demandera pas l'usage de la tisane fébrifuge indiquée ci-dessus, il faudra tenir une autre conduite. L'objet principal sera de délayer le sang; d'entraîner par les glandes des reins une partie des fels dont il est chargé; de soutenir une transpiration douce & abondante, & d'entretenir la liberté du ventre, afin de vider par différens cloaques la quantité d'humeurs contenues dans la lymphe. Pour y parvenir, on fera prendre au malade de quatre en quatre heures, ou de trois en trois heures, entre ses bouillons, quatre ou cinq onces d'une légère décoction de plantes délayantes, telles que la boursache, la buglose, la scopolendre & la chicorée sauvage. On mêlera dans chaque apothème douze ou quinze grains de diaphorétique minéral; & pour en rendre le goût moins désagréable, on y ajoutera un peu de sirop de capillaire, d'œillet ou autre semblable. Ce diaphorétique est un excellent remède. Il brise & divise la partie lymphatique trop crüe & trop grossière, sans causer d'ardeur ni d'agitation. Il rend la transpiration plus abondante, sans diminuer le cours des urines. Il entretient le ventre libre, & ne produit point d'évacuations crues ni séreuses. Les expériences que nous avons faites de ce remède, nous ont souvent engagés à nous en servir dans les petites véroles discrètes simples, lorsqu'étant appelés trop tard pour pouvoir purger avant l'éruption, nous n'avons découvert aucun accident qui dût nous déterminer à la purgation. Si ces apothèmes ne lâchent pas assez le ventre, on y pourra joindre l'usage des lavemens purgatifs. Nous avons néanmoins observé que la méthode la plus efficace, étoit de faire fondre dans quatre prises des apothèmes de trois ou quatre onces chacune, deux ou trois grains de tartre stibié soluble, selon les forces du malade, & selon le besoin

de purger plus ou moins abondamment. On peut en user dès les premiers jours de l'éruption, & le continuer jusqu'à ce que la suppuration commence. Nul sujet de craindre alors qu'il arrête ou suspende la sortie des boutons, & le progrès qu'ils doivent faire. Nous avons même remarqué qu'il diminuoit la fièvre de la suppuration.

Si le dévoiement commence après l'éruption, ou immédiatement avant la suppuration, ou dans tout le tems qu'elle durera; s'il fait rendre des matières crues, séreuses & verdâtres, il faudra l'arrêter doucement en corrigeant le caractère des humeurs qui le causent. Rien ne conviendra mieux alors que les absorbans proposés ci-dessus, auxquels on pourra joindre le cachou, ou un peu de thériaque, pourvu que la tête ne soit nullement frappée. La poudre de la Comtesse de Kent, le bœsard oriental & la tisane faite avec les lentilles sont également utiles. Le dévoiement paroît quelquefois avant l'éruption, ou dans les premiers jours qu'elle se fait. Si les matières sont alors crues ou séreuses, on s'abstiendra de mettre d'abord les absorbans en usage. Ce ne sera qu'après avoir fait prendre au malade un purgatif propre à vider les levains qui seroient dans les premières voies, & qui entretiendroient opiniâtrément le flux de ventre. Au contraire, si les matières ou évacuations sont bilieuses ou de bon caractère, si elles n'empêchent pas l'éruption de se faire & les boutons de grossir; enfin si la fièvre ne devient pas plus vive, on ne doit rien appréhender du dévoiement. Loin d'être dangereux, il ne fera que salutaire, quand même il surviendrait dans le tems de la suppuration. On pourra néanmoins modérer les évacuations, en cas qu'elles soient trop abondantes. Mais si elles viennent dans la suite à être supprimées trop brusquement, on sera obligé de les rappeler par le secours des apothèmes & des autres remèdes convenables. Nous étions alors en reste, que dans tous les tems de la petite vérole discrète maligne, & pendant la suppuration même, lorsque le malade a le ventre boursif, qu'il sent des grouillemens & qu'il est ou inquiet ou agité, on doit lui ordonner des lavemens, ou d'eau simple, ou faits avec des décoctions convenables. On pourra, s'il est nécessaire, les rendre purgatifs, avec la casse, ou le kénitif fin, ou le catholicon double. Dans cette espèce de petite vérole, la boisson doit être très-abondante. La trop grande agitation du sang, l'éruption des boutons, la douleur qu'on ressent étant couché dessus, enfin la suppuration, causent souvent des insomnies, des inquiétudes, &c. Pour calmer ces accidens, on peut ordonner quelque petite dose de sirop de diacode. Ce ne sera néanmoins que quand le malade n'aura pas la tête embarrassée, quand il n'éprouvera ni délire, ni mouvemens convulsifs, qu'il ne tombera point dans une espèce d'ivresse ou d'assoupissement, & quand l'insomnie ou l'agitation ne seront point causées par la violence de la fièvre. Dans ces dernières circonstances, on s'abstiendra des narcotiques, & l'on tentera seulement l'effet du sirop de néphtar. Enfin si l'insomnie outrée oblige d'avoir recours à quelque narcotique plus fort, nous croyons qu'on doit employer par préférence la thériaque ou le laudanum de Sydenham, ou quelque autre composition chargée d'aromates, qui corrige l'action de l'opium. Car nous avons souvent remarqué que l'opium ou le sirop de diacode, étant pris seuls & sans mélange, jettent dans des assoupissemens très-fâcheux & ne font qu'augmenter le délire.

Lorsque la suppuration commencera, il faudra retrancher le diaphorétique minéral, ou en diminuer beaucoup la quantité. On continuera les apothèmes pris simplement & sans y rien ajouter. Si l'on craint qu'ils ne s'agitissent dans l'estomac, on y ajoutera quelques absorbans terreux, tel que le corail, &c. C'est principalement dans le tems de la suppuration que la boisson doit être très-abondante. Quant aux bouillons, ils seront toujours les mêmes que ceux qui ont été prescrits.

Il est à remarquer que le délire, les mouvemens convulsifs & les autres accidens qui surviennent dans le tems de la suppuration, sont ordinairement mortels quand ils sont poussés à un certain degré. On aura pour lors sujet de craindre que dès le commencement de la maladie il ne se soit formé quelque embarras dans les glandes, ou dans les vaisseaux lymphatiques du cerveau. Quand on est assez heureux pour prévoir ces accidens, il n'y a point de remède plus efficace pour les prévenir ou en arrêter les suites funestes, que les emplâtres vésicatoires. Il faudra les appliquer douze ou quinze heures au moins avant que ces symptômes soient devenus considérables. Dans ces occasions nous avons tenté plusieurs fois les saignées & les vomitifs ; mais nous avons éprouvé que le succès en étoit très-rare. Si les redoublemens de la fièvre, ou les autres accidens continuent après que la suppuration sera finie, ou dans le tems que les boutons commenceront à se sécher, on pourra mettre en usage les remèdes indiqués. Les vomitifs ou les purgatifs nous ont toujours très-bien réussi contre ces différens accidens, qu'on doit s'attacher à combattre uniquement & sans avoir égard à la *petite vérole*. On n'a plus lieu de la craindre dès que la suppuration est finie ; car l'humeur qui est renfermée dans les boutons est alors ou desséchée, ou tellement épaisse, qu'elle ne peut plus rien fournir dans la masse du sang. Lorsque la matière purulente des boutons est trop claire & trop fondue, ils ne se sèchent que très-lentement ; ce qui prolonge la fièvre de la suppuration. Cette fièvre, qui n'a point de redoublement marqué, dépend du caractère trop liquide & trop salé de cette matière, dont quelques parties se mêlent avec le sang. Pour lors il faut faire couper les boutons partout le corps, afin d'en faire sortir l'humeur purulente, ce qui suffit ordinairement pour faire cesser la fièvre. On doit cependant mettre en usage les purgatifs & les adoucissans pour calmer le sang & évacuer les sels grossiers dont il est encore chargé.

La deuxième espèce de *petite vérole* discrète maligne est celle dans laquelle la fièvre, qui est très-forte, se joint à une espèce de rougeole pourprée. On aperçoit sur différentes parties du corps, principalement sur la poitrine, une multitude innombrable de petites vésicules remplies d'une sérosité très-claire, & qui rendent la peau rude & raboteuse. On doit la traiter de même que les fièvres malignes.

De la *petite vérole* confluente simple.

La *petite vérole* confluente simple est celle dans laquelle la fièvre & les autres symptômes cessent tout-à-fait, ou diminuent considérablement après l'éruption, mais reviennent avec violence dans le tems de la suppuration & quelquefois avec inflammation. Quelque difficile qu'il soit de connoître dès le commencement de la maladie s'il se fait quelque engorgement dans les vaisseaux lymphatiques, voici cependant quelques signes qui peuvent le faire conjecturer.

- Si le malade n'a pas d'abord été saigné suffisamment, & s'il a pris des cordiaux vis & brûlans.
- Si après l'éruption il est plus assoupi qu'il ne devoit l'être.
- S'il sent un bourdonnement & un bruit continuels dans les oreilles.
- Si pendant ses assoupissemens il lui survient des rêveries légères & fréquentes.
- S'il est fort inquiet & fort agité.
- Si le ventre est bouffi & gonflé, quoiqu'on l'ait débarrassé par des lavemens.
- Si la langue est fort sèche.
- Si les urines coulent en très-petite quantité & si elles sont fort colorées.
- Si les boutons ne s'élèvent point assez, c'est-à-dire, s'ils sont plats ou enfoncés dans leur centre.

Quand même il y auroit lieu de juger qu'il ne se feroit point formé d'engorgement dès la naissance de la maladie, on ne laisseroit pas d'avoir tout à craindre dans le tems de la suppuration, où la raréfaction des liqueurs devient très-vive. S'il est permis de se rassurer contre les tristes événemens qui leur succèdent presque toujours, ce ne peut être que par rapport à la conduite qu'on aura tenue dans la cure dès le commencement & pendant le cours de la maladie. Les mouvemens convulsifs, le transport, &c. sont des accidens funestes, & lorsqu'ils surviennent tout-à-coup dans les derniers jours de la suppuration, & après même que le malade a été d'abord évacué, tant par la saignée que par les purgatifs, ils annoncent presque toujours une mort prochaine & inévitable. Au contraire, si le malade n'a été ni saigné ni purgé les premiers jours de sa maladie, ces accidens deviendront moins terribles, & il ne sera pas impossible d'en prévenir les suites par les saignées, les purgatifs, &c.

Cette espèce de *petite vérole* est beaucoup moins à craindre que la discrète maligne. Elle ne laisse pas néanmoins de mettre souvent le malade en grand danger, surtout dans le tems de la suppuration. En effet, lorsque l'humeur contenue dans une multitude infinie de boutons, vient à se tourner en pus, le sang se gonfle & se raréfie prodigieusement. Il s'engorge assez souvent dans les vaisseaux lymphatiques de la tête, & y forme une inflammation violente. Quelquefois même il les dilate si violemment, qu'il les force de se rompre & de s'ouvrir. Et pour lors le sang s'épanchant tout-à-coup, cause une apoplexie qui tue le malade en un instant. La première précaution dont on doit s'armer contre ces accidens terribles, est de faire saigner plusieurs fois le malade dès le commencement. S'il est d'un tempérament fort sanguin, & qu'il ait passé vingt ou vingt-cinq ans, on lui ordonnera d'abord une ou deux saignées du bras pour en venir ensuite à celle du pied. Il ne faudra pas même hésiter à la réitérer, par rapport à l'excessive dilatation que doivent souffrir les vaisseaux de l'intérieur de la tête.

Les purgatifs & les vomitifs doivent ensuite trouver leur place, car ils ne sont pas moins nécessaires que la saignée dans cette espèce de *petite vérole*, où il est important d'évacuer une partie de cette quantité d'humeurs qui abonde dans les vaisseaux & dans les glandes. Il sera très-utile de purger une seconde fois, si les circonstances de la maladie l'exigent & le permettent. On doit néanmoins observer qu'on n'a point alors à combattre une fièvre distincte & indépendante, ainsi que dans les *petites véroles* qui ont un caractère de malignité. Par conséquent les évacuations doivent être moins abondantes. Après avoir suffisamment désempli les vaisseaux sanguins par le secours des saignées, & enlevé par celui des purgatifs & des vomitifs les crudités glaireuses du sang & des premières voies, on se proposera trois vues principales. La première sera de détrempier le sang & de le rendre très-fluide, pour empêcher qu'il ne se gonfle extrêmement dans le tems de la suppuration. La seconde, de faire couler abondamment les urines ; afin de suppléer par cette évacuation au défaut de la transpiration, qui pour lors est toujours fort imparfaite. La troisième de diviser, d'atténuer la bile, & de lui donner la fluidité qui lui est nécessaire, pour se séparer aisément par les glandes du foie. Car il n'y a point de parties aussi sujettes à s'embarrasser que ces glandes, ce qui cause souvent dans le tems de la suppuration des mouvemens irréguliers de fièvre, des hémorrhagies, des vomissemens, des foibleses, &c. Pour satisfaire à ces différentes indications, dès que le malade aura été purgé, on lui fera prendre entre chaque bouillon des apocèmes délayés faits avec la décoction de feuilles de bourache, de buglose, de scolopendre & de chicorée sauvage. On mêlera dans quatre onces de cette décoction quinze ou vingt grains de diaphorétique minéral, & un demi-grain ou un grain de sel stibié soluble. Lorsque la suppuration commen-

cerà, on retranchera le sel stibé & le diaphorétique minéral, & l'on n'osera plus que de la seule décoction des plantes marquées. Si l'on craint néanmoins qu'elle ne s'aignisse dans l'estomac, on y ajoutera le corail, les perles, &c. & l'on observera cette conduite jusqu'à ce que la suppuration soit finie.

Il arrive quelquefois dans les premiers jours de l'éruption, c'est-à-dire, avant la suppuration, que les boutons sont moins élevés qu'ils ne devraient l'être, ou qu'ils sont enfoncés dans le centre. Pour lors, au lieu de sel stibé soluble, on n'emploiera que le seul diaphorétique minéral. S'il ne suffit pas pour faire acquiescer aux boutons assez d'élevation, on y joindra le kermès minéral en très-petite dose, ou la poudre de la Comtesse de Kent, ou les espèces de la confection d'hyacinthe. Lorsque les urines seront épaisses, d'un jaune ardent ou foncé, & ne couleront qu'en petite quantité, on aura recours au sel admirable de Glauber. La manière de s'en servir doit néanmoins être distinguée. Si dans le tems qu'on veut mettre ce sel en usage, l'état de la maladie permet de supprimer les cordaux absorbans, on le mêlera dans les apôèmes. Mais si pour lors ces absorbans sont nécessairement indiqués, il vaudra mieux le faire fondre à part dans quelqu'autre liqueur, telle que le bouillon ou le tisane. Les lavemens sont très-utiles dans la *petite-vérole* consuevante simple. Bien loin de suspendre la transpiration, ou d'exciter des dévoiements, nous avons observé qu'ils étoient très-propres à les prévenir. D'ailleurs, c'est une nécessité d'évacuer alors les matières : car quand elles s'épourent dans le canal intestinal, elles s'y échauffent, elles y bouillonnent & causent des coliques, des flux de ventre & d'autres symptômes dangereux. A l'égard du régime, il doit tendre, ainsi que les remèdes à détrempier & adoucir le sang. C'est pourquoi pendant tout le cours de la maladie, on ne nourrira le malade que de bouillons faits avec le veau & la volaille ou le poulet. On y pourra mêler quelques cuillerées de crème de riz. La boisson ordinaire sera d'une tisane faite avec les racines de chicorée sauvage ou de scorfonelle. Telle est la méthode qu'on doit suivre dans le cours ordinaire des *petites-véroles* consuevantes simples ; & lorsqu'il n'est point interrompu par des accidens étrangers. Mais on voit souvent survenir sur la fin de la suppuration une fièvre vive, des hémorrhagies, des mouvemens convulsifs, un profond assoupissement, des foiblesses ou syncopes, des envies de vomir, &c. Pour lors on ne peut se dispenser de tenir une conduite différente. Si les malades n'ont pas été suffisamment purgés & saignés dès les premiers jours ; si ces symptômes n'ont point encore paru, ni au commencement ni dans la suite de la maladie, on ne pourra les attribuer qu'à la raréfaction du sang, causée par la violence de la fièvre, ou par la suppuration. Il sera donc absolument nécessaire de faire saigner du pied & sans aucun délai ; quand même les boutons suppueraient encore. Ce sera l'unique moyen d'empêcher que le sang qui se gonfle, ne s'engorge dans les vaisseaux lymphatiques du cerveau, & ne vienne à les distendre & à les rompre, ce qui rendroit le secours de la saignée très-inutile. Sur ce fondement, on doit la réitérer sans difficulté si les accidens le demandent. On ordonnera en même-tems des apôèmes délayans ; qu'on pourra rendre, s'il en est besoin, légèrement purgatifs.

Lorsque ces symptômes ont été précédés d'un frisson bien marqué, il faudra mettre en usage une tisane fébrifuge faite avec le quinquina & les feuilles de bourschê ; mais ce ne sera qu'après la saignée, & lorsque l'accès sera fort diminué, de peur que le quinquina ne donne trop de mouvement au sang. En cas que le malade ait des envies de vomir ou des foiblesses, qu'il rende des vents par la bouche, ou qu'il ait l'estomac gonflé, on lui fera prendre un vomitif après la saignée ; observant de ne lui donner ce remède que quand la diminution de la fièvre & la fin du redoublement le permettront.

Au contraire, si les symptômes ont été calmés par la saignée & les délayans ; on attendra pour placer les purgatifs ou les vomitifs, que la suppuration soit entièrement finie.

Les mêmes accidens ne paroissent quelquefois que lorsque les boutons sont desséchés & ne suppurent plus. Pour éviter alors le redoublement de la fièvre, & la faire même cesser absolument ainsi que les autres symptômes qui s'y joignent, il faudra purger ou faire vomir le malade immédiatement après la saignée. Cette pratique nous a toujours parfaitement réussi. Nous remarquerons néanmoins qu'elle deviendrait très-inutile, si les symptômes s'étoient manifestés dans les premiers jours ou dans le cours même de la maladie. On n'en doit pas attendre plus de succès, si l'on a lieu de craindre que les glandes ou les vaisseaux du cerveau n'aient été sordidement engorgés dès les premiers momens, malgré le secours même des saignées & des purgatifs. Dans de pareilles circonstances on tenteroit en vain de faire baigner le malade, il n'en recevrait aucun soulagement. Les emplâtres vésicatoires seroient alors les seuls remèdes dont on pourroit se servir avec quelque espérance, cependant ils n'agissent efficacement que quand on les applique douze ou quinze heures au moins avant que les accidens soient dans leur force. Les saignées qu'on est quelquefois obligé d'ordonner après la suppuration réussissent plus souvent que dans les *petites-véroles* malignes.

De la petite-vérole consuevante maligne appelée cristalline.

Toutes les quatre espèces de *petite-vérole* consuevante maligne ont ce symptôme commun que la fièvre ne cesse ni dans les unes ni dans les autres pendant tout le cours de la maladie. La première espèce se connoît par le caractère des grains qui sont clairs, transparents, & pleins d'une sérosité très-limpide, ce qui l'a fait nommer *petite-vérole cristalline*.

Elle est assez difficile à distinguer dans les premiers jours, parce que les grains ne sont pas encore assez élevés.

Voici cependant les symptômes qui l'ont dérangée dans les malades que nous avons traités.

Une fièvre assez vive, un dévoiement séreux très-considérable, des maux de tête, une très-grande altération, la peau d'un blanc pâle, & toutes les parties légèrement boursées. Quand l'éruption commence, les boutons paroissent d'un rouge plus pâle ; ils s'élèvent plus vite & plus haut, ils deviennent plus gros que dans les autres espèces. Le cercle qui est à la base de chaque bouton conserve toujours une couleur plus pâle. La pellicule qui renferme l'humour est très-mince. Plusieurs grains se joignent souvent ensemble, & forment une grande vessie remplie de sérosités. Lorsqu'on la perce & qu'on en fait sortir l'humour séreux, la peau qui est dessous paroît pâle, ainsi que le cercle des boutons. Toutes les parties en général se gonflent extraordinairement, & leur enflure participe de l'œdème. Enfin la fièvre maligne qui survient quelquefois se manifeste, ou par les accidens qui lui sont propres, ou par un frémissement biliaire pareil à celui que nous avons remarqué dans la *petite-vérole* discrète maligne. Comme le sang dans cette espèce est trop fluide & trop fondu, il n'est pas besoin de saigner aussi abondamment que dans les autres, attendu que l'engorgement des vaisseaux & l'inflammation sont beaucoup moins à craindre. Mais comme la tête du malade est toujours frappée, notre usage est, dans la vue de la délayer, d'ordonner d'abord la saignée du pied, que nous ne réitérons point pour l'ordinaire.

Un des principaux accidens qui paroissent dès le commencement des *petites-véroles* cristallines, est un dévoiement où les matières sont crues, séreuses, & d'une couleur ou verdâtre ou blanchâtre ; c'est pourquoi

on doit commencer par faire vomir le malade.

M. Helvetius recommande une potion faite avec une once de sirop Magistral, & dix ou douze grains d'ipécacuanha, le tout mêlé dans quelques onces d'eau spiritueuses & cordiales. Lorsque le malade aura été suffisamment évacué par ce vomitif, on lui fera prendre entre ses boillons des bols faits avec le corail, les perles, les yeux d'écrevisses, les especes de la confection d'hyacinthe, la corne de cerf philosophiquement préparée, la craie de Briançon, &c. Ils absorberont les aigres qui pourroient être restés dans les premières voies, & diminueront l'abondance des sécrétions. Le lendemain, ou le jour suivant, on ordonnera s'il est nécessaire, quelque purgatif doux & astringent, tel que le sirop de chicorée composé de rhubarbe, ou le sirop Magistral, ou le catholicon double, ou autre, avec quelques grains d'ipécacuanha, pour corriger l'aigreur & la crudité des humeurs, & rétablir le ressort des glandes. Quelques heures après que le malade aura pris ce purgatif fortifiant, on lui fera commencer l'usage des potions faites avec les eaux de planain, de centinelle, de canelle orgée, & les absorbans indiqués ci-dessus. Si ces potions ne suffisent pas pour modérer les évacuations, on y pourra mêler l'écorce de grenade, le cachou ou autres astringens, mais en petite dose; car il faut se garder d'arrêter absolument le dévoiement, qu'il suffira de calmer. On ne doit point le regarder comme un mal, pourvu néanmoins qu'il ne soit pas trop violent, qu'il n'empêche point les boutons de s'élever & de grossir, les parties de se gonfler, & qu'il ne fasse point naître d'autres accidens. S'il venoit à cesser tout-à-fait, ou à diminuer même considérablement, en sorte que le ventre devint boursif, il faudroit le rappeler par des lavemens doux, & retrancher tous les remèdes qui pourroient lui faire obstacle. Supposé que la violence des symptômes obligeât de procurer au malade des intervalles plus paisibles par l'usage de quelque narcotique, on s'abstiendra d'en employer aucun autre que le sirop de *Nymphaea*.

C'est ainsi qu'on se conduira dans les *petites véroles* cristallines jusqu'au tems de la suppuration, & pendant même qu'elle durera. Mais lorsqu'elle sera sur sa fin, si la fièvre paroît, ou si le dévoiement continue, on aura recours aux purgatifs convenables. Il faudra cependant les différer plus long-tems que dans les autres especes de *petites véroles*, parce que dans celle-ci l'humour renfermé dans les boutons s'épaissit toujours plus lentement. Enfin, pour empêcher qu'elle n'entretienne la fièvre en se mêlant avec la masse du sang, on aura soin, dès que la suppuration sera tout-à-fait achevée, de couper les boutons des bras, des mains & de tout le corps, hors du visage. En observant cette méthode, on ne perdra pas un moment de vue, depuis le commencement jusqu'à la fin de cette maladie, la fonte ou la dissolution où les liqueurs sont menacées de tomber. Pour la prévenir, il faut s'appliquer à empêcher les liqueurs, à leur donner plus de consistance, & à brider leurs parties salines, sans néanmoins risquer ou de supprimer, ou de diminuer les urines & la transpiration. On ne doit jamais permettre aux malades des boissons laiteuses ou émulsionnées en même-tems qu'on leur fait prendre des acides ou aigres, soit en potion ou autrement.

Seconde espèce de petite vérole conspuante maligne.

Cette seconde espèce de *petite vérole* conspuante maligne est devancée par les mêmes accidens que ceux de la première espèce de discrète maligne, & se déclare par des symptômes presque semblables: mais la fièvre y est ordinairement plus vive, & ses redoublemens sont plus longs & plus violents. Elle n'est pas néanmoins toujours accompagnée de vomissemens, d'envies de vomir, d'assoupissemens, de rêveries & d'autres symptômes effrayans. Les premiers qui s'y joignent, & qui ne peuvent être découverts que par un Médecin atten-

tif, sont le battement des artères carotides, la rougeur des yeux & la roideur des tendons.

L'éruption totale s'y fait souvent en fort peu de tems. La figure des boutons y est plus irrégulière que dans toutes les autres especes. D'ailleurs ils sont souvent applatis dans le milieu, ont leur cercle d'un rouge foncé: ils ne grossissent que médiocrement, surtout au visage, qui se gonfle & se boursiffe dès le premier jour de l'éruption. Tout l'épiderme de cette dernière partie s'élève, & paroît ne former qu'un seul grain plat & d'une surface très-unie. Les intervalles que les boutons laissent entre eux, sont marqués de taches érythémateuses, & souvent pourpreuses. Tantôt il ne se fait aucune transpiration sensible, & la peau paroît très-aride & très-ardente. Tantôt les sueurs sont abondantes, quoique la peau reste toujours brûlante & d'une chaleur âpre & sèche. Les urines ne sortent ordinairement qu'en petite quantité, & sont d'un jaune foncé. Le pouls est ou dur & petit, ou fort gros & fort élevé; les yeux sont quelquefois rouges, étincelans & incapables de souffrir la lumière; quelquefois ils sont mornes & sans vivacité, & pour lors la prunelle est plus dilatée qu'elle ne le paroît ordinairement. Les malades souffrent des maux de tête violens, surtout lorsqu'il n'y a ni assoupissement, ni rêverie. L'inséparabilité des tendons, les mouvemens convulsifs & le délire, sont plus fréquens & plus considérables que dans les autres *petites véroles*. Ces symptômes doivent déterminer à saigner & à purger les malades le plus promptement qu'il sera possible. Ce ne sera néanmoins qu'en observant les mêmes précautions que nous avons marquées, lorsque nous avons traité de la *petite vérole* discrète maligne. On sera également attentif à proportionner les évacuations aux forces du malade & à la violence de sa maladie, ayant toujours en vue l'état où il peut tomber dans le tems de la suppuration.

Après l'avoir suffisamment évacué, si la fièvre qui l'agitte est très-forte & très-ardente, on se contentera de lui faire prendre des apopemes délayans, seuls & sans mélange d'absorbans ou d'autres remèdes. Si elle est vive, mais moins violente, on y ajoutera le diaphorétique minéral, & le sel stibé soluble. Mais si elle n'est que médiocre, si les boutons ne s'élèvent pas suffisamment & demeurent enfoncés dans leur centre; enfin, s'il est nécessaire de rendre la transpiration plus abondante, on retranchera le sel stibé, pour y substituer un demi-grain ou un grain de kermès minéral. Supposé que le ventre soit trop ouvert, il faudra supprimer le diaphorétique minéral, & lui substituer les poudres de la confection d'hyacinthe & de kermès, pour les substituer aux apopemes. S'il y a lieu de craindre qu'elles lâchent trop le ventre, on fera boire au malade un verre de tisane immédiatement par-dessus les poudres, qu'on fera prendre séparément de ces apopemes. Si malgré ces soins & ces remèdes, ces accidens renaissent pendant que les boutons suppurent, les saignées & les purgatifs deviendroient absolument inutiles, & même funestes. Il ne reste donc d'autre ressource que les vésicatoires.

Ce fut sur la fin de l'Automne de l'année 1719. qu'une pareille espèce de *petite vérole* se répandit abondamment à Paris, où elle fit des ravages inconcevables. Quelques remèdes qu'on pût mettre en usage pour secourir les malades qui en étoient attaqués, il étoit impossible d'empêcher que ces symptômes ne parussent, ou ne se renouvellassent brusquement dès les premiers instans de la suppuration. Au lieu qu'elle n'arrive ordinairement que le cinquième jour de la maladie, ou à la fin du quatrième, elle commençoit souvent dès la fin du troisième. Rien n'étoit capable d'arrêter le cours rapide des accidens, & très-peu de malades étoient assez heureux pour échapper à leur violence; soit qu'on les conduisit selon la méthode que nous avons proposée, soit qu'on les traitât d'une manière différente. On étoit frappé d'étonnement & de douleur en les

voyant périr tous également le cinquième ou le septième jour de l'éruption, ou quelquefois même dès le commencement de la suppuration. La seule différence que nous remarquâmes alors, est que les malades qui avoient été saignés & purgés d'abord, sembloient être plus tranquilles ou moins agités pendant les premiers jours; calme trompeur, dont les suites étoient toujours terribles, & dont l'apparence n'imposoit qu'à ceux qui n'avoient point eu lieu de voir & d'observer nombre de ces maladies! Le transport & les autres symptômes étoient moins violents: mais la mort n'étoit pas moins certaine.

En méditant sur ces événements funestes qui ne peuvent manquer de toucher un Médecin sensible à l'honneur, & surtout à l'humanité, voici ce qui nous parut les avoir causés.

Nous comprîmes que l'ardente chaleur & l'extrême fièvre qui s'étoient fait sentir continuellement depuis le milieu du Printemps, avoient altéré le sang, & l'avoient dépouillé de sa sérosité: & c'est ce qui peut fort aisément arriver dans un pays tel que le nôtre, où l'on néglige assez ordinairement de se précautionner contre l'ardeur du soleil, & de tempérer le sang par des aliments convenables.

Le caractère & l'opiniâtreté des autres maladies qui couroient alors, nous firent encore concevoir, que toutes les liqueurs, & surtout la lymphe, étoient devenues fort grossières, & manquoient de ce véhicule aqueux, si nécessaire pour faciliter la circulation. Nous observâmes dans ces *petites véroles* consuevances malignes, que l'humeur qui sortoit par les crachats au tems du pyalisme, étoit beaucoup plus épaisse & plus glaireuse qu'elle n'a coutume de l'être. Le cou, le visage, les bras & les mains de ces malades se gonfioient prodigieusement, & ces parties étoient alors beaucoup plus fermes & plus dures qu'elles ne le sont dans les éruptions ordinaires. Lorsque le gonflement étoit poussé jusqu'à un dernier point, & que la fièvre de la suppuration s'allumoit, les crachats s'épaississoient de plus en plus: ils ne sortoient plus en même quantité, & veuoient enfin à cesser entièrement: symptôme qui menace toujours d'une mort prochaine.

Toutes ces observations nous firent juger,

1. Que les accidens si terribles & si fréquens dans les *petites véroles* consuevances malignes de cette année, dépendoient de l'épaississement de la lymphe, laquelle étant dépouillée de sa sérosité ne couloit plus que lentement & difficilement dans les vaisseaux, surtout dans ceux de la tête.

2. Que cette lymphe étoit d'un caractère à devoir se raréfier considérablement, & fort disposée à s'engorger, ce qui interrompoit la circulation des liqueurs, & mettoit en peu de jours le malade à l'extrémité.

Quant aux remèdes dont on peut se servir en pareille situation, nous reconnûmes que les cordiaux spiritueux, & les autres remèdes qui paroissent propres à diviser une lymphe trop épaisse, y excitoient une trop grande raréfaction, & donnoient à toutes les liqueurs un mouvement trop violent. Ils augmentoient la fièvre, ils jetoient toutes les parties solides dans une roideur funeste, & il leur de donner plus de fluidité à la lymphe, ils la desséchoient davantage, & avançoient souvent la mort.

Les remèdes aqueux & délayans ne faisoient que glisser sur cette lymphe, étoient incapables de la pénétrer & de la rendre plus fluide: ils ne pouvoient par conséquent dompter les accidens; ce qu'on ne devoit pas non plus attendre des autres remèdes tempérés, qui étoient trop foibles pour atténuer & pour fondre cette lymphe grossière. Ce fut donc aux emplâtres vé-

ficatoires que nous crûmes devoir recourir pour remplir les indications qui se présentent. Le peu de succès que ces emplâtres avoient eu lorsque nous les avions employés, ne nous rebuta point: Nous jugeâmes qu'il ne pouvoit être imputé qu'à ce que nous les avions fait appliquer trop tard. En effet, la raison nous persuada & l'expérience nous confirme, que les vésicatoires ne peuvent, pour l'ordinaire, évacuer qu'une quantité médiocre de sérosité: qu'ils agissent bien moins en l'attirant, que par leurs fels acres, qui se mêlent avec le sang & divident puissamment la lymphe sans y exciter des mouvemens violens. Il faut donc les appliquer dès les premiers jours, pour prévenir, s'il est possible, l'engorgement des glandes & des vaisseaux. Car s'il est une fois formé & poussé jusqu'à certain degré les vésicatoires n'opèrent point efficacement, quand même ils feroient sortir une assez grande abondance de sérosité.

Ces raisons nous déterminèrent à les mettre en usage dès le premier, le deuxième, ou le troisième jour de l'éruption, & nous n'avons point reconnu qu'il soit alors survenu de nouveaux accidens. Mais de peur de causer trop d'irritation, nous avons toujours différé l'application des vésicatoires jusqu'à ce que l'effet du purgatif fût entièrement fini; précaution d'autant plus nécessaire qu'ils seroient en danger d'être déplacés par les mouvemens que le malade ne peut éviter de se donner pendant l'opération de la médecine. Pour empêcher que ces emplâtres ne communiquent quelque ardeur aux urines, il faut en même-tems ordonner au malade, pour toute boisson, une tisane faite avec la guimauve ou l'orge.

L'usage des vésicatoires ne doit point faire supprimer celui des apotèmes simples; on peut même y mêler le diaphorétique minéral, ou les absorbans, ou le tartre stibié selon le besoin.

Mais il est nécessaire de tenir le ventre libre, sans quoi l'on auroit à craindre des irritations sur la vessie & quelques autres accidens. Ils seroient cependant beaucoup moins dangereux que ceux qu'il est question de réprimer par le secours des vésicatoires.

On doit faire attention que dans les *petites véroles* les emplâtres vésicatoires s'attachent plus difficilement, & agissent avec plus de lenteur, à cause de l'inflammation que les boutons causent à la peau. Il faut donc n'employer ces emplâtres que nouvellement faits. Il faut les charger de poudre de cantharides, les humecter suffisamment avec le vinaigre, & les assujettir sur la partie avec une bande qui les empêche de se déranger. On doit les y laisser environ vingt-quatre heures sans les lever, ensuite de quoi l'on coupera non-seulement toutes les vessies qui se seront élevées, mais même tout l'épiderme qui se sera séparé de la peau.

Le pansement se fait à l'ordinaire avec le beurre frais & la poirée.

Il arrive assez souvent que l'endroit de la peau dont l'épiderme a été enlevé, se dessèche en très-peu de tems: marque évidente du peu d'effet que les vésicatoires ont produit sur la lymphe.

Pour y remédier, au lieu des feuilles de poirée on appliquera sur les mêmes endroits une emplâtre faite avec une once de suppuratif, & deux scrupules ou un gros de poudre de cantharides. Lorsque la partie suintera suffisamment, on aura soin de lever l'emplâtre, & on se servira du beurre & de la poirée pour panser le malade.

Si les vésicatoires ont été appliqués dès les premiers jours & ont eu le tems d'agir sur la lymphe, ce sera par les symptômes suivans qu'on pourra s'assurer de leur parfaite opération.

Les crachats couleront plus abondamment & surtout beaucoup plus fluides.

Les boutons enfoncés ou aplatis s'éleveront & se remplitront.

Les parties extrêmement gonflées seront moins fermes, & obéiront plus aisément au toucher.

Quelque utile que puisse être l'usage de ces emplâtres, il est néanmoins sujet à deux inconvénients. 1°. L'humour contenue dans les boutons reste trop claire & trop fluide, ce qui les empêche de se dessécher assez promptement. 2°. La fièvre de la suppuration se prolonge, de sorte que souvent elle continue long-tems après le dixième jour de l'éruption. Ces accidens, qui dépendent de la fonte des liqueurs causée par les vésicatoires, sont voir qu'elle est la manière dont ces emplâtres agissent. Pour les prévenir il faudra, dès que la suppuration sera finie, couper tous les boutons, excepté ceux du visage. On empêchera par-là que cette humeur trop fluide ne puisse plus rien fournir au sang, qui soit capable d'entretenir la fièvre. Cette seule précaution, suffit fort souvent pour faire cesser la fièvre, ou du moins pour la faire diminuer considérablement. S'il arrive cependant qu'elle ne s'éteigne pas, on purgera le malade plusieurs fois de suite avec des purgatifs très-doux, qui évacueront les sels des vésicatoires qui auront pénétré dans les vaisseaux. Ils videront les parties salines du sang & de la lymphe que ces remèdes auront développées dans la fonte salutaire qu'ils y auront causée. Une attention très-essentielle pour le malade est d'observer un régime fort émpâtant, & d'user de beaucoup de riz, d'orge, de lentilles, &c. On peut, sans courir aucun danger, se servir des emplâtres vésicatoires, même en traitant les femmes qui auroient actuellement leurs règles.

Troisième espèce de petite vérole conflante maligne.

La troisième espèce de *petite vérole* conflante maligne est précédée des mêmes accidens que les autres espèces où il entre de la malignité. Mais on découvre bientôt par l'éruption, qui commence souvent dès le second jour, combien elle en est différente. Les grains y sont de couleur noire, & ne sont pas fort élevés. Lorsqu'on les ouvre il en sort un sang noir & très-liquide, & le fond en parolt gangrené. Les malades urinent ordinairement du sang; plusieurs en rendent par le fondement, quelques-uns par les urines, & d'autres par la bouche, soit en crachant, soit en toussant, soit en vomissant. On en voit même à qui le sang sort par les yeux. Les intervalles qui séparent les boutons sont d'un noir obscur, la fièvre est assez vive, les redoublemens en sont violens & presque toujours mortels.

Si l'on est appelé assez à tems, on commencera par faire saigner le malade plusieurs fois, soit du bras, soit du pied. C'est par les symptômes qui se découvriront, qu'on se déterminera sur le choix de l'une ou de l'autre de ces saignées. Celle du bras doit être préférée, lorsque le malade crache ou vomit du sang, & qu'il en évacue beaucoup avec les urines. Au contraire, quand même il rendroit du sang par les voies qui viennent d'être marquées, il faudra nécessairement le saigner du pied, si l'on voit qu'il en jette encore par le nez, qu'il soit tourmenté de maux de tête très-aigus, & qu'il tombe dans des mouvemens convulsifs, des assoupissemens, des rêveries, &c. Car pour lors il s'agira principalement de détourner l'embarras de la tête, accident le plus pressant & le plus à craindre pour le malade. On le purgera le plutôt qu'il sera possible. On lui donnera même des vomitifs, supposé néanmoins qu'il n'y ait point eu d'évacuation de sang, ou par le vomissement, ou par les selles; mais on évitera d'exciter des efforts trop violens. Si l'on se sert des purgatifs, il faudra se borner uniquement à ceux qu'on auroit employés hors de ces accidens pour soutenir l'action du vomitif. Immédiatement après l'effet de chaque purgatif, & souvent même dans l'intervalle qui reste de l'un à l'autre, on fait prendre au malade des

potions acides composées d'une décoction de laine, de pompier, de piloselle, dans laquelle on aura mêlé les sirops de limon ou de berberis, l'essence de Rabel, l'esprit de soufre ou de vitriol, &c. Ce sont les acides qui nous ont paru réussir le plus. Sydenham préféroit l'esprit de vitriol à tous les autres. Il témoigne s'en être servi avec beaucoup de succès dans les *petites véroles* d'une espèce fort approchante de celle-ci, qui furent très-fréquentes à Londres en 1674. Si l'on peut, à la faveur des remèdes & du régime que nous avons indiqués, conduire le malade jusqu'à la fin de la suppuration, (ce qui n'arrive que très-rarement) on s'attachera à vider promptement, & par le moyen des purgatifs doux, les sels acides dont le sang pourroit être encore chargé. Après quoi, dans la vue d'en adoucir le caractère, on ordonnera pendant quelque tems l'usage des alimens doux & incraissables. Enfin pour achever de le rembaumer, & procurer son entier rétablissement, on emploiera le secours de quelques antiscorbutiques.

Quatrième espèce de petite vérole conflante maligne.

Cette *petite vérole* tient de la conflante & de la discrète maligne. Mais elle a beaucoup plus de rapport à cette dernière espèce: elle n'en diffère presque point, & doit être traitée de la même manière.

Voici les symptômes qui sont favorables dans les petites véroles malignes.

- Le ralentissement de la fièvre après l'éruption, & la diminution de tous les symptômes qui l'avoient précédée.
- L'éruption graduée dans laquelle les boutons sortent insensiblement.
- L'élévation des boutons & la rougeur du cercle qui est à la base.
- La blancheur & la consistance de l'humour contenue dans les boutons.
- Une mollesse dans la peau & dans les tendons.
- Une transpiration douce.
- Une chaleur humide.
- Des urines assez abondantes & bien colorées.
- Nul embarras dans la tête, dans la poitrine & dans le bas-ventre.
- Enfin l'absence de tous les symptômes qui accompagnent ordinairement la fièvre maligne jointe à la *petite vérole*.
- Les symptômes fâcheux & souvent funestes sont en bien plus grand nombre, & demandent un détail beaucoup plus exact.

Nous les rangerons sous trois classes par rapport aux trois tems différens où ils surviennent.

- La première renfermera ceux qui paroissent avant l'éruption.
- La seconde, ceux qui se manifestent pendant que l'éruption se fait.
- La troisième, ceux qui viennent à éclater dans le tems de la suppuration.

Symptômes contraires avant l'éruption.

- L'inflammation des yeux.
- Le battement des artères carotides.
- Une peau sèche, dure, ardente & douloureuse.

Symptômes fâcheux dans le tems de l'éruption.

- L'éruption trop brusque pendant laquelle la plus grande partie des boutons sort dans l'espace de vingt-quatre heures.
- Le gonflement très-considérable du visage & de la tête.

La simple roideur des tendons, sans aucun mouvement convulsif.

Les sueurs abondantes.

L'enfoncement & le peu d'élevation des boutons.

L'inflammation érysipélateuse des intervalles que les boutons laissent entre eux.

La trop petite quantité & la consistance épaisse & trouble des urines.

La trop grande abondance & la crudité des urines.

L'écoulement involontaire de quelques larmes, ou de l'un des yeux, ou de tous les deux, sans néanmoins que la paupière soit considérablement enflammée.

Il n'a point ordinairement d'autre cause qu'une inflammation qui s'est faite dans l'intérieur du cerveau près de l'endroit où est l'origine des nerfs de cette partie. Le même accident est encore à craindre, lorsqu'un œil clignote ou se ferme plus fréquemment que l'autre, ou lorsque le malade ne peut absolument supporter la lumière.

Le visage est quelquefois si généralement couvert, & les boutons sont tellement confusés qu'ils ne paroissent y former qu'un seul grain.

Le pîril n'est pas moins grand lorsque le ptyalisme ou le crachement qui survient les premiers jours de l'éruption, ne fournit que des crachats épais & fort gluans.

Symptômes dangereux pendant la suppuration.

Si ceux qui avoient disparu après l'éruption se renouvellent tout-à-coup dans le tems de la suppuration, si leur violence est encore considérable, le malade sera dans un extrême danger.

Quand l'humeur renfermée dans les boutons est trop claire, il est à craindre qu'il ne se soit fait une pareille dissolution dans les liqueurs. Ce symptôme, qui est ordinairement fort contraire, l'est cependant beaucoup moins dans la petite vérole consuevée maligne de la première espèce.

La noirceur des boutons est le plus souvent un signe très-funeste : on ne peut néanmoins s'en assurer qu'après en avoir ouvert quelques-uns pour examiner d'où cette couleur leur vient. Si l'humeur qu'ils contiennent est mêlée de quelques grumeaux de sang, si la peau qui est dessous paroît d'un rouge vermeil, la noirceur des boutons ne fera d'aucune conséquence.

Quand les boutons s'applatissent inopinément.

Dans les dévoiements qui surviendront, si les évacuations sont fort stériles & verdâtres, on n'en peut tirer qu'un pronostic peu favorable. Mais si elles sont épaisses, bilieuses & semblables à une espèce de purée, elles ne sont que salutaires, pourvu néanmoins qu'on ne voie pas alors les boutons s'applatir.

Quand le ptyalisme ou crachement s'arrête brusquement, & qu'en même tems les glandes de la gorge s'embarassent & grossissent, il n'y a plus rien à espérer pour la vie du malade.

Pommade pour la petite Vérole.

Prenez deux onces d'huile des quatre semences froides ; de blanc de baleine bien choisi, deux gros, & de cire vierge, trois gros.

Faites fondre le tout au bain-marie, & le passez.

Ensuite vous le râclerez avec une cuillère de bois, & vous le mettrez par petits morceaux très-minces dans un mortier de marbre.

Battez le tout pendant trois ou quatre heures avec un pilon de bois, en y versant de tems en tems un peu d'eau de fontaine bien claire ; ajoutez-y ensuite quelques gouttes d'huile de citron, ou quelques cuillerées d'eau de fleur d'orange.

Lorsqu'il sera tems d'employer cette pommade, il faut en prendre au bout d'une plume, & en graisser légèrement tous les boutons du visage. On doit en commencer l'usage dès que la plus grande partie des boutons ayant achevé de suppurer, paroît toute blanche ; ce qui arrive ordinairement à la fin du septième jour. Cependant il n'y auroit aucun danger de s'en servir avant la fin même de la suppuration. Ce liniment se réitère plusieurs fois par jour, & doit être appliqué toutes les fois que le visage redeviendra sec. On est pour lors nécessairement obligé de le renouveler, pour empêcher, autant qu'il est possible, que la pellicule extérieure du bouton, ne se desèche & ne se durcisse trop vite.

Le soin le plus essentiel pour bien préparer cette pommade, est de la battre très-long-tems, dans la vue de bien incorporer toutes les drogues qui la composent, & de la rendre très-blanche & très-légère.

Elle peut se conserver plusieurs jours sans se corrompre ; pourvu qu'on la tiennne dans un lieu frais. Supposé qu'elle vint à se trop épaissir, il faudra la battre une seconde fois dans le mortier, observant d'y mêler de tems en tems quelques gouttes d'eau. Mais si elle devient jaune, & qu'elle contracte quelque mauvaise odeur, on ne pourra se dispenser d'en faire de nouvelle, pour en user ainsi que de la première. *HELVETIUS.*

La petite vérole est une maladie à laquelle les enfans sont fort sujets ; & quoique Sydenham en ait donné une description qui mérite d'être lue avec toute l'attention possible, je ne laisserai pas d'y ajouter quelques remarques pour faire voir qu'on peut réduire cette maladie à la même simplicité que les autres, & qu'il y a encore quelque chose à désirer dans la manière de la traiter.

Ce mal est le plus souvent épidémique ; il commence d'abord au printemps, prend des forces l'été, languit durant l'automne, dispaît presque l'hiver suivant, & reparoit une seconde fois au printemps selon le même ordre. Plus il commence promptement dans l'hiver, plus il est violent ; plus il paroît tard, plus il est doux ou bénin ; par où l'on voit clairement en quel tems de l'année il est le plus dangereux.

Il attaque tous les âges & tous les sexes, mais surtout les enfans & ceux qui n'en ont point encore été affectés. Plus l'âge a dissipé de l'humidité & raffermi les solides, plus il est violent ; ainsi il est moins à craindre dans les enfans, dans les femmes, dans les personnes d'un tempérament mou & lâche, que dans les hommes, dans ceux qui ont fait de l'exercice, & dans les vieillards.

Ce mal, quoiqu'épidémique, se communique par la contagion d'un homme qui en est attaqué. Ce miasme contagieux paroît passer d'abord de l'air qui en est le véhicule, dans la bouche, dans les narines, dans les pommans, dans l'œsophage, dans le ventricule, dans les intestins, & par conséquent contenir en soi pour lors peu de matière venimeuse.

Cette matière contagieuse est à peine mêlée dans nos humeurs, qu'elle produit certains effets qui se succèdent mutuellement par ordre, tels que l'horripilation, le frisson, une fièvre aiguë, une chaleur forte & continue, les yeux brillans d'une liqueur fine & chaude dont ils sont arrosés, une grande douleur à la tête, dans le dos, dans les membres, mais surtout vers les parties situées sous le creux de l'estomac, des vomissemens, des nausées, une grande inquiétude, l'engourdissement, l'assoupissement, & des attaques d'épilepsie dans les enfans.

Le sang tiré des veines au commencement de cet état de la maladie, est beau, & ressemble parfaitement au plus sain : mais le deuxième, le troisième ou le quatrième jour, il paroît déjà comme pleurétique & enflammé, d'autant plus, qu'il y a plus de tems que le mal a commencé & qu'il a été plus violent.

Ce période dure selon la différente nature de la cause épidémique, la violence du mal, le tempérament du malade & les différentes saisons de l'année. Plus il dure, plus la maladie est douce & au contraire.

D'où il paroît que le mal dans cet état consiste en ce que la vélocité du sang est augmentée par le miasme irritant inflammatoire qui s'est mêlé avec toute la masse des humeurs.

Ce mal a donc tant d'affinité avec toute maladie inflammatoire, qu'on a de la peine à l'en distinguer dans cet état. La connoissance de l'épidémie dominante, du malade disposé à tomber dans cette maladie, de la contagion qui a précédé, & des symptômes qui doivent s'ensuivre, manifeste la présence de ce mal, & fait prévoir qu'il sortira des pustules dans l'autre état que nous allons décrire dans un moment.

Ce période de la maladie étant connu, voici d'abord l'indication qui se présente.

On doit ôter l'irritant inflammatoire pour guérir l'état présent, l'empêcher de faire de plus grands progrès, & prévenir par ce moyen la suppuration & la gangrène qui peuvent arriver.

On peut ôter le germe stimulant inflammatoire, en le corrigeant par des spécifiques ainsi nommés, ou par une méthode anti-phlogistique générale.

La correction spécifique ne peut se faire que par un remède opposé à ce venin contagieux, lequel admis dans nos liquides en si petite quantité, produit tous les autres symptômes de la petite vérole.

Qu'un tel remède puisse se découvrir, c'est ce que la comparaison de l'histoire des antidotes & de la nature de ce mal font espérer, & ce qui engage fort à le rechercher c'est la grande utilité qui en reviendrait au genre humain.

Le chercher dans l'antimoine & le mercure réduits par le secours de l'art à une grande pénétrabilité, sans cependant qu'ils aient une acrimonie saline trop corrosive, mais bien unis; c'est à quoi l'on est invité par quelques succès que l'usage de ces remèdes a quelquefois procurés.

Prenez d'antimoine diaphorétique non lavé, six gros;
de mercure doux, demi-gros;
de sel polychreste véritable, un gros.

On en fera une poudre par une longue trituration, qu'on divisera en vingt-quatre doses égales, dont le malade prendra une toutes les heures en buvant sur chaque prise quatre onces de petit-lait frais.

Ou bien,

Prenez de fleurs de soufre, un gros;
de cinabre d'antimoine, une scrupule;
d'antimoine diaphorétique nitré, &
de sel polychreste, } de chaque, un gros & demi.

Mêlez pour en faire une poudre très-fine qu'on divisera & qu'on prendra comme la précédente.

La méthode générale qu'on peut employer ici, & qui doit se perfectionner par des expériences, est celle qu'on a trouvée assez efficace dans toute maladie inflammatoire pour empêcher l'inflammation de dégénérer en pus ou en gangrène, puisqu'elle réussit dans toutes les autres, que rien ne répugne ici, & qu'on voit souvent la fièvre variolique sans petites vérole.

Voici en quoi cette méthode consiste.

1. Il faut tirer une quantité suffisante de sang au malade.

2. Relâcher toute la peau, la bouche, l'œsophage, les intestins, par des lavemens & des fomentations fréquentes.

Par exemple,

Prenez de fleurs de mauve, }
de guimauve, } de chaque, demi-once.
de pissenlit,
de bouillon blanc,
de passerose,
de saponaire,
de farine de lin, deux gros.

Mettez en décoction dans douze onces d'eau, & faites un clystère, qu'on injectera de douze en douze heures.

On appliquera des morceaux de flanelle mouillés de cette décoction, & ensuite exprimés pour en faire sortir une partie de l'eau sur la moitié inférieure du corps, sur les pieds, les jarrets, les aines, les cuisses & les jambes: on s'en lavera, humectera & gargarisera la bouche, la gorge & les narines.

3. Boire beaucoup d'eau légèrement farineuse, aigrelette, nitrée; prendre du nitre stibé, ou du sel polychreste, ou de l'hydrgale légère.

Ainsi,

Prenez de fleurs récentes de pavot }
rouge, &c. } de chaque, une once;
de sureau,
d'avoine avec son écorce, demi-once.

Mettez en décoction dans une quantité suffisante d'eau, sur vingt onces de laquelle vous mettrez,

de nitre stibé, c'est-à-dire, séparé de l'antimoine diaphorétique par la lotion & la cristallisation, demi-once;
de suc de citron récent, une once;
de sirop violet, une once & demie.

Le malade en boira à discrétion.

4. Observer un régime léger, respirer un air un peu froid, avoir le corps bien couvert & disposé à transpirer. Pour les alimens, voyez au mot Fibra.

Car quoique dans cette maladie on pense rarement à cette indication, & encore moins à cette méthode, cependant le hasard a souvent produit aux yeux du Médecin qui ignore la maladie, des succès qui justifient cette curation.

Aussi-tôt que ce mal a fini son premier état, que j'appelle l'état de contagion, il entre dans un second, dont voici le cours.

La peau de la tête & du visage, premièrement, aussi-tôt après des bras & des mains, ensuite du tronc & des parties inférieures se couvrent de petits points rouges, semblables aux morsures des pucier; bien-tôt après les symptômes s'appaisent, le nombre des pustules augmente à toute heure; elles grossissent, rougissent, s'élèvent sans cesse de plus en plus, s'enflamment, la peau est tendue; on sent de la douleur & de la chaleur; la circulation, la transpiration sont empêchées: de-là les humeurs sont repoussées plus fortement en-dehors succèdent la fièvre, l'anxiété, la difficulté de respirer, le mal de gorge, l'œsquinancie, la diarrhée, la dysenterie, le pissement de sang & l'hémoptysie; il survient une inflammation rouge, douloureuse, chaude aux espaces de la peau, que les boutons laissent;

ces boutons suppurent entièrement au bout de quatre, cinq ou six jours, & se convertissent en autant de petits aposthumes : j'appelle cet état jusqu'à la suppuration, le cours de l'inflammation ; il dure ordinairement quatre ou cinq jours, selon la diversité de l'épidémie, le tempérament, la grandeur des pustules, le régime qu'on a suivi, la différence saison où l'on est, de sorte que la suppuration se fait le huitième jour depuis le commencement de la maladie. Si l'état de la contagion est violent, s'il paroît un grand nombre de pustules, proches les unes des autres & comme confonduës ensemble ; si tous les signes de l'inflammation sont violents ; si le malade est d'un tempérament salin, huileux, dans la vigueur de l'âge ; s'il a toujours fait bonne chère ; s'il a usé de remèdes & observé un régime qui ayent beaucoup augmenté la circulation ; si l'on est dans un Été très-chaud, dans ce cas on voit paroître à la fin de l'inflammation de petites vessies remplies d'une lymphé rougeâtre qui les distend, & annonce une disposition gangréneuse.

La peau devenue par-là impropre à la circulation & à la transpiration, fait refluer intérieurement les humeurs, d'où naissent une salivation très-abondante, & une enflure considérable des mains & des pieds.

Suivant cela, on connoît le diagnostic & le pronostic du second état, dans lequel on trouve la raison de la maladie & de tous les symptômes conformément aux règles suivantes.

Moins l'état de la contagion est violent, moins celui de l'inflammation est à craindre.

Plus les pustules sont lentes à sortir, & par conséquent plus l'état de la contagion dure long-tems, moins le mal est à craindre.

Moins on a de pustules, plus elles sont séparées, grandes, éloignées du visage, blanches & ensuite jaunes ; & plus elles sont lentes dans leurs progrès, meilleures elles sont.

Plus il y en a, plus elles sont confonduës ; plus elles sont petites, charnues, plus elles sont profondément enfoncées au visage ; plus elles sont brunes, noires & rapides dans leurs progrès, plus elles sont mauvaises.

Plus la matière des pustules ressemble à l'icorosité gangréneuse, plus elle est d'un mauvais présage ; & au contraire.

Plus l'espace qui est entre les pustules est rouge, chaud, tendu, enflé vers le tems de la suppuration, plus on a d'espérance, à cause de la circulation qui continue de se faire en cet endroit.

Plus ce même espace devient pâle ou brun, plus on doit craindre ; cela annonce une esquinancie mortelle, ou la péripneumonie, qui ne manquent pas d'arriver, à moins qu'il ne survienne une salivation liquide, ou une tumeur prodigieuse aux mains ou aux pieds ; & la raison de cela, c'est que les liqueurs ne pouvant circuler en cet endroit, sont par conséquent plus fortement repoussées vers les parties internes.

S'il paroît des taches pourprées dans les espaces qui sont entre les pustules, c'est une marque d'une gangrene mortelle.

Dans cet état de la maladie, l'indication est différente, selon les divers degrés & le tems de sa durée ; car dès que l'inflammation commence à paroître au-dehors, il faut prendre garde qu'elle ne dégénere en suppuration, ainsi qu'on l'a déjà dit. Ou si l'on s'en embarrasse peu, il faut tâcher qu'il ne s'en fasse qu'une très-petite, loin de la tête & avec lenteur.

On réussit dans ce cas,

1°. Par des alimens très-légers, & qui résistent à la putréfaction. Voyez *Fibra*.

2°. Par une boisson délayante, douce & aigrelette, pareille à celles dont on a parlé ci-dessus.

3°. Par des médicaments déopilatifs, apéritifs, délayans pris sans cesse en grande quantité.

Par exemple ;

Prenez de suc nouvellement expri-

mé de chicorée ;

de laitue ;

de pissenlit, &c

de sismeterre,

de racine de scorfonere, quatre onces ;

de nitre pur, un gros & demi.

de chaque, à onces 3

Mélez, & faites en boire une once au malade chaque heure du jour ;

Ou ;

Prenez de racines de sarsaparille,

de squine, &c

de chien-dent,

de racines de scorfonere ; huit onces ;

de fleurs de sureau, une once.

de chaque, deux onces ;

Mettez en décoction dans de l'eau pendant une heure dans six pintes, dont le malade boira cinq onces d'heure en heure.

4°. En se baignant les pieds deux fois par jour ; en les fomentant sans cesse avec de l'eau tiède ; en appliquant des épispastiques à la plante des pieds, & sous les jarrets ;

Ainsi ;

Prenez d'emplâtre de métilot,

de galbanum, &c

de sagapenum,

de chaque, six onces

Mélez & appliquez les étendus sur de la peau aux plantes des pieds ;

Ou bien,

Prenez du levain de pain, six onces ;

de rue, soit poignée ;

de semences de montard de écrasées, six gros ;

de sel, quatre gros.

de vinaigre, quatre onces.

Mélez & appliquez le tout à la plante des pieds & aux cavités des jarrets, jour & nuit.

5°. En suivant un régime un peu froid, principalement en respirant un air pur & froid, pourvu qu'en même-tems on ait les parties inférieures à l'abri du froid ; mais ces choses doivent se pratiquer aussi-tôt & dès le commencement.

6°. Si le mal est extrêmement violent, il faut user d'opiat, qu'on prend vers les cinq ou six heures du soir ; en observant les autres circonstances prescrites.

Prenez de sirop de pavot blanc, une once.

Faites une potion ;

Ou,

Prenez de laudanum pur, un grain.

Faites une pilule.

Ou ;

Prenez de laudanum pur, un grain ;

d'eau distillée de menthe, demi-once.

Mélez pour une potion.

Après avoir passé par cet état, il reste encore à en subir un troisième, qui est celui de la suppuration, qui a son commencement & sa fin. Dans celui-ci les bourbons qui suppurent augmentent tous les jours, mûrissent, blanchissent, jaunissent, & s'ouvrent le troisième ou quatrième jour de cet état. Alors toute la peau & la graisse se remplissent d'un pus mobile, se dessèchent extérieurement, & s'enflamment dans les espaces qui restent vides. De-là la circulation subcutanée, & la transpiration étant empêchée, les membranes & les nerfs irrités, le pus absorbé par les veines, il survient une fièvre d'un très-mauvais caractère, accompagnée des symptômes les plus fâcheux. Si cette matière purulente, mêlée avec le sang, est long-tems agitée, elle se putréfie, & selon les différentes parties du corps sur lesquelles elle se jette, elle produit de cruels effets auxquels on peut à peine remédier, des délires, des esquinancies, des péripneumonies, des pleurésies, des vomitemens, des dysenteries, l'hépatite, des apoplexies, des antrax, des tumeurs, des abcès aux articulations, leur immobilité, la consomption, la phthisie, & une infinité de maux semblables.

Que si la matière est plus ténue, plus acide, & le mal plus violent, la peau, la graisse & la chair sont rongées par des ulcères cacothés, larges & fort mauvais, qui pénètrent souvent jusqu'aux os, & laissent d'horribles cicatrices.

Il faut tâcher dans cet état de chasser le pus du dedans, & lui ménager une issue au-dehors; ce qui se fait en relâchant la peau par des fomentations émollientes, tièdes, renouvelées sans relâche, en lavant & gargarisant sans cesse la bouche & le gosier, ou buvant abondamment des liqueurs chaudes, cardiaques, détersives, apéritives & anti-septiques; & prenant tous les jours des clystères doux, délayans, émolliens, laxatifs, que l'on gardera long-tems; en faisant usage de bouillons de viande assaisonnés de sel & d'acide; en buvant quelquefois du vin pur avec modération, & prenant en même-tems de l'opium pour résister aux énormes fureurs du mal.

On a indiqué ci-dessus les liqueurs & les remèdes qui satisfont à ces intentions.

Si la maladie est très-violente, & qu'il paroisse, au lieu de pus, une ichorosité gangréneuse qui infecte toute la peau, il est aisé de concevoir pourquoi elle a des suites si funestes, & causé même une mort inévitable, surtout si l'on fait attention à ce que l'Anatomic nous apprend; savoir, que les yeux, les membranes du nez, ce qui tapisse la bouche, la trachée-artère, les bronches, l'œsophage, l'estomac, les intestins, le foie, la rate, les poumons sont remplis de ces pustules; car on voit par-là la raison de ce qui a été dit, on voit ce que la curation exige, & combien le danger de ce mal, la perte de tant de malades, après même qu'on leur a procuré tous les secours nécessaires, doivent exciter l'industrie d'un bon Medecin à tout tenter dès le commencement; car aucun n'échappe par la méthode commune, si ce n'est par la force de son tempérament. L'incubation est une cure prophylactique, qui paroît assez certaine & assez sûre. BOERHAAVE.

Ce que dit Boerhaave de la méthode ordinaire de traiter la *petite-vérole* est tout-à-fait remarquable. *Vulgata quippe methodo*, dit-il, *nullus nisi sponte emergit.* « Si « quelqu'un échappe par la méthode que l'on suit ordinairement, c'est plutôt à la nature qu'il en est redevable, qu'aux efforts de celui qui le traite. » Je ne prendrai point sur moi de déterminer jusqu'à quel point ce sentiment est vrai; cependant j'y acquiescerois plutôt dans cette maladie que dans aucune autre que l'on connoisse, persuadé que j'aurai pour garant tous les Medecins qui voudront parler de bonne foi. Il s'ensuit donc que quiconque propose une méthode plus certaine & moins sujette aux exceptions, mérite

au moins qu'on examine ses sentimens sans aucune partialité; & que, s'ils se trouvent conformes à l'expérience, que tous les hommes lui sachent gré d'une découverte aussi importante.

Ayant oui parler du succès qu'a eu depuis quelques années la méthode proposée par le Docteur Thompson dans le traitement de la *petite-vérole*, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de m'en instruire de l'Auteur même; & ce Medecin a eu assez d'amour pour moi & pour le genre humain, pour satisfaire sans réserve à mes demandes. Sa politesse est même allée jusqu'à me permettre de publier le Traité suivant, qui plaira, je m'assure, à tous ceux qui regardent la vérité comme la fin de leurs recherches, & qui préfèrent le bien du genre humain & l'avancement de la Medecine à toute autre considération particulière.

La *petite-vérole* est une maladie qui est aujourd'hui répandue dans tout le monde connu, & qui faisoit tôt ou tard toutes sortes de personnes, sans avoir égard au climat, à l'âge, au sexe ni au tempérament du malade; & que cela vienne de la violence qui lui est propre; ou des mauvaises méthodes dont on se sert pour la traiter, elle est devenue dans ce tems-ci plus universelle que la peste, sans lui être inférieure par les ravages qu'elle cause. Le grand nombre d'Auteurs qui ont écrit expressément sur cette maladie, les révolutions qui sont arrivées dans la théorie & dans la pratique de la Medecine, les controverses qui subsistent encore, les points importants qui sont le sujet de leurs débats, & la diversité de leurs opinions, la certitude, que quiconque entreprend de traiter cette maladie sans avoir des principes assurés, court plutôt risque de tuer le malade que de le soulager, sont autant de motifs qui m'ont porté à publier les observations que j'ai eu occasion de faire sur la *petite-vérole*, qui après avoir été inconnue jusqu'au septième siècle, a jeté depuis lors de si profondes racines, qu'on peut la regarder à juste titre, comme une maladie héréditaire.

On a tout lieu de présumer que la *petite-vérole* a été inconnue aux Grecs & aux Romains, puisqu'aucun Medecin de ce tems-là ne nous en a laissé la description. Des Auteurs tels qu'Hippocrate, Arétée, Celse & Caelius l'Africain, ou plutôt Soranus d'Ephèse, qui étoient si bien dans les descriptions des maladies, qu'on peut les regarder plutôt comme des peintures achevées, que comme des histoires (car les anciens n'excelloient pas moins dans les Descriptions que dans la Poésie; la sculpture & la peinture n'auroient point sans doute négligé de nous parler de la *petite-vérole*, si elle eût existé de leur tems. Il peut cependant se faire qu'elle ait été connue dans quelques autres parties du monde; & il s'est trouvé des Medecins qui l'ont fait naître dans les Indes pour la transporter de-là dans l'Arabie. On sait seulement que les Arabes l'apportèrent en Egypte lorsqu'il en firent la conquête sous le Calife Omar, qu'elle se répandit avec eux dans tous les lieux où ils portèrent leurs armes, leur religion & leur commerce, savoir, dans l'Egypte, dans la Syrie, la Palestine, la Perse, la Lybie, le long des côtes de l'Afrique, & de-là en Espagne, d'où elle passa avec les Européens dans toutes les autres parties du monde connu. Rhafes, Syrien de naissance, Arabe d'origine, & Mahometan de Religion, qui vivoit dans le neuvième siècle, est le premier de tous les Auteurs qui nous restent, qui ait traité de cette maladie.

Nous avons au moins un millier d'Auteurs qui ont écrit sur la *petite-vérole*; mais l'on ne voit pas qu'ils se soient fort éloignés les uns des autres dans la méthode de la traiter, ni qu'il ait paru aucun ouvrage de controverse parmi les Medecins jusqu'au tems de Sydenham. Ceux qui vivoient un ou deux siècles auparavant suivoient tous la même route à l'égard de la pratique, également attachés à quelques folles hypothèses ou à des recettes empiriques. Ils visèrent surtout à faciliter

l'éruption à l'aide des cordiaux & d'autres semblables remèdes, s'imaginant qu'elle étoit causée par le transport d'une espèce de venin des parties vitales à la circonférence. Ils persévéraient dans cette méthode durs la maturation, de peur que le venin ne recourût de nouveau dans les parties nobles.

Voici, je crois, les raisons qui les obligeoient à agir ainsi :

Ils voyoient leurs malades dans le premier état de la maladie, c'est-à-dire jusqu'au dernier jour de l'éruption, assilés d'inquiétudes & de symptômes excessifs, qui diminuoient aussi-tôt que la *petite-vérole* étoit entièrement fortie ; & de là vient qu'ils s'imaginoient en accélérant l'éruption, ce qu'ils croyoient ne pouvoir faire qu'à l'aide de la chaleur & de remèdes chauds, chasser le venin & apaiser les symptômes ; ce qui, selon eux, étoit une preuve de l'expulsion de la matière morbifique. Peut-on s'empêcher d'admirer Sydenham, lorsqu'on voit les motifs qui l'ont conduit à une pratique qui détruit entièrement celle qui avoit été jusqu'alors en usage ! Il prit la nature pour guide, se fondant principalement sur l'observation & l'expérience qui est appuyée du raisonnement. Il avoit remarqué parmi le bas peuple, qui n'emploie aucun remède dans la *petite-vérole*, que plus les pultules tardent à paroître, plus la maladie est favorable ; & de là vient qu'il établit pour aphorisme, que la *petite-vérole* qui paroît dès le premier jour de la maladie, peut être regardée comme une espèce de peste ; qu'elle est extrêmement dangereuse lorsqu'elle se fait voir le second jour ; qu'elle l'est beaucoup moins le troisième ; & que si elle survient le quatrième elle est différente, & ordinairement exempte de danger. D'où il conclut avec beaucoup de raison, que les Médecins avoient tort d'accélérer une éruption qui étoit accompagnée de tant de danger avant le quatrième jour.

Sydenham eut des sectateurs : le peuple qui s'imagina être en droit de donner son avis en fait de Médecine, distingua deux sortes de régimes, savoir, le froid & le chaud, fondé sur ce que plusieurs Médecins font coucher immédiatement leurs malades & leur donnent les remèdes les plus chauds qu'ils puissent imaginer, à dessein de faciliter l'éruption de la *petite-vérole* ; & que d'autres au contraire abandonnent pour ainsi dire ce soin à la nature, & tirent quelque peu de sang au malade, conformément à l'avis de Sydenham. Je ne dirai rien de cette variété infinie de remèdes que les Charlatans avoient mis en usage, soit pour accélérer l'éruption, ou pour l'amener à suppuration après qu'elle étoit faite, & qui étoient presque tous chauds & irritants, d'autant plus que je n'admets d'autre vertu particulière dans les remèdes, que celle qui résulte de la juste application qu'en fait le Médecin. Toutes les autres découvertes que Sydenham a faites sur la *petite-vérole*, si l'on en excepte la description élégante qu'il en a donnée, ne regardent que le premier état de cette maladie, je veux dire, le tems qui s'écoule jusqu'au huitième ou septième jour, auquel la fièvre de la suppuration commence. Il observe que vers la nuit du septième jour, les symptômes étant entièrement apaisés, le pouls devient tout d'un coup régulier, & la *petite-vérole* se jette entièrement sur la surface du corps ; que l'urine est haute en couleur, que les yeux sont beaucoup moins étincelans qu'auparavant, & que la tempe qui agitoit le malade dans le premier état de la *petite-vérole*, s'apaise tout-à-fait. Il observe encore, & peut-être cette observation est-elle une des plus importantes qui aient été faites dans la Médecine, qu'à l'approche de la fièvre secondaire, qui ne vient pas par degrés, mais comme un violent ouragan, le malade tombe tout d'un coup dans le délire, que ses yeux s'enflamment & laissent couler des larmes ; que l'urine est pâle, le pouls vite & dur, & la gorge em-

barressée. Il abandonne ici de nouveau la méthode des Médecins qui l'avoient précédé. Il fait lever le malade pour qu'il ait plus frais, il lui fait baigner les pieds dans de l'eau chaude, & il lui donne des opiat de tems en tems, jusqu'à ce que cette espèce de phrénésie & tous les autres symptômes soient apaisés. Il suit pour lors la pratique des autres Médecins qu'il condamnoit auparavant, je veux dire, qu'il donne quelques cordiaux au malade, pour entretenir, comme ils disent, les pultules en état. Mais le 10^e ou le 11^e jour, qui est le tems que le visage commence à se défenfler, les crachats à s'épaissir & ne plus couler à la fin, il donne avec les autres dans la méprise la plus funeste, s'imaginant que le malade ne peut échapper, si la salivation ne recommence, & si les mains ne s'enflent, c'est pourquoi il s'efforce de remplir ces deux indications par l'usage des remèdes les plus chauds & les plus énergiques ; erreur qui doit son origine à l'hyperthèse dont étoient entêtés dans ce tems-là tous les Médecins, sans en excepter Sydenham. Ils admettoient un venin essentiel particulier à la *petite-vérole*, qui ayant été dissipé jusqu'à ce tems-là par la salivation & l'enflure du visage, retournoit de nouveau dans les parties nobles ; ils croyoient que la nature se trouvant affoiblie & épuisée par la violence du mal, & hors d'état de se débarrasser de cette matière morbifique, succomboit à la fin, & que le malade mourait. Quoiqu'il fût hors d'état d'obvier à ce malheur, & qu'il raisonnât & agit de la même manière que ses Confrères, il ne laissoit pas, semblable à un Pilote qui a fait un grand nombre de découvertes, & à qui il en manque d'autres pour achever son voyage, de prédire les dangers qu'il étoit incapable d'éviter, & d'indiquer les écueils où lui & les autres avoient échoué. Il prétend & l'on peut affirmer que sa description surpasse dans cette partie toutes celles que les Grecs nous ont laissées, que si les crachats viennent à s'épaissir & à s'arrêter entièrement, le visage, qui étoit auparavant bouffi & enflé, & s'affaïssit tout-à-coup, sans pour cela que les mains s'enflent, que la mort du malade est infaillible : mais que sa guérison est certaine lorsque l'enflure du visage & la salivation continuent au delà de ce tems.

On peut comparer, à cet égard, Sydenham avec le Lord Verulam, un des plus exacts observateurs de la nature qui ait jamais été. Non content des découvertes surprenantes qu'il avoit faites, il marqua le plan que ceux qui viendroient après lui devoient suivre pour continuer avec succès l'histoire naturelle, étant impossible à un homme seul, vu la brièveté de la vie, de recueillir tous les matériaux que la nature fournit pour en composer un corps d'Histoire. Le fameux Boyle commença où l'autre avoit fini ; & vint à bout d'exécuter le plan que le premier Philosophe avoit laissé.

Sydenham qui avoit déjà fait tant de découvertes sur la *petite-vérole*, regardoit cette maladie comme une vraie fièvre inflammatoire, & chaque pultule comme un phlegmon ; il gouvernoit très-bien son malade jusqu'à l'approche de la fièvre secondaire : mais lorsque celle-ci venoit à augmenter, que la matière étoit mal digérée, que le visage se défenflait, que les crachats s'épaississoient & s'arrêtoient, alors semblable à un Prophète, il annonçoit le danger dont le malade étoit menacé, sans pouvoir le prévenir malgré toute l'étendue de son savoir.

Sydenham étant mort, les Médecins en demeurèrent là jusqu'au tems d'Helvétius, qui s'étant aperçu que les cordiaux dont on s'étoit servi pour calmer les symptômes funestes qui accompagnent la fièvre secondaire de la *petite-vérole*, & dont Sydenham avoit eu connoissance, ne produisoient aucun effet, introduisit la purgation, méthode aussi différente de celle qui étoit alors en vogue, dans le dernier état de la *petite-vérole*, que celle de Sydenham l'étoit par rapport à celle des

Médecins qui l'avoient précédé. Ceux-ci attifoient une fièvre qui n'étoit déjà que trop violente, au lieu qu'Hévétius s'efforce de la réprimer par le moyen des purgatifs. Cependant comme sa méthode, quoique bonne, n'est fondée chez lui que sur une hypothèse, il n'est pas étonnant qu'il soit souvent demeuré dans l'impossibilité de surmonter les difficultés qui accompagnent cette maladie. Il divise la *petite vérole* en plusieurs espèces, & quoique persuadé qu'elle est une inflammation *sui generis*, il s'en faut de beaucoup qu'il la traite toujours comme telle. Je ne trouve rien de remarquable dans tout son système, si ce n'est la purgation qu'il prescrit dans la fièvre secondaire, ou le changement de la *petite vérole*. Le Docteur Freind admit sa méthode, & se donna toutes les peines imaginables pour l'introduire en Angleterre; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'il en vint à bout. Quelle différence en effet entre cette méthode & celle qu'on avoit depuis plusieurs siècles de faciliter l'éruption à l'aide des cordiaux, en augmentant la dose à mesure que le malade s'affoiblissoit, jusqu'à ce qu'il fût entièrement brûlé. Telle étoit la doctrine des Médecins d'alors, & elle ne manqua pas d'être bien-tôt suivie par le peuple. Les gardes, surtout, en sentirent bien-tôt toute la force; elles virent qu'elle ne consistoit qu'à tenir le malade au lit dans un lieu chaud, & à le garantir de l'air par tous les moyens possibles, & tout cela de peur que les pustules ne rentrassent; & à lui donner sans cesse des cordiaux pour fortifier & entretenir la maladie, & l'éloigner du cœur. Ce jargon plut au peuple, qui s'étant aperçu que la plus grande partie de ceux qui échappoient en étoient redevenables aux soins de leurs gardes, s'arrogea bien-tôt le droit de traiter cette maladie. Doit-on s'étonner, après cela, que le Docteur Freind, ayant voulu introduire la purgation dans un tems où l'on jageoit les cordiaux absolument nécessaires pour garantir le malade du danger qu'il couroit le onzième jour, ait trouvé tant d'opposition à une méthode qui étoit si contraire à la leur, & qu'on regardoit comme capable de tuer le malade sur le champ. Ce Médecin écrivit en faveur de cette nouvelle pratique, & il attira bien-tôt dans son sentiment les Docteurs Mead, Frewin & Cade. Woodward & quelques autres s'en déclarèrent les défenseurs, & s'opposèrent fortement à toute innovation contraire; & les Médecins qui sont venus après eux ont continué dans les cas où les malades courent risque de la vie dans le dernier état de la *petite vérole*, de leur donner une dose de quelque purgatif, & quelquefois de leur tirer un peu de sang. Mais comme Freind raisonna aussi sur une hypothèse, & regardoit cette évacuation comme nécessaire pour évacuer le virus qu'il supposoit exister dans le corps; il n'avoit recours à ce remède que dans le cas où l'ensure & la salivation venoient à cesser. Il attendoit même, à s'en servir, que le malade fût à l'agonie, aussi mourroit-il avant que le remède eût produit son effet. D'ailleurs cette hypothèse le retenoit dans une profonde ignorance de la nature, & de la cure de la maladie; car voici comme il raisonna.

Tant que la matière morbifique trouve moyen de sortir par la suppuration & par la salivation, il est inutile de purger le malade, parce que cela ne serviroit qu'à les faire cesser l'une & l'autre, la matière prenant alors son cours par bas: il considéreroit le malade dans un accablement dont il ne croyoit pas que la violence de la fièvre fût cause; car s'il eût considéré ce cas comme celui d'une pleurésie ordinaire, dans laquelle le malade est abattu par la violence de l'inflammation, il eût évité de tomber dans cette erreur. Il craint que le malade ne meure pendant que le purgatif opere, & pour éviter ce malheur, il le fortifie par le moyen des cordiaux.

C'est ainsi qu'il s'égare & qu'il s'embarrasse lui-même,

fante d'agir de la même manière que dans les inflammations connues, telles que la pleurésie, où les Médecins regardent l'abaiffement & l'ondulation du poulx, les sueurs glanantes, & les foiblesses excessives, comme l'effet d'une inflammation excessive, & le malade comme accablé par la violence de la fièvre: au reste, peu leur importe que la diarrhée survienne ou non, tout leur but est d'appaier l'inflammation, à l'aide des évacuations qu'ils procurent au malade, ne doutant point que le poulx ne devienne plus fort, plus plein & plus distinct, ce qui arrive infailliblement, à moins que le cas ne soit tout-à-fait désespéré. Freind & ses sectateurs raisonnaient donc tout autrement dans la *petite vérole* que Sydenham dans la pleurésie; l'expulsion de la matière morbifique l'occupoit uniquement, & l'hypothèse sur laquelle il se fondeoit, pour agir ainsi, lui cachoit la véritable nature de cette maladie. Et quoi-qu'il employât la purgation de même qu'Hévétius, dans le dernier état de la *petite vérole*, ce qui, selon moi, est un des meilleurs moyens dont on puisse se servir pour appaier la fièvre; néanmoins, comme il agissoit plutôt par supposition que par raisonnement, sa conduite ne mérite aucune louange, l'hypothèse qu'il avoit embrassée l'empêchant de connoître le tems auquel il convient de donner ce remède; combien de fois il faut le répéter; l'espèce de purgatif qu'on doit préférer, non plus que les plus propres à s'opposer à une fièvre, qui ne manque pas de tuer le malade, lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier à tems. Admettre la purgation dans la *petite vérole* sans savoir pourquoi, qu'est-ce, sinon agir en Empirique? Car c'est le propre de ces sortes de gens de se fier sur la vertu spécifique des remèdes qu'ils employent. Il se seroit aperçu, s'il eût voulu faire usage de sa raison, qu'il ne s'agissoit uniquement que d'appaier la fièvre, & qu'on peut en venir à bout par différents moyens. Car tout remède, qui produit cet effet, contribue également à prolonger la salivation & l'ensure du visage; deux objets auxquels le Médecin doit avoir principalement égard dans le dernier état de la *petite vérole*. Car ces deux points une fois obtenus, le malade n'a plus rien à craindre pour sa vie.

Boerhaave est le second Auteur qui ait écrit expressément sur cette maladie. Il joignoit l'érudition la plus profonde à l'expérience la plus étendue, & il avoue, après avoir parcouru un millier de volumes sur cette matière, que Sydenham, qu'il honore du titre glorieux de second Hippocrate, est le seul qui mérite d'être lu.

Cet Auteur a beaucoup mieux connu la nature de cette maladie & le traitement qui lui convient, qu'aucun de ceux qui l'ont précédé: il la regarde comme une véritable inflammation; & sur ce principe, il défend non-seulement d'en précipiter la sortie, n'ignorant point qu'elle est d'autant plus dangereuse que l'éruption est plus prompte; il veut encore qu'on la retarde par tous les moyens imaginables. Il conseille même au Médecin d'en tenter la guérison tandis qu'elle est encore dans son premier état, & de prévenir la suppuration des pustules.

Voici son raisonnement:

Le principal but du Médecin dans la pleurésie, l'esquinancie & les autres fièvres inflammatoires, est de résoudre les tumeurs; & d'empêcher la génération de la matière, pourquoy donc souffrirons nous qu'il s'en forme dans la *petite vérole*? pourquoi négligerons-nous de résoudre ces sortes de tumeurs par la voie des remèdes, puisque c'est d'elle que dépend la guérison de ces maladies?

Malgré la justesse de ce raisonnement, Boerhaave n'a pu

exécuter ce projet, soit par fa faute, on par l'impossibilité, dont il est de surmonter cette maladie sans le secours de la suppuration. On tire cependant cet avantage de ses réflexions, & des efforts qu'on emploie pour prévenir l'éruption, qu'on ne sauroit ordinairement retarder au-delà du quatrième jour, que la fièvre est beaucoup moins violente, l'éruption plus tardive, & les pustules en plus petit nombre; ce qui rend la suppuration plus douce & la maladie par conséquent moins dangereuse.

Je m'étonne qu'un homme qui raisonne avec tant de justesse, & qui pratique avec tant de jugement, n'ait point entièrement connu la nature de cette maladie.

Dès qu'il s'aperçoit que la fièvre de la suppuration augmente, que les crachats s'épaississent, & que l'effluve du visage diminue, il abandonne sa première méthode, & ne néglige rien pour faciliter la salivation. Il ne doute même pas qu'on ne puisse trouver un remède capable de l'exciter, & il le cherche dans l'antimoine, persuadé qu'il est plus propre que tout autre remède à produire cet effet. Il ne parle d'aucune matière morbifique, mais il donne à entendre, par ce qu'il propose, qu'il est persuadé de son existence. Il suppose que la salivation entraîne un venin contagieux, ou une matière morbifique, ce qui est une vertu que le peuple lui attribue dans les maladies vénériennes.

Il donne ici dans une hypothèse qui le conduit à l'usage d'un remède empirique. S'il eût raisonné avec autant de justesse sur cet état de la maladie que sur le premier, il se fût aperçu que rien n'est plus propre à exciter la salivation, que d'appaîser la violence de la fièvre, par les mêmes remèdes dont il s'étoit servi dans le premier état de la maladie, lesquels calment l'inflammation, avoient fait grossir les pustules & facilité la suppuration.

Comme les Auteurs qui sont venus depuis n'ont fait que copier ceux que je viens de nommer, je me dispenserai de rapporter leurs sentimens, pour passer à l'histoire de cette espèce de maladie universelle.

La *petite vérole* en général est une maladie inflammatoire qui a les mêmes signes que les autres inflammations, quoiqu'elle diffère essentiellement de ces maladies par ses espèces.

Pour mieux convaincre le Lecteur de cette vérité, je vais fixer la véritable signification du mot *inflammation*, & en donner une notion aussi claire que la nature de la chose l'exige. Je trouve même à propos de suivre ici la méthode des Mathématiciens, & d'en faire une espèce de Théorème, parce qu'ayant une fois une notion parfaite de l'inflammation en général, il nous sera facile de traiter par forme d'analogie, de la nature & de la cure de cette espèce particulière de fièvre inflammatoire.

Toute tumeur, quelle qu'en soit la cause, qui survient au corps humain avec douleur, pulsation, chaleur, perte de couleur dans la partie, épaississement du sang, augmentation de couleur dans l'urine, dureté & viscosité de poulx, vient à suppuration, lorsqu'on néglige d'y apporter remède, ou dégénère en une mortification ou corruption totale de la partie affectée. Les Chirurgiens donnent à cette espèce de tumeur le nom de *phlegmon*, terme que nous avons adopté dans notre langue, & qui signifie brûlant ou inflammatoire. Les fièvres inséparables de ces tumeurs sont appellées *inflammatoires*; & comme le sang s'épaissit proportionnellement à l'état de ces sortes de tumeurs, on peut, avec raison, lui donner aussi le même nom. Comme l'état du sang est un des signes les plus distinctifs de l'inflammation, il ne sera pas inutile de marquer les divers changemens qui

arrivent dans ce fluide durant le cours de ces sortes de tumeurs. Soit qu'une tumeur provienne d'une contusion, d'une fracture, de la morsure d'un serpent, de contagion, ou de quelque qualité ou cause interne ou externe, dès le moment qu'elle commence à se former, dans cet instant là il commence à se faire un changement dans le sang. Supposons que l'on saigne un millier d'hommes, & qu'on n'appergoive dans leur sang aucun signe de coagulation, & qu'un moment après quelque chose produise en eux une tumeur inflammatoire, le sang s'épaissira sur le champ, & à mesure que la tumeur vient à suppuration ou tend à dégénérer en sphacèle, cet épaississement augmente selon les progrès & l'état de la tumeur; de manière qu'au tems de la suppuration la viscosité du sang est beaucoup plus grande que le jour précédent, & celui-ci beaucoup plus, qu'elle ne l'étoit au commencement. Mais dans l'état de mortification la quantité de la coagène est toujours en proportion égale à cet état fâcheux de l'inflammation. La couleur de la coagène donne encore lieu à quelques observations. La couleur jaunée marque plus de chaleur, ou de feu, ou d'inflammation, que la pâle; la verte plus que la jaune, & la noire infiniment plus qu'aucune autre. La consistance de la coagène qui flotte toujours sur la surface de la partie rouge qui nage dans la sérosité, indique d'autant moins de feu, qu'elle est plus épaisse & plus ténace; plus au contraire elle est dissoute, (elle ressemble quelquefois à de la gelée demi-cuite) plus le danger est grand.

Car lorsqu'elle est dans cet état de dissolution, les parties enflammées ne manquent jamais de tomber en mortification, & pour lors, les parties inférieures de la partie rouge coagulée se convertissent en une faïence noire & putride, & sont pareillement dans un état de dissolution. Ce que je viens de dire au sujet du sang est le fruit de plus d'un millier d'observations que j'ai faites sur toutes sortes d'inflammations.

C'est là la notion la plus claire que je puisse donner de l'inflammation; & j'ose dire, qu'il n'y a rien dont il soit plus aisé de se convaincre dans la pratique de la Médecine. J'ai jugé d'autant plus à propos de la fixer, qu'elle sert de fondement à tout ce que je vais dire, & que j'en ferai continuellement usage pour appuyer mes raisons.

Je dis donc que la *petite vérole* répond en général à ces signes de l'inflammation; c'est pourquoi on doit la regarder & la traiter généralement comme telle. Mais comme elle diffère encore spécifiquement de toutes les autres maladies, elle demande aussi une histoire & un traitement tout particulier.

La *petite vérole* étant une maladie inflammatoire, il s'ensuit que le corps doit être disposé à recevoir une inflammation; & que tout ce qui est capable de produire celle-ci peut aussi occasionner l'espèce dont nous parlons. Elle peut donc être produite par un exercice violent, par le changement d'air, par la nature du climat, aussi-bien que par l'usage des liqueurs spiritueuses. Car ces causes productives d'inflammation dans ceux qui ont en cette maladie, produisent aussi la *petite vérole* au lieu d'autres sortes d'inflammations dans ceux qui ne l'ont point eue. La vérité de ce que j'avance est confirmée par l'histoire, aussi-bien que par l'observation journalière. Il n'est personne qui n'ait pu observer que l'excès de vin, le changement d'air, la violence de l'exercice, occasionnent des *petites véroles*, des pleurésies, des équinancies, ou d'autres semblables inflammations; mais je ne saurois expliquer pourquoi ces causes produisent la *petite vérole* dans certains sujets plutôt que dans d'autres, & peut-être d'autres que moi ne viendront pas mieux à bout d'en rendre raison. La constitution particulière de l'air qui cause les inflammations en général, produit aussi la *petite vérole* dans les mêmes saisons; & les premières ne sont jamais épidémiques que les secondes ne le soient aussi. Ceci sert

à rendre raison pourquoi la *petite vérole* commence à régner dans les saisons de l'année, que les Médecins appellent *irrégulières*; je veux dire, dans l'hiver, au commencement du Printemps & même en Automne; car on doit naturellement s'y attendre depuis le milieu du Printemps jusqu'à la fin de l'Automne, qui est le tems où les fièvres inflammatoires sont les plus fréquentes. On observe que les contrées où la peste & les fièvres malignes fixent leur séjour à cause de la nature du climat & de la disposition de l'air, sont aussi très-sujettes à des *petites véroles* épidémiques & funestes. Il peut même se faire que la peste y regne quelquefois sous l'apparence de la *petite vérole*.

Sydenham & Prosper Alpin ont tous deux fait cette observation, celui-ci en Egypte, & celui-là en Angleterre. Un grand nombre de Médecins ont tâché d'expliquer ce phénomène, & de découvrir ce qui dispose l'homme à être infecté de cette maladie, qui ordinairement ne revient plus quand on l'a une fois eue. Les raisons Physiques & Mécaniques que Fuller, Drake, Helvétius & plusieurs autres ont osé assigner, sont de telle nature, que ce seroit manquer au respect dû à leur caractère; que de les rapporter. Ce que nous venons de dire nous met en état de prévoir les saisons & les constitutions les plus capables d'occasionner cette maladie; & de discerner ceux à qui la *petite vérole* est ordinairement le plus funeste.

Puisque quiconque est affligé de la *petite vérole*, sans que son sang ait été auparavant enflammé, doit être nécessairement pour lors dans un état d'inflammation, qui commence à se manifester dès le second ou troisième jour; il s'ensuit que tous ceux qui sont d'une habitude inflammatoire, soit héréditaire ou acquise, doivent avoir cette maladie à un plus haut degré que ceux d'une disposition contraire.

Les personnes affligées d'une maladie inflammatoire, doivent par la même raison courir beaucoup de risque; car si la *petite vérole* survient avant que cette maladie ait cessé, leur mort est inévitable, puisqu'elles ont à lutter contre deux maladies à la fois. Car le second ou le troisième jour, le sang qui avoit été déjà enflammé par la maladie précédente, commence à acquiescer un nouveau degré d'inflammation particulier à la *petite vérole*, & qui produit le même effet que si l'on ajoutoit feu sur feu. On trouve pourtant des gens qui courent un bien plus grand risque de perdre la vie, à cause des parties du corps qui étoient dans un état d'inflammation avant que la *petite vérole* ait commencé; je parle de ceux qui ont les poulmons, le cerveau ou la gorge enflammée dans l'instant même que cette maladie les saisit. Car comme personne ne meurt d'une inflammation que celle-ci n'ait affecté la gorge, les poulmons ou le cerveau, & qu'aucun n'a la *petite vérole* que ces parties nobles ne soient plus ou moins enflammées d'une manière toute particulière; il s'ensuit que ces sortes de malades doivent être exposés au plus grand danger, puisqu'outre la *petite vérole*, ils ont à effluer en même tems une vraie péripneumonie, une vraie équinancie, ou une véritable phrénésie; c'est à dire, qu'ils ont une *petite vérole* compliquée avec une inflammation de gorge, de poulmon ou de cerveau. Je suis même persuadé que jamais personne n'est mort de la *petite vérole* qu'on ne puisse en attribuer la cause à l'une ou l'autre de ces maladies.

Les tumeurs phlegmoneuses sont beaucoup plus difficiles à résoudre dans les vieillards, ou dans ceux en qui les contusions, les fractures, les luxations & les ulcères, sont sujets à s'enflammer; ce qui prouve que la *petite vérole* doit être en eux extrêmement violente. De-là vient que les femmes l'ont beaucoup plus favorablement avant la cessation de leurs règles qu'après; elle est aussi moins dangereuse pour les femmes que pour les hommes; & moins pour les enfans que pour les uns ni les autres. Cette règle, quoique générale, ne laisse pas de souffrir des exceptions dans quelques cas particuliers.

Les genres de vie qui assujettissent au travail, aux veilles, aux fatigues, aux campemens, aux sièges, au mauvais air, à la mauvaise nourriture, aux accidens inséparables de la guerre, enflammement en échauffant; & si la *petite vérole* afflige ces sortes de constitutions dans ce tems-là, elle ne peut manquer d'être très-mauvaise. Les saisons, les climats, les constitutions de l'air qui engendrent des fièvres malignes, rendent aussi la *petite vérole* qui survient en même tems extrêmement dangereuse.

Sydenham remarque, ainsi que j'ai dit ci-dessus, que ceux qui eurent la *petite vérole* durant que les fièvres malignes régnoient à Londres, en moururent presque tous. Et Prosper Alpin rapporte que la *petite vérole* qui regne au Grand-Caire en Egypte en même tems que la peste, est ordinairement accompagnée de taches pourprées & livides qui ne diffèrent en rien de celle-ci quant à l'inflammation & à la putréfaction. D'où l'on peut conclure que les personnes sujettes aux maladies qui ne sont accompagnées ni de l'épaississement, ni de l'inflammation du sang, comme aux fièvres intermittentes, aux affections hystériques ou flatueuses; de même que celles qui ont perdu beaucoup de sang par les blessures, les regles, les hémorrhoides & les fausses-couches, ou dont le sang est appauvri par l'abstinence, ne sauroient avoir une *petite vérole* violente, pourvu que ces causes la précèdent immédiatement.

Nous allons maintenant indiquer les symptômes & l'état de la maladie qui précèdent l'éruption.

J'appelle la fièvre qui précède l'éruption *variolique*, car jusqu'alors on ne peut proprement lui donner le nom de *petite vérole*. Elle naît de l'infection communiquée par l'air ou l'attouchement d'un sujet affecté de la même maladie, de frayer ou de quelque autre cause capable de produire cette espèce d'inflammation qui commence ordinairement avec frisson, tremblement, pâleur des levres, lividité des ongles & autres symptômes inflammatoires. Cette maladie naît quelquefois de quelqu'autre maladie qui s'est changée en celle-ci, d'un refroidissement ordinaire, d'une légère pleurésie ou d'une équinancie, de la rougeole, de la *petite vérole* volante; & quoiqu'elle survienne avant que ces maladies aient cessé, on ne laisse pas de découvrir l'origine de la fièvre variolique.

Supposons qu'une personne soit affligée durant quelques jours de l'une ou de l'autre des maladies dont on vient de parler, nonobstant la continuation des symptômes qui leur sont propres, principalement de la chaleur, & de l'agitation fébrile du poul, le malade est tout-à-coup attaqué d'un tremblement, d'un frisson, ou d'un violent accès de froid pareil à celui d'une fièvre intermittente. Les levres & les ongles deviennent pâles ou livides; & quoique les mains & les pieds soient froids & transsés, le poul ne laisse pas de devenir plus fort qu'il ne l'étoit auparavant, de manière qu'on n'a pas de peine à s'apercevoir qu'il est survenu une nouvelle fièvre.

Les symptômes qui précèdent l'éruption de la *petite vérole*, sont le mal de tête, la lassitude, la crampe, les douleurs, les pesanteurs, la soif, les nausées ou le vomissement. Si c'est une femme ou un enfant, la matrice évacuée est ordinairement verte, de même que dans l'affection hystérique; les yeux deviennent étincelans, les paupières s'enflamment tout-à-tour, de même que dans ceux qui ont bu avec excès; le malade ne peut plus supporter la lumière; le visage est en feu; il survient une chaleur & une sécheresse excessive par tout le corps; & ces symptômes sont compliqués avec une constipation opiniâtre. A mesure que l'inflammation augmente, le malade se vide, ses déjections sont ordinairement noires & férides; il sent des douleurs dans les reins à travers les lombes, une pesanteur extraordinaire, & une oppression vers le creux de l'estomac.

Ces derniers symptômes, lorsqu'ils sont accompagnés de nausées & d'assoupissement, sont les signes *patognomiques* qui distinguent essentiellement la fièvre de la *petite vérole* de toute autre, si l'on en excepte la rougeole & la *petite vérole volante*; dont les symptômes sont quelque peu équivoques. Mais la violence & la durée particulière de ces symptômes distinguent toujours la *petite vérole* des maladies précédentes.

Sydenham a observé un autre symptôme qui est propre aux enfans; savoir, le mouvement convulsif; mais s'il est précédé d'un assoupissement extraordinaire, & d'un brillant plus qu'ordinaire dans les yeux, un pareil accès annonce une éruption prochaine. Les sueurs dont le malade est affligé durant la fièvre, présagent une *petite vérole* discrète; mais on ne doit pas faire fond sur ce symptôme, parce qu'il a quelquefois été suivi d'une *petite vérole* confluyente.

Tels sont les symptômes qui précèdent l'éruption, & qui augmentent de plus en plus, jusqu'à ce que la *petite vérole* soit tout-à-fait sortie: le pouls est considérablement plus vite le pénultième jour de l'éruption, que dans aucun autre tems.

Il n'est point de maladie qui oblige le Médecin à observer avec tant d'attention, le tems, les circonstances & les différens périodes du mal, que celle dont nous parlons. C'est de-là qu'il tire les indications les plus certaines soit pour agir ou ne point agir. Une pareille attention le met aussi en état de prognostiquer avec certitude le sort du malade, soit en bien ou en mal.

Le tems auquel la *petite vérole* commence à paroître, est le plus important; aussi doit-on y faire une attention toute particulière: & si je m'étonne, vu cette importance, que les Auteurs l'aient supputé avec si peu de soin.

La *petite vérole* qui paroît le premier jour, est mortelle; elle n'est pas moins à craindre le second jour. Elle est dangereuse le troisième: mais si elle se manifeste le quatrième, ou un peu plus tard, elle est ordinairement discrète, & tout-à-fait exempte de danger.

Un exemple suffira pour enseigner au Médecin la manière de calculer le tems de l'éruption.

Un homme est attaqué d'une fièvre variolique sur les trois, cinq, six ou huit heures du matin, à midi, sur les six heures du soir, ou dans tel autre tems compris entre midi & minuit. Je suppose le jour naturel, ou de vingt-quatre heures. Si la *petite vérole* commence à paroître à dix heures du soir, & que le malade soit tombé malade sur les trois, cinq ou huit heures du matin, on dit que la *petite vérole* a paru le premier jour; au lieu que si le sujet est tombé malade à midi, sur les six ou onze heures du soir, & que la *petite vérole* ait commencé à paroître le lendemain matin à six heures, à midi, ou à onze heures du soir, on dit qu'elle a paru le second jour. Si le sujet tombe malade, par exemple, le premier Avril sur les trois heures du matin sur les six ou onze heures du soir, & que la *petite vérole* paroisse le troisième à une heure du matin, ou à quatre heures après midi, ou sur les dix heures du soir, on dit aussi que la *petite vérole* a paru le troisième jour. Si le sujet tombe malade le lundi sur les deux heures du matin, à une heure après midi, ou sur les onze heures du soir, & que la *petite vérole* se manifeste le Jeudi sur les deux heures du matin, sur les cinq heures après midi, ou sur les dix ou onze heures du soir, nous fixons l'éruption au quatrième jour.

Il n'est personne qui ne voie combien ces sortes de calculs sont équivoques; aussi est-il arrivé aux Médecins, faute d'avoir fixé assez exactement le tems de l'éruption, de prescrire une *petite vérole* bénigne qui ne l'a point été, ou d'annoncer une *petite vérole* confluyente qui a quelquefois été discrète. Comme donc la certitude où

l'on est du tems de l'éruption est une des indications les plus sûres qu'on ait dans la pratique, aussi arrive-t-il souvent, faute de l'avoir fixé avec précision, qu'on commet des fautes tout-à-fait irréparables.

Je vais montrer l'incertitude de cette méthode vague de supputer l'éruption, & fixer le tems auquel elle se fait avec autant d'exactitude que la chose peut le permettre. Je trouve même à propos, pour rendre ce calcul plus facile, de compter par heures.

Une personne tombe malade à deux heures du matin; la *petite vérole* paroît vers les onze heures du soir; elle sort le premier jour, le sujet ayant été malade pendant vingt-une heures avant l'éruption, & non davantage. Supposons de nouveau qu'il tombe malade sur les six heures du soir, & que la *petite vérole* paroisse le lendemain matin à cinq heures; des Médecins nous diront, que l'éruption s'est faite le second jour, & cependant le sujet n'a été malade que onze heures avant l'éruption, d'où il suit que l'éruption s'est faite dix heures plutôt dans ce cas que dans l'autre, où elle avoit paru le premier jour. De même un homme est attaqué de la *petite vérole* vers les onze heures du soir, le Lundi, par exemple; elle commence à paroître le Mercredi matin sur les deux heures, la *petite vérole*, si l'on s'en tient à la façon ordinaire de compter, a paru le troisième jour, & cependant ce sujet n'a été malade que trois heures au-delà du jour naturel. Supposons encore qu'une personne tombe malade de la *petite vérole* le Mardi sur les deux heures du matin, & qu'elle commence à paroître le Jeudi à onze heures du soir, on dit que l'éruption s'est faite le troisième jour; dans ce cas le malade a été affligé de la fièvre variolique pendant soixante-neuf heures, & dans le premier vingt-sept seulement, ce qui fait une différence de quarante-deux heures. On voit par-là combien le prognostic que les Médecins tirent de cette manière de supputer le tems de l'éruption doit être sujet à erreur.

On peut établir pour règle générale, que la *petite vérole* est d'autant plus bénigne & plus discrète, qu'elle tarde plus long-tems à paroître, & que la première manière de compter les jours, est trop équivoque pour pouvoir s'y fier. C'est souvent sur ce calcul que l'on se règle pour savoir si la *petite vérole* a paru trop tôt ou trop tard. Si la maladie paroît avant que les premières vingt-quatre heures de la maladie soient expirées, on peut compter qu'elle sera aussi funeste que la peste: si elle se manifeste trente ou trente-cinq heures après la première indisposition, elle sera extrêmement dangereuse: elle l'est beaucoup moins lorsqu'elle paroît au bout de quarante, quarante-sept ou quarante-huit heures; l'on doit cependant s'attendre qu'elle sera de l'espèce confluyente: elle est pour l'ordinaire discrète, quand elle ne se manifeste qu'au bout de soixante-dix ou quatre-vingts heures.

Après avoir fixé le tems de l'éruption, & indiqué les signes & les symptômes qui précèdent cet état, nous allons décrire ceux qui subsistent pendant tout le tems qu'il dure.

La violence plus ou moins grande de la fièvre variolique, fait que les éruptions paroissent plutôt ou plus tard; qu'elles sont discrètes ou confluentes, c'est-à-dire, plus ou moins nombreuses; ou répandues en petite quantité sur toute l'habitude, comme autant de grains de froment clair-semés, & qui croissent éloignés les uns des autres, ou en tas ou monceaux, les racines étant mêlées ensemble. Les grains de la *petite vérole* confluyente sont extrêmement petits lorsqu'ils commencent à paroître: mais leurs bases augmentent peu-à-peu, de manière que les pustules qui étoient discrètes le jour précédent, se joignent ensemble comme

autant de grains de mercure répandus sur une table, & dont les globules venant à se raréfier & à s'étendre, ne forment à la fin qu'un seul corps continu. C'est ainsi que les grains de la *petite vérole* se réunissent; ce qui fait qu'on la distingue en discrète & en conflante: & comme il est impossible qu'ils s'élèvent un aussi grand nombre de pustules sur la surface du corps sans qu'elles se joignent à la fin, puisque leurs bases augmentent au bout de quatre ou cinq jours, elles doivent occuper un bien plus grand espace qu'auparavant. On peut conclure que la conflante n'est que l'effet d'un grand nombre d'éruptions. Il est cependant besoin d'admettre ici une distinction; car on ne sauroit être trop exact dans la description de cette maladie. Quoiqu'on doive avoir principalement égard au nombre des pustules, cela n'empêche pas que la manière dont elles sont distribuées sur le corps, ne mérite quelque attention. Il y a des sujets dans qui les pustules peuvent être extrêmement nombreuses, & cependant discrètes les uns des autres par la situation. D'autres au contraire peuvent en avoir fort peu, sans que cela les empêche de se joindre, de s'unir ou de devenir conflantes, de même que dans un champ semé par un babile Laboureur, les épis, quoique très-nombreux, naissent écartés les uns des autres; au lieu que dans celui qu'on a semé avec peu de soin, ils croissent par ras, & extrêmement écartés les uns des autres. Lors donc que la *petite vérole* vient sur le corps ou sur le visage de cette manière, on lui donne le nom de *conflante*. On doit encore avoir égard à la nature des parties qu'elle affecte, aussi-bien qu'au plus ou moins d'infection qu'elle leur communique. La *petite vérole* dont la conflante se fait principalement remarquer au visage & à la tête, est extrêmement dangereuse, quand même les autres parties du corps en seroient exemptes; que si le corps & le visage en sont entièrement couverts, le danger est infiniment plus grand. On ne doit point être surpris que la *petite vérole*, qui affecte le visage & la tête, expose le malade à perdre la vie; car les Medecins sont parfaitement convaincus, que le gonflement des vaisseaux du cerveau ne présage rien que de funeste.

Après avoir donné une idée de la *petite vérole* discrète & conflante, je vais décrire ces éruptions depuis le moment qu'elles paroissent jusqu'à ce qu'elles soient entièrement achevées & répandues sur-tout la surface du corps.

On a prétendu jusqu'aujourd'hui que tout cela s'achevoit dans l'espace de trois jours; mais ceci ne demande pas une recherche moins scrupuleuse que celle que nous avons déjà faite sur la *fièvre variolique*: par exemple, les pustules commencent à paroître aujourd'hui à trois heures du matin; des Medecins prétendent qu'elles seront tout-à-fait sorties le troisième jour, prenant le premier jour auquel elles commencent à mûrir, pour le quatrième après l'apparition de la *petite vérole*; d'où il suit qu'ils comptent trois jours pour l'éruption.

L'exemple suivant fera voir manifestement la fausseté de ce calcul, aussi-bien que le besoin qu'on a d'une Histoire plus exacte de l'éruption de la *petite vérole*. Supposons qu'un Medecin visite son malade le Lundi vers les onze heures du soir, & qu'il s'aperçoive que la *petite vérole* commence à paroître; il retourne le Mercredi, n'importe à qu'elle heure du matin ou du soir; il assure que l'éruption est entièrement achevée, se fondant sur ce qu'elle a commencé le Lundi, & qu'elle doit être finie ce jour-là, qui est le troisième. Quel équivoque par rapport au tems! Ne sembleroit-il pas que c'est la même chose que la *petite vérole* paroisse à une heure du matin, à deux heures après midi, ou sur les onze heures du soir, & qu'il visite son malade le Mercredi de très-grand matin, ou bien avant dans la nuit? Il est cependant certain qu'on retranche vingt-trois heures du premier jour, & ajoutant du se-

cond, ce qui, pris ensemble, fait quarante-six heures: assurer par conséquent que la *petite vérole* est trois jours à sortir, c'est calculer de même que si soixante & douze heures, & vingt-six heures formoient un espace égal. Au reste, rien n'est plus impossible que de fixer au juste le tems que la *petite vérole* met à sortir; car cet effet émane d'une cause particulière, qui varie continuellement, d'où il suit que l'éruption doit varier à proportion. Cette cause n'est autre que la *fièvre inflammatoire*, qui augmente plus ou moins, & agit avec plus de force dans une constitution que dans une autre. On seroit aussi bien fondé à demander le tems qu'un arbre sera à bourgeonner, à donner des fleurs, ou du fruit dans sa parfaite maturité. Car quoiqu'il doive nécessairement y avoir un tems fixe pour cela, ce tems ne laisse pas de varier selon le climat, le terrain, la culture & le savoir du Jardinier. Comme la violence de la *fièvre variolique* accélère l'éruption des pustules plutôt ou plus tard, selon le degré de l'inflammation, aussi la même cause la procure successivement, ou tout-à-coup. Par exemple, il s'élève quelques pustules dures sur le front, le nez, les joues, en suite sur l'estomac, les hanches, les cuisses, sur le tronc, & enfin sur les jambes; principalement près des pieds. Ou cette cause agit avec plus d'énergie, & pour lors ces pustules s'élèvent généralement sur tout le corps; ou bien la *fièvre* venant à augmenter à un point extraordinaire, soit à cause de la disposition du corps, de la qualité pestilentielle de l'air, ou de l'usage qu'on a fait des cardiaques, il arrive tout le contraire, les pustules sont en petit nombre, & forment plutôt une espèce de rougeur sur le visage; la peau est sèche & aride, & on découvre en examinant attentivement la chose, qu'il y en a une infinité qui ne sauroient se faire jour à travers la peau; le corps se couvre de taches pourprées ou livides, surtout aux environs de l'estomac, du cou, des reins & des hanches plutôt qu'ailleurs: le malade est souvent assilié d'un pissement de sang, & ces deux symptômes sont annoncés par un autre, savoir par une douleur excessive dans les reins.

Comme la *fièvre* est plus forte dans certaines constitutions que dans d'autres, & procure par conséquent une éruption, plus ou moins prompte, de la *petite vérole*; de même il se trouve certaines parties du corps où cette inflammation agit avec plus de violence, ce qui est cause que les éruptions paroissent plus ou moins vite, et plus ou moins grande quantité, selon l'endroit où ce feu ou cette inflammation fixe son séjour. On ne peut mieux comparer le tems & le cours de l'éruption qu'à un champ où l'on a semé du blé; car quoique le grain ait été jeté en terre dans le même tems, il ne laisse pas de croître & de mûrir plutôt ou plus tard, suivant l'exposition, la culture & les qualités du terrain.

C'est sans aucun fondement que des Medecins ont fixé indistinctement le cours de l'éruption à trois jours dans toutes sortes de constitutions; car, quoiqu'elle ait besoin d'un certain espace de tems fixe pour être parfaite, ce tems ne laisse pas de varier selon la violence de la *fièvre*, ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse venir à bout de le calculer; faire cette supputation par jours, de seroit rendre cette partie de l'Histoire de la *petite vérole* aussi obscure qu'équivoque, ainsi qu'il est arrivé à Pégard du tems qui s'écoule depuis le premier accès de la *fièvre* jusqu'au moment que la *petite vérole* commence à paroître.

L'éruption s'acheve dans la *petite vérole* conflante dans l'espace de cinq à six jours, à compter de celui où la maladie a commencé; la *petite vérole* discrète est six jours naturels à pousser. Il arrive cependant quelquefois que la *petite vérole* tarde à sortir, ou qu'il survient une seconde éruption occasionnée par quelques accidens, ou par les mauvaises méthodes qu'on a suivies dans le traitement. La *fièvre* & les autres symptômes dont la violence étoit extrême avant l'éruption, & qui à tou-

jours été en augmentant jusqu'à ce qu'elle ait été la moitié faite, commencent à diminuer, & cessent entièrement après que la *petite vérole* est tout-à-fait sortie; c'est de l'espèce fluante dont je parle, & la même chose arrive dans la discrète, lorsque le Medecin s'acquiesce de son devoir. L'égalité que le poulx conserve le sixième jour, de même que dans l'état de santé, est ce qui distingue ce second état, qu'on peut regarder comme le plus remarquable de la *petite vérole*: le mal s'arrête ici; le malade paroît tranquille & à son aise pour quelques tems; la première fièvre, qui n'avoit aucune intermission, cesse pour le présent, ce qui n'arrive que cette seule fois pendant tous le cours de la maladie; on peut regarder cet état comme une bonace qui survient entre deux tempêtes; mais qui annonce une orage plus furieux que jamais. Le malade repose pendant six, dix ou vingt heures, & ensuite, ceci arrive plutôt ou plus tard, selon la violence de la maladie, la fièvre secondaire survient par degrés successifs, supposé qu'elle soit de l'espèce bénigne; on bien elle éclate tout-à-coup comme un ouragan, si l'inflammation est violente; les yeux s'enflamment, ou laissent échapper des larmes, le poulx augmente, la gorge s'embarasse, l'urine est crue, pâle ou de couleur de paille; le malade est agité & inquiet, l'ardeur qui le consume le force à quitter le lit, & à chercher la fraîcheur de l'air, il s'efforce de la calmer par tous les moyens possibles; il tombe dans le délire & souvent même dans la phrénésie.

Ce dernier symptôme est le plus violent & le plus obtiné qui survienne durant tout le cours de la maladie: la fièvre secondaire, qui est celle de la maturation, commence ainsi que je l'ai dit, vers le sixième ou septième jour; & selon la violence & l'état de l'inflammation, les pustules commencent à s'étendre, s'enflamment, s'élèvent en pointe, viennent à maturation plutôt ou plus tard; la matière est bénigne, bien digérée, ou sanieuse, ou aqueuse de même que dans les vésicles que le feu fait élever; elles laissent sortir du sang, ou, enfin, si l'inflammation augmente au plus haut degré, ces petites tumeurs ou éruptions, vont au-delà de l'état de suppuration; elles se rouffissent à leurs sommets de même que si on avoit appliqué un fer rouge dessus; la peau, ou les espaces qui restent entre deux, perdent leur couleur vermeille, deviennent bruns, pourpres, ou noirs, ou se couvrent d'une infinité de petits boutons éréthésieux; la peau se desèche, se resserre ou se distend comme un morceau de parchemin; ou il s'élève une tumeur considérable couverte d'une infinité d'éruptions, qui ressemble à un anthrax ou à un furoncle pestilentiel. Je ne suis point surpris que Sydenham ait regardé chaque éruption comme un petit phlegmon, puisqu'elle est effectivement telle, & que tous les symptômes sont les mêmes à tous égards que ceux qui accompagnent cette espèce de tumeur.

Les éruptions dans la *petite vérole*, naissent, prennent leurs cours, & sont sujettes aux mêmes variations, aux mêmes apparences & aux mêmes terminaisons que les tumeurs inflammatoires en général. Aurest ces changements & ces variations sont purement l'effet de la cause dont j'ai parlé ci-dessus, je veux dire de l'ardeur, de l'inflammation ou du feu de la fièvre.

Des Medecins n'ayant point compris que l'inflammation occasionne les divers changemens & les diverses apparences des symptômes qui surviennent dans cette maladie, ni découvert que ces sortes de phénomènes indiquent seulement une différence plus ou moins grande dans la maladie par rapport à la chaleur, à l'inflammation, ou au feu, mais non point dans ce qui concerne sa nature ou son espèce, ont divisé, pour ainsi dire, la *petite vérole* en différentes maladies. Helvétius, par exemple, la divisa en plusieurs espèces; dont l'une est accompagnée d'une fièvre pourprée, l'autre d'une équimose ou d'une fièvre anormale, &c. Il leur est arrivé faute d'avoir connu la nature

de la *petite vérole*, pour l'avoir divisée en différentes classes, & pour l'avoir crue compliquée avec d'autres maladies, dont elle diffère essentiellement, de suivre une pratique extrêmement dangereuse, & souvent funeste. Mais la plus grande faute qu'ils aient faite a été de ne point distinguer la nature de la *petite vérole*: car quoique plusieurs aient connu que cette maladie n'est autre chose qu'une inflammation, ils n'ont pas laissé par une prévention inséparable des hypothèses auxquelles on se laisse entraîner, de regarder la pleurésie, ou l'équimose symptomatiques comme des maladies tout-à-fait différentes de la *petite vérole*; & ce seul exemple suffit pour nous convaincre de la fausseté de leur théorie, aussi-bien que du danger inséparable de leur pratique. Supposons qu'un de ces Medecins traite un malade d'une *petite vérole* compliquée avec une inflammation de gorge, des poulmons ou de la pleurésie; avivera-t-il, en cas que l'éruption soit achevée, de traiter cette inflammation par la méthode ordinaire? Non, sans doute: car il croiroit, en saignant ou purgeant le malade, repousser la matière morbifique de la circonférence vers les parties nobles, ce qui est une preuve qu'il ignore entièrement la nature de la maladie.

Il s'ensuit donc que la *petite vérole* est une maladie purement inflammatoire, qui ne diffère des inflammations ordinaires que relativement aux tempéramens des sujets, l'air & le climat où elle regne. Je vais en donner l'Histoire, & considérer tous les accidens & les symptômes qui en sont inséparables, comme l'effet d'une inflammation plus ou moins violente, de même que s'il s'agissoit d'une pleurésie ou d'un inflammatoire ordinaire.

Voici en quoi consiste toute la différence de cette dernière.

Si l'inflammation est excessive, la tumeur est extrêmement difficile à résoudre, & plus disposée à tomber en mortification qu'à suppurer. Je vais sur ce principe décrire la *petite vérole*, & donner la méthode de la traiter. Je considérerai chaque pustule comme un phlegmon ordinaire, sujet à passer par les mêmes états que ces sortes d'inflammations; car ce sont là les seules distinctions que cette maladie admette.

Je suppose que nous voici enfin arrivés à l'éruption totale de la *petite vérole*; car dorénavant nous regarderons les progrès de l'éruption, & les divers changemens qui lui arrivent, comme les signes pathologiques les plus distinctifs & les plus propres à nous faire prévoir le sort du malade, soit en bien, soit en mal.

Je vais d'abord décrire la *petite vérole* discrète, dans laquelle l'inflammation est médiocre, & dont les pustules viennent peu à peu à maturation. Comme elles ne sortent point toutes à la fois dans celle-ci, de même elles croissent & viennent à suppuration dans la même succession de tems; celles du visage mûrissent d'elles ou trois jours plutôt que celles des piés. Lorsqu'elles ont une fois atteint toute leur maturité, elles commencent à se dessécher, & tout de suite à diminuer; celles du visage viennent à cet état vers le neuvième ou le dixième jour, à compter de celui où la maladie a commencé; celles des piés & des jambes n'y arrivent que vers le onzième, douzième ou treizième. A quoi donc les Auteurs ont-ils pensé jusqu'à présent de fixer un jour pour ce changement? Puisque la *petite vérole* est tout le tems que je viens de dire à pousser & s'en aller.

Ce période de la maladie auquel on donne le nom de *changement*, est un point de la dernière importance, puisqu'il est dans ce tems-là que les malades meurent pour l'ordinaire, à moins qu'il ne survienne un pissement de sang, car dans ce cas ils meurent généralement.

ment le septieme jour : mais on ne sauroit fixer un jour pour le changement de la *petite vérole*, à moins que les pustules ne sortent toutes à la fois le même jour ; mais voici une autre circonstance qui altere cette révolution, & qui met le Medecin hors d'état de fixer le jour auquel elle arrive, non plus que celui de l'éruption : c'est que les pustules paroissent plutôt ou plus tard selon que la fièvre est plus ou moins violente, & changent de même selon la force de l'inflammation.

L'ordre & les différens états par lesquels ces éruptions passent, s'entendent mieux par la description suivante, qui servira en même tems à éclaircir ce période de la *petite vérole*, auquel on donne le nom de *changement*, & qu'on a décrit d'une manière plus équivoque & plus incertaine qu'aucun autre état de la maladie. Pour cet effet je vais décrire les divers états par lesquels les pustules passent, car il seroit impossible de les décrire toutes à la fois, les unes commençant à paroître tandis que les autres commencent à mûrir ; quelques-unes étant dans leur entiere maturité, tandis que quelques autres se dessèchent ; les unes se desséchant tandis que les autres se détachent & tombent par écailles.

La pustule est d'abord petite, rouge, squense & dure ; plus aisée à sentir qu'à appercevoir ; ce qui est un signe pathognomonique qui sert à la distinguer de la rougeole, qui n'est qu'une simple efflorescence. Elle grossit ensuite, elle s'élève en pointe, & s'étend à sa base, faisant si peu de progrès durant les deux ou trois premiers jours, qu'on ne s'en aperçoit presque point : mais le quatrième jour après qu'elle a paru, elle commence à blanchir, à grossir & souvent à s'applatir à son sommet : elle devient plus grosse, plus blanche & plus enflammée à sa base, & la peau qui est autour aussi vermeille qu'une rose : ce jour là, qui est le sixieme, à compter depuis le moment que la *petite vérole* a commencé, la matiere paroît entierement convertie en un pus blanc & ténu ; la pustule augmente ensuite & s'enflamme à un point extraordinaire. La matiere commence à s'épaissir & à jaunir, dans le milieu de la pustule, & forme à la fin une croûte jaunâtre, l'inflammation continuant toujours à la base de l'éruption ; tout ceci arrive dans l'espace de trois jours ; la croûte une fois formée, l'inflammation cesse, l'enfure diminue, & la maladie finit.

La fièvre secondaire, qui commence avec la maturation de l'éruption, augmente peu à peu, & n'est pas moins inséparable des différens états des pustules, que celle-ci le soit de la fièvre. On n'a qu'à supposer toutes les éruptions en général semblables à celle que je viens de décrire, & l'on aura l'idée d'une *petite vérole* discrète & bénigne.

Dans cette espece de discrète-ci, la fièvre secondaire s'allumant vers le septieme jour, la *petite vérole* commençant aussi à grossir dans le même tems, la fièvre augmentant toujours à mesure que les éruptions viennent à maturité, il s'ensuit que la fièvre parviendra au plus haut degré de violence dans le tems que le plus grand nombre de pustules auront atteint une maturité parfaite ; de sorte que si les éruptions sortoient toutes en même tems, & que les différentes parties du corps eussent une chaleur égale, les pustules ne manqueroient pas d'être le neuvieme jour dans le plus haut point de maturité, je veux dire, qu'elles commenceroient toutes à se dessécher en même tems ; & dans ce cas on pourroit fixer le jour du changement : mais comme il arrive tout le contraire, il est impossible de déterminer au juste le jour, ni encore moins l'heure à laquelle il se fait, quoique quelques-uns prétendent le contraire. Comme la *petite vérole* est deux ou trois jours à paroître au visage ; de même quelques-unes de ces pustules commencent à se dessécher deux ou trois jours avant les autres, j'avertis donc le Lecteur point toujours, qu'au-

si-tôt que quelques-unes des éruptions commencent à se dessécher, je dis que la *petite vérole* commence à changer ; que ce changement continue durant deux, trois ou quatre jours ; & qu'il est dans son état environ un jour & demi après qu'il a commencé ; & dans ce tems-là la fièvre acquiert le plus haut degré de violence.

L'histoire que je viens de donner de la *petite vérole* discrète nous met à portée de pouvoir fixer le tems du changement & de l'éruption, même dans la consistance : car l'éruption est deux ou trois jours à se faire, & il faut le même tems pour le changement ; mais l'éruption, la maturation & le changement dépendent de l'inflammation, du feu ou de la chaleur qui est naturelle au tempérament, ainsi qu'il paroît par l'histoire de la *petite vérole* consuante.

Je vais maintenant décrire celle-ci pour qu'on puisse connoître toutes les variations, les changemens & les distinctions qui sont propres à la *petite vérole* en général.

La fièvre n'étant point extrêmement violente, quoiqu'elle le soit assez pour occasionner une *petite vérole* consuante, les symptômes inséparables de l'état de maturation, dans ce cas, par rapport aux éruptions & à la fièvre, sont exactement les mêmes que ceux de l'espece discrète (si ce n'est que les pustules commencent à changer plutôt sur le visage, à cause de la fièvre ou de l'inflammation, parce que les éruptions sont en beaucoup plus grand nombre) si l'on en excepte la diarrhée dans les enfans, & la salivation dans les adultes.

La salivation est un symptôme tout-à-fait extraordinaire : elle commence ordinairement avec la fièvre secondaire, & quelquefois avant que l'éruption soit achevée : elle est plus fluide & plus copieuse durant les deux ou trois premiers jours, que par la suite ; car à mesure que la maturation se fait, la fièvre augmente, & les crachats deviennent plus épais, plus visqueux & diminuent de jour à autre : mais si la fièvre secondaire devient excessive, la salivation cesse & le malade meurt. Lors au contraire que la fièvre de la maturation n'est pas plus forte qu'il ne faut pour produire une suppuration loisible & bénigne, la salivation continue jusqu'au treizieme, quatorzieme, quinzieme, quelquefois même jusqu'au vingtieme jour ; c'est-à-dire, jusqu'à ce que la *petite vérole* soit entierement desséchée par tout le corps.

Je trouve à propos de donner ici les histoires de trois différens sujets attaqués de cette maladie, depuis le moment que la fièvre secondaire commence à s'allumer, & de décrire le commencement, le progrès, l'état & la déclinaison de l'éruption.

La première regarde la *petite vérole* discrète & bénigne ; la seconde, la consuante bénigne ; la troisième, la consuante la plus funeste, avec les divers accidens & les différentes variations qui lui sont propres.

La fièvre secondaire commence à s'allumer vers le sixieme jour de la maladie, dans l'espece discrète ; le poulx devient plus fréquent & plus dur ; le visage plus rouge & plus vermeil, l'urine plus haute en couleur avec un nuage suspendu dans le milieu, ou qui demeure au fond. Cette nuit là même, qui est la première de la maturation, le malade devient inquiet & a beaucoup plus de peine à dormir qu'il n'en a aucun autre tems de la maladie ; ses yeux s'enflamment ou laissent couler des larmes. Le septieme ou le huitieme jour le visage s'enfle beaucoup plus que dans aucun autre tems, les paupieres s'enflent, deviennent boursouflées, luisantes comme une vessie, & se ferment pour l'ordinaire dans ce tems-là.

Les pustules du visage sont extrêmement grosses, & com-

meurent à blanchir à leurs sommets; les interstices, je veux dire, la peau comprise entre les pustules, se distend, s'enflamme & devient d'une couleur vermeille; quelques-unes des pustules du front, du nez, & des joues, commencent à se sécher; le poulx devient plus fréquent & plus dur; la voix s'altère de même que si le malade étoit enrhumé, le malade à l'esprit obstrué, & laisse quelquefois échapper des soupirs; l'urine devient plus pâle & moins trouble; les éruptions de la poitrine, qui sont beaucoup moins nombreuses que dans aucune autre partie du corps, font aussi grosses & aussi serrées que celles du visage; celles des bras sont extrêmement grosses, blanches au sommet & enflammées à leurs bases; celles des mains & des pieds sont beaucoup plus lentes à paraître dans cet état. Le neuvième jour le visage paroît aussi enflé qu'il pouvoit être; les éruptions sont beaucoup plus grosses, la matière plus blanche, & les interstices plus rouges & plus enflammés, la plupart de celles du visage se séchent ce jour-là; il arrive la même chose à quelques-unes de celles de la poitrine; les paupières sont d'un rouge foncé; le poulx est extrêmement vite & dur; l'urine plus pâle, plus tenue & plus claire qu'en tout autre tems; les pustules des bras sont excessivement enflammées, & les interstices qu'elles laissent presque aussi rouges que ceux du visage; & si les éruptions sont nombreuses, les bras paroissent entièrement enflés. Le malade sent dans ce tems-là quelques légers frissons qui reviennent par intervalles.

Le dix, les symptômes sont les mêmes que le jour précédent; le poulx est aussi fort & aussi vite; l'urine aussi claire, le visage aussi enflé, à la réserve des paupières, dont l'ensure commence à diminuer quelque peu; la plupart des pustules du visage se dessèchent & se couvrent d'une croûte jaune. Le visage se défendit quelquefois un peu ce jour-là, & pour lors, les mains commencent à grossir & à s'enfler sur le dos. Le onze, le visage commence à se défendre, surtout autour des joues & des yeux, l'ensure des mains augmente; les pustules qui les couvrent sont tout-à-fait vertes, mais aussi mûres que l'étoient celles du visage le huitième & le neuvième jour; le poulx commence à devenir plus régulier, moins fréquent & moins dur qu'il ne l'étoit deux jours auparavant; l'urine est moins tenue & moins pâle, il s'y forme un nuage, elle se trouble & dépose un sédiment. Le visage continue à se défendre, à se dessécher, & à se couvrir de croûte. Le douzième jour, les yeux restent fermés, moins à cause de l'ensure, qui paroît être alors dissipée, qu'à cause de la matière qui colle les paupières; à mesure que l'ensure du visage diminue, celle des mains augmente; les interstices perdent une partie de leur rougeur, la peau est moins tendue, moins dure, & cède plus aisément à l'impression des doigts; c'est-à-dire, que l'inflammation diminue autour de la base de chaque pustule; celles des mains sont toujours aussi blanches & aussi remplies, mais la matière commence à s'épaissir, & le poulx à devenir plus régulier qu'il ne l'étoit le jour précédent. Les mains se défendent le treizième jour, & si les pieds, comme il arrive quelquefois, lorsque les pustules sont en grand nombre sur le cou du pied, viennent à s'enfler à mesure que les mains diminuent, les pustules de ces dernières parties sont dans l'état le plus parfait de maturité; & comme les pustules du visage, après avoir atteint leur maturité, se dessèchent & se couvrent d'une croûte jaune, de même celles du corps s'ouvrent & se dessèchent; les pustules souffrent ce jour-là un pareil changement sur tout le corps, à l'exception de quelques-unes des pieds & des mains; la maladie finit ici; de sorte que la fièvre secondaire qui avoit commencé vers le sixième ou septième jour, & augmenté peu à peu jusqu'au dixième, après être arrivée à son plus haut période, & avoir continué dans cet état pendant environ vingt heures, diminue ensuite par degrés, & s'évanouit entièrement le treizième ou le quatorzième jour. Comme la formation de la matière dans les pustules est entièrement achevée,

toutes les éruptions viennent à suppuration, à l'exception de celles de la plante des pieds, dont la peau étant épaisse, dure & calleuse, s'oppose à l'éruption des pustules, ce qui est cause qu'elles se changent en autant de verrues jaunâtres ou noires, qui ressemblent à des cors. Il y a cette différence entre les enfans & les adultes; que dans ceux-là l'urine est plus trouble, plutôt blanche que jaune, & la transpiration moins opiniâtre; au lieu que dans ceux-ci, lorsque la fièvre est dans toute sa violence, l'urine est claire, de couleur de feu ou de paille; mais elle s'épaissit & se trouble dans les uns & les autres dans le déclin de la maladie.

La consistance bénigne ne diffère en rien de la discrète, si l'on en excepte la salivation, qui continue durant tout le cours de la fièvre secondaire. Comme celle-ci augmente tous les jours dans la *petite-vérole* consistante, & parvient à son plus haut état vers le dixième ou onzième jour; de même la salivation, qui a commencé avec la fièvre secondaire, diminue à mesure que celle-ci augmente, & s'épaissit tous les jours de plus en plus; & comme la fièvre est le onzième jour à son plus haut période, il s'ensuit que la salive doit être pour lors extrêmement visqueuse, & par conséquent fort difficile à expectorer. Que si la salivation vient à cesser dans ce tems-là, le malade meurt infailliblement. Le poulx, l'urine & les éruptions sont les seuls signes qui puissent nous servir pour le pronostic dans la *petite-vérole* discrète: mais il y en a d'autres dans la consistante dont on peut faire usage pour cet effet, car la salivation, qui est le plus considérable de tous les symptômes, accompagne toujours la marcation des pustules, laquelle est achevée le treizième, quatorzième ou quinzième jour.

Nous venons de décrire en second lieu une *petite-vérole* consistante régulière bénigne; & je vais maintenant donner l'histoire des différens symptômes dont est accompagnée une *petite-vérole* consistante maligne.

Les éruptions & les autres circonstances de cette maladie varient suivant les forces de la fièvre, l'inflammation ou le feu du tempérament; de manière qu'on ne sauroit avoir la *petite-vérole* à moins que quelque cause n'enflamme le sang. Il est même impossible qu'il survienne d'autres éruptions, d'autres symptômes, d'autres circonstances ni d'autres variations durant le cours de la fièvre secondaire, que celles qui sont naturelles à la maladie, & qui sont également essentielles à toutes les tumeurs phlegmoneuses en général. D'où il suit que tous ces phénomènes suivent, changent, ou disparaissent selon le degré de l'inflammation, dans le sujet & le tems que j'ai dit, soit que le malade prenne peu ou assez de nourriture, soit qu'il ait pris naissance en Egypte ou dans les Indes; & quels que soient les remèdes, le régime, la diète, l'air, la constitution, le sexe, l'âge ou le climat; la *petite-vérole* est toujours la même, & ne peut varier que par rapport au degré de l'inflammation: de manière qu'un Médecin instruit de ce que je viens de dire, pourroit donner une histoire de la *petite-vérole*, qui auroit lieu dans toutes sortes de climats, indépendamment de l'âge, du sexe & de la constitution des sujets.

Remontons à l'origine de la fièvre secondaire qui accompagne la *petite-vérole* consistante maligne, & qui est beaucoup plus forte que celle qu'on a décrite jusqu'ici. Cette fièvre ne vient point par degrés, mais tout à coup, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, & quoique tout le corps soit dans ce tems-là dans un état d'inflammation, celle-ci ne laisse pas de brûler, de détruire comme un feu réel, & d'agir avec plus de force sur quelques parties que sur d'autres. Environ le sixième jour de la maladie, l'inflammation paroît fixer principalement son siège dans le cerveau; car le malade tombe tout-à-coup dans le délire, ses yeux s'enflamment, se remplissent d'eau, & deviennent étincelans; il a le regard farouche, la

salivation, qui est inséparable de la maturation dans la *petite-vérole* confluyente, est plus abondante & plus fluide au commencement que dans la suite; mais elle devient extrêmement gluante dans ce tems-là même, lorsque l'inflammation est violente; il survient aussi une esquinancie, une strangurie & quelquefois un pissement de sang, qui est le plus funeste de tous les symptômes dont cette maladie soit accompagnée, & par conséquent un signe de l'inflammation la plus violente; ces symptômes sont accompagnés d'une toux sèche & fréquente, & d'un point au côté, & la matiere expectorée est quelquefois mêlée avec du sang. Car lorsque l'inflammation des poudrons est violente, la matiere expectorée est de même que dans le rhume, la pleurésie ou la péripleumonie ordinaire, ou la salive est plus ou moins cuite & plus ou moins sanguinolente, selon les différens états de la maladie, & selon qu'elle vient des glandes salivaires ou des parties destinées à la salivation que le mercure ou la *petite-vérole* excite. La salive est encore plus ou moins fluide, ou extrêmement visqueuse, selon l'état de l'inflammation. Les sueurs copieuses qui surviennent dans ce tems-là indiquent encore une inflammation violente. Lorsque la fièvre n'est point trop forte, le malade est constipé, sinon, il survient une diarrhée dont la matiere est noire & fétide; à mesure que la fièvre ou l'inflammation augmente, elle devient sanguinolente, si bien que le malade est quelquefois attaqué d'un flux de sang. Le pouds dans le cas où l'inflammation est modérée, est fréquent, dur & plein; à mesure qu'elle augmente, il le devient davantage, il conserve sa dureté, mais non la même plénitude. Si l'inflammation affecte principalement les poudrons, le pouds est ondoyant; si c'est le cerveau qu'elle affecte, il est serré, petit, & distendu; plus l'inflammation est violente, plus les parties externes & extremes sont froides & pâles, & quelquefois même au point de se couvrir d'une sueur gluante. Le malade ne parle qu'avec peine, ses lèvres sont salées d'un tremblement ou de convulsions, & il survient ce que les Medecins appellent tressaillement des tendons, *subsultus tendinum*. L'urine couleur de feu marque une inflammation violente; mais celle qui est crue & de couleur de paille, en indique une plus forte qui affecte surtout le cerveau. Après le pissement de sang il n'y a point de symptôme plus funeste que les taches qui s'élèvent entre les éruptions de la *petite-vérole*; les rouges sont moins dangereuses que les pourprées, & celle ci moins que les noires; car, si le malade échappe, ces taches repassent du noir au pourpre, du pourpre au rouge & du rouge à la couleur naturelle de la peau. Quoique ces taches de pourpre, comme on les appelle, marquent une inflammation excessive, il y a cependant un autre symptôme infiniment plus dangereux, c'est lorsque la peau des différens parties du corps, surtout des jambes & des cuisses, devient noire & dure dans plusieurs endroits, comme si on avoit appliqué un fer rouge dessus, ou qu'elle eût été frappée de la foudre. Si l'inflammation dont la *petite-vérole* confluyente est accompagnée, augmente le sixieme ou le septieme jour au-delà de ce qu'elle devoit, le visage commence tout d'un coup à s'enfler, le pouds est plus fréquent ce jour-là qu'il ne faut, & la salive acquiert une viscosité extraordinaire. Si elle vient à augmenter davantage, les pustules qui sortoient & mûrissent lentement, se trouvent pour lors au-delà de leur maturité, & la plupart sont brûlées ou écorchées à leurs sommets, comme si on y avoit appliqué un fer rouge. La peau du front, des bras & des autres parties se durcit, se resserre, & devient d'une couleur rouge foncée; il s'élève même quelquefois entre les pustules des petites éruptions, ou bien la peau devient pâle, livide & d'un aspect cadavéreux. Le malade peut vivre malgré ces symptomes de jour en jour, c'est-à-dire, depuis le sixieme jusqu'au septieme, du septieme au huitieme, & ainsi de suite, toujours dans le danger de perdre la vie; mais il ne meurt que lorsque le visage commence

à se défendre; & pour lors, si cela arrive tout-à-coup, la salivation cesse, la voix s'alère & devient rauque, & il meurt suffoqué; ou supposé que le visage ne s'enfle point, ainsi qu'il arrive quelquefois, il lute avec ces symptomes tant que le pouds conserve quelque plénitude, & que la salive, quoique visqueuse, continue à couler; mais dès que la vitesse du pouds devient excessive, qu'il s'affoiblit, & que la salivation cesse, le malade meurt, ce qui arrive pour l'ordinaire environ le onzieme jour. S'il passe ce terme, la croûte dont le visage se couvre en se desséchant, n'est point jaunâtre comme dans la *petite-vérole* bénigne, mais d'un noir extrêmement foncé. S'il vient à mourir le dixieme, le douzieme, le quinzieme ou le vingtieme jour, cet accident funeste est annoncé par une diarrhée, des sueurs copieuses, ou une odeur cadavéreuse insupportable.

Passons maintenant à la disposition d'esprit dans laquelle le malade se trouve durant le cours de sa maladie. S'il paroît avoir de l'ardeur, loin d'être abattu, & qu'il parle avec vivacité & quelque degré de hardiesse, c'est un signe que la fièvre est violente & peu éloignée du délire. Au contraire on doit être assuré que l'inflammation est parvenue au plus haut degré de violence, lorsqu'il est triste, chagrin & larmoyant.

Il paroît par ce que nous venons de décrire des différens états de la *petite-vérole*, qu'il ne peut y avoir d'autres changemens ni d'autres variations que celles qui émanent de la cause dont j'ai déjà parlé, je veux dire, du feu, de l'inflammation ou de la chaleur, quelle qu'elle soit la maniere dont elle est produite. On voit aussi que la *petite-vérole* ne sauroit être compliquée qu'avec des maladies inflammatoires, d'où il suit qu'elle doit être la même dans tous les pays, & avoir la même nature & les mêmes symptomes, dans toutes sortes d'âge, de constitutions & de sexes. On peut comparer les éruptions de la *petite-vérole* à certains fruits particuliers dont la maturation dépend d'un certain degré de chaleur, & qui mûrissent ou plutôt ou plus tard, se gâtent ou se brûlent, selon la nature du climat & du sol; & le savoir du jardinier, soit qu'on les plante, qu'on les sème ou qu'ils croissent d'eux-mêmes.

Passons maintenant à la cure de cette maladie.

J'ai tâché de montrer ci-dessus les différentes causes qui peuvent produire la *petite-vérole*, ou lui faire acquérir une violence capable de causer la mort à un grand nombre de personnes; & si l'est vrai que ces sortes de causes aient le pouvoir de disposer le corps humain à l'inflammation, à la chaleur ou à la putréfaction qui en est la suite, & que la *petite-vérole* soit une maladie dont l'inflammation est le principe, & l'une des plus dangereuses de toutes celles de l'espece inflammatoire, comme ni moi ni d'autres n'en saurions douter après l'histoire que je viens d'en donner, il s'ensuit évidemment qu'en évitant les causes qui produisent l'inflammation, on se garantit de la *petite-vérole*; ou, supposé qu'on ne puisse absolument se mettre à couvert de ces causes, on peut du moins trouver le moyen de s'y opposer, & empêcher qu'elles ne produisent leurs effets ordinaires; car ce point une fois obtenu, on se garantit de l'inflammation & par conséquent de la *petite-vérole* qui en est la suite. Quoiqu'il ne soit pas toujours au pouvoir du Medecin de détourner ces causes, ou de s'y opposer au point de détruire leurs effets, il peut cependant les affoiblir de façon que le corps humain soit disposé à un moindre degré d'inflammation, & rendre par conséquent les hommes moins sujets à la *petite-vérole*, ou, si cela ne se peut faire qu'elle leur soit moins funeste. Nous avons été obligés pour cet effet, aussi bien que pour pouvoir établir des regles sûres, pour prévenir cette maladie, ou pour diminuer sa violence & la rendre plus supportable & plus bénigne, de

recueillir les observations qui nous ont paru propres à prouver que ces sortes de causes ne manquent jamais de produire, & d'irriter cette maladie; & qu'elle n'est autre chose qu'une inflammation d'une espèce particulière.

Je vais maintenant indiquer les moyens dont on peut se servir pour la détourner ou apaiser sa violence, car c'est de l'usage qu'on en fait que dépend la guérison de la *petite-vérole*.

Pen importe que le Medecin vienne à bout de son entreprise par l'usage des remèdes, le choix de l'air, la diète, l'exercice, le repos, le sommeil, la veille, l'opération manuelle, &c. car tous les moyens dont il se sert pour obtenir la guérison de son malade, sont également justes & nécessaires, & également soumis à sa juridiction. Il n'est rien dans la nature de tout ce qui peut affecter le corps humain dont il ne doive s'instruire; parce qu'on trouve à chaque instant quelque chose qui l'offense, & qui demande par conséquent qu'on s'y oppose. Comment donc un Medecin peut-il se borner à un seul remède ou à une méthode particulière de guérir? La cure ne consiste pas toujours dans la prescription de tel ou tel remède, bien qu'il y ait des cas où cela soit absolument nécessaire. L'on vient souvent à bout de guérir un malade en lui interdisant l'usage de ces sortes de remèdes; & en lui défendant certaines choses qu'on lui avoit conseillées mal-à-propos. Supposons un malade ignorant couché dans une petite chambre où l'on entretient un feu continuel, & qui non-content des hardes dont il est accablé, prend à tous momens des bouillons & du vin pour se procurer plus de chaleur; son poulx acquiert bien-tôt une vitesse excessive, & son corps est tout en feu: le Medecin tout arrivant fait éteindre le feu, emporter les hardes, & rend la santé au malade, au moyen du rafraichissement qu'il lui procure peu-à-peu. Je ne rapporte cet exemple que pour montrer au Lecteur l'éloignement où je suis de toute méthode empirique, & le convaincre que mon unique but est de dresser un plan de conduite qui puisse être suivi par tous les Medecins dans tous les cas qui peuvent se rencontrer. J'insiste plutôt sur ce qu'il faut éviter que sur ce qu'il faut faire.

Avant que de donner les préceptes particuliers qui concernent la partie curative, je trouve à propos d'établir quelques règles touchant l'effet & le choix des remèdes: car un Medecin qui n'est point guidé par la raison, ne sauroit jamais juger avec précision de la force ni de la vertu réelle des médicamens. L'état où se trouve aujourd'hui la Medecine, joint au penchant qu'on a pour les hypothèses & pour les remèdes empiriques, demande qu'on s'instruise avec tout le soin possible de ce qui concerne l'efficacité des remèdes.

Je me suis borné jusqu'à présent à une description purement historique de la *petite-vérole*, que j'ai suivie dans ses différens états. J'ai même dit ce que je pensois de cette maladie, sans oublier celles avec lesquelles elle est souvent compliquée; & quoique je m'imagine avoir suffisamment prouvé qu'elle n'est autre chose qu'une inflammation *in genere*; je n'ai pas laissé de confirmer & d'éclaircir ce point essentiel. Je veux dire, la nature de la maladie, dans les endroits où l'examine le régime, les remèdes & la diète, &c. que je propose; ce qui servira, je crois, à donner plus de poids à la doctrine que j'ai établie ci-dessus, touchant cette maladie en particulier, & les autres inflammations en général. Ce sera donc prouver à *posteriori* ce que j'ai déjà avancé: mais j'ose assurer qu'il n'est point de méthode plus sûre pour découvrir la nature d'une maladie, que d'observer avec toute l'attention possible le pouvoir, l'efficacité & les différens effets des remèdes sur le corps humain, ce qu'on ne sauroit déterminer, qu'en considérant mûrement l'état & les autres circonstances dans lesquelles le malade se trouve lors de l'exhibition de ces remèdes.

J'ai décrit en second lieu, l'origine de la fièvre secondaire; aussi-bien que la maturation des pustules, & suivi ces dernières depuis leur maturité jusqu'au moment qu'elles se dessèchent & qu'elles tombent, ce qui est le dernier état de la maladie.

Je vais suivre le même ordre pour ce qui concerne la partie curative, & donner sur les remèdes, le régime & la diète, les préceptes que je juge les plus capables de détourner, d'apaiser ou de surmonter une maladie contre laquelle on a souvent vainement employé jusqu'à aujourd'hui tous les secours de la Medecine.

Peu importe de quels moyens ou de quelles méthodes on se serve pour parvenir à ce but: diète, régime, remèdes, exercice, repos, changement d'air ou de climat, veille, sommeil, tout est bon, pourvu qu'on puisse prévenir, modérer ou apaiser l'inflammation. Car s'il est vrai que la *petite-vérole* ne soit qu'une espèce d'inflammation, il s'ensuivra que toutes ces méthodes & ces moyens doivent nécessairement être mis en exécution. On ne sauroit cependant rien établir de certain sur ce point, à moins qu'on ne s'assure auparavant de ce qui cause l'inflammation & de ce qui l'apaise. Rien n'est certain dans la Medecine, sur la connoissance de l'effet réel de ce nombre presque infini de remèdes qu'on a introduits parmi nous depuis quelques années, & touchant lesquels on a avancé plusieurs choses très-futiles.

Boerhaave lui-même, est si persuadé de l'état déplorable où cette branche de notre art est réduite, qu'il a hésité à donner des recettes particulières pour les maladies dont il traite: car les remèdes tirent plutôt leurs effets de l'application convenable que le Medecin en fait, que d'aucune vertu qui leur soit propre. Un exemple suffira pour prouver ce que j'avance, & pour confondre toutes les empiriques qui sont au monde. Vous trouverez dans un Dispensaire, que l'opium provoque le sommeil; que la teinture d'*hera picra* est purgative; que le mercure doux apaise l'inflammation dont les plaies sont accompagnées; que les cendres de genet excitent l'urine; que le quinquina possède une qualité astringente. Il est vrai que ces remèdes produisent les effets dont on vient de parler: mais c'est lorsqu'on fait les employer relativement aux cas, aux constitutions & aux maladies particulières, & qui plus est, les restreindre aux états particuliers des maladies. Mais que ces cas, ces constitutions & ces états de la maladie viennent à souffrir quelque changement, ces effets s'évanouissent aussi-tôt, & il en résulte d'autres tout-à-fait contraires.

L'opium donné à la dose d'un demi-grain, ou d'un grain; à un homme qui sort d'un bain tiède, qui a été ventosité & saigné, & qui n'est point contéinté, ne manque pas de le faire dormir: mais lorsque le ventre est resserré, le tempérament aduste, inflammatoire, & échauffé par l'exercice qu'on a fait durant les chaleurs de l'été, la même quantité d'opium produit des effets tout contraires; & loin de procurer l'assoupissement auquel on s'attendoit, il occasionne une insomnie qui ne manque pas d'être suivie du délire.

L'alcoë infusé dans du vin purge sans peine les personnes d'une constitution froide & stercoreuse dans les cas où il n'y a point d'inflammation: mais lorsque le sujet a le sang extrêmement enflammé, qu'il est contéinté, & que son urine est haute en couleur, l'alcoë infusé dans du vin ou de l'eau-de-vie ne purge point du tout, & plus on en réitère la dose, plus il agit en qualité d'astringent, & plus il augmente la contipation; de sorte que le malade meurt infailliblement d'une inflammation de bas-ventre, avant que le remède ait manifesté sa vertu purgative.

Le quinquina donné après l'accès d'une fièvre intermittente est astringent: mais il purge lorsqu'on le prend tandis que l'accès dure: dans le premier cas il emporte la maladie, au lieu qu'il ne produit aucun effet dans le second. Une plaie dont la corruption s'empare & qui a de la peine à se cicatrifier, demande certains remèdes propres à apaiser l'inflammation & à faciliter la sup-

puration : si l'on purge le malade, & qu'après lui avoir donné quinze ou vingt grains de mercure doux, on lui diminue la nourriture & qu'on laisse agir le mercure, ainsi qu'il ne manque pas de le faire, lorsqu'il n'y a ni inflammation dans le sang, ni constipation, il apaise infailliblement l'inflammation de la plaie : mais si on le donne tandis que le sang est extrêmement enflammé, & le ventre serré, & qu'on expose le malade à l'air, ou qu'on l'enferme dans un appartement bien chaud, il produira un effet tout contraire ; & non-seulement il augmentera l'inflammation, mais il enflammara encore les intestins, le ventricule, la gorge ou la bouche, comme le seroit un fer rouge. Qui ne fait que le mercure pris sans précaution ulcère la bouche en très-peu de tems ? La cendre de gené, lorsqu'on la donne à une femme hydropique d'un tempérament froid & phlegmatique, qui n'a ni fièvre ni inflammation, procure un écoulement copieux d'urine, & agit en qualité de diurétique : mais étant donnée dans une hydropisie compliquée avec une ulcération, une constipation ou une inflammation du foie ou de quelque autre viscère, & lorsqu'il y a fièvre & inflammation dans le sang, elle produit un effet tout opposé, l'urine devient moins abondante de jour en jour, sa couleur augmente à mesure que la fièvre s'allume, & le malade meurt d'une mortification.

Il suit évidemment de ce qui précède, que les effets & les propriétés des remèdes varient relativement aux sujets sur lesquels ils agissent, & que ces variations sont aussi infinies que celles qu'on remarque dans chaque individu. Comment donc limiter les effets & les propriétés des médicaments ? Comment déterminer leur pouvoir & leur efficacité dans certains cas, dans certains tems & dans certaines constitutions particulières ?

Plus on considère la Médecine dans ce point de vue, plus on s'éloigne de l'empirisme ; car il n'y a pas moins d'opposition entre l'un & l'autre, qu'entre la raison & le fanatisme.

Je vais maintenant donner une méthode assurée de traiter la *petite vérole* : mais il est bon de démontrer auparavant que les moyens ou les instrumens nécessaires pour y réussir, ont les qualités qu'il faut pour détourner, calmer ou surmonter l'inflammation ; car on a vu que les accidents & les changemens qui surviennent dans la *petite vérole* dépendent de celle-ci, & en sont une suite nécessaire. En même tems que je prouverai que ces remèdes, ce régime & cette diète possèdent les vertus dont je parle, lorsqu'on suit les appliquer aux tems & aux circonstances de la maladie, j'indiquerai les remèdes, le régime & la diète qui agissent sur le corps humain, de manière à occasionner & à irriter l'inflammation. Cette connoissance est absolument nécessaire au Médecin, car il n'est pas moins obligé de savoir ce que son malade doit éviter que ce qu'il doit faire ; & il réussit souvent beaucoup mieux en ne lui prescrivant rien, & en lui interdisant seulement l'usage de certaines choses, qu'il ne le seroit par le moyen des remèdes les plus estimés.

Je dis donc en premier lieu, qu'il suffit pour prévenir la *petite vérole*, de détruire l'infection qui occasionne cette espèce d'inflammation ; ou qu'il ne faut que trouver quelque moyen qui agisse sur le corps humain de manière à prévenir les effets ordinaires d'une pareille cause ; pour y résister de la manière la plus efficace, car la cause une fois détruite, il est impossible qu'elle produise les effets, au moyen de quoi on obtient également la fin qu'on se propose.

On observe qu'il ne faut qu'un ouragan pour bouleverser tout d'un coup la mer la plus calme & la plus tranquille. Si l'on pouvoit donc empêcher, ou augmenter la pesanteur des eaux, de manière qu'elles fussent capables de surmonter la violence des vents, la mer conserveroit toujours sa tranquillité, & ceux-ci n'au-

roient pas plus de pouvoir sur elle, que sur une plaine aride & stérile.

Les causes de la *petite vérole* sont infinies ; & celles qui nous sont inconnues en bien plus grand nombre que celles dont nous avons connoissance : mais toujours est-il vrai de dire qu'elles doivent allumer une inflammation dans le sang avant que de pouvoir causer la maladie dont nous parlons, puisque tous ceux qui en sont atteints, ont le sang enflammé avant le quatrième jour.

Puis donc que la plupart des causes qui produisent la *petite vérole* sont cachées, ce seroit en vain qu'on entreprendroit de les détruire. Si cependant on pouvoit trouver des moyens capables de prévenir l'inflammation, il seroit aisé de résister aux causes productives de la *petite vérole*, en les empêchant de produire leurs effets ordinaires. Nous avons donc les indications nécessaires pour prévenir cette maladie ; elles consistent à user d'alimens rafraîchissans, délayans, & aigres.

On doit, en un mot, essayer toutes les méthodes qu'on juge capables d'appauvrir le sang, & tâcher même, si cela se peut, d'occasionner une maladie, par exemple, une véritable fièvre intermittente, ou telle autre maladie contraire à la *petite vérole* : car deux maladies, dont la nature est essentiellement contraire, ne sauroient subsister en même tems. Un homme qui veut se garantir de la *petite vérole*, doit choisir un climat où les maladies inflammatoires n'aient pas coutume de régner ; car il est peu de personne qui en soient absolument exemptes, surtout dans les pays où les maladies inflammatoires sont épidémiques & stationnaires. On seroit immanquablement exposé dans ces sortes de tems & de lieux à la *petite vérole*, & la constitution de l'air qui occasionne la peste, le pourpre, ou telles autres fièvres inflammatoires épidémiques, soit dans les Camps ou les Villes assiégées durant les Mois de Juin, de Juillet & d'Aout, ajouteroit à la *petite vérole* une fièvre ou une inflammation qui la rendroit funeste. Il ne suffit pas de renoncer aux exercices violens, à la bonne chère, aux liqueurs fortes & spiritueuses, de conserver son esprit exempt de passions, ou de ne point le fatiguer par une vie trop retirée ; par des pensées trop abstraites, par une application forte aux affaires, ou par une étude trop assidue : il faudroit même réduire la constitution dans un état inférieur à celui où elle se trouve lorsqu'on est en santé ; car une santé vigoureuse approche beaucoup de ce qu'on peut appeler le premier degré d'inflammation.

Celui qui veut se mettre à couvert de la *petite vérole*, doit s'assujettir à un régime rafraîchissant, & prendre moins de nourriture qu'à l'ordinaire ; user de liqueurs légères, délayantes & acides ; prévenir toute réplétion par la saignée & la purgation ; faire peu d'exercice, & tenir son esprit dans un parfait repos ; au moyen de quoi l'on réduira la constitution dans un état de convalescence, plutôt que dans celui d'une parfaite santé. On regarde depuis quelque tems le bain froid comme un remède efficace pour prévenir le retour des maladies inflammatoires ; & je ne doute donc pas qu'il ne puisse résister en quelque sorte à celle nous parlons, puisqu'elle est de la même espèce. On regarde même une santé très-parfaite comme trop voisine de l'inflammation pour pouvoir recevoir la *petite vérole* par inoculation ou par infection. On doit donc examiner avec attention, si le malade, qui veut éviter la *petite vérole* ou l'avoir favorable, n'est point déjà affecté de quelque maladie inflammatoire ; & supposé qu'il le soit, il faut y remédier sans délai, de peur que la *petite vérole* ne survienne & n'affecte le malade d'une complication de maladies extrêmement dangereuses.

Il est des milliers de remèdes capables d'allumer une inflammation dans le sang ; & la fièvre ardente, quelle que soit la matière morbifique, produit le même effet qu'eux. Pourquoi donc ne trouveroit-on pas des remèdes & des moyens assez efficaces pour prévenir l'inflammation

tion ? On ne sauroit douter qu'il n'y en ait ; & quoi-
qu'ils ne soient pas toujours assez énergiques pour la
détourner, ils ont néanmoins assez d'efficacité pour la
diminuer ou la calmer. Il est donc en notre pouvoir
de garantir plusieurs sujets de cette maladie ; & quand
même ils en seroient affectés , de les mettre à couvert
du danger dont la plupart sont menacés , en diminuant
la malignité de la *petite vérole*, à l'aide de certaines mé-
thodes convenables.

Il ne suffit pas dans la peste , la *petite vérole* & le pour-
pre, de s'opposer à la maladie lorsqu'elle commence ;
il faut, s'il est possible , préparer le corps , & prévenir
le mal ; car ces sortes de maladies réunissent quelque-
fois leurs forces à un tel point, selon les climats, les
saisons & les sujets, que l'inflammation s'allume com-
me un éclair, consume, brûle & détruit le corps avant
qu'on ait le tems d'y apporter du remède.

Quiconque donc attend que la maladie commence pour
faire ce qu'il doit, échoue, pour l'ordinaire, dans son
entreprise. Il nous arrive souvent la même chose qu'à
ceux qui voyagent sur mer : un habile Pilote qui pré-
voit, à l'aide des observations qu'il a faites, la tem-
pête qui le menace, amarre le gouvernail, ferle les
voiles & se prépare à recevoir le coup de vent, qui,
sans ces précautions, ne manquera pas de mettre
son vaisseau en pièces. Les moyens que j'ai proposés
pour prévenir la *petite vérole*, ou du moins pour pré-
parer le corps de manière que la maladie perde une
partie de sa violence, paroissent n'avoir que peu d'effi-
cacité, surtout pour ceux qui se fondent sur la vertu
des remèdes. Le véritable moyen de faire perdre tout
crédit aux Empiriques, seroit de persuader aux hom-
mes une bonne fois pour toutes, que la vertu des mé-
dicaments dépend entièrement de l'application que le
Médecin en fait. Comment se persuader que des
moyens aussi simples que ceux que je propose, com-
me de changer d'air, de prendre moins de nourritu-
re, de se faire saigner, de prendre quelque purgatif
léger, puissent avoir des effets aussi efficaces, à moins
qu'on ne soit parfaitement versé dans la Médecine ?
Il est cependant certain que ces vertus dépendent
des circonstances & du tems, & il n'est rien de plus fa-
cile que de le prouver. Supposons qu'un Médecin ait
assez de sagacité pour connoître qu'un homme va tom-
ber, au bout de dix minutes, dans une apoplexie causée
par une plénitude de sang : n'est-il pas vrai qu'il
lui est aisé de l'en garantir, en lui tirant seulement
huit ou dix onces de sang ? Au lieu que lorsque les
vaisseaux du cerveau sont une fois déchurés & le sang
épanché, il ne peut le sauver, quand même la saignée
iroit à cinquante onces. Supposons, de nouveau, un
homme attaqué d'une difficulté de respirer, d'une sus-
socation & d'une ardeur extraordinaire de poitrine,
avec les joies plus vermeilles qu'à l'ordinaire, marques
qui signifient une distension des poulmons occasionnée
par une trop grande plénitude du sang ; & que ce mal-
heureux, ignorant l'état où il se trouve, & se sen-
tant abattu, avalé un verre de vin, d'eau de-vie, ou
d'eau, dans lequel il aura mis quarante ou cinquante
gouttes d'esprit de corne de cerf, ou telle autre dro-
gue semblable : il vomit le sang sur le champ ; il est
attaqué d'une fièvre hectique, il crache le pus, & il
meurt à la fin d'une consommation. N'est-il pas vrai,
que si le Médecin se fût contenté, pour lors, de lui
donner un verre d'eau, & de lui interdire tout ce qui
est capable d'échauffer ou d'ensuimer le sang, la na-
ture se fût peut-être tirée seule d'affaire ? C'est donc
du tems & de l'application qu'on en fait faire, que
les remèdes & les moyens que j'ai proposés, tirent leur
force & leur efficacité. L'extraction de quelques on-
ces de sang, d'un cordial, quelques gouttes d'esprit de
corne de cerf, du feu allumé dans l'appartement du
malade ne paroissent mériter aucune attention : il est
vrai qu'il y a des tems & des circonstances où ces cho-
ses ne produisent aucun effet ; mais il y en a d'autres,

où elles suffisent pour guérir ou pour tuer le malade.

On doit observer, à tous momens, la nature & la ma-
ladie, & les opposer l'une à l'autre comme on fait les
poids dans une balance ; afin de pouvoir ajouter à la
première ce dont elle a besoin pour l'emporter sur la
seconde ; car il y a des tems où le moindre poids suf-
fit pour faire panacher la balance. Un seul chiffre ajou-
té à quelque nombre que ce soit, suffit pour en aug-
menter ou en diminuer la valeur, selon le rang qu'il
occupe, & il en est de même des remèdes, de la diète,
de l'exercice & du régime.

J'ai indiqué au mot *inflammation* le traitement que de-
mande cette espèce de maladie, & il est inutile de ré-
péter ce que j'ai dit à ce sujet. C'est au Médecin à con-
noître quand il est à propos de prévenir & d'arrêter
l'inflammation dont on est menacé, & à discerner le
tems & la nature des remèdes dont il convient de faire
usage.

De l'inoculation.

L'inoculation de la *petite vérole* ayant généralement at-
tiré l'attention de tout le monde, je trouve à propos
de décrire une opération, qui, selon plusieurs Auteurs,
peut être aussi utile au genre humain.

Le but qu'on se propose dans l'inoculation est de com-
miquer la *petite vérole* aux enfans & aux adul-
tes, en introduisant le pus d'une pustule de *petite
vérole* bénigne, par une légère incision faite avec la
lancette au bras, à la jambe ou à toute autre partie du
corps, que l'on panse ensuite avec de la charpie & une
emplâtre. Le Docteur Harris, in *Differt. Chirurg.* se
contente de déchirer l'épiderme, & d'étendre la ma-
tière sur la peau vive. L'éruption achevée, le malade
doit se tenir chaudement dans son lit, & observer un
régime convenable ; au moyen de quoi la *petite vérole*
se manifeste au bout de sept jours sans aucuns mauvais
symptômes, & si on la seconde du régime & d'une cha-
leur modérée, elle passe par tous les différens états
sans qu'il en résulte aucun accident fâcheux. On est
convaincu par expérience que cette maladie ne revient
plus quand on l'a une fois eue par inoculation ; ce qui
favorise l'opinion de ceux qui recommandent cette
opération comme extrêmement propre à sauver la vie
de plusieurs malades, à conserver la beauté du visage,
& à garantir la vue des accidens auxquels elle n'est
que trop exposée dans la *petite vérole* ordinaire.

L'Histoire nous apprend que l'inoculation a été long-tems
en usage chez les Grecs & les Turcs, avant que de passer
en Europe ; & les Anglois la pratiquèrent les pre-
miers avec tant de succès, que le Roi George I. la
fit faire à ses enfans. Les Allemands, surtout les ha-
bitans d'Hanover, d'Onolsbac & de Pyrmont, ont
suivi depuis son exemple.

Il s'est trouvé quelques Auteurs Anglois & François qui
ont condamné cette méthode comme préjudiciable au
genre humain, & tout-à-fait contraire au Christia-
nisme : mais leurs objections ont été depuis long-
tems résolues par des personnes aussi recommandables
par leur savoir que par leur piété. Ceux qui voudront
s'instruire plus à fond de cette opération peuvent con-
sultier Pyriani & Maitland, celui-ci Anglois & l'autre
Italien ; le fameux Vaterus de Wirtemberg, les
Actes de Lépise, Ann. 1723. & 1725. les *Mémoires
des curieux de la nature*, Vol. I. Obs. 75. & les *Actes
de Breilow*, où cette matière est traitée à fond. La mé-
thode dont nous parlons a pour elle l'expérience, qui
est le meilleur guide que l'on puisse suivre dans les
sciences. Quant à moi, je suis si fort éloigné de regar-
der l'inoculation comme préjudiciable, que je la crois,
au contraire, extrêmement salutaire au genre humain.
Car la *petite vérole* provient, selon moi, d'une matière
pestilentielle qui se mêle avec le sang dès le moment

que l'homme est conçu & qui se manifeste plutôt ou plus tard selon les sujets; le plutôt même est le meilleur; car cette maladie est souvent funeste aux personnes d'un âge avancé; en sorte qu'on dirait que son poison croît avec l'âge. Il semble que c'est là la raison qui fait que la *petite vérole* est plus favorable aux enfants qu'aux adultes. Si donc l'on procure la *petite vérole* délicate à un enfant, tandis qu'il est encore jeune, & qu'on purge le sang du venin qui l'infecte tandis qu'il est encore en petite quantité, il n'est pas douteux qu'on ne puisse garantir un grand nombre d'enfants, non seulement des symptômes malins dont elle est, pour l'ordinaire, accompagnée, mais encore de la mort qui en est souvent la suite. Cette maladie est souvent mortelle lorsqu'elle provient d'une infection naturelle; au lieu que lorsqu'on la procure par art, & qu'on a soin de préparer le malade, elle est moins violente. Ces raisons sont plus que suffisantes pour convaincre de l'utilité de cette méthode, & toutes celles que je pourrais alléguer pour la justifier, ne serviroient de rien auprès de gens passionnés. *HISTORIE, des Chirurges.*

* La *petite vérole* procurée même par inoculation, étant toujours une maladie très-dangereuse, il parait difficile de justifier entièrement une méthode qui la procure souvent à des personnes qui en auroient été exemptes toute la vie sans elle.

VARIUS, ou *Phoxinus levis*, J. Jons; est un petit poison de rivière que les Italiens appellent *morella*, & les François, *petite truite*. Il n'est guère plus long que le doigt; sa peau est unie, lisse, polie, de couleurs différentes, jaune sur le dos, argentine sous le ventre, purpurine aux côtés, & marquée par tout de points noirs. Sa chair est tendre, molle & bonne à manger. Il est pectoral, restauratif & spiritif. *LEMERY, des Drogues.*

VARIX, plur. *Varices, Varices.*

Les Médecins donnent le nom de *varices* à ces tubercules ingéaux, nœuds & noirs des veines, qui ont coutume de se former en différentes parties de l'habitude du corps, mais le plus souvent autour des chevilles, & quelquefois plus haut, comme aux jambes, aux cuisses, aux scrotum, & même à la tête & au bas-ventre, ainsi que Celse l'observe, *Lib. VII. cap. 31*. Cette maladie affecte ordinairement les femmes grosses, aussi-bien que les personnes qui ont le sang épais, ou qui sont affligées de douleurs dans les hypocondres, d'une obstruction au foie, ou d'un skirrhe. Plus les *varices* augmentent, plus elles deviennent douloureuses & incommodes, par la tension que les membranes souffrent; elles s'ouvrent même quelquefois, & rendent beaucoup de sang, ou bien elles dégénèrent, comme je l'ai quelquefois observé, en des ulcères extrêmement malins. Les petites *varices* sont rarement incommodes, aussi n'emploie-t-on jamais les secours de la Chirurgie pour y remédier.

Pour empêcher cependant qu'un mal aussi peu considérable en apparence n'augmente, & ne nuise à la fin au malade, il convient de lui ouvrir la veine sans délai, de lui tirer une bonne quantité de sang, & de lui prescrire ensuite un régime convenable. Cela fait, on assure le pié malade, le mieux qu'il sera possible, avec un bandage expansif, (*Planche IV. Vol. I. Fig. 1. F.*) en le serrant à mesure qu'il se lèvera, & se donnant bien de garde de l'ôter tant qu'on aura lieu de craindre que la maladie augmente. Celse nous apprend que les Anciens délivroient leurs malades des *varices* dont ils étoient affligés, par le caustère ou l'incision; mais les Modernes se servent d'une méthode beaucoup moins cruelle. Lorsque les *varices* sont devenues d'une grosseur considérable, on se sert du bandage, dont on a parlé ci-dessus, pour comprimer & fortifier les veines qui sont dilatées au-delà de leur

juste mesure, après l'avoir trempé dans du vin rouge chaud, dans une décoction altringente, ou dans du vinaigre & de l'alun, & l'on applique par-dessus une plaque de plomb fort mince, en l'assurant de façon qu'elle ne puisse point tomber.

Dionis assure qu'il ne connoît point de meilleur moyen pour comprimer les *varices*, qu'une botine de peau de chien, ou d'autre peau semblable, que l'on taille & proportionne à la grosseur de la jambe, en y pratiquant des ceintures pour la lacer en-dehors à l'aide d'un cordon, & la serrer autant que le malade peut le souffrir; au moyen de quoi la jambe éprouve une compression égale, sans qu'on soit obligé de l'ôter la nuit. On peut voir la forme que lui donne Dionis, *Planche III. Figure 11*. On peut aussi faire ces sortes de botines avec du gros linge, ainsi que je l'ai souvent vu pratiquer. Le remède le plus efficace contre les *varices*; si l'on en croit Harris, *Differt. Chirurg.* 8. est de froter la partie affectée le plus souvent qu'on peut, avec de la teinture de myrrhe, & de la couvrir ensuite avec l'emplâtre de soufre de Ruland. Ce remède produit beaucoup plus d'effet lorsqu'on a soin de comprimer la partie avec un bandage, ou avec les botines dont on vient de parler.

Lorsque les *varices* ont grossi au point de faire appréhender une rupture & une hémorrhagie dangereuse, ou qu'elles sont devenues insupportables au malade, il faut avoir recours au bistouri & mettre l'incision en usage. Pour pratiquer cette opération, on fait une incision longitudinale aux tubercules des veines qui sont les plus enflés, ou qui causent le plus de douleur; & après avoir vidé le sang épais au poids de huit, dix ou douze onces, selon les différentes habitudes du malade, on applique sur la plaie de la charpie trempée dans du bol d'Arménie & du vinaigre, & par-dessus une plaque de plomb mince qu'on assure avec un bandage. Lorsque l'opération est bien faite, les veines se resserment de même qu'après la saignée, & les vésicules se resserment tellement à l'aide des cicatrices qui s'y forment, que la partie n'est presque plus sujette aux *varices*. Les Chirurgiens de l'antiquité guérissent, comme nous avons dit, les *varices* par le caustère ou l'excision. *CELSE, Lib. VII. cap. 31*.

Cette dernière opération consistoit à couper la peau qui couvre la *varice*; à saisir la partie viciée de la veine avec un crochet, à la retrancher entièrement avec le bistouri, & à panser ensuite la plaie avec une emplâtre. Gouey, dans sa *Chirurgie véritable*, prétend que la manière la plus prompte & en même tems la plus sûre de guérir les *varices*, est de passer une aiguille courbe enfilée de deux fils cirés au-dessous du vaisseau variqueux, de les couper près de l'aiguille, & d'en couler un au-dessus de la *varice*, de lier ces deux fils à un bon ponce l'un de l'autre, de couper la veine entre deux, & de laisser sortir une quantité suffisante de sang; après quoi l'on panse la plaie avec quelque digestif, & l'on fait garder le lit au malade jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait consolidée. L'opération par le caustère consistoit à couper la peau, à découvrir la veine, & à la caustériser avec un fer rouge, en écartant les lèvres de la plaie avec des crochets pour ne point les brûler: (Celse, dans l'endroit déjà cité.) Cela fait, on pansoit la plaie avec des remèdes propres pour les brûlures. Harris regarde ces méthodes comme insensées & cruelles; mais il faut avouer que les *varices* causent quelquefois des douleurs si violentes, qu'il est à craindre qu'il n'en résulte une rupture durant la nuit, ainsi que j'en ai vu moi-même un exemple, avec danger de mort; & pour lors on est obligé d'avoir recours au bistouri & à l'aiguille.

De quelque façon que l'on remédie aux *varices*, il faut pour empêcher qu'elles ne reviennent, s'abstenir de tout aliment grossier, manger peu, & n'user que de liqueurs légères, telles que l'eau, le gruau à l'Angloise, le thé, le café, ou autres infusions faites avec des plantes convenables. On doit aussi faire beaucoup d'exer-

cice, se frotter tous les jours les pieds, & se faire saigner au moins deux fois par an, je veux dire, dans le printemps & dans l'automne.

Ces précautions sont également nécessaires à ceux dont les *varices* ne font que commencer, & qui veulent se mettre à couvert des accidents qui demandent le fer & le feu. Mays parle d'une *varice* compliquée avec un ulcère dont il tiroit tous les ans une livre de sang à dessein de prévenir l'éruption des ulcères. Voyez *Chirurg. Rational. Dec. 1. Observat. 6. HEISTER, Chirurg.*

VANUS, bouton; pustule qui vient au visage. Voyez *Furunculus.*

V A S

VAS, vaisseau pour les usages de la Mécanique, de la Chymie, de la Cuisine; &c.

Les Anatomistes donnent le nom de *vaisseaux* à toutes les parties qui contiennent un fluide, aux veines, aux artères & aux conduits lymphatiques.

VASTUS EXTERNUS, vaste externe.

C'est un muscle fort grand & charnu, presque aussi long que le fémur, large entre ses extrémités, & épais dans son milieu, placé au côté externe de la cuisse.

Son attache en-haut est un peu tendineuse, & à la face raboteuse, postérieure ou convexe du grand trochanter. Ensuite il s'attache tout charnu le long de la face externe du fémur jusques au-dessous des deux tiers de cet os, à la partie voisine de la ligne âpre ou raboteuse, & à la portion voisine de l'aponévrose ou bande large.

De toute cette étendue les fibres charnues descendent un peu obliquement en-devant vers le droit ou grêle antérieur, se terminent insensiblement par une espèce d'aponévrose très-courte, qui s'attache à tout le bord voisin du tendon du droit, au côté de la rotule, au bord du ligament de la rotule, & enfin à la partie latérale voisine de la tête du tibia.

Le corps ou ventre du muscle grossit peu à peu depuis son extrémité supérieure jusqu'à son milieu, & ensuite diminue au-dessous par degrés. Ses fibres inférieures se glissent un peu derrière le droit & s'y attachent.

VASTUS INTERNUS, vaste interne.

C'est un muscle à peu près pareil au *vaste externe*, avec lequel il fait une espèce de symétrie au côté opposé ou interne du fémur.

Il est attaché en-haut par un tendon court & plat à la facette raboteuse ou antérieure du grand trochanter, ensuite par des fibres charnues à la ligne oblique qui termine antérieurement la base du cou de l'os fémur, au-devant de l'attache de l'iliaque & de l'attache du psoas, à toute la face interne de l'os fémur, & le long de la ligne âpre, à côté des attaches des trois muscles du triceps, jusques vers le condyle interne de l'os fémur.

De toute cette étendue les fibres descendent un peu obliquement en-devant, & le corps du muscle grossit peu à peu, comme celui du *vaste externe*. Il se termine de même en-bas par des fibres aponévrotiques, qui s'attachent latéralement au bord du tendon du droit antérieur, aux parties voisines latérales de la rotule, à celles du ligament tendineux de la rotule, & enfin à celles de la tête, ou extrémité supérieure du tibia.

Les deux *vastes* & le crural doivent être regardés comme un vrai triceps, dont les usages par rapport aux mouvements des os sont bornés à étendre le tibia sur le fémur, & celui-ci sur l'autre. L'extension du tibia sur le fémur est principalement employée quand on est assis ou couché, & celle du fémur sur le tibia l'est principalement quand on est debout ou qu'on marche. Ils meuvent tous les trois uniformément, selon la direction de la longueur du fémur, la rotule sur l'extrémité inférieure

rieure de la poulie de ce même fémur. La portion externe ou large de la poulie & de la rotule répond à cette direction, & paroît plus exposée aux efforts des trois muscles que la portion interne ou la moins large, dont dépend l'obliquité nécessaire de la poulie.

L'attache immédiate de l'un & de l'autre *vaste* à la tête du tibia, empêche la rotule de sortir latéralement de sa place dans certaines attitudes, par lesquelles ces muscles pourroient agir avec plus d'effort d'un côté que de l'autre, ou être tous dans une inaction qui rend la rotule comme branlante.

Pour se convaincre d'une telle insécion, & de la mobilité de la rotule en même tems, il faut qu'étant assis ou debout, & ayant la jambe entièrement étendue, on la place de sorte qu'elle pose uniquement sur le derrière du talon, & que toute l'extrémité inférieure ne soit soutenue que sur la tête du fémur & sur le talon, pendant que le genou avec tout le reste du fémur & du tibia porte à faux, & que cette attitude d'extension ne dépende que de la seule pesanteur de cet os indépendamment des muscles. Alors en mettant le pouce sur la base de la rotule & l'index sur la pointe, si on presse alternativement ces deux parties, on les fera alternativement hausser & baisser comme par une bascule réciproque.

J'ai omis dans l'exposition anatomique de ces muscles une observation que j'ai faite sur l'attache immédiate de plusieurs fibres charnues au ligament capsulaire de l'articulation du genou. J'ai vu ces fibres descendre de haut en-bas comme étant principalement détachées du crural. Leur attache au ligament étoit fort oblique & par degrés.

Par l'attache de ces muscles à la rotule, leur ligne de direction est éloignée du centre du mouvement de l'articulation; ce qui facilite leur action, & met leur tendon commun à couvert de compression & de froissement. *Winstow, Anatomie.*

VASUM, dans Scribonius Largus, est un vaisseau.

V A T

VATICANÆ PILULÆ. On appelle ainsi certaines pilules purgatives dont on trouve la description suivante dans l'ancien Dispensaire de Londres.

Prenez de *calamus aromati-*

<p>cus, d'ani, de mastic, de gingembre, de canelle, de petit cardamome, de macis, de muscade, de cloux de girofle, de safran, de bois d'aloës, de turbitib, de manne, d'agaric, de feuilles de fenel, de casse, & de toutes les especes de myrobolans, de feuilles de scordium, de chardon-béni, de rhubarbe choisie, une once deux scrupules.</p>	<p>} de chaque, un scrupule. de chaq. demi-drachme. de chaq. deux scrupules.</p>
--	--

Pulvérissez ces drogues, & ajoutez-y,

<p>du meilleur aloës, deux onces quatre scrupules; de sirop de roses solutif, de sirop violet,</p>	<p>} de chaque, une quantité suffisante.</p>
--	--

Faites une masse de pilules selon l'art.

VAYNILLAS, le même que *Vanilla*.

UCAUNA, est une espèce d'écrevisse grosse environ comme un œuf, de couleur d'olive & jaunâtre, que Lemery, dans son *Traité des Drogues*, dit être pectorale & apéritive.

VEEL-GUTTA, selon Blancard, est le nom qu'on donne à l'*Oreoselinum*.

VEGETATIO, *Végétation*. Voyez *Botanica*.

VEHICULUM, *véhicule*. On appelle ainsi en termes de Pharmacie toute liqueur dans laquelle on donne un médicament à un malade, pour qu'il le prenne plus aisément & avec moins de répugnance.

VELONÆ, Oribase, *Collect. Medic. Lib. II. cap. 58*. appelle ainsi certains poissons dont le museau tient de la nature de la corne, & qui donnent un très-mauvais suc.

VENÆ, les *Veines*.

Le sang qui a été distribué à toutes les parties du corps par deux sortes d'arteres, savoir, l'aorte & l'artere pulmonaire, en revient par trois sortes de veines, que les Anatomistes ont nommé *veine-cave*, *veine-porte* & *veine pulmonaire*.

La *veine-cave* rapporte à l'oreillette droite du cœur, le sang qui revient de toutes les parties du corps par les détroits de l'aorte, excepté celui qui revient des artères coronaires du cœur. Elle rapporte ce sang de toutes les ramifications artérielles, en partie directement, & en partie indirectement.

La *veine-porte* reçoit le sang qui revient des viscères flottans du bas-ventre par les détroits de l'artere cœliaque & des deux artères mésentériques, & qui ensuite passe par les détroits de cette veine aux veines hépatiques, & d'elles à la *veine-cave*.

La *veine pulmonaire* conduit au sinus pulmonaire, appelé oreillette gauche du cœur, le sang qui revient des poumons par les détroits de l'artere pulmonaire.

A ces trois veines, on en pourroit encore ajouter deux autres; savoir, celles qui sont particulières au cœur & à ses oreillettes, & les sinus de la dure-mère.

Il y a deux manières de faire l'histoire générale des veines. On peut commencer par leurs extrémités dans les différentes parties du corps humain, & finir par leurs troncs jusqu'au cœur, en suivant le cours du sang. On peut aussi commencer par les gros troncs, & finir par les ramifications & les extrémités, suivant les divisions & les subdivisions de ces ramifications.

La dernière de ces deux manières est la plus commode, & donne assez de facilité pour se servir de la première, quand on le trouvera à propos. C'est pourquoi je l'ai ainsi choisie.

La Veine-cave, & sa division en général.

On parle assez ordinairement de la *veine-cave* en gé-

ral; comme si elle étoit une dans son origine, ou comme si elle n'avoit qu'un seul tronc commun: cependant ce sont deux grosses veines qui sortent de l'oreillette droite du cœur, comme deux troncs séparés & posés à contre-sens presque dans une même ligne perpendiculaire; l'une en haut, appelé *veine-cave supérieure*; & l'autre en bas, qu'on nomme *veine-cave inférieure*.

On pourroit dire que ces deux veines ont une espèce de continuité, ou une petite portion de tronc commun, attachée aux bords de l'oreillette droite, à peu près comme si l'on avoit emporté par une grande échancrure les trois quarts de la circonférence d'un gros tuyau droit, & appliqué aux bords de cette échancrure les bords d'une petite vessie ouverte.

On pourroit aussi regarder l'oreillette droite comme un troc musculaire de ces deux grosses veines, & l'appeller sinus de la *veine-cave*; ce qui conviendrait encore plus à l'oreillette gauche, avec le nom de sinus pulmonaire.

La *veine-cave supérieure* se distribue principalement au thorax, à la tête & aux extrémités supérieures, & très-peu au-dessous du diaphragme.

La *veine-cave inférieure* se disperse principalement dans le bas-ventre & aux extrémités inférieures, & très-peu au-dessus du diaphragme.

Les Anciens donnoient le nom de *veine-cave ascendante* à la supérieure, & celui de descendante à l'inférieure, en égard aux seuls tuyaux, & à leur division en troncs & en branches. Plusieurs Modernes ont retenu les mêmes noms, mais les appliquent à contre-sens, ayant voulu les accommoder au cours du sang, qui descend par la *veine-cave supérieure*, & monte par l'inférieure.

Pour éviter ici l'équivoque dans l'exposé que l'on fait des blessures ou autres maladies, dans celui de l'ouverture des cadavres, & autres cas semblables, il faut s'en tenir à la distinction en *veine-cave supérieure* & en *veine-cave inférieure*.

Les troncs de chacune de ces deux *veines-caves*, jettent en général, à peu près comme les artères, un certain nombre de branches principales ou capitales, qui se ramifient ensuite en différentes manières. Chaque tronc se termine après par une bifurcation, c'est-à-dire, une division en deux troncs subalternes, dont chacun donne aussi des branches principales ou capitales, qui se divisent encore en quantité de petits troncs, de rameaux & de ramifications.

Ces veines ont encore cela de commun avec les artères, que la plupart des branches capitales sont paires, & que les troncs subalternes sont aussi paires. Les ramifications de chacun de ces troncs subalternes en particulier, soit impaires: mais les branches d'un tronc subalterne sont paires avec celles du pareil tronc subalterne. Il faut en excepter le tronc subalterne nommé *veine azygos*, & quelques autres petites veines dont il sera parlé dans la suite.

Avant que d'entrer dans le détail de toutes ces veines, dont plusieurs ont des noms particuliers, je donnerai, comme j'ai fait dans le *Traité des Arteres*, & pour la même raison, une idée générale de leur distribution, avec le dénombrement de leurs principales ramifications. Je commence par la *veine-cave supérieure*.

La Veine-cave supérieure.

La *veine-cave supérieure* monte depuis l'oreillette droite du cœur, presque directement environ deux travers de doigt, étant renfermée jusques-là dans le péricarde, où elle est placée au côté droit du tronc de l'aorte, mais un peu plus antérieurement.

A la sortie du péricarde, elle s'incline tant soit peu à gauche, & fait encore environ un pouce de chemin en-haut, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue environ vis-à-vis & derrière le cartilage de la première vraie côte, & un peu plus haut que la courbure ou arcade de

l'aorte. Elle se termine ici par une bifurcation ou division en deux grosses branches, comme en deux troncs subalernes, dont l'un se porte à droite, & l'autre à gauche.

Ces deux branches sont appellées *veines* sous-clavières, parce qu'elles sont derrière & comme sous les clavicules, couchées toutes deux à peu près dans le même sens. Elles ne sont pas également longues, parce que le tronc même de la *veine-cave* supérieure n'est pas situé dans le milieu de la poitrine, mais dans le côté droit; ce qui fait que la *veine* sous-clavière gauche prend naissance dans le même côté que la sous-clavière droite, & par conséquent est plus longue que cette sous-clavière.

Le tronc de la *veine-cave* supérieure, depuis sa sortie du péricarde jusqu'à sa bifurcation, jette antérieurement plusieurs petites branches, qui, dans quelques sujets naissent séparément, dans d'autres par de petits troncs communs. Ces petites branches sont la médiastine, la péricardine, la diaphragmatique supérieure, la thyroïdique, la mammaire interne, & la trachéale, dont les dernières viennent souvent derrière la bifurcation.

Toutes ces petites branches du tronc de la *veine-cave* supérieure, sont surnommées droites. Leurs pareilles, qui sont appellées gauches, ne viennent pas du tronc, à cause de la situation latérale, mais de la sous-clavière gauche.

Postérieurement, un peu au-dessus du péricarde, le tronc de la *veine-cave* supérieure jette une grosse branche capitale appellée *veine* azygos, c'est-à-dire, impaire, qui descend le long du côté droit des corps des vertèbres du dos, jusqu'à un peu au-dessous du diaphragme. La *veine* azygos donne de côté & d'autre la plupart des *veines* intercostales & les *veines* lombaires supérieures.

Les deux *veines* sous-clavières se jettent latéralement de côté & d'autre, & se terminent en sortant de la poitrine, entre la première côte & la clavicule, immédiatement devant l'attache antérieure du muscle scalène.

La *veine* sous-clavière droite, qui est la plus courte des deux, donne pour l'ordinaire quatre branches capitales; savoir, la jugulaire externe, la jugulaire interne, la vertébrale & l'axillaire, laquelle est plutôt la continuation qu'une branche de la sous-clavière droite.

La *veine* sous-clavière gauche étant plus longue que la droite, pour la raison marquée ci-devant, donne premièrement les petites *veines* gauches pareilles à celles du tronc de la *veine-cave* supérieure; savoir, la médiastine, la péricardine, la diaphragmatique supérieure, la thyroïdique, la mammaire interne & la trachéale.

Après toutes ces petites *veines* surnommées gauches, elle donne une autre petite branche appellée *veine* intercostale supérieure gauche, & quatre grosses pareilles à celles de la sous-clavière droite; savoir, la jugulaire externe, la jugulaire interne, la vertébrale & l'axillaire, toutes surnommées gauches.

Les *veines* jugulaires externes se distribuent principalement aux parties externes de la gorge, du cou & de la tête, & même envoient vers le bras une petite *veine*, nommée *veine* céphalique, qui aide à en former une plus grosse du même nom.

Les *veines* jugulaires internes vont aux parties internes du cou, & à celles de la tête, en s'abouchant avec les sinus de la dure-mère. Elles communiquent en plusieurs endroits avec les externes.

Les *veines* vertébrales traversent les trous des apophyses transverses des vertèbres du cou, en jetant des branches au cou & à l'occiput. Elles forment les sinus vénéux de ces vertèbres, & communiquent avec les sinus de la dure-mère.

Les *veines* axillaires ne sont que la continuation des *veines* sous-clavières, depuis la sortie de la poitrine jusques sous l'aisselle. Elles produisent les *veines* mammaires

externes, les thoraciques, les scapulaires ou humérales, & à chaque bras une branche, qui, avec celle de la *veine* jugulaire externe, forme la *veine* céphalique du bras.

Enfin, la *veine* axillaire de chaque côté se termine par la *veine* principale du bras, appellée *veine* basilique, qui avec la *veine* céphalique, se distribue par plusieurs ramifications à toutes les parties du bras, de l'avant-bras & de la main.

La Veine-cave inférieure.

La *veine-cave* inférieure n'a qu'une petite portion renfermée dans le péricarde: elle n'y a guère qu'une ligne de hauteur en-devant, & deux ou trois en-arrière. Elle perce d'abord le diaphragme, auquel elle donne les *veines* diaphragmatiques inférieures, ou *veines* phréniques.

Elle passe aussi-tôt derrière le foie par sa grande échancrure, & fournit à ce viscère plusieurs branches nommées *veines* hépatiques.

Dans ce trajet elle baise un peu, en se contournant vers l'épine du dos & vers l'aorte inférieure, dont elle accompagne ensuite le tronc & les ramifications dans le bas-ventre jusqu'à l'os sacrum, excepté l'artere cœliaque & les deux artères mésentériques.

Ainsi la *veine-cave* inférieure produit de côté & d'autre, conformément à la distribution des artères, les *veines* adipeuses, les *veines* rénales, les *veines* spermatisques, les *veines* lombaires, les *veines* sacrées. Enfin, le tronc étant parvenu vers l'os sacrum, perd le nom de *veine-cave* inférieure, & se termine par une bifurcation comme l'aorte inférieure, en formant les deux *veines* iliaques.

Les *veines* iliaques, après avoir donné les *veines* hypogastriques avec toutes leurs ramifications aux viscères du bassin & à quelques parties voisines, tant externes qu'internes, sortent du bas-ventre sous le ligament tendineux de Fallope. En sortant, elles changent de nom, & prennent celui de *veines* crurales.

Les *veines* crurales se distribuent chacune par un grand nombre de ramifications à toute l'extrémité inférieure du corps, après avoir donné dès leur naissance une branche considérable appellée *veine* saphène, qui regnoit tout le long de cette extrémité avec plusieurs ramifications jusqu'au pied, comme on verra plus amplement dans la suite.

La veine azygos, & les veines intercostales.

La *veine* azygos, c'est-à-dire, *veine* sans paire, est une *veine* fort considérable, qui naît postérieurement du tronc de la *veine-cave* supérieure, au-dessus & proche du péricarde.

Elle se courbe d'abord en arrière par-dessus la naissance du poulmon droit, & forme une arcade qui embrasse les gros vaisseaux pulmonaires du même côté, comme l'arcade de l'aorte embrasse ceux du côté gauche, avec cette exception que l'*azygos* se courbe presque directement en arrière, au lieu que la courbure de l'aorte est oblique.

De-là elle descend le long du côté droit des vertèbres du dos, à côté de l'aorte & derrière les artères intercostales. Ensuite elle se glisse derrière le diaphragme, & se termine par une anastomose très-sensible, tantôt avec la *veine* rénale, ou émulgente, tantôt avec une *veine* lombaire voisine, tantôt immédiatement avec le tronc de la *veine-cave* inférieure, & tantôt autrement.

Je l'ai vue extraordinairement grosse, & semblable à un gros tronc de *veine-cave* inférieure, depuis le diaphragme jusqu'à la naissance des *veines* rénales ou émulgentes. La vraie *veine-cave* inférieure étoit dans tout ce trajet fort étroite, & ne paroissoit que comme une azygos ordinaire.

La *veine* azygos jette d'abord de la sommité de son arc deux ou trois petites *veines*, dont l'une va à la trachée-

artère, les autres vont en partie à la trachée-artère, & en partie aux bronches, sous le nom de *veines bronchiales* qui accompagnent les ramifications de l'artère bronchiale.

Ensuite l'azygos jette de l'extrémité de son arc, pour l'ordinaire, un petit tronc commun de deux ou trois petites *veines*, appelées *veines intercostales supérieures droites*, qui rapportent le sang des trois premiers rangs des muscles intercostaux & de la partie voisine de la pleurè.

Ces *veines intercostales* envoient des rameaux à travers les muscles intercostaux, aux muscles dentelé postérieur supérieur, au grand dentelé, &c. après quoi elles rampent le long des intervalles des côtes, & communiquent avec les *veines mammaires*.

Elles pouillent encore de petites branches en arrière aux muscles vertébraux & au canal de l'épine, où elles communiquent avec les cercles ou sinus veineux, qui rapportent le sang de la moelle de l'épine.

En descendant l'azygos donne tout de suite les *veines intercostales inférieures gauches*, savoir une pour chaque rang des muscles intercostaux. Ces *veines* vont le long du bord inférieur des côtes, & à peu près comme les supérieures, envoient à travers les muscles intercostaux des branches en arrière & au côté externe de la poitrine.

Ces *veines intercostales inférieures* communiquent avec les *veines thorachiques*. Elles communiquent aussi pour la plupart avec la *veine mammaire interne*. Et enfin toutes ces *intercostales* communiquent plus ou moins ensemble par des traverses perpendiculaires vers l'extrémité postérieure des côtes.

L'azygos donne encore les *veines intercostales gauches*, rarement toutes; car les supérieures viennent souvent de la *veine sous-clavière gauche*, &c. comme on verra dans l'histoire de cette *veine*. Les *veines intercostales inférieures* du côté gauche, au nombre de six ou sept, plus ou moins, viennent assez fréquemment du tronc même de l'azygos, passent entre l'aorte & les vertèbres, en donnant de petites *veines capillaires* à la substance de ces vertèbres, & font à peu près les mêmes ramifications & communications que les *veines* du côté droit, & en donnent aussi à l'œsophage.

Quelquefois ces *veines intercostales* viennent d'un petit tronc commun qui part du tronc de l'azygos, & passant entre l'aorte & les vertèbres, se courbe en-bas, & en descendant du côté gauche des vertèbres, jette latéralement les *intercostales*. Ce petit tronc commun dans quelques sujets se bifurque en-haut & en-bas, en jetant les *intercostales*. Dans d'autres il se trouve deux petits troncs communs.

Enfin il y a quelquefois du côté gauche une seconde azygos entière, qui vient d'abord de l'arcade de l'azygos ordinaire, & se distribue à gauche comme l'autre à droite. Cela varie en plusieurs manières.

L'azygos étant parvenue au-dessous de la dernière ou douzième côte, jette un gros rameau qui se courbe en-dehors, perce les muscles du bas-ventre, se ramifie entre leurs plans, & communique avec de pareilles ramifications de la dernière ou des deux dernières des *veines intercostales*.

Quelquefois elle donne la *veine diaphragmatique inférieure*, & jette en-bas sur la première ou sur les deux premières des apophyses transverses des vertèbres lombaires, une branche qui forme les premières *veines lombaires droites*.

Ces communications réciproques des dernières *veines intercostales* & des premières lombaires se font très-irrégulièrement, en zig-zag, en arbores, en réseaux, &c. Quelquefois l'azygos communique par son extrémité, soit immédiatement, soit médiatement, avec la *veine adipeuse*, & même avec la *veine spermatique*.

Les petites *veines pectorales internes*.

Ce sont de petites *veines* qui se trouvent par paires à

droite & à gauche derrière le sternum & aux environs, savoir, les *veines diaphragmatiques supérieures*, ou péricardio-diaphragmatiques, les *veines médiastines*, les *veines mammaires internes*, les *veines thyroïques*, les *veines péricardines*, & enfin les *veines gutturales* ou trachéales.

On divise toutes ces petites *veines* en droites & en gauches. Les unes & les autres se distribuent respectivement à peu près d'une même manière: mais la naissance ou origine des unes est différente de celle des autres; ce qui dépend de l'inégalité de la bifurcation de la *veine-cave supérieure*.

La *veine médiastine droite* sort du tronc de la *veine-cave supérieure* antérieurement, & un peu au-dessus de la naissance de la *veine azygos*; la *médiastine gauche* vient de la *sous-clavière*.

La *veine diaphragmatique supérieure* ou péricardio-diaphragmatique droite, vient antérieurement de la racine de la bifurcation, proche de la *veine médiastine*.

Elle se distribue par plusieurs rameaux au péricarde en-dessus, en-devant & en-arrière, & communique avec ceux que la *diaphragmatique gauche* y envoie. Elle accompagne le nerf diaphragmatique: la gauche vient de la *sous-clavière gauche* au-dessous de la naissance de la *mammaire*.

La *mammaire interne droite* naît ordinairement du tronc de la *veine-cave supérieure*, au-dessous & auprès de l'angle de sa bifurcation. Elle va le long du bord voisin interne ou postérieur du sternum, & descend sur les extrémités cartilagineuses des côtes droites avec l'artère du même nom. Etant parvenue proche le diaphragme, elle lui donne une branche qui rampe jusques vers son plan tendineux, & communique avec les *diaphragmatiques ordinaires*.

Après cela cette *mammaire* donne de petites branches au médiastin, & jette plusieurs rameaux entre les côtes aux régimens. De ces rameaux ceux qui passent entre & sous les cartilages des dernières vraies côtes, descendant sur la face interne ou postérieure des muscles droits du bas-ventre, se ramifient entre leurs fibres charnues, & communiquent réellement avec les *veines épigastriques* par plusieurs petites ramifications.

La *veine mammaire interne gauche* naît antérieurement de la *veine sous-clavière gauche*, environ vis-à-vis le cartilage ou l'extrémité antérieure de la première des vraies côtes.

La *veine thyroïque droite* sort de la bifurcation même, quand elle naît séparément. Quand elle y manque, le thymus d'où elle tire son nom est pourvu par la *veine gutturale* ou autre *veine* voisine. Elle ne va souvent qu'à la partie inférieure du thymus. La thyroïque gauche vient de la *sous-clavière gauche*, environ vis-à-vis le sternum.

La *veine péricardine droite* paroît plutôt sortir de la naissance de la *veine sous-clavière droite* que du tronc de la *veine-cave supérieure*. Cela varie beaucoup. Elle va à la partie supérieure du péricarde & aux parties voisines. La gauche vient quelquefois de la *sous-clavière* voisine avant la *mammaire*, & quelquefois de la *mammaire*, ou de la *diaphragmatique supérieure* du même côté.

La *gutturale* ou trachéale droite sort de la partie supérieure de la bifurcation au-dessus de la *mammaire* voisine, quelquefois plus en arrière, & quelquefois de la *sous-clavière* même. Elle se distribue aux glandes thyroïdes, à la trachée-artère, aux muscles sterno-hyoïdiens, au thymus & aux glandes bronchiales. Elle communique par des branches latérales plus ou moins tortueuses avec la *veine jugulaire interne*, & quelquefois par un rameau avec une petite *veine* que la jugulaire interne donne à la glande thyroïde. La *gutturale gauche* vient de la partie supérieure ou postérieure de la *sous-clavière gauche* près de sa naissance.

Les plus petites de toutes ces *veines pectorales internes* viennent pas toujours séparément. Elles ont quelquefois un petit tronc commun, principalement celles du

côté droit. La mammaire interne est de toutes ces petites veines la plus considérable.

Les Veines sous-clavières.

La veine sous-clavière droite est fort courte, comme il est dit au commencement de ce Traité, & se traverse est fort oblique, de sorte qu'elle paroît monter plus haut que la gauche. Elle donne d'abord quatre grosses branches, comme il est dit ci-devant, savoir, la veine vertébrale, qui en est la première & la plus postérieure, la veine jugulaire interne, la veine jugulaire externe, & la veine axillaire.

La veine sous-clavière gauche au contraire, ne paroît presque pas monter depuis la bifurcation, parce qu'elle va plus transversalement & plus loin que la droite. Elle cache par ce trajet la naissance des trois grosses artères qui montent de la courbure de l'aorte. Elle donne aussi quatre grosses branches comme la droite, après avoir jeté les petites veines pectorales, & elle reçoit outre cela le canal thoracique.

Elle donne encore avant sa grande division un petit tronc pour les veines intercostales supérieures du côté gauche, qui vont quelquefois jusqu'à fix, lesquelles communiquent avec les intercostales inférieures, & avec un rameau de l'azygos. Ce petit tronc intercostal commun fournit aussi la veine bronchiale gauche.

L'une & l'autre veine sous-clavière donne proche la partie moyenne de la clavicle une branche appelée veine céphalique, qui descend superficiellement entre le muscle deltoïde & le grand pectoral, & gagne le bras, comme on verra dans la suite.

Les Veines jugulaires externes.

Elles naissent chacune de la veine sous-clavière voisine, quelquefois de l'axillaire, & quelquefois de l'union de ces deux veines. On les voit aussi provenir différemment à droite & à gauche; par exemple, la droite part de la veine sous-clavière voisine; pendant que la gauche vient de la veine jugulaire interne de son côté. Elles montent chacune entre le muscle peaucier qui les couvre, & le sterno-mastoïdien qu'elles croisent.

Elles sont quelquefois doubles des leur naissance. Quand elles sont simples, elles se partagent ensuite chacune en deux, dont l'une est antérieure, & l'autre postérieure ou plutôt supérieure. L'antérieure va à la gorge & au visage, en montant vers l'angle de la mâchoire inférieure. La postérieure va à la tempe & à l'occiput.

La Veine jugulaire externe antérieure.

Souvent cette veine est une branche de la veine jugulaire interne. Quelquefois elle naît des communications répétées de l'une & de l'autre jugulaire, de sorte qu'on ne peut pas l'attribuer plutôt à l'une qu'à l'autre. Elle vient rarement de la veine axillaire.

Elle monte vers la partie latérale de la mâchoire inférieure, entre l'angle de cette mâchoire & le menton, comme une veine maxillaire. Sur sa route elle fournit plusieurs branches en-devant, en-arrière & en-dehors, ou antérieurement, postérieurement, & intérieurement.

Postérieurement elle donne, 1°. à côté de la partie supérieure du larynx une grosse branche de communication avec la jugulaire interne. Cette branche communique avec une grosse branche fort courte de la veine jugulaire externe postérieure, dont il sera traité ci-dessous. 2°. Une petite branche qui y communique aussi, mais qui ne se trouve pas toujours. 3°. Une autre petite branche un peu au-dessous de la mâchoire inférieure qui communique avec la veine jugulaire externe postérieure.

Antérieurement elle donne plusieurs branches qui vont aux muscles du larynx, aux muscles sterno-hyoïdiens ou thyro-hyoïdiens, & aux téguments. Elle donne en-

core des branches de communication avec la veine jugulaire externe antérieure de l'autre côté au-dessous du larynx.

Un peu plus haut, vis-à-vis le cartilage thyroïde, elle donne une branche transversale qui passe devant la partie inférieure des muscles sterno-mastoïdiens, & va communiquer avec la jugulaire de l'autre côté, quoique ce ne soit pas toujours avec une pareille branche de cette veine.

Les branches transversales supérieures & inférieures communiquent ensemble de chaque côté par des branches plus ou moins perpendiculaires, & donnent un petit rameau au muscle carré du menton, au muscle peaucier & aux téguments.

Enfin antérieurement proche la mâchoire elle envoie une grosse branche vers la symphyse de la mâchoire, laquelle branche après avoir donné aux glandes maxillaires se distribue au muscle digastrique, au menton & à la levre inférieure.

Intérieurement au même endroit elle donne une grosse branche qui fournit aux glandes sublinguales, descend vers les cornes de l'os hyoïde, pour communiquer avec des branches de la jugulaire interne, & envoyer à la langue des rameaux que l'on nomme veines ranines. Elle donne aussi une petite branche qui monte sur le muscle triangulaire de la levre, gagne la commissure des deux levres, & se distribue au voisinage.

La même branche qui fournit les veines ranines, donne aussi un rameau qui va gagner les parties latérales de la cloison du palais, pour se distribuer aux amygdales & à la luette, & jette des ramifications en-devant pour la membrane qui tapisse la voûte du palais. Il en part encore un rameau qui va au muscle ptérygoïdien interne, aux muscles péricéphalins, & aussi aux céphalo-pharyngiens.

Ensuite le tronc de la jugulaire externe antérieure monte sur le muscle triangulaire, où on lui donne le nom de veine angulaire, qui est tortueuse, va en serpentant depuis l'angle de la mâchoire inférieure jusqu'au grand angle, ou angle interne de l'œil, & jette en chemin des branches de côté & d'autre aux muscles & aux téguments.

Ces branches communiquent entr'elles, principalement une qui passe par-dessous le zygoma derrière l'os de la pommette, & va gagner la fente orbitaire inférieure ou fente sphéno-maxillaire, & un petit rameau qui va le long de la portion inférieure du muscle orbitaire gagner le petit angle ou angle externe de l'œil, où il communique avec les branches temporales & les frontales.

Il faut observer ici que sous l'angle de la mâchoire inférieure il y a une grande variété de communications entre la veine jugulaire externe & l'interne, & une grande variété dans le partage de ces veines.

Presque toutes les ramifications, qui, en cet endroit partent de la jugulaire externe pour se distribuer sur la partie supérieure de la gorge & sur le visage de quelques sujets, prennent dans d'autres leur naissance de la jugulaire interne: quelquefois ce n'est qu'une partie de ces ramifications qui vient de la jugulaire externe, & l'autre partie naît de l'interne.

Le tronc de la veine angulaire étant parvenu aux os du nez, jette une branche qui traverse les cartilages latéraux du nez, & se distribue dans les narines. Il en jette encore une autre qui descend en serpentant sur la levre supérieure.

Au grand angle ou angle interne de l'œil, le même tronc fournit plusieurs branches, principalement les suivantes. La première se jette sur la racine du nez, & communique avec la pareille de l'autre côté, d'où il passe de petites vénules par les trous des os propres du nez.

La seconde branche monte sur le front, elle est nommée veine frontale, & anciennement la préparate: elle se distribue de côté & d'autre, & communique avec sa pareille du côté opposé, lorsqu'elle y est.

La troisième branche va en serpentant, se jette dans l'orbite à côté de la ponle cartilagineuse, & communique avec les sinus de la dure-mère par le sinus orbitaire de l'œil.

La quatrième branche va le long du muscle fourcilier, & le long de la partie supérieure du muscle orbiculaire, gagner le petit angle ou angle interne de l'œil, pour communiquer avec la veine temporale, & avec celle qui va le long de la portion inférieure du muscle orbiculaire de l'œil, avec laquelle veine elle fait, par ce moyen, comme un cercle.

La veine jugulaire externe postérieure, ou supérieure.

Elle monte vers la glande parotide & la partie inférieure antérieure de l'oreille. Dans ce trajet elle jette de côté & d'autre plusieurs branches, dont voici les plus considérables.

Dès sa naissance elle jette postérieurement une branche principale, avec des ramifications aux muscles, qui couvrent l'omoplate & l'article du bras; on la nomme vulgairement veine musculaire: elle pourroit être nommée veine surhumérale.

Un peu plus haut elle donne la veine cervicale qui va aux muscles vertébraux du cou. Ces deux veines, savoir, l'humérale & la cervicale, se communiquent par plusieurs artères ou mailles veineuses, & se ramifient en différentes manières.

Ces ramifications & communications sont en partie couvertes par le muscle trapeze: elles communiquent par quelques branches avec la veine occipitale, & même avec un rameau de la veine intercostale supérieure, qui perce le premier des muscles intercostaux.

Tout proche, mais plus en-dehors, elle donne quelquefois la petite veine céphalique, qui descend entre le muscle grand pectoral & le deltoïde, & s'unit à la veine céphalique du bras, dont il sera parlé dans la suite.

Elle jette en arrière la veine occipitale, qui se distribue sur l'occiput, & vient quelquefois de la vertébrale, ou de l'axillaire, &c. elle jette encore un petit rameau qui entre dans le crâne par le trou mastoïdien postérieur, & aboutit dans un des sinus latéraux de la dure-mère. Ce rameau vient quelquefois d'ailleurs.

Etant parvenue jusqu'à-vis la glande parotide, elle forme des communications avec la jugulaire externe antérieure sous l'angle de la mâchoire inférieure. Après quoi elle traverse la glande parotide entre l'angle de la mâchoire inférieure & le condyle, & donne aussitôt une grosse & courte branche, qui communique avec un rameau commun de la jugulaire interne, & de la jugulaire externe antérieure.

Quelquefois ce sont plusieurs branches, qui, après une ligne ou deux de chemin, se réunissent & représentent la grosse courte-branch, en faisant des artères ou mailles très-étroites, par où passent des nerfs.

Ensuite elle va devant l'oreille & prend le nom de veine temporale, qui se distribue à la tempe & aux parties latérales de la tête, vers l'occiput & vers le front. La veine temporale paroît quelquefois avoir deux origines, dont la seconde vient de la jugulaire interne.

La veine temporale, d'un côté communique en haut avec la veine temporale de l'autre côté; en-devant avec la veine frontale, & en arrière avec la veine occipitale. Vis-à-vis l'oreille elle jette une grosse branche dont un rameau va par-dessous le bord inférieur du zygoma, & revient communiquer avec un rameau parti de la même jugulaire, un peu au-dessous du condyle de la mâchoire, en faisant comme une île irrégulièrement ronde.

Derrière le condyle de la mâchoire elle jette des branches qui se distribuent au muscle temporal, aux parties voisines de la mâchoire supérieure, & à l'intérieur de la mâchoire inférieure, à peu près de la même manière que sont les artères.

Il y a une de ces branches qui passe de dehors en dedans, entre l'apophyse condyloïde & la coronoïde, pour se distribuer aussi au muscle temporal & aux muscles ptérygiens: elle donne en passant un rameau au masséter.

La veine jugulaire interne.

La veine jugulaire interne est la plus grosse de toutes les veines qui vont à la tête. Il faut pourtant observer qu'elle n'est pas si grosse que les injections anatomiques la font paroître.

Elle monte derrière le muscle mastoïdien & derrière le muscle omo-hyoïdien avec lequel elle croise. Elle va le long de la partie latérale des vertèbres du cou, en cotoyant le muscle long du cou, & gagne la fessette du trou déchiré de la base du crâne.

Elle jette d'abord de petites branches qui vont aux glandes thyroïdes. Environ deux travers de doigt au-dessus, elle donne une branche médiocre, qui va latéralement vers le larynx, laquelle branche s'appelle veine gutturale.

Cette veine gutturale se divise principalement en trois rameaux, dont l'inférieur va à la glande thyroïde & aux muscles voisins; le moyen au larynx, aux muscles thyroïdiens, &c. & le troisième monte en haut & communique avec la grosse communication des deux veines jugulaires, dont il est déjà parlé. Cela varie plus ou moins. J'ai vu la veine gutturale gauche venir de la veine axillaire.

Environ à pareille distance au-dessus, presque vis-à-vis l'os hyoïde, la jugulaire interne donne encore une branche qui envoie des rameaux aux muscles hyoïdiens, & d'autres qui communiquent avec la branche précédente. Cette branche monte vers la glande parotide & vers l'angle de la mâchoire inférieure, en donnant à cet endroit des rameaux de communication en avant & en arrière aux deux jugulaires externes.

C'est ici que la veine jugulaire interne dans quelques sujets produit la veine maxillaire interne, & toutes ses ramifications, dont il est parlé dans la description de la veine jugulaire externe antérieure.

La jugulaire interne jette encore en arrière un rameau qui se distribue à l'occiput, communique sur l'occiput avec un rameau de la veine vertébrale, & communique encore par le trou mastoïdien postérieur avec le sinus latéral de la dure-mère. Cette communication se fait quelquefois par une anastomose avec une branche de la jugulaire externe, ou de la veine cervicale qui y va.

Enfin la veine jugulaire interne va gagner le trou déchiré de la base du crâne, en se courbant un peu, & jettant en chemin de petits rameaux au pharynx & aux muscles voisins.

La veine vertébrale.

La veine vertébrale naît postérieurement de la veine sous-clavière, ou même de la veine axillaire; quelquefois par deux tiges, & quelquefois par une seule, qui, un peu après, se divise en deux.

La première tige & la principale donne d'abord une branche appelée veine cervicale, qui se distribue aux muscles voisins, & ensuite monte par les trous des apophyses transverses des vertèbres du cou. Cette branche cervicale naît quelquefois de l'axillaire.

L'autre tige de la veine vertébrale monte à côté des vertèbres, & étant parvenue à la quatrième vertèbre, quelquefois plus haut, elle s'insinue entre l'apophyse transverse de cette vertèbre & celle de la cinquième, pour s'unir à la première tige, comme au vrai tronc de la veine vertébrale.

Ainsi la veine vertébrale va quelquefois par un tronc, & quelquefois par plusieurs tiges accompagner l'artère vertébrale.

vertébrale, à travers tous les trous des apophyses transverses du cou jusqu'au grand trou occipital, en communiquant avec les *veines* occipitales, & avec les petits sinus occipitaux de la dure-mère.

Elle donne, chemin faisant, un rameau qui passe par le trou condyloïdien postérieur de l'occiput, & communique avec le sinus latéral de la dure-mère. On ne le trouve pas toujours.

Dans le trajet que ces veines font en montant par les trous des apophyses transverses, elles donnent des branches en-devant aux muscles antérieurs du cou & aux petits muscles antérieurs de la tête.

Les mêmes branches jettent extérieurement & postérieurement aux muscles transversaires & aux vertèbres du cou. Elle donnent aussi intérieurement des branches qui vont dans le grand canal de la moelle de l'épine, où elles forment des sinus qui communiquent avec les sinus de l'autre côté.

Ces sinus vertébraux font plusieurs les uns sur les autres jusqu'à l'occiput; & les inférieurs communiquent avec les supérieurs jusqu'au grand trou occipital, où il se fait à la fin une communication entre eux & les sinus occipitaux de la dure-mère.

La veine axillaire.

La *veine* sous-clavière, après avoir donné les branches marquées ci-dessus, sort de la cavité de la poitrine & passe devant la portion antérieure du muscle scalène; elle se glisse entre la première côte & la clavicle; & va gagner l'aisselle; depuis sa sortie de la poitrine jusqu'à l'aisselle elle prend le nom de *veine* axillaire, & donne, dans ce trajet, plusieurs branches; principalement celles qu'on appelle *veines* musculaires, *veines* thorachiques, & la *veine* céphalique qui est quelquefois double.

La *veine* axillaire jette d'abord les *veines* musculaires, qui se distribuent à la partie moyenne du muscle trapeze, au muscle angulaire de l'omoplate, au sous-épineux & sous-scapulaire; & comme les rameaux de cette distribution vont à l'épaule, les uns extérieurement, les autres intérieurement, on les distingue en *veines* scapulaires internes & en *veines* scapulaires externes.

L'axillaire après cela & un peu avant que d'arriver à l'aisselle, donne les *veines* thorachiques, une supérieure & l'autre inférieure, dont la supérieure est aussi appelée *veine* mammaire externe. Elle jette aussi des rameaux au muscle sous-scapulaire, au grand rond, au petit rond, au sous-épineux, au grand dorsal, au grand dentelé, au petit pectoral, au grand pectoral, & aux glandes de l'aisselle; elle jette quelquefois une branche de communication à la *veine* basilique.

L'axillaire étant parvenue à côté de la tête de l'humérus, jette une branche très-considérable, qu'on appelle *veine* céphalique, & ensuite elle se continue sur le bras sous le nom de *veine* basilique. Quelquefois la basilique paraît seulement comme si elle étoit plutôt une branche que la continuation de l'axillaire; de sorte qu'on pourroit prendre la *veine* céphalique & la *veine* basilique pour deux branches principales de la *veine* axillaire.

La veine céphalique.

La *veine* céphalique, branche de l'axillaire, s'unit un peu après sa naissance avec la petite céphalique, qui descend de la *veine* sous-clavière ou de la jugulaire externe, & se glisse superficiellement entre le muscle deltoïde & le grand pectoral jusqu'à cet endroit. Quelquefois avant cette union les deux céphaliques communiquent encore.

La *veine* céphalique passe entre les tendons de deux muscles que je viens de nommer, & descend tout le long du bord externe de la portion externe du muscle biceps. Dans ce trajet elle a plusieurs communications

avec la *veine* basilique, & donne de petits rameaux aux muscles voisins, & de côté & d'autre à la graisse & à la peau. Elle jette aussi de sa partie supérieure des rameaux qui en bas se réunissent avec son tronc.

Un peu au-dessus du condyle externe de l'os du bras, elle jette un rameau en arrière qui remonte entre le muscle brachial antérieur & la portion supérieure du muscle long supinateur, se contourne en arrière entre l'os du bras & le muscle anconé externe, où elle va communiquer avec quelques branches de la basilique.

Étant presque parvenue au pli du bras, elle se divise principalement en deux branches, une longue & une courte. La longue est nommée *veine* radiale externe. La courte peut être nommée *veine* médiane céphalique, pour la distinguer d'une pareille branche courte de la *veine* basilique, & que j'appelle pour cela *veine* médiane basilique.

La *veine* radiale externe coule le long du rayon entre les muscles & les téguments, en donnant des branches de côté & d'autre, qui communiquent avec d'autres branches d'elle-même & avec des branches de la *veine* basilique, en faisant des aréoles à peu près comme la *veine* saphène en fait sur l'extrémité inférieure.

La médiane céphalique descend obliquement vers le milieu du pli du bras sous les téguments & par-dessus le tendon du biceps, où elle se rencontre & s'unit à une pareille branche courte de la *veine* basilique; laquelle branche je viens d'appeler *veine* médiane basilique. Ces deux branches courtes ou médianes latérales se rencontrent & s'unissent sur le pli du bras en manière d'angle dont la pointe regarde en embas.

De cette union ou anastomose angulaire il part une branche considérable, qui descend sur l'avant-bras, en se réunissant à la *veine* céphalique d'un côté, & communicative de l'autre côté avec la *veine* basilique par plusieurs aréoles ou mailles irrégulières. On donne le nom de *veine* médiane à cette grosse branche, de même qu'aux deux courtes qui la produisent par leur union. Pour ne les pas confondre, on peut appeler la grande médiane ou la médiane moyenne, celle qui part de l'union de deux médianes latérales auxquelles je viens de donner des noms particuliers.

De la même union, & quelquefois de la naissance de la médiane moyenne, qui est la vraie médiane de Riolan, part une branche qui descend sur la partie interne de l'avant-bras, vis-à-vis le ligament interosseux. On appelle cette branche la *veine* profonde de l'avant-bras. Elle va aux muscles voisins, & communique avec les autres *veines* de l'avant-bras. La médiane céphalique jette souvent en embas une branche longue appelée *veine* radiale interne. Cette branche ou *veine* est presque parallèle à la *veine* radiale externe dont il est parlé ci-dessus.

Ensuite la *veine* céphalique gagne l'extrémité du rayon & se distribue par beaucoup d'aréoles, en suivant à peu près la route de l'artère radiale.

Il en part un rameau particulier qui va plus ou moins superficiellement entre le pouce & le métacarpe sous le nom de céphalique du pouce. Ces aréoles fournissent aux muscles interosseux & aux téguments, & communiquent avec un petit rameau ou rejeton de la *veine* basilique, auquel les Anciens ont donné le nom de *salvatielle*.

La veine basilique.

Les Anciens nommoient la basilique du bras droit *veine* du foie ou *veine* hépatique du bras; & celle du bras gauche *veine* de la rate ou *veine* splénique du bras. Elle a quelquefois une double naissance par une branche de communication avec le tronc de la *veine* axillaire.

La *veine* basilique donne d'abord sous la tête de l'os du bras une branche assez grosse, qui passe presque transversalement autour du cou de cet os de dedans en arrière & de derrière en-dehors, en remontant sur l'omoplate où elle se ramifie dans le muscle deltoïde, & communicative avec les *veines* scapulaires externes. On peut

- donner à cette branche le nom de *veine* sous-humérale ou *veine* articulaire, comme à l'artère du même endroit, dont elle suit à peu près la route.
- La *veine* sous-humérale ou articulaire jette principalement deux rameaux en embas, dont l'un va le long de la partie interne de l'os, & donne de petites vènales au péricoste & à l'os même. L'autre rameau se contourne antérieurement vers le milieu du bras entre l'os & le biceps, & s'anastomose avec la *veine* céphalique.
- Au-dessous du cou de l'humérus près du creux de l'aisselle, derrière le tendon du grand pectoral, la basilique donne d'abord une *veine* considérable, qui descend à côté de l'artère brachiale, & fournit de côté & d'autre aux muscles voisins. On l'appelle la profonde du bras ou profonde supérieure.
- La basilique donne aussitôt après deux ou trois petites vènales qui descendent très-étroitement liées avec l'artère brachiale, & l'embrassent d'espace en espace par de petites branches de communication entre elles-mêmes. On pourroit les appeler *veines* satellites de l'artère brachiale.
- Ces petites *veines* qui souvent naissent de la profonde supérieure, communiquent aussi avec la basilique même & avec la céphalique & lorsqu'elles sont parvenues au pli du bras, elles se divisent comme l'artère, & suivent les divisions de cette artère partout l'avant-bras, en accompagnant & en embrassant ses branches partout.
- Ensuite la basilique continue son chemin tout le long de la partie interne de l'os du bras, entre les téguments & les muscles, faisant plusieurs communications avec la *veine* profonde, avec les *veines* satellites & avec la *veine* céphalique, & donnant dans tout ce chemin aux muscles & aux téguments.
- La basilique étant parvenue au condyle interne, & après avoir jetté obliquement sur le pli du bras la médiane basilique, comme il est dit ci-dessus, elle descend le long de l'os du coude, entre les téguments & les muscles, un peu extérieurement sous le nom de *veine* cubitale externe, en communiquant toujours de côté & d'autre avec la céphalique, avec la profonde, & avec les satellites.
- Elle jette encore après avoir donné la médiane basilique, une branche qui descend le long de la partie interne de l'avant-bras du côté du coude, & communique aussi avec la grande médiane, &c. On peut appeler cette branche *veine* cubitale interne.
- Etant enfin parvenue à l'extrémité de l'os du coude, elle jette sur la convexité du carpe plusieurs rameaux, dont un, sous le nom de *salvatorelle*, va gagner le petit doigt du côté du doigt annulaire, après avoir communiqué avec la *veine* céphalique par le moyen des arboles vèneuses qu'on voit sur le dos de la main. Elle suit à peu près la route de l'artère à l'égard des doigts.
- En général les *veines* externes ou superficielles de l'avant-bras sont plus grosses que les *veines* internes ou profondes : mais elles ne sont accompagnées que de petites artères, au lieu que les *veines* internes accompagnent des artères plus grosses.
- La veine-cave inférieure.*
- La *veine-cave* inférieure ayant fait deux ou trois lignes de chemin depuis la partie inférieure de l'oreillette droite dans le péricarde, comme il est déjà dit, perce aussitôt le péricarde & la portion tendineuse du diaphragme, qui sont étroitement collées ensemble.
- Dans ce trajet elle donne les *veines* diaphragmatiques ou phréniques, lesquelles se distribuent dans le diaphragme, & se présentent principalement dans sa face inférieure; une à droite & une à gauche. La droite est plus en arrière & plus bas que la gauche, qui est plus haut & plus en-devant. La gauche se distribue en partie au péricarde, & en partie au diaphragme. Elles donnent aussi quelquefois des rameaux aux capsules ou glandes sur-rénales, à peu près comme les artères du même nom.

- La *veine-cave* inférieure ayant percé le diaphragme, passe par la partie postérieure de la grande scissure du foie, & en passant elle s'enfoncé un peu dans la substance du foie, entre le grand lobe & le lobe de Spiegel; de manière cependant qu'elle est ordinairement très-peu couverte de cette substance en arrière jusqu'au dessous du lobe.
- Dans ce trajet elle donne le plus souvent trois grosses branches appelées *veines* hépatiques, qui se ramifient dans le foie. Quelquefois il n'y en a que deux, & quelquefois il y en a quatre.
- Outre ces grosses branches hépatiques, elle en jette encore de petites avant sa sortie, ou incontinent après. Il y en a qui croient que ces petites branches répondent particulièrement aux branches de l'artère hépatique, à peu près comme les grosses branches répondent à la *veine-porte*.
- Dans le fœtus la *veine-cave* en passant par le foie donne le canal vèneux, qui communique avec le sinus de la *veine-porte*, & prend la forme d'un ligament presque plat dans l'adulte.
- Après ce trajet par le foie, la *veine-cave* se détourne de devant en arrière & de droite à gauche, & va gagner l'épine du dos & s'associer avec l'aorte, se plaçant au côté droit de cette artère qu'elle accompagne ensuite en embas.
- Lorsqu'elle est parvenue vis-à-vis les artères rénales, elle donne les *veines* du même nom anciennement appelées *veines* émulgentes, qui sont les plus grosses de toutes les *veines* qui partent du tronc de la *veine-cave* inférieure, depuis le foie jusqu'à sa bifurcation.
- La *veine* rénale droite est la plus courte des deux, & descend un peu obliquement à cause de la sinuosité du rein. La rénale gauche est plus longue, & passe transversalement par-devant le tronc de l'aorte, immédiatement au-dessous de l'artère mésentérique supérieure. Elles vont s'associer chacune avec l'artère rénale voisine.
- Elles jettent en haut les *veines* capsulaires qui vont aux glandes sur-rénales, & en-bas les *veines* nommées adipeuses qui vont à l'enveloppe graisseuse des reins. La *veine* rénale gauche fournit aussi ordinairement la *veine* spermatique gauche. Ensuite les *veines* rénales vont gagner l'échancrure ou cavité des reins par plusieurs ramifications qui se distribuent dans leur substance.
- Un peu au-dessus des *veines* rénales la grosse *veine-cave* donne antérieurement vers le côté droit la *veine* spermatique droite. Elle donne rarement la spermatique gauche, qui pour l'ordinaire vient de la *veine* rénale gauche, comme il est déjà dit. L'une & l'autre *veine* spermatique accompagnent les artères du même nom jusqu'aux parties dont il sera parlé dans la suite.
- Dans ce trajet elles donnent plusieurs petites branches de côté & d'autre au péritoine & au mésentère, où elles paroissent s'anastomoser avec les *veines* mésentériques, & par conséquent avec la *veine-porte*.
- Elles jettent quelquefois sur le muscle iliaque un rameau considérable qui se divise en deux, dont un monte en haut sur la membrane adipeuse des reins; l'autre descend sur le muscle iliaque.
- La *veine-cave* de sa partie postérieure, environ à la même hauteur de la spermatique droite, produit dans quelques sujets une branche qui remonte, & communique avec la *veine* azygos. Quelquefois ce rameau part des émulgentes ou rénales, tantôt de la droite, tantôt de la gauche. Il paroît comme la vraie continuation de l'extrémité de l'azygos.
- La *veine-cave* inférieure donne encore postérieurement les *veines* lombaires, qui en sortent ordinairement deux à deux, à peu près comme les artères du même nom sortent de l'aorte. On les peut diviser en *veines* lombaires supérieures, & en *veines* lombaires inférieures.
- Leur naissance varie en différentes manières. Quelquefois la *veine-cave* donne sous la première vertèbre des lombes un rameau à chaque côté, qui comme un espe-

ce de tronc, fournit les *veines lombaires*. Ce même rameau communique avec l'*azygos*.

Quelquefois de l'extrémité inférieure de la *veine-cave*, proche sa bifurcation, il part un rameau considérable, principalement du côté droit, qui, en remontant entre les corps des vertèbres & les apophyses transverses, fournit des *veines lombaires*, & communique avec l'*azygos*.

Il arrive aussi qu'un pareil rameau vient du commencement de la *veine iliaque gauche*, & monte de la même manière de ce côté en donnant des lombaires; lequel rameau communique aussi avec l'*azygos* & avec le rameau lombaire supérieur ou descendant.

Les *veines lombaires* d'un côté communiquent par des branches transversales avec celles de l'autre côté, & elles communiquent entre elles-mêmes par des branches plus ou moins longitudinales. La première part souvent de l'*azygos*, comme aussi la seconde, & par là elles communiquent avec les *veines intercostales*.

Les *veines lombaires* jettent en passant de petites *veines capillaires* à la substance du corps des vertèbres. Elles se distribuent aux muscles du bas-ventre, au muscle carré des lombes, au psoas, au muscle iliaque, &c. Elles jettent des branches en arrière aux muscles vertébraux voisins, au canal de l'épine, & communiquent avec les sinus veineux, à peu près comme les *veines intercostales*.

Le tronc de la *veine-cave* inférieure étant parvenu vis-à-vis la dernière vertèbre des lombes, & vers la bifurcation de l'aorte inférieure, se glisse derrière l'artère iliaque droite, & se divise-là par une bifurcation en deux trones subalternes & particuliers, nommés *veines iliaques*, une à droite & l'autre à gauche.

L'extrémité du tronc de la *veine-cave* passe dans quelques sujets derrière la naissance de l'artère iliaque droite; dans d'autres, c'est la *veine iliaque gauche* qui y passe, de sorte qu'elle croise avec l'artère iliaque droite. Ensuite la *veine iliaque gauche* accompagne le côté interne de l'artère iliaque gauche jusqu'à la sortie du bas-ventre. La *veine iliaque droite* descend d'abord derrière l'artère iliaque droite, croise un peu après très-obliquement avec elle, & enfin accompagne le côté interne de la portion inférieure de la même artère. Ainsi les *veines iliaques* sont-là placées aux côtes internes des artères iliaques.

De cette bifurcation de la *veine-cave*, & le plus souvent de la naissance de la *veine iliaque gauche*, sort la *veine sacrée*, qui suit la distribution de l'artère du même nom à l'os sacrum, aux nerfs qui y passent, & aux membranes qui le tapissent tant en-dehors qu'en-dans.

Les Veines iliaques.

Chacune des deux *veines iliaques* primitives ou communes, se divise à côté de l'os sacrum, à peu près comme les artères du même nom, en deux gros troncs qui sont des *veines iliaques secondaires*. Cette division ou bifurcation subalterne se trouve environ à un tiers de droit au-dessous de celle des artères iliaques.

On donne à l'un de ces troncs subalternes le nom de *veine iliaque externe* ou antérieure, & à l'autre celui de *veine iliaque interne* ou postérieure. On nomme aussi l'externe simplement iliaque, & l'interne hypogastrique. La *veine iliaque externe* paroît être la vraie continuation du tronc iliaque, & l'hypogastrique n'en paroît être qu'une branche. Ceci se doit entendre de l'adulte; car dans le fœtus, cela est un peu différent.

Ces *veines* suivent à peu près les routes & la distribution des artères du même nom, excepté que la *veine hypogastrique* ne donne point de *veine ombilicale* comme l'artère hypogastrique. Les *veines iliaques externes* sont plus ou moins au côté interne des artères du même nom, de la manière que j'ai marqué ci-dessus; mais les *veines hypogastriques* étant placées dans le fond du bassin, vont presque derrière les artères hypogastriques du même côté.

Du tronc commun des *veines iliaques*, & quelquefois de la naissance de la *veine iliaque externe*, il sort une *veine* particulière qui se distribue au muscle psoas, au muscle iliaque, au muscle carré des lombes, & après cela donne un rameau qui passe devant la dernière apophyse transversale des lombes, & communique avec la dernière des *veines lombaires*.

L'iliaque externe, un peu avant que de sortir, & près du ligament tendineux de Fallope ou bord inférieur des muscles larges du bas-ventre, étant couchée sur les muscles psoas iliaques, donne à peu près les mêmes branches en général que l'artère iliaque externe, dont elle suit aussi en général la route.

En voici les principales.

Du côté externe, elle donne, un peu avant sa sortie une petite branche qui remonte tout le long de la crête de l'os des iles, & fournit des rameaux de côté & d'autre aux portions inférieures latérales & postérieures des muscles larges du bas-ventre, & au muscle iliaque, &c.

Du côté interne, elle donne immédiatement avant sa sortie du bas-ventre, la *veine épigastrique*, laquelle ayant fourni quelques petits rameaux aux glandes conglobées voisines, monte tout le long de la petite face interne des muscles droits, & s'y ramifie de côté & d'autre, même sur les muscles larges, par d'autres petits rameaux qui percent de dedans en-dehors.

La *veine épigastrique* monte ensuite & rencontre les ramifications de la *veine mammaire*, avec lesquelles elle communique par autant de petites ramifications, en accompagnant l'artère épigastrique. Il part quelquefois du côté interne de la *veine épigastrique*, un rameau qui va gagner le muscle obturateur interne; & là elle s'abouche avec un autre rameau appelé la *veine obturatrice*.

La *veine iliaque*, avant que de sortir de dessous le ligament tendineux de Fallope, donne plusieurs petits rameaux aux glandes lymphatiques voisines; & aussi-tôt après sa sortie elle perd le nom d'iliaque, & prend celui de *veine crurale*.

La Veine hypogastrique.

La *veine hypogastrique* ou iliaque interne passe derrière l'artère du même nom, comme il est dit ci-dessus, & elle fait, à peu près de même qu'elle, une espèce d'arcade légère, d'où elle envoie plusieurs branches de la manière suivante.

De la partie postérieure ou convexité de l'arcade, elle donne, encore une branche à la partie latérale supérieure de l'os sacrum, qui se distribue au muscle sacré & aux muscles voisins, & à la cavité de l'os sacrum, où elle entre par le premier grand trou de cet os.

Un peu plus du même côté, elle en jette encore une autre, qui se distribue à peu près comme la précédente, & va gagner le second trou de l'os sacrum.

De la partie externe latérale de cette même arcade, & un peu antérieurement, elle donne une grosse branche qui se jette en arrière de la grande échancrure ischiatique, & se distribue aux muscles fessiers, aux pyriformes & aux jumeaux voisins.

Plus bas de la même partie latérale, la *veine hypogastrique* jette encore une branche considérable, laquelle après très-peu de chemin, jette plusieurs rameaux, & va ensuite gagner le trou ovalaire de l'os innominé, perce les muscles obturateurs, communique avec la *veine crurale*, & se distribue au muscle pectiné, au triceps & aux parties voisines. On l'appelle, par rapport à son passage, *veine obturatrice*.

Entre les rameaux que la *veine obturatrice* distribue avant que de percer les muscles obturateurs, il y en a un situé extérieurement, qui va en-dehors vers l'échancrure ischiatique au muscle iliaque, à la partie supérieure

du muscle obturateur interne, & à l'os des îles du côté de la symphyse avec l'os ischion.

Intérieurement la même *veine* obturatrice jette un autre rameau, qui va se distribuer aux uréters, à la vessie & aux parties naturelles internes de l'un & de l'autre sexe. Cette *veine* communique aussi avec les *veines* spermaticques, & elle est plus considérable dans les femmes que dans les hommes.

Enfin, la *veine* hypogastrique va se jeter en-arrière, & sort du bassin au-dessus du ligament qui est entre la partie inférieure & latérale de l'os sacrum & l'épine ischiatique. En sortant elle se ramifie principalement en-haut & en-bas.

En-haut elle jette une grosse branche à la partie inférieure de l'os sacrum. En-bas elle en jette deux ou davantage, qui vont derrière le même ligament se distribuer aux fesses, à l'anus, à la portion voisine du muscle pectiné, & aux parties naturelles externes, à peu près comme les artères qui les accompagnent.

On appelle *veines* hémorrhoidales externes, celles qui vont à l'anus; & *veines* honteuses internes, celles qui vont aux parties naturelles. Ces hémorrhoidales externes communiquent avec les hémorrhoidales internes, qui viennent de la petite *veine* mésentérique, & une des branches de la *veine*-porte; dont il sera parlé dans la suite.

La Veine crurale.

La *veine* crurale sort par-dessous le ligament tendineux de Fallope, & au côté interne de l'artère crurale. En sortant elle donne de petites branches aux glandes inguinales, au muscle pectiné, & aux parties naturelles. Ces dernières sont appelées *veines* honteuses externes, & communiquent évidemment avec les *veines* honteuses internes.

La *veine* crurale; après avoir fait environ un pouce de chemin depuis sa sortie, jette en-dedans & un peu sur le devant, une grosse branche, qui descend antérieurement entre les tégumens & le muscle courturier. Elle suit à peu près la direction de ce muscle environ jusqu'à la partie interne du cou.

Ensuite cette branche passe le condyle interne du fémur, glisse le long des tégumens, entre eux & l'angle interne du tibia, va enfin gagner la partie antérieure de la malléole interne, & se distribue sur le pié. Toute cette branche est appelée en général *veine* saphène, ou la grande saphène.

Après la naissance de la *veine* saphène, le tronc de la *veine* crurale descend, se plonge entre les muscles, & se distribue aux parties internes ou profondes de toute l'extrémité inférieure du corps, en accompagnant l'artère crurale jusqu'au bout du pié, toujours plus considérable que cette artère en capacité & en ramifications; à la manière ordinaire des *veines*.

Pour faciliter l'attention du Lecteur, je vais donner ici la description de la *veine* saphène, à cause de son étendue, & ensuite je reprendrai celle de la *veine* crurale.

La Veine saphène.

La grande *veine* saphène dans le trajet depuis l'aîne jusqu'au pié, n'est couverte que de la peau & de la graisse ou membrane adipeuse. Dès sa naissance, elle donne d'abord de petits rameaux aux glandes inférieures de l'aîne, & ensuite d'autres qui descendent plus en avant sous les tégumens, & communiquent ensemble par plusieurs aréoles ou mailles. Quelquefois ces communications multipliées viennent des rameaux d'une seule branche.

La *veine* saphène en descendant sur la cuisse, étant parvenue vers le milieu du muscle courturier, jette du même côté encore plusieurs branches qui communiquent entre elles-mêmes & avec les branches supérieures dont je viens de parler. Ces branches inférieures en descen-

dant communiquent de nouveau avec le tronc de la saphène.

La rencontre de ces deux sortes de communications en fournit encore d'autres collatérales, & il en part même des branches particulières qui communiquent aussi entre elles d'espace en espace jusqu'au genou.

Dans le trajet, entre les branches supérieures & inférieures dont il vient d'être parlé, la *veine* saphène jette postérieurement une branche particulière, laquelle après sa distribution aux tégumens qui couvrent le muscle grêle interne & le triceps, se tourne en-arrière, & se jette un peu au-dessus du jarret entre les muscles voisins, où elle communique avec une autre branche, que l'on peut nommer petite saphène.

Le tronc de la grande *veine* saphène descend ensuite le long de la partie interne du tibia, toujours voisine de la peau. Ayant gagné le haut du tibia, elle jette des branches antérieurement, extérieurement & postérieurement.

Les branches antérieures vont aux tégumens qui couvrent le haut du tibia. Les postérieures vont à ceux qui couvrent les muscles gastrocnémiens ou grands jumeaux, & communiquent avec la petite saphène. La branche externe descend en se distribuant aussi à la graisse & aux tégumens; & vers le milieu du tibia, elle communique par un rameau avec le tronc de la grande saphène.

De cette communication, il sort une branche antérieurement, qui coule le long des tégumens du tibia jusqu'à la malléole externe, après avoir aussi communiqué de-rechef dans cette route avec la grande saphène.

La *veine* saphène, en descendant ainsi sur la partie interne du tibia, jette environ au milieu du chemin une branche qui remonte derrière les tendons des muscles courturier, grêle interne & demi-nerveux, se glisse entre le tibia & l'extrémité supérieure du muscle soléaire, & s'anastomose avec la *veine* crurale.

Elle jette aussi sur le devant du tibia quelques branches irrégulièrement transversales, qui, après avoir donné au périste & à l'os même, communiquent avec les autres branches dont il est parlé ci-dessus.

Au bas du tibia, la *veine* saphène produit une branche considérable qui se jette obliquement en-devant, au-dessous du pli appelé communément le cou du pié, & se tournant vers la malléole externe, elle donne sur ce pli plusieurs branches qui communiquent entre elles & avec le tronc même de la saphène.

L'extrémité du tronc de la *veine* saphène descend enfin & passe devant la malléole interne, & s'étend irrégulièrement sous la peau, le long de l'interstice des deux premiers os du métatarse vers le pouce, où la saphène se termine.

Aussi-tôt après avoir passé devant la malléole interne, elle donne extérieurement sur le devant une branche, qui se glisse sous l'artère tibiale antérieure, & l'accompagne en quelque manière: elle donne aussi intérieurement à peu près au même endroit une autre branche, qui passe sous le pié en communiquant avec la *veine* tibiale externe par des arcades irrégulières, lesquelles ensuite fournissent aux orteils.

Enfin la *veine* saphène, avant que de se terminer sur le pié vers le gros orteil, jette sur le métatarse une espèce d'arcade transversale, qui communique par plusieurs branches avec celles du cou du pié, & en distribue d'autres aux orteils. Cette arcade donne encore une branche qui remonte derrière la malléole externe, & communique avec la *veine* tibiale externe.

Suite de la Veine crurale.

La *veine* crurale ayant donné la saphène & les petits rameaux pour le muscle pectiné, comme il est dit, descendant le long de la cuisse derrière l'artère crurale. Vis-à-vis le petit trochanter, elle produit deux grosses branches courtes, ou une seule divisée en deux autres, dont l'une est antérieure & l'autre postérieure.

La branche antérieure va plus ou moins transversalement en-devant se distribuer au muscle vaste interne, à la partie inférieure du muscle pectinée, à la partie inférieure de la seconde portion du triceps, & aux autres portions de ce même muscle, se glissant entre ces portions pour aller de l'une à l'autre.

La branche postérieure va plus ou moins transversalement en-arrière, & fournit aux muscles fessiers, au vaste externe & au commencement du biceps.

Un peu au-dessous de ces 2 branches, savoir, un peu plus bas que le trochanter, & environ vis-à-vis la partie supérieure du vaste interne, la veine crurale donne un rameau qui descend à côté d'elle en couvrant ou embrassant l'artère crurale jusques un peu au-dessous du jarret, où il s'anastomose avec le tronc même de la veine crurale, & quelquefois se continue un peu fur la jambe. On appelle ce rameau *veine sciatique*, par rapport au nerf sciatique qu'il accompagne.

Au côté externe de cette anastomose, la veine crurale jette une branche qui se glisse en-arrière entre le muscle biceps & les muscles voisins, & descend le long de la partie postérieure de la jambe un peu extérieurement, & tout proche la peau, jusques sous la malléole externe. On la nomme petite saphène, ou saphène externe.

La petite Veine saphène.

La petite veine saphène ayant avancé vers les tégumens en descendant, donne d'abord une branche qui se jette en-arrière, & communique avec la grande saphène à la partie postérieure moyenne de la cuisse, comme il est marqué dans la description de la grande veine saphène.

Immédiatement au-dessus & au-dessous du jarret, la petite veine saphène jette encore des branches qui communiquent avec la grande. Etant parvenue vers le tiers du tibia en-arrière, elle jette une branche qui descend & rentre de nouveau dans son tronc.

Enfin la petite veine saphène au commencement du tendon d'Achille, se jette extérieurement dans les tégumens pour gagner la partie postérieure de la malléole externe, où elle se termine en rameaux cutanés de tous côtés.

La Veine poplitée.

La veine crurale, après avoir donné la petite saphène, descend en-arrière entre le biceps & les autres fléchisseurs congénères, étroitement accompagnée de l'artère crurale, entre cette artère & le condyle interne du fémur.

Elle prend le nom de *veine poplitée* ou *veine jarretière*, un peu au-dessus du jarret, comme l'artère fa compagne; & en descendant entre les deux condyles du fémur, elle jette des rameaux aux muscles fléchisseurs susdits, aux parties inférieures & postérieures de l'un & l'autre vaisse, & à la graisse qui est au-dessus de l'interstice des condyles du fémur.

La veine poplitée, en passant par l'interstice de ces condyles, jette plusieurs branches, dont l'une remonte latéralement entre le condyle externe & le biceps, & se tourne sur le devant, où elle se ramifie à peu près comme l'artère. Au même endroit, elle jette en-arrière une branche qui donne des ramifications au commencement des muscles gastrocnémiens ou grands jumeaux, & descend après cela le long de la face postérieure de ces muscles, le long du tendon d'Achille.

La veine poplitée jette aussi vers le condyle interne quelques branches latérales aux extrémités des muscles voisins, surtout à celles du demi-nerveux & du demi-membraneux, &c. Enfin elle jette une branche vers le condyle externe, qui s'étant un peu avancée sur le muscle long péronier, rentre de nouveau dans le tronc que nous allons poursuivre.

Le tronc de la veine poplitée descend immédiatement

derrière le muscle poplitée, au bas duquel elle jette d'abord de côté & d'autre plusieurs ramifications, qui se subdivisent & se réunissent tantôt plus, tantôt moins, & aussi-tôt après, elle perd le nom de poplitée en formant trois veines considérables; savoir, la *veine tibiale antérieure*, la *veine tibiale postérieure*, & la *veine péronière*. De ces trois, la tibiale postérieure est le plus souvent la continuation du tronc poplitée, & les deux autres en font comme les branches.

La Veine tibiale antérieure.

La veine tibiale antérieure, après avoir donné dès sa naissance quelques petits rameaux aux muscles derrière la tête du tibia & derrière la tête du péroné, perce le ligament interosseux de derrière en-devant, & va gagner l'interstice des portions supérieures du muscle jambier antérieur, & du long extenseur commun des orteils.

D'abord qu'elle a percé le ligament interosseux, elle jette de petits rameaux superficiels en-avant & en-arrière sur la tête du tibia & sur la tête du péroné, qui vont gagner l'articulation du genou, & communiquer avec les branches latérales de la veine poplitée dont je viens de parler.

Elle se divise aussi-tôt après en deux ou trois branches, qui descendent ensemble le long de la face antérieure du ligament interosseux, en accompagnant l'artère tibiale antérieure, & en l'embrassant d'espace en espace par de petits cercles de communication.

Ces branches associées étant parvenues vers l'extrémité inférieure de la jambe, se réunissent en une seule branche, laquelle ensuite se divise derechef en plusieurs, dont les ramifications vont se distribuer sur le pied.

Il sort de cette réunion un rameau particulier, qui, au bas de la jambe, perce le ligament interosseux de devant en-arrière, & communique avec la veine tibiale postérieure dont je vais parler.

La Veine tibiale postérieure.

La veine tibiale postérieure dès sa naissance, jette du côté interne une branche qui se distribue aux muscles gastrocnémiens ou grands jumeaux, & au muscle soléaire. On donne à cette branche le nom de *veine surale*.

Ensuite la tibiale postérieure descend entre le muscle soléaire & le muscle jambier postérieur, en leur donnant des rameaux en passant. Elle se divise aussi comme la veine tibiale antérieure, en deux ou trois branches, lesquelles en descendant embrassent l'artère du même nom, & par intervalles forment de petits cercles de communication entre elles & tout-au-tour de l'artère.

Cette veine descend ainsi le long de l'artère, jusques derrière la malléole interne, & fournit en chemin au muscle jambier postérieur & aux longs fléchisseurs des orteils. Au bas de la jambe, elle communique avec un rameau transversal de la saphène, & à travers du ligament interosseux avec la veine tibiale antérieure, comme il est déjà dit.

Elle passe enfin au côté interne du calcaneum sous la plante du pied, où elle forme les *veines plantaires*, en se divisant en plusieurs arcades & traversées qui communiquent entre elles, de même qu'avec la saphène, en jetant des ramifications aux orteils, à peu près comme l'artère plantaire.

La Veine péronière.

La veine péronière est pareillement double, & quelquefois triple. Elle descend tout le long du côté interne du péroné, gardant à peu près la même route que l'artère péronière, qu'elle embrasse aussi par des rameaux de communication d'espace en espace, en-devant & en-arrière, comme la veine tibiale postérieure.

Elle descend jusqu'à l'articulation de l'extrémité inférieure du péroné avec le tibia, c'est-à-dire, jusques

derrière la malléole externe, en faisant dans ce trajet plusieurs communications avec la *veine* tibiale postérieure, & en donnant des ramifications aux portions voisines des muscles péroniers, & à celles des longs fléchisseurs des orteils.

La dernière de ces communications fait dans quelques sujets paroître les *veines* plantaires, venir plutôt de la *veine* péronière, que de la *veine* tibiale postérieure, dont elles naissent pour l'ordinaire, comme il a été marqué ci-dessus dans la description de cette *veine*.

La Veine-porte.

La *veine*-porte est une grosse *veine* particulière, dont le tronc est principalement situé entre les éminences de la face inférieure ou concave du foie, & appellée *portes* par les anciens Anatomistes. C'est ce qui leur a donné lieu de marquer cette *veine* en général par le nom de *veine*-*porte*, ou *veine* des *portes*.

On peut considérer cette *veine* comme composée, ou faite de deux grosses *veines* qui s'abouchent à contre-sens dans leurs troncs, & jettent de même ensuite des branches & des rameaux l'une à contre-sens de l'autre, & chacune selon sa direction particulière. L'un de ces deux troncs est attaché au foie, & se ramifie dans ce viscère, en y accompagnant toute la distribution de l'artère hépatique.

L'autre tronc est hors du foie, & envoie ses ramifications aux viscères qui sont arrosés par le reste de l'artère coeliaque & par les deux artères mésentériques, c'est-à-dire, à l'estomac, aux intestins, au pancréas, à la rate, au mésentère & à l'épiploon.

On peut donner à la première de ces deux portions le nom de *veine*-*porte* hépatique, ou *veine*-*porte* supérieure, ou petite *veine*-*porte*, dont le tronc particulier est ordinairement appelé sinus de la *veine*-*porte*. L'autre portion peut être nommée *veine*-*porte* ventrale, *veine*-*porte* inférieure, ou grande *veine*-*porte*; & c'est de celle-ci que je décris à présent la route & la distribution, laissant le détail de l'autre pour l'histoire particulière du foie.

Le gros tronc de la *veine*-*porte* inférieure ou ventrale, est situé sous la face inférieure ou concave du foie, & s'abouche avec le sinus de la *veine*-*porte* hépatique, entre la partie moyenne & l'extrémité droite de ce sinus, & par conséquent loin de son extrémité gauche. De-là il descend un peu obliquement de droite à gauche, se glissant derrière ou sous le tronc de l'artère hépatique, & se courbant derrière le duodénum jusques sous la tête du pancréas. Son étendue ou longueur jusques-là est environ de cinq travers de doigt.

Etant parvenu sous la tête du pancréas; ce tronc perd le nom de *veine*-*porte* en général, & se termine en trois grosses branches principales; qui se distribuent par quantité de ramifications aux viscères ci-dessus nommés. La première de ces trois *veines* est appelée *veine* mésentérique, ou grande mésentérique; la seconde, splénique; & la troisième, hémorrhoidale interne, ou petite mésentérique.

La grande mésentérique paroît une continuation du tronc même de la *veine*-*porte* inférieure. La splénique en est une branche capitale ou primitive; & la petite mésentérique, ou hémorrhoidale interne, a quelquefois une branche commune avec la splénique, & quelquefois elle est une branche particulière de la splénique. La grande mésentérique & la splénique paroissent dans quelques sujets faire une bifurcation égale du tronc de la *veine*-*porte* inférieure. Dans quelques-uns, l'hémorrhoidale part de l'angle même de cette bifurcation.

La *veine*-*porte* inférieure, avant la formation de ces trois grosses branches, jette encore du tronc même plusieurs rameaux ou petites *veines*, qui sont pour l'ordinaire les *veines* cytiques, la petite *veine* hépatique particulière, la *veine* pylorique, la *veine* duodénale, & quelquefois la *veine* gastrique droite, & la *veine* coronaire stomacique.

Ces petites *veines* naissent quelquefois toutes séparément, & quelquefois il y en a qui naissent par un petit tronc commun. Il arrive même que quelques-unes ne viennent pas immédiatement du tronc de la *veine*-*porte* inférieure, mais d'une de ses grosses branches.

Les *veines* cytiques vont le long de la vésicule du fiel, depuis son cou jusqu'à son fond. Elles ne sont très-souvent que deux; & c'est pourquoi on les appelle communément *veines* cytiques gemelles, de même que les artères qui les accompagnent. Elles sortent du côté droit du gros tronc près de sa naissance, dans les uns séparément, & dans les autres par un petit tronc commun fort court, qui ne fait que quelques lignes de chemin.

La petite *veine* hépatique est pour l'ordinaire un rameau d'une des *veines* cytiques, ou de leur petit tronc commun.

La *veine* pylorique naît du gros tronc, environ vis-à-vis la naissance des *veines* cytiques. Quelquefois au lieu d'en venir immédiatement, elle est un rameau de la *veine* gastrique droite. Elle passe sur le pyllore, & s'avance sur la petite courbure ou arcade de l'estomac, où elle s'anastomose avec la *veine* coronaire stomacique.

La *veine* duodénale, communément appelée *veine* intestinale, part du gros tronc proche des *veines* cytiques, & quelquefois du petit tronc commun de ces mêmes *veines*. Elle se distribue principalement sur l'intestin duodénum, & donne aussi au pancréas. Il y a encore une autre *veine* duodénale, qui est un rameau de la *veine* gastrique du même côté.

La gastrique ou gastro-épiplœique droite, & la coronaire stomacique viennent moins fréquemment du tronc même de la *veine*-*porte* inférieure que de ses grosses branches; c'est pourquoi je les remets à leur description particulière.

La grande veine mésentérique.

La *veine*-*porte* inférieure ayant donné la splénique, perd ce nom & prend celui de *veine* mésentérique ou grande *veine* mésentérique; quoique cette *veine* paroisse assez souvent plutôt la vraie continuation du tronc, qu'une de ses grosses branches, comme j'ai fait remarquer ci-dessus.

Elle se contourne vers l'artère mésentérique supérieure, enjantant deux *veines* particulières. Elle monte ensuite sur cette artère, & l'accompagne dans les portions du mésentère & du méso-colon, qui répondent aux intestins grêles, au cœcum, & à la partie droite du colon. Elle fait en descendant à peu près comme l'artère, une espèce d'arcade oblique, qui se ramifie de même par sa convexité & par sa concavité, mais non pas tout-à-fait si régulièrement.

La première branche particulière du tronc, est appelée par Riouan simplement *veine* colique. Elle sort de la partie antérieure du tronc avant l'union avec l'artère, & va gagner directement la partie moyenne du colon, où elle se divise en droite & en gauche par arcades. Elle communique à gauche avec la branche supérieure ou ascendante de la *veine* hémorrhoidale, & à droite avec un rameau de la seconde *veine* ou branche particulière du tronc, comme on va voir.

La seconde *veine* ou branche particulière du tronc de la grande mésentérique est un peu au-dessous de la première ou colique antérieure, & plus vers le côté droit. Cette *veine* qu'on peut appeler *veine* gastro-colique, ayant fait quelques lignes de chemin se divise en deux rameaux, l'un supérieur & l'autre inférieur.

Le rameau supérieur de la *veine* gastro-colique fournit de petites *veines* à la tête du pancréas, forme la *veine* gastrique ou gastro-épiplœique droite, qui va depuis le pyllore gagner la grande courbure de l'estomac, & s'abouche avec la *veine* gastrique ou gastro-épiplœique gauche. Dans ce trajet elle fournit à l'estomac & à l'épiploon, & communique avec la *veine* pylorique, la

coronaire stomacique, &c. comme il est dit ci-devant. Quelquefois elle forme la pylorique.

Le rameau inférieur de la *veine* gastro-colique, qu'on peut nommer *veine* colique droite, gagne la portion droite du colon, & de là monte à la partie supérieure de cet intestin, où il se divise par arcade en communiquant avec la branche droite de la *veine* colique antérieure, & avec un rameau de la *veine* cœcale dont il sera parlé ci-après.

Le tronc de la grande *veine* mésentérique jette encore quelques-fois vis-à-vis la *veine* gastrique droite un rameau particulier à l'épiploon, sous le nom de *veine* épiploïque droite. Mais presque immédiatement avant que de monter sur l'artère mésentérique, il produit deux grosses branches l'une près de l'autre, qui passent derrière & sous l'artère, & se distribuent à l'intestin jejuno-um & à une partie de l'iléum par quantité de ramifications qui forment des arcades & des aréoles comme celles de l'artère.

Ensuite le tronc passe dessus l'artère mésentérique supérieure, & s'étant collé contre cette artère, il fournit de la convexité de son arc plusieurs branches, à peu près comme l'artère; avec cette différence, que souvent les branches primitives de la *veine* mésentérique ne viennent pas en si grand nombre immédiatement du grand tronc, & qu'elles jettent alors chacune beaucoup plus de ramifications.

La convexité de l'arc mésentérique, un peu au-dessous de la naissance de la deuxième grosse branche de la convexité, donne une branche appelée *veine* cœcale par Riolan. Cette *veine* va gagner la tête du colon, en se croisant avec une des branches de l'artère mésentérique supérieure.

La *veine* cœcale se divise par deux arcades dans la supérieure communique avec le rameau inférieur de la *veine* gastro-colique. L'autre arcade de la *veine* cœcale après avoir jeté des ramifications sur l'intestin cœcum & sur l'appendice vermiculaire, communique par enbas avec l'extrémité de la grande *veine* mésentérique.

La *veine* splénique.

Cette *veine* est une des trois grosses branches capitales de la grande *veine*-porte, & elle en est comme le tronc subalterne. Elle va transversalement de droite à gauche, se glissant d'abord sous l'intestin duodénum, & coulant ensuite le long de la face inférieure & vers le bord postérieur du pancréas.

Dans ce trajet elle donne plusieurs *veines*, savoir, la *veine* coronaire stomacique, les *veines* pancréatiques, la *veine* gastrique ou gastro-épiploïque gauche, & la *veine* épiploïque gauche. Outre ces petites *veines* elle donne encore très-souvent naissance à la *veine* hémorroïdale interne, qui est une des trois grosses branches capitales de la grande *veine*-porte.

Elle se termine enfin par un certain contour serpentant, après lequel elle se divise en plusieurs rameaux qui vont à la rate, & dont on produit les petites *veines* que les Anciens ont appelées vaisseaux cœurs.

La *veine* coronaire stomacique, ainsi appelée, parce qu'elle va plus ou moins autour de l'orifice supérieur de l'estomac, coule le long de la petite courbure ou arcade du ventricule vers le pylore, où elle rencontre la *veine* pylorique, & fait avec elle une même continuité. Dans ce trajet elle jette sur les côtés de l'estomac plusieurs rameaux, qui y forment quantité d'aréoles ou losanges, & communiquent avec les *veines* de la grande courbure de ce viscère.

Elle naît assez souvent du commencement de la *veine* splénique; mais quelquefois elle sort du côté gauche de l'extrémité du gros tronc de la *veine*-porte ventrale, derrière l'artère hépatique. Dans le dernier cas elle est la plus considérable des petites *veines* du gros tronc.

Les *veines* pancréatiques sont plusieurs petites branches que la *veine* splénique jette à ce viscère, en coulant le long de sa face inférieure. Il y a encore d'autres peti-

tes *veines* pancréatiques qui ne viennent pas de la splénique, & dont il est parlé à l'occasion de la *veine* gastro-colique, qui est une branche du gros tronc mésentérique.

La *veine* gastrique ou gastro-épiploïque gauche sort de la splénique à l'extrémité gauche du pancréas. Elle va d'abord sur la grosse extrémité de l'estomac, & de là coule le long de sa grande courbure ou arcade, jusqu'à la rencontre avec la *veine* gastrique droite, qui ne fait qu'une même continuité avec la gastrique gauche.

Dans ce trajet elle donne à l'un & à l'autre côté de l'estomac des branches, qui s'y distribuent par plusieurs ramifications, après y avoir formé un grand nombre de losanges ou aréoles, & communiquent avec les branches de la *veine* coronaire stomacique.

Un peu après sa naissance cette *veine* gastrique donne un rameau qui se distribue sur l'épiploon; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *veine* gastro-épiploïque. Ce rameau paroît communiquer avec l'hémorroïdale interne.

La *veine* épiploïque gauche naît aussi de la petite extrémité du pancréas, & se ramifie sur l'épiploon jusqu'au colon, où elle communique avec l'hémorroïdale interne. Lorsqu'elle manque, le rameau de la gastrique gauche dont je viens de parler, y supplée. Elle vient quelquefois d'un des rameaux que la *veine* splénique distribue à la rate, savoir du plus antérieur de ces rameaux.

La *veine* splénique enfin va gagner la scissure de la rate, & y entre par plusieurs rameaux tout le long de cette scissure en-devant & en arrière, à peu près comme l'artère splénique. C'est du plus postérieur de ces rameaux qu'elle donne à la grosse extrémité de l'estomac les deux ou trois petites *veines* antérieures si connues sous le nom de vaisseaux courts, & qui communiquent avec la *veine* coronaire stomacique, & la *veine* gastrique gauche.

La *veine* hémorroïdale interne ou petite mésentérique.

Cette *veine* est une des trois grosses branches capitales de la grande *veine*-porte. Elle vient pour l'ordinaire du commencement de la *veine* splénique, & quelquefois de l'extrémité ou de l'angle de la bifurcation du gros tronc de la *veine*-porte.

Un peu après sa naissance elle donne à l'extrémité du duodénum une seconde *veine* duodénale, qui est quelquefois plus considérable que la première ou celle qui vient du gros tronc de la *veine*-porte.

Ensuite elle se divise en deux branches, une supérieure ou ascendante, une inférieure ou descendante. La première monte vers la partie supérieure de l'arcade du colon, où après plusieurs ramifications elle communique avec une branche de la grande *veine* mésentérique, avec les ramifications de la *veine* gastro-épiploïque gauche, & avec celle de la *veine* épiploïque voisine.

L'autre branche, ou l'inférieure, descend le long de la portion gauche du colon, le long des courbures inférieures de cet intestin, & enfin le long du rectum jusqu'à l'anus. Dans tout ce trajet elle donne un méso-colon, & forme des arcades & des losanges dont il part quantité de petites ramifications qui environnent le canal de ces intestins. Elle paroît aussi communiquer par quelques ramifications capillaires avec la *veine* spermatique gauche.

Cette *veine* a été appelée hémorroïdale, à cause des tumeurs nommées hémorroïdes, qui attaquent son extrémité du côté de l'anus. On ajoute à ce nom le mot interne, pour la distinguer de la *veine* hémorroïdale externe, qui est une production de la *veine* hypogastrique, & avec laquelle elle communique par des ramifications capillaires. Le nom de petite mésentérique lui convient par rapport à son association avec l'artère mésentérique inférieure, qui est plus petite que la supérieure. WINSLOW, Anatomie.

Voyez les Planches IV. & V. de ce Volume.

VENA MEDINENSIS. Voyez *Dracunculi*.

VENÆSECTIO. Voyez *Phlebotomia*.

VENATIO, *La chasse*; considérée comme exercice, c'est peut-être le meilleur qu'on puisse imaginer pour fortifier toute l'habitude du corps, & procurer de la santé & de la vigueur. La saison de l'année, l'heure du jour destinée à cet amusement, & le mouvement nécessaire dans cette occasion, sont tous propres à contribuer au rétablissement & à la confirmation de la santé. D'ailleurs ce n'est pas une circonstance inutile, que d'avoir l'esprit récréé, en même-tems qu'on s'exerce le corps; car cela aide admirablement la circulation des fluides dans les plus petits canaux destinés à les recevoir. Et je crois qu'il y a peu de gens parmi ceux qui ne sont pas entièrement abandonnés à l'oisiveté ou à la débauche, soit d'une sorte ou d'une autre, qui ne s'aperçoivent sensiblement que leurs esprits coulent avec plus de liberté, quand ils vont à cheval, au lever du soleil ou peu de tems après, qu'ils respirent un air pur, que la variété des objets qui se présentent à leurs regards, leur fait une scène perpétuellement changeante, & que leur esprit est, de plus, agréablement occupé, par les différens événemens de la chasse.

— *Vocat ingenti clamore Citharon,*

Taygetique canes, domitrixque Epidaurus equorum,
Et vox assensu nemorum ingeminata remugit. Virgil.

Je pense bien que l'éloge que je fais de la chasse paraîtra ridicule à ceux qui se font un mérite de railler d'un ton caustique les pratiques les plus conformes à la nature & à la constitution de l'homme. Mais ils me permettront cependant de leur représenter qu'il est plus sage & plus raisonnable d'employer cet amusement innocent pour conserver dans leur intégrité les facultés vitales & animales, & en conséquence même les intellectuelles, que de ruiner sa santé par l'indolence, la crapule, la débauche, & les médicamens.

VENEN *Sinenfum*, Martin. Alt. Sinens. Lusitanis *Jambos*.

C'est un arbre épineux, plus gros que le limon, & qui porte des fleurs blanches d'une odeur tout-à-fait agréable. Le fruit est gros comme la tête, il a une écorce semblable à celle d'un coing, & une pulpe rougeâtre, dont le goût est semblable à celui du raisin avant qu'il soit tout-à-fait mûr. On garde ce fruit, pendu dans une chambre ou dans tout autre lieu couvert, pendant toute l'année.

Cet arbre croît dans une Province de la Chine appelée Fokien. On extrait de ses fleurs une eau fort odorante; & du suc exprimé de son fruit, on prépare une liqueur qui sert de boisson aux habitans du pays. RAY, *Hist. Plant.*

VENENA, *Vénin*, ou *poison*.

Des *venins* prompts intérieurement ou extérieurement appliqués, devenus causes de maladies, par eux-mêmes, ou par la corruption qu'ils causent dans les parties qu'ils infectent, indiquent; 1°. d'emporter la cause vénéneuse, 2°. de corriger le *venin* qui nous a été communiqué, ou nous doit l'être inévitablement, 3°. ou de le chasser du corps, 4°. de calmer les symptômes, 5°. de munir le corps contre l'action du *venin* qui doit nous être topiquement ou intérieurement appliqué.

On ôte aisément la cause qui répand le *venin*, & le communique au corps, ou infecte l'atmosphère, de miasmes contagieux:

En emportant la partie envenimée, & surtout en la brû-

lant avec des flammes ardentes; en corrigeant l'air qui sert de véhicule aux parties contagieuses; ce qui se fait avec succès par la vapeur épaisse de matières enflammées ou échauffées, qui aient une vertu opposée au *venin* connu. C'est ainsi que dans la peste, ou dans certaines exhalaisons caustiques, alcalines, putrides, on emploie, avec raison, la fumée de vinaigre, d'esprit de sel, de poudre à canon; & dans les vapeurs acides empoisonnées, on répand des odeurs d'esprits alcalins, huileux. En changeant, en dissipant, en renouvellant l'air par un vent fait exprès, surtout si en même-tems il peut être chassé par de grands feux allumés, suivant la méthode d'Hippocrate, en le fuyant ou en passant à l'autre côté de hautes montagnes, en ôtant ou en corrigeant la matière contagieuse qui a déjà pénétré dans le corps, ou qui lui a été appliquée.

Quant au *venin* même présent, dès qu'on en connoît la nature, on le corrige par l'application de remèdes qui puissent détruire les qualités par lesquelles il nuit au corps.

1°. Elles se manifestent à peine jusqu'à présent dans plusieurs *venins*, si ce n'est par un pouvoir destructif qu'on ne découvre gueres que par la mort de l'animal infecté; 2°. on les aperçoit en d'autres par des effets surprenans, & dont on peut à peine rendre raison; 3°. on remarque dans quelques-uns les effets qui se présentent en d'autres maladies connues; 4°. enfin on découvre tout quelquefois par la connoissance de la nature du *venin*, & alors on peut aisément se garantir de ses mauvaises qualités.

Les premiers qui sont dits nuire à toute la substance, indiquent les remèdes exactement opposés, dont on conçoit aussi peu l'effet que celui du mal qui les exige. On les nomme proprement antidotes, alexipharmiques, alexiteres, thériacques, & c'est dans l'Histoire des *venins* qu'il faut puiser la connoissance de ces sortes de remèdes, dont la seule expérience autorise l'application.

Les seconds, qui sont dits nuire par une qualité occulte, exigent pareillement de ces remèdes merveilleux appelés spécifiques, dont la découverte ne peut se faire que par hasard, qu'il faut rapporter à l'Histoire des remèdes, & qu'il en faut tirer.

Les troisièmes, qui, avant que de causer la mort, produisent des maladies qui altèrent la fabrique du corps, requièrent les mêmes remèdes qu'on a employés avec succès dans les maladies caractérisées par de pareils effets.

Si l'on s'aperçoit que les *venins* ont été, on doit être appliqués au corps, alors il faudra se servir de remèdes qui puissent arrêter promptement la malignité connue. Or ces remèdes sont pour l'ordinaire doués eux-mêmes d'une grande malignité opposée, par conséquent ils ne pourroient être que fort nuisibles à un corps qui ne seroit point empoisonné.

D'où l'on voit que l'on connoît la nature des *venins* par leur Histoire Physique & Médicale, par les Mécaniques, par la Chimie, & enfin par l'Anatomie, qui nous représente leurs effets; & c'est de la connoissance qui résulte de tout cela, qu'on doit tirer l'indication.

Cette même indication fait connoître qu'elle doit être le matière, la préparation, la dose, l'application du correctif.

Voici les antidotes principaux & assez communs de presque tous les *venins*; c'est pour cette raison qu'ils sont d'un usage merveilleux lorsqu'on sait qu'on est empoisonné, sans cependant connoître la nature particulière du poison: l'eau pure un peu plus chaude que notre sang dans l'état sain, prise sur le champ, & long-tems en grande quantité par la bouche, en la-

vemens;

veniens, ou extérieurement appliquée, une légère lessive d'eau commune, & de savon de Venise, prise en pareille quantité de la même manière; ou une eau simple savonneuse faite avec l'oxymel pour le même usage; des huiles douces, récentes, tirées par expression de semences douces, grasses, farineuses, avalées sur le champ, copieusement, long-tems injectées, appliquées; ou de semblables décoctions d'huiles d'animaux frais avec beaucoup d'eau; communément du vinaigre dans plusieurs *veniens* prompts, & enfin de l'opium. Mais on ne connoît, jusqu'à présent, aucun antidote prophylactique général, & il répuge même qu'il y en ait.

Il faut une prudence extrême dans l'administration des antidotes; car comme ils n'ont que la vertu de corriger tel ou tel *venin*, ils ont, pour l'ordinaire, autant ou même plus de violence que le *venin* qu'ils vont combattre. C'est pourquoi se trouvant ensemble dans le corps, ils se détruisent mutuellement, perdent en combattant toute leur action, & nuisent peu; mais s'ils se trouvent seuls, ils nuisent souvent plus que les *veniens* mêmes qu'on leur avoit donnés à dompter.

Or tous ces antidotes soit universels, soit particuliers, peuvent & doivent être tellement préparés, appliqués, dirigés, qu'ils soient toujours propres à parvenir promptement, sans diminuer de leur vertu, aux lieux où réside le *venin*, & à l'y dompter. Un Médecin doit donc savoir toutes les sortes d'applications qu'on peut faire, les principales sont, la fumigation de l'air, des vapeurs seches ou humides qu'on détermine au poulmon; la potion, le clystère, l'épithème, le bain, la fomentation, l'injection dans l'utérus, la vessie, le gosier, &c.

On expulse du corps un *venin* qui y est entré, 1°. en diminuant la résistance dans l'endroit par lequel on peut en sûreté le faire sortir, où il nuit le moins, où la sortie est plus proche, où il endommage moins les viscères vitaux; car alors il y sera poussé par les forces de la nature ou de l'art, & ensuite expulsé. C'est ce qui se faisoit autrefois par la suction qui passoit pour si admirable, & que l'on conçoit aisément à présent; grace à l'industriel Rhedi. C'est ce qu'on fait aujourd'hui par de grandes & fortes ventouses qu'on applique avec beaucoup de feu ardent, & qu'on renouvelle souvent, par des fomentations tièdes, & fort émollientes, par des sangsues, des scarifications, des frictions, des chaleurs excitées par art, les emplâtres; 2°. par l'attraction magnétique avec laquelle un corps tire un *venin*, comme on le raconte de la chair de la bête véneuse, de la pierre d'une espèce de serpent appelé *cerastes*, du calcul des serpens, & d'autres semblables; 3°. par tout médicament qui délaye & meue extrêmement, tels que sont les vomitifs, les purgatifs qui agissent promptement, les plus forts sudorifiques, & peut-être les délayans diurétiques. C'est pour cette raison que le diafordium, le mithridate, la thériaque, l'orviétan, les confectons dans lesquelles entre l'opium, sont d'un bon usage; quoique cependant on ne doive pas les regarder comme des contrepoisons universels, thérapeutiques ou prophylactiques; 4°. en emportant très-promptement la partie envenimée, de peur qu'elle n'entraîne les parties saines dans sa ruine; ce qui se fait fort bien par un caustique de fer ardent.

Quant aux cruels symptômes des *veniens*, comme ce sont des effets sensibles, on n'a pas de peine à les ranger dans leur classe pathologique; alors on peut les guérir, comme s'ils étoient des espèces particulières de maladies; nous en parlerons dans la suite.

On munit le corps contre les *veniens*, surtout contre ceux dont on doit être straqué: 1°. en prenant largement des antidotes généraux & particuliers, qui ne soient

aucunement dangereux, pourvu qu'on connoisse la nature du *venin*, dont on prévient l'attaque; 2°. en oignant de matières douces, huileuses, la partie du corps pour laquelle on a lieu de craindre; 3°. en tenant toutes les parties du corps dans une égale transpiration. Mais il n'est point ici de contrepoison général, comme on l'a dit, quoiqu'on en vante plusieurs.

Tout ce qui a été dit jusques ici des *veniens*, doit être appliqué à la peste, à la contagion: & pour en mieux faciliter l'intelligence,

Voici un abrégé exact des principaux *veniens* & antidotes.

Quelques *veniens* sont acrés, mais d'une acrimonie particulière, & cependant phlogistique, caustique, qui cause la gangrene, la putréfaction: tels sont, principalement, le cobalt, l'arsenic citrin, l'arsenic rouge, l'arsenic blanc sublimé, le réalgar, la pierre d'Arménie, la pierre d'azur: intérieurement, ou extérieurement appliqués ils enflamment, rongent, excitent des douleurs, des ardeurs, des deschechemens, d'abord dans les premiers endroits affectés, ensuite par-tout le corps; par conséquent ils causent des maladies inflammatoires très-signées, à la bouche, au gosier, à l'œsophage, au ventricule, aux intestins; donnent des vomissemens, des dysenteries, le cholera, les misères; produisent une pâleur verte; de là causent des vertiges, des convulsions, & la mort: ou si on l'évite, la pâleur, la paralysie, des crampes. Il faut alors promptement & long-tems boire de l'eau tiède, aigrelette, miellée, en grande quantité, en injection, s'y baigner; si on peut la rejeter par le vomissement, c'est d'autant mieux, & plus il faut recommencer d'en boire. Les bouillons gras, le lait, les huiles, les matières huileuses, le beurre conviennent aussi, ainsi que l'usage, tant interne qu'externe, de choses relâchantes, molles grasses & aigrelettes, qu'on doit continuer long-tems.

On doit ranger dans la même classe différens végétaux, comme l'aconit, l'anacarde, l'anémone, l'*apocyn* risif, l'apocin, le pié de veau, l'azedarach, l'épurga, la chamelée, la clématite, la colchique, la couronne impériale, le pain de pourreau, la serpentina, le concombre sauvage, la petite érule, l'euphorbe, l'ellébore d'inde, l'ellébore blanc, noir, verd; les hermodactyles, la tubereuse, la lauréole, le napel, la nielle, le laurier-rose, la renoncule, le ricin, la scammonée, les graines huileuses, devenues, à force de corruption, fort acrés & rancés, les tithyinales, la tapissie, ou turbith bâtarde. Les effets de ces différens plantes, sont à peu près semblables à ceux dont nous venons de parler; & de plus l'indication est parfaitement la même.

Il y en a d'autres qui sont, à la vérité, violents & acrés; mais qui, cependant, sont en même-tems assez visqueux, s'arrêtent dans l'estomac, & en conséquence affectent singulièrement le cerveau & les nerfs. Tels sont la grande ciguë, la petite ciguë qui ressemble au persil, la ciguë aquatique de Gesner. On peut mettre ici le safran pour un autre raison. Tels sont encore le *datura*, la julsquame, la noix vomique, l'anémone, l'opium, la morrelle; ces plantes donnent lieu aux vertiges, à divers obscurcissement de la vue, au délire, aux fureurs, aux nausées, aux vomissemens, à la dysenterie, à des convulsions énormes, à l'apoplexie, à la mort: il faut user alors sur le champ beaucoup de matières aqueuses, miellées, aigrelettes, & les réitérer sans cesse sous la forme de lavement, de bain, de boisson. Le mal étant calmé, on a recours à la thériaque, pour faire suer fortement & long-tems. On use enfin d'une diète exacte & émolliente.

Il y a des *venims* acrés d'une acidité manifeste, comme l'esprit de nitre, l'eau régale, l'eau-forte, l'esprit de soufre, l'esprit d'alun & de vitriol. Les mêmes acides unis à des corps métalliques, & par-là très-violens, comme sont la solution d'or & ses cristaux, la solution d'argent & son vitriol, & la pierre infernale, la solution de cuivre & le sel qui en résulte, la solution du vis-argent dans l'esprit de nitre, de sel, dans l'eau-forte, dans l'eau régale, ou le mercure calciné, avec l'huile de vitriol, le mercure précipité rouge, blanc & verd qui en est formé, le sublimé corrosif & doux, la chaux, le turbith, l'antimoine empreint d'eau régale, & la chaux escarotique qui en résulte. Toutes ces choses causent des goûts horribles, des puauteurs aigres, des inflammations, des rongemens, des escarres gangreneuses, des nausées, des vomissemens, des dysenteries, des *cholera*, des tranchées violentes, la cardialgie, la passion illaque, la colique, des tumeurs aux glandes; une puauteur cadavéreuse, la salivation, la syncope & la mort. Ces sorts de poisons demandent à être délayés par des matières aqueuses, émolles par des huiles, changés par des lessives savonneuses ou un peu alcalines: ce qui peut absorber le plus les aigres, doit aussi être employé; ensuite la fureur du mal s'étant rallentie, on a recours à un fréquent usage d'huile, de bouillon gras, & de semblables émulsions.

Il y a encore d'autres *venims* acrés, sensiblement alcalins; comme les cendres des végétaux brûlés; l'alcali qui en est formé, l'alcali igné, rendu tel avec la chaux de pierres brûlées, les œufs, les humeurs, la chair totalement putréfiée, les sels qui s'en séparent, ces mêmes sels devenus ignés, en les sublimant avec des alcalis fixes; la chaux, la pierre calaminaire, la craie, le fer, &c. Or ceux-ci causent en très-peu de tems une inflammation ignée la plus violente, des rongemens, la gangrene, des douleurs paroitroient très-brûlantes, une soif énorme, des convulsions, des fièvres très-aiguës, une puauteur cadavéreuse, une dissolution intime des humeurs, leur putréfaction, & celle des viscères, & la mort même. La cure consiste ici à délayer par des matières aqueuses, relâchantes; émolles par des matières huileuses, grasses, ou à la fois terreuses & grasses; à changer leur nature par des acides délayés, volatils, facilement mobiles; ensuite à faire une longue diète, n'usant que de choses agréables, huileuses & émolles.

Certains *venims* ont une acrimonie singulière, souvent mortelle, mais qui ne se manifeste guère que par un effet mortel dans l'homme. Tels sont l'airain, la chaux d'airain brûlée, la chaux d'airain faite avec des corrosifs, la fleur d'airain, ses hatitures, le safran d'antimoine, la chaux préparée par l'ustion, comme le verre qui en est fait. La fleur d'antimoine simple, faite par le feu seul, on par le moyen du sel ammoniac, ensuite lavée. Ces choses prises intérieurement excitent des nausées, des dysenteries, le *cholera*, des superpurgations, des douleurs énormes aux viscères, des spasmes, des crampes, des syncopes, des anxiétés horribles & la mort. Elles exigent pour leur guérison des délayans, des émolles, des remèdes qui émolles, des choses acides miellées, qu'il faut prendre sur le champ, & pendant long-tems, en topique, en lavement, par la bouche, ensuite des opiatés & des matières huileuses.

Il y a encore des *venims* acrés purement mécaniques, comme le diamant, le cristal de roche, la limaille de fer, la limaille d'airain, l'alun de plume, le verre broyé & autres semblables, qui piquent les nerfs, blessent les vaisseaux, causent des convulsions, des hémorrhagies, des ulcères, &c. ils indiquent un usage prompt & copieux d'huile & de beurre.

Il y a des *venims*, qui en resserant, en incrassant, en obstruant, en desséchant, causent une mort prompte ou lente; tels sont, la chaux vive, & peut-être la chaux éteinte, le plâtre, les mines de plomb, la limaille,

Pécaille, la chaux, la cénuse, le minium, le verre, la liche de plomb, la cendre d'étain brûlé, quelques champignons, l'agaric, le gui de chêne. Ces *venims* conglutinent, resserrent, suffoquent, causent des maux déplorables; qui ne finissent que par la mort. Ils indiquent la nécessité de vomitifs, de purgatifs, de délayans, d'acides spiritueux, d'alcalis huileux, spiritueux, de toutes les matières savonneuses, dont il faut user sur le champ, résister ou continuer long-tems l'usage.

Enfin il y a des *venims* hétéroclites, dont on ne connoît point encore bien jusqu'à présent les effets ou la vertu, qui par leur introduction, leur application on leur coup, causent la mort. Tels sont les cantharides, l'araignée, la tarantule, l'aspic, la vipère, le *cerastes*, le *presler*, le serpent de haie, le scorpion, le chien enragé, le crapaud, l'espece de mouche cantharide, appelée *buprestis*, le petit lézard, la salamandre, le lievre marin, le parténague & autres semblables, qui produisent divers effets si prodigieux, qu'on peut à peine en rendre raison. Lorsqu'ils ont été pris intérieurement, l'indication est de les évacuer aussitôt par le vomissement, de les délayer beaucoup par des matières aqueuses, de les amollir extrêmement par des matières relâchantes, émolles, huileuses, de résister à la putréfaction par des matières acides, spiritueuses & salines. Si c'est par un coup externe, pour avoir mordu, ou avoir été seulement appliqués, qu'ils agissent, on fait sortir le *venin* par le lieu infecté, en suçant, en scarifiant, en brûlant, en amollissant, en fomentant; & après cela, en excitant fortement les sueurs par des antidotes pénétrants, délayés, anti-dépôtiques; & enfin en énervant le virus par des acides, par des matières salines, ou par des spécifiques.

En dernier lieu, il est encore certains poisons, dont la vapeur suffoque en un moment, comme la vapeur de charbon enfermé, l'air souterrain, qui depuis long-tems n'a pas été renouvelé, l'exhalaison d'un vin qui fermente, la poudre volatile d'un mauvais champignon, la fumée du soufre, & plusieurs autres que nous passons sous silence. On conçoit aisément par ce qui a été dit ci-devant, qu'ils affectent le poumon & les nerfs, & qu'on peut à peine y remédier.

Les causes éloignées des maladies, connues par les sens; se changent ou s'emportent facilement; car elles indiquent un changement dans les six choses non-naturelles.

Mais si ces mêmes causes sont plus cachées, & que cependant elles soient connues par leurs effets sensibles; ces phénomènes qui leur sont propres, font connoître les remèdes convenables.

L'exacte observation du cours de ces phénomènes nous enseigne par quel secours, en quel tems, avec quel ordre, par quel moyen, & par quelle voie on peut corriger & chasser la cause prochaine de la maladie dont le corps est attaqué.

Elle nous apprend aussi, ce qui manque & quels supplémens il faut faire.

De même que les mouvemens, qu'il faut exciter, soutenir, calmer, diminuer, pour le même but.

Une connoissance exacte & méthodique des effets du mal, nous apprend donc fort bien, comment il faut corriger ou emporter la cause.

D'où l'on connoît aussi, qu'il y a deux voies par lesquelles on parvient à la connoissance de la cause, savoir, la méthodique & la spécifique.

La méthodique, pour connoître la cause prochaine & la dissiper, se sert des secours & des moyens suivans.

1^o. Elle examine très-exactement les phénomènes, & observe soigneusement le cours de la nature.

2^o. Si elle s'aperçoit que la vie est en danger, faute de l'administration des choses, qui sont requises à l'expulsion de la cause morbifique, elle la secourt par des cordiaux,

on bien elle enlève les empêchemens ; c'est à cette classe que se rapportent les évacuans.

3°. Mais quand elle voit que les actions de la vie sont trop violentes, & que de cette façon elles servent plutôt à embarrasser la cause de la maladie qu'à la débrouiller, alors elle réprime cette impétuosité & la ramène au point qui est requis ; ce qu'elle opère par des médicamens aqueux, des évacuans, de doux laxatifs, des glutineux, des opiat, des anodyns.

4°. En ne faisant on en ne changeant rien du tout, qu'elle n'ait connu très-évidemment, par une indication très-claire, ce qu'il faut faire.

Celle que l'on appelle spécifique, enlève la cause de la maladie, simplement en appliquant ce qu'elle a appris y être convenable, par le seul usage, sans faire attention aux quatre choses que nous venons de rapporter. Elle cherche donc seulement le nom du mal & le remède ; comme dans la curation de la fièvre intermittente, par le quinquina ; de la douleur, par l'opium ; de chaque *venis* en particulier, par des médicamens connus, particuliers, propres, corrigés, attractifs ou expulsifs. BOERHAAVE, *Institut. Med.*

VENER, *mercure*. RULAND.

VENEREA LUES. Voyez *Lues venerea*.

VENERIS OESTRUM. Voyez *Clitoris*.

VENETICUS ou VENETUS, *inlet*, épithète qui signifie couleur d'azur ou de bleu céleste foible ; en conséquence, *oculi veneti* signifie des yeux affectés de cataracte. CASTELLI.

VENOSA ARTERIA, le même que *vena pulmonalis*. Voyez *Pulmo*.

VENTER, *ventre*, se prend en différens sens. Chez les modernes Anatomistes, il veut dire dans sa signification la plus étendue, une cavité remarquable, où sont contenus quelques-uns des principaux viscères. Apprendre ce terme en ce sens, tout le corps est divisé en trois ventres, dont le plus bas s'appelle communément l'abdomen ; celui du milieu le thorax ; & celui d'en-haut, la cavité de la tête.

Hippocrate emploie quelquefois *ventris* dans un sens plus borné, pour l'abdomen & la cavité du thorax ; quelquefois aussi pour désigner plus particulièrement le thorax, il l'appelle à son *ventris*, « le ventre supérieur » & désigne l'abdomen par *ventris ventris*, « le ventre inférieur ». Voyez *VII. Aphor.* 38. Galien ; *1. Comm.* & *Lib. I. de Morbis*. Mais on prend ordinairement le terme de ventre, *ventris*, dans un sens plus déterminé, pour l'abdomen & la région d'entre le diaphragme & les parties naturelles. On n'a pas besoin de donner des exemples de cette acception, parce que c'est la plus familière, & qu'elle se rencontre à chaque pas. Dans ce dernier sens, on le restreint encore quelquefois plus particulièrement au ventricule ou estomac, & d'autres fois aux intestins. C'est en ce sens que le prend Hippocrate, lorsqu'il parle de la laxité ou de la constipation du ventre, *ventris*, affections qui appartiennent aux intestins, & singulièrement aux gros. C'est pourquoi quelques-uns, comme nous l'apprend Galien, *Comm. IV. in Lib. de R. V. I. A.* & *Comm. in VII. Aphor.* 38. donnent le nom de ventre, *ventris*, à l'intestin colon. Le terme Grec *ventris*, est employé dans un passage du *IV. Epid.* pour signifier les excréments mêmes du ventre ; & le Latin *venter* signifie la même chose.

Les Chymistes par *venter* entendent la même chose que *terra*, & par *venter equi*, *simus equinus*, de la fiente de cheval. *Theat. Chymic. Vol. I. pag. 201. 378.* RULAND, CASTELLI.

VENTININA, terme inventé par Paracelse pour signifier l'art de deviner ou de connaître par les vents, les cours & les dispositions du Ciel & des étoiles, à l'effet d'en tirer des conjectures par rapport à leurs bonnes ou leurs mauvaises influences, sur le genre humain.

VENTOSA, de *ventus*, vent, est l'épithète d'une ma-

ladie qu'Avicenne appelle *spina venosa*, ou *spina ventris*, & qui est une carie aux os accompagnée de pur tridité. M. A. Severinus a un Livre entier à ce sujet dans son *Traité de Padarthrocae*. Voyez *Os*.

VENTOSA, qui a la même étymologie que le terme précédent ; ventouses sans scarification.

VENTOSITAS, ventosité, terme synonyme à *flatuositas*, flatuosité. CASTELLI.

VENTRALIS *dispositio*, *indispositio*, passion colli-

liaque.

VENTRES, dans quelques Auteurs, est synonyme à *cavitates*, cavités. BLANCARD.

VENTRICULATIO, dans Caelius Aurelianus, *Lib. III. cap. 17.* est employé comme synonyme à *ventriculosa passio*, du *Lib. IV. Chron. cap. 3.* c'est-à-dire, la passion des Grecs, ou la *passio colliaca*, la passion colli-

liaque.

VENTRICOSUS ou VENTRICULOSUS, signifie ou quelqu'un qui a un gros ventre, & est synonyme en ce sens avec *megacolosus*, (*megacolus*) ou quelqu'un qui est attaqué de la passion colliaque.

VENTRICULUS, l'estomac. Voyez *Cælia & Intestina*.

VENTRILOQUUS, *πνευματικός*, ventriloque. Voyez *Æsculapius*.

VENTUS, le vent. Hippocrate insiste souvent pour établir que la connoissance de la nature, des propriétés & des vertus des vents, est nécessaire à un Médecin.

VENTUS est un terme qu'on rencontre aussi fort souvent dans les Auteurs Chymistes. Ainsi *ventus albus* est le mercure, *ventus rubens*, l'orpiment rouge, *ventus citrinus*, le soufre ; & *ventus Hermetis*, dans Libavius, est la pierre philosophale. CASTELLI.

VENULA, *vasculum*, diminutif de veine ; petite veine. Le mot *vasculum*, *VI. Epid. Sect. VI. Aph. 2.* signifie une ar-

rière. Voyez le Commentaire de Galien sur cet endroit.

VENUS. C'étoit autrefois le nom d'une Déesse du Paganisme, qu'on faisoit Reine de la beauté & de l'amour mais on l'a employé depuis simplement pour signifier la conjonction des deux sexes ; action qui contribue indifféremment à affermir la santé ou à la détruire, selon qu'on s'y livre avec modération ou avec excès. Car il est certain par l'expérience, que la rétention d'une trop grande quantité de semence, cause dans tout le corps un état de langueur & d'engourdissement, & est quelquefois l'origine de désordres terribles dans le système nerveux. Et d'un autre côté, la semence étant, pour ainsi dire, la fleur & la quinte-essence du sang, on doit s'user que modérément des plaisirs de l'amour, de peur qu'une excessive évacuation de cette substance précieuse ne devienne préjudiciable à la santé. L'éjection de la semence demande un tempérament sain & vigoureux, parce qu'elle épuise les forces & affaiblit la personne. De-là cette sage réponse d'Hippocrate à quelqu'un qui lui demandoit en quel tems il étoit à propos de pratiquer le coït : « c'est, dit-il, quand vous serez « d'humeur à vous affaiblir. » Par cette raison, les personnes foibles, celles qui sont ou trop vieilles ou trop jeunes & les convalescentes, doivent s'en abstenir. On ne doit pas non plus user de ces plaisirs, après une forte application d'esprit ou de longues veilles, parce que ce sont des causes qui affaiblissent déjà le corps par elles-mêmes. Outre que le coït est bon aux personnes saines & robustes, il l'est singulièrement lorsque l'estomac est vuide, que la transpiration se fait comme elle doit, qu'on a bien dormi, usé du bain, & pris des alimens nourrissans & faciles à digérer. On doit aussi observer que le coït est plus salutaire dans les printemps, que dans toute autre saison. Toutes les circonstances que je viens de dire, augmentent les forces, la vigueur du corps, & par conséquent lui rendent le coït avantageux, ou du moins empêchent qu'il ne lui soit

préjudiciable. Pour être en état de réitérer souvent le coït, il faut éviter les excès dans le boire & le manger, la faim, les travaux, l'étude excessif, les saignées, les veilles, les purgations, & tout ce qui peut affaiblir ou détruire les forces. On connoît, selon Celse, que le coït est avantageux, quand il n'est point suivi de langueur, ni de douleur; mais qu'au lieu de diminuer les forces il les augmente. On doit s'en abstenir après le repas, le travail ou les veilles. Comme la modération en toutes choses contribue à la santé, ainsi en est-il du coït; chacun doit à ce sujet consulter la nature de son tempérament. Car celui qui l'a bon peut, sans risque, pousser la réitération du coït à un point qui seroit un excès pour un tempérament moins bon. On doit s'en abstenir en Été, selon Celse, parce que dans cette saison il peut causer aux humeurs une trop grande commotion: & l'expérience toute seule apprend que l'excès affaiblit la force & le ton des solides, & cause des coliques & des cardialgies. L'expérience apprend encore que le coït soulage & emporte des maladies auxquelles la continence expose les femmes. Car la semence de l'homme qui consiste en une lymph fine & élastique, non-seulement raréfie les œufs, met en action le sang & les sucs dans les vaisseaux de l'utérus, mais fortifie aussi leurs fibres. De-là s'ensuit la raison pourquoi le coït guérit les femmes devenues cachectiques par la suppression de leurs règles, & rétablit d'ordinaire cette évacuation salutaire; car, dit Hippocrate, dans son Livre de *Génitura*, « le coït chauffe le sang, & facilite le flux menstruel, » attendu que cette suppression arrive ordinairement en conséquence de l'étroitesse & de la contraction des vaisseaux de l'utérus. HOFFMAN.

V E R

VER, *rap*, le Printemps. Les maladies les plus ordinaires à cette saison de l'année sont les lipitudes, des pultules, des hémorrhagies, des abcès, la mélancolie, la démence, l'épilepsie, l'esquinancie, les rhumes de cerveau & les flux d'humeurs, ou bien encore les maladies qui affectent les jointures & les nerfs, & ont des paroxysmes & des intervalles. CELSE, Lib. II. c. 1.

La saison la plus saine de l'année est le Printemps, & après celle-là l'hiver. L'Été est la plus dangereuse, si l'on en excepte l'Automne qui l'est encore davantage. *Ibid.* in *Inst.*

Dans le Printemps il faut diminuer de beaucoup la quantité d'alimens qu'on prenoit en hiver, & augmenter celle de la boisson, qui cependant doit être beaucoup plus délayée & plus ténue. On peut user plus librement de viande & de légumes, & l'on doit par degrés quitter le bouilli pour le rôti. On peut aussi se permettre davantage le coït dans cette saison. *Idem* Lib. I. cap. 3.

VERATRUM, *Hellobore blanc*.

Voici quels sont ses caractères.

Les feuilles sont plées en quelque façon sur elles-mêmes. Les fleurs sont rosacées, exapétales, nues, garnies de six étamines & ramassées en épis. L'ovaire vient dans un placenta & consiste en trois côtes, garnies chacune de son tube, & devient un fruit consistant en trois gaines, rassemblées en une tête & pleine de graines oblongues, à peu près semblables à des grains de blé, bordées, & environnées d'une aile feuillue.

Boerhaave compte deux sortes de *veratrum*, qui sont:

1. *Veratrum flore subviridi*, Tourn. *Inst.* 272. Boerh. *Ind.* art. 296. *Helloborus albus*, *Elleborus*, Offic. *Helloborus albus*, Ger. 356. Emac. 440. Raii *Hist.* 168. *Helloborus albus*, flore subviridi, C. B. P. 186. *Helloborus albus flore ex viridi absente*, J. B. 3. 634. *Helloborus albus vulgaris*, Park. *Theat.* 217. *Parad.* 346. *Hellobore blanc*.

Les racines de l'*Hellobore blanc* sont grosses par la tête, d'une couleur blanche en-dedans, & toutes pleines de fibres rondes d'un gout chaud & qui provoque les nausées; d'où s'élèvent beaucoup de feuilles nerveuses, d'une forme longue, ovale, & d'un verd vif, rangées autour de la tige, qui monte à deux ou trois piés, portant à sa sommité d'autres feuilles plus petites & plus étroites, & se partageant en plusieurs épis de fleurs imparfaites, découpées chacune en six segments, composées de feuilles verdâtres, & dans quelques plantées d'un pourpre foncé, & suivies de semences triangulaires. Il croît dans les parties montagneuses de la Suisse, de l'Autriche & de la Styrie, & fleurit en Juin & en Juillet.

Les racines de cette espèce d'*hellobore*, qui sont les seules parties dont on fasse usage, sont un fort cathartique, qui agit par haut & par bas avec beaucoup de violence: c'est pourquoi on n'en fait plus guère usage à présent, quoique les Anciens l'administrent très-fréquemment, surtout aux personnes d'un tempérament fort & robuste, & dans les maladies qui demandent de copieuses évacuations. On l'emploie plus volontiers en sternutatoire: il cause de violents éternuements; raison pourquoi il faut l'administrer avec précaution, & le mêler avec des ingrédients plus doux. On s'en sert aussi extérieurement dans toutes les maladies cutanées, comme les dartres, la galle, la grattelle, & toutes les difformités de la peau.

La seule préparation officinale qu'on en fasse est l'*Electuarium ex hellobora*. MILLER, *Bot. Off.*

La racine de l'*hellobore blanc*, qui est la seule partie dont on fasse usage en Médecine, purge si violemment, tant par haut que par bas, qu'on ne l'emploie guère intérieurement: mais on lui substitue l'*hellobore noir*. Cependant, à ce que dit Tragus, si on la macère pendant vingt-quatre heures dans du vin ou de l'oxymel, & qu'on la fasse sécher après cela, on en peut donner une demi-dragme dans du vin, dans la démence & la mélancolie.

Les deux sortes d'*hellobore*, dit Gesner, tempérées avec le miel & le vinaigre, & bouillies jusqu'à consistance de sirop, sont un remède innocent; & il ajoute qu'il leur a vu produire de très-bons effets ainsi préparés, dans les désordres les plus phlegmatiques, surtout de la tête & du thorax, comme l'asthme, la dyspnée & l'épilepsie; car ils purgent admirablement & sans nuire, tant par les selles & par les urines, que par la diaphorèse.

Par rapport à l'usage de l'*hellobore blanc*, il faut prendre garde à deux choses: la première, que la maladie soit trop opiniâtre; l'autre, que le malade soit très-fort; ce qui fait qu'on n'administre point cette racine aux personnes âgées & aux enfans, ni aux femmes d'un tempérament délicat. Une dernière attention à faire, c'est de ne point employer l'*hellobore*, avant de l'avoir préparé comme il convient, & d'y avoir disposé le corps.

La manière la plus ancienne de l'administrer étoit de le donner avec du raisort; ce qui se pratiquoit de trois manières différentes. La première, en jetant un raisort parmi de la racine d'*hellobore*, & l'y laissent pendant vingt-quatre heures, après quoi on jetoit la racine & on administroit le raisort. La seconde manière étoit de mettre infuser le raisort, après qu'on l'avoit retiré d'avec la racine d'*hellobore*, dans de l'oxymel, & de ne donner au malade que l'oxymel. La troisième étoit de laisser le raisort avec la racine seulement pendant une nuit. La meilleure manière de le préparer, selon Parkinson, c'est de le mettre infuser dans du suc de coings, ou de l'enfermer dans un coing, qu'on mettra au four ou sous la cendre; car si le malade se trouve en danger d'être suffoqué par l'*hellobore*, il s'en préservera en mangeant du coing, ou en prenant du suc de ce même fruit.

La racine bouillie dans du vinaigre, & gardée pendant quelque tems dans la bouche, foulage le mal de dents. Bouillie dans une lessive dont on lavera la tête, elle fera mourir & emportera les lentes & la teigne : elle produira le même effet, si on la mêle avec quelque onguent. Elle guérit la grêle, les dartres & les ulcères rampans. Prise en aliment, elle est mortelle à bien des sortes d'animaux, comme les taupes, les fouris, les lézards, les oiseaux & autres animaux. La poudre respirée par les narines, cause l'éternuement ; ce qui lui a fait donner le nom de *sternutatoire*, Anglois, *English sneezewort*.

Les Espagnols du Nouveau-Monde font un poison du suc des racines fermenté dans un pot de terre, avec quoi ils empoisonnent leurs javelots pour rendre incurables les blessures qu'ils font. Ce qu'il y a de remarquable dans ce poison, c'est qu'étant pris en boisson il ne fait pas de mal, ou du moins n'est pas mortel ; au lieu qu'il est mortel quand il est versé dans la plaie & mêlé avec le sang. Il en est de même du poison de la vipère, qui, pris intérieurement, n'est suivi d'aucuns symptômes dangereux ; au lieu qu'introduit dans le sang par l'orifice d'une plaie ou par une piquure, il excite aussitôt de formidables symptômes, qui emportent le blessé en peu de tems, si l'on n'y remédie à propos.

Les deux sortes d'*hellébore* ont été très-remommées chez les Anciens pour la cure des maniaques ; mais à présent on ne les emploie que dans des cas graves & dangereux, comme dans l'épilepsie, le vertige, la manie, l'hydrocise, la sciatique, les convulsions & autres semblables. RAY. *Hyst. Plant.*

2. *Veratrum, flore atro-rubente*, T. 273. *Helleborus albus, flore atro-rubente*, C.B.P. 186. BOERH. *Ind. alt. Plant.* Vol. I

Les feuilles, les racines, les tiges ou les fleurs de l'*hellébore blanc*, appliquées sur la peau d'une personne vivante, excorrient la partie, & y produisent une exulcération. Elles brûlent aussi la langue. Le véritable *veratrum* d'Hippocrate est célèbre à plusieurs égards. Cette plante a un suc caustique & brûlant, qui, respiré par les narines, excite un éternuement forcé, d'où il s'ensuit qu'il est ptarmique au plus haut degré. Reçu dans l'estomac, il purge par haut & par bas avec quelques tranchées. Hippocrate dit qu'il purge les parties du corps les plus éloignées ; c'est pourquoi il conseille au malade de prendre le bain avant d'en user, & de boire de l'huile & du miel pendant quelques jours ; au moyen de quoi toutes les parties étant relâchées, il administrait alors le *veratrum*, & prescrivait la promenade à cheval ou sur l'eau ; mais quand le remède commençait à agir, il vouloit qu'on restât en repos. Notre *veratrum*, sagement administré, pourroit produire les mêmes effets ; mais la description que fait Saumaise du *veratrum*, qu'il dit découpé très-fin, donne lieu de douter que ce soit le même que le nôtre.

L'*hellébore blanc* est bien plus fort que le noir, & par conséquent excite quelquefois des convulsions, à moins qu'il ne soit administré avec bien de la prudence ; c'est pourquoi on ne le donne jamais en substance qu'aux personnes du tempérament le plus robuste, & dans la mélancolie & la manie ; encore faut-il que ce soit avec bien des ménagemens. On le donne aussi dans les fièvres quartes, dans lesquelles une once de la décoction prise intérieurement, a souvent produit des effets surprenans. C'est une plante cependant plus propre aux chevaux qu'aux hommes ; quoiqu'on l'emploie quelquefois, en qualité de sternutatoire, dans les maladies phlegmatiques, telles que l'apoplexie & la léthargie. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Hippocrate purgeoit avec l'*hellébore blanc* dans le flux immodéré des règles, avant d'en venir à l'usage des astringens & des adoucissans. Il l'employoit aussi en vo-

mitif, & le donnoit aux personnes affectées de la mélancolie ou de démenée.

Il le donnoit aussi dans les fluxions qui tombent sur le nez, sur les oreilles & sur la bouche, ou qui causent une douleur de tête opiniâtre, dans la lassitude, & la pesanteur ordinaires, dans la foiblesse des genoux, ou l'enflure de tout le corps ; il le donnoit encore aux phthiques avec une décoction de lentilles.

Il le donnoit aussi dans la leucophlegmatie, & dans le *cholera-morbus*.

Il le faisoit prendre à jeun à quelques-uns, mais plus ordinairement après le souper ; & cela, à ce que pense le Clerc, parce que l'*hellébore*, mêlé avec les alimens dans l'estomac, y perdoit une partie de sa force stimulante. Quelquefois il donnoit ensemble la *stématoïde* & l'*hellébore*.

Dans quelques cas, il donnoit le *madagascariensis* ; ce qui, selon le Clerc, étoit une sorte de préparation de l'*hellébore*, qui affoiblissoit la violence de son opération.

Celse, *Lib. III. cap. 26.* recommande l'*hellébore blanc* dans l'apoplexie.

Quelques-uns prétendent que l'usage de l'*hellébore* fut découvert pour la première fois par un Habitant d'Anticyre, qui en fit l'expérience sur Hercule lorsqu'il étoit furieux, & le guérit.

Hérophile faisoit un grand cas de l'*hellébore blanc*.

Arétée purgeoit quelquefois avec l'*hellébore*, & étoit fort prévenu en faveur de ce remède. C'est, selon lui, non-seulement un bon vomitif, mais aussi de tous les purgatifs le plus efficace & le plus puissant. Son utilité, dit-il, ne consiste pas dans l'abondante évacuation qu'il cause ; car le *cholera-morbus* en produit une semblable, ni dans les violens efforts qu'il occasionne ; car la mer en occasionne de plus violens aux nouveaux embarqués, mais dans une certaine vertu particulière qu'on ne sauroit trop admirer ; car lors même qu'il ne purge que peu, il ne guérit pas moins. Dans les étordres invétérés où les autres remèdes ont été employés inutilement, l'*hellébore* réussit. Il rend la respiration facile à ceux qui l'avoient embarrassée. Il donne des couleurs à ceux qui sont pâles ; & de l'embouppement à ceux qui sont maigres.

Alexandre frère pour purgatif dans la mélancolie, la pierre d'Arménie à l'*hellébore*, parce qu'elle opère sûrement & efficacement, & sans occasionner les dangers & les inconvéniens auxquels est sujet l'usage de l'*hellébore*.

Ce remède, si fameux chez les Anciens, avoit bien perdu de sa réputation lorsqu'Asclepiodote le remit en vogue vers l'an 500, & fit avec, des cures étonnantes dans les maladies les plus opiniâtres.

Copbon enseigne une recette bien singulière, qui est de nourrir un poulet avec de l'*hellébore blanc*, pendant huit jours, de le ruer au bout de la huitaine, & d'en faire du bouillon ; ce bouillon fera, selon lui, un purgatif doux, excellent.

Gilbertus Anglicus ordonne pour purgatif dans le vertige, l'*hellébore*, le séné & l'épurgé, distillés avec du vin.

Veratrum nigrum. Voyez *Astrantia nigra*. C'est aussi le nom de plusieurs sortes d'*hellébore*. Voyez *Helleborus*.

Verbasculum cyanoides ; c'est le nom que donne Boerhaave au *Cyanus montanus*, *latifolius*.

Verbasculum salicifolium, nom du *Phlomis frutescens*, *folio subrotundo*, *brevis*, *flore lutea*.

Verbasculum, est encore le nom de plusieurs sortes de *Primula veris*. Voyez *Primula*.

VERBASCUM, la plante appelée *Bouillon*.

Voici ses caractères :

Ses feuilles sont alternes & couvertes d'un duvet blanc, d'un verd sale, & larges. La fleur est tournée en rond, pétalement, disposée en un long épi, & attachée ferme sur une queue plus courte que le pédicule. Le fruit est en forme d'œuf, terminé en pointe, & partagé par une cloison en deux loges ou capsules.

Boerhave compte onze sortes de *Verbascum*, qui sont,

1. *Verbascum mas*, *latifolium luteum*, C.B.P. 239. Raii Hist. 2. 1094. Synop. 3. 287. Tourn. 146. Boerh. Ind. alt. 227. *Verbascum*, *capitulis barbatus*, Offic. *Verbascum vulgare*, *flore luteo magno*, *folio magno*, J.B. 3. 871. *Verbascum album vulgare*, *sive Capitulis barbatus communis*, Park. Theat. 60. *Capitulis barbatus*, Ger. 629. Emac. 773. *Bouillon*.

La tige du *bouillon* est ronde & charnue, & s'élève d'ordinaire à la hauteur d'un homme. Les feuilles du bas sont larges, de la longueur d'un pié, & larges de trois ou quatre pouces, terminées en pointe aiguë par le bout, légèrement dentelées par les bords, couvertes comme la tige d'un duvet blanc, ou d'une espèce de laine; celles qui croissent au-haut de la tige, y ont leurs côtes attachées par le milieu jusqu'à moitié de leur longueur; ce qui rend la tige comme ailée. Les fleurs croissent sur un long thyris, rangées en bouquet & serrées les unes contre les autres, consistant chacune en une feuille coupée en cinq segmens, de couleur jaune, avec des étamines lanugineuses, qui ont des apex de couleur purpurine. Les vaisseaux séminaux sont oblongs & pointus, ouverts en deux lorsqu'ils sont mûrs, & laissant voir une petite graine brune. La racine est ordinairement unique, & a plusieurs fibres, mais qui sont menues à proportion de la grosseur & de la hauteur de la plante. Il croît sur les bords des grands chemins & des haies, & fleurit en Juillet. C'est des feuilles & des fleurs qu'on fait usage.

On les estime pectorales & bonnes pour les toux, le crachement de sang, & autres affections de la poitrine: elles sont bonnes aussi pour les tranchées & les douleurs de colique qui viennent d'humeurs acrimonieuses. Employées extérieurement en fomentations ou en fumigations, elles passent pour un spécifique contre les douleurs & le gonflement des hémorrhoides. MILLER, Bot. Off.

Les feuilles du *bouillon* ont un goût herbeux, tant soit peu salin & styptique; elle ont l'odeur du fureau, & donnent une forte teinture de rouge au papier bleu. Les fleurs en donnent une encore plus forte; elles sont aussi légèrement styptiques. Il y a toute apparence que le sel de cette plante ressemble beaucoup à celui du corail. Celui du *bouillon* blanc contient une grande quantité d'acide, & un peu de sel ammoniac, mais uni avec une grande quantité de soufre & de terre; ce qui le rend très-légitime & vulnérable. La décoction de cette plante se donne en boisson dans la colique, la dysenterie & le dysséme. Tragus employoit la racine bouillie dans du vin rouge. Matthioli faisoit un gargarisme avec une décoction des feuilles & des fleurs, qu'il prescrivoit dans les toux violentes. On donne le *bouillon* en décoction dans du lait de vache pour le ténésme & les hémorrhoides. Le malade en prendra pour cet effet deux verres par jour. On prendra aussi de la même décoction en lavement, & on en bassinera les hémorrhoides; quelques-uns y ajoutent des feuilles de chêne & de la tanisie sauvage. Pour arrêter le flux des hémorrhoides & guérir la dysenterie, on fera une décoction de *bouillon* dans l'eau où les Forgerons éteignent leur fer.

Pour la toux & les inflammations des hémorrhoides, le *bouillon* blanc se prépare de la manière qui suit.

Ecraser les feuilles & les fleurs de cette plante, mettez-les pourrir dans des barillets de bois bien fermés & enduits de plâtre: après les y avoir laissés en digestion pendant trois mois, ramassez le suc; tirez encore par expression celui que les feces pourrissent vous rendre, & les gardez dans des bouteilles bien bouchées.

Quelques-uns laissent les fleurs seulement pourrir dans des bouteilles. Tragus voudroit qu'on les exposât à un soleil bien chaud. Quelques-uns les enterrent dans du fumier. On assure que Paléolus, distilla dans le suc de *bouillon*, & épaissi jusqu'à consistance d'extrait, n'irrite point les hémorrhoides, & ne cause point d'hémorrhagie, mais on le corrige plus sûrement en le dissolvant dans l'eau, & en séparant la partie résineuse qui reste sur le papier gris après la filtration, & qui cause les irritations & les hémorrhagies. On fait évaporer ensuite la solution filtrée jusqu'à consistance d'extrait. Tragus & Matthioli disent, que l'eau distillée de fleurs de *bouillon* blanc, est bonne pour les brûlures, pour la goûte, pour le feu saint Antoine, & pour toutes les maladies cutanées. Ce dernier Auteur prescriroit pour les hémorrhoides un cataplasme fait de feuilles de *bouillon*, de sangsues, avec quelques jaunes d'œufs & de la mie de pain. TOURNEFORT.

2. *Verbascum fumina*, *flore luteo magno*, C.B.P. 239.
3. *Verbascum fumina*, *flore albo*, C.B.P. 239.
4. *Verbascum mas*, *angustioribus foliis*, *floribus pallidis*, C.B.P. 239.
5. *Verbascum*, *Lychnitis*, *flore albo*, *parvo*, C.B.P. 240. Tourn. Inf. 147. Boerh. Ind. Alt. 228. *Verbascum album*, Offic. *Verbascum mas*, *foliis longioribus*, Park. Theat. 60. *Verbascum*, *flore albo*, *parvo*, J.B. 3. 873. Raii Hist. 2. 1045. Synop. 3. 287. *Verbascum Lychnitis Matthioli*, Ger. Emac. 77. *Bouillon à fleurs blanches*.

Il croît en différens endroits sur les bords des sentiers, & se propage lui-même de sa graine, qu'il laisse tomber lorsqu'il est en maturité. La première année il ne porte point de tige: mais ses feuilles rampent à terre. Dès qu'il est monté en tige, il péric. Ses vertus sont les mêmes que celles du *bouillon* commun & noir. RAY. DALE.

6. *Verbascum nigrum*, *folio papaveris corniculato*, C.B.P. 240.
7. *Verbascum nigrum*, *flore ex luteo purpurascens*, C.B.P. 240. Tourn. Inf. 147. Boerh. Ind. Alt. 228. *Verbascum nigrum*, Offic. Ger. 631. Emac. 775. *Verbascum nigrum vulgare*, Park. Theat. 61. *Verbascum nigrum*, *flore parvo*, *apicibus purpureis*, J.B. 3. 873. Raii Hist. 2. 1095. Synop. 3. 288. *Bouillon noir*.

Celui-ci a la racine & la tige comme le *bouillon* commun, si ce n'est que la tige est moins velue. Les feuilles sont aussi plus petites, plus rares, & placées alternativement: elles ressemblent à celles de la sauge, si ce n'est qu'elles sont plus larges & fétides.

Il croît en plusieurs endroits dans le territoire de Cambridge; & Jean Bauhin dit, qu'il est aussi fort commun aux environs de Bâle & de Pompelgar sur les bords du haut Rhin. Il fleurit en Juillet & en Août; & l'on fait usage de sa racine, des feuilles & des fleurs. La racine est astringente, & bonne dans le dysséme. Les feuilles & les fleurs ont les mêmes vertus que celles du *bouillon* commun. RAY. DALE.

8. *Verbascum*, *blattariae foliis*, *nigrum*, *amplissimis foliis*, *à luteis apicibus purpurascens*, Flor. 2. 98.

- 9. *Verbascum foliis nigris, amplis, sessilibus albis, a picibus purpureis, perenne.*
- 10. *Verbascum humile, Alpinum villosissimum, Borriginis folio & flore, H. L. 619. T. 147. Santicula Alpina, foliis Borriginis villosa, C. B. P. 243. Auricula ursti micconi pilosa, cerulea, J. B. 3. App. 869.*
- 11. *Verbascum Orientale, fœpide folio, T. Cor. 8. Boerh. Ind. alt. Plant. Vol. I.*

La première, la seconde, la troisième & la quatrième espèces sont mises au nombre des plantes émollientes. Les feuilles broyées, & appliquées sur quelque partie douloureuse, emportent la douleur : elles ont une qualité adoucissante ; raison pourquoi on les fait entrer dans les décoctions, les clystères & les cataplasmes ; dans tous les défordres dont l'acrimonie est la cause, dans lesquels elles sont fort utiles par rapport à leur suc visqueux, émollient & savonneux. Avec les fleurs & une solution d'huile d'olive, on prépare l'huile de *verbascum*, qui est très-bonne pour consolider les plaies & pour apaiser les douleurs : prise intérieurement, elle est laxative. Des fleurs, on fait une conserve, qui est très-bonne dans l'hémorrhagie, le crachement de sang venant de contusions ; l'urine sanguinolente, le flux immodéré des règles ou des vuïdanges, le ténèfme, la dysenterie, la chute de la matrice & de l'anus. La décoction des feuilles est efficace dans la colique, dans la diarrhée & la dysenterie ; & la décoction des fleurs fait un excellent gargarisme dans l'esquinancie & la toux violente. Les feuilles bouillies dans du lait, sont bonnes contre le ténèfme & les hémorroides. Le suc de la plante est d'une grande efficacité dans la goutte. On fait des clystères émolliens de la décoction des feuilles, pour les hémorroides. On peut aussi injecter de cette décoction dans l'utérus, à l'effet de l'amollir.

Cette plante, en un mot, est émolliente, apéritive & laxative ; c'est pourquoi on en met dans tous les clystères & les cataplasmes émolliens. On se sert aussi extérieurement des fleurs & des feuilles en qualité de topique, à l'effet de soulager toutes sortes de douleurs, & singulièrement celles qui sont causées par des tumeurs à l'anus & aux hémorroides. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

VERBASCUM SYLVESTRIS ; nom du *Phlomis fruticosa* *salvia, folio latiore & rotundiore* ; & du *Phlomis fruticosa, folia folio longiore & angustiore.*

VERBASCUM TURKICUM ; nom de la *Primula veris, Constantinopolitana, flore albo.*

VERBENA, Verveine.

Voici ses caractères :

Son calyce est long, tubuleux & fendu en cinq. La fleur est aussi découpée en cinq. Les graines remplissent tout le péricarpe, & les fleurs naissent sur des têtes ou des épis.

Boerhaave compte huit sortes de *Verveine*, qui sont,

- 1. *Verbena Americana, altissima, urticaefolius angustioribus, spicis brevioribus, floribus ceruleis, Flor. 2. 8. M. H. 3. 408.*
- 2. *Verbena Americana, altissima, urticaefolius angustioribus, spicis brevioribus, floribus purpureis, Flor. 2. 81.*
- 3. *Verbena Americana, altissima, urticaefolius angustioribus, floribus albis, Flor. 2. 81.*
- 4. *Verbena Canadensis, foliis urticae, Zanon. 203. H. R. Par. Flor. 2. 81. M. H. 3. 408.*
- 5. *Verbena Lusitanica, latifolia procerior, T. 200.*
- 6. *Verbena communis, flore ceruleo, C. B. P. 269. Boerh.*

Ind. alt. 187. Tourne. Inst. 200. *Verbena*. Offic. *Verbena communis*, Ger. 580. Emac. 918. *Verbena vulgaris*, J. B. 3. 443. Rati Hist. 4. 535. Synop. 3. 236. *Verbena mat, fœe recta & vulgaris*, Park. Theat. 678. *Vervaine*.

La racine de la *verveine* est blanche, menue & pleine de fibres, & s'étend fort au loin. La tige est ferme & quarrée, quelquefois velue, & souvent d'un pourpre tirant sur le brun. Les feuilles sont longues, étroites, & terminées en pointe aiguë, taillées en festons, quelquefois rudes & roulées sur elles-mêmes, & sortent des jointures. La fleur vient tout-en-haut sur des épis petits & minces ; elle est d'un pourpre blanchâtre, monopétale & découpée en cinq segments, dont les deux supérieurs tiennent lieu de casque, & les trois inférieurs, de levre. On la met au nombre des plantes verticillées ; elle a quatre petites graines menues & longues, rangées l'une près de l'autre, dans une espèce de petit calyce. Elle croît sur les bords des grands chemins ; & près des Villes & des Villages, & fleurit en Juillet.

Toute la plante est d'usage : elle est céphalique, & bonne dans toutes les maladies qui proviennent de causes froides & plegmatiques ; elle leve les obstructions du foie & de la rate, soulage dans la jaunisse & la goutte ; appliquée extérieurement, elle est regardée comme vulnéraire, & propre pour les yeux malades, larmoyans & enflammés. *MILLER, Bot. Off.*

Cette plante donne, par l'analyse chymique, plusieurs liqueurs acres, une grande quantité d'huile & beaucoup de sel volatil concret & de terre : ainsi elle peut contenir quelque sel ammoniac, uni avec une grande quantité de soufre. La *verveine* est vulnéraire, désertive, apéritive & fébrifuge. On la boit pour les pâles couleurs, infusée pendant une nuit dans du vin. Celsus en recommande la poudre pour l'hydropisie. L'extrait de suc de *verveine* guérit les fièvres intermittentes. Préparée en forme de thé, elle est bonne pour les vapeurs. L'eau distillée ou le suc dépuré de cette plante, nettoie les yeux & éclaircit la vue. On en fait un gargarisme bon pour les maux de gorge. Un cataplasme de ses feuilles broyées, avec de la farine de riz & des blancs d'œufs, est résolutif. Le suc & l'infusion de ses sommets dans l'huile, guérit les plaies. *TOURNEFORT.*

Les Anciens attribuoient à la *verveine* un grand nombre de vertus, dont voici un abrégé par Schroder.

La *verveine* est céphalique & vulnéraire : ses principaux usages sont dans les douleurs & les affections de la tête, qui ont pour causes des humeurs froides ; dans les affections des yeux & des mamelles ; dans les toux invétérées, & autres indispositions semblables ; dans les obstructions de la rate & du foie ; dans la jaunisse, les tranchées dans le ventre & la dysenterie. C'est un excellent lithontriptique ; elle modère les desirs amoureux, guérit la fièvre tierce, apaise les douleurs de la goutte, guérit les plaies & facilite l'accouchement. Employée extérieurement, elle est bonne pour les douleurs de tête, les maux de dents, l'alopecie, la mélancolie, la lippitude, la foiblesse ou la rougeur des yeux : dans l'esquinancie & l'engouement, on en fait un cataplasme, qu'on applique à l'entour du cou ; dans la tumeur des glandes du goïter, on en fait un gargarisme ; & dans les douleurs de la rate, on l'applique en-dehors sur la partie, en y joignant de la graisse de cochon. On l'emploie aussi pour apaiser la goutte, pour faire fermer les plaies, pour déterger les ulcères putrides, pour faire rentrer l'anus lorsqu'il est tombé, pour en guérir les excroissances appelées *marisces*, & autres maux semblables.

La *verveine* ayant un si grand nombre de bonnes qualités, il n'est pas étonnant, que les Anciens lui aient donné le nom d'*igæ garden, herbe sainte*.

Pour une tumeur à la rate.

Ecrasez de la *verveine* avec des blancs d'œufs & de la farine d'orge ou de froment, faites-en un cataplasme, que vous enfermerez dans un linge fin, & l'appliquerez sur l'endroit tuméfié ; il y attirera la partie la plus ténue du sang. Quelques-uns y ajoutent de la bétoune.

C'est un remède populaire. CHESNEAU.

La *verveine* appliquée sur la tête, ou mise sous un oeil, ou appliquée en forme d'emplâtre, avec de fort vinaigre & de l'huile de roses, soulage la douleur de tête, causée par le vin. D. Soame, RAY, *Hist. Plant.* Quelques-uns estiment la racine de *verveine* bonne à porter en amulette, pour les tumeurs scrophuleuses ; & la prétendent fort efficace contre ce mal, étant attachées au cou, de la main d'une vieille. DALE.

7. *Verbena tenuifolia*, C. B. P. 269. M. H. 3. 419. *Verbenaca supina*, J. B. 3. 444. Dod. P. 250.

8. *Verbena nodiflora*, C. P. Prodr. 125. Ic. & Descrip. BOERH. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

On l'appelle *verveine* de *verre*, balayer, parce qu'autrefois on s'en servoit à balayer l'autel ; & *peristèreum*, de *peristère*, pigeon, parce que les pigeons aiment beaucoup cette plante. Il n'y a pas de plante que les Anciens aient tant recommandée que celle-ci en qualité de vulnéraire, parce qu'elle chasse les particules hétérogènes, ce qui lui a fait donner le nom d'*herba vulneraria*, & obtenir une place parmi les espèces de *siderites*. Il n'y a pas non plus de plante sur quoi les Poètes aient plus exercé leur talent pour la fiction ; il n'y en a pas non plus dont on ait fait un plus grand usage dans les sacrifices, ce qui l'a fait appeler *herbe sainte*, & *mon-fa-jovis*, la table de Jupiter, parce qu'on en répandoit sur les autels, & qu'on s'en servoit à les effuyer : voilà pourquoi on voit un valet dire dans Terence : *Tolle verbenam ab ara* ; ôtez la *verveine* de dessus l'autel. Il n'y a pas de plante non plus sur quoi les Magiciens aient fait plus de comètes ridicules. Si par exemple, on dit quelques-uns de ces visionnaires, on décrit un cercle autour de cette plante & qu'on la cueille de la main gauche, avant d'avoir vu le soleil ou la lune, on sera heureux dans tout ce qu'on entreprendra : mais si on la cueille de la droite, tout arrivera de travers & au rebours de ce qu'on souhaite. Ces idées pueriles & superstitieuses, n'ont pas encore tout-à-fait perdu leur vogue ; il y a encore des Auteurs où on lit, que si l'on fait mâcher de cette herbe aux enfans, leurs dents viendront sans douleur. On la dit bonne aussi contre les convulsions & les charmes.

La *verveine* est apéritive, détersive, dépurative, corroborative & fébrifuge. Les feuilles infusées dans du vin sont bonnes dans la *cholérasie* & la jaunisse. La poudre des feuilles est bonne pour l'hydropisie ; & le suc guérit les fièvres intermittentes. Une infusion des feuilles faite en manière de thé, est bonne dans la passion hystérique. Les feuilles broyées & appliquées en forme de cataplasme sont un très-bon résolutif dans les douleurs de côté & dans la pleurésie. L'eau distillée de cette plante aussi bien que son suc, guérit les inflammations des yeux, est bonne dans les plaies, augmente le lait aux nourrices, brise & chasse la pierre des reins & de la vessie, & donne du soulagement dans la colique flatueuse. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

VERBENACA RECTA, nom de la *verbena communis*, *flore cærulea*.

VERBENACA SUPINA, nom de la *verbena tenuifolia*.

VERBERA, *plaga*, *percussions* ; coups, flagellations, ou autres traitemens semblables. On les considère en Mé-

decine tantôt comme des maux auxquels il faut remédier, & tantôt comme des remèdes même. Ainsi Rolinkins nous assure, qu'un certain Empirique guériroit des fous & des mélancoliques avec des foudres & des bâtons.

VERBESINA. Voyez *Bideus*.

VERDETUM, *verdet* ; est la couleur verte que produit de fort vinaigre versé sur une plaque de cuivre.

VEREDARI, *vermes*, *vers* ; terme synonyme à *Cutaneus*. Voyez ce dernier.

VERETRUM. Voyez *Penis*.

VERGILÆ. Voyez *Pleias*.

VERMES, *vers*.

Les *vers* sont différentes sortes d'animaux, de diverses formes, figures & grosseur, qui se sont formés dans les intestins des semences de quelques insectes pris avec les alimens. Ces animaux se nourrissent & grossissent d'un certain suc putride ; ils causent au corps une grande foiblesse & nuisent considérablement à ses fonctions. Quoiqu'on puisse avoir des *vers* à tout âge, cependant celui qui y est le plus sujet est l'enfance, & singulièrement depuis le sevrage, jusqu'à quatorze ou quinze ans.

L'expérience nous apprend qu'il y a dans le corps humain différentes sortes de *vers*, que les Médecins tant anciens que modernes ont distribués en trois classes principales. Les premiers sont ronds, unis & n'ont tout au plus qu'un empan de long ; caractères par où on les distingue de tous autres *vers*. Ils ont leur siège principal dans les parties supérieures du jejunum & de l'iléum ; de-là s'avancant quelquefois vers l'estomac ils passent jusqu'à son orifice & sont chassés en haut par le vomissement. Ce sont-là, selon Hildan, les *vers* qui pour l'ordinaire se forment dans les enfans, & dont il y a quelquefois un gros tas logé dans l'iléum, dont ils corrodent les membranes jusqu'à pénétrer dans la cavité de l'abdomen.

La seconde espèce est de ceux qui à cause de leur largeur qui les rend semblables à un bandage, sont appelés *vers* longs ou *tents*. Les moindres ont plus de deux piés de long, & quelques-uns en ont jusqu'à dix. Platerus en a vu dans des adultes qui avoient quarante piés. Voyez M. N. C. A. 3. *Observ.* 29. Et Bartholin, *Hist. Anatom.* Cent. III. *Obs.* 14. Ils occupent ordinairement toute la longueur des intestins, & ne paroissent avoir le plus souvent ni tête ni queue ; car on ne les rend point entiers, mais par morceaux qui ressemblent à des graines de gourdes ou de concombre, ces morceaux n'étant, selon Spigel, *cap.* 15, que les gros nerfs du milieu de ces *vers*, lesquels sont restés après que leurs parties latérales & membraneuses ont été consumées par la putréfaction.

La troisième espèce de *vers* sont les ascarides, ou petits animaux floés, qui logés dans les gros intestins, & surtout le rectum, le déchirent jusqu'à produire un ténesme. On en rend souvent un nombre incroyable avec les excréments.

On connoît qu'il y a des *vers* dans les intestins, si les enfans ronlent en dormant, & ont des frayeurs qui les éveillent, si le nez leur dérange, s'ils ont une haleine fétide, s'ils sont altérés, s'ils rendent beaucoup de salive, s'ils ont le visage pâle, & que de tems à autres il leur monte des feux au visage ; s'ils ont les extrémités froides, l'urine trouble, le ventre enflé, qu'ils aient l'appétit tantôt vif tantôt languissant ; qu'ils aient des évacuations irrégulières, & autres symptômes de même nature. Mais comme ces signes sont communs à d'autres maladies, on n'en sauroit avoir un meilleur ni plus infallible, que les *vers* mêmes rendus avec les selles.

Les symptômes qu'éprouvent ceux qui ont des *vers* sont souvent fort différens, selon les parties où les *vers* sont logés : mais ils sont souvent si violens, & accompagnés de si fortes convulsions dans les membres, que le peuple croit que le malade est enforcé ; mais singulièrement

gulierement si les *vers* sont logés dans l'estomac, ils produisent des nausées, des cardialgies, des syncopes, des agitations dans tout le corps, des grincemens de dents, des délirés, & même à la fin la mort. Quand ils sont logés dans les petits intestins, ils excitent des tranchées des douleurs mordicantes autour du nombril, un appétit vorace, l'enflure du ventre, & le dévoiement. Et quand ils sont logés dans l'intestin *rectum*, ils produisent des chatouillemens incommodes, la corrosion, & un ténisme presque perpétuel.

Les *vers* sont souvent accompagnés de fièvres putrides anormales & lentes, semblables aux quotidiennes : mais ils sont plus ordinairement, des accompagnemens ou des suites d'autres désordres, tels que la rougeole & la petite-vérole ; & alors non-seulement ils augmentent les symptômes, & diminuent les forces ; mais ils rendent aussi beaucoup plus difficile, le diagnostic, le pronostic & la cure.

Il s'engendre ordinairement une plus grande abondance de *vers*, dans certaines saisons de l'année & singulièrement en automne, lorsque l'humidité & l'incontinence du tems causent des fièvres catarrheuses, des rougeoles, & des petites véroles épiémiques ; parce qu'alors la force des solides étant diminuée, il résiste dans le corps un plus grand amas d'humidité peccante & visqueuse, disposée à la corruption, ce qui fait que la semence vermineuse trouve davantage, de quoi se nourrir & pulluler. C'est aussi la raison pourquoi les enfans & les femmes, surtout s'ils mènent une vie sédentaire & pratiquent un mauvais régime, sont bien plus fréquemment tourmentés par les *vers*, que les jeunes gens, les adultes & les hommes faits, dont les solides étant plus forts & la circulation plus vive, n'engendrent pas aisément des sucs peccans & visqueux.

Quant aux causes des *vers*, il est des alimens qui en favorisent la génération ; tels que ceux d'une part, qui produisent des sucs peccans & pituiteux ; & d'une autre, ceux qui contiennent des œufs & des semences d'insectes, lesquelles sont introduites dans le corps avec ces alimens. De cette sorte sont les mets laitieux, le fromage, les fruits mûrs, les confitures préparées avec du sucre & du miel, la bouillie, les substances farineuses & autres de même sorte ; qui contiennent plus que toutes autres substances, des œufs malaisés d'animaux, sans quoi il n'est pas possible qu'il s'engende aucuns animaux. Ce point est suffisamment prouvé par les expériences de Rhedi & de Malpighi, qui au milieu de l'Été mirent différentes substances sujettes à corruption, telles que du poisson & de la viande, dans différens vaisseaux, dont l'un étoit bien fermé & l'autre ouvert. Au bout de très-peu de tems, ils trouverent les substances mises dans le vaisseau où les mouches & les insectes avoient un libre accès, pleines de *vers* ; au lieu que dans le vaisseau qui avoit été fermé il ne se trouva pas un *vers*. Malpighi nous apprend aussi que quoiqu'il eût souvent enterré des morceaux de viandes, & les eût laissés long-tems en cet état, il n'y trouva jamais aucuns animaux. Cela étant, on voit bien la raison pourquoi des enfans qui ne vivent que de lait, ne sont pas assilés de *vers* jusqu'à ce qu'ils mangent d'autres alimens, imprégnés de semences & d'œufs d'animaux ou d'insectes.

Les symptômes, comme nous l'avons déjà observé plus haut, diffèrent, selon la vigueur ou la délicatesse du malade, & selon la nature de la matière corrompue & des *vers*. J'ai cependant souvent observé que si les fièvres exanthématiques, le pourpre, la rougeole, ou la petite-vérole, sont accompagnées de *vers*, ces animaux non-seulement troublent le progrès tranquille & régulier de ces désordres, mais même causent du froid aux extrémités, rendent le pouls foible & inégal, produisent des défaillances & souvent la mort. Mais ceci arrive plus souvent aux enfans qu'aux adolescents ou aux adultes.

Les *vers* ronds chamarrés de différentes couleurs, sont presque toujours un mauvais signe ; car ils montent

souvent à l'estomac, & par les douleurs lancinantes qu'ils causent à ses orifices & quelquefois même par les perforations qu'ils y font, causent des accès épileptiques, sont craindre la suffocation, & peuvent même emporter le malade tout d'un coup. Les *vers* ou *vers* longs produisent des désordres chroniques & quelquefois mortels, avant qu'on en ait découvert la cause.

Les ascarides sont moins dangereux, parce qu'étant logés dans les gros intestins, qui n'ont pas un sentiment si vif que les autres, ils les offensent moins par leur corrosion. On observe que les symptômes des personnes incommodes de *vers*, augmentent sur le midi & vers le soir ; parce qu'à ces heures-là les *vers* corrodent & rongent plus fort le canal nerveux des intestins, qu'ils trouvent vuides d'alimens. Si l'on rend des *vers* morts par les selles, c'est un signe dangereux ; parce qu'ils dénotent de la putréfaction ; mais il n'en est pas de même s'ils ont été tués & chassés par des médicamens.

Dans les fièvres aiguës, les *vers* qui viennent par la bouche, indiquent que le malade mourra, surtout si son haleine est fréquente & froide. Ce n'est pourtant pas un présage infallible, attendu qu'on a vu plusieurs exemples de pareilles fièvres terminées par l'expulsion des *vers*. Ainsi nous voyons dans *M. N. C. Vol. III. in Append. Obs. 4.* qu'une fièvre tierce & une continue furent guéries, au moyen d'une évacuation de plusieurs *vers* par la bouche.

C U R E.

Quoique les enfans incommodes de *vers* soient en danger, il n'y a cependant rien à désespérer, pourvu qu'on leur administre à tems & dans un ordre convenable, des remèdes appropriés à la diversité des symptômes ; des tempéramens & des circonstances. Mais il y a peu de maladies où l'on vante, & où les Médecins emploient, tant de différens remèdes, que dans les cas où il s'agit d'expulser ou de faire mourir les *vers* ; raison pourquoi je vais exposer en peu de mots, les mesures & les précautions qu'il faut observer en les administrant.

En premier lieu, on compte ordinairement au nombre des anthelminthiques, les acides, tels que les sucs de citron, d'orange, de limon, de groseille, d'épine-vinette & de grenades ; le phlegme & l'esprit de vitriol ; la crème de tartre ; le vin & surtout le vin tartareux du Rhin, & le vinaigre ; tous remèdes qui sont de saison, lorsqu'il y a complication, de chaleur, d'ardeur contre nature & de commotion fébrile ; car non-seulement ils corrigent la chaleur, mais ils résistent puissamment à la putréfaction, & détournent la malignité dangereuse des symptômes.

On met aussi dans la classe des anthelminthiques, les amers, tels que l'absinthe, la petite centauree, le *scordium*, le treble de Mars, la rue ; & plus encore, les amers qui ont une qualité purgative, tels que l'aloès, la rhubarbe, la coloquinte & les trochisques d'Alhandal qu'on fait avec. Quoique ces remèdes ne détruisent pas absolument les *vers*, attendu qu'il s'en engendre non-seulement dans la rhubarbe & l'absinthe, mais encore, comme l'a remarqué Hildan, *Cent. I. Obs. 160.* dans la vésicule même du fiel, cependant on ne sauroit nier que les amers ne soient très-efficaces contre ces sortes d'animaux ; attendu qu'après qu'ils ont corrigé par leur qualité balsamique, la matière crue & visqueuse dont les *vers* se nourrissent ; & que de l'autre en stimulant les fibres des intestins, ils évacuent quelquefois les humeurs corrompues en même tems que les *vers* ; joignez à cela qu'ils corrigent l'inertie de la bile, qui dans les enfans & les autres personnes d'une constitution humide, est pour l'ordinaire la cause immédiate des *vers*.

On regarde encore comme des anthelminthiques très-efficaces, les substances huileuses ; efficacité qui paroît être constatée par une expérience de Rhedi, qui nous

apprend que les mouches & autres insectes restent vivans, après qu'on les a plongés dans différentes autres liqueurs; mais qu'ils meurent dès qu'ils baignent dans l'huile, & ne reprennent point vie, quoiqu'exposés aux rayons du soleil. Je passerais volontiers que cette observation soit conforme à la vérité; & qu'on peut donner avec succès des substances huileuses, telles que l'huile d'olives, l'huile de navette & l'huile d'amandes douces; mais j'observerai qu'on ne les administre point dans l'intention de tuer les vers; attendu qu'il faudroit une grande quantité d'huile pour atteindre à tous ceux qui sont répandus par tous les intestins. On doit donc plutôt administrer les substances huileuses dans les violens symptômes que causent les vers, parce qu'elles relâchent les tuniques des intestins spasmodiquement contractées, & les défont & les oignent d'un mucilage, moyennant quoi on peut après cela administrer avec plus de sûreté les remèdes acres & purgatifs. Ainsi pour tuer les vers, & calmer les symptômes qui s'en ensuivent, j'ai fait prendre avec succès à des enfans, deux ou trois cuillerées, ou même une once ou deux d'huile d'amandes douces, dans le lit, ou de bonne heure le matin, donnant quelques heures après des pilules préparées avec l'extrait panchymagogue de Collinus, ou de la résine de jalap; & du mercure doux.

Les substances salines sont encore vantées comme de bons anthelminthiques, tant parce qu'elles détruisent le tissu tendre & délicat de ces animaux, que parce qu'en stimulant les intestins, elles en procurent l'évacuation, surtout s'ils sont dissous dans une suffisante quantité d'eau. Ceci est singulièrement vrai des sels neutres, amers, tels que ceux de Glauber, d'Épsom, de Sedlitz, d'Egra, & de Carlsbath, qui pris dans un véhicule convenable & pendant un espace de tems considérable, produisent d'excellens effets surtout dans les enfans, & les jeunes personnes, incommodées de l'espèce de vers appelés *tenia*, & des vers larges; parce qu'on ne les détruit pas si bien par les purgatifs qui produisent des spasmes, que par les sels & les eaux salines. C'est pourquoi les eaux de Sedlitz qui abondent en sel amer, ont à bon droit la réputation d'être bonnes pour tuer les vers. On attribue aussi la même vertu anthelminthique aux sources salines de Hall; & le peuple en fait boire de tems en tems de grands coups aux enfans, pour faire périr leurs vers. Par la même raison, je ne condamne point la pratique du peuple des bords de la mer, qui emploie l'eau de la mer au même usage, ni celle des personnes plus riches qui font prendre à leurs enfans des bouillons d'huîtres récentes, avec une addition de suc de limon & de poivre, remède avec lequel ils chassent les vers de leurs enfans & les garantissent de plusieurs autres accidens auxquels l'enfance est sujette. Il est certain que les sels surtout de l'espèce vitriolique, ont eu long-tems la réputation d'être de bons anthelminthiques; & les eaux de Pyrmont qui contiennent un vitriol subtil de Mars, sont si efficaces pour la cure des *tenia*, & des vers tortillés ou spiraux, qu'elles délivrent en peu de tems ceux qui en sont incommodés de tous les symptômes qui s'en ensuivent.

S'il y a des spécifiques pour quelques cas, c'est assurément surtout pour celui où il est question de faire mourir & chasser les vers. Les meilleurs pour cet effet sont parmi les gommes, l'asa-fetida, le sagapenum, l'opopanax & la myrrhe; parmi les plantes, la tanisie, le scordium & l'absinthe; parmi les racines bulbeuses, les différentes sortes d'oignons & d'ail; parmi les fruits, les amandes amères & l'huile qu'on en exprime; la barbotine, la graine de Cataputa, & autres de même nature: car ces différentes substances par leur odeur sulphureuse & fétide, sont toutes propres à faire mourir les vers. Et ces spécifiques sont tellement nécessaires, qu'à moins qu'on ne les mêle en dose convenable avec les autres remèdes détaillés ci-dessus, il n'arrive guères que ceux-ci agissent efficacement.

Il reste encore un autre spécifique, non-moins efficace; tiré du regne minéral qui est le vis-argent, lequel est singulièrement mortel aux vers, & détruit leur mouvement vital, sans qu'on puisse expliquer son effet par ses principes mécaniques ou ceux des vers. Il y a plusieurs manières d'administrer cet anthelminthique, que je vais rapporter en peu de mots.

Van-Helmont qui, le premier a fait l'épreuve de ce remède, le faisoit bouillir dans de simple eau commune; ou dans quelque eau distillée qu'il donnoit aux personnes incommodées de vers, ainsi imprégnée des particules les plus subtiles du mercure.

Henri Meibomius s'y prenoit autrement: il versoit du vin du Rhin sur du vis-argent, le faisoit en digestion, sans le faire bouillir, pendant vingt-quatre heures; & pressoit ce remède au précédent.

Les Chymistes aiment mieux employer le mercure doux bien préparé: ils en donnent quelques grains, plus ou moins, selon l'état du malade, & y joignent quelque purgatif, tel que la scammonée sulphurée, la résine de jalap, & l'extrait panchymagogue de Collinus, administrés en forme de pilules; & réussissent assez bien par cette voie. Ou ils l'administrent avec la coralline, sans purgatif ou avec un purgatif.

D'autres, comme Harris, adoptant une méthode plus sûre, donnent avec succès l'ethiops minéral fait d'un mélange exact de soufre & de vis-argent. Mais pour moi, je mêle intimement dans un mortier, le vis-argent bien dépuré avec du sucre candi; & faisant précéder ce remède des préparations nécessaires; j'ai trouvé qu'en y joignant un bon régime, cette composition est de beaucoup plus efficace que les autres, surtout si le malade, pour prévenir une rechûte, s'abstient de l'usage de la viande, du poisson, du laitage, des confitures, du fromage, & autres alimens mauvais pour son état, & prend pour boisson une décoction d'eau pure & de corne de cerf calcinée.

Quant aux autres remèdes, j'ai aussi employé avec succès les pilules suivantes, contre les vers.

Prenez d'asa fetida,	} de chaq. un scrupule
d'extrait de rhubarbe,	
de tanisie,	
d'aloës dépuré,	
de la meilleure myrrhe, &	
de mercure doux,	} de chaq. quatre grains:
d'extrait de safran, &	
de castor,	

Réduisez en une masse, dont chaque scrupule vous fournira quinze pilules, desquelles le malade prendra cinq, six ou huit, selon l'âge & les autres circonstances.

J'ai guéri, par ce remède, quantité d'enfans, qui, auparavant, avoient été cruellement tourmentés.

Ceux qui ont de la répugnance pour les pilules, pourront le prendre dans un sirop: ou on leur fera prendre en place, deux fois par jour, une dose convenable du remède suivant:

Prenez de la liqueur de terre solée de tartre, une once	} de chaq. une dragme
d'extrait de rhubarbe,	
de tanisie, &	
d'absinthe,	

Mêlez le tout ensemble.

J'ai vu produire encore d'aussi bons effets à la poudre suivante:

Préñez de méloccan blanc

récent,
de barbotine,
de coraline;
de rhubarbe,
de mercure doux,
de scordium,
de corne de cerf, cal-
ciné, &c
de nitre purifié,
de camphre, six grains.

de chaque, une demi-
dragme;

Faites une poudre que vous distribuerez en doses, selon l'âge du malade: ou faites en un électuaire.

Mais il faut observer que les purgatifs acres ou les remèdes chands, sont hors de saison lorsqu'il y a chaleur fébrile, à moins qu'on ne la veuille augmenter. Il faut aussi s'abstenir de tous les remèdes mercuriels & des drastiques, quand le duodenum est plein d'une bile acre & caustique; car j'ai vu s'ensuivre de-là non-seulement l'irritation des symptômes, mais aussi des inflammations d'intestins.

Avant de chasser les vers des intestins grêles par des purgatifs & des spécifiques, il est à propos d'injecter un clystère de lait & d'huile, afin que les vers alléchés par la douceur de ces substances, quittent l'endroit qu'ils occupent, & descendent plus aisément dans les gros intestins.

S'il y a des ascariides logés dans le rectum, on emploiera, avec succès, des clystères laiteux détersifs, où on aura fait bouillir de la tanée, de l'ail, ou des feuilles de scordium, ou bien des clystères de saumure dans quoi on aura fait bouillir du marrube, de petite centaurée & du scordium; y ajoutant une quantité suffisante d'électuaire composé d'hiera.

Il est aussi à propos d'employer les émétiques, si après la purgation les vers ne sont pas suffisamment évacués, parce que s'ils sont logés dans l'intestin cœcum, les purgatifs n'y pourroient pas atteindre.

On administre aussi commodément les anthelmintiques en électuaires ou sirops, tels que celui de chicorée avec de la rhubarbe. Cette pratique est connue des nourrices, qui donnent aux enfans incommodes de vers, environ un scrupule de barbotine mêlée avec du miel, dans du lait, avant la fin du premier quartier ou du déclin de la lune; méthode qui réduit assez souvent pourvu que la barbotine ne soit pas pourrie.

Quelquefois on peut joindre des topiques aux remèdes internes: les meilleurs sont des épithèmes préparés avec de l'abûnthé, du fiel de bœuf, de l'aloës, de la coloquinte, du suc de petite centaurée, & de l'huile de fleur d'aspic; appliqués sur la région épigastrique & sur l'ombilic. On peut aussi remplir la même intention avec de l'onguent de pain de pourreau.

Mais le Médecin doit sur toutes choses, s'assurer de l'existence réelle des vers par des signes infailibles, avant d'ordonner des remèdes propres à les faire mourir & à les évacuer; de crainte qu'il ne fût plus de mal que de bien à celui qu'il traite, s'il se trouvoit avoir quelque maladie tout autre que des vers. FREDERIC HOFFMAN.

VERMICATA, termes que quelques Auteurs emploient comme synonyme à *lentiginis*, « taches de rousseur. »

VERMICELLI, *Tagliarini*, millefanti; Vermichel.

C'est une pâte faite de fine fleur de farine & d'eau, & réduite en petits filets de figure de vers, par le moyen d'especes de seringues percées de petits trous. On fait sécher ces filets & on les garde. Ils sont ordinairement blancs, quoiqu'il y en ait aussi de jaunes, qu'on rend tels en y ajoutant du safran ou des jaunes d'œufs; quelquefois on y ajoute aussi du sucre pour les rendre plus agréables. Cette sorte de mets est beaucoup plus d'usage en Italie qu'en France: on en mange sur le potage.

On donne encore plusieurs autres formes à la pâte de vermicel, car on l'applatit & on l'étend en ruban large de deux doigts: c'est ce que les Italiens appellent *kagar*. On en fait aussi des petits bâtons gros comme des tuyaux de plume, qu'on appelle *macaroni*. On la réduit quelquefois en petits grains de la grosseur des semences de moutarde; que les Italiens appellent *semoule*, qui veut dire fleur de farine. Ils en forment aussi des especes de grains de chapelet qu'ils appellent *païres*.

On doit choisir le vermicel, nouveau; bien séché & d'une belle couleur: le blanc est le plus en usage. Il est pectoral, restaurant & fortifiant.

Tous les noms du vermicel sont Italiens, parce que cette sorte de pâte a été inventée en Italie. Le nom de *vermicelli*, qui veut dire petits vers, lui vient de sa ressemblance avec ces animaux, lorsqu'il est réduit en filaments. LEMERY, des Drogues.

VERMICULANS, *exosaucon*, vermiculent, épithète d'une sorte de poulx rampant. Voyez *Pulsus*.

VERMICULARIS, nom du *sedum minus*, *terrefolium*; *album*.

VERMICULARIS *crusta*, la tunique interne, orbiculaire & ridée des intestins. BLANCARD.

VERMICULATUM, ce qui, dans une plante, paroît d'un beau rouge comme la rose.

VERMICULUM, *elixir*, teinture. RULAND.

VERMICULUS, petit ver.

VERMIFORMIS, *exosaucon*, vermiforme, ou semblable à un ver, est l'épithète d'un processus du cervelet, appelé *processus vermiformis*. Voyez *Cerebrum*.

VERMIFORMIS *appendicula*, appendice vermiforme. V. *appendicula & colica*.

VERMIFUGA, terme synonyme à *anthelmintiques*. V. *Anthelmintica*.

VERMILION, *cinnabre pu jainum*. RULAND.

VERMINA, VERMINATIO, *grêles*, tranchées; *Vermis* dans Festus signifie des douleurs de tranchées dans les intestins. *Vermisatio* est la même chose.

VERMINOSUS, *vermineux*, épithète d'une matière ou substance dans laquelle se font engendrés des vers. VERMIS *cerebri*, *verm* du cerveau: c'est le nom de la fièvre épidémique de Hongrie.

VERNACULUS, le même qu'*endemius*. Voyez ce dernier.

VERNICE, *vernif sic* & en gouttes. RULAND.

VERNIMBOCK, sorte de bois semblable à celui du Brésil, qu'on emploie à teindre, & qu'on soupçonne être le même que celui qu'on appelle bois rouge. Il prend son nom de Fernambuca, ou Fernambouc, Ville Portugaise dans le Brésil, d'où on nous l'apporte. RAY, *Hist. Plant.*

VERNISIUM, le même que

VERNIX, synonyme à *Sandaraca*, *sandarache* & *gummi Juperinum*. *Vernix*, *vernif*, est aussi le nom qu'on donne à une certaine composition liquide, dont on enduit le bois pour le préserver de la putréfaction. On en prépare un, par exemple, avec de la lacque, du mastice, du copal, de l'ambre, ou simple ou mêlé, & bouilli ou dissous dans de l'alcool de vin, de l'huile de térébenthine ou de graine de lin. BLANCARD.

VERONICA; *Véronique*.

Voici quels sont ses caractères:

Les feuilles, pour l'ordinaire, viennent deux à deux ou par paires opposées l'une à l'autre. Le calyce est d'une seule feuille, fendu en cinq, & étalé en forme d'étoile. La fleur est monopétale, ordinairement fendue en quatre, & disposée en forme de cercle. Quand la fleur tombe, l'ovaire devient un fruit membranéux, partagé en deux cellules; qui sont figurées comme un cœur, & pleines de graines, quelquefois petites, & quelquefois raisonnablement larges & épaisses.

Boerhaave compte vingt-six espèces de *véronique*, qui sont,

1. *Veronica major latifolia erecta*, M. H. 2. 317. Ic. 2.
2. *Veronica maxima, latifolia, erecta, caerulea, spica longissima*.
3. *Veronica spicata, longifolia*, T. 143. *Lysimachia spicata, caerulea*, C. B. P. 246. *Pseudo-lysimachium caeruleum*, Doell.
4. *Veronica spicata angustifolia*, C. B. P. 246.
5. *Veronica spicata angustifolia flore incarnato*, Flor. 2. 104.
6. *Veronica mas supina & vulgarissima*, C. B. P. Raii Hist. 1. 857. Synop. 3. 281. Boerh. Ind. alt. 224. *Veronica mas, betonica Pauli*, Offic. *Veronica mas vulgaris supina*, Park. Theat. 550. *Veronica vulgaris folio rotundiore*, J. B. 3. 282. *Veronica vera & major*, Ger. 502. Emac. 626. *Véronique mâle*.

C'est une plante rampante dont les tiges ordinairement traînent à terre, qui pousse des fibres à ses jointures inférieures. Les feuilles croissent par paires sur des pédicules courts; elles sont ovales, longues d'un doigt, velues, denselées à leurs bords, & d'un verd pâle. Les fleurs croissent sur la partie supérieure des tiges, parmi les feuilles, en petits épis courts, chacune d'une petite feuille pourpre tirant sur le bleu, découpée en quatre parties: elles sont suivies d'un petit vaisseau séminal de la forme de celui de la *burfa passeris*, plein de petites graines. La racine est un faisceau de fibres: elle croît dans les bois & les lieux ombragés & fleurit en Juin. Toute la plante est d'usage.

On la compte parmi les plantes vulnéraires, & on en fait usage, tant intérieurement qu'extérieurement: elle est aussi pectorale & bonne pour les toux & les consomptions; elle est utile dans la pierre, la strangurie, & les fièvres pestilentielles. MILLER, Bot. Off.

Les feuilles de la *véronique* sont amères, & teignent d'un rouge foncé, le papier bleu, ce qui donne lieu de croire que leur sel ressemble beaucoup à celui du corail, si ce n'est que celui de la *véronique* est chargé d'une bien plus grande quantité d'acide que le sel ordinaire de corail, & qu'il s'y joint de plus une grande quantité de soufre; car,

Par l'analyse Chymique on obtient de cette plante une grande quantité de terre, d'acide & d'huile.

Ces principes rendent la *véronique* sudorifique, vulnéraire, détersive, diurétique, & propre à débarrasser les poulmons de matieres glutineuses & purulentes. Tragus assure que dans les fièvres malignes, deux onces d'esprit de *véronique* mêlé avec un peu de thériaque, provoquent une sueur copieuse. Cet esprit se fait en distillant la *véronique* infusée dans du vin pendant quelques jours.

Prenez d'eau distillée, deux onces & demie.

Mettez infuser dedans une drame des feuilles, & autant de l'écorce du milieu du *solanum scandens*, sive *dulcamara*, Pin. & vous aurez un remède excellent pour les ulcères des poulmons, pour la pierre & pour les vapeurs.

Le sirop & l'extrait de *véronique* purifient le sang, & sont bons pour les maladies cutanées: mais il faut en même-temps baigner la partie affectée avec de l'eau de *véronique*, dans quoi on a mis dissoudre du vitriol. On estime excellent pour la colique le fréquent usage de clystères faits d'une livre de décoction de cette plante, d'une once de beurre & d'autant de sucre. Quelques-uns font bouillir de la *véronique* & de la camomille dans du lait, & y ajoutent un peu de sucre. On prépare à présent la *véronique* en manière de thé. On la

mêle aussi avec des plantes vulnéraires dans des bouillons, des potions & des tisanes. TOURNEFORT.

La *véronique* est un vulnéraire & un sudorifique excellent. On en fait usage singulièrement dans les érosions & les obstructions des poulmons & de la rate, raison pourquoi elle est singulièrement utile dans la colique, dans la phtisie, la gale, le prurit, les maladies pestilentielles & les plaies. Employée extérieurement, elle a la réputation d'être bonne pour déterger les plaies, dans la dureté de la rate, & dans les coliques. SCARON.

Prise intérieurement, elle est bonne contre la toux & les autres désordres pulmoniques; & contre les maladies pestilentielles & contagieuses. Extérieurement, elle est efficace dans les plaies, les ulcères, la gratelle & les maladies cutanées.

Une décoction de *véronique*, prise à grande dose, délivra une femme d'une pierre dans les reins, dont elle souffroit depuis seize ans: la pierre fut d'abord poussée dans les uréters, par où elle parvint à la vessie, & par l'usage continué de la même décoction, elle fut à la fin expulsée par le passage des urines. Ephem. Germ.

La *véronique* est d'une utilité singulière dans la stérilité. Une Dame de la première qualité, après avoir été stérile pendant sept ans, prit, en conséquence de mon ordonnance, de la poudre de *véronique*, dans une infusion de la même plante; pendant plusieurs jours de suite, & bien-tôt après elle devint enceinte. Elle conseilla à plusieurs autres Dames, qui passaient pour stériles, d'en faire autant, elles le firent, & le remède opéra sur dix ou douze. Le sirop de *véronique* est un remède admirable pour les ulcères des poulmons. C. HOFFMAN.

M. Gonthier avoit, depuis plusieurs années, un ulcère incurable aux jambes, accompagné de douleurs périodiques, auxquelles il ne trouva pas de meilleur remède ni de plus prompt, que des linges trempés dans de l'eau de *véronique*, qu'il appliquoit sur la partie malade, au moyen de quoi l'inflammation & tous les symptômes qui s'en ensuivent d'ordinaire, cessèrent en peu de tems.

Cette plante est aussi remarquable pour sa qualité vulnéraire. Une fistule au thorax, qu'on avoit inutilement tenté de guérir par les bains, les fomentations & autres fortes de remèdes, le fut à la fin parfaitement par l'usage de l'eau de *véronique* seule. Ephem. Germ. L'extrait de *véronique* mêlé avec celui de genievre, est un remède fort renommé pour les obstructions des viscères, & les maladies de la poitrine: j'en ai souvent fait l'épreuve avec un succès étonnant. Il chasse la matiere morbifique par les urines: mais il faut en avoir fait précéder l'usage, par des laxatifs & des apéritifs. TANCRED ROBINSON, d'après Fabrice Hildan.

Je dois avouer ingénument, dit S. Pauli, qu'après avoir tenté inutilement différens remèdes, pour guérir des enfans, de gales en croûte, j'ai, à l'imitation de Gonthier, dont on vient de lire l'exemple, conseillé aux parens d'appliquer des linges chauds trempés dans de l'eau de *véronique*, & pressés, de peur qu'ils ne dégoutassent, sur les bras & les gras des jambes des enfans, & les ai guéris parfaitement par cette méthode: mais je conseilais en même-tems à la nourrice, s'ils n'étoient pas sévres, de boire de la décoction de fumeterre bouillie dans du petit-lait.

Craton faisoit un cas tout particulier de cette plante pour la colique, la pierre & la peste même; & préferoit de beaucoup, pour la pierre, une simple décoction de *véronique* à tous les autres remèdes. SIMON PAULI.

Un clystère fait avec de la décoction de *véronique* & du sucre, est beaucoup plus efficace que tout ce qu'on pourroit prendre par la bouche contre la colique.

Méliez dans cette décoction un peu de graisse de rein de de mouton, ou de la graisse de lapin ou de chapon, à l'effet de la rendre plus lubrifiante; si vous ne trouvez point de ces graisses, vous y substituez du beurre frais.

Je puis assurer avec certitude, que bien des personnes tourmentées par des douleurs de colique ou par la pierre dans les reins, ont souvent été considérablement soulagées par un simple clystère de lait & de sucre, où, à l'exemple de Craton, j'avois seulement fait bouillir de la *véronique*, ou des fleurs de camomille commune; & par des especes plus tempérées que celles qu'on prépare avec beaucoup d'appareil; comme, par exemple, le pouliot, l'origan, la rue, le calament, & autres iogrédiens, qui souvent agitent les humeurs. *Ibid.*

7. *Veronica major frutescens, altera*, M. H. 2. 319. *Chamedrys spuria major altera sive frutescens*, C. B. P. 248. *Tenarium*, IV. Clus. H. 349.
8. *Veronica major, frutescens altera, foliis constanti & eleganter variegatis*.
9. *Veronica minor virgula seu multicaulis*, Pannonica, M. H. 2. 320. *Chamedrys spuria minor latifolia*, C. B. P. 249. *Tenarium* V. Clus. H. 350.
10. *Veronica minor, foliis imis rotundioribus*, Tour. Inst. 144. Boerh. Ind. alt. 235. *Chamedrys spuria latifolia*, Offic. J. B. 3. 286. *Chamedrys spuria minor rotundifolia*, C. B. P. 246. *Germandrée bâtarde*.

Césalpin, Pena & Lobel assurent qu'elle est excellente pour dégager les intestins, & pour guérir les pâles couleurs. On la peut employer en tisane & en bouillons apéritifs, ou en forme de thé. *TOURNEFORT.*

11. *Veronica maxima latifolia, seu foliis quercis*, M. H. 2. 322. *Chamedrys spuria latifolia major*, C. B. P. 248.
12. *Veronica tenuissimè laciniata, minor*, M. H. *Chamedrys spuria tenuissimè laciniata*, C. B. P. 248.
13. *Veronica aquatica, major, folio subrotundo*. Voyez *Anagallis aquatica*.
14. *Veronica aquatica minor, folio subrotundo*, T. 145. *Anagallis aquatica, minor, folio subrotundo*, C. B. P. 252.
15. *Veronica aquatica major, folio oblongo*, M. H. 2. 323. *Anagallis aquatica major, folio oblongo*, C. B. P. 252. *Berula major*, Tab. Ic. 719.
16. *Veronica aquatica minor, folio oblongo*, T. 145. *Anagallis aquatica, minor, folio oblongo*, C. B. P. 252.
17. *Veronica terrestris, annua folio polygoni, flore albo*, M. H. 2. 322.
18. *Veronica pratensis serpyllifolia*, C. B. P. 247. M. H. 2. 319.
19. *Veronica flosculis caulibus adhaerentibus*, M. H. 2. 322. *Alfine veronica folio, flosculis caulibus adhaerentibus*, C. B. P. 250. *Alysson*, Col. Phytob.
20. *Veronica hederula folio*, M. H. 2. 322. *Alfine hederula folio*, C. B. P. 250.
21. *Veronica flosculis oblongis pediculis insidentibus, chamedrys folio*, M. H. 2. 322. *Alfine chamedrys folio, flosculis pediculis oblongis insidentibus*, C. B. P. 250.
22. *Veronica flosculis oblongis pediculis insidentibus, chamedrys foliis alternis*, H. L. 622.
23. *Veronica cerulea, trifido aut quinquiesfo folio*, Flor. 2. 105. *Alfine triphyllis cerulea*, C. B. P. 250.
24. *Veronica Virginiana altissima, spica multiplici, floribus candidis*, Flor. 2. 104.
25. *Veronica. Chia, folio cymbalariae, verna, flore albo, umbilico virecente*, T. Cor. 7.
26. *Veronica Orientalis minima, foliis laciniatis*, T. Cor. 7. H. R. D. BOERH. Ind. alt. Plant.

La *véronique* bouillie avec de la réglisse, est bonne pour

réoudre le plegme, pour déterger les premières voies, pour les maladies du poulmon, pour le scorbut, la phthisie & la pierre. Infusée dans de l'eau; elle y donne l'odeur, le goût & toutes les vertus du thé de la Chine, & à les mêmes effets. Elle relâche avec une astriction modérée: c'est pourquoi on la recommande dans le scorbut qui provient de relâchement. Elle est bonne aussi dans le pissement & le crachement de sang; par la raison qu'elle est d'une qualité astrigente & tant soit peu aromatique. Elle échauffe, dessèche, fortifie & résiste à la putréfaction.

La treizieme, la quatorzieme, la quinziesme & la seiziesme espece ne le cedent guere à aucune autre en vertus: elles sont succulentes & tant soit peu ameres; leur suc exprimé nettoye & deterge comme le savon; non point par sa qualité aromatique, mais par sa saveur. Ainsi il évacue les eaux, & emporte l'acrimonie du sang aqueux; & par ce moyen, ouvre, délaye & adoucit. En conséquence de quoi il devient utile dans toutes les obstructions, dans toutes les sortes de scorbut, & toutes les fois qu'il est question de dilater sans produire une trop grande chaleur. Par cette même raison il fournit un très-bon remède contre les pierres & la gravelle dans les reins; & est bon dans la jaunisse, les obstructions du foie, & autres engorgemens intestins.

Cette plante est fort pénétrante; car si on en met sur la langue, elle brûle presque comme seroit du feu. Elle ne donne pas beaucoup de sel, mais une liqueur fort abondante, & a aussi la vertu de diviser les humeurs. La décoction de l'herbe dans du lait bu tous les jours, guérit le scorbut, comme nous l'assurent Eragalus & Sennert, & résout les tumeurs scorbutiques; elle est bonne aussi contre la galle. Le suc bu pendant un long tems de suite, est efficace contre la goutte; car le malade n'a qu'à en boire un mois de suite deux ou trois onces, & toute la matiere morbifique se séparera du sang par les urines. En hiver on peut conserver le suc longtemps, en ajoutant sur chaque once quatre gouttes d'esprit de soufre par la cloche. Il incisive le plegme visqueux qui embarrasse les poulmons, & est bon dans la toux, la colique, la néphrétique, la phthisie & la gravelle. Il est excellent dans les clystères pour la colique. L'infusion de la plante dans du vin est bonne pour la chlorose; & la poudre, selon Césalpin, guérit l'hydropisie. Le suc guérit les fièvres intermittentes; l'eau distillée éclaircit la vue; & un gargarisme fait de la décoction des feuilles, guérit l'écoulement.

Francus a écrit un Livre entier des vertus de cette plante. Infusée en maniere de thé, elle est bonne pour les obstructions de la rate; du pancréas & du mesentere; elle est d'un excellent usage dans les douleurs de tête & le vertige: elle est utile dans les fleurs blanches, & dans toutes les maladies cutanées, aussi-bien que dans le cancer. J'ai guéri cent fois ces maladies avec cette plante; car elle a la vertu de dissoudre les humeurs piteux, visqueux, huileux & autres semblables. *Histoire des Plantes, attribuée à Boerhaave.*

Heister recommande l'infusion de *véronique* prise chaude, comme un excellent résolutif dans l'épiphore ou le larmoyement des yeux; & il observe de plus dans une note au bas de la page, que cette infusion de *véronique* est aussi recommandée par Scrobinger, Eleve de M. S. Yves, pour la fistule lacrymale naissante, dans son *Traité de Fis. lacrymalis*.

Oltre les précédentes sortes de *véronique*, Dale compte encore la suivante.

- Chamedrys spuria angustifolia*, Offic. J. B. 3. 285. Rall Hist. 647. *Chamedrys spuria major angustifolia*, C. B. P. 249. *Veronica fupina*, Ger. 503. Emac. 628. *Veronica Teverii facie*, Park. Theat. 551. *Veronica fupina facie Teverii pratensis*, Tour. Inst. 144.

Elle croît dans les jardins des Botanistes & fleurit en Juin

La plante est d'usage : elle a les mêmes vertus que la *veronica maritima* & *vulgarissima*, on *veronique* mâle. On appelle *Eurepée*, l'infusion de ses feuilles. **DALÉ.**

VERONICA aquatica folio subrotundo. Voyez *Samolus valerandi*.

VERONICA femina, nom de la *Linaria*, *hirsuta folio subrotundo, flore ex herbida flavescente*.

VERRES, porc mâle, ou verrat.

VERRES SYLVATICUS. Voyez *Aper*.

VERRICULARIS, *amphiblastroïdes*, est le nom d'une des taniques de l'œil. Voyez *Amphiblastroïdes* & *Oculus*.

VERRISTA, nom que donne Paracelse à ce qu'il appelle son grand *arcantum*, en conjonction avec les *granagranas*, pour la cure de l'épilepsie, mais dont il ne dit nulle part la composition. *Tract. de Caduc. matr.*

VERRUCA, Poireau.

Le poireau prend naissance sur la surface de la peau, & paroit être une efflorescence du *serum* du sang, qui se durcissant à la surface de la peau fait une tumeur sèche ; ou une petite production des fines artères de la peau, qui sortant en-dehors, font un petit sarcome, qu'on appelle un poireau mou. Il est tantôt égal dans toute sa surface, & tout d'une piece, tantôt inégal & fendu. Les uns proviennent d'une exsudation de la peau, ont une large base, & s'appellent *verrucae tessiles*, d'autres pousant de petits filets en forme de cordon ou de queue, s'élargissent ensuite considérablement, & forment une tumeur pendante qu'on appelle *acrochordon*.

Il n'est pas besoin d'indiquer les signes auxquels on reconnoît les poireaux, attendu qu'ils font assez apparemment.

Ils tombent quelquefois d'eux-mêmes.

Les remèdes qu'on recommande pour la cure des poireaux sont en grand nombre. Ceux qu'on trouve le plus commodément sont l'écorce verte de saule battue, le suc de fouci, d'éclair, de toutes les sortes d'épurgé, un limaçon de jardin saupoudré de sel : frottez-en le poireau, il tombera. L'huile de vitriol ou de soufre les détruit aussi immanquablement. J'ai vu les brûler, en passant dans la racine une aiguille rougie au feu. Il y a encore d'autres méthodes, comme de les frotter avec du bœuf cru, qu'on enterre ensuite. Mais quand j'en ai à traiter un qui soit gros, j'en viens à bout plus promptement par la ligature, si elle est praticable ; & si elle ne l'est pas, par le caustique.

Une jeune Dame incommodée d'un poireau exsuffimement gros au doigt du milieu, s'adressa à moi. J'en brûlai la tête, qui étoit fendue, avec la pierre à cautère, jusqu'à ce qu'il fût mou & noir ; ensuite je le séparai, & je frottai la racine qui restoit avec la partie que j'avois emportée, jusqu'à ce que je le jugeai déraciné ; après cela je le lavai avec des fels, je le pansai avec l'*unguentum basilicum*, à quoi j'ajoutai quelques gouttes d'huile de térébenthine ; au moyen de quoi l'éscarre se sépara & il fut guéri.

Dans une autre jeune personne qui en avoit dont la base étoit étroite, j'en liai quelques-uns par les racines avec une soie, & coupai les autres avec une paire de ciseaux, sans m'embarrasser de ce qu'il en découloit du sang sur les parties voisines, quoiqu'on s'imagine que ce sang peut les infecter & en engendrer d'autres. Alors je frottai les racines avec la pierre caustique, je digérai les

escarres comme j'ai déjà dit plus haut, & ils se cicatrisèrent d'eux-mêmes.

Il faut cependant prendre garde comment on traite ceux qui sont situés sur les jointures ; car comme alors ils sont voisins des tendons, on ne peut guère les extirper sans offenser ceux-ci ; d'où peuvent s'ensuivre des flux d'humeurs & la corruption des cartilages ou des os.

C'étoit là le cas d'une Dame de qualité âgée d'environ cinquante ans, d'un tempérament pléthorique, qui avoit un poireau sur la dernière phalange du doigt du milieu. Un Chirurgical mal-habile l'entreprit & la traita mal ; raison pourquoi elle le remercia au bout de quelques mois, & s'adressa à un Chirurgical plus expert, qui trouva la cure très-difficile, & cependant mit tout en œuvre pour cicatriser la plaie ; mais elle s'enfla de nouveau & déchargea une partie de la matière par le côté de l'ongle. Je fus appelé alors, & je vis un ichor qui suintoit de l'ancienne cicatrice par une ouverture qui n'étoit pas plus large qu'un trou d'épingle. La Dame me pressant d'entreprendre la cure, je saupoudrai sur l'orifice du précipité, par le moyen duquel je formai une croûte & aminci la peau, que j'ouvris le jour suivant ; & avec la sonde je sentis les cartilages pourris. Je prévins la Dame sur la nécessité où j'étois, de faire une incision assez large, pour procurer l'exfoliation, dont en même tems je lui fis connoître la difficulté, & lui proposai un autre moyen de guérison plus certain & plus court, qui étoit de couper cette jointure ; elle y consentit assez facilement. Je disposai aussitôt tout ce qui étoit nécessaire pour l'amputation & la fis ; je pansai ensuite avec la poudre de Galien, je digérai la plaie, & consumai la cure de la manière qu'il se pratique pour de pareilles extirpations. *WISEMAN, Chirurgie.*

On fait que les poireaux sont de petites excroissances brunâtres à la peau, qui viennent sur plusieurs parties du corps, mais plus ordinairement sur le visage & sur les mains. Ils varient à l'infini pour la forme & pour la grosseur. Quelques-uns sont gros & plats, d'autres menus ; quelques-uns ressemblent à une poire pendante par sa queue. Et si on les extirpe, ce n'est pas qu'ils soient douloureux ou que les suites en soient dangereuses ; ce n'est qu'à cause d'une espèce de difformité qu'ils causent, singulièrement lorsqu'ils sont placés sur des endroits visibles, comme le visage, le cou, ou les mains de femmes belles d'ailleurs. Et quoiqu'on cite une infinité de remèdes, les uns sympathiques, & d'autres purement superstitieux & frivoles, dont des femmes simples & des ignorans qui s'ingèrent à faire la médecine, vantent l'efficacité pour la destruction des poireaux, il n'y a rien de plus sûr ni de plus prompt que la main du Chirurgien.

C'est pourquoi nous allons décrire en peu de mots les principales méthodes usitées en Chirurgie pour extirper cette sorte de difformité cutanée.

Celle qui mérite le premier rang est la ligature : on la pratique pour les poireaux qui sont menus du côté de la racine, & en quelque manière pendans ; & cela en passant autour un crin de cheval, ou un fil de soie ou de chanvre qu'on serre bien fort. Le poireau privé par le rétrécissement de ses vaisseaux, des sucs qui le nourrissent, se dessèche & tombe.

Une autre méthode est d'employer un instrument de Chirurgie, embranchant le poireau avec un crochet ou une pince, & de le séparer ensuite bien adroitement avec des ciseaux ; on applique après cela pendant quelque tems la pierre infernale, ou quelques autres remèdes corrosifs, afin que s'il restoit une portion de la racine qui pût pousser un nouveau tubercule, elle puisse être consumée & détruite.

Si les *poireaux* sont d'une grosseur extraordinaire ; il faut avoir recours aux corrosifs , & afin que ces remèdes puissent bien-tôt produire leur effet & consumer la partie faillante , il faudra commencer par couper la fommité dure du tubercule avec un canif, ou un rasoir, ou une paire de ciseaux bien coupans ; cela fait, on applique de tems en tems sur la plaie, de l'huile de tartre par défaillance, ou quelque esprit acide dont le plus doux est l'esprit de sel. Si l'on n'a pas réussi par-là, il faudra substituer des remèdes plus forts, par exemple, de l'esprit ou de l'huile de vitriol, de l'eau-forte ou du beure d'antimoine.

Pour les *poireaux* tendres & mollets, on vient quelquefois à bout de les emporter simplement en les frottant souvent avec le suc jaune de la grande chelidoïne, ou le lait d'âsule. Mais il faut apporter bien de la précaution dans l'usage des corrosifs autour des paupières ou des yeux, de crainte qu'il n'en entre dans l'œil, & que la vue n'en soit éteinte. Il faut aussi avoir attention que les parties adjacentes au tubercule, ne soient point endommagées par le corrosif. Pour cet effet, il suffira d'environner le *poireau* d'un anneau ciré ou d'une emplâtre perforée, dont le *poireau* sorte ; au moyen de quoi on le pourra cautériser sans risque pour les parties circonvoisines. On peut appliquer le corrosif plusieurs fois par jour. On détruira par la même méthode les autres tubercules, & toutes les difformités cutanées de même espèce.

La quatrième manière d'extirper les *poireaux*, est d'y appliquer un fer rouge, de la largeur du tubercule, de manière qu'il pénètre jusqu'au fond de la racine. Il est vrai qu'il n'y a guère de méthode aussi violente ; mais il faut avouer aussi, que, si la douleur est aiguë, c'est l'affaire d'un moment. On appliquera sur l'endroit cautérisé, du baillon ou de l'onguent digestif, & par-dessus, une emplâtre réfrigérative ; comme, par exemple, l'emplâtre de frai de grenouilles. On ne sauroit exprimer combien cette méthode est efficace dans la plupart des parties du corps ; si l'on, en excepte les yeux ; car ces excroissances ainsi détruites, ne reviennent jamais.

Il y a une cinquième méthode, qui est particulière aux Empiriques, qui est de frotter d'abord & d'échauffer le tubercule avec quelque onguent émollient, puis de l'arracher & l'emporter de vive force avec le pouce & l'index. Mais outre que cette méthode est fort douloureuse, elle est aussi fort souvent inutile ; car souvent le *poireau* repousse de sa racine qui n'a pas été arrachée exactement.

Enfin nous ne devons pas manquer d'observer ici qu'il se voit quelquefois, surtout au visage, aux lèvres, & près des yeux, une espèce de *poireaux* livides & bleuâtres, qui semblent tendre à un carcinome ou à un cancer ; raison pourquoi il est plus sûr de les laisser tels qu'ils font, que d'en tenter l'extirpation ; car ils n'ont pas plutôt été irrités par la main du Chirurgien, qu'ils dégénèrent en carcinome, & après avoir rongé tout le visage & les yeux, font enfin périr le malade d'une manière déplorable. HESTER, *Chirurgie*.

Des *Poireaux* & des autres espèces de tubercules semblables qui viennent quelquefois au pénis.

Les tubercules, de quelque espèce qu'ils soient, qui viennent au pénis, sont presque toujours des suites de quelque maladie vénérienne. Ils ne sont pas toujours situés à la même place, mais les uns sur le prépuce, d'autres sur la couronne du gland, d'autres sur le gland même. Quelques-uns paroissent semblables à une chair fongueuse ou spongieuse, deviennent fort larges, & causent de tems en tems de la douleur. Les meilleurs remèdes pour en procurer l'extirpation sont les corrosifs doux, tels que la poudre de sabine, ou seule ou avec du précipité rouge, ou de l'alun brûlé, qu'on saupoudre deux ou trois fois sur la partie, ou qu'on y applique mêlée avec de l'onguent baillon, ou du mondifi-

catif. Si les tubercules sont d'une dureté extraordinaire, il ne paroît pas y avoir rien de mieux à faire, que de les toucher ou les frotter avec la pierre infernale, jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait détruits. Si la racine de la partie faillante est menue, on pourra employer les ciseaux ou la ligature, de la manière qu'on l'a conseillé pour l'extirpation des autres *poireaux*, & les autres sortes de tubercules ; mais si la ligature n'est point de mise à cause de la grosseur de leur racine ou de leur base, & que leur extrémité soit considérablement dure, il faudra couper le petit bout avec des ciseaux, & après avoir laissé couler le sang pendant quelque tems ; nettoyer & fomentier la plaie avec du vin chaud, & frotter la racine tous les jours avec la pierre infernale, jusqu'à ce qu'elle paroisse tout-à-fait extirpée. SCULTER, *Observ.* 65, dit avoir employé un fer chaud pour l'extirpation de ces sortes de tubercules au pénis. Et Fabrici ab Aquapendente, & quelques autres, conseillent aussi cette méthode ; mais pour moi elle me paroît trop cruelle.

Nous finissons en observant qu'aux remèdes externes il faut joindre les internes, qui même sont les plus essentiels, à l'effet de chasser le virus vénérien, sans quoi on aura beau par des remèdes externes emporter les tubercules, ils ne tarderont pas à renaître. HESTER, *Chirurgie*.

VERRUCARIA, terme synonyme à *beliostropium*, qu'on a ainsi nommé parce qu'il fait mourir les *poireaux* ; & à une espèce de tithymale dont le suc laiteux sert au même usage. BLANCARD.

VERSIO CHYMICA, est un changement que fait la Chymie, de formes manifestes ou occultes : il se fait par la corruption de la forme spécifique, & la génération d'une plus générale. C'est-à-dire, par la conversion des élémens décomposés en composés, & des impurs en purs. Theat. Chym. Vol. I.

VERTEBRE, *embolus*, les vertèbres. V. Spina.

VERTEBRALES MUSCULI, *muscles vertébraux*, c'est-à-dire, ceux qui concourent au mouvement des vertèbres, dont voici les noms qu'on trouvera chacun à leurs articles respectifs :

Longus colli, transversalis colli major, transversalis gracilis sive collateralis colli, semi-spinales sive transversospinales colli, spinales colli parvi, sive interspinales, transversales colli minores sive inter-transversales, obliquus major, reclus minor, sacro-lumbaris, longissimus dorsi, spinalis dorsi major, spinales dorsi minores, transversalis dorsi major, transversales dorsi minores, semi-spinalis, sive transverso-spinalis dorsi, semi-spinalis, sive transverso-spinalis lumborum, jaceo externum, spinales & transversales lumborum, quadratus lumborum sive lumbaris externus, cecocygai.

VERTEX. Voyez *Coryphe*.

VERTICULUM, de *verto*, tourner, est la tête ronde ou globuleuse d'un os, qui s'articule ou s'insère dans le sinus ou la cavité d'un autre os, fait pour recevoir celui-là.

VERTICELLI MARINI, *embolus* & *embolus*, sont des zoophytes qu'on appelle autrement *versicula* & *tebyia*.

VERTICILLUM, en Botanique, est le bord où le cercle des fleurs ou des feuilles, qui environnent les tiges ou les branches des plantes, ainsi appelé à cause de sa ressemblance avec le *verticillum* ou le bord d'un fuseau ou d'une bobine. CASTELLI.

VERTICILLUM ou VERTICULUM, est aussi le nom des vertèbres.

VERTICULUM ANI, dans M. Aurel. Severinus, est un tubercule survenant à la marge de l'anus, & qui ressemble au rebord d'une bobine.

VERTIGO. *Sinec*, le vertige, est une maladie dans laquelle il semble au malade que sa tête tourne; & lorsqu'il croit voir flotter des brouillards devant ses yeux, on appelle cette sorte de vertige *scotidinos*, *caudinos*, ou *scotidinos*, *caudinos*. Galien, *Comment. IV. in Lib. de Rat. Viti. in Acut.* Erotien définit *Sinec* par *caudinos*, ou *caudinos* d'autrui *tré éphémère*, « obscur » ciffement pendant lequel il semble à la personne que « les objets tournent. » La cause de cette affection, selon Galien, dans l'endroit que nous venons de citer, est le mouvement désordonné des esprits, qui s'engendrent & résident dans le cerveau, ou de ceux qui y montent des parties inférieures. CASTELLI.

Willis le définit un désordre, dans lequel les objets que le malade a devant les yeux lui semblent perpétuellement tourner, en conséquence du trouble & de la confusion des esprits animaux dans son cerveau, qui empêchent leur circulation dans les nerfs. C'est pourquoi le malade est quelquefois si peu en état de voir ou de se conduire d'un lieu à un autre, qu'il est à chaque instant prêt à tomber, & croit être aveugle.

Etmuller distingue des *vertiges* de trois sortes: le premier est un simple *vertige*, où il semble pendant un court espace de tems voir tourner les objets. Le second est un *vertige* sombre, qu'on appelle *scotomia*, dans lequel les yeux sont troubles, & affectés comme s'il y avoit devant, plusieurs couleurs différentes. Le troisième est le *vertige* caduc, qui fait tomber le malade à terre.

Le *vertige* peut être produit par toute cause capable de distendre, de comprimer & de contracter les artères; telles que la peur subite, la surprise, l'ivresse & l'extrême faim, qui empêchent le flux & reflux régulier des esprits animaux dans les nerfs optiques & dans la rétine. Il peut aussi être produit par un acide ou autre humeur peccante logée dans l'estomac, dont elle tiraille les nerfs qui communiquent à la rétine; raison pourquoi les passions hypocondriaque & hystérique produisent le *vertige*.

Par rapport au pronostic, si le *vertige* est récent; s'il arrive rarement, & que le malade soit jeune, la cure en est aisée. Mais s'il est essentiel & confirmé; s'il arrive fréquemment, ou qu'il soit apoplectique ou épileptique; si la personne qu'il attaque est âgée; s'il lui obscurcit totalement la vue, & qu'elle ne puisse pas se tenir debout, la cure en est difficile. Selon Etmuller, un *vertige* violent & de longue durée, dans les vieillards, est un avant-coureur d'apoplexie; & dans des personnes moins âgées, d'épilepsie. Tantôt le *vertige* effecte le devant de la tête, tantôt il en affecte le derrière. La première espèce se guérit plus aisément que l'autre, qui est fort dangereuse.

Quant à la cure, le régime doit être en général le même que dans l'apoplexie ou l'épilepsie. Si le malade est pléthorique, il lui faut tirer une quantité raisonnable de sang; & s'il lui reste des nausées, un manque d'appétit & autres désordres dans l'estomac, il lui faut prescrire un émétique, & ensuite des cathartiques & des spécifiques.

Le *Calamus aromaticus*, selon Mayerne, sous quelque forme qu'on l'administre, est bon pour le *vertige*, & passe pour le remède le plus approprié à ce désordre. Le même Auteur nous apprend, qu'un Médecin Allemand guérissait un grand nombre de *vertiges* par des pilules faites de sucre de plomb & de térébenthine de Chypre, dont il donnoit quatre ou cinq grains par jour, pendant plusieurs jours de suite.

Glisson nous apprend, & Bates le confirme, qu'après avoir essayé inutilement tous les autres remèdes, il s'est guéri d'un *vertige* terrible qui durait depuis trois semaines, en se rasant la tête, & s'y appliquant une emplâtre faite de fleurs de soufre & de blancs d'œufs.

Quelques-uns ordonnent d'appliquer un caustique ou un séton sur la nuque du cou; un caustère sur le *bregma*, voyez ce mot; & d'user intérieurement de l'électuaire

épileptique de Bates, & de la poudre péruvienne épileptique de Fuller.

Willis nous apprend, qu'après avoir sans succès ordonné tous les autres remèdes, il prescrivit avec succès la poudre suivante.

Prenez de la poudre de racines de pivoine mâle, deux onces;
de fleurs de pivoine mâle, une once;
de fiente de pason, de l'espèce la plus blanche, une demi-livre;
du sucre blanc, deux onces.

Mettez en poudre, dont vous donnerez la valeur d'une cuillerée, deux fois par jour; & ferez boire au malade par-dessus, un verre de décoction de romarin imprégnée de café.

VERTO, dans Dornæus, Ruland & Johnson, est la quatrième partie d'une livre.

VERVA, dans Scribonius Largus, N°. 16. est le nom d'un amulette d'ivoire, qu'on doit porter au bras pour l'épilepsie.

VERUCLA; terme synonyme au précédent. RACIUS, in Scrib. Larg. N°. 16.

VERVEX, châtré.

VERUTA *sectio*, *épave* d'un vaisseau, de *verus*, *verus*, une brèche; est une opération ou section Chirurgique, ainsi appelée & prescrite par Paul Eginete, Lib. VI. cap. 8. dans la cure de la fistichiasis, avec un *epubolus* *anaplaqueus*, ou bistouri fait pour les futures.

V E S

VESANIA, selon Blancard, est une espèce de démence qui a pour cause l'amour.

VESANUS, selon Paracelse, *Traité. 1. de Morb. ament.* cap. 5. se dit de quelqu'un qui est tombé en démence en conséquence d'un mauvais régime, ou de remèdes impropres; au lieu qu'*insanus* est, selon lui, la dénomination de celui qui est imbécile d'enfance, ou dont la démence est héréditaire. CASTELLI.

VESICA, la Vessie. Voyez *Calculus* & *Renes*.

* Le détail dans lequel on est entré à l'article *Lithotomia*, des différentes méthodes qui ont été mises en usage jusqu'à présent pour tirer la pierre de la vessie, sembleroit exiger qu'on ne passât pas sous silence celle de M. Foubert, Chirurgien de Paris: mais comme on ne m'avait pas encore communiqué lors de l'impression de cet Article les Mémoires que j'ai reçus depuis, je n'en pus pas parler à sa véritable place.

Je crois cependant que l'exposition de cette méthode ne sera pas déplacée ici: comme dans l'opération de M. Foubert l'incision se fait au corps de la vessie, elle se peut rapporter assez naturellement aux plaies de ce viscère.

J'espère que le Public me saura quelque gré de l'exposition détaillée d'une méthode que l'importance du sujet, la réputation méritée de son Inventeur, & des succès multipliés doivent lui rendre recommandable.

M. Foubert publia en 1743. un Mémoire dont les vingt-quatre premières pages contiennent un précis fort net des différentes méthodes employées avant la sienne pour l'extraction de la pierre; comme on en a traité fort au long à l'article *Lithotomia*, j'ai jugé inutile de les répéter ici: je passe donc à celle qui lui est personnelle, dont on va voir la description d'après ce même Mémoire.

Les réflexions que j'avois faites sur la Méthode de M. Raw, telle qu'elle est décrite par Albinus, me firent envoyer

entrevoir que la perfection de l'opération de la taille consistoit à ne point intéresser le cou de la *vesse* ni l'urethre, & à procurer à la pierre une sortie par l'endroit le plus large de l'angle que forment les os pubis; il me parut que le lieu le plus favorable pour entrer dans la *vesse*, étoit à côté de son cou, & au-dessus de l'urethre; en ouvrant la *vesse* dans cet endroit, on n'a d'autres parties à couper que la peau, le tissu des graisses, le muscle triangulaire, un peu du muscle releveur de l'anus, un peu du ligament de l'angle du pubis, & la *vesse*. Dans cette idée je préparai un cadavre, à qui j'injectai les vaisseaux du bassin, & je remplis la *vesse* d'une cire molle, pour l'étendre & la contenir dans sa situation naturelle; je disséquai ensuite l'urethre, le rectum, les muscles, les vaisseaux; je détruisis le muscle triangulaire qui occupe l'espace angulaire que les muscles érecteurs & accélérateurs laissent entre eux proche le rectum; lorsque j'eus découvert le releveur de l'anus & le ligament du pubis, je fis, en conduisant mon bistouri le long du muscle érecteur sans le toucher, une incision qui pénétrait jusques dans la *vesse*.

Pour examiner le trajet de mon incision au-delà du muscle releveur, & pour voir l'endroit de la *vesse* que j'avois ouvert, j'achevai la dissection jusqu'à la *vesse*, & j'observai que l'incision que j'avois faite étoit assez grande pour permettre le passage d'une pierre: elle étoit placée entre le cou de la *vesse* & l'urethre, sans intéresser ni l'un ni l'autre; & comme j'avois disséqué avec soin les vaisseaux dans leur position naturelle, & que d'ailleurs j'avois affecté de couper tous ceux que je trouvais dans le trajet de mon incision, je remarquai que je n'avois coupé que quelques branches qui partent de l'artere honteuse cachée sous l'os ischium, & qu'entre toutes ces branches qui vont vers l'urethre, il n'y a que celle qui va au bulbe, & que l'on coupe dans toutes les manières de tailler, qui sont un peu considérables.

Je rempli d'eau la *vesse* d'un autre cadavre; je disséquai comme dans le sujet précédent, les muscles érecteurs & accélérateurs, pour découvrir l'espace angulaire que nous avons dit qui se trouve entre ces deux muscles; j'emportai le muscle triangulaire, & découvris le muscle releveur de l'anus; ensuite je comprimai l'hypogastre, pour voir combien la *vesse*, qui étoit remplie d'eau, se portoit par cette compression vers l'espace que j'avois dégarni; & j'observai qu'elle se présentait si sensiblement, qu'en tenant mon doigt entre les muscles érecteurs & accélérateurs, & qu'en appuyant par reprise avec l'autre main sur l'hypogastre, l'ondulation & l'effort du liquide se faisoient sentir à mon doigt fort distinctement à travers le muscle releveur de l'anus, qui en cet endroit, je veux dire au-dessous & à côté de la prostate, est appuyée presque immédiatement contre la *vesse*. Alors je pensai qu'un trocart, comme le remarque M. Junker, sur l'opération de la ponction du périmé, (a) étoit l'instrument le plus commode pour entrer sûrement dans la *vesse*; qu'ensuite on pouvoit, avec un lithotome conduit sur cet instrument, faire une incision suffisante pour tirer la pierre: j'en fis l'essai avec un trocart & un bistouri droit ordinaire; ma ponction faite, je

glissai la pointe du bistouri sur le trocart, qui me servit à la conduire jusques dans la *vesse*; & lorsque j'aperçus que j'étois arrivé dans le fluide, je baissai le point de mon trocart, & dans le même-tems je levai celle de mon bistouri; de sorte que les extrémités de ces deux instrumens s'écartant l'une de l'autre, comme font les branches d'un compas qu'on ouvre, je fis facilement à la *vesse* une incision aussi grande que je le souhaitois.

Ces expériences qui répondoient si favorablement à mes idées, m'assurèrent de la possibilité de l'opération que j'avois projetée; je pensai à la forme que devoient avoir le trocart & le lithotome qui pouvoient convenir pour cette opération; je reconnus facilement par ma dernière expérience que le trocart devoit être plus long que les trocarts ordinaires, je conçus de plus, qu'il devoit avoir deux autres propriétés fort essentielles, l'une de m'avertir par l'écoulement de quelque peu d'urine, quand il seroit entré dans la *vesse*, l'autre de pouvoir conduire sûrement mon lithotome jusqu'à cette partie. Je ne pouvois pas dans ce moment oublier l'usage de la rainure de la sonde qui sert dans les opérations du grand appareil: cette rainure destinée à diriger le lithotome pour faire l'incision, & à introduire ensuite le gorgéret ou le conducteur dans la *vesse*, me fit naître l'idée d'en pratiquer une pour les mêmes usages sur mon trocart. (Pl. VI. Fig. 1.) je fis ouvrir à la canule (F. Pl. VI. Fig. 1. & 2.) de cet instrument une rainure GH qui pénétrait jusqu'au pignon. Je n'eus pas de peine à découvrir ensuite l'autre avantage dont j'avois besoin, car je m'aperçus aussi-tôt que cette même rainure, qui ouvrait la canule dans presque toute sa longueur, pouvoit fournir à l'urine une voie pour sortir, du moins lorsque le trocart avoit pénétré dans la *vesse*. Le couteau ou le lithotome (MN, Pl. VI. Fig. 7.) devoit avoir aussi ses propriétés particulières; car il falloit, 1°. qu'il eût une longueur proportionnée à l'épaisseur des chairs qu'il devoit couper; 2°. qu'il s'ajustât à la cannelure (GH, Fig. 1. & 2.) que j'avois inventée; 3°. qu'étant entré dans la *vesse*, sa pointe ne blessât point cet organe; 4°. qu'il eût une figure propre à faciliter les mouvements nécessaires pour faire l'incision précédente. Je compris que pour satisfaire à toutes ces conditions, cet instrument devoit être étroit & beaucoup plus long que les autres lithotomes; (b) que son dos fût assez mince pour être placé & pour glisser facilement dans la cannelure, (GH, Fig. 1. & 2.) que sa pointe devoit être un peu mouffe, (N, Fig. 7.) & qu'il eût à l'endroit de la jonction de la lame avec le manche un petit coude ou cambrure (O Fig. 7.) qui lorsque la lame du couteau seroit placée dans la cannelure, éloignerait le manche de ce couteau de celui du trocart, afin qu'en rapprochant ensuite ces deux manches (Pl. VII. IM) la pointe N du couteau & celle A du trocart, s'éloignassent assez pour étendre l'incision de la *vesse* autant qu'il seroit nécessaire.

* M. Foubert ayant senti qu'il seroit d'une grande utilité pour la sûreté de l'opération, que la pointe du lithotome ne fortit point de la rainure du trocart, a imaginé

(a) Optima methodus est ut incisio in illo loco fiat quo F. Jacovus lithotomiam instituere commendavit; hac enim ratione neque uretra, neque cervix vesicae laeduntur, sed praestit instrumentum trocart diltum per regionem commendatam vesicae hominibus & extrahit ac urinae per hanc fistulam tandem eliminare donec ordinaria via iterum aperta sit. Confiteatur Chirurgus, Tabula XCII. p. 674. Le même moyen a été proposé dans le même-tems dans la Bibliothèque de Chirurgie de M. MANGET, T. IV. p. 304. M. DE GARENGOT rapporte aussi dans sa Splanchnologie, seconde Edition imprimée en 1742. Tom. I. chap. 14. p. 343. que M. de LA PETRONNIE démontra les instrumens de Chirurgie au Jardin du Roi il y a environ dix-huit ans, (c'étoit en 1717. ou 1718.) fit voir un trocart de six à sept pouces de longueur, dont il s'étoit servi fort heureusement à Montpellier, pour faire la ponction au périmé d'un homme qui étoit depuis plusieurs jours dans une rétention d'urine, pendant laquelle il ne fut pas possible de le sonder: M. de LA PETRONNIE plongea le trocart à côté de la tubérosité de l'ischium jusques dans la *vesse*, & donna par ce moyen issue à l'urine.

(b) Ce couteau (MM) & le trocart (EA) avec sa canule (EF) sont représentés dans leur grandeur naturelle dans la Plaque suivante, figure 1. & 6.

depuis celui que l'on voit *PL. VI. fig. dernière*, à l'aide duquel la pointe toujours assujettie dans la rainure du trocart, laisse la liberté de donner à l'incision l'étendue que l'on veut, sans courir risque de blesser des parties que l'on doit ménager.

Rempli de toutes ces idées, je dessinai la figure de ces instrumens, & je les fis aussi-tôt construire devant moi par le sieur Noël, habile Courelleur; & lorsque j'en fus muni, je ne pensai plus qu'à multiplier mes épreuves.

Dans les deux expériences que j'ai rapportées, j'avois disséqué les muscles érecteurs & accélérateurs pour mettre à découvert l'intervalle qui se trouve entre eux, & qui devoit être le lieu où je devois tenter mon opération. J'avois de plus dégarni cet espace de toutes les graisses qui le remplissoient; ainsi je n'avois à traverser, pour entrer dans la vessie, que le muscle releveur, & la paroi de la vessie même; il me restoit de tenter cette opération indépendamment de ces préparations; je me proposai donc de pénétrer avec mon trocart à travers la peau & les graisses jusques dans la vessie, & de faire ensuite avec mon lithotome une incision semblable à celle que j'avois pratiquée dans mes dernières expériences.

Pour faire ces nouvelles tentatives, & pour les multiplier autant que je les croyois nécessaires, j'engageai M. Berthe mon Confère, alors Chirurgien gagnant Maîtrise à la Salpêtrière, à me procurer des sujets dans son Hôpital. Nous nous renfermâmes ensemble dans sa chambre pour faire nos épreuves plus tranquillement; je remplis d'eau la vessie d'un cadavre d'un homme adulte; j'eus la verge pour empêcher l'eau de s'écouler; je le mis dans la même situation que pour le grand appareil: M. Berthe releva les bourses de la main droite, & de la main gauche il comprima avec une pelote l'hypogastre; j'introduisis le doigt index de la main gauche dans l'anus; je poussai le rectum du côté de la fesse droite pour bander la peau du côté gauche à l'endroit où je devois opérer, & pour éloigner l'intestin du trajet de l'incision qu'il falloit faire; ensuite je cherchai à travers la peau & les chairs, avec le doigt index de la main droite la tubérosité de l'ischium, & le bord de cet os depuis l'extrémité de cette tubérosité jusqu'à la naissance du scrotum; je marquai avec un crayon de pierre noire, un peu mouillé par le bout, un point, environ à deux lignes du bord de la tubérosité environ à un pouce au-dessus de l'anus, abaissé & tiré du côté opposé par le doigt placé dans le fondement; je marquai un autre point à quatorze ou quinze lignes plus haut que le premier, environ à deux lignes du raphé, & environ aussi à deux lignes du bord de l'os pubis; je tirai une ligne de l'un de ces points à l'autre, pour marquer extérieurement le trajet de l'incision que je devois faire, & qui devoit régner le long du muscle érecteur sans le toucher, & aller le terminer au bord de l'accélérateur. Ces mesures prises, la ligne qui devoit

régler toute mon opération tracée avec exactitude, & mon doigt toujours placé dans le fondement pour abaisser le rectum & le porter du côté droit; je pris mon trocart de la main droite; je plaçai sa pointe à l'extrémité inférieure de la ligne; la cannelle du trocart regardoit le scrotum; j'enfonçai cet instrument jusques dans le corps de la vessie en le conduisant horizontalement, sans l'incliner ni d'un côté ni d'autre; (a) je perceai la vessie, comme je l'observai par la dissection, à quatre ou cinq lignes au-dessus de l'urètre & environ à la même distance à côté du cou de la vessie. (b)

Aussi-tôt que j'eus pénétré dans la capacité de ce viscère, j'en fus averti par la sortie de l'eau qui s'échappa par la cannelle du trocart; alors je retirai mon doigt du fondement; je quittai le manche du trocart que je tenois avec la main droite, pour le prendre de la main gauche, sans le déranger, je tirai le poinçon de sa canule de quatre ou cinq lignes seulement, afin que la pointe de cet instrument ne débordât pas le bout (A, *PL. VII.*) de la cannelle; je pris mon lithotome de la main droite, je glissai le dos de sa lame (NO, *PL. VI. Fig. 7.*) dans la cannelle (Fig. 1. & 2. *G. H.*) du trocart, jusqu'à ce que la pointe de cet instrument fût arrêtée par le petit rebord (G) qui est à l'extrémité de cette cannelle; la résistance que je sentis à la pointe de mon lithotome, & une plus grande quantité d'eau qui s'écoula, me firent connoître avec certitude que cet instrument étoit suffisamment entré dans la vessie (c). Je pensai alors à faire mon incision (ON) aux membranes de la vessie de la même manière que je l'avois déjà faite dans les expériences précédentes; c'est à-dire, que ma main droite, avec laquelle je tenois le lithotome, étant appuyée fermement sur ma main gauche, avec laquelle je tenois le manche du trocart, je levai la pointe (N) du lithotome, & dans le même moment j'abaissai un peu le bout (A) du trocart pour faciliter l'incision des membranes de la vessie; j'inclinai un peu le tranchant de la lame du couteau du côté du raphé, afin de donner à cette incision une direction pareille à celle de la ligne que j'avois tracée extérieurement. (d) Lorsque l'extrémité du lithotome me parut assez écartée de celle du trocart pour avoir fait à la vessie une ouverture d'environ treize ou quatorze lignes, je rabattis la pointe du couteau dans la cannelle du trocart, en le retirant d'environ un pouce, & je fis ensuite une manœuvre contraire à celle que je viens de décrire; car au lieu d'écarter du trocart la pointe du lithotome, ce fut le manche du lithotome que j'éloignai de celui du trocart, afin d'achever antérieurement l'incision que j'avois faite à la peau, aux chairs, & aux graisses qui se trouvoient depuis la surface de cette peau jusqu'à la vessie, & je n'oubliai pas de diriger le tranchant du lithotome selon la ligne que j'avois marquée extérieurement avant que de commencer mon opération; j'eus attention de n'étendre l'incision que de la longueur à peu près de quatorze ou quinze lignes, afin

(a) Quoique cette direction soit la plus convenable, parce qu'elle conduit, lorsque la vessie contient seulement un verre & demi ou à peu près deux verres d'urine, à un point qui se trouve à peu près également au-dessus de l'urètre & à côté du cou de la vessie; cependant elle peut, sans danger, n'être pas suivie exactement; car il y a de tous côtés autour de ce point une distance considérable où le trocart peut arriver sans inconvénient: ainsi la direction du trocart n'est pas assujettie à une précision rigoureuse; mais on remarquera seulement que celle qu'on prescrit, qui est préférable à toute autre, est aussi la plus facile à proposer & la plus facile à suivre.

(b) Si on soupçonnoit une pierre très-grosse, on pourroit percer au dehors un peu plus bas que nous n'avons dit, & diriger la pointe du trocart un peu en montant, afin de percer la vessie au même endroit; l'ouverture, qui se trouvera plus étendue, facilitera beaucoup le passage de la pierre. Si on a manqué à prendre cette précaution, on y remédie facilement, comme nous le dirons dans la suite.

(c) On doit faire beaucoup d'attention à ces deux circonstances, & prendre garde surtout que le malade ne fasse pas de mouvement capable de déplacer le trocart & de le faire sortir de la vessie; car alors le courant ne seroit pas conduit jusques dans la capacité de cet organe, & on manqueroit en faisant l'incision, d'ouvrir la vessie, comme cet accident est arrivé une fois; & je ne dois pas oublier d'en avertir pour rendre plus attentif.

(d) Comme toute l'épaisseur de la peau & des graisses que l'on a à couper oppose un peu de résistance, je crois être obligé d'avertir ceux qui essayeroient ou qui feroient cette opération pour la première fois, de s'y attendre, afin de n'être pas dans la nécessité, après avoir fait cette incision, de faire un nouvel effort qui ne les rendrait pas maîtres de leur main; c'est encore une attention qu'il faut avoir lorsqu'on fait la ponction avec le trocart, en piquant la peau qui est plus dure à percer que les autres parties; c'est pourquoi on doit toujours avoir soin de choisir de bons instrumens.

qu'elle n'en eût qu'environ douze ou treize vis-à-vis les muscles érecteurs & accélérateurs ; parce qu'en faisant l'incision un peu plus étroite en cet endroit qu'ailleurs, on évite de couper l'accélérateur, on s'approche moins de l'urètre, (*Planc. VII. C.*) & on n'est point exposé à rencontrer le bord de l'os pubis. (a) Je ne fus pas si retenu par l'incision de la peau & des graisses qui couvrent les muscles ; car en retirant mon lithotome, j'étendis cette incision extérieure jusques proche le scrotum.

Lorsque cette incision fut entièrement achevée, je quittai mon lithotome, & je pris mon gorgeret, (*Pl. VI. fig. 3. & 9.*) je glissai son bec (*Z*) dans la cannelle (*GH*) du trocart pour le conduire dans la vessie, de la même manière que j'avois conduit le lithotome, c'est-à-dire, jusqu'à ce que je fus arrêté par le rebord (*G*) de la cannelle ; alors je retirai mon trocart, je retournai en-dessus la gouttière qui étoit en-dessous lorsque j'avois introduit le gorgeret : (*CK*) ce gorgeret est formé de deux pièces ou branches (*RS*) qui peuvent s'écarter, & servir, s'il est besoin, de dilatatoire. Je portai mon doigt dans cette gouttière pour examiner l'étendue de l'incision, que je trouvai suffisamment grande pour y introduire une tenette ; j'y en introduis une en effet très-facilement ; je retirai mon gorgeret, & j'écarterai les branches de la tenette à peu près autant qu'elles le sont lorsqu'elle est chargée d'une pierre un peu grosse, & je la retirai dans cet état sans aucune violence. (b)

Pour examiner ensuite l'état des parties où j'avois fait mon opération, je les disséquai, & je trouvai que mon incision se terminoit au bord du muscle accélérateur à deux lignes de l'os pubis ; je ne pus pas m'assurer exactement de l'étendue de l'ouverture de la vessie, parce que les membranes de ce viscère s'étoient resserrées depuis l'évacuation du liquide ; je les étendis faiblement, & dans ce dernier état l'incision (*Pl. VII. ON*) avoit environ quatorze lignes de longueur ; elle commençoit à égale distance au-dessus de l'urètre & à côté du cou de la vessie, & montoit obliquement vers le milieu du pubis, c'est-à-dire, qu'elle gardoit à peu près la même direction que l'incision extérieure. Il me parut après cette recherche que je n'avois plus rien à désirer pour la perfection de mon opération, & que les mesures que j'avois prises m'avoient conduit fidèlement par les endroits où je desirois que mon incision fût placée.

Ainsi je ne trouvais rien à changer au manuel que je viens de décrire ; je me contentai seulement de le répéter plusieurs fois pour me mettre en état de pratiquer la même opération avec sûreté sur les vivans.

Je n'osai pas cependant l'entreprendre avant que d'y être autorisé par mes Confrères les plus versés dans l'opération de la taille : je fis devant eux depuis 1739. jusqu'en 1731. plusieurs épreuves, dont ils furent satisfaits.

En Mai 1731. je me déterminai par leur conseil à tailler selon cette nouvelle méthode un malade âgé de quatorze à quinze ans, qui nous parut d'une bonne complexion ; je le préparai par une saignée & une purgation : au moment de l'opération, je lui injectai de

l'eau dans la vessie ; je lui mis un petit bandage, (*Pl. VI. fig. 4.*) à l'urètre pour empêcher l'écoulement du liquide ; je le taillai en présence de la plupart des personnes qui avoient assisté à mes épreuves, & je lui tirai une pierre grosse comme un petit œuf de poule ; il ne survint aucun accident, & la plaie de l'opération fut parfaitement guérie dans l'espace d'un mois.

Mais je remarquai dans cette première opération qu'il étoit difficile d'injecter la vessie : car non-seulement l' injection fut fort douloureuse au malade, mais elle ne se put faire même que fort imparfaitement, parce que la douleur l'engageoit à faire des mouvemens ou des efforts qui chassoient une grande partie de l'eau que j'injectois dans la vessie ; c'est pourquoi je résolus de n'en pas faire à un malade que je taillai par la même méthode dans l'Hôtel-Dieu de Soissons au mois d'Avril de l'année suivante ; il étoit âgé de dix-sept ans ; en le sondant je m'aperçus que la vessie étoit spacieuse, & j'en jugeai encore plus sûrement par la quantité d'urine qu'il rendoit à chaque fois ; je lui recommandai la veille de l'opération, de retenir le lendemain matin ses urines jusqu'à ce que je fusse arrivé, ce qu'il fit facilement ; car je le trouvai encore endormi. Tout étant disposé pour l'opération, je lui mis le petit bandage (*Planc. VI. fig. 4.*) à l'urètre, & je le taillai dans l'instant en présence de Messieurs Petit & Boulanger, l'un Médecin & l'autre Chirurgien de cet Hôpital, & de plusieurs Maîtres Chirurgiens de la Ville ; la pierre avoit à peu près le même poids que celle du sujet précédent, mais elle étoit d'un volume plus considérable. Messieurs Petit & Boulanger se chargèrent de la cure du malade, & eurent la bonté dix-huit jours après l'opération de m'apprendre sa guérison.

Au mois d'Octobre de la même année, je fondai un malade âgé de soixante ans ou environ ; je lui trouvai une pierre ; je m'aperçus que sa vessie étoit fort étroite ; en effet, il rendoit très-peu d'urine à la fois, & avec beaucoup de douleur ; il me parut que dans ce cas mon opération ne pouvoit pas convenir : mais le malade qui avoit entendu parler fort avantageusement de ma méthode, me sollicitoit extrêmement pour que je lui fisse l'opération. Il me vint en idée, que si j'accourais le malade à boire beaucoup, la quantité d'urine que formeroit cette boisson pourroit dilater peu-à-peu la vessie ; je fus surpris du succès de cette tentative ; car non-seulement la vessie parvint à contenir une quantité d'urine assez considérable pour permettre l'opération ; mais de plus le malade sentoît beaucoup moins de douleur en urinant.

Je le taillai en présence de plusieurs de mes Confrères le premier Décembre, quoique la saison fût peu favorable, parce qu'il faisoit très-froid ; j'y fus contraint par le malade qui ne voulut pas attendre davantage ; je lui tirai une pierre large de deux pouces quelques lignes, épaisse de plus d'un pouce ; la plaie alla bien, malgré l'indiscrétion du malade, qui se donna une indigestion le dix-septième jour de son opération ; il survint dès le même jour un cours de ventre avec une fièvre considérable, qui devint intermittente : la purgation & l'usage du quinquina dissipèrent les accidens, & le malade fut guéri de sa plaie au bout de quarante jours.

(a) Toutes ces mesures ont été prises sur le cadavre d'un adulte d'une moyenne grandeur : ainsi il faut les diminuer à proportion pour les enfans selon les âges.

(b) Un Auteur qui a parlé de mon opération trois ans après les épreuves que je viens de rapporter, propose de faire avant que de se servir du trocart, une incision extérieure à la peau & aux graisses obliquement de haut-en-bas, comme elle se pratique d'abord à l'appareil laéral, & ensuite de porter dans cette incision à peu près à l'endroit que nous avons dit, le trocart pour aller percer la vessie. L'Auteur croit qu'à la faveur de cette

incision on pourroit sentir les ondulations de l'urine ; ce que je n'ai pas observé. Il seroit, du moins nécessaire pour cela, que l'incision s'étendit au-delà du muscle triangulaire. Je ne blâme pas cette incision, elle peut du moins servir à ceux qui commencent à pratiquer cette opération, pour mieux sentir le bord de l'os, qui doit, comme nous l'avons dit, guider extérieurement pour le coup de trocart, & pour l'incision entre les muscles érecteurs & accélérateurs. Néanmoins elle ne m'a pas semblé nécessaire, & ma méthode m'a paru plus simple.

En 1735, un jeune homme de vingt-huit ans qui avoit la pierre, vint me trouver; il avoit usé de beaucoup de remèdes qu'un charlatan lui avoit fait prendre dans le dessein de le guérir: ses douleurs augmentèrent tellement par l'usage de ces remèdes qu'elles le déterminèrent à se faire tailler, il urinoit à tout instant & très-peu à la fois; j'eus recours au même expédient que pour le malade précédent, je commençai à lui faire boire par verres de demi-heure en demi-heure le matin une chopine de tisane faite avec du chien-dent, de la réglisse & de la graine de lin; je lui augmentai cette boisson de jour en jour de demi-leptier, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à deux pintes. Je m'aperçus chaque jour de la dilatation de la vessie par la quantité d'urine qu'il rendoit à chaque fois, parce que je lui recommandois d'uriner dans des verres; au bout de huit jours il en urinoit au moins un verre & demi à la fois, & avec beaucoup moins de douleur qu'auparavant. Cette quantité d'urine me fit connoître que la vessie étoit suffisamment dilatée, pour faire mon opération; dans le moment même que je me préparai à la faire, je lui appliquai le petit bandage (*Planche VI. fig. 4.*) à la verge pour retenir l'urine, je le taillai aussitôt en présence de Messieurs Chicoineau, Premier Medecin du Roi, & Marcot, Medecin ordinaire, & de Messieurs de la Peyronie, Petit, Boudou, Malaval, & plusieurs autres grands Maîtres; je lui tirai une pierre murale noire, qui surprit tout le monde par sa grosseur & par les irrégularités ou les pointes dont sa surface étoit garnie. Tous les assistants convinrent qu'il eût été impossible de tirer cette pierre par le cou de la vessie, quelqu'incision qu'on y eût faite, sans faire périr le malade. Cette pierre maltraita considérablement les chairs, ce qui attira une suppuration considérable & de la fièvre pendant huit ou neuf jours; cette fièvre m'obligea de faire plusieurs saignées qui la dissipèrent. Outre les matières de la suppuration qui furent fort abondantes, la vessie qui avoit été fort maltraitée par la présence d'une pierre, dont la surface étoit si hérissée de pointes, fournit beaucoup de glaires qui sortirent par la plaie & par l'urethre; les urines reprirent peu-à-peu leur cours ordinaire, & la plaie fut entièrement fermée au bout de trente-six jours, sans qu'il soit resté aucune incommodité au malade.

Le douzième Avril 1736, je taillai un jeune garçon de dix-sept ans par cette méthode; l'opération ne m'offrit rien de singulier, elle se fit dans les mêmes circonstances que les précédentes, & eut le même succès.

Ces cinq opérations manifestèrent assez les avantages de cette nouvelle méthode: mais elles m'instruisirent peu; la réussite même m'en imposa, je crus être arrivé à la perfection du manuel de l'opération; une expérience plus étendue me fit connoître dans la suite quelques inconvénients que j'avois à prévoir.

Un de ces inconvénients qui frappa le plus les spectateurs, & qui cependant n'est pas le plus dangereux, est d'avoir manqué d'entrer dans la vessie avec le trocart, dans des cas où il ne s'y trouva point d'urine. La première fois que cet accident arriva, quelques circonstances avoient retardé le moment de l'opération, les douleurs obligèrent le malade à se retirer dans un coin où il se cacha derrière une porte, & ôta le bandage pour lâcher ses urines; & afin que je ne m'en aperçusse pas, craignant que cela ne retardât l'opération, il remit le bandage comme il étoit auparavant; je fus trompé en effet; car lorsque je voulus entrer dans la vessie avec le trocart, il glissa sur les membranes de ce viscère sans les percer. Trop affermi par les succès des opérations précédentes, je ne soupçonnais pas un pareil événement, quelque peu de sang qui sortit par la cannelure du trocart m'en imposa, je crus que c'étoit de l'urine teinte de sang, & je ne m'aperçus que je n'étois pas entré dans la vessie, que lorsque j'eus fait l'incision; mais je fus trompé de profit l'ouverture que j'avois faite; car à la faveur d'une sonde que je mis dans la vessie, & que je sentis facilement avec mon

doigt que j'avois introduit dans la plaie, j'ouvris le corps de ce viscère, & je tirai la pierre, cette opération réüssit parfaitement.

Cet accident me fit veiller davantage sur mes malades pour n'y pas retomber par la même cause; mais j'y fus depuis exposé dans un cas imprévu à l'Hôpital de la Charité des hommes; il y avoit plusieurs malades à tailler, & nous étions quatre à faire les opérations, on changea de lit par inadvertance un des malades que j'avois préparé, & il m'en échut un autre à la place, à qui je portai un coup de trocart sans qu'il sortit d'urine; dans la crainte de n'être pas entré dans la vessie, je ne jugeai pas à propos de faire mon incision, & je pris le parti de retirer mon trocart & de tailler par le grand appareil ce malade qui ne s'étoit pas trouvé préparé pour mon opération. En effet, il ne sortit point d'urine lorsque je le taillai, & il guérit aussi promptement qu'à l'ordinaire.

Pour me garantir de cet inconvénient, j'ai trouvé depuis un moyen bien simple, par lequel je puis facilement m'assurer du degré de plénitude de la vessie; avec le doigt que j'introduis dans l'an, & avec la main que j'appuie sur l'hypogastre, je fais plusieurs mouvements alternatifs par lesquels je m'assure exactement, à travers les membranes du rectum, du volume, ou de la plénitude de la vessie.

Entre les malades que j'ai taillés depuis, il s'en est trouvé un en effet à la Charité dont la vessie n'étoit pas assez remplie d'urine, & je m'en aperçus facilement par cet examen, je différâi l'opération de quelques heures, la vessie se trouva alors suffisamment pleine d'urine, & je le taillai avec succès.

Pour s'assurer de la plénitude de la vessie, il y a un autre moyen très-facile & bien sûr, c'est qu'après avoir accoutumé les malades à boire plusieurs jours jusqu'à ce que leur vessie soit parvenue à contenir un verre ou deux d'urine, ce qui suffit pour l'opération, il faut le jour qu'on doit la faire, que le malade boive le matin une ou deux pintes de sa tisane ordinaire, & attendre pour opérer, que le besoin d'uriner le presse; c'est dans ce moment qu'on appliquera le bandage de l'urethre, pour retenir les urines, & on fera sur le champ l'opération.

On est bien sûr de la quantité d'urine qu'on trouvera dans la vessie, par celle qu'on aura observé que les malades rendoient chaque fois les jours précédents.

On ne doit pas cependant négliger l'autre moyen dont nous avons parlé, parce qu'en s'assurant avec le doigt du volume & de la situation de la vessie, on juge plus facilement du trajet que le trocart doit faire pour entrer sûrement dans la vessie.

On doit encore être attentif, surtout dans les personnes âgées, à examiner la capacité du rectum, parce qu'il y a des sujets où cet intestin est extrêmement dilaté au-dessus du sphincter. Dans ce cas on risquerait, non-seulement dans ma méthode, mais dans toutes les autres, d'ouvrir le rectum, s'il se trouvoit rempli de matières, alors il vaudrait mieux remettre l'opération & vider l'intestin.

Cette précaution est d'ailleurs nécessaire, afin que la vessie puisse, lorsqu'on la comprime, affaïssir le rectum, & approcher davantage de l'os sacrum & qu'elle puisse, étant ainsi abaissée être percée plus sûrement par le trocart à l'endroit qui convient. C'est dans cette vue que je ne manque pas la veille de l'opération de faire donner le soir un lavement au malade.

Les mauvaises réüssites de quelques opérations, m'ont fait découvrir que ma méthode étoit, comme les autres, sujette, en de certaines circonstances, à un autre inconvénient beaucoup plus fâcheux que celui dont je viens de parler; car lorsque les urines s'arrêtent, ou bien lorsque les suppurations deviennent abondantes, & qu'elles n'ont pas un cours assez libre, le tissu cellulaire s'enflamme & s'engorge, ce qui occasionne des infiltrations & même des abcès gangréneux qui cau-

sent quelquefois la mort. Cet accident, sur lequel j'avois déjà beaucoup réfléchi quand je pratiquois le grand appareil, réveilla davantage mon attention, lorsque je reconnus qu'il avoit été la cause de la mort de quelques malades taillés selon ma méthode, & je pensai que je pourrois le prévenir, en plaçant dans la plaie une canule, *Planche VI. Figure 8. (a)* pour entretenir autant de tems qu'il seroit nécessaire; le cours des urines & des matieres de la suppuration; & j'ai observé en effet que depuis que j'en fais usage, ces accidens ne sont pas arrivés; car de neuf malades que je taillai à la Charité aux deux dernières saisons (b), il ne m'en est mort qu'un, mais par une cause bien différente: il se trouva dans sa vessie une pierre qui en remplissoit presque toute la capacité, & qui s'écrasa en un grand nombre de fragmens que je tirai à plusieurs reprises pendant six semaines; la foiblesse du malade m'obligea à faire cette extraction en différens tems, ce qui occasionna un dévoiement qui jeta le malade dans un épuisement extreme, & qui le fit périr environ deux mois après l'opération.

La canule a encore un autre usage que je ne dois pas omettre, qui est, que lorsqu'une pierre trop grosse ou irrégulière a ouvert quelques vaisseaux considérables, on peut facilement par son moyen se rendre maître du sang, parce qu'elle sert à contenir la charpie qu'on emploie pour comprimer les vaisseaux.

Les mauvais succès que j'ai éprouvés, m'ont encore fait découvrir dans cette nouvelle manière de tailler, un autre avantage très-important.

Aucunes méthodes n'ont pu ouvrir aux grosses pierres une issue suffisante pour pouvoir les tirer, sans exposer les parties par où elles passent à une violence, qui a ordinairement des suites funestes; & quoique j'eusse eu dans mes premières opérations la satisfaction de tirer heureusement des pierres d'un volume considérable, il m'est cependant arrivé en tirant des pierres extrêmement grosses, d'avoir eu à forcer une si grande résistance, que ces pierres ont causé dans leur passage des contusions & des déchiremens qui ont fait périr les malades, les uns fort promptement, & les autres à la suite d'une suppuration très-considérable & très-longue.

Ces malheurs me firent examiner les parties qui paroissent former le plus d'obstacle à la sortie de ces pierres. Je reconnus que c'étoit le cordon des fibres du bord inférieur du muscle triangulaire, & la partie du muscle releveur qui descendent à la marge du sphincter de l'anus, qui causoient la principale résistance. Lorsque le volume de la pierre excède l'incision que je fais à ces muscles, elle entraîne avec elle vers le fondement les portions de ces muscles qui s'opposent à son passage, & forment, en rassemblant leurs fibres, une bride très-difficile à rompre. Quand j'eus reconnu que la résistance dépendoit principalement de ces portions de muscles; je compris qu'il étoit aisé de lever l'obstacle; non-seulement parce que je ne trouvais aucun inconvénient à couper la bride qui le forme, mais encore parce que la pierre qui la porte vers le dehors, rend cette petite opération très-facile; dans cette idée, je fis faire un bistouri courbe à bouton, (voyez *Planche VI. Figure 6.*) qui pût être porté facilement entre les branches de la ténacité sur la pierre à l'endroit de la bride, pour la couper. On a quelquefois recours au même expédient dans les autres méthodes, mais avec bien moins d'avantage; parce que l'on coupe la prostate & le cou de la vessie, au lieu que je ne coupe qu'un petit paquet de fibres qui est sans conséquence; & depuis que j'ai observé cette pratique, j'ai tiré des pierres fort grosses avec un heureux succès.

VESICARIA, est le nom de l'*Alcea Veneta*, & de l'*Alkekengi*, soit parce que leur fruit & leur graine sont contenus dans des vésicules, ou parce qu'ils sont bons pour la pierre dans la vessie. **BLANCARD.**

VESICATIO, vésication, ou naissance des cloches ou vésicules qui se forment après une brûlure de feu ou d'eau chaude. On appelle aussi l'effet des remèdes vésicatoires, *vésicatio*. **CASTELL.**

VESICATORIUM, vésicatoire. Voyez *Cantharides*.

VESICULA, vésicule ou petite vessie, diminutif de *vessica*; il se dit souvent en particulier de la poche qui contient le fiel, qu'on appelle *vésicule du fiel*.

VESICULÆ SEMINALES, vésicules séminales.

Ce sont des corps mous, blanchâtres, nœux, longs de trois ou quatre travers de doigt, & larges d'un, & moins épais que large d'environ les deux tiers, situés obliquement entre le rectum & la partie inférieure de la vessie, de telle manière que leurs extrémités supérieures sont à quelque distance l'une de l'autre, & leurs extrémités inférieures unies entre celles des vaisseaux déferens, dont ils imitent l'obliquité & la courbure.

Ils sont d'une rondeur irrégulière à la partie supérieure, & se rétrécissent par degrés en descendant vers le bas. Par l'union de leurs extrémités inférieures ils forment une espèce de fourche, dont les branches sont larges & courbées comme des cornes de bœuf. Ces extrémités sont fort étroites, & forment un petit cou qui passe derrière la vessie vers son cou, & continue son cours dans la rainure des prostatites par la substance de la portion contiguë à l'urethre, jusqu'à ce que ses extrémités percent la caroncule.

La substance interne des vésicules est plissée, & distinguée en quelque façon en différentes capsules par la tournure des plis. Leur surface externe est couverte d'une membrane fine, qui sert de bord & de bride aux plis, & est une vraie continuation de la substance cellulaire du péritoine. On peut aisément déplier les vésicules & redresser leurs tortuosités; & par ce moyen, on les rend plus larges que dans leur état naturel.

Leur substance interne est veloutée & glanduleuse, & fournit perpétuellement un fluide particulier, qui exalte, subtilise & perfectionne la semence qu'elles reçoivent des vaisseaux déferens, & dont elles sont les réservoirs pour un certain tems. **WINSLOW Anatomie.**

VESPA, Offic. Mer. Pin. 126. Raii Insect. 210. Jonf. de Insect. 17. Aldrov. de Insect. 198. Mouff. Insect. 241. Charl. exar. 37. *La guêpe.*

On emploie l'insecte entier, & on le dit bon pour lever les obstructions des reins & de la vessie, & pour briser la pierre. On croit qu'il a à peu près les mêmes vertus que l'*asclépias* ou le cloporte. **DALZ.**

VESPA ICINEUMONTI

C'est une mouche qui a le corps menu, quatre ailes & un aiguillon.

On a observé par rapport aux *grana radicum Breytii*, ou *coccus Polonicus*, (Voyez l'article *Knaul*); & par rapport aux *grana hermi*, ou *coccus Baphicus*, Offic. (Voyez *Chermier*), que ce sont des nids d'insectes, qui ne sont point engendrés par la plante qui les porte. Mais comme nous avons omis à ces articles de spécifier à quelle classe d'insectes on les doit rapporter, il est bon d'observer ici que les uns & les autres viennent d'œufs, qui y ont été déposés par un insecte femelle de leur espèce qui a fait une plaie à la plante, dont s'est

(a) Quoique les cannules d'argent ou de plomb puissent servir en pareil cas, je préfère cependant celles d'argent qui

sont plus flexibles, que je couvre de linge fort doux & ulcé.

(b) En 1740. & 1741

ensuivi une tumeur. De cette tumeur mûrie par la chaleur du soleil naissent des insectes à six jambes, qui, par degrés se métamorphosent en guêpes, appelées *Ichneumon*. Je suis porté à le croire par deux raisons : la première, que Breyn observe lui-même, que les animaux de cette classe se trouvent dans des endroits, où naît ce coque : la seconde, que les guêpes de cette espèce déposent leurs œufs, non-seulement dans l'écorce des arbres & les racines des tiges, mais dans les corps mêmes des animaux, comme il paroît par une multitude d'observations faites par les Auteurs qui ont écrits sur les insectes. Nous en avons un exemple dans la *Métamorphose des Insectes* de Goedart, par rapport à l'*Eruca Brassicaria*, ou chenille qui infecte les choux, dans l'endroit où l'Auteur s'exprime en ces termes : « après qu'elles sont restées quatre jours sans mouvement, on voit sortir quarante vers ou plus de leur peau, des deux côtés de chaque insecte, lesquels deviennent par la suite autant de petites mouches. »

Ray, dans son *Hist. des Insectes*, fait une observation semblable, & je l'ai faite aussi sur la chenille & autres insectes, qui font des nids, non-seulement de guêpes *ichneumon*, mais aussi d'autres mouches.

Quelques-uns croient des vers hermaphrodites : c'étoit l'opinion de Chelton, parce qu'il n'y avoit pu découvrir aucune différence de sexe, ni les voir jamais dans la copulation. La petitesse de ces animalcules pourroit bien être la cause pourquoi on ne sauroit observer en eux, ni les parties, ni l'acte de la génération ; au lieu que dans les vers de terre, les limaces & les limaçons, qui sont en effet hermaphrodites, on voit très-distinctement la manière dont ils s'engendrent, attendu qu'ils sont plus gros.

Garidel, dans son *Histoire des Plantes qui naissent en Provence*, a écrit au long du *Coccus Baphicæ*, mais non pas avec tant d'exactitude qu'on avoit lieu de l'attendre d'un homme qui étoit si fort à portée de faire des observations. Je rapporterais mot pour mot ce qu'a écrit le savant Breyn sur cette matière, dans son *Hist. nat. cœci radicis*, observant premièrement, que le *coccus Polovici* doit être rangé dans la classe du *coccus radicis*, comme nous en assure Breyn lui-même, qui termine ainsi son ouvrage.

« Le *coccus radicis* est un insecte sans ailes, à six piés, « qui n'a point de sexe distinct à ce qu'il paroît : qui, « attaché aux sommités des racines du *polygamon*, & « sans mouvement local & sans sentiment, ressemblant « à un grain sphérique, paroît de la nature des végé- « taux, & augmente en volume, ensuite de quoi, après « un tems déterminé, il devient un autre ver ou insecte, « différent du premier, quoiqu'il lui ressemble encore « par quantité de ses propriétés. Ce ver ne reçoit point « de nourriture ni d'accroissement, ne paroît pas d'un « sexe distinct, & porte des œufs qui reçoivent en « lui-même leur dernière perfection : après un certain « tems il se couvre d'un duvet, & privé encore pour « lors de mouvement local, il se rétrécit, & dépose ses « graines ou œufs, desquels après un autre tems déter- « miné, au bout duquel la chaleur du soleil les fait « éclore, sont produits des vers semblables à ceux que « je viens de décrire plus haut. »

Quoique je ne doute point de la véracité de Breyn & de la fidélité de ses observations ; comme il ne laisse pas d'avouer qu'il se trouve quantité d'*ichneumon* guêpes autour des nids de ces animaux, je ne puis m'empêcher de penser que ceux-ci tirent leur origine de ces bêtes. Aussi Garidel avoue-t-il, qu'après la mort des insectes expades, ou à six jambes, il se forme de ces petites mouches dans les grains du *chermer*. DALL.

VESPERNA, le quatrième repas, ou la quatrième fois qu'on mange dans un jour, & la première après le souper, ou la collation de l'après-midi. CASTELL.

VESPERTILIO, Offic. Aldrov. Ornith. 1. 571. Bellon. des Ois. 147. Gesn. de Avib. 694. Jonf. de Avib. 34. Charlt. Exer. 80. Raii Synop. A. 243. Sloan. Hist. Jam. 2. 330. Andira, Pif. (Ed. 1658.) 290. Andira acu, Marçg. 213. Andhura, de Laet. Ind. Occid. 615. La chauve-souris.

Elle paroît en Été les soirs : mais l'Hiver elle se cache dans des rochers & des cavernes. La chair & le sang de cet animal est en usage : la chair bien préparée est bonne pour le skirrhe & la goutte, & le sang guérit l'aplopécie. DALL, d'après Galien.

Ray observe judicieusement que quelques-uns ont rangé mal-à-propos cet animal au nombre des oiseaux, à cause de ses ailes & de son vol ; attendu qu'il n'a ni plume, ni bec, & n'est point ovipare. DALL.

VESTIBULUM, le vestibule : c'est le nom d'une des parties de l'oreille interne. Voyez Auris.

VET

VETERINARIA, le *Vetus* *Spes* ; c'est la partie de la Médecine qui traite des maladies des chevaux, & du bétail.

VETERNUM, l'anasarque. Juxta in Ninivemclat. Voy. Anasarca.

VETERNUS, synonyme à *lethargus*.

VETONICA, synonyme à *betonica*, *bétoine*. C'est aussi le nom du *caryophyllus altilis major*.

VETTADAGOU, H.M. est un arbrisseau Indien, bas & baccifère, qui porte une fleur blanchâtre pentapétale & sans odeur, & une baie ronde d'un pourpre pâle, qui contient cinq graines solides triangulaires, lesquelles sont d'abord blanches, ensuite rougeâtres & à la fin blanchâtres. Il est toujours verd & porte du fruit deux fois l'an, en Mars & en Septembre.

De ses feuilles broyées & bouillies dans de l'huile de sésame, on prépare une liqueur, qui, appliquée sur l'abdomen, soulage, dit-on, dans les accouchemens laborieux, & chassé l'arrière-faix quand il est resté.

Le *Kal vettadagou*, H.M. ressemble beaucoup au précédent, si ce n'est que ses feuilles sont plus petites & plus rondes. Les fleurs sont rouges & les baies de couleur d'orange, & ont un goût ac. Ray, *Hist. Plant.*

VETTI TALI. Voyez *Amvetti*.

VEX

VEXATA, dans Celse, sont des contusions ou des collisions. Il traite de la cure des *vexata*, Lib. VII. cap. I. Voyez *Contusio*.

UHE

UHEBEHASON Theveti, J. B. *Arbor brassicæ folio, excellissima Americana*, C. B.

C'est un arbre d'une grosseur surprenante, dont les branches s'entrelacent les unes dans les autres, & les feuilles sont semblables à des feuilles de choux. Les branches portent un fruit d'un pié de long. L'arbre donne aussi une gomme rouge.

Thevet étant en Amérique, y remarqua cet arbre, à ce qu'il nous rapporte, à six mille de distance, & crut d'abord que c'étoit, quant à la forme, une production de l'art, & non pas de la nature.

Une infinité d'abeilles trouvent leur aliment dans le fruit, & leur logement dans les creux ou les cavités de l'arbre, où elles font leurs rayons & préparent leur miel. Il décrit deux sortes de ces abeilles. Les premières, sont de la grosseur de nos abeilles ordinaires, & donnent un fort bon miel & une cire jaune. Les autres sont de moitié plus petites, & font un miel excellent, mais une

cire aussi noire que du charbon. Quoique les abeilles aiment beaucoup le fruit de cet arbre, les hommes n'en feroient manger, parce qu'il est rare qu'il vienne en maturité. RAY, *Hist. Plant.*

V I A

VIA, qui signifie, à la lettre, une route ou un chemin, n'a point de signification particulière en Médecine, si ce n'est dans l'expression de *prime vie*, « premières » voies, « qu'on applique à l'estomac, aux intestins & à leurs dépendances.

V I B

VIBEX, maigre livide ou noire sur la peau, provenant d'une contusion; c'est la même chose qu'une ecchymose. Voyez *Ecchymosis*.

VIBRISSE, ou VIBRISCI, les poils qui croissent dans les narines.

VIBURNUM, *Viorne*.

Voici quels sont ses caractères :

La fleur est monopétale, tournée en rond, fendue en cinq, garnie de cinq étamines, qui croissent sur le côté de la partie inférieure de la plante, disposées en ombelles, & portées sur l'ovaire. L'ovaire a son bord supérieur environné d'un calice fendu en deux, il a un tuyau droit & en quelque façon triglobulaire, & devient une baie molle succulente, qui est comprimée, striée, & remplie d'une graine dure unique.

Boerhaave compte neuf sortes de *viorne*, qui sont :

1. *Viburnum*, Offic. Parkinson, Theor. 1448. Rall. Hist. 2. 1590. Synop. 3. 460. Tourn. Inf. 407. Boerh. Ind. Alr. 2. 224. *Viburnum vulgè*, C. B. P. 429. *Lantana*, sive *viburnum*, Ger. 1305. Emac. 1490. *Lantana vulgè*, aliis *viburnum*, J. B. 1. 557.

Matthioli, qui a donné la meilleure figure de cet arbre, assure que ses feuilles sont astringentes, & bonnes pour fortifier les gencives; que son fruit, réduit en poudre, arrête le vomissement, & que l'on prépare de la gomme de ses racines macérées dans la terre & broyées. T O U R N E F O R T.

C'est un boisson qui vient aussi grand qu'un arbre, quelquefois fort gros, mais toujours plus large que haut, & dont le bois est fongueux & moelleux. De la racine enferme en terre pousse, çà & là, des rejetons d'un ponce de gousse, & d'une coude ou plus de long, rougeâtres dans le bas, couverts d'une poudre farineuse, peu en bois, & toujours verts, & remplis en dedans d'une quantité considérable de moelle blanche. Les feuilles ressemblent beaucoup à celles de l'aune, ou plutôt du *forbus Alpina*. Elles sont opposées, larges, quelquefois longues & épaisses, dentelées, velues & couvertes d'une poudre blanche, surtout à la partie inférieure, qui, par cette raison, est plus blanche que le reste, & d'un goût astringent. Les fleurs croissent en ombelles, ont la même odeur que les fleurs de sureau, & sont blanches, caduques & composées de cinq pétales, médiocrement réfléchies en-dehors; au milieu desquels s'élevaient cinq étamines, longues; blanchâtres. Les fleurs sont suivies de baies, qui, d'abord sont vertes, ensuite rouges, & lorsqu'elles sont mûres, plates, douces & visqueuses, & ne font pas fort agréables au goût, du moins au mien, dit Bauhin, quoique bien des gens de la campagne en mangent, & pour hâter leur maturité, les étendent par lits sur des nattes ou sur de la paille. Les baies contiennent une graine large, comprimée & striée, couverte d'une écorce ou écaille dure.

Il croît fréquemment dans les baies, surtout dans les sols de terre grasse & en friche; & fleurit en Été plutôt ou plus tard, selon le temps qu'il fait, & la température ou la qualité du sol. Les baies sont ordinairement rouges en Juillet, & mûres à la fin d'Août ou au commencement de Septembre, comme nous l'apprend Jean Bauhin.

Les feuilles & les baies font dessiccatives & astringentes; ce qui fait qu'on les recommande pour les inflammations des amygdales & de la gorge, pour la chute de la luette, l'ébranlement des dents & le flux de ventre. Les feuilles bouillies dans une lessive noircissent les cheveux, & guérissent l'alopecie. De l'écorce des racines macérées sous terres, bouillies à différentes fois, & broyées long-temps ensemble, on fait une glu qui n'est pas la pire pour la chasse des oiseaux. MATTHIOLI. DODONÆ.

Nous soupçonnons avec Jean Bauhin, que Matthioli a attribué beaucoup de qualités au *viorne* qui appartient au *Rbor*, parce qu'aussi-bien que Ruel, il a cru que ce n'étoit qu'un même arbre.

Des petites branches on fait une fort bonne eau pour les yeux. CAMERARIUS.

Les gens de la campagne, dit Ruel, l'appellent *viorne*, & s'en servent à lier des fagots, parce qu'il est d'une souplesse qui le rend incapable de rompre. On en fait le même usage par tout où il y en a, ce qui a fait que d'habiles Botanistes lui ont donné le nom de *spirea* de Theophraste.

On l'appelle *viburnum* de *vies*, lier: car *viburnum* n'est pas un nom que les anciens aient donné à aucun arbrisseau en particulier, mais il est de l'invention des modernes qui l'ont donné à celui que nous décrivons, à cause de la flexibilité & de la souplesse de ses branches; c'est aussi la raison pourquoi on l'a appelé *lantana*. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave*.

2. *Viburnum Americanum*, odoratum, urtica foliis latioribus, spinosum, floribus minutis, B. P. Prod.
3. *Viburnum Americanum*, odoratum, foliis urticae, floribus minutis, H. L. App. 698. *Camara*, Pilo, 177. *Camara-Tiga*, Id. Ibid.
4. *Viburnum Americanum*, odoratum, folio parvo orbiculato, floribus & bacis foliolis intercepis, C. B. P. Prod.
5. *Viburnum Cisti femina*; sive *salvia*, foliis mucronatis, Americanum odoratum, minus, floribus incarnatis, P. B. Prod.
6. *Viburnum Americanum*, *salvia* foliis obtusis, floribus albis, P. B. Prod.
7. *Viburnum Americanum*, *Cisti femina*, seu *salvia*, foliis mucronatis, floribus luteis, Par. Bar. Prod.
8. *Viburnum Americanum*, folio urticae latissimo, floribus aureis in globum congestis, H. R. D.
9. *Viburnum Americanum*, folio urticae, floribus ex aureis & roseis mixtis, H. R. D. Boerh. Ind. alt. Plant.

V I C

VICIA, la *Vesce*.

Voici ses caractères :

La cosse est pleine de graines à peu près rondes & angulaires. Les feuilles sont en grand nombre, découpées en crenaux, & ordinairement conjuguées par paires, sur une cote ou tige qui se termine par un tendron.

Boerhaave compte vingt-deux espèces de *Vesce*, qui sont :

1. *Vicia supina*, latissima, folio non serrato, T. 397. *Faba sylvestris*, fructu rotundo atro, C. B. P. *Bona silvestris*.

tris, Dod. P. 516. *Aracus sabaceus*, & *Faba haurina*, cui semina minora, J. B. 2. 286.

2. *Vicia sativa vulgaris*, semine nigro, C. B. P. 344. Tourn. Inst. 396. Boerh. Ind. alt. 2. 43. *Vicia*, Offic. Ger. 1052. Emac. 1227. Raii Hist. 1. 900. Synop. 3. 320. *Vicia vulgaris*, *sativa*, Park. Theat. 1072. J. B. 2. 310. *Aphaca*, *Vicia*, Chab. 146.

Les tiges de la *vesce* sont angulaires, foibles & menues, rangées alternativement aux jointures avec de longues feuilles, ayant un tendron à leur extrémité, fait de dix ou douze petits creneaux ronds & un peu creux, avec une petite épine au bout. Elles sont quelquefois un peu velues. Les feuilles croissent ordinairement deux à deux; elles sont droites, plus petites que celles du pois, & de couleur tirant sur le pourpre; elles sont suivies de petites cosse plates, qui contiennent trois ou quatre graines noires & rondes, plus petites que des pois.

La *vesce* se sème dans les champs, fleurit en Mai; sa graine est mûre en Août & en Septembre.

On l'emploie rarement en Médecine, si ce n'est le peuple qui en fait bouillir dans du lait, & en donne la décoction pour faire pousser la petite vérole & la rougeole. MILLER, Bot. Off.

Les *vesces* ordinaires sont chaudes, dessiccatives, détensives, mondificatives & astringentes; elles ont les mêmes vertus que l'*Aphaca*, Voyez ce mot.

3. *Vicia sativa*, alba, C. B. P. 344. Tourn. Inst. 397. Boerh. Ind. A. 2. 43. *Vicia alba*, Offic. *Vicia*, alba semine, J. B. 2. 311. Raii Hist. 1. 900. Park. Theat. 1092.

On distingue cette espèce par la variété remarquable de ses feuilles, dont quelques-unes sont presque rondes, les autres longues & étroites. Sa fleur est simple ou double, couverte de plusieurs taches rouges & portée sur un pédicule fort court. Ses gousses diffèrent aussi de celles de la *vesce* ordinaire; elles sont remplies de semences, qui montrent quelquefois jusqu'à un nombre de neuf, blanches, ou purpurines, ou bigarrées, ou d'un verd pâle, approchantes par leur figure & leur couleur du pois verd, dont elles ont la grosseur, avec cette différence qu'elles ne sont point noirâtres du côté par où elles tiennent à la gousse.

La *Vicia Indica*, fructu albo, de Gerard, ne diffère de la *vesce* ordinaire, qu'en ce qu'elle est plus haute, & que sa semence est plus grosse & plus ronde. Celle-ci ressemble au pois blanc ordinaire par sa couleur, sa figure & sa grosseur. RAY, Hist. Plant.

Elle a les mêmes vertus que la *vesce* ordinaire; mais elle n'est d'aucun usage dans les Boutiques.

4. *Vicia vulgaris*, acutiori folio, semine parvo nigro. Voyez *Aracus*.
5. *Vicia*, flore albo, siliqua longa, glabra, Ind. 160.
6. *Vicia*, folio, & siliqua latis, siliqua hirsuta, Ind. 160.
7. *Vicia*, flore purpureo, siliquis brevibus, crassis, pendulis, M. H. Desc. 2. 62.
8. *Vicia*, folio magno, atroviridi, apice aculeato, siliqua singulari, quasi articulata, semine nigrescente cinereo.
9. *Vicia arvensis*, folio supremo marginato aculeato, flore & semine albo.
10. *Vicia Orientalis*, flore suaverubente, siliquis brevissimis, Nilhol.

Les douze espèces suivantes de *Vicia* ont leurs fleurs disposées en épi.

1. *Vicia Orientalis*, flore maximo, pallescente, maculâ luteâ notata, T. C. 270.
2. *Vicia perennis*, maxima dimetorum, flore obscurè rubente, M. H. 2. 61.

3. *Vicia*, luto flore, siliquesstris, J. B. 2. 313.
4. *Vicia*, multiflora, C. B. P. 345.
5. *Vicia*, Bengalenfis hirsuta, incana, siliqua figi, H. L.
6. *Vicia*, angustifolia, purpureo-violacea, siliqua laci, glabra, Magnol. Bot.
7. *Vicia*, multiflora, castubica, frutescens, siliqua lentis, Breyn. Prodr.
8. *Vicia*, major, folio cordato, flore rubro, fructu albo, figi minoris instar, M. H. 2. 63.
9. *Vicia*, segutum, singularibus siliquis glabris, C. B. P. 345.
10. *Vicia minima*, cum siliquis glabris, T. 397.
11. *Vicia maxima*, tetraphylla, vel pentaphylla, H. C. 229.
12. *Vicia maritima*, flore albo oblongo, Bobart. Boerh. Ind. alt. Plant.

Vicia, suivant Varron, de R. R. est dérivé de vincio, lier; parce que la *vesce* s'accroche & se lie par le moyen de ses mains aux plantes voisines, de même que la vigne. Mais je croirois plutôt avec Vossius, in Etymolog. que *vicia* vient du Grec; car ceux d'Asie appellent cette plante *βίκιον*, (*bicion*), comme Galien nous l'apprend, Lib. I. de Alim. fac. cap. penult. RAY, Hist. Plant.

Cette plante sert de pâture aux animaux. Sa semence leur tient lieu de gland, & ses feuilles d'herbe. Plusieurs personnes ont mangé des *vesces* dans des tems de disette, & ne s'en font pas plus mal trouvés. La semence de la *vesce* est la même en vertu que celle de la semence de fenugrec. Hist. des Plant. attribuée à Boerh.

VICIA LUTEA. Voyez *Aphaca*.

VICLÆ SIMILIS; noms du *Lathyrus*, ἀνθρακίτης, supra & infra terram, siliquis gerens.

VICINTRAHA, ou VICINTRACTUS. Castelli nous apprend, que Felicianus se sert du premier, & Ingrafias du second de ces mots, pour exprimer une érépsile. Mais cela ne peut venir que d'une lourde méprise au sujet de la dérivation du mot *Erysipelas*.

VICTICELLÆ, ou VITICELLÆ LIQUOR; dans Paracelse, est une espèce de vin.

VICTORIALIS. Voyez *Allium*.

VICTORIATUS DENARIUS, dans Marcellus Empiricus, est la moitié de la dragme, en fait de monnaie, c'est la moitié du denier.

VICTORIOLA; nom du *Laurus Alexandrina*. BLANCHARD.

Voyez *Ruscus*, latifolius, fructu folio incidente.

VICTUS, signifie la même chose que *Dista*.

V I G

VIGILLÆ. Voyez *Pervigilium* au mot *Pyretos*.

VIGO, (Jean de) fameux Chirurgien Gênois, qui vivoit vers l'an 1517. Il y a plusieurs compositions qui portent son nom.

Par exemple,

L'Emplastrum de Ravis cum Mercurio, est appelé Emplastrum de Vigo cum Mercurio; & lorsqu'il n'y a point de Mercure, Emplastrum de Vigo simplex.

Quelques trochisques sont encore appelés *Trochisci de Minio Vigonis*. Voyez *Corrodentia*.

On prépare l'emplâtre de *Minium de Vigo*, de la manière suivante.

Prenez de la térébenthine, dix onces;
de l'axonge de porc, sept onces;

du suif de mouton & de
vache, &c. } de chaq. demi-livre;
de l'huile rofat,
de l'huile de myrthe,
de l'onguent populeum,
de la cêruse, } de chaque, 4 onces;
de la litharge d'or & d'argent, de chaque, trois
onces & demie;
du minium, trois onces;
de l'axonge de poule, deux onces;
de la cire blanche, huit onces.

Faites-en une emplâtre selon l'art.

On pulvérisera subtilement ensemble les litharges, le minium & la cêruse; on les mêlera dans un bassin avec les huiles, les graisses & l'onguent populeum; on y ajoutera deux livres d'eau commune, & on fera bouillir le mélange, le remuant toujours avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance d'emplâtre, & que l'eau soit entièrement consommée; ce qu'on connoitra quand il ne bouillira plus. On fait fondre alors dedans, huit onces de cire blanche rompue par petits morceaux, & de térébenthine, pour faire du tout une emplâtre qu'on gardera pour le besoin.

Elle dessèche, cicatrise & résout. LEMERY, *Pharmasopée Universelle*.

VIGOR, eu égard aux maladies, est le même qu'*Acme*.

VIL

VILLI, sont les petits poils qui paroissent sur la superficie des étoffes de laine. On a donné ce nom aux petites fibres qui tapissent la surface interne des intestins & de plusieurs autres parties du corps, parce qu'elles en ont la figure.

VILTRUM, le même que *Filtrum*. *Viltrum Philosophorum*, est un alembic.

VIN

VINCA PERVINCA. Voyez *Pervinea*.

VINCETOXICUM. Voyez *Aselepias*.

VINCULUM, *Bandage*.

Vinculum Solrati, est une espèce de bandage dont Galien donne la description dans son *Traité des Bandages*, nomb. 81. Voyez *Fascia*.

VINDICIANUS. Marcellus Empiricus, *cap. 16.* donne un remède pour la toux, qu'il attribue à *Vindicianus*.

Broyez, dit-il, du soufre vir, mêlez-le avec de la vieille axonge de porc, & faites-en des pilules de grosseur à pouvoir les avaler aisément. Donnez-en trois le premier jour, deux le second, & une le troisième.

Ce remède est bon pour les chevaux, aussi bien que pour les hommes.

VINUM, *Vin*.

Les principes ou éléments dont le vin est composé, sont:

- 1°. Un esprit inflammable.
- 2°. Un phlegme.
- 3°. Un sel tartareux acide.
- 4°. Une espèce de substance sulphureuse & oléagineuse.

Il s'ensuit donc que les vins doivent différer les uns des autres, par rapport au goût, à l'odeur & aux vertus, selon la proportion & le mélange de ces éléments. Ceux

qui contiennent une quantité d'esprit inflammable, envoient & échauffent: mais ceux dans qui les parties phlegmatiques, ou tartareuses aigrettes dominent, sont laxatifs & diurétiques, & n'affectent pas aisément la tête. Les vins qui contiennent une grande quantité de substance oléagineuse & sulphureuse, comme sont tous les vins vieux, sont d'un jaune extrêmement foncé, d'un goût & d'une odeur forte; & comme ils ne transpirent pas aisément, ils restent long-tems dans le corps & le dessèchent.

On trouve encore dans les vins qui n'ont pas suffisamment fermenté, sur dans ceux des Canaries, de Frontignan & de Hongrie, un autre élément ou principe essentiel; savoir, une substance douce, oléagineuse, tempérée & visqueuse, qui les rend non-seulement agréables au goût, mais encore nutritifs & adoucissants.

Quoique tous les vins puissent être réduits en leurs principes constituans, je veux dire, en esprit, en huile, en phlegme, en substance douce & en partie tartareuse acide; ils diffèrent néanmoins en ceci, que les uns contiennent un soufre doux & subtil, au lieu que les autres n'ont qu'un soufre grossier moins agréable au goût.

Par exemple, les vins de Hongrie & du Rhin contiennent un esprit beaucoup plus agréable, & un soufre plus doux & plus subtil que ceux de France, de Turin & de Misnie, dont l'esprit & le soufre sont quelque peu après & nuisibles au corps. De-là vient que l'odeur seule du vin du Rhin, lorsqu'il est vieux & de bonne qualité, ranime les forces à un point extraordinaire, ce que les autres vins ne font point. Le principe tartareux varie aussi selon les vins; car les uns, comme ceux de Provence, contiennent une grande quantité de tartre grossier; & les autres, comme celui du Rhin, un tartre infiniment plus subtil. Quelques vins, comme ceux de la Moselle, contiennent un tartre nitreux légèrement amer; ce qui les rend laxatifs & diurétiques.

On ne sauroit apporter trop de soin dans la distillation des vins quand il s'agit d'en faire l'analyse.

Trois chopines de vin du Rhin distillées dans une cucurbitte de verre, ont donné treize onces d'esprit, & environ six onces & demie de phlegme.

Trois chopines de vin de Franconie ont donné huit onces d'esprit de même nature que le premier.

Une chopine & trois quarts de vin de Hongrie, soumises à la distillation dans une cucurbitte, ont donné huit onces & demie d'un esprit beaucoup plus fort que le premier, dans lequel il y avoit à peine un tiers de phlegme.

J'ai tiré par la distillation d'une chopine & six onces de vin de Bourgogne, huit onces d'esprit & quatre de phlegme. D'où il suit que le vin de Hongrie est beaucoup plus spiritueux que celui de Bourgogne, celui-ci plus que celui du Rhin, & ce dernier plus que celui de Franconie.

Après qu'on a tiré l'esprit du vin par la distillation, ce qui reste dans la cucurbitte devient d'une couleur plus foncée & d'un goût extrêmement acide; avec cette différence cependant, que le résidu du vin de Hongrie a une acidité mêlée de quelque douceur, celui du vin de Bourgogne un goût acide astringent, celui du vin du Rhin un goût plus acide, & celui du vin de Franconie une acidité supérieure à celle de tous les autres.

Lorsqu'on verse l'esprit qu'on a tiré du vin du Rhin sur le résidu, ou sur le phlegme tartareux acide qui est resté après la distillation, ce dernier perd une partie de son acidité pénétrante, sans recouvrer pour cela l'odeur ni le goût qu'il avoit auparavant à cause que la faveur spécifique des mixtes dépend du mélange & de la contexture particulière des parties, & que celle-ci est détruite par la distillation. Et comme il est impossible, dans ce second mélange, que les particules s'unissent comme elles l'étoient auparavant, on ne doit point égarer

surpris que les liqueurs perdent leur goût.

Puis donc que l'esprit de *vin* corrige & détruit l'acidité des substances avec lesquelles on le mêle, & que les *vins* de Hongrie & de Bourgogne contiennent plus d'esprit qu'aucun autre *vin* que ce soit, il s'ensuit qu'ils conviennent à ceux dont l'estomac engendre une grande quantité d'acides, aux vieillards, par exemple, aussi-bien qu'aux personnes sujettes aux affections hypochondriaques & aux fièvres quantes; & qu'ils sont surtout salutaires dans les cas où la chylification est défectueuse, & où il reste beaucoup de crudités acides dans l'estomac.

Comme le résidu du *vin* de Bourgogne est un phlegme acide, austère & astringent, il s'ensuit que ce *vin* est propre pour fortifier le ton de l'estomac & des intestins; & qu'il vaut mieux en faire usage lorsque le ventre est extraordinairement lâche que lorsqu'il est resserré.

La couleur des *vins* dépend du principe oléagineux & sulfureux, qui se résout & se mêle intimement avec leurs parties l'aide du mouvement fermentatif intestinal; d'où il suit qu'elle doit être d'autant plus foncée, que le *vin* contient une plus grande quantité d'huile. Lors donc que l'on tire l'esprit du *vin*, on enlève les parties spiritueuses, aqueuses & acides, & il reste dans le vaisseau une masse épaisse de couleur noirâtre, extrêmement foncée, qui donne à l'eau que l'on verse dessus, la couleur que le *vin* avoit dans son état naturel; ce qui est une preuve certaine que ce dernier tire sa couleur de la masse épaisse, sulfureuse & oléagineuse qui reste dans le vaisseau après la distillation.

Les *vins* rouges reçoivent leur couleur des pellicules du raisin avec lesquelles on les laisse infuser; & comme l'acide du moût extrait & exalte aussi la couleur contenue dans ces pellicules, il s'ensuit que cette couleur est purement accidentelle. Tous les *vins* rouges en général ont un goût & une vertu astringente, non-seulement à cause qu'on les laisse long-tems infuser avec les pellicules rouges du raisin, mais encore avec leurs pépins, dont le goût est manifestement astringent. Aussi extraient-ils le principe astringent de ces deux substances pour se l'approprier.

Les *vins* rouges, surtout ceux de Bourgogne, lorsqu'on les distille & qu'on les fait épaisser par l'évaporation dans un vaisseau convenable, sont d'un rouge extrêmement foncé, & d'un goût infiniment astringent; & lorsqu'on met une portion de ce *vin* ainsi épaissi dans une grande quantité d'eau, elle la teint en rouge, & lui communique un goût astringent.

Lorsqu'on verse sur du *vin* rouge, ou sur l'extrait qu'il donne par l'évaporation, une suffisante quantité d'huile de tartre par défaut, le *vin* perd la rougeur qui lui est naturelle, & devient d'une couleur foncée; le mélange se trouble & dépose un sédiment; preuve évidente que sa rougeur provient de l'acide qui l'exalte.

La couleur jaune des *vins* du Rhin provient aussi d'un principe sulfureux & oléagineux; & comme les sels, qui sont comme les matrices des couleurs, s'exaltent par leur mélange avec les sels alcalis, il arrive la même chose dans les *vins* de France & du Rhin, dont la couleur jaune est altérée par l'assidu d'une suffisante quantité d'huile de tartre par défaut, ou d'esprit urineux de sel ammoniac.

Lorsqu'on mêle une liqueur alcaline avec des *vins* extrêmement acides, non-seulement ils changent de couleur, mais il survient encore une légère effervescence; & l'acide du *vin* se mêlant avec le sel alcali, se convertit en un sel tartareux neutre pareil au tartre tartarisé, ou à la terre foliée de tartre, qui est ordinairement préparée avec du vinaigre & du sel de tartre.

Puisque les sels neutres, qui contiennent un acide & un sel alcali comme la terre foliée de tartre, ou l'*Arca-nium tartari*, qui n'est autre chose que de la terre foliée de tartre dissoute, possèdent une qualité détersive, apéritive & résolutive, & facilitent les excré-tions

par les selles & les urines, il s'ensuit qu'ils doivent être propres à guérir les maladies chroniques. Et puis-que l'on peut préparer sur le champ le même sel avec du *vin* du Rhin & de l'huile de tartre par défaut, il s'ensuit qu'il est aisé de procurer par ce moyen une vertu extrêmement médicinale au *vin* du Rhin.

L'acide qui reste après la distillation & l'évaporation du *vin* du Rhin étant mêlé avec de l'huile de tartre par défaut, ferment à un tel point, que l'écume s'élève au-dessus des bords du vaisseau le plus profond; le mélange devient d'une couleur extrêmement foncée; l'écume s'affaïsse & se dissipe au bout de quelques heures, & il reste au fond du vaisseau une liqueur tout-à-fait semblable à l'*Arca-nium tartari* par son goût salin, sa couleur & ses vertus. La raison pour laquelle il s'élève une si grande quantité d'écume durant l'effervescence est, que l'extrait du *vin* conient avec l'acide une grande quantité de soufre & un principe visqueux: de-là vient que l'alcali excite une grande effervescence qui fait élever une infinité de particules vaporeuses & éthérées, qui se trouvant embarrassées dans le principe visqueux, ne peuvent s'échapper, & sont élever les particules visqueuses en forme de bulles.

Les pays situés entre le quarantième & le cinquantième degrés de latitude, comme la Hongrie, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, une grande partie de l'Allemagne, l'Autriche, la Transilvanie, & une grande partie de la Grèce, produisent les meilleurs *vins*; ce qui vient de ce que ces régions sont beaucoup plus exposées au soleil que les autres.

L'expérience prouve encore que les *vins* qui croissent sur des montagnes situées sur les bords des rivières, sont infiniment meilleurs que les autres; car la bonté des *vins* ne dépend pas seulement de l'influence du soleil mais aussi de la nourriture que les raisins reçoivent. Or comme les montagnes sont exposées à la rosée, qui est beaucoup plus abondante aux environs des rivières que partout ailleurs, & que celle-ci renferme une eau subtile & un principe éthéré, il n'est pas étonnant qu'elle fournisse une nourriture convenable pour les vignes. Ces dernières ont encore besoin de pluie, car la rosée ne suffiroit pas pour les nourrir.

La nature du sol contribue aussi beaucoup à la bonté du *vin*; & l'on observe que les meilleurs ne croissent point dans les terres grasses, argilleuses, grossières & noirâtres, mais bien dans celles qui abondent en pierres, en sable, en craie; car ces dernières, quoique stériles en apparences, ne laissent pas d'être extrêmement propres pour les vignes, parce qu'elles conservent long-tems la chaleur du soleil, qui chauffe leurs racines, & donne moyen à la nourriture de se distribuer dans toutes les parties de la plante.

Ajoutez à cela que les eaux qui circulent dans ces sortes de terrains, s'atténuent, se filtrent, & se débarrassent de leurs parties les plus grossières; au moyen de quoi le suc nourricier de la plante devient plus pur & plus subtil.

On ne doit pas douter que le nature du sol ne contribue infiniment à varier les goûts du *vin*, & à lui donner une qualité bonne ou malsainante, puisque des cantons situés sur la même montagne, également exposés au soleil, & qui portent des vignes de même espèce, produisent des *vins* tout-à-fait différents, par rapport à la salubrité, au goût & à la qualité. Le *vin* de Tokay, si l'on en croit les habitants, n'est redevable de ses vertus salutaires qu'à l'or qui croît dans cette contrée: mais je l'attribuerois plutôt à la grande quantité de soufre corroboratif que le terrain contient, puisque l'on n'a aucun autre métal que ce soit ne peut contribuer à la fertilité de la terre, ni encore moins exalter les sucs des végétaux ou les rendre plus salutaires. La salubrité des *vins* de Hongrie dépend entièrement de la subtilité de la nourriture que les vignes reçoivent, aussi-bien que le principe aérien & éthéré qui se mêle avec leur suc, & rend les aliments & les remèdes beaucoup plus salutaires qu'ils ne l'eussent été sans cela.

Plus les eaux sont subtiles, légères & imprégnées d'une matière éthérée, plus elles font salutaires. Les eaux médicinales ne guérissent les maladies avec tant d'efficacité, qu'à cause des sels & du principe spiritueux éthéré qu'elles contiennent; & elles n'en ont pas plutôt été dépourvues par la chaleur & par l'approche de l'air, qu'elles perdent entièrement leur vertu: C'est ainsi que l'esprit éthéré élastique contenu dans le vin accélère le mouvement des fluides, & excite des légères contractions dans les fibres motrices, qui facilitent la circulation du sang & des humeurs, aussi-bien que les sécrétions & les excrétions dont la vie dépend. De là vient que les vins de Hongrie, qui contiennent des parties extrêmement subtiles & spiritueuses, sont si propres à rétablir les forces, & à chasser les humeurs crues & superflues du corps par la diaphorèse qu'ils excitent.

Je vais, pour la satisfaction du Lecteur, donner la liste des principaux vins qui croissent en Europe, sans oublier leurs propriétés & leurs qualités médicinales.

L'Italie fournit des vins aussi généreux que délicieux, entre autres celui qui croît au pied du Mont-Vésuve, que quelques-uns appellent *Lachryma Christi*, & d'autres *vin vierge*, parce qu'il coule en forme de larmes avant qu'on ait foulé le raisin. Il est pénétrant, d'un rouge vermeil, d'une odeur agréable, d'un goût douceâtre, & d'une qualité salutaire; car il passe avec beaucoup de facilité à cause de sa ténuité.

Le vin d'Albe, ainsi appelé du lieu où il croît, n'est pas moins salutaire aux malades qu'à ceux qui se portent bien, à cause de la vertu qu'il a d'exciter la transpiration & l'urine. Il y en a de rouge & de blanc.

On peut mettre au rang des vins les plus estimés le muscat de Toscane, ou le vin de Monte-Fiascone, qui est extrêmement agréable à boire.

Le vin rouge de Monte-Dobzano, & le vin muscat de Pérouse, sont fort estimés, aussi en fait-on un trafic considérable.

Le vin Punique étoit fort renommé dans l'antiquité: il croît sur une montagne appelée *Pforce*, située sur le Cap d'Istrie dans le Golphe Adriatique. Il est doux, odoriférant, & peu sujet à enivrer. Pline assure que *Li-via Angusta* vécut quatre-vingts deux ans par l'usage de ce vin.

Il croît près de Vicence un vin excellent appelé *vin Mar-ciminois*, qu'on prétend être moins nuisible aux goûteux qu'aucun autre vin que ce soit.

Il croît dans le district d'Aquila un vin appelé *Rosazer*, d'une Ville de ce nom, située dans le Frioul.

Le vin Vernacéen, ainsi appelé d'une montagne rouge, connue aujourd'hui sous le nom de Vernacia, est un vin riche & généreux, qui n'est pas moins connu en Italie qu'en France & en Angleterre.

Les vins de Rhétie, qui croissent dans la vallée Teline-nne, sont aussi extrêmement riches & délicieux, & l'on assure qu'Auguste les aimoit beaucoup. Ils sont rouges comme du sang, doux, & laissent un goût quelque peu austère sur la langue.

Quoique les vins qui croissent en Italie soient généralement doux, il ne laisse pas de s'en trouver d'austères dans les parties septentrionales de cette contrée, dont on use avec succès dans les temps chauds, aussi-bien que dans les maladies chaudes, pour éteindre la chaleur dont on est tourmenté.

Les vins de Crète & de Chypre, autrefois connus sous le nom de *Poniques*, sont deux vins de Grèce généralement estimés.

Le vin de Champagne tient le premier rang entre ceux qui croissent en France. Il est agréable à l'estomac, ami des nerfs & de la tête, il passe aisément par les urines, & l'acide subtil & spiritueux qu'il contient le rend d'un goût délicieux.

Les vins de Bourgogne tiennent le second rang. Ils sont forts, couleur d'œil de perdrix, agréables au goût,

moins volatils & plus propres à supporter l'eau que celui de Champagne.

Le vin qui croît autour de Paris, surtout lorsqu'on a eu soin de laisser mûrir le raisin, est léger, agréable au goût, & incapable de supporter l'eau.

Le vin clair qui croît aux environs de Bourdeaux, est quelque peu austère, il ne trouble ni la tête ni les opérations de l'esprit, il est fort admirablement le ton de l'estomac & des intestins. Le meilleur est celui de Pontac.

Les vins d'Orléans tant rouges que blancs, sont généreux & amis de l'estomac; mais ils portent ordinairement à la tête.

Les vins blancs du Poitou approchent beaucoup de ceux du Rhin, avec cette différence qu'ils sont plus crus.

On peut encore mettre au nombre des meilleurs vins de France, le vin de Frontignan & le vin muscat, qui est rouge, extrêmement fort, d'un goût douceâtre & quelque peu austère, & capable de supporter l'eau.

Tel est encore le vin de l'Hermilage, entre Valence & S. Valier, qui est rougeâtre, médiocrement austère & d'un goût approchant de celui des baies de myrte.

L'Espagne produit des vignes qui donnent des vins excellents à cause de la maturité du raisin.

Le vin de Canarie, qu'on apporte aujourd'hui des grandes Canaries, croît aux environs de Palma.

Le vin de Malvoisie est fait avec des gros raisins ronds, & se conserve si long-temps, qu'on peut les transporter dans toutes les parties du monde.

Le vin de Malaga ou le vin sec est beaucoup plus gras que celui de Canarie. Le vin de Petrisfont croît autour de la Ville de Gwaladacazar, sur des vignes que Pierre-Simon transplanta autrefois d'Allemagne en Espagne; car le changement de climat influé sur les fruits, selon les différentes influences du soleil, la nature du terrain, & autres circonstances semblables.

Le terroir d'Henes dans l'Andalousie, produit une grande quantité de vins médiocrement austères, qui ne tardent pas à s'agrir dans les lieux chauds. Ceux qui croissent autour de Madrid ont la même qualité.

Le vin d'Alicant dans le Royaume de Valence, est rouge, épais, agréable au goût, & fortifie l'estomac. Celui auquel on donne communément le nom de *tem* ou de *vin converti*, ne diffère en rien du précédent.

Le vin, en général, possède un grand nombre de vertus, qui ne servent pas moins à prévenir les maladies qu'à les guérir. L'usage modéré de cette liqueur prolonge la vie, & entretient le corps en santé & en vigueur: il influe non-seulement sur le corps, mais encore sur l'esprit, dont il augmente les facultés plus qu'aucune liqueur ou qu'aucun remède que l'on connoisse. Gryllus, de Sap. Dile. Lib. I. prétend que les Grecs n'ont été redevables de leur savoir qu'à la bonté de leurs vins, & qu'ils n'ont perdu leur génie & la réputation qu'ils avoient acquise dans les Arts & les Sciences, que depuis que les Turcs ont arraché leurs vignobles. En effet, l'expérience prouve que les Italiens, les François & les Allemands dont les pays abondent en excellents vins, sont beaucoup plus ingénieux que les peuples du Nord, qui ne boivent que de la bière. Les Payens étoient si persuadés des bons effets du vin, qu'ils plaçoient Minerve & Bacchus dans le même Temple, pour donner à entendre que cette liqueur augmente la prudence. Les anciens Poètes n'ont représenté leurs Dieux plus prudents que les hommes, qu'à cause qu'ils n'avoient d'autre boisson & d'autre nourriture que le nectar & l'ambroisie. C'est au vin qu'Homère, Ennius, Horace & Ovide, doivent les saines heureuses que nous admirons aujourd'hui dans leurs Ouvrages. Cette liqueur bannit la couardise, & inspire du courage, de l'impétuosité & de la joie. Elle conserve la santé & prolonge la vie; car l'on ne se porte bien qu'autant que la circulation est en bon état. Or il est certain que lorsque les humeurs sont grossières, & que la circulation languit en conséquence de la faiblesse du cœur ou pour telle autre cause que ce soit, les fonctions animales

& par conséquent la santé souffrir une altération considérable. On prévient ces maux par le vin, qui, pris avec modération, augmente la chaleur du corps, rend le poulx plus fort & plus vif, pousse le sang du centre à la circonférence, augmente la transpiration, provoque l'urine, rend le visage vermeil, fait enfler les veines, en un mot, fortifie le corps & l'esprit.

Les Anciens étoient si persuadés de cette vérité, qu'ils estimoient l'ivresse nécessaire de tems à autre, pourvu qu'elle ne fût pas excessive; car le trop grand abus du vin n'est pas moins nuisible que celui des autres remèdes. Si l'on en boit dans quelques occasions plus qu'à l'ordinaire, ce ne doit être que dans la vue de réveiller les esprits, de ranimer l'ame, de purifier le sang & de lever les obstructions. Cela n'empêche pas cependant que le vin ne soit un excellent préservatif contre les affections hypocondriques, les foiblesse d'estomac, les cachexies, les suppressions des hémorrhoides, les rumens & les obstructions du foie & de la rate, le calcul des reins & de la vessie, la goutte qui provient d'une cause froide, les catarrhes & les autres espèces de fluxions, les rhumatismes, la surdité, l'affoiblissement de la vue, la lassitude & la pesanteur de corps, le défaut de mémoire, la foiblesse du sentiment & du mouvement qui provient du mauvais état des esprits & des nerfs, l'impuissance dans les hommes & la stérilité dans les femmes: de sorte qu'on peut assurer avec raison, que si les hommes connoissoient les vertus salutaires du vin, ils se garantiroient d'un grand nombre de maladies, & se passeroient de la plupart des drogues de la Pharmacie.

Après avoir considéré les effets prophylactiques du vin, il me reste à parler des maladies pour lesquelles il est propre.

Rien n'est plus excellent que le vin dans quelques fièvres malignes. La malignité de ces maladies se manifeste par une langue & un engourdissement, aussi bien que par l'appauvrissement du sang, lequel provient de la lenteur avec laquelle il circule; ce qui marque une certaine disposition des fluides à se corrompre. Il est donc à propos dans toutes ces maladies de rétablir les forces, de réveiller les esprits, d'augmenter la circulation du sang, & de faciliter la transpiration. C'est à quoi servent les alexipharmes. Or le vin satisfait à toutes ces indications, ainsi qu'il paroît par les Ouvrages de ceux qui ont écrit sur la pratique, & qui se trouvent en cela d'accord avec l'expérience: j'ai vu moi-même plusieurs personnes délivrées des fièvres malignes par l'usage modéré du vin.

Le vin convient aussi dans les maladies où la matière peccante a besoin de se jeter sur la surface du corps, telles que la rougeole, la petite vérole & les fièvres pétiéchieles, lorsque la nature est foible & le mouvement du cœur insuffisant pour en procurer l'expulsion; ou lorsque les éruptions rentrent par foiblesse: mais on doit s'en abstenir lorsque ces maladies sont accompagnées d'une chaleur excessive, de l'effervescence des humeurs & de la fréquence du poulx.

Hippocrate, *Lib. II. de Morb. Acut. Sect. 61.* recommande le vin blanc pur ou trempé dans les fièvres continues; & plusieurs Praticiens font en cela du même sentiment que lui. Forestus, *Lib. Observat. 1.* prescrit le vin blanc du Rhin en pareil cas; & Van-Helmont, de *Feb. cap. 12.* assure que ceux qui font un usage modéré du vin dans les fièvres continues, guérissent aisément, conservent leurs forces, & recouvrent en « peu de tems la santé. »

Le vin convient beaucoup plus dans les fièvres intermittentes, qui proviennent pour l'ordinaire de crudités, de l'obstruction des évacuations, & surtout du défaut de transpiration. On doit en boire beaucoup dans l'intermission, & s'en abstenir, ou du moins n'en user que sobrement durant le paroxysme, si ce n'est dans le dé-

clin de la maladie, & dans le cas où le corps est disposé à suer.

Voici la raison pour laquelle on ne doit point interdire le vin aux malades dans quelques fièvres:

La fièvre est une agitation violente du sang qui sert à chasser ce qui pourroit détruire le corps. Or il est évident que le vin ne sauroit qu'être préjudiciable lorsque ce mouvement est excessif, au lieu que s'il est foible & languissant, & que la nature paroisse prête à défaillir, il convient de la fortifier par une dose convenable de cette liqueur.

Rien n'est comparable au vin dans les syncopes & l'épuisement des forces. Galien, in *Lib. III. de Medic. Facult.* ordonne à ceux qui sont sujets aux premières de boire du vin léger, jaune & vieux, préférentiellement à celui qui est nouveau ou d'un âge moyen: à cause que le premier rétablit les forces, ranime les esprits, & produit par son odeur des effets supérieurs à tous ceux des cordiaux & des analeptiques, quand on s'en frotte la région du cœur & les poignets.

Rien n'est plus salutaire que le vin pour les nausées, les foiblesse, les indigestions & les ensures d'estomac. De-là vient que S. Paul dans sa première Epître, v. 23, conseille à Timothée de boire du vin pour une certaine maladie d'estomac qu'il avoit. Galien, in *Lib. IV. de Sanitate tuenda, cap. 6.* assure que les vins jeunes ou blancs, odoriférans & ténus sont excellens pour l'estomac, surtout lorsqu'ils ont quelque astringence: tels sont ceux du Rhin, qui à cause de leur principe subtil, acide, spiritueux & astringent, sont propres pour exciter l'appétit, pour fortifier l'estomac & pour faciliter la digestion des alimens.

Hippocrate, in *Sect. 6. Aph. 21.* recommande le vin pour la faim canine, & ce conseil est fondé sur la raison: mais il veut qu'on préfère celui qui est généreux, pur & vieux à tout autre. Car cette maladie est causée par une humeur acide corrosive logée dans l'estomac, que ce vin à la vertu de corriger, de même que l'esprit de vin corrige la nature corrosive de l'esprit de nitre ou du vitriol; ou le vin celle du tartre au point de le rendre agréable au goût.

Rien n'est plus propre que le vin trempé pour apaiser la soif, l'eau même ne l'éteindroit pas si-tôt; car elle est causée par l'obstruction & le resserrement des glandes qui versent la salive dans la gorge & l'œsophage pour les humecter, or le vin trempé remédie beaucoup mieux à cette indigestion que l'eau seule; de-là vient qu'Hippocrate ne craint point de le prescrire dans les fièvres aiguës.

Le vin est préférable à toute autre liqueur dans les vomissemens idiopathiques, ou qui accompagnent les fièvres en qualité de symptômes.

Rien n'est plus salutaire que le vieux vin du Rhin pour les coliques, surtout lorsqu'elles sont occasionnées par des vents ou des crudités visqueuses. Aussi Hippocrate, *Lib. II. Epidem. 6.* recommande-t-il cette liqueur comme propre à disposer la matière crue pour la cœction, à atténuer ce qui est épais, & à dissiper les vents.

Craton, in *Conf. 169.* prescrit le vin du Rhin pour les coliques, à la réserve de ceux de Moravie, d'Autriche & de Malvoisie, qui sont doux, épais & trouble.

Le petit vin du Rhin, pur ou mêlé avec de la tisane, produit des effets admirables dans les diarrhées & les dysenteries qui accompagnent les maladies aiguës; car il possède une qualité médiocrement astringente, propre à fortifier le ton des intestins, & celui de leurs tuniques qui se trouvent relâchées. Et comme il convient dans ces fortes de maladies de pousser les humeurs du centre à la circonférence, d'augmenter la perspiration, & d'exciter l'urine; aussi ne peut-on rien employer de mieux qu'un vin qui produit ces effets. Les vins rouges sont généralement estimés à cause de leur

astringence; & l'on peut, lorsqu'ils sont bons, les employer à cet usage.

Le vin produit des effets excellens dans les obstructions du foie & de la rate, dans la jaunisse & la cachexie.

Solenander recommande un mélange d'eau calybeée avec du vin blanc, pur, mûr, médiocrement fort & transparent, tels que ceux du Rhin & de la Moselle, comme extrêmement ami du foie, & propre à fortifier les viscères par son astringence. Les vins doux augmentent extrêmement le sang; aussi Hippocrate, *Lib. II. de Morb. & Guarinoni, in Conf. 117.* en condamnent-ils l'usage.

Hippocrate, *in Lib. de Intern. Affet. & Lib. III. Epidem. sect. 37.* recommande les vins astringens & aqueux dans l'Hydropisie.

Epiphanius, Ferdinand, *Hist. Med.* nous apprend, que plusieurs personnes ont été guéries de l'ascite par l'usage seul du vin de Malvoisie.

On doute, avec raison, que le vin engendie dans les maladies hypocondriaques; & j'ai plusieurs fois observé dans la Pratique, que les vins acides, surtout lorsqu'ils sont astringens, ne font qu'irriter les symptômes.

Voici, je crois, la raison pour laquelle les hypocondriaques ne peuvent supporter les vins qui tirent sur l'acide:

Comme le mouvement péristaltique des intestins se trouve affaibli, les matières ont peine à descendre (car les hypocondriaques sont ordinairement constipés) s'arrêtent dans les intestins, & contractent à la fin de l'acrimonie. De-là vient que le vin se convertit dans ces sortes de malades en un vinaigre extrêmement fort, qui excite des spasmes dans les parties nerveuses. Mais comme les hypocondriaques manquent de force & de chaleur dans l'estomac, il ne faut point absolument leur interdire l'usage du vin. Aussi Brunner, *in Conf. 9.* prescrit-il le vieux vin du Rhin, ou celui de Hongrie, pris modérément dans les repas, aux malades dont nous parlons. Mais ceux qui sont affligés de ces sortes de malades, doivent s'abstenir des vins rouges, doux & astringens, & de tout autre pris avec excès.

Le vin du Rhin est excellent dans le scorbut, qui engendre une grande quantité de fels tartareux fixes, à cause de sa qualité diurétique; & Sæchius, *in Trad. de Vite Vinifera*, nous apprend, que les vins du Rhin sont extrêmement salutaires dans le scorbut, à cause qu'ils évacuent les impuretés tartareuses par les urines; & qu'il a vu des scorbutiques qui en usoient, rendre une urine remplie de tartre.

Reisner, *in Lib. de Scorb.* recommande les vins forts & généraux aux scorbutiques, mais en petite quantité; & il veut, si la chaleur du malade augmente, qu'on le mêle avec de l'eau dans laquelle on aura mis des raisins.

Craton, *in Conf. 53.* rejette les vins doux, généraux & oléagineux dans le calcul des reins, à cause qu'il est ordinairement produit par un sang surabondant qui obstrue les viscères du bas-ventre aussi-bien que les reins, & qui occasionne une inflammation, une ulcération des reins, & ensuite le calcul. Nous avons observé ci-dessus que les vins doux augmentent la pléthore. Le calcul s'engendre aussi dans les reins par l'usage des vins troubles & astringens, tels que ceux de Numburgen en Allemagne. Ceux du Rhin possèdent une qualité diurétique qui les rend bons pour le calcul.

Schulzius, *in Conf. 111.* recommande les vins du Neckre pour cette maladie.

Unzerus, de Nephrit. cap. 23. prescrit les vins riches pris modérément, après une évacuation convenable.

Montanus, *in Conf. 229.* fait grand cas des vins blancs, purs, riches & mûrs dans les maladies néphrétiques.

La frangurie, suivant Hippocrate, *in Sect. 7. Aph. 28.* cède à l'usage du vin; mais cela doit s'entendre de celui qui est général, à cause que cette maladie est or-

dinairement causée par le défaut de transpiration, que cette espèce de vin a la vertu de rétablir.

Ce n'est pas une question peu importante que de savoir si le vin est avantageux ou non dans les maladies arthritiques. On est généralement persuadé que ces maladies sont occasionnées par le vin, & qu'on n'en guérit qu'en y renonçant tout-à-fait. Il est certain en effet que ces maladies sont causées par un tartre pénétrant qui picote les membranes; & ce qui donne lieu de croire que les vins qui contiennent une grande quantité de tartre leur sont extrêmement préjudiciables. Mais ces maladies tartareuses proviennent de l'obstruction des émonctoires, aussi-bien que de la viscosité & de la densité des humeurs; & le vin est excellent pour évacuer la matière morbifique par les reins, qui sont les vrais émonctoires du tartre. On ne voit donc pas pourquoi on renonceroit à cette liqueur, vu que la goutte provient ordinairement de la faiblesse de l'estomac, de l'appauvrissement du sang, & de la circulation languissante des humeurs. De-là vient que le vin, pris hors du paroxysme, peut servir de préservatif contre la goutte, quand on en use par l'avis du Médecin, & qu'on a soin d'observer un régime convenable. Mais comme il y a beaucoup de différence non-seulement entre les vins, mais encore les tempéramens, le Médecin ne sauroit prescrire ce remède avec trop de précaution. Les vins généraux, tels que ceux de Hongrie, conviennent à certains malades.

Craton, *in Conf. 253.* ordonne aux gouteux de boire quelque peu de vin de Hongrie ou de Malvoisie à leurs repas; & Solenander, *in Conf.* recommande à ces sortes de malades de faire un usage modéré du vin, à cause de la faiblesse de leur estomac.

Le même Auteur, *in Sect. 4. Conf. 24.* s'explique en ces termes:

« On doit avoir égard aux forces de l'estomac & des autres parties du corps; & ne point enjoindre l'abstinence indifféremment à toutes sortes de malades, à cause de la variété infinie des tempéramens. Le vin, surtout celui qui a quelque astringence, étant pris modérément & à propos, devient extrêmement salutaire; aussi voit-on que quelques verres de vin donnés aux gouteux dans le déclin du paroxysme, procurent un soulagement considérable, à cause qu'ils réveillent la chaleur & les esprits, & atténuent la matière peccante; on doit seulement s'en abstenir au commencement du paroxysme. »

Je ne dois point oublier ici la façon singulière dont Hippocrate traite les douleurs sciatiques, & la goutte fixe & vague qui ne font que commencer. Elle se trouve dans le *Traité de Intern. Affet.* & ses paroles sont remarquables, qu'elles méritent d'être transcrites.

« Toute maladie des reins en occasionne une autre des grosses veines qui lui est proportionnée; mais les veines, quand elles sont remplies de sang, se ressentent de tout ce qui leur est étranger. Si le mal fixe & son siège dans le rein droit, la douleur commence à se faire sentir dans l'acetabulum du coccyx; plus la maladie a été longue & opiniâtre, plus la douleur s'avance vers les parties inférieures; & après être parvenue à la malléole externe du pié, & à la jointure du gros orteil, elle remonte de nouveau vers la tête, où elle forme un ulcère; & dans ce cas, la tête paroît être prête à s'ouvrir, les yeux & tout le corps se remplissent de plegme. »

« Supposé, ajoute-t-il un peu plus bas, que le Médecin soit appelé au commencement d'une pareille maladie, il fera boire tous les jours au malade une grande quantité de vin blanc de Mendésie trempé, jusqu'à ce qu'il soit ivre, & que le sang lui sorte par le nez; car dès que celui-ci a pris son cours, il conti-

« ne à couler au moins durant treize jours. Ce tems-là passé, il ne faut plus enivrer le malade, non plus qu'après que le sang a commencé à sortir; on lui donnera seulement un peu plus de vin à ses repas qu'à l'ordinaire, pour que l'écoulement continue. »

Hippocrate attribue ces sortes de maladies à la pléthore, & son sentiment est conforme à l'expérience; aussi s'efforce-t-il de la guérir par un saignement de nez, qu'il excite par l'usage copieux du vin. Je laisse à juger s'il ne vaudroit pas mieux diminuer la pléthore par la saignée, ou à l'aide d'une évacuation par les veines hémoïdiales, que par le moyen qu'il propose.

Après avoir considéré les bons effets du vin dans les affections internes, nous allons parler du dommage qu'il cause dans quelques autres maladies.

C'est une chose démontrée par la raison & l'expérience, que le vin, de quelque espèce qu'il soit, est extrêmement préjudiciable dans toutes les maladies causées par une congélation de sang, telles que les inflammations & la plupart des maladies de la tête, surtout la migraine qui provient de chaleur, l'apoplexie, la manie, le vertige, l'épilepsie, la léthargie & les affections soporeuses; car comme dans ces sortes de maladies le sang se porte avec impétuosité dans la partie affectée, & s'y arrête, il ne peut que circuler très-lentement. Il s'en suit donc que le vin, dont l'esprit porte au cerveau & raréfie le sang, doit nécessairement irriter ces sortes de maladies, en poussant une plus grande quantité de sang vers la partie obstruée.

Hippocrate, *Lib. II. de Morb.* défend l'usage du vin dans les réplétions douloureuses du cerveau: il veut que les apoplectiques s'en abstiennent entièrement; & il assure, *Lib. IV. de Morb.* que cette liqueur est extrêmement préjudiciable dans le sphacèle du cerveau, aussi bien que dans la léthargie. « On doit, dit-il, échauffer les phrénétiques avec des liqueurs & des potions propres à produire cet effet, mais nullement avec du vin; » & dans son *Libre de l'Insomnie*, il en défend l'usage aux maniaques.

Le vin est contraire à la toux & à la phthisie, à cause qu'il irrite la trachée artère par son acreté: mais on peut user de celui qui a de la douceur, à cause qu'il facilite l'expectoration. Il convient même, lorsque la toux est fur son déclin, de permettre l'usage de celui du Rhin au malade.

Tirellus, in *Hist. Vini*, prétend que le vin entretient la santé, guérit les maladies, ranime les personnes languissantes & opère des merveilles en ce cas. Les extraits, les quintes-essences, les pierres, les bols & les pilules, selon lui, en comparaison de cette liqueur, qu'il regarde comme le vrai soutien de la chaleur innée. On doit donc lui donner des loüanges proportionnées aux avantages qu'il procure au genre humain. FREDERIC HOFFMAN.

J'ai découvert dans cette espèce de vin d'Espagne auquel on donne le nom de *fineste sek* en Hollande, des figures salines tout-à-fait semblables à celles que j'avois autrefois observées dans le vin de France, & dont on peut voir la figure dans la *Pl. II. vol. I. fig. S. V. Acetum*, outre plusieurs autres qui avoient une figure oblongue, *fig. T.* Le nombre de celles-ci n'étoit pourtant rien en comparaison de celles que j'avois remarquées dans le vin de France, aussi bien que dans le vinaigre; mais je ne doute pas que leur nombre n'eût été infiniment plus grand, si ce vin eût été aussi tenu que celui de France; car j'appergus une infinité de particules qui se précipitoient au fond du vaisseau, & dont il me fut impossible de découvrir la figure, à cause de la matière épaisse dont elles étoient environnées. Cependant, après que j'eus laissé reposer ce vin pendant quelques jours sans le couvrir, j'appergus un grand nombre de particules extrêmement déliées, dont quelques-unes formoient

en s'unissant comme des petites branches d'arbre, tandis que d'autres flottoient çà & là dans le vin dès que je venois à l'agiter. Ces dernières me parurent d'abord n'avoir aucune figure; mais je m'appergus en les examinant avec plus d'attention, qu'elles ressembloient exactement à ces particules salines que j'avois déjà découvertes dans le vinaigre. La plupart formoient des petits plans repliés en partie tout-autour, mais d'une telle petitesse, qu'autant que j'en pus juger par mes yeux, dix millions de ces plans eussent à peine égalé la grosseur d'un grain de sable.

Parmi ces atomes salins qui s'offrent à ma vue, les uns étoient larges & plats, d'autres gros & pointus, & ces derniers n'avoient point encore atteint leur perfection. La vue de ces figures me confirma dans l'opinion où j'étois touchant la formation des atomes pointus des sels, & me convainquit que toutes les particules aigües & salines du vin & du vinaigre forment d'abord comme autant de petits plans extrêmement minces, qui, par l'inflexion de quelques-uns de leurs angles, prennent la forme de ces figures salines, que j'ai autrefois observées dans le vin & le vinaigre. Par exemple, le vin de France, & celui que nous appelons *sek*, m'offrent les petites figures planes représentées dans la *Pl. II. vol. I. fig. ABCD, EFGH*; les surfaces de quelques-unes ont une convexité régulière, & les autres sont planes. J'ai représenté celles-ci plus grosses que le naturel, pour qu'on puisse mieux les remarquer & concevoir comment les angles *A* & *D* se recourbent de la manière représentée par la *fig. IKL*; & comment ceux qui sont marqués par *A* & *B* s'unissent & forment un angle aigu *I*, dans la même *fig.* & comment, au moyen du même recourbement des deux autres angles *C* & *D*, il résulte une figure saline parfaite. Lorsque ces plans ont peu d'étendue, ils s'ont que deux angles recourbés, & ils prennent les formes représentées par les *fig. Q* ou *R*, ou celles de *V* & *W*. *Pl. II. vol. I.* qui ont rapport au vin d'Orléans, dont il est parlé au mot *Acetum*. Je découvris aussi sensiblement les figures marquées *IKL, MNOP*, que j'eusse fait un demi-feuillet de papier roulé par les deux bouts, ou par les quatre coins, & réduit à un angle aigu *I*, ou aux deux *M, O*, avec un plan entre-deux; quoiqu'il soit impossible de donner à un morceau de papier ou à telle autre chose que ce soit, une figure aussi parfaite que celles des particules salines dont je parle. Je découvris encore parfaitement, non-seulement les angles, mais encore la cavité d'entre-deux, qui imite celle que forme un papier roulé de la manière que je viens de dire.

Ces expériences m'ont donné occasion de rechercher si ces atomes salins qui ont la figure d'un plan, changent ou non de figure quand on les presse dans la bouche, & quittent la figure plane qu'ils avoient auparavant pour prendre celle d'un corps muni de deux angles aigus; & si, en conséquence de leur cavité & de la courbure de leurs angles, ils ne picotent point les parties de la bouche, & ne les déchirent avec leurs tranchans de manière à produire ces sensations incommodes que nous appelons du nom d'*acidité*.

Je mis du vin de la Moselle dans un vaisseau déconvert, & après l'avoir laissé reposer pendant quelques jours dans mon appartement d'Été, je découvris dedans une infinité de particules salines de même espèce que celles que j'avois auparavant remarquées dans le vin, le vinaigre & le *sek*, avec cette différence que la plupart étoient non-seulement creuses & épaisses, mais composées encore de sept ou dix écailles posées les unes sur les autres, que je destinaï moi-même grossièrement pour les faire ensuite dessiner à un Peintre avec le secours du microscope, telles qu'on les voit dans la *Pl. II. vol. I. fig. S.* J'appergus aussi différentes figures salines, qui produisoient en s'unissant les figures à demi-formées que l'on voit dans la *Pl. II. vol. I.* à l'endroit marqué *T.* J'appergus quelques-unes de ces figures dans le vin d'Orléans, mais elles étoient moins nombreu-

ses que dans celui de la Moselle. J'observai de plus quelques particules salines qui étoient traversées par d'autres, comme dans la figure U; outre quelques autres dont les côtés étoient recourbés ou repliés, comme dans la figure W. Quelques-unes avoient leurs côtés les plus courts dentelés, comme dans la figure X. J'en vis un petit nombre qui n'étoient que la moitié de celles de la Fig. S. & qu'on voit marquées de la lettre Y dans la Pl. II. vol. I. Quelques autres étoient applaties à leurs extrémités comme à l'endroit marqué Z. Je fus extrêmement surpris de ne pouvoir découvrir au bout de vingt-quatre heures dans le vaisseau que j'avois placé à découvert dans mon appartement d'Été, les plus petites de ces figures: mais vingt-quatre heures après j'appercus des figures salines infiniment plus petites qu'aucunes de celles que j'avois jusqu'alors observées, de manière qu'il me fut impossible de découvrir leur position; car outre que leur petitesse étoit infinie, elles étoient encore enveloppées dans une matière grossière qui s'étoit formée dans la liqueur.

Je pris du vin du Rhin d'une feuille, communément appelé *hochmar*, dans le tems qu'il fermentoit encote, & après que je l'eus laissé reposer durant trois heures dans un vaisseau débouché, j'y découvris des figures salines dont les extrémités formoient un angle aigu; la plupart avoient une éminence faite en forme de quille, & étoient transparentes dans leurs autres parties. Ce sont elles qu'on voit représentées dans la Pl. II. vol. I. Fig. 1. J'en avois auparavant observé de semblables dans le vin de France. Mais après que le même vin eut reposé pendant deux jours, j'appercus quelques figures beaucoup plus grosses, dont les unes avoient deux, trois, quatre ou même un plus grand nombre de circonférences tellement unies, qu'il étoit extrêmement difficile d'en déterminer le nombre. La plupart étoient d'une beauté supérieure à celle du corail ou des coquillages les plus estimés, & l'on peut, sans risquer, les comparer à tout ce qu'on peut imaginer de plus beau dans ce genre. V. le Nombre 2. Plusieurs de ces figures étoient infiniment transparentes, & sans circonférence, à la réserve d'un petit nombre, qui étoient composées de plusieurs petites figures disposées de la même manière que les autres. J'en découvris aussi un grand nombre dont les deux extrémités étoient émoullées: les unes avoient plus d'un plan, ou étoient plus obtuses que les autres; j'en vis aussi qui n'avoient qu'une pointe émoullée, comme en 3. J'appercus encore dans un autre endroit du vin des figures salines, qui, non-seulement avoient des circonférences, mais aussi des cannelures, ce sont elles qu'on voit représentées par le Nombre 4. Il y en avoit un grand nombre d'autres plus petites de différentes grandeurs, qui avoient non-seulement des périphéries ou circonférences de même que celles dont je viens de parler, mais encore diverses formes, les unes ressembant exactement à un muid, d'autres à une pipe de vin du Rhin, que les Hollandais appellent *Rhijn-wijvoeder*, d'autres à un long vaisseau appelé *lange-tollast*, comme dans la figure 5. Il y en avoit de si petites que, j'eus besoin de toute mon attention pour pouvoir les découvrir; & après avoir marqué les endroits d'où la partie la plus subtile du vin s'étoit presque entièrement évaporée, j'appercus un grand nombre de figures rameuses ou branchues, dont quelques-unes paroissent sortir de quelque figure saline; & je trouvai en les comptant avec attention, qu'elles étoient composées des figures salines plus petites jointes ensemble, & disposées pour la plupart d'une façon si irrégulière, qu'elles étoient souvent attachées par les extrémités de leurs branches aux figures salines les plus grosses, de la manière représentée par les nombres 6, 7, 8, 9.

Je répétai mes expériences au commencement de Décembre 1684. sur l'espece de vin du Rhin appelé *hochmar*, du cru de 1678. si j'en puis croire nos Marchands qui l'apportent d'Allemagne; quoique je l'eusse examiné quelque tems auparavant, ainsi qu'on a vu ci-

dessus, je n'appercus d'abord dans cette liqueur qu'un fort petit nombre de particules salines: mais après qu'il eut resté enfermé trois ou quatre jours dans ma dépense, j'en découvris une plus grande quantité, mais moi-même cependant que lorsqu'il n'avoit qu'un an. Je remarquai néanmoins avec un plaisir sensible, que la plupart des particules les plus grossières étoient composées d'une infinité d'autres plus petites, qui alloient, autant que je pus les compter, jusqu'à cent. Je les ai représentées aussi-bien que j'ai pu dans la Fig. 10. Mais je conclus après les avoir examinées avec plus d'attention, que les plus grosses particules salines s'étoient d'abord formées par concrétion, & que les plus petites, qui étoient venues à ma connoissance, s'étoient jointes à elles par appulsion, d'autant plus qu'il ne paroît point dans le vin aucune petite particule autour de ces parties salines; ni rien qui approchât du sel, au lieu que dans mes autres observations (car je fis une douzaine d'expériences sur ces sortes de vins) j'avois découvert des particules salines à peu près de la même grosseur, extrêmement brillantes, autour desquelles il y en avoit une infinité d'autres. Je découvris aussi quelquefois une petite figure saline, qui ne paroît point être que la moitié de celle dont je viens de parler, & que j'ai marquée par le Nombre 11. J'appercus tout auprès d'un grand nombre de petites figures luisantes & transparentes; dont les extrémités étoient moins aigües que celles des grosses figures; elles sont représentées par le chiffre 12. Je vis aussi quelques figures salines beaucoup plus grosses que celles dont je viens de parler, dans le milieu desquelles il y en avoit une autre marquée 13. J'en appercus encore quelques autres dans le même endroit qui étoient petites, transparentes, & applaties à leurs extrémités. N°. 14. J'en vis plusieurs qui formoient des petites branches d'arbre pareilles à celles que j'ai vu déjà observées dans le même vin dans le tems qu'il n'avoit qu'un an, & qui étoient composées de même que les autres, d'un grand nombre de petites figures salines jointes ensemble.

J'appris, à l'aide de ces expériences, la raison pour laquelle le vin du Rhin, quand on l'enferme dans un grand vaisseau, de manière qu'il ne reste aucun vuide, & que l'air ne puisse y entrer, non-seulement se conserve plusieurs années sans s'affoiblir, mais perd encore son acidité & s'adoucit; car cela vient de ce que les particules salines dont ce vin est rempli, se joignent ensemble, se coagulent, s'attachent en partie au fond, & en partie aux parois du vaisseau, & forment ce que nous appellons du tartre. Il suit de-là que plus le vin du Rhin est vieux, moins il contient de particules salines. Il arrive tout le contraire aux vins de France, à cause que les particules salines, autant qu'il m'a été possible de l'observer dans un vaisseau bien bouché & bien plein, sont moins concentrées, surtout dans ceux de Bourdeaux; ce qui est cause qu'ils ne s'adoucissent jamais. Les vins qui nous viennent par la voie de Nantes ont leurs sels plus unis, ce qui n'empêche pas qu'il ne perdent leur douceur en peu de tems.

Ayant examiné du vin du Rhin, extrêmement agréable au goût, qu'on m'avoit vendu pour du Rhingow, quoiqu'il eût été recueilli dans le Palatinat en 1683. je n'y découvris d'abord qu'un petit nombre de particules salines: mais l'ayant laissé reposer pendant vingt-quatre heures dans un vaisseau découvert, j'appercus dedans une infinité de figures salines pointues par les deux bouts, comme dans le N°. 15. dont les unes avoient une éminence oblique & transversale, & d'autres étoient extrêmement transparentes. Cette liqueur contenoit encore un si grand nombre de figures salines, que je ne pus venir à bout de les observer avec le microscope, mais elles me parurent de la grandeur qu'on les voit représentées. J'en vis aussi un grand nombre qui me parurent du premier coup d'œil comme autant de muids de vin parfaitement bien faits; mais j'appercus, en les examinant plus attentivement, qu'elles avoient deux de leurs côtés recourbés comme

Je tire le N^o. 16. J'ai appris de ces observations, que les figures salines que j'avois découvertes dans les vins précédens, & qui, comme j'ai dit, ressembloient à un muid, avoient la même position que celles-ci, que je ne les avois ni vues du côté roulé, ni examinées avec la même attention que ces dernières. Toutes les autres figures, à l'exception de celles qui étoient applaties à leurs extrémités, ressembloient exactement à celles des N^{os}. 16. & 17. J'appercus de plus les plus petites figures salines représentées par le N^o. 15. dont les pointes étoient roulées, comme dans le N^o. 17. j'en vis d'autres qui n'étoient recourbées que d'un seul côté, comme dans le N^o. 18. j'en appercus quelques-unes qui avoient la forme d'une pyramide quarrée, ou d'un diamant taillé, comme dans le N^o. 19. mais elles étoient en si petit nombre, que je n'en vis quelquefois qu'une ou deux dans une goutte de vin. J'ai quelquefois découvert parmi ces dernières une figure saline oblongue, qui en avoit une autre dans le milieu de même forme, & qu'on voit représentée par le N^o. 19. j'ai appercu les mêmes figures dans les autres vins, mais elles ne m'ont paru mériter aucune attention. J'ai souvent observé des figures salines, dont les angles au sommet, quoiqu'entortillés, laissent une ouverture longitudinale N^o. 20. d'autres, au contraire, qui étoient plus fermées, n'avoient qu'une marque qu'on ne distinguoit qu'à l'aide de l'éminence ou élévation qu'elle formoit, j'ai quelquefois découvert des petites figures longues & étroites, pareilles à celles que représente le N^o. 21. celles-ci m'ont fourni l'occasion d'examiner si elles ne seroient point les rudimens ou les matériaux de quelque figure plus grande, dont l'imperfection ne venoit que de ce que la matière n'étoit pas suffisante pour achever ces particules salines; car j'en vis quelques-unes qui nageoient dans le vin, tandis que la plupart des autres refoient au fond du vaisseau après que le vin s'étoit évaporé. J'ai découvert dans toutes les différentes especes de vin, outre les particules salines dont je viens de parler, une infinité de particules déliées, auxquelles je n'ai pu donner d'autre figure que la sphérique; & qui étoient assez nombreuses pour donner lieu de croire que toute la substance du vin, à l'exception des atomes salins, n'est composée que de globules; je suis même persuadé que c'est d'elles principalement que le vin tire sa douceur.

Je tirai une petite quantité de vin du Rhin que les Hollandais appellent *Rijn-Hawer Cvechtwijn*, d'un muid où il avoit fermenté durant presque tout l'Esté, & que j'avois survuie depuis quelques semaines, & qui étoit extrêmement agréable à boire. Je le mis dans un plat dans quatre différens endroits de mon appartement d'Esté, & dans un peu moins de demi-heure j'y découvris une infinité de particules salines; & seize heures après un grand nombre de figures extrêmement épaisses qui étoient creusées comme un coquet, de même que celles que j'avois découvertes dans du vinaigre. (Voy. *Acteum*) & qui sont ici représentées par le N^o. 22. j'appercus aussi différentes especes de figures salines, dans le centre desquelles il y en avoit d'autres petites, oblongues, de couleur noirâtre, dont quelques-unes avoient jusqu'à quatre circonférences, N^o. 23. d'autres étoient traversées par une ligne, N^o. 24. qui passoit par leur centre. Je vis de plus plusieurs figures salines qui n'avoient qu'une seule pointe, l'autre étant émoussée; ce qui vient, selon moi, de ce que leurs parties constituantes n'étoient pas encore achevées, ainsi que j'ai dit ci-dessus, ni par conséquent les figures dont je parle, qui étoient transparentes, & qui sont ici représentées par le N^o. 25. J'appercus encore un petit nombre de figures salines pareilles à celles du N^o. 26. ayant examiné la partie la plus ténue de vin, qui étoit presque entièrement évaporée, je découvris dedans une infinité de particules salines, dont la plupart avoient des angles aigus, mais qui étoient si petites, que je ne crois pas que dix millions

de ces particules égalassent la grosseur d'un grain de sable. J'appercus aussi d'autres figures faites comme un muid; mais quoique je les aye examinées avec toute l'attention dont je suis capable, il me fut impossible de les distinguer par parties; elles étoient plus minces que les autres, & transparentes; je découvris ensuite plusieurs particules salines oblongues à quatre faces, qui étoient aussi très-minces, transparentes & d'une petitesse infinie; elles sont ici représentées par le N^o. 29. mais un peu plus grosses que dans l'état naturel; dont la raison est que le même microscope qui m'avoit fait appercevoir distinctement les figures marquées 22. 23. 24. 25. 26. & 28. ne put me servir à découvrir celles qui sont marquées par les nombres 27. & 29. & c'est ce qui fait qu'il m'a été impossible de leur conserver leur proportion; j'appercus aussi dans la partie la plus ténue du vin, différentes figures salines branchues, composées d'autres salines si petites, que je ne pus distinguer la figure de la plupart d'entre elles; quelques autres de la même espece avoient des figures si irrégulières, que je ne suis comment les déterminer.

Je répétai les mêmes expériences sur une autre espece de vin appelé par le peuple *Cerane-wijn*; & je m'appercus que la plupart de ses figures salines étoient les mêmes que celles qu'on voit représentées par le N^o. 30. les unes étant roulées, d'autres minces & transparentes, & d'autres, après qu'on avoit laissé reposer le vin durant quelques tems, si épaisses, qu'elles paroissent bordées d'un cercle noirâtre ou foncé, comme dans la figure N^o. 31. d'autres n'étoient que la moitié de celles des N^{os}. 30. 31. & elles sont ici représentées par le N^o. 32. j'examinai ensuite cette espece de vin de France, qu'on appelle *vin de Coteau*, & j'appercus dedans une infinité de figures salines pareilles à celles des N^{os}. 30. 31. 32. outre plusieurs autres dont les côtés étoient roulés, comme dans le N^o. 33. quelques-unes formoient des plans dont les côtés les plus longs étoient des lignes droites, & qui étoient arrondis à leurs extrémités, N^o. 34. d'autres avoient un angle aigu, comme dans le N^o. 35. j'appercus aussi plusieurs figures salines qui ressembloient exactement à un bateau plat renversé, N^o. 36. je remarquai dans quelques autres comme une espece de caverne; je vis tout auprès différentes figures languettes, pareilles à celles du N^o. 37. qui, si la matière eût été plus abondante, eussent sans doute pris la figure du N^o. 34. j'en vis encore d'autres pareilles à celles du N^o. 38.

J'examinai avec le plus d'attention qu'il me fut possible une espece de vin, appelé par les Hollandais *Toufsaan-wijn*, qui étoit riche, & en même-tems fort doux, quoique plusieurs personnes prétendent, que cette douceur, qu'il acquiert au bout de quatre ans, n'est point naturelle, mais qu'on la lui procure par le moyen du soufre, ou du vin appelé *hogeland*, ou avec du miel, ou du sirop de sucre candi. J'appercus dans ce vin les mêmes figures salines que dans celui de *Coteau*, avec cette différence qu'elles étoient moins nombreuses, & que la plupart étoient taillées en forme de marches, ainsi qu'il paroît par le N^o. 39.

Ayant examiné du vin *Toufsaan* qui passoit pour extrêmement pur, j'appercus dedans les mêmes figures salines que dans ceux de *Coteau* & de *Toufsaan*; mais le nombre des figures contenues dans ce dernier, qu'on distingue par l'épithète d'agilet, me parut vingt-cinq fois plus grand que dans le *Toufsaan* doux, elles étoient seulement plus petites; je remarquai de plus dans le *Toufsaan* agilet des figures salines qui étoient encore au bout de quelques heures; celles du *Toufsaan* doux me parurent être en repos.

Je remarquai dans le vin appelé *Citerne* les mêmes figures que dans le *Toufsaan* & le *Coteau*; elles étoient extrêmement nombreuses. J'examinai aussi du vin *hogeland* de la plus riche espece qu'il me fut possible de trouver, & n'y découvris qu'un petit nombre de figures,

figures, quoiqu'il m'eût fait reposer trois jours & trois nuits. Ces figures étoient beaucoup plus grosses que dans le *Cateau* & le *Touffan* doux, & ressembloient à celles que l'on voit représentées par les nombres 30, 31, 32, 36.

Je fis infuser du tartre de vin du Rhin pulvérisé dans de l'eau, & après que celle-ci fut reposée, j'aperçus dedans un grand nombre de figures salines pailleuses à celles que j'ai dit que j'avois découvertes dans le vinaigre; parmi lesquelles il y en avoit de transparentes munies de deux angles aigus, comme dans le N°. 40. mais la plupart étoient irrégulières, fautes d'une matière huileuse avec laquelle elles pussent se mêler, & à cause que les particules salines, surtout dans les endroits où l'eau n'alloit, se séparaient & se précipitoient de tous côtés.

Je examinai ensuite du tartre; qu'on m'assura avoir été tiré du vin de France, de la manière que j'ai dit ci-dessus; & y découvris quelques figures salines pailleuses à celles du vin; les autres étoient beaucoup plus irrégulières que celles que j'avois observées dans le vin du Rhin.

Je pris du vin d'Orléans extrêmement pur, & mêlai avec chaque goutte, autant qu'il me fut possible de le faire, un morceau de pierre d'écrevisse gros comme le dos d'un canif, à cause que la poudre de ces mêmes pierres trouble le vin. Je l'examinai au bout de trois heures, sans pouvoir y rien découvrir qui approchât des figures salines que j'avois observées dans le vin où je n'avois point mis de pierres d'écrevisses; j'aperçus aussi une infinité de particules salines dont la base avoit la figure d'un carré oblong, & dont les côtés s'élevoient en forme de pyramide & finissoient par une espèce d'anneau ou de rebord; les autres me parurent planes. Elles sont toutes deux représentées par le N°. 41. Quelques-unes avoient six faces, N°. 42. je remarquai plusieurs figures salines avec deux surfaces obliques, N°. 43. & quelques figures quadrilatères qui en renfermoient une autre plus petite, comme dans le N°. 44. quelques autres avoient leurs côtés extrêmement courts, & en quelques autres irréguliers; j'aperçus aussi quelques figures salines représentées par le N°. 45. qui n'avoient aucune base ou éminence, à cause, je crois, de leur peu d'étendue; & lorsque je vins à examiner un morceau de pierre d'écrevisse, je découvris dans cinquante endroits au moins, une infinité de petits tuyaux minces, qui partoient d'une espèce d'angle ou pointe, luisans comme du cristal, de longueur inégale, mais à peu près de la même grosseur, N°. 46.

Je fis infuser de la craie blanche dans la même quantité de vin, & en mis en quatre différens endroits de l'appartement où je logeois pendant l'été. Ayant examiné ce vin au bout d'un quart d'heure, j'y découvris une infinité de particules salines pailleuses à celles dont j'ai parlé ci-dessus, mais beaucoup plus petites que celles du vin dans lequel j'avois mis infuser des yeux d'écrevisses. Mais douze ou quatorze heures après je trouvai les figures salines précédentes non-seulement beaucoup plus grosses, j'aperçus encore dans différens endroits un grand nombre de petits noyaux, qui sortoient comme d'un point de la craie, & pareils à ceux qu'on voit représentés par le N°. 46. mais plus longs & de grosseur inégale. Et comme le vin dans lequel j'avois mis infuser des pierres d'écrevisses s'étoit couvert d'une espèce de peau, que je crus être produite par la coagulation des parties douces du vin, il arriva le contraire dans le vin où j'avois fait infuser de la craie, & qui conserva toujours sa transparence.

Je fis infuser quelques-uns après dans le vin ci-dessus mentionné, & qu'on appelle communément *Rijn-keuter*, *Kavel-wijn*, quelques morceaux de pierres d'écrevisses; & y découvris au bout de douze ou quinze minutes quelques figures salines. Mais après que le vin eut reposé pendant quelques heures, j'aperçus dedans non-seulement un grand nombre de toutes les

figures salines représentées par les nombres 41, 42, 43, 44, 45, 46, je remarquai de plus que les figures qui s'étoient offertes à ma vue lors du premier examen, avoient grossi considérablement, sans pouvoir discerner néanmoins aucune de celles qui se forment dans le vin où l'on n'a point mis infuser des pierres d'écrevisses.

Il paroît manifestement par les expériences que je viens de rapporter qu'aucun des vins ci-dessus mentionnés, soit du Rhin ou de France, ne produit des figures salines qui aient quelque affinité ou ressemblance avec la matière des nodus de la goutte; de sorte que l'on peut assurer hardiment que le sel du vin ne contribue en rien à la génération de la goutte; & c'est ce que l'expérience confirme tous les jours. En effet, on trouve partout des personnes qui font un grand usage de ces sortes de vins sans s'être jamais ressentis de cette maladie; au lieu qu'on en voit d'autres qui n'en ayant jamais goûté de leur vie, sont continuellement affligés de douleurs & de maladies arthritiques. La coagulation & la transmutation que souffrent les figures salines du vin servent beaucoup à appuyer les raisons dont je me sers pour prouver que dans un corps bien constitué, il ne passe aucune de ces particules salines dans la masse du sang; car on est parfaitement convaincu que le ventricule & les intestins n'ont d'autre usage que, 1°. de broyer les alimens, 2°. de diviser les parties les plus grossières, & 3°. de distribuer la partie la plus subtile de ces mêmes alimens après qu'elle a essayé les deux changemens dont on vient de parler, dans toutes les parties, pour servir de nourriture au corps.

Quoique je sois parfaitement convaincu que les personnes qui ont du jugement & du savoir aiment mieux se rendre à une seule expérience utile & bien faite, qu'à une foule de spéculations & de raisonnemens dont on remplit tous les jours les Livres, & qui ne sont que l'ouvrage d'une imagination souvent échauffée; je n'eussent pas laissé dans plusieurs occasions d'accompagner mes expériences de raisonnemens capables d'en faire voir la certitude, si j'eusse pu me flatter de rendre par là mes observations plus évidentes à ceux qui n'ont jamais étudié ces sortes de matières. LEEUWENHOEK, Operat.

VINUM AMARUM PRO OENOPOLIS:

Vin amer à l'usage des Cabaretiens.

Prenez de sommets de centaurée, douze poignées;
de racine de gentiane coupée par morceaux, une
livre;
de baies de genièvre, une livre & demie,
Pécories extérieures & le suc de douze oranges de
Seville;
Pécories & le suc de six limons;

Mettez ces drogues infuser dans un fâchet pendant quatorze ou vingt jours dans quarante pintes de vin blanc de Porto, & huit de vin de Canaries.

Il s'en faut beaucoup que nos Cabaretiens fissent un amer aussi bon que celui-ci; rien n'est cependant plus agréable, plus sain ni plus facile à faire. On peut dire cependant en général contre cette liqueur, dont quelques personnes font usage tous les matins dans la vue de réveiller l'appétit, qu'encre qu'un verre de ce vin puisse être d'une grande utilité, dans les cas où l'estomac se trouve affaibli par la débâcle ou par quelque maladie accidentelle, pour échauffer les fibres & leur procurer la tension dont l'appétit & la digestion dépendent principalement; il ne laisse pas, lorsque l'estomac est déjà trop échauffé par la bonne chère & le vin, de détruire le ferment & le ressort de ce viscère, & de le mettre insensiblement hors d'état de s'acquiescer de ses fonctions. Le Proverbe connu, prendre du poil de la bête, peut avoir lieu après une grande débâ-

che, à cause que les crudités qui restent dans le corps, & les viscosités qui s'y amassent durant la nuit, demandent pour être évacuées, qu'on réveille l'estomac le lendemain à l'aide d'un verre ou deux de vin : mais il faut bien se garder d'aller plus loin.

VINUM ARTHRITICUM.

Vin contre la goutte.

Prenez de *sarsaparille*, } de chaque, une once ;
de *gayac*, }
de *gui de chêne*, six gros ;
de *germandrée*, } de chaque, trois onces ;
d'encens de terre, }
de sauge sèche, }
de fleurs de primevère, } de chaque, demi-once ;
de romarin, & }
de lis de vallées, }
de millepertuis, six gros ;
de vin blanc, cinq pintes.

Faites macérer ces drogues pendant deux ou trois jours, coulez le vin pour l'usage, & prenez-en deux onces journellement durant quatre jours de suite.

Le titre marque assez que ce vin est principalement destiné pour la goutte ; mais cela n'empêche pas qu'il ne puisse être bon pour les faiblesses des nerfs, qui sont occasionnées par des humeurs froides & pituiteuses, pour les rhumes des vieillards, aussi-bien que pour échauffer tout le système nerveux.

VINUM ARTHRITICUM ALTERUM.

Autre Vin pour la goutte.

Prenez de *gayac*, deux onces ;
de *sandal citrin*, une once ;
de *cannelle*, } de chaque, deux onces ;
de *racine d'angelique* }
d'Espagne, }
de *calamus aromati-* }
cés, }
d'écorce extérieure d'orange sèche, une once ;
de fleurs de romarin, } de chaque, demi-once ;
de lavande, }
de sommets de marjo- }
laine, }
de germandrée, } de chaque, deux onces ;
de sauge, }
d'encens de terre, mondé }
& séché, }
de petits cardamome, deux gros ;

Pulvériser ces drogues grossièrement, & faites-les infuser pendant deux ou trois semaines dans trois chopines de vin de montagne ; coulez ensuite & gardez pour l'usage.

Ce vin est un restauratif admirable dans toutes les faiblesses des nerfs, & ne manque jamais de produire son effet lorsqu'on en use pendant quelque-tems ; car étant pris à la dose d'environ deux onces, ou d'un verre ordinaire deux ou trois fois par jour, il ranime la constitution la plus languissante, & la met à couvert des maladies du cerveau & des jointures qui proviennent de l'affoiblissement des nerfs. Ces sortes de remèdes sont aussi fort salutaires à la plupart des hydropiques ; car non-seulement ils aident à absorber & à évacuer toutes les humeurs superflues, ils fortifient encore les solides, ils facilitent la circulation & la digestion, & empêchent par ce moyen qu'ils n'augmentent.

VINUM ARTHRITICUM PURGANS.

Vin purgatif contre la goutte.

Prenez de *squine*, } de chaque, deux onces ;
de *sarsaparille*, }
de *polyode*, trois onces ;
de *rhubarbe*, } de chaque, une once ;
de *séné*, }
de *cloportes*, six gros ;
de *clous de girofle*, un gros ;
de vin blanc, trois pintes.

Infusez & coulez S. A.

Cette composition n'est pas fort judicieuse : car la squine & la sarsaparille ne servent à rien, quelles que puissent être leurs vertus astringentes, quand on les emploie seules ; à cause que les ingrédients cathartiques les entraînent par bas avant qu'elles aient produit leur effet ; les intestins n'étant point soumis à l'influence des altérans ni des autres drogues de cette espèce.

VINUM ARTHRITICUM PURGANS ALTERUM.

Autre vin purgatif contre la goutte.

Prenez de *tribish*, } de chaque, deux onces ;
d'*hermodactes*, }
de *jalap*, } de chaque, une once ;
d'*hellébore noir*, }
de *cannelle*, deux gros ;
de *gingembre*, demi-once ;
de fleurs de lavande, une once.

Faites infuser dans deux pintes de bon vin blanc dans un vaisseau bien fermé durant quarante jours, & coulez pour l'usage.

Ce purgatif est excellent pour toutes les maladies qui ont leur siège dans les parties éloignées, aussi-bien que dans les cellules nerveuses. On doit le prendre à l'entrée de la nuit en si petites doses qu'il ne puisse opérer avant le jour, afin qu'il ait le tems de passer dans la masse du sang, & de pénétrer au-delà des premières voies, autrement il produit très-peu d'effet. Le sommeil auquel on se livre après l'avoir pris, lui donne le tems de circuler dans les vaisseaux lactés, & de s'insinuer dans les recoins les plus cachés du corps. Le malade peut en prendre d'abord trois ou quatre cuillerées, & en augmenter la dose à volonté : mais surtout la réitérer souvent ; car la matière sur laquelle il doit agir est trop éloignée & trop concentrée pour céder à une moindre force ; au lieu qu'il ne peut, la dose étant souvent répétée, que dissiper les humeurs qui se logent dans les jointures, & qui causent tant de désordres.

On peut espérer avec un peu de soin & à l'aide de ce remède, de prévenir une maladie aussi affligeante que la goutte. Dans les cas dont il s'agit, ces sortes de remèdes opèrent bien plus sûrement & plus efficacement sur les humeurs, qu'ils ne le feroient si on les donnoit sous une forme sèche, à cause que la subtilité du menstrue qui s'imprègne de leurs vertus, les conduit dans l'endroit où ils doivent opérer, & où ils n'arriveroient jamais si bien d'une autre manière.

VINUM BENEDICTUM.

Vin bény.

Prenez de *safran des nétaux*, une once ;
de *macie*, un gros ;
de vin de Canarie, une chopine & demie ;

Faites-les infuser durant plusieurs jours, & coulez pour l'usage.

Cet émetique a eu autrefois beaucoup de réputation, mais on l'a presque abandonné à cause de son mauvais goût.

La dose est depuis deux gros jusqu'à une once.

Si l'on peut en justifier l'usage, c'est dans les apoplexies où il est besoin de quelque violence pour ébranler les nerfs; & l'on s'en sert encore quelquefois dans ces sortes d'occasions.

VINUM CHALYBEATUM.

Vin calybé.

Prenez de limaille d'acier, une once;
de safran en poudre, deux gros;
de vin de montagne, une chopine;

Faites infuser ces drogues pendant trois jours, en les remuant souvent.

Filtrez ensuite & gardez pour l'usage.

Ce remède est admirable pour les pâles-couleurs qui demandent des calybes; il concourt encore efficacement avec les amers à guérir toutes les maladies qui proviennent de l'obstruction des viscères, & rien ne lui est comparable dans la jaunisse. On peut en prendre depuis deux onces jusqu'à quatre, une ou deux fois par jour, lorsque l'estomac se trouve vuide: mais il ne fait du bien qu'à proportion que l'on fait de l'exercice.

Autre Vin calybé.

Prenez de limaille de fer, huit onces;	
de racines de panicaut,	de chaque, une once & demie;
de semula campana,	
de sandal citrin, une once;	
de rapure d'ivoire,	de chaque, six gros;
de corail rouge en poudre,	
de girofle,	de chaque, trois gros;
de macis,	
de canelle,	
de gingembre,	
de ceruach,	de chaque, deux piécés;
de fleurs de romarin,	
de genêt,	
d'epithyme,	
de vin blanc, trois pintes.	

Mélez le tout en digestion pendant six ou huit jours, & filtrez pour l'usage.

Ce remède est efficace pour toutes les obstructions de l'utérus, pour les cachexies & les impuretés du foie & de la rate. Mais comme cette composition pourroit être mieux, je lui en substituerai une autre qui est beaucoup plus aisée à faire.

Prenez de limaille d'acier, quatre onces;
de rue, de chaque, deux poignées;
de pouliot, de chaque, une once;
de racines de pivoine, de chaque, une once;
d'aulée, de safran, deux gros.

Faites infuser dans deux pintes de vin d'Espagne pendant quatorze jours, & filtrez pour l'usage.

Ce remède n'a d'autre mauvais goût que celui que lui donne l'acier: il est excellent pour exciter les règles, & pour évacuer les impuretés qui obstruent l'utérus &

le rendent sujet aux maladies aussi apaise-t-il plusieurs sortes de spasmes & de convulsions; il débarrasse, au moyen de l'usage qu'on en fait, les organes de la génération, & fortifie le ton du sang à un tel point, qu'on en devient plus propre à concevoir: mais il faut alors y renoncer de peur qu'il ne détruise son propre ouvrage. Il suffit d'en prendre deux ou trois onces deux fois par jour, lorsqu'on en continue l'usage durant quelques semaines.

VINUM CHALYBEATUM RESTAURATIVUM.

Vin calybé restauratif.

Prenez de limaille d'aiguilles bien nette, deux onces;
le suc de huit oranges aigres.

Mettez ces drogues infuser durant vingt-quatre heures; ajoutez-y ensuite,

de vin blanc, deux pintes;
de canelle, demi-once,
de clous de girofle, deux gros;
de macis, quatre scrupules.

Après quelques jours de digestion à froid, coulez & filtrez pour l'usage.

Cette composition sert à plusieurs usages; elle est surtout infailible pour guérir les pâles-couleurs & tout ce qui en approche; ce que l'on connoît par la pâleur du visage, la foiblesse, l'engourdissement & la difficulté de respirer. Elle est bonne pour la mélancolie hypocondriaque, aussi-bien que pour les affections de la rate, & pour rendre aux fluides la chaleur & la vigueur dont ils ont été dépouillés par les fièvres, ou telle autre maladie semblable. Elle est incomparablement meilleure que les eaux minérales calybes, quelque estimées qu'elles soient dans ces sortes de cas; car les épices qu'elle contient échauffent & fortifient les fibres de l'estomac, & les mettent en état de supporter les picotemens & les tiraillemens que cause l'acier, sans qu'il en résulte aucun vomissement. On peut la donner matin & soir depuis deux onces jusqu'à trois, après que la digestion est achevée.

VINUM CHALYBEATUM RESTAURATIVUM ALBUM.

Autre Vin calybé restauratif.

Prenez de limaille d'acier, deux onces;

Exprimez dessus le suc de trois ou quatre oranges de Seville & d'un limon.

Après les avoir laissé infuser durant vingt-quatre heures, en les remuant de tems en tems, versez sur ce mélange, que vous devez avoir mis dans un matras,

de vin de Porto, deux pintes;
de vin de Canarie, une chopine.

Faites infuser dedans les ingrédients du vin de vipère, en doses convenables, ou la même quantité de ce dernier; & au bout de quatorze jours, coulez pour l'usage.

Ce remède est excellent pour rétablir les forces qui ont été épuisées par la violence de la fièvre ou de quelque maladie aiguë, surtout pour les femmes qui ont beaucoup souffert dans l'accouchement, & qui sont presque tombées en consomption; car outre qu'il rétablit les évacuations nécessaires, il procure au sang la chaleur & la nourriture dont il a besoin. Ce remède coûte

cher à faire, mais son efficacité répare ce défaut; puisqu'étant pris deux fois par jour à la dose de deux onces, il produit en peu de tems les effets qu'on souhaite, dans des cas mêmes les plus désespérés.

VINUM ENULANUM.

Vin d'Aunée.

Prenez de racine verte d'*emula campana*, & de sucre blanc, & de raisins de Corinthe coupés menu, } de chaque, quatre onces.

Faites infuser à froid durant quatorze jours dans deux pintes de vin blanc de Porto.

Cette liqueur est aussi facile à prendre qu'à composer, & elle convient à ceux que la foiblesse de leurs poudrons rend sujets à être suffoqués par le phlegme, qu'elle a la vertu de diviser, outre qu'elle prévient les ulcères & les accidens qui occasionnent la consommation.

Les personnes asthmatiques ne peuvent donc mieux faire que d'en user, surtout en hiver, parce que le froid diminuant alors la transpiration, oblige les fluides à se jeter en plus grande quantité sur les viscères, sans en excepter les poudrons, qui ont pour lors besoin d'un corroboratif & d'un détersif tel que celui-ci.

L'Aunée possède une qualité détergative qui la rend propre à prévenir les obstructions des viscères, au moyen de quoi ils s'acquiescent mieux de leurs fonctions, & mettent les poudrons plus à leur aise. On peut donc en user dans toutes les différentes espèces de cachexies, aussi bien que dans les cas où le corps paroît disposé à l'hydropisie. Quelques-uns attribuent à cette liqueur la vertu de faire mourir les vers. On en boit un verre deux fois par jour.

VINUM HIPPOCRATICUM. Voyez Claretum.

VINUM HYDROPICUM.

Vin pour l'hydropisie.

Prenez de racine de glaïeul, une once; d'*emula campana*, & de squilles préparées, } de chaque, demi-once; de marrube, une poignée; d'écorce de racine de sureau, & de bièble, } de chaque, une once; de séné, une once & demie; d'agaric, deux gros; de gingembre, un gros; de vin blanc, deux pintes.

Faites infuser durant quatorze jours, & coulez pour l'usage.

Ou bien,

Prenez des cendres de genêt, & de genévrier, } de chaque, une once; de vin du Rhin, trois chopines.

Mélez & faites une lessive à laquelle vous ajouterez,

de racine de glaïeul, une once & demie; d'écorce interne de racine de sureau, & de bièble, } de chaque, une once; d'écorce de douce-amère, demi-once; de rhubarbe, deux gros; de machoacan, demi-once; de séné, une once;

de semences de carvi, six gros; d'écorce de saffras, & de chaque, quatre scrupules; de canelle de Winter, } poles;

Faites infuser à ebullition durant douze heures, coulez & ajoutez à la colature,

de sucre blanc, quatre onces; de feuilles de rose incarnate, deux pincées.

Faites infuser de nouveau, & coulez pour l'usage.

Cette composition est beaucoup plus diurétique lorsqu'on en retranche le séné; car moins elle opère par les selles, plus elle s'insinue dans le sang, & évacue sa sérosité par les urines. Elle est donc propre pour les hydropiques, aussi bien que pour ceux qui ont de la disposition à cette maladie, lorsqu'on s'en sert à tems & qu'on en use pendant un tems convenable. La dose est de trois onces tous les matins à jeun.

VINUM ICTERICUM.

Vin pour la jaunisse.

Prenez de terra mérita grossièrement pulvérisée, deux onces; de safran, deux scrupules; de cochenille, quatre scrupules; de cloportes, N°. 30. de vin de Canarie, une pinte.

Faites infuser durant six à sept jours, & coulez pour l'usage.

Ce vin est excellent pour les maladies que son titre porte, & l'on peut en boire deux onces trois ou quatre fois par jour. Celui qui fuit est cependant plus efficace.

VINUM MILLEPERUM.

Vin de Cloportes.

Prenez de cloportes, demi-livre.

Jetez-les toutes vivantes dans une pinte de vin blanc de Porto; & après quelques jours d'infusion, coulez en pressant fortement.

Ajoutez à la colature,

de safran, deux gros; de sel de Mars, un gros; de sel d'ambré, deux scrupules.

Coulez au bout de trois ou quatre jours, & filtrez pour l'usage.

Ce vin est un remède admirable pour la jaunisse, l'hydropisie & la cachexie: il est bon pour débarrasser les viscères, & pour évacuer les tumeurs superflues par les urines. On peut en user deux fois par jour à la dose de deux onces.

Autre vin de Cloportes.

Prenez de cloportes vivans, quatre onces;

Mettez-les infuser dans une pinte de vin blanc avec une dragme de safran d'Angleterre; remuez-les souvent, & après les avoir laissés reposer deux ou trois semaines, filtrez le vin pour l'usage.

Ce remède est admirable pour déterger les viscères, & rien ne sauroit le remplacer dans la jaunisse, ni dans

les obstructions des reins ou des conduits urinaux : c'est dommage qu'on n'en fasse pas plus souvent usage, car il n'est presque point de maladie chronique où il ne puisse avoir son utilité ; je n'en excepte même pas les écoulements, qu'il dissipe en partie, si tant est qu'il ne les emporte pas tout-à-fait. Il opère des merveilles dans les fluxions qui se jettent sur les yeux, en évacuant les sels acrés qui s'étoient jetés sur les glandes de ces organes, par leurs conloirs ordinaires, je veux dire les reins. On peut le donner depuis demi-once jusqu'à deux onces.

VINUM MIRABILE.

Vin Admirable

Prenez de clous de girofle, de macis, de noix muscade, de cubebe, de cardamome, de galanga, de cochenille, & de safran, } de chaque, un gros.

Faites infuser ces drogues dans une pinte de vin de Canarie, & quatre onces d'esprit de canelle, pendant quatorze jours, & coulez pour l'usage.

Ce vin est un cordial supérieur à l'eau admirable (agua mirabilis) du Collège de Londres, sans qu'il soit besoin de recourir à la distillation : mais il vaut infiniment mieux lorsqu'on y ajoute de l'ambre gris ou du musc. Etant pris de tems en tems à la dose d'un gros, il est extrêmement salutaire aux personnes d'un tempérament froid ; car il échauffe & empêche le sang de se convertir en ces sortes d'humours pituiteux qui résistent aux meilleurs remèdes, interrompent leurs opérations, & occasionnent des léthargies, des apoplexies, des paralysies, des rhumatismes, & toutes les autres maladies qui sont inséparables de cet âge où les forces de la jeunesse commencent à défaillir. Ces sortes de cordiaux ne valent rien pour les sujets d'un tempérament bilieux & sanguin, à cause qu'ils enflamment le sang & causent beaucoup de mal. Il vaut mieux leur substituer des acides & des délayans.

VINUM PECTORALE.

Vin Pectoral.

Prenez de racine de réglisse, une once : de safran, un scrupule ; de semences de cardamome, de carvi, & de anis, } de chaque, deux gros ; de sel de tartre, demi-once ; de eau de poullet, & d'hyssop, } de chaque, quatre onces ; de vin de Canarie, une pinte.

Mettez les digérer à froid pendant quelques jours, & coulez pour l'usage.

Ce remède facilite l'expectoration, & nettoye les glandes des bronches & des parties voisines. On peut en user deux ou trois fois par jour, ou même à discrétion : il vaut mieux lorsqu'il est chaud.

VINUM SCORBUTICUM.

Vin contre le Scorbut.

Prenez d'oseille, de petite oseille, de cresson d'eau, de cueillerée de jardins, } de chaque, trois poignées ;

de racines d'endivie campane, de glaïeul, de raisfort, de semence de cueillerée, une once ; de vin blanc, deux pintes. } de chaque, une once & demie ;

Mettez ces drogues en digestion pendant deux jours, & exprimez pour l'usage.

On peut en boire un verre deux fois par jour pendant quelques semaines dans les cas où l'on se sent disposé au scorbut. Ces sortes de remèdes lorsqu'on en use au printemps, sont un préservatif contre les fièvres qui ont coutume de régner durant l'Été, à cause qu'ils nettoient les principaux émonctoires, & lèvent les obstructions qui occasionnent ces sortes de fièvres.

VINUM SCILLITICUM. Voyez Scilla.

VINUM SCORBUTICUM.

Vin pour le scorbut.

Prenez de cueillerée de jardin, cueillie sèche, & non pilée, une poignée ; de racine de raisfort ratisée, demi-once ; d'écorce de Winter pulvérisée grossièrement, deux gros ; d'eau d'arum, & de vin blanc, } de chaque, une chopine.

Mettez ces drogues infuser à froid pendant trois jours.

Toutes ces drogues prises ensemble composent un remède chaud & piquant qui est excellent pour le scorbut : ce vin sert à dissoudre les humeurs gluantes & visqueuses qui enveloppent les sels, & qui s'attachant avec eux aux organes sécrétoires, surtout à ceux de la peau, ne manquent jamais de les ulcérer. Il accélère le mouvement des fluides, & facilite la transpiration ; ce qui le rend extrêmement propre dans l'hydropisie, aussi-bien que dans les cachexies qui sont occasionnées par des humeurs aqueuses. On peut en user à discrétion.

VINUM STOMACHICUM.

Vin Stomacal.

Prenez de racines de serpentaire de Virginie, & de gentiane, de galanga, de clous de girofle, de cubebe, de macis, de muscade, & de safran, de cochenille, demi-gros ; de vin de Canaries, trois chopines. } de chaque, trois gros ;

Faites infuser ces drogues durant quelques jours, & coulez pour l'usage.

Ce remède est chaud, & propre par conséquent pour ceux dont l'estomac est refroidi, & qui sont sujets aux vents : il l'est cependant trop pour plusieurs personnes, ce qui le rend sujet à engendrer de la bile & des humeurs aigres ; il vaut donc mieux se servir de celui que voici.

Prenez de racine de gentiane, demi-once ; de galanga, de calamis aromatics, de racine d'angélique d'Espagne, } de chaque, deux gros ;

de semmités de cent aune, une once ;
l'écorce extérieure de trois oranges de Seville avec
leur suc ;
de safran, un gros.

Faites infuser ces drogues pendant quatorze jours dans deux pintes de vin d'Andalousie, en agitant de tems en tems le vaisseau ; coulez & filtrez pour l'usage.

Ce vin est stomachique & bon pour réveiller l'appétit : il convient extrêmement aux personnes d'un tempérament froid, aussi-bien qu'à celles que leur trop d'embonpoint dispose à l'hydropisie & à la cachexie. Le suc acide des oranges dissipe la chaleur & le goût des amers, & ce mélange mérite d'être entre les mains de tout le monde, pour en user dans les maladies de l'estomac qui proviennent de débauche ou de telle autre cause que ce soit. On peut en boire deux ou trois fois par jour : mais il produit beaucoup plus d'effet lorsque l'estomac est vuide.

VINUM VIPERINUM.

Vin de Vipère.

Prenez de vipères seches, coupées par morceaux, N°. 6.

Mettez-les en digestion pendant trois jours sur la cendre chaude dans une pinte de vin de Canarie, & passez le vin pour en faire usage au besoin.

Autre Vin de Vipère.

Prenez de vipères femelles au printemps, N°. 6.

Jettez-les vivantes dans trois pintes de vin de Canarie, & faites-les infuser à froid durant six mois de suite.

Ce vin est admirable pour fortifier le tempérament, pour exciter la semence & pour disposer aux actions qui demandent de la vigueur : mais il satisfait beaucoup mieux à cette dernière indication lorsqu'on y joint quelques aromates, surtout du musc & de l'ambre gris. Il est un remède presque infailible pour les éruptions cutanées, sans en excepter même la lepre confirmée.

Autre Vin de Vipère.

Prenez de vipères, N°. 12.

de fleurs de lavande bien mondées, &	} de chaque, quatre onces ;
de romarin verd,	
de noix muscades, N°. 6.	} de chaque, deux onces ;
de racine de safran coupée menu, demi-livre ;	
de benjoin, &	
de storax,	
de musc, &	} de chaque, demi-gros.
d'ambre gris,	

Mettez toutes ces drogues, les vipères en vie, & les autres drogues aussi récentes qu'il est possible de les avoir, dans six pintes de vin de Canarie ; & après les avoir fait macérer durant trois ou quatre mois, quelquefois à la chaleur du soleil, mais couvertes, coulez le vin, laissez-le reposer, & décantez-le pour vous en servir au besoin.

Ce vin est peut-être un des meilleurs restituteurs que l'on connoisse, & il n'est pas jusqu'à la vieillesse qui ne se ressente de ses bons effets. Il est excellent pour ceux qui se sont épuisés avec les femmes, surtout s'il leur en a coûté quelques salivations mercurielles ; & il faut

qu'un tempérament soit bien ruiné s'il ne le rétablit point. Il convient surtout à ceux que des maladies aiguës, telles que les fièvres, la petite vérole, &c. ont mis dans un état à ne pouvoir plus recouvrer la santé : car il rétablit les fluides dans leur premier état, & remplit les vaisseaux d'un sang chaud, généreux & nutritif. Il fait du bien à ceux que les écrouelles ont amaigris au point de les faire tomber en consomption ; & les jeunes gens qui se sentent hors d'état, soit à cause de la froideur de leur tempérament ou pour telle autre cause que ce soit, de satisfaire au devoir conjugal aussi promptement qu'ils le souhaiteroient, ne peuvent mieux faire que d'en user : ils doivent cependant s'en servir avec prudence, de peur qu'il n'allume en eux une chaleur, qu'ils se trouveroient dans l'impossibilité d'éteindre. Ceux qui se livrent à ces sortes de plaisirs avec plus d'ardeur qu'il ne faudroit, doivent bien se garder de ces sortes de secours, s'ils ne veulent accélérer la fin de leurs jours ; car les tempéramens les plus robustes succombent à la fin sous ces profusions répétées ; de même que la tension trop fréquente d'un corps élastique affoiblit à la fin son ressort, malgré tous les soins qu'on se donne pour le lui conserver.

V. I O

VIOLA, Violette.

Voici ses caractères :

Ses feuilles sont alternes ; son calyce est étendu & partagé en cinq segmens recourbés en-arrière. Sa fleur est à cinq pétales & irrégulière, étant composée d'un éperon, de deux ailes & d'une queue qui représente une quille ; elle est munie de cinq étamines. L'ovaire qui est au fond du calyce se change en un fruit conique, triangulaire, qui s'ouvre en trois quartiers disposés circulairement, & laisse voir une multitude de semences rondes.

Boerhaave compte dix-huit espèces de Violette, qui sont,

1. *Viola Martia, purpurea, flore simpliciter, odore*, C.B.P. 199. Tourn. Inst. 419. Boerb. Ind. A. 243. *Viola*, Offic. *Viola Martia, purpurea*, J.B. 2. 542. Raii Hist. 2. 1049. Synop. 3. 364. *Viola nigra, flore purpurea*, Ger. 699. Emac. 850. *Viola simplex Martia*, Park. Parad. 282.

La violette ordinaire a une racine épaisse & fibreuse, d'où sortent plusieurs filets longs & rampans, qui prennent racine & poussent de nouveau. Ses feuilles sont portées sur de longues queues ; elles sont quelque peu velues, & ont la forme d'un cœur renversé ; elles sont creuses vers la queue, & dentelées à leurs bords. Ses fleurs sont soutenues par des pédicules fort minces, irréguliers, & composés de cinq feuilles purpurines, odorantes, avec un éperon de même couleur. Le fruit est long, de figure exagone ; il s'ouvre, quand il est mûr, en trois quartiers, & laisse voir plusieurs rangs de semences rondes & de couleur brune.

On trouve souvent dans les haies des violettes sauvages, qui fleurissent au mois de Mars ; mais on se sert dans les boutiques de celles qui sont cultivées. Leurs fleurs, qui sont principalement d'usage, sont une des quatre fleurs cordiales.

Elles sont rafraichissantes, humectantes & laxatives, bonnes pour les maladies de la poitrine & des poulmons, pour la toux & la pleurésie. On en fait un sirop que l'on donne aux enfans pour les rafraichir, & leur tenir le ventre libre.

Les feuilles sont rafraichissantes & apéritives ; on les emploie souvent dans les cystites & dans les engorgemens contre les inflammations.

La semence est estimée bonne pour le calcul & la gravelle.

Le sirop de violettes est la seule préparation de cette plante, que l'on trouve dans les boutiques. MILLER, Bot. Off.

La racine de cette plante est un peu salée, gluante & détersive : elle ne rongit pas le papier bleu, non plus que les feuilles, qui sont fades & peu gluantes : les semences fraîches le rougissent un peu, & sont plus salées que les racines. Il y a dans les violettes une saveur glaireuse qui enveloppe les autres principes, & qui en arrête l'activité ; car,

Par l'analyse chymique, on tire de cette plante plusieurs liqueurs acides, beaucoup d'huile, assez de sel volatil concret, & de sel fixe lixiviel.

Il n'est donc pas étonnant qu'elle adoucesse par son phlegme & par son huile, & qu'elle soit diurétique & laxative par le mélange des autres principes. Le sel de la violette participe du sel ammoniac, puisqu'il est composé d'une partie urineuse. L'infusion de deux onces de racine de cette plante, purge par haut & par bas. Quelques-uns en ordonnent jusqu'à trois onces, & y ajoutent vingt grains de sel d'absorbe pour en tirer une forte teinture. Les feuilles sont émollientes & laxatives, & on les emploie tous les jours dans les lavemens, dans les fomentations & dans les cataplasmes. Les fleurs lâchent le ventre. Poterius assure, qu'un gros de leur poudre purge assez bien. On prépare avec ces fleurs trois sortes de sirop : le simple, dont la couleur est très-belle, pourvu qu'on ne le fasse pas bouillir ; le composé, qui est de l'invention de Mesadé ; & le purgatif, dont M. Lemery a donné la description. Le simple & le composé sont très-propres pour les maladies de la poitrine, causées par des humeurs acides & salées.

Le sirop violet purgatif convient aux mêmes maladies, lorsqu'il est nécessaire de purger ; car les semences & les calices des fleurs dont on se sert pour faire ce sirop, purgent considérablement. On pourroit y ajouter les racines.

Timæus préparoit, à ce que nous rapporte Etmuller, une excellente conserve laxative avec les violettes, en donnant à la manne la consistance de conserve avec le suc de ses fleurs. Cette conserve tient le ventre libre, prise depuis deux gros jusqu'à demi-once.

On fait de la manière suivante une espèce de ratafia, fort propre pour les personnes qui sont ordinairement constipées.

Prenez de suc de fleurs de violettes non démondées, six livres ;

Délaissez sur un feu clair & doux,

une livre & demie de manne ;

Passer le tout par un linge, & y ajoutez-y,

de très-bon esprit de vin ; une livre.

On en fait prendre une cuillerée ou deux le matin & le soir, s'il est nécessaire.

On prépare les émulsions suivantes pour la colique néphrétique, & pour la rétention d'urine.

Broyez dans un mortier de marbre,

de semences de violettes, une once ou une once & demie ;

Y ajoutant peu-à-peu,

d'eau de chien-dent, six onces.

Passer l'émulsion par un linge, & y délayez.

de sirop violet, une once. TOURNÉFORT, Histoire des Plantes.

Les violettes, de même que la plupart des autres plantes, contiennent plusieurs parties qui ont chacune leur vertu ; car la racine, le calyce & la semence sont cathartiques ; & trois onces de la racine coupée par tranches & mises dans de l'eau bouillante que l'on vient de retirer du feu, ou infusées pendant une nuit dans du vin, communiquent à ces deux liqueurs une vertu purgative. Une dragme & demie de la semence pulvérisée, mêlée avec quelque liqueur convenable, produit le même effet. Le calyce est plus foible, & communique la même qualité à l'eau dans laquelle on le fait infuser. On prépare avec ce qu'on appelle sirop violet par infusion. Il purge les humeurs bilieuses & séreuses qui n'ont point encore pris racine.

Les feuilles contiennent une grande quantité de substance un peu froide & aqueuse ; ce qui les rend propres pour modérer le phlegme, & pour adoucir l'ardeur excessive qui affecte les yeux ou l'estomac. Elles lâchent le ventre, quand on les mange en salade.

Les fleurs récentes rafraîchissent, humectent, ramollissent & rendent le ventre libre. On les met au nombre des quatre fleurs cordiales : elles sont aussi pectorales. On s'en sert principalement pour appaiser l'ardeur des fièvres, aussi-bien que les maux de tête qui en proviennent. Elles sont bonnes pour la toux, pour l'appétit de la gorge & pour la pleurésie. On ordonne souvent le sirop des fleurs pour appaiser la soif que cause la fièvre, & pour lâcher le ventre.

La semence de violettes est un excellent lithontriptique ; & le Docteur Butler, Médecin de Cambridge, s'en servoit avec succès.

Dioscoride & Plinè assurent, que la partie purpurine de la fleur, prise dans l'eau, guérit l'écoulement & l'épilepsie, surtout celle des enfans. Quant à l'épilepsie ; dit P. Reneaume, l'expérience nous apprend que c'est une imposture ; mais n'est-il pas mieux étié de dire, que les ouvrages des Anciens ont été corrompus avant de parvenir jusqu'à nous ? RAY, Hist. Plant.

2. *Viola Martia*, multiplex flore, C. B. P. 199.
3. *Viola Martia*, alba, C. B. P. 199.
4. *Viola Martia*, flore multiplex, candido ; C. B. P. 199.
5. *Viola Martia*, major ; hirsuta, inodora, M. H. 2 ; 475.
6. *Viola Martia* ; folio eleganter variegato, flore purpureo.
7. *Viola Martia* ; inodora ; stylosifris, C. B. P. 199. M. H. 2. 474.
8. *Viola Alpina*, folio in plures laciniis dissecto, C. B. P. 199.
9. *Viola Martia*, arborescens, purpurea, C. B. P. 199. *Jacea tricolor*, surrexist caulibus, quibusdam arboribus dicta, J. B. 3. 547.
10. *Viola montana*, lutea, glandiflora, C. B. P. 200. M. H. 2. 476. *Jacea tricoloris* genus, flore luteo, magnos repens, non amicum, J. B. 3. 548.
11. *Viola tricolor*, hortensis repens, C. B. P. 199. Tourn. Inst. 420. Boerh. Ind. A. 244. *Viola tricolor*, Offic. Ger. 703. Emac. 854. Rati Hist. 2. 1052. Synop. 364. *Viola tricolor*, major & vulgaris, Park. Theat. 756. *Jacea*, Schrod. Pharm. 4. 84. *Jacea tricolor*, sive *Trinitatis flor*, J. B. 3. 546.

Cette espèce n'est pas si rampante que la violette ordinaire ; elle est plus droite. Ses feuilles sont arrondies, dentelées & disposées alternativement sur les tiges, d'où il en sort deux autres plus petites & plus profondément découpées, qui n'ont point de queue. Les fleurs naissent des aisselles des feuilles ; elles sont portées sur des pédicules fort longs, & ressemblent à la

violette ordinaire, avec cette différence que leurs feuilles sont plus droites & plus ouvertes, & leurs couleurs différentes. Quelques-unes ont les deux feuilles supérieures d'un jaune foncé, avec une tache rouge; les deux du milieu d'un jaune pâle, avec une tache foncée; & les deux feuilles inférieures, d'un rouge velouté; le jaune dominant dans les unes, & le rouge dans les autres; ce qui forme une variété fort agréable. Le fruit est plus long que celui de la *violette* ordinaire, mais rempli de la même semence. Cette espèce croît sans culture le long des champs. On la plante aussi dans les Jardins, où elle fleurit une bonne partie de l'été.

Ses feuilles sont seules d'usage; mais on s'en sert rarement. On les estime cependant mucilagineuses & vénérales, bonnes pour apaiser les coliques des enfans, & pour prévenir les accidens qui en résultent. MILLER, Bot. Off.

Elle croît dans les parties Septentrionales de l'Angleterre parmi les blés, le long des murs & des haies; mais on l'a transplantée dans les Jardins à cause de la beauté & de la variété de ses fleurs. Elle passe pour avoir les mêmes vertus que la *violette* ordinaire. RAY. DALE.

M. Baynard dit que plusieurs personnes ont été guéries de la rage par l'usage de la *viola tricolor*.

12. *Eadem* (11.), *flore, albo, & luteo.*
13. *Eadem* (11.), *flore pallide caruleo, purpureo, & luteo. Flos Trinitatis, major, violaceus, H. Eyst. Æst. o. 12. F. 6. F. 2.*
14. *Eadem* (11.), *flore violaceo, holoserico, purpureo, & aureo.*
15. *Eadem* (11.), *flore magno, duplo majore, coloris unius, purpureo holoserico.*
16. *Eadem* (11.), *flore pallido. Flos Trinitatis, pallidus, major, H. Eyst. Æst. o. 12. F. 6. F. 3.*
17. *Eadem* (11.), *flore ex aureo & pallido.*
18. *Viola, bicolor, arvensis, C. B. P. 200. M. H. 2. 476. Jacea, bicolor frugum & hortorum visium, J. B. 3. BOERH. Ind. alt. Plant.*

Viola vient par diminution du Grec *ἰων* (*ion*) l'esprit doux étant remplacé par la lettre *V*, comme on le voit par plusieurs exemples. RAY.

Les six premières espèces sont officinales, pectorales & cordiales, bonnes pour la toux, pour la sécheresse de la langue & les ardeurs du gosier, pour les catarrhes, la phthisie & la pleurésie. Les fleurs ont une vertu, anodyne, adoucissante & antiphlogistique: on les fait infuser dans de l'eau de pluie à plusieurs fois, & y ajoutant quatre fois autant de sucre, on en compose un sirop violet par infusion, *siropus violarum sine collione*.

Ce sirop est fort agréable au goût, apéritif, bon pour corriger l'acrimonie des humeurs, & pour lâcher le ventre. Ses feuilles ont les mêmes vertus que celles de l'acanthé. On met ses fleurs au nombre des quatre fleurs cordiales, tant à cause de leur odeur agréable, que de la viscosité de leurs particules qui dissout & adoucit ce qui est terrestre & acrimonieux. On doit les cueillir le matin tandis que la rosée est encore descendue. Ses feuilles sont émollientes & purgatives, on les emploie dans les fomentations, dans les cataplasmes & dans les lavemens. On fait rarement usage de la semence, excepté dans les obstructions des reins & dans la colique néphrétique; sa racine purge par haut & par bas; les calices ont une qualité dégoûtante qui doit les faire rejeter, à moins qu'on ne veuille avoir un remède extrêmement purgatif; car pour lors on les prend avec les fleurs; les semences font un hydragogue efficace. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

VIOLA AQUATICA, AQUALITIS, OU PALUSTRIS. Voyez *Hottonia*.

VIOLA HYEMALIS, nom de l'*Heesperis, hortenjis flore, purpureo*, & de l'*Heesperis, hortenjis, flore candido*.

VIOLA INDICA, SCANDENS; nom de l'*Acriviola*, & de l'*Acriviola, maxima, odorata*.

VIOLA LUNARIA, OU *LUNARIS*; nom que l'on donne à plusieurs sortes de lunaire. Voyez *Lunaria*.

VIOLA MARIANA, Offic. Ger. 362. Emac. 447. *Viola Mariana flore purpureo*, Park. Parad. 354. *Viola Mariana Dodonci, quibusdam medium*, J. B. 2. 804. *Campanula hortenjis folio & flore oblongo*, C. B. P. 94. Rati Hist. 1. 732. Boerh. Ind. A. 249. Tourn. Inst. 109.

Cette plante croît, dans les pays étrangers, dans les haies & aux lieux montagneux; mais on ne la trouve chez nous que dans les Jardins. Sa racine est rarement d'usage en Médecine. Elle passe pour être rafraîchissante, dessiccative & astringente étant mangée. DALE.

VIOLA MATRONALIS; nom de plusieurs espèces d'*Heesperis*. Voyez ce mot.

V I P

VIPERA, Vipere:

Antonius Musa, Médecin d'Octavius César, est, je crois, un des premiers Médecins de l'antiquité qui ait fait usage de la chair de cet animal pour la guérison des maladies; & Pline nous apprend qu'il avoit trouvé le secret de guérir, par ce moyen, des ulcères qui passoient pour incurables.

Il y a toute apparence qu'il avoit appris cette méthode du fameux Craterus, Médecin Grec, dont il est si souvent parlé dans les lettres de Cicéron à Atticus, lequel, au rapport de Porphyre, vint à bout de guérir un malheureux esclave dont la chair se détachoit des os, en lui ordonnant de manger des vipères apprêtées comme du poisson.

Quoiqu'il en soit, on ne peut douter que les vertus de la vipère ne fussent généralement connues du temps de Galien, puisqu'il rapporte lui-même des cures surprenantes de l'*elephantiasis* ou lepre opérées par l'usage du vin de vipère.

Arétée, qui vivoit vraisemblablement vers le même temps que Galien, & qui est celui de tous les Anciens qui a le mieux décrit l'*elephantiasis*, recommande, avec Craterus, l'usage de la chair de vipère en guise de poisson, dans les mêmes maladies. Je me souviens à ce propos que Lopez dans ses Relations du Royaume de Congo en Afrique, rapporte que les Nègres sont fort avisés des vipères rôties, & qu'ils estiment un mets délicieux. Dampierre nous apprend aussi que les habitants du Tonquin dans les Indes Orientales, régalaient leurs amis avec de l'araca dans lequel on a mis infuser des serpents & des scorpions, estimant cette boisson un excellent cordial, & un préservatif admirable contre la lepre aussi-bien que contre toutes sortes de poisons.

Les Médecins François & les Italiens prescrivent communément le bouillon & la gelée de chair de vipère pour les mêmes usages, je veux dire, pour fortifier & purifier la masse du sang que les maladies ont appauvrie, ou qui a été infectée par quelque mauvais levain.

Il paroît par ce que je viens de dire que la principale vertu de la chair de vipère est d'accélérer la circulation du sang, d'en faciliter le mélange, & de détacher, par ce moyen, les glandes de ces humeurs obstruantes, qui, venant à s'aggraver, occasionnent une infinité de maladies cutanées auxquelles on donne le nom de scrophuleuses & de lépreuses.

On est redevable de ces bons effets, au sel fort & pénétrant dont les vipères abondent, & qui vient des lézards & des taupes dont elles se nourrissent; car chacun sait que ces animaux étant difformés dans l'estomac fournissent une grande quantité de particules actives & volatiles. Et c'est en cela que consiste la différence de la chair de vipère & celle des autres serpents, qui, ne vivant que de gazon & d'herbe, sont fort éloignés de posséder les propriétés que nous admirons dans la vipère.

Il ne faut que réfléchir sur ce qui précède, pour s'apercevoir que quelques Médecins ignorent l'usage d'un remède, qui peut être d'une aussi grande utilité dans plusieurs cas, lorsqu'ils se contentent de prescrire quelques grains de poudre de vipère, ou de réduire une petite quantité de leur chair en forme de trochisques; au lieu d'ordonner à leurs malades de faire un usage fréquent de leur gelée ou de leur bouillon, ou comme c'étoit la méthode des Anciens, d'en manger en guise de poisson, ou, au cas qu'on ait de la répugnance pour une pareille nourriture, malgré sa délicatesse, de boire du vin dans lequel on a fait long-temps infuser des vipères, & à qui j'ai vu guérir une lepre extrêmement opiniâtre; ou, enfin, dans le cas où ce vin n'est point propre, d'avaler une bonne dose de leur sel volatil, qui possède lui seul les vertus des remèdes que je viens de parler.

La vipère a deux sortes de dents, de grosses, & c'est dans celles-ci que le venin réside, & de petites.

Les premières sont attachées à l'os de la mâchoire supérieure, elles sont crochues & courbées, comme les dents canines de la plupart des animaux carnassiers. Elles sont visiblement creuses jusques près de leur pointe, qui est très-dure & très-perçante, pour qu'elles pénètrent mieux dans la peau, ainsi qu'il est aisé de s'en apercevoir en cassant les dents par le milieu. Cette cavité se termine à la partie convexe de la dent par une petite fente visible exactement semblable à celle d'une plume à écrire, & qui donne passage au venin.

Galien décrit assez bien cette structure, lorsqu'il dit que les Charlatans se laissent mordre par les vipères, après avoir eu soin de boucher auparavant avec de la pâte les ouvertures de leurs dents qui donnent passage au venin, afin de faire croire, par-là aux spectateurs, qu'ils se garantissent de ses mauvais effets par le moyen de leur antidote.

La nature n'a donné une figure crochue à ces dents qu'afin de leur pointe, lorsque la vipère veut mordre, se trouve perpendiculaire à la partie; car cet animal étant obligé de lever la tête pour cet effet, si la dent qui est attachée à la mâchoire étoit droite, elle ne pourroit, à cause de sa disposition oblique, pénétrer avec assez de force ni assez avant dans la chair.

J'ai découvert outre ces dents venimeuses, qui sont pour l'ordinaire attachées perpendiculairement au nombre d'une, deux ou trois de chaque côté, au premier os de la mâchoire supérieure, quelques autres dents plus petites qui tiennent aussi au même os; leurs pointes sont extrêmement dures & fendues de même que celles des autres; mais leurs racines sont molles & mucilagineuses comme les racines des dents des enfans, & elles sont toujours couchées le long de la mâchoire.

Elles se détachent de l'os pour peu qu'on les touche, ce qui fait croire à quelques Anatomistes qu'elles tiennent aux muscles ou tendons, puisque sans cela elles eussent été tout-à-fait inutiles; elles sont faites pour remplacer celles des grosses qui viennent à tomber par quelque accident, aussi se durissent-elles & croissent-elles insensiblement au point de devenir à la fin perpendiculaires à l'os.

Une preuve qu'elles ne croissent pas toutes en même-

tems, c'est qu'il y en a qui n'ont aucune dureté; d'autres commencent à se durcir à leur pointe & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles aient acquis toute leur grosseur.

Leur nombre n'est point fixe; car il s'en trouve quelquefois jusqu'à six ou sept à chaque côté de la mâchoire, & quelquefois moins; & c'est sans doute ce qui a partagé les opinions des Anciens touchant le nombre des dents de la vipère.

Les dents vénimeuses ont dans la partie interne de leurs racines des petites ouvertures qui donnent passage aux vaisseaux qui leur apportent la nourriture dont elles ont besoin.

Il est bon de remarquer que la nature a donné aux vipères des dents dont la force est indépendante de l'âge, pour qu'elles pussent tuer leur proie dès le moment qu'elles viennent au monde.

Les petites dents, qui sont celles de la seconde espèce, sont crochues & recourbées comme les premières, à la réserve qu'elles n'ont ni fente ni ouverture: elles forment quatre rangs, deux à chaque côté de la bouche: elles tiennent au troisièm os de la mâchoire supérieure, & au second de l'inférieure.

Elles servent à la vipère à s'assurer de sa proie, dans le tems qu'elle mord, de peur qu'en se débattant pour s'échapper elle n'arrache les grosses dents.

Après avoir décrit les instrumens qui dardent le venin, je vais examiner ceux qui servent à le préparer & le contenir.

Cette liqueur est séparée du sang par une glande située de chaque côté de la tête dans la partie antérieure & latérale du sinus, directement derrière l'orbite de l'œil. Elle est immédiatement placée sous le muscle qui sert à abaisser la mâchoire supérieure, de façon que celui-ci ne peut agir qu'il ne la presse, ce qui facilite la sécrétion de la liqueur qu'elle contient.

Cette glande est conglomérée, ou composée de plusieurs autres glandes plus petites ensemblées dans une membrane commune; dont chacune envoie un vaisseau excretoire qui se dégorge dans un vaisseau plus grand qui va se vider dans la vésicule des gencives.

Cette vésicule tient à la base du premier os de la mâchoire supérieure, aussi-bien qu'à l'extrémité du second, & couvre la racine des grosses dents. Cette vésicule en a une autre à son sommet dont la partie antérieure donne passage aux dents qui versent le venin.

Elle est composée de plusieurs fibres longitudinales & circulaires à l'aide desquelles elle se resserre dans le tems que les dents se lèvent; & c'est par le moyen de cette contraction que le venin s'insinue dans l'ouverture qui est pratiquée à la racine de la dent, & vient sortir par celle qui est vers sa pointe.

On ne doutera point de la vérité de ce que j'avance; lorsqu'on saura que pour m'en convaincre, j'ai coupé la tête à plusieurs vipères vivantes, & que leur ayant fait ouvrir la bouche en leur pressant le cou, j'en ai vu jaillir le venin comme d'une seringue.

Lorsque la vipère reste tranquille avec la bouche fermée, les dents demeurent couchées & couvertes de la vésicule extérieure; mais lorsqu'elle veut mordre, elle ouvre considérablement la bouche, & en même-tems l'extrémité inférieure du second os communs s'avance à l'aide des muscles qui lui sont propres, & tournant comme sur un centre, pousse en avant les deux mâchoires, qui se tiennent par leurs extrémités, au moyen de quoi la partie inférieure du premier os de la mâchoire supérieure s'avance, l'autre extrémité tournant dans la cavité de son articulation, où elle est attachée par des ligaments. Les dents se trouvant redressées à l'aide de ce mécanisme, les vésicules dont elles étoient couvertes sont poussées en arrière par la contraction de leurs fibres longitudinales, en même-tems que les circulaires compriment la poche interne, & obligent le venin de s'insinuer dans la dent.

Au reste, la vipère ne mord jamais qu'elle n'enfoncé ses dents jusqu'à la racine, & par là les vésicules souffrent une compression qui facilite encore mieux la sortie du venin.

On remarquera que la vipère peut monvoir l'an des côtés de la mâchoire sans que l'autre remue, à cause qu'elles ne sont point articulées par leurs extrémités comme dans les autres animaux, ce qui lui est extrêmement avantageux dans la déglutition; car tandis que les dents d'un côté restent immobiles & enfoncées dans la proie pour empêcher qu'elle n'échappe, celles de l'autre s'avancent en dehors pour mieux l'attirer en dedans, & l'assujettissent jusqu'à ce que les premières s'avancent à leur tour; elles agissent ainsi successivement, & poussent l'animal entier (car la vipère n'a ni dents incisives ni molaires pour le broyer) dans l'œsophage, dont les fibres musculaires sont trop faibles pour pouvoir agir.

Les symptômes qui accompagnent la morsure de la vipère, lorsqu'elle vient à enfoncer une ou deux de ses grosses dents dans quelque partie du corps, sont une douleur aiguë dans la partie blessée avec une enflure, rouge d'abord & ensuite livide, qui gagne peu à peu les parties voisines. Ces accidents sont suivis de syncopes considérables, d'un pouls fréquent, profond & quelquefois intercadent, de soulèvements d'estomac, de vomissemens bilieux & convulsifs, de sueurs froides, & quelquefois de douleurs dans la région du nombril; & lorsqu'on diffère d'y apporter remède, de la mort même, à moins que la nature n'ait assez de force pour surmonter ces accidents; & dans ce cas-là même, l'ensuie continue quelque-temps avec inflammation, il y a même des cas où elle est plus forte dans le déclin des symptômes qu'au commencement; la plaie rend souvent une liqueur sanieuse, & il s'élève quelques petites pustules tout autour; toute la peau devient jaune, de même que si le malade avoit la jaunisse.

Ces symptômes sont plus ou moins violents selon la différence des climats, la chaleur plus ou moins grande de la saison, la colere plus ou moins forte de la vipère, son plus ou moins de grosseur, la quantité plus ou moins grande de venin qu'elle est en état de communiquer, & autres circonstances semblables: mais ils se manifestent ordinairement tous de la même manière dans tous les sujets, à moins que la morsure n'ait point été suivie de l'épanchement du venin, qui est la cause des symptômes dont on vient de parler.

Il ne sera pas inutile avant que d'examiner la nature de ce venin aussi-bien que la manière dont il agit, de faire observer au Lecteur que la nature n'a point eu dessein en le produisant, de nuire au genre humain, & que son unique but (quoique des Auteurs ne l'aient point connu) a été de veiller à la conservation de l'individu, qui ne sauroit absolument s'en passer.

Car les vipères se nourrissent principalement de lézards, de grenouilles, de crapauds, de souris, de taupes, & d'autres semblables animaux, qu'elles avalent tout entières sans les mâcher, & logent dans leur estomac; ou, supposé que ce dernier ne soit pas assez grand pour les contenir, partie dans l'estomac & partie dans l'œsophage, qui est membraneux & capable d'une grande distension, jusqu'à ce qu'ils aient été dissous par les sucs salivaires de ces parties secondées de l'action des fibres du ventricule, & de la contraction des muscles du bas-ventre, en une substance fluide propre à leur servir de nourriture, ce qui demande beaucoup de tems. C'est ce qui fait que ces animaux peuvent vivre trois ou quatre mois sans aucune nourriture; à quoi l'on peut ajouter que leur sang étant plus grossier & plus visqueux que celui de la plupart des autres animaux, il s'en dissipe fort peu par la transpiration; de sorte qu'il n'a pas besoin d'être renouvelé si souvent. La raison est ici d'accord avec les découvertes qui ont été faites par le secours du microscope; car les muscles de l'estomac n'ayant point assez de force pour broyer

les alimens & les convertir en chyle; il faut nécessairement que le sang ait une consistance épaisse & visqueuse. D'ailleurs, le cœur de la vipère n'a proprement qu'un ventricule, & le sang y circule de la même manière que dans la grenouille & la tortue, dans lesquelles il ne passe pas plus d'un tiers de ce fluide par les poumons, ce qui fait qu'il est beaucoup moins arténué par l'air que dans les autres animaux. Au reste, une pareille façon de se nourrir exige nécessairement que la proie périsse aussitôt qu'elle est prise pour qu'elle puisse descendre dans l'estomac; car on ne doit point croire que la force de ce viscère fût seule suffisante pour la faire mourir, la subtilité de l'animal vivant jointe à la faiblesse des fibres, étant plus que suffisante pour éluder ce sort; comme en effet on trouve tous les jours des animaux vivans dans l'estomac de ceux qu'ils ont dévorés. C'est à quoi sont destinés les dents & le venin qu'elles renferment, & l'on ne doit pas être surpris que la vipère se serve quelquefois pour nuire aux hommes des moyens que la nature lui a fournis pour tuer sa proie, surtout lorsqu'elle devient enragée ou qu'on l'excite à mordre de quelque manière que ce soit.

Ce suc vénimeux est en si petite quantité que ce n'est tout au plus qu'une goutte qui cause la mort; & de là vient que les Auteurs se sont contentés d'éprouver les effets de cette morsure sur divers animaux, sans examiner la texture de la liqueur même. J'ai donc jugé à propos pour pouvoir connoître sa nature, de faire plusieurs fois des vipères, de manière à ne pouvoir être mordu, & de les agacer au point de leur faire mordre quelque chose de dur, & leur faire jeter leur venin, & l'ayant mis sur une plaque de verre, j'ai examiné aussi exactement que j'ai pu les parties qui le composent avec le microscope.

Je n'ai d'abord découvert que quelques petites parcelles salines qui flotoient avec beaucoup de rapidité dans la liqueur, mais qui au bout de quelque-temps se sont converties en des cristaux extrêmement pointus & rénus, avec des espèces de nœuds par-ci par-là, d'où ils paraissent sortir, de sorte que le tout représentoit comme une toile d'araignée, mais infiniment plus déliée; & cependant ces piquans transparents ont une telle dureté, qu'ils ont resté plusieurs mois sur le verre sans recevoir aucune altération.

J'ai fait plusieurs essais avec cette liqueur à dessein de connoître à quelle classe de sels ces cristaux appartiennent; & ce n'a pas été sans difficulté, vu la petite quantité de liqueur & les risques dont ces sortes d'expériences sont accompagnées, que je suis venu à bout de découvrir qu'ils rougissent la teinture de tournesol de même que les acides.

Je n'ai pas si bien réussi dans le mélange que j'ai fait de cette liqueur avec le sirop violat; il m'a semblé cependant qu'elle lui a donné une couleur rougeâtre: mais je suis pleinement convaincu qu'elle ne l'a point teinte en verd, comme elle l'auroit dû faire, pour peu qu'elle eût été alcaline. Ceci doit suffire pour convaincre ceux, qui sans le secours d'aucune expérience, & seulement pour appuyer une hypothèse qu'ils ont follement embrassée, ont avancé que le venin de la vipère est un alcali, & qu'on doit y remédier par des acides, de la fausseté de ce sentiment. Mais il est beaucoup plus aisé de soutenir une fausse idée par des raisonnemens captieux, que de faire des expériences fideles, & d'en déduire des conséquences justes & nécessaires. Revenons à notre sujet.

Cette découverte s'accorde parfaitement avec une relation qui a été communiquée au Docteur Tyson par un homme d'esprit; & qui est si propre à éclaircir cette matière, que je vais la transcrire ici dans les mêmes termes qu'elle a été insérée dans les *Transactions Philosophiques*: il dit donc « qu'étant aux Indes, un Indien vint se présenter à lui avec différentes sortes de

« serpens, s'offrant de lui montrer quelques expériences touchant la force de leur venin : Plindien en tira d'abord un fort gros, qu'il assura ne faire aucun mal ; & en effet ayant fait une ligature à son bras, pareille à celle dont on se sert pour la saignée, il le présenta à un nan serpent, après l'avoir irrité pour le faire mordre ; il ramassa le sang qui couloit de la plaie avec son doigt, & le mit sur sa cuisse jusqu'à ce qu'il y en eût une cuillerée : il en prit ensuite un autre appelé « *Cobra de Capelo*, qui étoit plus petit, & qu'il assura être infiniment plus venimeux. Pour prouver ce qu'il avançoit, il le laissa par le cou, & ayant fait sortir environ un demi-grain de la liqueur contenue dans la vésicule des genévies, il la mit sur le sang qui s'étoit figé sur sa cuisse, ce dernier entra aussitôt dans une fermentation violente de même que si l'on avoit versé dessus du levain de bière, & devint d'une couleur jaunâtre. »

Cette expérience, comme j'ai dit, s'accorde assez bien avec ce que j'ai avancé touchant la nature de cette liqueur : car Boyle a prouvé il y a long-tems, que le sang humain n'a aucune acidité ; & Pitcan a démontré que les substances acides des végétaux étant reçues dans l'estomac, acquièrent par l'action de cette partie, aussi-bien que par celle du cœur & des poumons, après avoir passé dans les vaisseaux sanguins, une qualité alcaline ; de manière que le fluide artériel doit être nécessairement regardé comme tenant de l'alcali ; & qui étant mêlé avec une liqueur de même nature que la saine de vipère, doit, suivant les principes de la Chimie, produire un phénomène semblable à celui qu'on vient de rapporter.

Sans nous engager plus avant dans ces sortes de controverses, voyons si nous ne pourrions point tirer des observations précédentes quelque éclaircissement sur la nature & la cause des symptômes qui accompagnent la morsure de la vipère.

Je remarque d'abord que les sels piquans de ce venin étant poussés avec force dans la plaie, peuvent, comme autant d'aiguillons, non-seulement irriter & déchirer les membranes sensibles, & y attirer par conséquent une plus grande quantité de sucs animaux qu'à l'ordinaire, comme il paroît par la doctrine de Bellini, de *Stimulus*, au moyen de quoi il faut nécessairement que la partie lésée s'enfle, s'enflamme & devienne livide ; mais encore défunir tellement les parties du sang avec lequel ils se mêlent, que sa crase soit tout-à-fait altérée, & qu'il résulte des différentes cohésions de ses globules des degrés de fluidité & d'impulsion vers les parties si différens de ceux que la liqueur avoit auparavant, qu'il change entièrement de nature.

Il est maintenant tems d'examiner le traitement qui convient à la morsure de la vipère, & qui consiste vraisemblablement à détruire le venin qui s'est infiltré dans la plaie.

Boyle a éprouvé qu'un fer rouge approché aussi près de la plaie que le malade peut le souffrir, est un remède efficace pour cet accident : mais cette méthode n'a point réussi dans le cas fameux rapporté par Charas.

On assure que rien n'est meilleur contre la morsure de la vipère, & des autres animaux venimeux, que d'appliquer sur la plaie une de ces pierres de serpens qu'on apporte des Indes Orientales, & de l'y laisser jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même : on prétend que ces pierres se forment dans la tête du serpent appelé par les Portugais *cobra de Capelo*, & qu'elles ont la vertu d'attirer le venin qui s'est glissé dans la plaie. Redi en a éprouvé plusieurs inutilement, quoique Baglivi prétende avoir vu guérir avec elles une piquure de scorpion tout-à-fait terrible. Tous les pigeons de M. Charas moururent, quoiqu'on eût immédiatement appli-

qué ces pierres sur la plaie : mais Havers vint à bout de guérir par leur moyen un chien qui avoit été cruellement mordu par une vipère, sans qu'il restât d'autre marque du venin qu'un cercle livide autour de la plaie.

L'amour que j'ai pour la vérité m'oblige à avertir le Lecteur que ces fameuses pierres ne me paroissent point être telles qu'on le prétend. Je les croirois plutôt factices & composées avec des os calcinés & quelques matières testacées dont on forme un mélange, que soit tissu poreux & spongieux rend extrêmement propre à s'attacher à la chair & à attirer l'humidité qu'il rencontre. C'est ce dont il est facile de se convaincre en appliquant une au palais : de-là vient qu'étant jetées dans l'eau elles font élever des bulles que quelques-uns ont prises mal-à-propos pour l'effet du venin dont elles se déchargent, bien qu'elles ne soient produites que par l'air qui se trouve enfermé dans leurs interstices.

Il n'est pas impossible, vu la manière dont ces pierres sont composées, qu'elles attirent une partie du venin qui s'est glissé dans la plaie, lorsqu'on les applique dessus ; il peut cependant arriver qu'il en reste assez dans la chair pour rendre la morsure mortelle. C'est ce qui est arrivé à un pigeon que j'avois fait mordre à la cuisse par une vipère ; car la pierre que j'appliquai sur la plaie lui sauva la vie pendant environ quatre heures, au lieu que les autres meurent ordinairement au bout de demi-heure : mais bien-tôt après la mortification de la partie augmenta à un tel point, qu'il me fut impossible de le sauver.

Nos Preneurs de vipères ont un remède infiniment supérieur à tous ceux que je viens de nommer, & sur lequel ils comptent si fort, qu'ils ne s'effrayent pas plus de la morsure d'une vipère que de la piquure d'une épingle.

Je suis venu à bout de découvrir, malgré le soin qu'ils ont de le tenir secret, que ce spécifique n'est autre chose que l'axonge de vipère dont ils ont soin de frotter la plaie aussitôt après avoir été mordu. C'est ce dont je me suis convaincu, en faisant mordre un jeune chien dans le nez par une vipère que j'avois mise en fureur ; les dents pénétrèrent bien avant dans les chairs, l'animal témoigna par des hurlemens la douleur que cette morsure lui avoit causée, & la partie ne tarda pas à s'enfler. J'appliquai sur le champ dessus de l'axonge que j'avois à la main, & le chien se trouva parfaitement guéri le lendemain.

Comme quelques personnes qui avoient été témoins de cette expérience paroissent attribuer la guérison de cet animal à la salive dont il avoit humidifié la plaie en léchant, plutôt qu'à la vertu de l'axonge, je le fis mordre une seconde fois à la langue sans lui appliquer le remède en question, & il mourut au bout de quatre ou cinq heures.

Je réitérai la même expérience dans un autre tems avec le même succès.

Comme cette axonge est composée de parties gluantes & ténaces, plus pénétrantes & plus actives que celles de la plupart des autres substances huileuses, il ne faut pas douter qu'elles n'enveloppent les sels volatils du venin, & qu'elles n'empêchent la formation de ces pointes cristallines, que nous avons vu être la principale cause des accidens funestes dont cette morsure est accompagnée.

C'est ce qui fait que cette cure, lorsqu'on la ménage, comme il faut, devient d'une facilité & d'une certitude qui dispense d'avoir recours aux remèdes intermédiaires ; quoiqu'il soit à propos de les employer dans les cas où faute de l'autre, le venin a fait des progrès & infecté toute la masse du sang.

Il est cependant inutile dans ce cas là même, de fatiguer le malade avec un fatras de thériques & d'antidotes, puisque le sel volatil de vipère suffit seul pour le guérir, lorsqu'on le donne en dose convenable & réitérée à propos, & qu'on a soin de le faire suer : cette mé-

rhode réussit à M. Charas & à quelques autres que je pourrais nommer, parmi lesquels il s'en trouva un à qui le venin avoit causé un ictere universel.

Il est bon de remarquer que depuis que le Docteur Mead a composé son *Traité des Poisons*, dont j'ai emprunté ces particularités touchant la vipère, il vint de Bath à Oxford, & de-là à Londres, un homme avec sa femme, qui faisoient métier de prendre des vipères; & lorsqu'ils eurent montré un grand nombre d'expériences sur la morsure de cet animal, ils y enseignèrent un remède sûr, qui consistoit simplement à étuver la partie mordue avec de l'huile d'olive, devant le feu: & si la morsure avoit été très-profonde, ils enveloppoient tout le membre dans un cérat de plomb blanc & de la même huile.

J'observerai de plus que comme l'action du poison de la vipère est de coaguler le sang qui circule de la partie blessée au cœur, comme j'en ai vu des milliers d'exemples; & que l'huile empêche cette coagulation & résout le sang déjà coagulé: voilà sans-doute pourquoi les anciens Médecins, surtout ceux de la Secte Méthodique, faisoient des cures si merveilleuses par les onctions.

Ne pourrions nous même pas présumer que l'huile des animaux amassée si précieusement dans la membrane cellulaire, pourroit en quelques occasions en se mêlant au sang, en empêcher la coagulation, & guérir par conséquent les accidens provenans de la cause dont il s'agit?

* On peut voir dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1737*, un Mémoire de Messieurs Geoffroy & Hunauld, où ils réfutent l'efficacité du spécifique Anglois contre la morsure des vipères.

VIPERARIA. Voyez *Scorzonera*.

VIPERINA. Voyez aussi *Scorzonera*.

V I R

VIRGA AUREA, *Verge d'or*.

Voici ses caractères.

Sa racine est fibreuse; ses feuilles disposées alternativement & entières; son calyce est écaillé; ses fleurs naissent au sommet des tiges & des branches, les unes au-dessus des autres, forment une *verge*, sont plus petites que celles de l'*asfer*, ont les pédicules plus courts & sont ordinairement de la couleur de l'or.

Boerhaave en compte les quatorze espèces suivantes.

1. *Virga aurea*, folio amplissimo, dentato. An *virga aurea Canadensis*, latissimo folio glabro? T. 485.
2. *Virga aurea montana*, latiore folio glabro, H. R. Par. 186.
3. *Virga aurea annua*, Zanon. 205. T. 484. *Coryza Canadensis*, annua, acris, alba, folio linearis, Bocc. 86. *Aster Canadensis*, annuus flore papposo, H. R. Par.
4. *Virga aurea Canadensis bifida*, panicula minus speciosa, H. R. Par.
5. *Virga aurea Nova Angliæ*, altissima paniculis nonnquam reflexis, Flor. 2. 34.
6. *Virga aurea angustifolia panicula speciosa Canadensis*, H. R. Par. M. H. 3. 125.
7. *Virga aurea Nova Angliæ foliis longissimis glabris*, Flor. 2. 35.
8. *Virga aurea, foliis angustis levibus, non serratis, panicula speciosa floribus majoris*.
9. *Virga aurea, Novboracensis, glabra, caulibus rebenibus, foliis angustis glabris*, Flor. 1. 26.
10. *Virga aurea angustifolia, minus serrata*, C. B. P. 263. Boerh. Ind. Alt. 97. *Virga aurea*, Offic. Ger. 348. Emac. 430. Raii Hist. 1. 278. Synop. 81. *Virga aurea vulgaris*, Park. 543. *Virga aurea vulgaris latifolia*, J. B. 2. 1062. Tourn. Inst. 484. *Verge d'or*.

La verge d'or commune s'élève à deux ou trois piés de haut. Ses tiges sont rondes & velues; elle est pleine

d'une moëlle spongieuse; ses feuilles les plus basses, sont sur des pédicules assez longs; elles ont trois ou quatre poudes de longueur, elles sont larges par le milieu, étroites par les bouts, dentelées par les bords, & velues d'un & d'autre côté; celles qui sont placées sur les tiges sont plus petites, ont des pédicules plus courts, & quelquefois n'en ont point. Ses fleurs sont serrées, forment des petits épis à la partie supérieure des branches, sont composées de petits pétales jaunes, rangés autour d'un bonnet un peu tubuleux, qui dégénère ensuite en durvet; sa racine est longue, s'enfonçant en terre obliquement, & poussant un grand nombre de fibres; elle croît dans les bois & dans les haies, & fleurit en Juillet.

On fait usage de ses feuilles & de ses sommités; elle passe pour un des meilleurs vulnéraires qu'on ait. On s'en sert dans les potions traumatiques, & dans celles que l'on fait prendre pour les blessures; on en use extérieurement en cataplasme & en fomentation.

Elle est tant soit peu astringente; elle produit de bons effets dans le crachement de sang & dans les hémorrhagies. Elle est très-bienfaisante dans la pierre. MILLER, Bot. Off.

La verge d'or est styptique, amère, & ne rougit point le papier bleu. Son sel, selon toutes les apparences, ressemble au sel naturel de la terre, mais est mêlé avec une grande quantité d'huile & de parties terreuses. Ainsi cette plante est vulnéraire & diurétique. On la prescrit en tisane & en bouillons pour la dysenterie & pour toutes sortes d'hémorrhagies. Les remèdes préparés avec cette plante sont lénitifs & provoquent l'urine. L'eau distillée des sommités, & l'extrait de toute la plante, a les mêmes vertus. Les feuilles & les fleurs de la verge d'or se préparent en manière de thé. Elle entre dans la composition de l'eau d'arquebuse, & dans les potions vulnéraires. TOURNEFORT.

C'est un excellent vulnéraire, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur; on le préfère même au *Solidago Saraceniæ*. Dans les plaies internes, dit Caspar Hoffman, il soulage en emportant la sanie avec les urines; ce qui s'accorde avec l'observation des plus célèbres Médecins, que presque toutes les potions vulnéraires sont diurétiques; aussi étoit-ce la coutume chez les anciens, de tous les Luteurs, de mettre dans leur boisson ordinaire de la valériane, qui est un des premiers diurétiques. Dans les plaies extérieures, elle dessèche & déterge, & c'est la vertu qu'elle a de produire ces deux effets à un souverain degré, qui la fait recommander.

Tout le monde convient que ce n'est pas un des moins lithontripiques & diurétiques, Arnaud de Villeneuve en fit le premier essai dans la pierre; il la fit prendre en poudre. Elle est vantée pour cette maladie, dans l'*Argenis* & dans l'*Euphorbia* de Barclay. Sa dose est de deux dragmes en poudre tous les matins dans du vin blanc chaud.

Caspar Hoffman dit qu'elle déterge admirablement, & que c'est par cette raison qu'on l'ordonne dans les obstructions aux viscères, lorsqu'il y a disposition à l'Hydropisie. On fit long-tems un secret de sa décoction dans le cas dont il s'agit: elle est aussi bienfaisante dans tous les flux de ventre & de matrice, & dans les hémorrhagies internes; ce qui démontre qu'elle est plutôt astringente que détersive, à moins peut-être qu'elle ne produise ces effets en desséchant; car elle est aussi dessiccative. RAY, Hist. Plant.

11. *Virga aurea, Mexicana*, C. B. P. App. 517.
12. *Virga aurea, folio bifido, salicis rami & levissimè serratis, caulibus atro purpureis*.
13. *Virga aurea, major, foliis glutinosi & graveolentibus*, T. 484.

Boerhaave a déjà fait mention de cette dernière sous le nom de *Coryza mar Theophrasti, minor Dioscoridis*. Jo

renvoierai donc le Lecteur à cet article, quoique Boerhaave se soit trompé en l'y plaçant.

14. *Virga aurea, omanus minima*, H.R. Par. Boerh. Ind. alt. Plant.

La verge d'or est si acrimonieuse, que le poivre ne lui est pas comparable en cela ; son acreté ne s'en tient pas à la bouche, elle se répand dans tout le corps ; elle ressemble au *Ranunculus aureus*, Offic. Elle est tant soit peu astringente au goût : on ne sent pas d'abord combien elle est désagréable, & ce n'est qu'après qu'on l'a goûtée pendant quelque tems, même avec plaisir, qu'elle laisse dans la bouche une sensation fort désagréable. On ramasse ses feuilles en Mai, & on les fait sécher pour l'usage.

Barclay dit, dans son *Satyricon*, avoir guéri une personne de la première distinction, chez qui il avoit été envoyé en députation, de la pierre, & de la suppuration des reins, avec la poudre de ses feuilles séchées. Trois ou quatre onces de cette plante macérées dans de l'eau, pour une dose, font un excellent vésicatoire, & produisent de bons effets dans les hémorrhagies intérieures, la dysenterie & la diarrhée. On peut s'en servir extérieurement pour dépurier les plaies, nettoyer les gencives corrompues ; raffermir les dents, & déterger les ulcères malins & les fistules. Je l'ai moi-même donnée avec beaucoup de succès dans toutes sortes de maladies putrides, visqueuses & froides. Ses feuilles bien séchées, & prises en infusion comme le thé, avec du miel, fortifient, détergent, & produisent des effets singuliers dans les ulcères aux pommons, dans les plaies à la poitrine, & dans d'autres maladies.

Nous lisons dans Tournefort, que la verge d'or est une plante du Canada : mais elle est maintenant fort commune en Europe ; les semences qu'on nous en a apportées se sont répandues dans toutes nos contrées, où elles ont donné cette plante sans difficulté. Les vents les dispersent de tous côtés ; elles prennent racines, & donnent une plante, en quelque endroit qu'elles tombent. *Hist. des Pl. attr. à Boerhaave.*

VIRGA AUREA, nom commun à plusieurs espèces de *Doria*.

VIRGA AUREA LINARIE FOLII, nom du *Coma aurea Germanica*.

VIRGA PASTORIS, nom du *Dipsacus sylvestris*, *capitula minore*, vel *virga Pastoris minor*.

VIRGA SANGUINEA, nom du *Cornus sanguinea*, selon Boerhaave.

VIRGATA futura ; le même que *Sutura sagittalis*, *sutura sagittale* du crane.

VIRGINALE CLAUSTRUM, l'*Hymen*.

VIRGO, Vierge ou Fille.

Outre les différentes sortes de maladies auxquelles les deux sexes sont sujets, il y en a de particulières aux filles, aux femmes enceintes, & aux enfans.

Quand le corps d'une femme est formé, il s'y forme ordinairement plus de sang que ses vaisseaux n'en peuvent contenir ; raison pourquoi la partie supérieure est chassée dehors par les vaisseaux de l'utérus, sous le nom de menstrues ou règles. Voyez *Menses*.

Si donc ce sang superflu est retenu, il s'en ensuit une pléthore, une inertie, un sentiment de pesanteur, une pâleur, une douleur dans les reins & dans les aines, & une dépravation de presque toutes les fonctions, soit naturelles, vitales ou animales, qui sont des suites de l'excessive pression que fait sur les vaisseaux le sang enorgorgé qui surabonde & reste en stagnation.

Le sang ainsi accumulé, trouve souvent des issues éton-

nantes, tout autres que celle par où les règles ont coutume de sortir, des Médecins Payant quelquefois vu s'ouvrir un passage par les yeux, par les oreilles, par les gencives, par les conduits salivaires & par l'œsophage, par les selles & par l'urine, par les mamelles, par la peau, & par des plaies & des ulcères.

Ce désordre affoiblit souvent tous les viscères, & produit une infinité d'accidens divers, tant par la putréfaction du sang, que par le tort que cette plénitude fait aux vaisseaux.

On connoît cette rétention,

1°. Par l'âge de la malade.

2°. Par la formation complète de son corps.

3°. Par la pléthore.

4°. Par les signes ou symptômes qui suivent cette pléthore.

On la guérit par différens remèdes adaptés aux différentes causes d'où elle procède.

Par exemple, elle peut provenir de la concrétion naturelle ou accidentelle des parties génitales, auquel cas le Chirurgien y doit faire une incision suffisante avec un instrument convenable. Voyez *Vagina*.

Mais si elle procède d'une stagnation d'humours, il les faut rendre fluides ;

1°. Par des fomentations & des frictions aux pieds.

2°. Par la saignée du pied.

3°. Par des purgatifs utérins, tels que l'aloès, la myrrhe, la bétouine, la coloquinte, la gomme ammoniac, le belléum, le sagapenum, l'opopanax, le galbanum, l'asa fetida, & l'élisir de propriété.

4°. Par des emmenagogues, tels que sont, outre ceux qu'on vient de nommer, l'aristoloche, l'armoise, la matricaire, la camomille, le genievre, la marjolaine, le marum, le pouliot, la rue, la sabine, la sauge, le sureau, le serpolet, la tanésie, l'arbre de vie, & le thym.

5°. Par des emplâtres, des fomentations, des linimens, des vapeurs, & par la chaleur. Les emplâtres convenables pour cet effet, sont celles de cumin, de mélilot, de galbanum, de baies de laurier, de labdanum & d'oxycroceum, appliquées à la plante des pieds, au nombril & aux aines. Les fomentations peuvent être faites avec du savon de Venise, & une décoction des plantes ci-dessus mentionnées. Les linimens doivent être faits ou avec l'onguent de Soldat, ou l'onguent nérin ; celui d'énula campana avec le mercure, celui d'Agrippa & celui de pain de pourreau, des huiles aromatiques distillées, & spécialement les huiles distillées de baies de genievre, d'hysope, de macis, de marjolaine, d'origan de Crete, de romarin, de sabine, d'aspic, de tanésie & d'ambre ; les huiles par infusion, d'abénthe, d'aneth, de camomille, de calament, de rue, de castor, de safran, d'iris & de vers de terre.

Par exemple,

Prenez d'onguent de soldat,	} de chaque, une once ;
d'onguent nérin,	
d'huile distillée de bois de genievre, une dragme ;	
d'huile distillée de sabine,	
d'huile de rue, par infusion, &	} de chaque, une once,
de castor, tirée de même ;	

Faites un liniment, que vous appliquerez sur le pubis, le nombril ou l'aine.

Les vapeurs qui s'élèvent de la décoction des plantes qu'on a nommées plus haut, reçues dans l'utérus, peuvent être fort utiles.

6°. Enfin on peut remédier au désordre dont nous par-

lons, en fortifiant les vaisseaux affoiblis par la pléthore, par les calybs & les astringens.

Par exemple,

Prenez de limaille de fer neuve & non rouillée, deux onces ;
d'écorce du Pérou, &
de cinnamome de Winter, } de chaque, 2 onces.
de rhubarbe séchée, une demi-once ;
de vin ginseng du Rhin, deux pintes.

Faites un vin médicamenté, dont vous donnerez à la malade deux onces, trois fois par jour, dans les intervalles des repas.

Quand on aura fait cesser la cause du désordre par quelques-uns de ces remèdes, les symptômes que nous avons dits plus haut en être des suites, cesseront aussi d'eux-mêmes ; ou bien on les traitera de la même manière que leur cause, à laquelle ils ressemblent beaucoup ; ce qui ne sera pas difficile après ce qui vient d'être dit, BOERHAAVE, *Apbor. & mat. Med.*

VIRIÆ ou VIRIOLÆ, bracelets que l'on porte en amulette.

VIRIDE ÆRIS, verd-de-gris.

VIRIDELLUS, vitriol, ou épilepsie.

V I S

VISCAGO, nom du *Lychnis*, facie auricula asini.

VISCAGO, mucilage.

VISCALEUS ; le même que *Viscum*. JOHNSON

VISCARIA. Voyez *Muscipula*.

VISCERA, entrailles.

VISCERALIA, (*Supp. remedia*) remèdes viscéraux.

Ce sont des remèdes propres à fortifier les viscères, c'est-à-dire, à donner de la vigueur & de la fermeté aux viscères sanguins, comme le foie, la rate, l'utérus, les reins, les poulmons, afin qu'ils s'acquittent plus exactement de leurs fonctions. Cette classe renferme donc les remèdes vulgairement appelés hépatiques, spléniques, pneumoniques, utérins, cachectiques, anti-hydriques, anti-ictériques, anti-bystériques & anti-phthiques. Dans cette intention, on ne peut que recommander l'usage des racines, de gentiane rouge, d'aristoloche ronde & longue, de chicorée sauvage, de zédoaire, de fougère, de vraie rhubarbe & de rapanche, de safran bâtard, d'arrête-bœuf ; les écorces de quinquina, de cascarille, de Winter, de tamaris, de safran, de caprier, de *casia lignea* ; les feuilles d'absinthe, de petite centaurée, de fumeterre, de chardon-béni, de trefle d'eau, d'hépatique, de mélisse, de pulmonaire tachetée, de scolopendre, d'aigremoine, de marrube, de cuscute, de veronique, de scabieuse, d'épithyme, de capillaire, de piloselle. On ne peut aussi que louer au même titre, entre les gommeux & les résineux, le succin, la myrrhe, l'aloès, le bdellium, la gomme de lierre, la gomme ammoniacque, l'oliban, le sagapenum, l'opopanax, l'*asa foetida* ; entre les minéraux, le soufre stalaictie, la limaille de fer, & toutes les préparations de ce métal ; & différentes préparations de Chymie, comme les sels tirés par la calcination, l'arcanum & la terre-solide de tartre, la crème, le sel polychreste, le nitre antimonié, l'esprit de sel ammoniac, la teinture de mars tirée avec l'esprit de vin des fleurs martiales produites par la sublimation de la pierre hématite au moyen du sel ammoniac, la teinture de tartre, celle d'antimoine alcaline, l'éllixir de propriété avec une lessive alcaline, l'essence de suite, notre éllixir viscéral fait avec un menstrue aqueux, sa-

lin ; l'antimoine martial céphalique, les pilules de Bécher, & autres semblables. Il faut encore rapporter ici les fontaines médicinales appellées ordinairement minérales, surtout celles qui contiennent un principe ferrugineux délié, comme les eaux de Pyrmont, de Spa, de Schwalbac, & plusieurs autres qui sont plus abondamment empreintes d'un ochre martial, telles que celles de Lauchstad, de Radeberg, d'Egra & de Freyenwald.

Ces balsamiques viscéraux agissent sur les viscères dont les vaisseaux sont engorgés, & obstrués d'humeurs épaisses & ténaces, au moyen d'un principe sulphureux, balsamique, terreux, d'une nature assez fixe, ou d'un sel alcali sulphureux ou savonneux, & d'un goût amer, en incisant & dissolvant les liqueurs épaisses, & rendant du ressort aux vaisseaux & aux fibres qui ont perdu leur vigueur & leur tension. Ce sont donc des remèdes d'un effet certain & universel dans les maladies longues, que produit le vice de ces viscères, soit pour les guérir, soit pour s'en garantir.

Quoique tous les remèdes viscéraux en général se rapportent en ce qu'ils fortifient le ton des viscères, & qu'ils débarrassent les engorgemens & les obstructions, il est cependant nécessaire d'en faire une distinction & un choix exact, suivant la nature des viscères & des maladies. Par exemple, lorsque le foie est attaqué d'obstruction, & que cette disposition produit la jaunisse, la cachexie, le scorbut, les remèdes de vertu savonneuse & détersive sont les plus efficaces ; tels sont en particulier les racines apéritives, la rhubarbe, le safran bâtard, l'opopanax, le bdellium, le savon de Venise, l'éllixir de propriété sans acide, l'essence de rhubarbe préparée avec le sel de tartre, la teinture de trefle d'eau, & tous les remèdes martiaux bien préparés. Quand le poulmon est trop relâché & engorgé, & que l'on est par cette raison menacé ou attaqué de phthisie, l'on emploie avec succès la myrrhe, la gomme ammoniacque, le soufre en stalaictie, la veronique, la scabieuse, le cerfeuil, la pulmonaire, la piloselle, le marrube, le capillaire. Lorsque le gonflement & l'engorgement de la rate engendrent l'impureté du sang, & surtout la cachexie, il faut donner la préférence sur les autres remèdes, aux écorces de tamaris & de caprier, à la fumeterre, la scolopendre ; la cuscute, l'épithyme, l'arrête-bœuf. Quand la foiblesse & le trop grand relâchement du ton des reins produit la néphrétique & le calcul, l'écorce des racines d'acacia & son infusion, le rob de fruits d'églantier, & de baies de genievre, ont une espèce de vertu spécifique. L'affoiblissement de la tension de l'utérus & de ses vaisseaux, & le ralentissement du mouvement progressif du sang & des liqueurs dans ces parties, produit, surtout après l'avortement, beaucoup d'indispositions différentes & longues, auxquelles remédient par une sorte de qualité spécifique, l'aristoloche, tant longue que ronde, l'armoise, la myrrhe, la marraicaine, le galbanum, le bdellium, l'opopanax, le succin, les pilules de Bécher, & les autres faites sur le même modèle. Si les intestins, & les parties qui ont du rapport avec eux, comme les glandes, les canaux sécrétoires & excrétoires, biliaires, pancréatiques, lactés, ont perdu leur tension naturelle ; de sorte que le trop grand abord des humeurs cause des flux excessifs, ou que leur stagnation dans les vaisseaux devienne le foyer, & l'occasion de mouvements, & accès de fièvres, la rhubarbe, l'écorce de quinquina, de Winter, de cascarille, les safranstrès-divisés & les teintures de Mars, seront un effet, qu'on attendroit vainement de tous les autres remèdes.

Il faut observer sur l'usage des fortifiants en général, qu'ils font un bien meilleur effet, & qu'ils sont bien plus avantageux, quand, avant que d'y avoir recours, on diminue la surabondance du sang, & qu'on balaie par des purgatifs appropriés les récréments des premières voies, & surtout si dans le dessein de donner plus de fluidité & de mobilité aux liqueurs, on les donne en

découpe on en infusion, & mieux encore lorsqu'on les joint à la boisson des eaux acides ou thermales, ou à celle du petit lait, qui certainement aide beaucoup l'opération de ces fortifiants qui sont de nature astringente, & leur donne une bien plus grande force pour dompter les grandes maladies chroniques & invétérées, surtout lorsqu'on en continue long-temps l'usage, & qu'on fait faire au corps un exercice suffisant soit à cheval, soit en voiture, soit à pied. FARRAR. HOFFMAN.

VISCIDITAS. Voyez *Lentor*.

VISCUM, VISCUS, *visc*, le *Gui*.

Voici ses caractères :

Ses feuilles sont conjuguées, étroites & oblongues. La fleur est monopétale, faite en bassin, fendue en quatre, marquée de poireux, & mâle : l'ovaire croît sur un endroit différent de la fleur, & est une substance tendre, environnée de quatre petites feuilles, & devient une baie à peu près ronde, pleine d'une sorte de glu, & contenant une graine plate en forme de cœur.

Boerhaave ne compte qu'une espèce de *Gui*, qui est,

Viscum baculi albis, C. B. P. 423. Boerh. Ind. alt. 228. *Viscum*, Offic. Ger. 1168. Emac. 135. Rall. Hist. 2. 1583. Synop. 3. 464. *Viscum vulgare*, Park. Theat. 1392. *Viscum*, vel *viscum arborum*, Merc. Bot. 1. 77. *Viscum quercu* & *aliarum arborum*, J. B. 1. 89.

Cette plante ne vient jamais à terre ; elle vient sur le chêne, sur le pommier, le prunier, le poirier, l'acacia d'Amérique, & plusieurs autres arbres. Celui qu'on trouve près de Paris, dans le bois de Vincennes, occupe les plus belles branches de l'aube-épine, sur lesquelles on ne trouve ni terre, ni autre matière qui semble propre à faire végéter les graines de cette plante.

On commence d'abord à apercevoir une tumeur aux parties où le *gui* s'est attaché. Ses fleurs croissent trois-à-trois à la division & aux extrémités des branches. Chaque fleur est un bassin jaunâtre, d'environ trois lignes de diamètre, épais comme un maroquin, recoupé en quatre pièces, arrondies en tiers-point, & opposés l'une à l'autre en forme de croix, de telles manières, que celles qui sont opposées l'une à l'autre, sont égales entre elles, mais ne sont pas semblables aux autres. Chaque segment est soutenu par une petite bosse, plus pâle que le reste, & divisée en loges pleines de petits trous ovales, remplis d'une poussière qui ressemble à la fleur de soufre, ou à celle qui découle de la sommité des autres plantes.

Les fleurs du *gui* ne produisent rien. Les fruits viennent sur d'autres branches que celles qui portent les fleurs ; & ces branches tantôt se trouvent sur la petite plante qui porte les fleurs, tantôt sur celles qui ne portent que les fruits.

Les fruits naissent aussi trois-à-trois, disposés en tresse dans l'extrémité des rameaux. Chaque fruit commence par un petit embryon ovale, entouré de quatre feuilles jaunâtres & épaisses, d'une demi-ligne de long, pointues & qui tombent aisément. Cet embryon grossit insensiblement, & formé une baie ovale de trois lignes de long, semblable à une petite perle, remplie d'une semence plate de la figure d'un cœur, couverte d'une membrane argentée très-fine, & pleine de glu ; c'est-à-dire, d'une colle fort gluante, blanchâtre & douceâtre, dans laquelle la semence germe naturellement, & pousse des cailletons à chaque côté de son échausure.

Cette semence, selon toutes les apparences, est ce qui donne naissance aux jeunes plantes du *gui* sur les branches des arbres que nous avons dit ; car il y en a qui ne font, pour ainsi dire, que poindre ou percer en-dehors,

& qui n'ont que des cailletons qui commencent à percer sur les baies. Cependant on ne sauroit dire que la graine passe par les racines du chêne & des autres arbres, & monte dans les branches par les vaisseaux à sève ; car chaque semence est de deux lignes de diamètre, au lieu que les vaisseaux à sève sont si menues, qu'on ne sauroit les apercevoir avec les yeux seuls. Concluons de-là qu'il faut que la semence ait été appliquée par quelque cause externe aux branches des arbres ; or, les causes capables de produire cet effet, peuvent se réduire à deux.

Peut-être que les oiseaux en écrasant ces baies avec les pieds & le bec, les font tenir aux branches par la glu qu'elles contiennent ; comme nous voyons que font les pies & les choucas, qui contribuent à la multiplication de plusieurs plantes, en transportant leur semence & l'enterrant. Il se peut aussi que les oiseaux qui ont avalé des baies de *gui*, les vident ensuite sur les arbres où ils se perchent ; ce qui a fait dire à Plante, « qu'ils chient leur mort », *ipsa sibi avis mortem casat* ; quoiqu'il soit difficile de comprendre comment les graines, après avoir séjourné dans le gosier de ces animaux, en peuvent sortir saines & entières, & sans y avoir été broyées & macérées.

Il se peut aussi que ces baies en tombant, ou d'elles-mêmes, ou par la violence du vent, s'attachent quelquefois aux branches des arbres voisins, surtout s'il arrive qu'elles y soient appliquées par la partie par où elles tenoient au *gui* ; car ce côté de la semence qui est nu & déchiré, s'attache facilement à tous les corps sur lesquels il tombe. Mais de quelque manière que ces baies s'appliquent aux corps, il y a lieu de croire que la glu dont elles sont remplies, amollit insensiblement l'écorce à laquelle elles se sont prises ; qu'alors la semence, qui a déjà germé dans sa baie, comme nous l'avons dit plus haut, perce aisément cette écorce par sa racine. Peut-être que cette glu, quoiqu'elle nous paroisse douce & insipide, fermente avec la sève des arbres, & déchire les fibres de leur écorce ; ce qui favorise considérablement le passage de celles de la racine. C'est ainsi que les œufs des femelles tombant dans l'utérus, s'y attachent par le moyen du placenta, dont le suc fermentant avec celui des glandes de la matrice, y produit une petite inflammation qui fait que ces parties s'attachent l'une à l'autre.

De même la racine de la semence du *gui*, trouvant de la facilité à percer l'écorce des branches, pousse des fibres verdâtres, qui s'étendent d'abord dans le parenchyme, & perçant ensuite la partie ligneuse, s'entrelacent avec les fibres des branches, & s'infinuent dans leurs vaisseaux, d'où elles tirent un suc propre à leur nutrition. On peut aisément distinguer ces fibres, si l'on prend la peine de les suivre après avoir découvert la première écorce. Il n'est pas étonnant que l'endroit où elles s'infinuent soit gros, puisqu'elles en augmentent le volume ; & que de plus ces racines pressant les vaisseaux des branches dans quelques endroits, les étranglent & les font crever plus loin, ce qui cause l'interception & l'extravasation de la sève.

Le *gui* ne peut vivre que sur des arbres ; apparemment parce que sa racine n'étant pas construite comme il faudroit pour tirer de la terre & préparer la nourriture nécessaire à la végétation de cette plante, il faut que cette préparation se fasse dans la racine d'une autre plante, qui lui sert comme de nourriture ; de même que les estomacs des enfans étant trop faibles pour préparer leur nourriture, il faut, ou qu'ils aient une nourrice, ou que les aliments qu'on leur donne soient affortis par quelque autre voie, à la délicatesse de leur estomac. Pour me satisfaire moi-même par rapport à la production du *gui* ; j'en ai semé des graines pendant trois ans de suite : mais elles n'ont jamais levé. J'avais attaché aussi plusieurs baies en Mars & Avril, à de jeunes branches de pommier & d'aube-épine : mais la violence du vent & les pluies fréquentes qui arrivent ordinairement en cette saison, ne m'ont pas permis de

me satisfaire sur cette matiere; en sorte que je n'ai pu à ce sujet que proposer des conjectures, assez probables, à la vérité, pour tenir leur rang dans la Physique.

Les poiriers sauvages sont couverts de *gui*: & j'ai vu sur leur tronc, quoique l'écorce fût dure, la première pousse de la graine; ce que j'avois long-tems cherché à voir, sans l'avoir jamais pu en France, où cependant cette plante est fort commune. Ces graines qui ont la figure d'un cœur, étoient hors de leurs loges, & attachées par leur viscosité au tronc & aux branches de ces arbres, contre lesquels le vent ou quelque autre cause les avoit poussées: chaque graine y étoit rangée de manière que la pointe de la racine commençoit à percer dans l'écorce, tandis que l'ailleton de la graine pouffoit en-dehors & se développoit. Toutes ces circonstances m'ont confirmé dans l'opinion que j'ai exposée touchant la multiplication du *gui*, dans mon Histoire des plantes qui croissent aux environs de Paris. *TOURNEFORT, Voyage au Levant.*

Les fruits du *gui* commencent par des embrions couronnés de quatre feuilles, ou qui portent une couronne radiale, composée de quatre petites feuilles jaunâtres, articulées autour de la tête de chaque embryon. Ces embrions partent d'une masse ronde, jaunâtre, articulée avec l'extrémité de la branche, & de deux feuilles opposées qui la terminent des deux côtés. Cette observation fait voir que M. Tournefort s'est trompé, dans la description qu'il a faite de ces embrions. Les baies du *gui* donnent chacune quelquefois deux semences. Les fleurs de la plante mâle sont monopétales, divisées en quatre parties égales, portant chacune à sa surface intérieure, une semence qui lui est fortement attachée; elles fleurissent en même-tems que celles de la femelle. *VAILLANT.*

Le *gui* passe pour un remède céphalique & nervin; on s'en sert particulièrement dans toutes les espèces de convulsions, dans l'apoplexie, la paralysie, le vertige. On donne alors la préférence à celui du noisetier sur celui du chêne. Ceux qui seront curieux de connoître toutes les propriétés de cette plante, n'auront qu'à consulter le *Discours* de J. Colbatch, sur le *gui*.

On composoit jadis avec les baies de ces plantes, le *viscus aucupum* ou la glu; on les faisoit bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elles crevasent; on les battoit dans un mortier, & on les lavoit ensuite dans de l'eau, jusqu'à ce qu'on en eût séparé l'enveloppe. Quant à nous nous faisons la glu avec le houx; nous en battons sur le milieu de l'Été, une bonne quantité, que nous faisons bouillir ensuite dans de l'eau pendant environ trois heures, jusqu'à ce que la partie blanchâtre de l'écorce se sépare de la verte; nous laissons ensuite reposer le tout dans un cellier; nous couvrons le vaisseau, avec de la fougère, ou autre matiere semblable; au bout de quarante jours, l'écorce se tourne en gelée; on bat cette écorce dans un mortier de pierre, & l'on fait une pâte épaisse, on lave bien ensuite cette pâte dans de l'eau coulante; on en sépare les ordures, & on la met dans des vaisseaux de terre.

La glu est un puissant attractif; elle fait mûrir les enflures & les tumeurs dures, elle entre dans l'*emplastrum diachylum magnum*. *MILLER, Bot. Off.*

Les Anciens faisoient grand usage en Médecine de la glu dont on se sert pour prendre les oiseaux. Mêlée avec de la résine, & une égale quantité de cire, elle amollit & dissout les tumeurs, les perotides & les abcès, elle guérit les épinétydes; elle sèche les ulcères scrophuleux, & fait cesser l'épilepsie; à ce que dit Pline; on lui attribue un grand nombre de propriétés, qu'on peut voir dans Dioscoride, Pline & Galien.

Le bois du *gui* est un spécifique contre l'épilepsie; on le prescrivait dans l'apoplexie & dans le vertige; on le fait prendre intérieurement ou on le pend au cou, dans ces maladies; & tous les Médecins, tant Anciens que

Modernes, conviennent unanimement, qu'il y produit de bons effets. J'ai connu des personnes, dit J. Banhin, qui ont fait usage, avec succès dans le vertige, de bois de *gui* macéré dans du vin. La poudre de *gui*, surtout de celui qui croît sur les chênes, guérit l'épilepsie & provoque les règles; c'est aussi un secret contre la pleurésie, dans laquelle on l'ordonne une fois, ou deux, ou trois, dans de l'eau de chardon béni & de pavot rouge. *D. BOWLES.*

Jean Banhin dit, qu'il a conseillé plusieurs fois l'usage du *gui*, broyé & macéré dans des eaux convenables pour les vers qui tourmentent les enfans.

La poudre du *gui* qui croît sur l'*oxyacanthus*, infusée dans du vin blanc, ou dans du vin d'Espagne, prise deux heures avant le paroxysme, à quelquefois suspendu, & même guéri parfaitement la fièvre quarte; on en réitérera la dose, s'il est besoin.

Ses feuilles machées ont, selon les habitans de nos campagnes, la vertu de chasser l'arrière-faix, dans les vaches, & autres animaux.

Le *gui* est une plante parasite, qui vit aux dépens d'autres plantes, ou arbrisseaux.

On n'est point d'accord sur la manière dont cette plante se multiplie, & l'on demande encore, si c'est par le moyen de sa semence parfaite & mûre. Aristote, Plin & tous les Anciens, sont de cet avis; ils disent que le *gui* naît de la semence de ses baies, au sortir du corps des grives, des ramiers, & autres oiseaux de cette espèce, dans l'estomac & les intestins desquels, la substance pulpeuse qui les enveloppoit, a été digérée & détruite. Telle est la nature de cette semence, dit Plin, qu'elle est infructueuse, à moins qu'elle n'ait été mûrie dans les intestins des oiseaux; Jules Scaliger, J. Banhin, & la plupart des Modernes assurent le contraire, & en apportent un grand nombre de preuves, entre lesquelles il y en a quelques-unes auxquelles il n'est pas difficile de répondre. Il est vrai, mais de se tirer de celle que l'on déduit de la situation du *gui* sur les branches: comment est-il possible, dit-on, que la semence du *gui* s'arrête sur des rejets foibles & droits; où les oiseaux n'ont pu se reposer, qui sont perpétuellement agités des vents, & que les pluies lavent fréquemment? Mais il y a plus, comment cette semence, ajoute-t-on, a-t-elle pu se loger à la partie inférieure des branches, au côté tourné vers la terre? On peut répondre à cette objection avec une espèce de vraisemblance, que les excréments des oiseaux nourris de *gui*, tiennent de sa nature, & que par conséquent les semences enduites de cette matiere visqueuse, s'attachent si fortement aux branches, que les vents & la pluie ont de la peine à les en séparer. Quant à nous, nous sommes assez éloignés du sentiment de ceux qui admettent des productions spontanées ou équivoques, & nous convenons avec Theophraste, que toute semence ayant été préparée pour la génération, il est absurde, & il n'y a aucune vraisemblance qu'il y ait des cas où la nature abandonnant cette voie, ait créé des graines parfaites, les ait fait mûrir, & ne s'en serve point. *RAY, Hist. Plant.*

Nous lisons dans Plin, *Lib. XVI. cap. 30.* qu'entre autres productions du bois, il porte du *gui* attaché au côté qui regarde le nord, & de l'hyphear; au côté qui regarde le midi. Il ajoute, *Lib. XVII. cap. 44.* qu'il y a trois espèces de *gui*; celui qui croît sur les pins, & le *larix*, qu'on appelle en Eubée *stelis*, & en Arcadie *hyphear*. Celui qui croît sur le chêne, le *robur*, *Pilex*, surtout sur l'*Pilex* sauvage, le térébinthe & autres arbres; mais en plus grand quantité sur le chêne, d'où on l'a nommé *dryas*, «hyphear de chêne.» Il ajoute un peu plus bas, que l'hyphear est le meilleur, pour la nourriture des animaux.

Theophraste, que Plin a copié a quelques variations.

on peut-êre à quelques erreurs près, dit au commencement du *chap. 23. du Liv. II.* qu'il est surprenant, & qu'il est tout-à-fait inexprimable, comment quelques semences & plantes, ne croissent point sur la terre. Il compte entre ces plantes, le *gui*, le *stelis*, & l'*hybear*. On se feroit en Eubée, du mot *stelis*, en Arcadie, de celui d'*hybear*, & le terme *ixia* ou *vixiam*; étoit d'un usage commun. Il y en a qui prétendent, que ces trois *gui* sont la même plante: mais il paroît qu'ils diffèrent au moins entre eux, en ce qu'ils ne croissent point sur les mêmes plantes. L'*hybear* & le *stelis*, se trouvent sur les pins & les sapins, & l'*ixia*, sur le chêne, le térébinthe & autres arbres. Il y en a qui apportent une fort bonne preuve de leur différence, elle est fondée sur une observation; c'est que non-seulement ces *gui* sent produits sur des arbres qui leur sont homogènes, mais qu'ils sont encore attachés à différentes parties du même arbre, sans que l'un se trouve jamais où l'on a coutume de trouver l'autre; le *stelis* & l'*ixia*, par exemple, ne sont jamais dans les endroits où croît l'*hybear*, & alternativement; il ne reste donc plus qu'à savoir si cette observation est vraie.

Theophraste & Plin son plagiaire, semblent faire de l'*hybear* & du *stelis* deux espèces différentes de *gui*; mais ils se trompent en cela, dit Ray; car si cela étoit, comment seroit-il arrivé, que depuis un si grand nombre de siècles, il ne se fût trouvé, entre tant d'Observateurs, & de Naturalistes qui ont existé depuis Theophraste, personne qui se fût aperçu de cette distinction, & qu'elle eût échappé aux recherches & à la curiosité des plus habiles Botanistes; la distinction que l'on en fait, selon la différence des arbres sur lesquels il croît, me paroît mal fondée; comme si une plante cessoit d'être la même qu'une autre, parce qu'elle croît dans des terrains différents. Quant à ce que Theophraste ajoute, que celui qui naît sur des arbres toujours verts, ne perd point ses feuilles, & que celui qui croît sur des arbres, qui se dépouillent de leurs feuilles, perd les siennes, n'est pas conforme à l'expérience; car celui qu'on trouve sur les poiriers, les pomiers, les amandiers, & autres arbres dont les feuilles tombent, est toujours vert; & ne se dépouille point des siennes. Marthiole a beau dire que le *gui* du chêne, du *robur*, & du châtaigner perd ses feuilles à l'approche de l'hiver; c'est une observation que je n'ai faite sur aucun arbre, ni dans aucun tems de l'année. Ray, *Hist. Plant.*

VISIO. Vision.

La lumière qui est l'assemblage de toutes les couleurs, envoie de tous côtés des rayons, qui, quoique très-fins, sont cependant composés de toutes les différentes espèces de couleurs. C'est pourquoi on peut les diviser en rayons simples; qui, tous en particulier, contiennent en soi diverses couleurs propres à chacun, mais tous réunis ensemble produisent une lumière très-vive, ou un blanc très-éclatant. Ces rayons partent d'un point lumineux comme d'un centre, vers tous les points placés en-dehors, passent souvent par des lignes droites dans un milieu homogène & au travers du corps transparent; sans aucun intervalle de tems, & vont frapper les corps opaques qu'ils rencontrent; par conséquent ceux, qui sont contenus au dedans du cône, dont la pointe est un point lumineux & dont la cornée est la base, doivent nécessairement tomber sur tous les points de la cornée, s'il ne se trouve aucun obstacle entre cette tunique & le point radieux.

Lorsque les mêmes rayons viennent frapper des corps denses, ils se plient, les uns plus, les autres moins. De-là ils se séparent: séparés & réfléchis ils produisent diverses couleurs; qu'on attribue faussement au corps qui réfléchit ou qui cause la réfraction, si ce n'est en tant que ce corps fait qu'ils se séparent. Cette ré-

flexion est doée différente, selon la différente couleur cachée dans le rayon; cepeçant l'angle de réflexion & l'angle d'incidence paroissent être le même en tirant une perpendiculaire du point d'incidence: au reste on n'aperçoit point ici d'autre changement.

Mais si ces rayons passent d'un milieu dans un autre, ils se plient en tombant sur le dernier, & continuent toujours de se propager ainsi pliés par ce milieu. Plus ce milieu est dense; plus ils se plient en s'approchant de la perpendiculaire, & réciproquement au contraire; cette loi dépend encore des causes singulières cachées dans quelques fluides, & qu'on ne peut déterminer que par des expériences. Cette inclination des rayons se nomme *réfraction*.

Voici la loi certaine qu'elle suit sensiblement.

Si le même rayon tombe par différents angles dans le même milieu transparent, le sinus des angles de réfraction sera comme les sinus d'incidence sont entre eux. D'où il suit que les rayons, qui du point radieux ou réfléchissant, sont poussés à la cornée transparente, s'en *réfrangent* vers la perpendiculaire; ce se détournant à peu près de leur route, comme ils font dans l'eau. Ils continuent ainsi au travers de l'humeur aqueuse; & sont déterminés par le trou de la pupille à aller frapper la surface du cristallin: mais ceux qui entrent si obliquement, qu'ils tombent sur l'iris, se réfléchissent de-là & sortent hors de l'œil: ils empêcheroient en effet la vision de se faire distinctement, s'ils entroient dans l'œil après leur réflexion. Les autres rayons qui tombent obliquement entre la partie inférieure de l'uvée & le corps vitré, ou sur la surface de ce corps, sont aussi sur le champ suffoqués ou éteints dans la liqueur noire qui s'y trouve, comme s'il n'en étoit venu aucun en cet endroit. C'est pourquoi il ne peut passer par l'humeur vitrée d'autres rayons, que ceux qui s'étant faits jour au travers de la pupille, tombent sur le cristallin. Il faut remarquer que la pupille en se contractant ou en se dilatant, admet plus ou moins de rayons; selon que l'objet est plus ou moins lumineux ou éloigné car plus l'objet est radieux, plus la pupille se rétrécit; plus l'objet est proche, plus aussi elle est étroite, & réciproquement au contraire: telle est la loi qui dépend de la structure de la machine que nous avons décrite; loi naturelle qui est nécessaire pour que la pupille puisse veiller à la conservation de la rétine, & empêcher cette tunique extrêmement délicate d'être offensée, desséchée ou brûlée par une trop vive lumière.

Plus donc la figure de la cornée est plane, moins elle réunit les rayons, qui, d'un point radieux, sont venus la frapper, & plus elle les disperse. C'est pourquoi il va au cristallin moins de rayons, & des rayons fort divergens, à moins qu'ils ne partent d'un objet fort éloigné: au contraire; plus la figure de la cornée est ronde, plus elle fait rassembler les rayons, plus il en tombe sur le cristallin, & plus ils sont convergens. Voilà une des causes de la vue des myopes & des vieillards.

Les rayons parvenus au cristallin, souffrent une nouvelle réfraction qui les rassemble & les rend encore plus convergens; ensuite ceux qui sont partis d'un seul point hors de l'œil, se rassemblent ici derechef dans un seul point qui n'est pas éloigné, & passent au travers de l'humeur vitrée à la rétine; & ce n'est que sur cette seule tunique qu'ils peignent précisément le seul point duquel ils sont partis. Si le cristallin est fort dense ou rond, les rayons s'unissent alors trop près de cette lentille, on ne voit l'objet que confusément; la même confusion arrive quand le cristallin a une figure plane, ou est d'une fabrique trop lâche, parce que le foyer, où se rassemblent les rayons, en est trop éloigné. Autre raison de la vue des myopes & des vieillards.

Pourquoi donc les myopes voyent-ils mieux les objets proches, ou avec des verres concaves? Et pourquoi?

les vieillards se servent-ils de verres convexes, ou voyent-ils mieux les objets éloignés?

La nature fait aussi porter remède à ces vices, en approchant ou en éloignant le cristallin de la cornée; ce qui se fait par deux causes mécaniques différentes, savoir, lorsque les quatre premiers muscles de l'œil se contractent fortement ensemble, compriment le bulbe, & conséquemment donnent à l'œil plus de longueur, ou par la contraction des fibres qui en comprimant l'humeur vitrée, élèvent le cristallin; car il ne paroît pas qu'il y ait d'autres causes de ce phénomène.

La réfraction du rayon qui passe de l'air dans la cornée, est à peu près égale à celle qui se fait de l'air dans l'eau; celle qui se fait de l'humeur aqueuse au cristallin, est semblable à celle que les rayons observent en passant de l'eau dans un verre; ainsi elle change peu. Enfin celle qui se fait du cristallin dans le corps vitré, ne change encore que très-peu, & change à peine, quand ce corps devient plus dense à force d'être comprimé. D'où il semble que l'humeur vitrée est principalement nécessaire, en ce qu'elle peut librement voir le cristallin, & rendre par ce moyen les objets visibles à différentes distances; mais la figure du cristallin est plus constante, ou moins sujette à changer que celle de l'humeur vitrée.

Nous sommes donc en droit de conclure que les rayons qui partent d'un point de l'objet, entrent dans l'œil & passent au travers du cristallin, se rassemblent dans le fond de l'œil sous la pupille, y peignent autant de points qu'il y en a de sensibles dans l'objet qu'on voit; d'où il suit qu'il se trace sur la rétine une petite image semblable à cet objet.

En effet, comme l'expansion médullaire du nerf optique est située précisément en ce lieu, directement sous la pupille & le cristallin; il est plus clair que le jour que c'est sur cette membrane muqueuse que se fait la peinture de l'objet qu'on voit, & que cette impression se propageant au *sensorium commune* donne l'idée de la chose qu'on voit, ou plutôt la fait voir.

D'où il paroît que les expériences de Picard & de Mariotte, loin de détruire cette opinion, comme certains Auteurs se l'imaginent, ne font que la confirmer & la démontrer clairement. De plus, que ne doit-on pas à cette sagesse infinie, qui a placé l'entrée du nerf optique non dans l'axe de la vision, ni vers l'angle extérieur de l'œil, mais au milieu de la hauteur de ce globe vers le nez.

La perfection de la vue dépend donc, non-seulement de la figure, de la transparence, de la fabrique, & de la vertu des solides qui composent cet admirable organe, mais de la densité & de la transparence de ses humeurs; en sorte que les rayons qui partent de chaque point visible de l'objet, sans se mêler à aucun autre, se réunissent en un seul point ou foyer distinct, qui n'est ni trop près ni trop loin de la rétine. Ce n'est pas tout: il faut que ces humeurs & ces solides aient cette mobilité nécessaire pour rendre les objets clairement & distinctement visibles à diverses distances; car par-là, grandeur, figure, distance, situation, mouvement, repos, lumières, couleurs, tout se représente à merveilles. Il faut encore que la rétine ait cette situation, cette expansion, cette délicatesse, cette sensibilité, en un mot, cette proportion de substance médullaire à artérielle, veineuse, lymphatique sur laquelle les objets se peignent comme dans un tableau; il faut enfin que le nerf optique soit libre & bien conditionné pour secourir la rétine, & propager le long de ses fibres jusqu'au *sensorium commune*, l'image entière & parfaite des objets qui y sont destinés.

Les rayons ne partent donc point de nos corps pour être ensuite réfléchis sur nous par les objets, comme les Stoïciens croyoient. Ce n'est point une image visible que les objets nous envoient d'eux, qui nous fait voir, comme le disoient les Pythagoriciens. La vision ne se fait point non plus par des corpuscules, qui étant partis de l'objet & de l'œil, & venant à se rencontrer mutuellement, se réfléchissent dans l'œil, suivant le raisonne-

ment des Platoniciens, ni enfin par une émanation matérielle d'images corporelles, comme le pensoit Epicure: mais c'est par la mécanique que nous venons d'exposer, & qui est fort bien expliquée dans une Epître que le célèbre Ray m'a adressée, & qui contient une exacte description de l'organe intérieur de l'œil.

Pourquoi voit-on clairement quand les objets sont à une plus petite distance que celle où la portée de l'œil peut s'étendre, sans cesser de voir distinctement?

Pourquoi la vue est-elle distinctement, mais plus faiblement affectée, quand les objets sont à la plus grande distance où l'on peut les apercevoir? Pourquoi ceux qui sont trop près paroissent-ils si confus? Quelles sont les choses nécessaires pour voir distinctement? D'où dépend la force de la vue? &c. Toutes ces questions sont faciles à résoudre, après ce qui vient d'être dit. Bozzani. *Instit. Medic.*

VISNAGA.

Voici ses caractères.

Sa racine est fibreuse & annuelle; ses feuilles sont plus larges, plus courtes & plus épaisses que celles du fenouil. Son ombelle est ordinairement rétrécie & serrée, & ses semences sont ordinairement plus petites que celles du fenouil.

Boerhaave ne fait mention que de l'espèce suivante.

Vijnaga, Offic. J. B. 3. 31. Raii Hist. 1. 456. Boerh. Ind. Alt. 49. *Gingidium umbella longa*, C. B. P. 151. *Gingidium Hispanicum*, Ger. 885. Emac. 1042. *Vijnaga*, *gingidium appellanum*, Park. Theat. 890. *Faniculum animum*, *umbellâ contractâ oblongâ*, Tourm. Inst. 311. *Cure-dent d'Espagne*.

Cette plante s'élève à une coudée & demie ou environ.

Sa tige est cannelée, nue & genouillée, comme celle de l'aneth, & sa feuille unie comme celle de la *passiflora erratica*, mais divisée en plus grands segments; les ombelles de ses fleurs sont blanches, leurs pédicules, surtout les extérieurs, ont environ un palme de longueur, & sont durs & roides; chaque pédicule, tant intérieur qu'extérieur, porte à son extrémité une autre ombelle, composée d'un grand nombre de petites pellicules. Chaque ombelle, ainsi que chaque sommité de branches, a de petites feuilles à sa base; sa semence est petite, acrimonieuse, & semblable à celle de *Passiflora* offic.

Elle croît d'elle-même en Italie, en Sicile, & dans les contrées méridionales de la France; mais nous la cultivons dans nos jardins; elle fleurit en Été.

J. Bauhin fait mention d'un *Gingidium Aegyptium*, à pédicules & ombelles plus larges & plus fermes, que ceux du *vijnaga* qui croît dans nos jardins; & je me souviens d'avoir vu cette plante.

La description du *daucus campestris* de Césalpin s'accorde à tous égards avec celle que le même Auteur fait dans le même Livre du *vijnaga*; d'où il paroît que c'est la même plante.

Il y a beaucoup de personnes, surtout en Espagne, qui font des pédicules roides & odoriférans, des ombelles du *vijnaga*, des cure-dents; ce qui a fait appeler cette plante *cure-dent Espagnol*. Ray, *Hist. Plant.*

Bauhin lui attribue les mêmes propriétés qu'au fenouil.

VISQUEIRO, nom d'un arbre qui croît au Brésil, & dont on tire une résine molle & visqueuse qui sert de glu. Ray, *Hist. Plant.*

VISMARUS, nom du *Trifolium*; dans Marcellus Empiricus.

VIT

VITÆ BALSAMUM, baume de vie. Voy. *Elisir bal-*

sanicum Hoffmanni. J'ai renvoyé plusieurs fois à cet article, de *Bussi spiritus hexarricus*, & autres, d'où je devois renvoyer à *Liquor mineralis anodynus*. Le Lecteur est prié d'y faire attention.

VITALBA, le même que *Clematis sylvestris latifolia*.

VITALIA, *Cordiaux*. BLANCARD.

VITALIS ACTIO. Voyez *Actio*.

VITALIS FUNCTIO. Voyez *Actio*.

VITEALIS CONVULVULUS, nom du *Convulvulus minor arvensis flore raso*.

VITELLUS, jaune d'œuf. Voyez *Ovum*.

VITEX.

Voici ses caractères.

Ses feuilles sont, pour ainsi dire, divisées en cinq parties, & elles tombent, du moins en Europe; sa fleur est monopétale, tubuleuse à sa partie inférieure, bilabée à sa partie supérieure, & forme des épis; son ovaire qui est situé au centre d'un calyce dentelé dégénère en un fruit sphérique, partagé en quatre capsules pleines de semences oblongues.

Boerhaave en compte les six espèces suivantes.

1. *Vitex foliis angustioribus, cannabitis modo dispositis*. V. *agnus castus*.
2. *Vitex foliis angustioribus, cannabitis modo dispositis, floribus caeruleis*. H. L.
3. *Vitex fove agnus, flore albedo*. H. R. Par.
4. *Vitex, fove agnus minor, foliis angustissimis*. H. R. Par.
5. *Vitex trifolia, minor, Indica, rotundifolia*. Breyh. Prodr. 2. *Cara nesi*. H. Mal. 2. *Negundo samina*, *Acoffa*. H. A. 1. 181.

C'est un arbrisseau qui s'élève environ à la hauteur de l'homme, de la grosseur du pêcher, selon Garcias, ou de l'amandier, selon Acoffa, & qui croît dans des lieux sablonneux. Sa racine est fibreuse, brunâtre au-dehors, & blanchâtre en-dedans. Son écorce est mince, tant soit peu amère, on lui trouve aussi quelque acrimoine, en la mâchant pendant long-temps. Ses feuilles sont ordinairement attachées trois à trois sur un même pédicule. Deux sont opposées; la troisième qui est à l'extrémité de la côte est plus large que les autres; elles sont rondes, oblongues, pointues par leur extrémité supérieure, leur bord est égal, elles sont modérément épaisses, molles, unies, d'un verd obscur à leur partie supérieure, pâle en-dessous, amer & acrimonieux au goût, d'une odeur agréable, & fort semblable à celle de la lavande. Ses feuilles, selon Acoffa, ont le goût & l'odeur de la sauge; ses fleurs croissent plusieurs ensemble, sur un même pédicule, au-delà des nœuds, deux à deux en opposition; ses fleurs ont de petits pédicules, sont d'un bleu tirant sur le pourpre, & ont la même odeur que les feuilles; elle est seulement un peu plus forte. Elles sont composées de cinq pétales informes, à cou fait en cloche; il y a un de ces pétales droit & large, mais concave & velu au-dedans. Le cou de la fleur est aussi velu au-dedans, vers ce même côté de la feuille; les quatre autres pétales sont étendus presque de toute leur longueur, se ressemblent assez, à cela près que ceux qui sont vers le pétale droit sont tant soit peu plus larges & plus ronds que ceux qui sont vers les parties antérieures. Sa fleur a quatre étamines droites d'un bleu purpurin, avec des sommets noirâtres & arcués, & dans le milieu un pistil foible, d'un bleu purpurin, à deux pointes, courbé vers la feuille bleue, & partant des parties élémentaires du fruit, & du dedans du calyce qui embrasse étroitement le cou inférieur de la fleur, qui est composé de cinq feuilles courtes, pointues, d'un verd foible, & qui est traversé longitudinalement de fruits ou côtes foibles. Ses fruits sont ronds, & ressemblent assez à des baies oblongues; ils ont la même odeur que la fleur;

la plus grande partie de la baie est enfermée dans le calyce, & est d'un verd foible. Quant à sa partie supérieure qui sort du calyce, elle est d'abord luisante, mais elle devient noire comme de l'encre. Il y a dans le milieu de ce fruit un noyau rond, oblong, couvert d'une pulpe verte & dure, qui ne mûrit jamais parfaitement. Ce noyau contient une amande insipide & blanchâtre.

On tire de la racine distillée une huile limpide, tant soit peu verdâtre, douce, acre, pénétrante & sans odeur.

On en fait un si grand usage, dit Acoffa, dans le Malabar & les contrées adjacentes, que si Dieu n'eût pas permis que les branches coupées repoussassent un grand nombre de rejettons, il y auroit long-temps que le *vitex* y seroit consumé, ou du moins qu'il y seroit devenu extrêmement rare & cher; mais plus on l'élague, plus il devient touffu, & il est toujours verd.

On l'applique avec succès dans toutes les douleurs, quelle qu'en soit la cause, surtout dans celles qui affectent les jointures, & qui proviennent de froid. Ses branches tendres, ses feuilles, ses fleurs & son fruit, broyés & cuits dans de l'eau, ou frits & cuits dans de l'huile, produisent aussi des effets surprenants dans les tumeurs & les contusions. Il y en a qui s'en servent pour les plaies, & qui assurent qu'ils font cesser la douleur, & digèrent la matière en une nuit.

Ses feuilles broyées & appliquées sur des ulcères invétérés produisent de bons effets; elles digèrent la matière qui y est contenue, nettoient l'ulcère & le font cicatrifier. En un mot, elles font si bienfaisantes dans les plaies, les abcès & les contusions, qu'il est la plupart du temps inutile d'appeler un Médecin. Les femmes se lavent le corps dans toutes les saisons, avec leur décoction; elles sont tellement persuadées que les fleurs, les feuilles & les fruits du *negundo* facilitent la conception, qu'elles lapidèrent ceux qui tenteroient de leur prouver le contraire. Ses feuilles machées, corrigent l'haleine. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici est tiré de Garcias & d'Acoffa. RAY, *Hist. Plant.*

6. *Vitex trifolia, minor, Indica, serrata*. Breyh. Prodr. 2. *Brennisi*. H. Mal. 2. Raii Hist. 2. 1575. *Negundo mat Acoffa*. H. A. 1. 179. BOERH. Ind. alt. Plant. :

Les feuilles de cette dernière espèce croissent trois à trois, ou cinq à cinq sur un pédicule, sont oblongues, assez étroites, terminées en une pointe aiguë, & sont plus rondes & plus larges vers le pédicule qu'ailleurs; elles sont plus ou moins délicatement cannelées à leur partie antérieure, d'un verd noirâtre en-dessous, d'un verd plus clair en-dessus; la feuille la plus large est à l'extrémité de la côte; ses deux voisines moins larges qu'elle, mais plus larges que les autres, sont attachées au milieu de la côte par des pédicules qui n'ont pas un pouce de long. Les deux autres feuilles sont très-petites, & ont un pédicule commun. Quant à ses autres caractères, ils sont les mêmes que ceux de l'espèce précédente. Ses feuilles sont en scie, ressemblent à celles du *sambucus*, & sont voir que c'est le *negundo* mes de Garcias & d'Acoffa. RAY, *Hist. Plant.*

Les semences du *vitex* sont énergiques dans la passion hystérique, & provoquent les urines & les regles. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

VITICELLA, le même que *Bryonia alba*.

VITILIGO, espèce de lèpre blanche. Voyez *Lepra*.

VITIS, la Vigne.

Voici ses caractères.

Il part des jointures des branches des mains qui embrassent & s'attachent à tout ce qu'elles rencontrent; sa fleur est en rose, pentapétale, & garnie de cinq étamines. Son ovaire qui est placé au fond de la fleur, est garni d'un tube courbe velu, & dégénère en une baie Y y ij

molle succulente, & qui contient ordinairement quatre semences. Les fleurs & le fruit sont en grappes.

Boerhaave en compte les douze especes suivantes.

1. *Vitis filiostris labrusca*, C. B. P. 299. *Labrusca*. Lémery, des Drogues.

C'est une espece de vigne qui croît sans être cultivée au bord des grands chemins & des haies; elle porte une très-petite grappe qui devient noire en mûrissant, & qui quelquefois ne mûrit point du tout.

Cette plante est détersive & apéritive, & son fruit astringent. LEMERY, des Drogues.

2. *Vitis vinifera ex cuius uvis acerbis immaturis amphorae exprimitur*, Boerh. Ind. A. 2. 232. *Vitis offic.* Ind. Med. 124. *Vitis vinifera*, Mont. Ind. 55. La vigne.

La vigne est une plante si connue, qu'il est assez inutile de s'amuser à la décrire; elle croît ici attachée aux murs; dans les vignobles, elle est plantée, elle couvre des côteaux. Les grappes des raisins qui en sont le fruit, varient par la couleur, le goût & la grosseur, selon les contrées où la vigne est plantée; & il n'y a pas moins de différence entre les liqueurs qu'on en exprime. Entre les vins de liqueur, ceux de Canarie, de Malaga & d'Alicant, passent pour les meilleurs; celui d'Espagne & des côteaux est le plus sec & le plus stomachique. Le vin rouge & blanc de Porto, & celui de France, est le plus estimé pour les repas. On a encore les vins muscats, ceux de Smyrne & de Chypre, qui sont extrêmement agréables à boire.

On a tant écrit sur la nature & les usages du vin, que nous nous garderons bien de rapporter ici tout ce qu'on en a dit: nous nous contenterons d'assurer que pris modérément, il est cordial & bienfaisant, qu'il fortifie l'estomac, aide la digestion, ranime les intestins, & est le meilleur préservatif que l'on ait contre la peste. MILLER, Bot. Off.

Théophraste & Varron mettent la vigne au rang des arbres: cependant comme elle a besoin d'appui & qu'elle rampe toutes les fois qu'elle ne trouve rien à quel elle puisse s'attacher, & qui l'aide à s'élever, je ne crois pas qu'elle mérite le nom d'arbre; cependant sa souche a quelquefois la grosseur de la jambe, ou même de la cuisse. C'est la grosseur de sa souche, qui est quelquefois plus grande que celle de certains arbres, qui a déterminé les anciens à la regarder comme telle, à ce que dit Plin. *Lib. XIV. cap. 21*. On voit, ajoute-t-il, à Populonie une statue de Jupiter, faite d'un fût de vigne qui avoit duré plusieurs siècles sans mourir. Il y a à Marseille une coquille où le Peuple va puiser de l'eau, faite du même bois. A Metapontum, le Temple de Junon est soutenu par des piliers faits de fardemens. L'escalier qui conduit au Temple de Diane à Ephèse, est du bois d'une seule souche qu'on fit venir de l'Isle de Chypre, où la vigne parvient à une grosseur extraordinaire. Il n'y a point de plante qui dure plus long-tems; l'étendue qu'elle occupe est prodigieuse, on a vu des maisons couvertes des branches d'une seule souche. On voit à Rome sous le Portique de Livie, une vigne qui tapisse tout l'espace vuide; on en a recueilli jusqu'à douze amphores de vins. On dit que Cimeas, Ambassadeur du Roi Pyrrhus, admirant l'étendue des vignes, à Aricia, dit en plaisantant du vin austère qu'elles portent, que le fils étoit si mauvais, que sa mere méritoit bien d'être pendue si haut. C'est de Plin. que nous avons tiré tout ce que nous venons de rapporter.

Caspar Baubin divise la vigne, en *fativa* & *filiostris*, ou cultivée & sauvage. La *vitis fativa*, ou vigne cultivée, se subdivise en grande & petite, dont il y a un grand nombre d'especes. Les grappes de la grande diffèrent entre elles, par la grosseur & par la couleur; il

y en a de vertes, de blanchâtres, de jaunes, de noires, de bleues, & d'un rouge léger. Quant à leurs formes & grosseurs, elles sont oblongues, leurs grains ont la forme de la prune; & l'on peut appeler cette espece *fatis pergulana*, vigne attachée à des échallais. Il y en a de rondes, dont les grains sont plus ou moins gros; d'autres qui n'ont point de pépins, d'autres qui n'en ont qu'un ou deux; il y en a de barbuës, mais elles sont plus rares. La petite espece de vigne à la grappe noire, rarement blanche ou jaune; son grain est petit & mou; il n'a pas toujours le même goût. Il est doux acré, ou musqué, comme le raisin de la vigne Appienne de Plin.

Il y a des différences entre les feuilles de vignes: elles sont quelquefois larges, profondément découpées, divisées jusqu'aux pédicules, en lobes aigus, comme on voit dans le *vitis Italica*; d'autres fois, elles sont petites, minces, vertes, rouges, épaisses, marquées, tantôt molles, tantôt dures, nées ou tant soit peu velues, à ce que dit C. Baubin.

Voici ce que nous lisons dans Plin. sur les différentes especes de grappes:

Elles diffèrent entre elles, dit-il, par leur couleur, leur goût & leurs grains; il résulte de ces différences, une multitude innombrable d'especes; qui va se multipliant tous les jours; ici elles sont purpurines; là du couleur de roses, vertes ailleurs; les noires & les blanchâtres sont les plus communes. Le *bumasti* ressemble à des mamelles gonflées; les autres s'allongent, ont le grain long, comme la datte: ainsi l'on peut dire qu'il en est de la vigne, ainsi que des poiriers & des pommiers, qu'il y en a une infinité d'especes différentes, & que les Anciens les ont fort bien distinguées. Les terrains, dit Plin. ne diffèrent pas plus entre eux que les grappes de raisin. Il s'en produit & s'en peut produire tous les jours de nouvelles. Il ne seroit pas facile, peut-être même seroit-il impossible, de marquer à chaque espece de vigne, le nom ancien qui lui convient, ainsi nous ne nous jetterons point dans cette discussion, que nous n'avons ni le tems, ni les moyens de finir d'une manière satisfaisante pour le Lecteur.

3. *Vitis Corinthiaca, sive Appyrina*, J. B. 2. 72. Boerh. Ind. alt. 2. 232. Une passe minores, passule, Offic. Une passe minores, ou passule Corinthiaca, C. B. P. 299. *Corinthiaca*. Park. Theat. Raisin de Corinthe.

C'est une petite espece de grappe, qui tient son nom de l'endroit où elle croît; on la trouve aux environs de Corinthe; mais elle n'est nulle part plus commune qu'à Zante & dans la Cephalonie, on expose les grappes au soleil, & l'on en fait ensuite des amas, & l'on en remplit des tonneaux.

Ces raisins, & ceux qu'on appelle *une passe majores*, sont apéritifs, pectoraux & bienfaisants dans les toux & dans les consomptions.

On fait plus d'usage des raisins de Corinthe; dans les cuisines que dans les Pharmacies. MILLER, Bot. Off.

Ils sont d'une qualité tempérée; ils calment la chaleur dans les fièvres, étanchent la soif, & lâchent le ventre. DALE.

4. *Vitis Appiana*, Plin. C. B. P. 298. *Uva Muscatella*, Car. Step. Prod. Rust. 342.
5. *Vitis Pergulana*, acinis prunorum magnitudine, & forma, C. B. P. 298.
6. *Vitis folio Apit*, J. B. 2. 73.
7. *Vitis alba dulcis*, J. B. 2. 73.
8. *Vitis frontiniana*, C. B. P. 299.
9. *Vitis nigra dulcis*, Vmunt. dista.
10. *Vitis multiplex alia*, pro diversitate qua obtrina in acinis ratione coloris; saporis, magnitudinis, admodum vari cultuque industrii Vinemiatioris semper nova.
11. *Vitis quinguesolia Canadensis*, scandens, T. 613. *Edara quinguesolia Canadensis*, Corn. 100.

12. *Vitis Volpina dista, Virginiana alba*, Pluken. Alm.
392. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Les feuilles & les mains de la vigne, broyées & appliquées, calment les maux de tête, & mêlées avec le pollen, elles appaisent les ardeurs & l'inflammation de l'estomac. Les feuilles appliquées seules, sont astringentes, rafraîchissantes, & produisent les mêmes effets. Le suc de la grappe est bon dans la dysenterie, le crachement de sang, la passion stomachique & la jaunisse. La larme de vin qui est une espèce de gomme, que l'on trouve aux environs de la fougère, prise dans du vin, chasse la pierre; employé en friction, avec du nitre, elle guérit le lichen, la galle ou le psora, & la lepre. Si on la délaye avec de l'huile, & qu'on s'en frotte souvent les cheveux, elle les raffermira; mais il vaut mieux se servir en pareil cas, de la liqueur que rendent les rejettons verts sur le feu; elle a aussi la vertu de déraciner les petites verrores noires. La cendre des rejettons & la grappe pressurée de la vigne, guérissent le condylome & les thyres formés aux environs de l'anus; pour cet effet, il ne faut que s'en frotter. Le même remède est bienfaisant dans les luxations & les morsures de vipères: il produira aussi de bons effets dans l'inflammation de la rate, en y ajoutant de l'huile de rose, de la rue & du vinaigre. Les Botanistes attribuent encore plus d'énergie, aux cendres & à la lessive qu'on en prépare: il me semble que la seule différence qu'il y ait entre les cendres & leurs lessives, ne consiste que dans le plus ou moins de sel qu'on en tire.

Le raisin est, selon Galien, le premier de tous les fruits de l'automne, le plus nourrissant de tous ceux qui ne se gardent point, & celui dont le suc est moins malfaisant, lorsqu'il est parfaitement mûr.

Tous les raisins non secs agitent le ventre & enflent l'estomac, c'est pourquoi on les proscrit dans les fièvres; mais lorsqu'il y a quelque temps qu'ils ont été cueillis, & pendus, ils sont innocents; ils font du bien à l'estomac, ils réparent l'appétit; ils soulagent dans les langueurs & relâchent le ventre: mais il y a beaucoup de différence à faire entre eux. Les doux sont nourrissants, engraisent, gonflent l'estomac, & provoquent les selles. Les austères au contraire nourrissent peu & resserrent. J. BAUMÉ.

J'ai lu quelque part qu'une Allemande qui ne se nourrissoit pendant tout le temps de la vendange, qui dorot un mois ou deux, que de raisins, ne buvoit point; ce qui prouve que le raisin est très-propre à étancher la soif.

Tout le monde sait, dit Pallade, que l'on sert sur les tables les grappes les plus grosses, qui sont aussi les plus belles en apparence, & dont le grain est dur & sec; mais que l'on fait du vin, & que l'on porte sous le pressoir, celles dont la peau est tendre, le goût excellent, & surtout celles qui se passent promptement; elles sont aussi les plus abondantes en suc.

Donat dit dans son Commentaire sur l'*Ennuch*, que *vitis* vient de *vico*, ce que Festus rend par *alligare*, lier, & Nonius par *vincire*, attacher par le corps, & par *inflexere*, fléchir du coude. RAY, *Hist. Plant.*

L'eau distillée des sommets de la vigne, coupés au printemps, est apéritive, désenflante, bienfaisante dans la pierre & dans la néphrétique, & employée à l'extérieur, est bonne pour nettoyer les yeux. Les feuilles & les mains de cette plante, sont astringentes & rafraîchissantes, bonnes dans la diarrhée & l'hémorrhagie, & l'on en fait des fomentations aux piés. Ses jeunes branches ou rejettons sont apéritifs. Les fruits non mûrs de la vigne, sont appelés *agrestes*, & son fruit mûr, augmente l'appétit & provoque les selles. Les raisins séchés au soleil, ou les *raisins passés* ou *passula*, dont les plus grands sont ceux de Damas, & les plus petits ceux de Corinthe, sont bienfaisants dans la toux; ils facilitent l'expectoration du phlegme, & relâchent le ventre; les feuilles

de vigne bouillies sont astringentes; l'eau qui distille de cette plante, emporte les taches de la peau. Le turtre que forme le vin de France est rouge, & celui qui est formé par les vins d'Allemagne est blanc. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Entre les différentes espèces de raisins dont on fait usage, Dale ne fait mention que des deux suivantes.

1. *Passula Damascena*, Offic. *Passula maxima*, *fructus Damascena Zibeba dista*, Schrod. IV. p. 172. *Vitis Damascena*, Hort. Reg. Par. 186. Tourn. Inst. 613. *Raisins de Damas*.

Les zibebes, ou raisins secs de Damas, broyés & infusés dans une quantité suffisante d'eau de fontaine, ou dans quelque eau distillée, appropriée, fournissent une sorte de boisson agréable, qu'on fait prendre aux malades, & qui étanche leur soif. Leurs pepins sont astringents & bienfaisants dans les vomissements & les flux de ventre, soit qu'on s'en serve intérieurement ou extérieurement; pour cet effet on les fait griller & on les broie. SCHRODER.

2. *Uva passa major*, Offic. *Uva passa major Aquagis*; *Gracis forte*, C. B. P. 299. *Raisins séchés au soleil*.

Voici la manière dont on fait sécher les raisins au soleil:

On coupe le pedicule de la grappe des raisins qu'on veut faire sécher, presque jusques dans le milieu; par ce moyen la seve s'y porte en moindre quantité; on les laisse dans cet état pendre aux branches, jusqu'à ce que par défaut de nourriture, & par la chaleur du soleil, ils soient suffisamment séchés. On les met ensuite en caisse. On prépare d'une autre manière les raisins de Malaga. On trempe les grappes de raisins mûrs dans de l'eau chaude & bouillante, faite des cendres du fardment; on les en retire sur le champ, on les étend sur des claies, on les laisse sécher au soleil, & on en remplit ensuite des cabas. MILLER, *Bot. Offic.*

Les raisins secs de Corinthe, les zibebes, les raisins séchés au soleil, sont tous chauds ou tempérés, & adoucissants, relâchent le ventre, corrigent l'acrimonie, sont amis de l'estomac, des poudrons & du foie, & calment la toux. SCHRODER.

Les raisins piquent les gencives & les dents par leur chaleur acrimonieuse & pénétrante, les offensent considérablement, & les disposent à la putréfaction, si l'on en use pendant long-temps. RAY, *Hist. Plant.*

VITIS ALBA. Voyez *Bryonia alba*.

VITIS IDÆA, mûres de romces.

Voici ses caractères.

Sa fleur est monopétale, en cloche; son ovaire est sphérique, & dégénère en une baie molle, qui a un nombril, qui est pleine de suc & qui contient des petites semences.

Boerhaave en compte les cinq espèces suivantes.

1. *Vitis Idæa, foliis oblongis, crenatis, fructu nigricante*, C. B. P. 470. Tourn. Inst. 608. Boerh. Ind. alt. 2. 71. *Myrtillus*, Offic. *Vitis Idæa angulosa*, J. B. 1. 520. *Rail Hist.* 2. 1288. Synop. 3. 457. *Vaccinia nigra*, Gcr. 1229. Emac. 1415. *Mûres de romces*.

La ronce qui porte la mûre est un petit arbrisseau bas, qui s'élève à environ un pié de hauteur & davantage, dont les branches, sont fort flexibles, angulaires, vertes, & portent des petites feuilles oblongues, émoussées par la pointe, crenelées par les bords, entre lesquelles croissent des fleurs séparées les unes des autres, sur des pédicules courts, d'un rouge sale, & en forme

de bonzeille; elles sont suivies d'un fruit rond, qui a un nombril de la grosseur de la baie de genievre, à peu près de la même couleur, & plein d'un suc purpurin, doux & agréable au goût. Elle croît dans les bruyères, parmi la fougère, dans les lieux marécageux, & dans les haies: elle fleurit en Mai, & son fruit est mûr en Juillet. C'est la seule partie dont on fasse usage; encore s'en sert-on rarement.

Les mûres de ronces sont rafraîchissantes, reserrantes, bienfaisantes à l'estomac, & d'usage dans les flux & dans les hémorrhagies. Simon Pauli dit qu'on les emploie contre le scorbut en Norvège, & dans d'autres contrées septentrionales. On en prépare un fort bon sirop, dont on se sert dans les occasions dont nous venons de parler. MILLER, Bot. Off.

Ces baies font, selon Dodonée, froides, desséchantes, & sensiblement astringentes. Elles sont bienfaisantes aux estomacs chauds, éteignent la soif, calment la chaleur dans les fièvres ardentes, resserrent le ventre, arrêtent le vomissement, guérissent la dysenterie, qui provient de la bile jaune, & produisent de bons effets dans le choléra morbus. Mais il faut préférer dans tous ces cas à la baie, le rob ou le suc épais avec du sucre ou du miel; parce que cette baie étant froide de sa nature; elle ne pourroit que nuire aux estomacs foibles & froids, & remuer le ventre au lieu de le ressermer, si on les prenoit crues. C. Hoffman pense que celles qui croissent au soleil, & qui sont parfaitement mûres, ne font pas assez rafraîchissantes, pour offenser les estomacs froids par leur crudité.

Le même Auteur croit, qu'on peut fort bien substituer, les mûres de ronces aux baies de mirte, mais à condition, 1°. qu'on prendra celles qui croissent dans les pays septentrionaux, & non en Italie ou en Espagne; 2°. qu'elles seront bien mûres, 3°. qu'on ne les aura point cueillies vertes, mais fêchées; 4°. enfin, qu'on ne se servira point du suc cru que les particules aqueuses dont elles abondent, rendent très-rafraîchissant, & qui a quelquefois astringence; mais qu'on l'épaissira & qu'on en fera un rob.

Il est démontré que le suc de ces mûres, est composé de parties fort délicates, & qu'il est fort astringent, par les taches qu'il fait aux mains & aux lèvres de ceux qui en mangent, & par la difficulté qu'on a à les emporter; aussi s'en sert-on pour teindre le linge & le papier en bleu.

Les Bergers & les Paysans qui habitent des pays montagneux, mangent de ces mûres avec plaisir; leur douceur est accompagnée d'une acidité qui les rend fort agréables au palais. RAY, Hist. Plant.

2. *Vitis Idea*, *Zeylanica*, *odoratissima*; T. 608. *Myrtus Zeylanica*, *odoratissima*; *baccis nigris*, *monococci*, H. L. 435.

3. *Vitis Idea*, *Aethiopica*, *buxi minoris folio*, *floribus albicanibus*, H. A. 1. 125. *Buxus Africana*, *folio oblongiori*, *non serrato*, Ind. 238. H. R. D.

4. *An vitis Idea*, *foliis myrti angustissimis*, *longis alternis*?

5. *An vitis Idea*? *Quæ buxus Africana*, *rotundifolia serrata*, P. B. Prodr. ? Plukn. Phyt. T. 18. H. R. D. BOERH. Ind. alt. Plant.

On l'a mise au rang des *vitis*, parce que ses branches sont fortes & flexibles; & on lui a donné l'épithète d'*idea*, parce qu'elle étoit jadis fort commune sur le Mont-Ida.

Ses baies font astringentes, & bonnes dans la diarrhée & dans la dysenterie. On fait de leur suc exprint un rob qui est excellent dans les mêmes maladies. Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.

Outre les especes précédentes de *vitis idea*, Dale fait mention de la suivante.

Vaccinia, Officin. *Vaccinia nigra fructu majore*, Park. Theat. 1455. *Vitis Idea magna quibusdam*, *five myrtillus grandis*, J. B. 1. 518. Raii Hist. 2. 1487. Synop. 3. 457. Tourn. Inst. 608. *Vitis Idea*, *foliis subrotundis exalbidis*, C. B. P. 470. *Vitis Idea foliis subrotundis*, Ger. 129. Emac. 1416. *Grandes mûres de ronces*.

La plante qui porte cette mûre est une espèce de buisson, elle pousse circulairement un grand nombre de branches rondes, à rameaux, longues d'une coudée & demie, couvertes d'une écorce d'un rouge léger, & sa substance est assez ferme & solide. Clusius dit que ses branches, sont quelquefois rampantes, qu'elles sont fortes, & que l'écorce qui les couvre est tantôt cendrée & tantôt rougeâtre. Ses feuilles reviennent assez à celle du *vitis idea angulosa*, oblongues, rondes, unies, sans aucune découpure, quelquefois bleues, dans la partie inférieure, ou blanchâtres, traversées de veines, d'un goût astringent & tant soit peu acide, & annuelles, selon Clusius. Sa fleur est la même que celle de la *vitis idea* commune; elle est d'un blanc tirant sur le pourpre, concave divisée par les bords en cinq lobes, convexes en-dehors, & garnie d'étamines. Ses baies qui sont semblables à celles du genievre ou du myrte de Tarente, ont un ombilic assez large, d'où part un apex, ce qui les rend un peu moins rondes que celle de la *vitis idea* commune. Elles ont de longs pédicules, sont agréables au goût, subacides, vineuses, & contiennent quelques petits pépins jangâtres. Sa racine est dure, ligneuse & couverte de fibres capillaires.

Elle aime les lieux froids & montagneux. Clusius l'a trouvée dans les montagnes de l'Autriche & de la Sicile; & J. Bauhin, dans celles de Bourgogne & ailleurs. Elle est fort commune dans les lieux montagneux du Cumberland, ainsi qu'aux environs de Gablesby, à six milles de Perth, dans les pâturages marécageux, aux deux côtés du chemin.

Les Chasseurs & les Paysans croyent que ses baies enlèvent, si on en prend avec excès; du Chol, Camerarius & d'autres sont de cet avis. Les Teinturiers de Silesie font de ses feuilles & de ses branches, le même usage que ceux qui vivent dans les Alpes, font du *sedum Alpinum*. RAY, Hist. Plant.

VITIS MARINA. Voy. *Fucus marina*.

VITIS NIGRA. Voy. *Bryonia nigra*.

VITIS SYLVESTRIS, TRIFOLIA, nom du *Toxicodendron*, *triphylum*, *glabrum*.

VITIS VINIFERA. Voy. *Vitis*.

VITISALTUS, nom du *Chorea sancti viti*.

VITREA TABULA, Table intérieure du crâne. Voy. *Caput*.

VITREUS HUMOR, humeur vitrée. Voyez *Oculus*.

VITRIFICATIO, vitrification ou transformation d'un corps en verre.

VITRIOLUM, Vitriol.

Dale fait mention de trois especes de vitriol.

1. *Vitriolum ceruleum seu Romanum*, Offic. *Vitriolum ceruleum*, Charlt. Foss. 11. *Vitriolum Cyprinum ceruleum*, Worm. 25. *Chalcanthum Cyprinum*, Aldrov. Mus. Metall. 339. Matth. 1363. *Atramentum ceruleum Romanum colinum*, Kentm. 14. *Vitriol bleu*.

C'est une substance cristalline, bleue ou de la couleur du saphir, compacte comme le sucre candi, acide, acre, aultere & astringente au goût. Elle se fait d'une solution & cristallisation de cuivre; ou elle vient de Chypre ou des Indes Orientales.

Le vitriol Romain échauffe, dessèche, est très-astringent; il provoque le vomissement & chasse les vers. SCHON.

Cette espèce de vitriol est estimée la meilleure pour l'u-

fage qu'on en fait en Medecine. Il est fort recommandé pour la gale & les ulcères causés par le virus vénérien. Il fait la base de la poudre sympathique de Digby. Il guérit la gale & la lepre.

2. *Vitriolum viride*, Offic. Charlt. Foss. 11. *Vitriolum viride seu Romanum*, Tourn. Matth. Med. 185. *Chalcantimum viride factitium*. *Atramentum futorium officinarum*, Schw. 373. *Atramentum viride durum solidum coctum*, 13. *Vitriol verd*.

C'est aussi une substance cristalline, mais de couleur d'herbe ; plus grenue & grumeuse que le *vitriol* précédent, assez semblable en cela au sel ordinaire. Quant à la saveur, c'est la même dans l'un & l'autre.

Il y a deux especes de *vitriol verd*.

3. *Vitriolum album*, Offic. Worm. 25. Geoff. Prælect. 106. Charlt. Foss. 11. *Chalcantimum Candidum*, Aldr. Mus. Metall. 339. *Atramentum album durum fissile*, Kentm. 13. *Vitriol blanc*.

Le *vitriol blanc* est une substance grenue, de la consistance du sucre blanc, de la même saveur que le *vitriol verd*. On nous l'apporte d'Allemagne : on le trouve dans les mines de Goslar, sous la forme de ces morceaux de glace que nous voyons en hiver pendre des gouttières ; il est aussi transparent.

Il a les mêmes propriétés que le *vitriol verd* ; mais on le préfère aux autres dans la composition des collyres : on fait un émetique excellent avec ce *vitriol* ; pour cela on le dissout dans de l'eau & on le coagule par l'ébullition, jusqu'à ce qu'il ait la consistance du sucre blanc, comme nous lisons dans les *Prælect.* de Geoff. 106. Cet Auteur accuse Tournesfort de s'être trompé, lorsqu'il a cru que l'émetique en question étoit composé de *vitriol d'Angleterre* dissous dans de l'eau & bouilli, jusqu'à ce que l'eau se soit évaporée ; ce qui reste après cette opération de Tournesfort forme des masses grumeuses assez considérables, semblables au sucre blanc ; ces masses exposées à l'air prennent à l'extérieur une couleur jaunâtre.

Le *vitriol* entre pour beaucoup dans des eaux styptiques, dans les teintures & dans la composition de l'encree.

DALE.

Le *vitriol*, *vitriolum*, Off. dont on veut que le nom soit tiré du mot Latin *vitrum*, verre, parce qu'il en a la couleur & la transparence, a été appelé *zabachur* par les Grecs, comme si l'on disoit efflorescence de l'airain. Les Latins l'ont appelé *encra de Cordamier*, parce qu'il noircit le cuir. Les Italiens le nomment *couperose*, comme si l'on disoit érosion de cuivre.

On en distingue de différentes especes. Par rapport à son origine, on le divise en naturel & en factice. Le naturel est celui qui est attaché au haut des roches métalliques, sous la forme de cannelures ou de cristaux ; les Grecs l'appellent *zabachur*. Celui qui est factice, est de deux sortes ; car on en fait bouillir des eaux vitrioliques de certaines mines, lesquelles eaux forment ensuite des cristaux par le froid, & c'est ce *vitriol* que les Grecs ont appelé *maris* ou *isès* ; on en retire par le moyen de l'eau, des Pyrites, qui ont été en quelque façon corrompues & fermentées. Il paroît que les Grecs ont ignoré cette manière de faire le *vitriol* : ils lui ont donné les noms de *zabachur* & *maris*, ou peut-être *maris*, selon la forme de ses cristaux.

Par rapport à la couleur, le *vitriol* se distingue en blanc, en bleu & en verd. Le *vitriol blanc*, que l'on appelle communément *couperose blanche*, nous est apporté d'Allemagne en grosses masses blanches, & qui ressemblent à du sucre, d'un goût un peu doux & astringent.

Ceux qui croient que le *vitriol blanc* de Goslar n'est autre chose que le *vitriol verd* calciné jusqu'à blanchir, se trompent ; car il fleurit de lui-même, dans les mines

vitrioliques sous la forme de duvet ou de coton, que l'on dissout dans l'eau, & que l'on fait cuire jusqu'à une épaisseur convenable, pour former une masse blanche comme du sucre. Quelquefois même on trouve dans ces mines de petits morceaux de *vitriol* transparent comme le cristal. Le *vitriol blanc* de Goslar contient la mine de fer qui n'est pas encore mûre, ou peut-être de la pierre calaminaire, ou du plomb mêlé avec la mine de fer.

Le *vitriol bleu* est sec au toucher ; il forme des cristaux bleus comme le saphir, de figure rhomboïde, décaédre & aplatis. On le prépare en différents endroits, mais principalement dans l'île de Chypre & en Hongrie ; c'est pourquoi on l'appelle *vitriol* de Chypre ou de Hongrie. Sa couleur bleue, qui est fort belle, lui vient du cuivre dont il est rempli. Son goût est austère & fort acre.

Le *vitriol verd*, ou qui a la couleur d'herbe, a différents noms, suivant les endroits d'où on le tire ; car il s'appelle *vitriol* de Rome, de Pise, de Suède, d'Angleterre, ou de France. Il contient beaucoup de fer, d'où lui vient la couleur verte. On le trouve dans les Boutiques, ou sous la forme de grands cristaux rhomboïdaux, ou en masses formées de différents grains cristallins, qui sont quelquefois un peu onctueuses, & qui s'attachent aux mains. Son goût est acre & styptique.

Le *vitriol* est véritablement l'acide vitriolique, qui, en rongant le cuivre ou le fer, se coagule avec eux, & forme ainsi un corps transparent, bleu ou verd, selon le métal qu'il a dissous. Quelques-uns font encore mention d'un *vitriol rouge*, mais je ne le connois pas.

On emploie différents moyens pour retirer le *vitriol* des eaux, des terres, des pierres vitrioliques, & sur-tout des pyrites.

Autrefois dans l'île de Chypre, du tems de Galien, on avoit coutume de préparer le *vitriol bleu* avec une eau vitriolique évaporée à l'ardeur du soleil. Présentement on fait bouillir & évaporer les eaux de fontaines vitrioliques qui se trouvent en quelques mines de cuivre, près de Smolnik & de Neusol en Hongrie. On prépare de la même manière le *vitriol verd* dans les autres endroits de l'Allemagne.

Dans le Siennois, contrée de Toscane, on tire le *vitriol*, en lavant plusieurs fois une terre cendrée remplie de plusieurs taches, dont les unes sont semblables par leur couleur à de la rouille de fer, les autres à du cuivre, & qui a une odeur de soufre désagréable & fétide, & d'un goût âpre. Ce *vitriol* est d'un verd bleu, à cause du fer & du cuivre mêlés ensemble.

En Angleterre, dans le Village de Deftford, éloigné d'environ six mille pas de Londres, on fait du *vitriol verd* avec des pyrites, qui sont des pierres pesantes, brunes à l'extérieur, & qui dans l'intérieur représentent des rayons qui vont du centre à la circonférence, brillans comme le clinquant, & qui sont tout-à-fait insipides. Si on les expose long-tems à l'air, elles fermentent intérieurement, & se fendent d'elles-mêmes ; & dans les fentes, on voit un duvet blanc & sale qui a un goût acide & styptique ; enfin toute la substance de la pierre se dissout, & elle se réduit en terre ou en poussière très-fine, qui a un goût salé de *vitriol* & l'odeur de soufre. Mais si on brûle & calcine ces pyrites au feu, elles répandent beaucoup de fumée avec l'odeur de soufre, & il reste une chaux rouge, qui contient un peu de fer & de cuivre.

Voici la manière de tirer le *vitriol* des pyrites.

On répand des pyrites entières dans une grande place jusqu'à la hauteur d'environ trois pieds. On les laisse exposées à l'air pendant trois ans ; & tous les six mois on les retourne, afin qu'elles soient calcinées plus facilement par les rayons du soleil, & macérées par

l'eau de la pluie. On les laisse ainsi jusqu'à ce qu'elles soient entièrement calcinées & réduites en une terre vitriolique. Ensuite on conduit par des tuyaux & des canaux l'eau de la pluie qui arrose cette terre, dans une citerne, nûn la conserve. Après cela on la fait bouillir dans de grandes chaudières de plomb jusqu'à ce qu'elle soit assez épaisse, après y avoir jetté de la vieille fécaille, qui est consumée très-promptement par cette lessive. Enfin on verse cette liqueur dans un autre vaisseau de plomb pour la faire refroidir, y ayant mis auparavant des lattes, afin que le vitriol s'y attache & y forme des cristaux.

Mais lorsque les pyrites contiennent beaucoup de soufre, comme celles dont on fait le vitriol en Suède & dans le pays de Liège, on retire le soufre par descentum de la manière que nous le dirons en parlant du soufre; on brûle ce qui reste, & on en fait une lessive, que l'on coule & que l'on fait bouillir dans des vaisseaux de plomb, & que l'on met ensuite dans un lieu frais pour cristalliser.

La solution de vitriol rend un peu rouge la teinture de tourne-sol; elle coagule le lait, donne la couleur un peu verte au sirop violet; elle ne change point la solution du sublimé corrosif. Mêlée avec la solution du sel de tartre ou l'eau de chaux, elle devient rousseâtre, ou de la couleur de verd-de-mer; elle donne la couleur noire au noir pourpre à l'infusion de noix-de-galles; ce qui est le propre du vitriol.

On retire du vitriol par l'analyse chimique, une liqueur acide; mais ce n'est que par le moyen d'un grand feu: on lui donne le nom d'esprit ou d'huile de vitriol. Cet esprit donne la couleur de feu à la teinture de tourne-sol & au sirop de violettes; il coagule le lait & le sang: avec un sel alcali, il fait une grande effervescence avec chaleur. L'huile de vitriol, qui est un acide très-puissant, mêlée avec l'eau commune, s'échauffe beaucoup. Elle fermente considérablement avec le sel ammoniac, & fait sentir un froid remarquable, quoique la fumée qui s'exhale paroisse chaude. Après la distillation du vitriol, il demeure dans la cornue une terre un peu noire, un rouge; que l'on appelle *colcothar*; c'est une chaux, ou, comme l'on dit, un safran de fer ou de cuivre, selon qu'elle vient du vitriol verd ou bleu.

On voit par-là que le vitriol est composé d'un sel acide, subjugué par des parties métalliques; ce qu'il est aisé de démontrer non-seulement par l'analyse chimique du vitriol, mais encore par les différentes manières de le préparer. Car si l'on verse de l'esprit de vitriol sur de la limaille de fer, on fait un beau vitriol verd; & si l'on met des lames de cuivre entremêlées de soufre dans un creuset, qu'on les calcine ensuite, & que l'on fasse évaporer l'eau dans laquelle la masse qui reste aura bouilli pendant quelque-tems, il reste du vitriol bleu très-naturel.

Il est incroyable combien de vertus les Chymistes ont attribué au vitriol, quoique l'événement n'ait pas toujours répondu à leurs promesses. Dioscoride lui reconnoît une vertu émétique; il dit qu'étant pris avec de l'eau, c'est un bon remède contre les champignons que l'on a mangés, & pour détruire les vers larges qui sont dans les intestins; il l'assure, que si on le dissout dans l'eau, & que l'on mette dans les narines de la laine que l'on y aura trempée, il purge la tête. Il place encore le vitriol parmi les atringens, les échauffans & les caustiques. Plinie le dit propre aux maladies des yeux, pour arrêter le sang & pour guérir les ulcères; & Galien s'en servoit pour faire des collyres. On s'en sert aujourd'hui en Médecine pour exciter le vomissement, faire mourir les vers, arrêter le flux de sang, déterger les ulcères, & pour apaiser les inflammations. Mais on l'emploie rarement pour l'intérieur sans l'avoir préparé. Extérieurement, on l'emploie, surtout le blanc, dans les collyres, que l'on peut préparer de la manière suivante, pour apaiser & dissi-

per les inflammations des yeux, & pour prévenir les fluxions.

Prenez de vitriol blanc, un scrupule;
d'eau-rose ou de plantain, quatre onces.

On fera dissoudre le vitriol dans l'eau chaude, que l'on passera au travers d'un linge.

On se servira de cette eau en la faisant couler goutte-à-goutte dans l'œil.

Si elle irrite trop par son acrimonie, on l'adoucit en y ajoutant de la même eau.

Ou,

Prenez de racines d'Iris de Florence, un scrupule;
d'eau-rose, &
de plantain, } de chaque, trois onces.

Faites les bouillir à un feu lent, jusqu'à la diminution de la troisième partie.

Ajoutez à la colature;

du vitriol blanc, huit grains.

Faites un collyre.

On applique le vitriol bleu en poudre dans les plaies, & à l'extrémité des vaisseaux d'où le sang découle. Il arrête les hémorrhagies en caustifiant les vaisseaux, & en grumelant le sang.

Parmi les préparations que l'on fait du vitriol, sa purification que l'on appelle *gilla vitrioli*, tient le premier rang. Pour la faire, on choisit principalement le vitriol blanc; que l'on purifie en le faisant dissoudre, en le passant & en le séchant deux ou trois fois. Quand il est ainsi préparé, il excite le vomissement; depuis un scrupule jusqu'à une dragme, dans une liqueur convenable.

Paracelse & les autres Chymistes ont recommandé le *gilla vitrioli* comme un émétique excellent. Non-seulement il décharge l'estomac par un doux vomissement, mais encore après le vomissement, il affermit & fortifie le cœur & les intestins par son astringent; c'est pourquoi on le donne heureusement dans les diarrhées & les dysenteries. Ce remède étoit d'un grand usage avant que l'on connût les émétiques & l'*ipécacuanha*; mais présentement il n'est plus en usage. GROSSER.

Analyse du vitriol ou manière d'en obtenir l'esprit,
l'huile, & le colcothar.

1. Prenez huit livres de vitriol verd commun de Goslar; mettez-les dans deux vaisseaux de terre à long cou, capables de contenir chacun quatre pintes; couvrez-les d'une tuile; mettez-les dans l'âtre; environnez-les du feu, & chauffez-les peu à peu. Le vitriol commencera bien-tôt à fumer; en approchant & augmentant le feu, il se fondra; en le poussant à un plus haut degré, il s'épaissira, & deviendra gris; environnez alors les vaisseaux de feu de tous côtés, en sorte qu'ils en soient presque couverts; la matière deviendra jaune, & commencera à paroître rouge, aux côtés des vaisseaux; laissez-la refroidir; cassez les vaisseaux; retirez-en la matière; pulvérisez-la, & vîns lui trouvez une couleur jaune. Voilà ce qu'on appelle la calcination du vitriol, telle qu'elle se fait pour en obtenir, par la distillation, l'huile & l'esprit. On fait précéder cette opération, parce que la distillation seroit trop longue sans elle: car outre le tems qu'il faudroit employer à séparer le phlegme aqueux, on exposerait encore les ré-

ciens à être brisés, par la chaleur du phlegme qui y manœuvrera; la matière en fusion pourroit bien aussi produire les mêmes effets sur les vaisseaux qui servent à la distillation; mais si cette calcination est nécessaire, d'un autre côté il ne faut la pousser que jusqu'à ce que le vitriol cesse de se fondre. Cette première partie de l'opération réduira les huit livres dont on s'est servi à cinq.

2. Mettez ces cinq livres de vitriol calciné & broyé, dans un vaisseau à long cou, qui soit fort, & assez large pour contenir une quantité de matière double de celle qu'on y met; placez ce vaisseau dans un fourneau; cela fait, appliquez-lui un récipient; lutez soigneusement ce récipient avec un mélange de terre & de chaux; enveloppez d'un morceau de linge mouillé l'endroit où le récipient sera joint au vaisseau; faites ensuite que le récipient soit placé horizontalement sur un appui; en sorte que l'axe des deux vaisseaux soit dans le même plan horizontal; par ce moyen vous empêcherez que le cou de l'un ou de l'autre de ces vaisseaux ne soit en souffrance; après que vous les aurez bien lutés, laissez-les pendant vingt-quatre heures, sans vous en servir, afin que la matière que vous aurez employée à les luter puisse se sécher.

3. Pouffez votre feu avec circonspection; il s'élèvera d'abord une fumée blanche, le récipient s'échauffera, entretenez le feu dans cet état pendant six heures, vous verrez des ruisseaux d'huile se former aux côtés du récipient; tenez les choses dans le même état pendant six autres heures; pouffez le feu à son dernier degré, pendant les six heures suivantes, ensuite que le vaisseau à long cou soit rouge; il vous viendra alors une huile épaisse. Si la vapeur s'échappe par la jointure des vaisseaux, appliquez dessus un linge mouillé, & fermez exactement la crevasse; continuez le feu tant qu'il vous plaira; il ne cessera point de s'élever des vapeurs; mais le produit ne vaudroit pas la dépense; ainsi je ne fais durer cette troisième partie de l'opération que dix-huit heures; écarter le feu, & laissez tout refroidir, le vaisseau & le récipient.

4. Tenez toute prête une bouteille à long cou, avec un entonnoir dont l'orifice soit assez large; humectez peu à peu les morceaux de linge que vous avez appliqués sur la jointure à l'orifice du récipient; enlevez d'abord, de peur qu'il ne tombe quelque ordure dans le récipient, que la fumée qui s'en élève n'incommode, & que le vaisseau mis obliquement, ne vienne à se briser; séparez donc le récipient du vaisseau, en les tirant l'un & l'autre dans la direction de leur embouchure, & écarter de vous les fumées; nettoyez l'orifice du récipient, afin qu'il n'y tombe rien de la matière dont vous vous êtes servi pour luter; versez la liqueur qu'il contient, par l'entonnoir dans la bouteille que vous aurez préparée, fermez-la bien, & conservez le récipient pour d'autres semblables.

Il me vient ordinairement de cette manière, vingt-une onces d'huile, épaisse, noire, forte & fumante de vitriol; avec une chaux rouge, noirâtre, légère, poudreuse, austère qui reste au fond du vaisseau, dans la quantité de cinquante-deux onces; ensuite qu'il ne s'est perdu que cinq onces dans l'opération.

REMARQUES.

C'est ainsi qu'on prépare l'huile ou l'esprit de vitriol, dont on fait un si grand usage dans la Chymie & dans
Tome VI.

la Médecine; c'est un acide lourd & puissant; c'est un grand préservatif, quelque caustique. Le vitriol est donc composé de cet esprit, du calcanthar & du phlegme. On ne parviendra guère à faire bouillir l'huile de vitriol, sans un feu de six cents degrés. Si on en met dans un vaisseau de verre, & que l'on emploie un feu de sable de cinq cents degrés; elle donnera d'abord son esprit suffoquant, & son eau; elle deviendra ensuite limpide, & excessivement inflammable & pesante; si on en verse dans un verre dont la surface intérieure soit mouillée; la chaleur produite sera si grande, que le vaisseau s'en brisera sur le champ. Elle attire l'humidité de l'air. Si on distille quatre onces de cette huile, au bain de sable, dans une petite retorte à cou long recourbé, ensuite que la chute d'une goutte laisse six secondes d'intervalles entre la chute d'une autre; si l'on reçoit ces gouttes dans de l'eau pure, mise au fond de la retorte, on aura un esprit acide aussi parfait que l'huile de vitriol à la cloche; mais cette opération exige de l'habileté. Chaque goutte fait, en tombant dans l'eau, un bruit semblable à celui que fait un charbon ardent; s'il en tombe par hasard une seule sur le verre, il se fendra sur le champ, comme s'il avoit été coupé avec un diamant. Si le feu devient plus fort, le cul de la retorte sautera, l'opération sera vaine, & il s'élèvera des fumées suffoquantes, très-dangereuses, & dont il faudra se garantir avec soin. Du reste ce procédé est beau, & ceux qui sont versés dans la Chymie & dans la Médecine, en connoissent bien tous les avantages. Paracelse prétend que la meilleure manière de préparer cet esprit, c'est de distiller le vitriol jusqu'à dessiccation, dans un vaisseau de terre de Hesse, & de cohobier la liqueur sur le reste à plusieurs reprises; plus on réitérera les cohobations, mieux on fera; on poussera enfin le feu à son dernier degré; & l'on obtiendra, dit Paracelse, une liqueur utile dans plusieurs cas. Ce procédé est ingénieux, & sent l'art artificiel; reste à savoir, si les vaisseaux ne sont point exposés à se briser, à cause de la trop grande quantité de vitriol sec; au reste, on pourroit prévenir cet accident, en n'employant que sur une petite quantité de vitriol, relativement à la capacité du vaisseau. BOERHAAVE, Chymie.

La masse qui reste après la distillation du vitriol, appelé colcothar, est une terre martiale rouge, encore imprégnée de quelque quantité de sel acide, qui devient, lorsqu'on l'a lavé & séché, un astringent, dont on use extérieurement pour arrêter les hémorrhagies qui surviennent à l'occasion des plaies; & de l'eau dans laquelle on l'a lavé, on obtient un sel, appelé sel fixe de vitriol ou sel calcanthar. Quand le colcothar n'a été que médiocrement calciné, il reste blanc & transparent, non émetique, mais diurétique & apéritif. Quelque ce sel soit fixé au point de ne pouvoir être élevé par un fort degré de chaleur, continué pendant plusieurs jours; cependant on le peut rendre aisément volatil par le moyen du borax, & le sublimer en forme de fleurs salines de couleur d'argent. C'est le sel sédatif, de M. Hrnberg.

Voici comme on le prépare :

Prenez de sel fixe de vitriol, bien calciné, & de borax, } de chaq. deux onces.

Faites dissoudre séparément dans deux pintes d'eau chaude; & après avoir mêlé les solutions, passez la liqueur trouble dans du papier gris, & distillez ensuite dans un alembic de verre jusqu'à siccité: cela fait il s'élèvera des fleurs salines d'un blanc argenté, que vous ramasserez & garderez pour l'usage. Le sel fixe qui reste au fond de l'alembic, en y versant de nouvelle eau, pourra suffire pour une nouvelle distillation, dont, en la continuant jusqu'à siccité, il s'élèvera de nouvelles
Z-z

fleurs : & cette opération pourra être répétée jusqu'à ce que tout le sel soit sublimé. On peut faire la même préparation, en prenant de l'huile de vitriol au lieu de sel fixe, & y ajoutant le double de son poids de borax. En ce cas, il n'y a point de précipitation : mais on ne laisse pas d'avoir des fleurs de la même qualité que les précédentes.

Ces fleurs sont presque insipides au goût, & ne se dissolvent pas aisément dans l'eau. Elles calment l'ardeur fébrile du sang, spécialement dans les fièvres brûlantes ; elles préviennent ou dissipent les symptômes de délire, & soulagent, au moins pour quelque temps, dans les affections spasmodiques, soit hypocondriaques, ou hystériques. En un mot, ce sel est un antidote excellent, & réunit en lui toutes les vertus que les Chymistes attribuent au vitriol, au soufre, ou à ce qu'ils appellent *Paraché sédateur*, (*archeus sedator*). La dose est depuis un grain jusqu'à dix dans une liqueur convenable. Il y a cependant du risque à ordonner ce sel dans les inflammations du thorax ; car quoiqu'il soit insipide au goût, il contient des pointes cachées, qui se dégagent petit à petit dans le corps, peuvent irriter & lacerer les membranes des poumons, & par-là exciter la toux.

Le vitriol est aussi la base de la fameuse poudre sympathique, qu'on fait en calcinant le vitriol Romain, aux rayons du soleil, pendant les jours caniculaires, en une poudre blanche & jaunâtre, qu'on garde pour l'usage dans des vaisseaux bien fermés. Digby & autres Auteurs ont raconté des prodiges de cette préparation, qui malheureusement ne sont point confirmés par l'expérience. Ce à quoi elle est certainement bonne, c'est à arrêter le sang, quand on l'applique immédiatement sur les extrémités ouvertes des vaisseaux ; & c'est pour cela que quelques praticiens ont voulu la faire servir à la cure des plaies, en y ajoutant un peu de gomme adraganth, lorsqu'il sort du pus de la plaie. GZORFROT.

Huile de vitriol dulcifiée.

Aussi-tôt qu'on commença à cultiver & à perfectionner la Chymie ; on découvrit la manière d'obtenir l'huile dulcifiée de vitriol. Basile Valentin & Paracelse en ont fait mention. Dans la persuasion où étoient les Anciens Chymistes, qu'il n'étoit pas impossible de trouver une substance capable, de convertir en or, les métaux les plus vils, ils s'adressèrent à tout ce qui tomba sous leurs mains ; mais ce fut avec une extrême confiance qu'ils s'acharnèrent sur le vitriol ; ils firent subir à ce sel différentes analyses par le feu, & en tirent un grand nombre de préparations, ainsi qu'on peut voir par les écrits des plus habiles d'entre eux. C'est là-dessus qu'ils se déterminèrent à le regarder comme la matière réelle de la pierre philosophale ; l'axiome suivant qu'ils firent ; ne permet pas d'en douter ; *vixit*, dirent-ils, *interiora terre, reperiens ibi occultum lapidem verum metallorum*, entrez dans les entrailles de la terre, & vous y trouverez la vraie pierre secrète des métaux. Les lettres initiales du canon Latin expriment le non de vitriol, dont on a obtenu plusieurs préparations différentes ; mais il n'y en a point de plus remarquable que celle par laquelle on adoucit l'huile de vitriol ; on la trouve dans Valerius Cordus, d'où l'a tirée Conrad Gesner.

Voici comment on lit qu'il le faut préparer dans le *The-sauru de remediis secretis* d'Evonymus.

Prenez du vin brûlant le plus
acré, trois fois subli-
mé, &
d'huile austère de vi-
triol, } de chasc. cinq onces.

Mélez sur une glace de Veofe.

Mettez ce mélange dans une petite cornue à embouchure étroite, dont vous luterez bien l'orifice, & l'y laisserez un mois ou deux. Transvasez ensuite dans une cucurbitte garnie de son alembic placée sur un petit fourneau, & le couvrez de cendre jusqu'à moitié. Ajoutez ensuite un récipient, dont vous luterez bien la jointure ; & extrayez les cinq onces de vin brûlant que vous y aurez versé. Mais afin de le faire sans risque, mettez la cucurbitte au bain-marie ; car de cette manière, le vin montera sans l'huile. Quant vous aurez extrait le vin, mettez ce qui sera resté sur un fourneau, environnant la cucurbitte de sable jusqu'à moitié de sa hauteur ; alors ajoutant un autre récipient, vous luterez bien la jointure, vous ferez ensuite un feu modéré, & vous extraierez petit à petit ce qui reste d'humide jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien au fond qui le soit, ayant toujours soin de régler votre feu de manière que les bouillottes de la liqueur ne s'élèvent point jusqu'au tuyau de l'alembic, car si cela arrivoit vous n'y pourriez pas apporter de remède, ni empêcher que votre liqueur ne s'écouât dans le récipient, & qu'en conséquence toute votre huile ne fût perdue ; or cela peut arriver fort aisément. Alors vous trouverez une humeur aqueuse & une grasse. Vous séparerez si bien l'une de l'autre qu'il ne reste plus rien d'aqueux dans l'huile, car l'eau gâteroit l'huile ; après cette séparation, vous garderez l'huile pour l'usage. Il la faut conserver soigneusement, parce qu'on n'en tire que très-peu, d'une livre d'huile austère, & qu'elle s'évapore aisément à cause de sa qualité aérienne.

Cette huile est bonne pour toutes les putréfactions qui peuvent arriver au corps & même pour la peste : elle est bonne aussi pour emporter des poumons, le pus, & les humeurs épaisses & visqueuses, dans la pleurésie, la péripneumonie & la toux pénible, car on la peut prendre sans risque intérieurement, & elle s'oppose à la formation de la pierre tant dans les reins que dans la vessie. Elle guérit aussi la vessie lorsqu'elle est ulcérée. La dose est d'une, deux ou trois petites gouttes dans un vin d'une qualité douce & modérée.

Crollius, dans sa *Basilica Chymica*, ordonne la préparation de l'huile de vitriol de la manière qui suit.

Prenez d'huile de vitriol rectifiée, une partie ;
d'alcool, quatre parties.

Faites digérer dans un bain de vapeurs pendant quelques mois & distillez ensuite : alors vous trouverez fortante sur l'eau, une huile de vitriol d'un goût & d'une odeur agréable, & d'une grande efficacité en Médecine.

J'ai trouvé deux procédés différents dans les écrits des anciens Chymistes. Or c'est une question de savoir lequel des deux doit être préféré ; car je ne me souviens pas d'avoir jamais trouvé aucuns détails à ce sujet dans les Auteurs. Ainsi il est probable, ou que les Chymistes plus modernes n'en faisoient point ; ou qu'ils ne regardoient pas les procédés des anciens comme bons, quoique dans la vérité ils soient très-bien raisonnés.

Celui qui est décrit dans Crollius donne le véritable esprit de vitriol dulcifié. Mais comme dans cette préparation il a omis les principales circonstances ajoutées par Gesner ; il y a lieu de douter s'il a jamais préparé une véritable huile dulcifiée de vitriol, attendu surtout qu'il nous dit que l'huile flotte sur l'eau, au lieu qu'à cause de son poids elle doit descendre au fond. Hart-

man dans ses notes sur Crollius doute de ce procédé, & y substitue une autre huile dulcifiée de *vitriol*, qu'il prépare de la manière qui suit.

Faites bouillir du *vitriol* dans un vaisseau de fer neuf avec de l'eau commune, jusqu'à ce que le sel corrodif soit aussi amassé au fond du vaisseau : alors ce qui reste d'huile de *vitriol* devient doux. On parviendra au même but en éteignant plusieurs fois du fer rougi au feu dans l'huile de *vitriol* ; mais de cette dernière manière on altère considérablement la vertu de l'huile & on détruit ses effets médicaux.

On conçoit bien que l'huile de *vitriol* mêlée avec le fer perd sa qualité corrosive ; mais elle dégénère en une liqueur vitriolique qui s'affaïssit au fond. Mais ce n'est pas là l'huile douce de *vitriol*, qui doit, comme l'huile d'olive, être inflammable, d'une odeur agréable, d'un goût aromatique, & ne point laisser d'acidité sur la langue. Il faut aussi qu'elle puisse se dissoudre dans l'esprit de vin parfaitement rectifié, & qu'elle soit anodyne & sédative. Le célèbre Auteur de la dissertation de *vitrioli elegit*, parle en ces termes de l'huile douce de *vitriol*. « Paracelse se vante qu'il fait tirer du *vitriol* un esprit, ou plutôt une huile douceâtre de couleur verte, par le moyen de laquelle il promet de guérir l'épilepsie. Mais les plus habiles cherchent encore inutilement le moyen d'y parvenir, & je n'en sais point même qui ait osé assurer qu'il en possédât le secret. » Cependant j'ai observé qu'il y a déjà deux siècles que Gesner & Valere Cordus connoissoient cette huile, comme on peut s'en convaincre par ce qui suit.

Lorsque, sans rien savoir du procédé de Gesner, j'eus préparé il y a vingt ans un esprit dulcifié de *vitriol*, je trouvai cette huile extrêmement odorante.

Voici de quelle manière je pratiquai ce procédé.

Prenez d'huile de *vitriol* dépurée par la rectification de tout son phlegme, une livre ;
d'esprit de vin parfaitement rectifié & dépuré d'eau, six livres.

Versez dessus l'huile de *vitriol* : elle y produira une grande chaleur & un grand bruit, semblable à celui que fait un fer rouge qu'on plonge dans de l'eau froide. Ce mélange devient chaud, & acquiert une couleur rouge & une odeur agréable.

Quelques jours après distillez dans une cucurbitre que vous enterrerez dans le sable : vous obtiendrez par-là un esprit de vin très-odorant ; & après cela un autre encore plus odorant.

Si le mélange commence à se changer en une substance noire au fond de la cucurbitre, on ôtera l'esprit, & on adaptera à la cucurbitre un autre petit récipient, donnant un feu extrêmement doux & modéré ; car sans cette précaution tout ce qui reste de masse noire, s'enfuirait & toute la peine qu'on auroit prise seroit perdue. Mais en ne donnant qu'un feu doux, vous obtiendrez un phlegme d'un goût sulphureux, avec au moins cinq dragmes d'huile qui descendront au fond.

Décantez cette eau sulphureuse : & vous aurez une huile douce éthérée d'une odeur & d'un goût pénétrants & gracieux, que vous garderez avec soin dans une phiole.

1. La preuve qu'il y a un acide dans cette huile douce de

vitriol, c'est que si vous en mettez dans une cuillère d'argent & que vous le présentiez à la chaleur, il prend une couleur rougeâtre, devient acide, & noircit la cuillère.

2. Si l'on garde pendant quelques mois cette huile aromatique dans un verre couvert d'une vessie de porc ; il le corrode petit à petit ; & ce qui reste dans la phiole contracte une couleur rouge & un goût acide.
3. Si on la met bouillir dans une phiole avec du vif-argent, elle mord sur le vif-argent.
4. Cette huile aromatique ; quand elle est récente, se dissout entièrement par l'esprit de vin bien rectifié, à qui elle communique son goût & son odeur, avec une qualité anodyne & sédative, qui est extrêmement utile dans les douleurs & les spasmes.
5. Cet esprit de vin imprégné d'huile douce de *vitriol*, mêlé avec une petite quantité de solution d'or, donne une teinture jaune, qui, versée sur du feu, lui donne une couleur d'or.
6. Lorsqu'on a laissé reposer cette solution d'or pendant douze heures, il se dépose au fond une poudre noire, par où l'on voit que le soufre s'est uni avec la poudre d'or, & s'est précipité avec elle au fond.

Ce procédé curieux & remarquable montre clairement la production des huiles aromatiques éthérées & distillées. Glauber nous apprend que l'esprit de vin bien rectifié peut être converti en huile, si on le mêle avec l'huile de sel concentrée avec la pierre calaminaire. J'ai tenté cette expérience, sans pouvoir, à la vérité, obtenir de l'huile, outre l'esprit dulcifié de sel : mais cette même expérience m'a conduit à obtenir une huile, qui fait voir que l'esprit bien rectifié n'est autre chose qu'une huile éthérée résoutée par le mouvement fermentatif en parties très-menues, & intimement mêlées avec le phlegme ; mais quand l'huile de *vitriol* s'unit intimement avec les particules huileuses dispersées dans l'esprit de vin, il s'en refait une huile.

On voit par-là qu'il peut entrer un acide dans le mélange des huiles distillées, qui peut être caché & concentré dans l'huile ou le soufre, sans que l'acide soit sensible au goût ; par le mélange du soufre acide de *vitriol* toute l'huile étant sulphureuse, les parties grasses & huileuses de l'esprit de vin acquièrent un goût nouveau & pénétrant ; raison pourquoi le soufre de *vitriol*, sous une forme liquide peut être regardé, avec raison, comme un excellent anodyn, d'une grande efficacité dans la cure des maladies, comme l'expérience le confirme. HOFFMAN, *Obs. Phys. Chym.*

Soufre fixe anodyn de Vitriol.

Nous allons à présent considérer cette masse noire du procédé précédent, qui dans la distillation reste au fond.

Si l'on verse dessus une quantité suffisante d'eau commune, l'acide sera délayé, & la liqueur prenant une couleur brunâtre se concentre par l'évaporation au point de donner une véritable huile de *vitriol*, avec quoi, en y ajoutant de l'esprit de vin bien rectifié, on peut tenter encore la préparation de l'esprit & de l'huile dulcifiée de *vitriol*. Toute l'acidité étant emportée par l'eau commune, il reste dans le philtre une poudre subtile d'une couleur noirâtre, qui étant séchée & jetée sur des charbons ardens, se dissipe en l'air, rendant une odeur sulphureuse, mais non fétide. Si la poudre est mise dans un creuset, & qu'on fasse dessus un feu vif, elle rougit, & il s'en dissipe la plus grande partie dans l'air.

En rangeant cette poudre par couches, avec des plaques de cuivre entre chaque, elles ne se font pas dissoudre, comme il arrive ordinairement par l'effet d'un soufre minéral. J'ai mis ensuite deux dragmes de sel de tartre dans un creuset, pour fondre l'argent ; & après l'addi-

tion d'une dragme & demie de cette poudre, j'ai obtenu un maïs alcaline d'une couleur rougeâtre, semblable au foie de souffre qu'on obtient, en manipulant de même le sel de tartre, l'*arcantum duplicatum*, & la poudre de charbon.

De-là on peut conclure que c'est une terre fixe, & examiner avec soin, si l'on doit en tirer l'origine de l'huile de vitriol, ou de la partie huileuse & sulfureuse de l'esprit de vin; si elle contient une qualité spécialement médicinale; sédative & anodyne; & si même elle ne contient pas un soufre anodyne de vitriol.

C'est une opinion commune que dans la distillation du vitriol par le moyen du mouvement rapide du feu, il s'élève & monte quelques parties subtiles, calybees & cuivreuses; c'est pourquoi les anciens, & entre autres Basile Valentin, préféroient l'huile rouge de vitriol à la blanche, parce qu'ils croyoient que celle-là contenoit un soufre de Mars & de cuivre, d'où elle tiroit sa couleur. Mais il est démontré que cela est faux, tant par la rectification de l'huile de vitriol, dans laquelle elle devient limpide comme l'eau, sans qu'il lui reste rien de coloré, que par la conversion momentanée de l'huile blanche de vitriol en rouge, par une addition d'une petite quantité d'huile, de quelque substance inflammable, ou simplement d'un morceau de papier.

Plusieurs estiment que la terre qui reste après la distillation de l'esprit de vin bien rectifié, & de l'huile de vitriol, est une terre métallique calybee: mais j'en fis une expérience avec un grand verre ardent, qui la fit aussitôt évaporer dans l'air; & il ne se fit pas une vive ébullition, comme celle qui arrive toujours lors de la fusion du fer par les rayons du soleil; & l'esprit de sel ammoniac versé dessus n'en extrait point de cuivre, comme il paroît par le défaut de couleur bleue, qui par le mélange d'esprit urinaire se découvre toujours dans le cuivre.

C'est ce qui me fit penser que cette terre extrêmement noire & légère qui reste dans la cucurbitre après la distillation de l'huile douce de vitriol, & qui est édulcorée par l'eau, est la partie phlogistique de l'esprit de vin parfaitement rectifié & du vitriol; ce qu'on peut, je crois, démontrer de la manière suivante.

Toutes les huiles, même de l'espèce la plus subtile & la plus éthérée, étant enflammées, exhalent une fumée noire, qui lorsqu'elle est ramassée donne une poudre noire combustible: or il est également certain que tous les esprits inflammables sont seulement des huiles subtiles unies avec le phlegme par un mouvement de fermentation. Mais comme les huiles distillées, mêlées avec l'esprit de vitriol, deviennent d'abord rouges, & ensuite après la distillation & l'évaporation déposent une grande quantité de terre phlogistique; il n'y a pas à s'étonner si un esprit inflammable mêlé de même avec l'huile de vitriol, non-seulement contraindre au moyen de son union intime, une couleur rouge, mais laisse aussi une grande quantité de terre combustible, & répand une odeur semblable à celle du souffre; car cette odeur fétide que répand sa fumée, lorsqu'il est enflammé naît des particules acides mêlées avec une terre sulfureuse.

Il est à remarquer dans cette expérience, que la matière épaisse & noire qui se gonfle comme du souffre enflammé, & le phlegme d'un gout acide, ne paroissent point que la distillation ne soit presque faite, l'esprit inflammable surabondant consumé, les particules terreuses de l'esprit de vin & de l'huile de vitriol restantes. Les particules volatiles & huileuses étant mêlées avec des particules acides fixes doivent aussi être séparées par un feu doux; car si le feu étoit vif, elles s'élèveroient avec violence, & emporteroient avec elles cette masse pesante hors de l'alembic. Il suit de-là qu'un peu de matière volatile peut, à l'approche de la chaleur, faire élever une grande quantité de la substance fixe

avec laquelle elle est mêlée. FREDERIC HOFFMAN, *Obs. Phys. Chym.*

VITRUM, verre.

Vitrum antimoniæ, est le verre d'antimoine.

Vitrum Saturni, est le verre de plomb.

VITTA, la ceffe: c'est la partie de l'arrière-faix, dont un enfant a quelquefois la tête couverte en venant au monde. On l'appelle *vitta* dans les filles, & *galea* dans les garçons.

VITULUS, veau. Par rapport à la chair de veau considérée comme aliment, voyez *Alimenta*.

La chair de veau est fort usitée en aliments; & pour être bonne, doit être blanche, succulente, tendre, grasse & de bon gout.

La tête & les poumons du veau sont pectoraux, bons pour corriger les humeurs acres de la poitrine & de la gorge, & salutaires dans la phthisie. Les piés de veau sont aussi pectoraux; leur substance est glutineuse, humectante & propre à améliorer les fucs. Les bouillons qu'on en fait sont propres à modérer la perte de sang dans les regles, les hémorrhoides & le crachement de sang.

Le veau ayant en général des sucres tempérés ne produit pas de mauvais effets; mais il n'est pas bon aux personnes qui ont un dévoiement causé par le relâchement des fibres, parce qu'il augmente ce désordre.

Le veau contient beaucoup d'huile, de phlegme & d'esprit volatil.

Il est bon en tout temps, en tout âge & à tout tempérament; mais il est plus singulièrement propre aux personnes foibles & délicates, & à celles qui mènent une vie sédentaire, qu'à ceux qui sont forts & robustes, & accoutumés à un exercice perpétuel, lesquels ont besoin d'alimens plus solides, & qui se consomment plus difficilement que le veau.

REMARQUES.

Le veau doit être choisi jeune & lorsqu'il tette encore; parce qu'alors sa chair & ses autres parties sont plus tendres, plus ragoutantes, & de plus facile digestion; au lieu que ces mêmes parties deviennent par la suite plus sèches, plus dures, & conséquemment plus difficiles à digérer. Bruynerius dit que les Romains & les Italiens laissoient têter leurs veaux six mois & quelquefois même une année entière, & que durant ce temps ils avoient soin qu'ils ne mangassent point d'herbe, persuadés que la chair en seroit plus gracieuse, plus saine & de meilleur gout. En un mot, comme ces animaux sont naturellement d'une constitution sèche, plus ils seront jeunes, plus leur chair sera salubre, parce que c'est alors qu'elle est le mieux conditionnée.

Avicenne estime le veau fort sain, & assure qu'il produit de bons effets. Et Galien dit que le veau rôti est facile à digérer & fort nourrissant.

Le veau est nourrissant, rafraichissant & humectant, parce qu'il contient un suc huileux, visqueux & balsamique, qui est propre à s'unir avec les parties solides, & embarrasser les humeurs acres & à modérer leur furie & leur impétuosité. Il relâche le corps, en rendant les humeurs contenues dans les vaisseaux, plus fluides, & les passages plus libres & plus ouverts. Pour son foie, comme il est d'une substance compacte & terreuse, aussi-bien que celui des autres animaux, il n'est pas étonnant qu'il rende les humeurs grossières, & qu'il resserre. On emploie en pomade la graisse de veau, singulièrement pour les reins. Cette graisse, aussi-bien que la moelle, est d'une nature dissolvante.

La presure, dont on se sert pour faire cailler le lait, s'appelle en Latin *coagulum*. Voyez ce mot. LEMERY, *des Aliments*.

Il est à remarquer que quoique le veau passe en général

pour être de facile digestion, il n'est pourtant pas bon à certains estomacs, & qu'il y a des personnes à qui il cause pour quelques heures de l'indisposition & du malaise; preuve certaine qu'elles ne le digèrent pas bien, quoique ces mêmes personnes digèrent aisément d'autres viandes.

V I V

VIVERRA, Offic. Charlt. Exer. 20. *Viverra, Illis, Furo*, Mer. Pin. 167. *Musela fylvestris*, Gesn. de Quad. Digit. 76a. Aldrov. de Quad. Digit. 327. Johnf. de Quad. 107. *Musela fylvestris, viverra dilis*, Raii Synop. A. 198. Le Furet.

La chair & la foie de cet animal sont recommandés dans l'épilepsie, la goutte, & sont, dit-on, bons contre les poisons. DALE. LEMERY.

VIVIPARUS, *vivipare*; épithète des animaux qui mettent au monde leurs petits tous vivans, par laquelle on les distingue de ceux qui sont des œufs, & qu'on appelle par cette raison ovipares.

U L C

ULCUS, *Ulcere*.

La signification de ce terme est si connue de tout le monde, qu'il paraitroit superflu de l'expliquer; car les définitions qu'on en donne, aussi-bien que de plusieurs autres termes d'un usage aussi familier, sont ordinairement plus obscures & plus difficiles à entendre que les termes mêmes qu'on prétend définir. Cependant si l'on en veut une notion claire, je ne fais rien qui le soit davantage, que de le définir: une solution des parties molles du corps & de la peau, produite par quelque cause interne, comme une inflammation, un abcès ou des humeurs acrimonieuses. Mais les plaies invétérées & les contusions difficiles à guérir sont aussi dans l'usage comprises sous ce terme.

La situation spéciale & ordinaire d'un *ulcère* est dans quelques parties molles du corps, comme la peau, le grail, les glandes, la chair & les viscères; car s'il y a ulcération ou corrosion à des parties plus dures, telles que les os, cela s'appelle plutôt *caries* ou *spina ventosa*, qu'*ulcère*; quoique quelquefois on traite conjointement de ces affections, attendu la ressemblance & l'affinité qu'elles ont avec l'*ulcère* & l'érosion des parties molles.

On comprendra en quoi les abcès, les contusions & les plaies diffèrent des *ulcères*, en considérant attentivement la nature de chacune de ces maladies; car quoique les plaies & les contusions aussi-bien que les *ulcères* consistent en une dissolution des parties molles, elles en diffèrent cependant en un point très-distinctif, qui est qu'elles procèdent d'une cause externe, & sont produites, pour ainsi dire, en un instant, au lieu que les *ulcères* tirent leur origine de quelque cause interne, & se forment par degrés. Pour les abcès, ce sont en quelque façon les germes des *ulcères*; ou, si l'on veut, ce sont des *ulcères* qui n'ont point encore atteint leur dernière maturité, comme quand l'inflammation dégénère en suppuration, sans qu'il y ait d'ouverture à la peau; car aussi-tôt que la peau est percée & qu'il y a effusion de pus mûr, l'abcès est réputé *ulcère*, soit que la rupture se soit faite d'elle-même, la peau étant corrodée par le pus, ou qu'elle ait été pratiquée avec le bistouri.

Les *ulcères* ne sont pas tous d'une même sorte: on les divise en plusieurs classes à raison des différens rapports sous lesquels on les considère: 1°. par rapport à la nature des différentes parties du corps où ils sont situés; car les uns sont à la peau, d'autres à la graisse, d'autres aux glandes ou à la chair; 2°. par rapport à leur grandeur, car quelques-uns sont grands & étendus, d'autres petits & resserrés dans des limites étroites; quel-

ques-uns sont profonds, d'autres ne sont que superficiels; ceux qui sont d'une profondeur considérable, mais étroits singulièrement à leur orifice ou à leur commencement, sont distingués d'ordinaire par la dénomination de sinus ou de fistules. Les *ulcères* diffèrent, 3°. par rapport à leur durée; car il y en a de récents, d'autres invétérés; 4°. par rapport aux symptômes qui les accompagnent; à cet égard on les distingue en doux ou bénins, & en malins, par où l'on entend ceux qui sont accompagnés de douleurs aiguës, ou qui sont férides ou putrides, gras ou phlegmatiques, ou qui déchargent beaucoup d'ichor, qui rampent ou serpentent au loin, qui sont cancéreux ou disposés à dégénérer en cancers, calleux, fistuleux ou vermineux; 5°. par rapport à leurs causes; or en les considérant sous ce rapport, on les appelle scorbutiques, vénériens, carieux, cancéreux ou pestilentiels; on range encore dans cette même classe ceux qu'on prétend avoir été procurés par des enchantemens. 6°. Enfin on les distingue par la situation des parties qu'ils infectent: il y en a, par exemple, au nez, d'autres à la gorge, au palais, aux mamelles & à l'anus; & il y en a une sorte particulière qu'on appelle fistule lacrymale.

L'opinion des Auteurs qui attribuent la cause principale des *ulcères* à un acide étranger qui corrode les parties du corps comme de l'eau-forte, ne paroît pas assez solidement fondée pour que nous nous croyions obligés de l'adopter; car il n'y a guère d'humeur acre, soit saline, lixiviale, alcaline ou acide, qui ne soit capable de corroder le corps & d'y exciter un *ulcère*. Et en effet, comme le sang en stagnation est ordinairement converti en une acrimonie alcaline, qui ne paroît point du tout renfermer d'acide, & que de plus l'odeur fétide des *ulcères* montre que l'alcali prédomine de beaucoup, il me paroît très-clair, qu'on doit plus souvent attribuer la cause des *ulcères* à des humeurs alcalines qu'à des acides; étant très-constant que les Médecins entendent par le terme d'alcali toute substance acrimonieuse ou saline, qui résiste & fait un consisté avec toutes les sortes d'acides; comme, par exemple, le sel de tartre avec le vinaigre, l'huile de tartre par défaillance avec l'esprit de vitriol.

Mais comme il y a une grande variété dans les poisons, il y en a une grande aussi dans les substances acrimonieuses, & conséquemment dans les *ulcères*. Plus l'acrimonie est pestilentielle, corrosive, infecte & fétide, plus les *ulcères* sont phagédéniques & dangereux, étant même quelquefois d'un tel degré de malignité, qu'ils sont tout-à-fait incurables, tels que le carcinome ou le cancer.

Il est à observer encore que les *ulcères* peuvent procéder non-seulement d'acrimonie, mais de toute cause aussi qui soit capable de produire la stagnation & la corruption du sang. Ainsi les tumeurs, les inflammations, les plaies, les contusions, les fractures, les luxations, les skirrhés, les cancers & la carie, dégénèrent souvent en *ulcères*, qui, quoique d'abord innocens & bénins, deviennent souvent à la longue malins & dangereux, soit à cause de la mauvaise habitude du corps, d'un régime impropre, de cure mal conduite, de bandages mal faits, ou de toute autre cause.

Quoi qu'on puisse découvrir la plupart des *ulcères* par la simple vue, cependant pour pouvoir examiner plus exactement la profondeur d'un sinus & voir par où & de quel côté il s'étend, & s'il est accompagné de carie, on s'aide de l'usage de la sonde. Soit que l'*ulcère* soit récent ou ancien, la meilleure manière pour parvenir à connaître sa nature, sera d'interroger le malade, qui, vraisemblablement, pourra mieux que tout autre savoir comment & pourquoi le mal est devenu invétéré, & si c'est l'effet d'une carie qui étoit dessous, ou d'un régime impropre, ou d'un mauvais traitement.

On juge qu'un *ulcère* est bénin & favorable principalement aux marques qui suivent: si, 1°. il n'est point invétéré ni accompagné d'aucuns mauvais symptômes; 2°. si le pus est modérément épais, blanchâtre, uni &

non fétide; 3°. enfin si le malade est jeune & vigoureux.

Au contraire les *ulcères* sont à bon droit estimés malins & difficiles à guérir, si le malade est d'une habitude infirme, scorbutique ou hydropique, si le pus est modérément ténu, acre, fétide, jaune, blanchâtre & rougâtre, verdâtre ou noirâtre, ou trop épais & ressemblant à du lard. On ne doit pas appréhender moins de danger quand le malade souffrira des douleurs aiguës ou que l'*ulcère* est de nature à n'admettre aucune des manières de cure usitées pour les plaies, & les abcès récents, par les digestifs & les baumes vulnéraires.

Les *ulcères* sont appelés impurs & putrides, quand la chair affectée paroît molle, blanchâtre ou livide, ou quand la matière qui en sort est plus épaisse & plus glutineuse qu'à l'ordinaire, ou paroît verdâtre ou de couleurs différentes.

On appelle *ulcères* suans ou rhumatisques ceux qui rendent une grande quantité de sanie ténue. Les *ulcères* phagédéiques ou rampans fe découvrent par la corrosion des parties voisines, laquelle se fait plus ou moins vite selon que la matière a plus ou moins d'acrimonie. Nous appellons *ulcère* fistuleux celui qui pénètre sous la peau, ou entre les muscles, & spécialement quand le sinus est large, & que l'issue ou orifice est étroit. Enfin on appelle *ulcères* calleux quand leurs parties intérieures sont couvertes d'une substance dure & en quelque sorte cartilagineuse.

Les *ulcères* sont jugés vénériens, lorsqu'ils fe déclarent après un commerce avec une femme infectée, ou à la suite de quelque désordre vénérien, comme une gonorrhée, un bubon vénérien ou la vérole. La situation des différentes sortes d'*ulcères* est différente, quoiqu'en général ils soient situés aux mêmes places où viennent pour l'ordinaire les bubons vénériens, au nez, à la gorge & au pénis; ces derniers s'appellent plus particulièrement carcinomes ou chancres du pénis. Dans les femmes ces *ulcères* vénériens se placent ordinairement aux levres des parties naturelles & au cou de l'utérus. Les *ulcères* chancreux sont semblables ou aux carcinomes ulcérés, dont il est parlé à l'article *Carcinoma*, (V. cet Article) ou par rapport à leurs progrès & aux douleurs qui les accompagnent, aux carcinomes simplement dits.

On appelle *ulcère* carieux celui qui ayant détruit le périoste d'un os, le corrode lui-même & le carie. La preuve qu'on donne communément que ces *ulcères* peuvent être produits par enchantement, c'est qu'on trouve quelquefois dans les plaies ou les abcès, des épingles, des cheveux, des fils, des morceaux d'étoffe, des clous, des coquilles d'œuf, des charbons & autres substances extraordinaires & étrangères. Mais s'il m'est permis de dire mon sentiment à ce sujet, je suis très-persuadé que non-seulement la plupart des signes qui sont regardés par le peuple comme des marques indubitables d'enchantement, mais que les enchantemens eux-mêmes sont au moins fort douteux, ou que ce sont des ruses & des supercheries pratiquées par des superstitieux ou des fourbes pour en imposer aux simples: & en effet la plupart des *ulcères* qui passoient autrefois pour des effets d'enchantement, sont connus à présent pour des maux purement naturels.

Les *ulcères* récents d'une espèce favorable comme les abcès récents, ne sont pas difficiles à guérir, surtout si le malade est jeune & vigoureux: mais plus l'*ulcère* est invétéré & accompagné de symptômes malins, plus il est difficile de parvenir à le refermer; raison pourquoi on ne guérit que très-difficilement les *ulcères* putrides, rhumatisques ou consueus, fistuleux, carieux ou chancreux. Car pour ce qui est de ces vains & audacieux Empiriques, qui font sonner si haut les vertus de leurs emplâtres & de leurs onguens, dont ils vantent l'efficacité merveilleuse pour toutes sortes d'*ulcères*, je suis persuadé (& ne ferai point démenti par l'expérience,) qu'ils se séduisent eux-mêmes & trompent grossièrement les autres. Plus l'habitude du corps est dépravée

ou foible, le malade âgé, le sang acrimonieux, l'odeur de l'*ulcère* fétide, la couleur du pus noirâtre, & son acrimonie forte, plus inmanquablement l'*ulcère* est difficile à guérir. Quand les *ulcères* occupent un gros volume ou qu'ils sont en grand nombre, & vident tous les jours une grande quantité de matière ou de sanie, ils affoiblissent extrêmement le malade, l'épuisent & le font périr à la fin. Il ne faut pas songer à consolider les vieux *ulcères* aux piés, surtout dans les vieillards & les personnes infirmes, car il est constaté par l'expérience que la santé du malade se soutient tant que la matière corrompue ramassée de toutes les parties du corps est déchargée par ces *ulcères*; mais que, si on vient à en arrêter le cours en conglutinant les *ulcères*, il s'en ensuit quelque maladie fâcheuse, telle que des maux de tête, le vertige, l'apoplexie, l'épilepsie, une difficulté de respirer ou une suffocation, ou peut-être une diarrhée, une dysenterie, des inflammations intestines, & d'autres désordres semblables, qui se terminent par la mort du malade, comme il est avéré par les observations des Praticiens. Ainsi, lorsque des *ulcères* de cette sorte dans des personnes âgées viennent à se sécher, & que leurs levres deviennent livides & chaudes, il y a tout lieu de craindre un sphacèle qui deviendra mortel. Mais dans les personnes jeunes & robustes, on ne risque rien à guérir des *ulcères* invétérés: seulement il faut avoir grand soin, & d'écarter la cause de l'*ulcère* par des remèdes convenables, & de purifier le sang; ce qu'il n'est pas toujours fort aisé de faire. Si donc la maladie est trop invétérée, & que le malade ne veuille s'assujettir ni aux remèdes ni à la diète, il n'est pas étonnant qu'il y ait des *ulcères* qu'on ne puisse pas guérir, même dans les tempéramens les plus forts.

On ne remédie guère, ou pour mieux dire jamais, aux *ulcères* vénériens sans avoir commencé par chasser le virus vénérien du corps, par des remèdes convenables, sans quoi tous les remèdes externes seroient inutiles. On ne guérit jamais, ou du moins presque jamais, les *ulcères* fistuleux, calleux & carieux par des opérations manuelles; car le plus souvent, après qu'on en a procuré la cicatrisation, ils renaissent & deviennent plus incommodes qu'auparavant. L'*ulcère* carieux singulièrement, surtout si la carie est grande, principalement aux jointures, rend souvent une si affreuse quantité de pus qu'il affoiblit extrêmement le malade, & se fera périr si l'on n'ampute pas le membre assez à tems. Il en est de même des *ulcères* chancreux; car on ne peut pas compter y pouvoir remédier autrement qu'en séparant du corps la partie ulcérée, comme nous l'avons observé à l'article *Carcinoma*: quelquefois même le cancer ou le carcinome revient après l'opération, & ne finit que par la mort du malade. Quant aux *ulcères* qui affectent les viscères, comme ils ne font pas en place où la main puisse atteindre, ni où l'on puisse appliquer des remèdes, ils passent pour l'ordinaire, avec juste raison, pour incurables.

La cure des divers *ulcères* varie selon la variété insinué de ce mal: car quand l'*ulcère* n'est que récent, on le doit traiter de la même manière qu'une plaie ou un abcès récent. Il faut donc commencer par mondifier ou nettoyer l'*ulcère*, après quoi on travaillera à l'inciser, ou à remplir la cavité de nouvelle chair; on en finira par la cicatrisation, & on fera ensuite que la cicatrice soit reprise les plus proprement qu'il sera possible.

La mondification d'un *ulcère* se fait ordinairement de la manière qui suit:

Premièrement, on évacuera la matière corrompue; ou si elle ne se vuide pas d'elle-même aussi librement qu'il le faut, on l'exprimera doucement avec les doigts. S'il y a un sinus profond qui appartienne à l'*ulcère*, on le détergera par des injections convenables,

& si l'ouverture est assez commode, en y introduisant à plusieurs reprises de la charpie fraîche. S'il y a dans l'ulcère quelques morceaux de membranes & de parties grasses corrompues, la meilleure manière de les faire sortir, sera d'introduire à chaque pansement de la charpie imbibée de quelque onguent digestif, & de mettre par-dessus une emplâtre diachylon, de diaspalme ou autre semblable, de mettre dessus une compresse, & d'assurer le tout par un bandage. Il faudra s'assujettir scrupuleusement à cette méthode, jusqu'à ce que l'ulcère soit parfaitement détergé, ou que le fond paraisse rouge & convert d'une nouvelle chair.

Après avoir mondifié comme il faut, ce qu'il convient de faire ensuite, c'est d'emplir l'ulcère de nouvelle chair; ce qui se fait par le secours des remèdes qu'on appelle communément sarcotiques, (de *sarcis*, chair), comme qui diroit régénérateurs de chairs, entre lesquels le meilleur & le plus efficace de beaucoup, est l'onguent digestif; car il ne faut rien de plus, s'il n'y a pas quelque obstacle considérable qui s'y oppose, pour former de nouvelles chairs. C'est la manière de la plupart des Chirurgiens de recommander bien expressément, chacun leurs balsamiques pour la régénération des chairs: mais ils auroient pu, à mon avis, s'épargner le soin de choisir par préférence entre les balsamiques tel ou tel en particulier, puisque l'onguent digestif est lui-même un bon balsamique, outre que cette régénération des chairs est moins l'effet du remède même, que l'opération de la nature; car tous les soins & toutes les mesures du Chirurgien ne servent à autre chose qu'à écarter choses qui sont nuisibles, & qui empêcheroient la cure. Si cependant quelqu'un ne se fie pas à notre onguent digestif, & le regarde comme insuffisant, il n'aura qu'à y substituer le baume d'Arcæus, celui du Pérou, le baume de la Mecque, le baume de soufre, l'essence de myrrhe & d'aloës, l'huile de myrrhe par défécillation, l'huile d'œufs écaillés baumes vulnéraires semblables, & employer les meilleurs moyens qu'il pourra pour réussir à une parfaite agglutination.

Quand un ulcère a pénétré si avant, que non-seulement on n'en sauroit voir le fond, mais que les remèdes n'y feroient atteindre, il faudra à chaque pansement, après avoir exprimé la matière corrompue qui s'est amassée, faire une injection de quelque liqueur détersive & vulnéraire, comme la décoction d'aignemoin ou d'aristoloches avec du miel de roses, ou de l'essence de myrrhe & d'aloës; ou, ce que Belloste recommande dans son *Chirurgien d'Hôpital*, une décoction de feuilles de noyer avec du sucre, pour commencer par faire reprendre le fond; & continuer de même jusqu'à ce que l'ulcère soit tout-à-fait rempli.

L'ulcère étant incarné par tel ou tel moyen qu'on aura jugé le plus convenable, il faudra en dernier lieu pourvoir à ce qu'il se forme une cicatrice propre; & pour cela, il n'y a rien de mieux à faire que d'appliquer simplement tous les jours dessus de la charpie sèche; avec une emplâtre, jusqu'à ce que la cicatrice soit bien finie: mais si vous ne pouvez aucunement empêcher la redondance des chairs superflues que l'humidité de l'ulcère engendre, il faudra répandre dessus quelques poudres dessiccatives, telles que celles de maïs, d'encens, de farcocolle, de colophone, de pierre calaminaire & de thuthe; appliquant ensuite par l'endroit, de la charpie sèche, & par-dessus, une emplâtre pour contenir le tout; continuant la même chose jusqu'à ce que la plaie soit tout-à-fait saine & guérie. Mais si les chairs superflues & fongueuses sortent en-dehors de la peau, la meilleure manière de les consumer sera de passer dessus du vitriol blanc; ou, si cela ne suffit pas, d'y répandre de la poudre de précipité rouge ou d'alun brûlé, jusqu'à ce que l'excoriellation soit tout-à-fait supprimée, & qu'il n'y ait plus rien de saillant.

Enfin on ne sauroit imaginer combien un régime sage & circonspect, par rapport au boire, au manger & aux

autres actions de la vie, contribue à incarner & agglutiner les ulcères; car il y a long-temps qu'on a observé, que des ulcères très-mauvais ont été guéris par le régime, sans un grand appareil de remèdes; tandis qu'au contraire des maux très-légers & de très-petite conséquence, ont dégénéré en ulcères malins & incurables, par l'observation d'une bonne diète & autres fautes dans la manière de se conduire. Toutes personnes affligées d'ulcères doivent donc avoir grande attention à éviter les aliments aérés, salés & acides; ceux qui sont trop gras ou échauffés, la chair de porc, & tout ce qui est de difficile digestion. Si l'habitude du corps est un obstacle à la cure d'un ulcère, il faut prendre l'avis d'un Médecin habile, qui, par les remèdes internes qu'il prescrira, non-seulement empêchera un ulcère de sa nature bénin & favorable, de dégénérer en un malin & incurable, mais même hâte & facilite la cure le plus qu'il sera possible.

Pour les ulcères fistuleux, voyez l'article *Fistula*.

Des ulcères malins.

Il y a des ulcères d'une nature si mauvaise & si maligne; qu'on n'en vient point à bout par les méthodes qui guérissent les ulcères ordinaires; raison pour quoi on les appelle en Médecine, dyséputiques, chironiens, carcoriens. (Voyez *Dyséputates*, *Chironium*, *Caccether*, opiniâtres & obstinés.) Il n'est pas douteux que cette malignité n'ait des causes; mais discernet qui sont celles qui la produisent dans chaque cas particulier, c'est ce que la plupart des Chirurgiens, & surtout les ignorans ne savent pas. En général les ulcères obstinés & malins viennent d'une habitude mauvaise, scorbutique, cachectique & hydropique. Ils peuvent aussi procéder de la vérole, d'une carie, d'un calus, d'une acrimonie extraordinaire dans le sang, ou d'une disposition au carcinome. Or ce sont ces causes qu'il faut soigneusement examiner & extirper, avant que d'enrayer la cure de ces sortes d'ulcères, si l'on veut y réussir: mais l'extirpation de ces causes est quelque chose pour l'ordinaire de si difficile, qu'elle demande les réflexions les plus profondes de la part d'un Médecin, ou Chirurgien même habile; bien loin que ce soit une chose à la portée d'un simple Empirique, avec laquelle impudence qu'il vante ses secours incomparables, & ses onguens souverains pour les plus mauvaises espèces d'ulcères.

Si l'ulcère n'est ni fistuleux, ni calcieux, ni carieux, ni putride, ni vermineux, son opiniâtreté & sa malignité viennent sans doute de l'habitude mauvaise & foible du corps, à cause d'un sang excessivement glutineux, acide, acrimonieux ou bilieux, ou d'un mauvais régime, ou de quelque mal vénérien; ou dans les femmes d'une suppression de règles, & dans les hommes d'une suppression d'hémorrhoides. Alors le Médecin doit non-seulement prescrire les remèdes internes, mais enjoindre aussi une diète sévère, laquelle est d'une si grande importance, qu'elle a quelquefois contribué pour la plus grande partie à la cure d'ulcères très-mauvais, qu'il ne faut pas laisser cependant de nettoyer tous les jours, & de panser avec quelque onguent vulnéraire commun, de l'huile ou du baume, ou quelque emplâtre ordinaire, comme l'emplâtre de plomb ou de diaspompholyx, ou toute autre semblable, dont on couvre l'ulcère tout entier.

Par rapport au boire & au manger, on doit observer comme une règle inviolable de ne choisir que les aliments les plus légers, & d'en user même avec sobriété; mais on se fera grand tort par l'usage des substances salées, aères, acides, dures ou crues, de la graisse, du lard, de la chair de porc, des pâtes farineuses, & par l'exces de quelques aliments que ce soit. Les malades d'un tempérament chaud, doivent éviter les mets qui échauffent; & au contraire les personnes d'un tempérament froid, doivent éviter ceux qui rafraîchissent. Il

Il faut cependant observer que la diète ou l'abstinence sera beaucoup plus efficace, si l'on y joint un traitement externe convenable. Il faut donc avoir soin de nettoyer & déterger l'ulcère des matières corrompues qu'il contient, de peur que par leur séjour elles n'augmentent son acrimonie, & ne le fassent par là gagner plus avant. Après la modification, on appliquera l'onguent digestif, à quoi l'on mêlera de la myrrhe, du mastich ou de la colophone, ou une décoction de feuilles de noyer, avec un peu de sucre, ou une décoction de verd-de-gris dans du vin. Il y a des malades à qui il suffit d'appliquer de l'esprit de vin ou de l'eau de chaux avec un linge qu'on aura imbibé, à l'effet de dessécher & d'incarcner ces sortes d'ulcères. S'il y a fistule, il la faut inciser, la nettoyer, & la consolider avec du baume du Pérou ou de Copai, ou du baume de soufre, à quoi l'on joindra de l'huile de térébenthine, ou quelque autre remède agglutinatif; & si en même-tems on ne néglige point les remèdes internes, il n'y a point à désespérer par cette voie de la cure des plus mauvais ulcères.

Si de ces ulcères opiniâtres il se fait une décharge d'humours considérable, c'est une marque que le sang est mêlé d'une quantité excessive de sérum acre & tenu; ce qui vient de ce que le malade boit trop; or on appelle ces sortes d'ulcères rhumatiques. En ce cas, comme il ne sauroit y avoir de manière plus commode d'évacuer les humeurs que de les attirer par bas, on doit administrer sans crainte des cathartiques & des diurétiques, si les forces du malade le permettent, & recommander au malade de boire moins. Les meilleurs remèdes en ce genre sont les cloportes préparés, l'essence d'ambre, de myrrhe, de baume du Pérou, la teinture de tartre, la teinture tartarisée d'antimoine, ou toutes autres sortes de teintures ou essences balsamiques propres à provoquer l'urine. L'excès de boisson, qui souvent est la cause de ces désordres, n'est point du tout propre à les guérir: au contraire, l'usage modéré de la bière forte & du vin vieux à titre de boisson ordinaire, est très-salubre, & plus encore si on y ajoute de tems en tems à diner, un peu de vin de Hongrie ou d'Espagne. Hors le dîner, je voudrais qu'on s'abstînt de toutes sortes de liqueurs. Les alimens qu'on doit préférer, sont les viandes ou autres substances rôties, ou celles qui donnent de la consistance au sang: or celles qui sont le plus appropriées à cet effet, sont les préparations d'orge & de riz à l'Angloise, l'eau de gruau, les piés de veau & les gelées. Par rapport aux remèdes externes, les dessiccatifs sont aussi les principaux & les plus nécessaires: de ce nombre sont l'eau de chaux, la pierre calaminaire, la tuthie préparée, la craie, le mastich, l'encens, la colophone & le cinabre naturel préparé. On saupoudrera l'ulcère avec l'une ou l'autre de ces substances, & on le couvrira ensuite avec l'emplâtre de diapompholyx, l'emplâtre de plomb ou celle de pierre calaminaire.

L'espèce d'ulcère malin qui gagne & s'étend par degrés, en corrodant de toutes parts les parties adjacentes, est distinguée par le nom d'ulcère corrosif ou phagédénique, & indique que le sang a beaucoup d'acrimonie. Le premier soin du Médecin sera donc alors de corriger cette qualité du sang par des remèdes internes, légitifs & émolliens; à quoi seront spécialement propres les décoctions des racines de squine, de farsépaille, de consoude, de polyode, de réglisse, de scorfonere, le *lapathum acutum*, les feuilles de mauve & de guimauve, l'herbe de saint Jean, la fanicelle, l'aignemoinne, le marube blanc & autres semblables. Parmi les alimens les plus convenables, sont ceux qui ont été prescrits plus haut pour les ulcères rhumatiques ou consensuels; car tout ce qui est acre, salé ou trop rehaussé d'épices ou d'acides, & tous les mets dont le fond est quelque partie du porc, seroient aussi très-préjudiciables, & doivent par conséquent être proscrits en ce cas-ci. D'un autre côté les remèdes purgatifs, administrés avec un mélange de mercure doux, seront non-

seulement fort utiles pour diminuer la sanie du sang, mais aussi fort efficaces en qualité de lénitifs, pour corriger l'acrimonie du sang & faciliter la cure. Les topiques pourront être aussi les mêmes que ceux qui ont été recommandés ci-dessus; & après qu'on aura bien détergé ou modifié l'ulcère, on en continuera l'usage, jusqu'à ce qu'on ait arrêté son progrès, & qu'il soit même parfaitement consolidé.

Les ulcères cutanés, c'est-à-dire, qui viennent à la peau, & singulièrement au visage aussi-bien des enfans que des adultes, ont quelque affinité avec les ulcères phagédéniques ou corrosifs; car non-seulement ils doivent de même leur origine à l'acrimonie du sang, mais ils s'étendent aussi comme eux à toutes les parties voisines. Ainsi dans les ulcères cutanés, aussi-bien que dans les phagédéniques, les remèdes les plus efficaces sont ceux qui évacuent puissamment par les selles, & qui corrigent par degrés l'acrimonie du sang: on les a spécifiés plus haut. Je recommande pour cet effet, avant toutes choses aux adultes, la décoction fluides des bois, ou la décoction de la racine du *lapathum acutum*, ou des feuilles de la fumeterre. On prendra de l'une ou de l'autre la quantité de huit-ou dix onces, trois ou quatre fois par jour, chaude; & après le premier verre qu'on aura bu le matin, on restera bien tranquille dans le lit pour y suer. On ne fera pas mal de joindre à l'usage des décoctions, des essences de fumeterre, des bois & d'ambre, ou de teinture tartarisée d'antimoine, à la dose de trente ou quarante gouttes, qu'on répètera plusieurs fois par jour, avec les décoctions ci-dessus mentionnées: on joindra aussi les poudres absorbantes avec l'antimoine & les fleurs de soufre, dont on continuera l'usage pendant quelque tems. Mais l'observation scrupuleuse d'un régime exact, paroît aussi essentielle dans ce cas-ci que dans aucun autre que ce puisse être. Pour les enfans qui ne sont pas encore sevrés, il est avantageux que la mère ou la nourrice qu'ils têtent, prennent des remèdes propres à purifier & à corriger le sang; nonobstant quoi elles observeront d'ailleurs un régime convenable. Les topiques de mise dans ces circonstances, sont surtout l'huile de tartre par défaut, appliquée deux ou trois fois par jour avec un pinceau ou une plume, ou seule, ou mêlée avec de l'huile d'œuf & de la cire; après quoi on couvrira la place avec une emplâtre, soit l'emplâtre de plomb, ou l'emplâtre de minium, ou celle de blanc de baleine avec le camphre, pour empêcher qu'elle ne souffre de l'air. Quand le mal est au visage, comme il arrive souvent aux enfans, ce n'est pas une emplâtre qu'il faut; il vaut mieux y appliquer un masque de linge, comme on fait pour les brûlures à cette partie: on pourra aussi avec succès laver & nettoyer tous les jours le visage avec l'huile des Philosophes, l'huile d'œufs, l'eau de chaux, & celle avec quoi on a édulcoré l'antimoine diaphorétique. Ou bien, au lieu de tout cela, il vaut quelquefois mieux oindre l'endroit affecté avec l'onguent de litharge, ou celui de diapompholyx, ou celui d'*emula campana*; y ajoutant, si la maladie est plus opiniâtre que de coutume, une petite quantité de vis-argent ou de précipité rouge. Si les ulcères cutanés rendent de la sanie, comme ceux de l'espèce rhumatique, il pourra être nécessaire d'y répandre tous les jours d'une poudre absorbante & dessiccative, faite de tuthie, de pierre calaminaire, de céruse, de craie ou autres substances semblables, mêlées avec du cinabre ou du précipité rouge, ou de les oindre souvent avec de la crème fouettée.

Mais de tous les ulcères corrosifs & malins, il n'y en a pas de plus virulens ni de plus dangereux que ceux de l'espèce chancreuse; aussi les traite-t-on avec les mêmes remèdes internes & externes; que nous avons prescrits pour le carcinome ulcéré, (voyez *Carcinoma*); quoi-que M. A. Severinus, Médecin & Chirurgien fort célèbre, avance très-positivement que la main du Chirurgien est d'une ressource plus sûre en ce cas qu'aucuns remèdes; & qu'on en a guéri un grand nombre

avec le fer & le feu, qui avoient résisté à tous les remèdes. Quoi qu'il en soit, quand on s'est déterminé à brûler ou à conper, il faut avoir grand soin d'extirper toute la partie, & de n'y rien laisser de gâté, autrement on seroit n'avoir rien fait.

Quelques-uns, au lieu de ces opérations, emploient l'eau phagédénique qui se prépare de la manière suivante.

Prenez d'eau de chaux vive, une pinte;
de mercure sublimé, une demi-once.

Mélez.

Ou au lieu de mercure sublimé,

Prenez de précipité blanc, une once, ou une once & demie;

Vous tremperez dans cette liqueur un linge que vous appliquerez chaud, & le renouvellez fréquemment.

Au lieu de mercure sublimé, j'ai souvent employé avec beaucoup de succès du mercure doux dans de l'eau de chaux, comme un remède moins risqué que tout autre dans les ulcères opiniâtres. Quant aux onguens digestifs, ils ne sont point du tout propres dans les ulcères chancreux, & peuvent être même très préjudiciables.

Si l'ulcère est putride & fétide, il faut que cela vienne ou de l'habitude dépravée du corps, ou du défaut de soin ou d'habileté dans le Chirurgien qui a pansé l'ulcère. Ce sera donc l'affaire du Médecin de corriger & de fortifier par des remèdes convenables, l'habitude du corps le plus promptement qu'il pourra, tandis que le Chirurgien aura soin de déterger & de nettoyer souvent l'ulcère, & ce avec encore plus d'assiduité, s'il est affecté d'une chaleur brûlante & sigüé; car quand les ulcères sont pansés & nettoyés trop rarement, comme il arrive après une bataille sanglante, lorsque le grand nombre des blessés empêche qu'on ne le puisse faire plus assidûment, il ne manque guère d'arriver, que la chair en se corrompant, s'échauffe, devient putride, & qu'il s'y forme des vers. Pour prévenir ces accidents, il n'y a pas d'autre moyen que d'y appliquer notre onguent digestif, mêlé avec l'onguent Egyptiac, ou le précipité rouge, soit seul ou mêlé avec l'alun brûlé, ou préparé en forme d'onguent digestif; & de continuer jusqu'à ce que les chairs corrompues soient totalement consumées, & que le fond de l'ulcère commence à prendre une couleur rouge naturelle. Pendant le cours de ce traitement, il sera à propos de tenir la partie affectée, enveloppée dans un linge imbibé d'esprit de vin, qui est de tous les remèdes celui qui résiste le plus puissamment à la putréfaction. L'ulcère ainsi nettoyé de tout ce qu'il avoit de putride & de corrompu, on en formera l'agglutination de la même manière qu'il a été prescrit pour les autres sortes d'ulcères, le Chirurgien prenant tout le soin possible pour que le malade soit fréquemment rafraîchi, & que ses esprits soient souvent ranimés, non-seulement par des aliments & des boissons confortatives, mais aussi par les cardiaques & les anti-septiques que prescrira le Médecin, de peur que ses forces naturelles ne défaillent & ne soient épuisées par la longueur de la cure. On traitera de même les ulcères vermineux; car tout ce qui résiste à la putréfaction, est aussi ennemi des vers: & l'on comprend bien qu'il faudra avoir le soin à chaque pansement de déterger les vers & les chairs putrides; après quoi la cure s'achèvera de la manière qu'il a été marqué plus haut.

Enfin, il y a des ulcères si malins & si obstinés, que quoiqu'il ne paroisse pas qu'ils tirent leur origine d'aucun mal vénérien, ils résistent cependant à tous les

Tome VI.

remèdes qu'on a tenté d'y appliquer. En ce cas, j'ai appris par une longue expérience, qu'il n'y a pas de méthode plus sûre ni plus efficace, que celle qui consiste dans l'usage des remèdes mercuriels, ou de ceux qui provoquent une douce salivation. Car j'ai trouvé le sang dans quelques personnes affectées de ces ulcères, si corrompu, qu'il n'étoit pas possible de l'adoûcir, ni de le purifier par d'autres moyens que le mercure. Mais s'il paroît, par des signes manifestes, que l'ulcère tire son origine de quelque mal vénérien, le mercure devient d'une nécessité indispensable, comme on le va voir plus bas.

De la cure des Ulcères vénériens.

Les ulcères vénériens, comme nous l'avons déjà observé, sont ordinairement situés à l'aîne ou en dedans des cuisses, étant des effets d'ulcérations causées par des bubons vénériens. Il s'en engendre aussi au prépuce, au frein & au gland du pénis; auxquels cas ils prennent le nom de chancres; dans les femmes ils infectent l'intérieur du vagin ou les lèvres; quelquefois, soit dans les hommes ou dans les femmes, il affecte le nez, le palais, les lèvres, la gorge, la langue, la luette, le front, le crâne & autres os: & un seul ulcère de cette sorte, négligé ou mal traité, est capable de produire la vérole. L'essentiel de la cure consiste donc principalement à évacuer & à chasser par des remèdes convenables, le plus promptement qu'il est possible, le virus vénérien d'où il tire son origine.

Or il n'y a pas de remèdes plus propre à cet effet, que les cathartiques incorporés avec le mercure doux, ou en pilules ou en poudres; fréquemment administrés. A ces remèdes on peut joindre l'usage des bois en décoction pour corriger le sang, avec les essences des bois, la pimprenelle blanche, & l'ambre, la teinture d'animoine & autres femblables, qui sont d'un excellent usage, pris de bonne heure le matin, dans le lit pour provoquer une sueur modérée. Il n'est pas de cas où l'exactitude dans le régime soit plus nécessaire que celui-ci, car le vin & toutes les autres liqueurs échauffantes, aussi-bien que les mets & les boissons salés, acrés & acides sont extrêmement pernicieux. Si ces remèdes sont insuffisants, par la raison que la maladie est invétérée, ou est compliquée avec la vérole, il faudra ou employer des sudorifiques plus forts, tels que sont spécialement les décoctions des bois, avec un régime convenable, ou y joindre le mercure pour exciter une douce salivation, qui guérît l'ulcère en même-tems qu'il chasse le virus vénérien.

Quand ces sortes d'ulcères affectent la bouche, la luette, la gorge, les amygdales ou la langue, il faut non-seulement employer les remèdes internes, mais laver souvent la bouche avec une décoction des bois, ou simple ou mêlée avec du miel de roses. Après cela on oindra & on détergera la partie affectée ou avec l'eau verte d'Hartman, ou le miel de roses mêlé avec quelques gouttes d'esprit de vitriol pour lui donner une légère acidité; & enfin on consolidera l'ulcère avec des essences d'ambre & de myrrhe, ou de l'huile de myrrhe par défaillance. Si l'ulcère est apparent & situé sur des parties externes, ce qu'il y a de mieux à faire est d'y appliquer l'onguent digestif, ou le basilican, mêlé avec du vis-argent, ou du précipité blanc ou rouge sur de la charpie, ou l'emplâtre de frai de grenouilles de Vigo, ou le diachylon avec le mercure, à l'effet de déterger & de nettoyer les parties. Après la mondification on saupoudrera l'ulcère avec les essences que nous venons de nommer plus haut, ou les poudres absorbentes que nous avons aussi spécifiées plus haut, dont la vertu peut être augmentée en y mêlant une petite quantité de précipité rouge, pour dessécher & agglutiner. On emploiera avec autant de succès pour déterger & consolider, l'eau phagédénique ou l'eau de chaux, imprégnée de mercure doux, & appliquée plusieurs fois par jour, avec de la charpie, qu'on en a imbibée; & de

A a a

tems en tems on touchera légèrement l'ulcère avec la pierre infernale. On a encore un excellent agglutinatif, après la modification dans un simple onguent de vis-argent, mêlé avec une quantité suffisante de térébenthine, dans l'onguent mercuriel suivant.

Prenez de l'onguent modifi-
catif, ou de diapo-
molyx,
du mercure cru éteint
dans un peu de téré-
benthine,

de chaque, une once.

On,

Prenez d'alunage de mercure & de plomb, une once ;
de bol d'Arménie, deux onces ;
d'onguent de roses, une suffisante quantité.

Faites un onguent.

Si l'os subjacent est carié il le faut traiter avec les remèdes prescrits pour la cure de la carie (voyez l'art. Os,) & particulièrement avec l'euphorbe, l'huile de clous de girofle, l'eau phagédénique, ou l'esprit de nitre dans quoi on a fait dissoudre du mercure; ou, si on le peut faire sans risque, avec un fer chaud. Quelquefois ces sortes d'ulcères aux parties molles du corps, & singulièrement aux aines, rendent perpétuellement une grande abondance de lymphes; & ces ulcères sont reconnus pour invétérés lorsqu'on n'a point de remèdes qui aient assez de vertu pour les déterger & les sécher. Cette circonstance est pour l'ordinaire accompagnée de rupture ou d'érosion de quelque vaisseau lymphatique; & alors nous devons commencer par tenter la suppression du flux par le moyen de compresses & d'un bandage étroit; ce qui quelquefois a réussi: mais si le bandage ne sert à rien, ce qu'il y a de mieux à faire pour ces ulcères fétides & douloureux, c'est d'y appliquer un fer chaud, & de répéter autant de fois qu'il sera nécessaire.

Les ulcères vénériens du penis ou du gland, mal traités, se terminent d'ordinaire par une vérole déclarée & par la perforation & la corrosion de l'urethre, par où passe l'urine; comme par un crible. Quelquefois tout le gland ou le penis sont affectés d'un scirrhe ou de chancre, si considérablement, qu'il y faut employer le bistouri. Si la maladie infecte le nez, elle produit ordinairement un ulcère très-fétide, qu'on appelle en Médecine *osane*, qui quelquefois ronge toute cette partie. Quelquefois le palais & ses os sont si horriblement corrodés & perforés, que tout ce qu'on veut avaler de boisson ou d'alimens liquides, est forcé de ressortir par le nez. Ces perforations se resserment rarement, surtout lorsqu'elles sont plus larges que de coutume: on peut seulement lorsque leurs orifices sont consolidés, les fermer avec une plaque mince d'or ou d'argent. Il est plus ordinaire que les amygdales ou la membrane extérieure de la luette, ou même la luette entière soient corrodées & consumées. Dans toutes ces affections, le mercure & la dissolution des bois sont les principaux remèdes. Quelquefois il arrive, comme j'ai eu moi-même bien des occasions de l'observer, que le crâne même, surtout à l'endroit du front est corrodé & perforé de carie, à un point si surprenant, qu'on découvre le cerveau même, & la pulsation de ses artères, très-distinctement; d'où s'ensuivent des symptômes affreux & de la dernière conséquence, qui se terminent ordinairement par la mort, à moins qu'on n'y obvie, en administrant encore à tems les remèdes ci-dessus spécifiés.

Des ulcères calleux.

On ne remédie gueres, pour ne pas dire jamais, aux ulcères calleux, sans avoir auparavant extirpé le calus. Or il y a trois manières d'extirper le calus. La première &

la plus douce qui a lieu pour un calus encore récent & tendre, c'est d'y employer les corrodifs & surtout les plus doux, dont quelques-uns des principaux sont l'alun brûlé & le précipité rouge, ou employé seul ou mêlé en égales portions, ou avec un mélange d'onguent digestif ou de basilicon, ou d'onguent Egyptiac, ou d'onguent brun de Wurtzen. On oindra avec l'un ou l'autre de ces remèdes la partie calleuse plusieurs fois par jour: ce traitement réussit pour l'ordinaire, surtout si on ajoute à ces remèdes du précipité rouge. Mais si aucun de ces topiques modérés n'a assez de force pour ronger & consumer ce calus, il faudra en second lieu faire une scarification complète aux parties calleuses, & les toucher ensuite avec la pierre infernale ou avec le beurre d'antimoine. Une troisième méthode, non moins expéditive que la première, c'est d'appliquer tous les jours sur la partie, de l'esprit de nitre ou de l'eau forte, imprégnée d'autant de vis-argent qu'elle en peut dissoudre, sur des charbons allumés.

Il y a une voie plus douce encore pour extirper un calus, qui est décrite par le Dran, *Tom. II. Observat. 115.* cette méthode est d'appliquer pendant quatre ou cinq jours de suite une emplâtre composée par moitiés égales de l'emplâtre de diachylum avec les gommes & de celle de Vigo, mêlée avec quatre fois autant de mercure, qu'on renouvelle matin & soir, pour amollir jusqu'à un certain point les levres calleuses de l'ulcère; après quoi on scarifiera le calus en tous sens, jusques au fond, couvrant l'ulcère d'un morceau de charpie, jusqu'à ce que le sang, qui communément coule en petite quantité des incisions du calus, soit arrêté. Quatre jours après le Chirurgien retirera les incisions ou la scarification, comme on s'exprime plus ordinairement; & cela jusques à trois ou quatre fois, s'il en est besoin; c'est-à-dire, si le calus n'est pas dissous. Par cette méthode M. le Dran assure qu'on surmontera l'opiniâtreté du calus, qu'on vient à bout de l'amollir, & de le dissiper à la fin tout-à-fait, laissant en sa place une cicatrice lousable; & cela sans y employer aucun autre remède. Mais je suis obligé d'avouer que jamais je n'ai eu l'occasion de faire l'essai de cette méthode.

Si l'ulcère calleux est aussi fistuleux; on commence par faire une incision dans le sinus, de la manière qu'on l'a enseigné, pour une fistule, avant de songer à consumer le calus; & l'incision faite, on le consume de la manière qu'il a déjà été dit. Si le malade ne se veut pas résoudre à l'application du bistouri, ou que d'ailleurs elle soit risquée, il faudra introduire dans le sinus, une tige d'onguent Egyptiac, ou d'onguent brun de Wurtzen; au moyen de quoi le calus, s'il n'est pas extrêmement opiniâtre, sera insensiblement consumé; & ce encore plus promptement, si la partie antérieure de la tige avant d'être introduite, a été frottée de précipité rouge, de pierre infernale ou de beurre d'antimoine, & que l'on continue ainsi jusqu'à ce que le calus soit consumé. Si ces tentes corrodives ne pénètrent pas jusqu'au calus, la méthode la plus convenable sera d'employer une seringue, & de faire de fréquentes injections d'eau phagédénique, ou d'onguent Egyptiac, ou d'onguent brun de Wurtzen dissous dans de l'esprit de vin, dans le sinus tortueux & difficile à pénétrer, comprimant ensuite l'orifice de l'ulcère, pour y retenir quelque tems la liqueur. Le calus ainsi décrit, on se conduira par rapport à la cure de l'ulcère, comme dans celle de la fistule.

Il peut arriver, si les ulcères calleux & fistuleux sont invétérés & pleins de sinuosités & de recoits tortueux, que ces remèdes corrodifs n'aient que peu ou point du tout d'effet; ou ce qui est pis encore, ils peuvent corroder eux-mêmes, & déchirer les nerfs, & y exciter des convulsions terribles, au lieu de consumer le calus. Dans une pareille circonstance, il n'y a rien de mieux à faire, que de pratiquer une incision dans l'ulcère, de la manière qu'on l'a conseillé pour l'opération de la fistule, (voyez *Fistula*) mais avec tout le soin & la cir-

conspection nécessaires, pour ne pas blesser quelque artère, quelque nerf ou tendon.

Si l'on ne veut pas se persuader que l'incision soit assez efficace ou assez expéditive pour extirper le calus; si le malade se sent assez de force & d'indépendance, & que dans l'endroit sur lequel il est question d'opérer on n'ait point à craindre des nerfs ou des artères, la méthode la plus prompte qu'on puisse choisir, c'est de séparer ou retrancher avec le bistouri, toutes les callosités, ou de les cautériser avec un fer chaud. Par cette méthode ferme & hardie, on convertira un *ulcère* invétéré & opiniâtre en une espèce de plaie récente, & qu'on pourra conséquemment guérir par les remèdes ordinaires; à moins que la cure ne soit empêchée par une carie, une mauvaise habitude de corps, la vérole, le scorbut, l'hydropisie ou quelque autre indisposition.

De la cure des ulcères magiques ou prétendus tels.

Pour les *ulcères* auxquels on donne l'épithète de magiques, à raison de leurs étranges phénomènes, ou parce qu'ils contiennent des fils, des aiguilles, des clous, & autres choses semblables, Paracelse, Van-Helmont, Agricola & plusieurs autres, ont eu soin de prescrire des remèdes, qui pour la plupart sont sans vertu, ou superstitieux ou même nuisibles. Les meilleurs de tous cependant paroissent être les feuilles de chêne & de saule, le capillaire, l'herbe de S. Jean, que quelques-uns appellent par cette raison *juga demonum*, le vis-à-vis, l'asa-fœtida, l'*antirrhinum* ou mufle de veau & quelques autres. L'une ou l'autre de ces substances pendue au cou, ou portée de quelque autre manière, qui n'importe gueres, garantira le corps, si on les en croit, de l'effet dangereux des enchantemens. Quelques-uns prescrivent les cendres d'une femme brûlée pour sortilège, d'autres les cendres d'excréments humains brûlés, dont ils veulent qu'on saupoudre l'*ulcère*. Heerius & Horstius recommandent spécialement, l'onguent de Gui de Coudrier: Mynsicht ordonne les emplâtres fétides; d'autres, autre chose.

Quel que soit notre sentiment à ce sujet, il est certain qu'un Médecin doit songer à sa réputation, aussi-bien qu'au rétablissement du malade, lorsqu'il a à traiter de ces sortes de maladies, que le vulgaire ignorant traite pour des raisons frivoles & ridicules d'effets magiques, & y employer des remèdes naturels & communs, qu'il sache bien être appropriés à la nature de l'*ulcère*, & singulièrement à l'habitude de la partie affectée, tels que sont les remèdes recommandés plus haut. Car comme je suis fort éloigné de croire qu'il y ait aucunes maladies causées par des sortilèges, & des enchantemens & par le pouvoir du Diable & des Magiciens, ne voyant pas de raisons suffisantes pour me convaincre que les maladies qu'on prend pour effets magiques le soient en effet, & par conséquent ne puissent pas être guéries par des remèdes naturels, je regarde comme purement superstitieux, ridicules & absurdes tous remèdes qui ne sont pas de cette classe. Ajoutez à cela que des Chirurgiens ignorans & superstitieux, ou des Garçons barbiens ou étuvistes, pour couvrir leur impéritie, donnent souvent pour effets magiques tous les *ulcères* qu'ils ne sauroient guérir; au lieu que ces mêmes maux font quelquefois guéris assez facilement, lorsqu'ils sont traités par quelqu'un d'expérience, qui a su découvrir la véritable nature & la cause de leur malignité extraordinaire. Peut-être aussi a-t-il eu des Chirurgiens qui ont traité de magiques certains *ulcères*, pour tirer plus d'argent de la cure.

Des ulcères invétérés surtout aux jambes.

Quoiqu'aucune partie du corps ne soit à l'abri d'*ulcères* vénéreux & invétérés, cependant les jambes & les pieds sont plus sujets que toutes autres; raison pour laquel-

le, quoique nous ayons déjà traité plus haut en général des *ulcères* malins ou invétérés; nous croyons devoir entrer ici dans un plus grand détail, par rapport à ceux des jambes ou des pieds. Les causes des *ulcérations* des jambes, sont ordinairement les mêmes que celles des *ulcères* malins en général; car les uns comme les autres procèdent d'une mauvaise habitude du corps, d'un sang ténu & acrimonieux, de quelque fistule, carie, ou calus adjacens; dans les femmes de la suppression de leurs règles & autres causes semblables. Quiconque entreprend donc de traiter un *ulcère* à la jambe, doit d'abord en chercher la cause & y approprier la cure de la manière qu'il a été dit plus haut.

Mais avant de détailler la méthode de la cure, il ne fera pas hors de propos d'examiner si l'on peut sans risque fermer les *ulcères* aux jambes ou aux pieds: attendu que les Médecins les plus expérimentés rapportent bon nombre d'exemples, où pour l'avoir fait il s'en est ensuivi de dangereux désordres & quelquefois même, la mort. J'ai, je crois, déjà fourni une réponse satisfaisante à cette question, vers le commencement de cet article, à l'endroit où j'ai dit, que dans les personnes fort avancées en âge, & dans celles d'une habitude mauvaise, le mieux est de laisser ces *ulcères* ouverts; parce qu'ils contribuent à la santé, étant des espèces de débouchés par où la nature s'accoutume à chasser les humeurs nuisibles ou superflues. Je ne voudrois pourtant pas sans de grandes raisons faire application de cette règle à des personnes jeunes & robustes; car comme les premières causes de ces *ulcères* opiniâtres peuvent se guérir dans ces sortes de sujets, ou par la diète & par un régime circospect, ou par des cautères ou des remèdes convenables, sans qu'il y ait à en craindre de mauvaises suites; il est clair qu'on peut pour l'ordinaire les fermer, sans que le malade en souffre des inconvéniens considérables ou sans même qu'il en souffre aucun.

Quoique nous prononcions affirmativement qu'il est dangereux de fermer les *ulcères* aux jambes, dans les personnes âgées, bien loin cependant de croire que tous les soins & les remèdes soient inutiles dans ces cas; nous les jugeons au contraire extrêmement nécessaires. Le Chirurgien a deux objets à remplir: l'un consiste à soulager autant qu'il est possible, les douleurs, & les accidents dont elles sont les causes; l'autre, d'empêcher que le mal n'augmente ou ne gagne; & que de nouveaux symptômes, tels que des douleurs & des inflammations, n'augmentent la maladie, en aiguissant l'*ulcère*.

En premier lieu donc, on ordonnera la diète & un régime exact au malade, de ne point trop manger, & de s'abstenir des mets nuisibles & préjudiciables à son état; tels sont tous les alimens acrimonieux durs & crus, & singulièrement la chair de porc. Les cathartiques doux & choisis avec discernement sont bons aussi pour attirer les humeurs redondantes & malignes des parties inférieures, & les chasser doucement par les selles. On ne négligera pas non plus en même-tems les autres remèdes internes qui sont contraires à la cause de la maladie, tels que sont par exemple, l'*élixir* de propriété, & les essences de myrrhe, d'ambre & de baume du Péron, qui aussi-bien que toutes les balsamiques & les amers sont d'un usage très-salutaire pour corriger la ténuité & l'acrimonie excessive du sang dans les personnes avancées en âge.

Par rapport au traitement externe, il faut sur toutes choses, tenir l'*ulcère* propre, & pour cet effet le nettoyer de saie une ou deux fois par jour. Après cela on le remplira de charpie ou sèche ou trempée dans une décoction de feuilles de noix ou d'aristolochie, pour décolorer les humeurs acres de l'*ulcère*. Il sera aussi à propos d'appliquer l'emplâtre de Baubin pour les vieux *ulcères*, ou l'emplâtre de diaphorèse de Ruland, l'emplâ-

tre de plomb, l'emplâtre de diapompholyx, ou celui de pierre calaminaire ou tout autre de même nature. En observant ces différentes prescriptions, & garantissant autant qu'il est possible, la partie affectée des injures de l'air, on du froid & de l'humidité externes, il y a tout lieu d'espérer que l'ulcère acquerra une nature plus bénigne, & fournira à tout le corps une issue favorable pour l'épanchement des liqueurs corrompues, que conséquemment il sera bienfaisant & salutaire & contribuera beaucoup à prolonger la vie & la santé. Et en effet, il paroît probable, que c'est pour avoir observé ces effets admirables & salutaires des ulcères invétérés dans les personnes âgées, que les anciens Médecins qui suivoient la nature comme leur meilleur guide, ont pratiqué sur des corps malades & valétudinaires, des cauteris, qui pussent faire l'effet de ces ulcères, en attirant & évacuant hors du corps, les humeurs acres & superflues.

Si l'arrivoit, comme il arrive quelquefois, en conséquence d'un coup, du froid que le malade aura pris, de ce qu'il aura plongé sa jambe dans l'eau froide, d'un accès de colère, d'une peur, d'un chagrin, ou de fautes communes dans le régime & la diète; que la partie malade soit saisie de douleur ou d'inflammation: il fera à propos d'envelopper la partie dans un linge plié en plusieurs doubles & imbibé d'eau de la Reine de Hongrie, ou d'eau thériaque, ou d'esprit de vin camphré, ou d'eau de chaux avec ce même esprit camphré, qu'on renouvellera souvent. On fera tenir au malade bien scrupuleusement la jambe dans le lit, & on la garantira du froid externe; faisant prendre au malade tous les matins quelques tasses de thé, ou quelque autre sudorifique, & le faisant tenir en repos quelque-temps après cela pour fuir dans son lit. On viendra à bout pour l'ordinaire de calmer & en même-temps fort vite, la douleur & l'inflammation. Mais le cas est dangereux quand l'inflammation est violente, surtout dans un corps corrompu & foible, & qu'elle commence à dégénérer en gangrene. Dans cette circonstance, on doit employer les remèdes tant internes, qu'externes de la manière qu'il a été marqué à l'article Gangrene (voyez *Gangrena*.) Mais une chose à laquelle il faut prendre soin sur toutes choses, c'est de rafraîchir de tems en tems l'ulcère dans les personnes foibles ou âgées, avec des cardiaques, d'y employer des remèdes confortatifs, & d'exciter souvent une petite sueur. Si l'on méprise ou qu'on néglige ces fortes de remèdes, le danger ne manque gueres d'augmenter, & il y a alors tout lieu de craindre, que la maladie ne dégénère en un sphacèle qui sera suivi de la mort.

Quand ces fortes d'ulcères invétérés dans les sujets vieux ou infirmes, viennent à sécher d'eux-mêmes & deviennent livides, les malades pour l'ordinaire sont saisis d'horreur, de nausée & de foiblesse, qui sont des signes d'une grande altération dans la nature, de la corruption des parties affectées, & d'un état très-dangereux, qui souvent se termine par une prompte mort. Lors de ces symptômes formidables, il est d'une nécessité indispensable d'avoir recours à une diète convenable & à des remèdes corroboratifs, pour conserver les forces. Les topiques qu'il convient d'appliquer sur l'ulcère, sont les racines de gentiane, ou l'iris de Florence bruyé, ou si ces topiques sont insuffisants, la racine d'hellébore noir réduit en poudre, ou en globe; ou enfin si ceux-ci sont insuffisants; de la poudre de cantharides, ou un rouleau d'emplâtre vésicatoire des boutiques. Par ce moyen on stimulera & on irritera les ulcères desséchés, au point de les rendre quelquefois fluens, & on soulagera le malade des humeurs malignes dont il étoit oppressé; après quoi on traitera l'ulcère de la manière prescrite. Mais si tous ces remèdes ne réussissent point, & que l'ulcère continue d'être sec, il ne reste plus d'espérance au malade dont la perte est inévitable. *Hæstæ, Chirurgie.*

U L E

ULEX, nom du genre *spartium*, majus, brevioribus aculeis.

U L M

ULMARIA, la Reine des prés.

Voici quels sont ses caractères.

Ses feuilles sont crénelées, ressemblent à celle de l'aigremoine, sont triangulaires, & divisées comme celles des plantes en ombelle. L'apex du petit pédicule, est développé en un calice monopétal fendu en cinq, qui est à peu près figuré comme une étoile. Les fleurs sont en rose, pentapétales, ramassées en panicules, rarement visibles & garnies d'un grand nombre d'étamines. L'ovaire qui croît au centre du calice consiste en trois, quatre ou cinq cosses, garnies d'un tube, & devient un fruit composé d'une multitude de petites guaines, entortillées, ramassées en une tête & contenant une petite semence.

Boerhaave compte deux sortes de reine des prés.

1. *Ulmaria*, J. B. 3. 488. Rali Hist. 623. Synop. 3. 259. Boerh. Ind. alt. 295. Tourn. Inst. 265. *Ulmariaregina prati*, Offic. *Ulmaria vulgaris*, Park. Theat. 592. *Ulmaregina prati*, Ger. 886. Emac. 1043. *Ulmariabarba capri*, floribus compatis, C. B. P. 164. Reine des Prés.

La reine des prés a une racine longue, rougeâtre & fibreuse, d'où poulissent plusieurs feuilles crénelées, qui ont deux ou trois paires de créneaux opposés, profondément dentelés, avec un tout seul au bout, divisé en trois parties; elles ont un duvet blanc en-dessous, & sont vertes en-dessus, ridées & pleines de veines, & ayant plusieurs petites languettes entre leurs créneaux. La tige est rouge & angulaire, montant à deux ou trois piés de haut, garnie dans un ordre alterne de feuilles semblables. Les fleurs croissent sur la sommité des tiges en façon d'ombelle. Elles sont petites, à cinq feuilles & pleines d'apex de couleur blanche, & sont creusées par de petites têtes rondes, faites en formes d'é-crou mâle, composées de plusieurs graines ramassées ensemble. Elle croît dans les prés humides & sur les bords des rivières, & fleurit en Juin. Les feuilles & les sommités sont d'usage.

Elles sont alexipharmiques & sudorifiques, & bonnes dans toutes les maladies malignes. Elles sont aussi astringentes, reserrantes & salutaires dans toutes sortes de flux. Elles entrent dans l'eau de lait.

La seule préparation officinale qu'on en fasse, est l'eau d'*ulmaria*, MILLER, Bot. Off.

Ses feuilles ont un goût herbeux, salin & glutineux: elles teignent d'un rouge foible le papier bleu. La racine pousse très-profondément, elle est styptique & un peu acre. Son sel paroît ressembler au sel ammoniac: mais il est uni avec beaucoup de soufre & une bonne quantité de terre.

Par l'analyse Chymique elle donne quelques liqueurs acides, un peu de sel volatil concret, & une bonne quantité de terre. Ainsi elle est sudorifique, cordiale & valérienne. La décoction de sa racine dans l'eau est fort bonne dans les fièvres malignes, & est préférable à celle de la scorfonere.

L'extract de sa racine passe pour sudorifique: mais il est très-moderé; car en en donnant une dragme le matin, une autre l'après-midi, & l'autre le soir, avec un grain de laudanum, on peut continuer cette pratique pendant deux ou trois jours, avant d'en appercevoir des effets sensibles. On observe la même chose par rapport aux autres sudorifiques. Une décoction de sa ra-

cine est détersive & vulnéraire. Son suc entre dans l'emplâtre de Félix Wurtzen. TOURNEFORT.

Les fleurs infusées dans le vin ou la bière, leur communiquent une odeur & un goût gracieux à peu près comme la pimprenelle. Les fleurs ont une odeur agréable, raniment le cœur sans porter à la tête; ce qui fait qu'on en met volontiers dans les saïes de compagnies & les saïes à manger. Un certain René de Rochelle, à ce que nous dit J. Bauhin, assure que les fleurs communiquent une odeur gracieuse au méthéglin; & estime cette forte d'hydromel ainsi préparé au point de le comparer au vin de Crète ou de Candie, qu'on appelle malvoisie.

J'ai vu moi-même, & puis assurer très-positivement, dit Simon Pauli, que la Reine des prés produit des effets surprenans sur une fille qui avoit une plaie mortelle à la vessie, & une fracture presque incurable au bras; ce qui lui a mérité d'avoir place dans l'emplâtre célèbre de Félix Wurtzen, qui fait grand cas des racines de cette plante, & paroit les préférer à tous les autres vulnéraires, & à tous les remèdes qu'on recommande dans les fractures. RAY, *Hist. Plant.*

a. *Ulmaria, floribus in longas spicas congestis. Barba capri, floribus oblongis.* C. B. P. 163. T. 265. *Barba capri*, J. B. 3. 488. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

L'*Ulmaria* ou Reine des prés est antispasmodique, anti-épileptique, corroborative & astringente: c'est ce qui fait que les payfans l'employent dans la dysenterie, la diarrhée & le vomissement. J'ai découvert aussi qu'elle est utile pour régler les mouvemens déordonnés du cœur, du sang & des esprits: elle est aussi d'un excellent usage toutes les fois qu'il est question de condenser, de fortifier, ou de resserer. Les feuilles sont bonnes pour l'hémoptysie. La racine broyée, appliquée sur les plaies, en arrête le sang & les consolide. La décoction de ces racines est bonne dans les fièvres malignes. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

ULMUS, l'orme.

Voici quels sont ses caractères:

La fleur est monopétale, en cloche & ornée de plusieurs étamines. L'ovaire, qui est au centre de la fleur, devient un fruit feuillu, en cœur, qui mûrit promptement, & enferme une capsule membraneuse en forme de poire, pleine d'une graine figurée de même.

Boerhaave compte quatre sortes d'orme, qui sont:

1. *Ulmus campestris* & *Theophrasti*, C. B. P. 426. Tourn. *Inst.* 601. Boerh. *Ind. Alt.* 220. *Ulmus*, Offic. J. B. 1. 139. *Ulmus vulgaris*, Park. *Theat.* 1404. *Ulmus endogastimus*, *folio lato, scabro*, Ger. *Emac.* 1480. Rati *Hist.* 2. 1425. *Synop.* 3. 468. *Orme commun.*

L'orme est un des arbres les plus communs que nous ayons. il a une racine épaisse & coriace, & les branches chargées de feuilles tant-soit-peu coriaces aussi, crênelées & vertes. Les fleurs sont petites & garnies d'étamines, elles poussent de bonne heure au Printemps avant les feuilles. La graine est ronde & feuillue.

C'est l'écorce qui est le plus en usage: elle est détersive & mondificative, on en gargarise la bouche & la gorge, pour les nettoyer du plegme visqueux & ténace. On l'estime bonne aussi pour les ruptures & pour consolider les plaies. MILLER, *Bot. Offic.*

La semence de l'orme s'appelle *samera*; elle est mûre sur la fin d'Avril.

Quant à ses propriétés, ses feuilles, ses sommités & son écorce sont astringentes, selon Dioscoride, ses feuilles broyées dans du vinaigre sont bienfaisantes contre la lepre; pour cet effet il faut en frotter les parties.

Galien attribue cette propriété à l'écorce, & Pline aux feuilles, & à la partie intérieure de l'écorce; elles sont agglutiner les plaies; surtout si l'on se sert de l'écorce en guise de bande. Les racines de cet arbre ont aussi la même propriété; leur décoction, ou selon Dioscoride, celle de l'écorce, accélère la consolidation, & la formation du calus, si l'on en lave les membres fracturés, ainsi que sont quelques-uns. La même décoction passe pour amollir les duretés aux jointures, & calmer les convulsions des nerfs. La substance grasse qui nage sur la décoction, fera renaitre les cheveux dans les endroits de la tête qu'on en frottera. L'écorce de sa racine broyée, & mise en malagme, avec de la saumure, tempère les douleurs de la goute.

Une Dragme de son écorce prise dans une hémie d'eau froide, Dioscoride dit une once dans du vin ou dans de l'eau, agit par les selles; & chasse particulièrement les humeurs phlegmatiques & aqueuses. PLIN. *Dioscorid.*

Il est singulier, dit Ray, qu'un astringent soit purgatif. Pline recommande sa larme, dans les amas de pus, les abcès, les plaies, les brûlures: mais Ray observe que l'orme ne rend point de larmes dans nos contrées, soit de lui-même, soit qu'on y fasse des incisions.

Si l'on fait bouillir son écorce dans de l'eau commune, jusqu'à ce qu'elle ait la consistance d'un sirop, & qu'on ajoute une troisième partie d'eau de vie, on aura un remède excellent, contre la douleur sciatique; on en frottera quelque réms la partie affectée devant le feu. L'humeur que l'on trouve dans les follicules qui croissent sur les feuilles, éclaircit le teint & embellit la peau du visage qu'il faut en humecter. Matthiole dit qu'elle guérit l'entérocele dans les enfans, si on en imprègne des compresse; qu'on les applique sur les aïnes, & qu'on les attache sous la cuisse. On en tire une huile que Sylvius nous assure être d'une efficacité extraordinaire dans plaies: mais nous n'avons jamais observé, dit J. Bauhin, que les huiles produisent de bons effets dans les plaies simples, on fait, au contraire, qu'elles les rendent fétides, & qu'elles en empêchent la coagulation. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Ulmus folio latissimo scabro*, Ger. *Emac.* 1481. Rati *Hist.* 2. 1426. *Synop.* 3. 469. Tourn. *Inst.* 601. Boerh. *Ind. A.* 220. *Ulmus montana*, Offic. C. B. P. 426. *Ulmus latiore folio*, Park. *Theat.* 1404.

On le trouve ordinairement dans les haies; son écorce est d'usage en Médecine; elle a les mêmes propriétés que celle de l'espèce précédente.

3. *Ulmus minor, folio angusto scabro*, Ger. *Emac.* 1480.
4. *Ulmus folio glabro*, Ger. *Emac.* 1481. Park. *Theat.* 1404. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

U L N

ULNA, nom d'un os de l'avant-bras, le cubitus. Voy. *Brachium.*

ULNARIS MUSCULUS.

M. Winflow donne ce nom à trois muscles; l'un est le cubital interne, l'autre le cubital externe, & le troisième le cubital grêle. Pour ce dernier Voyez *Palmaris longus*, le long palmaire.

Le cubital interne est un long muscle, charnu à son extrémité supérieure, & tendineux à l'autre, situé sur la partie externe du cubitus.

Il est attaché par sa partie supérieure à la face postérieure de condyle long ou interne de l'humérus, à la partie de l'olécrane qui est proche du condyle, le long de presque la moitié supérieure de l'os du coude; & au tendon mitoyen commun du muscle voisin, appelé communément le profond.

Il suit la direction de l'angle externe de l'os du coude, &

se termine par un long tendon à l'os pisiforme ou orbiculaire du carpe, atteignant aussi à l'os crochu, & étant uni au ligament, commun à ces deux os.

Quand le *cubital interne* agit seul on comme principal moteur, il tire la main obliquement vers le condyle interne; & vers l'olécrane, mais avec difficulté. Quand il agit concurremment avec le radial interne, il tourne la main également, vers les deux extrémités des os de l'avant-bras, & meut par-là non-seulement le carpe en général sur l'avant-bras, mais aussi le second rang du carpe sur le premier, & les os du métacarpe sur le second.

Quand il agit avec le *cubital externe*, il tourne le bord interne de la main, du côté de l'olécrane.

Le *cubital externe* est un long muscle couché sur tout le côté externe de l'avant-bras, charnu vers l'os du bras & tendineux vers le carpe.

Il est attaché en haut au condyle externe de l'os du coude, où il s'unit au petit anconé; au ligament annulaire de la tête du rayon; & à la moitié supérieure de l'angle externe de l'os du coude; de-là il avance & forme un tendon, qui passe par l'échancrure externe de l'extrémité inférieure de cet os, à côté de son apophyse styloïde.

Le tendon ayant passé après cela sous un ligament particulier situé près de l'os cunéiforme du carpe, s'insère dans la face externe de la base du quatrième os du métacarpe, envoyant quelques filaments tendineux à la base du petit doigt. Il s'attache aussi fort souvent à la base du troisième os du métacarpe.

Quand le *cubital externe* agit avec le *cubital interne*, il tourne le bord extérieur de la main vers l'olécrane.

Avec le radial externe il tourne le dos de la main vers le condyle externe; ce mouvement s'appelle extension, mais fort improprement, lorsqu'on parle de la main; car le métacarpe, qui est naturellement plié en ce sens, le fera encore davantage par l'action de ces muscles: c'est pourquoi j'aurois mieux appeler ce mouvement, l'inversion, que l'extension, de la main. Il est vrai qu'on peut dire en quelque sens que le carpe est étendu, parce que les os de la seconde rangée sont dirigés en ligne droite par rapport à ceux de la première.

Quand ce muscle agit seul, il tire le bord extérieur de la main obliquement, vers l'olécrane, & le condyle externe en même-temps, mais avec quelque difficulté.

WINSLOW, Anatomie.

ULO

ULOMELIA, ὑλομελία, Ionien, ὑλομελία, de ὕλος pour ὅλος, entier, & μέλη, membre, signifie dans Hippocrate, la nature, entière, absolue, essentielle ou universelle d'une chose. Il paraît que c'est là le sens de ce mot par les passages suivants, *Lib. de artic.* πρὸς ἀδελφὸν ὑλομελὴς γυμνασάμενος; «il y sera traité de la nature pleine & entière des glandes;» ce que Galien rend dans son Commentaire par τὴν ἀκέραιον φύσιν τῆς τῶν ἀδελφῶν φύσεως, «la nature parfaite & entière de ce qui appartient essentiellement aux glandes.» Le même terme est employé dans le même sens en deux endroits du Traité des Glandes, dont Erotien a traduit le terme d'ὑλομελὴς par ὅλος φύσεως, «la nature entière.» Et *Lib. de aliment.* où on lit καὶ ἂν μὲν ὑλομελὴς πᾶσι, ce passage signifie que toutes les parties conspirent, ou sont appropriées au bien ou à l'avantage du tout; & καὶ ὑλομελὴς est là opposé à καὶ ἂν μέρη, qui ne signifie que le rapport & le concert des parties entre elles. Dans l'endroit de ses *Épîtres* où nous lisons ὑλομελὴς τῷ σώματι, il est clair qu'il entend la nature universelle du corps, dont il recommande l'étude à un Médecin. Hefychius prend ὑλομελὴς pour un adjectif, & le traduit par καθόλου, συνολικῶς, «universellement, sans exception;» & il ajoute que quelques-uns l'entendent, ἐπὶ τῆς ἀρχῆς τῶν ὅλων φύσεως, τὴ γὰρ ὅλη ὕλη

ἡ ὕλη, «de la nature complexe des choses, car il exprime me ὅλη par ὕλη.»

Ὑλομελὴς signifie encore la perfection ou l'intégrité de tous les membres; & ὑλομελὴς, ce qui est absolument parfait dans toutes ses parties, & est synonyme à ὅλος, ὁλοκρής, «sain, entier;» c'est en ce sens qu'il le faut entendre, *Lib. de Corde*, où on lit, τὴν μὲν γὰρ καρδίαν ἰσὺς ἀνὴρ ἡμῶν ὑλομελὴς, «vous devez observer que le cœur est agité dans toutes les parties qui lui appartiennent.»

ULON, ὕλον, au pluriel ὕλα, ὕλα, sont les gencives ou les caroncules qui sont placées autour des dents. Ὑδρα, dit Ruffus Ephésien, διὰ τοῦτο τὰς τῶν δὲ δὲ τῶν ἰσχυρῶν οὐκ ἔστιν, «ὑλα sont les parties charnues d'autour des racines des dents.» Mais Pollux dit que ὑλα sont les chairs qui garnissent les dents en-dehors, & que la chair qui les garnit en-dedans s'appelle ἰνδα (enula); Voyez *Enula*. On a donné ce nom aux gencives à cause de leur qualité molle & tendre; car ὕλη dans Hefychius est rendu par τρυφερὴς καὶ ἀσπῆλος, «délicat & mollet;» & Erotien traduit ὕλη ἰσὺς par μαλακῆς, «de la laine molle.» Le même Auteur dit que ὕλον ἐρυθρὸν signifie τὸ πύρρον, «rouge ou roux;» & quelques-uns croient qu'il a entendu par τὴν ὑποερῆσθαι ἐρυθρὰ ἀποχρῶσθαι, «un poireau, de la grosseur d'un poids de vefce.» Ὑδρα, dans Hippocrate, *Lib. II. de morbis*, signifie une tumeur ou un mal aux gencives.

ULX ὕλα, signifie les gencives, *VII. Epid.* où on lit ὕδαν ὑποερῆσθαι, «une excroissance charnue aux gencives, &c.» Mais *Lib. V. Epid.* où la même phrase est répétée il y a ὕλον. Ὑδρα dans Erotien est aussi rendu par ἐρίβη, erithe, grains d'orge.

ULOPHONOS, ὑλοφῶνος; nom d'une plante vénéneuse. Voyez *Ixia*.

ULP

ULPHA, le même que *Lapsaura*, selon Ruland, ou que *rescrementum cecis*, selon Casbelli.

ULR

ULRACH, sang de dragon.

ULT

ULTRAMARINUM, outremer.

C'est un magistère précieux de pierre d'azur, d'un beau bleu, dont on ne fait aucun usage en Médecine: mais dont les peintres se servent beaucoup. On trouve dans Junken, la manière de le préparer.

ULV

ULVA, espèce de mouffe.

ULU

ULULA, Offic. Aldrov. Ornith. i. 538. Bellon. des Ois. 142. Gefn. de Avib. 700. Mer. Pin. 171. Jonsf. de Avib. 32. Charlt. Exer. 78. Strix Cineres, Wil. Ornith. 68. Rall Ornith. 105. Ejusd. Synop. A. 26. la chomette.

Son fiel, sa graisse & sa chair, sont d'usage en Médecine. On recommande son fiel dans l'albago, la cataracte, & les membranes qui se forment sur les yeux; sa graisse, dans les cas où il s'agit d'éclaircir la vue, & sa chair bouillie dans de l'huile, & cette huile mêlée avec du miel & du suif de mouton pour les ulcères. PINX.

Quelques-uns croyent ce remede bienfaissant dans la gonté DALE.

U M A

UMARI Voyez *Camarinas*.

U M B

UMBELLA, ombelle. Voyez à Part. *Botanica*, l'explication de fleur en ombelle.

UMBELLIFERA ALSATICA, nom de l'*Oreoselinum pratense*, cicuta folio.

UMBELLIFERA CANARIENSIS, dom du *hypleuroïdes*, que *simpla nobla Canariensis*.

UMBELLIFERA FOLIO PANACIS, nom de la *passinaca*, folio quasi libanotis latifolia, & de la *passinaca*, semine longissimo.

UMBILICATA LINIFOLIA, nom de l'*omphalodes lustrica*, linifolia.

UMBILICUS MARINUS, Offic. *Operculum cochlea*, celata, Bellon. de Aquat. 430. Mont. Exot. 6. *Operculum cochlearum marinarum subrotundum*, in se contractum, Long. Math. Test. 56. *membril marin*.

C'est le couvercle du *cochlea salata*, ou une espèce de substance pierreuse dont la surface est plate, remarquable par une ligne spirale, d'un jaune foncé, qu'elle porte, concave d'un côté, de la figure d'un nombril, d'une couleur de chair ou de feu, & d'un goût terreux. Quant à ses propriétés, Johnson dit qu'elle est aphrodisiaque.

Augustin Scilla, est persuadé que ces substances sont ou des œufs du *cochlea*, ou quelque autre production imparfaite de cet animal. Mais le curieux M. Ray se procura dans ses voyages en Italie & à Rome, ce poisson vivant, tout au sortir de la mer, il étoit dans une coquille, & cette coquille étoit couverte du *membril marin*.

UMBILICUS VENERIS, nom de la *saxifraga sedi folio*, angustifolius, serratis.

UMBILICUS VENERIS, nom aussi du *cotyledon major*.

UMBILICUS, *membril*.

UMBLA, poisson de rivière assez semblable à la truite, dont la chair est apéritive, résolutive, & fort bonne à manger.

UMBRA, Offic. Salv. de Aquat. 115. Rall. Ich. 299. Eujd. Synop. Pisc. 95. Rondel. de Pisc. 1. 132. Gess. de Aquat. 1029. *Umbra marina*, Aldrov. de Pisc. 81. Bellon. de Aquat. 129. *L'ombre*.

On pêche ce poisson dans la Méditerranée. On se sert en Médecine des os de la tête, que les Droguistes appellent *lapides umbrarum*. On les recommande pour la colique. En France on les monte en argent, & les Orfèvres les vendent sous le nom de pierre pour la colique. Il suffit, à ce qu'on dit, de les porter sur soi, ou pendues au cou, non-seulement pour en calmer les douleurs, mais encore pour en prévenir le retour. BELLON. DALE.

UMBRAGINES, pigmées. RULAND.

UMBRATILIS pugna, grec *ουμπρατιλια*, étoit une espèce de gymnastique, ou le combattant luttoit de la tête & des talons, ou avec des gantelets ou de celles contre une ombre. Il doit, dit Oribase, se servir non-

seulement de ses mains, mais aussi de ses jambes en luttant avec une ombre, se mettre quelquefois dans l'attitude d'un homme qui saute, & qui se jette sur son adversaire, & faire usage de ses talons comme un lutteur : tantôt il doit se pousser ou s'élaner en-devant, & tantôt se retirer comme forcé par un adversaire plus fort que lui. Le combattant dans cette sorte d'exercice, ne luttoit pas toujours contre une simple ombre, mais quelquefois contre un pilier, ou un poteau. Il est fait mention de cette *umbratilis pugna*, dans Platon, qui, dans son Apologie & ailleurs, dit de ceux qui combattoient sans adversaires qu'ils ne faisoient que *εμπαλαζειν*, « combattre contre une ombre ; » & dans Saint Paul, qui, i. Cor. I. X. y fait allusion par ces mots : *ενα πυλινον εχ, εδωκα επον* ; « je combats, » non pas comme quelqu'un qui frappe l'air. » MARCHALLIS, de Art. gymnastica, p. 151.

Cette *umbratilis pugna* ou *sciamachia* est propre à dissiper une sensibilité de lassitude, à fortifier les jambes, à remédier à la faiblesse des nerfs, & au tremblement : elle entraîne aussi les humeurs en embas surtout quand le lutteur se dresse sur ses oreilles ; & elle est bonne pour les maladies des reins, de l'intestin colon, & du thorax. ORIBASE, Med. Col. Lib. VI. cap. 29.

UMBU. Voy. *Iva-umbu*.

UMBU, Pison. *Prunifera Brasiliensis fructu magno, radicibus tuberosis*.

On le prendroit à quelque distance, soit par sa forme, sa grosseur ou son fruit, pour un petit citronnier, ou pour un petit limonier. Son tronc est court, foible, & divisé en un grand nombre de petites branches tortillées ; ses feuilles ne sont pas larges : mais elles sont unies, d'un beau verd, acides & astringentes au goût ; sa fleur est blanchâtre ; son fruit d'un blanc jaunâtre, semblable à une assez grosse prune, mais dont la pulpe est plus dure, & en plus petite quantité ; il contient un gros noyau, ainsi que le fruit de l'acacia ; il mûrit dans les mois pluvieux ; alors il est fort agréable au goût ; il est aigre-doux ; en tout autre tems son acreté est si grande qu'elle agace les dents ; on en fait le même usage que des feuilles ; on emploie l'un & les autres en qualité de rafraîchissant & d'astringent. Sa racine a quelque chose de particulier ; outre qu'elle se répand dans la terre, ainsi que celle des autres arbres ; elle se met en différents tubercules compacts & péfants, que vous prendriez, à leur forme & à leur couleur extérieure cendrée, pour de grosses patates, ou pour les racines du *linhama* ; mais lorsqu'ils sont dépouillés de leur peau, ils paroissent tout autres ; ils sont blanc en-dedans comme de la neige ; leur pulpe est molle, succulente, semblable à celle de la gourde, & se résout dans la bouche en un sue aqueux, froid, fort doux, & très-agréable au palais.

Ce fruit soulage & rafraîchit dans la fièvre accompagnée de chaleur violente ; il n'est pas inutile aux voyageurs, ainsi que je l'ai moi-même expérimenté, dit Pison. La douleur & la bonté de son eau, ne sont point inférieures à celle du melon. RAY, *Hist. Plant.*

U N C

UNCAM, vis-argent. RULAND.

UNCIA, Once.

UNCINUS, petit crochet. CASTELLI.

UNCTIO, Onction.

UNCTUARIUM, lieu dans les bains des Anciens où l'on se faisoit froter.

UNCTUOSUS, onctueux.

UNCUS, Crochet. Les Chirurgiens en ont de plusieurs espèces.

U N D

UNDATIO, Ondulation ; espèce de mouvement contre nature auquel le cœur est sujet. Ce viscère agit d'un-

dulations fait un bruit sensible à l'extérieur.
UNDIMIA, espèce de tumeur œdémateuse dont la matière est coagulée, glutineuse & semblable à du blanc d'œuf.

UNE

UNEDO. Voyez *Arbutus*.

UNG

UNGUEN, *Onguent*.

UNGUENTARIUS, *Parfumeur*.

UNGUENTUM, *Onguent*.

Les *onguents* se distribuent en simples & composés, quoiqu'il y en ait entre les simples qui soient très-composés, & qu'il y en ait entre les composés de fort simples ou dont la composition n'est pas grande.

On ordonne fréquemment de laver la térébenthine, la céruse, le plomb, & autres ingrédients semblables, dans de l'eau-rose, ou dans le suc de quelques plantes : mais cette lotion importe si peu, que je ne crois pas jamais l'avoir faite. Cette exactitude minutieuse me paroît un reste de celle que les Anciens observoient dans leurs ordonnances. J'avertis ici en général, que presque toutes les fois qu'on ordonne de l'huile dans un *onguent* ou dans une emplâtre, des Apothicaires qui cherchent en tout leur profit, substituent du lard ; & que partout où il entre de la céruse, du minium & de la litharge, ils en rendent la dose la plus forte qu'ils peuvent afin d'augmenter le poids de la composition & d'en tirer plus d'argent.

Les *unguentum album camphoratum* & *rubrum desiccatum*, ont les mêmes propriétés, mais le premier est moins désagréable que le second, & plus en usage. Il n'y a rien d'important dans la façon de les faire, si ce n'est d'observer de n'ajouter le camphre, que quand les autres ingrédients sont froids, sans quoi la chaleur le feroit évaporer ; ensuite qu'en peu de tems il n'en resteroit presque plus ; il se dissipe même à la longue, quelque précaution que l'on prenne ; ensuite qu'on pourra toujours reconnaître si l'*onguent* dans lequel il entre est bon, à la force de l'odeur de camphre.

Les *unguentum de minio camphoratum* & *plumbo*, & *nutritum*, tendent au même but : mais on ne fait aucun usage des deux premiers ; on fait même assez de cas du dernier, parce qu'il se sèche promptement & devient même laiteux. On leur préfère le diachylon commun délayé avec de l'huile, en ce qu'il est plus doux & d'une meilleure consistance. On a dans l'*unguentum trachia* un dessiccatif & un rafraîchissant ; il n'y a rien de remarquable dans la manière de le préparer. On s'en sert principalement dans les inflammations aux yeux.

L'*unguentum Egyptiacum* est le seul entre un grand nombre d'autres qui ait la consistance du miel, & dont on fasse usage dans les ulcères à la bouche, ou tout ce qui est proprement *onguent* est désagréable à prendre. Le verd-de-gris qui y entre devient noir dans la préparation.

L'*unguentum ex apio*, parmi les moins composés, & le *modificatum ex apio*, parmi les plus composés, ne sont, à proprement parler, qu'un même médicament ; mais on en fait si peu d'usage, qu'il ne m'est jamais venu aucune ordonnance sous ce titre.

Nos Chirurgiens se servent pour déterger, principalement de l'*unguentum à gomme élemi*, appelé plus ordinairement *linimentum Arcei*, du nom de son Auteur, & du *basilicum minus*, quoiqu'il y en ait une infinité d'autres qui aient la même propriété. Sans compter ceux dont l'expérience journalière a constaté l'efficacité, & qui ne sont pas aussi connus de nos Apothicaires ; tels sont l'*unguentum basilicum flavum*, les *unguentum aureum*, & *resina de detergens*.

Il y a sous cette forme quelques compositions importan-

tes, dont la vertu principale est d'amollir, tel est particulièrement l'*unguentum dialtheæ* : mais le grand usage qu'on en fait a déterminé ceux qui le distribuent à l'altérer considérablement afin de le pouvoir donner à meilleur marché ; ils le préparent sans mucilage, & lui donnent de l'odeur avec un peu de poudre de saumure ; ils n'ont garde de mettre de l'huile de pis de breux. Cet *onguent* pour être bon, doit avoir la couleur jaune, & ne point sentir mauvais. Les *unguentum liliorum*, de *mucilaginis* & *emollient*, produiroient les mêmes effets ; mais ils sont hors d'usage.

Entre les *onguents* composés, il y en a quelques-uns entre lesquels il entre un grand nombre d'aromatiques chauds & qui semblent destinés pour les paralytiques & les cas où l'on a besoin de topiques atténuans & forts. Ceux dont on fait le plus de cas sont l'*unguentum Marrianum* & le *Nervinum*. Ils sont l'un & l'autre d'autant meilleurs, qu'ils sont plus récents. Cependant il n'y a dans toute l'année qu'un tems pour les préparer ; c'est la saison des ingrédients qui y entrent.

Il y a des *onguents* dont la propriété est de fortifier ; cette forme paroît d'abord sans doute peu convenable aux ingrédients de cette nature ; rien n'est en effet plus absurde qu'un astringent dans un véhicule coctueux ; car il est évident que la glutinosité du véhicule est diamétralement contraire à la nature de l'astringent. Aussi ces compositions contradictoires sont-elles à présent fort négligées. On n'ordonne plus les *unguentum mastichinum* & *astringent*. C'est donc inutilement qu'on trouve deux fois la composition de ce dernier dans la Pharmacopée du Collège de Londres, une fois sous le titre d'*unguentum astringens*, & une autre fois sous le titre d'*unguentum sumach*.

Les cas de quelque importance dans lesquels on emploie des *onguents*, & où ils paroissent convenir, ce sont les affections cutanées & autres maladies semblables ; leur utilité dans ces maladies, en a fait faire un choix particulier. La plupart de ceux qu'on vante le plus sont très-anciens ; on les trouve dans presque toutes les Pharmacopées ; tels sont particulièrement les *unguentum emulatum Nicotiana*, & *ex oxylapatho*. Cependant ils sont si désagréables à la vue, qu'on commence à les négliger, & qu'ils ne se soutiennent plus que dans quelques-uns de nos Hôpitaux. On leur préfère ailleurs ceux qui contiennent du mercure, comme moins désagréables & plus énergiques, tel est, par exemple, l'*unguentum caruleum* ; encore y en a-t-il un grand nombre d'autres qui l'emportent sur celui-ci en élégance, & dont on fait usage dans les occasions extemporanées.

Il y a un grand nombre de compositions auxquelles on donne le nom d'*onguent*, parce qu'on y emploie le lard au lieu de l'huile ; tels sont les *unguentum rosaceum*, *sambucinum*, & autres de nouvelle date, & dont la fortune n'est pas encore faite. Les *unguentum digitalis*, *linaria*, & leurs semblables, ne méritent pas que nous nous y arrêtions. Il y en a d'autres dont il est assez difficile de deviner la propriété, comme le *valentia scabiosa*, le *raspi valentia*, le *raspinal* & l'*unguentum splanchnicum*, mais le peu d'usage qu'on en fait nous dispense de cette recherche. Les *unguentum papuleum* & *diapompholygas*, dont on se servoit pour rassembler, ont fait place dans les occasions extemporanées à des compositions plus élégantes. Il ne me reste plus qu'à dire de la pommade, qu'elle est de si peu d'usage en Médecine, que nos Apothicaires en ont entièrement abandonné la préparation à des femmes, & le débit aux Parfumeurs. QUIRCY, Pharm.

UNGUENTUM ÆGYPTIACUM. V. *Ægyptiacum unguentum*

UNGUENTUM ÆGYPTIACUM MAGIS COMPOSITUM.

Onguent Égyptiac plus composé.

Prenez du verd-de-gris, quatre onces ;

de vinaigre

de vinaigre le plus fort, six onces;
de miel, une livre.

Laissez le tout sur un feu modéré jusqu'à ce qu'il soit d'un
ne couleur obscure.

Ajoutez sur la fin,

de l'alun de roche, & } de chaque, demi-
du sel ammoniac, } once.

Faites un onguent.

UNGUENTUM ALBUM. V. Album unguentum.

UNGUENTUM AMARUM.

Onguent amer.

Prenez des huiles de rue,
de sabine, & } de ch. 2 onces & demie.
de menthe,
de suc d'absinthe, une once;
de poudres de rue,
de gentiane, } de chaque, une drag-
de petite centauree, & } me;
de myrte,
de pulpe de coloquinte, deux dragmes;
d'aloës succotrin, trois dragmes;
de fleurs de lupin, demi-once;
de fiel de bœuf, & } de chaque, une once &
de cire, } demie.

Faites sur le feu un onguent, avec une quantité suffisante
de suc d'absinthe.

Dans la Pharmacopée d'Ausbourg il y a une compo-
sition analogue à celle-ci, sous le titre d'*unguentum ad
vermes*; elles ont un grand nombre d'ingrédients com-
muns; mais il en entre dans celle-ci plusieurs que
Zwelfer regarde comme superflues. Il y a toute appa-
rence que l'une n'a point été faite sur l'autre; mais que
la prescription qui se trouve dans la première édition
du Collège de Londres, sous le titre d'*unguentum ad
lumbros majus*, a été tirée de Fossius; celle qu'on
trouve dans cet Auteur, ne différant de celle dont il
s'agit que par l'exclusion de quelques ingrédients inuti-
les, comme le suc de fleurs de pêcher, &c. & que par
la substitution de l'aloës succotrin, à l'aloës hépatique.
Cette dernière altération sera sans doute désapprouvée
par ceux qui préfèrent l'hépatique à succotrin, dans les
applications extérieures; or c'est ici le cas; car on ne
se sert de l'onguent amer que pour frotter le ventre des
enfants qui sont tourmentés par des vers; l'odeur forte
& fétide de cet onguent passant par les pores, agit sur
ces animaux & les fait mourir ou sortir.

UNGUENTUM AD ABRUSTA.

Onguent pour la brûlure.

Prenez de l'écorce intérieure & récente, & des feuilles ré-
centes de sureau, de chaque, deux onces.

Broyez-les, & les faites bouillir dans deux livres d'huile
de graine de lin, jusqu'à ce que l'humidité aqueu-
se soit consumée.

Exprimez l'huile, & dissolvez-y six onces de cire blan-
che.

Mettez dans cette huile, tandis qu'elle est encore fluide,
les poudres suivantes, mêlées & remuant conti-
nuellement.

poudre de cresson, trois onces;
Tome VI.

de pierre calaminaire, une once.

Otez le mélange de dessus le feu; laissez-le refroidir un
peu, & ajoutez deux dragmes de camphre réduites
en poudre, & humectées de quelques gouttes
d'huile d'amande.

Faites du tout un onguent.

Cet onguent paroît excellent pour les brûlures; il faut
en avoir toujours de prêt pour les besoins qui se pré-
sentent tous les jours.

UNGUENTUM ANTIPSORICUM.

Onguent pour la Gale.

Prenez de racines d'emula cam-
pana, & } de chaque, trois on-
de patience à feuille } ces;
pointues,

Coupez-les par morceaux, broyez-les, & versez dessus;

trois pintes d'eau de fontaine, &
une pinte de vinaigre.

Faites bouillir jusqu'à réduction de moitié, exprimez for-
tement la liqueur restante, & ajoutez,

de feuilles récentes de cresson aquatique, six onces;
de feuilles de sauge, deux onces.

Broyez bien les herbes, & les battez avec quatre livres
de lard.

Tenez le tout sur le feu, jusqu'à ce que l'humidité aqueu-
se soit consumée.

Exprimez l'onguent.

Ajoutez d'huile de laurier, quatre onces.

Mêlez le tout ensemble.

On y fait quelquefois entrer le soufre.

S'il est possible de détruire la gale, cette maladie opi-
niâtre de la peau, avec des végétaux, cet onguent en
viendra à bout.

Ceux qui ont compilé des Pharmacopées, ordonnent le
soufre à discrétion, ou l'onguent suivant dans lequel il
entre du mercure, toutes les fois que le précédent est
sans effet.

UNGUENTUM ANTIPSORICUM CUM MERCURIO.

Onguent pour la Gale avec le mercure.

Ajoutez à l'onguent précédent quatre onces de mercure
éteint dans une quantité convenable de térében-
thine de Venise.

Mêlez & faites un onguent selon l'art.

Les trois derniers onguents sont tirés de la Pharmacopée
d'Edimbourg.

UNGUENTUM ASTRINGENS, SIVE SUMACH.

Onguent Astringent.

Prenez de l'huile rosat, lavée à plusieurs fois dans de l'eau
d'alun, une pinte & demie;
de la cire blanche, quatre onces;

B b b

des noix de galle non
mûres,
des pommes de cyprès,
des baies de myrte,
des balauftes,
de l'écorce de grenade,
des coquilles de glands,
de l'acacia,
du fiamach, &
du mastic,

de chaque, une once ;

Battez le tout ensemble, & le laissez macérer pendant quatre jours dans du suc de nesles & de sorbes.

Faites sécher le tout sur un feu modéré, & préparez un onguent avec de l'huile de cire.

UNGVENTUM AUREUM.

Onguent doré.

Prenez de la cire jaune, demi-livre ;
de l'huile commune, deux livres ;
de la térébenthine, deux onces ;
de la résine de pin, & } de chaque, une once &
de la colophone, } demie ;
de l'encens, & } de chaque, une once ;
du mastic, }
de safran, une dragme.

Faites fondre d'abord la cire dans l'huile, ajoutez la térébenthine, & faites-les bouillir un moment ensemble.

Laissez un peu refroidir ce mélange, ajoutez ensuite le reste des ingrédients en poudre menue, excepté le safran que vous mettrez le dernier.

Remuez avec une spatule de bois, jusqu'à ce que le tout ait la consistance d'un onguent.

Mesuré est l'Auteur de cette composition, à laquelle il a donné un titre pompeux, tant à cause de sa couleur, que des propriétés qu'il lui attribue ; c'est aussi ce qui l'a fait appeler par quelques Auteurs *unguentum Regis*. Elle n'a souffert aucune altération dans la Pharmacopée d'Ansbourg, & toutes les éditions de la Pharmacopée du Collège de Londres, nous l'ont transmise telle exactement, cependant je ne crois pas que les Chirurgiens en fassent un grand usage. Zwelfer prétend qu'elle incarne merveilleusement, surtout lorsque les malades sont d'une constitution tendre. Il ajoute qu'elle produit encore de meilleurs effets dans les bleüures à la tête & aux tendons, en y substituant de l'huile de térébenthine, à l'huile commune.

UNGVENTUM BASILICON FLAVUM. V. *Basilicon*.

UNGVENTUM BASILICON MINUS seu TETRAPHARMACUM.
Voyez *Basilicon*.

UNGVENTUM CERULEUM.

Onguent bleu.

Prenez du mercure vif, une livre ;
de la térébenthine de Venise, six onces.

Battez le tout dans un mortier jusqu'à ce que les globules du mercure disparaissent.

Ajoutez quatre livres de lard fondu, & faites un onguent.

UNGVENTUM DE CALCE. Voyez *Calx*.

UNGVENTUM CITRINUM.

Onguent Jaune.

Prenez de vis-argent, une once.

Dissolvez-le dans autant d'esprit de nître qu'il en faudra.

Ajoutez peu à peu une livre de lard fondu, & faites un onguent.

Cet onguent paroît être un excellent déterfis. Pharmacopée d'Edimbourg.

- UNGVENTUM DETERGENS.

Onguent Déterff.

Prenez de la résine jaune, }
de la graisse de porc, & } de chaque, une livre ;
de mouton, }
de la cire jaune, & } de chaque, une livre &
de l'oliban en poudre, } demie ;
de la gomme d'euphorbe, & } de chaque, deux onces ;
du verd-de-gris en poudre, }
de la térébenthine de Strasbourg, trois onces.

Faites fondre ensemble, & passez les graisses, la résine & la cire.

Ajoutez l'oliban, l'euphorbe & le verd-de-gris, puis la térébenthine.

Continuez de remuer après que vous aurez ôté le vaisseau de dessus le feu, jusqu'à ce que le mélange soit froid.

UNGVENTUM DIALTHEÆ. Voyez *Alibea*.

UNGVENTUM DIALTHEÆ COMPOSITUM. Voyez *Alibea*.

UNGVENTUM DIAPORPHYLOS. Voyez *Cadmia*.

UNGVENTUM DIGITALIS. Voyez *Digitalis*.

UNGVENTUM n° GUMMI ELEMI. Voyez *Elemi gummi*.

UNGVENTUM EMOLLIENTS.

Onguent Emollient.

Prenez de beurre frais lavé dans l'eau rose, six onces ;
d'huile d'amandes douces, quatre onces ;
d'huiles de camomille, & } de chaque, trois onces ;
de violette, }
de graisses d'ois, & } de chaque, deux onces ;
de poule, }
de racines d'iris, deux dragmes ;
de safran, une dragme.

Mettez l'iris & le safran en poudre, faites fondre le reste & faites un onguent.

UNGVENTUM ENULATUM. Voyez *Helenium*.

UNGVENTUM ENULATUM CUM MERCURIO. Voyez *Helenium*.

UNGVENTUM FUSCUM.

Onguent Raux.

Prenez du colchotar, & } de chaque, une once ;
du pblegme de vitriol, }
de vinaigre, une once & demie ;
de fleurs de verd-de-gris, cinq dragmes ;
de miel léué, trois onces.

Faites un onguent.

UNGUENTUM LILIORUM.

Onguent de Lis.

Prenez de Huile de lis blanc, six onces ;
 d'huiles d'œuf, & } de chaque, deux onces ;
 de camomille, }
 d'huile d'amandes douces, une once ;
 de graisses d'œuf, & } de chaque, deux on-
 de poule, } ces ;
 de cire jaune, trois onces.

Faites fondre le tout ensemble, & vous aurez un onguent.

Cet onguent paroît avoir les mêmes propriétés que l'Unguentum de Althæa, c'est-à-dire, d'adoucir & de dissoudre les tumeurs.

UNGUENTUM LINARIÆ. Voyez Linaria.

UNGUENTUM MARSIATUM. V. Marsiatum unguentum.

UNGUENTUM MASTICHINUM.

Onguent de Mastic.

Prenez des huiles de mastic,
 d'absinthe, & } de chaque, deux onces ;
 de spicnard, }
 des poudres de mastic,
 de menthe, }
 de roses rouges, } de chaq. une dragme.
 de corail rouge, }
 de clous de girofle,
 de canelle, }
 de bois d'aloès, & }
 de junc odorant, }
 de cire, une quantité suffisante pour faire un onguent.

UNGUENTUM MERCURIALE SEU NEAPOLITANUM.

Onguent mercuriel ou Napolitain.

Prenez du mercure, une livre ;
 de la térébenthine de Venise, & } de chaque, 2 onces.
 du styrax liquide, }

Battez le tout dans un mortier, jusqu'à ce que les globules du mercure disparaissent.

Ajoutez de lard fondu, trois livres ;
 d'huile de laurier, quatre onces.

Mélez, & faites un onguent selon l'art.

C'est avec jugement qu'on a ajouté le styrax liquide, en ce qu'il facilite la dissolution des globules du mercure par sa viscosité, & qu'il donne à la composition une odeur agréable. Pharmac. d'Edimb.

UNGUENTUM DE MINIO CAMPHORATUM.

Onguent camphré de minium.

Prenez d'huile rosat, une livre & demie ;
 de minium, trois onces ;
 de litharge, deux onces ;
 de cèruse, une once & demie ;
 de tuitie, trois dragmes ;
 de camphre, deux dragmes ;
 de cire, une once & demie.

Mélez le tout dans un mortier de plomb, ainsi que son pilon.

Faites d'abord fondre les cires ; ajoutez le reste en poudre menue, & faites un onguent.

UNGUENTUM DE MUCILAGINEUS.

Onguent de mucilage.

Prenez des huiles de lis blanc, }
 d'iris, } de chaque, six onces ;
 de violette, & }
 de camomille, }
 de mucilage de graine de }
 lin, }
 de semence de coings, } de chaque, 4 onces ;
 de semence de fenugrec, & }
 de racine de gummarue, }
 de grâisses d'œuf, & } de chaque, 5 onces ;
 de poule, }
 de cire blanche, une livre.

Mélez, & faites un onguent.

UNGUENTUM NERVINUM.

Onguent nervein.

Prenez des feuilles de primevere,
 avec ses fleurs, }
 de la sauge, }
 des pommes de pin, }
 du romarin, } de chaque, une poignée ;
 de la lavande, }
 du laurier avec ses baies, }
 de la camomille, }
 de la rue, }
 de l'ache, }
 du mélilot avec ses fleurs, }
 & }
 de l'absinthe, }
 de la menthe, }
 de la bérone, } de chaque, une petite }
 du mélilot, } poignée ;
 de la petite centaurée, & }
 de la toute-saine, }
 de l'huile de pié de mouton & de bœuf, cinq livres ;
 du sif de bœuf ou de mouton, ou de la moelle de tour }
 les deux, deux livres ;
 d'huile de spicnard, une demi-once.

Broyez, & faites bouillir avec les huiles & les suifs jusqu'à ce que vous ayez un onguent.

Cette composition ressemble beaucoup à l'Unguentum marsiatum, mais elle est plus chaude : on l'ordonne quelquefois, & elle mérite d'avoir place dans les Apothicaireries.

UNGUENTUM E NICOTIANA SEU PETO.

Onguent de Tabac.

Prenez du suc dépuré de Tabac, }
 du lard récent bien lavé, } de chaque, une livre.

Faites bouillir le tout ensemble, jusqu'à l'évaporation du suc.

Ajoutez de la térébenthine, quatre onces ;
 de l'aristolochie ronde en poudre, deux onces.

Faites un onguent.

Cet onguent a été tiré originairement de la Pharmacopée de Laurent Joubert, qui lui attribue à un souverain de

gré la vertu de dissiper les tumeurs scrophuleuses, & de guérir les vieilles plaies. Les Modernes s'en servent dans les affections cutanées, quoiqu'il soit si désagréable, qu'il y a assez peu de malades qui n'en soient dégoutés.

UNGUENTUM NUTRITUM.

Onguent nutritum.

Prenez de la litharge d'or en poudre fine, une demi-livre ;
du vinaigre de vin blanc, cinq onces ;
d'huile rosat, une livre.

Remuez la litharge dans un mortier, en versant dessus alternativement l'huile & le vinaigre, jusqu'à ce que le vinaigre disparoisse, & que le tout soit un onguent blanc.

Cet onguent est très-essucatif ; il devient à la longue si cassant, qu'on est obligé de l'humecter avec de l'huile pour s'en servir : mais on en fait peu d'usage.

UNGUENTUM OPHTHALMICUM.

Onguent pour les yeux.

Prenez de tuthie, &	} de chaque, six dragmes ;
de pierre calaminaire,	
de plomb calciné, &	} de chaque, deux dragmes ;
de camphre,	
de myrrhe ;	} de chaque, une dragme.
de sarcocolle ;	
d'aloes, &	
de vitriol blanc,	

Réduisez le tout en poudre, &

Prenez de beurre frais, deux onces ;
de cire blanche, deux onces.

Faites-les fondre ensemble ;

Ajoutez ensuite les poudres ;

Remuez ce mélange jusqu'à ce qu'il soit froid, & que vous ayez un onguent.

UNGUENTUM EX OXYLAPATHO.

Onguent de patience à feuilles pointues.

Prenez de la racine de patience à feuilles pointues, une once & demie ;

Faites-la bouillir dans l'eau ; passez-la par un tamis.

Ajoutez-y du soufre vis, une once & demie ;
du lait de bouilli dans du suc de scabieuse, jusqu'à l'évaporation entière du suc, une demi-livre ;
d'unguentum populeum, bouilli dans du suc d'œnula campana, une demi-once ;
quelques gouttes de bois de roses.

Mettez le tout dans un mortier, & faites un onguent.

Cet onguent est bon pour la gale, & les autres affections cutanées : mais il est si incommode à préparer, & si désagréable à la vue, qu'on n'en fait presque point d'usage.

UNGUENTUM PECTORALE.

Onguent pectoral.

Prenez de l'onguent de guimauve, deux onces ;

du blanc de baleine, une demi-once ;	} de chaque, une demi-dragme ;
d'huile de macis par expression, deux dragmes ;	
d'huiles distillées de graines d'avis, &	
de romarin,	
d'huile d'amandes douces, une once.	

Faites fondre l'onguent de guimauve, le blanc de baleine & l'huile d'amandes douces ensemble.

Otez ce mélange de dessus le feu, ajoutez les huiles distillées & l'huile de macis, & faites un onguent.

Il n'y a rien qui empêche qu'on fasse usage intérieure-ment de cette composition, ainsi que d'un balsamique ou pectoral bienfaisant, pourvu que l'huile des mucilages, dont on s'est servi dans l'onguent de guimauve, ait été bien préparée. Il paroît toutefois qu'on ne le propose ici que pour l'extérieur : en effet, si on l'applique chaud sur la poitrine, il ne peut produire que de fort bons effets. Pharm. d'Edimb.

UNGUENTUM PLUMBO.

Onguent avec le Plomb.

Prenez d'huile rosat, six onces ;	} de chaque, dix dragmes ;
de plomb calciné, &	
de litharge,	} de chaque, une once ;
de térébenthine, une once ;	
de céruse, &	} de chaque, une demi-once ;
d'antimoine,	
de cire blanche, deux onces.	

Faites un onguent, & mêlez le tout dans un mortier de plomb.

UNGUENTUM POMATUM. Voyez Pomatum unguentum.

UNGUENTUM POPULEUM. Voyez Populus.

UNGUENTUM RESINA.

Onguent de résine.

Prenez de résine de pin la plus fine,	} en parties égales.
de térébenthine,	
de cire jaune lavée, & de la meilleure huile,	

Faites fondre la cire & la résine dans l'huile, & ajoutez la térébenthine.

Faites bouillir ensemble le tout, un moment sur le feu ; passez selon l'art, & faites un onguent.

UNGUENTUM RUBRUM DRESCICATIVUM.

Onguent dessicatif rouge.

Prenez d'huiles communes, deux livres ;	} de chaque, six onces ;
de cire jaune, deux onces ;	
de bol d'Arménie, &	
de caput mortuum de vitriol,	
de pierre calaminaire porphyrisée, quatre onces ;	
de litharge, &	} de chaque, six onces & demie ;
de céruse,	
de camphre, une demi-once.	

Mêlez, & donnez au mélange sur un feu modéré, la consistance d'un onguent.

UNGUENTUM SAMBUCINUM. Voyez Sambucus.

UNGUENTUM SATURNINUM, VULGO BALSAMUM UNIVERSALE.

Onguent de Plomb, appelé communément Baume universel.

Prenez de litharge d'or, & de minium, } de chaque, une livre;
de vinaigre, quatre pintes.

Faites bouillir le tout ensemble jusqu'à réduction de moitié.

Passiez; ajoutez au reste la même quantité de vinaigre.

Faites bouillir & passez derechef, & réitérez la même opération jusqu'à six fois.

Ajoutez alors les différentes liqueurs que vous aurez passées dans un vaisseau de terre vernis, & réduisez à la consistance d'extrait par l'évaporation.

Prenez de cet extrait, & de cire blanche, } de chaque, trois onces;
d'huile d'olive, une livre.

Mêlez le tout selon les règles de l'Art, & faites un onguent.

Le vinaigre dissout si parfaitement le plomb & la litharge, qu'il ne faut pas regretter les peines que l'on prendra à préparer l'extrait pour cet onguent, de la manière que nous venons d'indiquer; il vaut mieux, sans contredit, s'y assujettir, que de se servir du plomb calciné & de la litharge crue, quand bien même on n'en retireroit d'autres avantages que de donner à cette composition la prééminence en qualité de dessicatif & de consolidant sur l'*Unguentum de plumbo*, dont on attribue généralement l'invention à Poslius, & que nous avons décrit ci-dessus.

UNGUENTUM SPLECNICUM.

Onguent pour les intestins.

Prenez d'écorce de racine de caprier, six dragmes;

de racines de bryone,
d'Iris de Florence,
de graines de fenouil odoriférantes réduites en poudre,
d'antimoine dissous dans du vinaigre, } de chaque, une demi-once;

de sommets d'absinthe, & de fleurs de camomille, } de chaque, une demi-dragme;
d'onguent de Laurier, une once & demie.

Mettez en poudre ceux d'entre ces ingrédients qui porteront cette forme, & les tamisez.

Mêlez le reste dans un mortier chaud, & faites un onguent selon l'Art.

UNGUENTUM TUTIE. Voyez *Cadmia*.

UNGUENTUM VERMIFUGUM.

Onguent pour les vers.

Prenez des feuilles d'aurone femelle,
d'absinthe commune, } de chaque, deux onces;
de rue,

de sabine, & de tançie, } de chaque, deux onces.

Broyez-les, & les faites bouillir dans une livre & demie d'huile, avec une livre de lard, jusqu'à ce que l'humidité aqueuse soit consumée.

Passiez & tirez par expression tout ce que vous pourrez.

Ajoutez de fiel de bœuf, & d'aloës succarins, } de chaque, une once & demie;
de coloquinte, & de la mort aux vers, } de chaque, une once.

Faites bouillir le tout ensemble, & remuez continuellement jusqu'à ce que votre onguent soit fait.

Remarquez que l'aloës, la coloquinte & la mort aux vers, doivent être réduits en une poudre très-ménue.

Voilà une composition qui peut servir de modèle; les ingrédients y sont en grand nombre; mais il n'y en a point de superflu, aucun qui nuise au mélange; tous tendent au même but, & s'aident mutuellement: ainsi ce médicament ne peut manquer de produire les effets qu'on en attend, en application extérieure contre les vers. *Pharm. d'Edimb.*

UNGUES, les ongles.

Quelques-uns regardent les ongles comme des productions des papilles cutanées, d'autres comme une continuation de l'épiderme. Et cette dernière opinion s'accorde avec les expériences faites par la macération; au moyen desquelles l'épiderme peut se séparer des mains & des pieds comme un gant ou un bas.

Par cette expérience, nous voyons que les ongles partent des papilles & doublent l'épiderme, auquel ils restent unis comme une espèce d'appendice, quoique leur substance & leur structure paroissent cependant fort différentes de celle de l'épiderme.

Leur substance ressemble à de la corne, & ils sont composés de plusieurs plans de fibres longitudinales soudées ensemble. Ces couches se terminent à l'extrémité de chaque doigt, & sont toutes à peu près d'égale épaisseur, mais de longueurs différentes.

Le plan ou la couche externe est la plus longue, & les autres vont en décroissant par degrés, la plus interne étant la plus courte; en sorte que l'ongle va en s'épaississant, depuis l'endroit où il est uni avec l'épiderme, qui est sa partie la plus mince, jusqu'au bout du doigt, qui est sa partie la plus épaisse.

Les extrémités ou racines de toutes les fibres dont ces plans sont composés, sont creusées, à l'effet de recevoir même nombre de petites papilles obliques, qui sont des continuations de la vraie peau, & qui, parvenues à la racine de l'ongle, forment un pli semi-lunaire où est logée cette racine.

Après ce pli semi-lunaire, la peau est continuée sur toute la surface interne de l'ongle. Le pli de la peau est accompagné de l'épiderme, jusques en-dehors de la racine de l'ongle, à qui il est étroitement collé.

On distingue ordinairement trois parties dans l'ongle, la racine, le corps & l'extrémité. La racine est blanche & en forme de croissant; & sa plus grande partie est cachée sous le pli semi-lunaire.

Le croissant & le pli sont en directions contraires l'une à l'autre. Le corps de l'ongle est naturellement cintré, transparent, & paroît de la couleur des papilles cutanées qui regnent dessous. L'extrémité de l'ongle n'est adhérente à rien, & se reproduit bien-tôt après qu'on l'a coupée.

Le principal usage des ongles, est de fortifier le bout des doigts, tant des mains que des pieds, & d'empêcher qu'il ne se renverse sur la face convexe de la main ou

du pié, lorsqu'on manie ou qu'on foule quelque chose de dur. Car par rapport à la main, les impressions les plus fortes & les plus fréquentes sont du côté de la paume, & par rapport au pié du côté de la plante. C'est pourquoi les ongles servent plutôt d'arc-boutant, que de bouclier. WINSLOW, *Anat.* Voyez *Pollux*.

UNGUICULI; le même qu'*Alabastra*.

UNGUIS, maladie de l'œil, qu'on appelle aussi *pterygion*, l'onglet. Voy. *Oculus*.

UNGUIS ODORATUS, Offic. *Oryx*. DIOSCORIDE.

Cette drogue est inconnue à nos Droguistes; ils lui substituent le *Blatta Bizantia*, ainsi que nous l'avons fait voir dans les Observations du célèbre Martin Lyster, à l'article *Blatta Bizantia*. DALL. Voyez *Blatta Bizantia*.

UNGUIS ODORATUS; nom de la *Blatta Bizantia*.

UNGUIS, ongle en Botanique; c'est la partie inférieure & blanche des feuilles des roses & de quelques autres fleurs.

UNGULA CABALLINA; nom du *Tussilago*. *Par* & *Ang.*

UNGULA OCULI, ou *Pterygion*, ongle; maladie de l'œil. Voyez *Oculus*.

UNI

UNICORNU, *Monoceros*, Offic. Park. Theat. 1611. *Monoceros*, Raii Ichth. 42. Eynsd. Synop. Pisc. 11. *Monoceros*, *unicornu marinum*, Charlt. Pisc. 47. *Cetus marinus*, *Narwal dihus*, Mont. Exot. 6. *Balea*, *decimum sextum genus dicitur Narwal*, Schonef. Ichth. 28. La Licorne.

On trouve cet animal dans le détroit de Davis. On fait usage en Médecine de la dent qui croît au côté gauche de sa mâchoire supérieure, d'où elle sort presque comme à l'éléphant. Elle est fort large, blanche, ronde, cannelée & contournée; celle du côté droit tombe promptement. On la distingue de l'ivoire par la finesse de son grain; elle est aussi d'une substance plus solide & plus pesante. Du reste elle ne diffère en rien de la dent d'éléphant.

Quant à ses propriétés, elle est sudorifique, alexipharmaque & cordiale; c'est pourquoi on la recommande contre les poisons, dans les maladies contagieuses & autres cas semblables. On lui attribue aussi de l'efficacité dans l'épilepsie des enfans. SCHROEDER.

André Baccius a composé un Ouvrage entier sur la licorne; il veut que l'on porte dans des anneaux, ou que l'on attache à son cou en amulette, des morceaux de dents de licorne montés en argent, & appliqués immédiatement sur la peau. La dent de licorne a les mêmes propriétés que la corne de cerf, l'ivoire & autres substances.

Les morceaux de cornes qu'on nous vend pour des cornes de cet animal, ne sont autre chose, si l'on en croit Paul Ammann, que des os baleine, de cheval marin, ou des dents d'éléphant, auxquels Cardan prétend qu'on a donné par art la figure qu'ils ont. DALL.

UNICORNU FOSSILE, Offic. Geoff. Praelect. 73. Schrod. 359. *Cornu fossile*, Worm. 54. Charlt. 23. *Cornu fossile*, vulgè *monoceros cornu*, Boet. 425. *Ceratiti*, Aldrov. Mus. Metal. 630. Gefn. Lap. Fig. 154. *Ebur fossile*, Clus. Exot. 68. *Lapis Arabicus*, Celsalp. 611. *Turquesia*, Ind. Med. 47. *Dent elephantis petrificatus*, aliis *li-thozarga alba*. La Licorne fossile.

La Licorne fossile où la cératite de Gefner, est une substan-

ce pierreuse, qui ressemble pour la couleur, le poli & la figure, aux cornes, aux dents & aux os des animaux. Sa substance extérieure est dure, de couleur jaunâtre, blanchâtre ou cendrée; & l'intérieure est mésoilaire, molle, friable & compacte, sans pores, d'une qualité astringente & dessiccative, pique fortement la langue, & est quelquefois agréable au goût.

On la tire souvent de terre en forme d'os pétrifiés, & quelquefois de dents molaires & d'incisives, dans lesquelles on distingue encore la racine d'avec la partie qui sortoit hors des gencives. Quelquefois même on trouve des morceaux de rayon & de tibia, qui ont conservé parfaitement leur configuration naturelle: on la tire même aussi quelquefois sous la forme de branches & de troncs d'arbres, où l'on peut aisément distinguer l'espece du bois. Il n'est donc pas douteux que ces substances pierreuses ne soient de véritables pétrifications, de cornes, de dents ou d'os d'animaux, ou de bois, dont la substance, après qu'ils se sont pourris par leur long séjour dans la terre, où ils se sont en quelque façon calcinés, devient rare & poreuse, comme nous voyons qu'il arrive tous les jours au bois pourri & vermoulu. Alors ces substances poreuses s'emplissent petit à petit d'une marne fine, dissoute dans l'eau, qui après que l'eau s'est évaporée insensiblement, s'incorpore avec les os & les morceaux de bois, dont elle fait par-là des substances de même forme & de même figure que celles qu'elles avoient auparavant. Mais si les parties terreuses qui se prennent avec, étoient de cristal ou de caillou, les corps déposés en terre deviendroient semblables à du cristal ou à du caillou, comme on le voit dans plusieurs sortes de coquilles fossiles.

La licorne fossile se trouve dans plusieurs endroits d'Allemagne, & à Montmartre près de Paris, où l'on a trouvé il n'y a pas long-tems plusieurs os déguisés sous une substance pierreuse. Les Allemands l'estiment fort en qualité d'astringent & d'alexipharmaque, aussi-bien que pour provoquer la sueur; & conséquemment ils en usent souvent dans les diarrhées, les dysenteries, les hémorrhagies, les fleurs blanches, les fièvres malignes & pestilentiellles, & l'épilepsie. La dose est de dix grains jusqu'à une dragme. Mais ils n'usent pas de toutes les sortes indifféremment: ils choisissent par préférence celle qui a une odeur agréable, & dont ils ont fait l'épreuve auparavant sur des chiens ou autres animaux, parce qu'il y en a quelquefois d'empoisonnée, comme est singulièrement celle qu'on tire de terre mêlée avec de l'arsenic; ce qui demande qu'on y fasse une grande attention. GEMFROY.

La licorne fossile a les mêmes propriétés que la terre de Lemnos; on la recommande dans les maladies contagieuses; elle a de commun avec la corne de licorne, qu'elle résiste particulièrement au poison, & arrête les mouvemens convulsifs des enfans. On s'en sert quelquefois dans la rougeole & dans la petite vérole. On en prépare en la faisant calciner, une Turquoise-factice. DALL.

UNIFOLIUM, nom du *Smilax*, *unifolia*, *humillima*. UNIO, *Perle*. Voyez *Margarita*.

UNNI CHILENSIUM, de Laet. *Hispanis mortilla*, arbre qui croît aux Indes, qui porte un fruit en grappes, à peu près de la grosseur d'un pois, douçâtre, & cependant un peu acre. Les Naturels en tirent une liqueur limpide, qui ressemble au vin, & dont ils font une espèce de vinaigre.

UNQ

UNQUASI, *vif-argent*. RULAND.

VOA

VOARCHADUMIA, espèce de cabale, ou art énigmatique, concernant les métaux, & la manière d'ex-

alter l'or par des cémentationes ou d'autres méthodes, dans lesquelles on employe des lettres Hébraïques, auxquelles on attribue des vertus occultes & mystérieuses. Les curieux n'ont qu'à consulter là-dessus le *Theat. Chym. Vol. II. p. 500.*

VOC

VOCIFERATIO. Voyez *Anaphoræ*.

VOL

VOLA, la *paume de la main*.

VOLANS, *Mercurius*. DORNÆUS.

VOLATICA, le même que *lichen*. Voyez *Lepra*.

Espèce de douleur errante, accompagnée de tumeur, attaquant tantôt une partie, tantôt une autre, appelée par Hannemannus, in *At. Hæffa. volatica scorbutica*.

VOLATILIS, *volatil*; en Chymie, on appelle volatil, tout ce qui s'élève & s'évapore par la chaleur ou le feu; & au contraire, fixe, tout ce qui résiste à l'action du feu, & n'en est point dispersé.

VOLEMA, espèce de poires fort-grosses. VRO. *Georg.*

VOLSELLA, *λολή*, le même que *Forceps*. Voyez les Articles *Forceps* & *Acanthabulus*. C'est un instrument de Chirurgie inventé pour saisir quelque chose, & le fixer, selon la signification du mot Grec *λολή*, dont se sert Hippocrate, *Lib. de Steril.* & Galien, de *C. M. S. L. Lib. III. cap. 3.* *λολή* vient de *λαμβάνω*, prendre, saisir. *Volsella* signifie donc une espèce de pince dont on se servoit pour enlever les emplantures, & les tentes des plaies & des ulcères, & pour tirer des chairs, les esquilles, les éclats de bois, & les autres corps étrangers; les Anatomistes s'en servoient aussi en disséquant; elles étoient faites d'acier, quelquefois d'argent, tant à cause de la richesse, que de l'éclat de ce métal. Voy. *Planche II. Vol. II. Fig. E.* une de ces pincettes à dents; ces dents servent à fixer mieux le corps qu'on saisit avec cet instrument.

VOLVA. C'est, dans Scribonius Largus, N°. 104. le milieu ou le cœur d'une pomme, la partie de la pulpe qui contient les pépins; il la prescrivit entre autres choses, comme un remède contre la faiblesse d'estomac, dans laquelle ce viscère ne peut conserver les alimens.

VOLUBILIS, à *volvendo*, tourner, *torriller*, c'est, selon Blancard, le *smilax*. Voyez *Smilax*.

VOLUNTARIUS, *κατὰ πρᾶξιν*, *involunté*, *volontaire* spontané; il se dit de tout ce qu'il est en notre pouvoir de faire ou de ne pas faire. Ainsi se mouvoir, pleurer, &c. passent pour des actions spontanées. CASTELLI.

VOLUNTAS, *βούλη*, la *volonté*. C'est, selon le Docteur Willis, de *Anima brutiorum*, une des facultés de l'ame raisonnable, fondée sur l'entendement & sur l'appétit; ainsi que l'appétit est fondé sur la perception & l'imagination. La *volonté* est, pour ainsi dire à l'ame, ce que la main est au corps. CASTELLI.

VOLUPTAS, *ἡδονή*, *plaisir*; c'est la dernière perception de l'ame sensitive; c'est là que se rapportent toutes les autres affections. Il consulte, selon le Docteur Willis, qui a entrepris de le définir dans le Traité que nous venons de citer, dans une altération, expansion, agitation, & mouvemens doux & agréables des esprits, occasionnés par des objets sensibles. CASTELLI.

VOLVULUS. C'est, en Pathologie, la même chose qu'*Ilæus*. Voyez *Ilæus*.

En Botanique, c'est le *Convolvulus linaria folio affurgens*.

VOM

VOMER, *ὄνυξ*, *ongle*; le *vomer*, en Anatomie, est, selon la description de Cheselden, placé entre les os du palais & l'os sphénoïde, appartenant à l'apophyse ou la lame descendante de l'ethmoïde; sa partie antérieure & spongieuse, s'avance jusqu'au cartilage miroyen du nez, avec lequel il en fait la cloison. Voyez l'article

Caput; vous y trouverez une description plus étendue de cet os.

VOMICA, *Vomique*.

La *vomique* n'est autre chose qu'un abcès accompagné de suppuration. CASTELLI.

VOMICA PULMONUM; la *vomique des poumons* est une maladie occulte, dans laquelle les malades paroissent jouir d'une assez bonne santé; ils ont un petit abcès dans quelque partie de ce viscère; cet abcès est exactement renfermé dans un kyste ou une membrane. Ceux qui sont attaqués d'asthémie, ou qui ont quelques vaissaux rompus dans les poumons, sont fort sujets àux *vomiques*. Ils ont l'haleine puante long-tems avant qu'elle perce; le sang leur vient quelquefois à la bouche en toussant; ils ont le corps lourd & pesant; leurs toux sont longues & incommodées; ces toux sont suivies quelquefois de l'ouverture de la *vomique*, & de l'expectoration de la matière qu'elle contient. Alors il leur survient une fièvre assez considérable, le crachement de sang & des agitations de corps considérables; ces symptômes ne sont pas toujours suivis de la mort; on recouvre quelquefois la santé; mais s'il arrive que la *vomique* en s'ouvrant se décharge sur le cœur, le malade mourra subitement. On a des exemples de cet accident. LOMMIVS; *Obs. Med.*

Quelques Auteurs appellent *vomici* ceux qui sont attaqués de *vomique* au poulmon. Johnson dit dans son Lexicon de Chymie, que le vis-argent est une *vomique* de li-queur éternelle, *vomica liquoris æterni*.

VOMILIVM, de *vomo*, vomir; c'est ainsi que Libavius appelle le mercure de vie, & l'or de vie, *S. A. Chymi Lib. VI. cap. 19*. Cette dénomination est tirée de leurs effets; elle s'étend encore à d'autres émétiques; en sorte que dans le langage des Chymistes, on peut regarder *vomilia*, comme synonyme à *vomitaria*.

VOMITIO, *Vomissement*.

VOMITORIA, VOMITIVA, *lucerna*, *vomitifs*, *émétiques*.

Les remèdes *vomitifs* ou émétiques sont indiqués;

1. Par la saleté de la bouche, le matin, par son amertume, par les rôts, les nausées, les douleurs mordicantes de l'estomac, le défaut d'appétit, soit qu'il y ait fièvre ou qu'il n'y en ait pas.
2. Par le vomissement spontané, surtout lorsqu'il se fait sans effort.
3. Par la nature de la matière, selon qu'on la fait mobile ou non-mobile.
4. Par la situation d'où qu'on fait être affecté d'une réplétion ou obstruction au-dessous du diaphragme, & singulièrement si l'affection est essentielle, & qu'il n'y ait pas de contre-indication.
5. Par la nature générale & épidémique de la maladie.
6. Par la constitution de l'année.

Les émétiques sont interdits au contraire par les indications opposées à celles qu'on vient de dire.

On prépare le corps facilement & sans risque aux *vomitifs*;

1. En rendant la matière mobile par des délayans, des atténuans & des dissolvans.
2. En relâchant & lubrifiant les passages par des remèdes amollissans, huileux, qui agissent doucement.
3. En faisant précéder la saignée, si le corps est pléthorique ou excessivement robuste, & en même tems fortement agité.

On excite le vomissement,

1. En irritant les esprits, par quelque idée qui provoque

dés nausées, ou par quelque agitation à laquelle le malade n'est pas accoutumé, comme celle de la mer, ou autres moyens semblables.

2. En irritant les fibres du gosier & du pharynx avec une plume trempée dans l'huile ou quelque chose semblable.
3. En faisant avaler au malade de grands verres d'eau tiède, à quoi on aura ajouté de l'huile, du sucre, du miel, ou autres choses semblables.
4. Par tout ce qui est extrêmement acrimonieux, & en même tems visqueux, par la fleur & la graine d'aneth, les feuilles d'asarabacca, & les racines & la graine d'arroche; ou par des simples plus violens encore, tels que la catapuce, l'escule, la racine de cyclamen, la fleur, le suc & l'écorce d'hibiscus, les fleurs, les grains & la racine de genêt, les deux sortes d'hellébore, les graines de cresson à la noix, de ricin, de thymelée & de cnicus, les racines de bryone, d'iris & de tithymale, les feuilles de gratiole & de tabac.
5. Par les antimonialux, comme le safran, le verre, les fleurs ou le régule d'antimoine, en substance, en infusion, en rob, en sirop; le vin émétique, le mercure de vie, le tartre émétique & autres semblables qui produisent différens effets selon les différens degrés de violence.
6. Par le mercure, auquel on donnera de l'acrimonie avec des acides; en quoi il faut aussi observer une grande variété, à proportion que l'acide joint au mercure sera plus abondant & plus développé, ou en plus petite quantité & plus enveloppé.

Le choix, la dose, la forme & le tems propre pour administrer les émétiques sont indiqués par l'âge, le sexe, le tempérament, la saison de l'année, la nature de la maladie & de la matière qu'il est question d'évacuer. On provoque le vomissement par de copieuses verrées de liqueur chaude, douce, aqueuse, miellée, prise après chaque paroxysme de vomissement; & réitérant après que le remède a déjà opéré une première fois. On arrête au contraire le vomissement en faisant avaler au malade quelque huile douce, avec des opiat, des acides gracieux & des corroboratifs, ou pris intérieurement ou appliqués extérieurement. BOERH. *Inst. Med.*

VOMITUS, Vomissement. Voyez Pyrexie.

Le vomissement & la nausée semblent être des mouvemens spasmodiques rétrogrades des fibres musculaires de l'œsophage, de l'estomac & des intestins, accompagnés de fortes convulsions des muscles de l'abdomen & du diaphragme, qui, lorsqu'elles sont modérées, produisent la nausée; & le vomissement quand elles sont violentes. Ces désordres convulsifs procèdent de la quantité immodérée ou de l'acrimonie des alimens, de poisons; de quelque lésion du cerveau, comme plaie, contusion, compression, ou inflammation de cette partie, d'une inflammation au diaphragme, à l'estomac & aux intestins, à la rate, au foie, aux reins, au pancréas ou au mésentère, d'une irritation du gosier, d'un mouvement déordonné des esprits, causé par des agitations auxquelles on n'est pas accoutumé, comme le mouvement d'un carosse, d'un vaisseau ou autre cause semblable; ou de l'idée de quelque chose de dégoûtant. BOERHAAVE, *Instit. Medic.*

Il n'y a gueres d'accidens auxquels les hommes soient plus sujets qu'au vomissement; car il n'y a point de personnes à qui il n'arrive de vomir quelquefois; & il y a peu de maladies qui ne soient accompagnées de ce symptôme incommode.

Le vomissement n'est autre chose qu'une rétrogradation contre nature du mouvement péristaltique de l'œsophage, de l'estomac, & surtout du duodénum, poussé jusqu'à une contraction convulsive par laquelle les matières contenues dans l'estomac sont expulsées par haut, & sont même quelquefois suivies de celles que contiennent le duodénum.

Le vomissement est une affection trop connue pour en faire une description par les signes diagnostiques: mais il est à propos d'appuyer sur les symptômes qui l'accompagnent; ils varient, selon les causes du vomissement; & ils sont plus ou moins forts, selon que la même cause est plus ou moins énergique. En général, il y a des personnes qui vomissent fort aisément, & que la cause la plus légère dispose à cette action; d'autres en qui on ne la provoque qu'avec une extrême difficulté; & qui parviennent à peine, avec les plus grands efforts, à rendre ce qui est contenu dans leur estomac. On appelle les premiers, d'une dénomination technique, *emeti*, de *eu*, qui marque de la facilité, & de *hilo*, vomir; tels sont les enfans, en comparaison des adultes; les femmes relativement aux hommes, & entre les hommes, ceux qui sont d'une constitution lâche, eu égard aux autres. On donne au contraire le nom de *dysemeti*, à ceux qui vomissent difficilement; ce terme vient de *dy*, qui marque difficulté; & de *hilo*, vomir; les *dysemeti* ont ordinairement le cou court, la constitution du corps vigoureuse, & le système des nerfs robuste.

Le vomissement a pour symptômes antécédens & concomitans des nausées incommodes, de la tension & du poids dans la région épigastrique, de l'amertume dans la bouche, de la chaleur, des tiraillemens, la perte de l'appétit, une grande anxiété dans les parties précordiales, & de l'agitation. Il se porte à la bouche une grande quantité de salive, que l'on rend par le crachement; il survient du vertige, l'affoiblissement de la vue, de la pesanteur de tête, de la rougeur au visage, un tremblement de la levre inférieure, mais surtout une cardialgie, qui dure jusqu'à ce qu'après plusieurs rapports inutiles & pénibles, on ait rejeté les matières contenues dans l'estomac. Tous ces symptômes indiquent évidemment un bouleversement spasmodique & convulsif de l'estomac, & des parties nerveuses adjacentes.

On distingue les vomissements entre eux, par les qualités des matières rendues; ainsi l'on dit, qu'un vomissement est pituiteux, lorsqu'on rend des matières mucilagineuses, chyleuses, & des restes d'alimens imparfaitement dissous. On dit qu'un vomissement est bilieux, lorsque les matières rendues, ne sont qu'un amas bilieux; enfin il y a des vomissements noirâtres, corrompus, verds, érugeux & poracés, selon la couleur, & l'acidité des matières & des humeurs rejetées. On rend quelquefois par le vomissement des vers & des insectes. La rétrogradation du mouvement péristaltique de l'estomac, rappelle quelquefois du fond de cervicere & des intestins des matières stercoreuses; il y a des vomissements dans lesquels on évacue du pus & une matière sanieuse. J'ai vu moi-même un malade rendre par le vomissement, une masse charnue & membranée, comme le polype, qui s'étoit engendré dans son estomac; on rend fréquemment du sang pur, & alors on dit que le vomissement est sanguinolent; quelquefois c'est un sang noir & corrompu, c'est ce qui arrive dans la maladie noire d'Hippocrate.

L'endroit le plus prochain où réside la matière rendue par le vomissement, est l'estomac, dont le mouvement contre nature, aidé de celui des parties adjacentes, la pousse au-dehors: mais les parties les plus éloignées, comme le foie, le pancréas, la rate, la masse du sang & des humeurs, & toute l'habitude du corps, fournissent les unes par leurs canaux, les autres par leurs glandes & leurs vaisseaux, une partie de la matière évacuée; & il en est de même du vomissement, ainsi que des tumeurs. Il faut chercher non-seulement dans l'estomac, mais encore dans les parties nerveuses, adjacentes, éloignées, les causes qui irritent la substance nerveuse & sensible de ce viscère, & qui font rétrograder son mouvement systaltique; car on a dû remarquer souvent dans une infinité d'affections spasmodiques, que la conspiration seule des parties, suffit pour produire le vomissement. Cette observation est d'une si grande

grande importance, que pour lui donner tout le poids qu'elle mérite, nous avons cru qu'il étoit à propos de la faire précéder d'une description exacte du mécanisme de l'estomac, & du duodénum, selon les découvertes des Anatomistes les plus modernes & les plus vantés.

Les premières parties qui se présentent ici à notre vue, sont les tuniques de l'estomac; il en a quatre; celle qui est la plus extérieure est membraneuse; tire son origine du péritoine, & est prolongée jusqu'à la tunique qui tapisse la concavité du diaphragme; celle qui vient ensuite est musculéuse, & consiste en une double rangée de fibres dont l'une ne contient que des fibres longitudinales qui servent à resserter l'estomac, & à diminuer sa longueur, & l'autre ne contient que des fibres qui s'étendent en partie, depuis l'orifice supérieur de l'estomac jusqu'au pylore, & le contraignent de s'approcher de l'autre orifice de ce viscère; & des circulaires qui suivent dans leur direction la largeur de l'estomac, & qui servent aussi à la contraction. La troisième tunique, est nerveuse, & ses fibres qui traversent obliquement la surface de l'estomac, sont tendineuses; cette tunique est plus large que la précédente; parce qu'elle est ridée, & pourvue d'un grand nombre de glandes. La quatrième est veloutée & composée de papilles nerveuses, & d'extrémités de vaisseaux dressés comme des poils, & enduits d'un muclage qui vient des glandes dont j'ai fait mention ci-dessus. Il y a entre la tunique extérieure & la musculéuse, ainsi qu'entre la musculéuse & la nerveuse, & entre la nerveuse & la veloutée, une substance celluleuse, qui contient un grand nombre de vaisseaux sanguins.

Passons maintenant aux vaisseaux principaux de l'estomac. Ce sont les deux artères gastriques, la droite & la gauche, & l'artère coronaire; car l'aorte descendante après avoir passé dans l'abdomen, par une ouverture voisine de l'épine, donne aussitôt naissance à l'artère colique, qui se divise en trois branches, dont la première est l'artère hépatique; d'où naissent la pylorique, la gastrique droite, & la duodénale. La seconde branche, est la coronaire; qui envoie à l'estomac un nombre infini de ramifications. La troisième est la splénique, qui allant à la rate, donne l'artère pancréatique, la gastrique gauche, l'épiploïque, & les vaisseaux brefs, dont un est veineux. Il paroît par cette distribution & continuité des artères; qu'il doit y avoir beaucoup de sympathie entre les humeurs qui circulent dans toutes les parties que ces artères parcourent. Les veines de l'estomac sont la coronaire stomacique, les gastriques droite & gauche, & un des vaisseaux brefs. Elles partent toutes de la veine-poite, dont le tronc jette en allant au pancréas, sous le duodénum, d'abord les veines cytiques, pyloriques & duodénales, ensuite deux & quelquefois trois branches; l'une de ces branches, est la splénique qui se subdivise en coronaire, gastrique gauche, pancréatique, épiploïque, & partie veineuse des vaisseaux brefs; la seconde branche est la grande mésentérique, d'où naissent l'inférieure & la gastro-épiploïque. La troisième est l'hémorrhéoidale interne, qui produit la gastrique droite, & la duodénale. D'où il s'ensuit que l'interruption de la circulation du sang dans un de ces viscères, est nécessairement suivie du regorgement du sang dans quelque autre. Les veines sont accompagnées de vaisseaux lymphatiques, ainsi que les artères de nerfs. Les nerfs viennent en partie de la paire vague, & en partie de la branche intercostale. La paire vague, dont les deux branches descendent aux côtés de l'œsophage, se distribue en une infinité de ramifications, sur toute la surface de l'estomac, & va concourir avec le nerf intercostal à la formation des plexus. Ce dernier traverse le diaphragme, & forme aux environs de l'artère colique, les ganglions feminaux, d'où naissent à droite, le plexus hépatique, & le grand rénal, & à gauche le plexus splénique, le stomacique & le rénal gauche.

Il naît du plexus hépatique, du rénal droit, & du ganglion feminaux, le plexus mésentérique supérieur, dont l'intervention unit tellement les cinq plexus dont j'ai fait mention, que les parties auxquelles ils fournissent des nerfs, ont entre elles la sympathie la plus étroite.

Après avoir examiné de fort près l'estomac, nous allons passer à l'examen du duodénum.

Quant aux tuniques, cette partie ne diffère en rien de l'estomac, il en est de même quant aux nerfs & quant aux vaisseaux; elle commence au pylore; & forme trois courbures; la première est dirigée de l'estomac obliquement en embas, se recourbant en arrière; le conduit biliaire commun, qui porte le suc pancréatique & la bile, s'y insère sur la fin. La seconde courbure se forme en approchant du rein droit, dans l'endroit où cet intestin est posé sur le pancréas. Enfin, la troisième courbure se fait aux environs de l'épine, en allant vers le rein gauche; l'artère & le plexus mésentérique supérieur passent sur cette courbure; la contraction de ce plexus affecte immédiatement le duodénum. La capacité de cet intestin excède de beaucoup celle des autres intestins grêles, malgré l'opinion contraire qui la fait plus petite.

Ces deux parties, l'estomac & le duodénum, qu'on peut fort bien appeler petit estomac, non-seulement sont unies l'une avec l'autre d'une manière remarquable, mais le sont aussi avec les autres parties nerveo-membraneuses; premièrement avec l'œsophage, par la communication des mêmes tuniques communes; par là ils communiquent aussi avec la tunique qui tapisse la gorge & la bouche. Secondement, ils tiennent aussi avec tout le canal ou tuyau intestinal, non-seulement par la communication de quelques membranes, mais encore plus spécialement par le moyen du grand plexus mésentérique, qui fournit de nerfs tous les intestins. Troisièmement, ils ont un rapport étroit avec l'omentum ou l'épiploon, qui est fortement attaché aux parties antérieures de l'estomac. Quatrièmement; ils tiennent au diaphragme par des rameaux de la paire vague, & par le nerf intercostal, & aussi par une tunique qui est commune aux surfaces extérieures de l'estomac & du diaphragme; & cinquièmement par ce même moyen, aux parties nerveuses & membraneuses de la poitrine, & aux muscles de l'abdomen. Sixièmement, ils ont aussi correspondance avec les conduits biliaires; non-seulement par le canal cholodoque, qui est inséré dans le duodénum, mais principalement par le plexus hépatique, qui fournit le duodénum & l'estomac de nerfs, & communique avec le plexus stomacique par l'intervention du mésentérique supérieur. Septièmement, ils communiquent avec le pancréas, qui adhère fortement au duodénum. Huitièmement aux reins par le plexus rénal droit & gauche, qui tient au plexus stomacique; & enfin à la tête & au cerveau; aussi bien qu'au cœur par la branche de la paire vague qui est commune à tous deux.

Par la vertu de la tunique musculaire, & des fibres que nous avons dit plus haut, lesquelles sont communes à l'œsophage, à l'estomac & à tous les intestins, il s'excite une espèce de mouvement vermiculaire, qui est particulier à ces parties & qu'on appelle péristaltique. Ce mouvement consiste en une contraction & un relâchement alternatif de ces parties, & tend des parties supérieures aux inférieures, qui en contractant & étendant l'estomac de différentes manières, & le dilatant ensuite, par l'assistance continuelle du mouvement du diaphragme & des muscles, lors de la respiration, procure la digestion des aliments & leur expulsion par le pylore. Le même mouvement dans les intestins fait répomper les humeurs lourdes par les vaisseaux laïques ou chylifères, & procure la descente des parties excrémentielles dans la région inférieure & leur sortie par l'anus.

Toutes les fois donc que ce mouvement péristaltique, qui dirige la force en embas, dégénère en un mouvement contre nature, spasmodique & convulsif, on éprouve des tranchées dans les intestins, des douleurs cardialgiques au pylore, des spasmes à l'estomac, des coliques & des flux de ventre. Mais si ce même mouvement, contre la contraction spasmodique est dirigé à contre-sens & poussé en en-haut, d'abord il chasse ce que contiennent les intestins, dans l'estomac, ou si ce transport des matieres. est déjà fait, il les pousse par haut, d'où provient le vomissement, lors duquel le pylore, conjointement avec le duodénum qui y tient, & la partie inférieure & antérieure de l'estomac, sont, par la contraction violente des fibres longitudinales & circulaires reportés à l'orifice supérieur, auquel sont appliqués en conséquence les matieres qu'ils contiennent, lesquelles sont par la continuation du spasme qui presse par derrière, poussées presque à l'œsophage, & par la propagation de ce même mouvement contre nature, portées à la bouche & évacuées par cette voie. Ce mouvement est secondé d'une violente constriction du diaphragme & des muscles abdominaux, causée par le concours & la compression des parois de l'estomac, que ce mouvement même a causés. On observe à ce sujet, qu'après chaque vomissement la difficulté de respirer continue encore, & que la région de l'abdomen est plus ou moins douloureuse; & que dans les animaux disséqués immédiatement après qu'on leur a donné un émétique, la compression de l'estomac par le diaphragme & les muscles droits de l'abdomen est sensible; ce qui a fait croire à quelques Medecins Anglois que les fibres de l'estomac ne contribuent en rien du tout au vomissement.

Plus sont foibles les fibres de l'estomac, ou plus est abondante & facile à détacher la matiere prête à sortir, plus le vomissement se fait avec facilité. Mais si les fibres sont très-fortes comme dans ceux qui ne vomissent que difficilement, ou que la cause du vomissement consiste dans une humeur ténace & visqueuse fortement adhérente aux plis de l'estomac, ou dans une matiere acrimonieuse & caustique qui irrite les nerfs; le vomissement est très-pénible & accompagné de symptomes formidables: il est alors précédé d'une douloureuse cardialgie, de nausées dégoûtantes, d'anxiétés & de trouble aux parties précordiales, d'éruptions laborieuses & qui n'amenent rien, de secousses incommodes de l'abdomen, des parties qu'il contient, & du diaphragme: de-là naissent des agitations avec boquets, preuve évidente que l'estomac éprouve une forte convulsion, qui cependant n'est pas capable de chasser la matiere nuisible. Il arrive aussi très-souvent en ce cas, que la convulsion se communique aux conduits biliaires, d'où s'ensuit une effusion de bile dans l'estomac & le duodénum, laquelle étant déchargée avec des rots n'empêche pas que le vomissement ne subsiste. Le même mouvement se communique à l'œsophage, & exprime la lymphe de ses glandes & de celles du gosier, d'où s'ensuit une évacuation de salive. De plus, en conséquence de la compression des vaisseaux sanguins de l'estomac, & des parties adjacentes, causée par les secousses violentes, le sang est porté en grande quantité aux parties supérieures & à la tête, & y cause un engorgement dans les vaisseaux; une distension dans les membranes nerveuses & une disposition aux spasmes: de-là naissent la rougeur des yeux, les maux de tête, l'obscurcissement de la vue, le vertige, le tremblement de la levre inférieure, & quelquefois des commotions convulsives & épileptiques dans tout le systeme nerveux.

La cause prochaine qui dispose au vomissement est le tiraillement ou la stimulation des fibres nerveuses de l'estomac & du duodénum: or la matiere qui cause ce tiraillement réside ou dans ces parties-mêmes, ou dans d'autres plus éloignées, mais qui correspondent à celles-ci par des nerfs; de-là naît la distinction du vomissement en symptomatique & en idiopathique. La cause matérielle de celui-ci est dans l'estomac même ou dans le

duodénum: celle de l'autre est plus éloignée, elle réside dans les intestins inférieurs, dans les conduits biliaires, les reins, la tête, ou quelques autres parties distantes, & dépend principalement du concours des parties qui se communiquent les mouvements irréguliers. On voit par-là combien est chimérique ce pouvoir monarchique que Van-Helmont attribue à son *Reileur du Pylore*, d'où il tire l'origine de la constriction & de son mouvement à contre-sens: car quoique la constriction commence quelquefois au pylore, cependant son principe réside souvent dans les bas intestins, comme il paroît par les vomissements d'excréments.

Parmi les causes naturelles du vomissement, qui ont leur siège dans l'estomac même, la premiere qui mérite d'être comptée, est la quantité excessive d'alimens, qui en oppressant les fibres de l'estomac & les distendant au-delà de leur élasticité naturelle, & par ce moyen occasionnant une affluence de fluide nerveux & de sang plus considérable qu'à l'ordinaire, leur cause des mouvements convulsifs à l'effet d'expulser la matiere nuisible. C'est pourquoi les personnes les plus sujettes au vomissement sont, 1°. les grands buveurs, à cause de la quantité excessive de boisson dont leur estomac est chargé; 2°. les petits enfans lorsqu'ils ont tiré trop de lait, ou qu'on leur donne trop-tôt des alimens solides, &c. ce qui dans ce dernier cas vient, selon Kerkringius, de l'avis duquel jesus, de l'étroitesse du pylore, qui n'est pas encore capable de transmettre des alimens solides; 3°. les personnes affoiblies par les maladies, ou actuellement malades, auxquels cas une quantité d'alimens même modérée, surtout de solides peut provoquer le vomissement; 4°. les enfans après au manger, lesquels sont sujets aux hoquets & au vomissement.

Une autre cause de vomissement est la matiere peccante amassée dans l'estomac, laquelle pour l'ordinaire est un résidu de mets crus & de difficile digestion, ou de mets salés, comme ceux qui sont durcis à la fumée, & d'autres alimens impropres dont la concoction ne se fait que difficilement. Cette cause produit des vomissements d'une nature puante, qui arrivent, 1°. aux personnes d'un estomac foible, mais d'un grand appétit; 2°. à ceux qui étant accoutumés à des alimens tendres, viennent tout-à-coup à faire usage de durs & de solides. Conséquemment, 3°. ceux qui mangent copieusement, qui dorment beaucoup & menent une vie oisive, sont aussi fort sujets au vomissement. Cette même matiere peccante ou fœtoreuse par la longueur de son séjour devient acre, & la bile survenant du duodénum en conséquence quelquefois d'un accès de colete ou peut-être de quelque autre cause, la rend plus acrimonieuse; d'où arrivent des vomissements bilieux qui partent de l'estomac.

Tous les vomissements bilieux, singulièrement s'ils sont chroniques ou périodiques, tirent le principe qui les entretient, du duodénum. Cet intestin est en effet tout propre à entretenir les matieres fœtides & peccantes, à cause de ses plis, & de l'affluence de la bile qui vient s'y mêler au suc chyleux. Si cette bile est inactive, dormante ou en stagnation, à cause de la langueur du ton des intestins, & n'est pas suffisamment mêlée avec les alimens, ou qu'elle ait fa substance plus ou moins corrompue par l'accroissement d'humours acres qui s'y sont mêlées, elle en devient acrimonieuse & caustique; & en conséquence, par le tiraillement qu'elle cause, elle excite des vomissements bilieux, verts, égruineux & même noirs. Car la bile par la survenance d'un fort acide devient verte, & noircit en sejourant un tems considérable: aussi la matiere qu'on rend par le vomissement est-elle souvent si acide qu'elle ronge l'émail des dents, le carreau même sur lequel elle tombe, & l'argent; telle étoit la matiere du vomissement qu'observa Henri de Heet, *Observ.* 29. laquelle avoit un goût de vitriol. Et j'ai moi-même, dans mes notes sur Poterius, *Cent. II. Cas. 93.* rapporté l'exemple d'un vomissement, dont la matiere étoit corrosive comme de

l'eau-forte, & qui mêlée avec des limailles d'acier devint un véritable vitriol.

Les personnes sujettes aux vomissements qui ont leur origine dans le duodénum, font, 1°. les hypocondriaques & les mélancoliques, qui à raison du ton languissant de leurs intestins, sont très-incommodes de crudités acides & visqueuses, provenant du résidu des aliments qui s'ajournent dans l'estomac & le duodénum. Joignez à cela, que dans ces sortes de personnes, la bile est inactive à un tel degré, qu'à lieu d'un chyle bien conditionné, il ne se forme qu'un amas d'humeurs acres & acides mêlées avec une bile corrompue, qui devenue noire par la longue stagnation communique la même couleur aux humeurs, & que les Anciens croyoient par cette raison venir de la rate. Ces humeurs lacerent continuellement le duodénum & le pylore, parties d'un sentiment très-vif, d'où il arrive que l'estomac se renverse aüsem, ces parties étant elles-mêmes sujettes au renversement du mouvement péristaltique. 2°. Les scorbutiques ne sont pas moins sujets à cette affection, à cause de l'épaisseur & de l'impureté de toute la masse de leurs humeurs. 3°. Disons la même chose des cachectiques, dont la bile est rapide & insuffisante pour dissoudre parfaitement les aliments; ce qui fait que leur vomissement est d'un bilieux plus gluant. 4°. Les enfans sont les plus sujets à ces vomissements, parce que le lait impair qu'ils tetent quelquefois, rendu acide par le tempérament colere ou fantasque de la nourrice, occasionne souvent de ces sortes de vomissements porracés, égrugeux & verds. 5°. Enfin, dans la fièvre quarte on a de ces vomissements, qui procedent du duodénum.

Le vomissement est aussi excité par les qualités malfaisantes & nuisibles des aliments: ceux, par exemple, qui sont trop gras, les fruits & les substances fermentantes, qui causent encore une nouvelle fermentation dans le corps, excitent le vomissement, singulièrement si l'estomac est déjà oppressé d'humeurs bilieuses. Il est aussi excité par les aliments désagréables, & pris à contre-cœur, surtout si ce sont des substances huileuses & grasses. Il faut ranger dans cette classe les substances acrimonieuses, telles que celles qui possèdent un principe caustique subtil, comme sont tous les émétiques & les substances vénéneuses, particulièrement les œufs de barbeau, surquoy voyez Timée de Guldenklée, *Lib. III. cap. 7.* & les champignons vénéneux dont parle Hildan, *Cent. IV. Obs. 34.* Quant aux poisons mêmes, tels que l'arsenic & le sublimé, on sait que par leur principe extrêmement caustique, ils excitent non-seulement le vomissement, mais aussi des symptômes convulsifs terribles, dans tout le système du corps; effets que produisent aussi les émétiques & les cathartiques les plus acrimonieux.

Une humeur subtile, acrimonieuse, infestant les parties nerveuses de l'estomac, est aussi la cause de vomissements fâcheux. Quelquefois cette humeur est transportée par une métastase à l'estomac, & tire son origine de la matiere de la goutte, d'une érépèle, de la gale, d'ulcères & de pourpre. Nous trouvons un exemple de vomissement, excité par la consolidation précipitée d'un ulcere, dans J. Rhodius, *Cent. II. Obs. 69.* Il arrive par la même raison que la petite vérole, la rougeole, & les fièvres malignes & exanthémateuses, sont accompagnées des plus violens vomissements: car le miasme acre & caustique de ces maladies, en infectant & irritant les fibres nerveuses de l'estomac, produit ce désordre. C'est à la même cause qu'il faut attribuer ces vomissements terribles qui arrivent dans la peste; après la terminaison funeste de laquelle Van-Helmont, à ce qu'il nous assure, dans son *Traité de peste*, avoit trouvé dans les cadavres des pestiférés qu'il diséquoit, l'estomac couvert d'une écarde. Et Diemerbroeck, de *Peste*, *Lib. IV. Hist. 13.* nous dit avoir vu la même partie affectée d'un charbon.

Une congestion trop copieuse de sang dans les vais-

seaux de l'estomac qui les distend à l'excès, est une cause ordinaire de vomissement. C'est-là ce qui fait, 1. que les femmes grosses, dans les premiers mois de leur grossesse, y sont sujettes, en conséquence d'un regorgement de sang dans les parties supérieures causé par la rétention des menstrues, & qu'il cesse lorsque le fœtus est arrivé à une grosseur considérable, comme il arrive le plus ordinairement passé les quatre premiers mois. On trouve à ce sujet un exemple remarquable dans P. Lotichius, *Lib. V. Obs. 7.* 2. Les femmes qui n'ont point leurs règles, sont par la même raison incommodes de vomissement. Ainsi Panarole, *Sect. 2. Obs. 22.* rapporte l'exemple d'une fille, qui n'ayant point du tour de règles pendant sept ans entiers, dès qu'elle avoit pris quelque nourriture, la rendoit à l'instant; mais qui dès que ses règles furent venues, fut délivrée de ce désordre. 3. Les hommes y sont aussi sujets en conséquence de la suppression du flux hémorrhoidal, qui fait refuser le sang en trop grande quantité à la veine-porte, en conséquence de quoi il s'en fait une congestion comme dans le cas précédent, qui excite souvent le vomissement.

Une constitution ou disposition contre-nature de l'estomac, est encore une cause suffisante pour produire le vomissement. Car si l'orifice supérieur est fermé par un spasme, ou par quelque autre cause contre-nature, de-là s'ensuit cette affection, que cependant on ne pourroit pas appeler proprement un vomissement, mais qui doit être plutôt regardée comme un spasme de la partie inférieure de l'œsophage, l'aliment étant rejeté avant d'arriver à l'estomac avec la mucosité contenue dans l'œsophage. C'est de quoi on peut trouver des exemples dans la *Pharmacop. rat. de Willis, Part. I. sect. 2. cap. 1.* dans Fernel, *Pathol. Lib. VI. cap. 1.* & dans Coitier, *Obs. Chirurg. p. 121.* où l'on voit un cardia ou orifice supérieur de l'estomac fermé par un skirrhe & par un tubercule dur.

Il en est autrement du pylore dont la constriction contre-nature & l'obstruction cause des vomissements chroniques & perpétuels, en sorte qu'on peut regarder comme une règle générale, que quiconque est depuis longtemps incommode de vomissements, surtout après le repas, & sent par tout le corps des picotemens vagues, a sans doute le pylore mal constitué. Nous lisons un cas où cette partie se trouva durcie & couverte d'une croûte, au point d'être incapable de transmettre des aliments, dans Sanchez, *Obs. 1. p. 376.* un autre d'un pylore skirrheux, dans Salmuth, *Obs. 20. Cent. I.* de pareils dans la *Pharmacop. rat. de Willis, p. 1. sect. 2. cap. 1.* & dans les *Act. Med. Berol. Dec. 2. Vol. III.* celui d'un pylore noirâtre & corrodé dans Meibomius *Disert. de Vomiti, sect. 3.* & d'un pylore obstrué par une piece d'argent que le malade avoit avalée, dans Kerkringius, *Spic. Anat. Obs. 1.* dans tous lesquels cas le vomissement dura toute la vie.

Le vomissement symptomatique procede de l'irritation de l'œsophage ou des intestins: c'est pourquoi par la simple introduction d'une plume ou du doigt dans le gosier, & en conséquence du chatouillement que l'un ou l'autre produit à l'entrée de l'œsophage, l'estomac est aussi-tôt renversé ou excité au vomissement, surtout s'il est oppressé par un poids d'humeurs. Et une chose qui prouve que le renversement du mouvement péristaltique commence ordinairement par les bas intestins, & est communiqué à l'estomac par la correspondance des parties; ce sont ces vomissements qui tirent leur origine de coliques, de tranchées & autres désordres semblables, lors desquels on rend souvent une grande quantité d'humeurs de couleur & de consistance différentes, Voyez Hildan, *Cent. IV. Obs. 32. 35.*

Marcel Donat, *Lib. III. cap. 1.* assure avoir vu rendre en plusieurs jours de suite par les vomissements, jusqu'à vingt livres de matieres sordides. J'ai moi-même remarqué dans des personnes affligées d'hernies, en qui la chute des intestins étoit considérable, une évacuation prodigieuse de matieres fœcuentes par les vomis-

semens, de trois en trois jours, ou de quatre en quatre, pendant plusieurs années de suite.

Dans les cas suivans, les vomissemens sont occasionnés par quelques défordres dans les intestins, tels que,

1. Leur distension par des vents ou des matieres féculentes, de quoi nous voyons un exemple dans Dodonée, *Observ. Med.* 37.
2. Une colique spasmodique opiniâtre, comme on en voit journellement.
3. Une constipation obstinée, telle que celle qui arrive dans cet étonnant défordre spasmodique dans lequel les cysters qu'on a injectés sortent par la bouche avec les excréments.
4. Les passions iliaques & les hernies.
5. La dysenterie selon Platerus, *Obs.* p. 875.
6. Les vers qui corrodent l'estomac & les intestins; voyez à ce sujet Amatus Lusitanus, *Cent. I. cur. 5. Cent. III. cur. 20.*

J'ai connu une petite fille de sept ans, qui ayant eu une violente cardialgie, des convulsions & des vomissemens continuels, rendit à la fin par la bouche un gros ver, & mourut bien-tôt après. Dans ces cas, il y a souvent une inversion totale du mouvement péristaltique, qui commençant à l'intestin rectum, monte jusqu'au gésier, & portant aux parties supérieures tout ce que contiennent les intestins, le fait sortir par la bouche.

Il peut survenir aussi un vomissement très-sérieux en conséquence de la correspondance des parties, à la suite d'un défordre dans les conduits biliaires du foie : car ces conduits ayant le même mouvement de contraction & de dilatation que les intestins, leur contraction ou leur laxité excessives provoquent aussi le vomissement. Dans le premier cas, non-seulement il se fait une expression violente, & rétrograde de la bile dans le duodénum, & en conséquence dans l'estomac, laquelle tireille les tuniques & provoque par-là le vomissement; mais le spasme des parties que nous avons dit se communiquer aussi à l'estomac par la correspondance du plexus hépatique & du stomacique. Dans la dernière circonstance il se fait une effusion abondante de bile dans le duodénum par les canaux relâchés.

Les causes des vomissemens bilieux, sont:

1. Les émétiques & les forts cathartiques qui excitent des spasmes dans l'estomac & les conduits biliaires, d'où il arrive une effusion de bile dans le duodénum. *
2. Un accès violent de colere, surtout si la personne mangeoit actuellement; & dans cette circonstance, l'empotement d'une mere ou d'une nourrice peut influer d'une maniere très-préjudiciable sur l'enfant qu'elle allaie.
3. Une fièvre tierce, en conséquence des spasmes des premières voies, auquel cas les vomissemens bilieux sont fréquents.
4. Le cholera-morbus & les fièvres bilieuses.
5. Les défordres hypocondriaques qui affectent les premières voies de spasmes.
6. Les pierres dans la vésicule du fiel, ou des concrétions bilieuses, d'où naissent des spasmes qui excitent des vomissemens bilieux, dequoi on a des exemples remarquables dans les *M. N. C. An. 6. Dec. 1. Obs. 20.* & dans l'*Armement*, de Scultet, *Obs.* 61.

Rien n'est plus ordinaire de voir les personnes affligées de la néphrétique ou de la pierre, être affectées de nausées, de vomissement & de ranchées, surtout si la pierre vient à s'attacher à des parties fort sensibles, telles que les ureteres ou même les reins. On trouve des Observations sur ce sujet dans le *Synodichronon* de Bonet, *Obs.* 60. Et je me souviens qu'un fameux Boraniste de Hall, âgé de soixante ans, en conséquence d'une pierre qui resta long-tems arrêtée dans le

milieu de son urètre gauche, eut des vomissemens continuels & un dégoût insurmontable pour tous alimens pendant trois mois de suite, d'où s'ensuivirent la perte des forces, l'exténuation de tout son corps, & à la fin la mort même. Quelques semaines avant de mourir, il se plaignoit du goût & de l'odeur corrompue & fétide de la matiere qu'il rendoit, qu'il s'imaginait être mêlée avec les sécrétions urinaires qui sortoient, quoiqu'en petite quantité. Il arrive aussi fort souvent qu'après une longue cessation des paroxysmes néphrétiques, ils sont réveillés & renouvelés par les spasmes de l'estomac & des intestins. La raison en est toute sensible; car comme le rein gauche, par son plexus nerveux, traversant le mésentérique supérieur qu'il rencontre, s'attache au plexus stomacique; & que le droit par le moyen de plexus semblables, est immédiatement attaché avec le plexus hépatique & le stomacique; & que de plus le duodénum est attaché avec les enveloppes de ce rein; on voit par-là aisément la raison pourquoi les spasmes de l'un ou l'autre rein, mais du droit plus encore que du gauche, excitent le vomissement, & singulierement le bilieux, & cela à un tel degré de violence, que les émétiques n'en procureroient pas de plus forts. Nous avons à ce sujet un exemple remarquable dans Meibomius, *Dissert. de Vomitu*, *Jesl.* 27. où des pierres embarrassées dans les reins exciterent d'abord de terribles vomissemens, & les vomissemens cessés, un spasme si évident dans l'œsophage, qu'il sembloit qu'il faillit quelque chose par fecouilles hors de la bouche.

Le vomissement peut aussi, par la correspondance des parties, être une suite des douleurs de tête, comme Hippocrate l'a observé, *VI. Aph.* 50. « Une blessure au cerveau, est, dit-il, nécessairement suivie d'une fièvre & de vomissemens bilieux. » Nous lisons la même chose dans les *Coac. Prenot.* & il n'y a pas de Chirurgien qui ne sache que les inflammations, ou les plaies & les contusions considérables de la tête, du cerveau & de ses membranes, sont suivies de vomissement. Le même effet est produit par les spasmes violents des parties nerveuses de la tête, comme dans cette cruelle douleur de tête, qu'on appelle *Clavus hystricus*, la céphalalgie & la migraine opiniâtre, le vertige, l'apoplexie spasmodique & autres semblables défordres; auxquels cas le vomissement est toujours occasionné par la correspondance de l'estomac avec le cerveau, au moyen de la paire vague des nerfs; la connexion de la paire vague avec la cinquième paire de nerfs, est aussi la cause du vomissement dans des enfans à qui les dents poussent difficilement.

L'affaiblissement du cartilage xyphoïde, d'où s'ensuit la compression & l'iritation de l'estomac, peut être aussi compté pour une des causes du vomissement. Nous avons un exemple à ce sujet dans Barbet, *Anat. Lib. I. cap. 4.* & dans Decker, *Prax. Barbet.* p. 126. C'est pour cela que les filles qui se serrent & se pressent extrêmement les parties précordiales avec des corsets étroits, sont sujettes au vomissement. C'est aussi aux causes externes qu'il faut rapporter les vomissemens d'imagination, excités par l'idée, la vue, ou même le simple récit de choses dégoûtantes, aussi-bien que celui qui arrive quelquefois en conséquence d'une agitation circulaire du corps sur lui-même, ou du mouvement d'un vaisseau aux personnes qui n'y sont point faites.

Il y a aussi une sorte de vomissement critique, qui arrive lorsque la cause matérielle qui le produit, est chassée par le vomissement même, lequel conséquemment est très-salutaire, & arrive quelquefois aux personnes colériques, & aux cachectiques d'un tempérament cholérique: tel est aussi celui qui arrive dans les fièvres, tant aiguës qu'intermittentes, & principalement aux jours critiques. Car au moyen de cette action, l'estomac, le duodénum, les vaisseaux biliaires du foie, le pancréas, les canaux & les glandes intestinales sont purgées & détergées de ces amas de fucs & d'humeurs vi-

ciens, qui autrement pourroient entrer dans la masse du sang & y causer différens désordres, qu'on n'a point à craindre lorsqu'elles sont chassées par le vomissement.

AN sujet de ces vomissements salutaires, Celsefremarque fort judicieusement, *Lib. I. cap. 3.* « qu'il est avantageux à toutes les personnes bilieuses & replettes, qui sont incommodées par leur réplétion même, ou par de mauvaises digestions. Car si l'on a pris plus d'aliment qu'il n'en peut être digéré, il faut prendre garde qu'ils ne se corrompent; ou s'ils sont déjà corrompus, rien n'est plus à propos que de les chasser en-dehors par le passage qui est le plus facile & le plus praticable. Toutes les fois donc que nous sommes incommodés de rapports amers, accompagnés de douleurs & d'oppressions aux parties précordiales, il faut avoir recours sur le champ au vomissement. »

Le diagnostic des différentes causes de vomissement, se forme par le concours des signes qui l'accompagnent. Les vomissements piteux avec douleur oppressive dans la région de l'estomac, sont une indication de crudités adhérentes aux premières voies. Les vomissements bilieux, chroniques & périodiques marquent une trop grande laxité dans les conduits biliaires. Les vomissements chroniques, particulièrement ceux qui durent depuis plusieurs années, & où l'on rend les aliments à moitié digérés, marquent qu'il y a lésion ou skirrhe à quelques-uns des viscères. Nous jugeons que le vomissement a pour cause la pierre par une douleur à la région des reins, accompagnée de diminution de la quantité des urines & d'excrétions faibles. La douleur du visage, & des douleurs & des sensations mordicantes dans les intestins, avec crachemens fréquents & demangeaisons dans le nez, font soupçonner des vers: mais il faut beaucoup de jugement pour découvrir par les différens symptômes qui accompagnent le vomissement, la véritable cause d'où il procède, sans laquelle découverte cependant on n'opérera qu'une cure palliative.

A consulter le pronostic, tout vomissement critique est salutaire, les symptômes font mauvais, & les pires de tous sont ceux qui sont excités par une acrimoine caustique subtile qui déchire les nerfs. Tout vomissement plus violent que l'ordinaire, est dangereux; car il peut causer l'avortement ou une descente, repousser la matière arthritique, celle de la goutte, & l'érysipélateuse sur les parties nobles, au grand détriment du malade. Il occasionne aussi quelquefois la rupture de l'épiploon, ce dont on lit un exemple dans les *Ann. Méd. Berol. Dec. 2. Vol. III.* & le déchirement de l'estomac même, comme Pabstere Sanchez, *Obs. præf. p. 376.* Les vomissements bilieux, surtout les verts, les poracés & les érugeux sont effrayans pour le danger qu'ils peuvent causer, & menacent d'inflammation. Le vomissement causé par des vers qui corrodent l'estomac, est pour l'ordinaire d'un présage funeste; & si l'on rend des vers morts, & qu'il y ait en même-temps cessation des symptômes les plus formidables, avec de violentes convulsions dans les membres, c'est une indication mortelle d'un sphacèle, qui en détruisant les vers, détruit aussi le malade. Les vomissements férides n'argumentent jamais rien de bon, attendu qu'ils indiquent une corruption interne. Les vomissements sabbacés ou semblables à du suif, indiquent une surabondance d'humeurs acides & corrosives dans l'estomac, qui causent la coagulation des substances grasses, une chaleur brûlante, & une céphalalgie intolérable.

Lorsqu'il se fait une évacuation copieuse d'humeurs grossières, toutes d'un brun semblable au fiel, jusques à la quantité d'une chopine ou d'une pinte, soit que cette évacuation soit spontanée ou qu'elle ait été procurée par art, comme il arrive souvent dans les fièvres lentes, c'est une indication certaine que le ton des

intestins voisins de l'estomac est considérablement altéré.

Les vomissements qui durent constamment depuis six mois ou plus, & qui sont accompagnés d'une chaleur lente & d'une exténuation par tout le corps, donnent tout lieu de soupçonner que l'estomac est nécrosé. J'ai vu un exemple de cette nature lorsque l'exercice la Médecine à Menden en Westphalie, il y a environ cinquante ans, & j'ai vu un pareil ulcère de mes yeux en disséquant un cadavre.

C U R E.

Les vomissements critiques qui emportent une grande quantité de différentes sortes d'humeurs, étant salutaires, n'exigent pour l'ordinaire aucune sorte de cure: il ne faut que les faciliter. Mais il faut veiller de plus près à la guérison des vomissements symptomatiques, qui sont moins abondans & moins capables d'emporter avec eux la cause d'où ils procèdent. Or les deux indications ou intentions principales qu'il s'agit de remplir, sont, premierement, de calmer & d'appaier le mouvement convulsif & déréglé de l'estomac; secondement, de combattre & de subjuguier les causes matérielles du désordre.

On remplit la première indication par des anti-spasmodiques, des corroboratifs & des anodyns, commençant par les plus doux, & passant ensuite à de plus forts. Dans cette classe, sont le safran & le castor en poudre, en essence ou en extrait; la thériaque cossée incorporée avec de la poudre d'ambre & des absorbans, comme la corne de cerf, les yeux d'écrevisses & le corail rouge; les poudres composées de ces ingrédients avec des eaux spiritueuses & vineuses, telles que les eaux de fleurs de tilleul, de lis des vallées, de camomille, de baume, de menthe, de cerises noires, de canelle & autres semblables. Les principaux corroboratifs, sont la muscade, le macis, le cardamome, la canelle, le *costus verus*, les clous de girofle, l'écorce d'orange & celle de citron, les racines de gentiane rouge, le *calamus aromaticus*, le galanga, la marjolaine, le romarin & autres semblables, avec les huiles & les essences préparées de ces simples. Mais de tous les remèdes le plus spécialement approprié à cette maladie, la mente frisée, (*menta crispæ*), est le plus excellent & le plus efficace: c'est pourquoi on peut mêler l'huile faite de ce simple avec la plupart des remèdes qu'on administre dans ces cas, comme étant un merveilleux parégorique & un bon corroboratif. Parmi les anodyns, j'en crains point d'avancer, que ma liqueur anodyne est un des plus efficaces & des moins risquables, surtout si on la mêle avec mon baume de vie: mais si l'on en veut de plus forts, il faudra avoir recours aux pilules de styrax de Wildegansius, ou au laudanum de Sydenham.

A l'administration de ces remèdes internes, il sera bon de joindre des topiques sur la région épigastrique, pour réprimer autant qu'on pourra la violence des mouvemens désordonnés. Les remèdes externes propres à cet effet, sont les huiles distillées corroboratives de menthe, de girofle, de muscade, d'absinthe, de macis, de cedre & autres semblables, mises en onguent avec le baume du Pérou. Les épithèmes pour le même sujet, peuvent être composés d'esprit de matricaire, d'esprit thériacal, d'eau de la Reine de Hongrie & d'essence de safran; & des cataplasmes d'esprit de vin camphré du levain de pain, de fort vinaigre avec du baume du Pérou, & une addition de quelques gouttes des huiles de macis & de menthe. On emploiera avec le même succès une emplâtre de mie de pain & de baume du Pérou, animé avec une goutte ou deux de quelque huile distillée; par-dessus quoi on fera bien d'appliquer chauds des sachets résolutifs & corroboratifs. Notre baume de vie est aussi très-utile en ces cas, si l'on en oint les parties précordiales & la région épigastrique.

Mais ce sera ne rien faire que d'employer ces remèdes

seuls sans songer en même-tems à ôter la cause matérielle du mal. Un vomissement de nature puritensive, qui vient de crudités dans les premières voies, & d'une mucosité visqueuse qui s'y attrache, demande un émétique, surtout si le vomissement n'est pas suffisant pour évacuer les matieres fétides, & si le malade est fatigué d'efforts pour vomir, de nausées & de cardialgie : car en ce cas, après l'usage des remèdes incisifs & digestifs, tels que les sels neutres, les racines d'arum, & particulièrement celles de squille, on doit donner un émétique doux, tel que de l'eau tiède mêlée avec du beurre frais, & bue à grande dose ; ou de la racine d'ipécacuanha en poudre. Pour le vomissement des enfans provenant du lait coagulé ou du méconium contenu dans leur estomac, on fera bien de leur donner de l'oxymel de squille, mêlé avec du sirop de rhubarbe.

Pour le vomissement bilieux qui naît de la foiblesse des digestions, & à son germe dans le duodénum, après l'usage des préparations absorbantes & modérément laxatives de manne & de rhubarbe, on achèvera de le guérir parfaitement, en rétablissant la force de l'estomac & des intestins ; ce qu'on fera merveilleusement bien après avoir emporté par-là les matieres fétides, avec mon élixir viscéral, en en usant de suite pendant un tems considérable, & observant un régime & des exercices convenables. Outre que cette sorte de vomissement est de sa nature d'une espèce chronique, il est bien plus incommode encore & plus douloureux, s'il tire son origine de spasmes violents de l'estomac & des intestins excités par la colere. En ce cas, il est à propos de corriger l'acrimonie de la bile, par des remèdes délayans & acidulés ; par l'esprit de nître dulcifié ; par l'esprit de vitriol ; par des absorbans, l'ivoire fossile & les yeux d'écrevisses. On apaisera en même-tems les mouvemens spasmodiques par des anti-spasmodiques & des anodins modérés, employant pour procurer des évacuations, des potions imprégnées de rhubarbe. Mais lorsqu'il y a coagulation de la bile ou du fiel, rien n'est meilleur pour la résoudre que les eaux de Charles-Barth, prises tièdes. Quand un trop grand relâchement des vaisseaux biliaires est la cause des vomissements chroniques, les remèdes les plus convenables & les plus efficaces, sont les corroboratifs, parmi lesquels les meilleurs sont le quinquina, l'écorce de cascarille, l'essence de gentiane, & les teintures calybees données dans des eaux vineuses.

Un vomissement qui naît d'une matiere acre adhérente aux nerfs de l'estomac, ou d'une rétroplution de la goutte, de maladies arthritiques ou d'une éréthèse, outre les sédatifs doux & les remèdes qui excitent les mouvemens nécessaires à l'expulsion de la matiere, demande qu'on ramène la matiere exanthématique à la surface du corps. On parvient à cette fin par une poudre diaphorétique, qui détermine le mouvement du sang & la matiere peccante vers les parties externes du corps ; & cet effet est produit avec encore plus de succès, si l'on ajoute un peu de camphre à la poudre diaphorétique, & qu'on administre des clystères, des frictions, & des bains de pieds.

Quand le vomissement est excité par des poisons ou des aliments empoisonnés, rien ne procure un secours plus assuré que de donner sur le champ de grands verres de lait & de liqueurs grasses, par le moyen desquelles non-seulement les pointes du poison sont émolliées, mais le poison même est entraîné dehors avec ces liqueurs. C'est pourquoi quelques Medecins, lors des vomissements qui arrivent dans la peste & les fièvres malignes en conséquence d'un miasme qui picote les membranes de l'estomac, font prendre la racine d'ipécacuanha dans quelque liqueur chaude ; après quoi ils donnent des acides conjointement avec des diaphorétiques. Mais cette pratique ne sauroit avoir lieu dans les cas où il y a inflammation de l'estomac.

Souvent des matieres fétides, acres, acides & bilieuses qui tombent dans les intestins y excitent un vomissement accompagné de douleurs de colique ; auquel cas il

fant commencer par donner intérieurement des délayans & des adoucissans, tels que des décoctions d'avoine, & de corne de cerf, du petit-lait, ou quelques cuillerées d'huile d'amandes douces ; ensuite passer aux anti-spasmodiques, dont le meilleur est la liqueur anodyne minérale, mêlée avec quelques gouttes d'huile essentielle de macis, & administrée dans de l'eau froide. On peut aussi dans ce cas employer utilement le laudanum de Sydenham, & dans les remèdians cholériques, l'esprit de vitriol dulcifié, ou seul ou mêlé avec la liqueur minérale anodyne, & donné dans de l'eau froide ; & enfin user de laxatifs doux, dont les meilleurs sont des clystères auxquels on joint l'usage interne de préparations de manne & de rhubarbe, ou de sels tirés des eaux médicinales. Lorsqu'il y a des vers dans les intestins, les meilleurs clystères sont ceux de lait seul, administrant en même tems intérieurement des résolusifs amers ou des laxatifs mercuriels, avec une quantité suffisante de lait ou d'huile d'amandes douces.

Il faut surtout employer la méthode prophylactique, lorsqu'en conséquence d'un trop grand relâchement des premières voies, il s'engendre perpétuellement des crudités, d'où s'ensuivent des vomissements périodiques. En ce cas il faut garantir du froid la région de l'estomac & du dos à l'endroit des premières vertèbres des reins auxquelles est attaché l'estomac par un certain ligament. On doit s'abstenir bien scrupuleusement d'alimens salins, acides, crus & fumés, & de tous ceux qui sont durs à digérer. Le malade ne doit pas non plus user pour sa boisson ordinaire de liqueurs mâtées, mais de quelque décoction convenable, avec de bon vin, & singulièrement de Bourgogne. Trop dormir nuit aussi dans ces cas, & un exercice modéré est utile & salutaire. Il est bon encore d'user pendant quelque tems après ses repas, d'elixirs viscéraux ; les bains calybees & les remèdes liquides préparés avec de l'acier, sont encore fort avantageux ; & il est bon de purger de tems en tems à des intervalles convenables, avec des laxatifs doux.

C'est une fort mauvaise pratique, que d'essayer d'arrêter le vomissement par des astringens & des anodins avant que la matiere peccante soit évacuée ; car après que les mouvemens spasmodiques sont apaisés il survient des symptomes pires, tels que des anxiétés excessives aux parties précordiales, des cardialgies & des inquiétudes. Aussi le vomissement ne cesse-t-il pas toujours après qu'on a pris des corroboratifs, si la matiere peccante n'est point encore expulsée ; car on ne doit user de ces remèdes, que quand les mouvemens sont dérangés & non pas quand la matiere est vicieuse, ou quand il n'y a pas de proportion entre le mouvement & la matiere, comme quand celle-ci est subtile & en petite quantité, & que les efforts pour vomir sont forts & violents.

C'est pourquoi s'il arrive aux enfans, surtout aux plus jeunes, un vomissement à la suite d'une quinte de toux, en conséquence de la correspondance entre l'estomac & le diaphragme, on doit calmer ce désordre par des remèdes sédatifs & anodins, comme les sirops de pavots rouge & blanc, l'extract de safran, l'huile d'amandes douces, mêlée avec le blanc de baleine, la poudre du Marquis, l'ambre, le cinabre & un grain ou deux de thériaque céleste ; on peut aussi administrer des clystères, & oindre la poitrine & la région épigastrique, d'un liniment fait de beurre verd & rouge de Mal, de graisses de bœuf, de renard & de lièvre, & un pen d'huile de jusquiame.

On remédie au vomissement des femmes enceintes, qui vient du regorgement du sang vers l'estomac, à celui des femmes ou filles qui provient de la même cause en conséquence de la suppression de leurs regles, & à celui des hommes qui a pour cause la suppression des hémorrhoides, par des remèdes tempérans, des laxatifs doux, des clystères, des corroboratifs, & mieux que tout cela encore par la saignée, ou en rappelant les excréments accoutumés du sang. Dans ces cas-là les

émétiques seroient très-préjudiciables, parce qu'ils exciteroient on vomissement de sang, où, ce qui est encore plus ordinaire, une inflammation de l'estomac.

Il faut s'y prendre a vec bien de la circonspection pour traiter un vomissement bilieux accompagné de spasmes aux parties précordiales, & excité par la colère, surtout si le malade mangeoit pour lors. La principale indication en ce cas est de relâcher la roideur des spasmes. Dans ces cas bien des Praticiens donnent des émétiques & des purgatifs; & sont, à mon avis, très-mal, parce que j'ai vu souvent s'en ensuivre de violentes symtomes, & quelquefois des inflammations d'estomac mortelles.

Quand les efforts pour vomir ou les vomissements même prennent le matin, ce qui arrive souvent à ceux qui usent de liqueurs trop spiritueuses, surtout fort avant dans la nuit; les meilleurs remèdes qu'on puisse employer sont les poudres précipitantes, celles qui enveloppent les crudités acides, & les remèdes qui facilitent la digestion, comme la poudre stomacachique de Brickman, l'écorce d'orange & de citron confite.

Si, comme j'en ai vu beaucoup d'exemples, il vient à certains intervalles un vomissement chronique en conséquence d'une indisposition qui dure long-tems, les remèdes que je sache les plus efficaces pour lors sont les analeptiques, & singulièrement le baume de vie, mêlé avec une égale portion de la Liqueur minérale anodyne, & employé tant intérieurement qu'extérieurement. On peut y employer aussi avec bien du succès le baume d'embryons, (*balsamum embryonans*) l'eau de canelle imprégnée de coings, & les vins généreux.

Quand le vomissement est comme un symptôme accessoire à des paroxysmes fébriles, ce qui arrive souvent dans les quotidiennes de l'espece simple & de la double, il est à propos, s'il n'y a point de contre-indication, de donner un émétique doux. Dans la petite vérole & la rougeole, le vomissement cesse de lui-même après l'éruption; & alors un mélange fait d'eaux distillées de suc de limon ou de citron, & du sel d'absinthe fera très-salutaire. Cette préparation ne sera pas non plus déplacée dans les fièvres tierces.

On soulagera efficacement un vomissement qui a pour cause la douleur de la pierre par la liqueur minérale anodyne, ou par l'esprit de nître dulcifié bien préparé. On fera bien aussi d'administrer des clystères huileux, des bains d'eau douce, de l'huile d'amandes douces prise intérieurement, & des anti-spasmodiques. Le vomissement des personnes affligées d'hernies ou tourmentées par la passion illaque ne cesse guere que la tumeur ne soit amollie & réduite.

Hippocrate, dans ses *Epid. Lib. VI.* nous apprend que le vomissement se guérit par le vomissement; & quoiqu'ordinairement les contraires se guérissent par leurs contraires, quelques Medecins ont conclu de ce passage d'Hippocrate, qu'on peut aussi guérir les semblables par leurs semblables; mais c'est une erreur. Car si le vomissement est guéri par le vomissement, la cure n'en est pas moins opérée alors par un contraire, attendu que le vomissement procede le plus souvent de matieres sordides & peccantes, & de sucs mal cuits, logés dans l'estomac, que la nature s'efforce elle-même d'évacuer: or quand elle n'y peut pas suffire, il faut que l'art vienne à son secours. C'est pourquoi il faut conseiller aux jeunes Praticiens de ne point abuser de cette maxime, de peur qu'en l'appliquant mal-à-propos, ils ne fassent plus de mal que de bien à leurs malades. Car si une matiere acre & caustique adhérente aux tuniques de l'estomac, ou du sang qui y reste en stagnation, est la cause du vomissement, ce seroit une erreur bien dangereuse, que de tâcher d'augmenter ce vomissement par l'art.

Le lit & le repos sont très-bons pour arrêter un vomissement excessif; car tout ébranlement du corps subit excite & augmente le vomissement; & cette observation est d'une grande utilité dans la pratique.

Au commencement des fièvres exanthémateuses, telles

que la peste, les érépèles & les petites véroles, la nature tente souvent d'opérer un vomissement, qu'il faut bien se garder d'arrêter ou de traiter avec des astringens; car par cette pratique j'ai souvent vu occasionner de violentes convulsions dans les membres, & des anxiétés aux parties précordiales; & quand ces symptomes cessent, le vomissement redevient.

Lorsque des vomissements fréquents fatiguent & affoiblissent l'estomac, on doit avoir une attention particulière au régime & à la maniere de vivre. Il est alors avantageux de manger souvent, mais peu à la fois, & des alimens qui soient convenables & de facile digestion. A quelques-uns le lait & le pain blanc sont bons, mais non pas à tous; & je puis assurer, pour l'avoir éprouvé, que de boire de simple eau de fontaine contribue plus à fortifier l'estomac & à faire cesser les vomissements habituels, qu'aucune autre liqueur que ce soit. Le vin riche & astringent de Pontac & les vins de Bourgogne sont préférables aux autres, surtout au vin du Rhin, qui est préjudiciable aux malades hypocondriaques. Les viandes rôties fournissent des sucs beaucoup meilleurs que les bouillies.

Dans les maladies où la nature par un certain mouvement salutaire, travaille à chasser une humeur peccante à la surface du corps, comme elle fait dans les maladies arthritiques & érépélates, il faut user de beaucoup de circonspection dans l'application des topiques, & surtout des préparations de camphre; car j'ai souvent observé que l'esprit de vin camphré, quoiqu'utile en quelque cas, lorsqu'il est employé sur des malades foibles & affligés de douleurs arthritiques, d'hépatite & de pleurésie fausse, qui font aussi des especes de rhumatisme, a reponné la matiere peccante sur les tuniques nerveuses de l'estomac & des intestins, & a excité des vomissements, des cardialgies & des hoquets. Dans ces sortes de cas, si l'on fait une tentative imprudente pour arrêter les vomissements par des astringens & des opiat, il peut arriver aisément à des malades affoiblis une inflammation mortelle de l'estomac.

Les vomissements longs & immodérés des femmes grosses; qui arrivent principalement pendant les premiers mois de la grossesse, surtout à celles qui reçoivent trop fréquemment leurs maris, & qui sont pléthoriques, ne se doivent pas traiter par des remèdes spiritueux, par ceux qui fortifient l'estomac, par des astringens & des opiat, mais par des saignées réitérées, par le repos du corps & la tranquillité de l'esprit. Et quand le vomissement est violent au point de faire craindre l'avortement, l'expérience m'a appris qu'on l'arrête mieux en buvant de simple eau froide, que par aucun autre remède. Mais s'il est besoin d'un analéptique il n'y aura qu'à prendre seulement une cuillerée d'eau de canelle après le repas. **FREDERIC HOFFMAN.**

VOMITUS CRUENTUS. Voyez *Marbus niger*.

V O P

VOPISCUS, l'un de deux jumeaux qui arrive à terme, tandis que l'autre est péri dans le sein de sa mere. **CARTELLI.**

V O R

VORACITAS, voracité. Voyez *Addephagia*.

V O S

VOSACAN, nom que donne Boerhaave à la *Cervina solis, rapunculi radice*.

U P U

UPUPA, Offic. Schrod. 5. 334. Aldrov. Ornith. 2. 704. Gesh. de Avib. 70. Schw. A. 368. Johnf. de Avib. 85. Charlt. Exer. 98. Radi Ornith. 145. Ejusd. Synop. A. 48. Will. Ornith. 100. Bellon. des Ois. 293. *La huppe*.

C'est un oiseau triste & sale, qui vit de vers qu'il prend dans la terre, de chenilles, d'escargots & autres reptiles femblables. Ses parties en usage sont la chair & les plumes. Sa chair & sa décoction, selon Avicenne, ont une vertu spécifique contre la colique; & l'on dit que ses plumes calment les maux de tête en les appliquant dessus. *DALE.*

U R A

URACHUS, *ἀράχης, ιράχη*, de *ἀράχης*, urine, & *ἴσος*, contenir; ligament dépendant de la vessie, & qui est d'un usage particulier dans le fœtus. Voyez *Allantois* & *Renet*.

URÆON, *ὐράιον*, dans Galien, *Comm. in Rat. Viſ. in Ali.* est l'extrémité d'un os, & particulièrement de l'os sacrum. *CASTELLI.*

URAGION, *ὐράγιον*, dans Hippocrate, *Lib. de Cordis*, est l'apex ou la pointe du cœur.

URAGOS, *ὐράγος*, de *ὔρος*, & *ἄγος*, porter, dans *Actius*, *Tetrab. IV. Sermon. 4. cap. 3.* est synonyme à *urachius*.

URANÆ, *ὐρανός*, de *ὔρος*, urine; nom que quelques Auteurs donnent aux uréters. *GORREUS.*

URANION, *ὐράνιον*, nom d'un collyre de la classe de ceux qu'on appelle *adefia*, (voyez *Adefia*) que décrit Paul, *Actius*, & *Trallien*; *Lib. II. cap. 5.*

URANIOS, *ὐρανίος*, de *ὐρανός*, ciel; épithète qu'Hippocrate donne communément à l'air, & singulièrement, *I. Epid. Sect. 3.* près du commencement.

URANISCUS, *ὐρανίσκος*, diminutif de *ὐρανός*, le ciel; nom du palais ou de l'*hyperos*, ainsi nommé parce qu'il est la partie supérieure de la bouche, & parce qu'il est cintré comme la calotte supérieure des cieux. *CASTELLI.*

URANOS, *ὐρανός*, le ciel; outre cette signification qu'on donne communément à ce terme, il signifie encore dans Hippocrate, l'air qui est au-dessus de nous jusqu'à la région des nues: *GALIEN, Comment. II. in I. Epidem. T. 4.*

Aristote emploie aussi ce terme pour signifier le palais, de *Part. Animal. Lib. II. cap. 17.*

URANOSCOPUS, *ὑρανόσκοπος*, Offic. Aldrov. de Pisc. 264. Rondel. de Pisc. 1. 305. Jonſ. de Pisc. 61. Salv. de Aquat. 197. Raii Synop. Pisc. 97. *Uranoscopus sen celi ſpectator*, Charl. de Pisc. *Callionymus vel uranoscopus*, *ὑρανόσκοπος*, Oppian.

Eſpece de poisson que les Marquois appellent *tapeum*. Voyez une description circonstanciée de ce poisson au mot *Callionymus*, qui signifie la même chose.

U R C

URCEOLARIS, & **URCEOLA**, nom de la pécétairie, ainsi appelée à cause de l'usage dont elle est pour nettoyer des vaisseaux de verre, (*urceoli vitrei*.)

URCEUS, mesure de choses liquides, de différente capacité selon les différens endroits: dans le territoire de Pergame; elle contenoit douze ou quinze onces de vin. *CASTELLI.*

U R E

UREDINES, dans le jargon des Alchimistes signifie les vertus que le soleil a communiquées aux métaux.

Uredo, dans Plin. *Lib. XX. cap. 18.* signifie des taches dégoûtantes qui viennent au fruit. On l'emploie aussi pour signifier une céphalalgie douloureuse & brûlante, telle que celle dont on lit un exemple dans les *Tr. Philof.* pour le mois de Juin 1668.

UREMA, *ὕρεμα*, signifie dans Hippocrate, *Lib. de Naturæ hominū*, la même chose que *ὔρος*, urine.

URENTIA (*medicamenta*) synonyme à *caustica*, ou plutôt, selon Blancard, à *pyretica*.

URESIS, *ὑρέσις*, dans les *Coſt.* 263. est synonyme à *ὔρος*, urine; mais *Ibid.* 348. il est employé pour pissement, ou l'excrétion de l'urine.

URETERES, *ὑρέτες*, de *ὔρος*, l'urine; les uréters. Voyez *Renet*.

URETHRA, l'*Urethre*. Voyez *Generatio*.

Manière d'ouvrir l'urethre ou le gland lorsqu'ils sont fermés.

Il y a deux cas où il est nécessaire d'ouvrir le gland ou l'*urethre*; le premier est quand le gland se trouve fermé dans un enfant nouveau-né; le second, lorsque dans des adultes mêmes, l'extrémité du gland n'étant pas ouverte, l'urine coule par-dessous. On peut s'apercevoir que l'*urethre* d'un enfant n'est pas ouvert, lorsque pendant plusieurs jours après sa naissance il n'a point mouillé ses langes, & qu'il ne cesse de crier. Il ne faut point tarder à faire l'opération, de peur que l'enfant ne meure par la rétention d'une trop grande quantité d'urine; mais cette opération se fait d'une manière ou d'une autre selon la diversité du désordre; car quelquefois on trouve quelque marque d'*urethre* au gland, enſorte que le passage de l'urine n'est fermé que par une membrane mince. C'est pourquoi la cure en ce cas peut se faire aisément, en perçant adroitement cette membrane avec une lancette très-fine, ou même avec l'aiguille décrite ailleurs pour repousser la caracette, *Pl. I. Vol. III. Fig. 5.* ou 6. & introduisant dans l'*urethre* après que le malade a rendu de l'urine, ou une tente attachée à un fil, & trempée dans de l'huile d'amandes douces ou dans quelque autre huile vulnérinaire, ou une petite chandelle flexible ou mngres fil ciré, pour empêcher l'ouverture qu'on a faite de se refermer. Si la membrane est tant soit peu épaisse & charnue, il vaut mieux employer au lieu de lancette l'aiguille que nous venons de dire, ou une aiguille triangulaire par la pointe & très fine, communément appelée *trocar*, telle que celle qui est représentée *Pl. VI. Vol. IV. Fig. 6.* & faire le reste de l'opération de la manière qui a été dite. Mais si l'on n'aperçoit pas la moindre marque d'*urethre*, les Chirurgiens le plus souvent abandonnent l'enfant, jugeant son mal sans remède. Cependant j'estimerois qu'il vaut mieux faire une tentative, au risque de la faire inutilement, que de laisser le malade exposé à une mort inévitable, faite de recourir à quelque méthode, dont le succès ne seroit que douteux. Il faudra donc en ce cas que le Chirurgien, surtout si les parties adjacentes de l'abdomen sont distendues par l'urine, perce le pénis avec quelques-uns des instrumens que nous avons dits, & qu'après que le malade aura rendu de l'urine il se comporte pour le reste de la cure comme dans le cas précédent.

Mais si cette méthode ne réussit pas, il ne reste rien de mieux pour sauver la vie de l'enfant, que de percer la vessie au-dessus de l'os pubis, ou de perſorer le périnée de la manière qu'il a été dit à l'article *Perineum*; mais je ne puis pas assurer que cette dernière méthode ait été essayée par aucun Chirurgien.

Dans les adultes il peut arriver bien des cas où il soit besoin que le Chirurgien ouvre le gland; car il arrive quelquefois que l'*urethre* sans être bouché, n'est cependant ouvert qu'imparfaitement, enſorte que l'urine ne sort pas par le gland en aussi grande quantité que de quelque autre partie du pénis placée au-dessous, & cela à plus ou moins de distance du gland ou même en quelques cas du périnée. Quelquefois on trouve une perforation à quelque autre partie du pénis & de l'*urethre* outre celle du gland, enſorte que l'urine passe par deux issues: mais pour l'ordinaire ces désordres viennent de naissance, & sont conséquemment comme naturels à ceux qui en sont affectés. Cependant il faut avouer qu'ils viennent aussi quelquefois d'une plaie ou ulcère au pénis, ou peuvent avoir été occasionnés par l'extraction

L'extraction d'une pierre hors de l'urèthre, ou par l'acrimonie de l'urine, qui étant arrêtée par une pierre logée dans l'urèthre le corrode & se fait un nouveau passage. Ces ouvertures sont ordinairement difficiles à guérir: mais les plus difficiles de toutes sont celles qui sont les plus voisines de la vessie; & même on ne parvient point à les fermer, lorsqu'elles sont extrêmement larges. Les hommes dont le pénis est percé près de l'abdomen, sont tout-à-fait inhabiles au mariage & à la génération des enfans: mais il n'en est pas de même de ceux dont l'urine coule ou vers le milieu du pénis, ou proche du gland; car rien n'empêche alors les parties subtiles, & pour ainsi dire, la vapeur de la semence de s'introduire dans la matrice lors du coït. C'est pourquoi les Médecins dont on prend le rapport en Justice, dans ces sortes de cas, pour prononcer qu'un homme est impuissant ou ne l'est pas, ont besoin de beaucoup de prudence & de discernement. Si l'urine sort du gland, quoique par une ouverture contre nature, attendu qu'un homme n'est point pour cela inhabile au devoir marital, ni dans l'impossibilité d'uriner, il paroît plus sûr de s'abstenir d'une cure hasardeuse, que de risquer d'occasionner par une incision une profusion de sang dangereuse & une inflammation au gland, lequel est tout parsemé de vaisseaux sanguins. Mais si l'urèthre est perforé au-dessous du gland ou même au-dessous du frein, (*frenulum*) alors le Chirurgien a deux choses à faire; la première, de pratiquer une ouverture convenable dans le gland avec quelque instrument; l'autre, de fermer le plus exactement qu'il pourra l'ouverture contre nature.

On peut perforer le gland de deux manières: la première est de couper longitudinalement en ligne droite après que le malade a uriné, le gland fermé, avec un bistouri, commençant à l'ouverture contre nature, en sorte qu'on laisse les corps caverneux, observant cependant avec grande attention de ne les blesser aucunement. Pour empêcher qu'il ne survienne d'inflammation, on laissera saigner abondamment les parties blessées, à proportion des forces & du tempérament du malade. Mais si le saignement ne s'arrête pas de lui-même, emplissez la plaie de charpie sèche, que vous couvrirez d'une emplâtre & d'une compresse, & faites un bandage convenable tout autour. Au bout de vingt-quatre heures, ôtez l'appareil & la charpie, & introduisez une cannule de plomb bien unie dans la plaie, de manière qu'elle passe de l'extrémité du gland au-delà du trou contre nature, dans l'urèthre, pour procurer un canal libre à l'urine, jusqu'à ce que la cure soit complète. Faites des scarifications réitérées aux lèvres calleuses de l'orifice contre nature; ou, ce qui est plus sûr encore, rognez-en les bords bien proprement avec une paire de ciseaux fins; car moins vous en aurez coupé épais, mieux les parties reprendront. Pour faciliter la réunion des chairs, rien n'est meilleur que les emplâtres glutineux, pourvu qu'elles soient étroites, mais cependant propres à tenir les lèvres de l'orifice contigues l'une à l'autre. Mais il ne faut pas absolument qu'elles fassent tout le tour du pénis, de peur qu'empêchant la circulation elles ne causent un très-grand gonflement, & ne fassent écarter l'une de l'autre les lèvres de l'orifice. Mettez une compresse sur l'emplâtre & un bandage lâche autour, & finissez par assurer la cannule. Cela fait, que le malade se mette au lit & s'y tienne tranquille, qu'il passe plusieurs jours sans boire, de peur qu'il ne lui prenne trop souvent des envies d'uriner, ou du moins que son urine ne s'écoule avant que la plaie soit agglutinée, ce qui exciteroit de la douleur, & en relâchant l'emplâtre empêcherait la coëtion des parties. Il ne faut point non plus lever le premier appareil à moins d'une nécessité urgente avant le troisième ou quatrième jour; encore ne le faut-il faire qu'avec bien de la circonspection, de peur que les lèvres de la plaie qui ne sont pas encore bien fermement réunies, ne se séparent de nouveau; & lors mé-

me que les parties sont bien réunies, il faut encore laisser le premier appareil pendant quelques jours. Mais si elles ne sont pas réunies, il y faudra mettre une nouvelle emplâtre adhésive jusqu'à ce que les lèvres de l'orifice soient fermement reprises. Quant au surplus, il faudra procéder comme il convient de faire en général pour l'agglutination des plaies.

La seconde méthode se pratique de la manière qui suit:

Placez l'aiguille ou le trocart à pointe fine & déliée (*Pl. X. Vol. II. Fig. 2. ou Pl. VI. Vol. IV. Fig. 6.*) directement & bien adroitement par le gland bouché, dans l'urèthre. Ensuite lorsqu'il y aura une quantité suffisante de sang évacué, mettez une tente longue & menue de charpie bien nette, pour arrêter le saignement, dans l'orifice nouvellement fait, & appliquez un bandage convenable. Mais si le saignement s'arrête de lui-même, mettez un gros fil ciré, ou une bougie de grofleur à y pouvoir entrer pour empêcher la réunion des lèvres de l'orifice. Le jour suivant, mettez une nouvelle tente trempée dans de l'onguent digestif, mais en faisant attention qu'elle n'atteigne pas jusqu'au trou contre nature par où l'urine sortoit auparavant, afin que quand il en fera besoin l'urine puisse encore y passer, jusqu'à ce que le dedans du nouveau canal se soit tapissé d'une membrane; car si elle passoit trop-tôt par la nouvelle ouverture, elle causeroit de la douleur à la plaie récente, & empêcheroit la production de la peau. Laissez-y donc par cette raison une tente pendant quelques jours, & après cela une bougie d'une grosseur proportionnée, trempée deux fois le jour dans quelque onguent dessiccatif; & faites en sorte que l'urine continue de sortir par le trou contre nature, jusqu'à ce que par le moyen de la bougie & de l'onguent dessiccatif, une pellicule ait garni les parois intérieures du nouveau canal. Car alors au lieu de tente, de fil ou de bougie, on introduira une petite cannule de plomb polie & menue dans la nouvelle ouverture du pénis, d'une longueur suffisante pour qu'elle passe au-delà de l'ancien orifice, & reçoive l'urine qui se présentera pour sortir; ce qui aidera encore l'agglutination du trou contre nature.

On pratique encore assez communément la méthode qui suit:

Où on scarifie les bords de l'orifice contre nature avec le bistouri, ou on les rogne le plus adroitement qu'il est possible, avec une paire de ciseaux fins; & après les avoir rapprochés & contenus par le moyen d'une emplâtre adhésive étroite; quant au surplus on traite la plaie comme il a été indiqué plus haut en parlant de la première méthode.

Le trou contre nature étant fermé, on ôte la cannule de plomb, & la cure est alors finie. Quelquefois le trou contre nature de l'urèthre est tel qu'on ne peut venir à bout de le faire reprendre & de le fermer; mais cependant la perforation du gland n'est pas même en ce cas une opération inutile; car quand elle a été exécutée comme il convient & le nouveau passage bien formé, le malade en devient du moins plus habile à la génération; car quoique toute la semence, ni peut être même la plus grande partie, ne puisse pas être introduite par ce nouveau canal dans la matrice, lors du coït, du moins y en passe-t-il une portion considérable. Ainsi cette méthode a toujours cet avantage, qu'elle rend ou du moins augmente & facilite la vertu génératrice à des hommes qui par ce vice de conformation du pénis, étoient ou entièrement inhabiles, ou très-peu propres à la génération. Il est de plus très-nécessaire après que la cure est finie, d'ouvrir la veine & de réitérer de tems à autres la saignée, surtout aux personnes d'une habitude robuste & pléthorique, car autrement il peut arriver, singulièrement aux jeunes gens, que l'érection & l'expansion du pénis suivent immédiatement la gué-

rifon, ce qui est capable de séparer les levres de l'orifice nouvellement fermé, & conséquemment de retarder l'agglutination, & même de la rendre impossible.

Je fais fort bien qu'il y a des Chirurgiens qui pour fermer cette sorte de trou contre nature, coufent les levres de la plaie, & que d'autres aiment mieux consumer par des corrosifs, les parties dures & calleuses du trou que de les couper. Mais je n'approuverois pour ce cas ni l'une ni l'autre de ces deux méthodes. Car les levres délicates de la plaie venant à rompre à l'endroit de leur suture, comme il arrive souvent lorsqu'on les a cousues, le trou, bien loin de se fermer, en devient plus large. De même les corrosifs peuvent aussi corrodier la peau plus qu'il ne faut; & conséquemment aggrandir tellement l'orifice qu'il ne soit plus possible par la suite d'en réunir les levres; d'où peuvent s'ensuivre même une douleur & une inflammation de conséquence. *HEISTER, Chirurgie.*

URETICOS, *ἀρῆται*, de *ἄρος*, urine, se dit quelquefois des passages urinaires; & en ce sens, *ἀρῆται ὄρεται* signifie les uretères. Quelquefois il se dit des remèdes; & alors il est synonyme à *diuretics*; d'autres fois des malades mêmes, & signifie alors qu'ils urinent facilement. Hippocrate l'emploie en ce sens, de *R. V. I. A.* au superlatif, & se sert du terme *ἀρῆται ὄρεται*, pour signifier une personne qui rend librement & copieusement son urine; il se dit enfin d'une maladie, & particulièrement d'une espèce de fièvre symptomatique; & ainsi *uretica febris* est une fièvre compliquée avec un diabète.

U R I

URIAS, *ὑρίας*, le conduit urinaire, c'est-à-dire, l'*urethra*.

URINA, *Urine*. Voyez *Remes*.

Les principaux symptômes qui indiquent le dérangement de la sécrétion urinaire, sont,

1. *Ischyria*, *Pischurie*, ou l'entière suppression ou rétention d'urine, dont les principales causes sont la pléthore, l'inflammation des reins, des uretères, de la vessie, de son cou & de l'urethre; le spasme & la compression de ces mêmes parties, aussi-bien que leur obstruction causée par le calcul, le phlegme, le pus, un thrombus, une caroncule, un apopleme ou une tumeur.
2. *Dysuria*, la *dysurie*, qui est une difficulté d'uriner, accompagnée de douleur, de chaleur & de cuisson. La *strangurie*, *σπασμυρία*, est une de ses espèces. Celle-ci consiste dans une envie fréquente & involontaire d'uriner, dans laquelle on ne peut rendre l'urine qu'en petite quantité, ou goutte à goutte, avec beaucoup de chaleur & de cuisson. Ces deux maladies peuvent avoir une infinité de causes; mais elles sont surtout occasionnées par l'acrimoine du vin ou de la bière qui n'achevent que de fermenter, aussi-bien que par celle de leur lie; par l'acrimoine acide, salée, alcaline, oléagineuse, aromatique & bilieuse des humeurs; par l'excoriation des parties de la vessie ou de l'urethre, par une inflammation, un ulcère, par le frottement du calcul, & surtout par l'usage interne des cantharides; enfin par l'obstruction des conduits par le calcul, ou une tumeur dans le cou de la vessie ou de l'urethre.
3. *L'incontinence d'urine*, dans laquelle celle-ci s'écoule sans effort, & sans que la volonté ou la respiration y ait part. Cette maladie est ordinairement causée par la résolution, la dilatation, ou le déchirement des fibres du sphincter de la vessie, par une suppuration qui l'a tout-à-fait consumé, ou par une gangrene. Voyez *Incontinentia*.

4. *Diabétis*, le *diabète* qui consiste dans une évacuation fréquente & copieuse d'une urine chyleuse ou laiteuse. Cette maladie est causée, & ce qu'on croit, par le trop grand relâchement des artères urinaires, & par la ténuité excessive des humeurs, qui proviennent tous deux de trop d'acquiescence. *BOERHAAVE, Inst. Med.*

De *Pischurie*.

On appelle *ischurie*, *ἰσχυρία*, une suppression totale d'urine; & *strangurie*, *σπασμυρία*, une envie fréquente d'uriner, dans laquelle on ne peut rendre l'urine que goutte à goutte; mais ce dernier mot a une signification beaucoup plus étendue, car il comprend tout écoulement d'urine, (*stillsidium*) qui, lorsqu'il n'est point accompagné de douleur, & que l'urine sort goutte à goutte, est une légère *ischurie*; au lieu que quand la douleur s'y joint, on doit le rapporter à la *dysurie* ou ardeur d'urine.

L'*ischurie* ou la suppression totale d'urine est de deux espèces, & on la divise pour l'ordinaire en légitime ou vraie; celle-ci arrive lorsque la vessie est pleine, & en fausse ou bâtarde; dans cette dernière la vessie se trouve vide, rien n'y descendant des reins.

Ces deux espèces d'*ischurie* dépendent de trois causes.

La première est une abolition de sentiment dans la vessie, occasionnée par la résolution ou l'obstruction du nerf qui le lui donne, ou par la diversion des esprits, ce qui est causé que la vessie ne souffre aucune irritation qui la porte à se vider, ainsi qu'il arrive dans le délire & les affections soporeuses.

La seconde est une intempérie froide de la vessie, contractée par des causes réfrigérantes internes ou externes, qui émoussent son sentiment, & affaiblissent sa faculté expulsive.

La troisième consiste dans un rétrécissement du cou de la vessie qui empêche l'urine de sortir. Galien, de *Lac. Affect. Lib. I. cap. 2.* assigne trois causes de ce rétrécissement.

Car, dit cet Auteur, ou le muscle qui environne le cou de la vessie s'endurcit au point d'obstruer le passage, comme il arrive lorsqu'il vient à être affecté d'une inflammation, d'un skirrhe, d'un abcès ou de telle autre tumeur; ou bien, il y a excroissance de quelque caroncule en conséquence de quelque ulcère qui a précédé; ou enfin, l'obstruction est causée par un cal, ou par quelque autre substance, qui s'est insensiblement formée d'une humeur grossière & visqueuse. Le conduit peut encore être obstrué par un calcul, par une humeur crue & grossière, par un grumeau de sang ou par du pus.

L'*ischurie* peut aussi être causée par la compression que souffre le cou de la vessie par la tumeur des parties voisines, par exemple, de la matrice durant la grossesse; de l'intestin rectum, lorsqu'il est saisi d'exercices, ou de la tuméfaction excessive des hémorroïdes.

La suppression d'urine est encore quelquefois occasionnée par une quantité excessive d'urine trop long-temps retenue, & qui distend le corps de la vessie au point de la rendre incapable de se contracter pour en procurer l'évacuation; distension qui doit être nécessairement suivie du rétrécissement & de l'obstruction totale de l'urethre. Au reste, la réplétion de la vessie par une trop longue rétention de l'urine, arrive dans deux cas: 1°. lorsqu'une personne en santé à l'occasion de quelque affaire pressante, ou qui se trouve dans une Église, dans une assemblée, dans une voiture, ou dans telle autre circonstance semblable, retient volontairement son urine, faute de trouver occasion de la vider: 2°. la vessie se remplit & se distend au point de ne pouvoir plus se contracter, lorsqu'elle devient insensible à l'irritation de l'urine, à cause de l'affection des nerfs qui se distribuent dans sa substance, bien que ceux qui servent à la contraction de son sphincter restent dans leur

état naturel. C'est ce que Galien, de *Loc. Affect. Lib. VI. cap. 4.* dit être arrivé à une personne par la luxation des vertèbres de l'épine.

La fausse ischurie est celle dans laquelle l'urine est totalement supprimée, la vessie restant vide, à cause que les reins ne lui en fournissent plus. Deux causes peuvent empêcher l'urine de se rendre dans la vessie; l'une, qu'il ne s'en forme point dans les reins; l'autre, que les uréters sont hors d'état de la recevoir. Les reins peuvent être offensés dans leur fonction attractive ou expulsive; le premier cas arrive lorsque la faculté elle-même est lésée, ou que l'objet est insuffisant & détourné. La faculté est lésée par une intempérie violente, surtout par le froid, ou embarrassée par une obstruction formée dans les reins ou dans les vaisseaux émulgents, par le calcul, du phlegme grossier ou du pus qui s'y est rendu de quelque partie supérieure; quelquefois aussi les vaisseaux émulgents sont obstrués par un amas excessif de sang & de sérosité, comme dans le cas rapporté par Rivière, *Observat. t. Cent. I.* L'attraction des reins est lésée par la fante de l'objet, lorsque la sérosité est ou consumée, comme dans les fièvres chaudes, ou détournée ailleurs, comme dans l'hydropisie.

La faculté expulsive des reins peut également être offensée par les mêmes causes, je veux dire, par une intempérie, par une obstruction occasionnée par un calcul, des grumeaux de sang, du phlegme ou du pus grossier, ou par une inflammation.

Les uréters ne reçoivent point la sérosité, ni ne l'envoient point dans la vessie, en conséquence d'une inflammation ou d'une obstruction occasionnée par le calcul, par des grumeaux de sang, du pus ou du phlegme grossier, ou de la compression des parties voisines par des tumeurs.

On observera que les deux reins ou les deux uréters doivent être affectés pour qu'il y ait suppression totale d'urine; car tant que l'un d'eux reste ouvert, l'urine a la liberté de descendre dans la vessie.

Toutes les causes ci-dessus mentionnées peuvent être assez considérables pour occasionner une rétention totale d'urine, à laquelle on donne le nom d'ischurie; mais lorsqu'elles sont trop faibles pour cet effet, elles n'en produisent qu'une moindre qu'on appelle *strangurie*. Ces deux maladies ont les mêmes causes, & ne diffèrent que par leur plus ou leur moins de violence.

L'ischurie vraie ou propre se manifeste par la pesanteur & la tension de l'hypogastre, aussi-bien que par la tumeur environnante, qui a la même figure que la vessie. On connoît ses causes à l'aide des circonstances antécédentes & subséquentes; car si la maladie provient d'un amas copieux d'urine qui empêche la vessie de se contracter, on peut s'en instruire par le rapport du malade, qui vous apprendra qu'il a été un tems considérable sans uriner, soit pour n'être point obligé de descendre de cheval, soit par le respect qu'il devoit au lieu ou aux personnes avec qui il étoit, & qu'il n'a jamais été affecté dans ces parties. Que si'il vient à être affligé d'un délire, d'une paralysie ou de telle autre maladie que nous avons mise ci-dessus au nombre des causes de l'ischurie, c'est à elle qu'on doit attribuer la suppression dont il s'agit.

On connoît les compressions occasionnées par les tumeurs de la partie ou de celles qui sont au voisinage, ou par les causes dont on a parlé ci-dessus, ou par les symptômes qui leur sont propres. Il est aisé de découvrir les obstructions de l'urètre en introduisant dedans une bougie ou une sonde, car si elle vient à être arrêtée en chemin, on doit être assuré que l'urètre est obstrué par un calcul, une carnosité ou telle autre matière semblable.

Ces substances nuisibles sont faciles à distinguer par les caractères suivans :

Si l'urètre est obstrué par un calcul qui y soit descendu des reins, cet accident sera précédé par des douleurs néphrétiques; si le calcul s'est engendré dans la vessie,

ou y a séjourné long-tems, cette affection aura été inmanquablement annoncée par les symptômes propres au calcul de la vessie. Si ces carnosités obstruent le passage urinaire, ce n'est qu'en conséquence de quelque gonorrhée virulente, ou de quelque ulcère dans l'urètre, qui a rendu du pus pendant long-tems. Si l'obstacle est formé par un grumeau de sang, par une concrétion purulente, ou par un phlegme épais, il est impossible qu'il n'en reste quelques parcelles à la sonde qu'on a introduite dans la verge, ce qui suffit pour l'inspection du Chirurgien.

La fausse ischurie diffère de la vraie en ce qu'elle n'est accompagnée d'aucune tension, d'aucune tumeur, ni d'aucun sentiment de pesanteur dans la région du pubis, mais plutôt de la perception d'une espèce de vacuité dans ces parties. On ne sent ni envie d'uriner, ni irritation dans la vessie; & quoique la sonde ne rencontre aucun obstacle sur son passage, l'urine ne laisse pas que d'être interceptée. Elle peut être occasionnée par un calcul dans les reins & les uréters, par une inflammation ou une grande plénitude, ou par une boisson excessive, qui n'est suivie d'aucun écoulement copieux d'urine, & qui par ce moyen occasionne une trop grande répétition des veines; ou, enfin, par une fièvre ardente, ou une hydropisie, qui fait prendre à la sérosité un cours différent de celui qu'elle devoit naturellement suivre.

Passons au pronostic.

La suppression d'urine est extrêmement dangereuse, & pour l'ordinaire mortelle, quand elle dure plus de sept jours. Car l'urine qui s'arrête dans les vaisseaux infecte la masse du sang, se répand dans tout le corps, met le malade en danger d'être suffoqué, & montant à la tête, occasionne une affection soporeuse.

Toute suppression d'urine qui provient d'une plaie à l'épine, d'une chute, ou d'une luxation des vertèbres, est incurable.

Si l'urine se fait sentir par la bouche ou le nez du malade, il n'y a plus à espérer pour lui.

Le ténelme & le hoquet qui succèdent à la suppression d'urine, annoncent la mort du malade; le premier, pour le septième jour; & le second à tout instant. Dans le traitement de l'ischurie, soit qu'elle soit totale ou partielle, l'indication se réduit à détruire la cause qui la produit. Comme la fausse provient des affections des reins & des uréters, on doit s'attacher à apaiser l'inflammation & les douleurs néphrétiques que le calcul des reins occasionne. A l'égard de celle qui est occasionnée par la plénitude des vaisseaux émulgents, il faut la guérir par la saignée & les hydragogues. La vraie se guérit par les remèdes qui détruisent la cause; & supposé qu'elle provienne de l'inflammation de la vessie ou des parties voisines, on emploiera les remèdes qu'on fait être propres à guérir ces sortes d'inflammations.

Si la suppression d'urine est causée par un calcul engagé dans le cou de la vessie, on y remédiera de la manière suivante.

On fera coucher le malade sur le dos les jambes élevées, & on le secouera fortement pendant un bon espace de tems, pour obliger le calcul à redescendre dans la vessie, ou, supposé que cela ne se puisse, on l'y poussera avec la sonde. Si le calcul a pénétré bien avant dans l'urètre, on emploiera tous les moyens possibles pour l'en tirer, en le poussant doucement avec les doigts jusqu'à l'extrémité du gland, après quoi l'on trempera ce dernier dans l'eau ou du lait tiède, ou bien on fera prendre un demi-bain au malade, afin de relâcher & de dilater les voies. Que si le calcul ne peut ni avancer ni reculer, il ne reste qu'à faire une ligature au-dessus & au-dessous de l'endroit où il est logé, &

de l'en tirer par le moyen d'une incision.

L'obstruction du cou de la vessie qui est causée par une inflammation, se guérit par les remèdes qui servent à apaiser celle-ci. Si l'arrivoit cependant que l'urine fût long-tems à sortir, on introduiroit doucement dans l'urètre une bougie frottée avec de l'huile d'amandes douces, en évitant de se servir de la sonde, de peur d'occasionner une douleur qui ne feroit qu'augmenter l'inflammation.

On guérit la suppression d'urine qui est causée par une caroncule, en extirpant celle-ci à l'aide des remèdes qu'on introduit dans l'urètre avec une bougie, ce qui demande beaucoup d'adresse & de dextérité. Lors, au contraire, que les symptômes sont pressans, car la caroncule grossit quelquefois au point d'obstruer tout-à-fait le passage, on est obligé de procurer un écoulement à l'urine par l'introduction de la sonde, quoique l'on risque d'augmenter l'ensure en irritant la partie. Avant que d'en venir à cette méthode, il faut tenter une révulsion par la saignée & l'émétique, & tâcher de diminuer l'ensure de la caroncule en appliquant des répercussifs sur la région du pubis & du périnée, pour pouvoir ouvrir un passage à l'urine qui est retenue dans la vessie.

L'ischurie qui est causée par un phlegme grossier demande d'abord la purgation avec du *diaphanicon* réduit avec de la rhubarbe en forme de bol, & ensuite avec la térébenthine souvent mêlée avec de la réglisse en poudre. On pourra donner après cela au malade une décoction de racines apéritives avec l'oxymel, ou le *syrupus Bizanthinus*, sans oublier durant tout le cours de la maladie, l'usage des clystères émolliens & apéritifs, des fomentations & des demi-bains. Tous les remèdes qui ont la vertu de dissoudre & de chasser le calcul conviennent dans le cas dont il s'agit; mais on doit surtout faire cas du suivant dont on a éprouvé les bons effets une infinité de fois.

Prenez de bœufs laxatifs, demi-once;
de trochisque de myrrhe, deux scrupules;
de décoction de sabsine, trois onces.

Mêlez pour une potion.

Une femme fut guérie en peu de tems d'une suppression d'urine par ce remède.

Supposé qu'il y ait une redondance de phlegme dans tout le corps, & particulièrement dans la tête, on commencera par saigner le malade, & on le purgera pendant les trois ou quatre premiers jours de la maladie avec des apocèmes, capables d'opérer une purgation universelle.

Un remède excellent dans cette occasion, c'est un julep préparé avec le suc de pariétaire, de fenouil marin & de limon, avec de l'huile d'amandes douces, que l'on prescrit pour le calcul des reins.

Le *syrupus Fernelii de Raphano*, pris à la dose de deux onces, est très-efficace dans le cas présent.

Dodonée, *Lib. Conserv. cap. 47.* rapporte qu'un homme de quatre-vingts ans fut parfaitement guéri d'une strangurie, en buvant une fois une lessive de coques d'œufs calcinées & mêlées avec l'esprit de vin.

Arnould de Villeneuve recommande le vin de Coquerets, dans le cas suivant rapporté dans son Livre de Vents.

« Il y avoit, dit-il, de mon tems un Cardinal, qu'une suppression d'urine de plusieurs jours avoit tellement enflé, qu'on désespéroit absolument de sa guérison. « Il avoit inutilement employé tous les remèdes imaginables, lorsqu'un Charlatan lui conseilla de boire

« un verre de vin de cerises d'hiver, il suivit ce conseil, & il fut parfaitement guéri. Cette cure valut à son Auteur une réputation & des richesses infinies. »

On prépare ce vin, suivant l'Auteur dont j'ai emprunté cette histoire, avec cinq, sept, ou un plus grand nombre de cerises d'hiver, que l'on pile dans du vin blanc, & dont on fait boire la colature au malade.

Les cloportes pilés dans du vin blanc ont aussi la vertu de provoquer l'urine. L'huile de scorpion de Matthiole, pris à la dose de cinq ou six gouttes dans du bouillon ou dans telle autre liqueur, produit le même effet avec beaucoup plus d'efficacité.

L'usage fréquent du crystal minéral provoque l'urine, surtout lorsqu'on craint l'inflammation qu'occasionne l'urine trop long-tems retenue dans la tunique interne de la vessie.

L'esprit de sel produit le même effet à un plus haut degré.

Le suc de pariétaire dépuré & pris à la dose de quatre onces avec demi-once de sucre, est un des remèdes ordinaires qui ont le plus d'efficacité; on peut le mêler avec du sel de prunelle, ou de l'esprit de sel.

Supposé que la suppression d'urine, qui provient d'une matière pituiteuse, soit sujette à revenir, on ne peut employer de meilleur remède que les eaux minérales chaudes nitreuses & sulphureuses, dont l'usage en forme de bain & de boisson, a la vertu de dissoudre, de déterger & de consumer la matière muqueuse.

Une personne de condition de cette ville fut guérie d'une suppression d'urine dont elle étoit affligée depuis plusieurs jours, & pour laquelle elle avoit inutilement employé les remèdes les plus connus, par le lavement suivant, qu'elle garda pendant deux heures.

Prenez de racines d'asche,

de persil,
de bruse,
d'asperge,
de guimauve,
de mauve,
de pariétaire, deux poignées,
de semences d'anis,
de fenouil,
d'aneth,
de carvi,
de saucis,
de poivrete,
de safran bâtard,
de rue, &
de cumin, avec
des baies de laurier,
de fleurs de camomille,
de melilot,
d'aneth,
de stachas,

de chaq. deux onces;

de chaque, demi-once;

de chaq. deux pinces.

Faites bouillir ces drogues dans du vin rouge jusqu'à consommation de la moitié.

Coulez & faites dissoudre dans une chopine de la colature,

de beurre frais, quatre onces;
de miel rosat, deux onces;
de sucre brus, une once;
de bœufs laxative, demi-once;
un jaune d'œuf;
d'huile de noix,
d'aneth, &
de lin,

de chaque, une once.

Mêlez pour un lavement.

Les Chymistes ont des remèdes qu'ils estiment infail-
bles pour la maladie dont nous parlons : tels sont les
épirits de sel, de vitriol, de soufre & de térébenthine,
qu'ils donnent à la dose de demi-scrupule dans l'eau
convenable, ou dans du bouillon de poulet. Ils pres-
crivent aussi pour le même effet le sel de tartre & ce-
lui de tiges de fèves à la dose de demi-once ou d'une
once.

Pour détourner les humeurs des parties affectées, ils
prescrivent un émétique, dont ils disent des mer-
veilles.

On usera pendant tout le tems de la cure, des fomen-
tations, des linimens, des cataplasmes, des demi-
bains & des autres remèdes externes que l'on prescrit
pour apaiser les douleurs néphrétiques. Un bon reme-
de, entre plusieurs autres de cette espèce, c'est un
cataplasme de pariétaire avec du beurre ; ou, ce qui
vaut mieux, avec l'huile de scorpion ; comme aussi une
vessie de demi temple d'huile dans laquelle on aura fait
bouillir des scorpions.

On se sert communément dans cette maladie d'un cata-
plasma d'oignons frits avec du sain-doux, qu'on ap-
plique sur la région du pubis & des lombes, après y
avoir ajouté quelques huiles convenables.

Supposé que l'on veuille un remède plus efficace dans son
opération, on n'a qu'à prendre des oignons blancs tout
crus, les piler dans un mortier, les réduire avec de
l'huile en forme de cataplasme, & les appliquer sur la
région des reins, des urètres & du pubis.

Un cataplasme de raisin pilé produit le même effet.

Lorsque l'ischurie est causée par des grumeaux de sang,
on doit tâcher de les résoudre par des remèdes con-
venables. Tels sont les trochisques d'ambre, la prescrite
d'un chevreau, la caillotte d'un lièvre, l'oxymel sim-
ple & scillitique, le sirop de vinaigre & autres sembla-
bles. La bouse de vache est un des remèdes externes
les plus efficaces, si l'on en croit Aétius, *Tetrab. III.*
sem. 2. cap. 25.

Enfin, lorsque la suppression d'urine ou la strangurie est
causée par une matière purulente, il faut avoir re-
cours aux détersifs & aux incisifs, aussi-bien qu'aux re-
mèdes que l'on prescrit ordinairement pour les ulcères
des reins & de la vessie. Voyez *Ischurie*.

De la dysurie ou ardeur d'urine.

Par le mot de *dysurie* ou de difficulté d'uriner, on entend
une excrétion douloureuse ou pénible de l'urine, que
les Modernes appellent communément ardeur d'urine,
ardor urinae, parce qu'il semble que l'urine brûle
en passant par le cou de la vessie & l'urètre. Plusieurs
Auteurs confondent cette affection avec la strangurie,
qu'ils prétendent être aussi accompagnée d'une sensa-
tion douloureuse, & ne différer de la dysurie qu'en ce
que l'urine est moins abondante ; & de-là vient qu'ils
l'appellent encore « une excrétion d'urine par gouttes, »
stillsidium urinae. Mais j'aime mieux, pour rendre la
chose plus claire, appeler la diminution de la quan-
tité de l'urine qui n'est point accompagnée de douleur,
du nom de *strangurie* ; & la renfermer dans le même
article que l'*ischurie*, à cause qu'elles demandent tou-
tes deux la même méthode ; & traiter dans celui-ci
des écoulements d'urine qui sont accompagnés de dou-
leurs, en les comprenant tous sous le nom de *dysu-
rie*, *dysuria* ; à cause qu'ils proviennent tous de la
même cause, & demandent les mêmes remèdes.

La cause prochaine & immédiate de la dysurie, est une
solution de continuité dans le sphincter ou l'urètre ;
d'où il suit qu'elle peut être occasionnée par tout ce qui
est capable de causer une solution de continuité dans
ces parties.

La principale & la plus fréquente de ces causes, est l'a-
crimonic de l'urine, qui est quelquefois simple & sans

mélange d'aucune autre humeur, ne provenant que de
l'intempérie chaude des viscères, ou de l'usage des
alimens échauds & acrimonieux ; mais plus souvent
d'un mélange d'humeurs acres, telles que la bile ou le
phlegme salé. L'urine doit quelquefois son acrimonie
à un écoulement de pus occasionné par l'ulcération de
la vessie ou des reins ; il arrive aussi quelquefois que
cette ardeur d'urine est occasionnée par une espèce de
substance blanche & laiteuse qui sort en abondance
avec l'urine, & que la plupart des Médecins prétendent
être une matière purulente qui a sa source dans les
reins ; mais leur opinion est rejetée par *Sennert*, qui
assure, que quand même tous les reins se résoudroient
en pus, ils ne sauroient en fournir une aussi grande
quantité que celle qui s'écoule tous les jours durant
plusieurs semaines. Il aime donc mieux l'attribuer à la
mauvaise coction qui se fait dans le ventricule, & en-
suite dans le foie, la seconde ne pouvant jamais recti-
fier la première. De-là vient que le chyle & le sang
restent dans un état de crudité, sans pouvoir se débar-
rasser des parties salines & tartareuses qui s'en séparent
dans la première digestion ; & ces particules étant at-
tirées par les reins, & passant ensuite dans la vessie,
excitent cette sensation douloureuse qui accompagne
la sortie de l'urine.

Il dit être redevable de cette opinion à l'observation sui-
vante :

Un homme de lettres qui avoit été affligé durant quel-
ques semaines d'une ardeur d'urine dont l'excrétion
étoit abondante, mais jointe à une si grande quantité
de matière blanche, qu'il en avoit ramassé la moitié
d'un pot de chambre, ne vint à bout de se délivrer
de cette incommodité qu'en buvant du vin de Mal-
voisie.

Le calcul de la vessie peut, en frottant contre son cou,
causer des douleurs en urinant : il en est de même du
gravier qui irrite l'orifice de l'urètre.

L'inflammation ou l'ulcération de ces parties est capable
aussi de causer une ardeur d'urine, à cause qu'étant
rendues extrêmement sensibles par ces affections, elles
souffrent considérablement de l'impression de l'urine,
lors même qu'elle est d'un bon tempérament, de
même que dans les inflammations ou les ulcères ex-
ternes, les parties affectées sont hors d'état de suppor-
ter l'anouchement des objets qui leur conviennent le
plus. C'est ainsi que l'on sent une ardeur continuelle
d'urine dans la gonorrhée tant que l'inflammation de
l'urètre subsiste.

Le diagnostic de cette maladie est évident par lui-même ;
car la douleur qui accompagne l'excrétion de l'urine,
est si sensible & si aiguë, qu'elle oblige souvent le ma-
lade à jeter les hauts cris. Mais on doit distinguer les
signes diagnostics des causes, de la manière suivante :

Si la dysurie provient de l'acrimonie de l'urine, celle-ci
paroltra tenue, haute en couleur & quelquefois de
couleur de feu ; ou bien elle sera mêlée avec une ma-
tière bilieuse pituiteuse ou purulente ; ou il y aura in-
tempérie des viscères, diète chaude & acrimonieuse,
chaleur étouffante, ou autres semblables causes pro-
catartiques qui auront précédé.

A l'égard du calcul, de l'inflammation de ces parties &
autres causes semblables, elles se manifesteront assez
par les signes qui leur sont propres.

Cette affection est quelquefois moins dangereuse qu'in-
commode ; & en égard aux différentes dispositions
des causes, souvent difficile à guérir, surtout dans les
vieillards, qu'elle accompagne au tombeau ; mais à
quelque âge qu'elle arrive, elle cause, lorsqu'elle
dure long-tems, une ulcération de la vessie & de son
cou.

La cure consiste en premier lieu à détruire la cause : &
ainsi, supposé que la dysurie provienne de l'inflamma-

tion, on de l'ulcération de la vessie, ou de son cou, on ménagera la cure relativement aux indications tirées de ces maladies respectives : on indiquera plus bas les remèdes qui sont propres à calmer les symptômes.

La dysurie qui provient de l'acrimonie de l'urine, & de la chaleur des humeurs qui se sont mêlées avec elle, demande les remèdes suivans :

La saignée est nécessaire, en premier lieu, pour appaiser la chaleur intempérée du foie & des autres parties ; & on doit la réitérer plusieurs fois selon la grandeur de la pléthore, où le danger dont l'inflammation est accompagnée : 1°. Au bras droit, pour procurer une évacuation & une révulsion ; 2°. Au pied, pour détourner les humeurs de la partie affectée ; & de-là vient qu'Hippocrate & son sectateur Galien, ordonnent la saignée du pied dans toutes les affections des parties qui sont au-dessous des reins.

La purgation convient aussi dans cette maladie ; mais on ne doit la procurer qu'avec des cathartiques adoucissans & rafraîchissans, de peur d'augmenter l'ardeur d'urine ; aussi quelques-uns ne prescrivent-ils dans ce cas qu'un simple bol de casse, qui est en effet préférable à tout autre purgatif. On pourra cependant la rendre plus rafraîchissante, si après l'avoir mêlée avec de la pulpe de tamarins, on avec une solution de casse dans une décoction de laitue, de pourpier & de sommités de mauve, on la donne au malade durant plusieurs jours de suite, pour attirer dans les intestins les humeurs acrimonieuses qui se portent dans les conduits urinaires. Que si la rédonance des humeurs peccantes paroit demander des remèdes plus énergiques, on aura recours à la potion suivante :

Prenez de feuilles de laitue, }
de pourpier, } de chaque, demi-
de plantain, & } poignée ;
de sommités de mille-feuille,
de tamarin, demi-once ;
de myrobolans citrins, un gros.

Faites bouillir ces drogues jusqu'à ce que le tout soit réduit à six onces.

Coulez la liqueur, & faites infuser dedans

d'extrait récent de casse, une once.

Coulez de nouveau, & faites dissoudre dans la colature

de rhubarbe infusée dans de l'eau de laitue, avec du sandal citrin, un gros & demi ;
de manne & de sirop de roses, une once.

Faites une potion.

On peut, lorsque la dysurie est opiniâtre, user avec succès d'un opiat purgatif.

Le vomissement excité par un léger émétique, peut avoir son utilité, parce qu'il procure une révulsion de la partie affectée, sans être sujet aux inconvéniens qui accompagnent pour l'ordinaire les évacuations par bas. On doit donc y avoir recours lorsque les sujets sont en état de le supporter, & le réitérer une ou deux fois par semaine.

L'usage fréquent des clysters détourne non-seulement les humeurs acrimonieuses vers les intestins, & les évacue peu-à-peu, il corrige encore l'intempérie chaude, aussi-bien que l'inflammation de la vessie & des parties voisines.

Voici une formule dont on pourra se servir au besoin.

Prenez de racines d'althea, une once ;
de feuilles de mauve, } de chaque, une poignée ;
de violettes, & }
de laitue, }
de fleurs de nœufpaur, & } de chaque, une pin-
d'orge mondé, } cée.

Réduisez par la coction à une chopine, & faites dissoudre dans la colature,

d'extrait de casse récent, une once ;
un œuf entier ;
d'huile de violettes, deux onces.

Pour un lavement.

On peut y joindre pour calmer les douleurs, les mucilages de semences de guimauve, de coings & de fenugrec.

Les clysters composés de lait pur, ou mêlé avec les mucilages dont on vient de parler, ne sont pas moins efficaces pour calmer les douleurs, que pour appaiser la chaleur dont le malade est affligé ; & j'ai connu quelques personnes qui n'ont dû leur guérison qu'à ce remède, qu'on avoit eu la précaution de seconder par un demi-bain.

Les remèdes internes sont très-nombreux, & propres en qualité d'adoucissans, à corriger l'ardeur d'urine, aussi-bien que l'intempérie des parties.

Voici quelques-uns des principaux :

Prenez d'eaux de pourpier, }
de laitue, } de chaque, une once
de roses, & }
de nœufpaur, }
de sirop violet, & } de chaque, six gros ;
de nœufpaur, }
de sel de prunelle, un gros.

Mêlez pour un julep, qu'on réitérera souvent.

Ou,

Prenez de racines d'althea, une once ;
de feuilles de laitue ; }
d'endive, } de chaque, une poi-
de pourpier, & } gnée ;
de sommités de mauve, }
de semences de Melon, }
de courge, } de chaque, trois gros ;
de mauve, }
de laitue, & }
de pavot blanc, }
de jusques, & } de chaque, six ;
de sebestes, }
de violettes, } de chaque, une pinée ;
de roses, & }
de nœufpaur, }

Réduisez par la coction à une chopine & demie.

Coulez, & faites dissoudre dans la liqueur,

de sirop violet, } de chaque, une once
de jusques, & } & demi ;
de pavot blanc, }
de sel de prunelle, demi-once.

Faites un julep pour quatre doses, dont on prendra deux fois par jour.

Les émulsions sont aussi fort salutaires malgré leur vertu diurétique, à cause qu'elles rafraîchissent & nettoient sans violence les conduits urinaires.

Telle est la suivante :

Prenez des quatre semences froides } de chaque, trois gros
majeures, &
de celles de pavot blanc,
d'amanthes doutes pîlées & infusées dans de l'eau
froide, demi-once.

Pilez-les dans un mortier de marbre, en versant dessus
pen-à-peu,

de décoction d'orge mon-
de,
de réglisse,
de pourpier, &
de semences de mauve, } une chopine & demie.

Faites une émulsion pour trois doses, à chacune desquel-
les on ajoutera,

de sirop violet, une once ;
de sel de prunelle, un gros.

Si la douleur est plus forte qu'à l'ordinaire, on pourra
mêler avec

quelque peu de sirop de pavot.

On ne fera pas mal d'y joindre,

un gros de gomme Arabique en poudre, ou
de sirop d'albâtre de Fernel.

On prépare les bouillons de la manière suivante.

Prenez de racines d'albâtre, demi-once ;
de mauve, une poignée ;
de réglisse, demi-once ;
de semences de coings, un gros.

Faites bouillir ces drogues dans du bouillon de poulet
& de poule, & usez-en durant plusieurs jours.

Le petit-lait de chevre fait aussi beaucoup de bien par la
quantité qu'on en prend.

Le lait pur, surtout celui d'ânesse, est beaucoup plus effi-
cace, pourvu qu'il n'y ait point de fièvre, par la vertu
détergative & adoucissante qu'il possède & qui le rend
propre à calmer les douleurs, & à corriger l'acrimonie
des humeurs.

Si la maladie est invétérée, on fera bien d'user d'eaux
minérales rafraîchissantes, surtout de celles qui sont
imprégnées avec de l'alun ou du Mars, ou qui con-
tiennent une petite teinture de vitriol : car on a éprouvé
que les eaux de Mayenne, qui possèdent cette vertu,
ont quelquefois guéri des dysuries extrêmement opi-
niâtres.

On peut substituer aux juleps précédents une simple dé-
coction de mauve avec le sirop violet, avec laquelle
Forelius, *Obs. 4. Lib. XXV.* dit s'être guéri une dysu-
rie très-opiniâtre. Il assure que rien ne l'a plus soulagé
que la décoction dont je parle, & s'en est servi pour
guérir d'autres personnes de la même incommodité.

Le même Auteur nous apprend dans l'*Obs. 3.* du même
Livre, qu'un nommé Jacques Joannis, Apothicaire, se
servoit avec succès, pour lui & pour les autres, d'eau
rosée battue avec un blanc d'œuf, qu'il partageoit en
deux doses.

Il nous apprend encore qu'un vieillard de Delft fut guéri
de cette maladie par une décoction de fleurs de camo-

mile dans du lait, dont une bonne femme lui conseilla
l'usage.

Amatus Lusitanus, *Curat. 56. Cent. 6.* rapporte qu'une
femme fut guérie d'une dysurie dont elle étoit affligée,
& qui avoit résisté à plusieurs remèdes qu'il rapporte,
au moyen d'une conserve de fleurs de mauve, dont
elle prenoit soir & matin la quantité d'un gros, bu-
vant par-dessus un demi-septier d'eau de mauve. Il dit
aussi, *Curat. 59. ibid.* qu'un vieillard qui avoit été at-
taqué d'une dysurie après avoir rendu un calcul, en
fut guéri en moins de trois jours avec la même con-
serve. Celle des fleurs d'albâtre a beaucoup plus d'effi-
cacité.

Quelques Médecins fameux font grand cas des Trochif-
ques d'Alkekkege, ou de Coquerets, pris à la dose d'un
gros chaque fois dans quelque liqueur convenable ; à
cause qu'ils sont diurétiques & propres à corriger &
émousser l'acrimonie des humeurs.

Supposé que la douleur soit aigüe & pressante, il sera
bon, tandis que le malade urine, de lui faire tremper
la verge dans du lait chaud, ou dans une décoction de
mauve, & de semences de pavot blanc, & même dans
de l'eau chaude, qui, par elle-même, est très-propre
à calmer la chaleur & la douleur.

La décoction de mauve mêlée avec du sirop violet, ou
emprégnée avec de la conserve de roses, & prise en
guise de potion, produit encore de très-bons effets.

On a éprouvé que rien n'est plus propre pour appaiser
l'ardeur d'urine, que d'injecter dans l'urethre du lait,
une émulsion des quatre semences froides, d'eau de
plantain & du petit-lait, auquel on peut ajouter la li-
queur d'un blanc d'œuf bien battu, ou un scrupule de
trochisques de Coquerets.

Les remèdes externes ne contribuent pas peu à appaiser
ces sortes d'ardeurs : tels sont les bains, les demi-bains,
les fomentations sur le pubis & le périnée avec des dé-
coctions d'herbes rafraîchissantes ; les linimens prépa-
rés avec de l'huile rosat, l'huile de nénuphar, l'on-
guent rosat, l'*unguentum refrigerans Galeni*, le *popu-
less* avec le camphre & le mucilage d'herbe aux puces
extrait avec de l'eau de plantain. Les épithèmes ra-
fraîchissants, & les linimens ci-dessus mentionnés, ser-
vent aussi à appaiser la chaleur des reins & du foie.

Lorsqu'il survient un écoulement d'humeurs acres & bi-
licieuses, il convient pour les détourner, d'appliquer un
cautère sur la jambe droite, ou d'ouvrir les veines
hémorrhoidales, ce qui est extrêmement utile dans
toutes les affections des reins & de la vessie, suivant le
VI. Aph. 11. à cause que les veines qui se distribuent
dans les reins, dans la vessie & dans les hémorrhoides,
viennent toutes de la branche splénique. Rivierius ;
Prax. Méd. Lib. XIV. cap. 3.

Du pissement de sang.

L'hémorrhagie des conduits urinaires, à laquelle on don-
ne communément le nom de pissement de sang ;
provient de la rupture ou de l'érosion des vaisseaux des
reins ou de la vessie, dont la liqueur s'épanche quelque-
fois avec l'urine, & quelquefois toute seule.

Les Médecins font souvent embarrassés de déterminer si
le sang est mêlé ou non avec l'urine. Lorsque la quan-
tité de sang qui sort avec cette liqueur est considéra-
ble, par exemple, d'une chopine ou plus, comme il
arrive quelquefois, ou que ce fluide s'écoule par l'u-
rethre sans se mêler avec l'urine, la chose n'est plus
douteuse ; mais elle le devient un peu plus lorsque le
sang est mêlé en petite quantité avec l'urine ; car celle-
ci est souvent sanguinolente, & forme un dépôt qui
ressemble parfaitement au sang, comme au contraire
elle peut être brune ou noirâtre, & mêlée avec du sang,
sans qu'on s'en aperçoive. Je vais donc indiquer les

signes qui peuvent servir à faire connoître cette différence.

Lorsque la rougeur, qui fait prendre l'urine pour du sang, provient des particules sulphureuses qui ont été exaltées par leur mélange avec des sels alcalis, elle devient claire & transparente aussitôt après être sortie, & forme un sédiment rouge comme du cinabre, qui se dissout de nouveau à l'aide d'une chaleur suffisante, après quoi l'urine reprend sa première transparence; au lieu que lorsque cette rougeur lui vient du sang avec lequel elle est mêlée, elle est opaque, médiocrement épaisse, & forme un dépôt grumeleux & noirâtre, qui ne peut se dissoudre ni se mêler de nouveau avec elle; à quoi l'on peut ajouter qu'elle teint en rouge les linges à travers desquels on la passe, ce qui n'arrive point lorsqu'elle ne reçoit cette couleur que des sels avec lesquels elle est mêlée.

Comme les conduits qui servent à la sécrétion & à l'excrétion de l'urine sont très-nombreux, il est important de connoître qui sont ceux qui laissent sortir le sang; lorsque ce dernier vient à fluer tout à coup & en abondance sans douleur, on a tout lieu de croire, avec Hippocrate, *Sect. 4. Aph. LVIII.* qu'il vient de la substance sanguine & vasculaire des reins; lors, au contraire, que le sang est en petite quantité, de couleur noirâtre, pur, ou mêlé avec du pus, & qu'il y a douleur durant ou après l'écoulement, on ne doit plus douter qu'il ne vienne d'une plaie ou d'un ulcère à la vessie. Si l'écoulement de sang qui a son origine dans les reins est exempt de douleur, & si celui de la vessie est compliqué avec des douleurs extrêmement aiguës, ce n'est qu'à la structure des parties qu'il faut s'en prendre; car les reins ont fort peu de sentiment, au lieu que les tuniques nerveuses de la vessie étant extrêmement sensibles, il est impossible que le sang suinte à travers sans occasionner des douleurs excessives. On ne doit même pas être surpris que le malade soit sujet dans cette occasion à plusieurs symptômes violents, tels que la syncope, la difficulté de respirer, l'obscurité, la petitesse & quelquefois la fréquence du pouls; les nausées, l'anxiété d'esprit & les sueurs froides.

C'est ainsi qu'Hippocrate, *Lib. IV. Aph. 80.* nous apprend que lorsqu'une personne rend souvent avec l'urine du sang & une matière grumeleuse, & qu'elle est en même-temps affligée d'une strangurie accompagnée de douleurs dans la partie inférieure du bas-ventre & dans la région du périnée, il faut nécessairement que les parties contiguës à la vessie soient affectées.

Lorsque le sang se mêle avec l'urine en conséquence d'une plaie faite aux uréters par un calcul gros & inégal, il y a douleur aiguë aux environs des reins aussi bien que dans la région iliaque, écoulement difficile d'une urine sablonneuse, & la maladie se manifeste par les signes d'un calcul logé dans les uréters. Lorsque le pissement de sang est occasionné par la lésion des vaisseaux sanguins de la vessie, non-seulement l'urine s'écoule avec douleur, & quelquefois après avoir été auparavant obstruée; mais il sort quelquefois avec elle des concrétions grumeleuses remplies de molécules sablonneuses; & ceci arrive encore dans certaines occasions, lorsqu'un calcul blesse les reins dans lesquels il s'est engagé.

Il est un autre pissement de sang dont les Auteurs font rarement mention, & qui est occasionné par la trop grande distension & la trop grande ouverture des vaisseaux de la vessie, ou plutôt de son sphincter.

Cœlius Aurélianus, in *Traité de Morb. Chron.* en parle en ces termes: «il se forme quelquefois dans la vessie & de même que dans le fondement & le vagin, ou le cou de la matrice, des hémorrhoides qui rendent du sang par intervalles. C'est à quoi le Médecin doit

«faire attention, car cette effusion n'est pas d'abord «dans son plus haut état, mais augmente peu-à-peu, «tandis que le malade tombe de temps en temps en syncope, & sent une douleur aiguë dans la région du «pubis, occasionnée par la rétention du sang. Il arrive quelquefois que les hémorrhoides s'enflent & se gonflent au point d'occasionner une suppression d'urine à laquelle les Grecs donnent le nom de dysurie «ou d'ischurie.»

Arhigene assure, «que comme les règles & les hémorrhoides ont des périodes réglées, de même la pléthore se fait jour dans certaines saisons par les reins & la vessie.»

Henrius, in *Comment. in Aph. 78. Sect. 4.* traitant des différentes parties par où le sang s'écoule, s'explique en ces termes: «le sang qui sort avec l'urine n'est point intimement mêlé avec elle; mais devient grumeleux en se reposant; & cette matière grumeleuse, qui sort quelquefois toute seule, cause une douleur insupportable dans la vessie; mais le sang qui vient des reins est abondant, & si exactement mêlé avec l'urine, que cette dernière ne paroît être autre chose qu'un sang délayé & tenu; mais le sang se précipite aussitôt, sans perdre toutefois sa fluidité.»

Il ne faut pas cependant confondre le pissement de sang avec l'écoulement de semence sanguinolente; car il arrive souvent aux personnes qui ont une gonorrhée virulente, lorsque les prostates viennent à être relâchées par la trop grande affluence de lymphes & de sérosité, de rendre par l'urètre & sans aucune urine, non-seulement de la semence, mais encore une sérosité gluante remplie de petites particules sablonneuses, & quelquefois même du sang qui s'est épanché par les orifices des vaisseaux qui ont été corrodés par l'acrimonie de la matière.

Il faut encore distinguer avec soin le pissement de sang de l'évacuation qui s'en fait par les téguments de la verge. J'ai connu plusieurs personnes qui ont rendu pendant plusieurs semaines dans des temps réglés une grande quantité de sang pur par la verge, après avoir auparavant senti des douleurs dans les aines & dans les cuisses. Ces sortes d'exemples ne sont pas rares dans Stalpart Vander Wiel, in *Cent. I. Observ. 80.* Dans ce cas le sang n'est point mêlé avec l'urine, mais il sort tout pur goutte à goutte du rameau des veines hémorrhoidales externes qui va se rendre à la verge.

On doit aussi distinguer avec soin le pissement de sang critique & salutaire, de celui qui est morbifique & préjudiciable. Le premier est souvent abondant, & a sa source dans les reins, & quelquefois, mais le cas est rare, dans le sphincter de la vessie, & pour lors il revient dans des temps marqués, sans causer ni douleurs, ni anxiétés. Cet écoulement est causé principalement par le transport du sang qui devoit s'écouler par le vagin ou les veines du fondement, lorsque ces dernières évacuations viennent à diminuer ou à être totalement supprimées. J'ai connu des vieillards & des jeunes gens d'une habitude pléthorique affligés d'un pareil écoulement critique de sang par la verge, ensuite de la cessation du flux hémorrhoidal, ou pour avoir négligé de se faire saigner, sans qu'il leur en soit arrivé aucun mal. J'ai aussi vu des femmes de quatre-vingts ans, qui faisoient bonne chère & qui jouissoient d'une bonne santé, affligées d'un pareil pissement de sang, pour avoir négligé la saignée après la cessation de leurs règles.

J'ai encore vu des vieillards dont les hémorrhoides avoient cessé de fluer, & des personnes de moyen âge sujettes aux hémorrhoides aveugles, qui après une agitation violente de corps ou d'esprit, ont rendu une grande quantité de sang aussi brun que du café, sans aucune difficulté d'uriner, lequel venoit sans doute des vaisseaux situés autour du sphincter de la vessie: car

les veines hémorroidales externes communiquent avec la vessie & y envoient des ramifications ; au lieu qu'il n'en est pas de même des veines hémorroidales internes, dont on n'a pas encore vu les ramifications aillent se distribuer dans ce viscère.

Le pissement de sang qui est occasionné par la suppression des autres excréments sanguins, surtout du sang hémorroidal, a principalement sa source dans les reins, lorsque le sang qui se rend par l'artere mélangée dans les tuniques de l'intestin rectum ne trouvant aucune issue dans cet endroit, regorge, pour ainsi dire, dans le tronc de la grande artère, ou s'y amasse en grande quantité ; d'où venant à passer dans les vaisseaux artériels des reins, qui excèdent les veines émulgentes par leur nombre & leur grosseur, il distend & dilate leurs orifices, passe dans les conduits urinaires qui sont contigus aux extrémités des petites artères, & se rend dans les orifices des papilles, de-là dans le bassin, & d'ici dans les uréters & la vessie. D'où il suit que l'anastomose, la diérèse, ni la diapedèse, dont les Auteurs ont tant parlé, ne sauroient avoir lieu dans le cas dont il s'agit.

La vessie est encore extrêmement sujette aux excréments de sang à cause de sa situation basse & perpendiculaire, qui rend le retour du sang par les veines tout-à-fait difficile. De-là vient que lorsque le flux hémorroidal est obstrué, surtout dans des sujets pléthoriques, le sang qui ne peut s'écouler par le fondement s'insinue en abondance dans les orifices des vaisseaux capillaires de la vessie, ou, pour mieux dire, de son sphincter.

La suppression ou la cessation du flux hémorroidal, quelle qu'en soit la source, est la principale cause du pissement de sang dont la matière vient des reins. Hercules Saxonia, in *Lib. III. cap. 4.* parle d'une personne de distinction qui pendant cinq ans que ses hémorroides furent supprimées, rendit de tems en tems par l'urètre une grande quantité de sang, avant de voider son urine. Rolinckjuss, in *Dissert. Anatom. Lib. V. c. 16.* rapporte « qu'une personne de distinction dont les hémorroides avoient discontinué de couler, fut atteinte d'un pissement de sang, qui lui dura plusieurs semaines, & qui s'arrêta dès que les hémorroides eurent repris leur cours. » Relselius, in *Epistol. 64.* rapporte qu'un berger rendoit de tems à autre pendant trois ans que ses hémorroides furent supprimées, une assez grande quantité de sang pur pour en remplir un pot de chambre ; il ajoute que le malade n'avoit jamais été saigné de sa vie ; mais qu'après trois paroxysmes de cette espèce, qui revenoient dans des tems marqués, l'urine reprenoit son cours ordinaire. Le Medecin lui ayant ordonné de boire beaucoup de vin, de prendre des pilules préparées avec de l'alcool imprégné avec du suc de chicorée & l'extrait de trochisques Alhandal, le flux hémorroidal reprit son cours, & le pissement de sang s'arrêta.

Quoique tous les exercices violents en général, surtout lorsque les sujets sont pléthoriques, disposent aux hémorrhagies, on peut dire cependant qu'il n'y en a aucun qui soit plus propre à causer un pissement de sang, que celui du cheval. C'est ce dont on trouve plusieurs exemples dans les Auteurs. Riviere, *Cent. II. Obs. 13.* parle d'un homme de cinquante ans qui pissait du sang toutes les fois qu'il montoit à cheval.

Voici comment Houllier, in *Aphor. 78. Sect. 4. Hippoc.* s'explique sur ce sujet.

« Les personnes qui courent long-tems à cheval, ou qui « font un exercice immodéré, s'échauffent les reins & « pissent du sang. » Je suis persuadé, & j'ajoute-t-il un peu « plus bas, que l'écoulement d'urine sanguinolente & « trouble, dont l'Evêque a été affligé, n'est venu que « de la dilatation qui s'est faite dans les cavités des « reins & dans les conduits urinaires, par la chaleur « excessive, que le mouvement rapide de la voiture par

« un chemin raboteux, qui agitoit tout le corps, & fin-
« tout la région des reins, a occasionnée dans ces par-
« ties, & qui a été augmentée par la fourrure dont il
« étoit couvert, aussi-bien que par l'ardeur du soleil à
« laquelle il fut exposé en montant à pié la montagne.
« Toutes ces choses ont excité une si grande chaleur
« dans les parties qui sont aux environs des reins, & les
« ont tellement dilatées, qu'il en est résulté un pisse-
« ment de sang. De-là vient qu'il ne sauroit se fati-
« guer, que son urine ne devienne trouble & sanguino-
« lente. »

La raison pour laquelle l'exercice du cheval, qui est si salutaire pour la guérison des autres maladies chroniques, dispose aux hémorrhagies des reins & de la vessie est, que la compression que souffrent les veines des cuisses, du périnée & du fondement, retarde considérablement le retour du sang ; au moyen de quoi sa quantité augmente dans les artères, & son mouvement devient plus rapide dans les parties supérieures, surtout aux environs des reins, à cause des secousses du cheval ; ce qui dispose les artères émulgentes à s'ouvrir. Car Malpighi, dans son *Traité de Rembus*, remarque fort bien, « qu'il n'y a point de partie dans le corps hu-
« main, si l'on en excepte les poumons, plus sujette
« aux injures qu'occasionne la redondance du sang,
« que les reins. »

Le calcul des reins occasionne encore souvent un pissement de sang beaucoup plus dangereux & plus incommode que le premier. C'est ce dont je pourrais rapporter une infinité d'exemples, mais je me contenterai de celui qu'en donne Horstius, *Lib. IV. Observ. 37.* par lequel on voit que les personnes sujettes aux douleurs néphrétiques ne sauroient faire un exercice violent, surtout si elles sont pléthoriques, sans pisser du sang, sans pour cela qu'elles ressentent aucunes douleurs dans les reins. Cela vient sans doute de ce que le calcul, quelque gros & inégal qu'il soit, peut demeurer long-tems sans douleur dans les reins, jusqu'à ce que venant à comprimer & à déchirer, en conséquence de l'exercice qu'on fait, la substance vasculaire de ces viscères, il dérange leurs fonctions naturelles, & occasionne par ce moyen un pissement de sang. Car lorsque le calcul comprime par son volume & sa pesanteur les ramifications de la veine émulgente, il empêche le sang d'y circuler, & l'oblige à se porter avec impétuosité dans les petites artères émulgentes & dans celles de leurs ramifications capillaires qui aboutissent aux conduits urinaires, de manière qu'il distend les premières, & s'insinue à la fin dans les dernières, qui, dans leur état naturel, étoient seulement destinées à conduire l'urine.

Cela arrive principalement lorsque les personnes disposées au calcul usent, comme c'est assez la coutume, de remèdes capables de provoquer l'urine & la sortie du calcul, surtout de ceux qui sont chauds, par exemple, des préparations de térbenthine, d'ambre & de genièvre ; car dans ce cas, le calcul enflammé dans les reins, venant à écorcher & à déchirer leurs petits vaisseaux, produit une ulcération qui est suivie d'un épanchement de pus & de sang dans les uréters & la vessie, & par conséquent d'un écoulement douloureux d'une petite quantité d'urine. Cet accident est encore plus fréquent lorsque les uréters viennent à être déchirés par le calcul.

Il survient encore un pissement de sang abondant & dangereux, lorsqu'en conséquence d'un ulcère de la vessie occasionné par un sang abondant, acre & croupissant, il descend dans la cavité une matière muqueuse, purulente & sanguinolente ; car dans ce cas l'urine s'écoule avec chaleur, douleur & difficulté, tandis que la maladie est accompagnée de tremblements & de mouvements convulsifs des membres, & de frissons & de tremblements. C'est ce que j'ai vu souvent arriver à des personnes affligées d'une gonorrhée virulente & invétérée.

rée, dont la matiere sortant par la verge, rongeoit par son acrimonie cautivait les parties voisines. Lorsque ce cas arrive, & que la substance des reins ou de la vessie vient à se putréfier & à causer un écoulement de matiere purulente & putride, l'*urine* que l'on rend ressemble à du son, & contient de petites caroncules ou substances velues qui ressemblent à des vers, & qui ne sauroient venir de la vessie, puisqu'il est impossible que ce soit ses filamens. Il faut donc qu'elles viennent de la matiere muqueuse qui se trouve dans les reins ou la vessie, & qui a pris la forme & la consistance dont nous parlons.

Le pissement de sang peut être aussi occasionné par des causes externes, par une contusion, par exemple, une chute, un coup, ou par les efforts qu'on fait pour lever un fardeau : ces sortes de cas ne sont pas rares dans la pratique, quoiqu'il ne soit pas aisé d'en rendre raison ; car si cet accident provient de la rupture des vaisseaux d'es reins, ou d'une solution de continuité qui s'y est faite, on ne sauroit y remédier assez promptement par la saignée, ni par les remèdes qui résolvent le sang. Je croirois plutôt que la contusion ou la contorsion que souffrent les vaisseaux sanguins, jointe au sang qui y croupit, empêche la circulation dans les parties lésées, au moyen de quoi son mouvement & sa quantité augmentent dans les vaisseaux internes ; & lorsque ces derniers sont une fois distendus, surtout dans les sujets pléthoriques, il ne faut pas un grand effort pour les rompre. Cela arrive fort aisément dans les reins, lorsqu'on reçoit un coup dans cette région ; aussi a-t-on des exemples de pissement de sang qui ont suivi les luxations des vertèbres. Hildan, in *Cent. II. Obs. 10.* a été témoin d'une dysurie causée par l'aspiration d'une jambe, & j'en ai vu moi-même une occasionnée par la fracture du tibia ; par où il est aisé de concevoir comment la contusion des veines, & la stagnation du sang dans quelque partie du corps, peuvent être suivies de l'écoulement d'une partie de ce fluide par l'urètre.

C'est une chose démontrée par l'expérience que le pissement de sang peut être causé par des tranchées violentes, par des purgatifs acres & des diurétiques extrêmement forts, tels que les cantharides : mais on doit attribuer ce symptôme à la contraction spasmodique des veines, qui interrompent la circulation du sang. Il est donc aisé d'expliquer pourquoi la rougeole & la petite vérole, surtout de l'espece maligne, sont quelquefois accompagnées de ce symptôme terrible. Quelques Auteurs assurent que l'application des vésicatoires dans lesquels il entre des cantharides est quelquefois suivie d'un pissement de sang ; mais je ne me suis jamais aperçu de cet effet, & il y a tout lieu de croire que cet accident provenoit de quelque autre cause.

Tout pissement de sang en général est dangereux : car bien qu'il puisse paroître critique & salutaire au commencement, à cause de la redondance de sang occasionnée par la suppression du flux mensuel ou hémorrhoidal, il ne laisse pas d'être extrêmement dangereux, non-seulement par la facilité avec laquelle il revient, & l'épuisement des forces qu'il occasionne ; mais encore parce qu'étant traité avec des styptiques, il est suivi en peu de tems de l'inflammation & de la corruption des reins ou de la vessie. Il arrive encore souvent que les grumeaux de sang qui descendent des reins s'engagent si fort dans la portion de l'urètre qui s'insère obliquement dans la vessie, qu'il en résulte une *ischurie* violente qu'on a toutes les peines du monde à guérir. Quelquefois aussi le sang se grumele dans la cavité de la vessie, & s'attachant au sphincter, produit des douleurs excessives & une suppression totale d'*urine*. Il arrive la même chose lorsque les vaisseaux sanguins du sphincter, semblables aux hémorrhoides aveugles, viennent à être distendus par un sang épais.

Le pissement de sang le plus dangereux est celui qui est produit par une plaie ou un ulcère profond aux reins ou à la vessie, & qui est accompagné d'une douleur aiguë & d'un écoulement de pus ; on doit cependant bien

se garder de confondre le sédiment muqueux & gluant qu'on observe quelquefois dans l'*urine* sanguinolente, avec le pus qui flotte pour l'ordinaire sur sa surface ; car ce sédiment est souvent si abondant que s'il venoit de l'ulcération des reins, ces derniers ne tarderoient pas à être entièrement consumés. On doit plutôt le regarder comme une mucoité, qui suintoit à travers la tunique glanduleuse de la vessie & de l'urètre, qui est extraordinairement relâchée, ou venant des prostate, se mêle ensuite avec l'*urine*.

Après avoir considéré les différentes causes & les différents sièges du pissement de sang, nous allons indiquer les mesures qu'il convient de prendre tant pour le prévenir que pour le guérir.

Lors donc que cette maladie est causée par un *eredoodace* de sang, ou qu'on a lieu de craindre que cette cause ne l'occasionne, on ne peut rien employer de plus sûr ni de plus efficace que la saignée, observant de la faire durant le paroxysme aux parties supérieures, c'est-à-dire, au bras, & de la proportionner aux forces & à l'habitude du malade. Lors au contraire que le pissement de sang est causé par la suppression du flux hémorrhoidal, il vaut mieux, pour empêcher qu'il ne revienne, ouvrir la veine du pied. La même méthode a lieu lorsqu'en conséquence du sang qui s'est amassé dans les tumeurs des intestins, & de la difficulté qu'il trouve à sortir par les veines hémorrhoidales ; la colique convulsive & les tranchées du bas-ventre viennent à être suivies d'un pissement de sang. Au reste, comme cette maladie revient pour l'ordinaire dans des tems marqués, il est bon de la prévenir par des saignées faites à propos.

Lorsque le pissement de sang est occasionné par la fermentation ou la raréfaction excessive du sang, soit avec pléthore ou sans pléthore, ce qui arrive pour l'ordinaire ensuite de quelque agitation violente de corps ou d'esprit, ou par l'abus qu'on a fait des remèdes qui agitent extraordinairement le sang, rien n'est plus efficace après la saignée que l'usage des remèdes nuxiaux & capables de modérer le mouvement élastique intestinal de ce fluide, ou des rafraîchissans, dont le meilleur est le nitre dépuré, ou le nitre artificiel préparé avec l'esprit de nitre & le sel tartre, qu'on mêlera avec des substances terreuses & absorbantes, pour les donner en forme de poudre ou de potion. Les meilleurs véhicules pour cette espece de remède sont, le petit-lait doux & acidulé, la décoction d'orge, l'eau de fontaine pure ou mêlée avec une égale quantité d'eau de Seltz ou de Tonkein ; la décoction de corne de cerf & de scorfonere, ou la petite biere, dans laquelle on mettra une suffisante quantité de teinture de rose ou de fleurs de tansée extraite avec l'esprit de vitriol, & non avec celui de sel, dont l'acrimonie volatile est extrêmement nuisible aux poudrons & aux reins.

Comme la constipation a beaucoup de force, non-seulement pour engendrer cette maladie, mais encore pour l'entretenir, tant parce que les flatuosités & les vents qu'elle occasionne empêchent la circulation & la distribution uniforme du sang, & l'obligent à se jeter en plus grande quantité sur les parties affaiblies que sur les autres, qu'à cause qu'un grand nombre d'impuretés acres & bilieuses passent des premières voies dans la masse du sang & des humeurs, on ne peut mieux faire pour prévenir cette maladie, ou pour l'empêcher de revenir, que de tenir le ventre aussi libre qu'il doit l'être : on doit cependant bien se garder d'employer pour cet effet les purgatifs, les irritans, ou les fels donnés en forte dose, ni beaucoup moins encore les préparations aloétiques, ou les pilules qui contiennent la moindre quantité de cet ingrédient : on satisfait beaucoup mieux à cette indication par des laxatifs anodins & corroborans, qui ne sont pas moins sûrs ni moins efficaces dans le pissement de sang que dans toutes les

autres excréments surnaturels de ce fluide. Les meilleurs de cette espèce sont les préparations de rhubarbe mêlées avec les résins de Corinthe, auxquelles on donne une vertu laxative en les épaississant médiocrement avec une solution de rhubarbe, ou avec de la rhubarbe en poudre & de la crème de tartre.

Les remèdes les plus propres à fortifier & resserrer les vaisseaux dilatés & ouverts des reins, ou à consolider les plaies qu'ils peuvent avoir reçues, sont les décoctions ou les infusions de drogues médiocrement vulnérables & astringentes, telles que l'aigremoine, le lierre terrestre, la préle, la millefeuille & les fontaines, la verge d'or & la racine de la grande consoude, édulcorées avec le miel de Prusse, qui est extrêmement agni des reins. On peut aussi mêler ces décoctions avec du lait, selon la situation du malade. Le lait d'amandes, surtout quand on le fait servir de véhicule au bôl d'Arménie, est encore d'une efficacité singulière pour guérir & consolider ces parties.

Supposé, comme il arrive souvent, lorsque la maladie est invétérée & accompagnée de douleurs, que les reins, les urèteres ou la vessie soient actuellement corrodés ou ulcérés, le principal soin du Médecin doit être de corriger l'acrimonie des humeurs; car tant que celle-ci subsiste, on ne peut espérer de calmer les douleurs ni de consolider la partie lésée. Rien ne satisfait mieux à cette intention que le sirop d'Alkhea de Fernel, la décoction de Forestus, & celle de Myrsine pour le pissement de sang. On peut aussi se servir pour le même effet d'une infusion, qui, outre les plantes vulnérables dont on a parlé ci-dessus, contient encore la racine d'acacia, & la gomme de cerisier; ou, si l'on aime mieux, d'une poudre préparée avec les racines de guimauve & de réglisse, le blanc de baleine, les quatre semences froides, les semences de pavot blanc & de moule terrestre, & le safran édulcoré avec une suffisante quantité de sucre candi.

Je ne connois point de remède plus efficace pour la dysurie ou l'ischurie qui accompagnent souvent les hémorrhagies des reins ou de la vessie, lorsque des grumeaux de sang obstruent les urèteres dans cette partie où ils s'insèrent dans la vessie, ou le sphincter de la vessie même, que l'usage fréquent de l'eau tiède & des bains externes. Il convient aussi dans pareil cas d'injecter dans l'urethre & dans la vessie, de l'eau tiède, pour délayer les humeurs acres, & dissoudre les grumeaux de sang.

Hippocrate, comme nous l'avons déjà observé, recommande ces sortes de remèdes: mais si les concrétions grumeleuses qui se sont formées dans la vessie ou dans son sphincter, excitent des spasmes assez violents pour produire une ischurie totale, on se servira d'une émulsion des quatre semences froides, préparée avec les pierres d'écrevisses & l'antimoine diaphorétique, suffisant que d'une poudre composée avec le blanc de baleine, les yeux d'écrevisses & le nitre. On appliquera aussi sur le bas ventre une vessie remplie d'une décoction de fleurs émoullientes, & l'on purgera le malade avec de la manne, ou à l'aide d'un lavement émoullient préparé avec de l'huile.

Après les remèdes que nous venons de proposer pour guérir les maladies des reins & de la vessie, soit récentes ou invétérées, rien n'est plus efficace que les eaux médicinales tempérées, telles que celles de Seltz, de Tonen-Steiner, & de Wildungen, surtout lorsqu'on les mêle avec du lait de vache, ou plutôt avec celui d'ânesse. C'est ce qui paraît évidemment par les éléments salutaires dont elles sont composées, aussi-bien que par le consentement unanime de ceux qui ont écrit sur leurs vertus.

Le lait & le petit-lait ont aussi beaucoup d'efficacité contre cette maladie: écoutons ce qu'en dit Hippocrate, *Lib. de Intern. Affect. Sect. 17.* « Si l'urine que le malade rend ressemble au jus du bouc roti, on lui fera boire du lait & du petit-lait; celui-ci jusqu'à ce qu'il

ait été suffisamment purgé, & l'autre pendant quarante ou cinquante jours, ce qui le soulagera considérablement. »

Rivière, *Observ. 13. Cent. 17.* Gatinarias & Forestus recommandent aussi le lait de chevre & de brebis, & assurent avoir guéri par ce seul remède un pissement de sang, en ajoutant à chaque dose un gros de bôl d'Arménie. Rivière prétend que cette méthode convient dans les pissements de sang violents, mais qu'elle est beaucoup moins sûre dans ceux qui sont modérés.

Quant à la saignée, qui est d'une si grande importance pour guérir la maladie dont nous parlons, & pour empêcher qu'elle ne revienne, lorsqu'elle est causée par la suppression des hémorrhagies critiques; on observera de la faire copieuse au commencement, afin de procurer en même-temps une évacuation & une dérivation. Lors au contraire que le pissement de sang est périodique, il convient d'ouvrir la veine deux ou trois heures avant le paroxysme, & de tirer autant de sang au malade que ses forces peuvent le permettre.

Hippocrate, dans le passage que nous venons de citer, ordonne à ceux dont le pissement de sang est occasionné par l'ulcération des reins ou de la vessie, de boire du vin blanc tempéré de couleur jaunâtre; car les vins trop spiritueux, ou qui abondent en acides, tels que celui du Rhin, ne valent rien pour ceux qui pissent le sang. Ils doivent au contraire choisir des vins doux; tels que ceux d'Espagne, de Canarie & de Hongrie, qui sont amis de la vessie, & propres à faciliter la digestion.

L'importance dont il est pour ceux qui sont affectés de quelque maladie des reins & de la vessie, de savoir choisir les liqueurs qui leur conviennent, m'oblige à faire observer au Lecteur, que rien n'est plus préjudiciable à ces sortes de malades, que d'user d'ail épaissi & acide, & qu'ils doivent préférer les petites bières pures, qui, semblables à un remède aqueux, résolvent & entraînent les matières acres & sablonneuses. Tel est le sentiment de Sydenham, dans son *Traité de Miliu cruento à calculo renibus impaicto*. Ce Médecin ne montait jamais en voiture sans avaler un grand verre de petite bière, ce qu'il réitérait avec de rennet chez lui, s'il lui arrivoit par hasard de rester long-temps dehors; & il assure s'être garanti par-là d'un pissement de sang auquel il étoit sujet. La bière dont on use dans ces sortes d'occasions doit être bien cuite, & avoir parfaitement fermenté.

L'exercice, qui est d'une si grande utilité pour prévenir les maladies chroniques, ne vaut rien pour celle dont nous parlons, surtout lorsque l'excrétion se fait par les conduits urinaires; car rien n'est plus capable d'occasionner un pissement de sang qu'un violent exercice, surtout à cheval. J'ai encore observé, que rien n'est plus préjudiciable dans les pissements de sang occasionnés par les maladies de la vessie, que de parler long-temps, & Hippocrate nous dit dans le passage ci-dessus:

« Que le pissement de sang se guérit en peu de tems par le repos, & qu'il augmente par l'exercice. »

Sydenham, dans le *Traité* que nous avons cité ci-dessus, décide la question par son exemple; car lorsqu'il marchoit beaucoup ou qu'il alloit en carrosse dans les rues, il étoit attaqué d'un pissement de sang; ce qui ne lui arrivoit point dans les grands chemins qui ne sont point pavés, si long que fût son voyage. Il nous apprend aussi qu'il se mettoit au lit de bonne heure pour hâter les coctions que les veilles diminuent.

Rien n'est plus nuisible, ni en même-temps plus ordinaire dans les pissements de sang, soit critiques ou symptomatiques, qui ont leur source dans les reins ou la vessie, que l'usage des astringents, qui arrête trop subitement l'écoulement de ce fluide; il arrive de-là que les grumeaux qui restent dans les vaisseaux, occasionnent des inflammations, des ulcérations & des putré-

façons : car comme le crachement de sang que l'on traite avec ces sortes de remèdes, dégénère aisément en une inflammation, en une phthisie, ou en une ulcération des poumons ; de même le pissement de sang aboutit à une inflammation, à une ulcération & à une puréfaction.

Lors cependant que l'hémorrhagie est violente, & accompagnée d'un épuisement considérable, on ne peut rien employer de plus efficace que le mélange suivant, dont Sylvius se servoit avec succès dans ces fortes d'occasions.

Prenez d'eau de plantain, deux onces ;

d'eaux de pourpier, &	} de chaque, une once & demie ;
de canelle &	
de vinaigre distillé,	} de chaq. un scrupule ;
de corail rouge préparé	
d'yeux d'écrevisses, &	
de terre sigillée,	
de laudanum liquide, trente gouttes ;	
de sirop de corail de Quercetan, ou	
de sirop de consoude de Fernel, autant qu'il en faut pour rendre la composition agréable.	

Les topiques appliqués sur la région des reins, sont aussi fort salutaires. On peut se servir pour cet effet de l'emplâtre de frai de grenouille avec l'alun ou le sucre de Saturne, & quelque peu de camphre. Un blanc d'œuf battu avec de l'alun, & appliqué à froid sur le pubis, procure aussi beaucoup de soulagement au malade : car ces drogues possèdent une qualité anodyne, rafraîchissante & astringente, très-propre à modérer l'agitation du sang.

Ceux qui ont de la disposition à cette maladie, ou qui en sont affligés de tems en tems, doivent être extrêmement exacts en fait de régime & de diète, s'abstenir du vin, de toutes sortes d'aromates, surtout de l'ail, des oignons & des racines apéritives, telles que celles de persil, de panais, de céleri & d'asperge. Ils ne doivent ni dormir sur le dos, ni se couvrir de trop de hardes ; & loin de faire un trop grand usage du thé & des autres infusions de même espèce, n'en user que de liqueurs froides. J'ai souvent prescrit à mes malades pour boisson ordinaire, une décoction de cerises seches dans une décoction d'orge & ils s'en sont très-bien trouvés. FRÉDÉRIC HOFFMAN.

Des prognostics qu'on tire de l'urine ; de la nature & des causes de ce fluide, & de son importance par rapport au pronostic.

Nous avons démontré ailleurs qu'on pouvoit prédire la guérison ou la mort du malade dans les affections aiguës par le moyen de ses déjections, (voyez *Dejection*.) & nous allons examiner ici les signes & les prognostics que l'urine peut fournir sur le même sujet ; car la connoissance de ce fluide n'est pas moins importante que celles des autres excréments pour prognostiquer avec certitude le bon ou le mauvais succès des maladies.

Galien, de Loc. Affect. Lib. VI. cap. 4. nous apprend que les parties concaves du foie, de même que toutes les autres situées au-dessus, sont sujettes à une purgation par les urines ; & Com. 2. in Lib. Pronost. VII. c. 26. il dit que l'urine est une indication des affections de la vessie & des reins, & Com. 2. in I. Prophet. Tom. II. qu'elle indique aussi la force ou la faiblesse des vaisseaux sanguins, & de la faculté qui engendre les fluides. Ils s'en suivent donc que l'on peut juger d'un grand nombre de maladies qui affectent diverses parties du corps, mais non point de toutes, comme on le croit communément, par l'urine, aussi-bien que de toutes les différentes espèces de fièvres, les hectiques exceptées, & d'inflammations, quoique ces dernières, quand elles affectent le thorax, puissent être connues par les cra-

chats, de même que celles du bas-ventre par les selles : mais dans ces cas-là même, le jugement qu'on peut en porter par le moyen de l'urine, n'est point du tout à mépriser.

Pais donc que l'observation des urines est d'une si grande importance dans le pronostic, il est juste que nous examinons jusques où s'étendent les prognostics qu'on peut en tirer relativement à la guérison & à la mort du malade. Mais il est bon d'être instruit auparavant de certaines choses touchant les différences & les causes des urines, dont on ne peut absolument se passer quand il s'agit d'en tirer des prognostics sur l'issue des maladies.

Tous les Medecins savent que l'urine est une sérosité excrémentielle qui se sépare dans les reins, & qui, après être descendue dans la vessie par le moyen des uréters, s'écoule hors du corps dans des tems convenables. Pour moi je donne le nom d'urine, non seulement aux humidités séreuses, mais encore à toutes les autres substances qui s'écoulent avec elles, à cause de leur importance dans le pronostic. Car l'urine paroît être composée de trois sortes de matieres. Quelquefois l'excrétion n'est composée que des humidités des viandes & des liqueurs, qui, dans ceux qui boivent beaucoup, sortent ordinairement dans un état cru & aqueux. Secondement, l'urine n'est quelquefois autre chose que l'humidité séreuse du sang, imprégnée des qualités de l'humeur prédominante ; & enfin, elle peut être composée des humeurs qui proviennent d'une colligation, comme lorsqu'elle est d'une substance onctueuse.

Hippocrate décrit admirablement bien ces trois espèces de matieres de l'urine dans le sixieme Livre des Epidémiques, sect. 5. Aph. 14. en ces termes :

Ἐποὺ ὑπόχρως ὁὐρα καὶ ἐπὶ πύλαις, καὶ οἱ νεφροὶ ἰσχυροὶ τὸν ὑγρὸν ἐκκρίνουσι ; « l'urine est de la même couleur que l'aliment & la boisson qu'on a prise, & comme une « espèce de colligation de l'humidité interne. »

Examinons maintenant les différences des urines par rapport à leur substance, leurs qualités, leur quantité & leur contenu.

A l'égard de la substance, il y en a de ténues, d'épaisses & d'autres qui tiennent le milieu entre ces deux : parmi les ténues, les unes demeurent long-tems dans cet état, les autres s'épaississent en très-peu de tems ; de même il y a des urines qui restent long-tems épaisses, & d'autres qui ne tardent pas à devenir ténues.

On en remarque trois différentes par rapport à leurs qualités, l'une regarde la couleur, la seconde la clarté ou l'obscurité, & la troisième l'odeur.

Les urines, quant à la couleur, sont blanches, pâles, jaunes, de couleur d'or, rouges, vertes, livides & noires. Plusieurs Auteurs ont observé un grand nombre d'autres couleurs dans l'urine : mais celles-ci suffisent pour le pronostic. Parmi ces couleurs, il y en a qui sont propres à l'urine ténue, & d'autres à celle qui est épaisse. A l'urine ténue appartient la rouge claire, la jaune, la verte, la livide & la noire. Quelques-uns croyent qu'il n'y a que le pâle, le rouge léger & le livide qui appartiennent proprement à l'urine ténue : mais il est certain que cette dernière est quelquefois verte, livide & noire, comme dans les cas d'Hérophon, de la femme d'Epierates & de Meton, qu'Hippocrate rapporte, I. Epid. Aeg. 3. 5. 7. Il dit du dernier, « que son urine étoit ténue & noirâtre. » On ne peut cependant nier que l'urine noire ne soit pour l'ordinaire épaisse : mais celle qui est pâle, de couleur rouge légère, & jaune, est toujours ténue, ces couleurs venant du défaut de matiere.

A l'égard de la clarté ou de l'obscurité, il y a des urines

claires & transparentes, d'autres troubles & obscures; & parmi celles qui sortent claires, les unes restent telles, d'autres se troublent & s'obscurcissent en peu de tems; de même, il y a des urines troubles qui continuent dans cet état, au lieu que d'autres s'éclaircissent au moyen du dépôt qu'elles forment.

A l'égard de l'odeur, qui est la dernière qualité dont on a parlé, il y a des urines fétides, & d'autres qui n'ont aucune mauvaise odeur.

Les urines, ainsi que nous avons dit, diffèrent, en troisième lieu, par rapport à leur quantité, car les excréctions sont tantôt abondantes, tantôt petites, quelquefois modérées, & quelquefois tellement interceptées.

La troisième distinction que nous avons mise entre les urines, regarde le contenu; & à cet égard, on peut observer une infinité de différences dans les urines. On appelle contenu de l'urine cette substance qui paraît en quelque sorte séparée du corps de l'urine, & qu'on observe quelquefois sur la superficie, quelquefois dans le milieu du vaisseau & quelquefois au fond. Les Grecs appellent cette dernière, *hypostasis*, & nous, (les Latins) *subsidentia*, *residua*, *sedimenta* & *subiecta*, (voyez *Hypostasis*.) la partie la plus épaisse & la plus grossière de l'urine qui se précipite au fond du vaisseau. Lorsque le contenu ou les corpuscules séparés occupent le milieu du vaisseau, les Grecs les appellent *enoremata*, *énoremes*; & les Latins, *sublimationes*, *suspensa*, *sublimia* & *sublimamenta*; (l'énoreme est la substance qui demeure suspendue dans le milieu de l'urine; voyez *Enorema*.) Si les contenus nagent sur la superficie de l'urine, on leur donne le nom de nuages, *nubes* & *nubecula*. On peut ranger sous le titre d'hypostase ou de sédiment, une variété infinie de distinctions subordonnées, car quelques hypostases sont épaisses, d'autres ténues, les unes continues, les autres discrètes, défonées & inégalement dispersées dans la substance de l'urine.

On les distingue encore par leur couleur & leur odeur, car il y en a de blanches pâles, de jaunes pâles, de rouges foncées, de vertes, de livides, de noires, de fétides & de non-fétides. De même entre les sédiments épaïs, les uns sont composés d'humeurs pituiteuses, crues & grossières, d'autres d'humeurs mélancoliques ou noires & aduës, d'autres enfin d'une consistance rouge & sanguine. Ces sédiments épaïs ou ces hypostases ont aussi différentes figures; les unes font faites en forme de grains, ce qui leur a fait donner le nom d'*orbiculaires* par les Grecs; quelquefois elles ont la forme d'écaillés, & on les appelle *petaloïdes*; quelquefois elles ressemblent à du son, & elles sont plus étroites & plus épaisses que les précédentes, & on les appelle *pyriformes*; enfin ces hypostases ressemblent quelquefois à de la farine, ce qui leur fait donner le nom de *crimnodes* par les Grecs; les urines purulentes ont la même apparence que ces dernières. On aperçoit aussi quelquefois dans l'urine une substance épaisse & pituiteuse, & une humeur maigre.

On remarque que dans les enoremes ou corpuscules qui demeurent suspendus dans l'urine, aussi-bien que dans les nuages qui flottent sur la superficie, les mêmes variétés par rapport à la continuité & la division, l'égalité, & l'inégalité, l'épaisseur & la ténuité, la quantité & la diversité de couleur, que dans les hypostases. Mais c'est le propre des contenus superficiels d'être quelquefois composés de particules grasses & oléagineuses.

Des causes des différentes especes d'urine.

Je vais d'abord parler des urines épaisses & ténues: cette dernière indique toujours dans les fièvres une foiblesse de coction, & elle est occasionnée ou par l'obstruction des vaisseaux sanguins, des ureteres, des reins, ou de la vessie, au moyen de quoi il ne sort qu'une humidité ichoreuse ou ténue, ou par le transport des humeurs

au cerveau, comme dans la phrénésie, qui est ordinairement accompagnée de la ténuité de l'urine. Il suit de-là, que l'urine ténue est celle qui n'est mêlée avec aucune humeur, & qu'elle ne s'épaissit que par son mélange avec quelque chose qui résulte de la coction que la nature s'efforce de procurer, ou de la gubérison de quelque obstruction.

Galien nous apprend dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, que la ténuité de l'urine dans les fièvres est toujours un signe de crudité; & Hippocrate, 3. *Epid. Sect. III. Stat. Post.* parlant des fièvres ardentes épidémiques, dit « qu'elles furent accompagnées d'une excréation abondante d'urine ténue, qui n'eut rien de critique, & qui ne procura aucun soulagement au malade. »

L'urine conserve quelquefois sa ténuité, quelquefois aussi elle s'épaissit: ce dernier état indique que la coction commence à se faire, & l'autre, qu'elle n'est point encore commencée, ce qui est un signe d'une crudité extraordinaire, ainsi que Galien nous l'apprend, *Lib. de Urinis*, cap. 3.

L'épaisseur de l'urine est occasionnée par son mélange avec les humeurs, & lorsqu'elle est telle au commencement, elle indique une superfluité d'humeurs grossières, comme Galien nous l'apprend, *Lib. Quæstio in Hippocratum dicta*; mais dans l'état de la maladie, elle marque que la nature s'efforce de procurer l'excrétion des humeurs.

L'abondance de l'urine provient de la quantité de boisson qu'on a prise, ou d'une redondance d'humidités, comme dans l'hydropisie, & de la suppression des évacuations inférieures, nonobstant l'humidité du ventre; surquoi Hippocrate nous dit, *IV. Aph. 8.* « que les excréations copieuses d'urine qui surviennent pendant la nuit, indiquent la médiocrité de celles qui se font par les selles. »

La quantité immodérée d'urine dont nous parlons, peut aussi être occasionnée par une inflammation des reins qui attirent à eux une grande quantité d'humidité, comme dans le diabète, ou venir d'une surabondance d'humeurs, dont l'excrétion se fait par les reins d'une manière critique, comme on en voit plusieurs exemples dans Hippocrate, *III. Epid. Sect. 3.*

Le défaut d'urine provient d'une cause tout-à-fait contraire; savoir, du peu de boisson qu'on a prise, d'un écoulement trop abondant des humidités par les selles ou les sueurs, de leur consommation par une chaleur excessive, ainsi qu'il arrive souvent dans les fièvres ardentes; & pour lors elle est totalement supprimée. Quelquefois aussi l'urine n'est en si petite quantité qu'à cause de l'obstruction des conduits des reins ou de la vessie.

A l'égard des causes des différentes couleurs de l'urine, nous commencerons par la blanche, qui est ou ténue, ou épaisse. L'urine blanche épaisse, ainsi que Galien nous l'apprend, indique une superfluité d'humeurs crues & grossières, surtout quand elle sort épaisse, & qu'elle reste long-tems dans cet état. Cette espèce d'urine, lorsqu'elle ne forme aucun dépôt, indique une crudité extraordinaire, & une foiblesse excessive de la faculté concoctrice. De-là vient qu'elle est extrêmement pernicieuse dans les maladies aiguës, comme il paraît par les cas de la femme de Philinus, & de celle de Dromeades, *I. Epid. Egr. 4. 11.* Mais cette espèce d'urine, lorsqu'elle commence à s'épaissir, prouve que la coction a commencé à se faire.

L'urine blanche & ténue, que Galien, in 4. *Lib. Aph.* appelle *urine aqueuse*, provient ou de la foiblesse de la faculté concoctrice, comme dans les vieillards; ou de l'obstruction des reins, comme dans les maladies néphrétiques avant la sortie du calcul, ou de celle du foie; ou, comme il arrive souvent, du transport de la

bile au cerveau; ce qui fait qu'une pareille urine préjuge une phrénésie, ainsi que Galien nous l'assure, *Lib. de Urin. cap. 6.* comme cette espèce d'urine indique l'état de crudité de la maladie, aussi-bien que la faiblesse de la faculté concoctrice, elle est la plus pernicieuse de toutes, surtout dans les maladies aiguës, ainsi que Galien nous l'apprend, *I. Lib. de Crisibus, cap. 12. & Com. 2. in Prognost. T. 32.*

La pâleur de l'urine ne vient que de la petite quantité de bile jaune avec laquelle elle est mêlée: mais cette espèce d'urine ne parait pas fort éloignée de l'état de coction; surtout lorsqu'elle n'est point trop tenue.

L'urine jaune, rouge pâle, ou de couleur de safran, si elle est en même-temps tenue, indique que la maladie est dans un état absolu de crudité, & que les viscères sont affectés d'une chaleur extrêmement violente: mais quand elle est épaisse c'est un signe de coction, & quelquefois d'une excréation critique.

L'urine rouge & rougeâtre tire sa couleur du sang, comme Galien nous l'apprend, *Lib. de Crif. & Com. in Prognost. & plus au long, Com. in III. Epid.* Elle est occasionnée par l'excrétion d'un sang à demi cuit par l'urethre, & elle indique, ainsi qu'il le dit dans les Traitez que nous venons de citer, une redondance de sang séreux & mal digéré dans les vaisseaux & les parties internes du corps. Une pareille urine marque aussi faiblesse de la faculté sécrétrice; ce qui a fait dire à Hippocrate, *Lib. Prognost. que l'urine rougeâtre marque la durée de la maladie, ou que le sang a besoin de beaucoup de temps pour se cuire comme il faut.* L'urine rougeâtre tenue, quoique l'Auteur du Livre de *Urinis* nie qu'il y en ait de telle, est occasionnée par une légère teinture de sang ichoreux: mais celle qui est rougeâtre & épaisse, marque une surabondance de sang cru, comme on peut l'observer dans la fièvre synoque.

Une autre urine semblable à la précédente, c'est celle qui est teinte de sang, & qu'on appelle sanglante ou sanguinolente. Elle est occasionnée par la faiblesse des reins & le relâchement des vaisseaux qui s'anastomosent avec ces parties; ou par celui des vaisseaux sanguins qui y communiquent. C'est de ces causes que provenoit l'urine sanguinolente qu'Apémantus & le Charpentier dont il est parlé dans Hippocrate, *4. Epid. T. I.* rendirent. Il survint quelquefois un pissement de sang en conséquence de la rupture ou de l'ouverture des veines, ou de l'ulcération des reins ou de la vessie, ainsi qu'Hippocrate nous l'apprend, *IV. Aph. 86.* «lors, dit cet Auteur, que l'on rend du pus ou des écailles avec l'urine, & que celle-ci a, outre cela, une odeur fétide c'est une preuve que la vessie est ulcérée;» & *ibid. 77.* «Tout écoulement fubit (à savoir *catarrhus*) & spontané (Voy. *Automator*) de sang par les urines, indique la rupture de quelques petites veines des reins.»

L'urine verte est occasionnée par une bile porracée, engendrée, comme dit Galien, dans l'estomac, par la crudité des humeurs, ou même d'une humeur érugineuse qui séjourne dans les vaisseaux, & qui, selon le même Auteur, *Com. 2. in Prognost.* doit son origine à une chaleur brûlante, & à l'adulion véhémence de la bile jaune. Dans les personnes qui se portent bien, ou qui sont exemptes de fièvre, une pareille urine est ordinairement un signe de bile porracée: mais dans les fièvres aiguës & les inflammations des viscères, elle indique, selon Galien, *Lib. II. de Crif.* une humeur érugineuse & bilieuse.

Le même Auteur attribue cette couleur à la violence de la chaleur qui altere la bile jaune, & la rend de couleur verte.

L'urine oléagineuse, qui vient après celle-ci n'est point grasse ou onctueuse; mais comme dit Galien, *Com. in III. Epid. T. 72. & de Crisibus*, seulement pareille à

l'huile par sa couleur & sa consistance. Elle vient quelquefois, selon lui, de la coction de la maladie, sans avoir aucune suite fâcheuse pour le malade.

Mais les urines grasses ou onctueuses, qui ressemblent à l'huile par leur graisse, & auxquelles on donne le nom d'olégineuses, à cause que, semblables à cette liqueur, elles montent vers la surface, ont une cause toute différente, & proviennent toujours de la colligation de la graisse de tout le corps, ou seulement des reins.

On lit, *VII. Aph. 35.* «que toute hypotase onctueuse & compacte indique une maladie aiguë des reins.»

Il est aisé de connoître, dit Galien dans son Commentaire sur cet aphorisme, lorsqu'il y a colligation de tout le corps par la chaleur fébrile, ne fût-ce que par l'excrétion qui se fait de la graisse avec l'urine, non tout-à-coup, comme dans la colligation des reins, mais successivement, & peu à peu. D'où il suit qu'il y a deux espèces d'urines oléagineuses, l'une ressemblant parfaitement à l'huile par sa couleur & sa consistance; & l'autre est d'une substance onctueuse, & contient, suivant Hippocrate, dans les Aphorismes ci-dessus, beaucoup de graisse.

Voici ce qu'il dit de cette dernière dans ses Prognostics.

«L'urine dont la superficie est couverte d'une matière onctueuse en forme de toile d'araignée, ne vaut rien, & marque une colligation.»

Galien, de *Sanité tuend.* nous apprend que cette graisse, qui flotte sur l'urine, ressemble à celle qui se lève sur la surface du bouillon à mesure qu'il se refroidit. Et dans le Traité des Urines, que plusieurs lui attribuent, il distingue trois sortes d'urines grasses ou oléagineuses; la première, que les Grecs appellent *eleaebros*, est de couleur d'huile, & marque une colligation qui ne fait que commencer; la seconde, appelée *eleaphans*, contient un plus grand nombre de particules oléagineuses, & indique l'augmentation de la colligation; la troisième, ou l'*elados*, ressemble parfaitement à l'huile à tous égards, & indique le dernier degré, ou l'état de la colligation. Mais le même Auteur, *Com. in III. Epid. 72.* ne distingue que deux sortes d'urines oléagineuses; l'une ressemble à l'huile par sa couleur & sa consistance, mais n'a point de graisse; l'autre en contient beaucoup, & il divise celle-ci en deux espèces; dans l'une la graisse flotte sur la superficie de la liqueur, de même que les yeux de bœuf, & les Grecs l'appellent *eleaphans*; l'autre a sa surface couverte d'une substance grasse qui ressemble à une toile d'araignée, & est appelée *elados*. Toutes ces différentes espèces d'urines oléagineuses, ou, pour mieux dire, onctueuses, proviennent de la colligation de la graisse, occasionnée, comme on a dit ci-dessus, par la violence de la chaleur.

L'urine de couleur livide provient, suivant Galien, de *Crif. Lib. I. cap. 12.* d'un refroidissement excessif, & est par conséquent pernicieuse dans les maladies aiguës, à cause qu'elle indique l'extinction de la chaleur naturelle. Elle est néanmoins quelquefois occasionnée par une matière épaisse & livide; & comme telle, Hippocrate la regarde comme bonne & critique dans quelques occasions.

L'urine noire est l'effet d'un refroidissement immodéré, (quoique dans ce cas elle mérite plutôt d'être appelée obscure que noire) ou d'une chaleur brûlante. Galien, *Comm. in I. Proorrh.* nous apprend qu'elle est occasionnée par une bile noire qui venant à se mêler avec la sérosité, donne la même couleur à l'urine; & il dit dans son *Comm. in III. Epid.* qu'elle procède d'un sang mélancolique, qui semblable à la suie, communique sa couleur à la sérosité. De-là vient qu'il assure,

Lib. I. de Crif. cap. 12. que l'urine noire marque une redondance de bile ou de sang adulte dans le corps. Cette urine est de deux fortes, épaisse ou ténue.

L'urine noire épaisse reçoit toujours fa couleur d'une excretion plus qu'ordinaire d'une humeur atrabilaire groffiere, de bile noire, ou de sang adulte; & de-là vient que dans les fievres quartes, aufsi-bien que dans les maladies qui proviennent de la rate & de la mélancolie, il se fait toujours une excretion d'urine noire & épaisse.

L'urine noire ténue provient, selon Galien, *Comm. II. in Prognost.* & *Lib. I. de Crif.* d'un refroidissement excessif qui noirait le sang, ou d'une chaleur violente qui le brûle. Ces fortes d'urines font aifées à prognostiquer, à cause qu'elles font précédées d'une autre qui est jaune, rouge-pâle, ou de couleur de fafran; l'urine livide devient aufsi noire.

L'ordre demande qu'après avoir traité de l'urine noire, nous parlions de l'urine claire, aufsi-bien que de celle qui est fale ou trouble. Comme ce nous avons dit ci-devant de la couleur de l'urine ténue peut s'appliquer à celle qui est claire & qui perffite dans cet état, nous nous contenterons de parler ici de l'urine qui après être sortie claire de la vefsie, se trouble quelque tems après.

Tout le monde fait que cette efpece d'urine est crue, & que ce ne font que les flatuofités groffieres qu'elle contient qui lui font perdre fa clarté; aufsi tous les Medecins qui ont la moindre expérience la regardent-ils comme un figne des efforts que fait la nature pour procurer la coction des humeurs.

Voici ce qu'en dit Galien, *de Sanit. Tuend. Lib. IV. cap. 4.*

« Lorsque l'urine fort pure & claire, & qu'elle se trouble « immédiatement après, c'est une preuve que la nature « se travaille à la coction des fluides qui font encore « dans un état de crudité; que si elle ne se trouble pas « fur le champ, mais au bout de quelque tems seulement, c'est un figne que la nature n'a point encore « commencé son ouvrage, & qu'elle s'y dispose par « la fuite. »

Le même Auteur, *Comm. in III. Epid. in IV. Aph. & Lib. IV. de Sanit. Tuend. & Lib. I. de Crif.* distingue trois fortes d'urine trouble; l'une fort toute claire de la vefsie & se trouble enfuite, c'est celle dont il s'agit ici; la seconde fort trouble & s'éclaircit peu de tems après; la troisieme reste toujours aufsi trouble qu'elle est sortie de la vefsie. Cette dernière est communément appelée *subjugalis* par les Medecins, par allusion aux chevaux qui font sous le joug, *sub jugo*, à cause qu'elle ressemble par fa couleur, son épaisseur & fa fâleté, à celle des chevaux qui travaillent. Cette efpece d'urine provient des humeurs crues & groffieres que la chaleur a agitées, & de l'élevation d'une infinité de flatuofités qui en réfulte, lesquelles se mêlent avec la sérosité & la troublent. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *IV. Aph. cap. 9.* que l'urine trouble « comme celle des chevaux, dans les fievres, indique « une céphalalgie présente ou future, » parce qu'elle marque qu'il s'élève un grand nombre de vapeurs au cerveau. Galien, *Comm. V. in 6. Epid. T. 15.* dit que « l'urine trouble comme celle des chevaux est propre à « ceux dont le corps est rempli d'humeurs groffieres « qui ont été fondues par la chaleur; » au moyen de quoi étant converties en une efpece de substance spiritueuse, elles envoient un grand nombre de vapeurs au cerveau. Il s'enfuit donc que l'urine trouble est causée par des humeurs crues & groffieres que la chaleur a agitées.

L'urine trouble, qui s'éclaircit par la fuite, marque que la chaleur naturelle travaille à la coction des humeurs :

mais celle qui reste toujours dans le même état est ordinairement l'effet de la chaleur fébrile qui agite & confond la masse du sang, comme il arrive au commencement des fievres malignes, lorsque tout est encore dans un état de crudité. Avicenne & les autres Medecins Arabes, nous disent que l'urine trouble qui ne s'éclaircit jamais, préfige une effervescence des humeurs, causée par la violence de la chaleur étrangere, & la foiblesse & l'indisposition de la chaleur naturelle pour la coction. Mais Galien, *de Crif. Lib. I. cap. 12.* prétend que l'urine qui reste toujours trouble, marque que la nature a commencé à mettre le sang en mouvement, & qu'elle a toutes les forces fuffifantes pour procurer la coction de ce qui est cru; mais que l'urine qui fort claire de la vefsie, & qui se trouble aufsi-tôt après, signifie que l'agitation des humeurs pour la coction n'est pas encore commencée, mais qu'elle ne peut pas tarder.

De-là vient qu'il préfere cette efpece d'urine trouble qui demeure telle, parce qu'elle indique un commencement de coction, ainsi qu'il le dit plus clairement, *de Sanit. tuend. Lib. IV. cap. 4.* en ces termes :

« L'urine fale ou trouble comme celle des chevaux, indique que les veines font remplies d'humeurs crues, « mais que la nature travaille fans discontinuer à les « cuire. »

Voici ce qu'il dit dans le même endroit de l'urine qui devient trouble après être sortie.

« Si l'urine fort pure de la vefsie, & qu'elle se trouble « immédiatement après, c'est un figne que la nature « travaille à la coction des humeurs : mais si elle ne « perd fa transparence qu'au bout de quelque tems, « c'est une preuve que la nature n'est point employée « pour le présent à cet ouvrage, mais qu'elle ne tarde « pas à s'y mettre. »

Il paroît se contredire un peu plus bas, lorsqu'il ajoute :

« S'il ne se fait aucune séparation, ou que le dépôt soit « de mauvaise qualité, c'est un figne que la nature est « foible, & a besoin de secours pour cuire les humeurs. »

Quoi qu'il en soit, on peut dire que l'urine qui reste trouble est quelquefois l'effet d'une chaleur étrangere qui agit toute la masse du sang, & quelquefois celui de la chaleur naturelle, ou de la nature qui travaille à la coction de ce qui est cru; & que dans ce dernier cas elle differe de l'autre en ce qu'elle ne paroît point au commencement, mais dans l'état de la maladie, lorsque la nature tente manifestement cette coction; après quoi l'urine dépose un sédiment, ou se clarifie, les forces reviennent, & la maladie n'est plus accompagnée d'aucun figne mortel.

Peut-être Galien n'a-t-il voulu dire autre chose, dans le Chapitre que nous avons déjà cité, par ce qui suit :

« Le caractère général de toutes les urines troubles consiste dans une séparation de la partie épaisse de celle « qui est plus liquide, laquelle est prompte ou lente, « ou tout-à-fait nulle. Si cette séparation se fait immédiatement, & que le sédiment soit blanc, uni & « égal, c'est un figne que la nature est supérieure aux « humeurs, dont elle tente la coction : mais s'il est « de mauvaise qualité, c'est une preuve de la foiblesse de la nature. »

Lors donc, comme on a dit, que l'urine est trouble au commencement de la maladie, qui est le tems où la nature travaille à la coction des humeurs, à cause de

l'effervescence & de l'agitation que cause la chaleur étrangère & fébrile, c'est un signe qu'elle n'est rendue telle que par une redondance d'humeurs crues & grossières que la force de la chaleur a fondues, laquelle jointe à la violence de la maladie & à la faiblesse excessive du malade, peut, à bon droit, être regardée comme un signe fâcheux.

Galien a donc bien pu dire, *Comm. in IV. Aphor. T. 70.*

« Que l'urine trouble qui ne forme aucun sédiment, « lorsque le malade a de la force, présage une maladie de longue durée; & la mort du sujet, si les forces sont affaiblies. »

Il s'ensuit donc que l'urine qui reste trouble comme elle est sortie au commencement de la maladie, ne provient point de chaleur naturelle, mais d'une chaleur étrangère, ce qui paroît par la faiblesse du malade, par certains mauvais signes dont elle est accompagnée, & par la mauvaise qualité du sédiment.

Sommairement nous avons parlé fort au long des causes qui rendent l'urine trouble, & nous allons maintenant traiter de l'origine & de la cause de celle qui est piquante: celle-ci, pour tout dire en un mot, provient de la chaleur & de l'acrimonie des humeurs qui sortent avec elle, & qui, suivant Hippocrate, *I. Epid. Sess. 2.* occasionnent la strangurie, Galien, *Comm. in I. Epid.* dit à ce sujet, « que lorsque les parties excrémentielles de tout le corps, prennent leur cours par les uréters, le malade est attaqué d'une strangurie, « à cause principalement de l'acrimonie de l'urine, » qui est l'effet d'un degré immodéré de chaleur.

Personne n'ignore que la puanteur de l'urine est l'effet de la putréfaction des liqueurs contenues dans les vaisseaux des reins ou de la vessie.

Voici les remarques que fait Galien, *Com. in VII. Aphor. T. 33.* sur l'égalité & l'inégalité de la consistance de l'urine.

« Si l'on prend le mot d'*agregé* (distait ou séparé) dans son véritable sens, la chose est impossible; à cause « que l'urine est toujours continue & sans interstices: « mais si l'on entend par ce terme une inégalité de substance ou de consistance, Hippocrate aura raison de « dire qu'une pareille inégalité marque un violent dérangement dans le corps: car lorsque la nature prédomine, toutes choses sont également unies: mais « quand elle est repoussée & surmontée par la variété « & l'opiniâtreté des matières rebelles, celle de ses « portions qui est cuite & surmontée, prend une forme, & celle qui ne l'est point, une autre; & lorsque ces particules opiniâtres & rebelles sont nombreuses, c'est un signe que l'inégalité de l'urine, de « même que l'agitation qui la cause, sont très-considérables. »

On vient de voir quelles sont les causes des différentes espèces d'urine, & je vais indiquer celles des diverses substances qu'elle contient, au nombre desquelles je mets les matières qui se précipitent au fond de l'urine, & que nous nommons hypostases & sédiments; celles qui nagent au milieu, & que nous appelons *emacromata* & *sublimamenta*, énéoremes; & enfin les nuages & les membranes qui flottent sur la superficie de cette liqueur.

La variété des substances qu'on remarque dans l'urine dépend en général de la manière dont les flatuosités s'engendrent & se mêlent; car lorsque ces dernières abondent dans l'urine, les parties excrémentielles sont poussées vers la superficie; lorsque leur quantité est modérée ou petite, elles nagent dans le milieu; &

lorsqu'il n'y en a point du tout, elles se précipitent au fond du vaisseau. De-là vient que l'hypostase indique une coction parfaite, qui, en chassant les flatuosités, les met hors d'état de nuire. Ce que je viens de dire souffre cependant quelque exception; car toute hypostase ou tout sédiment n'indique pas nécessairement une coction, mais seulement celui qui est blanc, uni & uniforme en tout tems, ainsi qu'Hippocrate nous l'apprend dans ses *Prognostics*. Les nuages & les pellicules ne sont pas non plus toujours un signe de crudité; car, si l'on en croit le même Auteur dans le Livre que nous venons de citer, « les nuages qui flottent sur la « surface de l'urine ne présagent rien de bon lorsqu'ils « sont blancs. » Galien, *Lib. I. de Cris. cap. 12.* nous assure encore que dans les sujets accoutumés au jeûne & au travail, la maladie se termine souvent avant qu'il se soit formé aucun dépôt dans l'urine; & il suffit pour l'ordinaire qu'il y ait un nuage blanc, avec un énéoreme blanc, égal & uni.

Toute hypostase blanche, unie, & constamment uniforme dans le fond du vaisseau, indique toujours une coction; l'énéoreme de même espèce signifie que cette dernière est beaucoup moindre; mais les nuages de même nature, entant que situés dans la partie la plus haute de l'urine, marquent que la maladie commence à peine à sortir de son état de crudité.

Les substances, ou particules excrémentielles qui s'élèvent en forme de cercle vers la superficie de l'urine, sont, comme l'observe l'Auteur du premier Livre des *Prophétiques*, une marque certaine du délire; & j'ai eu plusieurs fois occasion de me convaincre moi-même de la vérité de ce qu'il avance.

Un sédiment copieux, quand même il occuperait la partie la plus basse du vaisseau, indique une redondance d'humeurs crues, ainsi que Galien, *Lib. I. de Cris. cap. 12.* le prouve par l'exemple des enfans qui sont nés de parens oisifs & qu'on nourrit dans la bonne chère, car leur urine est remplie de crudités, en conséquence des humeurs crues dont le corps abonde. Il dit, *Comm. II. in Prognost.* qu'il se forme un sédiment copieux dans l'urine, lorsque la maladie est entretenue par des crudités; & qu'il n'y a que peu ou point de sédiment dans l'urine de ceux qui sont affligés de maladies bilieuses, ou qui sont accoutumés au jeûne & au travail.

La ténuité de l'urine, du sédiment ou de l'hypostase, marque celle des humeurs: mais une hypostase pure qui a peine à s'élever lorsqu'on agite le vaisseau, indique la faiblesse de la nature dans la seconde digestion.

Tout sédiment épais & grossier indique de même la grossièreté des humeurs, conformément à ce que Galien nous apprend, *Comm. in IV. & V. Lib. Aphor. & Lib. de Plenitud.* « que l'urine des personnes voraces déposée « se un sédiment épais. » Je dis donc que la grossièreté & l'épaisseur de l'hypostase annoncent la grossièreté des humeurs, & par une suite nécessaire, des maladies opiniâtres.

L'hypostase unie ou continue, & uniforme, de figure pyramidale, est estimée un signe de digestion parfaite, mais un sédiment discret & inégal présage tout le contraire, Galien, *Lib. I. de Cris. cap. 12.* Car l'hypostase qui est hétérogène & discrète, ou composée de parties séparées & désunies, marque une redondance de flatuosités grossières dans les veines, que la nature est hors d'état d'atténuer & de résoudre, comme l'Auteur du Livre des Urines nous l'apprend.

A l'égard des couleurs des hypostases de l'urine, la blanche, ainsi que nous l'avons dit, passe pour la meilleure, lorsque la matière est en même tems continue, unie & homogène; & tel est le résultat d'une digestion parfaite.

Hippocrate distingue les matières inégales & discrètes, comme composant une substance désunie & dispersée en forme de grains de sable très-délié dans la substance de l'urine. Celles-ci sont l'effet d'un phlegme abondant, du pus, ou de la colligation des parties solides; &

& telle est la nature des matieres qui ressemblent à du son & de l'hypostasé, appellée *crimnoides* par les Grecs.

Les hypostasés rouges & rongés sont un signe de crudité & d'indigestion; ce qui a fait dire à Hippocrate, *Lib. Prognost.* avec beaucoup de raison, « que l'urine rongée avec un sédiment uni de même couleur, » montre que la maladie sera de plus longue durée que dans le premier cas, (où le sédiment est blanc, uni & homogène) mais qu'elle est cependant très-fatalité. L'Auteur du Livre des Urines dit que la rougeur des matieres provient d'un sang ichoreux, & indique un défaut de cuisson.

Les hypostasés jaunes ou vertes sont mauvaises, parce qu'elles indiquent que la maladie est entretenue par une bile jaune, éragineuse & porracée.

Les plus mauvaises de toutes les couleurs que puissent avoir les hypostasés, sont la livide & la noire. Une couleur livide qui noircit en peu de tems provient d'un refroidissement de chaleur; & la couleur jaune, rouge léger, ou verte, qui devient noire sur le champ, est l'effet d'une chaleur ignée qui brûle les humeurs. Hippocrate, *Prognost.* a donc raison de regarder les nuages noirs qui se forment dans l'urine comme tout-à-fait funestes.

Entre les substances de l'urine qui proviennent d'une colligation, & qui en conséquence paroissent sous différentes formes, les hypostasés appellées par les Grecs *oroboides*, à cause qu'elles ressemblent à l'orobe, de même que la *sandaracoides*, sont l'effet de la consommation qui affecte la chair après avoir entièrement fondue la graisse, & marque une colligation, ou de tout le corps, ou des reins seulement.

Les hypostasés appellées par les Grecs *petaloides*, c'est-à-dire, écailleuses ou squameuses, se forment, selon Galien, lorsque la chaleur, après avoir fondue la chair & la graisse, commence à ronger les parties superficielles.

Les hypostasés *pyritoides* ou surfuracées, qui sont plus longues ou plus étroites, mais cependant plus épaisses que les écailleuses, sont l'effet du déchirement & de la consommation des vaisseaux des parties solides, que la chaleur occasionnée.

Enfin, les hypostasés appellées *crimnoides*, qui ressemblent à de la farine grossière, sont l'effet d'une consommation des parties solides beaucoup plus violente que la première.

Voici ce qu'en dit Hippocrate, *Lib. Prognost.*

« L'hypostasé de l'urine qui est *crimnoides* (semblable à du son) est mauvaise, mais moins cependant que la *petaloides* (ou écailleuse); celle qui est blanche & tenue ne vaut rien; mais la *pyritoides* (qui ressemble à du son) est encore pire. »

Sur quoi Galien dit dans son Commentaire sur ce passage que ces espèces d'urine sont l'effet d'une chaleur ignée qui brûle le sang, ou consume les chairs à un point extraordinaire.

Des urines qui présagent la guérison du malade.

L'urine, de même que toutes les autres excréments, fournit des indications dans les maladies, dont on peut tirer des prognostics touchant la mort ou la guérison du malade, en deux manières :

Premièrement, tant que signe de cuisson ou de malignité.

Secondement, tant que cause, selon qu'elle est bonne ou mauvaise.

Voici la description que Galien, de *Crif. cap. 12.* & *Com. in III. Epid.* donne de l'urine qui présage une bonne issue à ces deux égards.

Tome VI.

« La meilleure espèce d'urine est celle qui est d'une consistance modérée, & proportionnée à la quantité de boisson qu'on a prise, d'un rouge clair, ou de couleur jaunâtre, avec un sédiment blanc, uni & homogène. » « L'urine est bonne, dit Hippocrate, *Lib. Prognost.* lorsque son sédiment est blanc, égal & uni durant tout le tems qui précède la crise; car cela marque que le malade n'a plus rien à craindre, & qu'il ne tardera pas à recouvrer la santé. Que s'il y a intermission, & que l'urine soit quelquefois pure, & quelquefois avec un sédiment blanc & uni, la maladie sera plus opiniâtre, & le malade moins en sûreté. » Galien ajoute « que l'urine doit être de couleur de safran, modérée, d'une consistance moyenne entre la tenue & l'aqueuse, & épaisse comme celle des chevaux. »

Ce même Auteur, *Lib. I. de Crif. cap. 12.* dit :

« Que l'urine d'un rouge clair est beaucoup meilleure que celle qui est jaunâtre. » Et *Com. in I. Epid.* & *Lib. X. simpl.* il la veut d'un jaune modéré; & *Lib. II. de Sant. tuend. cap. 2.* il dit, « que l'urine bilieuse & d'un rouge léger, indique une cuisson parfaite dans les maladies. »

Il y a plusieurs cas où l'urine, quoique parfaitement cuite, n'a que très-peu de couleur, au lieu qu'elle est plus teinte dans d'autres; d'où il suit que la meilleure urine n'a pas toujours la même couleur. Hippocrate est d'avis qu'on doit moins s'attacher à la couleur & à la consistance de l'urine, quand il s'agit de prognostic, qu'à ses hypostasés; car décrivant dans l'endroit que nous venons de citer les qualités que l'urine doit avoir pour être bonne, il ne dit pas un mot de sa couleur ni de sa consistance, & ne s'attache qu'aux matieres qu'elle contient. « L'urine est bonne, dit-il, lorsqu'elle dépose un sédiment blanc, uni & homogène, » laissant à part la couleur & la consistance qui ne sont pas toujours les mêmes dans l'hypostasé. Et en effet, quoique la bonté de celle-ci influe nécessairement sur la couleur & la consistance de l'urine, & que cette dernière ait toujours les couleurs que nous avons décrites, & qui sont réputées louables, dans les corps tempérés, néanmoins comme l'urine varie infiniment, selon les différentes constitutions & les différentes dispositions des sujets, on doit avoir une méthode générale qui puisse servir à faire connoître la bonté de ce fluide dans les cas particuliers qui peuvent s'offrir.

Aristote, *Lib. I. Probl. T. 32.* nous en fournit une qui mérite d'être suivie. « L'urine est bonne, dit-il, lorsqu'elle est modérée à tous égards, & tout-à-fait semblable à celle des personnes qui se portent bien; & un jeune Medecin ne doit jamais s'écarter de cette règle quand il s'agit de juger de l'urine; car s'il s'aperçoit qu'elle diffère le moins du monde de ce qu'elle étoit dans l'état de santé, il peut hardiment assurer que le sujet à qui elle appartient est déchu de l'état où il étoit auparavant. »

Cette règle d'Aristote est excellente pour juger de la bonté ou mauvaise qualité de l'urine, car la théorie des corps similaires & dissimilaires est un des premiers principes de la prognostique. Il résulte donc de ce qu'on vient de dire, que la meilleure urine est celle qui approche le plus près de l'urine des personnes qui se portent bien, & c'est aussi le caractère que Galien en donne, *Lib. I. de Crif. cap. 12.*

Il est cependant à propos pour mieux juger de la bonté de l'urine d'avoir égard au tempérament du corps & des viscères, à l'âge, au sexe, à la diète, & à la façon de vivre du malade; car l'urine des sujets qui sont d'un tempérament chaud est plus haute en couleur que celle des personnes dont la constitution est froide. Quant à l'âge, l'urine des jeunes gens est plus tenue & plus

Fff

hante en couleur que celle des enfans, qui est extrêmement épaisse, & celle des vieillards moins ténue & moins colorée que celle des uns & des autres. *L'urine* des femmes est plus épaisse & moins haute en couleur que celle des hommes, elle dépose aussi beaucoup plus de sédiment. Celle des personnes voraces abonde en crudités, au lieu que celle des sujets qui prennent peu de nourriture n'a presque point de sédiment, & est plus haute en couleur que la précédente. Il en est de même de *l'urine* des personnes qui veillent & qui travaillent beaucoup; mais celle des sujets qui vivent dans l'oisiveté contient beaucoup de sédiment, & n'est presque point colorée.

Il suit de-là que *l'urine* des enfans est bonne lorsqu'elle est d'une consistance épaisse, médiocrement teinte, & qu'elle contient beaucoup de sédiment blanc, uni & homogène. Celle des jeunes gens & des adultes doit être profondément teinte, jaunâtre ou d'un rouge léger, d'une consistance ténue, & n'avoir presque point de sédiment, & cela à proportion que le sujet est d'un tempérament plus chaud; comme au contraire elle doit être d'autant moins haute en couleur que la constitution du sujet est plus froide. *L'urine* des femmes doit être dans quelques occasions plus épaisse & moins colorée qu'à l'ordinaire; celle des personnes qui jeûnent, fatiguent & veillent, plus haute en couleur, plus ténue & moins chargée de sédiment; mais celle des sujets qui vivent dans la bonne chère & dans la mollesse, moins colorée, plus épaisse & déposer une plus grande quantité de sédiment.

La bonne urine dans les sujets d'un tempérament modéré, est, suivant Galien, d'une légère couleur de safran, de consistance moyenne, proportionnée à la boisson, avec un sédiment blanc, uni, & toujours égal, en un mot, semblable à celle des personnes qui se portent bien. *L'urine* en général pour être bonne, doit avoir une hypostasie ou un sédiment blanc & homogène; celle dans laquelle on aperçoit un écoulement vaut beaucoup moins; mais la pire de toutes est celle dont la superficie est couverte de nuage. Galien nous apprend cependant, *Com. in III. Epid.* qu'un écoulement est quelquefois bon, qu'il peut même se faire qu'un nuage fournisse un pronostic salutaire, conformément à ce que dit Hippocrate, *IV. Aph. 70.* « Que les personnes dont la fièvre se termine par une crise le septième jour, ont un nuage rouge dans leur urine le quatrième, & tout le reste à proportion. » Et non-seulement, dit Galien, un nuage rouge, qui n'avait point paru auparavant, pronostique une crise; celle-ci est annoncée d'une manière beaucoup plus certaine par un nuage blanc, & bien plus sûrement encore par la blancheur, l'égalité & la stabilité de l'écoulement. Que si la maladie fait des progrès rapides, & qu'il survienne un changement dans la couleur & la consistance de *l'urine*, la crise n'est plus douteuse, & l'on peut l'annoncer sans crainte de se tromper. Hippocrate, *Lib. Prognost.* dit « que la blancheur du nuage qui flotte dans l'urine, ne présage rien que de salutaire. » Et un peu plus bas : « on doit examiner si ces nuages montent ou descendent, aussi-bien que la nature de leur couleur; car s'ils tendent en embas, & qu'ils soient de la couleur dont on a parlé ci-dessus (blancs), ils n'ont rien que de bon & de louable. »

A l'égard de la substance, *l'urine* en qui la ténuité & la bonté de la couleur se trouvent jointes, n'a rien que de louable; ce qui a fait dire à Galien, *Com. in I. Epid.* « Que les urines ténues & d'une bonne couleur sont un présage de guérison, à cause de la bonté de leur couleur; mais qu'entant que ténues, elles ont besoin de beaucoup de temps pour se cuire. » Il s'ensuit donc que cette espèce d'*urine* présage la guérison du malade, mais seulement au bout d'un temps considérable, comme il arriva, dans les cas de Cléonastides & du Clazomenion, *I. Epid. Aëg. 6.* 70. de même que dans celui de Charion, *III. Epid. Sect. 1. Aëg. 5.*

La pileur & la ténuité de *l'urine*, dans les cas où l'on

aperçoit des signes de guérison, indiquent une abscesse, ainsi qu'Hippocrate, *Lib. Prognost.* & après lui Galien, *Com. in III. Epid. T. 4.* nous l'apprennent. « Les urines égales & ténues, dit le premier, lorsqu'elles restent telles pendant un temps considérable, & qu'elles sont accompagnées d'autres signes salutaires, indiquent une abscesse dans les parties situées au-dessous du diaphragme. » C'est ce qui arriva à Python, *III. Epid. Aëg. 1.* qui vivoit près du Temple de Téllos, duquel il dit, « Que durant les huit premiers jours son urine fut pâle & ténue, avec un écoulement; qu'il lui prit une sueur le dixième jour, que ses crachats étoient passablement cuits, & qu'il eut une crise, qui fut annoncée par un écoulement d'*urine* médiocrement ténue (au lieu d'*urine* qui se trouve dans toutes les éditions imprimées, je lis *urine*). » Le quatorzième jour après la crise, il survint une suppuration dans la région de l'anus, qui occasionna une strangurie.

L'urine est louable, quant à la couleur, lorsqu'elle est jaunâtre, rouge, claire, safranée, médiocrement pâle & jaune. *L'urine* rougeâtre avec un sédiment de même couleur, est estimée salutaire par Hippocrate, quoiqu'elle indique une maladie de longue durée. La noirceur de *l'urine* n'est pas toujours un mauvais signe; par exemple, dans les maladies de la rate, comme il paroît par le cas d'Hérophon, *I. Epid. Aëg. 3.* aussi-bien que dans ceux qui abondent en sang mélancolique; & ceci est confirmé par ce que Galien, *Com. in Epidem.* rapporte d'une malade. « La noirceur de son urine, dit-il, n'avait rien de dangereux, parce qu'elle ne venoit que de la suppression de ses règles, qui étoient d'une nature extrêmement mélancolique. » L'excrétion abondante & critique d'une urine noire qui ne devient point aqueuse, est aussi fort salutaire; & Galien, *Com. 3. in III. Epid. T. 73.* dit avoir connu une femme qui fut considérablement soulagée par un écoulement copieux d'une pareille urine; à quoi l'on peut ajouter que la noirceur de *l'urine* qui est accompagnée d'un saignement de nez copieux, comme dans le cas de Meton, *I. Epid. Aëg. 7.* ou d'un flux menstruel abondant, pareil à celui dont fut affligée la malade du *III. Epid. Sect. 3. Aëg. 11.* n'a rien de dangereux.

Entre les urines troubles ou sales, celle qui se rassied aussitôt n'a rien que de salutaire, surtout si le sédiment est blanc, égal & uni, conformément à ce que dit Galien, de *Sanit. tuend. Lib. IV. cap. 4.* « Que s'il se fait une séparation de la substance épaisse de *l'urine* de celle qui est la plus liquide, & que le sédiment soit blanc, égal & uni, c'est un signe que la nature a les forces nécessaires pour surmonter & digérer les humeurs. »

L'urine claire, qui se trouble en peu de temps peut aussi être regardée comme salubre, entant qu'elle indique que la nature travaille à la coction des humeurs.

Quant aux altérations qui surviennent dans *l'urine*, celles-là sont estimées louables qui se font pour le mieux, soit à l'égard de la couleur, de la consistance ou de l'hypostasie. D'où il suit que *l'urine* épaisse qui s'écoule après que la maladie a commencé, est salutaire, puisque les excréments qui étoient auparavant ténues, s'épaississent après que la coction a commencé à se faire; comme au contraire, c'est encore un bon signe lorsqu'elles deviennent ténues d'épaisses qu'elles étoient auparavant, conformément à ce que dit Hippocrate, *IV. Aph. 68.* « Que ceux dont l'urine est épaisse, grumeleuse & en petite quantité, & qui ne sont point exempts de fièvre, sont soulagés par une excrétion abondante d'*urine* ténue, qui est annoncée par l'hypostasie qui se forme dans *l'urine* dès le commencement de la maladie, ou peu de temps après. » Serquon Galien dit dans son Commentaire, « Que tout écoulement copieux d'*urine* ténue est salutaire, entant qu'il indique l'atténuation de la matière morbifique. »

C'est un bon signe lorsque l'urine devient claire & foncée, de trouble & de pâle qu'elle étoit auparavant ; lorsque sa couleur devient moins forte qu'elle ne l'étoit ; & qu'après avoir été long-tems sans sédiment, il s'y forme un nuage, un émoulement ou une hypostase blanche & homogène.

Telles sont les propriétés & les qualités de l'urine qui présagent la guérison du malade dans les affections aiguës, en tant que signe de coction ; elles prognostiquent de même une heureuse issue en qualité de cause, en conséquence de la salubrité de l'excrétion.

C'est ce qui fait que toute évacuation abondante d'urine dans un jour critique indique la salubrité de la crise, surtout si elle est d'une nature loisible, comme dans le cas de Nicodème, *III. Epid. sect. 3. Aeg. 10.* au sujet duquel Hippocrate dit *III. Epid. sect. 3.* « qu'il ren-
dit le vingt-quatrième jour de sa maladie une quantité copieuse d'urine qui contenoit beaucoup de sé-
diment ; qu'il tomba dans des sueurs chaudes co-
pieuses, & qu'il survint une crise qui emporta la
fièvre. » Il dit de Pericles, *Ibid. Aeg. 6.* « que la fiè-
vre diminua le troisième jour, & qu'il survint une
excrétion copieuse d'urine qui contenoit beaucoup
de sédiment. »

Chariton, *Ibid. sect. 2. Aeg. 5.* ne fut redevable, selon lui, de sa guérison, qu'à un écoulement abondant d'urine bilieuse.

On lit à ce sujet, *4. Aph. 73.*

« Que rien ne prévient plus efficacement les abscesses des ar-
ticulations, qu'une évacuation copieuse d'urine blan-
che & épaisse ; » & *VI. Epid. sect. 4. Aph. 2.* « qu'il
survint quelquefois dans les fièvres quartes, accom-
pagnées de lassitude, un écoulement d'urine épaisse
« blanche qui prévient les abscesses, ainsi qu'il arriva au
« domestique d'Archigène. »

Mais l'urine acre qui ressemble à de la grosse farine, pré-
sage la mort du malade ou la durée de la maladie, selon
que Galien nous l'apprend, *Comm. in VII. Aph. 31.*

L'urine acre qui sort avec douleur & en grande quantité,
est souvent critique dans les maladies aiguës, conformé-
ment à l'observation d'Hippocrate, *I. Epid. sect. 1.*
qui après avoir décrit une maladie épidémique extrême-
ment funeste aux enfans, ajoute :

« Que le plus important de tous les jugemens, & le seul
« auquel la plupart des malades durent leur salut, fut
« une altération de la maladie en une espèce de stran-
« gurie, & en un abscess dans les parties affectées. »

Et un peu plus bas, par rapport à la strangurie :

« Elle fut, dit-il, fort incommode & fort ennuyeuse au
« malade, dont l'urine étoit abondante, épaisse, va-
« riée, rouge, purulente & évacuée avec douleur. »
Tous ces, ajoute-t-il, qui se trouveront dans cette
« circonstance, échapperont, & pas un d'eux ne mou-
« rra. »

Le cas de Python, *III. Epid. Aeg. 1.* qui étoit de même
nature, eut vraisemblablement une issue aussi heureu-
se ; car il dit à ce sujet, « que le quatorzième jour
« après la crise, il survint une suppuration autour du
« fœdement, qui dégénéra en une strangurie ; » en-
suite de quoi il y a toute apparence qu'il guérit à l'aide
d'une excrétion copieuse d'urine.

Il se trouve encore quelques urines oléagineuses, dénuées
de graisse, & semblables à l'huile par leur couleur &
leur consistance, qui sont aussi fort salutaires. Ces der-
nières ne paroissent jamais que la matière morbifique
ne soit tout-à-fait cuite ; & Galien, *Comm. in III. Epid. T. 72.* dit les avoir observées plusieurs fois sans aucune
suite fâcheuse pour le malade.

En voilà assez sur les urines qui fournissent un prognostic
avantageux par leurs bonnes qualités.

De l'urine qui présege la mort du malade.

L'excrétion continue d'une urine blanche, tenue &
aqueuse dans une maladie de mauvaise espèce, pré-
sage la mort du malade, ainsi que Galien nous en as-
sure, parce qu'elle indique une crudité excessive ; elle
n'est pas moins pernicieuse dans les fièvres aiguës, à
cause, suivant le même Auteur, qu'elle prouve que
la bile jaune prend son cours vers le cerveau ; ce qui
ne manque pas d'être suivi d'un délire & d'une phré-
nésie.

Hippocrate, *4. Aph. 72.* assure « que l'urine blanche &
« transparente ne présege rien de bon, surtout dans la
« phrénésie ; » & Galien, dans son Commentaire
sur ce passage, dit qu'il n'a jamais vu échapper aucun
phrénétique dont l'urine a été telle qu'on vient de la
décrire.

En effet, il vaut beaucoup mieux, puisque la maladie est
d'une nature tout-à-fait bilieuse, que l'urine le soit
aussi, que si elle étoit tenue & transparente, comme
dans le cas de Philistes, *III. Epid. sect. 2. Aeg. 4.* qui
mourut d'une phrénésie. Il suit de là que l'urine tenue
& aqueuse ne vaut rien dans les fièvres aiguës, parce
qu'elle présege au moins une maladie de longue durée,
accompagnée de plusieurs rechûtes ; car la nature a be-
soin de beaucoup de tems pour cuire les humeurs, de
façon que lorsque la fièvre n'est ni extrêmement vio-
lente, ni les forces trop épuisées, le malade échappé
quelquefois, quoiqu'avec beaucoup de peine ; au lieu
que si la maladie est excessive, & les forces conside-
rablement affaiblies, une pareille urine est absolument
funeste.

C'est-là sans doute ce que Galien, *Comm. in 4. Aph. 71.* a
voulu dire dans le passage suivant :

« Lorsque les forces se trouvent déjà épuisées par la
« maladie, la blancheur & la transparence de l'urine
« ne présagent rien que de mauvais, surtout dans la
« phrénésie, & il est inutile qu'on en échappe. »

Cette espèce d'urine est beaucoup plus funeste lorsqu'elle
coule long-tems, & qu'elle paroît après que la ma-
ladie a commencé, comme dans le cas de la maladie
de Thafos, *III. Epid. sect. 3. Aeg. 2.* qui rendit le on-
zième jour une urine tenue & aqueuse, dont l'excré-
tion continua jusqu'au quarantième. Nous avons déjà
remarqué, après Hippocrate, *Lib. Prognost.* que l'é-
coulement continu d'une pareille urine, lorsqu'il est
accompagné de signes salutaires, présege la solution
de la maladie par le moyen d'un abscess, ainsi qu'il ar-
riva dans le cas de Python qui logeoit près du Temple
de Tellus, *III. Epid. Aeg. 1.* & que Galien le confirme
dans son Commentaire sur ce cas. Mais lorsqu'il ne
paroît aucun signe salutaire, un pareil écoulement
d'urine est toujours funeste ; ce qui a fait dire à Hippo-
crate, *Prognost.* que l'urine aqueuse est une des plus
mauvaises qu'on puisse voir, surtout dans les enfans.

Les urines épaisses, suivant Hippocrate, dans le même
livre, sont très-mauvaises, surtout si l'excrétion s'en
fait au commencement de la maladie ; car Galien,
Comm. in 4. Aph. 8. assure que l'urine est ordinai-
rement tenue dans ce tems-là. Mais celles qui n'ont
point de sédiment, ou qui n'en ont qu'un mauvais,
sont fort mauvaises ; & c'est de celles-ci que Galien a
dit, *Comm. in 4. Lib. Aph. 8.* que l'urine épaisse & sans
sédiment, lorsque les forces sont dans leur entier,
« présege la durée de la maladie ; & la mort du mala-
« de, si les forces sont considérablement affaiblies. »

Hippocrate, *I. Epid. sect. 1.* décrivant une fièvre demi-

tière épidémique, dit, « que l'urine de quelques sujets étoit épaisse, presque dénuée de sédiment, de mauvaissè consistance, crue & évacuée à contre-temps. »

Galien, 1. *Com. in III. Epid. T. 5.* parlant de ces sortes d'urines, dit, qu'Hippocrate, dans le cas d'Hermocrates, en disant, « que son urine étoit épaisse & sans hypotase, » donne clairement à entendre, « qu'elle étoit sale & trouble, puisqu'il compare cette urine, qui parut toujours dans un état de cruidité & d'agitation, & qui étoit imprégnée de flatuosités, au mot. »

Puis donc que l'urine qui ne forme aucun dépôt, est du nombre des urines troubles, il s'ensuit qu'on doit mettre au même rang celle qui étant épaisse, est aussi dénuée de sédiment ; & qui, comme dit Galien, outre qu'elle indique l'agitation crue & flatueuse de toute la masse du sang, prouve encore que la maladie est entretenue par des humeurs grossières.

Nous avons observé ci-devant que l'urine trouble peut être ténue ou épaisse, & nous allons passer aux pronostics qu'on en peut tirer dans les maladies aiguës.

Galien, comme on a déjà vu, distingue trois sortes d'urines troubles ; l'une qui sort ténue & claire de la vessie, & qui devient trouble & sale par la suite ; la seconde qui sort trouble, & persiste dans cet état ; & la troisième, qui, après être sortie sale & trouble, s'éclaircit & se purifie peu de tems après. Galien, de *Crif. Lib. I. cap. 12.* assure que cette dernière est la moins mauvaise de toutes, à cause qu'elle indique un reste d'agitation incapable de retarder la coction de la maladie. La plus mauvaise après celle-ci, est celle qui après être sortie claire de la vessie, devient sale & trouble par la suite, à cause que cette dernière altération signifie que la nature doit travailler à la coction de la maladie, mais n'a pas encore commencé son ouvrage ; de sorte qu'elle a besoin de beaucoup de tems, & d'un degré suffisant de forces dans le malade pour achever la coction.

L'urine qui tient le milieu entre ces deux-ci, selon Galien, est celle qui demeure trouble comme elle est sortie, sans s'éclaircir le moins du monde, ni former aucun dépôt. Celle-ci, dit-il, indique que le sang est toujours dans l'agitation nécessaire pour procurer la coction de la maladie. Ce même Auteur, de *Sanit. tuend. Lib. IV. cap. 4.* nous dit, « qu'une urine trouble comme celle des chevaux, marque que les veines sont remplies d'humeurs crues ; mais que la nature ne demeure point oisive, & travaille à les cuire. »

On voit par-là que l'urine trouble qui ne s'éclaircit ni ne se repose, est beaucoup meilleure que celle qui après être sortie claire de la vessie, se trouble par la suite. Hippocrate paroît cependant avoir ignoré cette distinction, puisqu'il nedit nulle part que cette dernière est beaucoup plus mauvaise que l'autre ; & qu'il regarde généralement toutes les urines troubles qui ne se purifient jamais comme plus mauvaises que les autres, & les déclare absolument pernicieuses. C'est ce qui paroît, par exemple, dans le cas de la femme de Philinus, *I. Epid. Agr. 4.* qui mourut, & dont il dit, « qu'elle rendit durant ses convulsions, & la plupart du tems sans le savoir, une quantité copieuse d'urine blanche, & aussi épaisse que celle qu'on agite après l'avoir laissée long-tems reposer dans le pot de chambre ; qu'elle ne se reposa point, mais qu'elle ressembloit à celle des chevaux par sa couleur & sa consistance ; telle étoit, ajoute Hippocrate, autant que j'ai été capable d'en juger, la nature de l'urine de ma malade. »

Il dit encore de la femme de Dromeades, *ibid. Agr. 11.* dont le sort fut aussi funeste, « qu'un jour après avoir été saïsée de frisson, elle fut commodément à la sel-

« le, & que son urine étoit épaisse, blanche, trouble comme l'urine qu'on agite après l'avoir laissée long-tems reposer, & ne formoit aucun dépôt. »

Telle fut encore l'urine de cet homme, « qui, bien qu'affligé de la fièvre, but & mangea copieusement à son repas, *I. Epid. Agr. 12.* aussi-bien que celle d'Hermocrates, *I. Epid. sect. 1. Agr. 2.* qui mourut. » rent tous deux d'une fièvre aiguë. »

Galien paroît aussi tirer le même pronostic de l'urine trouble, dans son *Commentaire sur le LXX. Aph. de la quatrième Section*, lorsqu'il dit, « quelques urines restent troubles pendant long-tems, d'autres déposent bien-tôt un sédiment épais, ce qui annonce la solution prochaine de la maladie ; mais celles qui ne forment aucun dépôt, présagent la longue durée de la maladie, si le malade est fort, & sa mort, s'il est foible. » Et de *Sanit. tuend. Lib. IV. cap. 2.* il décrit ces sortes d'urines troubles d'une manière si claire, qu'on peut en conclure qu'elles sont les plus pernicieuses de toutes. « La marque ou le caractère général, dit-il, par lequel on peut juger des urines troubles, est une séparation de la substance la plus épaisse & la plus grossière, de celle qui est ténue & liquide ; & cette séparation est prompte ou lente, ou ne se fait point du tout. Si elle se fait promptement, & que le sédiment soit blanc, uni & égal, c'est un signe que la nature a pris le dessus sur les humeurs, & travaille à les cuire. Si l'hypotase est loisible, mais qu'elle ait été long-tems à se former, c'est une preuve que la nature ne prendra le dessus sur les liqueurs qu'au bout d'un tems considérable. Que s'il ne se fait absolument aucune séparation, ou que le dépôt soit de mauvaise qualité, on doit être assuré que la nature est foible, & qu'elle a besoin de secours pour opérer cette coction. »

Il suit donc de ce qui précède que l'urine trouble qui ne dépose aucun sédiment, est infiniment plus pernicieuse qu'aucune autre que ce soit. On peut démontrer la même vérité par la règle des contraires : car puisque Galien avoue lui-même que l'urine trouble qui forme une hypotase est bonne, & un présage assuré de l'empire de la nature sur la maladie ; il s'ensuit que l'urine contraire, qui ne dépose aucun sédiment, & qui reste toujours trouble, doit signifier tout le contraire, & présage le triomphe de la maladie sur la nature : lorsque les urines qui sont sorties troubles de la vessie, ne s'éclaircissent point, c'est un signe qu'elles n'ont point été rendues telles par la chaleur naturelle qui est employée à la coction des humeurs, mais par une chaleur étrangère & contre nature, qui travaille à la ruine du malade. Car l'urine trouble, qui n'acquiert cette propriété qu'à l'aide de la chaleur naturelle, ne tarde pas à s'éclaircir ; au lieu que lorsqu'elle est rendue telle par la chaleur fébrile, elle reste toujours trouble, & ne dépose aucun sédiment, ou bien il est tout-à-fait mauvais.

Au reste, l'urine trouble est bien plus mauvaise au commencement de la maladie que dans son accroissement, qui est le tems où la chaleur naturelle étant employée à la coction, trouble souvent l'urine par les flatuosités dont elle la remplit : mais pour lors l'urine ne tarde pas à déposer un sédiment loisible & à s'éclaircir.

J'ai peine à croire, malgré ce que Galien en dit, de *Crif. Lib. I. cap. 12.* que l'urine qui sort toute claire de la vessie, & qui devient trouble par la suite, soit plus mauvaise qu'aucune autre de ce genre : car s'il est vrai, comme il l'assure dans cet endroit, *Lib. IV. de Sanit. tuend. cap. 4.* que l'urine qui se trouble après avoir été évacuée, signifie que la nature n'a pas encore travaillé à cuire les humeurs, mais qu'elle se dispose à le faire ; & que celle qui s'éclaircit après être sortie de la vessie, prouve que la nature a déjà commencé cet ouvrage, il s'ensuivra que l'urine trouble qui ne

forme aucun dépôt, est la plus pernicieuse de toutes, du moins dans les maladies aiguës, comme elle l'est effectivement, puisqu'elle indique la présence d'un grand nombre d'humeurs crues & grossières, que la nature ne peut cuire & surmonter que par la longueur du tems, & qu'avec le secours d'une force considérable; aussi cette espèce d'urine est-elle toujours un signe de mort dans les sujets foibles qui sont atteints de maladies violentes.

A l'égard des couleurs de l'urine, la blanche, la ténue, & l'aqueuse sont les pires de toutes dans les maladies aiguës, à cause, comme Galien nous l'apprend, qu'il est plus avantageux dans les maladies bilieuses que l'urine & les excréments soient hauts en couleur. Hippocrate, *Lib. Prognost.* condamne l'urine ténue & de couleur de feu, à cause « qu'elle indique la crudité absolue de la maladie; & qu'il est à craindre, en cas qu'elle dure long-tems, que le malade meure avant qu'elle ait eu le tems de se cuire. »

Ce prognostic est fondé sur ce que la ténuité & la couleur enflammée de l'urine indiquent la violence de la maladie, une chaleur interne brûlante, ou une inflammation excessive dans le foie, le ventricule ou le diaphragme.

L'urine de couleur d'or est extrêmement suspecte dans les inflammations des parties internes, aussi-bien que dans les fièvres aiguës, parce qu'elle indique un phlegme considérable, ou une inflammation dans quelque un des viscères.

L'urine noire est toujours dangereuse dans les maladies aiguës, à moins que l'excrétion ne s'en fasse d'une manière critique, ou qu'elle ne soit abondante durant une suppression de règles atrabulaires, ou accompagnée d'un saignement de nez copieux. Une partie d'urine n'a rien de dangereux pour lors, ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus; mais elle ne préage rien que de funeste dans les maladies aiguës lorsqu'elle n'est point évacuée dans les circonstances susdites, parce qu'elle indique une grande quantité de sang aduste, que la nature est incapable de cuire. De-là vient qu'Hippocrate, *Prognost.* estime l'urine noire infiniment plus funeste que celle qui est ténue & d'un rouge de feu, surtout dans les adultes; & qu'il condamne les nauges noirs qui flotent dans l'urine comme un signe pernicieux.

L'urine noire ténue, évacuée en petite quantité, 1. *Epid. Sect. 2. Stat.* fut un des symptômes qui parurent au commencement d'un *causus* épidémique, & qui présagea la mort du malade.

L'urine noire qui devient aqueuse, comme dans la femme qui logeoit près de l'Eau froide, 3. *Epid. Sect. 3. Aeg.* 2. est funeste. Hippocrate observe, à ce sujet, qu'elle rendit le onzième jour une grande quantité d'urine noire ténue, & le vingtième beaucoup d'urine aqueuse, sur quoi Galien observe dans son Commentaire, que l'urine noire qui devient aqueuse présage la mort du malade.

L'Auteur du premier des *Prorrhétiques*, T. IV. dit « que « la pâleur de l'urine & la noirceur de l'énécroème préagent une phrénésie dans les personnes affligées du « délire & d'insomnies; » & l'on peut ajouter une phrénésie maligne & funeste, à cause qu'elle provient d'une bile noire & aduste.

L'urine noire & fétide est mortelle, suivant Galien, *Comment. in Aph. & Com. 2. in Prognost. T. 3.* Celle qui est continuellement noire, ténue & aqueuse, & accompagnée de mauvais symptômes présage la mort, témoin la femme, *III. Epid.* dont on a parlé ci-dessus, & dont Hippocrate dit à la fin de son discours « que son urine fut perpétuellement noire, ténue, « aqueuse & accompagnée d'un coma, de dégoût, de

« découragement, d'insomnies, de facilité à se mettre « en colère, d'anxiété & de mélancolie. »

Les urines huileuses, celles principalement dont la surface est couverte d'une graisse qui ressemble à une toile d'araignée, sont estimées mauvaises par Hippocrate dans les *Prognostiques*; & Galien, *Lib. IV. de Sanit. Tuend.* dit qu'elles sont pernicieuses en tant qu'elles marquent une colligation. Il est dit de Pythion, *III. Epid. Sect. 3. Aeg.* 3. qui logeoit près du Temple d'Hercule, « qu'il rendit une espèce d'urine oléagineuse. » Celle-ci est la plus mauvaise après la noire, à cause qu'elle indique une colligation extraordinaire, & que la chaleur fébrile ignée prévaut sur la chaleur naturelle, comme il arriva, par exemple, dans le cas de Pythion & de la femme de Cyzique, *ibid. Aeg.* 14. qui rendirent tous deux une urine d'abord noire, & ensuite oléagineuse ou grasse.

Après l'urine épaisse & trouble, je n'en connois point de plus pernicieuse, que la grasse qui ne dépose aucun sédiment, car elle signifie que la chaleur ignée ou fébrile, qui l'a voit d'abord troublée, a augmenté considérablement. Telle étoit l'urine de la femme de Dromedades & du fébricitant qui but & mangea copieusement à son souper, *I. Epid. Aeg.* 11. 12. dans le dernier cas le malade rendit le premier jour une urine rouge, épaisse, trouble & sans sédiment; le cinquième & le septième une grande quantité d'urine grasse & oléagineuse, & il mourut le onzième. Dans l'autre, « l'urine ne fut épaisse & trouble, le second & le troisième jour, & sans hypostase; huileuse le quatrième & le cinquième; & le malade mourut le sixième. »

Toute excrétion copieuse d'urine ténue & aqueuse sans sédiment, qui ne procure aucun soulagement au malade, ou qui est vicieuse à quelque égard, est extrêmement à craindre dans les maladies aiguës.

Hippocrate, 3. *Epid. Sect. III. Stat. Post.* décrivant les symptômes d'un *causus* épidémique généralement accompagné d'une phrénésie, & funeste, dit « que les « malades rendirent une grande quantité d'urine ténue « qui ne leur procura aucun soulagement, & n'eut « rien de critique. » Il ajoute un peu plus bas: « la quantité d'urine évacuée excédoit de beaucoup la boisson « que le malade avoit prise; elle n'étoit, outre cela, ni « épaisse, ni cuite. »

Ce même Auteur, *III. Epid. Sect. 2. Aeg.* 12. rapportant le cas funeste d'une femme qui logeoit in *Foro Mendacium*, dit, qu'elle rendit le dixième jour une grande quantité d'urine sans sédiment; & de la femme qui logeoit près de l'Eau froide, que son urine fut toujours abondante, noire, ténue & aqueuse.

L'urine extrêmement épaisse ou trouble, qui ne dépose aucun sédiment, & ne procure aucun soulagement au malade, est aussi fort mauvaise, comme le sont généralement toutes les excréments abondantes d'urine au commencement des maladies aiguës, qu'on regarde, avec raison, comme inutiles, à cause qu'il ne peut rien sortir dans ce tems-là de bien cuit, ni de bien purifié.

Les urines ténues, évacuées en petite quantité dans les fièvres ardentes & les inflammations aiguës, sont extrêmement mauvaises, parce qu'elles indiquent que la stérilité du sang est consumée par la chaleur ignée, surtout si l'urine a la moindre mauvaise qualité, comme il paroit par le cas de la femme de Dromedades, dont on a déjà parlé, du jeune homme de Melibée, *III. Epid. Aeg. ult.* & de la fille d'Euryanactes, *III. Epid. Sect. 2. Aeg.* 6. dont les deux derniers rendirent une petite quantité d'urine ténue & de mauvaise couleur, & la première, une urine ténue, oléagineuse & peu abondante. Dans les cas de la femme qui vivoit avec Tifamenc, & de l'autre qui étoit de la famille de Pan,

timides, *III. Epid. Sect. 2. Aeg. 9. 10.* *Urine* étoit peu abondante & ténue. Tous les malades, dont on vient de parler, moururent peu de tems après que le symptôme en question eut paru.

Toute suppression totale d'*urine* occasionnée par la consommation entière de la sérosité du sang par la chaleur ignée & fébrile, ou par l'extinction de toutes les fonctions, pour me servir de l'expression de Galien, *Com. 2. in III. Epid. T. 4.* ne présage rien que de funeste dans les fièvres. Hippocrate, *I. Epid. Aeg. 2.* rapporte de Silenus qui étoit malade d'une fièvre dont il mourut, « qu'il fut attaqué d'une suppression d'*urine* le sixième jour, laquelle devint totale le septième; mais « qu'il rendit le huitième quelque peu d'*urine* avec « douleur & picotement. » Un pareil symptôme indique la violence de la chaleur qui consume la sérosité du sang, & la rend extrêmement brûlante & acrimonieuse. La femme de Cyzique, *III. Epid. Sect. 3. Aeg. 14.* la servante d'Ariston qui avoit une équinancie, *Ibid. Sect. 2. Aeg. 7.* & le jeune homme de Melibée dont on a déjà parlé, eurent une suppression d'*urine* un peu avant de mourir, en conséquence de l'extinction de la faculté.

Toute excrétion légère d'*urine* acre qui ne procure aucun soulagement au malade, est mortelle, parce qu'elle prouve que toute la sérosité a été consumée par la chaleur brûlante qui affecte les parties internes, & que les humeurs sont enflammées; & Hippocrate rapporte de Silenus qu'il rendit un peu avant que de mourir, une petite quantité d'*urine* acre & piquante. J'ai observé moi-même, dit Prosper Alpin, ces légères excrétions d'*urine* extrêmement acre & piquante dans ma femme Guadagnina, & dans plusieurs autres personnes attaquées d'une fièvre ardente, quelque tems avant leur mort.

L'*urine* dans laquelle on n'aperçoit ni hypostase, ni énéoreme, ni nuage, est mauvaise, à moins que cela ne soit occasionné par l'abstinence, les veilles & le travail, ou par la bile dont le corps abonde, autrement c'est un mauvais signe pour l'*urine* de ne contenir aucune des substances précédentes, ainsi que Galien nous l'apprend, *de Cris. Lib. I. cap. 4.*

Une *urine* épaisse & sans aucun sédiment est mortelle dans les maladies aiguës, ainsi que Galien nous en assure.

L'*urine* dont le sédiment est en petite quantité ou cru, ne vaut rien non plus: telle étoit celle des malades affligés d'une demi-tierce épidémique, « dont l'*urine*, à « ce que dit Hippocrate, *I. Epid. Sect. 1.* étoit ténue, « indigeste, pâle ou abondante, ou bien, épaisse, pres- « que dénuée de sédiment, non loitable, & avec un sé- « diment cru & de mauvaise qualité. »

Galien, *Com. in IV. Aph. 69.* condamne l'*urine* épaisse à cause de la pesanteur de son sédiment; & l'Auteur du Livre de *Urinis*, cap. 42. dit qu'il sort quelquefois une humeur blanche & crue avec l'*urine*, qui se précipite au fond du vaisseau en forme d'hypostase. Et Galien, *Com. II. in Prognost.* dit qu'un sédiment cru & copieux indique que la maladie est entretenue par une grande quantité d'humeurs crues, & par conséquent opiniâtre & dangereuse; de-là vient qu'il condamne absolument les hypostases épaisses & grossières. *Com. in IV. Aph. 69.* C'est de ces sortes d'hypostases dont Hippocrate a voulu parler, *VII. Aph. 31.* lorsqu'il dit: « que toute « hypostase avec un sédiment qui ressemble à du son « (*crimnodes*) dans les fièvres, indique une maladie de « longue durée. » Nous avons observé ci-dessus, après Galien, *Lib. I. de Cris. cap. 12.* que les sédiments épais, que les Grecs appellent *crimnodes*, indiquent une colli- quation excessive, & sont par conséquent mortels dans les maladies aiguës. Ce même Auteur, *Comm. in VII. Aphor. 31.* dit en parlant de ces sortes de sédiments: « il paroît par ces exemples (Silenus & la mala- « de du jardin de Descales) que les malades dont l'*uri- « ne* est chargée d'un pareil sédiment ne recouvrent la

« santé qu'avec beaucoup de peine, si tant est qu'ils « échappent; ou, si la maladie est mortelle, qu'ils « meurent en très-peu de tems. »

Galien regarde donc cette espèce d'*urine* comme pern- cieuse, puisqu'il dit que la plupart de ceux qui en ren- dent de semblable meurent au commencement de la maladie; & ceux qui sont assez heureux que d'échaper ne recouvrent la santé qu'avec beaucoup de peine, à cause que la disposition qui occasionne ces sortes d'ex- crétions par les *urines*, a besoin d'une coction considé- rable. Hippocrate, *Lib. Prognost.* condamne l'hyposta- se *crimnodes*; & telle fut celle de l'*urine* de Silenus, *I. Epid. Aeg. 2.* qui mourut le onzième jour; celle du malade du jardin de Descales, *III. Epid. Sect. 1. Aeg. 3.* dont la crise ne se fit que le quatorzième jour.

Nous avons observé ci-dessus que les sédiments *oreboide* & *scailleux*, aussi-bien que celui qui imite le son, & que les Grecs appellent des noms respectifs d'*oreboides*, de *petaloïdes* & *pitryoïdes*, sont mortels dans les fièvres aig- uës, comme venant d'une pareille colliquation; à moins qu'ils ne soient l'effet de quelque maladie des reins ou de la vessie.

Hippocrate, dans ses *Prognostics*, en porte le jugement que voici :

« L'hypostase *crimnodes* (qui ressemble à du son) est mau- « vaise, mais moins cependant que la *petaloïde* (l'é- « cailleuse); les *urines* blanches & ténues sont extrême- « ment pernicieuses; mais la *pitryoïde* (qui ressemble « à de la grosse farine) est beaucoup pire. »

On connoît que ces sédiments ne font point l'effet d'une maladie des reins par la présence actuelle d'une fièvre aiguë & colliquative, aussi-bien que par l'absence des symptômes qui accompagnent la lésion des reins.

Tout sédiment lâche & discret ne vaut rien non plus, entant qu'il est un signe de crudité, & l'on ne sauroit prédire avec certitude la guérison du malade, toutes les fois qu'il est tel.

On peut en dire autant de celui qui est inégal, confor- mément à ce passage des *Prognostics*.

« S'il y a intermission, & que l'*urine* soit quelquefois pa- « re & quelquefois chargée d'une hypostase blanche & « unie, la maladie devient plus difficile à guérir, & « le malade court risque de la vie. »

Hippocrate, *Ibid.* désapprouve le sédiment rougeâtre, quoique salutaire en quelque sorte, à cause qu'il an- nonce une maladie de longue durée. Et l'Auteur du Livre de *Urinis* dit, qu'un pareil sédiment indique un défaut de coction, mais qu'il n'est point mortel. On a cependant lieu de se méfier d'une maladie qui dure plus long-tems qu'il ne faut, & par conséquent le sédiment dont nous parlons n'est point exempt de danger, sur- tout dans les sujets foibles & les maladies violentes qui épuisent les forces tout d'un coup, & souvent même avant que la coction soit achevée.

Le sédiment noir est extrêmement mauvais dans les ma- ladies aiguës, surtout, comme dit Galien, lorsque l'*urine* a la même couleur; l'énéoreme noir est moins à craindre, mais le nuage noir est le moins dangereux des trois.

Parmi les énéoremes, le sublime ou élevé (*μυλινος*) est estimé pernicieux, à cause qu'il présage un délire; c'est ce dont nous avons un exemple dans la fille de Larisse, *III. Epid. Sect. 3. Aeg. 12.* au sujet de laquelle Galien dit dans son Commentaire, que cet énéoreme présa- geoit un délire, non par lui-même, mais par accident, entant qu'il indiquoit un sang stasieux, puisque s'il n'y eût point eu de stasiosités dans ce fluide, l'énéore- me se fût précipité au fond du vaisseau. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques* 4. 32. 35. veut que la

substance suspendue en milieu de l'urine indique un délire, surtout, dit Galien, *Comm. 2. in I. Prorhet.* T. 1. si elle est jointe avec un tintement d'oreille, ou que la douleur vienne à cesser dans la hanche ou dans quelque autre partie inférieure éloignée des viscères. L'écoulement noir, rare, discret & inégal est mauvais, mais moins cependant qu'une hypostase de même nature, suivant l'Auteur du *Lib. de Urinis*, qu'on croit être Galien, *cap. 17.*

Hippocrate, *Lib. Prognost.* condamne le nuage noir, de même que la graisse qui naît sur l'urine, comme un signe de consomption. J'ai observé plusieurs fois un nuage circulaire presque superficiel dans l'urine des personnes qui sont mortes d'une phrénésie, & conclu de là qu'un pareil phénomène ne présage rien que de funeste dans les fièvres aiguës. Lors donc que les hypostases de l'urine, quoique conformes à la nature, sont poussées vers la surface de ce fluide par une quantité immodérée de staturités, ce phénomène présage une maladie de la tête extrêmement dangereuse.

J'ajouterai aux caractères que je viens de donner de la mauvaise urine, que les excréments d'urine qui se font à l'insu des maladies, n'annoncent rien que de funeste. On lit à ce sujet dans le premier des *Prorrhétiques* 25. « que tout écoulement d'urine qui se fait à l'insu du malade est pernicieux, » parce qu'il indique, comme dit Galien dans son Commentaire sur ce passage, une privation de tout sentiment des fonctions naturelles.

Je finirai par une remarque qui mérite toute l'attention du Lecteur, c'est que dans plusieurs fièvres aiguës l'urine du malade ne diffère en rien de celle des personnes saines par sa couleur, sa consistance & son hypostase, ce qui la fait regarder comme loisible par les Médecins inexpérimentés, bien qu'elle présage une mort inévitable, puisqu'elle indique que la bile qui donne la couleur à l'urine se porte entièrement au cerveau ou dans quelque un des viscères, & qu'il ne s'écoule aucune portion des humeurs nuisibles par les urines; ce qui, suivant les Médecins, est absolument mortel dans les phrénésies, aussi-bien que dans la pleurésie & la péripneumonie. PROSPER ALPIN, de *Præf. Vit. & Mort. Ægypt.*

URINACULUM. Voyez *Urachus*.

URINALIS HERBA, nom de la *Linaria*. BLANCARD.

URINARIUS, le même qu'*Ureticus*.

U R N

URNA, mesure de capacité chez les Romains, dont le nom est dérivé, suivant Varron, *ab urinando*, parce que, dit-il, *in aqua haurienda urinat, hoc est, mergitur ut urinator* : « lorsqu'on tire de l'eau elle se plonge ou s'enfoncé comme un plongeon. » Elle est la quarantième partie du *Culeus*, & la moitié de l'*Amphora*. COLUMELLA, *Lib. III. cap. 3.* VOLUSIUS METIANUS.

Columella, *Ibid.* parle de vignobles qui donnoient fix cents urnes le *juggerum*; ce qui revient à plus de cinquante-quatre boisseaux & demi par Acre. ARBUTHNOT, des *Poids & Mesures*.

U R O

UROCRISIA ou UROCRISIS, *uracrisia*; jugement qu'on porte des maladies par l'inspection de l'urine, de *ur*, urine, & de *crisis*, je juge.

UROCRITERIUM, le même qu'*Urocrisis*.

UROCRITICA, signe qu'on tire de l'urine.

UROGALLUS, J. Joss. Tetrao. *Aristotel.* est une espèce de phaisan, dont il y a deux espèces, un grand & un petit.

Le premier est grand comme un coq d'Inde; il a la tête

noire, le bec court, le cou long d'environ un pied; ses plumes sont de couleur noirâtre & rougeâtre. Le second est appelé phaisan de montagne. Ces oiseaux habitent aux pays septentrionaux, & on dit qu'ils demeurent cachés en hiver deux ou trois mois sous la neige. Ils sont bons à manger. Leur graisse est émolliente, résolutive, fortifiante & nervine. LEMERY, des *Dragues*.

UROMANTES, de *ur*, urine, & de *mantis*, devin. On appelle ainsi ceux qui sont profession de prédire & de connaître les maladies par l'inspection des urines.

UROMANTIA. Voyez *Urocrisis*.

URON, *ur*, urine. Voyez *Renes* & *Urina*.

UROPYGION. Voyez *Orrhopygion*.

UROSCOPIUM, inspection de l'urine.

U R S

URSUS, Offic. Schrod. 5. 312. Rall. Synop. A. 171. Schw. Quad. 131. Aldrov. de Quad. Digit. 117. Joss. de Quad. 86. Charlt. Exer. 14. Gesn. de Quad. Digit. 941. Ours.

La graisse & le fiel de cet animal sont d'usage en Médecine. La première est émolliente & dissolvante, & bonne surtout pour l'atrophie; elle guérit aussi la goutte; les parotides & les autres tumeurs, & consolide les ulcères qui viennent aux jambes. Son fiel est propre pour l'épilepsie, pour l'asthme & pour la jaunisse, étant pris intérieurement.

On s'en sert aussi extérieurement pour les ulcères chancreux & phagédéniques, pour le mal de dent, la fôiblesse de la vue & autres maladies semblables. SCHROEDER.

La peau fait du bien à ceux qui ont été mordus d'un chien enragé quand ils couchent dessus; elle sert aussi de fourrure aux Voyageurs. SCHWANNFELD.

U R T

URTICA, Ortie.

Voici ses caractères.

Ses tiges ne sont point branchues. Les feuilles naissent opposées par paires; elles sont dentelées, triangulaires, & dans les espèces qui croissent en Europe, armées de piquans. La fleur n'a point de pétales, elle est à plusieurs étamines, mâle & soutient ordinairement par un calyce à quatre feuilles disposées en forme de croix, avec un œil dans le milieu: Les étamines sont quelquefois au nombre de quatre, & quelquefois en plus grand nombre, & les testicules sont divisés par des plans foliacés. Le fruit croît ordinairement sur une plante différente de celle qui porte la fleur. Il consiste en une capsule à deux panneaux remplie de semences, & composée quelquefois d'un amas de globules, ou en une substance faite en forme de tenaille dont les dents embrassent la semence, laquelle est munie d'un tuyau filamenteux & d'un œil. On trouve aussi des ovaires dans l'ortie mâle; de sorte qu'il y a des orties mâles, femelles & hermaphrodites.

Boerhaave compte huit sortes d'orties, savoir,

1. *Urtica maxima, racemosa, Canadensis*, H. R. Per.
2. *Urtica, urens, maxima*, C. B. P. 232. Tourn. Inf. 534. Boerh. Ind. A. 2. 105. *Urtica*, Offic. *Urtica racemifera, major, perennis*, Rall. Synop. 54. *Urtica major, vulgaris*, J. B. 3. 445. Rall. Hist. 1. 160. *Urtica major vulgaris, & media hirsutis*, Park. 440. *Urtica, urens*, Ger. 570. Emac. 706. *Grande Ortie*.

La racine de l'*ortie* ordinaire est menue, fibreuse & serpente en loin. Elle pousse des tiges quarrées, hautes d'un pié & demi ou deux, revêtues de deux feuilles oblongues & pointues, attachées à de longues queues, profondément dentelées à leurs bords, & couvertes, de même que les tiges, de poils piquans qui brûlent la peau & y excitent des demangeaisons. Les fleurs sont petites & à étamines, & disposées en grappes longues & minces; y ayant des plantes qui portent de grandes fleurs sans aucune semence, & d'autres au contraire qui donnent une petite semence ronde, & qui n'ont point de fleurs. Elle croît partout en abondance. Ses racines, ses feuilles & ses semences sont d'usage en Médecine.

L'*ortie* est rafraîchissante & astringente; son suc est bon pour toutes sortes d'hémorrhagies & de flux, tant internes qu'externes; & il ne faut pour arrêter le saignement de nez ou les hémorrhagies des plaies, qu'y tremper une tente & l'appliquer sur la partie. La racine est diurétique, & on l'estime un spécifique pour la jaunisse. Sa semence est bonne pour la toux, pour l'asthme & les obstructions des poulmons. MILLER, Bot. Off.

Les feuilles de cette espèce d'*ortie* ont un goût fade, gluant, & ne rougissent pas le papier bleu: les racines le rougissent tant soit peu; elles sont fades aussi, mais un peu styptiques; d'où l'on peut conjecturer que les *orties* contiennent un sel fort approchant du sel naturel de la terre, c'est-à-dire, composé de sel ammoniac, de nitre & de sel marin: mais dans ces plantes, il est embarrasé dans beaucoup de phlegme gluant, & uni avec beaucoup de soufre & de parties terrestres: car

Par l'Analyse chymique, on tire des *orties* du sel volatil concret, beaucoup de soufre & de terre, avec plusieurs liqueurs qui donnent de plus grands indices de sel acre que de sel acide; ainsi il y a beaucoup d'apparence que le phlegme de ces plantes est plus épais par les parties terrestres que par l'acide: mais ce phlegme épais qui est considérable, est tout-à-fait détruit par le feu. Cependant il n'est pas surprenant que les *orties* soient détersives, diurétiques & propres pour rétablir le mouvement des liqueurs; car ce phlegme glaireux ne fait que modérer la grande activité du sel acre, & du soufre.

Le suc d'*ortie* dépuré ou par lui-même, ou par une simple ébullition, arrête le crachement de sang & le flux hémorrhoidal; il est fort bon aussi pour la dysenterie & pour les fleurs blanches. Le cataplasme d'*ortie* est émollient & résolutif, propre par conséquent pour fonder les tumeurs accompagnées d'inflammation; il soulage les gouteux, & dissipe quelquefois les loupes & les tumeurs froides. Pour le calcul & la gravelle, on se sert des feuilles d'*ortie* en forme de thé; on fait boire le vin dans lequel elles ont infusé. Les racines d'*ortie* confites au sucre, procurent l'expectoration dans la toux invétérée, dans l'asthme & dans la pleurésie, surtout lorsqu'on applique les fenilles en cataplasmes sur le côté où les malades sentent de grandes douleurs. Quelques-uns font boire le suc de cette plante dans les mêmes maladies. Les tendrons d'*ortie* cuits dans les bouillons, purifient le sang. La conserve des grappes d'*ortie* & l'extrait de toute la plante, ont les mêmes vertus. Sa tisane est fort bonne dans la fièvre maligne, dans la petite vérole & dans la rougeole. On peut faire des émulsions avec l'eau & les semences de cette plante. TOURNÉFORT, Histoire des Plantes.

Toutes les *orties* sont diurétiques & lithontriptiques; & passent pour avoir une antipathie particulière pour la ciguë & la jusquiame. Étant mangées en salade, elles lâchent le ventre, elles nettoient les reins, elles chassent le calcul, elles facilitent l'expectoration & l'éruption de la rougeole. Les bonnes femmes de chez nous font cuire leurs boutons & leurs feuilles dès qu'elles

les commencent à paroître au Printemps dans les bouillons, à dessein de purifier le sang.

Le suc ou le sirop d'*ortie* est excellent pour le crachement de sang.

Prenez quatre onces de suc d'*ortie* tous les matins à jeun pendant cinq ou six jours, & faites cuire la plante dans vos bouillons.

Ce remède a rendu la santé à des malades, de la guérison desquels on désespéroit.

Une femme qui avoit une hémorrhagie à l'occasion d'une veine qui s'étoit ouverte dans son estomac, laquelle revenoit toutes les fois qu'elle étoit indisposée ou qu'elle prenoit le froid, éprouva l'efficacité de ce remède après avoir inutilement employé tous les autres. L'eau distillée d'*ortie* mêlée avec l'esprit de vin à un grand degré d'acidité, est admirable pour arrêter l'hémoptysie.

Hier, Rehlingerus & Udalricus Jungius, deux hommes de qualité, qui étoient sujets au saignement de nez; n'employoient d'autre remède pour l'arrêter, qu'un morceau de racine blanche, ligneuse & ronde d'*ortie* rouge qu'ils mettoient dans leurs narines, en tirant quelque peu d'eau.

Étant appliquée extérieurement, elle est bonne pour les ulcères putrides, gangréneux & malins, pour dissiper les tumeurs & les duretés, & pour appaiser l'inflammation de la luerie. La petite *ortie* pilée, arrête le saignement de nez; son suc produit le même effet.

La semence d'*ortie*, particulièrement celle de la Romaine, est d'un fréquent usage dans les affections des poulmons, comme l'asthme, la toux opiniâtre, la pleurésie & la péripneumonie. La conserve des grappes & des semences d'*ortie*, est un remède excellent pour le calcul des reins, pour les maladies de la poitrine & le crachement de sang.

Les Médecins savent que la semence d'*ortie* excite l'urine & les regles, & augmente la semence; aussi les femmes débauchées en donnent-elles communément à ceux qui ont affaire à elles. La racine de la grande *ortie* est fort estimée pour la jaunisse; étant cuite dans du vin & du miel, elle est un remède excellent pour la toux invétérée & pour l'orthopnée.

On remédie à la chaleur brûlante, aux pustules & aux demangeaisons que causent les *orties* avec l'huile d'olive, l'huile rosat, le suc de tabac, ou une feuille d'*ortie* qu'on applique sur la partie; ou, à ce que dit Parkinson, avec le suc exprimé d'*ortie*.

On a guéri avec le suc d'*ortie* dépuré par une légère ébullition, & donné au poids de deux onces avec un peu de sucre, un flux hémorrhoidal excessif, qui avoit résisté à toutes sortes de remèdes & affaibli considérablement le malade. Le Docteur Tancrer Robinson a recueilli plusieurs exemples de cette espèce dans Rivière & quelques autres Auteurs.

Le peuple de chez moi, dit S. Paulli, a trouvé le secret d'empêcher la fermentation de la bière nouvelle, & de la mettre à couvert des effets du tonnerre, en mettant dans les vaisseaux une grosse *ortie* avec quelques morceaux d'acier. RAY, Hist. Plants.

3. *Urtica, urens, minor*, C. B. P. 232. M. H. 3. 435.
4. *Urtica, urens, pilulas ferens, prima Dioscoridis, feniculi*, C. B. P. 232. Tourn. Inst. 434. Boerb. Ind. A. 2. 105. *Urtica Romana*, Offic. *Urtica pilulifera, folio profundius utica majoris in modum serratis, seminis magno lino*, Raii Synop. 54. *Urtica Romana*, Ger. 570. Emac. 706. Park. 440. Raii Hist. 1. 161. *Urtica Romana, sive mas cum globulis*, J. B. 3. 445. *Ortie Romaine*.

Elle pousse des tiges plus rondes, des feuilles d'un verd plus foncé & plus profondément dentelées que celles de

de *Portia* ordinaire ; elles sont moins larges , moins rudes & moins velues , mais remplies de piquans beaucoup plus brillans que ceux de la première. Il sort vers les sommets destiges , de l'aisselle de chaque feuille , un petit fruit rond soutenu par un long pédicule , gros comme un pois , & bérillé tout-au-tour de petites pointes , qui contiennent un grand nombre de semences lisses faites comme celles du lin. Elle croît en plusieurs endroits d'Angleterre , comme aux environs de Yarmouth & dans Romney Marsh ; mais elle n'est pas fort commune.

Elle est de même nature que l'*ortie* ordinaire , mais sa semence est estimée plus pectorale & d'une plus grande efficacité contre la toux & les affections des poudrons : on en use rarement. MILLER , Bot. Off.

Elle croît aux lieux incultes & sablonneux , & l'on emploie en Médecine ses semences sphériques , enfoncées , lisses & luisantes , qui sont d'un rouge noirâtre & d'un goût quelque peu arimonieux & doicés au toucher. Elles sont d'un usage fréquent dans les affections des poudrons , l'asthme , la toux opiniâtre , la pleurésie & la péripneumonie. DALE.

5. *Urtica*, altera, pilulifera, parietaria foliis, H.R. Par. 131.

6. *Urtica Romana*, facie *Urtica vulgaris*.

7. *Urtica*, pilulifera, folio asyngiis, caule viridi, Balesarica, Salvadore.

8. *Urtica Americana*, caule rubro, folio laeviviridi, splendens. Bozan. Ind. alt. Plant.

L'*ortie* est appelée *urtica*, ab *urendo*, parce qu'elle est brûlante au toucher. Les quatre premières espèces sont armées de petites pointes extrêmement déliées ; & si flexibles à leurs extrémités , qu'elles plient aisément en pénétrant dans la peau : mais quand elles viennent à entrer dans la chair , elles se rompent par morceaux , & y excitent une inflammation & des pustules qui ne cessent qu'après qu'on les a retirées.

La décoction des feuilles est apéritive , & bonne pour la goutte. On se sert des tiges les plus vertes & les plus récentes pour fouetter les parties les plus affligées de la goutte , pour exciter une inflammation sur les parties externes. Cette plante est bonne pour les maladies des poudrons & de la vessie , la toux , la phthisie , les hémorrhagies internes , l'hémoptisie , le vomissement de sang , le flux immodéré des hémorrhoides & le pissement de sang. Les feuilles étant pilées & appliquées , résistent à la gangrene ; leur décoction prise en forme de thé , est un excellent laxatif. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

URTICA ACULEATA, nom de la *Cannabina*, flore purpurascens, & de la *Cannabina*, flore albo.

URTICA HERCULEA, nom de la *Galeopsis*, prætorior, fatidica, spicata.

URTICA INERS, nom de plusieurs espèces de *Lamium*, & de la *Galeopsis*, sive *Urtica iners*, flore lutea.

URTICA MORTUA, nom de la *Galeopsis*, lutea, amplioribus foliis, maculatis.

URTICA MARINA, Offic. Charl. Exef. 68. Schonef. Icht.

77. *Urtica*, Jonf. Exang. 54. *Urtica marina*, 5. & 6. Rondeletii, C. B. P. 369. *Urtica rubra*, Rondel. 1. 330. Bellon. Aquat. 342. Gesn. 1039. Aldrov. Exang. 368. *Urtica vel pulmonis marini species*, Mer. Pin. 194. *Ortie marine*.

C'est une substance ronde , transparente , semblable à de la gelée & parsemée de veines rouges , qui flotte sur l'eau , & que la mer jette souvent fur le rivage. Elle a les mêmes vertus que le *Lepus marinus*.

URTICATIO, est une espèce d'opération de Chirurgie , qui consiste à fouetter une partie avec de l'*ortie* pour y rappeler la chaleur naturelle.

Tome VI.

URUCU. Voyez *Achiote*.

URUCATU, *Brasiliensis*, Marcegi.

Est une plante qui croît sur l'arbre *Urucari-iba* sans racine. Elle pousse quatre ou cinq feuilles qui sont larges en bas & forment une bulbe ovale , longue d'environ quatre doigts qui renferme une substance médullaire grasse de même couleur & de même consistance qu'un onguent , froide au toucher , d'un blanc verdâtre & entremêlée d'un grand nombre de filets blanchâtres. Les feuilles se séparent au-dessus de la bulbe & sont plus étroites : mais elles ont un pied ou plus de long , elles sont larges en-haut , faites comme une langue & vertes comme celles de la squille ; chacune d'elles a trois fibres qui l'accompagnent dans toute sa longueur. Elle ne porte ni fleur ni fruit , & n'a point d'odeur non plus que sa moelle.

Cette dernière est froide & on l'estime propre pour calmer les douleurs ; on a aussi éprouvé qu'elle cause l'asthoupissement. RAT, *Hist. Plant.*

URUCURI-IBA. Voyez *Palma*.

URUMENA, *Uquira*, urine , ou substances qu'on tend avec ce fluide.

URU-PARIBA. Voyez *Guira-Pariba*.

URUS, *Tanreus* sauvage.

USFIDÆ ; *scories* d'or. RULAND.

USNEA CRANII HUMANI, Offic. *Muscus ex cranio humano*, Ger. 1374. Emac. 1563. Parli. 1313. *Muscus cranio humano innatus*. *Usnea officinarum nostratum*, Raii Synop. 36. *Usne humaine*.

Elle est fort fréquente en Irlande , & c'est de-là qu'on nous l'apporte. Toute la plante est d'usage , & plusieurs Auteurs l'estiment propre pour arrêter les hémorrhagies ; on l'emploie dans la fameuse composition appelée *Unguentum armarium*. Il y a deux sortes d'*usne humaine* , la première , dont on fait usage dans nos boutiques , nous vient d'Irlande , & n'est autre chose qu'une petite espèce de *muscus vulgaris terrestris* *Adiantum aurei capitulis* , qui ne diffère en rien de la mousse qui croît sur les pierres & les arbres , aussi a-t-on beaucoup de peine à la distinguer. M. Doody , Apothicaire à Londres & fameux Botaniste , a remarqué qu'elle croît sur les os des chevaux & des bœufs qu'on a jetés à la voirie.

La seconde croît en forme de croûte sur les crânes humains , de même que le *lichen petraeus* ; & les Auteurs préfèrent cette dernière à la précédente , dans la croyance qu'elle a plus de vertu. *Ephém. Germ. RAY, Hist.*

Différens Auteurs recommandent la mousse qui croît sur le crâne des cadavres qui ont demeuré long-tems exposés à l'air , comme extrêmement salutaire dans plusieurs maladies. Par exemple , ils l'estiment propre pour l'épilepsie aussi-bien que pour les maladies du cerveau , pour les hémorrhagies & les dysenteries. On la prescrit intérieurement & extérieurement seule ou mêlée avec d'autres substances ; on la porte aussi en forme d'émulsi. Elle entre dans la composition de l'*Unguentum armarium* , *magnesium* , ou *sympatheticum*. Elle produit son effet dans les hémorrhagies , pourvu qu'on la tienne seulement dans la main ; & Boyle nous apprend dans ses *Spécifiques* , qu'il vint à bout de se guérir par ce moyen d'une hémorrhagie de nez. Junc-

ker, in Therap. assure qu'elle rend le corps d'une dureté à l'épreuve du moutquet. Quelques-uns veulent que l'usnée ait beaucoup plus de vertu quand elle a été cueillie sous un certain aspect des astres; lors, par exemple, que la Lune entre dans son plein dans la maison de Vénus, ou qu'elle est dans celle des poissons, du taureau & des gemeaux. D'autres assurent que la meilleure usnée est celle qui se trouve sur le crâne des pendus: mais Paracelse prétend que celle des personnes qui ont été exposées sur la roue n'est pas moins bonne. Voy. Schrod. Fred. Hoffman, Cl. Schrod. Boecler, Etmuller, Van-Helmont, Barbet, Med. Pauli, Quadrip. König. Valent. Mus. Hildan. Grube, in Arcan. Med. nous apprend qu'on ne fait tant de cas de l'usnée dans la Médecine, que dans la supposition que les esprits vitaux & animaux du cadavre qui y sont enfermés, passent par une certaine vertu dans la partie affectée de la personne vivante. Mais chacun sait qu'un cadavre est entièrement dénué d'esprits vitaux & animaux, & ceux-là n'ont point tort qui disputent à cette plante les vertus spécifiques qu'on lui attribue pour la guérison de plusieurs maladies. Juncker assure dans l'Ouvrage qu'on a cité ci-dessus, que cette plante n'a d'autres vertus que celles que les gens crédules ont bien voulu lui attribuer. Au reste, il peut fort bien se faire que la force de l'imagination coopere avec ce remède pour la guérison des maladies; c'est le sentiment de Boyle, de Specificis, qui assure avoir connu une personne à qui il suffisoit de prendre de l'usnée dans sa main pendant qu'on la saignoit, pour faire arrêter le sang. Marx, fameux Droguiste de Nuremberg, ne craint point d'avancer que l'usnée de crâne humain n'a d'autre mérite que sa rareté; & Boecler assure qu'on fait servir l'usnée de même que les os des cadavres, à plusieurs usages aussi superstitieux qu'impies. Je suis cependant persuadé que cette mousse peut avoir son utilité dans les hémorrhagies où l'on est obligé de se servir de tentes & de pessaires styptiques, pourvu qu'on la mêle avec des drogues convenables. Elle ne sauroit manquer non plus, étant employée extérieurement ou intérieurement dans les cas qui demandent des dessiccatifs & des astringens, de produire quelque bon effet à cause de sa nature dessiccative & astringente.

Je suis en cela du même sentiment que Simon Pauli, qui en parle en ces termes, de Med. Corp. Hum. Sect. 8.

« Quoique l'usnée puisse produire de très-bons effets « dans le crachement de sang, les hémorrhagies, & « les autres flux de même espèce, je ne suis pas cepen-
« dant d'avis que le Médecin ravale sa profession en la
« prescrivant, puisqu'on ne manque pas d'autres sub-
« stances également astringentes, & qui n'inspirent ni
« la même horreur ni le même dégoût au malade. »

Etmuller nous apprend que quelques-uns substituent à l'usnée la mousse d'une taile, qu'ils appliquent sur la couronne de la tête dans les hémorrhagies du nez après l'avoir trempée dans du vinaigre. D'autres se servent à la place de la véritable usnée, qui est extrêmement rare, d'une usnée artificielle qu'ils préparent de la manière suivante :

Ils prennent la mousse d'une grosse pierre au mois d'Avril & après l'avoir fait sécher, ils la pulvérisent dans un mortier de verre, en l'arrosant avec du vin de Malvoisie, ou avec celui de Pierre Simon, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'une bouillie; après quoi ils l'étendent avec un couteau sur le crâne d'un cadavre qui a expiré sur la roue. A mesure que celle-ci se sèche ils en mettent de nouvelle par dessus, ayant soin de retirer le crâne, qui est exposé à l'ardeur du soleil, dans les tems de pluie; & continuant de même jusqu'à ce que la plante commence à fleurir; au moyen de quoi ils recueillent une usnée qui n'est en rien inférieure à

celle qui croît naturellement sur les crânes humains.

Ludovic, in Pharm. à l'article des Vulnéraires & des Astringens, parle de l'usnée en ces termes :

« On trouve de la mousse partout, & celle de chêne, & « d'acacia n'est en rien inférieure pour les usages de la
« Médecine, pour les pessaires, par exemple, les ten-
« tes & les onguens, à l'usnée que l'on ramasse avec
« tant de superstition sur les crânes humains. » RIEGER.

U S R

USRUB ou URSUB, plomb. RULAND.

U S T

USTILAGO, blé broyé ou gâté par la rouille.

USTIO, usion, se dit de la calcination des simples qui composent la matière médicale, ou de l'application du caustère actuel.

USTULATIO, l'action de faire griller ou rotir une substance humide à dessein de la dessécher. Ce mot se dit aussi du vin qu'on a fait chauffer ou brûler.

U S U

USUALIA MEDICAMENTA, remèdes usuels, ou dont on fait ordinairement usage.

USURAT, étain. RULAND.

U T E

UTERARIA, médicaments utérins ou hystériques.

UTERINUS FUROR, fureur utérine.

La fureur utérine est une espèce de délire mélancolique, qui provient du désir déréglé du coït, & qui pèse la malade de l'usage de sa raison à un tel point, qu'elle ne garde plus de mesure dans ses paroles ni dans ses actions, & invite les hommes par toutes sortes de gestes & d'expressions indécentes à jouir des faveurs que sa passion la met hors d'état de leur refuser.

Cette maladie est causée par l'abondance, la chaleur & l'acrimonie des fluides utérins, qui excèdent les bornes ordinaires, enflent les vaisseaux spermatiques à un point excessif, irritent & enflamment en quelque sorte les parties génitales, & excitent un désir violent & déréglé du coït. Ces mêmes fluides envoient des vapeurs au cerveau qui troublent l'usage de la raison, quoiqu'il le désir dont on vient de parler, suffise seul, sans le secours des vapeurs, pour produire le même effet, puisque toutes les passions en général, surtout cette espèce d'amour déréglé & excessif, auquel on donne le nom d'affection érotique, éroticus affectus, sont capables de troubler l'esprit. Voyez Amour.

Les fluides acquièrent ces qualités par leur trop long séjour dans des corps d'un tempérament chaud & lakif; c'est ce qui fait que les filles, les veuves & même les femmes mariées dont les maris sont ou impuissants, ou hors d'état de vaquer avec ardeur au devoir conjugal, sont souvent atteintes de la maladie dont nous parlons.

Quelques Auteurs prétendent que les fluides se corrompent, & contractent une malignité qui occasionne ces fâcheux symptômes. Mais ils seroient embarrassés de montrer en quoi la fureur utérine diffère de l'affection hystérique, qui doit son origine à la putréfaction & à la malignité des humeurs. Car les différents degrés de putréfaction produisent différents degrés de malignité; d'où résultent une infinité de symptômes; néanmoins les qualités manifestes des humeurs, comme leur redondance, leur chaleur, leur acrimonie, jointes au gonflement & à la chaleur excessive des parties génitales suffisent pour causer l'affection dont nous parlons.

Les causes productrices de cette maladie, sont la chaleur, la réplendance & l'acrimonie des humeurs de l'utérus, la jeunesse, un tempéramment sanguin & bilieux qui tient de l'adulte, les aliments atrabilaires de mauvais suc, la bonne chère, & surtout les mets de haut goût joints à l'usage fréquent des épicerie, comme de la muscade, des cubebes, &c. le long sommeil dans un lit mollet, les entretiens & les caresses d'un amant, la lecture des Livres obscènes, la danse & les divertissemens en usage parmi les jeunes gens.

Le diagnostic de cette affection n'est pas malaisé à former après ce qu'on vient de dire ; mais comme elle ne vient que successivement & par degrés, il ne sera pas inutile de décrire ses progrès. Au commencement, que la raison est encore dans son entier, la malade devient plus chagrine & plus taciturne qu'à l'ordinaire, ses regards sont impudiques, son visage s'enflamme par intervalles, surtout lorsqu'elle entend parler d'aventures amoureuses ; pour lors il survient une altération dans le pouls & la respiration, à cause de la sympathie qui est entre elle & le cœur.

Galen se vante d'avoir découvert l'amour excessif & indomable des femmes à leur pouls, qui s'altère tout d'un coup & bat de différentes manières, à la vue, ou au souvenir de l'objet aimé. A mesure que la passion augmente, la malade commence à devenir querelleuse, à répandre des larmes, elle éclate de rire de tems en tems, & tient des discours impertinens ou indécents, dont on ne peut cependant rien inférer de certain : cet accès passé, elle conçoit du repentir & du chagrin pour ce qu'elle a fait, & elle persiste dans cet état jusqu'au retour du nouveau paroxysme, qui revient plutôt ou plus tard, selon le mouvement irrégulier de la matrice. Lorsque le mal est arrivé à son état, la malade invite les hommes publiquement à jouir de son commerce & elle parle de ce qui concerne l'amour d'une façon indécente, nommant les choses par leurs noms. Passons au pronostic.

Cette maladie est aisée à guérir lorsqu'on y remédie à tems ; mais elle dégénère à la fin en une véritable manie quand on la néglige & qu'on lui laisse jetter de profondes racines.

On a tout lieu d'espérer une guérison, lorsque les intervalles commencent à devenir longs, que le corps commence à recouvrer son embouppement, & que la malade entend parler d'amour sans se troubler.

L'indication curative consiste à corriger l'intempérie chaude des viscères, surtout de l'utérus, du sang & des fluides utérins ; & à évacuer les humeurs acres aussi bien que la matière séminale ; à quoi l'on satisfait par la méthode suivante.

On commencera d'abord par la saignée, & on la réitérera aussi souvent que les forces le permettront, pour rafraîchir la masse des humeurs aussi bien que l'utérus, & procurer une révulsion du sang échauffé des veines de la matrice.

Si les règles sont supprimées, on saignera la malade du pied, pour faire prendre aux humeurs le cours que la nature leur a marqué.

Si le sang paroît se porter vers les veines hémorrhoidales, ce qu'il est aisé de connaître par l'enflure & la rougeur de ces vaisseaux, on y appliquera des sangsues.

On aura recours ensuite aux cathartiques qu'on jugera propres à évacuer sans violence la bile ou la mélancolie superflue.

On prescrira pendant trois jours à la malade des juleps capables de tempérer les humeurs, ou d'une nature rafraîchissante & médiocrement apéritive.

Il convient de lui donner aussi-tôt après un purgatif assez fort pour évacuer les humeurs obstrués, & qui ont jeté des profondes racines. Les cathartiques qu'on prescrit pour la manie conviennent dans le cas présent, & il ne faut que les réitérer par intervalles.

Cela fait, on tâchera de rafraîchir la matrice & tout le corps en général, & d'appaîsser la chaleur des humeurs par le moyen du bain suivant, qu'il sera bon de continuer durant tout le cours de la maladie.

Prenez de feuilles de laitue,

de saule,
de nêphar,
de vigne,
de pourpier, &
de nombril de Venus,
de fleurs de violettes,
de nêphar, &
de roses,

} de chaque, une poignée ;

} de chaque, deux poignées.

Faites bouillir le tout pour un bain, que la malade prendra tout chaud deux fois par-jour avant & après ses repas, sans se faire suer.

Comme il n'est pas aisé de continuer l'usage d'un pareil bain plusieurs jours de suite, on lui substituera un demi-bain de la même décoction, ou même d'eau simple, tout-à-fait tiède ou chaud, car la cure consiste principalement à rafraîchir l'utérus le plus qu'il est possible. Ceci est confirmé par le cas qu'Harvey rapporte dans son *Traité de Pharm.* d'une femme de condition, qui fut affligée, pendant plus de dix ans, d'une *fièvre* & d'une *mélancolie utérine*. Elle avoit déjà essayé inutilement toutes sortes de remèdes, lorsqu'il lui survint une descente de matrice, dont on jugea à propos de différer la réduction jusqu'à ce que le froid eût calmé l'ardeur de cette partie. Le succès fut tel qu'on se l'étoit promis, & la malade ayant recouvré l'usage de la raison en peu de tems, on réduisit l'utérus selon la méthode ordinaire.

Il convient pour mieux rafraîchir la malade de lui faire boire le petit-lait durant quelques semaines.

En un mot, on employera pour cette maladie les mêmes remèdes que pour l'affection hypocondriaque & la manie, en examinant cependant si c'est de la bile ou de la mélancolie qu'elle tire son origine.

On peut joindre aux remèdes, dont on vient de parler, ceux qui ont la vertu de calmer & de rafraîchir les fluides utérins ; & entre autres les préparations suivantes :

Prenez de feuilles de nêphar,

de saule, &
d'agnus castus,
de laitue,
de pourpier, &
de nombril de Venus,
des quatre semences froides majeures,
de celler de laitue, &
de pavot blanc,
de semences d'aneth, deux gros ;
de fleurs de nêphar, &
de violettes,

} de chaque, quatre poignées ;

} de chaque, une poignée ;

} de chaque, demi-once ;

} de chaque, une poignée ;

Pilez ces drogues tandis qu'elles sont encore récentes ; en les arrosant avec du suc de limon ; distillez-les au bain-marie, & ajoutez à chaque chopine d'eau un gros de camphre.

La dose est d'une once, à prendre fréquemment.

Ou

Préparez avec les drogues susdites, ou avec quelques-unes seulement une décoction, dont vous donnerez plusieurs doses à la malade après l'avoir édulcorée avec du sucre, & y avoir ajouté quelque peu de camphre.

G g gij

On

Faites une émulsion des quatre semences froides majeures, de celles de laitue & de pavot blanc avec les eaux de nénuphar, de laitue & de saule, & le sirop violet.

On peut aussi prescrire les électuaires sous la forme suivante.

Prenez de conserve de fleurs de nénuphar, de violettes, & de vitex ou d'agnus castus, de conserve de roses, une once & demie; de tiges de laitue confites, une once; de corail, & d'émeraude préparée,	}	de chaque, demi-once; de chaque, un gros.
--	---	--

Faites un opiat avec le sirop de violette & de nénuphar.

Lorsque le délire est à son plus haut période, il convient d'employer les remèdes internes & externes qui provoquent le sommeil, aussi-bien que ceux que l'on prescrit pour la phrénésie & la manie.

On emploiera durant tout le cours de la cure les lavemens rafraîchissants & les cathartiques les plus doux, évitant ceux qui peuvent irriter, par leur acrimonie, la matière contenue dans la matrice, ou dans ses vaisseaux, & augmenter par-là les symptômes. Il convient aussi d'injecter dans l'utérus une décoction des plantes que nous avons indiquées pour les bains, & d'autres remèdes convenables, & d'y joindre du sel de Saturne.

Les lavemens d'oxycrat souvent répétés produisent de très-bons effets.

Les remèdes externes sont les linimens rafraîchissants appliqués sur la région des reins, du pubis & du périnée, que l'on prépare avec l'huile de nénuphar, l'onguent rosat, ou l'onguent rafraîchissant, dissous avec le suc de morelle, de jusquiame & de nénuphar, auquel on ajoute quelques grains de camphre.

La malade portera continuellement sur les parties naturelles une plaque de plomb trouée dans le milieu.

A l'égard de la cause prochaine de cette maladie, puisqu'elle peut être détruite par l'évacuation des humeurs acres & corrompues; le mieux que l'on puisse faire lorsque la maladie commence, & avant que le délire se manifeste, c'est de marier la malade à quelque jeune homme vigoureux & robuste, qui, en rassaisant l'utérus & procurant l'écoulement de la matière contenue dans ses vaisseaux, opère la guérison d'un mal que les remèdes auroient peut-être de la peine à surmonter.

On peut préparer les pessaires avec des feuilles de mercuriale de France pilée, avec de la myrrhe, ou de la poudre d'aristoloche. On les introduira tandis que la malade est au bain, pour empêcher que l'utérus ne s'échauffe trop, & on les retirera au bout d'une heure. On injectera aussi-tôt du petit-lait, ou une décoction d'orge avec quelque peu de suc de morelle, de joubarbe, ou de ciguë, dont on fait grand cas dans cette espèce d'affection.

Le bol suivant est admirable pour évacuer les humeurs.

Prenez de térébenthine de Venise, trois gros; de trochisques d'agaric, demi gros; de semences de carotte, de chavure, & de bois d'aloès en poudre,	}	de chaque, huit grains.
--	---	-------------------------

Si la maladie continue, on ouvrira des cautères aux jambes; car il n'est point de méthode plus efficace que d'attirer la matière sur les extrémités inférieures à l'aide de ces couloirs.

Supposé, comme il arrive souvent, que la rate soit enflée ou obstruée, on mettra en usage les remèdes qui conviennent à ces sortes d'affections.

Enfin, comme le cerveau & le cœur se ressentent principalement dans cette maladie des vapeurs que l'utérus envoie, il faut les soulager chacun en particulier par des remèdes convenables; savoir, le cerveau, par des frictions & des ligatures aux parties inférieures, aussi-bien que par des ventouses appliquées sur les hanches & les aines; & le cœur, par des épithèmes solides & liquides pareils à ceux dont on se sert pour rétablir les forces. RIVIERE, *Prax. Med.*

UTERUS, la Matrice.

Nous commencerons l'examen que nous avons dessein de faire de la structure curieuse de l'utérus, par celui de la force surprenante, ou de la faculté élastique de ses fibres musculaires & de ses vaisseaux, qui, après avoir été distendus à un point extraordinaire, ont la faculté de rentrer dans leur premier état. C'est ce qu'on remarque principalement dans les femmes grosses, dont la matrice est quelquefois distendue à un point incroyable par un fœtus fort gros, & quelquefois même par deux, par l'arrière-faix & les eaux; mais ces choses ne sont pas plutôt dehors que l'utérus se contracte de nouveau, de manière qu'il est à peine la centième partie aussi gros que durant la grossesse; & quoique les autres parties du corps, comme la peau & le scrotum, lorsqu'elles sont distendues par une hydropisie, ou le ventricule & les intestins qui sont enflés par des vents, soient susceptibles d'une distension surprenante, lorsqu'une force intérieure agit sur eux, & rentrent dans leur état naturel lorsque cette force cesse d'agir; on peut dire néanmoins que cette faculté de se dilater & de se contracter, n'est nulle part aussi sensible que dans l'utérus. Au reste, ce qui surprend encore plus est, que quoique la matrice, qui, hors du tems de la grossesse égale à peine la grosseur d'une poire, promine au point qu'on vient de dire, elle ne laisse pas de conserver la même épaisseur, nonobstant la dilatation surprenante qu'elle souffre.

Il est bon de remarquer encore qu'il n'y a aucune partie du corps humain qui contienne un aussi grand nombre de vaisseaux que l'utérus. Les principaux de ces vaisseaux sont les veines & les artères spermatisques qui sont contiguës aux ovaires, & qui vont aboutir au fond de l'utérus par une infinité de ramifications, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre en soufflant dedans, car l'on voit le fond de la matrice se distendre aussitôt. Les vaisseaux les plus considérables après les veines & les artères spermatisques sont les ramifications de l'artère & de la veine hypogastrique, qui aboutissent au milieu & à la partie inférieure de l'utérus, aussi-bien qu'au vagin, qui reçoit encore, surtout dans l'endroit où il est conligu au rectum des ramifications des veines hémorrhoidales externes, qui s'anastomosent avec celles des veines hémorrhoidales internes; & ce qui mérite particulièrement d'être observé, ces vaisseaux sanguins qui se distribuent en grand nombre dans la substance de l'utérus, s'étendent non-seulement de tous côtés par plusieurs circonvolutions, mais sont encore extrêmement petits dans les filles & les femmes stériles, aussi-bien que dans celles qui ne sont point enceintes; au lieu que dans les femmes grosses ils augmentent à tel point, tant en grosseur qu'en longueur, que leurs plus petites ramifications deviennent capables de recevoir une sonde.

Outre l'amas considérable & les différentes circonvolutions des vaisseaux de l'utérus, il se fait un concours si remarquable & si singulier de ces conduits, qu'on au-

roit peine à trouver ailleurs une anastomose ou une union aussi fréquente des vaisseaux artériels & veineux qui viennent des différentes parties du corps; car lorsqu'on souffle dans les vaisseaux spermatiques, le vent se communique aux hypogastriques & les fait enfler, & ceux-ci ne peuvent se dilater que les autres ne se dilatent aussi.

Il arrive la même chose aux veines hémorrhoidales externes & internes qui se dilatent réciproquement, à l'aide du vent qu'on injecte dans les unes ou dans les autres. On remarque de plus une connexion manifeste entre les vaisseaux spermatiques droits & gauches. Mais il y a cela de particulier dans la connexion des vaisseaux de l'utérus, que leurs extrémités se terminent de façon qu'elles forment des cellules ovales de différente grandeur, qui se communiquent réciproquement, qui rendent la substance de la matrice spongieuse & spongieuse, & se dilatent extraordinairement dans les femmes enceintes. De-là vient que la matrice, surtout des dernières, lorsqu'on la coupe par le travers, laisse voir un nombre de cavités presque incroyable. Cette union sinueuse & cavernueuse des vaisseaux fait non-seulement que l'utérus se distend à un point extraordinaire dans les femmes grosses par le moyen du sang qu'il contient, & que son tissu, qui étoit auparavant tendu & serré, devient plus mou & plus lâche, mais encore que les orifices des extrémités des vaisseaux qui se rendent obliquement par-dessous la membrane de l'utérus dans sa cavité, & par le moyen desquels l'air passe aisément dans cette même cavité lorsqu'on souffle dedans, se dilatent beaucoup plus qu'ils ne seroient sans cela; au moyen de quoi les filaments ouverts de la membrane vasculaire du chorion reçoivent la nourriture dont le fœtus a besoin pour subsister.

Je ne dois point oublier dans l'examen que je fais ici de la structure de la matrice, & particulièrement de ses vaisseaux, que non-seulement les veines hypogastriques qui ramènent le sang, ont leurs diamètres une fois aussi grands que les artères hypogastriques, mais encore, que les veines spermatiques ne vont point en ligne droite, mais en serpentant, de manière que si on les étendoit, leur longueur monteroit au moins à quelques aunes, & seroit le triple de celle des artères spermatiques. Toutes ces circonvolutions sont une preuve manifeste que le sang circule fort lentement dans ces vaisseaux, d'autant plus qu'ils sont dénués de valvules, qui dans les autres parties du corps accélèrent son retour au cœur.

Il est bon de remarquer encore que l'utérus est dénué de graisse, quoique les autres viscères en contiennent beaucoup, de peur que les vaisseaux adipeux qui se distribueroient dans sa membrane, n'empêchent la dilatation & la contraction de ses parois.

Ce qu'on vient de dire peut servir à expliquer un grand nombre de phénomènes difficiles qui concernent l'état naturel & non-naturel des femmes avec beaucoup plus de clarté qu'on n'a fait jusqu'ici, à découvrir plusieurs erreurs qui se sont glissées dans la Pathologie & la Thérapeutique, & à établir une méthode plus sûre & plus abrégée de traiter les maladies qui naissent des indispositions de l'utérus.

Commençons par la plus ordinaire de ces maladies.

Tout le monde sait que les femmes sont sujettes tous les mois depuis l'âge de puberté jusqu'à un âge très-avancé, à une excréation salutaire de sang pur par les orifices des vaisseaux qui se distribuent dans la substance de la matrice ou du vagin; mais lorsque cette excréation cesse totalement, qu'elle n'est ni assez abondante, ni assez réglée, il en résulte des maladies violentes & terribles; ce qui doit obliger le Médecin, dans toutes les différentes maladies auxquelles les femmes sont sujettes, à avoir égard à l'état de cet écoulement périodique. Les Médecins ne sont point d'accord sur les

causes de cette évacuation; les uns l'attribuent à un certain ferment spécifique; d'autres à l'effort déterminé d'un principe intelligent, qui tend à débarrasser la nature de ce qui lui est contraire; d'autres à l'influence des astres, & surtout de la lune; & d'autres enfin à une rédonance de sang, dont quelques autres nient l'existence, se fondant sur ce que la saignée, qui prévient la pléthore, est inutile pour arrêter ou modérer cette excréation.

Ceux qui prendront la peine d'examiner la structure mécanique de l'utérus, par rapport à ses vaisseaux & à ses fibres, s'apercevront aisément, que les véritables causes, & même les effets de cet écoulement périodique, sont une preuve très-sensible de la sagesse infinie de l'auteur de la Nature; car comme l'utérus, en conséquence du nombre infini de vaisseaux dont il est muni; & de leurs différentes circonvolutions, aussi-bien qu'à cause de la dilatation surprenante dont il est susceptible, devient un réservoir extrêmement commode pour le sang superflu; il arrive, lorsque ce fluide vital vient à s'accumuler dans les vaisseaux de l'utérus des femmes, qui sont toujours extrêmement disposées à la pléthore, & n'est point repompé par les veines dans une proportion convenable, qu'il engorge les sinus vasculaires & distend leurs extrémités, qui abouissent obliquement dans la matrice, au point de les rompre & les obliger à le verser dans la cavité de l'utérus ou du vagin. Mais après qu'il s'est écoulé une suffisante quantité de ce sang superflu, les orifices des vaisseaux se resserment de nouveau; & la pléthore étant diminuée, le sang circule avec plus de liberté qu'auparavant, non-seulement dans la matrice, mais encore dans toutes les autres parties du corps. C'est donc à la correspondance que toutes les parties de l'économie animale ont avec la circulation du sang, que l'on doit attribuer cette évacuation salutaire.

Puis donc que la rédonance du sang est la principale cause du flux menstruel, il est évident que ces Médecins se trompent, qui, dans les cas où les règles viennent à être supprimées par une maladie, ou une hémorrhagie excessive par quelque autre endroit du corps, s'efforcent de les rappeler par des émétaïques énergiques, au lieu de surmonter d'abord la maladie, de rétablir ensuite l'appétit & la digestion, & de réveiller & d'augmenter la sanguification qui a diminué, par des aliments salutaires, faciles à digérer, & propres à engendrer un chyle loisible; car ce point une fois obtenu, les règles reprennent leur cours d'elles-mêmes.

Mais comme la structure de l'utérus, par rapport à sa texture, la faculté qu'il a de se contracter & de se dilater, sa grosseur & sa petitesse n'est pas la même dans tous les sujets, mais varie selon l'âge, la construction héréditaire & naturelle des parties solides, & la manière de vivre, il est absolument nécessaire pour un Médecin, qui veut se mettre en état de connaître ou de guérir les maladies qui naissent de l'utérus, d'examiner avec soin la nature & la disposition de cette partie, & de traiter ensuite la maladie avec les remèdes qui lui sont propres. Rien n'est plus fréquent dans la pratique que de voir prescrire la saignée aux filles & aux femmes dont les règles ne reviennent point dans le tems accoutumé, d'y joindre ensuite des émétaïques, & même de ceux qui rarement & agitent le sang d'une manière violente; d'où il arrive que les malades tombent dans un état pire que celui où ils étoient auparavant, puisqu'il survient une chlorose, qui est quelquefois accompagnée de convulsions, de diffusions des membres, de fièvres lentes, de maux de tête violents, ou d'autres maladies semblables; ce qui n'arrive, selon moi, qu'à cause que la suppression ou la diminution du flux menstruel tire son origine de la contraction des fibres de l'utérus, & de la petitesse excessive de ses vaisseaux, qui est cause que le sang a beaucoup de peine à les distendre; car on est convaincu par expérience que plusieurs jeunes filles, pour avoir

fait un usage excessif d'acides, ou pour s'être refroidies en s'asseyant à un par terre, ont contracté une irrégularité de regles accompagnée de symptomes terribles, qu'on a eu toutes les peines du monde de guérir.

Lorsque l'irrégularité des regles provient de la cause dont on vient de parler, les emménagogues sont non-seulement inutiles, mais encore préjudiciables; car les vaisseaux étant alors fermés, & le mouvement & l'effervescence du sang venant à augmenter par leur moyen, il survient un engorgement, une obstruction, & un regorgement de sang dans les parties nerveuses les plus nobles, qui ne manque pas d'être suivi de convulsions & de spasmes. La saignée du pied même, qui est si salutaire dans d'autres cas pour apaiser les symptomes, n'est d'aucune utilité dans celui-ci, puisqu'elle occasionne souvent une plus grande dérivation vers l'utérus, qui ne fait que confirmer l'obstruction, & empêcher l'excrétion du sang par les orifices des vaisseaux de la matrice.

On ne connoît presque point d'autre remède dans ce cas que les fomentations émollientes, tièdes, & les bains, qui ont la vertu de relâcher les fibres. On satisferait parfaitement à cette indication par les bains d'eau de pluie toute pure, ou par ceux des eaux sulfureuses de Toeplitz, pris à propos, aussi-bien que par l'usage interne des eaux minérales, ou à leur défaut, par celui des sels neutres qui possèdent une qualité incisive, apéritive, légèrement diurétique & laxative, pris dans quelque liqueur convenable. On aura soin surtout de s'abstenir de toute substance chaude, acre & balsamique. Les sels les plus considérables de cette espèce sont le borax, les sels de Sedlitz, la terre foliée de tartre, la solution de pierres d'écrevisses, l'*arcantum duplicatum*; & pour les sujets d'une habitude bilieuse, le nitre préféablement à tout autre. Que si les premières voies sont remplies d'impuretés acides, on ne peut mieux faire que d'employer la liqueur du sel de tartre dans laquelle on fera dissoudre une petite quantité d'une masse de pilules balsamiques.

Comme la suppression ou la diminution des regles naît principalement de la petitesse, de la compression & du resserrement des artères de l'utérus, de même leur écoulement immodéré tire son origine de la grandeur excessive, du relâchement & de l'atonie des vaisseaux de la matrice, & des sinus qu'ils forment dans la substance, aussi-bien que de la difficulté que le sang trouve à remonter vers le cœur par les veines; car, à l'exception du foie, il n'y a point de partie dans le corps humain où le mouvement & le retour du sang au cœur se fassent avec plus de peine que dans l'utérus; ce qui vient non-seulement de la situation perpendiculaire de cette partie, eu égard au cœur, mais encore de ce que les vaisseaux, & surtout les veines, ainsi qu'on l'a déjà observé, forment plusieurs circonvolutions & plusieurs détours dans la substance de l'utérus. D'ailleurs, si l'on considère que la distension que cette partie souffre de la part du fœtus, & la direction sinieuse des veines spermatiques retardent considérablement le retour du sang, on ne sera plus surpris que les diamètres des veines de l'utérus soient une fois plus grands que ceux de leurs artères correspondantes: d'où l'on peut conclure, avec raison, que les premières contiennent quatre fois plus de sang que les secondes. Si donc les sinus veineux dont la substance de l'utérus abonde, viennent à être distendus plus qu'il ne faut par un sang croupissant & épais, il arrivera que le sang étant poussé avec force dans les artères, & ne pouvant passer dans les veines, ouvrira à la fin par sa pesanteur & la force avec laquelle il circule, les orifices distendus des vaisseaux, & s'écoulera en abondance.

Il est aisé de comprendre par ce qu'on vient de dire, d'où vient que les filles sont moins sujettes aux écoulements immodérés des regles, que les femmes qui ont eu des enfans, ou même que les femmes grosses, en qui une hémorrhagie excessive par l'utérus devient souvent une

cause d'avortement: car on sait que ce dernier arrive rarement sans l'autre. En effet, lorsque les veines de l'utérus viennent à être considérablement distendues dans les femmes grosses par l'abondance avec laquelle le sang s'y porte, & que ce fluide vient à se grumeler & à se figer dans les petites cellules de la matrice, non-seulement les orifices des artères, mais encore les sinus obstrués s'ouvrent, & il survient des mouvements convulsifs dans l'utérus & les parties voisines, sans lesquels l'avortement n'est pas aisé, au moyen de quoi les artères & les sinus rendent une grande quantité de sang avec beaucoup d'impétuosité, l'utérus devient saque, le placenta se détache des filamens de l'utérus & des orifices des vaisseaux, & le fœtus sort deux ou trois jours après l'hémorrhagie.

C'est ce qui fait que les femmes grosses courent souvent risque de perdre la vie, lorsque la nature tente un avortement dans les derniers mois de leur grossesse par une hémorrhagie excessive par le vagin. Le danger n'est pas moindre lorsque l'accouchement naturel est précédé d'un écoulement de sang copieux. L'expérience fait voir que la mere & l'enfant sont exposés dans ce cas à plus grand de tous les dangers; & qu'à moins que le dernier ne vienne au monde, l'un & l'autre périssent par une hémorrhagie qu'il est impossible d'arrêter; car tant que l'enfant ou l'embryon restent dans l'utérus, non-seulement celui-ci & ses vaisseaux sont distendus à un point extraordinaire, mais les orifices des vaisseaux, à cause de l'impétuosité avec laquelle le sang y afflue, s'ouvrent de plus en plus, laissent continuellement sortir une grande quantité de sang; au lieu qu'après que le fœtus est sorti, quoique les orifices des vaisseaux qui restent ouverts par l'expulsion de l'artère-faix, qui les couvroit auparavant, rendent beaucoup de sang, néanmoins la distension de la matrice n'a pas plutôt cessé, que les orifices des vaisseaux s'effaillent, se resserrent & font cesser l'hémorrhagie. Supposé donc qu'on veuille sauver la mere, & prévenir une hémorrhagie funeste, il ne reste autre chose à faire que d'extraire le fœtus mort avec toute la diligence possible, & de lui procurer par ce moyen un avortement favorable. Cette doctrine est suffisamment confirmée par Rhonius, *Disser. de Abortu salubri*.

Quoique toutes les passions violentes en général, surtout la frayeur, aussi-bien que la rarefaction excessive du sang causée par la violence de l'exercice, la chaleur des bains, ou l'usage des purgatifs drastiques, des émétiques, des sudorifiques ou des emménagogues, soient souvent capables de causer l'avortement; ce dernier n'est cependant pas beaucoup à craindre, à moins que les vaisseaux de l'utérus ne soient extraordinairement distendus, relâchés & engorgés par un sang superflu, & la matrice attaquée de mouvements spasmodiques & convulsifs. C'est donc à tort que le vulgaire, en cela d'accord avec plusieurs Médecins, s'imaginer qu'il y a des remèdes infaillibles pour causer l'avortement; car l'expérience fait voir que les femmes débauchées qui se trouvent enceintes, ne peuvent se le procurer par des saignées copieuses, non plus que par l'usage des purgatifs drastiques, des émétiques & des emménagogues, quoique la moindre cause suffise pour le causer, lorsque la matrice y est disposée. C'est donc une preuve singulière de la bonté & de la sagesse de l'Auteur de la nature, qu'il n'y ait point dans la nature de remèdes universellement & infailliblement capables de causer l'avortement; puisque s'il s'en trouvoit, on ne manqueroit pas de s'en servir tous les jours pour commettre une infinité de meurtres.

Rien n'est plus ordinaire aux femmes qui ont fait une fausse couche, que de tomber dans le même accident dans le même période de leur grossesse. L'expérience fait voir aussi, que l'avortement est ordinairement suivi de l'excrétion de quelques masses sanguines aussi grosses qu'un œuf de poule, & d'une grande quantité de sang grumeleux; ce qui prouve manifestement que la force & l'élasticité de l'utérus ont été tellement

affoiblies par l'avortement qui a précédé, qu'elles ont peine à rentrer dans leur état naturel ; car on ne doit attribuer la disposition de l'utérus à l'avortement, qu'un relâchement & à la dilatation excessive des vaisseaux. Le Médecin doit donc remédier à cette dilatation, & rétablir le ton des vaisseaux dès les premiers jours qui suivent l'avortement ou l'accouchement naturel, par des laxatifs légers & des corroborans balsamiques tempérés & réitérés à propos, ou par un régime convenable ; ou si la malade est pléthorique, & qu'elle ait conçu, par la saignée dans les premiers mois de la grossesse ; car il est bon de remarquer, que la pléthore excessive par rapport aux vaisseaux & aux forces, à laquelle les femmes d'une habitude spongieuse, resserées, & qui mènent une vie sédentaire, sont principalement sujettes, devient la cause matérielle de l'avortement. De-là vient que lorsque dans les premiers mois de la grossesse le sang ne prend point son cours par le vagin dans les temps marqués, comme cela arrive assez souvent, ou que la malade ne prend point une assez grande quantité de nourriture, soit par dégoût, ou à cause des nausées, des maux de cœur & des anxiétés d'hypocondres auxquelles on est assez sujet durant les premiers mois de la grossesse ; ou qu'on n'a pas soin de tirer à la malade une quantité de sang proportionnée à la pléthore, ni de lui tenir le ventre libre par des remèdes convenables, le fœtus vient rarement à terme, & abandonne la matrice avant le temps prescrit par la nature.

Rien n'est plus funeste encore que la coutume qu'ont quelques Médecins d'arrêter l'écoulement des menstrues ou des vuidanges, soit dans les femmes en couches, ou dans celles qui ont souffert un avortement, par des fréquentes saignées au bras, par l'usage des remèdes rafraîchissans ou astringens, tels que les opiatés & les narcotiques ; car une pareille méthode, jointe aux remèdes impropres dont on use, affoiblit considérablement la force, le ton & l'élasticité naturelle, non-seulement de l'utérus, mais encore de tous les autres solides, & rend la maladie incurable, ou pire qu'elle n'eût été sans cela ; car j'ose assurer, que la même méthode & les mêmes remèdes qui font cesser la suppression des règles, sont infiniment plus propres pour en modérer l'écoulement & les réduire à leur état naturel, que ceux dont on fait usage pour l'ordinaire. En effet, on est convaincu par expérience que les menstrues ont été réduites aux bornes que la nature leur a prescrites par l'usage convenable des eaux médicinales froides & chaudes, par des bains de plantes nervines & émollientes, par des clystères utérins, par des préparations calybees, par des pilules balsamiques ; celles de Bocher, par exemple, & autres semblables ; par des pédilaves, aussi-bien que par l'usage des fels nitreux détersifs ; car dans les deux états dont on vient de parler, le ton de l'utérus est détruit, les vaisseaux distendus, la circulation du sang dans les vaisseaux de l'utérus interceptée, à cause des engorgemens, des obstructions & des stagnations qui s'y sont formées ; & rien n'est plus propre pour lever ces inconvénients que l'usage des remèdes qu'on a indiqués ci-dessus.

La matrice est encore sujette à une autre maladie, dont on ne doit rechercher la cause que dans la structure de ce viscère. En effet, comme les vaisseaux qui se distribuent dans sa substance forment une infinité de circonvolutions & de détours, & que la circulation du sang s'y fait d'une manière extrêmement languissante, il n'est pas étonnant qu'en conséquence de la dépravation de la nutrition, la surface & la cavité interne, le cou ou le passage de l'utérus soient sujets à des excroissances charnues & spongieuses de différente figure, grossier & structure, qui augmentent souvent au point d'imiter la grossesse. Il se forme aussi dans les vaisseaux de l'utérus, plus souvent que par tout ailleurs, des masses fibreuses sanguinolentes, & des concrétions polypeuses, membraneuses, qui causent la stérilité ou des hémorrhagies excessives dont l'avortement est la

suite. On donne à ces sortes de concrétions le nom de *molles* ; & ces dernières sont de plusieurs espèces. Lamsward les divise en moles de nutrition & en moles de génération ; mais il est à propos, de peur qu'on ne les confonde, ainsi qu'il arrive pour l'ordinaire, d'examiner leur différence avec un peu plus d'attention.

On remarque d'abord qu'il est assez ordinaire aux personnes ignorantes de prendre l'arrière-faix, aussi-bien qu'un fœtus d'un ou deux mois qui sort avant terme, pour une mole ; à cause de la ressemblance que l'un & l'autre ont avec les concrétions charnues.

Il se forme encore souvent, quoique plus rarement, dans la matrice des masses sphériques qui font soupçonner une grossesse, & que l'on trouve souvent dans les sujets après leur mort, ou qui sont chassées par l'augmentation naturelle du mouvement & de la contraction de l'utérus. Il arrive aussi quelquefois, que des femmes que l'on croyoit enceintes, rendent quelques mois après un avortement ou un accouchement naturel, des masses charnues solides, de différente grosseur & figure, qui ressemblent à une mole, à un gros rat ou à quelque autre animal ; ce qui est causé que le peuple ignorant les prend pour des moles, & les attribue à un fortillage ; il se trouve même des Médecins qui les donnent pour des conceptions copre-nature, occasionnées par la faiblesse de la liqueur séminale. Ces sortes de concrétions restent souvent dans la matrice une année ou plus, & occasionnent différents symptômes qui donnent lieu de soupçonner un véritable embryon ; mais on les rend pour l'ordinaire le dixième ou le onzième mois.

Ruyfch, in *Observat. Anatomico-Chirurg.* 28. & 58. paroit avoir avancé une doctrine plus solide & plus sensée, lorsqu'il assure que toutes ces différentes concrétions font occasionnées par des morceaux de l'arrière-faix qui restent attachés aux vaisseaux de la matrice après la sortie du fœtus, & que ces morceaux étant nourris par le sang, qu'ils reçoivent, augmentent de volume ; & venant à se durcir par la suite, prennent différentes figures, suivant les diverses compressions qu'ils souffrent de la part de l'utérus ; car il arrive souvent que l'arrière-faix sorte déchiré ; c'est pourquoi il convient après l'accouchement d'examiner s'il est entier ou non, parce que ce qui en reste dans la matrice cause souvent des symptômes très-fâcheux à la malade. Il faut donc extraire sans délai le morceau de l'arrière-faix qui est resté dedans ; & c'est ce dont on vient à bout, ainsi que je l'ai plusieurs fois éprouvé, au moyen d'un clystère ou des pilules balsamiques. Les masses sanguines & les fibres membraneuses, auxquelles on donne le nom de polypes, sont beaucoup plus fréquentes, & ces dernières se forment dans les vaisseaux déchirés de l'utérus, & étant à la fin poussées dehors par les efforts de la matrice & des parties adjacentes, causent souvent un avortement, qu'elles précèdent, accompagnent ou suivent.

L'origine & la différence des moles une fois connues, il nous sera plus aisé de décider si les filles peuvent devenir enceintes de moles ou non ; car il est évident que celles qui sont occasionnées par des morceaux d'arrière-faix qui ont grossi dans la matrice, ne sauroient se trouver dans l'utérus des filles. Il suit encore de ce qu'on a dit, que ces masses de sang fibreux & coagulé, qu'on prend pour des moles ou des polypes, ne peuvent se former dans la matrice des filles, à cause de la petitesse & du peu de capacité de ses vaisseaux ; mais seulement dans celles des femmes grosses & en couche. Il n'est cependant pas impossible qu'il se forme des masses spongieuses à la surface externe aussi-bien que dans la cavité interne de la matrice des filles qui ont essuyé quelque violence externe, comme peut être une chute de haut sur l'abdomen, comme nous l'apprenons de Bartholin ; *Centur. I. Hist. 97.* & d'Hortencius, in *Lib. IV. de Morb. Mulier. Observ.* 39. On a

même vu des femmes mariées, des veuves, des femmes âgées & qui passaient cinquante ans, aussi-bien que plusieurs autres qui étoient d'une habitude sanguine & corpulente, rendre long-tems après que leurs règles ont eu cessé, des molles charmes & sanguinolentes quelquefois aussi grosses que le poing, & de différens degrés de mollesse & de dureté, accompagnées d'un flux de sang immodéré. C'est ce dont on trouve plusieurs exemples dans Marcellus Donatus, *Lib. IV. cap. 25.* Job. Rhodius, *Cent. III. cap. 53.* & Rodericus à Castro, qui cite une femme de soixante-dix ans, à qui ce cas est arrivé.

La difficulté que le sang trouve à remonter au cœur par les vaisseaux de l'utérus, surtout par les veines spermaticques, qui semblables aux mains de vignes, forment une infinité de détours, ce qui fait que le sang a beaucoup plus de chemin à faire pour arriver au cœur, est cause qu'il se fait souvent des épanchemens de sérosité dans l'utérus & dans les parties qui lui sont contigües, surtout dans les trompes & les ovaires, & qu'il s'y forme des tumeurs aqueuses; car la partie aqueuse & fluide du sang ne se sépare jamais mieux de ses autres parties, que lorsqu'il circule lentement dans les viscères, comme cela paroît manifestement dans le foie; c'est ce qui fait qu'il n'y a aucune partie dans le corps humain qui contienne un aussi grand nombre de vaisseaux lymphatiques que le foie, l'utérus & les parties adjacentes; & ces vaisseaux lymphatiques étant distendus par la lymphe qui y afflue, s'élèvent en forme de vésicules ou d'hydrides, qui occasionnent quelquefois en s'ouvrant une hydropisie, & un épanchement considérable de sérosité dans la cavité du bas-ventre. Salmuth, in *Cent. I. Observ.* 38. dit avoir trouvé après un accouchement laborieux, un grand nombre d'hydrides dans les confins de l'utérus. Pechlin, in *Observ.* 19. rapporte en avoir aussi trouvé dans la matrice d'une femme hystérique qui mourut enceinte; & Tulpius, in *Lib. IV. Obs.* 45. parle d'une femme dont les trompes de l'utérus contenoient environ neuf chopines ou plus d'eau & de pus, enfermé dans une infinité de vésicules. On trouve plusieurs autres exemples de cette espèce dans Schenckius, *Lib. III. Obs.* 6. 7. Rolfinckius, de *Organ. Genital.* cap. 20. & Sydenham, de *Hydrope*. Harder nous apprend aussi qu'il trouva l'ovaire gauche d'une paysane rempli d'environ trois chopines d'eau salée & fétide, avec une hydride considérable dans la trompe de Fallope, qui lui est contigüe. J'ai connu moi-même il y a environ vingt ans, une femme de quarante ans, à qui une chute sur la région hypogastrique causa une enflure dans cette partie accompagnée de douleur & de tension, laquelle fut suivie d'un écoulement copieux d'eau limpide, qui sortit d'abord avec les règles, & qui après que ces dernières eurent cessé, continua encore plus de six mois, à la quantité d'une chopine par jour, & occasionna une consommation & une fièvre lente dont la malade mourut, après avoir inutilement employé toutes sortes de remèdes.

J'ai encore vu des femmes qu'une hydropisie a fait passer pour grosses, ce qui a donné lieu à plusieurs jugemens téméraires de la part des Médecins; j'en ai connu d'autres dont la grosseur étoit compliquée avec une véritable hydropisie, échaper à l'aide d'un écoulement abondant de sérosité; mais lorsque l'humeur vient à s'épancher dans la cavité du bas-ventre, la mort de la malade est infaillible. Platerus, *Lib. III. Observ.* rapporte l'exemple mémorable d'une femme qui étoit assaillie d'une ascite toutes les fois qu'elle étoit grosse. J'ai moi-même guéri plusieurs femmes, qu'une cachexie occasionnée par un mauvais régime & une suppression des règles, avoit jetées dans une enflure de tout le corps accompagnée d'une difficulté de respirer, d'un assoupissement & d'une foiblesse excessive, par l'usage de mes pilules balsamiques, & du sel apéritif, qui leur ont fait rendre par le fondement & le vagin une grande quantité d'eau durant & après leurs règles, au

moyen de quoi les symptômes ont cessé peu à peu. Je finis donc persuadé que les hydropisies auxquelles les femmes sont sujettes viennent plutôt de l'utérus que du foie, & que dans le premier cas elles sont plus aisées à guérir que dans le second, à cause de la facilité que la sérosité trouve à s'écouler par le vagin.

Il est aisé de voir par-là d'où vient que les filles & les femmes mariées, sont si souvent assaillies d'un écoulement ennuyeux & incommode de sérosité de différentes couleurs & consistances par l'utérus: car comme le ton & le mouvement de la matrice, qui consiste dans la contraction & la dilatation uniforme de ses fibres, s'affoiblissent & se dérangent aisément, que le mouvement des humeurs est extrêmement lent dans les vaisseaux de l'utérus, à cause de leurs différentes circonvolutions, & que le sang a de la peine à remonter au cœur par les veines qui sont dénuées de valvules, non-seulement il se forme des engorgemens & des stagnations de sang & de sérosité dans la matrice; mais le suc séreux & lymphatique s'épaississant encore par la lenteur avec laquelle il circule, se fait jour par les orifices qu'il rencontre dans l'utérus & le vagin. La plupart des Auteurs prétendent que cette humeur vient des lacunes de de Graaf ou des petites fosses qu'on aperçoit autour de l'urethre, aussi-bien que des glandes situées dans cet endroit: mais ces lacunes ne sauroient admettre la plus petite foie, au lieu qu'on aperçoit dans toute la substance du vagin une infinité de lacunes, dans lesquelles on peut aisément introduire une foie de cochon longue comme la moitié du doigt, & qui lorsqu'on les presse, rendent une liqueur approchant de la semence. Voyez l'*Abbrégé Anatomique* d'HEISTER.

Mais bien que ces glandes, quand elles sont considérablement relâchées, puissent rendre une grande quantité d'humeur, elles ne sont pas cependant le seul siège des fleurs blanches; & il y a une infinité d'autres passages qui laissent sortir la matière qui les forme, aussi-bien que la sérosité impure qui s'écoule durant & après les vuidanges. Et quoique Ruyfch nie qu'il y ait aucune glande dans la matrice, on ne doit pas douter néanmoins que la sérosité ne puisse s'écouler par les petits orifices des vaisseaux qui donnent passage au sang menstruel: car le célèbre Tanton, in *Anat.* fait une observation remarquable, savoir, que le vent peut s'enferrer par les veines de l'utérus dans la cavité de la matrice & du vagin, & de celle-ci dans les premières. D'ailleurs, si l'on en croit de Graaf & Hortius, le cou de l'utérus est rempli d'une infinité de pores & de petits trous; & Verheyen, in *Anatom. C. H. cap. 33. c. f. Pl. XVII.* fig. 2, 3, nous apprend qu'il a découvert dans une matrice qu'il avoit fait macérer dans de l'eau modérément chaude pendant quelques tems, une infinité de corpuscules sphériques, non-seulement à la surface intérieure du vagin, mais encore dans le fond de l'utérus; qu'il regarde comme autant de petites glandes destinées à la sécrétion d'une humeur pinuiteuse & séreuse.

Cette maladie, qui paroît d'abord si légère, qu'on ne la regarde que comme une fluxion séreuse, est néanmoins très-obstinée & très-difficile à guérir; ce qui vient, selon moi, de ce que la plupart des Médecins ne l'attribuant qu'à la dépravation de la sanguification, à l'appauvrissement du sang & une rédonnance de sérosité, au lieu de s'attacher à rétablir le ton de l'utérus, & à faciliter la circulation du sang dans ses vaisseaux, attaquent la maladie avec des antiscabiteux, des purgatifs & des remèdes propres à évacuer la lymphe, sans songer aux corroboratifs, qui sont les plus nécessaires. Rien n'est meilleur, selon moi, pour guérir cette maladie obstinée, que l'usage des pilules balsamiques préparées, selon la méthode de Boeber, avec des extraits amers, des gommes balsamiques tempérées, & une petite quantité d'extraît d'aloës & de bellébre noir, surtout si l'on y joint quelque remède calybé. La malade ne doit avoir d'autre boisson qu'une décoction

décotion faite avec le bois de lentisque, les racines de farfepaille, la sature de fœux rouge & citrin, les raisins de Corinthe, la corne de cerf & les semences de fœmoil. Il est bon qu'elle use matin & soir de fumigations balsamiques maité, d'ambre, d'oliban, de racamahaca & de cinabre artificiel; ou qu'elle injecte dans la *matrice*, à l'aide d'une seringue, de l'eau d'arquebuse, ou une liqueur préparée avec la racine d'aristoloché, les feuilles d'armoise, de matricaire, d'agremoie, d'argentine, la myrrhe, le maité, les feuilles de myrte & les roses de Provins cuites dans du vin rouge; cette décoction n'est pas moins salutaire lorsqu'on l'applique avec des compresses sur la région du pubis. Je préfère cependant à tous ces remèdes les bains naturels, qui à cause de leur principe calybé, possèdent une qualité corroborante. Tels sont ceux de Lauchstad, surtout lorsqu'on fait cuire dedans des plantes nervoies, propres à fortifier l'utérus, telles que la melisse, la menthe, l'origan, l'épithyme, l'orvale, la camomille Romaine & la marjolaine; dont l'usage réitéré, lorsqu'il est précédé de celui des balsamiques & d'une purgation convenable, est d'une efficacité singulière, non-seulement dans la maladie en question, mais aussi dans toutes celles qui naissent de l'indisposition de l'utérus, surtout lorsqu'on les seconde par l'usage interne des eaux minérales.

Les maladies de l'utérus dont on a parlé jusqu'ici naissent principalement de son relâchement & de son atonie: mais il y en a d'autres qui doivent leur origine à la contraction spasmodique excessive de ce viscère. Car la *matrice*, de même que toutes les autres parties composées de fibres musculueuses & nerveuses, est sujette dans certaines occasions à des spasmes, & quelquefois même à des mouvements convulsifs, dont la rémission & l'augmentation se font principalement sentir dans son orifice interne, qui est presque entièrement composé de fibres nerveuses liées entre elles & disposées en forme de spirale. En effet, il arrive quelquefois que la contraction extraordinaire de cet orifice rend l'accouchement non-seulement laborieux, mais empêche même la sortie du fœtus, à moins qu'on n'y remédie par des bains, des loimons & des fomentations émollientes. C'est encore une chose démontrée par l'expérience, que le froid qu'on prend par les parties inférieures, surtout par le vagin, dans le tems des règles & des vidanges, supprime tout-à-coup ces évacuations. La frayeur produit aussi le même effet; car elle n'est pas moins efficace pour contracter les fibres & les pores des parties externes, que la substance musculueuse & nerveuse de la *matrice*, aussi bien que les parties dont elle est composée; aussi cause-t-elle souvent l'avortement, ou une suppression totale des menstrues ou des vidanges. Les émétiques, les purgatifs acres, & toutes les différentes espèces de poisons causent une altération considérable dans l'utérus, & y excitent des spasmes, qui ne tardent pas d'être suivis de l'avortement, surtout dans les femmes d'une habitude délicate.

Il n'est pas moins certain qu'afin que le fœtus, l'arrière-faix, les moles & les masses de sang coagulé puissent sortir de l'*utérus*, il est absolument nécessaire que sa contraction augmente considérablement, afin que son fond venant à se resserrer & à se froncer, son orifice, aussi bien que le vagin, puissent se dilater. Lors donc que ce mouvement de contraction languit dans les femmes qui sont en travail, à cause de la faiblesse ou elles se trouvent, on doit employer des analeptiques, tels que la canelle, y compris son huile & son esprit, aussi bien que les autres corroboratifs, comme les essences d'ambre & de myrrhe, le baume de vie, l'esprit oléagineux de Sylvius, & l'esprit bœsardique de Bussius. Les emmenagogues, au nombre desquels je mets le borax, ne sont pas moins efficaces.

Quelques Médecins recommandent les vomitifs comme propres à augmenter le mouvement de l'utérus.

Lors au contraire que l'utérus est affecté avant ou durant

Tome VI.

l'accouchement, de mouvements spasmodiques ou convulsifs, qui renversent souvent la situation naturelle du fœtus, & que la mere est de plus affligée de chaleur excessive, il est extrêmement dangereux d'employer ces fortes de substances spiritueuses, à cause qu'elles retardent l'accouchement, & excitent une fièvre ou un délire: il vaut mieux se servir dans ce cas de remèdes anti-spasmodiques & sédatifs, qui ont la vertu d'apaiser ces fortes d'agitations. Les plus considérables de cette espèce, sont, le safran, le castoreum, le fiel d'anguille, la poudre de vipère, de secondes humaines & de vers de terre; les pilules de Wildegans; les sommités de lis blancs, & les eaux de fleurs de tilleul, de fureau, d'acacia, de lis blancs & de primevère. Il convient encore, lorsque la maladie est pétéorique, de lui ouvrir la veine du bras, immédiatement avant que les douleurs commencent, de peur que les nerfs du bas-ventre étant comprimés par le sang superflu, n'empêchent le mouvement, non-seulement de la *matrice*, mais encore des muscles qui servent à l'expulsion du fœtus. On doit user à peu près de la même méthode lorsque les vidanges viennent à être supprimées, dans les douleurs qui naissent d'une stricture excessive, ce que l'on connoît dans les femmes en travail par celles du bas-ventre. Dans un pareil cas, il ne faut point se servir d'emmenagogues, mais de sédatifs, dont les meilleurs, selon Etmüller, in *Differt. de Vi Opii diaphoretica*, sont les préparations d'opium: que si, en conséquence de la diminution de la force systolique des fibres de l'utérus, les vidanges ne prennent point leur cours comme il faut, on ne peut rien employer de plus efficace, après les remèdes internes qui facilitent l'écoulement des humeurs superflues, qu'un lavement préparé avec des plantes utérines, telles que l'aurore, le polioit, le romarin, l'armoise, la melisse & les fleurs de violette jaune, auxquelles on ajoutera une petite quantité de la masse pour les pilules balsamiques.

L'utérus a donc un mouvement de contraction & de dilatation, qu'on peut, selon moi, appeler du nom de péristaltique, puisque tandis qu'une partie se contracte, l'autre se dilate; & c'est à l'aide de ce mouvement réciproque que l'utérus se débarrasse de tout ce qui peut l'incommoder. Lorsque les femmes en couche rendent des vents par le vagin, c'est un signe qu'il reste dans la *matrice* une humeur ténace que la chaleur convertit en vapeurs, & que le mouvement péristaltique de ce viscère continue toujours. Au reste, ce mouvement est quelquefois renversé, de même que dans le *miserere*; & pour lors le sang menstruel ou lochial, qui s'écoule ordinairement par le vagin, remonte par les trompes de Fallope dans la cavité du bas-ventre; accident qui ne manque jamais d'être suivi de la mort de la malade. C'est ce dont on trouve un exemple dans Raych, *Observat. Anatomie Chirurg. Obs. 84. & 85.*

Il est bon d'observer encore, que si le fond de l'utérus est extrêmement contracté, & son coté de même que le vagin trop relâchés, la *matrice* peut se renverser de façon à faire croire aux Sages - Femmes que le fœtus est encore dans la *matrice*; voyez dans l'ouvrage déjà cité, *Obs. 93.*

Au reste, c'est à l'entrevue de l'utérus qu'on doit attribuer ces symptômes cruels & violents qui affligent souvent les femmes en couches, tels que les fièvres, les douleurs aiguës, les convulsions, les délires, les apoplexies mortelles, & le pourpre rouge & blanc, à cause que toutes ces maladies tirent leur origine du sang corrompu, qui, au lieu de s'écouler par le vagin, s'arrête dans la *matrice*.

Hippocrate attribue les maladies dont on vient de parler, à la suppression des vidanges:

« Le sang, dit-il, qui retourne de l'utérus venant à comprimer le diaphragme, occasionne une suffocation, à cause de la rétraction de la *matrice*; lorsqu'il se

H h h

« porte à la tête, il cause la manie, l'épilepsie, une léthargie & une apoplexie ; s'il se jette sur le cœur, il produit des palpitations, des tremblemens, & quelquefois des syncopes ; & s'il s'insinue dans les nerfs, des stupeurs, des engourdissemens & des paralysies. »

En effet, tous les symptômes auxquels on donne communément le nom d'hystériques qui affligent souvent les femmes, & ont beaucoup de rapport avec ceux de l'affection hypocondriaque, spasmodique & flatueuse, naissent principalement du mauvais état de l'utérus ; car il y a une grande correspondance entre ce dernier & les principales parties du corps, laquelle vient moins de la communication des nerfs, & du concours mutuel des mouvemens irréguliers qui surviennent dans les parties nerveuses, que du système des vaisseaux & de l'irrégularité de la circulation : car comme dans les hypocondriaques, lorsque le sang qui circule avec peine dans le foie vient à s'accumuler dans les parties, surtout dans les nerveuses, telles que le ventricule & les intestins, qui reçoivent des ramifications de la veine-porte, il excite, par la suppression & la distension qu'il occasionne, des spasmes accompagnés de symptômes violens ; de même dans les femmes, lorsque le sang n'a pas la liberté de s'écouler par le vagin, il regorge dans les principales parties du corps, par exemple, dans le ventricule, & surtout dans les intestins, la tête & le thorax, dont il dérange les fonctions selon leur diversité, & occasionne différens symptômes violens. C'est ce qui fait que les plus habiles Médecins, dans toutes les maladies qui affligent les femmes, ont particulièrement égard à l'état de la matrice, des règles & de la circulation du sang dans les vaisseaux de cette partie ; au lieu que les ignorans employent différens remèdes pour calmer les symptômes, sans faire attention à ce qui les occasionne.

Examinons maintenant la correspondance qui se trouve entre l'utérus & l'intestin rectum.

Commencant donc par la sympathie qu'il y a entre la matrice & les veines hémorrhoidales, je remarquerai d'abord une erreur anatomique dans laquelle tombent plusieurs de ceux qui estiment les hémorrhagies & les écoulemens hémorrhoidaux tout-à-fait salutaires, s'imaginant que les veines hémorrhoidales internes, aussi bien que les ramifications de la veine-porte, envoient des branches à l'utérus, surtout au vagin ; au lieu que Saltzman, in *Dissert. de Vena-porta*, a clairement démontré, que les veines hémorrhoidales externes sont les seules qui envoient à la matrice & au vagin un nombre incroyable de petits rameaux qui s'anastomosent réciproquement avec les hémorrhoidales internes. Cette connexion une fois connue, il est aisé d'expliquer pourquoi dans les femmes pléthoriques le sang se fraie un passage, non-seulement par le vagin, mais quelquefois encore par les veines du fondement ; & d'où vient que lorsque cette issue lui est fermée, il produit non-seulement des tumeurs auxquelles on donne le nom d'hémorrhoides aveugles, mais il occasionne encore plusieurs maladies, comme des douleurs aiguës fixes dans l'os sacré, & un grand nombre d'autres symptômes ordinaires à celles dont le flux hémorrhoidal vient à être supprimé. Il est encore certain que les vieilles femmes dont les ordinaires ont cessé, sont souvent sujettes à un flux hémorrhoidal, & que cet effort de la nature, lorsque cet écoulement ne le fait pas, est accompagné de plusieurs maladies pour l'ordinaire inséparables de la suppression des hémorrhoides.

C'est encore cette connexion des vaisseaux qui fait que dans les premiers jours qui suivent l'accouchement, il survient un gonflement des veines hémorrhoidales accompagné d'une chaleur excessive ; & ces tumeurs tirent incontestablement leur origine des efforts qu'a faits la malade, & qui ont obligé le sang à se porter

en plus grande quantité dans les vaisseaux de l'intérieur. La correspondance entre le vagin & l'intestin rectum paroît assez par la connexion réciproque de leurs membranes, qui est telle, qu'on ne sauroit les séparer sans les déchirer. C'est ce qui fait que le ténésme, qui est si familier aux personnes qui ont la dysenterie, occasionne aisément une chute de vagin, & cause souvent l'avortement. C'est ce qui fait encore que les suppositoires, ceux principalement qui sont composés avec des purgatifs drastiques, contribuent beaucoup à l'avortement, & que les lavemens préparés avec des remèdes utérins, nervins & légèrement irritans, ont tant d'efficacité pour chasser les moles ou les grumeaux de sang de l'utérus, aussi bien que pour rétablir le cours des règles ou des vuidanges.

Je vais ajouter à ce que je viens de dire, quelques règles dont on peut se servir avec succès dans la pratique.

1. Rien ne garantit mieux les femmes enceintes & pléthoriques des maladies auxquelles elles sont exposées, & ne fortifie plus le fœtus, que de les saigner vers le troisième, le septième & le neuvième mois de leur grossesse.
2. C'est une erreur de s'imaginer que la saignée du pût est toujours préjudiciable aux femmes grosses, & qu'elle cause l'avortement.
3. La saignée est souvent salutaire pour apaiser les symptômes hystériques, aussi bien que les douleurs que la malade ressent dans le dos & dans l'articulation du fémur avec l'ischium.
4. Ce même remède, dans le cas où les vuidanges sont supprimées, ou que le pourceau reste dans le corps, prévient souvent une mort subite.
5. La suppression & la diminution des règles naissent souvent de la pléthore, que la saignée a la vertu de lever ; de façon qu'elle n'est pas plutôt faite, que le pourceau devient plus fort, & la circulation du sang dans l'utérus plus rapide.
6. Lorsqu'une femme grosse ou en couches vient à être saisie d'une fièvre continue ou intermittente, la saignée, loin de lui nuire, devient souvent absolument salutaire.
7. Il est à propos dans les premiers jours qui suivent l'accouchement, de donner à la malade les pilules balsamiques, qui ont non-seulement la vertu de faciliter l'écoulement des vuidanges, mais encore d'évacuer par les selles les impuretés qui se sont amassées dans la matrice durant la grossesse.
8. Les remèdes composés avec des raisins de Corinthe, la manne, la rhubarbe & le tartre, conviennent mieux aux femmes grosses, que les autres laxatifs.
9. Il ne faut pour faire cesser la stérilité que rétablir le ton de l'utérus, & réduire les règles & la circulation du sang dans la matrice à leur état naturel.
10. Presque toutes les maladies qui naissent de l'indisposition de l'utérus, si tant est qu'on puisse les apaiser ou les guérir, demandent la saignée, les laxatifs légers, les pilules balsamiques, les bains naturels & artificiels, les calybes préparés selon l'art, les antispasmodiques légers, les carminatifs, & l'usage des eaux minérales tempérées.
11. Le quinquina mêlé avec d'autres remèdes convenables, surtout avec les fleurs de camomille en poudre, quand on le donne à propos & avec précaution dans les fièvres intermittentes, loin de nuire aux femmes grosses, leur est extrêmement salutaire.
12. Les maladies chroniques qui naissent du mauvais état de la matrice, demandent souvent des applications externes, comme des fumigations, des injections, des lavemens utérins, des fomentations, des épithèmes & des bains, pour que la vertu des médicamens passe plutôt à la partie affectée.
13. Les femmes grosses, aussi bien que celles qui sont en

couches, doivent être extrêmement exactes en fait de diète & de régime.

14. Elles doivent se garantir surtout du froid extérieur, & de tout refroidissement interne, par le moyen des purgatifs & des acides atréngens; & ne point user d'une trop grande quantité d'alimens. Le repos, qui est si salutaire aux femmes en couches, est extrêmement nuisible à celles qui sont enceintes, c'est pourquoi je leur conseille de faire un exercice modéré.

De l'inflammation de la matrice.

La composition & la structure particulière de la matrice, l'élasticité extraordinaire des fibres qui composent sa substance, le nombre de ses vaisseaux sanguins, leur courbure & leur direction tortueuse, son tissu glanduleux & nerveux, aussi-bien que le sentiment délicat de son cou, & surtout de son orifice interne, sont ce que ce viscère est sujet à un grand nombre de différentes maladies, & principalement à des inflammations aiguës & dangereuses, aussi-bien qu'à des abcès & à des ulcérations de mauvais caractère, qui naissent de ces dernières. Bien plus, comme c'est moins la communication & la sensibilité des nerfs que l'interruption du cours du sang dans l'assemblage fibreux & vasculaire de la matrice, qui dérange & détruit son mouvement dans toutes les autres parties du corps, il arrive que la matrice a une grande correspondance avec les parties les plus nobles du corps, la tête, la poitrine, le ventricule, les intestins & tout le système des nerfs, & qu'elle cause, lorsqu'elle vient à être attaquée de quelque inflammation, ou de quelque autre maladie, de cruels accidens dans les parties voisines, & même dans les plus éloignées.

L'inflammation est, de toutes les maladies qui attaquent la matrice, celle qui est la plus fréquente, & elle se manifeste par une ardeur & une douleur fixe dans l'hypogastre; elle est accompagnée d'une fièvre aiguë, d'une douleur dans les lombes & dans le bas-ventre, de l'enflure de l'abdomen, d'une envie d'uriner & d'aller à la selle, de la difficulté d'uriner, & de plusieurs autres fâcheux symptômes dans les parties voisines du cœur, la tête & la poitrine.

Les Médecins modernes font rarement mention de cette maladie; mais ceux de l'Antiquité en parlent fréquemment dans leurs ouvrages.

Voici la description qu'en donne Aétius.

* Plusieurs causes peuvent contribuer à l'inflammation de la matrice, une blessure, la suppression des règles, le froid & l'enflure, de même que l'avortement & l'accouchement, lorsque ce dernier n'est pas heureux. L'inflammation de la matrice est accompagnée d'une fièvre aiguë, du mal de tête, d'une douleur dans les tendons, dans la base des yeux, dans les jointures des mains & des doigts, de tiraillemens & de l'indination du cou, d'une affection sympathique de l'estomac. L'orifice de la matrice se resserre, le poulx est petit & serré. Lorsque l'utérus est entièrement enflammé, il y a de violentes douleurs pulsatives dans tout le viscère; s'il n'y a que sa partie postérieure qui le soit, il survient une douleur dans la région des lombes, & une suppression des excréments à cause de la compression que souffre le rectum; si c'est la partie antérieure, la douleur se fait sentir dans l'aîne, il y a suppression d'urine à cause de la compression de la vessie; si ce sont ses côtés qui soient enflammés, on sent une tension dans les aînes, & une pesanteur dans les jambes & les cuisses; si c'est son fond, la douleur se fixe dans la région du nombril & y cause une enflure. Si l'inflammation affecte son orifice, on sent une douleur dans la partie inférieure du bas-ventre, & lorsqu'on fourre le doigt

« dans le vagin, l'orifice paroît dur, & fait une résistance « ce considérable. »

On peut à bon droit diviser cette inflammation de la matrice en légère & superficielle, & en violente ou profonde. La première attaque souvent les femmes en couche, elle naît aisément, & accompagne le plus souvent la fièvre de lait. Elle admet les remèdes, pourvu qu'on les emploie à tems, & elle se guérit aisément au bout de quelques jours. La seconde, au contraire, qui est accompagnée de la fièvre, & de fâcheux symptômes qui conservent toujours la même violence, cause souvent la mort le septième, le neuvième, ou le onzième jour, surtout lorsqu'elle est suivie de pourpre blanc, qui est toujours d'un présage funeste. Elle est causée par un sang & une sérosité corrompue & dégénérée qui séjourne dans la matrice, & qui produit même la corruption & le sphacèle de ce viscère.

L'inégalité du cours du sang dans les vaisseaux de la matrice est la cause matérielle prochaine de l'inflammation de cette partie: car comme ses plus petits vaisseaux sont resserrés & bouchés par le spasme, le sang se porte avec beaucoup plus d'impétuosité & de vitesse dans les vaisseaux voisins, & dans leurs ramifications latérales, qui ne sont point propres à le recevoir, ce qui cause une enflure, une rougeur, une ardeur, une pression & une irritation dans la tunique nerveuse. Les causes qui concourent en général à produire cette maladie, sont les blessures, les contusions, la pléthore, la cacochymie, la suppression des règles & des vidanges, la trop grande effervescence & le trop long séjour du sang dans la matrice; un accouchement laborieux, les passions, surtout la colère & la crainte, un vomissement trop violent, ou de trop grands efforts pour vomir, un trop grand exercice lorsque le corps est pléthorique, suivi du refroidissement du bas-ventre & de la matrice, les boissons froides, surtout dans le tems que les règles, les vidanges, ou les hémorrhoides fluent, la colique convulsive, aussi-bien qu'une affection spasmodique & hystérique trop violente.

Les femmes ne sont jamais plus sujettes à cette dangereuse maladie que dans le tems de l'accouchement; car la matrice qui a une vertu élastique, se trouvant déliée du fardeau qu'elle contenoit, occupe un plus petit espace, & se resserre insensiblement. Il arrive de là que les vaisseaux, qui étoient tendus, se resserrent, le sang qu'ils contiennoient se fait un passage par les ouvertures qu'il trouve, & qui étoient auparavant contiguës au placenta; il s'écoule sous le nom de vidanges, ce qui devient très-salutaire à la malade. Ce resserrement fait aussi que le mouvement & le cours du sang, change de direction, & se porte de la matrice & des parties inférieures vers les supérieures, & dans les mammelles, ce qui arrive, pour l'ordinaire, environ vers le troisième jour, & cause une agitation fébrile à laquelle les Médecins donnent le nom de *fièvre de lait*. Si donc il arrive que la sortie du sang des vidanges soit empêchée à cause des contractions spasmodiques de la matrice, il cause non-seulement une inflammation dangereuse dans cette partie à cause de son séjour, mais son mouvement ordinaire des parties inférieures vers les supérieures augmente quant à sa violence & à sa quantité, il survient alors des contractions spasmodiques douloureuses dans l'abdomen, le flux du sang ou d'une humeur glaireuse par le vagin cesse, le ventre se resserre, les plés se refroidissent, on sent une envie d'uriner, l'urine ne sort qu'avec douleur, le visage devient rouge & enflé, les yeux font étincelles, il sort quelquefois des gouttes de sang par les narines, l'esprit est inquiet, il y a une insomnie continuelle, ou le sommeil est troublé par des songes affreux; & enfin les autres symptômes fâcheux, tels que la difficulté de respirer, les défaillances, les convulsions & le délire phrénétique, causent enfin tout d'un coup la mort à la malade.

Ces circonstances sont exactement décrites par Hippocrate, in *Lib. I. de Morb. Mulier.*

« Lors, dit cet Auteur, que les femmes en couche sont « attaquées d'une inflammation de *matrice*, le bas-
« ventre s'enfle & devient brûlant, il survient une suf-
« focation dans les parties voisines du cœur, & lorf-
« que les purgations qui suivent l'accouchement res-
« tent dans la *matrice* à cause du froid, elle y causent
« une tension considérable. »

S'il survient, ajoute-t-il, *Lib. II. de Morb. Mulier.* « un
« érépèle dans la *matrice*, l'estomac en est affecté,
« le ventre s'enfle & devient froid, il survient une fie-
« vre violente avec frisson; la respiration est embar-
« rassée, la malade tombe dans des faiblesses & des
« syncopes, elle sent des douleurs partout le corps, &
« tristesse & l'irrésolution s'emparent de son esprit. La
« maladie monte du ventre inférieur vers les lombes,
« le dos, le diaphragme, la poitrine, le cou, la tête &
« l'estomac, & la malade paroît morte. »

On fait, par expérience, que les femmes d'une comple-
xion délicate & d'un sentiment exquis, qui sont sujet-
tes aux passions, aux vents & aux mouvements spasmo-
diques, qui ne sont point exactement réglées, dont le
ventre est extrêmement resserré, sont aisément atta-
quées après être accouchées, d'une suppression des ui-
danges, & d'une fièvre utérine aiguë, qui met leur vie
en très-grand danger. L'inflammation de la *matrice* est
aussi quelquefois causée par la rétention totale de l'ar-
rière-faix, ou seulement d'une de ses parties, qui non-
seulement empêche le sang de sortir, mais qui venant
encore à se corrompre, occasionne la fièvre ou la rend
beaucoup plus fâcheuse.

Comme l'humeur phlegmoneuse se putrifie & se cor-
rompt dans quelque inflammation que ce soit, lorf-
qu'on ne la résout point, & cause la gangrene ou un
ulcère, de même celle qui affecte la *matrice*, dégé-
nere en sphacèle, & cause la mort en peu de tems. Cette
espèce d'inflammation est fort ordinaire aux femmes en
couches, & lorfqu'on vient à les ouvrir, on leur trouve
communément la *matrice* & le vagin d'un brun foncé
& dur. Celle qui cause une suppuration ou un ulcère
dure plus long-tems, & survient surtout après l'accou-
chement. Les femmes sujettes à cette inflammation
sont celles qui sont d'un tempérament sanguin & d'une
complexion molle & spongieuse, surtout si elles ont été
affligées d'une perte blanche sanguinolente, qu'on a ar-
rêtée mal-à-propos avec des astringens. Celles-là y sont
aussi très-souvent exposées qui ont un sang corrompu
& épais, qui usent d'un mauvais régime, qui font un
grand usage de fruits, de confitures & de laitage, qui
s'exposent au froid, surtout après s'être échauffées,
qui s'abandonnent à la tristesse, qui ne peuvent point
satisfaire leur passion amoureuse, qui négligent la sai-
gnée à laquelle elles sont accoutumées, ou qui dans
leur vieillesse mènent une vie sédentaire & accablée de
soucis. Elles sont plus souvent attaquées d'une inflam-
mation au cou & à l'orifice interne de la *matrice*, qui
est composé d'une grande quantité de fibres nerveuses
spirales, que dans son fond : c'est ce qui fait qu'elles
ressentent une douleur ardente & cruelle au pubis, &
qu'elles ont beaucoup de peine à uriner.

Voici quels sont en abrégé, suivant Hippocrate, in *Lib. I. de Morb. Mulier.* les signes qui indiquent un abcès dans la *matrice*.

« Lors, dit-il, que la *matrice* est ulcérée, elle rend du
« sang & du pus, elle répand une très-mauvaise odeur,
« il survient une douleur aiguë dans les lombes, dans
« l'aîne, & dans le bas-ventre, qui s'étend jusqu'aux
« flancs, aux côtes, aux épaules, & quelquefois même
« jusqu'aux clavicules. La malade sent un mal de tête

« violent, elle tombe dans le délire, elle s'enfle dans la
« suite, elle devient sujette aux syncopes, à des fièvres
« légères & aux frissons; mais les jambes sont les par-
« ties qui s'enflent le plus. Cette maladie succède à
« l'avortement, s'il se trouve quelque humeur corrom-
« pue qui n'ait pas été évacuée, & cause une chaleur
« violente dans tout le corps. Elle est aussi causée par
« les excréments qui se font par la *matrice*, lorsqu'elles
« contiennent de l'acreté & de la bile. »

L'ulcère de la *matrice* dégénere ordinairement en une
gangrene & un sphacèle qui est bien-tôt suivi de la
mort de la malade. Il arrive cependant quelquefois que
l'apostume qui s'est formé dans la *matrice* creve en-
dedans & rend une grande quantité de sanie blanche &
fétide, au moyen de quoi la malade guérit. On peut
voir ce que Forestus a écrit sur cette matière, *Lib. XXVIII. Obs. 44.*

Si la partie extérieure de la *matrice* vient à être attaquée
d'une inflammation, celle-ci dégénere bien-tôt, à cause
du froid, en un skirrhe, auquel on donne, lorsqu'il
vient à s'ulcérer, le nom de *cancer de matrice*, & qui
est incurable. Il arrive encore fort souvent que les glandes
situées autour du cou de la *matrice*, surtout dans
son orifice interne, se changent en un skirrhe, qui dé-
génere à la fin en une inflammation ulcéreuse, qui de-
vient incurable de même que le cancer ulcéré.

Les Medecins modernes ont fait peu d'attention à cette
maladie, mais je l'ai souvent remarquée avec les symp-
tomes qu'Aëtius, *Tetrab. IV. Sermon. 4. cap. 94.* décrit
exactement en ces termes :

« Les cancers qui viennent à la *matrice* sont quelquefois
« ulcérés, & quelquefois sans ulcération. On trouve
« vers l'orifice de ce viscere une tumeur dure, inéga-
« le & élevée d'une couleur noirâtre, rouge, & quel-
« quefois livide. On sent une douleur violente dans
« les aînes, qui s'étend vers le haut du ventre. Le pu-
« bis & les lombes, qui s'irrite lorsqu'on les touche,
« & qu'on emploie différents remèdes. Lorsque le can-
« cer est ulcéré il cause outre la douleur, la dureté & la
« tumeur dont on vient de parler, des ulcères rongeurs,
« inégaux, sales, enflés, blanchâtres & couverts d'u-
« ne vilaine croûte. Ceux qui paroissent les plus nets,
« sont livides, rouges & sanglans. Il en sort continuel-
« lement un pus délié, noir ou jaune, qui sent très-
« mauvais, & quelquefois du sang, & ils causent tous
« les autres symptômes ordinaires à l'inflammation de
« la *matrice*. Cette maladie, comme Hippocrate l'ob-
« serve dans ses Ouvrages, est incurable : mais on doit
« tâcher de l'adoucir par des demi-bains de sanage
« & de mauve, & avec des cataplasmes de même na-
« ture. »

CURATION.

Comme l'inflammation de la *matrice* n'est jamais plus
fréquente que durant les couches & après l'accouche-
ment, soit qu'elle vienne du peu de soin qu'on a en de
la malade, ou de la violence que lui ont faite les Sa-
ges-femmes, ou des efforts violents pendant le travail,
qui poussent un sang impur dans la *matrice*, ou de la ré-
tention des vidanges, à cause des douleurs & des
spasmes hystériques, de la frayeur ou du refroidisse-
ment que l'accouchée a souffert; il est absolument né-
cessaire pour la prévenir ou la guérir, que le Medecin
connoisse parfaitement toutes ces causes, & qu'il sa-
che les distinguer. Mais comme il est beaucoup plus
facile de prévenir cette dangereuse maladie, que de la
guérir lorsqu'elle est une fois formée, il doit faire tout
son possible pour y obvier de bonne-heure & la pré-
venir.

Sans parler des accidens qui sont occasionnés par des causes
violentes & étrangères, il est très-ordinaire de voir
cette fièvre inflammatoire causée après l'accouchement

par la suppression totale des vuidanges, ou parce que leur écoulement n'est pas assez abondant. C'est pourquoi le principal soin du Medecin doit être de procurer aussi-tôt après l'accouchement, & dès les premiers jours, l'écoulement naturel des vuidanges. Pour en venir à bout, & éloigner les causes qui retardent cette excrétion, il doit apporter beaucoup de soin dans l'emploi des remèdes. On fait que les douleurs de l'enfantement, lorsqu'elles sont trop violentes & qu'elles durent trop long-tems, causent une si grande agitation dans les parties solides & fluides, qu'il est aisé de juger par l'agitation du poulx, par l'ardeur qui s'allume dans tout le corps, par la soif & l'agitation de la malade, qu'elle est attaquée de la fièvre : or pendant qu'elle dure il ne sort presque rien des excréments putrides & sanguinolens qui sont enfermés dans la matrice. On doit donc faire en sorte d'appaîssir après l'accouchement la trop grande impétuosité de ce mouvement. On obtient cela facilement, en tenant les femmes en couche en repos & dans un régime tempéré diaphorétique, & en leur donnant des remèdes délayans & propres à calmer la chaleur. Cependant comme l'accouchement ne se fait qu'au moyen des contractions spasmodiques & convulsives qui viennent de la moelle épinière, & que ces spasmes & ces contractions douloureuses affectent les intestins, & durent encore quelques tems après l'accouchement ; & que venant encore à resserrer les fibres musculéales & nerveuses de la matrice, à cause de l'union qui est entre elles, elles empêchent la circulation du sang, on doit faire en sorte de les appaîssir sans violence.

Pour cet effet,

Prenez de poudre du Marquis, & de pierres d'écrevisses, } de chaque, un gros ;
d'antimoine diaphorétique, demi-gros ;
de nitre purifié, seize grains.

Réduisez ces drogues en poudre, & donnez-en au malade la quatrième partie pour dose, y ajoutant, si les spasmes hytériques sont violents, quatre ou six grains de castoreum en poudre, à prendre dans de l'eau de fleurs de camomille ordinaire distillée avec de la biere de blé.

On satisfait encore admirablement à cette indication avec l'huile d'amandes douces nouvelles, préparée sans feu, qu'on prendra seule, ou mêlée avec une quatrième partie de blanc de baleine, à la dose d'une once ou de demi-once, dans du bouillon de poulet, ou dans une décoction d'avoine.

On oindra extérieurement toute la région du bas-ventre avec le liniment suivant.

Prenez d'huile d'aneth, } de chaque, une once ;
de camomille, &
de lit blanc,
d'huile de carvi, six gros ; ou
d'huile de camphre, une dragme.

Faites un liniment dont vous oindrez le bas-ventre de la malade, en appliquant par-dessus une serviette chaude en double.

Après avoir ainsi appaîssé le mouvement fébrile dont on vient de parler, on n'a presque point trouvé jusqu'ici de remède plus efficace pour exciter les vuidanges, qu'une masse de pilules composées selon la maniere de Becher, d'extraits amers, de gommés résineuses tempérées, & d'aloes bien corrigé. On donnera donc dès le matin ou le soir du second jour, quinze grains de ces pilules à la malade, & on continuera de même durant

cinq ou huit jours, selon les circonstances. Ce purgatif est fort doux & très-propre pour cette maladie, parce qu'en fortifiant le ton des intestins & de la matrice, qu'une trop grande distension a affoibli, il dégage le bas-ventre & les intestins des impuretés qu'ils contiennent, la matrice du sang corrompu qui y séjourne, & il éloigne efficacement par ce moyen l'inflammation, la fièvre & les autres accidens fâcheux qui sont causés par les excréments qui séjournent dans le corps. Ce remède est encore d'usage lorsque l'arrièrefaix on quelque'une de ses parties, ou telle autre concrétion qui a besoin d'être évacuée, vient à rester dans la matrice.

Supposé que le Medecin ne puisse point obtenir ce qu'il se propose au moyen de ces remèdes, que la fièvre continue, que le ventre soit rempli de vents, que les vuidanges ne puissent point sortir, & que les spasmes gagnent les parties supérieures, on usera d'une autre méthode dans la cure de cette maladie. On diminuera par la saignée, non des parties supérieures, mais des inférieures, la trop grande quantité de sang superflu qui s'est accumulée durant la grossesse ; car il arrive souvent que la trop grande distension des vaisseaux occasionne des spasmes, & que le sang superflu venant à distendre le corps de la matrice, diminue & empêche sa puissance systaltique & expulsive. C'est pourquoi la saignée est d'un grand usage pour exciter les vuidanges & pour prévenir l'inflammation. Quoiqu'on emploie ce remède en France très-souvent, on fait très-malen Allemagne de le rejeter, car il arrive de là que plusieurs femmes en couche qui sont attaquées d'une fièvre utérine meurent, lorsqu'on auroit pu les sauver en les saignant de bonne heure.

Lorsque la fièvre inflammatoire est une fois survenue, on doit, outre la saignée, mettre en mouvement le sang qui croupit, rendre aux humeurs la fluidité qu'elles ont perdue, & détruire la stase.

La potion suivante est admirable pour cet effet.

Prenez d'eaux de cerfeuil, } de chaque, une once
charbon-béni,
de scordium,
de fleurs de sureau,
d'acacia, &
de vinaigre distillé,
de pierres d'écrevisses, un gros & demi ;
d'antimoine diaphorétique, ou de bézoard minéral,
demi-gros ;
d'esprit de nitre dulcifié, ou de liqueur anodyne minérale, vingt gouttes ;
de sirop de charbon-béni, deux gros.

Faites un mélange, dont vous donnerez deux ou trois cuillerées à la malade toutes les deux heures.

On lui fera aussi boire un léger bouillon de poulet, dans lequel on mettra de la racine de scorfonère, de chicorée, & de la rapure de corne de cerf ; & on y ajoutera, pour lui donner un goût agréable, du jus d'orange. On aura soin de lui donner de tems-en-tems une infusion en maniere de thé, de feuilles de veronique, de scabieuse, de laiteron ; de fleurs d'orvale, de camomille ordinaire & de la graine de fenouil. On se servira aussi de poudres tempérantes & résolutes, composées de pierre d'écrevisses, d'une solution d'yeux d'écrevisses, de nitre & de sel polychreste. On en entremêlera l'usage de celui des pilules de Becher, ou d'autres préparées à l'imitation de celles-là, pour exciter les vuidanges & détourner le sang qui se porte avec impétuosité au cerveau. On usera enfin de lavemens de petit lait doux, ou d'une décoction de fleurs de camomille ordinaire, de feuilles de matricaire, d'orvale, de sauge & de mercuriale, en y ajoutant du miel, du nitre & de la graisse de poule.

Lorsqu'il survient hors le tems des couches une inflam-

mation de *matrice* dans des corps impurs, à laquelle plusieurs causes contribuent, & qu'elle ne se forme point dans son fond, mais dans son cou & le vagin; on doit, outre les remèdes internes dont on a parlé, employer les externes, savoir, les épithèmes, qu'on appliquera sur la région du pubis; les injections utérines que l'on préparera avec des drogues convenables, aussi-bien que des pessaires, & à cause de la proximité des parties, des suppositoires qu'on introduira dans le fondement.

Voici un excellent épithème :

Prenez d'eau d'argemone, quatre onces;
d'essence de safran, & de chaque, deux
d'esprit de vin camphré, } onces;
de nitre dissous dans de l'eau de fleurs de sureau, un
gros.

Mélez ces drogues selon les circonstances avec du vinaigre de rue ou de scordium, & trempez dedans des compresses que vous appliquerez sur la partie.

On n'employera pour les injections que du lait de femme ou d'ânesse, dans lequel on fera bouillir des fleurs de sureau, de la myrrhe, du safran & du nitre. Les remèdes qui adoucissent les épreintes, qui sont un des symptômes les plus incommodes de cette maladie, sont, outre les bains émolliens, l'huile d'amandes douces, ou le mucilage de graines d'herbe aux puces, ou de fenugrec, dont on prendra deux onces qu'on mêlera avec douze grains d'extrait de safran, & qu'on injectera dans le fondement.

On peut se servir des mêmes remèdes lorsque l'inflammation dégénère en suppuration.

Il se forme souvent, lorsque les pertes blanches durent trop long-tems, surtout lorsqu'elles sont sanglantes, qu'on les traite mal, ou qu'on les arrête imprudemment, une tumeur dans la *matrice* accompagnée de douleurs & d'une fièvre inflammatoire, qui dégénère quelquefois en suppuration. La cure est alors très-embarrassante & très-difficile, principalement lorsque le flux ne vient point des glandes externes, mais de la substance intérieure de la *matrice*. Je n'ai rien trouvé de plus efficace, lorsque cette maladie est chronique, que l'usage des eaux minérales tempérées & d'Empsen & de Carls-Bade, qui ont la vertu de résoudre les humeurs qui ne peuvent point circuler, & de fortifier la partie affectée. Mais on ne doit point user de bains astringens, ni des eaux de Carls-Bade trop fortes, qui, à cause de la terre calcaire & martiale qu'elles contiennent, ont une qualité astringente & répulsive. Les demi-bains d'herbes urinaires & aromatiques, bouillies dans de l'eau douce, sont très-salutaires. Après que les conduits sont élargis, & qu'on a dissout les humeurs, on peut user avec succès des pilules de Becher, qui tiennent le premier rang parmi les spécifiques utérins. Il paroît qu'on ne doit pas rejeter non plus la méthode dont Hippocrate se sert pour traiter les ulcères qui se forment dans la *matrice*.

« Si cette maladie arrive, dit-il, *Lib. I. de Morb. mulier.* on lavera avec de l'eau chaude, & l'on appliquera des étoffes chaudes sur la partie affligée. Si la femme est robuste, & que les douleurs gagnent les parties supérieures, on la fomentera entièrement, & on lui donnera un médicament qui la purge par bas; si la saison est convenable, on lui fera boire par-dessus du petit lait cuit pendant cinq jours. Si l'on ne peut point avoir de petit lait, on fera bouillir du lait d'ânesse, & on lui en donnera durant trois ou quatre jours. Après qu'elle aura bu du lait, on la fera avec des eaux & des aliments convenables, de la viande tendre & fraîche de mouton & de volaille, & des bêtes & de la citrouille. Elle aura soin de s'abste-

« nir de tout ce qui est salé, acré, de toute sorte de poisson, & de la viande de chevre. »

En effet, le petit lait & le lait d'ânesse sont très-salutaires, non-seulement pour éteindre l'acreté des humeurs, mais encore pour tempérer la chaleur hétérique qui tourmente cruellement, & qui consume pour l'ordinaire les malades.

L'inflammation qui vient d'une cause étrangère, & qui est accompagnée de la fièvre, de douleurs dans les aînes, de la difficulté d'uriner, de spasmes dans les parties éloignées, & de la constipation, exige la saignée promptement & réitérée, premièrement aubras, & ensuite au pied. Il convient aussi dans cette espèce d'inflammation de lâcher le ventre au moyen des lavemens, qui sont d'une utilité particulière dans les maladies utérines. On appliquera extérieurement une emplâtre de deux onces de métilot, d'une demi-once de blanc de baleine, de deux gros de gomme ammoniacque, d'un gros de safran, & d'un demi-gros de camphre, sans oublier les diaphorétiques balsamiques & les résolutifs internes.

Comme un grand nombre de femmes meurent pendant leurs couches d'une fièvre & d'une inflammation utérine, surtout lorsqu'elles ont une grande quantité de sang épais & impur, elles ne peuvent rien faire de mieux pour prévenir ces fâcheux accidens, & de user d'une diète & d'un régime salutaires, & de remèdes convenables pour conserver les parties solides & fluides dans une température, une quantité & un mouvement convenable & proportionné; car telle est la nature de ces maladies, les femmes en couche ne sont point dans le cas d'une exception; telle est aussi la force qui opère la guérison, le combat contre la maladie, & même le traitement dans lequel la nature fait beaucoup plus que l'art qui est son ministre. Il est donc absolument nécessaire, pour prévenir cette maladie, de veiller à la conservation de la santé dans le tems de la grossesse, par des saignées faites à propos & par des purgatifs convenables, surtout par ceux qui sont composés avec de la rhubarbe. Il faut aussi que les femmes qui sont enceintes, suivent un régime de vie sobre & convenable; qu'elles ne se laissent point emporter aux passions, & qu'elles usent de boissons délayantes & capables d'entretenir la transpiration. Comme il arrive souvent que les inflammations de *matrice* dont sont atteintes les femmes en couche, surtout celles d'un tempérament sanguin, & qui n'ont pas eu soin de se faire saigner dans les derniers mois, sont causées par les liqueurs chaudes & spiritueuses, les vins aromatiques & safranés qu'on leur fait prendre pour faciliter l'accouchement; j'avertis les Sages-Femmes & les personnes qui sont enceintes de s'abstenir de ces sortes de remèdes qui mettent le sang en mouvement, & de faciliter par la saignée du pied, par les bains, qu'elles auront soin de prendre deux ou trois semaines avant l'accouchement, la circulation du sang dans la *matrice*, aussi-bien que sa sortie après qu'elles auront accouché.

Il n'est point de maladie dans laquelle la frayeur & la colere soient plus nuisibles que dans l'inflammation de *matrice*. Le refroidissement du bas-ventre & des aînes n'est jamais aussi pernicieux qu'après une fausse couche, & qu'après l'accouchement. On ne doit point regarder autrement les femmes en couches, à cause de la solution de continuité qui leur arrive, du déchirement des fibres & des vaisseaux, & de l'extravasation des humeurs, que comme des personnes dangereusement blessées. Tout le monde fait le pouvoir qu'ont les causes que nous venons de rapporter pour causer une inflammation aux parties blessées, & par conséquent à la *matrice*. C'est pourquoi j'avertis de nouveau les femmes en couche, aussi-bien que celles qui ont quelque incommodité dans la *matrice*, de s'en garantir avec soin.

On ne doit jamais donner, pour exciter l'écoulement des

vuïdanges qui s'est arrêté, des répulsifs trop violents; par exemple, des remèdes dans lesquels il entre du safran, de la myrrhe, du succin, de l'aloès, des aromatiques chauds, ni des salins, surtout, si, aussi-tôt après l'accouchement, les symptômes sont encore trop violents; car ces remèdes allument davantage la fièvre, augmentent les spasmes, & épaississent davantage le sang qui sejourne dans la matrice, & en consumant son humidité, lui font perdre sa fluidité, sechent & ferment encore plus les issues émonctoires. Lorsque les spasmes commencent à diminuer, que les douleurs s'apaisent, que les vaisseaux deviennent plus libres, & que le sang sort de la matrice, il est à propos de donner avec modération à la malade, des expulsifs doux & des toniques. Les meilleurs de tous ces remèdes, surtout lorsqu'on les donne en petite quantité, & à différentes reprises, sont une solution de succin, de myrrhe, de rhubarbe & de safran, qu'on ne préparera point avec de l'esprit de vin, mais avec un menstrue lixiviel aqueux, tel que l'eau de mélisse ou de matricaire légèrement spiritueuse, telle que celle qu'on prépare en distillant la plante avec de la bière de blé.

Un des principaux remèdes pour exciter l'écoulement des vuïdanges, c'est la saignée. Le Médecin ne doit pas s'épouvanter de la violence des symptômes, ni du pourpre qui peut attaquer la malade, mais l'employer sans rien craindre, lorsque les indications l'exigent. (Voyez *Purpura*.) Mais lorsque la nature compensée par des sueurs abondantes, ou par un flux de ventre, l'évacuation des vuïdanges qui s'arrête, ou qui n'est pas suffisante, on doit s'abstenir des remèdes qu'on emploie dans d'autres occasions pour l'exciter.

Lorsqu'il sort de la matrice une humeur visqueuse, jaune & sanguinolente, c'est une marque sûre que la substance de la matrice est endommagée, & menacée d'une inflammation & d'un ulcère. Il est absolument nécessaire pour la prévenir, ou pour la guérir, de purger souvent la malade avec de la rhubarbe, des tamarins & de la manne, afin de détourner de la matrice les humeurs peccantes qui s'y portent. Ce remède importe si fort pour la guérison de cette maladie, que Forestus, *Lib. XXX. Obs. 48.* nous assure qu'il guérit à Amsterdam une femme de condition d'un ulcère à la matrice, en lui donnant tous les quatre jours cinq onces d'une décoction de séné, d'épithyme, de roses rouges, de myrobolans des Indes édulcorés avec du sucre, & en lui faisant injecter dans la matrice des décoctions détersives.

Si un ulcère à l'utérus est de nature à pouvoir être guéri, lorsqu'on aura usé de purgatifs doux pendant quelques jours on pourra se trouver bien d'une décoction de bois de sandal & de mastic, de farfepareille, de mente, d'épithyme, de racine de réglisse & de bois de rose, dont on continuera l'usage pendant vingt-cinq jours, avec un régime sudorifique. Voyez *Sylvestricus, Cent. IV. Obs. 48.*

Quand un ulcère à l'utérus approche de la nature d'un cancer ulcéré, on rend une saine patrie & des lambeaux de la substance de l'utérus avec une odeur fétide, une douleur aiguë & un grand nombre de violents symptômes, & alors le désordre est pour l'ordinaire incurable; tout ce qu'il y a à faire de mieux est d'employer des remèdes adoucissans & lenitifs. S'il reste encore quelque espérance de guérison, je recommande le lait, surtout celui d'ânesse, & l'usage d'eaux minérales tempérées, comme celle de Seltz & celles de Wildungen; préparant en même-tems, matin & soir un bain d'eau douce avec du son, ou l'on fera rester la malade une heure ou plus. Il ne faudra point donner intérieurement des remèdes acries, chauds & stimulans. Dans les abcès & les ulcères à l'utérus, il faut aussi user prudemment des astringens & des répulsifs, parce que fort souvent ils occasionnent un skirrh. Les injections de lait de chevre, de safran & d'eau de fleurs de sureau produisent d'excellens effets. Hippocrate recommande l'usage du chou; mais le suc

de beterrave injecté chaud fréquemment est meilleur. Souvent un cancer ulcéré à l'utérus est accompagné d'une douleur aiguë, qui ôte les forces & le sommeil. Rien n'appaise mieux cette douleur que des anodins, tels que les extraits de safran & de pavots, les pilules de styrax, celles de cynoglossé, celles de Wildegansius; celles de Mathieu & celles de Starkey.

Rivière dans sa *Prax. Med. cap. 10.* en parle en ces termes:

« Souvent rien de tout cela n'est capable de soulager la « douleur aiguë, qui quelquefois ôte tout-à-fait à la « malade le repos & le sommeil: c'est pourquoi il faut « alors avoir recours aux narcotiques, qui dans ce dé- « sordre ne sont point préjudiciables à cause de la cha- « leur vive des humeurs; & j'ai moi-même connu une « femme qui ayant un cancer au sein, prit tous les jours « pendant quatre mois deux ou trois grains de laudanum, & s'en trouva considérablement soulagée. »

FREDERIC HOFFMAN.

U T R

UTRICARIA, nom d'une plante qui croît au Cap de Bonne Espérance, à laquelle on ne donne aucune vertu médicinale. *RAY, Hist. Fl.*

UTRICULUS, diminutif dont on se sert quelquefois pour l'utérus.

UTRIFORMIS abscessus, synonyme à *Ædema Sarcocoma*.

UTRUS, nom de l'isatis ou pastel. *MARCELLUS EMPERICUS, cap. 23.*

U T Y

UTY Brasiliensis, nom d'un arbre qui croît dans le Brésil, & n'est d'aucun usage en Médecine. *RAY, Hist. Plant.*

U V A

UVA Crispa. Voyez *Grossularia*.

UVA GRUINA, Offic. *Vitis Idea palustris Virginiana*, *fructu majore*, Raii *Hist. 1. 685. Vitis Idea palustris Americana*, oblongis splendens foliis, fructu grandiore, rubro, pluribus intus acinis repleto, Pluk. *Almag. 392.* *Phytog. Tab. 320. f. 6. Baie de Grue.*

On apporte ce fruit de la Nouvelle Angleterre, & on le dit excellent contre le scorbut. Les Anglois l'employent aussi dans leurs sautes.

UVA MARINA, nom de l'epedra maritima major, & de l'epedra maritima minor.

UVA PASSA MAJOR. Voyez *Vitis*.

UVA PASSA MINOR. Voyez aussi *Vitis*.

UVA URSE.

Voici ses caractères.

Le calyce est fort petit & tant soit peu dentelé; la fleur est monopétale & faite en cruche; & l'ovaire placé au centre du calyce devient une baie sphérique, qui contient une multitude de semences oblongues.

Boerhaave ne compte qu'une sorte unique de *uva ursi*, qui est:

Uva ursi, Tourn. *Inst. 599.* Boerh. *Ind. Alt. 2. 219. Vitis Idea*, Offic. *Vitis Idea foliis carnosis & velut punctatis, fructu Idea radice Dioscoridis*, C. B. P. 470. Raii *Hist. 2. 1489. Radix Idea putata & uva ursi*, J. B. 1. 523. *Vaccinia ursi*, fructu uva ursi apud Clusium. Ger. 1230. Emac. 1476.

L'ura urfi croit en Espagne, en Italie & autres contrées Méridionales, & est, selon Dioscoride, bonne pour arrêter le flux immodéré du dévoiement & des règles, & de toutes sortes d'hémorrhagies. *DALE.*

UVÆ FABRILES, dans Cælius Aurelianus, signifie du raisin séché à la fumée d'une forge.

UVATIO, mal d'yeux qui est la même chose que ce qu'on appelle *staphylome*. Voyez *Oculus*.

UVE

UEVA TUNICA, la tunique uvée de l'œil. Voyez *Oculus*.

UVI

UVIFERA ARBOR TABACENSIS, de Laet. nom d'un arbre dont le bois est rouge, les feuilles rondes, & le fruit semblable à du raisin. Son goût est fort gracieux. Il croît principalement sur les côtes de la mer. *RAY, Hist. Plant.*

VUL

VULCANUS, *feu*.
VULNERARIA. Voyez *Astringentia*.

VULNERARIA, la *vulnérinaire*.

Voici quels sont ses caractères.

Son calyce est rubulé & gonflé; sa corolle est courte, pleine d'une graine à peu près ronde & cachée dans le calyce membraneux de la fleur.

Boerhaave compte quatre sortes de *vulnérinaire*, qui sont,

1. *Vulneraria rustica*. Voyez *Anthyllis leguminosa*.
2. *Vulneraria rustica*, flore albo, T. 391.
3. *Vulneraria flore purpureascente*, T. 391. *Anthyllis leguminosa*, loto affinis major, *Hispanica vesicaria*, M. H. 2. 191. *Latus Pentastylis vesicaria*, C. B. P. 332. *Trifolium horticacabum sive vesicarium*, J. B. 2. 17. 361. *BOERH. Index alt. Plant.*

On l'appelle *vulnérinaire* à cause de sa grande vertu pour les plaies; car la décoction de la fleur ou de la plante, broyée & appliquée déterge les plaies, les empêche de suppurer & les consolide. *Histoire des Plantes attrib.* à Boerhaave.

VULNUS, *Plaie*.

La *plaie* est une solution de continuité récente & sanglante dans une partie molle faite par l'action d'un corps dur & aigu qui vient la heurter, qui la presse, ou qui lui résiste.

La *plaie* est exactement définie ici par solution de continuité de partie: mais on ajoute que pour être appelée *plaie*, elle doit être récente, car c'est ainsi qu'on la distingue de l'ulcère, où il y a pareillement solution de continuité de parties précédemment cohérentes; cependant Hippocrate prend quelquefois l'ulcère & la *plaie* (*ἔλκος & τραύμα*) indifféremment l'un pour l'autre, & cela dans un même Chapitre. On ajoute dans la définition, que c'est une solution de continuité sanglante; car si la *plaie* est si peu considérable qu'il n'en sorte pas de sang rouge, elle ne mérite pas qu'on y fasse attention, puisque l'aiguille la plus fine ne peut effectivement percer la peau qu'il n'en sorte du sang. On dit ensuite que c'est une solution de continuité d'une partie molle pour la distinguer de la solution de continuité qu'occasionnent dans les os la fracture, la suture, &c. de plus, on ajoute pour la distinguer de la contusion, que la solution de continuité dans la *plaie*

est faite par l'action d'un corps dur & aigu, qui par l'endroit de sa superficie le plus étroit, imprime son mouvement à la partie du corps; mais un corps dur & aigu ne peut détruire la cohésion d'une partie qu'il ne la heurte, qu'il ne la presse, ou n'en soit heurté lui-même, & lui résiste. Car il est aisé de voir qu'il résultera le même effet soit que la lancette soit poussée vers le bras, ou que le bras soit poussé vers la lancette.

La cause sensible est donc la dureté, le tranchant, le mouvement & la résistance de l'instrument qui blesse.

Toutes ces choses s'entendent d'elles-mêmes; car si l'instrument qui blesse n'étoit point dur, il ne pourroit point détruire la forte cohésion des parties unies entre elles, & seroit, s'il n'étoit point aigu, une contusion au lieu d'une *plaie*.

Son sujet, une partie molle, & conséquemment un tissu de vaisseaux sanguins, séreux, lymphatiques, adipeux, nerveux, membraneux & tendineux, & les vésicules qui en sont formées.

On voit par cette définition que le sujet de la *plaie* est une partie molle: or l'Anatomie nous enseigne que les parties molles du corps humain sont un tissu de vaisseaux. Il ne peut donc y avoir de *plaie*, qu'il ne se trouve plusieurs vaisseaux coupés, & même de différentes classes; car on ne peut couper aucune des artères qui contiennent du sang, sans offenser des vaisseaux de presse, que toutes les fortes. Car les tuniques de ce vaisseau sont formées d'autres vaisseaux plus petits, & les tuniques de ceux-ci sont encore formées de plus petits vaisseaux & ainsi jusques aux derniers; ainsi la blessure d'une seule artère qui porte du sang, offense les vaisseaux séreux, les lymphatiques, &c. ainsi que les follicules qui fournissent ce savon lubrifiant dont les parois internes des grosses artères paroissent enduites: elle offense les membranes, les fibres musculaires, qui constituent la tunique musculuse de l'artère, &c.

On voit donc que toutes les parties détaillées dans ce paragraphe, peuvent être offensées dans la *plaie* même la plus légère.

La cause produit dans ce sujet la séparation des parties unies, l'effusion des liqueurs qui y étoient contenues.

Comme donc il ne peut y avoir de solution de continuité dans une partie molle, qu'il n'y ait plusieurs vaisseaux d'offensés; il est évident que toute *plaie* produit un double effet: elle sépare les unes des autres les parties solides auparavant unies, & fait sortir ensuite des vaisseaux lésés le liquide qui y étoit au moment qu'ils ont été blessés, ainsi que celui, qui selon les lois de la circulation, est apporté dans l'endroit blessé, par les vaisseaux qui se trouvent coupés. Ainsi, comme on a vu dans le paragraphe précédent, que toutes les différentes sortes de vaisseaux peuvent être offensés dans une *plaie*, il est sensible qu'il peut s'écouler des vaisseaux blessés, des liquides de toutes les espèces.

C'est pourquoi elle dérange les fonctions qui dépendent de l'intégrité des parties, & de la détermination du cours des humeurs par les vaisseaux.

Tout le corps humain est formé de fluides, & de solides, & l'on ne peut pas concevoir de *plaie* qui ne détruise la cohésion des parties solides, & n'interrompe la circulation des humeurs par les vaisseaux ci-devant entiers, & maintenant divisés: or toutes les fonctions de notre corps dépendent de l'intégrité des parties solides, & du mouvement déterminé des fluides dans les vaisseaux. Il ne peut donc y avoir de *plaie* qu'il n'y ait

au moins quelques fonctions de l'effort. Pour pouvoir, par exemple, s'échapper des doigts de la main à notre volonté, il est besoin de l'intégrité des muscles profonds & subtils, qui font cette flexion : si les tendons des muscles sont coupés par une blessure, cette action qui dépend de l'intégrité de ses parties se trouve détruite.

Les Naturalistes démontrent qu'il faut entre autres choses nécessaires à l'action de tels muscles que ce puisse être que les esprits fluents librement par les nerfs ; or si le nerf qui tend au muscle est coupé, le cours déterminé du liquide nerveux est arrêté & son action est détruite.

Ainsi des plaies faites à des parties dont l'intégrité est nécessaire à la vie, sont mortelles.

On appelle blessures mortelles toutes celles dont l'effort entraîne avec lui inmanquablement la mort du blessé. Mais la mort survient lorsque le cours du sang dans le cœur, & son expulsion hors du cœur, sont empêchés. Or il est besoin pour qu'ils ne le soient pas, de l'intégrité de plusieurs autres parties. Toutes plaies donc qui détruisent ce qui est nécessaire à la libre influence du sang dans le cœur, & à l'expulsion du sang hors du cœur, sera mortelle de sa nature. On dira par la suite lesquelles sont mortelles & quelles parties elles doivent attaquer pour l'être.

Desquelles les unes causent une mort inévitable.

Les plaies qui causent la mort par leur propre effet se ressemblent toutes en ce qu'elles détruisent la réception du sang dans le cœur, & son expulsion hors du cœur : mais il se trouve cependant une grande différence entre elles. Car il y en a quelques-unes qui causent la mort inévitablement, de façon que malgré qu'on en ait découvert exactement toute la nature, & qu'on ait parfaitement connu les parties offensées par la plaie, aucun des secours que l'art nous a fournis jusqu'à présent n'a encore pu empêcher que la mort ne fût un effet inévitable de la plaie comme de sa cause. Si, par exemple, on passe une épée tranchante des deux côtés au travers du thorax d'une personne, & que l'aorte en reçoive une large ouverture dans l'endroit où elle sort du péricarde, tout le sang chassé du ventricule gauche sortira par cette plaie, & s'accumulera dans la cavité du thorax, ou sortira de la plaie, & ne retournera point au ventricule droit du cœur par ses veines ; d'où il s'ensuivra la mort inévitable, que l'art ne pourra nullement prévenir. Car on ne peut pas y introduire les mains pour la lier, la coudre, &c. & quand cela seroit possible (ce qui ne l'est absolument pas) l'aorte étant liée, le ventricule gauche ne pourroit s'évacuer, ce qui suffiroit le cours du sang d'où dépend la vie. Mais si l'aorte partagée en deux dans chacune descendant dans une cuisse, & dans une jambe, est blessée dans ces parties ; cette plaie sera effectivement mortelle par soi-même, parce que tout le sang se videra par cette artère coupée ; mais elle ne sera cependant point inévitablement mortelle ; en ce que l'on pourra par le moyen d'un tourniquet, ou d'un lac comprimer l'artère, de façon qu'il n'en sorte point de sang, après quoi l'on pourra la lier, &c.

Or les Chirurgiens doivent avoir soin de distinguer ces sortes de plaies dans les rapports qu'ils en font aux Juges.

Les autres ne sont mortelles qu'étant abandonnées à elles-mêmes ; mais on peut faire en les traitant bien, que le blessé ne soit point en risque de perdre la vie.

Toutes les grandes artères dispersées dans les membres, étant coupées videront le sang jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Mais quoique cette plaie de l'artère soit effectivement mortelle, l'art peut cependant empêcher

que la mort ne s'en ensuive. Les Observateurs nous fournissent quantité de semblables exemples :

* Un Etudiant blessé d'un coup d'épée un Garde-nuit, de façon que l'artère qui passe profondément sous les muscles du bras de la jambe en fut coupée : le blessé ayant éprouvé une grande perte de sang tomba, & fut trouvé presque mort. On le fit revenir avec des cordiaux, & le sang se remit à couler tout de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin le blessé tomba en défaillance. Le Chirurgien, qui n'étoit pas fort expérimenté, remplit de poudres styptiques l'orifice de la plaie, tâchant vainement d'arrêter par ce moyen l'hémorrhagie. On continua cependant à ranimer les esprits du blessé avec du vin, & autres semblables cordiaux ; ce qui mettant par conséquent le sang en plus grand mouvement, augmentoit l'hémorrhagie dont le malade mourut. On regarda cette plaie comme mortelle. Il est effectivement vrai que ce fut la cause de sa mort : cependant l'art offroit des moyens connus pour sauver le blessé. Car le Chirurgien auroit pu arrêter l'hémorrhagie, en faisant au-dessous du genou une ligature, qui eût comprimé l'artère, ou lier l'artère blessée en ouvrant la plaie, ou sauver du moins la vie au malade en extirpant le membre.

Un pareil accident arriva à un homme qui reçut dans un duel un coup d'épée dans le bras dont l'artère fut le ligament situé entre le cubitus & le rayon, fut profondément coupée. On pouvoit comprimer l'artère qui passe dans la partie supérieure du bras, sur l'os presque nu, & arrêter ainsi l'hémorrhagie, & assurer la vie au blessé, en amputant ensuite le membre : mais le blessé ne voulut point consentir qu'on se servît de ce cruel moyen, & les Chirurgiens n'en représentèrent pas assez la nécessité, croyant qu'une forte compression suffiroit pour arrêter le sang. Cette compression ayant occasionné la putréfaction de la partie, le malade que l'on pouvoit sauver par les secours de l'art, périt misérablement.

On voit par-là combien il est nécessaire aux Médecins & aux Chirurgiens qui traitent les plaies, & qui doivent instruire les Juges si elles étoient de nature à causer la mort, de connaître le cours des grands vaisseaux, & les endroits dans lesquels on pouvoit les comprimer le plus commodément, afin de prévenir la mort que causeroit l'hémorrhagie. Tous ces endroits se trouvent parfaitement bien désignés dans les planches d'Eustachi.

Enfin celles qui ne sont point mortelles peuvent le devenir ou par négligence ou par erreur.

Cela arrive le plus ordinairement à ceux qui le méritent le moins, c'est-à-dire à ceux qui sont blessés dans les batailles. Combien sont morts d'hémorrhagies, qu'un Chirurgien expérimenté auroit pu arrêter ! Combien une effusion de sang sous le crâne n'a-t-elle pas fait périr de gens qu'on auroit pu sauver en faisant à propos l'opération du trepan ! Les tégumens externes du crâne offensés en conséquence d'une forte contusion avec une petite ouverture de la plaie que cette contusion a faite en même-temps, ont souvent occasionné par la seule négligence des symptômes très-funestes ; & la mort même que souvent on auroit pu prévenir en traitant la plaie comme il faut. Les Observateurs nous en fournissent une infinité d'exemples.

Mais on a vu des plaies devenir mortelles de non-mortelles qu'elles étoient, non-seulement pour avoir négligé les moyens que l'art fournissoit, mais aussi par quelque erreur commise dans le traitement. Rarement meurt-il quelqu'un d'hémorrhagie à moins qu'il n'ait de grosses artères coupées. Mais après avoir perdu beaucoup de sang, il tombe en défaillance, & l'hémorrhagie cesse alors. Or si on le laisse dans cet état presque à demi mort, seulement dans une chaleur modérée, & qu'on ne lui donne que du bouillon en petite quantité, mais souvent ; il peut se conserver dans cet état de langueur, le vaisseau coupé se contracte, & souvent même se consolide. C'est ainsi qu'on a réchappé

un grand nombre de personnes dont on n'espéroit plus rien.

Mais lorsque l'on s'efforce de faire par le moyen de quelques liqueurs spiritueuses, reprendre les esprits aux personnes tombées en défaillance à l'occasion d'une grande hémorrhagie : l'on ne rétablit point la quantité d'humeurs perdues ; mais on augmente la force des vaisseaux sur les liquides ; ce qui occasionne une nouvelle perte de sang, & augmente la cause de la mort. Nombre de soldats étant, après le combat, demeurés confondus avec les morts plusieurs jours, n'ont pas laissé que d'en revenir, quoiqu'ils eussent perdu presque tout leur sang.

Quelques Chymistes ont écrit que l'arsenic fixé par le nitre, étoit un remède souverain pour arrêter l'hémorrhagie. Mais c'est beaucoup risquer que d'appliquer un remède aussi virulent sur une plaie vive, puisque la moindre petite goutte reçue dans les veines est capable de causer de violentes convulsions qui ne cessent que par la mort.

Ainsi l'on doit, lorsque par autorité publique, on visite les cadavres des gens que l'on trouve assassinés, rechercher si la plaie étoit telle qu'il dût s'ensuivre nécessairement la mort ; ou si l'on auroit pu empêcher avec le secours de l'art que le blessé n'en perdît la vie, & ensuite si on ne doit pas plutôt attribuer à d'autres causes, la mort qui s'en est ensuivie, qu'à cette plaie. Il ne suffit donc point d'examiner la plaie dans un cadavre pour pouvoir rapporter si elle étoit mortelle de sa nature ; mais on doit connoître tout ce qui est arrivé au blessé ensuite de sa blessure.

Les blessures ont différents effets, selon les diverses fonctions de la partie lorsqu'elle étoit entière. C'est de-là qu'elles prennent différents noms qu'on n'ignore guère quand on sait quelles sont les fonctions de ces parties en état de santé.

Il pourra se trouver autant d'actions distinctes lésées dont l'intégrité dépendoit de la cohésion des parties divisées par la plaie, qu'il y a de différentes parties du corps humain qui peuvent être offensées à l'occasion d'une plaie. Mais le Naturaliste & l'Anatomiste qui connoît l'usage des parties du corps, autant que cet art, que l'on cultive avec tant de soin aujourd'hui, peut le permettre, pourra en connoissant la partie lésée, juger des maux qui s'en ensuivront. Ainsi il est évident que le tendon d'un muscle étant coupé, l'action du muscle qui dépendoit de l'intégrité de ce tendon, est détruite, &c.

* Une Servante se laissa tomber portant une bouteille de verre à sa main ; un morceau de sa bouteille cassée lui fit une plaie profonde entre le carpe & l'articule du cubitus vers la partie interne. Il survint une abondante hémorrhagie, en conséquence de ce que l'artere qui passoit sous le fléchisseur du carpe étoit blessée. On comprima avec une ligature convenable le tronc de l'artere vers l'humérus, parce que l'os de l'humérus étoit en cet endroit presque à nu. L'hémorrhagie s'arrêta fort heureusement, mais la malade se plaignoit qu'elle sentoit un engourdissement dans le petit doigt & au milieu du doigt voisin. Le Chirurgien croyoit que cet engourdissement provenoit de la forte compression ; je me hasardai de prédire, me fiant sur l'exactitude des Tables d'Eustachi, que le nerf qui descend à ce petit doigt, & au milieu du doigt adjacent, étoit coupé, & qu'il n'y auroit par conséquent aucun remède à cet accident. L'événement en fit voir la vérité, car cette fille étant guérie de sa blessure, mit souvent, à ma sollicitation, le bout du petit doigt sur la chandelle sans en ressentir la moindre douleur.

Il est donc évident que les blessures sont différentes selon les divers effets qui dépendent des différentes parties lésées du corps.

Elles ne varient pas moins dans leurs noms, leurs formes

& leurs effets, eu égard à la diversité de la cause vulnérante, à sa figure, à sa façon d'agir, soit en piquant, coupant, tranchant, contondant, agitant, à la force avec laquelle on l'applique, & selon qu'on l'ôte de la plaie, ou qu'on l'y laisse, qu'elle est ou n'est point empoisonnée.

On considère dans ce paragraphe la diversité des plaies entant qu'elle dépend de l'instrument vulnérant.

A sa figure. Si l'instrument vulnérant dont nous venons de parler est de figure conique aiguë, la piquure se refermera d'abord, & il sera difficile alors de connoître la profondeur de la plaie : mais si l'est en forme de coin aigu il y aura fente, &c.

A sa façon d'agir, &c. En effet cette circonstance met dans les plaies une grande différence. Car il fait en piquant une plaie étroite, & qui cependant est souvent fort profonde ; celles qu'il fait en coupant lorsqu'il est en forme de coin aigu enfoncé dans des parties molles sont pour lors longues, mais moins profondes.

En tranchant. L'instrument vulnérant pénètre avec beaucoup plus de force, & est poussé plus avant, mais il pourra faire en même tems contusion, s'il n'est pas parfaitement aigu.

En agitant. C'est à quoi il faut faire une extrême attention ; car lorsque la plaie est faite avec une épée poussée à bras directement tendu, souvent l'épée passe sans faire beaucoup de dommage entre des parties dont la lésion seroit extrêmement dangereuse. Mais si l'on agit & tourne l'épée dans la plaie, il se trouve beaucoup plus de parties de lésées. C'est ce que peut nous indiquer la figure de la plaie. Car si la grandeur de la plaie répond à celle de l'instrument vulnérant, la plaie n'a été faite que par une force directe : mais si, par exemple, la plaie qui a été faite avec une large épée, est ronde, c'est une preuve que l'on a tourné l'épée dans la plaie.

A la force avec laquelle on l'applique. Car la plaie sera plus ou moins profonde selon la différente force avec laquelle l'instrument vulnérant aura été appliqué sur le corps du blessé.

Et selon qu'on l'ôte de la plaie, & qu'on l'y laisse ; car il est quelquefois nécessaire dans les plaies extrêmement dangereuses de laisser l'instrument vulnérant, parce que les parties lésées se tiennent serrées contre, ce qui par conséquent empêche l'hémorrhagie qui souvent donne la mort, à l'instant même que l'on retire l'instrument vulnérant ; ainsi du moins prolonge-t-on la vie quelque tems : Turnus percé par Pallas d'un trait meurtrier :

*Ille raptis calidum frustra de vulnere telum :
Una cadumque via sanguisque animisque sequuntur.*

Il tire, mais en vain, la fleche qui le tue :
Car son ame & son sang sortent par cette issue.

Lorsqu'Achille en enfonça sa lance dans la gorge d'Hector, il la laissa dans la plaie afin d'influer au mourant, & ne la retira que lorsqu'il fut mort.

Le danger de la plaie dépend particulièrement de cette cause, lorsque le trait est fait en hameçon ; car alors on ne peut le retirer sans déchirer considérablement.

Qu'elle est ou n'est point empoisonnée. Les expériences qu'on en a faites nous convainquent qu'il y a dans la nature, des poisons qui malgré qu'on puisse les prendre sans qu'il en résulte d'incommodité, ne laissent pourtant pas, étant appliqués sur des plaies, de causer indubitablement une prompte mort. Le suc vénéneux des vipères introduit dans la plaie faite par leur morsure, tue assurément l'homme, & d'autres ani-

maux, les poules, les pigeons, &c. Des Savans cherchant par ordre du Grand Duc de Toscane à découvrir la nature de ce poison, & quelques-uns ayant assuré que cette vertu vénéneuse étoit renfermée dans le fiel de la vipère, un preneur de vipère qui se trouva là, avala du fiel de vipère fondu dans un demi-verre d'eau froide, & n'en ressentit aucun accident. Le fiel de vipère n'a fait non plus aucun tort à plusieurs animaux de différentes espèces, à qui on en a donné, & l'on en a versé dans une plaie vivante sans qu'il en ait résulté le moindre mal, François Redi, *Observat. de Viper.*

Il a paru beaucoup plus probable à d'autres que ce venin fût renfermé dans de petites vessies qui sont adjacentes aux dents. Car il se trouve dans ces cavités une humeur dont la couleur & le goût sont tout-à-fait semblables à l'huile d'amande. Et lorsque la vipère porte un coup de dent, ses mâchoires étant comprimées, ce liquide s'épanche nécessairement dans la plaie. Mais malgré que ce poison introduit dans la plaie faite par cette morsure, produise des effets absolument mortels, ce même homme qui avoit avalé du fiel de vipère, ayant délayé dans du vin cette liqueur qu'il exprima de ces petites vessies à une grosse vipère qu'il mit en fureur, ainsi qu'une toute l'écume, & toute la salive qu'elle avoit dans sa gueule, l'avalait avec la même intrépidité sans qu'il lui en survint le moindre accident. Redi.

Les fleches empoisonnées des habitants de Bantam, dont la plus légère blessure cause indubitablement la mort, après avoir trempé plusieurs jours dans du vin ou quelque autre liqueur, n'ont communiqué aucune malignité au liquide dans lequel elles étoient restées si longtemps. Redi.

Caton conduisant son Armée à travers les déserts arides de la Libye, ses Soldats altérés n'osoient boire de l'eau d'une fontaine qui étoit remplie de serpents : mais ce prudent Général pour les engager à boire hardiment, leur parle en ces termes :

— *Vana spes conterrita Lethi*

*Ne dubita miles tutas haurire liquores ;
Noxia serpentum est admixto sanguine pressis.
Morsu virum habent, & fatum dente minatur,
Poena morte carent, dixit, dubiumque venenum
Haust, & in tota Lybie fons unus arenæ
Ille fuit de quo primus sibi posceret undam.*

LUCAIN, *Pharf.*

Buvez, Soldats, buvez, cette claire fontaine
Ne verse en son canal qu'une onde pure & saine ;
Vous pouvez des serpents partager la boisson,
Ce n'est point dans les eaux qu'ils versent leur poison.

S'ils le mêlent au sang, c'est quand par leurs morsures
Ils impriment aux chairs de mortelles blessures.
Il dit, & devant tous éprouvant la liqueur,
Ils leur donna l'exemple, & dissipa leur peur.

Si par le moyen d'une aiguille on passe dans le corps d'un animal vivant un fil imbibé d'huile de tabac, l'animal meurt aussi-tôt. Redi tua ainsi une vipère en moins d'un demi-quart d'heure : mais il n'a pas trouvé dans toutes les espèces de tabac que cette sorte d'huile ait la même malignité.

Il y a peut-être encore d'autres poisons bien plus cachés. Lors donc qu'il se présente des symptômes anomaux que nous ne pouvons point soupçonner provenir de la plaie comme de leur cause, il faut faire attention pour lors à la qualité venimeuse de l'instrument vulnérant.

Les effets varient encore selon la différence de la partie blessée eu égard à sa dureté, à sa mollesse, à sa connexion, à sa situation, à ses fonctions,

aux liqueurs qu'elle contient, & à son changement de forme.

On a fait mention dans les deux paragraphes précédents, de la diversité des plaies, eu égard aux actions, lésées à l'occasion d'une plaie, & de celle qui dépend de la différence de la propre cause vulnérante : mais l'on considère dans celui-ci la diversité des plaies qui naît de la différente nature de la partie blessée.

La dureté, sa mollesse. L'instrument vulnérant pénétrera facilement les régimens de l'abdomen pour peu qu'il fasse violence, mais il sera besoin d'une force plus considérable pour diviser l'os du crâne qui est extrêmement dur.

La connexion. Lorsque le tendon d'un muscle est coupé, le mouvement de la partie avec laquelle il a connexion périt ; ce que l'on regarde par conséquent comme un effet de la blessure. Lorsque le sang fluide, souvent jusqu'à causer presque la mort, de l'artérielle renfermée dans l'alvéole qui se trouve lésée à l'occasion d'une dent arrachée, cela ne provient cependant pas de la lésion d'un si petit rameau d'artère, mais de ce qu'étant attaché à la superficie offeuse de l'alvéole il ne peut se contracter, & par conséquent se refermer. Lorsque l'éponévrose qui sort de la partie tendineuse du muscle biceps est à l'occasion d'une saignée offensée par quelque accident vers le pli du bras, les cruels symptômes qui s'en ensuivront ne proviennent pas d'une blessure si légère, mais de la connexion de cette expansion tendineuse avec d'autres parties.

La situation. Si le rameau des artères intercostales, quoique petit, est lésé de façon que la pleure étoit en même tems percée, le sang s'extravase dans la cavité de la poitrine : le sang épanché venant à se corrompre, il pourra arriver que le poulmon s'enflamme & suppure, & qu'il s'ensuive de là une consommation mortelle, par la seule raison que l'artère qui a été blessée étoit située de façon à pouvoir porter le sang dans la cavité de la poitrine, car on coupe dans les autres parties du corps de bien plus gros rameaux d'arteres sans qu'il en résulte d'accident. Une même blessure est beaucoup plus dangereuse dans les parties internes de la cuisse à cause des grands vaisseaux qui y passent, que dans la partie externe.

Ses effets. Plusieurs parties du corps ont cela de propre, qu'étant offensées par une blessure ou par quelque autre cause, les fonctions des autres parties en sont quelquefois dérangées ; quoique ce que nous avons acquis de connoissance dans l'Anatomie ne nous donne peut-être pas encore la raison pourquoi certaines parties étant lésées les fonctions d'autres parties sont dérangées.

Contentons-nous de constater le fait par un exemple.

Il survient dans la colique appelée de Poitou, après ces douleurs que l'on ressent à plusieurs reprises au colon, à l'iléon, une paralysie sur les bras, & souvent, si le mal continue, un vrai marasme qui entreprend toutes les parties supérieures. Qui pourra par la connoissance de la construction des parties, donner la raison de cet effet surprenant ? On a vu des blessés qui avoient eu quelques nerfs du méfentère coupés à l'occasion des plaies à l'abdomen, mourir après de cruelles douleurs sans qu'on ait trouvé dans le cadavre aucun grand vaisseau coupé, ni aucuns viscères d'offensés. *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1727.* On a remarqué dans un chien le nerf intercostal & celui de la huitième paire qu'une même tunique enveloppe dans ces sortes d'animaux étant coupés, que l'œil du même côté s'obscurecissoit, s'étrecissoit, s'enflammoit, & cette même expérience réitérée a toujours causé une altération sensible dans les yeux. Or ce n'est point la connoissance du mécanisme des parties, mais l'observation seule du fait qui constate cette particularité. De-là il s'ensuit qu'il naît une grande variété dans les plaies des diffé-

rens effets que la partie blessée produit visiblement dans le corps; effets cependant que la seule observation du fait manifeste sans que la connoissance du mécanisme des parties nous ait jusqu'ici démontré pourquoi ces sortes de maux étoient à craindre.

Les liqueurs qu'elle contient. Si la vésicule du fiel étant blessée épanche la bile dans la cavité de l'abdomen, cette bile se putréfiant d'abord produira des maux d'une terrible conséquence. Si les uréters étant coupés, l'urine distillant par la plaie s'accumule dans l'abdomen, elle pourra lorsqu'elle sera corrompue, en putréfier tous les viscères.

Son changement de forme. Car les parties du corps lésées à l'occasion d'une plaie peuvent plus ou moins dégénérer de leur conformation naturelle, & changer par conséquent d'une façon surprenante quant à leur forme extérieure.

Lorsque les muscles d'un côté du visage deviennent paralytiques, quelle surprenante distorsion ne se fait-il pas de l'autre côté en conséquence de ce que les muscles n'étoient plus tenus en équilibre par l'action de leurs antagonistes, retirent les parties du visage. Il est assez sensible que les blessures peuvent produire les mêmes effets, si quelques-uns des muscles du visage ou de quelque autre partie en sont offensés, ou si les nerfs qui tendent à ces muscles sont coupés par ces blessures.

Il est plus nécessaire de connoître l'origine de ces variétés, qu'il n'est utile d'en savoir exactement tous les noms.

Personne ne doute que les Médecins & les Chirurgiens qui traitent les plaies, ne doivent faire attention à tout ce qui a été dit dans les trois paragraphes précédents. Car c'est de-là que dépend le diagnostic & le pronostic des plaies, qui sont fondés sur la connoissance du mécanisme des parties & de leur usage. Si l'instrument vulnérant est connu, & que l'on sache de quelle façon il a été appliqué au corps, ayant ensuite examiné la nature de la partie blessée, & ses fonctions naturelles lésées par la blessure, une fois connues, nous prévoyons ce qu'on en doit craindre, nous savons ce que l'on peut faire pour remédier aux maux déjà arrivés, & pour prévenir ceux qui pourroient survenir. Il paroit difficile de pouvoir désigner par des noms différents toutes les variétés qui arrivent dans les différentes plaies, de façon que le nom qu'on leur auroit donné offrit à l'esprit une idée distincte. Il seroit beaucoup plus difficile de les graver dans sa mémoire pour pouvoir en faire usage. Paré mit à la tête de son Traité sur les Plaies, une table entière de leurs variétés; l'on verra facilement, si l'on y fait attention, que ces noms ne sont point d'une grande utilité, mais qu'il suffit de connoître en général les sources dont dépend cette grande diversité des plaies.

Lorsqu'un homme sain & robuste est blessé dans des parties visibles, où il n'y a point de grandes artères, & qui ne sont point trop tendineuses, voici les phénomènes qui s'en suivent, pourvu que l'on garantisse la plaie de l'air, du froid, & de tout ce qui pourroit la dessécher.

Pour pouvoir établir quelque chose de certain sur la guérison des plaies, on doit nécessairement faire mention d'abord des phénomènes qu'une exacte observation faite par les sens, nous a appris avoir lieu dans une plaie depuis son commencement jusqu'à son entière consolidation. Et lorsqu'on les examine tous dans l'ordre, qu'ils se succèdent mutuellement, ils nous donnent une parfaite connoissance de la méthode dont la nature fait usage pour rétablir dans leur première cohésion les parties désunies dans une plaie.

Mais pour éviter toute erreur & toute confusion, on ne considère rien autre chose ici que la plaie, & l'on suppose que le corps du blessé jouit d'une santé parfaite; car autrement il ne faudroit pas attribuer à la plaie seulement les phénomènes que l'on remarquerait, mais aussi à la maladie qui l'accompagneroit, d'où ils dépendroient en partie. Car on découvre des changements tous différents dans une plaie, si le corps est attaqué, par exemple, de cacochymie scorbutique, vénérienne & rachitique. On suppose de plus un corps robuste; car la circulation étant languissante dans les plus débilés, poussée avec moins d'impétuosité les humeurs vers la plaie: de-là vient que la douleur, la chaleur, la tension sont moins considérables vers les levres de la plaie, que dans un homme vigoureux. Il faut de plus que toutes ces choses se présentent à nos sens. De-là vient que l'on doit observer particulièrement les phénomènes des plaies dans les parties externes du corps; car nous apprenons, en les voyant, ce qui se passe dans les parties internes du corps qui sont blessées; & c'est ce qui fait que l'on suppose qu'il n'y a en même-temps aucun gros vaisseau artériel ouvert: car le sang suant alors par ondes, empêcheroit qu'on ne pût exactement les parcourir tous.

On ajoute de plus qu'il ne faut pas que la plaie se trouve dans un endroit trop tendineux. Car si, par exemple, le tendon de quelque muscle est lésé à l'occasion d'une plaie, & n'est pas cependant entièrement coupé, le muscle attaché à ce tendon, pourra, en tiraillant ce tendon lésé, produire d'affreux symptômes qui ne dépendent pas tant de la plaie que du muscle qui tire le tendon blessé: on fera ensuite mention des maux que produisent les grandes artères coupées, ou les tendons offensés en conséquence d'une plaie.

De plus, l'air particulièrement, s'il est froid, change étonnamment les parties blessées, lorsqu'il y est introduit, offense les petits vaisseaux tendres, & les dessèche. Si, par exemple, les os du crâne sont dépouillés par une blessure, & que l'air ait frappé librement l'os ou pendant un temps considérable, on ne guérira pas cette plaie qu'on n'ait auparavant séparé par exfoliation une petite lame osseuse. Or cela ne provenoit point de la plaie; car si l'on eût d'abord garanti de l'air l'os nu, cette exfoliation n'eût pas été nécessaire.

La nature du sujet ainsi déterminée, on rapportera dans les articles suivans les phénomènes propres à toutes les plaies en général.

1°. Les parties blessées se retirent insensiblement, & de plus en plus les unes des autres, quoiqu'on ait ôté la cause de la plaie, à moins que ce ne soit qu'une très-légère piquure.

A l'instant que la cause vulnérante vient de séparer la cohésion des parties, la distance entre les parties désunies est égale à l'épaisseur de l'instrument qui a fait la blessure. C'est pourquoi lorsque le bourreau taillade avec un rasoir aigle le visage des malfaiteurs, il paroit d'abord seulement une ligne rouge; mais les levres de la plaie se retirent insensiblement les unes des autres, & souvent quelques heures après ces lignes géométriques s'entre-ouvrent considérablement: car cette force qui réunit les parties solides de notre corps continuant d'agir, retire de côté & d'autre les extrémités coupées, parce que la cohésion des parties est détruite à l'endroit, de la blessure.

A moins que ce ne soit qu'une très-petite piquure. Car lorsque l'instrument vulnérant fait une petite plaie en piquant au moment même qu'il pénètre la peau, & qu'il offense la tunique celluleuse qui est dessous, (à moins que le blessé ne soit entièrement conformed de maigre), il n'y a presque aucune apparence de plaie, parce que la tunique celluleuse étant dérangée de la pression de la peau dans l'endroit de la blessure, monte aussitôt dans la plaie, & la ferme. Lors qu'on ou-

vre la veine à un homme gras, souvent le sang s'arrête sur le champ, la graisse bouchant l'ouverture faite à la peau.

2°. Le sang sort d'abord avec abondance, & s'arrête ensuite peu-à-peu de lui-même.

Si ce n'est point une grande artère qui soit blessée, ni une artère qui étant attachée à un os, ne puisse se retirer en-arrière & se reboucher, le sang au premier moment de la blessure sort en effet avec impétuosité des vaisseaux coupés : mais ensuite les orifices de ces vaisseaux coupés se contractant peu-à-peu par leur propre élasticité, & se retirant sous les lèvres de la plaie, le sang commence bien-tôt à ne plus fluir avec la même abondance, & s'arrête enfin de lui-même. On en voit la preuve dans l'opération de la pierre : car on fait dans cette opération une plaie assez large à la peau, & aux parties qui sont dessous, il en fluë une once ou deux de sang : mais à moins qu'on n'ait offensé par accident une grosse artère, peu de tems après l'hémorrhagie cesse presque tout-à-fait ; ce qui autrement troubleroit beaucoup l'opération. Tout le sang qui fluë de cette plaie ne sort presque que des artères ; car les veines qui se trouvent coupées, quoique d'une grosseur assez considérable, ne rendent que peu de sang, à moins qu'il n'y ait quelque obstacle entre le cœur & la plaie faite à la veine. Les artères par leur propre élasticité se contractent facilement, & le sang s'arrête en conséquence fort promptement.

3°. Pour lors il se forme au fond de la plaie une croûte de sang.

Or, comme il ne sort presque de la plaie qu'un sang artériel, ainsi que nous venons de le dire, & que ce sang de sa nature, quoique venant d'un homme sain & robuste, se coagule dès qu'il est hors des vaisseaux aussi-tôt que la force de son éruption a cessé ; il se forme de ce qui continue de fluë, une espèce de coagulum ou grumeau, (en Latin, *thrombus*), ou une écarre de sang qui se colle aux lèvres de la plaie, & en couvre parfaitement l'ouverture ; & la plaie par cette merveilleuse industrie de la nature, se trouve ainsi couverte & garantie, & les parties défuntes, à l'occasion de cette plaie, se consolident sous cette couverture ; & comme la chaleur du corps & l'air contigu dessèchent de plus en plus ce *thrombus*, il se forme par conséquent sur la plaie une croûte fort dure, qui, lorsque la plaie est guérie, tombe ensuite d'elle-même.

4°. Il en sort une humeur délayée, ténue & rougeâtre.

Si l'on enlève ce *thrombus*, lorsqu'il a commencé se former ou lorsqu'il l'est, il n'en sort presque point de sang, mais une liqueur ténue, un peu rougeâtre, semblable à l'eau dont on a lavé des viandes nouvellement tuées. Or il paroît que cela vient de ce que les vaisseaux sanguins, rouges, étant coupés, leurs orifices venant à se contracter insensiblement, ne transmettent qu'un peu de sang rouge, & une grande quantité d'une liqueur ténue & non rouge.

5°. Alors les lèvres de la plaie commencent à rougir, à s'échauffer & se renverser, tandis qu'en même-tems le fond s'enfle & s'élève ; que la graisse surtout monte dans l'ouverture de la plaie, & y dégénère en peu de tems.

Comme les vaisseaux coupés resserrent par leur élasticité naturelle leur orifice, & les bouchent même presque entièrement, les humeurs accourues de fluë par ces vaisseaux, s'arrêtent ; ce qui forme alors obstruction vers les lèvres de la plaie ; & la force de la vie poussant par-derrière les fluides dans ces vaisseaux obstrués, les dilate en-deçà de l'endroit obstrué d'où naît

l'inflammation ; c'est ce qui fait que les lèvres de la plaie rougissent le second & le troisième jour ; qu'il survient en même-tems une grande chaleur & une tumeur qui accompagne l'inflammation. Or, tous ces symptômes ne présentent rien de mauvais ; s'ils ne font point excessifs, parce qu'ils surviennent naturellement dans toutes sortes de plaies ; & c'est la seule raison pourquoi une plaie nouvellement faite ne cause aucune douleur, mais trois jours après, & quelquefois même plus tard, l'inflammation étant survenue, & les parties blessées s'étant tuméfiées, on ressent souvent une douleur assez vive dans la plaie.

C'est pourquoi Hippocrate dit, *Epid. II.* « que c'est un fort mauvais prognostic, s'il ne s'élève point de tumeurs dans les grandes plaies. »

On trouve la même chose dans ses Aphorismes, *Sec. 5. Aph. 66. & 67.* à quoi il ajoute : « que les tumeurs molles sont de bon augure ; mais qu'elles ne présentent rien que de mauvais si elles sont dures. » Car s'il ne s'élève aucune tumeur vers les bords de la plaie, c'est une preuve que les forces vitales manquent ; s'il s'en forme une excessive, la grande inflammation donne lieu de craindre quelque chose de pis.

Il remarque, *Lib. de Fracturis*, & y établit comme un précepte très-utile en Médecine, que les trois & quatrième jours, on ne doit point absolument tourmenter la plaie, & qu'on doit s'abstenir alors de toute recherche avec la sonde, & de tout ce qui peut généralement irriter la plaie ; car la plupart des plaies empiètent considérablement d'ordinaire les trois & quatrième jour, &c.

C'est pour cette raison qu'il avertit, que lorsqu'il s'agit de réduire un os fracturé qui perce la peau, on doit le faire le même jour, ou le lendemain.

Simeon & Lévi voulant vanger l'honneur de Dina leur sœur, engagerent les Sichimites, qui ne prévoient pas ce qui devoit leur arriver, à se faire circoncire. Trois jours après la circoncision, la plaie causant des douleurs cuisantes, Simeon & Lévi les passèrent tous impunément au fil de l'épée.

Ainsi renverser, tandis que dans le même tems le fond s'enfle & s'élève, &c. La pannicule adipeuse qui est sous la peau peut se distendre & se tuméfier facilement, ce que l'on voit évidemment dans les engorgemens, les hydro-piques & les personnes atteintes d'emphyseme, en qui l'air, introduit dans la pannicule adipeuse, cause d'étonnantes expansions. Mais la peau qui couvre ce pannicule adipeux, le contraint fortement ; c'est pourquoi, dès que la peau est coupée par une blessure, les bords de la peau coupée se retirent insensiblement, & le pannicule adipeux dégagé de cette égale pression de la peau dans l'endroit de la plaie, s'élève & s'enfle promptement ; de-là vient que la peau se retirant en-arrière de chaque côté, le pannicule adipeux renverse en boursoffant les bords de la plaie, & il s'élève une tumeur dans le fond : mais les vaisseaux s'élargissent, si tandis que le liquide, qui distend les vaisseaux, est toujours porté avec la même impétuosité, les causes qui résistent à cette distension, sont diminuées. Lors donc que la résistance de la peau est détruite dans la plaie, le pannicule adipeux s'élève dedans, la dilatera davantage, & il formera une excroissance charnue, que les Chirurgiens nomment fungus, & dégénérera par conséquent en très-peu de tems.

6°. Et il survient dans ce tems-là une petite fièvre, avec chaleur & soif.

C'est-à-dire, si la plaie est de quelque importance ; car on ne remarque point ces sortes de symptômes dans une petite plaie. Aussi-tôt que les symptômes, décrits dans les articles précédents, commencent à paroître, il naît une grande chaleur dans la plaie & dans tout le corps ; le pouls devient plus fréquent ; il survient des inquié-

des & des insomnies qui causent de cruelles agitations, une grande soif, & l'intine devient plus rouge. Or tous ces symptômes durent autant que cette tumeur, cette chaleur, cette douleur, & le renversement des levres subsistent dans la plaie. Les uns & les autres cessent en même-tems. Cette petite fièvre qui arrive alors, ne peut faire aucun tort aux blessés. Elle est même avantageuse, en ce qu'elle donne lieu au pus de se former : mais le pus étant formé, elle cesse pour l'ordinaire. Cette petite fièvre arrive aussi après l'opération de la taille, l'extirpation d'une mamelle, & semblables plaies, & elle est toujours pour lors d'un bon augure.

C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, « que les douleurs & les fièvres surviennent plutôt vers le tems de la formation du pus, que lorsqu'il est formé.

Or, il s'agit ici de cette petite fièvre qui provient, en ce tems, de la blessure, & en est l'effet ; car la fièvre peut venir à un blessé de toute autre cause que de la blessure, dans les grandes plaies, par exemple, le pus étant déjà formé, mais tenu en grande quantité, & pour la plus grande partie par les veines absorbantes, il survient souvent une fièvre hectique qui mine & consume le corps.

7°. Trois ou quatre jours après, plutôt ou plus tard, la plaie tend une liqueur ténace, blanche, épaisse, uniforme, qu'on nomme pus.

La plaie étant faite, le sang flue aussitôt ; les vaisseaux coupés étant ensuite resserrés, il sort une humeur icoreuse, rougeâtre ; vient ensuite l'inflammation de la plaie, avec les symptômes décrits plus haut ; après quoi il commence à paroître dans la plaie, une liqueur onctueuse un peu jaunâtre & tout-à-fait uniforme, sans odeur, qui a presque cette douce saveur du chyle, que l'on nomme pus, & qui a toutes les qualités que nous venons de rapporter, s'il est bon. Mais le pus ne se forme jamais tel si la plaie n'est point couverte, mais il se fait sous le *thrombus* qui se forme sur la plaie, ou sous l'emplâtre dont on la couvre : de-là vient que le pus ne se fait pas dans les vaisseaux, mais il s'engendre hors des vaisseaux, dans la plaie, des humeurs épanchées, échauffées, & transmises par la chaleur du corps ; car si on enlève avec de la charpie tout le pus qui se trouve dans la plaie, une heure après toute la superficie de la plaie paroît imbibée d'une liqueur ténue qui n'est point pus : mais si la plaie reste couverte d'un emplâtre pendant vingt-quatre heures, le pus paroît lorsqu'on lève l'emplâtre ; d'où l'on voit que le pus se fait hors des vaisseaux : mais la matière dont il est formé, est apportée par les vaisseaux.

Or, le pus ainsi formé dans la plaie, produit de merveilleux effets ; car la nature se sert de ce moyen pour ténifier les parties à demi-déchirées, les extrémités enflammées qui se trouvent dans les levres & dans le fond de la plaie, avec les liqueurs introduites, & les séparer des parties vivantes saines ; toute la substance perdue renaît ensuite sous ce pus.

C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, (*Traité de Ulceribus*,) qui suivit la nature pas-à-pas, que les plaies ténues ; (car il paroît que *hæmorrhagia* doit s'entendre des plaies plutôt que des ulcères,) ainsi que les parties des environs, ne s'enflamment point du tout, si elles viennent promptement à suppuration. Il ajoute dans le même endroit, qu'une plaie faite avec un instrument aigu, peut se guérir sans suppuration, mais que les chairs contuses & déchiquetées se putréfient & se tournent en pus, & qu'il est nécessaire qu'il rectoifie ensuite de nouvelles chairs.

Il dit dans le même endroit, que les plaies s'enflamment lorsqu'elles tendent à suppuration : or elles suppurent lorsque le sang est altéré & échauffé au point, que par la putréfaction il se forme du pus : mais il ne faut pas entendre ici par putréfaction cette dégénération d'humours, qu'on peut vaieusement appeler maligne & putride, mais seulement ce changement qui se fait lorsqu'el-

les tournent en pus, comme il sera facile de le voir en faisant la lecture de cet endroit.

C'est pourquoi le bon pus est pour les Chirurgiens le plus grand motif de sécurité ; & Galien même avance hardiment, *Comm. in Aphor. 22. sect. 5.* « qu'il ne peut arriver rien de mal à un ulcère qui donne du pus. »

Car le pus se forme lorsque les bonnes humeurs sont portées dans la plaie avec un mouvement convenable : ainsi il suppose que les actions de la santé continuent d'agir ; car il se fait rarement de bon pus sur un corps cacochymique, mais une liqueur ichoteuse qui dégénère beaucoup des conditions du pus loisible ; & de-là vient que les plaies, si légers qu'elles soient, se gâtent très-difficilement sur ces sortes de corps. C'est pourquoi les anciens Médecins les ont appelés *surdures*.

Voilà ce qui a fait dire à Hippocrate, *Aphor. 8. sect. 6.* « que les ulcères formés dans le corps des hydropiques « ne se guérissent pas facilement. »

Si, en conséquence d'une violente fièvre, les humeurs sont mués avec beaucoup d'impétuosité, la plaie paroît sèche & sans pus. Si au contraire les forces vitales languissent, il ne se forme point non plus de pus. C'est pour cette raison qu'Hippocrate, dans ses *Prognostics*, met au nombre des signes d'une mort future la sécheresse de la plaie.

8°. Et aussitôt la rougeur, la chaleur, la douleur, la tumeur, le renversement des levres, la petite fièvre cessent, ou diminuent considérablement.

Car tous ces symptômes ne provenoient que de ce que les vaisseaux coupés dans les levres de la plaie s'étant contractés par leur propre élasticité, s'opposent au libre passage des liquides qui affluoient ; d'où naissoit une inflammation véritable qui occasionnoit en cet endroit la douleur, la tumeur, la chaleur, le pannicule adipeux étant en même-tems dégagé de l'égalité pression de la peau, recevoit dans ses vaisseaux dilatés des humeurs étrangères ; ce qui occasionnoit qu'il s'élevât dans le fond de la plaie, & qu'il en renversoît les levres. Mais la suppuration a séparé les extrémités obstruées des vaisseaux, & le liquide immuable qui s'y étoit fixé, en conséquence de quoi le pus s'est formé, les vaisseaux obstrués se sont r'ouverts de nouveau, le passage libre par ces vaisseaux a été rétabli. Ainsi tous les symptômes qui proviennent de l'inflammation des levres, & du fond de la plaie diminuent nécessairement beaucoup lorsque le pus est formé, ou cessent même entièrement.

Les Chirurgiens ont coutume d'appeler cet état de la plaie, digestion ; & lorsqu'ils voyent affaiblies toutes les parties qui étoient précédemment enflées, pour lors ils disent que le pus a tout fondu & dissous.

9°. La plaie de son fond vers ses bords, & de ses bords vers son centre, se remplit peu-à-peu d'une nouvelle matière rouge, vive, qu'on appelle chair ; ses bords deviennent d'un blanc tirant sur le bleu, mous, uniformes, & se réunissent.

Lorsque la digestion étant bien faite, tout ce qui ne pouvoit point être rétabli dans l'état d'intégrité requise est séparé des parties vivantes, on dit alors que la plaie est pure, & toute sa superficie est également humide & transparente, il ne paroît aucune aspérité ni aucune sécheresse dans le fond ni sur les levres, alors commence le période de la plaie ou la consolidation se fait. Car on voit sous le pus ce baume naturel & doux s'élever insensiblement tous les jours du fond de la plaie, & avancer également de ses bords vers son centre une nouvelle matière qui, examinée avec le microscope, représente les extrémités tendres & pulpeuses des vaisseaux recroissans, c'est ce que les Chirurgiens appellent *incarnation*, non que la chair appelée proprement musculéuse se régénère de cette façon, mais il est passé en usage d'appeler chair

cette nouvelle matière rouge & vive qui s'augmente tous les jours; ce qui paroît le plus sensiblement dans les plaies où il y a eu perte de substance. Lors, par exemple que la peau a été enlevée d'un coup de sabre, avec la partie du pannicule adipeux, car alors il s'offre d'abord naturellement à la vue un amas de vaisseaux recroûlés, il sort de pareils vaisseaux des bords de la plaie, qui concourent avec les premiers qui s'élèvent du fond, s'unissent & rétablissent ainsi par un merveilleux artifice de la nature la substance perdue du corps. Car l'art n'opère rien ici, il écarte seulement les obstacles, & empêche l'air d'entrer, en couvrant la plaie, le mécanisme naturel du corps achève le reste. Nous savons tous que cela se fait, mais nous ignorons par quel le loi.

Galien, *Method. Medendi. Lib. III. cap. 3.* en a démontré fort élégamment la vérité en ces termes :

« On doit savoir que la matière dont se régénèrent les chairs, est un sang loüable : pour l'auteur & l'ouvrier de cette régénération, c'est la nature. » *Διὰ τοῦτο καὶ τὰ ἡνίκαν* : or il s'agit en cet endroit de la méthode qu'il faut suivre pour guérir un ulcère creux. Cependant les Anciens ignoroient l'admirable structure de ces vaisseaux si déliés dont sont formées les parties de notre corps. Instruits aujourd'hui par les démonstrations anatomiques, nous sommes surpris comment les embouchures des vaisseaux qui sont ouverts dans la plaie s'allongent, concourent avec leurs voisins, s'y unissent, & sont concréction ensemble. Et ce n'est pas tout, car il faut que les artères s'unissent avec les artères, les veines avec les veines, les nerfs avec les nerfs, &c. de façon qu'il renaisse une pareille substance à celle qui est détruite dans la plaie. Nous ne pouvons qu'adorer la sagesse infinie du Créateur, qui a donné cette vertu créatrice au corps humain.

Or pendant que tout cela se passe dans la cavité de la plaie, ses bords précédemment rouges & enflés, commencent à s'abaisser également. Ils acquièrent une couleur tirant sur le bleu, semblable à celle des perles. C'est ainsi que commence à naître la cicatrice vers les bords, & qu'elle augmente peu-à-peu vers le centre jusqu'à ce que la plaie soit refermée entièrement.

Voilà la guérison de la plaie la plus naturelle & la plus parfaite.

20. Enfin la plaie se sèche & se cicatrise.

Lorsque tout ce qui étoit perdu dans la plaie est reformé & que, tout ce qui avoit été séparé par la blessure est réuni, l'endroit de la plaie dans chaque point duquel on voyoit ci-devant de l'humidité, paroît alors sec.

Où s'il n'y a pas eu beaucoup de substance de perdue, & qu'il n'y ait pas eu non plus beaucoup de pannicule adipeux & de la peau de consommé par une trop forte suppuration, tout se consolide de façon qu'à peine paroît-il quelque différence entre l'endroit de la plaie & la peau voisine, & à peine cela peut-il s'appeler cicatrice. Mais lorsqu'il y a une grande partie de la peau d'enlevée, ou qu'il y a beaucoup de la membrane grasse qui est dessous de consommé par la suppuration, l'endroit de la plaie paroît pour lors plus tirant sur le bleu, plus solide, & souvent plus enfoncé que la peau voisine; & c'est là ce qu'on appelle cicatrice, laquelle est toujours moins capable de transpiration que le reste de la superficie extérieure du corps & qui paroît plus polie & plus lisse que le reste de la peau, cela se voit encore plus sensiblement lorsqu'il s'est formé une large cicatrice après l'abscission d'un grand morceau de peau, comme dans l'extirpation de la mamelle ou d'un grand fœtome. La superficie de la plaie consolidée paroît alors polie, luisante, immobile, identifiée avec les parties qui sont dessous.

Voilà donc l'histoire de la plaie dans un corps sain dans laquelle on a rapporté tout ce qu'une fidèle observation nous a appris de passer dans une plaie depuis son commencement jusqu'à son entière consolidation; & l'on en pourra ensuite déduire la méthode la plus assurée que l'on doit employer pour guérir les plaies, qui est de suivre la route que tient la nature dans la guérison des plaies, écartant ce qui peut être nuisible, & suppléant à ce que nous voyons manquer; mais on avertit qu'il ne s'agissoit ici que de l'espèce de plaie qui n'a offensé ni grosse artère, ni partie absolument tendineuse. Il faut maintenant voir quels changements de phénomènes arrivent dans une plaie simple, si ces sortes de parties sont offensées par une blessure.

Lorsqu'une artère qui n'est ni trop grande, ni trop proche du cœur, est tout-à-fait coupée transversalement, elle se retire, se cache entre les parties solides du voisinage, & se bouche d'elle-même, &c. comme ci-devant.

Lorsque le sang est par la force du cœur poussé dans les artères qui deviennent à mesure qu'elles s'éloignent du cœur, de plus étroites en plus étroites, heurtant contre leurs parois, il les écarte de l'axe du canal, & augmente par conséquent la capacité de l'artère; or, toutes choses égales, il dilate d'autant plus les artères que la résistance est plus grande vers leurs extrémités : de-là vient qu'une artère liée se gonfle considérablement entre la ligature & le cœur, mais les fibres musculaires orbitulaires des artères opposent à cette dilatation cette force considérable qu'elles employent à se rétablir après leur expansion dans leur première dimension aussitôt que cesse la force expansive du cœur. Lors donc que, l'artère étant coupée par une blessure, le sang flue librement par son orifice ouvert, la résistance qu'éprouve celui qui est poussé par le cœur, diminue; & la cause de la dilatation de l'artère diminue aussi par conséquent; conséquemment rien ne contrebalançant plus cette force des fibres orbitulaires, elle est cause que l'artère se contracte de plus en plus à chaque instant, & son orifice se ferme tout-à-fait, si cette artère n'est pas d'une grosseur trop considérable. Il arrive de plus que les fibres longitudinales contractées davantage par ces mêmes causes, diminuent la longueur de l'artère; ce qui fait qu'une artère entièrement coupée se retire, se cache entre les parties solides du voisinage, qui par leur masse & leur pesanteur se rétrécissent & se compriment encore davantage; mais s'il est en même temps sorti une grande quantité de sang par la plaie, les forces en étant affoiblies, & l'impétuosité de la circulation étant diminuée, la contraction de l'artère coupée augmente encore par cette circonstance. Un gros doigt du pied ayant été emporté d'un coup de ciseau, j'ai vu les deux artères déborder par le côté de ce doigt coupé, la superficie de la plaie environ d'une ligne géométrique. Le sang ayant eu la liberté de fluer l'espace de quelques minutes par ces vaisseaux ouverts, ils commencèrent à se retirer en arrière, l'hémorrhagie diminua, & lorsqu'on leva l'appareil au bout de deux jours, il n'en sortit plus de sang du tout, les extrémités des artères coupées s'étant refermées. Mais si l'artère coupée est fort grande ou trop proche du cœur, la contraction de l'artère ne peut résister au sang qui y afflue avec tant de violence, & l'hémorrhagie continue jusqu'à la mort du blessé. Car plus l'artère est petite, plus elle est éloignée du cœur, plus l'impétuosité du sang qui y afflue du cœur éprouve de retardement en ce qu'il y trouve plus de résistance.

Si cette même artère est blessée transversalement sans être totalement coupée, les fibres se retirent en arrière, accroissent la plaie; ce qui donne lieu à une hémorrhagie qui dure long-temps; & lorsqu'elle a enfin cessé la faiblesse de la cicatrice qui

cede à l'action du liquide qui y afflue, produit quelquefois un anévrysme.

En ce cas une artère étant blessée, en conséquence des raisons détaillées ci-dessus, les parties coupées se retirant insensiblement & de plus en plus les unes des autres, la plaie s'accroît : mais comme quelques parties sont encore en cohésion, l'extrémité de l'artère blessée ne pourra se retirer, & se cacher sous les parties voisines & les fibres orbiculaires ne pourront se contracter, de façon que la plaie de l'artère se rebouche ; & comme il n'y a aucune résistance en cet endroit & qu'il y en a beaucoup dans les autres vaisseaux entiers, le sang continuera de s'écouler par cette plaie jusqu'à causer la mort ou la défaillance. Mais il arrive fort souvent que le sang ne flue pas jusqu'à donner la mort, mais jusqu'à causer seulement une grande débilité. Il commence pour lors à se former dans l'endroit de la plaie comme un commencement de cicatrice qui peut effectivement empêcher que le sang pousse fort faiblement par le cœur, ne forte ; mais les forces du blessé augmentant par la suite, cet endroit qui est toujours demeuré plus foible que l'autre partie de l'artère, se dilate davantage & prête au sang qui le distend ; c'est ce que l'on appelle anévrysme ou dilatation d'artère, en ce que l'artère n'est plus dans cet endroit un canal régulièrement conique, mais qu'elle s'élargit en forme de sac. Car la grandeur des artères dépendant de deux causes, savoir, de la force que le sang pousse par le cœur employé à dilater l'artère, & de la résistance des parois des artères, & cette grandeur étant par conséquent estimée par la raison composée de la raison directe de la force du sang qui y afflue, & par l'inverse de la résistance des côtés, il est évident que l'artère étant affoiblie en quelque partie, doit nécessairement s'élargir davantage dans cet endroit. Or comme cet élargissement de l'artère l'affoiblit encore davantage en cet endroit, on voit aisément la raison pourquoi il se forme souvent de ces tumeurs anévrysmales si considérables dont on rencontre à chaque pas des exemples dans les observateurs.

Quand une grande artère est totalement coupée, il en arrive une hémorrhagie qui cause la défaillance ou la mort. Les parties qui sont situées au-dessous de la blessure tombent en langueur, & sont insensiblement rongées par une gangrene putride & lente, où après s'être desséchées elles se racourcissent & se retirent entièrement.

Le sang flue pour lors à grands flots, non pas cependant d'un jet uniforme, mais par secousses, tantôt avec beaucoup de force, tantôt avec moins, parce que dans le repos où les artères sont dans la diastole, la force du cœur qui y chasse le sang le contraint de sortir par l'artère ouverte, mais une grande partie de la force communiquée au sang par le cœur est employée à dilater les artères ; c'est pourquoi ce n'est que dans le tems de la diastole des artères que le sang est poussé avec cet excès de force imprimé par le cœur qui surmonte la résistance des côtés des artères. Mais lorsque l'action du cœur étant cessée, les artères sont comprimées, le sang est mu par ces artères avec beaucoup plus de vitesse, & celui qui sort est d'un rouge d'écarlate, & ce sont ces deux signes réunis qui font connoître que le sang flue d'une artère & non d'une veine. Car une veine blessée, quoique d'une grosseur raisonnable, ne fait que distiller le sang goutte à goutte, & ce sang tire toujours plus sur le noir que sur le rouge, (à moins que ce ne soit dans les gens absolument pléthoriques) mais si l'artère est grande & trop proche du cœur, il s'en ensuit promptement la mort, tout le sang étant en fort peu de tems chassé par la plaie. Cependant il peut arriver qu'il ne s'en ensuive que la défaillance ; & en ce cas pourvu qu'on ne s'empresse pas de faire revenir les blessés avec du vin

& des cordiaux, & qu'on les laisse presque morts, il y auroit encore à espérer que la vie restant dans cet état de foiblesse, l'artère coupée pourroit se contracter & se consolider. Le célèbre Auteur de ces Aphorismes en avoit vu un exemple fort surprenant, & il le rapportoit ordinairement à ses Auditeurs à propos de cet Aphorisme-ci.

Un Paysan étant à boire dans un Bourg voisin, fut blessé d'un coup de couteau sous l'aisselle, & l'artère axillaire étant coupée, le sang en sortoit avec une impétuosité incroyable. On crut en le voyant sans mouvement quelque tems après, qu'il venoit d'expirer, & on l'abandonna comme mort. Le lendemain ceux qui étoient préposés par autorité publique pour examiner les cadavres des personnes assassinées, pour faire leur rapport aux Juges ordinaires, de la nature mortelle des plaies, étant arrivés, ils trouvèrent encore quelque chaleur vers le thorax, & nulle autre signe de vie. Ils différencèrent pendant quelques heures d'examiner la plaie. Le blessé commença à reprendre insensiblement un peu de force, mais on doutoit bien que le mort n'étoit pas retardée pour long-tems. Cependant, contre l'opinion générale, le blessé après être long-tems resté dans cet état d'extreme foiblesse, ne laissa pas de revenir, mais le bras du côté blessé resta toute sa vie aride & entièrement desséché, semblable à celui d'une momie.

Or s'il a pu se faire quelque consolidation dans une artère si grosse & si proche du cœur, il est évident qu'on ne doit pas si légèrement désespérer dans les blessures mêmes les plus dangereuses des artères. On réchaperoit peut-être un grand nombre de blessés, si on ne les retiroit point dans ces sortes de blessures de leur état de foiblesse par le moyen d'irritans vireux & de cardiaques.

Si une pareille grosse artère se trouvant seule coupée à correspondance avec des parties situées au-dessous, & qu'il ne se rende en cet endroit aucun rameau d'autre artère, toute l'influence du liquide vital est nécessairement détruite dans ces parties. Il s'en ensuit la mort de ces parties, qui survient alors de deux façons : car ou les liquides existants dans les parties qui sont au-dessous n'étant plus poussés en avant par le mouvement du sang artériel, croupillent & se corrompent ; en conséquence de quoi il se forme alors une gangrene putride, mais lentement tout-à-la-fois, parce que toute la force vitale qui pousse les parties vives vers ces trophées gangrenées, & qui fait par conséquent que le mal gagne promptement, manque ici ; ou bien les humeurs qui sont restées dans les parties inférieures lors d'une blessure qui a coupé une grosse artère, sont transmises dans les veines par la contraction des vaisseaux, & par l'action des muscles voisins, & retournent au cœur, mais il ne pourra cependant rien retourner du cœur vers ces parties ; de-là vient que les vaisseaux de ces parties étant privés de tout liquide, ils s'affaiblissent peu à peu & se consolident. Mais comme la plus grande partie de la masse de notre corps dépend des humeurs, le volume de ces parties diminue conséquemment d'une façon presque incroyable & décroît en se desséchant, comme on l'a vu dans l'exemple que nous venons de rapporter.

Les nerfs grands & tendus totalement coupés se retirent vers leurs principes, se cachent, tirent à eux les petits rameaux qui sont au dessus de la plaie, les distendent, causent de la douleur & une obstruction aux rameaux voisins, occasionnent l'engourdissement, l'impuissance de se mouvoir, & l'extrémation à la partie qui est située au-dessous de la plaie, ou même la gangrene.

Nous allons examiner les phénomènes qui paroissent lorsqu'on

que les grands nerfs sont blessés, car il ne peut y avoir de plaie sur la peau qu'il ne se trouve une infinité de petites fibres tendineuses rompues. Mais il ne s'en agit point ici. Nous considérons seulement ici les grands nerfs, qui, selon que les Anatomistes nous le démontrent, sont des faisceaux de nerfs couverts d'une enveloppe commune.

Ils se retirent. Ce prolongement de pulpe tendre & délicate du cerveau, qui est ce que dans les gros nerfs on devoit proprement appeler nerfs, ne paroît point avoir assez de consistance pour pouvoir par son élasticité se retirer en arrière, s'il venoit à être coupé. Mais les nerfs formés de la moelle allongée & spinale, extrêmement tendus à leur origine, sont couverts d'enveloppes ténaces par le moyen desquelles ils sont portés sûrement dans les endroits du corps où ils doivent faire leurs fonctions; la fermeté & l'élasticité dépendent de ces enveloppes. De-là vient que de fort petites fibres nerveuses résistent au scalpel anatomique, & si ce-là étoit autrement, la démonstration des nerfs seroit entièrement impossible, surtout lorsqu'ils sont divisés en petits rameaux. Lors donc qu'un grand nerf est coupé, les extrémités coupées par la force contractile des enveloppes qui renferment les nerfs & des vaisseaux qui y sont dispersés, se retirent en arrière des deux côtés, & se cachent sous les parties voisines : or plus le nerf est gros, plus, toutes choses égales, ses enveloppes sont épaisses; & les petits faisceaux nerveux qui par leur union forment celui-ci, ayant aussi chacun leur enveloppe, cela fait que les gros nerfs coupés sont retirés en arrière avec une force considérable.

Tirent à eux les petits rameaux qui sont au-dessus de la plaie, &c. Les nerfs effectivement se distribuent en petits rameaux, ainsi que les artères & les veines. Mais les rameaux sortis des artères & des veines, communiquent avec la cavité du tronc d'où ils sortent. Ce qui fait que le liquide est porté du tronc dans les rameaux par une continuité de mouvement : mais il en est tout autrement des gros nerfs, dont les petits nerfs s'écartent en forme de rameaux; car le gros nerf contient une infinité de petits faisceaux de nerfs enfermés dans une enveloppe, qui sont eux-mêmes formés d'autres plus petits, & la dextérité & l'industrie des plus subtils Anatomistes n'a point encore trouvé de fin à cette progression décroissante. Mais les petits faisceaux des nerfs qu'on appelle rameaux d'un plus gros nerf, & qui existoient dès l'origine de celui-ci, s'en séparent dans son cours, & n'en font pas une production comme le sont les rameaux des veines & des artères par rapport aux troncs d'où ils dérivent. Seulement ils faisoient parties du gros nerf avant leur séparation, & depuis ils tendent chacun séparément vers les endroits où ils doivent faire leurs fonctions. Ainsi tous les nerfs qui dérivent d'un plus grand nerf en forme de rameaux sont déjà tout ce qu'ils seront plus bas, dans l'endroit où le grand nerf sort de la moelle allongée ou spinale. Mais les rameaux dans les artères & dans les veines prennent naissance à l'endroit même où ils dérivent d'un plus grand canal.

Lors donc qu'un grand tronc est coupé il entraîne en se retirant en arrière les rameaux sortis de ce tronc; un peu au-dessus de la plaie, de-là vient que cette violente distraction des fibres nerveuses occasionne des grandes douleurs dans les parties voisines jusqu'où s'étendent ces rameaux, & ce qui fait que souvent la douleur est plus grande dans les parties voisines que dans l'endroit même de la plaie. Or nous apprenons par quantité d'observations, que ce seul tiraillement des fibres nerveuses peut causer de vives douleurs. Lorsqu'un phlegmon, qui occupe & distend le pannicule adipeux vient à suppuration, il élève la peau; on tire les petites fibres nerveuses, & cause par-là une excessive douleur; le pus étant ensuite formé, dès que le Chirurgien a percé d'un

coup de lancette, toute la douleur cesse aussitôt. Le pus qui distendoit la peau se vidant par cette ouverture. Quelle cruelle douleur ne ressent-on point lorsqu'une tumeur inflammatoire élève la membrane tendue & extrêmement nerveuse du canal auditif ! Lorsque la substance de l'os se tuméfiant dans la vérole, tiraillé le périoste, souvent les malades déchargent sur eux-mêmes la rage que leur cause l'excès de la douleur : de plus, ces membranes qui enveloppent le gros nerf & les rameaux qui s'en séparent, sont formées d'un nombre infini de petits vaisseaux, ainsi que les injections Anatomiques nous en démontrent aujourd'hui la certitude. Les vaisseaux nerveux ne pourroient donc être tiraillés par le tronc coupé qui se retire en arrière, que ces enveloppes ne le soient en même-temps, & que les petits vaisseaux qui les constituent ne soient par conséquent allongés. Mais il a été démontré que toute cause qui tiraillé & allonge trop les vaisseaux en diminue la capacité, donc il pourra s'en ensuivre l'obstruction & tous ses effets.

Occasionnement à la partie qui est située au-dessous de la plaie, l'engourdissement, &c. On a appris par les observations que les différents nerfs ont des fonctions tout-à-fait distinctes dans le corps humain; car quelques-uns donnent le sentiment aux parties dans lesquelles ils se rendent; les autres donnent le mouvement musculaire; enfin la nutrition des parties & la vie paroissent dépendre des autres. Les maladies nous démontrent évidemment que ces différentes actions sont produites par différents nerfs. Car il arrive souvent dans des paralysies particulières & dans l'émplégie même, que tandis que la moitié du corps est immobile & privée de toute action musculaire volontaire, le sentiment, la chaleur & la nutrition existent toujours dans la partie affectée, & il y a pour lors grande espérance de guérison. Le sentiment & le mouvement sont quelquefois détruits tous deux en même-temps, & il survient dans la partie affectée un engourdissement si considérable, qu'il semble aux malades que cette partie n'est plus du corps. Mais ils sentent les obstacles que rencontre cette partie, comme ils le sentiroient avec un bâton qu'ils tiendroient à la main. Ce mal est beaucoup plus dangereux alors. Mais lorsqu'il survient du froid dans la partie paralytique, & que la substance musculieuse de la partie décroît, ce mal est presque toujours sans remède, comme on en voit de fréquents exemples dans la paralysie qui suit la colique appelée de *Poison* : mais les nerfs qui servent à des fonctions si différentes quoique très-distinctes dans le cerveau, où ils prennent leur origine, se rendent cependant dans chaque partie réunis en gros faisceaux nerveux. Ces filets nerveux étant donc coupés totalement, toutes les différentes fonctions qui dépendent de l'intégrité des nerfs sont abolies; ce qui occasionne l'engourdissement & l'insensibilité de la partie qui est située au-dessous de la plaie, ainsi que l'impuissance de se mouvoir & l'extinction; à moins que les rameaux sortis du tronc au-dessus de la plaie ne communiquent aux parties inférieures, ou que d'autres troncs nerveux n'aient envoyé des rameaux dans ces parties.

On ne concevra peut-être pas si bien pourquoi l'obstruction totale d'un gros nerf est souvent suivie de la gangrène, des parties situées au-dessous de la plaie. Or on appelle gangrène, l'affection d'une partie molle qui tend à la faire mourir; en abolissant le flux de l'humeur vitale dans les artères, & son reflux dans les veines. Si donc un gros nerf étant coupé, la gangrène survient, ce flux & reflux de l'humeur vitale sera nécessairement aboli. Cependant les artères & les veines, sont entières, les humeurs qui fluent dedans sont bonnes; il n'y a que les nerfs de coupés. Mais si l'on fait attention que le mouvement du liquide dans les artères; dépend de ces deux causes, savoir de la force du cœur & de l'action des artères, & que l'on remarque en même-temps que la force du cœur est employée pour la plus grande partie à la dilatation

des artères, que conséquemment la principale cause du mouvement des humeurs dans les artères est leur contraction, qui dépend effectivement en partie de l'élasticité des artères, & principalement de la force musculaire de leur fibres orbiculaires, qui leur servent à se resserrer & à chasser la liqueur qu'elles contiennent; & comme les Naturalistes nous démontrent que l'action du muscle demande que le nerf qui y répond soit entier, & que les troncs nerveux fournissent des rameaux aux artères voisines: il s'ensuit que le nerf étant détruit, la force musculaire avec laquelle l'artère pouffoit le liquide en avant est abolie; il ne restera donc que l'élasticité de l'artère, & la force communiquée par le cœur. Or le sang est mu dans les veines avec la même force que lorsqu'il passe des artères dans les veines; il est en suite aidé par le mouvement des muscles adjacents qui se gonflent lorsqu'ils agissent, pressent les veines adjacentes, & augmentent par conséquent le mouvement du sang veineux: mais les nerfs étant coupés, les muscles qui se trouvent au-dessous, demeurent paralytiques & par conséquent toutes leurs actions sont détruites; l'impétuosité du sang pouffé dans les veines des artères, étant donc diminuée, & l'action des muscles adjacents aux veines, manquant, le sang commence à être mu plus lentement dans les veines, à s'y accumuler & à y croupir. Il trouve aussi une grande résistance de la part des artères dont l'action étoit déjà affoiblie; d'où s'ensuit enfin l'entière suffocation du mouvement vital des fluides dans les artères & dans les veines aux parties situées au-dessous de cette plaie, c'est-à-dire la gangrene.

Ainsi se manifeste la cause des accidens que l'on voit s'ensuivre de l'abscission totale des grands nerfs; pour leur réalité elle est attestée par quantité d'observations de Medecine.

* Un homme très-sain & d'une vigoureuse vieillesse étant à sa soixante-quatrième année, se laissa tomber de fort haut sur la corne aiguë d'une pierre, & se heurta si rudement l'épine du dos qu'au même instant la partie inférieure du tronc au défaut des dernières côtes, & les membres inférieurs ressentirent sans sentiment & sans mouvement, la moelle spinale étant offensée dans un endroit aussi haut. On employa vainement tous les remèdes nécessaires. Le sixième jour ses deux plantes des pieds furent attaquées de la gangrene, & il mourut le septième jour fort doucement.

J'ai vu arriver pareil accident à un jeune homme de vingt ans, très-sain, qui s'étoit blessé à peu près de même vers les dernières vertèbres des lombes: il traîna une vie languissante pendant dix semaines, durant lesquelles une affreuse gangrene lui rongea toutes les fesses, les plantes du pied & les deux talons.

Les nerfs tendus & tendineux piqués & à demi coupés sont des douleurs, qui quelquefois sont d'abord sourdes, & d'autres fois très-vives. Elles se font d'abord sentir à l'endroit de la plaie, & se communiquent ensuite aux nerfs des parties voisines, & à tous ceux avec lesquels ils correspondent, ce qui fait naître des chaleurs, des tumeurs, de larges rougeurs, des douleurs, des fièvres, des délirés, des spasmes, l'inflammation, l'ouverture de la plaie enflammée, avec l'évacuation, souvent très-abondante, d'une fécule acide & tenue; la partie perd ensuite le sentiment, se roidit, reste immobile, se séché, se gangrene enfin, & le blessé meurt; accidens qui sont tous d'autant plus violens que le nerf est plus fortement tendu, ou attaché à des parties plus fermes, ou couvert d'enveloppes plus dures & plus tenaces.

Ces sortes de cas sont très-fâcheux, & souvent une légère blessure occasionne ces cruels symptômes. Il arrive

quelquefois qu'en perçant la veine du bras, l'on offense le tendon du muscle biceps, ou ce qui arrive le plus fréquemment la large aponevrose qui sort de ce tendon & couvre les muscles du cubitus, ce qui souvent cause dans le même moment une douleur insupportable que le malade exprime par un grand cri.

L'on ne ressent quelquefois au commencement de ce mal qu'une douleur sourde, qui souvent quelques heures ensuite augmente considérablement & occupe tout le bras jusqu'à l'humérus; & quelquefois les glandes sub-axillaires se gonflent, & s'enflamment promptement, les malades se plaignent qu'ils ressentent dans la plaie un feu ardent qui brûle la partie. Il paroît sur la peau des taches rouges, oblongues qui sont presque toujours d'un mauvais présage. Lorsqu'un panari d'une espèce dangereuse attaque les tendons des fléchisseurs des doigts, les Chirurgiens expérimentés regardent comme un fort mauvais présage ce cercle rouge qui parcourt longitudinalement la peau du cubitus suivant la direction des muscles fléchisseurs des doigts; souvent il survient une fièvre très-ardente dans l'homme même le plus sain; & le cerveau étant troublé, partie à l'occasion de cette fièvre, & partie en conséquence de la violence de la douleur, il s'en ensuit le délire, les convulsions & la mort même.

Paré, *Lib. XII. Chap. 41.* rapporte un pareil exemple d'une mort occasionnée par la piquure d'un nerf.

* Hippocrate rapporte, *Epid. Lib. V.*

« Qu'un homme s'étoit enfoncé lui-même de la longueur d'un doigt, une aigle dans la cuisse au-dessus du genou, il n'en sortit du tout point de sang; la plaie se referma aussitôt, toute la cuisse enfla, & la douleur monta presque dans l'aîne & jusqu'au défaut des côtes, & il mourut le troisième jour. »

« Un autre fut blessé d'un dard aigu derrière la tête, un peu au-dessous du chignon du cou. La blessure qu'il reçut ne sembloit pas mériter la peine qu'on en parlait; car elle ne pénétrait pas avant. Quelques-uns après qu'il eut arraché le dard, il éprouva la même contraction que ceux qui sont attaqués de l'opisthotonos, ses mâchoires se serrèrent l'une contre l'autre, & s'il prenoit quelque chose de liquide par la bouche, lorsqu'il essayoit de l'avaler il ressortoit par les narines. Tout alla toujours en empirant, & il mourut le lendemain. »

Il se rencontre quantité de ces accidens fâcheux dans les Observateurs: mais quoique la mort ne soit pas toujours une suite de ces sortes de lésions des nerfs, elles sont cependant accompagnées de maux pour l'ordinaire très-dangereux. Car toute la partie enflée considérablement, & il sortoit & jour soit par les pustules qui s'élevaient sur l'épiderme, soit par la plaie qui se dilate d'elle-même, une quantité incroyable de liqueur ténuë; & comme les malades ressentent une douleur brûlante, ils s'en prennent à l'acrimonie de cette liqueur ichoreuse, & cependant l'on ne s'est jamais aperçu que cette liqueur étoit une si grande acrimonie. La gangrene quelquefois rongé totalement le pannicule adipeux, il ne se fait jamais en ces cas de suppuration bénigne, mais des amas sinistres d'une matière ichoreuse consument toute la graisse qui se trouve entre les muscles. Les enveloppes grasses des tendons sont détruites; de-là vient qu'ensuite la peau s'attache aux muscles. Les tendons & les muscles, faite de tunique cellulaire intermédiaire, s'identifient avec toutes les parties voisines. Toutes les parties affectées se roidissent, & restent immobiles, & l'usage de tout le membre périt, les tuniques des nerfs étant détruites par la gangrene, ou la suppuration (car il se trouve aussi une tunique cellulaire dans les enveloppes des nerfs) l'usage de ces nerfs périt, & survient l'insensibilité, l'amaigrissement, &c. Ne paroît-il pas surprenant qu'une légère piquure des nerfs puisse occasionner dans un

corps très-sain de si étonnantes dégénération d'humours, cancéreux de si vives douleurs, & que l'usage de tant de parties puisse être entièrement détruit par la plaie même la plus simple? On donnera par la suite la raison de ces phénomènes.

Il faut surtout faire attention que tous ces maux sont d'autant plus violents que le nerf est plus fortement tendu : c'est pour cette raison que les piquures sont extrêmement dangereuses vers les dernières phalanges des doigts, où sont insérés de forts tendons, & dans la paume de la main, où cette expansion tendineuse du muscle palmaire forme cette bosse tendue & tendineuse. De plus la malignité augmente si ces parties nerveuses lésées sont couvertes d'enveloppes ténaces, comme on le voit particulièrement dans un panari d'espèce maligne, où le tendon inséré dans la dernière phalange du doigt étant lésé par une piquure, ou enflammé par quelque autre cause, fait naître de cruelles douleurs, la phrénésie, des convulsions, la syncope, & cause même souvent une prompte mort ; ou si le malade résiste à la violence des tourmens, la dernière phalange se détache & tombe, la main se fêlant & demeurant immobile toute la vie, fait voir les tristes suites de ce mal funeste, auxquelles on ne peut apporter aucun remède. La raison de cette malignité dépend presque totalement de ce merveilleux ligament qui a presque la dureté d'un cartilage, & qui entoure les tendons qui servent à fléchir les phalanges des doigts. Car si un habile Chirurgien dès les premiers momens de la naissance de ce mal, coupe hardiment toutes les parties voisines jusqu'à l'os, & qu'il perce par conséquent cette enveloppe qui couvre les tendons, il diminue sur le champ la douleur & prévient tous ces funestes symptômes.

Les accidens sont à peu près les mêmes dans les différentes plaies des tendons, s'ils ne sont pas mêmes plus violents.

Le tendon du muscle examiné de près peut se diviser en autant de petites fibres que le muscle même, & outre ces petites fibres, se trouve encore un nombre infini de vaisseaux, ainsi que nous l'ont démontré les injections Anatomiques : mais il paraît que ces petites fibres des tendons ne sont que des continuations des fibres musculaires, qui semblent devoir leur naissance aux nerfs qui entrent dans les muscles. Il n'est donc pas étonnant que les tendons étant lésés éprouvent les mêmes maux que les nerfs, puisqu'ils en sont des propagations. L'on trouve dans les tendons, ainsi que dans les grands nerfs des vaisseaux de tout genre, & des tuniques cellulaires qui séparent les petites fibres les unes des autres. Mais comme les tendons ne servent qu'à faire mouvoir les parties, & que les nerfs donnent le sentiment & servent à la nutrition dans plusieurs parties du corps ; les tendons lésés ne causent pas précisément tous les mêmes maux qu'occasionnent les nerfs blessés. Cependant il se rencontre dans ces deux cas beaucoup de symptômes communs que l'on remarque même être encore plus violents dans les tendons lésés.

Les nerfs totalement coupés ne sont pas beaucoup de douleur, à moins que les rameaux situés un peu au-dessus de la plaie ne soient entraînés par le tronc coupé qui se retire en arrière ; mais toutes les fonctions que les parties inférieures faisoient librement, le nerf étant entier, sont absolument détruites ; de même quand le tendon est coupé tout-à-fait, la partie perd la faculté de se mouvoir, qui dépendoit de l'intégrité de ce tendon. Au reste, il ne s'ensuit souvent d'autre douleur que celle qui accompagne toute plaie simple, & il ne survient pas de plus fâcheux symptômes. C'est ce que j'ai vu dans un homme qui eut les tendons extenseurs des doigts coupés d'un coup de couteau ; & ce que nous confirme un trait mémorable rapporté dans

les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Ann. 1722.*

Un habile Sauterelle faisoit les efforts pour s'élever, se rompit le gros tendon des deux pieds, qu'on nomme tendon d'Achille, sans que la peau se fût ouverte. Or, il y avoit entre chaque extrémité du tendon rompu une distance de trois travers de doigt. On le rétablit dans son premier état par le moyen d'une ligature convenable, & il ne ressentit aucune douleur ni dans le moment de la rupture, ni dans tout le cours de la guérison.

Une autre personne eut ce même tendon rompu à l'endroit où les tendons musculaires gastrocnémiens ; la peau étant pareillement restée entière, ainsi que cette partie du tendon qui prend naissance dans le muscle soléaire situé sous les jumeaux. La partie étoit extrêmement douloureuse, violemment enflammée & tuméfiée ; ce qui fait voir qu'un tendon produit des maux beaucoup plus considérables lorsqu'il n'est qu'à demi-coupé, que lorsqu'il l'est totalement.

Une légère blessure aux tendons occasionne de cruels maux ; le simple attouchement même d'un tendon dépouillé de ses enveloppes, trouble en un instant tout le système nerveux dans toutes les parties du corps ; & ce qui est le plus surprenant, est que les tendons couverts de leurs enveloppes, & surtout de cette gaine grasseuse, qui par le moyen d'une huile molle & lubrifiante, entretient leur surprenante mobilité, peuvent, sans en souffrir beaucoup, être fortement tiraillés, & même recousus. Car on fait que les Chirurgiens attirent à eux les tendons coupés, en en prenant les extrémités avec des pincettes ; qu'ils les maintiennent réunies en passant un fil à travers, & qu'ils les guérissent ainsi fort heureusement ; la partie affectée étant disposée de façon que les muscles dont les tendons sont coupés, demeurent flasques. Mais que de maux ne s'ensuit-il pas dès que l'on touche, même le plus légèrement qu'il est possible, un tendon dépouillé de ses enveloppes !

* Un homme de qualité eut toute la jambe, depuis le genou jusqu'aux malléoles, attaquée d'une violente inflammation, qui fut accompagnée d'une grosse fièvre, & l'on n'avoit pas lieu de s'attendre du tout à la résolution d'une si grande inflammation, attendu que le malade étoit d'une complexion cacochymique. Il se forma de côtés & d'autres des amas de matière purulente & ichoreuse, & la plus grande partie de la tunique cellulaire s'étoit détachée. Toute la graisse étoit entièrement consummée, surtout vers la malléole interne ; & les enveloppes même des tendons étant séparées, l'on voyoit les tendons à découvert. Le célèbre Boerhaave avoit averti le Chirurgien de n'y point toucher, mais il négligea cet avis ; & croyant que c'étoit une partie de la tunique cellulaire, il prit le tendon avec des pincettes, à dessein de l'enlever : le malade au même instant éprouva de violentes convulsions depuis la tête jusqu'aux pieds, accompagnées d'un horrible grincement de dents ; & il demeura roide & dans cet état violent pendant quelque tems.

Hippocrate, *Epid. Lib. IV.* rapporte aussi un terrible exemple d'un pareil accident.

« Thermion, fils de Damon, avoit un ulcère vers la « malléole au tibia ; le médicament qu'on y avoit appliqué corrodant immédiatement le nerf pur, il arriva qu'il mourut attaqué d'un opisthotonos. »

Il paraît assez probable qu'il a entendu par nerf pur, le tendon dépouillé de ses enveloppes, qui paraît pour lors blanc. On trouve ailleurs la même observation.

Il n'y a pas de meilleur remède dans les piquures des nerfs ou des tendons, pour prévenir ces cruels symptômes.

tomes, ou les adoucir, s'ils ont déjà paru, que le baume noir du Pérou, versé un peu chaud goutte-à-goutte sur la plaie, après quoi on l'étend avec une sparule chaude, afin de le faire pénétrer davantage & qu'il se répande par tous les endroits de la plaie. On enveloppe ensuite tout le membre de cataplasmes doux ou de fomentations; ou on l'oint d'huiles très-douces. Mais si le baume du Pérou n'entre pas facilement dans la plaie, à cause de sa petitesse, il est à propos de l'élargir un peu.

- * Galien s'étant offensé l'acromium en faisant ses exercices dans une Académie, apprit à ses propres dépens combien est souveraine une effusion d'huile chaude, lorsqu'il s'agit de prévenir l'iritation de tout le genre nerveux, & les convulsions qui s'ensuivaient. Le Maître de l'Académie croyant que l'humérus étoit luxé, fit de violentes & fréquentes extensions, afin de réduire l'os. Les muscles ayant été tirillés avec tant de force, Galien se sentit menacé de convulsions, & il se fit verser nuit & jour sur la plaie de l'huile chaude; & comme c'étoit le tems de la canicule, il se faisoit faire cette effusion étendu nu, sur une peau disposée de façon, que l'huile que l'on versoit doucement retomboit dans un plat qui étoit dessous, au moyen de quoi on la repouloit de dedans ce vaisseau; & après qu'on l'avoit fait réchauffer, on la versoit sur la plaie continuellement. Il rapporte, que pour peu qu'on cessât cette infusion, il sentoit sur le champ les muscles de son cou se distendre, & s'apercevoit qu'il étoit menacé d'une prompte convulsion.

Et comme les membranes sont assez souvent des productions des tendons & des nerfs, leurs plaies entraînent après elles les mêmes accidens.

Toutes les membranes lésées ne produisent pas effectivement de si grands maux, mais celles surtout qui sont extrêmement tendues. Si cette membrane tendineuse, qui est une production de la *fascia lata*, en forme d'aponeurose, tirant son origine du muscle fessier, & qui entoure & contient les grands muscles de la cuisse, est offensée de la plus légère piquure, il en résulte des accidens terribles. La même chose arrive dans l'aponeurose du biceps, offensée quelquefois à l'occasion d'une saignée du bras; s'il arrive que la membrane qui entoure le canal auditif, laquelle est extrêmement tendue, soit tirillée par une humeur inflammatoire née en cet endroit, il en survient une douleur insupportable; d'où s'ensuit le délire, & souvent la mort même, ainsi que nous en averti Hippocrate dans ses *Prognostics* & ses *Coac. prænotiones*. La lésion la plus à craindre, est celle des membranes qui sont des productions de tendons, ou un sentiment très-exquis dénote la quantité des nerfs dispersés dans leur substance & leur facilité à s'irriter; telles, par exemple, que le périoste, qui cause quelquefois de si vives douleurs lorsqu'il est offensé.

Pour les blessures des vaisseaux lymphatiques, adipeux, veineux, & des vésicules qui en sont formées, il est aisé d'en comprendre la nature & les effets par les lois de la circulation, & par la considération des parties voisines.

Lymphatiques: les vaisseaux que les Anatomistes nous donnent sous le nom de lymphatiques, sont pour la plupart veineux; c'est ce que nous font voir les liqueurs portées par ces vaisseaux des rameaux dans les troncs, ainsi que les valvules que Ruysch démontra si clairement à Bilsius, qui prétendoit qu'il n'étoit pas possible d'en montrer dans ces sortes de vaisseaux. Ces vaisseaux lymphatiques veineux étant lésés, ne produisent pas un grand mal; car les veines sanguines, quoiqu'assez considérables, ne versent pas beaucoup de sang étant blessées: mais à ces veines lymphatiques répondent de semblables artères lymphatiques, qui, étant blessées

sans être totalement coupées, occasionnent dans les plaies une distillation de lymphes & continuelle, & très-incommode. Or on peut conclure par les injections anatomiques faites dans les artères, qu'il se trouve dans le corps humain une infinité de ces sortes de vaisseaux. Car il n'y a qu'à remplir, pour s'en convaincre, d'une matière colorée ces vaisseaux, ou on ne trouve point naturellement de sang rouge.

Ruysch a rempli les tendons & les ligamens de façon qu'ils paroissent tout rouges. Il s'est donc rencontré dans ces parties quantité de pareils vaisseaux qui étoient remplis, en état de santé, d'une liqueur tenue, & non colorée. Ne seroit-ce pas-là la raison pour laquelle on voit suer si fréquemment une pareille lymphes dans les plaies faites vers les articles? C'est sans doute pour cela que des Chirurgiens ont appelé ces artères, le réservoir de la lymphes, parce qu'on la voit distiller abondamment des ulcères & des plaies faites vers les articles.

Adipeux. Il est très-constant que la graisse du corps humain peut se mêler au sang, & circuler avec ce fluide dans les vaisseaux: car nous voyons dans les gens gras, la graisse diminuer considérablement en fort peu de jours à l'occasion d'une fièvre aiguë; & l'on a même aperçu de petites gouttes d'huile dans le sang que l'on tiroit en pareilles maladies.

Malpighi, *Traité de Omento, pinguedine & adipos. ductibus*, observant dans les grenouilles des fibres huileuses attachées au tronc de la veine-porte, il vit distinctement en les pressant des gouttes d'huile dans le tronc de la veine-porte que le sang entraînait avec lui dans le foie. Il parait donc qu'il ne reste plus aucun doute là-dessus: on demande seulement si cette huile grasse est portée, ainsi que les autres humeurs, par un mouvement continué dans des vaisseaux qui lui soient particuliers, ou si elle séjourne dans des vésicules qui soient abouchées par des orifices attachés aux artères, d'où cette huile se sépare & communique par des orifices exétoires à d'autres semblables vésicules adjacentes, ou aux veines mêmes qui recevraient de nouveau, & entraîneraient avec les autres humeurs cette huile grasse séparée des artères & amassée dans ces follicules.

Il semble presque que Malpighi ait pensé, dans le Traité dont nous venons de faire mention, qu'il y avoit de ces vaisseaux adipeux, qui, sans l'interposition d'aucunes vésicules, porteroient cette huile par un mouvement continué. Il dit dans ses *Œuvres posthumes*, que la graisse est contenue & ramassée dans de petites veilles qui lui sont propres, comme dans des réservoirs particuliers. Mais il ne se hasarda point d'assurer encore l'existence de vaisseaux ou de conduits adipeux, quoiqu'il eût apporté tous ses soins pour s'instruire de ce qui en étoit. Soit que la graisse soit contenue dans des vésicules unies ensemble, & ouvertes mutuellement l'une dans l'autre, soit que l'on convienne qu'il y ait des vaisseaux adipeux, lorsqu'il y aura lésion ou à ces vésicules, ou à ces vaisseaux, la graisse qu'ils contiennent pourra se corrompre, & produire en conséquence quantité d'accidens.

Ruysch, *Epist. Anat. ad Boerh.* trouva toute la cavité de l'abdomen d'un cheval mort au bout d'une course forcée, pleine d'une huile tenue qui s'y étoit épanchée. Il est certain que la graisse est d'un tissu très-lâche; qu'elle bouffonne facilement dans une plaie, & donne naissance à ce qu'on appelle des chairs fongueuses, surtout si l'on applique sur les blessures faites dans des endroits gras, des remèdes trop émolliens.

Les vaisseaux veineux: Ils ne produisent pas des maux fort à craindre, pourvu qu'ils ne soient pas trop grands car il en naît rarement une violente hémorrhagie; à moins que ce ne soit dans les gens extrêmement pléthoriques; & elle est souvent utile pour lors en ce qu'elle

diminue la trop grande quantité de sang, les veines voisines abouchées par de fréquentes anastomoses, supplantant facilement la perte que fait la veine blessée. Il est cependant à propos de remarquer, que si l'on s'aperçoit qu'une veine considérable ait été offensée par une blessure, on ne peut pas pour lors y appliquer avec sûreté de ces styptiques acrés que l'on emploie quelquefois pour arrêter l'hémorrhagie dans les plaies, comme l'alun, le vitriol, l'alcool, &c. Car il est à craindre que ces remèdes reçus dans la plaie ouverte de la veine, n'entrent dans le sang, ne se coagulent en grumeaux, qui étant portés au ventricule droit du cœur par la veine qui devient continuellement plus large, & poussés ensuite dans les extrémités rétrécies des artères pulmonaires, pourroient y produire des accidens très-funestes.

Les vésicules, tels que sont tous les follicules glanduleux, dans lesquels une cavité membraneuse qui renferme une humeur séparée du sang par les artères, & distribuée de là par des émonctoires propres pour des usages particuliers : il est évident que les vésicules étant lésées par une blessure, leur usage est détruit. L'on voit, lorsqu'on a connoissance de l'usage de ces parties, de quelle conséquence est cette perte. Les vésicules féminales, par exemple, étant coupées, il est facile de concevoir que l'ouvrage de la génération est totalement dérangé.

Si une plaie est visible, on s'assure de sa réalité & de sa nature, 1°. Par ses propres yeux, après qu'on a ôté tout ce qui pouvoit empêcher de la voir, & qu'on a arrêté l'hémorrhagie. 2°. Par la structure anatomique des parties voisines.

Il est absolument nécessaire ici que le Medecin & le Chirurgien, appelés pour la visite d'un blessé, prennent bien garde de ne point porter leur jugement sur la plaie qu'ils n'aient auparavant employé tous leurs soins à en faire l'examen. Car tout ce qu'ils prononcent alors avec trop de précipitation & sans assez de précaution, sera peut-être porté devant les Juges ; si pour lors un fâcheux événement fait voir que la plaie qu'ils ont au premier examen regardée comme de peu de conséquence, étoit dangereuse, les Avocats, défenseurs du coupable, rejetteront sur l'impéritie du Medecin & du Chirurgien, les suites funestes qu'a eues la blessure. Les Chirurgiens doivent demander au Medecin présent ce qu'il pense de la blessure, & des effets qu'on en doit craindre, ils mettent par cette précaution leur réputation à l'abri. Il est donc d'une grande utilité pour ceux qui se disposent à exercer un jour la Médecine, de saisir avidement toutes les occasions qui se présenteront de voir des plaies, & de se trouver aux grandes opérations, afin de s'accoutumer peu-à-peu à voir les maux qui accablent les hommes ; & ce n'est pas sans raison qu'Hippocrate dit, *Traité de Flatibus* : « qu'un Medecin se familiarise avec les accidens ; qu'il touche souvent des choses désagréables, & que les maux d'autrui le font souffrir lui-même : mais que par le secours de son art, il sauve au malade de les plus terribles accidens, les tire de leurs maux, & les arrache des bras de la mort. »

Ainsi les désagréemens de sa profession sont compensés par l'utilité dont elle est au genre humain. Mais il arrive souvent que des Medecins qui connoissent le plus parfaitement la fabrique du corps humain, se laissent émuouvoir par les cris des affligés, par les plaintes du malade, & la vue de la plaie, au point que l'étourdissement leur fait porter de la plaie un jugement tout autre que celui qu'ils en auroient porté s'ils l'eussent considérée tranquillement.

Une plaie ne veut donc point être examinée à la hâte, mais avec toute l'attention possible. Car ce que l'on

pouvoit faire lors du premier pansement, il ne sera plus tems de le faire au second, parce que les jours suivans la plaie sera tellement enflammée ; douloureuse & enflée, qu'on ne pourra y introduire la sonde sans l'irriter, & la faire empirer.

Si la plaie est dans un endroit du corps qui soit visible, il faut en ôter tout ce qui pourroit empêcher de l'examiner ou de la voir plus distinctement. Pour cet effet, on la lave avec de l'eau tiède, du miel, du vin & un peu de sel marin : on en ôte les grumeaux de sang épais, de façon que toute la superficie de la plaie soit découverte. Mais tant que le sang s'écoule avec impétuosité de la plaie, tout est inondé, de façon qu'il n'est pas possible de rien voir distinctement ; c'est pour cela qu'il faut arrêter l'hémorrhagie, ce qui est facile dans les membres, en comprimant les troncs des vaisseaux avec une ligature. On pourra dans les autres endroits du corps, pourvu que les vaisseaux lésés ne soient pas trop gros, arrêter l'hémorrhagie avec de l'alcool de vin chaud.

Il ne sera pas possible sans cette connoissance de déterminer rien de certain : car l'examen de la plaie pourra en faire connoître la grandeur, la profondeur & les sinuosités. Mais il n'y a que l'Anatomie qui puisse nous donner la connoissance des parties situées dans l'endroit de la plaie. Les excellentes planches d'Enstachi, dans lesquelles sont marquées avec tant d'exactitude la situation des veines, des artères & des nerfs considérables, ainsi que le cours & l'origine des muscles, pourront être d'un grand usage en ce cas, pour faire connoître, l'inspection de la blessure, quelles parties du corps elle a pu offenser, & quels accidens elle donneroit de craindre.

Mais si elle est cachée, pour en découvrir la nature, il faut être au fait, 1°. de la fabrique & de la situation de la partie qu'on présume avoir été blessée, de la manière & de la force avec laquelle le coup a été porté. 2°. Il faut savoir quelle fonction se trouve lésée par la blessure. 3°. Quelles matières sont sorties du corps, ou se sont épanchées en-dehors. 4°. Les accidens qui sont survenus, tels que la douleur, le hoquet, le spasme, la tumeur, &c.

Il est fort difficile de connoître une plaie, lorsque l'œil ne peut pas la parcourir totalement : nous voyons l'entrée de l'instrument dans les tégumens externes, mais souvent nous ignorons jusqu'où il a pénétré : cependant faisons attention à ce qui suit, nous en tirerons de grandes lumières.

1°. Nous savons par la connoissance anatomique des parties, quelles sont celles qui sont situées dans l'endroit de la blessure. Or, la situation du blessé au moment qu'il a reçu le coup, & celle de celui qui a blessé dans le moment qu'il a porté le coup, nous feront voir par où l'instrument vulnérant aura pénétré dans les parties intérieures du corps : si de plus on a sous les yeux l'instrument vulnérant, on pourra quelquefois connoître par l'étendue de la plaie, jusqu'où il a pénétré. Toutes ces particularités méritent qu'on s'en informe soigneusement du blessé même, ou de ceux qui étoient présents lorsqu'il a été blessé. Si, par exemple, la plaie faite par une épée passe entre la sixième & la septième côte en direction perpendiculaire, elle pénètre dans la cavité de l'abdomen. Si le blessé a reçu le coup le corps renversé, l'épée ayant été poussée des parties inférieures, vers les supérieures, elle a pu pénétrer dans la cavité du thorax : mais si le coup a été porté le corps penché en-devant, l'épée a pu traverser dans l'abdomen, & parvenir jusqu'au bassin : mais si la plaie est faite par le côté, l'épée peut glisser fort loin entre les tégumens & les côtes, surtout dans les gens gras, sans cependant pénétrer dans la cavité du thorax. Lorsqu'on aura connu, par le moyen de la sonde, de quelle pro-

fondeur est la *plaie*, il est très-à-propos de connaître en quelle situation étoit le blessé au moment qu'il a reçu le coup, & de le remettre alors dans la même situation; car si on ne le fait point, il arrivera souvent que le pannicule adipeux bouchera le passage: aussi est-il assez ordinaire dans les gens gras, que dans le premier moment de l'ouverture de la veine, le sang sort librement; & que pour peu qu'ils changent leur bras de situation, il cesse aussi-tôt de venir, la graisse qui est dessous la peau passant entre l'ouverture de la veine & la peau.

2°. Lorsque nous connoissons par la Physiologie ce qui est nécessaire à l'intégrité de chaque action du corps, nous voyons clairement que l'action étant détruite totalement, ou seulement empêchée, ce qui est nécessaire pour que l'action se fasse, est aboli par la blessure en partie ou tout-à-fait. Si, par exemple, il succède tout-à-coup à la *plaie* qui pénètre dans la cavité de l'abdomen, une extrême langueur des actions vitales, que le cœur palpite très-vite, que le poulx soit petit, fréquent, inégal, que le visage & les lèvres pâlisent, & que les extrémités se refroidissent, nous concluons qu'il y a une section de grands vaisseaux, d'où s'est ensuivi l'épanchement d'une grande quantité de sang dans la cavité de l'abdomen. Si une *plaie* faite au cou est accompagnée de pareils symptômes sans hémorrhagie considérable, nous craignons que les nerfs de cette partie qui correspondent aux viscères vitaux, ne soient lésés. S'il arrive les mêmes accidens à la suite d'une blessure à la tête, il y a lieu de croire que le cerveau est lésé ou comprimé par les humeurs extravasées. Si les blessures à la tête sont suivies de la destruction de toutes les actions animales, nous appréhendons les mêmes accidens pour le cerveau. Si nous remarquons qu'en conséquence d'une blessure au dos toutes les parties situées au-dessous soient privées de sentiment & de mouvement, nous en concluons que la moelle spinale est offensée. Il en est de même des autres actions.

3°. Si à l'occasion d'une blessure au thorax, il sort par la *plaie*, ou que le blessé rende par la bouche, un sang écumeux tirant sur le pourpre, c'est une preuve que les vaisseaux du poulmon sont coupés. Si le chyle sort par une *plaie* à l'abdomen, c'est signe qu'un intestin grêle est lésé. Si les matières fécales sortent, c'est signe que la *plaie* est à un gros intestin. Si l'on urine le sang, c'est une preuve que les reins, les utères ou la vessie sont blessés, &c.

4°. La grande douleur qui naît aussi-tôt après la blessure faite, dénote que des nerfs, des tendons ou des membranes tendineuses ou nerveuses sont blessées. Les hoquets & les spasmes pourront être causés par la lésion de parties fort différentes. Le hoquet & la convulsion surviennent souvent après de violentes hémorrhagies; & Hippocrate dans ses *Prémonitions de Cor*, & ses *Aphorismes*, les regarde comme des accidens fort dangereux, & estime mortel le hoquet occasionné par la passion iliaque. Il est par conséquent très-probable qu'il peut survenir en conséquence d'une blessure aux intestins. Le hoquet est encore une suite des blessures aux diaphragme, à l'œsophage, au ventricule, à la tête; ainsi ce signe considéré seul manifeste toujours un effet malin de la blessure, & n'indique pas toujours sûrement quelle est la partie blessée.

Les tumeurs subites qui viennent à la suite d'une blessure déignent, ou que les humeurs sont épanchées & rassemblées dans un endroit qui ne leur est pas naturel, ou que l'air est entré par la *plaie* dans la cavité du corps, où il est dilaté par la chaleur interne. On parlera plus bas de ces surprenantes tumeurs qu'occasionnent les blessures à la poitrine, lorsque l'air étant introduit dans le pannicule adipeux, distend toute la su-

perficie externe du corps, & cause une enflure considérable. Voyez l'article *Thorax*.

On prédit sûrement par les événements des *plaies*,

- 1°. Si le blessé mourra ou non.
- 2°. Si la guérison est possible ou impossible, si elle sera parfaite ou imparfaite.
- 3°. Si elle sera facile ou difficile, courte ou longue.
- 4°. Quels seront les effets de la blessure après la guérison, tels que l'amaigrissement, la paralysie, l'immobilité, le changement de figure de la partie blessée, &c.

Lorsque les lumières de l'art, & un suffisant examen de tout ce qui a été dit dans les deux paragraphes précédens, nous ont donné le diagnostic de la blessure par lequel nous apprenons qu'une partie du corps s'en est lésée, & que ses fonctions sont détruites ou empêchées, on pourra prédire alors les événements ou empêchés, on pourra prédire alors les événements de la *plaie*, & l'on découvrira les maux qui peuvent s'ensuivre de la blessure comme de la cause. C'est ce qu'on appelle prognostic des *plaies*; & il est toujours naturel d'apporter toute la précaution possible lorsqu'il s'agit de le déterminer. Car il est d'un homme prudent, selon Celse, *Lib. V. cap. 26*. de ne point entreprendre d'abord un blessé qu'on ne peut tirer d'affaire, & de ne se pas faire passer pour le meurtrier d'un homme qu'on prévoit devoir mourir de sa blessure. Ensuite lorsqu'il y a tout lieu de craindre, sans pourtant qu'on doive entièrement désespérer, il faudra faire entendre aux parens du blessé que le cas est des plus épineux, de crainte que si le mal ne cède point aux remèdes, l'on ne paraisse ou l'avoir ignoré, ou l'avoir déguisé exprès; voilà la conduite d'un Médecin prudent; mais celle des Charlatans est de faire le mal beaucoup plus grand qu'il n'est, afin de faire croire qu'ils ont fait une cure merveilleuse.

Il est cependant absolument nécessaire de faire attention qu'il se rencontre quelquefois des cas dans lesquels les Anatomistes mêmes les plus expérimentés se trompent, lorsqu'il s'agit de déterminer les parties offensées par une blessure; car on a vu dans bien des corps les viscères internes tout autrement situés qu'ils ne sont ordinairement. * Le célèbre M. Méry, si renommé par son exactitude, a trouvé dans le cadavre d'un Soldat une étonnante transposition des viscères. La base du cœur étoit tournée du côté gauche, & sa pointe étoit dans la partie droite du thorax. Les gros vaisseaux qui sortent du cœur étoient pareillement déplacés. Le ventricule étoit situé dans l'abdomen, de façon que le pylore placé dans le côté gauche alloit de suite avec l'intestin duodénum. Le foie occupoit l'hypocondre gauche, & la rate le droit. L'intestin cæcum & le commencement du colon étoient dans l'iléon gauche. *Journal des Savans, Janvier 1689. Mémoires de Léprie 1690.* Le père du célèbre Charles Drélincourt avoit vu aussi un sujet où tout étoit changé de place. La rate étoit à droite, & le foie à gauche.

Or ces différences se sont rencontrées dans des personnes bien saines, & en qui ce déplacement des viscères venoit de naissance. Mais on est assuré par de fidèles observations qu'on en a faites, que les maladies changent souvent la situation des viscères. L'on trouva dans le cadavre d'une femme morte après de fréquents vomissemens, la situation du ventricule & de tous les autres viscères abdominaux, entièrement changée. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1716.* Il paroît fort vraisemblable que ces sortes de changemens de situation des viscères sont très-fréquens. J'en ai remarqué quantité d'autres dans les cadavres que j'ai disséqués moi-même, ou à la dissection desquels j'ai été présent; j'ai vu la rate tomber dans le bassin, le fond du ventricule descendre au-dessous de l'ombilic, & la partie de l'intestin colon qui est située au-dessous du ventricule en étoit si recourbée, qu'elle formoit un

arc au-dessous de l'ombilic dont la partie convexe regardait le bassin, & la concave le ventricule, &c. Or les erreurs qui proviennent de cette cause dans le prognostic des plaies paroissent presque inévitables; car qui oseroit prédire ces sortes de choses, & à quels signes pourroit-on les connaître. De plus le tempérament propre & spécifique du blessé peut changer considérablement les effets de la plaie. Il y a, par exemple, des gens qui ont si peu de courage qu'ils tombent en défaillance dès qu'ils voyent le sang fuir de la plaie même d'une autre personne.

De-là vient qu'Hippocrate nous a prudemment averti, *Prorrh. Lib. II.*

« Que quantité de plaies se trouvent dans des endroits qui ne sont point dangereux, & ne paroissent nullement à craindre, qui cependant causent assez de douleur pour empêcher la respiration; que d'autres blessés dont les plaies n'ont rien de dangereux en elles-mêmes, sans perdre la respiration en conséquence de la douleur, tombent dans le délire & sont atteints d'une fièvre qui les emporte; car tous ceux qui ont le tempérament feux ou l'esprit facile à troubler, éprouvent ces sortes de maux: mais il ne faut pas être surpris, ni déconcerté par ces accidens qui sont des suites de la variété que se trouve entre les esprits & les corps des hommes, & de ce qu'ils ont une plus grande force les uns que les autres, &c. »

On détermine moyennant ces attentions, le pronostic de la plaie, s'assurant,

1°. Si la plaie est telle qu'elle cause la mort comme son effet physique, sans qu'on puisse sauver le blessé par les secours de l'art, ou s'il peut survivre à la plaie.

2°. On appelle guérison de la plaie lorsque les parties séparées de leur cohésion naturelle par la cause vulnérante, reprennent & se consolident. Si, par exemple, le doigt a été coupé transversalement de façon qu'il n'y ait seulement qu'une petite partie de la peau qui tiennet encore, on ne pourra pas assurer la guérison de cette plaie, on conservera cependant le malade, mais en extirpant cette partie de son corps. De plus il arrive souvent que la plaie étant guérie, toutes les fonctions auxquelles la partie blessée étoit employée en état de santé ne sont pas rétablies, la guérison pour lors n'est pas parfaite, mais imparfaite. Si, par exemple, un grand nerf est coupé totalement par la cause vulnérante, la guérison de cette plaie ne sera jamais complète, car toutes les fonctions de la partie lésée qui dépendoient de l'intégrité du nerf coupé reteroient détruites.

3°. Si le Chirurgien ou le Médecin ne prédisent d'avance ces inconvéniens, on leur imputera la difficulté & la longueur de la cure. Or on appelle cure facile, celle qu'on procure sans causer beaucoup d'inconvénient au malade, & sans employer tous les efforts de l'art. Lorsque le tendon du muscle extenseur du ponce est coupé, il se retire sous les tégumens, le traitement ne se peut faire sans difficulté & sans causer de la douleur, la prudence veut que l'on n'avertisse point toujours le malade de ces sortes de choses: mais on doit cependant en prévenir ses amis, de peur que l'on n'impute ensuite au Médecin ou au Chirurgien les désagréemens & les inconvénients de la cure.

Lors, par exemple, qu'il s'agit de la plaie une perte considérable de substance, une grande partie de la peau du pannicule adipeux étant coupée avec un sabre, ce qui est perdu ne peut se réparer qu'au bout d'un long espace de temps. Mais si l'instrument vulnérant n'a fait qu'une simple division à la peau & au pannicule adipeux, les lèvres étant bien réunies selon

l'art, cette plaie pourra se consolider fort promptement si le corps du blessé est sain. Mais s'il est attaqué d'une cacochymie complète, la cure sera beaucoup plus longue & beaucoup plus difficile. Or on doit spécifier toutes ces choses dans le pronostic d'une plaie, parce que bien des gens ont dans l'esprit que les Chirurgiens par l'appas du gain tirent en longueur à dessiner la guérison des plaies; ce que l'on doit croire être fort éloigné de la pensée d'un honnête-homme.

4°. Il faut encore apporter une extrême attention à ceci. Car les Juges imposent ordinairement dans les blessures qui ne sont point mortelles une peine proportionnée au tort qu'elle a fait par elle-même au blessé; de-là vient que les Avocats qui prennent la défense du coupable emploient ordinairement toute la subtilité de leur art, qui souvent ne prévaut que trop, pour imputer au Médecin ou au Chirurgien qui traite la plaie, tous les maux qui s'en ensuivent. L'on doit par conséquent dès l'application du premier appareil, indiquer par la connaissance anatomique de la partie blessée, & par les fonctions lésées à l'occasion de la blessure, les maux qui s'en ensuivent, quoique traités suivant toutes les règles de l'art. On ne traite jamais les Chirurgiens avec plus d'injustice que dans ces occasions. Car si la partie, par exemple, ne recouvre pas son ancienne mobilité la plaie étant guérie, on accuse ordinairement le Chirurgien qui a traité cette plaie, & non celui qui l'a faite, & on impute avec la plus grande injustice du monde, les suites fâcheuses de cette plaie, non à celui qui a blessé, mais au Chirurgien. Lors donc qu'une artère qui a seul rapport à quelque partie est coupée, nous prédisons qu'il en résultera atrophie de la partie après la guérison; si le grand nerf qui tend à la partie est détruit par la blessure, nous pronostiquons l'insensibilité, l'immobilité, &c. Si la plaie ne peut se guérir qu'après une longue & cruelle suppuration, (lors, par exemple, que les parties & l'os lésés doivent se séparer insensiblement) comme le pannicule adipeux en sera détruit, nous avertissons que la cicatrice sera profonde & difforme, &c.

Les plaies qui peuvent être rangées dans une des cinq espèces suivantes rendent la mort inévitable; c'est pourquoi on les juge nécessairement mortelles. Voici quelles sont ces cinq espèces de plaies.

On détaille dans ce paragraphe les plaies qui par une suite inévitable contre laquelle l'art n'a point encore trouvé de ressources, détruiraient cette condition du corps qui est absolument nécessaire pour entretenir en quelque façon un commerce réciproque entre l'âme & le corps, ou pour qu'il soit possible de le rétablir en partie ou d'en empêcher la rupture totale: or la Physiologie nous démontre qu'à cet effet sont absolument nécessaires l'action musculaire du cœur, l'admission du sang dans le cœur, son expulsion subséquente hors de ce viscère: c'est pourquoi le premier article contient les plaies qui détruisent le flux du liquide nerveux nécessaire à l'action musculaire du cœur; le second celles qui en conséquence de l'abscission des cavités du cœur empêchent que le sang ne soit contenu dans le cœur. Le troisième, celles qui par la lésion des vaisseaux considérables empêchent le sang de retourner au cœur: mais comme le ventricule droit ne peut dans un homme né évacuer le sang contenu dans sa cavité que par le poulmon, & qu'il est nécessaire pour cela qu'il se dilate par la respiration; on a par conséquent mis dans le quatrième article celles qui ôtent entièrement la respiration; & comme par un effet inévitable de la vie & de la santé, il se perd tous les jours quantité d'humeurs & de parties solides, il est nécessaire pour la conservation de la vie qu'il se repare continuellement avant d'humeurs & de parties solides que l'action de la vie

en dissipe. Or cette perte se répare par les aliments que les actions naturelles changent en une substance pareille à nos parties solides & fluides, on exposera par conséquent dans le cinquième article, les plaies qui détruisent l'intégrité des parties absolument nécessaires à cette opération.

- 1°. Celles qui interrompent le cours des esprits du cervelet au cœur, les blessures du cervelet, celles du cerveau, quand elles sont si profondes qu'elles donnent atteinte à la moelle allongée, la rupture des vaisseaux sanguins au dedans du crâne, suivie de l'extravasion du sang qui en pressant le cerveau ou en le putréfiant, cause la mort, & qu'on ne peut ôter par le trépan, s'il séjourne dans un lieu où cet instrument ne puisse pénétrer. Telles sont les parties inférieures de l'orbite de l'œil, de l'os temporal, de l'os ethmoïde de la base du crâne, &c. les blessures profondes faites à la partie supérieure de la moelle de l'épine, celles qui offensent les nerfs cardiaques.

L'action du cœur, puisqu'il est véritablement un muscle, requiert toutes les qualités que nous savons par les expériences devoir être nécessairement dans les autres muscles du corps. Or on est assuré par les expériences qu'on en a faites, que la communication des esprits, des nerfs au muscle est nécessaire à son action; il en sera donc par conséquent la même chose du cœur; de plus les observations de Médecine nous apprennent que toutes les sensations & tous les mouvements qui dépendent de notre volonté sont entièrement abolis, lorsque toute la masse du cerveau est comprimée par le sang épanché entre le crâne à l'occasion de quelque violence extérieure. Cependant l'action du cœur augmente au commencement de ce mal, ainsi que nous le voyons par la force, & la vitesse du pouls dans les apoplexies. Mais l'Anatomie nous apprend que le cervelet étant défendu par le cerveau sous lequel il se trouve, & couvert de la dure-mère qui s'étend dessus comme un voile, ne peut être comprimé par les humeurs épanchées, si facilement que le cerveau même. Mais lorsque ces mêmes causes continuent d'agir, ou même agissant plus puissamment, commencent à comprimer le cervelet (qui étant d'une construction plus solide résiste par conséquent davantage aux causes comprimantes) alors cesse l'action du cœur, & la mort s'ensuit; ce qui nous fait voir que le cervelet envoie par les nerfs les esprits nécessaires au mouvement musculaire du cœur; c'est donc avec raison qu'on regarde comme mortelles les plaies qui offensent considérablement le cervelet, ou le détruisent entièrement: les expériences faites sur des animaux vivants nous en démontrent la vérité. L'on déchiqueta presque une heure entière le cerveau d'un gros chien en plusieurs petits morceaux, & il mourut au même instant que l'on offensa le cervelet. Périault, *Mécanique des Anim. Part. II. chap. 7.* « Lorsque après avoir ouvert la tête d'un chien par dessus, on coupe le cervelet en plusieurs petites parties, & que l'on le retire du crâne, le chien meurt presque aussitôt, malgré que le cerveau & le tronc de la moelle allongée ne soient point offensés. » Vieussens, *Neurographie Universelle, L. I. c. 20.* Bobne a fait la même expérience sur de jeunes chiens, dont l'os du crâne étoit encore mou; & les sutures entr'ouvertes, en fournissant un bistouri par la suture sagittale dans le cervelet, & il les vit mourir après quelques agitations des parties extérieures: mais ayant enlevé le crâne d'un de ces chiens, il vit que l'instrument avoit traversé presque toute la substance médullaire, & qu'il avoit pénétré dans l'autre jusqu'à la moelle allongée.

Et il ne résulte rien qui contrarie la mortalité des plaies du cervelet de ce que Wepfer, *Traité de cicuta aquatica historica & medica*, a remarqué que le cœur dans les petits chiens nouveaux nés conservoit entièrement son mouvement alternatif de systole & de diastole pendant

plusieurs heures après qu'on leur avoit coupé la tête. Car il s'agit ici de la durée de l'action de la vie, & non de cette merveilleuse propriété que le cœur a de continuer son mouvement après la mort, étant même hors du corps; car ce grand homme n'a point du tout prétendu rien inférer de ces expériences qui soit contraire aux observations avérées, ainsi qu'il l'assure dans le même endroit.

Mais comme l'Anatomie nous démontre qu'il n'y a aucun nerf qui dérive du cervelet, mais que toute la substance étant rassemblée, forme, par sa prolongation, la moelle allongée dont procèdent ensuite les nerfs; il est évident que les lésions considérables de cette moelle allongée causeront certainement la mort. Si l'on considère en même-temps que le cervelet, & la moelle allongée sont renfermés, si sûrement qu'ils ne peuvent être blessés sans une grande lésion du cerveau même, des grands vaisseaux, & des muscles, la mortalité de ces plaies se manifestera encore davantage.

Plusieurs observations nous font voir que les plaies du cerveau, quoique très-considérables, ne sont pas toujours mortelles, il en a été fait mention à l'art. Caput. Lorsque les grands vaisseaux sanguins artériels, & les grands vaisseaux veineux sont rompus par quelque cause, ils versent le sang qu'ils contiennent, ainsi que celui qui, par la force continuelle du cœur, auroit flué par ces vaisseaux entiers, mais l'os du crâne qui est extrêmement dur, ne peut obéir, & le cerveau, dans son état naturel, remplit exactement toute la cavité du crâne, ce qui fait que le sang épanché doit nécessairement comprimer tout ce que contient la cavité du crâne; conséquemment les humeurs épanchées entre le crâne commencent d'abord à détruire les fonctions du cerveau, & ensuite la même cause continuant, le cervelet & la moelle allongée se trouvent aussi comprimés, & la vie qui en dépend est détruite; mais si le sang épanché hors des vaisseaux lésés, n'est pas en assez grande quantité pour pouvoir, par sa corruption, détruire l'action du cerveau, du cervelet & de la moelle allongée, il pourra néanmoins nuire d'une autre façon; car les humeurs du corps humain; hors de leurs propres vaisseaux, se corrompent par une dégénération spontanée, soit lentement en effet, si l'air n'y a aucun accès: mais elles se putréfient pourtant enfin, deviennent acres, détruisent & consomment en corrodant, en enflammant, en suppurant, la tendre construction du cerveau; voilà pourquoi nous trouvons dans les Observateurs une infinité d'exemples de plaies, & de contusions à la tête; que l'on regardoit comme fort peu de chose, & qui, au bout d'un fort long-temps, ont causé tout-à-coup la mort. L'on trouvoit dans le cadavre une quantité d'humeur ichoreuse, ou purulente, & souvent la consomption entière du cerveau, occasionnée par cette matière, on en peut voir des exemples dans Bonet, *Sepulchreum Anatomicum*.

La meilleure ressource pour la guérison qu'on ait en pareil cas, est d'avoir recours au trépan afin de donner aux humeurs épanchées la liberté de sortir: mais si l'endroit blessé est de nature à ne point admettre cette opération, il s'ensuivra une mort inévitable; ces sortes d'endroits sont principalement ceux qui suivent.

Les parties inférieures de l'orbite de l'œil, c'est-à-dire, cette partie de l'orbite de l'œil, qui constitue une grande partie du fond du crâne, & qui occupe la partie inférieure par rapport au crâne, mais forme la cavité supérieure de l'orbite de l'œil; car cette partie de l'orbite est formée d'une petite lame de l'os du front, qui est si mince en plusieurs endroits, qu'elle est transparente dans les crânes nettoyés, & qu'elle n'a pas même l'épaisseur de l'ongle; or cette petite lame sur laquelle portent les lobes antérieurs du cerveau, & de fort gros vaisseaux sanguins, s'ouvre facilement à l'occasion d'une légère plaie, par rapport à la grande minceur; le sang épanché sous le crâne se fixe dans la base, & l'on ne peut par conséquent l'en tirer avec le trépan;

pan : ce qui fait voir que les plaies faites à cette partie sont fort dangereuses. Un homme fut frappé à l'orbite de l'œil gauche d'un coup de bâton qui n'étoit pas absolument pointu ; la plaie parut de fort peu de conséquence à ce qu'il la traitoit : cependant le malade mourut peu de tems après. En recherchant, par autorité publique, la cause de sa mort, l'on vit, après avoir enlevé le crâne avec la scie, que la plaie étoit fort profonde, & avoit pénétré dans le cerveau même. *Ruych, Observat. Anatom. Chirurg. Cent. Observ. 54.*

De l'os temporal. Les cavités apparentes dans les crânes nettoyés, creusées par le batement des artères de la dure-mère, démontrent qu'il passe contre les tempes de fort grosses artères. Or ces artères étant lésées, le sang épanché descend par une route inclinée dans la base de crâne, & l'on ne peut point avoir recours au trépan, à cause des gros muscles temporaux qui s'y trouvent placés, ainsi c'est le cas d'appréhender tous les accidens que peuvent causer des humeurs épanchées qui deviennent nuisibles en comprimant, ou en se corrompant.

De l'os ethmoïde. Il paroîtroit peut-être d'abord que cet os si sûrement renfermé ne pourroit pas être facilement lésé : mais si l'on foue, en poussant vers le haut, une épée tranchante dans les narines la tête penchée en arrière, l'épée pourra pénétrer aisément jusqu'à cet os. De plus, si la plaie est faite à la partie latérale de l'orbite de l'œil proche du nez, elle pourra sans grande violence percer la petite lame de l'os ethmoïde, qui constitue la partie de l'orbite de l'œil, & que l'on appelle *osplanum*, & pénétrer par conséquent dans la cavité du crâne. Bonet nous en rapporte un exemple, *Synopse Anat.* Un étudiant en droit fut blessé de la pointe d'une épée au-dessous de l'orbite de l'œil gauche, & mourut *apoplectique* au bout de vingt-quatre heures. L'on vit, lorsqu'on l'eut ouvert, que la plaie avoit pénétré par l'orbite de l'œil & l'os ethmoïde proche la crête de coq, dans le ventricule droit du cerveau ; la base du cerveau, & la région du cervelet étoient remplies d'une grande quantité de sang extravasé. Il est aisé de voir qu'il n'y a aucun remède praticable en cette occasion.

Or les autres plaies qui pénètrent la base du crâne causent pour les mêmes raisons une mort inévitable.

Celles de la moelle spinale. Lorsque les neuf paires de nerfs sorties de la moelle allongée se sont dispersées hors le crâne, tout le reste de la moelle du cerveau & du cervelet réunie en un seul tronc, & enfermée sûrement dans la cavité des vertèbres, descend jusqu'à l'os sacrum. Tous les membres situés au-dessous de la tête, & presque tous les viscères reçoivent en grande partie leurs nerfs de cette moelle spinale : si donc cette moelle spinale reçoit une blessure profonde dans l'endroit supérieur, sa substance médullaire est détruite, & toute l'action du cerveau & du cervelet est abolie dans les parties situées au-dessous, en ce qu'elle dépend de l'intégrité de ces fibres médullaires. Or la huitième paire appelée vague & le nerf intercostal s'élevaient dans la cavité du crâne, de cette moelle spinale vers son principe, & répondent à plusieurs viscères vitaux, d'où il arrive que de cette plaie il ne s'ensuit pas effectivement une mort subite ; mais ces blesses meurent en plus ou moins de tems, selon que la plaie, faite à la moelle, sera plus profonde ou faite plus haut ; la raison en est évidente, car toute la masse du cerveau & du cervelet, par son mécanisme, sépare du sang artériel ce liquide subtil, qui, séparé, est porté ensuite par les fibres médullaires, & les nerfs formés de ces fibres rassemblées dans chaque endroit du corps. Lors donc que ce grand nombre de canaux qui doivent contenir le liquide séparé, & le porter dans les endroits convenables, est détruit, & que ce liquide est cependant toujours apporté dans l'organe sécrétoire entier, en même quantité, il s'ensuit que la fonction de ce même organe

Tome VI.

ne sécrétoire doit être troublée, & à la fin tout-à-fait détruite. Joignez qu'il y a en ces cas pour l'ordinaire de fort gros vaisseaux sanguins de lésés en même tems, d'où il arrive que les humeurs épanchées remontent facilement dans la cavité du crâne, lorsque la cavité des vertèbres est une fois remplie : on fait, par les observations Médicinales, que ces fortes de blessures sont mortelles.

Un paysan s'étant laissé tomber du haut d'un arbre se luxa la seconde vertèbre du cou, proche la nuque, comme on le vit ensuite dans son cadavre ; il vécut plusieurs jours après cela, & mourut ensuite. Quantité d'autres cependant n'ont vécu que fort peu de tems en pareil cas.

Sennert, *Tom. 3. Lib. V. Part. 4. cap. 3.* dit avoir connu un Boucher qui ne frappoit pas d'un coup de hache les bœufs qu'il devoit tuer, comme on fait ordinairement, mais il fouroit un petit couteau dans la moelle de l'épine à l'endroit où la tête se joint aux vertèbres du cou ; or le bœuf tomboit aussitôt comme s'il eût été assommé. Galien remarque aussi que les taureaux, à qui l'on coupe l'origine de la moelle spinale proche de la première vertèbre, tombent d'abord, perdant la voix & la respiration au même instant qu'elle est coupée.

La même expérience faite sur des jeunes chiens, a produit le même effet.

Hippocrate, *Lib. I. de Morbis* a décidé mortelles les plaies faites à la moelle spinale, & il dit ailleurs, *Prophet. Lib. II. cap. 11.* « si la moelle spinale est offensée, soit « à l'occasion d'une chute ou de quelques autres causes, « soit qu'elle se gâte d'elle-même, l'homme devient « impotent des cuisses, de façon qu'il ne sent point si « on le touche, & qu'il ne rend vers les premiers tems « ni matieres par les selles, ni urine par la vessie, à « moins qu'il n'y soit excité, mais lorsque la maladie « a vieilli le malade urine, & va à la selle sans y être « excité ; mais il meurt ensuite en fort peu de tems. »

Il est visible qu'il s'agit ici de la lésion de la moelle spinale dans sa partie inférieure, & Hippocrate ne laisse pas d'annoncer que la mort s'ensuivra. Les deux exemples rapportés plus haut, prouvent aussi qu'il y a pour lors un extrême danger. Hilden cite deux exemples qui nous font voir que quelques-uns cependant n'en sont pas morts, ou du moins qu'ils ont traîné longtemps une misérable vie.

* En pareil accident une luxation faite vers les vertèbres des lombes ayant comprimé la moelle, dans l'un des deux cas après la formation d'un abcès, & ensuite d'un ulcère fistuleux, la plupart des symptômes se relâchèrent au point que le malade put retenir la matiere fécale & l'urine ; mais toutes les parties inférieures depuis l'ombilic étoient privées de tous sentimens & de tout mouvement, & il étoit ainsi pendant quelques années. Mais Hilden, à ce qu'il nous assure lui-même, n'a pas vu comment l'état de ce malade se termina. Dans l'autre cas la seconde vertèbre des lombes étoit repoussée en dedans, avec paralysie des parties inférieures, & résolution des sphincters de l'anus & de la vessie ; mais comme le malade étoit jeune, & qu'il étoit d'une bonne constitution, le sentiment lui revint au bout de l'année, & il reprit quelque mouvement ; mais l'Auteur ne marque point en quel état il se trouva par la suite.

Mais aucune observation, autant que je puis le savoir, ne nous assure que personne ait survécu à une lésion considérable de la moelle spinale supérieure.

Des nerfs cardiaques. Car ce fluide, très-tenu, séparé du sang artériel par le mécanisme du cervelet, est nécessaire au mouvement musculaire du cœur, & transmis par les nerfs cardiaques.

Le cœur est libre dans le péricarde, & n'est attaché dans

suzun endroit qu'aux vaisseaux qui entrent dans le cœur ou qui en sortent. Or tous ces vaisseaux auxquels le cœur est attaché sont libres dans le péricarde, mobiles & ne tiennent à aucune partie voisine. Les nerfs donc qui entreront dans la substance du cœur doivent être portés au cœur conjointement avec les vaisseaux auxquels le cœur est attaché; car le cœur n'a dans le péricarde de cohésion avec aucune autre partie. Ainsi les nerfs qui tendent au cœur ne sont point libres, comme on pourroit le croire, à l'inspection des planches Anatomiques; mais ils restent attachés aux veines qui envoient le sang dans les cavités du cœur, & aux artères qui reçoivent le sang poussé hors des mêmes cavités du cœur. La Physiologie explique la systole & la diastole du cœur, par cette merveilleuse position des nerfs qui tendent au cœur: la même cause qui fait le mouvement du cœur, le détruisant le moment d'ensuite, par son mécanisme naturel; de là vient que dans un moment de la vie le cœur semble éprouver un violent spasme, & qu'un moment après il reste entièrement paralytique. On voit par-là que les nerfs cardiaques ne peuvent être offensés, à l'occasion d'une plaie dans le voisinage du cœur, que l'intégrité des gros vaisseaux ne soit en même-temps détruite vers le cœur, d'où s'ensuivra une mort inévitable: mais on ne considère ici que la seule lésion des nerfs du cœur. Les observations Anatomiques nous ont démontré que tous les nerfs qui parviennent au cœur, prennent naissance de la huitième paire, des nerfs intercostaux, ou des nerfs récurrents. Or les troncs de ces nerfs peuvent être lésés dans leur cours, & l'effet que ces nerfs opèrent sur le cœur, par conséquent être détruit.

Willis, *Anatomie du cerveau*, ayant coupé à un chien vivant la peau du gosier, lia bien ferrés les deux troncs de la paire vague; l'animal s'engourdit aussitôt, & devint muet, & éprouva vers les hypocondres, des mouvements convulsifs, avec un grand tremblement. Cette affection cessant peu après, il resta comme mourant, refusant de prendre des aliments; il ne laissa pas cependant de vivre encore plusieurs jours, après que ces mêmes nerfs furent entièrement coupés, jusqu'à ce qu'il mourût presque de faim. L'on vit cependant, lorsqu'on l'eut ouvert, que le sang coagulé contre les ventricules du cœur & dans les gros vaisseaux, s'étoit tout-à-fait mis en grumeaux. Or on ne trouve pas que le sang se coagule de cette façon dans les animaux morts de faim. Le même Auteur regarde, comme la cause de cette longue prolongation de la vie, les rameaux du nerf récurrent & de l'intercostal qui vont au cœur.

Lower, *Traité de corde*, fit la même expérience, & vit aussi-tôt le cœur palpiter & trembler, & l'animal traîna une vie languissante pendant un jour ou deux, ayant un très-fréquent battement de cœur, & la respiration très-embarrassée; après quoi il mourut enfin. Or l'animal dans cet état éprouve une grande douleur qu'on ne peut soulager qu'en le baignant bien ferré. Cependant Bohne, *Circulus Anatomie. Physiologie*, assure qu'un animal qu'il avoit exposé à ce martyre philosophique, étoit mort comme frappé de foudre au moment qu'on le ferra avec des ligatures. Les nerfs de la huitième paire, & ceux qui constituent la paire intercostale, étant coupés transversalement à l'endroit du cou, l'animal eût aussitôt accablé d'une langueur qui présage une mort future: il éprouve des tremblements, il perd insensiblement ses forces, & meurt enfin dans l'espace d'environ vingt heures. WIESEN, *Neurographie*.

J'ai fait la même expérience sur un chien en liant la huitième paire & l'intercostale, à chaque côté du cou; il ne jectoït aucun cri, mais rendoit avec effort quelque son assez sourd; il entroit par intervalles dans une extrême fureur, & tomboït dans une grande anxiété, mordant, d'un air effarouché, tout ce qu'il rencontroit;

mais avant que d'éprouver ces tremblements, le bout de son nez commença à se retirer étonnamment; il vint de cette façon depuis six heures du soir jusqu'à onze de la nuit, & je le trouvai mort le lendemain matin.

Tout cela nous fait voir que les nerfs cardiaques ayant été coupés dans un animal vivant, il s'en est toujours ensuivi la mort, soit plutôt, soit plus tard, & que l'animal est d'abord tombé comme en agonie, ce qui vient de ce que le cœur ne peut plus chasser le sang contenu dans ses cavités: mais nous remarquons dans les maladies, que les hommes restent quelquefois dans une pareille agonie pendant deux jours, & quelquefois davantage, le sang ne pouvant être transmis par les artères obstruées. Il en a été même de ces animaux, qui, après qu'on leur eut lié ou coupé ces nerfs, ont vécu plus long-temps; peut-être aussi que d'autres petits nerfs distribués dans la substance du cœur, ont entretenu pendant long-temps le mouvement vital; ainsi a-t-on trouvé un rameau d'un grand nerf prenant son origine dans le plexus ganglionnaire semi-lunaire, de Vieussens, proche le grand plexus mésentérique, montant de l'abdomen dans la poitrine, & ayant son insertion à l'oreillette droite, & à la base du cœur, (*Mémoires de l'Académie des Sciences, Ann. 1734*). Cette admirable propriété naturelle au cœur, par laquelle il peut, étant même détaché de tous vaisseaux, continuer son mouvement, seroit-elle ce qui a prolongé la vie après que les nerfs cardiaques ont été coupés? Il a été parlé ailleurs de cette propriété merveilleuse du cœur.

Les expériences nous ont découvert ce qui occasionne la destruction des nerfs cardiaques dans les animaux; mais il arrive rarement dans les hommes que les troncs de la huitième paire & des nerfs intercostaux soient lésés, sans que l'intégrité des vaisseaux adjacents soit en même-temps détruite. Or la seule lésion de ces vaisseaux peut causer la mort; les troncs des carotides, & les grandes veines jugulaires portent le long du cou sur ces nerfs, & ils sont défendus des injures externes par les apophyses latérales, je ne me souviens pas d'avoir vu aucun exemple dans les Observateurs en Médecine, & en Chirurgie, de nerfs cardiaques blessés seuls.

2°. Les plaies qui pénètrent dans les ventricules du cœur, & en font sortir le sang, sont mortelles.

Comme le cœur est un muscle toujours mu, dont toutes les parties concourent, & s'unissent de façon que l'une ne peut pas se passer de l'autre, & le principe d'où toutes les fonctions vitales tirent leur origine; les Anciens Grecs & un grand nombre d'Arabes, ont dit que les plaies faites au cœur causent une mort assurée & prompte: mais il paroît qu'ils l'ont dit plutôt par hypothèse que par expérience.

Nous trouvons dans les Auteurs quelques exemples, qu'il étoit vrais, prouvent que les animaux peuvent vivre sans cœur. Il ne se trouva point de cœur dans les deux animaux que Césaire immola le jour qu'il porta pour la première fois la robe de pourpre & qu'il prit séance dans la chaise d'or. Plutarque rapporte qu'il ne vit point de cœur dans la victime qu'il sacrifioit, ce qui fut pris pour un mauvais présage, car un animal ne peut pas naturellement vivre sans cœur. Suetone rapporte la même chose dans la vie de Césaire: mais les Haruspices en imposaient souvent aux gens crédules, pour se rendre les arbitres souverains des entreprises d'état; c'est pourquoi ces témoignages sont très-suspectés étant absolument contraires à l'économie connue des animaux.

Car il ne paroît pas croyable qu'il se soit jamais trouvé des hommes ou des animaux sans cœur. Mais cette grande variété que les maladies occasionnent quelque-

fois à la situation, à la figure, à la grandeur, &c. du cœur, dont on trouve des exemples dans les Observateurs, peut jeter dans l'erreur ceux qui ne font point assez d'attention.

Un célèbre Anatomiste d'Edimbourg communiqua en 1720, à l'Auteur de ces Aphorismes une singulière observation, qui fait voir qu'il peut y avoir dans la nature des animaux monstrueux, dont la structure singulière déconcerte toutes nos connoissances. Cet homme cherchant les vaisseaux séminaux dans une grosse souris vivante & très-agile, trouva que le rein droit étoit double; mais ayant ouvert la capsule qui le couvroit, il aperçut le vrai rein droit, l'autre corps qui ressembloit au rein, & qui étoit renfermé dans une enveloppe particulière, avoit la même grandeur & la même figure que le cœur a coutume d'avoir dans cet animal, la base regardoit les parties supérieures du corps, & son sommet les inférieures.

Ce cœur examiné avec tout le soin possible avoit deux ventricules séparés l'un de l'autre par une cloison moyenne, & une oreillelle gauche, ses valvules & ses colonnes charnues; mais il ne paroïssoit aucun vestige d'oreillelle droite, de veine-cave, de veines, ni d'arteres pulmonaires, ni d'aorte. Ayant fait l'ouverture du thorax, il n'y trouva ni péricarde ni cœur, mais des vertèbres du thorax, naissoit entre les deux poulmons une oreillelle droite, de laquelle sortoient les artères pulmonaires; les vaisseaux qui rapportent le sang du poulmon étoient réunis en un même tronc qui formoit l'aorte, laquelle étoit ensuite distribuée comme de coutume. Cet animal étoit si grosseur naturelle, & avoit les autres viscères bien formés; il avoit un cœur, mais déplacé & inutile, malgré qu'il eût toutes les parties ordinaires. Cet animal a donc sans l'action du cœur subsisté vigoureux & agile.

De fideles Observateurs prouvent assez que certains animaux ont encore vécu pendant quelque-temps après qu'on leur eût ôté le cœur. Les animaux, dit Galien, de Hippocr. & Plac. quoiqu'on leur ait arraché le cœur dans les sacrifices, & qu'il soit déjà posé sur l'autel pour les sacrifices, respirent encore, poussent de grands cris, s'enfuient même jusqu'à ce qu'ils meurent par l'effusion de leur sang qui sort en abondance. Après avoir ouvert le thorax à un animal vivant, on lia tous les vaisseaux du cœur avec une ligature que l'on fit à la base du cœur; on coupa ensuite promptement tout le cœur au-dessous de la ligature. Vesale a vu des chiens & surtout des chats courir encore quelque temps en cet état après les avoir mis en liberté. Les petits tirs du ventre de leur mere vivante, vivent après qu'on leur a enlevé le cœur encore pendant un quart d'heure avec mouvement sensible des membres, & avec une espèce de sifflement semblable au cri des enfans. La Zoologie nous démontre que les vers & les animaux qui approchent le plus de cette espèce, vivent fort long-temps après qu'on leur a arraché le cœur. Ces animaux mêmes étant coupés en morceaux, chaque partie continue de vivre pendant un temps considérable. Or les Observations de Malpighi & de Leeuwenhoek, constatent que les animaux dans leur première origine vivoient comme les vers; de-là vient qu'il reste peut-être encore quelque chose de cette ancienne ténacité de la vie tant qu'ils font dans la ventre de leur mere. Une grenouille sauta après qu'on lui eut arraché le cœur, on la jeta dans l'eau, où elle nagea; étant même sautée avec beaucoup de d'agilité hors du vase d'eau, elle continua de sauter dans la chambre pendant plus d'une heure.

Le Bourreau arracha le cœur d'un homme vivant, & tandis qu'il le tenoit dans sa main, on entendit le patient proférer quelques mots de priere, Verulam, *Hist. vitæ & mortis*; mais ce grand homme dit tout de suite que les amis du coupable avoient payé le bourreau pour qu'il fit promptement cette opération, & mit fin aux

tourmens de ce misérable. On voit par-là qu'il n'est pas fort étonnant qu'un froid extraordinaire aux parties internes ayant resserré un peu les vaisseaux coupés, & la disposition de tous les organes animaux étant dans une intensité extrême dans ces derniers momens de la vie, la pression du sang ait encore agi un peu de tems sur le cerveau, & ait continué pendant quelques instans la facilité de la parole, par un dernier effort, aux organes ainsi disposés. Si l'on considère que les poulmons assés hors de l'ouverture du thorax, & contractés de toutes parts par un air froid auquel ils n'avoient jamais été exposés, pouffent avec beaucoup de force l'air qu'ils contiennent, il ne paroît pas que cette expérience soit si contraire à la nécessité du cœur; & dans celle de Vesale tous les vaisseaux étant liés, les artères faciles à se contracter, pouvoient par leur élasticité que le froid introduit avoit augmentée, chasser le sang au cerveau, au cerveau, & par conséquent prolonger la vie.

Mais les expériences faites sur les grenouilles ainsi que sur plusieurs autres animaux semblables, comme les vipères, la tortue, qui nous font voir que ces animaux ont pu vivre assez long-temps sans cœur, démontrent qu'il n'est pas possible de renfermer dans des règles générales la façon de vivre des animaux; mais qu'elle est différente dans chaque différente espèce; de façon qu'il n'est pas aisé de faire l'histoire générale de la vie; & qu'on ne peut que remarquer les expériences singulières en ce genre.

Mais l'on n'a jamais remarqué qu'il y ait eu quelque homme en qui l'on n'ait point trouvé de cœur, ou qui ait survécu long-temps à la destruction totale de la fabrique du cœur: cela suppose, il est aisé de concevoir pourquoi les plaies du cœur, qui sont considérables, doivent être regardées comme mortelles; il est cependant également certain que toutes les plaies du cœur ne sont point mortelles, & qu'elles diffèrent beaucoup entre elles selon les différentes parties du cœur auxquelles elles sont faites.

Car si le tronc de l'artere ou de la veine coronaire a été coupé à la base du cœur, il paroît qu'il doit s'en ensuivre une mort inévitable, & même fort prompte, parce que l'aorte contractée violemment pousse avec une extrême impétuosité le sang par l'artere coronaire dans la substance musculaire du cœur, lequel sang y est bien-tôt rapporté par les veines; car tout le cœur palte chacune de ses contractions, tout le sang en étant exprimé; & un moment après lorsque le cœur est dans la diastole, toute la substance du cœur est remplie dans tous ses vaisseaux.

Mais si la plaie a pénétré le ventricule droit du cœur jusqu'à sa cavité, le sang s'écoulera en partie des vaisseaux lésés de la substance même du cœur, & en partie de la cavité même du cœur, dans le péricarde, & du péricarde dans la cavité du thorax, ou sortira par la plaie extérieure, cette plaie se dilatera lorsque le cœur s'emplira; & au même instant que le cœur se contracte, les parties lésées s'approchent les unes des autres, & le sang ne flue point alors avec abondance; cependant le sang étant écoulé, les forces diminueront, le cœur conservant néanmoins son action, & la vie n'étant pas encore détruite; lorsque la débilité est devenue extrême, le cœur est presque en repos; s'il n'y a pour lors aucun mouvement musculaire; le sang veineux circule très-lentement & en très-petite quantité. Si pour lors on s'abstient des choses, qui par le moyen de la nutrition, augmentent l'abondance du sang, & que l'on évite soigneusement tout ce qu'on appelle cardiques, lesquels par leur qualité violente augmentent le mouvement du sang, il y a lieu de croire qu'on pourra rachapper le blessé. Car personne ne croiroit, si les expériences ne nous en eussent fourni des exemples dans les blessés & les femmes qui ont fait de fausses couches, avec combien peu de sang, & quelle foiblesse de circulation l'homme peut vivre. Car lorsque la quantité du sang est en conséquence d'une

grande hémorrhagie, diminuée considérablement, & les forces abattues; la plaie ne se dilate plus, la cure commence à se faire, & s'acheve peu à peu, pourvu que l'on prenne garde que ce qui avoit déjà commencé à reprendre ne vienne à rompre par l'augmentation de la quantité & du mouvement du sang.

De plus, il faut dans les plaies faites au ventricule droit, remarquer que le poulmon continue d'agir, & prépare par la dilatation une voie aisée au sang poussé du ventricule droit. De-là vient que le sang au moment de la systole du cœur, en conséquence du libre passage qu'il a par les poulmons, ne sortira pas en si grande quantité par la plaie, ce qui facilite encore la consolidation de la plaie.

Mais les plaies faites au ventricule gauche paroissent beaucoup plus dangereuses; car si le ventricule gauche du cœur est lésé, & qu'il ne soit pas cependant totalement percé, cette plaie doit nécessairement se déchirer lorsque le ventricule gauche avec cette grande force musculaire qu'il emporte de beaucoup sur celle du droit, pousse le sang qu'il contient dans l'aorte qui oppose une grande résistance, & qu'il la dilate, ainsi que tous ses rameaux; par toute l'habitude du corps; car les fibres du ventricule gauche sont pour lors tirillées avec plus de force, que le sang qu'il contient ne peut faire de résistance, ce qui augmentera la plaie jusqu'à ce que pénétrant dans la cavité du cœur il s'ouvre un passage au sang, qui en sort plus facilement que par l'aorte qui résiste, ou il est fort à craindre si quelque consolidation commence à s'y former qu'il ne se fasse un anévrysme en cet endroit plus débile, ce qui dérangera l'action du cœur. On pourra vivre à la vérité dans cet état, mais toujours en proie à des souffrances dont la mort sera le seul remède. Mais si le ventricule gauche est percé par une plaie ouverte qui pénètre dans sa cavité, il s'en ensuivra une mort certaine & prompte. Il sembleroit qu'une pareille plaie coupant l'origine de l'aorte même immédiatement au-dessus des valvules, causeroit la mort plus promptement que toute autre plaie. Mais le ventricule gauche étant percé, les valvules de l'aorte soutiennent le sang contenu dans les artères: ainsi tout le système artériel demeure plein. Les artères se contractant ensuite poussent le sang en avant, & par conséquent la vie peut durer encore quelque temps.

Les Observations de Médecine nous ont appris que quelques personnes ont souvent vécu un temps assez considérable avec une plaie faite au cœur surtout, lorsqu'il n'y a que le ventricule droit de percé. Quelques observations nous ont même fait voir que la consolidation des plaies du cœur étoit possible.

* Un jeune homme donna un coup de couteau à un de ses amis, entre la troisième & la quatrième côte gauche. Le blessé marcha depuis le Faubourg jusques chez lui; & il vécut encore cinq jours: on vit lorsqu'on l'eut ouvert que la plaie fort petite au-dessous du sternum avoit pénétré obliquement le ventricule droit.

Un Etudiant d'Ingolstadt reçut un coup de pointe par un Imprimeur, dans la partie gauche du thorax. Il traversa en courant la Place qui est fort grande, & il conserva pendant presque une heure son esprit & ses sens, de façon qu'il put parler & se recommander à Dieu. Lorsqu'on eut ouvert son corps, tous les Professeurs en Médecine, & les autres spectateurs virent que la plaie avoit pénétré transversalement la substance même du cœur, & de ses deux ventricules, en sorte qu'ils purent connaître par la forme de la plaie la nature de l'instrument vulnérant, & en faire leur rapport en Justice.

Un homme de qualité reçut dans un combat singulier un coup d'épée sous la mamelle gauche. Il continua de se battre après ce coup reçu; il courut deux cents pas après son ennemi qui fuyoit, & tomba mort. L'on trouva

dans son corps une plaie dans laquelle on fouroit le doigt, qui pénétrait la substance du cœur, & une grande quantité de sang épanché répandu sur le diaphragme.

Le Roi de Danemarck lâcha un coup de fusil au travers du corps d'un cerf: l'animal après cette blessure sit encore cinquante pas avant que de tomber. Le premier Médecin du Roi, qui étoit pour lors présent, ayant examiné le cœur, trouva que le lingot avoit traversé les deux ventricules, de façon que l'on fouroit les trois doigts dans l'ouverture de la plaie.

Un Chirurgien ayant ouvert un homme qui avoit été blessé au thorax, trouva que la plaie faite au corps du cœur s'étoit cicatrisée.

Des observations faites à la chasse, & en particulier sur des sangliers, des chiens, des cerfs, nous ont fait voir des plaies faites au cœur, cicatrisées & guéries. Il y a une infinité de pareilles observations. Voyez le recueil qu'on en a fait, *Miscell. Cur. Dec. 2. ann. 6.*

On peut conclure de tout ceci que les plaies du cœur sont toujours fort dangereuses; mais que cependant elles ne causent pas toujours une mort prompte & certaine. On voit aussi qu'il ne faut pas toujours perdre espérance même dans les plaies les plus dangereuses; car souvent lorsqu'on ne fait qu'entretenir la vie dans une extrême débilité, les plaies dont on n'attendoit aucune consolidation, peuvent cependant se consolider.

Celles qui répandent hors du corps, ou au-dedans du corps, le sang qui vient du cœur, du cerveau & du cercelet, & auxquelles la situation de la partie empêche de remédier. Telles sont les grandes blessures du poulmon, du foie, de la rate, des reins, du pancréas, du méfentère, de l'estomac, des intestins, de la matrice dans les femmes grosses, de la vessie vers ses principales artères, de l'aorte, des artères, des artères & des veines vertébrales & autres semblables.

On a démontré dans les premiers articles de ce paragraphe, qu'il n'y a point de remède aux plaies qui détruisent la fabrique du cercelet, ou qui par la lésion de la moelle allongée & par celle de la moelle spinale font dans l'endroit le plus haut ou par celle des nerfs cardiaques, empêchent que l'influence vitale des esprits séparés du sang, par le mécanisme du cercelet, n'opère sur le cœur & sur les autres parties du corps les effets nécessaires à la vie; or il est nécessaire pour que ces esprits vitaux soient séparés par le mécanisme du cercelet, que le sang soit chassé dans les artères, par la force musculaire du cœur, & c'est pour cela qu'on regarde comme mortelles les plaies profondes & qui pénétrant les cavités du cœur. Toute l'action du cœur consiste à recevoir le sang que lui apportent les veines, & à le renvoyer dans les artères; c'est pourquoi toutes les plaies qui offensent les vaisseaux qui portent le sang au cœur, ou ceux qui le reçoivent à sa sortie du cœur, de façon que le sang coule hors du corps par l'ouverture de la plaie, ou s'extravaçant s'accumule dans les cavités du corps & ne retourne plus au cœur, empêchent que le sang soit poussé le long des artères du cerveau en quantité suffisante & avec autant de force qu'il convient, ce qui dérange nécessairement toutes les fonctions du cerveau & du cercelet, & les détruit enfin totalement. Et il n'importe pas que les vaisseaux soient lésés dans la route qu'ils tiennent avant que de se disperser par les viscères dont ils constituent la fabrique, ou qu'ils le soient dans les viscères mêmes avec un semblable effet, c'est-à-dire, avec une effusion de sang assez considérable pour offenser l'action du cerveau & du cercelet: ainsi toutes les plaies des vaisseaux & des viscères, dont il est fait mention dans ce paragraphe, ne sont absolument mortelles qu'autant qu'elles

sont accompagnées de cette circonstance. Il faut de plus que la qualité de la plaie soit telle, que ni la ligature, ni les autres secours de l'art ne puissent empêcher l'écoulement du sang. Les plaies qui suivent tiennent le premier rang parmi celles-ci.

Les grandes blessures du poulmon. Le ventricule droit reçoit le sang de tout le corps qui lui est apporté par les veines, & le chasse par le poulmon dans la gauche. Lors donc que le poulmon a reçu une large blessure, le sang poussé par la force du cœur qui se trouve fort proche fort par les vaisseaux coupés, ce qui fait qu'il ne retourne pas au ventricule gauche, mais qu'il se perdra par la plaie, ou passant dans les cavités du poulmon qui contiennent l'air, sortira à grands flots; ou enfin, épanché dans la cavité de la poitrine, il empêchera le poulmon de se dilater librement; ainsi il est aisé de voir que l'effet de ces fortes de plaies, est mortel.

Les observations de Médecine nous démontrent que les plaies du poulmon sont funestes. Quelqu'un ayant eu la poitrine percée d'une bourse de fusil avec dilacération considérable du poulmon gauche, & de ses vaisseaux, en mourut dans les vingt-quatre heures à la suite d'une copieuse hémorrhagie, & d'une grande difficulté de respirer, &c. Bohnius, de *Renovatione vulnerum*.

On trouve dans le même endroit deux autres exemples qui confirment la même vérité. On trouve, il est vrai, chez les Auteurs des observations qui consistent que l'on a guéri des plaies au poulmon; mais ou elles étoient légères, ou elles étoient telles que le Chirurgien y pouvoit porter la main: aussi voit-on dans Hildan, qu'une partie du poulmon qui sortoit par une plaie faite à la poitrine, fut coupée avec un fer chaud, & que le malade en fut parfaitement guéri ensuite. On en voit un autre exemple fort surprenant dans Forestus, *Observ. Chirurg. Lib. VI. Observ. 4.* où l'extreme difficulté de respirer, qui s'ensuivit d'une plaie faite au thorax, le vomissement de sang occasionné par la toux, &c. manifestèrent que le poulmon étoit offensé. Cependant le malade fut guéri, & trois mois après que la plaie eut été guérie, il rendit en toussant, avec du pus, un ténac, qui par l'imprudence d'un Chirurgien étoit tombée dans la poitrine, & fut enfin hors d'affaire. Or si le blessé meurt en conséquence d'une plaie à la poitrine, & qu'en l'ouvrant on trouve le poulmon offensé, on a raison de rapporter aux Juges que c'est cette plaie qui a été la cause de sa mort; quoique l'on soit quelquefois venu à bout de guérir des plaies faites au poulmon. Même, il est à craindre dans les plaies les plus légères du poulmon, qu'elles ne dégénèrent en ulcères du poulmon qui feront tomber le blessé dans une lente & mortelle conformation: on en trouve un exemple dans Forestus, *Observ. Chirurg. Lib. VII. Observ. 4.*

Du foie. Car le sang veineux des viscères abdominaux étant rassemblé, est porté dans le foie par la veine-porte; le tronc de la veine-cave ascendante prend naissance dans le foie; tout ce viscère mou paraît comme une éponge pleine de sang; les artères hépatiques sont par proportion au volume considérable de ce viscère fort petites. Mais il se distribue dans le foie de grands rameaux de la veine-porte. On voit par-là que les plaies du foie sont toujours fort dangereuses, & que si les grands rameaux des vaisseaux dispersés dans le foie sont lésés, elles causent infailliblement & pour l'ordinaire fort promptement la mort, en conséquence de l'effusion d'une grande quantité de sang épanché dans la cavité de l'abdomen, ou perdu par l'ouverture de la plaie, d'où s'ensuivent la défaillance, & une prompt mort.

Un homme ayant reçu un coup de flèche dans le foie, tout son corps acquit en un instant une couleur cadavéreuse, ses yeux se creusaient, il éprouva une grande anxiété, une grande agitation, il mourut avant que l'assemblée se retirât, & le même jour qu'il reçut le coup.

Or il est évident que ces fortes de plaies faites au foie, dans les endroits où se distribue la veine-porte, sont les plus dangereuses. Hippocrate, *Epid. VII. Et c'est pour cela que Celse, Lib. V. cap. 26.* les regarde comme inguérissables. Mais il prétend que celles qui divisent le foie dans la substance convexe ne sont point absolument mortelles, quoiqu'elles soient effectivement difficiles à guérir. Hildan rapporte dans une lettre qu'il écrit à Sennert, un exemple fort surprenant d'une plaie guérie au foie.

* Un homme ayant reçu une large blessure dans l'hypochondre droit, qui fut suivie d'une hémorrhagie si considérable qu'il en tomba en défaillance, & un morceau de son foie qui passoit par l'ouverture de la plaie, lui ayant été coupé avec des ciseaux, il ne laissa pas de recouvrer une parfaite santé, quoiqu'il fût survenu les plus cruels symptômes. Il mourut au bout de trois ans d'une fièvre continue, & l'on trouva dans son cadavre qu'une petite partie du plus bas lobe du foie avoit été coupée, & qu'il s'étoit formé sur la plaie une bonne cicatrice. Mais l'on voit par cette même histoire que la plaie n'avoit point pénétré jusqu'aux grands rameaux des vaisseaux hépatiques; & véritablement on a observé que ces plaies mêmes les plus légères du foie ont été pour l'ordinaire funestes quoiqu'elles ne causent pas la mort sur le champ.

Un Archer d'une intrépidité sans égale, voulant conduire en prison un certain fripon d'humeur à se bien défendre, reçut un coup de hache dans la plus basse portion du foie; le sang qui en distilloit ayant fait place au pus lui occasionna une petite fièvre lente dont il s'ensuivit une si grande consommation de tout le corps, qu'il mourut dans les quarante jours. Voyez Tulpus, *Observ. Med. Lib. II. cap. 26.*

De la rate. Quoique Démocrite ait dit, *Epist. ad Hippoc. de Natur. Humana*, que la rate qui est située vis-à-vis le foie est nuisible au corps humain, & y est inutile, & que l'on soit assuré par des expériences faites sur des animaux vivans, que l'on peut leur ôter la rate sans qu'il en résulte de danger pour la vie, & sans altérer beaucoup la santé; quoiqu'on l'ait même ôtée à des hommes, comme on en fait des exemples: cependant ce viscère a de si grands vaisseaux sanguins, & si proches du cœur qu'on a tout lieu de craindre qu'il ne s'ensuive de ses plaies une hémorrhagie mortelle. Des observations de Médecine nous assurent qu'il s'en est ensuivi la mort.

* Un jeune homme de quatorze ans reçut en badinant un « coup de bâton dans la région de la rate, dont il éprouva des douleurs si violentes, & de si fréquentes « défaillances qu'il en mourut dès le lendemain. » Tulpus, *Observ. Med. Lib. II. cap. 29.*

Le même Auteur rapporte un autre exemple assez semblable au premier: & l'on trouva dans deux cadavres, qu'il s'étoit fait dans la rate une fente à pouvoir aisément mettre deux doigts dedans.

Bohne, de *Renovatione Vulnerum*, a vu de semblables exemples de la rate fendue à l'occasion d'un coup donné extérieurement, avec une grande quantité de sang extravasé ramassé dans l'abdomen, & dont les deux blessés sont morts.

Il est cependant très-probable que les plaies très-légères de la rate ainsi qu'au foie, ne sont pas toujours absolument mortelles, quoiqu'elles soient toujours dangereuses.

Aux reins. Celse dit, qu'il n'est pas possible de conserver la vie à ceux qui ont reçu quelques blessures dans les reins. L'on croira seulement, si l'on considère la grandeur des artères émulgentes, qu'il peut survenir une hémorrhagie mortelle, si les grands rameaux de

ces artères sont coupés dans la substance des reins, ou vers leur entrée dans les reins. Si le péritoine se trouve en même-temps offensé, le sang fuera dans la cavité de l'abdomen : mais si les reins sont offensés par une blessure faite par-derrière, sans que le péritoine soit endommagé, il se fera alors une étonnante effusion de sang sur la tunique graisseuse qui est située entre les muscles, & le sang ne pourra pas si librement fuir des reins par la plaie. Cette doctrine peut se concilier avec l'endroit où Hippocrate ordonne l'incision dans le calcul des reins. Car il y dit, « qu'il faut, lorsque « la douleur est vive, laver beaucoup avec de l'eau « chaude, & appliquer sur l'endroit qui est le principal siège de la douleur, des fomentations tièdes : « mais que lorsqu'il y a gonflement & tumeur, il faut « alors faire une ouverture proche du rein, *κατά τὴν « γαστήρ*; & après en avoir fait sortir le pus, précipiter le gravier en mettant en œuvre des remèdes diurétiques, de *Intern. Affection. c. 15.* » Car il est évident qu'il n'a pas prétendu que l'on incisât le rein même, & que l'on retirât le gravier par cette incision.

L'on a dit à l'article *Calculus* ce que l'on doit penser de la néphrotomie.

Une observation de Forestus, *Lib. XXV. Obs. 20.* nous fait cependant voir que toutes les plaies des reins ne sont pas mortelles; puisqu'un homme âgé de vingt ans ayant reçu un coup de couteau aux lombes dans le rein droit, éprouva pendant six jours une entière suppression d'urine, à l'occasion du sang, qui, du rein blessé, distilloit dans la vessie; cependant il guérit heureusement de cette suppression, & de sa blessure.

Du pancréas. Si les troncs ou les grands rameaux dispersés dans ce viscère, sont coupés, l'épanchement du sang dans la cavité de l'abdomen & sa corruption ensuit, pourra causer la mort, comme l'effet de cette plaie. Il paroît cependant que le pancréas étant au-dessous du ventricule, ne peut guères être offensé sans que la blessure passe par d'autres viscères.

Du mésentère. Eustachi, dans sa *Planche XXVII. Fig. 2. & 3.* nous fait voir les grands vaisseaux sanguins qui passent dans le mésentère, & quelle place ils y occupent; car outre les grands rameaux de la veine-porte, & les branches de la veine-cave, il passe encore de grands troncs artériels par le mésentère; savoir, les artères mésentériques supérieure & inférieure. Ces vaisseaux étant donc coupés à l'occasion d'une plaie, il pourra s'en ensuivre une hémorrhagie mortelle, & la cavité de l'abdomen se trouver remplie de sang épanché. Boerhaave rapporte un exemple, où le malade mourut au bout de trois jours, à l'occasion d'une blessure dans la région épigastrique. Or, on remarqua dans son cadavre, que le coup avoit pénétré par l'épiploon jusques dans le centre du mésentère, & avoit coupé, outre les petits vaisseaux épiploïques, une grosse branche de l'artère mésentérique supérieure; en conséquence de quoi le sang extravasé & tendant à la corruption, fit enfler l'abdomen qui étoit par lui-même fort gros & fort gras. La mort fut une suite de la rupture des vaisseaux de l'épiploon, en conséquence de laquelle l'abdomen avoit été entièrement rempli. Ruyssch, *Advers. Anat. Decad. 2. N°. 4.*

Mais il y a encore un autre danger à craindre dans la lésion du mésentère occasionnée par une plaie, dont il paroît qu'on doit la connoissance au célèbre Ruyssch. Il fut pendant plus de cinquante ans chargé par ordre des Magistrats, de visiter les cadavres des gens que l'on trouvoit assassinés dans les rues d'Amsterdam, à l'effet de faire son rapport aux Juges de la nature des plaies. Car il dit qu'il avoit souvent remarqué, que les plaies au mésentère, caufoient la mort, en deux ou trois jours, & que les blessés éprouvoient avant, de

cruelles & de fréquentes douleurs d'abdomen, & qu'il étoit cependant assuré, en les examinant attentivement, qu'il n'y avoit aucune autre partie importante d'offensée. De plus, si les gens qui élèvent des volailles s'aperçoivent, lorsqu'ils châtrent les coqs, que le mésentère est offensé, si légèrement que ce soit, ils les égorgent aussitôt, instruits par expérience que ces animaux mourroient promptement de cette blessure. Or, il paroît que la mort qui suit ces sortes de plaies, est causée par la lésion des nerfs du mésentère; car les observations de Médecine faites sur les hernies & les étranglements des intestins, nous font voir quelle prodigieuse influence ont les nerfs distribués dans les viscères abdominaux, même sur les fonctions vitales du corps humain. C'est sans doute ce que vouloit dire Hippocrate dans l'endroit de ses *Prénotions de Cor.* où il s'exprime en ces termes :

« Ceux dont les nerfs intérieurs sont lésés, meurent, si « la plaie est large & transversale, soit que le nerf « offensé soit gros ou petit; mais il en réchappe quel- « ques-uns, si la plaie est petite & droite. » Cornarius, au lieu de *si le nerf est lésé*, lit *si le nerf est lésé*, laquelle façon de lire approche davantage de ce sentiment.

De l'estomac, des intestins. On considère dans cet article les plaies de ces parties comme pouvant causer la mort par l'épanchement du sang qui suit de la rupture des vaisseaux sanguins. On parle à l'article *Abdomen* des maux qui s'ensuivent de la sortie des matières contenues dans le ventricule & les intestins, par la plaie; car le ventricule est entouré de fort gros vaisseaux, qui descendent autour de ses deux orifices vers son fond, & sont joints dans cette route par de fréquentes anastomoses à de semblables vaisseaux qui montent du fond du ventricule. L'un de ses grands rameaux étant par conséquent coupé, le sang qui passe par les autres vaisseaux du ventricule, s'écoule aisément par le vaisseau lésé. Les Observateurs nous fournissent quantité d'exemples par lesquels nous voyons qu'il s'est ensuivi la mort, des blessures du ventricule. Il suffira d'en rapporter un qui prouve qu'il s'en est ensuivi une grande hémorrhagie.

* Un Paysan reçut un coup d'une large épée dans l'hypochondre droit au-dessous des fausses côtes : il rendit beaucoup de sang par la bouche & par les selles, survinrent les sueurs, la syncope, le froid aux extrémités & les convulsions, & il mourut le troisième jour. J'ai trouvé, lorsqu'on lui eut ouvert l'abdomen, une large plaie dans le fond du ventricule, les artères & les veines qui s'y trouvent en très-grand nombre, étant entièrement coupées; il s'étoit fait en même-temps un grand épanchement de sang dans l'abdomen. Boerhaave, *Synops. Anatomie, Tom. III.*

Or, les intestins attachés au mésentère, en reçoivent leurs vaisseaux, qui, appliqués de part & d'autre au canal intestinal, sont joints ensemble par des anastomoses dans la partie de l'intestin opposée au mésentère. Ainsi les plaies faites aux intestins, surtout vers le mésentère, peuvent couper de fort gros vaisseaux; d'où s'ensuit une grande effusion de sang dans la cavité de l'abdomen, & la mort.

* Un homme fut blessé d'une épée aiguë dans l'hypochondre droit, un peu au-dessus de la région de l'ombilic; il se plaignit d'une violente douleur d'abdomen, rendit beaucoup de sang par les selles; il éprouva ensuite des soulèvements d'estomac, des hoquets, de fréquentes défaillances, & mourut au bout de quatre heures. Lorsqu'on lui eut ouvert l'abdomen, qu'on eut nettoiyé le sang & les excréments dont il étoit plein, on trouva que l'intestin colon étoit tout-à-fait coupé transversalement & sphacélé de toutes parts. Boerhaave, *Ibid.*

Mais la lésion des grands vaisseaux du ventricule & des intestins paroit augmentée de beaucoup le danger, en ce que ces viscères éprouvent continuellement un mouvement périaltique. De-là vient que ces plaies ne sont presque jamais en repos. De la lésion des nerfs distribués dans le ventricule & les intestins, naissent peut-être aussi des maux semblables à ceux qui s'ensuivent des plaies de ceux du méfentère, comme nous le venons de dire tout-à-l'heure.

Cependant on rencontre dans les Observateurs quantité d'exemples de plaies guéries au ventricule & aux intestins. De-là vient que l'on ne doit pas regarder comme mortelles toutes ces sortes de plaies.

De la matrice dans les femmes grosses. Après que la femme a conçu, & que l'œuf développé commence à remplir de son volume augmenté, la cavité de la matrice, la matrice se distend de toutes parts, & tous ses vaisseaux s'agrandissent à proportion en tout sens, & reçoivent une plus grande quantité d'humeurs; c'est pourquoi la matrice d'une femme grosse a presque la même épaisseur que lorsqu'elle est contractée, la femme n'étant point grosse; & cependant elle acquiert un volume considérable par la dilatation des vaisseaux qui se remplissent en même-temps; ce qui fait dire à Hippocrate, de *Mulier. morb. Lib. I. cap. 23.* « que lorsqu'une femme a conçu, le sang est peu-à-peu porté de tout le corps dans la matrice, & en enveloppant tout au-tour ce qui est contenu dans la matrice, l'ac- croît; » & il en tire la raison pourquoi les femmes grosses sont pâles, qui est que le sang pur distille tous les jours du corps, & est porté au fœtus, &c. comme on le voit dans le même Livre sur les maladies des femmes, à l'endroit que j'ai cité plus haut. On voit par-là combien sont dangereuses les plaies faites à la matrice d'une femme grosse, les vaisseaux étant distendus par une si grande quantité de sang. Le danger est d'autant plus considérable, que le fœtus distendant la matrice, empêche que la matrice ne se contracte, & que les vaisseaux ne se rétrécissent. Mais si immédiatement après la plaie faite à la matrice on en retiroit le fœtus, il y auroit espérance par la contraction de la matrice que l'hémorrhagie s'arrêteroit, & que la plaie se consolideroit. Car nous avons des exemples que des femmes ont vécu, après leur avoir ouvert la matrice même, & en avoir retiré le fœtus par cette ouverture.

* Une femme à son premier enfant eut le vagin ouvert par un accouchement très-laborieux; il s'y fit une concrétion si considérable, que son ouverture auroit à peine contenu un pois. Étant devenue grosse une seconde fois, comme elle étoit en travail, & qu'il n'y avoit point d'espérance de pouvoir l'accoucher, & que le fœtus étoit déjà mort dans la matrice, on l'en tira fort heureusement, en ouvrant l'abdomen & la matrice, sans qu'il survint aucun symptôme fâcheux, ni défallance. *Al. Lipsi. An. 1693.* & la mère n'en mourut point.

Nous avons un autre exemple d'un cruel accouchement, qui est celui qu'on appelle Césarien, appuyé du témoignage public.

Une femme âgée de quarante-huit ans, étant grosse de son premier enfant, ne pouvoit point accoucher, parce que le passage étoit trop étroit, malgré qu'on eût mis en œuvre toutes sortes de moyens. Au bout de sept jours, le Chirurgien aussi hardi & expérimenté, fit incision à la matrice, & en tira le fœtus sans qu'il en survint aucun accident, & la mère jouit ensuite d'une santé très-parfaite. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Ann. 1731.* Voyez-en un autre exemple à l'article *Cæsarean sectio.*

De la vessie vers ses principales artères. Malgré qu'Hippocrate ait regardé les plaies de la vessie comme mor-

telles, & qu'il ait dit qu'elles ne pouvoient point se ressembler, *Traité de Morb. Lib. I. cap. 3.* nous sommes cependant convaincus par les fidèles observations qu'on en fait aujourd'hui, que la vessie que l'on incise dans l'opération de la pierre, se guérit. Il est pourtant à craindre que les gros vaisseaux qui passent par la vessie étant coupés, n'occasionnent une violente hémorrhagie; car ces vaisseaux sortent des grands troncs des artères iliaques qui sont fort proche, pouffent le sang avec beaucoup de violence. On trouve dans Eustache *Planches XII. figure 1.* l'origine & le cours de ces vaisseaux. On court surtout un plus grand danger en ce que la vessie dans le calcul est devenue souvent beaucoup plus épaisse, & les vaisseaux plus dilatés; or ces vaisseaux étant coupés, la vessie, tant que la pierre restera dans la cavité, ne pourra se contracter entièrement; & de-là vient qu'ils continuent de rendre du sang par l'ouverture de la plaie. La pierre étant ôtée, la vessie contractée, & l'urine sortant librement par la plaie faite, les vaisseaux coupés peuvent se ressembler de nouveau.

De l'aorte. Tout le sang de retour du poulmon dans le ventricule gauche, est poussé dans le plus grand de tous les vaisseaux artériels du corps, qui est l'aorte, laquelle formée en arc tend vers le bas, appuyée sur l'épine, en s'écartant un peu vers la gauche jusqu'à l'os sacrum, & se divise-là en deux rameaux égaux, que l'on nomme les artères iliaques. Mais elle conserve le nom d'aorte dans toute la route qu'elle fait depuis le cœur jusqu'à l'endroit où elle se sépare en deux. Or, il est évident qu'il n'y a aucune espérance de guérison en cas que l'aorte vienne à être blessée, puisqu'elle reçoit du ventricule gauche tout le sang en ligne directe, & que le Chirurgien n'y peut nullement porter les mains. Car elle est renfoncée dans les parties intérieures du corps, qui la mettent en sûreté, appuyée le long des vertèbres; & cette blessure causera la mort d'autant plus promptement qu'elle sera plus proche du cœur.

Des carotides. Les artères carotides prennent naissance de la courbure de l'aorte qui sort du ventricule gauche; la droite sort pour l'ordinaire de l'artere foecalièvre du même côté. Ces deux artères parcourent les deux côtés de la trachée artère jusqu'à la hauteur du larynx, où chacune se divise en deux rameaux, dont l'un qui va particulièrement aux parties externes de la tête, s'appelle carotide externe; l'autre qui entre dans le crâne, se distribue dans le cerveau, & se nomme carotide interne. On les appelle simplement carotides dans toute cette course, depuis leur naissance de l'aorte ou de la foecalièvre, jusqu'à cet endroit où leur tronc se partage en deux rameaux. Ces artères ont dans l'homme presque la grosseur du petit doigt. On voit de-là quelle hémorrhagie considérable il doit s'ensuivre de tous les côtés, puisqu'elles reçoivent le sang que le cœur, qui en est si proche, pousse avec tant de violence. Il est effectivement vrai-que les carotides, dans presque toute cette course, sont fort près des téguments du corps, de façon que l'on peut aisément avec le doigt sentir le battement dans le cou. Il paroit de plus que l'on peut aisément lier une artère carotide, puisque l'autre carotide & les artères vertébrales peuvent porter à la tête une quantité convenable de sang. J'ai lié les deux carotides à un chien, à qui j'avois huit jours auparavant coupés les nerfs récurrents, & je n'ai pas remarqué qu'il en ait ressenti aucun mal; car huit jours encore après cette dernière opération, je trouvais cet animal gai & vigoureux. Je lui liai pour lors les veines jugulaires sans qu'il parût en résulter aucun mal, & je le trouvais au bout de quatre jours entièrement sain. Examinant alors les ligatures que j'avois faites aux carotides, je les trouvais très-serrées, & il s'étoit formé un thrombus fort dense & fort compacte entre la ligature & le cœur. Ayant ouvert le crâne, je ne trouvai aucun changement dans le cer-

veau ; le vólume même du cerveau paroîtloit plutôt augmenté que diminué.

Mais si l'on fait attention aux difficultés qui surviennent lorsqu'un homme a l'artère carotide coupée, l'on verra qu'on a raison de regarder cette plaie comme mortelle : car l'hémorrhagie étant considérable, pourra en quelque sorte causer la mort du blessé. Ou pour pouvoir apporter remède à cette blessure, il faudroit qu'il se trouvât au moment même que la blessure viendroit d'être faite, un habile Chirurgien qui comprimit avec les doigts vers la trachée-artère qui résiste, les deux extrémités de la carotide coupée, & qui fit des ligatures aux membres, afin que les veines étant comprimées, il retournât au cœur une moins grande quantité de sang, & que le sang ne pût pas par conséquent sortir avec la même impétuosité. Ce qui étant fait, on devroit chercher les deux extrémités de la carotide coupée, & les lier ensuite. Car il ne suffit pas d'avoir lié la partie de l'artère qui est la plus proche du cœur, car le sang continueroit de couler par l'autre, parce que les carotides se joignent au-dessous de la base du cerveau l'une à l'autre, & avec les artères vertébrales, par d'assez gros rameaux auxquels elles donnent naissance. On voit par tout ceci, qu'un Chirurgien, si adroit pût-il être, ne suffit pas, mais qu'il est nécessaire qu'ils soient au moins deux. Il ne paroît pas de plus que l'on puisse trouver les extrémités de l'artère coupée, à moins que d'agrandir la plaie en coupant les tégumens, en conséquence de quoi on ne manqueroit guère d'imputer la mort qui s'ensuivroit de cette blessure, aux Chirurgiens même, quoiqu'ils eussent apporté tous leurs soins pour procurer au blessé la guérison. Mais si le blessé avoit perdu une assez grande quantité de sang, pour que tombant en défaillance, l'hémorrhagie s'arrêtât presque d'elle-même, on seroit peut-être bien de tenter cette dernière ressource.

Des vertébrales. Les artères vertébrales sorties des artères scapulaires, s'avancent de part & d'autre vers les troncs des apophyses transverses des vertèbres du cou. En passant elles transmettent par les jointures des vertèbres, des rameaux à la moelle spinale & à ses enveloppes, ainsi qu'aux muscles voisins. C'est pourquoi ces artères étant coupées, elles ne peuvent pas aisément se retirer en arrière, ni reformer par conséquent leur orifice ; & comme elles communiquent par les rameaux auxquels elles donnent naissance sous la base du crâne avec les artères carotides internes, le sang apporté par les carotides pourra sortir par les plaies de ces artères ; ce qui fera d'une conséquence très-dangereuse ; & il n'y a pas moyen de lier ces artères lorsqu'elles sont blessées, les extrémités de l'artère coupée se retirant dans ces troncs osseux. Il n'y a point d'autre espérance, sinon que l'extrémité de l'artère coupée puisse se consolider, dans le cas où le malade est extrêmement affoibli par l'hémorrhagie, observant de ne lui sustenter ce fil de vie qui lui reste qu'avec une légère nourriture donnée en petite quantité, & sans faire usage d'aucuns cardiaques. Or, on peut s'assurer qu'une pareille guérison n'est pas absolument impossible, par des exemples de plaies même au cœur qui ont été guéries, & par l'exemple étonnant rapporté plus haut, d'un homme qui réchappa d'une blessure qui lui avoit coupé l'artère axillaire.

Il est aisé de voir qu'on a le même danger à craindre de la lésion des autres grandes artères, comme par exemples des émolgentes, des iliaques, &c.

Il est évident que les plaies des plus grosses veines sont pareillement mortelles pour les mêmes raisons : mais comme il se trouve quantité de veines placées fort près de la superficie du corps, lesquelles peuvent être comprimées plus facilement, & que la vélocité du sang n'est pas si considérable dans les veines que dans les artères, il s'ensuit de là, toutes choses égales d'ailleurs, que les plaies des veines sont moins dangereuses que celles des artères.

4. Celles qui ôtent entièrement la respiration comme celles du larynx avec retirement du canal coupé ; les grandes blessures des bronches, celles qui percent les deux cavités de la poitrine, enforte que l'air y entre, celles qui pénètrent les deux côtés du médiastin, dans le diaphragme, ou qui percent son centre nerveux.

Il est nécessaire dans un homme, pour que le sang puisse passer du ventricule droit dans le ventricule gauche, que le poumon dilaté par l'air respiré, ouvre un passage au sang poussé du ventricule droit par l'artère pulmonaire aux veines pulmonaires, & de là dans le ventricule gauche. La respiration est donc nécessaire à la vie, puisque l'on cesse de vivre lorsqu'elle s'arrête seulement pendant quelques moments ; or il est nécessaire, pour la respiration, que l'air puisse entrer librement dans le poumon & le distendre : donc toutes les plaies qui empêchent l'air d'entrer dans le poumon, ou que l'air entré dans le poumon ne puisse le dilater, sont mortelles. Les plaies suivantes sont de cette nature.

Comme celles du larynx avec retirement des parties du canal coupé. La trachée-artère formée de différens points firmes cartilagineux, qui est toujours ouverte, & n'est pas susceptible d'un affaiblissement, ni d'une compression facile, entretenant à l'air une entrée libre dans le poumon ; lors donc que ce canal de l'air est coupé par une blessure de façon que l'extrémité coupée se retirent plus bas, se cache sous les parties voisines, & ne puisse plus admettre l'air, c'en est fait de la vie : mais, quelque grande que soit cette plaie, elle ne sera point du tout mortelle si le passage de l'air dans le poumon reste libre, comme nous l'apprenons de fideles Observateurs ; car les Medecins & les Chirurgiens rencontrent fréquemment de ces sortes de cas, où des hommes enuyés de la vie, ont porté sur eux-mêmes des mains homicides, ou qui, égorgés par des voleurs, ont eu la trachée-artère coupée, & qui cependant ne laissent pas d'en revenir. On ne rapportera ici que quelques-unes des observations qui contiennent des exemples de pareilles cures.

- * Un jeune homme étant mélancolique à l'occasion d'une opposition inopinée faite à son mariage qu'il étoit en droit de conclure promptement ; se coupa lui-même les cartilages de la trachée-artère ; mais les veines jugulaires, & les carotides adjacentes des deux côtés n'en furent point endommagées, il fut tout à coup privé de voix. Le Chirurgien ayant rapproché les lèvres de la plaie les cousut. Le blessé fâché qu'on lui prolongeât la vie, avoit arraché la suture. On réunit une seconde fois les lèvres de la plaie, & l'on appliqua dessus une emplâtre enduite de colle forte que l'on attachait avec des fils passés dans l'emplâtre & la plaie fut guérie dans l'espace d'un mois. Il ne resta d'autre vice, sinon, qu'étant membre d'une Académie de Musique, il fut contraint de chanter un peu plus bas qu'il n'avoit coutume de faire avant cette blessure. *TURRIVUS, Observat. Medic. Lib. I. chap. 30.*

On trouve dans Bartholin, *Hist. Med. Cent. 5. Hist. 89.* un cas semblable d'une jeune fille qui s'étant pareillement coupé la gorge, & déchiré la future de la plaie, fut guérie malgré cela.

- * Paré rapporte trois exemples semblables, *Lib. X. cap. 31.* un homme ayant la trachée-artère & la veine jugulaire coupées, perdit la voix au même instant ; les lèvres de la plaie étant recousues il recouvra la parole, & malgré que Paré pensât qu'il dût s'ensuivre une prompt mort, il se rétablit contre toute apparence. Dans les deux autres la trachée-artère & l'œsophage furent coupés, & les blessés moururent ; mais après avoir vécu

vécu quatre jours après la blessure faite, les levres de la plaie ayant été recousues la parole leur revint de façon que l'un désigna qui l'avait blessé, & l'autre avoua qu'il étoit lui-même son propre meurtrier, & mit ainsi à couvert son valet, que l'on soupçonnoit de ce crime.

Je me souviens d'avoir vu, il y a nombre d'années, un soldat qui, demandant l'aumône de porte en porte, montrait un grand trou qu'il avoit à la trachée-artère, & qu'il couvrait d'une éponge, au moyen de quoi il pouvoit alors parler commodément, mais lorsque le trou étoit découvert la voix se perdoit. Cet homme avoit eu dans un combat une grande partie de la trachée-artère emportée par une balle, ce qui fit que l'on ne put pas rapprocher les levres l'une de l'autre, & que l'on laissa cette ouverture telle qu'elle étoit; il vécut cependant plusieurs années en cet état.

Les grandes blessures des bronches. La trachée-artère étant descendue par les parties antérieures du cou dans le thorax, vers cet endroit où l'aorte se courbe à sa sortie du cœur, s'y partage en deux rameaux, qui, chacun de leur côté, vont à un lobe du poulmon; ces rameaux pour lors quittant le nom de trachée-artère prennent celui de bronches, & les subdivisions de ces rameaux qui se font dans les poulmons conservent ce même nom. L'emploi de la trachée-artère, & des bronches, étant donc de distribuer de l'air dans les cavités du poulmon faites pour le recevoir; l'air sortant par les grandes blessures de ces conduits s'écoulera dans la cavité du thorax, & dilaté par la chaleur du lieu, comprimera le poulmon, & empêchera par conséquent toute son action, d'où s'ensuivront la suffocation, & la mort, surtout si les bronches des deux poulmons sont, ainsi lésées; car la respiration est alors entièrement détruite. Le blessé, dit Hippocrate, *Coc. Præst.* 509. « meurt si l'air (mot par lequel il faut toujours entendre la trachée-artère) & le poulmon ont reçus des « blessures si considérables que le poulmon étant percé, « il entre moins d'air par la bouche qu'il n'en sort par « l'ouverture de la plaie. » Ce qui rend ces plaies beaucoup plus dangereuses, est qu'il semble que les bronches n'en peuvent pas recevoir de considérables, que les vaisseaux sanguins qui accompagnent de leurs petits rameaux les divisions des bronches, ne soient en même-temps coupés.

Celles qui pénètrent les deux cavités de la poitrine en sorte que l'air y entre. Tant que les poulmons sont renfermés dans le thorax fermé exactement de toutes parts, ils sont toujours plus distendus que s'ils étoient exposés de tous côtés à un air libre. Car pour lors ils s'affaissent & se contractent en un plus petit espace, principalement par l'action contractive des fibres musculaires qui attachent ensemble les petits segments des bronches; car dans l'homme il ne se trouve point naturellement d'air entre le poulmon & la pleure; mais l'air a toujours la liberté d'entrer dans le poulmon par la glotte. De-là vient que l'air introduit par la fente de la glotte, distend plus le poulmon que l'air extérieur qui presse les côtes, & le diaphragme ne le comprime, parce que la figure ceinturée des côtes, & la connexion du diaphragme avec les côtes & les vertèbres empêchent que l'air extérieur ne presse le diaphragme sur la cavité de la poitrine, au point qu'il y ait équilibre entre la violence de l'air extérieur & de celui qui est contenu dans le poulmon. Voilà la raison pourquoi le poulmon demeure toujours contigu à la pleure, même après la mort, tant que le thorax subsiste exactement clos & entier, comme on le voit évidemment si l'on sépare les muscles intercostaux avec précaution sans endommager la pleure, car le poulmon paroît alors entièrement contigu à la pleure, qui est d'une telle minceur qu'elle en est presque transparente. Mais lorsque la pleure est percée, le poulmon affai-

Tome VI.

sé par l'air introduit dans la cavité de la poitrine se contracte en un plus petit espace, & s'écarte de la plèvre de laquelle il étoit proche; le diaphragme auparavant concave du côté de l'abdomen, très-tendu, & pressé fortement contre la cavité de la poitrine, devient flasque, & rombe en embas. Ce qui nous manifeste clairement que dans l'homme les poulmons sont naturellement contigus à la pleure, & qu'il ne se trouve point d'air entre la superficie convexe du poulmon, & la cavité de la pleure. C'est pourquoi les côtes étant élevées & écartées les unes des autres par des muscles destinés à cet emploi, lorsque la cavité du thorax s'agrandit en même-temps que le diaphragme se contracte & s'affaïsse, il y auroit entre la pleure & la superficie du poulmon un espace sans air; mais l'air entrant librement par la glotte distend les poulmons tandis que la poitrine se dilate, de façon qu'ils demeurent toujours contigus à la pleure; & c'est ainsi que se fait l'inspiration. Mais lorsque l'air, en conséquence d'une perforation à la cavité du thorax, entre librement dans cette cavité, la pression de l'air entré par la glotte est contrebalancée; & de-là vient que le poulmon ne sera point distendu, mais qu'il se réduira par sa propre contractilité à un plus petit espace. Si cela arrive dans les deux cavités du poulmon tout à la fois, les deux poulmons affaïssés ne pourront être dilatés par l'air inspiré, & le ventricule droit par conséquent ne pourra chasser son sang dans le poulmon qui sera affaïssi, le mouvement du cœur sera promptement suffoqué; & il s'ensuivra la perte de la vie qui dépend de l'intégrité des fonctions de ce viscère.

* Galien avoit déjà fait ces expériences sur des animaux vivans, & il conclut qu'un animal perd en conséquence de grandes plaies qui pénètrent l'une des deux parties du thorax, moitié de la voix & de la respiration, mais que la voix & la respiration sont entièrement détruites, si les deux cavités sont en même-temps percées; & il déduit de là l'usage du médiastin qui divise le thorax en deux cavités, qui est que lorsqu'une plaie pénètre la cavité d'un côté, la respiration reste entière de l'autre. Vesale depuis distendant des animaux vivans, dont il découvrait la pleure, a démontré que le poulmon y demeure toujours contigu; mais que la pleure étant percée, le poulmon de son côté s'affaïsse, le thorax continuant d'être mu comme auparavant; faisant ensuite, à l'autre côté de la poitrine, une grande ouverture au moyen de ce qu'il levoit plusieurs côtes, on pouvoit voir à travers les membranes qui enveloppent le thorax le mouvement de la poitrine; mais ces membranes étant percées, ce second lobe du poulmon s'affaïssoit sur le champ.

Il semble que l'on pourroit conclure de ces expériences, que les plaies, qui pénètrent les deux cavités du thorax, causent une mort prompte & certaine, les expériences suivantes nous feront voir ce qu'il en est.

Il y a, autant que je puis m'en souvenir, douze ans que vivoit le célèbre Guillaume Houtou, homme d'une grande érudition, possédant surtout l'Anatomie, & la Botanique, pour l'amour desquelles sciences il entreprit de pénibles voyages, fit plusieurs fois naufrage, endura la captivité, & souffrit une infinité d'autres maux, à la suite desquels ce grand homme digne d'une plus longue vie, mourut au grand désavantage des sciences, d'une maladie de langueur à la fleur de son âge. J'ai retiré de grands avantages de l'étroite liaison que j'entretenois avec ce grand homme, & je lui ai obligation d'une infinité de connaissances qu'il m'a communiquées. Il me demanda un jour si j'érois que les plaies qui pénètrent les deux cavités de la poitrine fussent mortelles: je lui dis qu'oui, & je tâchai de prouver par les arguments que je viens de citer la vérité de ce que j'avançois. Il écouta tranquillement mes faibles raisons, & ensuite tira, en riant, de dessous son habit une petite chienne dont il avoit percé

M m m

depuis trois jours les deux côtés de la poitrine : cet animal couroit aussi gaïement que s'il n'eût enduré aucun mal. Examinant avec soin ces plaies, je remarquai qu'elles pénétraient dans la cavité de la poitrine, & que le poulmon n'étoit point attaché aux endroits que je croyois d'abord, & ayant approché une petite bougie de l'une & l'autre plaie, l'air attiré & repoussé par ces plaies l'éteignit; ce spectacle extraordinaire me surprit, & je fis ensuite plusieurs expériences semblables sur des chiens, & je vais rapporter quels en ont été les succès.

J'ai percé à un chien la partie antérieure de la poitrine dans la cavité gauche; l'air y entra aussitôt avec sifflement, & y ayant introduit un tube, j'écartai de toute part le poulmon de la pleure; je fis ensuite une plaie au côté droit du thorax, & y ayant fourré le doigt j'écartai pareillement de toutes parts le poulmon de la pleure. Si-tôt que j'eus retiré le doigt, une grande partie du poulmon sortit avec violence par la plaie; le chien ne cessa pas de respirer & de crier; je fis rentrer par force le poulmon dans la poitrine, & il en sortit de nouveau; il survint une hémorrhagie considérable, & l'animal mourut au bout d'un quart d'heure.

Ayant recommencé cette expérience sur un autre chien, je soufflai avec un siphon de l'air dans la plaie, & l'animal vécut beaucoup plus long-tems: mais l'hémorrhagie n'étoit pas si grande. Lorsque l'animal étoit tranquille le poulmon restoit dans la cavité du thorax; mais lorsqu'en conséquence, il faisoit quelques violents mouvemens, une partie du poulmon sortoit par la plaie.

Je perçai pareillement les deux cavités du thorax à un autre chien, je soufflai avec un tube de l'air dans la cavité de la poitrine, je coupai ensuite la trachée-artère, & j'incisai longitudinalement l'abdomen, ayant pour lors percé le diaphragme dans le côté gauche, & la plaie pénétra dans la cavité gauche de la poitrine, je déliai l'animal qui vécut pendant deux heures, & courut par la chambre, ses intestins pendant par l'ouverture de l'abdomen.

J'ai été beaucoup plus surpris qu'un autre chien ait vécut pendant cinq heures, ayant eu la poitrine percée des deux côtés, l'abdomen ensuite ouvert, & le diaphragme aussi percé des deux côtés.

J'ai souvent fait ces expériences, & elles ont presque toujours eu le même succès. Mais lorsque je faisois à la poitrine de grandes plaies dans une direction parallèle aux côtes, de la longueur de la moitié du doigt ou plus; les animaux sont morts fort promptement, & il y avoit toujours pour lors une grande hémorrhagie.

Faisant ces mêmes expériences avec quelques savans de mes amis, & tâchant de découvrir pourquoi la poitrine étant percée des deux côtés, la vie & la respiration subsistoient dans l'animal, il me vint en pensée, que si les plaies faites avoient une ouverture moins grande que n'est la fente de la glotte, l'air entrant pour lors plus facilement par l'ouverture de la glotte que par la plaie distendrait le poulmon. Il paroissoit de plus, que l'animal employoit de grands efforts pour distendre son poulmon, de façon qu'il sortoit souvent par la plaie, & qu'il empêchoit par conséquent que l'air n'entrât librement par la plaie. J'ai pareillement vu que l'animal en rapprochant ses côtes les unes des autres diminueoit considérablement l'ouverture de la plaie. Or, afin de nous en assurer, nous fîmes l'expérience suivante.

Nous fîmes une plaie fort grande à un chien aux deux côtés de la poitrine entre les deux mêmes côtes de chaque côté. Nous mîmes dans les plaies de petits tubes de fer mince, dont les ouvertures étoient beaucoup plus grandes que cet animal n'avoit celle de la glotte. Les plaies, par ce moyen, demeurèrent toujours ouvertes; la respiration cessoit d'abord, l'animal perdoit la voix

& sembloit mort; bouchant ensuite les orifices de ces tubes en mettant le doigt dessus, & frottant l'abdomen fortement; la respiration lui revenoit fort promptement; laissant sortir en ôtant les doigts la partie de l'air contenu dans la cavité du thorax, nous rebouchions les tubes de nouveau, & la respiration augmentoit, & la voix revenoit; en découvrant encore les tubes, l'animal perdoit totalement la voix & mourait. Nous recommençâmes cette expérience plusieurs fois & toujours avec le même succès, & nous vîmes que l'animal avoit pu, si nous n'eussions pas tenu ferme les tubes dans les plaies, les en faire sortir par la violence avec laquelle il agitoit son thorax, & rapprocher ses côtes de façon à pouvoir respirer encore quelques tems.

On peut conclure de là que les plaies qui pénétrant les deux cavités du thorax, & permettent alors à l'air d'entrer, ne causent une mort prompte & certaine, qu'autant que les orifices des plaies sont plus grands que l'ouverture de la glotte.

Hippocrate n'insineroit-il pas cette doctrine dans l'endroit de ses *Prænotiæ de Cœ*, que nous venons de rapporter dans ce même article, où il est dit que l'homme meurt s'il sort de la plaie plus d'air qu'il n'en entre par la bouche.

Je ne me souviens pas d'avoir trouvé dans les Observateurs aucun exemple de blessés, dont on ait pu attribuer la mort seulement à l'air entré par les deux cavités du thorax; car les viscères contenus dans les cavités du thorax s'y trouvent presque toujours lésés en même-tems: mais l'on trouve dans Schenckius, qu'un homme tomba du haut d'un grand arbre sur un pieu pointu, qui lui perçait les muscles des lombes pénétra en montant jusques dans la cavité de la poitrine. Étant guéri de cette blessure, il lui resta derrière le dos un trou fistuleux qui pénétrait dans la cavité du thorax, & l'air que le poulmon faisoit sortir en se contractant agitoit une lumière que l'on approchoit de ce trou, & ne l'éteignoit point, il ne laissa pas de vivre fort long-tems dans cet état, sans presque en ressentir aucune incommodité.

Des plaies qui pénétrant les deux côtés du médiastin & dans le diaphragme. La membrane appelée pleure enveloppe les deux cavités du thorax, de façon cependant qu'elle sert de membrane particulière à chacune des deux. On peut donc se la représenter comme double, & formant deux vestes caves proches l'une de l'autre qui se touchent & sont collées l'une à l'autre dans leur point de contact, & ce point de contact où la membrane est double s'appelle médiastin, lequel divise la cavité du thorax en deux parties, de façon cependant que le médiastin s'écarte vers la gauche dans la partie antérieure; ce qui fait que la cavité droite de la poitrine est plus grande que la gauche. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1715.* Le médiastin n'étant point une membrane simple, mais composé des deux vestes de la pleure, qui s'unissent; Galien, & *Trakt. de Anat. admin. Lib. VII. cap. 2.* a donc raison lorsque décrivant la membrane qui enveloppe le thorax, il dit que c'est du médiastin que naissent les membranes qui entourent le thorax *quædam s'anguis nervos, vñ bupæm;* or si une plaie est faite aux deux côtés du médiastin ou offense le diaphragme, l'air pourra s'introduire par ces ouvertures dans le thorax, & empêcher le poulmon de se distendre, de la même manière qu'on vient de le dire en parlant des plaies qui pénétrant le thorax de part & d'autre.

Mais si l'on considère que le foie porte sur le diaphragme, ainsi que la rate, &c. il est évident que le diaphragme ne peut pas facilement être lésé dans deux endroits différens, que ces viscères ne le soient

aussi, & que par conséquent la mort qui s'ensuit d'une pareille blessure, ne pourroit pas seulement s'attribuer à l'entrée de l'air dans les cavités de la poitrine; car de plus, les viscères comprimés par l'action du diaphragme & des muscles abdominaux, boucheroient à l'air l'entrée que ces plaies lui auroient faites: mais il faudroit, comme on l'a vu par les expériences que nous venons de rapporter que ces plaies fussent fort grandes, ce qui fait voir que cela ne peut arriver que fort rarement, si même il arrive jamais.

On qui perce son centre nerveux. Les Anciens ont appelé le milieu du diaphragme son centre tendineux; c'est un large réseau tendineux, ou une aponévrose vers laquelle se rendent toutes les fibres charnues du diaphragme. On l'appelloit aussi partie nerveuse du diaphragme parce que les Anciens donnoient aussi aux tendons le nom de nerf, on croyoit que l'action des fibres charnues du diaphragme tiroit en embas de toutes parts ce centre tendineux. Cela supposé, si cette partie étoit blessée les fibres à demi déchirées seroient tirailées à chaque fois que le diaphragme s'agit, la plaie augmenteroit, il surviendrait une douleur insupportable, & il s'ensuivroit la convulsion & la mort. Mais M. Senac a démontré, *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Ann. 1724.* que cette partie tendineuse du milieu du diaphragme, sur laquelle porte le cœur renfermé dans son péricarde, ne descend point dans l'inspiration & que si elle descendoit, sa situation & le mouvement du cœur en seroient extrêmement dérangés, parce que le péricarde à une partie considérable de sa surface collée à cette partie tendineuse du diaphragme, ce qui est prouvé au même endroit par la structure & le tissu du diaphragme.

Mais il résulte encore des autres blessures du diaphragme un mal qui n'est pas moins dangereux, d'où s'ensuit après de cruelles souffrances une mort lente à la vérité, mais pour l'ordinaire certaine. Ce mal est que les parties du corps contenues dans les cavités de l'abdomen, étant pressées par l'action du diaphragme & des muscles abdominaux entrent dans la plaie du diaphragme, il dilate, passent dans les cavités de la poitrine, compriment par conséquent le poulmon, & troublent l'action du cœur même, causent tôt ou tard la mort, après avoir occasionné de cruelles douleurs.

* *Paré, Liv. X. c. 32.* assure avoir vu dans un homme qui avoit reçu une blessure au milieu de la partie tendineuse du diaphragme, que le ventricule étoit entré par cette plaie qui d'abord n'avoit pas plus d'un pouce de largeur, dans la cavité du thorax. L'on trouva dans un autre homme qui mourut huit mois après sa blessure, après avoir souffert de cruelles douleurs de colique, que l'intestin colon étoit entré pour la plus grande partie dans le thorax, malgré qu'il ne pût entrer par l'ouverture de la plaie que le petit bout du doigt. On trouve aussi dans Sennert, *Lib. II. Part. II. cap. 13.* un pareil exemple d'un Etudiant qui s'étoit percé lui-même de sa propre épée, & en avoit cependant été guéri au bout de deux mois; mais qui à sept mois de là mourut après de fréquents vomissements. L'on vit dans son cadavre que la plaie avoit pénétré dans le poulmon, & dans le diaphragme. Tout le ventricule étoit monté dans la cavité gauche du thorax, & le cœur avec le péricarde, dans la droite; & en effet il avoit fait sentir depuis la guérison avec la main à quelqu'un, le battement du cœur.

On voit par là combien les plaies du diaphragme sont dangereuses. Houlrier, *Comm. in Aphorism. 18. Sect. 6. Hippoc.* assure cependant avoir remarqué dans le cadavre d'un pendu, à la dissection duquel il fut présent dans l'Ecole de Médecine de Paris, qu'il s'étoit formé une cicatrice sur une plaie faite dans la partie charnue du diaphragme.

5°. Celles qui empêchent le chyle de se rendre au cœur;

telles qui coupent l'œsophage, les grandes blés Tures faites à l'estomac, à un intestin grêle dans la partie supérieure, au canal thoracique ou au réservoir du chyle.

On spécifie dans cet article les blessures des parties dont l'intégrité est nécessaire à l'introduction & à la digestion des aliments, & pour que le chyle qui en est préparé, soit porté dans le sang; afin de réparer la quantité de substance que l'action de la vie & de la santé dissipe tous les jours.

Celles qui coupent l'œsophage. L'œsophage étant entièrement coupé, les aliments introduits ne peuvent point absolument entrer dans le ventricule; mais s'il ne l'est qu'en partie, les Auteurs qui ont écrit sur cette matière assurent qu'on en peut racher. * *Schenckius* rapporte par exemple, *Observat. Med. Lib. III. Observ. 6.* qu'un homme détenu dans les prisons se donna d'un instrument de fer dans la gorge du côté de la trachée-artère, & agrandit la plaie avec le doigt si considérablement que les aliments passoient par la plaie jusqu'à la bouche, & que cet homme ne laissa pas de guérir en fort peu de jours. Nous trouvons dans Bohne, de *Remuneratione vulnorum*, un autre exemple d'un jeune homme à qui des voleurs avoient fait une large blessure à la gorge, tellement disposée que lorsqu'il levait la tête, le lait qu'il buvoit s'en alloit par la plaie. Mais lorsqu'il la baïsoit sur la poitrine le lait descendoit pour lors dans l'estomac; ce qui faisoit voir que l'œsophage n'étoit pas totalement coupé. Or il guérit de cette blessure; mais l'œsophage ayant été totalement coupé ainsi que la trachée-artère, Paré ne put alors, tout habile qu'il étoit, réunir à l'extrémité supérieure de l'œsophage coupé, celle qui s'étoit retirée vers le bas. Mais il réunit par le moyen d'une suture la plaie de la trachée-artère, & rendit ainsi la parole au blessé qui put désigner celui qui l'avoit mit dans cet état, & mourut le quatrième jour d'après sa blessure. On trouve encore un pareil exemple dans le même endroit, *Lib. X. cap. 31.* Mais comme l'œsophage est couvert de la trachée-artère, qu'il porte sur les corps des vertèbres, & qu'il est bordé sur les côtés de fort gros vaisseaux, il est rare qu'il soit offensé seul. Ainsi il pourroit bien se faire que les plaies des parties adjacentes fussent également causées de la mort. Nous avons à ce sujet une observation merveilleuse, l'unique peut-être en ce genre, qui a été publiée par M. Boerhaave.

Le Baron de Wafnaer, Amiral de la République de Hollande, homme illustre par sa naissance & par sa bravoure, se rompit le canal de l'œsophage proche le diaphragme, par de violents efforts qu'il fit pour vomir; en conséquence de quoi les aliments qu'il prit étoient descendus aussi-bien que l'air introduit par l'inspiration, dans les cavités de la poitrine. Il mourut au bout de vingt-quatre heures après des souffrances inexprimables.

Boerhaave, *Atrocis nec descripti prius Historiæ morbi*, conclut de ce fait, que si pareil cas arrivoit encore, on pourroit à la vérité être instruit de celui-ci, connaître d'où procederoit le mal, mais qu'il n'en seroit pas moins impossible d'y remédier.

Les grandes plaies du ventricule. Le ventricule reçoit dans sa cavité les aliments tant solides que liquides, lesquels en conséquence de sa contraction, des humeurs dont il y font abbevervés, & du séjour qu'il y font, s'y convertissent de façon, que portés ensuite par le canal intestinal ils fournissent une matière, qui après qu'elle est pompée par les petits vaisseaux lactés, qu'elle s'est mêlée au sang, & a encore été élaborée de nouveau, peut rétablir la quantité de substance que les actions de la vie ont dissipée. Or s'il a été fait une grande blessure au ventricule, les matières qu'il contient sortiroient

du corps par la plaie ou tomberont dans la cavité de l'abdomen, & la nutrition en sera par conséquent totalement détruite. Joignez que les plaies du ventricule sont très-dangereuses en elles-mêmes par la seule raison que la substance est toute parsemée d'arteres, de veines & de nerfs. Or quand les blessés meurent de blessures au ventricule peu de tems après qu'elles sont faites, ce n'est pas le cas de supposer qu'ils soient morts par le défaut de nutrition. Il est évident pour lors qu'il n'y a que la seule lésion de la substance du ventricule qui doit causer de leur mort. Bohne, de Remme, vulg. rapporte deux exemples de plaies faites au ventricule dont il s'est ensuivi la mort au bout de deux jours. Mais lorsque ces sortes de plaies causent la mort en conséquence de ce que le ventricule étant percé il ne peut plus contenir les alimens, il s'ensuit pour lors une mort très-lente; le corps se desséchant peu à peu par le défaut de nutrition. Or quelques observations de Medecine nous démontrent que ces sortes de plaies dégénèrent en ulcères fistuleux sont demeurées quelquefois ouvertes pendant plusieurs années sans que le malade en mourût de sorte qu'il pouvoit à son gré rendre les alimens par cette plaie, ou les retenir en appliquant dessus un appareil. Schenkus, *Observat. Medicin. varior.* nous en fournit deux exemples : nous trouvons même dans les Auteurs plusieurs exemples de plaies au ventricule, guéries.

On lit dans les *Transactions Philosophiques* une histoire fort surprenante. N°. 420.

*Un jeune Maure déroba des fruits mûrs de l'arbre appelé *myra*, & les mangea avidement, son beau-père outré de colère, lui donna pour le punir de ce larcin, un coup de couteau dans l'abdomen, & lui fit au ventricule une plaie si large que les fruits que ce jeune homme venoit de manger sortirent avec impétuosité par la plaie. Informé de cette cruauté, les amis du blessé poursuivirent le vieillard, qui s'ouvrit le ventricule presque de la même façon. Un Chirurgien étant venu quatre heures après recouvert aux deux blessés le ventricule, & les tégumens coupés de l'abdomen, laissant un petit trou pour donner passage au pus. Ils furent tous deux atteints de la fièvre, qui leur dura pendant l'espace de quatorze jours. Le jeune homme fut guéri dans l'espace d'environ un mois; le vieillard étant à sa sixième année, couroit plus de risque, & sa cure fut plus lente; cependant l'un & l'autre jouissoient encore d'une santé parfaite quinze ans après avoir été guéris de cette blessure.

On voit par ces observations que les plaies au ventricule quoique grandes ne sont pas toujours absolument mortelles, surtout si le Chirurgien peut y porter les mains à l'effet de les réunir par une suture : mais il y a une grande espérance de guérison pour les petites plaies au ventricule, pourvu que les alimens ne les distendent point; car la consolidation pourra s'en faire si l'on tient l'estomac contracté.

Un intestin grêle dans sa partie supérieure entièrement coupé. Il y a grande apparence que ces sortes de plaies sont absolument mortelles; car l'extrémité de l'intestin coupé épanchera le chyle dans l'abdomen, lequel s'y corrompant gâtera tous les viscères contenus dans cette cavité, ce qui occasionnera certainement la mort. Mais si l'extrémité de l'intestin coupé s'unit par hasard ou par art au bord extérieur des tégumens, il restera une ouverture par laquelle le mouvement péristaltique du ventricule & des intestins fera sortir du corps tout ce qui est contenu dans la cavité de l'intestin; car le chyle étant passé du ventricule dans les intestins, l'extrême longueur du canal intestinal, ses contours & ses sinuosités empêchent qu'il ne sorte du corps avant que tout ce qui peut servir à la nourriture du corps ait été repompé par les vaisseaux lactés & les orifices des veines méfaraïques. Si donc un intestin grêle est en-

tièrement coupé dans sa partie supérieure, c'est-à-dire, à l'endroit où il se trouve le plus proche du pylore, le corps sera nécessairement privé de nourriture, & sera consumé par un marasme lent, ce qui est contenu dans la cavité sort par la plaie; si ainsi étant tombé dans la cavité de l'abdomen il s'y accumule & occasionnera en s'y corrompant une mort beaucoup plus prompte. Mais les plaies des gros intestins, & celles des intestins grêles dans un endroit fort éloigné du ventricule ainsi que celles qui ne coupent pas totalement le canal intestinal, sont toujours dangereuses; mais elles ne sont pas cependant absolument mortelles.

*Un Maniaque se donna dans sa fureur dix-huit coups de couteau dans l'abdomen même, dont huit perçoièrent jusques dans la cavité; la fièvre qui survint d'abord, la tension de l'abdomen, la respiration difficile & douloureuse, les nausées, le vomissement, la diarrhée, &c. pronostiquoient un funeste événement. On le tira cependant d'affaire par de fréquentes saignées, par une diète régulière & en levant rarement l'appareil. Dix-sept mois après, sa folie l'ayant repris il se jeta de fort haut & se tua sur le champ. L'ayant ouvert l'on trouva que ces plaies dans le lobe du milieu du foie dans l'intestin jejunum & colon, s'étoient formées bien guéries & cicatrisées. *Mémoires de l'Académie des Sciences, Ann. 1705.*

L'on coupa à un gros chien l'intestin grêle sur sa longueur, & ayant replacé cet intestin sans le recoudre, on recousit seulement la plaie de l'abdomen, & l'animal fut guéri sans qu'il parût aucun symptôme fâcheux. *Abrégé des Transact. Philosoph. Tome V.*

On rencontre quantité d'exemples semblables dans les Observateurs. Il est encore confirmé par nombre d'exemples que l'on a rapporté en traitant des plaies de l'abdomen, que des hommes ont vécu après avoir eu les gros intestins & les grêles entièrement coupés, pourvu que l'on ait cousu l'extrémité de l'intestin coupé à la levre de la plaie extérieure, afin de donner passage aux matières fécales. Il est nécessaire alors que l'intestin ait depuis le ventricule jusqu'à l'endroit coupé assez de longueur pour que le chyle formé des alimens introduits repompé par les veines lactées & méfaraïques puisse fournir à la nutrition du corps.

Les plaies du canal thoracique ou du réservoir du chyle. Tout le chyle absorbé par les vaisseaux lactés va dans ce réservoir commun, où se rend en même-tems par les veines lymphatiques une grande abondance de lymphes. Ce réservoir étant donc lesté, & épanchant l'excès qu'il contient, il s'ensuit la suppression de tous les effets qui dépendent du chyle mêlé au sang, & qui doit être perfectionné encore par les actions des vaisseaux & des viscères, & conséquemment la nutrition manque. Il est vrai que les orifices des veines méfaraïques sont ouverts de toutes parts, & qu'elles repompent la partie la plus ténue du chyle, & le conduisent directement au foie. Mais il n'y a que les seules veines lactées qui reçoivent des intestins le suc blanc chyleux, & vraisemblablement il ne suffit pas pour l'entretien de la vie que les seules veines méfaraïques repompent uniquement la partie la plus ténue, tandis que le chyle ne peut pas se mêler au sang.

*Lower, de Corde, a démontré par une infinité de belles expériences, que les veines méfaraïques ne pompent point du tout de chyle. Ayant ouvert le thorax à un chien entre deux côtes du côté droit, il y ferra le doigt & ouvrit avec son ongle qu'il avoit dentelé comme une scie le réservoir du chyle qui étoit gonflé considérablement par la mangeaille que le chien avoit prise trois heures auparavant. Ayant ensuite recousu la plaie, l'animal mourut au bout de fort peu de jours, malgré qu'il prit tous les jours suffisamment de nourri-

ture. Lorsqu'il l'eut ouvert, le ventricule & les intestins paroissaient pleins & gonflés de chyle, il ne se remontra point du tout de chyle dans le canal thorachique : mais il s'en trouva deux livres dans cette partie de la poitrine où l'ouverture avoit été faite. Ayant ouvert à un autre chien le côté gauche de la poitrine entre la troisième & la quatrième côte supérieure, & ayant fourré son doigt par la plaie, il déchira le tronc formé par les deux canaux chyleux, réunis dans cet animal, le fucut sur le même ; mais pour s'assurer si le canal thorachique avoit été coupé, l'animal étant mort, il lui ouvrit l'abdomen, & par le moyen d'une seringue il injecta de l'eau dans le canal chyleux qu'il vit tomber toute par la plaie dans la cavité de la poitrine. Ayant le lendemain ou le surlendemain de cette blessure saigné cet animal quelques heures après qu'il eut mangé beaucoup, il ne se trouva point de chyle dans le sang, comme on le voit toujours en pareille occasion. Il conclut de ces expériences que le chyle n'entre point dans les veines mélangées, & que ne pouvant se mêler au sang, la vie ne peut long-temps subsister.

Il arrive rarement qu'un homme n'ait que le seul canal thorachique offensé à l'occasion d'une plaie ; car ce canal porte presque sur le milieu des corps des vertèbres, positivement entre la veine sans paire à droite, & l'aorte descendante à gauche, de façon que l'aorte est couchée dessus en grande partie ; montant ensuite il continue sa route sur les corps des vertèbres par dessous l'œsophage & passe dessous l'arc que forme la veine azygos, de là il s'incline à gauche sous les corps des vertèbres, avance sous la carotide gauche jusqu'au milieu de la dernière vertèbre du cou ; de-là formant un arc il descend vers la gauche, il se termine à la veine sous-clavière gauche ; il est donc renfermé sûrement dans toute cette route, & se trouve adjacent à de fort gros vaisseaux ; de-là vient qu'il ne peut être lésé, que d'autres parties dont la lésion pourra occasionner la mort, ne le soient en même tems.

Cependant Bonet, *Sepulchret. Anatom. Lib. IV.* rapporte l'exemple d'un blessé dont le canal thorachique, par les symptômes qui suivirent la blessure, parut être offensé.

* Un Baron ayant reçu un coup de fusil vers les vertèbres du milieu du dos, la balle sortoit au-dessous de l'épaule gauche. Il se portoit assez bien au commencement, n'éprouvant que les symptômes ordinaires des plaies. Au bout de quatorze jours l'on trouva dans ses linges une grande quantité d'humeur blanchâtre, qui revenoit par intervalle ; il en demeura faible & atténué de maigreur malgré qu'il n'eût rien perdu de son appétit. Il vécut ainsi pendant plusieurs mois, & cette humeur cessa de fluor pendant deux semaines. Comme il se gouvernoit à sa fantaisie, ne faisant usage que d'aliments fort chauds, entrant tout-à-coup en fureur, il éprouva des convulsions épileptiques, l'hémiplegie s'étant ensuite jetée sur son côté gauche, il mourut & l'on vit dans son cadavre que le poulmon étoit entièrement corrompu du côté que la plaie avoit été faite.

Il y a toute apparence que le canal thorachique avoit été offensé, mais qu'il n'avoit peut-être pas été totalement détruit puisqu'il avoit vécu si long-temps. De plus comme le canal thorachique fait souvent la fourche dans sa course & forme comme de petites îles, peut-être n'y eut-il qu'une de ces petites branches de lésées. Je conviens que tout ceci n'est que pures conjectures, puisque le genre du mal & la putridité du poulmon, prouvent que ce ne fut pas seulement la lésion du canal chyleux qui causa la mort au blessé.

Les blessures mortelles, mais que l'on peut guérir, sont celles du dedans du crâne auxquelles on remédie par l'opération du trépan.

Voici maintenant une autre classe de plaies qui est de celles qui causent sûrement la mort si on les abandonne à elles-mêmes. Mais pour celles-ci l'art a des remèdes, qui étant administrés à propos, peuvent prévenir la mort qu'elles causeroient sans cela infailliblement.

On compte d'abord au nombre de ces plaies celles du cerveau, & on entend en général, par ce nom, tout ce que contient la cavité du crâne. L'Anatomie & la Physiologie nous apprennent que dans l'état naturel, la cavité du crâne est exactement pleine. Conséquemment dès que le crâne éprouve un changement de figure qui rétrécit son étendue, ou que les humeurs épanchées à l'occasion de la rupture des vaisseaux s'accumulent sous le crâne sans qu'il soit endommagé, le tendre tissu du cerveau en est nécessairement comprimé, toutes les fonctions qui en dépendent se trouvent lésées, & enfin totalement détruites. Si donc le crâne enfoncé en dedans ou les humeurs épanchées compriment le cerveau en conséquence de l'accroissement de leur quantité, ou que se corrompent enfin en séjournant, elle corrodent par leur acrimonie cette tendre pulpe d'où sort toute la vie & les fonctions humaines dépendent, il s'ensuivra la mort, de cette plaie. Mais si les humeurs épanchées se fixent dans un endroit du crâne d'où on puisse les tirer, en faisant ouverture par le moyen du trépan, il est aisé de voir que l'on pourra tirer d'affaire le blessé ; & l'on a eu, ainsi que l'on l'a montré Article *Caper* parlant des plaies de la tête, quantité de preuves que des gens dont le cerveau étoit comprimé par des humeurs épanchées, & & déjà tombés en apoplexie, n'ont pas laissé de guérir par l'opération du trépan, au moyen de laquelle on a pu tirer de la cavité du crâne les liqueurs qui s'y étoient extravasées. Ainsi deux choses rendent une plaie de cette sorte mortelle, l'une l'amas de l'humeur qui comprime le cerveau, & l'autre la stagnation de cette même humeur dans un endroit d'où on auroit pu la tirer.

2°. Celles d'un grand vaisseau veineux, ou artériel situées dans un lieu où le Chirurgien peut porter la main.

Il est absolument nécessaire que le Chirurgien connoisse le cours des artères & des grandes veines surtout dans les membres ; car si de grands troncs de vaisseaux logés dans les cavités du corps sont blessés, il n'est pas possible d'y porter la main, & il faut particulièrement connoître les endroits des membres par où les veines & les grandes artères passent, assez à découvert pour pouvoir être comprimés ; tels sont, dans les membres supérieurs, les parties subaxillaires, la partie antérieure & supérieure de l'humérus, où le grand tronc de l'artere appliquée presque immédiatement sur l'os peut être comprimé ; l'on peut aisément arrêter aussi une hémorrhagie occasionnée par une plaie faite aux parties inférieures, dans la partie inférieure, & antérieure d'environ le milieu de la cuisse, ainsi qu'au-dessous des jarrets ; appliquant d'abord une compresse sur ces endroits, & serrant ensuite fortement la vis de cette machine, si connue aujourd'hui, sous le nom de tourniquet. L'on comprime les troncs des vaisseaux de façon que l'on bouche entièrement le passage du sang ; par ce moyen on parvient à arrêter une hémorrhagie mortelle, & le Chirurgien a la facilité, moyennant la cessation du sang, & la dilatation de la plaie s'il en est besoin, de pouvoir trouver l'artere blessée, & l'ayant trouvée, d'y appliquer les remèdes convenables, une ligature, &c. Ainsi l'on pourroit dire qu'il n'y a aujourd'hui aucune blessure aux membres qui soit absolument mortelle par rapport à l'hémorrhagie ; puisque l'art nous fournit des moyens de l'arrêter, en comprimant les troncs, surtout dans les endroits subaxillaires, & dans les aines, & si l'artere blessée est placée si avant,

qu'on ne puisse la lier, il reste encore en ce cas l'extirpation du membre par où l'on peut sauver la vie au blessé. Mais lorsque les Chirurgiens ignorent le cours des gros vaisseaux, ils font tous leurs efforts pour empêcher par le moyen de la compression, de poudres styptiques absorbantes, comme le plâtre, &c. que le sang du vaisseau lésé ne sorte par la plaie, ce qui est cause qu'il remplit tout le pannicule adipeux, ou se corrompt ensuite, infecte les parties par une affreuse putréfaction; ainsi que nous l'avons appris par des exemples.

3°. Celles des viscères dans lesquelles on peut employer avec succès la Chirurgie, ou la Pharmacie.

Qui croiroit si plusieurs expériences ne nous en eussent démontré la vérité que l'on pût couper avec sûreté des parties de viscères, mêmes vitaux, qui ont été mises à découvert par une blessure, dans la crainte que venant à se corrompre elles ne donnaient la mort? Celse, *Lib. V. cap. 26.* dit hardiment : « si quelque chose pend du foie ou du poulmon, pourvu que ce soit à son extrémité, que l'on le coupe. » Il suffit d'en rapporter un exemple mémorable pour prouver que l'on peut remédier à de pareilles plaies, que l'on regarderoit presque comme désespérées, si l'on peut y porter la main.

* Un homme fut blessé au-dessous du teron gauche, & comme il étoit ivre, il négligea cette blessure, le lendemain il sortit par la plaie une partie du poulmon de la largeur de trois travers de doigts; ce téméraire négligea totalement cette blessure, & se rendit à Amsterdam, quoiqu'il en fût éloigné de deux journées, sans rien appliquer sur la plaie, & il y fut reçu dans l'Hôpital. Cette partie du poulmon étant déjà morte, on la lia d'abord avec un fil, & on la coupa avec des ciseaux; l'ayant mise ensuite dans un balance, on trouva qu'elle pesoit environ trois onces, la plaie étoit déjà refermée au quatrième jour, & il ne lui étoit resté d'autre mal qu'une légère toux, qui ne l'incommodoit pas continuellement, mais seulement de tems en tems, & il vécut ainsi pendant six ans voyageant par mer en tous pays, & se livrant à tous les excès d'un homme débauché. On ne trouva dans son cadavre aucun désordre, sinon que le poulmon s'étoit attaché à l'endroit de la plaie, ce qui cependant ne lui avoit causé d'autre incommodité que cette légère toux. *TULPIUS, Obs. Med. Lib. II. Obs. 17.*

On a rapporté plus haut deux cas dans lesquels des plaies, fort dangereuses au ventricule, furent guéries par un habile Chirurgien, par le moyen d'une suture; l'on verra dans l'Histoire des plaies abdominales, que les viscères abdominaux lésés de façon à causer la mort par l'effusion du sang ou des autres matières qu'ils contiennent, dans la cavité de l'abdomen, peuvent être liés & cousus aux lèvres de la plaie, &c.

4°. Celles qui répandent leur fluide dans des cavités quelconques on peut le tirer sans mettre le malade en danger de perdre la vie : telles sont quelques blessures du thorax, de l'abdomen, des urèteres, de la vessie, certaines blessures des intestins.

Quantité de plaies sont mortelles, non par rapport à la quantité de sang épanché, mais parce que le sang extravasé, corrompu par son séjour & la chaleur du lieu, gâte & putréfie les viscères où il séjourne. Le thorax, par exemple, étant blessé, le blessé tombe en défaillance après une grande hémorrhagie. Les vaisseaux coupés se contractent, & le sang cesse de venir. Cependant le sang se loge dans la cavité du thorax, où il se corrompt en y séjournant, & donnera la mort au blessé, en consumant lentement par sa corruption le poulmon qui est voisin. Il en est de même de la cavité de l'abdomen : mais on peut faire la ponction au thorax & à l'abdomen, & en retirer par con-

séquent le sang épanché, au moyen de quoi on prévient tous ces accidens. Mais s'il se fait à l'urètre ou au fond de la vessie, une plaie qui verse l'urine dans la cavité de l'abdomen, il est aisé de voir que l'urine, qui de la nature tend déjà à la putridité, se corrompt beaucoup plus promptement; & par conséquent endommage considérablement tout ce qui est contenu dans l'abdomen. Mais on pourra, en faisant la ponction à l'abdomen, en tirer tout ce qui s'y sera amassé de liquide, & empêcher, en introduisant une sonde flexible dans la cavité, que l'urine ne s'y amasse, & ne la distende; au moyen de quoi la vessie demeurant toujours contractée, la plaie se consolidera plus facilement : mais si l'urètre est coupé, lorsqu'on aura d'abord retiré l'urine épanchée dans la cavité de l'abdomen, & prescrit au blessé une diète très-sèche, y a-t-il apparence que l'urètre coupé puisse se consolider? L'usage d'un rein en sera effectivement détruit : mais nous voyons par plusieurs observations, que l'autre rein peut suppléer aux fonctions de celui qui est offensé, sans même altérer la santé. Car on a vu des hommes, qui avoient une pierre logée dans la cavité d'un des urèteres qu'elle obstruoit entièrement, vivre encore long-tems au moyen de ce que l'autre rein restoit libre : mais dans ces occasions, le rein qui n'est pas affecté, augmente pour l'ordinaire considérablement de volume.

Or, nous savons que l'urine tombe par l'endroit de la plaie dans la cavité de l'abdomen, si le blessé ne rend que fort peu d'urine ou point du tout, & que la douleur augmentant tous les jours, distende l'abdomen.

Il en est de même de certaines plaies des intestins. On a parlé à l'art. *Abdomen*, traitant des plaies des intestins.

On peut prédire qu'une blessure, qui n'est pas mortelle, le deviendra par ces causes : 1°. Si on n'a pas évacué le pus d'où naît la consommation purulente, ou le sang extravasé qui par-là se putrifie.

On comprend dans cette classe les plaies qui attaquent des parties dont l'intégrité peut être détruite sans mettre la vie en danger; auxquelles maladies survient cependant la mort, non de la blessure comme de sa cause, mais parce que la négligence du blessé ou l'ignorance du Chirurgien, ou quelque autre maladie provenant d'autre cause que de la blessure, ou enfin le tempérament propre & spécifique du blessé, occasionnent un si grand changement dans le corps que les fonctions nécessaires à la vie en sont détruites.

On peut aisément les réduire aux quatre classes suivantes :

Si on n'a pas évacué le pus d'où naît la consommation purulente. On est assuré, par ce qui a été dit ailleurs, qu'il se forme du pus dans toutes les plaies de quelque importance, & que cela est nécessaire à la séparation des choses qui empêcheroient la consolidation de la plaie : mais si la condition de la plaie est telle, que le pus formé dans la plaie tombe dans les cavités du corps, ou que pour avoir été laissé trop long-tems à la superficie de la plaie, étant devenu plus tenu, il rentre dans les orifices ouverts des veines, tout le sang pourra être infecté d'une cacochymie purulente, d'où s'ensuivra une fièvre hectique & un marasme lent. Si donc il y a apparence qu'on ait pu sans danger retirer le pus tombé dans les cavités du corps, ou empêcher par la dépuration de la plaie qu'il ne soit rebu, il est certain que l'on ne doit point attribuer la mort qui survient, à la blessure comme à sa cause : mais à ce qu'on n'a pas évacué le pus. Lorsqu'une large blessure, qui est l'effet d'une extirpation considérable, se remplit tous les jours d'une grande quantité de pus, cette circonstance rend souvent la cure extrêmement difficile : car si on nettoye fréquemment la plaie en en ôtant le pus,

on empêche la consolidation, & la plaie dégénère alors en une espèce de petite fontaine d'où il ruiselle une quantité incroyable de liqueur, & les malades tombent par conséquent dans un vrai marasme, sans qu'il y ait aucun vice existant dans les humeurs & les parties solides, mais seulement parce que le malade perd par cette excessive formation de pus une si grande quantité de substance, que tout le reste se dessèche.

Mais si la plaie reste long-temps couverte, le pus retenu sur la superficie de la plaie, atténue par le séjour qu'il y fait & par la chaleur du corps, & rendu plus acre, est rebu par les orifices ouverts des veines, se mêle au sang, occasionne une cacochymie purulente & la consomption, ou porté par méatase aux viscères nobles, il cause la mort.

La pratique nous offre fréquemment des exemples de ces deux différents effets.

On le sang extravasé qui se purifie. Hippocrate dit. *Apb. 20. sect. 6.* « Si le sang s'épanche dans le ventre contre-nature, il faut nécessairement qu'il vienne à suppuration. »

Galien avertit dans ses Commentaires sur ce passage, que quelques-uns ne lisoient pas dans cet aphorisme, & *en sus*, mais sans article & *en sus*, & que cela signifioit alors un épanchement de sang dans quelque cavité que ce soit; & il ajoute que cet avis est confirmé par ce qu'il est dit dans cet aphorisme. *contre-nature*, & que pour lors le sens de cet aphorisme seroit, que le sang sorti de son lieu naturel, étant tombé dans telle cavité du corps que ce soit, doit nécessairement venir à suppuration.

Galien avertit aussi au même endroit, qu'Hippocrate entend-*la* par suppuration, toute corruption de sang, & non pas seulement son changement en ce qu'on appelle proprement pus. Si l'air pénètre librement, le sang épanché dans les cavités du corps se putréfie fort promptement; & corrompant les viscères voisins, ou détruisant, s'il est rebu, par son acrimonie putride les tendres vaisseaux des viscères vitaux, il cause la mort; mais si l'air ne peut s'introduire, il restera long-temps sans se corrompre; & atténue peu-à-peu, il est absorbé de nouveau sans qu'il en résulte d'accidents, comme on le voit souvent après de violentes contusions, lorsque le sang, en conséquence de la rupture, s'extravase sous la peau demeurée entière, y demeure un mois, & souvent même davantage; car il disparaît sans qu'il en résulte aucun accident. Lors donc qu'un épanchement du sang dans les cavités du corps où l'air s'est introduit librement, est suivi de la mort, & que l'on s'est assuré par l'ouverture du cadavre, que la plaie n'étoit pas mortelle de sa nature, il faut attribuer la mort à cette cause, si, avec le secours de l'art, l'on eût pu sûrement retirer le sang extravasé.

2°. Si l'on a péché dans des choses non-naturelles.

La Pathologie nous apprend, que les choses non-naturelles sont divisées en six classes; qui sont, l'air, le boire & le manger, le mouvement & le repos, les affections de l'esprit, les excrétions & les choses retenues, le sommeil & l'insomnie. On leur donne ce nom, parce que selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait, elles peuvent devenir bonnes & conformes à la nature, ou mauvaises & contre-nature. Un prudent Médecin dirige toutes ces choses, ordonne au blessé de s'abstenir de celles qui lui sont nuisibles, & lui recommande celles qui lui sont avantageuses. Or, si le Médecin par négligence, ou le malade sans le vouloir obéir, pechent dans l'usage des six choses non-naturelles, la plaie qui n'étoit point du tout mortelle de sa nature, pourra éprouver un changement tel qu'elle causera la mort. Les Auteurs nous fournissent une infinité d'ex-

emples qui nous le démontrent évidemment; il suffira d'en rapporter quelques-uns.

* Parté, pensant dans les camps Soldats blessés, avoit le douleur de voir que l'hémorrhagie augmentoit à chaque coup de canon, surtout dans ceux qui avoient reçu des blessures à la tête; ce qui aggravoit tous les symptômes, & avançoit la mort d'un grand nombre; *Lib. X. cap. 14.*

Un enfant de quatorze ans eut l'os pariétal fracturé: après qu'on lui eut retiré quantité d'esquilles, la douleur & les autres symptômes cessèrent, & il y avoit lieu d'espérer une entière & parfaite guérison. Le père de l'enfant permit, malgré que le Chirurgien l'eût expressément défendu, à des Payfans qui étoient en débauche près de la chambre du malade, de battre la caisse, de jouer du fifre, de danser, &c. Le lendemain l'enfant eut une fièvre aiguë, tomba dans le délire, eut des convulsions, des nausées, & mourut quatre jours après. L'affaire étant rapportée au Magistrat, le père en fut repris aigrement. *HILDAN, Observ. Chirur. Cent. I. Obs. 20.*

Un autre enfant éprouva le même sort. Il fut blessé à la tête, & le quatorzième jour de sa blessure, tout étant en très-bon état, il entra tout-à-coup en fureur, fut attaqué d'une violente fièvre, & mourut de phrénésie quatre jours après. *Ibid. Obs. 17.*

Un homme de qualité ayant eu la main gauche amputée par un habile Chirurgien; comme la plaie étoit presque guérie, il se mit en devoir de caresser sa femme, négligeant là-dessus les avis du Chirurgien. Le blessé perdit de sa semence sans s'en être uni à sa femme. Il fut sur le champ attaqué de fièvre, il tomba dans le délire, il lui prit des convulsions & d'autres symptômes dangereux, & il mourut le quatrième jour. *Ibid. Obs. 25.*

Ces observations nous font assez voir avec quelle précaution on doit traiter ceux qui ont de ces blessures considérables, & combien sévèrement on doit leur enjoindre d'obéir, s'ils ne veulent point payer leur témérité par la mort dont ils encourent le danger.

3°. Par la négligence ou la faute du Chirurgien.

Nombre d'observations de Médecine nous ont appris, & les exemples que nous en avons tous les jours nous confirment, que les contusions à la tête, & les blessures fort légères, ont produit de cruels symptômes, & occasionné la mort même. Combien de blessés sont morts d'hémorrhagie, à qui on auroit pu conserver la vie, si l'on eût appliqué une ligature convenable aux troncs des artères, dans les endroits où ils se trouvent presque à découvert! Combien de blessés périrent après une bataille, lorsque les Chirurgiens, accablés du grand nombre, traitent chacun avec trop de négligence! Il n'en périt pas moins par les fautes grossières que font des Chirurgiens.

* Un Soldat reçut une large blessure au côté droit de la poitrine, au-dessous de la mamelle. Il rejetait en continuant le sang par la bouche. Le Chirurgien peu expérimenté réunit les lèvres de la plaie par le moyen d'une suture. Le lendemain on appelle Parté à une consultation: il trouve une violente fièvre, une respiration & une parole embarrassée; de sorte qu'il avoit raison de craindre la mort, qui étoit assurément prochaine: il coupa sur le champ la suture; & ayant fourré son doigt dans la plaie, il écarta le *chirurgien* qui chochoit l'orifice de la plaie. Ayant fait lever les pieds du blessé, baissier sa tête, & boucher sa bouche & ses narines, il retira de la cavité de la plaie huit onces de sang déjà corrompu & fétide; il détergea par inje-

tion la cavité du thorax, & en retire les grumeaux qui étoient restés; & le malade recouvre la santé contre toute espérance, lui à qui l'erreur du premier Chirurgien auroit assurément causé la mort. *Lib. X. cap. 14.*

Que d'accidens fâcheux n'est-il pas résulté quelquefois de ce que les Chirurgiens ont appliqué des caustiques acres sur les parties tendineuses & membraneuses!

* Hildan ayant coupé à un Barbier un tubercule qui lui étoit survenu à l'extrémité du pouce, ce Barbier ignora qu'il étoit persuadé que la racine du mal n'étoit pas encore extirpée, mit dessus la plaie vive un peu d'arsenic; & cet imprudent éprouva aussi-tôt une grande douleur, la fièvre, l'insomnie, l'anxiété, & tomba en défaillance, de façon qu'il étoit en danger de mort. Il en rachappa cependant, & apprit à ses propres dépens à ne rien faire trop inconsidérément par la suite. *Cent. VI. Obs. 80.*

On trouve au même endroit un autre exemple d'un Bourgeois de Schellstadt, homme vigoureux & à la fleur de son âge, qui mourut pour avoir imprudemment versé de l'arsenic sur une tumeur chancreuse qui lui étoit survenue au carpe. Non-seulement les gens qui n'ont aucune connoissance de cet art sont tombés dans des fautes grossières, mais les plus expérimentés même ont eu le chagrin d'en commettre aussi. Il suffira, pour en donner des preuves, de rapporter l'exemple d'Hippocrate; *Epidem. Lib. V. N.º. 22.* qui avoue ingénument s'être trompé; pensant dans une blessure à la tête que la lésion de l'os n'étoit autre chose qu'une suture, & qu'en conséquence il avoit cru que le malade n'avoit pas besoin qu'on lui fit l'opération; & comme elle fut faite trop tard, il mourut le seizième jour. Or, s'il est possible que cela soit arrivé au premier des Médecins, que personne ne pense être absolument exempt des fautes qu'un autre a pu commettre, mais qu'il apporte tous ses soins & toute sa prudence pour éviter de tomber dans de pareilles erreurs. Si donc le Chirurgien ou le Médecin s'aperçoivent être tombés dans une semblable erreur, il est de l'équité d'en faire son rapport aux Juges, afin que celui qui auroit porté le coup ne fût point puni de la faute d'autrui.

4º. Par le mauvais tempérament du malade, soit naturel soit occasionné par la maladie, dont on s'assure, en s'informant des situations par où a passé le malade, ou qui se manifeste pour la première fois par cet accident; c'est à quoi le Médecin doit faire attention quand il fait à des Juges le rapport d'une blessure.

Il est d'une grande importance dans le rapport qu'on doit faire des plaies, d'examiner attentivement le tempérament du blessé; & c'est à quoi on ne fait souvent aucune attention. Les Magistrats ont établis dans plusieurs endroits des Chirurgiens & des Médecins pour visiter les cadavres des gens assassinés, & faire leur rapport de ce qu'ils y auroient découvert. Mais souvent ils ne consultent pas le Chirurgien ou le Médecin qui ont traité le blessé, à l'effet d'apprendre d'eux ce qu'ils auroient découvert du tempérament du malade, de ses maladies précédentes, des symptômes qui s'en font ensuivre, de la plaie, &c. Cependant toutes ces circonstances paroissent absolument nécessaires pour faire un fidèle rapport de la blessure. Car quantité d'hommes ont tout le système nerveux si susceptible d'irritation, que la plus légère cause excite le spasme, le tétanos, & occasionne d'autres maux. D'autres tombent en syncope à la vue du sang qui sort de la plaie d'une autre personne. Ne paroît-il pas vraisemblable que la blessure même la plus légère dans ces sortes de gens peut occasionner de dangereux symptômes, & la mort même? La mort qui s'ensuit doit-elle être censée dans ces personnes l'effet de la blessure?

* Un Roi de Perse badinant avec une de ses concubines qu'il aimoit éperdument, porta la pointe de son poignard sur sa poitrine; & cette femme ayant découvert sa poitrine pour recevoir ses coups émus, fut blessée à l'estomac, mais d'une piquure si petite, qu'il peino la pouvoit-on voir. Cependant elle tombe, & expira tout-à-coup en moins de tems que nous n'en mettons à la raconter.

Il y a de plus certaines maladies, où, vers les approches de la mort, il ne se trouve presque plus de sang dans tout le corps. Par exemple, il ne s'en trouve dans les phtisiques tout-au-plus que quelques onces après leur mort. Si donc un homme en cet état perd le peu de sang qui lui reste, à l'occasion d'une blessure, il s'ensuivra de cette perte une mort certaine, mais qui n'a pas pour cause unique la blessure. On fait que la vérole & le scorbut de la plus mauvaise espèce, corrodent la substance des os les plus durs qui soient dans le corps, au point qu'étant totalement cariés, la moindre violence en occasionne la rupture. Si donc en pareil cas la fracture du crâne, en conséquence d'un léger coup à la tête, donne la mort, ces accidens ne dépendront point uniquement de la cause vulnérante. Or, ce qu'on a remarqué dans le corps du malade avant la blessure, peut nous faire découvrir ces causes, & quantité d'autres semblables. Il peut s'en rencontrer encore de plus cachées, dont il n'a paru aucun symptôme, & qui ne se manifesteroient pas sans cette blessure. Car lorsque nous examinons ce que les Observateurs ont trouvé dans le corps des personnes frappées de mort subite, nous voyons souvent que la mort est arrivée tout-à-coup en conséquence de causes cachées jusqu'alors, & sans qu'il eût paru, même avant la mort, aucune altération considérable dans la santé. Or, si un homme ainsi affecté eût été blessé quelques instans avant sa mort, on attribuerait sa mort mal-à-propos à cette blessure, quoiqu'elle l'eût suivie de près, puisqu'on voit quelle dépendoit de toute autre cause. Le terme de notre vie dépend de différentes causes cachées, & on l'impute souvent à des accidens qui n'y entrent pour rien, & concourent avec le mal sans avoir contribué à la donner.

Or, on doit en pareil cas rapporter du moins que l'on a trouvé la plaie en tel état; que la mort qui s'est ensuivie ne doit pas lui être attribuée comme à sa cause. Les Médecins, & les Chirurgiens s'acquittent ainsi de leur devoir. Le reste est du ressort des Juges.

C'est sur ces principes qu'on doit fonder les rapports touchant les plaies, & marquer précisément le tems qu'il faut pour décider qu'elles sont mortelles.

Les Juges ont coutume, avant de délibérer sur la peine d'un meurtrier, de charger des Médecins & des Chirurgiens, d'examiner dans le cadavre du mort, si la mort qui a suivi la plaie en est l'effet. Ceux-ci remarquent soigneusement quelles parties du corps ils ont trouvées lésées à l'occasion de cette plaie. Ils déterminent ensuite d'un commun accord, si la plaie a été mortelle absolument, ou si, mortelle effectivement de sa nature, on auroit pu prévenir la mort par le secours de l'art; ou si enfin la blessure a attaqué des parties dont l'intégrité n'étoit pas absolument nécessaire à la vie, & qu'elle s'en soit cependant ensuivie la mort, en conséquence du tempérament propre & spécial du blessé, ou de son peu de soin, ou de sa négligence, ou de la faute de ceux qui ont soigné le blessé; on instruit les Juges de toutes ces circonstances, & c'est ce qu'on appelle rapport touchant les plaies. On voit par-là combien il faut de précaution en ce cas, puisque souvent des ignorans en visitant des cadavres, au lieu d'étudier les blessures en forgent d'imaginaires. Il faut, autant que faire se peut, tâcher de connoître la figure & la grandeur de l'instrument vulnérant, la situation du

du blessé & du meurtrier au moment de la blessure, tous les symptômes qui ont suivis la blessure jusqu'à la mort.

Il faut de plus examiner tout ce qui est arrivé au blessé depuis la blessure, ou ce qu'on s'est appliqué dessus : incisant ensuite avec précaution, on doit chercher jusqu'où & par quelle partie l'instrument vulnérant a pénétré ; & l'on conclut enfin sur la connaissance de l'usage des parties, si l'on doit ou non attribuer la mort qui a suivi, à la blessure comme à sa cause. Il ne paroît pas que l'on puisse marquer précisément le tems où l'on peut décider si les plaies sont mortelles. Nombre de personnes pensent que si le blessé passe le neuvième jour, on ne doit point alors attribuer la mort qui survient à la blessure ; mais qu'au contraire, si le blessé meurt avant ce tems, la plaie étoit nécessairement & absolument mortelle. Mais une artère étant coupée au bras ou à la cuisse, pourra causer la mort au bout de quelques heures, & même plus promptement, quoique cette plaie ne fût pas absolument mortelle, & qu'on eût pu y apporter le remède. Si le sang épanché dans le crâne se loge dans un endroit d'où l'on ne puisse l'en tirer avec le secours de l'art, & qu'il n'y en ait pas cependant une assez grande quantité pour pouvoir troubler sur le champ toutes les fonctions du cerveau en le comprimant, il y peut demeurer plusieurs semaines, se corrompre insensiblement, & causer la mort en corrodant ensuite le cerveau, le cervelet & la moelle allongée ; & l'on aura raison d'en faire rapport comme d'une plaie mortelle, malgré que le malade ait survécu long-tems. Si un intestin grêle se trouve coupé près du pyllore, le blessé pourra vivre quelques jours, jusqu'à ce qu'il tombe en consomption par défaut de nutrition, & cependant cette plaie sera absolument mortelle ; ce qui nous fait connoître que l'on ne peut pas marquer absolument le tems qu'il faut entre la blessure & la mort, pour décider que la plaie étoit absolument mortelle.

Par l'histoire des plaies, il est également facile de prédire les autres événemens que l'on doit prévoir.

Les paragraphes précédens traitent du pronostic des plaies ; car on y détermine les choses, qui, lorsque la plaie est une fois connue, peuvent, comme des suites, faire prévoir les événemens qui doivent arriver. Ils traitent aussi de la vie & de la mort du blessé. Lors donc que l'on connoît parfaitement la nature de la plaie ; ce qui concerne la possibilité ou l'impossibilité, la facilité ou la difficulté de la guérison, se manifeste clairement, ainsi que les effets de la blessure, même après sa guérison. Car lorsqu'on connoît ou par l'anatomie, ou par la pratique, l'usage des parties, quelles parties ont été lésées, quelles fonctions détruites ou dépravées ; on pourra déterminer si la cure est possible ou non, facile ou difficile ; on s'il restera quelque chose de lésé dans les fonctions après la guérison de la plaie. Un exemple va éclaircir ceci.

Si un homme a été blessé sur le dos de la main ; le Médecin sait par l'anatomie que les tendons des muscles qui servent à étendre les doigts, sont placés en cet endroit, il ordonne au blessé de lever les doigts ; or, s'il s'aperçoit qu'il ne puisse pas absolument lever l'index, il conclut que le tendon formé des tendons réunis du muscle extenseur commun & du muscle indicateur, est coupé, &c. S'il y a moyen de pouvoir rapprocher les extrémités du tendon, & les réunir ensemble, il pourra promettre une cure difficile, mais complète : si cela est impossible, il peut prédire en toute sûreté que l'élévation de l'index restera toujours impraticable après la guérison, sans qu'il soit possible d'y remédier aucunement. Il faut surtout que le Médecin & le Chirurgien soient extrêmement circonspécts dans ces sortes de prédictions, parce qu'on leur attribuera tous les maux qui subsisteront après la gué-

rison, à moins qu'ils n'aient prédit auparavant qu'ils devoient certainement subsister, ou du moins qu'on devoit les craindre.

Pour les phénomènes, il est aisé de les expliquer, quand on connoît les fonctions vitales & animales.

* On a donné séparément l'explication de chacun de ces phénomènes dans les paragraphes précédens, il suffira de les revoir en général. Car, 1°. on a vu que cette force qui constituoit la cohésion des parties unies, continuant d'agir, retire les deux extrémités, & que par conséquent l'ouverture de la plaie augmentoit d'autant plus, que la cohésion des parties avoit été plus forte auparavant ; c'est pourquoi les lèvres des plaies s'écartent beaucoup plus dans les gens robustes, & qui prennent quelque exercice.

2°. La cause de la distension des vaisseaux étant diminuée par la libre effusion du sang dans ces mêmes blessés, la propre contractilité des vaisseaux l'emporte insensiblement, & de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement fermés.

3°. La nature de notre sang est telle, qu'il s'épaissit aussitôt qu'il est hors des vaisseaux : de-là vient que le sang extravasé, lorsque la partie la plus liquide est évaporée, forme au fond de la plaie une espèce de croûte de sang.

4°. Mais les ouvertures des vaisseaux coupés étant resserées, la partie la plus épaisse est retenue, la plus ténue continue de fluir encore, & il sort une liqueur délayée, rougeâtre, après que le sang a continué de coaguler.

5°. Or, comme les vaisseaux sanguins étant coupés se contractent de façon qu'ils ne rendent plus de sang rouge, il en sera de même des vaisseaux séreux, lymphatiques, & des autres vaisseaux décroissans, ce qui y formera obstruction ; & la force vitale possédant par derrière, vers les extrémités des vaisseaux obstrués, les dilatera & occasionnera tous les maux qui s'en suivent ; tels que l'inflammation, la douleur, &c. Cependant la lâche membrane de la graisse dégagée dans l'endroit de la plaie, de la peau qui la contraignoit, s'enfilera d'elle-même dans le fond de la plaie, se dilatera, s'élèvera & renverra les lèvres de la plaie, &c.

6°. Mais si la plaie est un peu considérable, la douleur & l'inflammation occasionneront une petite fièvre, que les Chirurgiens appellent suppuratoire, laquelle sera toujours de bon augure, si elle n'est pas trop violente.

7°. Les lèvres & le fond de la plaie s'étant desséchés à l'occasion de cette petite fièvre, commencent à s'humecter, & rendre une liqueur ténue, qui changée par le tems qu'elle séjourne & par la chaleur, se convertit, la partie la plus liquide étant dissipée, en une liqueur blanche, épaisse, & presque semblable à la crème, qu'on nomme pus.

8°. Les derniers orifices des petits vaisseaux enflammés se séparent conjointement avec le liquide immuable obstruant, se mêlent avec les humeurs épanchées, & forment ce pus. Les vaisseaux étant par conséquent redevenus libres, tout ce qui s'opposoit à l'influence vitale des humeurs étant séparé, leur passage devient perméable, la chaleur, la douleur, &c. cessent ou diminuent beaucoup.

9°. Le fond & les lèvres de la plaie étant purifiés par la suppuration, la nature se suffisant à elle-même, étend les extrémités des vaisseaux du fond de la plaie vers ses bords, & de ses bords vers son centre ; & les unit à d'autres qui viennent à leur rencontre, & rétablit ainsi ce qui s'étoit perdu de la substance du corps dans la plaie.

10°. Enfin, les bords de la plaie commencent à devenir d'un blanc tirant sur le violet, à se sécher ; à former

une cicatrice, qui des bords augmente tous les jours vers le centre, bouche ensuite la plaie, & la guérison est pour lors parfaite.

Lorsque les tuniques extérieures d'une artère ont été piquées, coupées, contuses, tiraillées, rongées, sans que la tunique interne soit endommagée, le sang qui y vient avec impétuosité, y forme un sac qui est souvent de la grosseur d'un œuf, dont les parois deviennent calleux, dont on sent la pulsation, dont la couleur est rougeâtre, qui disparaît par la compression, & se répare quand on cesse de le comprimer, augmente la capacité de l'artère, diminue celle des vaisseaux voisins qu'il comprime, & forme ainsi un anévrysme vrai, dont les causes, les signes, les effets sont évidens. C'est à une pareille cause qu'il faut attribuer l'anévrysme du cœur, sa naissance, ses signes & ses effets.

Il a été parlé des maux qui surviennent lorsque l'artère est entièrement coupée, ou lorsque la plaie pénètre jusques dans sa cavité, quoiqu'elle ne soit pas entièrement coupée. Il est mentionné dans ce paragraphe des maux que l'on doit craindre lorsque les artères sont blessées, de façon que la plaie ne pénètre point dans la cavité, mais divise simplement les tuniques extérieures. Car il est constant en Anatomie, que les artères, particulièrement les grosses, ont des tuniques fort épaisses, dont ordinairement l'extérieure procède de la membrane commune qui tapisse la cavité par où passe l'artère; que sous cette membrane il s'en trouve une autre qui est celluleuse, ténue, par où passent quantité de vaisseaux servant à la nutrition des artères; que dessous celle-ci il en est encore une autre appelée glanduleuse, faisant peut-être partie de la précédente; vient ensuite une tunique musculaire, épaisse & forte; qui peut se diviser en plusieurs petites lames, & est formée de fibres orbiculaires: la dernière qui constitue la cavité interne de l'artère, est ténue & formée de fibres longitudinales.

Lorsque le sang est poussé par la force du cœur, dans les artères toujours pleines nous voyons manifestement qu'elles sont dilatées tout-au-tour également. Les tuniques qui constituent l'artère, résistent par leur fermeté à la trop grande dilatation: l'action du cœur venant à cesser, la force, surtout des fibres orbiculaires, leur rend leur première dimension. Si la cohésion, particulièrement des fibres orbiculaires, étant détruite, la force des parois est diminuée en quelque endroit de l'artère; (car la lésion de la tunique extérieure & de la tunique celluleuse, paroissent les moins dangereuses,) la cause descendante subsistant la même, dilatera l'artère en cet endroit, changera la figure égale du canal conique, étendra cet endroit affaibli en forme de sac, ce qui s'appelle anévrysme vrai, la propre signification de ce mot désignant seulement la dilatation d'une artère.

La cause de l'anévrysme est donc tout ce qui affaiblit la cohésion des tuniques en quelque endroit d'une artère, & l'on a remarqué que cela arrivoit particulièrement lorsque les artères sont coupées ou piquées; car il arrive quelquefois en ouvrant la veine, que la pointe de la lancette offense en même-temps le rameau adjacent d'une artère. Quelques jours après, il commence à se former une tumeur qui élève la peau, dont on sent la pulsation, & qui augmente tous les jours, si on ne la comprime d'abord en appliquant dessus des compresses & des bandes.

Contusion. L'on a pareillement remarqué qu'une violente contusion faite à une artère, avoit occasionné un anévrysme.

* Un homme âgé de quarante-cinq ans, sain & vigoureux; reçut par hasard comme il passoit sur un grand

chemin, un violent coup d'une balle de mail à la partie gauche du dos. Etant de retour chez lui, il se examina l'endroit lésé, & l'on n'y trouva d'autre mal que des marques d'une contusion; mais il lui resta pendant quatre jours un léger sentiment de douleur seulement dans l'endroit frappé. Au bout d'un si long intervalle de tems, il commença à ressentir dans cet endroit une pulsation profonde qui s'augmentoit peu-à-peu, & répondoit aux battemens du cœur. Quelques tems après les côtes étant corrodées & élevées, le malade ressentoit une douleur très-aiguë. Un Empirique persuada hardiment au malade que c'étoit un abcès qui s'étoit formé là-dessous: il fit une incision; & le sang fluant en abondance, le malade mourut sur le champ. LANCISI, de Motu cordis & anevrysmat.

J'ai été témoin d'un pareil accident, en conséquence d'un anévrysme provenu seulement d'une contusion.

Un homme de petite taille marchant de nuit sans lumière, se heurta la partie droite de la poitrine à un pieu. Il se plaignit en conséquence, d'une douleur aiguë à la région supérieure de la poitrine, laquelle cessa cependant quelque tems après. Au bout de quelques mois, il commença à sentir une pulsation extraordinaire au-dessous de la clavicule droite, laquelle augmenta insensiblement. Il étoit étouffé pour le peu qu'il s'agitait, & il en étoit même presque suffoqué vers les derniers momens de sa vie; il mourut subitement après avoir ainsi langué pendant un an. J'ai vu dans son cadavre que l'artère sous-clavière s'étoit dilatée considérablement en forme de sac; que la membrane de cet anévrysme étoit plus mince que du papier, & que l'on pouvoit en conséquence appercevoir le sang qui y étoit contenu; & y ayant fait une petite ouverture, il en sortit une grande quantité de sang caillé.

Tiraillées. Les Observateurs nous fournissent une infinité d'exemples d'arteres, qui, tiraillées en conséquence de grands efforts, de fardeaux excédans les forces de la personne, d'un éternement forcé, d'une toux violente, &c. avoient dégénéré en anévrysme. Il suffira d'en rapporter un exemple.

* Un homme étroit à la chasie, tourna précipitamment la tête du côté droit, & ne put la retourner qu'avec beaucoup de difficulté. Il tomba dès ce moment dans une langueur qui augmenta continuellement, la déglutition & la respiration étant absolument gênées; & il mourut au bout de quinze mois. L'on trouva dans son cadavre l'aorte considérablement dilatée; & un grand anévrysme dans la sous-clavière droite. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences, An. 1700.*

Ces chevaux qui traînent dans de grandes voitures, pour les provisions publiques, de si pesans fardeaux, & ceux qui sont contraints d'employer toutes leurs forces pour monter sur des ponts, malgré que la tête des clous de leurs fers soit longue & terminée en pointe, ont souvent des anévrysmes dans les cuisses de derrière, & des tumeurs variqueuses aux veines. L'on a remarqué que les Porte-faix étoient fort sujets à de pareils accidens.

Rongées. Nous savons que les humeurs peuvent dans les maladies dégénérer si considérablement, que devenues très-acres, elles rongent les parties les plus dures même du corps. Le scorbut ronge les dents qui sont extrêmement dures; la vérole peut carier les plus gros & les plus forts os du corps; un virus chancreux corrodéra toutes les parties voisines. Or, nous voyons fréquemment dans le scorbut, en conséquence de la corrosion des vaisseaux, que le sang épanché sous les tégumens du corps y forme des taches livides. Les Auteurs remarquent même qu'il en est fort souvent prouvé des hémorrhagies mortelles. On comprend par-là facilement que les tuniques des grandes artères

peuvent être rongées de façon qu'en se distendant elles forment un anevryisme. On trouve deux exemples dans Lancisi, au lien cité, de tumeurs vénériennes qui occupoient la clavicule, & avoient causé un anevryisme par l'érosion de l'artere sous-claviere qui en est voisine.

Une artere plus affoiblie en quelque endroit par une des causes que nous venons de rapporter, cédera davantage au sang qui la distend, & s'étendra; & la cause distendante agissant de nouveau à chaque battement du cœur sur cet endroit affoibli, augmentera la capacité de l'anevryisme, ce qui fait que les anevryismes acquierent souvent une étendue fort considérable, particulièrement s'ils prennent naissance dans les grands troncs des arteres.

Ruyfch, *Observ. Anat. Chirurg. Cent. Obs. 38.* par exemple, a vu un homme qui avoit à la poitrine un anevryisme; dont le volume égaloit en retranchant les quatre angles, car il étoit de figure ronde, celui de ces coussins de moyenne grosseur dont on se sert ordinairement sur les chaisses. Il vit dans son cadavre que c'étoit l'aorte, qui, trois travers de doigt au-dessus du cœur, avoit formé cet anevryisme si considérable. On a souvent vu dans les grands anevryismes, que les membranes de ce sac distendu sont très-épaisses, au lieu qu'il semble qu'une membrane tirailée doit devenir plus ténue. Or, il paroît que cela provient de ce que le sang ramassé dans ce sac s'épaissit en masses polypeuses, qui, appliquées à la tunique de l'artere, peuvent en augmenter considérablement l'épaisseur. Ruyfch vit par conséquent dans cet anevryisme un nombre infini de tuniques épaisses, charnues, fort ténaces & posées l'une sur l'autre, qui augmentoient l'épaisseur des membranes; de sorte qu'il s'étoit introduit une grande quantité de sang coagulé entre ces tuniques; cependant la tunique extérieure, qui étoit la membrane dilatée de l'aorte, étoit aussi mince qu'une paille. Le reste de l'épaisseur provenoit de ces concrétions polypeuses.

On demande surtout à quels signes on peut connoître l'anevryisme & le distinguer des autres tumeurs; plusieurs observations nous ayant appris que des gens même fort expérimentés s'étoient trompés lourdement, & avoient occasionné la mort au malade pour avoir voulu apporter remède à un anevryisme en frottant imprudemment. On connoît la présence de l'anevryisme, si les causes ci-dessus rapportées ont précédé; qu'il s'élève ensuite une tumeur dans un lieu où nous connoissons par l'Anatomie qu'il y a une grande artere; si cette tumeur a une pulsation sensible, si elle s'évanouit, ou diminue beaucoup en la pressant doucement, & qu'elle revienne aussitôt qu'on cesse de la comprimer. Or il faut remarquer que l'anevryisme change rarement la couleur de la peau, à moins qu'il n'ait subsisté long-temps, & qu'il ne soit considérable; car la peau étant pour lors rongée & amincie par la corrosion, elle paroît rouge. De plus, il y a toujours pulsation dans un anevryisme naissant & petit; seulement quand il est devenu plus considérable, la pulsation souvent n'est point sensible, tant par rapport à l'épaississement des tuniques de l'anevryisme, que parce que l'action du sang poussé par le cœur ne peut pas agir avec assez de force sur un grand anevryisme pour qu'il s'élève à chaque pulsation du cœur; mais lorsqu'on comprime l'anevryisme, particulièrement s'il est voisin du cœur; il est à craindre que le malade n'en soit suffoqué sur le champ, à moins qu'on ne le fassât très-doucement & peu-à-peu; le sang épais exprimé de la cavité de l'anevryisme résistant au sang poussé du cœur par l'artere, ce qui peut supprimer tout-à-coup le mouvement du cœur. Mais lorsqu'on comprime un anevryisme avec la main, on ne doit point cesser cette compression trop subitement, mais insensiblement; autrement les malades tombent en défaillance, le sang

se précipitant sur le champ dans ce sac vuide. De-là vient que les malades lorsque l'anevryisme est considérable, ressentent, au moment même de la compression, une oppression insupportable de poitrine; mais l'anevryisme est très-difficile à connoître, lorsqu'il est situé dans les parties intérieures. Si cependant les causes que nous connoissons ont précédé, que le malade sente une pulsation qui n'est point ordinaire, que le mouvement du cœur soit troublé, & que le malade se sente près d'être suffoqué en conséquence de l'augmentation de la vélocité du sang, par le mouvement musculaire, ou par quelque autre cause; on a tout lieu de croire qu'il y a un anevryisme dans les parties intérieures du corps.

Or les maux que produit l'anevryisme dépendent de ce que la tumeur trouble & empêche l'action des parties voisines en les comprimant, change la cavité de l'artere, & empêche le sang de circuler également dans cette artere; ce qui met enfin un grand obstacle à l'action du cœur. On voit par-là que l'anevryisme peut produire des maladies bien différentes; cependant toutes celles qu'il occasionne sont d'autant plus dangereuses qu'il est plus considérable & plus près du cœur.

Les autres maux que produit l'anevryisme, doivent leur origine à la dépravation du liquide contenu dans le sac anevryismal; car le sang est presque en stagnation dans un grand anevryisme, ou est mu du moins fort lentement; de-là vient qu'il est moins broyé & moins échauffé, ce qui dispose le sang à cette dépravation qui suit de la diminution du mouvement & de la chaleur: car il commence à se faire des concrétions polypeuses, qui une fois nées ont la vertu de s'unir de semblables parties du sang qui est poussé dans le sac, ce qui augmente la première masse, ainsi qu'on l'a dit plus haut. De-là il arrive qu'on ne trouve souvent pas beaucoup de sang dans les grands anevryismes, mais un étonnant tissu polypeux né du sang qui est resté en stagnation, qui par l'application de sa substance fortifie cet endroit affoibli de l'artere si considérablement qu'il ne rompt pas si promptement, & que souvent la vie peut se soutenir encore longtemps. Enfin cette concrétion formée de sang, & le sang qui est en stagnation entre cette substance polypeuse feuilletée, commence à se corrompre & à acquiescer une acrimonie si surprenante qu'elle dissout entièrement les vaisseaux voisins, les membranes, les cartilages, & les os les plus durs. Les différentes histoires médicales sont remplies de ces sortes d'observations. Ruyfch, comme nous l'avons vu dans l'observation que nous venons de rapporter, a trouvé presque toutes les côtes & l'os sternum réduits, pour ainsi dire, à rien, en conséquence d'un grand anevryisme; mais lorsque le sang corrompu qui est logé dans le sac d'un large anevryisme, est repoussé continuellement, il naît d'abord une cacochymie puride, d'où provient une fièvre hectique qui consume le corps insensiblement: car nous sommes assurés par les observations qu'on en a faites en Médecine, que les grands anevryismes ont toujours eu un pareil succès, à moins que par la suppression de la circulation, ou par la rupture de l'anevryisme, les malades ne périssent avant que ce qui est contenu dans ce sac ait acquis cette malignité.

Cependant la possibilité de la rupture d'un pareil anevryisme donne bien lieu de craindre à chaque instant une mort subite; car les malades périssent de cette manière d'un moment à l'autre, & lorsqu'on s'y attend le moins.

En voici un exemple qui mérite d'être rapporté (*Mém. de l'Acad. des Scienc. 1733.*)

* Il survint à un soldat, à l'occasion d'une violente toux, une tumeur dans la partie inférieure & antérieure du cou, immédiatement au dessus de l'échancrure du sternum. Elle étoit molle, ronde, sans changement de couleur à la peau, elle avoit le mouvement de diastole & de systole, cédoit à la compression des doigts, & re-

venoit aussi-tôt qu'on cessoit de la comprimer, il ne garda cet anevryfme que six semaines, le sang venant tout-à-coup à fluër abondamment par la bouche, il périt en moins d'une minute. La tumeur du cou se dissipant entièrement après qu'il fut mort, & l'on trouva que l'anévryfme adhérait à la trachée-artère avoit épanché le sang dans la cavité de cette même artère par un trou fait entre le sixième & le septième cartilage de la trachée-artère.

Lorsque l'anévryfme se trouve dans les parties intérieures du corps, où l'on ne peut porter la main, il n'y a presque point d'espérance de guérison; tout ce que l'on peut faire est de diminuer la violence & la vélocité de la circulation, en affaiblissant la vie par les saignées & la diète; car on empêchera par conséquent, autant qu'il est possible de le faire, que l'anévryfme ne fasse des progrès, ordonnant en même-temps le repos du corps, & la tranquillité de l'esprit: mais lorsqu'on y peut porter la main, il y a quelques secours à espérer par une compression faite avec ménagement, si l'anévryfme n'est point encore parvenu à une grosseur considérable. Il faut aussi remarquer qu'il est très-à-propos de comprimer l'artère au-dessous de l'anévryfme; on empêche par-là que le sang ne fluë avec la même impétuosité par l'artère; & l'anévryfme étant comprimé, le sang ne remonte pas si facilement vers le cœur: mais lorsqu'il n'y a rien à espérer de la compression, ou qu'on l'a tentée en vain, le seul remède auquel on puisse avoir recours, est d'extirper l'anévryfme, ce que l'on peut faire heureusement, ainsi qu'on l'a remarqué plusieurs fois. Ruysch, *Observat. Anat. Chirurg. Cent. Observ. 2.* fait mention d'une pareille opération qui fut suivie d'un heureux succès, quoique le bras fut déjà gangrené.

C'est à une pareille cause qu'il faut attribuer l'anévryfme du cœur, sa naissance, ses signes & ses effets. Voyez la fin de l'art. *Anévryfme*.

Lorsqu'une artère qui a été blessée de la même manière par les mêmes causes n'est pas bien raffermie après sa guérison, les mêmes accidens surviennent.

Lorsque les Chirurgiens dans des maladies violentes & dans les douleurs opiniâtres & chroniques, particulièrement de la tête, ouvrent l'artère temporale, ils ont toujours grand soin lorsqu'ils en ont tiré une quantité de sang suffisante, d'affermir la blessure de l'artère en appliquant dessus une petite lame de métal ou quelque autre chose de semblable, afin que l'impétuosité du sang qui distend l'artère à chaque pulsation du cœur, ne puisse étendre les principes de la cicatrice naissante au-delà de la dimension de l'artère, & former un anévryfme; car cet accident s'ensuivra presque toujours, si l'on néglige de comprimer l'artère blessée; on l'a souvent remarqué lorsque l'on a malheureusement piqué tout ensemble l'artère & la veine voisine dans le pli du bras, & que l'on n'a point affermi cette blessure en la comprimant à propos, ce qui est beaucoup plus difficile en cet endroit qu'à la tempe, où l'artère lésée peut être pressée contre le crâne; de façon qu'il n'y a aucun lieu de craindre qu'il s'y forme par la suite un anévryfme: de-là vient qu'on peut surtout en cet endroit pratiquer en toute sûreté l'artériotomie, que des Médecins ont souvent en horreur, attendu qu'un habile Chirurgien la peut exécuter sans danger, & qu'elle a souvent opéré la guérison de maladies pour lesquelles on avoit inutilement employé tous les autres remèdes, ainsi que Severin, *de Efficac. Medic. Lib. I. Part. II.* l'a démontré par quantité d'observations.

Si les mêmes causes ayant rompu toutes les tuniques à la fois, le sang s'épanche dans toutes les parties

voisines, qu'il distend sans trouver d'issue au-delors; il se fait un amas de sang extravasé qui s'augmentant continuellement & sans mesure, forme une tumeur molle, livide, dont on ne sent presque pas la pulsation, qui disparaît à peine lorsqu'on la presse, qui se putrifie bien-tôt, & cause la gangrene dans les parties voisines: voilà ce qu'on nomme anévryfme faux. Cette seule description en fait connoître la cause, les signes, & les effets.

Si l'artère est offensée de façon que le sang contenu dans la cavité de l'artère puisse sortir, la cohésion des parois étant détruite, mais celle de la peau ne l'étant pas, ou la blessure étant rebouchée par la graisse, ou par le sang coagulé, le sang sorti de l'artère ne trouvant pas par où s'échapper, il s'ouvrira un passage dans le pannicule adipeux qu'il remplira, & pourra former une tumeur considérable: car le sang étant continuellement poussé hors de l'artère rompue, le volume distendant augmentera jusqu'à ce que la peau ne puisse plus obéir, & que les parties voisines empêchent que le sang ne s'amasse en plus grande quantité dans le pannicule adipeux, ou qu'un grumeau de sang coagulé, bouche l'ouverture de la plaie. Il survient souvent après de grandes contusions, de fort grosses tumeurs livides, souvent même noires, en conséquence du sang extravasé que l'on voit à travers la peau. Il arrive la même chose dans les scorbutiques en conséquence de l'érosion des vaisseaux: mais comme cela n'arrive ordinairement que dans les petites artères, la partie ne s'élève point en tumeur; mais il paroît des taches plates tirant sur le noir.

Un seul exemple suffira pour démontrer quelles énormes tumeurs ces sortes de lésions d'artères peuvent causer.

*Un jeune homme âgé de dix-sept ans, reçut un coup de fusil qui lui traversa la cuisse à huit doigts de distance de l'aîne; il survint aussitôt une abondante hémorrhagie, que l'on arrêta en appliquant dessus un appareil ordinaire. Il partit le lendemain une grosse tumeur, avec une pulsation si forte qu'elle levait les deux mains lorsqu'on les appuyoit dessus; cependant il sortoit souvent par l'ouverture de la plaie trois ou quatre onces de sang, ensuite l'hémorrhagie s'arrêtoit d'elle-même. Les choses furent en cet état pendant quarante jours; on conclut pour lors d'un avis commun malgré que l'affoiblissement du malade, & la fièvre donnaient lieu d'appréhender beaucoup, qu'il falloit ouvrir l'endroit affecté, & lier l'artère blessée, afin d'arrêter l'hémorrhagie. L'incision étant faite, il parut une grosse masse de sang grumelé du poids de six livres, que Severinus prit avec ses mains; l'artère blessée étant débarrassée de cette masse de sang qui la comprimait, le sang en sortoit par secousses. Cet habile Chirurgien lia de part & d'autre l'artère, qui étoit à moitié déchirée, & au bout de six semaines le blessé fut parfaitement guéri, de façon que sa cuisse blessée n'étoit ni plus petite, ni moins forte, *de Effic. Med. Lib. I. p. 2.*

Cette histoire nous apprend qu'il peut s'amasser une énorme quantité de sang dans le pannicule adipeux, & que le sang extravasé séjourne fort long-temps sans se corrompre, pourvu que l'air ne puisse s'y introduire. Or comme cette tumeur a quelques signes communs avec ce que l'on appelle proprement anévryfme; c'est pour cette raison qu'on lui en a donné le nom, mais pour la distinguer on l'appelle anévryfme faux; car dans l'anévryfme vrai, quoique les tuniques de l'artère soient affaiblies, leur cohésion n'est cependant pas détruite, & elle empêche que le sang ne sorte: mais dans le faux les tuniques étant rompues, donnent un libre passage au sang. Les Anciens se fervoient d'un mot plus déterminé, ils l'appelloient *ecchymose*, qui, selon Galien, survient ordinairement en conséquence d'une

contusion, & d'une rupture, *Method. Medend. Lib. IV. cap. 7.* quoiqu'il dît qu'elle a quelquefois pour cause l'*anévrisme*, la *dissepelle*, & la *corrosion*. Les Chirurgiens d'aujourd'hui appellent encore de ce nom ces petites tumeurs formées par le sang épanché sous la peau entière. Mais ils appellent anévrisme faux ces grosses tumeurs qui s'élèvent en conséquence du déchirement d'une grande artère, particulièrement s'il n'y pas de pulsation sensible.

Hippocrate, autant que je le puis savoir, ne parle point de l'anévrisme.

Mais la définition que nous en donne Galien, de *Temoribus præter naturam*, cap. 11. conviendrait plutôt à ce que nous appelons anévrisme faux aujourd'hui.

« On appelle, dit-il, anévrisme l'affection d'une artère ouverte, ce qui arrive lorsque la peau qui environne la plaie vient à se cicatrifier, & que la plaie de l'artère subsiste, les lèvres n'en étant ni rapprochées ni réunies ni rebouchées par les chairs. » Et cependant les signes par où il distingue cette affection des autres tumeurs contre nature, conviennent plutôt à l'anévrisme vrai. Car il ajoute : « L'on connoît ces fortes d'affections par les pulsations de l'artère, & la tumeur se dissipe en la comprimant ; la substance qui a la forme retournant dans les artères. Nous avons dit ailleurs, que cette substance étoit un mélange de sang étendu & jaune & d'une grande quantité d'esprit ténu. Or ce sang est beaucoup plus chaud que celui qui est contenu dans les veines, & il fort avec tant d'impétuosité lorsqu'on ouvre l'anévrisme, qu'on a bien de la peine à l'arrêter. »

On pourroit donc regarder comme la cause de l'anévrisme faux tout ce qui interrompant la continuité des parois du canal artériel, sans cependant offenser la peau, ou du moins si la peau est lésée, que la blessure soit bouchée de façon que le sang ne puisse sortir librement, en conséquence de quoi s'accumulant dans la tunique celluleuse il forme dans la partie une tumeur qui la distend.

Or il est d'une grande conséquence de distinguer le faux anévrisme du vrai : c'est pourquoi l'on doit avoir une exacte connoissance de ses signes. Nous connoissons le faux anévrisme par les causes qui l'ont précédé, telles que sont surtout les fortes contusions, en ce que, dans l'anévrisme faux, la tumeur augmente bien plus rapidement que dans le vrai, & qu'elle n'est pas bornée aussi également vers les bords étant dispersée en tous sens, au lieu que dans l'anévrisme vrai les tuniques de l'artère étant dilatées, la tumeur se trouve bornée de toutes parts à peu près également : de plus, l'anévrisme vrai a du moins, avant qu'il soit parvenu à une grosseur considérable, une pulsation sensible qui répond à celle de l'artère : l'anévrisme faux n'a point de pulsation sensible, quoique cependant l'on puisse s'y tromper quelquefois, comme on l'a vu dans l'exemple que nous venons de rapporter de Severinus.

Si l'on presse l'anévrisme vrai, à moins qu'il ne soit déjà grand, toute la tumeur se dissipe, le sang étant poussé dans la cavité de l'artère : il n'en est pas de même de l'anévrisme faux ; car il cède en effet à la compression : mais la tumeur augmente alors dans les parties voisines. La couleur de la peau dans le vrai anévrisme, éprouve rarement quelque changement ou même n'en éprouve jamais, du moins dans son commencement ; le sang dans l'anévrisme faux étant épanché sous la peau en change la couleur.

Les principaux effets de l'anévrisme faux, sont que le sang épanché occupant des lieux étrangers empêche l'action des parties voisines, & que s'y corrompant enfin par le séjour qu'il y fait, il peut acquiescer une acrimonie capable de causer l'inflammation, la gangrène, & des érosions très-dangereuses : mais si l'air n'y a point d'accès, le sang épanché peut rester long-temps

sans se corrompre, surtout si l'on applique des fomentations qui résistent à la putridité.

On a parlé de ces sortes de maux, & de la cure de plusieurs autres aux articles *Anévrisme* & *Corrosio*.

La Physiologie donne la raison des autres effets que produit la section d'une grande artère, & d'un nerf, ainsi que les phénomènes qui naissent de la section d'un nerf.

Toutes ces choses ont été expliquées plus haut.

Mais pour concevoir clairement les causes des effets qui paroissent lorsqu'un nerf est piqué ou coupé en partie, selon ce qui a été dit ; il faut faire attention aux circonstances suivantes, que la théorie & l'Anatomie nous apprennent.

Une chose des plus étonnantes qu'il se rencontre dans toutes les Observations de Médecine, est qu'une légère piquure de nerf dérange dans un homme sans toutes les fonctions du corps, de façon qu'il ne reste plus rien de ce premier état de santé ; car il peut s'ensuivre d'une légère blessure de cette sorte, une cruelle douleur, une fièvre aiguë, des éblouissements, des convulsions, des inflammations, des suppurations très-dangereuses, la gangrène, & quelquefois la mort même. Et nous voyons à chaque pas que nous faisons dans la Médecine, que toutes les fonctions du corps peuvent être dérangées quelquefois d'une façon surprenante, en conséquence du plus léger changement qu'éprouvent les nerfs.

Quels changements, par exemple, n'occasionne-t-on pas en chatouillant la plante des pieds ? Presque tous les muscles & les nerfs du corps tressaillent aussitôt ; l'on est forcé de rire, l'on perd aussitôt toutes ses forces ; & il est même constant que cette cause si légère en apparence a donné des convulsions & même la mort. Il suffit même pour qu'il en résulte les mêmes effets, de faire semblant de chatouiller celui qui a éprouvé une fois cette sensation incommode. La simple agitation d'une plume dans les narines ou dans la gorge, le rampelement des vers & la fluctuation de la pituite dans le ventricule, le moindre changement seulement mécanique qu'éprouvent les nerfs qui sont dispersés, troublent étonnamment toute l'habitude du corps par le léger changement qui en résulte dans le mécanisme des nerfs qui y sont dispersés.

Quoiqu'on ne puisse pas expliquer par la fabrique du corps telle qu'on la connoît aujourd'hui, ces effets surprenants que l'on voit arriver dans le corps à l'occasion d'un léger changement produit dans les nerfs ; cependant cette connoissance nous éclaire infiniment sur les maux qui s'ensuivent de la lésion des nerfs ; c'est pourquoi nous devons faire attention aux notions suivantes, que l'Anatomie & la théorie nous fournissent.

Tout nerf visible est un faisceau de petits filaments nerveux, liés par de petites membranes, entrelacés d'artère, de veines, de vaisseaux lymphatiques & enveloppés d'une membrane commune.

Tous ces petits vaisseaux qui entrent dans la composition du nerf sont remplis d'une liqueur subtile, qui leur est propre, qui circule continuellement dans leurs cavités, & qui leur est fournie par le cœur, par le cerveau, par le cerveau, & par la moelle spinale. Ils sont tous doués d'une assez grande vertu de contraction.

Tout nerf visible ; &c. Car il ne s'agit ici que des nerfs qui s'offrent à la vue. Or les Anatomistes, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, ont trouvé que les nerfs pouvoient se diviser en d'autres plus petits nerfs, qui sont autant de nouveaux faisceaux d'autres nerfs, mais beaucoup plus petits encore.

Leeuwenhoek a trouvé qu'un petit nerf de la grosseur d'un poil de porc, étoit formé pour le moins de trente autres plus petits, qui étoient encore enveloppés chacun d'une membrane particulière, & il a fait ensuite la même remarque sur d'autres beaucoup plus petits, *Leeuwenhoek, Tom. III. Epist. 36.* il a vu de plus qu'il passoit de petits vaisseaux sanguins au milieu de ces fibrilles; les injections Anatomiques faites surtout dans de jeunes corps; nous ont appris, qu'il passoit par toute la substance du nerf un nombre infini de petits vaisseaux. Tous les nerfs visibles ne doivent donc que la plus petite partie de leur volume à la substance appelée proprement nerveuse, qui doit son origine à la moelle du cerveau & du cervelet rassemblée dans la moelle allongée & la moelle spinale. Ces petites gaines qui enveloppent les moindres fibrilles, les petites membranes qui les lient, les vaisseaux de toute espèce dont elles sont entrelacées, composent la principale partie du nerf visible; ces petits vaisseaux tendres & impalpables, sont ainsi mis à couvert & portés sûrement dans les endroits du corps, où les nerfs s'étant dépouillés de leurs épaisses enveloppes doivent s'acquies de leurs fonctions. Le nerf optique qui reçoit des deux méninges du cerveau des membranes qui le revêtent, paroît tenace & ferme dans son cours: mais lorsque s'étant dépouillé de ces enveloppes dans le fond de l'œil, il forme en s'épanouissant, la rétine, il est si mou qu'à moins qu'il ne soit soutenu par l'égalité pression du liquide qui l'environne, il cesse de se soutenir & se résout en une espèce de mucosité uniforme. Cependant les injections Anatomiques nous ont démontré que le milieu de la rétine est parsemé d'une infinité de vaisseaux artériels.

Tous ces petits vaisseaux qui composent les nerfs visibles reçoivent des liqueurs proportionnées, poussées par la force du cœur & des artères. Il ne paroît pas qu'on doive avoir aucun doute sur ces petits vaisseaux dont sont formées les tuniques qui enveloppent les fibrilles nerveuses, puisque les injections Anatomiques nous enseignent que des vaisseaux artériels portent jusques à la moelle du cerveau & du cervelet, continue toute entière jusques à la substance corticale, vasculaire, fournit les origines des fibrilles nerveuses, par extension de continuité, qu'il est porté dans le cerveau une grande quantité de sang artériel pur; que la moelle du cerveau & du cervelet étant détruite ou comprimée, les fonctions des nerfs qui en sortent sont totalement détruites, que si on lie les nerfs dans leur route, leur action cesse au-dessous de la ligature, & qu'elle reste la même au-dessus; il sera facile de voir que les fibrilles nerveuses reçoivent un liquide très-subtil, & séparé par l'action du cerveau & du cervelet, & le portent à chaque instant de la vie par des canaux distincts dans toutes les parties du corps pour que le mouvement & le sentiment puissent chacun faire leurs différentes opérations.

Donc tout nerf visible étant si sensible, non pas seulement en tant que nerf, mais parce qu'il a des vaisseaux de toute espèce dont l'intégrité & l'action qui en dépend est offensée à l'occasion de la plaie.

Mais comme ces fibrilles nerveuses formées dans leur origine de la moelle du cerveau sont revêtues dans leurs cours de petites membranes qui leur sont propres, & que conséquemment elles demeurent toujours détachées de leurs voisines, & que tout le petit faisceau qui compose le nerf visible est enveloppé d'une tunique commune fort épaisse; la raison pourquoi tout le nerf visible paroît dur & tenace, est fort sensible, quoique ce que nous appellons proprement nerf, soit un prolongement de cette pulpe du cerveau; ainsi la contractilité du nerf visible qui fait que ses extrémités se retirent lorsqu'il est coupé, dépend totalement des tuniques qui revêtent ces fibrilles nerveuses, & des vaisseaux dont elles sont parsemées.

Ce qui fait que les parties d'un nerf entièrement coupé

se retirent du lieu de la blessure vers les parties fermes auxquelles il est attaché, se cachent sous les solides qui les environnent, sont comprimées par leur action, & ferment leurs orifices & ceux de leurs petits vaisseaux sans causer d'autres préjudices que ceux qui ont été détaillés dans un des Aphorismes précédens.

Si l'un de ces nerfs dont on a fait la description dans le Paragraphe précédent, est entièrement coupé, les tuniques qui entourent chaque petite fibre, ainsi que les enveloppes qui les couvrent toutes réunies ensemble, se retirent de part & d'autre en vertu de leur connexion avec les parties voisines, & de leur élasticité naturelle: mais comme des artères mêmes assez considérables entièrement coupées, se retirant en arrière, se bouchent en conséquence de la pression des parties voisines sous lesquelles elles se cachent & de leur propre contractilité, de façon qu'elles ne transmettent point de sang; il est évident que les petits vaisseaux nerveux, ainsi que ceux des tuniques qui les revêtent, se bouchent sur le champ, & ne peuvent plus transmettre les humeurs qui leur sont fournies. Toutes les fonctions qui dépendent de l'intégrité de ces vaisseaux seront donc détruites, & il en résultera tous les maux dont il a été fait mention.

Mais s'il n'y a que quelques-uns des petits filaments dont le nerf est composé qui soient coupés ou piqués, en se retirant en arrière ils tiraillent les fibrilles, qui les lient ensemble eux & leurs petits vaisseaux; ce qui cause une dilacération lente & perpétuelle, & conséquemment une douleur aiguë & continue dans ces parties. Les fibres nerveuses qui tiennent encore, soutiendront seules tout l'effort qui étoit auparavant partagé entre toutes, elles seront donc plus distendues, & plus dilacérées, & produiront par conséquent une douleur très-vive, & se comprimeront tellement par leur distraction qu'elles ne seront plus perméables. Quand une partie est coupée; & que l'autre ne l'est pas, elles souffrent beaucoup toutes les deux, & les petits vaisseaux intermédiaires se trouvent comprimés; par conséquent le sang, la lymphe, & les esprits sont arrêtés, pressés, accumulés, d'où naît dans ces parties une inflammation de sang, de lymphe & d'esprits. En conséquence les nerfs voisins, les tendons, les gaines des uns & des autres, les muscles, & les vaisseaux sont tendus, étranglés, tiraillés; & conséquemment aussi les membranes du cerveau & du cervelet, de la moelle épinière, sont tiraillées, irritées, & ainsi toutes les fonctions du cerveau sont dérangées; ce qui produit naturellement les phénomènes décrits ci-dessus.

Si donc un nerf visible composé de plusieurs petits vaisseaux unis ensemble, revêtus d'une enveloppe propre à chacun, & renfermés tous dans une membrane commune, est blessé, de façon qu'il n'y ait d'offensé que quelques muscles de ces fibrilles qui composent le nerf, & qu'il en reste quelques unes d'entières, toutes les fonctions qui dépendoient de l'intégrité de ces fibrilles, pour lors défunies, seront détruites. De plus, selon ce qui a été dit plus haut, les extrémités séparées des fibrilles, s'éloigneront mutuellement. Or, cela ne pourra pas se faire que les petites membranes qui lient les fibres nerveuses couchées les unes contre les autres, ne soient tiraillées & lacérées, d'où naît par conséquent une douleur aiguë & continue. Les fibrilles qui sont encore entières, soutiendront seules tout l'effort qui étoit auparavant partagé entre toutes. Lorsqu'à l'occasion des différens mouvemens des muscles, des flexions & des extensions des articules, du battement des artères, &c. les parties changent de situation, elles seront donc nécessairement plus tiraillées,

ce qui pourra de nouveau occasionner une grande douleur : car si l'on suppose que le nerf est composé de cent fibrilles nerveuses, unies ensemble dans un même faisceau, & qu'il y en ait eu cinquante de coupées à l'occasion d'une plaie, les cinquante autres qui restent entières, seront doublement tiraillées par les mêmes causes, en ce que la cohésion avec laquelle elles résistoient aux causes tiraillantes, est détruite de moitié.

Mais on a démontré à l'article *Obstruction*, que toute cause qui tireille & allonge les vaisseaux, diminue leur capacité, & peut conséquemment former une obstruction, d'où il peut s'en ensuivre encore une infinité de maux. On doit commencer à concevoir par ces notions quels maux occasionnent les nerfs blessés, quoiqu'ils ne soient pas entièrement coupés ; car les parties coupées se retirent de part & d'autre, contractent les orifices des vaisseaux coupés, & empêchent que les humeurs n'y passent librement. Les fibrilles qui tiennent encore ensemble, pourront moins résister aux causes tiraillantes, seront par conséquent allongées, & diminueront les diamètres de leurs vaisseaux : cette même cause empêchera la libre circulation des humeurs par ces vaisseaux, & l'impétuosité du liquide vital qui afflue par derrière dans les endroits obstrués, causera une inflammation, non-seulement dans les grands vaisseaux sanguins, mais peut-être aussi dans les autres petits vaisseaux des classes inférieures, jusqu'aux derniers filaments nerveux les plus déliés. Or nous voyons quelles douleurs cuisantes il peut en naître, par la podagre, les rhumatismes, la goutte, maladies dans lesquelles de tendres petits vaisseaux étant enflammés, causent des tourmens affreux ; mais il pourra de l'inflammation née s'en ensuivre les divers effets, qui sont encore fort différens, selon que l'inflammation attaque de grands ou de petits vaisseaux.

Il s'ensuit du phlegmon une douce suppuration. L'écaille ulcérée, qui a son siège dans de petits vaisseaux, rend une liqueur, ténue, ichoreuse ; le vrai rhumatisme ne vient jamais à suppuration ; la goutte qui affecte de petits vaisseaux nerveux très-déliés, change les parties mêmes les plus solides en chaux, &c. d'où peuvent naître encore une infinité de maux.

En conséquence les nerfs voisins, &c. Nous trouvons que le corps humain est fait de façon que la lésion d'un seul petit nerf affecte les parties voisines, & des parties quelquefois même fort éloignées. Lorsque le nerf émail qui couvre la dent, étant rompu, découvre ces fibrilles nerveuses déliées, dispersées dans la substance intérieure de la dent ; la seule fraîcheur de l'air qui vient les frapper, rend non-seulement la dent affectée, mais même tout le côté qui répond à cette dent très-douloureux, & les parties voisines s'élèvent souvent en une tumeur considérable ; le nerf douloureux étant détruit par l'application de l'alcool, ou la dent affectée étant arrachée, tout le mal cesse. Une aiguille fichée malheureusement dans la dernière phalange de l'index, ayant offensé le tendon, occasionna aussi une violente douleur dans toute la paume de la main, dans le carpe, ensuite dans le coude, & monta jusqu'à l'épaule : une dangereuse inflammation tendante tout-à-coup à la gangrene, occupa tous ces endroits. Il s'ensuivit d'une blessure aussi légère une fièvre aiguë, la phrénésie, les convulsions, & la mort même au bout de quatre jours.

On trouve quantité de semblables exemples dans Hildan & les autres Observateurs, qui nous font voir que la légère piquure d'un nerf ou d'un tendon affecte d'abord toutes les parties voisines, & que le corps peut enfin en être troublé dans toutes ses fonctions, au point que la mort s'en ensuive. Cernai dans un seul petit nerf attaque-t-il les parties voisines, & monte-t-il jusqu'au cerveau, en conséquence de la continuation des membranes qui revêtent les nerfs que

l'on regarde comme des productions des meninges du cerveau ? Ou cela provient-il de l'irritation de cette substance, que l'on doit appeler proprement nerveuse, & qui est une continuité de la moelle de l'encéphale ? Ce sont des questions que je n'agiterai point ici. Il suffit qu'il s'ensuive de semblables maux, & peut-être ces deux causes y concourent-elles l'une & l'autre. Par exemple, la membrane qui tapisse le bassin des reins, se continue par les uréters, la vessie, l'urèthre, & lorsqu'une pierre aiguë, logée dans le passage du bassin, irrite cette membrane qui le tapisse, on ressent souvent de la douleur dans l'extrémité de l'urèthre, & une itraugurie très-cuisante. Lorsque cette membrane tendueuse qui couvre les muscles de l'humérus & du cubitus, a été piquée lors d'une saignée ; la douleur, l'inflammation, & les autres symptômes occupent promptement toute l'étendue de cette membrane.

Ce qui produit, &c. Si l'on compare les phénomènes rapportés ci-dessus avec ceux dont il est mention dans ce paragraphe & les deux suivans, l'on verra facilement la raison pourquoi il s'ensuit de la lésion des nerfs tant de maux si dangereux.

On connoît aussi par-là quelle piquure, quel déchirement & quelles sortes de blessures des nerfs sont si funestes, & par quelle raison elles le sont ; pourquoi les blessures des membranes, des tendons, & de plusieurs vaisseaux produisent les mêmes effets.

Plus le nerf est tendu, & moins il reste de fibres entières du nerf coupé ; plus leur distraction sera grande, plus les symptômes seront dangereux, & plus la douleur sera aiguë. Il ne s'ensuit pas des maux si funestes d'un nerf qui n'est pas tendu, ou qui est entièrement coupé. Or, personne ne trouvera surprenant que les membranes ayant quantité de nerfs dispersés dans leur substance, elles éprouvent les mêmes accidens, ainsi que les tendons qui semblent être des continuations des fibres musculaires, & être par conséquent des prolongemens de nerfs, ainsi qu'il a été dit ci-dessus. La même chose aura lieu dans les vaisseaux, qui sont formés de membranes roulées, par conséquent de nerfs qui servent au sentiment, au mouvement, & à la nutrition.

Nous avons traité jusqu'à présent de la définition de la plaie, de ses causes & de ses effets ; nous avons fait ensuite un détail exact de tout ce qui arrive dans une simple plaie, depuis le moment qu'elle a été faite jusqu'à son entière guérison ; nous avons examiné après, quels maux la plaie occasionne quand les nerfs, les tendons, les membranes, les artères sont lésés ; nous avons passé de-là aux signes par lesquels on connoît la présence de la plaie, & l'on détermine en même-temps quelles parties du corps ont été lésées à l'occasion de la plaie ; nous avons déduit de-là les pronostics par lesquels on pouvoit prédire, la plaie étant une fois connue, si le blessé en mourroit ou non, si la cure étoit possible ou impossible, facile ou difficile, & quelles fonctions resteroient lésées après la guérison de la plaie ; nous avons de plus déterminé sur d'exactes observations, & sur la connoissance de la fabrique du corps humain, quelles sortes de plaies devoient être déclarées mortelles, & comment cette déclaration doit être circonscrite, expliquant si elles sont absolument mortelles, les parties essentiellement nécessaires à la vie étant détruites par la blessure, au point qu'on ne puisse espérer aucun secours de l'art ; ou si étant effectivement mortelles de leur nature, on pourroit cependant en procurer la guérison par le secours de l'art ; & enfin si la mort qui s'ensuit de la plaie dépend, non de la plaie seule, mais d'autres causes distinctes de la plaie, qui ont concouru avec. Par ces notions, on a appris comment doit être dressé le rapport

qu'on fait aux Juges touchent la nature & les effets d'une blessure. Enfin, l'anatomie & la théorie nous ont donné la raison de ces surprenans effets, que produisent les nerfs piqués, ou coupés en partie. Il s'agit maintenant de parler de la cure de la *plaie* en général.

Pour guérir une *plaie*, il faut :

- 1°. En ôter tout ce qui pourroit en empêcher la réunion, soit parties des solides, & des fluides corrompus, soit partie de l'instrument vulnérant, ou de quelque autre matière laissée dans la *plaie*.
- 2°. Reparer la déperdition par la régénération de ce qui a été emporté.
- 3°. Rejoindre les parties séparées, les contenir dans leur union.
- 4°. Y faire naître une cicatrice tout-à-fait semblable à la peau naturelle.

La guérison est le changement qui se fait dans un corps vivant qui passe de l'état de maladie à celui de santé, & la réparation de ce dont la perte constituoit la maladie : mais la *plaie* est une solution de continuité récente & sanglante des parties molles faites par l'action d'un corps dur & aigu. La guérison de la *plaie* sera donc le rétablissement de la cohésion naturelle des parties séparées par la cause vulnérante. Soit qu'il n'y ait qu'une simple division des parties ci-devant unies, soit qu'il y ait eu une perte considérable de substance enlevée par la cause vulnérante, ce qui reste de vie au *moell* sert à réunir les parties séparées ; & par un moyen qu'il n'est pas possible d'imiter, répare la déperdition.

Les Chirurgiens & les Medecins enlèvent tout ce qui pouvoit faire obstacle à ce salutaire effort de la nature, employant des médicamens qui puissent l'aider ; c'est-là tout ce que l'art peut faire. Que ceux qui prétendent être plus savans, tentent sur un cadavre la consolidation de la plus légère *plaie*, qu'ils y appliquent les baumes vulnérans les plus vantés, qu'ils lui procurent la chaleur modérée d'un corps sain, l'événement leur apprendra que la nature d'un corps créé se suffit à elle-même, & que l'art ne peut absolument rien sans elle.

On fait mention dans les N°. suivans des choses qui sont toujours nécessaires pour la guérison de toutes sortes de *plaies*.

- 1°. Tout ce qui se trouve dans la *plaie* de nature contraire aux parties de notre corps, ne pourra jamais s'y unir, & empêchera continuellement la réunion des parties séparées tant qu'il y restera. Lorsqu'en soulevant la peau l'on y fait incision avec la lancette, & que l'on met dans la *plaie* une petite balle d'or le plus pur, les levres de la *plaie* ne se reprennent jamais : mais il reste pendant plusieurs années un ulcère qui rend tous les jours du pus. Si l'on ôte ce corps étranger, elle se consolidera promptement, à moins que les levres, à force de frotter continuellement contre ce corps dur, ne soient devenues entièrement calleuses. Il n'importe pas que ce corps étranger soit une partie de l'instrument vulnérant, ou quelque autre chose qui a pénétré en même-tems la *plaie* ; ou que ce soit des humeurs ou des parties solides changées par la cause vulnérante, de façon qu'elles aient perdu les qualités qui leur sont absolument nécessaires pour pouvoir se réunir aux parties vivantes. Lorsque dans un combat les balles pénètrent les vêtemens, souvent elles entraînent avec elles dans la *plaie* une partie des morceaux d'étoffe, ce qui par conséquent recule la consolidation de ces

plaies pendant plusieurs mois, & même pendant plusieurs années.

- * Un Homme de qualité reçut un coup de fusil dans la cuisse droite ; la balle en passant brisa l'os : il fut rétabli de cette blessure de façon à pouvoir marcher ; il subsista pendant l'espace de vingt ans un ulcère fistuleux d'où sortoit de tems en tems des fragmens d'os. Après avoir souffert pendant si long-tems ces incommodités, la douleur étant augmentée, & devenue continuelle ; sur l'avis des plus célèbres Chirurgiens & Medecins, on dilata avec le bistouri l'orifice de la *plaie*. On en tira d'abord trois esquilles d'os de la longueur de trois pouces, & ensuite trois autres. On trouva enfin dans le fond de l'ulcère un morceau de drap de la culotte qui s'étoit introduit dans la *plaie* avec la balle. Quelques jours après, on en tira trois morceaux de fer rouillés, qui paroissent être des morceaux d'une clé que le malade avoit dans sa poche le jour qu'il fut blessé. Ces corps étrangers étoient restés tout ce tems dans la *plaie*, & en avoient par conséquent empêché la consolidation. Il faut donc ôter ces matières étrangères, si cela est possible. *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences, Ann. 1731.*

- 2°. S'il s'est ensuivi de la blessure une perte considérable de substance, les levres de la *plaie* ne pourront se réunir & reprendre, à moins que l'on n'ait auparavant réparé la déperdition par une nouvelle régénération : car elles sont trop distantes l'une de l'autre ; & quand on rapprocheroit les levres de la *plaie* par le moyen des sutures & des emplâtres ténaces au point qu'elles devinssent contiguës, il resteroit cependant sous ces levres réunies, une cavité dans laquelle s'assembleroient des humeurs épanchées qui formeroient un ulcère fistuleux.
- 3°. On a remarqué, en rappelant les phénomènes communs à toutes les *plaies*, que les parties du corps entre lesquelles a passé la cause vulnérante, s'écartent insensiblement & de plus en plus les unes des autres. Mais il faut pour la guérison de cette *plaie* que les parties séparées se réunissent de nouveau, l'art en ce cas aide à la nature ; en rejoignant les parties séparées, & en les contenant dans leur réunion.
- 4°. C'est cependant ce qu'il n'est pas possible de faire, lorsqu'une grande suppuration a consumé beaucoup de la tunique graisseuse, ou qu'une grande partie de la peau a été enlevée par la *plaie* ; la cicatrice sera toujours plus solide, plus polie, & plus luisante que la peau voisine.

Ce sont-là les indications générales pour la guérison de toutes sortes de *plaies*. L'on dira dans les paragraphes suivans de quelle façon on peut les remplir.

S'il s'y trouve quelques fragmens de métaux, de pierres, de bois, de balles à fusil, des grumeaux de sang, de la chair morte & des esquilles d'os ; il faut d'abord les ôter, s'il n'y a point d'inconvénient à le faire.

Ces sortes d'accidens arrivent fréquemment aujourd'hui dans les combats, lorsque l'on tire sur les ennemis des canons chargés de pierres & de fragmens de métaux, ce qu'on appelle communément canons chargés à mitraille, lesquels font des *plaies* très-difficiles à guérir. Toutes ces choses laissées dans les *plaies*, contondent, lorsque la *plaie* commence à se tuméfier & s'enflammer, les parties qu'elles touchent, les rendent calleuses, augmentent l'inflammation, & les font enfin dégénérer en ulcères fistuleux, qu'il n'est pas possible de guérir si l'on ne retire ces corps étrangers par art, ou en excitant la suppuration dans les parties contiguës. Il en est de même s'il est resté dans la *plaie* des grumeaux de

de sang épaissi, ou des parties solides du corps brisées & entièrement séparées des parties vivantes; car si, par exemple, un fragment d'os n'est pas tout-à-fait détaché des parties vivantes, il y a espérance qu'on pourra le réunir, mais il faut toujours faire attention si l'on ne peut retirer ces corps hétérogènes restés dans la plaie, sans craindre qu'il ne s'en ensuive de funestes accidents. On doit plutôt les y laisser, & remettre à la nature le soin de les en retirer. Le paragraphe suivant nous fournira les moyens de juger si on doit les en ôter ou les y laisser.

Mais ce n'est qu'après avoir considéré la nature de la plaie, du lieu blessé, la matière qui s'y est introduite, la force du malade, les symptômes du mal, qu'on juge si l'on doit les en ôter, ou les y laisser.

Il est besoin d'une extrême précaution, surtout dans les plaies dangereuses, pour déterminer si l'on doit ôter ces hétérogénéités qui sont restées dans la plaie, ou si l'on doit les y laisser. Si, tout bien considéré, il paraît que le blessé vivra plus commodément après les avoir ôtées, il n'y a pour lors aucun doute qu'on ne doive le faire; mais si l'on voit par la connaissance de l'anatomie & par les fonctions lésées, que la plaie est d'une nature à donner lieu de craindre une mort certaine & fort prompte, il faut les y laisser, de peur que l'on n'impute au Médecin & au Chirurgien la mort qui s'en suivroit de la plaie; car il est à propos de ne point y toucher dans ces cas désespérés. Si l'on ne peut toucher la partie blessée avec les instrumens nécessaires pour retirer ces corps étrangers restés dans la plaie, il faut les y laisser pareillement. Si, par exemple, ils sont logés proche d'endroits tendineux, de grands nerfs, & même du cerveau, on ne peut les en ôter sans beaucoup de danger. Or, il y a des corps que l'on peut laisser dans la plaie avec plus de sûreté que d'autres, selon leur différente matière.

Une infinité d'observations nous ont appris, que des balles de plomb, introduites par la plaie, étoient restées plusieurs années dans le corps sans aucun danger, & que souvent elles s'ouvrent ensuite d'étonnans passages par lesquels elles sortent: mais que si elles font de cuivre ou de fer, venant à se rouiller, elles irritent davantage les parties qu'elles touchent. On doit en même-temps connoître les forces du malade; car si la foiblesse du poulx, la fraîcheur des extrémités, la pâleur cadavéreuse nous indiquent que la force vitale est considérablement diminuée, il est de la prudence de ne point chercher dans la plaie avec des instrumens de Chirurgie, qui ne feroient que causer au blessé des souffrances inutiles. Car nous apprenons par de merveilleuses observations, que des corps étrangers restés dans la plaie, que l'on n'avoit pu d'abord retirer sans beaucoup de danger, étoient par la suite sortis d'eux-mêmes.

* Un jeune homme de vingt-six ans eut l'os parietal droit percé au milieu d'une flèche armée de fer; le blessé tâchant d'arracher la flèche, rompit le bois près du fer qui demeura dans la plaie. Il se porta assez bien pendant sept jours. Ayant pour lors fait incision, on trouva le parietal percé d'un trou circulaire, & l'on voyoit la pointe restée de la flèche. L'on enleva avec le trépan, dont on fit deux fois l'application, une grande portion du crâne. L'on coupa la dure-mère dans tout le contour du trou fait, & l'on ne put cependant retirer le fer resté de la flèche. Le côté opposé à la plaie devint paralytique; il survint une abondante suppuration; il s'élevait fréquemment des fungus du cerveau. Trois mois s'étant écoulés, l'on sentoit avec la sonde le fer dans la substance du cerveau. Le Chirurgien essaya de l'en tirer: mais les convulsions nées en conséquence l'empêchèrent de continuer. Vers la fin du quatrième mois, le fer de la flèche se présenta de lui-

même à l'ouverture de la plaie, & l'ayant pris avec des tenettes, on le retira sans aucun danger; & cette plaie si dangereuse fut cicatrisée au bout de vingt jours. *Journal des Savans, 1735. Avril.*

On trouve dans les Auteurs quantité d'autres observations, qui nous font voir qu'il vaut beaucoup mieux laisser quelquefois dans la plaie ces corps étrangers, qui sortent ensuite d'eux-mêmes par les voies que la nature leur ménage.

On juge aussi de quelle manière, & avec quel instrument on peut les ôter.

On examine d'abord si l'on peut par la plaie retirer sans dilacération des parties le fragment resté de l'instrument vulnérant, ou si l'on doit auparavant la dilater, ou si l'on peut l'en retirer plus commodément en faisant une nouvelle plaie dans la partie opposée. Par exemple, quand les fers des flèches restés dans la plaie ont une épine comme celle d'un hameçon, on ne peut les retirer par la plaie qu'ils ont faites; sans une grande dilacération des parties voisines. Il seroit par conséquent plus à propos de dilater la plaie, ou l'on devroit, s'il étoit possible, les repousser & les retirer par la partie opposée, en y faisant une ouverture.

Les Auteurs de Chirurgie nous donnent la description de plusieurs pincettes de différente figure & de différente grandeur, avec lesquelles on peut retirer les corps étrangers restés dans les plaies. Cependant il est de la prudence de ne les point retirer avec force, & en une seule & même fois. Mais il faut, lorsqu'on tient une fois le fer avec la pincette, l'agiter doucement, afin que l'on puisse savoir s'il n'est point arrêté quelque part, de façon qu'il ne soit pas possible de l'en tirer sans une grande dilacération; car pour lors il vaudroit mieux le laisser. Mais lorsqu'on en commencent à se servir de poudre dans les combats, on ne pouvoit avec les pincettes jusques alors usitées en Chirurgie, retirer commodément les balles de mousquet. On imagina donc de nouvelles machines, entre autres un vilebrequin en forme de vis, renfermé dans une canule, afin de le pouvoir porter sûrement dans le fond de la plaie, jusqu'à ce qu'il rencontre la balle qui y est restée; pour lors en tournant le vilebrequin, on le fait enfoncer dans le plomb, qui est mou de sa nature, jusqu'à ce qu'il l'accroche suffisamment pour que la balle vienne avec le vilebrequin lorsqu'on le retire. On peut voir les Chirurgiens modernes qui parlent de ces instrumens, & de la façon de s'en servir.

La plaie étant ainsi débarrassée, si le corps a souffert quelque déperdition de sa substance, il faut la réparer par la régénération d'une matière qui lui soit semblable. Ce qui se fait, 1°. en disposant les vaisseaux artériels, lymphatiques, nerveux, de façon qu'ils reçoivent & transmettent leurs liquides bien conditionnés; 2°. en faisant en sorte que des bonnes humeurs & telles qu'elles doivent être naturellement, soient introduites dans ces vaisseaux dans la quantité requise & avec un mouvement convenable.

Tous les corps étrangers étant ôtés de la plaie, il faut considérer si la plaie est telle que l'instrument vulnérant n'ait fait que séparer les parties précédemment cohérentes, ou si quelque partie de la substance a été enlevée par la cause vulnérante. Il suffit dans le premier cas de réunir les parties séparées; mais il faut dans le second réparer la substance perdue par la régénération. On est dans l'idée que les parties du corps ne peuvent plus reprendre, quoiqu'on les applique sur celles avec lesquelles elles étoient unies auparavant; cependant quelques Observateurs nous ont fait voir qu'il n'en falloit pas toujours désespérer.

* Un soldat eut presque toute la partie cartilagineuse du

bout du nez emportée avec les dents, son ennemi qui la lui avoit arrachée en le mordant, l'ayant jetée par terre, la soula aux piés; le blessé avoit ramassé la partie de son nez la jeta dans la boutique d'un Chirurgien, & pour suivre tout en colere son ennemi qui fuyoit; de retour ensuite, on lui remplaça le bout de son nez après l'avoir lavé dans du vin tiède, on l'assura avec une emplâtre ténace, de façon qu'il resta en place; dès le lendemain il paroissoit des principes de réunion, & le quatrième jour la réunion fut entièrement faite. GAREN-GEOT, *Operat. de Chirurg.* Tom. 3.

Nous en avons un autre exemple où le doigt index de la main droite avoit été pris dans une porte comme on la fermoit, fut blessé de façon que la peau & le pannicule adipeux étant coupés tout autour se renversèrent avec l'ongle sur la première phalange, de sorte que l'os étoit presque entièrement dépouillé. Le Chirurgien voulant rapprocher ces parties séparées s'aperçut qu'elles n'avoient plus du tout de cohésion avec celles de dessous; cependant il adapta de nouveau cette espèce de gant au doigt, & le troisième jour la réunion fut parfaite. Plusieurs observations semblables nous prouvent la possibilité de la méthode de Caspard Talia-cot, Professeur en Médecine, & en Chirurgie, à Boulogne, qui réparoit, par un singulier artifice, les parties coupées, le nez, les oreilles, les levres, en coupant de la chair du bras, & l'adaptant aux endroits mutilés. Il décrit fort au long cette méthode dans un Livre qu'il intitule, de *Chirurgia cariorum per incisio-nem*.

Paré, *Lib. XXIII. cap. 2.* rapporte l'exemple d'un homme qui avoit porté long-tems un bout de nez d'argent, & qui, ennuyé enfin de cette difformité, fut guéri, en Italie, de cette façon, au grand étonnement de tous ceux qui l'avoient connu auparavant. Et l'on trouve dans Hildan, *Cent. 3. Obs. 31.* que Griffon, Chirurgien très-ingénieux, répara le nez coupé d'une petite fille par cette méthode, dont il étoit cependant redevable à Talia-cot, de sorte que l'on ne s'apercevoit pas que ce nez fût factice, ainsi qu'Hildan assure l'avoir souvent vu avec beaucoup d'admiration. Mais cela n'est pas assurément bien fréquent, & lorsqu'il s'est fait quelque perte de substance dans une plaie, les vaisseaux voisins prolongés réparent par un merveilleux effet de la nature humaine toute la déperdition; mais deux choses sont nécessaires à cette régénération.

1°. Par un inévitable effet de la vie & de la santé il se perd tous les jours quelque substance du corps, à quoi les alimeos convertis en notre nature par la force des vaisseaux & des viscéres suppléent; un corps sain a donc le pouvoir de rétablir la même quantité & qualité de substance qui s'est perdue; mais tout cet ouvrage se fait par le mouvement vital des bonnes humeurs, dans les vaisseaux sains, & proportionnés aux liquides. Il faut donc que les vaisseaux soient d'une qualité à pouvoir encore recevoir, porter & transmettre les liquides, tels qu'ils fluoient dans ces vaisseaux en état de santé. Si donc les vaisseaux ont été rétrécis par une trop forte compression, ou par l'effet de puissances dessiccatives, la superficie de la plaie se dessèche & s'enflamme, & les vaisseaux ne pourront plus transmettre les liquides qu'ils transmettoient en état de santé. Si l'on applique sur la plaie des remèdes trop émolliens, les vaisseaux relâchés céderont à l'impétuosité & à l'impulsion des liquides, se dilateront & admettront des humeurs étrangères, & les vaisseaux étendus au-delà de leur capacité naturelle, formeront avec les liquides qu'ils contiennent une chair spongieuse qui retardera toujours la guérison de la plaie. Il est donc question pour que la régénération de la substance perdue par la plaie se fasse comme il faut, pour ce qui

concerne les vaisseaux, de leur donner la fermeté requise pour qu'ils n'opposent point trop de résistance, & ne cèdent point non plus trop facilement à l'impulsion des liquides. Or, comme il faut que les vaisseaux qui constituent la superficie de la plaie, s'allongent pour la régénération de la substance perdue, il seroit à propos de les tenir un peu plus mous, & un peu plus lâches qu'ils ne sont naturellement. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate: «S'il est besoin qu'un ulcère se reforme & s'emplisse, il faut le tuméfier; & ailleurs: Lorsque vous voulez procurer la régénération de la chair, les alimens gras & chauds sont les plus convenables.» Et Galien avertit de «s'abstenir absolument de remèdes astringens, si l'on a dessein de reproduire la chair.» Or le Chirurgien examinant tous les jours la superficie de la plaie, pourra juger s'il est besoin pour la régénération de ce qui est perdu, de ramollir plus ou moins. Car si la superficie de la plaie paroît sèche, & que la plaie soit rouge dans le fond, & qu'elle rende peu de pus, il voit par là que les vaisseaux situés à la superficie de la plaie, résistent trop au liquide auquel ils devroient servir de passage, & qu'ils ne le transmettent point; mais si la blessure est également humide par-tout, & que sa rougeur soit modérée, si le fond de la plaie s'élève tous les jours également, & que les côtés s'étendent dans tout le tour de la plaie, il voit parfaitement que les vaisseaux sont assez relâchés pour pouvoir céder au liquide qu'ils reçoivent; mais si la plaie rend une trop grande quantité d'humours, que son fond & ses côtés s'élèvent & s'étendent promptement, & inégalement, il en conduit que les vaisseaux sont trop relâchés, & qu'il est besoin de remèdes opposés; c'est ce que Galien a merveilleusement expliqué, en parlant de la manière de guérir les ulcères; «vous améliorerez, dit-il, la mauvaise qualité de la chair, si elle vous paroît salée & sèche, «en l'humectant souvent avec de l'eau tiède, & c.» il faut cependant cesser de le faire aussitôt que tout la partie commence à rougir & à s'élever.» Cependant il dit un peu après que «les remèdes doivent avoir une plus grande faculté d'humecter qu'il n'est ordonné pour une chair saine; mais il faut faire tout le contraire si la chair est plus humide qu'il ne faut naturellement.»

C'est à toutes ces choses qu'on doit faire attention dans une plaie pour procurer la régénération de ce qui est perdu en ce qui concerne les vaisseaux. On dira dans l'article suivant ce qui est nécessaire pour la régénération des fluides.

2°. On doit réparer ici par la régénération d'une nouvelle substance celle qui a été perdue à l'occasion de la plaie: or elle consiste en solides & en fluides, en vaisseaux contenant & en liquides contenues. Il est donc question d'amener à l'endroit de la plaie une matière qui contienne les parties nécessaires à la régénération; mais le bon liquide mis dans les vaisseaux par les lois de la santé les renferme toutes en lui; il répare tous les jours dans les fluides & dans les solides toute la déperdition que l'action de la santé a occasionnée dans le corps; car les alimeos ne nourrissent point qu'ils n'aient été convertis d'abord en la nature des liquides humains par le mécanisme du corps, & qu'ayant quitté leur propre nature, ils ne se soient revêtus de la nôtre. Il est donc nécessaire qu'il reste assez de santé pour qu'il puisse se former des alimens, des humeurs bonnes & naturelles. On voit par là pourquoi la régénération de la substance perdue est si difficile, & souvent comme impossible dans les corps cacochymes, au lieu qu'elle se fait aisément dans les corps bien constitués; il faut, de plus, qu'il y ait de ce bon liquide naturel une quantité requise pour remplir tous les vaisseaux, ce qui nous fait voir aussi d'où pro-

vient dans les blessés, qui, en conséquence d'une hémorrhagie considérable, ont perdu une quantité de bon liquide naturel, cette difficulté qu'ils ont à guérir, laquelle augmente encore en ce que les aliments crus introduits dans le corps, sont convertis en notre nature, surtout par la quantité de bonnes humeurs avec lesquelles ils se mêlent, ainsi qu'on l'a démontré à l'Article *Fibra*, Voyez ce mot. Tout cela ne suffit pas, il faut que les liquides naturels soient portés dans les vaisseaux avec un mouvement convenable; car ce mouvement venant à languir, toute la nutrition manque, ou est du moins dépravée, ainsi qu'on le voit dans les corps débiles. Lorsque les humeurs sont portées dans les vaisseaux avec trop de violence, elles détruisent le corps plutôt que de le refaire, ainsi qu'on le voit dans les animaux employés à des travaux trop rudes, & dans les maladies où la circulation pèche par l'excès de sa violence.

Tout ce que l'art peut faire en ce cas, c'est de rendre les vaisseaux tels qu'ils étoient en état de santé, & que de bons liquides soient portés dans ces vaisseaux avec un mouvement convenable; la nature se suffisant à elle-même fera le reste.

Par ce moyen, les petits tuyaux blessés, retirés, bouchés, comprimés & presque vuides de suc, se remplissent, s'humectent, s'allongent, se prennent avec leurs voisins, & s'appliquent à ceux des plexus réticulaires, dont ils sont proches, s'y agglutinent par le secours d'un bon liquide.

On a démontré plus haut que des artères, même assez considérables, étant coupées, se contractoient insensiblement, & se rebouchoient, & que l'hémorrhagie s'arrêtoit par conséquent d'elle-même, à moins qu'elles ne fussent trop grosses. Il est donc évident que de petits vaisseaux coupés se referment par les mêmes causes, & bouchent par conséquent le passage aux humeurs; en conséquence de quoi la force de la vie poussant par derrière vers ces embouchures obstruées des petits vaisseaux coupés, fera naître l'inflammation, & une petite fièvre, par l'action de laquelle les humeurs étant poussés avec plus de violence vers les extrémités des vaisseaux, les poussent en avant, les allongent, & les ouvrent, ou par une douce suppuration, séparent des parties vivantes les extrémités des vaisseaux entièrement desséchées, & mortes. Mais ces vaisseaux n'étant plus assujettis par la peau qui les contenoit, la force du liquide qui afflue les allonge & les élève insensiblement, & leurs embouchures étant pour lors ouvertes, ils versent leur liquide dans la cavité de la plaie, de là vient que toute la superficie de la plaie paroît humectée de pus, & hérissée de petites papilles qui s'élèvent insensiblement de plus en plus, & qui ne font autre chose que les extrémités pulpeuses des petits vaisseaux qui croissent, & lorsque cela se fait également dans tout le contour de la plaie, les embouchures des petits vaisseaux croissans se rencontrent mutuellement, s'appliquent & se réunissent, ainsi remplit la substance perdue dans la plaie. Si le Chirurgien, après que la plaie est une fois dépurée, s'avise de déterger tous les jours cet amas de mucosité fourni par les vaisseaux renaissans, il détruit ce qui devoit réparer la déperdition; ce qui retarde la guérison, & est cause que la superficie de la plaie dégénère en ulcère fardé. Ainsi tout ce que peut l'art pour la régénération de la substance perdue dans la plaie, est de procurer aux vaisseaux & aux liquides qui y tiennent les qualités que requiert une bonne santé, & que le mouvement du liquide qui circule dans les vaisseaux ne soit ou trop lent, ou trop violent; la nature du corps humain fait tout le reste, comme on l'a dit plus haut. Mais cette réunion paroît se faire par l'apposition de substance, & non par l'interposition de quelque suc agglutinant, qui uniroit ainsi qu'une colle, les extrémités séparées des petits vaisseaux. Car nous voyons

les vaisseaux dépouillés de la peau, & de l'épiderme, s'unir sur le champ l'un à l'autre s'ils sont contigus. Par exemple, on a vu les bords des papiers étant excoités se coller l'un à l'autre en une nuit, au point qu'il a fallu se servir de la lancette pour les diviser; & des doigts, restés contigus après que l'épiderme en eut été emporté par une brûlure de poudre à canon, se coller fortement ensemble tant est grand l'effort des extrémités ouvertes, des vaisseaux, pour s'agglutiner avec leurs semblables, lorsqu'ils sont devenus voisins.

A mesure que toutes ces choses se font ensemble, & également de tous les points du fond, & des côtés de la plaie, la cavité se remplit, en s'étendant de toutes parts vers le centre, de matières solides & liquides, semblables à celle dont il s'étoit fait déperdition.

Si toutes les extrémités des petits vaisseaux sont également ouvertes dans le fond, & dans les côtés de la plaie, le mouvement des humeurs dans les vaisseaux agit avec une égale force sur eux tous. Or si la résistance n'est pas plus grande dans un endroit que dans un autre, l'allongement des vaisseaux se fera également en tout point; mais si la laxité est plus grande en quelque endroit que partout ailleurs, les vaisseaux s'y allongeront & s'y distendront davantage, ce qui donnera lieu à une excroissance fongueuse, qui en comprimant les vaisseaux voisins empêchera la consolidation de la plaie de se faire également. Mais lorsque les vaisseaux étant ainsi allongés dans tout le contour de la plaie, se rencontrent & s'unissent, ils recouvrent leur première structure au moyen de quoi s'opère la réparation de la substance que le corps avoit perdue. Mais est-il certain que les parties renouvelées soient entièrement les mêmes qu'avant la blessure? Tous les phénomènes du moins semblent l'affirmer, & l'expérience nous apprend que les vaisseaux sanguins les plus épais, ainsi que les vaisseaux transparençs les plus ténus sont les mêmes qu' auparavant. Car si l'on enlève rudement avec un linge cette mucosité des vaisseaux renaissans, amassée dans la cavité de la plaie; il en sort du sang rouge. Si on l'enlève légèrement, il en sort un liquide ténu; mais si l'on applique dessus une feuille de métal très-polie, ou un miroir, l'humidité forme sur la superficie polie de ce corps une tache qui se dissipe promptement sans qu'il reste aucune salure; ce qui prouve manifestement qu'il y a même dans cette nouvelle substance des vaisseaux ouverts qui contiennent & laissent échapper un liquide très-subtil, d'où l'on conclut qu'entre les vaisseaux sanguins, & les petits vaisseaux exhalans, il s'y trouve encore des classes intermédiaires de vaisseaux décroissans.

Cependant cette régénération de la substance perdue dans le corps humain est bornée, car on n'a jamais vu renaître même le dernier article du doigt. Les vaisseaux par leur concrétion forment une cicatrice à la superficie de la plaie: mais la partie reste mutilée toute la vie. On voit par-là que la substance perdue du corps peut se réparer, lorsque les vaisseaux s'allongent des bords de la plaie vers son centre peuvent se rencontrer & s'unir. Mais lorsqu'il est question de régénérer par un simple allongement des vaisseaux de la partie mutilée, tant de parties organiques qui ont été coupées, la nature n'y peut suffire, & revêt simplement la partie qui reste d'une bonne cicatrice. Cependant les Philosophes ont lieu d'être surpris que la nature refuse aux hommes ce qu'elle accorde aux autres animaux. Les habitants des rivages de la mer assureroient que les pattes rompues ou entièrement séparées du reste du corps, renaissent aux écrevisses & aux cancrs de mer. Les Savans regardoient cela comme des contes & des fables de bonnes gens.

Cependant, M. Remurm, *Mémoires de l'Académie des*
O o o ij

Sciences, 1712. à qui nous sommes redevables de tant de belles découvertes dans l'histoire des animaux, en a reconnu la vérité.

Il coupe à un écrevisse de mer l'une de ces grandes pinces qui lui servent à se saisir de sa proie & à la tenir avec tant de force ; & le lendemain ou le surlendemain, il vit que la *plaie* qu'il avoit faite étoit couverte d'une petite membrane rougeâtre ; quelques jours ensuite la superficie plane de cette membrane devint convexe. Le milieu de cette membrane s'éleva à-peu-près dans le centre en formé de cône, lequel au bout de dix jours avoit bien trois lignes géométriques de longueur. Cette petite membrane élevée, de rouge qu'elle étoit, devint blanche, & ce qu'il y avoit de rouge à son extrémité s'en alla. Cette petite membrane renfermoit dès-lors, de façon à pouvoir les distinguer les principes de la partie renaissante. Quatre ou cinq semaines après cette petite membrane qui la contenoit se rompt ; & la partie renouvelée paroît à découvert ; mais elle est encore molle. Cependant au bout de quelques jours le régime s'ossifie, & est aussi dur que celui de la partie coupée, & ce membre renouvelé ne diffère de celui qui est coupé, qu'en ce qu'il est d'abord plus petit ; mais il croît peu-à-peu, & devient enfin aussi parfait que celui qui a été coupé, ainsi qu'on l'a vu par des expériences répétées faites sur ces animaux ; leur coupant les pinces, les pattes, les cornes, à différentes distances du tronc. Cette partie ainsi rendue, étant coupée, il en renaît encore une autre semblable aux deux premières, & il n'y a point encore d'expérience qui prouve que cette vertu de reproduire de nouveaux membres puisse s'épuiser dans cet animal. Ainsi voyons-nous dans la Physique, que des observations singulières nous fournissent quantité de connoissances, mais que des conclusions générales tirées d'un petit nombre d'expériences avérées nous trompent fort souvent.

Il faut donc pour que cela se fasse, que le blessé, 1^o. vive d'alimens qui rendent le chyle, le *serum* du sang lousables & la matière de la nutrition douce & glutineuse, d'alimens peu disposés à la putréfaction, aisés à digérer ; & à se convertir en notre propre substance, qu'il use surtout des décoctions, de matières farineuses, crues, fermentées d'émulsions, de lait, de bouillons, de fruits mûrs cuits, de légumes doux pris souvent & en petite quantité chaque fois, & qu'il évite la réplétion, la faim & la soif.

Tout ce qui sera régénéré de la substance perdue du corps doit avoir été réparé par les liquides apportés dans la *plaie*. Mais nos liquides qui s'écoulent dans nos vaisseaux, sont ou crus, provenans d'alimens introduits qui ne sont point encore entièrement convertis en notre substance ; ou tels que s'étant dépouillés de leur nature étrangère à la notre, ils aient par la force des vaisseaux & des viscères pris toutes les qualités des humeurs. Le chyle fait des alimens introduits ; par les viscères chylifcatoires, circule avec le sang pendant plusieurs heures dans les vaisseaux, ainsi que Lower nous l'a démontré par ses expériences : ainsi cette matière chyleuse crue sera aussi portée avec les autres humeurs dans l'endroit de la *plaie*, & en plus grande quantité même que dans les autres parties, parce qu'il se trouve moins de résistance dans l'endroit de la *plaie* ; d'où l'on a remarqué dans les larges *plaies*, que presque toute la matière propre à la nutrition sortoit ; & que le corps étant par conséquent privé de nourriture périrroit d'un marasme lent. Si donc on n'a point attention de faire observer au malade un régime convenable, au moyen duquel le chyle formé des alimens soit d'une qualité douce & lousable ; l'acreté du chyle irritera tous les jours la *plaie*, & rendra sa guérison plus difficile. Car il ne s'agit ici que des *plaies* de quelque conséquence ; les *plaies* légères ne demandent point

tant de précaution : de plus les orifices ouverts épanchant dans la cavité de la *plaie* une grande quantité de liquide qui se convertit en bon pus, sa partie la plus ténue se dissipant ou étant repompée. Si donc le chyle & le sang apportés dans la *plaie* proviennent d'alimens, qui de leur nature tendent trop à la putridité ; les humeurs épanchées croupillent, & séjourant dans un lieu chaud dégénèrent en un ichor putride, & ne se convertiront point en bon pus. Il faut donc interdire au blessé de tels alimens ; mais comme le repos est nécessaire aux blessés, & que le mouvement musculaire & l'exercice du corps contribuent le plus à convertir les alimens crus en notre substance. (Voy. l'art. *Fibra*.) il est évident qu'ils ne doivent point se nourrir d'alimens difficiles à digérer ; mais qu'ils doivent faire usage de ceux qui peuvent se digérer & se convertir le plus aisément en notre substance ; autrement il se porte dans la *plaie* une grande quantité d'humeurs crues, & peu de cuites : or les alimens cuits & convertis en notre nature, peuvent seuls régénérer la substance qui manque dans la *plaie*.

Voici le détail de ceux qui par la douceur de leur nature & par leur facilité à s'assimiler, sont les plus convenables en pareille occasion.

L'avoine, l'orge, le blé sarrasin, le riz, &c. cuits dans l'eau, ou dans du bouillon, fournissent cette nourriture douce & facile à s'assimiler, & en même-temps peu disposée à la putréfaction. Leur farine donne une excellente nourriture, eo la laissant fermenter un peu ; car on détruit ainsi la viscosité farineuse de ces alimens. Le pain, par conséquent bien fermenté, surtout le biscuit ; les bouillons de viande & dont on a tiré toute la graisse, sont d'excellent usage. Les émulsions faites avec des semences farineuses très-molles, broyées avec de l'eau, ont presque déjà la nature du chyle. Le lait coupé avec une égale quantité d'eau en hiver, & une plus grande en été, pourra servir de boisson ordinaire. Les fruits mûrs d'été sont d'une grande utilité tant parce qu'ils sont gracieux au goût, que parce qu'ils procurent un rafraichissement salutaire. On les fait cuire un peu afin de leur ôter toutes leurs flatuosités. Tous les légumes tendres tels que sont les laitues, l'endive, les épinars, le chervi, la scorfonere, le ducus, le cerfise, les panais cuits dans du bouillon, sont tous alimens fort bons.

Mais quoique toutes ces choses soient salutaires, la quantité deviendroit nuisible, si l'on en prenoit trop à la fois ; car le corps du blessé qui est sans mouvement, en seroit accablé, il se mêleroit au sang une grande quantité de chyle cru, & l'état de la *plaie* changeroit. Mais si l'on dispose la quantité de ce qu'on doit prendre d'alimens, de façon que l'on en prenne peu toutes les deux heures ; cette petite quantité s'assimilera facilement, & les humeurs qui sont apportées dans la *plaie* auront presque toujours les mêmes propriétés ; mais lorsqu'on n'en prend que deux fois par jour, une grande quantité à chaque fois, le sang se portera à la *plaie* dans un tems chargé de beaucoup de chyle cru, & dans un autre mêlé d'un chyle perfectionné, qui lui donnera une qualité différente, & ce changement alternatif de sang troublera l'état de la *plaie* : il faut aussi éviter la faim, que la trop grande réplétion ; car elle avertit lorsqu'elle se fait sentir, que le corps a besoin d'une nouvelle nourriture, & toutes les humeurs deviennent plus acres, & tendent à la putridité, à moins qu'elles ne soient adoucies par un nouveau chyle bien conditionné ; l'urine acre & un peu putride de ceux qui ont jeûné long-tems, ainsi que leur haleine cadavéreuse, dénotent cette dégénération des humeurs ; mais on doit particulièrement prendre garde que le blessé n'endure point de soif ; car la soif dénote la sécheresse du corps, une acreté mêlée aux liqueurs ; ou leur immobilité ; or tous ces vices sont tout-à-fait contraires à une *plaie*,

puisque'il est absolument nécessaire pour la régénération de ce qui est perdu, que la *plais* soit également humide partout, que les liquides puissent passer facilement, & qu'ils soient d'une nature douce. Il faut par conséquent faire usage d'aliments humides, & de liqueurs douces, prises en quantité; qui bûneront le corps dans toutes ses parties, rendront les liquides plus fluides & plus coulans: & alors cette acréte nuisible étant délayée par une grande quantité de liqueurs, perdra sa force & sortira du corps par les sueurs & les urines.

On juge sur la connoissance qu'on a du tempérament du malade, de son habitude, de la saison, & de la complication de la *plais*, lequel de ces alimens lui convient & comment on doit le préparer.

Tout ce qu'on vient de dire sur le régime de vie varie selon la différente constitution du malade, ce qui fait qu'on n'en peut point établir de règle certaine. Et lorsqu'il arrive en tems de guerre, un grand nombre de blessés dans les Hôpitaux, & qu'on leur donne à prescrire tous les mêmes alimens, il en périr un grand nombre que l'on auroit pu rétablir; car tout ce qui est nécessaire en ce cas est de conserver un blessé ce qui lui reste de santé, ou de le rétablir si elle manque: mais chaque homme a sa fanté particulière; de-là vient que des corps, quoique différens beaucoup les uns des autres par leurs fluides & leurs solides, peuvent cependant être sains chacun; c'est ce qu'on appelle fanté de tempérament, & à quoi il faut par conséquent faire une extrême attention; car les Medecins distinguent par des signes particuliers les tempéramens chauds & froids, humides & secs, bilieux, sanguins, phlegmatiques, atrabillaires; & ils remarquent qu'il faut pour conserver à chacun sa fanté dans toute sa perfection, un régime tout différent & souvent même opposé. Lors, par exemple, que l'on connoît le tempérament du malade pour être froid, aqueux, l'on doit éviter les boissons lentes & délayantes, & ne faire usage que d'alimens corroboratifs & irritans: mais si les humeurs sont densés & compactes, les parties solides resserées & fermes, l'on dit que le tempérament est chaud & sec, & les alimens qui auroient nui dans le premier cas, sont ceux qu'il faut administrer dans celui-ci; il en est de même de tous les autres tempéramens.

« Les gens replets d'une complexion molle, & qui ont « un teint rouge, doivent vivre la plus grande partie « de l'année d'alimens secs, parce qu'ils sont d'un tempérament humide: les gens vigoureux, d'un teint « maigre & jaune, doivent plus fréquemment faire usage d'alimens humides; car ces fortes de corps sont « secs. » HIPPOCRATE, de *Salubri victus ratione*.

Mais la différence des saisons exige un différent genre de vie dans le même homme; car les humeurs dégénèrent très-prompement en été, & fort lentement en hiver. Et en hiver, la chair des animaux qui se conservent en hiver pendant plusieurs semaines sans se corrompre tend en fort peu de jours à la purité pendant les chaleurs de l'été. C'est pourquoi les sages Medecins de l'antiquité, ont eu soin d'imposer un genre de vie tout différent, selon les différentes saisons; ils ordonnoient en hiver de manger beaucoup, de boire du vin pur, mais en petite quantité, d'user de peu de légumes, & seulement de ceux qui rechauffent & dessèchent, & de ne manger des viandes que roties: & ils recommandoient en été de boire beaucoup, mais de ne point boire de vin pur, de manger des viandes bouillies, & beaucoup de légumes tendres. Au printemps, ils augmentoient insensiblement la boisson; mais ils la trempoient davantage; ils substituoient le bouilli au roti, ils diminuoient la quantité du manger, n'en retranchant que peu-à-peu afin qu'il ne se fit point subitement un grand changement dans le corps, & ils

continuoient de cette façon jusqu'au régime convenable en été. En automne, ils augmentoient la quantité des alimens; mais ils diminuoient la boisson, y faisant moins mettre d'eau; l'augmentant ainsi par degré jusqu'au point où il faut qu'elle soit en hiver. Or comme les combats se donnent plus fréquemment en été, & que l'on ne donne alors aux blessés, que des bouillons de viandes, souvent ils tombent dans une extrême langueur, & desirant ardemment des breuvages un peu acides, & des fruits mûrs, qu'on leur défend cependant quelquefois.

Il faut encore varier le régime, selon les différens âges, comme il est aisé de le concevoir.

L'habitude, que l'on a raison de regarder comme une seconde nature, ne doit pas non plus être négligée en pareil cas: si un vigoureux paysan accoutumé à vivre de pain noir & dur, & de viandes fumées & salées, afin de mettre son corps en état de soutenir les pénibles travaux journaliers, venoit à tomber malade, & se trouvoit contraint de ne vivre que de bouillons, il tomberoit promptement en langueur. L'on pourroit par conséquent donner à cet homme des alimens solides, & il seroit même nécessaire de le faire. « Quand les alimens, dit Hippocrate, *Apb. 50. Sect. 2.* « auxquels on est accoutumé depuis long-tems, font « plus mauvais que ceux auxquels on n'est point accoutumé, ils causent pour l'ordinaire moins d'incommode « dit. » Mais il s'explique plus au long dans son Livre, de *Vitæ acutioris*, lorsqu'il dit que les hommes supportent plus facilement les alimens auxquels ils sont accoutumés, quand même ils ne seroient pas bons de leur nature, & qu'ils sont au contraire incommodes des alimens auxquels ils ne sont point accoutumés, quoiqu'ils soient bons. Il assure qu'il en est de même des boissons; ce qui fait voir qu'il est de la prudence du Medecin de donner quelque chose à l'habitude, malgré que cela soit quelquefois contraire aux règles de l'art.

A la complication du mal. Il n'a été parlé jusqu'ici de ces différens régimes qu'entant qu'ils sont applicables à un blessé sain d'ailleurs. Mais si le blessé étoit attaqué avant sa blessure, d'une cacochymie considérable, ou que la blessure fût accompagnée d'un autre maladie; on doit pour lors établir un régime de vivre contraire à cette dégénération d'humeurs que la maladie ou la cacochymie qui accompagnent la *plais*, donnent lieu de craindre. S'il y a, par exemple, cacochymie putride, scorbutique, ou que les alimens tournent en purgité en conséquence d'une grande fièvre, nous ne faisons presque usage que de substances lacteuses, d'avoine, de riz, &c. des fruits d'été tirés sur l'acide; nous nous abstenons de viandes, de bouillons de viandes, d'œufs, &c. Si le corps est totalement rempli d'une mucosité inactive, nous ranimons les forces avec des viandes roties, du vin, des aromates, &c.

Toutes ces choses étant parfaitement connues, & comparées entre elles, on juge quelle sorte d'alimens & de boissons il convient d'administrer, & comment on doit les préparer; car les différentes préparations du même aliment lui donnent des qualités bien différentes. La viande de veau nouvellement cuite fait un bouillon que l'on peut donner, quand même il y auroit à craindre une dégénération d'humeurs, surtout après y avoir ajouté un peu de suc de citron: mais si l'on fait cuire la même chair après être restée pendant quelques jours exposée à l'air, elle donnera une boisson qui se putrifiera promptement; cette même chair tend à la purité encore davantage lorsqu'elle est rotie. La force du feu ayant augmenté l'acréte de ses sels & de son huile: les substances farineuses crues sont nuisibles aux personnes ataquées d'une pituite froide; cependant elles peuvent en faire usage lorsqu'elles sont fermentées. Il en est de même de quantité d'autres préparations des alimens.

On doit éviter toute acréité, parce qu'elle augmente trop la circulation; le vin, les sels, les aromates, les acides, les légumes acrés sont par conséquent nuisibles à la cure des plaies.

Nos humeurs étant d'une nature si douce en état de santé, qu'une goutte de sang, & de toutes les autres liqueurs qui en sont séparées (si vous en excepté la bile & l'urine qui doivent leur acréité & leur acrimonie à leur séjour & à leur croupissement) tombant sur l'œil n'y cause aucune douleur; & devant servir au moyen de leur accès à la plaie, à en réparer la déperdition; on voit qu'il est extrêmement avantageux de ne donner que des aliments qui ne contiennent en soi rien d'acre, rien d'irritant, & qui ne puissent pas facilement se convertir en une nature acre; car les aliments acrés sont nuisibles en ce qu'étant apportés crus dans la plaie, ils irritent ces endroits, & parce qu'ils donnent un plus grand mouvement aux humeurs en conséquence de leur vertu irritante, ce qui augmente par conséquent l'impétuosité du liquide vital, dans les tendres vaisseaux qui renaissent dans la plaie; de-là vient qu'ils dégénèrent souvent en une chair fongueuse; ou les petits vaisseaux étant obstrués, en conséquence de l'inflammation, née de l'augmentation du mouvement, il ne se fait plus de perspiration par la superficie de la plaie, ce qui en retardera aussi la guérison; car il faudra que cette substance soit séparée toute entière par une nouvelle suppuration.

Ainsi tous les irritans, quelques bonnes qualités qu'on leur prête, nuiront par leur nature à la plaie, en supposant que le corps du blessé soit sain; mais si, par exemple, il y avoit en même-temps une cacochymie putride, les aliments acides bien loin d'être nuisibles, feroient au contraire d'un grand secours; cependant on ne doit pas penser que quelques grains de sel ou quelques gouttes de suc de citron que l'on met dans le bouillon puissent être nuisibles; car l'une de ces deux choses mise en petite quantité pourra empêcher qu'il ne dégénère trop facilement en putridité, & ne fera jamais cependant l'effet d'un irritant; & si l'on ne met pas quelque chose de semblable dans le bouillon des blessés, ils s'en dégouteront bien-tôt.

Il ne faut pas pour la même raison faire usage du vin, à moins que les forces trop abattues, ou l'habitude, n'en ordonnent autrement: car un grand nombre de personnes font journellement usage du vin, ou de quelques autres liqueurs spiritueuses; or si on le retranche à ces gens-là, ils tombent promptement en langueur, & toutes les fonctions de leur corps sont dérangées; raison pour quoi on doit, en pareil cas, leur donner un peu de vin ou pur, ou trempé, selon que la langueur des forces ou l'habitude le requiert.

Les bouillons trop épais ou trop gras, les plantes alcalines, le cresson, le chou, le rai-fort & autres semblables qui se putréfient aisément, sont aussi nuisibles.

Il ne suffit pas de prendre garde à la nature que les aliments ont en les prenant, mais il faut encore avoir égard au changement qu'ils peuvent recevoir de la chaleur du corps & du séjour qu'ils y font. Car, comme il a été dit ci-devant, les humeurs nourricières qui proviennent des aliments qu'on a pris, font apportées vers la plaie, & tombent en partie par les vaisseaux ouverts dans la cavité de la plaie. Or, si les aliments introduits sont trop enclins de leur nature à la putridité, il est à craindre que les humeurs qui abordent à la plaie ne se convertissent pas en bon pus, mais qu'elles dégénèrent en un ichor putride. Or, comme les poissons, particulièrement ceux de mer, se putréfient aisément, & que l'on ne peut pas en user qu'ils ne soient très-salés, on doit par conséquent s'en abstenir. Les bouillons fort épais, les gelées faites de râclure de corne de cerf ou d'ivoire, acquièrent souvent en Été,

dans l'espace de 24 heures, une fluidité putride. Joignez que ces bouillons trop épais chargent le ventre & ne se digèrent pas parfaitement.

Il se trouve quelques plantes qui sont de telle nature, que, venant d'elles-mêmes à se corrompre, elles ne tournent point, comme quantité d'autres, en acide, mais se résolvent en un alcali huileux, fétide, volatil. On trouve même dans quelques-unes, sans qu'il ait précédé de putridité, un sel acre, alcali, volatil, comme dans les rai-forts, la moutarde, le cresson, &c. Toutes ces choses sont nuisibles à la plaie, parce qu'elles tendent trop à la putridité, & qu'elles irritent par leur acréité stimulante. Il y a beaucoup plus à craindre des plantes, qui sont portées à la putridité, parce que nos humeurs tendent de leur nature à une dégénération putride: mais les végétaux qui de leur nature dégénèrent en acide, résistent à la dégénération spontanée de nos humeurs, au lieu que les premiers y contribuent. On trouve à l'article *Alcali* le catalogue des plantes alcalines qui nuiraient en pareil cas.

Il faut s'interdire tout ce qui ne se change pas facilement en chyle ou en sang, telles sont les matières endurcies par le sel, la fumée, & par l'air; les matières fort grasses, telles que le lard, les poissons gras, les canars, les oies, & semblables oiseaux qui se nourrissent de poissons: les matières visqueuses, telles que les légumes gras, les matières farineuses crues, les crusts.

Ceux qui s'occupent tous les jours à des travaux grossiers, se nourrissent d'aliments durs, qu'ils mangent avec beaucoup d'appétit, & digèrent facilement. Les nourritures moins grasses ne leur conviendroient pas, & ils ne pourroient, en en faisant usage, entretenir cette force nécessaire à leurs travaux de corps. Mais ceux qui mènent une vie oisive, ne s'accommoderoient point d'aliments trop durs. De-là vient que l'on doit regarder comme un axiome général en fait de régime pour les personnes en santé, que les aliments doivent être proportionnés au travail; car les aliments durs ne se convertissent pas volontiers en bon chyle, donnent de la pesanteur & de l'inaction à un corps tranquille. Mais comme le repos est absolument nécessaire aux blessés, il ne pourra se faire de ces aliments une bonne digestion, & une assimilation convenable; ce qui est extrêmement nécessaire à la régénération de ce qui manque dans la plaie. Il faut pourtant toujours accorder en ce cas quelque chose à l'habitude, ainsi qu'il a été dit plus haut: car ceux qui ont coutume de faire usage toute leur vie de ces aliments durs, ne peuvent, sans se ressentir d'incommodité, vivre d'aliments mous.

Les chairs des animaux & des poissons endurcies par le sel, ou à la fumée, ou séchées à l'air, ont beaucoup plus de peine à se changer en bon chyle & en sang, que s'ils étoient frais. Mais les matières grasses qui sont toujours difficiles à digérer, & qui retenues long-temps dans le corps acquièrent une acrimonie très-dangereuse, sont particulièrement nuisibles en ce cas. Si un homme débile mange à son dîner une trop grande quantité de lard, il lui revient souvent vers le soir une haine grasses qui lui brûle le gosier, & qui jetée dans le feu, occasionne une flamme vive: cette huile est retenue fort long-temps dans le ventricule sans être digérée, & ne sort pas du pyllore malgré qu'elle soit fluide. Il en est de même des poissons gras, comme l'anguille, le saumon, &c. & surtout si l'on mange le foie des poissons dans lequel se trouve une si grande quantité d'huile, que l'on peut l'en exprimer toute pure; & quoique cette huile douce soit d'un goût fort agréable, cependant elle se convertit fort promptement en une rancidité très-dangereuse. C'est pourquoi les Chirurgiens expérimentés remarquent, si l'on a mangé de ces poissons, que la plaie est empiécée; car ces matières huileuses qui abordent à la plaie, ob-

trouent les petits vaisseaux ; & la chaleur & le séjour les ayant rendus plus aces, elles causent une inflammation difficile à résoudre. Or, il se trouve dans quantité de poissons une grande abondance de cette huile, qui en transpirant garantit la superficie externe de leur peau, de crainte que ces animaux n'éprouvent une trop grande macération de la part de l'eau dans laquelle ils vivent ; de-là vient que les oiseaux qui se nourrissent de poissons, se digèrent difficilement : car quoique les alimens pris se changent par les fonctions naturelles en la nature de celui qui les prend, cependant il reste souvent quelque chose de leur première nature. C'est pourquoi la chair de ces animaux a un goût fort différent, selon la différente nourriture qu'ils prennent. Si les canards, les oies & de semblables oiseaux ne vivent que de poissons, la chair de ces oiseaux a l'odeur désagréable du poisson. Les lapins domestiques qui ne vivent que de feuilles de choux, rendent, lorsqu'on les met sur table, une odeur fétide insupportable : on doit par conséquent interdire aussi au bled l'usage de pareilles viandes. De plus, les légumes très-gras & les matières farineuses crues, produisent un chyle très-visqueux ; & l'on ne peut vaincre cette viscosité que par de violents exercices du corps : mais ils occasionnent aux gens qui en font usage, & qui vivent dans une grande tranquillité, une infinité de maux dont il est mention à l'article des maladies qui naissent de la viscosité glutineuse spontanée. V. *Lentor*.

Enfin, malgré qu'on ait raison de regarder les œufs comme une nourriture propre à substantier les corps débilés, on doit cependant en faire peu d'usage, comme très-enclins à la putridité ; c'est-à-dire, étant frais on les brouille dans du bouillon, & particulièrement leurs blancs ; mais si on les fait durcir, on remarque pour lors qu'ils sont très-difficiles à digérer.

Les médicaments qui conduisent au même but, sont ceux qui dissolvent tout ce qui pourroit empêcher la consolidation, & qu'on administre ordinairement en décoction. Il faudra donc les varier selon la variété de l'obstacle que l'on aura à lever ; car il n'en est aucun qui soit généralement utile.

Il n'a été fait mention jusqu'ici que du régime que doivent observer les blessés, pour que des liquides sains apportés dans la plaie par de bons vaisseaux réparent la déperdition de substance. On supposoit que les blessés se porteroient bien d'ailleurs. Mais s'il se rencontre dans le corps du blessé, ou dans la plaie même, une qualité corporelle qui empêche la régénération de ce qui est perdu, il faut la détruire ; il faut par conséquent connoître de quelle espèce est cet empêchement, s'il existe dans les liquides ou dans les solides, ou dans les uns & les autres tout à la fois ; s'il est dans la plaie même, ou dans ce qui y est apporté par le moyen de la circulation, ou si c'est le trop ou le trop peu de violence des humeurs apportés à la plaie, qui trouble & empêche la régénération de ce qui est détruit. Or, comme la nature de cet obstacle peut être fort différente, & que la consolidation des plaies peut être empêchée par des choses tout-à-fait opposées, il est évident qu'il ne peut y avoir en ce cas de remède universel.

Van-Helmont, (*Blas humanum*, N^o 53.) croyant mal-à-propos que c'étoit l'acide qui occasionnoit du pus dans la plaie, a prétendu que toute boisson vulnérinaire devoit contenir en soi un alcali caché, & même volatil. Les uns vantent une chose, les autres une autre ; d'où viennent ces différentes façons de composer des vulnéraires dont divers Auteurs assurent la bonté ; mais lorsque les bons liquides sont portés dans la plaie par les vaisseaux dans un mouvement convenable, il en résultera l'effet nécessaire ; ce qui fait que l'art de la Médecine ne pourra avec des remèdes convenables que détruire ou diminuer l'obstacle connu, & rien de plus ; la nature fera le reste. Mais on a coutume de préparer ces remèdes vulnéraires en forme de déco-

tion, parce que la vertu des médicaments étant par ce moyen dissoute dans l'eau, peut se mêler commodément au sang, & se distribuer également par tout le corps.

Nous verrons dans le paragraphe suivant combien ces décoctions exigent de différentes matières.

On aura donc recours, selon la circonstance, aux atténuans, aux épaississans, aux adoucissans, aux irritans, aux apéritifs, aux relâchans, aux astringens, aux spécifiques, & souvent conséquemment des remèdes opposés, pourront conduire au même but.

Aux atténuans. Si l'on est assuré, par les signes que l'on découvre, que l'obstacle à la guérison de la plaie, dépend du trop grand épaississement des humeurs, qui les empêchent de passer librement par les vaisseaux, on voit que les remèdes vulnéraires qui doivent être tentés en pareil cas, sont tous ceux qui divisent & atténuent les humeurs de façon qu'ils puissent pénétrer sans causer d'incommodités dans les vaisseaux par lesquels elles doivent passer selon les lois de la santé. Mais on a démontré à l'article *Obstruction*, que cette immobilité des fluides pouvoit provenir de différentes causes, & l'on y a pareillement donné les différents remèdes propres à enlever ou à diminuer ces causes ; ce qui donne encore lieu à un grand nombre de remèdes vulnéraires, qui tous opèrent en atténuant. Car lorsqu'il s'agit d'atténuer un épaississement inflammatoire des humeurs, il faut des remèdes tous différens de ceux que l'on devroit employer, en cas qu'une ténacité atrabilaire, ou une viscosité froide & glutineuse en procurât l'immobilité.

Les décoctions & boissons vulnéraires qui suivent ont une vertu atténuante.

Prenez de Lauréole, } de chaque, une poignée
de vitronique mâle, } & demie ;
de rue, }
de racine d'avoine, une once ;
de fleurs de petite centaurée, deux pintes.

Faites bouillir dans trois pintes d'eau, & y mêlez,

de sel de chardon-béni, une dragme ;
de sirop des cinq racines apéritives, trois onces.

La dose est de quatre onces, quatre fois par jour. On la prendra chaude.

Aux épaississans ; c'est-à-dire, si les liquides sont trop ténus, on qu'il y ait langueur aqueuse. Or, cette ténuité des humeurs ou est accompagnée d'acrimonie, comme il arrive dans le scorbut, lorsqu'un sang acre, tenu, s'épanche de toutes parts hors des vaisseaux, & produit ces ecchymoses scorbutiques, & pour lors on a recours aux agglutinans mous & visqueux : ou les humeurs n'étant point assez resserrés à cause du peu d'action des vaisseaux débilés sur les fluides, pechent par leur trop grande ténuité ; & en ce cas, sont ce qui peut augmenter la force des vaisseaux sur les liquides qui y circulent, convient, tels sont les remèdes vulnéraires épaississans dont il a été parlé à propos de la fibre débile & lâche. (V. *Fibra*.) On voit par-là que l'on attribue le même effet à des remèdes tout opposés ; car ceux qui seroient de quelque secours dans le premier cas, seroient absolument nuisibles dans le second.

La boisson suivante est un épaississant vulnérinaire.

Prenez d'orpin, } de chaque, une poignée ;
de consoude grande & }
petite, }
de mauve, }

en boiye copieusement, & qu'on applique sur la partie bleffée des morsureaux d'étoffe imbibés des mêmes décoctions; l'état de la plaie sera bien-tôt amélioré, sa trop grande sècheresse sera corrigée, les humeurs délayées circuleront librement dans les vaisseaux relâchés, & la bleffure se guérira à la fin parfaitement. Si c'est en hiver, & que la bleffure soit pâle, froide & enflée par tout le corps, en conséquence de la laxité de ses solides, & de la lenteur, & de la mucosité froide de ses humeurs, & s'il a mené une vie oisive, la plaie paraîtra froide, & tant soit peu tuméfiée, & restera à peu près dans le même état. Si l'on gouvernoit ce bleffé comme le précédent, on empireroit beaucoup sa bleffure, & toute l'habitude de son corps; mais qu'on lui donne une infusion ou une légère décoction de benoîte, d'impératoire, d'aunée, d'angelique, de contrayerva, de serpentaire de Virginie, &c. à quoi on ajoutera aussi un peu de vin, il commencera quelques heures après à avoir plus chaud, & à suer par tout le corps; la pâleur de la plaie fera place à une couleur plus vermeille. Il reviendra, pour ainsi dire, à ces parties flasques, une nouvelle vie, la substance perdue se réparera, & la plaie se consolidera. Si le bleffé a beaucoup de fièvre & une grande chaleur, il sera bon de lui tirer du sang, & de lui faire prendre des décoctions de tamarin, de *trifolium acetosum*, &c. mais lorsqu'on ne connoît pas bien l'obstacle qu'il faut lever, & que cependant les forces vitales font suffisantes pour pouvoir aider l'action de ces décoctions, il faudra donner des décoctions de racine d'iguine, de sarsepaille, de scorfonere, de chervi d'Allemagne, &c. car ces remèdes délayent, atténuent, résolvent sans effort, relâchent & ouvrent les vaisseaux, & rendent conséquemment la circulation égale, chassent du corps par les veines & par les sueurs beaucoup de matieres dont la rétention pourroit nuire. Voilà en cet état tout ce qu'on pourra faire de mieux.

Le meilleur air pour le bleffé sera un air pur & sec, non infecté d'exhalaisons putrides, souvent renouvelé & modérément chaud.

Dans les Hôpitaux où beaucoup de bleffés sont rassemblés dans un même lieu, l'air est rempli d'exhalaisons putrides; ce qui fait que tous vont mal; & que plusieurs meurent qui auroient pu guérir. C'est pourquoi il faudroit de tems en tems y faire entrer l'air par les fenêtres pour le renouveler, & pour en chasser la putridité qui y est répandue. On recommande aussi pour le même effet les fumigations, mais le renouvellement de l'air fait plus de bien aux malades: les plaies auxquelles nuit davantage le défaut de renouvellement d'air, sont celles de la tête, comme les observations en font foi. Or il faut un air tellement conditionné qu'on le puisse respirer avec plaisir, comme l'air tiède qu'on respire au printemps; car l'air froid est préjudiciable aux bleffures, attendu que les parties dépoüillées par la bleffure des tégumens qui les couvroient, sentent alors un froid qui leur est nouveau, & qui par cette raison ne manque pas de leur faire du mal. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *Aphor. 20. Seif. 5.* que Quand un froid mordant se fait sentir à des « ulcères, il durcit la peau, cause une douleur qui ne « contribue en rien à la suppuration, fait lever des taches « noires, occasionne des frissons fébriles, des convulsions, & des tetanos. » Mais il faut que l'air soit sec en même-tems que chaud; l'air chaud & humide est le plus disposé à la putridité; car dans le tems où l'air est ainsi conditionné, les chairs des animaux tués ne tardent gueres à se corrompre, & à tomber en pourriture. Or on peut par art tempérer au degré qu'on veut l'air dans lequel sont des bleffés; car en faisant un grand feu, surtout de bois aromatiques, on corrige & le froid & l'humidité excessive de l'air. Si le tems est trop chaud & trop sec, on peut rendre à l'air une fraîcheur agréable, en répandant sur le carreau de

l'eau froide, on en y mettant des branches en fleurs, de tilleul ou de sureau trempées dans l'eau; or on jugera au juste du degré de température de l'air par le thermomètre & l'hygrometre.

On tiendra le ventre lâche par l'usage des émoulliens, des relâchans & des écoprotiques.

Il n'est pas question ici de ceux qui procurent de copieuses évacuations par les selles: il ne s'agit que de faire évacuer le bleffé sans peine & sans effort; car on voit des personnes qui ayant des excréments durs, les rendent avec beaucoup de peine, retenant l'air dans leur poulmon avec un effort si violent, qu'ils en ont le visage tendu & rouge, & souvent même livide, ce qui pourroit causer une nouvelle hémorrhagie, & séparer de nouveau ce qui avoit commencé à reprendre, surtout si la plaie est située dans un endroit voisin de l'anus. C'est pourquoi lorsque pour l'extirpation du calcul, ou à cause d'une fistule à l'anus, on a été obligé de faire à quelqu'un une plaie dans le voisinage de l'anus, on a la précaution quelques jours avant l'opération de lui évacuer les gros intestins par des purgatifs doux & des clystères, afin qu'il n'y reste point de matieres; ensuite on ne lui donne pendant quelque-tems que du bouillon qui suffit pour le soutenir, & ne laisse presque point d'excréments dans les intestins, au moyen de quoi il peut être pendant quelques-tems après l'opération, sans avoir besoin d'aller à la selle. C'est pour cela qu'Hippocrate, *Liv. I. de Morb.* avertit qu'il est dangereux à un bleffé d'avoir les matieres dures.

Or le ventre se décharge sans beaucoup d'effort, lorsque les excréments sont mous, & que le canal intestinal lubrifié, laisse couler en embas les matieres avec facilité. Ce qui fait que les corps reserrés & maigres, ont pour l'ordinaire les excréments fort durs: c'est que leurs intestins fermes & élastiques expriment des matieres avec force tout ce qu'elles ont de soluble: en conséquence de quoi elles forment dures & compactes, & rencontrent de la difficulté au passage dans les intestins qui ne sont pas suffisamment enduits de l'espece de savon mollet qui seroit nécessaire pour les graisser. On obvie à cet inconvénient en administrant au bleffé des bouillons gras, des légumes tendres, des décoctions émoullientes, des huiles douces tirées par expression, qui amollissent les matieres, & lubrifient les passages: on remplit la même indication en donnant des clystères de ces mêmes décoctions, singulièrement si les intestins contiennent déjà des matieres endurcies; car ils soulagent sur le champ, au lieu que ce qu'on prendroit par la bouche mettroit plus de tems à parvenir dans cette région inférieure; & il y auroit à craindre qu'il ne prit tout-à-coup un ténisme au bleffé qui l'obligeât de rendre ses excréments avec des efforts violents.

Les remèdes émoulliens pour cet effet, sont:

- 1°. Les bouillons gras de bœuf frais ou non-salé.
- 2°. Les légumes amollissans pris dans du bouillon, dont on trouvera l'énumération à l'article *Fibra*.
- 3°. Les bouillons & les clystères émoulliens & humectans détaillés sous le même article.
- 4°. Les huiles & principalement celles qui sont tirées par expression & récentes, telles que sont en particulier l'huile d'amandes douces & l'huile d'olives.

Les laxatifs sont à-peu-près les mêmes que les émoulliens.

Après qu'on a administré ces lubrifiens & ces émoulliens, ou fort souvent dans le même tems, on donne des remèdes propres à provoquer les selles, sans cependant troubler le corps & qui rendent les excréments liquides. Car on a remarqué qu'un malade est toujours plus res-

férré après avoir pris des purgatifs. Or on appelle écoprotics les remèdes qui produisent cet effet ; parce qu'ils n'expulent des intestins que les seules matières fécales.

Les écoprotics sont :

1°. Les fruits mûrs d'Été, acides-doux pulpeux & succulents, singulièrement les fruits d'alkekengé, les baies de sureau, & d'ieble, les figues, toutes sortes de cerises de jardins, les mûres, les baies de ronce, les fraises, les jujubes, les abricots & les pêches de l'espèce commune, les prunes de jardin blanches & bleues, les prunes de Damas, les prunes communes, les pruneelles, & les prunes rouges, les raisins de Corinthe blancs, noirs & rouges, les mûres de ronce, les framboises, les sebeses, les tamarins, toutes les sortes de raisin, les baies de grue, les groseilles.

2°. Les suc récents & le moût de ces fruits.

3°. La cassé à la dose de deux onces ; la manne, les tamarins, & la pulpe de tamarins en même quantité ; le suc de roses pâles, à la dose d'une once ; l'aloeûs rosat, à la dose de six grains ; le raisin sec, à la dose de quatre onces ; le galbanum, demi-scrupule ; la rhubarbe, scrupule & demi ; la rhubarbe en infusion, une dragme ; le sirop de guimauve, trois onces ; celui de chicorée, avec de la rhubarbe, une once & demi ; le sirop de fumeterre, deux onces ; le sirop solutif de roses, une once & demi ; le sirop simple de violettes, deux onces ; le miel simple délayé dans de l'eau, deux onces ; les pilules de Ruffus, six dragmes.

Mais il paroît douteux si les remèdes qu'on vient de nommer méritent cette dénomination à la lettre, & ne sont sortis précisément que les excréments. Car ceux qu'on appelle ainsi, donnés à grande dose font sortir par les selles des matières liquides ; & les sucs récents tirés des fruits d'Été, & le moût fait de ces fruits, la manne, la cassé, le miel, les tamarins, &c. pris en grande dose ou souvent, amènent par les selles non-seulement les matières qui étoient logées dans la cavité des intestins ; mais fondent aussi les humeurs très-efficacement, & les entraînent ensuite avec les selles. Or des remèdes qui produisent ce dernier effet sont à proprement parler des purgatifs. Car Asclépiade étoit dans l'opinion que les purgatifs mettent le corps en fonte, & entraînent des matières liquéfiées qui n'y étoient pas avant leur action, selon Galien, de *Natur. Facult. Lib. I. cap. 13*. Et Thessalus, comme le portent ses propres paroles citées par Galien, *Lib. Adv. Julian. cap. 8*. dit positivement qu'un médicament purgatif met la matière en corruption, & évacue par haut en excitant le vomissement, & par bas en provoquant les selles : ce qu'il prouve par l'exemple, d'un athlète d'une bonne constitution, & qui se porte naturellement bien, auquel un purgatif fit évacuer des matières entièrement corrompues, qui n'existoient pas sans doute dans ce corps sain & robuste.

Galien qui croyoit que les purgatifs entraînoient les matières telles qu'elles existoient auparavant dans le corps, se déchaîna fortement contre cette opinion, cependant ses arguments ne paroissent pas suffisants pour la réfuter.

La scammonée donnée à un homme même fort sain, dis-sout le sang en une eau putride, qui sort par la voie des excréments, & il peut s'en ensuivre, si l'on en fait fréquemment usage, l'entière consommation de tout le corps, de façon que la pâleur, l'affaiblissement des vaisseaux, l'abbatement des forces, nous manifestent assez que ce ne sont point des matières précédemment corrompues, qui ont été évacuées ; mais de bonnes humeurs qui ont été corrompues par la vertu virulente du médicament.

Comme donc tous ces remèdes connus sous le nom d'é-

coprotics pris en grande quantité ont la vertu de purger, & que nombre de purgatifs, lorsqu'on les donne en petite dose, ne stimulant que faiblement, ne font sortir que les matières contenues dans les intestins ; il paroît qu'il peut en résulter cet effet, si l'on en donne une dose assez petite pour que le corps n'en soit pas dérangé beaucoup, & que cependant ils entretiennent toujours le ventre libre, ce qui est suffisant en pareil cas.

Hippocrate dans ses *Prognostics*, a soin de distinguer la purgation de l'évacuation des seuls excréments ; car après avoir parlé des crachats, il ajoute : « Quelques dou-leurs que ce soit qui subsistent dans ces endroits, mal-gré l'expectoration & les selles, *μηδὲ τὰς τῶν νεφρῶν ἰσχυρῶς*, la saignée, la diète, & les purgations, *καταμύχας*, on doit savoir que les douleurs exciteront la « suppuration. »

Procurer le sommeil par des anodins, par un régime humectant, par des narcotiques.

La nature n'emploie à réparer la déperdition du liquide subtil, savoir, des esprits, qu'un seul moyen, qu'est le mouvement vital, tout mouvement animal cessant, c'est-à-dire, un sommeil tranquille.

Un homme fatigué de travail ou épuisé par les méditations, sentira malgré qu'il fasse usage des meilleurs aliments, son esprit & son corps appesantis & accablés, à moins que pour se reposer il ne se livre à un doux sommeil. Mais si-tôt que le corps est libre & dispos à se retirer d'un bon sommeil, quelle douce tranquillité ne rend-il pas à l'esprit ! Quelle facilité ! Quelle pénétration n'éprouvent pas ceux, qui rafraîchis par un bon sommeil, se livrent le matin tout entiers à leurs méditations ! Or, quoiqu'on prenne soit aliments, soit breuvages, qui puissent réparer ce qui par une loi inévitable de la santé & de la vie, se dissipe tous les jours du corps ; c'est principalement pendant le sommeil que ces aliments sont préparés de la manière qu'il faut qu'ils le soient, pour remplacer ce qui est perdu. Car la respiration plus forte, l'action du cœur & des artères, plus grande & plus égale, préparent pendant le sommeil toutes les humeurs, de façon qu'elles réparent parfaitement la déperdition ; les causes changeantes, appliquées, consolidantes, agissant avec une extrême liberté.

N'est-ce pas ce qu'Hippocrate, de *Insomniis*, a entendu, lorsqu'il dit :

« L'ame veille, & lors même qu'elle sert le corps, elle « ne fait rien pour elle, mais elle fournit une portion « d'elle-même à chaque partie du corps, aux sens, à « la vue, à l'ouïe, au toucher, au marcher, à l'action, « & à toutes les sensations en général : mais elle ne fait « pas alors proprement ses fonctions, au lieu que quand « le corps est en repos, l'ame se meut, & se glissant « dans les parties du corps, elle gouverne sa maison & « agit par elle-même pour le corps. »

On voit bien par-là que les longues veilles sont nuisibles aux blessés, & combien le sommeil est nécessaire à la régénération de ce qui est perdu, & à la consolidation de la plaie. Si donc le blessé est privé de sommeil, il faut le lui procurer, ce qui se fait par des anodins qui emportent la douleur ; car les veilles surtout dans les blessés sont occasionnées par la vivacité de la douleur, quoique les soins rongeurs, & les trop fortes affections de l'esprit puissent les causer aussi. Or les remèdes qui calment la douleur, peuvent le faire de trois façons ; ou ils agissent en détruisant la cause corporelle dont le corps éprouve un si grand changement qu'il en naît dans l'esprit, cette perception importune quel'on nomme douleur ; ou ils disposent la partie du corps à laquelle est appliquée la cause qui produit la douleur ; de façon que le blessé n'est plus affecté de la même cause, ou qu'il l'est moins violemment ; ou enfin sans détruire la cause, & sans changer la partie affectée, ils

ôtent le sentiment de douleur. Lors, par exemple, qu'une partie enflammée est douloureuse, la cause de la douleur est un sang immuable, en conséquence de sa densité inflammatoire, arrêté dans les vaisseaux, & l'impétuosité du liquide vital qui pousse avec force par derrière dans les vaisseaux obstrués. Or tout ce qui pourra rendre méable ce sang embarrasé, de façon qu'il s'écoule librement par les vaisseaux qui étoient obstrués, détruira la douleur, en détruisant sa cause. Mais si par l'application des cataplasmes mous & de fomentations on relâche les solides, de sorte qu'ils puissent céder aux causes diffundantes sans crainte de rupture, la douleur se dissipe, ou sera du moins considérablement diminuée, malgré que la densité inflammatoire du sang subsiste la même, & que l'impétuosité du liquide qui pousse par derrière soit également violente. Enfin, s'il ne s'est rien fait de ce que nous venons de dire; mais que la cause de la douleur subsiste, & que l'état de la partie étant le même, l'on donne un ou deux grains d'opium à un homme qui n'a point coutume d'en prendre, il ne restera aucun sentiment de douleur, quoique la cause de la douleur continue d'agir. C'est pourquoi l'on a appelé généralement anodins tous les remèdes qui emportent la douleur de l'une de ces trois façons. Cependant il est d'usage de n'appeler ainsi que ceux ou qui calment la cause de la douleur, ou qui changent la partie douloureuse, de façon que le malade n'est plus affecté par la même cause, ou qu'il ne l'est pas du moins si violemment. Mais on a appelé narcotiques, c'est-à-dire, stupéfactifs ceux qui n'ôtent que le sentiment de la douleur, sans changer la cause & l'état de la partie affectée. Cependant autresfois on appelloit aussi anodins ces stupéfactifs; car Cœlius Aurlianus, parlant de la douleur des dents, dit que, «La plupart des anciens Médecins prétendoient que l'on devoit administrer dans le tems de l'accès des sortes de remèdes, que les Grecs ont appelés anodins. Pour nous nous pourrions appeler calmans, ceux qu'ils disent devoir être administrés vers le tems de la nuit, & qui n'ôtent que le sentiment & non la douleur.» Celse dit aussi, *Lib. V. cap. 25.* «On appelle anodins ceux qui calment la douleur par le sommeil, & l'on doit prendre garde de n'en faire usage que dans une extrême nécessité.»

Les principales causes de la douleur dans la plaie, sont la distraction des parties encore unies, lorsque les lèvres de la plaie s'écartent l'une de l'autre; la tension des fibres nerveuses occasionnée par les gros nerfs coupés qui sont tirailés en arrière, & entraînent les petits nerfs latéraux, ou la distraction des fibres encore entières, provenant de la tension des nerfs à demi lacérés ou piqués; la tumeur inflammatoire du fond, & des lèvres de la plaie; si les humeurs épanchées dans la cavité de la plaie, qui deviennent acides, irritent par conséquent ces parties vivées.

Les anodins seront donc par conséquent tous les remèdes, qui en délayant, relâchant, humectant, adoucissant ou émoussant l'acrimonie, & en résolvant les humeurs diffundantes, détruisent la cause de la douleur, ou changent la partie affectée, de façon que la cause de la douleur n'agit plus sur elle au point de faire naître dans l'ame cette perception désagréable que l'on nomme douleur.

Les anodins sont:

1. Les délayans.
2. Les laxatifs.
3. Les substances humectantes, dont vous trouverez l'énumération à l'article *Fibra*.
4. Celles qui corrigent l'acrimonie.
5. Celles qui résolvent les tumeurs diffundantes. Voyez aussi l'article *Fibra*.

Par un régime humectant. Toutes les semences farineuses, peuvent, lorsqu'on les presse fortement, rendre

une grande quantité d'huile. Broiées dans l'eau, elles forment ce que nous appellons émulsions, en qui subsiste la douce nature de l'huile, sans crainte d'une corruption rance. Or ces émulsions ou ces semences farineuses, cuites dans l'eau, dans le lait, dans le bouillon, fournissent un aliment humectant, où l'eau domine, & adhère tellement à leur viscosité, qu'elle ne sort pas facilement du corps, mais y demeure longtemps. Ce régime, suivi avec continuité, calme les douleurs mêmes les plus opiniâtres, en relâchant les solides, & en adoucissant la nature de toutes les humeurs.

Par les narcotiques. Si la douleur ne cède point au remède précédent, ou n'en est point calmée, ou qu'elle soit si violente qu'on ne puisse la supporter sans en ressentir un grand préjudice, jusqu'à ce qu'on puisse en détruire la cause, l'art pour lors nous fournit des remèdes, qui, sans détruire la cause de la douleur, en ôtent le sentiment. Car il peut y avoir dans le corps une grande cause de douleur sans aucun ressentiment de douleur, comme on le voit dans les apoplexies qui ne ressentent nullement la violence du feu qu'on leur applique sur quelque partie. Il y a quantité de plantes qui ont cette vertu; comme la jusquiame, la morelle, la *datura*, &c. de toutes lesquelles on ne doit faire usage qu'avec beaucoup de précaution, surtout si on les prend intérieurement, parce qu'elles troubleront étonnamment toutes les fonctions. Il est beaucoup plus sûr d'avoir recours au pavot, dont on a fait une infinité d'expériences. Le pavot d'Europe ayant moins d'efficacité, demande une plus forte dose. Le suc du pavot d'Asie, connu dans les Boutiques sous le nom d'opium, étant administré prudemment & en quantité requise, engourdit merveilleusement la douleur, qui renaîtra cependant au bout de quelques heures, si la cause de la douleur subsiste lorsque la force du remède cesse.

Galien, *Method. Medendi, Lib. XII. cap. 8.* prétend que le suc du pavot est nuisible aux tempéramens froids; & quantité d'autres après lui, ont soutenu cette opinion. C'est pourquoi ils ne l'administreroient qu'en tremblant, essayant toujours de corriger cette fraîcheur qu'ils appréhendoient, en y mêlant quelques substances chaudes; ou ils le regardoient comme un remède pernicieux.

Celui qui a une fois éprouvé la chaude amertume de l'opium, croira facilement que c'est mal-à-propos qu'on lui a attribué une qualité froide; cependant cet excellent remède en a été taxé pendant fort longtemps, de sorte que plusieurs sçavans Médecins ont appréhendé d'en faire usage. Aussi Paracelse, qui, avec son laudanon, opéroit tant de merveilles dans la guérison des maladies, dit en grande partie sa réputation à l'opium. Les Asiatiques sont tous les jours usage de l'opium, & en prennent même impunément une assez grande quantité, surtout ceux à qui la religion défend le vin. Ceux même qui condamnoient l'opium, se servoient de ces fameuses compositions qu'on fait dans les Boutiques. La thériaque de Mithridat, le *Philonium*, &c. dans lesquels il entre une grande quantité d'opium. D'autres, par avidité pour le gain, donnoient secrètement de l'opium qu'ils condamnoient hautement, enveloppé dans d'autres remèdes, afin de paroître opérer par un secret qui leur étoit réservé, ce qui n'étoit opéré que par l'opium. Mais il est vrai que la plus grande partie des Médecins croyoient que la vertu médicinale du Mithridat, de la thériaque & de semblables narcotiques, ne dépendoit pas des forces réunies de tous les ingrédients; mais qu'il naissoit de leur assemblage comme une espèce de remède nouveau, & tout-à-fait singulier, dont la vertu médicinale ne devoit point être attribuée à leurs vertus agissantes collectivement, mais à une qualité efficace toute nouvelle, qui n'avoit rien de commun avec celles de chaque ingrédient en particu-

lier : de-là vient qu'ils faisoient beaucoup de cas de la thériaque lorsqu'elle étoit vieille, & la préséroient à la nouvelle.

Quoique ce raisonnement paroisse d'abord spécieux, cependant il sera facile, si on y fait attention, de découvrir qu'il y a dans ces grandes préparations une qualité chaude, aromatique, & que leur principale vertu cependant dépend de l'opium : car le Mithridate de Democrate, qui est le plus ancien de tous, est composé de tant de choses différentes, que cette multiplicité d'ingrédients a fait dire à Pline, *Lib. XXXIX. cap. 17.* « Quel Dieu a révélé cette perfidie ! car la subtilité de l'homme n'a pu pénétrer si avant ; c'est une obtusité de l'art, & un orgueilleux effort du savoir. »

Or, Andromaque qui vivoit du tems de Néron, & qui tenoit le premier rang entre les Medecins, conserva tous les ingrédients qui entroient dans la composition du Mithridate de Democrate, hors quelques-uns qu'il en retrancha, & à la place desquels il en substitua d'autres, surtout de la chair de vipere, & composa de cette façon un nouvel antidote, qu'il appella thériaque, à cause de cette addition de chair de vipere. Il écrivit un petit Livre en vers Grecs, qu'il dédia à Néron, dans lequel il fait la description de sa thériaque, qu'il appelle *γάρχη*, c'est-à-dire *tranquille* ; ce qui n'est assurément pas étonnant, car le rusé Andromaque ajouta à la thériaque le triple d'opium ; en conséquence de quoi le Mithridate de Democrate perdit dès-lors beaucoup de sa vogue : on ne vantoit que la seule thériaque ; & elle a conservé cette grande réputation pendant tant de siècles, ce qui prouve que l'opium est salutaire, & qu'on en faisoit usage dans un tems même où presque tous les Medecins le regardoient comme pernicieux.

Tous ces remèdes préparés avec les fleurs, les feuilles & le suc de pavot que l'on vend dans les Boutiques, peuvent être administrés au point de ne calmer qu'un peu la vivacité de la douleur, & de procurer un sommeil profond, en augmentant la dose ; ils pourroient même, en en donnant une dose trop forte, occasionner une apoplexie mortelle. C'est ainsi que ces remèdes, donnés en petite dose, apaisent en effet la douleur sans procurer le sommeil, & que l'esprit & le corps éprouvent un repos si doux & si tranquille, que ceux qui ont ressenti ce gracieux soulagement, n'ont point d'expressions assez énergiques pour le décrire. Ce remède ne produit pas cependant le même effet dans tous les hommes, quoiqu'on en donne une égale dose. Lors donc que le Medecin ignore le tempérament propre & spécifique du malade par rapport à l'usage qu'il doit faire du remède, il est à propos de délayer quelques grains d'opium dans un véhicule convenable, & de le donner cuillerée à cuillerée, par exemple, tous les quarts-d'heure, jusqu'à ce qu'on s'apperoive de quelque adoucissement. Il est cependant vrai que la même quantité d'opium, lorsqu'on la donne en une même & seule fois, produit un plus grand effet que si on la donne en plusieurs doses. Ceux qui en ont pris fréquemment n'en reçoivent plus de soulagement, à moins qu'on n'en augmente par degrés la dose. Il est constant qu'il y a eu des gens, qui, en augmentant peu-à-peu la dose d'opium, sont parvenus à en prendre tous les jours une grande quantité sans en recevoir aucun tort ; & c'est ce que nous confirment un grand nombre de fideles observations qu'on en a faites.

Les narcotiques ont seulement cela d'incommode, qu'ils resserrent toujours le ventre : mais un clystere laxatif remédiera à cet inconvénient. Les mêmes remèdes appliqués extérieurement sur l'endroit douloureux, procurent aussi un grand soulagement. C'est pourquoi les cataplasmes & les fomentations faites d'herbes émollientes, auxquelles on ajoute des feuilles de jusquiame, de pavots de jardins, &c. sont d'un excellent usage.

Les narcotiques sont des remèdes qui émoussent la vivacité du sentiment, qu'on distingue en

1. Parégoriques doux, tels que

*les semences de pavot blanc, à la dose de deux onces ;
le sirop de têtes de pavots blancs, une once & demie ;
le sirop de diacode, une once & demie, &c.
le sirop de fleurs de pavot sauvage, trois onces.*

On peut avec ces différentes substances préparer de bons remèdes, tels que ceux qui suivent :

Par exemple, pour une boisson douce,

*Prenez d'eau distillée de fleurs de pavot sauvage, trois onces ;
d'eau distillée de fleurs de fèves, une once ;
d'eau distillée de fleurs de } de chaque, une once
pivoine, &c. } & demie ;
de sureau,
d'eau distillée de fleurs de tilleul, une once ;
de sirop de fleurs de pavot sauvage, une once & demie.*

Mélez pour une boisson.

La même préparation rendue un peu plus hypostique.

Au premier mélange, au lieu de sirop de fleurs de pavot sauvage, ajoutez la même quantité de sirop de diacode, ou de sirop de têtes de pavots blancs.

On peut faire une émulsion douce de la manière qui suit :

*Prenez d'amandes douces, } de chaque, une once ;
de pignons, &c. }
de graines de pavot blanc,
d'eau distillée de fleurs de pavot sauvage, une quantité suffisante.*

Faites une émulsion, sur dix onces de laquelle vous ajouterez,

une once de sirop de fleurs de pavot sauvage.

La même composition rendue un peu plus parégorique.

Dans l'émulsion précédente, au lieu de sirop de fleurs de pavot sauvage, substituez la même quantité de sirop de diacode, ou le sirop de têtes de pavots blancs ;

2. Narcotiques plus forts :

Pour une composition en pilules,

Prenez de l'opium le plus pur, deux grains.

Faites-en trois pilules, dont vous n'en donnerez qu'une à la fois au malade, lui faisant prendre la seconde une heure après, si la première n'a rien fait, & la troisième l'heure d'ensuite, si les deux premières n'ont rien opéré.

Pour une poudre,

*Prenez de l'opium le plus pur, un peu séché, deux grains ;
de corail rouge, &c. } de chaque, demi-
de sucre perlé, } dragme.*

Mélez pour une poudre que vous partagerez en trois doses, qu'il faudra administrer comme les pilules de la formule précédente.

Pour une conserve;

Prenez de la poudre d'opium de la formule ci-dessus, une dose;
de la marmelade de coings, une dragme.

Faites un bol, que vous ferez prendre de la même manière que la préparation précédente.

Pour des gouttes,

Prenez du meilleur opium séché, une dragme;
d'esprit de vin rectifié, une once.

Faites une teinture, dont la dose sera de trente gouttes, dans

deux onces d'eau de melisse distillée, &c
de sirop de fleurs de pavot sauvage, une demi-once;

Ou,

Prenez d'opium un peu séché, une dragme;
d'esprit de vinaigre, une once.

Faites une teinture, dont la dose sera de trente gouttes, dans

d'eau distillée de fleurs de pavot sauvage, deux onces, &c
de sirop des mêmes fleurs, demi-once.

Mélange chaud.

Prenez de teinture d'opium préparée avec de l'esprit de vin rectifié, soixante-dix gouttes;
de sirop de pavot blanc, six dragmes;
d'eau distillée d'écorce de citron & d'orange, &c } de chaque, 2 onces.
de canelle,

Faites un mélange, dont le malade prendra une cuillerée chaque demi-heure, jusqu'à ce que la douleur soit apaisée.

Mélange froid.

Prenez de teinture d'opium préparée avec de l'esprit de vinaigre, quatre-vingt gouttes;
de sirop de mirres, six dragmes;
d'eau distillée de bourache, &c } de chaque, 3 onces.
de pavots sauvages,

Faites un mélange, que vous administrerez comme le précédent.

On peut préparer une émulsion de la manière qui suit:

Prenez de graines broyées de pavot blanc, deux onces;
de l'eau d'orge: réduisez en émulsion;

Sur dix onces de laquelle vous mêlerez,

de sirop de diacode, une once & demie;
de teinture d'opium préparée avec de l'esprit de vin rectifié, vingt gouttes;
d'eau de canelle distillée, deux dragmes, &c
d'eau d'écorce de citron, dix dragmes.

Le malade prendra une once & demie de cette prépara-

tion chaque demi-heure, jusqu'à ce que la douleur commence à être apaisée.

On peut préparer un épithème de la manière qui suit:

Prenez de la teinture d'opium préparée avec de l'esprit de vinaigre, trois dragmes;
d'eau distillée de fleurs de sureau, &c } de chaque, 3 onces;
de roses, }
de vinaigre de sureau, &c } de chaque, demi-once.
de roses,

Mélez le tout ensemble, & appliquez avec un linge sur les deux tempes.

Il est aussi fort avantageux dans ces cas d'appliquer sur la partie affectée des fomentations, qui fassent cesser la cause qui ôte le sommeil, je veux dire la douleur que l'on ressent dans la partie. On y parviendra par les préparations suivantes appliquées tièdes, & conservées telles, jusqu'à ce que la douleur soit allégée.

On peut préparer un cataplasme de cette manière:

Prenez de feuilles récentes de pavot de jardin, une poignée;
de feuilles récentes de jusquiame noire, une demi-poignée;
de feuilles récentes de guimauve, quatre poignées.

Faites bouillir dans du lait frais; & sur la fin, ajoutez

de farine de graine de lin, une once;
d'huile de graine de lin récemment exprimée, deux onces.

Faites un cataplasme.

On peut préparer une fomentation de la manière qui suit:

Prenez de la décoction du cataplasme précédent, trois livres.

Mélez-y une demi-dragme d'opium pur, pour une fomentation.

Il faut avoir l'esprit gai, s'abstenir du plaisir vénérien; & prendre du repos.

Toutes les violentes affections de l'esprit pouvant changer le corps de tant de façons surprenantes, & le troubler dans toutes les fonctions, nuiront toujours aux blessés. Mais cette douce tranquillité d'une ame qui ne se sentant coupable d'aucun crime, ne craint aucun fâcheux revers, & ne s'attend qu'à des prospérités convient particulièrement dans ces cas: une joie excessive nuirait autant que toutes les autres affections de l'ame.

Sanctorius & les autres Auteurs qui ont traité de la Médecine statique, ont remarqué que la gaieté rendoit le corps très-transpirant & susceptible de sentiment. Or, cela prouve la liberté de la circulation par les vaisseaux, & une grande facilité de l'exercice de toutes les fonctions, c'est-à-dire une bonne santé.

S'abstenir du plaisir vénérien. Car rien n'excite davantage tout le système nerveux que l'acte vénérien; aussi passe-t'il, selon l'avis de tous les Médecins, pour être entièrement nuisible aux plaies, & plusieurs accidents nous en ont appris les funestes effets.

On trouve un exemple d'une perte involontaire de semence, même sans coït, qui produisit de fâcheux symptômes, & occasionna même la mort. Il faut par conséquent éviter de donner aux blessés des aliments qui

puissent les exciter au plaisir vénérien, tels que les huîtres ou écrevisses, soit de mer ou d'eau douce, &c.

Il est évident que le repos est nécessaire aux blessures : car le mouvement détruira ces tendres vaisseaux qui renaissent dans la plaie comme une espèce de mucosité informe.

Il y a deux choses nécessaires à la régénération de la substance perdue dans la plaie ; savoir, qu'un liquide sain soit porté vers la plaie en quantité requise, & avec un mouvement convenable ; ensuite que les humeurs apportées aient les qualités propres à recevoir & à transmettre ces sortes de liquides, qui doivent dans un état sain couler dans ces petits vaisseaux.

Jusqu'ici, il n'a été fait mention simplement que de ce qu'on doit observer dans le régime, & de l'usage des remèdes propres à procurer une bonne qualité aux humeurs qui sont apportées vers la plaie ; il s'agit maintenant de parler de la disposition que doivent avoir les vaisseaux qui transmettent ces humeurs à la plaie, pour que se fasse la réparation de la substance perdue, & la réunion des parties divisées.

Pour que les vaisseaux conservent l'état requis, & que les fluides ne se corrompent point dans la plaie, & par-là ne nuisent point à l'action décrite, il faut la mettre à l'abri de l'air, la fomentier & la remplir toute de remèdes doux, balsamiques, vulnérinaires, amis des nerfs, & entretenir partout une pression égale.

Après que la blessure est faite, les extrémités des canaux coupés se retirent en arrière, se rétrécissent, & résistent aux liquides qui leur viennent. Les bords & les levres de la plaie commencent à s'enflammer pour lors, & il s'ensuit la formation du pus, pendant lequel temps poussent insensiblement du fond de la plaie vers le haut, & des bords vers le centre, les extrémités des petits vaisseaux ouverts qui apportent une tendre mucosité ; & de cette matière ainsi renouvelée, se fait la régénération de ce qui est détruit dans la plaie. Il est donc véritablement nécessaire en ce cas que ces canaux pulpeux conservent une mollesse convenable, & que les humeurs qui découlent des embouchures ouvertes de ces vaisseaux dans la cavité de la plaie, conservent une douce nature ; car si par une dégénération spontanée elles acquièrent de l'acrimonie, il s'ensuivra la destruction de cette tendre pulpe renaissante. On parvient à ces deux objets en mettant la plaie à l'abri de l'air : car il est constant par les observations qu'on en a faites, que la chair des animaux peut se conserver long-temps sans se corrompre, si elle est renfermée dans quelque vaisseau où l'air n'a aucun accès, & que souvent au contraire elle se putréfie en fort peu de jours, si elle est exposée au grand air.

Boyle, dans son *Traité de l'Utilité de la Physique expérimentale*, dit, que l'on garda sur un vaisseau qui revenoit des Indes, pendant plus de six mois malgré l'excessive chaleur de l'air, de la viande de chevre & de poule, en l'enfermant dans un tonneau exactement bouché, après l'avoir fait rôtir, coupée en morceaux, & plongée dans du beurre liquide ; de sorte que malgré l'excessive chaleur de l'air, elle conserva entièrement toute sa première saveur. De plus, l'air abondant librement dans la plaie, détruit les tendres extrémités des vaisseaux renaissans & les dessèche. Or, de leur destruction naît dans la plaie, ci-devant pure, des saletés, qu'il faut encore séparer avant que de procéder à la consolidation de la plaie. C'est pourquoi quantité de gens voyant arriver de si grands changemens dans la plaie, en conséquence du libre accès de l'air, ont cru qu'il y avoit dans l'air quelque chose d'empoisonné. Les habiles Chirurgiens ont par la même raison pour maxime de lever rarement l'appareil.

On doit donc couvrir toute la superficie de la plaie, de façon qu'elle soit à l'abri de l'air ; ce que l'on fait parfaitement avec les baumes vulnérinaires, & surtout avec

les baumes naturels, qui étant tous fort densés, se collent en conséquence de leur onctuosité, & contiennent tout à la fois un aromate doux, & un acide qui résiste à toute putridité, enveloppé cependant d'une huile grasse, de façon qu'ils ne nuisent point par leur acrimonie. Car l'analyse Chymique tire de tous les baumes naturels une liqueur acide, & une huile très-nue aromatique, la partie résineuse restant au fond : lorsqu'on applique sur la superficie de la plaie une petite quantité de ces baumes que l'on échauffe un peu pour les étendre également, ils couvrent ces petits vaisseaux, de façon que l'air ne peut pas s'y insinuer : ils empêchent tout dessèchement, & préviennent en même-temps les humeurs épanchées, de putridité. On voit par-là qu'une petite quantité de ces baumes suffit, & que ceux qui en mettent beaucoup dans la plaie font mal ; car ce sont autant de corps hétérogènes dans la plaie qui empêchent par leur interposition la concretion des parties.

Les baumes vulnérinaires doux pour les plaies pures sont,

1°. Les baumes naturels de Copahu & de Gilead, l'ambre liquide, celui de la Mecque, l'opobalsamum, le baume de palmier, celui du Pérou & de Tolu ; & la térébenthine.

2°. Les baumes simples artificiels, tels que l'huile de cire rectifiée, les huiles épaissies de térébenthine, de graine de lin, de mille pertuis, de roses, de belles-de-nuit, de trefle légèrement odoriférant, & le beurre frais.

3°. Les baumes artificiels composés. Par exemple

Prenez de fleurs de soufre, quatre dragmes ; d'huile de graine de lin ou d'olives, quatre onces.

Faites bouillir sur un feu doux, jusqu'à ce que le soufre soit totalement dissous.

Prenez de la gomme Elemi coupée en petits morceaux, une partie.

Dissolvez sur un feu modéré & ajoutez une égale quantité de térébenthine pure & naturelle de Venise.

Passiez la solution dans un linge, & ajoutez deux parties de moelle de bœuf bouillie & séparée de ses membranes.

Ce baume, ainsi que le liniment d'Arcæus est un baume universel.

Prenez de bois de sandal rouge, une livre ; d'eau commune, deux pintes ;

Faites bouillir pendant deux heures : passez & épaissez, jusqu'à consistance d'un extrait bien lié ; à quoi vous ajouterez deux dragmes de sang de dragon, réduit en poudre très-fine. Mêlez-en un peu avec le baume précédent, jusqu'à ce qu'il acquière une couleur rouge agréable ; & c'est-là le baume rouge.

Prenez d'huile d'olives, une livre & demie ; de bois de sandal rouge, demi-once.

Faites bouillir doucement jusqu'à ce que l'huile soit d'un rouge foncé. Alors passez la décoction bouillante dans un linge, & dissolvez dedans,

de cire jaune, une livre ; & de la meilleure térébenthine, une livre & demie ;

Ce baume ressemble à celui de Lucastelli, & devient encore meilleur, si on y ajoute

Il faut dégoutter tous ces baumes chaud dans la plaie, & la couvrir d'un plumasseau trempé dans le baume : & l'on renouvellera l'appareil toutes les vingt - quatre heures.

Cela étant fait on doit penser que les tégumens de la peau ne pressent pas comme ailleurs sur la plaie, & que par conséquent ces petits vaisseaux pulpeux récroissans étant couverts d'un baume mou, & éprouvant une chaleur humide, ils céderont facilement aux liquides qui viendront les distendre, & s'aggrandiront en tout sens, & qu'étant dilatés ils admettront des humeurs étrangères, d'où il s'ensuivra que la plaie dégénérera en une substance fongueuse, que les Chirurgiens appellent chair fongueuse. On y remédiera en comprimant la plaie aussi doucement que la peau le faisoit ci-devant; ce que l'on fera en remplissant la cavité de la plaie d'une charpie molle & sèche, un peu imbibée d'un baume doux du côté qu'elle touche à la superficie de la plaie; l'affujettissant ensuite avec une emplâtre, & par des bandages, de façon qu'on ne fasse qu'empêcher par cette douce pression la trop grande dilatation des vaisseaux sans aller jusqu'à détruire ces tendres vaisseaux en les comprimant trop fort, & sans interrompre le mouvement du liquide vital dans ces parties : on empêchera en même - tems par cette douce compression que la membrane graisseuse comprimée de toutes parts sous les tégumens voisins de la peau ne s'élève dans la plaie, & n'y dégénère fort promptement.

On tient ces remèdes appliqués sur la blessure par des emplâtres qui ne servent gueres en ce cas que par leur ténacité.

C'est ce que ne croient pas facilement les Chirurgiens qui attribuent souvent à leurs emplâtres l'heureuse guérison d'une plaie, & qui les vantent en ce cas comme des secrets qui leur sont particuliers. Cependant si la plaie a toutes les qualités détaillées dans les Paragraphes précédens, on vient à bout de la guérir de quelque espèce que soit l'emplâtre qu'on applique dessus, pourvu qu'elle ne contienne rien en soi qui puisse nuire en troublant l'ouvrage que la nature a commencé, ou en détruisant les conditions requises à la régénération de la substance perdue dans la plaie, par un trop grand irritant ou par quelque autre cause que ce puisse être. Une preuve de la vérité de cette proposition, c'est que malgré que chacun ne fasse usage que d'une emplâtre qui n'est connue presque que de lui seul, & qu'il préfère à toutes les autres, tous viendront également à bout de guérir. Si, quant au surplus, la plaie a été soignée de la même manière, il est cependant vrai que les emplâtres appliqués extérieurement sur la peau, peuvent outre leur ténacité qui est nécessaire, contenir des ingrédients qui mis en mouvement & en action par la chaleur du corps sur lesquels ils sont appliqués, s'influent par les vaisseaux absorbans, & agissent non-seulement sur la partie où on les applique; mais peuvent aussi occasionner du changement dans tout le corps. Tels sont, par exemple, les emplâtres vésicatoires, mercurielles & autres semblables. Mais il n'en est pas question ici; il suffit pour le cas présent qu'étant appliquées sur la plaie elles s'y tiennent; or il n'est besoin pour cela que de leur seule ténacité; c'est pourquoi l'on fait un grand usage de ces emplâtres plombées auxquelles le plomb, & les différentes chaux mises en décoction dans l'huile, communiquent une ténacité convenable, qui fait qu'elles sont propres à ceux-mêmes dont la peau est enflammée en conséquence de l'application de quelque matière grasse. Tels sont l'emplâtre de minium, de diapalme, de diapompholyx, de ceruse, le défensif rouge de Vigo, & plusieurs autres semblables qui produisent le même effet en ce cas.

L'emplâtre défensif rouge se prépare de la manière qui suit.

Prenez d'huile de roses, $\frac{3}{4}$ de chaque, six onces;
de cire blanche, $\frac{3}{4}$ de chaque, une once;
de bol d'Arménie, & de sang de dragon, demie;
de poudre de roses rouges, une demi-once.

Mélez le tout sur du feu, & agitez jusqu'à ce qu'il soit froid.

L'emplâtre défensif bleu, & l'emplâtre rouge de plomb, produiront le même effet.

Les liquides qui abondent à la plaie, ceux qui s'épanchent dedans, les fibres à demi mortes, les canaux obstrués & enflés y forment des matières purulentes, ichoreuses, des excroissances, des chairs fongueuses.

Il faut à chaque fois qu'on leve l'appareil avoir soin d'examiner la plaie, afin de voir s'il n'est point arrivé dans toute la superficie quelque changement qui puisse empêcher la régénération de la substance perdue, & la consolidation de la plaie; car si tout paroît rouge, propre, également humide, nous connoissons par-là que les vaisseaux & les humeurs ont les qualités requises pour procurer la guérison. Mais si la plaie paroît sèche & mal-propre, nous sommes assurés qu'elle ne pourra se consolider à moins que de commencer par nettoyer ces ordures, & que les vaisseaux ne transmettent également les humeurs dans tous les points de la plaie.

Or tous ces obstacles naissent ou des humeurs épanchées qui sont autres qu'elles ne devoient être, ou des vaisseaux obstrués & enflés, ou de ces deux causes réunies. Car il peut se trouver dans la plaie quantité de parties à demi coupées, qui quoique unies encore aux parties saines, sont cependant privées de toute influence vitale, ce qui fait qu'elles meurent & qu'elles doivent se séparer, & tant qu'elles restent dans la plaie, elles empêchent la consolidation, ainsi qu'un corps hétérogène; mais lorsque les orifices des vaisseaux commencent à couvrir la superficie de la plaie d'humours, ces humeurs ramassés, sont changés par leur séjour, la chaleur du lieu & la dissipation de leur partie la plus ténue, en une liqueur onctueuse, donc, appelée pus, ce qui est toujours un bien, ainsi qu'il a été dit; cependant il pourroit être nuisible s'il restoit trop long-tems dans la plaie; car il se corrompt alors & devient acre. Mais si la superficie de la plaie est couverte d'une liqueur ichoreuse ténue, & non pas d'un bon pus, la consolidation ne se fera jamais parfaitement tant que les choses resteront en cet état. Or c'est ce qu'on connoît s'il paroît dans la plaie une pareille sanie ténue au-bout de douze heures ou davantage qu'on aura appliqué dessus un appareil convenable, car tout le pus étant nettoyé, si une heure ou deux après on découvre la plaie, on ne trouve point de pus, mais un liquide beaucoup plus ténue, qui laissé dans la plaie, se convertira cependant en pus. Or, on entend ici par ichor, une liqueur ténue, & ordinairement acre, qui malgré son séjour dans la plaie ne se change cependant jamais en bon pus; mais devient toujours acre de plus en plus. Or cette matière ichoreuse provient ou de liquides épanchés, qui ne sont pas de nature à se convertir en bon pus, ou d'un bon pus resté trop long-tems dans la plaie; car pour lors il s'atténue de nouveau, & devient acre. Or lorsqu'une partie du corps étant venue à suppuration, & étant totalement mollifiée, on l'ouvre avec la lancette au tems qu'il convient; il sort un pus louable & épais; mais si cet endroit reste trop long-tems fermé, le pus contenu s'atténue de nouveau, & pour lors il sortira par l'ouverture qu'on y fera, une

fanie ténue au lieu d'un bon pus. Or les ordures qui naissent dans la plaie proviennent ou des parties à demi coupées, ou des parties mortes encore unies aux parties vivantes, ou des vaisseaux dilatés, & distendus par un liquide immuable, & pour lors la superficie de la plaie ne paroît pas nette & rouge; mais d'une blancheur presque semblable à celle du lard, & si ces ordures ne se séparent point des parties vivantes, elles deviennent jaunes, & même noirâtres, & elles dénotent une dégénération d'autant plus dangereuse, que de blanches qu'elles étoient, elles deviennent plus noires.

Ce qui donne particulièrement naissance aux chairs spongieuses, est lorsque la superficie de la plaie n'est pas comprimée aussi également que la peau presse les parties voisines; car alors le pannicule adipeux s'élève & s'enfle promptement, & dégénère en une chair appelée fongueuse, comme il a été dit; & principalement si le mouvement & la vélocité de la circulation sont augmentés par la fièvre; car les vaisseaux dilatés s'élèvent pour lors, à moins qu'ils n'en soient empêchés par une compression faite à propos; en effet, nous voyons dans presque toutes les parties du corps, que lorsque l'égalité pression qui les assujettit est détruite, ces parties s'élèvent dans l'endroit où il y a moins de résistance; ainsi dans les plaies de la tête même, après l'application du trépan, lorsque le morceau du crâne est levé, si la dure-mère est aussi coupée la substance du cerveau s'élève en fungus d'une grosseur considérable; les tégumens de l'abdomen étant déchirés à l'occasion d'une plaie sans que le péritoine en soit cependant offensé, quelque-tems après les matières contenues dans l'abdomen poussées vers l'endroit qui oppose moins de résistance dilateront le péritoine, & formeront une hernie, à moins qu'on ne l'affermisse par l'application d'un bandage convenable. Ces chairs fongueuses qui s'élèvent dans la plaie, ne doivent leur origine qu'au défaut d'égalité de pression dont elles font une suite naturelle.

Or tant que toutes ces chairs resteront dans la plaie, elles en empêcheront la consolidation; car ce sont autant de corps hétérogènes, c'est pourquoi l'on doit les en séparer. Le Paragraphe suivant nous enseignera comment on doit le faire.

On les emporte ordinairement par des digestifs, des détergifs, des corrosifs, des dessiccatifs, & souvent aussi par la compression.

Lorsque les Chirurgiens expérimentés s'aperçoivent que la superficie de la plaie dégénère de façon qu'elle n'est ni rouge, ni humide dans aucun endroit; mais qu'il paroît des ordures blanches, jaunes, ou noirâtres, ils connoissent par-là que les meilleurs baumes, sont insuffisants. La nature s'efforce effectivement de séparer par une bonne suppuration, ces matières corrompues; mais les vaisseaux vifs qui sont au-dessous étant empêchés par ces faletés dont ils sont couverts, & qui leur font encore adhérentes, ne peuvent pas les écarter si facilement; de-là vient que ces substances déjà à demi mortes, se corrompent en sejourant, & acquièrent une qualité beaucoup pire. On applique pour lors des remèdes qui amollissent effectivement ces ordures, mais qui les dissolvent en même-tems par leurs qualités savonneuses, & excitent par un doux irritant les parties vives qui sont dessous, font que ces ordures se séparent plus facilement des vaisseaux vifs auxquels elles tiennent. On appelle en Chirurgie ces sortes de remèdes digestifs, par analogie à la digestion de l'estomac. On prend, par exemple, un baume naturel, comme la térébenthine & on la broie avec un jaune d'œuf, afin d'adoucir la ténacité oléagineuse du baume, pour pouvoir le délayer dans de l'eau, on ajoute ensuite une petite quantité de miel, qui refout & divise par sa vertu savonneuse une infinité de concrétions: on trempe des plumasseaux dans ce remède, & on les applique

sur les ordures de la superficie de la plaie; ces ordures étant ainsi mollifiées & dissoutes par la vertu savonneuse de ce médicament, se séparent lorsque le pus est devenu louable, des parties saines, & la plaie devient nette.

Hippocrate a parfaitement déterminé, *Traité de Affections*. l'usage que l'on doit faire de ces sortes de remèdes, lorsque les plaies sont remplies de ces ordures.

« Les médicaments gras, dit-il, ne conviennent pas en cas d'inflammation, de mal-propreté, ni de puridité.
« Les médicaments froids sont propres aux plaies enflammées, les acres & ceux qui purgent en excitant
« un sentiment à peu près semblable à celui qui cause-
« roit une morsure, conviennent en cas de mal-pro-
« preté & de putréfaction. »

Et il dit dans son *Traité, de Locis in Homine*.

« Que les bonnes humeurs qui abordent à la plaie détour-
« nent ces ordures amollies, par la vertu de ces remè-
« des, & dont la séparation doit se faire en ce cas plus
« facilement: s'il est besoin de reboucher ou d'emplir
« un ulcère, il est à propos de le tuméfier, &c. car la
« chair renouvelée par les aliments pousse en avant cel-
« le que les médicaments ont corrompue, & agit de
« concert avec la nature. »

On peut préparer un digestif de cette manière:

Prenez de térébenthine naturelle, une once;
& un jaune d'œuf,

Mélez intimement & incorporez avec une once de miel rosat.

Des détergifs. Ces remèdes sont un peu plus acres que les digestifs; si donc on ajoute aux précédents de l'aloès, de la myrrhe, un peu de savon de Venise, l'on en fait un détergifs qui ne diffère du digestif, que parce qu'il est un peu plus irritant.

Des corrosifs. Ceux-ci sont beaucoup plus acres que les précédents, & font mourir les parties qu'ils touchent; ils forment sur la superficie de la plaie où on les applique une croûte sous laquelle les vaisseaux vifs par leur mouvement & par les liquides qu'ils apportent, séparent & expulsent insensiblement ce qui est mort. L'effet de ces remèdes est effectivement de priver ces ordures adhérentes aux parties vivantes, de l'influence vitale; mais ils ne procurent jamais seuls la séparation des parties mortes, c'est la nature seule qui le fait par une bonne suppuration: mais leur usage est de faire que les vaisseaux obstrués & dilatés qui occasionnent dans la plaie des ordures qui résistent opiniâtement aux détergifs doux, soient en un instant, & pour ainsi dire, par leur seul attouchement privés de toute influence vitale; ils couvrent la superficie de la plaie d'une espèce de croûte gangreneuse sur laquelle on applique ensuite des détergifs mous; afin que les escarres formées par les corrosifs, ramollies par cette application, soient par l'action des vaisseaux vifs qui sont au-dessous, séparées des parties vivantes auxquelles elles tiennent, & que la superficie de la plaie en devienne par conséquent plus nette. On voit par-là qu'il est nécessaire d'en user avec précaution, & de n'en point réitérer souvent l'usage, à moins que lorsque les escarres sont tombées la plaie ne paroisse encore impure. Ceux qui croient que la seule application de ces corrosifs peut dépuré une plaie, sont dans un système faux, ils ne font qu'empêcher qu'il ne se forme de nouvelles ordures, lorsque celles-ci sont converties en une escarre morte, que l'on doit ensuite amollir & séparer par la suppuration; mais si on y en applique trop fréquemment, on affecte aussi les parties vivantes pures, ce

qui augmente alors les ordures au lieu de les diminuer.

Galien l'a parfaitement remarqué, *Method. Medend. Lib. III. cap. 6.*

Il rapporte « qu'un Chirurgien qui appliquoit un remède corrosif sur un ulcère fardé, étoit fort surpris que les ordures augmentaient au lieu de diminuer : de-là vient qu'il augmenta imprudemment l'efficacité du remède ; mais l'événement en fut fort mauvais, « puisque plus il donnoit d'acrimonie à son remède, « plus il se résolvait de la chair qui étoit dessous, ce « qui augmentoit les ordures. »

Or, on trouve dans la matière médicale ces corrosifs rangés en différentes classes, selon leur différens degrés d'acrimonie. Les plus efficaces sont surtout ceux qui sont composés d'un acide fort, uni à un corps métallique, parmi lesquels la pierre infernale est la plus en usage : car elle est faite d'esprit de nitre très-concentré, & d'argent purifié unis ensemble ; & comme ce corrosif a une forme solide, & qu'on peut lui donner telle figure que l'on juge à propos, on peut en ce cas s'en servir beaucoup plus librement que de presque tous les autres caustiques : car tous les autres étant appliqués sur une plaie, agissent également sur toute la superficie ; mais la pierre infernale peut s'appliquer sur chacun des points, & fait écarcer dès le moment qu'elle touche ; de-là vient que son effet est plus ou moins fort, selon que l'on la retire plus promptement, ou qu'elle reste plus long-tems appliquée ; & comme souvent toutes les parties de la superficie ne sont point remplies d'ordures également épaisses, il n'est pas par conséquent nécessaire que l'action du corrosif soit également forte. Or, il sera beaucoup plus possible d'observer cette proportion avec la pierre infernale, qu'avec tout autre corrosif.

Premièrement, les corrosifs les plus doux sont l'alun brûlé, les cendres de bois verd brûlé, le mercure doux, le mercure précipité blanc, & le vitriol blanc.

Secondement, les forts corrosifs sont le mercure précipité rouge, le colchotar de vitriol, & les trochisques de plomb rouge de Vigo.

Troisièmement, les plus forts corrosifs sont, le beure d'antimoine, la pierre infernale, le mercure sublimé corrosif, l'huile de tartre par défaut, & l'huile de vitriol. Les forts corrosifs demandent dans l'usage plus de circonspection que les autres.

On peut, si l'on veut, se fixer à la formule qui suit :

Prenez d'alun, & de chaque, une dragme ;
de myrrhe, me ;
de sel de tartre, deux dragmes ;
d'eau commune, deux onces.

Mélez, & faites bouillir pour un élixir.

Mais les escarres étant faites par le moyen des corrosifs, on doit les amollir ensuite par l'application des remèdes doux, afin qu'elles puissent se séparer promptement des parties vivantes qui sont dessous ; & qu'étant tombées, l'on puisse voir alors s'il est nécessaire de réitérer l'application du corrosif, ou si l'on peut nettoyer la plaie avec des digestifs doux & des détersifs.

Des dessiccatifs. Lorsque la plaie est remplie d'humours, & que ces humeurs sont trop ténus, les remèdes qui absorbent les liquides & forment les petits vaisseaux, sont alors les plus convenables ; telles sont les poudres terrestres absorbantes, broyées jusqu'au point de les rendre impalpables, de crainte que par l'apré-

de leurs parties elles n'irritent la plaie vive, comme font, par exemple, les cendres des os brûlés, le mastic, l'oliban, la sarcocolle, &c. qui forment en même-tems.

On peut préparer un dessiccatif de cette manière :

Prenez de verd-de-gris, cinq onces ;
d'alun cru, une once ;
de vinaigre fort, sept onces ;
de miel par, quatorze onces ;

Faites bouillir pour un onguent.

On met aussi au nombre des dessiccatifs, l'alun modérément calciné, l'eau de chaux-vive, la pierre sanguine, le mastic, le sang de dragon, & la gomme sarcocolle.

Et souvent par la compression. La compression est particulièrement utile, si les ordures naissent des vaisseaux dilatés qui dégénèrent en une excroissance fongueuse. Car quoiqu'on ait emporté cette chair spongieuse par des détersifs, cette excroissance renaitra promptement, à moins qu'on n'assermisse ces parties par une compression convenable, ainsi qu'on l'a remarqué, dans des fongus du cerveau renouvelés tant de fois. C'est pourquoi les Chirurgiens expérimentés ne remplissent souvent alors la plaie que de charpie sèche, & la compriment modérément par un bandage, ou quelquefois ils prennent un plumasseau fort épais qu'ils oignent d'un baume vulnérinaire d'un côté, & qu'ils appliquent de l'autre, de façon que la partie sèche du plumasseau touche la superficie de la plaie, & que la partie supérieure ointe de baume, empêche l'air de s'introduire.

Il faut mettre ces moyens en usage, jusqu'à ce qu'il paroisse un pus louable, doux, blanc, sans odeur, visqueux, uni, égal ; au moyen de quoi la plaie se nettoie, les contusions & les tumeurs se dissipent, ce que l'air avoit corrompu se sépare, les cavités se remplissent, les parties divisées se réunissent.

Tous les remèdes dont il est mention dans le paragraphe précédent, peuvent empêcher que les vaisseaux ne se distendent trop facilement, & convertir en une escarre gangréneuse les parties à demi-mortes, & une partie même des vaisseaux vivans : mais ils ne peuvent pas séparer cette croûte des parties vivantes qui sont dessous ; c'est la nature seule qui le fait par la suppuration, & il n'y a pas d'autre moyen que celui qu'elle emploie. Or la preuve de la suppuration, est la formation du pus.

Lors donc qu'il paroît un pus louable dans la plaie, nous savons que les vaisseaux sont disposés de façon qu'ils transmettent des liquides convenables, & que les liquides ont en même-tems les qualités requises pour la santé.

Il a été parlé ci-devant des qualités nécessaires pour que les humeurs qui abordent à la plaie soient bonnes ; il ne s'agit ici que des obstacles qui se rencontrent dans la plaie même, & qui empêchent la régénération de la substance perdue, & une bonne consolidation. Car tant que ces ordures subsisteront dans la plaie, elles s'opposeront à la guérison, ainsi qu'un corps hétérogène : mais lorsque par l'administration des remèdes convenables il nait un pus louable dans la plaie, nous savons qu'il peut pour lors séparer des parties vivantes tout ce qui empêcheroit la guérison de la plaie. Mais il ne suffit pas que le pus ait toutes les qualités détaillées ici, il doit encore naître le même & également dans toute la superficie de la plaie ; car il arrive souvent que toute la superficie de la plaie n'est pas couverte d'ordures généralement dans toutes ses parties, mais seu-

lement dans quelques-unes ; pour lors les endroits purs donneront un bon pus. Le pus ne sera donc point égal en tout point, mais différent dans tous les différens endroits de la plaie ; & il n'y a pour lors que les endroits sains pour qui il soit nécessaire de mettre en œuvre les médicamens dont il est mention dans le paragraphe précédent, lesquels ne conviennent point aux parties vivantes & pures de la plaie.

Toutes les parties déchirées, unies aux parties vivantes, & toutes les extrémités des vaisseaux obstrués, se dissolvent & se séparent sous le pus en même-tems que la matière obstruante ; & les vaisseaux dégagés transmettent pour lors les humeurs librement, au moyen de quoi la tumeur formée sur les levres de la plaie par le cours interrompu des humeurs, se dissipe totalement ; ce que l'admission de l'air & les contusions avoient corrompu, se sépare ; les tendres vaisseaux couverts d'un pus louable semblable à un baume doux & naturel, s'allongent, rencontrent les vaisseaux voisins, s'unissent & forment un nouveau tissu de vaisseaux qui occasionne la régénération de la substance perdue dans la plaie, & la réunion des parties divisées.

Ainsi tout ce que l'art peut dans ce cas, est de détruire les obstacles qui empêchent la régénération du bon pus dans la plaie, la nature se suffisant à elle-même pour le reste.

Il faut avoir recours aux remèdes sarcotiques, tels que les digestifs doux.

Les Chirurgiens appellent ces sortes de remèdes sarcotiques : mais il n'est, à proprement parler, qu'un sarcotique, savoir, la nature, qui régénère sous un bon pus la substance perdue. C'est ce que Galien a parfaitement exprimé, lorsqu'il dit que la matière propre à la régénération est un sang louable, mais qu'il est l'ouvrage & la production de la nature. Tous les autres remèdes auxquels on attribue cette vertu de régénération, ne font que détourner les obstacles & procurer quelque facilité, & ne font rien autre chose que de comprimer à propos les vaisseaux, & les disposer tels qu'ils ont coutume d'être en état de santé ; ce qu'ils font en détournant l'air, en somentant les parties & retenant les humeurs épanchées, de façon qu'elles puissent en séjournant un tems convenable, se convertir en bon pus ; car une plaie bien purifiée éprouve quelque lésion de l'application de tout remède acré, laquelle détruit les tendres petits vaisseaux qui commencent à renaître, & qui mourant à leur tour, occasionnent par conséquent de nouvelles ordures dont on doit procurer la séparation ; au moyen de quoi les remèdes dont on a fait mention sont les seuls qui conviennent. Or nous voyons que la cure d'une plaie va bien, s'il y paroît une couleur rougeâtre, (car une trop grande rougeur dénote une inflammation,) si le pus est louable & en quantité requise ; si le fond & les levres de la plaie croissent également, & que rien ne s'élève au-dessus de l'égale superficie ; & que les levres de la plaie ne s'élèvent pas plus haut que la partie voisine ; qu'elles soient égales & ne paroissent pas rongées, & que le bord de la plaie commence à prendre une couleur pâle tirant sur le violet, qui est la marque d'une cicatrice naissante.

Les remèdes sarcotiques ou incarnatifs sont les baumes vulnéraires.

Prenez de cire jaune, de poix noire, & de résine commune, } de chaq. demi-livre ;
d'huile de graine de lin, deux livres.

Mélez comme il faut ensemble ; vous aurez l'onguent basilicon ou le tétrapharmacum.

Ou,

Prenez de cire jaune, six onces ;
d'huile des fleurs de millepertuis par infusion, deux livres & demie ;

Après quoi, quand elle aura été fondue sur un feu doux, vous ajouterez,

de résine sèche de pin triturée, & de la meilleure colophome, } de chaque, une once & demie.

Quand vous les aurez fait fondre, retirez du feu ; & après avoir passé la composition dans un linge, ajoutez de la meilleure térébenthine de Venise, deux onces ;

Remuez avec une spatule.

Quand la composition commence à s'épaissir,

Versez-y du meilleur mastix, & de bon oliban, } de chaque, une once ;
de safran trituré bien fin, une dragme.

Vous aurez l'onguentum aureum.

Si après avoir satisfait à la première indication, on trouve qu'il n'a été rien emporté de la substance de la plaie, il faut si bien rapprocher les levres, qu'elles se réappliquent mutuellement l'une à l'autre, & restent dans cet état aussi unies que s'il n'y avoit jamais eu de solution.

On a rapporté plus haut les indications générales nécessaires à la guérison de toutes sortes de plaies, & on a dit même qu'il falloit emporter tous les corps hétérogènes provenant soit de l'instrument vulnérant, soit des parties fluides ou solides, qui, corrompus & laissés dans la plaie, pourroient empêcher la réunion des parties divisées. On a expliqué comment, par quels moyens & avec quelle précaution l'on doit ôter ces hétérogénéités. Si après avoir satisfait à toutes ces indications, on trouve qu'il a été emporté quelque chose de la substance des parties, il faut commencer par le réparer avant que la réunion des parties puisse se faire. On a marqué jusqu'ici comment on peut réparer cette déperdition. Mais si la cause vulnérante n'a procuré qu'une simple division des parties précédemment unies, sans perte de substance, sans aucun corps hétérogène laissé entre les parties divisées, il n'y a qu'une simple indication à remplir, qui est de réappliquer l'une à l'autre les levres de la plaie, qui d'elles-mêmes s'écartent toujours les unes des autres ; & de les maintenir en cet état de façon que toutes les parties soient dans la même situation qu'elles étoient avant la division. La nature achèvera de réunir les parties ainsi disposées, & cela fort promptement dans les plaies mêmes les plus considérables, pourvu qu'elles soient conditionnées comme nous venons de dire. Les meilleurs baumes deviendront nuisibles, s'ils se trouvent entre les levres de cette plaie : car c'est un corps hétérogène qui ne peut jamais faire concrétion avec les parties du corps ; mais il suffit de réappliquer les parties séparées les unes sur les autres sans l'interposition d'aucun autre remède.

Un grand nombre d'observations nous apprend avec quelle facilité les parties du corps s'unissent, non-seulement à celles auxquelles elles ont coutume de l'être naturellement, mais même avec les parties voisines avec lesquelles il n'y avoit jamais eu de cohésion auparavant.

* Un jeune homme de qualité reçoit un coup d'épée dans

l'œil gauche ; le corp pénètre non-seulement la conjonctive, mais offense encore légèrement la cornée. Le défaut d'attention à la cure fut cause de la concrétion de la paupière avec la conjonctive & la cornée, au moyen de quoi il ne pouvoit ouvrir la paupière, & ressentoit une douleur & une irritation continuelle, ne pouvant, lorsque l'œil sain agissoit, empêcher que l'œil malade n'agit en même-tems. Hildan, *Cent. 6. Observat. 7.* se servit d'un moyen fort ingénieux pour remédier à ce fâcheux accident.

Schenckins, *Observ. Medicin. Lib. VI. Observ. 23.* rapporte d'après Benivenius, « qu'une femme ayant eu « les levres du vagin rongées par un ulcère vénérien, « les deux levres se prirent l'une à l'autre par la négligence du Chirurgien. »

C'est ce que nous confirme la Chirurgie dite des membres tronqués, *Chirurgia curtotum*, par le secours de laquelle on répare les parties emportées du corps, & dont il a été parlé plus haut ; & Celse avoit déjà dit, *Lib. V. cap. 8.* « que les doigts ulcérés se collent souvent en se guérissant, à moins qu'on n'y apporte « beaucoup de soin. »

Or, si cette concrétion se fait si aisément entre les parties qui n'en avoient jamais eu naturellement auparavant, il y aura par conséquent beaucoup plus d'espérance lorsque les parties qui y étoient ci-devant seront rapprochées l'une de l'autre.

Cette réunion se fait, 1°. en donnant à la partie la même situation qu'elle avoit avant qu'elle fût lésée ; 2°. en la comprimant doucement & également, afin que tous les points de sa surface demeurent contigus & bien assujettis.

Il est d'une grande utilité de connoître la situation des parties dans un homme en repos, & surtout dans un homme sain lorsqu'il dort ; car tout mouvement volontaire cesse alors, & toutes les parties du corps abandonnées à elles-mêmes, sont dans la situation la plus naturelle. On verra qu'alors il n'y a aucun article du corps de tendu, mais qu'ils sont tous un peu fléchis ; car les doigts dans un homme sain ne sont jamais tendus lorsqu'il dort, jamais le tibia & l'os fémur ne forment une ligne droite : mais tous ces articles sont toujours un peu fléchis, il en est de même de tous les autres ; car les muscles fléchisseurs des articles se trouvent ordinairement plus forts que les extenseurs, c'est pourquoi dès que ni les uns ni les autres n'agissent par la force musculaire, les muscles fléchisseurs des parties l'emportent par leur propre contractilité sur les extenseurs, & par conséquent ils paroissent toujours un peu fléchis dans un article en repos : c'est ce que l'on voit parfaitement dans la paralysie parfaite de tous les membres du corps ; car alors toute action musculaire volontaire cesse. Si, par exemple, tout un bras est devenu paralytique, les doigts sont toujours fléchis & ils demeurent en cet état ; c'est pourquoi souvent on ne peut étendre les doigts après la guérison de la paralysie, les ligamens des articles s'étant roidis, & les fléchisseurs s'étant raccourcis par leur propre contractilité en conséquence de ce qu'ils sont restés tant de tems sans être allongés, ce qui fait que les extenseurs ne peuvent surmonter cet obstacle.

Hippocrate qui a examiné avec tant de soin la situation naturelle des parties, afin de connoître combien les maladies les en faisoient différer, & distinguer par conséquent leur différents degrés de force, l'a fort bien remarqué dans les prognostics, lorsqu'il parle de la façon la plus convenable dont le malade doit être couché. « Il faut, dit-il, que le Medecin trouve le ma- « lade couché sur le côté droit, ou sur le gauche, ayant « la main, le cou & la jambe un peu fléchis, & tout le

« corps un peu moite ; car c'est en cette attitude que « se trouvent la plupart des gens en saint lorsqu'ils « sont couchés. » Quand on néglige cette précaution dans la guérison des plaies, les parties se réunissent dans une situation toute différente de celle qu'elles avoient naturellement, & de la distraction des parties nait souvent une grande difformité, ou le mouvement naturel des parties est souvent altéré considérablement.

* Un enfant ayant eu la main brûlée à l'âge de six mois, & ceux qui le traitèrent ayant négligé cette précaution, tous les doigts, excepté le pouce, se prirent avec la peau du métacarpe, d'où il s'ensuivit une grande difformité, & la destruction de toutes les fonctions de ce membre. Hildan, *Cent. 1. Observ. Chirurg. Observat. 83. p. 60.* corrigea cette difformité, & rétablit l'usage des parties, par une guérison fort industrieuse, mais pénible.

On doit faire cette attention en appliquant le premier appareil sur la plaie ; car les parties crues étant réunies s'agglutinent promptement, ce qui fait qu'on ne pourra remédier à cette erreur une fois commise, à moins d'avoir recours à un cruel moyen pour séparer les parties déjà réunies, qui seroit de les diviser une seconde fois.

2°. Les parties du corps séparées à l'occasion d'une plaie, se retirent insensiblement, par leur propre contractilité, de plus en plus, l'une de l'autre : mais il faut, pour qu'elles reprennent, qu'elles demeurent contigus ; on doit donc, par le moyen d'une pression faite avec art, vaincre celle qu'elles emploient à s'écarter l'une de l'autre : mais il faut prendre garde que cette réunion des parties doit se faire dans toute la superficie de la plaie ; car si les levres d'une plaie profonde deviennent contigus, & que les parties inférieures s'écarter, il restera dans la plaie une cavité dans laquelle les humeurs épanchées s'amasseroient, & feront dégénérer la plaie en un ulcère sinueux ; on fera cette réunion en comprimant les parties voisines avec des compresse & des bandages, de façon que les levres de la plaie deviennent également contigus vers le fond de la plaie & vers la peau. Il est cependant nécessaire d'user de quelque ménagement en faisant cette compression, de crainte que les parties étant comprimées, les vaisseaux ne viennent à se rétrécir, ce qui pourroit occasionner l'inflammation, & toutes les maux qui s'ensuivent. Il faut en même-tems que la partie blessée soit parfaitement en repos, au moyen de quoi l'on doit assujettir le membre blessé de façon qu'il reste immobile ; car souvent la partie blessée étant mue pendant le sommeil ou par l'imprudence du blessé, la situation des parties en éprouve du changement, les levres de la plaie se séparent, & ce qui s'étoit déjà repris se déchire, ce qui empêche que la cure n'ait un heureux succès.

On rétient les levres unies, 1°. par le moyen d'emplâtres ténaces coupés à plusieurs angles en forme de doigts, dont les extrémités, qui s'approchent de la plaie forment des anses à quoi on attache des fils, par le secours desquels on fait tenir l'emplâtre où on l'applique ; ces emplâtres sont d'usage dans les longues scissures transversales de la peau & des parties lâches.

Il faut, pour que les parties rapprochées demeurent dans une réunion convenable, employer différents moyens, selon la diversité des plaies, ce qui se fait :

1°. Par une suture que les Chirurgiens appellent sèche, pour la distinguer de celles que l'on fait avec une aiguille. Ils prennent une emplâtre ténace qui puisse s'attacher fortement sur la peau saine, ou de la colle dont les Ouvriers se servent ordinairement, celle des

poisson, ou quelque autre chose semblable, n'importe pas quoi, pourvu que ce soit quelque chose qui ait assez de ténacité; ils l'étendent ensuite sur un morceau de linge épais & fort, afin qu'il ne prête pas si aisément; ils l'appliquent des deux côtés à quelque distance des lèvres de la plaie, l'ayant un peu chauffée afin qu'elle s'attache plus fortement. Pour lors ils rapprochent ces deux parties d'emplâtre garnies de petites anses, afin de pouvoir, par le moyen de fils passés dedans, les rapprocher l'une à l'autre, autant qu'on le juge à propos. La peau adhérente à ces emplâtres est attirée de part & d'autre, de façon que les lèvres de la plaie deviennent contiguës, & comme ces emplâtres ne couvrent point la plaie, on peut voir commodément si les lèvres réunies de la plaie sont dans leur situation naturelle, & si elles s'écartent de cette situation, on pourroit y remédier facilement. Les emplâtres doivent être de différente figure, on les doit multiplier selon la différente grandeur de la plaie. Il suffit que ces sortes d'emplâtres soient à languettes, sans anses dans les petites plaies, surtout si elles ne sont pas trop grandes; mais pour dans les grandes, ou pour celles dont les lèvres s'écartent beaucoup les unes des autres, il est plus sûr de se servir de ces emplâtres qu'on peut rapprocher au moyen des cordons passés dans ces anses. Voyez l'article *Sutura*, & la Pl. II. de ce Vol.

Mais, comme il est aisé de le concevoir, ces sortes d'emplâtres ne tirent simplement que la peau, la graisse qui est dessous, étant extrêmement mobile & lâche, ne vient point avec, si la plaie est profonde: c'est pourquoi elles ne sont gueres d'usage que lorsque la blessure n'offense que la peau, & que les parties sont assez lâches pour pouvoir suivre aisément, elles sont par conséquent plus particulièrement en usage dans les plaies du visage qui ne sont pas trop profondes, & dans celles de toutes les autres parties du corps lorsqu'elles ne pénètrent pas trop avant.

Les lèvres de la plaie étant enfin réunies par le moyen d'une emplâtre ténace, on met dessus un plumasseau oint de quelque baume vulnérinaire, pour empêcher l'air d'y entrer; & sans enlever les emplâtres, on examine tous les jours le dehors de la plaie, afin de voir si tout est en bon état.

On peut préparer, de la manière qui suit, des emplâtres adhésives.

Prenez d'emplâtre de diapalme, une quantité suffisante, & un peu d'huile d'olive.

Diffolvez dans l'huile pour faire une emplâtre.

Ou

Prenez de poix commune, une quantité suffisante.

Etendez-la sur un linge & l'appliquez.

2°. En se servant de compresses & de bandages par-dessus, afin que les parties entr'ouvertes demeurent également appliquées les unes aux autres & se réunissent, ce qui se fait par une pression convenable; cette seconde méthode est celle qu'il faut suivre pour le pansement des plaies longitudinales.

Les plaies superficielles n'en ont pas besoin, il n'y a uniquement que les profondes dans lesquelles il est nécessaire, pour que la guérison se fasse parfaitement, que les parties du fond de la plaie deviennent contiguës ainsi que celles de la superficie extérieure. Le Chirurgien fait connoître sa science & sa dextérité, surtout en les appliquant comme il convient qu'elles soient: les bandages pressent également tout le circuit qu'elles enveloppent: mais quoique la compression des

bandages soit la même, elle peut, par l'application des compresses, agir plus dans un endroit que dans un autre. C'est pourquoi il faut déterminer à propos la force de la compression, afin que tous les points de la superficie de la plaie deviennent contiguës. Or il est aisé de voir que cette méthode n'est d'aucun usage, si les parties voisines de la plaie ne sont pas molles, & ne peuvent en conséquence prêter facilement. S'il a été fait, par exemple, une plaie profonde à la cuisse sur la longueur de la partie, on peut, en appliquant des compresses des deux côtés, & des bandages par-dessus, comprimer également les parties molles de façon que toutes les parties divisées dans toute la superficie de la plaie redeviennent contiguës; cela ne se pratique pas si facilement dans les autres endroits moins charnus; mais aussi se rencontre-t-il rarement dans ces sortes d'endroits des plaies assez profondes pour qu'il en soit besoin.

Hippocrate parlant des différentes façons d'appliquer les bandages, paroît avoir indiqué cette méthode, de *Medici Officiis*: « Mais lorsqu'il est nécessaire, dit-il, de rapprocher ce qui est écarté on le fait facilement de la même manière dans tous les cas; cependant si l'écartement est considérable, la contraction doit se faire, par intervalles, & l'on doit comprimer en augmentant insensiblement par degrés; le faisant d'abord doucement, ensuite plus fort, & cesser cette forte compression lorsque les parties se toucheront l'une l'autre. »

Quoiqu'on réussisse beaucoup, par cette méthode, dans les plaies longitudinales, on voit cependant qu'elle peut souvent avoir lieu dans les plaies transversales; c'est ce que nous apprend un événement fort singulier rapporté dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1722. * Le grand tendon, appelé le tendon d'Achille, avoit été, à l'occasion d'un saut forcé, rompu dans les deux piés, de façon que les extrémités du tendon rompu étoient distantes l'une de l'autre de trois travers de doigts; cependant on vint à bout en mettant la partie affectée dans une position convenable, & en la comprimant selon l'art avec des bandages & des compresses, de rapprocher les unes des autres les parties séparées, & d'en occasionner une parfaite concretion: il est donc évident que si l'on a pu, avec les secours de l'art, réussir dans un corps aussi difficile, on peut, en suivant cette méthode, espérer beaucoup pour la guérison des plaies transversales.

3°. Par des sutures que l'on fait avec des aiguilles d'acier, droites quand les plaies sont superficielles, & courbes quand elles sont plus profondes, aiguës par la pointe, & garnies d'un fil ciré. On les enfonce à une suffisante distance de la plaie jusqu'à son fond, d'une levre à l'autre, & tandis qu'on serre ce fil d'une main, on tient de l'autre les deux lèvres de la plaie unies, on noue ensuite le fil par-dessus, & on le couvre d'une petite compresse, on passe & repasse ainsi le fil autant de fois qu'il en est besoin, depuis le milieu, ou depuis l'angle de la plaie jusqu'à son extrémité, ensuite on enduit les lèvres de bannne, on met de petites compresses sur les nœuds, & on couvre le tout d'une emplâtre.

On appelle cette façon de réunir des parties divisées par une blessure, suture sanglante, ou vraie; la réunion des parties faite par le moyen d'emplâtres ténaces ne pouvant s'appeler suture que fort improprement. Il faut observer, surtout dans ces cas, de ne causer que le moins de douleur qu'il sera possible, en faisant cette réunion, & de ne point irriter les parties; car lorsqu'on la fait trop rudement, il s'ensuit souvent une violente inflammation, qui empêche la réunion des parties rapprochées. Il faut pour cette

opération des aiguilles d'acier assez fortes, sans être cependant trop roides, de crainte qu'elles ne cassent: ces aiguilles deviendroient nuisibles si elles étoient de figure conique, parce que leur volume augmentant insensiblement, fait qu'on a plus de peine à les faire entrer; c'est pourquoi l'on se sert d'aiguilles dont la pointe est triangulaire, & qui, en conséquence de ce que leurs angles sont tranchans, entrent plus facilement, & sont que le corps de l'aiguille qui est conique ou cylindrique passe plus commodément. Il suffit, pour faire des futures aux plaies superficielles, de se servir d'aiguilles droites; mais il faut qu'elles soient courbes pour les plaies profondes, afin qu'étant enfoncées jusqu'au fond de la plaie, elles puissent plus aisément ressortir par les parties supérieures. Il est donc nécessaire qu'elles aient plus ou moins de courbure selon la profondeur de la plaie. Si ces aiguilles n'avoient point à leur tête une rainure de chaque côté de l'œil dans laquelle puisse entrer le fil lorsqu'on tire l'aiguille, la tête & le fil failliant des deux côtés, ne pourroit pas sortir sans dilacération des parties. Or, on tire le fil, car étant par là lubrifié, il passe facilement & ne boit point les humeurs, sans quoi les fils se tuméfiant comprimoient les parties par lesquelles ils passent; de plus les humeurs dont le fil seroit imbibé, pourroient, en devenant plus acres en conséquence de la chaleur qu'elles éprouveroient & de leur crouplissement, irriter les parties. Pour lors on enfonce l'aiguille garnie de fil à une distance suffisante de la plaie, de crainte que les parties ne viennent ensuite à se déchirer, si on l'enfonçoit trop près. Or, on doit les enfoncer jusqu'au fond de la plaie, les pousser ensuite vers le haut, afin qu'elles sortent par l'autre côté de la plaie à une distance suffisante; car si elles ne pénétreroient pas jusqu'au fond de la plaie, les parties supérieures seroient effectivement rapprochées; mais les inférieures resteroient écartées, & laisseroient une cavité dans laquelle les humeurs épanchées se corrompent, seroient d'une plaie pure un ulcère fistuleux, ce qui obligeroit de rouvrir les parties déjà consolidées.

Celle dit, *Lib. V. cap. 26.* que les fils étant passés & rapprochés, en comprimant doucement avec les mains, la peau suit presque d'elle-même les levres de la plaie, on les maintient ensuite dans cette réunion en serrant les fils. Mais pour obvier à la douleur & prévenir autant qu'il est possible la dilacération des parties, on commence par appliquer des compresses faites de linge ciré (de crainte qu'il ne cause quelque dommage en s'imbibant d'humeurs) & l'on serre ensuite les nœuds. Il est besoin de plus ou moins de futures, selon la longueur de la plaie, ou selon que sa figure sera plus ou moins angulaire; la future n'étant pas assez multipliée ne contient pas, & lorsqu'elle l'est trop, elle cause une violente douleur & il en survient une inflammation d'autant plus grande surtout en Été, que l'on passe plus souvent l'aiguille dans le corps, & que le fil passe embrasse plus d'endroits. On applique sur la plaie un plumasseau imbibé d'un baume vulnérinaire doux; on maintient ensuite tout l'appareil par le moyen d'un bandage convenable, ou d'une emplâtre appliquée par dessus.

S'il ne survient pas de violente inflammation, ou de grande douleur; on laisse la plaie dans cet état pendant deux ou trois jours, levant ensuite le bandage ou l'emplâtre, on prend garde si on ne découvre pas à l'odeur quelque corruption provenant d'humeurs épanchées; car on doit pour lors lever le plumasseau avec précaution, & l'on en remet un nouveau imbibé d'un pareil baume; autrement on le laisse, & on verse seulement dessus quelques gouttes de baume. Lorsqu'on voit que la réunion des levres de la plaie est assez faite, on tire prudemment & doucement les fils afin de sentir s'il est possible de les ôter sans qu'il en résulte d'inconvénient; car cela se fait pour l'ordinaire fort aisément, & ces petites blessures qui restent se rebouchent assez promptement.

Mais s'il s'ensuit de la future une grande inflammation à une violente douleur, ou que les parties soient considérablement tendues, il faut couper la future & guérir la plaie sans ce moyen; car si on ne le fait point il en naîtra une foule d'événemens dangereux, qui obligera d'en venir tôt ou tard à ce qu'il auroit été avantageux de faire à temps.

On trouve dans les Auteurs qui ont écrit des Opérations Chirurgicales, les divers genres de futures, & les différentes façons de les faire, voyez l'art. *Sutura*.

Les futures sont d'usage dans les plaies récentes, par lesquelles il est sorti peu de sang, dans les plaies simples, pleines, pures, transversales, obliques, angulaires.

Elles nuisent aux plaies qui ont causé une grande hémorrhagie; aux plaies vieilles, sanieuses, purulentes, fétides, avec contusion, ou perte de substance, couvertes de croute; à celles qui ont offensé de grands vaisseaux, & qui sont trop profondes, ou à celles qui sont excessivement enflammées ou empoisonnées; & à celles qui sont faites à une partie nécessairement mobile.

On détermine dans ce Paragraphe les plaies pour lesquelles il est avantageux de faire usage des futures, & celles auxquelles elles sont nuisibles.

Dans les plaies récentes, sanglantes. Car si la plaie est faite depuis quelque-temps, & que l'air surtout y soit entré librement, les extrémités des vaisseaux sont déjà morts dans toute la superficie de la plaie; il sera par conséquent nécessaire qu'elles soient séparées des parties vivantes par la suppuration, & elles ne pourront se réunir. Il seroit donc inutile d'en entreprendre la réunion par la future.

Par lesquelles il est sorti peu de sang. Parce que le sang épanché diffendrait les levres de la plaie rapprochées par le moyen de la future, ce qui occasionneroit la dilacération, la douleur, l'inflammation & tous les autres maux qui s'en ensuivent.

*Simples, c'est-à-dire, celles qui sont sans contusions, du moins de quelque conséquence; c'est ce qui a fait dire à Hippocrate, de *Ulceribus*, que l'on doit traiter sans suppuration toutes les plaies faites avec un instrument aigu: mais que s'il y avoit contusion, on doit pour lors les traiter de façon qu'elles viennent promptement à suppuration; car il faut que les chairs contuses se putréfient & se convertissent en pus.*

Pleines, savoir celles où il n'y a simplement que solution de continuité, sans perte de substance; car s'il y a quelque chose d'emporté de la plaie, on ne pourra pas rendre contigues les parties séparées sans les traîner hors de leur situation naturelle, & il s'ensuivra toujours de cette réunion forcée une cicatrice difforme, & la lésion des fonctions.

Pures. Dans lesquelles la cause vulnérante n'a point laissé de corps hétérogènes, & dans lesquelles il ne se trouve aucunes ordures, aucuns grumeaux de sang, ni de chair fungueuse; car on doit séparer & enlever toutes ces matières avant de pouvoir opérer la consolidation.

Transversales, obliques, angulaires. Parce que dans ces sortes d'occasions, ni les emplâtres ténaces ni les compresses & les bandages appliqués avec art, ne peuvent suffire pour rapprocher les parties séparées, & les maintenir dans leur union.

Elles nuisent aux plaies qui ont causé une grande hémorrhagie, &c. Que les Chirurgiens ignorans ont souvent

fait de tort aux blessés en faisant usage indifféremment des sutures dans toutes sortes de plaies ! Que servira-t-il de rejoindre les parties séparées si une fois réunies elles ne peuvent se consolider, on s'il est nécessaire ensuite de couper les sutures pour retirer les humeurs épanchées retenues par les levres unies de la plaie.

Paré, *Lib. X. cap. 32.* rapporte l'exemple d'un Chirurgien qui réunit, par le moyen d'une suture, une plaie faite à la poitrine qui pénétrait dans sa cavité, ce qui mit le blessé en grand danger de mort ; toute la cavité de la poitrine étant remplie de sang, qui ne pouvoit sortir par la plaie, à cause qu'elle étoit fermée, & il seroit péri indubitablement, si Paré n'eût en coupant les sutures, fait sortir le sang contenu dans la cavité du thorax.

Toutes les sutures seront donc absolument nuisibles, à moins que la superficie de la plaie ne soit pure & saine, & qu'il n'ait été rien emporté de la substance des parties. Mais si la plaie se trouve faite dans une partie du corps, où il passe de grands vaisseaux sanguins, ou de gros nerfs, qui osera enfoncer l'aiguille avant dans cette partie, si ce n'est un homme qui n'ayant aucune connoissance anatomique des parties, ne prévoit point de danger ! On risque également si la plaie est trop profonde, l'aiguille pouvant en ce cas offenser les tendons ou les membranes tendineuses ; d'où s'ensuivent ordinairement des symptômes fort dangereux. Joignez à cela que la plaie étant fort profonde, on ne peut rapprocher les parties divisées l'une de l'autre, de façon qu'elles soient dans un contact mutuel dans tous les points de leur superficie, sans tirer les fils avec violence ; ce qui donne tout lieu de craindre la dilacération, une grande inflammation, &c. Mais si la partie blessée est déjà enflammée, la partie éprouvant un traitement rude par les sutures, l'inflammation augmentera souvent jusqu'à la gangrène, & il faudra par une douce suppuration, résoudre & dissiper les extrémités obstruées des vaisseaux, & la matière même obstruante avant que la superficie de la plaie soit purifiée, & dans un état convenable à la réunion.

Mais si l'instrument vulnérant étoit empoisonné & qu'il ait produit des symptômes anomaux, malins, virulents, il n'y a d'autre moyen de guérison (à moins qu'on ne connoisse l'antidote propre à détruire la force du poison) que de entraîner & de chasser ce poison, en procurant l'épanchement des humeurs par les vaisseaux coupés, ou par la section, ou en augmentant l'affluence des humeurs dans l'endroit de la plaie par l'application des ventouses, ou de détruire en un instant la partie offensée, par le moyen d'un feu vif, de crainte qu'elle ne communique au reste du corps le poison dont elle est infectée. Il est donc manifeste qu'en faisant une suture à la plaie on retient ce poison que l'art veut que l'on expulse le plus promptement qu'il sera possible.

On voit aussi que le repos est absolument nécessaire aux parties réunies par la suture ; car si l'on agit ces parties il en sera de même que si l'on tirailloit continuellement les fils qu'on y auroit passés ; ce qui occasionneroit une continuelle irritation, la douleur, l'inflammation & tous les maux qui peuvent s'en ensuivre. Or nous pouvons empêcher tous les mouvemens qui dépendent de la volonté ; mais pour ceux qui sont absolument nécessaires à la vie, ils ne cessent jamais ; c'est pour cette raison que les sutures ne conviennent point aux plaies du thorax, surtout si elles sont faites à l'endroit le plus convexe de la superficie des côtes ; car la poitrine se dilatant à chaque inspiration tirelle avec une extrême douleur les parties réunies, c'est aussi pourquoi lorsqu'on emploie les sutures aux plaies de l'abdomen pour empêcher les viscères qu'il contient de sortir par la plaie, on affermit l'abdomen avec des bandages, de façon que le blessé respire sans presque l'agiter. L'ignorance & la témérité de quelques Chirurgiens

qui coulent indifféremment toutes sortes de plaies, ainsi qu'ils seroient un morceau de drap déchiré, sont donc bien condamnables.

- 4°. On retient les levres unies en y laissant l'aiguille entourée de fil ; en sorte que les levres ne puissent se retirer. Cette méthode convient aux grandes & larges plaies des parties pendantes.

La première suture se fait en passant les fils par le trou fait avec l'aiguille, & rapprochant ensuite les levres de la plaie en resserrant les fils. Mais dans cette méthode on ne retire pas l'aiguille des parties dans lesquelles on la passe ; mais on l'y laisse, & on l'entoure ensuite de fil, de façon que les levres de la plaie étant traversées par l'aiguille, & rapprochées l'une de l'autre, demeurent contigues : on fait surtout usage de cette suture dans la cure du bec de levre ; c'est-à-dire, lorsque cette partie de la levre supérieure qui forme ce bec au-dessous du nez est fendue. On l'a employée aussi avec beaucoup de succès dans les grandes & larges plaies des parties pendantes ; mais lorsque dans le bec de levre, les parties sont divisées avant la naissance, on rafraîchit les bords calleux avec des ciseaux, & l'on fait pareillement une petite blessure dans l'angle supérieur, afin que les parties qu'on doit réunir acquiescent la nature d'une plaie récente ; car s'il reste quelque callosité les parties ne se réunissent jamais parfaitement. Ayant pour lors rapproché les levres de la plaie l'une de l'autre comme il convient qu'elles soient, on enfonce l'aiguille à quatre lignes de distance de la plaie, & on la passe par le milieu de la substance des levres, la faisant ensuite sortir par le côté opposé à une égale distance du bord ; on la laisse pour lors dans la plaie, & pour maintenir les parties dans un contact mutuel, on entortille le fil autour de l'aiguille en le croisant, & on fiche plus ou moins d'aiguilles, selon la grandeur de la plaie, de sorte que les parties divisées deviennent parfaitement contigues dans tous leurs points : on coupe avec des ciseaux les pointes de ces aiguilles, de crainte qu'elles ne blessent, & l'on pose sous les extrémités des aiguilles de petites éponges, qui s'accommodent beaucoup mieux à la figure des parties que des compresses. Mais pour pouvoir les enfoncer plus vite & plus sûrement, on les monte sur un porte-aiguille, parce que les Chirurgiens ne les prenant qu'avec les doigts, ne pourroient pas les enfoncer avec autant de fermeté. De plus, pour éviter les accidents qui peuvent arriver en laissant la pointe aux aiguilles (car on ne peut couper une aiguille d'acier avec des ciseaux sans beaucoup de force ; or cette secousse qu'éprouveroit les parties réunies pourroit occasionner du changement dans leur situation) les Chirurgiens se servent effectivement d'aiguilles d'acier, mais dont la partie postérieure est toute d'argent ; l'aiguille ayant traversé, ils laissent dans la plaie la partie d'argent & peuvent couper sans employer beaucoup d'effort la pointe d'acier, anticipant sur l'argent auquel elle est soudée. On fait aussi cette opération parfaitement bien avec des aiguilles d'acier un peu grosses, que l'on tient par conséquent plus sûrement avec les doigts, & dont la partie postérieure étant fendue, contient une petite aiguille à deux têtes qu'on laisse pour lors dans la plaie, & que l'on assujettit en entortillant du fil autour. V. la dessus Garengot, *Traité des Opérations de Chirurgie, Tom. III. pag. 18.* &c. Lorsque les parties réunies sont bien consolidées, & que les aiguilles sont retirées, les petites plaies qu'elles ont faites se reprennent fort facilement.

On parvient au dernier but en faisant en sorte que les parties soient de niveau comme dans l'état sain, & qu'elles ne soient, ni trop ni trop peu pressées, en évitant les caustiques, les styptiques, les astringens, & surtout prenant soin que tous les points de la plaie soient également pressés. On réussit

dans toutes ces choses, en pratiquant ce que j'ai dit ci-devant, en mettant sur la plaie un dessiccateur doux; & enfin en lavant la cicatrice avec des liqueurs spiritueuses.

On a rapporté les indications générales des choses qu'il faut faire pour procurer la guérison des plaies. Elles sont distinguées en quatre articles, & on a traité jusqu'ici des trois premiers, ce qui reste à faire, c'est, après avoir réparé ce qui a été emporté de la substance du corps & rejoint les parties séparées par la cause vulnérante, d'y faire naître une cicatrice tout à fait semblable à la peau naturelle; car s'il n'a été fait qu'une simple division par un instrument fort aigu, & qu'on ait réuni sur le champ les parties divisées dans leur situation naturelle, elles se reprendront de façon qu'il ne restera aucun vestige de la plaie, & la plaie se guérit pour lors sans cicatrice: car on appelle cicatrice, la marque de la plaie qui reste après la guérison, & qui fait différer cette partie des tégumens où étoit l'ouverture de la plaie, de la peau voisine. La guérison la plus parfaite est donc lorsqu'il ne reste aucune marque de la plaie faite; mais lorsque cela n'est pas possible, la beauté de la cure consiste en ce que cette marque qui reste dans l'endroit de la plaie soit le plus qu'il se pourra semblable à la peau voisine. Car lorsque la cause vulnérante, ou la suppuration qui s'est ensuivie de la plaie a emporté une partie de la substance du corps, il doit se régénérer une nouvelle substance, qui n'étoit pas ci-devant, laquelle n'aura jamais généralement toutes les qualités de celle qui a été emportée, ce qui la différenciera des parties voisines.

La beauté de la cicatrice dépend particulièrement des trois conditions suivantes.

1°. Si l'on a soin que les parties se trouvent, étant réunies, dans la même situation qu'elles étoient avant la blessure. 2°. Si la cicatrice ne surmonte pas l'égale superficie de la peau voisine. 3°. Si elle ne cave pas. On satisfera à cette première condition, si l'on fait en sorte, soit par le moyen d'emplâtres ténaces, de sutures, ou d'un bandage convenable, que les lèvres de la plaie soient l'une par rapport à l'autre dans la même situation, qu'elles étoient en état de santé. On satisfera à la seconde, si par une pression modérée on supplée à celle de la peau qui est détruite de crainte que les vaisseaux privés de ce tégument étant distendus par leurs liquides ne surmontent la superficie de la peau. Car lorsqu'on néglige de le faire, ou qu'on applique sur la plaie des remèdes trop émolliens, ce bourrelet faillant, fait une cicatrice difforme. 4°. On empêchera que la cicatrice ne cave en procurant une bonne régénération. Or la cicatrice devient ordinairement cave, parce que la pression de la peau voisine pousse le pannicule adipeux dans l'endroit de la plaie, & le fait élever, après quoi dégénérant en ordures & en chair fungueuse, il est consumé par la suppuration, & ne renait plus ensuite: de-là vient que la cicatrice est déprimée, la graisse molle qui soutenoit étant détruite, & demeure cave. On voit par-là que souvent on ne peut pas empêcher qu'il ne reste une cicatrice creuse & profonde, si la cause vulnérante, ou si une suppuration considérable qui s'en est ensuivie a détruit la graisse.

« Si un abcès, dit Hippocrate, *Apb. 45. Sect. 6.* de quel-
« que espèce que ce puisse être, dure un an & davantage,
« ge, l'os apostomera & il se formera des cicatrices
« fort creuses, » & de *Ulcibus, cap. 4.* « Si donc quel-
« que os apostome, soit qu'il soit brûlé, soit qu'il soit
« coupé, ou soit par quelque autre cause, les cicatrices
« de ces ulcères sont fort creuses. » On sait combien sont
« difformes & profondes les cicatrices que laissent après
« eux les ulcères vénériens, lorsqu'ils ont consumé le
« pannicule adipeux qui étoit au-dessous. On comprend
« aisément par-là la raison pour laquelle le Chirurgien

doit éviter les caustiques, les styptiques, les astringens, s'il veut procurer une bonne cicatrice; car tous ces remèdes ou détruisent les vaisseaux vivans, ou les resserrent de façon qu'ils ne transmettent plus de li-queur. Or les extrémités des vaisseaux mortes ou obstruées se sépareront nécessairement par la suppuration, ce qui causera une perte de substance, & la consommation de la graisse, & formera une cicatrice plus ou moins cave. On voit aussi en même-tems combien peut contribuer à la beauté de la cicatrice une égale pression, qui empêche que les vaisseaux trop distendus ne s'éla-vent.

Voici les preuves d'une cicatrice naissante.

Les bords de la plaie ou de l'ulcère qui doit se consolider commencent à blanchir & à devenir plus fermes, & cette blancheur s'avance insensiblement de tout le contour de la plaie vers son centre; cependant il com-mence à naître ça & là dans la superficie ouverte de la plaie une pareille blancheur, qui si elle s'étend égale-ment dans toute la superficie & sur le bord des lèvres, forme une bonne cicatrice; la plaie pure, précédem-ment humide dans tous les points de la superficie, se sèche dans les endroits où l'on découvre cette blan-cheur, principe de la cicatrice. C'est pourquoi les re-mèdes appelés cicatrifiants ou époliotiques les plus re-commandables, sont ceux qui dessèchent modérément & fortifient; de-là vient qu'on applique ordinairement avec tant de succès les emplâtres faites de plomb, ou des différentes chaux de ce métal, des poudres impal-pables de colophone, d'oliban, de sarcocolle, &c. sur une plaie, ou sur un ulcère qui tend à se cicatrifer.

On voit par-là combien est vaine la promesse de ceux qui se vantent de pouvoir guérir toutes sortes de plaies sans cicatrice. Les Chirurgiens prudents & expérimentés n'osent jamais, après une grande perte de substance ou une longue suppuration, assurer que la cicatrice ne sera pas difforme, & ils doivent toujours en aver-tir le blessé, dans la crainte que l'on n'attribue à la négligence du Chirurgien la difformité de la cica-trice.

Il est à propos ensuite de fomentier souvent la cicatrice avec l'esprit de romarin, ou de matricaire, ou autres semblables: car tous ces esprits ont la propriété d'af-fermir les parties animales. Cet endroit reste plus dé-bile, couvert seulement d'une pellicule mince, & plus aisé par conséquent à offenser que les parties voisines. De-là vient qu'il est souvent nécessaire d'appli-quer long-tems encore sur cet endroit, quoique déjà consolidé, une emplâtre douce préparée avec le plomb ou une peau mollette, de peur que le frottement des habits, ou l'air, ne renouvellent la plaie.

De l'hémorrhagie considérée comme symptôme d'une plaie.

Lorsque les causes d'une plaie donnent lieu à une gran-de hémorrhagie, on l'arrête,

- 1°. Par des caustères actuels.
- 2°. Par des caustères potentiels.
- 3°. Par des astringens.
- 4°. Par la ligature du vaisseau.
- 5°. En le coupant entièrement.
- 6°. En le comprimant par des compresses & des bandages.

Après avoir parlé de ce qui concerne la cure des plaies en général, il faut, avant que de passer aux différentes observations qu'on doit faire dans la cure des plaies de la tête du thorax & de l'abdomen, examiner d'abord quelques symptômes qui paroissent dans la plaie, &

qui font souvent si considérables, qu'ils mettent le blessé en grand danger de perdre la vie. Il est par conséquent nécessaire de chercher à les détruire, ou du moins à les diminuer le plus qu'on pourra avant que d'entreprendre la cure de la plaie. Ces symptômes sont surtout l'hémorrhagie, la douleur & la coagulation.

Lorsqu'à l'occasion d'une plaie le sang s'écoule en abondance & avec impétuosité, on est assuré qu'il y a lésion à quelques-uns des gros vaisseaux qui portent le sang rouge, mais particulièrement à des vaisseaux artériels, parce qu'à moins que les veines ne soient bien grosses, on qu'elles ne soient enflées en conséquence d'une ligature, il en s'écoule rarement beaucoup de sang; & il n'en sort jamais avec tant d'impétuosité que des artères lésées.

Si donc la perte du sang est si considérable qu'il y ait tout lieu d'en appréhender une suite dangereuse & funeste, & qu'il n'y ait point d'espérance qu'on affaiblisse la vie du blessé, ou en contractant l'artère, le sang s'arrête de lui-même, nous avons pour lors recours aux remèdes que l'Art nous fournit pour en empêcher l'éruption. Cependant la plupart de ces remèdes qui répriment l'éruption du sang, retardent la guérison de la plaie: car il faut nécessairement que les extrémités des vaisseaux détruites par des cauteris actuels ou potentiels, par des ligatures, par des compressions, &c. se séparent avant que la consolidation de la plaie se fasse.

Mais on emploie différens moyens pour arrêter l'hémorrhagie. Tous ces remèdes cependant agissent en contractant l'orifice du vaisseau coupé, ou en coagulant le sang, empêchent qu'il ne s'écoule davantage; ou enfin coagulent le sang, & contractent le vaisseau tout à la fois.

1°. Le remède le plus sûr & le plus efficace pour arrêter l'hémorrhagie, c'est de toucher avec un fer chaud le vaisseau d'où découle le sang; car le sang est sur le champ réduit par le feu à une masse épaisse, & qui ne peut plus se résoudre, & bouche par conséquent l'orifice du vaisseau ouvert; le vaisseau même se contracte & se retire en même-temps par la force du feu. Ainsi ces deux effets contribuent à arrêter le sang. Les Chirurgiens se sont servis long-temps de ce moyen. C'est pourquoi ils tenoient toujours prêts dans les extirpations de membres, & dans de pareilles opérations où il y avoit à craindre une grande hémorrhagie, des cauteris de différentes grandeurs & figurés, afin d'arrêter le sang par le feu.

Ainsi les Grecs & les Arabes modernes, Paul Eginete, Avicene, &c. arrêtoient avec un fer chaud, après l'extirpation d'un membre, l'hémorrhagie qui s'ensuivoit.

Guy de Chauliac, & quantité d'autres après lui, employoient au même usage de l'huile brûlante.

Vesale, *Chirurg. magn. Lib. V. cap. 12.* ordonne dans l'extirpation des membres, de couper les chairs avec un fer chaud, afin d'arrêter en même-temps par ce moyen le cours du sang. Mais cette méthode a quantité d'inconvéniens; ce qui fait que l'on ne s'en sert plus: car il est difficile de donner à ce fer le degré de chaleur convenable; s'il est trop chaud, souvent il emporte avec lui ce qui est brûlé; s'il ne l'est pas assez, il n'arrête pas l'hémorrhagie. De plus, les cauteris causent une vive douleur, une grande inflammation, & occasionnent tous les maux qui peuvent s'en ensuivre. Il faudra de plus, que tout ce qui aura été détruit par le feu, se détache ensuite, & se sépare des parties vivantes par la suppuration; ce qui donne lieu de craindre, que l'escarre venant à tomber, elle ne cause au bout de quelques jours une nouvelle hémorrhagie, qu'il sera plus difficile d'arrêter que la première; car le vaisseau brûlé sera plus court après la chute de l'escarre; & il sera par conséquent impossible, ou du moins

fort difficile de le prendre & de le lier. Il faudra donc recommencer cette cruelle application du caustique; & il y auroit également à craindre, la nouvelle escarre venant à tomber, que l'hémorrhagie ne recommençât. C'est pourquoi les cauteris font beaucoup moins en usage depuis que les Chirurgiens ont éprouvé qu'une compression faite avec art, ou la ligature des vaisseaux, arrêtoit parfaitement l'éruption du sang.

Galien même, *Method. Medend. Lib. V. cap. 4.* avoit déjà regardé les escarrothiques, comme n'étant point d'un usage trop sûr pour arrêter le sang: « Car plus la « croûte, formée par le caustique, est grande, & plus « par conséquent il s'est perdu de la chair naturelle. « Or tout ce qui est brûlé se sépare de la partie lorsqu'elle tombe, & c'est pour cela qu'elle parait « nue & décharnée; & plusieurs, lorsque cette croûte « est tombée, éprouvent une nouvelle hémorrhagie, « que l'on ne peut arrêter d'abord sans peine. »

C'est pourquoi il vouloit qu'on n'en fit usage que dans une extrême nécessité, & surtout lorsque l'hémorrhagie provenoit de l'érosion de quelque partie qui se putréfioit: car l'on arrêtoit le sang par ce moyen, & l'on détruisoit en même-temps par le feu cette putridité progressive.

2°. Lorsqu'on appliquoit sur les parties du corps le feu vif par le moyen de quelque instrument de fer rouge, ou d'huile bouillante, on appelloit ces remèdes simplement cauteris ou cauteris actuels. Mais on fait usage de certains remèdes qui détruisent & réduisent en escarres les parties sur lesquelles on les applique, ainsi que seroit le feu. On les appelle aussi cauteris, en conséquence de la conformité de leurs effets: maison les distingue par l'épithète de potentiels, en ce qu'ils ne contiennent pas actuellement de feu. On les nomme aussi corrosifs, en ce qu'ils contiennent & détruisent en rongant les parties du corps sur lesquelles on les applique: mais il faut aussi que les escarres formées par l'application de ces cauteris, tombent & se séparent. Ainsi, il est également à craindre qu'il en survienne une nouvelle hémorrhagie, comme de l'application des cauteris actuels. De plus, tous ces remèdes étant très-acres, irritent souvent très-dangereusement les parties voisines nerveuses ou tendineuses; ce qui produit, comme on sait, quantité de maux très-dououreux. Le vitriol de Chypre étoit le plus en usage; on l'employoit en petite boule polie, ou réduit en une poudre fine: on en imbiboit des morceaux de charpie, & on l'appliquoit de l'une ou de l'autre façon sur l'orifice du vaisseau coupé. Le sang, presque au seul toucher du vitriol, se convertit en un *strumbrum*, qui bouche, ainsi qu'un couvercle, le vaisseau coupé, & le vitriol resserre en même-temps le vaisseau même, & forme une escarre. Mais ce globe de vitriol ne peut rester appliqué sur l'orifice du vaisseau coupé, à moins qu'on ne l'assujettisse par le moyen d'un bandage coënable, qui, comme on le va voir, pourroit suffire seul.

3°. Il a été parlé des astringens à l'article *Fibra*, en tant qu'ils fortifioient la cohésion trop débilée des fibres solides du corps: mais ils ne sont d'usage ici que pour arrêter l'écoulement du sang, ce qu'ils font ou en contractant l'orifice des vaisseaux coupés, ou en coagulant le sang qui s'écoule, lequel, au moyen de cette coagulation, bouche l'orifice du vaisseau coupé; ou ils font enfin l'un & l'autre tout à la fois. Il y a de plus d'autres remèdes, qui, malgré qu'ils ne contractent point les vaisseaux & n'épaississent point le sang, ne laissent pas d'en arrêter l'écoulement; & c'est en cette seule qualité qu'on leur donne le nom d'astringens. Tels sont, par exemple, la colle farine de mouton, le plâtre pulvérisé, & de semblables corps spongieux qui absorbent tous les liquides qu'ils touchent, & s'é-

passissent avec le liquide absorbé en une masse fort dure qui pourra boucher le vaisseau coupé, & empêcher par conséquent le sang de fluer : mais si c'est une grosse artère qui est coupée, le sang qui sort avec impétuosité entraîne ces poudres ; c'est pourquoi elles ne font pas un expédient assez sûr. Aussi lorsque les Chirurgiens, après de grandes extirpations, appliquent ces corps absorbans sur la superficie de la plaie : ils ordonnent à leurs garçons de presser nuit & jour avec la main tout l'appareil, de façon qu'il reste fortement appliqué. La même raison fait voir qu'il n'y a guère non plus à y compter dans les grandes hémorrhagies, à moins qu'on ne fasse en même-tems une compression convenable.

L'alcool est de tous ces remèdes qui agissent en coagulant le sang, ou en contractant les vaisseaux, le plus spécifique, surtout si on l'applique chaud ; car il convertit sur le champ le serum même du sang, qui est très-fluide, en une masse que l'on peut couper, & contracte en même-tems les parties solides du corps. Aussi les parties molles des animaux, conservées dans l'alcool, s'endurcissent-elles, & perdent de leur gros-sieur. Il pourra en produisant ce double effet, arrêter efficacement l'hémorrhagie : mais l'extrémité du vaisseau coupé, endurcie & contractée par l'application de l'alcool, se séparera ensuite, le *thrombus* du sang endurci par l'alcool, ou tombera de lui-même, ou sera chassé par le sang qui pousse avec impétuosité par derrière ; ce qui renouvellera l'hémorrhagie, à moins que le *thrombus* que l'alcool a formé, ne soit retenu dans l'orifice du vaisseau coupé, par la pression ou par le moyen d'une ligature convenable. De plus, l'alcool étoit d'une nature très subtile, la chaleur du corps le fait évaporer sur le champ ; de-là vient que son action est presque momentanée, à moins qu'on ne le rapplique presque continuellement, & qu'on ne l'empêche de s'évaporer promptement, en couvrant la partie d'une vessie imbibée d'huile. Il est donc évident qu'on ne peut pas en faire usage sûrement sans avoir en même-tems recours à la compression.

J'ai vu par l'application de l'alcool n'avoir pas pu arrêter le sang qui fluoit, en conséquence de la lésion d'une artère même fort petite.

* Un Chirurgien arracha une dent molaire à un homme : le sang distilloit continuellement de l'alvéole de la dent arrachée. Le Chirurgien, pour arrêter cette hémorrhagie, mit en vaio dans le trou de la dent de la poudre de vitriol, & y versa même de l'huile acide de vitriol. Ayant été appelé, je fis mettre dans l'alvéole de pur alcool chaud, en y introduisant des plumasseaux imbibés de cette liqueur, aussitôt qu'il en falloit pour que les deux mâchoires se joignant, ils fussent fortement comprimés : mais cette tentative, quoique répétée plusieurs fois, ne réussit pas. Ayant enfin rempli l'alvéole de plumasseaux secs, je fis rester pendant trois jours & trois nuits un domestique pour comprimer l'alvéole avec le doigt, & l'hémorrhagie cessa. Mais quelques semaines après, la partie de l'alvéole offensée ayant été, en conséquence de l'application de tant de choses acres, entièrement privée de l'influence vitale des humeurs, tomba, sans qu'il s'en suivit d'autre accident. L'alcool n'ayant donc pas pu arrêter une hémorrhagie provenue de la lésion d'une petite artère, il est évident qu'il peut encore plutôt n'en pas arrêter une qui proviendrait de la lésion d'une grosse artère.

L'huile de térébenthine n'arrête guère le sang, à moins qu'elle ne soit chaude. Les parties molles des animaux s'endurcissent dans l'huile de térébenthine, mais fort lentement : or, il faut aux huiles pour bouillir, un beaucoup plus grand degré de chaleur qu'à l'eau. L'huile de térébenthine chaude pourra par conséquent arrêter l'hémorrhagie, en brûlant les solides & en coa-

— Tome VI.

gulant le sang, & elle agira pour lors comme le caustère actuel dont on a parlé. Pour ces fossiles acides, acres, tels que l'esprit de nitre, de soufre, &c. de l'usage desquels nous avons aussi parlé plus haut ; ce sont de vrais corrosifs ; & quant aux autres astringens plus doux, comme le sang de dragon ; les écorces & les fleurs de grenades, &c. ils ne paroissent pas avoir assez de force pour qu'on y puisse compter beaucoup, lorsqu'il sera question d'arrêter les hémorrhagies.

On peut voir encore par-là quel fond il y a à faire sur ces prétendus styptiques, qu'on vante comme des secrets merveilleux. Des petites artères, & souvent même des artères fort considérables entièrement coupées, se rebouchent d'elles-mêmes, surtout lorsque la vie est assez foible en conséquence d'une grande perte de sang. La plupart de ces remèdes spécifiques tant vantés, étoient des corrosifs acres ; d'autres qui étoient plus doux, étoient appuyés avec une forte ligature sur les vaisseaux lésés ; ce qui faisoit que le sang s'arrêtoit souvent plutôt par la seule compression du vaisseau lésé, que par la vertu du remède appliqué.

M. Petit, juge très-compétent sur ces sortes de matières, ayant fait des observations par quantité d'expériences faites avec ces prétendus secrets, vit que l'on pouvoit par leur moyen arrêter de légères hémorrhagies ; mais que dans l'amputation d'un membre, le succès ne répondoit point à l'attente. *Mémoires de l'Acad. des Sciences. An. 1735.*

Ce qui nous fait voir que l'on ne doit pas trop légèrement ajouter foi à ceux qui nous vantent ces sortes de remèdes.

Les astringens sont,

1. Les substances qui contractent les vaisseaux, tels que l'alcool, l'esprit de térébenthine, le suc récent de coings cueillis avant leur maturité, le sang de dragon, la velle de loup, & le safran de Mars.

2. Celles qui coagulent le sang, comme l'alcool, l'esprit de nitre, l'esprit de soufre, le vitriol calciné, le sucre de plomb, l'écorce & les fleurs de grenade, & la sanguine.

3. Si l'on peut porter la main à l'artère coupée, de façon qu'on puisse la lier, on arrêtera certainement l'hémorrhagie par la ligature. Galien, *Méthod. Medend. Lib. V. cap. 3.* avoit déjà conseillé d'arrêter le sang de cette façon ; car après avoir fourni différents moyens d'arrêter l'hémorrhagie occasionnée par la plaie, la ligature, dit-il, « qu'on fait au vaisseau d'où découle le sang, est en quelque sorte de la nature des obstructions. On peut même en dire autant des doigts » de l'Opérateur employés à rapprocher & à lier les extrémités des vaisseaux coupés. Mais il paroît n'avoir employé cette méthode que dans les plaies ; car il n'en a pas, autant qu'il m'en souvient, fait mention pour l'amputation des membres sphacelés.

Celse, *Lib. VI. cap. ult.* ne fait aucune mention de la ligature des vaisseaux dans les grandes extirpations, où l'hémorrhagie qui provient à l'occasion des gros vaisseaux coupés, est extrêmement dangereuse. Il dit cependant ailleurs, *Lib. V. cap. 26.* en traitant de la façon d'arrêter le sang qui flue de quelques plaies, « que si l'on a inutilement employé tous les autres remèdes, on doit prendre les veines d'où découle le sang, les lier en deux endroits vers le lieu affecté, & les appliquer l'une sur l'autre, afin qu'elles se reprennent, sans que pour cela leurs embouchures cessent d'être fermées. »

Tous les autres Médecins & Chirurgiens, depuis Galien, arrêtoient avec des cautiques l'hémorrhagie qui

R r r

s'ensuivoit de l'extirpation des membres, & Vesale parlant de cette opération dans sa *Chirurg. Magn. Lib. V. cap. 12.* ordonne de couper le chair jusqu'à l'os avec un rafoir rouge, & de brûler ensuite les gros vaisseaux avec des ferremens rouges.

Paré ayant quelque répugnance à mettre en œuvre un moyen si cruel, & ayant remarqué que cette opération avoit causé la perte d'un grand nombre de blessés, & qu'il n'en réchappoit que fort peu, encore étoit-ce après avoir éprouvé de grandes souffrances, fut le premier, ainsi qu'ils nous en assure, *Lib. XII. cap. 35.* qui, après l'extirpation, lia les vaisseaux coupés, les tirant avec des pinces, & les entourant avec un fil double avec une partie de la chair voisine : mais si la ligature étant tombée, l'hémorrhagie recommençoit, il fichoit une aiguille au travers des parties charnues voisines du vaisseau coupé, & avec le fil qu'il faisoit revenir par-dessus la compresse appliquée sur ces parties ; il bouchoit l'orifice du vaisseau coupé. Depuis ce tems-là on ne fit plus guère usage des cauteris actuels & potentiels, on s'en tint presque généralement à la ligature ; mais on la pratiqua de deux manières : la première, étoit d'attirer avec des pinces les extrémités de l'artere coupée, & de les lier ensuite d'un fil qu'on passoit autour ; mais le fil étant serré trop fort coupoit souvent l'artere peu à peu, l'extrémité tomboit trop-tôt, & il s'ensuivoit une nouvelle hémorrhagie beaucoup plus dangereuse, parce qu'il étoit plus difficile de lier de nouveau le vaisseau déjà raccourci par la première ligature ; c'est pourquoi Dionis ordonne, *Cours d'Opérations de Chirurg. Démonstrat. 9.* lorsqu'on aura fait le nœud, de passer, par le moyen d'une aiguille, l'un des deux bouts du fil à travers la substance même du vaisseau, au moyen de quoi on empêche la ligature de tomber trop-tôt ; cependant on rejette ensuite cette méthode, comme étant d'une trop grande difficulté : mais si on lie trop lâche l'artere à nu, le sang pressant pour lors continuellement sur l'endroit lié, chasse insensiblement la ligature & la fait tomber : c'est pourquoi l'on adopta par préférence la méthode, décrite par Paré, de lier l'artere avec une partie de la chair qui l'environne ; car de cette façon on bouche parfaitement l'extrémité de l'artere, & il n'est point à craindre que la ligature tombe facilement.

Il est évident que l'on doit préférer la ligature à la pratique de brûler les vaisseaux si l'on en considère les suites : lorsque l'on brûle l'extrémité d'un vaisseau par le moyen d'un feu vif, ou des caustiques potentiels, & que le sang qui s'en seroit échappé se coagule ; les parties brûlées font une escarre qui forme comme une espee de couvercle sur l'orifice du vaisseau coupé : le thrombus du sang coagulé qui remplit la cavité de l'artere coupée, s'unit à ce couvercle, l'escarre étant tombée, le thrombus qui reste sent dans la cavité du vaisseau soutiendra l'effort du sang qui le viendra heurter par derrière ; or, l'extrémité du vaisseau étant ouverte par la chute de l'escarre, laissera échapper facilement le thrombus qui sera par conséquent chassé, & laissera une issue libre au sang ; mais lorsque le vaisseau est bouché par le moyen d'une ligature, il se fronce ; ainsi le thrombus qui est en-deçà de la ligature la touchera par son sommet rétréci, & par sa base plus large bouchera la cavité du vaisseau, la partie liée & le fil qui la lioit venant à tomber, par le moyen de la suppuration, le thrombus qui est plus large du côté de la base ne pourra pas, malgré que l'artere ne soit pas entièrement consolidée, passer par l'extrémité du vaisseau froncé ; la partie du bout du thrombus qui est plus menue pourra sortir, mais l'autre partie qui est plus grosse bouchera le vaisseau & arrêtera l'hémorrhagie.

M. Petit a donné sur ce sujet une fort belle explication dans

les *Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1731.* qu'il nous a rendue sensible en y ajoutant la figure du thrombus. Cette méthode est par conséquent beaucoup plus sûre que les précédentes, quoiqu'elle ne soit pas entièrement exempte d'inconvénient ; car lorsqu'on lie les artères avec la chair voisine, il s'ensuit souvent une vive douleur & une grande inflammation, surtout s'il se trouve en même-tems compris dans la ligature des nerfs coupés, ce qui occasionne souvent dans la partie coupée des mouvements involontaires & convulsifs, qui pourroient rompre la ligature, & renouveler l'hémorrhagie.

5°. Cette opération a particulièrement lieu lorsqu'il y a eu lésion, mais non pas rupture totale à une artere, qui ne soit pas trop grosse, ni trop voisine du cœur, car pour lors l'hémorrhagie continuera, parce que les fibres se retirant en arrière, par leur propre élasticité, agrandissent la plaie de l'artere ; mais si la même artere est totalement coupée, il a été démontré qu'alors les extrémités de l'artere se retirent & se cachent sous les parties solides voisines, & se ferment entièrement tant en vertu de leur propre contractilité, que par la pression des parties voisines, & que par conséquent le sang s'arrête. Lors donc que le sang distille continuellement de la plaie, pour lors on scarifie, avec le scalpel, l'endroit de la plaie d'où l'on voit découler le sang, pour achever de couper l'artere lésée. Galien rapporte, *Tract. de Cirandi ratione per venasectiōem, cap. ultim.* qu'il s'est servi de cette méthode avec beaucoup de succès.

Un homme ayant eu l'artere déchirée par une blessure faite à la malléole, le sang ne cessa de fluer que lorsque Galien, qui y fut mandé, eut achevé de couper l'artere. Il ajoute que la plaie se guérit sans qu'il s'en ensuivît d'anévrysme, ce qui, autrement, seroit à craindre dans une pareille plaie à l'artere, où il est facile que le sang distillant la cicatrice plus débile, que le reste du vaisseau, il se forme un sac anévrysmal. Mais on conçoit bien qu'on ne peut pas achever ainsi sans rien craindre, de couper l'artere à moins qu'elle ne soit d'une grandeur médiocre, & qu'elle ne soit pas située trop proche du cœur ; car alors l'hémorrhagie ne cesseroit pas, quoique l'artere fût entièrement coupée : mais il faudroit fermer le vaisseau en y faisant une ligature, ou par quelque autre voie.

Il est cependant certain qu'une artere blessée, & qui n'est pas totalement coupée, peut, par le moyen d'une pression, être affermie de façon que le sang s'arrête ; car il n'est pas toujours besoin, en pareil cas, que la pression soit forte au point de détruire entièrement la cavité de l'artere, il suffit qu'elle puisse empêcher le sang de sortir librement par la plaie de l'artere, & qu'elle retienne entre les lèvres de la plaie le thrombus, qui est le principal obstacle à l'écoulement du sang, & qui, s'unissant fortement aux bords de la plaie, rétablit l'intégrité de la partie blessée, ainsi qu'on la vû dans le cadavre d'un homme mort subitement, dont l'artere du bras qui avoit été blessée deux mois auparavant étoit déjà reprise ; car il parût clairement que ce n'étoit point les bords de la plaie qui s'étoient réunis ensemble, mais que c'étoit le thrombus du sang, qui, retenu entre les deux lèvres de la plaie, s'étoit collé de toutes parts à la circonférence de la plaie. *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1735.*

6°. La compression du vaisseau coupé est la meilleure méthode, & la plus naturelle qu'on puisse employer pour arrêter l'hémorrhagie, & celle dont tous les hommes font usage naturellement lorsqu'ils voyent le sang sortir de la plaie : mais cette compression peut agir, ou perpendiculairement sur la superficie ouverte du vaisseau coupé, ou par le côté du vaisseau, rendant ainsi ses parois contigus. On empêche effective-

ment, dans le premier cas, l'écoulement du sang, mais le *thrombus*, formé du sang figé, étant de même grandeur que l'orifice du vaisseau coupé, le sang qui presse par derrière le chassé aisément dès que la compression cesse, ainsi il faut en pareil cas continuer la compression sur le vaisseau coupé jusqu'à ce que le *thrombus* du sang coagulé se soit collé avec les parois du vaisseau coupé, ce qui ne se fait pas promptement. Mais une pareille compression forte & longue, peut occasionner beaucoup de maux, tels que l'inflammation & toutes ses suites.

Que si la cause comprime agit sur la partie latérale du vaisseau, les parois du vaisseau s'approchent & deviennent contigues par un espace considérable de leur superficie & se collent l'une à l'autre. Le *thrombus* du sang coagulé qui s'est arrêté près de l'endroit comprimé, étant de figure à peu près cylindrique, ne pourra être poussé hors des parois du vaisseau, quoique la réunion ne soit pas parfaitement faite. Il est donc évident que cette méthode est préférable à toutes les autres; car il ne faut que boucher l'ouverture du vaisseau pour que l'hémorrhagie cesse : or, le meilleur moyen, pour y réussir, est d'y employer une pareille compression, moyennant quoi les parois du vaisseau devenues contigues, se collent promptement l'une contre l'autre, sans qu'il soit besoin de séparer de parties mortes, comme il le faut faire après l'application des caustiques actuels ou potentiels, & même après la ligature du vaisseau. Ajoutez que quand le vaisseau n'est que lié, la réunion des parois ne se fait que dans une petite superficie à l'endroit où est le fil : mais les parois du vaisseau applatis, en conséquence d'une pression latérale, se réunissent en une plus grande superficie, ce qui fait qu'elles tiennent mieux collées, & résistent davantage au sang qui fait effort pour sortir : mais la concrétion des parties ne se fait jamais mieux ni plus promptement que lorsqu'elles sont divisées par une plaie récente ; il ne faut que les approcher l'une de l'autre, la nature fait le reste. Or, le cas où cette méthode réussit le mieux, c'est lorsqu'on ne fait cette compression que dans les endroits où il y a de grands vaisseaux ouverts, & sans appliquer sur la plaie vive aucuns corrosifs, ni la fatiguer par des ligatures.

Mais pour bien arrêter le sang & procurer à la plaie une heureuse guérison, il est surtout à propos que la pression n'agisse que sur les parois du vaisseau coupé, & non sur le reste de la superficie de la plaie. C'est pourquoi les Chirurgiens préparent une petite boule de papier mâché ou de charpie, qu'ils appliquent sur l'endroit de la plaie qui doit être comprimé ; ils mettent sur celui-ci une compresse un peu plus large, par-dessus, une autre encore plus large, & ainsi de suite, jusqu'à ce que l'appareil saisisse suffisamment pour pouvoir, par le moyen d'un bandage, l'appuyer commodément sur le vaisseau coupé ; car cela forme par conséquent une pyramide renversée, dont la pointe appliquée sur le côté du vaisseau ne communique point la pression du bandage qui entoure sa base qu'à l'endroit de la plaie où la pression est nécessaire.

M. Petit a donné la description & la figure d'un instrument dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1731. par l'application duquel on peut, sans rien craindre, comprimer le vaisseau coupé, & retrecir en même-temps qu'on le juge à propos le tronc de l'artère au-dessus de l'endroit de la plaie, tandis qu'on la panse ; & de plus, on peut, par le moyen de ce même instrument, augmenter ou diminuer, selon le cas, la compression du vaisseau coupé. Voyez *Torcular*.

Il est donc évident qu'une compression, faite avec art, peut arrêter l'hémorrhagie même la plus dangereuse, malgré qu'on ait mis vainement en œuvre quantité d'autres remèdes, & qu'elle suffise dans toutes fortes de cas, au lieu que les autres remèdes ne peuvent s'employer que dans quelques-uns : mais la meilleure manière, pour que cette compression ait un bon effet, c'est de la faire par le côté du vaisseau coupé, de ma-

nière qu'elle forme l'orifice ouvert, quoique cependant la pression faite dans des occasions très-épineuses perpendiculairement sur la superficie du vaisseau coupé, ait quelquefois très-heureusement arrêté les hémorrhagies. On en trouve un fort bel exemple dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, ann. 1732.

* Un homme ayant eu dix-huit mois auparavant une fracture composée, du tibia & du péroné, les Chirurgiens, d'un commun avis, lui couperent la jambe au-dessous de l'article du genou : mais on ne put arrêter l'hémorrhagie par le moyen du tourniquet appliqué sur le trou de l'artère, on ne put pas non plus lier les vaisseaux coupés, parce que les artères étant entièrement offusées ne pouvoient être comprimées, le sang continua donc de couler abondamment & avec impétuosité : mais ayant appliqué une compresse graduée faite de charpie, cette hémorrhagie si dangereuse s'arrêta heureusement, de façon que quatre jours après l'extirpation l'on ne vit pas couler une seule goutte de sang, lorsqu'on eut levé l'appareil. Il arrive quelquefois même dans l'extirpation de la jambe, que l'artère qui perce le tibia dans la partie supérieure & postérieure, & passe souvent de la longueur d'un pouce dans la substance même de l'os, étant coupée le sang en sort continuellement, si elle se trouve coupée dans ce canal osseux à l'endroit où la scie a divisé l'os.

Il est aisé de voir que la ligature n'est d'aucun usage en pareil cas. On n'est venu à bout de remédier à un mal si peu remédiable par toute autre voie, qu'en appuyant sur l'orifice du vaisseau coupé des compresses de charpie.

Cependant il faut dans ces cas-là une compression beaucoup plus forte que lorsque les côtés du vaisseau, aplatis par le moyen d'une pression latérale, sont devenus contigus, parce que le vaisseau coupé conserve sa même grandeur, & que le *thrombus* du sang épaissi qui bouche le vaisseau coupé, pourroit facilement être chassé, s'il n'étoit retenu par une forte pression.

La révulsion n'est ici d'aucune utilité, à moins que les vaisseaux lésés ne soient petits, & que le malade ne soit pléthorique. On peut dire avec raison la même chose des alimens, de la boisson & des médicaments internes. Ce qui vient d'être dit de l'hémorrhagie, peut aussi s'appliquer au flux de matière ichoreuse, quoique les baumes épais soient ici d'un grand secours.

La révulsion n'est ici d'aucune utilité, &c. Galien donnant la méthode d'arrêter le sang qui sort d'une plaie, dit, « que cela se fait en bouchant effectivement le vaisseau rompu ; mais en détournant en même-temps & déterminant ailleurs le sang apporté par ce vaisseau. » *Method. medendi, Lib. V.*

Ne connoissant point la circulation du sang comme nous la connoissons aujourd'hui, il n'est pas étonnant qu'il ait pensé, que les révolusifs fussent d'une grande utilité pour arrêter l'hémorrhagie des plaies. Mais si c'est une grande artère qui se trouve coupée, que servira d'ouvrir la veine dans une autre partie du corps ? Le sang coulera certainement plutôt par la plaie ouverte de l'artère, où il ne se trouve aucune résistance, jusqu'à ce qu'il s'ensuive la mort, ou du moins la débilité. J'ai vu n'avoir pas pu arrêter par des saignées réitérées l'hémorrhagie qui s'ensuivit d'une dent arrachée. De quel secours sera-t-elle donc, si elle n'a pu arrêter le sang qui sortoit d'une si petite artérielle, lorsqu'une grande artère sera coupée ? On ne pourra non plus attendre aucun secours des autres révolusifs qui agissent par la friction, ou par une espèce d'irritation des parties éloignées de l'endroit blessé, puisqu'ils

nuisent plutôt en ce qu'ils augmentent le mouvement dans la partie, & ensuite dans tout le corps.

Mais lorsque le sang coule abondamment, & que l'hémorrhagie n'a pu en diminuer la quantité, la saignée pourroit être de quelque utilité, si les vaisseaux étoient petits; de façon que la quantité du sang & son impétuosité étant diminuées, les petits vaisseaux lésés se trouvant moins distendus, pussent se contracter.

On peut dire avec raison la même chose des aliments, de la boisson, &c. Mais lorsque l'hémorrhagie est cessée par le moyen des remèdes décrits dans le paragraphe précédent, il faut toujours éviter soigneusement les aliments & la boisson qui pourroient augmenter très-subitement la quantité & la violence du sang, jusqu'à ce que le vaisseau lésé soit parfaitement consolidé; & à cet égard un régime convenable peut faire beaucoup de bien. Mais il est aisé de voir qu'on ne doit point en attendre la suppression du sang qui coule par l'ouverture du vaisseau lésé: car une grande perte de sang exige un prompt remède; & quand on conviendrait que les aliments & que la boisson pussent être ici de quelque utilité, il se passe nécessairement un trop long tems avant que le chyle, formé des aliments, puisse parvenir dans la plaie. Il en est de même des médicaments pris intérieurement, auxquels on attribue cette vertu; c'est-à-dire, de pouvoir arrêter le sang qui sort avec impétuosité par la plaie. Car on a vu par ce qui vient d'être dit, que les astringens même d'une assez grande force, ne peuvent arrêter l'hémorrhagie d'une manière assez sûre pour qu'on puisse compter sur leur effet, quelque grande quantité qu'on en applique sur le vaisseau coupé. Que pourroit-on donc attendre de ces mêmes remèdes, lorsque pris intérieurement, étant mêlés au sang, & changés par les forces du corps, ils sont par l'action de la circulation apportés en petite quantité à l'endroit blessé; car ils tomberont avec le sang par la plaie ouverte du vaisseau coupé. De plus, tous les remèdes qui peuvent arrêter l'hémorrhagie, agissent ou en contractant, ou en coagulant le sang prêt à sortir, ou produisent en même-temps ces deux effets: Or si ces remèdes avoient cette propriété, lorsque mêlés avec le sang, ils circulent dans les vaisseaux; en contractant les petits vaisseaux du poumon, ou en coagulant le sang, ne causeroient-ils pas plutôt la mort, fermant le passage au sang par le poumon avant qu'ils pussent parvenir à l'endroit blessé? De petites artères coupées se rebouchent d'elles-mêmes par leur propre contractilité, & par la diminution de l'impétuosité du sang, en conséquence de la grande quantité qui s'en est perdue, ainsi qu'il a été dit plus haut. On a attribué à ces sortes de remèdes la cessation de l'hémorrhagie qui provenoit de toute autre cause. On fait cas d'une grande quantité, dont plusieurs peuvent effectivement être administrés impunément, n'étant pas plus nuisibles qu'utiles. Cependant un homme prudent ne s'y fie point; & on expose par conséquent le blessé à un éminent danger, en négligeant d'avoir recours à des remèdes plus efficaces.

Ce qui vient d'être dit, peut aussi s'appliquer au flux de matière ichoreuse, &c. Il arrive quelquefois qu'il s'enfuit des plaies mêmes les plus légères, un flux abondant d'une lymphe ténue, si de gros vaisseaux lymphatiques artériels se trouvent lésés. Je dis artériels, car il ne paroît pas qu'il puisse fuir une si grande quantité de lymphe des vaisseaux veineux lymphatiques lorsqu'ils sont coupés, puisque les veines sanguines étant comprimées, n'épanchent, à moins qu'elles ne soient fort grosses, que fort peu de sang, si l'on ne met une ligature ou quelque autre obstacle entre le cœur & la plaie de la veine. On doit cependant faire une grande distinction du flux de la matière ichoreuse qui naît des vaisseaux lymphatiques, lésés en conséquence d'une plaie, & de celui qui naît de la piquure d'un nerf ou d'un tendon, & de la grande inflammation qui s'en

est ensuivie. Il faut avoir recours en pareil cas à tous autres remèdes, comme on l'a dit plus haut. Mais il ne s'agit ici que du flux d'une matière ichoreuse occasionnée par une plaie, & pour lors les remèdes propres à arrêter l'hémorrhagie pourroient être employés utilement.

On a dit dans le paragraphe précédent, que la compression des vaisseaux est un moyen sûr & en même-temps efficace pour arrêter les hémorrhagies, même les plus considérables; & il est certain qu'on peut par la même voie réprimer le flux de la matière ichoreuse.

* On lit dans Ruysch, *Observat. Anat. Chir. Cent. Observat. 41.* le cas suivant.

« Un Chirurgien ayant ouvert d'un coup de lancette un « bubon vénérien qui n'étoit point tout-à-fait sûr, « & coupé par malheur un vaisseau lymphatique, il « fluoit tous les jours par la plaie une grande quantité « de lymphe. Ce Chirurgien incertain de ce qu'il devoit faire, proposa le cas au célèbre Ruysch, qui, « ayant appliqué des plumasseaux faits de linges tortillés en plusieurs doubles, & les ayant fortement comprimés par le moyen d'un anneau, remédia au mal si « heureusement, que la lymphe cessa entièrement de « couler. »

Mais lorsque ce flux de la matière ichoreuse vient de la piquure d'un nerf, une pareille compression gangrene promptement les parties enflammées. Tous les baumes naturels, surtout les plus épais, qui, par leur viscosité oléagineuse, peuvent boucher la plaie de ce petit vaisseau, peuvent aussi produire de merveilleux effets. On remarque qu'ils sont salutaires & amis des parties blessées, ils sont d'usage dans les piquures des nerfs & des tendons; & lorsqu'on les applique fort chauds dessus la plaie, comme on le fait ordinairement, ces petits vaisseaux éprouvent une grande chaleur, peuvent alors se contracter & se boucher.

De la douleur considérée comme symptôme d'une plaie.

Toutes les fois qu'une fibre nerveuse, qui prend son origine du cerveau, est tellement tendue ou disposée qu'elle soit prête à se rompre, on sent de la douleur.

La douleur est une perception dans l'âme d'une chose fâcheuse, que la nature humaine a si fort en horreur, que l'homme fait tous ses efforts, quelquefois même malgré lui, pour détruire ce qu'il croit être la cause de cette perception; car un homme sain a en soi la faculté de concevoir quelques idées par rapport au changement qu'éprouvent certains nerfs, & il ne sauroit faire qu'elles ne naissent point.

Si l'on applique à un Philosophe entièrement plongé dans une profonde méditation, un fer chaud sur quelque partie du corps, il éprouvera sur le champ cette fâcheuse perception que nous appellons douleur. Mais il n'est point de terme pour pouvoir expliquer ce que c'est que cette perception qui séjourne dans l'âme; elle n'est connue seulement que de celui qui ressent la douleur. Elle n'offre point l'image d'une chose différente de la pensée; on est seulement affecté d'une perception; car personne ne pense lorsqu'il souffre, qu'il se passe lors de lui quelque chose de semblable à cela; mais on dit qu'on sent de la douleur.

L'idée de la douleur ne laisse aucune trace dans la mémoire: car celui qui a ressenti de la douleur, & qui un moment après s'en trouve exempt, se ressouvient effectivement que cette fâcheuse perception a subsisté; mais il ne lui reste plus aucune idée de la douleur, & il ne peut nullement faire qu'elle renaisse dans son âme, à moins qu'il ne survienne une nouvelle cause de douleur, qui changeant d'abord le corps, change l'âme dans sa pensée.

Les expériences peuvent nous faire connoître quel est le changement dans le corps qui fait naître dans l'ame l'idée de la douleur, & dans quelles parties du corps il se fait. Car il est démontré qu'il n'y a que les seuls nerfs qui prennent leur origine du cerveau, qui aient la faculté de faire par leurs différentes affections, naître dans l'ame l'idée de la douleur. En effet, si un nerf, qui tend seul à quelque partie du corps, est détruit, on pourra couper, brûler, &c. cette partie, sans exciter dans l'ame aucune idée de douleur, malgré que toutes les autres parties subsistent entières. Mais tous les nerfs du corps généralement prennent leur origine de la moelle allongée, qui contient en soi la moelle du cerveau & du cercelet, ou de la moelle épinière, qui est une continuité de la moelle allongée. Il contient de plus la substance médullaire sortie de la corticale même. Cependant une chose qui prouve que les nerfs qui proviennent de la substance médullaire du cerveau, sont les seuls qui fassent naître dans l'ame l'idée de la douleur, c'est qu'on n'en ressent aucune dans toutes les maladies où l'action du cerveau sur les nerfs se trouve détruite. Les gens ivres & les apoplectiques, en conséquence des humeurs épanchées dans leur cerveau, n'ont aucun sentiment de douleur, lors même qu'on applique du feu vif sur les parties de leur corps: nombre de fâcheux exemples nous démontrent que cela arrive fort souvent dans l'épilepsie. Il est par conséquent évident qu'il n'y a que les seuls nerfs dérivés du cerveau qui aient, en conséquence de leur changement, le pouvoir d'exciter dans l'ame l'idée de la douleur. Or il paroît que ce changement du nerf dérivé du cerveau, qui occasionne dans l'ame un sentiment de douleur, est une certaine disposition qui, si elle étoit de longue durée, ou si elle faisoit des progrès, occasionneroit la solution de continuité du nerf. Car si l'on fâche une fine aiguille sous l'ongle d'un des doigts de la main ou du pied à un homme sain, qui ne ressent de douleur en aucune partie du corps, & en qui l'on ne trouve aucun vice, tant dans les fluides que dans les parties solides de son corps, il ressent aussitôt une vive douleur qui lui met tout le corps en convulsion, & cela en conséquence seulement de ce changement mécanique arrivé dans une papille nerveuse; & il n'importe pas quelle soit la cause & de quelle façon elle agisse, pourvu qu'elle dispose cette fibre nerveuse dérivée du cerveau, de façon qu'elle soit prête à se rompre, sans cependant que cela arrive: (car le nerf étant détruit, la douleur cesse) alors elle excitera dans l'ame cette fâcheuse perception que tout le monde appelle douleur.

Mais il est nécessaire, pour que ce changement de disposition fasse naître dans l'ame l'idée de la douleur, que l'action du nerf sur le cerveau & celle du cerveau sur le nerf demeure libre, & ne soit interrompue par aucun obstacle; car si on lie le nerf dans son cours, on aura beau en tirer l'extrémité, la déchirer, &c. il ne naîtra dans l'ame aucun sentiment de douleur. Il en résultera la même chose, si le cerveau se trouve lésé dans ses fonctions, malgré que le nerf demeure libre dans toute sa longueur. Il est donc visible que ce changement dans le nerf en occasionne dans le cerveau même, & que cette disposition du cerveau, fait naître alors dans l'ame l'idée de la douleur; d'où il paroît vraisemblable que l'idée de la douleur peut quelquefois naître dans l'ame, quoiqu'il ne soit arrivé aucun changement dans les nerfs: c'est-à-dire, si le cerveau même éprouve par quelque chose que ce puisse être un changement pareil à celui qu'il auroit éprouvé; si quelque fibre nerveuse se fût trouvée disposée dans quelque partie du corps de façon qu'elle fût prête à se rompre. C'est ce qui nous est confirmé par les observations de Médecine: car il arrive souvent que ceux à qui on a coupé la jambe, conséquemment à quelque coup reçu dans le combat, & par quelque autre accident, se plaignent d'une douleur qu'ils ressentent aux doigts du pied coupé. On a même remarqué dans quel-

ques-uns que le sentiment d'une gârelle douleur étoit le présage d'une convulsion, en conséquence du changement survenu au cerveau, d'où tous les nerfs sensitifs prennent leur origine. *Miscellan. Curios. Decur. an. 2. pag. 32. Hildan. Observat. Chirurg. Cent. III. Observo. 15.* Et non-seulement cela arrive immédiatement après l'extirpation, mais même fort long-temps après. Ce premier principe du sentiment & du mouvement d'où tous les nerfs tirent leur origine, étant dans quelques personnes affecté plus facilement que dans d'autres, celles-là seront sujettes à quantité de maladies, & sentiront des douleurs que l'on attribue à des causes étrangères, qui cependant ne proviennent que de ce que le siège du sentiment, (*sensorium commune*.) est mu avec trop de facilité.

C'est pourquoi, Sydenham, *Differt. Epistolar. pag. 496* voyant que la saignée, les purgations, &c. n'étoient d'aucun secours dans ces sortes de maladies embarrassantes qui naissent du désordre du mouvement des esprits, conclut:

« Que de même que l'on voit l'homme extérieur compo-
« sé de parties qui se présentent aux sens, de même la
« raison nous doit faire voir l'homme intérieur formé
« d'un enchaînement & d'un mécanisme convenable
« d'esprits. Mais cet homme intérieur étant nécessaire-
« ment & absolument assujéti à la température du
« corps, il dégénère d'autant plus aisément ou plus
« difficilement de son état ordinaire, que la force na-
« turelle des principes dont il est naturellement consti-
« tué est plus ou moins grande. »

Aussi dans ces sortes de maladies il n'attribuoit les douleurs qui attaquent différentes parties du corps à la fois, & sont sentir à chacune différens maux très-distincts, qu'à la seule ataxie, c'est à dire, au mouvement désordonné des esprits animaux, & bornoit ses soins à réprimer ces désordres; l'expérience lui ayant appris que c'étoit le vrai moyen d'appaîser ces sortes de douleurs & de calmer tous ces symptômes, qui, par leur extrême variété, font éprouver, à l'occasion de cette simple affection, les mêmes sensations douloureuses que produisent plusieurs maladies distinctes. Ce qu'il prouvoit en ce que le seul dérangement d'esprit pouvoit, dans ces corps assés à émouvoir, produire une foule de maux, quoiqu'un moment auparavant on n'aperçût aucun changement ni dans les parties solides du corps, ni dans les fluides.

Si l'on suppose donc que tous les points sensitifs restent dans un corps, & que tous les insensibles soient détruits, on aura l'idée de l'homme intérieur, selon Sydenham. Mais que de parties alors seroient retranchées du corps! Quoique le cœur soit dans les maladies ardentes extrêmement agité, enflammé, &c. il ne cause point de douleur, on éprouve seulement un sentiment d'anxiété très-incommode; souvent le poulmon est attaqué d'une puritridité qui le consume totalement sans occasionner de douleur. Il en est de même des reins, tandis qu'au contraire le basinet & la membrane intérieure des urèteres lorsqu'elle est mal affectée, causent des douleurs inexprimables; la substance du foie se consume totalement par un abcès sans qu'on en ressent aucune douleur: mais si la membrane extérieure est affectée, on éprouve une douleur très-aiguë, &c.

L'idée de la douleur naît donc dans l'ame de cette disposition où la fibre nerveuse se trouve dans le corps lorsqu'elle est prête de rompre, de façon cependant qu'il paroît fort probable qu'on peut avoir aussi l'idée de la douleur sans qu'il soit arrivé aucun changement dans les nerfs; mais qu'il suffit que cette partie d'où les nerfs prennent naissance, c'est-à-dire, le cerveau, en ait éprouvé. Ce qui se manifeste non-seulement dans ces nerfs, qui, comme de fidèles surveillans, empêchent que le corps ne soit détruit, & qui, disposés de tous

côtés, avertissent l'homme par un sentiment de douleur d'écarter ou d'éviter ce qui, en continuant d'agir comme il agit pour lors, détruirait la partie. Mais nous voyons encore que la même chose arrive dans les autres nerfs, dont le changement occasionne dans l'ame des idées très-distinctes, & que ces idées peuvent y être représentées aussi vivement, malgré que les organes des sens n'aient reçu d'impression d'aucun objet extérieur, & qu'il n'y ait que le siège du sentiment qui ait éprouvé du changement en conséquence de quelque maladie. Les phrénétiques ne voient-ils pas d'horribles phantômes ? N'entendent-ils pas des bruits affreux, &c. quoique ces idées n'aient été excitées par aucune cause externe qui ait pu causer aux nerfs du changement ? Il arrive la même chose dans les fureurs maniaques, & dans les délires mélancoliques.

Elle est d'autant plus vive, que la fibre est plus prête à se rompre, & d'autant moins vive, que la fibre s'éloigne moins de sa tension naturelle.

La définition précédente ayant établi qu'on éprouve un sentiment de douleur lorsqu'une fibre nerveuse est disposée de façon qu'elle est prête de rompre, il s'ensuit naturellement qu'elle est d'autant plus vive, que la cause de la douleur tiraille davantage les nerfs, pourvu qu'il y ait cohésion ; car lorsque la cohésion est détruite, la douleur cesse, & le sentiment de douleur sera au contraire d'autant plus léger, que le tiraillement du nerf sera moins considérable. On le voit par les tortures que les Juges mettent en usage pour arracher de la bouche des malfaiteurs l'aveu de leurs crimes ; car le criminel étant attaché par les mains, ils font attacher à ses pieds des poids dont ils augmentent insensiblement la quantité ; & le tiraillement des parties augmentant de plus en plus, la douleur parvient par degrés à un point excessif. La douleur diminue de même à mesure qu'on ôte de ces poids.

Il se trouve en nous quantité de nerfs fort lâches, qui par conséquent peuvent être distendus sans douleur ; mais aux endroits, par exemple, où ceux qui sont dispersés dans le périoste sont tendus sur les os, pour peu que la tension augmente, elle cause la plus vive souffrance, & c'est là ce qui rend si aiguës les douleurs que l'on souffre dans la vérole ; les tumeurs osseuses distendant insensiblement & dilacérant le périoste qui les couvre. C'est aussi ce qui rend si cruelle cette sorte de torture que les bourreaux font endurer aux criminels, lorsque leur appliquant une presse sur la crête du tibia, & serrant peu-à-peu la vis, ils écrasent jusqu'à l'os le périoste, qui est en cet endroit d'un sentiment si exquis, augmentant le serrement par degrés. C'est pourquoi les plus petits nerfs sont exposés aux plus vives douleurs ; car les grands nerfs n'ont que la moindre partie de leur volume vraiment nerveuse : c'est pourquoi il peut aisément arriver qu'un nerf de cette espèce soit distendu, sans qu'il se fasse pour cela de tiraillement dans les petites fibrilles nerveuses, mais seulement dans les gaines calleuses qui renferment ces fibrilles. Mais lorsque le nerf est petit & tendu, & surtout lorsqu'il est dépouillé de ses enveloppes, la cause même la plus légère occasionne de cruelles douleurs ; c'est ce que nous voyons par la douleur des dents : car lorsque l'émail qui couvre une dent est corrodé, les petits nerfs dispersés dans la substance de la dent se trouvant dépouillés de leurs enveloppes, occasionnent, tant que l'air vient à les frapper, des douleurs insupportables qui ne se calment point, à moins qu'on ne détruise le petit nerf en augmentant le tiraillement, ou par l'application de quelques remèdes, ou en arrachant la dent.

C'est pourquoi une grande douleur dans une même partie dure peu de tems, une douleur moins violente peut durer long-tems, diminuer ou augmenter.

La douleur supposant cette condition du nerf, par laquelle

le il est menacé de rupture ; c'est-à-dire, de solution de continuité & étant d'autant plus aiguë que la fibre nerveuse est plus prête de rompre ; il est clair que la douleur sera extrême lorsque la fibre nerveuse sera sur le point de rompre. Mais la fibre nerveuse étant rompue la douleur qu'occasionnoit ci-devant la fibre trop tirailée cesse totalement ; l'extrême douleur qui détermine la rupture prochaine de la fibre nerveuse sera donc courte, parce qu'elle cessera par la rupture de la fibre. Ainsi lorsqu'on se fait une plaie avec un rasoir bien tranchant, on ressent une douleur momentanée, mais qui se dissipe à l'instant ; & l'on remarque dans la goutte que la violence du paroxysme se ralentit d'autant plus promptement que la douleur a été plus aiguë. Lors qu'à l'occasion d'une dent carlée, les petits nerfs répandus dans la substance se trouvent dépouillés, quelquefois en suçant l'on retire une petite fibrille nerveuse, d'où il naît une si vive douleur qu'elle pourroit devenir insupportable à l'homme le plus robuste, quand elle ne dureroit même que fort peu de tems : mais cette fibrille étant rompue, la douleur cesse d'abord. Lorsqu'on arrache une dent, la douleur que cause l'extraction est violente, mais elle cesse aussi-tôt. L'extrême douleur détruira donc d'abord le nerf souffrant ou affecté le cerveau, de façon que toute perception de douleur cessera, ce qui amène pour l'ordinaire une syncope ou l'entière abolition du mouvement vital. Les tourmens même les plus cruels ne peuvent rien produire de plus, car les gens ainsi affectés ne sentent rien non plus qu'un cadavre, ainsi que nous en sommes assurés par plusieurs exemples de malfaiteurs condamnés à la torture, qui tombent quelquefois d'abord dans un état où il semble qu'ils soient presque morts, & ne ressentent plus ensuite les douleurs mêmes les plus cuisantes.

Il paroît contraire à cette opinion que l'on éprouve souvent pendant plusieurs jours, & même pendant plusieurs semaines une excessive douleur de dents : mais la raison est que le petit nerf qui entre dans la substance de la dent étant divisé en de très-petites fibrilles, se distribue dans tous ses points ; de-là vient que malgré qu'une de ces petites fibres soit détruite en conséquence d'une violente douleur, le même mal se communiquant aux autres fibrilles, pourra entretenir long-tems ces cruelles douleurs.

Mais comme la plus légère douleur suppose que le nerf douloureux est moins tendu, & qu'il est par conséquent moins en danger de rompre : il est évident que cette douleur peut être de plus longue durée ; & comme on peut concevoir une infinité de degrés entre la tension naturelle du nerf & l'extrême distension qui menace de rupture ; il est visible que de pareilles douleurs peuvent subsister long-tems sans qu'il s'en ensuive la destruction du nerf affecté, & qu'elles peuvent augmenter ou diminuer, selon que le degré de la distension sera plus ou moins grand. Or, quand ces douleurs surviennent dans des parties du corps voisines du cœur, avec une violente fièvre, elles cessent aussitôt après la destruction de la partie douloureuse : mais on peut endurer sans qu'il s'en ensuive une subite destruction des parties souffrantes, de longues souffrances, & qui se renouvellent souvent lorsque les douleurs surviennent dans des parties éloignées du cœur, & qu'elles ne sont pas accompagnées d'une grande agitation d'humeurs. La passion iliaque qui cause une douleur inflammatoire si violente & si dangereuse donne la mort à l'homme le plus robuste & souvent même en très-peu d'heures ; mais la goutte fait éprouver des accès réitérés souvent pendant des vingt ans, avant de calciner les parties souffrantes, & la douleur diminue pour lors dans les extrémités, ou cesse même quelquefois : mais cette matière qui auparavant s'alloit loger dans les membres, se porte alors vers les parties internes & y produit des maux terribles.

La cause de la douleur est donc tout ce qui produit une

telles extension ou disposition, comme on l'a dit plus haut.

On entend donc en général par cause de la douleur, quelque chose que ce soit qui tirelle un nerf qui n'étoit point auparavant douloureux, ou le dispose de quelque autre manière que ce soit, tellement qu'il soit près de rompre, il n'importe que cela se fasse en comprimant, en tirillant, en corrodant, &c. l'effet sera toujours le même; car il en naîtra également dans l'ame l'idée de la douleur. La douleur excitée par différentes causes pourra être différente, soit par rapport au degré ou à la durée, mais l'effet sera le même.

On voit par-là par combien de causes différentes la douleur peut être excitée dans un corps fort sain. Mais pour que le Medecin puisse rechercher par ordre la cause cachée de la douleur & la détruire lorsqu'il l'aura découverte, il est nécessaire de réduire à quatre classes celles que l'on a observées jusqu'à présent, & c'est ce que nous allons voir.

Par exemple; 1°. la force de la contraction naturelle soutenue d'un petit nombre de fibres, les autres étant rompues. 2°. Ce qui produit par trop de réplétion une trop grande distension dans un vaisseau tissu de fibres nerveuses, l'obstruction, la pléthore, l'abondance d'humeurs cacochymiques, & l'augmentation du cours des liqueurs. 3°. Tout ce qui tirelle violemment, comme une luxation, une tumeur, une force externe. 4°. Tout ce qui blesse & corrode.

Premièrement, il a été fait mention plus haut de cette première cause; c'est ce que l'on voit dans la plus dangereuse espèce de panari, dans laquelle le tendon des fléchisseurs du doigt étant affecté occasionne une douleur si violente; car souvent après qu'on a enduré des tourmens affreux, le petit os de la phalange du doigt tombe & se sépare. Mais pour que cela arrive, il doit s'en ensuivre d'abord la séparation du tendon attaché à ce petit os, ce qui ne se fait pas en une seule & même fois, mais par une lente distraction. Il ne se trouve dans presque aucune partie du corps d'un volume aussi petit, de muscles aussi forts que dans les doigts; or les muscles étant contractés dans cette maladie, les doigts paroissent toujours fléchis. Lors donc que le tendon commence à se séparer de ce petit os; les autres fibres soutiennent toute la violence du muscle contracté, & sont par une lente, mais continuelle laceration, tirillées de dessus l'os avec lequel elles sont en cohésion; de-là vient que le cerveau est souvent troublé par une douleur inexprimable, d'où s'ensuivent une violente phrénésie, la convulsion, & souvent même la mort. Il n'est point de patience à l'épreuve des tourmens que cause ce déchirement lent des parties adhérentes aux os vis.

« Dans le tems qu'on employoit sur Philotas les sonets
« le feu, non point pour tirer l'aveu du crime qu'on
« lui imputoit, mais pour l'en punir; il sût s'abstenir
« non-seulement de parler, mais même de se plain-
« dre; mais lorsque son corps fut enté d'ulcères, ne
« pouvant soutenir les coups de sonets qui portoitent
« sur les os dépouillés, il promit de dire tout ce que
« l'on desiroit savoir de lui, si l'on vouloit mettre fin
« à ses tourmens. » *Quint-Curii, Lib. VI. cap. 11.*

2°. Il a été démontré à l'article *Fibra*, que les grands vaisseaux sont formés de membranes roulées, qui contiennent enfin toutes les espèces de vaisseaux qui sont dans le corps jusqu'aux plus petits mêmes, à savoir les nerfs. Tout ce qui distend donc les côtés d'un grand vaisseau tirelle pareillement les nerfs dispersés dans cette membrane, ou cette distraction fait, comme on l'a dit, naître dans l'ame l'idée de la douleur. On pourroit douter si tous les vaisseaux du corps ont dans leurs membranes des nerfs sensitifs, après ce qui a été dit

ci-dessus, qu'il y a quantité de viscères (que l'Anatomie nous démontre cependant aujourd'hui être un amas de vaisseaux) qui se confondent souvent insensiblement & se détruisent presque sans causer de douleurs. Cela ne sera vrai que parce que les membranes qui constituent les vaisseaux ont des nerfs distribués dans leur substance qui sont dérivés du cerveau & destinés au sentiment. Or on voit que ceci a lieu dans un grand nombre de vaisseaux, parce que la pointe d'une aiguille très-fine ne peut offenser aucun point de la superficie du corps, que les vaisseaux lésés n'épanchent l'humeur qu'ils contiennent, & que l'on n'éprouve en même-tems un sentiment de douleur. Mais les causes principales qui distendent les vaisseaux formés de fibres nerveuses sensitives, sont les suivantes:

L'*obstruction* suppose toujours que le canal le long duquel doit s'écouler le liquide par le mouvement vital est bouché, d'où il suit nécessairement que le liquide poussé vers l'endroit obstrué du canal au-delà duquel il ne sauroit pénétrer, dilatera les parois des vaisseaux; les atténuera, & les rompra enfin, ainsi qu'on l'a déjà observé. Il est donc évident que l'extreme tension des fibres nerveuses qui constituent les parois du vaisseau obstrué, & leur rupture, peut exciter la douleur, laquelle sera d'autant plus aiguë que le tiraillement sera plus fort. Lorsque dans la pleurésie les artères obstruées en conséquence de l'immobilité survenue au sang dans les endroits intercostaux sont distendues par le liquide vital qui pousse par derrière, la douleur qui s'en ensuit est extreme & toujours d'autant plus vive que le sang est poussé avec plus de violence vers les endroits obstrués; de-là vient qu'en affoiblissant la vie par le moyen de la saignée, la douleur cesse ou diminue. Ainsi ce n'est pas à proprement parler, l'obstruction qui est la cause de la douleur; mais le liquide qui pressant par derrière dilate le vaisseau & excite la douleur.

La *pléthore*. On sait que la trop grande quantité de bon sang distend les vaisseaux & peut même les rompre; ainsi cette seule cause peut exciter tous les degrés de douleurs qui peuvent s'ensuivre de la tension contre nature des vaisseaux jusqu'à la rupture; c'est ce que nous font voir souvent ces grands maux de tête qui ne proviennent que de la trop grande pléthore, & auxquels on remédie avec tant de succès par le moyen de la saignée. Les femmes mêmes, avant que la partie surabondante de leur sang, s'évacue par le flux menstruel, ressentent souvent en conséquence, des douleurs dans toutes les parties du corps, qui se dissipent lorsque le sang venant à s'écouler par les vaisseaux dilatés de l'utérus détruit cette grande quantité d'humeurs.

Celle d'*humeurs cacochymiques*. On appelle ainsi les humeurs qui dégénèrent des conditions requises en état de santé. La trop grande distension des vaisseaux peut donc être également occasionnée par un amas d'humeurs étrangères, comme par la trop grande quantité de bon sang, & ainsi les fibres nerveuses qui constituent les membranes des vaisseaux étant tirillées exciteront la douleur. (Il ne s'agit point ici de la grande acrimonie que les liquides dégénérés peuvent acquérir, & en vertu de laquelle ils peuvent en corrodant & en irritant, exciter la douleur.) Lorsqu'un amas aqueux inactif dans le pannicule adipeux distend dans l'anasarque des jambes la peau qui les couvre, cette seule cause produit la douleur.

Et l'*augmentation du cours des liqueurs*. On sait que la seule augmentation du mouvement du sang dans les vaisseaux, causée par l'augmentation de la chaleur, raréfie davantage les liquides; d'où s'ensuit une grande distension des vaisseaux; & des liquides trop grossiers s'introduisant dans les vaisseaux dilatés y occasionnent l'obstruction, la rupture, l'inflammation, &c. Or tous ces accidents ne peuvent survenir sans distraction & laceration des fibres nerveuses dispersées dans les mem-

branes des vaisseaux; mais on voit bien que de pareilles causes doivent exciter de la douleur. La seule augmentation de mouvement dans les fibres pourra occasionner la douleur de tête & des membres : la fièvre étant diminuée ou cessée, la douleur diminue ou cesse.

3°. Tout ce qui tire violemment les parties de notre corps, en diminue la cohésion, & pourra par conséquent occasionner la solution de continuité si cette distraction continue ou augmente. Or, selon la définition que nous avons donnée ci-dessus de la douleur, cette condition du nerf qui menace de solution de continuité, fait naître dans l'ame l'idée de la douleur. De quelle cause donc que provienne la distraction des parties composées de fibres nerveuses, elle causera de la douleur. Lorsque les os luxés étant sortis des cavités dans lesquelles ils sont contenus naturellement, allongent les ligaments qui contiennent les articulations, il en naît une vive douleur, laquelle cesse aussitôt que l'os est réduit, à moins que les ligaments qui ont été tirés par la luxation, ou les parties voisines qui ont été pressées ne soient déjà enflammées, ce qui est une preuve évidente que la douleur qui survient après la luxation ne provient que de la distraction des ligaments. C'est pourquoi Hippocrate avertit qu'il est très à craindre que l'humérus après avoir été réduit ne se luxe de nouveau lorsque les malades ne ressentent aucune douleur après la réduction, que les parties voisines ne sont nullement enflammées, & qu'ils croient en conséquence qu'il n'est pas nécessaire qu'on y apporte aucun soin; & c'est pour cela qu'il ordonne au Médecin de s'en défier, parce que dans ces sortes d'occasions l'os se luxe beaucoup plus aisément que si les nerfs étoient enflammés. Hippocrate, de *Arriens textu* 29.

Il est aisé de voir qu'il résulte le même effet, si une tumeur née de quelque cause que ce puisse être, tire les parties : car les nerfs dispersés dans les ligaments des articulations étant tirés dans la goute inflammatoire, ou en conséquence de quelques autres maladies, comme la *spina ventosa*, l'exostose, &c. causent des tourmens affreux. Les tourmens autorisés par les lois, qu'éprouvent les malfaiteurs, dans lesquels les parties de leur corps sont distendues, ou par les poids qu'on y suspend, ou par les pressions qui les serrent, nous font voir quelle douleur excessive peut occasionner le seul tiraillement extérieur lorsqu'il est violent.

4°. Toute plaie, ainsi qu'on l'a vu plus haut, par la définition de ce terme, est une solution de continuité d'une partie molle. Or quand un instrument vulnérant divise les parties précédemment unies, il en résulte cette condition du nerf qui menace solution, il en naît donc de la douleur ; mais elle se dissipe sur le champ, si l'instrument vulnérant sépare promptement les parties. On a seulement senti de la douleur au moment que la blessure se faisoit. Mais celle qui survient quelque-temps après la blessure faite dépend de la distraction des parties qui est causée par l'écartement des lèvres de la plaie ; ainsi cette douleur survient après la plaie faite ; mais elle ne naît point de la plaie, comme de sa cause immédiate, mais du changement arrivé dans la plaie en vertu de la contractilité des parties ; car le nerf étant près de rompre, fait naître dans l'ame l'idée de la douleur : mais le nerf étant rompu la douleur cesse ; c'est pourquoi la douleur naît dans le moment que la plaie se fait : mais la plaie étant faite elle cesse.

Or, tous les corrosifs appliqués au corps & mis en action par la chaleur du corps (car ils n'agissent guères sur un cadavre, si ce n'est le feu seul) déchirent par une infinité de petites plaies les parties, & les détruisent ; d'où s'ensuit une douleur excessive & en même-temps de longue durée, comme il est aisé de se l'imaginer.

Par-là on peut concevoir la multitude des causes de la douleur qui naît d'une plaie.

Si l'on applique maintenant à la plaie tout ce qui a été dit jusqu'ici, il est évident que la douleur peut naître dans la plaie d'un nombre infini de différentes causes ; car l'instrument vulnérant même est une cause de douleur dans le moment qu'il fait la plaie. Les parties de l'instrument vulnérant laissées dans la plaie, peuvent occasionner de la douleur. Les lèvres de la plaie s'écartant, les nerfs à demi-coupés, les grands nerfs coupés, retirés, en tirillant, & retirant les petits rameaux qui sont au-dessus de la plaie, peuvent exciter de grandes douleurs. Lorsque par la suite les lèvres de la plaie s'enflamment, se gonflent & se renversent, & qu'il survient en même-temps une petite fièvre qui augmente la vitesse des fluides, ce sont encore de nouvelles causes de douleur. Lorsque les humeurs épanchées dans la cavité de la plaie contractent de l'acrimonie, elles causent encore de la douleur en irritant & en corrodant. Il résultera le même effet de l'application de remèdes aérés de quelque sorte qu'ils soient. Lorsque la suppuration sépare insensiblement des parties vivantes les extrémités obstruées des petits vaisseaux, il s'en ensuit pareillement une sorte de douleur qui cesse quand le pus est formé. Il est absolument nécessaire de distinguer toutes ces particularités afin de pouvoir lorsqu'on connaît les causes de la douleur, apporter les remèdes nécessaires à la plaie.

On connaît aussi par-là la raison de l'inquiétude & de l'agitation, des veilles, de la fièvre, de la soif, de la sécheresse, des convulsions, & de la gangrene.

Lorsque la douleur affecte quelque partie du corps, elle produit les effets suivans, qui sont les principaux que l'on ait remarqués.

L'inquiétude & l'agitation. Lorsque nous concevons une idée, il se fait dans notre ame un certain changement agréable ou désagréable, ou quelquefois même tout-à-fait indifférent. Ainsi lorsque je me figure un cercle partagé en deux par le milieu, cela ne me fait ni peine ni plaisir. Mais si l'on approche la main lorsqu'on y a froid, d'un feu doux, tout le monde dira que cela plaît ; si on l'approche d'un feu ardent, tout le monde conviendra que cela déplaît. Il n'est peut-être pas possible d'expliquer de quelle façon cela se fait, cependant chacun le conçoit. Or, ce sentiment gracieux ou disgracieux qui accompagne l'idée corquée, produit en nous certains effets que toute la raison ne peut surmonter, quoiqu'en aient dit d'orgueilleux Philosophes ; car la volonté fait tous ses efforts pour conserver à l'ame le sentiment gracieux ou écarter d'elle le sentiment désagréable ; & de ces efforts s'ensuivent pour lors des mouvemens corporels que l'ame n'a ni prévus ni déterminés, mais que l'on peut vraiment appeler machinaux & spontanés par lesquels nous tâchons de détruire ou d'éviter ce qui avoit excité dans l'ame ce sentiment disgracieux ; c'est-là l'humanité dont nous ne pouvons nous dépouiller. Si un Philosophe enseveli dans de profondes méditations, se pique le doigt avec une aiguille, il retirera la main sur le champ sans que son ame ait même connoissance de ce mouvement. Ainsi le sentiment de douleur, comme un fidèle surveillant, nous avertit d'écarter ce qui causeroit la distraction du corps. C'est pourquoi nous voyons que les gens qui souffrent, changent souvent de posture & sortent dans une continuelle agitation à dessein de trouver une situation qui détruise ou diminue du moins le sentiment de douleur, d'où s'ensuivent cette inquiétude & cette agitation de corps dans les grandes douleurs. Mais lorsque la douleur augmente au moindre mouvement du corps, les malades alors deviennent tranquilles, comme il arrive dans la goute & dans les rhumatismes.

Des veilles. Lorsqu'un homme très-sain jouit d'un sommeil

meil naturel, tous les sens étant assoupis, on le réveille par le moyen de tout ce qui affecte violemment les organes des sens : la douleur qui affecte si puissamment le cerveau sera par conséquent un bien plus grand obstacle au sommeil lorsqu'on n'est pas encore endormi. C'est pourquoi les anciens Medecins, dans les maladies d'assoupissement, arrachotent le poil des narines, frappaient les membres avec des orties, appliquoient des drogues acres sur les parties du corps, afin de remédier, en éveillant le malade par un sentiment de douleur, à cet excès d'assoupissement.

La fièvre. Les grandes douleurs ne manquent guere de la causer même dans les maladies, qui, de leur nature, ne tendent point à la fièvre, comme on le voit dans la goutte, dans la vérole, &c. Car au moment qu'on éprouve les vives douleurs qui causent ces maladies, il y a presque toujours un sentiment de fièvre.

C'est pourquoi Hippocrate, en plusieurs endroits, regarde aussi la douleur comme une des causes de la fièvre.

Voici en quels termes il s'explique dans ses *Progn. Coar.* N^o. 75.

« De violentes douleurs ont occasionné des fièvres de longue durée. » Et au même endroit, N^o. 31. & *Lib. I. Prorrh.* « les douleurs des hypocondres ont donné naissance à des fièvres malignes, &c. Lorsque l'article de l'humérus est luxé vers les parties supérieures; c'est, dit-il, la luxation la plus douloureuse, &c. elle excite des fièvres très-dangereuses, &c. de *Prorrh. turis*. Et si l'on ne réduit promptement un article luxé, quel qu'il soit, la douleur occasionne la fièvre « dans un corps, même très-sain. » »

La fièvre étant donc presque toujours la suite d'une grande douleur, il est aisé de comprendre que la chaleur en est aussi une suite comme effet de l'augmentation du mouvement causée par la fièvre, & que la douleur produit la sécheresse, l'augmentation du mouvement procurant l'évaporation des liquides : mais lorsqu'il y a sécheresse & augmentation de chaleur dans le corps, la soif contraind toujours à boire abondamment, afin de remédier à ces accidens.

La convulsion. Surtout dans les gens qui ont tout le genre nerveux extrêmement mobile; c'est pourquoi les enfans éprouvent si souvent des convulsions en conséquence des coliques d'intestins causées par l'acide.

J'ai vu une fille hystérique, qui étant sujette à l'odontalgie, en conséquence d'une dent cariée, avoit de fréquentes convulsions par tout le corps, lorsque la douleur devenoit plus aiguë.

Galien se sentit prêt de tomber en convulsion, par rapport à l'excès de douleur qu'il ressentoit, en conséquence de la trop grande distraction de l'humérus qu'il croyoit s'être luxé, ainsi qu'on l'a dit plus haut.

La gangrene. On la définit, une affection d'une partie molle qui tend à la mortification, en vertu de la destruction du flux & reflux des humeurs vitaux. Ainsi par rapport à un nerf souffrant, c'est l'état dans lequel il tend à la mortification lorsqu'il est prêt de rompre entièrement, étant déjà tirailé considérablement. Quand une forte pleurésie devient insupportable par la violence de la douleur qu'elle cause, si l'on n'y remédie sur le champ, ou que le malade venant même à perdre la respiration par la force de la douleur il en soit suffoqué, il paraitra une tache livide dans l'endroit affecté, qui dénotera une gangrene mortelle. Dans l'ileus inflammatoire, la gangrene survient en fort peu de tems après

de violentes douleurs qui cessent alors, ce qui n'empêche pas que le malade ne meure bien-tôt après. Dans le panaris de la plus dangereuse espèce, souvent, en fort peu d'heures, la partie se trouve affectée d'une douleur insupportable, de façon que les parties molles étant corrompues dégènerent en suppuration gangréneuse, & que le petit os même du doigt affecté tombe sphacélé. La gangrene naît surtout de la douleur, si l'inflammation se trouve jointe à une violente fièvre; car la circulation acquérant promptement alors plus de véhémence, détruit les parties.

Comment il faut varier les anodyns selon ces différentes causes.

On ne reconnoît qu'une seule cause prochaine de la douleur; savoir, lorsqu'une fibre nerveuse qui prend naissance dans le cerveau, est disposée de façon qu'elle soit prête de rompre : tout ce qui changera cette disposition du nerf remédiera donc à la douleur. Mais parce que cette condition du nerf peut provenir de causes toutes différentes, il est donc nécessaire de varier les anodyns, puisque l'on doit administrer des remèdes distincts & convenables à chacune des causes que l'on doit détruire. Il est donc nécessaire d'abord de connoître la cause particulière de la douleur, avant de pouvoir déterminer quel remède peut adoucir ou détruire cette cause. On a rapporté ci-dessus les causes de la douleur, & elles y sont rangées chacune dans leurs classes; le paragraphe suivant présente des remèdes propres à chacune de ces causes.

On détruit donc la cause de la douleur, 1^o. en relâchant la fibre tendue; 2^o. en dissolvant les concrétions; 3^o. en diminuant le mouvement & le volume de la matière qui cause la tension; 4^o. en remédiant au tiraillement inégal & violent; 5^o. en adoucissant l'acreté; 6^o. en la dissipant; 7^o. en ôtant ce qui dénât les fibres.

La distraction capable d'occasionner la rupture cause seule la douleur : si pour lors l'art peut faire que la fibre soit tirillée sans danger de rompre, la douleur cesse ou diminue du moins beaucoup, quoique la cause du tiraillement de la fibre nerveuse continue d'agir. Si vous voulez plier un morceau de bois roide & sec, il rompt; si on l'a laissé tremper long-tems dans l'eau, on pourra le plier sans le rompre; on playe aussi une branche de saule, sans la rompre, lorsqu'elle est verte, mais elle rompt si on la playe quand elle est sèche. De-là vient que de tous tems on a toujours employé dans les maladies douloureuses, des remèdes qui relâchent les parties solides de notre corps.

Hippocrate conseille, pour la passion iliaque, de fomentier le corps & de l'ointure d'huile. Il ordonne dans la pleurésie d'appliquer, sur le côté affecté, des remèdes mous & chauds; il veut aussi qu'on administre intérieurement de semblables remèdes.

Galien, (voyez ci-dessus.) a calmé cette cuisante douleur qu'il ressentait, & les convulsions dont, en conséquence, il étoit menacé, en se faisant continuellement verser de l'huile chaude. Lorsqu'un phlegmon, en conséquence de la tumeur inflammatoire du pannicule adipeux qui est situé dessous, distend la peau & occasionne de la douleur à cause de la distraction des nerfs cutanés, il tourne en suppuration, quoiqu'entièrement indissoluble, & la cause distendante, loin de diminuer, augmente plutôt. Si l'on applique continuellement des cataplasmes faits d'herbes émollientes, la douleur s'apaisera, les fibres nerveuses étant, par ce moyen relâchées de façon qu'elles pourront être tirillées sans crainte de rupture, ou se résoudre plus facilement. Quelque forte d'huile douce que ce soit, prise en grande quantité, apaise parfaitement les douleurs iliaques, néphrétiques & les coliques. La

vapeur de l'eau chaude, qui amollit & relâche généralement toutes choses, est employée avec beaucoup de succès sur les endroits douloureux.

Lorsque la piquure d'un nerf a occasionné des douleurs aiguës, les Chirurgiens appliquent nuit & jour, sur les parties affectées, des fomentations émollientes; ainsi tous les émolliens & les relâchans fournissent un remède universel contre les douleurs; parce qu'ils détruisent dans la fibre nerveuse précisément la cause prochaine de la douleur, c'est-à-dire, qu'ils la dissolvent de façon qu'il n'y a plus lieu d'en craindre la rupture, au lieu que tous les autres remèdes n'agissent que sur les causes éloignées. Et l'on peut, malgré qu'on ignore la cause qui dispose les fibres nerveuses de façon qu'il en naisse un sentiment de douleur, les employer toujours en sûreté & avec succès. Ces remèdes ont encore cela de bon, qu'ils sont propres à détruire plusieurs causes éloignées, & qu'ils ne nuisent pas cependant à celles qu'ils ne peuvent emporter; car les vaisseaux étant relâchés, le liquide immuable qui les distendait coule plus facilement, & ces remèdes adoucissent en même-temps toute acrimonie. Au lieu que tout ce qui donne plus de force & de contractilité aux parties solides de notre corps, augmentera toujours en même-temps la douleur, si la cause qui distend les fibres subsiste la même. Ainsi l'on remarque que la pleurésie est beaucoup plus violente dans les corps robustes & endurcis par le travail, que dans les gens débiles & relâchés: la réduction d'un article luxé se fait avec plus de facilité & bien moins de douleur dans ces sortes de gens, que sur des personnes d'un tempérament sec: l'allongement des ligamens se fait même en quelques-uns si facilement que les artères se luxent sans aucune douleur. Les bourreaux savent que quand ils ont violemment tirailé, par le moyen de la torture, presque toutes les parties du corps, la douleur augmente considérablement lorsqu'ils viennent à verser dessus de l'eau froide. Lors donc que la vertu des émolliens & des relâchans peut parvenir jusqu'à l'endroit affecté, l'effet en sera inmanquable. Car si, par exemple, une fibre nerveuse située au milieu de la substance d'une dent, cause de la douleur par sa tension, les relâchans n'y feront rien; il en sera de même si la moelle d'un os étant affectée cause des douleurs insupportables, ainsi que lorsque dans la plus dangereuse paronychie; le mal se loge sous cet abri qui couvre les tendons des muscles fléchisseurs des doigts. Il peut arriver aussi quelquefois que quoiqu'on ressentisse une douleur aiguë, les autres symptômes du mal empêchent qu'on administre les relâchans & les émolliens. Si, par exemple, une vive douleur est occasionnée par un cancer ou couvert, ou déjà ulcéré, les émolliens seroient nuisibles, parce qu'ils augmenteroient la putridité & cette excroissance fongueuse du cancer. Mais dans tous les autres cas les relâchans sont d'une utilité presque universelle pour calmer les douleurs.

2°. Lorsque le calcul demeure embarrassé dans les uréters cause de la douleur, ce qui pourroit résoudre cette concrétion calculeuse, détruirait la douleur. Tous les remèdes qui peuvent résoudre le sang épais, en conséquence d'une densité inflammatoire, calmeront les douleurs de la pleurésie. Il en est de même dans tous les autres cas lorsqu'on obtiendrait immédiate qui engorge les vaisseaux, ou des tumeurs occasionnées par des concrétions épaisses, pressent & distendent les parties voisines. Mais il a été mention à l'article *Obstruction* des différentes façons, dont les molécules de nos liquides, précédemment séparées, peuvent se prendre ensemble, & l'on y a indiqué les remèdes qui pouvoient avoir la vertu de dissoudre ces concrétions; il faut donc tâcher de découvrir d'abord la nature de la concrétion, & l'on pourra ensuite, en conséquence de ce qui a été dit précédemment, trouver un remède

qui, en résolvant cette concrétion, emporte la douleur qu'elle occasionne.

3°. Toute douleur suppose un reste de vie, & si elle a pour cause une tumeur immédiate qui distend les vaisseaux obstrués, elle sera toujours d'autant plus vive que la vie sera plus active; c'est pourquoi dans la pleurésie la douleur est moins supportable lorsqu'il y a en même-temps une violente fièvre, parce que les humeurs sont poussées avec une grande impétuosité vers l'endroit obstrué, & qu'en dilatant les vaisseaux elles tiraillent violemment les fibres nerveuses qui enforment le tissu. Tout ce qui diminue donc l'impétuosité & la vélocité de la circulation des humeurs, apaise la douleur; comme nous avons tous les jours occasion de nous en apercevoir par des observations répétées. Car la saignée faite jusqu'à la défaillance, enlève souvent tout d'un coup, ou du moins diminue beaucoup les douleurs de la pleurésie même la plus aiguë. De-là vient que les anciens Médecins ordonnoient dans les douleurs excessives la saignée jusqu'à la lipotymie, ainsi qu'on le voit par les passages cités à l'article *Inflammation*. Et Galien, *Comment. I. in Aphor. & Libro de curandi ratione per venesectionem*, dont il est mention au même article, a emporté sur lui-même une douleur qui s'étoit fixée depuis long-temps dans cette grande partie où le foie porte sur le diaphragme, en ouvrant la veine entre l'index & le pouce de la main droite, & laissant sortir le sang jusqu'à ce qu'il s'arrêta de lui-même.

Les anciens Médecins, pour la même raison, ordonnoient un grand repos dans les maladies aiguës, qui sont presque toujours accompagnées d'un grand mal de tête. La saignée n'est pas seulement utile alors en ce qu'en affaiblissant la vie, elle diminue le mouvement, mais parce qu'en ôtant du sang elle diminue la quantité des humeurs distendantes. Les pléthoriques éprouvent souvent de fâcheux maux de tête, malgré que le sang soit dans un mouvement tour-à-fait tranquille, & qu'il soit même presque suffoqué, simplement à cause de la trop grande abondance d'humours: la douleur cesse au même instant que la grande quantité de sang se trouve diminuée, soit en conséquence d'une hémorrhagie spontanée par le nez, soit en vertu d'une copieuse saignée; la matière qui distend les vaisseaux trop pleins étant emportée.

Mais la diminution du mouvement vital n'est pas uniquement utile dans les cas où la trop grande vélocité, ou l'extrême distension des vaisseaux causent de la douleur, ou l'augmentent lorsqu'elle provient d'autre cause: elle est même d'un excellent usage pour calmer les douleurs qui naissent de la nature trop acre des humeurs: Car toutes les substances acres peuvent nuire étant mises en action par la force de la vie, & par la chaleur du corps; elles n'agissent presque point sur un cadavre en qui tout mouvement cesse, & qui se trouve à avoir que la chaleur commune de l'atmosphère. Aussi M. Petit nous a fait voir, après Van-Helmont, que les cantharides appliquées sur un cadavre ne produisent aucun effet, & même un caustère potentiel n'a presque rien fait sur la peau d'un cadavre, pendant quinze heures qu'il y est resté appliqué. Mais si l'on foment, par l'application de linges chauds, l'endroit sur lequel est appliqué le caustère, il distend la peau & la partie de la graisse qui est dessous, *Mém. de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1733*.

On remarque toujours dans les maladies dans lesquelles l'acrimonie des humeurs dépravées cause des douleurs; que le mouvement étant augmenté, & la chaleur plus grande, & ce qui est une suite, de l'augmentation du mouvement) elles en deviennent plus aiguës. Ces douleurs nocturnes, dont sont tourmentés si cruellement les personnes atteintes de la vérole, sont souvent augmentées par la chaleur du lit, au point que les malades se trouvent contraints de se lever tou-

tes les nuits, afin de les diminuer en donnant quelque rafraîchissement à leur corps. Lorsqu'une fièvre aiguë s'empare d'un homme infecté de scorbut, les douleurs en deviennent plus cuisantes, souvent même les vaisseaux venant à rompre subitement, en conséquence de l'augmentation d'impétuosité des humeurs acres, le sang sort avec violence de toutes parts. On a remarqué que la chaleur de l'air augmentoit considérablement le scorbut. *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1689, page 245.* On pourroit établir la même doctrine par une infinité d'autres observations; mais celles-ci peuvent suffire.

4°. Lorsqu'une luxation a fait sortir un os de la cavité de son articulation, il tire les ligaments & presse les parties voisines, d'où s'ensuit une douleur, qui, aussitôt après la réduction de l'os, cesse ou diminue du moins beaucoup; (car souvent après la réduction, il reste quelque douleur par rapport à la grande distraction que les ligaments ont éprouvés, & qui en occasionne assez ordinairement l'inflammation.) Il arrive la même chose lorsque les parties tendineuses à demi déchirées, étant continuellement allongées par un tiraillement inégal, occasionnent une douleur violente; car si l'on remédie à cet inégal tiraillement en mettant la partie affectée dans une situation convenable, par le moyen de compresses & d'une ligature convenables, la douleur cesse; comme on l'a vu dans l'histoire rapportée ci-dessus d'un homme qui s'étoit rompu cette partie du tendon d'Achille prolongée jusqu'aux muscles gastrocnémiens; cette partie du même tendon qui prend naissance au muscle foléaire n'ayant point été altérée: car l'inflammation ayant été apaisée par des saignées répétées, & l'inégalité du tiraillement détruite par un bandage convenable, la douleur se trouva dissipée. *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1728, page 334.* Mais si l'on ne peut remédier à ce violent tiraillement, comme, par exemple, lorsque l'os luxé ne peut être réduit en conséquence d'une tumeur ou d'une grande inflammation, les émollients & les relâchans sont les seuls remèdes dont on puisse attendre du secours pour lors; car ils mettent toutes les fibres nerveuses en état de pouvoir être allongées sans crainte de rupture.

5°. Mais lorsque la douleur n'est occasionnée ni par l'augmentation de mouvement des humeurs, ou de tension dans les parties en conséquence de l'épaississement, ou de l'amas des liquides, ni par aucune violence externe qui cause du tiraillement, nous l'attribuons particulièrement pour lors à l'acrimonie, que l'on accuse souvent de causer une douleur qui provient d'autres causes; car il se rencontre rarement une grande acrimonie dans le sang. En effet les tendres vaisseaux du cerveau seroient bien-tôt détruits s'il y couloit des humeurs acres: aussi ne se rencontre-t-il que l'acreté que dans les premières voies, où lorsque les humeurs en stagnation ou extravasées, qui se sont logées dans quelque endroit du corps que ce soit, deviennent acres, soit par leur propre nature, soit en conséquence d'une cacochymie particulière, comme dans la vérole, le scorbut, &c. c'est pourquoi cette espèce de mal est presque toujours tophique. Si donc on est assuré que l'acrimonie est la cause de la douleur, il est aisé de voir que l'on peut emporter ou calmer la douleur en adoucissant cette acrimonie nuisible, ou on y parviendra en mettant en œuvre un remède spécifique opposé à l'acrimonie, comme, par exemple, lorsqu'on adoucit & qu'on affoiblit, avec des absorbans terreux, ou des sels alcalis, un acide acre dans les premières voies; ou l'on y réussira en employant les remèdes généraux & propres à toutes sortes d'acrimonie; savoir, les délayans, les obondans, les incassans, &c. Car on rend par ces remèdes toute acreté inactive, comme on l'a prouvé lorsqu'il s'est agi de la dégénération spontanée des humeurs, où ils ont été indiqués.

6°. Lorsque dans la vérole le mal se jette sur les os; on ressent des douleurs très-incommodes, occasionnées par une érosion lente, &c. par la tumeur des os affectés, qui distend le périoste dont le sentiment est si délicat & si exquis. Or, en pareil cas, après avoir rempli le corps d'une grande quantité de décoction de gayac, on met ensuite cette décoction en mouvement par tous les vaisseaux, en provoquant la sueur par le moyen de l'esprit de vin enflammé. On déterge ce virus caché, & il s'exhale du corps avec un grand soulagement ou l'entière dissipation de la douleur. Il en fera de même si une notable cacochymie, une acreté, par exemple, scorbutique, infecte le corps d'un blessé. Car les humeurs apportées pour lors à la plaie, contractant promptement une grande acrimonie pourront causer de la douleur. On leve & émolle cette acreté irritante avec des remèdes doux & un peu diaphorétiques tout ensemble, que l'on fait prendre en grande quantité.

7°. Avant de tems, par exemple, que les fragmens de l'instrument vulnérant, ceux de l'os lésé, ou quelque chose de semblable, qui, par rapport à leur figure aiguë & leur rigidité, peuvent offenser les parties, demeureront dans la plaie: autant subsistera la douleur, surtout parce que les parties étant continuellement irritées, s'enflamment & se tuméfient, en conséquence de quoi, pressées contre ce corps étranger resté dans la plaie, elles se déchirent de plus en plus jusqu'à ce qu'on l'ait retiré avec des instrumens de Chirurgie, ou qu'il en soit chassé par le moyen de la suppuration des parties qui l'environnent. On a dit ci-dessus comment & avec quelles précautions on devoit retirer ces hétérogénéités.

La douleur cesse quoique la cause subsiste, 1°. en rendant le nerf insensible, en le coupant, en le comprimant, en le brûlant; 2°. en émolissant le sentiment du *sensorium commune* par des narcotiques; on dissipe par là bien des effets de la douleur.

Le moyen le plus sûr pour faire cesser la douleur, est d'en détruire la cause. Il arrive cependant quelquefois que les causes sont cachées, même dans les grandes douleurs; souvent aussi ne peut-on pas les emporter quoiqu'elles soient connues. Cependant ce sentiment disgracieux demande du soulagement, & les effets qui s'ensuivent de la douleur, comme l'agitation, les veilles, les fièvres, &c. changeront le corps de façon qu'il peut en provenir des maux très-fâcheux. Tout ce que l'art peut en pareil cas, est d'ôter le sentiment de douleur malgré que la cause de la douleur subsiste. Or le sentiment de douleur vient du libre commerce qui est entre le cerveau & le nerf affecté, & de l'intégrité des fonctions du cerveau. Tous les remèdes doux qui détruisent le sentiment de douleur sans ôter la cause, agissent ou sur le nerf souffrant, ou sur le cerveau même.

1°. Il est prouvé par une infinité d'expériences, qu'un nerf qui tend sans concurrent à quelques parties du corps étant détruit, cette partie est privée de tout sentiment. Voyez ce qui a été dit ci-dessus; car ce changement qui se fait à l'extrémité du nerf, affecte le siège du sentiment, de façon qu'il en naît dans l'âme l'idée de la douleur, est communiqué au cerveau le long du nerf affecté. Tout ce qui détruit donc la continuité du nerf entre le cerveau & cet endroit du corps où se trouve la cause de la douleur, emporte tout sentiment de douleur, quoiquela cause subsiste & continue d'agir même avec beaucoup de violence. Ceux qui ont la moelle épinière comprimée en conséquence de la luxation de l'épine du dos, ne ressentent pas la moindre douleur d'un feu vif qu'on leur appliqueroit sur les jambes. Et il n'importe que l'on interrompe le com-

merce qu'il y a entre le ceryeau & la partie comprimée du nerf par une forte compression, ou que l'on détruit la continuité du nerf en le coupant ou en le brûlant. Lorsque les Chirurgiens dans l'extirpation des membres compriment fortement les vaisseaux par le moyen d'une ligature pour empêcher l'hémorrhagie, il naît en même-tems de cette compression des vaisseaux une stupeur & une insensibilité dans la partie qui diminue beaucoup la douleur.

Un Empirique d'Amsterdam emportoit antrefois la douleur des dents en entortillant ses doigts de cheveux; & appuyant fortement ensuite le pouce sous le bout de l'oreille, il comprimoit le nerf qui se trouve en cet endroit qui distribue ses rameaux à la mâchoire supérieure. Il en résultoit le même effet lorsqu'il comprimoit sous la première dent molaire le nerf qui entre de côté & d'autre dans la mâchoire inférieure. Tout ce qui détruit le nerf douloureux dans la dent arrête la plus cruelle odontalgie. C'est pourquoi les Chirurgiens brûlent la dent avec un stylet de fer chaud, si elle est corrodée au point de lui fournir passage, & calment par-là très-promptement la douleur pourvu que la chaleur du fer chaud puisse parvenir jusqu'au nerf douloureux.

Hippocrate, de *Affectioibus*, cap. 2. ordonne de suivre cette méthode dans les maux de dents. « Dans les douleurs de dents, dit-il, si la dent est corrodée & branle, qu'on l'arrache; si elle n'est point cariée & ne branle point, il faut y appliquer le feu. » D'autres produisent le même effet en mettant dans la cavité de la dent des huiles distillées de girofle, d'origan, &c. qui, par leur qualité brûlante détruisent aussi-tôt le nerf qu'elles touchent. Hippocrate a mis en usage le feu vif ou les scarifications dans quantité d'autres maladies qui résistent en opiniâtreté à la vertu des autres remèdes, & détruisant de l'une & de l'autre façon les nerfs douloureux, il ôtoit le sentiment de douleur.

Ainsi après avoir donné plusieurs remèdes pour les douleurs de tête; il ajoute au même endroit:

« Si la maladie de la tête devient considérable & dure long-tems, & qu'on ne puisse y remédier en purgeant la tête; il faut ou faire des scarifications à la tête, ou brûler les vaisseaux aux environs; car c'est de tous les remèdes le seul dont on puisse espérer guérison. »

Et il dit, de *Locis in homine*.

« Ouvrez la veine dans la douleur de tête: si la douleur ne cesse point, mais qu'elle continue long-tems avec la même violence, brûlez les veines & elle se dissipe. »

On trouve la même doctrine en plusieurs autres endroits au sujet de la façon de guérir le mal de tête par le moyen du feu. Il ordonne dans la goutte sciatique. (V. de *Affectioibus*, cap. 8.)

« Que quelque partie que la douleur occupe on l'amolisse par des bains, des fomentations, des linimens, & qu'on lâche le ventre; que la douleur étant calmée, on administre un purgatif, & qu'on donne ensuite du lait d'ânesse, &c. Si la douleur se jette sur quelque endroit, qu'elle soit opiniâtre, & qu'il n'y ait point de remèdes qui puissent l'emporter, appliquez-y le feu en quelque endroit que ce puisse être. »

Ex. de *Internis Affectioibus*, cap. 53. au sujet de la même maladie.

« Si après avoir mis en œuvre différens remèdes, la douleur ne se passe point, » il ordonne « de faire avec le feu plusieurs croutes fortes sur les parties offensées avec des mêches, sur les charmes avec des ferremens. »

Il recommande la même chose en plusieurs endroits des *Aphorismes* 59. & 60. *Secl. 6.*

C'est pourquoi le moxa est d'un grand usage en Asie pour calmer les douleurs arthritiques & celles mêmes de la goutte. L'on prend aussi des feuilles d'armoise anciennement cueillies, broyées & dépurées de toutes leurs parties fibreuses les plus dures & réduites ainsi en un coton mou; on en fait des tentes en forme de pyramides dont on pose la base sur la partie souffrante, on l'allume ensuite par la pointe, & le feu descendant insensiblement brûle les parties sans causer beaucoup de douleur;

Kempfer, *Amant. Exotic. pag. 592. Sec.* dit avoir vu cent fois que des enfans sur qui on avoit fait cette opération ne témoignent pas sentir de douleur, ni par des cris, ni par aucun autre signe. De-là vient que le moxa y est d'un si grand usage, que bien des gens à dessein de conserver leur santé, souffrent qu'on leur en applique tous les six mois des tentes sur quelques endroits du corps. On permet même à ceux qui sont condamnés à une prison perpétuelle, de sortir pour jouir de cet avantage.

Cependant comme cette opération détruisant le nerf, détruit conséquemment aussi toutes les fonctions qui dépendoient de son intégrité on n'emploie cette méthode de calmer la douleur, que lorsqu'elle est de la dernière violence, & que les remèdes détaillés ci-dessus ont été administrés sans aucun fruit, ou que l'état de la partie souffrante est tel que ces remèdes ne peuvent être appliqués de façon à pouvoir détruire ou corriger la cause de la douleur.

2°. Lorsque la cause de la douleur ne peut être détruite, qu'il n'est pas à propos de le faire, ou qu'il est absolument impossible de détruire le nerf souffrant sans offenser les parties dont l'intégrité ne peut être détruite sans danger ou sans une grande incommodité; le seul moyen auquel on puisse avoir recours pour lors, est de mettre le siège du sentiment en état de ne point sentir; car il peut y avoir dans le corps une cause d'une grande douleur sans qu'il y en ait aucun sentiment, quoique l'intégrité des nerfs subsiste, comme nous le voyons par les apoplectiques, & les gens ivres, qui sont privés de tout sentiment. L'art nous fournit des remèdes qui ôtent pour quelque-tems à l'âme la perception de douleur sans empêcher ou calmer aucunement les causes de la douleur: ces remèdes, en vertu de la stupeur qu'ils procurent, sont appelés narcotiques (voyez ce qui en a été dit ci-dessus.) Le premier d'entre ces remèdes est l'opium, qui par une vertu surprenante, & dont il est difficile de donner quelque raison, détruit le sentiment de douleur tant qu'il reste dans l'estomac. Car un grain ou deux d'opium avalé reste long-tems dans le ventricule en conséquence de sa ténacité résineuse, qui ne se dissout pas aisément & a coutume de calmer le sentiment de douleur pendant huit heures au moins; & ce qui est surprenant, c'est que souvent on vomit le lendemain matin la pilule d'opium sans qu'elle soit dissoute; ainsi il ne paroît pas qu'il agisse; en ce que dissout & mêlé aux humeurs, il soit par les lois de la circulation porté au cerveau, mais parce qu'il demeure appliqué à la superficie intérieure du ventricule, & que les nerfs qui y sont dispersés en éprouvent un changement qui peut éteindre la force sensitive du cerveau. Car nous verrons dans la suite par une infinité de maladies dans lesquelles toutes les fonctions du cerveau sont dangereusement troublées, quoique la cause matérielle de tous ces maux ne subsiste que dans le ventricule, quelle est la force des nerfs distribués dans le tissu du ventricule sur le siège du sentiment. La bile corrompue séjourant dans la cavité du ventricule, cause de grandes douleurs de tête, des vertiges, des délirés, &c. Tous ces maux cessent aussi-tôt qu'on a fait sortir ce liquide par le moyen d'un vomitif. C'est ce qui nous est confirmé par plusieurs venins, qui

tout le tems qu'ils séjourneront dans le ventricule, changent tout le corps d'une façon si surprenante, & dont tous les effets cessent aussi-tôt qu'ils en sont chassés.

On en trouve dans Wepfer, *Cicut. Aquat. Hist. & Naxa. pag. 5. &c.* un exemple qui le prouve clairement.

* Deux jeunes garçons & six jeunes filles mangèrent de la racine de ciguë aquatique qu'ils trouverent dans les prés: de retour à la maison les deux jeunes garçons périrent misérablement de fortes convulsions, & sans avoir rien rendu ni par haut ni par bas. Toutes les filles en rechaperent ayant vomie presque aussi-tôt le venin qu'elles avoient pris. Une d'entre elles fut plus promptement guérie que les autres, son pere lui ayant fait prendre de l'eau de fontaine dans laquelle il avoit mis infuser du tabac, en lui ouvrant les dents par force, parce qu'elle étoit déjà en convulsion, ce qui lui fit vomir aussi-tôt avec de grands efforts les racines qu'elle avoit mangées; l'ayant mise ensuite dans son lit, elle reposa, & demanda à manger quelque-tems après, & dit qu'elle se portoit bien; son pere soupçonnant qu'il y avoit encore du venin dans le ventricule, lui donna une seconde fois de cette infusion de tabac, ce qui lui fit jeter de la mucosité & de la bile; elle repoua toute la nuit, se leva fort gaie le lendemain matin, se promena, & vécut ensuite jouissant d'une santé parfaite.

Les expériences qu'on a faites ensuite sur des chiens, nous prouvent que tous ces cruels symptômes cessent aussi-tôt qu'on a rejeté le poison par le vomissement. On voit par-là que ce dangereux poison ne produit de si grands maux qu'en touchant simplement la superficie intérieure du ventricule, & non par le mélange de son suc virulent avec les humeurs vitales; car autrement ces symptômes ne cesseroient pas si promptement après avoir rejeté ces racines; car ce qui seroit déjà mêlé avec les humeurs continueroit de troubler le corps.

Il paroît donc fort vraisemblable que l'opium logé dans le ventricule, produit par son seul toucher un changement dans les nerfs de ce viscère, qui insinué sur le siège du sentiment, de manière que malgré que la cause de la douleur & l'intégrité des nerfs subsistent, il n'en naît pas pour cela dans l'ame l'idée de la douleur. Et il semble que la miséricorde divine a accordé un secours aux hommes, afin qu'on puisse du moins assoupir pour un tems les douleurs aiguës dont on ne peut détruire la cause, ou dont on ne peut modérer la vivacité qu'au bout d'un très-long-tems. De-là vient que Sydenham, *Dysenter. Part. ann. 1699. &c. pag. 230. &c.* convaincu par plusieurs expériences, conclut que la Médecine privée de ces secours est imparfaite & défectueuse, & il ajoute que les préparations tant vantées de l'opium, n'augmentent point les forces ou ne corrigent point cette malignité que plusieurs lui ont attribuée mal-à-propos; & en effet, l'opium administré prudemment & en dose convenable, ne peut assurément faire aucun tort, quoiqu'on en continue même l'usage pendant plusieurs mois. C'est ce qui fit dire avec raison au savant Jean Terence Lynceus, dans ses notes sur le *Thezaurus Rerum Mexicanarum nove Hispanie*, de François Herhardus, p. 134. que tandis que tous les peuples orientaux & méridionaux sont impuissamment usagés tous les jours d'opium, de stramonium, de bangue & autres plantes semblables, il est fâcheux que faute de connoître ce remède on laisse périr par des tourmens affreux une infinité d'hommes qu'on arracheroit des bras de la mort, si les Médecins convaincus par le sentiment unanime de toute la terre, en usoient plus souvent. Quoique Prosper Alpin, *Medic. Egypt. Lib. IV. cap. 1. pag. 255. &c.* ait condamné l'opium comme un poison, il est cependant contraint d'avouer que les Egyptiens qui en prennent tous les jours, n'en reçoivent aucun dommage, malgré que quelques-uns en aient poussé la dose en l'augmentant

par degré jusqu'au poids de trois dragmes. Mais s'ils interrompent subitement l'usage de ce remède auquel ils sont accoutumés, ils tombent en syncope & éprouvent d'autres symptômes très-dangereux, jusqu'à ce qu'ils aient repris de l'opium, ou qu'ils aient repris de ce vin généreux de l'île de Candie, auquel ils ajoutent des aromates.

On ne peut effectivement pas nier que l'usage imprudent d'une grande quantité d'opium n'ait produit des délirés, des convulsions mortelles: mais une infinité de remèdes qu'on administre sûrement tous les jours en dose convenable, naissent aussi lorsqu'on les donne en trop grande quantité.

L'Académie des Sciences l'an. 1735. *Hist. pag. 6.* nous fournit un exemple mémorable qui constate la force virulente de l'opium donné en grande quantité à une personne qui n'y étoit pas accoutumée.

* Des jeunes Cophtes pour donner du desous à l'un de leurs camarades qui se vantoit de mieux boire qu'eux, lui firent prendre sans qu'il s'en aperçût, tandis qu'ils buvoient tous ensemble, une dragme d'opium délayée dans un verre de vin: quelques heures après ce misérable tomba dans un affreux délire, & fut ensuite enseveli dans un profond sommeil. Ses camarades l'étant venu voir le lendemain matin à dessein de l'insulter, comme vaincu, le trouverent étendu sans poulx, livide & moribond, & nonobstant plusieurs remèdes violents, par quoi on essaya de le tirer de cet état, il expira quinze heures après avoir pris l'opium. Des tumeurs livides grosses comme la tête d'un enfant de quatre mois, s'élevèrent sur les bras & les cuisses de son cadavre, avec une odeur fétide insupportable; les chats du voisinage accoururent en troupe & léchoient le cadavre avec tant d'avidité qu'ils l'auroient assurément dévoré si on n'y eût pris garde.

Cet exemple étonnant prouve en effet que l'opium donné en trop grande quantité à un homme qui n'y eût point accoutumé produit des maux affreux & la mort même; & même que la vertu empoisonnée corrompt les fluides du corps humain. Un nombre infini d'expériences nous convainquent qu'il est cependant un remède sûr si on l'administre prudemment, & l'on ne doit pas le décrier par la raison qu'il emporte le sentiment de douleur sans en détruire la cause; car c'est un grand point dans les maladies que de pouvoir apaiser la douleur; & rien n'empêche d'ailleurs que l'on ne détruise la cause connue de la douleur par le moyen d'autres remèdes pendant que les narcotiques éteignent le sentiment de douleur. Cependant on ne peut trop insinuer que la cause de la douleur ne laisse pas de détruire le corps malgré qu'il n'en subsiste alors aucun sentiment; car lorsque dans les maladies inflammatoires très-dououreuses, comme la pleurésie, on applique la douleur par le moyen des narcotiques, une dangereuse inflammation continuant de détruire les vaisseaux affectés produit la gangrene, & le malade sortant de son assoupissement meurt souvent tout d'un coup pour lors; on attribue à ces remèdes ce funeste succès, tandis qu'il n'est arrivé que parce que le Médecin trompé parce qu'il n'entend pas le malade se plaindre, croit mal-à-propos que la maladie est calmée, au lieu qu'après l'administration de ces remèdes elle reste au contraire dans le même état, ou est portée quelquefois à un plus haut degré de violence; car en provoquant un profond sommeil par la suppression de tout mouvement animal, ou augmente les mouvemens vitaux. Or dans les maladies inflammatoires le mouvement vital péchoit déjà par trop de vélocité, ce qui fait que les narcotiques ne sont jamais d'un usage sûr dans ces sortes de maladies, à moins qu'on n'en ait calmé d'abord la trop grande impétuosité par de grandes évacuations que l'on procure par le moyen de la saignée, &c. Sydenham, *Febris contin. ann. 1661. &c. pag. 81. 82.*

a grand soin de nous avertir de cette circonstance ; lui qui cependant connoissoit parfaitement la vertu salutaire des narcotiques par le fréquent usage qu'il en avoit fait dans plusieurs maladies , & qui les administroit avec tant de confiance. Il a été dit plus haut comment & avec quelle précaution on devoit mettre en œuvre les narcotiques.

On détruit par le moyen de ces remèdes tous les effets que produit le sentiment de douleur , savoir l'inquiétude , l'agitation & particulièrement les veilles. Pour les autres effets qui dépendent de la cause de la douleur , en ce qu'elle tend à détruire les nerfs souffrants , ils continuent , quoiqu'on ait par l'usage des narcotiques éteint le sentiment de la douleur.

Convulsions considérées comme symptômes des plaies.

La convulsion est une contraction violente , involontaire & alternative d'un muscle.

Il s'agit ici de la convulsion , qui naît de la plaie comme de sa cause : car il a été mention à l'art. *Pyrexia* de la convulsion fébrile qui provient de causes bien différentes , & a besoin par conséquent de remèdes tous autres.

Toute convulsion est une affection du muscle ; & parce que les muscles en agissant tiraillent leurs tendons , & que cela se fait alternativement , les tendons étant tantôt tirailés , & tantôt relâchés , c'est pourquoi les Medecins appellent quelquefois cet effet , treillisement des tendons , par la raison qu'en consultant le poulx , ils sentent treillisier les tendons ; ce qui provient de ce que les muscles du bras sont en convulsion. Et comme les Anciens ont compris les tendons sous le nom général de nerf ; (car ils ont appelé *νεῦρα* les ligamens & les tendons , ainsi que les propagations du cerveau & de la moelle spinale. GALIEN , de *Usu part.* Lib. XV. cap. 1.) On voit que Celse a appelé distension des nerfs , cette affection que les Medecins appellent communément aujourd'hui convulsion.

Or , dans toute convulsion il y a contraction de muscle , qui , si elle étoit volontaire , ne seroit pas une maladie ; c'est pourquoi l'on ajoute dans la définition , que c'est une contraction involontaire du muscle. Il faut ensuite que cette contraction soit violente , car autrement il n'y auroit aucune différence entre la convulsion & le tremblement , dans lequel en effet les muscles éprouvent alternativement une contraction & une relaxation involontaire , mais faible , au lieu qu'elles sont violentes dans les convulsions. On ajoute ensuite dans la définition , que cette contraction du muscle est alternative , cessant promptement , & se renouvelant aussitôt.

Il faut cependant remarquer que si cette cause , quelle qu'elle puisse être , qui produit involontairement la contraction du muscle , continue d'agir sans intermission alternative , le muscle alors demeure continuellement contracté tant que la cause de cette contraction existe. Il est évident qu'il faut rapporter ce mal à la convulsion , parce que les mêmes causes occasionnelles produisent tantôt ces contractions alternatives & involontaires des muscles , & tantôt leur roidissement permanent , quoique involontaire. On le voit par les épileptiques en qui les convulsions , au moment du paroxysme , sont alternatives , & qui un peu après deviennent souvent roides comme des statues , presque tous les muscles du corps étant contractés ; après quoi les convulsions recommencent aussitôt.

Les anciens Grecs appelloient *σπασμὸς* , *spasme* , ce mal que les Medecins appellent aujourd'hui convulsion. Mais ils l'appelloient *νῆρας* lorsque les muscles deviennent roides en conséquence d'une violente contraction involontaire ; ce que Celse a appelé rigidité : mais pour le spasme , il l'a nommé distension des nerfs. A. Corn. Celsi. Med. Lib. II. cap. i.

On ne trouve le mot de convulsion dans cette signification que dans les Medecins modernes , & quoiqu'on rencontre dans Aretée celui de *ἐκτασις* , *convulsion* , de *Causis & signis Morb. acut.* Lib. I. cap. 6. où il est question du tétanos & du spasme pour désigner la même affection , comme on le voit fort clairement dans le même chapitre ; & Galien , *Comment. in sect. IV. Aphorism.* N°. 57. a dit que « le tétanos est une convulsion ; mais que ce qui « fait que dans le tétanos les parties ne paroissent point « en convulsion , c'est qu'elles sont également tendues « en-devant & en-arrière. »

Il paroît qu'on peut conclure de-là , que quoiqu'à présent le mot de convulsion soit en usage pour signifier une contraction involontaire , violente & alternative , on peut cependant entendre par ce mot , dans une signification plus générale , une contraction involontaire & violente du muscle , qui dure long-tems sans rémission , puisqu'on l'a employé quelquefois indifféremment , & que tous ces maux proviennent souvent des mêmes causes , & qu'ils occupent les mêmes parties , c'est-à-dire , les muscles. Or , on a divisé en trois classes cette espèce de convulsion qui provient de ce que les muscles demeurent distendus ; on a appelé *τετανος* , celle dans laquelle l'homme n'est renversé ni en-devant , ni en-arrière ; *εμπροσθενος* , celle où le corps est fléchi en-devant ; & *επισθενος* , celle où le corps est courbé de la même façon en-arrière. De plus , le tétanos peut être ou universel lorsque tous les muscles ainsi affectés se roidissent au même instant , ou il peut être particulier , comme , par exemple , lorsque les muscles de la mâchoire étant ainsi contractés à l'occasion d'un spasme , la bouche est fermée extrêmement fort , &c.

Sa cause est ce qui pousse alternativement le suc nerveux dans les muscles qui en sont attaqués.

On remarque que l'homme a cette admirable propriété de pouvoir à son gré , par le moyen des muscles subordonnés à sa volonté , produire dans son corps du mouvement , l'entretenir & le diriger , l'augmenter & le diminuer , le supprimer après l'avoir excité , & l'exciter de nouveau après l'avoir supprimé. Et ces mouvements si sensibles excités dans le corps , qui changent les autres avec une si grande force mécanique , paroissent à peine corporels dans leur principe , & se font tous sans qu'on ait connoissance de la cause & des moyens propres à cet effet. Car l'Anatomiste le plus expérimenté ne fera pas mieux ces mouvements que l'enfant le plus innocent. Ce qu'il y a de plus surprenant , est , que lorsqu'ils s'agit d'exciter ces mouvements , il ne paroît aucun autre changement physique dans le corps que la chose changée ; & ce mouvement étant ensuite volontairement supprimé , il ne reste aucun vestige d'une si grande mutation. Or , tout cela peut se faire dans un intervalle de tems presque infensible ; car lorsque quelqu'un veut lever le bras , il se trouve aussitôt levé. Il n'est besoin pour cet effet , comme on le voit par la physiologie , que du libre commerce entre le cerveau & les muscles , par le moyen des nerfs portés de la moelle du cerveau aux muscles volontaires. La convulsion étant donc , selon la définition qu'on en a donnée , l'excitation alternative de ce mouvement , & la suppression de ce mouvement excité ; & pouvant l'imiter à notre gré , (comme les mendiens y réussissent fort bien lorsqu'ils contrefont les épileptiques ,) il est évident que cette convulsion peut provenir de toute cause qui procure aux muscles sans que la volonté y intervienne , par le moyen des nerfs , le même changement que pourroit y produire un homme en santé par l'ordre de sa volonté ; & comme le moyen par lequel nous excitions ce mouvement par l'ordre de notre volonté nous est caché , & que nous n'en observons uniquement que l'effet , cette dernière mutation du siège du sentiment qui donne naissance à la convulsion pour

ra nous être cachée pareillement. Tout ce que Part peut en pareil cas, est d'observer les mutations du cœur, qui s'ensuivent de cette contraction involontaire des muscles, &c. ces mutations une fois connues, les détruire ou les diminuer, sans comprendre pour cela aucunement de quelle façon ces changements du corps affectent le siège du sentiment. Il faut savoir en quel endroit du cerveau existe cette mutabilité de la pensée à l'occasion du changement du corps, & réciproquement la mutabilité du corps en conséquence du changement de la pensée.

Or, comme les observations de Medecine nous démontrent qu'il peut survenir au corps une infinité de causes qui excitent les convulsions, & qu'il ne s'agit ici que de celles qui ont pour cause principale une plaie; il faut examiner de quelle nature est ce que l'on remarque dans la plaie avoir occasionné les convulsions, c'est ce que nous allons voir tout-à-l'heure.

Ainsi elle peut se trouver dans une plaie, soit que ce soit une matière étrangère qui cause l'irritation, soit la condition même du nerf lésé, soit une trop grande hémorrhagie qui aura précédé.

Une matière étrangère qui cause l'irritation. S'il arrive que se prolongeant tendre & pulpeux de la moelle du cerveau qui constitue la substance proprement dite du nerf, & qui est muni d'un si grand nombre d'enveloppe, dans les grands nerfs, afin de pouvoir être porté sûrement dans les endroits requis, venant à être irrité par quelque matière acre ou quelque autre corps, qui puisse par sa figure mécanique & la dureté de ses parties, lésér & détruire cette pulpe molle, il pourra s'ensuivre la convulsion, car il pourra se trouver dans la plaie des nerfs & des tendons coupés ou dépouillés de leurs enveloppes, de façon que ces matières acres puissent parvenir jusqu'à cette substance pulpeuse qui y est renfermée, & qui est si susceptible d'irritation. Si les nerfs dépouillés sont simplement touchés par quelques liquides étrangers, il est constant qu'il s'en ensuit de cuisantes douleurs & des convulsions. Lorsqu'en conséquence de la carie des dents cette croûte dure qui couvre les nerfs déliés & menus, distribués dans la substance de la dent, se trouve corrodée, un air froid qui frappe ces petits nerfs dépouillés, une particule de sucre, du beurre mou, &c. qui leur sont appliqués, occasionnent, par la douleur aiguë qui s'en ensuit, une convulsion par tout le corps; au même instant que l'on touche simplement au tendon dépouillé de ses enveloppes, tout le corps est attaqué d'un tétanos universel, ainsi qu'on l'a dit plus haut. Lorsque les tendons sont couverts de leurs gaines muqueuses ou grasses, on peut les tirer, les allonger, les condre, &c. sans beaucoup de mal. Or, ces parties si susceptibles de sentiment se trouvant fort souvent dépouillées dans une plaie, une partie-lésée de l'instrument vulnérant, des fragments d'os, ou quelque chose de semblable demeuré dans la plaie, peuvent, en irritant ces parties, produire des maux fort dangereux. Il s'ensuivra le même effet des humeurs épanchées dans la cavité de la plaie; & qui y contractent de l'acrimonie, ainsi que des choses acres appliquées sur la plaie à titre de remèdes; ce qui nous a été confirmé par un exemple d'Hippocrate que nous avançons plus haut.

La condition même du nerf lésé. Il a été démontré dans un nombre infini de citations, que les nerfs & les tendons piqués, & à demi-lacérés, produisoient des convulsions & d'autres symptômes très-dangereux: la vérité de ce que nous avançons se trouve confirmée par quantité d'observations médicales.

Une trop grande hémorrhagie qui aura précédé. Lorsqu'il s'est dissipé du corps une quantité d'humours trop grande, pour que le reste, poussé dans les vaisseaux par

la force du cœur, puisse les remplir également; dès lors la pression ne se fait plus sur les artères du cerveau, & de-là s'ensuit la cessation du mouvement des esprits dans les nerfs du cerveau; de-là aussi la paralysie de tous les muscles, & la défaillance en conséquence d'une affection semblable dans le cerveau; de-là encore l'insaction dans laquelle tombent les liquides tant nerveux qu'artériels. Cependant les parties contractées par le refroidissement du corps, suite naturelle de la diminution du mouvement, dérivent le sang veineux vers le cœur, qui, étant plein, se contracte & meut avec une grande vélocité le sang dans les artères vulnes, où cette liqueur ne trouve aucune résistance. Le sang est donc mu pour lors avec une grande impétuosité dans les vaisseaux du cerveau; de-là vient que le mouvement des esprits dans les nerfs a plus de vélocité, mais se ralentit aussitôt pour s'accélérer de nouveau; dès que le cœur, rempli peu-à-peu, viendra encore à se contracter. Les muscles éprouvent donc en un moment une violente cause de mouvement, qui cesse le moment suivant; ce qui constitue cette contraction alternative, violente & involontaire des muscles, que l'on appelle convulsion.

Les observations que l'on fait tous les jours sur les animaux qu'on égorge, nous le démontrent évidemment: lorsqu'après avoir égorgé des veaux, des moutons, des porcs, &c. le sang flue abondamment en conséquence de l'ouverture des artères terribles, & cesse de ruisseler avec continuité vers le tems de la mort, & ne sort plus que par intervalle, par les raisons que nous avons dit; les animaux éprouvent toujours alors de violentes convulsions jusqu'à ce qu'ils meurent. Lorsqu'en conséquence d'un avortement, ou après un accouchement, presque tout le sang se perd par les vaisseaux de l'utérus alors ouverts, les femmes tombent en convulsion, & périssent souvent tout d'un coup. On remarque la même chose lorsqu'il se fait une trop grande évacuation de liquide par les selles, en conséquence d'une hypercatharsis ou purgation excessive.

C'est pourquoi Hippocrate, *Aphorism. 3. sect. 5.* nous avertit, « que lorsqu'il se fait une abondante éruption de sang, la convulsion & les hoquets en sont une suite accessoire. »

Et ailleurs, *Aphorism. 39. sect. 6.* il dit, « que la convulsion est également occasionnée par la réplétion & l'insatiation. »

Ainsi il assure, *Aphorism. 4. sect. 5.* « qu'une excessive purgation est suivie de convulsions & de hoquets. »

Il dit la même chose en plusieurs autres endroits. Car ce mal arrivant à la suite d'évacuations excessives, désigne qu'il s'est fait une si grande dissipation de liquide, que les vaisseaux vides sont asséchés, & que le sang poussé du cœur ne peut communiquer l'impression du mouvement qu'il a reçue dans les vaisseaux pleins; mais qu'il flue librement & avec impétuosité dans les vaisseaux vides; ce qui détruit l'égalité de pression requise dans les vaisseaux du cerveau, lesquels dépendent la vie & l'humanité. On voit par-là que l'on est menacé d'un grand danger, si la convulsion provient d'une insatiation extrême.

On fait de plus qu'elle trouble toutes les actions.

Les effets que produisent les convulsions sont surprenants & en grand nombre: car il ne reste dans le corps aucune partie qui ne soit troublée, soit que vous considériez les fluides ou les solides, ou les actions même qui en dépendent. Car lorsqu'en conséquence de cette contraction alternative & violente, les muscles tantôt se roidissent & tantôt s'affaissent, le passage du sang par les muscles est empêché dans un moment, & le moment suivant il flue librement & avec une grande impétuosité; les veines voisines des muscles en convulsion se vident fort promptement: de-là vient que

l'impétuosité du sang veineux augmente vers le cœur ; ce qui dérange étonnamment l'égalité de la réception du sang dans le cœur & son expulsion hors du cœur. La respiration est souvent troublée d'étranges façons ; elle devient difficile, & ne se peut faire sans beaucoup d'effort ; il survient quelquefois un violent étranglement, ainsi que l'a fort bien remarqué Arétée, lorsqu'il décrit les effets du *tétanos*. ARÉTÉE'S *Cappad. de Causis & Signis morbis acut. Lib. I. cap. 6. pag. 4.*

On ne remarque pas un trouble moins grand dans les actions animales : car ces violents mouvemens des muscles ne sont point déterminés par la volonté, mais ils surviennent souvent au malade involontairement, & même à son insu : souvent tout sentiment intérieur & extérieur est entièrement aboli ou troublé d'une façon surprenante ; & cela n'est pas étonnant, puisque les convulsions dénotent que cet organe corporel, c'est-à-dire, le cerveau d'où dépend toute l'humanité, est affecté. On remarque pareillement d'étonnans changemens dans les actions naturelles ; les mâchoires font souvent se resserrent de façon qu'il n'est même pas possible de les ouvrir avec un coin ; la déglutition ne peut se faire ; le ventricule & les intestins s'ensistent si considérablement, qu'ils distendent souvent l'abdomen jusqu'à le faire crever ; le réservoir des gros excréments, & la vessie interceptée quelquefois tout-à-fait, ne rendent plus rien ; quelquefois l'urine & les feces s'évacuent sans que le malade s'en aperçoive, &c. En un mot, pour en donner une idée générale, le corps éprouve en conséquence des convulsions, de si énormes changemens, tant dans toute son habitude que dans chacune de ses parties séparément, qu'il ne reste rien de l'ancienne fanté, & que les malades ne sont même pas reconnoissables à ceux qui ont coutume de vivre avec eux.

Arétée a soigneusement remarqué toutes ces particularités dans l'endroit que nous venons de citer, où il finit par dire, « que les vœux des assistants qui auroient été « barbares auparavant, sont maintenant fort raisonnables, lorsqu'ils souhaitent la mort du malade, qui est « le seul moyen qui puisse le délivrer des douleurs aiguës, & des maux affreux qu'il endure. »

Car, souvent si les malades en réchappent, il leur reste des maux très-affligeans occasionnés par la distorsion des membres, par la distraction des muscles, par l'abolition des fonctions du cerveau, &c. car un grand nombre d'observations nous apprennent qu'il est souvent resté toute la vie des paralysies, des atrophies, des démences & autres accidens incurables, à la suite de violentes convulsions.

Enfin il s'ensuit quelquefois des convulsions l'abolition de toutes les actions vitales, animales, naturelles, c'est-à-dire, la mort qui met fin à de si grands maux. Hippocrate, *Aphorismes II. Sect. 5.* dit « que la convulsion qui vient d'une plaie est mortelle. » Et Arétée parlant des convulsions dans le même endroit que nous venons de citer, dit « qu'elles ont coutume d'arriver par des plaies, en conséquence de ce qu'une « membrane, des muscles, ou des nerfs ont été piqués, « ce qui cause ordinairement la mort : car une convulsion occasionnée par une plaie est mortelle, &c. »

On la guérit, 1°. en ôtant le corps irritant par le secours de la Chirurgie ; 2°. en adoucissant ou dissolvant l'acreté ; 3°. en changeant l'état du nerf, (par les remèdes décrits plus haut) 4°. en introduisant dans le corps des alimens liquides, doux, amis des nerfs, pris sans cesse en petite quantité ; 5°. en arrêtant en même-tems l'hémorrhagie.

On trouve dans les Auteurs un satras de remèdes antispasmodiques : mais comme les convulsions naissent souvent de causes fort différentes, & souvent tout-à-

fait opposées, il est aisé de voir qu'il n'y a aucun remède qui soit d'un usage général pour toutes sortes de convulsions, mais qu'il faut commencer par en chercher la cause, pour parvenir à déterminer le remède capable de dissiper ou d'adoucir cette cause connue. Or, comme il survient des convulsions à l'occasion des plaies, en conséquence de quelque matière irritante logée dans la plaie, on parce que les nerfs, les tendons ou les membranes sont piqués, on à demi lacérés, on enfin par rapport à une grande perte de sang : tout l'objet de la cure se réduit donc à ces trois indications. C'est pourquoi on traitera ci-dessous des moyens par lesquels on peut apaiser ou adoucir tout irritant. Il fera mention aussi par la suite de ceux qui détruisent la condition naturelle du nerf, ou du tendon affecté, on indiquera enfin les remèdes propres à arrêter l'hémorrhagie & à réparer la déperdition du sang.

1°. Si une épine reste fichée dans un endroit nerveux, sous l'ongle, par exemple, & qu'elle offense les papilles nerveuses, dépourvues, souvent après des douleurs aiguës, survient la convulsion à laquelle il ne sera pas facile de remédier tant que l'épine restera dans cet endroit. C'est pourquoi il faut, avant qu'il est possible avant de poser le premier appareil, examiner s'il ne se rencontre rien de semblable dans la plaie. Mais on a dit ci-dessus de quelle façon cela se pratique, & avec quelle précaution on doit retirer ces corps étrangers.

2°. L'acrimonie naît rarement dans une plaie des humeurs qui y affluent, à moins qu'une grande escachymie ne prédomine dans le corps, ou qu'on n'ait pris en alimens une grande quantité de substances acres ; elle provient beaucoup plus fréquemment de l'application des remèdes acres, lorsqu'on applique imprudemment de l'arsenic ou d'autres corrodens à des plaies faites aux endroits nerveux ou tendineux. Dès que l'on connoît la nature de ces substances, il est question de détruire leur action, ou de l'énerver par d'autres dont la qualité opposée puisse corriger l'acrimonie connue. De-là vient qu'on ne peut encore, en pareil cas, employer rien de général : mais qu'il faut appliquer un remède convenable à l'espece particulière d'acrimonie dont la plaie est affectée. Cependant les baumes mous produisent toujours un bon effet, parce qu'ils empêchent que les parties ne soient corrodées par les matières acres, & qu'en les enveloppant en même-tems de cette graisse douce dont ils abondent, ils les émoussent.

3°. La cause de la convulsion, en conséquence d'une plaie, est souvent la lésion d'un nerf, qui étant en partie coupé est tirailé dans les fibres qui sont restées entières, d'où naissent une cuisante douleur, la convulsion, & les autres maux détaillés ci-dessus. Or, tous ces accidens proviennent d'une lente & continuelle distraction des fibres nerveuses, que la douleur accompagne toujours, comme on le voit par la définition qu'on en a donnée plus haut. Tous remèdes donc qui détruisent la douleur, détruisent pareillement la convulsion née de cette cause. Or, ces remèdes ou agissent sur la cause même de la douleur, ou rendent les nerfs incapables de sentiment, & détruisent le commerce entre le nerf affecté & le cerveau ; ou enfin en assoupissant le *sensorium commune*, de façon qu'il ne soit point affecté par cette mutation du nerf qui provient de la cause de la douleur. Nous allons voir maintenant que ces sortes de remèdes ont été employés avec beaucoup de succès lorsqu'il s'est agi de calmer les convulsions.

Car les remèdes que l'on a cités plus haut, comme propres à détruire la cause de la douleur, les premiers & les plus universellement en usage, sont tous les relâchans & les émolliens, qui, étant appliqués sur les fibres

fibres nerveuses, se disposent de façon qu'elles puissent être distendus sans crainte de rupture. Or, on a employé de tous tems les mêmes remèdes à apaiser les convulsions.

Hippocrate, de *Morbis Lib. III. cap. 12.* recommande pour la guérison du tétanos le bouillon de poule gras & chaud, les fomentations de substances tièdes, humides & grasses, renfermées dans des vessies ou des facbets, & appliquées de tous côtés, mais surtout sur les parties souffrantes. Il ordonne pareillement des onctions copieuses & fréquentes d'huile chaude; & ailleurs, de *Internis affligentibus, cap. 54.* il recommande pour le tétanos, occasionné par une plaie, des onctions de matières grasses faites devant le feu, des fomentations, des attridifans, des fumeurs excités par une infusion d'eau tiède sur le corps; il ordonne pour boisson de l'eau mêlée tiède si le malade peut boire: sinon il veut qu'on la lui fasse prendre par le nez, &c. De plus, dans l'*Aphor. 22. Sect. 5.* où il fait mention de l'utilité du chaud, il dit qu'il fait cesser les douleurs, calme les frissons, les convulsions, le tétanos; & il assure, au contraire, dans le même endroit que le froid occasionne les convulsions & le tétanos; car la chaleur relâche tout au point de pouvoir être tirailé, & fléchi sans crainte de rupture. Le froid rend tout fragile, & le contracte ainsi qu'on le voit par les expériences qu'on rencontre à chaque pas. C'est ce que recommande aussi Celse, *Lib. IV. cap. 3.* qui veut que l'on plonge entièrement dans l'huile chaude ceux qui sont ainsi affectés, ou bien dans de l'eau chaude dans laquelle on a mis en décoction du sténagrec & à laquelle on a ajouté une troisième partie d'huile.

Galien, ainsi qu'on l'a vu dans l'endroit cité, détourne les convulsions dont il étoit menacé en conséquence d'une violence distraction des ligamens, en versant continuellement sur la partie de l'huile chaude, & il la faisoit revenir aussitôt qu'il cessait. Artète, de *Curat. Morb. Acutor, Lib. I. cap. 6, page 85.* propose les mêmes remèdes pour la guérison du tétanos, ce qui nous fait voir que les anciens Médecins ont d'un consentement unanime ordonné pour la guérison des convulsions des remèdes très-mous, lesquels adouciennent parfaitement presque toutes les douleurs.

Il est aussi fort aisé de voir que si le nerf, dont la lésion trouble tout le *sensorium commune*, peut être détruit sans crainte d'un plus grand danger par la section, la compression, les cautiques, il n'y a plus à appréhender la convulsion, parce qu'alors tout commerce est détruit entre le cerveau & le nerf lésé; c'est ce que nous apprenons particulièrement par les observations de Médecine sur la guérison d'une certaine espèce d'épilepsie, dans laquelle on sent dans quelque partie, par exemple, le gros doigt du pied, (comme Van-Suieten en a été témoin) une espèce de chatouillement, tel que si des fourmis se promenoient dans cette partie: ce mouvement monte le long de la jambe, de la cuisse, de l'abdomen jusqu'aux entrailles, & pour lors tout le corps entre d'abord en convulsion. Si lorsqu'on sent naître ce mal dans le doigt du pied l'on seroit bien fort assés-tôt toutes les parties, par le moyen d'une ligature au-dessous du genou, on seroit exempt du paroxysme. On a toutefois tiré un grand avantage en pareil cas, d'une brûlure faite profondément par l'application d'un cautique, à l'endroit où naît d'abord cet étonnant mouvement, à dessein de détruire ce petit nerf, dont l'affection pouvoit troubler tout le corps de tant de façons surprenantes. Cette maxime est confirmée par ce que dit Celse, *Lib. V. cap. 26. N°. 22. page 291.* « que lorsqu'un nerf paroît blessé il faut le couper. Car lorsqu'il est endommagé il peut s'en suivre la mort, au lieu qu'en le coupant on salue le malade. »

Or, les remèdes qui, par leur vertu narcotique, éteignent

leint le *sensorium commune* au point d'y éteindre le sentiment de douleur, apaisent souvent, par leur surprenante propriété, ces violens mouvemens convulsifs, comme on le voit souvent, surtout dans les convulsions hytériques. Cependant on ne trouve pas que les anciens Médecins aient fait bien fréquemment usage de ces remèdes en pareilles occasions. Hippocrate seulement, de *Internis affligentibus, cap. 54.* recommande entre autres remèdes, pour la guérison du tétanos, de la graine de jusquiame infusée dans du vin, à quoi on ajoute ensuite une égale partie d'huile pour en oindre, après les avoir fait chauffer, la tête & le corps.

4°. Hippocrate avoit établi pour règle générale dans la guérison des maladies « de remédier, par l'évacuation, » aux maladies provenant de réplétion, & de remédier au contraire par réplétion à celles qui produiroient d'inanition. » Lors donc qu'en conséquence de ce que les vaisseaux sanguins ont été coupés, il s'est fait une grande perte de sang, de façon que l'égalé pression en est troublée dans les vaisseaux du cerveau, les convulsions qui en proviennent ont pour cause la trop grande inanition; on y remédiera donc par la réplétion. Ces antispasmodiques si vantés, l'esprit de corne de cerf, la teinture & l'huile de soie crue, & de fuccin, le castoreum, ces belles huiles aromatiques qui tombent goutte à goutte, & qui dans d'autres occasions calment si merveilleusement ces mouvemens déréglés du système nerveux nuisent ici par leur vertu stimulante, en ce qu'augmentant le mouvement du sang, ils chassent, par l'ouverture des vaisseaux coupés, le peu qui en est resté dans les vaisseaux jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Toute la cure consiste en ce que les vaisseaux assésés par la trop grande inanition soient distendus derechef par un nouveau & bon liquide. Mais il se rencontre à ceci une grande difficulté; car les aliments ne s'assimilent à notre nature, & n'acquièrent les qualités nécessaires aux fluides humains, que par le concours des viscères & des vaisseaux, & par leur mélange avec les bonnes humeurs qui y étoient déjà en grande quantité. Or, après une grande perte de sang, il ne se trouve plus cette grande quantité de bonnes humeurs, qui, en état de santé, absorbent & font disparaître le peu de crudité qu'il peut y avoir, & qui entrent par le canal thorachique dans la veine sous-clavière. Cette même cause affaiblit tout à la fois l'action de tous les vaisseaux, & de tous les viscères; ce qui fait cesser, ou du moins languir ces deux causes si efficaces qui culsent la matière crue. Tout ce que l'on peut donc faire avec quelque succès, est d'introduire des liquides, qui, étant très-sensibles aux humeurs saines, ne contiennent en soi aucune acrimonie stimulante, & qui puissent être supportés sans incommodité par un corps débile, & transformés par ce qui reste d'action aux vaisseaux & aux viscères, quoique languissantes. C'est pourquoi l'on retire de grands avantages de tous les remèdes dont on a spécifié les effets à l'article *Fibra*, du nombre desquels sont principalement les bouillons de viande, dans lesquels les humeurs élaborées dans le corps de l'animal sain se dissolvent en bouillant dans l'eau, surtout si on ajoute un peu de jus de citron qui corrige la pente prochaine qu'ils ont à la putridité. C'est pour la même raison que l'on met dans ces bouillons un peu d'oseille, ou y ajoute aussi du riz, de l'orge de l'avoine & de semblables grains très-amollissans. On les donne en petite quantité, & souvent, de crainte de surcharger le corps d'alimens, & pour procurer insensiblement la réplétion des vaisseaux qui puisse soutenir la vie, mais si faiblement, que les vaisseaux blessés puissent se consolider, & qu'il n'y ait point à craindre qu'une trop subite réplétion des vaisseaux, ou l'augmentation du mouvement occasionnent de nouveau la dilacération des vaisseaux dont la concrétion commençoit à se faire. Car on a vu

roit peine à croire, si l'on n'en étoit convaincu par de sûres observations, avec combien peu de sang la vie peut se soutenir; nous en trouverons la preuve dans un exemple mémorable que nous avons rapporté ci-dessus, & l'excellence de cette méthode est prouvée par l'heureux succès qui s'en est ensuivi dans les femmes, qui, en conséquence d'un avortement, perdent souvent presque tout leur sang, & tombent en convulsion; car on en a arraché heureusement des bras de la mort où on les croyoit déjà, en remplissant insensiblement les vaisseaux de cette façon.

On trouve dans Lower, de Corde, pag. 70, 71. une fort belle observation, qui nous fait voir quel secours nous devons attendre des bouillons de viande lorsqu'il s'est fait une grande perte de sang, il dit tenir cette histoire d'un Medecin très-digne de foi.

* « Un jeune homme de seize ans ayant perdu une grande quantité de sang, en conséquence d'un flux qui dura continuellement pendant deux jours, sans qu'on pût l'arrêter, ni par le moyen de médecines, ni par aucun autre secours de l'art; ses amis & les assistants eurent soin de lui faire prendre des bouillons, & comme il les aimoit il les prenoit avidement; le sang coula bien-tôt avec plus de vélocité, & la chose enfin vint au point, que presque toute la masse du sang étant écoulée, tout ce qui fluoit alors étoit tenu & pâle, & n'avoit ni la nature, ni l'apparence du sang à quoi il ressembloit moins qu'un bouillon qu'il avoit pris en si grande quantité; ce flux aqueux fut le même pendant un jour ou deux, sans que le mouvement du cœur ait été interrompu jusqu'à ce que ce flux s'étant enfin arrêté, la santé de ce jeune homme se rétablit peu à peu, & il forma ensuite un homme vigoureux & puissant. »

5°. On a expliqué ci-dessus de quelle façon on peut arrêter l'hémorrhagie, on y a vu que l'on pouvoit arrêter par les secours de l'art quantité d'hémorrhagies. Mais lorsque la main ne peut atteindre au vaisseau lésé, comme lorsqu'il se trouve dans les parties internes du corps, il est plus à propos pour lors d'appliquer une ligature aux jambes & aux cuisses & de la serrer assez fort pour empêcher en comprimant les vaisseaux que le sang ne retourne de ces parties si facilement au cœur. On arrêtera du moins par ce moyen l'hémorrhagie pendant quelque-tems, & peut-être cette intermission donnera-t-elle occasion aux vaisseaux lésés de se contracter & se consolider; mais l'hémorrhagie étant cessée, il ne faut relâcher que peu-à-peu ces ligatures, & non tout-à-fait d'une seule fois de crainte que l'hémorrhagie ne recommence. Si le corps & l'esprit jouissent d'un parfait repos, si l'on ne fait qu'entretenir la vie dans cet état de débilité, & que l'on ne donne au malade aucun cardiaque pour le fortifier, il y a tout lieu d'espérer beaucoup, même dans les cas les plus dangereux.

Une petite tumeur & une légère inflammation sont de bon augure dans une plaie; mais ces symptômes sont dangereux s'ils viennent à augmenter. Les bains, les fomentations, les anodyns, les antispasmodiques appliqués à la partie lésée & à tout le reste du corps sont d'un usage salutaire. Il en a été parlé dans l'histoire & la cure de l'inflammation. Voy. *Inflammatio*.

On a fait observer ci-dessus qu'après une plaie un peu considérable il naît le second ou le troisième jour sur le bord de la plaie & dans son fond une grande chaleur, de la douleur, une rougeur & une tumeur, & que tous ces symptômes surviennent toujours aux blessés dans un corps même très-sain; cette légère inflammation étant presque toujours accompagnée d'une petite fièvre, n'est donc jamais de mauvais augure. Car les ex-

trémités coupées des vaisseaux étant contractées résistent aux liquides qui y affluent, d'où naît l'obstruction. Les forces de la vie lorsque cette petite fièvre subsiste, pressant avec impétuosité les extrémités obstruées des vaisseaux, occasionnent une légère inflammation, laquelle est suivie d'une douce suppuration, qui sépare les extrémités des vaisseaux & le liquide im-muable, & qui rétablit le libre abord des humeurs par toute la superficie de la plaie, qui procure la régénération de la substance perdue & la réunion des parties séparées. Ce qui nous est confirmé au même endroit par les observations d'Hippocrate, qui prenant toujours la nature pour guide, avoit regardé comme un grand mal s'il ne paroisoit point de tumeur dans les grandes plaies. Mais dans un autre endroit il regardoit les tumeurs lâches comme d'un bon présage dans les plaies, & regardoit les tumeurs crues, comme le signe d'une trop grande inflammation.

C'est ce que Celse, *Medic. Lib. V. cap. 26. pag. 295. & 296.* a parfaitement bien exprimé.

« Il est dangereux, dit-il, que la plaie se tuméscie trop, & il est plus dangereux qu'elle ne se tuméscie point du tout: l'un est la marque d'une grande inflammation, l'autre indique un corps presque mort, &c. Mais on ne doit point du tout s'effrayer de la fièvre dans une grande plaie, tant qu'il y a inflammation; mais c'est le qui survient à une légère plaie ou qui subsiste après l'inflammation, ou excite le délire, &c. est dangereux. »

Mais lorsqu'à l'occasion d'une grande obstruction autour de la plaie ou de l'augmentation considérable du mouvement, causée par la fièvre qui est survenue, la douleur, la tumeur, la rougeur & la chaleur augmentent considérablement; si est visible que l'inflammation y est alors plus grande qu'il n'étoit besoin, selon les observations des phénomènes communs à toutes sortes de plaies. Si elle continuoient donc, elle détruiroit la partie par une corruption gangreneuse, ou du moins il s'en ensuivroit une excessive suppuration qui sépareroit la partie enflammée indissoluble des autres parties vivantes; ce qui ne se peut faire sans une grande perte de substance corporelle, & surtout de la tunique celluleuse dans laquelle il paroît que réside le principal siège de la suppuration, d'où s'ensuivent une plus lente consolidation de la plaie, une cicatrice plus difforme, & tous les autres maux qui peuvent naître de la consommation des parties par une trop grande suppuration. Il est donc nécessaire de détruire la trop grande inflammation par des remèdes convenables, ce que l'on fera en relâchant les vaisseaux & en dissolvant les fluides, qui en vertu de leur ténacité inflammatoire s'étoient agglutinés. C'est pourquoi les bains, les fomentations, &c. faites d'herbes très-amollissantes, sont alors d'un grand usage, il faut en même-tems examiner si la cause inflammatoire existe dans la plaie même, ou si on peut l'attribuer à la fièvre causée par la trop grande impétuosité, ou à la diathèse inflammatoire du sang. Les remèdes topiques suffisoient souvent dans ce premier cas. Mais il seroit nécessaire dans le second d'avoir recours aux remèdes généraux propres à calmer l'accélération du mouvement, ou à dissoudre l'épaississement inflammatoire. Or il en a été fait mention en partie à l'article *Obstructio*, & l'on en a parlé aussi dans l'histoire & la cure de l'inflammation. Voy. *Inflammatio*.

Les antispasmodiques sont :

1. Les laxatifs ; 2. les délayans ; 3. les résolvens ; 4. les absorbans, tels que les yeux d'écrevisses, les perles, l'ivoire, la corne de cerf, le sang de bouc, la dent de sanglier & le pié d'élan, (voyez l'art. *Acida*) ; & 5. les opiatés dont on a déjà parlé.

Le sang qui s'est épanché d'une plaie dans une cavité du corps doit en être tiré promptement, en mettant le malade dans une situation convenable ; on en fûçant le sang par le moyen d'une sonde creuse, s'il n'est point grûnelé, ou après l'avoir délayé d'abord en dilatant l'ouverture de la plaie, ou en faisant une contre-ouverture.

Hors les endroits du corps dans lesquels les humeurs séparées du sang s'accroissent pour les usages requis, ou pour être chassées du corps, à peine trouve-t-on des cavités vuides ; il est certain que tout le crâne est plein, que le thorax, que l'abdomen le sont aussi. Car si des blessures ont percé ces cavités, les parties qui y étoient enfermées sortent par la plaie si-tôt qu'elles trouvent une issue ; cependant le sang qui s'extravase des vaisseaux coupés peut comprimer les parties contenues dans ces cavités du corps, de façon qu'il occupe alors l'endroit qui devoit occuper naturellement les viscères logés dans ces cavités. Le sang épanché dans ces cavités fera donc nuisible en ce qu'il comprimera l'action des viscères qu'elles contiennent, & venant à se corrompre il pourra par l'acrimonie qu'il aura acquise, corroder & corrompre toutes les parties qu'il touche : & comme en se putréfiant il s'atténue en même-tems, il pourra étant rebu par les veines absorbantes ouvertes dans toute la superficie tant interne, qu'externe du corps, infecter de purulence toute la masse du sang & produire des maux très-dangereux.

Hippocrate, *Aphor.* 20. *Secl.* 6. avoit dit, comme on l'a vu ci-dessus, que le sang épanché dans le ventre contre nature suppurait nécessairement. Et Galien, dans son Commentaire sur ce passage, a entendu par *suppurer*, toute cavité contre nature, & avertit en même-tems que l'on doit entendre ici par le mot de suppuration, toute dégénération du sang quelle qu'elle soit. Il ne paroît cependant pas vraisemblable d'entendre par *suppuration*, la suppuration proprement dite ; mais que le sang extravasé & contenu dans une cavité contre nature, se fait passage par les issues que la suppuration a faites, sans que ce sang extravasé se convertisse en véritable pus.

On fait qu'entre ces grandes cavités du corps, l'on trouve de tous côtés sous la peau & entre les muscles, une tunique appelée celluleuse ou graisseuse, qui étant très-susceptible de dilatation, cède au sang épanché & peut-être distendue en une masse souvent considérable, comme nous le voyons par les anevrysmes faux & les meurtrissures qui s'ensuivent d'une grande contusion. Le sang se fixant dans ces cavités contre nature, poura également par la pression & la corruption qui surviendront, produire quantité de maux : ainsi l'indication précise est de le retirer au plutôt si cela se peut commodément. Il semble cependant qu'on doive remarquer que le sang épanché peut demeurer long-tems sans se corrompre, si l'air n'y a aucun accès & qu'il est possible quelquefois de le résoudre par l'application de remèdes délayans & dissolvans, de façon qu'étant repris par les vaisseaux absorbans, il se dissipe insensiblement. Mais on a parlé de cette particularité à l'article *Contusio*.

Lors donc que le sang extravasé loge dans une cavité du corps où il nuit par la compression des parties, ou qu'il est à craindre qu'il ne se corrompe, & qu'il n'y a aucune espérance que le sang épanché puisse se dissiper, il faudra avoir recours à l'art pour l'en retirer, or on y parviendra.

Par la situation du corps, qui doit être telle alors que le sang extravasé puisse en vertu de son propre poids s'écouler par l'orifice de la plaie. Il est d'une grande conséquence en pareil cas de connoître la position du corps dans laquelle le blessé étoit au moment qu'il reçut la blessure ; car il faut autant que faire se peut mettre alors le corps dans cette même situation : car autrement la membrane graisseuse bouche l'ouverture de la plaie,

de façon que rien ne peut sortir. De plus il faut mettre l'orifice de la plaie dans la situation la plus inclinée qu'il sera possible, afin que le sang puisse sortir. S'il y a, par exemple, du sang épanché dans la cavité de l'abdomen, il faudra que le malade soit couché sur le ventre. Paré a retiré du sang logé dans la cavité de la poitrine, en plaçant le blessé de façon qu'il avoit les pieds plus élevés que la tête, & le tira par ce moyen des bras de la mort, ainsi qu'on l'a dit plus haut.

En fûçant par le moyen d'une sonde creuse. On a recours à cette opération lorsque le sang épanché est logé dans la cavité de l'abdomen & surtout dans celle de la poitrine ; on prend alors une sonde creuse de plomb flexible, ou de cuir ou de baleine, dont le bout est obtus, de crainte qu'il n'offense les parties, & l'introduisant dans la cavité du corps, on peut par son moyen retirer le sang extravasé, ou en fûçant, ou en y ajoutant une seringue. Mais lorsque le sang est ramassé sous la peau dans les cellules de la membrane graisseuse, il est aisé de voir que cette méthode n'est d'aucun usage.

Mais on ne pourra retirer le sang extravasé ni en mettant le corps dans une situation convenable, ni en fûçant avec la sonde creuse, s'il n'est fluide : si donc il est déjà en grumeaux, il faudra premièrement le délayer, afin qu'il puisse passer par l'orifice de la plaie ou par l'ouverture de la sonde : on prend alors de l'eau & du miel avec une petite quantité de savon de Venise, on y ajoute quelques grains de sel marin & un peu de vin, on injecte cette liqueur tiède, une douce agitation ou le propre mouvement de la respiration la mettent en action avec le sang épais qu'elle délaye & dissout, ensuite on retire la liqueur injectée en mettant le corps dans une disposition convenable, ou en fûçant ; ce que l'on réitère jusqu'à ce que la liqueur revienne pure, & qu'elle ne soit plus teinte de sang. Paré, dans l'exemple que nous venons de rapporter, a retiré des grumeaux de sang restés dans la cavité du thorax avec une simple décoction d'orge & de miel, & injectant le jour suivant une infusion de centauree, d'absinthe & d'aloes, afin de mieux nettoyer ces endroits. Il fut surpris que le blessé avoit un sentiment d'agréable amertume & des nausées. Il est aisé de voir que l'on ne peut avoir recours à cette méthode tant qu'il y a à craindre l'hémorrhagie.

Lorsque le sang extravasé est coagulé, on le peut délayer par les préparations suivantes ou autres semblables.

Prenez de miel commun, deux onces ;
de savon de Venise, deux dragmes ;
de sel marin, quatre dragmes ;
d'eau de pluie, douze onces.

Melez.

Ou,

Prenez de sel ammoniac, &c. } de chaque, 3 dragmes ;
de nitre, }
d'urine récente d'une personne saine, douze onces ;
de miel commun, deux onces.

Melez.

Ou,

Prenez d'aloes dissous dans de l'eau, bien dépuré de ses résidus résineux, &c. épais émis lentement, quatre dragmes ;
de sel ammoniac, &c. } de chaque, deux dragmes ;
de borax, }
de miel pur, deux onces ;
d'eau de pluie, neuf onces ;
de vin blanc de France, deux onces.

Melez.

Injectez-tiede l'une ou l'autre de ces préparations, & agitez-la doncement avec le sang qui est en stagnation : elle le délayera, le résoudra, l'empêchera de se putréfier & en facilitera l'évacuation. C'est pourquoy elles font fort en usage lorsque du sang extravasé dans quelques cavités du corps, s'y est coagulé, ou y reste en stagnation.

En dilatant l'ouverture de la plaie ou en faisant une contre-ouverture. Car si la plaie est trop étroite ou que le péricule adipeux pressé dans l'ouverture de la plaie en ait obstrué l'orifice, il faut en ce cas avoir recours à la dilatation. Il arrive quelquefois aussi que l'ouverture de la plaie se trouve plus élevée, & que le sang épanché logé plus bas ne peut s'évacuer par l'orifice de la plaie, à moins que de renverser le corps, situation que le blessé ne pourroit soutenir long-tems, sans en être incommodé. Par exemple, lorsqu'une blessure faite à la partie supérieure du thorax, ayant coupé des vaisseaux, il s'accumule une grande quantité de sang dans la cavité de la poitrine, le sang se logera vers les parties postérieures du thorax, où le diaphragme descendant fort bas augmente beaucoup la capacité du thorax, & il ne pourra sortir aisément par l'ouverture de la plaie, si le blessé n'a la tête en embas. Mais en ce cas on retire plutôt le sang en faisant une contre-ouverture à la partie postérieure & inférieure du thorax dans l'endroit affecté. Il en sera de même, par exemple, si, à l'occasion d'une plaie faite aux lombes, le sang se loge dans la cavité de l'abdomen, dont en vertu de son poids il occupera la partie antérieure & inférieure qui faille un peu & d'où on pourra par le moyen de la paracentèse faite dans cet endroit, le tirer plus aisément, au lieu de le faire sortir par l'ouverture de la plaie, en pressant l'abdomen & en changeant la situation du corps. La contre-ouverture de la plaie est pareillement nécessaire lorsque le sang épanché dans le péricule adipeux, s'est fait, en descendant, un passage vers un endroit incliné.

Si la plaie pénètre en quelque partie ferme, il faut procurer aux matières sordides une issue par où elles puissent s'évacuer, ce qui se fait en comprimant, en levant en haut la partie, ou dilatant la plaie, ou en faisant une contre-ouverture.

Il arrive quelquefois que l'instrument vulnérant enfoncé fort avant, descend entre les parties du corps surtout le long du péricule adipeux, alors les liquides épanchés des vaisseaux coupés dans la cavité de la plaie, & le pus qui se fera amassé s'y logeront, & descendant en conséquence de leur pesanteur dans la membrane graisseuse, facile à se dilater, ils augmenteront la profondeur de la plaie, & ne pourront sortir facilement par l'orifice de la plaie qui se trouve dans un lieu plus élevé. Souvent même la matière amassée s'ouvrira des passages surprenans & prodigieusement sinueux par le péricule adipeux entre les muscles, ce qui rendra la cure de la plaie très-difficile. Le meilleur moyen pour s'assurer de cette circonstance, sera d'introduire doucement de l'eau-tiede dans l'orifice de la plaie par le moyen d'un siphon ; car le plus ou moins d'eau introduite déterminera la profondeur de la plaie & l'étendue de la cavité cachée. Car si on recherche avec la sonde la profondeur de la plaie ; souvent en s'y prenant trop rudement, la sonde passant par le péricule adipeux fait une nouvelle déchirure, ce qui rend ensuite la cure plus difficile.

On en trouve un exemple dans Hildan, *Observat. Chir. Centur. IV. Observo. 84. pag. 358.*

Un paysan dans un combat singulier, reçut un coup d'un couteau pointu dans la hanche, presque vis-à-vis la région de l'article. Le Chirurgien qui fut mandé, ayant introduit la sonde, trouva que la plaie mon-

toit vers l'os sacrum. Mais comme le malade le troisième jour ressentait une grande douleur, qu'il avait de la fièvre, & qu'il y avait inflammation & d'autres symptômes très-dangereux ; on appella Hildan, qui ayant introduit la sonde par l'ouverture de la plaie, trouva que la plaie continuoît par le milieu de la fesse vers le milieu de l'anus.

On comprend aisément qu'une plaie faite avec un couteau n'a pu pénétrer du même coup dans une direction si opposée, mais que ces deux voies contraires avoient été faites par la sonde ; ce qui fait voir que quand il s'agit de connoître la profondeur d'une plaie, on doit introduire la sonde avec beaucoup de légèreté & de prudence ; mais il est encore plus sûr d'introduire de l'eau par le moyen d'un siphon, pourvu qu'on ne le fasse pas avec violence ; car l'eau même injectée avec trop d'impétuosité, pourroit dilacerer le péricule adipeux, & former des sinus surprenans.

En comprimant, ou liant. Lorsque par le moyen d'une injection d'eau tiede, ou d'une prudente recherche avec la sonde, on fait jusqu'à pénétrer la profondeur de la plaie, pour lors on applique sur l'endroit de son fond une compresse, que l'on assujettit ensuite en l'entourant d'un bandage ; & l'on empêche par-là que les humeurs amassées dans la cavité descendant plus bas. Ensuite on change par degrés la situation de la compresse aux pansemens suivans, de sorte qu'elle approche de plus en plus de l'ouverture de la plaie, en montant ainsi doucement des parties inférieures vers les supérieures : on laisse cependant l'ouverture de la plaie libre, afin que les matières contenues dans la cavité de la plaie puissent sortir aisément ; & pour cet effet on dirige la ligature de façon qu'elle ne presse que la plus basse partie du fond de la plaie sans en comprimer l'orifice, où, pour la même raison, on ne doit pas mettre de tentes.

En lavant. Lorsque les humeurs épanchées sont en stagnation dans la cavité de la plaie, & qu'elles y séjournent long-tems, ne pouvant sortir aisément à cause de la situation élevée de l'orifice de la plaie, le séjour & la chaleur du lieu les corrompent, & elles peuvent dégénérer en une acrimonie fort maligne. Le pus même très-doux retenu fort long-tems dans la plaie, devient ichoreux, ténu & acre ; toute la superficie de la plaie en sera par conséquent mal affectée, & deviendra sordide. Or, tant que la superficie de la plaie n'est pas pure, les parties ne pourront ni croître, ni s'unir, quoiqu'on les ait rendues contiguës par le moyen d'une compression convenable & d'un bandage. Il est donc nécessaire de dépurar d'abord la plaie avec les remèdes que les Chirurgiens nomment digestifs : mais on ne peut pas les appliquer sur la superficie de la plaie ; à moins qu'ils n'aient été d'abord délayés, de façon qu'introduits par l'ouverture de la plaie, ils en puissent pénétrer tous les endroits. Tous ceux donc que l'on a donnés plus haut comme propres à dépurar les plaies sordides, conviennent ici, mais étant délayés dans l'eau ou dans un semblable véhicule, afin qu'ils puissent pénétrer partout. L'aloès & la myrrhe battus avec un jaune d'œuf, en y ajoutant un peu de sel ammoniac, & délayés ensuite dans l'eau, font ce qu'il y a de mieux pour le cas présent.

En dilatant la plaie, ou en faisant une contre-ouverture.

Après avoir mis en œuvre pendant plusieurs jours la pression & la ligature, à dessein de comprimer le fond d'une plaie profonde, & injecté ces digestifs dépurans, si la plaie n'est pas dans un meilleur état, il faut avoir recours à d'autres remèdes : Si l'orifice de la plaie est si petit que les liqueurs amassées ne puissent sortir de sa cavité, il faut pour lors la dilater : mais si l'ouverture de la plaie est sinuée de façon que les liquides courent dans sa cavité, ne puissent ni par leur propre pesan-

teur, ni en changeant la situation du corps, sortir facilement; il faut pour lors faire une contre-ouverture, par laquelle tout ce qui, retenu dans la *plaie*, y deviendrait nuisible puisse sortir de soi-même & plus commodément.

Or, voici de quelle façon on doit s'y prendre :

On bonche d'une tente l'orifice de la *plaie*, afin que rien ne puisse sortir; pour lors les humeurs amassées se rassembleront d'elles-mêmes dans la partie la plus basse du fond de la *plaie*, & y formeront une tumeur qui indiquera l'endroit où doit se faire la contre-ouverture. Il résultera la même chose, si l'eau, introduite par le siphon, presse en-dehors le fond de la *plaie*, ou si la sonde, introduite par l'ouverture de la *plaie*, peut parvenir jusqu'au fond, de façon que le Chirurgien puisse en sentir le bout avec le doigt. Car alors pour faire la contre-ouverture, on coupe en sûreté les tégumens sur le bout de la sonde. Mais si la *plaie* est descendue fort avant entre les parties épaisses & musculueuses, de façon cependant que le fond de la *plaie* ne s'approche pas de la peau, mais s'enfonce dans les parties intérieures, il est difficile de faire une contre-ouverture avec succès. Il est plus à propos pour lors, après avoir bouché l'orifice de la *plaie*, d'appliquer des cataplasmes sur l'endroit où l'on juge être son fond, dans l'espérance que les parties étant mollifiées pourront céder plus facilement aux liquides amassés dans la cavité, & que l'on trouvera par ce moyen l'endroit que l'on doit ouvrir.

La dilatation se fait avec un bistouri, en introduisant dans la *plaie* des tentes de linge, des éponges, de la racine de gentiane & autres choses semblables seches attachées à un fil, lesquelles venant à se gonfler par l'humour qu'elles absorbent, en dilatent l'ouverture.

La dilatation d'une *plaie* se fait avec le bistouri mieux que tout autrement : on ressent en effet une douleur aiguë tandis qu'il coupe les parties vivantes, mais elle cesse dans l'instant ; au lieu que les autres moyens qu'on emploie à la dilatation d'une *plaie*, excitent par une lente distraction une douleur fort aiguë & de longue durée, & contondent en même-temps les lèvres de la *plaie*, dont il faudra, en conséquence de cette contusion, que la séparation se fasse par la suppuration. Ceux donc qui par une vaine crainte ont horreur de la section qui doit se faire avec le bistouri, éprouveront des douleurs bien plus cruelles que celles qu'il auroit causées.

Or pour faire la dilatation d'une *plaie* sans section, on introduit dans son orifice des tentes de linge, ou de semblables corps spongieux très-secs qui se distendent en absorbant les humeurs affluantes, & tiraillent par conséquent l'orifice trop étroit de la *plaie*; & ce n'est point avec une médiocre force que ces corps secs spongieux écartent du point de contact, en s'imbibant, les parties qui les compriment : car l'eau a cette admirable propriété que nous connoissons par une infinité d'expériences, quoiqu'il soit très-difficile d'en donner l'explication, de distendre en un fort gros volume les corps dans lesquels elle s'insinue avec un effet si considérable, que l'on leve avec cette seule force des poids énormes, & que l'on fend les pierres les plus dures en enfonçant des coins de bois très-secs, & les humectans ensuite; ce que font ordinairement les ouvriers pour détacher des rochers, ces énormes masses de pierre dont ils font des meules de moulin. *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, an. 1730, pag. 391. BOYLE, de Utilit. Philosoph. experiment. pag. 555.*

Nous ne sommes pas même encore parvenus à connoître toute l'étendue de son pouvoir, il suffit de savoir qu'elle ne trouve aucuns obstacles, si puissans qu'ils soient.

On introduit dans l'orifice de la *plaie* des morceaux de linge très-secs roulés en forme de tentes, un morceau de racine de gentiane qui est très-spongieux, ou une éponge comprimée : on les y assujettit ou avec une emplâtre ténace, ou avec une ligature convenable, de façon qu'ils ne puissent sortir, lorsqu'en absorbant les humeurs qui y pénètrent, ils commencent à se gonfler : ainsi toute cette force par laquelle les corps spongieux sont distendus, est employée à la dilatation de la *plaie* : mais entre toutes les choses dont on se sert pour dilater la *plaie*, suivant cette méthode, il n'y en a point que l'on puisse réduire en si petit volume, & qui cependant soit ensuite gonflée si considérablement par les humeurs absorbées, que l'éponge ; raison pour quoi on la préfère d'ordinaire, surtout si par une préparation artificielle on augmente encore la vertu de l'éponge pour ces usages. Quelques-uns avoient coutume d'entourer un morceau d'éponge d'un fil avec lequel ils le serroient fortement, de le mettre ensuite dans l'orifice de la *plaie*, de façon que le nœud du fil se trouvait en-dehors de la *plaie*, & pouvoit se couper avec des ciseaux : mais cela ne peut se faire sans beaucoup de difficulté ; & l'on opère beaucoup mieux par la méthode suivante.

On liquéfie de la résine avec de la cire, & un peu d'huile, pour en former une emplâtre d'une consistance très-ténace ; on plonge ensuite dans cette emplâtre liquéfiée au feu, une éponge propre, très-seche & assez grosse, afin qu'elle s'imprègne de toutes parts de cette solution d'emplâtre. On met ensuite cette éponge entre-deux lames de fer ; & par le moyen d'une presse, on en exprime tout le gras autant que faire se peut, & on la laisse sous la presse jusqu'à ce que tout soit entièrement refroidi ; l'éponge est pour-lors réduite en un très-petit volume, presque aussi dense que du bois, & que l'on peut découper en telle forme qu'on le juge à propos. Tout ce qui reste d'emplastique dans l'éponge après cette sorte d'expression, maintient les parties de l'éponge seches réunies ensemble, & n'empêche pourtant pas que l'eau & toutes les liqueurs ne s'absorbent dans l'éponge, & ne lui rendent sa première dimension. L'éponge réduite par le moyen d'une forte pression en un petit volume, & introduite dans l'orifice de la *plaie*, étant donc distendue par les humeurs qui y abordent jusqu'à la plus grande dimension qu'elle puisse acquérir, il est évident que l'on peut par cette méthode produire une dilatation prodigieuse. De plus l'éponge ainsi préparée a cela de commode, que l'on peut la découper en parcelles aussi menues qu'on veut, & l'introduire ainsi même dans les plus étroits orifices des *plaies* & des fistules ; ce que l'on ne peut pas faire avec de la charpie, de la racine de gentiane & autres choses semblables.

Or, on attache un fil à toutes ces tentes, soit qu'on les fasse d'éponge ou d'autres pareilles matieres, de peur qu'elles ne s'enfoncent dans la cavité plus large de la *plaie*, & qu'elles n'y causent une infinité de maux, qui seroient à craindre lorsqu'on viendrait à les retirer, si on n'avoit pas pris cette précaution. VAN SWIETEN.

Des plaies d'armes à feu.

Les *plaies* d'armes à feu ont de bien plus mauvaises suites que celles qui sont faites avec des instrumens tranchans, parce qu'elles offensent & écartent bien davantage les parties, surtout quand ce sont des os, des jointures ou quelques-uns des principaux membres qui ont reçu le coup.

Comme il se forme ordinairement une escarre sur ces sortes de *plaies*, il n'en sort d'abord que peu de sang, & quelquefois point du tout, à moins que quelque grosse veine ou artère n'ait été blessée : mais lorsqu'au bout de quelques jours l'escarre vient à tomber, il s'en ensuit une violente hémorrhagie, qui peut causer la

mort au bleslé, si le Chirurgien n'y met la main. Il ne fort non plus que peu de matiere au point du tout le premier jour ; raison pourquoi on ne doit pas s'étonner que les plaies d'armes à feu soient les plus sujettes de toutes aux inflammations, aux douleurs, au gangrene & à la putréfaction.

Comme ces escarres ressemblent à celles qui sont produites par l'application d'un fer rouge, on s'étoit imaginé autrefois qu'elles étoient produites par la chaleur de la balle ; mais il y a apparence qu'elle le sont plutôt par la collision subite des parties ; & c'est à cette collision qu'il faut attribuer tous les accidens qui accompagnent ces plaies. Autrefois on croyoit que ces plaies étoient empoisonnées ; mais cette opinion paroît sans fondement, attendu que ni la poudre, ni la balle ne contiennent aucune substance vénéneuse.

Les plaies d'armes à feu sont plus ou moins profondes : les unes offensent les parties musculaires, d'autres de gros vaisseaux sanguins, ou des os ou des viscères. Quelquefois la balle traverse toute la partie, d'autres fois elle y reste logée, quelquefois aussi elle introduit avec elle dans la plaie des morceaux de l'étoffe de l'habit.

Ces sortes de plaies au crâne sont ordinairement dangereuses : car lors même qu'elles ne paroissent que légères, & semblent n'avoir fait qu'effleurer, elles ont cependant des suites très-funestes, ou parce qu'elles ont causé des fissures au crâne en différens endroits, ou qu'elles auront rompu des vaisseaux sanguins ; ce qui occasionne une effusion de sang dans les cavités du cerveau. C'est une chose surprenante de voir, comme quelquefois des blessures légères de cette sorte occasionnent une prompte mort, à moins que le sang répandu dans le crâne ne soit évacué assez à tems par le secours du trépan. Or ces plaies au crâne sont dangereuses à proportion de leur violence.

Ces sortes de plaies, quant elles sont internes, sont difficiles à guérir : si pourtant il n'y a aucunes des grosses veines ou artères déchirées, elles sont guérissables. Quand les os ou les articles sont offensés par la balle, il est rare qu'il ne s'en ensuive de violentes inflammations, la gangrene, le sphacèle, la carie & des fistules incurables, qui obligent de faire l'amputation de la partie blessée, ou la privent de sentiment & du mouvement.

S'il est entré dans la plaie un morceau de drap, de toile, de peau ou de ouate, il ne la faut point fermer qu'on n'en ait tiré cette substance étrangère : il faut observer la même précaution par rapport aux os cariés & aux esquilles d'os.

Pour la cure de ces sortes de plaies, vous observerez les règles suivantes :

- 1°. S'il s'est logé dans la plaie quelque substance étrangère, de l'en tirer.
- 2°. D'arrêter l'hémorrhagie.
- 3°. De procurer la suppuration.
- 4°. De remplir la plaie de nouvelle chair.
- 5°. De la fermer par une cicatrice.

Aussi-tôt que le Chirurgien a été appelé, il faut qu'il examine soigneusement s'il y a quelque substance étrangère cachée dans la plaie. S'il y en a, il la tirera avec la main même, s'il est possible ; sinon avec une pince dentelée ou creuse, ou avec le crochet à deux fourches, (représentés Planché IV. du premier Volume, fig. 3. 4. 5. 6. & 8.) Si la substance logée dans la plaie est située bien avant, il faudra fouiller dedans avec la sonde, & tirer cette substance le plutôt qu'il se pourra ; car cette opération se fait beaucoup mieux quand la plaie est récente, que lorsqu'elle est tuméfiée & enflammée. Un autre inconvénient qu'il y a à différer, c'est que les balles s'enfonçant avec le tems sous les muscles, ne peuvent plus se tirer, & occasionnent en conséquence des fistules malignes, la roideur du mem-

bre, & d'autres mauvais symptômes. En retirant ces balles, le Chirurgien prendra biefgarde de rompre des veines, des artères, des nerfs ou des tendons, ce qui pourroit occasionner de très-dangereuses conséquences ; & pour cet effet, il introduira sa pince fermée, & ne l'ouvrira que quand elle touchera la balle.

Si la balle ou un autre corps étranger logé dans la plaie a creusé, ou que l'ouverture de la plaie soit trop étroite pour qu'on puisse le retirer, on élargira l'ouverture par le moyen d'une incision du côté qu'on jugera plus sûr & plus convenable ; mais on aura grande attention à ne blesser ni veine, ni artère, ni nerf, ni ligament, ni tendon. Quand une substance étrangère est logée dans une plaie de cette sorte, grande, mais étroite par son ouverture, & accompagnée d'enflure & d'inflammation, cette sorte d'incision est souvent fort avantageuse ; car non-seulement elle ouvre un passage convenable au sang coagulé, mais elle prévient de violentes inflammations, & autres semblables accidens : Mais comme il arrive souvent qu'il se loge deux balles dans la même plaie, quand le Chirurgien en aura tiré une, il faudra qu'il cherche s'il n'y en a pas une seconde ; car la cure ne s'achèvera pas tant qu'il restera quelque substance étrangère cachée dans la plaie.

Pour tirer ces substances étrangères, il faudra poster le bleslé dans la même attitude où il étoit lorsqu'il a reçu le coup ; car s'il est dans une autre, la balle pourra se perdre dans les muscles, les membranes ou la graisse, de manière qu'il n'y aura pas moyen de l'atteindre avec la sonde, ou tout autre instrument semblable. Mais quand la balle a pénétré si avant qu'on la sent avec le doigt à la partie opposée du membre bleslé, le Chirurgien examinera, ayant égard à la disposition des parties, lequel vaut mieux de tirer la balle par l'ouverture même de la plaie, ou en faire une autre par le moyen d'une incision à la partie opposée du membre bleslé. Mais si l'on ne peut élargir la plaie ni retirer la balle, sans mettre en danger les nerfs & les artères, il faut la laisser dans la plaie jusqu'à ce que la douleur soit apaisée, ou jusqu'à ce que la suppuration ait rendu le passage si aisé qu'elle sorte d'elle-même. Mais d'une autre part il faut retirer les corps, sans délai, quand par leur séjour dans la plaie ils menacent de convulsions, de douleurs & autres symptômes funestes. Si la balle a pénétré dans quelques-unes des cavités du corps d'où on ne puisse la retirer commodément & sans danger, la meilleure méthode sera de l'y laisser, & de guérir la plaie : on y vu des bleslés en garder ainsi toute leur vie, sans qu'il en soit arrivé aucun mal ; & quelquefois les balles ont passé d'elles-mêmes dans d'autres parties du corps, d'où on les a ensuite retirées sans peine & sans danger.

Quand la balle est logée dans des os, il la faut retirer de même avec une pince ou un crochet entaillé. Si cette méthode ne réussit pas, il la faudra retirer avec un écou malle. Mais lorsque la balle est recouverte de beaucoup de chair, comme lorsqu'elle est logée dans le gras de la jambe, & dans les cuisses, il faut une sorte d'écou particulier, comme celui qui est représenté Planché IV. Vol. I. fig. 7. si elle est trop arrêtée dans la place qu'elle occupe pour qu'on la puisse tirer par aucune de ces méthodes, il la faudra laisser dans la plaie jusqu'à ce que les chairs soient relâchées par la suppuration. Pour les balles logées dans les articulations, il les faudra retirer au plutôt ; car en ce cas les délais sont extrêmement dangereux, & l'on auroit bien de la peine à obvier aux douleurs violentes, à l'inflammation & à la carie des os, qui d'ordinaire demandent l'amputation du membre.

Lorsqu'une blessure d'arme à feu a considérablement élargi une jointure ou un os, il vaudra mieux retrancher le membre en l'amputant, que de se mettre inutilement en frais de le guérir : car outre que la forme de la jointure ne pourra jamais être rétablie, les nerfs, les tendons & les ligamens adhérens à l'os offensé étant rom-

pus; il s'en ensuivit des inflammations violentes, la gangrène s'éleva. Mais quand la collision de l'os n'a pas été absolument violente, le Chirurgien après avoir ôté les esquilles d'os ou les substances étrangères qui pourroient être restées dans la plaie, pourra la guérir par la méthode ordinaire.

Si une grosse artère à la jambe ou au bras a été blessée par la balle, ce qu'on peut connoître par l'effusion du sang, il y faudra appliquer aussitôt le touriquet pour arrêter l'hémorrhagie, jusqu'à ce qu'on ait pu nouer l'artère avec une aiguille courbée & un fil. J'ai moi-même éprouvé cette méthode avec succès. Mais si elle se trouve impraticable, il faudra nécessairement amputer le membre, en prenant soin d'abord d'appliquer le touriquet un peu au-dessus de la plaie pour arrêter l'hémorrhagie.

La plaie étant bien nettoyée, & l'effusion du sang arrêtée, si c'en étoit le cas, ce qu'il y aura à faire ensuite sera de prévenir, ou du moins de modérer l'enflure & l'inflammation. Pour cet effet, on emplira la plaie de charpie trempée dans de l'esprit de vin chaud, & on y appliquera des compresses trempées dans la même liqueur ou dans de l'esprit de vin camphré, ou dans de l'esprit de vin délayé avec de l'eau de chaux.

Ensuite il s'agira de hâter la suppuration des parties écarrées & corrompues: & pour cet effet, outre l'onguent digestif commun, fait de térébenthine & de jaunes d'œufs, on employe le suivant.

Prenez d'onguent basilicum,	} de chaque, une once ;
de baume d'Arcans,	
d'esprit de vin, &	} de chaq. une dragme.
d'huile d'œuf.	

Mêlez & faites un onguent.

Ajoutez, si la corruption est considérable, un peu de myrrhe & d'aloës, de la thériaque, de l'onguent brun: & si les parties blessées ne sont pas nerveuses, un peu de précipité rouge.

Dans les plaies où la balle a tout-à-fait traversé le membre, passez tout à travers une aiguille moufle enfilée d'un petit cordon de fil de lin, trempé dans l'onguent prescrit ci-dessus, en forme de seton. Faites aller & venir ce cordon, & le laissez dans la plaie jusqu'à ce que par la rougeur vous connoissiez que ce qu'il y avoit de corrompu est sorti, & que la plaie est prête à guérir; alors vous pourrez retirer le cordon.

Après cela il sera question de procéder à incerner la plaie & y procurer une bonne cicatrice, ce que vous ferez avec des remèdes balsamiques comme pour les autres plaies. Quelques-uns se servent d'une eau vulnéraire que les François appellent eau d'arquebuse. Voyez *Aqua scolopetaria*.

On peut traiter comme dans les autres plaies les mauvais symptômes qui accompagnent celles d'armes à feu, comme l'hémorrhagie, la fièvre, la tumeur, l'inflammation, la douleur & les convulsions; à moins que la violence de la collision & de la contusion ne fassent appréhender davantage la corruption & la putréfaction. Si, comme il arrive le plus souvent, les levres de la plaie deviennent noires, livides, flasques & fétides, il faut avoir le soin de séparer la chair corrompue d'avec la saine. Pour cet effet appliquez l'onguent Egyptique délayé avec du vin, ou mêlé avec une égale quantité d'onguent digestif; ou un peu de précipité rouge ajouté à l'onguent digestif; mettez ensuite dessus, des compresses, que vous aurez trempées dans de l'esprit de vin camphré, mêlé avec de la thériaque, ou dans de l'eau de chaux, à quoi vous aurez ajouté de l'esprit de vin pour lui donner plus de force. Si la corruption pénètre avant dans la chair, il faudra faire des scarifications & des incisions, jusqu'à ce que les bumeurs corrompues qui y étoient logées en soient sorties, & que les reme-

des que vous y introduirez, atteignent aux parties saines. Si ces remèdes n'opèrent rien, il en faudra employer de plus efficaces pour consumer la chair, telle que l'eau phagédénique faite d'eau de chaux & de mercure sublimé, ou une livre d'eau de chaux, avec une once de vis-argent cru, dissous dans deux oces d'eau forte. Ces remèdes font utiles aussi dans la carie. Mais comme on ne sauroit employer sans inconvénient ces remèdes aérés dans les plaies des jointures ou des ligaments, il faut avoir recours aux balsamiques, tels que l'eau d'arquebuse, le baume du Pérou, la teinture de myrrhe & d'aloës préparée avec du sel ammoniac & de l'esprit de vin, de l'essence d'ambre, de l'esprit de mastic, de l'eau de la Reine de Hongrie, de l'huile de térébenthine délayée avec cette même eau, & autres semblables, qu'on introduira par gouttes dans la plaie, un peu chauds.

Il ne faudra pas non-plus négliger les remèdes internes qui résistent à la putréfaction, tels que sont l'Élixir de propriété, l'essence de myrrhe & d'aloës, l'essence d'ambre, le baume du Pérou & autres semblables, dont on donnera trente ou quarante gouttes au malade pendant quelques jours. Si le malade est foible, on lui fera prendre quelques pilules cardiaques avec la confection alkermès, ou quelque sirop cordial. Quant au reste, on se conduira comme par rapport à d'autres plaies.

L'explosion d'une arme à feu envoie quelquefois dans la peau du visage quelques grains de poudre qu'il y font des taches difformes, si l'on n'a pas soin de les ôter aussitôt. Quand les grains ne pénètrent pas tout-à-fait sous la peau, on les peut retirer avec une petite pince ou avec une plume taillée en cure-dent, ou un instrument de fer fait en cure-oreille. Mais s'ils sont entrés dessous, il faut ouvrir la peau avec un bistouri étroit & mince, ou avec une lancette, & ensuite les tirer, comme on vient de dire. On fera la même chose à chaque grain jusqu'à ce qu'on les ait tous tirés; & l'on prendra garde de les casser en les tirant, autrement ce seroit n'avoir rien fait & les taches n'en resteroient pas moins. *HEISTER. Chirurg.*

Monsieur Ranby nous dit dans sa *Méthode de traiter les plaies d'arme à feu*, que la première intention qu'on doit avoir en pansant un coup d'arme à feu, est de tirer, si cela est possible, la balle ou tout autre corps étranger qui pourroit se trouver dans la plaie. S'il arrive que la plaie soit accompagnée de quelque hémorrhagie considérable par la rupture de quelque grosse artère, il faut nécessairement remédier le plutôt qu'il est possible à la perte du sang, en faisant un point de suture au vaisseau ouvert, & avoir surtout attention que la ligature ne puisse s'échapper. Dans ces occasions on ne sauroit compter sur la vertu des topiques, quelque grande que soit leur efficacité.

Je serois d'avis que pour atteindre à la balle ou à tout autre corps étranger introduit dans la plaie, on n'eût recours que le moins qu'on pourroit à la sonde; ayant constamment observé pendant tout le tems que j'ai été employé auprès des blessés, qu'une pareille conduite peut avoir des suites très-dangereuses pour les malades. Pour moi, je préfère toujours de sonder avec le doigt, que je regarde comme la sonde la meilleure & la plus naturelle.

Si la balle ou les autres corps étrangers se trouvent logés près des levres de la plaie, il faut sur le champ les en faire sortir. Si on les sent avec le doigt sous la peau, quoique logés à quelque distance de l'orifice de la plaie, il faut faire une incision aux téguemens pour les tirer en-dehors. Mais lorsque la balle s'est trouvée située profondément & hors de la portée du doigt; je n'ai jamais pu me résoudre à introduire dans la plaie ces longs tire-balles, que l'on pousse au hasard & sans aucun espoir de succès. Car j'ai vu plusieurs fois que des balles ont resté sans inconvénient dans le corps, & que plusieurs années après elles se sont fait d'elles-mêmes

un passage vers la surface, d'où on les a tirées fort aisément.

Dans le cas d'une blessure faite par un coup de fusil ou de pistolet, & où par conséquent la plaie se trouve fort petite, il faut nécessairement la dilater au plutôt. Je crois cependant qu'il faut user avec ménagement du bistouri & des pincettes, dans les plaies qui sont proche des articulations, ou dans des parties membraneuses ou tendineuses; & qu'il ne faut dilater ces plaies qu'autant qu'il étoit nécessaire pour procurer une libre issue à la matière qui s'y trouve renfermée. Les plaies situées sur les articulations sont toujours dangereuses, soit qu'elles soient faites par des balles, ou par quelque instrument tranchant; & il n'est pas douteux que les parties membraneuses ou tendineuses ne souffrent lorsqu'elles se trouvent exposées aux injures de l'air.

Lorsque la balle a percé de part-en-part, il faut dilater les deux orifices, si cela se peut sans inconvénient, & avoir soin d'empêcher que les ouvertures ne se ferment, surtout celle qui est la plus inférieure. Il ne faut point avoir recours aux tentes, pour peu qu'il y ait jour à pouvoir s'en passer; & en général, je voudrois qu'on pansât mollement, & qu'on n'appliquât qu'un bandage simple contentif. Je préfère la fine flanelle lorsqu'il est possible d'en avoir.

Quand le blessé n'a pas perdu une grande quantité de sang, il est à propos d'ouvrir la veine avant toute chose, & de faire des saignées copieuses, qu'il faut réitérer selon les circonstances le troisième jour. Ces saignées faites à tems, prévientront l'inflammation & la douleur, avanceront la suppuration, & contribueront à écarter cette longue suite de symptômes compliqués, qui ont coutume de retarder la guérison, qui fatiguent extrêmement le malade, & mettent la vie en danger.

Il est bon de prescrire pendant les douze premiers jours un régime de vivre rafraîchissant, indication qu'il ne faut point perdre de vue, ni dans l'administration des remèdes qui pourroient être nécessaires, ni dans celle des alimens requis pour les besoins de la nature. Et comme dans des cas de cette espèce, il est à propos de tenir le ventre libre, & d'employer pour cet effet les moyens les plus convenables; il faut procurer tous les jours une selle au malade, soit par le secours des lavemens émolliens, ou par quelque doux minoratif.

J'ai observé que les topiques chauds ou spiritueux, de quelque espèce qu'ils soient, attirent de fâcheux accidens dans ces occasions, & qu'il n'y a point de partie blessée qui puisse en supporter l'action. Le premier pansement doit être fait avec de la charpie sèche, ou de la charpie imbibée d'un peu d'huile d'olive, & soutenue d'un bandage léger. Il faut au second employer le digestif chaud, & appliquer par-dessus le cataplasme fait avec le lait & la mie de pain, auquel on ajoutera une suffisante quantité d'huile d'olive pour empêcher qu'il ne se dessèche; & dans le cas où la plaie est étendue & accompagnée de beaucoup de tension, il faut se servir de fomentations, ce qu'il est à propos de continuer jusqu'à ce que l'ulcère soit détergé; après quoi, on en procure la cicatrice, selon les règles de l'art. Par le moyen de cette méthode, on occasionnera en général une transpiration douce & constante; on calmera la douleur, on facilitera beaucoup la suppuration, & on mettra le malade à couvert du danger de l'inflammation.

Ce qui me détermine à humecter la charpie avec de l'huile, c'est l'adoucissement qu'on peut procurer par-là aux plaies qui sont accompagnées de contusion, & que ne procure pas de même la charpie sèche, qui au lieu de laisser un passage libre au sang, & de prévenir par-là l'inflammation en déchargeant la partie, ne sert souvent qu'à obstruer les ouvertures des vaisseaux capillaires, & à empêcher la nature de se débarrasser de ce fardeau, dont elle affecte si fort de se délivrer.

S'il survient une inflammation à quelque partie blessée, dans laquelle il y ait encore une balle ou quelque autre corps étranger, qu'on auroit pu tirer sans inconvé-

nient, si l'on s'y étoit pris plutôt; il faut abandonner le projet d'en faire l'extraction jusqu'à ce que le gonflement soit en quelque façon dissipé, & qu'il ne reste presque plus de disposition inflammatoire aux parties solides. Le seul cas où il est permis de faire une pareille tentative, est lorsque la balle ou les autres corps étrangers sont situés fort proche de l'ouverture extérieure de la plaie, & qu'on est sûr d'en pouvoir faire l'extraction sans causer aucun accident au malade.

Si la plaie est de nature à ne laisser aucun espoir de guérison, & qu'il soit nécessaire d'en venir à l'amputation du membre, ce qui arrive souvent lorsque la blessure se trouve dans quelque grande articulation, il seroit fort avantageux de la faire promptement, même sur le champ de bataille, de crainte qu'en la différant, l'inflammation qu'on a, tout lieu de craindre, ne s'oppose à cette opération, qu'on ne doit gueres tenter pendant la durée de ce fâcheux symptôme. Si on laisse passer le tems favorable pour amputer un membre, on court risque de voir les forces du malade s'épuiser, & son sang ainsi que les autres liqueurs, s'altérer à un tel point, que le succès de l'opération qu'on fera dans la suite, sera pour le moins incertain, supposé qu'il ne soit pas entièrement infructueux. Dans les plaies même où il n'y a pas d'amputation à faire, il convient de ne pas en différer le pansement, de crainte qu'en laissant les parties exposées à l'impression de l'air, il n'y survienne plusieurs accidens fâcheux.

Les blessures faites dans le voisinage de quelque artère considérable, sont fort sujettes aux hémorrhagies à l'occasion du mouvement; ou lorsque la circulation qui avoit été d'abord interrompue, par la violence du coup, se rétablit dans la partie blessée. La même chose arrive presque toujours, lorsque l'escarre commence à tomber; c'est pourquoi il ne faut jamais tenter de l'arracher, mais attendre patiemment qu'elle se separe d'elle-même, & n'être point effrayé s'il arrive que quelque artère vienne à s'ouvrir, ce qui est presque inévitable, ainsi que l'expérience le fait voir. Le malade avertit souvent de ce qui doit lui survenir en se plaignant d'une grande pesanteur & d'une tension dans la partie blessée; symptômes toujours accompagnés d'une douleur pulsative plus ou moins forte, & qui sont un pronostic certain de l'hémorrhagie. S'il arrive qu'une plaie, en quelque partie qu'elle se trouve, soit accompagnée de ces symptômes, je prescris aussitôt la saignée & le quinquina.

J'ai vu plusieurs exemples de personnes qui sont mortes d'hémorrhagie à la suite d'une artère ouverte, avant que le Chirurgien eût pu s'en rendre maître, surtout dans un cas où il y avoit eu amputation; & j'ose assurer que dans ce cas, la quantité de sang perdue ne se montroit pas à douze onces; ce qu'on ne sauroit expliquer, qu'en supposant qu'il s'étoit perdu une grande quantité de sang, avant & pendant l'opération. C'est pourquoi une nouvelle perte subite de sang, quoique petite, peut, lorsqu'elle survient après de grandes hémorrhagies, interrompre la circulation, & causer une mort subite. Cette observation doit servir d'avertissement aux Chirurgiens, & les rendre extrêmement attentifs à ne rien négliger touchant la ligature des vaisseaux.

Les saignées réitérées dès le commencement ont plusieurs avantages. Elles préviennent communément, & diminuent toujours la fièvre, & manquent rarement d'obtenir aux abscesses. Il faut avoir soin de tenir le ventre libre; & lorsque les douleurs sont trop violentes, il faut aussitôt avoir recours à l'opium, remède souverain & presque divin.

On ne doit employer les sondes, les pincettes, les maillets, les ciseaux & autres semblables instrumens que dans une nécessité absolue; car outre qu'ils causent beaucoup de douleur au malade, & mettent sa vie en danger, ils ne font jamais honneur à ceux qui s'en servent. Pour mettre cette vérité dans le plus grand jour qu'il est possible, nous supposons une balle nichée dans

dans quelque partie, hors de la portée du doigt, & placée de façon qu'on ne puisse indiquer extérieurement par le tact l'endroit où elle se trouve. La moindre réflexion suffit pour faire voir, qu'en commençant par introduire la sonde dans une plaie de cette nature, pour chercher la balle, & ensuite le long tire-balle, garni ou non de dents, quelque certitude qu'on ait de pouvoir en faire l'extraction, il n'est pas possible qu'on ne meurtrisse, qu'on n'irrite & qu'on n'enflamme considérablement les parties, & qu'on ne cause par conséquent autant & même plus de désordre que n'en avoit d'abord fait la balle en se frayant une si grande route. Mais que seroit-ce, si en saisissant la balle, on pinçoit en même-temps un nerf, une artère, ou simplement quelque portion de la membrane commune d'un muscle, ce qui, je pense, arrive assez souvent? Et quelles fâcheuses conséquences ne s'ensuivroient-il pas? De pareilles tentatives ne seroient pas moins à craindre dans les cas où la balle se trouveroit nichée dans la cavité du bas-ventre, ou dans celle de la poitrine; au lieu que le plomb peut, comme on fait, rester long-temps dans différentes parties du corps, sans causer aucun accident fâcheux, ni le moindre inconvénient.

Quant au ciseau, je pense, qu'il n'est point d'occasion où l'on doive s'en servir, d'autant plus qu'il n'est que trop ordinaire que l'os se fende jusqu'à l'articulation voisine, ou s'éclate de telle sorte, qu'au lieu de travailler à la guérison en supprimant la partie affectée, on donne ordinairement lieu à des accidents beaucoup plus fâcheux que la maladie à laquelle on se propose de remédier. Un bon bistouri est sans contredit le seul instrument qui soit nécessaire pour couper un doigt; & suppose qu'on ait à faire l'amputation d'un os du métacarpe, on en viendra facilement & sûrement à bout avec une scie faite d'un ressort de montre. Quant à l'usage du guinquina dans les plaies d'arme à feu, Voyez *Quinquina*.

* L'ordre & la précision qui regnent dans le Traité suivant de M. le D^{en} Chirurgical de Paris, sur les plaies d'armes à feu, m'ont déterminé à l'insérer ici presque tout entier. L'utilité dont il m'a paru qu'il pourroit être m'a déterminé à cette addition.

Des plaies d'armes à feu en général.

On nomme assez communément plaie d'arquebuse celle qui est faite par quelque instrument poulé par une arme à feu.

Ces sortes de plaies méritent beaucoup d'attention de la part du Chirurgien, parce qu'elles sont toutes compliquées, & parce que la balle, ou tel autre corps que ce soit, poulé par la poudre à canon, l'est avec tant de vitesse & de force, que toute la machine animale se ressent plus ou moins de la secousse & de l'ébranlement qu'il communique à la partie au moment qu'il la frappe. Les accidents qui en naissent, quoiqu'ils semblent pour la plupart n'être que momentanés, en causent cependant quelquefois d'autres qui ne se manifestent que dans le cours du traitement. Ainsi on peut distinguer dans la cure de ces plaies trois classes d'accidents. Les uns paroissent dans l'instant même du coup, ou dans les vingt-quatre heures. D'autres ne surviennent que quelques jours après, & toujours dans la première quinzaine. D'autres enfin n'arrivent qu'au bout d'un certain temps. Les uns & les autres se manifestent à toute l'habitude du corps, à l'endroit frappé & à tout le membre.

Quand je parle de ces accidents, je ne dis pas que nécessairement ils arrivent toujours; car nous voyons souvent des plaies se guérir très facilement, ce qui peut dépendre des tempéramens plus ou moins forts, de la qualité des liqueurs plus ou moins disposées à s'enflammer, de la nature des parties blessées, & de bien d'autres circonstances. *AYRACOTTE PARÉ, Plaies d'Arq.*

ch. 1. & 2. Je dis seulement que ces accidents peuvent arriver, & qu'on les a souvent vus, tantôt l'un & tantôt l'autre, quelquefois même plusieurs ensemble.

Des accidents qui attaquent toute l'économie animale dès l'instant de la blessure.

La santé est un si grand bien, qu'on ne la perd qu'avec regret. Ce sentiment que la nature a mis dans tous les hommes, fait qu'aussitôt qu'on se sent blessé d'un coup d'arme à feu, on est presque toujours frappé d'un faiblessement dont on n'est pas le maître. Dans ce premier moment, la raison s'envifage que le péril; & de-là naît dans quelques-uns une suspension ou une dépravation subite de la plupart des opérations de la nature. De plus, il est difficile qu'un corps dur poulé par la poudre à canon, & qui frappe une partie, n'y communique pas en même-temps un ébranlement proportionné à sa masse, à sa vitesse & à la résistance que fait cette partie.

Cet ébranlement se nomme en terme de l'Art, commotion; elle existe toujours plus ou moins dans le membre qui a été frappé, & l'expérience journalière nous apprend qu'elle se communique souvent aussi à toute la machine. Par-là le genre nerveux se trouve plus ou moins agacé & irrité, ce qui le met dans un éréthisme ou convulsion tonique qui produit un grand nombre d'accidents.

Ainsi quelques blessés sentent un engourdissement général avec pesanteur; d'autres ont des syncopes réitérées; ceux-ci ont des mouvemens convulsifs, comme le hoquet, des vomissemens, des frissons irréguliers, ou une roideur tonique par tout le corps; ceux-là deviennent jaunes, de couleur verte ou plombée, &c.

Il y a, comme on fait, un tissu réticulaire qui lie ensemble toutes nos parties. C'est une espèce de réseau qui sert pour ainsi dire de canevas, dans lequel tous nos vaisseaux sont entrelacés; & malgré cet entrelacement, les vaisseaux sont assez à l'aise dans l'état naturel pour que le cours des liqueurs soit entièrement libre. Mais quand l'éréthisme se fait, c'est-à-dire, quand les mailles du réseau se resserrent par la convulsion tonique, les vaisseaux y sont plus ou moins étranlés par les mailles mêmes qui y sont une espèce de ligature. Les nerfs n'en sont pas plus exempts que les vaisseaux sanguins, & ainsi le cours des esprits animaux se trouve gêné ou suspendu.

De l'engourdissement & de la pesanteur de tout le corps.

L'engourdissement & la pesanteur de tout le corps en sont une suite presque nécessaire, s'il est vrai que ce soit le cours de ces esprits qui fasse la sensibilité & le mouvement; & ces accidents sont proportionnés au degré de la commotion. Comme l'irritation du genre nerveux est plus forte dans la blessure des parties aponevrotiques que dans celle des parties charnues, l'engourdissement & la pesanteur seront aussi plus considérables.

Du froid universel. Le froid universel que les blessés sentent quelquefois, même dans un temps chaud, sans que ce froid soit occasionné par quelque cause extérieure, vient encore de l'interception du cours des liqueurs & des esprits qui ne coulent pas avec liberté; car la chaleur naturelle dépend en partie du mouvement progressif des liqueurs. Ce froid peut encore être occasionné par la perte du sang, s'il y a eu quelque hémorrhagie considérable.

Des syncopes. A l'égard des syncopes, trois choses les peuvent occasionner?

- 1°. La suspension du cours des esprits, effet assez ordinaire de la frayeur.
- 2°. L'irrégularité de leur cours; ce qui peut occasionner dans les fibres du cœur une convulsion tonique, moyen-

nant laquelle son action est dérangée ou suspendue pour quelques momens.

3°. Leur dissipation, s'il y a eu hémorrhagie.

Des convulsions. Le hoquet qui n'est pas occasionné par la blessure de quelque viscère, les frissons convulsifs, le vomissement, les mouvemens convulsifs dans les membres ou la roideur de tout le corps, sont encore des accidens qu'on doit attribuer à l'irritation du genre nerveux. On sait que la régularité de tous nos mouvemens volontaires ou mécaniques, dépend du cours régulier des esprits animaux ; il n'est donc pas étonnant que l'irritation du genre nerveux détermine leur cours plutôt sur une partie que sur une autre, ou même les fasse couler avec une espèce de confusion.

Du changement de couleur. Si l'on voit un blessé devenir jaune, de couleur verte ou plombée peu de tems après le coup reçu, c'est sans doute que le saignement ou la commotion a suspendu la filtration de la bile, & peut-être même celle de quelque autre liqueur. Ce récrément n'étant plus séparé de la masse avec la même liberté qu'il l'étoit auparavant, il surabonde ; & traversant à travers le tissu des petits vaisseaux, il communique sa couleur à toutes les parties où il s'arrête.

De ce que l'on remarque d'abord à l'endroit frappé.

Tout le désordre que peut produire un coup d'arme à feu dans une partie, se réduit à deux choses : la contusion simple, ou compliquée, & la plaie qui est toujours accompagnée d'escarres. Cette plaie peut être encore compliquée de la contusion de l'os, de la fracture, de la présence de quelques corps étrangers, d'hémorrhagie.

De la contusion sans plaie. Un corps dur, quoique poussé par une arme à feu, peut frapper une partie sans y faire de plaie, mais seulement une contusion ; ce qui arrive lorsque ce corps poussé de loin, meurt pour ainsi dire, étant à la fin de sa course. Soit qu'il frappe à plomb, soit qu'il frappe obliquement, il fait toujours une contusion plus ou moins profonde.

Qui dit une contusion, dit un affaiblissement de plusieurs vaisseaux, les uns ayant perdu une partie de leur ressort, les autres l'ayant totalement perdu, d'autres enfin étant rompus sous la peau sans qu'elle soit détruite. Ainsi la contusion n'existe jamais sans qu'il y ait du sang sorti de ses vaisseaux ; & ce sang est ou épanché, faisant le caillot dans un ou plusieurs vides qu'il s'est formé, lui-même à l'endroit du coup, ou infiltré à la circonférence dans le tissu des parties. On nomme ecchymose cette infiltration de sang que la contusion occasionne ; c'est ce dont nous parlerons dans la suite. Les vaisseaux étant rompus sous la peau, il y a solution de continuité ; c'est pour cela qu'en parlant des plaies d'armes à feu, je parle aussi des différentes contusions que ces armes peuvent faire. AMBROISE PARÉ, *Liv. I. chap. I.*

De quelque nature que soient les parties qui sont contuses, l'impression du coup y est à peu près la même ; c'est-à-dire ; que les vaisseaux y sont affaiblis ou rompus, & les liqueurs extravasées. Cependant toutes les contusions ne doivent pas être regardées de même oeil ; celles des parties aponévrotiques, des cartilages ou des os, étant, relativement à leur structure, bien plus susceptibles d'accidens que celle des parties qu'on nomme charnues. Ces dernières sont d'un tissu assez lâche, & la liqueur qui n'y est qu'infiltrée, transpire assez facilement, après quoi les vaisseaux qui avoient perdu leur ressort reprennent peu à peu. Le tissu serré des parties aponévrotiques, telles que sont les ligamens, capsules, aponévroses, &c. ne permet pas une résolution si facile aux liqueurs qui y sont infiltrées, ce qui fait que le plus souvent ces liqueurs s'y altèrent ; alors leur altération occasionne nécessairement l'inflamma-

tion de l'aponévrose, & souvent sa pourriture. Les cartilages & les os sont d'un tissu encore plus serré. Supposant donc, comme il est possible, rupture & ecchymose aux membranes qui tapissent le canal ou les cellules offensées, il est très-difficile qu'il s'y fasse de résolution, auquel cas le cartilage ou l'os peut s'altérer. De plus, il est difficile que le ressort du tissu cartilagineux ou osseux se rétablisse, s'il a été perdu par l'affaiblissement de toutes ses filières. De même que dans la contusion sans plaie, les parties molles qui sont au-dessous de la peau souffrent déchirement, il peut aussi se rencontrer en même-tems contusion & fracture aux os.

De l'escarre. Si le corps dur poussé par une arme à feu, a toute sa force, il fait une plaie, soit qu'il ne touche que la superficie d'un membre en passant, soit qu'il frappe à plomb. Alors la violence avec laquelle il frappe, fait une escarre plus ou moins épaisse, & qui regne dans toute l'étendue de la plaie. Cette escarre est noire ; & quoique faite par une arme à feu, ce n'est pas une brûlure, comme plusieurs l'ont cru. Il y a lieu de penser que du tems d'Ambroise Paré on attribuoit à la chaleur du boulet, de la balle, ou des autres corps poussés par la poudre à canon, la noirceur & l'escarre ; car cet Auteur combat cette opinion dans plus d'un endroit, & même plus qu'elle ne le mérite.

Qui dit escarre, dit une portion de chairs écarées & brisées par un coup contondant, lesquelles les garnissent toutes les parois d'une plaie, & ont perdu tout commerce de vie avec les chairs voisines. Cette escarre plus ou moins épaisse, tient à ces chairs ; elle ne s'en détache qu'au bout de quelques jours, & elle ne peut s'en détacher que par le secours du suc nourricier, qui, suintant d'une infinité de filières, parvient peu-à-peu à séparer le mort du vif. Tant que cette escarre subsiste & ne se détache point, elle ferme les embouchures de tous les vaisseaux qu'elle touche, & y suspend le cours des liqueurs ; ce qui cause à la circonférence de la plaie une espèce d'inflammation. AMBROISE PARÉ, *chap. 2.*

De la contusion de l'os. Un os peut être contus ou même fracturé, quoiqu'il n'y ait pas de plaie aux chairs, ainsi que nous l'avons dit ; il peut l'être à plus forte raison lorsqu'il y a plaie.

Quoique la contusion de l'os paroisse être de peu de conséquence, elle ne l'est cependant pas toujours ; & le tems à quelquefois fait voir que l'ébranlement des parties intégrantes de l'os s'étoit communiqué à la moelle, à la membrane qui l'enveloppe, & à celles qui tapissent les cellules osseuses ; car au bout de quelque tems ces membranes ont suppuré ; ce qui a fait un épanchement de matière dans le corps de l'os, ainsi qu'on le verra dans la suite.

De la plaie avec fracture à l'os. La fracture de l'os seroit par elle-même moins à craindre que sa contusion ; si elle pouvoit être bornée, & si elle n'étoit pas accompagnée du déchirement des membranes qui tapissent les cavités intérieures, ainsi que de celui du périoste, & de toutes les portions de muscles qui sont attachées à cet endroit de l'os brisé, ou qui y prennent naissance. Il est bien rare de trouver dans ce cas la fracture unie ; & supposant l'os entièrement cassé ou seulement en partie, les éclats qui tiennent encore au corps de l'os par quelques portions membranées ou musculées, ont perdu le niveau ; ce qui ne peut exister sans qu'il y ait à ces parties molles un déchirement, qui, quelquefois, s'étend beaucoup plus loin que l'escarre. Malgré ce déchirement, la douleur qui se fait sentir dans l'instant même qu'un homme est blessé par une arme à feu, supposant la plaie la plus grande comme seroit celle d'une cuisse emportée, cette douleur, dis-je, n'est point aiguë, & presque toujours le malade ne ressent qu'une douleur grave dans tout le membre, comme si quelque fardeau considérable fût tombé des-

ins, ou que quelque corps ayant beaucoup de masse, l'ait frappé sans faire de plaie. Mais au bout de quelques momens ou de quelques heures, la douleur devient aiguë, & augmente plus ou moins, suivant la nature des parties qui ont été blessées. Les plaies des parties aponévrotiques deviennent très-dououreuses, pendant que celles des parties charnues sont moins sensibles. Les premières sont par cette raison bien plus souvent suivies d'accidens; car la douleur fait naître dans tout le membre blessé un frémissement ou mouvement convulsif plus ou moins vif, qui, s'il dure un peu long-tems, gêne le cours des liqueurs au point d'y causer leur engorgement. L'expérience nous apprend que les douleurs vives dans une partie sont souvent suivies d'inflammation & de gangrene. De plus, la douleur anime le sang, elle met les esprits animaux en désordre; & par la grande dissipation de ces esprits qu'elle occasionne, elle épuise les forces du malade.

De la différence des corps étrangers. Si la balle qui fait la plaie ne perce pas le membre de part-en-part, il faut nécessairement qu'elle reste, soit dans les chairs; soit entre les pièces d'os, si elle en brise quelqu'un. Sa présence peut causer plus ou moins de mal suivant sa matière qui peut être de quelque métal disposé à faire du vert-de-gris, comme le cuivre, & suivant sa figure plus ou moins irrégulière; car une balle de plomb qui touche un os, change toujours de figure; elle peut être coupée en deux par l'os même qu'elle frappe, s'aplatir ou devenir fort angulaire; alors ses inégalités piquent les parties où elle est restée, & dans lesquelles elle est comme enchaînée, de manière qu'on a quelquefois bien de la peine à l'en détacher.

La balle n'est pas le seul corps étranger qu'on peut trouver dans une plaie; car si elle a percé l'habit & emporté la pièce d'étoffe, elle l'a poussée devant elle: aussi trouvons-nous tous les jours dans ces plaies, du drap, du linge, &c. Lors même que la balle est sortie, ayant percé le membre de part en part, on est presque sûr de trouver dans la plaie la portion d'étoffe qui est entrée avec elle, surtout s'il y a quelque os brisé. Il seroit à souhaiter qu'on pût donner des règles certaines pour déterminer le lieu où ces morceaux d'étoffe sont restés; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils sont confondus avec l'escarre, & que s'il y a quelque os brisé, ils sont probablement restés attachés par les inégalités de l'os. On peut trouver encore bien d'autres corps étrangers dans le trajet de la balle; des boutons de l'habit, des pièces de monnaie ou autres choses qui étoient dans les poches du blessé, des portions d'os détachées de leur tour, lesquelles peuvent avoir été emportées assez loin; & partout où ces corps auront passé, ils auront, soit par leurs inégalités, soit par leur dureté, fait un déchirement & une escarre à tout ce qu'ils auront touché.

Des premières hémorrhagies. Tout le désordre dont nous venons de parler, ne peut se faire dans une partie sans la destruction de tous les vaisseaux qui ont été frappés, lesquels peuvent être petits, moyens ou gros. S'il ne s'en est trouvé que de très-petits, il est aisé de juger par tout ce que nous avons dit de la confusion & de l'escarre, que cette plaie ne saigne pas; mais si le corps étranger a ouvert quelque vaisseau un peu considérable, l'escarre, dans ce point, peut n'être pas suffisante pour s'opposer à l'impulsion du sang artériel. Ce seroit donc une erreur de croire qu'une plaie d'arme à feu ne saigne pas; car on a vu beaucoup de blessés perdre bien du sang & même mourir par l'hémorrhagie faite de secours. Il peut arriver encore qu'un vaisseau médiocre étant ouvert & ses parois affaiblies par l'escarre, il ne donne du sang qu'au bout de quelques heures, la fièvre qui survient accélérant le mouvement de toutes les liqueurs. Ces hémorrhagies, lorsqu'elles sont médiocres, peuvent être utiles à prévenir bien des accidens, AMBR. PARÉ, *ch. 11.* mais si elle sont considérables,

elles tuent le malade ou l'épuisent au point d'être presque sans ressource.

Pendant la suite du traitement il pourra survenir encore des hémorrhagies dont nous parlerons dans leur tems.

Des premiers accidens qui se font voir au membre blessé.

Ces accidens sont l'ecthymose, la tension; le gonflement & la gangrene.

De l'Ecthymose. Nous avons vu des parties dures, brisées, des parties molles, déchirées & contuses, des corps étrangers introduits, &c. pour ainsi dire, incrustés dans le tissu des parties, la circulation gênée par l'érection du tissu réticulaire, & par la convulsion tonique des parties nerveuses. Que de causes à la fois concourent à produire cette ecthymose, qui souvent inonde tout le membre; & ce gonflement affreux qui peut opérer sa destruction, si on ne le prévient! Dans l'instant du coup le corps étranger chassé dans les interstices des vaisseaux qu'il épargne, le sang de ceux qu'il meurtrit; l'escarre suspend & arrête le cours des liqueurs dans tous les vaisseaux qui y aboutissent; & l'érection du tissu réticulaire se faisant avec force & promptitude, il étouffe tous les petits vaisseaux; ainsi plusieurs se rompent par leur gonflement, le sang s'épanche de plus en plus dans les interstices des fibres, & il y forme en différens endroits nombre de caillots, comme nous avons dit qu'il en forme dans la contusion sans plaie. Cet épanchement qu'on nomme ecthymose, s'étend quelquefois fort loin sous la peau, entre les muscles, & même jusques dans leur corps. Tant qu'il subsiste, c'est un second obstacle à la liberté du cours des liqueurs dans les vaisseaux qui sont demeurés entiers, & qui s'en trouvent comprimés.

Du gonflement de la partie. Voilà ce qui occasionne dans le membre blessé le gonflement que l'on voit presque toujours survenir au bout de quelques heures; gonflement plus ou moins considérable, & toujours plus dangereux s'il se fait au-dessus de la plaie, que s'il se fait au-dessous. Il est naturel que le membre se gonfle au-dessous, parce que le retour des liqueurs est gêné; mais cette raison est insuffisante pour le gonflement qui se fait au-dessus, & lorsqu'il arrive, c'est certainement que quelque partie tendineuse ou aponévrotique souffre, auquel cas l'inflammation peut survenir dans toute son étendue, c'est-à-dire, au-dessus comme au-dessous de la plaie.

Supposé que l'érection du genre nerveux occasionne dans la partie l'engourdissement & la pesanteur, comme nous avons dit qu'il le cause quelquefois par tout le corps, cet accident, lorsqu'il ne passe pas en peu de tems, préjuge toujours d'autres accidens encore plus funestes; & si l'on ne met promptement en usage les secours que l'art prescrit, l'engorgement augmente souvent jusqu'au point, que le tissu serré de la peau ne lui permet pas de se prêter assez au volume que les parties qu'elle enveloppe ont acquies. Alors ces parties peuvent se mortifier faute de circulation, avant même qu'il se fasse des phlyctènes à la peau.

Tous ces accidens peuvent décider en peu de tems de la perte du membre, & même de la vie du malade. Le Chirurgien doit donc travailler de bonne heure à y remédier ou à les prévenir. Il seroit à souhaiter qu'il fût mandé dans l'instant même qu'un homme vient d'être blessé; car supposant la guérison possible par les secours convenables, ils peuvent devenir infructueux, s'ils ne sont administrés assez-tôt.

Des opérations qu'il convient de faire dans les différens cas, soit contusion, soit plaie.

La suspension du cours des liqueurs & l'amais du sang extravasé dans le tissu de la partie, la menacent de gonflement, d'inflammation & de gangrene, ainsi qu'on

l'a vu; les esquilles, s'il y a quelque os brisé, piquent & irritent le genre nerveux; les corps étrangers, s'il y en a quelques-uns, fatiguent la nature par leur poids & par leurs inégalités; le sang coulé de quelques vaisseaux, & coule assez pour mériter l'attention du Chirurgien, ou bien l'hémorrhagie est à craindre, vu la situation de la plaie. C'est de tous ces points qu'il faut tirer les indications curatives, afin de déterminer au juste la manière dont le Chirurgien doit se comporter. S'il tarde à faire ce qu'il convient, & que le gonflement furieux, difficilement il pourra le faire.

Il y a quatre indications curatives à remplir pour parvenir à la guérison. La première est de changer la figure, & autant qu'il est possible, la nature de la plaie par des incisions convenables. *Ambr. Paré, ch. 3.* faisant une plaie saignante, de cette plaie qui est contuse. La seconde est d'ôter les corps étrangers. La troisième est d'arrêter l'hémorrhagie. La quatrième est de prévenir les accidents qui peuvent survenir, & de remédier à ceux qui ont déjà paru. C'est ce que nous allons expliquer en détail; & pour le faire avec ordre, nous suivrons à-peu-près le même que nous avons déjà suivi.

La contusion est légère. Si la contusion est légère, qu'elle ne s'étende pas plus loin que le pannicule graisseux, & qu'il n'y ait aucun caillot considérable épanché dans un vuide, elle ne diffère pas de celle qui peut être faite par toute autre cause que par une arme à feu. L'usage des topiques résolutifs, tel qu'est l'esprit-de-vin avec le sel ammoniac & le baume du Pérou ou de Fioravanti, &c. peut par les parties actives & pénétrantes de ces remèdes, faciliter la résolution des liqueurs extravasées; & l'on connoît qu'elle se fait, par la couleur de la partie, dont la peau devient jaune.

La contusion est grande. Mais la contusion & l'ecchymose, car on ne peut les séparer, peuvent être profondes. Ce n'est pas toujours par la vue qu'on peut en juger, c'est par le degré de la douleur, par l'engourdissement du membre, par sa pesanteur, par l'interception de son mouvement, & par la réaction que l'on peut faire sur la nature du coup, calculant la mollesse & la mobilité de la partie frappée, qu'on obéit au coup, ou qui n'a cédé qu'avec peine; & en examinant la figure, le volume & le poids de l'instrument qui a frappé, ce qui suppose qu'on ait pris soin de le ramasser. L'expérience nous apprend que dans cette espèce de contusion, il n'y a pas seulement infiltration; mais qu'il y a aussi épanchement en différens endroits de la partie contuse: ainsi ce seroit à tort qu'on voudroit en tenter la résolution. Il y a trop de parties qui ont perdu leur ressort, pour espérer qu'elles le reprennent si-tôt; & de plus, les infiltrations aussi-bien que les épanchemens se font faits trop profondément. Ces liqueurs s'échauffent & fermentant dans le lieu où elles sont arrêtées, y causeroient une suppuration: ainsi il faut la prévenir par des incisions & par des scarifications plus ou moins profondes, suivant la profondeur de la contusion & de l'ecchymose.

Contusion avec fracture. Si par hasard le coup a été assez violent pour casser un os sans faire plaie, (on a vu quelquefois des os très-durs, comme le tibia ou le fémur, cassés par un boulet de canon ou autre corps dur qui n'avoit entamé ni la peau ni même les habits) les incisions ne doivent pas découvrir l'os fracturé: mais elles doivent seulement approfondir dans le corps des muscles & dans leurs interstices. Ces plaies seront ensuite pansées selon l'art; & s'il y a fin ou plusieurs os fracturés, on en fera la réduction, & on fera ensuite de les maintenir réduits à l'aide d'un bandage approprié & d'une situation convenable.

L'avantage que dans ces deux cas, on pourra retirer des incisions que je propose, lesquelles incisions ne peuvent être faites sans faire saigner beaucoup la plaie, c'est que par elles, non-seulement on désœuvrera beaucoup

de petits vaisseaux engorgés qui se vuideront de proche en proche; mais encore on donnera une issue libre à une partie des liqueurs extravasées; c'est le véritable & le plus sûr moyen de prévenir le gonflement dont la partie est menacée.

Contusion sur l'articulation, sans que l'os ait souffert. Si la contusion que je suppose toujours forte, est à l'endroit d'une jointure, elle peut s'étendre jusqu'aux parties qui l'enveloppent de près, telles que sont plusieurs aponevroses & la capsule qui enveloppe l'articulation. Ces parties sont respectables, surtout la capsule qu'on ne pourroit ouvrir sans découvrir l'articulation; & les incisions ne doivent nullement les entamer, mais seulement le pannicule graisseux qui les recouvre. Je sai que ces parties s'enflammeront, si le suc nourricier qui est extravasé dans leur substance s'y altère; je sai aussi qu'elles pourront suppurer en conséquence & se détruire; cependant il n'est permis de les entamer, qu'autant qu'on sent au-dessous d'elles la fluctuation d'un fluide épanché; si l'on n'en sent aucune, il faudra tâcher de prévenir ces accidens, ou de les corriger, par l'exactitude du régime, par les saignées copieuses & répétées, & par l'application des topiques émolliens & résolutifs, soit en fomentations, soit en cataplasmes souvent renouvelles.

Le coup a porté sur l'os. Si avec la contusion des parties aponevrotiques, les os qui forment l'articulation se trouvent contus, brisés ou luxés, on ne pourra gueres espérer de conserver le membre. Il est bien vrai qu'on en a conservé quelques-uns qui étoient dans le cas: mais il est vrai aussi qu'il a péri beaucoup plus de ces blessés, qu'il n'y en a eu de guéris. On ne peut attribuer leur mort qu'à l'inflammation des ligamens, des aponevroses, des graisses & des glandes sinoviales, enfin à leur suppuration dont tout l'article a été inondé; accidens qui sont le plus souvent suivis d'un reflux de matière purulente. Voilà ce qu'il est bien plus sage de prévenir par l'amputation du membre, que de l'attendre.

Il y a une plaie superficielle. Un corps dur poussé par une arme à feu, peut frapper une partie en passant, & ne faire plaie qu'à la superficie. Alors il peut emporter la pièce & faire une plaie unie; il peut aussi laisser un lambeau pendant, ce qui dépendra de la figure ronde ou irrégulière de ce corps qui peut être un boulet, un éclat de bombe ou de grenade, une pierre, &c. Il y a à l'une & à l'autre plaie une escarre plus ou moins profonde; & quoique ce corps étranger n'ait frappé que la superficie, il a pu occasionner une ecchymose, une commotion, & même une fracture à quelque os voisin sans le découvrir. Lisez mes Observations Tome II. Gêner. communique par M. Lémaitre.

L'ecchymose & la commotion peuvent exiger du Chirurgien de faire les incisions ou scarifications dont nous avons parlé: mais à l'égard de l'escarre, il faut, si on ne l'emporte entièrement, la scarifier dans toute son étendue, pour travailler ensuite à la faire détacher par l'application des médicaments convenables.

S'il y a un lambeau un peu considérable, il faut, après avoir scarifié ou emporté l'escarre, réappliquer le lambeau & l'assujettir, soit par un bandage convenable, soit par une suture sèche, soit même par une suture entrecoupée, pour épargner à la nature la moitié de son ouvrage, & avancer la guérison qui seroit bien plus longue à se faire si on le coupoit. Ces précautions peuvent réussir, c'est-à-dire, que s'il ne survient pas d'inflammation, le lambeau pourra se recoller partout où il n'y a point d'escarre: mais elles seront inutiles si l'arrivé gonflement; car alors la plaie suppurera, & si on a fait une suture sèche ou entrecoupée, elle ne fera que contentive. C'est pour cela qu'en la faisant, il faut arrêter les nœuds du fil de manière qu'on puisse les lâcher au besoin.

Le membre est emporté. Le corps qui blesse peut frapper à plomb. S'il a assez de masse & de vitesse pour emporter une portion de quelque membre, la plaie n'est jamais ouïe, l'os n'est jamais cassé net, & outre les éclats qui peuvent s'étendre beaucoup plus haut que l'endroit frappé, cet os peut être fendu jusqu'à un certain point. Il y a plus, la secouille a pu se communiquer à l'articulation qui est au-dessus, & elle s'y est sûrement communiquée, si la plaie est près de cette articulation; ainsi la capsule & ses ligaments ont souffert. Pour le prouver, il suffit de dire qu'on a vu quelquefois cette articulation luxée par le même coup qui avoit emporté la partie inférieure du membre. Lorsqu'elle ne l'est pas, c'est que la capsule & les ligaments ont résisté, & ils n'ont pu le faire sans souffrir une tension violente. Il n'est pas douteux qu'il est facile de faire l'amputation au-dessus de la plaie; mais peut-on attendre une bonne suppuration, ici où tout le genre nerveux est dans une espèce de convulsion & où l'ecchymose s'étend jusqu'à l'articulation? Non certainement, parce que le moignon doit se gonfler dans peu par les raisons énoncées. Il faut donc couper le membre au-dessus de l'articulation qui est supérieure à la plaie. Si on a souvent vu périr des malades quelques jours après l'amputation, c'est qu'on l'avoit faite immédiatement au-dessus de la plaie & au-dessus de l'articulation supérieure; que cette articulation s'est ensuite gonflée; que l'inflammation y est survenue; que la fièvre s'est allumée; & qu'en conséquence la suppuration a été suspendue, source de bien d'autres accidents.

L'unique parti qu'il y avoit à prendre, étoit de faire une seconde amputation au-dessus de l'articulation supérieure, aussi-tôt qu'elle a commencé à se gonfler; & ceux qui ont été assez hardis pour le faire, ont vu le plus souvent guérir les malades, qui, sans cela, auroient péri selon toute apparence.

Le coup perce dans l'épaisseur du membre. Si le corps dur qui fait plaie n'a pas assez de volume & de poids pour emporter le membre, il le perce de part-en-part, ou bien il y reste enfoncé.

S'il le perce de part-en-part, trois choses ensemble ou séparément peuvent faire distinguer l'entrée de la sortie. 1°. La peau est légèrement enfoncée à l'endroit par où la balle est entrée, & relevée du côté de la sortie. 2°. L'écarré, la contusion & l'ecchymose sont bien plus considérables du côté de l'entrée. 3°. La sortie est pour l'ordinaire plus large que l'entrée. Ce dernier point n'est pas sans exception, car deux balles peuvent entrer ensemble, le coup étant tiré de fort près, se séparer dans le tissu de la partie, & ne pas sortir ensemble; il peut même arriver qu'il n'en sorte qu'une, l'autre restant dans l'épaisseur du membre.

La plaie n'est que dans les chairs. Dans le cas où la balle a percé de part en part, & où elle n'a touché que des parties molles; il faut, par des incisions convenables aggrandir la plaie & en faire une plaie longue qu'il soit facile de panser. Il seroit même à souhaiter de pouvoir scarifier l'écarré dans tout le trajet de la balle, pour en faire une plaie saignante. Lorsqu'il y a peu de trajet de l'entrée à la sortie, il faut des deux ouvertures n'en faire qu'une, si cela se peut, sans couper aucun tendon ou vaisseau considérable; c'est le moyen de faire à toute l'écarré les scarifications indiquées. Supposant la chose impossible, il faut en incisant du côté de l'entrée & de la sortie, faire enfoncer, autant que les parties qui sont à ménager le permettent, que le trajet de la balle soit assez large pour que la communication d'une plaie à l'autre soit toujours libre. Si on a manqué de le faire, tel, les parois de la division se rapprocheront par le gonflement qui pourra survenir à la partie, & la suppuration aura bien de la peine à s'établir. Si le trajet est très-long, comme il arrive lorsqu'une balle perce un membre obliquement, & en suivant sa longueur, on ne peut joindre les deux plaies

en une, ni faire la communication aussi libre qu'on le demande; mais on peut quelquefois y suppléer en faisant d'espace en espace des contre-ouvertures. Il est bien vrai que cela ne remplit pas toute l'indication; on procure bien par-là l'écoulement de quelques liqueurs; mais on ne rend pas la plaie saignante dans toute sa longueur, comme il seroit utile de le faire pour procurer un dégorgeement parfait. Il est bon de dire en passant, que cette espèce de plaie faite à des membres très-charnus, comme seroit la cuisse, guérit néanmoins, par l'impossibilité de faire le long du trajet ce que l'art prescrit; d'où s'ensuivent d'ordinaire des accidents qui emportent le malade. Un séton passé dans la plaie, de l'entrée à la sortie, ne pourroit-il pas les prévenir? Non, certainement; ce seroit un corps étranger qui fatiguerait les parties, soit par sa présence, soit par le frottement, lorsqu'on le seroit coiler pour le changer. Si le gonflement se passe, le séton pourra être utile pendant quelques jours pour porter les remèdes convenables dans tout le trajet de la plaie; mais il faudra le retirer lorsqu'elle sera mondifiée.

Le corps étranger est perdu dans la plaie. Si le corps étranger est resté enfoncé dans l'épaisseur du membre, il faut faire en sorte de savoir où il est, afin de l'ôter, s'il est possible; parce que son extraction est nécessaire, & donne au malade une consolation qui peut aider à sa guérison.

La direction du coup peut indiquer à peu près où ce corps est placé; & c'est ce que le Chirurgien peut d'abord connaître par l'introduction, non d'un stilet, mais d'une grosse sonde incapable, vu son volume, de faire de nouvelles routes, ou de s'arrêter par de légers obstacles. AMB. PARR, chap. 5.

Ce ne sera, je le répète, que pour mieux juger de la direction du coup, & conséquemment du lieu où la balle peut être. J'ajouterai que cette direction n'est pas toujours une voie sûre pour trouver la balle; car la dureté d'un os qu'elle a touché en passant, peut l'avoir détournée de la ligne droite que naturellement elle devoit suivre. La densité de la peau qu'elle a de la peine à percer pour sortir, peut faire la même chose; & on va la balle, poussant devant elle un morceau de buile ou d'étoffe, entrer dans l'épaisseur du membre, ne pouvant percer la peau pour sortir, & faisant son chemin dans le pannicule graisseux, faire la moitié du tour du membre.

La direction du coup étant connue autant qu'il est possible, il faut dilater la plaie extérieure, puis y porter le doigt. Le doigt qui, par la finesse du tact, sait distinguer les chairs brisées de celles qui ne le sont pas, est le meilleur sonde qu'on puisse employer. (AMB. PARR, chap. 3.) Il sert à conduire le bistouri, & si rien ne s'y oppose, à dilater encore au fond de la plaie jusques par la balle même, qui, sans cela, ne seroit pas facile à prendre, étant, comme on l'a dit, enfoncée dans les chairs. A l'égard des plaies qui sont aux petites extrémités, comme les doigts, à celles de la main & des autres endroits qui n'ont pas assez de volume pour permettre l'intromission du doigt, la sonde doit conduire le bistouri. Si la plaie est dilatée suffisamment, on ôtera facilement les corps étrangers, soit avec les doigts, soit avec une pincette, soit avec une curette.

La balle ayant traversé l'épaisseur du membre, est quelquefois restée sous la peau à l'endroit diamétralement opposé à la plaie extérieure; ainsi lorsqu'on ne la trouve pas dans la plaie, il faut ôter le membre dans toute la circonférence. (AMB. PARR, ch. 3.) Si on la trouve ainsi, il est plus à propos de faire une contre-ouverture pour l'ôter, que de la tirer par le trajet qu'elle a fait en entrant. Il est encore à propos de faire une contre-ouverture pour ôter la balle, lorsqu'elle a passé par-de-là le tronc des vaisseaux qui nourrissent la partie. Si on ne peut facilement trouver le corps étranger, il vaut mieux le laisser, que de fatiguer les parties par une recherche trop exacte: la suppura-

tion l'a plus d'une fois présenté dans la *plaie*. Dans le cas où l'on sent la balle avec la sonde, on proposera peut-être d'en faire l'extraction avec les tire-balles qui sont décrits dans les divers traités d'instrumens. Supposant la chose possible, l'extraction de ce corps ne doit pas exempter de faire les incisions indiquées; par conséquent c'est par elles qu'il faut commencer. Je n'approuve donc l'usage de ces tire-balles; que dans les cas où la fracture de la partie ne permet pas d'agrandir suffisamment la *plaie* jusqu'au fond.

Les morceaux d'étoffe ou de linge ne sont pas, vu leur mollesse, si faciles à trouver que la balle avec laquelle ils sont entrés: souvent ils sont nichés dans les interstices des muscles voisins; & si l'on ne peut les distinguer après les incisions convenables, il ne faut pas fatiguer la partie à force de les chercher; ils pourrout sortir dans la suite avec la suppuration, & c'est à quoi les incisions & contre-ouvertures seront d'un grand secours.

L'os a été frappé. Supposons à présent que la balle a dans son trajet rencontré un os. Cet os peut être découvert & simplement contus. On peut juger que la contusion est légère, si la balle n'a guère été réfléchie; & dans ce cas elle n'aura pas de mauvaises suites, pourvu qu'on ait soigné de bien débrider la périoste, comme on débride le périoste lorsqu'il est contus. Sans cela, il pourra s'enflammer tout le long de l'os, suppurar & causer bien des accidents. La *plaie* pourra être longue à guérir à cause de l'exfoliation de l'os, qui, malgré tous les secours de l'art, est quelquefois très-lente à se faire. Si la contusion est très-forte, (on peut la juger telle si la balle a été beaucoup réfléchie,) il faut de même débrider la périoste: mais malgré cela, la contusion de l'os pourra, comme on l'a dit, occasionner au bout de quelques jours un épanchement dans le corps de l'os, & opérer sa destruction. Si l'os est fracturé ou brisé dans un endroit fort dur, comme l'est, par exemple, le *tibia* dans sa partie moyenne, le Chirurgien le connoitra sans beaucoup de recherche. Dans ce cas, la commotion, l'écrasement, & même le gonflement qui pourra survenir, seront proportionnés à la nature de la fracture. Le corps étranger peut avoir entièrement brisé l'os dans toute sa circonférence, & il peut n'avoir entamé qu'une portion de son épaisseur, soit de la partie antérieure, comme la crête du *tibia*, laissant entier le côté qui regarde le muscle soléaire, soit de la partie postérieure, laissant la crête du *tibia* entière. Il est possible encore qu'une portion de l'os qui paroît n'avoir pas cédé au coup, soit séparée des deux extrémités de l'os sans avoir perdu le niveau, & qu'elle ne tienne en sa place que par la membrane qui tapisse son intérieur, par le périoste & par les muscles qui y sont adhérens: ceci est plus difficile à connoître. Il peut arriver encore que l'os soit brisé dans l'endroit où il a été frappé, & qu'il y ait encore une fracture au même os, à quelques travers de doigt de l'endroit frappé, ainsi que Maggius dit l'avoir vu, p. 46. Enfin l'os peut être fendu jusqu'à l'une de ses épiphyses; c'est ce que le Chirurgien ne peut absolument connoître dès le premier jour, malgré la plus scrupuleuse recherche: mais quelques jours après deux choses peuvent l'indiquer. La première est une rougeur à la peau avec un léger gonflement tout le long de la fente, de même qu'on le voit à la tête le long d'une fente au crâne; (dans les membres très-charnus cette rougeur peut être long-temps à paroître.) La seconde est un commencement de calus qu'on voit quelques jours après à l'extrémité de la fente dans l'endroit où l'os est brisé; calus formé par le suc nourricier qui s'échappe de la fente, & commence à se condenser.

Dans la plupart de ces cas, les pièces d'os éclatées ayant fait un déchirement au fond de la *plaie*, les esquilles piquent on tirailent le périoste, ou bien les autres parties aponévrotiques; les morceaux d'étoffe, s'il en est entré avec la balle, sont restés

accrochés dans les pièces fracturées, la balle y est peut-être aussi; & sûrement elle n'est pas unie, parce que l'os qu'elle a brisé l'a rendue de figure irrégulière. Toutes ces choses réunies sont autant de motifs qui doivent déterminer à faire des incisions grandes & suffisantes pour prévenir les accidents dont la partie est menacée, pour ôter les corps étrangers, & pour pouvoir panser facilement cette *plaie* qui est profonde & qui doit rester long-temps ouverte, attendu les exfoliations qui doivent se faire. Les incisions étant faites comme il faut, on porte le doigt dans le fond de la *plaie*, & on distingue facilement tout ce qu'il y a d'étranger. Si l'on sent des esquilles entièrement séparées du corps de l'os, il faut couper ce à quoi elles tiennent, & alors on les ôtera fort facilement: les arracher seroit contre la saine pratique; car on ne pourroit le faire sans causer de vives douleurs au malade, & par-là irriter encore le genre nerveux. A l'égard des grosses esquilles ou pièces d'os branlantes qui ne sont pas hors de leur place, & y tiennent encore par beaucoup de chairs, il faut les laisser, parce qu'elles pourrout se réunir par un calus; & supposé que par quelques pointes elles passent piquer les chairs voisines, il faut couper ces pointes avec une tenaille incisive.

Si la balle a frappé quelque'un des grands os, comme, par exemple, le *tibia* dans l'une de ses épiphyses, elle a pu sans se détourner & sans le briser entièrement, y faire seulement son trou, & s'y encaïsser.

Si elle n'est pas entrée profondément, & qu'on puisse l'ôter, soit avec les doigts, soit avec le tire-fond, soit avec la gouge, on peut espérer de guérir le malade sans couper le membre, supposé qu'il ne survienne pas de ces grands accidents dont nous avons parlé, & qui sont une suite ou de la secousse que toute l'articulation a reçue, ou de l'inflammation de toutes les parties aponévrotiques qui l'enveloppent. Mais si la balle est entrée assez profondément dans le corps de l'os pour qu'on ne puisse l'ôter, ou si les grands accidents commencent à paroître, il n'y a d'autre parti à prendre que de faire l'amputation du membre. Si la balle a écorné ou percé cet os dans son extrémité qui est spongieuse, le fracas peut être beaucoup moindre qu'il ne le seroit, le coup ayant porté dans son milieu, & il n'y a que peu d'éclat. Mais l'avantage qu'une pareille *plaie* peut avoir sur celle qui seroit faite au corps de l'os, est bien compensé par le désordre des aponévroses qui enrourent cette extrémité, & des tendons qui s'y attachent, lesquels doivent être très-maltraités dans ces sortes de *plaies*. C'est au génie du Chirurgien à se comporter suivant les circonstances, c'est-à-dire, à juger s'il peut espérer de conserver le membre par des incisions convenables, sinon à faire l'amputation. S'il essaie de conserver le membre, & qu'il survienne des douleurs aiguës sans qu'elles soient causées par quelques pointes d'os qui piquent les parties voisines, c'est une preuve que le genre nerveux souffre infiniment; & dans ce cas, il ne faut pas tarder à faire l'amputation, faite de quoi les mouvements convulsifs paroîtront bientôt au membre blessé & gagneront tout le corps. Alors l'amputation deviendra inutile.

De ce qu'il faut observer en faisant les incisions.

Dans les incisions plus ou moins profondes que je propose comme nécessaires, il ne faut pas ménager le corps des muscles; & lorsqu'ils sont reconverts d'une membrane commune & aponévrotique, comme le sont ceux de la jambe & de l'avant-bras, il faut bien débrider cette membrane, si on veut prévenir des abcès qui ne manqueroient pas de se faire dans les interstices des muscles. Il en est de même de toutes les aponévroses en quelques endroits qu'elles soient, elles demandent beaucoup de connoissance & de circonspection pour les bien débrider. Si l'on ne fait que les fendre, suivant la rectitude de leurs fibres longitudinales, cette incision ne débride rien; ainsi il faut les couper transver-

falement ou obliquement, quelquefois même dans tous les sens en forme de soleil.

Dans ces incisions, il faut, autant qu'il est possible, ménager les tendons pour conserver le mouvement du membre après la guérison. Cependant il peut se trouver quelques circonstances où l'on ne peut se dispenser de les couper, comme, par exemple, dans les incisions qu'il faut faire au pui, dans le cas d'une plaie avec fracas considérable aux os du tarse ou du métatarse. La pratique peut nous en fournir d'autres qu'il est difficile de prévoir.

La principale attention que le Chirurgien doit avoir dans ces incisions, c'est de ménager les troncs des vaisseaux, pour ne pas priver les parties qui sont au-dessous, de la nourriture dont elles ont besoin. A l'égard des vaisseaux médiocres qui ne sont que des branches émanées des troncs, on peut les couper sans scrupule: mais après les avoir coupés, il faut arrêter le sang.

De la manière d'arrêter les hémorrhagies.

Les styptiques, la compression & la ligature sont en usage dans la Chirurgie pour arrêter les hémorrhagies. Dans le cas d'une plaie faite par une arme à feu, je rejette la compression qu'on pourroit faire en tamponnant la plaie avec la charpie sèche, parce que cela s'opposeroit au dégorgeement qu'on cherche à procurer par les incisions qu'on a faites, & seroit capable de faire naître à la circonférence un gonflement dangereux. Les styptiques n'agissent qu'autant qu'ils font escarre: encore ont-ils besoin de la compression, & la plaie n'est déjà que trop garnie d'escarres: ainsi j'en rejette l'usage dans tous les cas où l'on pourra faire la ligature du vaisseau qui est ouvert. Je préfère donc la ligature du vaisseau, parce qu'elle ne fait de compression qu'au vaisseau même.

La grande difficulté est de la faire comme il faut, dans une plaie profonde; & cette difficulté vient, ou de ce que le vaisseau est caché dans les chairs, de manière qu'on n'en peut voir l'ouverture, ou bien de l'endroit profond où il est placé, ou de la quantité du sang qui le cache en remplissant la plaie.

Si le vaisseau est caché dans les chairs, de manière qu'on ne puisse distinguer son orifice, il faut le découvrir par une incision, (Auzar. Par. ch. 10.) car on ne peut arrêter une hémorrhagie, si on ne voit précisément le point d'où le sang sort, à moins qu'on ne le fasse en tamponnant la plaie avec force charpie; ce qui ne convient jamais en aucun cas. On ne peut faire de ligature au vaisseau; si on ne le voit; & dût-on se servir des styptiques, c'est toujours pour l'embouchure du vaisseau ouvert qu'il faut les appliquer.

La profondeur de la plaie ne doit être comprise pour rien si l'on a fait des incisions suffisantes, & le sang ne remplira plus la plaie si le Chirurgien a soin de faire une ligature à tournoquet à la partie supérieure du membre. L'ayant faite, on ôtera tout le sang, qui, remplissant la plaie, cache le point où est le vaisseau ouvert; alors il pourra l'embrasser sûrement avec l'aiguille, & faire la ligature.

Dans les plaies faites au tronc ou dans les incisions que nous sommes obligés d'y faire, il est possible qu'il y ait un vaisseau qui donne du sang assez pour obliger d'en faire la ligature; & là, on ne peut arrêter l'hémorrhagie avec un tournoquet comme aux extrémités. Dans ce cas, la ligature du vaisseau est plus difficile à faire, & cependant elle est préférable à l'usage des styptiques, ainsi qu'on l'a dit. Pour faire commodément cette ligature, c'est-à-dire, pour empêcher que le sang qui coule ne cache l'ouverture, il faut avec le doigt chercher cette ouverture; & quand on l'a trouvée, le doigt appuyé sur le vaisseau, arrête le sang. Alors il faut ôter le sang qui remplit le vuide de la plaie, puis avec une aiguille courbe, passer un fil dans les chairs à la circonférence dudit vaisseau, & en faire faire le nœud par un Aide, sans retirer le

doigt jusqu'à ce qu'il soit fait. Si cependant la ligature est impraticable, il faut se servir d'un styptique appuyé précisément sur le vaisseau, & l'y soutenir avec le doigt jusqu'à ce qu'il ait fait escarre. De cette manière les parois de la plaie ne sont pas comprimées par un tamponnage capable d'exciter l'inflammation. L'escarre étant faite, on peut panser la plaie mollement selon l'art.

Il en est de même des hémorrhagies qui surviennent à l'instant du coup. Un Chirurgien Anatomiste qui connoît le trajet de la balle, soit au tronc, soit aux extrémités, sait quel est le vaisseau qui est ouvert, & où il est placé; ainsi il peut facilement arrêter le sang par les moyens que nous venons d'indiquer, surtout s'il a pu mettre le tournoquet; car ce tournoquet le rendant maître du sang, il pourra commodément faire les incisions convenables, & trouver le vaisseau qui est ouvert.

A l'égard du saignement de la plaie, lequel est inséparable des incisions que nous avons indiquées, nous le regardons comme utile pour prévenir le gonflement de la partie; & ce seroit aller contre les vues qu'on s'est proposées, que de l'arrêter par le tamponnage; il s'arrêtera peu de temps après, c'est pourquoi il ne mérite par lui-même aucune attention.

Si la balle faisant plaie à l'une des extrémités, a passé près des gros vaisseaux; il est possible que cette plaie ne saigne point, quoiqu'une branche un peu considérable ait été ouverte. Mais comme l'hémorrhagie est à craindre à la chute de l'escarre & quelquefois plutôt, il est bon de laisser à la partie supérieure du membre un tournoquet prêt à serrer si l'hémorrhagie paroît, faite de quoi le malade pourroit périr dans son sang. Si c'est au tronc, le Chirurgien qui fait que cela peut arriver, doit laisser auprès du malade un Garçon habile qui puisse se rendre maître du sang.

Du premier Appareil.

La manière de faire les pansements doit répondre aux vues qu'on s'est proposées. Gardons nous donc de suivre aveuglément cette pratique, qui est presque généralement reçue, de panser toutes plaies d'armes à feu en premier appareil, avec la charpie imbibée d'eau-de-vie. Je fais que l'application de cette liqueur simple ou même animée, convient dans le cas de ces plaies énormes par leur étendue, parce qu'elles sont compliquées d'une contusion & d'une ecchymose proportionnées; qu'elle convient encore dans le cas de ces grandes contusions, où j'ai proposé de faire des incisions assez profondes pour prévenir la mortification qui peut suivre de près, vu l'engorgement considérable qui est à tout le membre. Mais je suis sûr qu'elle ne peut convenir que sur des chairs dont le sentiment est émoussé ou perdu; ainsi j'en proscriis absolument l'usage partout où l'on aura été obligé de couper profondément dans le vif, parce que la cuisson qu'elle excite dans ces parties, s'oppose au relâchement qu'on souhaite de procurer; & qu'étant dessiccative, elle est plus capable de retarder la suppuration, que de l'aider.

Je dis donc que dans ce dernier cas, il faut se contenter de mettre dans la plaie une quantité de charpie proportionnée au vuide qu'il faut remplir; charpie très-molle, & par cette raison incapable de presser & de fatiguer les parois par son volume; enfin suffisante pour absorber le sang & les humidités qui doivent s'écouler.

Le reste de l'appareil doit s'accommoder aux mêmes vues, c'est-à-dire, que le bandage ne doit nullement comprimer la partie. S'il y a des os fracturés, il faut fixer le membre un peu haut; s'il est possible, pour faciliter le retour des liqueurs vers le centre, & l'assujettir de manière que les pièces fracturées ne puissent jouer les unes contre les autres, & surtout lorsqu'il faut transporter le malade.

Il est bon de faire observer que la charpie qu'on a mise dans la plaie s'imbibe de sang, & qu'elle se colle aux parois, où elle se durcit peu-à-peu avec le sang même lorsqu'il n'en coule plus; qu'alors ce massif de charpie & de sang ferme les embouchures des vaisseaux, & que même il les irrite par sa dureté; ce qui pourroit faire naître l'inflammation. Pour obvier à cela, quand la plaie ne saigne plus, il faut, sans ôter la charpie, bismecter avec l'huile d'*hypericum* chaude, ce qui vaut un digestif pour ce premier pansement.

Je vois encore quelques Chirurgiens d'Armée, qui, dès qu'un homme est blessé d'un coup d'arme à feu, le pansent en premier appareil avec la charpie & l'esu-de-vie, & se contentent de cet appareil, jusqu'à ce qu'il soit transporté dans un lieu de repos. Je ne blâme pas l'usage de l'esu-de-vie, puisque la plaie est garnie d'escarres, & par conséquent presque insensible à l'application de telle liqueur qu'on pourroit mettre dessus; mais je ne puis les approuver de n'en tenir-là.

D'autres, prévenus du gonflement qui suit de près les plaies d'armes à feu, font dès le premier pansement les incisions convenables, & même l'amputation du membre si elle est nécessaire. Je préfère la pratique de ces derniers par les raisons qui sont énoncées précédemment: le malade dû-t-il être transporté, il sera bien plus facile de le faire après avoir ôté les corps étrangers ou les esquilles, après avoir remis & assujéti les os dans leur place, ou même après l'amputation, si le fracas des os l'exige, que de le faire avec le fracas que je suppose, lequel dans les mouvements qui ont inséparables du transport, causeroit des tiraillemens très-douloureux, & conséquemment des convulsions. Souvent après le transport, l'opération s'est trouvée impraticable, à cause du gonflement énorme qui avoit gagné la partie supérieure du membre.

De la manière de prévenir ou de calmer les accidents.

Il ne suffit pas d'avoir fait à la partie blessée tout ce que l'Art prescrit; il faut aussi-tôt travailler à calmer les accidents qui ont déjà paru, ou à prévenir ceux qui pourroient survenir.

Ce n'est qu'en conséquence du coup reçu que l'économie de la machine a été dérangée; ce dérangement augmenteroit de plus en plus, si l'on n'ôtoit la source de toute irritation. Nous avons donc proposé les incisions nécessaires, qui, quoiqu'elles semblent n'être utiles qu'à la partie blessée, le sont aussi pour calmer les accidents primitifs; mais ces incisions seroient souvent d'un faible secours, si elles n'étoient secondées par un régime convenable, & par les évacuations capables de désempiler les vaisseaux & les premières voies, de rétablir les filtrations qui ont été interrompues, & de suppléer aux évacuations qui ont été suspendues, enfin de remettre la nature dans ses droits.

Tout le monde sait que la pléthore peut par elle-même causer bien des maladies, puisque la santé dépend en partie du juste équilibre des solides & des fluides. On sait encore par expérience, que la circulation se faisant plus lentement dans le cas de pléthore, cette lenteur est une disposition continuelle à engorgement; que les filtrations se font moins, & que même quelques-unes sont suspendues. Il n'est pas douteux que dans cet état, les causes d'engorgement qu'un coup d'arme à feu aura mises en jeu, n'aient un effet plus sûr & plus prompt.

Mais quand même un blessé ne seroit pas pléthorique, il suffit que le saignement & la commotion qui accompagnent souvent les plaies d'armes à feu, suspendent pour quelques moments l'ordre économique, ce qui est prouvé par les syncopes & autres accidents primitifs que nous avons dit arriver assez souvent, pour avoir tout lieu de craindre que ce dérangement ne produise d'autres accidents dans la suite du traitement.

Si de plus le malade a l'estomac plein d'aliments au mo-

ment de sa blessure, & qu'il ne vomisse pas naturellement, comme quelques-uns le font, la digestion se fera mal; & le chyle mal digéré passant dans le sang, y deviendra une matière hétérogène capable de produire de nouveaux accidents.

Disons plus, les mauvaises nourritures dont le Soldat use souvent, sans qu'on puisse l'en empêcher, jointes aux fatigues de la campagne; l'intempérance dans une partie des Officiers, jointe à la fatigue & aux veilles, tout cela altérant les levains de l'estomac & les digestions, fait un mauvais chyle, d'où naît une disposition plus ou moins prochaine à la maladie. Si donc dans une pareille disposition un homme vient à être blessé, est-il impossible que le désordre que la blessure cause dans toute la machine, accélère une maladie qui se préparoit peu-à-peu, & qui n'auroit fait que tarder à éclater? C'est pour remédier ou pour obvier à tous ces désordres, qu'il faut employer le régime, les saignées, les vomitifs, & quelquefois même les laxatifs.

L'exactitude du régime est d'autant plus essentielle, que pendant la durée de ces accidents primitifs, & dans l'état de douleur où est le blessé, les digestions se feroient mal. Ainsi il faut le mettre à l'usage des bouillies légères, plus capables de calmer l'effervescence du sang, que de l'exciter. Il y a cependant certains tempéramens naturellement foibles ou épuisés par la fatigue ou par l'hémorrhagie, qu'il seroit dangereux de tenir à une diète trop sévère, & qu'il faut soutenir ou même ranimer.

Il est bon encore de s'informer de la manière dont le blessé vivoit avant sa blessure; car la diète de doit pas être égale à tous les blessés. AMBR. PARR, ch. 10.

Les saignées sont encore d'un grand secours, & elles sont absolument nécessaires, s'il n'y a pas eu d'hémorrhagie considérable, (MANGST, Cent. III. chap. 8.) Par elles on remédie à la pléthore, s'il y en a; par elles, empêchant le sang de se porter avec trop d'abondance à la partie blessée, on pare le gonflement & l'inflammation, ou du moins on en sauve la moitié; par elles, on prévient la plénitude qui survient souvent de l'effervescence du sang, quoiqu'au fond les vaisseaux ne soient pas trop pleins; par elles enfin, les différents filtres moins surchargés, pourroient reprendre leurs fonctions si elles ont été suspendues. Il ne faut donc pas manquer de saigner de bonne heure ces sortes de blessés; & les saignées seront proportionnées à leur état de force ou de foiblesse, à la nature des parties blessées, à l'étendue de la blessure, & à la nature des accidents primitifs qui l'auront accompagnée.

L'expérience nous apprend que les blessés qui ont vomé dans les premiers momens de leur blessure, ce qui arrive à plusieurs, sont bien moins sujets que d'autres aux accidents consécutifs, & par conséquent qu'ils guérissent plus facilement; ainsi la nature nous apprend à donner à propos un vomitif. Le vomissement procuré peut être très-utile pour vider les premières voies, & par-là, ôter la source de ces maladies qui sont quelquefois prêtes à éclater, ainsi qu'on l'a dit ci-devant. Il est bien vrai que la diète qu'on fait observer à un blessé, peut quelquefois les prévenir; mais on les prévient bien sûrement en vidant les premières voies, comme l'expérience l'a souvent confirmé. On objectera peut-être que c'est fatiguer un malade par des remèdes prématurés, & qu'il ne faut travailler à guérir une maladie que lorsqu'on la voit paroître. Je réponds que non-seulement il vaut mieux la prévenir, mais même qu'elle sera très-difficile à guérir, lorsqu'elle sera compliquée des accidents qui dépendent d'une plaie d'arme à feu. Du moins ne pourra-t-on pas se dispenser de faire vomir le malade dans le cas où il aura l'estomac plein d'aliments, & cela doit être fait presque aussi-tôt après le pansement, pour ne pas donner au chyle mal digéré le tems de passer dans le sang. Si on attend long-tems à le faire, le vomissement pourra être inutile, & peut-être dangereux.

Malgré les avantages qu'on peut retirer du vomissement, les efforts qui en sont inséparables seroient contraires dans certains cas, comme, par exemple, dans les plaies pénétrantes à la poitrine, ou à l'abdomen avec lésion de quelque viscère; dans les plaies à la tête avec fracas au crâne; dans les plaies considérables à la gorge, & dans quelques autres aux extrémités, accompagnées de fractures, auxquelles le repos de la partie est essentiel. C'est à la prudence du Chirurgien à combiner la nécessité du vomissement avec la possibilité de le procurer sans danger.

Les évacuations par les selles pourroient être souvent utiles; cependant les purgatifs ne peuvent être employés dans les premiers jours, si ce n'est l'usage de l'huile d'amandes douces, qui doit être regardée plutôt comme un adoucissant que comme un purgatif, quoiqu'elle procure l'évacuation de ce qui est contenu dans le canal intestinal.

Supposons qu'au-tôt la blessure on a suivi tout ce que nous venons de prescrire; il est cependant possible qu'il survienne un peu de gonflement à la partie blessée: mais certainement il sera beaucoup moindre que si on n'avoit rien fait pour le prévenir. D'ailleurs toute incision est presque toujours suivie d'un léger gonflement à toute la circonférence; ainsi il n'est pas étonnant qu'il en survienne après un coup d'arme à feu, & après les incisions qu'on a faites. Mais il se dissipera par la suppuration qui doit commencer à se faire vers le troisième ou le quatrième jour, & qui augmentera non-seulement jusqu'à ce que les escarres soient tombées, mais encore jusqu'à ce que le dégorgeement de la partie soit fait.

De la suite des pansemens.

La plaie d'arme à feu est bien différente de celle qui est faite par quelque instrument tranchant ou piquant. Celle-ci ne demande que la réunion, & nous sommes souvent les maîtres de la procurer en très-peu de tems: mais la plaie d'arme à feu ne peut guérir que par la suppuration, à cause de l'escarre qui l'accompagne.

Il n'y a que la pourriture, si elle survient à la plaie, ou bien une inflammation considérable, qui puissent nous engager à lever promptement le premier appareil: & si ces accidens ne se rencontrent pas, nous devons le laisser deux ou trois jours au moins, afin qu'il se détache seul par la suppuration bonne ou mauvaise qui se fera; par-là on évitera de fatiguer la plaie, & de la faire saigner de nouveau.

Dans ce dernier cas où les choses se passent sans accidens considérables, il faudra panser la plaie mollement, de manière à aider en tout la nature qui ne demande qu'à bien faire, & qui de son côté travaille sans celle à la guérison. Ce ne sont pas les médicamens introduits dans une plaie, qui la guérissent, & on peut dire, à la rigueur, que tout ce qu'on y met, soit charpie, soit médicament, y est un corps étranger. C'est la nature qui, par le secours du suc nourricier lequel suintent ses levres de la plaie, doit former les mamelons charnus qui la rempliront, & même qui fera la cicatrice. Ne voit-on pas souvent les animaux guérir seuls en lèchant leurs plaies? Qu'avons-nous donc à faire pour ce qui regarde les pansemens? (Je suppose qu'on a fait les incisions indiquées, qu'il n'y a plus de corps étranger à sortir, qu'il n'y a point d'hémorrhagie, & que le premier appareil est levé,) c'est d'aider la nature par des moyens différens, suivant les différens tems de la maladie, en amollissant les escarres pour qu'elles se détachent plus vite; ce que l'on fera dans bien des cas, par l'usage des digestifs simples & balsamiques, ou du baume verd; en absorbant grande quantité de pus avec la charpie sèche mise dans la plaie en petite quantité; en resserrant légèrement les mamelons charnus à mesure qu'ils se formeront, par l'usage des lotions

vulnérâmes & astringentes dont on mouillera les parois de la plaie, supposé qu'elles devinssent variqueuses, comme on l'a déjà dit: enfin en évitant de laisser la plaie long-tems exposée à l'air dans les pansemens, & en empêchant, par l'usage des emplâtres & de tout ce qui couvrira la plaie d'un pansement à l'aure, que l'air extérieur n'y corrompe le suc nourricier qui doit former les mamelons charnus.

Mais si l'écchymose a été très-considérable, la suppuration pourra être très-abondante pendant quelques jours, à cause de la quantité des liqueurs infiltrées à toute la circonférence & qui s'évacueront par la plaie; peut-être même qu'elle sera sanguinolente. On peut encore s'attendre à y voir plusieurs sortes de suppurations qui dépendront, tantôt de la qualité des liqueurs dont la partie a été engorgée, tantôt du degré d'altération qu'elles auront acquies pendant leur séjour, & tantôt de la qualité des sucs nourriciers qui abonderont journellement à la plaie. Si donc des suppurations vicieuses menacent d'altérer le calibre des vaisseaux par où elles se font, ce que l'on connoitra à la figure de la plaie & la qualité du pus, des pansemens aussi simples que ceux dont je viens de parler ne peuvent convenir, & alors nous ne pouvons nous dispenser de nous servir de digestifs animés, capables de corriger les sucs & de défendre les parois de la plaie, de l'altération qu'ils pourroient causer. Je n'entre point dans le détail de ces digestifs, parce que les Auteurs en font remplis; je ferai seulement observer que les huiles & les graisses mises dans la plaie, ne conviennent jamais dès que les escarres en sont tombées. Je mets au rang de ces digestifs, l'esprit de térébenthine qui est le topique le plus convenable sur toutes les parties tendineuses, membraneuses, ou aponevrotiques; car ceux qui sont gras & pourrissans y excitent souvent des suites de suppuration, qui non-seulement dissolvent les muscles plus exactement qu'on ne pourroit le faire avec le scalpel, mais encore sont souvent suivies d'un reflux de matières purulentes. Ici où l'on a fait les incisions indiquées, ces digestifs amolliront les embouchures de tous les petits vaisseaux qui se sont resserrés; & échauffant les liqueurs infiltrées à la circonférence, ils faciliteront leur dégorgeement dans le vuide de la plaie. Là où il y a des escarres, ils les amolliront de manière que les sucs qui ne cherchent qu'à s'écouler par la plaie, les détacheront plus promptement. Il faudra même distinguer les différens endroits de la plaie, pour les panser différemment suivant leur état; l'endroit que la balle a touché étant quelquefois encore en escarres, quand le reste n'y est plus & ne demande qu'à guérir. Je parlerai dans la suite du tems de faire les pansemens, lesquels doivent être plus ou moins fréquens selon les différentes circonstances.

Si l'on a arrêté quelque hémorrhagie, soit par la ligature du vaisseau, soit par les styptiques, il ne faudra mettre desins que de la charpie sèche ou saupoudrée de térébenthine sèche, pour retarder, autant qu'il est possible, la chute de l'escarre ou de la ligature. Il faut même à chaque pansement avoir attention à soutenir cette charpie, afin de n'y faire aucun tiraillement en ôtant le reste de l'appareil. Ce que je dis ici de ce qui a arrêté l'hémorrhagie, soit ligature, soit styptique, doit être également observé pour tout ce qu'on a mis dans la plaie; car on ne doit l'ôter qu'autant qu'il ne tient pas, & qu'il se détache seul.

Dans les cas que j'ai proposés, où pour arrêter le progrès d'une gangrene, on aura fait des incisions ou bien des scarifications profondes, des pansemens simples ne conviendroient point encore. Il faut arroser les plaies & toute la partie avec l'esprit de vin chargé de camphre & de sel ammoniac pour les ranimer. Supposé que la nature secondât les secours de l'art, on pansera alors la plaie avec les digestifs simples ou animés, suivant ses différens états, jusqu'à ce que le gonflement soit cessé, & que les escarres soient tombées,

Dans ce dernier cas comme dans tous les autres que nous avons proposés précédemment, on ne pourra donc espérer de voir une suppuration capable de produire de bonnes chairs, qu'après que le dégorgement de la partie sera fait. On le connoitra à la mollesse du membre qui aura repris peu à peu son état naturel, à la nature du pus qui sera blanc & épais, & à l'inspection des chairs qui seront fermes, grenues & d'un rouge plus foncé qu'elles n'étoient auparavant. Alors il faudra abandonner l'usage des digestifs & autres remèdes pommés qui deviendront très-contraires, pour y substituer les lotions vulnéraires spiritueuses & dessiccatives, comme je l'ai dit plus haut, capables de resserrer les embouchures de tous les petits vaisseaux, sans quoi les fucs les meilleurs, au lieu de mamelons de chairs grenues, ne formeroient le plus souvent que des chairs mollasses & variqueuses qui rempliroient bien-tôt toute la plaie. Si on s'est laissé gagner par ces chairs, (on les connoît & on les distingue des bonnes en ce qu'elles sont mollasses, lices, brillantes & souvent saignantes,) il faut, supposé qu'elles soient en petite quantité, les détruire en y mettant l'alun calciné, le précipité rouge, &c. & si elles ont rempli la plaie, comme on l'a vu quelquefois arriver en vingt-quatre heures, car ces chairs croissent fort vite, il faut les ôter avec le doigt, lequel les détache facilement. Quand la plaie ne saigne plus, il faut mettre sur les parois dont on a enlevé les chairs fongueuses, l'alun calciné, le précipité, &c. pour détruire les mamelons variqueux qui leur ont servi de base, & qu'on n'a pu ôter avec le doigt.

Lorsque la plaie commence à se garnir de bonnes chairs, il faut la regarder comme une plaie simple qui guérira dans son tems à l'aide des pansemens les plus simples.

Des seconds accidens qui peuvent servir en conséquence des plaies d'armes à feu.

L'Anatomie nous apprend qu'il y a une liaison & un concert intimes entre toutes nos parties, qu'elles ont toutes besoin l'une de l'autre, soit pour conserver leur état sain, soit pour exécuter ce à quoi elles sont destinées. C'est en conséquence de cette union, qu'on voit quelquefois toute l'économie de la machine dérangée par un coup d'arme à feu, quoiqu'il n'ait frappé qu'une partie.

Le faillissement dont le malade se sent quelquefois frappé à l'instant du coup & la commotion, peuvent avoir des suites funestes, ainsi qu'on l'a dit; mais ce dérangement peut être augmenté par les douleurs qui surviennent, par les infirmités, par les liqueurs extravasées dans le voisinage de la plaie, & par mille autres causes, qui seules sont capables d'altérer l'ordre économique, quand même il n'y auroit eu ni faillissement, ni commotion. Ainsi toutes sortes de plaies d'armes à feu, pour peu qu'elles soient grandes, peuvent être suivies d'accidens qui ne paroissent que plusieurs jours après le coup, comme nous l'allons voir. AMAROTTE PARE', chap. 3.

Seconds accidens des plaies des parties charnues. Trois choses peuvent rendre les plaies des parties charnues susceptibles de ces accidens. 1°. L'écchymose & la contusion si elles sont considérables. 2°. L'érysipèle si il subsiste encore. 3°. La présence de quelque corps étranger qui est resté dans la plaie.

Si l'écchymose & la contusion sont considérables, on voit dans la plaie de mauvaises suppurations par les raisons que nous avons déjà détaillées, & souvent des chairs mollasses, variqueuses & fongueuses, qu'il faut corriger ou détruire, comme nous l'avons dit. Si en même-tems la fièvre subsiste, comme il arrive presque toujours, c'est une raison de plus pour l'augmentation des désordres qui arrivent à la plaie, parce que de la partie blessée avec tout le corps il y a un commerce continu & réciproque, moyennant lequel une

partie des différentes liqueurs échymosées rentrant dans le torrent de la circulation, y dérange ce mouvement insensé que l'Auteur de la nature a imprimé dans nos liqueurs, & qui fait leur bonne qualité. Nous parlerons bien-tôt des suites funestes qui peuvent en arriver.

Si la tension du genre nerveux subsiste encore, outre les différens dérangemens qu'elle peut faire dans l'économie de la machine, la plaie reste à demi sèche. Il est bien vrai que la suppuration est plus difficile à s'établir aux plaies d'armes à feu qu'aux autres plaies, à cause de l'écscarre; mais il faut bien distinguer une plaie qui est quelques jours à s'bumecter, d'une plaie qui est encore sèche au bout de huit à dix jours, & c'est le cas dont il s'agit. Je dis donc qu'elle doit rester sèche tant que le cours des liqueurs n'est pas libre dans tous les petits vaisseaux. Dans ce cas où le mauvais état de la plaie est relatif à celui de tout le membre, & même de tout le corps, elle ne mérite pas seule l'attention du Chirurgien; & il doit travailler par toutes sortes de moyens à calmer la convulsion tonique du genre nerveux, à corriger la cause antécédente, à rétablir les filtrations & les évacuations qui ont été interrompues; en un mot, à remettre la nature dans ses droits, faute de quoi la plaie tournera mal, & le malade mourra d'une plaie légère en apparence.

Si on a laissé dans la plaie quelque corps étranger, comme la balle ou quelque morceau d'étoffe, la suppuration a de la peine à s'établir; la plaie ne jette que des sérosités, & au bout de quelques jours, ce corps étranger excite pour l'ordinaire l'inflammation & même la fonte des graisses & des membranes qui l'entourent. J'ai vu cet accident ne paroître que plus de quinze jours après le coup reçu. Alors la douleur que le malade ressent & la rougeur de la peau indiquent le lieu où est le corps étranger, & conséquemment celui où nous devons faire ouverture pour en faire l'extraction. S'il arrive que le pus, qui se forme à l'endroit où il est caché, s'échappe par quelque sinus abouissant à la plaie, la sonde introduite par ce sinus, peut servir à conduire l'incision. Le corps étranger étant dehors, la plaie doit prendre un bon chemin. Ambroise Paré ne propose pas de faire aucune incision dans ces cas. Il propose des médicamens, qui, selon ses termes, « ont grande puissance d'attirer les balles ou autres choses étrangères. » Il pense encore que la suppuration peut faire sortir ces corps étrangers, disant, « qu'il y a d'autres remèdes, lesquels ont acquis cette faculté de par putréfaction, comme est la fiente d'animaux & le levain. »

Seconds accidens des plaies des parties aponevrotiques. Les seconds accidens qui surviennent en conséquence de la plaie consultée des parties aponevrotiques, sont bien plus grands; & s'ils ne paroissent pas toujours dès le premier jour, c'est que ces parties n'étant arrosées & nourries que par des vaisseaux lymphatiques, où, comme on sait, la lymphe circule bien plus lentement que le sang dans les vaisseaux sanguins, les engorgemens doivent être plus lents à s'y former, quoiqu'ils se forment plus facilement. Cherche-t-on la cause de ces engorgemens? On la trouvera encore dans la tension tonique du genre nerveux. La lymphe arrêtée change de nature, & de-là naît un érysipèle qui attaque ces parties; car l'érysipèle est la maladie des parties qui sont plus arrosées de lymphe que de sang, telles que sont les membranes, &c. Dans quelque point qu'il commence, il gagne peu-à-peu les autres parties qui sont de la même nature, & il s'étend même jusqu'à la peau qui devient d'un rouge vif & tirant sur l'orange. Alors on voit souvent l'érysipèle se communiquer tout le long du membre jusqu'à ses deux articulations; ce qui arrive d'autant plus facilement que les ligamens, les capsules & les aponevroses qui les entourent, ont souvent une secousse & un ébranlement dans l'instant du coup. Le progrès du mal s'y

fait connoître par le gonflement de cette articulation, par la douleur & par la rougeur.

L'érysipèle des parties aponevrotiques ne se termine, comme on le fait, que par la résolution, ou par la pourriture; mais la résolution étant la terminaison la plus désirable, il faut tâcher de la procurer promptement, en réitérant, suivant les forces du malade, l'usage des saignées appropriées, & en appliquant les topiques émolliens & résolutifs sur toute l'étendue de la maladie, évitant surtout les médicamens gras, & sur le membre & dans la plaie. Si l'érysipèle prend la voie de la résolution, on voit insensiblement diminuer le gonflement de la partie, & la peau revenir à sa couleur naturelle. Après cela la plaie se déterge de jour en jour. Mais si l'érysipèle ne prend pas cette voie en peu de tems, il dégénère en inflammation, le gonflement augmente de plus en plus, les aponevroses se pourrissent, & leur pourriture fait sous la peau des fusées de suppuration qui obligent à faire de nouvelles incisions. Cette pourriture ou suppuration ne se fait jamais, sans que la fièvre, le mal de tête, les insomnies, & souvent même le cours de votre sanguent beaucoup le malade. Si les parties charnues s'enflamment en même tems, le gonflement peut devenir en vingt-quatre heures si considérable, que tout le corps s'en ressent, & que le membre est quelquefois menacé de gangrene.

Cela arrive, surtout lorsque quelqu'un des grands os a été brisé en même tems que beaucoup de parties aponevrotiques ont été déchirées; parce que dans ce cas il y a eu, outre le déchirement, une commotion proportionnée à la résistance de ces os. AMAROTIS PARR', *Plaies d'arg. chap. 1.*

Que de désordres accompagnent souvent cet état, ou bien en font la suite! Fièvre aiguë, tension au bas-ventre avec suppression des excréments, souvent suivie d'inflammation, abscesses intérieurs, convulsions particulières, mauvaises suppurations. L'expérience même nous apprend que tous ces désordres naissent souvent l'un l'autre, chacun d'eux étant réciproquement tantôt la cause & tantôt l'effet.

La commotion avoit déjà allumé la fièvre par plus d'une raison; les liqueurs altérées que le torrent de la circulation remporte, en redoublent les accès & la rendent plus vive; souvent alors le ventre du malade devient bouffé & tendu; même douloureux, ce qui marque une disposition inflammatoire aux intestins & à l'estomac: & en conséquence, certains malades sont tellement constipés, qu'il ne se fait aucune évacuation, ni par les selles, ni par les urines, pendant que d'autres ont un cours de ventre qui ne leur laisse aucun relâche. C'est l'espace & le degré d'irritation qui décident pour l'un ou pour l'autre de ces accidens. Si l'inflammation devient plus considérable, le hoquet suit de près, parce qu'elle s'étend jusqu'à la portion du péritoine qui tapisse le diaphragme, & bien-tôt on verra survenir des rêveries, ou même le délire: heureux le malade si ce dernier accident ne vient pas de quelque dépôt avec suppuration aux membranes du cerveau; car dans ce cas, la maladie est pour l'ordinaire sans ressource.

On voit quelquefois un prompt reflux de matière purulente, faire des abscesses dans des parties fort éloignées de la plaie; & bien des choses peuvent occasionner ce reflux, comme l'inflammation des parties aponevrotiques, la fièvre, &c. sans qu'il soit toujours possible de le prévenir. Si ce reflux se fait par les veines lymphatiques qui se portent à l'émonctoire, & que toute la matière repompée s'y arrête, c'est-là que l'abscessé se fait, & que le malade pourra guérir. Mais s'il se fait par les lymphatiques qui s'ouvrent dans les vaisseaux sanguins ou par les vaisseaux sanguins-mêmes, la matière purulente portée dans le torrent de la circulation, s'arrête pour l'ordinaire au poulmon & au foie. Ce reflux est annoncé par des frissons irréguliers, suivis de violens accès de fièvres accompagnés de sueurs grasses;

& ces frissons se succèdent souvent de fort près jusqu'à ce que le malade périsse. Si c'est sur le poulmon que le dépôt se fait, il se forme un abcès, & le pus s'épanche presque toujours sur le diaphragme, quand l'abscessé se perce. Si c'est sur le foie, il se fait un ou plusieurs abcès sous la tunique externe; & quand ces abcès se percent, le pus s'épanche dans l'abdomen. Enfin, si ces dépôts se font en quelque endroit où il ne soit pas possible de porter les secours de la Chirurgie, le malade mourra infailliblement.

Ce dérangement presque universel, & dans l'économie de la machine & dans le membre malade, est plus que suffisant pour porter le désordre dans la plaie. Comme les incisions que l'on a faites d'abord ne donnent pas toujours une issue libre à toutes les liqueurs qui inondent le membre, celles qui y séjourner long-tems s'alterent de plus en plus, & alors elles remplissent la plaie de fétorités grises, jaunes ou verdâtres qui sentent l'aigre assez communément, & quelquefois même une odeur cadavéreuse. Il ne faut donc pas s'attendre à voir dans ces sortes de plaies une belle suppuration jusqu'à ce que ces accidens soient calmés. La gangrene même peut suivre de près si on ne la prévient, soit par de nouvelles incisions, ou scarifications, comme nous l'avons dit, soit même par l'amputation du membre si elle est possible.

A l'égard des autres secours que l'art prescrit, & qui font du ressort de la diète, on ne peut proposer autre chose que de réitérer les saignées & les doux laxatifs, dans certaines circonstances les cordiaux, & dans d'autres les calmans & les somnifères. Ce sera à la prudence du Chirurgien à régler & à proportionner le tout aux différens besoins & aux forces du malade.

Nous avons vu précédemment que les convulsions peuvent attaquer indifféremment un membre ou un autre par la seule irritation du genre nerveux; mais il est plus ordinaire de les voir attaquer le membre blessé, par la compression, la piquure ou le déchirement de quelque gros nerf; tendon ou aponevrose. Il suffit même quelquefois pour les causer, de la seule irritation que ces parties déçouvertes dans la plaie peuvent recevoir, soit des esquilles qui sont restées; soit des liqueurs aigres qui y coulent, soit des médicamens contraires, soit même des attouchemens fréquens avec la sonde ou le doigt. Si on n'y remédie promptement, soit en ôtant les esquilles, supposé qu'il y en ait quelque une dans la plaie, soit en coupant le tendon au-dessus de l'endroit où il est piqué, en débarrassant de nouveau les aponevroses qui souffrent, ou bien en changeant de médicament; la convulsion qui n'étoit que particulière deviendra générale, & le malade mourra.

De la contusion de l'os. Les accidens qui suivent la contusion de l'os sans fracture, sont encore de la seconde classe. Supposant qu'on ait fait d'abord les incisions convenables, on ne peut être trop attentif à voir ce qui se passe; car ce n'est qu'au bout de quelques jours, que la plaie s'en ressent.

On connoitra que les membranes qui tapissent l'intérieur de l'os ont souffert & se disposent à suppurer, par la douleur fixe au fond de la plaie, par sa sensibilité extraordinaire, par la couleur blafarde des chairs, par la couleur de l'os frappé qui n'a plus la blancheur naturelle; enfin par les fusées de suppuration qui se feront le long de l'os & en détacheront le périoste. Il n'y a dans ce cas que deux partis à prendre; savoir, de faire l'amputation du membre, ou d'appliquer sur l'os à l'endroit contus, une ou plusieurs couronnes de trépan, comme on le fait au crâne lorsque la contusion peut produire un épanchement sur la dure-mère.

Des hémorrhagies. Je mets encore au rang des seconds accidens certaines hémorrhagies qui surviennent vers le septième ou le huitième jour de la blessure, & qui

est le tems où les escarres se détachent. Ce sang vient sûrement d'un vaisseau qui avoit été maché par la contusion, & dont les escarres fermoient l'embouchure. *Ambr. Paré, ch. 10.* Il faut faire en sorte de le trouver, comme nous l'avons dit précédemment, & d'arrêter l'hémorrhagie par les moyens que nous avons indiqués. Dans ce cas, comme dans tous ceux où l'hémorrhagie est à craindre, soit qu'on ait arrêté l'écoulement du sang par les moyens ci-devant énoncés, soit qu'il se soit arrêté de lui-même, il faut faire observer au malade un grand repos, & qu'il évite jusqu'au moindre effort; parce que le gonflement des muscles lequel est inséparable de tout effort, accélérant le mouvement du liquide dans chaque vaisseau, cela suffit pour en faire sortir le petit caillot qui a servi de bouchon à l'endroit où il étoit ouvert. On a vu des hémorrhagies arrêtées depuis long-tems, recommencer par cette seule cause plus de quinze jours après, la plaie commençant à se cicatriser. *Lifetz mei Observ. Chirurgic. Tom. I. Obs. 48.*

Avant de finir le chapitre des seconds accidens, il est bon de dire deux mots de certaines évacuations qui se font quelquefois par les felles peu de jours après le coup reçu, & qu'on pourroit prendre pour des cours de ventre dangereux.

Bien loin que ces évacuations soient des accidens, elles sont au contraire très-utiles lorsqu'elles surviennent après ces constipations dont j'ai parlé précédemment; & on les reconnoît pour critiques, parce que tous les accidens diminuent en même-tems, ce qui paroît être un cours de ventre, n'étant qu'une évacuation ou une dérivation par laquelle la nature se décharge de ce qui l'oppressoit. Le bon état de la plaie en est une preuve; jusques là elle s'étoit sentie de l'embarras général; mais on la voit prendre une meilleure figure: aussi, bien loin de s'opposer à cette évacuation, il faut l'exciter encore par des délayans, & même par des laxatifs doux & non irritans, comme l'huile d'amandes douces, lavemens simples ou autres remèdes, supposé qu'elle se ralentit trop-tôt.

Il faut encore regarder ces évacuations comme critiques, lorsqu'elles surviennent à des gens gras & replets, si la fièvre diminue en même-tems, & si la plaie ne prend pas une couleur blafarde. Cependant ces évacuations épuiseroient un malade si elles duroient trop long-tems; & alors il seroit bon d'en arrêter peu à peu le progrès par l'usage des alimens incraissans, & par celui des poudres absorbantes ou des stomachiques, comme le thériaque, le *diacordium*, &c.

Des derniers accidens qui peuvent survenir pendant le traitement, & en conséquence des plaies d'armes à feu.

Nous voyons quelquefois arriver très-long-tems après la blessure & lorsqu'on s'y attend le moins, des accidens qu'on n'a pas prévus, & qu'on n'a pu prévoir à cause du bon état de la plaie. De ces accidens, les uns viennent de la mauvaise qualité des liqueurs, & les autres viennent de la nature de la plaie.

Les accidens qui sont une suite de la mauvaise qualité des liqueurs, sont, des abcès, des insomnies, des déliries, des convulsions, des cours de ventre, le ténésme, la jaunisse, le développement de quelque virus, le marasme. Ceux qui dépendent de la nature de la plaie, sont, les fistules & l'atrophie du membre blessé.

De quelques abcès consécutifs. Pendant le cours du traitement il se fait quelquefois des abcès intérieurs en conséquence desquels toute l'économie de la machine & le bon état de la plaie se trouvent tout à coup dérangés. Quelques-uns de ces accidens sont une suite, ou du saisissement dont le malade a été frappé à l'instant du coup, ou de la première commotion, la tension toni-

que ayant, comme on l'a dit, suspendu le cours de plusieurs liqueurs. Or il peut se faire que quelqu'une de ces liqueurs arrêtées dans une partie ou dans une autre, s'y altere par son séjour, au lieu de rentrer dans le torrent de la circulation, & y fasse des abcès plutôt ou plus tard, suivant la qualité ou la quantité de la liqueur qui aura séjourné. Si l'estomac étoit plein d'alimens au moment de la blessure, la digestion a dû être dérangée, & le chyle mal digéré introduit dans les sangs, a pu l'altérer peu à peu jusqu'au point de former dans la suite des embarras & des abcès. Les mauvais levains qui étoient dans le sang lors de la blessure, peuvent encore en être une cause primitive. Il peut en survenir encore par le défaut de quelque évacuation habituelle qui aura été suspendue depuis la blessure, comme flux hémorrhoidal ou autre. Dans tous ces cas, l'engorgement ou vice local est pour l'ordinaire annoncé par une douleur fixe en quelque partie; & la suppuration qu'il s'y fait est accompagnée des accidens que nous connoissons pour être inséparables de la formation du pus. On en voit même quelquefois d'extraordinaires, tels que sont le délire & les convulsions, eu égard aux parties où le pus se forme. Alors la plaie se trouve dérangée, & elle ne reprend sa bonne couleur qu'après l'évacuation du pus de l'abcès. S'il s'est fait dans un lieu d'où le pus ne puisse être évacué, le malade mourra probablement.

Des insomnies. Quoique l'insomnie qui n'est pas causée par des douleurs, paroisse être de peu de conséquence, c'est un accident qui donne toujours lieu de craindre une véritable maladie; car le sommeil étant une opération naturelle, il n'est pas douteux qu'il n'y ait quelque dérangement dans l'économie, si le malade ne peut dormir. Les insomnies précèdent souvent ces abcès dont je viens de parler, étant presque impossible qu'il se fasse quelque part une suppuration, sans qu'une portion des liqueurs qui fermentent soit entraînée dans le sang. Il peut cependant survenir des insomnies sans qu'il soit question d'aucun abcès: mais elles sont toujours une preuve qu'il y a dans le sang quelque mouvement irrégulier & contre nature, ou dans les premières voies quelque levain ou liqueur hétérogène qui passe peu à peu dans le sang. Une ou plusieurs saignées proportionnées à l'état de force ou de faiblesse du malade, le régime exact adoucissant & rafraîchissant, les évacuans, & quelquefois même un vomitif, calment d'ordinaire cet accident. Après cela les narcotiques doux pourront avoir lieu: donnés plutôt, ils ne seroient que retarder les évacuations par lesquelles on peut ôter la cause de l'insomnie, & ils seroient du mal au lieu de faire le bien qu'on se seroit proposé.

Du cours de ventre consécutif. Nous voyons souvent survenir après les longues & grandes suppurations, des cours de ventre qu'il est d'autant plus difficile d'arrêter, qu'ils sont une suite de l'appauvrissement des liqueurs. Ces cours de ventre sont toujours accompagnés de la maigreur du malade, d'un défaut d'appétit, d'une petite fièvre lente, & d'une pâleur aux chairs de la plaie. Si quelque chose peut y remédier, ce sera l'usage des légers vulnéraires & des stomachiques joints à de légers narcotiques; le tout secondé par des nourritures incraissantes & succulentes de facile digestion. Il peut encore survenir un cours de ventre symptomatique par la fonte ou suppuration sordide de quelque partie qui avoit été enflammée au voisinage de la plaie, & dont le pus ne se manifeste pas sous le doigt, parce qu'il est repompé à mesure qu'il se forme. On ne peut connoître cette suppuration qu'en examinant scrupuleusement tout le membre, pour voir s'il n'y a ni gonflement, ni rougeur, ni mollesse, ni œdème plus dans un lieu que dans un autre, ou même quelque point douloureux. On a souvent trouvé de ces suppurations après la mort des malades à qui on avoit fait

l'amputation d'un membre un mois ou six semaines auparavant. On ne peut arrêter ce cours de ventre qu'en ôtant la cause; c'est-à-dire, en faisant à l'endroit malade, une ou plusieurs incisions assez profondes pour découvrir le mal & occasionner le dégorge-ment des parties qui souffrent, d'autant que c'est pres-que toujours entre le périoste & les muscles, que ces suppurations se font.

Du ténéisme. Le ténéisme est un accident qui suit assez sou-vent le cours de ventre, surtout celui qui est occasion-né par la perversion du sang chargé de quelque matière hétérogène. Il commence par une simple chaleur au boyau rectum, très-incommode, surtout quand on va à la selle; il continue par l'inflammation de la tuni-que interne de cet intestin; & cette inflammation se termine assez souvent par des ulcères à cette tunique interne.

Outre les saignées qui sont très-nécessaires, il faut, si l'in-flammation est un peu considérable, employer des in-jections capables de la calmer par leur qualité émol-liente & résolutive, & de nettoyer par leur quantité, les aigres des déjections qui passant sans cesse dans le rectum, entretiennent la maladie. S'il s'y fait des ul-çères, il faut, pendant les deux ou trois premiers jours, les panser avec les détersifs convenables portés dans le boyau; soit en injections; soit en pommades, dont on chargera des tentes légères qu'on y introdui-ra en forme de suppositoires; & par la suite y faire des injections dessiccatives.

De la jaunisse consécutive. Quoique les grands accidents primitifs que la commotion ou le faiblissement avoient fait naître, soient cessés; le coup qu'ils ont porté à la machine peut avoir des suites dangereuses. La jaunisse en est quelquefois une; & il n'en est pas de cette jaunisse qui ne survient que dans la suite du traitement, comme de celle qui est primitive: celle qui ne vient qu'au bout d'un certain tems, est plus longue & plus difficile à guérir, parce qu'alors le foie est certaine-ment malade, & que la bile ne s'y filtre plus comme elle le faisoit auparavant. De quelque cause que vien-ne cette maladie, toute l'économie de la machine s'en trouve dérangée; car la fièvre s'allume, les di-gestions font troubles & les déjections suspendues; souvent même la bile dont le sang est surchargé, teint en jaune le pus de la plaie où il cause des picotemens très-incommodes. Alors on consultera les différentes indications pour corriger ce nouvel accident qui n'est pas différent des jaunisses, pour la guérison desquelles on donne des règles dans la Pathologie médicale. Tout ce qu'on peut dire ici, c'est que l'usage des saignées appropriées, des amers joints aux diurétiques, des martiaux & des légers purgatifs, convient pour déga-ger le foie, rétablir la filtration de la bile; & prévenir l'hydropisie qui succède souvent à cette jaunisse.

Du développement de quelque virus. Dans le cours du traitement des plaies d'armes à feu, on voit quelque-fois les malades atteints de symptômes véroliques ou scorbutiques. Cela n'est pas étonnant, puisque les ma-ladies endémiques ne se manifestent pas toujours au-dehors, aussi-tôt que nos liqueurs sont vicieuses.

A l'égard du virus vérolique, on sait qu'il n'a pas de prescription, & qu'on peut avoir la vérole pendant un tems considérable, sans qu'elle se manifeste au-dehors par aucun signe. Ce virus peut donc ne se développer que dans le cours du traitement d'une blessure; & il n'est pas impossible que les différens changemens que la commotion, la douleur & la fièvre ont occasionnés dans les liqueurs, occasionnent aussi le développe-ment de ce virus qui ne se seroit pas manifesté si-tôt. Ce virus est corrodif pour les parties solides, puisqu'il y cause des ulcères; mais il est coagulant pour les li-queurs, puisqu'il cause dans les parties des duretés, avant que de les ulcérer. Ainsi en vertu de sa qualité

coagulante, il peut s'opposer aux efforts de la nature; par lesquels, à l'aide des secours de l'art, le sang pour-roit être épuré de tout ce que la suspension de quel-ques filtrations y avoit laissé. Lorsque l'inflammation est passée, que la suppuration de la plaie est établie; & que la source des accidents est arrêtée; il faut, supposé qu'il paroisse à la plaie ou ailleurs quelques sympto-mes véroliques, mettre le malade dans l'usage des anti-vénéériens, pour suspendre les accidents de cette mala-die, & pallier le mal, jusqu'à ce que l'on puisse tra-vailer à le guérir radicalement.

Le virus scorbutique ne tarde pas tant à se manifester que le virus vérolique; & il est assez ordinaire que les fati-gues d'une campagne jointes aux mauvaises nourritu-res, y disposent le sang; aussi attaque-t-il plutôt ceux qui sont blessés à la fin des campagnes; que ceux qui le sont au commencement. Tous les accidents qui accom-pagnent une blessure, peuvent occasionner le dévelop-pement de ce virus, de même que celui du virus véro-lique. Il se manifeste par des taches noires, particulie-rement aux jambes; par des douleurs dans les muscles de ces parties, par le gonflement & le saignement des gencives, par le gonflement des bords de la plaie, & par leur couleur bleuâtre; enfin par la couleur des chairs qui sont d'un rouge brun. Ce levain, si on le laisse empiéter, altere de plus en plus & très-promp-tement toute la masse; ainsi il faut se presser d'y remé-dier par l'usage des anti-scorbutiques, dont je ne crois pas devoir donner ici le détail, mais qu'on pour-ra choisir & approprier aux différens états du malade.

Du mtrâisme. Quelques blessés tombent insensiblement dans le marasme. Dans les uns, c'est une suite de la perversion des principes du sang, occasionnée par tous les symptômes qui ont accompagné la blessure; & alors la réparation est l'ouvrage de la nature plus que de l'art. Dans d'autres; c'est une suite de la grande dissi-pation qui est inséparable des longues & grandes sup-purations. Il est plus facile de prévenir cet accident que de le corriger; c'est pour cela qu'après le vingtième jour de la blessure, si l'inflammation générale ou particulière est calmée, si la plaie est en bon train, & si par le bon état du malade, on juge que le régime & les évacuations ont remis la nature dans l'état où elle doit être, il faut, avec prudence & précaution, donner des alimens convenables, afin que la réparation égale autant qu'il est possible la dissipation journalière que la suppuration augmente. Si le marasme est déjà à un certain degré, on ne peut espérer de le faire cesser, que par d'excellentes nourritures, surtout de celles qui sont incraissantes comme le lait, les crèmes de riz, d'orge, &c.

Des fistules. Les plaies d'arquebuse peuvent rester fistuleuses par plusieurs raisons.

- 1°. Lorsque la plaie pénètre dans quelque grande capaci-té, comme est, par exemple, la poitrine, & ce avec beaucoup de déperdition de substance.
- 2°. Lorsqu'il y a eu quelque fracas aux os, & qu'il est resté quelque esquille, soit que le Chirurgien ait négligé de faire les incisions convenables pour les ôter, soit que la nature de la partie ou la profondeur de la plaie n'ait pas permis de les pratiquer.
- 3°. Lorsque la plaie se resserre avant que les exfoliations nécessaires soient faites.
- 4°. Lorsque le corps étranger qui avoit fait la plaie, y est resté.

Dans le premier cas, il est, j'ose le dire, impossible de réparer le mal; car le Chirurgien n'est pas créateur; il ne fait ni des chairs ni des os; il ne peut rapprocher exactement les levres de la plaie, ni par la suture, ni par aucun bandage; & si la nature ne répare pas elle-même entièrement la perte des parties qui ont été em-portées, ou ne resserre pas les levres de la division, cet-

te plaie doit rester fistuleuse; & l'Art n'a de ressources que pour couvrir la déperdition de substance, soit par un bandage, soit par une plaque appropriée & moulée sur la partie. Ces fistules rendent du pus, de la sérosité ou de la sanie, qui viennent quelquefois de fort loin : alors le Chirurgien qui peut connoître quelles sont les parties qui suppurent dans le fond de la plaie, par la nature des humidités qui en sortent, doit y porter les remèdes convenables, en y faisant des injections détersives, vulnéraires ou dessiccatives, suivant que le cas peut l'exiger.

Les fistules qui sont restées en conséquence du fracas des os, ne sont pas toujours si difficiles à guérir. La plaie n'est restée fistuleuse que parce qu'il y a encore des esquilles à sortir, & elles sortiront lorsqu'elles seront entièrement détachées des parties molles où elles tiennent, ce qui est quelquefois long-tems à se faire. Pour que la nature les chasse ainsi d'elle-même, il faut qu'elles cessent d'avoir aucun commerce de vie avec les parties voisines; & alors si la fistule est trop étroite pour les laisser sortir, il se fait un abcès, & en l'ouvrant, on trouve l'esquille détachée. Dans certains cas, le Chirurgien peut s'ouvrir la plaie, pour se donner la facilité de les détacher.

A l'égard des exfoliations, la piece qui doit se détacher de l'os sain, peut être long-tems, & même plusieurs années à se faire attendre, pendant lequel tems on voit quelquefois les plaies se fermer & s'ouvrir à plusieurs reprises, pour laisser sortir quelque pointe d'os imperceptible. L'Art peut aider la nature par l'usage des bains & des douches d'eaux chaudes : on fait que l'eau chaude faisant gonfler tous les petits vaisseaux, les rend en quelque maniere variqueux, ce qui fait qu'il y passe plus de liqueur. Cette liberté dans la circulation, fait détacher plus promptement le mort du vif; c'est ce qu'on nomme exfoliation. D'ailleurs le gonflement des chairs, procuré par la chaleur de l'eau, fait qu'elles se trouvent piquées & irritées par les petites pointes d'os qui doivent sortir; d'où s'ensuit que la plaie se r'ouvre pour laisser sortir l'esquille.

Enfin le corps étranger qui est resté dans une partie, peut empêcher cette plaie de guérir; & elle peut rester fistuleuse jusqu'à ce qu'il soit sorti, si sa présence empêche le fond de la plaie de se rapprocher, & les lèvres de se réunir. C'est ce que sont presque toujours les morceaux d'étoffe ou de linge, la balle qui est devenue angulaire, ou quelque autre corps de figure irrégulière. Le moyen de guérir ces fistules, est de s'ouvrir la plaie, & d'ôter le corps étranger. Si l'on a vu guérir des plaies où la balle étoit restée, c'est que cette balle qui n'avoit pas perdu sa rondeur & le poli de sa surface, s'étoit peu-à-peu fait jour par son poids entre les muscles, & n'étoit plus dans la plaie. On en a vu quelques-unes parcourir en plusieurs années un très-long espace : mais c'est l'ouvrage de la nature, dont il n'est pas question de rendre ici raison; & ce n'est que dans ce cas, que les plaies se sont réunies. Lorsqu'une balle ainsi perdue, se trouve à portée d'être aperçue par le toucher, il faut, si rien ne s'y oppose, faire une ouverture & fendre tout ce qui la couvre, puis l'ôter.

De l'Atrophie. L'atrophie des parties blessées est un accident qui succede assez souvent à la guérison des grandes plaies. La diète qu'on fait observer aux blessés, & les évacuations qu'on leur procure pendant le traitement, les maigrit; & en conséquence, la partie blessée maigrit comme le reste du corps. Mais cette maigreur n'est pas ce que je regarde comme un accident consécutif; ce que je regarde comme tel, est une espèce de dessecchement de la partie blessée qui se trouve véritablement plus maigre que les autres. Cela arrive principalement à la suite des plaies profondes dans les membres, ou après la guérison des plaies des articulations; & deux choses peuvent le procurer. La première est la grande supuration, moyennant laquelle il se fait une grande déperdition du suc alimentaire de la partie. Il

est bien vrai que nos liqueurs circulent, & que la nature fournit sans cesse à la suppuration : mais pendant que tous les vaisseaux des autres parties conservent leur diamètre, parce que la liqueur qui les emplit, soutient leurs parois, ceux de la partie blessée ne le conservent pas de même; & ils se rétrécissent parce que les liqueurs s'en écoulent facilement ainsi pen-à-peu la partie reçoit moins de nourriture & le suc alimentaire ne s'y arrête pas à proportion de ce qu'il s'en dissipe. La seconde chose qui peut occasionner l'atrophie, c'est la cicatrice. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment les cicatrices se font; il suffit de dire qu'il ne s'y trouve pas la même organisation que dans les autres parties, & que la circulation y est très-lente, vu l'étroitesse & la compacité des chairs qui la forment. (Tout le monde sait que les cicatrices sont très-dures, & qu'elles brident, à proportion de leur grandeur, les parties où elles sont.) Si donc la plaie a été grande & profonde, la circulation est très-génée, & c'est une seconde raison pour causer l'atrophie dans toute la partie.

S'il y a un moyen de corriger cet accident, c'est de ramollir les cicatrices, d'étendre & rendre, pour ainsi dire, variqueux tous ces petits vaisseaux que la nature a fait très-étroits, ce qui rendra le passage des liqueurs plus facile. C'est à quoi réussissent bien souvent après la guérison, les bains & les douches d'eaux chaudes qu'il ne faut pas épargner, & que la prudence du Chirurgien doit approprier aux différentes circonstances.

Des Plaies d'armes à feu à chaque partie en particulier.

Après avoir examiné scrupuleusement toutes les espèces de plaies que les armes à feu peuvent faire en général, & discuté les moyens que l'art prescrit pour parvenir à leur guérison, il paroît inutile d'entrer dans le particulier de ces plaies. Cependant en faisant attention à la structure différente de chacune des parties qui nous composent, il est aisé de concevoir que les plaies qui leur arrivent, doivent varier relativement à cette structure; & qu'ainsi chacune d'elles demande des attentions particulières dans le traitement. Les plaies du crâne, par exemple, ne sont pas susceptibles des mêmes accidents que celles de la langue, & ne se pansent pas de même, & ainsi des autres. C'est par cette raison que nous allons examiner en particulier les plaies de chaque partie.

Nous tirerons de leur structure, des indications curatives, sans nous éloigner des règles générales que nous venons d'établir. Je ne parlerai plus des remèdes généraux, les ayant détaillés suffisamment dans le traité général.

Des Plaies à la tête.

Une balle ou quelque autre corps dur poussé par une arme à feu, peut frapper la tête & n'y faire qu'une contusion sans plaie; elle peut aussi faire une plaie plus ou moins grande.

La contusion faite par une balle qui frappe en passant & non à plomb, peut n'intéresser que les parties molles, qui couvrent le crâne, surtout si elle est en quelque endroit où il soit recouvert de muscles un peu forts, comme du crotaphite ou de ceux qui couvrent la partie très-inférieure de l'occipital; & dans ce cas il faut considérer le lien où elle est faite.

La contusion faite sur le muscle crotaphite peut être susceptible de grands accidents, & conséquemment très-dangereuse, non à cause de ce muscle, mais à cause du péricrâne qui le recouvre, lequel mérite beaucoup d'attention, non-seulement par rapport à lui, puisque c'est une partie aponévrotique tendue à cet endroit même dans son état naturel, mais encore à cause de sa ténacité serrée qui se permet pas facilement la résolution du sang qui peut être épanché au-dessous. Cette

contusion est souvent suivie d'un érysipèle œdémateux qui gagne toute la tête & le visage; & on a souvent vu dans ce cas, périr bien des malades par des accidens pareils à ceux qui accompagnent la commotion du cerveau. C'est donc sur le progrès des accidens, que le Chirurgien doit se conduire. S'il n'en paroît aucun, l'application des topiques astringens, c'est-à-dire, des décoctifs, convient dans le premier moment, de même que dans toutes les contusions simples, pour soutenir le ressort des vaisseaux de la partie & écarter à la circonférence le sang ecchymosé. En second appareil, il faut se servir de résolutifs, pour procurer la résolution de ce qui en reste. Mais si malgré cela on voit la partie se gonfler, on peut s'attendre à voir dans peu l'érysipèle, l'inflammation & la tension du péricrane, causer les accidens dont je viens de parler: ainsi sans tarder davantage, il faut débrider cette membrane par des scarifications suffisantes. Après cela on traitera la plaie comme une plaie simple, qui doit guérir par des pansements méthodiques.

La contusion simple faite à la tête partout ailleurs que sur des muscles épais, n'a rien de plus particulier que ce que nous avons dit ci-dessus: mais il est rare que ces contusions soient simples; & l'on a souvent vu dans la quinzaine, survenir les accidens d'un épanchement sur la dure-mère, après un coup où la balle n'avoit touché qu'en passant; coup si léger en apparence, que la peau n'étoit pas même entamée. Ainsi le Chirurgien doit suspendre son jugement, & être attentif aux moindres accidens qui peuvent survenir & dénoter l'épanchement.

Si la balle a frappé à plomb, sûrement l'os a souffert, si légère que soit la contusion; & la chose est encore plus certaine, si cette contusion est forte. Ainsi sans s'amuser à l'usage des répercussifs ou des résolutifs, il faut faire les incisions convenables, pour examiner l'état de l'os. Si dans l'incision on trouve le péricrane séparé de l'os, & conséquemment l'os découvert, il est sûrement contus; alors le trépan est aussi nécessaire que dans le cas de la fracture, faite de quoi il se fera une suppuration à la dure-mère; accident qu'il faut prévenir. Qui sait même s'il n'y a pas une fracture à la table interne du crâne? Il n'est pas impossible encore que quoiqu'il n'y ait pas de plaie aux tégumens, l'os se trouve fracturé, ainsi qu'on l'a vu nombre de fois; & c'est une raison de plus, qui doit engager à faire l'incision que je propose pour les cas où l'instrument a frappé à plomb.

Les plaies à la tête de même que les différentes espèces de contusions en cette partie, peuvent ne pas pénétrer jusqu'au crâne, & elles peuvent l'intéresser.

La plaie légère du crotaphite, faite par une arme à feu, est aussi dangereuse que la contusion à cause du péricrane: je la mets au rang de celles des parties aponevrotiques qui demandent à être suffisamment débridées & dilatées, tant pour prévenir l'inflammation dont elles sont susceptibles, que pour faciliter le dégorgement des liqueurs qui sont épanchées au-dessous. Partout ailleurs que sur le crotaphite, la plaie, même sans lésion du crâne, peut être suivie d'accidens si l'aponevrose des muscles frontaux & occipitaux a été contuse.

Les plaies qui intéressent le crâne sont toutes de très-grande conséquence, quoique souvent elles paroissent petites. On a parlé à l'article *Caput* des différentes espèces de fracture au crâne, de la manière dont il faut appliquer le trépan, & des pansements; ainsi j'y renvoie le Lecteur, & je me contenterai de faire quelques réflexions utiles pour la pratique.

Première. Le trépan fait comme il faut, n'est pas lui-même une opération dangereuse; & quand on le fait de bonne heure, le malade doit guérir s'il n'y a point eu de commotion, si la dure-mère est saine, & s'il ne survient point de la part de toute l'habitude du corps ou

de quelqu'une de ses parties, des accidens qui par eux-mêmes emportent le malade. On en a vu guérir quelques-uns quoiqu'il y eut en commotion au cerveau; & d'autres où la maladie paroît dangerieuse, la dure-mère ayant été déchirée. Voyez mes *Observat. Chirurg.* Tom. I. pag. 12.

Deuxième. Toute contusion au crâne demande le trépan: parce qu'elle sera suivie de la maladie de la dure-mère. J'ai vu nombre de fois cette membrane tomber en suppuration après un coup simplement contondant où j'avois trouvé le péricrane détaché, & où l'os paroît sensiblement taché. Je l'ai vu de même après un coup d'épée tranchante qui n'avoit fait qu'un *leapt* pénétrant seulement jusqu'au diploé, la deuxième table du crâne étant restée dans son entier sans aucune fracture. Voyez mes *Observat. Chirurg.* Tom. I. pag. 179. Sur ce principe je dis avec tous les grands Praticiens, que toutes les fois qu'une balle a frappé la tête en passant, assez pour que le crâne se trouve à nu, il n'y a point à balancer à faire le trépan, parce que l'on a presque toujours vu, après ces fortes de coups, la dure-mère tomber en suppuration à l'endroit frappé, & les malades atteints d'accidens en conséquence, depuis le neuvième jour de la blessure jusqu'au quinzième, quoique pendant les huit premiers, ils aient paru jouir d'une parfaite santé. Comme ce n'est pas du sang épanché, qui dans ce cas cause des accidens, mais la pourriture de la dure-mère dans le point frappé, pourriture qui ne se fait que par degré, il ne seroit pas à propos de faire le trépan dès le premier jour, parce qu'alors on trouveroit la dure-mère encore adhérente à la pièce d'os que la couronne du trépan embrasse; & le véritable tems de le faire, est le quatrième ou le cinquième jour. Ainsi il faut avoir fait les incisions convenables & avoir découvert suffisamment le crâne dès les premiers pansements, pour trépaner avant même que les accidens commencent à paroître.

Troisième. On dit communément qu'une grande fracture au crâne est moins dangereuse qu'une très-légère, parce que dans le cas de la grande fracture, le crâne qui a cédé au coup, l'a amorti en même-tems; ce qui fait qu'il y a peu ou point de commotion, au lieu que dans celui d'une fracture très-légère, tout le coup s'est transmis au cerveau, le crâne ayant résisté. Ce raisonnement n'est juste suivant les règles du mouvement, qu'en supposant tous les coups donnés avec le même degré de force. Ainsi il ne doit pas porter sur toutes les fractures légères; car une balle qui frappe en passant peut faire une fracture légère & ne point faire de commotion; & celle même qui frappe à plomb, si elle est à la fin de sa course, ce qu'on nomme une balle morte, peut faire une fracture très-légère sans causer de commotion bien sensible: il ne doit pas non plus porter sur toutes les grandes fractures, parce que l'instrument qui a frappé peut l'avoir fait assez rudement pour causer tout à la fois, & une fracture & une commotion très-considérable. C'est au Chirurgien à examiner toutes les circonstances, & à les combiner avec l'état où il trouve le blessé. Lisez les *Réflexions sur les plaies, fractures & contusions au crâne, insérées dans mes Observ. Chirurg.* Tom. I. pag. 109.

Quatrième. Toute fracture au crâne demande qu'on découvre suffisamment la dure-mère, soit par l'opération du trépan, soit en enlevant une ou plusieurs pièces fracturées; faite de quoi il se fera un épanchement sous le crâne, en conséquence de la rupture de quelques-uns des petits vaisseaux qui y attachent la dure-mère, ou bien en conséquence de la maladie de la dure-mère déchirée & contuse, ou enfin à cause de la contusion de l'os; car avec une fracture très-légère, il peut être contus. Ce n'est pas seulement pour relever des pièces fracturées & enfoncées, ou pour vider le sang épanché, qu'on applique le trépan: la maladie de la dure-mère le demande souvent aussi.

Cinquième. Dans le cas des grands fracas au crâne, comme la dure-mère souffrir par-tout où l'os est brisé, & même jusqu'à l'extrémité de chaque fente, il faut multiplier les trépan sur tous les angles où l'état des pièces fracturées n'emporte pas la nécessité & la possibilité de les enlever. J'ai vu plusieurs fois dans le cas où l'on avoit enlevé des pièces fracturées, & où, par cette raison, on croyoit pouvoir facilement vider tout le sang épanché, & porter sur la dure-mère les remèdes convenables; j'ai vu, dis-je, les malades périr par la pourriture de la dure-mère en quelques endroits, parce qu'on avoit négligé d'appliquer des trépan sur de simples fentes qui étoient continuées à l'endroit où l'on avoit enlevé quelque pièce d'os, & qui s'étendoient assez loin pour mériter une attention particulière.

Sixième. Si la balle qui a fracturé l'os, n'est pas entrée dans le crâne, le malade peut guérir: la nature de la fracture qui est simple ou compliquée d'une commotion au cerveau, doit régler le pronostic & la conduite que le Chirurgien doit tenir, tant pour les remèdes généraux, que pour l'opération qu'il convient d'y faire. Mais si le corps étranger est perdu dans le crâne, la plaie est presque toujours mortelle, vu l'impossibilité où l'on est d'en faire l'extraction. Je dirois qu'elle l'est toujours, si l'on n'avoit vu de nos jours guérir un malade qui avoit reçu un coup, dont la balle perdue dans le crâne étoit restée aux environs de la selle turcique. Ce malade est mort subitement au bout d'un an ou environ. Il peut s'en trouver encore quelques-uns dans ce genre: mais cela ne fait pas une loi, & ne peut nous apprendre qu'à être très-réservés pour le pronostic.

Septième. Après différentes blessures faites au tronc ou aux extrémités, ou à un quelquel fois parvenir des accidens qui ne quadroient en aucune manière avec la nature de ces plaies, & qu'on a reconnus, mais trop tard, pour être la suite d'un coup que le blessé s'étoit donné à la tête en tombant au moment de sa blessure. Le Chirurgien doit donc être en garde contre ces méprises, qui décident de la vie d'un malade, dont la plaie faite ailleurs qu'à la tête, n'étoit pas mortelle. Le moyen de n'y pas tomber, c'est d'examiner la tête avec beaucoup d'attention.

Des plaies avec fracture aux muscles surciliers.

Une balle peut briser le crâne à l'endroit du sinus surcillier, & cette plaie peut ou n'intéresser que la table externe de l'os, ou endommager les deux tables.

Si la balle n'a brisé que la table externe, cette plaie ne fait pas de la règle générale. Je dirai seulement qu'après y avoir fait les dilatations convenables & ôté les esquilles, il faut en quelque manière l'abandonner à la nature, & qu'il est essentiel de ne pas se servir de médicamens gras, parce qu'ils feroient naître dans le sinus beaucoup de chairs fongueuses, à cause de la quantité d'humidités qui y coulent sans cesse de toutes les glandes qui tapissent la membrane qui le revêt. On n'emploiera donc en leur place que des remèdes spiritueux & dessiccateurs, légèrement sarcotiques, soit en poudre, soit en liqueur. Par l'usage de ces remèdes, on pourra même empêcher que la membrane qui tapisse l'intérieur du sinus ne tombe en suppuration, & que l'os ne se découvre, ce qui rendroit la plaie fistuleuse. J'ajouterai que malgré l'intégrité de la seconde table, il peut se faire un épanchement sur la dure-mère, & qu'ainsi le Chirurgien doit être attentif aux accidens consécutifs pour faire le trépan, au cas qu'il commence à paroître. Si l'on en vient au trépan, le pansement de l'intérieur du crâne & celui de la plaie du sinus, doivent être différens.

Si les deux tables de l'os sont fracturées, cette plaie ne diffère pas des autres plaies avec fracture au crâne.

Le trépan est plus difficile à appliquer sur les sinus surciliers qu'il ne l'est ailleurs, à cause de l'épaisseur de l'os dont les tables sont séparées par le sinus, & à cause des inégalités de la deuxième table, qui est très-épaisse en quelques endroits, & très-mince dans d'autres.

Des plaies avec fracture à l'orbite.

L'orbite peut être fracturée sans que l'œil soit blessé; l'orbite & l'œil peuvent tous les deux avoir été frappés.

Lorsque la fracture de l'orbite est considérable, l'inflammation du péricrâne qui tapisse sa cavité, peut s'étendre jusqu'aux graisses qui la remplissent en partie; & bien-tôt elle s'étend jusqu'au globe de l'œil.

Si les incisions, les saignées, le régime & l'usage des collyres convenables ne calment pas l'inflammation du globe de l'œil, il pourra se faire abscess dans son intérieur; & supposé qu'il s'en fasse, il faut fendre le globe d'un côté à l'autre pour le vider, dès qu'on connoît par des signes suffisants que le pus commence à s'y faire. On le connoît principalement par le gonflement du globe, & par les élancemens que le malade y ressent. Si comme aux abscess qui se font ailleurs, on attend que le pus soit fait, le malade pourra perdre la vue par l'inflammation qui se communiquera à l'autre œil, le long du nerf optique. Si en conséquence de la fracture de l'orbite, l'œil souffre long-tems, sans même qu'il s'y fasse abscess, le malade perdra la vue de cet œil, ou n'en verra que fort m. l.

On ne pense pas les plaies de cette partie comme les autres plaies; & il ne faut y employer que des remèdes spiritueux légèrement dessiccateurs en lotions, comme l'infusion de myrthe & d'aloès, &c. S'il y a des escarres à faire tomber, il faut les toucher avec l'esprit de térébenthine, qui est presque l'unique digestif qui y convienne. Si le corps de l'œil est détruit par la balle, les mêmes pansemens conviennent encore. Lorsque la plus grande partie d'une orbite est détruite, l'œil alors est grièvement blessé, & le malade perdra probablement la vue de l'autre œil, si les remèdes généraux n'empêchent pas l'inflammation de s'y communiquer.

Des plaies des mâchoires.

Lorsqu'une balle poussée par une arme à feu, pénètre dans l'épaisseur de la mâchoire supérieure, elle peut y rester enfermée entre les pièces d'os brisées, & elle peut passer de part en part.

Si la balle est restée dans l'épaisseur des os de la mâchoire, de façon qu'on ne puisse la trouver, & que le malade soit assez heureux pour guérir, cette plaie pourra rester fistuleuse pour toujours.

Si la balle a passé à travers les os de la mâchoire supérieure jusques dans le côté opposé à celui par lequel elle est entrée, sans être entièrement sortie, on peut quelquefois l'apercevoir au toucher par les inégalités que les pièces d'os éclatées font sous la peau à l'endroit par où la balle auroit dû sortir; c'est-là le cas de faire une contre-ouverture pour l'ôter.

Si la plaie a sa sortie comme son entrée, la rapidité avec laquelle la balle a passé, jointe à la mollesse des os, n'a souvent fait que peu de fracas dans ces parties; & l'on a vu quelques-uns de ces blessés guérir en fort peu de tems. S'ils ne guérissent pas promptement, c'est que l'inflammation se met à toutes les membranes qui tapissent les cellules osseuses & les sinus. Si les saignées & autres remèdes appropriés ne la calment pas, ces malades périssent.

Dans quelques-unes de ces plaies, l'inflammation du muscle crotaphite & de son tendon, peuvent causer des convulsions; il faut faire enforte de les prévenir ou de les calmer par les remèdes généraux, & par les cataplasmes émolliens & résolutifs.

Si la plaie s'ouvre dans la bouche, la quantité de salive qui coule de tous les canaux salivaires, passe jusques dans

dans la plaie, & réciproquement le pus de la plaie coule dans la bouche; ainsi le malade seroit incommodé d'un goût de pus & d'une puanteur insupportable, si on ne les prévenoit par de fréquents gargarismes détersifs & spiritueux, ou par des injections fréquemment faites dans la bouche, supposé que le malade ne pût se gargariser.

Si l'une des joues, ou si les deux sont percées, & que la déperdition de substance soit grande, la plaie peut rester fistuleuse malgré toutes les attentions que le Chirurgien peut avoir à rapprocher les lèvres de la plaie pour aider la nature qui tend d'elle-même à la réunion. Il y a des cas où l'on peut guérir cette fistule par un point de suture, après avoir rafraîchi les lèvres de la plaie.

Si elle n'est restée fistuleuse qu'en conséquence de l'ouverture du canal salivaire duquel la salive coule sans cesse, surtout lorsque le malade mange, le Chirurgien doit se comporter suivant les différentes circonstances, pour que la plaie ne reste fistuleuse que du côté de l'intérieur de la bouche, & travailler à la réunion de l'extérieur par les moyens convenables.

Si la mâchoire inférieure est fracturée, il faut indépendamment des attentions que nous avons indiquées comme nécessaires dans le traité général, maintenir les pièces fracturées dans leur place à l'aide d'une mentonnière, ou d'un bandage convenable. Dans la fracture de l'une ou de l'autre mâchoire, on a quelquefois réussi à fixer les pièces fracturées, en liant ensemble les dents qui tenoient encore dans leurs alvéoles. *Lisez mes Observ. de Chir.urg. Tom. I. pag. 9.*

Des plaies à la langue.

On peut dire en général que les plaies d'armes à feu à la langue se guérissent assez facilement, parce que la langue étant une partie musculieuse, elle est moins susceptible de gonflement & d'inflammation, que les parties graisseuses. Ses plaies ne sont cependant pas toujours exemptes d'accidens, à cause des membranes qui lient ensemble les fibres musculieuses, & surtout à cause de la peau très-serrée qui enveloppe le tout, laquelle est l'organe du goût.

Si donc la langue commence à se gonfler & à se durcir, la peau qui la recouvre ne pouvant se prêter au gonflement, la seroit tomber en gangrene; ainsi il faut au plutôt y faire, suivant sa longueur, une ou deux scarifications suffisamment grandes & profondes jusques dans le corps musculieux, faute de quoi le malade périroit bien-tôt.

Il faut dans ces plaies beaucoup d'attention pour chercher les corps étrangers, qui sont souvent très-cachés à cause de la structure de la bouche. Ces corps sont la balle même, une portion détachée de la mâchoire, ou bien une dent.

C'est la nature qui pansé avec la salive ces sortes de plaies; & les injections détersives que le Chirurgien y fait, ne sont nécessaires que pour tenir la plaie & la bouche propres; car elles n'y restent pas assez longtemps pour y procurer d'autre effet. Le Chirurgien doit avoir en même-temps pour la plaie extérieure, par laquelle la balle est entrée, ou par laquelle elle est sortie, les attentions que nous avons indiquées ci-dessus.

Des plaies au cou.

Les plaies superficielles au cou sont dans le cas de toutes les plaies extérieures; ainsi je ne m'y arrête pas.

Celles qui sont profondes, que la balle soit restée ou qu'elle soit sortie, sont plus ou moins dangereuses selon la nature des parties qui ont été blessées, & selon qu'elles sont placées profondément.

Les incisions que nous avons indiquées au Traité général, ne peuvent gueres avoir lieu que pour la plaie extérieure. Les parties qui sont blessées dans le profond, comme, par exemple, le larynx, la trachée-artère, le pha-

rynx, l'œsophage, l'os yoloide & toutes les graisses qui entourent les muscles & les vaisseaux de cette partie; seront donc, vu la difficulté qu'il y a de pratiquer les incisions indiquées, menacées d'un gonflement inflammatoire qui dégénérera en esquinancie; & si cela arrive, même après avoir mis en usage tous les remèdes généraux, il n'y aura cependant que la répétition de ces remèdes, jointe aux cataplasmes émolliens & résolutifs, qui pourra la calmer.

Ici, comme ailleurs, il seroit à souhaiter de pouvoir ôter la balle; mais si elle est perdue dans l'épaisseur de la partie, il est difficile de l'ôter sans courir le risque d'exciter une inflammation, qui n'est déjà que trop à craindre, ou d'ouvrir quelque vaisseau dont on n'arrêteroit l'hémorrhagie que très-difficilement. Tout ce qu'on peut faire après les incisions extérieures, c'est d'aider la nature par des cataplasmes émolliens souvent réitérés, & par l'application des remèdes capables de faire tomber promptement les escarres, sans exciter une grande suppuration; car elle pourroit occasionner des fonges considérables, capables de disséquer le larynx, les vaisseaux & les muscles.

La quantité des vaisseaux sanguins qui passent au cou, rend ces plaies très-dangereuses, & pour le moment & pour les pansements; pour le moment, parce que s'il y a quelque vaisseau un peu considérable ouvert, le malade périroit promptement; pour la suite des pansements, à cause des hémorrhagies qui peuvent survenir tout d'un coup. Dans ces sortes de plaies, où la chute de l'escarre peut causer l'hémorrhagie, le Chirurgien ne doit presque pas perdre le malade de vue, parce que là on ne peut, comme aux extrémités, mettre un tourniquet prêt à serrer, si le sang paroît. S'il survient donc hémorrhagie, il faut faire en sorte de connoître le point d'où le sang sort, & faire la ligature du vaisseau s'il est possible. Là, moins qu'ailleurs, les styptiques pourroient être employés, vu l'impossibilité qu'il y a de faire une compression exacte sur l'embouchure du vaisseau pour les y soutenir.

Si cependant la ligature est absolument impraticable, il faut, comme nous l'avons déjà dit, porter sur le vaisseau un petit bourdonnet imbibé d'essence de Rabel & exprimé, & l'y soutenir avec le doigt pendant un demi-quart-d'heure ou environ, après quoi l'on pourra panser la plaie, sans être obligé d'y faire d'autre compression.

Des plaies à la clavicule.

Si la clavicule est fracturée par un coup d'arme à feu du côté de l'*acromium*, cette plaie ne sort pas de la règle générale. Si la fracture est du côté du *sternum*, la poitrine peut être ouverte; & si en même-temps l'artère ou la veine subclavière est déchirée, ce qui arrive le plus souvent, le sang s'épanche dans la poitrine, à moins que le poulmon ne soit, en sa partie supérieure, adhérent à la pleure & au médiastin. Là, comme ailleurs, il faudra arrêter l'hémorrhagie par les moyens que nous avons indiqués au traité général. Au surplus, cette plaie est dans le cas des autres plaies, soit qu'il se fasse épanchement dans la poitrine, soit qu'il ne s'y en fasse pas; & on ne peut prescrire d'autre règle pour son traitement.

Dans l'un & dans l'autre cas, lorsque le tems des grands accidens est passé, il faut songer à soutenir l'épaule en arrière par un bandage, pour que le bras ne tombe pas sur la poitrine par le défaut de la clavicule qui ne le soutient plus.

Des plaies de l'omoplate.

L'omoplate peut être fracturée, percée dans son corps ou dans son épine, & la balle peut être perdue dans les muscles qui l'environnent, ou avoir passé plus loin.

Si la balle, portée obliquement, n'a cassé que l'épine de

L'omoplate, cette plaie ne doit pas être suivie d'accidens fâcheux, pourvu que le Chirurgien ait soin de faire tout ce que l'art prescrit. Au surplus, elle ne sort pas de la règle générale.

Si la balle a percé l'omoplate en son corps, il y a probablement entre elle & les côtes, des pointes d'os ou des morceaux d'étoffe que la balle a entraînés avec elle. Lorsqu'il y a lieu de le penser, il ne faut pas ménager les incisions pour découvrir l'endroit où l'omoplate est percée. (Cette partie est dans le cas de celles qui sont recouvertes de gros muscles, c'est-à-dire, qu'il est aisé d'y faire sans danger les dilatations nécessaires.) S'il y a de grands éclats qui soient détachés, ce qui est rare, il est bon de les ôter, pour rendre plus large le passage de la balle; s'il n'y en a que de petits, le trou alors est petit, & il est quelquefois à propos de l'agrandir, soit avec le trépan, soit avec les tenailles incisives, dans la supposition que certainement la balle ou autres corps étrangers sont entrés, & restés autour du muscle sous-capulaire.

Si, faute d'avoir ôté les corps étrangers, il se fait abcès sous l'omoplate, & qu'il ne se vuide pas par la plaie, le pus s'étend jusques sous le grand dorsal, & on y sent la fluctuation. Dans ce cas il faut faire une contre-ouverture sans aucun ménagement, parce que le pus disséqueroit ce muscle & le détacheroit entièrement des côtes.

Si la balle, qui a percé l'omoplate, est entrée dans la poitrine, les incisions & la dilatation de l'ouverture de l'omoplate sont encore plus nécessaires, surtout s'il y avoit une côte fracturée. L'emphisme dans ce cas est très-dangereux; & par les ouvertures que je propose, on peut le prévenir.

A l'égard des plaies où l'omoplate est fracturée dans sa partie où elle s'articule avec l'humérus, elles méritent les mêmes attentions que nous proposerons pour les plaies des articulations. Je dirai seulement ici, qu'il faut faire en sorte de bien soutenir le bras par un bandage qui appuie suffisamment le coude, faute de quoi le poids du bras fatiguerait beaucoup la plaie par le tiraillement qu'il occasionnerait à la capsule & aux muscles qui le soutiennent.

Des plaies à la poitrine.

Un coup porté à la poitrine peut ne point faire de plaie, mais seulement une contusion simple; ou bien une contusion très-considérable, accompagnée de la fracture d'une ou de plusieurs côtes. Ce n'est que sur le degré de la contusion, qu'on peut décider ce qu'il convient d'y faire. Qu'il n'y ait qu'une ecchymose simple, ou que l'ecchymose soit compliquée de la fracture de la côte, le cas ne sort pas de la règle générale.

Les plaies superficielles à la poitrine, n'ont rien de plus particulier pour le traitement, que ce que nous avons dit au traité général. Je ferai seulement une remarque qui est essentielle; c'est qu'y ayant un tissu cellulaire considérable entre les côtes & les grands corps musculaires, tels que sont le grand pectoral & le grand dorsal, il peut s'y faire une grande fonte qu'il faut craindre d'augmenter par les digestifs trop pourris-fans. Si elle se fait, il faut quelquefois, par des contre-ouvertures, éviter que le pus ne dissèque entièrement ces muscles.

Une ou plusieurs côtes peuvent être fracturées par une balle, qui, portée obliquement, n'a pas pénétré dans la poitrine, & semble n'avoir passé que sous les tegumens communs. Ce n'est point à la difficulté de respirer, ni à la douleur que le malade ressent, qu'on pourra connoître la fracture de la côte; c'est par la direction du coup, par un craquement quelquefois sensible à l'ouïe & au toucher, & par la douleur piquante que le malade ressentira. Alors la pleure est seulement déchirée peu ou beaucoup, & bien-tôt il pourra survenir un emphisme. Il ne suffit pas d'agrandir par des incisions l'entrée & la sortie de la balle; il faut, sans

hésiter, découvrir l'endroit où la côte est brisée, si on veut prévenir bien des accidens que cette fracture entraîne après elle. Par-là on évitera l'emphisme; par-là on prévendra des abcès, dont le pus se perdrait dans la poitrine & sépareroit la pleure des côtes; par-là on pourra tirer des esquilles, dont la présence suffit pour causer ces abcès; ou bien on se mettra à portée d'ôter des morceaux d'étoffe qui peuvent être restés accrochés aux inégalités de la côte. De plus, si le poumon étoit adhérent à la pleure dans cet endroit, on prévendra son inflammation & sa pourriture.

Le coup pénètre dans la poitrine, & le corps étranger y est perdu, ou bien il a passé de part en part: la côte peut être fracturée du côté de l'entrée, ou du côté de la sortie, & cela peut être aussi des deux côtés. Enfin il peut y avoir un épanchement, & il peut n'y en pas avoir. La fracture de la côte, la blessure des parties internes & l'épanchement, s'il s'en fait un, méritent chacun des attentions particulières.

Les plaies extérieures demandent des incisions convenables, principalement l'entrée de la balle, si la côte est fracturée; car alors les pointes d'os sont jetées en dedans. Cette plaie pourra faciliter l'écoulement de ce qui pourroit s'épancher sur le diaphragme, la supposant assez basse.

A l'égard de la plaie intérieure, si le corps étranger est sorti ayant percé de part en part, on ne peut prescrire autre chose que de prévenir l'inflammation par les remèdes généraux, laissant à la nature le soin de la réunion. MANGET, de *Vuln. Aph.* 5. 6.

Si l'épanchement de sang ou de pus, supposé qu'il s'en fasse, ne peut se vuider par la plaie même qu'on a dilatée, il faudra faire une contre-ouverture selon l'art; c'est ce qu'on nomme faire l'empieuvre. Je ne parle pas de la manière de le faire, parce que c'est une opération connue, & dont plusieurs Auteurs ont écrit; mais je crois devoir faire quelques réflexions sur le tems de faire cette opération, & sur les pansemens.

Si l'épanchement est de sang, & qu'il soit causé par l'ouverture de l'artere intercostale, il faut commencer par faire la ligature de l'artere, afin de tarir la source du sang qui coule. Après cela il faudra faire l'empieuvre. Si le sang, qui est épanché, ne vient pas de l'artere intercostale ouverte, il vient probablement de quelque vaisseau ouvert au-dedans par le corps étranger; & supposant même qu'on sût le lieu où il est ouvert, il n'y a aucun moyen d'y porter les secours ordinaires que la Chirurgie prescrit pour arrêter les hémorrhagies: cependant, comme avant de songer à ôter ce qui est épanché, il faut en tarir la source, voyons si le sang même qui est épanché, ne peut pas le faire.

On sait que le sang qui coule d'un vaisseau ouvert, fait un petit caillot près de l'embouchure de ce vaisseau; que si ce caillot se continue jusques dans cette embouchure, le sang coule moins, & qu'il s'arrête enfin dès que le caillot s'est collé aux parois internes de cette embouchure dans toute sa circonférence: on fait aussi que si ce caillot se décolle promptement, l'hémorrhagie recommence. M. Petit est le premier qui ait parlé de la formation de ce caillot, & il a traité cette matière avec beaucoup d'érudition. *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1732. 1733. & suiv.*

Sur ce principe, je dis qu'à moins que la difficulté de respirer que l'épanchement occasionne, ne soit insupportable, il ne faut pas se presser de vuider le sang épanché; & que lorsqu'on ne peut plus s'en dispenser, il n'en faut ôter qu'une portion suffisante pour donner du soulagement au malade, & ce, afin que ce caillot ne se détache pas de l'embouchure du vaisseau, ni par son poids, ni par les mouvemens qui sont inséparables de la respiration. La même raison qui engage à retarder l'opération de l'empieuvre jusqu'à un certain point, & à ne vuider dans le moment de l'opération, qu'une portion de ce qui est épanché, doit servir de règle, & pour le tems de faire les pansemens, & pour

ne pas vider entièrement la poitrine à chaque pansement.

Lorsqu'enfin il y a plusieurs jours que la difficulté de respirer n'augmente pas d'un pansement à l'autre, c'est une preuve, que le vaisseau qui fournissait le sang n'en donne plus. Alors ce qui étoit épanché se tourne en pus, & on le voit sortant de la poitrine, perdre peu-à-peu sa couleur rouge. Bien-tôt après les escarres, aussi-bien que la portion du caillot qui n'est pas enfoncée dans l'embouchure du vaisseau, se détachent insensiblement.

Les pansements fréquens seroient alors contraires, & il suffit presque toujours de panser de deux jours l'un, pour laisser faire la coction du pus, sans craindre que sa présence altère la pleure ou la surface externe du poudron.

Pendant les pansements, il faut éviter de laisser entrer l'air dans la poitrine, & parer soigneusement dans l'intervalle d'un pansement à l'autre.

Quelques Praticiens se servent, dans les pansements, d'un lambeau de linge étroit en forme de sêton dont ils introduisent un bout dans la poitrine par la plaie. Je ne vois pas qu'on puisse retirer de ce lambeau aucun avantage; au contraire; car outre qu'on court risque, en le mettant, de détacher la pleure de l'intérieur des côtes, ou du moins de la fatiguer, ce sêton est dans la poitrine un corps étranger. Ainsi on ne doit employer qu'un tampon de charpie, enveloppé d'un linge fin, & soutenu par une emplâtre glutinative qui l'assujettisse sur l'ouverture de la poitrine, & empêche en même-temps l'air d'y entrer lors de l'inspiration. Ce tampon qui est mou, se moule sur la figure de la plaie & sur l'intervalle des côtes. Le reste de l'appareil n'a rien de particulier.

Je ne parle point de faire des injections dans la poitrine, & en voici la raison. La dilatation du poudron n'est pour lui qu'un mouvement passif; & si ce viscère est dilaté lors de l'inspiration, pour recevoir l'air dans sa cavité, c'est qu'il doit nécessairement suivre le mouvement de la poitrine, dont la cavité augmente alors dans tous les sens. Si donc il y a à la poitrine une plaie pénétrante d'un ou d'autre côté, l'air, lorsque la poitrine se dilate, se glisse par la plaie entre la pleure & le lobe du poudron qui remplit ce côté, & ce lobe n'est pas dilaté.

Cela posé, les injections dans la cavité de la poitrine, supposant une plaie d'arme à feu qui y pénétre, sont non-seulement inutiles; mais même contraires, parce que pendant qu'on introduit la liqueur, & qu'on la fait ressortir, envain la poitrine se dilate, l'air n'entre point dans le lobe du poudron de ce côté, mais seulement entre la pleure & le poudron. Ce côté du poudron étant donc dans l'inaction pendant tout le temps que l'on emploie à faire le pansement, la circulation du sang y est ralentie, ce qui peut y causer de nouveaux engorgements, & produire de nouveaux défordres. Voilà pourquoi je défends les injections, lesquelles prennent beaucoup de temps.

Dans le traitement de toutes les plaies qui attaquent la poitrine, qu'elles soient pénétrantes, ou non, que le poudron soit blessé, ou qu'il ne le soit pas, qu'il y ait hémorrhagie, ou qu'il n'y en ait pas, il faut, par un bandage du corps médiocrement serré, gêner en quelque manière la respiration, c'est-à-dire, empêcher que la poitrine ne se dilate autant qu'elle peut naturellement le faire, parce qu'à chaque inspiration, la plaie seroit nécessairement dilatée à proportion de la dilatation de la poitrine.

Des plaies du poudron.

Lorsqu'une balle a percé le poudron, & qu'elle est sortie, le malade peut guérir, comme on l'a souvent vu arriver; c'est à la nature à guérir ces sortes de blessures, de même que celles des autres viscères; & pour la mettre à portée d'agir, le Chirurgien doit prévenir ou

calmer l'inflammation, comme on l'a déjà dit. MANGET, Cent. 2. Aph. 77.

Mais si la balle est restée dans le poudron, & qu'elle y soit bien avant, probablement le malade mourra, parce qu'on ne peut espérer de l'ôter. Il n'y a qu'un seul cas où l'on peut, & où même on doit en faire la tentative; c'est lorsque le poudron est adhérent à la pleure dans l'endroit blessé, & que la balle peut se faire sentir au bout d'une sonde grosse & moufle. L'escarre qu'elle a faite dans son trajet, permet de porter la sonde jusqu'à elle, sans craindre d'irriter le poudron; & peut-être permettra-t-elle aussi de la prendre, soit avec une curette, soit avec une pincette; car cette escarre est une muraille insensible: & supposé que ce que je propose causât quelque irritation, elle sera toujours moins de tort, que la présence de la balle. Dans ce cas, il faut que la plaie extérieure soit dilatée, pour que le Chirurgien travaille à l'aïse & sans aucun obstacle.

À l'égard des pansements, le Chirurgien ne peut y porter, comme dans une plaie faite à des parties extérieures, les topiques capables de faire tomber l'escarre, & de détruire ou de corriger les mauvaises chairs qui peuvent pousser. Il est bien vrai que lorsque le poudron se trouve adhérent à la pleure, on peut, tant que l'escarre subsiste, y porter quelques injections convenables, sans craindre qu'elles tombent sur le diaphragme: mais si l'escarre est tombée, ces injections seroient touter le malade, & par-là causeroient une irritation dangereuse. Il faut donc se contenter d'y faire couler quelques gouttes d'un baume convenable.

Des plaies du médiastin.

Les plaies d'armes à feu qui intéressent le médiastin, sont très-dangereuses, parce qu'il est d'un tissu membraneux très-susceptible d'inflammation.

Comme cette membrane est tendue au milieu de la poitrine, attachée pardevant au sternum, & par derrière aux vertèbres du dos, son inflammation produit des douleurs très-vives, & une grande difficulté de respirer. L'art ne peut travailler à la guérison de ces plaies, que par les remèdes généraux, tels que nous les avons indiqués en général.

Si, en conséquence de son inflammation, il se fait abscesses dans la duplicature, (on connoît qu'il se fait par les signes ordinaires de suppuration, & qu'il est fait, en ce que l'oppression augmente lors même que la fièvre diminue), si, dis-je, il s'en fait un, il sera bien difficile d'évacuer le pus. Si par le lieu de la douleur, ou par un gonflement œdémateux sur le sternum, on avoit lieu de penser que le pus fût immédiatement au-dessous, on pourroit, pour y arriver, trépaner le sternum; mais si on n'est pas dans le cas de le faire, l'abscessé s'ouvrira dans la poitrine, il se fera empyème; & le malade mourra, quoi qu'on fasse.

Des plaies du cœur.

Les plaies au cœur sont toutes mortelles; & si le malade ne meurt pas promptement par l'ouverture de l'un de ses ventricules, il mourra peu après, par l'inflammation de ce viscère. On a vu un petit nombre de blessés survivre de quelques jours à des coups d'épée, qui ne pénédroient que dans l'épaisseur des fibres charnues qui entrent dans sa composition: si la plaie est faite par un coup d'arme à feu, la mort du malade doit-être encore plus prompte, vu la commotion & le défordre qui sont inséparables d'une pareille plaie.

De la plaie au diaphragme.

Une plaie au diaphragme peut intéresser son centre nerveux, ou sa partie charnue. L'une & l'autre plaie sont très-difficiles à guérir, non-seulement parce qu'il ne peut être percé d'une balle sans que d'autres viscères

le soient aussi, mais encore à cause du mouvement continu où est cette partie; car on fait qu'il faut du repos à une partie, pour que la cicatrice s'en fasse. Si quelque-une de ses plaies peut guérir, c'est celle qui sera faite en la partie charnue; car celle qui intéresse son centre nerveux, est toujours mortelle: elle cause des convulsions, souvent très-promptes, & même le délire. Ces plaies occasionnent souvent une hernie de quelques-unes des parties du bas-ventre, soit de l'épiploon, soit de l'intestin, dont une portion se glisse dans la poitrine. La main du Chirurgien y est inutile quant à l'opération; & il n'y a que la nature, aidée des remèdes généraux, qui puisse guérir ces sortes de plaies. Ainsi je ne puis prescrire autre chose que ce qui a été dit ci-dessus.

Des plaies au sternum.

Le sternum peut être fracturé par un coup d'arme à feu, sans qu'il y ait plaie aux tégumens, mais une forte contusion; il peut être fracturé & découvert, y ayant plaie aux tégumens.

La contusion considérable sur le sternum, lors même qu'elle est compliquée de sa fracture, ne sort pas de la règle générale. Les scarifications indiquées peuvent y être plus nécessaires qu'ailleurs, afin de dégorgier les parties molles, & de prévenir la fonte des graisses & des membranes qui le recouvrent. Par cette fonte, l'os fracturé pourroit se découvrir & se carier ensuite.

Ambroise Paré, *Lib. II. cap. 6.* reconnoît cet accident, & il ne propose point d'incisions pour le prévenir. Il est cependant très-évident que c'est le meilleur moyen qu'on puisse employer pour cela. Après les incisions indiquées, la nature aidée du repos de la partie, fera la réunion. À l'égard de la contusion intérieure qui est presque inséparable de la contusion à l'extérieur, la supposant très-forte, il n'y a que des remèdes généraux qui soient capables de prévenir les abscesses qui pourroient se faire dans le tissu cellulaire qui attache la pleure au sternum, ou dans la duplicature du médiastin.

S'il y a plaie avec fracture, & que le sternum soit découvert, il faut s'y comporter à peu près comme aux fractures du crâne; c'est-à-dire, que s'il y a des pièces dérangées & séparées de leur tont, ou des esquilles, il faut les ôter; que si ces pièces ne sont qu'enfoncées, il faut faire en sorte de les relever, appliquant même le trépan, pour s'en donner la facilité, si on ne le peut autrement.

Dans le cas de la contusion simple & dans celui de la fracture, il peut se faire entre le sternum & la pleure un abscess; c'est ce que le Chirurgien connoitra par les signes caractéristiques, dont j'ai parlé précédemment à propos des plaies du médiastin, & qu'il doit examiner attentivement, pour donner du jour au pus par l'application du trépan.

Si dans la suite du traitement, il se fait carie au sternum, rarement il s'y fait une exfoliation sensible; il faut, avec la rugine, le trépan exfoliatif, ou la gouge, emporter ce qui est altéré; & comme le sternum est fort mou, ce qu'on a découvert se recouvre, pourvu qu'on ne mette dessus que des topiques spiritueux, ou dessiccatifs, évitant ce qui est gras & pourrissant.

Des plaies à l'épine.

Les plaies qui intéressent le corps de l'épine, en quelque endroit que ce soit, depuis la première vertèbre du cou jusqu'à l'os sacrum, sont toutes mortelles; si la moelle de l'épine a été entamée en même-temps; car elle ne peut souffrir sans que toutes les parties qui en reçoivent des nerfs, s'en ressentent: alors les malades deviennent paralytiques de toutes les parties qui sont au-dessous de la blessure. La seule commodité à l'épine, faite par un coup simplement contondant, peut produire le même accident.

Les apophyses transverses & les épineuses peuvent être

fracturées sans que le corps de l'épine ait souffert; & quand même l'artere vertébrale seroit ouverte, ces plaies se trouvent dans le cas de la règle générale: ainsi je n'en dirai autre chose, sinon qu'en faisant les incisions indiquées, il ne faut pas ménager les tendons qui sont en grand nombre; & qu'il faut les couper entièrement. Ces plaies sont pour l'ordinaire très-longues à guérir. Les pansemens ne sortent pas de la règle générale.

Des plaies au bas-ventre.

Il est rare qu'il y ait à l'abdomen une contusion considérable sans plaie, parce que ce ventre étant mou dans presque toute sa circonférence, un corps dur, orbé, ou angulaire, qui le frapperait avec autant de force que la poudre à canon en communique, doit naturellement le percer. Il faut donc pour qu'il y ait une forte contusion sans plaie, qu'il soit frappé d'un corps dont la surface soit plate & très-étendue, ce qui peut quelquefois arriver. Alors la contusion extérieure demande moins d'attention de la part du Chirurgien, que celle des parties internes, lesquelles ne peuvent en être exemptes. Ces attentions consistent dans un régime d'autant plus exact, que les viscères qui servent à la digestion, ou à la distribution du chyle, sont contus; dans les saignées plus ou moins grandes, & plus ou moins réitérées; dans l'usage des potions vulnérables; & dans celui des fomentations résolutes appliquées & souvent réitérées sur tout le ventre; en un mot, dans tout ce qui peut prévenir les engorgemens & faciliter la résolution des liqueurs extravasées.

Je ne dirai rien des plaies d'armes à feu qui ne pénètrent que les tégumens de l'abdomen, sans entrer dans la capacité. Celles qui y pénètrent sans blesser aucun viscère, ne sortent pas non plus de la règle générale pour leur traitement, quand même la balle seroit perdue; & à plus forte raison, si le coup a percé de part en part. Je dirai seulement qu'il peut se faire une hernie par la plaie; que lorsqu'elle est grande, on voit presque toujours sortir un gros paquet des intestins ou de l'épiploon; & que dans le cas d'une petite plaie, on a vu plusieurs fois l'intestin s'engager, d'un pansement à l'autre, entre le péritoine & l'appareil; ce qui est capable de causer de violentes coliques au malade, jusqu'à ce qu'on en ait fait la réduction. (Il suffit pour causer ces coliques, de la gêne où se trouve l'intestin, & de la compression qu'il y souffre.) Il n'y a point ici de future à faire; & après avoir débarrassé les tégumens communs, même le péritoine, si l'on n'a pu sans cela réduire l'intestin, il faut, pour l'assujettir, faire glisser au-dessous du péritoine un sillon de linge assez large & assez épais, retenu par un fil double, comme on en met un sous le crâne après le trépan, & le fixer avec la charpie & le reste de l'appareil. M. Dargeat, mon confrère, & ancien Chirurgien d'Armée, m'a dit l'avoir ainsi pratiqué avec beaucoup de succès.

Les plaies qui sont pénétrantes avec lésion de quelque viscère, guérissent rarement pour plusieurs raisons. La première est, que de même qu'il se fait assez souvent un gonflement aux parties externes lorsqu'elles sont blessées par une arme à feu, il peut également s'en faire aux parties internes. La seconde est l'impossibilité qu'il y a de le prévenir ou d'y remédier par des incisions utiles & par l'application immédiate des topiques convenables, ce qui fait que l'inflammation & la gangrène emportent souvent le malade vers le septième jour. Le troisième est l'impossibilité qu'il y a, dans certains cas, d'empêcher que des matières ne s'attachent dans la cavité; ces matières peuvent être, la suppuration de la plaie, des aliments, si l'estomac est percé; des excréments; si les intestins le sont; de l'urine, si la vessie l'est du côté de l'abdomen. Ainsi donc on peut regarder comme des plaies mortelles, celles de l'estomac, celles des intestins grêles, celles des gros intestins ou de la vessie, si ces parties sont ou-

vertes du côté de la cavité; celles du pancréas & celles du foie blessé du côté de sa partie cave, quoiqu'on en ait vu guérir quelques-unes. A l'égard de celles des gros vaisseaux, elles le sont toujours.

Dans tous ces cas, il ne faut pas s'amuser à chercher la balle si elle est perdue dans la capacité : la principale chose à laquelle le Chirurgien doit s'attacher, c'est à prévenir l'inflammation des parties blessées, parce qu'elle s'oppose aux opérations de la nature, qui seule, comme on l'a déjà dit, peut faire la guérison des plaies intérieures. Ainsi on emploiera, avec les remèdes généraux indiqués, l'application des fomentations émollientes & résolutes souvent renouvelées. Quoique la plaie la plus dangereuse ne soit pas celle des tégumens, il est bon cependant de l'agrandir : mais il ne faut pas dilater celle du péritoine, parce que ce seroit ouvrir une porte aux intestins qui pourroient sortir & faire hernie. Cependant voici quelques exceptions.

Si la plaie est à la partie convexe du foie; ailleurs qu'à l'endroit où il touche le diaphragme, il faut agrandir la plaie du péritoine comme celle des tégumens communs, parce qu'ici il ne peut se faire de hernie comme il pourroit s'en faire ailleurs; mais il ne faut pas aller plus avant, l'escarre que la balle a faite, étant utile à prévenir l'hémorrhagie. Si l'incision permet de sentir la balle, quoiqu'elle soit entrée dans la substance du foie, il faut en faire l'extraction.

Ce que je dis des plaies faites à la partie convexe du foie, je le dis aussi des plaies faites aux parties qui ne sont pas flottantes dans la capacité; & que le péritoine ou le méso-colon fixent en leur place; & qui peuvent être blessées sans que le coup pénètre jusques dans le vuide de l'abdomen. La rate est dans ce cas de même que le cœcum & une partie du colon dont les gros extrémités peuvent s'évacuer par la plaie. On peut dire la même chose de la plaie qui intéresse le rein, la supposant à l'endroit des lombes. Comme toutes ces parties sont recouvertes de muscles épais, il faut beaucoup dilater la plaie extérieure jusqu'au péritoine inclusivement.

Les plaies qui pénètrent dans le rein, demandent une attention qui leur est particulière pour les pansemens. Comme l'urine y passe sans cesse, il faut y laisser des médicamens gras, capables de défendre les parois, des sels qu'elle entraîne avec elle, lesquels y causeroient des picotemens très-incommodes; & durciroient les chairs.

Des Plaies pénétrantes dans le bassin.

Une balle peut se percer dans le bassin, & elle peut le percer de part en part, de haut en-bas, transversalement ou obliquement. La quantité des vaisseaux qui se trouvent en cette partie, rend ces plaies dangereuses; & si quelqu'un d'eux un peu considérable se trouve ouvert, le malade doit mourir par l'impossibilité qu'il y a d'y porter les secours de l'Art. L'escarre ou bien un caillot de sang, peut bien empêcher l'hémorrhagie pour quelque tems : mais à la chute de l'escarre ou du caillot, il y a tout à craindre pour le malade. Outre cela, la vessie, ainsi que je l'ai fait voir, (a) est entourée d'un tissu cellulaire très-considérable, lequel s'enflamme aisément; & s'il s'y fait des furies de suppuration, il sera impossible d'y porter les secours que l'Art indique en pareil cas.

La vessie peut être percée; si dans ce moment elle étoit pleine d'urine; il y a peu de délabrement; & la plaie est petite; aussi en a-t-on vu guérir plusieurs. On en a même vu où la balle & autres corps étrangers étoient restés dans la vessie; ce qui est presque une preuve qu'elle étoit pleine d'urine. Dans ce cas, après avoir fait à la plaie extérieure ce qui y convient, il n'est pas

hors de propos de mettre un algal par l'urethre, afin que l'urine s'écoule sans cesse; car si la vessie se remplit, cela écartera ses parois & les lèvres de la plaie; alors l'urine pourra s'infiltrer dans le tissu cellulaire qui l'entoure, ce qui pourra y causer des abcès & autres accidens; au lieu que l'état sain de ce tissu cellulaire, est ce qui contribue le plus à faire la réunion de la vessie.

De tous les malades à qui il étoit resté des corps étrangers dans la vessie, les uns les ont rendus par l'urethre avec l'urine, avant qu'ils se fussent incrustés de graviers; & les autres ont eu la pierre, qu'il a fallu dans la suite extraire par l'opération ordinaire. Alors on a trouvé que ces corps étrangers, comme balle, morceaux d'étoffe, &c. faisoient le noyau de la pierre.

Le rectum peut être percé; & le traitement de sa plaie, si elle est plus haut que le Chirurgien ne peut porter ses doigts, est dans le cas des plaies de la vessie, quant aux incisions qui ne peuvent pénétrer jusques-là. Si la plaie est à son extrémité, il faut quelquefois y faire l'opération comme à la fistule; du moins, peut-on faire aux graisses qui l'entourent, les incisions convenables.

Dans le cours des pansemens, il faut avoir attention à deux choses qui sont très-essentiellles. La première est de conserver le diamètre de l'an us autant qu'il est possible, par l'intromission des suppositoires percés en forme de canule, supposé qu'il menaçât de se rétrécir. La seconde est de prévenir le cours de ventre qui peut beaucoup déranger l'état de la plaie, de quelque cause qu'il vienne.

Des Plaies aux os des illes.

L'os des illes fracturé par un coup d'arme à feu, est dans le cas de l'omoplate; il ne faut pas y épargner les incisions, parce qu'il est recouvert de gros muscles; & elles doivent pénétrer jusqu'à la fracture, pour ôter facilement les esquilles ou pieces d'os qui sont séparées & hors de leur place.

Si la balle ayant percé l'os, n'avoit pas pénétré bien avant dans le bassin, & qu'elle fut arrêtée dans le tissu cellulaire du péritoine, ou bien dans la face interne de l'os, entre lui & les muscles qui le tapissent intérieurement; enfin si elle n'étoit pas loin, ce qu'il est quelquefois possible de connaître avec la sonde ou le doigt; il faut, pour l'ôter, agrandir l'ouverture de l'os, soit avec le trépan exfoliatif, soit avec la gouge, soit avec les tenailles incisives.

Sur cet os, comme sur tous les autres os spongieux; lorsqu'ils sont fracturés par un coup d'arme à feu, il s'élève facilement des chairs fongueuses dans la suite des pansemens; ainsi le Chirurgien doit les prévenir par l'usage des dessiccatifs; & s'il s'en élève quelques-unes, il faut les ôter & en tailler la source, ainsi que nous l'avons dit dans la première Partie. Les fractures de cet os guérissent presque toujours sans qu'il s'y fasse d'exfoliation sensible, pourvu qu'on ait enlevé les pieces qui étoient détachées : mais s'il en reste quelqueune hors de sa place, elle rend la plaie fistuleuse.

Si la balle est perdue dans l'abdomen, où dans le bassin, cela ne dérange rien des attentions indiquées pour la fracture de l'os des illes.

Des Plaies aux parties génitales.

Si la verge est contuse par un coup d'arme à feu, cette contusion est suivie d'une ecchymose, & d'un gonflement très-considérable, qui s'étend jusqu'au scrotum. La contusion & l'ecchymose du scrotum se communiquent de même à la verge, & s'étendent quelquefois jusqu'au

ventre, le long du cordon spermatique; alors l'inflammation ne tarde guère. Dans ce cas, la gangrene peut suivre de près; & pour peu qu'elle menace, il faut multiplier les scarifications pour la prévenir.

Si l'y a plaie à l'une ou à l'autre de ces parties, l'Écchymose s'étend de même, & la gangrene est encore plus à craindre, parce que cette plaie ne suffit pas pour y occasionner un dégorgeement assez considérable. Il faut, après avoir fait les incisions nécessaires, n'y pas ménager les fomentations spiritueuses & résolutive, souvent réitérées. Si la verge est assez gonflée pour que l'urine aie de la peine à sortir, il faut y introduire un algal jusqu'à dans la vessie.

Si un bout de la verge avoit été emporté, il faut mettre dans l'entrée du canal, une canule assez longue & assez grosse, pour l'empêcher, non-seulement de se resserrer, mais même de se retirer & se perdre entre les chairs comme je l'ai vu arriver.

Des Plaies aux articulations.

Les plaies faites sur les articulations ou tout auprès, si la capsule n'est pas entamée, ne forment pas de la regle générale; & on les guérit assez communément par les secours que nous avons indiqués dans la première Partie.

Celles qui sont très-étendues, lors même que l'articulation est en partie détruite, y en ayant une petite portion d'emportée, ces plaies, dis-je, sont pour l'ordinaire, bien moins susceptibles d'accidens, que celles qui ne sont que les percer; & même que la contusion un-peu violente qui peut y être faite; en voici la raison. Dans la violente contusion, comme dans la plaie qui perce de part en part, la commotion s'étend à toute l'articulation; les épiphyses peuvent être détachées; la capsule, les ligamens, les tendons, les graisses & les glandes sinoviales, souffrent: mais les grandes plaies ont cet avantage, que la suppuration, si l'on peut la procurer, est un bien d'où résulte le dégorgeement de toutes les parties qui ont souffert; au lieu que dans les petites plaies qui sont profondes, & dans la contusion violente, la suppuration ne se fait presque jamais qu'aux dépens de toute l'articulation, & même de tout le membre: car les glandes sinoviales s'engorgent, les graisses s'enflamment & suppurent, les épiphyses s'abrévent & se gonflent, les os s'altèrent, les capsules & les aponévroses se pourrissent, & il se fait des fûsées inflammatoires toute le long des muscles dont les tendons passent à l'article, ce qui occasionne des abcès tout le long du membre.

J'ai fait dans la première Partie, une grande différence entre les plaies des parties charnues, & celles des parties aponévrotiques; & j'ai expliqué pourquoi ces dernières sont bien plus susceptibles d'accidens, que les autres; ainsi pour ne point tomber dans la répétition, je dirai seulement à propos des plaies des articles, que ce n'est pas seulement la nature des parties aponévrotiques qui les enveloppent, laquelle rend ces plaies dangereuses, mais que c'est encore leur structure, c'est-à-dire, l'épaisseur de l'articulation, laquelle ne permet pas d'y faire des incisions utiles.

Sur ce principe, j'ajouterai qu'une plaie dans laquelle toute la moitié d'une jointure seroit emportée, doit être regardée comme beaucoup moins dangereuse, qu'une plaie qui la perceroit de part en part.

Quoique je regarde les plaies très-étendues sur les articulations, comme moins dangereuses que les petites qui les pénètrent, c'est-à-dire, qui passent de part en part, je dirai cependant qu'elles sont toutes, rarement exemptes de grands accidens lorsque la capsule est ouverte; qu'il en guérit fort peu, sans qu'on soit obligé de faire l'amputation du membre; & que s'il

y a un moyen sûr pour prévenir les accidens, c'est de la faire promptement au-dessus de l'articulation qui est blessée. Si quelque circonstance peut faire tenter la guérison de la plaie, sans faire l'amputation, le Chirurgien ne doit pas épargner les incisions & les remèdes généraux ou particuliers que nous avons indiqués: il doit, ainsi que nous l'avons dit plus haut, éviter dans les pansemens, tous les médicamens gras & pourrissans, pour n'employer que des remèdes spiritueux, vulnéraires ou dessiccatifs. (a) Si l'est assez heureux pour prévenir tous les accidens dont ces sortes de plaies sont susceptibles, ou pour en arrêter le progrès, il doit craindre que la plupart de ces malades ne périssent dans la suite du traitement, par le marasme ou par le cours de ventre, suites assez ordinaires des longues suppurations; & il doit les prévenir par un régime convenable, par l'usage des cordiaux alcalins & autres remèdes appropriés aux différentes circonstances.

Ces sortes de plaies peuvent rester fistuleuses, supposé qu'elles n'emportent pas le malade; & presque toujours, l'articulation reste ankylosée. À l'égard des fistules, comme elles sont la suite, ou de la carie, ou de la présence des esquilles qui doivent sortir, ce doit être l'ouvrage de la nature; & rarement le Chirurgien peut-il l'aider. Pour ce qui est de l'ankylose, comme elle n'est pas causée par la pétrification de la synovie, mais par une espèce de dessèchement des parties, en conséquence de la cicatrice & de la destruction des glandes sinoviales, on ne peut espérer de rendre à l'articulation son mouvement, que par les embrocations émollientes, par les bains & par les douces d'eaux chaudes, pendant l'usage desquelles, il faut légèrement & peu-à-peu donner du mouvement à l'articulation, & forcer les parties à s'y prêter.

Des Plaies au bras.

Les plaies au bras, tant celles qui sont avec fracture de l'humérus, que celles qui sont sans fracture, ne forment point de la regle générale: ainsi je me contenterai de faire quelques réflexions où m'engage la structure de la partie.

Dans les pansemens, & dans l'intervalle d'un pansement à l'autre, il faut avoir soin que les os, s'ils sont brisés, soient fixés & maintenus en leur place, comme s'il n'y avoit point de fracture. Pour cela, il faut, après avoir pansé la plaie suivant les règles établies, embrasser toute la circonférence de la partie, avec deux plaques de fer blanc, cartons ou écorces d'arbre, moulés sur la figure, & assujetties avec des cordons assez larges. Ces plaques s'appliquant le long du membre, le tiennent ferme sans le comprimer; elles ne chargent pas, & elles soulagent un malade qui souffriroit à chaque mouvement du corps qu'il seroit obligé de faire. Pour interdire tout mouvement à la partie malade, on peut même fenestrer ces plaques, de manière qu'on puisse panser la plaie sans les ôter. Ces plaques sont bien plus utiles & plus commodées que les bandes fenestrées que Maggins propose.

Si l'entrée ou la sortie de la balle sont auprès de l'artere brachiale, il peut se faire que la balle ait contus ou entamé cette artere, ou bien quelque branche musculaire un peu considérable, sans qu'elle donne du sang, la contusion étant assez forte pour arrêter l'hémorrhagie. Le Chirurgien doit alors être en garde contre cette hémorrhagie, qui peut & qui doit arriver à la chute de l'escarre. Ainsi il doit, pour la prévenir, ne pas cet endroit de la plaie qu'avec des digestifs secs, ce qui donnera au vaisseau le tems de se resserrer.

Cependant comme l'hémorrhagie peut arriver d'un moment à l'autre, quelque précaution qu'il prenne, il doit laisser à la partie supérieure du membre, une li-

gature à tourniquet, non serrée, mais prête à l'être en cas que le sang donne; ce que toutes sortes de personnes peuvent faire pour lui. Comme cette ligature n'est bonne que pour se rendre maître du sang pendant quelques moments, le Chirurgien étant arrivé, il doit découvrir le vaisseau soit par une incision convenable, soit sans faire d'incision, & y faire la ligature comme nous l'avons dit. Si c'est le tronc de l'artère, il ne faut pas moins en faire la ligature, quinze à seize après, l'amputation du membre, si l'on s'aperçoit que, faute de nourriture, il soit menacé de gangrène.

Dans le traitement des plaies au bras, il faut avoir soin de tenir l'avant-bras à demi-fléchi, pour deux raisons. La première est que, par cette attitude, les muscles extenseurs & les fléchisseurs se trouvent relâchés. La deuxième est, qu'après la guérison, les mouvements de flexion & d'extension de l'avant-bras, seront longtemps difficiles à faire, vu les cicatrices qui nécessairement brideront & gêneront l'action des muscles fléchisseurs ou extenseurs, selon le lieu de la plaie. Si l'avant-bras est demeuré fléchi, le malade pourra se servir de sa main, ce qu'il ne seroit pas, si l'avant-bras étoit resté étendu.

Des Plaies à l'avant-bras.

Les plaies d'arme à feu à l'avant-bras, sont plus susceptibles d'accidens considérables, que celles qui sont au bras. Ce qui fait cette différence, c'est que tous les muscles qui entrent dans la composition de l'avant-bras, sont conjointement enveloppés d'une membrane aponévrotique qui est une expansion de ses muscles fléchisseurs & extenseurs, laquelle membrane s'étendant jusques dans les interstices des muscles qui le composent, embrasse encore chacun d'eux séparément. L'inflammation de cette membrane est donc fort à craindre, puisqu'alors, elle étrangle à la fois presque tous ces muscles; & qu'elle peut encore s'étendre en remontant jusqu'au bras. Si elle survient, on voit tout l'avant-bras se gonfler plus ou moins & devenir quelquefois si dur, que la gangrène ne tarderoit pas à venir si on ne la prévenoit. C'est pour cela que les incisions qu'on y fait, doivent pénétrer jusqu'au fond, débarrassant exactement, surtout la membrane commune, dans tous les sens, principalement lorsqu'il y a fracture au cubitus ou au radius. Ces incisions doivent être secondées de tous les topiques émolliens, capables de relâcher la peau & la membrane commune qui est extrêmement tendue. Si malgré cela, le gonflement subsiste, accompagné de dureté, & augmente au point de menacer toute la partie d'une gangrène prompte, il faut, sans tarder, y faire les scarifications dont nous avons déjà parlé.

Lorsque le gonflement qui est survenu, n'a pas été assez considérable pour obliger à faire ces scarifications, il suffit qu'il ait existé, pour que l'avant-bras ne soit pas absolument exempt de tout accident; & l'on voit quelquefois des abcès s'y faire en différens endroits; abcès séparés & qui n'ont point de communication avec le vuide de la plaie, à cause des différentes cloisons que la membrane commune fait dans les interstices des muscles. Pendant que le pus se fait, la plaie prend une mauvaise couleur qui ne change que lorsque le pus est évacué. Il faut ouvrir ces abcès, dès que le pus se fait sentir sous le doigt.

On voit assez souvent le gonflement, ne se terminer que par la fonte & pourriture de la membrane commune, ce qui fait des fustes de suppuration, & sous la peau, & dans les interstices des muscles. Alors l'avant-bras est dans une espèce d'œdème pâteuse; & peu après les fustes de suppuration se font une issue par la plaie; mais il ne faut pas moins ouvrir ces sinus, en tout ou en partie, de manière qu'on puisse porter sur toutes les membranes qui doivent s'exfolier, les topiques convulsifs, pour aider la nature à les détacher; enfin pour modifier la plaie.

Comme les deux os de l'avant-bras sont recouverts de muscles qui y sont d'autant plus adhérens, qu'ils y ont leur point fixe, il est possible que dans les grands fracas, le Chirurgien n'ait pas été mandé assez promptement pour ôter toutes les esquilles. Lorsque le gonflement sera passé, soit sans suppuration, soit par cette fonte des membranes, comme je viens de le dire, il faut tâcher de les ôter; car alors la plaie devient vive & sensible; & leurs pointes causeroient des douleurs aiguës qui pourroient occasionner des mouvemens convulsifs. Si les premières incisions ont été suffisamment grandes, & si l'ouverture des abcès ou des sinus, dont je viens de parler, a été bien faite, on pourra ôter ces corps étrangers avec plus de facilité.

Je ne dirai rien de la manière de panser ces plaies, en ayant suffisamment parlé dans la première Partie.

Des Plaies au carpe.

Les plaies d'armes à feu au poignet, sont pour l'ordinaire accompagnées de fracture; c'est-à-dire, que l'un des os qui le forment, ou même plusieurs sont, écorchés, moulus, ou bien emportés; & cela n'a pu se faire, sans que les ligamens ou les aponévroses qui les attachent ensemble, soient bien endommagés; & que les tendons qui y passent, soient rompus ou déchirés.

A l'égard des tendons qui ont souffert, leur blessure pourra causer les mêmes accidens, que ceux dont nous parlerons à propos des plaies du métacarpe.

Par les incisions & par les contr'ouvertures, par le régime, les saignées & les topiques que nous avons indiqués dans la première Partie de ce Traité, on pourra empêcher que les ligamens & la capsule de l'articulation du poignet avec l'avant-bras, ne participent à l'inflammation, à la fonte, & à la pourriture des parties aponévrotiques qui ont souffert.

Avec ces attentions, on voit communément ces plaies guérir assez facilement.

Des Plaies au métacarpe.

Les plaies au métacarpe, peuvent être susceptibles de beaucoup d'accidens, tant à cause de la quantité des os qui peuvent être fracturés, qu'à cause de tous les tendons qui y passent pour remuer les doigts. Ces tendons arrachés & contus, s'enflamment; & leur inflammation s'étendant pour l'ordinaire jusqu'au corps des muscles dans l'avant-bras, il s'y fait un gonflement plus ou moins considérable, & souvent même des abcès dans leurs interstices. Cela n'arrive gueres sans que le ligament annulaire qui rassemble ces tendons à l'endroit du poignet, se gonfle aussi plus ou moins.

Il faut travailler à prévenir ces accidens, par tous les secours que nous avons indiqués dans les deux premières Parties; & j'y renvoie également le Lecteur pour le pansement de ces plaies. J'ajouterai à propos de ces abcès qui se forment dans l'avant-bras, que si on ne les ouvre de bonne heure, le pus s'écoule jusques dans la plaie de la main, le long des tendons qui y passent; qu'alors l'écoulement du pus, rend l'abcès plus difficile à ouvrir, que quand la tumeur fait bosse, le pus y étant encore enfermé. Quoiqu'il y ait une communication de l'abcès qu'on a ouvert, avec la plaie, on peut souvent se dispenser de joindre les deux plaies en une; & il faut, autant qu'il est possible, conserver le ligament annulaire sans le couper. On a cependant vu quelques cas où il a fallu absolument le couper, parce qu'il étrangloit trop la partie, par son gonflement.

Des Plaies aux doigts.

Il est bien rare qu'il y ait à l'un des doigts une plaie d'arme à feu, sans que ce doigt soit emporté en partie. Ces blessures sont souvent accompagnées d'inflammation & d'abcès qui s'étendent jusques dans la main,

& même dans l'avant bras. Il faut prévenir ces accidens autant qu'il est possible, par les secours que nous avons indiqués ailleurs. Les doigts sont si nécessaires à l'homme, qu'il faut les conserver autant qu'on le peut; & supposant un doigt fracturé avec plaie, il faut agir alors comme si c'étoit le bras ou la cuisse, dont l'os n'est jamais cassé net. Il est quelquefois nécessaire d'en faire l'amputation, soit à l'articulation avec la phalange supérieure, soit au milieu de la phalange même, au-dessus de la plaie. Je me dispense de parler de la manière de la faire, & je renvoie aux différens Traités d'opérations.

Quoique les plaies qui peuvent être faites à la première phalange du pouce soient différentes de celles des autres doigts, à cause des gros muscles qui la recouvrent, je les passerai sous silence: elles sont dans le cas de toutes les plaies faites dans les parties où les os sont recouverts de beaucoup de muscles, & demandent les mêmes secours de la part du Chirurgien.

Des Plaies à la cuisse.

Plus un membre est charnu, & plus le gonflement y est à craindre après un coup d'arme à feu qui a porté profondément. La cuisse est dans ce cas, étant garnie de très-gros muscles & de beaucoup de graisses, surtout en sa partie supérieure. Ainsi il faut moins qu'ailleurs y épargner les incisions, principalement si l'os a été brisé ou découvert. Je fais que les grandes plaies sont suivies de grandes suppurations, & que les grandes suppurations épuisent les malades: mais je fais aussi que quand les incisions seront assez grandes, on fatiguera bien moins les parties, en ôtant les corps étrangers, ce qui épargnera bien des douleurs, & accélérera la guérison. Les frottemens douloureux & les divisions que l'on fait au genre nerveux, en cherchant des corps étrangers par des ouvertures obliques ou trop petites, l'irritent autant & plus que les incisions que je propose, & que la balle n'a pu le faire en entrant, peut-être même en brisant les os. Par ces incisions on prévient des dépôts & des suppurations qui obligeroient par la suite à faire d'autres incisions bien plus considérables.

L'expansion aponévrotique du *fascia-lata*, laquelle recouvre une bonne partie des muscles qui composent la cuisse, mérite encore de grandes attentions pour la débarrasser comme il faut dans tous les sens, si la plaie l'intéresse; faute de quoi, elle peut s'enflammer & tomber toute en pourriture.

L'artere crurale jetée, comme on fait, beaucoup de branches assez fortes dans tous les muscles de la cuisse; & il n'est pas impossible qu'on en ouvre quelqu'une en faisant les incisions convenables. Dans ce cas, la ligature arrêtera l'hémorrhagie. Il peut encore se faire que quelqu'une de ces branches donne du sang à la chute des écarres; ainsi supposé que cela soit à craindre, vu la situation de la plaie, il faut laisser une ligature à tourniquet au-dessus de la plaie, comme je l'ai dit en parlant de la plaie au bras.

Supposant le tronc de la crurale ouvert, le malade mourra très-promptement, à moins que le Chirurgien ne se trouve présent, ou assez-tôt, pour arrêter l'hémorrhagie avec une ligature à tourniquet; après quoi il faudra faire la ligature de l'artere, immédiatement au-dessus de son ouverture, fût-ce à l'endroit où elle passe sur l'os pubis. Il est bien vrai qu'après cette ligature, la cuisse doit tomber en mortification, s'il n'y a point de branche assez considérable, musculaire ou autre, qui puisse suppléer au tronc, ce qui se connoît en peu de jours: mais il ne s'agit dans le premier moment, que d'empêcher le malade de périr dans son sang; & l'on peut après cela faire l'amputation.

Sans parler des pansemens qui sont énoncés dans la première Partie, je dirai seulement, que supposant le fémur fracturé en éclats, & qu'il y eût lieu d'espérer de

conserver la cuisse, on doit après avoir fait ce que l'art prescrit, faire en sorte de fixer le reste des pièces fracturées, de manière qu'elles ne jouent pas l'une contre l'autre, comme je l'ai dit en parlant des plaies au bras.

Des Plaies à la jambe

La jambe dont les muscles sont exactement recouverts d'une membrane commune aponévrotique, & attachés dans toute leur longueur aux deux os, se trouve, par ces raisons, dans le même cas que l'avant-bras, lorsqu'elle est blessée par un coup d'arme à feu; ainsi je n'en parlerai point, parce que je ne ferois que répéter ce que j'ai dit qu'il falloit observer dans ces sortes de plaies. Si le tendon d'Achille se trouve totalement coupé, il faut, indépendamment des incisions que l'art prescrit, & des autres attentions, tenir le pié dans l'extension par un bandage convenable. Par-là on rapproche les levres de la division que la flexion du pié éloigneroit sans cesse; & supposé que le malade guérisse, la nature aura moins à travailler pour remplir le vuide & faire la cicatrice. Il n'est pas même impossible que la cicatrice qui se fera participe de la nature des tendons, étant en partie formée des sucs qui suinteront des extrémités du tendon d'Achille; & qu'elle se trouve assez ferme pour y suppléer. Si ce tendon n'a été qu'en partie coupé, la situation du pié assujéti dans l'état d'extension, soulagera la portion du tendon qui n'a pas été emportée, il arrivera moins d'accidens, la cicatrice se fera plus vite, & le malade étant guéri, il pourra avoir la liberté des mouvemens du pié.

Des plaies au tarso.

Les plaies d'armes à feu au tarso, lorsque la balle est restée dans son épaisseur, ou qu'elle l'a percé de part en part, sont bien plus dangereuses que celles du carpe; & l'on peut en donner plusieurs raisons. Premièrement, les os du tarso sont plus gros que ceux du carpe, & conséquemment, le fracas y est bien plus grand. Secondement, il y a beaucoup plus de parties aponévrotiques qui couvrent ces os, & qui les attachent ensemble. Ainsi le genre nerveux souffre davantage. Troisièmement, l'assemblage des os du tarso a beaucoup plus d'épaisseur; & on ne peut par conséquent porter ses incisions jusques dans le fond de la plaie, comme dans les parties molles. Ces plaies doivent donc être regardées comme étant de très-grande conséquence, & j'ose le dire, aussi grandes que celles qui percent les articulations de part en part. Les douleurs affreuses, le gonflement & l'inflammation qui les accompagnent, la pourriture qui en est une suite, & les mouvemens convulsifs dans le membre, en sont les symptômes ordinaires, quoi qu'on pratique pour les prévenir, à moins qu'on ne fasse l'amputation de la jambe. Il est vrai qu'on a vu guérir quelques-unes de ces plaies sans l'amputation: mais tant de malades sont morts, parce qu'on n'a pas pris ce parti, que c'est une nécessité de faire promptement cette opération. Ceux qui ont cru pouvoir s'en dispenser, ont peut-être été trompés par le gonflement qui ne paroissoit que médiocre pendant les premiers jours; mais en réfléchissant sur la structure de cette partie, on peut voir qu'elle n'est pas assez charnue pour que son volume augmente beaucoup par l'inflammation: il faut donc combiner le peu de gonflement qui y paroît, avec la structure aponévrotique & osseuse de la partie, & avec les accidens qui doivent survenir ou qui sont déjà survenus, pour juger par-là de ce qui doit en arriver. Si le tarso ne se gonfle pas beaucoup, la jambe se gonfle, & cela doit faire prendre au Chirurgien un parti salutaire.

On peut dire en général que ces sortes de plaies demandent qu'on fasse l'amputation du membre très-promptement, si on veut la faire avec fruit. Au surplus, comme quelques blessés ont pu être guéris sans l'amputation,

tion, c'est au Chirurgien à se conduire suivant l'état du malade & de la partie.

Si le corps étranger qui a fait la plaie au tarso, n'a pas pénétré de part en part l'assemblage des os qui le composent ; mais que ce corps étranger, sans pénétrer dans son épaisseur, en ait emporté seulement une partie, faisant une plaie évasée, non recouverte de la peau, cette plaie peut guérir sans l'amputation par les attentions convenables, pourvu que l'articulation du pied avec la jambe, n'ait pas été entamée, ni la capsule ouverte.

Des Plaies au métatarse.

On ne peut comparer les plaies du métatarse avec celles du métacarpe, parce que la plante du pied est beaucoup plus épaisse que la paume de la main. Ce qui fait cette épaisseur, c'est que les os du métatarse sont couverts de ce côté, de muscles très-épais ; que ces muscles le font d'une expansion spongieuse en forme de patte d'oie ; que cette expansion l'est de beaucoup de graisse, & cette graisse, de la peau, qui y est très-épaisse & garnie d'un épiderme très-dur. Les accidents sont donc d'autant plus à craindre, que la patte d'oie peut se gonfler & s'enflammer, & que dans ce cas, elle brida & étrangle les muscles & les graisses dont le volume augmente, si elles s'enflament aussi. Ajoutez à cela, que la peau & l'épiderme qui sont très-durs, ne se prêtent pas facilement au gonflement de toutes ces parties, d'où peut s'ensuivre bien-tôt la mortification, comme nous l'avons dit dans la première Partie, à moins qu'on ne la prévienne.

Ainsi les plaies du métatarse ont cela de particulier, que les incisions que nous avons indiquées dans la première Partie, doivent ici être faites avec déperdition de substance ; c'est-à-dire, qu'il faut enlever une partie de la peau & même de l'aponévrose qui fait la patte d'oie : sans cela les incisions seroient presque inutiles ; car on verroit les graisses enflammées, & même le corps des muscles se boursoffier au point de faire bernie par la plaie en forme de champignon.

Des Plaies aux orteils.

Il en est des plaies d'armes à feu aux orteils, comme de celles qui sont faites aux doigts : ainsi je n'en parlerai pas, afin d'éviter une répétition inutile. Le DRAK.

VULPANSER, Offic. Bellon. des Ois. 159. *Vulpanser*, sive *Chenalopex*, Jonsf. de Avib. 94. *Chenalopex*, *vulpanser*, Mer. Pin. 179. *Tadorna*, Bellon. des Ois. 172. *Tadorna*, *quibusdam vulpanser*, Raii Ornith. 322. *Tadorna Bellonii*, *vulpanser quibusdam*, Ejsuf. Synop. A. 140. Le Cravan.

Il se trouve dans des lieux maritimes. Quelques-uns recommandent sa graisse, qui est la partie dont on fait usage en Médecine pour les herpes & les tumeurs au visage. DALL.

VULPECULA MARINA, *Renard marin*, autrement appelé *Stimia marina*, ou *Alopecias Oppiani*. C'est un fort gros poisson de l'esèce cétacée, dont la graisse passe pour émolliente & résolutive.

VULPES, Offic. Schrod. 3312. Aldrov. de Quad. Digit. 195. Raii Synop. A. 177. Schw. Quad. 133. Ind. Med. 125. Jonsf. de Quad. 92. Charlt. Exer. 157. Gefn. de Quad. Digit. 966. Mer. Pin. 167. Le Renard.

Les parties dont on fait usage en Médecine sont la graisse, les poumons, le foie, le fiel, la rate, la peau, le sang, l'animal entier & sa biente. La graisse est d'usage dans les convulsions, les contractions, les tremblements & autres semblables désordres, aussi-bien que

dans les maux d'oreilles, les plaies de la tête & l'alopecie. Sa fressure est consolidante & déterfève, & par conséquent bonne dans les maladies des poumons, & le resserrement de poitrine. Le foie est d'usage dans les maladies du foie & de la rate. Le fiel guérit le pterygium des yeux. La rate écarte la dureté & la tumeur de cette partie. La peau avec le poil qui la couvre est bonne, employée à frotter les membres froids ou affligés de la goutte. Son sang sec & trituré guérit la pierre dans les reins & dans la vessie, principalement s'il est récent. On recommande le renard entier ou sa chair brûlée, pour les maladies de la poitrine. Bouilli dans de l'eau ou dans de l'huile, il est bon pour les affections des nerfs, & par conséquent pour les contractions & les douleurs des jointures. Enfin ses excréments emportent les aspérités de la peau. DALL d'après Schroder.

VULSELLA. Voyez *Valsella*, qui est la même chose.

VULSIO, terme qu'on emploie quelquefois pour signifier convulsion ou spasme.

VULTUR, Offic. Schrod. 5. 324. Schw. A. 373. *Vultur niger*, Aldrov. Ornith. 35. Gefn. de Avib. 707. Raii Ornith. 66. Ejsuf. Synop. A. 9. Jonsf. de Avib. 7. *Vultur nigricans*, Charlt. Exer. 71. *Vautour brun*, Bellon. des Ois. *Vautour*.

Les parties de cet oiseau dont on fait usage sont, la chair, la graisse, le cerveau & les excréments. La chair est estimée bonne dans les affections céphaliques, comme l'épilepsie, la migraine & autres semblables : la décoction en est bonne, dit-on, pour les maladies cutanées ; & sa graisse est bonne pour les nerfs. Sa cervelle fortifie les têtes foibles. Son fiel pris dans du vin, guérit, dit-on, l'épilepsie, & ses excréments par leur odeur nidoreuse, hâtent, à ce qu'on dit, l'accouchement. DALL, d'après Schroder.

VULVA, la vulve, ou parties naturelles de la femme, **VULVARIA**, nom du *Chenopodium fastidium*.

U V U

UVULA, *Luette*. Voyez *Palatum*.

Extension excessive de la luette.

Il arrive quelquefois par différentes causes, que la luette s'enfle & s'étend à un tel point, qu'elle descend presque sur le larynx ou sur la trachée-artère, & rend difficiles par ce moyen non-seulement la respiration, mais encore la parole & la déglutition. Si le désordre est récent & excité par une inflammation, ce qu'on peut connoître par une douleur accompagnée de chaleur & de rougeur ; il faudra ordonner des gargarismes & des injections, qui aient une vertu lénitive & résolutive, comme l'eau simple mêlée avec un peu d'esprit de vin, ou une décoction de champignons, de sureau, de l'eau d'orge, ou une décoction de fleurs de troëne ou de mauve, mêlée avec une petite quantité de nître, d'alun ou de sel ammoniac. On peut ajouter à tout cela l'usage des remèdes internes tempérés ; & si l'inflammation est d'une violence extraordinaire, il faudra saigner du bras ou du pied, évacuer le ventre & administrer des clystères afin de prévenir l'opisthocranie ou l'inflammation de la gorge, qui pourroit avoir des suites fâcheuses. Les scarifications conviennent aussi dans ce cas ; car je les ai depuis long-tems trouvées très-utiles pour les avoir éprouvées sur moi-même aussi-bien que sur les autres, non-seulement en ce qu'elles soulagent, mais en ce qu'elles préviennent même l'inflammation de la luette. Si l'enflure de la luette est occasionnée par une humeur pituiteuse, elle est d'ordinaire blanche & sans douleur ni inflammation. En ce cas il n'y a rien de meilleur que l'usage d'un gargarisme d'esprit de vin chaud tempéré avec un peu d'eau,

ou une décoction faite avec quelque astringent, comme les roses, les fleurs de troëne, les écorces de grenades & autres semblables, mêlées avec un peu d'esprit de vin ou d'esprit de sel ammoniac. Mais si le mal tient contre tous ces remèdes, il faut s'y prendre d'une autre manière pour la cure ou la digestion de la matière pituiteuse, qui sera de prendre du gingembre ou du poivre broyé mêlé avec une égale quantité d'écorce de grenade en poudre ou préparé avec du miel, & l'appliquer avec une petite cuillère, telle que celle de la *Planch. II. Vol. II. Fig. N.* sur la partie malade, sans négliger pour cela l'usage des remèdes internes, tant purgatifs que digestifs. Quelquefois tous ces remèdes ne font que peu d'effet, & la *lucette* affectée par la redondance de matière pituiteuse, s'ensfle & s'étend à un tel point, qu'elle pend jusques sur la trachée-artère, & gêne considérablement par ce moyen la respiration, aussi-bien que la parole & la déglutition: en ce cas il est inutile de persister dans l'usage des remèdes: il ne reste plus d'autre ressource que de retrancher de la *lucette* tout ce qui excède la dimension naturelle. Or il y a plusieurs moyens de faire ce retranchement: le premier par le moyen d'une ligature: mais comme cette opération ne se peut pas faire avec la main seule, il faut se servir d'un instrument fait exprès pour ce cas, & représenté *Planch. XII. Vol. I. Fig. 6.* d'après Hildan & Scultet. On y voit un gros fil, *A*, tiré par le moyen d'une aiguille fort longue, *Fig. 7.* d'un bout à l'autre de cet instrument qui est creux; ensuite qu'il forme un nez avec l'anneau *B*; dans ce nez on prend toute la portion de la *lucette* qu'on juge superflue, laquelle, en tirant le fil *C*, se trouve fortement serrée ou liée. Cela fait, on retire l'instrument & on laisse la ligature à la *lucette*, & on la serre de tems en tems chaque jour jusqu'à ce que la partie d'embas de la *lucette* soit tombée. Mais cette méthode, quoiqu'assez ingénieuse, est lente & sujette à des inconvénients, tant pour le malade que pour le Chirurgien. Une méthode plus prompte que celle-ci est d'abaisser la langue avec une sonde plate ou une spatule, *Planch. II. Vol. II. Fig. P ou R*, & alors de couper avec des ciseaux longs la partie superflue de la *lucette*: mais il faut bien prendre garde de n'en couper ni plus ni moins que ce qu'il y en a de trop; car si on en coupe trop peu on fait souffrir le malade, sans le soulager beaucoup; si au contraire on en coupe trop, on l'expose à ne plus pouvoir articuler. Si le Chirurgien n'a pas assez de dextérité pour tenir la spatule droite, & pour conduire ses ciseaux avec toute la circonspection qu'il faut, la meilleure méthode, selon quelques-uns, est de se servir d'un instrument inventé par un Paysan de Norvège, où il paroît que cette maladie est très-ordinaire. Bartholin & Scultet nous ont donné une description exacte de cet instrument. On attache un bistouri fait exprès à une large plaque de fer, percée à sa partie antérieure, de manière que le bistouri est poussé par un ressort, & emporte la partie superflue de la *lucette*. Le fameux Rau a, je crois, fait quelques changemens à cet instrument, (voyez *Planch. XII. Vol. I. Fig. 8.*) car il n'y a point laissé de ressort. Mais la *lucette* étant étendue & déprimée dans le trou *A* autant qu'il est nécessaire, est séparée d'un seul coup avec le bistouri *C*, en déprimant fortement le piston *B*. L'instrument dans cette opération est tellement tenu en respect dans la bouche par le moyen des manches *D, D, D*, qu'il abaisse la langue de la manière qui convient, & rend le *speculum oris* inutile.

La partie superflue de la *lucette* étant ainsi coupée, il sera à propos de laisser couler le sang librement pendant quelque tems; & ensuite pour l'arrêter & fortifier la partie malade, on fera gargariser le malade avec du vin rouge chaud, ou avec du vinaigre & de l'oxycras aussi chaud. Si cela ne suffit pas pour arrêter le sang, on appliquera de l'un brûlé avec une cuillère, *Pl. II. Vol. II. Fig. N.* ou, comme faisoient les Anciens, un fer chaud, mais non pas jusqu'à être rouge, & on

Il y tiendra jusqu'à ce que le sang s'arrête. Mais quand la *lucette*, comme il arrive quelquefois, outre la tumeur est aussi infectée d'un levain de vérole, le Chirurgien ne doit pas s'en tenir à son opération manuelle, il faut aussi qu'il fasse usage de remèdes convenables s'il veut procurer à son malade une cure parfaite & radicale. HEISTER, *Chirurg.*

U Z E

UZEG, *Lycium Indicum creditum Alpino, Park. Indicum Alpino putatum, J. B. Lycium Indicum alterum, C. B.*

C'est un arbrisseau qui pousse un grand nombre de petites branches menues de trois coudées ou plus de long, & grand nombre de racines, fortes, dures & ligneuses, qui serpentent obliquement. Les branches sont garnies de beaucoup d'épines fort longues & fort pointues, dont quelques-unes ont des feuilles. De la base des épines sortent quatre feuilles ou plus, de grandeurs inégales, plus petites & plus tendres que celles de l'olivier, moins pointues, mais arrondies par le bout comme les feuilles du bouis. Les fleurs sont petites & en grand nombre; elles ne sont point ventrues, mais elles vont en s'élargissant par degrés d'un tuyau d'abord fort étroit; elles sont comme labiées, & d'une forme très-agréable à la vue; elles sont jaunes en dedans avec quelques taches pourpres à l'endroit d'où partent les pétales; & partout ailleurs elles sont d'un mélange de couleur d'hyacinthe & de violette, & sont bien supérieures à ces deux sortes de fleurs pour l'excellence de leur odeur. VASSINOVUS.

Les fleurs sont suivies d'un petit fruit noir qui ressemble à celui de l'yeble, lisse par-dessus, & d'un gout amer & astringent. PROSP. ALPIN, de *Pl. Egypt.*

C'est plutôt, comme Vessingius l'observe par les caractères de la plante, que par le langage des Egyptiens qu'on peut juger si le suc de cet arbrisseau est le *Lycium Indicum* des anciens.

Prosper Alpin fonde cette conjecture sur le nom d'une branche du Nil appelée *Caig*, à dix milles au-dessus d'Alexandrie.

Le suc apporté en Egypte des parties voisines de l'Arabie & de l'Ethiopie, condensé dans des bouteilles a manifestement les caractères du *Lycium Indicum*; dit Vessingius, surtout quand il est bien préparé; mais Alpin croit que le *Lycium* en usage parmi les Egyptiens à qui il est apporté d'Arabie, est faux: car il est dur, dit-il, & noir en-dehors comme le suc d'acacia, & quand on le rompt, on le trouve couleur d'aloës en-dedans; il a une odeur foible, mais qui n'est pas désagréable, un gout douceâtre & astringent, mais point du tout amer; il est visqueux, & quand on le manie il s'attache aux doigts; raison pour quoi il ne croit pas que ce soit le vrai *Lycium*, outre qu'il n'a point d'amertume, & ne rend point quand on l'allume au feu une écume rougeâtre, comme plusieurs Auteurs disent que faisoit le vrai *Lycium*.

Les Egyptiens usent de ce suc pour toutes sortes d'ulcères; particulièrement ceux de la bouche, des oreilles, des narines, de l'anus & des intestins; pour l'hémoptysie, la dysenterie & la diarrhée, & pour tous les flux de ventre & de matrice. Employé en onction sur quelque partie, il la garantit du flux d'humeurs.

Il y a dans les *Epîtres* de *Corneille de la Nature*, Ann. 13. *Observe. 1. pag. 9. 10. 11.* une méthode de préparer un *Lycium Indicum* avec une espèce d'acacia. RAY, *Hist. Plant.*

U Z I

UZIFIR, *cinabre*. RULAND. *Uffur* est la même chose.

W A A

WAAGENBOOM, nom de l'*Epidocarpodendron folio saligno lato, caule purpurascens*.

W A G

WAGA, H. M. arbre Indien à filique, dont la fleur est tétrapétale, en étoilles, & les filiques plates, & longues de trois ponce. Il ressemble à l'intifa, mais il est sans épines, & il s'attache aux grands arbres, le long desquels il grimpe. Ses filiques ont deux ponce de large, sont minces & fort plates, rougeâtres lorsqu'elles sont sèches, & leur écorce intérieure est blanche comme la neige. Ses amandes sont astringentes, amères, rondes, unies, un peu plates, couchées transversalement, relativement à la filique, & d'un verd tirant sur celui de la châtaigne.

Il est toujours verd, & croit dans les bois touffus de Woerpouri, & dans d'autres contrées du Malabar.

Le suc de cet arbre mêlé avec celui de limon, & le turmeric verd, & bouilli pendant un tems considérable dans de l'huile de cacao, est un liniment excellent pour la lepre; on en fait aussi grand usage dans les ulcères invétérés. *RAY, Hist. Plant. 1766.*

W A M

WAMCABEC *Insule Maragnana*, de Lact. arbre assez semblable au pommier, dont le fruit est jaune, les amandes acrimonieuses, & qu'on ne mange point. *RAY, Hist. Plant.*

W A R

WARICORAMARI FRUCTUS, Fruit du *Waricoramar*. Ce fruit est commun, dit-on, aux environs du fleuve Arriwar; il n'est d'aucun usage en Médecine. *RAY, Hist. Plant.*

WARNAS, Vinaigre des Philosophes. *ROLAND.*

W A T

WATTATALI; arbre qui croît au Malabar. Ses feuilles broyées infusées avec du tabac verd & du riz, passent pour être bienfaisantes dans les ulcères invétérés & vermineux. On les fait bouillir dans de l'eau, & l'on en prépare un bain, qu'on dit être bon contre la fièvre avec frisson. On broie sa fleur & son fruit, on en

faire un sachet, on met bouillir ce sachet dans du lait de femme, & l'on a une érhine recommandée dans les mêmes fièvres. *RAY, Hist. Plant.*

W E L

WELLIA TAGERA, H. M. Plante à filiques qui croît au Malabar, dont la fleur est tétrapétale, & dont les filiques longues & plates sont divisées en cellules transversales qui contiennent les semences. Elle s'élève à la hauteur d'un homme ordinaire; sa lige est de la grosseur du bras; on la transplante des bois dans les jardins, parce qu'elle est fort belle. Elle est toujours verte. On se sert de toutes ses parties, excepté de sa racine. On les ordonne avec du cumin, du sucre blanc & du lait dans la gonorrhée virulente. Ses feuilles bouillies dans du lait de vache, ou prises en bain, chassent la goutte. Son écorce broyée avec du sucre & de l'eau, est bienfaisante dans le diabète. L'écorce de sa racine, & le safran verd mêlés avec du lait soulagent dans la goutte accompagnée de tophus ou de nouës, que les habitants du Malabar appellent *Sonida badda*. *RAY, Hist. Plant.*

W I N

WINTERANUS CORTEX. Voyez *Cortex Winteranus*.

W I S

WISANCK, nom de l'*Apocynum Syriacum*.

WISMAT. Ruland explique ce mot par *Leprosum non tractabile, vel intractabile, rude stannum*.

W I T

WITIEBOOM; nom que les Hollandois donnent au *Comocarpodendron, foliis argenteis, sericeis latissimis*.

W U R

WURTZII UNGUENTUM FUSCUM; Onguent de l'invention de Felix Wurtzen, assez semblable à l'onguent Egyptiac, & qui en a à peu près les propriétés.

X

X A G

X. Voyez *Alphabetum Chymicum*.

X A G

XAGUA MARTYRIS, Nieremberg. Espece d'arbre Indien, qui donne du papier. On dit que son fruit engraisse les pourceaux.

X A L

XALXOCHILT, nom du *Guaiaja*.

X A N

XANTHIUM, nom de la *Bardana minor*.

XANTHOBALANUS, le même que *Chrysobalanus*. *N. MYRSE, Scl. 1. cap. 349.*

XANXUS; grand coquillage de mer qu'on trouve aux environs de Ceylan, semblable à ceux que les Peintres mettent à la main des Tritons. Il est ainsi que les autres substances testacées, alcalin & absorbant.

X E L

XELSES, terme de Paracelse; c'est, dit-il, une étoile qui brille par sa partie supérieure, & qui est obscurée par sa partie inférieure.

X E N

XENEXTON; amulette qu'on porte au cou, comme un préservatif contre la peste. *PARACELSE.*

On écrit aussi *Xenection*.

XENINEPHIDEI, certains esprits imaginaires dont les Adeptes font mention, & qui se plaisent, disent-ils, à découvrir aux hommes les propriétés cachées des êtres de la nature.

XENOPHILI ANTIDOTUS; nom d'un antidote dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrabib. Lib. II. Serm. 3. cap. 13.*

XENOPREPES, *Exemplum*. Hippocrate se sert de ce mot dans son *Traité des Fractures*, pour signifier extraordinaire, peu commun ou étranger.

XERANTHEMUM.

Voici ses caractères.

Sa racine est fibreuse & annuelle; ses feuilles sont tant soit peu velues, semblables à celles de l'olivier, & rangées alternativement. Son calyce est écaillé, uni, de couleur d'argent, & composé de quatre ou cinq touches d'écaillés placées les unes sur les autres. Ses fleurs sont seches, faites de petites paillettes plates & seches, sans ovaires ou étamines, roides, pointues, à fleurons; les fleurons sont semblables aux fleurs. Ses semences ont une tête feuillue.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Xeranthemum flore simplicia purpureo, majore*, H. L. *Jacea olea folio, capitulis simplicibus*, C. B. P. 272. *Piarnica Aufriaca*, Dod. p. 710.
2. *Xeranthemum, folio pleno, purpureo majore*, H. L. *Jacea olea folio, capitulis simplicibus albo*, H. L.
3. *Xeranthemum flore pleno, albo*, H. L.
4. *Xeranthemum flore simplici, purpureo, minore*, T. 499. *Jacea olea folio, minore flore*, C. B. P. 272.
5. *Xeranthemum capitulo variegato. Jacea folio olea, capite variegato*, Sher.
6. *Xeranthemum flore purpureo, simplici, minimo, semine maximo*, H. L. Flor. 2. 37. BOERHAAVE, *Ind. alter Plantar.*

Xeranthemum vient de *ἔρις*, sec, & de *άνθος*, fleur; c'est-à-dire, fleur seche. Clusius l'appelle *Piarnica*, non parce qu'il provoque l'éternuement, mais parce qu'il ressemble beaucoup au *Piarnica* de Dodonée. On lui donne communément le nom d'*immortalis herba*, parce qu'on conserve sa fleur pendant des années entières. Elle est faite de petites branches roides, qui résistent comme autant de plaques minces de métal. Les propriétés de cette plante nous sont inconnues. *Hist. des Pl. attr. à Boerh.*

XERAPHIUM, nom d'un topique dessiccatif, dont Aëtius fait mention, *Tetrabib. L. IV. Serm. 2. c. 13.*

XERASIA, *ἡρασία*, de *ἔρις*, sec; espece d'alopecie dans laquelle les cheveux tombent séchés par défaut de nourriture.

XERION, *ἔριον*, médicament sec réduit en poudre; le même que *Catapasma*.

XEROCOLLYRIUM, *Collyre sec*.

XEROMYRON; composition d'aromats secs réduits en poudre, qu'on appelle improprement à la vérité, onguent sec.

XEROPHTHALMIA, le même que *Sclerophthalmia*.

XEROTRIBIA, *ἔριτρίβια*, de *ἔρις*, sec, & de *τρίβω*, frotter; friction seche.

X E S

XESTES, *ἔστιες*, le même que *Sextarius*.

X I P

XIPHIIUM.

Voici ses caractères.

Il a le fruit & la fleur de l'iris, & la racine bulbeuse.

Boerhaave en compte les onze sortes suivantes.

1. *Xiphium Persicum, precox, flore variegato*, T. 363. *Iris bulbosa Persica*, Park. Farad. 172.
2. *Xiphium angustifolium, flore albo, labio inferiori ric-*

latis aureo. Iris bulbosa III. sive versicolor, Clus. H. 211.

3. *Xiphium angustifolium, flore variegato, petalis repandis flavis cum macula aurea; petalis incumbenibus pallide ceruleiscentibus cum lituris violaceis.*
4. *Xiphium angustifolium, flore ex violaceo purpureo & ceruleo pallescente variegato notato.*
5. *Xiphium angustifolium flore luteo inodoro*, T. 364. *Iris bulbosa lutea*, J. B. 2. 705.
6. *Xiphium angustifolium, ceruleo-violaceum, non odoratum. Iris bulbosa flore ceruleo & purpureo*, H. Eyst. *Hist. 4. F. 10. fig. 1.*
7. *Xiphium angustifolium petalis repandis aureis, petalis incumbenibus pallide flavis, bifidis, erectis vero ex ceruleo & pallido striatis.*
8. *Xiphium angustifolium, petalis repandis ex viridi ferrugineis, petalis incumbenibus vixte ceruleis, bifidis, erectis vero violaceis.*
9. *Xiphium angustifolium, ceruleo violaceum, non odoratum, majus.*
10. *Xiphium angustifolium, petalis repandis albis, erectis dilute ceruleis, incumbenibus pallide ceruleiscentibus.*
11. *Xiphium angustifolium, petalis repandis aureis, incumbenibus pallide flavis, erectis dilute ceruleis.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plantar.*

Xiphium vient de *ἔρις*, ou de *ἐπίδρυς*, épée pointue & à deux tranchans. En effet le *xiphium* lui ressemble; & ce mot grec est synonyme au mot latin *gladiolus*.

Cette plante est acrimonieuse comme le glayeur. *Histoire des Plantes* attribuée à Boerhaave.

XIPHION, nom du *gladiolus floribus uno versu dispositis, major, floris colore purpureo rubente.*

XIPHOEIDES, *ἔριπος*, & cartilage xiphoïde ou *ossiforme du sternum.*

XIPHYDRIA, moules. Oribase regarde les moules, *Catell. Medic. Lib. II. cap. 58.* comme une des productions de l'Egypte.

X I R

XIR, *mercure. Theatrum Chymicum, Vol. V.*

X I S

XISINUM, vinaigre. RULAND.

X O C

XOCHINACAZTLIS, *seu floris auriculæ*, Hern. 30. Rail *Hist. 2. 1671. Fructus oblongus, cineraceus, acidulus*, C. B. P. 406. *Orejuelas, seu erichelas*, Hugh.

Cette plante croit dans la nouvelle Espagne. Sa fleur entre dans la composition du chocolat; elle contribue à le rendre agréable à l'odeur & au goût. Elle est chaude & seche, dissoute les flatulences, atténue le phlegme, échauffe & fortifie les estomacs foibles & froids.

XOCHICOTZO, **QUANHUITL**, le même que *Liquidambra*. Voy. *Ambra*.

XOCOCHITL, *seu piper Tawasci*, Hern. ou *Cassia Caryophyllata*. Voy. *Caryophyllus*.

X Y L

XYLAGIUM, nom du *Lignum sanctum*. Voy. *Guaïacum*.

XYLOALOE, *bois d'aloeïs*. Voy. *Agallachum*.

XYLOBALSAMUM. Voy. *Balsamum*.

XYLOCASIA, le même que *cassia lignea*. Voy. *Cinnamonum*.

XYLOCINNAMOMUM, bois du *cinnamome*.
XYLOCOCCA, *Hydnos*, grains contenus dans le fruit du carronier. N. MYRSEK, *Seit. 1. cap. 6.*
XYLOCOLLA, le même que *Tanrocolla*.
XYLOGUAIACUM, bois de *gayac*. Voy. *Guaiacum*.
XYLOEBENUM, bois d'ébène.

XYLON.

Voici ses caractères.

Il a les feuilles de la mauve. Sa fleur est monopétale, en cloche, ouverte, à plusieurs segmens, & garnie d'un tube pyramidal & à étamines. Son fruit est divisé en quatre cellules & même davantage, ouvertes au sommet, & pleines de sentences cotoneuses.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Xylon, arborescens*, J. B. 1. 346. *Gossypium arborescens*, *Gutierrezia*, Alp. Egypt. 2. 38.

C'est une plante en arbrisseau qu'on cultive dans quelques jardins en Egypte, & qui ne diffère du *Gossypium herbacé*, que par la grandeur de son tronc, ses branches & ses feuilles. Elle s'éleve à la hauteur de dix coudées. Ses branches & son tronc sont durs & ligneux. Les Chirurgiens Egyptiens se servent de son coton pour faire leurs tentes au lieu de linge, dans le pansement des plaies & des ulcères; ils en font aussi le même usage, que celui que nous faisons du linge dans les hémorrhagies. Ils employent très-fréquemment le mucilage du *xylon* dans toutes les fièvres brûlantes, & dans les poisons qui menacent d'érosion l'estomac & les intestins, ainsi que dans les toux qui proviennent de la chute d'humours acres & salés. PROSPER ALPIN, de Med. Egypt. Vol. II. p. 38.

2. *Xylon, sive Gossypium herbaceum*. Voy. *Bombax*.
3. *Xylon, sive Gossypium ex cypro*, Wolk. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Il a les propriétés de la mauve & de la guimauve. Ses semences sont très-bienfaisantes dans les maladies de poitrine & dans les toux violentes; elles facilitent l'expectoration. *Hist. des Plantes attrib. à Boerh.*

XYLOSTEM.

Voici ses caractères :

L'extrémité de son pédicelle forme un calice composé de deux feuilles larges, & de quatre courtes; deux de ces dernières sont placées entre chacune des deux précédentes. Ce calice contient deux ovaires ronds, dont les sommets sont ornés d'un petit calyce divisé en cinq parties, & du centre desquelles part un long tube, avec un apex sphérique. Sa fleur est placée sur l'apex de l'ovaire dans le calice; elle est monopétale, oblongue, tubuleuse, en cloche, divisée en cinq endroits, étendue & garnie de cinq étamines qui croissent au dedans de la partie tubuleuse de la fleur.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Xylostem Pyrenaicum, T. 609. *Chamaecerasus*, *Pyrenaica*, *folio olea, fructu gemino rubro, grossularia simili*, Schol. Bot. Par. H. R. D. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Xylostem vient de *ξύλον*, bois, & de *στέλες*, os; parce que son bois a la blancheur & la dureté d'un os. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

On ne lui attribue aucune propriété.

XYLOSTEMUM, est aussi le nom du *Chamaecerasus Alpina*, *fructu gemino rubro, duobus punctis notato*, ou du *Chamaecerasus dumetorum*, *fructu gemino rubro*.

XYM

XYMPATHESIS, *sympathie*.
XYMPHYSIS, le même que *Symphysis*.

XYN

XYNAGOGEES, *ἐξωμυγες*, muscles sphincters.

XYNCLERIA, *ἐξωμυγες*, de *ξύς*, attelé, pour *ξύς*, ensemble, avec, & *κλεις*, fort, condition; concert, ou conformité dans les circonstances. Ainsi *ἐξωμυγες τῆς πύλης*, VI. *Epid. Seit. 7. Aph. 2.* signifie des concours ou complications d'affections morbifiques; or il est question en cet endroit d'une toux jointe à une esquinance & une péripneumonie. D'autres n'entendent autre chose par *ἐξωμυγες* en cet endroit, qu'un concours fortuit d'affections, qui arrivent de la même manière, que si le fort (*τὸ πάρος*) les avoit fait se rencontrer exprès.

XYNERISIS, *ἐξωμυγες*, de *ξύς*, pour *ξύς*, avec, & *ἐν*, dedans, établir, attacher fermement, demeurer en repos; est une forte cohésion ou connexion. Ainsi *ἐνὶ τῇ ἐξωμυγῇ*, VII. *Epid.* signifie la forte connexion, ou ce qu'on appelle le serrement ou forçement des dents, qui est exprimé, V. *Epid.* par *ἐνὶ τῇ ἐξωμυγῇ* (*συντριψίς*) serrement des dents par la pression des deux mâchoires l'une par l'autre. Le verbe *ἐξωμυγέω*, est employé dans le même sens, Lib. II. *ἐνὶ τῷ νόμῳ*. Lib. de *Med. Sacro*; & *ἐξωμυγέω*, *Coac.* 235. où au lieu de *ἐνὶ τῇ ἐξωμυγῇ*, je lis *ἐξωμυγέω*. Fœstus.

XYR

XYRIS, *Iris fatida, spatula fatida*, Offic. *Spatula fatida* plerisque *Xyris*, J. B. 2. 731. *Xyris*, Ger. 53. Emac. 60. Rati Hist. 2. 1190. *Xyris sive spatula fatida*, Park. Theat. 256. *Gladiolus fatidus*, C. B. P. 30. *Iris sylvestris quam Xyrim vocant*, Rati Synop. 3. 375. *Iris fatidissima seu Xyris*, Tourn. Inst. 360. *Glaioul plant.*

La racine de ce glaioul qui est une espece d'iris sauvage ou de fleurs de lis, est forte, s'enfoncé profondément en terre, pousse un très-grand nombre de fibres, & il en part des feuilles longues, étroites, plus aiguës que celles de la fleur commune de lis, & d'une odeur très forte. Sa tige s'éleve du milieu des feuilles; elle est unie, ronde, & ornée au sommet de deux ou trois fleurs, renfermées dans des enveloppes ou coffes, minces, avant que d'être épanouies. Ses fleurs ont neuf feuilles, dont les trois tombantes sont d'une couleur obscure, & parsemées de veines purpurines. Les arcades sont de la même couleur, & les droites sont d'une couleur purpurine vers le sommet. Elles sont plus petites pour l'ordinaire que les autres fleurs de lis; elles sont placées à des filiques larges, tant soit peu triangulaires qui s'ouvrent, quand elles sont mûres, en trois endroits, comme celles de la pivoine, & montrent des semences rondettes. Cette plante croît dans les haies, les buissons & les bruyères, surtout aux environs du Château de Jackfraw, au-dessus d'Islington, où dans le sentier qui prend à Newington, & qui va à Southgate. Elle fleurit en Juin. On fait usage de sa racine; rarement à la vérité.

Quelques Auteurs en parlent comme d'un spécifique contre les écrouelles & les tumeurs scrophuleuses, soit qu'on la prenne intérieurement, soit qu'on l'applique à l'extérieur. On dit encore qu'elle provoque les urines, & qu'elle est bienfaisante dans les maladies hystériques. MILLER, Bot. Off.

Sa racine a l'odeur du *escule*; mais Dioscoride nous assure que telle est sa vertu, qu'elle agit dans les blessures à la tête, & dans les fractures, en attirant les esquilles, & tous les instrumens dont on se sert comme d'armes, & qui demeurent enfoncés dans les chairs; & cela sans causer de douleur. On en fait une composition, avec une troisième partie de fleur

d'airain, une cinquième de racine de centaurée, & du miel; on se sert de cette composition, avec du vinaigre pour les tumeurs & les inflammations. On ordonne la racine broyée dans du passum, dans les convulsions, les hernies, la sciatique, la strangurie & les flux. Trois oboles de la semence prises dans du vin, suffisent pour provoquer très-puissamment les urines. L'effet de cette semence prise dans du vinaigre, est de consumer la rate.

On se sert du *xyris*, ainsi que du *rhubarbarum*, & de l'*asarum*, dans le dévoilement; il guérit, en expulsant la matière morbifique, & en la chassant par les urines. Les pauvres & les paysans de la contrée de Sommerfet, se servent de la décoction & de l'infusion de la racine, ainsi que de celle de l'iris, pour se purger.

Je craindrois, dit J. Banhin, d'employer une racine si

chaude dans toutes les espèces de flux de ventre; tout ce que je pourrais faire, c'est de m'y fier dans le flux pituiteux. Sa racine prise intérieurement produit des effets singuliers dans les écrouelles, dit le D. Nedham.

Ses racines séchées & mises en poudre, sont un excellent remède dans la passion hystérique, l'orthopnée, & les affections hypocondriaques. D. BOWLE. RAY, *Hist. Plant.*

X Y S

XYSMA, *Ξύσμα*, rapure ou raclure; partie détachée d'un corps ratissé, de *ξύω*, ratifier.

XYSTER, *Ξυστήρ*, lenticulaire ou raseur.

XYSTOS, *Ξυστός*, charpie ou linges ratissés.

Y

Y A R

Y • Voyez *Alphabetum Chymicum*.

Y A R

YARIN, *Flor aris*; fleur d'airain. RULAND. Voy. *Æt.*

Y A W

YAWS, les *yaws* sont une maladie épidémique ou plutôt endémique dans la Guinée & les autres climats chauds d'Afrique, qui ne manque guère d'attaquer chaque individu des deux sexes, dans un âge ou dans un autre, mais plus communément dans l'enfance & dans l'âge qui suit immédiatement celui-là. Elle se déclare d'abord par de petites taches sur l'épiderme, lisses & de niveau avec la peau, qui d'abord ne sont pas plus larges que des pointes d'épingle; mais qui augmentent journellement, & s'élèvent comme des boutons; bien-tôt après la sur-peau s'écorche, & au lieu de trouver sous cette petite tumeur du pus ou de l'ichor, on n'y trouve qu'une sanie ou matière sordide, sous laquelle est un petit fungus rouge, qui naît de la peau, & augmente par degrés plus ou moins, quelques-uns ne parvenant pas à être aussi gros que des fraises de bois, d'autres devenant aussi grosses que des framboises, & d'autres du volume des plus grosses mûres, & ressemblant tous à ces sortes de fruits par leur surface grenue. Pendant le tems qu'ils mettent à croître jusqu'à cette grosseur, les poils noirs qui couvrent les parties où sont venus les *yaws* blanchissent par degrés: & je ne veux point dire seulement qu'ils paraissent blancs par l'ichor ou les *yaws* qui se séchent dessus, comme fait toute la peau sur la fin de la maladie; c'est la substance même du poil, qui se change de noire qu'elle étoit en un blanc transparent, semblable aux cheveux blancs des vieillards.

Il me paroît impossible de calculer au juste le tems que cette maladie met à passer par ses différens périodes. Il y a des tempéramens disposés à produire cette maladie dégoûtante, ou à la recevoir des autres par infection; & un même tempérament peut être plus disposé à la recevoir ou à la produire dans un tems que dans un autre; & si elle est produite par infection, le degré ou la quantité d'infection peut hâter ou retarder les symptômes. Je sai pour l'avoir vu, que les Nègres débâchés, ceux qui ont beaucoup d'embompoint, & sont habituellement bien nourris, un mois après avoir découvert sur eux des taches blanches, ont au bout d'un mois plusieurs *yaws* aussi gros que des mûres, au lieu que les Nègres qui ont moins de corpulence &

Y A W

qui sont plus mal nourris, au bout de trois mois ne les ont pas plus gros que des fraises ordinaires.

Il vient des *yaws* indistinctement à toutes les parties du corps: mais les plus gros & les plus considérables viennent aux aines, aux parties naturelles & à l'anus, aux aisselles & au visage. Quand les *yaws* sont fort gros ils sont en petit nombre, & alternativement lorsqu'ils sont en grand nombre, ils sont petits. Pendant tout le tems que durent les *yaws*, le malade se porte bien d'ailleurs, continue d'avoir de l'appétit, & ne paroît avoir d'autre incommodité que celle qui résulte de la mal-propreté de son mal; car ils ne sont point douloureux, à moins qu'on ne les touche trop rudement.

Voilà quels sont les signes naturels de cette maladie, lorsqu'on la laisse à elle-même; & en ce cas elle reste long-tems dans le même état sans aucune altération sensible; & je ne prétends point décider quelle est alors la terminaison, si elle ne se consume pas d'elle-même, & ne se guérit pas dès que la matière peccante est entièrement évacuée & épuisée: ou si ces fungus ne deviennent pas des ulcères corroifs & n'affectent pas les os de *nodus*, d'exostoses, & de carie, comme elle fait quand on en a tenté la cure sans succès; ou enfin si elle ne peut pas changer le diamètre de tous, ou de quelques-uns des vaisseaux excrétoires des glandes mammaires, & les rendre propres à séparer un fluide plus visqueux que la sueur naturelle ou la transpiration insensible, lequel se séchant sur la peau rendroit le malade scorbutique ou lépreux. Je crois que le plus probable est qu'aussi-tôt que les fungus sont secs, l'infection est épuisée. Cette maladie étant contagieuse c'est l'affaire du maître du Nègre de pourvoir à sa guérison, non-seulement par rapport au malade, mais pour sa propre sûreté, celle de sa famille & des autres Nègres qui ne l'ont point encore eue & qui courent risque de l'avoir. Les *yaws* ne sont point dangereux, si on a soin de prendre de bonne heure de bonnes mesures pour leur guérison, que le malade n'en ait pas déjà été traité: car si le malade a déjà une fois salivé, qu'il ait pris une certaine quantité de mercure, que sa peau ait été bien nettoyée, & qu'après cela il revienne des *yaws*, ils sont difficiles à guérir & souvent même incurables. En effet, je crois que la rechute dans cette maladie doit son origine au mercure même, administré à contre-tems & sans prudence, autant qu'à aucune autre cause. Et voici les raisons qui me portent à le croire.

Tous les Nègres qui ont eu des *yaws* en Afrique, & en

ont été guéris sur le lieu, n'en ont plus eu ici, ni aucuns symptômes dont ils fussent l'origine : & dans le cours de neuf années que j'ai exercé la Médecine, je n'ai jamais eu un malade qui soit retombé, lorsque j'ai été appelé d'abord, & il ne m'en est mort aucun, quoique j'en aie traité un grand nombre de tout sexe & de tout âge. Et l'on ne doit pas s'étonner que les Africains entendent mieux la cure de cette maladie née dans leur pays, que nous autres Européens, attendu qu'ils ont probablement à ce sujet une expérience de trois mille ans, au lieu qu'il n'y a pas cent ans que nous connoissons ce mal.

Aussi-tôt qu'on s'aperçoit qu'un Nègre a les *yaws*, il faut le sequestrer, ou s'il est encore douteux qu'il les ait, il le faut enfermer pendant sept jours & le garder, comme faisoient les Juifs à leurs lépreux, *Levit. XIII.* & au bout de ce tems on saura sûrement s'il les a ou ne les a pas. Aussi-tôt qu'on est convaincu que les éruptions qu'on lui a vues sont de véritables *yaws*;

Prenez de fleurs de soufre, un scrupule;
de camphre dissous dans de l'esprit de vin, cinq grains;
de thériaque de Venise, une dragme;
de sirop de safran, une quantité suffisante.

Faites un bol que le malade prendra le soir en s'allant coucher.

Il en prendra autant tous les soirs pendant deux ou trois semaines, ou jusqu'à ce que les *yaws* aient pris toute leur grosseur, ce que vous reconnoîtrez en les voyant rester dans un état fixe, sans augmenter en grosseur ou en nombre. Alors vous procurerez au malade une douce salivation au moyen du mercure doux, sans autres préparations. Vous donnerez le mercure doux en petites doses à chaque fois afin qu'il ne purge ni par haut ni par bas. Je n'en donnois jamais plus de cinq grains à la fois, soit en pilules ou en bols; & je réitérois la dose une, deux ou trois fois par jour, selon que je trouvois le malade en état de le supporter; & je ne pouvois jamais la salivation au-delà d'une pinte en vingt-quatre heures. Souvent, lorsqu'on a poussé la salivation aussi loin qu'elle puisse aller, tous les *yaws* se couvrent d'une croûte ou gale sèche & écailleuse, laquelle dans les malades qui en ont beaucoup fait une figure tout-à-fait hideuse. Ces croûtes ou gales tombent de jours en jours en petites écailles blanches, & au bout de dix ou douze jours laissent la peau unie & nette. Alors je ne donne plus de mercure doux, & je laisse cesser par degrés la salivation. Après la salivation, faites suer deux ou trois fois dans un fauteuil ou sur une chaïse avec de l'esprit de vin; & prescrivez l'électuaire suivant.

Prenez d'æthiops minéral, une once & demie;
de gomme de gayac, une demi-once;
de thériaque de Venise, }
de conserve de roses } de chaque, une once;
d'huile de sassafras, vingt gouttes;
de sirop de safran, une quantité suffisante.

Faites un électuaire, dont vous donnerez deux dragmes, soir & matin.

Je fais prendre aussi au malade la décoction de gayac & de sassafras fermentée avec du sirop ou de la melasse pour sa boisson ordinaire, pendant tout le tems qu'il prend l'électuaire, & même encore huit ou quinze jours après.

Quelque tems après que les autres *yaws* sont tombés, le reste de la peau s'éclaircit, la salivation cesse, il reste un large *yaw* seul, très-faillant, rouge & humide; on l'appelle le *maître yaw*, & il a coûté la vie à bien des nègres par la faute des Praticiens, qui croyoient devoir toujours continuer la salivation; quoiqu'au

fond il ne faille que le détruire par un caustique doux ou un escarotique modéré, qu'on enfonceira de la huitième ou dixième partie d'un pouce au-dessous de la peau; & il guérira avec autant de facilité que tout autre ulcère de la même grandeur & figure. Je me servois communément pour escarotique, de précipité rouge & d'alun brûlé, de chaque parties égales; je digérais avec une once de basilicon jaune, & une dragme de précipité rouge; & je cicatrifiois avec un linge trempé dans l'esprit de vin & pressé ensuite, & avec la pierre de vitriol.

Quelquefois après la guérison des *yaws*; les malades sont affligés de charbons aux pieds qui les empêchent de marcher; ou font du moins qu'ils ne marchent pas sans souffrir beaucoup.

Cet accident paroît être l'effet de la matière des *yaws*, qui, à cause de la dureté de la surpau en cette partie, attendu qu'ils marchent continuellement sans pieds, n'a pas pu percer en-dehors. Quelquefois toute la plante du pied en est affectée, & ils ne peuvent souffrir qu'on y touche aucunement; d'autres fois il n'y a qu'une tache de la largeur d'un sou-marqué. Avec le tems la douleur produit une inflammation & une suppuration, & le malade est soulagé: il paroît alors guéri, & l'est quelquefois en effet, le fungus qu'a formé la matière pécante étant consumé par la suppuration. D'autres fois en cinq ou six semaines, selon que la peau est plus ou moins dure, la douleur, l'inflammation & les autres symptômes recommencent; & ces retours alternatifs durent pendant des années, jusqu'à ce que le fungus soit entièrement consumé par de fréquentes suppurations, ou détruit par l'art. De tous les remèdes que pratiquent en ce cas les naturels du pays, ou les étrangers qui y possèdent des habitations, les plus efficaces sont le bain & le bistouri, ou autres moyens qu'on emploie pour amincir la cuticule; après quoi on procède comme pour le *maître yaw*. On préfère, surtout en ce cas, les escarotiques doux, prenant tous les soirs imaginables pour éviter les tendons & le périoste.

Par rapport aux enfans de six ou sept ans, qui ordinairement ne sont pas assez raisonnables pour faire aux tems convenables ce qu'il faut pour exciter en eux la salivation; je leur donnois un grain ou de mercure doux dans du sucre blanc, une fois par jour, ou une fois en deux jours ou en trois, pour leur causer du moins quelques élévures dans la bouche, jusqu'à ce que les *yaws* séchés & tombés en écailles, laissent la peau nette. Je les guérifiois par-là, mais plus lentement que les adultes.

Il m'est arrivé trois fois d'avoir à traiter la mère avec son enfant au téton, remplis l'un & l'autre d'*yaws*. Les deux premières fois je guéris les enfans en traitant leurs mères, sans que les enfans prissent d'autres remèdes, que ceux qu'ils recevoient de leur mère en tétant. Pour le troisième enfant qui étoit plus gros & plus âgé que les deux autres, lorsque sa mère se trouva guérie, les *yaws* étoient secs & en croûte, ou gale blanche, mais ils ne s'écailloient pas; & pour achever de le guérir aussi, je fus obligé de lui faire prendre trois ou quatre petites doses de mercure doux, & de lui administrer l'æthiops pendant quelque tems. Je suis instruit pertinemment, que même aux adultes l'æthiops minéral donné à grandes doses pendant trois ou quatre mois, guérit parfaitement. Je n'en ai jamais fait l'épreuve, parce que cette méthode est longue; & que d'ailleurs on ne peut pas s'en rapporter à un Nègre pour sa fidélité à prendre seul les remèdes qu'on lui a prescrits: or leur maître ne veut pas se donner la peine d'y veiller pendant un si long tems: mais je suis assuré qu'on les guérirait de cette manière sans aucun risque.

Quelques-uns seront peut-être surpris qu'avant d'administrer le mercure dans cette maladie, je ne prépare point le corps en faisant précéder la salivation par la saignée & la purgation, & que je ne purge pas même après. Quant au premier chef, je réponds que la mala-

die dont il s'agit est cutanée, ou plutôt que la peau est l'émonctoire naturel par où l'humeur peccante est chassée par une crise extraordinaire & contre-nature. Ce que j'entens par une crise contre-nature, c'est que la cause de cette maladie, semblable à celle de la petite vérole, ne peut jamais être cuite au point d'être emportée par la voie des sécrétions naturelles; & que les fungus en conséquence sont alors aussi naturels que les pustules dans la petite vérole; car si vous faites saigner votre malade avant que les *yaws* soient parfaitement ferrés, tout ce que vous pouvez attendre de mieux, c'est qu'ils reparoîtront bien-tôt après la salivation: or, en purgeant & en saignant tout ce que vous opéreriez ce seroit de retarder la formation parfaite des *yaws*; outre que vraisemblablement vous emporteriez une partie des fluides dont la nature a besoin pour son opération; peut-être même méliorerez-vous par-là la cause de la maladie avec les suées, & rendriez-vous ainsi à l'avenir la séparation tout-à-fait impossible.

Quant à la purgation après la salivation, si la matiere morbifique est entièrement épuisée, qu'est-il besoin de purger? Se proposeroit-on d'emporter la matiere par les intestins?

Mais à quoi bon, puisqu'elle s'en va d'elle-même par les *yaws*? N'est-il pas plus probable que quelques petites parcelles qui restent à la peau, pourront être entraînées par la perspiration & la chaleur naturelle, mieux que par la purgation, qui pourroit les faire rentrer dans le sang & renouveler la maladie? Ajoutez à cela que le *maître yaws*, quand il est bien poussé, est un topique lui-même, & se guérit aisément par des topiques, quoi-qu'il contienne assez d'infection pour communiquer la maladie à des centaines d'hommes par l'inoculation.

La vérole & les *yaws*, comme on le voit par la description que je viens de donner de ceux-ci, sont deux maladies très-distinctes: mais les symptômes qui résultent des *yaws*, lorsqu'ils ont été maltraités, sont précisément les mêmes que ceux d'une vérole invétérée; & la manière libre & dissolue dont les Negres des deux sexes vivent ensemble, les rend si sujets à l'infection vénérienne, que souvent il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer ces deux maladies, surtout s'il arrive, comme il y en a mille exemples, qu'elles soient compliquées ensemble.

Les symptômes sont des douleurs violentes dans les membres, même pendant la nuit, lesquelles sont accompagnées tantôt de nodus & d'excroissances, tantôt d'ulcères qui carient les os. Je ne prétends pas déterminer à laquelle des deux maladies ces symptômes appartiennent: mais je pense que si un malade, qui n'a jamais eu aucun symptôme de vérole, mais qui a eu les *yaws*, éprouve ces symptômes, il n'y a pas à douter qu'ils ne procedent des *yaws*; & surtout si la méthode qui pallie ou guérit la vérole, loin de détruire ces symptômes, ne fait que les irriter & les augmenter.

Je vais rapporter deux exemples, où il m'a semblé qu'ils provenoient des *yaws*, laissant cependant mon Lecteur libre d'en porter le jugement qu'il voudra.

En 1737. je fus appelé auprès d'un jeune Negre, affligé depuis long-tems d'ulcères à la jambe & au pied droit, occasionnés, à ce qu'il paroissoit, par des *yaws* dont il avoit été mal guéri dans l'enfance: il me parut être sain à tous autres égards, & il avoit essuyé sans succès pour son mal plusieurs salivations & autres traitements réglés. Je lui trouvai deux des os du métatarse consumés, & trois autres cariés, celui du talon & l'épiphyse inférieure du tibia l'étoient aussi. Je dis à la Dame à qui il appartenoit, qu'il ne m'étoit pas possible de le tirer d'affaire; que ces os se pourroient, sans pouvoir s'exfolier; & que si je procédois à l'amputation, comme ils le désiroient tous deux, ou je ne

parviendrois pas à guérir le moignon; on que si je le faisois, le Negre n'y surviroit pas long-tems. Cependant sur les instances de la Maitresse & de l'Esclave, je consentis à faire l'amputation de la jambe. Je le purgeai deux ou trois fois, & lui fis un caustère à l'autre jambe & aux deux bras. Au bout de quelques jours, après une digestion suffisante, je coupai la jambe à l'endroit ordinaire, je guéris le moignon avec toute la facilité imaginable, & il prenoit grand plaisir à marcher avec une jambe de bois. Au bout d'un mois que son moignon avoit été parfaitement cicatrisé, il eut la fièvre, & quelques jours après une douleur & une inflammation violente à la cuisse & au genou, dont la jambe avoit été séparée. Quinze jours après la première attaque de fièvre, je trouvai une fluctuation de matiere dans son jarret; je l'ouvris avec le bistouri, & il en sortit d'une seule fois une pinte de matiere. Lorsque l'apostume fut digéré, la fièvre cessa, & la santé lui revint: il est encore à présent vivant, & se porte bien; mais il garde l'incision du jarret ouverte comme un caustère.

Une jeune femme bien élevée vint ici d'Angleterre, en qualité de Maitresse d'Ecole d'une jeune Demoiselle. Quelques tems après elle épousa un Inspecteur qui lui donna les *yaws*. Dès qu'elle se fut aperçue de ce mal, en étant fort effrayée, elle vint trouver un des Habitans de la Colonie, qui tous les jours traitoit les Negres du même mal. Elle n'avoit encore qu'autant d'*yaws* qu'il en falloit pour déterminer le caractère de sa maladie. Il commença par l'enfermer dans une étuve, & dès le soir il lui fit des onctions mercurielles, ou la dose de vis-à-vis étoit telle que la préscrit Wiseman. Ces premières onctions lui exciterent une forte salivation qui lui dura six à sept semaines. Pendant les quatre premières semaines, elle ne pouvoit pas proférer une parole, & sa salive étoit teinte de sang. Après qu'il crut qu'elle avoit assez saigné, il lui fit reprendre des forces, & l'engagea à retourner en Angleterre avec l'épouse d'un homme de qualité, chez laquelle il la fit entrer femme-de-chambre, & en conséquence elle s'embarqua en Mai du Juin 1728.

Quelques semaines après qu'elle fut arrivée à Londres, elle sentit des douleurs violentes aux bras & aux jambes, & s'adressa à un Chirurgien ou Apothicaire de sa connoissance, qui lui donna plusieurs remèdes qui ne firent aucun effet; au contraire, tandis qu'elle étoit encore entre ses mains, il lui perça un ulcère à la jambe & un autre au bras. Comme l'argent commençoit à lui manquer, & qu'elle comptoit d'ailleurs qu'elle seroit mieux traitée dans un pays où la maladie étoit connue que dans un où elle étoit toute neuve, du moins à ceux à qui elle s'étoit adressée, elle se détermina s'y en retourner.

Au mois d'Aout 1729. elle vint me trouver; l'état pitoyable où elle étoit réduite, intéressoit pour elle; aussi lui promis-je de le servir de mon mieux sans aucune vue d'intérêt. Elle continuoit d'avoir des douleurs très-aiguës dans les membres, & elle eut cinq ou six ulcères à différens endroits du bras & des jambes, qui tous étoient recouverts d'une hyperscarfite.

Je lui dis qu'il falloit qu'elle me répondit avec vérité à toutes les questions que je lui allois faire; que son mari lui ayant donné les *yaws*, pouvoit aussi-bien lui avoir donné la vérole; & que j'aurois plus d'espérance de la guérir, si les symptômes qu'elle éprouvoit pour les venoient de cette dernière maladie, que s'ils venoient de l'autre. Elle me dit qu'elle n'avoit jamais eu aucun symptôme de vérole dans sa vie, soit devant qu'elle fût attaquée des *yaws* ou depuis; que peu de jours avant qu'elle s'aperçût qu'elle avoit les *yaws*, son mari l'avoit quittée pour aller en mer, étant marin de profession, qu'elle ne l'avoit jamais revu, & n'avoit eu d'ailleurs commerce avec aucun autre homme. Sa manière naïve & ingénue de répondre à toutes mes questions, le bon caractère qu'on lui connoissoit, & l'intérêt

l'intérêt qu'elle avoit à me dire la vérité, ce qu'elle pouvoit faire avec moi sans honte, me persuaderent qu'elle étoit sincère & n'avoit aucun dessein de me tromper, & de s'exposer elle-même à périr.

Je commençai par panser les ulcères avec des escarotiques doux, pour détruire l'hypercarose, & la mis à l'éthiops avec la décoction des bois dans l'eau de chaux : je lui donnois aussi des cathartiques modérés deux fois la semaine avec le mercure doux. Après avoir suivi constamment cette méthode pendant un mois ou six semaines, je m'aperçus que je n'avois encore rien avancé ; car après que j'avois consumé les fungus, les ulcères sembloient digérés pendant quelques jours ; mais après cela ils redeviennent froids, & n'étoient du moins en rien diminués. Je lui procurai alors une douce salivation avec le mercure doux, me proposant de la faire durer long-tems, mais toujours modérément. Après que je l'eus fait saliver une pinte par jour pendant quatre semaines, comme je trouvais que loin qu'elle en fût mieux, ses ulcères ne faisoient que s'agrandir & ses douleurs devenir plus violentes, j'étois déterminé à discontinuer la salivation : mais le soir il tomba une grosse pluie ; & comme la maison étoit mal couverte, la chambre en fut mouillée. Le lendemain la salivation s'arrêta, & la malade eut une fièvre qui lui dura quinze jours, au bout desquelles elle fut si foible & si amaigrie, que je craignois fort qu'elle ne mourût à la fin, de consomption.

Je la mis à la diète lactée, & lui donnai une décoction de sarfepaille & de racine de squine, pour fa boisson ordinaire, avec un tiers de lait. Au bout de huit ou dix semaines elle reprit ses forces & son embonpoint ; & quelques-uns de ses voisins lui conseillèrent de prendre d'une tisane que faisoit un certain Nègre, qui, disoient-ils, avoit guéri quantité de personnes de la maladie qu'elle avoit, après que tous les autres remèdes avoient été tentés vainement. Elle en usa pendant six ou sept mois, & pansoit ses ulcères avec de la teinture de myrthe, les baignant à chaque pansement avec de l'eau de chaux tiède : mais ses ulcères & ses douleurs s'aggravèrent ; les os qui étoient sans ulcères furent cariés, & elle traîna languissamment son mal jusqu'à la fin de l'année 1734. qu'elle mourut.

Quand je vins dans cette île, la pratique commune dès que les *yaws* paroissent, étoit de donner au malade vingt-cinq gouttes d'une solution de deux dragmes de mercure sublimé corrodé dans huit onces de fort rum, le matin, lui faisant prendre de l'eau chaude après chaque vomissement, au moyen de quoi il continuoît de vomir & de saliver toute la matinée. On répétoit le même procédé tous les matins, augmentant de cinq gouttes chaque nouvelle prise, & en peu de jours le malade paroît être guéri. Mais j'ai observé que la plupart de ceux qui ont été traités de cette manière, retomboient, & que par la suite des tems ils se plaignoient de douleurs corrosives dans les os, ou étoient sujets à des douleurs à différentes parties du corps. Lors de la rechûte, la maladie étoit plus long-tems à venir à son plus haut point, & il falloit un plus long usage du mercure pour éclaircir la peau ; encore quelquefois les malades retomboient-ils une troisième & même une quatrième fois.

De tous les malades affectés d'ulcères que j'ai traités, j'en ai guéri quelques-uns par la salivation, & en leur donnant long-tems l'éthiops, avec la décoction des bois dans de l'eau de chaux ; mais j'en ai manqué un grand nombre, que non-seulement je n'ai pas guéris, mais que j'ai même laissés, je crois, dans un état pire encore que celui où je les avois entrepris, & qui ont languî misérablement le reste de leurs jours. Je n'ai pas non plus mieux réussi dans la cure de ceux qui se plaignoient de douleurs dans les os, lesquelles se terminoient ordinairement par des *nodus*, des *exostoses* & des caries, d'où il arrivoit que les os du bras & des jambes se rompoient sans aucune violence externe.

Un Nègre appelé *Amérique*, qui appartenoit au Sieur Guillaume Stapleton, ayant eu les *yaws*, se plaignit de douleurs dans les membres, & resta hors d'état de rendre aucun service pendant près de vingt ans, la plupart de ses os étant affectés de *nodus*, d'*exostoses* & de carie. En 1733. son humérus se rompit par le milieu, sans aucun accident externe. Je le remis, & me comportai comme pour une fracture ordinaire. Au bout de six semaines, que le calus auroit dû être bien affermi ; je trouvai que les deux extrémités rompues de l'os joignoient aisément l'une sur l'autre ; & en lui tirant le bras, je les amenai à être à un pouce de distance l'une de l'autre. Dans l'espace d'un peu plus d'un an, tout l'os humérus fut consumé en-dedans jusques à un pouce de l'omoplate, & à même distance du coude. Bientôt après le Nègre mourut de consomption.

Qu'on prenne la peine de comparer la description qu'on trouve de la lèpre à laquelle les Juifs étoient sujets, dans le *Chap. XIII. du Lévitique*, avec celle que je viens de donner des *yaws* ; & l'on trouvera que ces deux maladies ont beaucoup d'affinité l'une avec l'autre. *Essais de Médecine d'Edimbourg.*

Sur la côte d'Antigua on pêche un gros coquillage tourné en coquille de limaçon, qu'on appelle sur le lieu *conch*. On le calcine & on le donne aux Nègres ou autres personnes affligées des *yaws*, avec un si grand succès, dit-on, qu'on le regarde comme un remède infailible pour ce mal ; mais il faut le prendre pendant quelque tems.

Y A Y

YAYAMA ; nom de l'*Ananas aculeatus, fructu pyramidalato, carne aureâ.*

Y C

YC. *Or. RULAND.*

Y E A

YEAR, *medecine. RULAND.*

Y D R

YDRARGYROS, *Vif-argent. RULAND.*

Y E C

YECOTL ; le même que *Palma pinus.*

Y E L

YELION, terme Barbare, pour *Yalos*, verre, *vitrum.*

Y E R

YERVA, le même que *Contrayerva.*

YERVA MORA ; nom Espagnol de l'*Arbor baccifera Canariensis, Syringa caruleæ foliis, purpurantibus venis, fructu monopyreno.*

Cette plante est assez rare en Angleterre ; mais elle n'est d'aucun usage en Médecine.

Y E T

YETTUS ; pierre dure, opaque & rouge ; dont on se sert au lieu de la pierre de touche.

Y G R

YGROPISSOS, *Poix liquide.*

YLECH. Voyez *Ilech*.

YLEIDOS ou YLIADOS. Voy. *Iliadus*.

YOMO, YOS ou YN, *verd-de-gris*. RULAND.

YPSILOGLOSSI, ou BASIOGLOSSI MUSCULI,

muscles basioGLOSSI.

YPSILOIDES OS, *os hyoïde*.

YQUETAYA, plante du Brésil qui n'est pas fort connue, mais dont les vertus ont été fort vantées par un Chirurgien François établi en Portugal, qui la trouva au Brésil.

Monfieur Marchand, aidé des lumières de M. Homberg, a découvert que nous foulons tous les jours sous nos piés cette prétendue plante rare & étrange, & qu'elle n'est rien autre chose que la *Scrophularia aquatica major*.

On attribue à l'*Yquetaya*, d'ôter au séné son mauvais goût & son odeur, sans rien diminuer de ses vertus; ce qui faciliteroit beaucoup l'usage de ce cathartique, si excellent d'ailleurs.

L'espèce de scrophulaire que nous venons de dire, a cette même propriété : mais on ne la lui connoissoit pas avant qu'on sût qu'elle étoit la même plante que l'*Yquetaya*. Si cette plante du Brésil est aussi bonne qu'on la dit pour la pleurésie & l'apoplexie, la scrophulaire peut lui ressembler encore à cet égard & avoir les mêmes vertus. M. Marchand est persuadé que nous n'étudions pas assez les plantes de notre pays, qui souvent valent tout autant que les exotiques; & que le malheur qu'elles ont de naître sous notre main, leur fait grand tort dans notre esprit, & nous les rend bien moins estimables. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Ann. 1701.*

YRCUS, lapin mâle dont les Spagiriens disent que le sang amollit le verre & les cailloux. DORNÆUS, RULAND l'appelle *Yrius*.

YRIDES, ou *yride*, *Orpiment*. RULAND.

YRIS, *Fer*. RULAND.

YSAMBRA, espèce de poison qu'on prépare en Espagne avec l'hellébore, ou l'hellébore même.

YSIR, la poudre ou la pierre philosophale, sous une forme sèche.

YSOPUS, *Séparation Chymique*, ou *Départ*. RULAND.

YSPAR, le même que *Ysir*. RULAND.

YTZAMOTL, grand arbre Indien, dont on tire une

espèce de manne, assez semblable à la nôtre; elle est seulement un peu plus dure & moins glutineuse. RAY, *Hist. Plant.*

YUCCA.

Voici ses caractères :

Sa racine est forte, & pour ainsi dire tubéreuse; & la plante entière ressemble à un arbre; elle a la feuille de l'aloès, pointue par le bout, étroite & longue; ses fleurs sont monopétales, en cloche, divisées en six segmens, nues, rangées en longs épis, avec un seul calyce qui embrasse un ovaire qui dégénère en un fruit à trois capsules, comme on voit dans l'aloès.

Boerhaave ne fait mention que de l'espèce suivante.

Yucca foliis aloes, C. B. P. 91. Boerh. Ind. alt. 2. 132. *Yucca*, Offic. *Yucca, sive yucca Peruviana*, Ger. Emac. 1543. Raii Hist. 2. 1201. *Yucca, sive Jucca*, Park. Parad. 434. *Pain des Indes*.

Cette plante croît d'elle-même en Amérique; nous la cultivons dans nos Jardins.

Elle n'est d'aucun usage en Médecine, elle passe même pour vénéneuse; mais c'est à tort, puisque sa racine réduite en fleurs fournit une espèce de pain dont on se nourrit fort bien; on peut même manger la racine, sans aucune préparation, & sans aucun inconvénient.

Cette plante n'est pas la même que celle qu'ils appellent *cajave*, dont la racine fournit le pain dont on se nourrit communément en Amérique, ainsi que quelques-uns l'ont fausement imaginé. RAY, *Hist. Plant.*

La substance de sa racine qui est forte & charnue, fournit une pulpe molle, que les uns regardent comme un poison, & d'autres prétendent qu'on peut s'en nourrir. Voyez les Historiens.

Cette racine cueillie récemment, & prise en alimens, est en effet vénéneuse; mais broyée & séchée au soleil, on en fait un pain dont les Indiens se nourrissent communément. Son suc est un poison si présent, qu'ils ont soin de l'enfouir profondément en terre, afin que les animaux n'en goutent point; car ils en périroient. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

YXIR, *un bon remède*.

YZTACTEX, *Caltacotl*, seu *virga nigra saxorum*. Hern.

La racine de cette plante est fibreuse, ainsi que celle de l'*asarum*; ses fibres, dont la plupart sortent de terre, ne sont inférieures, ni pour le goût, ni pour l'odeur au nard, & l'emportent de beaucoup sur la valeriane commune. Ses feuilles sont dentelées, comme celles de l'ortie; ses tiges sont purpurines, rondes, unies, & longues de quatre coudées. Ses fleurs croissent en touffes au sommet des tiges, & sont d'un blanc tirant sur le pourpre.

Elle croît dans les lieux montagneux du Brésil. Son goût est exactement le même que celui de l'anis. Une pincée de sa racine broyée, & prise dans de l'eau ou du vin, fait transpirer ceux qui sont accablés de quelque douleur, & les soulage d'une manière surprenante. RAY, *Hist. Plant.*

Z

Z A A

Z. Cette lettre étoit jadis la marque de différentes sortes de poids. Tantôt elle signifioit une once & demie; plus ordinairement la huitième partie d'une once, ou une dragme, ou une demi-filique. Il paroît par d'anciens monumens en cuivre, qu'elle marquoit aussi le duella, ou la troisième partie d'une once, ou huit scrupules. Rhonius, *ad Scribonium largum*.

ZZ. Ces deux lettres signifient dans les anciens Médecins, *myrrha*, *opium*, parce que *opium* s'écrivoit aussi *zupm*. Maintenant **ZZ** signifie généralement *zingiber*, ou *zinziber*. GORREUS.

Z A A

ZAAR, en Arabe & en Persan, poison; ainsi *belzaar*, ou *bezoard*, signifie maître des poisons. CASTELLI.

ZAARA, ou *Vigilia morbofa*, *insomnie*. AVICENNE.

Z A C

ZACCARUM, pour *Saccharum*, ou *Zuccarum*. SAU-MAISE, de *Manna* & *Jaccharo*.

ZACCON, Cast. *Zaccon Hiericontea*, *foliis olea*, J. B. *Prunus Hiericonthea*, *folio angusto spinoso*, J. Bauh.

C'est une espèce de prunier exotique qui croît dans la plaine de Jéricho. Il est grand comme un oranger; & a des feuilles semblables à celles de l'olivier, mais plus petites, plus étroites, plus pointues & fort vertes. Ses fleurs sont blanches; & son fruit est de la grosseur d'une prune, rond, verd au commencement, mais en mûrissant il devient jaune, & renferme un noyau comme la prune. On tire de ce fruit, par expression, une huile qui est propre pour dissoudre & résoudre les humeurs froides & visqueuses. On a nommé cet arbre *zaccon*, parce qu'il croît près des Eglises de Zacchée, dans la plaine de Jéricho. LAMERY, *des Drogues*.

ZACINTHA.

Voici ses caractères:

Son calyce est écaillé; son ovaire dégénère en une petite tête canelée, au milieu de laquelle il y a un axe droit, sur lequel croissent des semences, qui, quand elles sont mûres, quittent leurs enveloppes qui leur sont comme autant de capsules dans lesquelles elles sont contenues, elles sont d'ailleurs petites & cotoneuses.

Boerhaave ne fait mention que de l'espèce suivante.

Zacinta, *sive cichoreum verrucarium*, Tourn. Inst. 476. Boerh. Ind. alt. 90. Park. Theat. 779. *Zacinta*, *cichoreum verrucarium*, Offic. *Cichoreum verrucarium*, *sive zacinta*, Ger. Emac. 289. Raii Hist. 1. 255. *Cichoreum verrucarium*, *sive zacinta*, hieracis adnumerandum, J. B. 2. 1013. *Chundrilla verrucaria*, foliis cichorei viridibus, C. B. P. 130. *Imybus*, *sive endivia lutea verrucaria*, Hist. Oxon. 3. 53. La *Verrucaire*, ou la *Zacinta*.

Elle croît d'elle-même & en grande abondance dans quelques contrées de l'Italie; nous la cultivons dans nos Jardins, elle fleurit en Juin; elle est diurétique &

Z A N

adouçissante, & tempère l'ardeur immodérée du sang. On lui attribue la propriété de guérir les *verruës*, pour cet effet on la mange en salade, ou on se frotte de son suc. RAY, *Hist. Plant.*

ZACYNTHIUS; Epithète que Galien donne à un bitume liquide, pour le distinguer de tout autre. GALIEN, de C. M. G. Lib. IV. cap. 13.

Z A D

ZADURA, *Ζάδουρα*, terme Barbare adopté par les derniers Ecrivains Grecs.

Le *zadura* est une racine exotique, ronde, unie, de la couleur du gingembre, qui vient des Indes, & qui préserve de la peste. GORREUS.

Z A F

ZAFFABEN, *Parte*. RULAND.

ZAFFRAMEN, *Safran*. CASTELLI.

ZAFRAN, **ZAFFRAN**, *Safran*, ou *occe*. RULAND JOHNSON.

Z A G

ZAGU, Ferd. Lopez. *Sagu Pigofetta*, Clus. *Arbor sarinifera*, Clus. Exot. *Arbor vasta in regno Fansar*. PAUL VAN SAGON.

C'est un grand arbre qui ressemble au palmier, & qui croît dans l'Isle de Ternate proche l'Equateur. Il porte à son sommet, une tête ronde comme un chou, au milieu de laquelle il y a une substance farineuse, dont les habitants de cette contrée font du pain.

Z A H

ZAHIR, terme Arabe; espèce de dysenterie, dont le siège est dans le rectum, qui est accompagnée de tension & de douleur d'érosion. CASTELLI.

Z A I

ZAIBAC, **ZAIBACH**, **ZAIBAR**, *Mercur*, ou *vif-argent*. RULAND. SCHRODES.

ZAIDIR, *cuivre*, ou *verd de gris*. DORN. RULAND.

Z A L

ZALE, *ζάλα*, *agitation*. MOSCHION, de *Morb. Mul.*

Z A M

ZAMLÆ, pomme de pin qui sont corrompues sur l'arbre, & qu'il en faut détacher, si l'on ne veut qu'elles gâtent celles qui ne sont pas encore mûres. PLIN, Lib. XVI. cap. 26.

Z A N

ZANDIK, *Aqua foliata*, RULAND.

ZANNA, terre médicinale qu'on trouve dans cette partie de l'Arménie, qui borne la Cappadoce; elle est dessiccative, d'une couleur pâle, & se dissout aussi facilement que la chaux. Les naturels du pays l'appellent *zarina*, & les habitants de la Syrie *zarnacha*.

La montagne d'où on la tire, est voisine de la Ville de Baganona, & le territoire qui environne Agarra.

On dit que cette terre est dessiccative, sans stimuler, lorsqu'elle n'est mêlée d'aucune substance hétérogène: mais comme il n'y a point de corps qu'on puisse regarder comme parfaitement pur, il faut estimer la nature de cette composition, comme de beaucoup d'autres, par sa pesanteur & par le goût; si on lui trouve de l'astringence, sa froideur sera proportionnée à cette astringence; si elle est acrimonieuse, sa chaleur sera comme son icrithonie: quant à sa pesanteur on la légereté; si elle est légere, c'est une marque qu'elle est chargée de beaucoup d'air; sa pesanteur indiquera, au contraire, qu'il y a une grande quantité de terre. Il ne faut pas oublier qu'il est de la propriété de toute terre, de ne point entrer en fusion sur le feu, & de se dissoudre facilement, & se mettre en limon avec l'eau. *ORDRE. Med. Coll. Lib. XV.*

ZANTHOXYLUM. Voyez *Lignum flavum*.

Z A O

ZAOCEL, le même que *Taxus. RULAND.*

Z A P

ZAPHARA, ZAFFARA; matiere minérale du Bismuth, qui vient du Smaït, ou de l'Amanfa, qui donne au verd une couleur bleuâtre, & dont les Potiers de terre font usage. Césalpin dit que c'est une pierre, d'autres prétendent que c'est de la terre, & il y en a qui l'appellent *laxivius ex bismantho. CASTELLI.*

ZAPHIRUS, par corruption pour *saphirus.*

ZAPOTUM, *Zapot.*

C'est un fruit qui croît dans la nouvelle Espagne, en Amérique, que les Espagnols appellent *zapote blanco*, qui est de la grosseur & de la forme du coin, agréable au goût, mais mal-sain, & qui contient une amande qui passe pour un poison dangereux. Il croît sur un grand arbre, que les Indiens appellent *cochisapoti*, qui a ses feuilles semblables à celles de l'oranger, rangées trois à trois par intervalle, & les fleurs jaunes & fort petites.

Z A R

ZARAS, *Or. RULAND.*

ZARDA, maladie des chevaux. *CASTELLI.*

ZARIFU, *tain. RULAND.*

ZARNACHA. Voyez *Zanna.*

ZARNEG, ZARNEK, ZARNICH, *Orpiment. RULAND.*

ZARSAPARILLA. Voyez *Sarsaparilla.*

ZARUTHAN; tumeur dure & inégale à la poitrine, accompagnée d'une douleur qui n'est pas tout-à-fait continuelle, & d'une chateur qui ressemble beaucoup à celle que produit le cancer, ce qui l'a fait appeler cancer bâtarde. Le principe de cette maladie est dans un sang ichoreux, acide & brûlé. *CASTELLI.*

Z A T

ZATANEIA, la fleur de l'*agnus castus*; elle s'appelle aussi *zuccafar. RULAND.*

ZATA-HENDI, Rail; nom de la *majorana rotundi folia, scutellata, exotica.*

Z A U

ZAUIRON, *safran d'Orient. RULAND.*

Z E A

ZEASPELTA, *Offic. Zea five spelta, J. B. 2.412. Rail Hist. 2. 1242. Ger. 62. Emac. 69. Zea dioccos, five*

spelta vulgè, Park. Theat. 1122. Zea dioccos vel zea major, C. B. P. Theat. 413. P. Epeautre.

L'épeautre est une espece de froment, qui a une enveloppe dont il est fort difficile de le séparer, même en le battant. Il y en a qui l'appellent *zèa*, ou *zèa dei re*, parce qu'avant que les hommes eussent semé du froment, ils vivoient de ce grain. Nous lisons dans Denis d'Halicarnasse, que les premiers Romains appelloient l'épeautre, *far*, terme dont la signification est toutefois ambiguë.

Le zea, ou l'épeautre est assez semblable au froment; sa racine se divise en plusieurs parties, il en sort un grand nombre de tiges, foibles, genouillées, droites, plus hautes que celles de l'orge, mais plus basses que celles du froment.

Son épi qui est en fleur au milieu de l'Été, est long d'un palme, ou d'un palme & demi, rude, serré, ordinairement sans barbe, mais quelquefois garni d'une barbe plus ou moins longue; portant une double rangée de grains, placés de maniere, que le milieu d'un grain correspond alternativement au commencement d'un autre. Ce grain a plusieurs enveloppes; il est plus long que le froment; le dos plus effilé, & la couleur plus rousse. Il est fortement attaché à son enveloppe; & on ne peut l'en séparer même en le battant, dit J. Bauhin, c'est cette particularité qui le distingue du froment ordinaire; lorsqu'on est parvenu à lui enlever sa peau, il est presque impossible de le distinguer du froment.

Il y a de l'épeautre dans plusieurs contrées de l'Italie, de la France & de l'Allemagne; il vient assez bien dans quelque terrain que soit. Il aime un sol riche & gras; mais il ne laisse pas de profiter dans des endroits qui seroient même plus humides qu'à l'ordinaire.

On sème l'épeautre; il fleurit & mûrit en même-temps que le froment. Si on lui ôte la peau, & qu'on le sème, il devient en froment la troisième année, à ce que dit Théophraste. On nous assure, dit Pline, que le zea & le siba, qui sont des especes de grains abbatardis, retournent en froment, si on les pele avant que de les semer; non pas immédiatement, mais à la troisième année. Nous ne nions pas qu'il ne puisse arriver que l'épeautre retourne en froment: mais nous ne devinons point par quelle raison, il faut pour cet effet qu'il soit pelé avant qu'on le sème. C'est aux naturalistes à expliquer ce phénomène.

Les Allemands font du pain d'épeautre aussi blanc que celui de froment, plus léger & moins nourrissant, il est doux & facile à digérer, lorsqu'il est récent: mais il perd de sa saveur, & devient lourd à mesure qu'on le garde. On en fait des gâteaux avec du miel, du lait d'amandes, du vin ou de la biere, & du sucre. Ces gâteaux sont bons pour les personnes en santé, & pour celles qui sont malades. Le bouillon, ou le gruau préparé avec sa fleur est astringent; c'est pourquoi l'on s'en sert ainsi que de celui du riz, dans le crachement de sang, la dysenterie, la diarrhée, & autres maladies semblables; on y fait entrer des piés de veau ou de mouton. L'épeautre appliqué à l'extérieur produit les mêmes effets.

Les Anciens condamnent unanimement le pain fait d'épeautre; d'où il s'ensuit évidemment; dit Caspar Bauhin, que le zea est fort différent de l'*alica*, dont les Romains faisoient, à ce que Pline dit, un excellent aliment. *RAY, Hist. Plant. 1242.*

Z E B

ZEBD, *bestre. RULAND.*

ZEBET, *fente. Idem.*

Z E C

ZEC, *Tracoganthum, ou thracanthum. RULAND.*

ZEDOARIA, *zédouaire*.

Nous avons deux sortes de *zédouaire*, l'une appelée *zédouaire longue*, C. B. P. l'autre *zédouaire rotunda*, C. B. P. mais ce sont toutes deux les racines de la même plante, dont le corps est rond, & les protubérances ou ramifications longues. On estime que cette plante est une espèce de *Colchicum*, décrite par Herman dans son *Paradisus Batavus*. On les fait venir des Indes Orientales, & elles ont un goût aromatique camphré. Elles sont connues pour arrêtuantes, détersives, emménagogues, carminatives, anthelmintiques, cordiales, alexipharmiques, stomachiques, diurétiques, &c. La dose est depuis cinq grains jusqu'à demi-drachme en substance, dont on peut faire une infusion en maniere de rhé. Quelques-uns corrigent l'opium avec cette racine. Simon Pauli prétend que c'est le meilleur carminatif que nous connoissons; & la regarde comme un grand spécifique pour faire sortir des vents. GORFROY.

Voici la première espèce de *zédouaire*.

ZEDOARIA LONGA, Offic. C. B. P. 31. Park. Theat. 1612. Raii Hist. 2. 1340. *Zedoaria*, Ger. Emac. 1623. *Geidwar* aut. *Geid*, var. *Ejusd.* *Zedoaria Zeylanica*, *campyloanth redolens*, Boerb. Ind. pl. 2. 128. *Harunkaba*, Herm. Mus. Zeyl. 50. *Zédouaire longue*. DALE, p. 251.

Sa racine a deux, trois ou quatre pouces de long; elle est de la grosseur du petit doigt, & finit par l'une & l'autre extrémité en une pointe mouffe; elle est blanche au-dehors, d'un cendré tirant sur le brun au-dedans, du reste compacte, solide, grasse, pesante, agréable au goût & à l'odorat, un peu amère, modérément acrimonieuse. Son acrimonie est accompagnée d'une sensation de pesanteur; elle rend, quand on la pile, ou qu'on la mâche une odeur aromatique. Il n'en faut qu'une petite quantité pour adoucir l'haléine & porter à la tête.

Choisissez celle qui est large, épaisse, unie, sans ride, grasse, visqueuse, assez solide pour résister sous la dent, fort odoriférante, & sans trous; mettez-la dans un lieu sec, pour la conserver plus long-temps.

La *zédouaire* croît d'elle-même dans les bois de Calicut & de Cananor, dans le Malabar. On croit que c'est le *zerumbet* des Arabes, & le *cissur Arabicus* d'Anguilara.

La partie dont on fait usage en Médecine est sa racine, qui est tubéreuse, noueuse, un peu aplatie, d'une couleur cendrée au-dehors, d'un goût acre, amer, aromatique & d'une odeur agréable.

Cette racine est échauffante, dessiccative, incisive, alexipharmique; discute les flatulences, & s'emploie particulièrement dans la colique & les maux d'estomac. Elle guérit la morsure des animaux vénéreux, arrête la lienterie, modère le vomissement, provoque les regles, & tue toutes les espèces de vers contenus dans les intestins. DALE, d'après Schroder.

Voici les caractères de la seconde espèce de *zédouaire*.

ZEDOARIA ROTUNDA, Offic. C. B. P. 31. Park. Theat. 1612. Raii Hist. 2. 1340. *Malankya*, Hort. Mal. 11. 17. Tab. 9. *Colchicum Zeylanicum*, *flore viola odore*, & *colore Ephemeræ*, Herm. Par. Bat. Prodr. 324. *Zédouaire ronde*. DALE, p. 251.

Cette espèce ressemble parfaitement à la précédente, en pesanteur, solidité, couleur, odeur & goût; elle n'en diffère que par sa forme, qui est sphérique, d'un pouce de diamètre, & d'une surface tant soit peu inégale,

tubéreuse, & marquée en différens endroits, où l'on aperçoit les vestiges des fibres qu'on en a enlevées; elles ressemblent au bulbe de l'arum, & se terminent quelquefois en une pointe courte, par laquelle elle pousse ordinairement un bouton, quand on la laisse en terre. Elle est commune à Java & à Sunda.

La *zédouaire* ronde ne diffère de la longue, qu'en ce que ce sont deux parties distinctes de la même racine. Caspar Bauhin pense qu'Avicenne appella la partie ronde *zédouaire*, & la partie longue qui lui sert d'appendice *zerumbet*, sans savoir du reste à quelle plante appartenait cette racine, ni d'où elle venait: mais lorsqu'il fut qu'il en venait du Golphe Persique, en morceaux tantôt ronds, tantôt oblongs, la différence des figures le porta à imaginer celle des espèces.

La racine de *zédouaire* coupée en morceaux, séchée & gardée dans du sucre, vaut mieux & est plus commode pour l'usage que le gingembre. C. B.

La *zédouaire* ronde a les mêmes propriétés que la longue: mais on en trouve rarement chez nos Apothicaires. DALE.

Outre les deux espèces de *zédouaire* dont nous venons de parler, Ray en compte deux autres, d'après Caspard Bauhin.

1. *Zedoaria tuberosa, foris nigricans*, C. B.

Cette *zédouaire* est ronde, ainsi que l'aristoloche ronde, noirâtre au-dehors, tantôt cendrée & tantôt blanchâtre au-dedans, elle a le même goût que la *zédouaire* ordinaire. On la trouve, dit Clusius, à Anvers chez quelques Parfumeurs qui l'appellent *zédouaire* noire. Lobel la confond avec la *zédouaire* ronde commune.

2. *Zedoaria Geidwar*, *Avicenna Gasfia*, C. B.

C'est une racine de la grosseur du gland, qui en a presque la figure, & qui est un peu luisante; à parler plus exactement, on pourroit dire qu'elle ressemble au petit bulbe de l'antborax ou de l'asphodèle. Elle est cendrée au-dehors, jaunâtre au-dedans, dure, solide & d'un goût acre & échauffant.

Gaspar a remarqué qu'elle se vendoit fort cher dans les Provinces circonvoisines de la Chine; il ajoute qu'on n'en a gueres que par le moyen de certains Charlatans qui rodent d'un & d'autre côté, & que les Italiens appellent *joquer*. Le même Auteur prétend que cette racine doit être appelée *geidwar*, & que c'est par corruption qu'on l'a nommée *zédouaire*.

Caspar Bauhin croit que les Arabes ont donné le nom de *zerumbet* à trois sortes de plantes; à la *zédouaire* longue des Droguistes, qui est le *zerumbet* d'Avicenne, ainsi qu'il paroît par la description qu'il en fait; à la *zédouaire* ronde, qui est le *zerumbet primum Serapiani*, & la *zédouaire* Avicenne; enfin à un arbre remarquable qui croît sur le Mont Liban, qui a la feuille du saule, l'odeur du limonier, & qu'on appelle *zarubab*. Cette plante nous est à présent inconnue, à moins que ce ne soit le *Sassia Syriacum Rauwolfii*.

Les anciens Grecs ne connoissoient point la *zédouaire*. Les derniers, comme Actuarius & Aétius, l'appellent *zedap*, *zedapex*, & *zedapex*, noms empruntés de l'Arabe.

La *zédouaire* a la feuille du gingembre; elle est seulement plus large, & plus longue; il en est de même de la racine; elle a beaucoup aussi de son goût; c'est pourquoi on l'appelle à Calicut gingembre sauvage, à ce que nous dit Gaspar.

On en distingue trois espèces, que les plus habiles Botanistes regardent comme différentes parties de la même racine.

La racine de *zédouaire* passe pour chaude & dessiccative, engraisse, fortifie & discute les flatulences, à ce que prétendent les Arabes. Elle ôte à l'oignon, à l'ail &

au vin leur odeur; elle est bienfaisante pour la morsure des animaux venimeux; elle arrête la diarrhée, résout les abcès à la matrice, modère le vomissement & soulage dans la colique venteuse. Les Médecins modernes l'ordonnent en préservatif contre les effets de l'air empesté, & la font entrer dans un grand nombre de compositions. Elle aide la digestion, en échauffant l'estomac & les autres viscères. Les Allemands en font un vin, dont ils se servent dans les cas dont nous venons de parler; pour cet effet ils broient la *zedaira*, & en font un sachet, qu'ils suspendent dans un vaisseau plein de vin nouveau bouilli. RAV, *Hist. Plant.*

ZEFR, poix. RULAND.

Z E G

ZEGI, ZETUS, ZEZI, vitriol. RULAND.

Z E H

ZEHERECH, fleurs de cuivre, qu'on appelle aussi *algar*. *Idem*.

Z E I

ZEIA, *ζία*. Voyez *Zea*.

ZEITRABRA, ou *Fluxile*, capable de fusion, en termes d'Alchimie. RULAND.

Z E L

ZELOTUM, *Mercurius lapidatus*. *Idem*.

ZELOTYPIA, *ζηλοτυπία*, jalousie; passion violente, dans laquelle un des époux soupçonne l'autre d'infidélité; nous en faisons mention ici, parce qu'il arrive quelquefois qu'elle est cause de maladie. CASTELLI.

ZELPHO. Voyez *Zendo*.

Z E M

ZEMA, *ζμα*, de *ζωω*, bouillir; bouillon, décoction; ce terme se prend aussi pour *decoction*, comme dans Apicius, de *re Culinaris*. On lit aussi dans Dioscoride *ζμα*, *Lib. VI. cap. 7*.

ZEMASARUM, *Cinabrium* ou *Cynobrium*. RULAND. C'est apparemment le *cinabre*.

ZEMECH, le même que *Lapis lazuli*. *Idem*.

Z E N

ZENDA, terme général, fait par Paracelse, pour désigner toutes les générations étrangères & équivoques, qui paroissent n'avoir eu aucun principe féminin. Il entend par *zendas*, *zendas* ou *zendas*, la production monstrueuse qui naît de l'accouplement de l'homme avec d'autres animaux.

Zelphi signifie la même chose.

ZENECHDON, terme Arabe, synonyme à *Zenech*, arsenic. Il se prend aussi pour *diarsenicum*, ou composition arsenicale. BLANCARD.

ZENEXTON. Voyez *Xenexton*.

ZENEXTOR, *mercurius*. PARACELSE.

ZENGIFUR, le même que *Zemasarum*, *cinabre*. RULAND.

ZENI, vitriol. RULAND.

ZENICON, *ζηνικόν*, nom d'un poison connu jadis dans la Gaule Celtique; il s'appelloit aussi *venenum cervarium*; il étoit si prompt, qu'aussi-tôt qu'un chasseur avoit abattu un cerf ou un autre animal, avec une fleche teinte de ce poison, il étoit obligé de courir sur le champ, & d'emporter un morceau de chair de la largeur d'un empan, tout autour de la blessure, pour empêcher le poison de se répandre & de corrompre l'animal. La feuille de chêne, celle du laurier Alexandrin, ou du hêtre, passaient pour des antidotes contre ce poison. CASTELLI.

ZENTITH. On entend par ce mot, outre un point du Ciel, le premier écoulement de sang menstruel, acception fort impropre, & très-énigmatique. CASTELLI.

Z E O

ZEOCHRITON, Boerb. Nom de l'*Hordeum distichum*, *spica brevior* & *latiore*, *granis confertis*.

ZEOPYRON, *ζεοπύρον*; espèce de grain moyen entre l'épeautre & le froment, ainsi qu'il paroît par l'étymologie de ce mot; il croît en Bythinie, & Galien en a fait mention, de *Alim. Fac*. C'est encore le *Triticum spica bordei Londinensis*.

Z E P

ZEPHENUM, ZEPHENA; terme fait par Paracelse, par lequel il entend l'extrémité ou la circonférence extérieure de quelque ouverture, comme de la bouche ou des oreilles. La contraction de cette ouverture en une figure ronde contre nature, est le premier signe de la lepre. CASTELLI.

ZEPHYRUS, le même que *Favonius*. V. *Favonius*.

ZEPHYRIUS FÆTUS, môle. HARTMAN.

Z E R

ZERICUM, *Arsenic*. RULAND.

ZERNA, teigne avec exulcération. DORNEUS. RULAND.

Ce terme est aussi synonyme à *Lepra* ou *Impetigo*, dans les Auteurs d'Alchimie. CASTELLI.

ZEROS, pierre précieuse transparente, dont Pline fait mention *Lib. XXXVII. cap. 9*. qui a beaucoup de rapport avec une autre qu'on appelle *Iris*, & qui est marquée de taches noires & blanches.

ZERTA, nom d'un poisson qui vit dans la mer & dans l'eau douce; c'est pourquoi Gefner l'a appelé *capio anadromum*; il passe de la mer dans l'Elbe, & sa chair passe pour une bonne nourriture. CASTELLI.

ZERUMBETH, Offic. Garz. *Zinziber latifolium sylvestre*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 636. Prodr. Par. Bat. 386. Comm. Hort. Amst. 371. Kna, Hort. Mal. II. 13. Tab. 7. *Valingburu*, Herm. Mus. Zeylan. 51. *Zerumbeth*.

On trouve cette substance dans les Pharmacopées, au nombre des simples; on ne sait point exactement ce que c'est; les Droguistes qui n'en ont jamais vu, la prennent pour la racine de la zédoaire ronde. Herman donne dans son *Catalog. Hort. Lugd. Batav.* la figure d'un *zingiber latifolium sylvestre*, qu'il dit être le *zerumbeth* des Arabes: mais les descriptions qu'en font les Arabes, ainsi que de beaucoup d'autres ingrédients, à l'usage de la Médecine, sont si imparfaites, qu'on n'en peut gueres tirer que des conjectures. MILLAR, *Bat. Off.*

Le *zerumbeth* croît de lui-même dans le Malabar, & a les propriétés de la zédoaire longue. DALL.

ZERZERA, le même que *Querquera* ou *Epiala*. Voyez ces mots.

Z E S

ZESTOLUSIA, *ζεστούς*, de *ζεω*, être chaud, & de *τολμα*, bain; *bain chaud*. C'est l'opposé de *ζετοδυσία*, bain froid. On trouve ce mot dans Galien, *Lib. III. de Sanitate Tuenda*, cap. 8.

Z E T

ZETÆ ou **VAPORARIA**; c'étoit chez les anciens des appartements situés au-dessus d'une étuve, dans lesquels on répandoit de l'eau froide ou de l'eau chaude, selon la saison; la vapeur de cette eau, en tombant par des tuyaux placés dans le mur, échauffoit ou rafraîchissoit les *Zeta*, à discrétion. CASTELLI.

Où entendoit encore par *Zete* ou *zateida*, des endroits particuliers dans les baies, ou dans d'autres lieux, où l'on trouvoit des lits destinés au repos ou à la galanterie.

Z E U

ZEUS, nom d'un poisson qu'on appelle aussi *Faber*. *PLIN.* Lib. IX. cap. 18. Voyez *Faber*.

Z I A

ZIAZAA, pierre précieuse, ainsi appelée de l'endroit où on la trouve, marquée d'un si grand nombre de couleurs, qu'on ne fait proprement qu'elle est la dominante. On lui attribue la vertu de rendre querelleurs ceux qui la portent, & de procurer des rêves sâcheux. *CASTELL.*

Z I B

ZIBACH. Voyez *Zeibar*.

ZIBELLINA, vulg. *zibela* ou *zabela*, espèce de belette que nous appellons *sâblé*, & dont la peau se vend fort cher. *Marte zibelinæ*.

ZIBETHUM, Civette. L'animal qui produit la civette est distingué par les Auteurs de la manière qui suit.

Animal zibethicum, Offic. Rati Synop. A. 178. *Animal zibethi*. *Caius* de Animal. 43. *Aldrov.* de Quad. Digit. 340. *Caius zibethinus*, *Schrod.* 5. 180. *Zibethicum animal Americanum*, *Rech.* in *Hern. Hiana veterum*, *Bellon.* Obs. Ed. Clus. 94. *Civette*.

La civette ou l'animal qui produit la civette est une espèce de chat sauvage, que les anciens appelloient *biana*. Il y en a de deux sortes, l'une qui vient de Hollande, & l'autre de Guinée; elle est plus brune que la première. La civette mêlée avec le musc ou l'ambre gris, ou affaiblie par le mélange de quelques autres poudres, a une odeur fort exquise; mais seule elle est désagréable. On n'en fait guères d'usage en Médecine. Quelques-uns ont frotté le nombril des enfans pour les guérir de leurs coliques; & on l'appliquoit autrefois sur les parties naturelles des femmes dans les accès hystrériques; mais on a reconnu depuis que cette dernière pratique étoit bien plus préjudiciable qu'utile. *GEORRAOV.*

La civette est une substance grasse, onctueuse, de la consistance du miel ou du beurre, & d'une odeur agréable & assez forte.

Elle est chaude, humide, snodyne; on s'en sert dans les douleurs de la colique; on se frotte le nombril des enfans lorsqu'ils ont mal au ventre. On en applique sur les parties naturelles ou dans le creux de l'estomac dans les accès hystrériques. *DALÉ*, d'après *Schroder*.

La civette n'est pas, ainsi que quelques-uns se l'imaginent, la semence, la sueur, les testicules ou le scrotum de l'animal qui porte ce nom. C'est un excrément particulier, dont la sécrétion se fait naturellement, & qui s'amasse dans des espèces de petits sacs d'une substance glanduleuse, placés dans le mâle, entre le pénis & les testicules, & dans la femelle entre l'utérus & l'anus. La meilleure est celle qui vient d'Amérique, & qu'on n'a point adulterée avec du beurre. La noire qu'on nous apporte des Indes Orientales n'est pas bonne. *DALÉ*.

ZIBIBLÆ ou **ZIBEBÆ**. C'est une espèce de gros raisins qui ressemblent à des noyaux de dattes; d'où on les a encore appelés *dasyli*; ils ont beaucoup de pulpe & peu de suc.

Z I C

ZICCARA, *Guatimalensium*, Capote. de *Laet*. C'est

un fruit qui ressemble à la pomme de pin, & qui contient viogt, & quelquefois trente amandes. *R. A. Y. Hist. Plant.*

Z I G

ZIGIR, *ζίζη*, épithète que *Dioscoride* donne, *Lib. I. cap. 7.* à une espèce de cassia aromatique, d'une couleur purpurine tirant sur le noir, plus précieuse & plus odoriférante que la cassia ordinaire. Il y en a qui s'appellent *ζίζη*.

Z I M

ZIMEX, *verd-de-gris*. *ROLAND.*

Z I N

ZINARIA, terme Arabe. C'est une épithète que l'on donne à une bile corrompue, & qui n'est pas dans son état naturel; elle revient à ce que les Anciens Médecins entendoient par *argusina*.

ZINCHUM, Zinc.

Le zinc, *zinchum*, Offic. *Zinibum*, seu *Marcastia polida*, *Schroderi*, est une substance métallique, sulfureuse, pesante, de couleur de plomb, fusible & un peu ductile, étant difficile à rompre, inflammable & volatile.

Il paroît que les Anciens ou le connoissoient point du tout: son origine & sa nature qui étoient peu connues des modernes, ont été découvertes & expliquées avec soin dans une Dissertation de *M. Stahl*, sur la Métallurgie.

On le retire d'une mine de plomb de *Goliard*, qui se fond très-difficilement, quoiqu'elle ne paroisse à la vue ni pierreuse ni stérile, mais brillante & nette. Elle représente cependant la figure de petites feuilles coupées. On retire trois substances de cette mine; du plomb, du zinc, & une espèce de cadmie de fournaise, qui étant fondue avec le cuivre, fait du lèton.

Le fourneau dans lequel on fond la mine du zinc, est fait ainsi: les deux murs latéraux, & celui qui est postérieur, sont bâtis de brique cuite; la partie antérieure du fourneau est fermée avec des lames ou des tables de pierre de couleur grise, de l'épaisseur du doigt, & qui résistent au feu. Par ce moyen dans le tems de la fusion, ce côté du fourneau étant un peu épais, demeure toujours un peu froid, à cause de l'air qui l'environne; & même on le refroidit encore, en jetant fréquemment de l'eau dessus.

On fond la mine dans ce fourneau ainsi disposé: on emploie douze heures pour chaque fusion. La mine étant fondue, par le vent des soufflets qui poussent le feu, le zinc qui est fondu avec le plomb, se résout en fleurs ou en vapeurs, dont une partie considérable s'attache aux deux murs du fourneau, de la grosseur d'une plume à écrire, qui a la figure d'un limon très-fin, fort dur, & qui a une consistance semblable à celle que produit une demi-vitrification, l'accroissement qui se fait à chaque fonte, & qui s'attache sur le premier, diminue enfin la capacité requise du fourneau, si l'on n'avoit soin d'ouvrir le fourneau dans le tems convenable, & de l'enlever.

A la partie antérieure du fourneau, qui est faite, comme nous l'avons dit, de lames de pierre, il s'attache, outre la matière dont nous venons de parler, une autre substance qui est comme du métal ou du plomb fondu, entremêlée cependant de parties à demi brûlées & presque réduites en cendres. Sur la fin de l'opération, on écarte les charbons ardens qui sont au bas de ces lames de pierres, on y met du charbon pilé non allumé, & alors on les frappe à petits coups de marteaux; & par ce moyen le zinc qui avoit été attaché jusque-là à ces lames, découle du reste de la substance à demi brûlée, à laquelle il étoit attaché comme dans des rayons de miel. Il a alors la forme de l'étain fondu,

ardent tendant & brillant, & répandant une flamme blanche & luisante; & même il s'embrasoieroit entièrement en peu de tems, & se changeroit promptement en une cendre légère & blanchâtre, s'il n'étoit reçu & éteint dans la poussière de charbon; mais aussitôt qu'il s'est plongé dans cette poudre, il s'éteint; & prend la forme métallique. On l'ôte de là après qu'il est refroidi, & on le separe des charbons. On le fond de nouveau à une douce chaleur comme l'étain, & on en fait de petites masses ou de petits gâteaux.

Le produit de cette matière varie beaucoup, de sorte que quelquefois on ne trouve rien du tout, soit parce que le feu a été trop violent, soit parce que le vent des soufflets a été trop fort.

Au reste cette partie qui s'attache au mur de brique du fourneau, & que l'on enlève de tems en tems, forme la cadmie, qui étant fondue avec le cuivre, fait le lèton ordinaire; mais avant que de s'en servir pour cette opération, on la laisse exposée long-tems à l'air avec les scories & les balayures. L'air la pénètre, il la raréfie un peu; sa consistance devient moindre. Alors elle est propre pour donner la couleur jaune au cuivre. Cette substance est appelée par M. Stahl *cadmie des fournaïses*, & avec raison; car, quoiqu'elle diffère par son origine de la rathie, qui est la cadmie des fournaïses d'Agricola, elle n'en paroît pas cependant fort différente par sa nature & par ses effets; car l'une & l'autre donne la couleur jaune au cuivre.

On trouve le plomb fondu au fond de la fournaïse. Les ouvriers croient qu'il ne retient rien du tout de cette matière, étant persuadés que tout le zinc est brûlé & élevé dans l'air par le feu qui accompagne encore le plomb qui est au fond du fourneau.

Le zinc est une substance métallique & cependant sulfureuse & entièrement volatile. M. Homberg a observé que ce corps fondu dans un creuset répand beaucoup de fumée. Mais si on l'agit avec une baguette de fer, il s'embrase & répand une fumée blanche, brillante, telle que celle qui vient du mélange du nitre & du soufre: au même instant toute la capacité du creuset est remplie de filamens blancs très-minces & très-légers, & semblables à du coton ou à de la toille d'araignée: on les ramasse, & en retirant les agitations, & ramassant ces fils chaque fois, presque toute la substance du zinc se change en ces fleurs filamenteuses. C'est de ces fleurs que M. Homberg a tiré une huile inflammable très subtile.

Les fleurs blanches de zinc prises intérieurement sont sudorifiques; elles purgent quelquefois par haut & par bas, depuis quatre grains, jusqu'à douze. Mais quand on les emploie extérieurement, elles ne diffèrent pas du pompholyx, ou du *sibit album* des boutiques. Elles dessèchent puissamment, elles resserrent sans douleur, & consolident. Paul Barbettes les vante comme un remède éprouvé dans l'ophthalmie, qui vient d'une lympe salée & acre: il les dissout dans de l'eau-rose. François Deckers les recommande dans les crevasses qui viennent au bout des mamelles. Emmanuel König les vante pour les exulcérations qui surviennent aux malades qui sont restés long-tems au lit. On en saupoudre les plaies, & on en met dans un linge que l'on y applique. Elles sont bonnes pour sécher les ulcères humides.

On fait un très-beau lèton ou clinquant, en fondant le cuivre & le zinc ensemble. Cette composition a la couleur de l'or, & on l'appelle *metal de Prince*, à cause d'un Prince Anglois nommé Robert, que l'on en croit l'inventeur.

Voici comment il se fait.

Prenez *enivre*, quatre onces.

Faites fondre dans un creuset; & lorsqu'il est fondu,

Ajoutez du zinc, une demi-once.

Faites-les fondre ensemble.

Cette masse métallique étant refroidie, a une très-belle couleur d'or & elle est ductile.

Les Potiers d'étain s'en servent pour blanchir & purifier l'étain, de même que les Ouvriers en or se servent du plomb pour purifier l'or & l'argent. C'est pourquoi ils mêlent une livre de zinc, par exemple, sur six cens livres d'étain, lorsqu'ils le fondent. GORROV.

ZINDULUS, poisson de rivière fort estimé pour sa fermeté & sa délicatesse.

ZINETUS, espèce de marcastite assez semblable au cuivre. PARACELSE, *Archid. Lib. III.*

ZINGAR, *verd-de-gris* ou *fleurs de enivre*. RULAND.

ZINGI, *fructus stellatus sive Anisum Indicum*, J. B. 1. 386. Raii Hist. 2. 1835. *Anisum Indicum*, Offic. *Anisum stellatum*, sive *Sinense* & *Philippense*, Cod. Med. 10. *Anisum Indicum stellatum*, Ger. Emac. 1035. *Anisum peregrinum*, C. B. P. 159. *Anisum exoticum* Philippi-narium insularum, Park. Theat. 1569. *Faniculum sinense*, Redi Exp. Nat. 172. *Cardamomum Sibericose Patavinorum*, Hort. Bedan. *Eunonyma ad Philippinarum insularum*, *Anisum spirans*, *nuculas in capsulis stelliformiter congestis, proferens*, Pluk. Almag. 14. *Anis des Indes*.

On nous apporte des Indes orientales l'amande de ce fruit; elle est bonne pour la colique.

ZINGIBER, Offic. *Zingiber*, *zimiber*, C. Comm. Pl. Usin. 92. *Zimiber*, Ger. 54. Emac. 61. *Zingiber*, C. B. P. 35. Theat. 651. Raii Hist. 2. 1314. J. B. 2. 743. *Zingiber orientale*, Park. Theat. 1613. *Zingiber indigenis*, *Gingibil femina*, Pison. Mant. Arom. 187. *br. latifolia, tuberosa*, *Zingiber dista, flore albo*, Hist. Oxon. 2. 350. *Mangaratia*, Pison. 227. *Chili India orientalis seu Zingiber femina*, Hern. 169. *Ischi*, Com. Flor. Mal. 148. *Ischi*, vel *Ischi-kua*, H. M. p. 11. 23. *Le Gingembre*.

C'est une racine jaunâtre, blanche, ronde, un peu plate, noueuse, branchue, aromatique, & d'un goût fort chaud; il y en a de deux sortes, du blanc & du noir. Le blanc est le meilleur, c'est la racine seulement desséchée & nettoyée. Le noir est la même racine, pelée; sa couleur est plus obscure, sa surface plus inégale, & l'on en fait moins usage en Médecine. Morison & Herman, regardent le gingembre comme une espèce d'iris. D'autres comme Pison & Hernandès, pensent que c'est un roseau, & une canne, & à en juger par la figure de la feuille que j'ai vue, les derniers semblent avoir raison. Le gingembre nous vient actuellement de la Jamaïque & des Îles Cannibales; il y en a pourtant aux Indes orientales & occidentales.

Le gingembre entre dans les remèdes & les alimens, il échauffe, fortifie l'estomac, chasse les vents, aide la digestion, prévient la colique, & ranime les intestins. Il nous en vient en sirop, qui est beaucoup plus énergique, que celui que nous avons en substance. MILLER, Bot. Off.

Le gingembre appelé par les Grecs *ζίζανιον*, de *Zenge-bil*, terme Indien, a conservé ce nom parmi les Botanistes. Caspard Bauhin, dit dans la description qu'il en fait, que sa racine s'enfonce en terre de trois ou quatre palmes, ainsi que celle du jonc, qu'elle est irrégulière, un peu plate, divisée par des nœuds en un grand nombre de branches latérales, qui partent en tout sens, qui ont un pouce & demi de long, & même davantage, un pouce ou moins de grosseur, qui sont blanchâtres, d'un brun léger à l'extérieur; blanches au-dedans, d'une substance tendre, friable, traversées

de veines longitudinales, d'un goût semblable à celui du poivre, chaud, acrimonieux, & d'une odeur aromatique. Lorsque le *gingembre* est verd, Acosta nous assure qu'il est brûlant; mais qu'il perd de sa force en séchant, & que plus les lieux où il croît sont humides, moins il a d'acrimonie. Nous lisons dans Gaspar que sa feuille ressemble à celle de l'*Piris aquatica*, ou du *gladiolus*, & non à celle du junc; mais Acosta lui donne celle de la larme de Job. Lindschoten & Ruellius, soutiennent avec d'autres, que sa feuille ressemble à celle du junc; ce qui paroît d'autant plus vraisemblable, que c'est l'ani de Lobel, & de Bodeus à Stapel, qui ont vu la plante verte. Marcgrave & Hernandez n'ont donc pas été fort exacts dans leur description, puisqu'il la font ressembler à celle de l'*iris* ou du *Gladiolus*. Sa tige n'est pas bien forte; elle s'élève à la hauteur d'un pié ou d'un pié & demi, & porte une petite tête, qui revient assez à celle du strachan. HERNAND.

Il y a deux sortes de *gingembre*, le mâle & la femelle. Nous avons décrit le dernier. Quant au mâle que les Mexicains appellent *anchos*, il a des feuilles qui s'élèvent jusqu'à trois piés de haut, plus rudes, & plus épaisses que celles du *gingembre* femelle, dont on les distingue, par une nervure droite & longitudinale; elles croissent aux deux côtés de la tige, sans pédicules; elles sont séparées par le bas, mais pressées en plus grand nombre vers le haut. Sa racine est plus large & plus compacte, son goût qui est mêlé d'une espèce d'amertume est aussi plus acre. HERNAND.

Ses racines sont de différens poids, & de différentes grosseurs, mais toutes unies, rubéuses, & répandues sur la surface de la terre, comme celles du jeune roseau.

Il croît dans toutes les parties des Indes orientales; on le multiplie par le moyen de sa racine ou de sa semence; il faut le cultiver, car celui qui vient de lui-même ne vaut rien. Il ne paroît point être originaire de l'Amérique. Il paroît avoir passé des Indes orientales, ou des Isles Philippines, dans le Brésil, ou dans la Nouvelle-Espagne. Celui du Malabar est le plus estimé; les habitants de ce pays, choisissent une racine qui ait une ou deux jointures; ils font une fosse dans un terrain gras, bien fumé & bien labouré; ils enfoncent la racine dans cette fosse; la couvrent & l'arrosent sur le champ plus ou moins, selon que le terrain est plus ou moins sec; l'année suivante ils la retirent, & ils la regardent comme du *gingembre*. La récolte s'en fait ordinairement au commencement de Janvier, lorsque ses feuilles sont fanées. Aussi-tôt que ses racines commencent à sécher, ils les enfoncent de limon, de peur qu'ayant perdu leur humidité naturelle, les tiges ne s'y mettent, & ne les endommagent. Lindschoten dit qu'ils font de grands amas de racines, qu'ils couvrent ces amas de terre de Potiers, & qu'ils les garantissent soigneusement de toutes les injures de l'air & des vents, qu'ils n'ont d'autre méthode de conserver les racines récentes, & de les garantir de la piquure des vers. Les Epiciers vendent des racines blanches & rouges; mais il n'y a aucune différence entre elles, si ce n'est qu'on a peint les unes d'ocre, & blanchi les autres avec de la chaux, pour en écarter les tignes.

Pour conserver les racines du *gingembre*, on commence par enlever l'écorce; on les met ensuite dans de la saumure ou du vinaigre, ou on les laisse macérer pendant une heure ou deux. Au sortir de-là on les expose au soleil pendant une heure ou deux; on les couvre, on met dessus des draps, & on les laisse sous ces draps, jusqu'à ce que leur humidité soit évaporée. Si elles doivent être transportées dans des lieux fort éloignés, on les enferme dans des boîtes, on les arrose, on les couvre de terre pendant la nuit, & on les laisse à dé-

couvert pendant le jour. Cela fait, on les assaisonne, non-seulement avec du sucre, mais avec de la saumure & du vinaigre; alors le goût qu'elles ont n'est pas fort chaud, elles ne laissent dans la bouche aucun filament désagréable. Si on les a trop travaillées, trop lavées ou trop nettoyées, elles perdent toute leur chaleur, & même une partie de leur acrimonie aromatique.

Le *gingembre* verd assaisonné avec du sucre, & qu'on nous apporte des Indes orientales, est bon pour les personnes âgées, pour celles qui sont d'un tempérament froid & phlegmatique; ou qui ont les pomons embarrassés de phlegmes visqueux; mais il faut pour cet effet qu'il soit récent.

Les Indiens font entrer les feuilles du *gingembre*, dans leurs bouillons, leurs salades, & dans d'autres mets; ils en coupent les racines vertes par petits morceaux, ajoutent d'autres herbes, assaisonnent le tout avec de l'huile & du vinaigre, & le mangent en salade. Le *gingembre* récemment cueilli, est un excellent remède dans la colique, la passion colérique, la lenterie, la diarrhée longue causée par le froid, les flatulences, les tranchées, & autres maladies cruelles; Bontius nous assure en avoir fait l'expérience, tandis qu'il étoit aux Indes: Il en faut cependant user avec discrétion; il peut être pernicieux à ceux qui abondent en un sang chaud, soit qu'ils se portent bien, ou qu'ils soient malades. Car tous les *gingembres* allument le sang, & dilatent les orifices des vaisseaux. PRISON.

Le *gingembre* & le poivre sont deux ingrédients, dont on fait plus d'usage en ragoût qu'en médicament. C'est de toutes les épices celles qui ont le plus d'acrimonie, & qui sont les moins aromatiques. C. BAUME.

Galien prétend que les particules du *gingembre* sont moins déliées que celles du poivre, parce que sa chaleur, quoiqu'assez forte, dit-il, se fait sentir moins promptement, mais dure plus long-tems; d'où il conclut que sa substance est plus grossière, plus humide ou plus aqueuse. Il en est des médicaments, ainsi que des roseaux, ceux qui sont secs s'enflamment promptement, & durent peu; ceux au contraire qui sont humides, ou verds, ont de la peine à s'enflammer, mais durent plus long-tems.

Dioscoride dit que le *gingembre* relâche considérablement le ventre: mais il faut entendre ceci de ses racines tendres & récentes, qui contenant une grande quantité d'humidités, peuvent lubrifier & ouvrir les passages intérieurs, comme fait l'*iris*: mais lorsqu'elles sont vieilles, elles font au contraire dessiccatives, resserrent le ventre, & aident la digestion.

On ajoute quelquefois le *gingembre* aux cathartiques pour en augmenter la force, quoiqu'un de ces effets soit de corriger la malignité des drastiques les plus violents. Le *gingembre* nettoie l'estomac & les pomons, consume l'humidité superflue qui y est engorgée, & fortifie le cerveau & la mémoire; il est aussi bienfaisant dans l'assouplissement de la vue qui provient d'humidité. Il est aphrodisiaque, & dissipe les flatulences, de quelque manière qu'on le prenne, sec ou récent: il est bienfaisant à l'estomac, & il aide la digestion. On le fait entrer dans les antidotes.

ZINGIBER FUSCUM, C. B. *Zingiberis species, machinum dicta*, J. B.

Cette espèce diffère de la précédente, en ce qu'elle est moins dure, moins bonne, plus compacte, plus dure; moins fibreuse, d'une couleur cendrée, tirant sur le noir, plus acre au goût, & moins sujette à être piquée des tignes; elle est connue de nos Droguistes.

ZINGIBERIS AFFINIS CORTICE SQUAMATO, C. B. Zingiberis mechini rara varietas, J. B.

Cette racine ressemble au gingembre commun, ou au *mechinum* ; mais elle est plus belle, parsemée d'un grand nombre de nœuds, & presque genouillée comme le *Doronicum*. Son écorce ressemble à celle du gingembre. Elle a la couleur du limon ; elle est de la grosseur du pouce, sans fibres, pesante & solide. Si on la rompt, on la trouvera parsemée de veines blanches. Son goût est acrimonieux & aromatique : si elle n'est point corrompue, elle sera plus acre & plus dessiccative que le gingembre même. RAY, *Histoire des Plantes*.

Le gingembre est bon pour l'estomac, la poitrine & les autres viscères : il rend l'appétit, & résiste à la putréfaction & à la malignité des humeurs. DALS.

ZINGITES ou ZINGRITES ; nom d'une pierre fauleuse, de la couleur du verre, dont Albert le Grand fait mention, & à laquelle il attribue un grand nombre de propriétés imaginaires, comme de guérir le nyctalops, d'arrêter les hémorrhagies & de prévenir les aliénations d'esprit, si on la porte au cou en amulette.

ZENIAR, verd-de-gris. RULAND.

ZINIAT, ferment. RULAND.

ZINK. Voyez Zinchum.

ZINZALA, petite mouche, ou tigne.

ZINZIBER. Voy. Zingiber.

ZINZIFUR ou ZINGIFUR, cinabre. LINNAEUS.

ZINZILLA, feu volage.

Z I R

ZIRBALIS HERNIA, hernie causée par la chute de l'épiploon.

ZIRBUS, en Arabe, épiploon.

Z I Z

ZIZANION, *ἄζιδιον* ; le même que Lolium.

ZIZERIUM, les intestins des volatiles. APERIUS.

ZIZIBI ou ZIBEBE. Ruland se sert de ce mot, à ce que Castelli imagine, pour signifier des raisins séchés au soleil, ou peut-être des jujubes.

ZIZIPHA, jujubes

ZIZIPHUS, la plante qui porte la jujube.

Voici ses caractères :

Ses feuilles sont traversées d'une manière remarquable par trois filamens en nervures. Son calyce est d'une pièce divisée en cinq segments. Sa fleur est en rose, pentapétale, herbacée, petite, divisée, & presque sans pédicelle. Son fruit provient de l'ovaire situé au fond du calyce ; il est ovale, il ressemble à un olive ; sa pulpe couvre un noyau divisé en deux cellules, dans chacune desquelles il y a une amande oblongue ; le pédicule de la jujube est court.

Boerhaave en compte les deux espèces suivantes :

1. Ziziphus, Tourn. Inst. 627. Boerh. Ind. A. 2. 245.

Jujube, Offic. Jujube Arabum, sive Zeiziphus Dodonai, Ger. 1318. Emac. 1501. Jujube majores oblonge, C. B. Pin. 446. Ziziphus, sive Jujube major, Paët. Theat. 350. Rai Hist. 2. 1533. Ziziphus ruila, Juss. Dendr. 36. Le Jujubier.

Cette plante a plusieurs branches recourbées avec de petits rameaux blanchâtres, sur lesquels croissent des feuilles en ailes, terminées par une feuille ajoutée, elles ne sont pas directement opposées les unes aux autres ; elles sont petites, ovales, & très-délicatement découpées par les bords. Ses fleurs sont placées au sommet des petits rameaux, à l'origine des feuilles ; elles sont petites jaunâtres, à cinq feuilles ; elles font place à un fruit rouge, rondlet, de la figure d'une olive, doux, tant soit peu visqueux, & contenant un noyau dur, oblong, pointu par les deux bouts. Elle croît en Italie & en Espagne.

Les jujubes sont émollientes, pectorales & bienfaisantes dans les toux, les pleurésies, & les chûtes d'humeurs acres & chaudes sur les poumons ; elles éteignent l'ardeur & l'acreté des humeurs, & soulagent dans la gravelle. On n'en fait aujourd'hui presque aucun usage, & nos Herboristes n'en ont point. MILLER, Bot. Offic.

La plante qui porte la jujube fleurit en Mai & en Juin ; on recueille le fruit en Automne ; on coupe les petites branches auxquelles il est attaché ; on en fait des bouquets qu'on laisse exposés au soleil pendant plusieurs jours, & qu'on pend ensuite aux planchers des maisons ; d'autres les répandent sur des claies & les laissent sécher, jusqu'à ce que les jujubes soient ridées. Les Fruitiens en font un grand débit à Venise.

On ne sait si les anciens Grecs ont connu cet arbre. Jean Bauhin dit qu'il est fort porté à croire que le *Lotos* de Théophraste, & de l'*Osculatos* de Plin, sont la même chose que le *Lotos* d'Athènes, & que le *Lotos* d'Athènes n'est autre chose que la jujube.

Les serica de Galien, que la plupart des Commentateurs prennent pour la jujube, passent selon cet Auteur, pour contribuer fort peu, soit à la conservation de la santé, soit à la cure des maladies ; il n'y a, continue-t-il, que les femmes & les enfans, qui ne mettent aucunes bornes à leur appétit, qui en mangent ; ils nourrissent peu, & sont difficiles à digérer. Les derniers Auteurs Grecs & les Arabes, ont fait rentrer les jujubes dans la matière médicinale, & s'en sont servis en plusieurs occasions ; elles sont modérément chaudes & humides ; c'est pourquoi les juleps & les décoctions qu'on en fait, calment la chaleur des fièvres ardentes, & corrigent l'acrimonie du sang. Elles sont aussi bienfaisantes dans les maladies de poitrine & de poumon, les toux opiniâtres, l'apreté de la trachée-artère, & la difficulté de respirer. Elles produisent d'assez bons effets dans les maux de reins & de vessie, les ardeurs d'urine, & autres cas semblables. J. Bauhin & d'autres pensent que le sirop de jujubes peut être ordonné dans les pulmonies, soit que leurs causes soient froides ou chaudes ; mais ce n'est pas l'avis de Matthioli, & de plusieurs autres, qui ne le jugent convenable que dans les affections froides des poumons ; car il est doux, & modérément échauffant. La raison & l'expérience nous assurent, dit Gaspar Hoffman, que les jujubes rafraîchissent & corrigent les humeurs acrimonieuses & chaudes.

2. An ziziphus, que jujube Americana spinosa, l'arbre folié & facie fructu rotundo, parvo dulci, Cat. Hort. Beaumont ? Legumaria vulgè, H. A. 1. 141. Boerh. Ind. alt. Plant.

Les jujubes sont pectorales, apéritives & entrent dans

la composition des décoctions péthorales & néphrétiques : elles sont à comparer aux dattes & aux figues. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les espèces précédentes de jujubes ; Dale fait mention de la suivante.

Zizyphus, Offic. *Zizyphus Cappadocica*, Ger. 1306. Emac. 1491. *Zizyphus Cappadocica olea Bochemica*, J. B. 1. 27. *Olea sive jujubis folio molli incano*, C. B. P. 472. Rail Hist. 1576. *Oleaster Cappadociensis*, Park. Theat. 1441. *Elaeagnus Orientalis, angustifolia fructu parvo oliviformi subdulci*, Tourn. Cor. 54. *Jujube sauvage*.

C'est un arbre assez gros, de la hauteur du saule, selon Dalechamp, dont l'écorce est blanchâtre, fort ridée, & fort épaisse sur le tronc ; mais unie & mince sur les branches, & couverte d'une espèce de coton mou ; ses feuilles sont molles, assez dissimilables de celles de l'arbre précédent, mais revenant beaucoup à celles du saule, ou plutôt de l'olivier des Jardins, tantôt rangées alternativement, d'un pouce & demi de long, d'un pouce de large ou un peu moins, blanchâtres partout, surtout vers leur parties inférieures, couvertes d'un duvet court & mou, assez obtuses, & fixées sur un pédicule court. Les fleurs naissent entre les feuilles ; elles sont de couleur d'argent divisées en six segments pointus, odoriférantes, ou plutôt, comme dit Clusius, d'une odeur forte, qui, sans être désagréable, ne laisse pas de porter à la tête. Ses baies sont oblongues, ressemblent à de petites olives, ou aux jujubes, sont blanches, fongueuses, couvertes d'une pulpe douce, & ont un apex semblable à une épingle ; la pulpe couvre un tuyau, qui contient une amande dure & cannelée.

On trouve cet arbre dans la Syrie, dans l'Éthiopie, & sur le Mont Liban, selon Rauwolfius. Matthioli dit qu'il croît de lui-même dans les bois de Bohême, & qu'on le plante dans les haies, avec le rhamnus & le vitex, aux environs de Cadix, dans le Royaume de Grenade, en Espagne.

Il fleurit au commencement de l'Été, & son fruit est mûren Automne.

Je ne doute point, dit J. Bauhin d'après Dalechamp, qu'on ne distillât de ses fleurs une eau, & qu'on n'en tirât une huile, d'une odeur délicieuse ; du reste on n'attribue à cette plante aucune propriété médicinale. Ray, *Hist. Plant.* p. 1576.

Z M I

ZMILACÈS, espèce de pierre précieuse qu'on trouve dans l'Euphrate à ce que dit Pline. *Lib. XXXVII. cap. 10.*

Z O A

ZOARCHIA, ou XOARCHIA, nom d'un antidote, dont on trouve la description dans N. Myresse. *Sect. I. cap. 241.*

Z O E

ZOEPILOS, nom pompeux d'une préparation d'antimoine, inventée par Quercetan, & décrite par Schroder, *Lib. III. cap. 17.*

Z O N

ZONA, *ses volage*.

ZONITIS, espèce de cadmie qu'on trouve dans les fourneaux, en forme de zone ou de ceinture.

Z O O

ZOOMINERALIA, substances qui ont la forme d'un animal, & de la nature d'un minéral, comme les perles & tous les Testacées.

ZOOPHTHALMOS, nom de l'*acizoon*.

ZOOHYTON, substance qui tient de la nature du minéral & de l'animal, *zoophyte*.

ZOOTOME, *anatomie des animaux*.

Z O P

ZOPISSA, c'est ainsi que quelques-uns appellent de la poix & de la résine détachée des vaisseaux : d'autres se servent du mot *apochima*. On attribue à cette poix & à cette résine une qualité dissolvante ; car elles ont macéré pendant long-temps dans l'eau de mer ; d'autres entendent par *zopissa* la résine du pin. Dioscorides, *Lib. I. cap. 98.*

ZOPYRI ANTIDOTUS, nom d'un antidote décrit par Scribonius Largus, N°. 169. Celse, *Lib. V. cap. 23.* fait mention d'un autre antidote, qu'il décrit, & qu'il dit avoir été communiqué par Zopyre au Roi Ptolémée.

Z O R

ZORABA, *virriol*. RULAND.

ZORONISIOS, nom d'une pierre précieuse, qui se trouve, à ce qu'on dit, dans l'Indus.

Z O S

ZOSINIS ILLICIO, onguent que Paul Æginete recommande contre les tremblements, *Lib. VIII. cap. 19.*

ZOSTER synonyme à *zema*.

Z O T

ZOTICUS, nom qu'Harteman donne à une espèce de mercure doux.

Z U B

ZUB ou ZUBD, *beurre cru*. RULAND.

Z U C

ZUCCAIA. Voyez *Zatanea*.

ZUCCARUM, *sucrer*.

ZUCCHA, *gourde*. Ray, *Hist. Plant.*

Z U I

ZUITTER, ou ZITTER, *Marcaffite*. RULAND.

Z U L

ZULAPIUM, *julepe*.

Z Y G

ZYGANA, nom d'un poisson dont la tête est monstrueuse, & que décrit Aldrovandus.

ZYGIS, espèce de serpolet. Ray, *Hist. Plant.*

ZYGOMA, ou *Os jugale*, nom d'un os de la mâchoire supérieure. Voyez *Caput*.

ZYGOMATICUS MUSCULUS, le *zygomatique* muscle de la levre, qui part charnu de l'os planum, aux environs de son union avec la longue apophyse de l'os des tempes, & s'insère aux environs de l'angle de la levre. Son usage & celui de son antagoniste, est de pousser la levre en haut.

ZYMAR, ZYNAR, ou ZINSER, *verd de gris.*

ZYME, Ζύμη, *ferment, levain.*

ZYMOMA, Ζύμμα, *ferment, ou liqueur fermentante.*

ZYMOSIS, Ζύμωσις, *fermentation*; ce mot signifie

encore dans Hippocrate, *Epid. Lib. IV.* une tumeur œdémateuse, ou flarulente au foie.

ZYTHOGALA, boisson faite avec la petite biere.

ZYTHOS, Ζύθος, *biere.* Dioscorida, *Lib. II. cap.*

Fin du sixieme Volume.

EXPLICATION

Des Planches contenues dans ce sixieme Volume.

PLANCHE PREMIERE.

Figure premiere.

LE dessous de la feuille de l'*asa-fatida* ; cette figure est tirée de Kempfer.

Fig. 2. le dessus de la même feuille.

Fig. 3. les semences de la même plante.

Fig. 4. 5. & 6. les racines de l'*asa-fatida*.

Fig. 7. Medaille d'Alexandre, fils d'Ammon. Le revers est le *Sylphium* de Cyrene, en témoignage de l'oracle de cette contrée qui le déclara fils d'Ammon.

Fig. 8. autre Medaille ou d'Ammon ou de Battus. On voit au revers comme dans la précédente le *Sylphium*, avec les lettres X, Y, c'est-à-dire, *Cyrene*.

Fig. 9. l'*asa-fatida*, dans tout son entier & tel qu'on le trouve dans un ancien manuscrit de Dioscoride, qui est actuellement à Vienne dans la Bibliothèque impériale.

PLANCHE II.

Tirée d'HEISTER.

Fig. 1. aiguille triangulaire de l'invention de M. Petit, pour faire une contre-ouverture dans les plaies ou les ulcères.

Fig. 2. autre aiguille courbe de l'invention d'Heister, dont on peut user dans quelques plaies ou ulcères auxquelles la précédente n'est point si propre.

Fig. 3. représente une plaie dont les lèvres sont réunies par une emplâtre agglutinative.

Fig. 4. représente une plaie à laquelle on a appliqué deux emplâtres agglutinatives avec des dentelures.

Fig. 5. plaie de même nature, à laquelle on a appliqué deux emplâtres agglutinatives sans dentelures.

Fig. 6. deux plaies qui se croisent, A. A. A. A. unies par deux emplâtres, B. B. B. B. posées en croix.

Fig. 7. A. A. plaie à laquelle on a appliqué une emplâtre agglutinative avec deux ouvertures B. B. dans le milieu.

Fig. 8. plaie fermée au moyen de deux emplâtres à chacune desquelles sont attachés des fils que l'on assure par des nœuds coulans a. a. a.

Fig. 9. la même plaie avec des emplâtres de même espèce, munies de crochets a. a. a. a. a. au lieu de fils, par le moyen desquels, avec le secours des-fils qui y sont attachés, ou réunis les lèvres de la plaie.

Fig. 10. représente de quelle manière, par le moyen de petits trous b. b. b. b. b. qui tiennent lieu des crochets de la figure précédente, on peut former & assurer ces sortes d'emplâtres, suivant la méthode de quelques Anciens.

Fig. 11. plaie transversale A. A. formée par une suture à double nœud B. B.

Fig. 12. représente de quelle manière une plaie cruciale doit être cousue, & les lèvres réunies en tirant les fils A. B. C. D.

Fig. 13. représente la manière de faire les sutures dans la plaie triangulaire A. B. C.

Fig. 14. représente la manière dont on doit former une plaie à deux angles avec une suture nouée, d'abord aux angles A. A, & ensuite, s'il est nécessaire de chaque côté aux points B. B.

Fig. 15. grosse aiguille courbe avec un double fil pour faire la suture emplumée.

A. l'aiguille.

B. le fil en double.

C. le bout du fil.

Fig. 16. grande plaie transversale A. A. formée par une suture B. B. B. à triple nœud.

Fig. 17. D. D. la même plaie, qui outre les fils de la figure 16, est encore munie de petits bourlets de soie cylindriques enduits de cire ou d'une emplâtre A. A. & B. B. les fils sont arrêtés vers la partie supérieure de la plaie par des nœuds coulans C. C. C, tandis que le bourlet qui est posé sur la levre inférieure est placé entre les extrémités des fils E, E, E, cette figure représente la méthode dont se sert Falst pour faire la suture emplumée.

A. A. la plaie.

B. B. le bourlet supérieur.

C. C. le bourlet inférieur.

D. D. D. le nœud qui retient le bourlet supérieur.

E. E. E. les nœuds coulans qui assurent le bourlet inférieur.

Fig. 19. représente la suture de Celse, dans laquelle il se sert de deux aiguilles pour coudre les plaies du bas-ventre. Il enseigne la méthode de la faire dans le seizième Chapitre de son septième Livre. On l'appelle communément la *Gastrographie* de Celse ; mais on ne s'en sert plus depuis que l'on a inventé des sutures plus commodes.

A. A. représente le commencement de la suture.

B. son extrémité, où elle est assurée par un nœud.

Fig. 20. la suture de Glover pour former les plaies des intestins.

A. A. l'intestin.

B. B. la plaie.

C. le commencement de la suture avec une partie du fil.

D. l'extrémité de la suture assurée par un nœud.

N. B. le nœud n'est point représenté dans la figure.

Fig. 21. & 22. la suture pour le bec-de-lievre, qui se fait avec deux ou trois aiguilles.

A. A. la plaie.

B. B. B. aiguilles passées à travers les levres de la plaie.
C. C. C. le fil roulé autour de l'aiguille.

P L A N C H E I I I.

Figure 1.

Manière dont Meekren dissipe les ganglions. Elle consiste à frapper avec le poing sur la tumeur A.

Fig. 2. A. A. aiguille foible, droite & petite, dont la pointe est plate. On s'en sert pour la suture des tendons de la main.

B. B. un fil double, fort, ciré, à l'extrémité C duquel il y a un nœud, qui arrête un morceau de cuir carré.

Fig. 3. A & B. deux morceaux de cuir percés au milieu, dont on se sert dans la suture du tendon d'Achille, comme on voit en E, E, fig. 7.

Fig. 4. On voit dans cette figure trois manières différentes de faire les sutures des tendons. aa, aa, aa, les endroits où les tendons extérieurs des doigts sont coupés sur le dos de la main.

A, la manière d'arrêter le nœud du double fil, à l'aide d'un morceau carré de cuir appliqué sur la partie supérieure du tendon.

B, la manière d'arrêter le fil par un nœud coulant sur une petite compresse ronde appliquée à l'autre partie du tendon.

C, le nœud du fil arrêté à l'extrémité du tendon coupé, sur une compresse ronde, au lieu d'un morceau carré de cuir.

D, les autres extrémités du fil fixées à l'autre extrémité du tendon par le moyen d'un nœud coulant, fait sur une petite compresse, comme dans le cas précédent.

E, la manière de faire la suture de ces tendons, selon Nuck. Elle consiste à percer en deux endroits différents bb, la partie supérieure du tendon, avec deux petites aiguilles, enfilées d'un fil. Le fil est arrêté par un petit morceau de cuir ou par une compresse ronde appliquée comme on voit en E; après quoi l'on perce avec les mêmes aiguilles la partie inférieure du tendon, en deux différents endroits; on fait passer le fil par ces ouvertures; & on le fixe par un nœud sur un morceau de peau ou sur une compresse.

Fig. 5. éclipse de bois foible ou du plus fort carton, dont on se sert dans la suture des tendons du dos de la main: cette éclipse appliquée dans la paume de la main, tient les doigts dans l'extension nécessaire pour la réunion des tendons.

Fig. 6. petite aiguille de Garengot pour la suture des tendons. Les Modernes la préfèrent à l'aiguille droite, parce qu'on la manie plus commodément & qu'on la fait passer plus facilement à travers le tendon. Les bords de sa pointe ne sont pas tranchants, comme ils le sont communément dans les autres aiguilles courbes, qu'on peut voir *Planche XXII*. Car si ses bords étoient tranchants, ils pourroient blesser les fibres transversales du tendon. Garengot pense qu'on pourroit pratiquer sur la partie concave de cette aiguille une éminence tranchante; mais Heister prétend que cette éminence seroit mieux placée sur la convexité. Cette aiguille n'est pas percée de côté, comme le sont communément les aiguilles; mais son ouverture répond à sa concavité ou à sa convexité, pour l'extramission plus facile du fil. Cette petite aiguille est pour les petits tendons, tels que ceux de la main. On la prendra de la même configuration, mais d'une force proportionnée à celle des tendons, lorsque ces tendons seront plus considérables, comme dans la suture du tendon d'Achille. Voyez la figure 9.

Fig. 7. Manière de faire la réunion du tendon d'Achille

par la suture. Cette figure est tirée de la dissection de Kifner, de *Tendinum lesionibus*.

A. le bas du gras de la jambe.

B. le talon dont le tendon est divisé.

C. le lien de la blessure ou de la division du tendon.

D. le nœud fait avec un fil double, avec un morceau de cuir par-dessous.

E. le même fil fixé en G G sur un autre morceau carré de cuir, par le moyen d'un nœud coulant. La plupart des Chirurgiens aiment mieux percer d'abord la partie supérieure du tendon, & faire le nœud coulant sur la partie inférieure.

Fig. 8. Aiguille droite, large & forte, avec une pointe plate, recommandée par quelques Auteurs dans la suture du tendon d'Achille, & du tendon des extenseurs du tibia.

B. B. le fil doublé, ciré & noué en c, à son extrémité.

Fig. 9. grande aiguille courbe, semblable à celle de la figure 6. pour la suture du tendon d'Achille.

Fig. 10. la manière de faire la suture du tendon d'Achille, avec deux aiguilles, selon Cowper.

A. B. les deux extrémités du tendon divisé.

C. D. les deux aiguilles droites avec leurs fils.

a. b. l'incision des tégumens, faite pour opérer plus librement sur les extrémités du tendon.

Fig. 11. espèce de bottine de cuir ou de toile forte, qu'on serre sur la jambe nue par le moyen du lacer B & des œillets A.

On fait porter ces bottines à ceux qui ont des varices ou des enflures ordonnées aux jambes, surtout lorsqu'elles sont récentes.

Fig. 12. Paire de ciseaux très-forts, pour l'extirpation d'une partie de l'ongle du gros orteil, lorsqu'ils rentrent dans la chair: on leur fait la pointe A obtuse, afin qu'on puisse l'appliquer sur la chair sans blesser.

B. B. les branches: on fait trancher ces ciseaux en serrant les branches avec la main. Ils s'ouvrent derechef d'eux-mêmes, si la compression des branches cesse, & cela par le moyen d'un ressort placé en c entre ces branches.

Fig. 13. Paire de ciseaux décrite & recommandée par Garengot pour le même usage.

A. A. les lames concaves, pointues & tranchantes.

B. B. les branches: elles font agir les lames, si elles sont comprimées; & elles les écartent, par le moyen du ressort qui leur est appliqué en c, si la compression cesse.

Fig. 14. Les bottes de Paré, ouvertes, pour les enfants qui ont les pieds trop tournés, soit en-dedans, soit en-dehors.

Fig. 15. Les mêmes bottines fermées avec trois petits crochets.

Fig. 16. Machine pour réduire dans leur état naturel les jambes tortues. Hildanus en propose l'usage, *Cent. VI. Obs. 89. & 90.*

A. A. les câts faits de cuivre fort, ou de plaques de fer ou de cuivre; ces plaques doivent être proportionnées à la grandeur de la jambe, & s'appliquer avec beaucoup d'exactitude.

B. B. morceau de cuir doux & flexible, qui sert à réunir les deux côtés de cette espèce de bottine.

C. C. deux ligatures par lesquelles on tiendra la bottine serrée sur la jambe de l'enfant.

Fig. 17. la bottine précédente appliquée sur une jambe. On a employé les mêmes lettres dans cette figure.

pour désigner les mêmes parties que dans la précédente. Il n'y a de différence, sinon que dans celle-ci on voit l'intérieur de la bottine ; au lieu que dans celle-là on voit l'extérieur.

PLANCHE IV.

Voyez l'Article *Vena*, &c

PLANCHE V.

Voyez *Arteria*.

Des Transfusions Philosophiques.

Fig. 1. Les troncs de la veine-cave, avec leurs branches, disséqués dans un corps adulte.

A.A. l'orifice de la veine-cave, comme elle paroît lorsqu'elle est séparée de l'oreille droite du cœur.

a. l'orifice de la veine coronaire du cœur.

B.A. le tronc supérieur ou descendant de la veine-cave.

C.C. le tronc inférieur ou ascendant, ainsi nommés du mouvement du sang dans ces troncs, qui est contraire à leur position.

D.D. les veines sous-clavières.

†, la partie de la veine sous-clavière gauche, qui reçoit le canal thoracique.

b. la veine azygos, dont les branches aboutissent aux côtes, &c.

c. les veines supérieures intercostales.

d.d. les veines mammaires internes.

E.E. les branches iliaques droites & gauches.

F.F. les veines jugulaires internes.

G.G. les jugulaires externes.

H.H. les veines qui ramènent le sang de la mâchoire inférieure & de ses muscles.

I.I. les troncs des jugulaires internes, coupés à la base du cerveau.

f. les veines du thym & du médiastin.

g.g. les veines des glandes thyroïdales.

h. la veine sacrée.

i. la branche iliaque interne.

k. l'externe.

K.K. les veines occipitales.

L. la veine droite axillaire.

M. la céphalique.

N. la basilique.

O. la veine médiane.

P. le tronc des veines du foie.

Q. la veine phrénique du côté gauche.

R. la veine phrénique droite.

r. grande veine de la glande rénale gauche & des parties adjacentes.

S. la veine émulgente gauche.

T. la veine émulgente droite, qui est dans ce sujet beaucoup plus basse que la gauche contre l'ordinaire.

u.u. les deux veines spermatisques.

X.X. deux branches qui communiquent du tronc ascendant de la veine-cave à la veine azygos, par le moyen desquelles le vent passe dans le tronc descendant de la cave, lorsqu'on souffle dans l'ascendante aux points A.P.C. quoique le tronc aux points A.P. & G. soit fortement attaché au chalumneau.

* branche non-commune entre le tronc le plus bas de la veine-cave, & la veine émulgente gauche.

Y. veine qui ramène le sang des muscles du bas-ventre à la branche iliaque externe.

Z. la veine épigastrique du côté droit.

ll. la veine saphène.

m. la veine crurale.

Fig. 2. Les troncs de la veine-porte disséqués & développés.

A.A.A. les branches de la veine-porte séparées du foie.

a. la veine ombilicale.

B. la branche splénique.

C.C. les branches mésentériques continuées depuis les intestins.

b. le tronc de la veine pancréatique, qui reçoit les bronches qui viennent du duodénum.

c. la veine gastrique coronaire droite supérieure.

D. la veine coronaire supérieure de l'estomac du côté gauche.

E. la veine coronaire inférieure de l'estomac du côté droit, &c

F. la même veine coronaire du côté gauche, hors de leur situation naturelle. Les deux dernières sont une continuation de celles-là.

1. la veine épiploïque supérieure droite, &c

2. la gauche, avec

3. la médiane.

G. la veine appelée *Vas-breve*.

d. la veine du duodénum.

H. la veine hémorrhoidale qui vient du rectum & de l'anus ; elle se décharge dans ce sujet dans la branche mésentérique gauche. Mais dans d'autres sujets, (surtout en préparant ces veines,) j'ai trouvé que le tronc des veines hémorrhoidales aboutissoit au rameau splénique.

PLANCHE VI.

Instrumens dont se sert M. Foubert, Chirurgien de Paris, dans sa méthode de faire l'opération de la taille.

Fig. 1. le trocart avec sa cannule.

Fig. 2. la cannule séparée du trocart.

Fig. 3. le gorgéret formé de deux branches qui peuvent s'écarter pour servir de dilatoire.

Fig. 4. le bandage pour comprimer l'urethre.

Fig. 5. le couteau moufle.

Fig. 6. le lithotome.

Fig. 7. la cannule flexible.

Fig. 8. le gorgéret ouvert.

Fig. 9. & dernière ; autre lithotome imaginé depuis l'invention du premier, par M. Foubert, & dont on explique l'utilité particulière en parlant de cette opération à l'article *Vésica*.

PLANCHE VII.

Coupe latérale de l'hypogastre qui représente l'incision de la vessie dans l'opération de la taille, selon la méthode de M. Foubert.

PLANCHE VIII.

Voyez-en l'explication à l'art. *Vinum*.

PLANCHE IX.

Représentant différens muscles, pour la description desquels on peut consulter leurs articles particuliers.

1. les deux muscles quarrés d'Eustachi, sur l'occiput.

2. le trapeze du côté gauche, celui du côté droit étant retranché.

3. le splénus.

4. le sterno-mastoïdien.

5. le muscle de patience ou releveur propre de l'épaule.

6. rhomboïde.

7. articulation de la clavicule avec l'omoplate.
 8. le deltoïde.
 9. le petit rond.
 10. le grand rond.
 11. 11. le très-large du dos de chaque côté.
 12. le grand fessier.
 13. le moyen fessier.
 14. le petit fessier.
 15. le carré de la cuisse.
 16. le biceps de la cuisse.
 17. le demi-membraneux.

18. le membraneux suivant Lancisi.
 19. 19. le vaste externe.
 20. les jumeaux.
 21. le foléaire.
 22. le plantaire.

PLANCHE X.

Représente les différens os du crane, tant unis par le moyen des sutures, que séparés & vus à part. On en peut voir la description à l'article *Caput*.

Fin de l'explication des Planches contenues dans ce Volume.

AVERTISSEMENT SUR LA TABLE DES MATIERES.

LES Engagemens que j'ai contractés avec le Public, se trouvent remplis par la Table suivante, composée de maniere à rapprocher les objets dispersés dans toute l'étendue du Dictionnaire. Elle remplit en même tems l'idée qu'on pourroit s'être formé du Vocabulaire que j'avois promis dans l'Avertissement du premier Volume, puisque l'on trouvera le mot Latin à côté du François, seul avantage que l'on eût pu en retirer.

Il a paru depuis quelque tems des Planches Anatomiques de M. DUVERNEY, Chirurgien de Paris, Démonstrateur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, dont il n'a pas été possible de parler dans le courant du Dictionnaire, n'en ayant point encore eu connoissance; elles sont de grandeur humaine, gravées par M. GAUTIER, d'une façon nouvelle. Cet Ouvrage sera d'une grande utilité au Public; il ne prouve pas moins le profond sçavoir de l'Auteur, que l'habileté du Graveur. La Myologie est déjà complétte.

On donnera chaque Partie par Souscription.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans les six Volumes.

A.

- A**, ou **ALPHA**, col. 1. vol. I.
 Sa signification dans toute son étendue, *ibid.*
 Ses différens sens selon divers Auteurs, *ibid.* & *suiv.*
- ABADA**, animal d'Afrique très-dangereux, col. 2. vol. I.
 Sa description, *ibid.*
 Vertus qu'attribuent les Naturels du pays à une de ses cornes, col. 3.
- ABAREMO-TEMO**, arbre du Brésil, col. 3. vol. I.
 Sa description, *ibid.*
 Son usage, *ibid.*
- ABARIS**, Scythe qu'on croit avoir été verité dans la Medecine, col. 3. vol. II.
 Incertitude sur le tems où il a vécu, *ibid.*
 Fables qu'on en raconte, *ibid.*
- ABARNAHAS**, terme d'Alchymie, col. 4. vol. I.
 Ses significations chez les Alchimistes, *ibid.*
- ABAVI, ABAVO, ABAVUM**, arbre d'Ethiopie, col. 4. vol. I.
- ABBATTEMENT, FOIBLESSE**, *Adynamia*, col. 387. vol. I.
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
- ABBATTU, FOIBLE**, col. 387. *Adynamia*, vol. I.
- ABBREVIATION**, col. 4. vol. I. *Abbreviatio*.
 Ce que signifie ce mot en Alchymie, *ibid.*
- ABDELAVI**, plante Egyptienne, col. 4. vol. I.
 Comment est son fruit selon Ray, *ibid.*
- ABDUCTION**, écartement. Espece de fracture transverse à l'os, vers l'articulation, col. 36. vol. I.
 Sens de ce mot, dans Galien, *ibid.*
 — dans Corlius Aurelianus, *ibid.*
 — selon les Anatomistes, *ibid.*
 Elle porte encore les noms d'*Apagmas*, col. 222. vol. II. & d'*Apoclasma*, col. 260. vol. II.
- ABDUCTEUR**, nom de plusieurs muscles du corps humain, col. 36. vol. I. *Abductor*.
 Muscles à qui les Anatomistes ont donné ce nom par rapport à leur usage, *ibid.*
- ABELLE**, col. 252. Vol. II. *Apis*.
 Ses différens noms, *ibid.*
 Son sel est très-volatil & exalté, *ibid.*
 Son usage & vertu, *ibid.*
- Ce qu'elle fournit à la Medecine; *ibid.*
 Les Anciens appelloient aussi les abeilles *Bugones*, col. 1195. vol. II. *Bugones*.
 Pourquoy ils leur ont donné ce nom, *ibid.*
- ABELICEA**, grand arbre de Crete, col. 37. vol. II.
 Sentiment d'Honorius Bellus sur cet arbre, tiré de l'Histoire des Plantes par Ray, *ibid.*
 On lui a aussi donné le nom de *Santalus adulterina*, ou de *Pseudosantalum*, *ibid.* *Santalus adulterina*. *Pseudosantalum*.
- ABELMELUCH**, arbre des environs de la Mecque; espece de Ricin, col. 37. vol. II.
 Sa description par Alpin, *Hist. Nat.* col. 38.
- ABELMOSCH**, graine d'une plante Egyptienne, qui, selon Blancard, sent le musc, col. 38. vol. I.
 Usage qu'en font les Arabes, *ibid.*
 Sentiment de M. Ray à son sujet, *ibid.*
- ABHAL**, fruit de couleur rousse, très-connu dans tout l'Orient, col. 38. vol. I.
 Sa vertu, *ibid.*
- ABLUTION, LOTION**, col. 41. *Ablutio*, vol. I.
 Quelles sont les opérations de Pharmacie à qui on a donné ce nom, *ibid.*
- ABORTIF**, col. 311. vol. II. *Apocots*.
 Sa signification par Helyehius, *ibid.*
 Son sens dans Hippocrate, *ibid.*
- ABRABAX ou ABRAXAS**, terme magique, col. 104. vol. I.
 Ce qu'il signifie, *ibid.*
- ABRACADABRA**, terme cabalistique recommandé par Sirenus Samonicus contre la fièvre hémitritée, col. 104. vol. I.
 Maniere de l'écrire pour qu'il fasse son effet, *ibid.*
 Façon de s'en servir, *ibid.*
- ABRACALAN**; autre mot à qui l'on attribue chez les Juifs le même effet, *ibid.*
 Sentiment de saint Chrysostome & saint Augustin à ce sujet, *ibid.*
 Ce qu'en dit Selden, *ibid.*
- ABRAHAM**, Patriarche, que l'on dit avoir su la Medecine, & même l'avoir enseigné aux Egyptiens, col. 104. vol. I.
 Origine de cette tradition, *ibid.*
 Sa résurrection, *ibid.*
- ABRASAXAS**, terme magique, col. 104. vol. I.

Maniere de se servir de ce mot, & son utilité, *ibid.*

ABRICOTIER, col. 419. vol. II.

Ses différens noms Latins, *ibid.*

Sa description, col. 420.

Les especes de son fruit, *ibid.*

Son usage, *ibid.*

Vertus de son fruit, *ibid.*

On tire une huile de son amande, *ib.*

Ce fruit n'est pas bon à masager quand il est verd, *ibid.*

ABSCE'S; tumeur, suite d'inflammation tendante à suppuration, d'où les parties corrompues qui se séparent, dans l'état de maladies des parties saines, sont appellées *abscedentia*, col. 108. vol. I.

Abscessus.

Abscedentia.

Etymologie de ce mot, & comment les Auteurs modernes définissent ce qu'ils entendent par absces, *ibid.*

Sens du mot Grec *abscessus*, qu'on trouve dans Hippocrate, & que Celse a rendu par celui d'absces, *ibid.*

Autre sens dans le même Auteur, *ibid.*

Sens de ce mot dans Paul Eginete, *ibid.*

Définition la plus naturelle, qu'admettent ordinairement les Chirurgiens, *ibid.*

Doctrines d'Hippocrate & de Boerhaave sur la formation des absces, tant internes qu'externes, *ibid.*

Effets des résolutifs lorsque le pus est formé, & les dangers qu'il y a à les employer, *ibid.*

Indications à remplir dans ce cas, col. 109.

Différens médicamens propres à les remplir, & formules tirées de Boerhaave & autres, *ibid.*

Précautions & attentions qu'il faut avoir pour parvenir à une suppuration loisible, col. 110.

Topiques indiqués par Boerhaave & Heister pour amincir la peau, & rendre l'ouverture de l'absces moins douloureuse, col. 112.

Maniere de procéder à l'incision, *ibid.*

Ce que le Chirurgien doit observer en faisant l'incision, col. 118.

Suite du traitement après l'ouverture, *ibid.*

Signes d'une heureuse issue, col. 114.

— fâcheux, *ibid.*

Opinions de quelques Anciens & de plusieurs Modernes qui ont écrit sur la Chirurgie, au sujet des absces en général, *ibid.*

Signes d'un absces aux poudrons, col. 115.

Doctrines d'Aretée sur ces fortes d'absces, *ibid.*

— ceux du foie, 116.

— ceux de la rate, col. 117.

Ce qu'il faut faire quand il n'y a aucuns moyens d'empêcher l'ouverture d'un absces, col. 118.

Composition de Paul Eginete à cet effet, *ibid.*

Doctrines d'Oribase sur les absces aux reins & à la vessie, *ibid.*

— à l'utérus, col. 119.

Doctrines d'Aétius, Paul Eginete &

autres sur les absces en général; & formules de différentes compositions pour leur traitement, tirées des mêmes Auteurs, col. 120. & *suiv.*

Absces aux intestins, col. 123.

Son traitement par Aétius, col. 124.

Doctrines de Musgrave sur les absces gouteux aux intestins, col. 124. &

Suite de la doctrine de Paul Eginete sur les absces en général, *ibid.*

Sentiment d'Actuarius sur les absces, col. 129.

Remèdes vantés par Myrepsé pour les absces, *ibid.*

Sentiment de M. Sharp sur les manieres dont se terminent toutes sortes d'inflammations, col. 130.

Exemple rapporté par Wiseman sur les absces occasionnés par l'application de médicamens trop chauds, dans le tems qu'ils n'étoient pas indiqués, ou au commencement d'une inflammation, *ibid.*

Conseil de Wiseman dans les inflammations qui sont causées par la crise de la fièvre, *ibid.*

Signes de la formation du pus, selon Sharp, *ibid.*

Ce qu'il faut faire dans ce cas, selon Wiseman, col. 131.

Prognostics du même Auteur sur le danger des absces selon leur situation, 132.

Fait rapporté par le même Auteur, pour prouver que la nature, avec un peu d'aide, a opéré des miracles, *ibid.*

Topiques indiqués par le même Auteur, propres à exciter la suppuration, *ibid.*

Sentimens de Messieurs Sharp, Wiseman & Turner sur divers absces, & leurs différens tems, col. 133.

Conseils sur l'incision, par les mêmes Auteurs, & la suite du traitement, col. 134. & *suiv.*

Fait rapporté par Wiseman, pour prouver qu'il y a du danger à ne pas attacher un fil aux bourdonnets ou tentes que l'on introduit dans les plaies, col. 136.

Suite de l'appareil, *ibid.*

Différences des bandages selon les parties affectés, *ibid.*

Ce qu'il faut pratiquer lorsque le malade tombe en foiblesse, col. 137.

Ce qui doit déterminer la fréquence des pansemens, *ibid.*

Ce qu'il y a à remarquer dans les premiers pansemens, col. 138.

— pour faire venir la plaie à cicatrice, *ibid.*

Ce que l'on a à craindre des tentes insinuées dans les plaies, *ibid.*

Comment on remédie à une trop prompt régénération des chairs, col. 139.

Fait qui sert de preuve à la pratique ci-dessus indiquée, *ibid.*

Ce qu'on doit pratiquer quand les lèvres d'un ulcère sont calleuses, col. 140.

Ce qu'on doit considérer quand on juge à propos de se servir d'un caustique pour ouvrir un absces, *ibid.*

Quel est le caustique le plus puissant , col. 141.
Quelle largeur doit avoir un caustique , *ibid.*
Espace de tems où le caustique fait son effet , *ibid.*
Suite du traitement après l'application du caustique , *ibid.*
Des abscesses à la tête , *ibid.*
— an front , col. 142.
— aux paupieres , *ibid.*
Maniere de faire l'incision dans les abscesses vers le grand angle de l'œil , col. 143.
Abscesses au nez , col. 144.
Fait rapporté pour en désigner le traitement , *ibid.*
Abscesses à la mâchoire , *ibid.*
Pourquoi dans ce cas on doit plutôt employer le caustique , col. 145.
Exemple de ce traitement , *ibid.*
Abscesses aux oreilles , *ibid.* & *suiv.*
Faits rapportés où est exposé le traitement de ces fortes d'abscesses , col. 147. & *suiv.*
Abscesses au cou , col. 149.
— aux amygdales , *ibid.*
— aux aisselles , *ibid.*
Exemple d'un abscessé de cette dernière espece , col. 150.
Réflexions de Turner sur ces fortes d'abscesses , *ibid.*
Abscesses au bras ; ses différentes especes , col. 151.
— aux doigts , *ibid.*
Abscesses au sein ; méthode de traitement par Aëtius , *ibid.*
Maniere d'y procurer plus promptement la suppuration , *ibid.*
— de procéder à l'ouverture , col. 152.
Faits rapportés pour servir d'exemple de ces abscesses & de leur traitement , *ibid.*
Quelles sont les causes les plus ordinaires de ces abscesses , col. 153.
Danger qu'il y a à ne pas ouvrir au plutôt une tumeur sur le sein ou sur les côtes , *ibid.*
Suite du traitement en cas d'une suppuration abondante , *ibid.*
Quel en est le bandage , *ibid.*
Fait rapporté par Wiseman , *ibid.*
Abscesses au ventre , col. 154.
Ce qui les occasionne , *ibid.*
Pourquoi ils dégénèrent facilement en ulcères fistuleux , *ibid.*
Traitement de ces abscesses , *ibid.*
— des sinus fistuleux , *ibid.*
Comment on remédie à l'impression de l'air très-pernicieux dans ces cas , *ibid.*
Exemple d'un de ces abscesses tiré d'Hildanus , *ibid.*
Abscesses à l'aîne , col. 155.
Maladies dont ils sont souvent la cause , *ibid.*
Traitement de ces fortes d'abscesses , *ibid.*
Diversité de leur traitement selon leurs différentes causes , *ibid.*
Abscesses aux parties honteuses , *ibid.*
— au scrotum , col. 156.
Traitement de ces abscesses , *ibid.*
Abscesses au dos & aux reins , *ibid.*
Traitement de ces fortes d'abscesses , *ib.*

Exemples de ces abscesses par M. Wiseman , col. 157. & *suiv.*
Exemple de gangrene prompte dans les personnes grasses quand la graisse n'est pas promptement digérée , col. 160.
Abscesses à l'anüs , *ibid.*
Traitement de ces abscesses , selon Aëtius , *ibid.*
Abscesses des parties inférieures , *ibid.*
Traitement de ces abscesses , qui sont souvent la crise d'une fièvre , *ibid.*
Exemple de ce traitement tiré de Wiseman , col. 161.
Abscesses aux piés , col. 162.
— difficiles à guérir , *ibid.*
Observation servant d'exemple du traitement de ces fortes d'abscesses , tirée de Wiseman , *ibid.*
Abscesses au talon , col. 163.
traitement de ces fortes d'abscesses , *ibid.*
La plupart des abscesses aux articulations sont serophuleux , col. 164.
Voyez *Escrivelles.*
Abscesses aux narines , col. 165. *Bohor.*
vol. II.
Différentes significations de ce mot Arabe , *ibid.*
Abscesses au perrin , col. 421.
vol. V.
Traitement , *ibid.*
ABSCISSION , col. 164. Vol. I. *Abfessio.*
Sens où les Medecins employent ce mot , *ibid.*
ABSENCE de la maladie , col. 90. *Anofia.*
vol. II.
ABSINTHE , plante , col. 164. vol. I. *Abfinthium.*
Etymologie de ce mot , *ibid.*
Noms de ses différentes especes en usage en Medecine , *ibid.*
Description de la principale espece selon Dale , col. 165.
Vertus , par Miller , *ibid.*
— Dale , *ibid.*
— Boerhaave , *ibid.*
Noms de la seconde espece & ses vertus , par Dale & Miller , col. 166.
— Des sept autres especes , *ibid.*
& *suiv.*
Miller en compte en tout vingt-trois fortes , *ibid.*
Extraits de Dioscoride , Galien & Pline , sur les vertus de cette plante , *ibid.* & *suiv.*
Vin d'absinthe , col. 164. vol. I. *Abfinthites vinum.*
ABSINTHE à feuilles larges , col. 315. *Barypyeron.*
vol. II. *Abfinthium latifolium.*
Abforbentia.
ABSORBANS , remèdes ou médicamens , col. 170. vol. I.
A quels fortes de remèdes on donne ce nom , *ibid.*
Différence de sentimens des Medecins sur l'efficacité de ces remèdes , *ibid.*
Leur maniere d'agir , & les cas où on peut en user avec succès , *ibid.*
ABSORBANS , vaisseaux du corps , col. 171. *Abforbentia vasa.*
Quels sont ceux que l'on nomme ainsi , *ibid.*
ABSTERGEANS , remèdes , col. 171. *Abftergentia.*
vol. I.
Différence de ces médicamens avec

- ceux qu'on nomme abluans, quoi-
que Castelli semble les confondre,
ibid.
- ABSTINENCE**, col. 172. vol. I. *Abstinencia.*
Erasistrate la recommandoit au lieu
de saignée dans les maladies, *ibid.*
Elle étoit en recommandation chez
les Egyptiens, selon Diodore de
Sicile, *ibid.*
Sens de ce mot dans Cælius Auréli-
anus, *ibid.*
Avantage qu'on peut retirer de ce ré-
gime, *ibid.*
- ABSTRAIT**, col. 172. vol. I. *Abstrahit.*
A quoi s'approprie ce mot, *ibid.*
- ABUS**, mauvais usage d'une chose, *Abusus.*
col. 172. vol. I.
A quoi les Medecins attribuent ce
nom, *ibid.*
- ABUTIGE**, Ville d'Egypte, connue
par son opium, col. 172. vol. I.
- ACACALIS**, arbrisseau, col. 173.
vol. I.
Origine fabuleuse de ce nom, *ibid.*
Ce que dit Dioscoride au sujet de cet
arbrisseau, *ibid.*
Sa vertu, par Ray & Dale, *ibid.*
- ACACIA**, arbrisseau d'Egypte, col.
173. vol. I.
Origine prétendue de son nom, *ibid.*
Ses noms dans les Auteurs, *ibid.*
Sa description & ses vertus, par Dale
& Miller, col. 174.
Sentiment de Prosper Alpin à ce sa-
jet, *ibid.*
Noms de la seconde espece, *ibid.*
Troisième espece dont on ti-
re la gomme du Senegal, col. 175.
Quatrième espece & ses ver-
tus, *ibid.*
- ACACIA** d'Allemagne, suc épais si-
su feu, *ibid.* *Acacia Germa-
nica.*
Maniere de le composer selon le Col-
lége de Londres, *ibid.*
Ses vertus, selon Geoffroy, Boerha-
ve & Cælius Aurélianus, *ibid.*
- ACADEMIE**, col. 176. vol. I. *Academia.*
Paroles de Paracelse sur ce mot, *ibid.*
- ACAJA** *Pisonis*, arbre du Brésil, col.
176. Vol. I.
Ses autres noms, *ibid.*
Sa description & son usage selon Ray,
ibid.
- ACAJOU**, arbre, col. 176. Vol. I. *Acajaiba.*
Ses autres noms, *ibid.*
Sa description tirée de Margraw, c. 177
Son usage, par le même, *ibid.*
Ce qu'en dit M. Ray, *ibid.*
- ACANOR**, fourneau dont on se sert
en Chymie, col. 178. vol. I.
On l'appelle aussi athenor, col. 622.
vol. II.
- ACANTHE**, plante col. 179. vol. I. *Acanthus.*
Voyez *Brangue urfine.*
- ACANTHICE**, col. 179. vol. I.
Ce que c'est selon Gorreus, *ibid.*
Selon Saumaïse, *ibid.*
- ACANUS THEOPHRASTI**, espe-
ce de chardon dont parle Théop-
hraste, col. 191. vol. I. Voyez
Chardon.
- ACARI**, petit insecte qui s'engendre
dans la cire, col. 191. vol. I.
Ce que signifie encore ce mot, *ibid.*
- ACARICOLA**, plante du Brésil, col.
191. vol. I.
- Vertus de ses racines, *ibid.*
- ACARNAN**, poisson de mer décrit
dans Athenée, Rondelet, &c. col.
191. vol. I.
Sa vertu, *ibid.*
- ACAULOS** à grande fleur, espece de
chardon de Caspard Bauhin, col.
192. vol. I.
- ACCÉLERATEURS DE L'URI-
NE**, muscles, col. 192. vol. I. *Acceleratores
urine.*
A quels muscles on donne ce nom, *ib.*
Leur description, *ibid.*
Leur usage, *ibid.*
- ACCESSOIRE**, col. 192. vol. I. *Accessorius.*
Willis a donné ce nom à un nerf,
ibid.
Description de ce nerf, *ibid.*
Trajet qu'il fait, *ibid.* Voyez *Nerf.*
- ACCIDENT**, SYMPTOME, col. *Accident.*
193. vol. I. V. *Symptome.*
- ACCOUCHEMENT**, Cas où l'on
dit qu'un accouchement est labo-
rieux, col. 197. vol. IV. *Obstetricatio.*
Travail ordinaire, *ibid.*
Temps qu'il dure, *ibid.*
Causes qui le rendent plus long, sa-
voir, le défaut de conformation,
l'âge de la femme, la frayeur, la
foiblesse, la trop grande abondan-
ce du sang, la précipitation du tra-
vail, la rétention trop longue ou la
perte précoce des eaux, l'inexpé-
rience de la femme, & la maniere
dont se présente le fœtus, *ibid.*
Informations que doit faire le Medec-
in, *ibid.*
Sa conduite, *ibid.*
Douleurs réelles, *ibid.*
Symptomes d'un prochain accouche-
ment, *ibid.*
Situation de la femme, *ibid.*
Chaise inventée à cet effet, col. 198.
Description, *ibid.*
Diversité des postures que l'on fait
prendre aux femmes, *ibid.*
Usage ordinaire, *ibid.*
Méthode de France, *ibid.*
Celle de la Morle, *ibid.*
Femmes qui ne sentent aucunes dou-
leurs lorsqu'elles sont assises ou
couchées, col. 199.
La Morle ne veut point qu'une fem-
me soit couchée dans son lit, *ibid.*
Exposition Anatomique de l'orifice
de la matrice, *ibid.*
Sa dilatation, *ibid.*
Circonstances qui annoncent un ac-
couchement prochain, *ibid.*
Comment on jugera de l'état de la
matrice, *ibid.*
Conjectures sur la facilité ou difficul-
té du travail, *ibid.*
Observations sur les accouchemens
naturels, 1600.
Douleurs fausses & vraies, *ibid.*
Mouches, *ibid.*
Se garder de mettre une femme trop-
tôt en travail, col. 1601.
Douleurs excessives, *ibid.*
Clysteres pour les apaiser, *ibid.*
Faire attention à toutes les douleurs
en quelque partie du corps qu'elles
se fassent ressentir, *ibid.*
Les douleurs de l'accouchement du-
rent quelquefois huit ou dix jours
& plus, *ibid.*

Symptômes qui précèdent la délivrance, col. 1602.
 Ne point toucher une femme inutilement, *ibid.*
 Premier pas d'un Accoucheur prudent, *ibid.*
 Ce qu'il faut faire lorsque la délivrance paroît éloignée, col. 1603.
 Divers clystères, *ibid.*
 Cas où la saignée est très-avantageuse, *ibid.*
 Envies de vomir immédiatement après le dîner ou le souper, *ibid.*
 Si l'on doit défendre l'usage des liqueurs spiritueuses avant l'accouchement, col. 1604.
 Appareil de l'accouchement, *ibid.*
 Moment, *ibid.*
 Satisfaire l'imagination d'une femme, *ibid.*
 Usage du beurre & du l'huile, col. 1605.
 Efforts de l'enfant, *ibid.*
 Occasion où les femmes doivent diriger leurs douleurs en embas, *ibid.*
 Ne point rompre avec l'ongle la membrane qui enveloppe l'enfant, *ibid.*
 Raïsons, *ibid.*
 Ce qui arrive après l'écoulement des eaux, *ibid.*
 Manière de tirer l'enfant, col. 1606.
 Comment on dégagera les épaules, *ibid.*
 Précautions à garder avant de faire sortir l'enfant tout-à-fait, *ibid.*
 Situation que l'on donnera à l'enfant pendant la délivrance, *ibid.*
 Manière de procéder à la ligature du cordon ombilical, & de tirer l'arrière-faix, *ibid.*
 Pratiques différentes, *ibid.*
 Examiner s'il n'y a point un second enfant dans la matrice, *ibid.*
 Comment on le reconnoît, *ibid.*
 Faire l'extraction de l'arrière-faix avant de lier le cordon, *ibid.*
 Sentiment contraire, *ibid.*
 Voie d'accommodement, col. 1607.
 Devoir de l'accouchée pendant sa délivrance, *ibid.*
 Femmes dans lesquelles l'arrière-faix est communément adhérent, *ibid.*
 Accidens qui naissent de l'agitation trop violente du cordon, *ibid.*
 Comment on doit accommoder une femme après l'accouchement, col. 1608.
 Ce qu'il faut faire lorsque les parties naturelles ont été offensées par la grosseur de l'enfant, *ibid.*
 Potion que l'on fera prendre à l'accouchée, *ibid.*
 S'il faut la laisser reposer long-tems après sa délivrance, *ibid.*
 Réflexions utiles touchant la question de la ligature du cordon, & de l'extraction de l'arrière-faix, *ibid.*
 Nécessité de nettoyer la matrice pour en évacuer les caillots, col. 1609.
 Moyens de détacher le placenta lorsque l'adhésion est totale, *ibid.*
 Coëction extraordinaire, *ibid.*
 Rupture du cordon, col. 1610.
 Manière de distinguer le placenta

lorsqu'il ne reste aucune partie du cordon, *ibid.*
 Opinion de Ruyfch sur ce cas, *ibid.*
 Arrière-faix corrompu dans la matrice, col. 1611.
 Traitement, *ibid.*
 A quels signes on connoitra qu'il est resté une portion du placenta dans l'utérus, col. 1612.
 Observations diverses, *ibid.*
 Défenses de bander une femme pendant ses couches, col. 1614.
 Lieu de la ligature du cordon, *ibid.*
 Le toucher, col. 1615.
 Tems où il faut toucher une femme, *ibid.*
 On connoît par ce moyen si une femme est grosse ou non, *ibid.*
 Si l'enfantement est prochain, ou s'il se fera long-tems attendre, col. 1616.
 Si les douleurs sont vraies ou fausses, *ibid.*
 Si l'accouchement sera long & pénible, ou s'il sera prompt & facile, col. 1617.
 Si l'enfant est bien ou mal situé, *ibid.*
 Ce qui est à faire pour secourir la mère & l'enfant dans un travail long & difficile, col. 1618.
 Si une femme portera sa grossesse à terme ou non, *ibid.*
 Ne pas confondre l'hémorrhagie avec le flux menstruel que les femmes conservent quelquefois pendant les cinq ou six premiers mois de leur grossesse, & même plus long-tems, *ibid.*
 Flux extraordinaire, *ibid.*
 Pertes dans lesquelles il est nécessaire de délivrer une femme incessamment, *ibid.*
 Dans le cas d'hydropisie de matrice, l'orifice paroît mince & se distingue difficilement, col. 1619.
 Poiture la plus naturelle de l'enfant, *ibid.*
 Celles qui sont contre nature, *ibid.*
 Cas d'un accouchement contre nature, où le défaut est du côté de la mère, col. 1620.
 Autres causes, *ibid.*
 Mesures qu'il faut prendre, *ibid.*
 Ce qu'il faut faire lorsque l'étroitesse des passages arrête l'enfantement, *ibid.*
 Opinions des meilleurs Auteurs & des plus grands Praticiens sur l'extraction du fœtus, lorsqu'il se présente en situation contre nature, col. 1622.
 Apparences trompeuses d'un heureux accouchement, *ibid.*
 Instrument inventé au défaut de toutes ressources, *ibid.*
 Méthode la plus sûre pour tirer un enfant qui se présente contre nature, col. 1623.
 Cas dans lesquels la réduction & l'extraction du fœtus sont nécessaires, col. 1624.
 Situations les plus dangereuses de l'enfant, col. 1625.
 Précautions qu'il faut prendre, col. 1626.
 Préceptes posés sur un accouchement

où le fœtus présente le bras, ou sort de la matrice, col. 1627.
 Autres travaux laborieux fondés sur les mêmes préceptes, col. 1628.
 Regles de pratique, *ibid.*
 Enfant qui présente les pieds, *ibid.*
 Manière de le tirer, *ibid.*
 Autre, dont la main ou le pied, ou tous les deux sortent, *ibid.*
 Fœtus dont la main & les fesses se présentent, *ibid.*
 Différentes situations, *ibid.*
 Difficultés de l'opération lorsqu'un fœtus présente les fesses, col. 1629.
 Comment on en fera l'extraction, col. 1630.
 Cas où l'enfant est en danger d'être suffoqué par le resserrement de l'orifice de la matrice, col. 1631.
 Observations diverses sur différens travaux, col. 1632, 1633, 1634, 1635, 1636.
 Enfant qui présente la gorge, ou l'oreille, col. 1637.
 Autres qui se présentent par les genoux, & la hanche, col. 1638.
 Situation oblique de la matrice, *ibid.*
 Méthodes pour réduire l'orifice & la tête de l'enfant dans une situation naturelle, col. 1639.
 Usage du crochet & de différens instrumens, col. 1640.
 Enfans hydropiques, col. 1642.
 Extraction d'un fœtus mort, *ibid.*
 Signes par lesquels on reconnoît que l'enfant ne vit point, *ibid.*
 Celui sur lequel on doit compter le plus, col. 1644.
 Manière de procéder à l'extraction, col. 1645, 1646.
 Cas où la tête est séparée du corps, & que le reste du corps est resté dans la matrice, col. 1647, 1648, 1649.
 Méthode d'accoucher une femme, lorsque son enfant avance au passage de la matrice le cou avant sa tête, col. 1650.
 Comment on doit traiter une femme dans le cas de hernie, col. 1652.
 Pertes de sang, col. 1653, 1654.
 Remèdes dans ces occasions, col. 1655, 1656, 1657, 1658.
 Déchirement du périnée, col. 1659.
 Contusion aux parties naturelles, col. 1660.
 Exemples, *ibid.*
 Déchirement de la matrice, col. 1661.
 Inflammation de la matrice, col. 1662.
 Convulsions, col. 1663.
 Diarrhée, col. 1664.
 Tumeurs au sein, col. 1665.
 Tranchées, *ibid.*
 Colique, *ibid.*
 Vapeurs, col. 1666.
 Observations diverses, col. 1667.
 ENFANS qui naissent les pieds les premiers, col. 543. vol. I. *Agrippa.*
 Pourquoi l'on les appelle ainsi, *ibid.*
 Cet accouchement est le plus facile & le moins dangereux de tous ceux où l'enfant se présente par toute autre partie que par la tête, *ibid.*

Signes qui font connoître que l'enfant n'est pas bien tourné, *ibid.*
 Précautions que doit prendre l'accoucheur dans ces occasions, *ibid.*
 Avertissement de Mauriceau dans le cas où l'enfant présente les pieds, col. 544.
 Manière de procéder à ces accouchemens, selon Deventer & Heister, *ibid.*
 Causes de la présentation de l'enfant par les pieds, 545.
 Ce qu'il faut pratiquer quand la tête est trop grosse proportionnellement au reste du corps, *ibid.*
 Ce que les Auteurs demandent de la mere dans ce cas, col. 346.
 Ce qu'il y a à craindre dans ces sortes de cas, *ibid.*
 Ce qu'on doit pratiquer lorsque le menton de l'enfant vient à s'accrocher à l'os pubis, col. 547.
 Quelle est la méthode à laquelle doivent se réduire les accouchemens où l'enfant présente toute autre partie que la tête, *ibid.*
 Méthode d'Heister, pour dégager la tête de l'enfant lorsque le visage est tourné vers l'os sacrum, col. 548.
 Exemples rapportés pour éclaircir la doctrine de ces sortes d'accouchemens, tirés de la Motte, *ibid.*
 ——— tirés de Giffard, col. 549.
 ——— tirés de Chapman, col. 550.
 ACCOUCHEUSE, col. 412. vol. IV. *Hyperatria.*
 ACCROISSEMENT, col. 193. vol. *Accretio.*
 I. Voyez Nutrition.
 ACCROISSEMENT DE LA MALADIE, col. 569. vol. II. *Ascensus morbi.*
 Autre signification du mot *Ascensus*, *ibid.*
 ACESCENCE, disposition à l'acidité, col. 195. vol. I. *Aciescencia.*
 Pourquoi ce terme convient à certaines liqueurs & médicamens, *ibid.*
 En quels cas on doit les employer, *ibid.*
 Dans quels fruits on remarque principalement l'acrescence, *ibid.*
 ACESIAS, Medecin Grec, col. 195. vol. I.
 Ce qu'on fait de lui, *ibid.*
 Autre Medecin qui a porté le même nom, *ibid.*
 ACESIUS, personnage dont il est fait mention dans Pausanias, col. 196. vol. I.
 On ne sait ce que c'est, quoiqu'il soit représenté comme un jeune homme, *ibid.*
 ACESO, fille d'Esculape, savante, à ce qu'on dit, en Médecine, col. 196. vol. I.
 Sentiment de M. le Clerc à son sujet, *ibid.*
 ACHANACA, plante d'Afrique, col. 225. vol. I.
 Sa description, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 ACHAOVAN ou ACHAOVA, plante d'Egypte, col. 225. vol. I.
 Sa description par Prosper Alpin, *ibid.*
 ACHARISTON, épithète de certains médicamens que les anciens regar-

- doient comme très-précieux, col. 226. vol. I.
- Etymologie de ce mot, *ibid.*
- Formules de deux collyres à qui Galien donne ce nom, *ibid.*
- D'un autre dont on trouve la description dans Celse, *ibid.*
- D'un antidote à qui Aétius donne le même nom, *ibid.*
- Verrus de cet antidote, *ibid.*
- ACHE, plante, col. 252. vol. II. *Apium.*
- Vertu de ses feuilles & semence, selon Dioscoride, *ibid.*
- Especies différentes de cette plante, col. 253.
- Vertus, selon Dioscoride, *ibid.*
- Especies différentes, selon Pline, & leurs vertus, col. 254.
- Cette plante pousse très-tard, *ibid.*
- Combien Millier en compte d'especies, col. 255.
- Leurs noms, description & vertus, *ibid. & suiv.*
- Préparation de l'onguent mondificatif d'ache, col. 256.
- Selon la Pharmacopée de Paris, col. 258.
- ACHEMENIS, plante dont Pline fait mention, col. 227. vol. I.
- Sa vertu selon la Fable, *ibid.*
- ACHILLE, Héros Grec, col. 228. *Achilles.*
- vol. I.
- Le Centaure Chiron passe pour lui avoir appris la Médecine, *ibid.*
- Vertu du fer de sa lance, *ibid.*
- Sentiment des Auteurs sur la maniere dont il traite Telephe, *ibid.*
- On dit qu'il a mis en usage le vert-de-gris pour la guérison des plaies, *ibid.*
- ACHILLEION, sorte d'éponge propre à faire des tentes, dont on prétend qu'Achille est l'inventeur, col. 228. vol. I.
- ACHILLEIS, espece d'orge, col. 228. vol. I.
- Origine de son nom, *ibid.*
- Gâteaux faits avec cette orge, *ibid.* *Achilleis.*
- Cas où Hippocrate conseille la décoction de ce grain, *ibid.*
- Maniere de la préparer selon cet Auteur, *ibid.*
- ACHIOTL, plante du Mexique, col. 228. vol. I.
- Ses autres noms, *ibid.*
- Sa description par Pison, col. 229.
- Usage de la teinture qu'on tire de son fruit, par le même, *ibid.*
- Extrait de Pomet à ce sujet, *ibid.*
- Lemery, col. 230.
- Sa semence s'appelle *achiotte*, *ibid.* *Achiotte.*
- ACHLADES, espece de poire sauvage de Crete, col. 230. vol. I.
- ACHORE, petit ulcere, col. 231. *Achor.*
- vol. I.
- Siège de cet ulcere & sa cause, selon Galien, *ibid.*
- Autre espece selon le même Auteur, *ibid.*
- Ce que c'est selon Oribase, col. 232.
- Selon Trallien, *ibid.*
- Autre maladie, selon cet Auteur, qui a beaucoup de rapport avec l'achore, *ibid.*
- Description de cet ulcere par P. Eginete, *ibid.*

- Ce que c'est selon Aétius, *ibid.*
- Sentiment d'Heister sur la nature, les causes, les différentes especes & la cure de l'achore, col. 232. *& suiv.*
- Observation de Furner qui fait voir le danger qu'il y a de se servir de remèdes répercussifs dans ces sortes d'ulceres, col. 234.
- Emplâtre regardée comme infallible dans cette maladie, *ibid.*
- ACHROMOS, col. 235. vol. I.
- Réfutation du sentiment de Calvus, premier Traducteur des Œuvres d'Hippocrate, à ce sujet, *ibid.*
- Passage d'Hippocrate où il est parlé de ce mot, *ibid.*
- ACHY, espece de casse d'Arabie, col. 235. vol. I.
- ACIA, mot de Celse, col. 235. vol. I.
- Sa signification a beaucoup embarrassé les Auteurs, *ibid.*
- Passage où cet Auteur l'a employé, *ibid.*
- Signification que lui a donnée Fabricius d'Aquapendente, & qui paroît la plus vraie, *ibid.*
- ACIDES, tout ce qui assûte les organes du goût, d'une aigreur piquante, col. 235. vol. I. *Acida.*
- Ce que c'est selon les Chymistes, *ibid.*
- Maniere de distinguer les acides d'avec les alcalis animaux, col. 236.
- Systèmes sur les causes & la nature des maladies, que quelques Medecins ont voulu mettre en vogue, pour établir sur ce fondement une méthode curative, démentis par l'expérience, *ibid.*
- Ce qu'ont produit ces systèmes, *ibid.*
- Caractere sensible qu'ont les acides outre ceux que leur ont donnés les Chymistes, plus propre à les faire reconnoître dans les corps où ils se trouvent, *ibid.*
- Conditions requises pour que les acides puissent s'enflammer & produire une explosion, col. 237.
- Exemples de la violence de cette explosion tirés d'Hoffman & autres, *ibid.*
- Explication des éclairs, par le moyen de l'acide aërien combiné avec les huiles végétales & animales, d'où naît une espece de fermentation, *ibid.*
- Réfutation de l'opinion de ceux qui attribuent l'explosion de la poudre à canon à la raréfaction de l'air, col. 238.
- Réfutation d'une erreur dans laquelle tombent les défenseurs de la Philosophie naturelle, touchant la dissolution des corps minéraux par les esprits acides, *ibid.*
- Preuves de l'utilité des acides dans l'économie de l'Univers, *ibid.*
- Ressemblance exacte des effets des alcalis avec ceux de la chaleur, & de ceux des acides avec ceux du froid, col. 239.
- Utilité des acides tant pour prévenir les maladies, que pour remédier à d'autres, col. 240.
- Effets de l'eau acide, que fournit la premiere distillation de la trében-

rhine, dans les maladies, selon Boerhaave, *ibid.*
 Observations de Boerhaave sur les effets des acides sur le sang, *ibid.*
 Autres observations, tirées du même Auteur, aussi instructives qu'amusantes, col. 247. & *suiv.*
 Procédés par lesquels on tire un acide de divers fossiles ou minéraux, col. 244.
 Propriétés de cet acide, col. 245.
 Procédé par lequel on tire du nitre mêlé avec égale quantité de colcothar ou d'alun, un esprit appelé par les Chymistes eau-forte, *aqua Regia*, &c. col. 246.
 — Par lequel on tire l'acide du sel marin, *ibid.*
 Ses qualités, *ibid.*
 Exemples qui servent à prouver la différence de l'esprit de nitre & de celui de sel, quoiqu'ils aient beaucoup de rapport entre eux, col. 247.
 Ce que l'on doit conclure de cette histoire des acides, *ibid.* & *suiv.*
 Théorie des maladies produites par la surabondance de l'acide, col. 250. & *suiv.*
 Méthode curative de ces maladies, col. 252.
 Catalogue des plantes, indiquées par Boerhaave, propres à les guérir, col. 353.
 Alimens qui ont la propriété de détruire la cause de ces maladies, *ibid.*
 Explication des termes, alcalis volatils, dont on a parlé dans la Dissertation ci-dessus, col. 254.
 Préparation d'un vin, selon Boerhaave, dont la vertu est de diminuer l'acrimonie acide des sucs du corps humain, *ibid.*
 Suite des remèdes qui remplissent cette indication, col. 255.
 Précautions à prendre dans l'usage de ces remèdes, col. 256.
 Régime que l'on doit prescrire à la suite de ces remèdes, col. 257.
 ACMEÏLLA, plante de l'Isle de Ceylan, col. 331. vol. I.
 Ses autres noms, *ibid.*
 Sa description par Ray, tirée de P. Hottot, Professeur de Botanique à Leyde, *ibid.*
 Ses vertus par le même, *ibid.*
 Ses espèces, *ibid.*
 Manière de s'en servir, *ibid.*
 Description de cette plante par Jean-Philippe Breyn, *ibid.*
 Ses vertus, par le même, col. 332.
 ACO, poisson, col. 332. vol. I.
 Sentiment d'Aldrovandi à son sujet : *ibid.*
 ACONIT, plante, col. 333. vol. I. *Aconitum.*
 col. 95. vol. II. *Anthora.*
 Étymologie du premier mot selon quelques Auteurs, col. 333. vol. I.
 Passage d'Ovide à ce sujet, *ibid.*
 Étymologie de ce mot selon d'autres, *ibid.*
 Caractères de cette plante tirés de Miller, *ibid.*
 Noms de la première espèce & sa description, *ibid.*

— Seconde, *ibid.*
 — Troisième, col. 334.
 Extrait de Pomer sur cette plante, *ibid.*
 — de l'Emery, *ibid.*
 Noms d'autres espèces, selon Miller, *ibid.*
 Ses usages & propriétés tirés de Boerhaave, col. 335.
 ACONIT d'hiver, col. 335. *Aconitum Hyemale.*
 Sa description, *ibid.*
 L'Anadaphyllon Canadense Morini, a la feuille d'aconit, & s'appelle *aconitifolia*. *Aconitifolia.*
 ACONTIAS, serpent très-venimeux, col. 335. vol. I.
 Noms des Auteurs qui en ont parlé, *ibid.*
 Autres noms de ce reptile, *ibid.*
 ACOPIS, pierre transparente comme le verre, col. 335. vol. I.
 Étymologie de son nom, *ibid.*
 ACOPOS, plante dont Plin. fait mention, col. 336. vol. I.
 ACORNA, espèce de chardon dont parle Théophraste, col. 336. vol. I.
 ACOUSTIQUE, épithète des nerfs de l'ouïe, col. 354. vol. I. *Acusficus.*
 On appelle de même les remèdes & instrumens qui servent à conserver ou réparer ce sens, *ibid.*
 ACRAL, mot Arabe, col. 340. vol. I.
 Ce qu'il signifie, *ibid.*
 ACRETE, col. 350. vol. I. *Acular.*
 ACRIMONIE, col. 343. vol. I. *Acrimonia.*
 Quels sont les corps qui sont susceptibles d'acrimonie, *ibid.*
 ACROMION, partie de l'omoplate qui reçoit l'extrémité de la clavicule, col. 345. vol. I.
 ACRON, ce qu'il y a de plus fort & de plus énergique, col. 345. vol. I.
 Ce que signifie ce mot dans les Botanistes, *ibid.*
 ACROU est aussi le nom d'un Médecin ancien, *ibid.*
 — Contemporain d'Empédocle, *ibid.*
 Sentiment de Plin. à son sujet, *ibid.*
 — De Plutarque, *ibid.*
 — De le Clerc, *ibid.*
 ACTÆA, herbe dont parle Plin. ; col. 447. vol. I.
 Sentiment des autres Botanistes au sujet de cette plante, *ibid.*
 ACTE VENERIEN, col. 238. vol. II. *Aphrodisia, Aphrodisiacum.*
 ACTIF, col. 348. vol. I. *Activus.*
 A quelle sorte de remède on donne cette épithète, *ibid.*
 ACTION, col. 347. vol. I. *Actio.*
 Ses différentes espèces, selon Boerhaave, *ibid.*
 Ce que l'on entend encore par ce mot, *ibid.*
 ACTION D'ALLAITER, col. 762. *Lactatio.*
 vol. IV.
 Manque d'appétit dans les femmes qui allaitent, occasionne la consommation, *ibid.*
 Symptômes qui annoncent cette maladie, *ibid.*
 Exemples de femmes tombant dans cette maladie, guéries en nourrissant un enfant, *ibid.*

- Signes de la force de l'estomac de celles qui nourrissent, *ibid.*
- ACTION D'ARRACHER**, col. 718. *Avulsio, avulsio.*
- ACTION d'arrêter le sang par le moyen d'un bourdonnet**, col. 1179. vol. II. *Buccellatio.*
- ACTION d'augmenter la force d'un remède par l'addition d'une chose capable de produire le même effet, & que l'on ajoute en un degré plus grand**, col. 350. Vol. I. *Acutio.*
- ACTION DE BAISER**, col. 816. vol. II. *Amplexatio.*
- ACTION de blanchir la cuivre pour en faire l'argent**, col. 640. vol. II. *Attingar ventis.*
- ACTION DE DELAVER**, col. 259. vol. II. *Apobregma.*
- ACTION de détourner les humeurs d'un endroit**, col. 649. vol. II. *Aversio.*
- Autre signification de ce mot latin, *ibid.*
- ACTION de donner naissance**, col. 260. *Apocrypsi.*
- ACTION d'effectuer une chose avec courage**, col. 620. vol. II. *Ataractoposia.*
- ACTION d'EGORGER, de couper la gorge**, *Aposphage.*
- col. 308. vol. II.
- ACTION de faire tomber une esquille d'os**, *Aposphrausis.*
- col. 311. vol. II.
- ACTION de garder le silence**, col. 308. *Aposigesis.*
- vol. II.
- Différentes façons dont les Commentateurs d'Hippocrate ont rendu ce mot tiré de ses Ouvrages, *ibid.*
- ACTION DE NETTOYER**, col. 309. *Apospongismus.*
- vol. II.
- ACTION d'ôter avec précipitation**, col. 307. vol. II. *Aporrhipsis.*
- Sens de ce mot dans Hippocrate, *ibid.*
- ACTION de réduire en cendre ou brûler la chair ou quelque partie du corps**, col. 490. vol. I. *Æstheira.*
- ACTION de rotir les aliments avant de les manger**, col. 592. vol. II. *Affatio.*
- Différens sens du mot *Affare*, *ibid.*
- Pièce de viande tirée du feu & enveloppée dans un linge, *ibid.*
- ACTION DE SE PROMENER**, col. 723. *Badisis.*
- vol. II.
- ACTION ou manière de fever les enfans**, *Ablatio.*
- col. 39. vol. I.
- Préceptes d'Aëtius à ce sujet, *ibid.* & *suiv.*
- ACTION de fuser, ceter**, col. 820. vol. II. *Bdalsis.*
- ACTION de tirer l'air des corps, ou de convertir les autres corps en air**, col. 467. vol. I. *Aerificatio.*
- ACTION DE VOYAGER**, col. 820. vol. I. *Alloademia.*
- Cas où Hippocrate emploie ce mot, *ibid.*
- ACTON**, ville près de Londres, fameuse par ses eaux minérales purgatives, col. 348. vol. I.
- Sentiment du Docteur Allen sur ces eaux, *ibid.*
- Différentes expériences qu'il a faites pour découvrir leur nature, *ibid.*
- ACTUARIUS**, surnom de Jean, fils de Zacharias, Médecin Grec, col. 349. vol. I.
- Ce titre étoit accordé aux Médecins de la Cour de Constantinople, *ibid.*
- Eloge de sa Thérapeutique, *ibid.*
- Freind regarde comme un extrait de Galien son Traité sur les Esprits, *ibid.*
- Tems où on croit qu'il a vécu, *ibid.*
- Tome VI.
- Quelles étoient ses inclinations particulières, col. 350.
- Liste des Livres qu'il a composés, *ibid.*
- ACTUEL**, col. 348. vol. I. *Actualis.*
- A quoi s'applique ce nom, *ibid.*
- Explication de ce mot, & de celui de potentiel, *ibid.*
- De quoi se disent principalement ces deux mots, *ibid.*
- Passage de David Lagneus, inexpliquable en notre Langue, col. 349.
- ADAM**, le premier homme, col. 357. *Adamus.*
- vol. I.
- La Médecine a droit de le regarder comme son premier Auteur, *ibid.*
- Preuve de ce sentiment par le témoignage des Auteurs sacrés, *ibid.*
- Par la connaissance qui lui fut infuse de toutes les propriétés des plantes, *ibid.*
- Par la longueur de sa vie, *ibid.*
- Signification du mot *Adam*, selon les Alchimistes, col. 358.
- ADAMANTIS**, plante, dont parle Pline, col. 357. vol. I.
- Sa vertu, selon cet Auteur, & l'endroit où elle croît, *ibid.*
- ADARCE'S ou ADARCE'**, col. 348. *Adarces.*
- vol. I.
- Ce que c'est, selon Dioscoride, *ibid.*
- Sa vertu par le même, *ibid.*
- Noms des Auteurs qui en font mention, *ibid.*
- Le Docteur Plott parle de cette substance, *ibid.*
- Autres Auteurs qui l'ont remarqués dans des canaux différens, *ibid.*
- Sentiment de M. Litre sur les eaux qui produisent cette substance, *ibid.*
- Autres noms de cette matière, *ibid.*
- ADDITION**, opération par laquelle on ajoute ce qui manque, col. 359. vol. I. & col. 380. *Additio. Adjectio.*
- C'est la même chose que *prose*, *ibid.*
- Différence de cette opération d'avec celle qu'on appelle *apherese*, *ibid.*
- ADDUCTION**, action par laquelle une partie du corps est rapprochée d'une autre, col. 359. vol. I. *Adductio.*
- Cette action se fait par le moyen d'un muscle d'où il prend le nom d'adducteur, *adductor*, *ibid.*
- Noms des parties où se rencontrent ces muscles, *ibid.*
- Leur description & usage, *ibid.*
- ADHERENCE**, attache de quelque chose, col. 375. vol. I. *Adherentia.*
- ADIB**, animal dont parle Avicenne, col. 380. vol. I.
- ADIPSATHEON**, arbrisseau dont parle Pline, col. 381. vol. I.
- ADMIRABLE**, épithète que les Chymistes ont donnée à quelques-unes de leurs compositions, col. 382. vol. I. *Admirabilis.*
- Description d'une pierre ainsi nommée par M. Lémery, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- Observation à faire pour réussir dans l'opération de cette pierre, *ibid.*
- AMIRABLE**, épithète hyperbolique que l'on donne à plusieurs remèdes, col. 1367. vol. IV. *Mirabilis.*
- ADONIS**, espèce de renoncule, col. 383. vol. I. *Adonis flor.*

- Sa description, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 Sa vertu par Miller, *ibid.*
ADRACHNE, arbre de l'Isle de Candie, *Adrachne*, col. 384. vol. I.
 Sa description, *ibid.*
 Son usage, *ibid.*
 Ce qu'en dit Theophraste, *ibid.*
 Son nom en Crete, selon Bellus, *ibid.*
 Ce qu'en dit Bellonius, *ibid.*
 Sentiment de Plin au sujet de cet arbre, *ibid.*
ADRIEN, nom d'un Empereur Romain, *Adrianus*, col. 384. vol. I.
 Il passe pour avoir su parfaitement la Medecine, *ibid.*
 Maniere dont il est mort, *ibid.*
 Préparation d'un antidote de son invention, *ibid.*
 Dose & vertus de ce médicament, col. 385.
ADROP, Ruland, col. 385. vol. I.
 Sentiment de divers Auteurs sur ce mot, *ibid.*
ADULTERATION, frelaterie de médicamens faux pour les faire ressembler aux vrais, col. 386. vol. I. *Adulteratio*.
 Accidens qui peuvent arriver de cette espece de tromperie, *ibid.*
ADULTERE, terme de Paracelse, *Adulterium*, col. 386. vol. I.
 Sens qu'il attache à ce mot, *ibid.*
ÆGYLOPS SCROPHULEUX, ses causes, ses especes, colon. 1444. vol. V.
 L'indication curative se tire de la nature même de l'ægyllops. Il faut examiner s'il commence avec inflammation, ou s'il y a amas de matiere qui passe par-dessus les papiers de l'œil, *ibid.*
 Traitement & régime les mêmes que dans les écrouelles, *ibid.*
ÆGIMIUS, Medecin qui a le premier écrit sur le poul, selon Galien, col. 394. vol. I.
 Son pays & le tems où M. le Clerc pense qu'il a vécu, *ibid.*
 Titre de son Traité sur le poul, *ibid.*
 Preuve de son ancienneté tirée de ce que dit Galien de cet Auteur, *ibid.*
 Erreur dans laquelle Schulze est tombé au sujet de ce Medecin, col. 395.
ÆGINETE. Voyez *Eginete*.
ÆGLE, fille allégorique d'Esculape; la lumiere, selon M. le Clerc, col. 396. vol. I.
ÆGOLETHRON, plante, col. 396. vol. I.
 Sentiment de M. Tournefort sur cette plante, & description par le même, *ibid.*
 De Plin, à ce sujet & au sujet du miel que recueillent les abeilles sur cette plante, col. 397.
 Fait rapporté par Xenophon & par Diodore de Sicile, qui prouve la mauvaise qualité de ce miel, col. 398.
ÆLIANUS MECCIUS, Medecin du regne d'Adrien, col. 403. vol. I.
 Ce qu'en dit Galien, *ibid.*
ÆLIUS PROMOTUS, nom de deux Medecins, col. 403. vol. I.
 Tems où l'un & l'autre a vécu, *ibid.*
 Ouvrage de l'un des deux, *ibid.*
ÆMILIUS MACER, Poëte de Verone, col. 404. vol. I.
 Il a vécu sous le regne d'Auguste, *ibid.*
 Vers d'Ovide qui prouvent qu'ils étoient contemporains, *ibid.*
 Sentiment de M. le Clerc sur ses Ouvrages, *ibid.*
 Quel est l'Ouvrage qui l'a fait mettre au nombre des Auteurs de Medecine, *ibid.*
AERDADI, terme de Paracelse, signifiant certains esprits, qu'il dit habiter l'air, col. 467. vol. I.
AEROLOGIE, partie de la Medecine qui traite de l'air, de ses propriétés, &c. col. 467. vol. I. *Aerologie*.
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
AEROPHOBIE, crainte de l'air. *Aerophobos*.
 Symptome de phrénésie, col. 467. vol. I.
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
ÆSCHRION, Medecin de la Secte Empirique, col. 480. vol. I.
 Il a été versé dans la connoissance de la matiere médicale, *ibid.*
 Préparation d'un remede contre la morsure du chien enragé, dont il a laissé la description à Galien qu'il avoit instruit, *ibid.*
ÆTHER, fluide extrêmement subtil, pénétrant tous les corps, dont l'existence n'est pas même connue aux Physiciens, col. 493. vol. I. *Æther*.
 Système des Chymistes sur ce fluide, *ibid.*
 Exposition de l'æther tirée des Transactions Philosophiques, *ibid.*
 Différentes expériences faites sur cette matiere, *ibid.*
 Analogie entre l'or & l'æther, col. 494.
 Utilité qu'on peut retirer de cet esprit, *ibid.*
 Ses propriétés, *ibid.*
 Nom que l'on lui a donné, par rapport à ses qualités, col. 495.
 Expériences de l'æther sur les corps du regne animal, *ibid.*
 Sentiment de M. Geoffroy tiré d'un de ses écrits sur cette matiere, *ibid.*
 Ce que c'est que la liqueur æthérée de Newton, *ibid.*
ÆTHIOLOGIE, dérivé d'*æthia*, cause, sa signification, col. 499. vol. I. *Æthiologia*.
ÆTHIOPS MINÉRAL, préparation du mercure & du soufre alliés ensemble, col. 497. vol. I. *Æthiops mineralis*.
 Maniere de le préparer, selon Lémery, *ibid.*
 Sans feu, *ibid.*
 Ses vertus selon quelques Auteurs, *ibid.*
 Sentiment de Boerhaave à ce sujet, contraire au précédent, *ibid.*
ÆTHIOPS ANTIMONIAL, alliage du mercure avec l'antimoine, col. 498.
 Maniere de le préparer, *ibid.*
 Ses vertus & les précautions à prendre pendant son usage, *ibid.*
ÆTHIOPS BLANC, *ibid.* *Æthiops albus*.
 Maniere de le préparer, *ibid.*
ÆPTIUS, nom de trois Medecins anciens, col. 500. vol. I.
 Pays du premier, *ibid.*
 Second, *ibid.*

Particularités de la vie de ce dernier, *ibid.*
 Pays du troisième, *ibid.*
 Temps où il a vécu, *ibid.*
 Passages rapportés pour prouver qu'il étoit de la Religion Chrétienne, *ibid.*
 Réflexions sur sa crédulité, col. 501.
 Il est regardé comme un Auteur considérable, *ibid.*
 Titre que l'on lui a accordé chez l'Empereur de son temps, *ibid.*
 Division de ses Ouvrages, *ibid.*
 Noms des Auteurs dont il a tiré ses Collections, *ibid.*
 Matières sur lesquelles est composé chacun de ses Traités, *ibid.* & *suiv.*
 Différence des Ouvrages de cet Auteur d'avec ceux d'Orbasie, & la supériorité de ceux d'Aëtius; tirée de Photius, col. 506.
 Ce qu'il nous reste des Ouvrages de cet Auteur imprimés en Grec, col. 507.
AFFABILITE, différens sens de ce mot, col. 222. vol. II. *Apantisis.*
AFFECTION MAUVAISE, col. 1246. vol. II. *Cacopathia.*
AFFECTION ou passion qui dure toujours, col. 403. vol. I. *Acipathia.*
 Etymologie de mot, *ibid.*
AFFECTION, col. 507. vol. I. *Affectio* ou *Affectus.*
 Les Grecs rendent ce mot par Πάθος.
 Pour désigner quelle sorte de maladie on entend, on y ajoute un adjectif.
AFFLICTION, col. 507. vol. I. *Afflictio.*
 Cette passion est cause de nombre de maladies, col. 508.
 Raisons de ces effets, *ibid.*
 Quelles sont les passions qui occasionnent le plus ordinairement l'affliction, *ibid.*
 Altérations qui sont produites par les passions, *ibid.*
 Exemple remarquable de l'effet que produisent les afflictions, *ibid.*
AFFODIUS, espèce de serpent, col. 509. vol. I.
AFFUSION, col. 509. vol. I. *Affusio.*
 C'est l'action de verser une liqueur sur une autre substance, *ibid.*
AGARIC, col. 516. vol. I. *Agaricus.*
 Sentiment des Anciens tiré de Dioscoride sur cette substance, *ibid.*
 — De Paul Eginete sur sa nature, sa vertu, sa dose & son choix, col. 517.
 Vertus selon Orbasie, d'après Galien, *ibid.*
 Noms de l'agaric chez les modernes, *ibid.*
 Ses espèces, selon Boerhaave, *ibid.*
 Particularités au sujet de l'agaric, tirées de divers Auteurs, *ibid.*
 Sentiment de Dale sur la nature de l'agaric, *ibid.*
 Distique où il prétend avoir désigné les marques d'un bon agaric, col. 518.
 Préparations officinales où entre l'agaric, selon Miller, *ibid.*
 Sentiment de Pomet sur l'agaric, *ibid.*
 Ce qu'on en tire par l'analyse chymique, selon cet Auteur, *ibid.*
 Histoire de l'agaric, avec les diffé-

rentes expériences faites sur cette matière par M. Boulduc, col. 519.
 Recherches de Saumaïse sur l'origine du nom de cette substance, col. 520.

— Sur sa nature, *ibid.*
 — Sur les arbres de Setin, dont Dioscoride écrit que l'agaric est formé, col. 521. & *suiv.*
 — Sur les raisons que donnent les Auteurs, de son nom, col. 523.
 — Sur ce que Pline a dit de l'agaric, col. 524.
 Ce que l'on peut conclure des recherches ci-dessus, *ibid.*
 Autres espèces de champignons à qui l'on donne le nom d'agarics, col. 525.

AGARICOIDES, espèce de fungus, col. 516. vol. I.

Ses noms distinctifs, *ibid.*

AGATE, pierre précieuse, col. 227. *Achates.*

vol. I.

Ses différens noms selon les objets qu'elle représente, *ibid.*

Ses noms & ses vertus dans les Auteurs, *ibid.*

Sentiment de M. Geoffroy à son sujet, *ibid.*

AGATHARCIDES, Auteur dont parle Plutarque, col. 526. vol. I.

Il parle d'une maladie endémique des Peuples de la mer rouge, *ibid.*

Il n'étoit pas Médecin de profession, *ibid.*

Autres Ouvrages qu'il a composés, *ibid.*

AGATHINUS, Médecin dont il est parlé dans Galien, Cœlius Aurelianus & Aëtius, col. 526. vol. I.

Les différens Traités qu'il a composés, *ibid.*

Ce que dit Suidas de cet Auteur, *ibid.*

AGATY, arbrisseau du Malabar, col. 527. vol. I.

Sa description & les vertus de son suc par Ray, *ibid.*

AGE, col. 490. vol. I. *Etat.*

Maladies propres à chaque âge, selon Hippocrate, *ibid.*

Observations de Celse sur les différens âges, col. 491.

Règles prescrites par Aëtius pour la santé dans les différens âges, *ibid.*

Régime pour les vieillards tiré du même Auteur, col. 492.

Age entier d'un homme, durée de sa vie jusqu'à sa mort, col. 404. vol. I.

Autres significations de ce mot selon Hippocrate, *ibid.*

AGGLUTINATION, col. 530. *Agglutinatio.*

vol. I.

Agglutination des poils, action par laquelle on réduit les poils des paupières qui croissent en-dehors, & on les remet dans leur ordre naturel, *ibid.*

Remède composé à cet effet, *ibid.*

Manière d'en user, *ibid.*

AGIAHALID, plante d'Egypte, col. 530. vol. I.

Nom que lui donne Ray, *ibid.*

Sa description & sa vertu par Lemery, *ibid.*

- AGITATION, SECOUSSE, col. 530. vol. I. *Agitatio.*
 Avantage de cet exercice, *ibid.*
 AGITATION fatigante pour le corps, col. 521. vol. II. *Blepharismus.*
 AGNACAT, arbre d'Amérique, col. 530. vol. I.
 Sa description & sa vertu par Ray, *ibid.*
 AGNANTUS, plante dont Vaillant fait mention, col. 531. vol. I.
 Sa description, *ibid.*
 D'où lui vient son nom, *ibid.*
 Autre nom qu'on lui donne dans les Auteurs, *ibid.*
 AGNEAU, animal à quatre piés, col. 531. vol. I. *Agnus.*
 Usage de ses parties tant médicinales qu'alimentaires, selon divers Auteurs, *ibid.*
 AGNEAU DE SCYTHIE, plante, col. 533. *Agnus Scythicus.*
 Kircher en a parlé le premier, *ibid.*
 Auteurs qu'il cite, *ibid.*
 Description de cette plante par Jules Scaliger, *ibid.*
 Réflexions de Deusingius sur l'opinion des Anciens à ce sujet, col. 534.
 Raisons qui prouvent la certitude de ses réflexions, *ibid.*
 Histoire rapportée par Kempfer qui éclaircit la fable qu'on raconte au sujet de l'agneau de Scythie, *ibid.*
 Examen fait par Breyn sur la nature de ce prétendu animal, col. 535.
 Description qu'en a fait M. Hans-Sloane, & les vertus qu'on lui attribue, col. 536.
 AGNUS CASTUS, plante, col. 532. vol. I.
 Autres noms de cette plante, *ibid.*
 Description de cette plante, *ibid.*
 Usage de cette plante tant intérieurement, qu'extérieurement, *ibid.*
 Origine de son nom, *ibid.*
 Vertu de sa semence, selon Hippocrate, *ibid.*
 Description & vertus de cette plante par Miller, *ibid.*
 — Par Aétius, col. 533.
 AGONIE, combat entre la vie & la mort, col. 536. vol. I. *Agonia.*
 AGREABLE, tout ce qui donne un air agréable, col. 1350. vol. II. *Callophismus.*
 AGREMENS DE LA VIE, col. 1350. vol. II. *Callone.*
 AGRICULTURE, science de travailler à la terre, col. 538. vol. I. *Agricultura.*
 En quoi cette science tient à la Médecine, *ibid.*
 AGRIMONOIDE, plante qui ressemble à l'aigremoine, col. 541. vol. I. *Agrimonoïdes.*
 Sa description par Ray, *ibid.*
 AGRIOSTARI, espèce de froment, col. 543. vol. I. Voyez Froment.
 AGUL, arbrisseau, col. 552. vol. I.
 Sa description & ses vertus, selon Lémery, *ibid.*
 AGUTIGUEPA, plante du Brésil, col. 552. vol. I.
 Sa description & son usage par Margrawe, *ibid.*
 AGUTI - TREVA ou AGOUTI-TREVA, plante du Brésil, col. 552. vol. I.
- Sa description par Ray, *ibid.*
 AHATE de PAUNCHORECCHI, arbre du Malabar, col. 553. vol. I.
 Sa description par Ray, *ibid.*
 D'où il a été apporté aux Indes, *ibid.*
 Temps où il fleurit & porte du fruit, *ibid.*
 Usage & vertu de ses feuilles, *ibid.*
 AHOVAI, arbre de l'Amérique, col. 554. vol. I. *Abovai Thoreui Classi.*
 Description de son fruit & de cet arbre par Lémery, *ibid.*
 Ce que l'on tire de cet arbre par les incisions qu'on fait à son écorce, selon le même, *ibid.*
 Espèces, selon Miller, & son sentiment sur son fruit, *ibid.*
 AIDANS, épithète des remèdes fortifiants, col. 382. vol. I. *Adjuvantia.*
 AIDE, celui qui assiste les Chirurgiens dans leurs opérations, col. 1366. vol. IV. *Minister.*
 AIGLE, oiseau, col. 370. vol. II. *Aquila.*
 Ses différens noms Latins, *ibid.*
 Ce qu'on emploie de cet animal en Médecine, *ibid.*
 Ses vertus, selon Avicenne, *ibid.*
 AIGRE, APRE, col. 195. vol. I. *Acerbus.*
 A quoi l'on applique ce mot, *ibid.*
 Sens figuré de ce mot, *ibid.*
 AIGREMOINE, plante, col. 539. vol. I. *Agrimonia.*
 Description de cette plante, selon Dioscoride, *ibid.*
 Ses vertus par le même, *ibid.*
 Noms de cette plante dans les Auteurs modernes, col. 540.
 Sentiment de Miller au sujet de cette plante, *ibid.*
 — Dale, *ibid.*
 — Boerhaave, *ibid.*
 Espèces, selon Miller, *ibid.*
 Ce que l'on tire de cette plante par l'analyse Chymique, selon Geoffroy, col. 541.
 AIGREUR, col. 336. vol. I. *Acor.*
 Ce que c'est, selon les Médecins, *ibid.*
 — Van-Helmont, *ibid.*
 AIGU, col. 354. vol. I. *Acutus.*
 Interprétation de Galien sur ce mot, *ibid.*
 A quelle sorte de maladie, selon cet Auteur, convient le nom d'aiguë, *ibid.*
 Explication du sentiment de Galien qui n'est pas dans cette occasion aussi clair qu'ailleurs, col. 355.
 Définition des maladies aiguës, selon les Modernes, *ibid.*
 Autres significations du mot Aigu, *ibid.*
 AIGUILLE, instrument de Chirurgie, col. 351. vol. I. *Acus.*
 — Utile en certaines opérations, absolument nécessaire en d'autres, *ibid.*
 — Préférable au caustère actuel & applications astringentes dans les amputations, *ibid.*
 — Hâte la guérison dans l'opération de l'aneuryisme, bubonocèle, lithotomie, *ibid.*
 Ses espèces, *ibid.*
 Quelles doivent être celles dont on se

sert pour le bec-de-lievre, selon Sharp, *ibid.*

Figures que doivent avoir les aiguilles, selon leurs divers usages, tirées des meilleurs Auteurs de Chirurgie, col. 352. & *suiv.*

On leur donne le nom d'*acestra*, col. 196. vol. I. & de *Belone*, col. 837. *Belone*, vol. II.

AIGUILLE d'ARISTOTE, poisson, col. 354. vol. I.

Lieu où il se trouve, *ibid.*

A quoi Galien pense que ses cendres sont bonnes, *ibid.*

Ses noms Latins dans les Auteurs, *ibid.*

Autre espèce à qui l'on a donné ce nom, *ibid.*

Elles sont l'une & l'autre très-peu propres à servir d'aliment; *ibid.*

AIL, col. 816. vol. I. *Alinum.*

Les espèces de cette plante en Egypte, *ibid.*

Sentiment de Dioscoride sur cette plante, *ibid.*

— de Celse, *ibid.*

— d'Oribase, *ibid.*

Emplâtre attractif d'ail. Sa préparation & ses vertus. Tiré d'Aëtius, *ibid.*

Sentiment de P. Éginète sur cette plante, col. 817.

— d'Actuarius, *ibid.*

Noms de différentes espèces d'ail, *ibid.*

Description de la première espèce par Miller, *ibid.*

Vertus par le même Auteur, *ibid.*

Noms de la seconde espèce, col. 818.

— troisième espèce, *ibid.*

— quatrième espèce, *ibid.*

Autres espèces d'ail dont Miller fait mention, col. 819.

AILE, liqueur dont l'usage est commun en Angleterre, col. 802. vol. I. *Alla.*

L'excès de cette boisson est nuisible à la santé, parce qu'elle est spiritueuse, *ibid.*

En quoi l'aile diffère de la bière, *ibid.*

Accidens qu'elle a produits par un usage inconsidéré, *ibid.*

Cas où elle peut être de quelque utilité, *ibid.*

Observations de Lémery sur l'aile & la bière, *ibid.*

Quelle doit être la qualité de la bière, selon l'Ecole de Salerne, *ibid.*

Ses effets dans le même Livre, *ibid.*

Autres effets fâcheux de cette boisson, *ibid.*

Remarques sur cette liqueur, col. 803.

D'où provient sa fermentation, *ibid.*

Façon de préparer cette liqueur, *ibid.*

Conditions requises pour faire une bière agréable, *ibid.*

Différence des saisons & des pays pour faire une bonne bière, col. 804.

Qualités de la bière, col. 805.

Inconvénients qui arrivent de la bière trop nouvelle, *ibid.*

Manière de préparer l'aile en Angleterre, *ibid.*

Son nom Anglois, *ibid.*

Tom. VI.

Origine du mot Latin *Cerevisia*, bière, *ibid.*

Autre nom Latin de cette boisson, *ibid.*

AIRE, col. 556. vol. I. *Ala.*

Ce que c'est en Botanique, *ibid.*

Autre application de ce mot, selon Miller, col. 557.

AILES de *Pos sphéroïde*, col. 562. vol. I. *Alati ou Alarati processus.*

AILES DU NEZ, cartilages qui se joignent aux extrémités des os du nez, col. 558. vol. I. Voyez *Naz.* *Ala nasi ou Pinna nasi.*

AILES DE L'OREILLE, c'est la partie supérieure de l'oreille externe, *ibid.* *Ala auris ou Pinna auris.*

AIMANT, pierre, col. 1077. vol. IV. *Magnet.*

Nom que donne Galien à cette pierre, col. 1258.

Lieux d'où on la tire, col. 1077.

Différence de notre aimant avec celui dont parle Théophraste, *ibid.*

La pierre de Lydie, autrement appelée la pierre de touche, col. 1078.

Elle n'est d'aucun usage en Médecine contre le sentiment de Galien, *ibid.*

Ses vertus surprenantes, *ibid.*

Ce que dit Geoffroy au sujet de cette pierre, *ibid.*

— Scroder, *ibid.*

AIMANT BLANC, *ibid.*

Sentiment de Geoffroy à son sujet, *ibid.*

— Dale, *ibid.*

AIR, col. 406. vol. I. *Aer.*

Comment il est considéré par les Médecins, *ibid.*

Ce que pense Hippocrate à ce sujet, *ibid.*

— Virgile sur les effets de l'air, col. 407.

— Aëtius sur cette matière, col. 408.

— Galien, cité par Oribase, *ibid.*

— Trallians, *ibid.*

Préceptes de P. Éginète sur le choix de l'air, tant dans le cas de maladie que dans celui de convalescence, col. 409.

Ceux de Galien, *ibid.*

Sentiment de Boerhaave sur la nature de l'air, & ses effets tant sur les corps terrestres que sur les fossiles, ou minéraux, col. 410. & *suiv.*

Examen de ses propriétés, col. 412.

— Sa fluidité, *ibid.*

— Sa pesanteur, col. 415.

Auteurs qui ont fait des expériences à ce sujet, *ibid.*

Examen des propriétés qui sont particulières à l'air, ou que lui seul possède, col. 417.

— de son élasticité, *ibid.* & *suiv.*

Erreur dans laquelle est tombé Boerhaave dans cette partie de son Histoire de l'air, col. 420.

Preuve de la fausseté de son raisonnement tirée d'observations faites par des Auteurs célèbres, *ibid.*

Examen des corps qui nagent dans l'air, col. 421.

Calcul de M. Halles & autres sur la quantité d'eau qui s'élève en vapeurs invisibles des corps terrestres, *ibid.*

Expériences par lesquelles on prouve que chaque portion d'air est chargée d'eau, *ibid.*
 Ce qu'on peut déduire des phénomènes détaillés dans les expériences ci-dessus, col. 423.
 L'eau mêlée avec l'air diminue son élasticité, col. 424.
 Variété de la pesanteur de l'air, selon sa sérénité ou son obscurité, *ibid.*
 Ce que c'est que la rosée, *ibid.*
 Ses différentes qualités, selon les corps qui lui ont donné naissance en se trouvant dans les environs, col. 425.
 Distillation de la rosée & ce qu'elle a fourni par le moyen de cette opération, *ibid.*
 Ce qui empêche qu'on puisse rien déterminer sur la nature de la rosée, *ibid.*
 Production des nuages moyennant l'eau qui s'élève continuellement des corps terrestres, *ibid.*
 Phénomènes rapportés par différents Auteurs sur cette matière, col. 426.
 Manière dont se forme la pluie, *ibid.*
 — dont se forment les fontaines & les sources, col. 427.
 Réflexions sur le système de Boerhaave à l'occasion de la formation des sources & fontaines, *ibid.*
 Suite de ce système, *ibid.*
 De quelle utilité est pour un Chymiste cette suite d'observations & de remarques sur l'air, col. 428.
 Quelle est la cause des neiges, de la grêle, du tonnerre, *ibid.* & *suiv.*
 Réflexion sur ce système, col. 430.
 Quelles sont les principales causes de ces phénomènes, effets de l'union de l'air avec l'eau, *ibid.*
 Réflexion qui combat l'existence du feu souterrain admis par Boerhaave, comme une des causes ci-dessus établies, col. 431.
 Suite de son système sur le même sujet, *ibid.*
 — des causes d'enlèvement d'eau dans l'air, *ibid.*
 Détail des actions de l'air sur les hommes, les animaux, les fossiles & les végétaux, col. 432.
 Examen des autres corps qui flottent perpétuellement dans l'air, qui émanent tant des animaux, que des végétaux & des fossiles, col. 433. & *suiv.*
 Réflexion où on démontre en quoi Boerhaave s'est trompé lorsqu'il a avancé que l'air ne contenoit point de nitre, col. 439.
 Preuves de l'existence des matières métalliques dans l'air, *ibid.*
 Ce que l'on doit conclure de ce que l'on a dit ci-dessus, col. 440.
 Vicissitude des saisons, & en quoi elles influent sur les corps, col. 441.
 Propriété de l'air qui la rend salutaire même utile & nécessaire tant aux animaux qu'aux végétaux tant pour leur vie que pour leur subsistance, col. 442.
 Preuve de sa nécessité par des expé-

riences & phénomènes, *ibid.* & *suiv.*
 Propositions vraisemblables & curieuses concernant l'économie animale, qui se déduisent de l'histoire de l'air ci-dessus, col. 444.
 Erreur dans laquelle sont tombés ceux qui ont pensé que l'exercice en plein air ne valoit pas mieux pour la santé que celui que l'on fait à couvert, col. 446.
 Regles de Vitruve sur les endroits propres à bâtir eu égard à la qualité de l'air, *ibid.* & *f.*
 Sentiment de M. Arnaud de Villeneuve sur cette matière, col. 448. & *f.*
 Traité d'Hippocrate sur l'air & les maladies qui proviennent de ses mauvaises qualités, col. 453. & *f.*
 — les eaux, col. 456. & *suiv.*
 — les signes d'une année saine ou mal saine, col. 459.
 — sur la différence des Nations, col. 460.
 Histoire des Macrocephales, col. 461.
 — des Phasiens, col. 462.
 — des Sauromates, *ibid.*
 Fait singulier rapporté pour prouver la valeur des femmes de cette dernière nation, col. 463.
 Suite de l'histoire des Scythes, col. 464.
 Cause de la stérilité des hommes & des femmes de ce pays, *ibid.*
 Maladie à laquelle les hommes deviennent sujets, & qu'ils regardent comme une punition divine, col. 465.
 Causes de la différence des mœurs, des usages, & de la taille des Européens, col. 466. & *suiv.*
 AISSELLES, col. 558. vol. I. *Ala.*
 Remèdes pour en corriger la puanteur, selon P. Eginete, *ibid.*
 Ce qu'Aétius conseille de boire dans ce cas, col. 559.
 AJUBATIPITA, arbrisseau du Brésil, col. 556. vol. I.
 Vertu de l'huile qu'on tire de son fruit, *ibid.*
 AL, particule Arabe, col. 556. vol. I.
 Ce qu'elle signifie, *ibid.*
 Rapport de cette particule avec le langage des Orientaux, *ibid.*
 ALABASTRON, nom d'un onguent, col. 557. vol. I.
 Sentiment de Myrepsé à ce sujet, *ibid.*
 Sa préparation, selon cet Auteur, *ibid.*
 Différence de sentiment dans les Auteurs au sujet de son nom, *ibid.*
 ALACNOTH, mot Arabe, col. 558. vol. I.
 Ce qu'il signifie, *ibid.*
 ALANFUTA, nom Arabe; veine située entre le menton & la levre inférieure, col. 560. vol. I.
 Opération qu'on y fait pour guérir la mauvaise haleine, *ibid.*
 ALAQUECA, pierre qui se trouve en fragmens aux Indes, col. 560. vol. I.
 Sa vertu par Lemery, *ibid.*

ALATERNE, arbrisseau, col. 560. *Alaternus*, vol. I.

Autres noms de cet arbrisseau dans les Auteurs, *ibid.*

Sa description, & ce qu'il contient, par Lemery, *ibid.*

Sa vertu, par Boerhaave, *ibid.*

— Dale, *ibid.*

Noms de la seconde espece, & sa description, par Ray, col. 561.

Noms de la troisieme espece; sa description & ses vertus, par Dale, *ibid.*

— quatrieme espece, col. 562.

Différens sentimens des Auteurs sur le perigee, *ibid.*

Combien Miller compte d'especes de cette plante, *ibid.*

ALATERNODE, plante qui ressemble à la précédente, *ibid.* *Alaternoides*.

En quoi elle differe de l'autre, *ibid.*

ALBASTRE, pierre, col. 557. vol. I. *Alabastrum*.

Ses autres noms, *ibid.*

Vertus de cette pierre, selon Dioscoride, col. 558.

Nom de la seconde espece, *ibid.*

— troisieme espece, *ibid.*

Maniere de faire le plâtre, qui en est une espece, *ibid.*

Vertus du plâtre, selon P. Eginete, *ibid.*

— Lemery, *ibid.*

Sentiment d'Herbelot sur l'albâtre d'Orient, *ibid.*

ALBE ou ALBETTE, petit poisson de riviere qui ressemble à l'anchois, col. 580. vol. I. *Alburnus Aufonii*.

Sa description & ses vertus, par Lemery, *ibid.*

ALBERT, (Salomon) Anatomiste, col. 1252. vol. I.

Où il professa la Medecine, *ibid.*

Editions de ses Ouvrages.

ALBIN, Anatomiste, Professeur à Leyde, col. 1266. vol. I.

Les Ouvrages qu'il a donnés sur l'Anatomie, *ibid.*

ALBUCASIS, Auteur Arabe, col. 566. vol. I.

Les autres noms sous lesquels il est connu, *ibid.*

Sentiment de M. Freind sur la personne, son caractère & ses Ouvrages, *ibid.*

Temps où l'on croit qu'il a vécu, col. 567.

Temps où a été imprimée à Bâle une traduction d'un de ses Ouvrages, *ibid.*

ALBULA, poisson dont parle Aldrovandi, col. 569. vol. I.

ALCAHEST, menstree ou dissolvant universel de Paracelse, col. 581. vol. I.

On ne sait ce qu'il a entendu par ce mot, *ibid.*

De quelle conséquence seroit un pareil secret, *ibid.*

Van-Helmont est le premier qui ait donné occasion aux recherches de Falcahest, *ibid.*

M. Boyle en nie l'existence, *ibid.*

Recherches sur ce nom, *ibid.*

Passages de Van-Helmont rapportés pour tâcher de donner quelque lu-

miere sur sa doctrine, col. 582. & *suiv.*

Sentiment de Boerhaave sur cette matiere, col. 586. & *suiv.*

Dans quelle espece de matiere Paracelse prétend l'avoir trouvé, col. 590. & *suiv.*

Ce que l'on doit conclure de toute la doctrine de Van-Helmont à ce sujet, col. 592.

Ce qu'on peut ajouter au sentiment de Boerhaave; col. 593.

Ce que c'est que l'alcahest de Glauber, & la maniere de le préparer, *ibid.*

— *ibid.*

ALCALI ou ALKALI, mot Chymique, dont on se sert pour désigner un corps opposé à un acide, col. 593. vol. I.

Ce que c'est que le kali, *ibid.*

Maniere d'en tirer de la cendre, & un sel de cette cendre, *ibid.*

Caractères propres de l'alcali, col. 594.

De quelle matiere se peuvent tirer ces sels, *ibid.*

Expérience qui démontre que c'est le feu qui communique aux sels alcalis fixes leur nature spécifique, col. 595.

En quoi ces sels alcalis peuvent se réduire, col. 596.

Ce qui peut rendre ces sels continuellement différens, *ibid.*

— leur occasionner cette altération considérable, *ibid.*

Quel est le plus commun des sels alcalis, *ibid.*

D'où on nous l'apporte, & comment on le tire des végétaux, *ibid.*

Noms de ces cendres chez les Modernes, *ibid.*

Procédé par lequel on démontre la quantité de terre que contiennent ces sels fixes, col. 597.

Ce qui arrive en réitérant souvent cette opération, *ibid.*

Un alcali fixe tiré par le procédé ci-dessus, doit servir de modele propre à faire connoître la classe sous laquelle on doit ranger les sels dont on ne connoît point entièrement la nature, col. 598.

Maniere de tirer une autre espece de sel alcali, *ibid.*

Tous les alcalis tirés des végétaux se ressemblent, *ibid.*

En quoi ils different un peu entr'eux, *ibid.*

Description que Glauber fait d'une autre espece d'alcali, que les Chymistes ont découvert, col. 599.

Méthode la plus prompte pour obtenir une grande quantité de sel alcali, *ibid.*

Autre méthode particuliere pour préparer en peu de tems un sel alcali fixe avec le nitre, *ibid.*

Ce qu'il y a à remarquer dans ce procédé, col. 600.

Propriétés des sels alcalis fixes, *ibid.*

Expériences qui servent de preuve à ces propriétés, *ibid.*

Moyen par lequel on découvre l'attraction réciproque qu'il y a entre

Pean & les sels alcalis fixes, col. 601.
Méthode pour préparer un alcool pur sans le secours de la distillation, ni du feu, col. 602.
Autre propriété des sels alcalis, *ibid.*
Ce que forment les sels alcalis en s'unissant avec les huiles tirées par expression des végétaux ou des animaux, *ibid.*
Les sels alcalis attirent les acides animaux, végétaux & minéraux avec plus de force qu'ils n'attirent l'eau, *ibid.*
Observations de M. Homberg, qui prouvent que le pouvoir des alcalis est limité, col. 603. & *suiv.*
Erreurs dans lesquelles Boerhaave est tombé au sujet de la théorie de ces sels, col. 606. & *suiv.*
Méthode de préparer un sel alcali fixe par la combustion des végétaux suivant la manière de Tachenius, tirée de Boerhaave, col. 608.
Observations sur les procédés ci-dessus, col. 609. & *suiv.*
Méthode d'user de ces sels dans la Médecine, col. 611.
Séparation d'un sel fixe, dur, amer & cristallin, qui est subvitrescent, & non pas alcali, d'un sel fixe alcali, col. 613.
Remarque, *ibid.*
Nature & qualités de ce sel, *ibid.*
Quelques observations sur les sels alcalis, col. 614.
Exemple qui prouve qu'il y a entre un sel naturel végétal, & un sel fixe alcali le plus acré, des sels de différente nature, *ibid.*
Suite de ces observations, col. 615.
Abrégé des effets que les sels fixes alcalis produisent sur le corps animal, col. 616.
Ce que c'est que les sels alcalis volatils, & de quelles substances on les tire, col. 617.
Procédé qui fournit un exemple de la méthode par laquelle on tire les sels alcalis volatils des végétaux d'une nature acré, col. 618.
Description des sels volatils produits par la putréfaction des végétaux par M. Daniel-Cox, *ibid.* & *suiv.*
Maladies qui naissent de la surabondance d'alcali dans les humeurs, col. 621.
Noms des plantes que Boerhaave met au nombre des alcalines, *ibid.*
En quoi l'alcalinescence des animaux diffère de celle des plantes, col. 622.
Quels sont les animaux dont la chair a le moins de disposition à une putréfaction alcaline, *ibid.*
— dont les humeurs sont chargées d'un alcali volatil extrêmement exalté, col. 623.
Différentes circonstances qui font que les animaux fournissent une nourriture plus ou moins alcaline, *ibid.*
Raison pourquoi Dieu avoit défendu aux Juifs l'usage d'un grand nombre d'animaux, & avoit ordonné de

saigner ceux qu'ils devoient manger, col. 624.
Observations à faire pour connoître les avantages que retiennent les Juifs de ces préceptes, *ibid.*
Catalogue Hébreu & François des animaux défendus par leur Loi, col. 625. & *suiv.*
Analyse chymique du sang pour pouvoir connoître à fond la nature & les suites de la putréfaction alcaline des humeurs, col. 627.
Causes antécédentes de l'alcalinescence qui survient au corps, & des maladies qui en dépendent, col. 628. & *suiv.*
Signes de cette putréfaction alcaline, col. 630.
Effet de cette putréfaction sur le sang, *ibid.*
Quelle doit être la suite de cet effet, col. 631.
Ce qui doit produire une différence de cure selon les parties affectées de cette putréfaction, *ibid.*
Remède vulgaire, mais efficace, lorsque l'estomac est chargé d'alimens alcalins, *ibid.*
Raison de l'action de ce remède, col. 632.
Cas où la cure est difficile, longue, & la maladie dangereuse, *ibid.*
En quoi la saignée paroît être indiquée dans ce cas, *ibid.*
Suite du traitement, *ibid.*
Pourquoi la chaleur excessive, soit naturelle, soit artificielle, est contraire dans les maladies qui tendent à une putréfaction alcaline, *ibid.*
Quels sont les alimens indiqués dans ce cas, col. 633.
Végétaux farineux recommandés par Boerhaave dans ce cas, *ibid.*
Fruits d'automne, & d'été parfaitement mûrs, dont il recommande l'usage, col. 634.
Avantages qu'on retire des fruits mûrs pris sans excès, *ibid.*
Autres sources dont on peut tirer des secours dans les cas où on veut détruire l'alcalinescence, *ibid.*
Ce qui annonce une heureuse issue dans ce cas, col. 636.
Raisons pourquoi les personnes qui ont été guéries de la peste & de fièvres pestilentielles, ont la bouche affectée d'un goût fait approchant de celui du sel ammoniac, col. 636.
Remèdes propres à détruire l'acrimonie alcaline, tirés de Boerhaave, *ibid.* & *suiv.*
Traité d'Hippocrate sur le régime qu'il faut observer dans les maladies aiguës, col. 638. & *suiv.*
Regles pour l'usage du vin, du vin trempé, de l'eau, de l'oxymel & des bains, col. 648. & *suiv.*
Des fièvres & des maladies accompagnées de fièvres, col. 652. & *suiv.*
De la catalepsie, col. 654.
De l'esquinancie, col. 655.
Observations sur les fièvres, *ibid.* & *suiv.*
— sur la péripneumonie & la pleurésie, col. 660.

— sur la dysenterie, col. 661.
 Quels signes on peut tirer du régime ordinaire, col. 662.
 Observations sur l'hydropisie, col. 663.
 — sur le régime de ceux qui ont le bas-ventre chaud, col. 663.
 — des maladies aiguës, col. 664.
 Remèdes qu'Hippocrate indique pour différentes maladies, col. 665. & *suiv.*

ALCALISATION, action d'imprégner une chose d'un sel alcali, col. 666. vol. I.

ALCANNA, plante, col. 667. vol. I.
 Ses autres noms, *ibid.*
 Sentiment de Geoffroy à son sujet, *ibid.*
 Sa description par Pline, *ibid.*
 Verru de l'onguent Cyprien fait avec les feuilles de cette plante, *ibid.*
 Suite du sentiment de Pline sur ses vertus, col. 668.

ALCANCALI, nom Italien d'un antidote, col. 666. vol. I.
 Sa préparation, selon Myrepse, *ibid.*

ALCHOLLEA, aliment ordinaire chez les Maures, col. 672. vol. I.
 Manière dont ils le composent, *ibid.*

ALCHYMIE, partie de la Chymie qui s'attache à la transmutation des métaux, col. 670. vol. I.

Pour l'origine de ce mot, consultez l'article *Chymie* & l'article *Al-*

ALCMÆON de Crotone, a fait le premier la dissection des animaux, col. 1207. vol. I.
 Son sentiment sur l'odorat, *ibid.*

ALCOHOL, ou plutôt **AL-KA-HOL**, mot Arabe, col. 672. vol. I.
 Ce que c'est, *ibid.*
 Passage tiré de M. Shaw sur l'usage qu'en font les femmes de Barbarie, *ibid.*
 Le même usage dans d'autres pays confirmé par divers Auteurs, col. 678.
 Conjectures sur l'origine de ce nom, *ibid.*
 Signification que les Modernes ont donné au mot alcool, *ibid.*
 Procédé par lequel Boerhaave obtient l'alcool, *ibid.*
 Dissertation sur la fermentation, col. 674.
 Ce que l'on entend par ferment, *ib.*
 Quelles sont les matières qui sont les plus sujettes à fermenter, & leurs différentes classes, *ibid.* & *suiv.*
 Quels sont les principaux ferments, col. 677.
 Observations à faire lorsque les substances sont chargées d'une trop grande quantité d'acides, col. 678.
 Examen des préparations qu'exigent les substances fermentables, col. 679. & *suiv.*
 Suite de ces préparations, col. 681.
 Phénomènes qui se succèdent les uns aux autres dans la fermentation, *ibid.*
 Observation à faire sur l'impétuosité de l'esprit qui s'échappe dans le

Alcalifacio.

Alchemia, Alchymia.

tems où la fermentation est dans sa violence, col. 682.
 On ne peut déterminer le tems nécessaire pour qu'une fermentation soit parfaite, col. 633.
 Liqueur à laquelle de tout tems, & chez toutes les nations, on a donné le nom de vin, col. 684.
 Ce que c'est que l'ivresse, qui est la suite de la boisson de cette liqueur, & conséquemment de la fermentation, puisque toute liqueur tirée du grain & fermentée la peut produire, si elle est prise avec excès, *ibid.*
 Autres propriétés de la fermentation, *ibid.* & *suiv.*
 Circonstances nécessaires pour qu'une fermentation soit heureuse, col. 686.
 Moyens dont on peut user pour empêcher ou arrêter la fermentation, *ibid.*
 Ce que l'on doit pratiquer pour tirer plus d'avantage de la fermentation, col. 688.
 Manière de prévenir l'empyreume, *ibid.*
 Qualités requises pour avoir de bons esprits, *ibid.*
 Mouvement contre lequel on doit être en garde lorsque la liqueur est échauffée, *ibid.*
 Moyen pour prévenir cet inconvénient, *ibid.*
 Progrès des liqueurs qui viennent dans la distillation des substances fermentées, *ibid.*
 Effets des esprits que l'on regarde comme les plus volatils, *ibid.*
 Suite de cette distillation après le départ entier de l'esprit, col. 689.
 Ce que produit la lie des substances fermentées après la distillation, lorsqu'on l'a fait sécher & brûler sur un feu ouvert, *ibid.*
 Exemples de fermentation pour faire connoître la manière dont procedent la nature & l'art dans cette opération, *ibid.*
 Procédé par lequel on réduit la dreche & la farine fermentées, en esprits inflammables & en vinaigre, col. 690.
 Remarque sur ce procédé, *ibid.*
 Procédé par lequel on dépure les liqueurs spiritueuses produites par fermentation, *ibid.*
 Remarques sur ce procédé, col. 691.
 Alcool préparé d'esprits fermentés sans aucune addition, 692.
 Remarques sur le procédé ci-dessus, col. 693. & *suiv.*
 Préparation de l'alcool par les alcalis, col. 696.
 Réflexions sur l'usage qu'on doit faire des liqueurs vineuses, & les accidens qu'elles peuvent produire, col. 687. & *suiv.*
 Usage extérieur de ces mêmes liqueurs recommandé en plusieurs cas, tirés d'Harris, col. 699.
 — de l'alcool, par Boerhaave, col. 700.
 Recherches sur l'antiquité de la découverte de l'alcool, *ibid.*

Ce que dissout l'alcool comme mens-
trée, *ibid.*
Matières sur lesquelles il n'agit point,
ibid.
L'alcool n'arrête pas toujours l'hé-
morrhagie, col. 993. vol. VI.
Inconvéniens qu'il y a à s'en servir,
ibid.
ALCOHOL DE MARS de Mingrave, col.
503. vol. II.
ALCYON, MARTINET PE-
CHEUR, oiseau Maritime, col.
670. vol. I. *Alecyo.*
Ses autres noms dans les Auteurs,
ibid.
Sa description, *ibid.*
Ses vertus, *ibid.*
La composition de son nid, *ibid.*
Sa vertu, *ibid.*
Cas qu'en font les Chinois, *ibid.*
ALEMBIC, ALAMBIC, col. 706. *Alembicus.*
vol. I.
Etymologie de ce mot, *ibid.*
Description de cet instrument de
Chymie, *ibid.*
ALEMBROTH, col. 706. vol. I.
Recherches sur la signification de ce
mot, *ibid.*
ALEXANDRE, Medecin, col. 708. *Alexander.*
vol. I.
D'où il a pris son surnom, *ibid.*
Particularités de sa vie, *ibid.*
Sur quelles matières il a travaillé,
ibid.
Il n'a pas écrit sur la Chirurgie, ni
sur les maladies des femmes, *ibid.*
Il est le premier qui ait mis en usage
le fer en substance, col. 709.
Il a donné dans les enchantemens &
superstitions en vogue de son tems,
ibid.
Il mérite, par ses écrits, la troisième
place entre les Ecrivains Grecs,
ibid.
Editions des Ouvrages de cet Au-
teur, *ibid.*
Il n'y a rien de remarquable sur le
compte de ceux des Médecins qui
ont porté le même nom avant lui,
col. 710.
Composition de lui, nommé Antidote
d'Alexandre, *Alexandri anti-
dotus aurea.*
Ses vertus & sa préparation, *ibid.*
Emplâtre verd du même Auteur, col.
711. *Emplastrum A-
lexandrinum
viride.*
Manière dont il est décrit par Celse,
col. 712.
Collyre ou remède sec pour les yeux
que l'on prétend avoir été com-
posé par le Roi Alexandre, col.
711. *Alexandri Re-
gis Collyrium
siccum.*
ALEXION, Medecin, qui a été ami
& contemporain de Cicéron, col.
712. vol. I.
Passage de Cicéron où l'on voit le
chagrin que lui a causé la mort de
ce Medecin, *ibid.*
ALEXIPHARMAQUES, remèdes, *Alexipharma-
ca.*
col. 712. vol. I.
D'où l'on leur a donné ce nom parmi
les Anciens, *ibid.*
Ce qu'on entend parmi les Modernes
par ce nom, 713.
Passage d'Hippocrate rapporté à ce
sujet, *ibid.*
Mauvais effets des alexipharmques

dans une fièvre qui parut en 1723,
24, & 25. *ibid.*
Opinion d'Hoffman à ce sujet, *ibid.*
& *suiv.*
Distinction qu'Hoffman met entre les
sudorifiques, ou alexipharmques,
& les diaphorétiques, col. 718.
Raisons de la promptitude avec la-
quelle quelques-uns de ces remè-
des excitent la sueur, *ibid.*
ALEXIPPE, un des Medecins d'Ale-
xandre le Grand, col. 718. vol. I. *Alexippus.*
Trait rapporté par Plutarque à son
sujet, *ibid.*
ALEXITERE, épithète de certains *Alexiteria.*
remèdes, col. 719. vol. I.
Sens d'Hippocrate à ce sujet, *ibid.*
Sens qu'ont appliqué les Modernes à
ce mot, *ibid.*
Différences que quelques Ecrivains
mettent entre les alexiteres & les
alexipharmques, *ibid.*
Description que donne la Pharmaco-
pée du Collège de Londres, de
l'eau de lait alexitérial, *ibid.*
des trochisques
Alexitériaux, *ibid.*
Leur vertu, col. 720.
ALGUE, plante marine, col. 720. *Alga.*
vol. I.
Ses noms dans les Auteurs, *ibid.*
Ses espèces, *ibid.*
Ses vertus, *ibid.*
Extrait des Actes de Copenhague à
ce sujet, *ibid.*
Vertus de l'algue selon Oribase, *ibid.*
Aétius, *ibid.*
Sa description & ses vertus par Leme-
ry, col. 721.
ALGUETTE, plante aquatique, col. *Algoides.*
727. vol. I.
Sa description selon M. Vaillant,
ibid.
Sentiment de M. Ray sur cette plan-
te, col. 728.
D'où l'on a tiré son nom, *ibid.*
ALHAGI, arbrisseau de Perse, col.
728. vol. I.
Sa description, *ibid.*
Nom que les Arabes donnent à la
manne qu'ils recueillent sur cet ar-
brisseau, *ibid.*
Ses vertus, & celle des feuilles de cet
arbre, par Tournefort, *ibid.*
ALICA, nourriture célèbre chez les
Auteurs, col. 729. vol. I.
Différence de sentiment des Auteurs
sur cette matière, *ibid.*
Passages de divers Auteurs, rapportés
pour que le lecteur puisse se for-
mer une idée juste à ce sujet, *ibid.*
& *suiv.*
Sentiment de Ray sur cette matière,
col. 731.
de Saumaïse, *ibid.*
ALILAT, mot Arabe signifiant la Di-
vinité qui préside aux accouche-
mens, col. 734. vol. I.
ALIMENS, tout ce qui sert de nour-
riture au corps, col. 734. vol. I. *Alimenta.*
Etymologie de ce mot, *ibid.*
Quels sont les Anciens qui en ont
écrit, *ibid.*
Doute des Auteurs, si le Traité in-
titulé: *De Salubri victus ratione*, est

d'Hippocrate, *ibid.*
 Remarques sur la maniere dont les Anciens pensoient sur la formation de saog, *ibid.*
 Régime ordonné par Hippocrate, comme le meilleur qu'on se puisse prescrire, *ibid.* & *suiv.*
 Sentiment d'Oribase sur les alimens, *ibid.*
 ——— arténus, col. 738. & *suiv.*
 ——— incrassans, col. 740.
 ——— d'uoce nature entre les incrassans & les atténuans, *ibid.*
 ——— qui engendrent les humeurs gluantes, col. 741.
 ——— des crudités, *ibid.*
 ——— des humeurs froides, *ibid.*
 ——— des phlegmes, *ibid.*
 ——— de la mélancolie, *ibid.*
 ——— de la bile, col. 742.
 ——— des sucres chargés de parties excrémentielles, *ibid.*
 ——— qui ne chargent point le corps d'excrémens, *ibid.*
 ——— qui nourrissent beaucoup, *ib.*
 ——— peu, col. 743.
 ——— qui fournissent un bon suc, col. 744.
 ——— dont le suc est mauvais, col. 745.
 ——— de facile digestion, col. 746.
 ——— de dure digestion, *ibid.*
 ——— bons pour l'estomac & qui le fortifient, col. 747.
 ——— mauvais pour l'estomac, *ibid.*
 ——— qui portent à la tête, col. 748.
 ——— qui ne causent pas de gonflemens, *ibid.*
 ——— qui en produisent, *ibid.*
 ——— détersifs atténuans & apéritifs, *ibid.*
 ——— qui causent des obstructions, col. 749.
 ——— qui passent difficilement, col. 750.
 ——— qui se corrompent aisément, *ibid.*
 ——— difficilement, *ibid.*
 ——— qui lâchent le ventre, *ibid.*
 ——— qui tiennent le milieu entre les purgatifs & les émolliens, col. 751.
 ——— qui resserrent le ventre, col. 752.
 ——— acrés & échauffans, col. 753.
 ——— rafraîchissans, *ibid.*
 ——— desséchans, *ibid.*
 ——— humectans, col. 754.
 ——— qui affectent ou attaquent la tête, *ibid.*
 ——— nuisibles aux dents, *ibid.*
 De la nature & des qualités des alimens en général, par Hoffmann, *ibid.*
 Quel est l'organe qui nous met en état d'en juger, *ibid.*
 Quelles sont les qualités simples des alimens, *ibid.* & *suiv.*
 Quelles sont celles qu'on appelle composées, col. 756.
 Des alimens frumentacés, des grains, de leurs différences, & de leurs propriétés, *ibid.* & *suiv.*
 Des légumes & des fruits d'Autom-

ne, de leurs différentes especes & propriétés, col. 759. & *suiv.*
 Des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, col. 762.
 Du vin, de l'eau, du lait, des œufs, du miel, de l'huile, du sapa ou de la coorse de raisins, du vinaigre, du suc des raisins avant qu'ils soient mûrs, des grenades, du sel & des différentes especes de ces substances, col. 769. & *suiv.*
 De la quantité des alimens qu'on doit prendre, col. 766.
 Du nombre des repas qu'on doit faire, *ibid.* & *suiv.*
 Préceptes d'Actuarius sur le régime, & les alimens tant en état de santé que de maladie, col. 766. & *suiv.*
 Examen Chymique des viandes qu'on emploie ordinairement dans les bouillons, pour pouvoir connoître la quantité d'extrait qu'elles fournissent à chaque bouillon, & déterminer ce qu'il peut contenir de suc nourrissant, par M. Geoffroy le jeune, *Mémoire de l'Acad. Royale*, col. 775.
 Chair de bœuf, col. 776. & *suiv.*
 ——— de veau, col. 778.
 ——— de mouton, col. 779.
 ——— de poulet, col. 780.
 ——— de coq, *ibid.*
 ——— de chapon, *ibid.*
 ——— de pigeon, *ibid.*
 ——— de phasian, *ibid.*
 ——— de perdrix, col. 781.
 ——— de poulet d'inde, *ibid.*
 Calcul de ce qu'un malade prend de suc nourrissant en vingt-quatre heures, par le moyen de six bouillons, *ibid.*
 Table du produit des expériences faites sur les viandes, col. 781. & *suiv.*
 Extrait d'un autre Mémoire de M. Geoffroy, dans lequel il procède à l'analyse de quelques autres substances qui se prennent, tant en alimens qu'en remèdes, col. 786.
 Ce que dit M. Geoffroy sur l'analyse de la corne de cerf, colonne 787.
 ——— de l'ivoire, *ibid.* & *suiv.*
 ——— du petit-lait, col. 789.
 ——— de la carpe, *ibid.*
 ——— du brochet, *ibid.*
 ——— de la grenouille, col. 790.
 ——— de la tortue, *ibid.*
 ——— de l'écrevisse, *ibid.*
 ——— de la vipère, col. 791.
 ——— de l'extrait de bouillon de vipère, col. 792.
 ——— du pain, *ibid.*
 ALIMENS préparés avec du lait, col. *Argyrotropha*
 413. vol. II. *ma.*
 ALIMENS solides, col. 1112. vol. II. *Broma.*
 Autre signification du mot *Broma*, *ibid.*
 ALINDESE, exercice dont il est *Alindesis.*
 parlé dans Hippocrate, col. 793. vol. I.
 En quoi consistoit cet exercice, *ibid.*
 Sentiment d'Hippocrate sur cet exercice, *ibid.*
 ALISSOIDES, plante qui ressemble à *Fabium*, col. 902. vol. I.

Noms de ses especes par Boerhaave, *ibid.*
ALYSSUM, plante bonne contre la rage, col. 902. vol. I.
 Etymologie de son nom, *ibid.*
 Sentiment de Dale sur l'alyssus de Galien, *ibid.*
 Description de cette plante par Galien, col. 903.
 Sa dose pour une personne mordue par un chien enragé, *ibid.*
 Sentiment d'Oribase sur cette plante, *ibid.*
 Ce qu'en dit Pline, *ibid.*
 Ses caractères par Miller, *ibid.*
 Noms & description des vingt especes de cette plante, tirée de l'index de Boerhaave, *ibid.* & *suiv.*
ALKEKENGE, COQUERET, plante, col. 797. vol. I. *Alkekengi.*
 Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*
 Description de cette plante, & le nom de la seule préparation officinale qu'on en fait, par Miller, *ibid.*
 Vertus de cette plante, par Boerhaave, col. 798.
 — par Lemery, *ibid.*
 Especes de cette plante, *ibid.*
 Noms de la troisieme espece dont parle Miller, *ibid.*
 Ses vertus, par Dale, *ibid.*
 Sentiment de Tournefort au sujet de l'alkekenge, col. 799.
 Maniere de préparer les trochisques d'alkekenge selon la pharmacopée de Londres, *ibid.*
 — de Paris, col. 800.
 — une eau antinephrétique dans laquelle entrent les baies d'alkekenge, selon Hoesler, *ibid.*
ALKERMES, confecton, col. 800. vol. I.
 Maniere de la préparer selon la pharmacopée de Londres, *ibid.*
 Mesuré en est l'Auteur, *ibid.*
 En quoi l'on la corrige dans la pharmacopée ci-dessus nommée, col. 801.
 Maniere de la préparer, selon la pharmacopée de Paris, *ibid.*
 Sa dose, *ibid.*
ALLANTOIDE, membrane, col. 806. *Allantois.*
 vol. I.
 Sentiment de M. Hale sur l'existence de cette membrane comme enveloppe du fœtus humain, contre celui d'autres Auteurs qui la nient, *ibid.*
 Noms des Anciens qui en ont parlé, *ibid.*
 Découverte de Needham à ce sujet, *ibid.*
 Précautions qu'il indique pour pouvoir la découvrir, *ibid.*
 Hoboken & Diamerbroeck ont parlé de l'allantoide, col. 807.
 Ce que Graaf en dit, *ibid.*
 Réfutation de ce qu'il en a dit, *ibid.*
 Réponse aux objections de ceux qui refusent au fœtus humain une membrane urinaire, col. 808. & *suiv.*
 Réfutation du sentiment d'Harvey, col. 811.
 Explication de la Planche III. du I. Vol. *ibid.*

Suite du sentiment de M. Hale, où il fait la description de l'arrerie-faix de deux enfans jumeaux qui n'avoient qu'un amnios, col. 812.
 Ce que M. Littré dit dans ses Observations sur un fœtus humain monstrueux, col. 814.
ALLER A LA SELLE, col. 385. *Adfellare.*
 vol. I.
ALLIAIRE, plante, col. 815. vol. I. *Alliaria.*
 Ses noms dans les Auteurs, *ibid.*
 Description de cette plante selon Miller, *ibid.*
 Sentiment de Lemery, *ibid.*
ALOE ou **ALOE'S**, col. 823. vol. I. *Aloes.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 Ses vertus par Pline, *ibid.*
 Sa description, ses especes & ses vertus par Dioscoride, *ibid.*
 Sentiment d'Oribase à ce sujet, col. 824.
 — D'Actuarius, col. 825.
 — De Paul Eginete, *ibid.*
 — Herbelot sur son nom Arabe, & la maniere dont on en tiroit le suc, *ibid.*
 Ses noms dans les Auteurs, & la description de chaque espece par Miller, avec leurs vertus, *ibid.* & *suiv.*
 Sentiment de M. Geoffroy à ce sujet, col. 827.
 — D'Hoffman sur ses vertus & les préparations qu'on doit lui donner pour le mettre en usage avec succès, *ibid.*
 Extrait du Traité des purgatifs de M. Boulduc sur l'aloès, col. 828.
 Les funestes effets des sels que contient l'aloès, *ibid.*
 Maniere de composer l'aloès rosat, *ibid.*
 — Les pilules d'aloès lavé, col. 829.
 Extrait de la Pharmacopée de Londres par Quincy au sujet de l'aloès, *ibid.*
 On a nommé Aloétiques des medecines composées dont l'aloès est l'ingrédient principal, *ibid.* *Aloedaria.*
 Maniere de composer l'aloétique de Philagrius, *ibid.*
 Autres préparations par le même Auteur, col. 830.
 — Par Oribase, col. 831.
ALOE'S AQUATIQUE, col. 831. vol. I. *Aloides.*
 Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*
 Sa description & sa vertu par Dale, *ibid.*
ALOPECIE, maladie accompagnée de la chute des cheveux, col. 832. vol. I. *Alopecia.*
 Sentiment de Celse à ce sujet, *ibid.*
 — Sennert sur le nom de cette maladie, col. 832.
 — La différence de l'alopecie & de Pophiasis, col. 833.
 — Les causes de cette maladie, *ibid.*
 — La différence de cette maladie & de la teigne, col. 834.
 — La difficulté qu'il y a à guérir ces maladies, *ibid.*
 — Les prognostics de cette maladie, *ibid.*

- Cure, *ibid.*
 Noms qu'ils donnent aux remèdes qui agissent sur la cause prochaine de la maladie, col. 835.
 Compositions recommandées par Galien dans cette maladie, col. 836.
 Emplâtres citées dans les Ouvrages de divers Auteurs employées dans ce cas avec succès, col. 837.
 Espace de tems prescrit pour l'application des topiques, *ibid.*
 Régime indiqué dans cette maladie, *ibid.*
ALOSE, poisson de mer, col. 838. *Alosa, Clupeus, Clupea.*
 Sa description selon Lemery, *ibid.*
 Propriétés de quelques-unes de ses parties selon le même, col. 839.
ALOUETTE, oiseau, col. 562. vol. I. *Alauda.*
 Les propriétés de cet oiseau, *ibid.*
 Selon P. Eginete, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 Propriétés de son cœur & de son sang selon Lemery, *ibid.*
 Sentiment de Lemery sur cette matière, col. 563.
 Noms de l'alouette huppée dans les Auteurs, *ibid.*
 Bleue, *ibid.*
ALPAM, plante, col. 839. vol. I.
 Sa description par Ray, *ibid.*
 Vertus de sa racine, col. 840.
ALPHABET CHYMIQUE, col. 840. vol. I. *Alphabetum Chymicum.*
 On ne fait pas la clé de celui qu'a inventé R. Lulle, *ibid.*
 Explications des Lettres de cet Alphabet, *ibid.*
ALPHUS, maladie de la peau, col. 841. vol. I.
 Sentiment de Celse à ce sujet, *ibid.*
 Aetius, *ibid.*
 Oribase, *ibid.*
 Cure, par Aëtius, *ibid.*
ALTERANT, épithete d'un remède, col. 816. vol. I. *Alterantium.*
 Quelles sont les racines qui sont le plus altérantes & purifiantes, *ibid.*
ALTERANS, épithete de certains remèdes, col. 847. vol. I. *Alterantia.*
 Leurs propriétés, *ibid.*
 Dissertation d'Hoffman à ce sujet, *ibid.*
 Ce qu'il pense sur les médicaments en général, *ibid.*
 A combien de classes ils se peuvent tous rapporter, col. 848.
 A combien de sortes d'opérations les remèdes peuvent se réduire, *ibid.*
 Quels sont les médicaments dont l'action se passe sur les solides, col. 849.
 Son sentiment sur les altérans, *ibid.*
 Pourquoi les absorbans peuvent entrer dans la classe des altérans, col. 850.
 Quels sont les principaux de cette classe, *ibid.*
 Quelle est leur façon d'agir, *ibid.*
 Précautions à prendre dans l'usage de ces remèdes, *ibid.*
 Quelle est la seconde classe des altérans, col. 851.
 Quels sont les remèdes de cette classe

- qui se tirent du regne animal, col. 852.
 Leur manière d'agir, *ibid.*
 Leur usage en Médecine, *ibid.*
 Quelle est la troisième classe des altérans, col. 853.
 Les diverses especes de cette classe, *ibid.*
 Manière d'agir des remèdes de cette classe, col. 854.
 Les différens cas où on les emploie, *ibid.*
 Quelle est la quatrième classe des altérans, col. 855.
 Leur vertu & leur manière d'agir, *ibid.*
 Cas où on les emploie avec succès, col. 856.
ALTERATION, changement produit dans le corps par un régime convenable, col. 820. vol. I. *Allogesit.*
ALUCO, nom d'un oiseau, col. 868. vol. I.
 Sa description, *ibid.*
 Ses vertus par Lemery, *ibid.*
ALUDEL, vaisseau de Chymie, col. 868. vol. I.
 Son usage, *ibid.*
 On en emploie plusieurs dans une seule opération, *ibid.*
 Exemple de cette opération, *ibid.*
ALVEOLES, cavités où sont placées les dents, col. 869. vol. I. *Alveoli.*
 Comment s'appelle cette articulation, *ibid.*
 Description anatomique par Drake, *ibid.*
 Nombre de ces alvéoles à chaque mâchoire, *ibid.*
ALUN, col. 869. vol. I. *Alumen.*
 Dans quel cas Hippocrate employoit ce médicament, *ibid.*
 Préparation que Celse recommande pour les ulcères des doigts, où il fait entrer l'alun, *ibid.*
 Description que donnent de l'alun, Plinie, Oribase & Aëtius, *ibid.* & *suiv.*
 Noms des trois especes d'alun en usage en Médecine, col. 871.
 Différence de l'alun des anciens avec le nôtre, col. 872.
 Ce que l'on emploie pour le faire, *ibid.*
 Manière de le préparer, & précautions que l'on doit prendre avant d'y procéder, *ibid.* & *suiv.*
 Récit de la génération de l'alun & de sa nature par Hoffman, col. 874. & *suiv.*
 Manière dont on prépare l'alun en Italie, col. 877.
 Découverte d'un phosphore composé avec l'alun par M. Homberg, col. 878.
 Conditions requises pour la réussite de cette opération, col. 879.
 Différence entre ce phosphore & les autres, *ibid.*
 Les trois especes de phosphore que cet Auteur en a composées, col. 880.
 Précautions nécessaires pour conserver cette poudre dans sa bonté pendant long-tems, *ibid.*
 Raisons de l'inflammation de cette poudre, *ibid.*

— Pourquoi la chaux vive ne produit pas de la flamme, *ibid.*

— Le grand jour gâte cette poudre quoique bien enfermée dans un vaisseau, col. 881.

Expériences faites par Lemery sur la diversité des matières propres à faire un phosphore, mêlées avec l'alun, col. *ibid.* & *suiv.*

Recherches d'un autre sel que l'alun pour former le phosphore, col. 883.

Idee générale & abrégée de la formation du phosphore de M. Homberg, col. 884.

Reflexions sur cet effet de l'alun, *ibid.*

Découverte de M. Boulduc sur cette matière, col. 885.

Hartmann l'avoit faite avant lui, *ibid.*

Découverte de M. Geoffroy sur la base de l'alun, *ibid.*

Procédé par lequel il a le mieux réussi à faire de l'alun, col. 886.

Suite du Sentiment de cet Auteur sur la nature & les effets de l'alun, *ibid.*

Manière de le préparer pour en faire un usage intérieur dans les pertes de sang, 887.

Poudre styptique ordonnée par différens Médecins, & ensuite débitée sous le nom de poudre d'Helvétius, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

Gargarisme bon dans l'esquinancie, col. 888.

Collyre pour apaiser l'inflammation des yeux, *ibid.*

Avertissement de Riviere sur l'application de ce remède, *ibid.*

Gargarisme bon dans les maladies des gencives, *ibid.*

Préparations les plus usitées de l'alun selon Geoffroy, col. 889.

Manière de le calciner, *ibid.*

Préparations de Bates nommées,

Alun dulcifié, *Alumen dulce.*

Alun fébrifuge, *Alumen febrifugum.*

Suc de citron aluminé, col. 889. *Aluminatum.*

ALYPUM, plante, col. 898. vol. I.

Description de cette plante par Plinie, Dioscoride, Dale & Ray, col. 899.

— Tirée d'un Mémoire de l'Académie, *ibid.*

Inconvéniens de l'usage de cette plante comme purgative, col. 900.

AMALGAMATION, col. 908. *Amalgamatio.*

vol. I.

Définition qu'en donne Ruland, *ibid.*

AMALGAME, terme de Chymie, (aaa) col. 2. vol. I.

AMALGAME, produit de l'incorporation du mercure avec un métal, col. 906. vol. I. *Amalgama.*

Méthode la meilleure; selon Boerhaave, pour faire un amalgame, *ibid.*

Remarques sur ce procédé, col. 907.

Lotion des métaux unis avec le mercure, *ibid.*

Remarques à faire à ce sujet, *ibid.*

AMANDE de pêcher, col. 1111. vol. I. *Amygdalopersicum.*

AMANDES, col. 1110. vol. I. *Amygdala.*

AMANDIER, col. 1111. vol. I.

Sentiment de Dioscoride sur cet arbre, *ibid.*

Manière de préparer l'huile d'amandes douces, *ibid.* Ses vertus.

— Les trochisques d'amandes ameres, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

— Manière de préparer l'huile d'amandes douces ameres, col. 1112.

Autre méthode, *ibid.*

Description de l'amandier par Miller, *ibid.*

Vertus de son fruit, *ibid.*

Sentiment de Lemery à ce sujet, col. 1113.

— D'Hoffman au sujet de l'huile d'amandes douces, *ibid.*

AMARANTHE, plante, col. 934. *Amaranthus.*

vol. I.

Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*

Description & vertus de cette plante par Dioscoride, *ibid.*

Ce qu'en dit Plinie, *ibid.*

Sa description & ses vertus par Miller, col. 935.

Ses vertus par Lemery, *ibid.*

AMASSE, condensé ou continué, col. 107. vol. I. *Aleas, Ale.*

Cas où Hippocrate employe ce mot, *ibid.*

Autre signification de ce mot, *ibid.*

— Du second mot, *ibid.*

AMATZQUILT, plante, col. 935. vol. I.

Sa description, *ibid.*

AMBAIBA, arbre du Brésil, col. 959. vol. I.

Sa description & usage qu'en font les habitans de ce pays, par Ray, col. 960.

AMBAITINGA, arbre du Brésil, col. 961. vol. I.

Sa description par Ray, *ibid.*

AMBALAM, arbre des Indes, col. 961. vol. I.

Sa description par Ray, *ibid.*

AMBARE, arbre des Indes, col. 962. vol. I.

Description par Lemery, *ibid.*

Vertu de son fruit par le même, *ibid.*

AMBE, instrument de Chirurgie, col. 962. vol. I.

Sa description & son usage par Heister, *ibid.*

Méthode la plus certaine pour remettre un bras luxé, & faire rentrer la tête de l'humérus, col. 963.

Autre expédient recommandé par Hippocrate à ce sujet, *ibid.*

AMBELA, nom Turc d'un arbre, col. 963. vol. I.

Son nom Latin de Caspard & Jean Bauhin, *ibid.*

Ses especes, *ibid.*

Vertus de son écorce, col. 964.

Manière de remédier à son effet s'il étoit trop violent, *ibid.*

AMBIA, bitume liquide jaune des Indes, col. 966. vol. I.

Ses vertus par Lemery, *ibid.*

AMBIDEXTRE, qui se sert également des deux mains, col. 966. vol. I. *Ambidexterus.*

AMBRE, col. 967. vol. I.

Ambra.

A quelle matiere les François ont donné ce nom, *ibid.*

Recherches sur l'Étymologie de ce nom par Saumaïse, *ibid.* & *suiv.*

Sentiment des anciens sur sa nature, *ibid.* & *suiv.*

Ce que c'est que l'ambre gris, col. 978.

— Selon la relation de M. Atkins, col. 979.

Méthode de M. Atkins pour tirer l'ambre gris, col. 980.

Sentiment de M. Hoffman sur cette matiere, *ibid.* & *suiv.*

Caractère que doit avoir la vraie essence d'ambre gris, selon cet Auteur, col. 981.

Manière dont on la prépare, *ibid.*

— Dont on distingue l'ambre gris, col. 982.

Ses especes, *ibid.*

Ce qu'il fournit par la distillation, *ib.*

Ses usages chez les Parfumeurs & en Médecine, *ibid.*

Préparation de sa teinture, *ibid.*

Vertus de l'ambre par Riviere, *ibid.*

De l'ambre proprement dit, col. 983.

Extrait d'un Mémoire de l'Académie sur l'ambre jaune, col. 984. & *suiv.*

Manière dont on dissout l'ambre pour en faire un vernis, col. 988.

Expérience faite par M. Hoffman sur l'ambre, *ibid.*

Les vertus qu'on attribue au succin, *ibid.*

Préparation d'un bol dans la composition duquel entre le succin, *ibid.*

Autres préparations où il en entre, selon M. Geoffroy, col. 989.

Préparation de la teinture d'ambre d'Hoffman, col. 990.

— Par Boerhaave, *ibid.*

Remarques sur ces procédés, col. 991.

Méthode d'extraire l'huile, le sel volatil & l'esprit d'ambre, *ibid.* & *suiv.*

Analyse du succin par Boerhaave, col. 993.

Remarques sur ce procédé, col. 994.

Diambra species, ce que c'est, col. 1080. vol. III.

Préparation du *Diambra species sine odoratis*, *ibid.*

Ses usages, *ibid.*

Préparation du *Diambra species cum odoratis*, col. 1081. vol. III.

AMBRETTE, plante, col. 964. vol. I. *Amberbol.*

I. Nom Turc.

Ses autres noms dans les Auteurs Latins, *ibid.*

Description qu'a donné M. Lippi de celle qu'il a découverte en Egypte, *ibid.* & *suiv.*

AMBROISIE, arbrisseau, col. 995. *Ambrosia.*

Sa description & vertu par Dioscoride, *ibid.*

Recherches de Saumaïse au sujet de cette plante, *ibid.*

Noms de l'ambrosie moderne dans les Auteurs, col. 996.

Description par Lemery & sa vertu, *ibid.*

— De Dale, *ibid.*

Noms & description de deux autres

especes de cette plante, dont Mlle Stevens emploie la seconde dans son remède contre la pierre, col. 997.

AMÉ, col. 76. vol. II. *Animus.*

Le sens précis de ce mot, *ibid.*

Observations sur l'influence des dérangemens du corps sur l'ame & leurs effets réciproques, par rapport à leur union intime, *ibid.*

Cause des passions, *ibid.* & *suiv.*

Remarque d'Aristote à ce sujet, col. 77.

Les fonctions vitales & animales se font bien tant que la circulation est saine & entiere, *ibid.*

Sentiment d'Hippocrate à ce sujet, *ibid.*

— Celui de Démocrite, *ibid.*

Harmonie entre les mouvemens vitaux & animaux, *ibid.*

Exemples tirés d'Hoffman, col. 78.

Effets de la terreur, de la tristesse, *ibid.*

Le climat, le genre de vie, &c. changent l'esprit, les mœurs les inclinations, *ibid.*

L'imagination trouble les actions naturelles, col. 79.

Histoire servant de preuve à la doctrine ci-dessus, *ibid.* & *suiv.*

Réflexions sur cette Histoire, col. 80.

Autre Histoire rapportée par M. Dodart prouvant les effets que l'ame produit sur le corps, *ibid.* & *suiv.*

Elle porte le nom d'*adech*, dans Paracelse, col. 359. vol. I.

AMELLUS, plante, col. 1005. vol. I.

Description, par Virgile, *ibid.*

Sentiment de quelques Botanistes sur cette plante, *ibid.*

AMELPÔDI, nom de quatre arbres des Indes, col. 1005. vol. I.

Leurs noms distinctifs dans les Auteurs, *ibid.*

Leurs vertus, par Ray, *ibid.*

AMERS, épithète de certains remèdes, col. 922. vol. I. *Amara.*

Manière dont ils paroissent agir, *ibid.*

AMETHYSTE, pierre précieuse, col. 1005. vol. I. *Amethystus.*

Sa description & noms des Auteurs qui en parlent, *ibid.*

Ses vertus prétendues, *ibid.*

Autres vertus qu'on lui attribue, col. 1006.

Sentiment de M. Geoffroy sur les teintures qu'on tire de toutes ces sortes de pierre, *ibid.*

AMIA, poisson, col. 1006. vol. I.

Ce qu'en dit Pline, *ibid.*

AMIANTE, pierre lanugineuse, col. 1006. vol. I. *Amiantus.*

Sa description par Dioscoride, *ibid.*

Cas où Myrte s'en est servi, *ibid.*

— Schroder la recommande, *ib.*

— Pline, *ibid.*

Dissertations sur sa nature tirées des Transactions Philosophiques, *ibid.*

Diverses expériences tentées sur cette pierre, col. 1007. & *suiv.*

Recherches sur l'origine des différens noms qu'on lui donne, col. 1008.

— Sa nature, & les endroits où elle se trouve, col. 1009. & *suiv.*
Les moyens d'en faire une toile, font d'une nature à rendre la chose fort difficile, col. 1012.

Description d'une carrière d'Ecoffe où l'on trouve cette pierre, *ibid.*
AMINIA, nom d'un arbre du Brésil, col. 1013. vol. I.

AMMI, plante, col. 1013. vol. I.

Ses espèces, *ibid.*

Noms de la première, *ibid.*

Sa description, par Miller, col. 1014.

Noms par lesquels on distingue l'ami de Dioscoride, *ibid.*

Sa description & ses vertus, selon le même Auteur, *ibid.*

Sentiment de Pline à ce sujet, *ibid.*

Ses vertus, selon Lemery, colonne 1015.

AMMITE ou AMMONITE, pierre fablonneuse, col. 1015. vol. I. *Ammites, ou Ammonites.*
Où l'on la trouve, *ibid.*

Sentiment de Lemery à ce sujet, *ibid.*

AMMODITES, serpent très-vineux, col. 1016. vol. I.

Accidens qui suivent sa morsure, *ibid.*

Manière d'y remédier, selon Aëtius, *ibid.*

AMMONIAC, col. 1016. vol. I. *Ammoniacum.*
Recherches sur ce mot, & sur ce que les anciens entendoient par là, par Saumaïse, *ibid.* & *suiv.*

Description de la gomme ammoniac ou hammonique, par Dioscoride & Pline, col. 1025.

Ses vertus tirées des mêmes Auteurs, *ibid.*

Précautions tirées d'Aëtius à observer en employant cette gomme, col. 1026.

Sentiment de Miller à ce sujet, *ibid.*

Ses vertus, selon le même, *ibid.*

— selon Lemery, *ibid.*

— selon Geoffroy, col. 1027.

Les préparations de la gomme ammoniac, font les

pillules magistrales d'ammoniac, *ibid.*

l'emplâtre d'ammoniac, *ibid.* & *suiv.*

le lait ammoniac, *ibid.* & *suiv.*

Recherches sur l'origine du sel ammoniac, col. 1028.

Procédés par lequel on en compose d'artificiel, *ibid.*

Manière d'en tirer un sel volatil, selon Tournefort, col. 1029.

Phénomène qui arrive de sa dissolution dans l'eau, *ibid.*

Expériences de M. Homberg à ce sujet, col. 1030.

Description d'un morceau de sel ammoniac tiré du Mont-Vesuve qu'à eu M. Lemery, *ibid.*

Mémoire de M. le Merc, Consul au Caire, adressé à l'Académie, *ibid.*

Examen de la matière de ce sel, *ibid.*

Description des vases qui le contiennent, col. 1031.

Description des fourneaux qui servent à la distillation de ce sel, *ibid.*

Endroits où sont les laboratoires de ce sel, *ibid.*

Usage de ce sel chez les Ouvriers, *ibid.*

Rapport des pains de sel ammoniac tirés de Hollande avec celui des Indes, quant à la consistance, col. 1032.

Différence quant à la grosseur & pesanteur, *ibid.*

Raison de la petitesse de ceux qui viennent des Indes, *ibid.*

Avantage que l'on retire de cette façon de le fabriquer, *ibid.*

Examen de la texture tant extérieure qu'intérieure de ce sel, *ibid.*

Histoire de la décomposition de ce sel, & de la manière d'en tirer le sel volatil d'Angleterre, col. 1033.

— & *suiv.*

Méthode dont on se sert à Newcastle, col. 1037.

Explication de la manière dont se forme le sel ammoniac naturel, *ibid.*

Procédés de M. Boerhaave pour prouver que ce sel n'est ni acide, ni alcali, *ibid.*

Remarques sur ces procédés, *ibid.*

Sublimation du sel ammoniac en fleurs, 1038.

Remarque, *ibid.*

Procédé par lequel ce sel distillé avec la chaux donne un esprit igné, col. 1039.

— Un alcali fixe donne des esprits alcalis & un sel volatil de même nature, col. 1040.

Remarque, *ibid.*

Procédés que la pharmacopée de Londres indique sur le sel ammoniac, par lesquels on obtient les préparations suivantes; sçavoir,

Les fleurs de sel ammoniac, col. 1041.

Martiales, *ibid.*

Différence entre ces deux compositions, col. 1042.

Esprit de sel ammoniac, *ibid.*

Esprit volatil aromatique huileux, *ibid.*

A qui on attribue cette préparation & l'attention qu'on doit faire en le préparant, *ibid.*

Esprit de sel ammoniac succiné, col. 1043.

AMMONIUS, nom d'un Chirurgien dont parle Celse, colonne 1043. vol. I.

Ce qu'en dit cet Auteur, *ibid.*

AMNIOS, membrane interne qui enveloppe le fœtus, colonne 1044. vol. I.

Ce que l'on doit connoître pour se former une idée juste de cette membrane, *ibid.*

En quoi les membranes diffèrent les unes des autres dans les animaux, *ibid.* & *suiv.*

Sentiment de l'Auteur sur la liqueur dans laquelle le fœtus nage dans l'eau, col. 1051.

Endroits où sont les laboratoires de ce sel, *ibid.*

Usage de ce sel chez les Ouvriers, *ibid.*

Rapport des pains de sel ammoniac tirés de Hollande avec celui des Indes, quant à la consistance, col. 1032.

Différence quant à la grosseur & pesanteur, *ibid.*

Raison de la petitesse de ceux qui viennent des Indes, *ibid.*

Avantage que l'on retire de cette façon de le fabriquer, *ibid.*

Examen de la texture tant extérieure qu'intérieure de ce sel, *ibid.*

Histoire de la décomposition de ce sel, & de la manière d'en tirer le sel volatil d'Angleterre, col. 1033.

— & *suiv.*

Méthode dont on se sert à Newcastle, col. 1037.

Explication de la manière dont se forme le sel ammoniac naturel, *ibid.*

Procédés de M. Boerhaave pour prouver que ce sel n'est ni acide, ni alcali, *ibid.*

Remarques sur ces procédés, *ibid.*

Sublimation du sel ammoniac en fleurs, 1038.

Remarque, *ibid.*

Procédé par lequel ce sel distillé avec la chaux donne un esprit igné, col. 1039.

— Un alcali fixe donne des esprits alcalis & un sel volatil de même nature, col. 1040.

Remarque, *ibid.*

Procédés que la pharmacopée de Londres indique sur le sel ammoniac, par lesquels on obtient les préparations suivantes; sçavoir,

Les fleurs de sel ammoniac, col. 1041.

Martiales, *ibid.*

Différence entre ces deux compositions, col. 1042.

Esprit de sel ammoniac, *ibid.*

Esprit volatil aromatique huileux, *ibid.*

A qui on attribue cette préparation & l'attention qu'on doit faire en le préparant, *ibid.*

Esprit de sel ammoniac succiné, col. 1043.

AMMONIUS, nom d'un Chirurgien dont parle Celse, colonne 1043. vol. I.

Ce qu'en dit cet Auteur, *ibid.*

AMNIOS, membrane interne qui enveloppe le fœtus, colonne 1044. vol. I.

Ce que l'on doit connoître pour se former une idée juste de cette membrane, *ibid.*

En quoi les membranes diffèrent les unes des autres dans les animaux, *ibid.* & *suiv.*

Sentiment de l'Auteur sur la liqueur dans laquelle le fœtus nage dans l'eau, col. 1051.

Flores salis ammoniaci.
Martiales.

Spiritus salis ammoniaci.
Spiritus volatilis aromaticus ex lesois.

Spiritus salis ammoniaci succinatus.

Objections sur ce système, & leur réponse, col. 1052. *Amnios.*

Les sentimens de l'Auteur sur les humeurs contenues dans les membranes, *ibid.* & *suiv.*

Observation singulière par laquelle on prétend prouver l'introduction de l'air dans les pommons de l'enfant, col. 1055.

Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences sur la membrane appelée *amnios*, *ibid.*

AMOME, arbrisseau, colonne 1056. *Anomum*, vol. I.

Description qu'en donne Dioscoride, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

Sentiment de Pline à ce sujet, col. 1057.

— d'Oribase, *ibid.*

Recherches de Saumaise à ce sujet; *ibid.* & *suiv.*

La description de cette plante: la plus exacte est celle du P. Gamelli; *Transactions Phil.* col. 1063.

Noms des trois plantes que les Auteurs ont nommé *Amome*, col. 1064. & *suiv.*

Leurs vertus par différens Auteurs, *ibid.*

AMONGEABA, plante dont parle Pison, col. 1066. vol. I.

Sa description & ses vertus, *ibid.*

AMOUR, col. 1066. vol. I. *Amor.*

Pourquoi on regardé cette passion comme une maladie, *ibid.*

Quels avantages les hommes en retirent, *ibid.*

Symptômes qui accompagnent cette passion, col. 1067.

Moyens d'y remédier, *ibid.*

AMPANA, palmier du Malabar, col. 1067. vol. I.

Son nom Portugais, *ibid.*

AMPHISBENE, serpent vénimeux, *Amphisbena.* col. 1069. vol. I.

Sa ressemblance avec un autre animal de la même espèce, *ibid.*

Sentiment d'Aéclius sur cet animal, *ibid.*

Description de ce serpent, & sa propriété par Lémery, *ibid.*

AMPOULE, vaisseau à ventre, col. 1070. vol. I. *Ampulla.*

A quel vaisseau surtout se doit approprier ce nom, *ibid.*

A quoi Hildan applique ce mot, *ibid.*

AMPUTATION, opération de Chirurgie, col. 1070. vol. I. *Amputatio.*

C'est le premier Auteur qui ait donné la description de cette opération, *ibid.*

Dans quel cas on mettoit cette opération en pratique, & les accidens qui en arrivoient, *ibid.*

Raisons pourquoi les malades à qui on faisoit cette opération périssent par hémorrhagies, col. 1701.

Noms des Auteurs dans lesquels il est fait mention de ligatures pour cette opération. Temps où le tourniquet a été inventé par M. Morel, Chirurgien d'armée, *ibid.*

Défauts de cet instrument, col. 1702.

On pense à juste titre que l'amputa-

tion à lambeaux ne se pratiquoit pas du tems de Celse, attendu qu'il n'en a rien dit, *ibid.*

Obscurités qu'on apperçoit dans la description de cette opération par Celse & Paul Eginette, col. 1073.

Méthode d'amputation tirée d'Avicenne, *ibid.*

— de Guy de Chauliac, *ibid.*

— Vésale, *ibid.*

— Barth. Maggini, col. 1074.

— Botal, *ibid.*

— Paré, *ibid.*

Ce que l'on a remarqué de nouveau dans la méthode de Paré, col. 1075.

Autres Auteurs qui en ont été écrit comme Paré, *ibid.*

Pourquoi la pratique de Fabrice d'Acquapendente a été rejetée, col. 1076.

En quoi celle de Guill. Fabr. Hildan, est incommode, *ibid.*

Noms de plusieurs Auteurs qui ont suivi en tout la pratique de Paré dans cette opération, col. 1077.

Ce que c'étoit que le Valet à Patin, instrument de Chirurgie, à quoi on s'en servoit, & quels inconvéniens résultoient de son usage, *ibid.*

Précautions qu'on devoit prendre quand on vouloit arrêter l'hémorrhagie par les escarrotiques, col. 1078.

Conjectures sur la manière d'agir des caustiques, *ibid.*

De combien ils sont d'espèces, *ibid.*

AMPUTATION DES DOIGTS SURNUMERAIRES par Heister, *ibid.*

— des doigts, col. 1080.

— des mains, de l'avant-bras & du bras, par le même, col. 1081. & *suiv.*

Manière de se servir des divers tourniquets qui ont été inventés, *ibid.*

Différentes pièces dont on a besoin pour l'appareil de l'amputation, col. 1084.

Situation où le malade doit être mis, col. 1085.

Manière d'exécuter cette opération, *ibid.*

Suite de l'opération, col. 1086.

Diversité de sentiment sur la ligature des vaisseaux, col. 1087.

Temps de lever l'appareil, & suite du traitement, *ibid.*

AMPUTATION du pié & de la jambe, col. 1088. & *f.*

— du fémur, col. 1091. & *suiv.*

— du bras dans son articulation avec l'épaule, col. 1093. & *suiv.*

Sentiment de M. Sharp sur l'amputation, col. 1095. & *suiv.*

Extirpation de la mamelle, colonne 1099.

Ce qu'on doit examiner avant d'entreprendre cette opération, *ibid.*

Quels sont les cas qui exigent l'extirpation, col. 1100.

Manière dont on doit exécuter cette opération, col. 1101.

Suite du traitement, col. 1102.

Régime que la malade doit observer tant pendant le traitement qu'après, *ibid.*

- Observation de M. Sharp à ce sujet ; *ibid.*
- AMPUTATION DU PENIS, col. 1104.
Exemples de ces effets d'amputation, *ibid.* & *f.*
- AMVETTI, on *Vetti-tali*, arbre des *Vetti-tali*.
Indes, col. 1108. vol. I.
- AMULETES, col. 1108. vol. I. *Amuleta.*
De l'origine des charmes ou amulettes, *ibid.*
Comment ces abus se sont glissés parmi les hommes, *ibid.*
Diverses façons dont on se servoit pour enchanter les maladies, col. 1109.
D'où l'on tiroit les amulettes, *ibid.*
- AMULETTE, qu'on regardoit comme un préservatif contre les poisons, col. 712. vol. I. *Alexicakon.*
Étymologie de ce mot, *ibid.*
- AMYDON, composition faite avec la plus fine farine de froment, col. 1114. vol. I. *Amylon, Amyleon ou Amylion.*
Manière de le préparer en Crète & en Egypte, selon Dioscoride, *ibid.*
Sentiment de Plin sur l'amydon, *ibid.*
Sa vertu par Oribase, *ibid.*
Manière dont on fait l'amydon, *ibid.*
- AMYGDALES, col. 360. vol. VI. *Tonfille.*
Manière de scarifier les amygdales en cas d'inflammation & d'écoulement, *ibid.*
Manière d'ouvrir les ulcères qui viennent aux amygdales, col. 361.
Méthode des Anciens abandonnée, d'extirper les amygdales par incision, col. 362.
Quand elles sont enflammées on leur donne le nom d'*antiades*, col. 96. *Antiades.*
vol. II.
Traitement des ulcères malins qui viennent aux amygdales, col. 363. vol. VI.
- AMYGDALES SCROPHULEUSES, les causes de la tuméfaction des glandes sont les mêmes que celles des écrouelles, col. 1445. vol. V.
Méthode curatives quand les remèdes ordinaires sont inutiles, le plus court est d'extirper ces tumeurs ou avec le bistouri, ou avec le caustère actuel ou potentiel, *ibid.*
- ANACARDE, fruit, col. 1116. vol. I. *Anacardium.*
Les autres noms, col. 1118.
Description d'une de ses espèces, selon Miller, *ibid.*
Ce que dit de ce fruit M. Lémery, *ibid.*
— Geoffroy, *ibid.*
Préparation de la confécion d'anacarde, *ibid.*
Virtu de cette préparation, colonne 1119.
Manière de composer le miel d'anacarde, *ibid.*
— la confécion d'anacarde de Mesué, *ibid.*
— céphalique d'anacarde, *ibid.*
Noms de la seconde espèce de ce fruit, col. 1120.
Description de cette plante par Miller, *ibid.*
Ses vertus par Geoffroy, *ibid.*
- ANACOCK, espèce d'haricot plante d'Amérique, colon. 1121. vol. I.

- Ses autres noms, selon Ray, *ibid.*
- ANACOLIASME, remède pour la cure de la phthisie, col. 1121. vol. I. *Anacoliasmus.*
De quelle nature étoient ces remèdes, *ibid.*
- ANACOLLEME, topique de Galien pour arrêter la fluxion sur les yeux, col. 1122. vol. I. *Anacollema.*
En quoi il diffère du frontal, *ibid.*
- ANA-COLUPPA, plante du Malabar, col. 1122. vol. I.
Virtus du suc de cette plante par Ray, *ibid.*
- ANALEPTIQUES, remèdes fortifiants, col. 1126. vol. I. *Analeptica.*
Quels sont les différentes classes de ces remèdes, *ibid.*
Quels sont ceux qui doivent avoir le premier rang parmi ces remèdes, *ibid.*
Par quel moyen agissent ces remèdes, col. 1127.
Quel est leur usage, *ibid.*
Suite d'espèces de ce médicament, *ibid.* & *suiv.*
- ANALYSE, résolution de quelque substance que ce soit, dans ses premiers principes, col. 1128. vol. I. *Analyse.*
On peut voir à l'article *Eaux minérales froides*, la méthode d'analyser les eaux minérales, *ibid.*
Ce qui arrive dans l'analyse de quelque plante, *ibid.*
Les principes ne sont pas exactement les mêmes dans tous les végétaux, & pourquoi, col. 1129.
Ce que fournissent les substances animales par l'analyse, *ibid.*
Observation sur l'analyse des végétaux par M. Homberg, *ibid.*
Expérience faite pour savoir ce que l'analyse produit sur les principes, col. 1130.
Ce que l'on doit conclure du procédé annoncé ci-dessus, col. 1131.
Remarques sur le défaut & le peu d'utilité des analyses ordinaires des plantes & des animaux par M. Lémery, *ibid.*
- Extrait de la Préface qui est à la tête de l'*Histoire des Plantes de M. Tournefort*, col. 1160.
Expériences qui peuvent faire connoître la nature du sel qu'on peut tirer de la terre sans le secours du feu, col. 1162.
Observations que l'on a faites par l'analyse sur les sels ordinaires, savoir sur le nitre, col. 1163.
— le sel marin, col. 1164.
— le vitriol, *ibid.*
— alun, col. 1165.
— sel ammoniac, *ibid.*
— tartre, col. 1166.
— eaux de chaux, *ibid.*
— la terre, col. 1167.
Ce que l'on doit conclure de toutes qui a été dit ci-dessus, *ibid.*
- ANALYSE des eaux minérales, & règles pour en connoître les principes, par Hoffman, col. 268. & *suiv.* vol. II.
— par Shaw, col. 300. & *suiv.* *ibid.*
- ANALOGIE, rapport, similitude d'une maladie du corps avec les au-

- tres, liaison, sympathie, la configuration qui regne entre certaines parties, col. 360. vol. I.
- D'où l'on appelle les maladies semblables *adiphsia*, *ibid.*
- Etymologie de ces mots, *ibid.*
- ANA-MALLU, arbrisseau du Bresil, 1166. vol. I.
- Usage que font les naturels du pays des feuilles de cet arbrisseau, *ibid.*
- ANANAS, plante, col. 1169. vol. I.
- Description de cette plante, *ibid.*
- Noms de ses especes, *ibid.*
- Description du fruit de cette plante, *ibid.*
- Quel a été celui qui a trouvé le degré de chaleur nécessaire pour lui faire produire du fruit hors le pays d'où elle vient, *ibid.*
- Tems de la maturité de ce fruit, col. 1170.
- Signes de sa maturité, *ibid.*
- Sentiment de Lemery à son sujet, *ibid.*
- ANANAS SAUVAGE, col. 713. *Ketratas*. vol. IV.
- Caractères de cette plante, *ibid.*
- Erreur du P. Plumier sur sa figure & ses caractères, *ibid.*
- Vin fait de son fruit, *ibid.*
- ANASARQUE, se dit de l'Hydropisie *Anasarc.* qui n'occupe que les chairs, col. 1176. vol. I.
- ANASTOMOSE, ouverture d'un vaisseau dans un autre, col. 1177. vol. I.
- Sentiment de Celse sur ce mot, *ibid.*
- Quels sont les remèdes appelés anastomotiques, *ibid.*
- Autres significations de ce mot, *ibid.*
- ANATOMIE, dissection des animaux, col. 1178. vol. I.
- Etymologie de ce mot, *ibid.*
- Dissertation sur son utilité pour un Medecin, *ibid.*
- Ce que les Empiriques objectoient aux Méthodiques à ce sujet, *ibid.*
- Sentiment de Celse sur l'Anatomie, col. 1179.
- Abus qu'ont fait certaines gens de la profondeur de leurs connoissances en Anatomie, *ibid.*
- Dissertation d'Hoffman sur l'usage de l'Anatomie dans la pratique de la Médecine, col. 1180.
- En quoi consiste l'étude de cette science, *ibid.*
- Avantages qu'en retire un Medecin, *ibid.*
- Objections de ceux qui la regardent comme inutile aux Medecins, col. 1181.
- Réponses à ces objections, *ibid.*
- Comparaison qui sert de réfutation à la premiere de ces objections, col. 1182. & *suiv.*
- A quoi sert la découverte de la circulation du sang, col. 1134.
- Raison tirée de l'Anatomie de la nécessité de mourir dans tous les hommes, col. 1185.
- de la circulation du sang qui indique les causes de la santé, col. 1188. & *suiv.*
- Erreur sur les humeurs du corps, dans

- laquelle étoient tombés les Anciens par le peu de connoissance qu'ils avoient de l'Anatomie, col. 1188.
- Autre erreur dans laquelle ils sont tombés, produite par la même cause, *ibid.*
- Avantages que le Medecin retire de la connoissance de la structure des parties, col. 1189.
- En quoi Hoffman s'est trompé sur l'application des topiques, col. 1190.
- Suite d'avantages qu'on retire de la connoissance des parties internes, col. 1191.
- des intestins, *ibid.* & *suiv.*
- de la vessie, col. 1193.
- des uréteres, *ibid.*
- des vaisseaux du méfentere, *ibid.*
- des poumons, col. 1194.
- du foie, *ibid.*
- de l'utérus, col. 1195.
- de la rate, col. 1196.
- des reins, *ibid.*
- des parties membraneuses, col. 1197.
- du duodénum en particulier, col. 1198.
- de la bile qui y parvient, *ibid.*
- de la circulation de la lymphe & de sa nature, col. 1199.
- du cerveau & du système nerveux, col. 1200. & *suiv.*
- des manieres dont ce système peut être affecté, & des douleurs que la lésion de ces parties occasionne, col. 1201. & *suiv.*
- Ce que l'on peut reprocher à Hoffman dans cette dissertation, col. 1203.
- Histoire de l'Anatomie, *ibid.*
- Recherches sur son antiquité, *ibid.*
- Passages de l'Ecclesiaste, par lesquels il paroît que Salomon avoit quelque connoissance de la structure du corps humain, *ibid.*
- L'Anatomie a été cultivée avant Homere, *ibid.*
- Passages d'Hippocrate qui prouvent qu'il a été versé dans l'Anatomie, col. 1204. & *suiv.*
- que Démocrite avoit des connoissances en Anatomie, col. 1206.
- Passages de Galien, qui prouvent qu'Empedocle étoit Anatomiste, *ibid.*
- Son sentiment sur la respiration dans le fœtus, & la maniere dont elle s'exécutoit, *ibid.*
- sur l'œsophage, *ibid.*
- la composition de la chair, *ibid.*
- les semences des plantes, *ibid.*
- ANATOMISTES, (Catalogue alphabétique des) postérieurs à Harvey, avec une liste de leurs Ouvrages, & un extrait de la vie & des découvertes des plus fameux, col. 1266. à 1299. vol. I.
- ANAVINGA, arbre du Malabar, col. 1301. vol. I.
- Sa description par Ray, *ibid.*

ANCHILOPS, tumeur phlegmoneuse au grand angle de l'œil, col. 1301. vol. I.
 Ses especes, col. 1302.
 Ses causes, *ibid.*
 Pourquoi l'on nomme improprement hydropisie le gonflement du sac nasal, *ibid.*
 Signes qui caractérisent l'anchilops présent, *ibid.*
 — futur, *ibid.*
 Remedes que l'on doit employer pour empêcher que la fistule ne se forme, *ibid.*
 Suite du traitement, *ibid.*
ANCHOIS, poisson, col. 1313. vol. II. *Capus.*
 Ses différens noms Latins, *ibid.*
 Ses préparations, *ibid.*
 Son choix, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Les accidens qui arrivent quand on en mange avec excès, *ibid.*
 Il contient beaucoup d'huile & de sel volatil, *ibid.*
 A qui il est bon, *ibid.*
 Remarques tirées de Lemery, col. 314.
ANCOLIE, plante, col. 370. vol. II. *Aquilegia.*
 Ses différens noms Latins, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses vertus, col. 371.
ANDA, arbre du Bresil, col. 1321. vol. I.
 Sa description & ses vertus, par Lemery, *ibid.*
ANDIRA ou **ANGELYN**, arbre du Bresil, col. 1321. vol. I.
 Sa description & ses vertus, par Lemery, *ibid.*
ANDIRA GUACU, espece de chauve-souris, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Sa vertu, par Lemery, col. 1322.
ANDRACNE, arbre semblable à l'arboisier, col. 1322. vol. I.
 Il signifie aussi pourpier, plante, *perulaca*, *ibid.*
 Recherche de Saumaïse sur les significations de ce mot, *ibid.*
ANDREAS, ancien Medecin dont parle Celse, col. 1323. vol. I.
 Préparation d'un collyre de sa composition, *ibid.*
 Malagme du même Auteur pour les douleurs de côté, *ibid.*
 Ses vertus, selon Celse, *ibid.*
ANDROMAQUE, Medecin, col. 1324. vol. I. *Andromachus.*
 Temps où il a vécu, *ibid.*
 Quelle a été la plus fameuse de ses compositions, *ibid.*
 Pourquoi on a donné à cette composition le nom de thériaque, col. 1325.
 Cas où il indique les vertus de sa thériaque, *ibid.*
 Recherches sur ce que c'étoit qu'un antidote, *ibid.*
 Maniere de préparer la thériaque d'Andromachus, col. 1327.
 Ses vertus, col. 1328.
 Examen de la supériorité de la composition de la thériaque de Venise sur la nôtre, *ibid.*
 D'où l'on peut conclure qu'elle n'est pas supérieure à la nôtre, *ibid.* & *suiv.*

Antidote d'Andromaque contre la pierre, col. 1331. *Andromachi antidotus ad calculos.*
Composition de cet Auteur contre les douleurs de dents, col. 1331. *Andromachi ad dentes molares compositio.*
Cypboïde hépatique, col. 1331. *Hepatica Andromachi Cyphoides.*
ANDRON, remede d'Andron pour le cancer, col. 1332. vol. I. *Andronis medicamentum pro cancro.*
 — pour le gonflement de la luette, *ibid.* — *in uvula.*
Trochisques d'Andron, *ibid.* — *psylli.*
 En quoi differe cette préparation dans Paul Eginete, *ibid.*
ANDROSACE, col. 1333. vol. I. *Androsaces.*
 Sa description par Dioscoride, *ibid.*
 Ses vertus par le même, *ibid.*
 Sa description & ses vertus, par Lemery, *ibid.*
ANDROSÆMON, col. 1333. vol. I. *Androsæmon.*
 Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*
 Description & vertus par Dioscoride, col. 1334.
 — Plin, *ibid.*
 — Miller, *ibid.*
 — Lemery, *ibid.*
ANEMONE, col. 1334. vol. I. *Anemone.*
 Ses autres noms, *ibid.*
 Noms de l'espece sauvage, *ibid.*
 Description & vertus de cette plante, par Lemery, *ibid.*
 Sentimens de Plin, col. 1336.
 — d'Oribase, *ibid.*
 Emplâtre d'Anemone, *ibid.*
ANEMONOIDE, plante qui ressemble à l'anemone, col. 1337. vol. I. *Anemonoides.*
 Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*
 Sa description par Miller, col. 1338.
 Son usage par Dale, *ibid.*
ANEMONOSPERME, plante, col. 1338. vol. I. *Anemonosperma.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Ce que dit Miller à son sujet, *ibid.*
 D'où lui vient ce nom, *ibid.*
ANET, plante, col. 1339. vol. I. *Anethum.*
 Sentiment de Dioscoride sur cette plante, *ibid.*
 — de Plin, *ibid.*
 — d'Oribase, *ibid.*
 — d'Aëtius, *ibid.*
 — de Miller, *ibid.*
 Préparation de l'huile d'anet, *ibid.*
 Ses vertus, col. 1340.
 Préparation du vin d'anet, *ibid.*
 Ce que l'on tire de cette plante par la Chymie, col. 1341.
 On appelle anétique, *anaticus*, tout remede calmant, *ibid.* *Anaticus.*
ANEVRYSME, col. 1341. vol. I. *Aneurysma.*
 Toutes les parties du corps sont sujettes à cet accident, *ibid.*
 Ses causes selon Aëtius, *ibid.*
 Ses signes, *ibid.*
 La maniere de traiter un anevryisme au bras, selon cet Auteur, *ibid.*
 Sentiment de Galien sur cette tumeur, col. 1342.
 Prognostics à tirer des diverses parties que l'anevryisme occupe, *ibid.*
 Cure de cette rupture par P. Eginete, *ibid.*

Observation de M. Freind sur l'anévrysmé, col. 1343. & *suiv.*

— M. Littre, col. 1348. & *f.*

Réflexions sur les faits rapportés ci-dessus, 1353. & *suiv.*

Observation sur l'anévrysmé par M. Morand, col. 1356.

— par un Chirurgien, col. 1357.

— par M. Maloet, *ibid.* & *f.*

— tirées des *Transactions Philosophiques*, col. 1362. & *suiv.*

Cure de l'anévrysmé produit par la piquure de l'artere, lorsque le Chirurgien pique l'artere au lieu de la veine, col. 1365.

Suite du traitement, col. 1366. & *suiv.*

Autre méthode que le Chirurgien doit suivre quand le sang s'extravase entre les muscles & la peau, col. 1368.

Cure de l'anévrysmé tirée d'Heister, col. 1369. *ibid.* & *f.*

Autre méthode curative des anévrysmes, col. 1378.

— des anévrysmes vrais, *ibid.* & *suiv.*

Exemple tiré de Macgill & de Monco, pour servir d'éclaircissement à la méthode curative de l'anévrysmé, col. 1380. & *suiv.*

Réflexions sur tout ce qui peut occasionner les anévrysmes, col. 1385.

Dans quel cas on doit craindre l'anévrysmé au cœur, col. 1386.

ANÉVRYSMES.

Ce que c'est : comment il est causé par la piquure ou coupure, par la contusion, le tiraillement & la corrosion de la tunique extérieure d'une artere, sans que la tunique interne soit endommagée, col. 931. vol. VI.

Exemples de tous ces cas, *ibid.* & *suiv.*

Signes auxquels on peut reconnaître l'anévrysmé & le distinguer de toutes les autres tumeurs, colonne 933.

Maux que produit l'anévrysmé. Les maladies qu'il occasionne sont d'autant plus dangereuses qu'il est plus considérable & plus près du cœur, col. 934.

Cure de l'anévrysmé quand il est dans un endroit où l'on ne peut porter la main, col. 935.

ANÉVRYSMES causés par la blessure d'une artere qui n'est pas bien raffermie après sa guérison, *ibid.*

ANÉVRYSMES FAUX. Comment il est causé par la rupture de toutes les tuniques, le sang venant à s'épancher dans toutes les parties voisines qu'il distend, sans trouver d'issue au-dehors, col. 936.

Exemple des énormes tumeurs que ces sortes de lésions d'arteres peuvent causer, *ibid.*

Pourquoi on a donné le nom d'anévrysmé à cette sorte de tumeur, *ibid.*

La définition que Galien donne de l'anévrysmé, convient à l'anévrysmé faux, col. 937.

Cause de l'anévrysmé faux, *ibid.*

Combien il est important de distin-

Tome VI.

guer le faux anévrysmé du vrai, signes auxquels on peut le reconnaître, *ibid.*

Principaux effets de l'anévrysmé faux, *ibid.*

ANGE DE MER, poisson qu'on pêche dans la mer Britannique, col. 1665. vol. V.

Usage que l'on fait de ses cœurs, de sa peau & de ses cendres, *ibid.*

ANGÉLIQUE, plante, col. 1387. *Angelica*, vol. I.

Ses autres noms, *ibid.*

Sa description & ses vertus, par Miller, *ibid.*

Remarques sur cette plante tirées des Mémoires de l'Académie, col. 1388.

Procédé par lequel on tire le sel volatil aromatique d'angélique, *ibid.*

Remarque, *ibid.*

Vertus tirées de Boerhaave, ainsi que le procédé ci-dessus, *ibid.*

Noms de la seconde espèce de cette plante, col. 1389.

— troisième espèce, *ibid.*

— quatrième espèce, *ibid.*

Différentes préparations tirées de cette plante, qui prouvent le cas qu'on en a fait, *ibid.*

Sentiment de Schulze, *ibid.*

Usage de l'extrait d'angélique, & ses vertus, col. 1390.

Préparation du baume d'angélique de Sennert, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

Ce que dit Linnæus sur cette plante, *ibid.*

Noms des autres especes d'angélique, *ibid.*

ANGELINA *Zanoni-acosta*, arbre du Malabar, col. 1390. vol. I.

Sa description & ses vertus, par Ray, col. 1391.

ANGELOCALOS, nom du vingt-quatrième antidote de Myresie, col. 1392. vol. I.

ANGÉLYN, arbre du Bresil, col. 1392. vol. I. Voyez *Andira*.

ANGOISSE, col. 57. vol. II.

Angor

Ce que c'est, *ibid.*

D'un mauvais présage au commencement des fièvres aiguës, selon Galien, *ibid.*

Autre signification du mot *Angor*, selon Hippocrate, *ibid.*

— selon Galien, *ibid.*

ANGOLAM, arbre des Indes, col. 57. vol. II.

Il est regardé comme le symbole de la Royauté par les Habitans du Malabar, *ibid.*

Le suc de sa plante tue les vers, *ibid.*

ANGSANA, arbre des Indes Orientales, col. 58. vol. II.

Ce que l'on tire de cet arbre pour la Médecine, *ibid.*

Sentiment de Commelin à ce sujet, Sa vertu, *ibid.*

ANGUILLE, poisson d'eau douce, col. 58. vol. II.

Choix de ce poisson, *ibid.*

Ses propriétés, *ibid.*

Elles ne valent rien à ceux qui sont atteints de goutte, de la pierre, & qui ont un mauvais estomac, *ibid.*

KKkk

- On prétend qu'elles arrêtent le cours des regles, *ibid.*
- Recommandées par Hippocrate aux gens maigres & épuisés, *ibid.*
- L'anguille contient beaucoup d'huile épaisse, de sel volatil, & un phlegme visqueux & épais, *ibid.*
- Remarques sur ce poisson ; selon Aristote, il n'y a aucune différence de sexe, *ibid.*
- Sentiment de Plin sur la génération de ce poisson, col. 59.
- Ses propriétés, *ibid.*
- Manière de les préparer, *ibid.*
- Vertus de sa graisse & de sa peau, *ibid.*
- ANGULAIRE, col. 839. vol. IV. *Levator scapulae proprius.*
- Description de ce muscle, *ibid.*
- Ses attaches, *ibid.*
- Son usage, *ibid.*
- ANHIMA, oiseau de rapine & aquatique du Brésil, col. 60. vol. II.
- Sa description, *ibid.*
- Différence du mâle d'avec la femelle, col. 61.
- Vertus de la corne de cet animal, *ibid.*
- ANIL, plante du Brésil, col. 62. vol. II.
- Deux espèces de la même plante, *ibid.*
- Sa description, *ibid.*
- Ses qualités, *ibid.*
- ANIMAL, col. 63. vol. II.
- Ce que c'est, *ibid.*
- La terre des animaux ne diffère point de celle des végétaux, mais leurs sels, *ibid.*
- Leurs huiles diffèrent de celles des végétaux ; preuve tirée des observations d'Hoffman, col. 64. vol. II.
- Les huiles des animaux ne se tirent que par une distillation sèche, *ibid.*
- Elles contiennent un principe alcalin, *ibid.*
- Preuve du sel acide que contiennent les huiles éthérées des végétaux, *ibid.*
- ANIMAUX à double rang de dents à chaque mâchoire, col. 1070. vol. I. *Amphodonta.*
- ANIMAUX BLANCS, col. 653. *Alba animalia.* vol. I.
- Sentiment d'Aétius sur ces animaux, *ibid.*
- ANIMALCULES, ou petits animaux, *Animalcula.* col. 66. vol. II.
- Observations sur ces êtres, *ibid.*
- L'eau contient une infinité d'animaux ; preuve par un fait tiré des Mémoires de l'Académie des Sciences, col. 67.
- Réflexions sur ce fait, *ibid.*
- Observation de M. Leuwenhoeck, *ibid.*
- Animalcules contenus dans les aliments, prouvés par M. Homberg dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, col. 67.
- Découverte par le moyen d'un microscope, d'un animal dans le sable, col. 68.
- Découverte de M. Harris sur cette matière en 1694. *ibid.*
- Autre du même Auteur, *ibid.*
- Autre du même en 1695. *ibid.* & *suiv.*

- Suite d'observations par le même, col. 69. & *suiv.*
- Réflexions sur ces découvertes, col. 70.
- Observations sur le même sujet par M. Gray, *ibid.* & *suiv.*
- par M. Edmond-King, col. 71. & *suiv.*
- Animalcules découverts dans la gale par le Docteur Bononio, col. 73. & *suiv.*
- Calcul de Leuwenhoeck & ses découvertes sur cette matière, *ibid.*
- ANIMATION, terme d'Alchimie, *Animatio.* col. 75. vol. II.
- ANINGA-IBA, plante aquatique du Brésil, col. 81. vol. II.
- Sa description, *ibid.*
- Ses usages, *ibid.*
- Autre espèce, *ibid.*
- Sa description, *ibid.*
- Ses propriétés, *ibid.*
- ANINGA PERI, plante, col. 82. vol. II.
- Sa description, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- ANIS, plante, col. 82. vol. II. *Anisum.*
- Ses différens noms, *ibid.*
- Ses qualités & ses propriétés, *ibid.*
- Son choix, col. 83.
- Ses vertus par différens Auteurs, *ibid.*
- ANIS DES INDES, col. 1120. vol. VI. *Zingi.*
- On apporte des Indes l'amande de ce fruit, *ibid.*
- Elle est bonne pour la colique, *ibid.*
- ANKYLOSE, maladie des articulations qui les tient roides, col. 1307. *Ankylosis.* vol. I.
- Cause de cet accident, *ibid.*
- Quels sont les remèdes généraux indiqués dans ce cas, *ibid.*
- particuliers, *ibid.*
- Compositions tirées de P. Eginete & de Celse, regardées comme excellentes dans ce cas, *ibid.*
- Description de cette maladie par Heister, & sa méthode curative, col. 1308.
- Cas rapporté par M. Maloet, dans un Mémoire à l'Académie, *ibid.* & *suiv.*
- Méthode curative employée en ce cas, col. 1311.
- Raisonnemens sur la cause des accidens dont il est question, *ibid.* & *suiv.*
- Ce qui résulte de cette observation, col. 1313.
- Autres cas tirés des Ouvrages de M. le Dran, col. 1314.
- Réflexions sur ces deux cas, *ibid.*
- Vraie signification du mot ankylose, 1315.
- ANKYLOSE qui a pour cause une maladie des os, col. 240. & *suiv.* vol. V.
- ANKYLOGLOSSE, contraction des ligamens de la langue, col. 1318. *Ankyloglossum.* vol. I.
- Différentes espèces de cette maladie, *ibid.*
- Manière de procéder à la cure de cette maladie, par P. Eginete, *ibid.*
- Cas où il est nécessaire de couper le filet aux enfans, *ibid.*

Manière de procéder à cette opération, col. 1319.

Fait rapporté par Dionis dans son Traité de Chirurgie, au sujet d'un enfant mort d'une hémorrhagie, pour avoir eu les raines coupées dans cette opération, *ibid.*

Manière de remédier à cet accident, quand il arrive, *ibid.*

Réflexions d'Heister sur les inconvénients que peut produire le déchirement du filet avec les ongles, *ibid.*

Sentiment d'Hildan sur la difficulté de cette opération, col. 1320.

Fait rapporté pour prouver le danger de cet opération dans certains cas, *ibid.*

Manière dont il pratiqua cette opération avec succès sur son frère utérin, âgé de trois ans, *ibid.*

Précautions qu'il faut prendre pour faire réussir cette opération, *ibid.*

Ce que l'on doit pratiquer après l'opération faite, col. 1321.

ANNEAU, col. 85. vol. II. *Annulus.*

Ce que c'est que celui dont parlent Quercetan & Libavius, *ibid.*

Ceux dont parlent d'autres Auteurs, & leur usage superstitieux, *ibid.*

Propriété d'un anneau d'or mis dans la bouche, selon Zecchius, *ibid.*

ANNEAU de la corne d'un bœuf, colon. *Bugeli.* 1179. vol. II.

ANNEE, partagée en hiver & en été par les Anciens, col. 85. vol. II.

Ensuite on y a ajouté le printemps & l'automne, *ibid.*

ANNEE PHILOSOPHIQUE, le mois, *ibid.* *Annus Philosophicus.*

Qui est de la même année, col. 716. *Antites.* vol. II.

ANNETESTES, nom que Paracelse donne aux parafians de Galien, col. 84. vol. II.

ANNUTION, mouvement de la tête en-devant, col. 84. vol. II. *Amicitio.*

ANODYNS, calmans, col. 86. vol. II. *Anodyna.*

Différences de ces remèdes selon les Grecs, *ibid.*

On met au nombre des hypnotiques ou anodyns les préparations de pavot, & surtout l'opium, *ibid.*

On les met avec raison parmi les poisons, puisqu'une dose trop forte cause la mort, *ibid.*

Celle les décaprouve comme nuisibles à l'estomac, *ibid.*

Accidens qui résultent de l'usage de l'opium, *ibid.*

Cas où les anodyns sont d'un grand secours, *ibid.*

Différens sens où l'on peut prendre le terme d'anodyn, col. 87.

ANODYN UNIVERSEL, col. 141. vol. V.

Cette préparation est bonne pour les mêmes usages que le laudanum liquide, pectoral & sudorifique, *ibid.*

ANODON, ses différentes significations, col. 86. vol. II.

ANONA, arbre, col. 87. vol. II.

Sa description, *ibid.*

Ses espèces, *ibid.*

Les pays où croissent ces arbres, col. 88.

ANONYME, (sans nom) épithète de plusieurs arbrisseaux, col. 89. vol. II. *Anonymus.*

Différentes descriptions d'arbres à qui l'on a donné ce nom, *ibid.*

ANTAGONISTE, col. 91. vol. II. *Antagonista.*

A quoi on applique ce nom, *ibid.*

ANTALE, espèce de coquillage, col. 92. vol. II. *Antalium.*

Sa description, *ibid.*

Ses vertus, selon Lemery, *ibid.*

On l'appelle aussi *Tubulus marinus*, *ibid.*

ANTECE'DANT, épithète des causes & signes de maladies, col. 92. vol. II. *Antecedens.*

ANTHELIX, partie de l'oreille, col. 93. vol. II.

ANTHERE, médicament auquel on a donné ce nom à cause de sa couleur, col. 93. vol. II. *Anthera.*

Antheres avec le miel bonnes contre l'escquinancie, col. 15. vol. II.

ANTHERES, selon Celse, pour les ulcères qui viennent dans la bouche, col. 93. vol. II.

Autre espèce, selon Galien, *ibid.*

Ses propriétés par différens Auteurs, col. 94.

ANTHIA, poison dont on employe la peau & la graisse contre les exanthèmes, col. 95. vol. II.

ANTHILLIS, plante, col. 95. vol. II.

Ses espèces, col. 95. 96.

Leurs différens noms, col. 96.

Leurs vertus, *ibid.*

ANTHRAX, colonne 95. volume II. *Anthracia, Antrocofi.*

Voyez *Charbon*.

ANTICIPANT, nom d'un paroxysme prenant sur l'autre, colon. 97. vol. II. *Anticipans.*

ANTIDOTE, col. 97. vol. II. *Antidotus ou Antidorum.*

ANTIDOTE d'Agathon pour le foie, col. 526. vol. I. *Agathonis antidotus hepaticus.*

Manière de le préparer, selon Myreffe, col. 527.

A qui l'on le donne, *ibid.*

ANTIDOTE d'Anacarde, présent divin, col. 1116. vol. I. *Anacardios antidotus Theodoretus.*

Manière de le préparer, *ibid.*

Autre manière de le préparer, selon Myreffe, col. 1117.

ANTIDOTE Arabe pour le foie, col. 372. vol. II. *Arabica antidotus hepaticus.*

Sa préparation, *ibid.*

ANTIDOTE d'Aristarque appelé *Pandina*, col. 415. vol. II. *Aristarchi antidotus Paulina.*

Sa préparation est dans Aétius, *ibid.*

ANTIDOTE contre la colique, col. 1204. vol. II. *Buphagor.*

ANTIDOTE Egyptien, col. 401. vol. I. *Egyptia antidotus.*

ANTIDOTE précieux de Myreffe, col. 413. vol. II. *Argyrophora.*

ANTIDOTE qui a la vertu du mithridate, *Bissini antidotus*, col. 1220. vol. II.

ANTIDOTE de Zopyre, décrit par Celse, *Zopyri antidotus*, col. 1126. vol. VI.

ANTI-HECTIQUE dont Poterius est l'Auteur, col. 97. vol. II. *Antihecticum Poterii.*

Sa préparation, col. 98.

Ses vertus, *ibid.*

ANTILOBE, partie de l'oreille, col. 98. vol. II. *Antilobium.*

ANTIMOINE, minéral, colon. 98. *Antimonium*.
vol. II.

Auteurs qui en ont traité, *ibid.*

Rapport du stibim ou antimoine des boutiques de ce siècle, avec l'émétique du tems d'Hippocrate, col. 99.

Les différentes especes de ce minéral, *ibid.*

Endroits où l'on trouve les mines d'antimoine, *ibid.*

Preuve des principes de ce minéral, *ibid. & suiv.*

Usage de l'antimoine chez les Anciens, col. 100.

Vertus de l'antimoine selon Dioscoride, *ibid.*

Temps où l'on a reconnu sa vertu purgative, *ibid.*

Ses vertus, émétique & diaphorétique, *ibid.*

— fondante, *ibid. & 101.*

Ses préparations les plus communes, selon M. Geoffroy, col. 101.

Extrait de M. de Reaumur sur sa texture, *ibid. & suiv.*

Remarques de M. Geoffroy sur l'antimoine & ses préparations, col. 106. & 107.

Procédés sur l'antimoine, col. 107.

— Premier, dissolution d'antimoine dans l'eau régale, *ibid.*

Remarque sur ce procédé, *ibid.*

Second procédé, vrai soufre d'antimoine, *ibid.*

Remarque à ce sujet, *ibid. & 108.*

Troisième procédé, verre d'antimoine, col. 108.

Remarque, col. 109.

Quatrième procédé, règle d'antimoine préparé avec les sels, *ibid.*

Remarque, col. 110. & 111.

Cinquième procédé, règle d'antimoine martial, col. 111.

Remarque, *ibid.*

Sixième procédé, règle d'antimoine des Alchimistes, *ibid. & suiv.*

Septième procédé, soufre doré d'antimoine, col. 113. & Remarques, col. 114.

Huitième procédé, safran d'antimoine, col. 114. & Remarques, col. 115.

Neuvième procédé, émétique doux préparé avec l'antimoine, Remarques, col. 115.

Dixième procédé, antimoine diaphorétique nitreux, col. 115. & 116. Remarques.

Onzième procédé, antimoine diaphorétique ordinaire, Remarques, col. 116.

Douzième procédé, nitre antimonie, Remarques, col. 117.

Treizième procédé, soufre doré d'antimoine, Remarques, *ibid.*

Quatorzième procédé, distillation de l'antimoine en beurre glacial & en cinabre, col. 118.

Remarques, col. 119.

Quinzième procédé, distillation du beurre d'antimoine en huile liquide, col. 120. Remarques.

Seizième procédé, mercure de vie tiré de l'antimoine, poudre d'algaroth du nom de son Auteur, Re-

marques, col. 120. & 121.

Dix-septième procédé, esprit philosophique de vitriol, Remarques, col. 121.

Dix-huitième procédé, fleurs d'antimoine de Van-Helmont, Remarques, col. 122.

Dix-neuvième procédé, fleurs d'antimoine fixes diaphorétiques de Van-Helmont, *ibid.*

Remarques, col. 123.

Vingtième procédé, purgatif de Van-Helmont avec les fleurs fixes d'antimoine, *ibid.*

Remarques, *ibid.*

Vingt-unième procédé, par M. Geoffroy. Préparation de la panacée universelle avec le benne d'antimoine, sa vertu, sa dose, col. 124.

Vingt-deuxième procédé, tartre émétique, sa vertu, *ibid.*

Vingt-troisième procédé, bésoard minéral, sa vertu, selon Van-Helmont, col. 124. Autre procédé pour le bésoard, col. 125.

On tire des teintures de l'antimoine.

Vingt-quatrième procédé, servant d'exemple, col. 125.

Ses vertus, *ibid.*

Vingt-cinquième procédé, *ibid.* Ses vertus, col. 126.

Vingt-sixième procédé, neige d'antimoine. Sa vertu, col. 126.

Vingt-septième procédé, par M. Charas, pour tirer un acide de l'antimoine, col. 126. 127.

Vingt-huitième procédé, Kermès minéral; poudre des Chartreux, col. 127.

Ses vertus, col. 128.

Observation à faire avant de donner le kermès, col. 129.

Histoire du kermès minéral, col. 129.

Cure surprenante par le moyen de ce médicament, rapportée en 1719. par M. Lemery, col. 129. 130.

Sa composition se trouve énigmatiquement décrite dans les Ouvrages de M. Glauber, col. 131.

Différence entre le procédé de M. Glauber & celui de M. Lemery, *ibid.*

Mémoire de M. Geoffroy sur le tartre émétique & sur le kermès minéral, col. 131. & *suiv.*

Examen du kermès minéral, col. 135.

Ce qu'il faut faire pour avoir le cinabre par le kermès & le mercure, col. 136.

Deux exemples de ce procédé, col. 136. 137. & *suiv.*

Ce qu'on peut substituer au kermès non rectifié, col. 139.

Vertus de ce médicament éprouvé par Kunkel, col. 140.

Ce qui résulte de ce Mémoire, *ibid.*

Suite d'observations par M. Geoffroy sur le kermès minéral, col. 140.

& *suiv.*

Autre suite d'observations par le même sur le même sujet, col. 149.

Vertus du kermès sur des petits enfans à la dose d'un grain, col. 156.

Continuation des remarques de M. Geoffroy sur l'antimoine, col. 156. & *suiv.*

Du régule d'antimoine médicinal par M. Hoffman, col. 167.
 De sa préparation, col. 168. 169.
 Son usage, col. 170.
 Ses vertus, col. 170. 171.
 Sa manière d'agir, col. 172.
 Verre cerat d'antimoine par M. Pringle. Sa préparation, col. 173.
 Ses vertus, sa dose, *ibid.*
 Il est regardé comme spécifique pour les dysenteries, col. 174.
 Régime qu'on doit tenir pendant son usage, *ibid.*
 Histoire du remède de M. Hayward, col. 175.
 Prix de l'antimoine, col. 176.
 Stalh nomme *Tinctura antimonii calica acris*, la teinture d'antimoine diaphorétique, *ibid.*
ANTIPATHIE, ce que c'est, selon Galien; cause de la sympathie & antipathie par Chariton, col. 177. vol. II. *Antipathia.*
ANTIPERISTASE, resserrement; explication de ce mot selon Théophraste, col. 178. vol. II. *Antiperistasis.*
ANTIQUARTANAIRE, Remède contre la fièvre quarte, col. 179. vol. II. *Antiquartanarium.*
 — de Riviere, ses effets, *ibid.*
 Emuller croit que le mercure doux en est la base, *ibid.*
ANTITHENAR, muscle du pouce, col. 183. vol. II. *Antithenar.*
ANTITRAGUE, partie de l'oreille, selon Ruffus, col. 183. vol. II. *Antitragus.*
ANTRE BUCCINEUX, partie de l'oreille, col. 183. vol. II. *Antrum buccinum.*
ANTRISCUS, plante, col. 183. vol. II. Ses noms différens, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Contient beaucoup de sel essentiel, de l'huile & beaucoup de phlegme, *ibid.*
 Ses vertus par M. Lemery, *ibid.*
ANTYLION, nom d'un cataplasme astringent dans Paul Eginete, col. 183. vol. II.
ANTYLUS ou **ANTILLUS**, fameux Medecin cité par Orisase & par plusieurs autres, col. 183. vol. II.
ANVOYE, serpent, col. 1257. vol. II. *Cecilia.*
ANUS, l'orifice de l'intestin rectum par où se déchargent les excréments du corps, col. 183. vol. II.
 Les maladies de l'anus sont difficiles à guérir, pourquoi, col. 183. 184.
 Des rhagades de l'anus, col. 184.
 Ce que c'est, *ibid.*
 De leur cure, *ibid.*
 Des condylomes, *ibid.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 De leur cure, *ibid.*
 Composition bonne pour cette maladie, *ibid.*
 Autre pour le condylome invétéré, col. 185.
 Autre description des rhagades & condylomes, *ibid.*
 Leurs causes, *ibid.*
 Si les rhagades sont calleuses il faut les extirper, *ibid.*
 Manière de les extirper, *ibid.*
 Remèdes propres à resserer & consumer le condylome, *ibid.*

Autre dont Lucius est l'Auteur, *ibid.*
 Ce remède est bon pour les ulcères du gland, *ibid.*
 Autre d'Andromachus pour les rhagades & condylomes avec inflammation, col. 186.
 Manière de les traiter & leur description par Paul Eginete, *ibid.*
 Du thym de l'anus, *ibid.*
 Origine de ce nom, *ibid.*
 Différentes especes de cette maladie, *ibid.*
 La seconde especie est souvent incurable, *ibid.*
 Remède contre cette maladie, *ibid.*
 Autre tiré d'Aëtius, col. 187.
 Du fungus de l'anus & de la matrice, *ibid.*
 Remède à cette maladie tiré de Celse, *ibid.*
 Extrait d'Heister sur les tubercules; crêtes, fucus & fungus de l'anus, *ibid.*
 Leur cure par le même, col. 188.
 De l'anus qui n'est point ouvert, *ibid.*
 Méthode pour ouvrir l'anus lorsqu'il se trouve fermé, col. 189.
 Ce qu'il faut observer pour réussir à cette opération, col. 189. 190.
 Fait rapporté par Roonhuyzen sur cette matière, 191.
 Autre par Scultet, *ibid.*
 Autre par M. de Jussieu, *ibid.*
 Manière de remédier à la chute de l'anus ou de l'utérus, *ibid.*
 Ce qu'il faut examiner avant de procéder à la cure de cet accident, *ib.*
 Remèdes propres pour cette maladie, par Aëtius, col. 192.
 Cure par le moyen d'un caustère, d'après Leonidas, col. 193.
 La cause de cette maladie, *ibid.*
 Méthode pour remettre l'intestin dans sa place, *ibid.*
 Moyens pour le fixer, col. 194.
 De la fistule à l'anus d'après Leonidas, ce que c'est, col. 195.
 Remèdes propres à dessécher la fistule, par Aëtius, col. 196.
 Manière de faire l'opération, par Paul Eginete, *ibid.*
 Autre description de la fistule, & ses différentes especes, col. 197. 198.
 Ce que c'est que les fistules compliquées, col. 199.
 Méthode dont on se sert aujourd'hui pour découvrir la fistule à l'anus, *ibid.*
 L'origine ou cause de cette maladie, *ibid.*
 A qui l'on doit faire l'opération de la fistule, col. 200.
 Préparations à l'opération, col. 201.
 Manière d'y procéder, col. 202.
 L'instrument fait en forme de faux mérite la préférence sur les autres, *ibid.*
 On s'en est servi pour l'opération faite à Louis XIV. d'où il a tiré son nom, col. 203.
 Autre instrument pour cette opération, qui est un stylet d'argent, *ibid.* Planche III. Figure 1.
 Inventé du temps de Paul Eginete, *ibid.*

Sonde pliante avec rainure, Plan. II. Fig. 2. col. 203.
 Ce qu'il faut faire après l'incision, *ibid.*
 Autres instrumens inventés par Rungius, Chirurgien de Brema, dont le dessein est Pl. III. Fig. 9. Fig. 11. Fig. 13.
 Maniere d'opérer avec ces instrumens, col. 204.
 Cas où les différens instrumens sont en usage, col. 205.
 Maniere d'opérer quand les fistules sont internes ou aveugles, col. 206.
 Cas où l'on met en usage le *speculum ani*, Pl. IV. Fig. 15. col. 207.
 Cas où l'on doit se servir de syringotomes, Pl. III. Fig. 3. 4. 5. 6. 7. *ibid.*
 Suite de l'appareil pour réussir à la cure de la fistule, *ibid.*
 Essence d'aristoloche bonne dans les fistules compliquées accompagnées de carie ou d'ulcère dans la vessie, col. 208.
 Quoique les anciens aient indiqué l'usage des caustiques & des corrosifs, ils sont inférieurs à l'opération, *ibid.*
 Cas où l'opération n'est pas praticable, & ce qu'il faut y substituer, *ibid.*
 Précautions tirées d'Heister afin de mieux réussir en l'opération, col. 209. 210.
 Abscès de l'anus, 210.
 Ses différentes espèces, *ibid.*
 Cure de ces abscesses, *ibid.*
 Pourquoi l'on doit mettre en usage les cataplasmes, *ibid.*
 Maniere d'y faire l'incision, *ibid.*
 Précautions, selon Garengot, pour panser la plaie, *ibid.*
 Suite de la cure, col. 212.
 Ce qu'il y a à faire quand il y a quelque veine ouverte, *ibid.*
 Observations de M. Sharp sur les fistules de l'anus, *ibid.* & *suiv.*
 Cas premier rapporté par M. le Dran sur la fistule aveugle interne à l'anus, col. 214.
 Remarque, 215.
 Autre cas par le même, *ibid.*
 Remarques, *ibid.*
 Troisième cas d'une fistule vénérienne, col. 216.
 Quatrième cas d'un abscess fistuleux & vénérien, *ibid.*
 Remarques, col. 217.
 Cinquième cas d'une fistule complexe dans l'anus à l'occasion d'un corps étranger, communiqué par M. Deltendeau, Chirurgien à la Haye, *ibid.*
 Cas extraordinaire, sorti d'un fœtus par l'anus, communiqué à la Société Royale par M. Giffard, col. 218. & *suiv.*
 Anus, terme de Botanique, col. 219. vol. II.
 ANXIÉTÉ, col. 600. vol. I. *Alysmos.*
 Cas où Hippocrate emploie ce mot, *ibid.*
 Différentes espèces de cet accident, *ibid.*
 Causes des anxiétés qui arrivent sans fièvre, *ibid.*

Causes de celles qui sont la suite des fièvres inflammatoires, col. 601.

De ce qui a été dit ci-dessus on peut conclure pourquoi l'inquiétude & les agitations sont un symptôme funeste dans les maladies fébriles & inflammatoires, selon Hippocrate, col. 602.

Méthode judicieuse de Boerhaave pour prévenir les suites fâcheuses des anxiétés fébriles, *ibid.*

ANXIÉTÉ, *inquietudo*, *malaise*, col. *Ademonia*. 360. vol. I.

Etymologie de ce mot, *ibid.*

Cas où Hippocrate s'est servi de ce mot, *ibid.*

ANXIÉTÉ FÉBRILE, cause & nature de ce mal. Suites qu'on en doit attendre, col. 868. 869. vol. V.

Pour adoucir la rigueur de ce mal on doit varier les remèdes & les approprier à la nature du symptôme qui le caractérise, col. 869.

Purgatifs ou vomitifs convenables dans les fièvres, recommandés par Boerhaave, *ibid.*

Les sudorifiques propres dans les fièvres sont toujours les délayans & les apéritifs. Leur préparation, col. 870.

Diurétiques & détersifs convenables, col. 870. 871.

Causes de l'anxiété, col. 871. 872.

Présages qu'on peut tirer de ce symptôme, col. 872. & *suiv.*

Toutes les anxiétés sont mauvaises à moins qu'elles ne précèdent une crise salutaire, & qu'elles ne proviennent simplement d'une affection de l'estomac; encore faut-il qu'elles ne soient précédées, accompagnées ni suivies d'aucun autre signe pernicieux, col. 875.

AORTE, grande artère qui sort du ventricule gauche du cœur, col. 220. vol. II. *Aorta.*

Maladies auxquelles elle est sujette, *ibid.*

Fait rapporté par M. Litre, où il fait part d'une observation d'aorte ossifiée, réflexion sur ce fait, col. 221.

— par M. Mery, *ibid.*

— par M. Morand fils, *ibid.*

AOVARA, fruit, sa description, col. 221. vol. II.

Vertu de l'amande, col. 222.

APARAQUA, plante du Brésil, col. 222. vol. II.

APEIBA, arbre du Brésil, col. 224. vol. II.

Son fruit n'est d'aucune utilité, *ibid.*

Propriété de son bois, *ibid.*

APELLIDES, fameux Machiniste, qui disputa à Archimède l'invention d'une machine à lancer les vaisseaux, col. 224. 394. vol. II.

Instrument de Chirurgie qui a tiré son nom de cette machine, *ibid.*

APERITIFS, (remèdes,) col. *Aperientia*. 225. vol. II.

Ce qui produit leur effet, *ibid.*

Dans quels cas ils conviennent, *ibid.*

Quelles autres espèces de remèdes peuvent être rangées dans leur classe, *ibid.*

Quelles sont les cinq grandes racines

apéritives, *ibid.* & les petites.
 Quelles sont les fleurs ainsi nommées, *ibid.*
 La maniere de composer la liqueur apéritive de la Pharmacopée de Strasbourg, col. 226.
 Recette des pilules apéritives de Stahl, *ibid.*
 Maniere de composer la tisane apéritive de la Pharmacopée de Lemery, *ibid.*
 Autre décoction apéritive, *ibid.*
 Maniere de varier ces décoctions, *ibid.*
 Façon de tirer l'esprit apéritif de Penot, décrite dans la Pharmacopée de Strasbourg, *ibid.*
 Comment est composé le sirop apéritif magistral de Minder, *ibid.*
 A quoi il est bon, *ibid.*
 Ce que c'est que la teinture apéritive de Mœbius, *ibid.*
 Comment cet Auteur la déguisoit, col. 227.
 A quoi elle est bonne, *ibid.*
APHACA, plante, col. 227. vol. II.
 Ses différens noms Latins, *ibid.*
 Sa description & les endroits où elle croît, *ibid.*
 Ses vertus selon Dioscoride, *ibid.*
APHERESE, l'action d'ôter ce qui est superflu, col. 227. vol. II.
 Autre sens dans Hippocrate, *ibid.*
APHILANTHROPIE, dégoût de la société humaine, col. 228. vol. II.
APHONIE, extinction de voix, col. 228. vol. II.
 Autre sens selon Hippocrate, *ibid.*
 Remarque de Galien sur le sentiment d'Hippocrate, *ibid.*
 Cause de l'aphonie, col. 229.
 En quoi diffère la voix de la parole, *ibid.*
 Ce qu'on appelle positivement aphonie, *ibid.*
 Sa principale cause est dans la langue, *ibid.*
 Description de la langue, *ibid.*
 La volubilité de la langue contribue à former les sons, col. 230.
 Les nerfs de la cinquième paire sont affectés dans l'aphonie, *ibid.*
 Exemple tiré de Bonet qui prouve ce sentiment, *ibid.*
 Autre cité par le même, d'après Riviere, *ibid.*
 Différens cas où survient l'aphonie, *ibid.*
 Exemple de guérison de l'aphonie par une hémorrhagie par le nez tiré des Actes de l'Académie des Curieux de la Nature, col. 231.
 Les causes les plus fréquentes de cet accident, *ibid.*
 Ses symptômes, *ibid.*
 Autres causes de la même maladie, *ibid.*
 Ses pronostics varient selon les causes, *ibid.*
 Cure de cette maladie, *ibid.*
 Elle doit varier suivant les causes, col. 232.
 Différences des remèdes suivant les causes, col. 232. 233.
 Observation première sur cette mala-

Apharese.

Aphilanthropia.

Aphonia.

die, occasionnée par la suppression des regles, col. 233.
 Seconde observation sur cette maladie occasionnée par un froid aux pîes, col. 234.
 Réflexion sur ces deux observations, *ibid.*
 Troisième observation sur cette maladie, occasionnée par des vers, *ibid.*
 Maniere dont elle fut traitée & guérie, col. 235.
 Réflexion, *ibid.*
 Quatrième observation sur cette maladie, suite de la petite vérole, *ibid.*
 Réflexion, col. 236.
 Cinquième observation sur cette maladie, survenue à un homme qui avoit coutume de se faire saigner trois fois par an, *ibid.*
 Réflexion, col. 237.
 Sixième observation rapportée par M. Lemery au sujet d'une aphonie, suite d'une fièvre intermittente, *ibid.*
 Septième observation rapportée par le même & sur le même sujet, col. 238.
APHORISME, col. 238. vol. II.
 Sa définition selon Galien, *ibid.*
APHRODISIASTICON CLIDION, Trochisque à qui Galien donne ce nom, col. 238. vol. II.
 Sa préparation, col. 239.
APHRODITARUM, poudre de P. Eginete pour les ulcères profonds, col. 239. vol. II.
 Sa composition, *ibid.*
APHROGALA, col. 239. vol. II.
 Aucun Ancien n'a écrit fur ce mot, *ibid.*
 On croit cependant que c'est la crème du lait, *ibid.*
 Sentiment de Pline à ce sujet, *ibid.*
APHRON, espèce de pavot sauvage, selon Pline, col. 239. vol. II.
APHTHES, ulcères superficiels qui viennent dans la bouche, col. 239. vol. II.
 Selon Hippocrate, il vient des aphthes aux parties naturelles des femmes, col. 240.
 Sentiment de Celse sur ces ulcères, *ibid.*
 Ils sont dangereux aux enfans qui tentent, *ibid.*
 Maniere de les traiter, *ibid.*
 Maniere de les traiter dans les adultes, *ibid.*
 Sentimens d'Oribase, *ibid.* & suiv.
 — de P. Eginete, col. 241.
 — d'Actuarius, col. 242.
 La description de ces ulcères, *ibid.*
 Leurs causes médiantes & immédiates, *ibid.*
 Pourquoi elles sont presque toujours accompagnées ou précédées de fièvres, toux opiniâtres, &c. *ibid.*
 Causes externes des aphthes, col. 243.
 Pronostics sur ces ulcères, *ibid.*
 Cure des aphthes, par Hoffman, *ibid.*
 Extrait de Riviere sur leur cure, col. 244.
 Extrait de Boerhaave sur les aphthes, *ibid.* & suiv.

Aphorismus.

Aphtha.

- Méthode pour les guérir par le même, col. 246. & *suiv.*
 Problèmes proposés sur les aphthes, col. 228. & *suiv.*
 Gargarisme de Sydenham à ce sujet, col. 240.
APHYTACOR, arbre dont parle Pline, col. 250. vol. II.
APINEL, racine, col. 251. vol. II.
 Son nom, selon les Sauvages, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 L'endroit où elle croît, *ibid.*
APIOS, plante, col. 251. vol. II.
 Ses noms différens, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Vertu de sa racine, selon Dioscoride, *ibid.*
 Sentiment de Pline sur cette plante, *ibid.*
 Sa description & ses vertus, par Lémery, *ibid.* & *suiv.*
APOCHYMA, col. 559. vol. II.
 Sentiment d'Aëtius sur ce mot, *ibid.*
 Celui des autres, qui veulent que ce soit la résine du sapin, *ibid.*
 Préparation par Oribase, *ibid.*
APOCRISIS, col. 260. vol. II.
 Hippocrate donne différens sens à ce mot, *ibid.*
APOCYN, arbrisseau, col. 260. vol. II. *Apocynum.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses vertus, selon Dioscoride, *ibid.*
 Ses especes, selon Dale, *ibid.*
 Boerhaave en fait mention de vingt-deux especes, col. 261.
 Ses propriétés, selon M. Sarrafin, *ibid.*
 — selon M. Harris, *ibid.*
 La poudre de cette plante ne diffère point de l'ipécacuanha, *ibid.*
APOLYSIS, les différens sens de ce mot, col. 263. vol. II. & 307.
APONEVROSE, col. 264. vol. II. *Aponeurosis.*
APOPHYSE, ou protubérance de l'os, col. 266. vol. II. *Apophysis.*
APOPHYSE CORASCOIDE, col. 1304. vol. I. *Anchoralis processus.*
APORHYTE STYLOÏDE, col. 834. vol. II. *Belenuoides, Belensoides, ou Beloides processus.*
 On lui donne le nom de *Graphioides*, col. 156. vol. IV. Voyez *Tête*. *Graphioides.*
APOPLEXIE, définition de cette maladie, col. 267. vol. II. *Apoplexia.*
 Première Observation sur cette maladie, *ibid.* *Attonitus morbus.*
 Seconde, — *ibid.*
 Troisième, — *ibid.*
 Quatrième, — col. 268.
 Cinquième, — *ibid.*
 Sixième, — *ibid.*
 Septième, — *ibid.*
 Huitième, — *ibid.*
 Neuvième tirée de Willis, col. 269.
 Dixième tirée de Bravazol, col. 270.
 Beneventius prétend que le tonnerre peut causer l'apoplexie, *ibid.*
 Fait rapporté par Hildanus, *ibid.*
 Onzième Observation, — *ibid.*
 Douzième, — *ibid.*
 Treizième, — *ibid.*
 Ce que l'on peut conclure de ces Observations, col. 271.
 Ce qui peut causer l'apoplexie, *ibid.*
 Sentiment de Sydenham sur les maladies hystrériques qui attaquent le cerveau, *ibid.*
 Signes diagnostiques & pronostics de l'apoplexie, par Cœlius Aurelianus, col. 272. & *suiv.*
 Signes qui précèdent ordinairement l'apoplexie, col. 274.
 En quoi dégénère l'apoplexie légère, *ibid.*
 Age où l'on est sujet à l'apoplexie, *ibid.*
 Quels sont les plus sujets à cette maladie, *ibid.*
 Saison où elle est fréquente, *ibid.*
 Manière de s'assurer de l'état d'un apoplectique, par Lomnius, *ibid.*
 Quelle est la plus terrible & la plus fatale de toutes les especes d'apoplexies, col. 275.
 Accidens que l'on découvre par les dissections des gens morts en apoplexie, *ibid.*
 Quelle est l'origine de cette maladie, *ibid.*
 Suite de symptômes provenans de la stagnation du sang dans le cerveau, col. 276.
 Démonstration de tous ces symptômes par le temperament de ceux qui sont sujets à cette maladie, col. 277.
 Autres causes de cette maladie tirées de différens Auteurs, *ibid.*
 Les violentes passions sont cause de l'apoplexie, *ibid.*
 Les évacuations habituelles supprimées en sont cause aussi, *ibid.*
 L'air comme cause, selon Lomnius, *ib.*
 Il est des apoplexies héréditaires, col. 279.
 L'usage excessif des liqueurs est regardé comme cause d'apoplexie, ainsi que les substances assoupissantes, *ibid.*
 L'apoplexie est très-commune dans le Nord, *ibid.*
 D'où provient la paralysie, col. 280.
 Différence de l'apoplexie & de l'assoupissement léthargique, *ibid.*
 Observation d'Hippocrate d'accord avec la raison & l'expérience, *ibid.*
 Signes d'une mort prochaine, *ibid.*
 Sentiment de Celse sur la cure de l'apoplexie, col. 281.
 Doctrine d'Arétée sur l'apoplexie & sa cure, *ibid.* & *suiv.* 399.
 Cure de l'apoplexie, selon Cœlius Aurelianus, col. 284.
 Autre cure de cette maladie selon Philumenus, col. 285.
 Sentiment de Galien sur cette maladie, rapporté par Aëtius, *ibid.*
 Sentiment de P. Eginete, col. 286.
 Deux faits rapportés à l'Académie au sujet de la cure de cette maladie, *ibid.*
 Sentiment de Baglivi, *ibid.*
 — de Drumond, col. 287.
 — du Docteur Cantherwood, *ibid.*
 Application des cauterés pour faire cesser l'assoupissement, *ibid.*
 Les Auteurs ne sont point d'accord sur le lieu de l'application, *ibid.*
 La plante des pieds paroît le plus favo-

table pour la rénitte, *ibid.*
 Cette opération est définie *Planche III. du premier Vol. fig. 11. ibid.*
 Doctrine curatoire de l'apoplexie, tirée de différens Auteurs, *ibid. & f.*
 Précautions que doit prendre un homme menacé d'apoplexie, col. 291.
 Observations tirées de Caspard Hoffmann, *ibid.*
 Observation premiere d'un homme attaqué d'apoplexie, pour avoir pris sans précaution le bain des eaux de Carlsbat, *ibid.*
 Premiere réflexion, col. 292.
 Seconde Observation au sujet d'une apoplexie occasionnée à une femme après la cessation de ses regles, par des purgatifs trop souvent réitérés, *ibid.*
 Réflexions sur ce fait, col. 293.
 Observation troisieme, apoplexie suite d'une violente agitation d'esprit, col. 294.
 Réflexion sur ce fait, *ibid.*
 Observation quatrieme tirée de Ch. Pison, sur une apoplexie, suite de crapule, col. 295.
 Observation cinquieme sur le même sujet, *ibid.*
 — sixieme sur la fréquence de cette maladie dans le Duché de Lorraine, *ibid.*
 — septieme, sur une apoplexie causée par une trop grande fluidité de sang, &c. col. 296.
 Doctrine de Boerhaave sur l'apoplexie, *ibid. & suiv.*
 Préparation du baume anti-apoplectique, col. 306.
 Sa vertu, col. 307.
 APOPLEXIE GOUTTEUSE. Voyez *Goutte*.
 APORRAIDE, espece de poisson à coquilles, col. 307. vol. II.
 On en tire la couleur pourpre, *ibid.*
 APOS, nom d'un oiseau, colonne 307. vol. II.
 Ses différens noms, *ibid.*
 Lieu où il habite pendant l'été, *ibid.*
 Voyez *Apodes*.
 Il contient beaucoup de sel volatil & d'huile exaltée, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 APOTHECAIRE, celui qui vend les médicamens, col. 310. vol. II.
 APOSEME, colonne 311. volum. II. Voyez *Décotion*.
 APPAREIL d'une opération de Chirurgie, col. 419. vol. II.
 APPAREIL, col. 311. vol. II.
 Les différens cas où l'on emploie ce mot, *ibid.*
 APPENDICE, col. 266. vol. II.
 APPENDICE VERMICULAIRE, colon. 311. vol. II.
 Sa situation, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 APPETIT, col. 312. vol. II.
 Ce que c'est, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 APPETIT vorace, insatiable, col. 358. vol. I.
 APPLICATION, action d'appliquer un remède, &c. col. 312. vol. II.
 APPPOSITION, colonne 312. vol. II. Voyez *Addition*.
 APPROCHE, ou commerce charnel

qu'on a avec une femme, col. 193. vol. I.

APPROPRIATION, colonne 312. *Appropriatio.* vol. II.

Ce que c'est positivement, *ibid.*

Autre sens où on l'emploie, *ibid.*

APPUI, BEQUILLE, POTENCE, *Antistherigma.* col. 182. vol. II.

APRE, RUDE, épithete qu'on donne à la peau lorsqu'elle ressemble à celle de l'oie, & qu'il s'y fait des frissonnemens, col. 330. vol. IV. *Horrida, ou Horrifica.*

APRON, petit poisson de riviere, col. 580. vol. II. *Asper.*

Sa propriété & ses vertus, *ibid.*

Vertu que l'on donne à l'huile de ce poisson, *ibid.*

APROXIS, plante, col. 313. vol. II. Sentiment de Pythagore, *ibid.*

AQUAPENDENTE, *Hierosme Fabricius*, Anatomiste, colonne 1257. vol. I.

De qui il fut disciple, *ibid.*

Où il professa, & pendant combien d'années, *ibid.*

Année où il mourut, *ibid.*

Ses découvertes en Anatomie, *ibid.*

Catalogue de ses Ouvrages, & leurs éditions, *ibid.*

AQUEDUC, col. 369. vol. II. *Aqueductus.* Signification de ce mot en Anatomie, *ibid.*

AQUEUX, plein d'eau, colonne 369. vol. II. *Aquatium, Aqueum.*

Autre signification de ces mots Latins, col. 370.

ARACA MIRI, arbrisseau du Brésil, col. 372. vol. II.

Sa description, *ibid.*

Ses propriétés, col. 373.

ARACHIDNA ou ARACOIDES, plante légumineuse, colon. 373. vol. II.

Ses différentes especes, *ibid.*

ARACINAPILE, plante dont M. Ray parle sans dire son usage, col. 374. vol. II.

ARACHNOIDE, nom de la pie-mere, *Arachnoides.* col. 373. vol. II.

Autre signification de ce mot, *ibid.*

ARAIGNE'E, col. 375. vol. II. *Araeus.* Ses différens noms Latins, *ibid.*

On l'emploie aussi-bien que sa toile en Médecine, *ibid.*

Ses propriétés, col. 376.

Autre espece, *ibid.*

On en tire une eau distillée, selon M. Lister, *ibid.*

Ses vertus, selon Dioscoride, *ibid.*

Fait qui prouve la vertu de la toile dans les fièvres intermittentes, col. 376.

Expérience du fameux Harvey sur la piquure de l'araignée, col. 377.

L'araignée qu'on avale par hazard n'est pas toujours dangereuse, *ibid.*

Sentiment de M. Redi sur son venin, *ibid.*

Description de cet insecte par Swammerdam, col. 378.

Sentiment de Leuwenhoeck sur le siège du venin de l'araignée, *ibid.*

Fait rapporté par Erasme sur l'inimi-

- tié de l'araignée contre le crapaud, *ibid.*
 Effet que produit le venin de Paraignée, col. 379.
 Moyens d'y remédier, *ibid.* & *suiv.*
ARALIASTRUM, plante qui ressemble à l'aralie, col. 375. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
ARALIE, plante, espece d'angélique, *Aralia*. col. 374. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 Lieux où elle croît, col. 375.
 Ses vertus, *ibid.*
ARANTIUS, *Jules-César*, Anatomiste, col. 1249. vol. I.
 Son pays, *ibid.*
 Où il fit ses études, & sous qui, *ibid.*
 Edition d'un petit Ouvrage qu'il composa sur le foetus, *ibid.*
 Ses idées sur plusieurs parties du corps, *ibid.* & *suiv.*
ARARA, fruit, col. 381. vol. II.
 Lieu où il croît, *ibid.*
 Sa vertu, *ibid.*
ARATICU, arbre, col. 381. vol. II.
 Ses especes, *ibid.*
 Vertus de ses feuilles, *ibid.*
ARBOISIER, arbre, col. 384. vol. II. *Arbutus*.
 Ses différens noms Latins, *ibid.*
 Les endroits où il croît, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Sa vertu, *ibid.*
ARBRE, col. 381. vol. II. *Arbor*.
 Différentes plantes à qui on donne ce nom, *ibid.* & *suiv.*
ARBUSSEAU, col. 383. vol. II. *Arbuseula*.
 Phrase où l'on emploie ce mot latin *Sc.*
 — *Africana repens*, *ibid.*
 Description de cette plante, *ibid.*
ARBRE DE DIANE, composition curieuse, col. 1081. vol. III. *Diana arbor*.
 Maniere de le faire, *ibid.*
 Maniere de faire un arbre Philosophique, col. 1081.
ARBRE qui produit la gomme ammoniacque, col. 526. vol. I. *Agafyllis*, selon Dioscoride.
ARCHAGATUS, célèbre Medecin parmi les Romains, colonne 386. vol. II.
 Extrait de Pline à son sujet, *ibid.*
 Extrait de Denis d'Alicarnasse, *ibid.*
 Fait rapporté par Pline tiré de Marc Caton, au sujet des Medecins de Rome dans une lettre à son fils, *ibid.*
 Remedes superstitieux employés par Caton, col. 387.
 Observation de Plutarque sur la Medecine de Caton, col. 388.
 Archagatus a été le premier qui ait donné aux Romains la connoissance de la Medecine Greque, *ibid.*
ARCHANGELIQUE, plante, col. 767. vol. IV. *Lamium*.
 Ses caracteres, *ibid.*
 Ses especes, selon Boerhaave, *ibid.*
 Description de la rouge, *ibid.*
 Lieux où elle croît, *ibid.*
 Maladies où l'on s'en sert, col. 768.
 Archangelique blanche, *ibid.*
 Ses caracteres & propriétés médicinales, *ibid.*
- Autres applications du mot *Lamium*, *ibid.*
ARCHE'E, terme de Paracelse, col. 389. vol. II. *Archeus*.
 Ses différentes significations, selon cet Auteur, *ibid.*
 — selon Van-Helmont, *ibid.*
ARCHIATRE, les différens sentimens des Auteurs sur ce mot, 389. & *f.* vol. II. *Archiatre*.
ARCHIDOXIA, titre d'un Ouvrage de Chymie de Paracelse, colon. 392. vol. II.
ARCHIGENES, Medecin de Rome, col. 392. vol. II.
 Extrait de l'Histoire de la Medecine, par Daniel le Clerc à son sujet, col. 393. & *suiv.*
ARCHYMIÉ, partie de l'Alchymie, *Archymia*. col. 394. vol. II.
ARCTOSCORDERON, espece d'ail, col. 395. vol. II.
ARDEUR d'URINE, col. 396. vol. II. *Arder urine*.
 Voy. *Dysuria*.
ARDOISE, col. 396. vol. II. *Ardesia*.
 On ne lui connoît aucune vertu en Medecine, *ibid.*
ARDOISE d'IRLANDE, col. 158. vol. VI. *Tegula Hybernica*.
 On l'emploie souvent dans les contusions. Elle est d'un usage admirable dans les hémorrhagies, dans les flux de Putéus, dans le crachement de sang, col. 159. vol. V.
ARENARIA, plante, espece de pié de corneille, col. 396. vol. II.
AREOLE, cercle qui est autour du mamelon, col. 396. vol. II. Voy. *Mamelles*.
AREQUE, ses autres noms latins, col. 396. vol. II. *Arca*.
 Sa description & son usage chez les Indiens.
ARES, terme de Paracelse, col. 396. vol. II.
 Définition & division de ce mot par l'Auteur, col. 397.
ARETE'E, Auteur de Medecine, col. 397. vol. II. *Areteus*.
 Sentiment de M. le Clerc à son sujet, où il le croit de la secte Pneumatique, *ibid.*
 Les sentimens d'Aretée sont quelquefois conformes à ceux de la secte méthodique, col. 398.
 Sa doctrine sur plusieurs maladies, *ibid.* & *f.*
 Temps où il a vécu, col. 402.
 Sentiment de Vigan sur ce tems, *ibid.*
 Editions d'Aretée, col. 403.
AREUS, nom d'un peissier dans Paul Eginette, col. 403. vol. II.
ARGÉMONE, usage du suc de cette plante. Sa qualité, colonne 119. vol. IV. *Glanicium*.
ARGÉMONE, plante qui est le *Sarcocolla* des Grecs, col. 403. vol. II. *Argemania*.
 Sa vertu, *ibid.* *Sarcocolla*.
ARGENT, métal, col. 404. vol. II. *Argentum*.
 Ses divers noms latins, *ibid.*
 On en tire quelque chose pour la Medecine, *ibid.*
 Les caracteres de l'argent, *ibid.*
 Procédé de Boerhaave pour la solution de l'argent pur dans l'esprit de nitre ou l'eau forte, *ibid.*

Remarques sur ce procédé, col. 405.
 Procédé pour le vitriol d'argent, *ibid.*
 Remarques, col. 406.
 — caustique de Lune, *ibid.*
 Remarques, *ibid.*
 Préparation des pilules d'argent de Boyle ou Angelus Sala, col. 407.
 Vertus de ces pilules, col. 408.
 Remarques, *ibid.*
 Préparation de l'argent inflammable, vol. 408.
 Remarques, col. 409.
 Procédé pour la séparation de l'argent dissous dans l'esprit de nitre, *ibid.*
 Remarques sur ce procédé, col. 410.
 Préparation de la lune cornée, *ibid.*
 Etymologie de ce nom, col. 411.
 Remarques sur ce procédé, *ibid.*
ARGENTINE, plante, ses caractères, *Pentaphyllodes*, col. 403. vol. IV.
 Boerhaave en compte neuf espèces, *ibid.*
 Propriétés & usages de l'argentine, col. 404. vol. IV.
ARGES, selon Hippocrate, est un serpent, col. 412. vol. II.
 Fait rapporté par cet Auteur, *ibid.*
ARGILLE, terre, ses différents noms *Argilla*. Latins, col. 412. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
 Ses différentes espèces, *ibid.*
 Leur vertu, *ibid.*
ARGOS, col. 413. vol. II.
 Diverses significations de ce mot, *ibid.*
ARIA, plante, col. 413. vol. II.
 Ses différents noms Latins, *ibid.*
 Endroits où elle croît, col. 414.
ARICYMON, col. 414. vol. II.
 Sens où ce mot est en usage, *ibid.*
ARIS ARISARUM, plante, col. 414. vol. II.
 Ses différents noms Latins, *ibid.*
 Sa description par Dioscoride, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
ARISTEAS, Médecin de Rhodes, col. 415. vol. II. Voy. *Achariston*.
ARISTOLOCHE, plante, col. 415. *Aristolochia*. vol. II.
 Ses différents noms Latins, *ibid.*
 Ses différentes espèces, *ibid.*
 Leurs descriptions & vertus, *ib. & suiv.*
 Ce qu'elle donne par l'analyse chimique, col. 418.
ARISTOTE a été Anatomiste, col. 1207. vol. I.
 Moyens qu'Alexandre lui avoit fournis pour l'instruire en cette science, *ibid.*
 Sentiment de cet Auteur sur le cœur, & les vaisseaux sanguins du corps humain, col. 1208.
 — sur la rate & le foie, colon. 1209.
 — les testicules, col. 1210.
 — la conception, *ibid.*
 — la nourriture des plantes, col. 1211.
 Ce que l'on doit conclure sur l'Anatomie d'Aristote, *ibid.*
ARME, outre cet acception ce terme en a une particulière dans les Auteurs de Médecine. Il signifie chez eux une corde, col. 326. vol. IV.
ARMOISE, plante, col. 427. vol. II. *Artemisia*.

Ses différents noms Latins, *ibid.*
 Sa description, col. 428.
 Ses vertus, *ibid.*
 Vertus du sel, du sirop & de la conserve d'armoise, col. 430.
 On tire de cette plante par l'analyse Chimique quelque peu de sel concret, volatil, fixe & lixiviel, *ibid.*
 Autre espèce d'armoise, *ibid.*
AROMA, espèce de nœffier, arbrisseau, col. 423. vol. II.
 Ses différents noms Latins, *ibid.*
 Usage & vertu de son fruit, *ibid.*
AROMAT, tout ce qui est odorant, *Aroma*. col. 422. vol. II.
AROMATIQUE, épithète de tout ce qui est odorant, col. 422. vol. II.
 Observation à faire sur ces sortes de médicaments, *ibid.*
 Préparation de la poudre de Roses aromatique, *ibid.*
 Vertus de cette poudre, col. 423.
 Quels sont les médicaments à qui on donne le nom générique d'*aromates*, *ibid.*
AROMATITE, pierre précieuse, col. *Aromatitit*. 423. vol. II.
 Pays où elle se trouve, *ibid.*
AROPH, terme de Paracelse, col. 423. vol. II.
 Description de ce qu'il entendoit par ce mot, *ibid.*
ARQUATA, nom d'un oiseau dont parle Aldrovandi, col. 424. vol. II.
ARRIERE-FAIX, col. 1256. vol. V. *Secundina*.
 Usages que quelques-uns font en Médecine de l'arrière-faix ou délivre humain, *ibid.*
ARROCHE, plante, col. 630. vol. II. *Artriplex*.
 Il y en a trois espèces, *ibid.*
 Noms Latins de la première, *ibid.*
 Nom que lui donne Dioscoride, *ibid.*
 Sa description tirée de Miller, *ibid.*
 Sa description & vertu par Zorn, *ibid.*
 Noms de la seconde espèce d'arroche, col. 631.
 Ses vertus par Dale, *ibid.*
 Noms de la troisième espèce, *ibid.*
 Sa description & ses vertus par Miller, *ibid.*
ARROCHE PUANTE, colon. 1322. *Androphaxis* ou *Androphax*.
ARSENIC, col. 424. vol. II.
 Ses espèces différentes, *ibid.*
 Leurs différents noms Latins, *ibid.*
 Ce que c'est que l'arsenic, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 D'où on les tire, *ibid.*
 Manière de retirer l'arsenic du colboth par calcination, 425.
 Façon de retirer les différentes espèces, *ibid.*
 L'arsenic contient un sel acide, & un peu de soufre, *ibid.*
 Il est très-corrosif, 426.
 Symptômes qu'il occasionne pris intérieurement, *ibid.*
 Seule préparation de l'arsenic utile en Médecine, *ibid.*
 Sa vertu, *ibid.*
ARSENIE, l'application de l'arsenic fixé par le nitre sur une plaie vive pour arrêter l'hémorrhagie, est un remède toujours dangereux, col. 867. vol. VI.

ARTABA, mesure Egyptienne de substance solide, elle contenoit environ un boisseau & un quart, col. 427. vol. II.

ARTEMIS DIANIO, Inventeur d'un dentifrice contre l'agacement de dents, col. 431. vol. II.

ARTENNA, oiseau aquatique, col. 431. vol. II.

ARTÈRE, vaisseau du corps, col. 431. *Arteria.* vol. II.

Ce que signifie ce mot dans Hippocrate, *ibid.*

Passages d'Hippocrate où sont démontrées ses connoissances sur les vaisseaux sanguins, *ibid.*

Contradiction entre ces passages, d'où l'on conclut qu'un Livre attribué à Hippocrate n'est pas de lui, col. 432.

Ce que c'est que l'artere, col. 433.

Raison de son battement, *ibid.*

Divisions des arteres & leurs différens noms, col. 434.

De l'origine de l'aorte & de sa division, *ibid.* & *suiv.*

Système des arteres de tout le corps & leurs différens noms, col. 437. & *suiv.*

Explication de la cinquieme planche qui représente les arteres disséquées d'après Drake, col. 460. & *suiv.* vol. II.

ARTERES. On ne doit point desespérer de la cure des blessures même les plus dangereuses des arteres, col. 380. vol. VI.

Exemple surprenant d'un homme guéri d'une blessure faite à l'artere axillaire coupée d'un coup de couteau, *ibid.*

ARTERIAQUES, remèdes dont on se sert dans les maladies de la trachée-artere, col. 463. vol. II.

Les différens médicamens à qui l'on peut donner ce nom, *ibid.*

ARTERIOTOMIE, saignée faite à l'artere, col. 463. vol. II.

Auteurs qui en ont traité, col. 464.

Extrait d'Oribase sur cette opération, col. 464.

Autre du même Auteur, col. 465.

— de Paul Eginete, *ibid.*

— de Prosper Alpin, *ibid.* & *f.*

— d'Heister où il donne la façon de l'exécuter, col. 468. & *f.*

ARTICHAUD, plante, colon. 542. *Cinara.* vol. III.

Ses caractères, sa description, *ibid.*

Six especes d'artichauds comptées par Boerhaave, *ibid.*

Nourriture saine & agréable, *ibid.*

Leurs racines apéritives & diurétiques propres pour la jaunisse, & pour purifier le sang, *ibid.*

ARTRODIE, especes d'articulation des os, col. 358. vol. I.

ARTICLES des plantes, ou nœuds d'où sortent les branches, col. 554. vol. II.

ARTICULATION, col. 551. vol. II.

Ses especes & leurs noms, *ibid.* & *suiv.*

ARTISTE, col. 555. vol. II.

C'est un nom que se donnent les Alchymistes, *ibid.*

ARYSTER, sorte de vaisseau dont parle Hippocrate, col. 563. vol. II.

AS, col. 580. vol. II.

Ses différentes significations par Hippocrate, *ibid.*

As, poids particulier, col. 564. vol. II.

Cas où ce mot est employé, *ibid.*

ASA FORTIDA, ce que c'est; ses propriétés, ses usages, col. 1513. vol. V.

Histoire de l'asa fortida de Disguun, *ibid.* & *suiv.*

Quel est le meilleur terrain pour l'asa fortida, col. 1516.

Asa de Disguun & asa d'Heraat, col. 1518.

Maniere dont on fait la recolte de l'asa de Disguun, *ibid.* & *suiv.*

ASBO, nom d'un animal inconnu dont la graisse est recommandée par plusieurs Auteurs, col. 568. vol. II.

ASCALABOTES, sorte de lézard, col. 568. vol. II.

ASCARIDES, petits vers qui sont dans l'intestin rectum, col. 568. vol. II.

Signes qui les annoncent, *ibid.*

Remèdes contre les ascarides, *ibid.*

ASCITE, epl. 570. vol. II. V. *Hydro-* *Ascites.* *pisse.*

ASCLEPIADES, descendans d'Esculape, col. 570. vol. II.

Extrait de Daniel le Clerc à ce sujet, *ibid.* & *suiv.*

— Nom d'un Medecin qui n'étoit pas de la race d'Esculape, col. 573.

Extrait de l'Histoire de la Medecine par D. le Clerc à son sujet, *ibid.* & *suiv.*

ASCLEPIOS, nom de médicamens décrits par Paul Eginete & Aëtius, col. 578. vol. II.

ASELLIUS, (Gaspard) colon. 1261. vol. I.

Son pays, *ibid.*

Où il a professé la Medecine, *ibid.*

Ses découvertes anatomiques, *ibid.*

Editions de ses Ouvrages, *ibid.*

ASILIER, arbre, col. 246. vol. III. *Celtis.*

Ses caractères, *ibid.*

Trois especes distinguées par Boerhaave, *ibid.*

Son fruit est astringent & resserre le ventre. Sa décoction est bonne dans la dysenterie, *ibid.*

ASILUS, insecte dont Aldrovandi donne la description, col. 581. vol. II.

Ce que c'est selon Pline, *ibid.*

ASIOGAM, arbre des Indes, col. 583. vol. II.

Sa description & ses vertus par M. Ray, *ibid.*

ASIRACUS, especes de sauterelle, selon Dioscoride, col. 583. vol. II.

ASNE, col. 581. vol. II. *Asinus.*

Ses noms Latins, *ibid.*

Verru de sa fiente & de son ongle par Aëtius, col. 582.

Sentimens d'Oribase sur sa chair, *ibid.*

Verru du lait d'ânesse, *ibid.*

Vertus de l'urine d'âne, par Dale, col. 583.

ASPALATH, arbre, col. 583. vol. II. *Aspalathus.*

Ce que c'est , & ses vertus , selon Dioscoride, *ibid.*
 Où il croît selon Pline, col. 584.
 Extrait de M. Geoffroy sur ce bois, *ibid.*
ASPERGE, col. 584. vol. II. *Asparagus.*
 Ses différens noms Latins, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses vertus par différens Auteurs, *ibid.*
 Autre espèce, col. 585.
 Sa vertu selon M. Tournefort, *ibid.*
 Autre espèce, *ibid.*
 Son usage, *ibid.*
ASPERSION, col. 586. vol. II. *Aspersio.*
 Sens de ce mot, *ibid.*
ASPHALTE, bitume de Judée, col. 587. vol. II. *Asphaltum.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 Endroits où on en trouve, *ibid.*
 Ses qualités, *ibid.*
 Autres noms qu'on lui donne, *ibid.*
 Son choix selon Dioscoride, *ibid.*
 Ses vertus tirées de M. Geoffroy, *ib.*
 Sentiment de Schaw à ce sujet, col. 584.
ASPHALTITIS, plante, espèce de trefle à grandes feuilles, col. 587. vol. II.
 Autre signification de ce mot dans quelques Auteurs, *ibid.*
ASPHODELE, plante, col. 588. vol. II. *Asphodelus.*
 Sa description & ses vertus, selon Dioscoride, *ibid.*
 Autres noms Latins de cette plante, *ibid.*
 Sa description selon Miller, & ses vertus, *ibid.*
 Autre espèce d'asphodele & ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description par Miller, col. 589.
 — par Barth. Zorn, *ibid.*
 Ses vertus par différens Auteurs, *ibid.*
 On lui donne le nom de *bulbo-asphodelus*, col. 1197. vol. II. *Bulbo asphodelus.*
ASPIC, serpent fort venimeux, col. 590. vol. II. *Aspis.*
 Ses espèces selon Galien, *ibid.*
 Accidens qui suivent sa piqure, col. 591.
 Remèdes contre sa morsure par Paul Eginete, *ibid.*
 Préparation de l'emplâtre d'aspic dans Aëtius, *ibid.*
 Les vertus de cette emplâtre, *ibid.*
 Huile chaude paroit bonne pour guérir la piqure de cet animal, *ibid.*
ASPLENIUM, plante, espèce de scolopendre, col. 591. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & ses vertus par Miller, *ibid.*
ASPREDO, poisson, espèce de perche, col. 591. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Ses vertus selon Gesner, *ibid.*
ASSAISONNEMENT, colon. 718. *Condimentum.*
 A quoi sert l'assaisonnement des viandes. Dans quels cas il est nécessaire, col. 718. 719.
 La même espèce d'assaisonnement n'est pas également propre à tous le monde, col. 719.
 Tome VI.

ASSERAC, espèce de baigne, plante, col. 592. vol. II.
ASSIMILATION, nutrition, colonn. *Assimilatio.*
 593. vol. II.
ASSISTANCE, aide, secours, col. *Auxilium.*
 718. vol. II.
 Sens médical de ce mot, *ibid.*
 Passage de Celse sur ce mot, *ibid.*
 — d'Aëtius, *ibid.*
ASSITRA, arbre des Indes, col. 593. vol. II. Voyez *Mandaru.*
ASTARZOF, nom d'un onguent de Paracelse, col. 594. vol. II.
 Sa composition, col. 595.
 A quoi il sert, *ibid.*
ASTCHACHILLOS, nom d'un ulcère à la jambe par Paracelse, col. 595. vol. II.
 Son étendue, *ibid.*
ASTER ATTICUS, plante, col. 595. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description par Oribase, *ibid.*
 Ses vertus tirées de Dioscoride, *ibid.*
 — de Pline, *ibid.*
 Autre signification de ce mot par Galien, *ibid.*
 Description de cette plante par Miller, *ibid.*
 Vertus par Dale, *ibid.*
ASTERISCUS, plante qui ressemble à l'aster, col. 596. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
 Ses espèces, col. 597.
ASTEROIDES, plante, col. 597. vol. II.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses espèces, *ibid.*
ASTHME, col. 597. vol. I. *Asthma.*
 Voyez *Dyspnée.*
 — arthritique, col. 529. vol. II.
 Voyez *Goutte.*
ASTRAGAL, os du pied, col. 598. *Astragalus.*
 vol. II.
 Situation de cet os, *ibid.*
 Sa description par M. Winslow, *ibid.*
ASTRAGAL, arbrisseau, col. 598. vol. II. *Astragalus.*
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & ses vertus, selon Dioscoride, *ibid.*
 — par M. Tournefort, *ibid.*
ASTRAGAL de Boerhaave, espèce d'herbe au lait, col. 121. vol. IV. *Glauce.*
ASTRAGALOIDES, plante qui ressemble à l'astragal, col. 597. vol. II.
 Ses caractères, *ibid.*
ASTRANTIA, col. 599. vol. II. Un des noms de l'impératoire, Voyez *Impératoire.*
 Autre plante qui porte ce nom, *ibid.*
 Manière dont la distinguent les Auteurs, *ibid.*
 Vertus par Dale, *ibid.*
ASTRE, col. 619. vol. II. *Astrum.*
 On dérive de ce mot ceux de
ASTROLOGIE, **ASTRONOMIE**, *Astrologia, Astronomia.*
 discours sur les astres, connoissance des astres, col. 603. vol. II.
 Disputes entre les sçavans sur l'influence des astres à l'égard des corps terrestres, *ibid.*
 Preuve de leur influence par plusieurs Auteurs, surtout Anglois, col. 604.
 Raisons pour lesquelles l'Astronomie
 N N n n

- est nécessaire au Medecin, *ibid.* & *suiv.*
- Passages d'Hippocrate qui prouvent la nécessité de cette connoissance, col. 606.
- Observations sur la conjonction des différentes planettes, ou leur opposition, col. 607.
- Influence des astres prouvée par l'expérience, col. 608.
- Observations sur l'influence du soleil sur les corps terrestres, col. 609.
- Passage d'Hippocrate à ce sujet, *ibid.*
- Circonstance qui prouve cette influence, *ibid.*
- Cette influence est regardée comme cause d'augmentation ou de diminution dans les maladies, col. 610.
- Influence de la lune, cause de changemens considérables dans les personnes sujettes aux maladies, *ibid.*
- Preuve par des observations, *ibid.*
- Son influence particulière sur les femmes, col. 611.
- Culte rendu à la lune par les anciens, *ibid.*
- Observations faites sur les tumeurs scrophuleuses & autres dans le tems de la pleine lune, *ibid.*
- tirées de Maurice Hoffman, sur les animaux par Aulugelle, *ibid.*
- par R. Bennet, *ibid.*
- par Galien, *ibid.*
- Sentiment de Charles Pison à ce sujet, col. 612.
- Expériences qui prouvent l'influence de la lune sur les plantes, *ibid.*
- Qualités des planettes par rapport au corps humain, *ibid.* & *suiv.*
- Maladies pestilentielle attribuées par divers Auteurs à l'influence des astres, col. 613.
- Ce qu'ont pensé les anciens de l'influence de la lune & autres planettes à l'égard des jours critiques dans les maladies, *ibid.*
- Fait tiré d'Eichstad, pour confirmer le sentiment des anciens à ce sujet, col. 614.
- Les anciens consultoient les astres pour donner des remèdes, *ibid.*
- Temps qu'ils ont indiqués pour les différens remèdes, *ibid.*
- Sentiment d'Hoffman sur l'Astronomie, col. 614. & *suiv.*
- ASTRINGENS, (médicamens) col. 599. vol. II. *Astringentia, Afstringentia.*
- Extrait d'Hoffman sur ces remèdes, *ibid.* & *suiv.*
- Les plantes astringentes contiennent des particules terrestres & salines, *ibid.* col. 601.
- Astringens dont on peut se servir en décoction, *ibid.*
- Le quinquina est regardé comme astringent, col. 602.
- Précautions à prendre en prescrivant les astringens, *ibid.*
- Les drogues astringentes s'emploient souvent en électuaires, col. 603.
- ASTRINGENT, *styptique*, col. 386. vol. I. *Astringent.*
- Voyez *Styptique*.
- ATA MARAM, arbre des Indes, col. 620. vol. II. Voyez *Abate de Panuco Reschi*.
- ATAXMIR, mot Arabe tiré d'Al-bucasis, col. 620. vol. II.
- Ce qu'il signifie, *ibid.*
- ATHANASIA, est le nom d'un antidote de Galien, 621. vol. II.
- Sa préparation, *ibid.*
- Autre antidote attribué à Oribase, col. 622.
- Autre remède qui porte ce nom, *ibid.*
- Autre signification de ce mot, *ibid.*
- ATHANOR, mot Arabe qui signifie un four, col. 622. & 624. vol. II.
- Fourneau Chymique, *ibid.*
- ATHENA, emplâtre d'Asclepiade, col. 622. vol. II.
- Maniere de la composer, *ibid.*
- Sa vertu, col. 623.
- ATHENE'E, Medecin fondateur d'une secte appelée Pneumatique, col. 623. vol. II. *Athenaeus.*
- Temps où parut ce Medecin, *ibid.*
- Système Philosophique de ce Medecin, *ibid.*
- ATHENIPPON, collyre décrit dans Scribonius Largus, colonne 624. vol. II.
- *Panchreston*, collyre dont parle Galien, *ibid.*
- ATHEROME, tumeur sans couleur, & sans douleur, col. 624. vol. II. *Atheroma.*
- Autre description de cette tumeur, *ibid.* Voyez *Tumeur*.
- ATHLETES, luteurs, colonne 569. Vol. II. *Athletes, Athletae.*
- ATHLETIQUE, habitude athlétique du corps, col. 624. vol. II. *Athleticus, habitudine athletica.*
- Force des athletes, *ibid.*
- Etat de vigueur, col. 625.
- Autres significations de ce mot, *ibid.*
- Cet état est condamné par Hippocrate, comme non-naturel & non-salutaire, *ibid.*
- Sentiment de Galien contraire à celui d'Hippocrate, *ibid.*
- ATITARA, nom que les habitans du Brésil donnent à la plante nommée *palma humilis*, col. 626. vol. II. *Palma humilis.*
- ATLAS, la premiere vertebre du cou, col. 626. vol. II.
- Sa description & division, *ibid.* & *suiv.*
- ATMOSPHERE, le fluide qui environne la terre, dérivé d'*atmos*, & de *sphæra*, col. 627. vol. II. *Atmosfera.*
- ATOME, particule indivisible, col. 627. vol. II. *Atomus.*
- C'est-à-dire, selon Caelius Aurelianus, les principes du système philosophique d'Asclepiade, *ibid.*
- Différence du système d'Asclepiade & de celui d'Epictète & de Démocrite, quoiqu'ils reconnoissent également les atomes, *ibid.*
- ATONIE, relâchement, foiblesse, col. 628. vol. II. *Atonia.*
- ATROPHIE, col. 632. vol. II. *Atrophia.*
- Extrait de Morton sur les différentes especes de cette maladie, col. 632.
- La premiere espece s'appelle nerveuse, *ibid.*
- Cure de cette maladie, par le même, col. 633.

- La seconde espece s'appelle atrophie par l' inanition, col. 634.
Cause de cette maladie, col. 635.
- ATTELABUS ARACNOIDES**, insecte qui ressemble à la sauterelle par la tête, & à l'araignée par le reste du corps, col. 637. vol. II. Il est agnatique, *ibid.*
Sa vertu, *ibid.*
- ATTENUANS**, remedes, col. 637. *Attenuantia.* vol. II.
Extrait d'Hoffman sur leur qualité, maniere d'agir & leurs vertus, *ibid.* & *suiv.*
- ATTILUR**, poisson de riviere commun dans le Po, col. 640. vol. II. Qualité de sa chair, *ibid.*
- ATTIQUE**, se dit du miel, col. 639. *Atticus.* vol. 2.
- ATTIQUE**, épithete ou nom d'un onguent, à ce qu'on croit, dont on se servoit du tems d'Hippocrate, col. 640. vol. II. *Atticum.*
- ATTRACTIF**, col. 640. vol. II. *Attrahivum.*
Description de l'attractif spécifique de Paracelse, *ibid.*
Préparation de cet attractif, *ibid.*
Cette composition est ridicule, *ibid.*
- ATTRACTIF** qui a la vertu d'attirer, col. 642. vol. II. *Attrahens, Attrahivum.*
- ATTRACTION**, col. 640. vol. II. *Attrahit.*
- ATTRAPE-MOUCHES**, plante qui a les mêmes vertus que les autres especes de *lychnis*, colonne 1414. vol. IV. *Muscipula.*
- On l'appelle *armeria*, colonne 421. *Armeria.* vol. II.
Ses Différens noms Latins, *ibid.*
Lieux où elle croit, *ibid.*
Ses vertus, *ibid.*
- AVACCARI**, arbre des Indes, col. 641. vol. II.
Sa description & ses vertus, *ibid.*
- AVANTURINE**, Pierre, col. 642. vol. II.
Sa description, *ibid.*
Ses especes, *ibid.*
- AUBEPINE**, arbrisseau, col. 1337. *Mespilus apii folio.* vol. IV.
C'est la sixieme espece du néflier, *ib.*
Cet arbrisseau est estimé diurétique, bon pour le calcul, la gravelle & la pleurésie, *ibid.*
On fait avec ses fleurs l'eau néphrétique, *ibid.*
Analyse Chymique de cette plante, *ibid.*
Elle a les mêmes vertus que le néflier, *ibid.*
- AUBIER**, blanc de l'arbre, ou la partie la plus tendre qui touche l'écorce, col. 580. vol. I. *Albuminum.*
Nom que lui donnent les Ouvriers, *ibid.*
- AUBIFOIN**, une des especes du *Cyranus minor*, bluet, col. 921. vol. III.
Sa description, *ibid.*
- AUDACE**, hardiesse qu'on a dans le délire, col. 642. vol. II. *Audacia.*
- AUDITIF**, colonne 642. vol. II. *Auditorius.*
Voyez *Oreille*.
- AVELINE**, noisette, fruit, col. 642. *Avellana.* vol. II.
Ses noms Latins, *ibid.*
Noms de six especes par Miller, col. 643.
- Description du noisetier, par le même, *ibid.*
Vertus de son fruit, *ibid.*
Remarques tirées de M. Lemery, *ibid.*
— Tournesfort, col. 644.
- AVENQUA**, nom Portugais du capilaire du Brésil, col. 646. vol. II.
- AVENZOAR**, nom d'un Medecin Arabe, col. 646. vol. II.
Extrait de M. Freind, Histoire de la Medecine à son sujet, *ibid.*
On le soupçonnoit d'être de la secte empirique, mais il étoit certainement de la dogmatique, *ibid.*
Noms des ses ouvrages, col. 647.
- AVERRHOES**, Auteur de Medecine Arabe, col. 647. vol. II.
Extrait de M. Freind.
Histoire de la Medecine à son sujet, *ibid.* & *suiv.*
Ouvrages d'Averrhoes, col. 649.
- AVERSION** pour la Compagnie, col. 222. vol. II. *Apathropia.*
- AVERTON**, ou dégoût des alimens, selon quelques Auteurs Barbares, col. 41. vol. I. *Abominatio.*
- AVERTISSEMENT**, Hippocrate, col. 259. vol. II. *Apocryphum.*
- AUGARÈS**, nom d'un ingrédient qui entre dans un lavement pour la passion collique, ordonné par Mirrepe, col. 649. vol. II.
- AUGÉ** à lever l'or dans les mines, col. 2. vol. I. *Abacus major.*
- AUGITES**, pierre précieuse, col. 650. vol. II.
Sa description, par Pline, *ibid.*
- AUGMENTATION**, accroissement, *Auxesis.* col. 650. vol. II.
- AVEMENTATION**, *accretion*, col. 642. *Auflio.* vol. II.
- AVICENNE**, Medecin Arabe, col. 650. vol. II. *Avicenna.*
Extrait de M. Freind, Histoire de la Medecine à son sujet, *ibid.* & *suiv.*
- Liste des Livres d'Avicenne, colonne 651.
- AVIDITE**, Gallien, col. 258. vol. II. *Aplestia.*
- AULOS**, poisson à coquille, selon Plin, col. 652. vol. II.
- AUNE**, arbre, col. 821. vol. I. *Alnus.*
Ses autres noms, *ibid.*
Sentiment de Miller sur cet arbre, *ibid.*
Ses propriétés, *ibid.*
— selon Lemery, *ibid.*
Sentiment de Tournesfort, à ce sujet, *ibid.*
Noms & description d'un autre arbre que nous appellons *aune*, col. 822.
Ses especes, *ibid.*
- AUNE NOIR**, col. 652. vol. II. *Aornus.*
- AUNE'E**, plante, col. 225. vol. IV. *Helenium.*
Ses caractères, selon Miller, *ibid.*
Sa racine seule est d'usage, *ibid.*
Ses vertus médicinales, *ibid.*
Elle est bonne pour la pierre, *ibid.* & *suiv.*
Analyse chymique de l'Aunée, col. 226.
Confiture de ses racines, *ibid.*
Vin d'Aunée, *ibid.*
Extrait & onguent, *ibid.*

- Manière de composer l'onguent d'au-
née avec le mercure, *ibid.*
- AUNE BAYARDE, col. 225. vol. IV. *Heleniasfrut.*
Son espèce, selon Miller, *ibid.*
- AVOINE, col. 644. vol. II. *Avena.*
Ses différens noms Latins, *ibid.*
Sa description & vertu, par Miller,
ibid.
Son usage & ses vertus tirées de diffé-
rens Auteurs, par Bart. Zorn, *ibid.*
& *suiv.*
Noms latins d'une autre espèce d'a-
voine dont parle Dale, col. 645.
Autres sortes d'avoine, décrites dans
les Auteurs, *ibid.*
- AVOINE SAUVAGE, col. 1113. vol. II. *Bromus.*
Ses noms latins, *ibid.*
Sa description & ses vertus par Diof-
coride, *ibid.*
Ses vertus, par Dale, *ibid.*
- AVORTEMENT, col. 41. vol. I. *Abortus, ou*
Aborsus.
Remarques d'Hippocrate sur le tems
où il est le plus fréquent, *ibid.*
Causes de cet accident, selon Galien,
col. 42.
Passage de Celse à ce sujet, *ibid.*
Accidens antérieurs à l'avortement, tirés
d'Aëtius, *ibid.*
Méthode de cet Auteur pour remé-
dier à l'avortement, col. 43.
Doctrines des Modernes à ce sujet,
beaucoup plus étendue que celle des
Anciens, *ibid.*
Signes d'un avortement prochain, col.
44.
— avantcoureurs immédiats de l'a-
vortement, *ibid.*
Les hémorrhagies font, selon Hippo-
crate, un des plus grands dangers
de l'avortement, col. 45.
Autres symptômes qui accompagnent
cet accident, *ibid.*
Quand le fœtus est mort, à quoi il
faut borner ses soins, col. 46.
Signes sur lesquels on conjecture
qu'un enfant est mort dans l'utérus,
ibid.
Précautions à prendre pour une fem-
me grosse sujette aux fausses cou-
ches, selon les accidens qui peu-
vent avoir occasionné les précédentes,
col. 47.
Formule d'un opiat recommandé par
Boerhaave dans le cas d'un avorte-
ment prochain, *ibid.*
Électuaire indiqué par Sydenham
dans ce cas, col. 48.
Réflexions qui servent d'instruction
au sujet de cet accident, *ibid.*
Suite de méthode curative de l'avor-
tement, *ibid.*
Pourquoi les femmes d'un rang supé-
rieur sont plus sujettes à cet acci-
dent que celles du bas étage, *ibid.*
Cure de l'accident appelé relâche-
ment, cause ordinaire de l'avorte-
ment, col. 50.
Conseil d'Hippocrate pour faire sor-
tir de la matrice un fœtus mort,
col. 51.
Manière de faire l'opération manuel-
le, quand tous les autres secours
sont absolument inutiles, *ib. & suiv.*
Collection de cent quinze Observa-
tions sur les avortemens produits
par diverses causes, tirées de Mau-
riceau, la Motte & autres Auteurs,
servant de maximes générales, qui
peuvent suppléer en quelque façon
au défaut de pratique, col. 53. *jus-
qu'à 103.*
- Envies regardées comme causes d'a-
vortement, quoiqu'Hippocrate &
autres Auteurs, tant anciens que
modernes, n'en aient pas fait men-
tion, col. 103.
Moyens d'y remédier, & de prévenir
l'avortement provenant de cette
cause, col. 104.
- AVOZETA *Italorum*, ou *Spinage*
d'*aqua*, oiseau aquatique gros com-
me un pigeon, col. 652. vol. II.
Sa description & vertus de sa graisse,
par Lemery, *ibid.*
- AURA, espèce de corbeau du Mexique,
col. 652. vol. II.
Sa description & ses vertus, par Le-
mery, *ibid.*
- AURICULAIRE, qui appartient à l'o-
reille, col. 656. vol. II. *Auricularius.*
- AURICULARIA, plante exotique,
col. 656. vol. II. Voyez *Mente*.
- AURONÉ, plante, col. 105. vol. I. *Abrutauum.*
Origine de son nom latin, *ibid.*
Ses différens noms, *ibid.*
Sa description par Miller, *ibid.*
Ses vertus, selon divers Auteurs,
ibid.
Description de la seconde espèce, &
ses vertus, par Miller, col. 106.
— troisième espèce, selon Dale,
ibid.
Ses autres noms dans les Auteurs,
ibid.
Noms de seize autres sortes d'au-
rones, par Miller, *ibid.*
- AUXON, que l'on mettoit en pot pour
servir d'ornement dans un jardin,
col. 383. vol. I. *Adonis.*
- AURORE CONSURGENTE, mot
des Alchymistes, col. 707. vol. II. *Aurora consurgens.*
- AUSTERE, espèce de saveur causée
par une substance terrestre mêlée
avec une tartareuse saline, col.
715. vol. II. *gens: Austerus.*
Sentiment des Cartésiens au sujet de
cette saveur, *ibid.*
Mauvaise qualité de ces substances,
ibid.
- AUTOMNE, saison, col. 717. vol. II. *Autumnus.*
Maladies qui regnent en cette saison,
ibid.
Sentiment de Celse sur le régime pen-
dant cette saison, *ibid.*
Celui d'Oribase sur cette saison,
ibid.
- AUTORITE, col. 718. vol. II. *Axiopistia.*
- AUTOS, col. 717. vol. II.
Sens où Hippocrate se sert de ce mot,
ibid.
— Galien l'emploie, *ibid.*
- AUTOIR, écorce, col. 717. vol. II.
Sa description & ses vertus, par M.
Lemery, *ibid.*
- AUTRUCHE, oiseau, col. 1688. vol. V. *Struthio.*
Vertus de la membrane intérieure de
son estomac, *ibid.*
— de sa graisse, *ibid.*
— de ses œufs, *ibid.*
Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*
& *suiv.*

AXE, partie de la seconde vertèbre du con, col. 718. vol. II. Voyez *Vertèbres*.
AXIOME, col. 718. vol. II. *Axioma*.
 Ce que c'est, *ibid*.
AZANITE ACOPON, onguent dont il est parlé dans Paul Éginete, col. 719. vol. II.
Ceratium, cérat d'Oribase, *ibid*.
AZEDARACH, plante, colon. 719. vol. II.
 Autres noms latins de cette plante, *ibid*.
 Vertus de ses fleurs, *ibid*.
 Elle est aussi regardée comme poison, *ibid*.
AZUCH, AZOCK, AZOTH, nom Barbare que Paracelse donne au mercure des Philosophes, col. 720. vol. II.
 Ce qu'il signifie encore dans le même Auteur, *ibid*.
 Autre signification dans Johnson, *ibid*.
AZUBO, vase chymique de Ruland, col. 720. vol. II.
AZUR (pierre d') col. 809. vol. IV. *Lazuli lapis*.
 Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid*.
 Sa description, *ibid*.
 Ses espèces, *ibid*.
 D'où on la tire, *ibid*.
 Elle sert à préparer l'outremer, qui est une pierre précieuse, *ibid*.
 Pourquoi l'on estime peu le bleu d'Allemagne, *ibid*.
 Son choix, *ibid*.
 Ses vertus, selon quelques Auteurs anciens, *ibid*.
 Description par Schroder sur des compositions où on la fait entrer, col. 810.
AZUR, symptôme funeste dans la lèpre, *Lazarus*, *ibid*.
AZURIUM, nom d'une préparation chymique d'Albert le Grand, col. 720. vol. II.
 Sa composition, *ibid*.
AZYGOS, veine située dans le côté droit de la poitrine, col. 720. vol. II. Voyez *Veines*.
AZYMÉ, sans levain, colonne 720. *Azymos*.
 Sedit du pain, *ibid*.
 Mauvaise qualité de ce pain, *ibid*.

B

B. Dans l'Alphabet Chymique, signifie Mercure, col. 721. vol. II.
BADUKKA, un des noms du caprier arborescent, col. 723. vol. II.
 Verru de ses feuilles, selon M. Ray, *ibid*.
BAGUENAUDIER, arbrisseau, col. 708. vol. III. *Coluta*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Six espèces comptées par Boerhaave, *ibid*.
 Description du baguenaudier, *ibid*.
BAHEL-SCHULLI, est un arbre des Indes, col. 723. vol. II.
 Son autre nom Latin, *ibid*.
 Sa description & vertu par M. Ray, *ibid*.
BAIE, fruit, col. 72. vol. II. *Bacca*.
 Ce que c'est, *ibid*.
 Tome VI.

Son autre nom, *ibid*.
BAYES, fruits ronds, *ibid*. *Bacca*.
 Sens précis de ce mot, *ibid*.
BACCIFERE, se dit des arbres qui portent les fruits ci-dessus, *ibid*. *Baccifer*.
BAILLEMENT, col. 272. vol. V. *Oscitatio*.
 Pourquoi l'on est plus sujet à bâiller immédiatement après le sommeil, & pourquoi les personnes les plus vigoureuses sont plus sujettes à bâiller que les autres, *ibid*.
BAILLEMENTS, que cause la lassitude ou l'envie de dormir, colonne 206. vol. IV. *Halices*.
BAINS, col. 729. vol. II. *Balnea*.
 Ancienneté de leur usage, *ibid*.
 Bains froids recommandés par Asclepiade, col. 730.
Musa, *ibid*.
 d'auteurs Auteurs, *ibid*.
 Conditions requises par Hippocrate pour prendre les bains avec succès, col. 731.
 par d'autres Auteurs, colon. 740.
 Préceptes de Celse pour leur usage, col. 732.
 d'Hoffman à ce sujet, *ibid*.
 & suiv.
 Préparations des bains artificiels, col. 735.
 de vapeur, *ibid*.
 Temps de les prendre, col. 737.
 Usage avantageux du bain dans l'hydropisie, *ibid*.
 Extrait de Celse à ce sujet, col. 738.
 Fait rapporté à ce sujet, *ibid*.
 Histoire remarquable tirée des mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature, *ibid*.
 Fait singulier rapporté par Lemery, *ibid*.
 Sentiment de M. Homberg sur les bains d'eau froide dans le rhumatisme, *ibid*.
 Maladies où M. Floyer les recommande, col. 739.
 Dissertation du Docteur Wainwright, col. 740. & suiv.
 Reflexions à ajouter à la dissertation ci-dessus, col. 748.
 Fait remarquable au sujet du bain dans la phrénésie rapporté par Willis, *ibid*.
 Par M. Floyer, col. 749.
 Signification du mot *Balneum*, selon les Chymistes, en y joignant ceux, d'Arena, Marie, Maris ou Vaporis, ou des bains de vapeurs, & du bain-marie, *ibid*. *Balneum*.
 Accidens qui peuvent arriver des bains dans les maladies de la tête, col. 364. vol. III.
 Pourquoi les bains des parties inférieures sont préférables en ce cas, *ibid*.
 Désordres que peut causer un bain trop chaud, col. 239. vol. VI.
BAINS chauds en Italie, colon. 1337. *Calderie Italiane*.
 de tête, col. 1451. *Capitulum*.
BAISER, col. 817. vol. II. *Basium*.
 Sens figuré de ce mot, *ibid*.
BALANCE, instrument dont on se sert pour peser, colonne 772. vol. IV. *Lanx*.

BALANDINE, pierre artificielle, col. *Balandina*.
726. vol. II.

Extrait de Raimond Lulle à son sujet, *ibid.*

BALANOCASTANUM, col. 726.
vol. II. Voyez *Balanos*.

Autre signification, *ibid.*

BALANOS, col. 726. vol. II.

Différentes significations de ce mot dans les Auteurs, *ibid.*

BALASIUS, pierre précieuse de couleur pourpre, col. 728. vol. II.

BALAUSTES, fleurs, col. 728. vol. II. *Balaustia*.

Leurs noms Latins, *ibid.*

Ce que c'est, & leur vertu par Dioscoride, *ibid.*

Leurs especes par Pomet, *ibid.*

Leurs vertus par Dale, *ibid.*

BALEINE, poisson de mer, col. 723. *Balena*.
vol. II.

Ses noms Latins, *ibid.*

Ses vertus par Schroder, *ibid.*

Extrait de Pomet à ce sujet, *ibid.*

Noms Latins du blanc-de-baleine, col. 784.

Ce que c'est que le blanc de baleine, & le procédé par lequel on le fait par Pomet, *ibid.*

Choix de ce médicament, col. 725.

Ses vertus, *ibid.*

BALLE, exercice de la balle, col. 1604. *Spharistica*.

& *suiv.* vol. V.

Plusieurs sortes de jeux avec la balle chez les Grecs, *ibid.*

Quatre sortes de balles en usage parmi les Latins, col. 1606.

Bons & mauvais effets, des différentes sortes de jeux de balle des Grecs relativement à la santé, col. 1607. & *suiv.*

Bons & mauvais effets des différentes especes de jeux de balle des Latins, col. 1608. & *suiv.* vol. V.

BALNEABLE, épithète d'eaux où l'on peut se baigner, col. 729. vol. II. *Balneabilis*.

BALSAMINE, plante, col. 760. vol. II. *Balsamina*.

Noms de la première espèce, *ibid.*

Vertus de son fruit, *ibid.*

Vertus du baume tiré de ce fruit, *ibid.*

Noms de la seconde espèce, *ibid.*

Inconvénients de l'usage de ses feuilles, col. 761.

BALSAMIQUES, remèdes, col. 759. *Balsamica*.
vol. II.

Quels sont ceux qui sont contenus dans cette classe, *ibid.*

Médicaments simples qui portent ce nom, *ibid.*

Manière d'agir de ces remèdes, *ibid.*

Leurs vertus & les cas où ils conviennent, *ibid.*

Cas dans lesquels ils sont contraires, col. 760.

Hoffman parle d'un balsamique de sa composition, dont il fait l'éloge, *ib.*

BAN, plante d'Egypte, colonne 808.
vol. II.

Ses noms Latins, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

BANANIER, arbre, col. 808. vol. II. *Bananiera*.
col. 1412. vol. IV. *Musa*.

Caractères de cet arbre, *ibid.*

Boerhaave en distingue deux especes, *ibid.*

Leurs noms, *ibid.*

Il croît dans les Indes, *ibid.*

Son fruit est délicat, *ibid.*

Nourrissant, *ibid.*

Provoque l'urine & excite à l'amour, *ibid.*

Musa est son nom Arabe, *ibid.*

Pline l'appelle Pala, *ibid.*

Ce que dit Alpin de ses vertus, *ibid.*

Ses qualités & ses propriétés médicinales, *ibid.*

Extrait de l'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave au sujet de cet arbre, col. 1413.

BANC D'HIPPOCRATE, col. 316. *Hippocratis*
vol. IV. *Scammus*.

BANDAGE, col. 1458. vol. III. *Fascia*.

Application des bandages, manière de les faire, col. 973. vol. III. *Deligatio*.

Nécessité & utilité des bandages, *ibid.*

Especes différentes des bandages, col. 974.

Conditions du linge dont on se sert pour les bandages, *ibid.*

— requises pour qu'ils soient bien faits, *ibid.* & *suiv.*

Usages particuliers & noms des bandages des différentes parties du corps; savoir, bandages de la tête, le couvre-chef en triangle & son usage, col. 1458. vol. III.

— le grand couvre-chef & la manière de l'appliquer, *ibid.*

— la fronde à quatre chefs, son usage & la manière de l'appliquer, col. 1459.

— la fronde à six chefs, *ibid.*

— le bandage unissant, la manière de l'appliquer, colon. 1460. vol. III.

— de la saignée du front; savoir le discrimen & le scapha, *ibid.*

— de l'artériotomie, manière de l'appliquer, *ibid.*

— après l'extirpation de la parotide, vol. 1461.

— de l'hydrocéphale, savoir la capeline, *ibid.*

— le monocle, *ibid.*

— le binocle, colonne 1462. vol. III.

— du nez appelé la fronde, manière de s'en servir, *ibid.*

— le chevre simple, son usage, *ibid.*

— le chevre double, col. 1463. vol. III.

— des mâchoires, la fronde à quatre chefs, *ibid.*

— des levres, manière de s'en servir, *ibid.*

— outre celui ci-dessus, on se sert aussi du masque, sa description & son usage, col. 1464.

— du cou est le divisiif, manière de l'appliquer, *ibid.*

— le contentif, *ibid.*

— pour la bronchotomie, manière de s'en servir, colon. 1465.

— de l'humérus & de l'omoplate, savoir le spica simple, *ibid.*

— le spica double & la manière de s'en servir, *ibid.*

— pour les fractures de l'omoplate, col. 1466.

— de l'humérus, col. 1475.

— l'extirpation des mamelles; col. 1467.

— les affections des mamelles inventé par Heliodore, col. 1468.
 — le sternum se nomme *Quadrige*, col. 1469.
 — les côtes & l'épine du dos, col. 1470.
 — les côtes décrits par Galien, & nommé *Auriga*, colonne 656. *Auriga*, vol. II.
 — le bas-ventre, savoir le circulaire, col. 1470.
 — l'unissant pour les plaies du bas-ventre, *ibid.*
 — l'omphalocèle, *ibid.*
 — les descentes, appelé brayer, *Brachetium*, col. 1076. vol. II.
 — le scrotum qu'on appelle le T., col. 1471.
 — Autre pour la même partie, col. 1474.
 — les maladies de l'anus, inventé par M. Arnaud, *ibid.*
 — les affections du Périnée, s'appelle bandage noué, col. 1472.
 — l'aïne, savoir le spica, *ibid.*
 — spica simple à deux chefs, col. 1473.
 — spica inguinal double, son usage, *ibid.*
 — la verge, col. 1474.
 Pour les fractures des extrémités, savoir,
 — de l'humérus, col. 1475.
 Traitement après l'application de ce bandage, *ibid.*
 Manière dont on fait l'écharpe, col. 1476.
 Moyen pour prévenir l'anchylose, *ibid.*
 Ce qu'il faut faire lorsque la fracture est près de l'épaule, *ibid.*
 Bandage pour la fracture de l'avant-bras, *ibid.*
 — du carpe, col. 1477.
 — métacarpe, *ibid.*
 — la luxation de l'avant-bras, *ibid.*
 — du carpe, col. 1478.
 — la saignée du bras, *ibid.*
 — piquure de l'artere, *ibid.*
 — l'aneuryisme, col. 1479.
 — la saignée de la main, *ibid.*
 — les brûlures de la main, *ibid.*
 Bandages pour les fractures du pouce, *ibid.*
 — d'un doigt, col. 1480.
 — de plusieurs doigts, *ibid.*
 — les luxations des doigts, *ibid.*
 — l'amputation d'un doigt, *ibid.*
 — de la main ou de l'avant-bras, *ibid.*
 — du bras, col. 1481.
 — dans son articulation avec l'épaule, *ibid.*
 Manière de se conduire dans cette opération, *ibid.*
 Bandages pour la fracture de la cuisse, *ibid.*
 Position du fémur après l'application du bandage, col. 1482.
 Bandages pour les fractures obliques de la cuisse, col. 1483.
 Manière de renouveler les bandages, *ibid.*
 Bandages pour la fracture du cou du fémur, col. 1484.

— les luxations du fémur, *ibid.*
 — la fracture de la rotule longitudinale, *ibid.*
 — transversale, col. 1485.
 Autres espèces de bandage pour les mêmes fractures, col. 1486.
 Bandages pour la luxation du genou, *ibid.*
 — les fractures du tibia, *ibid.*
 — du tarso & du métatarso, *ibid.*
 — la luxation du pied, col. 1487.
 — saignée du pied, appelé étrier, *ibid.*
 — l'amputation de la cuisse, *ibid.*
 — les fractures compliquées du tibia, *ibid.*
 Précautions à prendre avant d'appliquer le bandage, col. 1488.
 Manière d'appliquer le bandage, *ibid.*
 — les attelles & compresses, *ibid.*
 Situation de la jambe après l'application du bandage, *ibid.*
 Renouvellement de l'appareil, *ibid.*
 Machines pour les fractures compliquées du tibia, col. 1489.
 Traitement des autres fractures compliquées, *ibid.*
 BANDURA, plante, col. 808. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
 Additions par Grimmerius, *ibid.*
 Ses vertus médicinales par M. Ray, *ib.*
 BANGUE, ou chanvre des Indes, col. 808. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Description par Acolta, & ses vertus, col. 809.
 BANISTER, plante, col. 809. vol. II.
 Ses caractères, *ibid.*
 Espèces par Miller, *ibid.*
 BANISTER (Richard) Chirurgien Anglois, col. 1261. vol. I.
 Edition de son Ouvrage, *ibid.*
 BAOBAB, ou plutôt BAHOBAB, fruit d'Afrique, col. 809. vol. II.
 Sa description par Prosper Alpin, & ses vertus, *ibid.*
 Autre signification de ce mot, col. 810.
 BAPTUS, fossile bitumineux, d'une odeur fort agréable dans Agricola, col. 810. vol. II.
 BARA, plante, col. 810. vol. II.
 Sa description fabuleuse, par Joseph, *ibid.*
 BARATHRA, nom que donne Strabon aux grottes de Nemphis, & aux puits de Charon, colonne 810. vol. II.
 BARBARE, épithète d'une emplâtre de Scribonius Largus, col. 811. vol. II. *Barbarum.*
 BARBE, col. 810. vol. II. *Barba.*
 BARRE DE BOUC, col. 392. vol. VI. *Tragopogon.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave compte neuf espèces de *Tragopogon*, *ibid.*
 Elle possède les mêmes vertus que la scorfonere, mais dans un degré inférieur, *ibid.*
 Elle est fort nourrissante, *ibid.*
 Estimée spécifique pour la pleurésie, & le calcul des reins & de la vessie, col. 393.
 Elle est aussi fort bonne pour cuire le phlegme, & par là utile dans l'asthme & la dyspnée, *ibid.*

BARRE DE JUPITER, plante, col. 810. *Barba Jovis.*

vol. II.

Ses autres noms Latins, *ibid.* & *suiv.*

BARRE DES R'YCS DE BLE, col. 414. *Arifla.*

vol. II.

BARRE & CRESTE DE COQ, col. 4348. *Callam.*

vol. II.

BARBEAU, poisson, colonne 1409. *Mullus.*

vol. IV.

On prétend que son usage affoiblit la

vue, *ibid.*

Appliqué tout cru il guérit la mor-

sure de la vive, du scorpion & de

l'araignée, *ibid.*

BARBOTTE, LOTTE, MO- *Musola.*

TELLE, poisson, colonne 1425.

vol. IV.

Le foie, le ventricule & l'arrête de ce

poisson sont d'usage en Medecine,

ibid.

Maladies où ces parties conviennent,

ibid.

BARLERIA, plante, colonne 814.

vol. II.

Ses caractères, *ibid.*

Miller en compte deux especes,

ibid.

BARNAQUES, oiseaux, col. 815. *Barnacles.*

vol. II.

Description fabuleuse de ces ani-

maux, *ibid.*

C'est un aliment très-alcalescent,

ibid.

BAROMETRE, instrument pour me- *Barometrum.*

surer la pesanteur de l'air, col.

815. vol. II.

BARRÉ DE FER propre à soutenir *Adolescent.*

le feu dans un réchauf, col. 383.

vol. I.

On pense que cette interprétation

n'est pas vraie, & qu'il seroit

plus sensé de croire que c'étoit

ce que Paracelse appelle *hemur-*

cio, *ibid.*

Hemurcio.

BARTHOLET, (Fabricé) Anato-

miste col. 1260. vol. I.

Son pays, *ibid.*

Tems où il est né, *ibid.*

Endroit où il professa, *ibid.*

Tems où il mourut, *ibid.*

Son ouvrage, *ibid.*

BARTHOLIN (Gaspard) Anatomiste,

col. 1265. vol. I.

Son pays, *ibid.*

Où il professa la Medecine, *ibid.*

Age où il mourut, *ibid.*

Edition de ses ouvrages, *ibid.*

BARTHOLIN (Thomas) Medecin, Ana-

tomiste, col. 1265. vol. I.

Son pays, *ibid.*

Tems de sa naissance, *ibid.*

Ses découvertes en Anatomie, *ibid.*

Catalogue des Livres qu'il a publiés

avec leurs Editions, *ibid.*

BASAAL, nom d'un arbre des Indes,

col. 815. vol. II.

Sa description & ses vertus, par Ray,

ibid.

BASALTE, pierre dure comme le fer, *Basalter.*

col. 815. vol. II.

BASE, soutien d'une chose, col. 817. *Basir.*

vol. II.

Autre sens où l'on emploie ce mot,

ibid.

Basilicum.

BASILIC, plante, col. 816. vol. II.

Ses noms Latins, *ibid.*

Sa description, par Miller, col. 817.

Ses vertus, par Schroder, *ibid.*

— par Hoffman, *ibid.*

BASILIC, col. 52. vol. IV.

Ocyurus.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte vingt-quatre

especes, *ibid.*

Le Basilic est bon pour exciter les

regles & les urines, pour la colique

l'asthme & la morsure des bêtes

venimeuses, *ibid.*

BASILIC SAUVAGE, col. 594. vol. III. *Clinopodium.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave compte neuf especes de

clinopodium, *ibid.*

Vertus & qualités du *clinopodium*,

ibid.

BASILIC SAUVAGE, plante, col. 329. *Acinos.*

vol. I.

Sa description par Miller, col. 330.

Ses noms dans les Auteurs, *ibid.*

Ses vertus, par Dioscoride, *ibid.*

— Boerhaave, *ibid.*

Autre especes dont Miller fait men-

tion, *ibid.*

BASILIC, serpent dangereux, col. 817. *Basiliscus.*

vol. II.

Origine fabuleuse de cet animal, *ibid.*

Ce que signifie ce mot en Chymie,

ibid.

Sa signification, par Paracelse, *ibid.*

BASILICON, onguent dont on trouve

la description dans Aétius, col.

816. vol. II.

Maniere de le composer, *ibid.*

Onguents basilicon jeune, *ibid.*

BASILIDION, nom d'un céram dans

Galien, col. 817. vol. II.

Sa vertu, *ibid.*

BASILIQUE, veine, colonne 816.

vol. II. Voyez *Veines.*

BASSI COLICA, nom d'un médica-

ment dont parle Scribon. Largus,

col. 817. vol. II.

Vena basilica.

De quoi il est composé, *ibid.*

Autres Auteurs qui en parlent, *ibid.*

BATATES, TOPINAMBOURS, *Battatas His-*

POMMES DE TERRE, col. *panica.*

818. vol. II.

Ses noms Latins, *ibid.*

Sa description & ses usages, par M.

Ray, col. 819.

Autre especes, *ibid.*

Ses noms, *ibid.*

Description & usage, par Dale, *ibid.*

Choix de cette plante, *ibid.*

Leur vertus & usage, tant ici qu'au

Brésil, *ibid.*

A qui ils conviennent, *ibid.*

Ce qu'on en tire par l'analyse, *ibid.*

Noms Latins d'une troisième especes,

ibid.

Elle n'est employée que dans les cui-

sines, col. 820.

BATATE CATHARTIQUE, colonne 1227. *Cacasmie The-*

vol. II. *naquilani.*

BATH, dissertation du Docteur Chey-

ne sur les eaux de Bath, col. 750.

& *suiv.* vol. II.

BATHYS, especes de fromage qu'on

mangeoit chez les personnes de

condition à Rome, colonne 818.

vol. II.

Ce que dit Galien à ce sujet, *ibid.*

BATTITURES, écailles des métaux *Battitura ou*

qui se détachent de la masse lors- *Battura.*

qu'on

- qu'on la bat à coups de marteau, col. 820. vol. II.
- BATRACHITE**, espece de pierre, *Batrachites*, col. 818. vol. II.
- Son étymologie, *ibid.*
- BAUHIN**, (Cafpar) colonne 1253. vol. I.
- A passé pour habile Anatomiste & curieux botaniste, *ibid.*
- Sentiment de Riolan à son sujet, *ibid.*
- Ses idées sur l'étroite capacité du colon, *ibid.*
- Edition de ses Ouvrages, *ibid.*
- BAUME**, col. 761. vol. II. *Balsamum*.
- Ses especes, *ibid.*
- Procédé de Boerhaave pour l'analyse de tous les baumes naturels, & remarques à ce sujet, col. 761. & *suiv.*
- Recherches de l'ancienneté & de l'étymologie du mot *balsamum*, col. 765.
- Qualités requises dans un médicament pour être baume, col. 766.
- BAUME DE LA MECQUE**, par M. Geoffroy, col. 767.
- Noms Latins qui le distinguent, col. 768.
- Maniere de préparer le cosmétique des femmes d'Asie, col. 769.
- Sentiment de Pomet sur ce baume, *ibid.*
- Description du vrai baume; par Dioscoride, col. 770.
- Maniere de distinguer le vrai d'avec celui qui est falsifié, *ibid.*
- Choix du bois appelé Xylobalsamum, *ibid.*
- Vertus du suc de ce bois tirées de Dioscoride, *ibid.*
- BAUME DE TOLL**, col. 771.
- Noms Latins de l'arbre qui le produit, *ibid.*
- Sa description & vertu, par Miller, *ibid.*
- Vertus, par M. Geoffroy & Lemery, *ibid.*
- Maniere de préparer le sirop balsamique, col. 772.
- BAUME DU PEROU**, *ibid.*
- Ses especes, *ibid.*
- Maniere de distinguer le vrai d'avec le falsifié, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- Noms Latins de la premiere espece, *ibid.*
- de la seconde, *ibid.*
- Sa vertu, par Miller, *ibid.*
- Procédés d'Hoffman sur ce sujet, *ibid.*
- Maniere de faire le baume artificiel du Perou, col. 774.
- Recette du baume du Commandeur, col. 775.
- Ses vertus, *ibid.*
- BAUME DE COPAÏ**, col. 776. *Copaiba*.
- Ses especes différentes, *ibid.*
- Analyse de ce baume, par Hoffman, col. 777.
- Autre expérience sur ce baume, *ibid.*
- Noms de l'arbre qui donne ce baume, *ibid.*
- Sa vertu selon Fuller, col. 778.
- Description du baume nouveau par Pomet, *ibid.*

- Dissertation sur les gommés résineuses odorantes, col. 778. & *suiv.*
- Recette de pilules purgatives, fortifiantes & balsamiques, col. 784.
- d'une infusion purgative, *ibid.*
- d'une décoction de bois résineux, *ibid.*
- d'un mélange propre à faire uriner, col. 785.
- d'un sternutatoire, *ibid.*
- d'un analoptique très-bon, *ibid.*
- d'un Elixir bon dans les gonorrhées, col. 786.
- de pilules au même effet, *ibid.*
- pectorales, *ibid.*
- pour l'asthme, *ibid.*
- d'une poudre pour apaiser les douleurs de reins & de vessie, *ibid.*
- d'une composition bonne pour les maladies de matrice, col. 787.
- d'un baume vulnérable, *ibid.*
- d'une essence vulnérable, *ibid.*
- baume tiré par distillation, col. 788.
- Ses effets & ses vertus, *ibid.*
- du baume de vie liquide, col. 789.
- De l'efficacité des remèdes balsamiques, col. 789. & *suiv.*
- BAUME D'IPRUCERA**, col. 791.
- Sa vertu au Brésil, par M. Geoffroy, *ibid.*
- Autre baume liquide apporté de la nouvelle Angleterre, *ibid.*
- BAUME MINERAL D'ALSACE**, *ibid.*
- Préparation que l'on lui donne, *ibid.*
- d'Italie, col. 792.
- Sa découverte & sa vertu, *ibid.*
- BAUME DU CHILI**, *ibid.*
- Sentiment de Salmon sur ce baume, *ibid.*
- Ce récit est faux, *ibid.*
- Maniere d'extraire les baumes de l'arbre qui les produit, par M. Geoffroy, *ibid.*
- BAUME BLANC**, col. 793. *Balsamum album*.
- Sa composition, *ibid.* *Balsamum anodynum Batei*.
- BAUME ANODYN DE BATES**, *ibid.*
- Sa composition, selon Hontius, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- Les gouttes pectorales de Bateman sont faites à l'imitation de ce baume, *ibid.*
- BAUME ANODYN DE GUI**, *ibid.* *Balsamum anodynum guidani*.
- Maniere de le préparer, *ibid.*
- BAUME DES ENRYTONS**, col. 794. *Balsamum seu spiritus embryonum*.
- Ses vertus, *ibid.*
- BAUME OU ONGUENT de Genevieve**, *ibid.* *Balsamum Genevieve*.
- Usage & vertus de ce médicament, col. 795.
- Histoire au sujet de ce remède, rapportée par M. Duverney le jeune, Membre de l'Académie Royale des Sciences, *ibid.*
- Réflexions sur cette Histoire, col. 796.

BAUME DE LUCATELLI, col. 797.

*Balsamum Lucatelli.*Son usage, *ibid.*

Autre façon de le préparer, suivant le Dispensaire d'Edimbourg, col. 798.

BAUME POLY CRESTE, *ibid.**Balsamum polycrestum.*Ses vertus, *ibid.*

BAUME contre le rhumatisme, col. 797.

*Balsamum contra rhumatismum.*M. Duverney, le fils, l'a communiqué à l'Académie, *ibid.*Façon de s'en servir, *ibid.*BAUME SAMARITAIN, *ibid.**Balsamum Samaritanum.*Sa vertu & l'origine de son nom, *ibid.*BAUME DE SOUFRE ANISE', *ibid.**Balsamum sulphuris anisatum.*BAUME EPAIS DE SOUFRE, *ibid.**Balsamum sulphuris crassum.*

BAUME DE TEREBENTHINE, col. 800.

*Balsamum terebenthina.*BAUME VERD, *ibid.**Balsamum viride.*Autre composition dans le Dispensaire d'Edimbourg, *ibid.*BAUME DETERSIF VERD, *ibid.**Balsamum deterfivum viride.*BAUME VERD DE METZ, ou de M^{re} Feuillet, *ibid.**Balsamum viride Metensium seu Domina Feuillet.*Remarques, *ibid.*

BAUME VULNERAIRE VERD, col. 801.

*Balsamum viride vulnerarium.*Manière de préparer les baumes de soufre, avec des remarques, *ibid.* & *suiv.*

Cas extraordinaire tiré d'Hoffman pour servir d'avertissement à ceux qui composent le baume de soufre térébenthiné, col. 803.

Autre fait rapporté, par le même, col. 805.

BAUME DE SOUFRE PREPARE' AVEC LE MARS, *ibid.**Balsamum sulphuris Martis.*Ses vertus, *ibid.*

BAUMES ODORIFERANS préparés avec les huiles distillées de la cire, tirés de Boerhaave, col. 806.

Remarques, *ibid.*OR PORTABLE DES CHYMISTES, *ibid.**Balsamum Phosphorum.*BAUMES ARTIFICIELS, tirés de Lemery, *ibid.*

BAUME, analyse chymique des baumes naturels, col. 972. vol. VI.

BAUMES. Pourquoi les baumes odoriférans préparés de musc, d'ambre, de civette & d'huile de roses dont on a coutume d'oindre les mains, les tempes, le sommet de la tête & le cou dans les maux de tête, spécialement dans le vertige, dans le carus, l'apoplexie, l'engourdissement des sens & la migraine, sont préjudiciables, col. 365. vol. VI.

Pourquoi on doit préférer à ces remèdes des liniments balsamiques préparés simplement avec de l'esprit de vin bien rectifié, où l'on a joint des huiles de marjolaine, de lavande & de rue, *ibid.*

BAUMES NATURELS, surtout les plus épais, pourquoi ils arrêtent efficacement

le flux de matière ichoreuse provenant de la piquure d'un nerf, col. 1000. vol. VI.

BAUME DU PEROU, recommandé pour prévenir les cruels symptômes qui surviennent dans les piquures des nerfs & des tendons, col. 887. vol. VI.

BAUME SANECH de Paracelse, colonne 1264. vol. V.

Manière de rendre ce baume plus parfait, *ibid.*

BAUME DE COPAU, col. 767. vol. III.

Copaiba.

Usages, vertus & propriétés du baume de Copau, col. 767. 768. vol. III.

Abus du baume de Copau. Dans quels cas il est nuisible, dans quels cas, & pour quoi salutaire, col. 768. 769. vol. III.

BAUME DE TURQUIE, plante, col. 1374. *Moldavica.* vol. IV.Ses caractères, *ibid.*Six espèces suivant Boerhaave, *ibid.*Son climat, *ibid.*On ne dit rien de ses vertus, *ibid.*

BAUME, plante, c'est la première espèce de melisse, col. 1222. vol. IV.

Description, *ibid.*Toutes ses parties sont d'usage, *ibid.*Maladies où il est bon, *ibid.*Eau de baume, *ibid.*Usage qu'en font les Sages-femmes, *ibid.*Préparation de baume pour la manie, *ibid.*

Pourquoi il est appelé melisse, col. 1223.

BAUMES VULNERAIRES, colonne 972. vol. VI.

BAUMES NATURELS, *ibid.*BAUMES SIMPLES ARTIFICIELS, *ibid.*BAUMES ARTIFICIELS COMPOSE'S, *ibid.*

Manière de s'en servir, col. 973.

BAXANA, plante Indienne, col. 820. vol. II.

Ses caractères, *ibid.*Lieux où elle croît & ses qualités nuisibles par Ray, *ibid.*

BDELLIUM, gomme ainsi nommée, col. 821. vol. II.

Ses autres noms Latins, *ibid.*Description, choix & vertus de cette gomme par Dioscoride, *ibid.*Extrait d'Aétius, *ibid.* & *suiv.*

— de Saumaïse, col. 824.

— de Miller, *ibid.*— de Barth. Zorn. *ibid.*BDELLIUM d'Inde, plus compact que ce- *Adrebolva.* lui d'Arabie, &c. col. 835. vol. I.Etymologie de ce mot, *ibid.*

BEAUTE, col. 1350. vol. II.

*Callosi.*BEC DE GRUE MUSQUE, plante, *Acis moschata.* col. 354. vol. I. Voyez *Herbe à Robert.*

BEC DE GRUE, BEC DE CICOÏNE, plante, col. 102. vol. IV.

Ses espèces & leur description, *ib.* & *f.*

BEC DE LIEVRE, difformité dans le visage, col. 725. vol. IV.

*Labia leporina.*Ses différences, *ibid.*Claire exposition de la manière de faire l'opération, *ibid.*Saison où elle se doit faire, *ibid.*Appareil, *ibid.*

Pansement, col. 726.

A quel âge il est à propos de faire l'o-

pérations, col. 727.
BECASSE, oiseau, col. 17. vol. IV. *Gallinago*.
 Espèces de cet oiseau, *ibid.*
 Vertus de ses cendres, *ibid.*
 Ses qualités, *ibid.*
 Nature de ses fœls, *ibid.*
BECASSINE ou *Francolin*, oiseau, *Gallinago minor*.
 Ses propriétés, *ibid.*
BECFIGUE, oiseau, col. 1067. vol. I. *Ampelis*.
BECHQUES, *pefforaux*, remèdes *Bechica*.
 propres aux maladies de poitrine,
 col. 825. vol. II.
 Préparation des trochisques ou ta-
 blettes blanches de la Pharmacopée
 de Londres, *ibid.*
 Elles sont un peu différentes dans cel-
 le d'Edimbourg, *ibid.*
 Manière de les préparer dans celle de
 Quincy, *ibid.*
 Leurs vertus, col. 826.
 Trochisques ou tablettes noires de la
 Pharmacopée de Londres, *ibid.*
 ————— De celle d'Edim-
 bourg, *ibid.*
 ————— De celle de Quincy,
ibid.
BEDEGUA, selon Ray, espèce de
 chardon, col. 827. vol. II.
BEENEL, arbrisseau toujours verd
 dans le Malabar, col. 827. vol. II.
 Usage de sa racine, *ibid.*
BESHA, espèce de *bambu* du Mala-
 bar, col. 827. vol. II.
 Vertu de sa décoction, *ibid.*
BEGAYEMENT, colonne 528. vol. *Balbuties*.
 II.
BEGAYER, homme qui bégaye ou *Bamballo*.
 grassaye, col. 807. vol. II.
BEGUES, col. 1392. vol. I. selon Blan-
 card. *Angiglossi*.
BEGUILL, fruit, col. 827. vol. II.
 Sa description par Ray, *ibid.*
BEID-EL-OSSAR ou *BEID-EL-SSAR*, plante Egyptienne, col.
 833. vol. II.
 Sa description par Prosper Alpin &
 Vellingius, *ibid.*
 Propriétés de son fruit, *ibid.*
BELEMNITE ou *Pierre de lynx*, col. *Lapis lynceis, Be-*
 833. vol. II. *lemnites lapis*.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & ses vertus, *ibid.*
BELETTE, animal, col. 1425. vol. *Mustela*.
 IV.
 Manière de préparer cet animal pour
 le rendre d'usage, *ibid.*
 Efficacité de ce remède, *ibid.*
 Sa dose, *ibid.*
 Maladies où il convient, *ibid.*
BELETTE NOIRE, selon Paracelse, cause *Mustela, Muste-*
 l'épilepsie, *ibid.* *la ou Mustela*.
BELIER, animal, col. 414. vol. II. *Aries*.
 Inconvénient de manger sa chair, *ib.*
 Voyez *Mouton*.
BELILLA, arbrisseau Indien qui por-
 te des baies, col. 834. vol. II.
 Vertus de sa racine, de son écorce &
 de son fruit, *ibid.*
BELLADONE ou *BELLEDADE*, *Belladonna*.
 plante, col. 834. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Dangereuses qualités des fruits par
 Tournefort, col. 835.
 Fait rapporté par M. Boulduc à ce su-
 jet, *ibid.*

Cure des accidens qu'elle occasionne,
 par Gerard, *ibid.*
 Fait rapporté par Ray arrivé à Rome,
ibid.
BELLERICS, une des espèces de mi-
 robolan, col. 835. vol. II.
BELLICULUS, coquillage, col. 835. *Belliricus mari-*
 vol. II. *mus*.
BELLINI, (Laurent) Anatomiste,
 col. 1267. vol. I.
 Liste de ses Ouvrages, *ibid.*
BELLON, maladie dangereuse en Der-
 byshire, commune aux hommes &
 aux animaux, col. 837. vol. II.
 Symptômes de cette maladie, *ibid.*
 Observation à faire au sujet de cette
 maladie, *ibid.*
BELLONIA, plante, col. 837. vol.
 II.
 Ses caractères, *ibid.*
 Sentiment de Plin & Miller sur cet-
 te plante, *ibid.*
BELOERE, plante Indienne toujours
 verte, col. 837. vol. II.
 Vertus des feuilles, *ibid.*
BELUTTA TSJAMPACAM,
 grand arbre du Malabar, col. 837.
 vol. II.
 Vertu de sa racine par M. Ray, *ibid.*
 ————— De ses feuilles, écorce, fruit
 & de l'huile qu'on en tire, *ibid.* &
suiv.
BEN, col. 726. vol. II. *Balanus Myrre-*
 Ses noms Latins, *ibid.* *fica*.
 Sentiment de Dale à ce sujet, *ibid.*
 Vertus de cette plante par Dioscori-
 de, *ibid.*
 ————— par Pomet, *ibid.*
 ————— par M. Geoffroy,
ibid.
 Autre espèce, *ibid.*
 Sa vertu, *ibid.*
 Sa dose par M. Lemery, *ibid.*
BEN, col. 838.
 Voyez *Behem*.
BENATH, nom Arabe des pustules
 qui suivent la sueur, col. 838. vol.
 II.
BENEDICTUS (Alexander) de Ve-
 rone, Anatomiste, col. 1236. vol. I.
 Temps où il fleurissoit, *ibid.*
 Titres de ses Ouvrages, *ibid.*
 Différentes éditions qu'ils eurent,
ibid.
 Remarques qu'il a faites, *ibid.*
 Alexander Achillinus fut son con-
 temporain, *ibid.*
 Editions des Ouvrages qu'il a com-
 posés, *ibid.*
 Découverte qu'on lui attribue,
ibid.
BENI, col. 838. vol. II. *Benedictus*.
 Dans quel sens on a employé ce mot,
ibid.
 Manière de composer l'eau bénite de
 Botes, *ibid.*
 D'où est tirée cette composition, col.
 839.
BENIN, *dox*, col. 839. vol. II. *Benignus*.
BENINGANIO, fruit qui croît dans
 la Baie de Saint Augustin, col.
 839. vol. II.
 Sa grosseur & propriété, *ibid.*
BENJOIN, 839. vol. II. *Benjoinum*.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Ce que c'est, *ibid.*

Description de l'arbre qui le produit, *ibid.*
 Lieux d'où on l'apporte, col. 840.
 Son choix, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Teinture cosmétique, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Vertus de l'huile de benjoin, col. 841.
 Sentiment de M. Geoffroy sur le benjoin, *ibid.*
 — de Miller, *ibid.*
 — de Savary, *ibid.*
 Préparations, *ibid.*
 Sa teinture par Boerhaave, *ibid.*
 Fleurs par le même, *ibid.*
 Huile & esprit par le même, colonne 843.
 Vertus, *ibid.*
 Il s'appelle encore *asa dulcis*, colon. 564. vol. II.
BENOITE, plante, col. 50. vol. III. *Caryophyllata.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Huit espèces de benoite selon Boerhaave, 51.
 On n'emploie que sa racine, elle est céphalique & alexipharmaque, *ib.*
BER, arbre des Indes, col. 843. vol. II.
BERCE, plante, col. 1611. vol. V. *Spondylium.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte six espèces, *ibid.*
 Vertus qu'on attribue à sa racine, col. 1610, 1611.
BERDIRAMON, plante, col. 844. vol. II.
BEREDRIAS, nom d'un onguent d'Aétius, col. 845. vol. II.
BERENGER DE CARPI, (Jacques) un des restaurateurs de l'Anatomie, col. 1237. vol. I.
 Titres & éditions de ses Ouvrages, *ibid.*
 Découverte dont l'Anatomie lui est redevable, *ibid.*
BERENICIUM, col. 845. vol. II.
 Ce que c'est selon Galien, *ibid.*
BERGAMOTE, col. 845. vol. II.
 Essence selon Lemery, *ibid.*
 Manière de tirer cette essence, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
BERGER, (Jean Godefroy) Anatomiste, col. 1237. vol. I.
 Son pays, *ibid.*
 Quel est son principal Ouvrage, *ibid.*
BERGERONETTE, ou **HOCHE-QUEUE**, oiseau, col. 1403. vol. IV. *Motacilla.*
BERIBERII, espèce de paralysie fort commune en quelques contrées des Indes Orientales, col. 875. vol. II.
 Causes de cette maladie, ses symptômes & sa cure, par Bontius, *ibid.* & *suiv.*
BERIL, pierre, col. 848. vol. II. *Beryllus.*
 Sa description & ses vertus, par Lemery, *ibid.*
BERLE, ou *Acbe d'eau*, plante, col. 848. vol. II. *Berula.*
 Ses noms latins, *ibid.*
 Sa description & ses vertus, par Dale, *ibid.*
BERMUDIANA, plante des Îles Bermudes, col. 847. vol. II.
 Ses caractères, *ibid.*

Combien elle a d'espèces, selon Miller, *ibid.*
BERNARDIA, plante, col. 847. vol. II.
 Origine de son nom latin, *ibid.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses espèces, selon Miller, *ibid.*
BERS, éleuthaire des Egyptiens, qui leur excitoit un délire gai & momentané, col. 847. vol. II.
 Manière de le préparer, tirée de Prosper Alpin, col. 848.
BERYTION, nom d'un collyre décrit par Galien, col. 848. vol. II.
 Autre signification de ce mot, *ibid.*
BESLER, (Michel Rupert) Anatomiste, col. 1267. vol. II.
 Temps de sa naissance & de sa mort, *ibid.*
 Catalogue de ses Ouvrages, *ibid.*
BESLERIA, plante, col. 849. vol. II. *Besaerd.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses espèces, par Miller, *ibid.*
BESOARD, col. 854. vol. II.
 Ce que c'est, par Avenzoar, *ibid.*
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
 Histoire fabuleuse, par M. Herbelot, *ibid.*
 Histoire du Bésoard par M. Geoffroy, col. 855.
 Nom de l'animal qui fournit le bésoard Oriental, col. 858.
 — l'Occidental, *ibid.*
 Manière de connoître dans les Auteurs le bésoard minéral, col. 859.
 Autres substances qu'on nomme bésoard par analogie, *ibid.*
 Classes de M. Geoffroy pour les bésoards, *ibid.*
 Extrait d'un autre mémoire par le même Auteur, *ibid.* & *suiv.*
 Erreur de M. Pomet sur le bésoard, col. 861.
 Description d'un bésoard d'une espèce singulière, montré par M. Geoffroy le jeune à l'Académie, *ibid.*
 Sentiment de Quincy sur la vertu du bésoard, *ibid.*
 Confirmation de ce sentiment, col. 862.
 Autre espèce de bésoard, *ibid.*
 Les Indiens regardent cette espèce comme un remède excellent dans une maladie à laquelle ils sont sujets, col. 863.
 Noms de plusieurs compositions qui portent le nom de bésoard, & leurs vertus, 863. & *suiv.*
BESONNA, col. 849. vol. II.
 Ce que c'est, selon Avicenne, *ibid.*
BETLE, **BETELE**, ou *poivre bâlard*, plante, col. 850. vol. II.
 Noms latins de cette plante, *ibid.*
 Description & vertus de cette plante, *ibid.*
 Les Auteurs se sont trompés en confondant cette plante avec le *malabarrum*, *ibid.*
 Sentiment de Garcias à ce sujet, *ibid.*
 Usage, propriétés & vertus de cette plante, col. 851.
BETOINE, col. 851. vol. II. *Betonica.*
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & ses vertus, par Miller, *ibid.*
 — par Tournefort, *ibid.*

— par Boerhaave, *ibid.*
 Manière de faire l'emplâtre de bétoune, *ibid.*
BETOINE DE MONTAGNE, col. 795. vol. I. *Alisma.*
 Autres noms de cette plante, *ibid.*
 Description de cette plante, par Oribase, *ibid.*
 Sa vertu par le même, *ibid.*
 Sentiment d'Aëtius à ce sujet, *ibid.*
 Description de cette plante, par Lemery, *ibid.*
 Sentiment d'Hoffman à ce sujet, *ibid.*
 Noms des cinq espèces dont Tournefort fait mention, *ibid.*
 Noms d'une autre espèce & sa vertu, *ibid.*
BETTE, plante fort commune, col. 849. vol. II. *Beta.*
 Sentiment de Dioscoride sur cette plante, *ibid.*
 Noms latins d'une autre espèce, *ibid.*
 Sa description & propriétés, par Miller, *ibid.*
 Noms latins de la troisième espèce, col. 850.
 Sa description, *ibid.*
BEURE, col. 1215. vol. II. *Butyrum.*
 Sa vertu, & la manière de tirer la suie du Beure, par Dioscoride, *ibid.*
 Ses propriétés & son usage, par Lemery, 1216.
 Extrait de Boerhaave à ce sujet, *ibid.*
 Préparations qui portent le nom de beure, col. 1217. & *suiv.*
BEXUGO, racine de Clématite Péruvienne, col. 854. vol. II.
 Sa vertu, *ibid.*
BICHICHLE, noms de certains pectoraux de Rhases, col. 867. vol. II.
BIDLOO, (Godeffroy) colonne 1267. vol. I.
 Endroit où il a professé l'Anatomie & la Chirurgie, *ibid.*
 Catalogue des Ouvrages de cet Auteur, *ibid.*
BIGNONIA, plante, col. 868. vol. II.
 Origine de son nom Latin, *ibid.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses espèces, par Miller, *ibid.*
BIHAL, plante d'Amérique, col. 869. vol. II.
 Sa description, par Miller, *ibid.*
BILE, col. 869. vol. II. *Bilis.*
 Sentiment d'Hippocrate, & d'autres Anciens sur cette matière, colon. 870. & *suiv.*
 Sentiment des Modernes, col. 876.
 Doctrine d'Hoffman, *ibid.* & *suiv.*
 Expériences à ce sujet, col. 878.
 Différence de la bile du foie & de la vésicule du fiel, *ibid.*
 Usage de la tunique veloutée de la vésicule, col. 879.
 Ce qu'on peut conclure du goût & de l'odeur de la bile, col. 880.
 La bile ne fermente point avec les acides, col. 881.
 Observations à joindre aux expériences ci-dessus, *ibid.*
 La bile n'est pas purement alcaline; col. 882.
 De quelles parties elle est composée, *ibid.*
 Examen de la génération de la bile, col. 883.
 Nécessité de cette humeur, col. 884.
 Tome VI.

Examen des moyens par lesquels la bile devient une médecine naturelle, col. 886.
 Borelli a pensé que la bile circuloit avec le sang, col. 888.
 Sur quoi il se fondeoit pour le croire, *ibid.*
 Maladies occasionnées par son défaut, ainsi que par sa trop grande abondance, col. 889. & *suiv.*
 La pierre de la vésicule est souvent suivie d'hydropisie, col. 892.
 Accidens qui suivent une trop grande expulsion de la bile, *ibid.*
 Maladies causées par une bile dépravée & corrompue, *ibid.*
 Examen d'un phénomène d'importance en Médecine, col. 894.
 Maladies dont l'origine est dans le vice de la bile, col. 895.
 Ce que l'on peut conclure des Observations ci-dessus, *ibid.*
 Manière de remédier à cette bile viciée, col. 896.
 Ce que l'on doit conclure de toute la doctrine ci-dessus, col. 897.
 Autres remarques du même Auteur à ce sujet, *ibid.* & *suiv.*
 Réflexions par Boerhaave. col. 898.
 Abrégé des expériences faites par des Curieux sur la bile des différents animaux, col. 899. & *suiv.*
 Recettes de différents remèdes tirés de la bile des animaux, col. 905. & *suiv.*
BILE; la corruption de la bile qui sejourne dans le duodenum, & qui passe ensuite dans le sang, est cause de plusieurs maladies graves, col. 1175. & *suiv.* vol. III.
BILE NOIRE, col. 621. vol. II. *Ater succus, atrabilis.*
 Voyez *Melancolie*.
BILIMBI, arbre du Malabar, col. 869. vol. II.
 Sa description & ses vertus par Ray, *ibid.*
 Ses espèces par le même, *ibid.*
BINAIRE, nombre de deux, col. 907. *Binarius.* vol. II.
 Notions qu'ont appliqué les Alchimistes à ce mot, *ibid.*
BINSICA, terme Rabinique de Van-Helmont, col. 908. vol. II.
BINTAMBARU, plante du Malabar, col. 908. vol. II.
 Sa description & sa vertu par Ray, *ibid.*
BIPULA, espèce de vers dont Aristote fait mention, col. 908. vol. II.
BIRSEN, mot Arabe ou Persan, qui signifie un abcès à la poitrine, col. 908. vol. II.
BIS, en parlant du pain, colonne 537. *Agoraus.* vol. I.
BISCUIT, cuit deux fois, col. 908. *Biscoctus.* vol. II.
BISEMAT, plomb le plus pâle, le plus léger, & le plus grossier, col. 909. vol. II. *Bisematum.*
BISMUTH, col. 909. vol. II. *Bismuthum.*
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 Description ou histoire du bismuth par Geoffroy, *ibid.*

- Procédés sur cette matière, *ibid.*
 — de Quincy, col. 910.
 — de Lemery, *ibid.*
 Autres procédés de Lemery avec observations, col. 901.
BISTORTE, plante, colon. 91. vol. *Bistoria.*
 II.
 Description & vertus par Miller, *ibid.*
 — par Zorn, *ibid.*
BISTOURI à deux tranchans, colonne *Amphistomila.*
 1069. vol. I.
BISTOURI, *scalpellum.*
BITHYNOS, emplâtre de Galien, col. 913. vol. II.
BITI, arbre du Malabar toujours verd, col. 913. vol. II.
 Son usage en Médecine par Ray, *ibid.*
BITUME, col. 913. vol. II. *Bitumen.*
 Autres noms Latins; *ibid.*
 Description par Dioscoride, *ibid.*
 — & vertus par Geoffroy, *ibid.*
BIVALVE à deux panneaux, terme de Botanique, col. 914. vol. II. *Bivalvia, Bivalvula.*
BLACHMAL, composition de divers métaux fondus & jetés dans le soufre, col. 915. vol. II.
BLAIREAU, col. 157. vol. VI. *Taxus.*
 On donne avec succès les cendres de cet animal dans les maladies des poudres & dans le crachement de sang, *ibid.*
 Son sang pulvérisé est estimé bon pour la lepre. Il passe pour un préservatif contre la peste, *ibid.*
 Sa graisse calme les douleurs des reins qui proviennent du calcul. Elle apaise l'ardeur des fièvres & remédie aux contractions & aux faiblesses des articulations & des nerfs, *ibid.*
BLAISE, (Gerard) Anatomiste, *Gerardus Blasius.*
 col. 1267. vol. I.
 Catalogue de ses Ouvrages, *ibid.*
BLAISE MARTIN, col. 915. vol. II. *Blasius.*
 Aëtius prononçoit ce nom pour procurer la sortie des matières tombées dans le gosier, *ibid.*
BLANC, sans couleur, colonne 135. *Acerous.*
 vol. I.
BLANC, épithète de plusieurs médicaments composés, col. 570. vol. I. *Album.*
 Savoir, le collyre blanc de Seyerus, *Album Severi collyrium.*
 Sa préparation; *ibid.*
 — l'onguent blanc de Rhafes, *Unguentum album Rhafis.*
 Sa préparation, *ibid.*
 — Selon la Pharmacopée Royale, col. 571.
 — le Dispensaire d'Edimbourg, *ibid.*
BLANC, se dit d'une couleur, col. 1417. *Candidus.*
 vol. II.
BLANC DE BALEINE, ses vertus & sa préparation, col. 724. vol. II. *Sperma ceti.*
BLANC DE L'ŒIL, col. 570. vol. I. *Album oculi.*
 Manière de remédier à la naissance des poils qui croissent sur le blanc des yeux selon Aëtius, *ibid.*
 — aux pustules des yeux, *ibid.*
BLANC D'ESPAGNE, col. 570. vol. I. *Album Hispanicum.*

- BLANC D'ŒUF**, col. 567. vol. I.
 Son nom par Plin, 571. 380. *Albumen oui, Albumen.*
 — Celse, *ibid.*
 — Palladius, *ibid.*
 — Apicius, *ibid.*
 — Aristote, *ibid.*
 — Anaxagore, *ibid.*
 Ce que c'est selon Fabricius, *ibid.*
 — Harvey, *ibid.*
 Usage des deux liqueurs qui composent l'œuf, *ibid.*
 De quoi le poulet se nourrit d'abord après sa formation, 572.
 — quelque tems après, *ibid.*
 Différens changemens qui arrivent pendant l'incubation, *ibid.*
 Expériences sur les blancs d'œufs faites par Boerhaave, qui prouvent qu'ils ne sont ni alcalins ni acides, *ibid.*
 Remarque sur cette expérience, col. 573.
 Expérience qui prouve l'analogie qui est entre la sérosité du sang & le blanc d'œuf, *ibid.*
 Remarque à ce sujet, 574.
 Expériences faites avec l'eau chaude sur le blanc d'œuf, *ibid.*
 Remarque à ce sujet, *ibid.*
 Expériences sur la sérosité du sang avec l'eau chaude, *ibid.*
 Remarque, 575.
 Examen de la sérosité du sang par le moyen du feu, 576.
 Remarque, *ibid.*
 Distillation du blanc d'œuf, *ibid.*
 Remarque sur ce procédé, 577.
 Putréfaction du blanc d'œuf, 578.
 Remarques, *ibid.*
 Putréfaction de la sérosité du sang, col. 579.
 Remarques, *ibid.*
 Ce que l'on doit conclure de toutes ces expériences, *ibid.*
 Usages qu'en ont fait les anciens Médecins, col. 580.
 Vertus des blancs d'œufs selon Dioscoride, *ibid.*
 Cas où Hippocrate les ordonne, *ibid.*
 Vertu du jaune, *ibid.*
 Boisson qu'en font les femmes d'Allemagne pendant leurs couches, *ibid.*
 Description d'un gargarisme qu'ordonne Sydenham, où il emploie le blanc d'œuf, *ibid.*
BLANCARD, (Etienne) Anatomiste, col. 1267. vol. I.
BLANCHEUR, col. 565. vol. I. *Albedo.*
 Sentiment d'Actuarius sur la diminution du suc des alimens tirés des animaux à proportion qu'ils approchent de la blancheur, *ibid.*
 Espèces différentes de blancheur par rapport aux urines, selon Théophraste, *ibid.*
 On l'appelle aussi en Latin *candor*, col. 1417. vol. II.
BLANCHIR, un des degrés de puiffance attribué au soleil, colonne 1417. vol. II. *Candidare.*
BLANC MANGER, col. 532. vol. *Cibus albus.*
 III.

Sa préparation & ses vertus, *ibid.*
 Son autre nom Latin est *leucophagium*. *Leucophagium*.
 col. 863. vol. IV.
 Autre préparation de cet aliment, *ibid.*
BLAS, terme de Van-Helmont, col. 915. vol. II.
 Ce qu'il signifie selon cet Auteur, *ibid.*
 Ses distinctions, *ibid.*
BLASO ou **PLASO**, arbre Indien; col. 915. vol. II.
 Sa vertu par Ray, *ibid.*
BLATTA BYSANTINA, col. 915. vol. II.
 Ses noms Latins, 916.
 Ses vertus selon Dale, *ibid.*
 Extrait de Saumaise sur cette plante; col. 916. & *suiv.*
 Remarques du Docteur Lister tirées des *Transactions Philosophiques*, col. 919.
BLE NOIR, plante, col. 1213. vol. IV. *Melampyrum*.
 Sa description, *ibid.*
 Ses especes selon Boerhaave, *ibid.*
BLE SARRASIN, col. 1453. vol. III. *Fagopyrum*.
 Sa description, *ibid.*
 Ses especes selon Blancard, *ibid.*
BLENNA, col. 921. vol. II.
 Sens où Hippocrate emploie ce mot, *ibid.*
 Autres significations dans les autres Auteurs, *ibid.*
BLENNUS, poisson d'eau bourbeuse qui n'est pas bon à manger, col. 921. vol. II.
BLESSURE, *offense*, *préjudice*, col. 913. vol. II. *Blabe*.
BLESURE, (qui n'a pas de) col. 581. *Afircora* vol. II.
BLESURE, *comp.*, col. 372. vol. II. *Arabe*.
BLETA BLANC, nom que Paracelse donne aux urines laiteuses, col. 921. vol. II.
BLETTE, plante, col. 922. vol. II. *Blitum*.
 Sentiment de Pline sur cette plante, *ibid.*
 Ses qualités nuisibles, *ibid.*
 Ses propriétés par Zorn, 923.
 Autre espèce de blette, *ibid.*
 Sa description & ses vertus par Miller, *ibid.*
 ——— par Dioscoride, *ibid.*
 Autre espèce dont Camérarius a donné la description, 924.
 Sentiment de Tournefort sur une autre espèce, *ibid.*
BLEU CELESTE, couleur composée de blanc & de verd, col. 120. vol. IV. *Glaucor*.
BLICHODES, col. 922. vol. II.
 Sens de ce mot par différents Auteurs, *ibid.*
BLITYRI, col. 924. vol. II.
 Ce que Galien entend par ce mot, *ibid.*
BLUET, plante, colonne 910. vol. III. *Cyanus*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Description du bluét, 921.
 Cette plante mise au nombre des vulnéraires, *ibid.*
 Différentes espèces de bluét, *ibid.*
AURIFORN, sa description, col. 921.
 Propriétés & usages différens des fleurs de bluét suivant différens Auteurs, 922. 923.

Préparation d'une liqueur de fleurs de bluét. Son usage, 922.
 Préparation de l'eau de bluét pour les yeux, *ibid.*
 Il porte encore le nom de *ceruleum*. *Ceruleum*.
 col. 1258. vol. II. & de *blapiscula*. *Blapiscula*.
 col. 915. vol. II.
BOCHET, seconde décoction de médicaments, col. 925. vol. II. *Bochetum*.
BOCCANIA, plante, colonne 925. vol. II.
 Origine de son nom, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
BŒUF, col. 970. vol. II. *Bos*.
 Ce que c'est & de ses propriétés médicales par Oribase, *ibid.*
 Sentiment de Celse, *ibid.*
 ——— d'Aëtius, *ibid.*
 ——— de Klegart, *ibid.* & *suiv.*
BŒUF DE MER, col. 961. vol. II. *Bos thalassius*.
BOUF JEUNE, col. 704. vol. IV. *Juvenius*.
BORUF SAUVAGE, col. 912. vol. II. *Bisan*.
 Sa description & vertu par Lemery; *ibid.*
 Il y en a une autre espèce qu'on appelle *Bonafur*, col. 959. *Bonafur*.
 Sa description, *ibid.*
 Vertus de ses cornes, *ibid.*
BOERHAAVE, Medecin célèbre; col. 925. vol. II.
 La vie de cet Auteur, *ibid.* & *suiv.*
 Liste de ses Ouvrages, *ibid.*
 Suite de sa vie, *ibid.* & *suiv.* colonne 1024. & *suiv.*
BOHNIUS (Jean) col. 1268. vol. I. *Joannes Bohnius*.
 Où il a professé l'Anatomie, *ibid.*
 Quel est son Ouvrage le plus estimé, *ibid.*
BOJOBI, serpent du Brésil, col. 945. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
 Remèdes contre sa morsure, *ibid.*
 Vertus de sa chair par Lemery, *ibid.*
BOIRE, ceux qui boivent peu, colon. 1096. vol. II. *Brachypot.*
 Observations à ce sujet, *ibid.*
BOIRE, qui ne boit pas de vin, col. 171. *Abstemi.* vol. I.
BOIRE, (choses qui ne sont pas bonnes) à cause de leurs parties ardentés, col. 396. vol. II. *Ardentia*.
BOIS D'ACAJOU, col. 177. vol. I. *Acajounum lignum*.
 Sentiment de M. Geoffroy à son sujet, *ibid.*
BOIS D'ALOES, col. 511. vol. I. *Agallochum*.
 Ce que c'est, selon Dioscoride, *ibid.*
 Dissertation sur l'origine de son nom, *ibid.*
 Noms des différentes espèces d'*agallochum*, col. 513.
 Description du bois de calambac & du bois d'aloès par M. Cunningham, col. 514.
 Extrait de Paul Eginete à ce sujet; col. 515.
 ——— Pomet, *ibid.*
 ——— Herbelot, *ibid.*
BOIS DE BRASIL, col. 1097. vol. II. *Brasilia*.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Ce que c'est, selon Geoffroy, *ibid.*
 Ses propriétés par Dale, *ibid.*
BOIS DE CAMPECHE, il croît dans les Indes, col. 877. vol. IV. *Lignum Campechanum*.
 Usages de ses feuilles & de son fruit, *ibid.*

- BOIS d'INDE**, espece de laurier d'Amérique, col. 234. vol. I. *Actouren.*
 Sa description, *ibid.*
 Usage & propriété de son fruit, *ibid.*
 — de ses feuilles, *ibid.*
 — de ses semences, *ibid.*
- BOIS PUANT**, arbrisseau, col. 1126. vol. I. *Anagyris.*
 Sa description par Dioscoride, *ibid.*
 Noms de cette plante dans les Auteurs, *ibid.*
 Sa description & ses vertus par Lemer-ry, *ibid.*
- BOISSEAU**, ce que contient cette mesure, col. 1372. vol. IV. *Modius.*
- BOISSON DE VIN PUR**, col. 342. *Acretoposia.*
 vol. I.
- BOISSON faite avec l'absinthe**, col. 313. *Absinthium.*
 vol. II.
 Cette espece de boisson est stomachi-que, *ibid.*
- BOISSON faite avec le miel de bellis & de-loyé dans l'eau**, col. 263. vol. II. *Apomeli.*
 Maniere de la préparer par Aëtius, *ibid.*
 Espèces de cette boisson selon Galien, col. 264.
 Vertus de cette boisson par Aëtius, *ibid.*
- BOISSON faite avec l'orge**, col. 1130. *Brytem.*
 vol. II.
- BOISSON DE CAFFE**, col. 1448. vol. II. *Cavva ou Coava.*
- BOISSONS VULNERAIRES**, colonne 958. vol. VI.
 Préparations de différentes boissons vulnérables, atténuantes, épaississantes, adoucissantes, irritantes, col. 958. & suiv. vol. VI.
- BOITE**, petite caisse ou autre chose de cette espece, col. 1461. vol. II. *Capsula ou Cap-ja.*
 Signification des deux noms Latins en Botanique, *ibid.*
- BOITEUX**, col. 636. vol. II. *Atta.*
 Différentes significations du mot *atta*, *ibid.*
- BOITIPPO**, serpent du Brésil, colon. 945. vol. II.
 Sa description par Lemer-ry, *ibid.*
 Vertu de sa chair, *ibid.*
- BOL**, forme de médicament, col. 948. *Bolus.*
 vol. II.
 Quelles sont les matieres qu'on met sous cette forme, *ibid.*
 Observations sur le choix des substan-ces qui composent un bol, *ibid.*
 Pesanteur dont doit être un bol, col. 949.
 Nombre de bols qu'on ordonne à la fois, *ibid.*
 Formule d'un bol, col. 950.
 Exemples de quelques formules de bol, col. 951.
- BOL d'ARMÉNIE**, col. 952. *Bolus Armena.*
 Ce que c'est, selon Dale, & ses ver-tus, *ibid.*
 Autres espèces selon le même Au-teur, *ibid.*
- BOL ou Terre de Blois**, *ibid.* *Bolus Elefantis.*
- BOL d'ALLEMAGNE**, *ibid.* *Bolus Bobemica.*
 Ce que c'est, & ses vertus par Dale, col. 953.
- BOL BLANC**, terre sigillée, *ibid.* *Bolus candidus.*
 Ses vertus par Dale, *ibid.*
- BOL FRANÇOIS**, *ibid.* *Bolus nostras.*
 Sentiment de Pomet à ce sujet, *ibid.*
- BOL de TRANSYLVANIE**, *ibid.* *Bolus Toccavien-sis.*
 Sa description & ses vertus, par Da-le, *ibid.*
- BOL ou Terre cimolée**, *ibid.* Voy. *Terre Bolus fabrilis.*
cimolée.
- BOMBYLIUM**, nom d'un vase, col. 954. vol. II.
- BON**, arbre qui porte le caffè, col. 959. *Bon.*
 vol. II.
- BON**, col. 526. vol. I. *Agathon.*
 Autre signification de ce mot, *ibid.*
- BON**, *louable*, selon Hippocrate, col. 595. vol. II. *Affection.*
 Ses différentes significations, *ibid.*
- BONDUCH**, plante, col. 959. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Ses vertus par Dale, *ibid.*
- BONNACIOLUS** (Louis) de Ferrare, Anatomiste, col. 1239. volume I.
 Edition d'un de ses Ouvrages, *ibid.*
 Comment il a considéré les nymphes & le clitoris, *ibid.*
 Ce qu'il a dit de l'orifice de la matri-ce, *ibid.*
- BONET** (Theophile) colonne 1268. *Theophilus Bon-netus.*
 vol. I.
 Il a laissé un Traité qu'il a composé d'après des dissections de cadavres morts de toutes sortes de maladies, *ibid.*
 Avantages qu'on peut tirer de la lec-ture de cet Ouvrage, *ibid.*
 Différentes éditions qu'a eu cet Ou-vrage, *ibid.*
 Titre d'un autre Ouvrage du même Auteur, *ibid.*
- BONNET DE PRETRE**, plante, *Evolvulus.*
 col. 1422. vol. III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave compte quatre espèces de cette plante, *ibid.*
 On n'en sauroit faire usage intérieure-ment sans danger, *ibid.*
 Employé extérieurement, il est émol-lient & résolutif, *ibid.*
- BONTIUS**, (Jacques) Anatomiste, *Jacobus Bon-tius.*
 col. 1268. vol. I.
 Titre des divers Ouvrages de cet Au-teur, avec les éditions qu'ils ont eues, *ibid.*
- BOOPS**, poisson, col. 961. vol. II. *Boax, box.*
- BORAX**, espece de sel, colonne 962. vol. II.
 Ses caractères dans les Auteurs, *ibid.*
 Son choix, *ibid.*
 Maniere de laver le borax, *ibid.*
 — de le brûler, *ibid.*
 Ses vertus, par Dioscoride, *ibid.*
 Sentiment de Pline à ce sujet, colon. 963.
 Remarques sur son étymologie, col. 964.
 Sentiment de M. Geoffroy sur le bo-rax, col. 965. & suiv.
- Maniere de préparer la poudre em-menagogue de Fuller où entre le borax, col. 967.
 — de Minficht, *ibid.*
- BORBORIGME**, bruit excité dans le ventre par des vents, colonne 968. vol. II. *Borborygmus.*
- BORD** d'une cavité où entre un os en gé-néral, col. 967. vol. I. *Ambon.*
- BORDELIERE**, poisson, col. 728. *Ballerus.*
 vol. II.
 Sa description, *ibid.*
 Son usage, *ibid.*

BORELLI, (Alphonse) col. 1268. *Alphonfus Borelli.*

Il a si bien connu la science des mécaniques, qu'il a expliqué, moyennant leurs lois, le mouvement des animaux, qu'il a déduit de la structure de leurs parties, *ibid.*

Il a aussi expliqué géométriquement les mouvemens du cœur, *ibid.*

— du sang dont il remplit les artères, *ibid.*

Titre de ses Ouvrages anatomiques, & letrens de leurs éditions, *ibid.*

BOROMETZ, col. 1969. volume II. Voyez *Agneau de Scythie.*

BOROZAIL, ou le Zail des Européens, col. 969. vol. II.

Ce que c'est, *ibid.*

BOSSE, col. 1155. vol. III.

Leurs causes, & le traitement qui y convient, selon Heister, *ibid.*

BOTANIQUE, science des plantes, *Botanica.* col. 975. vol. II.

Table des mots les plus usités dans cette science; *ibid.* & *suiv.*

Vie de M. Tournesfort, & son système des plantes, col. 999. & *suiv.*

Vie de M. Ray, col. 1019.

Son système sur les plantes, *ibid.*

En quoi il diffère de celui de Tournesfort, *ibid.*

Ses classes, *ibid.* & *suiv.*

Autres Botanistes célèbres, colonne 1024, & *suiv.*

Découvertes des Modernes sur la structure des plantes, & leur végétation, col. 1057. & *suiv.*

Liste des principaux Auteurs qui ont écrit sur la Botanique, & la matière médicale, col. 1051. & *suiv.*

Système nouveau de Botanique, par M. Linnaeus, col. 1059. & *suiv.*

BOTANICON, nom d'une emplatre de P. Eginete, col. 1065. vol. II.

BOTANISTE, HERBORISTE, col. *Herbarius.* 260. vol. IV.

BOTRYTES, BOTRITIS, col. 1066. vol. II.

Ce que c'est dans Schröder, *ibid.*

BOTRIS, plante, col. 1066. vol. II.

Ses noms latins, *ibid.*

Sa description, par Dioscoride, *ibid.*

Sa vertu, par le même, *ibid.*

— par Lora, *ibid.*

Noms d'une autre espèce, col. 1067.

Sa vertu, par Dale, *ibid.*

BOUBON, col. 1067. vol. II.

Ses diverses significations, *ibid.*

BOUC, col. 319. vol. IV. Voyez *Chercur.*

BOUCAGE, plante, col. 393. vol. VI. *Tragopogonum.*

Ses caractères, *ibid.*

Ses espèces, selon Boerhaave, col. 394.

Vertus de ses racines, *ibid.*

BOUCERAS, col. 1068. vol. II.

Ce que c'est dans les Auteurs, *ibid.*

BOUCHE, col. 271. vol. IV.

Manière de traiter le cancer aux lèvres & à la bouche, *ibid.*

BOECRE, ou grande ouverture d'un fourneau de verrerie, col. 925. vol. II.

Le diminutif, *Boccarella.* *ibid.*

BOECRE, (qui n'a pas de) se dit des monstres, col. 597. vol. II.

— *Assomot.*

— *Bocca.*

— *Boccarella.*

— *Assomot.*

— *Assomot.*

— *Assomot.*

— *Assomot.*

— *Assomot.*

Réfutation d'un fait rapporté par Plinie à ce sujet, *ibid.*

BOUCHE'E, col. 1168. vol. II. *Buccacraton.*

Sa signification dans Paracelse, *ibid.* *Bucca, Buccella.*

BOUCLEMENT, col. 574. volume III. *Infibulatio.*

Les Romains avoient coutume de boucler les enfans qu'ils destinoient à être Chantres, à dessein de leur conserver la voix, *ibid.*

Cette opération est entièrement opposée à la circoncision, *ibid.*

Manière de la faire, *ibid.*

Celle prétend qu'on se servoit quelquefois du bouclement, dans la vue de conserver la santé des jeunes gens, *ibid.*

BOUCLIER, ou ses ornemens extérieurs, col. 590. vol. II. *Aspidiscor.*

Autre signification, *ibid.*

BOUE qui s'attache aux roues, selon Ruland, col. 38. vol. I. *Abesamum.*

BOUILLIE, faite avec la farine de maïs & de l'eau, pour mêler avec le chocolat chez les Indiens, col. 627. vol. II. *Atolli.*

BOUILLON, col. 704. vol. IV. Les gelées fortes ne rétablissent point les constitutions foibles & ruinées, *ibid.* *Jus.*

BOUILLON BLANC, col. 570. vol. I. Sa préparation, selon Oribase, *ibid.* *Album jus.*

BOUILLON, plante, col. 619. vol. VI. Ses caractères, *ibid.* *Verbascum.*

Ses espèces, selon Boerhaave, *ibid.*

Ses fleurs & ses feuilles sont estimées pectorales, bonnes pour la toux, le crachement de sang & autres affections de la poitrine, *ibid.*

Elles sont bonnes aussi pour les tranchées & les douleurs de colique qui viennent d'humeurs acrimonieuses, *ibid.*

Préparation du bouillon blanc pour la toux & les inflammations des hémorrhoides, col. 620.

BOULLONNEMENS, terme de Chymie, col. 1202. vol. II. *Bullimenta.*

BOULEAU, arbre, col. 853. vol. II. Sa description, *ibid.* *Betula.*

Vertus de cet arbre, par Miller, *ibid.*

— par Tournesfort, *ibid.*

BOULE DE CHAMOIS, chevreau-vage, col. 388. vol. I. *Ægagropila.*

Sa description, sa formation & ses vertus, par Geoffroy, *ibid.*

BOURRACHE, col. 961. vol. II. Sa description & sa vertu, par Miller, *ibid.* *Borrago.*

BOURSE, colonne 1209. volume II. Voyez *Serotum.* *Bursa testinis.*

BOUSSE, ou Mallette à Berger, plante, col. 1208. vol. II. *Bursapastoris.*

Ses noms latins, *ibid.*

Sa description & ses vertus, par Miller, *ibid.*

— par Tournesfort, *ibid.*

Sa manière d'agir, *ibid.*

Ses vertus, tirées d'Etmüller, col. 1209.

Préparation d'une eau styptique de cette plante, *ibid.*

BOUT, ou extrémité du nez, col. 342. vol. I. *Acro.*

- BOUTEILLE**, col. 578. vol. II. *Ascoma.*
 Autre signification. *ibid.*
 On l'appelle aussi *Ascos*, *ibid.*
 Sens où Hippocrate s'est servi de ce mot, *ibid.*
- BOUTIQUE** à *Médicaments*, col. 310. *Apotheca.*
 vol. II.
- BOUTON**, ou rejetton d'une plante, *Blasema.*
 col. 915. vol. II.
- BOUVIER** ou *Petenje*, poisson, col. *Bulbaca.*
 1177. vol. II.
 Sa description & sa vertu, par Leme-
 ry, *ibid.*
- BRABE**, plante dans Oribase, col.
 1076. vol. II.
- BRABYLA**, fruit, col. 1076. vol. II.
- BRACELET** que portoient les Ro- *Galbeum.*
 mains pour l'ornement & la santé,
 col. 6. vol. IV.
- BRACHIAL**, col. 1076. vol. II. *Brachians.*
 A qui on donne ce nom, *ibid.*
- BRACHICEPHALI**, espèce de pois-
 son, col. 1095. vol. II.
- BRAHYER**, bandage pour les descen- *Bracherium.*
 tes, col. 1076. vol. II.
- BRANCHES** d'arbre, &c. col. 1076. *Brachia.*
 vol. II.
- BRANQUE-URSINE**, *acanthé*, plan- *Acanthus.*
 te, col. 179. vol. I.
 Etymologie du mot latin, *ibid.*
 Autres noms de cette plante, *ibid.*
 Sa description & vertus, par Boerhaa-
 ve, *ibid.*
 Noms de l'acanthé sauvage, *ibid.*
 Sentiment de Dale à son sujet, *ibid.*
 Espèces ajoutées, par Miller, col.
 180.
 Observations de Saumaïse au sujet de
 cette plante, *ibid.* & *suiv.*
- BRAS**, col. 1076. vol. II. *Brachium.*
 La division de sa partie supérieure,
ibid.
 — de ses autres os, & leur des-
 cription anatomique, c. 1078. & *f.*
 Os de la main, col. 1081.
 Os du carpe, *ibid.* & *suiv.*
 Os du métacarpe, col. 1084.
 Os des doigts, col. 1085.
 Situation & usage de ces os, col.
 1086.
 Ceux de l'extrémité supérieure, col.
 1087.
 Remarques de M. Winslow sur les os
 frais, col. 1089. & *suiv.*
 Noms des muscles du bras, colon.
 1094.
 Les muscles de l'avant-bras, *ibid.*
 — de la paume de la main, *ibid.*
 — des doigts, col. 1095.
 — du ponce, *ibid.*
 — du poignet ou carpe, *ibid.*
 — du rayon, *ibid.*
- BRAS**, partie du bras comprise depuis le *Acrocheiris.*
 coude jusqu'aux extrémités des
 doigts, col. 344. vol. I.
- BRASMA**, espèce de pierre noire sans
 qualité, 1097. vol. II.
- BREBIS**, col. 280. vol. V. *Ovis.*
 Propriétés des différentes parties de
 la brebis dont on fait usage en Mé-
 decine, *ibid.*
- BREME** ou **BREMINE**, petit poisson *Scardula.*
 d'eau douce, à peu près de la mê-
 me figure que la carpe, col. 1344.
 vol. V.
- BREYNIA**, plante, colonne 1189.
 vol. II.
 Son étymologie & sa description, par
 Miller, *ibid.*
- BRIDE**, col. 1451. vol. II. *Capistrum.*
 Autre signification du mot Latin,
ibid.
- BRIGGS**, (Guillaume) col. 1268. *Guillaume*
 vol. I. *Briggs.*
 Il a été mis au nombre des Anatomis-
 tes, par rapport à une description
 exacte qu'il a donnée de l'œil, *ibid.*
 Découverte qu'a fait cet Auteur sur
 la théorie de la vision, *ibid.*
- BRINDONES**, fruits des Indes, col.
 1109. vol. II.
 Leur description & leur propriété,
 par Ray, *ibid.*
- BRIQUE**, col. 786. vol. IV. *Later.*
 Son usage, *ibid.*
 Huile de brique, autrement appelée
 huile des Philosophes, *ibid.*
 Préparation Chymique, *ibid.*
- BRISEPIERRE**, nom de la scolopen- *Calcifraga.*
 dre, col. 1283. vol. II.
- BROCHET**, poisson, colonne 976. *Lucius.*
 vol. IV.
 — Commun dans les rivières,
ibid.
 — Nourrit médiocrement, *ibid.*
 — Contient beaucoup d'huile
 & de sel volatil & peu de phleg-
 me, *ibid.*
 Parties de ce poisson qui sont en usa-
 ge en Médecine, *ibid.*
 Vertus des petites pierres ou osselets
 qu'on trouve dans la tête de ce
 poisson, *ibid.*
- BROCHTUS**, espèce de vaisseau à
 boire, col. 1112. vol. II.
 Autre signification, *ibid.*
- BROMION**, nom d'une emplâtre de
 Paul Eginete, col. 1113. vol. II.
- BRONCHES**, col. 1113. vol. II. *Branchia.*
 Ce que c'est dans Hippocrate, *ibid.*
- BRONCHOCELE** *Gouette*, tumeur *Bronchocele.*
 à la gorge, col. 1113. vol. II.
 Lieux où elle est commune, *ibid.*
 Extrait de Celse à ce sujet, colonne
 1114.
 — de Paul Eginete, *ibid.*
 — de Freind, *Histoire de la Mé-*
decine, ibid.
 — de Douglas, par Turner,
 col. 1116.
 Préparation d'un remède regardé com-
 me spécifique dans cette maladie,
 col. 1118.
 Autre, par Ronodæus, *ibid.*
- BRONCHOTOMIE**, ou plus propre-
 ment *Tracheotomie*, Voyez *Equi-*
nancie.
- BROUILLAMINI**, nom que les
 François donnent aux masses de
 bol de la longueur du doigt, col.
 1118. vol. II.
- BROWN**, (Jean) col. 1269. vol. I. *Joannes Brown.*
 Son Traité sur la substance glandu-
 leuse du foie l'a mis au nombre
 des Anatomistes, *ibid.*
- BROYEMENT**, opération de Phar- *Trituratio.*
 macie, col. 418. vol. VI.

Ce que donne d'efficacité aux substances, le broyement, ou ce qu'elle perdent par la même opération, *ibid.*

Remarques à faire sur les substances résineuses que l'on soumet à cette opération, *ibid.*

BRULURES, col. 998. vol. I. *Ambusta.*

Remèdes propres à ces accidens, *ibid.*

Recette indiquée dans ces cas, par Marcellus, *ibid.*

Remède à garder pour s'en servir dans l'occasion, col. 999.

— propre à cicatriser une brûlure, *ibid.*

Description & symptômes qui accompagnent cet accident, *ibid.*

Ses espèces, col. 1000.

Sur quoi l'on doit juger de l'événement d'une brûlure, *ibid.*

Quelle méthode de guérison est indiquée selon les diverses espèces de brûlure, *ibid. & suiv.*

Méthode indiquée dans les Transactions Philosophiques pour la cure des brûlures, col. 1003.

Exemples de guérisons faites par des brûlures, *ibid. & suiv.*

BRUNELLE, plante, col. 766. *Prunella.*

vol. IV.

Vertu de cette plante, *ibid.*

Son usage ordinaire, *ibid.*

BRUNNER, (Jean-Conrad) col. *Joannes-Conradus Brunner.*

1269. vol. I.

Titre des Traités qui l'ont fait mettre au nombre des Anatomistes, *ibid.*

BRUNSFELSIA, plante, col. 1119. vol. II.

Etymologie de son nom, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

BRUSATHAER, arbre des Indes, col. 1119. vol. II.

BRUTE, épithète des animaux, col. *Brutus.*

1120. vol. II.

BRUTOBON, onguens dont on ignore la description, colonne 1120. vol. II.

BRUXANELI, arbre du Malabar, col. 1120. col. 2.

Sa description & sa vertu, par Ray, *ibid.*

BRUYERE, plante, colonne 1391. *Erica.*

vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte huit espèces, *ibid.*

La décoction de bruyere est diurétique, *ibid.*

L'huile des fleurs de cette plante est bonne pour les dartres du visage, *ibid.*

BRUYONE ou vigne blanche, colonne *Bryonia alba.*

1121. vol. II.

Ses noms Latins, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

Sentiment de Paul Eginete sur cette plante, col. 1122.

En quoi s'est trompé cet Auteur, *ibid.*

Manière de la préparer en purgatif excellent, *ibid.*

Vertus du suc de cette plante, par divers Auteurs, col. 1123.

Préparation des trochisques de bryone, *ibid.*

— d'un onguent que l'on en fait pour les écrouelles, col. 1124.

Raisons de ses effets, *ibid.*

Préparation de l'eau de bryone, par Lemery, col. 1125.

Remarques & vertus par le même, *ibid.*

Composition de l'extrait de bryone, par le Mort, col. 1126.

Electuaire de bryone, par Démocrite, *ibid.*

Sa réformation, par Lemery, *ibid.*

Circonstances rapportées, par Morison sur les racines de bryone que l'on vend pour des mandragores, col. 1127.

Description de la bryone blanche, par Dioscoride, *ibid.*

Ses différentes espèces & leurs noms, col. 1128.

Noms de la noire & ses vertus, par Dioscoride, *ibid.*

— Pline, col. 1129.

— Miller, *ibid.*

Ses espèces, par le même, *ibid. & suiv.*

BRYTHION, nom d'un cataplasme de Paul Eginete, colonne 1130. vol. II.

BUBON, maladie dans les glandes, *Bubo.*

col. 1130. vol. II.

Quels sont ceux qui ne sont pas dangereux, *ibid.*

Quels sont ceux qui le sont, *ibid.*

Cure des bubons, par Paul Eginete, col. 1131.

Extrait d'Heister sur leur nature, leur cause & leur traitement, *ibid.*

Division des bubons pestilentiels, col. 1132.

En quoi le bubon pestilentiel diffère des autres, *ibid.*

Traitement de ces sortes de tumeurs, col. 1133.

Emplâtre recommandée par Barbet, *ibid.*

Suite du traitement tiré d'Heister, col. 1134.

Des bubons vénériens, par M. Astruc, col. 1135.

Leurs espèces, *ibid.*

Leurs causes, 1136.

Leurs symptômes, col. 1137. & *suiv.*

Leurs diagnostics & prognostics, col. 1139. & *suiv.*

Leur curation, col. 1141. & *suiv.*

Des maladies qui surviennent au bubon mal traité, col. 1147.

Du bubon vénérien fistuleux, *ibid.*

Ses différences & ses causes, *ibid.*

Ses diagnostic, prognostic & cure, col. 1148. & *suiv.*

— Skirrheux, col. 1150.

Sa description, *ibid.*

Ses différences & ses causes, *ibid.*

Ses diagnostic, prognostic, & cure, col. 1151.

— Carcinomateux, col. 1152.

Ses symptômes, col. 1153.

Ses prognostic & cure, col. 1154.

Cure des bubons vénériens par résolution, d'Heister, 1157. & *suiv.*

BUBONOCELE, tumeur en l'aîne, *Bubonocèle.*

col. 1159. vol. II.

Ce que c'est, selon Paul Eginete, *ibid.*
 Sa différence, selon le lieu qu'elle occupe, *ibid.*
 Remarques sur le bubonocèle, par Freind, *ibid.*
 Extrait d'Heister sur les signes, les causes, les marques distinctives, & la cure du bubonocèle, col. 1161. & *suiv.*
 — Du bubonocèle, ou hernie inguinale avec étranglement, col. 1164. & *suiv.*
 Remarques de M. Sharp sur cette espèce de tumeur, 1172. & *suiv.*
 De la hernie crurale, par Heister, col. 1176. Voyez *Hernie*.
BUCCINATEUR, muscle des joues, *Buccinator*, col. 1178. vol. II.
BUFLE, animal, col. 1130. vol. II. *Bubalus*.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Ce que l'on emploie en Médecine des parties de cet animal, *ibid.*
BUGLE, ou petite *Confolide*, plante, *Bugula, consoli-* colonne 1195. vol. II. *da media.*
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & vertus, par Miller, *ibid.*
 — par Tournefort, col. 1196.
 — par Rieger, *ibid.*
 Noms Latins des autres espèces de bugle, *ibid.*
BUGLOSSE, plante, colonne 1193. *Buglossum*, vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & vertus, par Dioscoride, *ibid.*
 — par Miller, *ibid.*
 Son analyse, par M. Tournefort, col. 1195.
 Sentiment de Faber sur ses préparations, *ibid.*
 Noms Latins & vertus d'une autre espèce, par Miller, *ibid.*
 — de plusieurs autres espèces dont parlent les Auteurs, colonne 1195.
BUGRANDE, *arrête-bœuf*, plante, *Anonis*, col. 83. vol. II.
 Ses différens noms, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses espèces, *ibid.*
 Description de sa racine, *ibid.* & *suiv.*
 Seule en usage en Médecine parmi les apéritives, col. 89.
BUIS, ou *Bouis*, plante, col. 1218. *Buxus*, vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description, par Miller, *ibid.*
 Sentiment de Tournefort sur cette plante, *ibid.*
 — de Blegny & d'autres Auteurs, *ibid.*
 On en tire une huile par distillation, col. 1219.
 Histoire tragique d'un enfant à qui on en donna de la cendre, pour arrêter la fièvre, *ibid.*
BUIS épineux, plante, colonne 1062. *Lycium*, vol. IV.
 Lieux où elle croît, *ibid.*
 On fait avec ses feuilles & ses branches un suc épais appelé *Rob*, *ibid.*
 Manière de le préparer, *ibid.*
 Ses vertus médicinales, *ibid.*

Ses espèces selon Dioscoride, *ibid.*
BULBES (petits) col. 945. vol. II. *Belbion*.
 Cas où Hippocrate les employoit avec succès, *ibid.*
BULBONACH, ou *Luxaire*, plante, col. 1198. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & ses vertus par Ray, *ibid.*
 On la nomme aussi *Bulbomar*, colon. *Bulbomar*, 1206. vol. IV. Voy. *Luxaire*.
BULLE, bouteille d'eau, colon. 1202. *Bulla*, vol. II.
 Autre signification, *ibid.*
BUMELIA, espèce de frêne, arbre, col. 1202. vol. II. Voy. *Frêne*.
BUPLEUROIDES, plante, col. 1205. vol. II.
 Sa description par Miller, *ibid.*
BUPLEURON, plante, colon. 1205. vol. II.
 Son étymologie, *ibid.*
 Ses noms, *ibid.*
 Sa description & ses vertus par Dioscoride, *ibid.*
BUPRESTIS, espèce de mouche cantharide, col. 1205. vol. II.
 Sa vertu & qualité par Dioscoride, *ibid.*
 D'où est dérivé ce nom, selon Castelli, col. 1206.
 Passage de Pline à ce sujet, *ibid.*
 Extrait de Galien à ce sujet, *ibid.*
 En quoi Pline s'est trompé sur ce mot, *ibid.*
 Ce que dit Dale à ce sujet, *ibid.*
BURRHUS, esprit de Burhus pour les maladies de la matrice, colon. *matricalis*, 1207. vol. II.
 Sa préparation, *ibid.*
 Boerhaave l'emploie souvent, *ibid.*
BUSARD, *BUSE*, oiseau de proie, *Buteo*, col. 1211. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
BUTLER, Irlandais, dont parle Van-Helmont comme d'un fameux Médecin qui guérissoit beaucoup de maladies par le moyen d'une pierre dont il avoit le secret, col. 1211. vol. II.
 Différentes cures faites par cet homme, col. 1212.
 Boyle paroît approuver ces histoires, col. 1214.
BUTOR, oiseau, col. 395. vol. II. *Ardea stellaris*.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Vertus de sa cendre, de sa peau & de ses plumes, *ibid.*
BUVEUR d'EAU, col. 366. vol. IV. *Hydropota*.
BYSACHEN, ceux qui ont le cou roide, col. 1220. vol. II.
BYSEN, col. 1220. vol. II.
 Différens sens où ce mot est employé par Hippocrate, *ibid.* & *suiv.*

C

C. en Chymie signifie salpêtre, colon. 1221. vol. II.
CAA-APIA, arbre, col. 1221. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 On l'a confondu mal-à-propos avec l'*Piperacuanha* blanc, *ibid.*
CAA-ATYA, arbre, colonne 1222. vol. II.
 Sa description & ses vertus par Ray, *ibid.*

CAACHIRA, col. 1222. vol. II. Voy.

Axi.

CAACICA, plante du Bresil, col. 1222. vol. II.

Sa description & vertu par Ray, *ibid.*

CAACO, plante du Bresil, col. 1223. vol. II.

Ses especes par M. Ray, *ibid.*

Et leurs noms Latins, *ibid.*

CAACTIMAY, plante du Bresil, col. 1223. vol. II.

Sa description & ses vertus par Ray, *ibid.*

CAAGHYNIO, arbrisseau du Bresil, col. 1223. vol. II.

Sa description & ses vertus par Ray, *ibid.*

CAAGNA-CUBA, arbre du Bresil, col. 1223. vol. II.

Sa description par Ray, *ibid.*

CAA-OPIA, arbre du Bresil, col. 1224. vol. II.

Description de cet arbre, *ibid.*

Maniere d'en tirer la gomme, *ibid.*

Virtu de cette gomme par M. Ray, *ibid.*

CAAPOMONGA, plante du Bresil, col. 1224. vol. II.

CAAPONGA, espece de criste marine, col. 1224. vol. II.

Maniere de la préparer pour la manger avec les alimens, *ibid.*

CAAPO-TIRAGUS, plante du Bresil, col. 1225. vol. II.

CAAROBBA, arbre du Bresil, colonne 1225. vol. II.

Sa description & ses vertus, *ibid.*

CABALE, science fort en crédit chez *Caballa.* les Juifs, col. 1225. vol. II.

CABARET, plante, col. 565. vol. II. *Ajarum.*

Sa description & ses vertus par Dioscoride, *ibid.*

Lieux où elle croît par le même, *ibid.*

Différens noms Latins de cette plante, *ibid.* & *suiv.*

Ses vertus & ses inconveniens par divers Auteurs, col. 566.

Potion émetique où entre le cabaret, col. 567. vol. II.

Autre espece de cette plante, *ibid.*

CABELIANUS, poisson de l'espece du brochet, col. 1226. vol. II.

CABROL (Barthelmi) Anatomiste, col. 1258. vol. I.

Son pays, *ibid.*

Tems où il professa à Montpellier, *ibid.*

Editions de ses Ouvrages, *ibid.*

CABUREIBA, col. 1226. vol. II.

On croit que c'est l'arbre qui donne le baume du Pérou, *ibid.*

CACANUM, nom d'une plante-dont P. Eginete fait mention dans le Catalogue des remedes simples, col. 1227. vol. II.

CACAO, arbre, col. 1227. vol. II.

Ses différens noms Latins, *ibid.*

Sa description & son usage par Miller, col. 1228.

Virtu du suc exprimé de la pulpe mucilagineuse contenue dans la coque des noix de cacao, *ibid.*

Analysé du cacao par M. Duhamel, *ibid.*

ibid.

Tome VI.

— par M. Ray, col. 1229.

Ce que c'est que le chocolat, colon, 1230.

Vertus de cette boisson par Cheyne, col. 1231.

Différentes manieres de le préparer, col. 1232.

Extrait de M. Reaumur à ce sujet, col. 1234.

Maniere de le réduire en liqueur, *ibid.*

Maniere de préparer le chocolat Royal, *ibid.*

Cas où le chocolat est nuisible, *ibid.* & *suiv.*

Sentiment d'Hoffman sur cette boisson, col. 1238. & *suiv.*

Composition qu'Hoffman prétend avoir les propriétés du chocolat, sans en avoir les inconveniens, col. 1239.

Préparation d'une liqueur préférée au chocolat, selon Friedel, col. 1240.

CACCIONDE, sorte de pilules où entre le cachou recommandée par Baglivi, col. 1241. vol. II.

CACHECTIQUE, attaqué de cachexie, col. 1241. vol. II.

CACHEXIE, maladie, col. 1241. vol. II.

CACHEXIE, *Cachexia.* l'ame II.

Ce que c'est, *ibid.*

Les causes de cette maladie, *ibid.*

Ses effets, *ibid.*

Ce qu'il faut faire pour parvenir à la cure, *ibid.*

La cure doit varier selon la cause prochaine, *ibid.*

Ce qu'il faut joindre à la doctrine de Boerhaave pour y donner plus d'éclaircissement, col. 1243.

CACHLEX, petit caillou ou pierre qu'on trouve sur le bord de la mer, col. 1243. vol. II.

CACHOS, arbrisseau du Pérou, col. 1243. vol. II.

Sa description & ses vertus, par Ray, *ibid.*

CACHOU, col. 1243. vol. II. Voyez *Terre du Japon.*

CACHRY, col. 1243. vol. II. Voyez *Libanotis.*

Ses vertus, par Dioscoride, *ibid.*

Ce que c'est, selon M. Ray, *ibid.*

CACHUNDE, remède fort vanté dans la Chine & dans l'Inde, col. 1243. vol. II.

Maniere de le préparer, selon Zacutus Lusitanicus, *ibid.*

Maniere dont les Princes Indiens & les Grands de la Chine se servent de cet antidote, col. 1245.

CACHYMIA, CACHIMIA, KAKIMIA, col. 1245. vol. II.

Ce que c'est, selon Paracelse, *ibid.*

Division des substances à qui cet Auteur donne ce nom, col. 1246.

CACOCHYMIE, état dépravé des humeurs, col. 1246. vol. II. Voyez *Cachexia.*

CACUBALUM, plante, espece de morgeline, col. 1247. vol. II.

Maniere de la distinguer de autres especes, *ibid.*

CADAVRE, col. 1247. vol. II.

Cadaver,

CADEL-AVANACU, plante du Brésil, col. 1247. vol. II.

Vertus de cette plante, par Ray, *ibid.*

CADMIE, col. 1247. & *suiv.* vol. II. *Cadmia.*

Extrait de Dioscoride à ce sujet, *ibid.*
Ce que Galien entendoit par ce mot, *ibid.*

Ce que c'est que la cadmie métallique, *ibid.*

Usage de la pierre calaminaire, col. 1250.

Sa préparation, *ibid.*

Magistère de cette pierre, *ibid.*

Sa vertu, *ibid.*

Calaminaire diaphorétique, *ibid.*

Sa vertu, col. 1251.

Cérat de pierre calaminaire appelé *Cérat de Turner*, *ibid.*

Ses vertus, par l'Auteur, *ibid.*

La pierre calaminaire sert à faire l'airain, col. 1252.

Manière de le faire, selon Agricola, *ibid.*

Autre manière de le faire, *ibid.*

Noms de cette pierre dans les Auteurs, *ibid.*

— de la seconde espèce, *ibid.*

Choix, selon Plinie, & sa propriété, *ibid.*

Ces substances ont été inconnues aux Arabes, col. 1254.

D'où est venu la confusion des Auteurs à ce sujet, *ibid.*

Noms de la cadmie des fourneaux, *ibid.*

Recette d'un collyre où elle entre, *ibid.*

Autres, — col. 1255.

Onguent de ruthie, *ibid.*

Quel a été le premier Auteur de cet onguent, *ibid.*

Extrait de Quincy sur ce que c'est que le *Pompholix*, *Spodus* ou *Spodium* de Dioscoride, *ibid.*

Façon de composer l'onguent *Dia-pompholix*, col. 1256.

Extrait de Geoffroy sur le même sujet, *ibid.*

Noms du spode métallique, colon. 1247.

On appelle aussi cette pierre, *Pierre Calaminaris Lapide.*

Calaminaris Lapide.

Anticadmia.

CADMIER FAUSSE, qu'on substitue à la place de la vraie, col. 96. vol. II.

CADUC, (mal) col. 1257. volume II. *Morbus caducus.*

CÆSALPIN, (André) Anatomiste, col. 1254. vol. I.

Son pays, *ibid.*

Quelle étoit sa doctrine, tant sur des faits d'Anatomie que sur certains accidens qui arrivoient dans les maladies, *ibid.* & *suiv.*

Réflexions sur cet docteur, où il paroît que l'Auteur avoit quelque connoissance de la circulation du sang, sans qu'on puisse assurer qu'il eût des notions bien distinctes à ce sujet, col. 1256.

Editions de ses Ouvrages, *ibid.*

Année dans laquelle il mourut à Rome, *ibid.*

CÆSALPINA, plante, col. 1259. volume II.

Ses caractères & son nom, par Miller, *ibid.*

CAFFÉ, plante, col. 664. vol. III.

Coffea.

Endroit d'où on tire le café, col. 665.

Quel est le meilleur, *ibid.*

Manière dont les différens peuples de qui nous recevons le café, le préparent, *ibid.*

Effets qu'ils se promettent de son usage, *ibid.* & *suiv.*

Nature particulière du café, col. 667.

Analyse chymique du café, par différens Auteurs, col. 668.

Ce que M. Bourdelin a découvert sur sa nature par le moyen des menstrues aqueux & spiritueux, col. 669.

Propriétés du café rôti, *ibid.*

Expériences de M. Bourdelin, *ibid.*

Ce qu'en dit le Fevre, *ibid.*

Ce qu'en dit Baglivi, col. 670.

Ce qu'en dit Lewenhoeck, col. 671.

L'usage journalier du café contraire aux personnes maigres, colériques, & dont le sang circule trop vite, *ibid.*

Comment ces derniers doivent le prendre, *ibid.*

Remarques sur l'abus du café, par Willis, col. 672.

— par Boecler, *ibid.*

— par Hoffman, *ibid.*

— par Stenzel, col. 672. & *suiv.*

Manière de préparer un café préférable à celui que l'on prend pour l'ordinaire, proposée par M. Andry, col. 674.

Préparation de l'eau de café, col. 675.

On appelle *Caova* & *Caava*, la boisson que l'on fait avec le café, col. 1248. vol. II. *Caova & Caava.*

CAGASTRUM, terme de Paracelse, col. 1275. vol. II.

CAGNEUX, col. 495. vol. VI.

Valgus.

Manière de redresser les jambes des enfans, *ibid.*

CAJAHABA, plante Indienne, col. 1275. vol. II.

Ses vertus, par Ray, *ibid.*

CAJAN, buisson, col. 1276. vol. II.

Sa description & sa vertu, par Ray, *ibid.*

CAILLE, oiseau, col. 812. vol. III. *Ceturiza.*

D'un bon suc; son usage convenable à ceux qui jouissent d'une santé parfaite, *ibid.*

Erreur de ceux qui la regardent comme un aliment fort dangereux, col. 813.

CAILLE-LAIT, plante, col. 17. volume IV. *Gallium.*

Caractères de cette plante, *ibid.*

Ses usages, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

Son usage dans les pays Septentrionaux, *ibid.*

Ce qu'en pense Tabernemontanus, *ibid.*

A quoi sert son infusion, *ibid.*

CAILLOU, col. 1505. vol. V.

Silex.

Comment il se forme, *ibid.*

Différentes sortes de pierres, *ibid.*

D'où vient la dureté des pierres, *ibid.*
Calcination des cailloux, col. 1506.

Remarques, *ibid.*
CAINITO, nom d'un arbre des Indes, col. 1276. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
CAKEREL, poisson, col. 1076. volume IV.
 Mer où l'on pêche ce poisson, *ibid.*
 Ses vertus médicales, *ibid.*
 Gargarisme qu'on en prépare pour les ulcères putrides à la bouche, *ibid.*
CACREL BLANC, poisson qu'on trouve dans la Méditerranée, col. 1552. *Smaris*, vol. V.
 Propriétés qu'on lui attribue, *ibid.*
CALABA, arbre des Indes, gommeux, 1276. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
CALAC. CALACMA, CALACMUM, espèce d'étain des Indes, col. 1277. vol. II.
CALAMENT, pierre, col. 1277. volume II. *Calamintha*,
 Ses noms latins, *ibid.*
 Sa description & sa vertu, par Tournefort, *ibid.* & *suiv.*
 Ses qualités, selon les Anciens, *ibid.*
 Noms des autres espèces, & leur description, col. 1279.
CALAMITE, nom d'une espèce de styrax, col. 1280. vol. II.
CALAMITE, espèce de cadmie factice, col. 1280. vol. II.
CALANDRE, espèce d'allouette fort grosse, col. 1281. vol. II. *Calandra*,
CALBIANUM, nom d'une emplâtre dans Myrse, col. 1281. volume II.
CALCANEUM, os du pied, col. 1281. vol. II.
 Sa situation, *ibid.*
 Sa description anatomique, colon. 1282.
CALCAR, col. 1283. vol. II. Voyez *Calcanem*.
CALCATAR, *Colotar*, Encre rouge, *Calcativum*. *Vitriol*, col. 1281. vol. II.
CALCINATION, action de réduire une substance en chaux par le moyen du feu, col. 836. vol. I.
 Définition obscure de ce mot par Avicenne, *ibid.*
 On l'appelle aussi en Latin *calcinationis*, col. 1283. vol. II.
 Description d'une maladie appelée en Latin *adustio* ou *sirasis*, colon. 386. vol. I.
 Cure de cette maladie par Oribase, *ibid.*
 ——— Eginete, *ibid.*
 Voyez Chaux.
CALCINE, grand, col. 1283. vol. II. *Calcinationum major*,
 ——— de Poterius, *ibid.*
 Ce que c'est dans Emuller, *ibid.*
 ——— petit, ce que c'est, *Minor*, *ibid.*
CALEBASSE de Guinée, ou *CALEBASSE d'Afrique*, col. 1072. vol. IV.
 Description de ce fruit, *ibid.*
 Liqueur qu'on en prépare & dont on use comme de limonade, *ibid.*
 Autres usages, *ibid.*
 Ses semences, *ibid.*
CALEBASSIER, col. 310. vol. IV. *Figuero oviedo*.
 Confiture de son fruit, *ibid.*
 Cataplasme de sa pulpe pour le mal

de tête causé par le soleil, *ibid.*
CALENTURE, maladie commune à ceux qui font de longs voyages dans les climats chauds, colonne 1345. vol. II.
 Histoire & cure de cette maladie, *ibid.*
 Manière dont le Docteur Shaw prétend qu'il faut traiter cette maladie, col. 1346.
CALESIAM, grand arbre du Malabar, col. 1347. vol. II.
 Sa description & ses vertus par Ray, *ibid.*
CALIETTE, espèce de fungus, &c. *Calista*, col. 1348. vol. II.
CALLAF, espèce d'arbrisseau fort bas, col. 1248. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
 On prépare avec ses fleurs une eau fort gracieuse, *ibid.*
 On en tire une huile propre à plus d'un usage, 1349.
 Réflexion de Prosper Alpin sur cette plante, *ibid.*
CALLARIAS, poisson de mer, col. 1349. vol. II.
CALLIBLEPHARON, remède des paupières, col. 1349. vol. II.
 Causes des maladies des paupières, *ibid.*
 Comment doivent être composés ces remèdes, *ibid.*
 Composition par Pline, *ibid.*
CALLIONYME, poisson, col. 1349. *Callionymus*, vol. II.
 On le nomme aussi astronome, *ibid.* *Uranoscopus*,
 Ses propriétés, col. 1350.
CALLIPHILLUM, espèce d'adianthe, col. 1350. vol. II.
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
CALLOSITE, col. 1350. vol. II. *Callositas*,
 Voyez *Callus*.
CALMANT, sorte de remèdes qui adoucissent les douleurs causées par des humeurs acres, col. 360. vol. I.
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
CALOCCHIERNI, plante, col. 1350. vol. II.
 Son usage par M. Ray, *ibid.*
CALOMELAS, col. 1351. vol. II.
 Ce que c'est, *ibid.*
CALONIA, plante, espèce de myrte, colon. 1351. vol. II.
 Sa vertu selon Hippocrate, *ibid.*
CALVITIE DES PAUPIERES, *Milphosia*, maladie dans laquelle le poil des yeux tombe, col. 1365. vol. IV.
CALUS, dureté charnue ou ossifiée, *Callus*, col. 1350. vol. II.
 Autres significations de ce mot dans les Auteurs, *ibid.*
CAMAMUM, larme d'un arbre d'Arabie ressemblante à la myrte, col. 1401. vol. II.
 Son usage par Dioscoride, *ibid.*
 Sentiment de Dale à ce sujet, *ibid.*
 Description & ses vertus par Lemery, *ibid.*
CAMANHAYA, plante du Brésil, col. 1372. vol. II.
 Sa description par Ray, *ibid.*
CAMARA CUBA, plante du Brésil, col. 1373. vol. II.
 Sa description par Ray, *ibid.*

CAMARA JAPO, especes de mentastrum, *ibid.*

Sa description par Ray, *ibid.*

CAMARA MITA, plante du Bresil, *ibid.*

Sa description par Ray, *ibid.*

CAMARAN BAJA, especes de *lysimachia*, col. 1373. vol. II.

CAMARATINGA, chèvre-feuille du Bresil, col. 1373. vol. II.

Sa description par Ray, *ibid.*

CAMARIN-BAS ou UMARI, arbre du Bresil qui porte un fruit bon à manger, col. 1373. vol. II.

Sa description par Ray, *ibid.*

CAMARU, especes de *solanum*, col. 1373. vol. II.

CAMELE'E, plante, col. 360. vol. *Chamaelea*.

III.

Description de cette plante, col. 361.

Ses vertus, selon Ray, les mêmes que celles de la lauréele, *ibid.*

On doute qu'elle soit la vraie *chamaelea* des anciens, *ibid.*

Le suc de cette plante fort en usage, surtout à Montpellier, *ibid.*

CAMELEON, insecte, colonne 361. *Chamaeleon*, vol. III.

Le fiel de cet animal dissipe les suffusions, *ibid.*

Marcellus Pline recommande le cœur pour les fièvres quartes, *ibid.*

Trallicon l'ordonne pour l'épilepsie & la goutte, *ibid.*

CAMIRI, fruit des Indes, col. 1376. vol. II.

Sa description par Ray, *ibid.*

CAMMARUM, CAMMORUM, CAMARUM, col. 1376. vol. II.

Différens sentimens des Auteurs sur la signification de ces mots, *ibid.*

CAMOMILE, plante, col. 361. vol. III. *Chamaeleum*.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave compte quatorze especes de camomile, col. 362.

Propriétés & vertus de la camomile, *ibid.*

Vin & huile de camomile, faits par infusion de cette plante, *ibid.*

Ce que dit Morton sur la guérison des fièvres qui avoient résisté au quinquina, par le moyen de cette plante, col. 363.

Formule du remède dont il se servoit, *ibid.*

Fleurs de camomile, col. 364.

Leurs vertus & usages, *ibid.*

Préparation de l'eau simple & composée de camomile, (voy. *Aqua*) *ibid.*

Préparation de l'huile de camomile, *ibid.*

Cette huile passe pour être dissolvante, *ibid.*

Manière de retirer l'huile distillée de camomile, *ibid.* Voyez *Oleum*.

Elle porte aussi le nom d'*anthemis*, col. 93. vol. II.

CAMPAGNE JAUNE, plante, col. *Bulbocodium*, 1197. vol. II.

Ses noms Latins, *ibid.*

Sa description & ses vertus par Lemery, *ibid.*

par Ray, col. 1198.

CAMPANULE, plante, col. 1377. *Campanula*, vol. II.

Ses caractères, *ibid.*

Ses especes selon Boerhaave, *ibid.*

Nom de celles qui sont utiles en Médecine & leurs vertus, *ibid.*

CAMPBRE, plante, colonne 1378. *Campora*, vol. II.

Sa description par Boerhaave, *ibid.*

Autre description, *ibid.* & *suiv.*

Ce que c'est que le camphre des boutiques, col. 1379.

Les Arabes l'ont introduit les premiers dans la matière médicale, *ibid.*

Différentes expériences sur cette matière, *ibid.*

Il est regardé comme une huile pure inflammable sous une forme solide, col. 1380.

Manière de tirer cette matière de la racine de cet arbre, col. 1381.

Manière de dépurer le camphre brute, col. 1382.

Autre manière, *ibid.*

Son choix, *ibid.*

Manière d'empêcher son évaporation, *ibid.*

Autre especes de camphre dont parle Saumaïse & autres, *ibid.*

Usages & vertus du camphre, 1383. & *suiv.*

Formules dans lesquelles entre le camphre, tirées de différens Auteurs, col. 1384. & *suiv.*

Observation rapportée par Hoffman sur l'efficacité du camphre contre les spasmes, col. 1387.

A qui il n'est pas convenable, col. 1388.

Usages externes du camphre, col. 1389.

Sentiment de Boecler à ce sujet, *ibid.* & *suiv.*

Autres formules où entre le camphre, col. 1392. & *suiv.*

Procédé par lequel on tire l'huile du camphre, col. 1397.

Ses propriétés, col. 1398.

Ce que l'on peut conclure sur la nature du camphre, col. 1399.

Examen de l'usage du camphre comme alexipharmaque dans les maladies purrides pour résister à la putréfaction, col. 843. & *suiv.* vol. V.

CAMPBRE'E, plante, colon. 1399. *Campbrata*, vol. II.

Vertus par Dale, col. 1400.

Description & vertus par Miller, *ibid.*

CANABIL, especes de terre médicinale, colon. 1400. vol. II. Voyez *Terre Nerienne*.

CANADELLA, sorte de poisson de mer, col. 1400. vol. II.

CANAL ou conduit, en terme d'Anatomie, col. 869. vol. I.

A quel canal les Anatomistes donnent particulièrement ce nom, *ib.*

CANAL ou ligament artériel, colonne 1400. vol. II.

Ce que c'est, *ibid.*

Autre signification du mot *canalis*, *ibid.*

CANAL THORACHIQUE. Voyez *Chyle*.

CANAU DEFERENS, col. 962. *Deferentia vasa*, vol. III.

Leur

- Leur situation & leurs parties, col. 962. 963.
- CANARD, oiseau, col. 1175. vol. I. *Anat.*
 Ses especes, *ibid.*
 Noms de la premiere, *ibid.*
 Ses vertus par Schroder & Dale, *ibid.*
 Noms de la seconde espece, *ibid.*
 Observations sur cet animal tirées du
 Traité des alimens de Lemery, *ib.*
 Remarques à ce sujet, col. 1176.
- CANCER, dans les anciens Auteurs *Cancer.*
 Latins répond à *gangrene*, colonne
 1413. vol. II.
 La maladie connue sous ce nom est la
 même que le carcinome, *ibid.*
- CANCÈRE, poisson, colonne 1403. *Cancer.*
 vol. II.
 Noms de la premiere espece, *ibid.*
 — de la seconde, *ibid.*
 Description de ce poisson, *ibid.*
 Elles entrent dans plusieurs compo-
 sitions, col. 1404.
 Leur vertu selon plusieurs Auteurs,
ibid.
 Préparation d'un remède fait avec
 les écrevisses, appelé *Butirum po-*
tabile cancerorum, col. 1405.
 Cas où on l'emploie avec succès,
ibid.
 Réflexions sur les vertus des prépa-
 rations d'écrevisses, col. 1406.
 Extrait de Van-Helmont sur la for-
 mation des pierres d'écrevisses,
 col. 1407.
 Expériences d'Etmuler sur ces pier-
 res, col. 1408.
 — de M. Homberg, *ibid.*
 Fourberie des Marchands de ces for-
 tes de pierres, col. 1409.
 La maniere de les découvrir, *ibid.*
 Autre fourberie, *ibid.*
 Extrait d'Hoffman sur leur usage,
ibid.
 Vertus de ces pierres, selon divers
 Auteurs, col. 1410.
 Leur vertu est regardée comme infé-
 rieure à beaucoup d'autres absor-
 bants, col. 1411.
 Préparation de la poudre absorbante
 citronnée de Stalh, *ibid.*
 Autre poudre du même Auteur, *ibid.*
 — par Védélius, col. 1412.
 — de la Comtesse de Kent, ou
 de Gascogne, *ibid.*
 Différences de ces poudres dans les
 Dispensaires, col. 1413.
- CANDIR, (art de confire ou de) avec *Candisaisio.*
 le sucre, col. 1417. vol. II. V. *Sucre.*
- CANDON, arbre, colonne 1417.
 vol. II.
 Sa description & son usage, par Ray,
ibid.
- CANELIER, (grand) *savage des* *Katon Karva.*
montagnes, col. 715. vol. IV.
 Sa différence d'avec celui de Ceylan,
ibid.
 Bain préparé avec ses fenilles bouil-
 lies dans de l'eau, *ibid.*
 Boisson faite avec l'écorce de sa ra-
 cine bonne pour les tranchées,
ibid.
- CANELLE, arbrisseau, colonne 551. *Cinnamomum.*
 vol. III.
 Fables & absurdités débitées par les
 Anciens sur la maniere de recueillir
 le *cinnamum*, *ibid.*
 Tome VI.

- Différentes marques auxquelles on
 peut reconnoître le bon *cinnamum*
 d'avec le mauvais, col. 552.
 Propriétés singulieres du *cinnamum*,
ibid.
- La meilleure canelle vient de Zey-
 lan, col. 553.
- La canelle, selon Boerhaave, est le
 meilleur de tous les aromats, col.
 556.
- Analyse Chymique de la canelle, par
 Boerhaave, col. 558.
- Huile de canelle, col. 559.
- Usage & propriétés de cette huile,
ibid.
- Préparations officielles de la canelle,
 col. 560. & *suiv.*
- CANELLE de Malabar, *ibid.*
 Cette espece de canelle inférieure à
 celle de Ceylan, *ibid.*
 Elle a les mêmes propriétés, mais
 degré inférieur, col. 562.
- Troisième sorte de canelle qu'on ap-
 porte des Indes Orientales, *ibid.*
- CANELLE BLANCHE, arbre, col. 1417. *Canella alba.*
 vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & ses vertus, par Mil-
 ler, *ibid.*
- CANICULE, tems de l'année, col. *Canicularis dies*
 1418. vol. II. ou *Canicula.*
- CANINANA, serpent d'Amérique,
 col. 1419. vol. II.
 Sa description & ses vertus, tirée de
 Joubert, *ibid.*
- CANIRAM, arbre du Malabar, col.
 1419. vol. II.
 Sa description & ses vertus par M.
 Ray, *ibid.*
- CANNE-DINDE, ou BALIZIER, *Cannacorus.*
 plante, col. 1426. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description, par Lemery, *ibid.*
- CANNI, poisson que l'on fait frire or-
 dinairement, col. 1426. vol. II.
 Sentiment d'Oribase à son sujet, *ibid.*
- CANON, regle suivant laquelle on
 fait quelque chose, colonne 1427.
Canon.
 vol. II.
- CANOPICON, espece d'éponge, se-
 lon Dioscoride, col. 1427. vol. II.
- CANOPITE, nom d'un colyre dans
 Celse, col. 1427. vol. II.
- CANSJAVA, colonne 1427. vol. II.
 Voyez *Bangue*.
- CANTABRICA, dont parle Pline,
 col. 1427. vol. II.
 — Espece de lavande, *ibid.*
 Ses noms Latins & sa vertu, *ibid.*
- CANTARELLI, espece de vers, col.
 1427. vol. II.
 Leurs vertus, par Glauber, *ibid.*
- CANTERIUM, CANTERIUS,
 piece de bois faisant partie de l'in-
 strument d'Hippocrate pour rédui-
 re la luxation du bras, col. 1427.
 vol. II.
- CANULE, diminutif de *Canna*, col. *Canula.*
 1426. vol. II.
 Ce que c'est en terme de Chirurgie,
ibid.
 Et dans quelles opérations on s'en
 sert, *ibid.*
- CANZE, CARNIF, CANNA,
 CUSANUM, différentes sortes
 T T t

- de vaisseaux, selon Ruland, col. 1447. vol. II.
- CAOPOBA**, arbre du Bresil, col. 1447. vol. II.
- Sa description, *ibid.*
- Autre espece, par Ray, col. 1448.
- CAOUP**, arbre de l'Isle de Maragnan, col. 1448. vol. II.
- CAPELLA**, vaisseau de Chymie, col. 1448. vol. II.
- CAPICATINGA**, espece d'*acorus*, col. 1449. vol. II.
- Ses vertus & le lieu où il croit, *ibid.*
- CAPILLAIRE**, ou *adianthe*, plante, *Adiantum*, col. 376. vol. I.
- Description & vertus de cette plante par Dioscoride, *ibid.*
- Especes selon les Modernes, *ibid.*
- Noms & description de la premiere, par Lemery, *ibid.*
- Vertus, par Miller, col. 377.
- par Ray, *ibid.*
- Noms distinctifs du capillaire de Canada, col. 378.
- Sa description, son usage & ses vertus, par Pomet, *ibid.*
- Noms de la troisieme espece, col. 379.
- Sa description, son usage & ses vertus, par Boerhaave, *ibid.*
- Noms de la quatrieme espece, *ibid.*
- Sa description & vertus, *ibid.*
- Noms de la cinquieme espece, col. 380.
- Vertus, par Miller, *ibid.*
- CAPILLAIRE** de Canada, col. 1451. *Capillus Canadensis*, vol. II.
- CAPILLAIRE**, se dit de tout ce qui ressemble aux cheveux, col. 1449. vol. II.
- CAPILLAMENS**, terme de Botanique, col. 1449. vol. II.
- CAPITO**, surnom d'Artemidore Medecin, col. 1451. vol. II.
- CAPNIAS**, espece de jaspe couleur de fumée, col. 1451. vol. II.
- Autre signification, col. 1452.
- CAPNUPEBA**, plante du Bresil, col. 1601. vol. II.
- Sa description, par M. Ray, *ibid.*
- Ses vertus, par le même, *ibid.*
- CAPOLLIN**, arbre de grosleur médiocre qui naît au Mexique, col. 1454. vol. II.
- Sa description, *ibid.*
- Sa vertu, *ibid.*
- Son usage, *ibid.*
- CAPREOLATA**, plante du Bresil, col. 1458. vol. II.
- Sa description, par Ray, *ibid.*
- CAPRICERVA**, animal des Indes, col. 1459. vol. II. Voyez *Bezaar*.
- CAPRIER**, arbre, colonne 1454. *Capparis*, vol. II.
- Ses autres noms, *ibid.*
- Ce que c'est, *ibid.*
- Extrait de Pline au sujet de l'usage de cette plante, col. 1455.
- de Dioscoride, *ibid.*
- de Simeon Sethy, *ibid.*
- Préparations & choix des capres, col. 1456.
- Sentiment d'Etmuler à ce sujet, *ibid.*
- Ses vertus, par différens Auteurs, col. 1457.
- CAPRIMULGA**, espece de vipere, col. 1460. vol. II.
- Elle porte ce nom, parce qu'on prétend qu'elle tire le lait des vaches & des chevres, *ibid.*
- CAPRISANT**, épithete du pouls irrégulier & sautillant, colonne 1460. vol. II.
- CAPSELLA**, herbe aux viperes, selon Marcus Empiricus, col. 1460. vol. II.
- CAPSULE** du cœur, col. 1461. *Capsula cordis*, vol. II. Voyez *Pericarde*.
- CAPSULE** commune, production du péritoine, *ibid.*
- CAPSULES** atrabillaires, ou reins succenturiens, *ibid.* Voyez *Rein*.
- CAPSULES** féminales, leur usage, *ibid.* Voyez *génération*.
- CARABUS**, insecte qui vit dans le bois sec, col. 1602. vol. II.
- Pris pour plusieurs animaux, *ibid.*
- CARACALLA**, plante d'Amérique, col. 1602. vol. II.
- CARAGUATA**, plante du Bresil, col. 1602. vol. II.
- Quelques Auteurs ont pensé que l'ambre étoit une concrétion du suc de cette plante, *ibid.* Voyez *Ambra*.
- Ses autres especes, *ibid.*
- Leur usage, selon Ray, *ibid.*
- CARAMBOLAS**, arbre des Indes, col. 1603. vol. II.
- Sa description, *ibid.*
- Usage & vertus du suc exprimé de ses racines, *ibid.*
- de ses fruits, *ibid.*
- de ses feuilles mêlées avec le suc des feuilles de palmier, *ibid.*
- Ses especes, par M. Ray, *ibid.*
- CARAMBU**, plante du Malabar, col. 1603. vol. II. Voyez *Lythmachia*.
- CARANDAS**, arbrisseau des Indes, col. 1603. vol. II.
- Sa description par Garcias, colonne 1604.
- Et usage de son fruit, *ibid.*
- Oviedo, *ibid.*
- Sentiment de l'Auteur sur le *carandas* de Bontius, *ibid.*
- CARANNA**, arbre des Indes, col. 1604. vol. II.
- Ses autres noms, *ibid.*
- Sa description par Hernandès, *ibid.*
- On tire de cet arbre une gomme ou résine, *ibid.*
- Cboix que l'on doit faire de cette gomme, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- selon Etmuller, col. 1605.
- Emplâtre composé avec cette gomme bonne contre la goutte, *ibid.*
- Préparation de la quinte-essence de cette gomme ordonnée par Faber, *ibid.*
- Ses vertus par le même, *ibid.*
- Maniere de la préparer, selon Pomet, col. 1606.
- Remarque de M. Geoffroy au sujet, de cette gomme, *ibid.*
- CARANOSI**, arbrisseau des Indes, col. 1606. vol. II. Voyez *Negundo*.
- CARARU**, plante du Bresil de l'espe-

ce de la blette, col. 1606. vol. II.
CARASCHULLI, arbriffeau des In-
des, col. 1606 vol. II.

Ses vertus, *ibid.*

CARCHESIIUM, col. 1621, vol. II.
Différens sens de ce mot, selon di-
vers Auteurs, *ibid.*

CARCINOME, CANCER, col. *Carcinoma*,
1631, vol. II. *Carcinot.*

Cause de cette tumeur par Galien,
ibid.

Siège, selon le même Auteur, col.
1622.

Description du cancer aux mamelles
par P. Eginete, *ibid.*

Autres parties qui sont sujettes à cet-
te maladie par le même, *ibid.*

Ce que c'est que les cancers occultes
ou secrets, selon Hippocrate, *ibid.*

— selon Galien, *ibid.*

— selon Philoxene, col. 1623.

Son siège, selon Celse, *ibid.*

Ses signes, *ibid.*

Description du carcinome de l'œil
par P. Eginete, *ibid.*

Lieux où Hippocrate emploie le mot
de carcinome, *ibid.*

Ce que c'est que les choirades carci-
nodées, *ibid.* V. *Siruma*.

Réflexions sur ce qui accompagne les
cancers, *ibid.*

On doit regarder les cancers comme
la suite des skirrhes, col. 1624.

Etymologie du mot cancer, *ibid.*

Détail des causes de ce mot, & de
ses signes, *ibid.* & *suiv.*

Description d'un cancer occulte au
sein, par Aétrius, col. 1634.

Signe d'un cancer ulcéré, colonne
1635.

Ses progrès, *ibid.*

Raisons de l'impossibilité de la coc-
tion de l'humeur cancéreuse, col.
1636.

Il n'y a que l'amputation de la partie
affectée qui puisse réussir, colonne
1637.

Passages de Celse sur l'usage des cor-
rolifs, *ibid.*

Fait rapporté par Hérodote au sujet
d'un cancer au sein guéri par Dé-
mocede, sans incision ni caute-
re, *ibid.*

Autre fait rapporté par Van Helmont
à ce sujet, *ibid.*

La sanie qui sort d'un cancer ulcéré
se forme selon l'opinion de quel-
ques Auteurs dans l'endroit affecté,
ibid.

— acquiert une acrimonie into-
léable, col. 1638.

Faits rapportés par Van-Swieten, &
autres sur le progrès des cancers
ulcérés, col. 1639.

Raisons des différens symptômes qui
accompagne ce progrès, *ibid.* &
suiv.

Le cancer occulte peut durer long-
tems, si les causes susdites d'irrita-
tion ne s'y joignent pas, colonne
1641.

Faits rapportés par différens Auteurs
à ce sujet, col. 1642.

Ce qu'il faut tenter pour parvenir à la
cure de ce mal, selon son degré,
ibid.

Méthode curative de divers Medes-
cins anciens, col. 1643.

Caractères que doit avoir un cancer
pour que l'issue en soit bonne après
l'amputation, colonne 1643. &
suiv.

Danger qu'il y a à employer les émol-
liens, suppuratifs & autres sur un
cancer occulte, col. 1644.

Exemple tiré de Paré à ce sujet, col.
1645.

Caractères du cancer qui interdisent
l'extirpation, *ibid.*

Cure hardie rapporté par Ruysch
d'un cancer extirpé plusieurs fois
& cautérisé ensuite, col. 1646.

Observation de Tulpus sur une fille
qui étoit morte suffoquée par des
écrouelles skirrheuses, col. 1647.

La cause du cancer doit être enlevée
avant l'extirpation par les remèdes
convenables en cette occasion,
ibid.

L'extirpation du cancer doit être to-
tale pour éviter le retour, *ibid.*

Exemple rapporté par Boerhaave d'un
cancer mal extirpé, dont les acci-
dens suivans firent périr la malade,
ibid.

Autre rapporté par Van-Swieten,
ibid.

Parties du corps où le cancer est in-
curable, col. 1648.

Observation de Tulpus sur un cancer
à l'utérus dont une femme étoit
attaquée, col. 1648.

Sentiment d'Arétée sur cette sorte
de cancer, *ibid.*

Autres parties où le cancer est in-
curable, *ibid.*

Conseil de M. Harris dans les can-
cers aux levres, col. 1649.

Ce qu'il y a à faire dans les cas où on
ne peut extirper les cancers, *ibid.*
& *suiv.*

Préparations recommandées par Boer-
haave & autres à ce sujet, colon.
1651.

Suite des remèdes tant externes qu'in-
ternes, col. 1652. & *suiv.*

On doit se servir des mêmes moyens
pour modérer les symptômes du
cancer, col. 1654.

Il n'est pas de spectacles plus fâcheux
pour un Medecin qu'un cancer ul-
céré incurable, *ibid.*

Moyens pour soulager les personnes
affligées de cette manière, *ibid.*

Exemple tiré d'Hildan pour prou-
ver avec quelle circonspection on
doit agir en pareil cas, colonne
1655.

Différens exemples rapportés pour
prouver la difficulté de remédier à
un cancer ulcéré, en ce qu'il dimi-
nue pendant quelque-tems & repa-
roit avec plus de malignité, *ibid.*

Remèdes propres à mitiger la dou-
leur, col. 1656.

Alimens convenables en ce cas, *ibid.*

Topiques recommandés par Heister
pour les cancers ulcérés, colonne
1656.

Régime que l'on doit faire tenir aux
malades avant l'extirpation & les

- préparations nécessaires pour l'opération, col. 1657.
 Les méthodes d'extirper le cancer sont à l'article *Amputation*.
 Conseils de Boerhaave & de Paré pour l'extirpation, & la suite du traitement, *ibid.* & *suiv.*
- CARDAMINE**, plante, col. 1. volume III. *Cardamine*.
 Sa description, *ibid.*
 Elle a à peu près les mêmes qualités que le cresson, *ibid.*
- CARDAMOME**, col. 2. vol. III. *Cardamomum*.
 Moyen de distinguer le meilleur, *ibid.*
 Ses qualités, *ibid.*
 Trois sortes de graines qui portent ce nom, *ibid.*
 Description de ces graines, & leurs qualités, col. 3.
- CARDIAQUE** (passion) colonne 4. *Cardiacæ passio*. vol. III.
 Description de cette maladie, selon Cœlius Aurelianus, col. 5. vol. III.
 ——— Artemidore, *ibid.*
 ——— les Médecins de la secte d'Asclepiade, *ibid.*
 ——— Soranus, *ibid.*
 Signes qui annoncent cette maladie, *ibid.*
 Incertains, selon Soranus, colon. 6.
 Signes qui l'accompagnent, si la passion cardiaque est accompagnée de la fièvre, col. 7.
 Opinion de ceux qui soutiennent l'affirmative, col. 7. & 8.
 Opinion contraire, *ibid.*
 Quelle partie est principalement affectée par la passion cardiaque, col. 9.
 Différens sentimens des Auteurs, *ibid.*
 La passion cardiaque différente de la cardialgie, col. 10.
 Symptômes de l'une & l'autre maladie, *ibid.*
 Différence qu'il y a entre les sueurs abondantes salutaires qui surviennent dans les fièvres critiques, & la passion cardiaque déduite de ce qui a précédé, des différentes especes de la maladie, de l'abondance, du tems, de la nature, de la quantité & qualité de la sueur, col. 11.
- CARDIALGIE**, col. 15. vol. III. *Cardialgia*.
 Ce n'est point une douleur au cœur, mais à l'estomac, col. 16.
 Le siège de cette douleur est dans l'orifice gauche de l'estomac, *ibid.*
 Division de la cardialgie en flatueuse & spasmodique, *ibid.*
 Signes propres & diagnostics qui les distinguent, col. 16. & 17.
 Les personnes hypochondriques dont l'estomac est surchargé d'humeurs acides & bilieuses, plus sujettes à la cardialgie flatueuse, col. 18. & *suiv.*
 Causes de cette maladie, *ibid.*
 Indications générales de la cure, colon. 21.
 Remèdes qui peuvent soulager le ma-
- lade dans différens cas, *ibid.* & *suiv.*
 Ce que l'on doit faire pour prévenir le retour de cette maladie, colon. 25.
- CARDINALE**, plante, colon. 1045. *Rapumulus*. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte quatre especes, *ibid.*
 On ne leur connoît aucun usage en Médecine, *ibid.*
- CARDON**, col. 1247. vol. II. *Calce*.
 Ses autres noms, *ibid.* Voyez *Arri-chaud*.
- CARIE**, maladie des os, col. 33. vol. *Caries*.
 III. Voy. *Os*.
 Symptômes qui annoncent la carie des os, col. 236. & *suiv.* vol. IV.
 Histoire abrégée de ce que les Auteurs ont dit sur les différentes especes de carie & leur cure, colon. 244. & *suiv.*
- CARLINE**, plante, col. 34. vol. III. *Carlina*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte sept especes, *ibid.*
 Vertus & qualité de ses especes de carline, col. 34. & 35.
 A quel titre regardée comme nuisible, *ibid.*
 Avertissement du troisième Volume.
- CARMINATIFS**, remèdes, col. 37. *Carminativa* ou *carminativa*. vol. III.
 D'où leur vient ce nom, *ibid.*
 Remède carminatif proposé par Sylvius, col. 39.
 Eau carminative de Managetta corrigée, recommandée par Etmuller, col. 40.
 Les sels aromatiques & volatils souvent nuisibles aux malades, selon l'observation de Sylvius, *ibid.*
- CARONCULE**, crête de coq; éminence qui est dans l'urethre, près de l'endroit où les vaisseaux séminaux envoient la semence dans ce canal, col. 17. vol. IV. *Gallinaginis co-pu*.
 Son usage, *ibid.*
 Son étymologie, *ibid.*
- CAROTTE**, racine, col. 948. volume III. *Daucus*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave compte sept especes de cette plante, *ibid.*
- CAROTTE SAUVAGE**, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Usage de sa semence, *ibid.*
- CAROTTE BLANCHE**, col. 949.
 Ses propriétés, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
- CARTHAME**, plante, col. 44. vol. III. *Carthamus*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte trois especes, *ibid.*
 Leurs vertus & leurs usages, col. 45. & *suiv.*
- CARTILAGE**, col. 47. vol. III. *Cartilago*.
 Ce que c'est, *ibid.*
 Deux classes générales de cartilages, col. 47. & *suiv.*
- CARTILAGES aryténoïdes**, cartilages du larynx, col. 563. vol. II. *Arytenoides*.

On appelle aussi en latin ce cartilage, *Gutturiformis cartilago*, col. 175. *Gutturiformis cartilago*, vol. IV.

CARTILAGE ANNULAIRE, col. 84. vol. II. Voyez *Cricolide*.

CARVI, plante, col. 48. vol. III. Ses caractères, *ibid*. Trois especes de carvi, selon Boerhaave, *ibid*. On ne se sert en Medecine que de sa semence, col. 49. Elle est stomacale, diurétique, & très-propre pour dissoudre les matieres gluantes qui causent la colique, *ibid*.

CASCARILLE, écorce d'un arbre du Pérou, col. 59. vol. III. Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid*. Sentiment de Dale, sur cette écorce, *ibid*. — de M. Boulduc, *ibid*. Sa différence avec le quinquina, selon cet Auteur, col. 60. Sa vertu dans les sievres intermittentes & dans les hémorrhoides, *ibid*. Supériorité de ses vertus sur celles de l'ipécacuanha dans certaines dysenteries qu'il a remarqué, col. 61.

CASSAVE, col. 1136. vol. IV. Sa racine appelée par les Indiens *Mandioca*, *ibid*. Se met en farine, *ibid*. Donne un pain comparable au meilleur qui se fasse avec le froment, col. 1137. Contrées où elle croît, *ibid*. Noms que les naturels lui donnent, *ibid*. Le manihot est originaire du Brésil, *ibid*. Sa culture, *ibid*. Sa description, *ibid*. Maniere d'en tirer la farine, *ibid*. — de la préparer, *ibid*. — de la conserver, *ibid*. Liqueur exprimée de la plante comprimée, appelée *Manipuera*, *ibid*. Crème de *Tipioca*, est une autre sorte de farine beaucoup meilleure que la précédente, que l'on tire du sédiment de cette liqueur, *ibid*. Espece de confiture qu'on appelle *Tipioceto*, *ibid*. Gomme ou amydon, *ibid*. Autres préparations, *ibid*. Pains & biscuits fort délicats, *ibid*. La racine, sans être broyée, nourrit les troupeaux & les bêtes de somme, *ibid*. Est sujette aux vers & aux fourmis, *ibid*. Les mets friands que l'on tire de ses feuilles, appelées *Manicoba*, sont le *Mandipiba*, & le *Vipeba*, excellens gâteaux, col. 1138. *Miyam petinga*, espece de saucisse très-délicate, *ibid*. Le pain des Negres fort estimé, appelé *Musam* ou *Angu*, & quelquefois *Enfonde*, *ibid*. Emulsions & tisanes tirées du *Carima*, *ibid*. Préparations médicinales, *ibid*.

Cascarilla.*Manihot*.*Mandioca*.*Manipuera*.*Tipioceto*.*Manicoba*.*Musam, Angu, Enfonde*.

Fort bon vin fait avec l'espece de manihot appelée *Macaxera*, *ibid*. *Macaxera*. Vertus des rapures du *mandioca*, *ibid*. Celles du *manipuera*, *ibid*. Les racines des autres especes ne sont d'aucun usage, *ibid*. Sont des poisons très-violens, *ibid*. Les Negres & les Habitans du Brésil en jettent la farine à poignées dans leur bouche avec tant de dextérité, qu'ils n'en répandent point, col. 1139. Cette plante est l'aliment principal des Américains, *ibid*. Espece sauvage de *mandioca*, *ibid*. Suc de sa racine, *ibid*. On appelle aussi cette plante *Cassavi*, *Cassavi*, col. 1240. vol. II. Voyez *Cassavi*. CASSE, arbre, col. 63. vol. III. *Cassia*. Ses caractères, *ibid*. Boerhaave en distingue quatre especes, *ibid*. Ce fruit croît dans l'Egypte, & dans les Indes Orientales & Occidentales, col. 64. Quelle est la meilleure casse, *ibid*. & *suiv*. Vertus de la casse, col. 67. Bonne dans les maladies de poitrine, dans les affections arthritiques salines, & dans le calcul, *ibid*. Qui sont ceux qui doivent s'abstenir de ce remède, *ibid*. Sentiment de quelques Auteurs qui condamnent l'usage de la casse, col. 68. CASSEBOHM, (Jean Frédéric) Anatomiste, col. 1269. vol. I. Titre & édition d'un *Traité anatomique* qu'il a donné au Public, *ibid*. CASSERIUS, (Jules) Anatomiste, col. 1257. vol. I. Son pays, *ibid*. De qui il est disciple, *ibid*. Année où il mourut, & son âge, *ibid*. Catalogue & éditions de ses Ouvrages, *ibid*. CASSIA CARYOPHYLLATA, plante, col. 57. vol. III. Cette plante est commune dans l'Isle de Cuba, *ibid*. Description & vertus de cette plante, *ibid*. CASSINE, plante, col. 72. vol. III. C'est, selon Miller, le paraguay ou thé de la mer du Sud, *ibid*. Maniere dont les Indiens s'en servent, *ibid*. Maniere dont on s'en sert à Lima, *ib*. CASTOR, animal amphibie, col. 75. vol. III. Description du castor, *ibid*. Particularités touchant la maniere de vivre de ces animaux, *ibid*. Maniere dont ils se construisent une demeure, *ibid*. & *suiv*. Ce que c'est que le castoreum, col. 77. & *suiv*. Quel en est le meilleur, col. 80. Ses vertus & son usage dans différentes maladies, & les diverses préparations qu'on en fait, col. 82. & *s*. CASTOREUM, Voy. *Castor*. CASTRATION, *Opération de Chirurgie*, *Castratio*, *gie*, col. 88. vol. III.

- Dans quels cas on doit y recourir. *ibid.*
& suiv.
 Maniere de faire cette opération ; col. 80. *& suiv.*
CATALEPSIE, maladie, col. 93. *Cataleptis.*
 lome III.
 Observations sur cette maladie, col. 94.
 Signes qui distinguent l'approche de cette maladie, col. 95.
 Signes caractéristiques de cette maladie, d'après Hoffman, col. 96.
 Exemple remarquable d'une catalepsie, tiré de l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, *ibid.* *& suiv.*
 Cause immédiate de la catalepsie, col. 99. *& suiv.*
 Accidens qui causent la catalepsie, col. 101.
 Ce qu'on doit faire dans la cure de cette maladie pendant & après le paroxysme, col. 102. *& suiv.*
 Avis & précautions-pratiques, col. 103. *& suiv.*
 Préervatifs pour se garantir de la catalepsie, col. 104.
CATAPLASME, col. 106. vol. III. *Cataplasma.*
 Plusieurs sortes de cataplasmes, *ibid.*
 Cataplasmes crus & cuits, col. 107.
 Maniere de faire les cataplasmes. *ibid.* *& suiv.*
CATAPLASME de *Januaris*, col. 478. *Januarii cataplasma.*
 vol. IV.
 Bon pour la rate, *ibid.*
CATAPLASME avec le pain & le miel, col. 555. vol. II. *Artis mell.*
CATARACTE, maladie de l'œil, col. 109. vol. III. *Cataracta.*
 Description de la cataracte par M. de Saint Yves, *ibid.*
 Sentimens des Auteurs sur la nature des cataractes, *ibid.*
 Deux sortes de cataractes membranueuses, *ibid.*
 La vraie cataracte n'est point une membrane formée dans l'humeur aqueuse, col. 110.
 Expériences qui prouvent que c'est l'humeur crySTALLINE altérée, *ibid.* *& suiv.*
 Cataractes douteuses de quatre sortes, col. 112.
 La membraneuse, *ibid.*
 Ce que c'est, *ibid.* *& suiv.*
 La filandreuse, col. 114.
 Ce que c'est, *ibid.*
 La cataracte par des coups, *ibid.*
 Comment elle est causée, *ibid.*
 La cataracte causée par l'altération de la membrane du chaton, colonne 115.
 Fausse cataractes, de deux sortes, le glaucome, & la cataracte branlante, *ibid.*
 Ce que c'est que le glaucome, *ibid.*
 Cataracte branlante, maladie incurable, col. 116.
 Causes internes & externes des cataractes, col. 117. *& suiv.*
 Signes qui font connoître la cataracte, col. 119.
 Signes qui désignent ses degrés & sa maturité, *ibid.* *& suiv.*
 Signes qui font connoître la différence de la cataracte membranueuse d'a-

vec celle qui est produite par l'altération de l'humeur crySTALLINE, col. 120.

- CATARACTES** bariées, col. 121.
 Ce que c'est, *ibid.*
 Couleurs des cataractes, *ibid.*
 Ce que l'on doit faire dans l'opération de la cataracte, *ibid.* *& suiv.*
 Maniere de faire l'opération de la cataracte, col. 122. *& suiv.*
 Maniere d'opérer aux cataractes qui sont dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse, col. 125.
 Maniere de surmonter les accidens qui arrivent dans l'opération de la cataracte, *ibid.* *& suiv.*
 Accidens qui suivent l'opération de la cataracte, & moyens d'y remédier, col. 128. *& suiv.*
 Deux choses surtout nécessaires dans l'opération de la cataracte, colon. 132.
 Posture dans laquelle on doit placer le malade, col. 134.
 Ce qu'il faut faire au sujet du pansement, col. 137.
 Maniere d'abattre la cataracte branlante proposée, par Heister, col. 139.
 Ce que M. Sharp dit dans ses Ouvrages de cette opération, col. 142.
CATARRHE, maladie, col. 143. *Catarrhus.*
 lome III.
 Ce que c'est, col. 143.
 En quoi l'asthme convulsif & le catarrhe suffocant, diffèrent l'un de l'autre, suivant les remarques d'Hoffman, *ibid.* *& suiv.*
CATARRHE ANTHRITIQUE ou GOUTTEUX. Voyez *Goutte*.
CATHARTIQUES, médicaments, col. 151. volume III. *Cathartica.*
 Ce qu'on entend par cathartiques, *ibid.*
 Hippocrate pensoit que chaque cathartique particulier purgeoit une humeur particuliere qui avoit rapport à sa nature, ensuite les autres, *ibid.*
CATHARTIQUES ELECTIFS, *ibid.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 Purgatifs qui étoient en usage du tems d'Hippocrate, col. 152.
 Précautions qu'il prenoit lorsqu'il s'en servoit, *ibid.*
 Principale règle qu'Hippocrate donne touchant la purgation, *ibid.*
 Critique de M. le Clerc, qui prétend trouver Hippocrate en contradiction, col. 153.
 Réponse de M. James, qui leve cette contradiction apparente, col. 153. *& suiv.*
 Sentiment d'Hippocrate sur le choix des purgatifs par rapport aux différentes maladies, col. 154. *& suiv.*
 Suppositoires & lavemens mis en usage par Hippocrate pour lâcher le ventre, col. 156.
 Erasistrate prétendit que les évacuations causées par les cathartiques, provenoient du sang, *ibid.*
 Aclépiade étoit du même sentiment, *ibid.*
 La purgation rejetée par les Méthodiques, *ibid.*

Purgatifs doux inventés par les Arabes, *ibid.*

Dose des purgatifs violens diminuée, *ibid.*

Examen de la nature, & des causes de l'excrétion intestinale, col. 157.

Les glandes intestinales, source de cette grande quantité de matiere que les cathartiques entraînent, selon Peyer, *ibid.*

Erreur dans laquelle Pitcaru est tombé, *ibid.*

Les cathartiques agissent en irritant les tuniques des intestins, ou en communiquant au sang un mouvement plus prompt, & qui produit une plus grande quantité de lymphe exprimée des glandes par l'irritation, col. 158.

Accroissement aux évacuations ventrales, causé par l'accroissement de vitesse du sang, estimé par le calcul, *ibid.*

On ne doit point négliger la bile dans le calcul que l'on fait des évacuations, *ibid.*

Estimation de cette bile, col. 159.

L'examen du mécanisme des glandes de Peyer, conduit à la connoissance de la nature de l'affection collaque, ignorée par les Anciens, *ibid.*

Corollaires de pratique, col. 161.

Usage de l'or fulminant, & du mercure doux peu sûr, col. 162.

Les sels communs, surtout les sels neutres & amers, sont d'une efficacité singulière pour rendre le ventre libre, col. 163.

Entre les fleurs laxatives les plus énergiques, sont celles du chardon d'Egypte, de pêcher, les violettes & les roses, *ibid.*

Les préparations laxatives d'aloës soit hépatique, soit sucoctin, sont des remèdes d'une efficacité peu commune, surtout quand on en a ôté le principe sulfureux & la résine, *ibid.*

A qui on doit ordonner ces préparations d'aloës, col. 164.

CATHARTIQUES forts & violents, *ibid.*

L'action des cathartiques violens très-dangereuse, col. 165.

Dans quels cas on doit malgré cela y avoir recours, col. 166.

Règles sur l'usage des cathartiques, par Quincy, col. 167.

Seconde maniere d'altérer les cathartiques, en les mêlant avec des ingrédients qui les empêchent d'agir sur une partie, en leur laissant toute leur efficacité sur d'autres, *ibid.*

La manne, *ibid.*

Le sel commun, *ibid.*

Préparations médicinales qu'on en fait, ainsi que du sel, du vitriol & autres substances salines, *ibid.*

Sel de Glauber, puissant cathartique, *ibid.*

Sa préparation, selon Lemery, *ibid.*

Le tartre, col. 168.

Le plus en usage est la crème de tartre, *ibid.*

La quantité de ces sels déterminée principalement sur la dose que peut

prendre le malade, *ibid.*

La maniere la plus avantageuse d'ordonner ces remèdes, est la forme liquide, *ibid.*

CATHARTIQUES résineux, *ibid.*

Le jalap noir, col. 169.

Le plus noir, le plus fragile, le plus luisant & le plus pesant, est le plus abondant en résine, *ibid.*

Sa préparation, *ibid.*

Maniere dont les Droguistes altèrent la résine de jalap, *ibid.*

Comment on peut distinguer un extrait fort de décoction de dreche mêlée avec la gomme gutte, de la résine de jalap, *ibid.*

L'effet qu'on se propose de produire avec une résine, doit déterminer la maniere de la préparer, colon, 170.

A qui on doit ordonner les cathartiques résineux en teinture ? *ibid.*

Selon M. Bolduc, la racine du jalap purge mieux qu'aucune de ses préparations, *ibid.*

CATHARTIQUES d'une troisième espece, col. 171.

Gommes ou suc épais, *ibid.*

Gomme gutte, col. 172.

Le but qu'on se propose d'atteindre, détermine la préparation de cette drogue, *ibid.*

La scammonée, *ibid.*

Comment on obtient la résine de scammonée, *ibid.*

L'aloës a les mêmes propriétés que la scammonée, exige la même purification, & a les mêmes usages, *ibid.*

La coloquinte, *ibid.*

Les principes qu'elle contient, *ibid.*

L'agaric est à peu près du même tissu que la coloquinte, col. 173.

Le catapuca & l'elaterium contiennent un sel très-caustique & très-piquant, qui en rend les effets très-dangereux, *ibid.*

Les myrobolans peu énergiques, *ibid.*

L'hellébore noir, *ibid.*

L'effet qu'on se propose, en fixe la préparation, *ibid.*

Les cathartiques violens mieux en pilules que sous toute autre forme, col. 174.

Usage des cathartiques dans les maladies aiguës, col. 175.

Sentiment des Médecins, *ibid.*

Règle prescrite, par M. James, *ibid.*

CATTU SCHIRAGAM, plante, col. 194. vol. III.

Sa description, *ibid.*

Cette plante broyée & bouillie dans l'huile est bonne en fomentation pour les pustules, *ibid.*

Sa graine réduite en poudre & prise dans l'eau chaude guérit la toux, chasse les vents & tue les vers dans les enfans, *ibid.*

CAUCALIS, plante, col. 195. vol. III.

Boerhaave en compte douze especes, *ibid.*

Ses caractères, *ibid.*

CAVITE, où est reçue la tête de l'os femur, col. 196. vol. I.

Description de cette cavité, *ibid.*

Différentes significations du mot Latin, col. 197.

Scabiosa Indica arborea.

Acetabulum.

CAVITE' ORLONGUE, col. 728. vol. II.

CAVITE', col. 164. vol. I.

Les Auteurs rendent ce mot par *Sinus*, *ibid.*

CAVITE' des extrémités des yeux appelées *angler*, col. 1446. vol. II.

CAVITE' qui est sous l'aisselle, col. 718. vol. II.

CAUSE d'une maladie, col. 499. vol. I.

On a fait du mot *ethia* celui d'*ethiologie*, partie de la Médecine Théorique, qui traite des causes des maladies & de leurs symptômes concomitans, *ibid.*

CAUSES OCCULTES, col. 4. vol. I.

Ce que c'est selon les Médecins de la Secte dogmatique, *ibid.*

Passage de Celse à ce sujet, *ibid.* V. *Selle.*

CAUSTIQUES, col. 198. vol. III.

Ce que c'est, *ibid.*

Ce que prescrit Heister par rapport à l'usage des caustiques actuels, *ibid.*

Caustiques potentiels, col. 199.

Ce que c'est, *ibid.*

L'action des caustiques & des astringens expliquée par M. Petit, *ibid.*

Astringens de trois especes, les terres, les sucs des plantes, les sels, col. 200.

Observations de M. Petit sur ces différentes especes d'astringens, *ibid.*

Trois sortes de caustiques potentiels distingués par M. Petit, col. 202.

Caustiques potentiels distingués les uns des autres par leurs sels qui sont plus ou moins aigus, par la nature de ces sels, & par celle de leur action sur les humeurs que leur solution sépare ou condense, *ibid.*

Caustiques potentiels distribués par Etmuller en deux classes, relativement à la nature de leurs sels corrosifs qui sont alcalins ou acides, *ibid.*

Pierre infernale, excellent caustere, *ibid.*

Son action, *ibid.*

Beurre d'antimoine, autre caustere, col. 203.

Caustique minéral d'Ange Sala, *ib.*

Cendres de frêne employées dans les causteres en Danemarck, *ibid.*

Préparation du caustere de Bartholin, col. 204.

— de Barbette, *ibid.*

Préparation d'une excellente pierre caustique, selon Heister, col. 205.

— de l'eau styptique d'Albucasis, *ibid.*

Caustere holotérique de Saint Ambroise, col. 206.

Caustique lunaire que Boerhaave appelle pierre infernale, *ibid.*

Pierre à caustere ou mélange d'un sel alcali avec la chaux, col. 207.

Remarques, col. 208.

Usage des causteres très-ancien, col. 209.

Succès des causteres dans un grand nombre de maladies constaté par l'expérience de plusieurs nations, par l'ancienneté de ce remède & par l'usage continué qu'on en a fait, *ibid.* & *suiv.*

Objections faites contre l'usage des causteres, par Helmont le pere &

Balbis.

Abscissio.

Cambi.

Axilla.

Ethia.

Ethiologia.

Abdite causa.

Causica.

par Albinus, col. 216.

Réponse à ces objections, *ibid.*

Précautions que l'on doit prendre pour appliquer le caustere, col. 218.

Sentimens des Médecins sur la préférence des caustiques actuels aux caustiques potentiels, col. 219.

Hildanus donne la préférence aux caustiques actuels, *ibid.*

Ses raisons, *ibid.*

Sentiment de M. Freind, col. 220.

— de Jean Heurnius, *ibid.*

— de Prosper Alpin, col. 221.

Comment Hippocrate cautérifioit avec le lin cru & les champignons, selon Marcellus, *ibid.*

CAUSTIQUES, leur façon d'agir & leurs especes. Voyez *Amputation.*

CAUSTIQUES; accidens qui résultent de l'application des caustiques acrés sur des parties tendineuses & membraneuses, col. 927. vol. VI.

CAUTERES, col. 991. 992. vol. VI.

Inconvéniens qui résultent de l'usage des causteres dans les hémorrhagies, *ibid.*

CAYEUX, bulbes qui renaissent de certaines plantes, col. 382. vol. I.

Autre signification de ces mots Latins, col. 383.

CEBI-PIRA, plante, col. 237. vol. III.

Son écorce qui est amère & astringente entre dans des bains & des fomentations qui passent pour excellens dans les maladies causées par le froid, dans les tumeurs des piés & du ventre, *ibid.*

Elle est astringente, bonne pour la galle, les dartres & autres maladies cutanées de la même espece, *ibid.*

CEDRE, arbre, col. 241. vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Deux especes de cedre, selon Boerhaave, *ibid.*

Ses propriétés, col. 242.

CEDRE bitaré, col. 167. vol. IV.

Miller en compte trois especes, *ibid.*

On ne leur attribue aucune vertu médicinale, *ibid.*

CEDRIA, col. 238. vol. III.

Ce que c'est, *ibid.*

Ce qu'en dit Dioscoride, *ibid.*

Ses vertus & ses propriétés, col. 239.

CEINTURE de sagesse, colon. 543.

vol. III.

Inventée par Ruland, *ibid.*

Comment, & de quoi elle est faite, *ibid.*

On peut l'appeller aussi ceinture mercurielle, *ibid.*

On s'en sert dans le phthiriasis, la galle, les ulcères, *ibid.*

Préparation, remèdes généraux qui doivent précéder l'application de la ceinture, col. 544.

Mortelle, selon Bartholin, pour des personnes trop jeunes ou d'une constitution cacochymique, *ibid.*

Seconde façon de faire la ceinture mercurielle, *ibid.*

Troisième préparation de la ceinture mercurielle, par Hartman, *ibid.*

CELERI, plante, col. 244. vol. III.

Cette plante a les mêmes vertus que l'ache des boutiques, *ibid.* Voyez *Ache.*

Cauteria, caustica ou Fungiculi.

Adnata, Adnascencia.

Cedrus.

Gnuzuma.

Cingulum sapientie.

CELSE, (Aurelius Cornelius) colon.
1221. vol. I.

A écrit sur la situation & la figure des os, *ibid.*

Tems où il a vécu, *ibid.*

CENCHRIAS, serpent, colonne 247.
vol. III.

Description de cet animal par Aëtius, *ibid.*

Sa morsure toujours mortelle, *ibid.*

Elle produit les mêmes effets que celle de la vipère, *ibid.*

Cure, *ibid.*

CENCHRITES, serpent, col. 247.
vol. III.

La morsure de cet animal suivie des mêmes symptômes que celle de la vipère, *ibid.*

On emploie les mêmes remèdes que ceux qui sont indiqués contre la morsure de la vipère, *ibid.*

CENTAURE'E, plante, (grande) *Centaurium majus.*
col. 248. vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Nen espèces comptées par Boerhaave, *ibid.*

Description de la grande centaurée, col. 249.

Ses vertus & ses propriétés, *ibid.*

On en fait peu d'usage, *ibid.*

CENTAURE'A, (la petite) *Centaurium minus.*
col. 248. vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Description de la petite centaurée, col. 250.

Ses vertus & ses propriétés, *ibid.*

La décoction de petite centaurée vulnéraire, détersive & résolutive, quand on s'en sert intérieurement, *ibid.*

CEPHALALGIE, col. 252. vol. III. *Cephalalgia.*

Le *cephalea* & la céphalalgie ne diffèrent que par le degré, *ibid.*

Observations importantes & curieuses sur la céphalalgie, col. 253. & f.

Le *cephalea* a ordinairement pour cause le refroidissement ou le froid, quelquefois au contraire la chaleur des rayons du soleil, ou une longue insomnie, col. 256.

Si le mal n'occupe que la moitié de la tête, on l'appelle *hemicrania*, *ibid.*

S'il ne se fait sentir qu'aux tempes, *crataphos*, *ibid.*

Le siège de cette maladie selon quelques-uns dans les membranes du cerveau, selon d'autres dans le péricrane, selon d'autres enfin dans la peau de la tête, *ibid.*

Le péricrane siège ordinaire du mal de tête, sans pourtant donner l'exclusion à la peau, col. 257.

La dure-mère peut aussi être le siège de la maladie, *ibid.*

Raisons qui le font croire, *ibid.*

L'interruption & l'embarras du mouvement progressif & circulaire du sang dans les vaisseaux sanguins distribués dans les tégumens de la tête, dans le péricrane & dans la dure-mère, cause de tous les maux de tête, col. 258.

Ce qu'en disent Hippocrate & Hoffman, *ibid.*

Le mal de tête le plus dangereux est celui qui attaque ceux en qui le virus vénérien a jeté de profondes

Tome VI.

racines quand une manière acre, séreuse & caustique est engagée dans le cerveau, col. 259.

Le mal de tête peut provenir aussi d'une imbécillité des parties nerveuses de la tête, col. 260.

Plusieurs autres causes accidentelles du mal de tête, *ibid.*

Le froid du nombre des causes génératrices du mal de tête, *ibid.*

Quelquefois la céphalalgie n'est qu'un symptôme concomitant d'une maladie, *ibid.*

Cas où la céphalalgie n'est pas sans danger, col. 261.

Indications curatives, *ibid.*

Manières différentes de traiter un malade selon que le mal de tête provient de différentes causes, colon. 262. & suiv.

Application extérieure la plus sûre & la plus efficace, col. 265.

Quand la saignée ne peut se faire, on peut ordonner les bains des pieds, col. 266.

On ne doit appliquer qu'avec beaucoup de circonspection les épithèmes actuellement froids, *ibid.*

CEPHALIQUE, col. 269. vol. III. *Cephalicus.*

Ce qu'on entend par remèdes céphaliques, *ibid.*

Les céphaliques varient selon la diversité des causes qui peuvent empêcher ou gêner la circulation des humeurs dans le cerveau, *ibid.*

Il est bon de se raser souvent & de se laver la tête dans l'eau froide, col. 270.

Soins que Celse veut qu'on prenne de la santé de la tête, col. 271.

On les appelle aussi *capitalia*, colon. 1451. vol. II. *Capitalia.*

CERASTES, serpent, colonne 276.
vol. III.

Description de cet animal, *ibid.*

Sa morsure est suivie d'accidens pareils, & demande des remèdes semblables à ceux dont on use contre la morsure de la vipère, *ibid.*

CERAT, col. 279. vol. III. *Ceratum.*

CERAT des Anciens, *ibid.*

CERAT des Modernes, *ibid.*

Manière de faire un *cerat*, *ibid.*

Manière dont on use du *cerat*, *ibid.*

Effets différens qu'on se propose de produire avec les *cérats*, colonne 280.

CERAT blanc, *ibid.*

CERAT jaune, *ibid.*

CERF, animal à quatre pieds, col. 326. *Cervus.*
vol. III.

Qualité de la chair du cerf, *ibid.*

Préparations médicinales qu'on tire de cet animal, col. 327.

Cœur du cerf, cordial, efficace, selon quelques-uns, col. 329.

L'os de cœur de cerf d'un très-grand usage en Médecine, *ibid.*

Ses vertus dans différentes maladies, *ibid.*

Vertus attribuées au pénis du cerf : la plupart sans raison, *ibid.*

Larmes de cerf, col. 331.

X X X

Ce que c'est, *ibid.*
 A quoi on les estime propres, *ibid.*
 Sur quoi sont fondées les vertus attribuées aux larmes de cerf, suivant Avenzoar, *ibid.*
 Moelle du cerf, col. 332.
 Ses usages, *ibid.*
 Vertus qu'on lui attribue, *ibid.*
 Poumon du cerf, col. 333.
 Vertus qu'on lui attribue sans fondement, *ibid.*
 Le sang de cerf, malgré les éloges qu'on lui donne, ne possède point d'autres vertus que celles du sang des autres animaux, *ibid.*
 La graisse du cerf employée avec sucres, tant intérieurement qu'extérieurement, *ibid.*
 Corne de cerf, *ibid.*
 Ce qu'en disent les Auteurs, *ibid.*
 Préparations de la corne de cerf, col. 334.
 Vertus & propriétés de ces préparations, *ibid.* & *suiv.*
 Gélée de cornes de cerf, col. 338.
 Ce que dit Etmuller des vertus particulières de cette préparation, *ibid.*
 Eaux distillées de corne de cerf, col. 339.
 Différentes méthodes de les préparer, *ibid.*
 Vertus attribuées à ces eaux, *ibid.*
 Esprit, sel & huile de corne de cerf, col. 340.
 Méthode proposée par Boerhaave de tirer des sels alcalis de toutes les substances animales, *ibid.*
 Remarques, col. 341. & *suiv.*
 Rectification des sels alcalis, des huiles & des esprits animaux, col. 343. & *suiv.*
 Manières de purifier les sels volatils des animaux pour les rendre purs & sans mélange, col. 344. & *suiv.*
 Vertus & propriétés Chymiques de ce sel alcali pur & volatil, selon Boerhaave, col. 345. & *suiv.*
 Eloges extravagans donnés par quelques-uns au sel & à l'esprit de corne de cerf, col. 347. & *suiv.*
 Esprit de corne de cerf succiné, col. 349.
 Sa préparation, *ibid.*
 Ses propriétés, *ibid.*
 Ce qu'en dit Faginus, *ibid.*
CERFEUIL, plante, colonne 351. *Cherophyllum*. vol. III.
 Sa description & ses propriétés, *ibid.*
CERFEUIL MUSQUÉ, plante, col. 1434. *Myrrhis*. vol. IV.
 Description de cette plante, *ibid.*
 Elle ressemble à la fougère, d'où elle a reçu celui de fougère musquée, *ibid.*
CERF-VOLANT, insecte, col. 976. *Lucanus*. vol. IV.
 On l'appelle aussi *Scarabeus cornutus*, *Scarabeus cornutus*. col. 1343. vol. V.
 Ses usages, *ibid.*
CERISES de plusieurs especes dont on fait principalement usage dans la Médecine, col. 277. vol. III. *Cerasa*.
 Leurs propriétés, *ibid.*
CERISIER, arbre, col. 276. vol. III. *Cerasus*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Selon Dioscoride, les cerises crues

lâchent le ventre, & le resserrent quand on les mange seches, *ibid.*
CERISIER du Bresil, arbre, col. 482. *Ibi-Pitanga*. vol. IV.
CERVEAU, col. 281. vol. III. *Cerebrum*.
 Ce qu'on entend par cerveau, *ibid.*
 Tout le cerveau distingué en trois portions particulières, *ibid.*
 Examen de la structure du cerveau, col. 282. & *suiv.*
 La glande pinéale, col. 285.
 Sa situation, *ibid.*
 Sa figure, *ibid.*
 La glande pituitaire, col. 287.
 Le cervelet, *ibid.* & *suiv.*
 Sa situation, col. 288.
 Sa figure, *ibid.*
 Sa division, *ibid.*
 La moelle allongée, 289.
 Sa situation, *ibid.*
 Ses parties, *ibid.*
 Source primitive de tous les nerfs du corps humain, col. 290.
 La moelle épinière, *ibid.* & *suiv.*
 Nerfs de la moelle allongée du cerveau & du cervelet, & de la moelle épinière, col. 292.
 Première paire de nerfs de la moelle allongée; nerfs olfactifs, *ibid.*
 2^e paire de nerfs: nerfs optiques, col. 293.
 3^e ——— nerfs moteurs communs des yeux, *ibid.*
 4^e ——— nerfs pathétiques, *ibid.*
 5^e ——— nerfs innominés, *ibid.*
 6^e ——— nerfs moteurs externes des yeux, col. 294.
 7^e ——— nerfs auditifs, *ib.*
 8^e ——— paire vague, *ibid.*
 9^e ——— nerfs hypoglosses externes, *ibid.*
 10^e ——— nerfs sous-occipitaux, col. 295.
 11^e ——— nerf de la moelle épinière, *ib.* & *f.*
 Vaisseaux sanguins du cerveau & de la moelle épinière, col. 297. & *suiv.*
 Usage du cerveau & de ses dépendances en général, colonne 299. & *suiv.*
 Discours sur l'Anatomie du cerveau prononcé par M. Stenon, dans l'assemblée qui se tenoit chez M. Thevenot, en 1668. col. 301. & *suiv.*
CERVELET. Voyez Cerveau. *Cerebellum*.
CERUSE, espece de plomb, col. 326. *Cerussa*. vol. III.
 Ses qualités & ses propriétés, *ibid.*
CERUSE, blanc de ceruse, colonne 915. *Blanca*. vol. II.
 Autre signification de ce mot, *ibid.*
CESSATION, suppression, embarras, *Apoplexis*. col. 262. & *suiv.* vol. II.
 Différens sens où Hippocrate prend ce mot, *ibid.*
CEVADILLA, plante, colonne 350. vol. III.
 La semence de cette plante, est si caustique & si brûlante, selon Ray d'après Monard, qu'on peut s'en ser-

vir au lieu de cantere actuel & de sublimé corrodif dans la gangrene & les ulcères putrides, *ibid.*

CHACRIL, écorce d'un arbre du Pé-*Cascarilla*.
rou. Voyez *Cascarilla*.

CHAIR, (qui n'a pas de) colonne 565. *Asarcon*.
vol. II.

Sens d'Aristote sur ce mot, *ibid.*

CHAIR de bœuf, col. 1177. vol. II.

CHALCITE, col. 353. vol. III.

Ce que c'est, *ibid.*

Le misy, le sory, & le malanteria, *ibid.*

Ce que c'est, *ibid.*

Le chalcitis diffère de la cadmie, col. 354.

Le chalcitis mis par les Anciens au rang des remèdes détersifs, dessiccatis, acres, caustiques & escarotiques, *ibid.*

Si le chalcitis est un ingrédient convenable pour la thériaque, *ibid.*

Quel est le meilleur chalcitis, col. 355.

Le meilleur misy vient de Chypre, *ibid.*

Le mélanteria distingué du sory, *ibid.*

Le rufima, *ibid.*

Ce que c'est, col. 356.

Manière de s'en servir, *ibid.*

CHALEUR, col. 490. vol. I. *Ælius*.

CHALEUR, colon. 1351. vol. II. *Calor*.
Voyez *Calofaciencia*.

CHALEUR FÉBRILE, col. 890. vol. V.

Ses causes différentes, *ibid.*

Divers remèdes qui peuvent servir à modérer la chaleur fébrile, selon les différentes causes qui la produisent, col. 891.

Prognostics que fournit la chaleur dans les maladies aiguës, col. 892. & *suiv.*

Chaleurs bonnes & salutaires, *ibid.*

Chaleurs qui sont mauvaises & pernicieuses, col. 893. & *suiv.*

CHAMEAU, animal d'Asie, colonne 1375. vol. II. *Camelus*.

Noms de cet animal, *ibid.*

Vertus de son sang, son fiel, de sa fiente & de son urine, *ibid.*

Discorde d'opinion entre les Auteurs sur le chameau & le dromadaire, *ibid.*

On appelle *Camelopardalis* ou *Camelopardus*, un animal qui tient du chameau & du léopard, *ibid.*

Ses autres noms, *ibid.*

Sa description & ses vertus par Lémery, *ibid.*

CHAMEMORUS, arbrisseau qui croît dans plusieurs endroits de l'Angleterre, col. 365. vol. III.

Sa description, *ibid.*

C'est, selon Ray, le même que le *Chamemorum Norwegicum Clusii*, *ibid.*

Electuaire préparée avec le fruit de cette plante par les habitants de la Norvege & de la Finlande, contre le scorbut, *ibid.*

Manière singulière dont quelques-uns guérissent ceux qui ont le scorbut, avec le fruit du *Chamemorus*, *ibid.*

CHAMOIS, animal qui habite dans les lieux les plus élevés des Alpes, col. 481. vol. IV.

Vertus médicinales de son sang, de sa fiente & sa mallette, *ibid.*

CHAMP CHYMIQUE, colon. 528. *Ager Chymicus*.
vol. I.

Cas où Dornéus a employé ce mot, *ibid.*

CHAMPIGNON, col. 908. vol. I. *Amanita*.

Sentiment d'Oribase sur une des espèces de champignons appellée *morille*, *ibid.*

— d'Actuarius sur l'usage des champignons & des truffes, *ibid.*

— de Myreple sur ce que l'on doit faire quand on se trouve incommodé pour en avoir trop mangé, *ibid.*

Doute des Auteurs sur l'espèce de champignons qu'Oribase nomme, *Amanita*, *ibid.*

Quelles sont les espèces les plus en usage, comme alimens, col. 909.

Faits rapportés pour prouver combien leur usage est dangereux, *ibid.*

Sentiment de Lémery sur les champignons, *ibid.*

Remarques qui servent d'examen de la façon dont les champignons sont produits, & des parties qu'ils contiennent, & qui peuvent occasionner les mauvais effets dont on a des exemples, col. 910.

Description de la morille & ses vertus tirées de Lémery, *ibid.*

Noms de quatre-vingt-trois différentes espèces de champignons dont Tournefort fait mention, col. 911. & *suiv.*

Description des principales espèces, *ibid.*

Observations sur la végétation des truffes par M. Geoffroy, col. 916.

Ce qu'il dit de leur origine, *ibid.* & *suiv.*

— leurs espèces, col. 919.

— de leur multiplication, *ibid.*

— de ce qu'on en tire par l'analyse, col. 920.

— de sa vertu, col. 921.

CHANCRE, maladie, colonne 369. vol. III.

Symptôme qui accompagne le mal vénérien, *ibid.*

Ce que c'est, *ibid.*

Différence qu'il y a entre les chancres du frein & du prépuce, & ceux qui attaquent le gland & les autres parties du corps, *ibid.*

Comment le virus de la gonorrhée sortant par la verge produit un chancre, *ibid.*

Comment un chancre peut se communiquer d'un sujet à un autre dans l'acte vénérien, col. 370.

Chancres produits aussi bien par une vérole invétérée que par un virus récent, selon M. Astruc, *ibid.*

Les parties génitales ne sont pas les seules sujettes à cette maladie, *ibid.*

Siège des chancres dans les glandes sébacées, *ibid.*

- On doit jager différemment du caractère des chancres, suivant les plaies qu'ils occupent, col. 371.
- On juge des différens degrés de malignité de ces ulcères par le plus ou le moins de sensibilité des parties qu'ils affectent, *ibid.*
- Diagnostic de cette maladie, *ibid.*
- Cure des chancres, par Turner, col. 372.
- Autre méthode plus prompte & plus efficace proposée par Cockburn, *ibid.*
- Préparation de son onguent, *ibid.*
- Frictions nécessaires, selon Astruc, pour guérir les chancres qui viennent d'une vérole cachée, colonne 373.
- Onguent de Cockburn adopté par le même, en y ajoutant pourtant la pierre calaminaire & le soufre, *ibid.*
- Reste de la cure, col. 374.
- Description des chancres & des ulcères vénériens par Boerhaave, col. 375.
- Examen de ces ulcères lorsqu'ils se forment sur une partie qui n'est point couverte de la peau, colon. 377.
- Méthode curative, sans faire usage du mercure, col. 378. & 379.
- CHANDELLE**, bougie, col. 1414. *Candela.*
- vol. II.
- Sa description & ses usages tant en Médecine, qu'en Chirurgie, *ibid.*
- Préparations auxquelles on a donné ce nom dans les différentes Pharmacopées, col. 1416.
- CHANGE** promptement, colon. 346. *Acrosaper.*
- vol. I.
- Passage d'Hippocrate où il emploie ce mot, *ibid.*
- Sentiment des Commentateurs, *ibid.*
- CHANGEMENT** fait sur quelque chose prise intérieurement, col. 350. vol. I.
- CHANTER**, action de chanter, col. 1171. vol. I. *Anaphepsis.*
- Propriété principale du chant, *ibid.*
- A qui convient cet exercice, *ibid.*
- Précautions que tous les Auteurs recommandent dans le chant, colon. 1172.
- En quoi diffère le chant, des cris, col. 1173.
- Sentiment de quelques Auteurs sur le chant, comme propre à apaiser les douleurs, *ibid.*
- CHANTEUSES**, col. 1447. vol. II. *Cantrices.*
- Fausse observation d'Aétius à leur sujet, *ibid.*
- CHANVRE**, plante, colonne 1425. *Cannabis.*
- vol. II.
- Sa description, son usage & ses vertus par Dioscoride, *ibid.*
- Description, usage & vertu du chanvre sauvage par le même, *ibid.*
- Description & vertus de cette plante par Miller, col. 1426.
- CHANVRE BATARD**, phlegme, col. 1424. *Cannabina.*
- vol. II.
- Ses caractères, col. 1425.
- Ses espèces, *ibid.*
- Autre genre de plante sous ce nom, dont Boerhaave compte trois espèces, *ibid.*
- Leurs noms, *ibid.*
- CHANVRE BATARD**, plante, colon. 13. *Galeopsis.*
- vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses espèces, *ibid.*
- Son odeur, *ibid.*
- Son goût, *ibid.*
- Ses propriétés, *ibid.*
- Son huile & l'emploi qu'on en fait, *ibid.*
- Usage du *galeopsis* dans quelques maladies, *ibid.*
- Lieux où il croît, col. 14.
- Il porte dans Oribase & dans Dioscoride le nom de *Galeobdolon*, *ibid.* *Galeobdolon.*
- D'autres Auteurs lui donnent encore celui de *Galiopsis*, col. 15. *Galiopsis.*
- CHAPITEAU**, terme de Botanique, *Capitulum.*
- col. 1451. vol. II.
- en terme de Chymie. Voy. *Alambic.*
- en terme d'Anatomie, protubérance, *ibid.*
- CHAPON**, coq châtré, colon. 1452. *Capo, Capur, Gallus spado, Gallus coxatus.*
- vol. II.
- Il a toujours été regardé comme un très-bon aliment, *ibid.*
- En quoi Craton s'est trompé en défendant cette viande aux gouteux, *ibid.*
- Pourquoi le chapon est sujet à la goutte plutôt que le coq, selon Scaliger, *ibid.*
- Manière de préparer des gelées avec la chair de cet animal, col. 1453.
- C'est mal-à-propos qu'on en tire une eau distillée, *ibid.*
- Vertus de la graisse de chapon, col. 1454.
- Quelques gouteux mettent des chapons avec eux au lit pour leur communiquer leur maladie, *ibid.*
- CHARBON**, ulcère, colon. 1613. *Antrax, Carbunculus.*
- vol. II.
- Ses caractères, *ibid.*
- Sa définition par Galien & sa cause, col. 1614.
- Son origine par Paul Eginete, *ibid.*
- Sa description, *ibid.*
- Autre description par Heister, *ibid.*
- & *suiv.*
- Cure par Celse, col. 1615.
- par Galien, col. 1616.
- par P. Eginete, *ibid.*
- Diverses recettes tant pour la cure interne qu'externe de cet ulcère, col. 1617. & *suiv.*
- CHARBON DE BOIS**, col. 1606. vol. II. *Carbo.*
- Manière de distinguer les charbons fossiles, *ibid.*
- Extrait de M. Hoffman sur cette matière, & l'analyse chymique qu'il a fait du charbon de terre, colon. 1606. & *suiv.*
- sur le charbon de bois, col. 1609. & *suiv.*
- Manière de le faire, *ibid.*
- Son usage, col. 1610.
- Quel bois il faut choisir pour faire le meilleur charbon, *ibid.*

Malvais effets de la vapeur du charbon, *ibid.*

Raisons de ces effets, *ibid.*

Phénomènes qui arrivent lorsqu'on jette différentes sortes de sels & de minéraux sur des charbons allumés, col. 1611.

Particularités à remarquer sur le mélange du charbon avec les mines des minéraux pour les convertir en métal pur, col. 1612.

Discussion sur la cause de ce fait, *ibid.*

Usage de la poudre de charbon pour engraisser les terres, col. 1613.

Ses vertus anodines prouvées par son usage dans les affections spasmodiques & convulsives, *ibid.*

Le charbon de terre cause les mêmes accidens que celui de bois dans un lieu fermé, *ibid.*

CHARDON qui vient à l'œil, col. 1619. *Carbunculus.*

Sa définition attribuée à Galien, *ibid.*

— par Paul Éginete, *ibid.*

CHARDON, plante, col. 27. vol. III. *Carduus.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en distingue trente-trois espèces, *ibid.*

Description de toutes ces espèces de chardons, & leurs qualités, col. 28. & *suiv.*

CHARDON-BÉNI, plante, col. 603. vol. III. *Cnicus.*

Ses caractères & ses espèces, *ibid.*

Description de cette plante, *ibid.*

Vertus médicinales de cette plante décrites par Hoffman, col. 604.

Qualités admirables du chardon-béni, col. 605.

Infusion recommandée par Hoffman, col. 606.

Manière différentes dont cette plante opere, *ibid.*

Les semences du chardon-béni possèdent les mêmes vertus médicinales que la plante même, col. 607.

Eau distillée simple du chardon-béni est une des quatre eaux anti-pleurétiques, *ibid.*

L'essence qu'on en tire avec l'esprit de vin a les mêmes vertus que celle de l'absinthe, *ibid.*

L'huile essentielle distillée de chardon-béni a les mêmes vertus que l'huile d'absinthe, *ibid.*

CHARDON A BONNETIER, plante, col. 1124. vol. III. *Dipsacus.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte quatre espèces différentes, *ibid.*

CHARDON à Foulon sauvage, plante, col. 1125.

Sa description, *ibid.*

Ces deux espèces de chardon ont les mêmes vertus, *ibid.*

La décoction de leurs racines bouillies dans du vin, recommandée dans les crevasses au fondement, dans la fistule & contre les pores, *ibid.*

CHARDON CULTIVÉ, plante, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

Il guérit les écrouelles, *ibid.*

Bouilli dans le vin il pousse les urines, *ibid.*

Selon Ray, sa racine broyée & mêlée

Tome VI.

avec du miel, est très-efficace dans les consomptions, *ibid.*

CHARDON BLANC, plante, col. 1348. *Calichapsa.*

vol. II.

CHARDON de mer, plante, colon. 191. *Acarna.*

vol. I. Voyez *Chardon.*

CHARDON qui porte le coton, col. 179. *Acanthium.*

vol. I.

CHARDON-ROLAND, plante, col. 1397. *Eryngium.*

vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte onze espèces, *ibid.*

Leurs vertus, *ibid.*

CHARDON SPHÉRIQUE, plante, colonne *Echinops.*

1248. vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte cinq espèces, *ibid.*

Sa racine prise en décoction procure une hémorrhagie abondante par le nez, *ibid.*

On l'ordonne dans les maladies de la rate, *ibid.*

Sa semence provoque l'urine, *ibid.*

Vertus de la racine du chardon sphérique épineux, col. 1249.

Vertus de sa semence, *ibid.*

CHARDON d'une espèce particulière, *Acanthaceae.*

col. 179. vol. I.

CHARENSEN, insecte qui ronge le blé, col. 168. vol. IV. *Gurgulio.*

CHARLATANS, gens qui courent le pays pour vendre des remèdes, col. 552. vol. I. *Agyrtæ.*

Autres noms qu'on leur donne, *ibid.*

Ancienneté de cette manière de faire la Médecine, prouvée par l'autorité d'Aristophane, Cicéron & Galien, *ibid.*

CHARLTON WALTER, Anato-

miste, col. 1269. vol. I.

Titre & éditions de ses Ouvrages, *ibid.*

CHARME, selon Marcellus Empiricus, pour rendre une personne impuissante, col. 718. vol. II. *Axido.*

CHÂRPIE, linge effilé dont se servent les Chirurgiens pour étendre leur onguent, col. 1606. vol. II. *Carbasus.*

CHASSE, sorte d'exercice, col. 607. *Venatio.*

vol. VI.

Cet exercice est très-propre pour fortifier toute l'habitude du corps & pour procurer de la vigueur & de la santé, *ibid.*

CHAT, col. 194. vol. III. *Catus.*

Usage & propriétés de ses différentes parties, col. 195.

CHAT d'ESPAGNE, animal à quatre piés, plus petit qu'un renard, col. 97. *Genetta.*

vol. IV.

Sa peau, son poil, son odeur, *ibid.*

L'estime qu'on en fait, *ibid.*

Ses vertus médicinales, *ibid.*

CHAUD, aussi chaud que peut-être un liquide pour être bu, colon. 344. *Acrochliaron.*

vol. I.

CHAULIAC, (Qui de) colon. 1237. *Guido de Cauliaco.*

vol. I.

Traité de Chirurgie qu'il a composé, *ibid.*

Découverte qu'il s'attribue & qu'on accorde à Galien, *ibid.*

CHAUSSE-TRAPPE, plante, col. 403. vol. VI. *Tribulus.*

Ses caractères, *ibid.*
 Cette plante est rafraîchissante, apéritive, astringente & vulnéraire si on la prend intérieurement, *ibid.*
 On appelle encore du même nom la plante suivante:
CHAUSSE-TRAPPE, plante, colon. 1284. *Calcitrapa*. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & vertus par Miller, *ibid.*
 ——— par Tournefort, *ibid.*
 Noms d'une autre espèce, col. 1285.
 Sa vertu par Tournefort, *ibid.*
 ——— par Dale, *ibid.*
CHAUVE-SOURIS, col. 652. vol. VI. *Vesperugo*.
 Sa chair bien préparée est bonne pour le skirrhe & la goutte, & son sang guérit l'alopecie, *ibid.*
CHAUX, col. 1351. vol. II. *Calx*.
 Ce que c'est, *ibid.*
 ——— que calcination, *ib.*
 Différens noms de cette opération, col. 1352.
 Ses espèces, *ibid.*
 Différences des chaux, col. 1353.
 Comment se font les calcinations, *ibid.*
 Ce qu'on entend par chaux ordinaire, *ibid.*
 ——— vive, *ibid.*
 Manière d'éteindre la chaux vive, col. 1354.
 Ses différens usages, *ibid.*
 Observations de divers Auteurs sur la chaux, *ibid.* & *suiv.*
 Extrait d'un Mémoire de M. Geoffroy à ce sujet, col. 1359.
 Autres expériences faites par d'autres Auteurs, col. 1361. & *suiv.*
 Raisons de l'effervescence de la chaux par M. Homberg, col. 1362.
 Usage en Chirurgie de la chaux vive, col. 1363.
 Manière de composer les pierres caustiques, *ibid.*
 Procédé de Musitanus, col. 1364.
 Manière de s'en servir, *ibid.*
 Différentes compositions où entre la chaux, *ibid.*
 Préparations des pilules de Mynsicht selon Lemery, pour les dents creuses & qui font mal, col. 1365.
 Usages de l'eau de chaux vive suivant plusieurs Auteurs, *ibid.* & *suiv.*
 Autre formule où entre la chaux, col. 1367. & *suiv.*
 Observations sur l'usage & les effets de l'eau de chaux, col. 1371.
CHAUX DES METAUX, col. 97. vol. II. *Antisides*.
CHAUX VIVE, qui n'est pas délayée, *Absissim*. col. 38. vol. I.
CHEF ou Préfet des Medecins du Grand Caire, col. 228. vol. I.
 Son office, *ibid.*
CHELONE, plante, col. 384. vol. III.
 Pourquoi ainsi appelée par M. Tournefort, *ibid.*
 Caractères de cette plante, *ibid.* *Aceftides*.
CHEMINEES des fourneaux à fondre le cuivre, col. 196. vol. I.
 Façons dont elles sont faites, *ibid.*
CHEMISE, col. 538. vol. IV. *Indusium*.
 Question agitée parmi les Medecins savoir, s'il est à propos qu'un malade change de linge ou non, *ibid.*

A quoi se réduit cette question, *ibid.*
 Cas où l'on doit se donner de garde de changer de linge, *ibid.*
 On peut le faire quand les fièvres ne sont que symptomatiques, *ibid.*
 Mauvais effet que produit l'acrimonie contenue dans le linge, *ibid.*
 Faute que commettent ceux qui portent des chemises de flanelle, 539.
 Tempéramens à qui cette étoffe convient, *ibid.*
 Effet le plus constant de la flanelle, *ibid.*
 Accidens qui résultent de la transpiration retenue, *ibid.*
 On la facilite en tenant le corps chaud & surtout les pieds, *ibid.*
 Exemples de personnes qui ont été incommodées de l'usage de la flanelle, col. 540.
CHENE, arbre, col. 980. vol. V. *Quercus*.
 Caractères de cet arbre, *ibid.*
 Boerhaave compte cinq espèces de chêne, *ibid.*
 Toutes les parties du chêne sont styptiques & astringentes, bonnes pour toutes sortes d'hémorrhagies & de cours de ventre, *ibid.*
 On emploie souvent son écorce dans les gargarismes pour le relâchement de la luette, & pour les ulcères de la bouche & de la gorge, *ibid.*
 Elle entre aussi dans les clystères astringens & dans les injections pour la chute de la matrice ou du fondement, *ibid.*
 Dale fait encore mention de deux autres espèces de chêne, col. 981.
 Le chêne qui porte la noix de galle, *ibid.*
 Il croît dans la Pannonie & dans l'Étrurie, *ibid.*
 Ses galls sont d'usage en Médecine, *ibid.*
 Plusieurs espèces de noix de galle, *ibid.*
 La plus estimée est celle d'Alep ou Alepine, *ibid.*
 Les noix de galle sont fort astringentes, & plusieurs les donnent intérieurement dans les dysenteries, *ibid.*
 On les recommande aussi pour les fièvres intermittentes. Mais leur vertu fébrifuge, dit M. Geoffroy, n'est pas assez attestée pour qu'on doive s'y fier, *ibid.*
CHENILLE, plante, col. 1423. vol. *Scorpioides*. V.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Boerhaave en compte quatre espèces, *ibid.*
 Cette plante possède quelques vertus contre la piquure du scorpion, *ibid.*
 Mais il n'est pas sûr de s'y fier, *ibid.*
CHERMES, col. 433. vol. III. *Cerberis*.
 Ce que c'est, *ibid.*
 Sentimens des Auteurs sur son origine, *ibid.*
 Le meilleur vient de Languedoc & de Provence, col. 434.
 Expériences du Comte de Marsigli sur le kermès, col. 434. & *suiv.*
 Ce qu'il conclut de ces expériences, col. 436.
 Propriétés médicinales du kermès

- suivant les anciens & les modernes, col. 436. 437.
- CHEMISE ou KERNE'S MINERAL. Voy. *Animisme*.
- CHERSYDRUS; serpent venimeux, col. 438. vol. III.
Sa description, *ibid*.
Symptômes produits par la morsure de cet animal, *ibid*.
Usage des antidotes thériaques nécessaires en ce cas, *ibid*.
Formule d'un remède recommandé par Aétius, *ibid*.
- CHERVI, plante, col. 1544. vol. V. *Sisyrinchium*.
On ne fait usage que de ses racines, *ibid*.
Leurs qualités & leurs propriétés, *ibid*.
- CHESELDEN, (Guillaume) Anatomiste, col. 1269. vol. I.
Ses principaux ouvrages en cette partie, *ibid*.
- CHEVAL, col. 1388. vol. III. *Equus*.
Le sang, la présure, le lait, la fiente, les verrues, les testicules, la graise, le sabot, le crin, la salive, les dents & la pierre qu'on trouve dans l'estomac de cet animal, font d'usage en Médecine, *ibid*.
Vertus & propriétés de ces parties, col. 1389.
Ce que dit Quincy de la fiente du cheval, *ibid*.
- CHEVAL MARIN, col. 312. vol. IV. *Hippocampus*.
Lieu où on le prend, *ibid*.
Usage de ses cendres, *ibid*.
Ellien en parle comme d'un remède contre la morsure du chien enragé, *ibid*.
- CHEVAL MARIN ou plutôt de rivière, *Hippopotamus*, col. 318.
Usage des dents & des testicules de cet animal, *ibid*.
Les anneaux faits avec ses dents ont de la vertu contre les crampes, *ibid*.
Autre espèce d'hippopotame, col. 319.
On fait usage en Médecine de son pénis, *ibid*.
- CHEVALIER, oiseau aquatique, col. 1348. vol. II. *Calidris Bello-nii*.
Sa description par M. Lemery, *ibid*.
Ses vertus par le même, *ibid*.
Il contient beaucoup de sel volatil & d'huile à demi exalté, *ibid*.
- CHEVILLE, os de la cheville du pied, *Calcioidea ossicula*, col. 1285. vol. II.
- CHEVRE, animal à quatre pieds, col. 1448. vol. II. *Caper*.
Ses noms Latins, *ibid*.
Ce que l'on tire de cet animal pour la Médecine, *ibid*.
Vertus de ce qui en sert, par Dale & Lemery, *ibid*.
- CHEVREFEUILLE, plante, colon. *Caprifolium*, 1459. vol. II.
Ses autres noms, *ibid*.
Sa description & vertu par Miller, *ibid*.
Ses qualités & vertus par Tournefort, col. 1460.
- CHEVREUIL, animal à quatre pieds, *Caprolus*, col. 1459. vol. II.
Ses noms différens, *ibid*.

- Vertus des parties qui servent en Médecine, *ibid*.
- CHICORE'E, plante, colonne 534. *Cichorium*, vol. III.
Ses caractères, *ibid*.
Quatorze espèces de chicorée, suivant Boerhaave, *ibid*.
L'endive des jardins, *ibid*.
Sa description, *ibid*.
Son usage, *ibid*.
Ses propriétés, *ibid*.
- CHICORE'E SAUVAGE, plante, col. 535. *Cichorium fylvestre*.
Propriétés des feuilles & des racines de chicorée, *ibid*.
- CHICORE'E DES JARDINS, plante, *ibid*. *Cichorium veris sativum*.
Préparation du sirop de chicorée avec la rhubarbe, col. 536.
- CHIEN, animal connu, colonn. 1419. *Canis*, vol. II.
Ses différens usages en Médecine, col. 1420.
Sa chair étoit en usage comme alimens chez les Grecs & chez les Romains, *ibid*.
Usage des petits chiens dans les maladies, selon Bartholin & Borelli, *ibid*.
Exemples de maladies communiquées à des chiens, col. 1421.
Ce qu'il fournit après sa mort, *ibid*.
Vertus de sa peau & de sa graisse, *ibid*.
Observations de Forestus sur la graise de petits chiens, col. 1422.
Vertus de son cerveau, *ibid*.
— de sa fiente, *ibid*.
Ses différens noms, *ibid*.
Extrait d'Etmuller à ce sujet, *ibid*.
Préparation d'un cataplasme où elle entre, col. 1423.
Raisons de ses effets & sa manière d'agir, *ibid*.
Préparation d'un huile avec les petits chiens, col. 1424.
Sa vertu, *ibid*.
Baume de petit chien par Schroder, *ibid*.
Sa préparation & sa vertu, *ibid*.
- CHIEN DE MER, col. 14. vol. IV. *Galeus*.
Lieu où il se trouve, *ibid*.
Usages de sa peau, col. 15.
On l'appelle aussi *carcharias*, colon. *Carcharias*, 1620. vol. II.
- CHIENDENT, plante, colonne 550. *Agrostis*, vol. I.
Autres noms de cette plante, *ibid*.
Description par Dioscoride, *ibid*.
— Ray, *ibid*.
Vertus par Dioscoride, col. 551.
— Oribase & Aétius, *ibid*.
— Ray, *ibid*.
— Schroder, *ibid*.
— Tournefort, *ibid*.
— Boerhaave, *ibid*.
Ses espèces, selon M. Scheuchzer, *ib*.
On l'appelle aussi *gramen*, col. 155. vol. IV.
Autres espèces de la même plante, *ibid*.
Quelle est celle qui est en usage, *ib*.
- CHIRURGIE, partie de la Médecine *Chirurgia* qui s'occupe des opérations de la main, col. 443. vol. III.
Jugement porté par M. C. Bernard sur l'état ancien & moderne de la Chirurgie, *ibid*.

Catologue des Auteurs de Chirurgie, col. 444. & *suiv.*
CHLOROS, mot dont la signification est indéterminée, col. 478. vol. III.
 Passages où Hippocrate lui donne divers sens, *ibid.*
 Explication que Galien donne à ces différens passages, *ibid.*
CHLOROSE, pâles-couleurs, colon. *Chlorosis.* 478. vol. III.
 Espèce de cachexie, *ibid.*
 Ce que c'est, col. 479.
 Signes qui l'annoncent, *ibid.*
 Signes pathognomiques avec les causes relatives & adéquates de cette maladie rapportés par Cœlius Aurelianus & par Arétée, *ibid.*
 Cause immédiate de la chlorose & de ses différens symptômes, col. 480. & *suiv.*
 Ce que la cachexie, & d'autres maladies qui ont beaucoup d'affinité avec elle, ont de commun, & en quoi elles diffèrent, col. 483.
 Prognostic de la chlorose, col. 484.
 Curation, col. 485. & *suiv.*
 Observations & précautions de pratique, col. 487. & 488.
 Régime préservatif ou curatif de la chlorose, col. 488.
CHOCOLAT. Voyez *Cacao*.
CHOLAGOGUES, médicamens, col. *Cholagogæ.* 489. vol. III.
 Ce que les Anciens comprennoient sous cette dénomination, *ibid.*
 Leur erreur en ce point, *ibid.*
 Le nom de cholagogues est conservé aux purgatifs que l'on emploie dans les maladies & obstructions du foie & des conduits biliaires, col. 490.
 Les remèdes qui évacuent la bile jaune distribués en deux classes, *ibid.*
CHOLAGOGUE excellent, de la première classe, composé par Boerhaave, *ibid.*
 Les remèdes antimonialx agissent plus puissamment sur la bile que les autres remèdes, *ibid.*
CHOLERA MORBUS, maladie, *Cholera.* col. 491. vol. III.
 Sa description & définition par P. Eginette, *ibid.*
 Distinction qu'en fait Hippocrate, est sec & humide, *ibid.*
 Symptômes concomitans du cholera, selon le même Auteur, *ibid.*
 Observations sur cette maladie, col. 491. & *suiv.*
 Affinité qui se trouve entre la dysenterie & le cholera, col. 492.
 Différence qui se trouve entre la dysenterie & le cholera, col. 493.
 Le cholera diffère de la diarrhée bilieuse, *ibid.*
 Quels tempéramens plus sujets au cholera, *ibid.*
 Description du cholera, par Cœlius Aurelianus, col. 494. & *suiv.*
 Autre description, par Arétée, col. 496. & *suiv.*
 Causes secondes & éloignées du cholera, 498. & *suiv.*
 Passions violentes du nombre des causes du cholera, col. 499.

Causes procathartiques du cholera, col. 500.
 Prognostic de cette maladie, *ibid.*
 Manière dont Arétée ordonne de traiter le cholera, colon. 501. & *suiv.*
 Trois effets qu'on doit se proposer dans la cure de cette maladie, col. 503.
 1°. Corriger les humeurs peccantes & en aider l'excrétion, *ibid.*
 2°. Calmer & suspendre les mouvemens irréguliers, *ibid.*
 3°. Rendre aux parties nerveuses les forces qu'elles ont perdues, *ibid.*
 Ce qu'on doit faire pour cela dans différentes circonstances, col. 503. & *suiv.*
 Observations pratiques, colon. 505. & *suiv.*
 Cas singulier rapporté par Rivière, col. 506.
 Méthode merveilleuse de Sydenham dans la cure de cette maladie, col. 507.
 Description du cholera, par le même Auteur, col. 508.
CHOU, plante, col. 1097. vol. II. *Brassica.*
 Ses vertus, par Dioscoride, *ibid.*
 Sentimens de différens Auteurs anciens, sur cette plante, *ibid.* & *suiv.*
 Manières de préparer le chou, tirées d'Oribase, col. 1101.
 Sentiment de Siméon Séthy à ce sujet, *ibid.*
 — d'Hoffman, col. 1102.
 Préparation d'un onguent fait avec la racine de chou, indiquée par Et-muler, col. 1104.
 Détail des différentes espèces de chou connues, col. 1105. & *suiv.*
 Espèces, selon Miller, col. 1108.
 Vertus, *ibid.*
CHOUCAS, oiseau, colonne 1381. *Monedula.* vol. IV.
 Sa chair guérit les écrouelles, & résout les tumeurs, *ibid.*
CHOUETTE, oiseau, col. 1580. *Noctua.* vol. IV.
 Vertus de cet animal, *ibid.*
 Sa chair, sa graisse & son fiel sont d'usage, *ibid.*
 On l'appelle aussi *ulula*, col. 748. *Ulula.* vol. VI.
 Vertus de diverses parties du corps de cet animal, *ibid.*
CHRONIQUE, se dit de certaines *Chronicæ.* maladies, colon. 517. vol. III.
 Ce qu'on entend par maladies chroniques, *ibid.*
 Différence entre les maladies chroniques & les maladies aiguës, *ibid.*
 Maladies chroniques causées par le défaut des sucs, *ibid.*
 Les sucs contractent ce défaut insensiblement & par degré, ou bien c'est un reste de quelque maladie aiguë, *ibid.*
 D'où il provient, *ibid.*
 Le défaut des humeurs consiste dans plusieurs choses, col. 517. & *suiv.*
 Curation aisée à déterminer si l'on connoît bien les causes particulières qui agissent dans cette maladie, col. 518.

CHYLE, col. 522. vol. III. *Chylus.*
 De quels alimens il se tire dans le
 ventricule & dans le duodénum,
ibid.
 Proportion qu'il y a entre les émula-
 tions tirées des végétaux, & le chy-
 le déterminée par Boerhaave, col.
 523. & *suiv.*
 Le chyle extrait de la masse des ali-
 mens digérés, est philtré par le ve-
 louté des intestins qui le porte aux
 orifices des vaisseaux lactés & l'y
 fait entrer, col. 525.
 Les parties les plus épaisses du chyle
 qui ne sont pas proportionnées
 aux orifices des vaisseaux lactés
 sont poussées dans les intestins,
 col. 526.
 Mouvement particulier de contrac-
 tion & de dilatation dans le ven-
 tricule & dans les intestins, col.
 527.
 Causes & effets de ce mouvement,
ibid.
 Manière dont le chyle passe dans le
 sang, col. 529. & *suiv.*
 Quatre classes de veines lactées par
 rapport au corps humain, col. 530.
 Réservoir du chyle, col. 531.
 Canal thorachique, *ibid.*
CHYLIFICATION, colonne 522. *Chylificatio.*
 vol. III.
CHYLIFICATION DE PRAVE'S, colonne
 5246. vol. II. *Cacochyli.*
CHYMIE, col. 385. vol. III. *Chymia.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 Utilité, défauts, usages & abus de la
 Chymie, col. 388.
 Substance d'un discours de Boerhaave
 composé sur ce sujet, *ibid.* &
suiv.
 Auteurs Chymistes, Alchymistes &
 Métallurgistes, avec une liste de
 leurs principaux ouvrages, colon.
 391. & *suiv.*
CHYMIE (partie de la) qui traite de la
 façon de faire l'or, s'appelle archi-
 magie, col. 394. vol. II. *Archimagia.*
CHYMIE HERMETIQUE, col. 264. vol. *Chymia herme-*
 IV. *tica.*
 Outre le nom de *Chymia hermetica*,
 on lui donne encore celui d'*Hermes-*
magia, *ibid.*
CHRYSANTHEMUM, plante, col.
 519. vol. III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Sept especes de chrysanthemum comp-
 tées par Boerhaave, *ibid.*
CHRYSOLITE, pierre, colon. 521. *Chrysolitus.*
 vol. III.
 Elle passe pour avoir la vertu d'arrê-
 ter les hémorrhagies, calmer la
 bile & la phrénésie, *ibid.*
CIDRE, boisson spiritueuse, col. 699. *Pomaceum.*
 vol. IV.
 Le cidre est pectoral, *ibid.*
 Il fortifie le cœur & l'estomac, *ibid.*
 Il humecte & défatere, *ibid.*
 Il passe pour salutaire dans les affec-
 tions scorbutiques & mélancoli-
 ques, *ibid.*
 Son ivresse est plus longue & plus
 dangereuse que celle du vin, *ibid.*
CICOGNE, oiseau, colonne 537. *Ciconia.*
 vol. III.

Vertus & propriétés de cet animal ;
ibid.
CIGNE, oiseau, col. 529. vol. III. *Cygnus.*
 Sa graisse passe pour atténante, émol-
 liente & lénitive, col. 530.
 Ses usages, *ibid.*
CIGUE, plante, col. 538. vol. III. *Cicuta.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Deux especes de ciguë, *ibid.*
 Description de la ciguë, *ibid.*
 Propriétés de la ciguë, *ibid.*
 Emplâtre de ciguë avec la gomme
 ammoniacque, col. 539.
 Qualité vénéneuse de la ciguë, *ibid.*
 remèdes contre ce poison, *ibid.*
CIGUE RATADE, col. 539. vol. III. *Cicutaria.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Elle a les mêmes vertus que la précé-
 dente, col. 540. vol. III.
CIMENT, col. 1258. vol. II. *Cimentum.*
 Différentes especes de ciment, *ibid.*
 Manière de préparer le ciment ordi-
 naire, selon Schroder, *ibid.*
 Recette de Beguin pour la dépurat-
 ion des métaux, *ibid.*
CINABRE, col. 545. vol. III. *Cinnabaris.*
 Ce qu'on appelloit autrefois cinabre,
ibid.
 Deux especes de cinabre connues des
 Anciens, l'un naturel venant d'Es-
 pagne, l'autre factice tiré d'un sa-
 ble rouge & grané qu'on trouvoit
 près d'Ephèse, *ibid.*
 Erreur de ceux qui prennent le cina-
 bre pour l'ammion, *ibid.*
 Le cinabre a les mêmes vertus que la
 pierre hématite, plus astringent &
 plus énergique dans les ophthalmies
 & hémorrhagies, col. 546.
 Trois sortes de cinabre d'usage en
 Medecine, *ibid.*
 Cinabre naturel de plusieurs especes ;
ibid.
 Mines de cinabre en plusieurs en-
 droits, *ibid.*
CINABRE factice, ou cinabre d'antimoine
 d'antimoine préféré au cinabre na-
 turel, par M. Geoffroy, *ibid.* *Cinnabaris*
factitia.
CINABRE factice, col. 547.
 Sa préparation, *ibid.*
 Salutaire dans les épilepsies, les asth-
 mes & la vérole, selon Lemery.
ibid.
 Manière de procurer la salivation
 avec le cinabre, col. 548.
CINABRE d'antimoine, col. 248.
 Sa préparation ; *ibid.*
 Ses qualités, col. 549.
 Passage tiré de Roek sur l'antimoine,
 col. 550.
CIRCONCISION, col. 566. vol. III. *Circumcisio.*
 Comment se fait cette opération,
ibid.
CIRCULATION du sang, Voyez
Sang.
 Loix particulieres de cette circula-
 tion dans le fœtus, *ibid.*
CIRCULE de Paracelse, colon. 565. *Circulatum.*
 vol. III.
 Deux sortes de circulatum, *ibid.*
 Sentiment différent des autres tou-
 chant ces préparations, *ibid.*
 Z Z z z

CIRE, col. 273. vol. III.
Quelle est la meilleure, *ibid.*
Toutes les cires échauffent, amolif-
fient, & sont modérément incar-
natives, *ibid.*
Procédés sur la cire, *ibid.*
Le beure de cire fournit un baume
anodyn extrêmement doux, ami
des nerfs, très-émollient & très-
relâchant, col. 274.
Transformation du beure de cire en
huile liquide par des distillations
réitérées par la cornue, *ibid.*
Vertus admirables de cette huile,
ibid.
CIRE DES OREILLES, col. 325. vol. III. *Cerumen aurium.*
Ce que c'est, *ibid.*
Guérir les crevasses de la peau qui se
forment autour de la racine des on-
gles, *ibid.*
Guérit la morsure de l'homme, selon
Pline, *ibid.*
Elle est d'un grand secours dans les
piquures des nerfs, selon Van-
Helmont, *ibid.*
CIRON, animal, col. 191. vol. I. *Acarus.*
Etymologie du nom Latin, *ibid.*
Description de cet animal, *ibid.*
Où il se rencontre, *ibid.*
Comment on fait pour le détruire,
ibid.
Autre espèce de ces mêmes animaux
en Amérique, *ibid.*
CIRSIUM, plante, col. 567. vol. III.
Ses caractères, *ibid.*
Neuf espèces de *cirsium* distinguées
par Boerhaave, *ibid.*
CIRSOCELLE, dilatation d'une vei-
ne, col. 567. vol. III. *Circoscèle.*
Il y en a de deux sortes, *ibid.*
Causes principales de l'un & de l'au-
tre, *ibid.*
Remèdes internes & externes dont
on doit se servir, col. 568. & *suiv.*
CISTE, plante, col. 570. vol. III. *Cistus.*
Propriétés de cette plante, *ibid.*
Ses caractères, *ibid.*
Dix-sept espèces de ciste distinguées
par Boerhaave, *ibid.*
CITRONNIER, arbre, colonne 571. *Citrum.*
vol. III.
Ses caractères, *ibid.*
Deux espèces de citronnier, col. 572.
& *suiv.*
Boissons préparées avec le citron, col.
574.
Examen des différentes parties du
citron, *ibid.*
Son écorce abondante en huile, *ibid.*
Ses propriétés & ses usages, *ibid.*
La peau blanche qui est immédiate-
ment sous le jaune, col. 575.
La substance ou pulpe du citron, *ibid.*
Ses propriétés & ses usages, *ibid.*
Dans quel cas & contre quelles es-
pèces de poison on peut recomman-
der le suc de citron en qualité d'an-
tidote, col. 576.
Le fréquent usage de la pulpe de ci-
tron cuite avec du sucre, bon pour
la santé, suivant Ferrarius, colon.
577.
Les semences de citron d'usage dans
les conclusions contre les fièvres
& autres maladies malignes, col.
578.

Différentes préparations du citron,
col. *ibid.* & *suiv.*
Préparation du sirop du suc de citron,
col. 579.
Préparation du sirop d'écorce de ci-
tron, *ibid.*
CITROUILLE, plante, colon. 579. *Citrullus.*
vol. III.
Sa description, *ibid.*
Sa chair est d'une qualité humectan-
te, laxative, diurétique, *ibid.*
Sa semence est une des quatre semen-
ces froides, *ibid.*
CIVETTE, substance grasse & on-
ctueuse qui se trouve dans quelques
parties d'un animal qui ressemble
au chat, col. 117. vol. VI. *Zebethum.*
Noms de cet animal dans les Auteurs,
ibid.
Sa description, selon M. Geoffroy,
ibid.
Usage de la partie de cet animal dont
on se servoit, condamné par le
même, *ibid.*
Qualités que Dale donne à cet excré-
ment, *ibid.*
Sentiment du même Auteur sur la na-
ture & le choix de cette substance,
ibid.
Il y a un autre civette, qui est une es-
pèce d'oignon. Voyez *Oignon*.
CLAIRET, col. 581. vol. III. *Clavetum.*
Ce qu'on entend sous ce nom, *ibid.*
Plusieurs sortes de claires, *ibid.*
Recette du claires de Geiger, colon.
582.
Préparation d'un claires, par Bacede-
son, *ibid.*
Autre espèce de claires, *ibid.*
CLARIFICATION, colon. 583. *Clarificatio.*
vol. III.
Ce que c'est, *ibid.*
Différentes manières à clarifier les li-
queurs, *ibid.*
CLAVICULES, col. 583. vol. III. *Clavicula.*
Description des clavicules, *ibid.* &
suiv.
Articulation de la clavicule avec l'o-
moplate & avec le sternum, par
Arthrode, col. 584.
Fractures des clavicules, col. 585.
Manière de réduire la fracture de la
clavicule, *ibid.*
Luxation des clavicules, col. 586.
Règles qu'on doit suivre dans la ré-
duction des clavicules luxées, *ibid.*
Bandages pour les clavicules, colon.
588.
Autre méthode d'appliquer le spica
aux deux chefs, col. 589.
Bandage pour la luxation de la clavi-
cule, col. 590.
CLEMATITE, herbe aux gueux, *Clematidis.*
plante, col. 592. vol. III.
Ses caractères, *ibid.*
Douze espèces de clematite distin-
guées par Boerhaave, *ibid.*
Ses propriétés, *ibid.*
Son huile recommandée pour les
douleurs de la sciatique, des jointu-
res & des reins, pour la strangu-
rie & le calcul des reins, col.
593.
Préparation de cette huile, *ibid.*
CLERC, (Daniel le) Anatomiste, col.
1269. vol. I.

Ses Ouvrages en Anatomie, *ibid.*

CLITORIS, col. 595. vol. III.

Clitoris veneris.

Sa situation, *ibid.*

Sa figure, *ibid.*

Maniere de l'extirper quand il est trop grand, pratiquée chez les Egyptiens, col. 596.

CLOCHE, col. 1377. vol. II.

Campana.

Ce que c'est chez les Chymistes, *ibid.*

CLOPORTES, insectes, col. 1364. *Millepedes.*

Ces insectes, pris dans du vin, guérissent la rétention d'urine & la jaunisse, *ibid.*

Ils contiennent beaucoup de parties subtiles, sont digestifs, atténuans, détersifs & apéritifs, *ibid.*

Autres propriétés très-efficaces des cloportes, *ibid.*

CLOU, pustule, col. 1673. vol. III.

Furunculæ.

L'indication de la cure dans les furoncles, est de travailler à rétablir la fluidité & la circulation du sang, col. 1674.

Cure des furoncles par des remèdes externes, *ibid.*

Ce qu'il faut faire quand les furoncles résistent aux médicamens, *ibid.*

CLOUS DE GIROFLE, col. 55. vol. III.

Caryophylli.

Leur description, *ibid.*

Ils sont cordiaux, céphaliques & stomachiques, *ibid.*

On tire une huile distillée de clous de girofle, col. 56.

Elle est chaude & même caustique,

CLYMENUM, plante, colon. 598. vol. III.

Quatre especes de *clymenum*, suivant Boerhaave, *ibid.*

Cinquieme espece ajoutée, par Miller, *ibid.*

CLYSSUS, col. 598. vol. III.

Ce que c'est, *ibid.*

Maniere de préparer un *clyssus* proposée par Borrichius, col. 599.

Autre préparation d'un *clyssus* proposée par Boerhaave, *ibid.*

Usage & propriétés de ces préparations, col. 601.

Description du *clyssus d'antimoine*, *Clyssus antimoni.*

Maniere de le préparer, *ibid.*

Ses usages, col. 602.

CLYSTÈRE, remède, colon. 1325. *Enema.*

Maniere de donner les lavemens chez les différens peuples, *ibid.*

Différentes sortes des seringues, col. 1326.

Dans quels cas les lavemens sont d'usage, *ibid.*

Différentes sortes de lavemens, col. 1327.

Les lavemens répondent aux différentes intentions qui les font employer, col. 1328. & *suiv.*

Circonstances où Celse juge les lavemens convenables, col. 1330.

Autres circonstances dans lesquelles on peut faire usage des lavemens, *ibid.* & *suiv.*

Précautions nécessaires dans l'usage des lavemens, col. 1331.

Avis de Celse à ce sujet, col. 1332.

Décoction pour les lavemens ordinaires, *ibid.*

Quand un malade, attaqué de fièvre quarte, a le ventre relâché il faut mettre en usage les lavemens plutôt que d'autres remèdes internes, col. 978. vol. V.

Médicamens dont on doit les composer, *ibid.*

COA, plante fort commune en Amérique, col. 609. vol. III.

Sa description, *ibid.*

COAGULATION, col. 609. vol. III. *Coagulatio.*

Ce que c'est, *ibid.*

Comment se font les coagulations, *ibid.*

Deux sortes de coagulations, *per fermentationem, & comprehensionem*, col. 610.

Ce qu'on doit faire, suivant Hoffman, pour produire des coagulations de la première espece, *ibid.*

Les coagulations Chymiques sont produites par différentes causes, *ibid.* & *suiv.*

Autres especes de coagulation, suivant Beker, col. 612.

COAGULATION du continu, *ibid.*

COAGULATION de la partie, *ibid.*

COAGULATION du tout, *ibid.*

COAGULATION du continu produite en deux manieres, ou par impuration, ou par condensation, *ibid.*

Axiome touchant ces deux especes de coagulation, *ibid.*

Axiomes sur la coagulation de la partie, *ibid.*

COAGULATION du tout surnaturelle, ou naturelle, *ibid.*

COBBAN, petit arbre qui croît à Sumatra; col. 615. vol. III.

Description de cet arbre, *ibid.*

Son fruit bon pour apaiser la soif, *ibid.*

Huile tirée de l'amande de ce fruit efficace dans les douleurs de foie & de la rate, bonne pour la goutte, *ibid.*

COBRA DE CAPELLO, serpent, col. 615. vol. III.

La pierre ou l'os de la tête de ce serpent en usage, *ibid.*

Sa vertu, *ibid.*

Les sçavans partagés sur le sujet de cette pierre, *ibid.*

Moyen de les concilier, *ibid.*

Pierres de serpent, les unes véritables, les autres factices, *ibid.*

COCCYX, os du bassin, colon. 621. vol. III.

Situation & figure de cet os, *ibid.*

COCHIE'E, nom de certaines plantes officinales, col. 621. vol. III. *Cochia.*

Formules des pilules cochiées majeures, *ibid.*

— Pilules cochiées mineures, *ibid.*

— Pilules cochiées avec l'hellébore, col. 622.

Leurs usages, *ibid.*

COCHENAR. Voyez *Incube.*

COCHENILLE, insecte, col. 622. *Incube. Cochinnilla.*

Les Auteurs sont partagés sur la nature de ce médicament, *ibid.*

COCHENILLE qui est un vers, *ibid.*

COCHENILLE, qui est une graine, *ibid.*

Description de l'une & l'autre cochenille, par Dampierre, colonne 623.

La cochenille dont on se sert en Médecine est un insecte, *ibid.*

Manière de faire venir ces animaux, de les nourrir & de les élever, col. 624.

Deux manières de recueillir la cochenille, *ibid.*

Deux manières de faire mourir les cochenilles, *ibid.*

Vertus, propriétés & usages de la cochenille, col. 623.

COCHON d'EAU, animal amphibie, col. 1451. voir H. *Capivara.*

Sa description, *ibid.*

COCHON d'INDIE, col. 707. voir V. *Percellus Indicus.*

Quelques-uns estiment le bouillon fait avec sa chair, propre pour la dysenterie & pour exciter l'urine, *ibid.*

COCHON DE MER, ou *Marfouin*, col. 707. voir V. *Porcus Marinus.*

L'huile de marfouin est émolliente, résolutive, anodyne & propre pour les tumeurs froides, col. 708.

COCHON DOMESTIQUE, colonne 708. *Percus Domesticus.*

Vertus des parties de cet animal, dont on fait usage en Médecine, *ibid.*

COCHON SAUVAGE, ou *Sanglier*, col. 709. voir V. *Aper.*

On emploie en Médecine la graisse, les dents, la verge, le fiel, les excréments & l'urine de cet animal, *ibid.*

COCQUERET. Voyez *Alcheange*.

COCTION, col. 639. voir III. *Cottio.*

Ce que c'est, *ibid.*

Coction des Chymistes, *ibid.*

Ce que dit Oribase de la coction, *ibid.*

Coction des aliments, 640.

Coction des humeurs, *ibid.*

Coction de la matière morbifique, *ibid.*

Remèdes propres pour faciliter cette coction, *ibid.*

CŒUR, col. 771 voir III. *Cor.*

Anatomie du cœur avec toutes ses appartenances, *ibid.* & suiv.

Principal instrument de la circulation du sang, 776.

Trois espèces de circulation du sang, 777.

Blessures du cœur, toujours mortelles, *ibid.*

Maladies du péricarde, 778.

Inflammation, *ibid.*

Description des symptômes qui accompagnent l'inflammation du péricarde, par Salius Diverfus, *ibid.*

Mécanisme du cœur expliqué d'après son Exposition anatomique, col. 84. & suiv. VI.

COIGNASSIER, arbre, col. 928. voir III. *Cydonia.*

Ses caractères, *ibid.*

Propriétés usages de son fruit appelé coing, *ibid.*

Préparations officinales de coings, *ibid.*

Sirop de coings, *ibid.*

Electuaire de coings, 929.

Rob de coings, *ibid.*

Plusieurs sortes de coignassiers, *ibid.*

COITER, (*Vorcherus*) grand Anatomiste, col. 1248. voir I.

Son pays, *ibid.*

Temps où il est né, *ibid.*

Conseil qu'il donne à ceux qui veulent faire des progrès rapides en Anatomie, *ibid.*

Sa méthode d'enseigner l'Ostéologie, 1249.

Ses réflexions sur l'organe de l'ouïe, *ibid.*

Observations sur d'autres parties, *ibid.*

Editions de ses Ouvrages, *ibid.*

COLCHIQUE, plante, col. 677. voir III. *Colchicum.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte huit espèces, *ibid.*

Sa racine est un poison, *ibid.*

On l'applique extérieurement pour la goutte, *ibid.*

COLERE, col. 672. voir IV. *Ira.*

Nature de cette passion, *ibid.*

Comment elle est produite, *ibid.*

Dissertation de M. Hoffman sur les effets de la colere sur les canaux biliaires & hépatiques, col. 673.

Symptômes particuliers aux personnes coleres, *ibid.*

Leurs causes, *ibid.*

La colere tend à causer des hémorrhagies considérables, *ibid.*

Pourquoi les cathartiques & les émétiques sont funestes dans cette maladie, 674. & suiv.

Moyens de prévenir les accidens de la colere, surtout lorsqu'elle est violente, col. 677.

On appelle cette espèce de colere, *acrobolia*, col. 344. voir I. *Acrobolia.*

COLETTA VEETLA, plante, col. 678. voir III.

Ses caractères, *ibid.*

COLIQUE, maladie connue depuis *Colica.*

long-temps, col. 678. & suiv. voir III.

Symptômes qui l'accompagnent, col. 680.

Méthode curative de Sydenham pour la colique bilieuse, *ibid.* & suiv.

Cause de cette maladie, *ibid.*

Une humeur ou vapeur acre qui passe du sang dans les intestins, *ibid.*

La principale indication curative consiste à évacuer cette humeur lorsqu'elle est dans les veines, & même dans les intestins : 2°. A empêcher les humeurs de se jeter sur les parties affectées, & à apaiser les douleurs par les usages des opiacés, *ibid.*

Procédé qu'il faut suivre pour cet effet, *ibid.*

Maladie hystérique dans quelques femmes fort approchant de la colique bilieuse, 682.

Siège de cette maladie, 683.

Ses symptômes, *ibid.*

Particularités qui la distinguent de la colique bilieuse, *ibid.*

Méthode qui regarde la cure de la

douleur dont elle est accompagnée, col. 684.
 Quoi qu'il y ait de la cure de la maladie même, on ne doit employer aucun remède, crainte des inconvénients, *ibid.*
 Remède proposé, quand elle est de trop longue durée, *ibid.*
 Autres espèces de colique, col. 685.
COLIQUE arthritique ou gouteuse. Voyez Goute.
 Distinction de la colique en flatueuse & spasmodique, col. 686.
 Symptômes de l'une & l'autre, *ibid.*
 Différence qu'il y a entre une flatuosité des intestins, & une douleur flatueuse de ces mêmes intestins, *ibid.*
 Douleurs néphrétiques causées par le calcul des reins distinguées de celles dont la cause réside dans les intestins mêmes, *ibid.*
 Théorie des douleurs des intestins, col. 687.
 Ces douleurs ont plusieurs causes, *ibid.* & *suiv.*
COLIQUE spasmodique convulsive, ou colique sanguine, col. 689.
 Cas où la colique est extrêmement dangereuse, col. 692.
 Méthode curative suivant les différentes causes de la colique, col. 692. & *suiv.*
 Précautions & observations cliniques, col. 695. & *suiv.*
 Cure préventive, col. 696.
COLIQUE de Poisson ou des Peintres, col. 599. vol. V. *Pissonum Colica.*
 Symptômes de cette maladie, *ibid.*
 Principales causes qui contribuent à sa production, col. 600.
 Méthode curative, col. *ibid.* & *suiv.*
COLLE, col. 124. vol. IV. *Gluten.*
 Ses différents noms, *ibid.*
 La meilleure, *ibid.*
 Ses propriétés médicinales, *ibid.*
COLLE de Poisson, ou COLLE DE LEVANT, col. 484. vol. IV. *Ichthyocolla.*
 Quelles parties du poisson servent à sa composition, *ibid.*
 Nom de ce poisson, *ibid.*
 Lieu où on le trouve, *ibid.*
 Ses qualités médicinales, *ibid.*
 On s'en sert pour éclaircir le vin trouble, *ibid.*
 Manière de s'en servir, *ibid.*
 Méthode pour la faire, *ibid.*
COLLYRE, col. 698. vol. III. *Collyrium.*
 Ce que c'étoit autrefois que les collyres, *ibid.*
 Ce qu'on entend aujourd'hui par le nom de collyre, col. 699.
 Usages différents, & préparations des collyres, *ibid.* & *suiv.*
 Il y en a un qu'Aétius nomme *Edeffenum pelaricum*, col. 1258. vol. III.
 Sa préparation, & l'étymologie du nom que lui a donné cet Auteur, *ibid.*
COLLYRE d'AMMONIUS, col. 1043. volume I. *Ammonii Collyrium.*
 Sa préparation, col. 1044.
 Ses vertus, tirées d'Aétius, *ibid.*
 — noir d'Antigone, col. 97. volume II. *Antigoni Collyrium nigrum.*
 Sa préparation, *ibid.*
 — de farcocolle dissoute dans Peau de plantain, col. 1310. vol. V.
 Tome VI.

COLOPHONE, col. 705. vol. III. *Colophonia.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 Ses propriétés, *ibid.*
 Emplâtre balsamique de Konigius pour dissoudre les tumeurs, guérir les plaies & les ulcères, & apaiser les douleurs de la goutte, dont elle est un des principaux ingrédients, col. 706.
 Pilules de colophone pour la cure de la gonorrhée, *ibid.*
 Baume de colophone, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
COLOQUINTE, plante, col. 702. *Colocynthis.* vol. III. Ses caractères, *ibid.*
 Description de la coloquinte, *ibid.*
 Quelle partie dans la coloquinte occasionne la violence de son opération, *ibid.* & *suiv.*
 Expérience de M. Boulduc sur la coloquinte, col. 703. & *suiv.*
 Autre espèce de coloquinte qu'on apporte du Levant, & qui a les mêmes vertus que celle qui vient de Turquie, col. 705. Voyez Cathartique.
 Pilules de coloquinte, *Diacolocynthis*, col. 1063. vol. III.
COLUMBUS, (Realdus) col. 1245. *Diacolocynthis.* vol. I.
 Son pays, & le tems où il fleurit, *ibid.*
 Sur quelles matières il a parlé le premier avec plus de netteté, *ibid.*
 Éditions de ses Œuvres, *ibid.*
COMA, maladie, col. 709. vol. III.
 Deux sortes de coma, le coma vigil, & le coma somnolentum, *ibid.*
 Description du coma, par Galien, col. 710. Voy. Lichargie.
COMA FÉBRILE, col. 896. vol. V.
 Ce que c'est, *ibid.*
 Plusieurs causes différentes & souvent contraires, peuvent occasionner cette affection dans les fièvres, *ibid.*
 On doit donc faire attention aux signes qui peuvent manifester la cause particulière de ce mal avant qu'on détermine quels remèdes conviennent, & comment il faut les employer, *ibid.*
COMBATS des Armes, partie de la Gymnastique, col. 422. vol. II. *Armorum pugna.*
 Extrait d'Oribase à ce sujet, *ibid.*
COMMELINA, plante, col. 711. volume III.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
COMMENCEMENT, col. 388. volume II. *Arche.*
 Ses différentes significations, *ibid.*
COMMENCEMENT du paroxysme, ou de l'accès d'une fièvre intermittente, col. 192. vol. I. *Accessio.*
 On l'appelle aussi *Annotatio*, col. 84. *Annotatio.* vol. II.
COMMUN, vulgaire, col. 528. volume I. *Agelaos.*
COMPLEXUS, muscle, col. 712. volume III.
 Deux paires de muscles qui portent ce nom, *ibid.*
 La première paire, prise pour un seul muscle, *ibid.*
 Sa situation, *ibid.*

- La seconde paire, le mastoïdien latéral, col. 713.
 Sa situation, *ibid.*
COMPOSE, corps résultant de l'union de plusieurs, col. 530. volume I. *Aggregatum.*
COMROSS de parties d'une espèce différente, col. 87. vol. II. *Anomomeres.*
COMPRESSES, col. 1649. vol. V. *Splenia.*
 Compresses de différente figure & de différente largeur, *ibid.*
 On leur donne différens noms, à raison de leur situation différente, *ibid.*
 Usages principaux des compresses, *ibid.*
COMPRESSION, col. 1000. volume VI.
 La compression des vaisseaux est un moyen sûr & efficace pour arrêter le flux de la matière ichoreuse qui vient d'une plaie, *ibid.*
 Observation rapportée à ce sujet, *ibid.*
COMPRIME, (qui n'est pas) col. 620. vol. II. *Asymptoton.*
 Autre signification de ce mot, *ibid.*
CONCENTRATION, col. 713. volume III. *Concentratio.*
 Plusieurs sortes de concentrations, & leurs usages, *ibid.*
CONCOMBRE, plante, colonne 890. vol. III. *Cucumis.*
 Sa description, *ibid.*
 Sa semence, une des quatre semences froides, col. 891.
 Ses usages, *ibid.*
 Remarques sur les concombres, *ibid.* & suiv.
 Le Chate ou Concombre d'Egypte, col. 892.
 Ses propriétés, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
CONCOMBRE SAUVAGE, col. 1087. volume II. *Bombalis.*
 On l'appelle aussi *Elaterrion*. Voy. ce mot. *Elaterrion.*
CONCORIGGIO, (Jean de) Milanois, col. 4236. vol. I.
 Temps où il mourut, *ibid.*
 — où ses Ouvrages furent imprimés à Venise, *ibid.*
CONDRIILLE, plante, col. 509. volume III. *Chondrilla.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Quatre espèces de condriille, distinguées par Boerhaave, *ibid.*
 Ses vertus & ses propriétés, *ibid.*
 Autre condriille dont Boerhaave fait mention, & à laquelle il attribue d'autres caractères que les précédens, col. 510.
CONDUIT LACRIMAL, col. 772. *Lacrymalis* vol. IV. *ductus.*
CONESSI, col. 721. vol. III.
 description du conessi, col. 722.
 Spécifique pour la diarrhée, *ibid.*
CONFECTION, col. 722. vol. III. *Confectio.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 Préparation des confectons solides simples, par Zwelfer, *ibid.*
 Différentes espèces de confectons, col. 723.
 Confection d'Archigènes, *ibid.* *Conf. Archigenis.*
 — Hamec, *ibid.* — Hamec.
- de Walters Ralcigh, colon. *Conf. Ralcighiana.*
 724.
 — de Sandaux, *ibid.* — de Santalizi.
 — d'Encens, col. 726. — de Tourt.
CONFUSION, trouble, irrégularité, *Ataxia.*
 col. 620. vol. II.
 Sens de ce mot, selon Hippocrate, *ibid.*
CONISE, plante, col. 765. vol. III. *Coniza.*
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Dix espèces comptées par Boerhaave, *ibid.*
 Description de la conise, *ibid.*
 Ses propriétés, *ibid.*
 Dale fait encore mention de deux autres espèces, qui ont les mêmes vertus que les précédentes, col. 766.
 Vertus attribuées à la conise, par Dioscoride, *ibid.*
 Trois espèces de conise décrites par le même Auteur, *ibid.*
CONNEXION des veines & artères spermatisques, col. 1258. vol. II. *Caprolaris anfractus.*
CONNOISSANCE de l'homme, col. 95. vol. II. *Autroposophia.*
CONNOISSANCE, (défaut de) col. 191. vol. I. *Acatalopia.*
 Ce qu'il y a d'incertain ou d'incompréhensible dans les Sciences, *ibid.*
CONNOISSANCE CERTAINE, *ibid.* *Catalopia.*
 Galien se sert de ce mot, *ibid.*
CONOCARPODENDRON, arbre, col. 729. vol. III.
 Cet arbre croit dans le pays des Hotentots, *ibid.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte dix espèces, *ibid.*
- CONSERVE**, col. 730. vol. III. *Conferua.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 Préparation de ces sortes de remèdes, *ibid.*
 Différentes substances demandent une quantité différente de sucre, *ibid.*
 Différentes préparations des conserves, *ibid.*
 Quelles sont les meilleures conserves, suivant Hoffman, *ibid.*
 Principal usage des conserves, col. 731.
 On doit examiner quelles sont les parties de la matière médicale qui sont les plus propres à être ainsi mêlées, & la vertu que le sucre ou le miel leur communique, *ibid.* & suiv.
CONSERVES, col. 719. vol. III. *Conditio.*
 Préparation de plusieurs conserves, *ibid.*
 — des racines de Panicaut, d'Angélique, d'Emula-campana, &c. *ibid.*
 — de l'écorce d'orange, de citron, de limon, *ibid.*
 — de fleurs de citronnier & d'oranger, *ibid.*
 — d'abricots, de groseilles, de cerises, de coings, &c. col. 721.
 — de fruit rouge, de l'épine-vinette, *ibid.*
CONSERVE des fleurs de romarin, au mot *Conferua.*
 Propriétés & usage de cette conserve, col. 1158. vol. V.
CONSUMPTION, suite d'un rhû-

marisme, col. 1127. & *suiv.* vol. 1.
me V.
 Cure, *ibid.*
CONTUSTION FORTE, Hipp. *Apertiss.*
 col. 224. vol. II.
 On appelle *Araosyncritis* quelque'un d'une contusion lâche & rare;
 col. 374. vol. II.
CONTORSION des paupieres; col. *Copulum.*
 1461. vol. II.
CONSOUDE; plante, (grande) col. *Symphytum.*
 75. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte six especes,
ibid.
 La consoude est un bon vulnérable,
ibid.
 Elle est bienfaisante dans les crachemens de sang, les contre-coups, & dans les cas où des humeurs acres & corrosives offensent les intestins;
ibid.
 Préparation du sirop de consoude;
 col. 76.
 — du cataplasme de racines de consoude, bon pour apaiser le picotement des tendons, les douleurs de la goutte, & arrêter le progrès des ulcères, *ibid.*
 Les feuilles de consoude bouillies dans du vin rouge, & prises deux fois par jour, sont, selon Camerarius, un remède excellent contre le pissement de sang, col. 77.
CONTINUEL, col. 592. vol. II. *Affiducis.*
CONTRACTION de l'estomac; col. *Anaëstisi.*
 1177. vol. I.
 Etymologie, *ibid.*
 Passage d'Hippocrate où il emploie ce mot, *ibid.*
CONTRADICTION, col. 98. volume II. *Antilogia.*
CONTRAYERVA; racine qu'on apporte des Indes Espagnoles, col. 736. vol. III.
 On ne fait au juste quelle est la plante qui fournit cette racine, *ibid.*
 Sentiment des Botanistes, *ibid.*
 Préparation de cette racine, *ibid.*
 Pierre de contrayerva, *ibid.*
 Ses qualités & ses usages; col. 737. & 738.
 Analyse chimique de la contrayerva faite par Wedelius, *ibid.*
 Expériences faites avec la teinture de la contrayerva, *ibid.*
CONTRAYERVA nouvelle, que l'on croit venir du Mexique, colonne 739. vol. III. *Contrayerva nova.*
 Ses qualités & ses usages, *ibid.*
CONTRE-COUP, col. 735. vol. III. *Contra-fissura.*
 Cinq especes; *ibid.*
CONTRE-OUVERTURE, opération de Chirurgie, col. 734. vol. III. *Contra-apertura.*
 Dans quels cas cette opération est nécessaire, *ibid.*
 Maniere de la faire, suivant Heister, *ibid.*
CONTREPOISON, colon. 178. *Antipharma-cum.*
 vol. II.
CONTRE-EXTENSION, terme de Chirurgie, col. 183. vol. II. *Antitensio.*
CONTRE-INDICATION, col. 92. *Amendecis.*
 vol. II.
CONTUSIONS, col. 739. vol. III. *Contusa.*
 Ce que c'est, *ibid.*

Effets principaux de la contusion, *ibid.*

1°. Une solution de continuité avec déchirement; col. 740.

2°. Une entière destruction d'un grand nombre de parties, *ibid.*

3°. Un épanchement des liquides dans les cavités voisines ou dans celles qui se sont formées à l'occasion de l'accident, *ibid.*

Exemples qui prouvent que les contusions peuvent être suivies de symptômes surprenans, col. 741.

La plus mauvaise espece de contusion, *ibid.*

Accidens fâcheux qui en résultent, col. 742.

Une échymose, *ibid.*

Un anevryisme faux, *ibid.*

La lividité, *ibid.*

Des ulcères & des gangrenes, col. 743.

La carie, *ibid.*

Des skirrhes & des cancers dans les glandes, *ibid.*

Maladies que produisent les contusions, quand elles affectent les os; col. 744.

Quand elles affectent les parties musculaires, *ibid.*

— déchirent les fibres musculaires, col. 745.

— offensent un gros nerf, col. 746.

— offensent les viscères, col. 746. & 747.

On découvre une contusion & l'on distingue la partie affectée, col. 748.

1°. Par la vue & par le toucher, *ibid.*

2°. Par les effets, comme la douleur, l'engourdissement des sens, un changement de la couleur naturelle, une hémorrhagie ou une gangrene, *ibid.*

3°. Par la comparaison de la partie affectée avec la cause du mal, col. 750.

Une contusion interne & considérable des viscères les plus nobles est incurable, & cause de maladies violentes & de la mort, *ibid.*

Les contusions des os sont très-difficiles à guérir, surtout quand elles sont près des articulations & que la moelle est offensée, *ibid.*

Les contusions du crâne sont les pires de toutes, *ibid.*

Les contusions des plus grosses glandes exposent à un skirrhe, à un cancer, & à d'autres accidens, col. 751.

Dans la cure d'une contusion, il faut d'abord tenter la résolution, pour prévenir la suppuration & surtout la gangrene, *ibid.*

La résolution se fait en dissipant les liquides extravasés sans offenser davantage les vaisseaux, *ibid.*

Cette résolution se fait :

1°. En redonnant aux humeurs extravasées leur première fluidité, col. 752.

2°. En relâchant les vaisseaux voisins, *ibid.*

3°. En procurant la résorption des humeurs extravasées dans les vaisseaux, par l'évacuation de ces derniers, ou par des frictions, *ibid.*
 Pourquoi la saignée est nécessaire dans les contusions, col. 753.
 Usage des forts purgatifs qui ne soient point inflammatoires, col. 754.
 Purgatifs qui produisent leurs effets sans causer d'inflammation, colon. 754. & *suiv.*
 Fomentations pénétrantes, émoillientes & résolutives, colonne 756. & *suiv.*
 Emplâtre utile dans le même cas, 756.
 Emplâtres qui satisfont aux mêmes intentions, *ibid.*
 De son côté le malade doit observer un régime léger & capable de résister à la corruption, col. 758.
 Si la contusion est si considérable qu'on ne puisse la résoudre, & que la situation permette d'agir de la main, on fera succéder les scarifications, l'incision & la suppuration aux remèdes indiqués sans en discontinuer l'usage, col. 759.
 S'il en résulte une mortification, il faut pour conserver la vie du malade, extirper la partie, *ibid.*
 Circonstances par lesquelles on distingue ce malheur, col. 760.
CONVULSION FEBRILE, colon. 906. vol. V.
 Causes qui la produisent, *ibid.*
 Avant que de tenter la guérison de ce mal il faut tâcher de découvrir la cause particulière qui le produit & la partie affectée en premier lieu, d'où il tire son origine, & ensuite employer les remèdes convenables, *ibid.*
 Si la tête est la première affectée, il faut suivre la méthode indiquée contre le délire & le coma, *ibid.*
 En quoi consistent les convulsions, leurs causes & leurs différences, col. 601. & *suiv.*
 Signes à l'aide desquels on peut prédire les convulsions, col. 906.
 Prognostics qu'on peut tirer des convulsions touchant la mort ou la guérison du malade dans les maladies aiguës, *ibid.*
 Prognostics qu'on tire des convulsions permanentes ou perpétuelles, *ibid.*
 Ce qu'en disent Hippocrate & Galien, *ibid.* & *suiv.*
 Prognostics qu'on peut tirer des convulsions qui sont occasionnées par une irritation, tandis que la Nature travaille à expulser les humeurs grossières & visqueuses qui obstruent les ventricules du cerveau, comme dans un accès épileptique, col. 908.
 Indices qu'on peut tirer des convulsions dans les fièvres aiguës, col. 909.
 Différens exemples tirés des Livres des *Epidémiques*, *ibid.* & *suiv.*
 Convulsions qui sont universellement mauvaises & pernicieuses & qui ne présentent rien que de funeste, col. 911. & *suiv.*

Exemples & cas particuliers de ces sortes de convulsions tirés d'Hippocrate & de Galien, *ibid.*

CONVULSIONS considérées comme symptômes des plaies, col. 1019. & *suiv.* vol. VI.

Définition de la convulsion qui naît de la plaie comme de sa cause, *ibid.*

Sa cause est ce qui pousse alternativement le suc nerveux dans les muscles qui en sont attaqués, col. 1020.

Cette cause peut se trouver dans une plaie, soit que ce soit une matière étrangère qui cause l'irritation, soit la condition même du nerf lésé, soit une trop grande hémorrhagie qui aura précédé, col. 1021. & *suiv.*

Effets surprenans que produisent les convulsions, col. 1022. & *suiv.*

Méthode de guérir la convulsion qui naît d'une plaie, col. 1023.

1°. En étant le corps irritant par le secours de la Chirurgie, *ibid.*

2°. En adoucissant ou dissipant l'acreté, *ibid.*

3°. En changeant l'état du nerf, *ibid.*

4°. En introduisant dans le corps des alimens liquides, doux, amis des nerfs, *ibid.*

5°. En arrêtant en même-tems l'hémorrhagie, *ibid.* & *suiv.*

CONVULSION. Voyez *Spasme* dans cette Table.

COPIEUX *accumulé*, col. 626. vol. II. *Athrost*

COQ, plante, col. 761. vol. II. *athrost.*

Ses noms Latins, *ibid.*

Sa description & ses vertus par Miller, *ibid.*

COQ, oiseau, col. 16. & 18. vol. IV. *Gallus.*

Vertus & propriétés de ses testicules, de son fiel, de son cou passé au feu, de sa fiente, *ibid.*

COQUES DU LEVANT, fruit, col. *Cocculus Indus.*

617. vol. III.

De peu d'usage en Médecine à cause de leur nature pernicieuse, *ibid.*

Employées pour attraper du poisson, col. 618.

Recette de Cardan, *ibid.*

COQUES DE POLOGNE, col. 619. volume III. *Coccus Polonicus.*

Ce que c'est que cette coque, *ibid.*

Comment il s'y forme de petits vers qui en engendrent d'autres, qui, selon Breyné, s'attachent aux racines & aux branches contiguës du polygonum, où perdant le sentiment, ils se changent en ce qu'on appelle *cocci*, ou petites vésicules pleines d'un rouge fort très-utile pour la teinture, *ibid.*

Usage de la plante de coccus, *ibid.*

COQUELOURDE, plante, col. 790. *Pulsatilla.*

vol. V.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte deux espèces, *ibid.*

On pourroit faire usage de cette plante dans la léthargie, *ibid.*

- On en applique les feuilles broyées sur les ulcères , mais singulièrement sur les plaies des chevaux , col. 791.
- COQUELUCHE**, maladie, col. 464. *Pertussis*.
vol. V.
Ses causes, *ibid*.
Prognostic de cette maladie, *ibid*.
Remedes employés pour la cure de la coqueluche, col. 465. & *suiv*.
- COQUILLE**, col. 714. vol. III. *Concha*.
Maladies les plus ordinaires aux coquillages, *ibid*.
Usages des coquillages, *ibid*.
Propriétés des coquilles, *ibid*.
Qualités des cendres des coquillages, *ibid*.
Description de quelques poissons à coquille, col. 715.
- CORACO-BRACHIAL**, muscle, col. 780. vol. III. *Musculus coraco-brachialis*.
Sa figure & ses usages, *ibid*.
CORACO HYOIDEN, muscle, colon. 780. vol. III. *Coraco-hyoidens*.
Situation de ce muscle, *ibid*.
- CORAIL**, col. 781. vol. III. *Corallium*.
Coraux qui sont d'usage en Médecine, *ibid*.
Corail blanc de différentes especes, *ibid*.
Le meilleur est celui de la méditerranée, *ibid*.
Ses vertus, *ibid*.
Corail rouge tiré de la Mer Adriatique, des Côtes d'Espagne & de France, col. 782.
Plus en usage que le blanc à cause des vertus qu'on lui attribue, *ibid*.
Formule de l'électuaire du corail, *ibid*.
Teinture du corail, *ibid*.
Corail noir qu'on trouve dans les Mers de l'Amérique, col. 783.
Il a les mêmes vertus que les autres, *ibid*.
Quatrième espece de corail qu'on trouve dans la Mer près de la Jamaïque, *ibid*.
Il a la même vertu que le corail rouge, *ibid*.
Poudre de corail, col. 784.
Son usage, *ibid*.
Teinture de corail, col. 785.
Ses qualités, *ibid*.
Autres teintures de corail, col. 786.
Dissolution du corail, *ibid*.
Remarques, *ibid*.
Magistere de corail, col. 787.
Remarques, col. 788.
Sel de corail, col. 789.
Remarques, *ibid*.
- CORALLODENDRON**, arbre, col. 790. vol. III.
Ses caractères, *ibid*.
Boerhaave en distingue deux especes, *ibid*.
Particularités sur les vertus médicinales de cet arbre par Ray, colon. 791.
- CORALLOIDES**, col. 791. vol. III.
Caractères de cette plante, *ibid*.
Boerhaave en distingue neuf especes, *ibid*.
- CORBEAU**, oiseau, col. 809. vol. III. *Corvus*.
Jeunes corbeaux réduits en cendres, recommandés pour l'épilepsie & la goutte, *ibid*.
La cervelle de cet oiseau mise au nombre des anti épileptiques, *ibid*.
- CORCHORUS**, plante originaire d'Egypte, col. 792. vol. III.
Ses usages, *ibid*.
- CORDIAUX**, remedes, col. 11. vol. III. *Cardiacis*.
Ce que l'on doit appeller cordiaux, col. 12.
Cordiaux nuisibles, selon Sydenham, quand on les donne trop-tôt, surtout si la saignée n'a point précédé, col. 14.
Quels sont les meilleurs cordiaux, *ibid*.
- CORIANDRE**, plante, col. 792. vol. III. *Coriandrum*.
Ses caractères, *ibid*.
Propriétés de sa semence, col. 793.
Sentimens des Medecins & des Botanistes sur les qualités vénéneuses attribuées à la coriandre, *ibid*.
- CORMIER SAUVAGE**, arbrisseau, *Crataegus*.
col. 821. vol. III.
Ses caractères, *ibid*.
Boerhaave en compte quatre especes, *ibid*.
Description du cormier sauvage, col. 822.
Qualités & usages de son fruit, *ibid*.
- CORNE D'AMMON**, fossile, colon. 1043. vol. I. *Ammonis cornu*.
- CORNE DE CERF**, plante, col. 801. volume III. *Ceromopus*.
Ses caractères, *ibid*.
Description du *ceromopus*, *ibid*.
Sa nature est la même que celle des autres plantains, *ibid*.
Deux autres especes de *ceromopus*, *Coromopus*, suivant Miller, *ibid*.
- CORNEILLE**, plante, col. 1068. volume IV. *Lyfimachia*.
Ses caractères, 1069.
Boerhaave en distingue six especes, *ibid*.
- CORNEILLE JAUNE**, plante, col. 1069. vol. IV.
Description de cette plante, *ibid*.
Ses propriétés médicinales, *ibid*.
Autres especes de *Lyfimachia*, *ibid*. *Lyfimachia*.
- CORNOUILLER**, arbre, col. 795. *Cornus*.
vol. III.
Ses caractères, *ibid*.
Ses propriétés, col. 796.
Préparation du rob de corneille, *ibid*.
- CORNOUILLER femelle**, *ibid*.
- CORNUTIA**, plante, col. 797. volume III.
Ses caractères, *ibid*.
- CORONILLE**, plante, col. 800. volume III. *Coronilla*.
Ses caractères, *ibid*.
Boerhaave en compte huit especes, *ibid*.
- CORPS CALLEUX**, partie du cerveau, col. 1350. vol. II. Voy. *Cerv*.
Callusum corpus.
- CORPS GLANDULEUX**, col. 113. vol. IV. *Corpus glandosum*.
Vésale appelle ainsi les prostates, *ibid*.
- CORROMPU**, col. 3. vol. I. *Abatienatus*.

- Sens de ce mot latin, selon les Auteurs, *ibid.*
- Il s'approprie aux sensations détruites par maladies, *ibid.*
- On appelle *Athares* ce qui n'est pas corrompu, col. 622. vol. II. *Athares.*
- CORROSION** ou extinction de parties solides par une humeur acre, col. 1116. vol. I. *Anabrofu.*
- CORROSIFS**, médicaments, col. 803. vol. III. *Corrosiva.*
- Corrosifs doux, corrosifs forts, corrosifs très-forts, *ibid.*
- Leur préparation, *ibid.*
- Par quelle qualité agissent les corrosifs, *ibid.*
- Avis sur l'usage des corrosifs, col. 804.
- CORS DES PIES**, col. 591. vol. III. *Clavus.*
- La cause la plus générale des cors, *ib.*
- Manière de les guérir, *ibid.*
- CORTUSA**, plante, col. 807. vol. III.
- Caractères de cette plante, *ibid.*
- CORU**, arbre du Malabar, col. 808. vol. III.
- Fréquent usage dans le Malabar de la liqueur de l'écorce verte du coru, col. 808.
- Ses propriétés, *ibid.*
- Préparation de l'écorce distillée de la racine du coru, *ibid.*
- Usage de cette liqueur, *ibid.*
- COSTUS**, racine, col. 810. vol. III.
- La différence des deux espèces de costus ne vient que de ce qu'elles ont été cueillies en différens tems, *ibid.*
- Ses propriétés, *ibid.*
- COTINUS** des Anciens, le même que Polivier sauvage, col. 811. vol. III.
- COTINUS** des Modernes, arbrisseau d'une autre espèce, *ibid.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses vertus & ses qualités, *ibid.*
- COTON**, plante, col. 954. vol. II. *Bambax.*
- Ses noms Latins, *ibid.*
- Sa description & vertu de sa graine par Miller, *ibid.*
- par Zorn, *ibid.*
- COTONNIER**, arbre, col. 772. volume IV. *Lanigera arbor.*
- COTYLEDON**, terme de Botanique, plante, col. 814. vol. III.
- Ce que c'est, *ibid.*
- COU**, col. 319. vol. III. *Cervix.*
- Sa division, *ibid.*
- Arteres qui vont au cou, *ibid.*
- Veines qui rapportent du cou, *ibid.*
- Nerfs qui se distribuent au cou, col. 320.
- Examen du cou tortu, défaut venant de naissance ou autrement, *ibid.*
- Méthode qu'on doit suivre dans la cure dans les différens cas, col. 321. *& suiv.*
- Manière de faire l'opération proposée par Sharp, *ibid.*
- Plaies du cou, *ibid.* *& suiv.*
- Différentes plaies du cou, selon la différence des parties affectées, col. 322.
- Plaies des arteres du cou presque toujours incurables, *ibid.*
- de la jugulaire externe peu dangereuse quand on y remédie à tems, *ibid.*
- des jugulaires internes très-dangereuses, *ibid.*
- de la trachée-artere presque toujours incurables & mortelles, *ibid.*
- de l'œsophage très-difficiles à guérir, *ibid.*
- de la moelle épinière extrêmement dangereuses, colonne, 323.
- Le traitement des plaies du cou varie suivant leur différente nature, *ibid.*
- Pansemens des plaies du cou dans différens cas, *ibid.*
- COUCHER**, col. 957. vol. III. *Decubitus.*
- Manière de se tenir couché, *ibid.*
- Les principales indications de la force ou de la faiblesse de la faculté motrice, se tirent de la posture dans laquelle on se tient couché, *ibid.*
- Prognostics dans les maladies aiguës tirés des différentes manières de se tenir couché, col. 958.
- Lorsque le corps étant couché, se laisse couler en embas vers les piés; c'est, selon Hippocrate, un signe que les forces sont abbatues à un degré extraordinaire, col. 960.
- Quand le malade dort la bouche ouverte, c'est un signe de mort, *ibid.*
- Dans quelque maladie aiguë que ce soit, si le malade veut se lever dans le fort de la maladie, c'est un très-mauvais signe, surtout dans la péripneumonie, col. 961.
- Si le malade se tient couché, les jambes découvertes, sans les avoir trop chaudes, & jette ses bras, sa tête, ses jambes de côté & d'autre, c'est encore un très-mauvais signe, *ibid.*
- COUCOU**, oiseau, col. 890. vol. III. *Cuculus.*
- Ses propriétés & ses usages, *ibid.*
- COUDE**, col. 344. vol. I. *Acrolien.*
- Voyez *Bras*.
- COUHAGE**, feve puante des Indes Orientales, col. 816. vol. III.
- Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- Manière dont Samuel Husbands s'est servi avec succès de cette plante, *ibid.*
- COULEUR**, (changer de) col. 820. *Allochroa.*
- vol. I.
- Cas où Hippocrate emploie ce mot, *ibid.*
- On appelle *capitis* la couleur grise des cheveux, col. 1424. vol. II.
- Artipochros color*, la couleur jaunâtre pâle, col. 555. vol. II. *Artipochros color.*
- *Cacochroi*, ceux qui ont une mauvaise couleur de visage, colonne 1246. vol. II. *Cacochroi.*
- *Æruginosus*, ce qui est de couleur de verd-de-gris, col. 467. vol. I. *Æruginosus.*
- COUELLE**, col. 906. vol. III. *Cupella.*
- Son usage, *ibid.*
- Différentes sortes de coupelles, col. 907.
- De quelle manière on fait les coupelles & quelles sont les meilleures, *ibid.*
- COURAP**, maladie commune à Java & dans les autres endroits des Indes Orientales, col. 817. vol. III.

Purgatif, & topiques proposés par Bontius contre cette maladie, *ibid.*
COURBARIL, nom d'un arbre indien qui produit la gomme-anime, col. 818. vol. III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Description de cet arbre, *ibid.*
COURBE, *ter.*, col. 1400. vol. II. *Campylus.*
COURBURE, **COUDE**, **INFLEXION**, col. 1378. vol. II. *Campe.*
 Autre sens où Galien prend ce mot, *ibid.*
COURGE, plante, col. 406. vol. V. *Pepo.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte quinze espèces, *ibid.*
 Sa semence est rafraîchissante, de la nature du melon & des autres semences froides, *ibid.*
COURONDI, arbre des Indes Orientales, col. 818. vol. III.
 Usage du suc exprimé de ses feuilles pris dans du petit-lait, & des amandes de son fruit préparées de la même manière dans la diarrhée & dans la dysenterie, *ibid.*
COURONNE de trépan, scie circulaire avec laquelle on fait le trou, col. 3. vol. I. *Abaptifon ou Abaptista.*
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
 Pourquoi cette partie est ainsi nommée, *ibid.*
 Passage de Galien à ce sujet, *ibid.*
 Autre manière dont les Anciens avoient composés ce même instrument, *ibid.* Voyez *Trépan* & *Tête*.
COURONNE effleurée, plante, col. 1170. *Ananthocyclus.*
 vol. I.
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
 Noms de diverses espèces de cette plante, *ibid.*
COURONNE IMPERIALE, plante, colon. 797. vol. III. *Corona Imperialis.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte treize espèces, *ibid.*
 Toutes les parties de la couronne Impériale vénéneuses, col. 798.
COURTE HALEINE, colonne 60. *Amelatis, Anhelitus.*
 vol. II.
 Elle attaque plutôt les personnes grasses, *ibid.*
 Ce que signifie ce mot Latin chez les Chymistes, *ibid.*
COUROU-MORILLI, arbrisseau qui croît aux environs de Baypin. & dans d'autres contrées sablonneuses voisines de Cochîn, col. 818. vol. III.
 Son huile, liniment bon pour la goutte, *ibid.*
COURROIE, bande ou lien de cuir dont on fait usage dans la Chirurgie, col. 974. vol. IV. *Loricum.*
 Courroie d'Hildan, *ibid.*
COUTON, nom d'un arbre du Canada, col. 819. vol. III.
COWALAM, grand arbre qui croît au Malabar & dans l'Isle de Ceylan, col. 816. vol. III.
 Usage de son fruit, de ses racines, de son écorce, de ses feuilles & de ses fleurs, *ibid.*
COUVERCLE, instrument propre à couvrir un vaisseau, colonne 38. *Abicam.*
 vol. I.

On appelle aussi cet instrument *cosporatorium*, *ibid.*
COUVERCLE de verre épais, colon. 624. *Adematorium.*
 vol. II.
COWPER, (Guillaume) Anatomiste, col. 1270. vol. I.
 Ses Ouvrages, *ibid.*
 Ses découvertes en Anatomie, *ibid.*
COUVRECHIEF de Forestus, colon. *Birethrum*
 1220. vol. II.
CRABE, écrevisse, col. 1482. vol. IV. *Nepa.*
CRACHAT, col. 1652. vol. V. *Sputum.*
 Crachats considérés comme signes par lesquels on peut prognostiquer la mort ou le rétablissement du malade, *ibid.* & *suiv.*
 De quelles parties les crachats indiquent les affections, selon Galien, col. 1653.
 Crachats différens les uns des autres par leur substance, leur figure, leur couleur ou leur quantité, *ibid.*
 Par leur simplicité ou leur mélange, leur odeur ou leur goût, *ibid.*
 La facilité avec laquelle ils sortent, *ibid.*
 Le changement qu'ils procurent en pire ou en mieux, *ibid.*
 Causes de toutes ces différences dans les crachats, *ibid.* & *suiv.*
 Les crachats nuancés de différentes couleurs, selon Galien, indiquent différentes affections & conséquemment une maladie dangereuse, col. 1655.
 Si les crachats sont en petite quantité par rapport à la maladie, c'est toujours une mauvaise circonstance, *ibid.*
 S'il ne vient point de crachats du tout dans la pleurésie & la péripneumonie, c'est une circonstance d'un très-mauvais augure, *ibid.*
 La suppression du crachement sans cause manifeste, est fatale dans ces maladies, col. 1656.
 Dans la pleurésie, la péripneumonie, l'empyème & la consomption, si le malade crache avec aisance, c'est, dit Galien, un fort bon signe, *ibid.*
 Les crachats qui procurent du soulagement dans la douleur, sont estimés salutaires, *ibid.*
 Ceux au contraire qui n'adoucisent point la douleur sont funestes, col. 1657.
 Crachats salutaires qui sont des prognostics du rétablissement de la santé, col. 1658. & 1659.
 Crachats d'une mauvaise qualité qui prognostiquent un événement funeste, col. 1660. & *suiv.*
 On appelle *anachrempsis* l'action de cracher, c'est-à-dire, d'évacuer par expectoration les humeurs visqueuses attachées aux bronches, colon. 1121. vol. I. *Anachrempsis.*
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
CRAIE, col. 823. vol. III. *Creta.*
 Préparation d'une décoction de craie, col. 824.
 Propriétés & usage de la craie, *ibid.*
CRAIE ROUGE, col. 1161. vol. V. *Rubrica fabri.*
 Son usage dans les emplâtres vulnéraires & dessiccatifs, *ibid.*
CRAMBE, plante, col. 819. vol. III.

Distinguée par les Botanistes modernes, du chou, *ibid.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Deux espèces de crambe, *ibid.*
CRANE, col. 820. vol. III. *Cranium.*
 Propriétés médicinales attribuées au crane humain, *ibid.*
 Ce qu'on en doit penser, col. 821.
 Voyez *Tête*, & la Pl. X. du sixième volume.
CRAPAUD, col. 1179. vol. II. *Bufo.*
 Ses autres noms Latins dans les Auteurs, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Accidens occasionnés par la bave de cet animal, col. 1180.
 Sentiment de Boerhaave sur la cure de ces accidens, col. 1181.
 Observations de divers Auteurs sur ces fortes d'accidens, col. 1181. & *suiv.*
 Sentiment & observations de Paré au sujet du crapaud, col. 1183.
 Cure de ces accidens par Hassenreffer, col. 1184.
 Différentes compositions utiles dans ce cas, *ibid.*
 Cas où l'usage du crapaud est salutaire, col. 1185. & *suiv.*
 On attribue une vertu anti-pestilentielle à la poudre de crapaud, col. 1187. & *suiv.*
 ——— diaphorétique, col. 1189.
 ——— diurétique, *ibid.*
 Causes de ces effets, *ibid.*
 Préparation de l'huile de crapaux, col. 1190.
 Ses vertus, *ibid.*
 ——— composée de Schroder, col. 1191.
 ——— de l'emplâtre de crapaux, *ibid.*
 ——— du cétrat de crapaux & de sa vertu, *ibid.*
 ——— de diverses compositions où ils entrent & leurs vertus, col. 1192.
 Sentimens différens dessus la possibilité de la production de ces animaux dans l'estomac par le moyen de leurs œufs, *ibid.*
CRAPAUDINE, plante, col. 1501. *Sideritis.*
 vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte treize espèces, *ibid.*
 Dale en ajoute une autre, col. 1502.
CRAPAUDINE, pierre, col. 1192. vol. II. *Busanites ou Bisjunius lapis.*
 Ses autres noms Latins, *ibid.*
 Sentimens de différens Auteurs sur sa production, *ibid.*
 Ses vertus par Schroder & Boerhaave, col. 1193.
CRASSE, ce qu'on enlevait avec le frotoir dans les bains, col. 1687. vol. V. *Strigmentum.*
 On entendoit aussi par ce mot les ordures qu'on enlevait de l'arene, lieu des exercices publics, *ibid.*
 ——— des murs & des statues de ce lieu, *ibid.*
 Propriétés de la crasse de la première espèce, col. 1688.
 ——— seconde, *ibid.*
 ——— troisième, *ibid.*

CRAVAN, animal, col. 1089. vol. *Vulpanser.*
 V. I.
 Sa graisse est recommandée par quelques-uns pour les herpes & les tumeurs au visage, *ibid.*
CRESSON, plante, col. 1469. vol. *Nasturtium.*
 IV.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 En quoi elle diffère du thlaspi, *ibid.*
 Ses espèces, selon Boerhaave, *ibid.*
CRESSON des jardins, *ibid.* *Nasturtium hortense.*
 Propriétés médicinales de cette plante, *ibid.*
 ——— de son suc, *ibid.*
CRESSON des Indes, col. 1470. *Acriviola ou Nasturtium Indicum.*
 Vertus d'une huile que l'on tire de cette plante, col. 1471.
 Autre espèce de cresson des Indes appelé grand cresson des Indes, *ibid.* *Acriviola maxima nasturtium Peruvianum.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Autres espèces de cresson, savoir, cresson d'eau, col. 1545. vol. V. *Sisymbrium.*
 Sa description, *ibid.*
 Analyse chymique de cette plante, *ibid.*
CRESSON sauvage, col. 541. vol. I. *Agriscardamum.*
 ——— pour la sciatique, col. 823. *Lepidium glastifolium.*
 vol. IV. *Thlaspi draba didymum.*
 ——— de Turquie, 824.
CRETE DE COQ, plante, col. 702. *Alethorolepis.*
 vol. I.
 Ses noms dans les Auteurs, col. 703.
 Sa description par Ray, *ibid.*
 Ses vertus par Plinie, *ibid.*
 Noms d'autres espèces selon Ray, *ibid.*
 Description de la quatrième espèce, col. 704.
 Suite des noms des autres espèces, *ibid.*
CREVASSE A LA LEVRE, col. *Labrisulcium.*
 730. vol. IV. Voy. *Ecrevette.*
 C'est un symptôme concomitant des écouelles, *ibid.*
 Manière de le faire disparaître, *ibid.*
 Onguent pour les gerçures, *ibid.*
CREUX de l'estomac, col. 97. vol. II. *Anticardium.*
 ——— des joues, col. 1178. *Bucca.*
CRICON. Voyez *Grillon.*
CRIER, gémir, se plaindre, col. 388. *Ææa.*
 vol. I.
CRIMNON, col. 826. vol. III.
 Ce que c'est, *ibid.*
 L'eau dans laquelle on a fait macérer le crimnon, ordonnée en boisson par Hippocrate, *ibid.*
 Manière de préparer un breuvage rafraichissant avec cette espèce de farine, *ibid.*
CRIQUET. Voyez *Grillon.*
CRISE, col. 827. vol. III. *Crisis.*
 Doctrine des crises, des jours critiques & de leurs différens effets, nécessaire à ceux qui pratiquent la Médecine, *ibid.*
 Dans quel sens les anciens prenoient le mot de *crise*, col. 828.
 Circonstances dont elle étoit accompagnée, *ibid.*
 Histoire & doctrine des crises tirée d'Hippocrate & de Galien, col. 829. & *suiv.*
 Doctrine d'Hippocrate touchant les crises,

crises, combattue par Asclépiade, Cœlius Aurelianus & Celse, col. 833.

Auteurs modernes antagonistes des crises & des jours critiques. Van-Helmont, Langius & le Comte de Filisfo, col. 833. & 834.

Opinion de Waldschmid sur les crises, col. 834.

Sentiment de M. James sur les crises & les jours critiques, col. 835. & *suiv.*

Doctrines des crises & des jours critiques confirmée & établie par l'autorité des meilleurs Auteurs & par l'expérience, *ibid.*

Quelles en sont les causes naturelles, 840. & *suiv.*

Pourquoi les crises parfaites arrivent plutôt les jours critiques que d'autres, & pourquoi les bonnes crises sont accompagnées de relâchement dans les symptômes & d'évacuations, col. 844.

Réponse, *ibid.*

Conséquences tirées de cette doctrine, col. 845. & 846.

Ce qui est contraire à une crise, ou crise qui se fait difficilement, & après laquelle le malade se trouve plus en danger qu'auparavant, col. 843. vol. I.

CROCHET, col. 1321. vol. I. *Ancyra.*

CROCOMAGMA, col. 848. vol. III. Comment il se fait, *ibid.*

Ses qualités & ses vertus, *ibid.*

CROISSETTE, plante, col. 863. vol. III. *Cruciatā.*

Ses caractères, *ibid.*

Ses espèces différentes, *ibid.*

CROTALARIA, plante, col. 862. vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte cinq espèces, col. 863.

CROTE DE SOURIS, col. 570. volume I. Voyez *Souris.* *Album nigrum.*

CROUTE LAITEUSE des enfans, col. 556. vol. IV.

CRU, col. 225. vol. II. *Crudum.*

CRYSTAL, pierre transparente, col. 888. vol. III. Ses espèces, *ibid.* *CrySTALLUS.*

CRYSTAL MINERAL, col. 87. volume II. *Amodynum minerale.*

On appelle aussi ce médicament *CrySTALLUM MINERALE*, col. 887. vol. III. & *Sal pyramelle.*

CRYSTALLINES, tumeurs, col. 880. *CrySTALLINE.*

vol. III.

Ce que c'est, *ibid.*

Nature de ces tumeurs, *ibid.*

Remèdes dont on doit se servir, col. 881.

Sentiment de Blegny, *ibid.*

Erreurs dans lesquelles cet Auteur est tombé, *ibid.*

Astringent dont on doit se servir pour les cristaux, col. 882.

CRYSTALLISATION, col. 883. *CrySTALLISATIO.*

vol. III.

Ce que c'est, *ibid.*

Manière dont se fait la cristallisation des sels & des corps salins, *ibid.*

Usage des cristallisations salines, col. 885. & *suiv.*

CUBEES, fruit qu'on apporte de l'île de Java, col. 888. vol. III. *Cubeba.*

Sentiment des Auteurs sur la manière dont vient ce fruit, col. 889.

Usages, vertus & qualités des cubees, *ibid.*

CUCI, fruit qui croît aux Indes Orientales, col. 889. vol. III.

Ses vertus, selon Lemery, *ibid.*

CUBITAL, muscle, col. 746. volume VI. *Ulnaris muscululus.*

Trois muscles qui portent ce nom, *ibid.*

Leur situation, leurs attaches, & leurs fonctions, col. 747.

CUCUPHE, espèce de calotte, col. 892. *Cucupha.*

vol. III. Ce que c'est, *ibid.*

Préparation d'une calotte céphalique, par Hoffman, col. 893.

— d'une autre calotte céphalique, par le même, *ibid.*

Comment agissent ces calottes, *ibid.* & *suiv.*

Il faut user de ces calottes avec beaucoup de circonspection, suivant l'observation de Stahl, col. 894.

CUCURBITE, vaisseau chymique, *Cucurbita.*

col. 895. vol. III.

Observations sur les cucurbites, col. 896.

CUCURBITE, vaisseau de verre bien fermé, à long cou, dont on se sert en Chymie, col. 925. vol. II. *Bocia.*

On l'appelle aussi *Botus*, col. 1067. *Botus.*

vol. II.

CUCURME, racine des Indes Orientales, col. 910. vol. III. *Cucurmas.*

Description de cette racine, par Herman, *ibid.*

Ses préparations, 911.

Ses usages, *ibid.*

Ses propriétés, *ibid.*

CURURU-APE, nom d'un arbre rampant du Bresil, col. 912. vol. III.

Ses feuilles vertes, broyées & appliquées sur les bleffures récentes, les guérissent, *ibid.*

CURUTU-PALA, nom d'un arbrisseau du Malabar, col. 912. volume III.

Propriétés & usages de sa racine, *ibid.*

CUEILLERE'E, plante, col. 636. volume III. *Cochlearia.*

Ses caractères, col. 637.

Description de cette plante, *ibid.*

Ses propriétés & ses usages, *ibid.*

CUEILLERE'E DES JARDINS, col. 638.

Sa description, *ibid.*

Vertus médicinales de cette plante, *ibid.*

Ses préparations officinales, *ibid.*

CUEILLERE'E DE MER, col. 638.

Sa description, *ibid.*

Elle a moins de vertus que la cueillere'e des jardins, *ibid.*

CUISE, col. 866. vol. III. *Cruis.*

Ce qu'on entend par ce mot, *ibid.*

Description de la cuisse, de la jambe & du pied, & de leurs différentes parties, *ibid.* & *suiv.*

CUIVRE, métal, col. 468. vol. I. *Aer, cuprum.*

Son nom en Langue Chymique, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

Manière de préparer le cuivre pour le rendre malléable, *ibid.*

— de tirer le cuivre de quelques

Fontaines que l'on nomme culvres,
ibid.
 Fait singulier au sujet d'une fontaine
 de cette espèce, qui se trouve près
 le Mont-Carpathi dans la Ville de
 Smolnic, *ibid.*
 Où se rencontrent principalement les
 mines de cuivre les meilleures,
 469.
 Expériences qui prouvent la quanti-
 té de soufre dont le cuivre est rem-
 pli, *ibid.*
 Ses usages, & le danger qu'il y a
 à laisser de l'eau ou des aliments
 dans les vaisseaux de ce métal,
ibid.
 Symptômes qui suivent ces sortes
 d'accidens, *ibid.*
 Manière de remédier aux effets de ce
 poison, *ibid.*
 Différentes préparations qu'emploient
 les Anciens, *ibid.*
 Préceptes d'Oribase sur la façon de
 mettre le verd-de-gris dans les em-
 plâtres, 470.
 Sa vertu, selon le même Auteur,
ibid.
 — Actuarius, *ibid.*
 — Paul Eginete, *ibid.*
 Sentiment de M. Lemery sur le verd-
 de-gris naturel, *ibid.*
 Manière de faire le verdet, verd-de-
 gris ou la ronille du cuivre, selon
 cet Auteur, *ibid.*
 Combien de sortes de verd-de-gris se
 tirent de Montpellier, col. 471.
 Son usage, *ibid.*
 Précautions qu'il faut prendre en
 l'employant dans les compositions,
ibid.
 Ses vertus médicinales, 472.
 Manière de le purifier, *ibid.*
 Ce que c'est que le verd-de-gris crys-
 tallisé, selon Pomet, *ibid.*
 D'où viennent ces cristaux, *ibid.*
 Choix de ces cristaux, *ibid.*
 Autre façon de les composer, *ibid.*
 Manière de les liquéfier, *ibid.*
 Comment se nomme cette liqueur,
ibid.
 Manière de composer l'*arugo sceleria*,
 473.
 — *rasilis*, *ibid.*
 Leur propriété, *ibid.* & *suiv.*
 Ce que c'est que le cuivre brûlé, & la
 manière de le préparer, selon Po-
 met, 474.
 — selon Dioscoride,
 col. 475.
 — le verd de Montagne, *ibid.*
 Où il se trouve, *ibid.*
 Ce que c'est que la fleur de cuivre, se-
 lon Geoffroy, *ibid.*
 — selon Dioscoride,
ibid.
 — Pécaille de cuivre, col. 476.
 Manière de la laver, *ibid.*
 Préparations les plus communes où
 le cuivre entre, col. 477.
 Dissolution du cuivre par le vinaigre
 distillé de Boerhaave, *ibid.*
 — par le sel ammoniac, colonne
 478.
 — par l'eau forte, *ibid.*
 — par l'eau régale, col. 479.
 — par un alcali volatil, *ibid.*

Vertus de toutes ces préparations,
ibid.
 Raison pourquoi l'Auteur s'est étendu
 sur cette matière, col. 480.
 CUIVRE JAUNE, *laiton*, col. 655. vol. I. *Aurichalcum.*
 me II.
 Ce que c'est, *ibid.*
 Comment il a été découvert, *ibid.*
 Précaution à l'égard des compositions
 dans les vaisseaux de cuivre, *ibid.*
 CULOITE, *calçon*, col. 1301. vol. I. *Anaxrides.*
 me I.
 CUMANDA-GUACU, feves Indien-
 nes fort grosses, col. 903. vol. III.
 Qualités qu'on leur attribue, *ibid.*
 CUMANTA-GUARA, seconde espèce de
 Cumanda, *ibid.*
 CUMBULU, grand arbre qui croît au
 Malabar, col. 903. vol. III.
 Vertus & propriétés de sa racine, &
 du suc de ses feuilles, *ibid.*
 CUMIN SAUVAGE, col. 904. vol. I. *Cuminum.*
 me III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Sa semence recommandée dans les
 tranchées, les flatulences, pour la
 toux, *ibid.*
 CUMIN, *ibid.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Graine de Cumin, une des quatre
 semences chaudes majeures, *ibid.*
 Ses qualités, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
 Préparation de l'emplâtre de Cumin,
ibid. & *suiv.*
 Seconde espèce de Cumin dont Dale
 fait mention, col. 905.
 CUMIN d'Éthiopie, col. 496. volume I. *Ethiopicum.*
 Voyez Cumin. *Cuminum.*
 CURE ABSOLUE & parfaite, selon
 Hippocrate, col. 310. vol. II.
 Autre signification dans Galien, *ibid.*
 CUSCUTE, plante, col. 912. vol. I. *Cuscuta.*
 me III.
 Description de cette plante, *ibid.*
 Apéritive & détergène, col. 913.
 CUSCUTE, (petite) *ibid.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses propriétés, *ibid.*
 Décoction d'épithyme, *ibid.*
 CYCEON, boisson des Grecs, col. 926.
 vol. III.
 Mélange composé d'ingrédients de
 différente nature, *ibid.*
 On doit juger des propriétés médicina-
 les des Cyceons, selon la qualité de
 leurs ingrédients, 927.
 CYNOGLOSSE, plante, col. 931. vo- *Cynoglossum.*
 lume III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte neuf espèces,
ibid.
 Sa racine seule d'usage en Médecine,
 col. 932.
 Ses qualités, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
 Pilules de Cynoglosse, *ibid.*
 CYPHI, composition, col. 935. vol. I. *Cypri.*
 me III.
 Ingrédients qui entrent dans cette
 composition, *ibid.*
 Trochisques de Cyphi, 936.
 CYPRE'S, arbre, col. 936. vol. III. *Cypressus.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte trois espèces,
ibid.

- Qualités & propriétés des coques ou pommes de Cyrène, col. 937.
Préparation de l'huile de Cyrène, *ibid.*
Qualités & usages de cette huile, col. 938.
CYSTICAPNOS, plâtre, col. 938. volume III.
Caractères de cette espèce de fumeterre, *ibid.*
CYTISE, plante, col. 940. vol. III. *Cytisus.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte seize espèces, *ibid.*
Leurs qualités & leurs usages. *ibid.* & *suiv.*
Elle porte encore le nom de *Medicago*, col. 1195. vol. IV.
Consultez aussi cet endroit pour ses caractères.

D.

- DAU Delta, en Chymie, signifie *Vitriol*, col. 941. vol. III.
Propriétés que les Grecs donnoient, selon Galien, au *Delta*, *ibid.*
DAIM, animal, col. 945. vol. III. *Daim.*
Sa chair, excellent aliment, *ibid.*
Son sang nouvellement tiré & aussi-tôt bu, dissipe les vertiges, *ibid.*
Son fiel déterge & consume les nuages & les cataractes des yeux, *ibid.*
Son foie, propre pour arrêter le cours de ventre, *ibid.*
Ses cornes ont les mêmes usages que celles du cerf, *ibid.*
Sa graisse & son suif ont les mêmes vertus que celles de cet animal, *ibid.*
DAME VIOLETTE, plante, espèce de violette, col. 1189. vol. IV. *Matronalis viola.*
DAMIER, plante, col. 1660. vol. III. *Fritillaria.*
Ses caractères, *ibid.*
Fleurs de damier bonnes dans les fièvres ardentes, selon Reaumur, *ibid.*
L'onguent fait de son suc, excellent pour les ulcères carcinomateux, *ibid.*
L'eau qu'on en distille, bonne pour les inflammations des yeux, *ibid.*
DANGEREUX, mortel, col. 1276. *Cairion.*
vol. II.
DANGEREUX, (qui n'est pas) col. 176. *Acacet.*
vol. I.
DANSE de St. Vitus, maladie, col. 513. *Chorea Sancti Viti.*
vol. III.
Pourquoi ainsi appelée, *ibid.*
Espèce de convulsion, selon Sydenham, à laquelle sont sujets les enfans de l'un & de l'autre sexe, *ibid.*
Signes qui l'annoncent, *ibid.*
Symptômes qui l'accompagnent, *ibid.*
En quoi elle consiste, *ibid.*
Indications curatives, *ibid.*
Diminuer les humeurs par la saignée & la purgation, *ibid.*
Fortifier le système nerveux, *ibid.*
Méthode proposée pour obtenir ces deux effets, col. 514.
Autre méthode de traiter la même maladie, proposée par le Docteur Cheyne, peu différente de celle de Sydenham, *ibid.*

- DARD, col. 160. vol. VI. *Telam.*
On arrache les dards ou autres armées semblables par l'endroit par lequel elles ont pénétré, ou par celui vers lequel elles tendent dans quels cas on se sert de l'un ou l'autre moyen, *ibid.*
Manière d'arracher les fleches, 161.
Manière d'extraire les dards dont le fer est large, *ibid.*
Manière d'extraire quelques autres armées ou corps étrangers, *ibid.*
De l'extraction des dards, ou autres armes empoisonnées, col. 162.
Les dards & les autres armes de jet diffèrent par leur substance, leur figure, leur grandeur, leur nombre, leur structure & leurs effets, *ibid.*
Manière de les extraire du corps de ceux qui sont blessés, *ibid.*
On le fait par attraction ou par impulsion, *ibid.*
On a recours à l'une ou l'autre méthode, suivant la figure du fer, selon qu'il a plus ou moins pénétré, & suivant la nature des parties où il est enfoncé, col. 163. & *suiv.*
DARTRE. Voyez *Herpe.*
DARTRE farineuse, col. 1398. vol. IV. *Morphaea.*
Sa différence d'avec la lèpre, *ibid.*
DAUCUS, c'est la dixième espèce de *Myrrhis* *ai-*
myrris, col. 1435. vol. IV. *mus, &c.*
Ses propriétés médicinales, *ibid.*
Autre espèce de *Daucus* dont les semences appartiennent au cerveau, col. 1436.
DAULONTAS, arbrisseau de l'Amérique, col. 949. vol. III.
Usage de sa fleur dans les fomentations & dans les cataplasmes; & de ses baies prises intérieurement pour l'asthme & la colique, col. 950.
DAUPHIN, poisson, colonne 993. *Delphinus.*
vol. III.
Vertus attribuées à quelques parties de cet animal, *ibid.*
DÉARTHROSE, articulation mobile, col. 4. vol. I. *Abarticulation.*
En quoi elle diffère de la synarthrose, *ibid.*
DEBILITÉ FEBRILE, 889. vol. V.
Ses causes, *ibid.*
Remèdes indiqués relativement aux causes différentes de la débilité, col. 890.
DECAMYRON, cataplasme composé de différens aromates, col. 950. vol. III.
Sa préparation, *ibid.*
DECLIN, terminaison d'une maladie, col. 228. vol. II. *Aphesis.*
Autre sens de ce mot dans Hippocrate, *ibid.*
DÉCOCTION, col. 951. vol. III. *Decoctio.*
Ce que c'est, *ibid.*
Matières qu'on emploie ordinairement dans les décoctions, *ibid.*
Regles touchant la préparation & l'usage des décoctions, des infusions, des robs & des végétaux, par Boerhaave, col. 952.
Plantes propres pour les décoctions, col. 953. & *suiv.*
Nature, vertus, & effets des décoctions & infusions, col. 954. & *suiv.*

Sapa, défrutum, extrait, rob & gélée, col. 955. & suiv.
Leurs préparations, col. 956.
Nature, vertus & usages de ces préparations, ibid.
DECOCTION VULNERAIRE, col. 401. *Tramaticum descolum.*
 Sa préparation, *ibid.*
 Autre decoction vulnérinaire, *ibid.*
DECOUVERT, *nu*, colonne 346. *Acrophyton*, vol. I.
 A qui Hippocrate applique ce nom, *ibid.*
DECREPITATION du sel, colon. 1192. vol. V.
 Manière dont elle se fait, *ibid.*
 Usage du sel décrépit dans un grand nombre d'opérations chymiques, *ibid.*
 Dépuration & cristallisation du sel marin, *ibid.*
 Remarques sur cette opération, *ibid.*
DECREPITUDE, colonne 263. *Apolexis*, vol. II.
DEFAILLANCE, col. 76. vol. H. *Animi deliquium. Agalactia.*
DEFAUT de lait dans une femme en couche, col. 511. vol. I.
 Etimologie de ce mot, *ibid.*
 Nom qu'Hippocrate donne aux femmes qui sont dans ce cas, *ibid.*
DEFAUT de transpiration, colonne 380. *Adiapnoesia*, vol. I.
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
 D'où provient cet accident, *ibid.*
 Comment il est cause ou effet de plusieurs maladies, *ibid.*
DEGOUT, selon Paul Eginete, col. *Apostrophe*, 310. vol. II.
DEGOUTANT, *disagréable*, col. *Eder*, 388. vol. I.
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
DEJECTION, col. 963. vol. III. *Dejestia*.
 On peut découvrir la bonne ou la mauvaise qualité des déjections par leur degré de coction ou de crudité, *ibid.*
 1°. Par les tems particuliers auxquels elles surviennent, *ibid.*
 2°. Par leur substance, *ibid.*
 3°. Par leur qualité, *ibid.*
 4°. Par le tems de leur durée ou de leur cessation, *ibid.*
 5°. Par les avantages qui en résultent & par le plus ou le moins de facilité avec laquelle cette évacuation se fait, *ibid.*
 6°. Par le concours des autres signes qui servent à établir la certitude des pronostics qui se tirent des déjections, *ibid.*
 On pronostique d'une manière plus sûre les suites d'une maladie qui attaque les intestins, par l'évacuation des matières fécales, colonne 964.
 Ce qu'Hippocrate dit des dysenteries, *ibid.*
 Comment on peut découvrir & déterminer les déjections d'une espèce salutaire, col. 965. & suiv.
 Comment on peut découvrir celles qui présagent la mort, col. 966.

DEJECTIONS différentes dans différentes maladies, col. 967. & suiv.
DEJEUNER, repas que l'on fait le matin absolument nécessaire aux enfans, col. 503. vol. IV. *Sentaculum.*
DEJEUNER des Anciens avec du vin pur & un peu de pain, col. 341. vol. I. *Acrasimus.*
 Dérivation de ce mot, *ibid.*
DELIRE, col. 976. vol. III. *Delirium.*
 Ce qu'on entend par délire, *ibid.*
 Signes particuliers qui indiquent le délire, col. 977.
 Ce qu'en disent Hippocrate & Galien, col. 977. & suiv.
 Diverses espèces de délire, col. 979. & suiv.
 Cause du délire, col. 981. & suiv.
 Pronostics salutaires du délire, col. 982. & suiv.
 Symptomes du délire qui présage la mort, col. 986. & suiv.
DELIRIE FEBRILE, col. 896. vol. V.
 Il peut être produit par différentes causes, *ibid.*
 Selon la différente nature de ces causes il faut choisir divers remèdes & différentes méthodes, *ibid.*
 Pronostics qu'on tire du délire. Voy. plus haut.
DELTOIDE, muscle, colon. 993. *Deltoideus*, vol. III.
 Description de ce muscle, *ibid.*
 Sa situation, *ibid.*
 Ses parties, *ibid.*
 Ses attaches, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
DEMENCE, colonne 1393. vol. IV. *Morosi.*
 Voyez *Stupidité*.
DEMI-EPINEUX du cou, muscle, *Semi-spinalis colli*, col. 1467. vol. V.
 Ce qu'on appelle ainsi, *ibid.*
 Muscles dont il est composé, *ibid.*
 Usages de l'un & l'autre demi-épineux, col. 1468.
DEMI-EPINEUX du dos, colon. 1468. *Semi-spinalis dorsi*, vol. V.
DEMI-MEMBRANEUX, muscle, col. 1466. *Semi-membranosus musculus*, vol. V.
 Description de ce muscle, *ibid.*
 Sa situation, *ibid.*
 Ses attaches, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
DEMI-NERVEUX, muscle, colon. 1467. *Semi-nervosus musculus*, vol. V.
 Situation, attaches & usage de ce muscle, *ibid.*
DEMONSTRATION, colon. 262. *Apodeixis*, vol. II.
DENT, col. 1002. vol. III. *Dens*.
 Les dents sont composées de deux substances, l'une extrêmement dure & d'un tiffu osseux, l'autre plus molle, mais d'une nature également osseuse, col. 1003.
 Les dents sont intérieurement munies d'une cavité remplie, surtout dans les enfans d'une matière muqueuse qui est la nourriture de la dent, col. 1003.
 Formation & génération des dents, col. 1004. & suiv.
 D'où vient aux dents le sentiment qu'elles ont, col. 1006.

Nombre, grosseur, figure & office des dents, col. 1007. & *suiv.*

Maladies auxquelles les dents sont sujettes divisées en quatre classes, col. 1010.

1°. Celles qui sont accompagnées de douleur, *ibid.*

2°. Celles qui en sont exemptes, col. 1011.

3°. Celles qui proviennent d'une mauvaise nourriture, col. 1012.

4°. Celles qui sont causées par la faiblesse & le mauvais état des nerfs, des ligamens & des gencives, col. 1013.

Méthode pour guérir les maladies des dents, col. 1014.

Remèdes les plus propres pour en détruire les causes, colonne 1015. & *suiv.*

De quels densifrices & de quelles poudres on doit se servir pour nettoyer les dents, col. 1021.

Observations sur la dentition des enfans, *ibid.* & *suiv.*

Cure, col. 1024. & *suiv.*

Opérations Chirurgicales relatives aux dents, col. 1025. & *suiv.*

Méthodes pour nettoyer les dents, col. 1026. & *suiv.*

Des dents caries, col. 1028.

Manière d'appaîser le mal de dents par une opération manuelle, *ibid.*

Manière d'aiguïser les dents & de les polir, col. 1029.

De l'extraction des dents, de la manière dont elle se fait, & des précautions qu'elle exige *ibid.* & *suiv.*

Manière d'ajuster les dents artificielles, col. 1030.

Maladies qui résultent, ou accompagnent la pousse des dents des enfans, col. 573. vol. IV. Voyez *Enfant*.

On appelle *carcharodonta* celui qui a les dents aiguës, épithète donnée par Galien aux animaux qui ont les dents coupantes & arrangées en scie, colonne 1620. vol. II. *Carcharodonta.*

DENTS MOLAIRES, col. 127. vol. IV. *Gomphioi.*

DENT DE CHIEN, plante, colon. 999. *Dens canis.* vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave compte cinq especes de cette plante, *ibid.*

Ses qualités, *ibid.*

DENT DE LION, plante, colon. 999. *Dens leonis.* vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte douze especes, *ibid.*

Ses qualités, col. 1000.

Ses usages, *ibid.*

DENTAIRE, plante, colonne 1032. *Dentaria.* vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Sa racine possède une qualité dessiccative & astringente, *ibid.*

DENTAIRE, (grande) plante, col. 1301. *Anblatum.* vol. I.

Ses autres noms, *ibid.*

Où elle se trouve ordinairement, *ibid.*

On appelle aussi cette plante *Squamaria*, *squamata*, colonne 1665. *Squamata.* vol. V.

Ses propriétés, *ibid.*

DENTELE', (le grand) muscle, col. *Serratus major.* 1486. vol. V.

Exposition détaillée de ce muscle, *ibid.*

Sa situation, col. 1487.

Ses attaches, *ibid.*

Ses usages, *ibid.*

Autres muscles qui portent le nom de dentelé, *ibid.*

DENTELE' ANTERIEUR, (le petit) col. *Serratus minor* 1488. vol. V. *anticus.*

DENTELE' POSTERIEUR supérieur, col. *Serratus posterior* 1488. vol. V. *superior.*

DENTELE' POSTERIEUR inférieur, col. *Serratus posterior* 1488. vol. V. *inferior.*

Situation de ces muscles, *ibid.*

Leurs attaches, *ibid.*

Leurs usages, *ibid.*

DENTIFRICE de Meffaline, colon. *Messaline dens* 1338. vol. IV. *tificium.*

On en trouve la description dans Scitobonius Largus, *ibid.*

DENTITION, col. 1032. vol. III. *Denticio.*

Autorité de Vesale, de Sydenham & de Paré, au sujet des secours qu'on peut donner aux enfans pendant que les dents leur poussent, col. 107. vol. IV.

DEPILATOIRE, colonne 1033. *Depilatorium.* vol. III.

Trois especes de ces remèdes, *ibid.*

DEPOUILLE DE SERPENT, *Anguina se-* col. 60. vol. II. *neila.*

Ses vertus, *ibid.*

Sa vertu lorsqu'on la brûle, *ibid.*

DEPRAVATION de la voix, colon. *Cacophonia.* 1246. vol. II.

DEPRAVATION des viscères qui servent à la nutrition, col. 1247. vol. II. *Cacophragia.*

DEREGLE', col. 1247. vol. II. *Cacorrhœum.*

DESAGREABLE, Hippocrate, col. *Apenes.* 225. vol. II.

DESCRIPTION de l'homme, col. 95. *Anthropologia.* vol. II.

DESPREZ, (Jafon) Anatomiste, Jafon à Pratis, col. 1238. vol. I.

Son pays, *ibid.*

Editions de ses Ouvrages, *ibid.*

DESSECHEMENT, col. 641. vol. II. *Avantis.* On appelle une maladie sèche, *avante.* *te,* *ibid.*

Description de cette maladie par Hippocrate, *ibid.*

Sa cure, *ibid.*

Sentiment de le Clerc à ce sujet, *ibid.*

DESSECHEMENT du corps par le moyen d'un enterrement dans le sable, col. 1015. vol. I. *Ammochosia.*

A qui Oribase conseille l'usage de ces bains, *ibid.*

Aétrius les recommande, *ibid.*

Passages de Galien cités à ce sujet, *ibid.*

DESSICATION, manière de dessécher les plantes & autres ingrédients, col. 396. vol. II. *Arefactio.*

DETENTION, *retention, suppression, Abſtentio.*
col. 171. vol. I.

Cas où les Auteurs ſe ſont ſervis de ce mot, *ibid.*

DEUSINGIUS, (Antoine) col. 1270. vol. I.

Il fut Anatomiste, mais il n'a fait nulle découverte en cette science, *ibid.*

Le Catalogue des Ouvrages de cet Auteur est dans Vander Linden, *ibid.*

DIABETES, maladie, colonne 1051. vol. III.

Sa description, *ibid.*

Ses symptômes, *ibid.*

Observations à ce sujet, *ibid.* & *ſuiv.*

Description que fait Aretée de cette maladie, col. 1052.

Cause de cette maladie, col. 1053.

Le diabetes, suivant Etmuller, distingué en véritable & en faux, & en cette espèce qui est appelée flux coëliaque d'urine, *ibid.*

Cure, col. 1054.

Sentiment de Liſter, col. 1055.

Méthode de Willis, *ibid.*

— d'Etmuller, col. 1056.

— de Sydenham, *ibid.*

— de Harris, *ibid.*

Conſomption occasionnée par un diabetes, col. 1057.

Comment on guérit cette conſomption, *ibid.*

Cas rapportés à cette occasion, *ibid.*

DIACATHOLICON, purgatif, col. 1059. vol. III.

Préparation de ce purgatif universel, peu en usage, malgré le titre pompeux qu'il porte, *ibid.*

DIACHYLON, col. 1060. vol. III.

Ce que c'est, *ibid.*

Plusieurs emplâtres qui portent ce nom, *ibid.*

Savoir,

Diachylon simple, *ibid.*

Sa préparation, *ibid.*

Le grand diachylon, col. 1061.

Sa préparation, *ibid.*

Grand diachylon avec les gommes, *ibid.*

Sa préparation, *ibid.*

Diachylon composé, ou emplâtre de mucilage, col. 1062.

Sa préparation, *ibid.*

DIAMANT, pierre précieuse, colon. *Adamas.* 355. vol. I.

Erymologie de ce mot, *ibid.*

Les noms des Auteurs qui en parlent, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

Opinion de Paul Amman sur ses vertus, *ibid.*

— de M. Geoffroy, col. 356.

Les Auteurs ne sont point d'accord sur sa qualité, que quelques-uns regardent comme un poison, *ibid.*

Ceux qui ne le regardent point comme telle paroissent mieux fondés en raisons, col. 357.

Fait rapporté pour prouver qu'il contient un poison, *ibid.*

Circonstance dans ce fait qui empêche que l'on puisse rien conclure à cet égard, *ibid.*

Symptômes que les Auteurs prétendent que produit cette espèce d'empoisonnement, *ibid.*

Cure de cet accident, par Sennert, *ibid.*

Ce que les Astrologues entendent par le mot *Adamas*, *ibid.*

DIANTHON, nom d'un antidote de Myreſe, col. 1082. vol. III.

Préparation du *ſpecies dianthus*, *ibid.*

Qualités & vertus de ce remède, col. 1083.

DIAPHRAGME, cloison qui sépare la poitrine d'avec le bas-ventre, col. 1085. vol. III.

Sa description, sa figure, ses attaches, ses muscles, *ibid.*

Ses artères & ses veines, *ibid.* & *ſuiv.*

DIAPRUN, préparation de Pharmacie, colonne 1089. volume III.

Préparation du Diaprun légitif, *ibid.*

— du Diaprun ſolutif, *ibid.*

DIARRHÉE, maladie, colon. 1090. *Diarrhea.* vol. III.

Sa définition, *ibid.*

Symptômes qui l'accompagnent, *ibid.*

Plusieurs observations rapportées à ce sujet, *ibid.* & *ſuiv.*

Méthode pour arrêter la diarrhée, col. 1092. & *ſuiv.*

Suites funestes de cette méthode, col. 1094.

Il est dangereux d'arrêter un cours de ventre à contre-tems, col. 1095.

Article extrait de Charles Piſon, col. 1096. & *ſuiv.*

Différens remèdes prescrits contre la diarrhée par différens Auteurs, col. 1099. & *ſuiv.*

Lorsque la diarrhée provient des ferments contenus dans les premières voies qui accélèrent le mouvement péristaltique des intestins, la première indication est d'évacuer la matière qui irrite ces parties, col. 1102.

Préparation des remèdes convenables pour cela, *ibid.*

Si la diarrhée provient du vice de l'estomac qui laisse passer les aliments dans les intestins avant qu'ils soient suffisamment digérés, après avoir évacué l'estomac, avec une dose de sel de vitriol, ou de racine d'ipécacuanha, il faut en fortifier le ton aussi-bien que celui des fibres, col. 1103.

Formules des remèdes convenables pour cela, *ibid.*

Ce que l'on doit faire si le froid est la cause productrice de la diarrhée, *ibid.*

Quand la diarrhée est opiniâtre & résiste à tous les remèdes, il faut recourir aux lavemens, col. 1104.

Formules de lavemens convenables en ce cas, *ibid.*

— de trois différens topiques, col. 1105.

Conſomption à la suite d'une diarrhée, *ibid.*

Moyen de la prévenir & de la guérir, *ibid.*

Cas, col. 1106.

- Remarques, *ibid.* & *suiv.*
DIABETE FERRILE, col. 929. vol. V.
 Sa matiere, ses causes, ses suites, *ibid.*
 Différentes especes de flux de ventre, *ibid.*
 La cure de ce mal consiste à adoucir l'acreté qui cause l'irritation, à l'évacuer par des émétiques, des purgatifs, des lavemens, à raffermir les parties lâches, à calmer l'impétuosité des liqueurs par des narcotiques, à déterminer la matiere morbifique d'un autre côté par des sueurs, à l'expulser après en avoir corrigé la premiere source, *ibid.*
 Prognostics qu'on tire des selles, au mot *Selle*.
DIABETE arthritique ou gouteux. V. Goute dans cette Table.
DIASCORDIUM, confection, colon. 1107. vol. III.
 Préparation de cette confection, *ibid.*
 Remarques de Quincy sur cette composition, col. 1108.
DIATESSARON, col. 1110. vol. III.
 Préparation de cette composition, *ibid.*
DIATRAGACANTHI FRIGIDÆ SPECIES, col. 1111. vol. III.
 Préparation de cette composition, *ibid.*
 Vertus & propriétés de ce remède, *ibid.* & *suiv.*
DIATRION PIPEREON SPECIES, col. 1112. vol. III.
 Sa préparation, *ibid.*
DICROTE, rebondissant, col. 1114. *Dicrotus*. vol. III.
 Observations du Docteur Nihil sur le poulx dicrote ou rebondissant, *ibid.* & *suiv.*
DICTAME, plante, col. 1115. vol. III. *Diflammar*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte deux especes, *ibid.*
 Les feuilles du dictame passent pour un excellent vulnéraire & un cordial très-efficace, col. 1116.
 Elles excitent les regles & provoquent l'urine, *ibid.*
 Cette plante a toutes les vertus du poulxot des jardins, mais dans un plus haut degré, *ibid.*
DIEMERBROECK, (Isbrandus) Anatomiste, col. 1270. vol. I.
 Lieu où il a professé l'Anatomie, *ibid.*
 Sentiment de Goelicke tant sur ses Ouvrages que sur ses découvertes, *ibid.*
 Editions des Ouvrages qu'il a mis au jour, *ibid.*
DIERVILLA, plante, col. 1117. vol. III.
 Ses caractères, *ibid.*
DIETE, col. 1064. vol. III.
 Ce qu'on entend par ce mot, *ibid.*
 La diététique d'une extreme utilité pour prévenir & guérir un grand nombre de maladies, col. 1065.
 Instructions d'Hoffman sur la diete, qui convient aux personnes vigoureuses & foibles, aux différens âges, aux différens sexes, dans les

Diata.

- différentes saisons de l'année, & dans les différens changemens de tems, *ibid.* & *suiv.*
 Ce que c'est qu'un homme fort & comment on connoît la force du corps, col. 1066.
 Quel est l'homme foible, *ibid.*
 Un régime exact convient surtout aux personnes foibles, col. 1067.
 Il faut recommander aux personnes grasses l'usage de ce qui maigrit & fait sortir du corps les humeurs superflues, col. 1068.
 Les personnes maigres ont besoin de choses qui conservent le suc nourricier & les forces, *ibid.*
 Ceux qui ont le ventre trop paresseux doivent user d'alimens qui relâchent, & se garder de faire trop d'usage des purgatifs, *ibid.*
 Ceux qui ont le ventre trop lâche doivent le dessécher par beaucoup d'exercice, *ibid.*
DIFFICULTE' dans l'articulation des sons, col. 345. vol. I. *Acropis*.
 Cas où Hippocrate se sert de ce mot, *ibid.*
DIFFICULTE' de l'ouïe, col. 815. vol. II. *Baryecola*.
DIFFICULTE' de parler, col. 815. vol. II. *Baryphania*.
DIFFORMITE' du corps ou de quelque membre, col. 480. vol. I. *Æschol*.
DIGESTION, col. 645. vol. III.
 Comment elle s'exécute, *ibid.*
 Commencée dans l'estomac, s'achève dans les intestins, col. 659.
 Explication du mécanisme de la digestion. V. Sang dans cette Table.
 Ce que signifie le mot *digestion* en terme de Chirurgie, col. 1117. vol. III.
 — de Pharmacie, *ibid.*
DIGITALE, plante, col. 1117. volume III. *Digitalis*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte onze especes, col. 1118.
 Cette plante passe pour vulnéraire, *ibid.*
 Appliquée avec succès sur les tumeurs scrophuleuses, *ibid.*
 Sa décoction purge par haut & par bas, *ibid.*
 Noms de la gratiole, une des especes de digitale, *ibid.* *Gratiola*.
 Sa description, *ibid.*
 Quelques-uns la recommandent pour purger les humeurs sereuses & bilieuses, pour l'hydropisie & la jaunisse; mais elle est, selon Miller, d'une nature fort violente, colon. 1119.
DIGITELLUS, nom de plusieurs fungus, col. 1119. vol. III. *Digitellus*.
 Noms de différentes especes de *digitellus*, *ibid.*
DIGNE d'être connu, col. 718. volume II. *Axiologos*.
 Endroit où Hippocrate se sert de ce mot, *ibid.*
DILATATION des vaisseaux sanguins ou aures, col. 1171. vol. I. *Anapetia*.
DINER, selon Hippocrate, col. 418. vol. II. *Ariston*.
 On appelle *anaristesi*, la privation de ce repas ordonnée aux malades, col. 1175. vol. I. *Anaristesi*.
DIOCLES de Cariste a été le premier

- qui ait écrit sur la maniere de dis-
séquer des animaux, col. 1211. vo-
lume I.
- DIONIS fut un Démonstrateur en Ana-
tomie au Jardin du Roi à Paris,
col. 1270. vol. I.
- Il a donné un Traité d'Anatomie assez
estimé, *ibid.*
- On l'a traduit en Arabe, *ibid.*
- DIOSCOREA, plante, col. 1122. vo-
lume III.
- Ses caracteres, *ibid.*
- Ses especes, *ibid.*
- DIPHRYGES, plante, col. 1123. vo-
lume III.
- Trois especes de diphryges, *ibid.*
- Le diphryges est astringent, déterfif
& dessiccatif, *ibid.*
- Sa qualité est mixte, *ibid.*
- Il est tant soit peu astringent & mo-
dérément acrimonieux, selon Da-
le, col. 1124.
- DIPLOE, col. 1198. vol. IV. *Medullarium.*
- C'est une substance spongieuse conte-
nue entre les deux tables du crane,
ibid.
- C'est aussi quelquefois la moëlle des
végétaux, *ibid.*
- DIPSAS, serpent, col. 1126. vol. III.
- Maniere de traiter ceux qui ont été
mordus par ce serpent, *ibid.*
- DISCURSIFS, remèdes, colon. 1128. *Discussoria.*
vol. III. *Discursientia.*
- Ce que c'est, *ibid.*
- Passage tiré du Docteur Freind sur
les remèdes discutifs & suppura-
tifs, *ibid.* & *suiv.*
- DISPNE'E ou Asthme, col. 1218. vol. *Dyspnœa.*
lume III.
- Maniere dont Paul Eginete décrit
l'état des asthmiques, col. 1219.
- Observations, col. 1220. & *suiv.*
- Différence entre l'asthme convulsif
& la suffocation convulsive des ma-
lades hystrériques, col. 1227.
- Signes qui annoncent l'asthme décrits
par Aretée, *ibid.*
- Différentes sortes d'asthmes, *ibid.*
- Maniere dont ils se produisent &
s'augmentent, col. 1229. & *suiv.*
- Prognostics de ces maladies, colon.
1233.
- Cure, col. 1234. & *suiv.*
- Remèdes recommandés par Celse
dans la difficulté de respirer, col.
1237.
- Observations & précautions nécessai-
res dans la pratique, col. 1238. &
suiv.
- Méthode de Baglivi dans les asthmes
invétérés, soit humoraux soit con-
vulsifs, col. 1239.
- Indications curatives que Pitcairn veut
qu'on suive dans l'asthme idio-
patique, col. 1240. & *suiv.*
- DISPOSITION vicieuse de l'esprit. *Cacosymia.*
col. 1247. vol. II.
- DISPOSITION (mauvaise) col. 1246. *Cacosether.*
vol. II.
- DISTILLATION, col. 309. vol. II. *Apothaxis.*
- Sa signification dans Hippocrate, *ibid.*
- Distillation des eaux, *ibid.*
- Cas où elle est utile, *ibid.*
- Plantes que l'on y soumet, *ibid.*
- Moyens de l'exécuter, col. 335. &
suiv.

DIURETIQUES, remèdes, col. 1134. *Diuretica.*
vol. III.

Énumération qu'en fait Celse, *ibid.*
& *suiv.*

— Hoffman, col.

1135.

La diminution de l'écoulement de
l'urine, ou la difficulté qu'elle trou-
ve à sortir peut venir de différentes
causes, *ibid.*

Il faut donc différents remèdes qui
aient un rapport à ces différentes
causes pour exciter la sécrétion de
l'urine, *ibid.*

Différentes manieres d'agir des diu-
retiques, col. 1135. & *suiv.*

Choix des diurétiques, relativement
aux circonstances, col. 1136. & *f.*

Il ne faut pas excessivement compter
sur les diurétiques ni sur les éva-
cuations qu'ils produisent dans la
cure des fièvres, *ibid.*

DOIGT, partie de la main, col. 1120. *Digiti.*
vol. III.

Anatomie des doigts, *ibid.* Voyez
Bras.

Maniere de séparer les doigts qui
naissent unis ensemble, *ibid.*

Fractures des doigts, col. 1644.

Luxations des doigts, *ibid.* Voyez
Luxation.

DOMESTIQUES qui arrachent le poil
des aisselles, col. 794. vol. I. *Alipili.*

Différens moyens qu'ils employent
pour épiler, *ibid.*

— qui frotoient les personnes
au sortir du bain, *ibid.* *Alipia.*

Leur subordination aux Medecins
dans leur origine, *ibid.*

Autres noms que leur donnoient les
Romains, *ibid.*

Maniere dont ils se sont soustraits à
l'autorité des Medecins, *ibid.*

Quels noms ils se donnerent après
cette révolte, *ibid.*

Réflexion de Schulze sur le reproche
qu'on fait aux Medecins que la
Medecine a été exercée à Rome
par des Esclaves, *ibid.*

DOMPTE-VENIN, plante, col. 577. *Asclepias.*
vol. II.

Ses noms latins, *ibid.*

Ses propriétés dans Miller, col. 578.

— Tournefort, *ibid.*

DORADE, poisson dont les Anciens
faisoient grand cas, col. 655. volu-
me II. *Aurata ou Ora-*

me II.

Ses autres noms, *ibid.*

DORIA, plante, col. 1150, vol. III.

Ses caracteres, *ibid.*

Boerhaave fait mention de quinze
especes de Doria, col. 1151.

Leurs vertus & leurs propriétés, *ibid.*

DORONIC, plante, col. 1152. volu-
me III. *Dorenicum.*

Ses caracteres, *ibid.*

Boerhaave en compte cinq especes,
ibid.

Dale fait mention de trois autres es-
peces de doronic, *ibid.*

Description & qualités de ces trois
especes, col. 1153.

DORSAL (grand) muscle du dos, col. 787. vol. III. *Larissimus dorsi.*

Description de ce muscle, *ibid.*

Situation, *ibid.*

Attaches, *ibid.*

Trajet, *ibid.*

Route des fibres charnues de ce muscle, *ibid.*

Formation du tendon, *ibid.*

Le grand rond, *ibid.*

Communication des deux tendons, *ibid.*

Aponévrose du grand dorsal, *ibid.*

Usages du grand dorsal, col. 788.

Le grand pectoral l'aide dans ses usages, col. 789.

DORSAL (long) col. 971. vol. III.

Longissimus dors.

Définition de ce muscle, *ibid.*

Situation, *ibid.*

Figure, *ibid.*

Attaches, *ibid.*

Route de ses bandelettes, *ibid.*

Attache inférieure, *ibid.*

Trajet de ses fibres, *ibid.*

Communication de ses bandelettes avec plusieurs trousseaux du demi-épineux ordinaire, *ibid.*

Petits trousseaux musculaires, colon. 972.

Le long dorsal est le coadjuteur du sacro-lombaire, *ibid.*

Ses usages, *ibid.*

DORSTINEA, plante, colon. 1154. vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Trois espèces de *dorstinea*, *ibid.*

DOS, col. 1155. vol. III.

Dorsum.

Les bosses proviennent des causes extérieures, quelquefois des causes internes, *ibid.*

Bosses invétérées ordinairement incurables, *ibid.*

Mesures promptes qu'on peut prendre pour parvenir à une guérison parfaite, ou pour rendre le défaut de conformation plus léger, *ibid.*

On appelle *Acnestis* la partie du dos dans les animaux à quatre pieds, comprise depuis les palerons jusqu'aux lombes, col. 332. vol. I.

Acnestis.

Autre signification du mot *acnestis*, *ibid.*

Dos d'une chaise, col. 1121. vol. I.

Anacnestos.

DOUBLE-FEUILLE, plante, col. 868. vol. II.

Bifolium.

Sa description & ses vertus, par Miller, *ibid.*

DOUCEUR de caractère, col. 220. *Aergetia.*

vol. II.

DOUGLAS, (Jacques) Anatomiste très-fameux, & un des plus excellents Accoucheurs, col. 1270. volume I.

Editions de ses principaux Ouvrages, *ibid.*

Découvertes qu'il a fait sur le péritoine, col. 1271.

DOUGLASSIA, plante, col. 1156. volume III.

Ses caractères, *ibid.*

DOULEUR, col. 1140. vol. III.

Dolor.

Prognostics de la douleur dans les maladies aiguës, *ibid.*

Différentes sortes de douleurs, & leurs causes, *ibid.* & *suiv.*

Douleurs considérées comme prognostics du recouvrement de la santé, 1141.

Pourquoi on ne doit regarder comme douleurs salutaires, que celles qui commencent un jour critique,

Tome VI.

qui sont accompagnées de coction; & qui sont précédées ou suivies de quelque évacuation bienfaisante, *ibid.*

Il faut encore que ces douleurs soient grandes & assidues; qu'elles ne cessent pas après quelques momens de durée; qu'enfin toutes les douleurs continuent aux extrémités, surtout aux pieds, sont d'un heureux présage pour les maladies aiguës; *ibid.* & *suiv.*

DOULEURS qui annoncent la mort du malade, col. 1145.

Toutes les douleurs qui attaquent les viscères ou les parties mobiles, sont funestes, quand elles sont accompagnées ou suivies de symptômes funestes: s'il succède dans les mêmes parties plusieurs douleurs d'une nature différente, ou si elles sont attaquées en même-tems de plusieurs symptômes variés, *ibid.* & *suiv.*

Les douleurs qui affectent les parties éloignées & qui viennent à cesser subitement, ou à passer aux parties supérieures, sont très-dangereuses, & mortelles, si leur transmigration est accompagnée de quelque symptôme funeste; enfin toutes les douleurs en quelque partie du corps que ce soit auxquelles le malade devient insensible, ne prognostiquent rien que de mauvais, col. 1147. & *suiv.*

DOULEUR considérée comme symptôme d'une plaie, col. 1000. vol. VI.

Toutes les fois qu'une fibre nerveuse, qui prend son origine du cerveau, est tellement tendue ou disposée, qu'elle est prête à se rompre, on sent de la douleur, *ibid.*

Définition de la douleur, *ibid.*

L'idée de la douleur ne laisse aucune trace dans la mémoire, *ibid.*

Les nerfs seuls dérivés du cerveau; peuvent, en conséquence de leur changement, exciter dans l'âme l'idée de la douleur, col. 1001.

Pour que le changement de disposition dans le nerf fasse naître dans l'âme l'idée de la douleur, il faut que l'action du nerf sur le cerveau, & celle du cerveau sur le nerf, demeure libre, *ibid.*

L'idée de la douleur peut quelquefois naître dans l'âme, quoiqu'il ne soit arrivé aucun changement dans les nerfs, lorsque le cerveau d'où ils tirent leur origine en a éprouvé un, *ibid.* & *suiv.*

La douleur est d'autant plus vive, que la fibre est plus prête à se rompre, & d'autant moins vive, que la fibre s'éloigne moins de sa tension naturelle, col. 1003.

Une grande douleur dans une même partie, dure peu de tems; une douleur moins violente peut durer long-tems, diminuer ou augmenter, *ibid.* & *suiv.*

Causes les plus ordinaires de la douleur réduites à quatre classes, col. 1005.

1°. La force de la contraction naturelle soutenue d'un petit nombre de

EEEcc

fibres, les autres étant rompus, *ibid.*

2°. Tout ce qui peut distendre les vaisseaux formés de fibres nerveuses sensibles, l'obstruction, la pléthore, l'abondance des humeurs cacochymiques, & l'augmentation du cours des liqueurs, *ibid.* & *suiv.*

3°. Tout ce qui tire violemment les parties du corps, col. 1007.

4°. Tout ce qui blesse, & corrode, *ibid.*

Causes différentes de la douleur qui naît d'une plaie, col. 1008.

Principaux effets produits par la douleur, *ibid.*

1°. L'inquiétude & l'agitation, *ibid.*

2°. Les veilles, *ibid.*

3°. La fièvre, col. 1009.

4°. La convulsion, *ibid.*

5°. La gangrene, *ibid.*

Remèdes propres à chacune des causes de la douleur, col. 1010.

On détruit la cause de la douleur,

1°. En relâchant la fibre tendue;

2°. En dissolvant les concrétions;

3°. En diminuant le mouvement & le volume de la matière qui cause la tension;

4°. En remédiant au tiraillement inégal & violent;

5°. En adoucissant l'acreté;

6°. En la dissipant;

7°. En ôtant ce qui détruit les fibres, *ibid.* & *suiv.*

Moyens de faire cesser la douleur, en laissant subsister la cause qu'on ne connoît point, ou qu'on ne sauroit emporter, quoique connue, col. 1014.

Les remèdes qui détruisent le sentiment de douleur sans ôter la cause, agissent ou sur le nerf souffrant, ou sur le vaisseau même, *ibid.*

Le premier moyen de dissiper la douleur, est de rendre le nerf insensible, ou en le coupant, ou en le comprimant, ou en le brûlant, *ibid.* & *suiv.*

Lorsqu'il est absolument impossible de détruire le nerf souffrant sans offenser les parties, dont l'intégrité ne peut être détruite sans danger, ou sans une grande incommodité, le seul moyen de calmer la douleur est de mettre le siège du sentiment en état de ne point sentir, col. 1016.

Les narcotiques propres pour éteindre le sentiment du *sensorium commune*, *ibid.*

Manière dont l'opium, logé dans le ventricule, détruit le sentiment de douleur, *ibid.* & *suiv.*

Effet funeste de l'opium donné en trop grande quantité à un homme qui n'y est point accoutumé, *ibid.*

Pourquoi la douleur est plus grande dans les parties voisines que l'endroit même d'une plaie, col. 881. vol. VI.

Douleurs goutteuses, vagues, irrégulières, col. 544. & *suiv.* vol. II.

Douleur de tête, col. 1451. volume II. *Capitis dolor.*

Voyez *Céphalalgie.*

DOUX, col. 915. vol. II.

Blandus.

DRAGON DE MER, poisson, col. *Draco marinus*, 1159. vol. III.

DRAGONEAUX, insectes, colon. *Dracuncul.* 1161. vol. III.

Manière de faire sortir ce ver, *ibid.*

Moyens de se préserver du dragonneau, & d'en faciliter la sortie, col. 1162. & *suiv.*

L'*Egritudo bovina* confondue avec les dragoneaux, col. 1164.

Manière de traiter cette maladie, *ibid.*

Ce qu'en disent Albuquerque & Algaravius, col. 1165.

Différentes espèces de ces animaux, col. 1166. & *suiv.*

DRAKE, (Jacques) Anatomiste Anglois, col. 1271. vol. I.

Editions de son Ouvrage, *ibid.*

DRAN, (le) Chirurgien de Paris, col. 1041. & *suiv.* vol. VI.

Observations de lui à plusieurs articles de Chirurgie, & son traitement des plaies d'armes à feu, *ibid.*

DRELINCOURT, Anatomiste François, col. 1271. vol. I.

Lieu où il a professé cette Science, *ibid.*

Editions de ses divers Ouvrages d'Anatomie, *ibid.*

DROIT, nom commun à plusieurs muscles, col. 1049. vol. V.

Muscles qui servent aux différents mouvemens de la tête, & qui portent ce nom, *ibid.*

Le grand droit, *ibid.*

Le petit droit, *ibid.*

Situation & attaches où se trouvent ces muscles, *ibid.*

Le droit antérieur court, *ibid.*

Le droit antérieur long, *ibid.*

Leur situation & leurs attaches, *ibid.* & *suiv.*

DRYINUS, espèce de serpent, col. 1169. vol. III.

Remèdes convenables quand on en a été mordu, col. 1170.

DULCAMERE, plante, col. 933. vol. *Amara dulcis*, tome I.

Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

Ses vertus, selon Sebizio, *ibid.*

Recette de Tragus, où il regarde cette plante comme efficace contre l'hydropisie, *ibid.*

Vertus de son suc, 934.

Recette du Docteur Lulle, où il emploie les feuilles de cette plante, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

DUODENUM, portion d'intestins, col. 1171. vol. III.

Principes sur lesquels Sylvius fonde tout l'art de guérir les maladies, *ibid.*

Erreurs dans lesquelles il s'est tombé, *ibid.*

Examen de l'hypothèse de Sylvius, col. 1172.

Structure & usage du duodénum, *ibid.* & *suiv.*

Comment le duodénum peut devenir le siège de plusieurs causes morbifiques, col. 1175.

La stagnation de la bile & son mélan-

ge avec des humeurs acides, sont les sources de plusieurs maladies graves, *ibid.* & *suiv.*

La lymphe & la bile viciées étant portées dans les intestins, y demeurent en stagnation, & y deviennent une pépinière de maladies, surtout de fièvres, col. 1181.

Le duodénum, source des fièvres intermittentes & éterces, *ibid.* & *suiv.*

Examen des autres maladies qui sont accompagnées d'éruption, colon. 1184.

Pratique & manière de traiter les maladies dont le siège est dans le duodénum, col. 1185. & *suiv.*

DUPRE', Anatomiste, col. 1271. volume I.

Sentiment de Gœclicke à son sujet, *ibid.*

DURILLON, col. 659. vol. IV.

Ils sont causés par le frottement des souliers trop étroits, *ibid.*

Remèdes pour les guérir, *ibid.*

DYSSENTERIE, maladie, col. 1188. *Dysenteria*, vol. III.

Observations, col. 1189. & *suiv.*

On doit procurer du repos au malade, col. 1191.

Remèdes & alimens convenables, *ibid.*

Différentes causes de la dysenterie, 1192.

Les excréments & les autres symptômes varient selon la différence des ulcères des intestins, *ibid.*

Signes prognostics de ces ulcères, tant bons que mauvais, col. 1193.

Description de la dysenterie par Cœlius Aurelianus, col. 1194.

On doit distinguer la dysenterie des autres flux accompagnés de tranchées, auxquels on donne le nom de diarrhée, col. 1195.

Comment on peut distinguer la dysenterie d'un flux hémorrhoidal accompagné de tranchées violentes, col. 1196.

Distinction de la dysenterie ou bénigne & maligne, *ibid.*

Dysenteries rouges & blanches, *ibid.*

Symptômes ordinaires de la dysenterie, col. 1197.

Causes procathartiques de la dysenterie renfermées sous trois classes principales, la constitution des saisons, des exhalaisons d'une nature virulente, & l'usage immodéré des fruits, surtout quand ils sont verts, col. 1200. & *suiv.*

Prognostics de la dysenterie, colon. 1202.

Manière de traiter la dysenterie, col. 1203. & *suiv.*

Précautions à prendre dans la pratique, col. 1205. & *suiv.*

Observation de Sydenham sur la dysenterie, col. 1209. & *suiv.*

DYSSENTERIE ARTHRIQUE ou GOUTTEUSE. Voyez Goutte.

E.

EAU, col. 314. vol. II.

Aqua.

Quelle est la meilleure eau, selon Dioscoride, *ibid.*

EAU DE LA MER, par le même, col. 315.

Ce qu'il y a à considérer sur l'eau, *ibid.*

EAU que l'on a fait bouillir, & que l'on met refroidir ensuite dans la neige pour désaltérer, col. 350. volume III.

EAU DE GLACE & DE NEIGE FONDUE, col. 315. vol. II.

Sentiment d'Hippocrate sur cette eau, *ibid.*

Des accidens que peut produire cette eau, col. 318.

Eaux des mines, *ibid.*

Pourquoi elles sont malfaisantes, *ibid.*

Sentiment d'Hippocrate sur ces eaux, *ibid.*

Eaux pierreuses & chargées de chaux, *ibid.*

Pourquoi elles sont nuisibles, col. 317.

Eaux croupissantes, *ibid.*

Pourquoi elles sont malfaisantes, *ibid.*

EAU DE PLUIE, *ibid.*

D'où viennent ses bonnes qualités, *ibid.*

Objection contre sa bonté, *ibid.*

Solution de cette objection, col. 318.

Manière d'avoir l'eau de pluie bien pure, *ibid.*

Eaux de Fontaines, *ibid.*

Conditions requises pour sa perfection, *ibid.*

De la manière d'éprouver les eaux, col. 319.

Eaux de Rivière, *ibid.*

Elles sont regardées comme très-saines, *ibid.*

Eaux considérées comme remèdes, col. 320.

Extrait de M. Hoffman sur les eaux en général, & leurs propriétés, *ibid.* & *suiv.*

Eaux distillées, col. 335.

Leurs espèces, *ibid.*

Instrumens nécessaires à cette opération, *ibid.*

Ce qu'il faut observer dans les distillations, col. 336.

Cas où la distillation est nécessaire, *ibid.*

— où elle est inutile, *ibid.*

Exemple tiré de Boerhaave d'une eau distillée à l'alembic froid, *ibid.*

Remarques sur le procédé ci-dessus, *ibid.* & *suiv.*

Liste des plantes & arbres que l'on met ordinairement en distillation, col. 339.

Les différentes parties où réside une matière aromatique, col. 340.

Manière de distiller nouvellement inventée, nommée bain-marie, *ibid.* & *suiv.*

Avantage de cette méthode, *ibid.*

Dénominations des plantes qui n'ont pas besoin de tant de préparations, *ibid.*

Différence des matières que fournissent les différentes plantes à la distillation, col. 341.

Manière d'empêcher les eaux aromatiques de dégénérer, col. 342.

- Exemple d'eau extraite d'une plante cueillie récemment, tiré de Boerhaave, col. 342. & *suiv.*
- Remarques, col. 345.
- Procédé de distillation sur de nouvelles plantes de même espèce remises avec les eaux déjà distillées, colon. 346.
- Plantes & parties des plantes que le *Dispensaire de Londres* indique pour extraire les eaux simples, col. 349.
- Manière de tirer l'eau de frai de grenouille, selon le *Dispensaire d'Edimbourg*, col. 350.
- Cette méthode est préférable aux autres, *ibid.*
- Manière de préparer la petite eau de canelle, col. 351.
- Nouvelle eau de mente poivrée, *ibid.*
- Sa vertu, *ibid.*
- Autre méthode pour tirer l'eau des végétaux, *ibid.* & *suiv.*
- Remarques sur cette méthode, col. 353.
- Ce que c'est que distiller *per descensum*, col. 354.
- Exemple de cette distillation, *ibid.*
- Eaux composées & spiritueuses, indiquées par le Collège des Médecins de Londres, col. 355.
- Réflexions tirées du *Dispensaire de Quincy*, *ibid.* & *suiv.*
- Eau nommée *Anhalina*, col. 363. *Anhalina.*
- Ses vertus, *ibid.*
- Eau d'ARQUEUSE ou vulnéraire, col. 364.
- Ses vertus, col. 601.
- Propriétés des plantes qui composent cette eau, col. 364. & *suiv.*
- Précautions à prendre pendant la distillation de cette eau, col. 367.
- Eau de LIMAÇONS différente de celle de la Pharmacopée de Londres, col. 367.
- Ses vertus, *ibid.*
- Eaux médicinales du Collège de Londres, 368. & *suiv.*
- Eaux de BAREGES, col. 814. *Baregienses aqua.*
- Leur goût & leur odeur, *ibid.*
- Différentes expériences sur ces eaux, *ibid.*
- Analyse, *ibid.*
- Leurs vertus, *ibid.*
- Eaux de BOURBON, col. 1073.
- Analyse & expériences sur ces eaux, *ibid.*
- Leurs vertus, col. 1074.
- Eaux MINÉRALES FROIDES, appelées *Acidulae*.
- Agrelettes*, pour les distinguer des chaudes, appelées *Thermales*, col. 258. vol. I.
- Les expériences & les observations des Modernes ont démontré qu'elles n'étoient point acides; comme l'avoient pensé les Anciens; d'où ils les avoient ainsi nommées, *ibid.*
- Noms qu'elles avoient chez les Grecs, *ibid.*
- Ce que dit à leur sujet Galien, *ibid.*
- Dans quel cas Caelius Aurelianus les a mis en usage, *ibid.*
- Extrait de Pline au sujet des eaux minérales, col. 259. & *suiv.*

Observation & réflexions d'Hoffman au sujet de ces eaux, col. 262. & *suiv.*

— de M. Slare, 264. & *suiv.*

Examen Chymique des eaux minérales par Hoffman, colonne 268. & *suiv.*

Réponses aux objections formées contre les eaux minérales, & règles sûres pour les rendre efficaces dans les maladies, tirées d'Hoffman, col. 284. & *suiv.*

Maladies auxquelles conviennent les eaux minérales, col. 293.

Régime que l'on doit garder pendant leur usage, col. 296.

Méthode pour préparer des eaux minérales artificielles, col. 297. & *suiv.*

Méthode que M. Shaw a suivie dans l'examen des eaux minérales, col. 300. & *suiv.*

Eaux MINÉRALES chaudes ou thermales, *Thermae*, col. 230. vol. VI.

La chaleur des eaux des sources médicales vient des feux souterrains, col. 131.

Origine du feu, *ibid.*

Comment il s'allume de lui-même dans les entrailles de la terre, col. 132. & *suiv.*

Comment la chaleur qui se communique depuis tant de siècles aux eaux de certaines sources peut subsister sans rien perdre de sa force, col. 234. & *suiv.*

Propriétés & vertus des eaux médicales, col. 236.

Leurs usages dans plusieurs maladies, col. 237.

Usages des eaux minérales chaudes, dangereux dans les cas où les viscères sont affectés de durétés ou de skirrhes, lorsqu'il se trouve des humeurs épanchées dans les cavités de la tête, de la poitrine ou du bas-ventre, lorsque l'estomac, les poulmons, le méfentère & les intestins sont ulcérés, *ibid.*

Usage des eaux minérales chaudes; fort préjudiciables à ceux qui ont de la disposition à l'apoplexie, à l'épilepsie, à la migraine, & à la privation de la mémoire ou des sens, *ibid.*

Les eaux minérales chaudes, ne conviennent point à ceux qui sont affligés de l'asthme convulsif, d'un ptyphé au cœur, d'une hydropisie de poitrine, d'une phthisie confirmée, *ibid.*

Dans les fièvres intermittentes les eaux minérales tant chaudes que froides ont beaucoup de vertus; mais il faut s'en abstenir avant & pendant l'accès, col. 978. vol. V.

Eaux ou Bains d'Aix-la-Chapelle, col. 261. vol. VI.

On les emploie en bains ou en boisson, *ibid.*

Leurs propriétés, leurs vertus dans différentes maladies, col. 262.

Eaux d'AIX EN PROVENCE, col. 262. vol. VI.

Examen de la nature de ces eaux ,
col. 263.
On y trouve deux principes , dont
l'un est fixe & l'autre volatil, *ibid.*
La partie fixe est de deux especes,
l'une saline, l'autre terreuse, *ibid.*
La saline est purement fémblable au
nitre des Anciens, *ibid.*
La terreuse est entièrement alcaline ,
ibid.
La partie volatile consiste dans un mé-
lange de soufre & de sel volatil,
ibid.
Propriétés, vertus & usages de ces
eaux dans différentes maladies ,
ibid.
On en fait usage en boisson , en bain
& en douche, *ibid.*

Eaux d'ANCAUSE dans le Comté de
Comminges, col. 263. vol. VI.
Analyse de ces eaux, *ibid.*
Elles contiennent, suivant Plantin ,
du soufre & du bitume, & des sels
vitrioliques & nitreux, *ibid.*
Propriétés & vertus de ces eaux, col.
264.

Eaux de BALARUC, en Languedoc, col.
264. vol. VI.
Analyse de ces eaux, col. 265.
Elles sont purgatives quand on les
boit, sudorifiques quand on s'en
sert en bains, *ibid.*
Maladies où elles conviennent, *ibid.*
On s'en sert à l'extérieur en bains,
en fomentations ou en douche, in-
térieurement en boisson, en clysté-
res ou en injections, *ibid.*

Eaux de BARBAZAN, dans les Pyrénées,
col. 265. vol. VI.
Analyse de ces eaux, par du Clos,
col. 266.

Eaux de BARRAGES. Voyez *Barregioises*
aque.

Eaux BLANCHES, célèbres chez les An-
ciens, col. 569. vol. I.
Sentiment de Cœlius Aurélianus à ce
sujet, *ibid.*
Galen, *ibid.*
Aëtius, *ibid.*

Eaux de BOURBON-LANCY près de Ne-
vers, col. 266. vol. VI.
Jean Baukuis prétend qu'elles sont
imprégnées de soufre & de bitu-
me, d'un peu d'alun, de nitre & de
sel commun, *ibid.*
Alberic les regarde comme sulphu-
reuses, bitumineuses, un peu alu-
mineuses & styptiques, *ibid.*
L'analyse Chymique n'y fait voir que
du nitre, *ibid.*
Propriétés & vertus de ces eaux, *ibid.*

Eaux de BOURBONNE dans le Bassinai,
col. 266. vol. VI.
Analyse de ces eaux par Gaultier &
du Clos, col. 267.
Propriétés de ces eaux, *ibid.*
Leurs vertus dans différentes mala-
dies, *ibid.*
On en fait usage en boisson ou en
bains, *ibid.*

Eaux de CAUTERES, col. 235. vol. III. *Cauteres-aque.*
Trois sources d'eau minérale & qua-
tre à cauteres, *ibid.*
Qualités de ces eaux, col. 236.

On doit les regarder comme des eaux
savonneuses, balsamiques & mar-
tiales, *ibid.*
Les eaux de Larralier font un reme-
de efficace dans la phthisie, dans
l'asthme, & dans les maladies de
l'estomac, *ibid.*
Les eaux de Manhourat recomman-
dées pour détruire les obstructions
rebelles des viscères, *ibid.*
Défendues aux personnes qui ont la
poitrine foible, col. 237.

Eaux MINÉRALES DE CRANSAC dans le
bas Rouergue, col. 821. vol. III. *Cransac aque.*
On les regarde comme apéritives &
purgatives, *ibid.*

Eaux de DAX, col. 254. vol. VI.
Examen de la nature de ces eaux ,
col. 256. & suiv.
Elles contiennent une partie spiri-
tueuse, aërienne, élastique, bitu-
mineuse, très-subtile, & une mo-
dique portion de sel fort doux &
fort benin, composé d'un acide ma-
rin ou vitriolique léger, qui aban-
donne à la plus petite occasion la
terre absorbante ou alcaline très-
fine qui lui sert de base, col. 258.
Qualités de ces eaux, col. 259.
Maladies où l'usage de ces eaux est
salutaire, *ibid.* & suiv.
Cas où l'usage extérieur de ces eaux
est utile, col. 261.

Eaux de DIGNE en Provence, colonne
267. vol. VI.
Elles contiennent, suivant Lantaret,
du soufre, du nitre, du bitume &
du vitriol, col. 268.
Le soufre y domine, *ibid.*
Le bitume & le vitriol ne se décou-
vrent que par l'analyse chymique,
ibid.
Richard y reconnoît aussi du soufre ;
du nitre, du sel marin, & quelque
chose d'alumineux, *ibid.*
Usages de ces eaux, *ibid.*

Eaux de FORGES, col. 1612. vol. III. *Forges aque.*
Ceux qui ont analysé les eaux de For-
ges ne s'accordent pas dans tous les
points, *ibid.* & suiv.
Tous conviennent qu'elles sont im-
prégnées d'un principe ferrugi-
neux, *ibid.*
On les regarde comme purgatives,
diurétiques, tempérantes, apéri-
tives & corroboratives par leur qua-
lité légèrement astringente, colon.
1614.

Eaux de GAUDE en Auvergne, colon.
269. vol. VI.
Analyse de ces eaux par Duclos &
Chomel, *ibid.*

Eaux de MARTRES-DE-VEYER en Au-
vergne, col. 269. vol. VI.
Analyse de ces eaux par Duclos &
Chomel, *ibid.*

Eaux du MONT D'OR en Auvergne,
col. 269. vol. VI.
Analyse chymique de ces eaux par
Chomel & Duclos, *ibid.*
Analyse exacte des eaux du Mont
d'Or par M. le Monnier, Médecin
de la Faculté de Paris, col. 269.
& suiv.

Elles contiennent, selon cet Académicien, de la sélénité, du sel marin, du sel alcali minéral, un peu de sel de Glauber, & une matière grasse & bitumineuse, col. 270.

Vertus des eaux du Mont d'Or, col. 271.

Eaux minérales de Passy, colon. 378. *Passy aqua.*
vol. V.

Examen de la nature des anciennes eaux de Passy, col. 379.

Observations de M. Moëllin sur les trois nouvelles sources, col. 380. & *suiv.*

Observations que fit M. Geoffroy le jeune après la découverte de la quatrième source, sur les unes & sur les autres, col. 382.

Recherches que M. Boulduc a faites sur ces mêmes eaux, col. 383.

Elles sont rafraîchissantes, émollientes, apéritives, fortifiantes, diurétiques & purgatives, col. 384.

Eaux de Plombières, en Lorraine, col. 271. vol. VI.

Berthelin reconnoît dans ces eaux du soufre, du bitume, de l'alun, du plomb & du nitre; & Rouvrois dit qu'après l'évaporation elles laissent un résidu salin qui a le goût de sel marin, *ibid.*

Vertus & usages de ces eaux, *ibid.*

Eaux de Porcet, près d'Aix-la-Chapelle, col. 272. vol. VI.

Leurs vertus sont les mêmes que celles d'Aix-la-Chapelle, *ibid.*

Eaux de Premaux en Bourgogne, col. 272. vol. VI.

Eaux de Saint-Amand en Flandres, col. 272. vol. VI.

Examen de la nature de ces eaux, *ibid.*

Cas où elles sont bonnes, *ibid.*

Eaux de Tercis, col. 238. vol. VI.

Chaleur tempérée de ces eaux, col. 239.

Principes qui entrent dans la composition de ces eaux aussi tempérés que la chaleur, *ibid.*

Extrême pureté de ces eaux, *ibid.*

Analyse des eaux de Tercis, colonne 240. & *suiv.*

Elles contiennent un sel alcali volatil, une portion de sel marin très-modique, une partie onctueuse très-subtile, enfin une eau extrêmement fine & légère débarrassée de cette matière terreuse ou martiale dont les eaux des autres sont ordinairement surchargées, colon. 242.

Propriétés des eaux de Tercis, colon. 243.

Usage intérieur des eaux de Tercis très-salutaires dans plusieurs maladies, col. 244. & *suiv.*

Propriétés des eaux de Tercis pour l'usage extérieur, col. 247.

Cas où l'on doit ordonner ces bains, col. 248.

Cas où l'usage des eaux de Tercis pourroit être inutile ou même dangereux, col. 249. & *suiv.*

Comment on doit régler l'usage des eaux de Tercis pour les prendre avec succès, & précautions qu'il

est nécessaire de faire précéder, col. 252.

Eaux de Vic Carlandois en Auvergne, col. 273. vol. VI.

Analyse de ces eaux par Duclos & Chomel, *ibid.*

Eaux de Vichi dans le Bourbonnois, col. 273. vol. VI.

Analyse de ces eaux, *ibid.*

Elles sont chargées d'un sel alcalin approchant du nitre des anciens, col. 274.

Analyse qu'en a fait M. Geoffroy, *ibid.*

Propriétés & vertus des eaux des différentes sources, col. 274. & 275.

On prend les eaux de Vichi en boisson, en bains & en douche, col. 275.

Eaux de Vich-le-Comte en Auvergne, col. 276. vol. VI.

Suivant Villefou, ces eaux sont chargées de quatre espèces de fossiles, de vitriol, de fer, de bitume, de nitre, *ibid.*

M. Chomel qui les a analysées plusieurs fois a obtenu sur une livre par l'évaporation 34 ou 35 grains d'un résidu qui, outre du nitre, contenoit encore du sel ammoniac, *ibid.*

Vertus de ces eaux, *ibid.*

Eau anti-épileptique de Langius, col. 772. vol. IV. *Langii aqua epileptica.*

Sa préparation, *ibid.*

Ses usages, *ibid.*

Eau arthritique d'Espagne, colon. 504. vol. II.

Ses vertus, *ibid.*

Eau des Carmes, col. 36. vol. III.

Ses propriétés, *ibid.*

Sa composition, col. 37.

Eau de fleur d'orange, colonne 1441. *Aqua napha.* vol. IV.

Eau de fleurs de sureau pour les éréspiles, col. 1260. vol. V.

Sa préparation, *ibid.*

Eau de frai de grenouilles, col. 1036. vol. V.

Eau de la Reine de Hongrie, col. 1156. *Aqua Hungarica.* vol. V.

Vertus & usages de cette eau, colon. 1157.

Eau de veronique excellente pour les plaies, col. 632. vol. VI.

Eau de verveine; ainsi que le suc de cette plante guérit les inflammations des yeux, est bonne dans les plaies, & donne du soulagement dans la colique flatueuse, colonne 623. vol. VI.

Eau de savon, lessive, colonne 1451. *Capitellini.* vol. II.

Eau mere, nom de la liqueur qui reste après la cristallisation du sel marin dans les endroits où on le prépare, col. 913. vol. II.

Autre signification de ce mot, *ibid.*

EBENE, arbre qui croît en Amérique, *Ebenus.* col. 1243. vol. III.

Autres sortes d'ébène, *ibid.*

Le cœur de cet arbre est la seule partie dont on fasse usage en Médecine, col. 1244.

La poudre d'ébene est bonne dans les maladies des yeux, *ibid.*

EBENIER des montagnes, plante, col. *Bauhinia*. 820. vol. II.

Origine de son nom Latin, *ibid.*

Sa description, par Miller, *ibid.*

Il en distingue sept especes, *ibid.*

ECHALOTTE. Voyez *Oignon*.

ECHINOPHORA, plante, col. 1247. vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

ECLAIRE, plante, col. 381. vol. III. *Chelidonium majus*.

Ses caractères, *ibid.*

Cinq différentes especes de cette plante, comptées par Boerhaave, *ibid.*

Description de l'éclair, col. 382.

Ses vertus & ses propriétés, *ibid.*

ECLAIRE, (petite) ou petite chélidoine, *Chelidonium minus*, plante, col. 383. vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Quatre especes de petite éclair, suivant Boerhaave, *ibid.*

Description de la petite éclair, *ibid.*

Estimée bonne pour les hémorroïdes, la jaunisse & le scorbut, surtout pour celui de la bouche, col. 384.

ECORCE, partie d'une plante, colon. *Cortex*. 804. vol. III.

ECORCE AROMATIQUE, colonne 1443. *Narsaphon* ; vol. IV.

— appelée *Cortex caryophyllatus*, *Cortex caryophyllatus*, col. 804. vol. III.

— *Culidawan*, col. 805. *Cortex culidawan*.

Ce que c'est, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

— *Délatere*. Voyez *Cascarille*. *Cortex elaterii*.

— *Maffoy*, *ibid.* *Cortex Maffoy*.

Ce que c'est, *ibid.*

Ses propriétés, *ibid.*

— du Pérou. Voy. *Quinquina*. — *Peruvianus*.

— de sureau, col. 1260. vol. V.

Ses vertus, *ibid.*

— de Winter bâtarde. Voy. *Cannelle blanche*. — *Winteranus spinus*.

— de Winter, col. 805. vol. III.

Ce que c'est, selon le témoignage de George Handyside, *ibid.*

Ses usages, col. 806.

Expériences qu'Antoine de Heyde a fait sur cette écorce, *ibid.*

Ses propriétés, selon Etmüller, c. 807.

— *Valentini*, *ibid.*

— *Willis*, *ibid.*

— *Juncker*, *ibid.*

ECORCHURE, col. 659. vol. IV. *Interstrigo*.

On entend par ce mot, les excoriations qui surviennent en différentes parties du corps des enfans, *ibid.*

Manière de les guérir, *ibid.*

ECORCHURE par frottement, col. 641. *Atrivia*. vol. II.

ECORCHURE de quelque partie causée par quelque exercice, *ibid.*

Autre signification du mot *Atrivia*, *ibid.*

ECOULEMENT fétide, selon Galien, *Aposphagnia*, col. 309. vol. II.

Autre signification du mot *apophagnia*, selon Plin & Athénée, *ibid.*

ECREVISSE DE MER, poisson, *Astacus*, col. 594. vol. II.

Ses différents noms Latins, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

ECREVISSE DE RIVIERE, *ibid.*

Ses noms Latins, *ibid.*

Ce que l'on en emploie en Médecine, *ibid.*

Vertus de sa chair, & de ses autres parties, par Schröder, *ibid.*

ECROUELLES, colonne 1426. *Scrophula*, vol. V.

Ce que la goute & les écouelles ont de commun, *ibid.* & *suiv.*

Comment cette maladie se perpétue & passe des peres aux enfans, col. 1427. & *suiv.*

Dissertation sur la nature des écouelles, col. 1429. & *suiv.*

Siège de cette maladie, *ibid.*

Comment & par quels signes les écouelles se manifestent dans les différentes parties du corps qu'elles affectent, *ibid.*

Particularités, qu'on doit observer dans le pronostic, col. 1430.

Méthode curative, col. 1431.

Trois choses sont requises pour la guérison des écouelles : 1°. Le régime par rapport aux alimens & aux choses non-naturelles, *ibid.*

2°. La Pharmacie ou les prescriptions internes, *ibid.*

3°. L'application des remèdes externes, soit résolutifs ou suppurratifs, ou l'extirpation des glandes, *ibid.*

Alimens convenables aux différents tempéramens quoique scrophuleux, *ibid.*

Les remèdes internes doivent convenir à l'habitude du malade, *ibid.*

Différens remèdes proposés relativement aux différents cas, *ibid.* & *suiv.*

Remèdes externes qu'on doit appliquer sur les tumeurs qu'on veut résoudre, amener à suppuration ou extirper, & sur les ulcères qui sont l'effet de la suppuration ou de l'extirpation, col. 1434. & *suiv.*

Quand & comment on doit ouvrir les tumeurs scrophuleuses, colon. 1435.

Méthode ordinaire d'extirper toutes les différentes especes d'écrouelles, col. 1436. & *suiv.*

Méthode dont on doit se servir quand, en extirpant les écouelles, on déchire une artère, col. 1437.

ECUME, col. 239. vol. II. *Aphros*.

ECUME ou substance visqueuse qui flotte à la surface du vinalgre, *Lampe*, col. 768. vol. IV.

ECUME de la Mer, col. 259. vol. II. *Apobrasia*.

ECUME de Mer, plante spongieuse de Mer, col. 701. vol. I. *Alcyonium*.

Autre sentiment sur la nature de cette substance, *ibid.*

Examen des corps que les Grecs appellent *alcyonia*, *ibid.*

Sentiment de Plin à ce sujet, *ibid.*

— d'Impréans, *ibid.*

— de Schrödus, *ibid.*

- Especies, selon Dioscoride, *ibid.*
 Noms de la première espèce, *ibid.*
 — de la seconde, *ibid.*
 — de la troisième, *ibid.*
 — de la quatrième, *ibid.*
 — de la cinquième, *ibid.*
 Préparation de l'*Alcyonium*, col. 702.
 Vertus de chaque espèce, par Lemery, *ibid.*
ECUMEUX, Hippocrate, col. 238. *Apbrodes.*
 vol. II.
ECUREUIL, animal, colonne 1387. *Scivrus.*
 vol. V.
 La chair de cet animal passe pour être émolliente & pour appaiser les douleurs d'oreilles lorsqu'on en met dedans, *ibid.*
EFFÈMINE, impuissant, colon. *Anandrets.*
 1170. vol. I.
 Étymologie de ce mot, *ibid.*
EFFERVESCENCE, col. 490. vol. I. *Æstatio.*
 Autre sens que quelques Auteurs ont donné à ce mot, *ibid.*
EFFILÉS, minces & de haute stature, col. 1427. vol. II. *Canoniat.*
 Cas où Hippocrate emploie ce mot, *ibid.*
EFFUSION de sang par le nez, goutte *Staxis.*
 à goutte, col. 1669. vol. V.
 Elle est regardée comme dangereuse dans la doctrine des crises, *ibid.*
EGAL, col. 405. vol. I. *Æqualis.*
 Divers sens où on emploie ce mot, *ibid.*
EGALITÉ ou proportion entre les parties qui composent un médicament, col. 1178. vol. I. *Anatica proportionis.*
EGLANTIER, arbrisseau, col. 933. *Cynosbatos.*
 vol. III.
 Usages & propriétés de ses fleurs & de sa semence, *ibid.*
ELA-CALLI, arbrisseau qui croît dans quelque contrée des Indes Orientales, col. 1260. vol. III.
 Vertus & propriétés de sa racine, de son lait, de ses feuilles & de son suc, *ibid.*
ELÆOMELI, mélange d'huile & de miel, col. 1261. vol. III.
 Usages & propriétés de ce mélange, *ibid.*
ELÆO-SACCHARUM, mélange de sucre & de miel, colon. 1261. vol. III.
 Sa préparation, *ibid.*
 Remarques, col. 1262.
ELAN, animal à quatre pieds & à *Alce.*
 cornes, col. 668. vol. I.
 Sa description, *ibid.*
 Usage & vertu de la corne de son pied gauche, selon Lemery, *ibid.*
ELASTICITÉ, terme de Physique, *Elasticitas.*
 col. 1263. vol. III.
 En quel cas les Medecins emploient ce mot, *ibid.*
ELATERION, nom transporté au concombre sauvage, & aux préparations qui s'en font, col. 1263. vol. III.
 Caractères de l'elaterion, ou concombre sauvage, *ibid.*
 C'est un purgatif très-violent, c. 1264.
 Maniere dont Dioscoride veut qu'on prépare l'elaterion, *ibid.*
 Expériences de M. Boulduc sur l'elaterion, col. 1265. & 1266.

Maniere dont Lemery veut qu'on prépare l'elaterion, col. 1267.
 On s'en sert dans les apoplexies, les léthargies, les hydropisies & les maladies hypocondriaques, *ibid.*
 Voyez *Cathartiques.*

ELECTRICITÉ, Electricitas.

Fait de Physique, qui, depuis quelques années a beaucoup exercé les Physiciens tant par la singularité de ses effets que par la difficulté qu'il y a à les expliquer.

On n'avoit encore fait aucune découverte sur cette matière qui eut quelque trait à la Medecine dans le tems où le Dictionnaire a été imprimé, ainsi on ne sera pas surpris de ce qu'on n'en a pas fait mention à son article : mais on a jugé à propos de ne pas priver le public de ce que les expériences faites depuis nous ont appris, c'est pourquoi on en a joint ici un détail dont nous sommes redevable à M. Lavoisier, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Professeur de Chirurgie Française.

Dissertation sur les effets de l'Electricité avec un détail des expériences faites à ce sujet sur des paralitiques.

Dès le tems qu'on n'employoit encore que le tube de verre pour les expériences de l'Electricité, quelques Physiciens avoient recherché les effets qu'étoit capable de produire sur le corps humain la matière électrique actuellement en action; les découvertes furent très-bornées; parce que le frottement du tube ne donnoit pas des résultats d'expériences assez sensibles. Mais à peine eut-on substitué le globe de verre au tube; que les merveilles de l'Electricité se développèrent plus sensiblement dans une longue suite d'expériences, & parurent dans un plus grand jour. Les silex lumineux, les torrens de lumière qui sortent des barres de fer électrisées répandirent une odeur de phosphore, qu'on ne peut plus méconnoître : la salive lumineuse qui sort de la bouche d'une personne actuellement électrisée, le sang lumineux jaillissant d'une veine ouverte, la terrible commotion ou la secousse que fait sentir l'étincelle soudroyante dans l'expérience de Leyde; ces faits principaux, sans parler des autres, firent conclure, que le corps humain étoit un des plus amples magasins de matière électrique, que cette matière y étoit comme dans tous les autres corps d'une mobilité étonnante, qu'elle y étoit capable d'une inflammation générale & subite ou d'une sorte d'explosion, qu'étant ainsi mise en action elle parcourait en un instant les plus petits canaux, qu'elle pourroit y produire des changemens & essentiellement sur le fluide le plus subtil d'où paroit dépendre l'action des nerfs : on est allé même jusqu'à soupçonner que la portion de matière électrique du corps des animaux n'étoit autre chose que ce fluide nerveux, ces esprits animaux dont l'action est aussi prompte que l'éclair, qui semblent agir comme par irradiation : on soupçonne encore que Willis en supposant une matière explosive pour expliquer l'action des nerfs auroit été plus fondé s'il avoit connu les phénomènes que présente la matière électrique sur le corps humain. D'ailleurs on reconnut que les effets de l'Electricité sur le corps humain étoient encore d'agir, de raréfier la masse générale des liquides, & de communiquer surtout aux parties dont on avoit tiré les étincelles une espèce de fourmillement qui continuoît à se faire sentir quelque-tems après les expériences. Toutes ces considérations déterminèrent à appliquer le globe électrique à la Medecine comme un nouveau remède qui méritoit d'être examiné. On se crut bien fondé à tenter si les paralysies soumises à ces expériences n'en tiroient pas un avantage réel. M. l'Abbé Noller, dont on connoît le zèle

de la faigacit , fut le premier qui fit cette épreuve   Paris conjointement avec M. Lafone, Médecin, & M. Morand, Chirurgien, qui  ssist rent aux  xp riences. En même-tems quelques autres Physiciens piqués d'une parcelle cario s , prirent la même route.

On fit subir la commotion de Leyde un grand nombre de fois   plusieurs jours   différentes personnes paralytiques des deux sexes. Dans quelques-uns la commotion parut ne se faire sentir que peu   peu   par gradation dans les parties paraly s es : d'autres la sentirent dès les premières  xp riences : presque tous eurent des douleurs sourdes   une espèce de fourmillement dans les organes paraly s s, plusieurs jours après que les  xp riences furent faites ; mais aucun ne fut guéri   Paris.

Dans ce tems-là M. le Cat, habile Chirurgien de Rouen, fit part   l'Académie Royale des Sciences dont il  st correspondant, de la guérison d'un Paralytique qu'il avoit soumis aux  xp riences de l'électricité. Le fait parut surprenant ; & dès-lors la plupart des Physiciens soup onnerent qu'il pourroit bien y avoir quelque espèce de paraly se, ou du moins quelque circonstance dans ces maladies d'où dépendroit l'efficacité des  xp riences pour la cure. En même-tems M. Louis, Chirurgien de Paris, publia un écrit où il voulut établir   priori, & par une suite d' xp riences-tentées sans succès sur des paralytiques, qu'on  sp roit en vain de guérir la paraly se par le moyen du globe électrique.

En dernier lieu, M. Jallabert, habile Professeur de Physique   Geneve, communiqua   l'Académie Royale des Sciences, dont il  st correspondant, un fait des plus étonnans ; c'est la guérison presque totale d'un bras paralytique & atrophié depuis plus de dix ans. M. Jallabert instruit des tentatives peu heureuses qu'on avoit fait   Paris & en divers autres lieux, en communiquant simplement aux malades la commotion de Leyde, comme on le fait ordinairement, voulut s'y prendre d'une autre manière. Il  lectrisa fortement son paralytique, & de toutes les parties de la peau qui répondent aux différens muscles moteurs de l'avant-bras, du bras & de la main, il tira successivement un grand nombre d'étincelles. Dès les premiers jours le malade comm ca   remuer les doigts &   faire quelque autre mouvement. Les  xp riences ayant été continuées tous les jours de la même manière, la liberté & l'étendue des mouvemens de tout le bras paralytique augmentèrent par gradation & assez rapidement. Mais ce qui surprit le plus, ce fut de voir ce bras qui depuis long-tems étoit atrophié & en partie desséché reprendre nourriture, grossir & redevenir presque semblable au bras sain. Alors on observa qu'en tirant les étincelles sur les différens muscles de ce bras paralytique, il y paroissoit en même-tems une agitation involontaire dans les fibres, une espèce de mouvement vermiculeire ou comme un petit mouvement convulsif. Enfin le malade fut électrisé, jusqu'  ce qu'il put porter la main   son chapeau, l'ôter de dessus la tête & l'y remettre, & soulever encore certains corps pesans.

Le fait publié par M. Jallabert étoit trop authentique & trop intéressant pour ne pas mériter toute l'attention. Mais comme depuis long-tems on a pris le sage parti de ne pas tirer des inductions trop précipitées, & de ne point annoncer de découverte qu'elle ne soit confirmée par un grand nombre de faits. L'Académie Royale des Sciences chargea M. l'Abbé Noll t de répéter la nouvelle  xp rience, en suivant la méthode de M. Jallabert. Monsieur le Comte d'Argenson, Ministre de la Guerre, donna les ordres nécessaires pour que ces  xp riences pussent être faites   l'Hôtel Royal des Invalides. Elles y ont été suivies long-tems & avec beaucoup d'attention sur un grand nombre de Soldats paralytiques, en présence de plusieurs Médecins & Chirurgiens : mais le résultat n'en a point été favorable ; nulle guérison, pas même aucun effet qui

la fit  sp rer. On a seulement observé ces mouvemens spontanés ou convulsifs dans les différens muscles d'où on tiroit les étincelles ; ce qui est toujours un fait très-singulier, M. l'Abbé Noll t doit publier le détail de ces  xp riences.

De l'histoire de tous ces faits connus, il paroît résulter que la Médecine ne doit pas se flatter de tirer un grand avantage des nouvelles  xp riences de l'électricité. On n'est pourtant pas en droit d'en conclure l' inutilité absolue. Peut-être n'y a-t-il qu'une espèce assez rare de paraly se qui puisse en attendre quelque secours : ou peut-être y a-t-il dans ces maladies quelque circonstance favorable, qu'on n'a point encore aperçue, & sans laquelle point de succès. N'en est-ce point assez pour être encouragés   faire de nouvelles tentatives, non-seulement dans les cas de paraly se, mais pour plusieurs autres maladies, où la raréfaction des liqueurs du corps humain, son accélération dans les vaisseaux, l'augmentation de la transpiration insensible, la fonte des humeurs, les vives secousses, & l'ébranlement des parties solides, pourroient être utiles ; car un grand nombre d' xp riences semblent prouver que tous les effets sont dus   l'électricité appliquée au corps humain ; & d'ailleurs la matière électrique joue peut-être un plus grand rôle qu'on ne pense dans l'économie animale.

ELECTUAIRE, composition de Pharmacie, col. 1208. vol. III.

Observations   faire sur les électuaires officinaux, *ibid.*

Différence entre les électuaires extemporanés & les officinaux, col. 1269.

Observations   faire en prescrivant un électuaire, *ibid.*

ELECTUAIRE AMER. Sa préparation, col. 1276.

ELECTUAIRE DES BAIES DE LAURIER. Sa préparation, *ibid.*

Cas où on l'emploie, *ibid.*

ELECTUAIRE DES SEMENCES. Sa préparation, col. 1271. *Diaspermatis.*

ELECTUAIRE D'HELLEBORE. Sa préparation, *ibid.*

ELECTUAIRE LÉNITIF. Sa préparation, *ibid.*

Manière de varier cette composition indiquée par Quincy, col. 1272.

Vertus de ce remède, *ibid.*

ELECTUAIRE PECTORAL. Sa préparation, col. 1273.

Cas où on emploie cet  lectuaire ;

ELECTUAIRE DE SASSAPARA. Sa préparation, *ibid.*

Cas où cette préparation est bonne, *ibid.*

ELECTUAIRE DE ROSES. Sa préparation, *ibid.*

ELECTUAIRE DE BERNALE. Ses propriétés singulières, col. 1274.

ELECTUAIRE CARYOCOSTIN, col. 50. vol. III. *Caryocostinum Electuarium.*

Cas où il est bon, *ibid.*

Son usage est trop violent pour les personnes foibles, *ibid.*

ELIXIR. Ce que c'est, col. 1276. vol. III. *Elixir.*

Origine de ce mot, *ibid.*

ELIXIR DE PROPRIÉTÉ, avec le vinaigre distillé, col. 1277.

Remarques, *ibid.*

ELIXIR DE PROPRIÉTÉ, avec une eau distillée, col. 1278.

Remarques, *ibid.*

ELIXIR DE PROPRIÉTÉ, avec un alcali fixe, *ibid.*

Remarques, col. 1279.

ELIXIR DE PROPRIÉTÉ, avec le tartre tartariste, *ibid.*

Remarques, *ibid.*

ELIXIR DE PROPRIÉTÉ, avec le tartre régénéré, *ibid.*

Remarques, col. 1280.

ELIXIR DE PROPRIÉTÉ, *ibid.*

ELIXIR DE PROPRIÉTÉ de Van-Helmont, col. 1281.

ELIXIR DE VITRIOL, *ibid.*

Propriétés de cette préparation, col. 1282.

ELIXIR DE SALUT, *ibid.*

ELIXIR BALSMIQUE d'Hoffman, col. 1283.

EMBAÛEMENT, col. 759. volume II. *Balsmatio.*

EMERAUDE, caractères de cette pierre, col. 1552. vol. V. *Smaragdus.*

Ses usages dans l'Electuarium de gemmis, & dans la confection d'hyacinthe, *ibid.*

EMERILLON, petit oiseau de proie, *Æsalo.*

col. 480. vol. I.

ÉMETIQUES, médicaments, colon. *Emetica.*

1287. vol. III.

Effet des émetiques, *ibid.*

Émetiques doux & violents; quels ils sont, *ibid.* & *suiv.*

Corollaires de pratique, col. 1288.

Il est quelquefois nécessaire d'employer les émetiques un peu forts, col. 1289.

Il faut s'abstenir des émetiques dans tout commencement & accès de fièvre, dans l'inflammation du ventricule, ou quand l'estomac est attaqué de contractions spasmodiques, *ibid.* & *suiv.*

Ce que l'on doit éviter pendant l'opération des émetiques, colonne 1290.

Préparation d'un vomitif singulier, *ibid.*

On se sert du sel commun pour réprimer l'action des émetiques, col. 1291.

Examen de l'effet des émetiques pris dans un accès de colère, col. 675. & *suiv.* vol. IV.

Différens symptômes, *ibid.*

EMPLASTRE, composition de Pharmacie, col. 1295. vol. III. *Emplastrum.*

Noms des Pharmacopées où l'on trouve les emplâtres les plus estimés, *ibid.*

Diverses manières de configuration des emplâtres, *ibid.*

Remarques à faire sur la manière de donner de la consistance aux emplâtres, col. 1296.

Attention qu'on doit avoir en ordonnant une emplâtre extemporanée, *ibid.*

Préparations de diverses emplâtres, savoir :

Emplâtre adhérente, *ibid.*

— Ammoniac, Voyez *Ammoniac.* — *ex Ammoniaca.*

— de baies de laurier, col. 1297. — *de Botanica.*

— de bétouine, Voyez *Bétouine.*

col. 852. vol. II.

— de César, col. 1297. vol. III.

— céphalique, col. 1298.

— de ciguë. Voyez *Ciguë*, col. — *à Cienca.*

539.

— de cumin. Voyez *Cumin*, col. — *à Cymno.*

904.

— composée de calcite ou colcotar, col. 1298.

— diaphurur. Voyez *Diaphurur*, col. 1110.

— épispastique, première & seconde, col. 1298.

— de pierre calaminaire, 1299.

— pour les hernies, *ibid.*

— de mastic, col. 1300.

— de mélilot, *ibid.*

— mercurielle, *ibid.*

— de minium ou mine de plomb, *ibid.*

— de mucilage. Voyez *Diachylon compositum*, col. 1062. *Diachylon compositum, sive emplastrum à mucilaginibus.*

— noire, col. 1301.

— appelée la fleur des onguens, *ibid.*

— opodeldoc, *ibid.*

— oxicroceum. Voyez *Safran*, col. 861.

— de savon, 1302.

— styptique, *ibid.*

— stomachique magistrale, *ibid.*

— du Barbier, col. 1303.

— de l'Abbé de Grasse. Ses vertus, *ibid.*

— d'André de la Croix, & ses vertus, *ibid.* & *suiv.*

— adhésive, col. 983. vol. VI.

— d'amythaon, col. 1115. volume I. *Amythaon emplastrum.*

— du Barbier de Bithynie, décrite par Aétius, col. 913. vol. II. *Empl. de spermate.*

— de blanc de baleine, 1602. vol. V. *Empl. de spermate.*

— Egyptienne d'Andromachus, col. 401. vol. I. *Empl. de spermate.*

— émolliente d'Archagatus, col. 386. vol. II. *Empl. de spermate.*

— de frai de grenouille, 1036. vol. V. *Empl. de spermate.*

— noire d'Aristus, col. 415. volume II. *Aristi emplastrum nigrum.*

— vulnétaire, col. 973. vol. VI. *Acerides.*

On appelle *acerides*, une emplâtre où il n'y a pas de cire, col. 195. vol. I.

En quoi les emplâtres céphaliques sont nuisibles, quand on en couvre entièrement la tête, col. 364. volume VI.

Ce qu'on peut substituer à la place de ces emplâtres, *ibid.*

EMPYEME, col. 1304. vol. III. *Empyema.*

Ce que c'est, 1305.

Quels sont les cas, suivant Hippocrate, où l'on doit s'attendre à un empyeme, 1306.

Symptômes, selon Hippocrate, par lesquels on s'assurera de la suppuration, *ibid.*

Signes auxquels on reconnoitra, selon Hippocrate, que la consommation succède à l'empyeme, col. 1307.

Commentaire de Galien, *ibid.*

Signes prognostics d'une éruption, col. 1308.
 Signes auxquels on reconnoitra, suivant Hippocrate, qu'un malade attaqué d'empyeme, guérira, col. 1309.
 Symptomes par lesquels on peut conjecturer que la terminaison d'un empyeme sera malheureuse, *ibid.*
 Endroits où sont logés les abcès, & leurs causes, 1310.
 D'où l'on tire le prognostic de l'empyeme, & comment on connoît qu'il est formé, *ibid.*
 Il faut varier la cure selon les causes & les états différens du mal, col. 1311.
 Opération de l'empyeme, *ibid.* & *suiv.*
 Pourquoi elle est nécessaire, colonne 1312.
 Ce que l'on doit examiner avant de commencer l'opération, *ibid.* & *suiv.*
EMULSION, lait tiré des amandes, col. 1110. vol. I. *Amygdalatum.*
EMMENAGOGUES, remèdes, col. 1291. vol. III. *Emmenagoga.*
 Principaux emmenagogues, colonne 1292.
EMPEREUR, poisson, col. 112. volume IV. *Gladius.*
EMPETRUM, plante, col. 1294. volume III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave n'en compte que deux espèces, *ibid.*
 Dale en ajoute une troisième, *ibid.*
ENCANTHIS, tubercule qui naît dans l'angle de l'œil, col. 1322. volume III.
 Remèdes qu'il faut employer lorsque l'encanthis est d'une nature bénigne, *ibid.*
 Manière de faire l'opération d'un encanthis obstrué, *ibid.*
ENCHANTEUR, col. 650. vol. II. *Anguilla.*
ENCLUME, nom d'un des trois petits osselets de l'oreille interne, col. 537. vol. IV. Voyez *Oreille*. *Incus.*
ENCRE de Cardanier, col. 629. volume II. Voyez *Vitriol*. *Atramentum futorium.*
ENFANT, col. 541. vol. IV. *Infans.*
 Combien il est nécessaire des'artscher à découvrir les maladies des enfans, *ibid.*
 Quelles sont les principales auxquelles ils sont sujets, *ibid.*
 Difficulté qu'il y a à connoître leurs maladies, col. 542.
 Causes de leurs maladies, 543.
 — des spasmes & convulsions, *ibid.*
 — éloignées de tous les accidens auxquels ils sont sujets, *ib.* & *suiv.*
 Pourquoi les enfans élevés délicatement sont plus foibles que d'autres, *ibid.*
 En quoi l'intempérance des nourrices peut nuire aux enfans, col. 545.
 — le manque de régime de la part des enfans, leur est nuisible, *ibid.*
 Prognostics sur les maladies qui leur sont le plus ordinaire, 546.

Régime que doivent observer les jeunes enfans, *ibid.*
 Devoir des Sages-Femmes aussitôt après la naissance d'un enfant, *ibid.* & *suiv.*
 Manière de purger les enfans, col. 548.
 Quelle est la nature du méconium, *ibid.*
 — la nature universelle de l'enfant, col. 549.
 Choix des nourrices, & régime qu'on doit leur prescrire, *ibid.*
 Influence du lait, tant sur le corps que sur l'esprit des enfans, *ibid.*
 Combien de fois on doit présenter aux enfans la mamelle par jour, *ibid.*
 Causes qui concourent à altérer la qualité du lait, *ibid.*
 Comment on peut prévenir ce danger, col. 550.
 Dans quels cas on doit donner de la bouillie aux enfans, *ibid.*
 Manière de la leur faire manger, *ibid.*
 Blame de la façon dont les nourrices ont coutume de la leur donner, *ibid.*
 Temps où l'on doit sévrer les enfans, *ibid.*
 Alimens qui leur conviennent alors, *ibid.*
 Préservatifs contre les maladies, col. 551.
 En quoi les purgatifs forts & violens leur sont nuisibles, *ibid.*
 Moyens dont se servent les nourrices pour les tranquiliser, & dont il résulte de fâcheux accidens, colon. 552.
 Signes auxquels on reconnoît qu'ils ont des tranchées & des vents, *ibid.*
 Causes médiatees & immédiates de ces accidens, *ibid.*
 — éloignées, col. 553.
 Circonstances remarquables sur le prognostic en ce cas, *ibid.*
 Cure, col. 554.
 Remèdes contre les vers & autres maladies, *ibid.* & *suiv.*
 Pourquoi le Medecin doit se borner surtout aux causes, 557.
 Ce que c'est que l'atrophie des enfans, *ibid.*
 Symptomes qui l'accompagnent, *ibid.*
 Ses causes tant médiatees qu'immédiates, & éloignées, col. 558.
 Ce que c'est que l'atrophie scorbutique, 559.
 Pourquoi des enfans qui paroissent jouir d'une santé parfaite, deviennent tout d'un coup languissans sans aucune cause apparente, *ibid.*
 Cure de cet accident, 560.
 Alimens convenables aux enfans nouvellement nés, *ibid.*
 Ce que c'est que la cardialgie, col. 561.
 Comment elle se manifeste, *ibid.*
 Régime de l'enfant pendant l'accès, *ibid.*
 Préparation d'une poudre qu'on doit faire prendre à la nourrice, *ibid.*
 Suppression ou rétention d'urine de l'enfant, col. 562.

- Symptomes de celle qui est causée par le calcul, *ibid.*
 Cure de cet accident, *ibid.*
 Boisson que l'on doit prescrire à la nourrice & à l'enfant, *ibid.*
 Cas où l'on ordonnera les bains d'eau douce, *ibid.*
 Maladies catarrhales des enfans, col. 563.
 Usage des poudres absorbantes en cas de toux & d'asthme, *ibid.*
 Préparation d'un élixir pectoral pour malades d'un tempérament sec, *ibid.*
 Moyens de remédier aux maladies de la peau dans les enfans, 564.
 Causes du hoquet & du vomissement dans les enfans, *ibid.*
 Manière d'y remédier, *ibid.*
 Ce que c'est que la constipation, col. 565.
 Manière de la guérir, *ibid.*
 Ce que c'est que la diarrhée, *ibid.*
 Se garder de l'arrêter lorsque l'enfant n'en est pas incommodé, *ibid.*
 Sentiment de Boerhaave sur les maladies des enfans, col. 566. & *suiv.*
 Accidens causés par les vers, & la manière de les chasser, col. 571. & *suiv.*
 — par la pousse des dents, surtout des incisives, col. 573.
 Liniment pour les gencives, col. 574.
 ENFANS qui naissent les pieds les premiers, *Agrippa.*
 col. 543. vol. I. Voyez *Accouchement.*
 ENFLURE ; ce mot est quelquefois synonyme à emphytème, col. 640. vol. IV.
 ENFLUR ou distension périodique avec douleurs, col. 998. vol. I. *Ambulo.*
 ENGELURE, col. 453. vol. V. *Pernio.*
 Cause des engelures, col. 454.
 Cure, col. 454.
 Moyen de se garantir des engelures, col. 455.
 ENGOUDISSEMENT ou défaut de sensation, col. 383. vol. VI. *Torpor.*
 Prognostics qui se tirent du *torpor* ou de la paraplégie, *ibid.*
 Suites fâcheuses que présume le *torpor* dans les maladies, colon. 384. & *suiv.*
 ENS VENERIS, col. 1335. vol. III.
 Sa préparation, *ibid.*
 Remarques à ce sujet, col. 1336.
 Grands effets attribués à cette préparation par M. Boyle, *ibid.*
 ENT, (George) Anatomiste, colon. 1271. vol. I.
 Il a été Président du Collège des Médecins de Londres, *ibid.*
 Edition d'un Ouvrage de lui, pour la circulation du sang, *ibid.*
 Edition de ses autres Traités, *ibid.*
 ENTIER, total, parfait, colon. 555. *Artiot.*
 vol. II.
 Sens de ce mot dans plusieurs endroits d'Hippocrate, *ibid.*
 ENTONNOIR, petit endroit qui passe à travers la dure-mère à la base du cerveau, & qui aboutit à la glande pituitaire, col. 621. vol. IV.
 ENTORTILLEMENT, col. 1335. *Ancilema, Ancilest.*
 vol. I.
 ENVIE, cause plusieurs maladies, & singulièrement l'atrophie, colonne 664. vol. IV.
 EOLIPILE, instrument de Physique, *Eolipila.*
 col. 404. vol. I.
 Description de cette machine, *ibid.*
 EPAULES, gens dont les épaules sont extrêmement faillantes & forment des espèces d'ailes, colonne 562. vol. I. *Alapi.*
 EPEAUTRE, plante, col. 1111. vol. VI. *Zea, Spelta.*
 Comment on le distingue du froment ordinaire, col. 1112.
 Pain & gâteaux faits d'épeautre, *ibid.*
 EPERLAN, poisson d'eau douce, col. 1340. vol. III. *Eperlanus.*
 Remarques sur son usage, *ibid.*
 EPERVIER, oiseau, col. 193. vol. I. *Accipiter.*
 Noms des espèces dont Dale fait mention, *ibid.*
 Quel est l'usage de sa graisse, & vertus des autres parties, *ibid.*
 On lui donne aussi le nom d'*astur*, col. 620. vol. II.
 EPHEMERE, fièvre éphémère, col. 1342. vol. III. *Ephemer.*
 EPHEMERUM, plante, col. 1342. vol. III.
 Ses caractères, *ibid.* & *suiv.*
 Boerhaave en compte quatre espèces, col. 1343.
 Description qu'en donne Dioscoride, *ibid.*
 Sentimens partagés sur le véritable *ephemerum*, *ibid.*
 EPICERASTIQUES, remèdes, col. 1344. vol. III. *Epicerastica.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 Énumération des différens épicerastiques, col. 1344. 1345.
 EPIDEMIQUE, (se dit de maladie) colonne 1345. vol. III. *Epidemicus.*
 Observations de Boerhaave sur les maladies épidémiques, colonne 1346.
 EPIDIDYME, col. 1346. 1347. vol. III. *Epididymis.*
 Sa figure, sa situation, *ibid.*
 EPILEPSIE, col. 1348. vol. III. *Epilepsia.*
 Epithètes qu'on donne à cette maladie, *ibid.*
 Sa définition, *ibid.*
 Symptomes qui précèdent cette maladie, *ibid.*
 Symptomes qui précèdent, qui accompagnent & qui suivent cette maladie, exactement décrits par Cælius Aurelianus, col. 1349. & *suiv.*
 Observations de M. Hoffman, col. 1351.
 Cause de l'épilepsie, suivant différens Auteurs, col. 1352.
 Le mouvement déréglé des humeurs qui circulent dans les vaisseaux du cerveau, cause physico-mécanique de l'épilepsie, *ibid.*
 Examen de la nature de la circulation du sang dans la tête & dans le cerveau, col. 1352. & *suiv.*
 La contraction de la membrane qui enveloppe le cerveau, la moelle épinière & les nerfs, cause prochaine de l'épilepsie, col. 1354.

Différentes especes d'épilepsie, suivant les causes secondes & éloignées de cette contraction, & de l'irrégularité de la circulation du sang & des humeurs dans la tête & dans le cerveau, *ibid.*

Leurs causes, col. 1354. & *suiv.*

Quelles personnes plus sujettes à l'épilepsie, col. 1355.

Prognostics de l'épilepsie, col. 1357.

Dans quels cas on ne doit pas désespérer de la cure de cette maladie, *ibid.*

Quand cette maladie est incurable, col. 1358.

Cure, *ibid.*

On doit se proposer dans la cure de cette maladie, 1°. de corriger & de chasser du corps les causes matérielles & éloignées. 2°. d'appaîser les spasmes de la dure-mère & des parties nerveuses par l'usage des sédatifs & des corroborans, *ibid.*

Quels sont les remèdes sédatifs, col. 1358.

Poudre épileptique, col. 1359.

Le draco figens, *ibid.*

Manière dont on la prépare, *ibid.*

Poudre épileptique du Docteur Wiseman, *ibid.*

Corroborans anti-épileptiques les plus efficaces, col. 1360.

Quels ils sont, *ibid.*

Les remèdes qui fortifient les nerfs & rétablissent le ton des parties, sont aussi d'une efficacité singulière étant appliqués extérieurement, *ibid.*

Quels ils sont, suivant Hoffmann, *ibid.*

Avant de mettre les remèdes en usage, on doit travailler à détruire les causes matérielles qui entretiennent la maladie par des remèdes différens, suivant la différence de ces causes, col. 1360. & *suiv.*

Précautions & observations pratiques, col. 1362. & *suiv.*

Directions communiquées par Pitcarn pour le traitement de l'épilepsie & de la paralysie, col. 1364.

Préparation d'une teinture épileptique, *ibid.*

Sentimens de différens Auteurs, *ibid.* & *suiv.*

Remarques de Boerhaave sur l'épilepsie, col. 1366.

Quels peuvent être les effets de cette maladie, *ibid.*

Il faut en varier les remèdes & la cure selon la variété de sa cause connue, de la matière péçante, du lieu auquel on doit appliquer le remède, & par lequel on doit chasser la matière qui cause la maladie, col. 1367. & *suiv.*

EPILEPSIE qui vient des maladies d'estomac, col. 1126. vol. I. *Analeptica.*

EPIMEDIUM, plante de l'espece du trefle, col. 37. vol. III.

Ses caractères, col. 1370. vol. III.

EPINARS, plante, col. 1630. vol. V. *Spinachia.*

Ses caractères, *ibid.*

Qualités & usages des épinars, col. 1631.

Tome VI.

EPINE du dos, colonne 1612. vol. *Spina.*

V.

Exposition anatomique de l'épine & de ses différentes parties, *ibid.* & *f.*

Mécanisme de l'épine, colon. 1613. & *suiv.*

On en déduit aisément les différentes courbures contre nature, col. 1615.

Division des vertèbres en trois classes, *ibid.*

Structure & articulation de la première & de la seconde vertèbre, force & connexion de leurs ligamens, col. 1616. & *suiv.*

Mouvemens qui s'exécutent sur ou avec la première vertèbre, colon. 1618. & *suiv.*

Structure & attaches des autres vertèbres, col. 1620. & *suiv.*

Cartilages de l'épine du dos, colon. 1622. & *suiv.*

Ligamens de l'épine du dos, colon. 1624. & *suiv.*

Muscles vertébraux en général, col. 1626. & *suiv.*

Muscles qui meuvent les vertèbres du cou, col. 1628.

Muscles qui meuvent les vertèbres du dos, celles des lombes & le coccyx, col. 1629.

Muscles du coccyx, Fischio-coccygien & le sacro-coccygien, col. 1630.

EPINE JAUNE, plante, colon. 1392. vol. *Scolymus.*

V.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en distingue deux especes, *ibid.*

Sa racine a les mêmes vertus que celles du chardon-roland, colonne. 1393.

EPINE de l'omoplate, col. 658. vol. IV. *Interscapulium.*

EPINE-VINETTE, fruit, col. 844. *Berberis.*

vol. II.

Ses noms Latins, *ibid.*

La description de l'arbre qui porte ce fruit, *ibid.*

Vertus des bales, écorce & graine, par Miller, *ibid.*

Différentes manières de les préparer par M. Tournesfort, *ibid.*

Procédé de Simon Pauli pour en faire le sel essentiel, *ibid.*

EPINE-VINETTE des Indes à feuilles d'orange, arbre qui croît au Malabar, col. 1580. vol. IV. *Nostla-tali.*

EPINEUX, (grand) muscle du dos, *Spinialis dorsi major.*

Description de ce muscle, *ibid.*

EPINEUX, (petits) muscles du dos, *ibid.* *Spiniales dorsi minores.*

Leurs deux especes, *ibid.*

EPINYCTIDES, pustules, col. 1371. *Epinyctis.*

vol. III.

Ce que c'est, *ibid.*

Méthode qu'on doit observer dans la cure des épinictides, *ibid.*

Remèdes pour les enfans qui sont atteints de ces sortes de pustules, col. 1372.

EPIPHORE, col. 1372. vol. III. *Epiphora.*

Ce que c'est, *ibid.*

Etat, figure & situation des conduits lacrymaux, col. 1373.

Différentes causes de cette maladie, *ibid.*

Les symptômes & les méthodes de cura-
HH h h

- tives varient dans cette maladie à proportion des différentes causes qui la font naître, col. 1374.
- Méthode proposée par Anel dans la cure de la fistule lacrymale, nécessaire quand les remèdes ordinaires ne produisent aucun effet dans l'épiphore, col. 1374. 1375.
- EPIPHYSE**, partie d'un os qui lui est continue, col. 359. vol. I. *Additamentum.*
On l'appelle aussi *Epiphyse*, colonne *Epiphyse*.
1375. vol. III.
Exemple de ces sortes de parties, *ibid.*
- EPIPLOON**, col. 1376. vol. III.
Ce que c'est, *ibid.*
Sa situation, sa division, ses appendices, *ibid.* & *suiv.*
- EPITHEME**, col. 1380. vol. III. *Epithema.*
Ce que c'est, *ibid.*
Trois sortes d'épithèmes, *ibid.*
Matière des épithèmes, *ibid.*
Précautions dont on doit user dans l'administration de ces remèdes, *ibid.*
Usages des épithèmes, col. 1382.
Quand ils sont nuisibles, col. 1383.
- EPITHÈME SEC**, ce que c'est, *ibid.*
Précautions nécessaires dans l'administration de ces épithèmes, col. 1384.
Leur usage, *ibid.*
- EPITOME**, abrégé, col. 193. vol. I. *Accurtatoria.*
- EPONGE**, col. 2650. vol. V. *Spongia.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte dix-sept espèces, *ibid.*
Éponges mâles & femelles, *ibid.*
Propriétés & usages des éponges quand elles sont récentes, *ibid.*
Éponge brûlée, col. 1651.
Ses qualités, *ibid.*
Éponge soumise à la distillation, *ibid.*
- EPOUX**, col. 1157. vol. IV. *Maritus.*
Les Auteurs qui ont écrits de la pierre Philosophale, ont donné au soufre le nom d'*époux*, & au mercure celui de *femme*, *ibid.*
- EPULIS**, tubercules aux gencives, col. 1385. vol. III.
Deux sortes d'*epulis*, *ibid.*
Cure de ces tubercules, col. 1386.
- EQUILIBRE**, col. 406. vol. I. *Æquilibrium.*
Signification de ce mot en Médecine, *ibid.*
- EQUINOXE**, temps où les nuits sont égales, col. 406. vol. I. *Æquinoctium.*
Pourquoi les Médecins font mention de ce temps, *ibid.*
Sentiment de divers Auteurs sur les précautions à prendre dans ces temps, *ibid.*
- EQUIPOLLENT**, col. 406. vol. I. *Æquipollens.*
À quoi l'on applique ce mot, *ibid.*
- ÉRABLE**, arbre, col. 194. vol. I. *Acer.*
Pourquoi l'on a donné ce nom à l'érable, *ibid.*
Sa description par Miller, *ibid.*
Ses autres noms, *ibid.*
Lieux où se plaît cet arbre, *ibid.*
Ce qu'on tire de son bois par incision est bon contre le scorbut, *ibid.*
Noms de la seconde espèce, *ibid.*

- Vertus de sa racine, *ibid.*
- Les autres espèces dont parle Miller, *ibid.*
- Sentiment de cet Auteur sur l'érable à sucre, col. 195.
- Vertus de l'érable par Boecler, *ibid.*
- ÉRABLE** de montagne, arbre, col. 588. *Aspendamus.*
vol. II.
- ÉRAILLEMENT** des paupières, col. *Ectropium.*
1256. vol. III.
Sa cause, *ibid.*
Cure de cette maladie, *ibid.* & *suiv.*
En quoi elle consiste, col. 1257. vol. III.
- ERASTRATE**. Voy. l'article *Hérophile*.
- ERESIPELE**, col. 1400. vol. III. *Erysipelas.*
Nature de l'érysipèle & caractères qui la distinguent du phlegmon, suivant Galien, col. 1401.
Ce que la fièvre érysipélateuse & la fièvre pestilentielle ont de commun, & en quoi elles diffèrent, col. 1402.
L'érysipèle distinguée en vraie, appelée simple, & en fausse, appelée scorbutique, *ibid.*
L'érysipèle scorbutique avec ulcération, ou sans ulcération, *ibid.*
Fievers érysipélateuses quelquefois idiopathiques, quelquefois symptomatiques, *ibid.*
Symptômes de l'érysipèle, col. 1403.
& *suiv.*
Cause matérielle de l'érysipèle, col. 1404. & *suiv.*
Qui sont ceux qui sont sujets à l'érysipèle, *ibid.*
Choses non-naturelles capables de mettre en action la matière érysipélateuse, *ibid.*
Causes de l'érysipèle les mêmes que celles de toutes les autres inflammations, *ibid.*
Quand l'érysipèle est sans danger, & quand elle a des suites funestes, col. 1406.
Méthode curative suivant les différens cas, 1407. & *suiv.*
Érysipèle des poumons presque toujours mortelle, col. 1414.
- ERRHINE**, remède qu'on prend pour se faire éternuer, col. 1393. volume III. *Errhina.*
Comment agissent les sternutatoires, *ibid.*
Les errhines composées de plantes céphaliques sont d'un usage merveilleux dans les douleurs gravatives de la tête, col. 1394.
Le grand usage du tabac en fumée ou de sa poudre en sternutatoire n'est rien moins qu'avantageux, *ibid.*
- ERS**, plante, col. 1396. vol. III. *Erum.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte deux espèces, *ibid.*
Sa poudre mêlée avec du miel passe pour évacuer le phlegme des poumons, col. 1397.
Elle est diurétique, bonne pour évacuer le calcul & le gravier, *ibid.*

ERUCAGO, plante, col. 1396. vol.

III.

Ses caractères, *ibid.*

Selon Lemery, cette plante est atténuante & incisive, propre pour rarifier la pituite du cerveau & pour faire éternuer, *ibid.*

ESCARBOT, insecte, col. 919. volume II.

Ses noms Latins, 920.

Sa vertu par Dioscoride, *ibid.* *Scarabæus pilularis.*

ESCARBOT COMMUN, col. 1343. vol. V.

Usage de la poudre de cet insecte & de l'huile qu'on en prépare, *ibid.*

Autre espèce d'escarbot que Schroder appelle *scarabæus onctuosus*, *Scarabæus onctuosus.*

Usage que l'on en fait, *ibid.*

ESCULAPE, Medecin, sur le compte *Æsculapius.*

duquel on a débité grand nombre de fables, col. 481. vol. I.

Ciceron fait mention de trois Medecins de ce nom, *ibid.*

Sentiment de M. le Clerc sur ce Medecin qu'il prétend avoir été seul, *ibid.*

Sa naissance, selon la Fable rapportée par Pausanias, col. 482.

Suite de sa Vie, *ibid.*

Noms de sa femme & de ses enfans, *ibid.*

Nombre des Temples qu'on lui a élevés dans la Grece après sa mort, *ibid.*

Fait rapporté par Aurélius Victor, Auteur Romain, au sujet de l'affluence qu'Esculape envoya aux Romains en tems de peste, où il les vint visiter en serpent, après qu'ils eurent envoyé des Ambassadeurs à Epidauré pour implorer son secours, col. 483.

Sentiment de Plin sur le lieu où on lui éleva un Temple, *ibid.*

Raison pourquoi les Temples qu'on élevait à ce Dieu, étoient hors la ville sur des montagnes, *ibid.*

Les différens emblèmes qui accompagnoient sa statue, *ibid.*

Dissertation sur le mot *Ob* qu'on trouvoit près cette statue, colon. 484.

Histoires rapportées pour prouver que ceux qu'on appelle *ventriloques*, peuvent être mis au nombre de ceux qu'on nommoit en Hebreu *Ob*, *ibid.*

Recherches sur l'origine du nom d'Esculape, col. 485.

Passage de Galien à ce sujet, colon. 486.

Ce que l'on peut conclure de vraisemblable par rapport à Esculape, tant du récit fabuleux des Grecs, que de ce qu'en ont dit Galien & Celse, col. 487. & *suiv.*

ESPRIT, col. 1633. vol. V.

A quelles substances on donne ce nom, *ibid.*

Division de ces substances, *ibid.*

Fonctions de ces esprits, col. 1634.

Erreurs où sont tombés quelques Auteurs, en se servant de ces esprits pour expliquer les fonctions ani-

males & les causes des maladies, *ibid.*

Dissertation du Docteur Cheyne sur cette doctrine, col. 1634. & *suiv.*

ESPRIT RECTEUR, col. 1639. vol. V. *Spiritus rectior.*

Esprit dominant dans les végétaux & qui contribue comme un des principaux agens à leur croissance, *ibid.*

Liqueurs auxquelles on donne en Pharmacie le nom d'esprit, *ibid.*

ESPRIT ALKERMES, col. 1639. vol. V. *Spiritus alkermes.*

Sa préparation, *ibid.*

Vertus de ce cordial, *ibid.*

ESPRIT ANTI-EPILEPTIQUE pour les enfans, col. 1639. vol. V. *— anti-epilepticus puerorum.*

Sa préparation, *ibid.*

Cette composition est salutaire dans toutes les affections spasmodiques, col. 1640. & *suiv.*

ESPRIT D'ORANGES, col. 1640. vol. V. *— Aurantiorum.*

Sa préparation, *ibid.*

Bonté de cette boisson, *ibid.*

ESPRIT DE CERISES NOIRES, col. 1640. *— Cerasorum nigrorum.*

Sa préparation, *ibid.*

ESPRIT DE CUEILLER'E, colon. 1641. *— Cochlearia.*

Sa préparation, *ibid.*

Usage de cette liqueur dans les maladies scorbutiques, col. 1641.

ESPRIT DORE' DE CUEILLER'E, col. 1641. vol. V. *— Aureus.*

Sa préparation, *ibid.*

A qui il peut convenir, *ibid.*

ESPRIT DE GENIEVRE, colonne 1642. *— Juniperi.*

Sa préparation, *ibid.*

Autre préparation, *ibid.*

Remarque sur cette opération, *ibid.*

ESPRIT DE MIEL, col. 1643. vol. V. *— Mellis.*

Sa préparation, *ibid.*

A quoi il est bon, *ibid.*

ESPRIT VOLATIL, salin, huileux de *— vol. sal. volatile & oleum millepedum.*

Sa préparation, *ibid.*

Propriétés & vertus de ce remède, col. 1644.

ESPRIT DE SUCRE, col. 1643. vol. V. *— Sacchari.*

Sa préparation, *ibid.*

Propriétés & vertus de ce remède, col. 1644.

ESPRIT DE SUCRE BRULANT, col. 1644. *— Sacchari ardens.*

Sa préparation, *ibid.*

Cet esprit sert aux mêmes usages que l'esprit de vin, *ibid.*

ESPRIT DE SEL DE MARS, col. 1644. *— Salis Martis.*

Sa préparation, *ibid.*

Divers cas où il peut être salutaire, *ibid.*

ESPRIT DE SUREAU, col. 1645. vol. V. *— Sambucci.*

Sa préparation, *ibid.*

Ses qualités, *ibid.*

ESPRIT DE SAVON, *ibid.* *— Saponis.*

Sa préparation, col. 1646.

Ses qualités, *ibid.*

ESPRIT, ou eau thériaque camphrée *Spiritus seu a-*
de Crolius, col. 1646. vol. V. *qua Theriaca-*
Sa préparation, *ibid.* *lis-camphora-*
Remarques sur cette préparation, *ta.*
ibid.

Ses qualités & ses usages, *ibid.* & *suiv.*
ESPRIT DE VENUS, ou de Cuivre, col. *Spiritus Veneris.*
1647. vol. V.
Sa préparation, *ibid.*
Son usage, *ibid.*

ESPRIT DE VIN TARTARISE, colonne *Spiritus vini*
1647. vol. V. *tartarizatus.*
Sa préparation, *ibid.*
Autre préparation, col. 1648.
Vertus & usages de cet esprit, *ibid.*

ESPRIT DE SEL MARIN de Glauber,
col. 1193. vol. V.
Propriétés singulières de cet esprit,
col. 1194.

ESPRIT DE SEL MARIN avec les her-
bes bolaires, col. 1194. vol. V.
Remarques, col. 1195.
Vertus de cet esprit, *ibid.*

ESPRIT DE VERONIQUE, colonne 631.
vol. VI.
Vertus de ce remède, *ibid.*

ESPRIT VOLATIL AROMATIQUE HUI-
LEUX, col. 1042. vol. I.

ESPRIT DE SEL AMMONIAC, colonne
1042. vol. I. *

ESPRIT DE SEL AMMONIAC SUCCINE',
col. 1043. vol. I.

ESPRIT BEZOARDIQUE DE BUSSIUS, *Bussii spiritus*
col. 1209. vol. II. *Bezoarticus.*

D'où il tire son nom, *ibid.*
Sa vertu & son odeur, *ibid.*
Sa préparation, col. 1210.
Il contient une grande quantité de sel
volatil huileux, *ibid.*

Ses vertus, col. 1211.
Raisons de la précipitation du sel vo-
latil par le mélange de l'huile de
vitriol, par Frédéric Hoffman,
ibid.

ESQUINANCIE, maladie de la gor- *Angina.*
ge, col. 1. vol. II.

Première observation sur l'esquinan-
cie, *ibid.*

2° ——— sur l'esquinancie,
col. 2.

3° ——— sur l'esquinancie,
col. 3.

4° ——— sur l'esquinancie,
ibid.

Prognostic & diagnostic, *ibid.*
Ses espèces différentes, col. 4.
Le siège qu'elle occupe, *ibid.*

Description des symptômes, *ibid.*
Signe d'une issue heureuse en cette
maladie, *ibid.*

Tumeur considérable, ou trépilepe,
est un bon signe, *ibid.*

Causes de cette maladie, selon Aré-
tée, col. 5.

Son sentiment sur cette maladie, col.
397.

Doctrine de Cœlius Aurelianus sur
cette maladie, col. 5. & *suiv.*

Signes, tirés d'Hippocrate, de mau-
vaise issue, col. 7. & *suiv.*

Autre définition de l'esquinancie,
col. 8.

Ce qu'il faut considérer pour porter
un jugement certain, *ibid.*

Elle est plus ou moins dangereuse
selon les parties qu'elle affecte,
ibid.

L'esquinancie extérieure plus aisée
à guérir que l'intérieure, col. 8.

La plus dangereuse est celle qui at-
taque les muscles internes du larynx,
& s'appelle proprement *Cynanche*,
ibid.

Autre définition & description de
l'esquinancie, col. 9.

On doit distinguer l'esquinancie des
autres maladies des fauces, *ibid.*

La cause immédiate de l'esquinancie
est une stagnation du sang, col.
10.

ESQUINANCIE produite par l'habitation
d'appartemens nouvellement en-
duits de chaux, *ibid.*

Les caustiques peuvent produire cet-
te inflammation, *ibid.*

L'hellébore blanc parmi les cathar-
tiques agit particulièrement sur la
gorge, & cause une suffocation,
ibid.

L'usage du *solanum furiosum* & la
morure d'un chien enragé, produi-
sent le même effet, *ibid.*

Les vapeurs des mines arsenicales &
de mercure & des esprits miné-
raux, sont propres à causer l'es-
quinancie, *ibid.*

Elle succède à d'autres maladies par
une faute dans la curation, col. 11.

Fréquente au Printems & Autom-
ne pluvieux, *ibid.*

Très-fréquente à Rome & aussi dan-
gereuse que la peste, *ibid.*

Différens signes de danger dans l'es-
quinancie, *ibid.*

Cure de l'esquinancie, par Hippo-
crate, *ibid.* & *suiv.*

Préservatif singulier contre l'esqui-
nancie, col. 12.

Cœlius Aurelianus a conservé la pra-
tique de plusieurs Medecins, il
étoit de la secte méthodique, col.
14.

Arétée blâme la laryngotomie, *ibid.*
& *suiv.*

Il faut éviter les remèdes acres, col.
16.

Application des sangsues, *ibid.*

La saignée dans les parties situées
sous la gorge inutile & dangereu-
se, col. 18.

La pédiculaire peut causer l'esqui-
nancie, *ibid.*

La laryngotomie est fautive, col.
19.

Extrait de Galien sur un essai d'ex-
crément humain, comme topique
sur une tumeur à la gorge, col.
22.

Extrait d'Archigène sur l'esquinan-
cie, col. 23.

Fomentation contre l'esquinancie,
col. 24.

Différens remèdes contre l'esquinan-
cie, col. 25. & *suiv.*

Doctrine de Trallien sur l'esquinan-
cie, col. 27. & *suiv.*

Autres remèdes en usage contre l'es-
quinancie, col. 31.

La saignée doit être mise en usage
d'abord dans l'esquinancie, col. 32.

Les saignées des veines sublinguales & jugulaires, font d'un grand secours en cette maladie, *ibid.*
 Les ventouses sont utiles après que l'affluence de la matière a cessé, *ib.*
 On doit employer les cataplasmes propres à dissiper l'inflammation, col. 33.
 Suffocation dans cette maladie est selon Hippocrate un signe désespéré, *ibid.*
 Extrait d'Hippocrate sur la cure de cette maladie, col. 33. & *suiv.*
 Les cataplasmes anodins & dissolvans font d'un grand secours pour l'esquinancie, *ibid.* & *suiv.*
 Précautions & observations pratiques, col. 35.
 L'usage du petit-lait, & des émulsions recommandé dans l'esquinancie, col. 36.
 Ne point employer les purgatifs si l'inflammation a pour cause la vapeur des minéraux, *ibid.*
 L'esprit de vin en gargarisme arrête le progrès de l'esquinancie, *ibid.*
 Les emplâtres émolliens préférables aux cataplasmes, *ibid.*
 Dans le cas de suppuration future on l'excite par le moyen d'un cataplasme de figues grasses, col. 37.
 Entretenir la transpiration pour empêcher l'inflammation du pharynx, *ibid.*
 Tenir le ventre libre, éviter de parler, *ibid.*
 Histoire confirmant la doctrine ci-dessus établie, col. 37. 38.
 Réflexion sur cette histoire, *ibid.*
 Seconde histoire & réflexion, colon. 38. 39.
 Troisième histoire & réflexion, col. 39.
 Quatrième histoire & réflexion, col. 39. 40.
 Fait rapporté par Hildan, col. 40. 41.
 Sentiment & pratique de Sydenham se rapportant à celui d'Antillius sur cette opération, col. 42.
 Extrait d'Heister sur cette opération, col. 43.
 Cas où elle est nécessaire, *ibid.*
 Manière d'exécuter cette opération lorsqu'il est entré quelques corps étrangers dans la trachée-artère, col. 43. 44.
 Description de trois manières différentes de faire cette opération, col. 44. & *suiv.*
 On doit la célébrer sur les personnes nouvellement noyées, col. 46.
 On doit nommer cette opération trachéotomie, *ibid.*
 Auteurs qui ont traité de cette opération, *ibid.*
 Manière de la faire, par M. Sharp, *ib.*
 Cas extraordinaire communiqué à la Société Royale par M. Martin, col. 47.
 Doute sur la pratique de cette opération, & le tems où elle a commencé, col. 47. 48.
 L'effusion de sang qu'occasionne cette

plaisie soulage beaucoup le malade, col. 48. 49.
 La canule dont on se sert doit avoir un ponce de long, contre le sentiment de M. Garengeot, col. 49.
 Elle ne doit point être couverte, *ib.*
 Sentiment de M. Boerhaave sur l'esquinancie, col. 50.
 Sa pratique selon les différentes espèces, col. 51. & *suiv.*
 Anis bon pour l'esquinancie en gargarisme, col. 82.
 ESQUINANCIE ARTHRIQUE, col. 535.
 Eau d'after distillée bonne contre l'esquinancie, col. 598.
 Oreille de Judas, plante, bouillie dans le vinaigre, bonne contre l'esquinancie, col. 656.
 Cataplasme contre l'esquinancie, col. 1423.
 ESSERÁ ou ESSERE, sorte de petites tumeurs, col. 1416. vol. III.
 Tumeurs confondues mal-à-propos avec les *epinocides*, *ibid.*
 Cause de ces tumeurs, col. 1417.
 Cure de cette maladie, *ibid.*
 ESTOMAC, (quatrième) des animaux qui ruminent ou remachent les herbes qu'ils ont mangés, col. 41. vol. I.
 Noms des trois autres; *ibid.*
 Inflammation, skirrh ou gangrene de l'estomac, col. 660. vol. IV. Consultez l'article *Inesthiv.*
 On appelle *exuvia ventriculi* un instrument de crin propre à le nettoyer, col. 1431. vol. II.
 Précautions à prendre dans l'usage de cet instrument qui est très-dangereux, *ibid.*
 ESTRAGON, plante, colon. 1158. *Draco.* vol. III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses feuilles sont échauffantes & desiccatives, col. 1159.
 Elles provoquent les regles & les urines, *ibid.*
 ESTRAGON BASTARD, plante, col. 1167. *Dracunculoides.*
 Ses caractères, *ibid.*
 ESTURGEON, poisson de mer qui *Sturio* remonte dans les rivières, colon. 1089. vol. V.
 Manière de préparer & de conserver les œufs d'esturgeon, *ibid.*
 Ce poisson étoit fort estimé chez les Romains, col. 1090.
 Ses qualités, *ibid.*
 A qui il convient, *ibid.*
 ESULE DES INDES, plante, col. 1418. vol. III. *Esula Indica.*
 Extrait préparé avec le suc de l'esule, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 On retire d'une plante qui ressemble parfaitement à celle dont il est parlé ci-dessus, un extrait appelé *loman Cambodia*, *ibid.*
 Manière de le préparer, *ibid.*
 ÉTAÏN, métal le plus léger de tous, *Jupiter*, col. 698. vol. IV. *Stannum.*
 Ses autres caractères, *ibid.*
 Effets qu'il produit sur le plomb & l'antimoine lorsqu'il s'y trouve mêlé, col. 699.
 Ses propriétés communes avec l'argent, *ibid.*

Endroits où se trouvent les mines d'étain, col. 700.
 Couleur de ces mines, *ibid.*
 Manière de le tirer de la mine, *ibid.*
 Procédé par lequel on obtient de ce métal une liqueur qui fume toujours, appelé communément esprit qui fermente dans l'air, col. 701.
 — par lequel on réduit l'étain en poudre, *ibid.*
 — on le calcine, colon. 702.
 Opérations de Chymie auxquelles on soumet l'étain, *ibid.*
 Procédés tirés de Boerhaave à ce sujet, col. 703.
ETE, saison, col. 488. vol. I. *Eſſai.*
 Observations qu'ont fait les Auteurs sur cette saison, *ibid.*
 Quelles sont, selon Hippocrate, les maladies les plus communes en été, *ibid.*
 Celle qu'Aëtius y ajoute, col. 489.
 Précepte de régime ordonné par Paul Éginete, *ibid.*
 — par Celse, *ibid.*
 Raisons pourquoy la digestion se fait moins bien en été qu'en hiver, & qu'on a moins d'appétit en cette saison qu'en hiver, *ibid.*
 — les François en passant dans quelque climat chaud, sont atteints de maladies dangereuses, *ibid.*
ETERNUEMENT, col. 1672. vol. *Sternutatio.*
 V.
 Comment il se fait, *ibid.*
ETIENNE, (Charles) Anatomiste, *Carolus Stephanus.*
 col. 1242. vol. I.
 Il fut Médecin de Paris, *ibid.*
 Progrès qu'il fit dans l'Anatomie, *ibid.*
 Ses principaux Ouvrages, *ibid.*
ETOILE DE MER, col. 596. vol. II. *Asteres Thalatti.*
 Ce que c'est, selon Pline, *ibid.*
 — selon M. Lemery, *ibid.*
 Ses vertus par le même, *ibid.*
ETORIS dans la queue de l'ours, col. 395. vol. II. *Arturus.*
 Temps où elle paroît & disparaît, *ibid.*
ETOURNEAU, oiseau, col. 1690. *Sturnus.*
 vol. V.
 Vertus de la fiente de cet oiseau, selon Galien, *ibid.*
ETRANGER, nuisible au corps, col. 734. vol. I. *Alienum.*
ETRANGLE, col. 222. vol. II. *Apanchomenos.*
ETRE, col. 1334. vol. III. *Ens.*
 Différentes significations de ce mot, *ibid.*
Ens primum de Paracelse, col. 1335.
 Procédé indiqué pour obtenir cette partie efficace d'une plante par Paracelse, *ibid.*
ETUVE, instrument propre à donner la chaleur, col. 490. vol. I. *Eſtuarium.*
 Mor par lequel Blancard rend celui-ci, *ibid.*
EVIACUATION, expulsion de toute matière inutile ou nuisible au corps, col. 41. vol. I. *Ablatio.*
 Autre sens du mot Latin, *ibid.*
 Sens du mot *ablation* en Chymie, *ibid.*
EVIACUATION incomplète d'humeurs *Abevacuatio.*

peccantes, col. 38. vol. I.
EVAPORATION, colonne 1178. *Anathymsis.*
 vol. I.
EVENEMENT dont on n'est pas raisonnable, col. 220. vol. II. *Anyentyma.*
 Ce que dit Hippocrate à ce sujet, *ibid.*
EUFRAISE, plante, col. 1426. vol. *Euphrasia.*
 III.
 Ses caractères, col. 1427.
 Boerhaave en compte trois espèces, *ibid.*
 Bonne pour toutes les maladies des yeux, *ibid.*
 Préparation de la poudre d'eufraise, *ibid.*
EVIDENCE oculaire, colonne 716. *Anagisa.*
 vol. II.
 Dans quel sens les Médecins de la Secte Empirique emploient ce mot, *ibid.*
 Signification, selon Galien, colonne 717.
EUONYMOIDES, plante, colonne 1421. vol. III.
 Ses caractères, *ibid.*
EUPATOIRE, plante, colonne 528. *Agratum.*
 vol. I.
 Ses autres noms distinctifs dans les Auteurs, *ibid.*
 Sa description & vertu par Dioscoride, *ibid.*
 — par Miller, *ibid.*
 Ses vertus par Boerhaave, col. 529.
 Ses espèces par Miller, *ibid.*
 On la nomme *eupatorium*, col. 1423. *Eupatorium.*
 vol. III.
 Propriétés & usages de cette plante, *ibid.* & *ſuiv.*
EUPATOIRE femelle bâtarde, col. 868. *Biden.*
 vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa vertu par Dale, *ibid.*
EUPATORIOPHALACRON, plante, col. 1423. vol. III.
 Miller compte dix espèces de cette plante, *ibid.*
EUPHORBE, plante, colonne 1424. *Euphorbium.*
 vol. III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte douze espèces, *ibid.*
 C'est un violent sternutatoire que l'on met quelquefois en usage dans l'apoplexie & la léthargie, *ibid.*
 On l'emploie extérieurement pour remédier à la carie des os, *ibid.*
 Préparation de l'huile d'euphorbe, col. 1426. vol. III.
 Préparation de l'huile d'euphorbe composée, *ibid.*
 Dose trop forte d'euphorbe conseillée par Trallien à l'article *Alours*, *ibid.*
 Voy. l'Avertissement du volume III.
EUSTACHI, (Barthelemi) Anatomiste, col. 1247. vol. I.
 Son pays, *ibid.*
 Ses planches anatomiques l'ont beaucoup illustré, *ibid.*
 Découvertes qu'il a fait en Anatomie, *ibid.*
 Témoignage qu'il se rend au sujet de l'étrier, osselet de l'oreille, colon. 148.

- Editions de ses Ouvrages, *ibid.*
 Pourquoi ses Planches anatomiques
 sont surtout recommandables, col.
 890. vol. VI.
- EUSTACHIUS, Anatomiste, colon.
 1272. vol. I.
 Editions de ses Opusculs Anatomiques,
ibid.
- EXANTHEMES-FEBRILES, col.
 929. vol. V.
 Leur matiere, leurs causes, leurs ef-
 fets, *ibid.*
 Cure, *ibid.*
- EXCESTER (huile d') col. 1430. vo-
 lume III.
 Préparation de cette huile, *ibid.*
- EXCLUSION, Hipp. col. 260. vol. II. *Apoclysis.*
 EXCREMENS, ou ce qui reste des
 alimens après que le chyle en est
 séparé, col. 38. vol. I. *Abessi ou Rabis.*
- EXCREMENS du chien recueillis dans le
 mois de Mai, col. 570. vol. I. *Album græcum.*
 Leurs vertus, *ibid.* Voy. Chien.
- EXCREMENS HUMAINS, col. 324. volu-
 me IV. *Homerda.*
- EXCROISSANCE ronde sur la peau, *Acrochordon.*
 ayant une base très-mince, colon.
 344. vol. I.
 Sentiment de Galien à ce sujet, *ibid.*
 de Celse, *ibid.*
 A quoi les Grecs donnoient le nom
 d'*acrochordon*, *ibid.*
- EXCROISSANCE fongueuse du rosier sau-
 vage, col. 827. vol. II. *Bedeguar.*
 Vertus de ses cendres, *ibid.*
- EXCROISSANCE de chair qui couvre la
 veine hémorrhoidale, col. 1372.
 vol. II. *Calypier.*
- EXERCICE qui consistoit à danser en
 agitant violemment les jambes &
 les bras, col. 344. vol. I. *Acrochordismus.*
 Sentiment de Schulze sur cet exerci-
 ce, *ibid.*
- EXERCICE ou lutte où l'on ne se servoit
 que de l'extrémité de la main, col.
 343. vol. I. *Acroschiria.*
- Passage de M. Dacier à ce sujet,
ibid.
- Endroit où Hipp. en fait mention,
 col. 344.
- EXOSTOSES, maladie des os, colon.
 232. vol. V.
 Leurs diverses causes, *ibid.*
 Les indications de la cure se tirent
 des différentes causes qui les ont
 occasionnés, *ibid.* & *suiv.*
- EXPULSE', chassé, colonne 2. volu-
 me I. *Abactus.*
- EXPECTORANS, remèdes, colon. *Expectorantia.*
 1433. vol. III.
 Différentes sortes de ces remèdes,
ibid.
 Leur maniere d'agir différente, *ibi-
 dem.*
 Choix exact de ces remèdes relative-
 ment aux circonstances, col. 1434.
 & *suiv.* vol. III.
- EXPRESSION, l'action de tirer un
 suc en pressant, col. 1178. volu-
 me I. *Anathlasti.*
- EXTENSION du corps en haut, col. *Anastasi.*
 1177. vol. I.

- EXTENSEUR, muscle, colon. 1435. *Extensor.*
 vol. III.
 Différens muscles qui portent le nom
 d'extenseur, savoir, *ibid.*
 EXTENSEUR radial du carpe, *ibid.*
 EXTENSEUR commun des doigts, colon.
 1436.
 Le long extenseur des orteils, *ibid.*
 Le court extenseur des orteils, *ibid.*
 L'extenseur de l'index, col. 1437.
 L'extenseur du petit doigt, *ibid.*
 L'extenseur de la première phalange
 du pouce, *ibid.*
 L'extenseur de la seconde phalange
 du pouce, *ibid.*
 L'extenseur de la troisième phalange
 du pouce, *ibid.*
 Le long extenseur du pouce du pié,
ibid.
 Le court extenseur du pouce du pié,
 col. 1438.
- EXTENUATION, col. 1438. volu- *Extenuatio.*
 me III.
 Quels sont les indices que l'on peut
 tirer de la maigreur, de la con-
 sommation du corps dans les mala-
 dies, *ibid.*
 Description du visage d'un moribond
 tirée d'Hippocrate, col. 1439.
 Maniere de connoître la cause de l'é-
 puisement du malade, col. 1440.
 Indices que l'on peut tirer de l'enflure
 du corps, col. 1441.
 Cas où l'enflure du corps n'est jamais
 un bon signe, & où c'en est un de
 mort, *ibid.*
- EXTRAIT d'OPIMUM, col. 139. vol. V. *Extractum opii.*
 EXTRAIT d'OPIMUM composé du Docteur
 Goddard, *ibid.*
- EXTRAORDINAIRE, impropre, col. *Allocton.*
 820. vol. I.
 Cas où Hippocrate emploie ce mot,
ibid.
- EXTREME, col. 346. vol. I. *Acros.*
- EXTREMITE'S du corps, bras, jam- *Acra.*
 bes, &c. col. 342. vol. I.
 Prognostics qu'Hippocrate tire de ces
 parties, *ibid.*
 Autre signification de ce mot, *ibid.*
 On les appelle *extremities*, colon. *Extremities.*
 1442. vol. III.
 On en tire des indices dans les mala-
 dies aiguës, *ibid.*
 Quel prognostic on peut tirer du froid
 des extrémités, *ibid.*
 — de leur mouvement irrégu-
 lier, col. 1443.
- EXTRAMITE'S des animaux qui servent à *Acrocolia.*
 la nourriture, & à faire des boni-
 lions & gélées, col. 344. vol. I.
 Chez les Anglois on appelle de ce
 nom les parties intérieures des ani-
 maux mises en pâte, *ibid.*
 Hippocrate recommande cette nour-
 riture à ceux qui sont menacés d'hy-
 dropisie & la regarde comme facile
 à digérer, *ibid.*

F

- FACE, col. 1449. vol. III. *Facies.*
 Prognostics que l'on tire du visage,
ibid. & *suiv.*
- FACE HIPPOCRATIQUE, col. 316. volu- *Hippocratica*
 me IV. *facies.*

FAGONIA , plante , col. 1453. vol.

III.

Caractères de cette plante , *ibid.*

Miller en compte deux espèces , *ibid.*

FAIM (grande) ou CANINE , col. 1068. vol. II. *Boulimus.*

Extrait d'Alex. Trall. sur cette maladie , col. 1069.

— de Lomnius , col. *ibid.*

— de Rivière , col. 1073.

FALLOPE (Gabriel) Anatomiste , col. 1244. vol. I.

Son pays & le tems où il est né , *ibid.*

Portrait qu'en fait Douglas , *ibid.*

Age où il mourut , col. 1247.

Ses découvertes en Anatomie , *ibid.*

Il passe pour Auteur de la découverte de la trompe de la matrice qui porte son nom , quoiqu'Héropbile & autres en eussent parlé avant lui , *ibid.*

Ce qu'il entend par cou réel de la matrice , *ibid.*

Edition de ses Ouvrages , *ibid.*

FALTRANCK , boisson , colon. 1455. vol. III.

Quelles sont les principales herbes vulnérables qui entrent dans sa composition , *ibid.*

Comment on les fait sécher , *ibid.*

Le faltranck bon pour ceux qui sont tombés de haut , pour l'asthme , pour la phthisie , pour lever les obstructions , pour exciter l'urine , pour les rhumes invétérés , colon. 1456.

FAON , petit d'une biche , colon. 311. *Hianulus.* vol. IV.

Propriété médicinale de sa préure prise dans l'intervalle de neuf jours qui suivent sa naissance , *ibid.*

Manière de connoître son âge , *ibid.*

Préparation de la préure , *ibid.*

Pillule , *ibid.*

Administration de ce remède , *ibid.*

FARINE , de quelque grain qu'elle soit , *Alphita.* col. 840. vol. I.

Dans quel cas Hippocrate a employé ce mot , *ibid.*

A quelle autre chose on a aussi donné ce nom , *ibid.*

Elle porte aussi le nom d'aleton , & *Aleton & Aleuron.* d'aleuron , col. 707. & 708.

Etymologie de ces noms , *ibid.*

Passage d'Hippocrate où il les emploie , *ibid.*

FARINE où est encore une quantité de son , col. 1418. vol. II. *Canice.*

FASCIA LATA , aponevrose , col. 1457. vol. III.

Sa situation , sa figure , ses attaches , *ib.*

FASCINATION , col. 815. vol. II. *Bascanon.*

FAUCON , oiseau , col. 1455. vol. III. *Falco.*

Cas où on se sert de sa graisse , *ibid.*

Vertus de sa chair , *ibid.*

— de son excrément , *ibid.*

FEBRIFUGES , remèdes contre la fièvre , col. 1492. vol. III.

On nomme un fébrifuge *Alexippyreticum* , *Alexippyretos* , & *Alexippyretum* , col. 718. vol. I. *Alexippyretum.*

Etymologie de ces mots , *ibid.*

Précautions avec lesquelles on doit user des fébrifuges dans les fièvres quotidiennes légitimes , col. 1025. vol. V.

Avantages que l'on tire de ces remèdes dans les fièvres épidémiques & erratiques , *ibid.*

Les principales compositions de fébrifuges sont celles de Rivière , col. 1183. vol. III.

— de Bates , col. 716. vol. III. & 1492.

Potion fébrile faite avec des eaux distillées , col. 198. vol. VI.

Cas où on l'emploie avec succès , *ibid.*

FECE , col. 1452. vol. III.

Qualités & usage de la lie du vin , *ibid.* *Fex.*

FEMME qui se mêle de Médecine ou *Accfloris.* Sage-Femme , col. 196. vol. I.

FENOUIL , plante , col. 1602. vol. I. *Feniculum.* me III.

Ses caractères , *ibid.*

Boerhaave en compte huit espèces , *ibid.*

La racine du fenouil commun est une des cinq racines apéritives , *ibid.*

Sa semence est une des cinq semences carminatives majeures , col. 1603.

Propriétés & usage de sa graine & de ses feuilles , *ibid.*

Le fenouil doux a les mêmes propriétés que le fenouil commun , colon. 1604.

Il y en a une espèce appelée *Hippomararum* , col. 317. vol. IV. *Hippomararum.*

Description de cette plante , *ibid.*

Ses propriétés , *ibid.*

Le fenouil aquatique s'appelle *Myriophyllum* , col. 1428. vol. IV. *Myriophyllum.*

Usage de cette plante ; *ibid.*

FER , métal , col. 1161. vol. IV.

Définition du fer ordinaire , *ibid.* *Mars.*

Ses espèces , *ibid.* *Ferrum.*

Endroits où l'on trouve le fer , *ibid.*

Quel est le meilleur , *ibid.*

Formes sous lesquelles on le retire de terre , *ibid.*

Manière de le fondre , *ibid.*

Masses longues & épaisses appelées communément *guenfer* , *ibid.*

Sa préparation dans la forge pour lui donner la forme que l'on veut , *ibid.*

Causes des différences du fer , colon. 1162.

Méthodes pour changer le fer en acier , *ibid.*

Différence du fer après cette opération , *ibid.*

Pesanteur du fer relativement à l'or , *ibid.*

Qualité qu'acquiert l'eau dans laquelle on a trempé du fer , *ibid.*

Moyen par lequel on le préserve de la rouille , *ibid.*

Qualités de la limaille , *ibid.*

Expériences sur le fer , *ibid.*

Par quel moyen on le dissout facilement , *ibid.*

Manière de le fondre au soleil , col. 1163.

Contient une grande quantité de matière bitumineuse , & de sel vitriolique , *ibid.*

Différence entre la substance sulphureuse des charbons & le soufre de fer , *ibid.*

Utilité du fer, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Celles de sa rouille, *ibid.*
 Pour l'usage de la Medecine lequel on doit préférer du fer ou de l'acier, *ibid.*
 Dose de sa limaille lorsqu'on l'emploie, *ibid.*
 Formules de pilules & de tablettes où il entre, col. 1164.
 Si la mine crue de fer est plus efficace pour la cure des maladies que lorsqu'elle a été raffinée par la fusion & qu'elle est en fer, *ibid.*
 Préparation du fer, col. 1165.
 Celle du D. Willis très-apéritive, *ibid.*
 Forme sous laquelle on la donne, *ibid.*
 Dose, *ibid.*
 Préparation de mars avec le sucre, *ibid.*
 — du safran de mars apéritif, *ibid.*
 Préférence de cette préparation sur toutes les autres, *ibid.*
 Préparation du mars avec le tartre, *ibid.*
 Ses qualités supérieures aux précédentes, *ibid.*
 Préparation du mars avec le soufre, col. 1166.
 Extrait apéritif de mars, *ibid.*
 — atrépigent de mars, colon. 1167.
 Préparation du vitriol de fer, *ibid.*
 Remarques, *ibid.*
 Préparation du vitriol de fer avec le tartre de Ludovic, col. 1168.
 Remarques, col. 1169.
 Usage & dose du sel de vitriol, selon Boerhaave, *ibid.*
 Chaux blanche, grise & rouge de vitriol de fer, *ibid.*
 Propriétés, col. 1170.
 Autre préparation du safran de mars atrépigent donnée par Geoffroy, *ibid.*
 Huile de fer par défaillance, *ibid.*
 Remarques, *ibid.*
 Teinture dorée de vitriol de fer, col. 1171.
 Vertus médicinales, *ibid.*
 Fer dissout dans le vin du Rhin, *ibid.*
 Remarques, col. 1172.
 Fer dissout dans du vinaigre, *ibid.*
 Fer sublimé avec le sel ammoniac, col. 1173.
 Noms qu'ont donné les Philosophes à cette préparation, *ibid.*
 Teinture de mars de Ludovic, col. 1174.
 — de mars de Myusich, *ibid.*
 — de mars de Glauber, colon. 1175.
 On ne sait à quel usage cette dernière est destinée, *ibid.*
 Teinture atrépigente de fer, ou teinture anti-phlogistique, *ibid.*
 Sa dose & ses vertus, *ibid.*
 Infusion amère de Lower, *ibid.*
 Sa dose & les cas où on s'en sert, *ibid.*
 Effets extraordinaires du fer appliqué au soufre, col. 1176.
 Remarques sur ces effets, *ibid.*
 Tome VI.

Vertus du fer & précautions qu'il faut apporter dans l'usage des remèdes martiaux, *ibid.*
 Effets que produit dans la bouche le goût du fer, col. 1177.
 D'où dépendent tous les bons & mauvais effets du fer, col. 1178.
 Le fer se prescrit plus heureusement en substance que lorsqu'il est mêlé avec des sels, *ibid.*
 L'exercice est très-nécessaire pendant l'usage des martiaux, *ibid.*
 Quel est le premier qui ait employé le fer en remède, *ibid.*

FER POTABLE, col. 714. vol. V. *Potabilis Mars*
 Trois préparations du mars potable, col. 715.
 FER A CHEVAL, plante, col. 1493. volume III. *Ferrum equinum.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave distingue trois especes de cette plante, *ibid.*
 Ses vertus, selon Dale, colon. 1494.
 FER d'une lance ou d'un javelot, col. 330. vol. I. *Acis*
 FERME; épithète d'un remède de Galien contre la colique, colon. 380. vol. I. *Adiapaton.*
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
 Formule de ce remède de Galien, *ibid.*
 FERNEL (Jean) col. 1239. vol. I. *Joannes Fernelius.*
 Son pays, *ibid.*
 Editions de ses Ouvrages, col. 1240.
 FERULE, plante, col. 1494. vol. III. *Ferrula.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en distingue trois especes, *ibid.*
 Leurs vertus & leurs usages, *ibid.*
 FESSES, col. 1478. vol. IV. *Nates.*
 On donne encore ce nom à deux protuberances du cerveau, *ibid.*
 FESSIER, muscle, col. 123. vol. IV. *Gluteus.*
 Quels sont les muscles qui portent ce nom, *ibid.*
 Leur usage, *ibid.*
 FETIDE, col. 1246. vol. II. *Cacodet.*
 FEU, col. 504. vol. IV. *Ignis.*
 Feux différens que les Chymistes emploient pour faire leurs opérations, col. 505. & suiv. vol. IV.
 Il y a un grand nombre de maladies qui portent ce nom; par exemple, Feu de S. Antoine, col. 183. vol. II. *Antoniis sancti ignis.*
 FEVE, plante, col. 1443. vol. III. *Faba.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave compte six especes de cette plante, col. 1444.
 FEVE DES JARDINS, *ibid.*
 Ses propriétés officinales, col. 1445.
 Diversité d'opinions sur les qualités de la feve, *ibid.*
 Vertus de la farine de feve, *ibid.*
 Vertus de l'eau distillée des fleurs, *ibid.*
 FEVE (petite) col. 1446.
 FEVE DE S. IONACH, col. 1447.
 Ses vertus, *ibid.*
 Manière de se servir de cette feve, *ibid.*
 FEVE D'EGYPTE, col. 1448.
 Sa description, ses propriétés & ses usages, *ibid.*
 K K K k k

FEVE D'EGYPTE, (autre) col. 701. *Colocasia.*

lume III.

Ses caractères, *ibid.*

Cinq espèces de cette plante, suivant

Boerhaave, col. 702.

FEVE ROUGE qui croît en Egypte & aux *Abrus.*

Indes, col. 107. vol. I.

Ses autres noms Latins, *ibid.*

D'où elle vient, *ibid.*

Ses deux sortes de semences, selon

Dale, *ibid.*

Leurs vertus, *ibid.*

FEUILLE, partie d'une plante ou d'un

arbre. V. *Botanique.*

FEUILLES VERTES qui se trouvent près les fleurs, col. 557. vol. I. *Alabastria.*

Autre signification du mot *alabastria*,

selon Jungius, *ibid.*

FEUILLES DE VIGNES, col. 1067. volume. *Ampelion.*

mel.

Dans quel cas Hippocrate les recom-

mande, *ibid.*

On appelle *asperifolius* tout végétal *Asperifolius.*

qui a les feuilles rudes, 586. vol. II.

Quelles sont les plantes qui portent ce

caractère, *ibid.*

FIBRE, col. 1496. vol. III.

Fibra.

Méthode suivant laquelle Boerhaave

parcourt par ordre les maladies du

corps humain, en commençant par

celles des parties les plus simples &

les moins composées, *ibid.*

Quelles sont les parties constituantes

de la fibre, *ibid.*

Manière dont se forment & se produi-

sent les fibres, col. 1497.

Comment par leur union elles peuvent

être sujettes aux maladies, quoique

chacun de leurs élémens soient in-

destructibles & d'une nature à ne

pas souffrir, col. 1498. & *suiv.*

Maladie de la fibre relâchée, colon.

1499.

Quand la fibre est censée trop foible,

ibid.

Causes antécédentes de la débilité des

fibres les plus simples & les plus dé-

liées, col. 1500. & *suiv.*

Origine de plusieurs effets malheu-

reux qui s'ensuivent, col. 1503. &

suiv.

Ce qu'on entend par diagnostic &

prognostic, col. 1505.

Comment on parvient à la cure de la

fibre relâchée, 1506. & *suiv.*

Énumération des principaux astrin-

gens, col. 1514. & *suiv.*

Prudence avec laquelle il faut user

des acides, 1517.

Ce que c'est que la laxité de la fibre,

col. 1518.

Flexibilité de la fibre, *ibid.*

Réponses à plusieurs questions rela-

tives à la matière présente, 1519. & *suiv.*

Maladies de la fibre roide & trop élas-

tique, col. 1522.

Ce que c'est qu'une fibre trop roide,

ibid.

D'où provient cette rigidité, *ibid.*

Les effets qu'elle produit, & les ac-

cidens qui s'ensuivent, *ibid.*

Comment on connoît si la rigidité des

fibres est trop grande, col. 1523.

Secours propres à corriger cette trop

grande rigidité des fibres, col. 1524.

Moyens pour remédier à cet accident,

ibid. & *suiv.*

Réponse à quelques questions rela-

tives à ce sujet, col. 1528.

Maladies simples des petits vaisseaux

& des grands, 1529. & *suiv.*

Maladies des viscères lâches & débi-

les, col. 1532.

Ce qu'on appelle débilité des vais-

seaux, *ibid.*

D'où elle procède, *ibid.*

Maladies qui naissent de cette débili-

té, col. 1534.

Corollaires généraux sur cette matie-

re, 1540. & *suiv.*

Maladies des viscères roides & contra-

ctés, col. 1543.

Quand les vaisseaux & les viscères sont

censés trop roides, *ibid.*

Causes de cette rigidité, *ibid.*

Effets produits par la rigidité des vais-

seaux, col. 1544. & *suiv.*

Moyens d'y remédier, col. 1548. &

suiv.

Réponses à plusieurs questions rela-

tives à ce sujet, col. 1553. & *suiv.*

FICOIDEA, plante. Ses caractères, col.

1560. vol. III.

Especies de ficoidea, *ibid.*

FICOIDES, plante. Ses caractères, col.

1560. vol. III.

Son fruit fait la principale nourriture

des Horrentots, *ibid.*

FIENTE, col. 1569. vol. III.

Fimus.

Propriétés & usages de la fiente de

différens animaux, *ibid.* & *suiv.*

FIENTE D'OIE, col. 431. vol. III.

Chenoceros.

Ses vertus, *ibid.*

Ce qu'il faut faire, selon Etmuller,

pour augmenter son efficacité, *ibid.*

Sentiment de Ludovic à ce sujet,

ibid.

FIENTE DE CHEVAL, col. 1413. volume. *Cancer pericent.*

me II.

FIENTE DE VACHE, col. 946. vol. II.

Bolbiton.

Cas où Hippocrate s'en sert, *ibid.*

FIEVRE, maladie, col. 847. vol. V. *Pyretos.*

Moyens par lesquels on peut conno-

ître qu'un malade est attaqué de la

fievre, & qu'on découvre la nature

de cette maladie, col. 848.

Points capitaux auxquels on doit rap-

porter les causes particulières les

plus prochaines de la fièvre, *ibid.*

Prognostics que l'on doit tirer de cet-

te maladie, *ibid.*

Moyens & remèdes indiqués pour par-

venir à la cure de la fièvre dans dif-

férens cas, col. 850. & *suiv.*

Anxiété fébrile. Voyez *Anxiété.*

Froid fébrile. V. *Froid.*

Tremblement fébrile. V. *Tremble-*

ment.

Soif fébrile. V. *Soif.*

Nausée fébrile. V. *Nausée.*

Vomissement fébrile. Voy. *Vomisse-*

ment.

Débilité fébrile. V. *Débilité.*

Chaleur fébrile. V. *Chaleur.*

Délire fébrile. V. *Délire.*

Coma fébrile. V. *Coma.*

Insomnie fébrile. V. *Insomnie.*

Convulsion fébrile. V. *Convulsion.*

Sueur fébrile. V. *Sueur.*

Diarrhée fébrile. V. *Diarrhée.*

- Exanthèmes febriles. V. *Exanthèmes*.
- FIÈVRE CONTINUE; col. 929. vol. V.
Sa cause, ses signes, son traitement; *ibid.* & *suiv.*
- FIÈVRE CONTINUE PUTRIDE, col. 930. vol. V.
Causes des fièvres synoques putrides, *ibid.*
Leurs espèces, *ibid.*
Leurs symptômes, *ibid.*
La curation différente selon différentes indications, *ibid.*
- FIÈVRE ARDENTE, appelée *causius* ou *causius* ou *Febris ardens*, col. 930. vol. V.
Ses symptômes principaux, *ibid.*
Causes de ces sortes de fièvres, *ibid.*
Leurs cours, *ibid.*
Règles générales & particulières sur la cure de cette maladie, *ibid.* & *suiv.*
- FIÈVRE ARDENTE; ce que c'est, col. 222. *Causius*, vol. III.
Sa cause première, & ses symptômes, selon Hippocrate, *ibid.*
Deux espèces de *causius*, *ibid.*
Les causes, les symptômes & la cure de cette espèce de fièvre, suivant Hoffman, col. 223. vol. III.
Description de cette fièvre par Aretée, *ibid.*
Les symptômes & les pronostics de cette maladie, détaillée par Lennius, col. 224.
Ces fièvres ardentes différentes des autres fièvres continues, col. 226. & *suiv.*
Causes & génération de ces fièvres, col. 228.
Manière de traiter ces maladies, col. 229.
Saignée nécessaire, *ibid.*
Usage de l'eau froide conseillé par les Anciens, col. 230.
L'efficacité de l'eau froide prouvée par la raison & par l'expérience, *ibid.*
Observations de pratique, & précautions à prendre dans l'usage des remèdes pour les fièvres ardentes, col. 231.
- FIÈVRE INTERMITTENTE, fièvre de printemps & d'automne, col. 932. volume V.
Symptômes des fièvres intermittentes, *ibid.*
Effets des fièvres intermittentes dans leurs trois temps, *ibid.*
Leurs causes prochaines, 933.
Formules de différens remèdes, *ibid.* & *suiv.*
Dans quel cas on doit recourir à l'usage du quinquina, & les différentes formes sous lesquelles on doit le donner, col. 935.
Préparations d'épithèmes pour appliquer au poignet, 936.
Observations de Sydenham sur l'usage du quinquina dans les fièvres intermittentes, *ibid.*
Précautions avec lesquelles on doit s'en servir, *ibid.*
Méthode dont cet Auteur faisoit usage, 937. & *suiv.*
Théorie des fièvres intermittentes, &

- sentiment de M. James sur leur génération, col. 989.
- Manière dont se forme le premier accès, *ibid.*
Comment on doit expliquer son retour après quelque temps, col. 990.
Secours propres à combattre les fièvres intermittentes, *ibid.*
- FIÈVRE DEMI-TIERCE ou *hémisterte*; col. *Semiteriana*, 1469. vol. V.
Caractères & symptômes de cette fièvre, *ibid.*
Manière de la distinguer d'avec la tierce continue & d'avec la double-tierce, 1470.
Choses qui tendent à engendrer une demi-tierce; *ibid.*
Curation, 1471.
Préceptes généraux qu'on doit suivre pour réussir dans la cure des demi-tierces, *ibid.*
- FIÈVRE-QUARTE, col. 969. vol. V. *Quartana febris*.
Symptômes dont elle est accompagnée, *ibid.*
Sa cause prochaine & immédiate, *ibid.*
Sa cause matérielle, 970.
Origine de cette matière fébrile, *ibid.*
Fièvre-quarte simple, ou double, vraie, ou bâtarde, *ibid.*
Fièvre-quarte continue, 971.
Pourquoi la fièvre-quarte est souvent épidémique dans quelques pays situés au Septentrion, *ibid.*
Elle varie suivant la différence des corps qu'elle attaque, *ibid.*
En quoi elle dégénère souvent, *ibid.*
Son pronostic, col. 972.
Pronostic de la fièvre-quarte irrégulière qui ne conserve point le caractère qui lui est propre, *ibid.*
La fièvre-quarte est souvent un préservatif & un remède contre plusieurs autres maladies, surtout contre celles qui sont chroniques; *ibid.* & *suiv.*
Régime que doivent observer ceux qui sont guéris de cette fièvre pour en éviter le retour, 973.
Méthode générale de curation, 974. & *suiv.*
Précautions & observations cliniques, col. 976. & *suiv.*
Ce que prescrit Celse pour empêcher le retour des fièvres-quartes, col. 979.
— Hoffman, *ibid.*
- FIÈVRE QUOTIDIENNE, col. 1020. volume V. *Quotidiana febris*.
Caractère de cette fièvre, *ibid.*
Manière dont la fièvre quotidienne vraie, vient & continue, *ibid.*
Ses causes, col. 1021.
Quelles personnes y sont plus sujettes, col. 1022.
Quelles fièvres quotidiennes sont plus opiniâtres & plus dangereuses, *ibid.* & *suiv.*
Méthode générale de traiter cette maladie, col. 1023.
Circonstances selon lesquelles on doit varier l'usage des remèdes indiqués contre la fièvre quotidienne, col. 1024.
Précautions & observations pratiques, *ibid.* & *suiv.*

FIEVRE POURPREE OU ROUGE, col. 1344. *Scarlatina febris.*

vol. V.

Temps où elle est la plus commune, *ibid.*

Symptômes par lesquels elle se manifeste, *ibid.*

Causes de cette maladie, col. 1345.

Cure, *ibid.*

FIEVRE CATARRHEUSE OU CATARRHALE, col. 144. vol. III.

Ses symptômes, *ibid.*

Cause de ses symptômes, *ibid.*

Comment on peut distinguer la fièvre catarrheuse des autres, col. 145.

Manière de prévenir & de traiter les catarrhes, col. 146.

Trois choses que l'on doit se proposer dans la cure des fièvres catarrheuses suivant les différens cas, col. 147.

Précautions & observations cliniques, col. 148.

FIEVRE MILIAIRE, ainsi appelée des *Miliaris febris.*

pustules qui s'élèvent sur les parties supérieures du corps, & qui ressemblent à des grains de Millet, col. 1345. vol. IV.

Différentes fièvres miliaires, *ibid.*

Fièvre miliaire simple & composée, *ibid.*

Ses pustules sont quelquefois mêlées avec celles de la petite vérole, *ibid.*

Signes qui la précèdent, l'accompagnent & la suivent, col. 1346.

Endroits du corps où les pustules sont ordinairement visibles, *ibid.*

Suites de la fièvre miliaire, *ibid.*

Ses causes internes, col. 1347. & *suiv.*

Prognostics, *ibid.*

Cure de la fièvre miliaire simple, col. 1352.

Histoire de la fièvre miliaire de 1677. & de 1704. *ibid.*

Les femmes en couche en guérissent plus facilement que d'autres, col. 1353.

Cure des symptômes qui accompagnent la fièvre miliaire, col. 1354.

Remèdes convenables, col. 1355. & *suiv.*

Fièvre miliaire composée, col. 1357.

Maladies qui succèdent aux fièvres miliaires, *ibid.*

Méthode qu'il conviendra d'employer lorsque la chaleur héctique, la diminution de l'appétit & l'abatement des esprits vitaux, sont les suites de la fièvre miliaire, colon. 1358.

FIEVRE EPHEMERE. Voyez *Ephemera.*

FIEVRE TIERCE, col. 187. vol. VI.

Symptômes qui accompagnent la fièvre tierce, *ibid.*

Erreur des Anciens sur la cause des symptômes des fièvres tierces, col. 188.

Différentes causes des fièvres tierces, *ibid.*

Différentes espèces de fièvres tierces, col. 189.

Elles se divisent en tierce vraie ou bâtarde, *ibid.*

— régulière ou irrégulière, *ibid.*

— simple ou double, col. 190.

— Fièvre tierce continue, *ibid.*

Ses symptômes, *ibid.*

Saisons où les fièvres tierces sont plus longues & plus opiniâtres, colon.

191.

Manière de prévenir les fièvres tierces, col. 192.

Indications curatives qu'on doit se proposer dans la fièvre tierce, *ibid.*

Moyens de les remplir, col. 193. & *suiv.*

Manière de traiter les fièvres tierces dans des cas particuliers, col. 196.

Observations & précautions de pratique, col. 197. & *suiv.*

FIEVRE DE PURATOIRE, colonne 1033. *Depuratoria febris.*

vol. III.

Ce que c'est, *ibid.*

Symptômes qui sont propres à cette fièvre, col. 1034. vol. III.

Observations sur cette espèce de fièvre, par Sydenham, & la méthode de cet Auteur pour la guérir, *ibid.*

& *suiv.*

Description d'une fièvre traitée par M. James, exposition de la manière dont il la traita, avec le succès qu'elle eut, col. 176. & *suiv.*

Raisons qui prouvent quelle méthode de la plus efficace contre la plupart des fièvres, col. 180. & *suiv.*

Réponses aux objections, *ibid.*

FIEVRE CONTINENTE, col. 94. vol. VI. *Synochus.*

Ce qu'Hippocrate appelle fièvres continues, *ibid.*

Commentaire de Galien, *ibid.*

Especies différentes de la fièvre continente, col. 95.

Signes qui font connoître la synoque putride, *ibid.*

En quoi ce que les Grecs appellent *Synochus*, & nous fièvre continente, diffère de la synoque putride, *ibid.*

FIEVRES STATIONNAIRES, colonne 1669. *Stationaria febris.*

vol. V.

Quelles sont les causes de ses especes particulières de fièvres, *ibid.*

FIEVRE CONTINUE, qui conserve la même violence sans augmentation ni diminution sensibles tant qu'elle dure, col. 330. vol. I. *Acutissima.*

FIEVRE HECTIQUE, ou ETIQUE, *Febris Hectica.*

Fièvres héctiques, col. 208. vol. IV.

Les premiers Medecins donnoient ces noms aux fièvres accompagnées de consomption; col. 209.

Sous quel nom Hippocrate décrit la fièvre héctique, *ibid.*

Ce qu'on entend aujourd'hui par-là, *ibid.*

En quoi elles diffèrent des autres especes de fièvre, *ibid.*

Leurs causes, *ibid.*

Raison de la chaleur continuelle dont les fièvres héctiques sont accompagnées, *ibid.*

FIEVRES LENTES CONTINUES, bénignes, col. 209. vol. IV.

Quelles personnes elles attaquent, *ibid.*

Siège des fièvres lentes & héctiques, col. 210.

Observations de Fernel & de Senneret à ce sujet; *ibid.*

Pourquoi le méfenter est disposé à produire des maladies, *ibid.*

Défect ou suppression des regles suivie de fièvres dangereuses, colon. 211.

Dans quels tempéramens le méfentere est disposé à des suppurations ou abscesses, ou à la stagnation & extravasation des humeurs, *ibid.*

Causes qui concourent à la génération des abscesses dans le méfentere, col. 212.

Symptomes des fièvres qui ne sont point bénignes, *ibid.*

Espec de fièvre lente & cachée, col. 213.

Pourquoi les enfans y sont sujets, *ibid.*

Cause de cette fièvre, *ibid.*

FIÈVRE STOMACHIQUE, ou intestinale, *ibid.*

Son origine, *ibid.*

Ses causes, col. 214.

Curation difficile, *ibid.*

Signes de mort dans une personne héctique, *ibid.*

Cure, *ibid.*

Méthode de Celse, col. 215.

Cure des fièvres intermittentes, *ibid.*

Quels remèdes contribuent beaucoup à la guérison des maladies lentes, col. 216.

Substances fort nuisibles, *ibid.*

Alimens & exercices qui conviennent, *ibid.*

Traitement de ces fièvres quand elles ont été causées par le vin, l'eau-de-vie, &c. col. 217.

Il est plus aisé de prévenir le marasme que de le guérir, col. 218.

Sur qu'on doit se proposer dans toute fièvre héctique, *ibid.*

Comment il faut se comporter à l'égard d'un malade tombé en consomption, col. 219.

Remèdes convenables, *ibid.*

Usage du lait recommandé par Hippocrate, col. 220.

Précautions utiles avant de l'ordonner, *ibid.*

Manière de le préparer, *ibid.*

Usage des bains dans les fièvres lentes, col. 221.

Moyen de dissiper les fièvres chroniques, *ibid.*

FIÈVRE INTERCURRENTS, colon. 654.

Intercurrent febris.

vol. IV.

D'où proviennent les fièvres stationnaires, *ibid.*

Définition des fièvres intercurrentes, *ibid.*

Elles sont plus ou moins épidémiques, *ibid.*

Différence considérable, relativement à la cause résidente dans l'air qui les produit, *ibid.*

Cause extérieure, *ibid.*

Maladies essentielles & symptomatiques, col. 655.

Symptomes, *ibid.*

FIÈVRE DE LAIT, col. 763. vol. IV.

Lactea febris.

FIÈVRE LENTE, col. 814. vol. IV.

Lenta febris.

FIÈVRE LENTICULAIRE, colonne 815. vol. IV.

Lenticularis febris.

Pourquoi elle est ainsi nommée, *ibid.*

FIÈVRES SAIGREES, col. 943. vol. V.

Dissertation dans laquelle on fait voir que le mouvement fébrile du sang

Tom. VI.

qui se joint à beaucoup de maladies aiguës & chroniques, est d'une telle nature & d'un tel caractère qu'il contribue à surmonter & à détruire les causes des maladies, *ibid.*

Conformité de cette proposition avec la doctrine des Anciens, *ibid.*

Passages tirés d'Hippocrate à ce sujet, *ibid.*

Essence de la fièvre, col. 945.

Comment la nature la produit, *ibid.*

Quelles fièvres peuvent produire un effet avantageux, & dans quelle maladie, *ibid.*

Dans quel tems & dans quelles circonstances cet effet doit s'ensuivre, *ibid.*

De quelle manière la matière fébrile agit sur les esprits contenus dans les nerfs & les membranes, colon. 946.

Quel effet ou quelle réaction s'ensuit de cette opération, & comment sont produits les symptômes & les accidents ordinaires aux fièvres, *ibid.*

& suiv.

Causes du frisson & du froid qu'on remarque toujours dans les fièvres, & qui les précèdent ordinairement, col. 949.

Caractère & production de la chaleur & des deux mouvemens progressifs qui se font dans les fièvres, l'un des parties extérieures au centre du corps, l'autre des parties intérieures à la circonférence, *ibid.*

& suiv.

Ces deux mouvemens dépendent-ils uniquement des causes Physiques? ou les causes morales y concourent-elles en même-tems? colon. 952.

Quel est leur objet & leur destination? *ibid.*

Solution de ces questions, *ibid.*

Dans quels sujets & de quelle manière la fièvre devient un remède pour le corps, col. 953.

Moyens principaux, principales opérations, conduite ordinaire & ordre de la nature pour guérir les maladies, ou pour chasser du corps la matière morbifique, *ibid.*

& suiv.

Conséquences très-utiles dans la pratique, qui suivent de cette doctrine, col. 959.

FIGUIER, arbre, col. 1560. vol. III.

Ficus.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave fait mention de huit especes de figuier, col. 1561.

Manière de préparer les figues sèches, *ibid.*

Propriétés & usages des figues, *ibid.*

& suiv.

FIGUIER du Malabar appelé

Tjakela, espec de figuier qui croît au Malabar, col. 434. vol. VI.

Il a les mêmes propriétés que le *Aty-aly*, autre espec de figuier du Malabar, *ibid.*

Description de l'*Aty-aly*, *ibid.*

Vertus de la décoction de sa racine ou du suc qui coule d'une incision faite au tronc, col. 435.

— de son écorce, *ibid.*

— de son fruit, *ibid.*

LLII

- Seconde espece de figuier du Malabar
appelé *are-alu*, *ibid.*
Les autres sortes d'*alu* dont Ray fait
mention sont,
Isti-are-alu, col. 435. vol. VI.
Vertus de l'infusion de son écorce
broyée dans du lait après l'avoir
passée, *ibid.*
Vertus de la décoction de ses feuilles
dans l'huile, *ibid.*
Isti-are-alu, col. 435. vol. VI.
Sa description, *ibid.*
Préparation d'un baume vulnéraire
avec sa racine, ses feuilles & son
écorce bouillies dans de l'huile,
ibid.
Tijerou-meer-alu, col. 436. vol. VI.
Per-alu, *ibid.*
Vertus de son écorce, *ibid.*
Manière de la préparer, *ibid.*
Atty-meer-alu, le plus grand de tous
les arbres des Indes, colonne 436.
vol. VI.
Vertus du suc de ses feuilles & de son
fruit, *ibid.*
Hondiratu, col. 436. vol. VI.
Vertus du suc exprimé de ses feuilles,
ibid.
Dans quel cas on en use en gargaris-
me, *ibid.*
Préparation d'un onguent & il entre,
ibid.
Vertus de cet onguent, *ibid.*
FIGUIER SAUVAGE, arbre, col. 1459. *Coprosicus*.
vol. II.
Ses différens noms, *ibid.*
Usage & vertu de son fruit, *ibid.*
Voyez *Ficus*.
FILARIA, plante, col. 502. vol. V. *Phillyrea*.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte sept especes,
ibid.
Ses propriétés & ses usages, col. 503.
FILIPENDULE, plante, col. 1565. *Filipendula*.
vol. III.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en distingue deux espe-
ces, *ibid.*
Vertus de cette plante, *ibid.*
Usages différens qu'on en fait, colon.
1566.
FISTULE, col. 1571. vol. III. *Fistula*.
Ce qu'on entend par ce mot, *ibid.*
Siège de la fistule dans la membrane
adipéuse, *ibid.*
Moyens qu'on peut employer pour
s'assurer de l'existence d'une fistu-
le, col. 1572.
Ce qu'on peut faire pour s'assurer des
différentes directions des fistules,
ibid.
Ce que l'on doit faire dans la cure des
fistules, col. 1573.
Cas où l'opération de la fistule est né-
cessaire, col. 1574.
Manière de faire cette opération,
ibid.
FISTULE LACRYMALE, colon. 1574. vol. III. *Fistula lacry-*
malis.
De trois sortes, *ibid.*
Fistule lacrymale souvent confondue
avec l'épiphore, l'ankylops & l'ex-
gilops, col. 1575.
Manière de les distinguer, *ibid.*

- Différentes sortes de fistules lacryma-
les, col. 1576.
Accidens qui peuvent empêcher la
cure de la fistule lacrymale, 577.
La manière de traiter la vraie fistule
lacrymale varie selon la nature, le
degré & les autres symptômes plus
ou moins fâcheux de la maladie,
col. 1578.
Remèdes qui conviennent, *ibid.*
Manière dont M. Dionis a guéri plu-
sieurs fistules récentes sans autre se-
cours que celui de la compression,
col. 1578. & *suiv.*
Opération nécessaire dans les fistules
invétérées, & même dans les récen-
tes, quand le malade est d'une
mauvaise constitution, col. 1579.
Méthode ancienne de traiter la fistu-
le lacrymale sujette à un grand in-
convénient, col. 1580.
Méthode des modernes qui remédie
aux défauts de celle des anciens,
ibid.
Exposition de la méthode d'Annell,
col. 1581. 1582.
— désapprouvée par M.
Sharp, col. 1582.
Cas où la méthode d'Annell n'est pas
infaillible, col. 1583.
Méthode de S. Yves, col. 1584.
Méthode de M. James, col. 1587.
Précautions à prendre dans différens
cas, col. 1588.
FISTULE à l'anus. Voy. *Anus* dans cette
Table.
FISTULE au périnée, col. 416. vol. V.
Manière de traiter ces fistules, col.
416. 417.
FLANCS, parties latérales de la ré-
gion hypogastrique, c. 508. vol. IV. *Illa*.
FLECHISSEUR, nom commun à plu-
sieurs muscles dont les fonctions
sont de fléchir les parties auxquelles
ils appartiennent, colon. 1588.
vol. III.
Énumération de ces muscles, *ibid.*
FLEUR, partie d'une plante, col. 1590. *Flor*.
vol. III.
Différentes sortes de fleurs, *ibid.*
FLEUR DE SEL, *ibid.*
Où on la trouve, *ibid.*
Quelle est la meilleure, *ibid.*
Ses propriétés & ses usages, *ibid.*
FLEURS sans pétales, col. 250. vol. II. *Aphyllantes*.
FLEURS en cloche, col. 1377. vol. II. *Campaniflorae*
flores.
FLEURS de sureau pour l'endure des
piés, col. 1260. vol. V.
FLEUR de la passion, plante, col. 155. *Granadilla*
vol. IV.
Ses caractères, *ibid.*
Ses especes, son odeur, ses proprié-
tés, *ibid.*
Nombre de ses especes, selon Mil-
ler, *ibid.*
FLEUR hépatique, plante, colon. 257. *Hepaticus fl.*
vol. IV.
FLEURS labiées, col. 729. vol. IV. *Labiati flores*.
Ce qu'on entend par cette expression,
ibid.
Division en deux levres qu'on appel-
le crête & barbe, *ibid.*
FLEUR d'ARABIQUE, plante, ouillet d'In-
de, col. 510. vol. I. *Africanus fl.*
Autres noms de cette plante, *ibid.*

Ses espèces, *ibid.*
 Leur description, *ibid.*
 Combien Miller en compte d'espèces, col. 511.
 Manière de tirer le suc nommé *othona*, *ibid.*
 Ses vertus, selon Dioscoride, *ibid.*
FLURS BLANCHES, maladie, colonne *Flur albus*. 1591. vol. III.
 Symptômes de cette maladie, *ibid.*
 Affinité qu'elle a avec la cachexie, col. 1592.
 Siège de cette maladie dans la matrice, *ibid.*
 Description anatomique de la structure de la matrice & de celle de ses vaisseaux, *ibid.*
 De quels vaisseaux vient la matière rendue dans les fleurs blanches, col. 1593.
 Cause immédiate des fleurs blanches consistant dans une foiblesse des fibres & des vaisseaux de la matrice, & dans un ralentissement du sang, col. 1594.
 Causes secondes & éloignées d'où cette première dépend, *ibid.*
 Causes qui disposent la matrice à cette maladie, col. 1594 & *suiv.*
 Fleurs blanches distinguées de toutes les évacuations de la matrice avec lesquelles elles ont quelque affinité, col. 1595.
 Quelles sont les causes qui rendent la guérison difficile, col. 1596.
 Ce qu'on doit se proposer dans la cure des fleurs blanches, col. 1597.
 Préparation des remèdes qu'on peut ordonner pour l'intérieur, colon. 1597. & *suiv.*
 Applications extérieures, col. 1599.
 L'usage des astringens dangereux, *ib.*
 Les pessaires & les injections, remèdes effusés, *ibid.*
 De la consommation qui suit la gonorrhée & les fleurs blanches, colon. 121. vol. VI.
 Moyens qu'on doit employer pour parvenir à la cure, col. 122.
FLUDD, (Robert) Anatomiste, col. 126. vol. I.
 Son pays, *ibid.*
 Temps où il mourut, *ibid.*
 Edition de son Ouvrage, *ibid.*
FLUX, poudre à l'aide de laquelle on Redue ou Redonne la forme d'un régule à des métaux ou des minéraux calcinés, col. 1050. vol. V.
 Manière de préparer ces poudres, *ibid.*
 Utilité du verre de plomb dans l'essai des métaux, *ibid.*
 Espèces générales de ces sortes de poudres, *ibid.*
 Poudres composées, col. 1051.
 Préparation de trois poudres fort énergiques, presque générales & peu coûteuses, *ibid.* & *suiv.*
FLUX & REFLUX, colonne 1070. *Amposit.* vol. I.
 A quoi Hippocrate applique ce mot, *ibid.*
FLUX MENSTRUEL. Voy. *Regles Menstr.* dans cette Table.

FLUXION, *catarrhe*, col. 1174. vol. I. *Anaplast.*
 colonne 1096. vol. II. *Branchus.*
 On appelle *Arthematicus* quelqu'un qui n'est pas attaqué de fluxion, col. 413. vol. II.
FENUGREC, plante, colon. 1605. *Fenu Gracum*. vol. III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte sept espèces, *ibid.*
 Propriétés & usages du fenugrec, col. 1605. 1606.
 Préparation d'un cataplasme pour la goutte, col. 1606.
 Préparation d'un épithème pour les yeux, *ibid.*
FOIBLE. Voyez *Abbatu*.
FOIBLESSE ou incapacité de se mou- *Acratia.*
 voir, col. 341. vol. I.
 Cas où Gallien & autres Auteurs ont employé ce mot, *ibid.*
 Sens d'un mot dérivé de celui-ci, selon les Interprètes d'Hippocrate, *ibid.*
 Passage d'Hippocrate où il se sert de ce mot, *ibid.*
FOIBLESSE de vue, col. 966. vol. I. *Amblygmos*,
 Cas où Hippocrate se sert de ce mot, *Amblyopia.*
ibid.
 Quel pronostic il tire de cet accident, *ibid.*
 Ce qu'Hippocrate entend par le second mot, col. 967.
 Sentiment d'Acturius à ce sujet, *ibid.*
FOIRASSE. Voyez *Abatement*.
FOIE, grosse glande placée sous la voute du diaphragme, colonne 239. vol. IV.
 Sa description, col. 240. & *suiv.*
 Description de la vésicule du fiel, col. 244.
 Remarques sur les vaisseaux du foie, col. 245. & *suiv.*
 Usages du foie, col. 247.
 Maladies du foie, dont la principale est l'hépatite, *ibid.*
 Ses causes, col. 248.
 Pronostics sur cette maladie, 249.
 Cure, *ibid.*
 Remèdes qu'on doit employer pour y parvenir, col. 250.
 Manière de traiter l'inflammation du foie, récente & violente, lorsqu'il n'y a pas de signes de résolution, col. 250.
 Signes de guérison parfaite, *ibid.*
 Manière de prévoir la suppuration, col. 251.
 Symptômes par lesquels on s'assurera que la suppuration est faite, colon. 252.
 Effets de cette suppuration, *ibid.*
 Dans quels cas le malade est désespéré, col. 253.
 Remèdes palliatifs, *ibid.*
 Usage de ces remèdes selon chaque saison, *ibid.*
 Description du skirrhe du foie qui dégénère en un horrible cancer, col. 254.
 Remarques à ce sujet dans les animaux, *ibid.*
 Pronostics d'une violente inflammation du foie accompagnée de fièvre, *ibid.*

- Ce que l'on doit conclure de toute la doctrine établie ci-dessus, colonne 255.
- HISTOIRE d'un accident singulier, *ibid.*
- Form des animaux, col. 503. vol. IV. *Jecur.*
- pourquoi très-mal sain en qualité d'aliment, *ibid.*
- pourquoi celui des poissons est le plus mauvais de tous, *ibid.*
- FONTANELLE, ouverture faite par cautere, col. 1608. vol. III. *Fontanella.*
- Différentes manières de cautériser, col. 1608. 1609.
- Pansément du cautere, col. 1609.
- Avantages que l'on attend de la cautérisation, col. 1610.
- Manière de pratiquer un cautere à la future coronale, *ibid.*
- FOSSE, creux; tranche, col. 1449. *Capitus.* vol. II.
- Ses significations dans Hippocrate, *ibid.*
- FOSSES ORBITAIRES, col. 395. vol. II. *Arcula.*
- FOU, extravagant, col. 1338. vol. I. *Anencephalus.*
- Autre signification de ce mot, *ibid.*
- FOUBERT, Chirurgien de Paris, inventeur d'une nouvelle méthode de faire l'opération de la taille. V. *Lithotomie.*
- FOUGERE, plante, col. 1566. vol. III. *Filix.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte neuf espèces, *ibid.*
- Usages & propriétés de la fougere femelle, col. 1567. & *suiv.*
- FOUGERE, espèce de fougere, col. 920. *Blechnon.* vol. II.
- Sentiment de Tournefort sur cette plante, *ibid.*
- FOUQUE, oiseau de mer, col. 499. *Aethya.* vol. I.
- FOURCHU, col. 868. vol. II. *Bifidus.*
- FOURMI, col. 1614. vol. III. *Formica.*
- Expériences faites sur les fourmis, col. 1615.
- FOURNEAU, col. 1376. vol. II. *Caminus.*
- FOURNEAU à calciner, col. 1283. vol. II. *Calcaria.*
- Sa description, *ibid.*
- FRACTURE, col. 1617. vol. III. *Fractura.*
- Différentes espèces de fractures suivant les distinctions des anciens, *ibid.*
- Division de la fracture, col. 1618.
- Directions différentes des fractures, col. 1619.
- Effets différens de la fracture, *ibid.* & *suiv.*
- Méthode pour découvrir les fractures, col. 1625.
- les fissures, *ibid.*
- Prognostics des fractures, col. 1626. & *suiv.*
- Cure des fractures, col. 1627. & *f.*
- Comment on vient à bout de l'extension du membre fracturé, col. 1628.
- S'il y a inflammation, ce qu'il faut faire, *ibid.* & *suiv.*
- Ce qu'il y a à faire pour procurer la réunion, col. 1639. & *suiv.*
- Comment on découvre si le bandage est bien ou mal fait, col. 1630.
- S'il y a fissure, emplâtre qu'il faut appliquer, col. 1631.
- la fracture est compliquée avec plaie, manière de la traiter, col. 1632.
- Ce qu'il faut faire si la fracture est accompagnée d'ulcère, *ibid.*
- Si la fracture arrive à un os où il y a eu carie, la cure est difficile & pour l'ordinaire impossible, *ibid.*
- Comment on peut empêcher l'accroissement du calus, col. 1633.
- Méthode pour prévenir la démanigéation, col. 1634.
- S'il y a inflammation violente & mortification, ou si la fracture est accompagnée d'hémorrhagie, ce qu'il faut faire, *ibid.*
- Si la fracture est accompagnée de paralysie ou de déperissement de membre, s'il y a ankylose, moyens qu'on doit employer, *ibid.*
- FRACTURES du nez, col. 1635. & *suiv.*
- Méthode de les traiter, *ibid.*
- FRACTURES de la mâchoire, col. 1636.
- Manière de les traiter, *ibid.*
- FRACTURES de l'épaule, col. 1637.
- FRACTURES du sternum, col. 1638.
- FRACTURES des côtes, col. 1639.
- Exemple rapporté par M. Mery, *ibid.*
- FRACTURES des vertèbres, col. 1641.
- FRACTURES de l'os sacrum, col. 1642.
- FRACTURES de l'humérus, *ibid.*
- FRACTURES du cubitus, col. 1643.
- FRACTURES du carpe, *ibid.*
- FRACTURES du métacarpe, col. 1644.
- FRACTURES des doigts, *ibid.*
- FRACTURES de la cuisse, *ibid.*
- FRACTURES du cou du fémur, col. 1645.
- FRACTURES de la rotule, col. 1647.
- FRACTURES des os de la jambe, colonne 1649.
- FRACTURES des os du pied, col. 1650.
- FRACTURE au crâne, où l'os est élevé en voûte, col. 1373. vol. II. *Camargis ou Camaroma.*
- FRACTURE CAPILLAIRE du crâne, col. 1450. *Capillaria.* vol. II.
- FRACTURE, espèce de fracture à l'os, Colatmeden, col. 1277. vol. II.
- FRACTURE ou blessure faite avec un instrument tranchant, col. 308. volume II. *Aposceparnismus.*
- FRACTURES à l'os dans lesquelles il est comme moulu, col. 841. vol. I. *Alphitodon.*
- FRAI sale du mulet, col. 1065. volume II. *Botarygon.*
- Manière de le préparer, *ibid.*
- Ses propriétés, *ibid.*
- FRAISIER, plante, col. 1652. volume III. *Fragaria.*
- Boerhaave en compte six espèces, col. 1653.
- Qualités des fraises, *ibid.*
- Vertus de l'eau de fraises, *ibid.*
- Manière de la préparer, col. 1654.
- feuilles de fraisier, *ibid.*
- de la décoction de la plante entière, *ibid.*
- Boisson préparée pour les fiévreux, col. 1655.
- FRANCKENEAU, (George Frédéric de) Anatomiste Danois, col. 1272. vol. I.
- FRAXINELLE, plante, col. 1656. *Fraxinilla.* vol. III.
- Boerhaave en compte trois espèces, *ibid.*

- Ses vertus & ses propriétés, colon. 1657.
- FRELON, insecte, col. 819. vol. III. *Crabro.*
Vertus de sa cire, *ibid.*
- FRESNE, arbre. Ses caractères, col. 1657. vol. III. *Fraxinus.*
Boerhaave en compte six espèces, *ibid.*
Analyse chymique des feuilles de cet arbre, col. 1658.
Vertus & usages de ses différentes parties, *ibid.*
- FRESAIE, oiseau de nuit, col. 1688. *Strix.*
vol. V.
Usage de sa chair séchée & réduite en poudre, *ibid.*
— de sa graisse, *ibid.*
- FRISON, maladie, col. 1142. vol. V. *Rigor.*
me V.
Notion exacte du frisson, *ibid.*
Sa définition, *ibid.*
En quoi il diffère du tremblement, *ibid.*
Il peut subsister sans fièvre, *ibid.*
Comment on peut distinguer le frisson du froid & du frissonnement, col. 1143.
Causes du frisson. Son origine, *ibid.* & *suiv.*
Prognostics qu'on peut tirer du frisson relativement à la mort ou à la guérison du malade, col. 1144.
Frissons favorables, *ibid.*
Qualités que doit avoir un frisson pour être bon, col. 1145.
Frissons qui ne présagent rien de bon, col. 1146.
Cas où les frissons sont mauvais, *ibid.*
Signes par lesquels on juge de la mauvaise qualité des frissons par les signes qui les précèdent, *ibid.*
Passage d'Hippocrate à ce sujet, col. 1147.
Les frissons continus & fréquens sont aussi fort mauvais, 1148.
Exemple, col. 1148. & *suiv.*
Il y a une espèce de frisson appelé *Rigor*, col. 1130. vol. V. *Rigor.*
Définitions du frisson pris dans un sens général, *ibid.*
Définition du frisson morbifique, d'après Hippocrate & Galien, *ibid.*
Cause du frisson, *ibid.*
Ses caractères distinctifs, *ibid.*
- FRISON à la peau, col. 330. vol. IV. *Hæmor.*
D'où procède cet accident, selon l'opinion de Galien, *ibid.*
Ses causes, *ibid.*
Prognostics, *ibid.*
Frissons critiques, salutaires, col. 331.
Cas où ils sont mauvais, *ibid.*
Exemple, *ibid.*
Sentiment d'Hippocrate, col. 332.
Frissons qui indiquent la contomption, *ibid.*
- FROID, (excessivement) épithète de l'eau par Pavi Eginete, col. 536. vol. I. *Agnosticum.*
- FROID. Prognostics qui se tirent du froid dans les maladies aiguës, col. 856. vol. V.
Dans quels cas il est un bon ou mauvais symptôme, col. 857.

- Prognostics qu'on tire du refroidissement des extrémités du corps, *ibid.*
Causes de cette froideur, ou extinction ou diminution de chaleur dans les extrémités, col. 858.
- Dans quels cas & dans quelles personnes cette froideur peut être regardée comme salutaire ou dangereuse, d'après Hippocrate & Galien, col. 859. & *suiv.*
- Prognostics qu'on tire du changement du chaud en froid, & du froid en chaud dans les maladies aiguës, col. 862.
- Dans quels cas ces changements sont d'un bon ou d'un mauvais présage, col. 863. & *suiv.*
- FROMAGE, col. 61. vol. III. *Casus.*
Qualités du fromage, *ibid.*
Quels sont les meilleurs fromages, *ibid.*
Qui sont ceux qui doivent en user, col. 62.
- FROMENT, plante, col. 414. vol. VI. *Triticum.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte onze espèces, *ibid.*
Usages intérieurs & extérieurs du froment, col. 415. & *suiv.*
- FRONTAL, (muscle) col. 804. volume III. *Corrugator cœli.*
Sa situation & son usage, *ibid.*
- FROTTOIR, col. 1393. vol. V. *Scopula.*
L'usage de cet instrument très-propre à faciliter la transpiration & la circulation, *ibid.*
- FROTTOIR, instrument dont se servoient les Anciens dans leurs bains, & dans quelques exercices de la gymnastique, col. 1687. vol. V. *Strigil.*
On l'employoit pour enlever la sueur, & les ordures du corps, *ibid.*
Frottoirs de différentes matières, *ibid.*
Leur figure, *ibid.*
- FUCUS, espèce de plante maritime. Ses caractères, col. 1662. vol. III.
- FUMETERRE, plante, col. 1665. vol. III. *Fumaria.*
lume III.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte sept espèces, *ibid.*
Propriétés médicinales de cette plante, col. 1666.
- FUMETERRE à cosser, col. 1452. vol. II. *Capsoides.*
- FUMETERRE des Indes à racine bulbeuse, col. 1452. vol. II. *Capsorichis.*
- FUMETERRE d'Amérique, col. 1452. vol. II. *Capsorichis Americana.*
- FUNGUS, excroissance spongieuse qui se leve dans les plaies & les ulcères, col. 1669. vol. III.
Manière de les traiter, *ibid.*
Ce que dit Heister des fungus qui viennent aux articulations, colon. 1670.
Leurs causes, *ibid.*
Leurs effets, *ibid.*
Méthode de les guérir, *ibid.* & *suiv.*
- FURONCLE, Voyez Clou.
- FUSCHIA, plante, col. 1661. vol. III.
Ses caractères, *ibid.*

G, ou Gamma, son usage en Médecine & sa signification en Chymie, col. 1. vol. IV.

GÆODES (pierre) col. 1. vol. IV.

Sa nature , *ibid.*
Ses différences , *ibid.*
Ses qualités , *ibid.*

GALACTITE , pierre , col. 3. vol. IV. *Galactites lapis.*

me IV.
Sa nature , *ibid.*
Sa couleur , *ibid.*
Son étymologie , *ibid.*
Sa grosseur , *ibid.*
Ses propriétés , *ibid.*
Elle porte aussi le nom de *Galarici-Galaricidas.*
des , col. 4.

GALACTOPHORES , vaisseaux qui portent le lait aux mamelles , col. 3. vol. IV.

C'est encore le nom des médicamens qui engendrent beaucoup de lait , *ibid.*

GALACTOPOETIQUE , faculté d'engendrer le lait dans les mamelles , col. 3.

GALACTOPOSIE , méthode de guérir par la diète de lait , col. 3. volume IV.

GALANGA , grande & petite racines , *Galanga major & minor.*

Figure du grand *galanga* , *ibid.*
Sa nature , *ibid.*
Son goût , *ibid.*
Lieu où il croît , *ibid.*
Ses vertus , *ibid.*
Son usage , la manière de le planter , col. 4.
Différences du petit *galanga* , *ibid.*
Comment on nous l'apporte , *ibid.*
Lieu où il croît , *ibid.*
De quelle plante il est la racine , son usage , son fruit , *ibid.*

GALARIAS , nom d'un poisson , col. 4. volume IV. le même que *Callariar.*

GALAXIE , terme de Paracelse pour exprimer le *spina ignis* , col. 4. volume IV. *Galaxa, Galacia.*

C'est encore , selon lui , la voie lactée ou la raie blanche que l'on voit au ciel , *ibid.*
Différentes applications de la *galaxie* , selon le même Auteur , col. 5.

GALBANETUM de Paracelse , col. 5. vol. IV. Voy. l'ordonnance qui en comprend la recette à l'article *Goutte* , à l'endroit où il est parlé de la *colique arthritique.* *Galbanetum Paracelsi.*

GALBANUM , suc d'une plante décrite à l'article *Ferula* , col. 5. volume IV. *Galbanum.*

Lieu d'où il vient , *ibid.*
Quel est le meilleur , *ibid.*
Sa nature , *ibid.*
Son odeur , *ibid.*
Ses vertus , *ibid.*
Manière de le nettoyer & de l'employer , *ibid.*
Sa couleur , col. 6.

GALE , plante , col. 6. vol. IV.

Ses caractères , *ibid.*
Ses espèces , *ibid.*
Lieu d'où elle vient , *ibid.*
Sa nature , *ibid.*
Ses propriétés , *ibid.*

On lui donne encore le nom d'*Helea-Heleagmus.*
gnus , col. 225. & celui de *Gagel, Gagel,*
col. 3.

G A L E , maladie de la peau , *Scabies.*

Voy. *Lepre.*
On appelle *albera* , une espèce de *Albera.*
gale dont parle Paracelse , col. 565. vol. I.
Ses signes , *ibid.*
Sa terminaison , *ibid.*
Précaution , col. 566.
Cure , *ibid.*

GALEANTHROPIE , sorte de folie *Galeanthropia.*
dans laquelle un malade contrefait le chat , col. 7. vol. IV.

GALIA , plante , col. 15. vol. IV.

Sa division , *ibid.*
Ses espèces , *ibid.*
Sa composition , *ibid.*
Son odeur , *ibid.*

GALIAS , nom d'un poisson plus petit que le *Galens* , qu'on appelle autrement *Afellus & Catellus* , col. 15. *Afellus & Catellus.*

GALIEN , Medecin , natif de Pergame *Galenus.*
en Asie , col. 8. vol. IV.

Le tems de sa naissance , *ibid.*
Sous quels Empereurs il vivoit , *ibid.*
Quel étoit son pere , son nom & sa profession , *ibid.*
Remarque sur les qualités de sa mere , *ibid.*
Education de Galien , *ibid.*
Quelle secte de Philosophes il embrassa , *ibid.*
Ce qui le détermina à l'étude de la Médecine & à quel âge il s'y appliqua , *ibid.*
Quels ont été ses maîtres , col. 9.
Témoignage qu'il rend de la Science de Quintus , *ibid.*
Différens voyages de Galien pour se former dans la Médecine , *ibid.*
Succès de ses premières cures , *ibid.*
Il excita la jalousie parmi les autres Médecins , col. 9.
Il reçoit un présent considérable d'une personne de distinction dont il avoit guéri la femme , col. 10.
Il est fort estimé de l'Empereur Severus & des personnes de sa Cour , *ibid.*
Sa pénétration sur la maladie d'une femme , *ibid.*
Il quitte Rome par l'envie des Médecins de cette Ville , *ibid.*
Les Empereurs Marc-Aurèle & Lucius-Vérus le font venir auprès d'eux , *ibid.*
Il retourne à Rome , il y guérit Commode & Sextus , tous deux fils de l'Empereur , après avoir prédit le succès de la maladie du dernier contre le sentiment de ses Collègues , *ibid.*
Divers sentimens sur le lieu de son décès , *ibid.*
Combien d'années il vécut , col. 10.
Son régime de vie , *ibid.*
Ses maladies , *ibid.*
Description de celle dont il prétend avoir été guéri par Esculape , *ibid.*
Son éloquence , *ibid.*

Le nombre de ses Ouvrages, & sur
quelles matieres, col. 11.

Ses éloges par Eusebe, Trallien, Ori-
base, Aetius, Paul Eginete, Etien-
ne Athenius, Avicenne, Averroës,
&c. col. 12.

Les Ouvrages qui nous restent de lui,
ibid.

GALIEN est compté aussi parmi les plus
grands Anatomistes de l'antiquité,
col. 1227. vol. I.

Histoire que cet Auteur fait de l'A-
natomie depuis les Asclépiades, *ib.*
Différens passages d'où l'on conclut
que cet Auteur a disséqué plusieurs
sortes d'animaux, *ibid. & suiv.*

Différens moyens qu'il indique pour
avoir des sujets à examiner, col.
1230.

Sur quoi l'on croit qu'il s'est le plus
exercé, & ce qui lui paroît lui avoir
le plus fourni matière à s'instruire
dans l'Anatomie, *ibid.*

Preuve de la difficulté qu'on avoit à
s'instruire dans l'Anatomie du tems
de Galien, *ibid.*

Ses Ouvrages sont les seuls de ce tems
qui nous restent sur cette matiere,
col. 1232.

Titre de ses principaux Traités sur
l'Anatomie, *ibid.*

Passage tiré de cet Auteur, qui prou-
ve qu'il reconnoissoit un Dieu,
Créateur, bon & tout-puissant,
ibid.

**GALTIHENUM & GALITHE-
NUM**, terme de Paracelse dont
la signification n'est pas fort claire,
col. 18. vol. IV.

On croit qu'il signifie une vertu oc-
culte renfermée dans l'essence de
momie pour la cure de l'épilepsie,
ibid.

GAMAHE'S, pierres sur lesquelles les *Gamaheu, Ga-*
vertus célestes & les constellations *mahet, Gama-*
sont gravées en caractères merveil- *thai.*
leux, col. 18. vol. IV.

Sentiment de Paracelse sur leurs qua-
tés, *ibid.*

GAMMAUT, nom que donnent les
Italiens à une espèce de bistouri
crochu pour ouvrir les abcès, col.
19. vol. IV.

Sa figure, *ibid.*

GAMMATA, instrumens de Chirur-
gie pour cauteriser dans une hernie
aqueuse, ainsi appellés parce qu'ils
étoient à peu près de la figure d'un
gamma, col. 18. vol. IV.

GANGLION, col. 19. vol. IV.

Sa définition, *ibid.*

Sa cause, *ibid.*

Affecte différentes parties du corps,
ibid.

Comment Galien le définit, *ibid.*

Ce que pensent les Modernes sur les
endroits où il vient, *ibid.*

Ganglion diaphane, *ibid.*

De quelle maniere les ganglions se
forment, selon Cyprianus, col. 20.

Différences quant au nombre, à la
grosseur, & à la figure, &c. *ibid.*

Différentes méthodes & divers reme-
des pour la cure, *ibid.*

Raisons de ces méthodes, col. 20. & *suiv.*

Maniere de traiter le ganglion lorsqu'il
ne réunit point, *ibid.*

Cure superstitieuse, *ibid.*

Autre signification du mot *ganglion*,
ibid.

GANGRENE, col. 21. vol. IV. *Gangrena.*

Définition de cet accident, *ibid.*

En quoi elle differe de celle du sphace-
le, *ibid.*

Comment Galien & P. Eginete la
définissent, *ibid.*

Ce que dit Celse à ce sujet, col. 22.

Causes de la gangrene, *ibid.*

La cure doit être différente de celle
où il s'agit de suppuration, *ibid.*

Raisons de cette différence, colonne
23.

Siège de gangrene, *ibid.*

Espèce de gangrene particuliere, *ibid.*

Description d'un phlegmon sur la
main suivi de gangrene, col. 24.

Attention à faire en ce cas, *ibid.*

Cause de la gangrene dans l'extremé
vieillesse, *ibid.*

Progrès de la putréfaction qui suit de
près la formation de la gangrene,
ibid.

Siège du sphacele qui en est la suite,
col. 25.

Énumération des causes éloignées de
ces accidens & exemples tirés des
meilleurs Auteurs, pour servir de
preuves à la doctrine établie à ce
sujet, *ibid. & suiv.*

Signes pronostics de la gangrene,
col. 37.

Signes par lesquels on connoît que la
gangrene est formée, *ibid. & suiv.*

Signes du sphacele prochain & de ce-
lui qui est déjà formé, col. 39. &
suiv.

Description admirable de la gangrene
& du sphacele par Celse, col.

41.

D'où l'on peut tirer les pronostics
dans ces cas, col. 42.

Ce qu'il y a à faire pour remédier à
ces accidens, col. 43.

Cas où la gangrene est mortelle,
col. 44.

— où elle cause une mort subite,
col. 45.

— où elle est difficile à guérir,
col. 46.

Pronostics sur le sphacele des extré-
mités, col. 47.

— des parties supérieu-
res, col. 48.

En quoi consiste la premiere indica-
tion de la cure de la gangrene, 49.

Formules de remèdes qui la remplis-
sent, col. 50. & *suiv.*

En quoi consiste la seconde indica-
tion, col. 54. & *suiv.*

Maniere dont agissent les aromates &
les cataplasmes, col. 60.

Autres indications à remplir dans le
même cas, col. 61. & *suiv.*

Dans quel cas on doit faire usage des
pinces ou des ciseaux, 70. V. l'art.

Plaie.

Composition des cataplasmes chauds,
col. 70.

- Précaution lorsqu'on veut accélérer la cure, col. 71.
- Signes de la séparation de l'escarthe & de la cessation du progrès de la gangrene & de la prochaine détersion de la partie gangrénée, col. 72.
- Moyens dont on se sert pour consolider la plaie, col. 73.
- Précautions à prendre dans la cure, selon les diverses causes de gangrene, *ibid.* & *suiv.*
- Moyens propres à empêcher la communication des parties saines avec les sphacélées, col. 76. & *suiv.*
- Ce qu'on doit faire lorsqu'on voit reparaître les signes de santé & de vie dans les parties qui avoient été gangrénées, col. 79.
- Remèdes recommandés par Heister pour remplir diverses indications dans la cure de la gangrene, col. 80. Voyez *Amputation*.
- GARAGAY**, oiseau de proie de la grosseur d'un milan, col. 82. vol. IV.
- Lieu où on le trouve, *ibid.*
- Sa nourriture, *ibid.*
- GARANÇE**, plante, col. 1160. vol. V. *Rubia*.
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte quatre espèces, *ibid.*
- Propriétés des racines de la garance, *ibid.*
- Leur usage, *ibid.*
- Vertus des autres espèces de garance, col. 1160. 1161.
- GARDEROBE**, plante, col. 1361. *Sandolina*. vol. V.
- Caractères de cette plante, *ibid.*
- Boerhaave distingue douze espèces de garderobe, *ibid.*
- Qualités & vertus de ces espèces, *ibid.*
- GARENGEOT**, (Jacques Croissant de) Chirurgien de Paris, tok. 1272. vol. I.
- Titre d'un Ouvrage d'Anatomie qu'il a composé, *ibid.*
- GARGARISME**, col. 82. vol. IV. *Gargarisma, Gargarismus.*
- Sa signification, *ibid.*
- Son invention, *ibid.*
- Sa composition, *ibid.*
- On les appelle *Anagargalita*, col. 1125. vol. I. *Anagargalita.*
- Gargarisme pour l'espérance, *ibid.* *Anagargariston*
- Etymologie de ces mots tirés du grec, *ibid.*
- GARGATHUM**, lit dans lequel on mettoit les démoniaques, col. 82. vol. IV.
- GARIDELLA**, plante, col. 82. vol. IV.
- De qui elle a reçu ce nom, & en l'honneur de qui, *ibid.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses espèces, *ibid.*
- GARIP**, terme tiré de la Chymie Harmonique de Lagnus, col. 83. vol. IV.
- Sa signification, *ibid.*
- GARON**, **GARUM**, espèce de marinade, col. 83. vol. IV.
- Sa préparation, *ibid.*
- Ses espèces, *ibid.*
- Sa dénomination chez les Latins, *ibid.*
- Ce qu'on doit entendre par le *garum* noir, dans Galien, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- Clysters où il entre, *ibid.*
- GARUM** pour les personnes obligées à l'abstinence, *ibid.*
- Sa signification chez les modernes, col. 84. Voy. *Harang* & *Anchois*.
- GAROU**. Voy. *Laureole*.
- GAS**, col. 84. vol. IV.
- Signification de ce terme, *ibid.*
- Par qui il a été inventé, *ibid.*
- A quelles choses il s'applique, *ibid.*
- Ses distinctions, *ibid.*
- GASTROCNEMIENS**, nom de deux *Gastrocnemii*. muscles de la jambe, col. 84. vol. IV.
- Leur définition, *ibid.*
- Leur division, *ibid.*
- Leurs attaches, *ibid.*
- Leur figure, *ibid.*
- GASTROEPILOQUES**, (vais- *Gastroepiploica* seaux) veines & artères qui se distribuent dans l'estomac & dans l'épiploon, col. 85. vol. IV. *vasa.*
- GASTROGRAPHIE**, suture qu'on fait pour réunir les plaies de l'abdomen, col. 85. vol. IV. *Gastrographia.*
- GASTROTOMIE**, ouverture qu'on fait au ventre ou à l'utérus, comme dans l'opération Césarienne, col. 85. vol. IV. *Gastrotomia.*
- GAUDE** ou *Herbe jaune*, col. 1012. *Lutetia*. vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses vertus par Millier, *ibid.*
- Différence de sentiment des Auteurs sur le *struthium* de Dioscoride que l'on croit être la même chose, *ibid.*
- Origine du nom de cette plante, *ibid.*
- GAYAC** ou *Bois saint*, arbre, col. 159. *Guaiacum*. vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- Occasion par laquelle le gayac a passé en France, *ibid.*
- Histoire à ce sujet, *ibid.*
- Traité sur la cure de la vérole par l'usage du gayac, *ibid.*
- Espèces de gayac propres à guérir la vérole, col. 160.
- Description, *ibid.*
- Ancienne manière de préparer le gayac en décoction, *ibid.*
- Comment on administroit cette décoction, *ibid.*
- Régime qu'on faisoit observer, *ibid.*
- Action de cette décoction, col. 161.
- Grand nombre de personnes guéries de la vérole par cette méthode, *ib.*
- Hutten guéri, *ibid.*
- Inconvénients de la décoction, col. 162.
- Adoucissement au régime pendant l'usage, *ibid.*
- Autres inconvénients, *ibid.*
- La réputation du gayac rétablie par Boerhaave, *ibid.*
- Analyse du gayac, *ibid.* & *suiv.*
- Teinture de gayac, col. 164.
- Seconde espèce de gayac, col. 165.
- Gomme de gayac, *ibid.*
- Ses effets, sa dose, *ibid.*
- On lui donne aussi le nom d'*Flagellaylon*, col. 205.

GAZELLE, animal, col. 98. vol. II. *Antilope.*

Ses différens noms en Latin, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

Les parties dont on se sert en Medecine, *ibid.*

Leurs vertus, *ibid.*

GEAY, oiseau, col. 154. vol. IV. *Graculus.*

Lieu où on le trouve, *ibid.*

Ses propriétés médicales, *ibid.*

GEORAIL AL CAHHAL, nom d'un Medecin Chrétien, col. 85. vol. IV.

GELE'E, col. 86. vol. IV. *Gelatina.*

Composition de gelées, *ibid.*

Ingrédients, *ibid.*

Qualités, *ibid.*

Utilité en Medecine, *ibid.*

Gelée de pain, *ibid.*

— d'avoine, *ibid.*

Sa préparation, *ibid.*

GELE'E, froid glaçant, col. 86. vol. *Gelatio.*

En quelle occasion on emploie ce terme, *ibid.*

GEMINI, (Thomas) Graveur en Taille-douce, col. 1243. vol. I.

Il a le premier gravé en cuivre les figures de Vénus, *ibid.*

Il y a joint les descriptions des parties par cet Auteur, aidé par des savans, *ibid.*

Editions de cet Ouvrage, *ibid.*

GENCIVES, col. 107. vol. IV. *Gingiva.*

Examen qu'il faut en faire, *ibid.*

Secours nécessaires lorsque les dents des enfans pousent, *ibid.*

Autorité de Sydenham, de Vésale & de Paré, *ibid.*

GENERATION, col. 87. vol. IV. *Generatio.*

Parties naturelles de l'homme, *ibid.*

Comment on les divise, *ibid.*

Glandes, *ibid.*

Leur nombre, leurs fonctions, *ibid.*

Testicules, *ibid.*

D'où ils reçoivent le sang, *ibid.*

Situation des artères longues & menues, *ibid.*

Leur passage, *ibid.*

Route du sang après avoir versé la semence dans les testicules, *ibid.*

Vaisseaux pyramidaux, *ibid.*

Veines spermatiques, col. 88.

Vaisseaux préparans, *ibid.*

Tégumens, *ibid.*

Nombre, *ibid.*

Définition & description, *ibid.*

Forme & substance des testicules, *ibid.*

Vaisseaux lymphatiques, col. 89.

Arteres spermatiques, *ibid.*

Leurs fonctions, *ibid.*

En quel endroit la semence se perfectionne, *ibid.*

Usage de la longueur des vaisseaux déférens, *ibid.*

Description des vésicules séminales, *ibid.*

Ce que c'est que les prostatas, *ibid.*

Leur description, *ibid.*

Principales parties de la génération, *ibid.*

Description de la verge, *ibid.* & *scivo.*

Description des parties naturelles de la femme, col. 90. & *scivo.*

Système sur la génération : si les ani-

Tome VI.

malcules sont logés dans la semence de l'homme ou dans les ovaires de la femme, col. 94.

Divers sentimens, col. 95.

Comment se forme l'homme, *ibid.*

Ce que c'est que le *pusillum salientis*, *ibid.*

Description des membranes qui enveloppent le fœtus, *ibid.*

Description du cordon ombilical, sa longueur, son usage, col. 96.

Description du placenta, sa figure, sa définition, son utilité, *ibid.*

Les jumeaux n'en ont quelquefois qu'un seul, *ibid.*

Ce que c'est que l'allantoïde, *ibid.*

Voyez ce mot.

Situation & figure du fœtus, *ibid.*

Système romantique de la génération, *ibid.*

Si les animalcules existent réellement, col. 97.

Les végétaux en contiennent, *ibid.*

On nomme aussi *Genfis* la génération, *ibid.*

GENEREUX, épithète dont on se sert en Medecine, qui signifie la même chose que violent, puissant, efficace, col. 97. vol. IV. *Generosus.*

GENETHLIAQUE, col. 97. vol. *Genethliacut.*

me IV.

Ce que c'étoit autrefois, *ibid.*

La signification qu'il a présentement, *ibid.*

GENET, plante, col. 939. vol. III. *Cytis genista.*

Ses caractères, *ibid.*

Qualités & usages du genêt, *ibid.*

Conserve & extrait des fleurs de genêt, col. 940.

Le genêt porte aussi le nom de *genista*, *Genista.*

col. 97. vol. IV.

On y peut voir plusieurs plantes à qui on donne ce nom, leurs descriptions, leurs espèces, leurs vertus

médicinales, leurs saisons, col. 97. & *scivo.* vol. IV.

GENEVRIER, arbrisseau, 695. vol. IV. *Juniperus.*

Ses caractères, selon Millet, *ibid.*

Ses espèces, 696.

Sa description, *ibid.*

Huile que l'on en distille, *ibid.*

Nature de son sel, *ibid.*

Toutes ses parties sont médicinales, col. 697.

Genévrier noir; genévrier nain; celui qui croît sur les montagnes, *ibid.*

GENEVRIER à baies noires, col. 192. vol. *Acatera.*

lume I.

GENIE; ce qu'en dit Galien, col. 99. *Genius.*

vol. IV.

GENIPAT, arbre des Indes. Voy. *Jambaba.*

GENRE. Ce mot signifie une classe de plantes qui ont un caractère commun établi sur la structure de certaines parties, qui distingue essentiellement ces plantes de toutes les autres, col. 99. vol. IV. *Genus, Genus.*

GENTIANE, plante, col. 99. vol. *Gentiana.*

me IV.

Ses caractères, *ibid.*

Ses espèces, selon Boerhaave, *ibid.*

Usage de sa racine en Medecine, *ibid.*

Son goût & ses vertus, *ibid.*

NNN n n

Entre dans la Thériaque d'Andromachus, col. 100.
 Eau de gentiane, *ibid.*
 Extrait de Gentiane, *ibid.* Voyez *Eau & Extrait.*
 Décoction amère simple de gentiane, *ibid.*
 Recette, *ibid.*
 Son climat, *ibid.*
 GENTIANE, (petite) col. 101.
 Croît sur les montagnes, *ibid.*
 Estime que font les Modernes de sa racine, *ibid.*
 Cataplasme de sa racine pilée, *ibid.*
 Autres especes de gentiane, & leurs propriétés, *ibid.*
 GENTIANELLE. Voyez le mot précédent. *Gentianella.*
 GEOPILYSIE, nom que les Anciens donnoient à la séparation par dilution, col. 102. vol. IV. *Geopylis.*
 GERARAT, nom qu'Avicenne donne à quelques animaux venimeux, col. 105. vol. IV.
 GERMANDRE'E, plante, col. 359. *Chamaedris.* vol. III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave compte neuf especes de germandrée, *ibid.*
 Description de la germandrée, *ibid.*
 Propriétés de la germandrée, *ibid.*
 GERME, col. 105. vol. IV. *Germe.*
 GERME d'un œuf, col. 15. vol. IV. *Gallatula.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 GERMINATION, espece de végétation particulière de métaux, surtout de l'argent, par laquelle on voit pousser une maniere d'arbre avec ses branches, par le moyen d'une opération chymique. 105. vol. IV. *Germinatio.*
 GEROCOMIE, est cette partie de la Médecine qui prescrit un régime aux vieillards, col. 106. vol. IV. *Geroecomia.*
 GERULE, plante montueuse dont Paracelse fait la description, col. 106. vol. IV. *Gerula.*
 GESNERA, plante. col. 106. volume IV.
 Lieu où elle croît, *ibid.*
 Son étymologie, *ibid.*
 Ses caractères, *ibid.*
 GESSE, plante, col. 786. vol. IV. *Lathyrus.*
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Dix-neuf especes, *ibid.*
 Pois vivace, ou la gesse-chiche, croît dans les broissilles, *ibid.*
 Sa racine, *ibid.*
 Son suc, *ibid.*
 GESTATION, espece d'exercice, col. 404. vol. I. *Gestatio.*
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
 Exposition que fait Aétius de cet exercice, *ibid.*
 Les propriétés de cet exercice, selon cet Auteur, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 A qui conviennent ces diverses especes d'exercice, col. 405.
 GESTICULATION, col. 106. volume IV. *Gesticulatio.*
 Diverses applications de ce mot, *ibid.*
 GHANDIROBA ou NHANDIROBA, espece de lierre qui croît dans le Brésil, col. 106. vol. IV.
 Sa figure & sa qualité, *ibid.*

GIBBOSITE, col. 107. vol. IV. *Gibbositas.*
 GIBSON, (Thomas) col. 1272. volume I. *Gibbsitas.*
 D'où il étoit Medecin, *ibid.*
 Ce qu'on remarque au sujet d'un abrégé d'Anatomie qu'il a écrit, *ibid.*
 GINGEMBRE, racine, col. 1120. volume VI. *Zingiber.*
 Description de cette racine, *ibid.*
 Deux sortes de gingembre, blanc & noir, *ibid.*
 Sentimens de Morison & Herman sur le gingembre, *ibid.*
 D'où nous vient actuellement le gingembre, *ibid.*
 Histoire du gingembre, col. 1121.
 Maniere de le multiplier, *ibid.*
 Quel est le meilleur, *ibid.*
 Dans quel tems s'en fait la récolte, *ibid.*
 Maniere de conserver les racines de gingembre, *ibid.* & *suiv.*
 Propriétés, vertus & usages du gingembre, col. 1122.
 GINGEMBRE ROUX, *ibid.* *Zingiber folium.*
 Cette espece differe peu de la précédente, *ibid.*
 Troisième espece de gingembre, col. 1123.
 Ses caractères & ses propriétés, *ibid.*
 GINGLYME; on donne ce nom à une espece d'articulation qui ressemble à une charniere, col. 107. vol. IV. *Ginglymus.*
 GINGSENG, plante, col. 108. volume IV. *Ginseng & Nintzu.*
 Ses especes, *ibid.*
 Description de sa racine, de sa tige, de ses branches, de ses feuilles, de ses fibres, de la couleur de sa feuille, de ses fruits & de la peau qui les environne, des filets qui portent ses fruits, *ibid.*
 Cette plante tombe & renaît tous les ans, *ibid.*
 Le P. Jartoux ne parle point de sa fleur, *ibid.*
 Ce qu'en disent quelques Auteurs, *ibid.*
 Fable au sujet de sa graine, col. 109.
 Ouvrages des Medecins Chinois sur cette plante, *ibid.*
 Ses propriétés, *ibid.*
 L'usage qu'on en fait, *ibid.*
 Maniere de la préparer, col. 110.
 Lieux où elle croît, *ibid.*
 Le P. Lafiteau la cherche dans le Canada, *ibid.*
 Livre de ce Religieux à ce sujet, *ibid.*
 Genre sous lequel M. Vaillant la place, *ibid.*
 M. Sarasin l'envoie de Quebec à M. Fagon, col. 111.
 Remarques particulieres sur cette plante, *ibid.*
 Combien elle peut vivre, *ibid.*
 GIRGIES, pierres blanches que l'on trouve dans les rivières, col. 111. vol. IV.
 GIROFLE'E, plante, col. 861. vol. IV. *Leucosium.*
 Sa description, *ibid.*
 On fait rarement usage de ses fleurs, *ibid.*
 GLAND DE L'YEUSE, col. 350. *Acule.* vol. I.

- Verm de ce fruit dans Hippocrate, col. 351.
- GLANDE**, col. 113. vol. IV. *Glandula.*
 Comment les Anciens ont regardé les glandes, *ibid.*
 Sentiment de plusieurs Modernes, *ibid.*
 Fausseté, *ibid.*
 Preuve de cette fausseté, *ibid.*
 Définition d'une glande par les Anatomistes les plus exacts, *ibid.*
 Comment une glande ne sépare du sang que quelques-unes de ses parties, & comment différentes glandes peuvent séparer différentes parties des mêmes fluides, *ibid.*
 Combien les glandes séparent d'humeurs simples, *ibid.*
 Raisonnement à ce sujet, *ibid.*
 Principes des Philosophes, col. 114.
 Nécessité des combinaisons qui forment les humeurs qui doivent sortir par les glandes, *ibid.*
 Trois especes de glandes; dont la dernière tient des deux premières, *ibid.*
 Cause & effets de la dissolution dans les sécrétions, *ibid.*
 Sécrétion de la bile, de la semence & de la lymphe, col. 115.
 Nature des glandes, leurs propriétés, leurs différens usages, 116.
 Division des glandes, *ibid.*
 Membranes qui composent les glandes simples, *ibid.*
 Veines, nerfs, artères, vaisseaux lymphatiques des glandes, col. 116.
 Leurs fonctions, col. 117.
 Autant de sécrétions qu'il y a d'humeurs, 118.
 Origine des glandes composées ou conglomerées, *ibid.*
 Réservoir commun, *ibid.*
 Les glandes séparent du sang artériel, l'eau, la lymphe, la fine sérosité, les sels, les esprits, les huiles, *ibid.* & *suiv.*
 Autres glandes différemment construites, col. 119.
 Explication de la différence de leur structure, *ibid.*
- GLANDES LENTICULAIRES**, petites glandes placées dans les intestins, ainsi appelées de leur figure & de leur grosseur, col. 815. vol. IV. *Lenticulares glandulae.*
- GLANDES DE COWPER**, ce sont les glandes de la verge que M. Cowper a découvertes, col. 1407. vol. IV. *Mucose glandulae.*
- GLANDES MUQUEUSES**, col. 1414. volume IV. *Mucose glandulae.*
 Pourquoi on appelle ainsi les glandes conglobées, *ibid.*
- GLANDES CONGLOMERÉES**, col. 723. vol. III. Voyez ci-dessus. *Conglobatae glandulae.*
- GLANDES CONGLOMERÉES**, col. 723. volume III. *Conglomerata glandulae.*
- GLANIS**, nom d'un poisson de mer ou de rivière. On croit que c'est le *Silurus*, 419 vol. IV. *Silurus.*
- GLANDORP**, (Marthias-Louis) col. 1260. vol. I.
 De qui il fut disciple, *ibid.*
 Où il exerça la Chirurgie, *ibid.*
 Editions de ses Ouvrages ornés de figures, *ibid.*
- GLANDULEUX**, GLANDIFORME. *Adenoides.*
- ME**, qui ressemble à des glandes, col. 360. vol. I.
 Se dit des prostrates, *ibid.*
 Voyez *Prostrates*.
- GLAUCOME**, maladie des yeux, col. 120. vol. IV. *Glaucoma*, ou *Glaucoptis*.
- GLAYEUL**, plante, col. 112. vol. IV. *Gladiolus.*
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Ses especes différentes, *ibid.*
 Usage de sa racine, *ibid.*
 Superstition du peuple, *ibid.*
 Le glayeul porte aussi le nom d'*acorus*, col. 336. vol. I.
 Ses autres noms, *ibid.*
 Sa description, par Miller, col. 337.
 Ses vertus, par le même, *ibid.*
 ——— Schroder, *ibid.*
 ——— Boerhaave, *ibid.*
 ——— Pomet, *ibid.*
 ——— Dioscoride, *ibid.*
 Noms d'une autre especes, col. 338.
 Sa description, par Miller, *ibid.*
 Noms d'une troisième especes, *ibid.*
 Observations de Saumaise sur cette plante, *ibid.* & *suiv.*
- GLAYEUL PUANT**, col. 1098. vol. VI. *Xyris.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses qualités & ses usages, suivant différents Auteurs, *ibid.* & *suiv.*
- GLENOIDE**, épithete de deux cavités ou enfoncemens dans la partie inférieure de la premiere vertebre du cou, col. 121. vol. IV. *Glenoides.*
- GLISSON**, (François) Anatomiste Anglois, col. 1272. vol. I.
 Quel est sa principale découverte en Anatomie, *ibid.*
 Titres & Editions des Traités qu'il a laissés, *ibid.*
- GLOBULAIRE**, plante, colon. 122. *Globularia.* vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 Sa saison, *ibid.*
 Sa culture, *ibid.*
- GLOSSOCOME**, instrument pour réduire les fractures des cuisses & des jambes, col. 122. vol. IV. *Glossocomen*, ou *Glossocomien*.
- GLOSSOPETRE**, dent pétrifiée de serpent, col. 122. vol. IV. *Glossopetra.*
- GLOTTE**, ouverture du larynx par où l'air passe dans la trachée-artère, col. 123. vol. IV. *Glottis.*
- GNAPHALODES**, plante, col. 126. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses fleurs, & ses ovaires ne sont point d'usage en Medecine, *ibid.*
 Son especes, *ibid.*
- GOACONEZ**, nom d'un arbre de l'Amérique, col. 126. vol. IV.
- GOAN**, nom d'un arbre qui croît en Perse, col. 126. vol. IV. Voy. *Anisopoda*.
 Usage de ses cendres, *ibid.*
- GOELICKE**, (André Ottomar) Anatomiste, col. 1272. vol. I.
 Titre du Traité qu'il a laissé, *ibid.*
- GOMME**, suc végétal concret qui suinte à travers l'écorce de certains arbres & s'endurcit sur la surface, col. 167. vol. IV. *Gummi.*

A quels fucs les Chymistes donnent le nom de gomme, résines, gommes-résines, *ibid.*
 Définition de la gomme, par Geoffroy, col. 168.
 Noms de plusieurs gommes, *ibid.*
 GOMME ANIME qu'on apporte d'Amérique; col. 75. vol. II. *Anime.*
 Manière de la recueillir, *ibid.*
 Choix, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 — Selon J. Bauhin, col. 76.
 GOMME ARABIQUE, colon. 372. vol. II. *Arabicum gummi.*
 Voyez *Acacia*.
 GOMME COPAL, estimée céphalique, bonne pour la paralysie, col. 769. vol. III. *Copal gummi.*
 GOMME ÉLÉMI venant des Indes Occidentales, col. 1274. vol. III. *Elemi gummi.*
 Elle échauffe, amollit, digere, résout, mûrit, & calme les douleurs, col. 1274.
 On l'emploie dans les contusions aux articulations, *ibid.*
 Elle provoque les urines & les regles, *ibid.*
 Préparation de l'onguent de gomme élémi, ou d'onguent d'Arcæus, *ibid.*
 GOMME GUTTE, colonne 169. vol. IV. *Gutta gamba.*
 Voyez *Cambogium*.
 Sa couleur, *ibid.*
 Effets violens par haut & par bas, *ibid.*
 Corréctif, *ibid.*
 Dissertation de M. Boulduc, dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences. Ann. 1701. ibid.*
 Description de la gomme gutte, *ibid.*
 Comment elle se dissout, col. 170.
 Dans quels ingrédiens, *ibid.*
 Plusieurs manières de la corriger, *ibid.*
 Son efficacité, *ibid.*
 Ses vertus Médicinales, *ibid.*
 Précautions dans son usage, *ibid.*
 Sa dose, *ibid.*
 Sentimens partagés sur son origine, col. 171.
 D'où elle vient, *ibid.*
 GOMME LACQUE, col. 691. vol. IV. *Jugiba. zizyphus.*
 Arbre qui la donne, col. 672.
 Sa description, *ibid.*
 Trois especes de gomme-lacque, *ibid.*
 Teinture, *ibid.*
 Observations à ce sujet, *ibid.*
 GOMPHOSE, espece d'articulation *Gomphosis*, ou particuliere aux dents, col. 127. *Gomphoma.* vol. IV. Voyez *Articulation*.
 GONANDINE, grand arbre du Bre- *Gonandina.* sil, col. 127. vol. IV.
 GONGRONE, tubercule qui se forme sur le tronc des arbres & aux parties nerveuses, colon. 127. vol. IV. Voy. *Bronchocèle*.
 GONOIDE, qui ressemble à la semence, col. 127. vol. IV. *Gonoides.*
 Explication que donne Hippocrate à ce terme, *ibid.*
 GONORRHE'E, colon. 128. volume *Gonorrhea.* IV.
 Définition, *ibid.*

Especes dont les Auteurs font mention, *ibid.*
 Description de la gonorrhée simple par Aretée, *ibid.*
 Affections qu'elle procure, *ibid.*
 Le Priapisme dégénere en gonorrhée, *ibid.*
 Différence entre elle & la pollution nocturne, *ibid.*
 Gonorrhée bénigne & simple, c. 129.
 Espece de gonorrhée dont parle Masfarias, *ibid.*
 Autres especes inconnues, *ibid.*
 Gonorrhée virulente, *ibid.*
 Comment elle se manifeste, *ibid.*
 Accidens lorsqu'on la néglige, *ibid.*
 Symptomes concomitans, *ib. & f.*
 Siège de cette maladie, sentiment de Graaf & de Vesale à ce sujet, col. 130.
 Ouverture de cadavres infectés de cette maladie, *ibid.*
 Cause de la gonorrhée virulente, *ibid.*
 Par où elle se communique, *ibid. & suiv.*
 Nature de la gonorrhée bénigne, col. 131.
 Ceux qu'elle attaque, *ibid.*
 Quels sont les accidens d'une gonorrhée virulente arrêtée imprudemment, *ibid.*
 Durée de la gonorrhée bénigne, ses variations, *ibid.*
 Différens traitemens pour chaque espece de gonorrhée, *ibid.*
 Cure de la bénigne, *ibid.*
 Les intentions auxquelles il faut satisfaire, col. 132.
 Epithème qu'il seroit bon d'appliquer sur la région de l'os pubis, *ibid. & suiv.*
 Cure de la gonorrhée virulente, c. 133.
 Affect, *ibid.*
 Remedes, col. 134.
 Manière de discuter le venin des parties genitales, *ibid.*
 Pilules à employer dans ce cas, col. 134. & 135.
 Mélange pour arrêter la gonorrhée, *ibid.*
 Inutilité des remedes internes sans les externes, *ibid.*
 Regime & suite de la cure, col. 136. & suiv.
 Préparation suivant cette intention, *ibid.*
 Remedes pernicieux, col. 137.
 Danger lorsqu'elle est mal-traitée, *ibid.*
 Usage des eaux de Carles-Bade, *ibid.*
 Formule d'un epithème, col. 138.
 Meilleur consolidant, *ibid.*
 Manière de faire mûrir les bubons, *ibid.*
 Emplâtre, *ibid.*
 Fomentations pour dissiper les tumeurs des testicules, *ibid.*
 Ce que dit Boerhaave de la gonorrhée, *ibid.*
 Cataplasme pour le gland, col. 139.
 Régime, *ibid.*
 Utilité des hydragogues, *ibid.*
 Fomentations, col. 140.
 Autre espece de gonorrhée, *ibid.*
 Cure, *ibid.*

Troisième espèce de gonorrhée, *ibid.*

Sa difficulté, *ibid.*

Son traitement, *ibid.*

Quatrième espèce de gonorrhée, *col.*

141.

Causes, *ibid.*

Comment elle se manifeste, *ibid.*

Symptômes, *ibid.*

Cure extrêmement difficile, *ibid.*

Description de la plus mauvaise espèce de gonorrhée, *ibid.*

Remèdes, *ibid.*

Différents périodes auxquels M. Astruc adapte la curation de cette espèce, *ibid.*

Boisson du malade, *ibid. & suiv.*

Addition de narcotiques si les symptômes sont violents, *col.* 142.

Usage du camphre & du sucre de saturne, *ibid.*

Régime humectant, *ibid.*

Symptômes du second période, *ibid.*

Où tendent les indications, *ibid.*

Traitement, *ibid.*

Inconvénients des préparations mercurielles, *ibid. & suiv.*

Usage des frictions préférable, 143.

Manière de les donner, *ibid.*

Autres secours pendant leur usage, *ibid.*

Précautions, *ibid.*

Fautes que l'on commet dans le traitement de la gonorrhée, *ibid. & f.*

Fausseté des méthodes empiriques, *ibid.*

Examen des différentes méthodes de se garantir de la gonorrhée, *ibid.*

Enfin il conclut qu'il y a deux espèces de gonorrhée, *ibid.*

Prognostics, *ibid.*

Principales indications dans la cure de la gonorrhée sèche, *col.* 145.

Remèdes antérieurs, *ibid.*

Parties dans les femmes que la gonorrhée virulente sèche attaque, *ibid.*

Gonorrhée bâtarde, *ibid.*

Causes, *ibid.*

Conséquence de cette maladie, *ibid.*

Sa cure, *ibid.*

Histoire, *ibid.*

Tumeur phlegmoneuse des testicules, *ibid.*

Causes de cette tumeur, *ibid. & suiv.*

Cure, *col.* 146.

Précautions à prendre dans la cure, *ibid.*

Usage d'un suspensoir & remèdes pour dissiper la dureté qui reste après que l'inflammation des testicules est totalement passée, *ibid.*

Symptômes, *ibid.*

Abscès vénérien du périnée, *ibid.*

Cause, *ibid.*

Cet abscess est dangereux, *ibid.*

Indications, *ibid.*

Gonorrhées habituelles, *ibid.*

Flux involontaires de semence, 147.

Espèces, *ibid.*

Cause, *ibid.*

Traitement, *ibid.*

Régime, *ibid.*

Strangurie opiniâtre, ses causes, *ibid.*

Pourquoi M. Astruc prétend que cette maladie est difficile à guérir, *ibid. & suiv.*

Sa méthode, *col.* 148.

Tome VI,

Précautions à prendre dans le traitement, *ibid. & suiv.*

A quelles causes Heister attribue les carnosités, *col.* 149.

Méthode lorsque la carnosité est récente & que l'urètre n'est point extraordinairement rétréci, 150.

Autre remède lorsque l'inflammation empêche de faire usage de cette méthode, & que la vie du malade est en danger, *ibid. & suiv.*

Remarques sur la gonorrhée simple, *col.* 151.

Gonorrhée cordée, *col.* 511. vol. III.

En quoi elle consiste, *ibid.*

Cause de la rigidité contre nature & des douleurs du pénis dans cette maladie, *ibid.*

Conjectures de M. James au sujet de la maladie, *col.* 512.

Moyens propres à empêcher l'ulcération, *ibid.*

— l'érection toujours douloureuse en ce cas, *ibid.*

Sentiment de Turner sur ces moyens, *col.* 513.

Ce qu'il y substitue, *ibid.*

GOR, arbre qui croît sur les bords du Niger, *col.* 151. vol. IV.

Sa description, *ibid.*

GORAS, nom de celui qui introduisit l'usage de la viande parmi les athlètes, *ibid.*

GORGE, partie antérieure du cou, *col.* 691. vol. IV.

GORGES, partie antérieure du cou, *col.* 691. vol. IV.

GOSAMPIN, arbre qui produit une espèce de coton, *col.* 152. vol. IV.

Pays où il croît, *ibid.*

Son usage en Médecine, *ibid.*

Ses noms Latins, *ibid.*

GOUDRON, *col.* 626. vol. V.

Extrait d'un Traité de M. George Berkeley sur les vertus de l'eau de goudron, *ibid.*

Vertus & usages de l'eau de goudron, *ibid. & suiv.*

GOUDRON DES BARBES, *col.* 622. vol. V.

Propriétés & usages de ce goudron, *ibid.*

GOUTRE, voyez Branchecole.

GOUJON, poisson, *col.* 126. vol. V.

me IV.

Ses espèces, *ibid.*

Son choix & ses qualités nourissantes, *ibid.*

Ce qu'on en tire par l'analyse, *ibid.*

A quoi on l'emploie en Médecine, *col.* 127.

GOURDE, plante, *col.* 894. vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Description de la gourde, *col.* 895.

Sa semence est une des quatre semences froides majeures, *ibid.*

GOUT, un des sens, *col.* 168. vol. V.

me IV.

Organes du goût, *ibid.*

Objet du goût, *col.* 169.

Mécanisme du goût, *ibid.*

Raison des goûts différents, *ibid.*

GOUTE, maladie, *col.* 471. vol. II.

Doctrines d'Aretée sur cette maladie, *ibid.*

Chordata gonorrhoea.

Jugulans.

Gossampinus.

Pis liquid.

Pissileum Indicum.

Gobius.

Gustus.

Arthritis.

Description par cet Auteur, *ibid.*

La cause, *ibid.*

Les différentes parties qu'elle attaque & les symptômes qui l'accompagnent, col. 472.

La cure de cette maladie, col. 473.

Age où l'on y devient sujet, *ibid.*

Elle a des retours, *ibid.*

Elle dégénère en d'autres maladies, *ibid.*

Alimens qu'il conseille aux gouteux, col. 474.

Il la regarde comme héréditaire, *ibid.*

Manière de se conduire pendant l'attaque, *ibid.*

Doctrines de Cœlius Aurélianus sur cette maladie, col. 474.

Cure de la goutte par cet Auteur, *ibid.*

Régime qu'il conseille tant pendant le paroxysme qu'après, col. 475.

Il désapprouve l'usage continu des remèdes pendant une année, colon. 476.

Il désapprouve l'usage de brûler les tubercules, *ibid.*

Il désapprouve les vomitifs, colon. 477.

_____ les purgatifs violens, col. 478.

Il cite plusieurs Auteurs qui ont écrit sur cette matière, *ibid.*

Doctrines de Sydenham sur cette maladie, col. 478. 1307. & 1313. vol. II.

Ses causes, selon cet Auteur, *ibid.*

Ceux qu'elle attaque particulièrement, *ibid.*

Elle devient régulière & périodique, col. 479.

Symptômes de la goutte, régulière tant au commencement, que dans sa durée, *ibid.*

Symptômes de celle qui n'est pas régulière, col. 480.

Saison où elle se fait sentir, col. 481. & *suito.*

Symptômes les plus violens dans cette maladie, *ibid.*

Signe d'une mort prochaine dans cette maladie, *ibid.*

Cure de cette maladie, col. 484.

Ce qu'il faut éviter, *ibid.* & *suito.*

Il conseille les stomachiques, colon. 492.

Electuaire qu'il ordonne, col. 493.

Autre qu'on peut lui substituer, *ibidem.*

Eau distillée propre à cette maladie, col. 494.

Il prétend qu'il faut un usage journalier de ces remèdes, *ibid.*

Régime à observer, col. 491.

Il recommande à ceux qui ont pris la diète du lait, de l'observer exactement, col. 492.

Boisson ordinaire pour un gouteux, col. 497.

Il conseille de se coucher de bonne heure, col. 496.

Il défend toute inquiétude & mouvement passionné, *ibid.*

Il recommande un exercice modéré à cheval, & en carrosse, col. 497.

Il interdit l'usage de la viande au ma-

lade les deux premiers jours de l'accès, col. 499.

Il insiste encore sur l'exercice, col. 500.

Quels sont les symptômes où il faut remédier d'abord, *ibid.*

Cas où il faut faire suer le malade, col. 501.

Ce qu'il faut faire quand l'humeur se porte au poulmon, *ibid.*

La goutte est souvent accompagnée de la pierre, *ibid.*

Ce qu'il faut faire dans ce cas, *ibid.*

Il désapprouve les topiques, col. 502.

Vertus du *maxa* pour cette maladie, *ibid.*

Il n'est pas plus efficace que les autres topiques, col. 503.

Il ne reconnoît aucun spécifique à cette maladie, *ibid.*

Recettes de Musgrave, col. 503.

Préparation de son alcool marin, *ibid.*

_____ de la poudre rouge d'Ex-cetter, col. 504.

_____ de l'eau arthritique d'Espagne, *ibid.*

Ses vertus différentes, col. 505.

Doctrines du même Auteur sur la goutte anormale, *ibid.*

Ses symptômes, *ibid.* & *suito.*

Médicamens qu'il indique comme propres à pousser la goutte aux extrémités, col. 506.

Il regarde les vins comme spécifiques en cette occasion, *ibid.*

Application des remèdes externes, *ibid.*

_____ d'un vésicatoire qu'il décrit, *ibid.*

De la goutte dans l'estomac, colon. 507.

Cause de cette goutte, *ibid.*

Ses symptômes, col. 508.

Temps où elle est plus fréquente, *ibid.*

Qui sont ceux qu'elle attaque plus fréquemment, col. 509.

Cure de la goutte dans l'estomac, *ibid.*

Cas où il donne le vomitif, *ibid.*

Les purgatifs les plus convenables, selon cet Auteur, col. 510.

Il regarde le Mars comme spécifique en cette occasion, *ibid.*

Recettes qu'il recommande, colon. 511.

Régime recommandé par cet Auteur, col. 512.

Fomentation dont il se sert, colon. 513.

Emplâtre, col. 514.

Ce que l'on doit employer pour remédier aux accès irréguliers, *ibid.*

Cautère applicable en ce cas, *ibid.*

Colique arthritique, col. 515.

Temps où elle est plus fréquente, *ibid.*

Ce qu'il faut examiner pour la connoître, *ibid.*

Ses causes, tant externes qu'internes, col. 516.

Son pronostic, *ibid.*

Sa cure, *ibid.*

Médicamens indiqués par l'Auteur pour cette colique, colonne 517.

& *suito.*

Diette que doit observer le malade pendant ces médicamens, col. 520.

& suiv.

Préparation d'un électuaire, colonne 521.

Fait rapporté par Musgrave au sujet d'un vieillard, *ibid.*

Diarrhée arthritique, col. 522.

A qui elle arrive, *ibid.*

A qui elle est dangereuse, *ibid.*

Ce qu'il faut faire après qu'elle a cessé, *ibid.*

Différens traitemens selon ses différentes causes, *ibid.*

Dysenterie arthritique, col. 523.

Son diagnostic & prognostic, *ibid.*

Sa cure, col. 524.

Régime à observer, col. 525.

Mélancolie arthritique, *ibid.*

Moyens d'y remédier, col. 526.

Syncope arthritique, *ibid.*

Description de cet accident, *ibid.*

Remèdes que l'on doit employer, col. 527. *& suiv.*

Asthme arthritique, col. 529.

Ses causes, *ibid.*

Ses espèces, *ibid.*

Prognostics, col. 530.

Cure de cette maladie, *ibid.*

Carbarré, toux & péricroupion arthritique, col. 531.

Cure de ces maladies, col. 532.

Phthisie ou consommation arthritique, 533.

Symptômes de cette maladie, col. 534.

Cure de cette maladie, *ibid.*

Esquinancie arthritique, col. 535.

Les personnes qui sont sujettes à cette maladie, *ibid.*

Cure de cette maladie, col. 536.

Mal de tête & vertige arthritique, col. 537.

Ses symptômes, & ses signes, colon. 538.

Le café est regardé comme bon pour cette maladie, col. 539.

Préparation d'un baume, par Musgrave, *ibid.*

Apoplexie arthritique, col. 540.

Cure de cette maladie différente de l'apoplexie ordinaire, *ibid.*

Signes de l'approche de cette maladie, *ibid.*

Ce qui peut occasionner cette maladie, col. 541.

Méthode qui convient en ce cas, *ibid.*

Plantes bonnes à faire mâcher pour exciter la salivation bonne en ce cas, col. 542.

Régime qu'on doit observer pendant l'usage des remèdes ci-dessus, *ibid.*

Paralysie arthritique, col. 543.

Cause de cette maladie, *ibid.*

Douleurs arthritiques irrégulières par tout le corps, col. 544.

Ophthalmie, éréthèle, achères arthritiques, col. 545.

L'armoyement & mal de dents arthritiques, col. 546.

Observations diverses à faire pour avoir une idée claire sur la goutte, *ibid. & suiv.*

Recette d'un topique éprouvé, col. 549.

Réflexion sur les propriétés de ce topique, col. 550.

GOUTTE DES GENOUX, colon: 127. *Gonagra.*

vol. IV.

GOUTTE SERRINE, maladie de l'œil, *Amiaurosis.*

col. 935. vol. I.

Sentiment de M. de Saint Yves sur cette maladie, *ibid. & suiv.*

— sur sa cause, col. 937.

— sur les remèdes qu'on doit employer dans ce cas, *ibid.*

— sur l'autre espèce de cette maladie qu'il nomme imparfaite, *ibid.*

— sur les signes distinctifs de cette espèce, col. 938.

— sur la cure de celle-ci, *ibid.*

Expérience rapportée pour servir d'exemple de la cure de cette maladie, *ibid.*

Sens du mot *amiaurosis* dans Hippocrate, col. 739.

Sentiment d'Hoffman sur cette maladie, *ibid.*

— sur sa nature, *ibid.*

— sur sa différence avec le vertige, *ibid.*

— sur les circonstances qui l'occasionnent & ses symptômes, *ibid.*

— sur ses causes, col. 940. *& suiv.*

— sur les pronostics qu'on peut en tirer, col. 942.

— sur la cure, col. 943.

— sur les précautions pratiques à prendre dans cette maladie, col. 944.

Cas proposés avec les réponses, par Hoffman, col. 946. *& suiv.*

Faits rapportés au sujet de cette maladie, par Bonet, col. 958.

— par Hildanus, 959.

— par Mauriceau, *ibid.*

GOUTTÉ se dit d'une goutte de sang que l'on suppose fausement qui tombe du cerveau sur le cœur dans l'apoplexie, colon: 169. vol. IV.

GOUTTE DE VIZ, médicament, colon. 139. vol. V.

Vertus de ce remède, *ibid.*

GOUTTES PECTORALES de Bateman, col. 818. vol. II. V. *Baume moysen.*

GRAAF, (Regner de) Médecin Hollandais, col. 1272. vol. I.

Titres & Editions des Ouvrages anatomiques qu'il a laissés, *ibid. & suiv.*

GRAIN, la vingtième partie d'un scrupule, col. 156. vol. IV.

GRAINS DE CHRIE, col. 507. vol. I.

GRAINS DE PARADIS, col. 155. vol. IV.

GRAISSE, humeur du corps, col. 360. vol. I.

Description de la membrane où elle est contenue, selon Boerhaave, *ibid.*

Comment se nomment les interstices qui se trouvent dans cette membrane, *ibid.*

Dans quelles parties se rencontre principalement cette humeur, *ibid.*

Démonstration de la structure de cette membrane, ou tissu cellulaire, par le soufflet des Bouchers, lorsqu'ils soufflent quelque animal, *ibid.*

Gutta.

Gutta pectorales Batemani.

Gramm.

Evolution.

Grana paradisi.

Grana paradisi.

Grana paradisi.

Grana paradisi.

- L'épaississement du suc graisseux dépend en partie de la force de la membrane contenant & de la division de ses cellules, col. 361.
- Malpighy à beaucoup travaillé sur cette matière, *ibid.*
- On n'a pas encore découvert parfaitement l'organe sécrétoire de cette humeur, *ibid.*
- Différence de la graisse des vivans d'avec celle des morts, *ibid.*
- Ce qui l'augmente ou la diminue dans les animaux vivans, *ibid.*
- Ses différens usages, selon les diverses parties où elle se trouve, *ibid.*
- Sentiment de Leuwenhoek à ce sujet, & les expériences qu'il a fait sur cette matière, colonne 362. & *suiv.*
- de Geoffroy sur les principes de la graisse, col. 366.
- Quincy sur son usage en Médecine, *ibid.*
- Abrégé des propriétés Médicinales des graisses de différens animaux, *ibid.*
- à quatre piés, *ibid.* & *suiv.*
- de la vipère, col. 370.
- de l'homme, *ibid.*
- des oiseaux, *ibid.* & *suiv.*
- des poissons, col. 372.
- Extrait de Dioscoride qui prouve que les Anciens préparoient les graisses d'animaux avec plus de soin que les Modernes, col. 373. & *suiv.*
- GRAISSE, embompoint, col. 1595. vol. *Obesitas.* IV. Voy. *Fibra.*
- Causes de l'exès de l'embompoint, *ibid.*
- GRAISSE superflue dans les tuniques des paupières supérieures, col. 718. vol. II.
- GRANAL, plante d'Amérique toujours verte, col. 156. vol. IV.
- Ce qu'en dit Lemery, *ibid.*
- GRAND, épithète que l'on donne en Médecine à différentes choses, tant naturelles que contre nature, col. 1084. vol. IV.
- Plus grand : on donne cette épithète à la pierre Philosophale dans son dernier degré de perfection, *ibid.*
- Le plus grand : à quel remède Paracelse donne cette épithète, *ibid.*
- GRANULATION, réduction des métaux en petits grains, colon. 156. vol. IV.
- GRAPE de raisin ou autres fruits disposés de même, col. 330. vol. I.
- Ce que signifie ce mot en Anatomie, *ibid.*
- GRAPE d'ours, plante, col. 395. vol. II. *Arctostaphylos.*
- Voyez *Miers de ronces.*
- GRAPHISQUE, instrument propre à arracher les dards dont le fer est large, col. 156. vol. IV.
- Description du *graphisus* de Dioscles, *ibid.*
- GRAS, en embompoint, colonn. 385. *Adros.* vol. I.
- Sens où Hippocrate a employé ce mot, *ibid.*
- Autre application de ce mot, *ibid.*
- GRASECCIUS, (Georges) colonne 1273. vol. I.
- Titre du Traité d'Anatomie qu'il a laissé, *ibid.*
- GRATELLE, maladie de peau, col. *Asphaltum.* 564. vol. II.
- GRATERON, plante, colonne 222. *Aparine.* vol. II.
- Ses différens noms Latins, *ibid.*
- Autres tirés du Grec, *ibid.*
- Sa description, col. 223.
- Ses vertus selon Dioscoride, *ibid.*
- Lieux où elle croît, *ibid.*
- Ses vertus selon Thomas Mayerne, *ibid.*
- selon Pline, *ibid.*
- selon Tragus, *ibid.*
- GRATIOLE. V. *Digitale.*
- GRELE, muscle de la jambe, col. 152. *Gracilis.* vol. IV.
- Description des muscles de ce nom par M. Winslow, *ibid.*
- GREMIL, plante, col. 913. vol. IV. *Lithospermum.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Deux espèces selon Boerhaave, 914.
- Sa description, *ibid.*
- Vertus de sa semence, *ibid.*
- GRENADIER, arbre, col. 811. vol. *Punica.* V.
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte trois espèces, *ibid.*
- La grenade fortifie l'estomac, arrête le dévoiement & l'écoulement immodéré des regles, soulage dans les fièvres bilieuses & chaudes & dans les gonorrhées, col. 812.
- GRENAT, pierre précieuse transparente, col. 156. vol. IV. *Granatum.*
- Sa couleur, *ibid.*
- Ses propriétés médicinales, *ibid.*
- GRENOUILLE, poisson, col. 1035. *Rana.* vol. V.
- Grenouilles de couleur & de grosseur différentes selon les lieux où elles vivent, *ibid.*
- Quelles sont les plus saines, colonne 1036.
- Pourquoi elles sont préférables, *ibid.*
- les personnes âgées & phlegmatiques doivent s'en abstenir ou en user modérément, *ibid.*
- Usage que l'on fait en Médecine du frai de grenouilles, *ibid.*
- On appelle *graminule* les jeunes grenouilles qui n'ont pas encore de jambes, col. 155. vol. IV.
- GRENOUILLE verte, col. 1109. vol. II. *Breuxant.*
- GREW, (Nehemach) colonne 1273. vol. I.
- En quoi consiste son Ouvrage d'Anatomie, *ibid.*
- GRIFFE d'AIGLE, plante, nom du *lithospermum*, col. 507. vol. I.
- Etymologie de ce nom, & pourquoi on l'a donné à cette plante, *ibid.*
- GRIFFE au talon, qui a des griffes crochues, col. 19. vol. IV.
- C'est l'épithète qu'on donne aux animaux carnassiers qui ont des griffes ainsi faîtes, *ibid.*
- GRILLON, insecte, CRICON, col. *Grillus.* 158. vol. IV.
- Propriétés de ses cendres & de son suc, *ibid.*
- GRINCEMENT ou Craquement de Brygnat-dents, col. 1121. vol. II.

GRINCEMENT de dent, col. 1686. vol. V. *Stridor dentium.*

Sentiment d'Hippocrate sur ce symptôme, dans les fièvres, *ibid.*

GRIPOSE, courbure des ongles, col. *Gryposis.* 158. vol. IV.

GRIVE. Voyez *Mauvis.*

GRIVE, poisson, col. 449. vol. VI. *Turdus.*
Alexandre de Tralles recommande ce poisson comme très-bon dans l'épilepsie & la pleurésie, *ibid.*

GROSELLIER, arbrisseau, colon. 157. *Grossularia.* vol. IV.

Sa description, *ibid.*

Vertus de son fruit, *ibid.*

Causes de ses principaux effets, *ibid.*

On appelle encore le

GROSELLIER, col. 1138. vol. V. *Ribes.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave distingue six espèces de groseillers, *ibid.*

GROSEILLES rouges ou raisins de Corinthe, col. 1139 vol. V.

Vertus & propriétés de ce fruit, *ibid.*

Vertus de la gelée faite avec son suc, *ibid.*

GROSSESSE, col. 533. vol. I V. *Imprægnatio.*

Signes de grossesse, *ibid.*

Moyen de distinguer la véritable grossesse d'avec la perte des règles, *ibid.*

Temps auquel l'enfant se fait sentir, *ibid.*

Différences dans les femmes grosses, *ibid.*

Signes de grossesse équivoques jusqu'à la fin du quatrième mois, *ibid.*

Méthode infallible de s'assurer de la grossesse d'une femme, *ib. & suiv.*

GRUAU, avoine mondée de sa peau & de ses extrémités, colon. 158. *Grutum.*

vol. IV.

GRUMEAU, masse coagulée de sang, *Grumus.* de lait, &c. col. 157. vol. IV.

GRUE, oiseau, col. 157. vol. IV. *Grus.*

Vertus des parties de cet animal d'usage en Médecine, 158.

GUABAM, nom d'un fruit des Indes, col. 158. vol. IV.

Sa description, *ibid.*

GUACATANE, plante, col. 158. vol. IV. *Gnacatana.*

Ses vertus médicinales, *ibid.*

Méthode de s'en servir, *ibid.*

GUAJABARA, arbre qui croît dans l'Isle de S. Domingue, col. 158. volume IV.

Ses caractères, *ibid.*

GUAJACANA, plante, col. 158. volume IV.

Ses caractères, *ibid.*

Ses espèces, 159.

Propriétés médicinales, *ibid.*

GUAIANA-TIMBO, plante des Indes, col. 165. vol. IV.

Ses cosses, *ibid.*

Suc de ses semences, *ibid.*

Quelles sont les maladies qu'il guérit, *ibid.*

GUAJAVA, arbre, col. 165. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Manière la plus saine de manger son fruit, 166.

Ses qualités, *ibid.*

Ses propriétés médicinales, *ibid.*

Tome VI.

Quelles maladies il guérit, *ibid.*

Syrop de ses feuilles, *ibid.*

GUAIBI-POCACA-BIBA, nom d'un arbre des Indes, col. 166. vol. IV.

Vertus médicinales de la moelle de sa racine, *ibid.*

Manière d'en faire l'infusion, *ibid.*

Usage de son eau & de son suc, *ibid.*

GUAJUMBI, nom d'un petit oiseau des Indes, col. 166. vol. IV.

Vertus de sa poudre, *ibid.*

GUANABANUS OVIEDI, espèce d'anona des Indes, dont le fruit n'a d'autres vertus que celle de rafraîchir, 166. vol. IV.

GUAO, nom d'un arbre qui croît dans les Indes Occidentales, 166. vol. IV.

Maux que cause son bois à ceux qui le travaillent, ou qui dorment dessous, *ibid.*

GUAPARAIBA, plante commune dans les Indes Occidentales, 166. vol. IV.

Qualité de sa racine préparée comme il faut dans les piquures d'un poisson vénimeux appelé *niqui*, 167.

Par qui ce remède a été découvert, *ibid.*

GUAPERIBA, arbre qui croît au Brésil, col. 167. vol. IV.

GUARIQUIMYIA, arbrisseau du Brésil semblable au myrte, 167. volume IV.

Vertus de sa semence, *ibid.*

GUARERVA, espèce de concombre qui croît sans culture au Brésil, 167. vol. IV.

GUAVIL, espèce de lézard marin, 167. vol. IV.

GUENON, animal, col. 1527. volume V. *Simia.*

Usage que l'on fait en Médecine du bésorard, du cœur & de la chair de cet animal, *ibid.*

GUI, col. 701. vol. VI. *Viscus.*

Ses caractères, *ibid.*

Comment le gui croît sur les branches d'arbres, 702.

Vertus du gui, 703.

Comment cette plante se multiplie, 704.

GUIDONIA, plante exotique, col. 167. vol. IV.

Elle n'a qu'une espèce selon Boerhaave, & cinq selon Miller, *ibid.*

Elle n'a point de vertus médicinales, *ibid.*

GUIMAUVE, plante, col. 857. volume I.

Ses autres noms, *ibid.*

Sa description & ses vertus médicinales par Miller, & les préparations officinales qu'elle fournit, *ibid.*

Sentiment de Lemery sur cette plante, *ibid.*

Détail de ses propriétés tiré des meilleurs Auteurs, par M. Tournefort, 858. *ibid. & suiv.*

Préparation de la poudre de guimauve, 859.

du sirop tiré de cette plante, attribué à Fernel, *ibid.*

PPPP

- _____ selon la Pharmacopée d'Edimbourg, col. 860.
 _____ de l'onguent de guimauve, *ibid.*
 Réflexion tirée de la Pharmacopée de Londres à ce sujet, par Quincy, *ibid.*
 _____ de l'huile de mucilage, col. 861. & *suiv.*
 _____ de l'onguent de guimauve composé, *ibid.*
 _____ selon la Pharmacopée de Paris, *ibid.*
 Notes à faire sur cette dernière préparation, 862.
 Autres préparations dans lesquelles entre cette plante, *ibid.*
 Ses vertus, selon Dioscoride, colonne 862.
 _____ Aëtius, 863.
 Préparation de l'emplâtre de guimauve de Polles, *ibid.* *Emplastrum ex althæa Polletis.*
 _____ du médicament émollient, par Actuarius, 864.
 Recherches de Saumaïse sur cette plante, *ibid.* & *suiv.*
 Elle s'appelle aussi *bifmalva*, col. 909. *Bifmalva*, vol. II.
 GUINTERIUS, (Joannes) Anatomiste, col. 1239. vol. I.
 Editions de ses Ouvrages, *ibid.*
 Découvertes qu'il prétend avoir fait & communiqué à Vésale, *ibid.*
 Son sentiment sur l'utérus, *ibid.*
 _____ sur l'usage du muscle qui est autour de la vessie, *ibid.*
 GUIRAPARIBA, ou *Uripariba Brasiliensis*, nom de deux arbres qui croissent dans le Brésil, dont l'un est une espèce d'ébène, col. 167. vol. IV.
 GUITY-IBA, arbre qui croît au Brésil, 167. vol. IV.
 Son fruit est appelé *guty-coroga*, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Il y a deux autres arbres qui portent ce nom ; l'un est le *guty-toroba*, l'autre le *guty-iba*, *ibid.*
 GUMMA, espèce d'excroissance vénérienne qui vient au périnée, & qui a la consistance de la gomme, 167. vol. IV. & col. 231. vol. V.
 GUNDELIA, plante, col. 167. volume IV.
 Pourquoi cette plante est ainsi appelée, *ibid.*
 GUTTETE, (poudre de) col. 174. *Gutteta*, vol. IV.
 Signification du mot *gutteta*, *ibid.*
 Préparation de la poudre de guttete, *ibid.*
 Le premier qui a prescrit cette poudre, col. 175.
 GUTTUS, nom Barbare que l'on a donné à un vaisseau propre pour verser l'huile goutte-à-goutte sur le corps, 175. vol. IV.
 On s'en servoit au sortir du bain, *ibid.*
 GUVAVIRAP, nom d'un grand arbre qui porte du fruit semblable à la groseille, 175. vol. IV.
 GYNÆCOMASTE, homme dont les

mamelles sont aussi grosses que celles des femmes, col. 176. vol. IV.

Comment on y remédie, selon Paul Eginete, *ibid.*

GYNANTROPE, hermaphrodite qui tient plus de la femelle que du mâle, *ibid.*

GYMNASION, lieu où l'on s'exerce, 175. vol. IV.

Méthode de conserver la santé par le moyen de l'exercice, *ibid.*

GYMNASTIQUE, 175. vol. IV. *Gymnastica.*

H.

H, col. 177. vol. IV.

Ce qu'elle signifie dans l'Alph. Chymique, *ibid.*

HABASCUM, racine de Virginie, col. 177. vol. IV.

Sa vertu, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

HACUB, plante de l'espèce du chardon, col. 177. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

HÆMORRHOUS, nom d'un serpent vénéneux, col. 204. vol. IV.

Suites de sa morsure, *ibid.*

Sa cure, *ibid.*

Hippocrate donne le nom d'*hemorrhous* aux grosses veines d'où le sang sort en abondance lorsqu'elles sont ouvertes, col. 205.

HALE, col. 1341. vol. III.

Manière de le dissiper, col. 1342.

Ephedra.

HALL, (Jean) Chirurgien de Londres, col. 1248. vol. I.

Il fut un des premiers qui écrivit en Anglois sur l'Anatomie, *ibid.*

Titre de son Livre, *ibid.*

Tems où il fut imprimé, *ibid.*

HALLER, (Albert) col. 1273. vol. I.

Titre de son Traité d'Anatomie, *ibid.*

HALME, saumure que l'on fait pour préserver de la corruption les végétaux ou les substances animales, col. 206. vol. IV.

HELMYRAX, espèce de nitre qui se forme dans les vallées de la Médie, col. 206. vol. IV.

HALMYRIS, nom d'une espèce de choie marin, col. 206. vol. IV.

HALTERES, masses pesantes de pierre, de plomb ou d'autre métal dont les anciens se servoient dans leurs exercices, col. 207. vol. IV.

Leurs espèces, *ibid.*

Usage qu'on faisoit en Médecine de cet exercice, aboli aujourd'hui, *ibid.*

HARENG, poisson, col. 205. vol. IV. *Halec.*

Parties dont on fait usage en Médecine, *ibid.*

Espèces qui servent comme alimens, *ibid.*

Comment il en faut user, *ibid.*

On donne encore au hareng les noms de *harengus*, *harenculus* & *berenga*, col. 207. *Harengus*, *Harenculus*, & *Harenga*.

HARICOT, plante, col. 498. vol. V. *Phaseolus.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave compte vingt-cinq espèces de haricots, *ibid.*

Vertus des gouffes de cette plante, *ibid.*

Autres espèces de haricots, selon Dale, col. 499.

Gynecomastus.

HARMONIE, en terme d'Anatomie, *Harmonia*.
est une espece d'articulation, col.
208. vol. IV.

HARVEY, (Guillaume) fameux Ana-
tomiste, col. 1261. vol. I.

Differtation où il est démontré par M.
Wolton que c'est à Harvey qu'on
a l'obligation de la découverte de
la circulation du sang, *ib.* & suiv.

En quel tems il donna son discours
sur cette matiere, col. 1263.

Autres Ouvrages qu'il a composé,
col. 1264.

HAVERS, (Clopton) Medecin An-
glois, col. 1273. vol. I.

Découvertes qu'il a fait, *ibid.*

Titre du Traité qu'il a donné, *ibid.*

HEDERACE ou **HEDERAIRE**, *Hederaceus*,
Hederarius.
épithete que l'on donne aux vais-
seaux préparans ou au plexus pam-
piniforme, col. 223. vol. IV.

HEDYCHROI, trochisques inventés
par Andromachus, col. 223. vol. IV.

Maniere de les préparer, *ibid.*

HEDYPNOIS, plante, colonne 224.
vol. IV.

Caractères & especes de cette plante,
ibid.

HEISTER, (Laurent) col. 1273. vo-
lume I.

Editions de son Traité d'Anatomie,
col. 1274.

HELIANTHEME, plante, col. 226. *Helianthemum*.
vol. IV.

Caractères de cette plante, *ibid.* & f.

On la regarde comme vulnéraire,
col. 227.

On en fait un gargarisme pour les
maux de gorge, *ibid.*

Vertus médicinales de la racine, *ib.*

Nombre de ses especes selon Miller,
ibid.

HELIANTHEMOIDES, plante d'A-
merique, col. 226. vol. IV.

HELICE, espece de saule, col. 227.
vol. IV.

HELIOTROPE ou *Tournefol*, plante, *Heliotropium*.
col. 229. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Vertus de cette plante, *ibid.*

— des semences, *ibid.*

Autre espece d'héliotrope selon Da-
le, col. 230.

Le suc de ses baies donne la couleur
rouge au linge qui en a été impré-
gné, *ibid.*

Usage des linges qu'on a imbibé du
suc de ses baies, *ibid.*

HELIX, circonférence extérieure, ou
les bords de l'oreille, colon. 231.
vol. IV.

HELLEBORE NOIR, plante, col. *Helleborus ni-*
232. & suiv. vol. IV. *ger*.

Ses caractères, *ibid.*

Usage qu'en font les habitans de la
campagne, *ibid.*

Danger qu'il y a à s'en servir inté-
rieurement, *ibid.*

Vertus de son infusion dans de la bi-
ere, col. 233.

Autres vertus médicinales, *ibid.*

Description d'une autre espece d'hel-
leboire noir, *ibid.*

Ses propriétés, *ibid.*

Dans quelles maladies on l'emploie,
col. 234.

Cérémonies superstitieuses qu'on ob-
serve en le cueillant, *ibid.*

Cure fameuse de Melampe, *ibid.*

Opinion des anciens sur l'helleboire,
ibid.

Préparation propre à corriger la vio-
lence de cette plante, col. 235.

Pilules & maniere de les faire, *ibid.*

Pourquoi l'usage de l'helleboire a été
négligé, *ibid.* & suiv.

Expériences faites sur la racine de
l'helleboire par M. Bouldue, 236.

Différens extraits, *ibid.*

Préparation de teinture d'helleboire
noir, col. 237.

Sa préparation, *ibid.*

L'helleboire noir s'appelle encore *me-*
laspodium, col. 213. vol. IV.

HELLEBORE BLANC, plante, col. 615. *Veratrum*.
vol. VI.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave compte deux sortes de ve-
ratrum, *ibid.*

Pourquoi on emploie ce médicament
dans les cas graves & dangereux,
col. 617.

On emploie quelquefois l'helleboire
blanc en sternutatoire dans les ma-
ladies phlegmatiques, *ibid.*

HELLEBORINE, plante, col. 231. *Helleborus*.
vol. IV.

Caractères de cette plante, *ibid.*

HELLEBOROIDES, plante, colon.
231. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Ses especes, *ibid.*

Elle a les mêmes propriétés que l'hel-
leboire noir, *ibid.*

HELLEBORO-RANUNCULUS,
plante, col. 232. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

HELLESPONTIA, nom de deux em-
plates dont on trouve la descrip-
tion dans Galien, col. 238. vol. IV.

HELMINTHAGOGUES, col. 238. *Helminthago-*
vol. IV. *ga*.

Voyez *Helminthiques* ou *Vermifuges*.

HELMINTHIQUES, remèdes con-
tre les vers, col. 238. vol. IV. *Helminthica*.

HELXINE, nom de la *Parietaria offi-*
cinarius & *Discoïdis*, col. 238.
vol. IV.

C'est aussi le *Convolvulus minor ar-*
vensis flore roseo, *ibid.*

HEMATITE, substance ferrugineuse, *Hematites la-*
col. 178. vol. IV. *pis*.

Où on la trouve, *ibid.*

Préparations chimiques qu'on en ti-
re, col. 179. & suiv.

HEMERALOPS, défaut dans l'œil
qui consiste à n'appercevoir les ob-
jets qu'en plein jour seulement, &
à ne plus voir sur le soir, col. 238.
vol. IV.

HEMEROCOETES, nom d'un pois-
son appelé autrement *callionymus*,
col. 238. vol. IV.

HEMICRANIE, espece de mal de tête, *Hemicrania*.
col. 238. vol. IV.

HEMIPAGIE, col. 239. volume IV. *Hemipagia*.
Voyez *Hemicranie*.

HEMIPLEXIE ou **HEMIPLEGIE**, *Hemiplexia*,
col. 238. vol. IV. *Hemiplegia*.

Définition de cette maladie, *ibid.*

Voy. *Apoplexie*, *Tête* & *Paralyse*.

HEMIONITE, espece de fougere, *Hemionitis*, col. 238. vol. IV.

Ses caracteres, *ibid.*

Ses especes, col. 239.

Usage de ses feuilles, *ibid.*

Ses propriétés médicinales *ibid.*

HEMITRITE; on donne cette épi-
thete à une espece de fièvre. Voy.
la Table à l'article Fièvre demi-
tierce.

HEMOPTYSIE, crachement de sang, *Hemoptysis*, col. 181. vol. IV.

On appelle hémoptysique, celui qui
est attaqué de cette maladie, *ibid.*

HEMORRHAGIE, maladie, col. 181. *Hemorrhagia*, vol. IV.

Définition, *ibid.*

Par quels endroits elles se font, *ibid.*

Exemple de quelques évacuations ex-
traordinaires, *ibid.*

Quels tempéramens y sont sujets,
ibid.

Especes d'hémorrhagies, *ibid.*

Saignemens de nez beaucoup plus fré-
quens dans les équinoxes que dans
d'autres saisons, 182.

Prognostic sur les personnes sujettes
aux saignemens de nez, *ibid.*

Les hémorrhagies sont héréditaires,
ibid.

Cas où elles sont salutaires ou dange-
reuses, *ibid.*

A quelles causes on doit les rapporter,
ibid.

Phénomènes, *ibid.*

Causes des hémorrhagies chroniques,
183.

Observations de Willis, Fernel &
d'Heurnius à ce sujet, *ibid.*

Hémorrhagie qui provient d'une faus-
se-couche, col. 184. Voyez *Avor-
tement & Matrice*.

— ducerveau, *ibid.* Voyez *Apo-
plexie*.

— du nez, *ibid.* Voyez *Nari-
nes*.

— des conduits urinaires, *ibid.*

Voyez *Urine*.

Prognostics qui se tirent des hémor-
rhagies, *ibid.*

Origine de la saignée, *ibid.*

Évacuations salutaires, 185.

Causes, *ibid.*

Fréquentes chez ceux qui entrent dans
l'âge de virilité, *ibid.*

Division des hémorrhagies critiques
ou judiciaires, *ibid.*

Signes & objections, col. 186.

L'hémorrhagie dans l'état de coction
de la maladie, n'est point à mépri-
ser, *ibid.*

Seconde condition d'une hémorrhagie
lotiable, col. 187.

Plusieurs exemples, *ibid.*

Avantages des hémorrhagies copieu-
ses, *ibid.*

Troisième, quatrième & cinquième
conditions d'une hémorrhagie avan-
tageuse, col. 188.

Sixième & septième conditions, col.
189.

Signes d'hémorrhagies qui présentent
la mort, 190.

Guérison extraordinaire, *ibid.*

Prognostics que l'on peut tirer dans
les maladies aiguës, des excrétiens
de sang médiocres qui cessent tout
d'un coup, & des gouttes de sang
qui tombent du nez, col. 192. &
suiv.

Exemples de consomptions occasion-
nées par une hémorrhagie, colon.
194.

Ce qu'il faut faire pour les prévenir,
ibid.

Maniere de traiter le malade, *ibid.*

HEMORRHAGIES qui accompagnent les
plaies, col. 990. vol. VI.

Moyens d'arrêter l'hémorrhagie, *ibid.*

Inconvénients qui résultent de l'usage
des cauteris, col. 991.

Maniere d'agir des astringens en tant
qu'ils arrêtent le sang, 992.

Leur peu d'efficacité dans les grandes
hémorrhagies, 993. & *suiv.*

Méthode d'arrêter l'hémorrhagie par
la ligature du vaisseau, *ibid.*

Deux manieres dont on a pratiqué cet-
te opération, 995.

Inconvénients auxquels cette méthode
est sujette, col. 996.

Dans quels cas cette opération a lieu,
ibid.

Méthode la meilleure & la plus natu-
relle d'arrêter l'hémorrhagie, *ibid.*

& *suiv.*

Les alimens & les médicamens inter-
nes, ne sont d'aucune utilité pour
arrêter l'hémorrhagie, col. 999.

HEMORRHOIDALE, col. 195. vol. IV. *Hemorrhoidale*

On appelle ainsi la petite chelidoine, *le ou Hemor-
rhoidalis.*

HEMORRHOIDES, écoulement de *Hemorrhoides.*
sang par les vaisseaux de l'anus & du
rectum, col. 196. vol. IV.

Comment il faut considérer cette éva-
cuation, *ibid.*

Symptômes qui précèdent tout écou-
lement excessif, *ibid.*

Couleur du sang, *ibid.*

D'où vient le sang qui sort par le rec-
tum, *ibid.*

Causes, *ibid.*

Cette maladie n'est point exempte de
de danger lorsqu'elle est excessive :
197.

En quoi dégénere le flux hémorrhoi-
dal trop abondant, *ibid.*

Cure, *ibid.*

Remedes convenables au flux hémor-
rhoïdal qui naît de l'obstruction ou
de l'engorgement de quelque vis-
cere, col. 199. & *suiv.*

Régime exact, col. 201.

Traitement chirurgical des hémor-
rhoides, *ibid.*

Hémorrhoides aveugles, col. 202.

Accidens, *ibid.*

Curation, *ibid.*

Remedes qui excitent le flux hémor-
rhoïdal, col. 204. Voy. le mot *Em-
menagogues*.

HEMORRHOSCOPIE, inspection *Hemorrhosco-*
du sang que l'on a tiré par la sai-
gnée, col. 204. vol. IV. *pia.*

HEMOSTASIE,

- HEMOSTASIE**, stagnation universelle du sang occasionnée par la pléthore, col. 205. vol. IV. *Hemostasia.*
- HEMOSTATIQUES**, remèdes qui arrêtent le sang, col. 205. vol. IV. *Hemostatica.*
- HEMSTHERHUY**, (Syboldus) Anatomiste, col. 1274. vol. I.
- Titre de ses Œuvres anatomiques, *ibid.*
- HEPATIQUE**, col. 255. vol. IV. *Hepaticus.*
- On donne cette épithète à tout ce qui est relatif au foie, col. 257.
- Comment il faut entendre ce mot dans les *Prévisions de Cos*, *ibid.*
- Ce que dit Galien sur l'affection hépatique, *ibid.*
- HEPATIQUE**, (plante) col. 865. vol. IV. *Lichen.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses espèces, selon Boerhaave, *ibid.*
- Description de l'hépatique de terre, *ibid.*
- HEPATIQUE R'TOILE'E**, col. 866.
- Lieux où elle croît, *ibid.*
- Ses vertus particulières, *ibid.*
- Maladies où on l'emploie, *ibid.*
- HEPATIQUE DES CRENEES**, est une espèce de mousse, col. 867. vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses propriétés médicinales, *ibid.*
- Autres espèces de *Lichens*, *ibid.*
- Diverses significations du mot *Lichen*, *ibid.*
- HEPATIQUE à trois feuilles**, plante, col. 256. vol. IV. *Hepatica trifolia.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses espèces, *ibid.*
- Usage de ses feuilles en Angleterre, *ibid.*
- Maladies où on ordonne la décoction, *ibid.*
- Cette plante entre dans le sirop de chicorée des Hollandais, *ibid.*
- HERACLE'E**, épithète qu'on a donnée à différentes plantes, 258. vol. IV. *Heraclea.*
- HERBE**, col. 258. vol. IV. *Herba.*
- Voy. dans cette Table l'article *Botanique*.
- HERBE PARIS**, col. 258. volume IV. *Herba Paris.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Lieux où cette plante croît, *ibid.*
- Ses vertus médicinales, col. 259.
- Dose de la poudre de sa racine, *ibid.*
- Cataplasme de cette plante, *ibid.*
- Autres espèces, *ibid.*
- HERBE AUX ABRILLES**, colon. 1224. *Melissobortton.*
- vol. IV.
- HERBE ROBERT**, plante, col. 102. *Geranium.*
- vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- Les soixante-huit espèces, selon Boerhaave, *ibid.*
- Leurs vertus & propriétés médicinales, col. 103.
- Lieux où elles viennent, *ibid.*
- HERBE AUX PERLES**, ou *gremil*, col. 914. vol. IV. *Litbispermium.*
- Voyez *Gremil*.
- HERBE GERARD**, colon. 105. vol. IV. *Gerardi herba.*
- Voy. *Anglique*.
- HERBE JAUNE**, col. 1012. vol. IV. *Luteola.*
- Voy. *Gaude*.
- HERBE AU LAIT**, plante, colonne 120. *Glaux.*
- vol. IV.
- Ses espèces, *ibid.*
- Lieux où elle croît, *ibid.*
- Son usage en Médecine, *ibid.*
- Tome VI.
- Ses vertus, *ibid.*
- Sentiment de Dioscoride & d'autres Botanistes à son sujet, *ibid.*
- Usage des feuilles & de la semence d'une autre espèce, 121.
- Autre espèce appelée *ambarvalis*, *Ambarvalis.*
- colon. 962. vol. I. Voy. *Foligala*.
- HERBE INGUINALE**, col. 642. vol. IV. *Inguinalis herba.*
- Voy. *Aster atticus*.
- HERBE A COTON**, colon. 125. vol. IV. *Gnaphalium.*
- Voy. *Filago* & *Gnaphalodes*.
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- Autre espèce appelée *Filago*, col. 1564. vol. III.
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte sept espèces, *ibid.*
- Verns de cette plante, *ibid.*
- HERBE A EPERVIER**, espèce de chicorée, col. 309. vol. IV. *Hieracium.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte quarante espèces, *ibid.*
- Quelles sont celles auxquelles on attribue des propriétés médicinales, *ibid.*
- HERBE ENCHANTEE**, plante, colon. 563. vol. III. *Circea.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Deux espèces distinguées par Boerhaave, *ibid.*
- HERBE N'ACHILLE**, colon. 227. vol. I. *Achillea.*
- Voy. *Mille-feuille*.
- HERBE N'ACHILLE** de montagne, col. 227. vol. I. Voy. *Jacobée*.
- HERBE AUX CHATS**, plante, col. 141. *Cataria.*
- vol. III.
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses vertus & ses qualités, *ibid.*
- Boerhaave en distingue sept espèces, *ibid.*
- HERBE AUX CHARPENTIER**, col. 811. *Barbarea.*
- vol. II.
- Ses noms Latins, *ibid.*
- Sa description par M. Lemery, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- par Chabrière, *ibid.*
- par Barth. Zorn.
- HERBE AUX MITTES**, plante, col. 920. *Blattaria.*
- vol. II.
- Ses noms Latins, *ibid.*
- Sa description, *ibid.*
- Autres espèces dont Ray fait mention, *ibid.*
- HERBE A THER'NE**, colonne 495. *Herba atherae.*
- vol. I.
- HERBE BLANCHE**, col. 565. vol. I. *Albinum.*
- HERBE AUX POUX**, selon les Arabes, col. 565. vol. I. *Alberat.*
- HERBIVORE**, épithète des animaux qui vivent d'herbe, colonne 260. vol. IV. *Herbivorus.*
- HERCULE**, col. 260. vol. IV. *Hercules.*
- Pourquoi le nom de ce Héros se trouve ici, *ibid.*
- HERCULE'EN**, colonne 258. *Heracleius.*
- vol. IV.
- Pourquoi Hippocrate donne cette épithète à l'épilepsie, *ibid.*
- HEREOS**, terme de Paracelse, col. 260. vol. IV.
- Ce qu'il signifie dans cet Auteur, *ibid.*

HERISSON, animal, colon. 260. *Erinaceus*, ou
vol. IV. *Herinaceus*.

Où on trouve cet animal, *ibid*.
Propriétés des diverses parties de cet
animal, *ibid*.

HERISSON DE MER, col. 1249. *Echinus*.
vol. III.

Ses propriétés, col. 1250.

HERMANIA, plante, col. 261.
vol. IV.

Ses caractères, *ibid*.

Ses espèces, *ibid*.

HERMAPHRODITE, celui qui réu- *Hermaphrodi-*
nit les deux sexes, col. 261. vol. I. *tus*.

Observations à ce sujet, *ibid*.

HERMES, nom Grec que l'on donne
à Mercure, col. 261. vol. IV.

Dissertation curieuse sur cet Hermes,
ibid.

Ses Ouvrages, col. 262.

Particularité sur les herbes sacrées &
la plante appelée *Moly*, dont il fit *Moly*.
présent à Ulysse, col. 263.

HERMIA, fruit des Indes semblable *Hermia*.
au poivre, col. 205. vol. IV.

Ses vertus, *ibid*.

HERMITE, espèce d'écrevisse, col. *Cancellus*.
1401. vol. II.

Ses noms Latins, *ibid*.

Sa description, *ibid*.

Autre espèce plus grande, col. 1402.

Manière d'en tirer l'huile, colonne
1403.

Usage de cette huile, *ibid*.

HERMODACTE, plante, col. 264. *Hermodactylus*.
vol. IV.

Autre espèce, *ibid*.

Vertus de sa racine, *ibid*.

HERNIE, maladie, col. 265. vol. IV. *Hernia*.
Différences des hernies, *ibid*.

Causes, col. 266.

Comment on connoît l'omphalocèle,
ibid.

Elle n'est pas ordinairement dange-
reuse dans les enfans, & se guérit
fort aisément, *ibid*.

Cas où elle est difficile à traiter,
ibid.

Cure, col. 267.

Description d'un bandage, *ibid*.

Guérison rare dans les adultes, *ibid*.

La cure n'en est que palliative, col.
268.

Celui d'entre les Modernes qui a pré-
tendu qu'on pouvoit la guérir radi-
calement, *ibid*.

Méthode de Celse, *ibid*.

Cure de Saviard, Chirurgien de Pa-
ris, mais cruelle, *ibid*.

Usage de la fumée de tabac, col.
269.

Efficacité de ce remède, *ibid*.

En quelles circonstances il faut avoir
recours à l'opération Chirurgicale
comme le dernier remède, *ibid*.

Manière de faire l'opération, *ibid*.

Description des instrumens, colon.
270.

Autre Méthode selon M. Petit, *ibid*.

D'où procède la tumeur du nombril,
col. 271.

Ce qu'en dit Dionis, *ibid*.

Explication de la planche X. du se-
cond volume, col. 272. & 273.

Autres hernies & singulièrement de
l'hernie ventrale, col. 274.

Soin particulier pour la distinguer
d'avec un abcès, *ibid*.

Prognostics sur cette espèce de her-
nie, col. 275.

HERNIE scrotale, vraie ou fausse, *ibid*.

L'entérocele, col. 276.

Causes, différentes dénominations &
accidens, *ibid*.

HERNIE avec étranglement, col. 277.

Inconvéniens de la Célotomie ou cas-
tration, col. 278.

Description du bandage pour l'enté-
rocele, col. 279.

Tems qu'il faut le garder, *ibid*.

Raisons qui doivent faire rejeter la
castration, *ibid*.

Méthode dont se servent les Char-
latans pour faire cette opération,
ibid.

Suites, col. 280.

Méthode des Italiens, *ibid*.

Section ou ponction d'or, *ibid*.

Comment elle se pratique, *ibid*.

En quoi elle est blâmable, *ibid*.

S'en tenir toujours au bandage tant
que les intestins pourront être re-
placés, col. 281.

Méthode de Petit-Jean, qui se pra-
tique sans incision, *ibid*.

Autre méthode, par Sermes, qui se
pratique sans la perte du testicule,
ibid. & *sivo*.

Cas où l'opération est nécessaire, col.
283.

Entérocele avec étranglement, *ibid*.
Observations nécessaires à sa connois-
sance, *ibid*.

Epiplocele ou descente de l'épiploon,
col. 284.

Diagnostique, *ibid*.

Cure, *ibid*.

L'entéro-épiplocele, col. 285.

Sarcocele, *ibid*.

Marque distinctive du sarcocele,
ibid.

Remèdes à cet effet, *ibid*.

Lorsqu'ils n'ont point d'efficacité, en
venir à l'extirpation du testicule,

col. 286.

Manière d'y procéder, & précautions,
ibid.

Hematocèle, col. 180. vol. IV.

Hematocèle

En quoi consiste cette hernie, *ibid*.

Hydrocele, col. 287.

Définition, *ibid*.

Il y a des enfans qui l'apportent en
naissant, *ibid*.

A quels signes on connoitra l'hydro-
cele plus incommode que dange-
reuse, col. 287.

Se guérir très-difficilement, *ibid*.

Deux sortes de Cures, sçavoir la par-
suite & la palliative, colon. 289.

Méthode pour guérir radicalement
lorsque le testicule est corrompu,

col. 290.

Opération, *ibid*.

Remèdes pour ouvrir le scrotum sans
se servir du bistouri, col. 291.

Troisième méthode pour procéder à la cure parfaite, *ibid.*
 Description de celle qui est en usage en Italie, col. 292.
 Attention à faire, *ibid.*
 Explication de la planche IX. du second volume, col. 293.
 Hematocele, col. 294.
 Sa définition, *ibid.*
 Ses indications, *ibid.*
 Quel est le symptôme le plus assuré, *ibid.*
 Causes & traitement, *ibid.*
 Hydropisie des parties naturelles, *ibid.*
 L'hydro-sarcocele, *ibid.*
 Comment elle se distingue de la simple hydrocele, col. 295.
 L'hydrocele, *ibid.*
 Son diagnostic, *ibid.*
 Cure, *ibid.*
 Pneumatocele ou hernie flatueuse, *ibid.*
 Jugement de cette maladie, *ibid.*
 Signes auxquels on prétend la reconnaître, *ibid.*
 Traitement, *ibid.*
 Occasions qui exigent l'opération, col. 296.
 HERNIE variqueuse ou circocele, *ibid.*
 Sa nature, *ibid.*
 Observations, *ibid.*
 Remèdes, *ibid.*
 Pansement, col. 297.
 Régime, *ibid.*
 HERNIE humorale, *ibid.*
 Origine de cette tumeur, *ibid.*
 Par où s'en commence la cure, *ibid.*
 Cataplasmes, *ibid.*
 Décoctions, *ibid.*
 Préparation, *ibid.*
 S'abstenir des remèdes astringens ou balsamiques, *ibid.*
 Méthode lorsque la douleur & la tumeur continuent avec inflammation, col. 298.
 Autre méthode proposée par Dufault, *ibid.*
 Description de celle du Prieur de Cabrier, *ibid.*
 Emplâtre que doit porter le malade, col. 299.
 HERNIE INGUINALE, col. 642. *Inguinalis Hernia.*
 Voy. Bubonocèle & Hernie.
 HERNIOLE, plante, col. 299. volume IV. *Herniaria.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses espèces, *ibid.*
 Lieux où elle croît, *ibid.*
 Vertus médicinales, *ibid.*
 Les feuilles & la plante entière sont d'usage, *ibid.*
 On s'en sert principalement dans la cure des hernies, *ibid.*
 HERON, oiseau, col. 395. vol. II. *Ardea.*
 Ses différens noms Latins, *ibid.*
 Les vertus de sa graisse, *ibid.*
 Sa chair contient des sels très exaltés, *ibid.*
 HEROPHILE & Erasistrate, passent pour avoir disséqué des hommes vivans, col. 1211. vol. I.
 Sentiment de Tertulien sur Hérophile, *ibid.*
 ——— Galien, col. 1212.
 ——— Rufus d'Éphèse, *ibid.*

——— Galien sur Erasistrate, col. 1214.
 Réflexions sur le sentiment de Galien à ce sujet, col. 1215.
 Quelle est la principale découverte d'Erasistrate, col. 1216.
 Quelle a été son idée sur le cerveau & les parties qui en dépendent, col. 1217.
 ——— sur les membranes du cœur, *ibid.*
 ——— sur les artères, col. 1218.
 ——— sur les causes des maladies en général, col. 1219.
 ——— sur la respiration dans les animaux, col. 1220.
 ——— sur la manière dont les alimens se préparent dans l'estomac, *ibid.*
 Preuve de l'ingénuité d'Erasistrate, *ibid.*
 Comment il a instruit Platon de l'usage de la trachée-artère, colonne 1221.
 HERPE ou Dartre, pustules bilieuses *Herpes*, qui paroissent sous la peau sous différentes formes, col. 300. vol. IV.
 Espèces différentes, *ibid.*
 Endroits sur lesquels les dartres paroissent, *ibid.*
 Remèdes que prescrit Ambroise Paré après les évacuations générales, col. 301.
 Leurs préparations, *ibid.*
 Cause des dartres, col. 302.
 Onguent roux de Felix Wurtz, *ibid.*
 Recette pour une dartre opiniâtre, *ibid.*
 Compositions d'autres drogues bien-faisantes, *ibid.*
 Eau dont on trouve la préparation dans la Pharmacopée de Bates, *ibid.*
 Eau & onguent herpétiques, colonne 303.
 Curation des éruptions miliaires ou feu volage, *ibid.*
 HETEROGENE, épithète d'humeurs non-naturelles à qui Hippocrate donne ce nom, col. 87. vol. II. *Anomalous.*
 HETERORRHOPE, épithète que l'on donne aux personnes qui ont une maladie qui tourne à la mort ou à la guérison, col. 305. vol. IV. *Heterorrhoeos.*
 Signification de ce mot quand il s'applique aux tumeurs, col. 306.
 HETICH AMERICUM, espèce de navet d'Amérique, col. 306. volume IV.
 Vertus de ses feuilles & de ses racines, *ibid.*
 HETRE, arbre, col. 1454. vol. III. *Fagus.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte deux espèces, *ibid.*
 Ses souches possèdent les mêmes vertus que la chataigne, *ibid.*
 Ses fruits & ses semences sont bons pour chasser la gravelle & les incrustations des reins, *ibid.*
 HEXAPHARMAQUE, nom d'une emplâtre ainsi appelée parce qu'il y entre six ingrédiens, col. 306. vol. IV. *Hexapharmacum.*

HIDROCRITIQUE, signe ou prognostic tiré des sueurs, colon. 307. vol. IV.

HIEBLE, plante, col. 1263. vol. V. *Ebulus.*
Description de cette plante, *ibid.* *Sambucus humilis.*
Ses propriétés & ses vertus, *ibid.*
Analyse Chymique de ses feuilles & de ses sommets, *ibid.*

HIERA PICRA, col. 307. vol. IV.
Manière de faire cette hiera, 308.
Sa teinture & sa préparation, *ibid.*
Sa dose; ses effets salutaires, *ibid.*

HIERE DE COLOQUINTE, électuaire, col. 307. vol. IV. *Hiera diacolocynthidos.*

Sa composition; peu importante; désagréable au goût, *ibid.*
HIERE d'Antiochus, médicament composé, ainsi appelé du nom de son Auteur, col. 176. vol. II. *Hiera Antiochi.*

Sa préparation, ses vertus, *ibid.*
HIGMORE, (Nathanael) col. 1274. vol. I.
Titre de son Traité d'Anatomie, *ibid.*

HIPPOCRATE, Medecin, col. 312. *Hippocrates.* vol. IV.

Sa généalogie, *ibid.*
Lieu & tems de sa naissance, 313.
Quels ont été ses maîtres, *ibid.*
Nom & nombre de ses enfans, *ibid.*
Particularités touchant ses voyages & sa vie, *ibid.*
Belles actions & belles cures qu'il a fait, *ibid.* & *suiv.*
Preuves de la candeur qu'il avoit dans le caractère, col. 315.
Honneurs qu'il reçoit pendant sa vie, *ibid.*
Aveu d'Aristote & de Platon à son sujet, *ibid.*
Tems de sa mort & comme elle arriva, *ibid.*
Editions de ses Ouvrages. Voy. article *Medecin.*

HIPPOGLOSSE, poisson, col. 316. *Hippoglossus.* vol. IV.

HIPPOMANES, col. 316. vol. IV.
Différentes significations de ce mot, *ibid.*

HIPPOPHAES, arbrisseau, col. 317. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*
Ses autres noms, *ibid.*
Préparation d'un extrait que l'on en fait, *ibid.*
Autres especes, *ibid.* & *suiv.*
On nomme *hippophestum* le suc exprimé de cette plante, col. 318.

HIPPOTAME, ou cheval marin, *Hippopotamus.* ou de rivière, col. 318. vol. IV.
Vertus des parties de cet animal en usage en Medecine, *ibid.* Voyez *Cheval marin.*

HIPPURIS, fluxion opiniâtre sur les bourses, col. 319. vol. IV.
Plante à laquelle on a donné aussi ce nom, *ibid.*

HIPPUS, maladie des yeux, col. 319. vol. IV.

HIRCULUS, plante, col. 319. volume IV.
Origine de son nom, *ibid.*

HIRONDELLE, oiseau, colon. 321. *Hirundo.* vol. IV.

Ses especes, *ibid.*

Vertus des parties de cet oiseau en usage en Medecine, col. 322.

Usage que les Chinois font de son nid, *ibid.*

HISPIDITE, état d'une partie couverte de poil, col. 322. vol. IV. *Hispiditas.*

HISTOIRE; ce mot n'a d'autre acception en Medecine que celle de *casus medicus*, cas ou observation de Medecine, col. 322. vol. IV. *Historia.*

HISTOS, piece de bois droite qui constitue une machine Chirurgicale, propre à rétablir la gibbosité de l'épine du dos, col. 322. vol. IV.

HIVER, col. 404. vol. IV. *Hymus.*
Maladies que cause cette saison, *ibid.*
Régime que l'on doit suivre pendant l'hiver, *ibid.*

HOBOKEN, (Nicolas) Anatomiste François, col. 1274. vol. I.
Titres & éditions de ses Ouvrages anatomiques, *ibid.*

HOBUS, espece de prunier des Indes Occidentales, col. 323. vol. IV.
Sa description, son fruit, *ibid.*
Eau odorante pour les membres fatigués, *ibid.*
Vertus médicinales, *ibid.*

HOFFMAN, (Gaspard) Anatomiste, col. 1258. vol. I.

Son pays, *ibid.*
Où il exerça la Medecine, *ibid.*
Tems de sa naissance & de sa mort, *ibid.*
Catalogue de ses Œuvres Anatomiques, *ibid.*

HOFFMAN, (Jean-Maurice) colon. 1274. vol. I.

Titre de son Traité d'Anatomie, *ibid.*

HOLCIMOS, épithete que l'on donne à tout ce qui est capable de s'étendre en longueur, sans perdre sa continuité, col. 323. vol. IV.
Se dit aussi du foie affecté d'une tumeur, *ibid.*

HOLIPPES, gâteaux très-minces, col. 323. vol. IV. *Holippa.*

Leur composition, *ibid.*
Ce sont des mets purgatifs, *ibid.*

HOLLI, terme Indien pour exprimer une liqueur résineuse très-épaisse qui distille de l'arbre *Holguahuytl* ou *Chilli*, col. 323. vol. IV.

On la mêle avec le chocolat dans les cas de dysenterie ou de diarrhée, *ibid.*

HOLOSTEON, poisson du fleuve du Nil, col. 324. vol. IV.

HOLOTHURION, col. 324. volume IV.

Passage de Bontius où il est parlé de cette substance sans qu'on puisse découvrir de quelle nature elle est, *ibid.*

HOMELIE, col. 324. vol. IV. *Homilia.*
Diverses acceptions de ce mot, *ibid.*

HOMME, col. 324. vol. IV. *Homo.*
En quoi il a rapport à la Medecine, *ibid.*

- Parties de son corps qui sont d'usage en Médecine, *ibid.*
- HOMME INTERIEUR de Sydenham, col. 1001. vol. VI.
- HOMME EFFEMINE, col. 1324. vol. I. *Androgyni.*
- HOMOGENE, qui est de la même espèce, col. 326. vol. IV.
- Exemple de l'application de ce mot, *ibid.*
- HOMONOPAGIE, mal de tête, col. 326. vol. IV. *Homonopagia.*
- HOMONYMIE ou *équivoque*, colon. 326. vol. IV. *Homonymia.*
- HONTEUX, épithète des plantes autrement appellées sensitives, col. 481. vol. I. *Æschynomenes.*
- HOQUET, col. 1531. vol. V. *Singulus.*
- Sa définition, *ibid.*
- Structure des parties qui concourent à sa production, *ibid.*
- Histoire du hoquet, col. 1531. & *suiv.*
- Siège du hoquet, col. 1533.
- Sa cause immédiate, *ibid.*
- Causes secondes & éloignées qui concourent à la production du hoquet, *ibid.* & *suiv.*
- Indications auxquelles le Medecin doit satisfaire, col. 1536. & *suiv.*
- Moyens de le remplir, *ibid.*
- Prognostics qu'on tire du hoquet, col. 1540. & *suiv.*
- HORMIN, plante qui ressemble à la sclérée à tous égards; la seule différence qu'il y ait entr'eux c'est que l'hormin a le caisque creux, plus court, sans être recourbé ni en faux, col. 328. vol. IV. *Horminum.*
- Ses espèces, *ibid.*
- HORNE, (Jean Van-) Anatomiste, col. 1274. vol. I.
- Titres des Ouvrages d'Anatomie qu'il nous a laissés, col. 1275.
- HORSTIUS, (Georges) Anatomiste, col. 1258. vol. I.
- Son pays, tems de sa naissance, *ibid.*
- Où il professa, *ibid.*
- Tems où il mourut à Ulm, *ibid.*
- Editions de ses Œuvres Anatomiques, *ibid.*
- HORSTIUS, (Jean-Daniel) colonne 1275. vol. I.
- Titres des Ouvrages d'Anatomie dont il est Auteur, *ibid.*
- HOUBLON, plante, colonne 1008. *Lupulus.*
- vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en distingue deux espèces, *ibid.*
- Cette plante entre dans la composition de la bière, col. 1009.
- Propriétés médicales du houblon, *ibid.*
- Huile & sel volatil qu'on en tire par l'analyse chimique, *ibid.*
- Son usage en Espagne, *ibid.*
- Ses propriétés, *ibid.*
- Observation sur la génération du calcul, col. 1010.
- HOVIUS, (Jacques) Medecin, col. 1275. vol. IV.
- Son système sur l'humeur des yeux, *ibid.*
- HOUX, plante, col. 538. vol. I. *Agrifolium.*
- Tome V I.

- Autres noms de cette plante dans les Auteurs, *ibid.*
- Ses caractères selon Miller, *ibid.*
- Ses vertus selon Gerard, *ibid.*
- Manière d'en tirer la glu selon Ray, *ibid.*
- Détail des espèces de cette plante tiré de Miller, col. 539.
- HOUX, (petit) col. 1119. vol. II. *Brugensis.*
- Sa description & vertu par Dioscoride; *ibid.*
- par Miller, col. 1120.
- par Vaillant & Tournefort, *ibid.*
- HOXOCOQUAMOCLOT, plante, 333. vol. IV.
- HUART, nom d'un très-bel oiseau aquatique qu'on trouve au Canada, col. 333. vol. IV.
- Propriétés de sa graisse, *ibid.*
- HUCHA, nom d'un poisson qu'on appelle encore *trutta fluviatilis altera*, col. 333. vol. IV.
- HUCIPOCHOTL, *Huacacensis*, seu *ricinus nova Hispanie*, col. 333. vol. IV.
- Description de cette plante par Hernandez, *ibid.*
- Vertus d'une liqueur distillée de cette plante, *ibid.*
- Qualités de la plante, *ibid.*
- Propriétés des larmes qui distillent de ses jeunes branches rompues, *ibid.*
- Vertus de ses amandes, *ibid.*
- HUILE, col. 80. vol. V. *Oleum.*
- Huiles différentes tirées des animaux, des végétaux & des minéraux, *ibid.* & *suiv.*
- Vertus de l'effusion de l'huile chaude pratiquée par Galien sur une plaie, col. 887. vol. VI.
- Manière de tirer par expression l'huile des semences des plantes, col. 82. 83. vol. IV.
- Vertus de l'huile tirée par ce procédé, col. 84.
- Huile essentielle ou distillée, tirée par l'alembic, des feuilles récentes des plantes aromatiques, colon. 84. & *suiv.*
- Propriétés de cette huile, col. 85.
- Manière de tirer les huiles des plantes seches par la distillation, col. 86.
- HUILE aromatique de *Cajeputi*, colonne 1276. vol. II.
- HUILE distillée de fleurs de lavande, colonne 87. vol. IV.
- HUILE distillée des semences des plantes, col. 88.
- HUILE distillée de bois de *Sassafras*, colonne 89.
- HUILES distillées per *descensum*, col. 90. vol. IV.
- Particularités & observations tirées de l'histoire expérimentale des huiles que les Chymistes tirent des épiceries, surtout par le moyen de la distillation, col. 90. & *suiv.*
- HUILE d'absinthe, col. 97.
- Sa préparation, *ibid.*
- HUILE imprégnée d'absinthe. Sa préparation, *ibid.*
- HUILE d'amandes ameres. Sa préparation, *ibid.*
- HUILE d'amandes douces. Sa préparation, *ibid.*

HUILE de baies de genévrier. Sa préparation, *ibid.*

HUILE de cire. Sa préparation, colon. 98.

HUILE *chymique* ou *essentielle* de camomille, *ibid.*

HUILE de noyaux, *ibid.*

HUILE de coftus, *ibid.*

HUILE d'*hypericum* simple & composée, *ibid.*

HUILE d'*Iris*, col. 99.

HUILE de lir, *ibid.*

HUILE tirée de bois aromatiques, *ibid.*

HUILE de marjolaine, col. 100.

HUILE de mandragore, *ibid.*

HUILE de myrrhe par défaillance, *ibid.*

Elle est estimée pour dissiper les taches du visage, *ibid.*

HUILE de lavande. Sa préparation, *ibid.*

HUILE de lavande composée. Sa préparation, col. 101.

HUILE de tabac. Sa préparation, *ibid.*

HUILE de pavot. Sa préparation, *ibid.*

HUILE de rofat. Sa préparation, *ibid.*

HUILE de rue. Sa préparation, *ibid.*

HUILE de sabine. Sa préparation, *ibid.*

HUILE de sureau. Sa préparation, col. 102.

HUILE exprimée de la semence d'hieble, col. 1263. vol. V.

Qualités de cette huile, *ibid.*

Des huiles distillées, & des précautions qu'on doit observer dans leur distillation, col. 102. vol. IV.

Directions qu'il faut observer dans la distillation des huiles subtiles échérées, col. 103. & *suiv.*

Manière dont on falsifie les huiles distillées, col. 106.

Manière de découvrir la fourberie, col. 107.

Huiles distillées fort rares, col. 108.

Précautions à observer dans la distillation & conservation des huiles essentielles, col. 109. & *suiv.*

HUILE de terre, col. 111.

HUILE de safran, col. 847. vol. III.

Préparation de l'huile de safran, *ibid.*
Ses qualités & ses usages, col. 847. & *suiv.*

HUILE *cicinium*, col. 537. vol. III.

Préparation de l'huile ainsi appelée, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

Bonne pour la teigne, le psôa, les inflammations à l'anus, les obstructions & les distorsions de matrice, *ibid.*

HUILE d'*aspie*, col. 590. vol. II.

Elle se tire d'une plante, *ibid.*

Manière de la tirer, *ibid.*

Moyens dont on se sert en Provence pour la falsifier, découverts par M. Geoffroy le jeune, *ibid.*

Mémoires de l'Académie, *ibid.*

Les huiles distillées des animaux contiennent beaucoup de sel volatil, que l'on peut tirer aisément, se changent en sels volatils en les mettant en digestion avec un sel lixiviel, col. 64. vol. II.

Le sel volatil alcalin des huiles animales, occasionne la subtilité de leurs parties, col. 65.

Change la couleur de l'esprit de vin, *ibid.*

Vertus de ces huiles, *ibid.*

Précautions qu'il faut prendre en ordonnant ce médicament, *ibid.*

Préparation & vertu de ces huiles plusieurs fois rectifiées, *ibid.*

Leurs effets proviennent de la pestilence prodigieuse de leurs parties sulfureuses, *ibid.*

Raison des qualités anodines du camphre, col. 66.

Vertus principales de ces huiles, *ibid.*

HUILE de Salca, col. 1224. vol. V. *Salca oleum.*

La meilleure se préparoit en Alexandrie, *ibid.*

Manière de la préparer, selon Aétius, *ibid.*

Autre préparation d'huile de Salca, col. 1225.

HUILE d'*Exceffer*. Sa préparation, col. *Exceffer*, 1430. vol. III.

HUILE d'*exporbe* simple & composée. Sa préparation, col. 1426. vol. III.

HUILE de poix, col. 622. vol. V. *Pissellum.*

Le *pissellum* sert aux mêmes usages que le goudron, *ibid.*

HUILE de vitriol dulcifié, col. 723. volume VI.

Vertus de cette huile, *ibid.*

Autre préparation de l'huile de vitriol, col. 724. & *suiv.*

HUILE de *styrax*, col. 1697. vol. V. *Syracium oleum.*

HUILE de romarin, col. 1158. vol. V.
Propriétés & vertus de cette huile, *ibid.*

Maladie où elle convient, *ibid.*

HUILE de sureau pour la goutte, col. 1260. vol. V.

Sa préparation, *ibid.*

Préparation de trois sortes d'huiles sous le titre de

Sicyonium oleum.

Sicyonium simplex.

Sicyonium compositum.

Sicyonium compositum plus énergique que les autres, col. 1500. & *suiv.* vol. V.

HUILE des végétaux, & graisse des animaux, col. 704. vol. I. *Alepha.*

Il signifie aussi une espèce d'huile médicinale tirée des végétaux, col. 705.

Méthode d'Hippocrate & des Anciens dans l'usage des huiles & des topiques, *ibid.*

Fait rapporté pour démontrer aux Modernes qu'ils ont eu peu de raison de négliger l'usage des huiles, *ibid.*

HUILE extraite des plantes, avec leur racine digérée dans du fumier avec le pain, col. 470. vol. II. *Arthosicium.*

HUMECTANS, remèdes, col. 334. vol. IV. *Humectantia.*

HUMECTATION, action d'humecter, col. 334. vol. IV. *Humectatio.*

HUMECTATION des parties extérieures, *Humectatio.* col. 404. vol. IV. *Humectatio.*

Étymologie de ce mot, *ibid.*

HUMERUS, grand os du bras qui s'articule à l'une de ses extrémités à l'omoplate, & à l'autre au cubitus & au rayon, col. 334. vol. IV. Voyez *Bras.*

HUMEUR, tout fluide en général, col. 334. vol. IV. *Humor.*

Ce que les Anciens ont entendu par humeur radicale, *ibid.*

HUMEUR *aqueuse* de l'œil, col. 370. volume II. Voyez *Œil*. *Aqueus humor oculi.*

HUMEUR produite par la rétention ou le dérangement des sécrétions, col. 1242. vol. II. *Cacodoniis tartarum.*

HUMIDITE', humide, col. 334. volume IV. *Humidum.*

Prognostics qu'on en tire dans les maladies aiguës, soit qu'elle soit de tout le corps, ou d'une seule de ses parties, col. 895. vol. V.

HUMORISTE, nom des Medecins de la secte Galénique, selon Van-Helmout, col. 334. vol. IV. *Humorista.*

HUNAUD, (François Joseph) Medecin de Paris, célèbre Anatomiste, col. 1275. vol. I.

Histoire de sa vie tirée de l'éloge qu'a fait de lui M. de Mairan, Secrétaire de l'Académie des Sciences, *ibid.* & *suiv.*

HUPE, oiseau, col. 782. vol. VI. *Upupa.*
Virtus des parties de cet oiseau en usage en Medecine, *ibid.*

HURA, arbrisseau, colonne 334. vol. IV.

Ses caractères & ses especes, *ibid.*
On lui donne quelquefois le nom de noyer de la Jamaïque, *ibid.*
Son origine & son élévation, *ibid.*
Particularité au sujet de son fruit, lorsqu'on le laisse mûrir parfaitement sur les branches, *ibid.*
On fait des poudriers de son écorce, *ibid.*

HUSSO, grand poisson de l'espece cétacée, col. 334. vol. IV.

On le trouve dans le Danube, c. 335.
Sa longueur & son poids extraordinaire, *ibid.*
N'a des os qu'à la tête, *ibid.*

HYACINTHE, plante, col. 335. *Hyacinthus.* vol. IV.

Ses caractères & ses especes, *ibid.*
Sa description, *ibid.*
Galen la recommande dans la jaunisse, *ibid.*

HYACINTHE E'TOILLE'E, colon. 335. vol. IV.

Ses caractères & ses especes, *ibid.*

HYACINTHE TUBE'USE, colon. 335. vol. IV.

Sa figure & ses especes, *ibid.*
Nulle propriété médicinale, *ibid.*

HYACINTHE, nom d'une pierre précieuse, col. 336. vol. IV. *Hyacinthus.*

Sa couleur & ses especes, *ibid.*

HYACINTHES Orientaux & Occidentaux, col. 336. vol. IV.

Celui des Anciens, *ibid.*
Ses vertus superstitieuses, *ibid.*

Entre dans l'électuaire des pierres précieuses, *ibid.*

Comment on le distinguera d'avec celui qui est imité avec le verre de plomb, *ibid.*

Confection d'hyacinthe, *ibid.*

HYBOUCOHU, fruit Américain de la figure & de la grosseur d'une datte, col. 339. vol. IV.

Il n'est point bon à manger, *ibid.*
Son huile, *ibid.*

En quelles maladies on l'emploie, *ibid.*

HYDATIDE, petites vésicules transparentes qu'on trouve quelquefois rassemblées sur le foie & dans d'autres parties, *ibid.* *Hydatis.*

Quelles personnes y sont particulièrement sujettes, *ibid.*

C'est aussi une maladie de la paupière, *ibid.*

Description qu'en donne Eginete, *ibid.*

Opération, col. 340.

Opinion de M. de Saint Yves sur les hydatides, *ibid.*

Composition d'un collyre, *ibid.*

HYDATYSME, bruit causé par la fluctuation des humeurs contenues dans quelque abcès extérieur, ou dans une vomique, colonne 341. vol. IV. *Hydatismus.*

HYDNON, racine longue, jaunée, sans feuille & sans tige, col. 341. vol. IV.

Il y a quelque apparence que c'est une truffe, *ibid.*

HYDRAGOGUE, remèdes qu'on ordonne aux hydropiques, col. 341. vol. IV. *Hydragogoi.*

HYDRE, serpent aquatique, col. 403. vol. IV. *Hydrus, hydra.*

Accidens causés par sa morsure, *ibid.*

Ulcere, *ibid.*

Guérison fort longue, *ibid.*

Comment on y procede, *ibid.*

HYDRENTEROCELE, ou **HYDRO-ENTEROCELE**, hydropisie du scrotum, compliquée avec une descente d'intestin, col. 341. vol. IV.

HYDROCARDIE, mot fait par Hill-dan pour distinguer une tumeur sereuse, sanieuse ou purulente du péricarde, col. 341. vol. IV.

HYDROCELE, ou *hydropisie du scrotum*, col. 341. vol. IV. Voyez *Hernie*.

HYDROCEPHALE, tumeur de la tête contre-nature, col. 341. vol. IV. *Hydrocephalus.*

Son origine, *ibid.*

Interne & externe, *ibid.*

Les enfans nouveaux nés sont sujets à l'interne, *ibid.*

Parties où elle se forme, quelquefois incurable, *ibid.*

En quoi l'interne differe de l'externe, col. 342.

Ce dernier plus aisé à guérir, *ibid.*

Cure, *ibid.*

Remèdes, *ibid.*

Pansement, *ibid.*

HYDROCOTYLE, plante, col. 342. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Ses especes, col. 343.

Nulle propriété médicinale, *ibid.*

HYDROMEL, mélange d'eau & de miel, colon. 343. vol. IV. Voyez *Hydromeli.*

Miel.

HYDROMELEON, liqueur faite de miel, imprégné de suc de coings

& de deux parties d'eau, col. 343.
vol. IV.

HYDROMPHALE, tumeur aqueuse *Hydromphalan.*
au nombril, colonne 343. vol. IV.
Hernie.

HYDROPHOBIE, rage canine, col. *Hydrophobia.*
343. vol. IV.

Exemples de fièvres où la crainte de
l'eau se manifeste ainsi que dans la
rage, *ibid.*

Etymologie du mot hydrophobie,
ibid.

Grand nombre d'Histoires de mala-
dies autre que la rage canine, dans
lesquelles l'hydrophobie est très-
remarquable, col. 344.

Grandes contestations sur l'ancienneté
de l'hydrophobie, *ibid.*

Celle qui s'éleva entre Philon &
Diogenianus, *ibid.*

Preuve de l'ancienneté de cette mala-
die par un passage tiré du huitième
Liv. de l'Iliade d'Homère, *ibid.*

Presque tous les animaux peuvent
être affectés de la rage, col. 345.

Animaux qui y sont plus sujets que
d'autres, *ibid.*

Raison, *ibid.*

Comment se fait la propagation de ce
mal, *ibid.*

Observation importante, *ibid.*

Signes d'une rage commençante dans
les chiens, *ibid.*

Premier degré, *ibid.*

Second degré du mal que ces ani-
maux ne supportent guères trente
heures sans mourir, col. 346.

La morsure dans ce degré est presque
incurable, *ibid.*

Signes les plus certains d'une rage
prochaine, *ibid.*

Rage muette, *ibid.*

Symptômes, *ibid.*

Moyens par lesquels cette contagion
se communique, *ibid.*

Exemples d'une rage prise extraordi-
nairement, *ibid.*

L'hydrophobie fait de grands rava-
ges en peu de tems, col. 347.

Comment elle commence en diffé-
rentes personnes, *ibid.*

Symptômes périodiques qui n'ont
point emporté le malade sur le
champ, *ibid.*

Histoire rapportée par Roscius, *ibid.*

Autres exemples curieux, colonne
348.

Description des symptômes de la ra-
ge, par Caelius Aurelianus, col.
349.

Symptômes d'une hydrophobie dé-
crits par Boerhaave, col. 350.

Prognostic aisé à former, col. 351.

Différentes dissections de cadavres
enragés, *ibid.*

Rage singulière, col. 352. & 353.

Ouverture du malade, col. 354.

Cure de l'hydrophobie proposée par
Celse, *ibid.*

Manière dont Boerhaave veut qu'on
traite l'hydrophobie, col. 355.

Curation prophylactique, *ibid.*

Préparations de clystères, col. 356.
Sur quels caractères cette méthode
est fondée, *ibid.*

Facilités de la plupart des remèdes,
col. 357.

Composition du fameux remède de
Palmarius, *ibid.*

Sa dose, *ibid.*

Autre assez analogue à celle que
Boerhaave recommande, *ibid.*

Remède de Théodore de Vaux, col.
358.

Histoire de la cure d'une hydropho-
bie rapportée par M. Dampier,
ibid.

Manière de faire l'opiat de Scribo-
nius Largus, col. 359.

Sa dose, col. 360.

Découverte des propriétés du cyno-
rhodon rapportée par Pline, *ibid.*

Raisons de ne point désespérer de
trouver un jour l'antidote conve-
nable à l'hydrophobie, *ibid.*

Grand nombre d'expériences heureu-
ses par le mercure, faites par Boer-
have, *ibid.*

Entre autres sur un jeune homme de
Tamworth, col. 361. & 362.

Méthode de M. Douglas, col. 363.

Détail, *ibid.*

Génération du nommé Pey Dumenieu,
col. 364.

Observations, *ibid.*

Poudre rouge apportée de Tunquin
contre l'hydrophobie manière de
la préparer, col. 365.

Sa dose, *ibid.*

HYDROPHATHALMIE, maladie de *Hydrophthal-*
lisme, col. 366. vol. IV.

HYDROPHYLLON, plante, colon.
366. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Elle n'a qu'une espèce qu'on nomme
feuille d'eau de merin, *ibid.*

On ne lui attribue aucune propriété
médicinale, *ibid.*

HYDROPHYSOCELE, hernie qui
provient d'eau & de vents, colon.
366. vol. IV.

HYDROPISE, maladie qui succède *Hydro-*
naturellement à la cachexie, c. 367.
vol. IV.

Analogie qui est entre ces deux mala-
dies, *ibid.*

Propres termes d'Aretée à ce sujet,
ibid.

Définition de l'hydropisie, *ibid.*

Fonctions vitales, naturelles & ani-
males considérablement altérées &
dépravées dans l'hydropisie, *ibid.*

Ses espèces & leurs symptômes, col.
368.

Espèce d'hydropisie selon Aretée,
ibid.

Examen de l'origine, des progrès &
des symptômes qui accompagnent
l'hydropisie, col. 369.

L'enflure au scrotum n'existe point
dans toutes les hydropisies, *ibid.*

Couleur des urines rendues dans l'a-
nasarque, col. 370.

Raisons principales de la soif excessi-
ve dont l'hydropisie est accompa-
gnée, *ibid.*

Demangeaison considérable dans les
parties membraneuses des pieds,
ibid.

Suites ; observations faites dans la

dissection de ceux qui sont morts d'hydropisie, *ibid.*
 Siège de l'hydropisie, col. 371.
 Causes immédiates & particulières de la formation des eaux, col. 372.
 L'enflure des hydropiques se déduit de la difficulté, de la lenteur & de l'embarras de la circulation du sang dans les vaisseaux, *ibid.*
 Expérience sur un animal vivant, qui prouve combien la circulation du sang peut facilement être gênée dans les veines, *ibid.*
 Difficulté presque insupportable de respirer, & qui menace quelquefois de suffocation, col. 373.
 Cause de ce terrible phénomène, *ibid.*
 Etat plus déplorable s'il y a des concrétions polypeuses dans les gros vaisseaux du cœur & des poumons, *ibid.*
 Formation de l'ascite, *ibid.*
 Principal siège de l'ascite, *ibid.*
 Causes, *ibid.*
 Exemples de deux pintes d'eau stérile & saline trouvées dans un ovaire, col. 375.
 Autres cas singuliers, *ibid.*
 Causes procathartiques, *ibid.*
 Pourquoi les personnes d'une grande taille sont plus sujettes aux hydropisies que les autres, *ibid.*
 Qui sont encore ceux qui y sont exposés, col. 376.
 Boissons peu convenables, *ibid.*
 Les passions concourent encore à la formation des hydropisies, *ibid.*
 La suppression des évacuations accoutumées à critiques, telles que les règles, les vuidanges, &c. col. 377.
 Les violentes hémorrhagies disposent aussi aux hydropisies, *ibid.*
 Prognostics pour ceux qui sont atteints de maladies de la rate, *ibid.*
 Autres causes éloignées de l'hydropisie, *ibid.*
 Manière de distinguer l'hydropisie des autres tumeurs aqueuses, col. 378.
 Ne point se laisser surprendre aux enflures, col. 379.
 S'appliquer à distinguer soigneusement l'ascite de la grosseesse, *ibid.*
 Différence considérable entre l'ascite vraie & l'ascite fautive, *ibid.*
 Hydropisie enkystée, *ibid.*
 Prognostics sur l'ascite, *ibid.*
 Quelquefois l'hydropisie se termine heureusement sans le secours de l'art, col. 380.
 Cure, *ibid.*
 Examiner si elle est possible ou non, *ibid.*
 Indications curatives, *ibid.*
 Opinion d'Erasistrate, col. 381.
 Cas où l'on pourroit en venir à la paracentese, *ibid.*
 Secours qui doivent toujours être prêts, *ibid.*
 Remèdes usités en ces occasions, col. 382.
 Usage de l'elatrîum, *ibid.*
 Extrait d'épûre, *ibid.*
 Emétiques & purgatifs forts, colonne 382. & suiv.
 Formules, *ibid.*

Autres remèdes, *ibid.*
 Quels sont les meilleurs hydragogues, *ibid.*
 Suite de la cure, col. 385.
 Si la saignée convient aux hydropiques, *ibid.*
 Opinion d'Hippocrate, *ibid.*
 Celle d'Alexandre de Tralles, col. 386.
 Paul Éginete pense de même, *ibid.*
 Remèdes convenables aux personnes en qui les humeurs sont scorbutiques, *ibid.*
 Grand cas que faisoient les Anciens de la poudre & du vinaigre de squille, *ibid.*
 Clysters qui conviennent dans la tympanite, col. 387.
 Pourquoi on doit répudier les narcotiques & les styptiques lorsque les hydropiques rendent une grande quantité de sang, *ibid.*
 Traiter avec la décoction de gayac l'hydropisie qui survient à la suite d'une salivation mal conduite, *ibid.*
 Inconvénients terribles qui résultent de la paracentese, lorsqu'en conséquence d'un hydrocele le scrotum est tellement enflé que le malade ne peut demeurer couché ni se mouvoir sans souffrir, *ibid.*
 Application des épithèmes lorsque la nature ouvre les pores de la peau pour donner passage aux sérosités, *ibid.*
 Manière dont Hippocrate veut que l'on traite l'hydropisie, *ibid.*
 Pourquoi les femmes sont plus sujettes aux hydropisies que les hommes, col. 388.
 Il faut traiter les humeurs œdémateuses aux pieds avec grande circonspection, *ibid.*
 Avis important de Celse pour s'assurer de la terminaison de cette maladie & la pronostiquer avec quelque certitude, col. 389.
 Ce que dit Boerhaave des hydropisies, *ibid.*
 Hydropisies comprises dans celle des testicules, col. 390.
 Causes, *ibid.*
 Effets & progrès, col. 391.
 Traitement, *ibid.*
 Cordiaux pour remédier à l'état languissant des facultés vitales qui servent à la circulation, *ibid.*
 Formules de remèdes, *ibid.* & suiv.
 Indications dans l'hydropisie chaude ou froide, col. 393.
 Par quels secours on peut tirer les eaux des cavités où elles se sont amassées, col. 394.
 Manière de faire la paracentese, *ibid.*
 Issues procurées par des cauteris actuels, &c. fort souvent salutaires, *ibid.*
 Avantages des vomitifs forts, colonne 395.
 Manière de les prescrire, *ibid.*
 Purgatifs forts sous différentes formes pour purger les sérosités par les selles, *ibid.*
 Autres remèdes, *ibid.*
 Même méthode pour guérir la tympanite, col. 396.

Manieres de faire la ponction, 398.
 La plus moderne, *ibid.*
 Comment les anciens y procédoient, col. 399. *Et suis.*
 Ceinture, col. 402.
HYDROPNEUMOSARQUE, abs- *Hydropneumo-*
 cès qui contient de l'eau, de l'air & sarca.
 des matieres charnues, col. 366.
 vol. IV.
HYDROPOIDES, se dit des excre-
 tions aqueuses telles que les ont les
 hydropiques, col. 366. vol. IV.
HYDROSARCOCELE, espece d'her-
 nie, col. 403. vol. IV.
HYDROTICQUE, col. 403. vol. IV. *Hydroticus.*
 Voyez *Hydragogue*.
HYENE; on ne fait pas précisément *Hyena.*
 quel est l'animal à qui les anciens
 ont donné ce nom, col. 337. vol.
 IV.
 Grandes vertus qu'ils attribuent à sa
 chair & à son foie, *ibid.*
 Histoire à ce sujet, *ibid.*
 Les Magiciens en font grand cas,
ibid.
 Propriétés médicales de toutes les
 parties, *ibid.*
 Cet animal n'est point la civette,
 comme Bellonius l'a assuré, colon,
 338.
 Ses différens noms, *ibid.*
HYGIDION, nom d'un collyre dont
 la description est dans Paul Egi-
 ne, col. 404. vol. IV.
HYGIENE, partie de la Medecine, *Hygiene.*
 col. 404. vol. IV.
HYGROBLEPHARIQUE, épithete *Hygroblepha-*
 de quelques émonctoires qui se ricus.
 trouvent à l'extrémité de la paupie-
 re, col. 404. vol. IV.
HYGROCYSROCELE, espece d'her-
 nie composée de deux autres, l'une
 aqueuse & l'autre variqueuse, col.
 404. vol. IV.
HYGROMETRE, nom que Wedelius *Hygrometerum.*
 a donné par allusion à la machine de
 ce nom, aux parties dont le tissu
 a été offensé par une fracture,
 & qui, quoique guéries, sont si sus-
 ceptibles de la moindre impression
 de l'air, surtout de son humidité,
 qu'elles en montrent les divers états
 avec beaucoup plus de certitude que
 l'hygrometre artificiel, col. 404. vol. IV.
HYGROPHOBIE, même maladie que *Hydrophobia.*
 l'Hydrophobie, col. 405. vol. IV.
HYGROPTALMIQUE, se dit d'é-
 monctoire qui appartient à l'œil,
 col. 405. vol. IV. *Hydroptalmi-*
cus.
HYLARCHIQUE, épithete que le *Hylarchicus.*
 Docteur Henry Moor donne à l'es-
 prit universel répandu dans l'uni-
 vers, qui, selon lui, dispose & gou-
 verne la matiere premiere, col. 405.
 vol. IV.
HYLE, matiere, qui, en termes de Me-
 decine, embrasse tout ce qui est du
 ressort de cette science, col. 405.
 vol. IV.
 Son acception en Chymie, *ibid.*
HYMEN, nom que l'on donne au cer-
 cle membraneux qui borde l'extré-
 mité antérieure ou externe du vagin
 dans les vierges, surtout dans la jeu-
 nesse & avant les regles, col. 405.
 vol. IV.

Sa description, *ibid.*
 Hymen sur lequel les Juifs fondent
 les preuves de la virginité, *ibid.*
HYMENODES, mot dérivé du préce-
 dent; membraneux, ou plein de
 membranes ou pellicules, col. 406.
 vol. IV.
HYOIDE, épithete d'un os fourchu fi- *Hyoides.*
 tué à la racine de la langue, col. 406.
 vol. IV.
HYOSERIS, plante, col. 409. vol. IV.
 Caracteres de cette plante, *ibid.*
 Son espece, *ibid.*
 Elle a les mêmes vertus que la chico-
 rée, *ibid.*
HYPECOUM, espece de cumin, plan-
 te, col. 409. vol. IV.
 Ses caracteres, 410.
 Lieux où croît cette plante, *ibid.*
HYPERBOLIQUE ou excessif, col. *Hyperbolicus.*
 410. vol. IV.
 Galien appelle une posture hyperbo-
 lique, celle dans laquelle on est
 couché avec les bras, les jambes &
 l'épine du dos, les vertebres du cou
 comprises, étendues ou retirées
 au-delà de leur mesure ordinaire,
ibid.
HYPERCATHARSE, purgation im- *Hypercatharsis.*
 modérée ou excessive, qui est l'ef-
 fet ordinaire des remedes colliquatifs,
 corrosifs & irritans, col. 410. volu-
 me IV.
 En quoi consiste la superpurgation,
ibid.
 Commencement de cette maladie,
ibid.
 Quelles humeurs sortent les premie-
 res, col. 411.
 Nécessité des frictions & du bain
 chaud dans les superpurgation,
ibid.
 Préparations du malade, *ibid.*
 Excès dans le boire, le manger & le
 sommeil pernecieux dans cette ma-
 ladie, *ibid.*
 Remedes que l'on prescrit lorsque
 l'évacuation continue avec la même
 violence, *ibid.*
HYPERCRISE, crise violente & ex- *Hypercrisis.*
 cessive d'une maladie, col. 412. vo-
 lume IV.
HYPEREPHIDROSE, sueur excessive *Hyperephidro-*
 ou immodérée, col. 412. vol. IV. *sis.*
HYPERESIE, terme employé pour si- *Hyperesia.*
 gnifier la fonction organique des
 différentes parties du corps, col. 412.
 vol. IV.
HYPERSCAROSE, excroissance de *Hyperscarosis.*
 chair, col. 414. vol. IV.
HYPNOLOGIQUE, la partie de la *Hypnologica.*
 Medecine qui regle le sommeil &
 les veilles, col. 415. vol. IV.
HYPNOTIQUE, col. 415. vol. IV. *Hypnoticus.*
HYPNUM, mousse d'une espece parti-
 culiere, col. 415. vol. IV.
 Sa description, *ibid.*
HYPOCAUSTE, étuve, bain, col. *Hypocaustum.*
 415. vol. IV.
HYPOCISTE, espece d'orabanche, ou *Hypocistis.*
 rave de Ciste, col. 434. vol. IV.
 Ses caracteres, *ibid.*
 Suc d'hypociste, *ibid.*
 Sa qualité & son usage en Medecine,
ibid.

HYPOCONDRES, parties latérales du corps qui s'étendent depuis les fausses côtes jusqu'aux ailes, & qui comprennent non-seulement les muscles, mais aussi les viscères, col. 416. volume IV.

On les appelle *Præcordia*, col. 718. *Præcordia*. vol. IV.

Prognostics qu'on peut tirer de la tension, dureté, douleur & inégalité des hypocondres, col. 721. & *suiv.* vol. V.

Prognostics qu'on peut tirer de la suppuration des hypocondres, col. 724. & *suiv.*

HYPOCONDRIQUE, affection ou passion, col. 416. vol. IV.

Siège de cette maladie, *ibid.*

Son étymologie, *ibid.*

Sa définition, *ibid.*

Il n'y a ni partie, ni fonction du corps qui en soit exempte, *ibid.*

Ses symptômes sont si violents & si nombreux, qu'il est aussi difficile, d'en faire le dénombrement que d'en rendre raison, 417.

Symptômes particuliers à la cavité du bas-ventre, qui est de toutes les parties la plus promptement attaquée, *ibid.*

La tête s'affecte à mesure que le mal augmente, *ibid.*

Autres symptômes, *ibid.*

Parfait accord de la description de cette maladie avec celle des anciens Médecins, col. 418.

Passage de Dioclès rapporté par Galien, *ibid.*

Précautions importantes, *ibid.*

Personnes sujettes à cette maladie, *ibid.*

Sa métamorphose, *ibid.*

Erreur des Anciens sur le siège de l'affection hypocondrique, col. 419.

Sentiment de quelques Médecins sur son siège, *ibid.*

En quoi consiste la cause, col. 420.

Opinion confirmée par les plus fameux Médecins, *ibid.*

Effets des vents, col. 421.

Symptômes qui résultent des crudités que laissent dans l'estomac, dans le duodénum & dans les courbures du colon, les aliments dissous dans l'estomac, en conséquence du dérangement du mouvement péristaltique, *ibid.*

Combien le défaut du mouvement péristaltique influe sur la circulation du sang, *ibid.*

Causes directes & immédiates de la mélancolie hypocondrique, col. 422.

Causes éloignées qui contribuent à retarder la circulation du sang dans le foie, à lui faire produire des stagnations dans les viscères du bas-ventre, surtout dans les intestins, col. 423.

Plusieurs causes capables de déranger le mouvement péristaltique des intestins, col. 424.

Femme devenue hypocondrique pour avoir mangé du pain qui sortoit du four, *ibid.*

Cette maladie n'a souvent d'autre

Hypochondria.

Hypochondriacus morbus.

cause qu'une vie oisive & trop sédentaire, *ibid.*

Les passions de l'ame y contribuent aussi, col. 425.

En quoi cette maladie diffère de quelques autres, *ibid.*

Beaucoup plus incommode qu'à craindre, col. 426.

Se guérit très-difficilement lorsqu'elle est invétérée, *ibid.*

Maltraitée, est accompagnée d'une suite de symptômes violents, *ibid.*

Cure, col. 427.

Facile, lorsque la maladie est récente, *ibid.*

Recommander la patience aux malades, *ibid.*

Indications auxquelles on satisfera, *ibid.*

Remèdes, *ibid.*

Usage des bains, col. 428.

Eaux minérales données avec circonspection, très-efficaces, 429.

Régime, *ibid.*

Choix des liqueurs, *ibid.*

Autres indications pour prévenir les rechûtes, col. 430.

Précautions pratiques, col. 431.

Maxime de Montanus, *ibid.*

Soin principal du Médecin, *ibid.*

Remèdes & autres secours, col. 432.

Affection hypocondrique compliquée avec une disposition scorbutique des humeurs, & avec un degré de mélancolie capable de produire la manie, col. 433.

Cure, *ibid.*

HYPOGLOTTIDES, sont une espèce de préparation médicinale pour les maladies de la trachée-artère, que l'on tient sous la langue jusqu'à ce qu'elles soient fondues, col. 435. vol. IV.

HYPONOS, HYPONISCOS, nom que l'on donne dans la Chirurgie ancienne, à l'axe d'une machine dont on se servoit pour réduire les fractures & les luxations, col. 435. vol. IV.

HYPOPHASIE, espèce de clignotement, dans lequel les paupières se joignent de si près, qu'on n'aperçoit qu'une petite portion de l'œil, & qu'il ne peut y entrer qu'un petit nombre de rayons, col. 435. volume IV.

On en a fait le mot suivant.

HYPOPHASE, symptôme très-commun dans les maladies, & d'un mauvais présage, col. 435. volume IV.

C'est lorsque les yeux sont presque fermés durant le sommeil, de telle sorte cependant, qu'une partie du blanc des yeux paroît, & qu'on y aperçoit un petit mouvement, *ibid.*

HYPOPHORE, ulcère ouvert, profond & fistuleux, col. 435. volume IV.

HYPOPHILLOCARPODEN-

DRON, plante dont Boerhaave compte deux espèces, col. 435. volume IV.

On n'y reconnoît point aucune vertu médicinale, *ibid.*

Hypochondria.

Hypochondriacus morbus.

Hypophasia.

Hypophase.

Hypophora.

HYPOPHYON, amas de matiere purulente qui se forme immédiatement au-dessous de la cornée, auprès de l'humeur aqueuse, col. 436. volume IV.

Origine de cette maladie, *ibid.*

Symptomes qui l'accompagnent dans les commencemens, *ibid.*

Formation de l'oyx, *ibid.*

Trois différentes manieres de guérir l'hypophyon, *ibid.*

Méthode de l'Oculiste Justus, *ibid.*

Opération, col. 437.

Figure d'un instrument commode pour la faire avec plus de sûreté, *Planche VII. figure 10.* col. 437. vol. IV.

HYPOSPATHISME, opération de *Hypospathismus.*

Chirurgie qui tire son nom de l'instrument avec lequel on la fait, col. 438. vol. IV.

En quelles maladies elle est d'usage, *ibid.*

Méthode, *ibid.*

Pansement, *ibid.*

HYPOSTASE, sédiment de l'urine, *Hypostasis.* col. 438. vol. IV.

HYPOSTATHME, la partie la plus épaisse & la plus grossière qui se précipite au fond des liqueurs, col. 438. vol. IV.

HYPOSTROPHE, action par laquelle un malade se tourne, ou une rechute, col. 438. vol. IV.

HYPOTHENAR, nom de l'abducteur du petit doigt de la main, *ibid.* Voy. *Abducteur.*

HYPOTRIMMA, espece d'aliment fait avec des dattes, du miel, du cumin & d'autres ingrédients pilés ensemble, col. 438. vol. IV.

HYSILOGLOSSSE, nom d'un des muscles de la langue, le même que le *Ceratoglosse*, colon. 438. volume IV. *Hysiloglossus.* *Ceratoglosse.*

HYSILOIDE, nom de l'os hyoïde, ainsi appelé à cause de sa ressemblance avec l'ypsilon grec, colon. 438. vol. IV. *Hysiloides.*

HYSOPE, plante, colon. 439. volume IV. *Hysopus.*

Caractères de cette plante, *ibid.*

Ses sept especes, *ibid.*

Lieu où l'hysope ordinaire croît, *ibid.*

Lieu & tems où on la sème, *ibid.*

Propriétés médicinales, *ibid.*

Eau simple d'hysope, col. 440.

Odeur de cette plante, *ibid.*

Etymologie de son nom, *ibid.*

Miller en compte treize especes, *ibid.*

HYSTERA PETRA, nom d'une pierre fort commune en Italie & en Allemagne, que l'on appelle aussi *hysterolithos*, col. 440. vol. IV. *Hysterolithos.*

HYSTERIQUES, ce nom convient aux affections ou maladies de l'utérus, col. 440. vol. IV. *Hysterica.*

Différentes étymologies, col. 441.

Maladies auxquelles les Anciens ont donné le nom d'affection hystérique, *ibid.*

Définition, *ibid.*

Comment les Modernes ont distin-

gué la passion hystérique de l'affection hypocondriaque, *ibid.*

Principaux symptomes, *ibid.*

Autres, col. 442.

Description de la passion hystérique par Sydenham, *ibid.* & *suiv.*

Symptomes, col. 444.

Symptome tout particulier à cette maladie, *ibid.*

Passions auxquelles les hystériques sont sujets, col. 444.

Raisons de ces accidens, col. 445.

Causes procathartiques, *ibid.*

Questions qu'il faut faire aux hystériques, *ibid.*

Distinctions que Fred. Hoffman met entre les affections hystériques & les maladies hypocondriaques, *ibid.*

Leurs symptomes particuliers, *ibid.*

Leurs causes, col. 446.

Plusieurs autres maladies qu'il est absolument nécessaire de savoir distinguer, *ibid.*

Description exacte & élégante que donne Celse de ces deux affections, col. 447.

Comment Ballonius distingue cette maladie des flatuosités des premières voies, *ibid.*

Quelles personnes les affections hystériques attaquent préférentiellement, *ibid.*

Recherche du siège de cette maladie, col. 448.

Dans quelle partie Hygmore, Syllivius & Sydenham la placent, *ibid.*

Leur erreur, *ibid.*

Altérations que souffre le corps humain surtout vers l'âge de puberté, col. 448.

Causes tirées des dissections, colon. 449.

Seconde cause, col. 450.

Voici les symptomes soient violens, cette maladie n'a rien de dangereux, col. 452.

Cure, *ibid.*

Informations nécessaires avant le traitement, *ibid.*

Remedes internes, col. 451.

Externes, *ibid.*

Ce qu'il convient de faire après que l'accès a cessé, *ibid.* & *suiv.*

Autre méthode curative, *ibid.*

Précautions pratiques, col. 453.

Moyens de prévenir les rechutes, colon. 454.

Méthodes curatives proposées par Sydenham pour les maladies hystériques, col. 455.

Remedes anti-hystériques, col. 457.

Ne les point administrer aux femmes qui ont une aversion marquée pour eux, col. 458.

Autres remedes lorsque les précédens ne conviennent point au tempérament des malades, colon. 459. & *suiv.*

Indications auxquelles il faut satisfaire lorsque la suppression des vuidanges est suivie d'une fièvre qui ressemble à la maladie épidémique qui regne pour lors, col. 462.

Autres accidens, col. 463.

Diète incrassante, *ibid.*

Tems où les regles cessent, *ibid.*

Comment on modérera l'évacuation menstruelle, col. 463. & *suiv.*

Autres causes des maladies hypocondriques & hytériques, col. 465.

Les personnes qui y sont fort sujettes, *ibid.*

Méthode curative, *ibid.*

HYSTEROCELE, descence causée par le passage de la matrice à travers le péritoine, col. 466. volume IV.

HYSTEROTOMIE, incision de la matrice, col. 466. vol. IV. Voyez *Hyfterotomia.*
Opération Césarienne.

HYSTEROTOMOTOCIE, accouchement procuré par l'opération Césarienne, col. 466. vol. IV. *Hyfterotomotocia.*

HYVOURAHE, Grand arbre du Brésil, col. 466. vol. IV.

Description de son écorce, de son suc, *ibid.*

Cet arbre ne produit du fruit que de quinze ans en quinze ans, *ibid.*

Gout de son fruit, *ibid.*

Usage médicinal de son écorce, *ibid.*

Signification du mot *hyvourahé*, *ibid.*

I

I. Voyez pour la signification de cette lettre, l'Alphabet Chymique.

JAAROA, espèce de phascole du Brésil qui porte un fruit pareil à celui du *cucute* ou *higuier* *ovicé*, col. 467. vol. IV.

Lieu où cette plante croît, *ibid.*

Usage de ses racines, *ibid.*

JABATOPITA, arbre du Brésil, col. 467. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

On en tire une huile, *ibid.*

JABORANDI, plante, col. 467. volume IV.

Ses caractères, *ibid.*

JABUTICABA, pommier du Brésil, entièrement beau à la vue, colon. 467. vol. IV.

Autre espèce du même arbre dont on tire un vin délicieux, *ibid.*

Inconvénient qu'il y a à laisser vieillir ce vin, *ibid.*

JACA INDICA, gros arbre fort haut du Malabar, col. 467. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Trente espèces que l'on réduit à deux, col. 468.

Leurs fruits sont bons à manger, *ibid.*

Inconvénient qui arrive quand on en fait excès, *ibid.*

On en fait un mets nommé *Caril*, *Caril.*

Des gâteaux appelés *Apat*, *Apat.*

Autres particularités curieuses, *ibid.*

Vertu de la décoction de la racine de cet arbre, *ibid.*

Préparation d'un cataplasme fait avec la poudre de ses feuilles, *ibid.*

Autres vertus médicinales de ses parties, *ibid.*

JACAPE, espèce de jone du Brésil qui ne porte ni fleurs, ni semences, col. 469. vol. IV.

Tom. VI.

Efficacité de la décoction de sa racine, *ibid.*

JACAPUCAYA, grand arbre du Brésil, col. 469. vol. IV.

Description de son fruit, *ibid.*

On le trouve dans les lieux marécageux du pays, *ibid.*

Vertu de son amande, *ibid.*

Usage de son fruit dans la Médecine & la Cuisine, *ibid.*

Huile qu'on en tire, *ibid.*

Espèces de cet arbre, dont le bois résiste à la corruption, *ibid.*

JACARANDA, arbre du Brésil semblable au prunier, col. 469. volume IV.

Potage que les habitants composent avec son fruit, *ibid.*

Autre espèce de cet arbre, *ibid.*

JACE, Ray dit que c'est un melon d'eau, col. 469. vol. IV.

Son fruit est de la grosseur d'une tête d'homme, *ibid.*

JACE'E, plante, col. 470. vol. IV. *Jacea.*

Ses caractères, *ibid.*

Quarante-une espèces, *ibid.*

Les seules qui aient de la vertu médicinale, sont, la première, la seconde, la vingt-deuxième & trente-unième, *ibid.*

Distinction de la vingt-deuxième, & de la trente-unième, *ibid.*

Culture, *ibid.*

Préparation des feuilles, *ibid.*

Description de la trente-unième imparfaite, *ibid.*

JACINTHE, ou *Hyacinthe*, plante, *Jacinthus* col. 471. vol. IV. Voy. *Hyacinthe*.

JACOBEE, plante, col. 471. vol. IV. *Jacobaea.*

Ses caractères, *ibid.*

Ses dix-huit espèces n'ont aucune propriété en Médecine, si l'on en excepte la septième & la dixième, *ibid.*

Manière de les distinguer, *ibid.*

Lieux où on les trouve, 472.

Leur description & leurs qualités médicinales, *ibid.*

JACUA ACAUGA, nom de l'*Heliotropium Americanum*, *ceruleum*, *foliis hermini angustioribus*, col. 472. vol. IV.

JACULUS, nom d'un serpent venimeux, col. 472. vol. IV. Voy. *Aconites* & *Cenchrites*.

JADE, nom d'une pierre précieuse que l'on appelle aussi *Pierre divine*, col. 472. vol. IV.

Sa couleur, *ibid.*

Estime qu'en font les habitants des Indes orientales, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

JAGRA, espèce particulière de sucre que l'on tire de la noix de coco, col. 472. vol. IV.

JAI ou **JALET**, sorte de terre noire, *Gagati*, pierreuse, col. 2. vol. IV.

Ses qualités, *ibid.*

Sentiment de Wormius à ce sujet, *ibid.*

Noms que lui donnent Plin & Nicandre, *ibid.*

TTTt

- Maladies où elle est en usage, *ibid.*
 Lieu où elle se trouve, col. 3.
 Elle porte aussi le nom de *Gangitis*, *Gangitis*.
 col. 19.
- JALAP**, plante, col. 472. vol. IV. *Jalapa*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses six espèces, col. 473.
 La première & la seconde se cultivent dans les Jardins, *ibid.*
 Propriétés médicinales, *ibid.*
 Troisième, quatrième & cinquième espèces, *ibid.*
 On apporte la racine des Indes Espagnoles, *ibid.*
 Elle est coupée par rouelles, *ibid.*
 Figure de la racine entière, *ibid.*
 Sentimens de plusieurs Auteurs sur ce que c'est que le jalap, & de qu'elle plante est la racine, *ibidem*.
 Maladies où l'on fait usage du jalap, *ibid.*
 Réfine tirée de sa racine, *ibid.*
 Dose, col. 474.
 Perd ses vertus en vieillissant, *ibid.*
 Choix de la racine du jalap, *ibid.*
 Correctif de sa racine, *ibid.*
 Expériences faites par M. Boulduc tirées des Mémoires de l'Académie des Sciences, An. 1707. *ibid.*
 Manière de corriger la résine, *ibid.*
 Fraude de quelques Chymistes, col. 475.
 Comment on la reconnoitra, *ibid.*
 Dose, col. 475.
- JAMACARU**, nom de plusieurs espèces de figuier de l'Amérique, col. 475. vol. IV.
 Propriétés médicinales de ces arbres, *ibid.*
 Gomme qu'on en tire, *ibid.*
- JAMBES TORTUES**, qui a les jambes tortues en dehors, col. 915. vol. II. *Blasus*.
- JAMBIER GRELE**, muscle, vulgairement plantaire, col. 648. vol. V. *Plantaris musculus*.
 Situation de ce muscle, *ibid.* *Tibialis gracilis*.
 Son usage, *ibid.*
- JAMBIER ANTERIEUR**, col. 330. vol. VI. *Tibialis anticus*.
 Situation & attaches de ce muscle, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
- JAMBIER POSTERIEUR**, col. 330. vol. VI. *Tibialis posticus*.
 Sa situation, ses attaches; ses usages, col. 331.
- JAMBLIQUE**, sel composé, que l'on prétend avoir été inventé par Jambligue, col. 476. vol. IV.
 Sa préparation, *ibid.*
 Dose & vésicule dans laquelle on le prend, *ibid.*
- JAMBOLOINS**, arbrisseau des Indes approchant du myrte, col. 476. vol. IV. *Jambolanes garcie*.
 Figure de son fruit, *ibid.*
 Manière de le manger, *ibid.*
- JAMBOS**, arbre du Malabar, col. 476. vol. IV.
 Espèces qu'en compte Ray, *ibid.*
 Fruit de la première, *ibid.*
 Son goût, son odeur, *ibid.*
 Fruit de la seconde, *ibid.*
- Manière dont les Naturels du pays accommodent le fruit de la troisième, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Description & propriétés de la quatrième, cinquième & sixième espèce, col. 476.
- JANGOMAS**, arbre de la hauteur du prunier ordinaire, colonne 477. vol. IV.
 Lieux où il se plaît, *ibid.*
 Figure & goût de son fruit, *ibid.*
- JANIPABA**, grand arbre du Malabar, col. 477. vol. IV.
 Liqueur qu'on tire de son fruit, *ibid.*
 Vertus de son écorce pulvérisée, *ibid.*
 Décocction pour les tranchées, *ibid.*
 Huile de ses semences, *ibid.*
 Son fruit fait la nourriture des naturels, *ibid.*
 Le suc de ce fruit devient une colle excellente qui garantit des vers, *ibid.*
 Autres particularités, *ibid.*
- JANIPABA**, grand arbre du Brésil qui ressemble à l'hêtre, colon. 478. vol. IV.
 Son fruit, *ibid.*
 Dans quelles maladies on le prescrit, *ibid.*
 On en tire un vin ou suc, *ibid.*
 Effets singuliers de la chute de ce fruit, *ibid.*
- JAPARANDIBA**, espèce de pommier du Brésil, col. 478. vol. IV.
 Son fruit, *ibid.*
 Usage de ses feuilles, *ibid.*
- JARIUNA**, est un arbre qui croît dans l'Isle de Jacaja, & qui ressemble au figuier, col. 478. vol. IV.
 Vertus de ses feuilles, *ibid.*
- JASME**, huile médicinale, col. 478. *Jasminum*.
 vol. IV.
 Manière de la préparer, *ibid.*
 Ses propriétés, *ibid.*
- JASMIN**, arbrisseau, colonne 479. *Jasminum*.
 vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte dix espèces, *ibid.*
 Description, *ibid.*
 Temps où il fleurit, *ibid.*
 Ses fleurs sont seules d'usage, *ibid.*
 Maladies où elles sont bonnes, *ibid.*
 Huile de ses feuilles par infusion, *ibid.*
 Propriétés médicinales, *ibid.*
 Détail des autres espèces, *ibid.*
- JASMINOIDES**, nom d'une des espèces de *rhamnus*, colonne 479. vol. IV.
- JASPACHATES**, pierre précieuse composée de jaspe verd & d'agate, 480. vol. IV.
 Ses vertus, *ibid.*
- JASPE**, pierre opaque verte, & quelquefois de couleur de sang, que l'on trouve dans les Indes Orientales, col. 480. vol. IV.
 Elle a les mêmes vertus que la cornaline, *ibid.*

IATRALEIPTE, Medecin qui pré- *Iatralcipes.*

tend guérir les maladies par le moyen des onguents & des frictions, col. 480. vol. IV.

IATREON, l'art ou fonction d'un Medecin, col. 480. vol. IV.

IATRICE, art de la Medecine, col. 480. vol. IV.

IATROCHYMICUS, Medecin Chymiste, col. 481. vol. IV.

IATROPHYSIQUE, épithete que l'on donne à certains Ouvrages qui traitent de la Physique, col. 481. vol. IV. *Iatrophysicus.*

JAUNISSE, Voyez *Ictere*.

IBA-CURA-PARI, espece de prunier qui croît au Bresil, col. 481. vol. IV.

IBA-PARANGA, autre espece de prunier du Bresil, colonne 481. vol. IV.

IBEIXUMA, arbre fort commun dans le Bresil, col. 481. vol. IV.

Description de son fruit & de son écorce, *ibid.*

IBIBIRABA, arbre du Bresil, col. 481. vol. IV.

Ses vertus, *ibid.*

IBIRA, arbre du Bresil, dont le fruit est de figure ovale de la grosseur d'une noisette, & d'un goût aromatique & acrimonieux, col. 482. vol. IV.

Son écorce, *ibid.*

IBIRA, est aussi le nom du *Pindaiba*, col. 482. vol. IV. Voy. *Pindaiba*.

IBIRACE, nom du Gayac, col. 482. vol. IV.

IBIRAEEM, espece de réglisse sauvage qui croît au Bresil, col. 482. vol. IV.

IBIRA-PITANGA, Voy. *Brasilia*.

IBIRAREMO, espece d'alliaire du Bresil, colonne 482. volume IV.

Ses caractères, *ibid.*

A quoi sert son bois, *ibid.*

IBIRUBA, prunier du Bresil qui ressemble au *Guayaba* par son écorce, col. 482. vol. IV.

IBIS, oiseau d'Egypte qui ressemble à la cigogne, col. 482. vol. IV.

Qualités de sa graisse, *ibid.*

ICHORE, humeur aqueuse du sang, *Ichor.* col. 483. vol. IV.

Définition, *ibid.*

Différence d'avec la *sane*, *ibid.*

Opinions de Galien, de Platon & de d'Aristote sur ce mot, *ibid.*

ICHTHYA, peau de la *Squatina marina*, colon. 484. vol. IV. Voyez *Squatina*.

C'est aussi un crochet qui sert à tirer le fœtus hors de la matrice, *ibid.*

Pourquoi Galien lui a donné ce nom, *ibid.*

ICHTHYITES, nom d'une pierre dans laquelle on trouve une cavité qui a la figure d'un poisson, col. 484. vol. IV.

ICNOS, espece de socque de cuir ou de plomb, proportionné à la plante du pied, col. 483. vol. IV.

ICTERE, ou JAUNISSE, état vicié *Icterus.*

& corrompu du sang & des humeurs, occasionné par une bile ex-

crémentielle, col. 485. vol. IV.

Principaux signes auxquels on con-

noît cette maladie, *ibid.*

Description qu'en donne Arétée,

ibid.

La jaunisse affecte presque toutes les fonctions du corps d'une manière

extraordinaire, *ibid.*

Effets que la bile excrémentielle est capable de produire sur les solides aussi-bien que sur les fluides, col.

486.

Ceux qui ont la jaunisse voyent tous les objets jaunes, *ibid.*

Différentes especes d'ictère jaune, *ibid.*

Cause, *ibid.*

L'altération du foie contribue à la production de la jaunisse, colonne

387.

Quelles parties sont les plus affectées, & quelles sont les causes de leurs

indispositions, *ibid.*

Examen de l'obstruction des vaisseaux & des mouvemens spasmodiques qui les obligent à se contracter, *ibid.*

Calculs dans les conduits biliaires, col. 488.

Plusieurs observations, *ibid.*

Causes productives & immédiates, *ibid.*

Quelle est la plus obstinée de toutes les jaunisses, col. 489.

Causes antécédentes de la jaunisse, *ibid.*

Prognostics de cette maladie, *ibid.*

Leurs variétés, *ibid.*

La jaunisse compliquée avec une fièvre en produit souvent une solution critique, *ibid.*

Dans quel cas c'est un bien, col. 490.

Autre cause de la jaunisse, *ibid.*

Symptômes qui ne surviennent jamais que la maladie ne soit extrêmement dangereuse & prête à dégénérer en ascite funeste, *ibid.*

Cure, *ibid.*

Ce qu'il faut qu'un Medecin considère, *ibid.*

Indications, *ibid.*

Préparation de poudres absorbantes & légèrement nitreuses pour tempérer & corriger l'acrimonie de la bile & des humeurs, col. 491.

Autres remèdes, *ibid.*

Véhicules pour ces remèdes, *ibid.*

Intentions auxquelles on doit satisfaire dans l'obstruction des vaisseaux du foie, *ibid.*

Énumération de ces remèdes, colon.

492.

Pourquoi les purgatifs drastiques sont préjudiciables dans la jaunisse, col.

493.

Usage des purgatifs cholagogues condamné par Celsus Aurélien, *ibid.*

Grand cas que plusieurs Auteurs font des remèdes amers préparés avec la racine de gentiane, &c. col. 494.

Topiquer d'une efficacité singulière pour faire circuler le sang & les

- humeurs dans les vaisseaux hépatiques, *ibid.*
- Suite de la cure, col. 495.
- Méthodes curatives que les Auteurs recommandent, *ibid.*
- Celle de Riviere, & de Willis, *ibid.*
- Prescriptions de leurs remèdes, col. 496. & 497.
- Différentes recettes, col. 498.
- Sels avec lesquels plusieurs assurent que les belles cures ont été faites, *ibid.*
- Prescription préférée par Turner, col. 499.
- Exemples de certaines jaunisses opiniâtres, *ibid.*
- Comment on dissipera la couleur jaune répandue sur la tunique conjonctive, *ibid.*
- Manière de tenter la cure de l'ictère noir, *ibid.*
- Aposome de Sydenham, col. 500.
- Décoction prescrite par le Dispensaire d'Edimbourg, *ibid.*
- Eaux minérales dans l'opiniâtreté de l'ictère noir, *ibid.*
- Raisons pourquoi la saignée & la purgation sont rarement d'usage, *ibid.*
- Décoction pour fomentier l'hypochondre droit dans la jaunisse précédée ou suivie d'un skirrhe au foie, col. 501.
- Autres décoctions, *ibid.*
- Remède de Sylvius pour les enfans qui naissent avec la jaunisse, *ibid.*
- Vertus de l'infusion de lentilles dans du vin dans ce cas, *ibid.*
- ICTERIAS**, nom d'une pierre commune ou précieuse, que Plinie recommande pour la jaunisse, colon. 484. vol. IV.
- IDEACH**, Paracelse dit que l'*Pideach* se trouve dans chaque plante, sans nous dire ce qu'il entend par-là, col. 502. vol. IV.
- IDECHTRUM**, mot forgé par Paracelse pour désigner le premier homme, la première plante, ou la première créature de chaque espèce, col. 502. vol. IV.
- IDESTRUM**, autre terme inventé par Paracelse dont il n'est pas aisé de découvrir la signification, col. 502. vol. IV.
- Citation du passage tel qu'on le trouve dans les *Fragmenta de Tartaro*, *ibid.*
- IDEUS**, autre terme dont Paracelse se sert : mais on ne sait s'il entend par-là le cahos ou le créateur, ou tous les deux dans différens passages, col. 452. vol. IV.
- IDIOCRASE**, col. 502. vol. IV. *Idiocrasia.*
- IDIOPATHIE**, indisposition ou maladie propre & particulière à une partie, col. 502. vol. IV. *Idiopathia.*
- Exemple, *ibid.*
- IDIOSYNCRASE**, particularité d'un tempérament qui le fait différer d'un autre, col. 502. vol. IV. *Idiosyncrasia.*
- Remarque de Sydenham, *ibid.*
- IDIOT**, c'est proprement un homme qui mène une vie privée, & qui n'a

- aucun emploi dans le gouvernement : mais dans l'acception moderne figurée, il signifie un imbécile, col. 503. vol. IV. *Idioticia.*
- IDIOTROPIE**. Voy. *Idiosyncrasia*.
- IDON MOULLI**, arbre des Indes qui croît à la hauteur de soixante-dix piés, & produit une espèce de prune, col. 503. vol. IV.
- Usage en Médecine de son écorce, de ses fleurs & de son fruit, *ibid.*
- Autres propriétés, *ibid.*
- JECUIBA**, nom d'un arbre qui croît au Brésil dont le bois est d'un rouge-brun avec des ondes noires, col. 503. vol. IV.
- Il est excellent pour les Ouvrages de sculptures, *ibid.*
- Il n'est d'aucun usage dans la Médecine, *ibid.*
- JEJUNUM**, un des *Intestins grêles*, col. 503. vol. IV. Voy. *Intestins*.
- JEQUI TINGUACU**, espèce d'arbre qui produit une sorte de savon, col. 504. vol. IV.
- JERASOY**, espèce de fruit exotique, col. 504. vol. IV.
- On ne lui attribue aucune vertu, *ibid.*
- JETAIBA**, nom que les habitans du Brésil donnent au carouge, colon. 504. vol. IV.
- JETICUCU**. Les Brésiliens appellent ainsi le méchoacan, col. 504. vol. IV.
- JEUNE**, action de ne pas manger, col. *Aguesia.* 530. vol. I.
- Etymologie de ce mot, *ibid.*
- IF**, plante, col. 155. vol. VI. *Taxus.*
- Boerhaave en compte trois espèces, col. 156.
- Sentimens des Auteurs partagés sur la nature mal-faisante de l'*If*, *ibid.*
- IGBUCAINI**, arbre du Brésil qui porte un fruit semblable à une petite pomme & rempli de petits noyaux, col. 504. vol. IV.
- IGCIGA & IGTAIGCICA**, deux plantes des Indes dont la première produit une espèce de mastic d'une odeur extrêmement agréable, col. 504. vol. IV.
- Usage de son écorce, *ibid.*
- L'autre produit une résine si dure & si transparente qu'on la prendroit aisément pour du verre, *ibid.*
- IGNITION**, col. 507. vol. IV. *Ignitio.*
- Voyez *Chaux*.
- IGNIVORE**, col. 507. vol. IV. *Ignivorus.*
- IGNORANCE**, col. 507. vol. IV. *Ignorantia.*
- IGNORANT**, col. 554. vol. I. *Aidris.*
- Etymologie de ce mot, *ibid.*
- IGNYS**, **IGNYE**, le jarret ou la partie qui est derrière le genou, col. 507. vol. IV.
- JITO**, espèce de pommier du Brésil, col. 507. vol. IV.
- Deux autres espèces de jito, *ibid.*
- Leur description, *ibid.*
- Leurs vertus médicinales, *ibid.*
- ILAPHIS**, plante, col. 507. vol. IV.
- On prétend que c'est la bardane ou notre glouteron, *ibid.*
- ILECH**, terme par lequel Paracelse semble vouloir exprimer un principe, col. 507. vol. IV.
- Examen de ce mot, *ibid.*

ILEIDOS, chez les Spagiristes, est l'air élémentaire : dans l'homme, c'est l'esprit répandu dans toutes les parties de son corps, col. 507. vol. IV.

ILEUM, un des intestins grêles, col. 507. vol. IV. Voy. *Intestins*.

ILEUS, le même que passion iliaque, col. 507. vol. IV. Voyez ce mot.

ILIADUS, **ILIADUM**, **ILEIDOS**, **ILIASTER**, termes de Paracelse, col. 521. vol. IV.

Examen de la signification de ces mots, *ibid.*

Les trois principes de Théophraste, *ibid.*

ILIAQUE EXTERNE, muscle, autrement dit pyriforme, col. 521. vol. IV. *Iliacus externus.*

ILINGOS, vertige dans lequel les objets paroissent tourner, & les yeux s'obscurcissent, col. 522. vol. IV.

ILLEGITIME, épithète que l'on donne aux fausses-côtes & à certaines fièvres irrégulières, que l'on appelle aussi bâtarde, colonne 522. vol. IV. *Illegitimus.*

ILLUTATION, action d'enduire quelque partie du corps de boue que l'on a soin de renouveler lorsqu'elle est sèche, à dessein d'échauffer, de dessécher & de discuter, col. 522. vol. IV. *Illutatio.*

IMAGINATION, col. 523. vol. IV. *Imaginatio.* Manière dont les objets agissent sur l'imagination, *ibid.*

Diversité de la manière dont les esprits animaux sont émus selon les objets qui frappent l'imagination, *ibid.*

Exemple d'effets remarquables produits par la crainte d'une exécution qu'on est sur le point de subir, 524.

Autre exemple de vomissement procuré à la seule vue d'un bol, *ibid.*

Comment l'imagination seule de la mère peut rendre un enfant monstrueux & lui imprimer des marques pareilles à celles dont elle a été frappée, col. 525.

Exemples singuliers à ce sujet, *ibid.* & *suiv.*

Quelques conseils pour dissiper les marques produites par l'imagination des femmes enceintes, 528.

Cas & opérations rapportés par Turner, col. 529.

IMBIBITION, espèce de cohobation par laquelle une liqueur en montant & en descendant sur une substance solide, s'y fixe à la fin de telle sorte qu'elle ne peut plus monter, col. 530. vol. IV. *Imbibitio.*

IMMERSSION, espèce de calcination qui se fait en plongeant un corps dans quelque fluide afin de le corroder, col. 530. vol. IV. *Immersio.*

IMMOBILITE, privation de mouvement, col. 529. vol. I. *Acingia.*

Cas où Galien emploie ce mot, *ibid.*

IMMORTELLE, plante, col. 935. *Amarantoides.*

Ses autres noms, *ibid.*

Tome VI.

Sa description par Miller, *ibid.*

IMMORTELLE, plante, col. 710. vol. III. *Coma aurea.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte neuf espèces, *ibid.*

IMMORTELLE. Voyez *Herbe à coton*. *Gnaphalium.*

IMPAIR, on donne cette épithète aux jours critiques, col. 530. vol. IV. *Impar.*

IMPASTATION, réduction d'une poudre ou de quelqu'autre substance en forme de pâte, au moyen de quelque fluide convenable, colon. 530. vol. IV. *Impastatio.*

IMPERATOIRE ou *Oturche*, plante, col. 530. vol. IV. *Imperatoria.*

Caractères de cette plante, *ibid.*

Figure, grosseur & odeur de sa racine, col. 531.

Elevation de ses feuilles & de ses tiges, *ibid.*

Lieux d'où on la tire, *ibid.*

Sa racine est seule d'usage en Médecine, ses vertus, *ibid.*

Maladies où on l'emploie, *ibid.*

Vertus que Boerhaave attribue à cette racine, *ibid.*

Est appelée la purgation des Laboureurs, *ibid.*

Bonne dans les fièvres intermittentes, *ibid.*

Manière d'en tirer l'huile, *ibid.*

IMPERFORATION, défaut d'ouverture dans quelqu'un des passages naturels, col. 532. volum. IV. *Imperforatio.* Voyez *Anus*, *Vagin* & *Urethre*.

IMPERFORE'S, ceux qui n'ont pas l'anus ou l'arctère percés, & les femmes qui n'ont pas le vagin ouvert, col. 630. vol. II. Voyez *Imperforation*. *Atrati.*

IMPETIGO, le même que *Lichen*, col. 532. vol. IV. Voy. *Lepre*.

IMPREVU, *subit*; ce mot se dit des accidents qui surviennent dans les maladies, soit naturellement, soit contre nature, qui ne se sont point annoncés, & qui indiquent quelque altération, col. 651. vol. IV. *Imprevisus.*

IMPUDIQUE, *obscene*, colonne 332. *Acolastor.*

vol. I. Cas où Hippocrate a employé ce mot, *ibid.*

IMPUISANCE dans l'acte vénérien, *Anaphrodisia*, col. 1174. vol. I.

IMPURETE des humeurs, col. 192. *Acatbarfia.*

vol. I. Autre signification de ce mot, *ibid.*

IMPUISANCE, inhabilité à la propagation de l'espèce, col. 532. vol. I. *Impotentia.*

Causés, *ibid.*

Celle qui est dans les organes de la génération se corrige rarement, *ibid.*

L'impuissance subite est l'avant-coureur de quelque grand accident, *ibid.*

Conseil d'Hippocrate à ceux qui veulent avoir des enfants, *ibid.*

Exemple d'impuissance tout-à-fait remarquable, *ibid.* & *suiv.*

INACTION, (qui est dans l') colon. 178. vol. I. *Acamator.*

Étymologie de ce mot, *ibid.*

V V V u u

Ce que Galien entend par ce mot , *ibid.*
 Exemple qui sert de preuve à sa pensée, *ibid.*
INALA GUACUIBA, nom de la *Palma*, *Indica*, *coccigera*, *angulosa*, col. 534. vol. I V.
INANITION, col. 534. vol. IV. *Inanitia.*
INAPPETENCE, col. 534. vol. IV. *Inappetentia.*
INCARNATIFS, remèdes qui font revenir les chairs dans les plaies ou les ulcères, col. 534. vol. IV. *Incarnantia.*
 Incarnatifs internes, *ibid.*
INCERATION, c'est l'action de réduire quelque substance sèche que ce soit à la consistance de la cire molle, col. 534. vol. IV. *Inceratio.*
INCISIFS, remèdes, col. 534. vol. IV. *Incidentia.*
 Voyez *Alterans*.
INCINERATION, réduction de quelque substance que ce soit en cendres par le moyen du feu, col. 534. vol. IV. *Incineratio.*
 Autre acception de ce terme, *ibid.*
INCISION, ce mot s'emploie relativement aux opérations de Chirurgie, col. 534. vol. IV. *Inciso.*
INCISIVES, les quatre dents de devant, col. 534. vol. IV. *Incisores.*
INCLINATION, action de renverser un vaisseau pour que la liqueur claire qu'il contient s'écoule & que le marc reste au fond, col. 535. vol. IV. *Inclinatio.*
INCONSTANT, col. 192. vol. I. *Acatastas.*
 A quoi s'applique ce mot, *ibid.*
INCONTINENCE, inhabilité dans quelque organe à retenir ce qui ne devoit s'écouler qu'avec le consentement de la volonté, col. 535. vol. IV. *Incontinentia.*
 On l'emploie particulièrement en parlant de l'écoulement d'urine involontaire, *ibid.*
 L'incontinence causée par le calcul ou par la paralysie du sphincter, *ibid.*
 Remèdes dans ces cas, *ibid.*
 Instrumens inventés pour retenir l'urine, *ibid.*
 Description de ces instrumens Planc. VI. Fig. 7. 8. 9. 10., *ibid.*
 Causes de l'incontinence de l'urine dans les femmes, *ibid.*
INCORPORATION, même chose que l'impastation, col. 536. vol. IV. *Incorporatio.*
INCORRUPTIBLE, col. 250. vol. II. *Aphartus.*
INCRASSANS, remèdes qui réduisent le sang & les humeurs en une consistance convenable ou qui les épaississent autant qu'il faut, col. 536. vol. IV. Voy. *Alterans*. *Incrassantia.*
INCRUSTATION, formation de croûtes ou d'escarres sur quelque partie, col. 536. vol. IV. *Incrustatio.*
INCUBE ou *Cochemar*, maladie, col. 536. vol. IV. *Incubus.*
 Etymologie, *ibid.*
 Quelles personnes y sont sujettes, *ibid.*
 Est l'avant-coureur de l'épilepsie, *ibid.*
 Symptômes, *ibid.*

Cette maladie n'est pas toujours sans danger, *ibid.*
 Cas où l'incube est d'une mauvaise espèce, *ibid.*
 Y remédier dès le commencement, col. 537.
 Cure & régime, *ibid.*
INCURABLE, col. 1128. vol. I. *Anathes.*
INCURVATION des parties antérieures & du sternum, colon. 395. vol. II. *Arctatio.*
INDARION, collyre décrit par Aëtius, col. 537. vol. IV.
INDEX, le doigt qui suit le pouce, col. 537. vol. IV.
INDICANS, circonstances qui indiquent ce que l'on doit faire pour soulager un malade, col. 537. volume IV. *Indicantia.*
INDICATA, choses indiquées qui font connoître les moyens qu'on doit employer pour conserver la vie & la santé d'une personne, col. 537. vol. IV.
INDICATION, col. 537. volume IV. *Indicatio.*
 Voyez le mot *Fibre*.
 Indication prophylactique, curative, vitale & palliative, *ibid.*
INDICATEUR, nom d'un muscle; le même que l'extenseur de l'index, col. 537. vol. IV. Voyez *Extenseur de l'index*. *Indicator.*
INDICE, signe qui indique ce qui doit arriver dans les maladies, col. 537. vol. IV. *Indicium.*
INDICON, est ce que les Persans appellent *poivre*, & dont le fruit rond est appelé *myrtidanor*, col. 537. vol. IV. *Myrtidanor.*
 Observations sur cette plante, *ibid.*
INDIGESTION, col. 538. vol. IV. *Indigestio.*
INDIGO, suc que l'on apporte de l'Amérique & des Indes Orientales sous différentes formes, col. 538. vol. IV.
 Le plus estimé, *ibid.*
 Regardé comme poison, *ibid.*
 Il est défendu en Saxe de le donner intérieurement, *ibid.*
INDUCTION, action d'étendre une emplâtre, ou d'appliquer quelque chose sur telle partie du corps que ce soit, col. 538. vol. IV. *Inductio.*
INDIEN, épithète que l'on donne à *Indus*; quelques compositions médicinales, col. 538. vol. IV.
INFECTION, ou *contagion*, col. 574. *Infectio.*
 vol. IV.
INFIRME, foible, inconstant, col. 37. *Aebetos.*
 vol. I.
INFIRMITE, foiblesse, col. 424. volume II. *Arrhastia.*
INFLAMMATION, produit les mêmes effets que le feu, col. 575. volume IV. *Inflammatio.*
 On la reconnoît par le moyen du thermomètre, *ibid.*
 Exemple de la main présentée au feu, *ibid.*
 Définition de l'inflammation prise de ses causes, col. 576.
 En quoi elle consiste, *ibid.*
 L'inflammation qui affecte quelque partie considérable du corps ou quelque un des viscères, est presque

toujours accompagnée de la fièvre, col. 577.
 Eclaircissement sur cette matière par les propres termes de Galien, *ibid.*
 Restriction au sujet de l'inflammation accompagnée de fièvre, *ibid.*
 Différence de l'inflammation humide d'avec la sèche, *ibid.*
 Opinion de Celse à ce sujet, *ibid.*
 C'est une imagination fautive que de croire qu'il n'y a point d'inflammation là où il n'y a point de fièvre, *ibid.*
 Point d'inflammation sans obstruction, col. 178.
 Siège de l'inflammation, *ibid.*
 Lorsque le sang passe dans les veines destinées aux esprits, il cause une inflammation, *ibid.* & *suiv.*
 Les anciens Medecins donnoient le nom de veines non-seulement aux veines proprement dites, mais encore aux artères, col. 579. & *suiv.*
 Sentiment d'Érasistrate & de ses Sectateurs au sujet de l'inflammation, *ibid.*
 Causes de l'inflammation & de la stagnation, col. 582.
 Effets de la stagnation, *ibid.*
 Autres causes, col. 583. & *suiv.*
 Autres causes de la stagnation, col. 585.
 Causes de la stagnation qui se fait dans les artères lymphatiques, col. 588. & *suiv.*
 Différence qu'il y a entre le phlegmon, l'érésièle, l'œdème, le skirrhe & l'inflammation, col. 590.
 Définition de l'érésièle donnée par Galien, & la distinction qu'il met entre la résistance du phlegmon & la dureté du skirrhe, col. 591.
 Choses à observer dans toutes les inflammations, dans quelque ordre de vaisseaux qu'elles aient leur siège, 592.
 Changemens dans la partie enflammée, qui fournissent les signes diagnostiques de l'inflammation, colon. 593.
 Manière dont se forme une tumeur rouge, *ibid.*
 D'où vient la douleur poignante qui se fait sentir dans l'inflammation, 594.
 D'où naissent la dureté & la résistance de la partie, 595.
 D'où la partie enflammée acquiert une couleur rouge éclatante, *ibid.*
 D'où procedent la chaleur & la rougeur, *ibid.*
 Et parce que le sang que le cœur a poussé avec force vers l'extrémité du vaisseau bouché, en dilate les parois d'où est produite la pulsation que l'on sent dans le cas d'inflammation, col. 596.
 D'où provient la fièvre accompagnée de soif, de chaleur, d'insomnies, de foiblesse & d'inquiétudes, colon. 597.
 Différentes terminaisons, *ibid.*
 Comparaison pour faire connoître la manière dont il se forme un phlegmon, col. 598.

Moyens de résoudre l'inflammation, col. 599.
 Qualités nécessaires pour la résolution d'un phlegmon, col. 600. & *suiv.*
 Dans quel cas l'inflammation dégénère en suppuration, & manière dont se forme le pus, col. 604.
 Ce que dit Galien touchant le changement qu'il appelle putréfaction, col. 605.
 Manière dont une inflammation, qui n'a pu se résoudre, dégénère en suppuration, *ibid.*
 Qualités du pus lorsqu'il est parfaitement mûr, & que la coction des fluides enflammés est telle qu'il faut, col. 606.
 Ce qu'en disent Hippocrate & Celse, *ibid.* & *suiv.*
 Causes de la gangrene & du sphacèle, col. 610. & *suiv.*
 Manière dont se forme un skirrhe, & les diverses causes qui les produisent, 615.
 Sur quoi on établit un pronostic par fait sur l'inflammation, col. 616.
 Pronostic pour prévoir avec certitude l'issue d'une inflammation, col. 617.
 Indications thérapeutiques, sont selon les divers degrés du mal, *ibid.*
 Moyens de les remplir, *ibid.*
 Examen de la méthode de guérir l'inflammation par résolution, col. 618. & *suiv.*
 Indications auxquelles il faut satisfaire, 619.
 Ce qu'on doit conclure de toute la doctrine ci-dessus, col. 639.
 Quelle est la parfaite guérison de l'inflammation, *ibid.*
 Et quelle est celle qui se fait sans crise, col. 640.
INFUSION, action de faire infuser *Infusio*, un ingrédient dans un fluide approprié, colonne 641. volume IV. Voy. *Décoction*.
INFUSION, remède préparé par infusion, *Infusum*, col. 641. vol. IV.
INGA, arbre, col. 642. vol. IV.
 Ray fait mention de quatre arbres différens qui portent ce nom, *ibid.*
 On ne leur attribue aucune propriété médicinale, *ibid.*
INGRASSIAS, (Jean-Philippe) Anatomiste, col. 1257. vol. I.
 Son pays & l'endroit où il professa, *ibid.*
 Ses découvertes Anatomiques, *ibid.*
 Edition de son seul ouvrage, *ibid.*
INGREDIENS, ce qui entre *Ingrédients*, dans la composition d'un remède, col. 642. vol. IV.
INGRESSION, entrée d'un *Ingressio*, ou decin dans la chambre d'un malade, col. 642. vol. IV.
 Autre acception, *ibid.*
INHUMATION, c'est en Chymie *Inhumatio*, une manière de faire digérer, en plaçant le vaisseau qui contient les ingrédients mis en digestion, soit dans du crottin de cheval, soit dans de la terre, col. 642. vol. IV.

- INJACULATION**, terme qui désigne une maladie qui consiste dans une douleur spasmodique violente de l'estomac, accompagnée de l'immobilité du corps, col. 642. vol. IV. *Injaculatio.*
- INJECTION**, différentes espèces d'injections, soit par l'aine, par l'urethre, &c. col. 642. vol. IV. *Injunctio.*
- Progrès faits par l'Anatomie à l'aide d'une certaine substance fluide injectée dans les vaisseaux sanguins, *ibid.*
- Personne n'a égalé Ruysch dans cet art, *ibid.*
- Méthode de Ruysch pour injecter & préparer les corps pour les démonstrations Anatomiques, col. 643.
- INIMBAY**, nom du *Bouduch*, col. 644. vol. IV. Voy. *Bouduch*.
- INOCULATION**, col. 651. vol. IV. *Inoculatio.*
- Inoculation de la petite vérole, col. 578. vol. VI.
- Manière dont elle se fait, *ibid.*
- Salutaire au genre humain, *ibid.* & *suiv.*
- INSECTE**, ce nom par lequel on entend un grand nombre d'animaux, est tiré de leur confirmation, la plupart d'entr'eux étant divisés, ou pour ainsi dire, coupés en différentes parties unies les unes aux autres, col. 651. vol. IV. *Insectum.*
- INSECTES VÉNÉREUX**, tels que l'*As-trum bovis*, les chiques, les comédones & les cirons, col. 1166. & 1167. vol. III.
- INSENSIBLE**, qu'on ne conçoit pas évidemment, col. 360. vol. I. *Adelos.*
- Étymologie de ce mot, *ibid.*
- Par qui il a été inventé, *ibid.*
- INSENSIBILITÉ**, col. 1123. vol. I. *Anæsthesia.*
- INSEPARABLE**, *confusus*, dont on ne peut se former une idée, col. 343. vol. I. *Acruton.*
- INSEPARABLE**, col. 234. vol. I. *Achoristos.*
- Ce mot se dit des symptômes propres & inséparables de certaines maladies, *ibid.*
- INSOLATION**, exposition d'une chose au soleil, col. 229. vol. IV. *Helioſti.*
- INSOMNIE**, col. 651. vol. I V. *Insomnia.*
- INSOMNIE FÉBRILE**, colon. 896. vol. V. *Insomniat.*
- Comment elle est produite, *ibid.*
- Moyens qu'on peut employer pour la guérir, col. 897.
- Prognostics qu'on tire de la veille dans les maladies, *ibid.*
- Veilles dont on peut tirer des prognostics favorables, col. 898.
- Veilles qui sont d'un mauvais augure, *ibid.* & *suiv.*
- INSPIRATION**, partie de la respiration dans laquelle l'air est porté dans les poumons, col. 652. vol. IV. *Inspiratio.*
- INSTILLATION**, ce mot est quelquefois synonyme à *Embrœcation*, col. 652. vol. IV. *Infillatio.*
- INSTINCT**, c'est le principe qui dirige les brutes dans leurs opérations & dans le choix des choses qui leurs conviennent, col. 652. vol. IV. *Instinctus.*
- INSTRUMENT** propre à faire rentrer les membres disloqués dans leur place, col. 471. vol. II. *Artikrembolus.*
- INSTRUMENT** dont se servoient les Anciens dans leurs exercices, espèce de disque, col. 332. vol. I. *Acu.*
- INSTRUMENT d'ARISTION** pour les luxations, col. 415. vol. II. *Aristionis machinamentum.*
- INSTRUMENT** propre à tirer d'une plaie la fleche ou le dard, colon. 837. vol. II. *Beluleum.*
- INSUFFLATION**, action de souffler dans quelque cavité du corps pour transmettre à quelque partie affectée le remède qui lui convient & qui peut lui être appliqué de cette manière, col. 652. vol. IV. *Insufflatio.*
- INTÉMPÉRANCE**, usage immodéré des aliments & des boissons, col. 652. vol. IV. *Intemperantia.*
- INTÉMPÉRANCE**, col. 340. vol. I. *Acrasia.*
- Exemple de la tempérance des Anciens, col. 341.
- Étendue de la signification de ce mot, *ibid.*
- Autre sens que lui a donné Hippocrate, *ibid.*
- INTÉMPÉRANCE**, ce qui s'écarte d'un tempérament convenable, col. 1006. vol. I. *Amaria.*
- INTÉMPÉRIE**, col. 652. vol. IV. Voyez *Dyscrasia.* *Intemperies.*
- INTENTION**, ce mot se prend quelquefois pour extension & pour indication, col. 652. vol. IV. *Intentio.*
- INTERCEPTION**, col. 652. vol. IV. *Interceptio.*
- INTERCISION**, col. 652. vol. IV. *Apoclyſis.*
- INTERCOSTAUX**, muscles, col. 653. vol. IV. *Intercostales musculi.*
- Définition, *ibid.*
- Division, col. 653.
- Fibres des intercostaux Internes & externes, *ibid.*
- Fibres extérieures des intercostaux externes, *ibid.*
- Fibres antérieures des intercostaux internes, *ibid.*
- Surcostaux, col. 654.
- INTERCURRENT**, par rapport aux poulx, col. 654. *Intercurrents.*
- INTERMISSION**, intervalle entre deux paroxysmes ou deux accès de fièvre, &c. col. 658. vol. IV. *Intermissio.*
- INTERNE**, nom d'un muscle de l'Organe de Poëlie, col. 658. vol. IV. *Internus.*
- V. *Oreille.*
- INTEROSSEUX**, muscles, col. 656. vol. IV. *Interosseus musculi.*
- Définition, division, situation, attaches & usages de ces muscles, *ibid.*
- INTERVALLE**, celui qui est entre deux paroxysmes d'une maladie, & entre-deux pulsations d'une artère, col. 659. vol. IV. *Intervallum.*
- INTERVERTEBRAUX**, muscles, col. 659. vol. IV. *Intervertebrales musculi.*
- Origine de ces muscles, *ibid.*
- INTÉSTINS**, col. 641. vol. III. *Caſia.*
- Description du conduit alimentaire depuis le ventricule jusqu'à l'anus, 642. & *suiv.*

- Les intestins en général, 646.
 Tuniques des intestins; leurs usages, *ibid.*
 Intestins grêles, 647.
 Le duodénum & ses parties, col. 648.
 Le jejunum; ses tuniques & autres parties, 649. & *suiv.*
 L'ileum; sa situation & sa structure, 650.
 Le colon; sa situation & ses parties, *ibid.* & *suiv.*
 Le cœcum, col. 1257. vol. II.
 Le rectum, & l'anus, col. 652. volume III.
 Ce que c'est que le rectum; sa figure, col. 653.
 Ses tuniques & ses muscles, col. 653.
 Comment est formé l'anus, 654. & *suiv.*
 Arteres, veines & nerfs des intestins, col. 656. & *suiv.*
 Usage des intestins, 659.
 On appelle les
- INTESTINS**, col. 659. vol. IV. *Intestina.*
 L'estomac & les intestins considérés comme un seul canal continu, *ibid.*
 Inflammations qui surviennent à l'estomac, 660.
 Symptômes & effets par lesquels l'inflammation de l'estomac se manifeste, *ibid.*
 Divers maladies en lesquelles dégénère l'inflammation, *ibid.*
 Secours auxquels on doit recourir lorsque les signes ont fait connoître la présence de la maladie, *ibid.*
 Symptômes de l'inflammation dans les membranes des intestins grêles, & dans le colon, 661.
 Méthode curative, *ibid.*
 Alimens dont il faut user dans cette maladie, 662.
 Cas où le mal peut produire la gangrene, *ibid.*
 Signes qui dénotent la présence d'un skirrhe, *ibid.*
 Remèdes pour dompter le skirrhe, 663.
INTSLA, nom d'un arbre très-grand & toujours verd, qui croît dans le Malabar, col. 664. vol. IV.
 Ses qualités, *ibid.*
INTUS - SUSCEPTION, l'entrée contre-nature d'une portion d'intestin dans une autre, 663. vol. IV. *Intro-susceptio, Intus-susceptio.*
 V. *Passion iliague.*
INTYBUS, nom du *Chicoreum latifolium*, sive *Endivia vulgaris*, col. 663. vol. IV.
INVOLONTAIRE, col. 340. volume I. *Aconsa. Aconsa.*
 Cas où Hippocrate s'est servi de ce mot, *ibid.*
INVOLVULUS, nom d'un ver que l'on trouve sur les feuilles de vigne, 663. vol. IV.
INUTILE, col. 234. vol. I. *Achreion.*
 Dans quel cas Hippocrate employe ce mot, *ibid.*
IOBOLOS, épithete que l'on donne à certains animaux venimeux qui dardent au loin leur poison, 663. vol. IV.
- IODES**, couleur de verd-de-gris, 663. vol. IV.
 Hippocrate se sert de cette épithete pour désigner la couleur des matieres rendues par le vomissement, *ibid.*
JOINTURE on *articulation*, col. 695. *Junctura.* vol. IV.
JONC, col. 695. vol. IV. *Juncus.*
 Plusieurs especes de jonc, *ibid.*
 Quatre seulement sont d'usage en Medecine, *ibid.*
JONC FLEURI, col. 1214. vol. II. *Butomus.*
 Ses noms latins, *ibid.*
 Sa description, par Ray, *ibid.*
JONTHLASPI, fleur, col. 664. volume IV.
 Caractères de cette fleur, *ibid.*
 Boerhaave en compte deux especes, 665.
 On en trouve une troisieme dans Miller, *ibid.*
 Lieux où elles croissent, *ibid.*
 Vertus des deux premieres, *ibid.*
JONTHOS, petit bouton dur au visage, col. 665. vol. IV. Voyez *Furuncle.*
IOTACISME, défaut soit dans la langue, soit dans les autres organes de la parole, qui empêche de prononcer certaines lettres, col. 665. vol. IV. *Iotacismus.*
JOUBARBE, plante. Ses caractères, *Sedum.* col. 1460. vol. V.
 Boerhaave en compte vingt-huit especes, *ibid.*
 Propriétés & usages de cette plante, col. 1461.
 Analyse chymique de la joubarbe, *ibid.*
 Préparations & vertus de quelques especes de joubarbe, col. 1462. & *suiv.*
JOUBARBE aquatique, col. 556. vol. I. *Aizoon.*
 Sa description & ses vertus, par Lemery, *ibid.*
JOUES, Voyez l'article *Tête.* *Genae.*
IOUI, liqueur préparée au Japon, que l'on peut garder pendant 12 ans, col. 665. vol. IV.
 Ses qualités, *ibid.*
 Maniere de la préparer, *ibid.*
 Rare en Europe, *ibid.*
 Fort chere au Japon, *ibid.*
 Passe pour un bon restaurant, *ibid.*
JOURS DE MEDECINE, col. 1198. *Medicinales dies.* vol. IV.
 Quels ils sont, *ibid.*
JOUR, (quarantieme) col. 967. volume V. *Quadragesimus dies.*
 De quelle maladie les Anciens fixoient à ce jour la durée, & comment ils nommoient celles qui durent plus long-tems, col. 967.
JOURS critiques, col. 658. vol. IV. *Intermittit dies.*
- IPECACUANHA**, plante, col. 666. vol. IV.
 Ressemble à l'*Herba Paris*, *ibid.*
 Sa différence, *ibid.*
 Description de l'*Ipecacuanha*, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 M. Helvetius l'a mis en réputation, *ibid.*

- Mémoire de M. Douglas sur les différentes especes d'*Ipecacuanha*, *ibid.*
 Division des racines en vraies & fausses, *ibid.*
 Quatre especes de vraies, 667.
 Description de l'*Ipecacuanha* noir, brun, gris & blanc, *ibid.*
 Lieux où on le tire, *ibid.*
 Quel est le meilleur, 668.
 Analyse de cette plante, par M. Boulduc, col. 669.
 L'*Ipecacuanha* brun est plus actif & plus violent que le gris, col. 671.
- IRALBA, nom d'une espece de palmier qui croît au Brésil, col. 677. volume IV.
- IRRADIATION, action précise des *Atinabolismus*. esprits animaux, par laquelle les parties organiques sont déterminées au mouvement que l'ame veut leur imprimer, col. 347. vol. I.
- IRIPA, nom d'un grand arbre qui croît aux environs de Repolyn, & dans d'autres contrées du Malabar, col. 677. vol. IV.
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
 Huile de son fruit, *ibid.*
- IRIS, plante, col. 677. vol. IV. *Iris*.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Ses especes, 678.
 Description de l'iris commune, *ibid.*
 ——— de l'iris de Florence, *ibid.*
 Leurs propriétés en Médecine, *ibid.*
 Lieux où elles croissent, *ibid.*
 Suc de l'iris commune, *ibid.*
 En quel endroit se trouve la meilleure, col. 679.
 Toutes les especes d'iris sont bienfaisantes dans la toux, &c. *ibid.* & *suiv.*
 Préparation du styptic, ou confectio épaisse d'iris ou d'huile d'iris, 680.
 Spatha, *ibid.*
 Usage du styptic, 831.
 Préparation d'une autre huile d'iris, *ibid.*
 Autres especes d'iris, *ibid.*
- IRIS, en Anatomie, est une membrane de l'œil, col. 681. vol. IV. Voyez *Œil*.
 Explication que donne M. Sharp d'une opération qu'il appelle incision à l'iris, *ibid.*
 L'uvéa, 682.
- IRREGULIER, col. 641. vol. II. *Atypus*.
 Ce nom se donne aux maladies qui n'ont point d'ordre, ni de régularité, *ibid.*
 Autre signification, *ibid.*
- IRREGULARITE', *inégalité*, col. *Anomalia*. 87. vol. II.
 Ce que c'est qu'un pouls irrégulier, selon Galien, *ibid.*
 Ce que c'est qu'un pouls inégal, selon le même Auteur, *ibid.*
 Ce que c'est qu'irrégularité du pouls, selon Actuarius, *ibid.*
- IRREPTION, col. 683. vol. IV. *Irreptio*.
- IRRUCAHA, nom d'un grand arbre qui croît dans l'Isle de Maraganan, col. 683. vol. IV.
 Son fruit, *ibid.*
- ISATODES, col. 684. vol. IV.
- ISCHURIE, rétention d'urine, col. *Ishuria*. 685. vol. IV.
 Cause des rétentions totales d'urine dans les femmes grosses, *ibid.*
 Remèdes convenables, *ibid.*
 Observation sur une femme en qui des hémorrhoides avoient causé une rétention d'urine, *ibid.*
 Demi-bain de guimauve, ne procure point l'avortement, *ibid.*
 Différence entre suppression & rétention d'urine, *ibid.*
 Méthode d'évacuer les urines par la ponction à la vessie, col. 686.
 Différentes manières de la faire, *ibid.*
 Autres méthodes, *ibid.*
 Méthode proposée par Tolet & Collet; savoir, de percer la vessie comme dans le grand appareil, colon. 687.
 Causes d'où dépendent l'ischurie & la strangurie, col. 788. & *suiv.* volume VI.
 En quoi diffèrent la vraie & la fausse ischurie, col. 796.
 Prognostic de la suppression d'urine, *ibid.*
 Cure de la suppression d'urine, col. 791. & *suiv.*
- ISIS, Déesse des anciens Egyptiens, à qui Dioscoride de Sicile attribue l'invention de plusieurs remèdes, col. 689. vol. IV.
- ISOCHRYSON, titre pompeux que Galien donne à un collyre, c'est-à-dire, qui vaut son pesant d'or, col. 689. vol. IV.
- ISORA-MUNE, nom d'un grand arbre qui croît au Malabar, col. 689. vol. IV.
 Propriétés médicinales du suc de sa racine, *ibid.*
- IVA-BEBA, nom d'un arbrisseau de l'Amérique, col. 690. vol. IV.
 Qualités de sa racine, *ibid.*
- IVA-UMBU, espece de prunier Américain, dont on mange le fruit, col. 690. vol. IV.
- JUCAIA ARBOR, nom d'un arbre semblable au grenadier, col. 690. vol. IV.
- IVETTE, plante, col. 556. vol. I. *Ajuga*.
 Vertus de la poudre de cette plante, selon Actuarius, *ibid.*
- IVETTE, plante, col. 367. vol. III. *Chamapitys*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Description, vertus & propriétés de l'ivette, *ibid.*
- IVETTE MUSQUÉE, plante, col. 470. volume II. *Artheica*.
 Sa propriété, *ibid.*
- IVETTE, *moschate*, *pinive arterique*, col. *Abiga herba*. 39. vol. I.
 D'où est dérivé le mot *Abiga*, *ibid.*
 Pourquoi on l'a joint pour épithète à cette plante, *ibid.*
- JUJUBIER, plante, col. 1123. volume VI. *Ziziphus*.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Boerhaave en distingue deux especes, *ibid.*

Description de cette plante, colon.

1124.

Qualités des jujubes, *ibid.*

On n'en fait aujourd'hui presque aucun usage, *ibid.*

Les derniers Auteurs Grecs & les Arabes ont fait rentrer les jujubes dans la matière médicale, *ibid.*

Usage qu'on fait des juleps, des décoctions & du sirop de jujubes, *ibid.*

JUNIER SAUVAGE, col. 1125. volume VI. *Zizypha.*

Description de cet arbre, *ibid.*

Lieux où il croît, *ibid.*

On ne lui donne aucune propriété médicinale, *ibid.*

JULEP, composition de Pharmacie, *Julap, Julapium, Julap, & Julapum.* col. 694. vol. IV.

Étymologie de tous ces termes, *ibid.*

En quoi différoit le julep des Anciens d'avec le nôtre, *ibid.*

Définition, *ibid.*

Il y en a de deux sortes, *ibid.*

JULIANE ou JULIENNE, plante, *Hesperis,* col. 304. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Ses espèces, *ibid.*

On fait usage des feuilles & des semences, *ibid.*

Propriétés médicales de cette plante, col. 305.

JULIS, poisson, col. 694. vol. IV.

Lieux où l'on trouve ce poisson, *ibid.*

Qualités du bouillon qu'on en retire, *ibid.*

JULUS, petit insecte de terre, colon. 694. vol. IV.

Sa figure, *ibid.*

Son usage en Médecine, *ibid.*

Autre acception de ce mot, col. 695.

JUMEAUX, muscles, col. 86. volume IV. *Jemelli.*

C'est le nom de deux petits muscles plats & étroits, *ibid.*

Leur situation, *ibid.*

Leurs attaches, col. 87.

JUNCARIA, plante, col. 695. volume IV.

Cette plante passe pour vulnérable, détersive & apéritive, *ibid.*

JUNIUS CRISPUS, nom d'un Médecin, col. 697. vol. IV.

IVOIRE, col. 1276. vol. III. *Ebur.*

Qualités & usages de l'ivoire, *ibid.*

JUPICAL, herbe, col. 698. vol. IV.

Espèce d'herbe qui croît au Brésil, *ibid.*

Soulage les démangeaisons, *ibid.*

JURACATIA, arbre du Brésil, col. 703. vol. IV.

On n'attribue aucune propriété médicinale à cet arbre, *ibid.*

IVRAIE ou ZISANIE, plante, col. 970. vol. IV. *Lolium.*

Ses caractères, *ibid.*

Cinq espèces suivant Boerhaave, *ibid.*

Propriétés médicales de cette plante, *ibid.*

JUREPEBA, arbre du Brésil sans aucune vertu médicinale, col. 703. vol. IV.

IVRESSE, col. 1245. vol. III.

Ce que dit Hippocrate à ce sujet, *ibid.*

Remèdes qui font cesser l'ivresse, col. *Acraigala.* 340. vol. I.

JURUMU, nom d'une citrouille du Brésil qu'on dit être bonne à manger, soit bonifiée, soit cuite sous les cendres, col. 703. vol. IV.

JUSQUIAME, plante, col. 406. volume IV. *Hyoscyamus.*

Ses caractères, *ibid.*

Ses propriétés médicales, *ibid.*

Qualités de sa racine, *ibid.*

Cette plante contient du sel ammoniac, col. 407.

Cas que Héliodore faisoit de sa semence, *ibid.*

Cataplasmes dans lesquels la jusquiame entre, *ibid.*

Usage des graines & de l'huile de cette plante, *ibid.*

Différence de la jusquiame blanche d'avec la noire, *ibid.*

La jusquiame dorée croît dans l'Isle de Crète, col. 408.

Couleur de sa semence, *ibid.*

Ce que dit Galien de toutes les espèces de jusquiame, *ibid.*

Accident que cause la jusquiame prise en petite quantité, *ibid.*

Prise à trop grande dose, *ibid.*

Autres usages des feuilles de la jusquiame, de ses semences, de son huile & de la fumée de ses feuilles, col. 409.

Étymologie du mot *Hyoscyamus, Hyoscyamus.* *ibid.*

On donne aussi le nom de jusquiame à différentes espèces de *Nicotiane*, *ibid.*

On appelle aussi cette plante *Jusquia Jusquiamur*, col. 704.

JUSTITIA, nom d'une plante, col. 704. vol. IV.

Pourquoi on lui a donné ce nom, *ibid.*

Espèces, *ibid.*

On ne leur a pas encore attribué de propriété en Médecine, *ibid.*

JUSTUS, nom d'un Oculiste, colon. 704. vol. IV.

JUWB, *Amazonum. Arbor exotica foliis alatis,* col. 704. vol. IV.

JUX, nom d'un arbre exotique décrit par Ray, qui ne lui attribue aucune propriété médicinale, col. 704. vol. IV.

JUXTANGINE, espèce d'esquinancie, col. 704. vol. IV. *Juxtangina. Esquinancie.*

IXIA, plante, col. 704. vol. IV.

Cette plante est mieux connue sous le nom de *Carlina*, ou de *Chameleon albus*, *ibid.*

Celle dont parle Aétius & les autres paroît toute différente, *ibid.*

Ils la donnent pour vénéneuse, *ibid.*

Chaméleon blanc, col. 705.

— noir, *ibid.*

Examen de son étymologie, *ibid.*

Glu produite par le chaméleon blanc, *ibid.*

Odeur de l'ixias que quelques-uns appellent *chameleon*, *ibid.*

- Autre espece d'ixias appelée *Ulophonon*.
nov., col. 706.
 Accidens qu'il cause lorsqu'on le prend intérieurement, *ibid.*
- IXOS, suc visqueux & ténace qui fuinte à travers l'écorce de certains arbres, & qui demeure attaché à leur surface, col. 708. vol. IV.
- IYNX, nom d'un oiseau que les Latins appelloient *Torquilla*, & que nous appellons *Torcou*, col. 703. volume IV.

K

- K. Signification de cette lettre en Chymie, col. 709. vol. IV.
- KAAWY, Espece de boisson que les Indiens font avec le maïs, colon. 709. vol. IV.
- KADALI, quatre arbrisseaux portent ce nom, col. 709. vol. IV.
 Lieux où ils croissent, *ibid.*
 Usage de leur fruit, *ibid.*
 Propriétés médicinales, *ibid.*
- KAIDA, nom de quatre arbrisseaux ainsi appelés, col. 710. vol. IV.
 Vertus médicinales du suc de leurs feuilles, *ibid.*
- KAIGANG, nom du fucus *Malabarensis*, *folio cuspidato, fructu rotundo, parvo, gemino*, colon. 710. volume IV.
- KAKA - MOULLON ou KAHAMULLU, col. 710. vol. IV.
 Lieux où l'on trouve cet arbre, *ibid.*
 Propriétés de son écorce, *ibid.*
- KAKA-NIARA, colon. 710. volume IV.
 Lieux où il croît, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
- KAKA-TODDALI, arbrisseau, col. 710. vol. IV.
 Ce petit arbrisseau croît au Malabar, *ibid.*
 Onguent fait avec sa racine & son fruit, *ibid.*
 Bains préparés avec ses feuilles, *ibid.*
 Pour quelles maladies, *ibid.*
- KAL-TODDAVADDI, plante toujours verte qui croît au Malabar, col. 712. vol. IV.
- KANDEL, description de six arbrisseaux portant ce nom, col. 712. vol. IV.
 Teinture tirée des racines de la première espece, *ibid.*
- KANDENKARA, arbre du Malabar, auquel on n'attribue aucune propriété médicinale, col. 712. volume IV.
- KANELLI, nom de deux arbres qui croissent aux Indes orientales, col. 713. vol. IV.
 Leurs noms, *ibid.*
 Leurs caractères, *ibid.*
 Usage, *ibid.*
- KARA-ANGOLAM, arbre, col. 713. vol. IV.
 Lieux où il croît, *ibid.*
 Usage que l'on fait en Médecine de ses feuilles bouillies, *ibid.*
- KARAT, poids des Anciens pour peser l'or, col. 1606. vol. II.
- Il en falloit vingt-quatre pour un marc, *ibid.*
- KARIBEPOU, ou *Nimbo altera*, arbre, col. 1543. vol. IV.
 Description de cet arbre, *ibid.*
 Lieux où on le trouve, *ibid.*
 Ses propriétés médicinales, *ibid.*
- KARIIL, grand prunier qui croît au Malabar, col. 714. vol. IV.
 Bains préparés avec ses racines, ses feuilles, &c. *ibid.*
- KARIN - TAGERA, petit arbre du Malabar, semblable au noisetier, col. 714. vol. IV.
- KARI-VETTI, arbre d'une grosseur moyenne qui croît au Malabar, col. 714. vol. IV.
 Excellent émétique fait avec le suc exprimé de ses feuilles, *ibid.*
- KASJAVA - MARAM, contrées où l'on trouve cet arbre, col. 714. volume IV.
 Liniment fait avec ses feuilles bouillies, *ibid.*
 Maladies où l'on emploie son suc, *ibid.*
- KATMER-BOUHOUR, nom d'une espece de cyclamen d'Orient, col. 714. vol. IV.
- KATOU-CONNA, arbre, col. 714. vol. IV.
 Lieu où il croît, *ibid.*
 Usage de la décoction de ses feuilles, à quelles maladies elle est utile, *ibid.*
- KATOU-INDEL, espece de palmier qui croît au Malabar, col. 714. volume IV.
 Maniere dont les habitans mangent son fruit, *ibid.*
 Propriétés de toutes les parties de cet arbre, *ibid.*
- KATOU-KALESIAM, espece de forbier qui croît au Malabar, colon. 715. vol. IV.
- KATOU-NAREGAM, grand arbre du Malabar qui porte une espece de limon fort petit, col. 715. volume IV.
 Usages de son suc & de ses feuilles, *ibid.*
- KATOU-NIROURI, arbrisseau des Indes Orientales, col. 1549. volume IV.
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
- KATOU-PATSJOTTI, petit arbrisseau qui croît au Malabar, qui n'est d'aucun usage en Médecine, col. 715. vol. IV.
- KATOU-PULCOLLI, arbrisseau que l'on trouve au Malabar, col. 715. vol. IV.
 Maladies dans lesquelles ses graines son ordonnées, *ibid.*
- KATOU-THEKA, arbre du Malabar, col. 715. vol. IV.
 Propriétés de son écorce séchée, *ibid.*
- KATOU-TSJACA, petit arbre qui croît au Malabar & qui porte fleurs & fruits pendant toute l'année, col. 715. vol. IV.

KAUKI, arbre qui croît à Java, col. 715. vol. IV.

Ses fleurs sont odoriférantes, *ibid.*

Eau que l'on en distille, *ibid.*

KAYE-BAKA, espèce de laurier rose, col. 715. vol. IV.

KEDANGU, arbrisseau, col. 715. vol. IV.

Lieux où on le trouve, 716.

Bains préparés de la décoction de ses feuilles, *ibid.*

Vertus du suc de ses fleurs, *ibid.*

KEILL, (Jacques) Anatomiste, col. 1279. vol. I.

Ses Ouvrages Anatomiques & de Médecine, *ibid.*

KEIRI, nom du *Leucosium luteum vulgare*, ou girofée jaune, col. 716. vol. IV.

KEMPFERA; plante, col. 716. vol. IV.

Pourquoi cette plante est ainsi nommée, *ibid.*

Ses caractères, *ibid.*

Son espèce, *ibid.*

Ouvrage où l'on en trouve la description, *ibid.*

Son climat, *ibid.*

KENKEL, nom d'un animal, colon. 716. vol. IV.

Couleur de son suc, *ibid.*

KENNE, nom d'une pierre engendrée dans l'œil du cerf, col. 716. vol. IV.

KERATOPHYTON, plante maritime, col. 716. vol. IV.

Sa figure, *ibid.*

Seize espèces, *ibid.*

Il n'y a que la septième qui ait une vertu médicinale, *ibid.*

KERKINGIUS, (Jean-Théodore) Anatomiste, col. 1279. vol. I.

Titres des Ouvrages d'Anatomie que nous avons de lui, *ibid.*

KETHAM, (Jean de) Anatomiste, col. 1236. vol. I.

Editions de ses Ouvrages, *ibid.*

KETMIA, plante, col. 717. vol. IV.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Ses vingt-deux espèces, *ibid.*

Leurs propriétés en Médecine, *ibid.*

KNAWEL, plante, col. 718. volume IV.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Sa figure, *ibid.*

Ses deux espèces, selon Boerhaave, *ibid.*

Lieux où on la trouve, *ibid.*

Ses propriétés, *ibid.*

Autre espèce, selon Dale, *ibid.*

KULMUS, (Joan. Adamas) Anatomiste, col. 1279. vol. I.

Titre d'un Traité d'Anatomie qu'il a laissé, *ibid.*

KUTUBUTH, araignée aquatique, perpétuellement en mouvement, col. 719. vol. IV.

L.

L. Signification de cette lettre en Chymie, col. 719. vol. IV. V. l'Alph.

LABE, premier accès d'une fièvre dans les fièvres périodiques, col. 719. vol. IV.

LABORATOIRE, col. 730. volume *Laboratorium* IV.

LABYRINTHE, partie de l'oreille, *Labyrinthus*, col. 731. vol. IV.

Voyez *Oreille*.

LACAPHTON, écorce d'un certain arbre qu'on faisoit entrer dans la composition du grand *cypsi*, col. 760. vol. IV.

LACONICUM, étuve, bain ou chambre où l'on fait suer, col. 762. vol. IV.

LACQ; se dit des bandes & des instruments dont on se sert pour faire l'extension dans les fractures & les luxations, col. 778. vol. IV.

Inflammation appelée *laqueus gutturi*, *ibid.*

LACTIFERE, épithète que l'on donne aux plantes qui abondent en un suc laiteux, comme la tithymale, le fenchus, la laitue, &c. col. 763. vol. IV.

LACUNA, (André) Anatomiste, col. 1238. vol. I.

Son pays, *ibid.*

Editions de ses Ouvrages, *ibid.*

Ses idées sur la langue, *ibid.*

_____ les lèvres, *ibid.*

_____ l'estomac, *ibid.*

_____ la bile jaune, *ibid.*

_____ le cœcum, *ibid.*

LACUNES, glandes ou plutôt conduits excrétoires placés dans le vagin, col. 765. vol. IV.

Autre application de ce mot, *ibid.*

LADANUM, arbrisseau, col. 765. vol. IV.

Description de cet arbrisseau, 766.

Ses espèces, *ibid.*

Il est rarement ordonné pour l'intérieur, *ibid.*

Comment on en fait la récolte, *ibid.*

LAGANON, espèce de gâteau grossier dont Galien fait mention, col. 766. vol. IV.

LAINE, col. 770. vol. IV.

Usage que faisoient les anciens de celle qui étoit grasse & sale, *ibid.*

Comment Hippocrate veut qu'on l'emploie, *ibid.*

Laine brûlée, *ibid.*

Manière de la préparer, *ibid.* & *suiv.*

Préparation de la graisse de la laine, col. 771.

En quelles maladies elle est convenable, *ibid.*

On appelle *lanugo* le coton ou duvet qui croît sur quelques plantes, col. 772.

_____ lanifère tout arbre qui porte une substance laineuse, *ibid.*

LAIT, col. 731. vol. IV.

Comment il est préparé dans les parties des animaux, *ibid.*

Il prend son origine dans le chyle, *ibid.*

L'homme peut vivre pendant plusieurs années avec du lait, *ibid.*

Signes auxquels on s'assurera de la bonté du lait, *ibid.*

Celui de femme est très-léger & très-doux, *ibid.*

Qualités des autres laits, *ibid.*

Lait fait des végétaux, *ibid.*

On n'a aucune indication qu'il contienne quelque matière acide, col.

732.

Essais chymiques, *ibid.*

Observation sur la formation du lait, *ibid.*

Ce qui peut coaguler le lait dans le corps, col. 733.

Il est faux que les alcalis détruisent la coagulation, col. 734.

Propriétés médicinales du lait à l'article *Fibre*.

Diete blanche ou de lait, col. 734.

Laits préférables, *ibid.*

Ordre dans lequel on les administre, *ibid.*

Utilité du lait d'ânesse, col. 735.

En quelles maladies on doit le prendre, *ibid.*

Peu d'usage du lait de jument, *ibid.*

Préparation du corps avant de prendre le lait, *ibid.*

Accidens qu'il cause à ceux qui l'ont en aversion, *ibid.*

Causes qui le rendent malsain, *ibid.*

Petit-lait, col. 736.

Usage du quinquina & de la rhubarbe machés pour que le lait n'incommode pas, *ibid.*

Pris sur la fin de l'été préserve des fièvres automnales, *ibid.*

Qualités du lait de chevre, *ibid.*

Cas que les anciens en faisoient, *ibid.*

Est un antidote souverain dans les maladies scorbutiques, col. 737.

Effets salutaires du lait de chevre, *ibid.*

Ce que dit le Docteur Cheyne de la diete blanche, *ibid.*

Personnes auxquelles elle convient, *ibid.*

Régime, col. 738. & *suiv.*

Le lait d'ânesse est seul capable de guérir un cancer, col. 740.

Maladies dans lesquelles le lait est très-efficace, *ibid.*

Méthodes moins sûres que les précédentes, col. 741. & *suiv.*

Qualités bienfaisantes du petit-lait, col. 743.

Observations, col. 744.

Manière dont l'esprit de vin rectifié fait cailler le lait, col. 745.

Raison pour laquelle le lait est nuisible dans les maux de tête, dans les fièvres violentes, col. 746.

Témoignages des Auteurs, *ibid.*

Examen des remèdes que l'on doit employer lorsque le lait est coagulé dans l'estomac, col. 747.

Exemple rapporté par Hippocrate, qui démontre que le lait est nuisible dans les maladies du foie, c. 748.

Ce que disent Dioscoride, Galien, Celse, sur les propriétés singulières du petit-lait, col. 749.

Eloge qu'en fait Mesué, *ibid.*

Sentiment d'Aëtius, *ibid.*

Si les idées que s'étoient fait les anciens des qualités & des effets salutaires du petit-lait sont conformes à l'expérience & fondées sur la raison, col. 750.

Principales expériences, *ibid.* & *suiv.*

Règles que Galien veut qu'on suive en ordonnant le petit-lait, col. 752.

Celle qu'a toujours observée l'Auteur, col. 753.

Maladies dans lesquelles le petit-lait est bon, *ibid.*

Raison sur laquelle est fondé l'usage salutaire du petit-lait de chevre ou du lait d'ânesse, après les purgatifs violents, col. 754.

Eloge sensé de Joann. Wierus, sur l'efficacité du petit-lait dans la cure des maladies scorbutiques, colonn.

756.

Sentiment des Auteurs de l'Ecole de Salerne, col. 757.

Observations & quelques cures faites dans l'espace d'un mois avec ce remède, col. 759.

Composition du lait virginal ordinaire, col. 760.

LAIT AIGRE, col. 715. vol. IV. *Kayl. Meß.*

LAIT de cheval aigri, colonne 1602. *Caracasius.* vol. II.

Mets friand pour les grands Seigneurs Tartares, *ibid.*

LAITRON, plante, colonne 1576. *Sorbus.* vol. V.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en distingue quinze espèces, *ibid.*

Propriétés de quelques-unes de ces espèces de laitron, colonne 1577: vol. V.

LAITRON d'ÉPINEUX, colonne 765. *Lactucella.* vol. IV.

LAITUE, plante, colonne 763. *Lactuca.* vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Ses espèces, selon Boerhaave, *ibid.*

Propriétés médicinales de quelques-unes, *ibid.*

LAITUE sauvage à feuilles découpées, *ibid.*

Lieux où cette espèce croît, col. 764.

Sa vertu, *ibid.*

LAITUE sauvage, *ibid.* — *Silvestris.*

Lieux où elle croît, *ibid.*

LAITUE des Jardins, *ibid.* — *Sativa.*

Sa description, *ibid.*

Elle sert en salade, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

Sa graine est une des quatre semences froides mineures, *ibid.*

Cas où Galien s'en est servi pour lui-même, *ibid.*

Ses espèces, col. 765.

On l'appelle *Marullum*, col. 1180. *Marullum.*

LAMBOIDE, suture du crâne, *Lamboides.* col. 767. vol. IV.

Étymologie, *ibid.*

LAME, plaque de métal, colon. 767. *Lamina.* vol. IV.

LAMPROYE, poisson, colonne 769. *Lampetra.* vol. IV.

- Ses especes, *ibid.*
 Son choix, *ibid.*
 Il nourrit beaucoup, *ibid.*
 Sa graisse, *ibid.*
 Son huile, *ibid.*
 Sel volatil, *ibid.*
 Quels tempérammens en doivent user
 & en quel tems, *ibid.*
 L'AMPROYE de Mer, *ibid.*
 L'AMPROYE de Riviere, *ibid.*
 Façon d'accommoder la lamproye,
ibid.
 Etymologie, col. 770.
 LAMP SANE, plante, col. 770. *Lampasana*,
 vol. IV.
 Ses caracteres, *ibid.*
 Lieux où elle croît, *ibid.*
 En quel tems elle fleurit, *ibid.*
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
 Autre espece, *ibid.*
 LANCETTE, instrument de Chirurgie, *Lancetta*, ou
gie, col. 772. vol. IV. *Lanceola*.
 LANCISI, (Jean-Marie) Anatomiste
 col. 1279. vol. I.
 Titre des Ouvrages qu'il a laissé sur
 l'Anatomie, *ibid.*
 LANGUE, col. 891. vol. IV. *Lingua*.
 Structure de l'os hyoïde, col. 892.
 Sa situation, *ibid.*
 Ses attaches, *ibid.*
 Son usage, *ibid.*
 Définition de la langue, *ibid.*
 Description de ses parties & leurs
 usages, *ibid.* & *suiv.*
 Maladies de la langue qui ont besoin
 du secours de la Chirurgie, colon.
 898.
 Maniere d'abaisser la langue, *ibid.*
 Maniere de couper le frein, *ibid.*
 Accidens causés par des opérations
 mal faites, col. 899.
 De la grenouillette, ou calcul de la
 langue, *ibid.* & *suiv.*
 Quelles personnes y sont sujettes,
 col. 900.
 Symptomes & méthodes curatives,
ibid.
 Skirrhes, ulcères & cancers qui vien-
 nent à la langue, *ibid.*
 Prognostics qui se tirent de la langue
 dans les maladies aiguës, col. 901.
 & *suiv.*
 Mauvaises qualités de la langue re-
 lativement au prognostic, col. 903.
 Couleur la plus funeste de la langue.
 Stécheresse de la langue, *ibid.* & *suiv.*
 LANGUE ulcérée & pleine de crevasses,
 col. 904. & *suiv.*
 Tremblement de la langue, colonne
 906.
 LANGUE DE CROT, ou *Scelopandre vul-* *Lingua cervina*.
gaire, plante, col. 906. vol. IV.
 Ses caracteres, *ibid.*
 Vaisseaux qui contiennent sa semen-
 ce, *ibid.*
 Boerhaave en compte quinze especes,
 col. 907.
 Cas où on l'emploie, *ibid.*
 LANGUE DE SERPENT, plante, col. 123. *Ophioglossum*.
 vol. V.
 Ses caracteres, *ibid.*
 Ses vertus, col. 124.
 LANGUE DE BOEUF, plante, autrement *Burdunculus*.
- appelé *Lingua bovis*, colon. 1207. *Lingua bovin*
 vol. II.
 LANGUEUR, défaillance ou foiblesse, *Langnor*.
 se, col. 772. vol. IV.
 LANIER, oiseau de proie, col. 772. *Lenarius*,
 vol. IV.
 LANTOR, palmier qui croît à Java,
 col. 772. vol. IV.
 LAPILLATION, formation des pier- *Lapillatio*.
 res, col. 776. vol. IV.
 LAPIN, animal, col. 905. vol. III. *Cuniculus*.
 Usage de sa graisse, col. 906.
 Remarques sur le lapin, *ibid.*
 En quoi il ressemble au lievre, & en
 quoi il en diffère, *ibid.*
 LARD, graisse de porc, colon. 778. *Lardum*.
 vol. IV.
 Ses mauvaises qualités comme ali-
 mens, *ibid.*
 LARME, colonne 761. volume IV. *Lacrima*.
 Voyez Œil.
 On donne le nom de larmes aux sucs
 de certaines plantes qui les rendent
 sous cette forme, *ibid.*
 LARME de Jos, plante, colonne 761. *Lacrima Jo.*
 vol. IV.
 Ses caracteres, *ibid.*
 Usage de sa semence, *ibid.*
 Ses propriétés médicinales, *ibid.*
 Lieux où elle croît, *ibid.*
 LARUS, oiseau, col. 779. vol. IV.
 Vertus de ses parties en usage dans la
 Médecine, *ibid.*
 LARYNGOTOMIE, colonne 779. *Laringotomia*.
 vol. IV. Voyez *Esquinancie*.
 LARYNX, col. 779. vol. IV. *Larynx*.
 Définition, *ibid.*
 Le vulgaire l'appelle le morceau d'A-
 dam, *ibid.*
 Cartilages qui le composent, *ibid.*
 Le thyroïde, *ibid.*
 Le cricoïde, *ibid.*
 Les arytenoïdes, col. 780.
 L'épiglotte, *ibid.*
 Détail circonstancié des cartilages,
ibid.
 Muscles du larynx, col. 781.
 Ceux qu'on appelle propres, c. 781.
 Division, col. 782.
 Noms des communs font,
 Serno-thyroïdiens, *ibid.*
 Thyro-hyoïdiens, ou hyo-thyroï-
 diens, *ibid.*
 Crico-thyroïdiens, *ibid.*
 Crico-arytenoïdiens postérieurs, la-
 téraux, col. 783.
 Thyro-arytenoïdiens, arytenoïdiens,
ibid.
 Thyro-epiglottiques, aryteno-épi-
 glottiques, *ibid.*
 Usage du larynx & de toutes les
 autres parties susdites, *ibid.* & *suiv.*
 LASCIF, épithete que Paracelse donne *Lascifus*.
 à la danse de Saint Vitus, col. 785.
 vol. IV.
 LASER, suc du *Laserpitium*, col. 785.
 vol. IV.
 LASERPITIUM, plante, colon. 785.
 vol. IV.
 Ses caracteres, *ibid.*
 Sa figure, *ibid.*
 Boerhaave en compte seize especes,
ibid.
 La petite *libanotis* de Théophraste

- croît en Suisse, & fleurit en Juillet, *ibid.*
 Vertus de sa racine, *ibid.*
 Sa saison, *ibid.*
 Sa culture, *ibid.*
 Les vertus du *Laserpitium* reprime le penchant à l'acte vénérien, *ibid.*
 Autres especes de *Laserpitium*, *ibid.*
LASSITUDE, col. 786. vol. IV. *Lassitudo.*
LASSITUDE, (remède contre la) colon. *Acopon.* 335. vol. I.
 Cas où Hippocrate emploie ce mot, *ibid.*
 A quoi Celse a donné ce nom, *ibid.*
 Sentiment de Galien & de Paul Eginete sur le mot *acopa*, *ibid.*
LAVANDE, plante, colonne 789. *Lavandula.* vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses huit especes, col. 790.
LAVANNE, (grande) *ibid.*
 Sa figure, *ibid.*
 Lieux où on la cultive, *ibid.*
 Elle est fort rare en Angleterre, *ibid.*
 Elle n'entre dans aucune composition médicinale, *ibid.*
LAVANNE commune, plante en buisson, *ibid.*
 Elle dure pendant plusieurs années, *ibid.*
 Elle se trouve dans les Jardins d'Angleterre, *ibid.*
 Elle est sauvage dans les autres contrées, *ibid.*
LAVANDE à feuilles larges, *ibid.*
 Son usage en Médecine, *ibid.*
 Esprit de lavande composé, *ibid.* & *suiv.*
 Odeurs qu'on pourra ajouter à sa préparation, col. 791.
 Manière de l'ordonner, *ibid.*
 Sa dose, *ibid.*
 Autres especes de lavande, *ibid.*
 Ce que dit Boerhaave sur cette plante, col. 792.
 Huile essentielle de lavande, *ibid.*
LAVANNE FRANÇOISE, plante, colonne *Stech.* 1675. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en distingue trois especes, *ibid.*
 Description de cette plante, *ibid.*
 Ses fleurs sont la seule partie dont on fasse usage, *ibid.*
 Leurs qualités & leurs usages *ibid.* & *suiv.*
 Dale fait mention d'une espece de *stachar* jaune d'Allemagne, col. 1676.
 Ses propriétés, *ibid.* & *suiv.*
LAVANNE DE MER, colonne 888. *Limonium.* vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
LAVARET, poisson de riviere assez semblable à la truite, col. 792. vol. IV. *Lavaretus.*
LAVARON, poisson de mer assez semblable au lavaret, col. 792. volum. IV. *Lavaronus.*
 Mer où on le trouve, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Vertus des petites pierres que l'on trouve dans sa tête, *ibid.*

LAVATERA, plante, col. 792. vol. IV.

Ainsi nommée de *Lavater*, Medecin Suisse, 793.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*

LAUDANUM, col. 793. vol. IV.

Etymologie du nom de cette composition médicinale, *ibid.*
 Préparation du laudanum de Londres, *ibid.*
 Laudanum liquide de Sydenham, *ibid.*
 Voyez *Dysenterie*.
 Manière de préparer le laudanum liquide tartarisé, 794.
 Laudanum liquide de Quincy, *ibid.*
 Son efficacité pour l'asthme, *ibid.*
 Laudanum liquide avec le camphre, *ibid.*
 Est un excellent diaphorétique, col. 795.
 Sa dose, *ibid.*
 Laudanum liquide, pectoral & sudorifique, *ibid.*
 Le meilleur de tous les laudanums liquides, col. 796.
 Composition du laudanum liquide avec le sel volatil huileux, *ibid.*
 Est un fort bon carminatif, *ibid.*
 Sa dose, *ibid.*
 Laudanum liquide avec l'esprit de nître dulcifié, *ibid.*
 Laudanum liquide avec le suc de coings, col. 797.
 Laudanum de Van-Helmont, *ibid.*
 Laudanum mercuriel de Paracelse, col. 798.
 Sa dose, col. 799.

LAUDINÆ, pilules dont l'opium est la base, col. 799. vol. IV.

LAVIGNON, petit poisson de mer à coquille, environ de la grosseur de la moule, col. 799. vol. IV.
 Ses vertus, *ibid.*

LAUREMBERG, (Pierre) colonne 1260. vol. I.

Sentiment de Riolan à son sujet, *ibid.*
 Editions de ses Ouvrages, *ibid.*

LAURENT, (André) Anatomiste, col. 1257. vol. I.

Où il professa la Médecine, *ibid.*
 Sentiment de Riolan sur son compte, *ibid.*
 Editions de ses Ouvrages, colonne 1258.

LAUREOLE, plante, col. 322. vol. *Thymela.* VI.

Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte quatre especes, *ibid.*
 Nature de cette plante, *ibid.*
 Pourquoi on ne doit en user qu'avec beaucoup de circonspection, col. 323.
 Manière dont on peut corriger son acrimonie, *ibid.*

LAUREOLE FEMELLE, plante, col. 323. vol. VI.

Vertus de toutes ses parties, *ibid.*
 Pourquoi il faut en user rarement, *ibid.*

LAURIER, arbre, col. 804. vol. IV. *Laurus.*
 Ses caractères, *ibid.*

Douze especes selon Boerhaave, *ibid.*
 Laurier à feuilles larges, *ibid.*
 A les mêmes vertus que le laurier commun, *ibid.*
 Laurier commun, *ibid.*
 Grossièr de cet arbre dans son climat naturel, *ibid.*
 Qualités médicales, col. 805.
 Ce qu'en disent les Auteurs, *ibid.*
 Baies de laurier, col. 806.
 Gargarisme, *ibid.*
 Huile de laurier par la distillation, col. 807.
 Son efficacité, *ibid.*
 Emplâtre de laurier, *ibid.*
 Flamme subite qui naît du frottement de deux branches de laurier l'une contre l'autre, *ibid.*
 Manière de préparer l'huile de laurier, col. 808.
 Autres especes de lauriers, *ibid.*
 On appelle aussi le
 LAURIER, col. 946. vol. III. *Daphnolepis.*
 Huile de laurier, ses usages & ses propriétés, *ibid.*
 LAURIER-CERISE, plante, col. 799. vol. *Laurocerasus.*
 IV.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Observations utiles & curieuses du Docteur Madden, *ibid.*
 Eau simple distillée des feuilles du laurier-cerise, *ibid.*
 Est un poison des plus violens, *ibid.*
 Usage lorsqu'elle a été passée par l'alembic, *ibid.*
 Funestes effets, *ibid.*
 Expériences sur ce poison, col. 800.
 & *suiv.*
 LAURIER D'ALEXANDRIE, colon. 710. *Alexandria laurus.*
 vol. I.
 Ses qualités selon Paul Eginete, *ibid.*
 LAURIER ALEXANDRIN, colonne 909. *Bislingua.*
 vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa vertu par Dale, *ibid.*
 LAURIER ROSE, plante, col. 1485. vol. *Nerium.*
 IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte cinq especes, 1486.
 Selon Plinie ses fleurs & ses feuilles sont un poison pour les mulets, les ânes, &c. *ibid.*
 Propriétés des especes de *nerium*, *ibid.*
 LAURIER-TEIN, plante, col. 346. vol. *Timus.*
 VI.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte trois especes, *ibid.*
 Extrait de l'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave au sujet de cet arbrisseau, col. 347.
 LAWANG, arbre qui croît à Java, col. 808. vol. IV.
 LAXA CHIMOLEA, remède purgatif recommandé par Paracelse dans les maladies vénériennes, colonne 808. vol. IV.
 LAXATIFS, (remèdes) col. 808. *Laxativa.*
 vol. IV. Voyez *Laxantia* ou *Eccoprotica.*
 LEALIS, (Leal.) Anatomiste, col. 1279. vol. I.
 Tome VI.

Ses découvertes, *ibid.*

LEBIAS, nom d'un poison qu'on appelle encore *hepatas*, colon. 810. vol. IV.

LECHIA, nom d'un poisson que quelques-uns regardent comme le *centrina* & d'autres comme l'*anna* des anciens, col. 810. vol. IV.

LECITHOS, especes de légume, col. 810. vol. IV.

Autres acceptions de ce mot, *ibid.*

LECTURE, nuisible après souper pour ceux qui ont la tête foible, col. 810. vol. IV.

LEEUWENHOECK, (Antoine) Anatomiste célèbre, colon. 1279. vol. I.

Ses découvertes par le moyen du microscope, *ibid.* & *suiv.*

LEGITIME ou NATUREL, épithète *Gingiv.* qu'on donne aux maladies & aux feurs, col. 126. vol. IV.

LEGUME, especes de plantes, telles que les pois, les fèves, &c. ainsi appelées parce qu'on en ramasse le fruit avec la main, col. 811. vol. IV.

LENTIBULARIA, nom de deux plantes dont Tournefort & Ray ont fait mention, col. 814. volum. IV.

Lieux où on les trouve, *ibid.*

LENTICULAIRE, instrument de Chirurgie, col. 816. vol. IV.

LENTILLE, plante, col. 813. vol. *Lens.*
 IV.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Ses especes selon Boerhaave, 814.

Vertus que les anciens lui ont attribuées, *ibid.*

Inconvéniens qui résultent de son usage, *ibid.*

Propriétés médicales, *ibid.*

LENTILLE D'EAU, plante, col. 815. *Lenticula.*

Ses caractères, *ibid.*

Lieux où elle croît, *ibid.*

Vertus qu'on lui attribue, *ibid.*

LENTISQUE, arbre, col. 816. vol. *Lentiscus.*
 IV.

Ses caractères, *ibid.*

Trois especes selon Boerhaave, *ibid.*

Lentisque commun, *ibid.*

Description de cet arbre, *ibid.*

Comment on obtient sa gomme, *ibid.*

Ce qu'elle est, *ibid.*

Mastic & ses vertus, *ibid.*

Usage qu'en font les femmes Turques, *ibid.*

Emplâtre & onguent de mastic, *ibid.*

Différence du mastic & du sandarac, *ibid.*

Emploi, *ibid.*

Le lentisque est commun dans l'île de Chio, col. 817.

Fournit la *resine mastique*, appelée *mastic*, *ibid.*

LEONIS, (Jean-Baptiste-Carcanus) Anatomiste, col. 1252. vol. I.

Son pays, & de qui il a été disciple, *ibid.*

Ses idées sur plusieurs parties du corps, *ibid.*

LEOPARD, animal, col. 364. vol. V. *Pardus.*
 Sa graisse passe pour un des meilleurs cosmétiques, *ibid.*

LEPAS, espece de coquillage qui s'attache aux rochers, col. 822. vol. IV.

LEPIDOCARPODENDRON, plante, col. 824. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Douze especes, selon Boerhaave, *ibid.*

LEPIDOSARCOME, nom d'une tumeur fungulaire, formée dans la bouche & couverte d'écaillés irrégulières, col. 824. vol. IV. *Lepidosarcoma.*

LEPRAS, nom d'un poisson de mer de la longueur d'un pié ou environ, col. 848. vol. IV.

LEPRE, maladie qui provient d'une sérosité acre & impure, col. 825. vol. IV. *Lepre.*

Ses différentes especes, *ibid.*

Signes qui font connoître que cette maladie est vénérienne & maligne, *ibid.*

Quels endroits du corps elle affecte, col. 826.

Comment, *ibid.*

Especie de gale à laquelle les vieillards sont sujets, *ibid.*

Herpe rongante, *ibid.*

Appellée par Celse feu sacré, *ibid.*

Sa nature, *ibid.*

Pourquoi on la nomme *zona ignea*, *ibid.*

Différence entre la lepre des Arabes & l'éléphantiasis des Grecs, *ibid.*

Description qu'en donne Aretée, *ibid.*

Ces maladies sont contagieuses, col. 827.

Comment elles se prennent, *ibid.*

Siège de toutes ces maladies, *ibid.*

Les enfans sont particulièrement sujets aux maladies de la peau, *ibid.*

Cause de cette maladie, col. 828.

Raisons de la différence de ces maladies de la peau, *ibid.*

Pourquoi certaines éruptions affectent certains endroits plutôt que d'autres, &c. *ibid.*

Pourquoi l'humeur peccante qui donne lieu aux maladies prurigineuses & pustuleuses de la peau varie si prodigieusement dans les différens malades, col. 829.

Examen strict des vraies causes des maladies cutanées, *ibid.*

En quoi réside leur principe réel, prochain & immédiat, *ibid.*

Observations d'Auteurs véridiques, *ibid.*

Génération hâtée & peu raisonnée d'une maladie pustuleuse suivie d'une fièvre maligne, col. 830.

Causes médiatees & éloignées de la formation de la sérosité impure, *ibid.*

Causes qui concourent à la dépravation des parties solides & des viscères, col. 831.

Maladies cutanées prises en voyagent, *ibid.*

Prognostic, col. 832.

Différent selon la différence des maladies, *ibid.*

Celui que forme Aretée de l'éléphantiasis, *ibid.*

Cas où l'herpe miliaire est dangereuse, *ibid.*

Description de l'éléphantiasis par Aretée, *ibid.*

La manière de la traiter, col. 834.

La méthode de Celse en diffère peu, *ibid.*

Cure, col. 835. & 836.

Examens de différentes méthodes de donner le mercure, col. 837. 838.

Régime qu'il faut observer, *ibid.*

Autres remèdes, col. 840.

La cure doit varier selon les différentes especes de maladies cutanées, *ibid.*

Attentions pour l'administration des remèdes, *ibid.*

Ceux qui sont les plus propres pour rendre la fluidité au sang & aux humeurs, col. 841.

Purgatif pour les enfans qui ont la gale, *ibid.*

Manière de la traiter, col. 842.

Traitement particulier de la teigne à la tête, col. 843.

Onguent à cet effet, *ibid.*

Vraie manière d'user des topiques, col. 844.

Description d'une espece particulière, col. 845.

Potion fort efficace, *ibid.*

Scarifications à la fossette du cou, aux épaules & au dos, col. 846.

Epithème, *ibid.*

Les Negres sont fort sujets à la lepre, *ibid.*

Symptômes, *ibid.*

Description d'une autre maladie cutanée que le Docteur Towne appelle mal des jointures, col. 847.

LESARD, insecte, col. 760. vol. IV. *Lacertus.*

Lieux où vit cet animal, *ibid.*

Le grand lézard verd est le plus estimé, *ibid.*

Le lézard commun coupé par morceaux attire hors du corps les morceaux de bois, les morceaux de verre, &c. *ibid.*

Liniment fait avec sa chair & ses cendres, *ibid.*

LESARD D'EAU. Voy. *Salamandre aquatique.* *Lacertus aquatilis.*

LESARD de la petite espece marqué sur le dos de petites taches semblables à des étoiles, col. 1670. vol. V. *Stellio.*

Effets que produit la morsure de cet animal, *ibid.*

Remèdes, *ibid.*

LESSIVE, eau imprégnée des sels des végétaux réduits en cendres, col. 905. vol. IV. *Lixivium.*

LETHARGIE, maladie, col. 849. *Lethargus.*

vol. IV.

A rapport à l'apoplexie & à la paralysie, *ibid.*

Plusieurs Auteurs en ont parlé obscurément, *ibid.*

Ce qu'on entend par affection léthargique, *ibid.*

Signes qui la caractérisent, *ibid.*

Ceux auxquels on reconnoît le coma vigil, *ibid.*

Signes & définition des diverses especes de léthargie, col. 850.

Dissections anatomiques de person-

nes mortes de ces maladies, col. 851.
 Observations relatives aux affections soporeuses, *ibid.*
 Siège de ces affections, *ibid.*
 D'où dépend le sommeil, *ibid.*
 Application des principes à chaque différente espèce d'affection soporeuse, col. 852.
 Examen de l'effet & de l'occasion de la langueur, *ibid.* & *suiv.*
 Causes de la léthargie, col. 854.
 Comment elle se distingue, *ibid.*
 Causes éloignées, *ibid.*
 Personnes que la léthargie attaque, *ibid.*
 Curation, col. 855.
 Indications à remplir, col. 856.
 Précautions de pratique, col. 857.
 Remède recommandé par Lotichius, *ibid.*
 Prognostic de l'espèce de léthargie qui accompagne l'hémiplégie, *ibid.*
 Nécessité d'une évacuation abondante de sang dans la léthargie de la première espèce, *ibid.*
 Autre espèce de léthargie, *ibid.*
 Le *corus* est une apoplexie légère, col. 859.
 Cherchez la curation dans l'article *Coma vigil*, *Coma somnolentum* & *Cataphora*.
LEUCANTHEMUM, plante, col. 860. vol. IV.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Ses espèces, *ibid.*
LEUCE, espèce de lepre. Voyez *Lepra*.
LEUCISCOS, nom d'un poisson de l'espèce du mulot, col. 861. vol. IV.
LEUCOCHRUS, sorte de vin fait avec des raisins pillés, macérés dans de l'eau de mer, & jetés dans du vin blanc nouveau, col. 861. vol. IV.
LEUCOGRAPHIS, nom d'une pierre appelée autrement *maraxus* & *galaxia*, col. 861. vol. IV.
 Lieu où elle se trouve, *ibid.*
 Propriétés médicales, *ibid.*
LEUCOME, maladie de l'œil, col. 862. vol. IV. Voyez *Oeil*. *Leucoma*.
LEUCOPHLEGMATIE, tumeur générale ou partielle du corps, blanche & molasse, col. 863. vol. IV. Voyez *Hydropisie* & *Fibrose*. *Leucophlegmatia*.
LEUCOPHYLLON, nom d'une composition décrite dans Aétius, col. 864. vol. IV.
LEUCOPYRON, nom d'un malagme, col. 864.
LEVIGATION, action de réduire en poudre une substance, col. 766. vol. IV. *Levigatio*.
LEVRES, leur composition, col. 719. *Labia*.
 Tissu qui forme le bord rouge, *ibid.*
 Arteres qui vont aux levres, nerfs & muscles, col. 720.
 Divisions de ces muscles, *ibid.*
 Noms qu'on leur donne, *ibid.* & *suiv.*
 Le mot *levre*, s'entend encore des

bords des plaies & des ulcères, col. 729.
 La partie la plus extérieure des parties naturelles de la femme, porte aussi ce nom, *ibid.*
 On appelle *broechus*, un homme qui a la levre supérieure fort avancée, col. 1112. vol. II. *Broechus*.
LEXIPHARMACON, nom d'un antidote, col. 864. vol. IV.
LIBANOTIS, col. 864. vol. IV.
 Diverses explications de ce mot, *ibid.*
LIBANION, nom d'un collyre, col. 864. vol. IV.
LIBAVIUS, (André) Medecin Anatomiste, col. 1259. vol. I.
 Où il professa la Médecine, *ibid.*
 Temps où il mourut, *ibid.*
 C'est lui qui est l'auteur de la transfusion du sang, *ibid.*
LIBELLA, poisson, col. 864. volume IV.
LICORNE, col. 763. vol. V. *Unicornu*.
 Vertus de ce médicament, *ibid.*
LICORNE, fossile, col. 764. vol. V.
 Elle a les mêmes propriétés que la terre de Lemnos, *ibid.*
 On la recommande dans les maladies contagieuses, *ibid.*
LIE DU VIN, col. 1452. vol. III.
 Ses qualités & ses usages, *ibid.*
LIE D'ORUE, col. 1110. vol. I. *Amurea*.
 Ses vertus, selon Lemery, *ibid.*
 ——— Dioscoride, *ibid.*
 ——— Oribase, *ibid.*
 ——— Aétius, *ibid.*
 ——— Paul Eginete, *ibid.*
LIEGE, arbre. Ses caractères, col. 1700. *Suber*.
 vol. V.
 Description de cet arbre, col. 1701.
 Qualités & propriétés du liège, *ibid.*
LIEN, balle, fondement, col. 818. volume II. *Bathmis*.
 Sens où Hippocrate & Galien se sont servis du mot *Bathmis*, *ibid.*
LIENTERIE, col. 872. vol. IV. *Lienteria*.
 D'où provient cette maladie, *ibid.*
 Observations de Bontius sur cette maladie dans les Indes, *ibid.*
 Causes, 873.
 Sentimens de plusieurs Auteurs, *ibid.* & *suiv.*
 Ce qu'on doit se proposer dans la cure, col. 874.
LIÈRE, planne, col. 222. vol. IV. *Hedera*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses espèces, *ibid.*
 Maladies dans lesquelles ses feuilles s'appliquent extérieurement, 223.
 Vertus de cette plante, *ibid.*
 Gomme de liere, *ibid.*
 Qualité, couleur, goût & odeur de cette substance, *ibid.*
 Ses propriétés médicales, *ibid.*
LIÈRE TERRESTRE, Ses caractères, col. 357. vol. III. *Chamaelema*.
 Quatre plantes qui portent ce nom, selon Boerhaave, col. 358.
 Description du liere, *ibid.*
 Vertus & propriétés du liere, *ibid.*
LIEVRE, animal, col. 848. vol. IV. *Lepus*.
 Les anciens Bretons se faisoient un crime de le manger, *ibid.*
 Parties de cet animal qu'on emploie en Médecine, *ibid.*

- Leurs qualités, *ibid.*
 LIEVRE MARIN, col. 849. vol. IV. *Lepus marinus.*
 On le pêche dans la mer, *ibid.*
 Il ressemble à la foche, *ibid.*
 LIGAMENT, col. 874. vol. IV. *Ligamentum.*
 Définition, *ibid.*
 Est composé de plusieurs fibres très-déliées, *ibid.*
 Classe des ligamens qui ne servent qu'eux os, *ibid.*
 Autre classe de ceux qui étant attachés aux os, servent aussi à d'autres parties, & principalement aux muscles, *ibid.*
 Ligamens articulaires, *ibid.*
 Toiles ligamenteuses très-minces, 875.
 Ligamens capsulaires, & leur situation, *ibid.*
 Ligament orbiculaire, *ibid.*
 Ligament rond, & ligamens croisés, *ibid.*
 Autre division, *ibid.*
 Ligamens annulaires, particuliers & simples, col. 876.
 Demi-annulaires, *ibid.*
 Ligamens interosseux, *ibid.*
 Ligament cervical postérieur, *ibid.*
 Ligamens latéraux du cou, *ibid.*
 Aponévroses, *ibid.*
 Ligament suspensoir du muscle stylo-glosse, *ibid.*
 Bourrelet fourcilier de la cavité coxaloïde, *ibid.*
 Usage de tous ces ligamens, *ibid.*
 LIGAMENT du poignet, col. 421. volume II. *Armillæ.*
 LIGATURE, col. 877. vol. IV. *Ligatura.*
 LIGNE BLANCHE, celle qui va du cartilage xyphoïde à l'os pubis, & qui partage le bas-ventre par le milieu, col. 891. vol. IV. *Linea alba.*
 LIGNIPERDA, insecte aquatique, col. 877. vol. IV.
 LIGURINUS, petit oiseau, col. 878. vol. IV.
 LILAC, arbrisseau, col. 881. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 LILI, nom des arcanes de Paracelse, col. 881. vol. IV.
 LILIO-HYACINTHUS, plante, col. 882. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses especes, selon Boerhaave, *ibid.*
 Culture, *ibid.*
 Vertus de ses racines, *ibid.*
 LILIO-NARCISSUS, plante, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 LILIO-ORNITHOGALUM, nom du liliomarcissus, col. 883. vol. IV.
 LIMACE, insecte, col. 886. vol. IV. *Limax terrestris.*
 Ses especes, *ibid.*
 Liqueur qu'on en prépare, *ibid.*
 A quoi elle sert, *ibid.*
 LIMAÇON, insecte, col. 625. volume III. *Cocblea.*
 Différentes especes de limaçons, *ibid.*
 Différens usages que les Anciens en ont fait, *ibid.*
 Suivant Athénée, *ibid.*
 — Dioscoride, col. 626.
 — Pline, *ibid.* & suiv.
 — Hippocrate, col. 628.
 — Galien, *ibid.*
 Ce que les Modernes ont dit des limaçons, 629.
 Leurs véritables vertus, *ibid.*
 Raisons pour laquelle ils sont utiles dans plusieurs maladies, *ibid.*
 Passage de Swammerdam, *ibid.*
 — de Bruyer, col. 630. & suiv.
 Soins qu'on doit apporter dans le choix des limaçons, col. 632.
 Particularités touchant l'usage de ces animaux, *ibid.*
 Préparations des limaçons, 633.
 Autre préparation de Juncker, *ibid.*
 Remède contre le calcul des reins & de la vessie préparé avec les limaçons, par Bruckman, col. 634.
 Limaçons qui sont de quelque usage dans la Médecine, col. 635.
 LIMAS NOIR, col. 886. vol. IV. *Limax ater.*
 Ses vertus, *ibid.*
 LIMAS ROUGE. Ses vertus, *ibid.* *Limax ruber.*
 LIME, instrument dont on se sert en Pharmacie, col. 886. vol. IV.
 Son usage, *ibid.*
 LIMONADE, liqueur, col. 888. volume IV. *Limnada.*
 LIMONEUX, sale, terreux, col. 908. *Berberodes.*
 vol. II.
 LIMONIER, arbre, 886. vol. IV. *Limón.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Ne diffère en rien du citronnier, sinon que son fruit est plus petit, & sa chair d'une consistance moins épaisse, *ibid.*
 Dix especes, selon Boerhaave, 887.
 Ressemble beaucoup à l'oranger, *ibid.*
 Ses fleurs, *ibid.*
 Les limons sont rafraichissans, *ibid.*
 Autres vertus, *ibid.*
 Préparation du Sirop de suc de limon, *ibid.*
 Les limons ont un goût plus acide que les oranges & les citrons, *ibid.*
 Manière de le manger, *ibid.*
 Affections où on emploie le sirop de suc de limon, *ibid.*
 Suc de limon parfaitement neutralisé avec le sel d'absynthe, *ibid.*
 LIMURES ou rapures, col. 886. volume IV. *Limatura.*
 LIN, plante, col. 908. vol. IV. *Linum.*
 Boerhaave en compte huit especes, *ibid.*
 Propriétés médicinales de sa semence & de son huile par expression, *ibid.*
 Cette huile est composée de parties très-subtiles, 909.
 Emulsion de ses semences, *ibid.*
 Autres especes de lin, *ibid.*
 Lin purgatif, 910.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Elle purge les stérilités avec force, *ibid.*
 LIN N'EGYPT, col. 402. vol. I. *Ægyptium linum.*
 A quelle occasion Hippocrate en fait mention, *ibid.*
 Manière de s'en servir, selon cet Auteur, *ibid.*
 LINAIRE, plante, col. 888. vol. IV. *Linaria.*
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Description de la sixième especes, col. 889.
 Ses propriétés médicinales, *ibid.*
 Onguent de linairé, excellent pour les hémorroïdes, *ibid.*
 Linairé jaune, col. 890.

- Dix-neuvieme espece, croit en Suisse, col. 891.
- LINGE; on comprend sous ce nom la charpie, les tentes, les compresses & les bandes, col. 908. vol. IV. *Linseum.*
- LINIMENT, l'action d'œindre, col. 664. vol. IV. *Inunctio.*
- LINOTE, oiseau, col. 891. vol. IV. *Linaria.*
- Qualités de sa chair, *ibid.*
- LIOTATOS, col. 910. vol. IV. Voy. Raie.
- LION, animal, col. 821. vol. IV. *Leo.*
- Usage de sa graisse, *ibid.*
- LIONNE, col. 810. vol. IV. *Laeon.*
- Emplâtre de lionne, *ibid.*
- LIPPIA, plante découverte à la Vera-Cruz, ainsi appelée en l'honneur du Docteur Lippi, col. 911. vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- Seule de son espece, *ibid.*
- Son élévation, *ibid.*
- Ses branches, *ibid.*
- Ses feuilles, *ibid.*
- LIPPITUDE, ophthalmie ou inflammation des yeux, col. 911. volume IV. *Lippitudo.*
- LIPYRIE, espece de fièvre ardente, maligne, accompagnée d'une chaleur interne considérable, col. 911. vol. IV. *Lipyrria.*
- LIQUEUR MINERALE ANODYNE, inventée par Hoffman, col. 911. vol. IV. *Liquor mineralis anodynus.*
- N'en a jamais découvert le secret, *ibid.*
- Préparation, que Burggrave croit être la sienne, *ibid.*
- LIQUEUR anodyne minérale d'Hoffman, substituée aux remèdes tirés de l'opium, col. 1459. vol. V.
- Propriétés & vertus de cette liqueur, col. 1460.
- LIQUEUR de cailloux, col. 1508. volume V.
- Ses propriétés, *ibid.*
- Remarque sur cette opération, *ibid.*
- Inconvénients des liqueurs chaudes, comme le thé & le café dans le paroxysme des fièvres tierces, col. 200. vol. VI.
- LIQUEUR rare dont parle Hoffman sous le nom de *Cananga oleum*, colonne 1401. vol. II. *Cananga oleum.*
- LIQUEUR qui coule des raisins avant qu'on les ait foulés, colonne 309. vol. II. *Apsstagma, ou Apsstalgma.*
- LIQUIDAMBAR, arbre de Virginie, col. 995. vol. I.
- On en tire une résine qui a le même nom, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- LIS, plante, col. 883. vol. IV. *Lilium.*
- Boerhaave en compte dix-neuf especes, *ibid.*
- LIS BLANC, *ibid.*
- Ses propriétés médicinales, *ibid.*
- Eau & huile de lis blancs, *ibid.*
- Maladies où on les emploie, *ibid.*
- LIS ROUGE, col. 884.
- Vertus de sa racine & de ses feuilles, *ibid.*
- LIS DES VALLÉES, *ibid.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses especes, col. 885.
- LIS SUPERIEUR, plante, colonne 1342. *Merhonica.*
- vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- Elle ne possède aucune vertu médicinale, *ibid.*
- LIS ASPHODELE, col. 881. vol. IV. *Lilium asphodelus.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses especes, *ibid.*
- On ne lui connoît aucune propriété médicinale, *ibid.*
- LIS DE SAINT BRUNO, colonne 881. *Lillastrium.*
- vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- LISERON, plante, colon. 1552. *Smilax.*
- vol. V.
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte quatre especes, *ibid.*
- Ses propriétés & ses usages, colonne 1553.
- Autres plantes dont Boerhaave fait mention sous le nom de *Smilax*, *ibid.*
- Le liseron porte encore le nom de *Convolutus*, col. 761. vol. III. *Convolutus.*
- Ses caractères, *ibid.*
- LISERON dont la tige monte fort haut, col. 761. vol. III.
- Sa description, *ibid.*
- LISERON, (petit) col. 762. vol. III.
- Ses vertus, selon quelques-uns, lorsqu'on l'applique extérieurement, *ibid.*
- LISERON, (grand) col. 763. vol. III.
- Sa description, *ibid.*
- Ses propriétés, *ibid.*
- LISERON dont la tige monte peu, colon. 763. vol. III.
- LISTER, (Martin) Anatomiste, col. 1280. vol. I.
- LIT, col. 811. vol. IV. *Letus.*
- LIT DE REPOS, col. 1121. vol. I. *Anaclinterium.*
- LITE, nom d'une emplâtre composée de verd-de-gris, de cire & de résine, col. 912. vol. IV.
- LITHAGOGUE, épithete des remèdes qui chassent la pierre, col. 912. vol. IV. *Lithagogus.*
- LITHARGE, deux sortes, col. 912. *Lithargyrus.*
- vol. IV.
- Litharge d'or, & litharge d'argent, *ibid.*
- Quels fourneaux on emploie pour la faire, *ibid.*
- Comment on purifie la mine d'argent des autres métaux qu'elle contient, & comment se fait la litharge, *ibid.*
- Ce que c'est que la litharge, *ibid.*
- Grand usage qu'on en fait en Médecine, *ibid.* & *suiv.*
- LITHONTRIPTIQUE, col. 1285. *Calculifragus.*
- vol. II.
- LITHOTOMIE, taille ou opération qu'on fait pour tirer la pierre de la vessie, col. 914. vol. IV. *Lithotomia.*
- Manière de fonder le malade, selon M. Sharp, *ibid.*
- Ne point précipiter l'opération, col. 915.
- Obstacles qui s'y opposent, *ibid.*
- Préparation du malade avant l'opération, *ibid.*
- LIS BLANC, *ibid.*
- Ses propriétés médicinales, *ibid.*
- Eau & huile de lis blancs, *ibid.*
- Maladies où on les emploie, *ibid.*
- LIS ROUGE, col. 884.
- Vertus de sa racine & de ses feuilles, *ibid.*
- LIS DES VALLÉES, *ibid.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses especes, col. 885.
- Tome VI.

Différentes manières d'extraire la pierre de la vessie, *ibid.*
 Saison propre à faire l'opération, col. 916.
 Régime, *ibid.*
 Instrumens pour le petit appareil, *ibid.*
 Planches, *ibid.*
 Posture du malade, *ibid.*
 Sentiment d'Héfler & de M. Sharp sur cette méthode, col. 917.
 La néphrotomie, col. 918.
 Regardée comme impraticable par la plupart des Anciens, *ibid.*
 Grand appareil, col. 919.
 Qui en est l'inventeur, *ibid.*
 Par qui perfectionné, *ibid.*
 Ensuite de quelle observation il a été inventé, *ibid.*
 Principaux instrumens pour l'exécution du grand appareil, col. 920.
 Planches, *ibid.*
 Nombre des aides, col. 921.
 Manière de procéder à l'opération, *ibid.*
 Ce qu'il faut faire après l'incision, col. 922.
 Instrumens nécessaires alors, *ibid.*
 Différentes façons d'extraire la pierre, selon plusieurs Chirurgiens, col. 924.
 Machine dont parle Franckeneau faite avec un os de baleine & une vessie de bœuf, *ibid.*
 Ce qu'il faut faire après avoir tiré la pierre, *ibid.*
 Manière de panser les hommes qui ont été taillés, *ibid.*
 Ne point arrêter l'hémorrhagie pendant quelques jours pour prévenir l'inflammation, col. 925.
 La supprimer si elle est trop abondante, *ibid.*
 Avantages que l'on tire de l'opération du scrotum, du périnée & du bas-ventre avec l'huile rosat, *ibid.*
 Donner beaucoup de ptisanne, d'eau d'orge, &c. *ibid.*
 Tempérer extrêmement l'air de la chambre, *ibid.*
 Comment on bâtera la consolidation de la plaie, col. 926.
 Discontinuer l'opération lorsqu'on ne peut trouver la pierre ni la tirer après l'avoir rencontrée, *ibid.*
 Attendre que le malade ait recouvré ses forces, *ibid.*
 Cas où il faudra tailler par le petit, ou par le haut appareil, *ibid.*
 Ce qu'il faut faire dans la chute du rectum, *ibid.*
 Lieu de l'incision dans un homme qui a déjà été traité, *ibid.*
 Comment la consolidation de la plaie varie, col. 927.
 Injecter du lait dans la vessie, lorsque le malade ressent des douleurs violentes après l'opération, *ibid.*
 Opinion des Chirurgiens sur la préférence du grand appareil, *ibid.*
 Manière dont on le pratique dans les Hôpitaux d'Angleterre, *ibid.*
 Haut appareil, *ibid.*
 Quel en est l'inventeur, *ibid.*
 Son nom de *Section hypogastrique*, *ibid.*

Lieu où il se fait, col. 928.
 Désapprouvé dans son commencement, *ibid.*
 L'incision au-dessus des os pubis n'a rien de dangereux, *ibid.*
 Pratiqué à l'Hôtel Dieu de Paris avec succès, *ibid.*
 Chirurgiens auxquels cette opération a réussi, *ibid.*
 Le Docteur Jacques Douglas l'a fait revivre, col. 929.
 Exemple d'un jeune homme taillé avec succès, *ibid.*
 Variétés dans la réussite de cette opération, *ibid.*
 Difficulté qui accompagnent cette méthode, col. 930.
 Combien ceux-là se trompent, qui la préfèrent aux autres, col. 931.
 Pourquoi d'habiles gens l'ont rejetée, *ibid.*
 A quoi l'on doit attribuer la difficulté qu'il y a à consolider la plaie dans le haut appareil, 932.
 Quelles personnes on doit tailler ainsi, *ibid.*
 Disposition, situation, connexion & structure de la vessie, col. 933.
 Figures, *ibid.*
 Opération, col. 934.
 Manière de coucher le malade, *ibid.*
 En quoi consiste le plus grand danger de l'opération, col. 935.
 Ce qu'il faut faire après avoir tiré la pierre, col. 937.
 Pansement, *ibid.*
 Observations, *ibid.*
 Avantages de cette méthode sur les précédentes, col. 938.
 Réponse aux principales objections, col. 940.
 Cas où le haut appareil est le moins convenable, col. 941.
 Opération latérale, *ibid.*
 Frère Jacques en est l'inventeur, *ibid.*
 Sa manière d'opérer, *ibid.*
 Son opération rejetée, col. 943.
 Mais approuvée, *ibid.*
 Rejettoit les saignées & purgations préparatoires, *ibid.*
 Succès peu avantageux, col. 944.
 Quelles utilités on a retiré de cette méthode, col. 945.
 Méthode de Rau, col. 946.
 Perfectionnée par Cheselden, colon: 947.
 Méthode de ce dernier, *ibid.*
 Son Opération s'acheve en une minute, col. 948.
 Cas où il varie sa méthode, *ibid.*
 Seconde méthode de Cheselden, col. 949.
 Description qu'en a donné Douglas, *ibid.*
 Corrections, col. 950.
 Choix que fait le D^{ran} parmi ces différentes méthodes, *ibid.*
 Inventon & perfection de l'opération latérale attribuée, par Garangeot, aux François, col. 951.
 Exécution, col. 952.
 Manière, *ibid.*
 Comment on doit couper l'urethre

de dehors en - dedans , le bourslet de la vessie & environ un travers de doigt de son corps, seulement en dedans, col. 953.

Exécution des mouvemens nécessaires, col. 955.

Appareil latérale, suivant la méthode de Sensius, col. 955.

Sentiment de M. Morand sur les diverses méthodes de lithotomie , *ibid.*

Observations du même sur la méthode du frere Jacques, col. 956.

Médaille que ce Lithotomiste reçut à Amsterdam, en reconnaissance de ses heureux succès, col. 957.

Rectifie sa méthode & emploie des sondes crénelées, *ibid.*

Mort du frere Jacques, col. 958.

Nécessité qu'il y avoit d'examiner sa méthode pour l'utilité de l'Art, *ib.*

A opéré avec la d'extériorité & les instrumens convenables à Aix-la-Chapelle, à Strasbourg, en Hollande, &c. *ibid.*

Sentimens & discussion des Chirurgiens, col. 959.

Inconvéniens de l'appareil latéral, col. 960.

Maniere d'extraire la pierre de la vessie des femmes, col. 961.

Y sont moins sujettes que les hommes, *ibid.*

Les pierres sortent souvent elles-mêmes de leur vessie, sans le secours de l'opération, *ibid.*

Moindre nombre d'instrumens pour tailler les femmes, col. 962.

Dans le petit appareil le bistouri est inutile, selon Celse, *ibid.*

Conseil d'Albucasis, *ibid.*

Plus grand nombre d'instrumens dans le grand appareil, col. 963.

Marianus est d'avis de laisser l'expulsion des petites pierres à la nature, col. 963.

Méthodes différentes, col. 964.

Celle du Frere Jacques a été imitée par Rau, *ibid.*

Autres sentimens, *ibid.*

Celui de Douglas pour extraire les petites pierres, *ibid.*

Observation sur la maniere dont la pierre s'engendre dans les femmes, col. 965.

Exemple curieux & extraordinaire, *ibid.*

LITHOTOMISTE, Chirurgien qui taille la pierre, col. 965. vol. IV. *Lithotomus.*

LIVECHE, plante, col. 1504. vol. V. *Siler.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en distingue trois especes, *ibid.*

Usage de son herbe & de sa semence, col. 1505.

Elle porte le nom de *lignificum*, col. 879. 880. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Ses especes, *ibid.*

Usage qu'on en fait en Medecine, *ibid.*

LIVRE, poids de 16 onces, col. 864. *Libra.* vol. IV.

Différence entre celle des anciens & celle des modernes, *ibid.* & *suiv.*

On la nomme *Bagedia*, col. 723. *Bagedia.* vol. II.

LOBE, en Botanique signifie une gousse & quelquefois les onglets ou la partie blanche des feuilles des roses, col. 965. vol. IV. *Lobus.*

LOBES DES POUMONS, col. 221. vol. II. *Aorta.*

Ce qu'Hippocrate dit sur ce mot, *ibid.* Voyez *Poumon.*

LOBELE, plante, col. 965. vol. IV. *Lobelia.*

Origine du nom de cette plante, *ibid.*

LOBUS ECHINATUS, plante, col. 966. vol. IV.

Ses especes selon Miller, *ibid.*

Lieux où elle croit, *ibid.*

LOCH ou LOOCH, composition de Pharmacie, col. 966. vol. IV. *Linthus.*

LOGES, petites cellules séparées dans le fruit d'une plante dans lesquelles la semence est renfermée, col. 969. vol. IV. *Loculementa.*

LOIR, LOIROT, LOIRON, ou RAT VELU, col. 122. volume I. *Glit.*

Propriétés de sa chair, de sa graisse, de ses excréments & de ses cendres, *ibid.*

LOLIGO, poisson de mer, col. 970. vol. IV.

LOMBAIRE INTERNE, nom du muscle psoas, col. 1004. vol. IV. *Lumbaris internus.*

LOMBES, col. 1004. vol. IV. *Lumbi.*

On appelle *lumbago* une douleur violente qui se fait sentir en cette partie, *ibid.* *Lumbago.*

LOMBRICAUX, (muscles) muscles qui meuvent les doigts & les orteils, col. 1004. *Lumbricales musculi.*

Leur nombre, leurs attaches, leurs usages, *ibid.*

LONGCHITE, plante, col. 970. vol. I. *Lonchitis.*

Ses caractères, *ibid.*

Autres especes de longchite, col. 971.

Origine de son nom, *ibid.*

LONG du cou, muscle, col. 972. vol. I. *Longus colli.*

Sa description & son usage, *ibid.*

LONGITUDINAL, col. 972. vol. I. *Longitudinalis.*

A quoi ce terme s'applique en Botanique, *ibid.*

LOPADES, poisson à coquille, col. 973. vol. IV.

LORDOSE, maladie de l'épine du dos, col. 973. vol. IV. *Lordosis.*

Interprétation de ce mot dans les Auteurs, *ibid.*

LOTE, poisson, col. 1403. vol. IV. *Motella.*

Figure de ce poisson, *ibid.*

Il est bon à manger, mais on rejette ses œufs, *ibid.*

Propriétés de sa graisse, *ibid.*

LOTIER ou Trefle sauvage, plante, col. 974. vol. IV. *Lotus.*

Ses caractères, *ibid.*

Seize especes selon Boerhaave, *ibid.*

Usage que l'on fait en Medecine de la semence de la seconde espece, 975.

Qualités & usages des autres especes, *ibid.*

Autre espece de lotus selon Dale, *ibid.*

LOTION ou *Lavement*, col. 974. vol. IV. *Lotio* ou *Lavatio*.
 On se sert de ce mot pour exprimer des bains généraux ou particuliers, *ibid.*
 C'est encore une opération de Pharmacie, *ibid.*
 En quoi elle consiste, *ibid.*
LOUCHE, qui a les yeux un peu de travers, col. 522. vol. IV. *Illyr.*
LOUP, animal, col. 1010. vol. IV. *Lupus*.
 Parties de cet animal dont on fait usage en Médecine, *ibid.*
LOUP MARIN, poisson, col. 1011. *Lupus marinus*.
 Vertus des parties de cet animal qui sont d'usage en Médecine, *ibid.*
LOUPE, espèce de dureté glanduleuse semblable au ganglion, colon. 1006. vol. IV. *Lupia*.
 Autre signification du mot *lupia*, col. 1007.
LOUTRE, poisson, col. 1012. volum. IV. *Lutra*.
 Où on le trouve, col. 1014.
 Dans quels cas sa graisse est d'usage, *ibid.*
 Vertus de son foie & de ses testicules, *ibid.*
LOWER, (Richard) Anatomiste, col. 1280. vol. I.
 Sur quoi il a travaillé, *ibid.*
LOZANGE, col. 976. vol. IV. *Lozanga*.
LUETTE, col. 1090. vol. VI. *Uvula*.
 Extension excessive de la luette, *ibid.*
 Moyens de remédier à ce dérordre, col. 1090. 1091.
LUFFA ARABUM, col. 1003. vol. IV.
LUNAIRE, plante, col. 1006. vol. IV. *Lunaria*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses espèces, *ibid.*
 Préparation d'un onguent excellent fait avec ses feuilles, *ibid.*
LUNATIQUE, col. 1006. vol. IV. *Lunaticus*.
 A qui on donne cette épithète, *ibid.*
LUNE, astre, col. 1005. vol. IV. *Luna*.
LUPIN, plante, col. 1007. vol. IV. *Lupinus*.
 Ses caractères & ses espèces, *ibid.*
 Comment on prépare les lupins pour les rendre mangeables, *ibid.* & *suiv.*
LUSERNE ou *Sain-foin*, plante, col. 1194. vol. IV. *Medica*.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Boerhaave en compte six espèces, *ibid.*
 Elle guérit plusieurs maladies des bestiaux, col. 1195.
 Cataplasmes faits de sa semence verte, *ibid.*
 Autres espèces, selon Boerhaave, auxquelles on n'attribue aucune propriété en Médecine, *ibid.*
LUT, substance à laquelle les Chymistes donnent ce nom, col. 1013. vol. IV. *Lutum*.
 Ses usages différens dans la distillation, *ibid.*
 Lut philosophique, *ibid.*
 Manière facile de le préparer, *ibid.*
 Manière d'en préparer une autre espèce appelée *lorica*, col. 974. *Lorica*.
LUXATION, dérangement d'un os, col. 1014. vol. IV. *Luxatio*.

Définition de cet accident, *ibid.*
 Autre dénomination, *ibid.*
 Excellente définition de Paul Éginete, *ibid.*
 Noms des différentes espèces de cet accident, col. 1015.
 Quelle est la plus mauvaise, *ibid.*
 Causes de ce dérangement, colonne 1016. & *suiv.*
 Description des articulations, de leurs ligamens, glandes, & différentes bumeurs qui sont dans les cavités des articulations, colonne 1017.
 Symptômes & changemens que produit la luxation, col. 1019.
 Ce que dit Celse touchant les luxations en décrivant leurs causes, col. 1020.
 Sentiment d'Hippocrate, *ibid.* & *suiv.*
 Mort du malade, col. 1026.
 Comment on tirera les signes évidens d'une luxation, *ibid.*
 Diagnostique, *ibid.*
 Moyens de prognostiquer si la guérison sera entière, déficiente, prompte, lente, facile ou difficile, col. 1027.
 D'où dépend la cure, col. 1033.
 Moyens par lesquels on y parvient, col. 1034.
 Division des luxations, col. 1039.
 Description de chaque espèce particulière de luxation, *ibid.*
 Causes des luxations externes ou internes, col. 1041.
 Nombre & différences des signes des luxations, *ibid.*
 Ceux qui sont propres à quelque une d'elles, *ibid.*
 Signes qui conduisent à la connoissance des causes internes de luxations, *ibid.*
 Cure des luxations, col. 1042.
 A quoi elle se réduit, *ibid.*
 Luxations qui arrivent à la tête, col. 1044.
 Celle du nez, de la mâchoire inférieure, *ibid.*
 Des vertèbres, col. 1045.
 Méthode de M. Petit pour leur réduction, col. 1046.
 Figure & Planche, *ibid.*
 Signes qui font connoître la luxation des vertèbres, col. 1047.
 Instrumens pour réduire ces luxations, *ibid.*
 Luxation du coccyx, des côtes, col. 1048.
 Pour les luxations des clavicules; voyez l'article *Clavicule*.
 Luxation du bras, col. 1049.
 L'humérus est de tous les os celui qui est le plus sujet à se luxer, *ibid.*
 Lieux où il se luxé, *ibid.*
 Luxation la plus dangereuse, la réduction est fort difficile aux personnes grasses, *ibid.*
 Manière de la faire, *ibid.*
 Plusieurs machines anciennes & modernes, col. 1050.
 Description de celle de M. Petit, *ibid.*
 Sentiment sur cette machine, col. 1051.

- Luxation des os de l'avant-bras, *ibid.*
 Luxation de la main, des os du carpe, du métacarpe, col. 1052.
 Luxation des doigts, col. 1053.
 — du fémur, *ibid.*
 Pourquoi cette dernière est extrêmement rare, *ibid.*
 Est souvent confondue avec la fracture, *ibid.*
 Les adultes y sont moins sujets que les enfans, *ibid.*
 Manière dont le fémur peut se luxer, *ibid.*
 Signes qui feront distinguer la luxation du fémur d'avec sa fracture, col. 1054.
 Manière de le réduire, *ibid.*
 Planche & Figure, *ibid.*
 Luxation de la rotule, col. 1055.
 Du genou, du pied, col. 1056.
 Luxation du calcaneum & des autres os du pied, col. 1057.
- LYCANTHROPIE**, espèce de délire, *Lycanthropia*, col. 1058. vol. IV.
 Description que donne Oribase de cette espèce de délire, *ibid.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Sentiment d'Aëtius & de Paul Égine- te à ce sujet, *ibid.*
 Cette maladie est commune dans la Livonie & dans l'Irlande, *ibid.*
- LYCHNION**, nom d'un liniment pour les yeux décrit par Galien, col. 1058. vol. IV.
- LYCHNI SCABIOSA**, plante, col. 1061. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 On ne lui attribue aucune vertu médicinale, *ibid.*
- LYCHNITES**, pierre précieuse resplendissante qui se forme dans les montagnes de la Thrace & des lieux circonvoisins, col. 1061. vol. IV.
- LYCOPODIODES**, espèce de mousse comprise dans le troisième genre du *Synopsis* de Ray, col. 1064. volume IV.
- LYCOPODIUM**, plante, col. 1064. vol. IV.
 Lieux où cette plante croît, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Cas où on l'administre, *ibid.*
 Nom qu'elle a reçu des Polonois & des Russiens, *ibid.*
 Usage qu'ils en font, *ibid.*
 Onguent pour la *pliea*, 1065.
 Ceinture qu'en font les Payannes de l'Ukraine, *ibid.*
 Pour quelles maladies, *ibid.*
 Sa récolte, *ibid.*
- LYMPHE**, humeur du corps, *col. 1066. vol. IV. Lymphæ*.
 Sa circulation, *ibid.*
 Description des glandes & des vaisseaux qui lui sont propres, *col. 1067.*
 Son usage, *ibid.*
- LYNCOURION**, col. 1068. volume IV.
 Ce que c'est, *ibid.*
- LYRA**, poisson de mer, *col. 1068. vol. IV.*
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
Tome VI.
- LYSER**, (Michael) Anatomiste, col. 1280. vol. I.
 Titres de ses Ouvrages, *ibid.*
- LYSIS**, col. 1070. vol. IV.
 Signification de ce terme, *ibid.*
- M.**
- M**, signification de cette lettre dans l'Alphabet Chymique, col. 1069. vol. IV.
 Autre sens qu'on a attribué à cette lettre, *ibid.*
- MABOUJA**, racine, col. 1069. vol. IV.
 Usage de cette racine chez les Sauvages, *ibid.*
- MACANDON**, arbre du Malabar, col. 1070. vol. IV.
 Son fruit est semblable à la pomme de pin, *ibid.*
 Manière de le manger, *ibid.*
 Salubre dans les maladies de poitrine, *ibid.*
 Autres vertus, *ibid.*
- MACAXOCOTLIFERA**, arbre qui croît aux Indes Occidentales, col. 1074. vol. IV.
 Vertus de son fruit appelé *macaxocotl*, *ibid.*
 Autres espèces, *ibid.*
 Lieux où croissent les arbres qui portent ces fruits, *ibid.*
 Découction de leur écorce, *ibid.*
 Sauces & saumures préparées de leurs feuilles, *ibid.*
 Ces fruits ne sont pas sains, *ibid.*
 Usage qu'en font les jeunes femmes, *ibid.*
- MACEDONIEN**, épithète d'une emplâtre décrit par Aëtius, col. 1071. vol. IV. *Macedonici.*
- MACER** de Grece, arbre, 1071 vol. IV.
 Province d'où on le tire, *ibid.*
 Parties dont on se sert en Médecine, & leurs qualités, *ibid.*
 En quels cas les Médecins du Malabar & des autres Contrées emploient l'écorce de sa racine, *ibid.*
 Il paroît que le macer des Anciens est la même chose que le *Simarouba*, *ibid.*
- MACERATION**, espèce de préparation semblable à la digestion, col. 1071. vol. IV. *Maceratio.*
- MACERON**, plante, col. 543. volume I. *Agriofelinum.*
- MACHAON**, fils d'Esculape, col. 1072. vol. IV.
 Cure qu'il a fait, *ibid.*
 Nom de la femme de Machaon, col. 1073.
 Incertitude sur l'état de Royauté qu'Homère semble lui attribuer en l'appellant Pasteur des peuples, *ibid.*
 Autre cure, *ibid.*
 Il est le premier qui ait mis la saignée en usage, *ibid.*
 Son combat, *ibid.*
 Sa mort, *ibid.*
- MACHE** ou *Doucette*, plante, col. 570. *Album olus.*
 vol. I. Voy. *Laitue*.
- MACHINE**, col. 1073. vol. IV. *Machina.*
 Acception de ce mot, *ibid.*
- BBBBBB

MACHIS, nom que Paracelse donne à tous les escarbots & autres insectes qui ne font point engendrés dans la fiente corrompue, col. 1073. volume IV.

MACHOIRES DE BROCHET, col. 1106. vol. IV. *Mandibula lucii piscis.*

Leur usage en Medecine, *ibid.*

MACOCQUER, espece de *Macock* de Virginie, col. 1073. vol. IV.

MACOUNA, espece de fèves qui croissent au Brésil, col. 1074. vol. IV.

MACROCOSME, monde extérieur & visible, relatif au microcosme ou au petit monde, qui est l'homme, col. 1074. vol. IV. *Macrocosmus.*

MADEFACTION, col. 1075. volume IV. *Madefactio.*

On entend par *madefactibilia*, toutes les substances capables d'admettre au-dedans d'elles-mêmes une humidité accidentelle, comme la laine & l'éponge, *ibid.*

MADREPORE, plante qui naît pétrifiée dans la mer, col. 1075. volume IV. *Madrepore.*

En quoi elle diffère du corail, *ibid.*

Croît aussi sur la terre, dans des lieux élevés & éloignés des eaux, *ibid.*

Ces plantes pétrifiées sont alcalines & astringentes, 1076.

Sa dose, *ibid.*

MAGALAISE, minéral brillant approchant de l'antimoine, col. 1076. vol. IV.

Ses especes, *ibid.*

D'où elle est tirée, *ibid.*

Est employée par les Potiers, les Emmalleurs & les Verriers, *ibid.*

Son choix, *ibid.*

MAGDALEONS, masses d'emplâtres ou d'autres compositions pharmaceutiques mises en forme cylindrique, col. 1075. vol. IV.

MAGIE DIABOLIQUE, col. 1246. *Cacodemum magia.*

MAGIQUE, (Art) par les miroirs, col. 847. vol. II. *Berillifica.*

MAGISTERE, col. 1076. vol. IV. *Magisterium.*

Différentes acceptions de ce terme, *ibid.*

Ce qu'on entend communément par *magistere*, *ibid.*

Manière de le préparer, 1077.

MAGISTRAL, col. 1077. vol. IV. *Magistralis.*

Epichete que l'on donne aux remèdes composés sur le champ, c'est-à-dire, qu'on ne trouve point tout préparés chez les Apothicaires, col. 1077. vol. IV.

MAGMA, liniment épais, dans lequel il n'entre qu'une très-petite quantité de liquide pour l'empêcher de s'étendre & de couler, col. 1077. vol. IV.

MAGNESIE, est synonyme à *marcasite*, col. 1079. vol. IV. *Magnesia.*

Signification de ce mot, *ibid.*

L'antimoine s'appelle aussi *Magnesia Saturni*, *ibid.*

Manganèse des Verriers, ou le Savon de verre, *ibid.*

Description de cette substance, *ibid.*

Provinces où on la trouve, *ibid.*

Magnésie blanche, ibid.

D'où elle vient, col. 1080.

Son inventeur, *ibid.*

Jugement sur la nature & l'efficacité de ce remède, *ibid.*

Comment il purge, *ibid.*

Son origine & la raison de sa vertu purgative ne sont point connues exactement, col. 1081.

Observations, *ibid.*

Ce que l'on peut conclure sur sa composition, col. 1082.

Est composée de la terre la plus subtile de la chaux vive & des autres ingrédients du nitre obtenus diversément de la lessive par une séparation des parties salines, *ibid.*

MAGNESIE OPALINE, col. 1083.

Manière de la faire, *ibid.*

Ses effets sur les animaux à quatre pieds, *ibid.*

Sa dose, *ibid.*

MAGNETIQUE, épithete que l'on donne aux remèdes où il entre de l'aimant, col. 1083. vol. IV. *Magneticus.*

MAGNOLIA; caractères de cette plante, col. 1083. vol. IV.

Ses trois especes, selon Miller, *ibid.*

MAGOS, nom d'une emplâtre décrit par Aétius, col. 1084. vol. IV.

Son usage, *ibid.*

MAGUEL, nom que les Américains donnent à différentes sortes d'aloës, 1084. vol. IV.

MAÏA, MÆA, espece de grande écrevisse de mer, col. 1084. volume IV.

MAIL-ANSCHI, plante du Malabar, col. 1084. vol. IV.

Usage de la décoction de ses racines & de celle de ses feuilles, *ibid.*

MAIL-ELOU, arbre, 1084. vol. IV. Ses caractères, *ibid.*

Aposème de ses feuilles & de son écorce, *ibid.*

A quoi on l'ordonne en boisson, *ibid.*

Propriétés du suc de son écorce, *ibid.*

Bain, *ibid.*

MAIL-ELOU-RATOU, *ibid.*

Description de cet arbre, 1085.

Ses vertus en Medecine, *ibid.*

MAIL-OMES, arbre du Malabar de la grosseur du pommier ordinaire, *ibid.*

On ne fait rien d'assuré sur ses propriétés, *ibid.*

MAILLET, instrument de Chirurgie, *Mallet.* col. 1090. vol. IV.

MAINS, VRILLES, termes de Botanique, col. 1458. vol. II. *Capredus.*

Ce que c'est, *ibid.*

MALABATHRINUM, onguent de *Malabathrum*, col. 1086. volume IV.

Différens ingrédients que l'on y fait entrer pour l'épaissir, *ibid.*

MALABATHRUM, ou feuille d'Inde, col. 1086. vol. IV.

Description de ces feuilles, *ibid.*

Elles sortent d'une espece de cannelier sauvage, *ibid.*

Observation de Fabricius Columna, *ibid.*

Opinion des Anciens, *ibid.*

Etymologie, *ibid.*

Magnesia alba.

— *Opalina.*

Magneticus.

Capredus.

Capredus.

MALACHE, remède propre à relâcher le ventre, ou à mûrir les tumeurs dures, col. 1087. vol. IV.

MALACHITE, espèce de jaspe ou de *Malachites*, *prasinus*, col. 1087. vol. IV.
Son origine & sa vertu, *ibid.*

MALACOÏDES, plante, col. 1087. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Son espèce, *ibid.*

A les mêmes propriétés de la mauve, *ibid.*

MALADIE, col. 1385. vol. IV.

Morbis.

MALADIE NOIRE d'Hippocrate, *ibid.*

Morbis niger.

Différence entre l'hémophylie & la maladie noire d'Hippocrate, *ibid.*

Accidens qui précèdent cette maladie, *ibid.*

Quel en est le signe, *ibid.*

Hémorrhagie de l'estomac, col. 1386.

Pourquoi les jeunes femmes sont fort sujettes à cette maladie, *ibid.*

Pourquoi les femmes enceintes qui négligent la saignée risquent d'en être atteintes, *ibid.*

Hommes sujets aux hémorrhoides atteints de maladie noire, col. 1387.

Progrès, *ibid.*

Temps auquel toutes les hémorrhagies reviennent, *ibid.*

Evacuations de matière noire par embas, col. 1388.

Cure, *ibid.*

A quoi le Médecin doit avoir égard, *ibid.*

La saignée du bras est salutaire durant le paroxysme, *ibid.*

Remèdes convenables, *ibid.*

Préparation d'une huile de camphré & ses vertus, col. 1389.

Manière de prévenir le retour de la maladie, *ibid.*

Traitement particulier quand elle est causée par la suppression des règles, col. 1390.

Usages des opiatés & des narcotiques, dans les hémorrhagies de l'estomac, *ibid.*

Manière dont Hippocrate veut qu'on traite la maladie noire, *ibid.*

Observations, *ibid.*

MALADIE NOIRE, maladies auxquelles Hippocrate donne ce nom, colon.

Melaina niger.

1212. vol. IV.

Description qu'il en fait, *ibid.*

Symptômes, *ibid.*

La maladie noire d'Hippocrate doit être mise au rang des maladies mortelles qui naissent de la putréfaction, col. 841. vol. V.

MALADIES des fibres trop tendues, ou trop relâchées, col. 1496. vol. III.

Voy. *Fibre*.

Signes qui les font connoître, *ibid.*

Leurs causes, *ibid.*

Moyens d'y remédier, *ibid.*

MALADIE qui fait branler les dents dans l'alvéole, col. 536. vol. I.

Agomphiasis,
ou
Gomphiasis.

MALADIES des yeux, colon. 19. vol. V.

Voy. *Œil*.

Exposition de ces maladies & la manière de les traiter, *ibid.*

MALADIE des yeux où les paupières sont fermées, col. 1315. vol. I.

Ancycloplepharon.

Différentes espèces de cette maladie, *ibid.*

Manière de remédier à la première espèce de cet accident, *ibid.*

Sentiment d'Héraclide de Tarente sur la méthode curative de la seconde, *ibid.*

— de Paul Éginète sur cette maladie, col. 1316.

Extrait d'Heister tant sur l'exposition de ce qui accompagne cette maladie que sur la cure, *ibid.* & *suiv.*

MALADIE où il semble qu'on ait les yeux pleins de sable, col. 1306. vol. I.

Ancubius.

MALADIE aux extrémités du corps, col. 345. vol. I.

Acropaibos.

Ces où Hippocrate se sert de ce mot, *ibid.*

MALADIES dont le siège est dans le duodenum. Voy. *Duodenum*.

MALADIE de l'anus, col. 1178. vol. I.

Anater.

MALADIES aiguës, Traité d'Hippocrate sur le régime qui y convient, & observations à ce sujet. Voyez *Alcali*.

Où les appelle aussi *Archigeni morbi*, col. 394. vol. II.

Archigeni morbi.

MALADIE de peu de durée, col. 1096. vol. II.

Brachychronius.

MALADIES chroniques, colonne 179. vol. II.

Antiqui morbi.

MALADIE longue, souvent accompagnée d'apoplexie, col. 422. vol. II.

Arnaldia.

MALADIES qu'on peut guérir, col. 196. vol. I.

Acessa.

MALADIE vénérienne, col. 139. vol. II.

Aphrédifus morbus.

MALADIE du gros bétail, colon. 1068. vol. II.

Bovinus affectio.

Où appelle *Approximatio* la méthode de guérir une maladie par le contact immédiat de quelque animal, ou de quelque substance végétale, col. 312. vol. II.

Approximatio.

MALA-ELÉNGI, arbre, col. 1087. vol. IV.

Description de cet arbre, col. 1088.

Onguent préparé de son écorce, *ibid.*

MALAGME, terme synonyme à Cataplasme, col. 1088. vol. IV.

Malagma.

Diffère peu de l'emplâtre, *ibid.*

Sa composition, *ibid.*

MALAGME de l'Arabie pour les maladies scrophuleuses, col. 372. vol. II.

Arabis malagma ad strum.

Sa préparation, *ibid.*

MALAGME inventé par Aristogène, col. 415. vol. II.

Aristogenis malagma.

MALANDRE, espèce de crevasse qui vient aux jarrets des chevaux, col. 1088. vol. IV.

Malandria.

Est aussi une espèce d'*elephantiasis*, *ibid.*

MALE, plantes mâles & femelles, col. 1181. vol. IV.

Mas.

Interprétation des Alchimistes sur ce mot, col. 1182.

MALFAISANT à l'estomach, col. 1247. vol. II.

Cacoestomachus.

MALHEUR, accident, colon. 1289. vol. II.

Calamitas.

MALHEUREUX, colonne 266. *Asiphrades*.
vol. II.

MALIGNITE, col. 1088. vol. IV. *Malignitas*.

Sentiment de Sydenham sur les causes de la malignité, *ibid*.

Comment les particules chaudes & spiritueuses agissent, col. 1089.

Inutilité des diaphorétiques dans ce cas, *ibid*.

Régime rafraîchissant convenable, *ib*.

Moindre degré de malignité, *ibid*.

Ses remèdes sont ceux qui conviennent à la maladie épidémique qu'elle accompagne, *ibid*.

MALLAM TODDALI, arbre qui croît au Malabar, colonne 1089. vol. IV.

Ses caractères & ses vertus, *ibid*.

MALLE'ABILITE, disposition naturelle ou artificielle des métaux qui les rend ductiles, & capables d'être travaillés au marteau, col. 1089. vol. IV. *Malleabilitas*.

Son opposé, *ibid*.

MALLEAMOTHE, petit arbre ou arbrisseau haut de trois piés, col. 1090. vol. IV.

Lieux où il croît, *ibid*.

Usages de sa racine, *ibid*.

Décoction de ses feuilles, *ibid*.

Préparation de sa racine contre l'érysipèle, *ibid*.

— d'une eau que l'on en tire, *ib*.

MALLE'OLE, extrémités inférieures du tibia & du péroné, col. 1090. vol. IV. *Malleolus*.

MALPIGHI, (Marcel) c. 1280. vol. I. Ses découvertes en Anatomie, *ib*. & f.

Titres des Ouvrages qui restent de lui, col. 1282.

MALPIGHIA, plante, col. 1091. vol. IV.

Ses caractères, *ibid*.

Son espèce n'a aucune propriété médicinale qui soit connue, *ibid*.

MALVOISIE, espèce de vin de Malvasie. liqueur, col. 1095. vol. IV.

Sa préparation, *ibid*.

MAMANGA FRUTEX, arbrisseau qui croît au Brésil, & que les Portugais appellent *Lavapratas*, col. 1097. vol. IV. *Lavapratas*.

Sa description & ses vertus médicinales, *ibid*.

MAMEI ou **MAMAY**, arbre qui croît aux Indes occidentales, col. 1098. vol. IV.

Sa description, *ibid*.

Sa liqueur transparente qui sort en abondance des incisions que l'on fait à ses branches, appelée vin *Momin* ou vin *Toddi*, *ibid*. *Momin* ou *Toddi*.

Sa dose, *ibid*.

Ses vertus, *ibid*.

Espèces de mamei, *ibid*.

MAMELLES, col. 1098. vol. IV. *Mamma*.

A quelles parties on donne généralement ce nom, *ibid*.

Leurs différences selon les âges & le sexe, *ibid*.

Ce qui est appelé proprement *mamelle*, *ibid*.

Sa description, col. 1099.

Communication des vaisseaux des mamelles avec ceux des environs, col. 1100.

Ceux des environs, *ibid*.

Les nerfs, *ibid*.

On ne sait pas précisément à quoi servent dans le sexe masculin les mamelons & les aréoles, *ibid*.

Imperfections & maladies différentes des mamelles, *ibid*.

Instrument de verre pour former le bout de la mamelle lorsqu'il est trop petit, *ibid*.

Petite cucurbité aussi à cet effet, col. 1100.

Autres moyens pour cet effet, *ibid*.

Traitement des ulcérations au bout de la mamelle, col. 1101.

Inflammation aux mamelles, *ibid*.

Temps où elle arrive communément, *ibid*.

Causes, *ibid*.

Accidens qui accompagnent cette espèce d'inflammation, *ibid*.

Quelles femmes y sont plus sujettes, *ibid*.

Variations, *ibid*.

Cas où le mal n'est point dangereux, col. 1102.

Cas où il l'est, *ibid*.

On guérira sans peine celles qui ne nourriront point, *ibid*.

Emplâtre qu'on leur appliquera, *ibidem*.

Remèdes intérieurs les plus efficaces, *ibid*.

Comment on traitera celles qui veulent nourrir, *ibid*.

Manière de guérir ces maladies, selon la Morue, *ibid*.

Diverses emplâtres, *ibid*.

Expression de lait sur les charbons ardents, col. 1102. & *suiv*.

Ce qu'il faut faire lorsque l'inflammation ne cède point au bout de quatre ou cinq jours, col. 1103.

Cataplasmes, *ibid*.

Les renouveler fréquemment, *ibid*.

Incision, *ibid*.

Lieu où il la faudra faire, *ibid*.

Continuer la cure comme aux articles *Abscès*, *Ulcère* & *Plaie*, *ibid*.

Injection lorsque la plaie est profonde, *ibid*.

Tumeurs qui ne peuvent ni être discutées ni amenées à suppuration, col. 1104.

Durent quelquefois des années, *ibid*.

Les jeunes personnes ne doivent point s'inquiéter, *ibid*.

Ce qu'elles ont à faire, *ibid*.

Dangereuses pour celles qui sont avancées en âge, *ibid*.

Voyez *Cancer* & *Amputation*.

Méthodes différentes d'extirper la mamelle, col. 1099. vol. I.

MAMIRA, nom d'un ingrédient de l'antidote que Myrepsé & quelques autres Anciens appelloient antidote du Prophète Edras, col. 1098. volume IV.

Ce que c'est, selon Paul Éginete, *ibid*.

Ses propriétés médicinales, *ibid*.

MANACA, arbrisseau qui croît au Brésil, col. 1104. vol. IV.

Son fruit, *ibid*.

Usage de sa racine en Médecine, *ibid*.

Propriété de sa substance médullaire, *ibid.*

MANCANILIER, arbre, col. 1104. *Mancanilla*.
vol. IV.
Ses caractères, *ibid.*
Ses espèces suivant Miller, col. 1105.
Mancanilier à feuilles oblongues de laurier, *ibid.*
Lieux où il croît, *ibid.*
Espèces, *ibid.*
Description de cet arbre, *ibid.*
Usage qu'on fait de son bois, *ibid.*
Mauvaise qualité de la feve de son écorce, *ibid.*
— de son fruit qui est semblable à la pomme de renette, *ibid.*
Précaution à prendre avant d'abattre l'arbre, *ibid.*
Vertus médicinales, *ibid.*
Remède contre le mal que le suc de cet arbre peut faire, *ibid.*

MANCHE, espèce de sac, autrement *Manica*.
appelé la *chausse d'Hippocrate*, col. 1136. vol. IV.
Sa description, *ibid.*
Description d'une autre espèce particulière qu'Hildan décrit, *ibid.*
Son usage, *ibid.*

MANCORON, col. 1105. vol. IV.
Description que donne Orisabé du *Mancoron*, *ibid.*

MANDARU, arbre du Malabar portant des siliques & des feuilles divisées en deux, col. 1105. vol. IV.
Tradition sur les taches rouges qui paroissent sur ses feuilles, *ibid.*
Quatre espèces, selon Ray, *ibid.*
Leurs propriétés médicinales, 1106.

MANDRAGORE, plante, col. 1106. *Mandragora*.
vol. IV.
Caractères de cette plante, *ibid.*
Trois espèces selon Boerhaave, *ibid.*
Description de la mandragore, *ibid.*
Se donne rarement intérieurement, *ibid.*
Ses qualités, col. 1107.
Comment on l'applique à l'extérieur, *ibid.*
Propriété de son suc, *ibid.*
Incertitude sur la manducation de sa pomme, *ibid.*
Sentiment des Auteurs, *ibid.*
Vertus de l'écorce de sa racine, *ibid.*
Fourberies des Charlatans au sujet de cette racine, *ibid.*
Autre espèce, *ibid.*

MANDSJADI, arbre Indien, colon. 1108. vol. IV.
Sa description, *ibid.*
Usage que les Payens font de ses feuilles dans leurs cérémonies superstitieuses, *ibid.*
Usage de son fruit que l'on appelle *Mangelina*, *ibid.*

MANGAIBA, arbre prunifère du Brésil, col. 1109. vol. IV.
Ses propriétés médicinales, *ibid.*

MANGANESE, col. 1109. vol. IV.
Voy. *Magnésie*.

MANGAS, arbre, col. 1108. col. IV. *Munga*.
Sa description, *ibid.*
Son fruit est de différentes espèces,

comme nous avons différentes pommes & poires, col. 1109.
Quelle est l'espèce la plus agréable, *ibid.*
Manière de le manger, *ibid.*
Usage de son bois & de son charbon, *ibid.*
Dans quel cas on en fait une décoction très-bienfaisante, *ibid.*
Usage de son écorce & de son suc, *ibid.*
Mets différens préparés avec la fleur de son amande séchée, *ibid.*

MANGET (Jean Jacques) 1282. vol. I.
Noms des Auteurs d'Anatomie dont il a rassemblé les Ouvrages, 1282. & f.

MANGOSTANS, fruit des Indes fort exquis, col. 1110. vol. IV.
Ses vertus, *ibid.*

MANGOUSTE, animal des Indes assez semblable à nos belettes, col. 1110. vol. IV.
Sa description, *ibid.*
Différentes vertus de la mangouste & ses propriétés médicinales, *ibid.*

MANJA PUMERAM, arbre des Indes, col. 1136. vol. IV.
Description de cet arbre, *ibid.*
Vertus de l'eau distillée de ses fleurs, *ibid.*

MANIACAL, épithète que Galien *Maniacus* donne à un délire violent, colon. 1139. vol. IV.

MANIE, maladie, col. 1110. vol. IV. *Mania*.
Sentiment d'Alexandre de Tralles & d'Arétée, *ibid.*
Description des caractères de la mélancolie, col. 1111.
Signes de la manie dans son commencement, dans son progrès & dans son déclin, selon Arétée, *ibid.*
Symptômes antécédens, *ibid.*
Ne point confondre la manie avec la phrénésie, col. 1112.
Observations faites dans la dissection des personnes mortes de la manie, *ibid.*
Causes immédiates & réelles, *ibidem*.
Définition de la mélancolie & de la manie, col. 1113.
Siège de toutes les maladies de cette espèce, *ibid.*
Différentes causes prochaines attribuées par les Anciens au délire, *ibid.*
Hippocrate paroît avoir approché de la vraie cause, *ibid.*
Causes secondes & éloignées qui peuvent contribuer à l'alération & à l'irrégularité de la circulation du sang dans les vaisseaux de la tête & du cerveau, col. 1114.
Pourquoi l'amour est de toutes les causes celle qui dispose au délire le plus violent, *ibid.*
Ses effets, *ibid.*
Autre cause de la mélancolie & de la manie, col. 1115.
Causes qui portent le sang avec impétuosité des parties inférieures à la tête, col. 1116.
Passage admirable d'Hippocrate sur le mouvement rétroactif du sang surabondant, col. 1117.
Raison pourquoi la mélancolie est un symptôme qui accompagne si fré-

quemment les maladies hypocondriaques & hyſtériques, *ibid.*
 Causes capables de contribuer à l'épaiffiſſement du ſang & à ſa ſtagnation, *ibid.*
 Observations qui développent entièrement la nature de la mélancolie & de la manie, col. 1118.
 Quelles perſonnes y ſont le plus ſujettes, *ibid.*
 Ce qu'il faut examiner ſoigneuſement, *ibid.*
 Périodes de toutes les eſpeces de manie, *ibid.* & ſuiv.
 Pourquoi les ſous guériſſent rarement, col. 1119.
 Ce que dit Arétée de la manie, *ibid.*
 Maniere ſurprenante avec laquelle la nature fait ſes fonctions naturelles & vitales, *ibid.* & ſuiv.
 Différentes terminaiſons de la mélancolie & de la manie, col. 1120.
 Cure, *ibid.*
 Indications à remplir, *ibid.*
 Pourquoi les Anciens étoient beaucoup plus intelligens dans la cure de ces maladies que les Modernes, *ibid.*
 Deux cauſes, col. 1121.
 Leur remède le plus recommandé, *ibid.* & ſuiv.
 Autres remèdes des Anciens d'une efficacité ſingulière, 1122.
 Effets des bains très-ſalutaires, *ibidem.*
 Nature des bains & maniere de les préparer, col. 1123.
 Examen des autres remèdes, *ibid.*
 Importance des purgatifs, *ibid.*
 Observation ſur l'hellébore, 1124.
 Les draſtiques, *ibid.*
 Les Anciens avoient apparemment quelque maniere innocente d'ordonner l'hellébore, col. 1125.
 Observation à ce ſujet, *ibid.*
 Correction de l'hellébore, *ibid.*
 Eaux minérales ou eaux pures de fontaine, *ibid.*
 Important au Médecin de connoître les élémens & les vertus des eaux minérales, col. 1126.
 Analogie du lait d'âneſſe & du petit-lait de vache & de chevre, avec les eaux, col. 1126.
 Nitre dépuré de ſes parties hétérogènes diamétralement oppoſé aux cauſes de la mélancolie & de la manie, *ibid.*
 Examen de certains remèdes & ſpécifiques particuliers, *ibid.*
 Remède compoſé dont Rivière faiſoit grand cas, col. 1127.
 Décoction noire préparée avec du ſang d'âneſſe, bouilli dans de l'eau de baume & dans du vinaigre de vin, *ibid.*
 Décoction de Michaeli & ſon eſſence de pimprenelle rouge mâle, *ibid.*
 Préparations chymiques, *ibid.*
 Exercice proportionné aux forces du malade, *ibid.*
 Autres indications à remplir, 1128.
 Alimens & boiſſons convenables, *ibidem.*
 Précautions & observations de pratique, col. 1129.

Remède le plus efficace pour les filles nubiles que l'amour a rendues maniaques, col. 1130.
 Manie produite par la morſure d'un homme ou d'un chien enragé, *ibid.*
 Gale bienſaiſante, *ibid.*
 Autres remèdes, *ibid.*
 MANIOC ou MANIOQUE, voyez *Caſſave.*
 MANNE, col. 1139. vol. IV. *Manna.*
 Différentes ſignifications de ce terme, *ibid.*
 Ce qu'on entend communément par *manna*, *ibid.*
 Opinions différentes des Auteurs, col. 1140.
 Fortes raiſons qui concourent à démonſtrer que la manne n'eſt ni de la roſée, ni une production de la roſée, *ibid.*
 De quels arbres elle ſort, *ibid.*
 Preuve tirée du ſuc nourricier qui ſort du bouleau, col. 1141.
 Observation de M. Ray, *ibid.*
 Différentes eſpeces de manne, *ibid.*
 Celle dont on fait le plus d'uſage, *ibid.*
 Méthode de l'obtenir, col. 1142.
 Eſpece de manne de Calabre, *ibid.*
 Quelle eſt la plus belle, *ibid.*
 A qui on en doit la découverte, *ibid.*
 Les Médecins Italiens l'ont employée avec un ſuccès extraordinaire, *ibid.*
 Son uſage n'a été introduit que fort tard en Allemagne, *ibid.*
 Elémens ou principes en vertu deſquels la manne opere, col. 1143.
 C'eſt le purgatif le plus doux, le plus sûr & le plus ami de la nature, *ibid.*
 Expoſition abrégée que Zacutus Luſitanus fait des propriétés de la manne, col. 1144.
 A qui la manne eſt particulièrement bienſaiſante, *ibid.* & ſuiv.
 Maladies dans leſquelles elle convient particulièrement, col. 1146.
 Fautes groſſières du commun des Médecins, *ibid.*
 Autre cas où la manne eſt très-utile, col. 1147.
 Maniere dont Sydenham vouloit que l'on prit la manne, & la potion qu'il préparoit dans la gravelle & dans la pierre, col. 1148.
 Autre potion très-bienſaiſante dans le piſſement de ſang, *ibid.*
 Impoſſible de faire l'énumération de toutes les maladies à la cure deſquelles la manne contribue, *ibid.*
 Ses avantages dans toutes les maladies contre leſquelles on a recours aux eaux médicinales, col. 1149.
 Méthodes les plus commodes & les mieux raiſonnées de la faire prendre, *ibid.*
 Auteurs qui l'accuſent de cauſer des ſtutolences, *ibid.*
 Comment on doit régler la maniere dont elle doit être priſe, col. 1150.
 Ingrédients qu'il faut ajouter dans la décoction de manne ſi l'on veut qu'elle produiſe l'effet qu'on attend & qu'elle ſoit agréable au goût, *ibid.*

Autre cas où elle peut être ordonnée avec succès, col. 1151.

Si les préparations de manne sont convenables & sûres dans l'éruption de la petite-vérole lorsque la matière est purulente & mûre, *ibid.*

Indication de quelques-unes des préparations les plus salutaires de la manne, col. 1152.

Celle dont usa l'Empereur en prenant les eaux de Charles-Bade, *ibid.*

Infusion pour se purger au commencement du printemps, *ibid.*

Préparation de la manne liquide, en julep & tartarisée, col. 1153. & *suiv.*

Remède que l'on tire de la manne par l'action du feu, appelé communément son esprit, *ibid.*

Essai, *ibid.*

Fait fuer surabondamment, *ibid.*

Conseil de rejeter les drastiques, *ibid.*

Comment ils sont appelés par Campégius, col. 1154.

Manière de donner à la manne une qualité vineuse, *ibid.*

Propriétés de ce vin, *ibid.* Voyez *Chartrique*.

MANOBI, truffe qui croît au Bresil & qui est d'un bon goût, col. 1154. vol. IV.

Vertu, *ibid.*

MANTICHORA, nom d'un animal Indien qui a trois rangs de dents, col. 1154. vol. IV.

MAIN, partie du bras, col. 1154. vol. *Mannus*. IV.

MAIN DE CHRIST, trochisques auxquels on a donné ce nom, *ibid.*

MAIN DE DIEU, nom d'une emplâtre vulnéraire résolutive & fortifiante, *ibid.*

MANYL-RARA, nom d'un très-grand arbre qui croît aux Indes Orientales, col. 1154. vol. IV.

Onguent où on fait entrer ses feuilles, col. 1155.

MAQUEREAU, poisson de mer, col. 1393. vol. V. *Scomber*.

Il convient dans le printemps & dans l'été aux jeunes gens d'un bon tempérament & dont l'estomac digère facilement, *ibid.*

MARANDA, espèce de myrte, col. 1155. vol. IV.

Vertu de la décoction de ses feuilles, *ibid.*

MARASME, atrophie ou consomption poussée à son dernier point, col. 1155. vol. IV. *Marasmus*.

MARASMODES, nom d'une fièvre hectique à son dernier période, col. 1155. vol. IV.

MARATATABIBA, nom d'un arbre du Bresil auquel on n'attribue aucune propriété médicinale, colon. 1155. vol. IV.

MARAUGIA, espèce de coquillage ou plutôt d'écrevisse, col. 1155. vol. IV.

MARBRE BLANC, col. 1157. vol. *Marmor album*. IV.

Sa différence d'avec l'albâtre, *ibid.*

Pris intérieurement il dissout la pierre, col. 1158.

MARC, suc tiré de quelque chose, col. 311. vol. II. *Apothlinum*.

MARCASSITE, minéral métallique qu'on peut regarder comme la semence ou la matière première des métaux, col. 1155. vol. IV. *Marcastita*.

Explication de ce mot, *ibid.*

Combien il y en a d'espèces, *ibid.*

Lieux où les marcastites se trouvent, *ibid.*

MARCELLUS EMPYRICUS, nom d'un Auteur, col. 1155. vol. IV.

Sa patrie, tems où il vivoit, son Livre, *ibid.*

MARCHAND d'Esclaves, col. 1109. *Mango*. vol. IV.

MARCHER, ceux qui marchent sur les talons, col. 1283. vol. II. *Cateigradus*.

MARCHETTI, (Dominique) Anatomiste, col. 1284. vol. I.

Ouvrages qu'il a laissés, *ibid.*

MARINUS, a écrit de l'Anatomie des muscles, col. 1221. vol. I.

MARJOLAINE, plante, col. 922. *Amaracus*. vol. I.

Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*

Sa description & vertu par Dioscoride, *ibid.*

_____ par Ray, *ibid.*

Sentiment de Pline à ce sujet, col. 923.

Vertus par Oribase, *ibid.*

Description & ses vertus par Dale, *ibid.*

Extrait de M. Ray sur ses vertus, & les compositions où elle entre, *ibid.*

Manière de préparer l'huile de marjolaine, & ses vertus par Dioscoride, col. 924.

_____ selon Paul Eginete, *ibid.*

_____ de sampsucum, ses vertus par Dioscoride, *ibid.*

Recherches de Saumaise sur cette plante, col. 925. & *suiv.*

MARJOLAINE, plante, col. 1085. vol. *Majorana*. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Ses espèces selon Boerhaave, *ibid.*

Propriétés de la marjolaine à petite feuille ou vivace, *ibid.*

_____ de la grande marjolaine d'Angleterre, *ibid.*

MARIPENDAM, arbre, col. 1157. volume IV.

Ses caractères, *ibid.*

Jus exprimé de ses boutons, de ses jeunes rejettons & de son fruit, *ibid.*

Usage de ce suc, *ibid.*

Ses propriétés médicinales, *ibid.*

MARISCA, excroissance à l'anus de la figure d'une figue, colonne 1157. vol. IV.

MARMELEADE, terme de Pharmacie mieux connu maintenant des

Confiseurs que des Apothicaires ,
col. 1157. vol. IV.

MARMOTE, espece de gros rat très-
commun dans les Alpes, colonne
1158. vol. IV. *Marmota.*

MARNE, substance grasse qu'on trou-
ve dans les pierres & les rochers
lorsqu'on les a fendus, col. 1156.
vol. IV. *Marga.*

Ses vertus, *ibid.*
Especes qu'en distingue Kentman ,
ibid.
Leurs propriétés médicinales, *ibid.*

MAROCOSTINUM, epithete que
l'on donne à un extrait catharti-
que, col. 1158. vol. IV.
Sa composition, *ibid.*
Préparation qu'en donne Lemery sous
le titre de *pilules Marocostines*, *ibid.*
Maniere de les préparer selon Quin-
cy, *ibid.*
D'où ce remede est originaire, *ibid.*
Ses vertus médicinales, la dose, *ibid.*

MARONNIER d'Inde, arbre, col. *Hippocastanum*
372. vol. IV.
Description de cet arbre, *ibid.*
Ses especes, *ibid.*
Vertus du maron qui est son fruit ,
ibid.

MAROTTI, grand arbre qui croit au
Malabar, col. 1158. vol. IV.
Description, *ibid.*
Huile extraite de sa semence soulage
les démangeaisons des parties af-
fectées de gale, *ibid.*

MARRUBE, plante, colon. 1159.
vol. IV.
Ses caractères, *ibid.*
Ses especes selon Boerhaave, *ibid.*
Le marrube blanc est la premiere ,
ibid.
Sa description, *ibid.*
Ses feuilles & ses sommités sont d'u-
sage, bienfaisantes aux poulmons ,
ibid.
Sirop de leur suc & ses propriétés en
Medecine, *ibid.*
Sirop de *Prassum*, *ibid.*
Gout & odeur des feuilles du marru-
be blanc, *ibid.*
Analyse chymique, col. 1160.
Maladies où on le donne, *ibid.*
Qualités du sirop de *Prassum* de Me-
sue, *ibid.*
Sa dose, *ibid.*
Usage du marrube chez les anciens ,
ibid.
Autre espece de *marrube*, *ibid.*

MARRUBE NOIR, col. 728. vol. II. *Ballote.*
Ses noms Latins, *ibid.*
Sa description, ses vertus par Dios-
coride, *ibid.*
— par Miller, col. 729.
Il contient beaucoup d'huile à demi-
exaltée, & du sel essentiel volatil
selon M. Lemery, *ibid.*
Ses vertus par M. Tournefort, *ibid.*

MARRUBE AQUATIQUE, plante, colon. *Litopis.*
1005. vol. IV.
Ses caractères, *ibid.*
Ses especes selon Boerhaave, *ibid.*
Ses feuilles sont seules d'usage, *ibid.*

MARRUBIASTRUM, plante, colon.
1158. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*
Ses especes selon Boerhaave, 1159.

MARTAGON, plante, colon. 884.
vol. IV. *Lithum floribus
reflexis mon-
tanum.
Martes.*

MARTE, animal plus estimé par sa
peau que par ses propriétés médi-
cinales, col. 1179. vol. IV.

Lieux où on le trouve, *ibid.*
Ses especes, *ibid.*
Nom de la plus petite, *ibid.*
Vertus de sa chair, col. 1180.

MARTINIA, plante, col. 1180. vo-
lume IV.
Ses caractères, *ibid.*
Trois especes selon Miller, *ibid.*
On ne leur a jusqu'à présent attribué
aucune propriété médicinale, *ibid.*
Origine de son nom, *ibid.*

MARUM, plante, col. 1181. vol. IV.
Ses caractères, *ibid.*
Ses deux especes suivant Boerhaave ,
ibid.
Nom & description de la premiere
espece, *ibid.*
Tue les chats qui en mangent, *ibid.*
Lieux où elle croit, *ibid.*
Ses vertus médicinales, *ibid.*
L'odeur de ses plantes affecte le cer-
veau, *ibid.*
Cas où son sel volatil est bienfaisant ,
ibid.
Sa préparation avec l'esprit de vin ,
ibid.
Entre dans les compositions théria-
cales, *ibid.*

MASARANDIBA, arbre qui croît an
Bresil, col. 1182. vol. IV.
Maladies où son fruit & le suc de son
noyau sont propres, *ibid.*

MASQUE, nom de certains bandages *Larva.*
pour la face, col. 779. vol. IV.

MASSA, (Nicolas) Vénitien, Ana-
tomiste, col. 1238. vol. I.
Editions de ses Ouvrages, *ibid.*
Découvertes qu'on lui attribue, *ibid.*
Description qu'il a laissé de la cloison
du scrotum, *ibid.*
Ses idées sur l'hymen, col. 1239.
— les canaux des caroncules des
reins, *ibid.*
— sur les vaisseaux séminaux ,
ibid.
— sur le cou de la matrice, *ibid.*
— sur la membrane charnue du
front, &c. *ibid.*

MASSARIAS, (Alexandre) colonne
1260. vol. I.
Son pays, & le tems de sa naissance ,
ibid.
Tems de sa mort, *ibid.*
Editions de ses Ouvrages, *ibid.*

MASSETER, muscle qui sert à mou-
voir la mâchoire inférieure, col.
1182. vol. IV. Voyez *Tête*.

MASSICOT, cendre ou blanc de plomb
calciné par un feu modéré, colon.
1181. vol. IV.
Ses especes, *ibid.*
Leur origine & propriété, *ibid.*

MASSOY, espece d'écorce de la Gni-
née, dont on se frotte le corps
dans les tems froids & pluvieux,
col. 1182. vol. IV.

MASSUE D'HERCULE, arbrisseau, *Herculis clava.*
col. 260. vol. IV.

MASTIC, plante, col. 1183. vol. IV. *Masticchina*.
 Ses caractères, *ibid.*

Vertus de cette plante, *ibid.*

Voyez *Lentisque* & *Baume*.

MASTICATION, action de macher
 les alimens, col. 1182. vol. IV. *Masticatio*.

MASTICATOIRE, apophlegmatif-
 me en forme solide, col. 1182. vol.
 IV. Voyez *Apophlegmatisme*. *Masticatorium*.

MASTOÏDIEN ANTERIEUR, ou
STERNO-MASTOÏDIEN,
 muscle, col. 1183. vol. IV. *Mastoidicus*
musculus.

Sa définition, *ibid.*

Sa situation, *ibid.*

Ses attaches, *ibid.*

Sa division, 1184.

Sa figure, *ibid.*

Usage des sterno-mastoïdiens, *ibid.*

Splénus ou mastoïdien postérieur, col.
 1185.

Sa description, *ibid.*

Lieu où il est situé, *ibid.*

Ses attaches, *ibid.*

Ses divisions, *ibid.*

Son usage, 1186.

MASTOÏDIEN LATÉRAL, *ibid.* *Mastoidicus*
lateralis.

MASTUPRATION, vice que la pu-
 deur ne permet pas de nommer, col.
 1186. vol. IV. *Mastupratio* ou
Mammasupratio.

Ses suites terribles, *ibid.*

MATIERE premiere, dont tout être a
 été formé, selon Menens, col. 173.
 vol. I. *Abysus*.

Ce que l'on entend en Chymie par ce
 mot, *ibid.*

MATIERE légère & molle, col. 232. vo-
 lume I. *Achne*.

Dans quel sens les Medecins em-
 ploient ce mot, *ibid.*

Autre signification du mot *achne*,
ibid.

MATIERE évacuée par le crachement,
 col. 259. vol. II. *Apochremptis*.

MATRAS, vaisseau de verre à cou
 étroit & long, vol. 225. vol. II. *Apensalus*.

On le nomme *matracium*, col. 1187. *Matracium*.

vol. IV.

MATRICAIRE, plante, col. 1187. *Matricaria*.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

Culture, *ibid.*

Usage de ses feuilles & de ses fleurs,
ibid.

Dans quel cas elle convient particu-
 lièrement, *ibid.*

Efficacité de sa décoction & de son
 suc, *ibid.*

Nom que lui donnent les Anglois &
 les Allemands, col. 1188.

Manière de la prendre pour la mi-
 graine, *ibid.*

La onzième espèce prend aussi le nom
 de *parthenium*, *ibid.*

Dans quel cas elle est bienfaisante,
ibid.

Son goût, *ibid.*

Huile qu'on en tire, *ibid.*

Préparation de clystères où elle entre,
ibid.

On la nomme *Cardiaca*, col. 4. vol. III.

Ses vertus, *ibid.*

Tome VI.

MATRICAUX, remèdes pour la ma-
 trice, col. 1187. vol. IV. *Matricalia*.

MATRICE, col. 840. vol. VI. *Uterus*.

Examen de la structure de la matrice
 & de ses vaisseaux, *ibid.* & *suiv.*

Inflammation de la matrice, colon.
 853.

Description qu'en donne Aëtius, *ibid.*

Causes qui concourent à produire cette
 maladie, col. 854. & *suiv.*

Curation, col. 856. & *suiv.*

MATURATIFS, remèdes, col. 1189. *Maturantia*,
 vol. IV.

MATURITE, colonn. 1189. volume *Maturatio*
 IV.

Se dit des fruits, *ibid.*

De la coction & atténuation des hu-
 meurs, *ibid.*

MAUVE, plante. Ses caractères, col.
 1091. vol. IV. *Malva*.

Ses espèces, selon Boerhaave. 1098.

Mauve commune, *ibid.*

C'est une des cinq herbes émollien-
 tes, *ibid.*

Efficacité de sa décoction, & du cata-
 plasme de ses feuilles, *ibid.*

Conserve de ses sommités, *ibid.*

Phlegme, sel volatil, huile & sel fixe
 qu'on en tire par l'analyse chymi-
 que, *ibid.*

Suc de mauve, *ibid.*

Usage extérieur de la guimauve, col.
 1093.

Ses propriétés médicinales, *ibid.*

Mauve de France, *ibid.*

Elle a les mêmes propriétés que les
 autres mauves, *ibid.*

Mauve marine, col. 1095.

MAUVE JAUNE, plante, col. 172. volume *Abutilon*
 me I.

Ses caractères, *ibid.*

Ses vertus, col. 173.

Ses espèces, selon Miller, *ibid.*

MAUVE SAUVAGE, plante, col. 668. vo-
 lume I. *Aleca*.

Ses autres noms, *ibid.*

Sa description tirée de Dioscoride,
 col. 669.

Ses vertus, par P. Eginète, *ibid.*

—— Lemery, *ibid.*

—— Dale, *ibid.*

Combien Miller en compte d'espè-
 ces, *ibid.*

Autre plante qu'on nomme *Aleca In-*
dica, *ibid.*

Ses autres noms, *ibid.*

Sa description & sa vertu, par Dale,
ibid.

MAUVIS ou *Grive*, oiseau, col. 449. *Turdus*
 vol. VI.

Vertus de cet oiseau, *ibid.*

MAYOW, (Jean) Anatomiste, col.
 1284. vol. I.

Titres de ses Ouvrages, *ibid.*

MAYS, plante. Ses caractères, colon.
 1189. vol. IV.

Ses espèces suivant Boerhaave, *ibid.*

Origine du mays, *ibid.*

Lieu où on le sème, *ibid.*

DDDDdd

- Mauvaisequalité de son pain, colon. 1190.
 Eloge que donne François Hernandez au may, *ibid.*
 Ce que dit Bauhin de son usage, *ibid.*
 Cas où il est bienfaisant, col. 1191.
- MAZA, espece de pain d'orge, 1191. vol. IV.
 Comment il se faisoit, *ibid.*
 Ce qu'en dit Hippocrate, *ibid.*
- MECANIQUE, science, col. 1192. *Mechanice.*
 Temps auquel on a commencé à appliquer les principes de mécanique aux phénomènes de la santé & des maladies, *ibid.*
- MECAPATLI, est la premiere espece de sarfepareille, col. 1191. volume IV. Voyez *Sarfepareille*.
- MECAXOCHITL, plante, colonne 1191. volume IV.
 Description qu'en donne Hernandez, 1192.
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
- MECHOACAN, plante, col. 1192. *Mechoacanna.* vol. IV.
 Le méchoacan blanc, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Lieux où il croît, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Comment on le distingue de la racine de Bryone, *ibid.*
 Lait de méchoacan, *ibid.*
 Choix de cette plante, 1193.
- MECONIUM, suc figé de pavot, col. 1193. vol. IV.
- MECONIUM, col. 547. vol. IV.
 Ce que c'est, *ibid.*
 Sa nature, *ibid.*
 Quand il le faut évacuer, *ibid.*
- MEDEA, composition de soufre & de bitume humide, col. 1193. volume IV.
 Pierre précieuse, *ibid.*
 Ses caractères & ses vertus, *ibid.*
 Lieux où on la trouve, *ibid.*
 A qui on en attribue la découverte, *ibid.*
- MEDECIN, col. 1196. vol. IV.
 Il s'appelle *Jatros*, col. 481.
 Fonction du Medecin, col. 480.
- MEDECINE, (Discours historique sur l'origine & les progrès de la) page j. volume I.
 Ce qui donna lieu à la recherche des médicamens, *ibid.*
 A quoi l'homme fut redevable de ses premieres découvertes, *ibid.*
 Comment la raison perfectionna ses premieres connoissances, *ibid.*
 Ce qui donna de l'accroissement à cette Science, pag. ij.
 On ne peut dater de son origine qu'après le déluge, *ibid.*
 Chez quel peuple elle prit naissance, & où elle passa ensuite, *ibid.*
 Elle fit de grands progrès chez les Egyptiens, pag. liij.
 Ils ont eu les premiers Medecins de profession, *ibid.*
 Livres d'Hermès sur la Medecine, cités par Clement l'Alexandrin, *ibid.*
 Quelle étoit la condition des Medecins chez les Egyptiens, *ibid.*
 Ce qu'en dit Herodote, *ibid.*
 Jugement d'Isocrate sur la Medecine en Egypte, *ibid.*
 Dans quel état étoit leur Anatomie, & par conséquent leur Physiologie, pag. iv.
 Origine du régime qu'ils faisoient observer aux malades, & de leur diete, *ibid.*
 Origine de l'usage du clystere, selon Elien & Pline, *ibid.*
 Leur sobriété prescrite par les lois, cause de leur bonne constitution, *ibid.*
 Ils étoient studieux de la propreté, pag. v.
 Galien fait cas de leurs prédictions astrologiques, *ibid.*
 Leur pratique étoit fort estimée dans les autres pays, *ibid.*
 Ils attendoient de leurs Dieux, pendant le sommeil, la révélation des remèdes qui leur étoient nécessaires, *ibid.*
 Premiers purgatifs, & bains pris en remèdes dont il soit fait mention, ordonnés par Melampe, Medecin Grec, *ibid.*
 Réflexions sur la pratique de cet Auteur, pag. vj.
 Quels ont été ses successeurs en Medecine, *ibid.*
 Dans quel état étoit la Medecine du temps de la prise de Troye, page vij.
 Saignée mise en usage par Podalirius, fils d'Esculape, est la premiere dont il soit fait mention, pag. viij.
 Les descendants d'Esculape ne furent pas les seules à s'appliquer à la Medecine, *ibid.*
 Hippocrate est le dix-septieme en ligne directe descendant d'Esculape, *ibid.*
 Pythagore, au sentiment de Celse, hâta les progrès sur la Medecine, *ibid.*
 Son système sur la génération, *ibid.*
 Différentes maximes & pensées de ce Philosophe, pag. ix.
 Passage de Galien au sujet de la doctrine de Pythagore, *ibid.*
 Réflexion sur sa Medecine théorique, *ibid.*
 Zamolxis passe pour disciple de Pythagore, & pour avoir été très-versé dans la Medecine, *ibid.*
 Ce que l'on découvre de ses systèmes, *ibid.*
 Empédocle fut aussi disciple de Pythagore, *ibid.*
 Il s'est fait beaucoup de réputation par un service essentiel qu'il rendit à sa patrie, en conseillant de boucher des gorges de montagnes, par où il avoit remarqué que souffloit un vent du midi qui leur causoit la peste & la famine, *ibid.*
 Ses connoissances anatomiques selon Plutarque, pag. x.
 Sa physiologie ne paroît pas meilleure que celle de son maître, *ibid.*
 Son pays & le temps où il a vécu, *ibid.*

Medicist.
Jatros.
Jatros, Jatrica.

Nom de plusieurs autres disciples de Pythagore, *ibid.*

Etat de la Médecine dans les autres pays, *ibid.*

— chez les Gaulois, *ibid.*

— chez les Chinois & autres, *ibid.*

On n'est pas sûr du rang que tenoient les Médecins dans ces pays à cause de l'ancienneté des tems, *ibid.*

Leur méthode pour la connoissance des maladies, *ibid.*

Leur physiologie, *ibid.*

Leur pathologie est très-pompeuse & fort peu sensée touchant les maladies spasmodiques & aiguës, pag. xj.

Les Bramines ont commencé à cultiver les Médecine en même-tems que les Prêtres Egyptiens, d'où ils disputent le pas à ces peuples sur l'antiquité de leurs connoissances en Médecine, *ibid.*

Au Malabar ces connoissances sont contenues en six Livres, où l'on voit l'explication de leur système, *ibid.*

Division de leurs maladies, & la manière dont ils se les partageoient de façon qu'il y avoit huit classes de gens qu'ils appelloient Médecins, *ibid.*

Leur système sur la génération de trois maladies principales selon eux, & la subdivision de ces maladies, pag. xj.

Manière de tirer leur pronostic par le moyen des urines, *ibid.*

La connoissance de l'Astronomie est fort en recommandation parmi eux, *ibid.*

Leur exactitude sur le choix des médicaments & sur le régime qu'ils ont soin de déterminer avec un détail surprenant, *ibid.*

Etat de leur Chymie & à quoi elle se borne, *ibid.*

Le Médecin ordonne & prépare les compositions, *ibid.*

On croit que leur Livre appelé *Vagafasirum* donneroit de grandes lumières sur les remèdes Orientaux qu'on nous apporte, s'il étoit exactement traduit, & que ce pourroit bien être la même chose que les Ouvrages d'Hermès si fameux chez les Egyptiens pour la pratique de Médecine, *ibid.*

Histoire de la Médecine des Américains, pag. xiiij.

Elle étoit fondée sur la seule expérience, *ibid.*

Soin d'un de leur Empereur pour la santé de ses sujets, *ibid.*

Méthode de leurs Médecins à l'égard de Cortez, *ibid.*

Ils étoient sans système, *ibid.*

On leur a l'obligation du quinquina, de l'ipécacuanha & autres remèdes, *ibid.*

Beaucoup de maladies seroient encore incurables sans leur secours, *ibid.*

Le siècle où a vécu Hippocrate a répandu beaucoup de lumière sur la Médecine, *ibid.*

Trois rapporté sur Iccus Médecin, *ibid.*

Hérodiens ou Prodicus fut contemporain d'Hippocrate, pag. xiv.

Il fut, à ce que dit Platon, inventeur de l'art de guérir les maladies par l'exercice, *ibid.*

Histoire des jeux Olympiques, Pythiques & autres en usage en Grèce, *ibid.*

Ægymius, qui vécut avant Hippocrate, est le premier qui ait écrit sur les poulx, *ibid.*

Abrégé de la vie de Démocrate, *ibid.* La Médecine n'a fait, à proprement parler, des progrès marqués que du tems d'Hippocrate, pag. xv.

Lieu de la naissance de cet Auteur, & le tems où il est né, *ibid.*

Selon Galien, il n'étoit pas moins bon Philosophe que Médecin, *ibid.*

Doctrines de cet Auteur adoptées par Platon, *ibid.*

On regarde les écrits d'Aristote comme un Commentaire sur les Ouvrages de ces deux Auteurs, *ibid.*

Hippocrate admet un principe général qu'il appelle nature, *ibid.* pag. xvj.

Effets qu'il attribue à la chaleur, qui sont la base de son système sur la formation du monde, *ibid.*

— de l'homme, *ibid.*

Ses principes dans la composition du corps humain, pag. xvij.

Les humeurs dont il est composé, *ibid.*

Il les regarde comme causes internes des maladies, *ibid.*

Ce qu'il regarde comme leurs causes externes, pag. xvij.

Il a fait plusieurs Livres sur la nourriture, pag. xix.

Il regardoit l'Astronomie comme une connoissance nécessaire aux Médecins, & il admettoit l'influence des astres sur nos corps, *ibid.*

Les Commentateurs ne sont pas d'accord sur ce que l'on doit penser du mot *divin* qui se trouve très-souvent dans les Ouvrages de cet Auteur, *ibid.*

Il a regardé les exhalaisons de l'air comme causes des maladies épidémiques sans expliquer leur nature, pag. xx.

Différences des maladies, selon cet Auteur, *ibid.*

— des tems dans chaque maladie, *ibid.*

Ce qu'il appelloit crise, pag. xxj.

Les conditions requises pour les crises avantageuses, *ibid.*

Jours où elles doivent arriver, *ibid.*

Quelles sont les observations qui ont mérité à Hippocrate la grande réputation dont il jouit à juste titre, pag. xxij.

Il s'est principalement occupé aux signes des maladies pour tâcher à tirer un pronostic sûr, quoiqu'il avoue lui-même que rien n'est plus difficile dans les maladies aiguës, pag. xxij.

Quels étoient les signes d'une mort

prochaine selon lui dans les maladies, *ibid.*
 — du délire, ou de la phrénésie présente ou prochaine, page xxiv.
 Autres signes dans les fièvres ardentes dont le pronostic est le même que ci-dessus, *ibid.*
 Quel est le délire le plus à craindre, *ibid.*
 Ce qu'il jugeoit de la respiration selon sa lenteur ou sa précipitation, *ibid.*
 Les excréments lui servoient à tirer des pronostics, *ibid.*
 Son attention à les examiner, *ibid.*
 Discussion d'un fait rapporté par Cœlius qui prétend qu'Hippocrate goûtoit même les excréments des malades, *ibid.*
 Pronostics qu'il tiroit de l'urine, *ibid.*
 — de la matière fécale, page xxv.
 — de la matière du vomissement, *ibid.*
 — des crachats, *ibid.*
 — des sueurs, *ibid.*
 — de la tension des hypocondres & du bas-ventre, pag. xxvj.
 — du poulx quoiqu'il n'ait pas écrit à fond sur cette matière, *ibid.*
 Quelles raisons apportent les Empiriques pour prouver qu'Hippocrate étoit de leur côté, *ibid.*
 Ce qui lui a attiré une grande réputation ainsi qu'à ses successeurs, pag. xxvij.
 Quelques-unes de ses maximes sur la cure des maladies & la conservation de la santé, à quoi peuvent se réduire plusieurs Livres plus nouveaux, *ibid.*
 Sa pratique dans les maladies chroniques, aussi sensée que celle des modernes & plus que celle de ceux qui emploient les remèdes violens dans ce cas, *ibid.*
 Ce que son expérience lui avoit fait remarquer dans les maladies violentes & ce qu'il pratiquoit alors, pag. xxviii.
 Ses principales maximes, *ibid.*
 Sa méthode pour rendre le ventre libre dans les maladies, pag. xxix.
 Avec quoi il provoquoit le vomissement, *ibid.*
 Quels étoient ses purgatifs violens, *ibid.*
 Les différentes saignées qu'il indiquoit, *ibid.*
 Le peu d'usage qu'il faisoit des narcotiques, *ibid.*
 Usage des fomentations, bains, &c. nul des emplâtres auxquels il substituoit les cataplasmes, *ibid.*
 Cas où il employoit les diurétiques, & comme il les varioit, *ibid.*
 — les sudorifiques, & quels ils étoient, *ibid.*
 Ses connoissances Chirurgicales, & ses maximes de Chirurgie, page xxx.
 Sa méthode sur les fractures, blessures, &c. pag. xxxj.

Catalogue des maladies décrites dans ses Œuvres fait par M. le Clerc, pag. xxxij. & *suiv.*
 Liste des principaux remèdes mentionnés par cet Auteur, pag. xxxvj. & *suiv.*
 Eloge d'Hippocrate par un moderne, xxxix. & *suiv.*
 Sentiment d'Hoffman sur cet Auteur, pag. xlv.
 Noms des enfans d'Hippocrate, *ibid.*
 Polibe son gendre paroît s'être acquis plus de réputation que ses fils, en suivant les sentimens & la pratique de son beau pere, *ibid.*
 Suite des progrès de la Médecine, *ibid.*
 Dioclès fut le premier qui se distingua en cette science après les enfans d'Hippocrate, *ibid.*
 Ses différens Ouvrages, *ibid.* & *suiv.*
 Quelle étoit sa pratique, pag. xlv.
 Ce qu'en dit Galien, *ibid.*
 Praxagore est le troisième Médecin après Hippocrate & Dioclès, *ibid.*
 Il passe pour le chef de la secte des Dogmatiques, *ibid.*
 Sa pratique dans la maladie nommée *Ileus*, abandonnée par ses successeurs à cause de sa cruauté, page xlvj.
 Celse parle d'un Médecin appelé Petron qui a vécu avant Erophile & Erasistrate, *ibid.*
 Sa méthode pour les Febricitans, *ibid.*
 Réflexions sur l'état de la Médecine pendant quelques siècles, parce que le plan d'Hippocrate fut abandonné pour des hypothèses futiles, des causes occultes & autres choses aussi inintelligibles, *ibid.*
 M. le Clerc parle de Chrisspe de Cnide comme d'un des premiers qui se déclarerent contre la Médecine expérimentale, & qu'il vécut sous Philippe pere d'Alexandre le Grand, *ibid.*
 Sentiment de Pline à son sujet, *ibid.*
 — de Galien, *ibid.*
 Ce qui a le plus donné de réputation à Aristote, *ibid.*
 En quoi la Médecine doit plus à Alexandre qu'à ce Philosophe, *ibid.*
 Différens sentimens sur Erasistrate & sa patrie, *ibid.*
 — le tems où il a vécu, *ibid.*
 Fait singulier rapporté de cet Auteur, pag. xlvij.
 Pratique de cet Auteur, *ibid.*
 Raisons de l'antipathie qu'ils avoient lui & Chrisspe pour la saignée, *ib.*
 Sentimens de quelques-uns de ses disciples sur les purgatifs, qu'il désapprouvoit, pag. xlvij.
 Suite de la pratique d'Erasistrate contre la plénitude, qui étoit, selon lui, la cause & le genre de toutes les maladies, *ibid.* & *suiv.*
 Titres des Traités sur différens maladies, par cet Auteur, rapportés par Galien, pag. l.
 Sa mort, *ibid.*
 Réflexions à faire sur sa pratique & ses principes, *ibid.*

Vie d'Hérophile, contemporain du précédent, *ibid.*
A quelle partie de la Medecine il s'est appliqué particulierement, *ibid.*
Il donna une grande étendue à la doctrine du poulx négligée par ses prédécesseurs, pag. l.j.
Il a écrit contre les prognostics d'Hippocrate, selon toutes les apparences, à cause que ce pere de la Medecine n'a pas écrit avec exactitude sur le poulx, *ibid.*
Ce qu'il a dit sur les maladies, *ibid.*
Epoque de la division de la Medecine, en trois branches, du tems d'Erasistrate & d'Hérophile, *ibid.*
Noms qui distinguoient ceux qui s'attachoient à pratiquer chaque branche de cette division comme leur principal objet, *ibid.* & *suiv.*
Comment on nommoit les boutiques des Herboristes & de ceux qui exercoient la Pharmaceutique, page liij.
des Chirurgiens, *ibid.*
Epoque de l'établissement de la secte Empirique, *ibid.*
Quel en fut l'Auteur, selon Celse, *ibid.*
Différens sentimens à ce sujet, pag. liv.
Remedes que Cœlius a prétendu avoir trouvé dans les écrits de Sérapion, Auteur de la secte en question, contre l'épilepsie, *ibid.*
Autres rapports par Celse, du même Auteur, contre la galle, la lépre, &c. pag. lv.
D'où les sectateurs de cette secte prétendoient tirer leur nom, *ibid.*
Leur doctrine, *ibid.*
Moyens des dogmatiques & objections de leurs adversaires, *ibid.* & *suiv.*
Noms des principaux sectateurs de cette doctrine, pag. lix.
Héraclide de Tarente fut le plus fameux, *ibid.*
Sur quelles matieres il a écrit & quels Ouvrages ont été approuvés par Galien, &c. pag. lx.
Autres défenseurs illustres de l'empirisme, *ibid.*
Tems où l'on a parlé de l'opium, remede fort usité chez les Empiriques, *ibid.*
Introduction de la Medecine à Rome, par Archagatus, *ibid.* Voyez le sort de ee Medecin, à l'Article de son nom.
Seconde révolution dans la Medecine sous Alcépiade, *ibid.*
Théorie & pratique de cet Auteur, *ibid.* & *suiv.*
Principes des corps selon lui, page lxj.
Différence du sentiment de cet Auteur & de celui d'Epicture, *ibid.*
Système de cet Auteur sur les causes de la santé & des maladies, page lxij.
Sa méthode curative dans diverses maladies, pag. lxij. & *suiv.*
Réflexions suggérées par l'abrégé de cette pratique, pag. lxvj.

Epoque du tems où les femmes exercèrent la Medecine, *ibid.*
Noms de celles qui ont eu de la réputation dans cette science, *ibid.*
Preuves tirées des Ecrits d'Hippocrate, Galien & autres de la Medecine exercée par les femmes, pag. lxvij.
Révolution dans la Medecine sous Thémison, pag. lxvij.
La secte qui se forma sous lui, s'appella méthodique, *ibid.*
Ses principes, *ibid.*
En quoi les principes des Méthodiques s'accordoient avec ceux des Empiriques, pag. lxix.
Noms de ses disciples, pag. lxx.
Thésalus amplifia les principes de Thémison & fut regardé comme instaurateur de la même méthode, *ibid.*
Exposition du système de cet Auteur, pag. lxxj. & *suiv.*
Soranus fut le plus habile de cette secte, pag. lxxij.
Cœlius Aurélianus s'avoue son Traducteur, *ibid.*
Quels sont les principaux Auteurs dont il parle dans ses écrits, pag. lxxiv.
Ses principes sur les maladies, pag. lxxiv. & *suiv.*
Différence des sentimens des méthodiques & des dogmatiques, pag. lxxvij.
Théodorus Priscianus est un de ceux des méthodiques qui s'est le plus distingué, *ibid.*
Livres qu'il a fait, *ibid.*
Tems où il a vécu, pag. lxxvij.
Noms qu'on lui donne dans les diverses éditions de ses Œuvres, *ibid.*
A qui finit la Secte des méthodiques & jusqu'à quand elle fut dans l'oubli, pag. lxxx.
Comment par leur dissention elle se divisa, *ibid.*
Histoire de Celse quoiqu'il n'ait point fondé de Secte, *ibid.*
Les sentimens des Auteurs tant sur le tems où il a vécu, que sur la profession qu'il exerçoit, *ibid.* & *suiv.*
Quels Ouvrages sont restés de lui, pag. lxxx.
Sa pratique en Medecine tirée des huit Livres qu'il nous a laissés sur cette matiere, *ibid.* & *suiv.*
Fabricius ab Aquapendente a parlé de lui avec éloge, pag. lxxxij.
Conseil que donne Celse pour la conservation de la santé, *ibid.*
Antonius Musa fut le plus célèbre Medecin à Rome sous Auguste, pag. lxxxiv.
Histoire de Galien, *ibid.*
Etat de la Medecine lorsqu'il parut, *ibid.*
Quel parti il prit dans les querelles qui divisoient les Medecins de son tems, pag. lxxxv.
Quel fut le sujet de ses Ouvrages, *ibid.*
Idée de cet Auteur sur l'art de guérir, *ibid.*
Réflexions sur cette idée, *ibid.*

Suite de son système théorique, pag. lxxxvj. & *suiv.*

Explication de ce système, page lxxxvij.

Sa Pathologie, pag. lxxxix.

Sa Semeiotique, pag. xcj.

Sa méthode curative dans les maladies, pag. xcv.

Son système sur les secours généraux qu'on emploie en Médecine, pag. xcviij.

Usage qu'il en faisoit, & tems où il les employoit dans les maladies, *ibid.*

Réflexions sur la doctrine de cet Auteur, pag. xcix.

Etat de la Médecine chez les autres Médecins Grecs postérieurs à Galien, pag. c.

— chez les Arabes, *ibid.*

Lettre de M. l'Abbé Renaudot à M. Dacier, où il en donne une idée, *ibid.* & *suiv.*

Nom de celui des Arabes par qui la traduction d'Hippocrate a été la mieux faite, pag. cij.

Abrégés historiques de la vie de quelques Médecins Arabes & Juifs tirés de Jean Leon l'Africain, pag. cij. & *suiv.*

Epoque de l'introduction de la Chymie dans la Médecine & révolution qu'elle y occasionna, pag. cv.

Révolution des préparations antimoniales, & origine de l'usage interne de ce minéral, pag. cvj.

Origine de la consommation & de la vérole en Europe, *ibid.*

Remedes vantés pour la vérole, pag. cvij.

Etat de la Médecine lorsque parut Paracelse, *ibid.*

Sa naissance, & les pays qu'il parcourut à un certain âge, pag. cvij.

Son goût pour l'Alchimie, page cvij.

Différentes cures qu'il a faites avec le laudanum, *ibid.*

Son séjour à Bâle, *ibid.*

Sa sortie de ce pays & sa mort, pag. cix.

Réflexions de Boerhaave à son sujet, *ibid.*

Ses écrits, & discussion à leur sujet, *ibid.*

Il a eu le premier l'honneur d'employer l'opium avec succès quoiqu'on s'en fût servi du tems des Empiriques, leurs successeurs en ayant banni l'usage, comme pernicieux, pag. cx.

Détail de son système, tant théorique que pratique, *ibid.* & *suiv.*

Sa Chirurgie, pag. cxv.

Réflexions sur ses Ouvrages, page cxvj.

Histoire de Van-Helmont, pag. xcviij.

Sylvius del Boe mit la Chymie en réputation par les leçons qu'il dicta à Leyde, *ibid.*

Système Physiologique formé sur la Chymie, *ibid.* & *suiv.*

Introduction de la mécanique en Médecine au commencement du dix-septième siècle après la découverte

de la circulation du sang par Harvey, pag. cxix.

Analyse d'un Discours de Boerhaave à ce sujet, *ibid.* & *suiv.*

Réflexions sur cette opinion de Boerhaave, pag. cxxviij.

Moyens les plus sûrs & les plus avantageux, selon M. Hoffman, pour perfectionner la Médecine, *ibid.*

Comment la Médecine a acquis le degré de perfection où elle est parvenue, pag. cxxiij.

Qui sont les Auteurs qui ont le plus contribué à son progrès selon les différentes parties auxquelles ils se sont attachés, *ibid.* & *suiv.*

Difficulté de rendre la Médecine assez simple pour amener l'art de guérir à une simplicité lumineuse & telle que l'Être suprême a prétendu sans doute qu'on la pratiqua, pag. cxxx.

Dissertation de Boerhaave servant de preuves à cette proposition, *ibid.* & *suiv.*

Plan de tout ce Dictionnaire de Médecine, pag. cxxxv.

MÉDECINE HERMETIQUE. Voyez *Hermetica Medica.*

MÉDIANE, veine, col. 1193. volume IV. *Mediana venae.*

Lieu où elle est située, *ibid.*

MEDIASTIN, double membrane formée par la continuation de la pleure, col. 1194. vol. IV. *Mediastrinum.*

Voyez sa description à l'art. *Pleure.*

Histoire d'un abcès au médiastin, *ibid.*

Symptômes de ces sortes d'abcès, *ibid.*

MÉDICAMENT, col. 1198. volume IV. *Medicamentum.*

MÉDICAMENT ASTRINGENT, col. 585. *Astringens.* vol. II.

Sa préparation, col. 586.

MÉDICAMENT EGYPTIEN, bon pour les oreilles, col. 402. vol. I. *Aegyptium medicamentum ad auris.*

Dans quelle occasion Aétius vante l'usage de ce remède, *ibid.*

Manière de le préparer & de s'en servir, *ibid.*

MÉDICAMENS LOCAUX, remedes destinés à opérer sur quelque partie particulière, col. 966. vol. IV. *Localia medicamenta.*

MÉDICAMENT PURGATIF en forme de pain, col. 1178. vol. II. *Buccellanum.*

MÉDICAMENS qui préviennent ou détruisent l'ivresse, col. 1005. volume I. *Anethyspharmaca.*

MEDIMNUS, mesure Attique pour des substances seches, col. 1198. vol. IV.

Sa capacité, *ibid.*

MEIBOMIUS, (Henri) Anatomiste, col. 1284. vol. I.

Ses découvertes, *ibid.*

Titres de ses Ouvrages, *ibid.*

MELANAGOGUES, remedes qui purgent la bile noire, col. 1213. vol. IV. *Melanagogoga.*

MELANCOLIE. Voy. *Manie.*

— erratique ou vagabonde, col.

1214. vol. IV.

— apoplectique, col. 1215.

Exemple de cette maladie, *ibid.*
— gouteuse ou arthritique. V.
Goute.
MELAPHRODITE, plante, colon. *Melaphroditos.*
1216. vol. IV.
Ce qu'en dit Aëtius, *ibid.*
MELESE, arbre, col. 778. vol. IV. *Larix.*
Caractères de cet arbre, *ibid.*
Boerhaave en compte deux especes,
ibid.
Il produit la térébenthine de Venise,
ibid.
MELIANTHE, plante, colon. 1217. *Meliantbus.*
vol. IV.
Caractères de cette plante, *ibid.*
Ses deux especes selon Boerhaave,
col. 779.
Son étymologie, *ibid.*
Verrus de ses feuilles calment la soif
en exprimant leur jus, col. 1218.
MELICERIOLE, petit meliceris, col. *Meliceriola.*
1218. vol. IV.
MELICERIS, tumeur enkystée qui
contient une substance semblable
au miel, col. 1218. vol. IV. Voy.
Tumeur.
MELILOT, plante, col. 1218. vol. IV. *Melilotus.*
me IV.
Douze especes suivant Boerhaave,
ibid.
La premiere espece fleurit en Juin,
ibid.
Ses feuilles & ses fleurs sont d'usage,
ibid.
Amollissent, discutent & calment les
douleurs, *ibid.*
Entrent dans les cataplasmes pour les
inflammations, *ibid.*
Son emplâtre pour les plaies récentes,
est la seule préparation officielle
qu'elle fournisse, *ibid.*
Tisane de ses sommets, col. 1219.
Eau distillée de ses fleurs, *ibid.*
Fomentation efficace pour calmer les
douleurs de la phrénésie, *ibid.*
Emplâtre de mélilot de Meisné, *ibid.*
Virtus de ses semences, *ibid.*
Mélilot d'Italie, col. 1220.
Sa description, *ibid.*
Ses propriétés, *ibid.*
Autre espece de mélilot suivant Da-
le, *ibid.*
MELILOT EGYPTIEN, plante, col. 676. *Alchimelech.*
vol. I.
Ses autres noms, *ibid.*
Sa description selon Ray, *ibid.*
MELINET, plante, col. 328. volume *Cerintoides.*
III.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte huit especes,
ibid.
On ne fait rien touchant les vertus de
cette plante, *ibid.*
Espece de melinet, *ibid.* *Cerintoides.*
Ses caractères, *ibid.*
MELISSE, plante, col. 1221. volume *Melissa.*
IV.
Caractères de cette plante, *ibid.*
Sept especes selon Boerhaave, *ibid.*
Description de la sixieme espece de
melisse, col. 1222.
Contrées où elle croît, *ibid.*
Ses vertus, *ibid.*

Lavement de sa décoction, *ibid.*
Lieux où nous trouvons notre melisse,
ibid.
Autres plantes auxquelles on donne
le nom de melisse, *ibid.*
MELOCATUS, plante, col. 1227.
vol. IV.
Caractères de cette plante, *ibid.*
Ses deux especes selon Boerhaave,
ibid.
Son étymologie, *ibid.*
Son fruit est très-pierreux, *ibid.*
Son acidité le rend très-agréable, *ibid.*
On ne lui attribue aucune propriété
médicinale, *ibid.*
MELOCARPE, fruit de l'arifoloché, *Melocarpus.*
col. 1227. vol. IV.
MELOCHIE, col. 1227. vol. IV. *Melochia.*
Voyez *Carchorus.*
MELOCORCOPALI, arbre sembla-
ble au coignacier, dont le fruit est
fait comme le melon, col. 1227.
vol. IV.
MELOMELI, miel imprégné de
coings, col. 1227. vol. IV.
MELON, plante, colonne 1225. *Melo.*
vol. IV.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en distingue sept especes,
ibid.
Le melon commun, *ibid.*
Variétés de ce fruit, *ibid.*
Qualité de sa pulpe, *ibid.*
Inconvénients de son usage, *ibid.*
Sa semence est une des quatre semen-
ces froides majeures, col. 1226.
Ses vertus, *ibid.*
Maniere de faire un lait avec cette se-
mence, *ibid.*
MELONGENA, plante, col. 1227.
vol. IV.
Ses caractères, *ibid.*
Culture de cette plante, col. 1228.
Son fruit ressemble à celui de la man-
dégore, *ibid.*
C'est une espece de pomme que l'on
croit vénéneuse, *ibid.*
On leur a donné le nom de pommes
qui rendent fous, *ibid.*
Ce qu'il y a de vrai par rapport à leur
nature, *ibid.*
MEMBRANE, col. 1228. vol. IV. *Membranae.*
Ce qu'on entend par une membrane,
ibid.
D'où dépend sa différence, *ibid.*
MEMBRANE CELLULAIRE, col. 244. vol. *Cellulosa mem-*
III. *brana.*
Sa structure & ses usages, *ibid.*
Maladies dont elle est principalement
affectée, col. 245.
MEMBRANE ANIPPEUSE, col. 381. volume I. *Membrana ad-*
Voyez *Graviss.* *iposa.*
MEMBRE, col. 1229. vol. IV. *Membrum.*
MEMPHIS, (pierre de) col. 1229. *Memphitis la-*
vol. IV. *piri.*
Nature de cette pierre, *ibid.*
Ses propriétés, *ibid.*
Son étymologie, *ibid.*
MENAGOGUE, col. 1229. vol. IV. *Menagogus.*
Voyez *Emmenagogus.*
MENIANTE, plante, col. 1279. vo- *Menyanthes.*
lume IV.
Caractères de cette plante, *ibid.*
Boerhaave en distingue deux especes,
ibid.

Ses propriétés & ses vertus, *ibid.*
MENINGE, membrane en général, *Meninge*.
 proprement la dure-mère & la pie-
 mère, col. 1229.
MENINGOPHYLAX, instrument de
 Chirurgie, col. 1229. vol. IV.
MENISPERMUM, ou *Hedera*, *Menophyllos*, &c. col. 1230. vol. IV.
MENSTRUÉE, col. 1237. vol. IV. *Menstruum*.
 Le terme de menstrue est barbare,
ibid.
 Ce qu'il signifie, *ibid.*
 Propriétés du menstrue, *ibid.*
 Division, *ibid.*
 Classes, *ibid.*
 D'où on le tire, *ibid.*
 Cause qui contraint les parties du dis-
 solvant à s'écarter & à se distribuer
 entre celle du corps à dissoudre,
 col. 1238.
 A quoi se réduisent les effets du feu,
 col. 1239.
 Action des menstrues, *ibid.*
 Objections, *ibid.*
 D'où dépend leur action, col. 1240.
 Distribution des menstrues connus
 en quatre classes, col. 1241. &
suiv.
 Solution, 1242. & *suiv.*
 Explication de la nature du feu, col.
 1244.
 Pourquoi les corps peuvent être dis-
 sous après avoir été mis en fusion,
ibid.
 Expérience où le feu, la trituration,
 la force répulsive, la force attrai-
 tive & la force mécanique concou-
 rent ensemble avec des menstrues
 sèches, pour produire l'atténua-
 tion, la concrétion, la séparation
 & le changement, col. 1245.
 Effet du mélange d'un sel acide, végé-
 tal, avec un sel salin, terrestre, à
 l'approche du feu, *ibid.*
 Action des dissolvans, col. 1246.
 Conditions requises pour la solution,
 col. 1247.
 Expérience dans laquelle la figure du
 dissolvant est changée, col. 1248.
 & *suiv.*
 Causes mécaniques, 1250.
 Menstrues aqueux, *ibid.*
 Corollaires, *ibid.*
 Classes des corps que l'eau dissout
 toujours, quelque soit son degré de
 chaleur, *ibid.*
 Vertus de l'eau en tant que menstrue,
 sur les corps qu'on appelle salins,
 col. 1251.
 Action de l'acide par rapport à l'eau,
 col. 1252.
 Différence de l'action de l'eau sur les
 acides, sur les alcalis & sur les sou-
 fres, *ibid.*
 Autres particularités sur la vertu dis-
 solvante de l'eau, col. 1253.
 Huiles & menstrues huileux, *ibid.*
 Pourquoi le froid naturel le plus vio-
 lent ne détruit point la fluidité des
 huiles distillées, col. 1254.
 Différence de l'ébullition de l'eau, de
 l'huile & de l'alcool, *ibid.*
 Moyen de découvrir le degré de cha-
 leur de l'huile de térébenthine a-
 vant qu'elle bouille, *ibid.*

Comment on garantit les substances
 animales & végétales de la dissi-
 pation, de la fermentation, de la
 putréfaction & du changement,
 col. 1255.

Conséquences; *ibid.* & *suiv.*

Ce que les Chymistes doivent distin-
 guer avec soin, col. 1257.

Sels alcalis volatils dans les huiles ti-
 rées par la distillation des substances
 végétales & animales, &c. *ibid.*

Ce que les huiles obtenues par la dis-
 tillation avec de l'eau ou sans eau
 laissent après elles, *ibid.*

Ce que les huiles contiennent, & ce
 qui peut s'en séparer, col. 1258.

Alcool, ou menstrues spiritueux
 proprement dits, *ibid.*

Nature de l'alcool, *ibid.*

Différences, *ibid.*

Observations, *ibid.*

Menstrues alcalis & acides spiritueux,
 1259.

Menstrues salins simples, *ibid.*

Différences des sels qui naissent des
 différens principes salins dont ils
 sont composés, col. 1260.

Pourquoi l'alcali fixe peut être confi-
 déré comme un menstrue, *ibid.*

Questions de Boerhaave dignes d'être
 examinées, *ibid.*

Précautions avec lesquelles on doit
 user des alcalis en tant que men-
 strues, col. 1261.

Procédé qui prouve que les menstrues
 qui ont une vertu dissolvante très-
 forte, peuvent s'unir pour toujours
 avec les corps qu'ils ont la vertu de
 dissoudre, *ibid.*

Les alcalis peuvent être altérés consi-
 dérablement de la part des substan-
 ces avec lesquelles on les mêle, col.
 1262.

Corps sur lesquels l'alcali fixe ne pro-
 duit aucun effet en qualité de men-
 strue, *ibid.*

Les alcalis fixes & volatils agissent en
 qualité de dissolvans, *ibid.*

Sels neutres considérés comme men-
 strues, 1263.

Effets, 1264.

Menstrue surprenant tiré après que le
 sel marin s'est changé en esprit,
ibid.

Expérience très-laborieuse à ce sujet,
 1265.

Changement du nitre commun en al-
 cali fixe & en sel volatil, *ibid.*

Expériences, *ibid.* & *suiv.*

Le borax naturel dissous dans l'eau,
 filtré & réduit en cristaux, n'est ni
 acide ni alcali, 1266.

Nouvelles espèces de menstrues sa-
 lins qui possèdent des vertus singu-
 lières, 1267.

Phénomènes extraordinaires sortis du
 mélange des alcalis fixes avec des
 acides végétaux purs, & qui ont
 fermenté, *ibid.*

Nouveaux sels composés du mélange
 des alcalis fixes avec un acide fos-
 phore naturel, *ibid.*

Espèces particulières de sels ammo-
 niacs, 1268.

Examen des menstrues qui naissent du

mélange des alcalis fixes, avec un acide obtenu par le fen, *ibid.*
 Examen de l'action des menstrues qui résultent du mélange des sels simples avec d'autres sels, col. 1269.
 Exemples, *ibid.*
 Ce que le mélange d'un menstrue avec un autre peut fournir, colon. 1270.
 Conséquences, *ibid.*
 Pourquoi il n'est pas impossible de trouver dans l'art ou dans la nature un menstrue particulier capable de dissoudre une substance sur laquelle presque tous les autres ne produisent aucun effet, sans pour cela qu'il dissolve d'autres substances d'une consistance plus soible & plus molle, col. 1272.
MENSTRUES. Voyez *Regler.* *Menstrua.*
MENTAGRA, espece de dartre de mauvaise espece qui parut à Rome pour la premiere fois sous le regne de Claude, col. 1273. vol. IV.
 Ses commencemens, ses progrès & sa fin, *ibid.*
 Méthode curative, 1274.
MENTE, plante, col. 1274. vol. IV. *Mentha.*
 Ses caracteres, *ibid.*
 Ses treize especes, selon Boerhaave, *ibid.*
 Mauvais effet d'une simple décoction de mente, *ibid.*
 Mente aiguë, col. 1275.
 Sa description, *ibid.*
 Lieux où on la cultive, *ibid.*
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
 Eau simple, esprit, sirop composé & huile distillée de mente, *ibid.*
 Vertus de ses feuilles, *ibid.*
 Usage du suc & de l'eau distillée, *ibid.*
 A quel on s'en sert en Angleterre, *ibid.* & *suiv.*
 Vertus de son élixir, col. 1276.
 — de son huile, *ibid.*
 Mente aquatique, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Propriétés médicinales, *ibid.*
 Vertus de la treizieme espece, 1277.
 Mente sauvage ou origan, qui est une espece de mente selon Dale, *ibid.*
 Autres especes suivant le même Auteur, col. 1278.
MENTE ROMAINE, plante, col. 1245. *Symphoricarpos.*
 vol. V.
 Ses caracteres, *ibid.*
 Boerhaave en compte treize especes, *ibid.*
 Propriétés de quelques-unes de ces especes, *ibid.* & *suiv.*
MEN TON, partie de la face, col. 1279. *Mentum.*
 vol. IV.
MENTZELIA, plante, col. 1279. vol. IV.
 Ses caracteres, 1280.
 Elle n'a qu'une espece, *ibid.*
 Est fort commune dans la Jamaïque, *ibid.*
 On ne lui attribue aucune vertu médicinale, *ibid.*
MEPHITIS, exhalaison vénéneuse qui s'élève des mines, col. 1280. vol. IV.
 Comment l'on peut être empoisonné

par les exhalaisons vénéneuses, *ibid.*
 Origine du mot *mephitis*, *ibid.*
 Endroits connus par ces sortes d'exhalaisons, *ibid.*
 Quelle est la plus célèbre *mephitis*, col. 1281.
 Lieu où est situé cette grotte, *ibid.*
 Sa description & ses particularités, *ibid.*
 En quoi consistent les qualités mortelles des vapeurs de cette grotte, col. 1282.
 Comment elles passent dans les poulmons, *ibid.*
 L'antidote de son poison, col. 1283.
 Examen de sa nature, *ibid.*
 Comment on peut recevoir la mort par la respiration, *ibid.*
 Constitution de l'air, col. 1284.
 Ses effets, *ibid.*
 Doctrine des venins occultes, *ibid.*
 Les partisans de l'acide & de l'alcali, col. 1285.
 Les acides sont aussi nuisibles sur la fin de la fièvre, qu'utiles au commencement, *ibid.*
 Par quel mécanisme ils agissent, *ibid.*
 Fièvre communiquée par contagion, *ibid.*
 Manieres dont elle se communique, col. 1286.
 La plus dangereuse de toutes, *ibid.*
 Difficulté dans l'explication de l'affection de l'estomac, *ibid.*
 A quelles causes on attribue les maladies pestilentielles qui regnent dans les Camps & les Armées, *ibid.*
 Histoire de Raynard à ce sujet, *ibid.*
 Effets des parties volatiles de la sérosité sur les membranes délicates & sensibles de l'estomac, col. 1287.
 Comment les mauvais alimens & les fruits non mûrs produisent des maladies malignes & pestilentielles, *ibid.*
 Observations sur la famine, *ibid.*
 Effets dangereux de l'eau altérée, *ib.*
 Pourquoi les Parisiens sont plus sujets à la pierre qu'aucun autre peuple, col. 1288.
 Choix que les Anciens faisoient de l'eau, *ibid.*
 Qualités venimeuses de certaines sources, *ibid.*
 Abus que l'on commet à Londres, *ibid.*
 Raisons du scorbut, col. 1289.
 Inconvéniens de l'usage des eaux croupissantes, *ibid.*
 Raison de ces mauvais effets, *ibid.*
MERCURE ou *Vif-argent*, col. 1291. *Mercurius.*
 vol. IV.
 Substance métallique, fluide, froide au toucher, *ibid.*
 Sous quelles formes on le trouve dans les entrailles de la terre, col. 1292.
 Maniere de le purifier, *ibid.*
 Distillation du *vif-argent* par *ascensum* & par *descensum*, *ibid.*
 Endroits où il y a des mines de *vif-argent*, *ibid.*
 Comment on retire le *vif-argent* d'un minéral qui contient beaucoup de soufre, *ibid.*
 Ses qualités distinctives, *ibid.*

Ce qui lui a fait donner le nom d'esclave fugitif, *ibid.*
 Pourquoi on l'appelle Prothée, *ibid.*
 Suite de ses propriétés, col. 1293.
 Ce que c'est que le sublimé corrosif, *ibid.*
 Pourquoi son analyse est très-difficile, *ibid.*
 De quoi il est composé, *ibid.*
 Ce que les Anciens pensoient à son sujet, *ibid.*
 Sentiment de Galien, *ibid.*
 Combien il y a de tems que quelques Medecins ont commencé à le donner intérieurement, *ibid.*
 Ce qui les a engagé à le faire, colon. 1293. & *suiv.*
 Vertus de son usage aux enfans, col. 1294.
 Accidens qu'il cause lorsqu'on le prend sans précautions, *ibid.*
 Ses bons effets lorsqu'il est bien administré, *ibid.*
 Choix du bon vis-argent, col. 1295.
 Usage en Medecine du mercure cru, *ibid.*
 Dose dans différentes maladies, *ibid.*
 Meilleure forme des pilules mercurielles, *ibid.*
 Procédés de Boerhaave sur le mercure, col. 1296.
 Purification, dissolution dans l'eau forte, *ibid.*
 Remarques, *ibid.*
 Vitriol de vis-argent, col. 1297.
 Mercure précipité blanc, *ibid.*
 Remarques, col. 1298.
 Mercure précipité rouge, col. 1299.
 Mercure sublimé, col. 1300.
 Méthode de Geoffroy pour préparer le sublimé corrosif, col. 1301.
 Comment on prévient ses mauvais effets, col. 1302.
 Histoire que Sydenham rapporte à ce sujet, *ibid.*
 Maniere de faire le sublimé doux ou mercure doux, *ibid.*
 Turbith minéral, col. 1303.
 Huile ignée de mercure, col. 1305.
 Vertus, propriétés médicinales & doses de toutes ces préparations, *ibid.*
 Précipité de mercure par lui-même, *ibid.*
 Précipité verd, ou lélard verd, *ibid.*
 Maniere de faire le précipité violet ou noir, que quelques-uns appellent mercure diaphorétique ou panacée mercurielle, col. 1306.
 Mercure révisité du cinnabre, *ibid.*
 Poudre du Prince, col. 1307.
 Mercure de vie, *ibid.* Voy. *Antimoine*.
 L'Arcanum corallinum. Voyez *Arcanum*.
 Hercules Bovii, col. 1307.
 Maniere dont Bates compose l'or de vie, col. 1308.
 Usages, vertus médicinales & doses de tous ces remèdes, *ibid.*
 Dissertation de Frédéric Hoffman sur le mercure, *ibid.*
 Symptomes terribles & extraordinaires qu'il produit lorsqu'on le falsifie avec le plomb, *ibid.*

Celui qui a découvert cette fraude, *ibid.*
 Quelle est la meilleure espece de mercure, *ibid.*
 Elémens & principes qui composent le mercure, col. 1309.
 Même origine que les autres métaux, *ibid.*
 A quoi les propriétés du mercure s'attribuent, *ibid.*
 Cause de sa fluidité surprenante, *ibid.*
 En quoi consiste sa véritable essence, *ibid.*
 Raison de la pesanteur du mercure, 1310.
 Explication de ses effets sur les autres corps, *ibid.*
 Preuve de son action efficace sur le corps humain, col. 1311.
 Suite de son action sur le corps humain lorsqu'elle est portée trop loin, col. 1312.
 Effets salutaires de l'usage circonspect du mercure, *ibid.*
 Principaux cas où les Auteurs recommandent la salivation, col. 1313.
 Exemple du mauvais succès des frictions mercurielles dans la goutte, 1314.
 Circonstances où la salivation est inutile dans la vérole, col. 1315.
 Les maladies où l'on recommande la salivation sont de deux especes, col. 1316.
 Appaiser les symptomes lorsqu'on ne sauroit rétablir la santé, *ibid.*
 Cas où l'on doit abandonner la salivation, *ibid.*
 Juste appréciation des préparations innombrables de mercure, 1317.
 Examen des propriétés qui donnent naissance à sa qualité drastique, *ibid.*
 Correction du mercure, *ibid.*
 Peu d'efficacité du mercure fixé dans le cinnabre, col. 1318.
 Réduction du cinnabre, *ibid.*
 A quoi la plupart des compositions mercurielles destinées pour les usages internes, se réduisent, 1319.
 Préparations opposées, *ibid.*
 Substances qui préviennent les émo-tions du corps en modérant le mouvement des globules mercurielles, col. 1320. & *suiv.*
 Comment on rendra permanent le mélange de l'or avec le mercure, col. 1322.
 Correction du mercure la plus conforme aux principes de la véritable Chymie, *ibid.*
 Usages du mercure ainsi préparé, *ibid.*
 Mercure solaire animé, *ibid.*
 Exemples de ses effets dans certaines maladies, col. 1323.
 Précautions nécessaires avant de l'administrer, col. 1324.
 Dose, *ibid.*
 Mercure diaphorétique jovial, 1325.
 Action de ce remède, col. 1325. & 1326.
 Causes de la plupart des maladies chroniques, *ibid.*

Autres maladies où ces préparations sont très-efficaces, col. 1327.
 Ces préparations doivent être prescrites par un Medecin qui ait examiné avec soin la nature de la maladie, col. 1328.
 Sentiment du Docteur Cheyne sur le mercure, *ibid.*
 Conditions auxquelles on doit réduire le mercure pour le rendre le plus salutaire qu'il est possible, *ibid.*
 Il n'y a presque point de corps ou d'espece de matiere avec laquelle on ne puisse venir à bout d'incorporer le mercure, pourvu qu'on veuille s'en donner la peine, col. 1329. & *suiv.*
 D'où dépend la vertu & l'énergie du mercure, col. 1337. vol. V.
 Pourquoi dans les maladies scorbutiques le mercure est souvent contraire & même mortel, col. 1337. vol. V.
 MERCURE, col. 360. vol. IV.
 Comment & avec quel succès employé contre l'hydrophobie, *ibid.* & *suiv.* Voy. *Hydrophobie.*
 MERCURE DE VIN, préparation d'Antimoine & de mercure sublimé, col. 727. vol. I.
 D'où cette préparation a tiré son nom, *ibid.*
 Sa qualité, *ibid.*
 MERCURIALE, plante, col. 1290. *Mercurialis.*
 vol. IV.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 Celles qui sont le plus en usage, *ibid.*
 Mercuriale mâle & femelle, *ibid.*
 Usages des feuilles & des tiges, *ibid.*
 Vertus de leur décoction, *ibid.*
 Analyse de cette plante, *ibid.*
 Sirop fait de son suc, *ibid.*
 Dans quelles maladies on l'administre, *ibid.*
 Sirop de longue vie, maniere de le faire, *ibid.*
 Autre espece de mercuriale, toute d'usage en Medecine, col. 1291.
 MERCURIALE ANGLOISE, plante, col. 960. vol. II. *Bonus Henri-cus.*
 Ses autres noms, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 MERCURIEL, épithete des préparations de mercure, col. 1290. volume IV. *Mercurialis.*
 MERE, membrane, col. 1186. vol. IV. *Mater.*
 La dure-mere, & la pie-mere, *ibid.*
 Voy. *Tête.*
 Diverses acceptions du mot *Mere*, *ibid.*
 MERE DES PERLES, col. 1186. vol. IV. *Mater perlarum.*
 Ses vertus, *ibid.*
 MERLAN, poisson, col. 579. vol. II. *Asellus.*
 Ses différens noms Latins, col. 580.
 Choix de ce poisson, *ibid.*
 Ses qualités, *ibid.*
 Il contient beaucoup d'huile & de sel volatil, *ibid.*
 Remarques sur ce poisson, tirées de M. Lemery, *ibid.*
 On l'appelle *Oniscus*, col. 120. volume V. *Oniscus.*
 Propriétés de sa chair & de son foie, *ibid.*

— *Merlangius*, col. 1331. *Merlangius.*
 vol. IV.
 Propriétés des os que l'on retire de sa tête, *ibid.*
 MERLE, poisson que l'on trouve dans l'Océan, col. 1331. vol. IV.
 Ses usages en Medecine, *ibid.*
 MEROPS, oiseau, col. 1331. volume IV.
 Vertus médicinales du cœur & du fiel de cet oiseau, *ibid.*
 MESANGE, oiseau, col. 377. volume V. *Parus.*
 Vertus de ses cendres, col. 378.
 MESENTERE, colon. 655. volume III.
 Sa description, *ibid.*
 Glandes mésentériques, *ibid.*
 Ses vaisseaux lymphatiques, *ibid.*
 Les veines lactées, 656. Voy. *Chyle.*
 MESENTERE, col. 1332. vol. IV. *Mesenterium.*
 Principales maladies du mésentere, *ibid.*
 Symptomes de la partie affectée, *ibid.*
 Causes des obstructions du mésentere, *ibid.*
 Signes diagnostics, *ibid.*
 Prognostics, col. 1333.
 Accidens de l'inflammation au mésentere, *ibid.*
 Causes & signes de l'inflammation du mésentere, *ibid.*
 Symptomes, col. 1334.
 Différences de cette maladie, *ibid.*
 Prognostic, *ibid.*
 En quoi les inflammations dégènerent souvent, *ibid.*
 Diagnostique quelquefois aisé, quelquefois difficile, col. 1335.
 Comment on distinguera l'abcès du mésentere de l'inflammation & du skirrhe, *ibid.*
 Cas où il est impossible de découvrir l'abcès avec certitude, *ibid.*
 Signes de la formation d'un ulcere dans le mésentere, col. 1336.
 Différences des méthodes que l'on emploie dans la cure de ces maladies, *ibid.*
 Remedes pour le skirrhe du mésentere, *ibid.*
 MESOCOLON, col. 1336. volume IV. *Mesocolon.*
 Sa description, col. 655. vol. III.
 MESOGLOSSES, muscles de la langue auxquels on donne le nom de *genioglosses*, col. 1336. vol. IV. *Mesoglossi.*
 MESQUITE, arbre de l'Amérique, col. 1338. vol. IV.
 Son fruit qui s'appelle *Huizase* entre dans la composition de l'encre, *ibid.*
 MESUE, nom d'un Medecin Arabe, col. 1339. vol. IV.
 MESURE, colon. 1273. volume IV. *Mensura.*
 Voy. *Poids.*
 MESURE DE DOUZE SEPTIERS, col. 867. volume II. *Bicongius.*
 METACARPE, partie de la main située entre le carpe & les doigts, *Metacarpus* ou *Metacarpion*, col. 1339. vol. IV.

METACARPIEN, muscle, colonne *Metacarpus*.

1339. vol. IV.

Situation de ce muscle, *ibid.*

Ses attaches, *ibid.*

Sa division, *ibid.*

Ses usages, *ibid.*

METAL, col. 1339. vol. IV. *Metallum*.

Les six métaux, *ibid.*

Les Philosophes en comptent un septième, qui est le mercure, *ibid.*

Définition du métal, selon Geoffroy, *ibid.*

Division en parfaits & en imparfaits, *ibid.*

Ce que disent les Chymistes touchant les métaux, *ibid.*

Teinture des métaux, col. 1340.

Sa préparation, *ibid.*

Est propre pour lever les obstructions, *ibid.*

METALLURGIE, col. 1340. volume IV. *Metallurgia*.

En quoi consiste cette partie de la Chymie, *ibid.*

METAPTOSE, changement d'une maladie en une autre, col. 1340. vol. IV. *Metaptosis*.

Application plus énergique de ce terme, *ibid.*

METASTASE, transport & établissement de quelque humeur ou maladie dans quelqu'autre partie que celle qui lui servoit de foyer, col. 1340. vol. IV. *Metastasis*.

Ce qu'on entend encore par ce mot, *ibid.*

METASYNCRISE, selon Thesalus, est un changement dans tout le corps ou seulement dans quelque-une de ses parties, col. 1340. vol. IV. *Metasyncrisis*.

Comment les Auteurs ont rendu ce terme, col. 1341.

Cycle *Metasyneritique*, *ibid.*

METATARSE, assemblage de plusieurs petits os articulés ensemble au pied, col. 1341. vol. IV. *Metatarsus*.

METATARSIE, muscle, masse charnue située sous la plante du pied, col. 1341. vol. IV. *Metatarsus*.

Ses attaches, *ibid.*

Sa route, *ibid.*

Ses usages, *ibid.*

METATHESE, transport ou changement de place, col. 1341. vol. IV. *Metathesis*.

Application, *ibid.*

METATRIEUX d'une cataracte, *ibid.*

METEORE, col. 1341. vol. IV. *Meteoros*.

Ce que les Auteurs entendent par ce mot, *ibid.* & *suiv.*

METRETES, mesure attique, colon. 1343. vol. IV.

METS SALE'S, avec un poisson qui se mange cru, col. 969. vol. II. *Boridia*.

MEULE DE MOULIN, col. 1374. vol. IV. *Molaris lapis*.

Manière de la distinguer, *ibid.*

MEUM, plante, col. 1343. vol. IV.

Caractère de cette plante, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

Est chaude, sèche, carminative, *ibid.*

Bonne pour la colique & les tranchées, *ibid.*

Autres vertus médicinales, *ibid.*

Etymologie du mot *meum*, *ibid.*

Autre espèce, selon Dale, col. 1344.

MIASME, col. 1344. vol. IV. *Miasma*.

MICROCOSME, l'homme est ainsi appelé, col. 1344. vol. IV. *Microcosmos*.

MICROLEUCONYMPHÆA, plante, col. 1344. vol. IV.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Croît dans les eaux croupissantes, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

MICRONYMPHÆA, plante, col. 1345. vol. IV.

Lieu où elle croît & vertus qu'elle possède, *ibid.*

MIEL, col. 1200. vol. IV. *Mel*.

Espèces de miel, col. 1200.

Ses caractères & ses qualités, *ibid.*

Affections où le miel est propre, *ibid.*

Miel de Sardaigne, *ibid.*

Discussion sur la nature du miel, *ibid.*

Rosées génératrices du miel, colon. 1201.

Différentes observations de M. Lemery, *ibid.*

Saison où on retire le miel des ruches, col. 1202.

Meilleure manière de séparer le miel, *ibid.*

Autre division du miel, *ibid.*

Quel est le meilleur miel, *ibid.*

Raison des différentes qualités du miel, *ibid.*

Vin miellé, col. 1203.

Miel sauvage, *ibid.*

Analyse du miel, *ibid.*

Rosée de miel; esprit de miel, *ibid.*

Aigre de miel rectifié, col. 1204.

Analyse des autres espèces de miel, col. 1205.

Réflexions sur l'analyse du miel, col. 1206.

Procédés sur le miel, tirés de Boerhaave, col. 1207.

Remarque, *ibid.*

Miel délayé avec l'eau & fermenté, col. 1208.

Hydromel préparé par la fermentation, *ibid.*

Remarque, *ibid.*

Procédés sur le miel de Wilson, *ibid.*

Teinture de miel, *ibid.*

Eau douce de miel, col. 1209.

Ses vertus, *ibid.*

Le miel est un ingrédient convenable dans toutes les préparations pharmaceutiques, *ibid.*

Exemples des effets dangereux du miel sur certains tempéramens, col. 1210.

Remèdes contre les maladies causées par le miel vénéneux, *ibid.*

Observations de Quincy sur le miel, *ibid.*

Tempéramens auxquels il faut l'interdire, *ibid.*

Miel Egyptiac, miel de romarin, miel de béroine, de Paul ou de véronique, miel d'hellébore blanc,

miel mercuriel, miel de myres, miel rosat, miel de savon, miel violet, col. 1211.

Préparations & propriétés de toutes ces espèces de miel, col. 1212.

MIEL qui n'est pas écumé, col. 1174. *Anaphromeli.*
vol. I.

MIGAMBE, plante qui croît à Ango-
la, col. 1345. vol. IV.

MILAN, oiseau, col. 1365. vol. IV. *Milvus.*

Vertus des parties de cet oiseau en
usage en Médecine, *ibid.*

MILAN MARIN, poisson, *ibid.*
Vertus du fiel de ce poisson, *ibid.*

MILIARIUM, sorte de vase fort haut
& étroit dont on se servoit dans
les anciens bains pour faire chauf-
fer l'eau, col. 1359. vol. IV.

MILLE-FEUILLE, plante, colonne *Millefolium.*
1361. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Quinze espèces, *ibid.*

Sa description, *ibid.*

Propriétés médicinales, col. 1362.

Ce qu'on en tire par l'analyse chymi-
que, *ibid.*

Son étymologie, *ibid.*

Observations, *ibid.*

Formule de Sennert pour le flux im-
modéré des règles, col. 1363.

Pourquoi elle est encore appelée
herbe aux Charpentiers, *ibid.*

MILLEPERTUIS, plante, col. 412. *Hypericum.*
vol. IV.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Ses espèces, selon Miller, *ibid.*

Propriétés médicinales du milleper-
tuis, *ibid.*

Son huile & son extrait, col. 413.

Manière de les faire, *ibid.*

Leur usage, *ibid.*

Il porte encore le nom d'*ascyrum*, *Ascyrum.*

col. 580. vol. II.

Ses différens noms Latins, *ibid.*

Lieux où elle croît, & ses vertus par
Dale, *ibid.*

Sa description & ses vertus selon
Dioscoride & Pline, *ibid.*

MILLERIA, plante, colonne 1363.
vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

MILLET, plante, col. 1359. volum. *Milium.*
IV.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte dix-sept es-
pèces, *ibid.*

Vertus médicinales du millet, *ibid.*

Usage de la farine de millet, 1460.

Millet d'Inde, *ibid.*

Qualités de sa semence, *ibid.*

Autres espèces de millet dont Ray
fait mention, col. 1361.

MINARI, arbre, col. 1366. vol. IV.

Ses caractères & ses vertus, *ibid.*

MINE, valeur de la mine Attique con-
sidérée comme une mesure & com-
me un poids, col. 1366. vol. IV. *Mina.*

MINERAUX, col. 1366. vol. IV. *Mineralia.*

MINIERE, sa signification au figuré, *Minera.*
col. 1366. vol. IV.

MINORATION, évacuation légère *Minoratio.*
& modérée, col. 1366. vol. IV.

MINUTE, épithète d'une fièvre ex-
tremement violente à laquelle le
malade ne sauroit résister plus de
quatre jours, col. 1367. vol. IV. *Minuta.*

MIRITI, espèce de palmier du Brésil,
col. 1367. vol. IV.

MIRMIDONS, chymères, fantaisies, *Mirmidones.*

Tome VI.

ou songes fatigans, colon. 1367.
vol. IV.

MIRTE, arbrisseau, col. 1437. volum. *Myrtus.*
me IV.

Caractères de cet arbrisseau, *ibid.*

Boerhaave en distingue treize es-
pèces, *ibid.*

Il croît sans culture en Italie & en
Espagne, *ibid.*

Ses baies sont mises en usage plus
souvent que ses feuilles, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

Sirop de mirte, *ibid.*

Il abonde en parties huileuses & bal-
samiques, & contient un suc d'une
odeur fort agréable, col. 1438.

MIRTE SAUVAGE d'Amérique, colonne *Cambui.*
1374. vol. II.

Ses espèces, *ibid.*

Sa description & vertus par Ray, col.

1375.

MISANTHROPIE, aversion pour le *Misanthropia.*
commerce des hommes, col. 1367.

vol. IV.

MISERERE MEI, nom de la passion
iliaque, col. 1367. vol. IV.

MITELLA, plante, col. 1367. volum.
me IV.

Ses caractères, *ibid.*

Son fruit ressemble à la mitre d'un
Evêque, *ibid.*

Quatre espèces selon Boerhaave,

ibid.

MITHRIDATE, remède, col. 1368. *Mithridatium.*
vol. IV.

Pourquoi ainsi appelé, *ibid.*

Histoire tirée de la vie de Mithridate
Roi de Pont, *ibid.*

Composition du remède auquel on
donne ce nom, *ibid.*

En quelles qualités on l'emploie ordi-
nairement, col. 1369.

Examen des Ingrédients qui entrent
dans sa préparation, *ibid.*

MNEME, nom d'un baume céphali-
que, col. 1370. vol. IV.

MNEME CEPHALIQUE-BAU- *Mneme cephalic-*
ME, baume que Charles, Duc de *um balsam-*
Bourgogne, acheta d'un Medecin *um.*
Anglois, col. 1371. vol. IV.

Conserve dans l'esprit un souvenir
perpétuel des choses passées, *ibid.*

Sa préparation, *ibid.*

Manière de s'en servir, *ibid.*

MOCHLIQUES, purgatifs drastiques, *Mochlicia.*
col. 1372. vol. IV.

MODAGAM, arbrisseau du Malabar,
col. 1372. vol. IV.

Propriétés de sa racine, de son écor-
ce & de ses feuilles, *ibid.*

MODE, ce qu'il signifie, col. 1372. *Modus.*
vol. IV.

MODERNES, col. 1372. vol. IV. *Moderni.*

Epoque qui sert à distinguer les an-
ciens & les modernes, *ibid.*

MODRINGOU, arbre du Malabar, *Moringa.*
col. 1392. vol. IV.

Sa description, *ibid.*

Pilules anti-spasmodiques préparées
avec ses feuilles, *ibid.*

MOELLE, col. 1193. vol. IV. *Medulla.*

Différentes acceptions en Anatomie,
ibid.

ibid.

- Usage en Medecine de la moelle de plusieurs animaux, *ibid.*
 Quelle est la meilleure, *ibid.*
 Temps le plus propre pour s'en pourvoir, *ibid.*
 Vertus medicinales de toutes les moelles, col. 1199.
 Prognostic sur les blefsures profondes faites à la partie supérieure de la moelle spinale, col. 897. vol. VI.
MOGORI FLORES, certaines fleurs extremement odorantes, col. 1372. vol. IV.
 Eau que les Indiens en tirent par la distillation, *ibid.*
MOIS PHILOSOPHIQUE, colonne 1236. vol. IV. *Mensis Philosophicus.*
 Ce qu'on entend par ce mois, *ibid.*
MOITEUR, col. 1075. vol. IV. *Mader.*
 Ce que les anciens entendoient par moites, *ibid.* *Madida.*
MOLE, col. 1372. vol. IV. *Mola.*
 Différentes significations de ce mot, *ibid.*
 Ce qu'on entend communément, *ibid.*
 Sentiment de la Morte, *ibid.*
 Comment Mauriceau la distingue, *ibid.*
 Maniere d'extraire une mole, c. 1373.
 Description que Weipfer donne de la mole, *ibid.*
 Symptomes qui accompagnent la grosseffe d'une mole, *ibid.*
MOLES, col. 845. vol. V.
 Différences des moles, col. 846.
 Origine des moles, *ibid.*
 Si les filles peuvent devenir enceintes de moles, *ibid.*
MOLINET, (Antoine) Anatomiste, col. 1285. vol. IV.
 Traités qu'il a laissés, *ibid.*
MOLLE, arbre des Indes, col. 1375. *Molle.*
 vol. IV.
 Caracteres de cet arbre, *ibid.*
 Son fruit est pareil à un grain de poivre, *ibid.*
 La résine qui en découle ressemble à la gomme élémi, *ibid.*
 Lieu où il croit, *ibid.*
 Usage de la décoction de son écorce, *ibid.*
 Autres parties de cet arbre, *ibid.*
MOLLIFICATION, terme barbare, *Mollificatio.*
 col. 1376. vol. IV.
 Sa signification, *ibid.*
MOLOCHINE, épithete d'une emplâtre verte, col. 1376. vol. IV.
MOLUCCA, plante, col. 1377. vol. IV.
 Caracteres de cette plante, *ibid.*
 D'où elle tire son nom, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Efficacité de son suc & de l'infusion de ses feuilles, *ibid.*
MOLY, plante, col. 1377. vol. IV.
 Ses especes selon Boerhaave, *ibid.*
 Comment les anciens traducteurs d'Homere ont rendu ce mot, *ibid.*
 Passage de Pline à ce sujet, *ibid.*
 Observations sur ce passage, c. 1378.
 Dissertation sur les caracteres de cette plante, *ibid.*
 Différentes especes de moly, colon. 1379.
 Trait de la Fable au sujet de la naissance de cette plante, *ibid.*
MOLYBDÆNA, col. 1379. volume I V.
 Sa signification en Pharmacie, *ibid.*
 Est aussi le nom de la plombagine, *ibid.*
MONAS, col. 1380. vol. IV.
 Sa signification en Chymie, *ibid.*
MONBIN, arbre, col. 1380. vol. IV.
 Caracteres de cet arbre, *ibid.*
 Son climat, col. 1381.
 Son élévation, *ibid.*
 Ses fleurs & son fruit, *ibid.*
 On fait des bouchons de bouteilles de son bois qui est fort mou, *ibid.*
MONDIFICATIFS, remedes, colon. *mundificativi*
 1410. vol. IV.
 Qui sont ces remedes, *ibid.*
MONDIFICATIF de Paracelse, *ibid.*
MONDIFICATIF d'Ache. Voy. *Ache.*
MONEMBASIATICUM, espece de vin que l'on croit être la malvoisie, col. 1381. vol. IV.
MONOTONE, égal, uniforme, gardant toujours la même teneur, col. 326. vol. IV. *Homotenus.*
MONRO, (Alexandre) Anatomiste, col. 1285. vol. I.
 Editions de ses Œuvres, *ibid.*
MONT DE VENUS, la petite éminence qui est au-dessus des grandes levres des parties naturelles de la femme, & qui est couverte de poils, col. 1381. vol. IV. *Mont Veneris*
MONTE ALEXANDRE, montagne de Capadoce qui produit des pierres lithiontriptiques, col. 403. vol. II. *Argent Monti*
MONTANS, en parlant des constellations célestes, col. 569. vol. II. *Ascendensia.*
MONTIA, plante, col. 1382. vol. IV.
 Ses caracteres, *ibid.*
 Par qui elle a été découverte, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
MORAND, Chirurgien de Paris, col. 955. vol. IV.
 Plusieurs Observations de lui répandues à différens articles de Chirurgie, *ibid.*
 Accusé d'erreur mal à propos par Héristier au sujet du Frere Jacques. Voy. *Lithotomie.*
MORCEAU DU DIABLE, c'est le nom des franges des trompes de la matrice, col. 1398. vol. IV. *Morsus diaboli*
MORDEHI, maladie à laquelle les habitans des Indes Orientales sont sujets, col. 1391. vol. IV.
 Causes, *ibid.*
MORDEXYN, maladie subite qui attaque les habitans de Gos, colon. 1391. vol. IV.
MORDI LAPIDES, petits poissons que l'on trouve sous les pierres, col. 1391. vol. IV.
MORELLE, plante, col. 1555. vol. V. *Solanum.*
 Ses caracteres, *ibid.*
 Boerhaave en compte vingt-quatre especes, *ibid.*
 Description de cette plante, colonne 1556.
 Analyse Chymique de la morelle, col. 1557.
 Ses propriétés & ses usages, *ibid.* & *suiv.*

MORILLON du Bresil, col. 551. vol. I. *Aguara quiza.*
 MORILLE grimpeante du Malabar, col. *Bajella.*
 815. vol. II.
 Ses caractères, *ibid.*
 Miller en compte trois especes, col. 816.
 MORGAGNI, (Jean-Baptiste) colon. 1285. vol. I.
 Ses Ouvrages, *ibid.*
 MORGELINE, plante, colon. 1376. *Mollugo.*
 vol. IV.
 Ses especes, *ibid.*
 Ses propriétés médicinales, *ibid.*
 MORGELINE DE MÉR. Voyez *Hermiole.*
 MORINA, plante, colonne 1391. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Découverte par Tournesort, c. 1392.
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
 MORMYROS, especé de poisson de Mer, col. 1392. vol. IV.
 MOROCHTHUS, pierre, col. 1392. vol. IV.
 Lieu où on la trouve, *ibid.*
 Son usage, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Compositions où elle entre, c. 1393.
 MORMIONS, petits insectes plats, *Morphones.*
 col. 1398. vol. IV.
 Parties du corps où il s'attachent singulièrement, *ibid.*
 Maniere de chasser cette vermine, *ibid.*
 Ce qu'ils prélagent, *ibid.*
 MORSURE, application de ce mot *Morsus.*
 au figuré, col. 1398. vol. IV.
 Guérison des morsures de serpens, *ibid.*
 MORTIER, col. 1399. vol. IV. *Mortarium.*
 Matieres dont ils sont faits, *ibid.*
 Leurs usages, *ibid.*
 MORTIFICATION ou sphacèle, col. *Necrosis.*
 1481. vol. IV. Voyez *Gangrene.*
 MORVE, définition de ce fluide, col. *Mucos.*
 1408. vol. IV.
 MORXI, nom d'une maladie pestilentielle commune dans le Malabar, col. 1401. vol. IV.
 MOSA, sorte d'aliment commun parmi les paysans d'Allemagne, col. 1401. vol. IV.
 MOSCHATELLINA, plante, col. 1401. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Son étymologie, *ibid.*
 Vertus de sa racine, *ibid.*
 MOSQUITES, boutons de couleur rougeâtre qui paroissent sur la peau & sont suivis d'une demangeaison insupportable, col. 1402. vol. IV.
 Les personnes qui y sont plus exposées, col. 1403.
 En quel pays cette maladie est commune, *ibid.*
 MOTELLE, poisson, barbote, oulote, *Muscla.*
 col. 1425. vol. IV. Voy. *Barbote.*
 MOUCHE, différentes especes de mouches, col. 1413. vol. IV. *Musca.*
 MOUCHES CANTHARIDES, colon. 1427. *Cantharides.*
 vol. II.
 Ce que c'est selon différens Auteurs, col. 1428.

Quel est l'effet de leur application ; *ibid.*
 Cas rapporté dans les Ephémérides curieuses d'Allemagne de leurs mauvais effets, *ibid.*
 Autres exemples de l'effet des cantharides appliquées imprudemment ou prises intérieurement, *ibid.*
 Noms de différens Auteurs qui les regardent comme un poison, & qui rapportent des exemples de leurs funestes effets, *ibidem & suiv.*
 Moyens dont on s'est servi pour y remédier, col. 1430.
 Sentiment de Berrichius sur leur maniere d'agir & leur analyse, par le même, col. 1431.
 — d'Hoffman à ce sujet, *ibid.*
 — de Leuwenhoek, avec les expériences qu'il a fait sur ces insectes, *ibid.*
 Analyses des cantharides par le Docteur Coekburus, *ibid.*
 Sentiment de Vigan à ce sujet, col. 1432.
 Raison de leur effet sur la vessie, *ibid.*
 Expérience de Baglivi pour découvrir l'effet des cantharides par le moyen des animaux, col. 1433.
 — sur le sang humain, *ibid.*
 Les Auteurs ne sont pas d'accord sur les parties de ces insectes qui contiennent le venin, col. 1434.
 D'où naissent les cantharides, *ibid.*
 Choix de ces insectes, *ibid.*
 Cas où on les emploie avec succès, *ibid.*
 A qui Hippocrate les ordonnoit, *ibid.*
 Artéde a été le premier qui les ait employées extérieurement, colon. 1435.
 Leur usage en a été interrompu pendant quelque tems, *ibid.*
 Fernel ne les a employées que dans l'aveuglement de l'Hydropisie, *ib.*
 Cas où Paré & Houllier les ont employées avec succès, *ibid.*
 Ce qui suit, selon Boerhaave, de la doctrine Exdehus au sujet des cantharides, col. 1436.
 Extrait de Freind sur leurs bons effets & les Auteurs qui les ont employé, *ibid. & suiv.*
 Pratique de Capivaccius, fameux Medecin, sur la maniere de prescrire les cantharides, col. 1439.
 — de Langius, *ibid.*
 — de Bartholin pour guérir la gonorrhée, *ibid.*
 — de Martin Lister, colonne 1440.
 — de Garidelli, *ibid.*
 — de Worihofius, *ibid.*
 — de M. Astruc, col. 1441.
 Maniere de les préparer en bol dans les suppreffions des regles, &c. *ibid.*
 — de Hoechstetterus, *ibid.*
 — de Konigius, dans l'Hydropisie, *ibid.*
 Maniere dont les Hongrois remédient à une maladie qui leur est

- propre par le moyen des cantharides, col. 1442.
- Tems où ils les rassemblent pour s'en servir quand quelque animal, ou eux-mêmes sont mordus, *ibid.*
- Abus que l'on fait de ce remède, *ibid.*
- D'où viennent leurs mauvais effets, *ibid.*
- Préparation de leur teinture, par Etmuler & Fuller, selon le Dispensaire d'Edimbourg, de Londres & de Quincy, colon. 1445. & *suiv.*
- Doctrines du Docteur Gronevelt dans certaines maladies où il emploie les cantharides, col. 1446.
- MOUCHEROLLE**, petit oiseau, col. *Muscipeta*. 1414. vol. IV.
- MOUL-ELAVOU**, arbre qui produit du coton, col. 1404. vol. IV.
- Son élévation, *ibid.*
- Usage de son écorce & de celle de sa racine, *ibid.*
- MOUL-ILA**, le limon des Indes, col. 1404. vol. IV.
- Ses fleurs & son fruit, *ibid.*
- Son usage, *ibid.*
- MOULLAVA**, plante Indienne, col. 1404. vol. IV.
- Ses vertus, *ibid.*
- Son usage parmi le petit peuple pour le vertige & le mal de tête, *ibid.*
- MOURON**, plante, colonne 1123. *Anagallis*. vol. I.
- Description, par Dioscoride, *ibid.*
- Vertus par le même, *ibid.*
- par Pline, *ibid.*
- par Oribase, *ibid.*
- Noms de la première espèce, *ibid.*
- Description, par Miller, *ibid.*
- Noms de la seconde espèce, *ibid.*
- Sa description, par Miller, colonne 1124.
- Ses vertus, par Lemery, *ibid.*
- Sentiment de Tournefort sur cette plante, *ibid.*
- Noms de la troisième espèce, colon. 1125.
- Description, par Miller, *ibid.*
- Ses vertus, par le même, *ibid.*
- Noms de trois autres espèces dont Ray fait mention, *ibid.*
- МОУРОН**, col. 843. vol. I. *Alnus*.
- Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*
- Son nom Anglois, *ibid.*
- Sa vertu, par Dioscoride, *ibid.*
- par Pline, *ibid.*
- par Lemery, *ibid.*
- par Dale, *ibid.*
- Sa description, par Miller, *ibid.*
- Détail des vertus de cette plante, *ibid.*
- Noms de vingt-deux espèces différentes, col. 844. & *suiv.*
- MOUROUVE**, arbrisseau qui ressemble au prunier, col. 1404. vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- MOUSSE**, col. 1220. vol. II. *Bifur.*
- Autres significations du mot *Bifur*, *ibid.*
- MOUSSE D'ARBRE**, col. 1421. vol. IV. *Muscor.*
- Vertus de la mousse de chêne, *ibid.*
- Différentes espèces de mousses, col. 1422.
- Leurs vertus, *ibid.*
- Quelle est la meilleure, *ibid.*
- Lieu où elle croît, *ibid.*
- Observation, *ibid.*
- La mousse marine est d'usage en Médecine, *ibid.*
- MOUSSE DES ARBRES**, colonne 1121. *Bryon.* vol. II.
- Ses vertus, par Dioscoride, *ibid.*
- par Pline, *ibid.*
- MOUSSERON**, colonne 946. vol. II. *Boletus*.
- Voy. *Champignon*.
- Espèces de mousserons, suivant Tournefort, *ibid.* & *suiv.*
- MOUT**, suc de raisin qui n'a point encore fermenté, col. 122. vol. IV. *Gleucus*.
- Autre signification, selon Vander Linden, *ibid.*
- MOUTARDE**, plante, colon. 1527. *Sinapi*. vol. V.
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte quatorze espèces, *ibid.*
- Ses qualités & ses usages, col. 1528.
- Analyse Chymique de la graine de moutarde, *ibid.*
- Propriétés de quelques espèces de moutarde, col. 1529.
- MOUVEMENT DU CORPS**, exercices, col. 1121. vol. I. *Anacnemata*.
- MOUVEMENT CIRCULAIRE** qu'on fait faire à la cuisse pour faire rentrer la tête du fémur dans sa cavité après une luxation, col. 1069. vol. I. *Amphiphysali*.
- Étymologie de ce mot, *ibid.*
- MOXA**, duvet qui se tire d'une espèce d'armoise, est estimé efficace dans la goutte, col. 1404.
- Procédé, *ibid.*
- MUCILAGE**, liqueur, col. 1405. *Mucilago*. vol. IV.
- Quelle est cette liqueur, *ibid.*
- Pourquoi ainsi nommée, *ibid.*
- Préparations des mucilages, *ibid.*
- MUCILAGE** de gomme adraganth, d'herbe aux puces, de colins, de racine de guimauve, *ibid.*
- MUCUITABA**, ou **MOCITABA**, grand arbre du Bresil, auquel on n'attribue aucune propriété, col. 1408. vol. IV.
- MUCUNA GUACU**, la plus grande & la plus belle espèce de phaseole qui croît au Bresil, colon. 1408. vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- Fèves sphériques, *ibid.*
- Les naturels en font leur nourriture, *ibid.*
- Préparation, *ibid.*
- MUFLE DE VEAU**, plante col. *Anthriscum*. 179. vol. II.
- Ses différens noms, col. 180.
- Ses vertus, selon Dioscoride, *ibid.*
- selon Pline, *ibid.*
- selon Paul Eginete, *ibid.*
- Ses différentes espèces, *ibid.*
- Son nom, par Columelle, *ibid.*
- Ses usages superstitieux, *ibid.*
- Les noms des Auteurs qui en ont traité, *ibid.*

- Fait rapporté par Matthiole à ce sujet, *ibid.*
 Jean Bauhin en décrit trois especes, *ibid.*
 Son prétendu usage, col. 181.
MUGUET, plante, col. 586. vol. II. *Asperula*.
 Ses différens noms Latins, *ibid.* *Aspergula*.
 Description de cette plante, *ibid.* *Asperugo*.
 Ses vertus, *ibid.*
 Son usage chez les Allemands, selon Miller, *ibid.*
MUGUET. Voy. *Lis des Vallées*.
MUIVA, pommier du Brésil, colon. 1408. vol. IV.
 On ne lui attribue aucune vertu Médicinale, *ibid.*
MULES, pustules occasionnées par le froid & par le chaud, col. 1408. vol. IV. *Mula*.
MULET, animal, col. 1409. vol. IV. *Mulus*.
 Sa corne, son urine & sa biente sont d'usage en Medecine, *ibid.*
MULET, poisson de mer, colon. 1408. vol. IV. *Mugil*.
 Ses cufs sont d'usage en Medecine, *ibid.*
MUMIE, colonne 1409. volume IV. *Mumia*.
 Voy. *Ambre*.
 Deux especes de mumie, *ibid.*
 Qui sont celles que l'on emploie en Medecine, *ibid.*
 Leur excellence, *ibid.*
 Autre application du mot *Mumie*, *ibid.*
MUNDINUS, Milanois, Anatomiste, col. 1235. vol. I.
 En quel tems il donna un Traité complet de l'Anatomie, *ibid.*
 De quelle maniere il s'y est pris pour traiter cette science avec exactitude, *ibid.*
 Remarques qu'il a faites sur les vaisseaux en général, *ibid.*
 Ce qu'il dit des ovaires des femmes, *ibid.*
 — de la matrice, *ibid.*
 Différens noms qu'il a introduits dans l'Anatomie, col. 1236.
 Titre de son Ouvrage, *ibid.*
 Diverses Editions qu'il a eu, *ibid.*
MUNTINGIE, plante, col. 1410. *Muntingia*.
 vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Son climat, col. 1411.
MURALTO, (Jean) Anatomiste, col. 1285. vol. IV.
 Ouvrages que nous avons de lui, *ibid.*
MURECI, arbre du Brésil, col. 1411. vol. IV.
 Son fruit ressemble à la groseille, *ibid.*
MURES DE RONCES, colon. 714. *Vitis idæa*.
 vol. VI.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte cinq especes, *ibid.*
 Les mûres de ronce sont rafraichissantes, bienfaisantes à l'estomac, & d'usage dans les flux & dans les hémorrhagies, col. 715.
MUREX, espece de pourpre, colonne 1411. vol. IV.
 Vertus de ce poisson, *ibid.*
 Tome VI.

- MURIER**, arbre, col. 1399. vol. IV. *Morus*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en distingue trois especes, *ibid.*
 Vertus de sa racine & de son fruit, *ibid.*
 Leurs qualités Médicinales, *ibid.*
 Sirop & miel de mûres, col. 1400.
 Elles sont salutaires avant le repas, *ibid.*
 Sentiment de Gallien, *ibid.*
 Formule d'un remède, par Pline, *ibid.*
 Vertus des feuilles de mûrier, *ibid.*
 Utilité du bois de mûrier, *ibid.*
MURUCUGIFERA ARBOR, nom d'un arbre du Brésil, col. 1411. vol. IV.
MUSARAGNE, animal, col. 1411. *Mus araneus*.
 vol. IV.
 Il vit dans les champs, *ibid.*
 Calciné & appliqué avec de la graisse d'oie, fait bien dans les maladies du fondement, *ibid.*
MUSC, animal qui produit le musc, col. 1401. vol. IV. *Moschus*.
 Ce que c'est que le musc, col. 1402.
 Maladie où on l'emploie, *ibid.*
 Discussion sur sa génération, *ibid.*
 Sentimens différens sur sa nature, *ibid.*
 Fraude des Marchands, *ibid.*
 Vertus médicinales du musc, *ibid.*
MUSCADE, fruit d'un arbre qui croît *Nucifera*.
 à Bante, col. 1582. volum. I V. *Nux aromatica*.
 Sa nature, col. 1587.
 Quelle est la meilleure, *ibid.*
MUSCADIER FEMELLE, arbre, *Nux moschata*.
 col. 1587. vol. IV.
 Cet arbre croît de lui-même, vit longtemps, & produit des fruits deux ou trois fois par an, *ibid.*
 Couleur de ces fruits, & leur préparation, *ibid.*
 Oiseaux qui s'en nourrissent, *ibid.*
MUSCADIER mâle, col. 1588. vol. IV. *Macis*.
 Pourquoi il porte ce nom, *ibid.*
 Propriétés des muscades confites, *ibid.*
 Les Bracmanes les emploient dans les maladies du cerveau, la paralysie, &c. *ibid.*
 Usage de leur peau ou enveloppe, *ibid.*
 Les muscades séchées, & prises avec excès, enivrent, col. 1589.
MUSCARI, espece de jacinthe, col. 1413. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses douze especes n'ont aucune propriété médicinale, excepté la premiere, *ibid.*
MUSCATELLE, col. 1414. vol. IV. *Muscattella*.
 Voyez *Moschatellina*.
MUSCLE, col. 1414. vol. IV. *Musculus*.
 Définition des muscles, *ibid.*
 Leurs portions différentes, *ibid.*
 Division du muscle selon les Anciens & selon les Modernes, *ibid.*
 Quelle est la meilleure division, *ibid.*
 & *suiv.*
 Aucun muscle sans portion charnue, col. 1415.
 Expansion aponevrotique qui couvre plusieurs muscles, col. 1416.
 H H H H h h

- Bandes larges ou ligamenteuses, four-
nissent des cloisons aux muscles
qu'elles couvrent, 1416.
- Usages des bandes & cloisons, *ibid.*
- Brides ligamenteuses pour les ten-
dons longs, appelés ligamens an-
nulaires, *ibid.*
- Le volume, la figure, la direction, la
situation, la structure, la connexion
& l'usage, sont les circonstances
d'où dépendent les différences des
muscles, & d'où ils tirent leurs
noms, *ibid.*
- Exemples, *ibid.* & *suiv.*
- Sur quoi est fondé le dénombrement
général des muscles, col. 1418.
- Reçoivent leurs noms de quelque usa-
ge déterminé, *ibid.*
- Inconvéniens qui résultent de la ma-
nière de distribuer & de nommer les
muscles, *ibid.*
- Muscles congénères & antagonistes,
ibid.
- Mouvement combiné, & tonique,
ibid.
- Muscles moteurs, modérateurs & di-
recteurs, *ibid.*
- En quoi consiste l'action des muscles
en général, col. 1419.
- Principaux phénomènes de l'action
musculaire, *ibid.*
- Moyens de comprendre tous les usa-
ges & l'artifice de chaque muscle
en particulier, 1420.
- Point d'appui, point de résistance &
point de puissance, sont trois diffé-
rentes espèces de levier, col. 1421.
- MUSCLE A DEUX TESTES**, col. 866. vol. II. *Musculus bi-*
ceps.
- Ses différentes espèces, *ibid.*
- Description anatomique de ce muscle
a bras, *ibid.*
- Son usage, *ibid.*
- Usage du tendon extérieur de ce mus-
cle, col. 867.
- Attention à faire pour les Phléboto-
mistes, *ibid.*
- Fait de pratique sur un cas, relatif à
ce muscle, *ibid.*
- Description anatomique du biceps de
la cuisse, *ibid.*
- Son usage, *ibid.*
- MUSCLES à deux queues, nom du triceps *Bicaudatus mus-*
culus.
- MUSCLE ADDUCTEUR de l'œil, col. 866. vol. II. *Bibitorius mus-*
culus.
- MUSCLE adducteur de l'œil, col. 534. *Indignatorius*
vol. IV. *musculus.*
- abaisseur de l'œil, col. 334. *Humilis mus-*
vol. IV. *culus.*
- hyopharyngien, col. 406. vol. *Hyopharyngeus*
IV. Voyez *Pharynx*. *musculus.*
- hyothyroïdiens, nom de deux *Hyothyroides.*
muscles qui servent à dilater l'orifice
du larynx, col. 409. volume IV.
- Voyez *Larynx*.
- iliaque, col. 521. vol. IV. *Iliacus muscu-*
Sa situation, *ibid.* *lus.*
- Ses attaches, *ibid.*
- releveurs de l'anus, col. 859. *Levatores ani-*
vol. IV. *musculi.*
- Leur usage, *ibid.*
- lingual, col. 908. vol. IV. *Lingualis mus-*
Sa situation, *ibid.* *culus.*
- Ses usages, *ibid.*
- membraneux, le même que *Membranifus*
le *Fascia lata*, col. 1229. vol. IV. *musculus.*
- MUSCLE ANCONÉ, col. 1306. vol. I. *Anconæus mus-*
Sa description anatomique, *ibid.* *culus.*
- MUSCLE COUVERTEUR, col. 1315. vol. V. *Sartorius mus-*
Figuré, situation & attaches de ce *culus.*
muscle, *ibid.*
- Ses usages, 1316.
- MUSCLE génio-hyoïdien, col. 97. volume *Genio-hyoideus.*
me IV.
- Son origine, *ibid.*
- Son usage, *ibid.*
- MUSCLE génio-glosses, col. 97. volume *Genioglossus mus-*
IV. *culus.*
- Leur situation, *ibid.*
- Leur origine, *ibid.*
- Leur usage, *ibid.*
- MUSCLE PSOAS, muscle du dos & des *Alopeces.*
 reins, col. 832. vol. I.
- MUSCLE PYRIFORME ou pyramidal, col. *Pyriformis mus-*
961. vol. V. *culus.*
- Description de ce muscle, *ibid.*
- Ses attaches, *ibid.*
- Son cours, *ibid.*
- Ses usages, au mot *Quarré*, col. 962.
- MUSCLE SACRÉ, col. 1179. vol. V. *Sacer musculus.*
- Situation & attaches de ce muscle,
ibid.
- MUSCLE SACRO-LOMBAIRE, 1179. vol. 5. *Sacro lumbaris*
Figure, situation & attaches de ce mus- *musculus.*
cle, *ibid.*
- Ses usages, col. 1180.
- L'usage de ce muscle dans la progres-
sion ne paroît pas assez démontré, col.
1181.
- Son usage dans la respiration, a aussi
des difficultés, *ibid.*
- MUSCLES SCALENES, col. 1335. volume *Sealeni musculi.*
me V.
- Situation & attaches de ces muscles,
ibid.
- Leurs usages, *ibid.* & *suiv.*
- MUSCLES vertébraux, qui meuvent les
vertèbres du cou, du dos & des
lombes, enfin, qui sont attachés à
l'épine du dos. Voyez *Epine*.
- MUSCO-FUNGO, nom de plusieurs
espèces de *Lychnis*, vol. 1414. vol.
IV.
- MUSIQUE, col. 1423. vol. IV. *Musica.*
- Comment la musique opère la guéri-
son de ceux qui ont été piqués par
la tarentule, *ibid.*
- Histoire singulière d'un homme qui
ne pouvoit entendre jouer de la
cornemuse sans lâcher toute son
urine, *ibid.*
- Cause de l'obstination à danser de
ceux qui sont piqués de la tarentule,
ibid.
- Effets salutaires de la musique, *ibid.*
- Actions des percussions de l'air & des
modulations, col. 1424.
- Expérience d'un verre cassé avec la
voix, *ibid.*
- Musique différente selon les différen-
tes personnes, *ibid.*
- Méthode d'Esculape pour guérir les
mouvemens violens de l'esprit, *ib.*
- Instrumens convenables dans la gué-
rison des personnes piquées de la
tarentule, *ibid.*
- Nécessité d'en jouer sur la partie affec-
tée, *ibid.*
- Exemples de cette manière de guérir,
ibid.

Quel est l'inventeur de cette pratique, *ibid.*
MYAGRUM, plante, col. 1426. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Deux espèces, selon Boerhaave, *ibid.*
 Usage de l'huile qu'on en tire, *ibid.*
MYDRIASE, maladie des yeux, col. *Mydriasis.* 1426. vol. IV.
 En quoi elle consiste, *ibid.*
MYLOGLOSSES, muscles de la langue, 1427. vol. IV. Voyez *Myoglossis.* *Langue.*
MYLO-HYOIDIENS, les deux muscles de l'os hyoïde, col. 1427. vol. IV. Voyez *Langue.*
MYLOPHARYNGIEN, nom d'un muscle du pharynx, col. 1427. vol. IV. Voyez *Pharynx.*
MYOCEPHALE, petite tumeur qui se forme sur la tunique uvée de l'œil, col. 1427. vol. IV.
MYOLOGIE, description des muscles, col. 1427. vol. IV.
MYOPE, qui a la vue fort courte, col. 1427. vol. IV.
MYOPIE, courte vue, col. 1424. vol. IV.
MYOTOMIE, dissection des muscles, col. 1428. vol. IV.
MYREPSE, (Nicolas) Auteur de Médecine, col. 1537. vol. IV.
 Obligation qu'on lui a, *ibid.*
MYRMECIE, espèce de verrue, col. 1428. vol. IV.
MYRMECITES, pierre, col. 1428. vol. IV.
 Pourquoi ainsi appelée, *ibid.*
MYRMECISON, épithète d'une espèce de pouls, qui signifie la même chose que formicant ou formicillant, 1428. vol. IV.
MYRMECALEON, insecte, colon. 1428. vol. IV.
 Passe pour émollient & résolutif, appliqué à l'extérieur, *ibid.*
MYROBOLANS, espèces de prunes qui croissent dans les Indes, colon. 1428. vol. IV.
 Ses espèces, *ibid.*
 Description de toutes les espèces de myrobolans, *ibid.*
 Leurs vertus médicinales, *ibid.*
 Leurs qualités, *ibid.*
 Dose, *ibid.* & *suiv.*
MYRRHE, gomme que l'on apporte des Indes Orientales, col. 1431. vol. IV.
 Choix, *ibid.*
 Nature de la myrrhe, *ibid.*
 D'un grand usage dans les maladies de l'utérus, *ibid.*
 Vertus de son huile par distillation, *ibid.*
 Comment elle se fait, *ibid.*
 Myrrhe liquidé dont les Anciens font mention, *ibid.*
 Arbre qui la produit, *ibid.*
 Myrrhe des Boutiques, *ibid.*
 Quelle est la meilleure, suivant Galien, col. 1432.
 Myrrhe troglodyte, *ibid.*
 Différentes espèces, *ibid.*
 Falsifications des marchands, selon Dioscoride, *ibid.*

Ses qualités & ses vertus, *ibid.*
 Myrrhe de Bédouie, col. 1433.
 Teinture de myrrhe, *ibid.*
 Huile de myrrhe, *ibid.* & *suiv.*
MYRRHIS, plante, col. 1434. volume IV.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Quinze espèces de cette plante, *ibid.*
 La première est le cerfeuil musqué, *ibid.*
 Possède les mêmes vertus, *ibid.*
 Sa racine guérit les piquures des araignées, provoque les règles, *ibid.*
 Efficacité de sa décoction & de son extrait, 1435.
 La dixième espèce est le viral daucus de Candie, col. 1435.
MYRTILLE, nom de la *Vitis Idea*, *Myrtillus.* &c. col. 1437. vol. IV.
MYRTON, le clitoris, col. 1437. vol. IV.
MYTULUS, poisson de mer, col. 1438. vol. IV.
 Sa coquille est d'usage en Médecine, 1439.
MYXA, est une plante dont le fruit est doux, col. 1439. vol. IV.
 Ressemble à une petite prune, *ibid.*
 Arbre qui le produit, *ibid.*
 C'est le *Sibeste*. Voyez ce mot.

N.

N. Signification de cette lettre dans l'Alphabet Chymique & dans les ordonnances, col. 1439. vol. IV.
NAGAM, grand arbre des Indes, col. 1441. vol. IV.
 Vertus du suc de ses feuilles, *ibid.*
NAGE, col. 1477. vol. IV.
 Maladies où la nage est bienfaisante, 1478.
 Elle maigrit les personnes pléthoriques, & rend moins sensibles aux injures de l'air ceux qui y sont accoutumés, *ibid.*
 Maladies où est efficace la nage dans la mer, *ibid.*
 Inconvénient de la nage en général, *ibid.*
 — de l'eau trop fraîche, *ibid.*
 Ceux de l'eau chaude, *ibid.*
 Précautions à prendre avant de nager, *ibid.*
NAGEMLUS, nom d'un poisson, col. 1441. vol. IV.
NAKIR, staturance violente qui passe d'un membre à un autre avec douleur, col. 1441. vol. IV.
NALUGN, arbrisseau baccifère du Malabar, col. 1441. vol. IV.
 Efficacité de sa racine, de la décoction de son bois & du suc exprimé de ses feuilles, *ibid.*
NANDI-ERVATAM, arbrisseau des Indes Orientales, col. 1441. vol. IV.
 Vertus de son suc & de sa racine mâchée, *ibid.*
NAPECA, espèce de jujubes, colon. 1441. vol. IV.
NAPHTHE, col. 1441. vol. IV.
 Quelle est cette substance, *ibid.*
 Se trouve rarement chez les Apothicaires, *ibid.*

Ce qu'on lui substitue, *ibid.*
Il y en a qui prétendent que le naphthe & le pétrole sont la même chose, *ibid.*
Usage qu'en font les Persans, *ibid.*
Naphthe ou pétrole de Dioscoride, col. 1442.
Lieux où il se trouve, *ibid.*
Qualités de l'huile de pétrole, *ibid.*
Pétrole récent, col. 1443.
Vertu du liniment du pétrole, *ibid.*
NARCISSE, plante, col. 1443. volume IV. *Narcissus.*
Caractères de cette plante, col. 1445
Grand nombre de narcisses plutôt recommandables par leur beauté, *ibid.*
Narcisse pâle commun, *ibid.*
Lieux où il croit, *ibid.*
Maladies où on l'emploie, *ibid.*
NARCISSOCOLCHICUM, espèce de *lilio narcissæ*, col. 1443. volume IV.
NARCISSO-LEUCOIUM, plante, col. 1443. vol. IV.
NARCOSE, stupeur, engourdissement, *Narcosis.* col. 1444. vol. IV.
NARCOTIQUES, (remèdes) colon. *Narcotica.* 1444. vol. IV.
Effets des narcotiques, *ibid.*
Leur étymologie, *ibid.*
Différence entre les somnifères & les narcotiques, *ibid.*
Leurs inconvéniens, *ibid.*
Quel est leur principe, *ibid.*
Différence des poisons narcotiques d'avec les poisons caustiques, col. 1445.
Manière dont les somnifères & les narcotiques agissent, *ibid.*
Causes de tous les symptômes causés par l'usage des narcotiques, *ibid.*
Nature du principe des narcotiques, *ibid.*
Preuve de la volatilité & de l'activité de ce principe, *ibid.*
Quel est le siège principal de l'action des narcotiques, col. 1446.
Sentimens de Cœlius Aurelianus & de Van-Helmont, *ibid.*
Avis de Galien, de Celse & d'Aëtius, col. 1447.
Inconvéniens & avantages des narcotiques, *ibid.*
Précautions avec lesquelles il faut les employer, col. 1448.
Le fréquent usage des narcotiques fait tomber dans les affections hypocondriaques, col. 1449.
A qui les sédatifs sont pernicieux, *ib.*
Principes constans pour l'administration des sédatifs, col. 1450.
Anodyns les plus doux, *ibid.*
Leur usage & leurs effets par rapport aux plaies, col. 965. vol. VI.
Différentes compositions pargoriques douces, *ibid.*
Cas où l'usage des narcotiques n'est jamais sûr, col. 1018. vol. VI.
NARD, plante, col. 1451. vol. IV. *Nardus.*
Description de cette petite plante, *ibid.*
Nard Celtique, *ibid.*
Propriétés & vertus particulières, *ibid.*
Nard des montagnes, col. 1453.

NAREGAM, noms de deux espèces de limons Indiens, col. 1453. vol. IV.
Le premier est le
Mal-naregam, usages des feuilles de cet arbre, de leur suc & de celui qui est exprimé de son fruit appelé *pitao*, *ibid.*
Le second est le
Tijeron-katon-naregam; ce qui le distingue du précédent, *ibid.*
Vertus de ses feuilles, de sa racine & de son fruit, *ibid.*
NARINES, col. 1453. vol. IV. *Nares.*
Leur maladie la plus importante, *ibid.*
Construction des narines, *ibid.*
Nature des hémorrhagies du nez, col. 1454.
Cause principale de la congestion du sang dans la tête, *ibid.*
Autres causes concurrentes, *ibid.*
Tems où ces hémorrhagies sont plus fréquentes, *ibid.*
Personnes qui en sont attaquées plus particulièrement, *ibid.*
Pourquoi les hémorrhagies sont quelquefois épidémiques, col. 1455.
Cas où elles surviennent nécessairement, *ibid.*
Causes de l'irrégularité du mouvement dans le sang, *ibid.*
Observation sur les enfans qui rendent une quantité de matière muqueuse & séreuse par les oreilles, col. 1456.
Ce qu'indique toute hémorrhagie fréquente, *ibid.*
Caractère de l'hémorrhagie qui survient dans l'espèce de fièvres appelées *siniques*, *ibid.*
Terme des violentes hémorrhagies par le nez, *ibid.*
Curation, col. 1457.
Première attention du Medecin dans les grandes hémorrhagies, *ibid.*
Remèdes convenables, *ibid.*
Comment on prévient l'affluence du sang à la tête, col. 1458.
Régime, *ibid.*
Remèdes contre les hémorrhagies symptomatiques, accompagnées d'exanthemes, de rougeole, &c. col. 1459.
A quoi sont exposés ceux qui ont été sujets aux hémorrhagies pendant leur jeunesse, *ibid.*
Polype du nez, col. 1460.
Sa définition, *ibid.*
Différences, *ibid.*
Sa base, *ibid.*
Sarcome du nez, en quoi il diffère du polype, *ibid.*
Diagnostic & causes du polype, *ibid.*
Prognostic s'il est d'une nature bénigne, *ibid.*
Ce qu'il faut faire lorsqu'il est malin & qu'il tend au cancer, *ibid.*
Comment on en doit tenter la cure, col. 1460.
Corroifs, *ibid.*
Manière de déraciner les petits poly-pes, *ibid.*
Pratique de Thibault, col. 1462.

En quoi les instrumens sont préférables aux canstiques, *ibid.*
 Méthode décrite par Celse, *ibid.*
 Autre proposée par Paul Eginete, *ibid.*
 Différentes autres manieres, colonne 1463.
 Femme de distinction guérie en quatre jours & sans effusion de sang, *ibid.* & *suiv.*
 Par quelle méthode, col. 1464.
 Nouvel instrument, *ibid.*
 Méthode proposée par le Dran pour arrêter le sang, col. 1465.
 Corde pleine de nerfs dont Albucasis se servoit, *ibid.*
 Cas où Garengot veut que l'on ouvre la narine, *ibid.*
 Comment on prévient le retour du polype, *ibid.*
 Traitement du polype qui tend au cancer, *ibid.*
 L'ozone ou puauteur du nez, colon. 1466.
 Définition de l'ozone, *ibid.*
 Ses progrès, *ibid.*
 Ses causes, *ibid.*
 La cure en est très-difficile, *ibid.*
 Remedes convenables, intérieurs & extérieurs, *ibid.*
 Ozone accompagné de carie, colon. 1467.
 Extirpation de la carie des os spongieux, *ibid.*
 Nouvelle sorte d'ozone & maniere particulière de la traiter, *ibid.*
 Nez artificiels, *ibid.*
 Méthode de prendre un nez dans quelque partie du corps, *ibid.*
 Maniere d'ouvrir les narines fermées contre nature, col. 1468.
 Exemple d'un enfant, *ibid.*
 NARWAL, licorne aquatique, col. 1469. vol. IV.
 NATRIX, nom d'un serpent, colon. 1478. vol. IV. Voy. *Hydre*.
 NATRON, nitre des anciens, colon. 1478. vol. IV.
 Différences qu'il y a entre notre nitre & celui des anciens, *ibid.*
 Ce qu'étoit le nitre des anciens, *ibid.*
 Ce qu'il faut entendre par ce mot nitre, *ibid.*
 NAVET, plante, colon. 1202. volume *Bunias*.
 me II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Vertus par Dioscoride, col. 1203.
 — & description par Miller, *ibid.*
 Noms des autres especes, *ibid.*
 Leur description & vertu par Dale & Miller, *ibid.*
 Racine du navet, col. 127. vol. IV. *Gongyli*.
 NAVET NOIR, usages & propriétés de sa racine, col. 821. vol. IV. *Leontopetalon*.
 NAVIGATION, col. 1479. volume *Navigatio*.
 IV. Voyez *Fibre*.
 NAUSE'E, mal de cœur, envie de vomir, col. 1479. vol. IV.
 NAUSE'E FEBRILE, col. 880. vol. V.
 Ses différentes causes, *ibid.*
 Médicamens différens selon la différence de ces causes, *ibid.*
 NAUTEA, col. 1479. vol. IV.
 Tome VI.

Opinions différentes sur le nautès, *ibid.*
 Selon quelques-uns c'est l'eau contenue dans des outres à l'usage des marins, *ibid.*
 Selon d'autres c'est une plante, *ibid.*
 NAUTILE, poisson à coquille, col. *Nautilus*.
 1480. vol. IV.
 NAXIA COS, nom d'une pierre à aiguiser, col. 1480. vol. IV.
 NECTAR, boisson des Dieux, colon. 1481. vol. IV.
 Grand nombre de liqueurs auxquelles on a donné ce nom, *ibid.*
 Préparation d'une de ces liqueurs, *ibid.*
 NEDUM-SCHETTI, nom d'un arbrisseau baccifère qui croît aux Indes, col. 1481. vol. IV.
 Onguent que l'on en prépare, *ibid.*
 NEEDHAM, (Walter) Anatomiste Anglois, col. 1285. vol. I.
 Traité qu'il a laissé, *ibid.*
 NEFLE, fruit, col. 908. vol. I. *Amamelis*.
 Autre espece, *ibid.*
 Vertu par Dioscoride, *ibid.*
 NEFLIER, arbre, col. 1337. volume *Mespilus*.
 IV.
 Caractères de cet arbre, *ibid.*
 Boerhaave en compte treize especes, *ibid.*
 Les nesses sont rafraichissantes, desiccatives & astringentes, avant qu'elles soient mûres, *ibid.*
 Usage que l'on fait en Médecine de leurs noyaux, *ibid.*
 Propriétés des autres especes, *ibid.*
 NEG-CHIL, poisson, col. 1216. volume *Melanurus*.
 me IV.
 Lieu où on le pêche, *ibid.*
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
 NEGLIGENCE, peu de soin, colon. *Acedia*.
 194. vol. I.
 Maniere dont les Auteurs ont expliqué ce mot dans Hippocrate, *ibid.*
 NEIGE, col. 1579. vol. IV. *Nix*.
 L'eau de neige est plus légère que toutes les eaux de pluie, *ibid.*
 NEMESIUS a fait un Traité de la nature de l'homme, col. 1234. volume I.
 Dans quel tems il a vécu, *ibid.*
 Editions qu'on a fait de son Traité, *ibid.*
 Remarques de M. Freind sur les découvertes anatomiques qu'on lui attribue, *ibid.*
 — d'Herbelot sur le peu de progrès qu'a fait l'Anatomie depuis le siècle de Galien jusqu'au quinzième siècle, col. 1235.
 NENUPHAR, plante, colon. 1593. *Nymphaea*.
 vol. IV.
 Ses caractères, ses especes, *ibid.*
 Nénuphar jaune, *ibid.*
 Différentes sortes de nénuphar, col. 1594.
 Cette plante est d'une nature nitreuse, pargorique, apéritive, humectante, rafraichissante, *ibid.*
 Cas où on ordonne son suc, *ibid.*
 NENUPHAR BLANC, plante, col. 862. *Leuconymphaea*.
 vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*

- Usage médicinal de sa racine, de ses fleurs & de ses feuilles, col. 863.
 Leurs vertus, *ibid.*
 Conserve, sirop & eau de nénuphar avec le camphre, *ibid.*
 NÉNUPHAR, col. 723. vol. II. *Baditis.*
 Sa vertu suivant Marcellus Empiricus, *ibid.*
- NEPENTHE, remède qu'Homere a fort vanté, col. 1482. vol. IV. *Nepenthes.*
 Histoire de ce remède, *ibid.*
- NEPHRETIQUE, se dit des personnes dont les reins sont affectés de quelque maladie, col. 1482. volume IV. *Nephriticus.*
- NEPHRETIQUE, inflammation aux reins, col. 1483. vol. IV. *Nephritis.*
 Symptômes de cette inflammation, *ibid.*
 Elle vient de toutes les causes générales de celle dont les reins sont affectés, *ibid.*
 Symptômes, *ibid.*
 Par quels moyens on les apaise, *ibid.*
 Remèdes convenables, *ibid.*
 Néphrétique produite par un calcul engagé dans les reins ou dans les urèteres, col. 1484.
 Abscès, *ibid.*
 Skirrhe, *ibid.*
 Calcul rénal, *ibid.*
 Gangrene & ses symptômes, *ibid.*
- NERFS, col. 1486. vol. IV. *Nervi.*
 D'où ils tirent leur origine, *ibid.*
 Par quel moyen, *ibid.*
 Leurs divisions, *ibid.*
 Leurs noms, *ibid.*
 Nombre des paires de nerfs, *ibid.*
 Idée générale de tous ces nerfs, col. 1487.
 Origine de la première paire des nerfs de la moelle allongée, colon. 1488.
 Leurs noms, *ibid.*
 Trajet de ces nerfs, *ibid.*
 Origine de ceux de la seconde paire, *ibid.*
 Leurs noms, *ibid.*
 Leur union, *ibid.*
 Origine de la troisième paire, *ibid.*
 Division, *ibid.*
 Origine de la quatrième paire, 1489.
 Origine de la cinquième paire, *ibid.*
 Nerf orbitaire, ou ophtalmique, col. 1490.
 Sa division & communication, *ibid.*
 D'où part le nerf maxillaire supérieur, col. 1491.
 Sa division, *ibid.*
 Nerf maxillaire inférieur, col. 1492.
 Sa nature, *ibid.*
 D'où il part, *ibid.*
 Son origine, *ibid.*
 Ses rameaux, *ibid.*
 Sa distribution, col. 1483.
 Nerfs moteurs externes, *ibid.*
 Nerfs auditifs, col. 1494.
 Nerfs sympathiques moyens, anciennement nommés la paire vague, *ibid.*
 Leur origine, *ibid.*
 Leur passage, *ibid.*
 Leur gros faisceau, *ibid.*
 Les filets de sa grosse portion, *ibid.*
- Vral tronc de la troisième paire, *ibid.*
 Route dans la dure-mère, *ibid.*
 Gros tronc de la huitième paire, ou nerf sympathique moyen, 1495.
 Sa division, *ibid.*
 Tronc du côté droit, *ibid.*
 Tronc du côté gauche, col. 1496.
 Différence de la production des deux récurrents, *ibid.*
 Ramification des deux troncs, *ibid.*
 Plexus cardiaque, pulmonaire, changement des deux troncs, *ibid.*
 Nerfs stomachiques, *ibid.*
 Plexus coronaire, col. 1497.
 Commerce continué des deux grandes paires de nerfs dans tous les viscères du bas ventre, *ibid.*
 Nerfs accessoires de la huitième paire, *ibid.*
 Nerfs hypoglosses externes, ou grands hypoglosses, 1498.
 Nerfs sous-occipitaux, *ibid.* & f.
 Nerfs vertébraux en général, colon. 1499.
 Première paire des nerfs cervicaux, col. 1500.
 Seconde paire, *ibid.*
 Troisième paire, col. 1501.
 Les quatre dernières paires des nerfs cervicaux en général, col. 1502.
 Nerfs brachiaux en général, *ibid.*
 Quatrième paire des nerfs cervicaux, 1503.
 Cinquième paire, *ibid.*
 Les deux dernières paires des nerfs cervicaux, col. 1504.
 Nerf musculo-cutané, *ibid.*
 Nerf médian, *ibid.*
 Nerf cubital, col. 1505.
 Nerf cutané interne, *ibid.*
 Nerf radial, 1506.
 Nerf axillaire ou articulaire, *ibid.*
 Nerfs dorsaux ou costaux, col. 1507.
 Nerfs lombaires, *ibid.*
 Première paire des nerfs lombaires, *ibid.* & f.
 Seconde paire des nerfs lombaires, col. 1508.
 Troisième & quatrième paire des nerfs lombaires, col. 1509.
 Nerf obturateur, *ibid.*
 Cinquième paire des nerfs lombaires, col. 1510.
 Nerfs sacrés, *ibid.*
 Nerf crural, col. 1511.
 Nerf sciatique, *ibid.* & suiv.
 Grands nerfs sympathiques, communément dits intercostaux, colonne 1514. 1515. & suiv.
 Comment l'obstruction totale d'un gros nerf est souvent suivie de la gangrene des parties situées au-dessous de la plaie, col. 882. & suiv. vol. VI.
 Pourquoi les blessures qui offensent les nerfs cardiaques causent la mort, col. 898. & suiv. vol. VI.
- NERPRUN, plante, col. 1105. volume V. *Rhamnus.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en distingue sept especes, *ibid.*
 Vertus de son suc, *ibid.*
 Analyse Chymique du nerprun, *ibid.*
 Propriétés & vertus de ses baies, *ibid.*

Propriétés & vertus de quelques espèces de *rhamnus*, col. 1107.
 Dala ajoute une autre espèce de *rhamnus* à celles dont parle Boerhaave, *ibid.*
 Propriétés de la décoction du fruit de cette dernière espèce, colonne 1108.
NERVEUX, col. 1521. vol. IV. *Neurodes.*
NEUROLOGIE, Traité des nerfs, *Neurologia.* col. 1521. vol. IV.
NEUROTICIQUES, remèdes *neruins* *Neurotica.* ou bons pour les nerfs, col. 1521. vol. IV.
NEUROTOME, qui dissèque les nerfs, *Neurotomus.* col. 1521. vol. IV.
NEUROTOMIE, dissection Anatomique des nerfs, col. 1521. volume IV. *Neurotomia.*
NEUTRE, col. 1521. vol. IV. *Neuter.*
 Nature & propriétés des sels neutres, *ibid.*
 Pourquoi ils sont les principaux fondemens des maladies, & les remèdes les plus énergiques pour les prévenir & les guérir, *ibid.*
 Leurs manières particulières d'agir, *ibid.*
 De quoi ils sont composés, *ibid.*
 Quels sont les sels parfaitement neutres, *ibid.*
 Quels sont ceux qui ne doivent point être comptés proprement entre les sels neutres, col. 1522.
 Quels sont ceux d'entre les sels neutres qui sont les plus salutaires, & s'employent avec plus de sûreté, *ibid.*
 Nature de la bile, col. 1523.
 Nature des sels neutres du corps humain, *ibid.*
 Caractère du sel contenu dans l'urine, *ibid.*
 Preuve que les sels neutres sont d'une nature salutaire, *ibid.*
 Effets des substances alcalines, col. 1524.
 Quel est celui des sels qui est le plus ami de notre constitution, *ibid.*
 Nature du sucre, *ibid.*
 Usages de ces sels, col. 1525.
 Leurs avantages, *ibid.*
 Maladies dans lesquelles ils sont efficaces, *ibid.*
 Sels neutres tirés des plantes, *ibid.*
 Quelles sont les plus vantées, *ibid.*
 Leurs effets, *ibid.*
 Propriétés du nitre qui provient des terres sulfureuses, grasses & alcalines, des fèces & des excréments des animaux, de la chaux vive, & des terres putrides exposées au soleil, à la pluie & à l'air, col. 1526.
 Eloge que le Chevalier Bacon fait du nitre, *ibid.*
 Maladies où il est très-efficace, *ibid.*
 Sentiment de Grulingius, col. 1527.
 Usage du sel commun en qualité de remède, 1528.
 Propriétés des eaux médicinales d'Halberstadt, de Stasforth, & de Wisbaden, *ibid.*
 Examen des sels neutres, naturels &

salutaires contenus dans les eaux médicinales; tant froides que chaudes de l'Allemagne, *ibid.*
 Observation de conséquence sur les sels naturels des eaux minérales, col. 1529.
 Eaux purgatives d'Egra, col. 1530.
 Fontaines de Selter l'Antonine, de Wildungen, d'Elfferia & de Barchen en Bohème, *ibid.*
 Eaux d'Epfom, *ibid.*
 Verru de son sel non adulteré, *ibid.*
 Maladies où on l'emploie, *ibid.*
 Analyse Chymique des eaux de Sedlitz, *ibid.*
 Dissertation sur un sel nouvellement découvert dans les mines d'Hongrie, 1531.
 Sels neutres, pharmaceutiques & chymiques, *ibid.*
 Nature, *ibid.*
 Effets, *ibid.*
 Différentes manières de préparer le sel chymique, *ibid.*
 Différence du tartre fixé & calciné d'avec le nitre fixé, col. 1532.
 Sel Polychreste, *ibid.*
 L'arcanum duplicatum, *ibid.*
 Sel de Glauber, *ibid.*
 Ses ingrédients, col. 1533.
 Sa nature, *ibid.*
 Pourquoi l'épithète d'admirable, *ibid.*
 Expériences sur ce sel, *ibid.*
 Examen du sel neutre qui se vend à bas prix pour le sel d'Epfom, *ibid.*
 Sa vertu quoiqu'artificielle, *ibid.*
 Sel ammoniac, col. 1534.
 Sel digestif de Sylvius, *ibid.*
 Magnésie blanche, *ibid.*
 Propriétés médicinales des sels neutres, col. 1535.
NEZ, col. 1471. vol. IV. *Nasus.*
 Division des parties du nez, *ibid.*
 Espace occupé par les deux cavités du nez, col. 1472.
 Situation particulière de ces deux cavités, *ibid.*
 Composition de la portion inférieure externe du nez, *ibid.*
 Muscles du nez, col. 1473.
 Muscles surannulaires, *ibid.*
 Usages, *ibid.*
 Membrane pituitaire, *ibid.*
 Pourquoi nommée pituitaire, colon. 1474.
 Sa structure, *ibid.*
 Sinus, *ibid.*
 Leur mécanisme, *ibid.*
 Exacte observation de l'étendue du sinus maxillaire, *ibid.*
 Description du sac lacrymal, colon. 1475.
 Situation & direction du conduit lacrymal offeux, *ibid.*
 Son trajet, *ibid.*
 Sa division, *ibid.*
 Conduits incisifs ou naseaux palatins de Stenon, col. 1476.
 Leur trajet, *ibid.*
 Leurs orifices, *ibid.*
 Méthodes pour les découvrir, *ibid.*
 Origine des artères de toutes ces parties, col. 1477.
 Principaux nerfs, *ibid.*

- Organe de l'odorat, *ibid.*
 Usage de toutes les parties du nez, *ibid.*
- NICCOLUS, pierre précieuse à laquelle on attribue quelques propriétés chimériques & superstitieuses, col. 1536. vol. IV.
- NICHOLLS, (François) col. 1285. vol. I.
 Traité que nous avons déjà de lui, *ibid.*
- NIELLE, plante, col. 1544. vol. IV. *Nigella.*
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Boerhaave en compte dix espèces, *ibid.*
 Nielle des champs, *ibid.*
 Usage médicinal de sa graine, de son huile essentielle & de sa décoction, *ibid.*
 Description de la cinquième espèce, *ibid.*
 Ses propriétés médicales, *ibid.*
 Sa vertu, col. 1545.
 Sachet de Simon Pauli, *ibid.*
 — d'un autre, *ibid.*
 Dixième espèce, col. 1546.
 Ses qualités, *ibid.*
 La nielle s'appelle aussi *Lychnis segetum major*, col. 1059. vol. IV. *Lychnis segetum major.*
 Vertu de sa semence pulvérisée, *ibid.*
 — du reste de cette plante, *ibid.*
 Frappé par la nielle, parlant des plantes, col. 603. vol. II. *Astrobes.*
 Autre signification du mot *Astrobes*, *ibid.*
- NIIR-NOTSJIL, petit arbre du Malabar, col. 1546. vol. IV.
 Ses usages médicaux, *ibid.*
- NIIR-PONGELION, arbre des Indes, col. 1546. vol. IV.
 Usage de son fruit, *ibid.*
- NIL, col. 1547. vol. IV. Voyez *Anil* & *Indigo*.
- NILA HUMMATU, c'est la seconde & la troisième espèce de *Datura Malabarica*, col. 1547. vol. IV.
 Lieux où il croît, *ibid.*
- NILICAMARAM, prunier Indien, col. 1547. vol. IV.
- NIMBO ACOSTÆ, grand arbre qui croît dans l'Isle de Ceylan, colon. 1547. vol. IV.
 Sa description, col. 1548.
 Ses usages & propriétés, *ibid.*
- NIRUALA, arbre fort gros du Malabar, col. 1548. vol. IV.
 Les vertus du suc de ses feuilles, provoque les urines, *ibid.*
 Propriétés de son écorce, *ibid.*
- NIRURI, col. 1548. vol. IV.
 Vertus de sa racine broyée & de ses feuilles, *ibid.*
- NISSOLIA, plante, col. 1549. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Elle n'a qu'une espèce, *ibid.*
- NITRE, col. 1549. vol. IV. *Nitrum, ou Halinitron.*
 Différence du nitre des Anciens d'avec le nôtre, *ibid.*
 D'où il se tire, *ibid.*
 Elémens dont notre nitre est composé, col. 1550.

- Terre nécessaire à la production du nitre, *ibid.*
 Manière de travailler les terres pour en tirer une grande quantité de nitre, col. 1551.
 Alkali fixe contenu dans le nitre, *ibid.*
 Nitre propre à faire la poudre à canon beaucoup meilleur que tous les autres, col. 1552.
 Principe du nitre, *ibid.*
 Origine de l'inflammabilité & de la raréfaction du nitre mis au feu, *ibid.*
 Manière de dépurer le nitre, *ibid.*
 Conditions qui rendent le nitre plus ou moins bon, col. 1553.
 Contrées dans lesquelles le nitre est plus pur qu'ailleurs, *ibid.*
 Quel est le meilleur nitre, *ibid.*
 Comment s'engendre le sel commun qui est presque toujours uni au nitre, *ibid.*
 Caractères & propriétés essentielles qui distinguent le nitre des autres sels col. 1554.
 Ses vertus médicales, col. 1555. & *suiv.*
 Par quel mécanisme les effets du nitre sont produits, col. 1560.
 Manière dont le nitre conserve les corps, *ibid.*
 Qualités caustiques & drastiques de quelques Médicamens, col. 1561.
 Examen du nitre, 1562.
 Son affinage & sa cristallisation, col. 1562.
- NITRE alcalisé par le tartre & le feu, col. 1564.
- NITRE alcalisé par des charbons ardens, col. 1565.
 Cristal minéral, ou sel de prunelle, par le nitre, col. 1566.
 Sel polychreste, col. 1567.
 Esprit de nitre de Glauber, colonne 1568.
 Esprit de nitre dulcifié de Glauber, col. 1569.
 Régénération du nitre, col. 1570.
- NITRE régénéré sous une forme non fixe, col. 1571.
 Alcahest de Glauber, col. 1572.
- NITRE nitré, *ibid.*
- NITRE végétant, col. 1573.
 Esprit de nitre avec les terres bolzières, col. 1573. & 1574.
 Esprit de nitre fumant de Frédéric Hoffman, col. 1576.
 Procédés, *ibid.*
 Préparation, col. 1577.
 Raison du procédé, col. 1578.
- NITRIALES, substances qui peuvent être transformées en chaux comme le nitre, col. 1549. vol. IV.
- NEUD, différentes significations de *Nodulus*. ce terme, col. 1580. vol. IV.
- Nœud, maladie des os, *ibid.* *Nodus.*
- Nœud coulant, col. 1115. vol. I. *Anabracisifrons,*
 ou
Anabracisifrons.
 Passage de Celse où il est fait mention de cette opération pour arracher les poils des paupières qui blessent l'œil, *ibid.*
- NOIX, fruit, col. 1583. vol. IV. *Nux juglans.*
 Caractères du noyer, *ibid.*
 Les parties du noyer qui sont d'usage, col. 1584.

Propriétés de l'écorce verte ou sèche, *ibid.*
 Propriétés des noix vertes, *ibid.*
 Ce que disent Dioscoride & Pline des vertus du noyer, *ibid.*
NOIX BRUNE, commune au Brésil, col. *Becciba aux.* 827. vol. II.
 Son usage, *ibid.*
NOIX DE CYPRES, col. 6. vol. IV. *Galbula.*
NOIX DE GALLES, colon. 15. vol. IV. *Galba.*
 Voy. *Chêne.*
NOIX DES MALDIVES, colonne 620. *Cocus de maldiva.*
 vol. III.
 Sa description, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
 Ses qualités, *ibid.*
NOIX INDIENNE, plante des Indes, col. *Araca.* 850. vol. II.
NOIX MUSCADE, col. 1428. vol. IV. *Myristica aux.*
 Voy. *Muscade.*
NOIX VOMIQUE, ce sont les semences d'un gros fruit du Malabar, col. 1590. vol. IV.
 Elle est narcotique & plus dangereuse que l'opium, col. 1591.
 Expériences faites sur des chiens, *ibid.*
 Symptômes terribles, *ibid.*
 Elle n'est réputée nuisible qu'aux animaux, *ibid.*
NOLA-ILY, espèce de *Bambu*, col. 1581.
NOLI ME TANGERE, ulcère, col. 1581. vol. IV.
 Pourquoi ainsi appelé, *ibid.*
NOMBRE, col. 479. vol. II. *Arithmos.*
 Sens où Hippocrate se sert de ce mot, *ibid.*
NOMBRIL, col. 1336. vol. IV. *Mesomphalion.*
NOMBRIL DE VÉNUS, plante, col. 814. vol. III. *Coryledon.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en distingue dix espèces, *ibid.*
 Ses qualités & ses usages, col. 815.
NOM E, ulcère phagédénique, col. 1581. vol. IV.
NOSOLOGIE, explication des maladies, col. 1581. vol. IV. *Nosologia.*
NOSTOCH, col. 662. vol. III. *Calisalicum.*
 Sentiment des Auteurs sur son origine, col. 663.
 Analyse du nostoch, *ibid.*
NOUEUSE, épithète d'une tumeur, *Nodosa.* col. 1580. vol. IV.
NOUEUX, épithète que l'on donne aux plantes dont la tige est distinguée d'espace en espace par des nœuds, colonne 97. vol. IV. *Geniculatus.*
 On nomme le nœud d'une plante *Geniculum*, *miculum*, *geniculum*, *ibid.*
NOUVEAU NE, colonne 555. *Artiphyet.* vol. II.
 Autre sens d'Hippocrate, *ibid.*
NOYAU, col. 1582. vol. IV. *Nucleus.*
NOYER, arbre, colon. 691. vol. IV. *Juglans.*
 Voy. *Noix.*
NOYER DU MALABAR, colonne 375. *Adhatoda.* vol. I.
 Description de cet arbre, *ibid.*
 Ses espèces, *ibid.*
 Vertus de cet arbre, *ibid.*
 Tome VI.

NUCK, (Antoine) Médecin Allemand, col. 1285. vol. I.
 Ses découvertes, *ibid.* & *suiv.*
NUISIBLE, pernicieux, colon. 1247. *Cacofonum.* vol. II.
NUMMULAIRE, plante, col. 1582. *Nummularia.* vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte deux espèces, *ibid.*
 Opinion des Auteurs sur cette plante, *ibid.*
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
 Pourquoi on l'appelle nummulaire, col. 1583.
 Vertus de son suc, *ibid.*
 De la décoction de ses feuilles, *ibid.*
 Maladies où on l'emploie, *ibid.*
NUTRITION, col. 1583. vol. IV. *Nutricaria.*
 Nutrition intégrale, qui n'est pas proportionnée, col. 831. vol. I. *Alotropia.*
 Nutrition en général, (mauvaise) col. 1247. vol. II. *Cacatropia.*
NYALEL, arbre du Malabar, colon: 1592. vol. IV.
NYCTALOPS, col. 1592. vol. IV.
 Différens sentimens sur ce mot, *ibid.*
NYMPHES, col. 1592. vol. IV. *Nymphæ.*
 Quelles parties de la femme sont ainsi appelées, col. 1593.
 Description des Nymphes, *ibid.*
 Leur substance, *ibid.*
 Leur situation, *ibid.*
 Manière de traiter les Nymphes lorsqu'elles sont trop larges, *ibid.*
 On les nomme aussi *Alæ*, col. 1592. vol. I.
 Attention qu'il faut avoir lorsqu'on y fait des incisions, *ibid.*
NYMPHOIDES, plante semblable au *Nymphaea*, col. 1594. vol. IV.
NYMPHOMANIE, fureur utérine, *Nymphomania.* col. 1594. vol. IV.
NYMPHOTOMIE, amputation des nymphes ou du clitoris lorsqu'elles sont trop grandes, col. 1594. vol. IV. *Nymphotomia.*
 O.
 O. Voy. la signification de cette lettre dans l'Alphabet Chymique, col. 1595. vol. IV.
OBELISCOTHECA, petit tournefol Américain, col. 1595. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 On ne lui connoît aucune propriété médicinale, *ibid.*
OBESE, maladie, col. 697. volume V. *Polyfarcia.*
 Deux manières de guérir l'obésité, *ibid.*
OBLIQUE, col. 1595. vol. IV. *Obliquus.*
 Ce nom convient à plusieurs muscles, *ibid.*
OBLIQUE SUPERIEUR, ou petit oblique, *Obliquus superior*, sive minor, *ibid.*
OBLIQUE, (le grand) col. 1596. volume IV. *Obliquus inferior*, seu major, *ibid.*
 Ses attaches, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
OBOLE, col. 1596. vol. IV. *Obolus.*
 Valeur de ce poids, *ibid.*
OBSCUR, presque invisible, col. 1110. *Amydras.* vol. I.

OBSCURCISSEMENT, *de la vue*, *Caligo*.
1348. vol. II.

OBSCURITE', col. 230. vol. I. *Achlys*.

Ce que signifie ce mot en général, *ibid.*

Sens dans lequel Hippocrate a employé ce mot, *ibid.*

Autre signification selon ce même Auteur, col. 231.

OESTRUCITION, col. 1668. vol. IV. *Obstrullio*.

Sa définition, *ibid.*

Son origine, *ibid.*

La petitesse des vaisseaux, & la masse extraordinaire des molécules des fluides, peut être cause de l'obstruction, *ibid.*

Comment les vaisseaux peuvent être comprimés, *ibid.*

Causes de la contraction, *ibid.*

Augmentation de l'épaisseur des membranes de la masse des parties fluides, col. 1669.

Union des molécules, *ibid.*

Effets des obstructions, *ibid.*

Comment elles se manifestent, *ibid.*

Cure des différentes espèces d'obstructions, *ibid.*

Manière de dissiper l'augmentation qui vient de la contraction des fibres, & de remédier à la difficulté qu'ont les fluides à passer par les vaisseaux, col. 1670.

Cure des concrétions du sang, *ibid.*

Remedes, *ibid.*

OBTUNDANS, remedes qui corrigent l'acrimonie des humeurs, col. 1671. vol. IV. *Cbtundentia*.

OBTURATEUR, nom de deux muscles de la cuisse, col. 1671. vol. IV. *Obturator*.

OBTURATEUR INTERNE. Sa situation, *ibid.*

Ses attaches, *ibid.*

Ses usages, *ibid.*

OBTURATEUR EXTERNE, col. 1178. vol. V.

Situation de ce muscle, *ibid.*

Ses attaches, *ibid.*

Ses fonctions, *ibid.*

Mécanique particulière, *ibid.*

Echancrure ischiatique, 1179.

OCCASION, conjoncture favorable du tems dont il importe extrêmement au Medecin de savoir profiter, col. 1672. vol. IV. *Occasio*.

On l'appelle *apborme*, col. 238. volume II. *Apborme*.

Sentimens des Anciens sur ce mot, *ibid.*

OCCIPITAL MUSCLE, col. 1672. *Occipitalis muscular*.

vol. IV. Voyez *Tête*.

OCCIPITO-FRONTAL, muscle, *Occipito-frontalis*.

col. 1672. vol. IV.

Son origine, *ibid.*

Sa division, *ibid.*

Son usage, *ibid.*

OCCULTE, col. 1672. vol. IV. *Occultus*.

On donne le nom d'occulte aux cancers qui ne font point ulcérés, *ibid.*

OCCULTE, *couvert*, se dit des maladies qui ne manifestent par aucun symptôme, qui ont toute leur violence en paroissant; & dont le malade est accablé brusquement, col. 651. vol. IV. *Insidians*.

OCHRUS, espèce de pois, plante, *ibid.*

col. 1673. vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Figure de ses semences, *ibid.*

Leur qualité, *ibid.*

OCCOLOXOCHITL, ou *Fleur tigrée*, col. 1674. vol. IV.

Description de cette plante, selon

Bauhin & Hernandez, *ibid.*

Usage de sa racine, *ibid.*

Lieux où elle naît, *ibid.*

OCRE JAUNE, col. 1672. vol. IV. *Ocrea*.

Nature de cette substance, *ibid.*

Son usage en Médecine, *ibid.*

OCULISTE, col. 1674. vol. IV. *Oculista*.

ODEUR désagréable, comme d'un vent lâché par l'anus, col. 325. volume II. *Bællor, Bælymia*.

ODORAT, col. 111. vol. V. *Officulus*.

Organe de l'odorat, *ibid.* & *suiv.*

ØDEME, col. 54. vol. V. *Ødema*.

Ce que c'est, *ibid.*

Ses causes, *ibid.*

Le traitement des tumeurs œdémateuses varie suivant la différence des maladies qui les occasionnent, col. 55.

ØIL, col. 1. vol. V. *Oculus*.

Description anatomique de l'œil, des parties dont il est composé, & de ses appartenances, *ibid.* & *suiv.*

Méthode d'extraire les corps qui sont entrés dans les yeux, col. 18.

Manière d'enlever les tubercules qui viennent aux paupières, col. 19.

Traitement des verrues qui viennent aux paupières, col. 20.

Méthode dont les Anciens se servoient pour guérir le phalangosie & le proptus, col. 21.

Autre méthode de Verduin sujette à moins d'inconvéniens, *ibid.*

Manière de remédier au trichiasis, & de l'empêcher de revenir, col. 22.

Manière de guérir le sarcome & l'hyperfarcose, col. 23.

Cas où la saignée des yeux est quelquefois avantageuse, *ibid.*

Principales méthodes de pratiquer cette opération, *ibid.*

Scarification des yeux mal-à-propos confondue avec la saignée, par Wolhouse, col. 24.

Manière dont on pratique la scarification des yeux, *ibid.*

Instrumens inventés pour cette opération, col. 25.

De l'angle, pannus ou phrygium des yeux, col. 27.

Manière de le dissiper, col. 28.

Taches qui se forment sur la cornée, col. 29.

Causes différentes de ces taches, col. 30.

Méthode curative adaptée à la cause de la maladie, *ibid.* & *suiv.*

Staphylome, col. 31.

Opération proposée par Saint Yves, 32.

Manière d'évacuer le sang épanché par une incision à la cornée, *ibid.*

De la distension, chute, fungus & cancer de l'œil, col. 33.

Yeux artificiels, 34.

Du strabisme, 35.
Maniere de le guérir dans les enfans, 36.
Dans les personnes âgées, 37.
Foiblesse de la vûe, *ibid.*
Diverses especes de lunettes, colon. 38.
Maniere de conserver la vûe, & d'éviter de se servir de lunettes; *ibid.*
Signes que l'on tire de la disposition des yeux pour prédire la mort ou la guérison du malade, col. 39.
EIL DE COCHON, c'est le nom de l'*Hyophthalmos.*
Anticus, & d'une espece d'*Acobate*, col. 406. vol. IV.
EIL DE BOEUR, plante, col. 1204. volume II. *Euphthalmum.*
Sa description & vertus par Dioscoride & Miller, *ibid.*
Noms d'une autre espece, *ibid.*
EILLET, col. 52. vol. III. *Caryophyllus.*
Ses caractères, suivant Boerhaave, *ibid.*
Différentes especes d'ailllets, *ibid.* & *suiv.*
EILLET D'INDE. Voyez *Fleur d'Afrique.*
ENANTHE, plante, col. 56. vol. V. Boerhaave compte dix especes d'enanthe, *ibid.*
Cette plante est d'une nature chaude & seche, & possède une vertu apéritive & astringente; elle excite l'urine, dit Ray, & chasse le calcul, col. 57.
Quelques uns assurent que cette plante est un véritable poison, *ibid.*
ESOPHAGE, col. 60. vol. V. *Oesophagus.*
Description du pharynx, *ibid.*
Muscles dont le pharynx est composé; col. 61. & *suiv.*
Tuniques dont l'œsophage est composé, col. 63. & *suiv.*
Spasmes du pharynx & de la partie inférieure de l'œsophage, col. 64.
Signes par lesquels ces spasmes se manifestent, *ibid.* & *suiv.*
Description abrégée de la structure de l'œsophage, col. 66.
Causes qui produisent ces spasmes, col. 67. & *suiv.*
Cure, col. 70. & *suiv.*
Précaution pratique, col. 72.
EUF, col. 281. vol. V. *Ovum.*
Vertus des eufs, *ibid.*
Personnes à qui ils conviennent, *ibid.*
Quels sont les meilleurs & les plus sains, *ibid.*
Diverses expériences faites sur les eufs, col. 282. & *suiv.*
OFFA HELMONTIANA, col. 73. vol. V.
Vertus de cette préparation, col. 74.
OIE, oiseau, col. 90. vol. II.
Ses différentes especes, *ibid.*
Leurs noms, *ibid.*
Leur choix selon Lemery, *ibid.*
L'ole contient beaucoup d'huile & de sel volatil, *ibid.*
Remarques sur cet oiseau, col. 90. & *suiv.*
Ses vertus selon Galien, col. 91.
Celle de sa graisse, *ibid.*
Les sels de l'oise sauvage sont plus

exaltés que ceux de la domestique *ibid.*
OIE d'Angleterre & d'Ecosse dont l'œil, *Branta* du Bergine est racontée faiblement, *nicla.*
col. 1097. vol. II.
OIE NONETTE, col. 1459. vol. II. *Cravanta, Capricalea.*
Sa description, *ibid.*
Vertu de sa graisse par Lemery, *ibid.*
OIGNON, plante; col. 251. vol. III. *Cepa.*
Ses caractères, *ibid.*
Dix sortes d'oignons, suivant Boerhaave, *ibid.*
Leur description, *ibid.*
Leurs vertus & leurs propriétés, *ibid.*
Echalote échauffante, dessiccative, incisive & irritante, col. 252.
Civette, elle a les mêmes propriétés que l'oignon, *ibid.*
OIGNON, col. 1198. vol. II. *Bulbus.*
Son usage par Dioscoride, colonne 1199.
Extrait de Saumaise au sujet de l'oignon, *ibid.*
Vertus de l'oignon par Paul Eginete, col. 1200.
Noms d'une autre espece, col. 1201.
Sa description & vertus par Dioscoride, *ibid.*
— par Ray, col. 1202.
OIGNONS, poreux, col. 551. vol. I. *Agrumini.*
OISEAUX, col. 649. vol. II. *Aves.*
Autres significations de ce mot, *ibid.*
OISEAUX sans piés, col. 262. 307. volume II. *Apodes.*
Leur description & leurs vertus par Plin, *ibid.*
OISEAU DE PARADIS, col. 1154. volume IV. *Manucodiata.*
OISIVETE', ses mauvais effets, col. 504. vol. IV. *Ignavia.*
OLIBAN, plante, col. 114. vol. V. *Olibanum.*
Vertus de l'oliban, *ibid.*
OLIVE sauvage, fruit, col. 538. volume I. *Agrileza.*
OLIVIER, arbre, col. 75. vol. V. *Olea.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte cinq especes, *ibid.*
Vertus des feuilles de l'olivier, col. 77.
Vertus des olives confites, *ibid.*
— de l'huile exprimée des olives qui ont acquis leur maturité, col. 78.
— quand on la boit avec l'eau chaude, *ibid.*
OLIVIER SAUVAGE, plante, col. 960. *Bontia.*
vol. II.
Sa description par Miller, *ibid.*
OMBRE, poisson, col. 569. vol. II. *Afchia.*
Ses différens noms Latins, *ibid.*
Lieux où se trouve ce poisson; *ibid.*
Vertus de sa graisse, *ibid.*
OMOPLATE, os des extrémités supérieures, col. 1340. vol. V. *Scapula.*
Exposition de cet os & des différentes parties qui composent l'omoplate, *ibid.*
Position & usage de l'omoplate, col. 1341. & *suiv.*
ONCE, animal; col. 1068. vol. IV. *Lynx.*
Parties de cet animal qui sont d'usage en Medecine, *ibid.*

ONCTION, l'action d'oindre une *Illitis*.
partie, col. 522. vol. IV.

ONEIROGMOS, maladie, colonne
119. vol. V.

Manière dont Cælius Aurelianus parle
de cette maladie, *ibid*.

Traitement, col. 120.

ONGLES, col. 762. vol. VI. *Ungues.*

Comment on doit regarder les on-
gles, *ibid*.

Principal usage des ongles, *ibid*.

ONGUENT, col. 751. vol. VI. *Unguentum.*

Division des onguens, *ibid*.

Différentes sortes d'onguens, *ibid*.

ONGUENT EGYPTIEN, col. 752.

ONGUENT Egyptien plus composé, *ibid*.

ONGUENT amer, col. 753.

ONGUENT pour la brûlure, *ibid*.

ONGUENT pour la gale, col. 754.

Autre onguent pour la gale avec le
mercure, *ibid*.

ONGUENT astringent, *ibid*.

ONGUENT doré, col. 755.

ONGUENT BASILICON jaune & onguent
basilicon plus foible. Voyez *Basilicon*.

ONGUENT bleu, *ibid*.

ONGUENT jaune, col. 756.

ONGUENT détersif, *ibid*.

ONGUENT de guimauve, Voyez *Guimauve*.

— composé. Voyez *Guimauve*.

— dispompholix. Voy. *Cadmie*.

— de digitale. Voyez *Digitale*.

— de gomme élém. Voy. *Gomme*.

ONGUENT émollient, col. 756.

ONGUENT d'*Emula campana*, avec le
mercure. Voyez *Helenium*.

ONGUENT roux, col. 756.

ONGUENT de lis, col. 757.

ONGUENT de lin. Voyez *Lin.aire*.

ONGUENT mercuriel ou Napolitain,
ibid.

ONGUENT camphré de minium, *ibid*.

ONGUENT de mucilage, col. 758.

ONGUENT nervin, *ibid*.

ONGUENT de tabac, *ibid*.

ONGUENT nutritum, col. 759.

ONGUENT pour les yeux, *ibid*.

ONGUENT de patience à feuilles poin-
tues, *ibid*.

ONGUENT pectoral, *ibid*.

ONGUENT de plomb, col. 760.

— *Pomatum*. V. *Pomade*.

— *Populeum*. V. *Peuplier*.

ONGUENT de résine, col. 760.

ONGUENT dessiccatif rouge, *ibid*.

— sureau. Voy. *Sureau*.

ONGUENT de plomb appelé baume uni-
versel, col. 761.

ONGUENT pour les intestins, *ibid*.

— de tuthie. Voyez *Cadmie*.

ONGUENT pour les vers, col. 761.

ONGUENT du soldat, col. 1180. volume *Martiatum un-*
guentum.

IV.

Sa préparation, *ibid*.

Il garantit des injures du froid, *ibid*.

ONGUENT de *nard*, col. 1450. volume *Nardium un-*
guentum.

IV.

Sa préparation, col. 1451.

Il est atténuant, acrimonieux & dé-
tersif, *ibid*.

ONGUENT NAPOLITAIN, col. 1480. vo- *Neapolitanum*
lume IV. *unguentum.*

Manière de le préparer, *ibid*.

ONGUENT préparé de feuilles de roses
tremières, col. 1095. vol. IV.

ONGUENS, qui, appliqués au fondement
provoquent les selles, col. 1226. *Coccygia.*
vol. II.

Manière de le composer selon Paul
Eginete, *ibid*.

ONGUENT EGYPTIEN, col. 398. volu- *Egyptiacum*
me I. *unguentum.*

Mesuré passé pour Auteur de cette
composition, *ibid*.

Manière de le préparer selon la Phar-
macopée du Collège de Londres,
ibid.

— celle d'Edimbourg,
col. 399.

Ses vertus, *ibid*.

Aétius a décrit un onguent à peu près
de même, *ibid*.

Hippocrate entendoit plusieurs cho-
ses par *egyptium*, savoir,

1°. L'huile d'Egypte. Sa composition *Egyptium oleum*
par Dioscoride, *ibid*.

Son usage par le même, *ibid*.

2°. L'huile blanche d'Egypte. Ses au-
tres noms selon Galien, *ibid*.

3°. L'onguent blanc Egyptien. Ses
autres noms, *ibid*.

Sa composition selon Dioscoride,
ibid.

Ses vertus, col. 400.

Description de l'huile de lis simple
par Paul Eginete, *ibid*.

Autre espèce d'onguent Egyptien se-
lon Galien, col. 401.

ONGUENT des Apôtres, col. 309. volu- *Apostolorum un-*
me II. *guentum.*

Origine du nom de cet onguent, 310.

ONGUENT ROSAT, col. 1155. vol. V.

Sa préparation, *ibid*.

ONGUENT de sureau, colonne. 1262. vo-
lume V.

ONGUENT d'écorce verte de sureau pour
les brûlures, col. 1260. vol. V.

Sa préparation, *ibid*.

ONGUENT Egyptien de safran, colonne *Egyptium cro-*
402. vol. I. *cinum unguen-*
tum.

Origine de son nom, *ibid*.

ONGUENS de scrophulaire, col. 1450.
vol. V.

Leur préparation, *ibid*.

Usage de ces onguens, col. 1450.

ONOSMA, plante, col. 122. vol. V.

Ses feuilles prises dans du vin hâtent
la sortie du fœtus, & l'on assure
qu'une femme enceinte, qui mar-
cherait sur cette plante, ne man-
queroit pas de faire une fausse cou-
che aussitôt après, *ibid*.

OPERATION CÉSARIENNE, *Cæsarea sectio*,
col. 1260. vol. II.

Ce que c'est, *ibid*.

Cas où elle est nécessaire, *ibid*.

Précautions qu'il faut prendre avant
de la pratiquer, col. 1261.

Raisons qui prouvent la nécessité de
l'opération, col. 1262. & *suiv*.

Auteurs qui attestent que la mère a
survécu à cette opération, colon.
1264. & *suiv*.

Manière

Maniere d'y procéder quand une femme s'y présente d'elle-même, col. 1266.

Ce qu'il faut savoir avant de l'entreprendre, & la maniere de l'exécuter, *ibid.* & *suiv.*

Cas rares & particuliers d'enfans tirés par l'opération, n'étant pas dans la matrice, col. 1269. & *suiv.*

Cas singulier, tiré des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, arrivé à M. Soumain, Accoucheur, colon. 1274.

Exemple d'un cruel accouchement Césarien, col. 909. vol. VI.

OPHTHALMIE, maladie de l'œil, *Ophthalmia*. col. 125. vol. V.

Différentes sortes d'ophtalmies, *ibid.* & *suiv.*

Prognostic des ophtalmies, colonne 128.

Guérison des diverses sortes d'ophtalmies, col. 129.

OPHTALMIE SCROPULEUSE, colonne 1440. vol. V.

Ses causes, col. 1441.

Signes par lesquels on connoît l'ophtalmie scrofuluse, *ibid.*

Précautions à prendre dans la cure, *ibid.*

Alimens dont doit user le malade, col. 1442.

Remedes internes, *ibid.*

Remedes externes qu'on peut employer dans les diverses tems de l'inflammation, *ibid.* & *suiv.*

OPHTALMIE qui suit la petite vérole, col. 133. vol. V.

Remedes pour cette espece d'ophtalmie, col. 134.

Abcès de l'œil, col. 135.

OPIATS, col. 136. vol. V.

Quels remedes ainsi appelés, *ibid.*

Sortes d'opiat, *ibid.*

Dans quels cas les opiat & anodyns sont absolument interdits, colon. 170.

OPIAT, ou antidote inventé par Alexandre, col. 655. vol. II.

OPIUM, col. 137. & *suiv.* vol. V.

Regles qu'il faut observer dans l'usage de l'opium, colonne 138. & *suiv.*

Discussion historique sur l'opium, col. 143. & *suiv.*

Opinions des Auteurs touchant l'opium, col. 146.

Analyse de l'opium, *ibid.* & *suiv.*

Principaux effets de l'opium sur le corps des animaux, colon. 152. & *suiv.*

Différentes méthodes dont on se sert pour corriger l'opium, col. 163.

Maniere dont les narcotiques opèrent, col. 164. & *suiv.*

Comment l'opium procure le sommeil, col. 171. & *suiv.*

Examen des effets de l'opium sur l'estomac, & sur le fluide, artériel lorsqu'il a passé les premières voies, col. 173.

Effet funeste de l'opium donné en trop grande quantité à une per-

Tome VI.

sonne qui n'y étoit pas accoutumée, col. 1018. vol. VI.

OPODELDOC, onguent, col. 177. vol. V.

Préparation de cet onguent, *ibid.*

Autre préparation plus détaillée, col. 178.

Cas où cet onguent est excellent, *ibid.*

OPOPANAX, gomme qui vient de Turquie, 178. vol. V.

L'opopanax est échauffant & résolutif, col. 179.

On s'en sert dans les toux & les asthmes invétérés, *ibid.*

Il soulage dans la goutte dans la sciatique & dans les douleurs de rhumatismes, *ibid.*

Il hâte l'éruption des regles, *ibid.*

Appliqué extérieurement il résout les tumeurs, les bubons pestilentiels, & guérit la morsure des chiens enragés, *ibid.*

OR, métal, col. 707. vol. II.

Ses noms différens, *ibid.*

Sa description tirée de M. Geoffroy, col. 708.

Lieux où il se trouve, *ibid.*

Preuve de sa ductilité, *ibid.*

Quel feu il faut pour le fondre, *ibid.*

Maniere de le rendre mou, *ibid.*

de le calciner, *ibid.*

L'analyse de ce métal a été tentée sans succès, *ibid.*

Les Arabes sont les premiers qui l'aient employé en Medecine, *ibid.*

Vertus qu'ils lui attribuent, *ibid.*

Compositions où on l'emploie en feuilles, *ibid.*

Maniere de le rendre potable, col. 709.

Vertu de cet or potable, *ibid.*

La dose, *ibid.*

Ce que c'est que l'or fulminant, *ibid.*

Sa préparation, & ses vertus, *ibid.*

Systèmes ridicules des Alchymistes sur la pierre philosophale, *ibid.*

Extrait d'Hoffman sur ce métal, col. 710.

Il réfute les vertus que l'on a donné à l'or de guérir les maladies, *ibid.*

Procédé par lequel on dissout l'or, *ibid.*

Il assure que la solution de l'or est très nuisible, *ibid.*

Preuve par expérience, *ibid.*

Démonstration de la fausseté du sentiment de ceux qui prétendent dissoudre radicalement l'or, col. 711.

Examen de la teinture cordiale préparée avec l'or, col. 712.

Résultat de cet examen, col. 713.

Précaution à prendre pour que l'or fulminant ne cause point de tranchées ni colique, col. 714.

Glauber donne une description fort obscure d'un remede nommé or horizontal, *ibid.*

Sa préparation, col. 715.

Oa, (d') nom pompeux de certaines compositions, col. 655. vol. II.

ORANGER, arbre, colonne 652.

vol. II.

LLLL II

Ses différens noms Latins, *ibid.*
 Sa description & vertus de son fruit ,
 par Miller, *ibid.*
 Vertus de ce fruit , tirées de différens
 Auteurs, par Barth. Zorne, col.
 653.
 Vertus de son écorce, col. 654.
 Inconvénient du suc de l'orange dou-
 ce, *ibid.*
 Le suc d'orange amere contient beau-
 coup de phlegme & de sel acide ,
 & peu d'huile, *ibid.*
 Remarques sur ce fruit, *ibid.* & *suiv.*
 De la fleur d'Orange, col. 655.
 Ses vertus, *ibid.*
 Ce qu'elle contient, *ibid.*
 A qui elle convient, *ibid.*
 Remarques sur son usage & ses ver-
 tus tirées de M. Lemery, *ibid.*
ORANGER JAUNE du Malabar, colon. *Caraculpi.*
 1620. vol. II.
 Sa description, *ibid.*
 Ses différens usages & ses vertus, par
 Ray, *ibid.*
 Autre espece de cet arbre, & en quoi
 il differe du précédent, *ibid.* Voy.
Gomme gutte.
ORBITE de l'œil, col. 182. vol. IV. *Orbita.*
 Blessures faites aux parties inférieu-
 res de l'orbite de l'œil toujours
 dangereuses, col. 896. vol. VI.
ORCANETTE, plante, colon. 1304. *Anchusa.*
 vol. I.
 Ses autres noms dans les Auteurs ,
ibid.
 Sa description & ses vertus, par Dios-
 coride, *ibid.*
 Autre espece de cette plante, *ibid.*
 Vertus de ses feuilles & de ses raci-
 nes, *ibid.*
 Troisième espece, *ibid.*
 Vertus de cette plante, *ibid.*
 Description & vertus d'une autre
 plante qui ressemble beaucoup à
 celle-là, *ibid.*
 Sentiment de Pline sur cette plante
 col. 1305.
 Description & vertus de cette plan-
 te, par Miller, *ibid.*
 — par Geoffroy, *ibid.*
 Description & vertus de l'orcanette
 de Constantinople, *ibid.*
ORCANETTE JAUNE, autre plante, col. *Anchusa lutea.*
 1306. vol. I.
 Ses autres noms dans les Auteurs ,
ibid.
 Sentiment de Dale sur cette plante,
ibid.
ORDRE, ou description entière d'une
 chose, col. 536. vol. I.
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
 Ce que signifie le mot *agoge*, selon
 Pline, *ibid.*
O REILLE, organe de l'ouïe, col. *Auris.*
 658. vol. II.
 Division de l'oreille, *ibid.*
 Description Anatomique, *ibid.* &
suiv.
 Division des parties osseuses de l'o-
 reille, col. 661.
 Description du canal auditif, *ibid.*
 Figure & situation de la caisse du tam-
 bour, *ibid.*
 Ses éminences, *ibid.*

Ses cavités, col. 662.
 Osselets de l'organe de l'ouïe, *ibid.*
 Description de l'encume, *ibid.*
 — du marteau, col. 663.
 — de l'étrier, *ibid.*
 — de l'os orbiculaire, 664.
 — du labyrinthe, *ibid.*
 — du vestibule, *ibid.*
 — des canaux demi-circu-
 laires, *ibid.*
 — du limaçon, col. 665.
 — du trou auditif interne,
 col. 666.
 — des autres parties de l'o-
 reille, comme muscles, &c. col.
 666. & *suiv.*
 Usage de chaque partie de l'oreille ;
 par M. Duverney, colon. 672. &
suiv.
 Maladies de l'organe de l'ouïe, col.
 678. & *suiv.*
 Observation sur une suppuration par
 l'oreille, col. 884.
 Suite des maladies de l'oreille & leur
 cure, col. 685. & *suiv.*
 Description des maladies des oreil-
 les, d'après Celse, col. 699.
 Sa doctrine, & les remèdes qu'il em-
 ploie, *ibid.* & *suiv.*
 Sentiment d'Hippocrate sur la con-
 tusion des oreilles, 699.
 Remèdes de Paul Eginete à ce sujet ,
ibid.
 Plaies de l'oreille externe & leur traie-
 tement, par Héister, *ibid.*
 De l'imperforation du canal auditif ;
ibid.
 Cure, par Paul Eginete, col. 700.
 Des corps étrangers qui peuvent en-
 trer dans le conduit auditif, *ibid.*
 Cure, par Paul Eginete, *ibid.*
 De quelle maniere on doit retirer les
 substances, non naturelles, qui se
 trouvent dans les oreilles, colon.
 701.
 Instrument qui sert à cette opération
 Planche II. L. E. *ibid.*
 Liqeurs propres à tuer les insectes
 qui se trouveroient dans l'oreille,
ibid.
 Des tubercules qui se forment dans
 le canal auditif, col. 702.
 Moyens pour extirper ces tubercu-
 les, *ibid.*
 Des instrumens acoustiques propres à
 aider l'ouïe, *ibid.*
 Description du plus commode, *ibid.*
 Voy. la Fig. 2. Planche VII.
 Méthode de percer les lobes des
 oreilles, col. 703.
 Instrument dont on se sert pour cette
 opération, *ibid.* Voy. la Fig. 7. Pl.
 VII.
 Autre instrument pour cet effet, *ibid.*
 Voy. la Fig. 5. Pl. VII.
 Utilité de cette opération, par Rivie-
 re, *ibid.*
 — par M. Sévérinus, col. 704.
 Explication des Fig. de la Planche
 VII. col. 704. & *suiv.*
 On appelle *alvearium* l'endroit où
 la partie de l'oreille où s'accumu-
 le & se forme la cire, col. 869.
 vol. I.
O REILLE, (cure) instrument dont on
 se sert pour enlever la cire, &c. *Auriscalpium.*

- de l'oreille, colonne 707. vol. II.
OREILLE DE JUDAS, plante, col. 655. *Auricula Juda*.
 vol. II.
 Ses autres noms Latins, col. 656.
 Sa description & vertu par M. Lemer-
 ry, *ibid*.
OREILLE DE LIEVRE, col. 656. vol. II. *Auricula lepor-*
is.
 Voyez *Bupleuron*.
OREILLE MARINE, poisson à coquille
 qui ressemble à une oreille, colon.
 707. vol. II.
 Lieux où il est commun; *ibid*.
 Façon de le manger, *ibid*.
 Il est de nature alcaline, *ibid*.
OREILLE D'OURS, plante, colon. 656. *Auricula ursi*.
 vol. II.
 Noms Latins de cette plante, *ibid*.
 Ses description & vertus tirées de la
 Botanique de Bart. Zorn, *ibid*.
OREILLE DE SOURIS, col. 656. vol. II. *Auricula mu-*
ris.
 Voy. *Pilefelle*.
OREILLE DE SOURIS (on appelle aussi l') *Myosotis*.
Myosotis, col. 1427. vol. IV.
 Ses caractères, *ibid*.
OREILLER, ou tout ce qui sert à sou-
 tenir la tête, col. 415. vol. IV. *Hypocephalon*.
OREILLETES du cœur, colon. 655. *Auriculacordi-*
 vol. II. Voyez *Cœur*.
ORFRAYE, oiseau, col. 206. volume
 IV. *Halieetus ou*
Alieetus.
 Usage de sa moelle; *ibid*.
 Fable que l'on raconte au sujet de
 son huile, *ibid*.
ORGE, col. 327. vol. IV. *Hordeum*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Ses vertus médicinales, *ibid*.
 Préparations qu'on en tire, *ibid*.
 Sa différence d'avec le froment, 328.
 Différentes préparations selon qu'on
 en veut faire un aliment simple ou
 un remède, *ibid*.
 Orge mondé, col. 328. vol. IV.
 Orge perlé; *ibid*.
ORGE SAUVAGE, col. 1068. vol. I. *Ambicautis*.
 Autre sens que quelques Auteurs don-
 nent à ce mot, *ibid*.
ORGEOLET, maladie, col. 352. vol. III. *Chalaza*.
 Cure de cette maladie, selon les dif-
 férentes circonstances dont elle est
 accompagnée, *ibid*.
ORIBASE natif de Pergame, élevé à
 l'Ecole de Zénon de Chypre, col.
 187. vol. V. *Oribasius*.
 Catalogue des Ouvrages d'Oribase,
 col. 188. vol. IV.
 Oribase a fait la description de toutes
 les parties du corps qu'on connois-
 soit de son tems, col. 1234. vol. I.
 Ses découvertes sur les glandes sali-
 vaires, *ibid*.
ORIFICE de la matrice, colon. 1069. *Amphideon*.
 vol. I.
ORIGAN, plante, col. 189. vol. V. *Origanum*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Boerhaave en compte onze espèces,
 col. 190.
 Il est apéritif & astringent,
ibid.
 On s'en sert dans les obstructions du
 poulmon, du foie & de la matrice,
ibid.
 Il est bon dans la toux, dans l'asthme
 & la jaunisse, *ibid*.
 L'origan recommandé par Hippocra-
 te dans plusieurs maladies, *ibid*.
ORME, arbre, col. 745. vol. VI. *Ulmus*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Son écorce est détersive & mondifi-
 cative, *ibid*.
 On l'estime bonne pour les ruptures
 & pour consolider les plaies, *ibid*.
ORNE ou *cormier sauvage*, col. 642. *Aucupalis sor-*
 vol. II. *bis & Aucupa-*
ria.
ORNITHOGALUM, plante, colon.
 191. vol. V.
 Ses caractères, *ibid*.
 Boerhaave en compte onze espèces;
 col. 192.
OROBANCHE, plante, col. 193. vo- *Orobanch-*
 lume V. *e*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Boerhaave en compte quatre espèces;
ibid.
 Vertus de son herbe conservée, & du
 sirop qu'on en fait, *ibid*.
OROBEE, plante, col. 193. vol. V. *Oroburi*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Boerhaave fait mention de neuf es-
 pèces d'orobee, *ibid*.
Orobis sativus ou *Eruum verum*, col.
 194. vol. IV.
 Dans quel cas Hippocrate recomman-
 de cette plante, *ibid*.
ORPIMENT, col. 657. vol. II. *Auripigmen-*
 tum.
 Ses noms Latins, *ibid*.
 Sa description par M. Geoffroy, *ibid*.
 Ses espèces, *ibid*.
 Son goût, *ibid*.
 Ses principes, *ibid*.
 Ses propriétés, *ibid*.
 Son usage à la Chine, *ibid*.
 ——— dangereux, *ibid*.
 Accidens qu'il peut occasionner, *ibid*.
 Remèdes contre ces accidens, 658.
ORPIMENT ROUGE, col. 658. volume II. *Auripigmen-*
 Voy. *Réalgar*. *tum rubrum*.
ORPIN, plante, col. 1116. vol. I. *Anacampteros*.
 Ses autres noms Latins, *ibid*.
 Sa description & vertus par Lemery;
ibid.
 Sentiment de Tournefort à son sujet;
ibid.
ORPIN RATAED, plante, col. 159. volume VI. *Telephoides*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Boerhaave en compte cinq espèces,
ibid.
ORTIE, plante, col. 830. vol. VI. *Urtica*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Boerhaave en compte huit espèces,
ibid.
 Qualités de l'ortie, *ibid*.
 Cas où son suc est bon, *ibid*.
 Vertus de sa racine, *ibid*.
ORTIE, col. 178. vol. I. *Acalaphe*.
 Ce que signifie ce mot dans Athenée,
ibid.
 ——— dans d'autres Auteurs,
ibid.
 Etymologie de ce mot, *ibid*.
ORTOLAN, oiseau, col. 332. volume IV. *Hortulanus*
 Sa description, *ibid*. *Milliaria* ou
Gynceamus.

- Ses qualités, col. 333.
 Usage de sa graisse, *ibid.*
- ORVALE** d'Ethiopie, plante, colon. *Aethiops.*
 496. vol. I.
 Ses différens noms Latins dans les Auteurs, *ibid.*
 Sa description par Dioscoride, *ibidem.*
 ——— Dale, *ibid.*
 Vertus par Dioscoride, *ibid.*
 Dans quoi Myrsepe l'employoit, *ibid.*
- ORVIETAN**, col. 195. vol. V. *Orvietanum.*
 Préparation de l'orvietan, *ibid.*
 Vertus de cet antidote, col. 196.
 Autre antidote d'orvietan, *ibid.*
Orvietan d'Hoffman, col. 197. vol. V.
 Cet orvietan est un des meilleurs dont on puisse se servir, *ibid.*
- OS**, col. 199. vol. V. *Os.*
 Observations qui prouvent que les os sont sujets aux mêmes maladies que les parties molles du corps, *ibid. & suiv.*
 Première classe des maladies des os, col. 203.
 Seconde classe des maladies des os, col. 204.
 Troisième classe des maladies des os, col. 205.
 Quatrième classe des maladies des os, col. 206. & *suiv.*
 Cinquième classe des maladies des os, col. 210.
 Obstruction suivie de la stagnation de l'huile médullaire, colon. 210. & *suiv.*
 Maladies terribles qui proviennent de la dépravation de cette huile, *ibid.*
 Dépravation de la moelle appelée *spina ventosa*, col. 212. & *suiv.* *Spina ventosa.*
 Manière de traiter cette maladie, col. 214. & *suiv.*
 Suite de l'obstruction dans les vaisseaux artériels, veineux ou lymphatiques distribués entre les lames des os, col. 218. & *suiv.*
 Symptômes terribles qui suivent l'inflammation de l'os, col. 220.
 Manière de traiter cette maladie, col. 221.
 Manière de connoître si cette inflammation tend à abcès, col. 222.
 Traitement de l'abcès, col. 223.
 Moyens de connoître si l'inflammation du périoste tend à gangrene, col. 224.
 Signes qui annoncent que la gangrene est présente, *ibid. & suiv.*
 Inflammation du périoste interne, col. 226.
 Effets qu'elle produit sur les parties internes de l'os, *ibid. & suiv.*
- Os**, Luxation des os. Voyez *Luxation.*
 Fractures des os. Voyez *Fractures.*
 Plaies des os. Voy. la fin de l'article *Plaies.*
- Os du bras**, l'*humérus*, col. 381. volume I. *Adjutorium.*
 Autre signification de ce mot Latin, *ibid.*

- Os curoide**, col. 156. vol. IV. *Grandisium.*
Os ethmoide, col. 897. vol. VI.
 Suite des blessures faites à l'os ethmoïde de la base du crâne, *ibid.*
- Os frontal**, col. 664. vol. IV. *Inverecundum.*
Os innomine's, col. 645. vol. IV. *Innominata ossa.*
 Leur description, *ibid.*
 Division, *ibid.*
 Parties communes, *ibid.*
 Leurs usages, col. 648.
 Nombre de leurs cartilages, *ibid.*
 Ligamens des os innominés, *ibid.*
 Bourrelet coryloïdien, col. 650.
 Attache des deux ligamens de l'articulation du fémur avec l'os innominé, *ibid.*
 Leurs noms, *ibid.*
 Les membranes, les glandes mucilagineuses & la moelle des os innominés, *ibid.*
- Os naviculaire**, col. 1479. vol. IV. *Os naviculare ou naviforme. Sacrum os.*
- Os sacrum**, col. 1181. vol. V.
 Sa situation, sa figure, *ibid.*
 Exposition détaillée de cet os, *ibid. & suiv.*
- Os se'samoide**, selon les Arabes, col. 563. vol. I. *Albadara.*
 Vertus que les Magiciens lui attribuent, *ibid.*
 Observations faites sur des accidens arrivés par la dislocation de cet os, col. 564.
 Passage d'Hippocrate rapporté pour servir de preuves aux observations ci-dessus, *ibid.*
- Os se'samoïdes**, col. 1489. vol. V. *Ossa sesamoidea.*
 Figures & ligamens de ces os, *ibid.*
- Os des tempes**, d'autres disent des pariétaux, col. 395. vol. II. *Arcualia ossa.*
 Suite des blessures de l'os temporal, col. 897. vol. VI.
- Oseille**, plante, col. 197. vol. I. *Acetosa.*
 Sa description par Miller, *ibid.*
 Noms de la première espèce dans les Auteurs, *ibid.*
 Description par Dale, *ibid.*
 Vertus par Miller, col. 198.
 ——— par Boerhaave, *ibid.*
 Extrait de Tournefort à ce sujet, *ibid.*
 Noms de la seconde espèce, *ibid.*
 Sa description par Miller, *ibid.*
 Noms de la troisième espèce, colon. 199.
 Description par Miller, *ibid.*
 Ses usages & vertus par Boerhaave, *ibid.*
 Noms des espèces que Miller joint aux précédentes, *ibid.*
 Méthode dont Boerhaave se sert pour tirer le sel essentiel d'oseille, col. 200.
 Expériences qui instruisent des substances qu'on peut retirer de l'oseille, *ibid.*
- Oseille sauvage** ou *alleluia*, *ibid.* *Acetosilla.*
 Ses autres noms, *ibid.*
 Sa description, ses vertus & les préparations qu'on en tire, par Miller, col. 201.
 Préparations qu'on en tire, & leur vertu, par Boerhaave, *ibid.*
 Elle s'appelle aussi *maxyrin*, 1301. v. l.

OSMONDE ou *fongere aquatique*, col. *Osmunda*.

273. vol. V.

Boerhaave en compte deux especes, col. 274.

Ses racines passent pour bienfaisantes dans les hernies, dans les obstructions de la rate & du foie, & surtout dans les nœuds qui viennent aux enfans; dans les ruptures, les blessures & les contusions, *ibid*.

OSSIFICATION, col. 275. vol. V. *Ossificatio*.
Comment elle se fait, *ibid*.

OSTEOCOLLE, ce que c'est, colon. *Osteocolle*.
277. vol. V.

Cas où on la recommande, *ibid*.

Comment l'ostéocolle se divise en un si grand nombre de branches, col. 278.

OSTRACITE, pierre, colonne 278. *Ostracites*.
vol. V.

Vertu de cette pierre, *ibid*.

OUBLI de ce qu'on avoit appris. Hipp. *Apemathema*.
col. 263. vol. II.

OUIE, le sens de l'ouïe, col. 642. volume II. Voyez *Oreille*. *Auditus*.

OUTARDE, oiseau, col. 156. volume IV. *Grigallus*.

Ses especes & propriétés médicinales, *ibid*.

Vertus de son cerveau, 157.

Sa nourriture, *ibid*.

OUVERT, *ulcéré*, col. 227. vol. II. *Aperius*.
OUVRAGE D'UN AN, la pierre *Anni unius opus*.
Philosophale, col. 85. vol. II.

Pourquoi elle est ainsi nommée, *ibid*.

OZENE *serophuleux*, col. 1446. volume V.

Ce que c'est, *ibid*.

Ses signes diagnostiques, *ibid*.

Son prognostic fort douteux, *ibid*.

Sa guérison presque impossible quand il est invétéré, *ibid*.

Cure, col. 1447.

P.

P. Voyez ce que signifie cette lettre dans l'Alphabet Chymique.

PACHYS, col. 287. vol. V.

Maladie épaisse, de plusieurs sortes, *ibid*. & *suiv*.

PAAW, (Pierre) Anatomiste, colon. 1258. vol. I.

Son pays, *ibid*.

Quels furent ceux de qui il prit leçon, *ibid*.

Où il professa, *ibid*.

Editions de ses Ouvrages, *ibid*.

PADRI, arbre du Malabar, col. 289. vol. V.

La décoction de ses feuilles guérit la tension excessive des viscères, *ibid*.

Son suc mêlé avec celui de limon est un remède contre la manie, *ibid*.

Le suc de son écorce mêlé avec celui du pera reprime l'écoulement immodéré des regles, *ibid*.

PAENOE, arbre du Malabar, colon. 289. vol. V.

Les amandes de son fruit broyées cuites dans de l'eau chaude & porphy-

Tome VI.

ristes, fortifient l'estomac, dissipent les nausées, arrêtent le vomissement, calment les tranchées, *ibid*.

La résine de cet arbre fondue dans de l'huile de sésame fait un excellent baume vulnéraire, *ibid*.

Réduite en poudre & prise intérieurement elle produit de bons effets dans les maladies vénériennes, *ibid*.

PAIANELI, arbre du Malabar, col. 292. vol. V.

Ses propriétés, col. 293.

PAILLE de millet, &c. col. 312. volume II. *Appluda*.

PAIN, col. 330. vol. V. *Panis*.

Effets salutaires du pain pris intérieurement & appliqué à l'extérieur, col. 331.

PAIN RÔTI, col. 555. vol. II. *Artis*.

Ses différentes especes tirées d'Hippocrate, col. 556.

Extrait de Plin à ce sujet, col. 557.

PAIN dont on n'a pas ôté le son, colon. 195. vol. I. *Acerosus*.

PAIN NOIR, col. 955. vol. II. *Bompournichel*.

Dissertation d'Hoffman à ce sujet, *ibid*. & *suiv*.

Préparation d'une eau tirée de cette especes de pain, col. 959.

Sa vertu, *ibid*.

PAIN de farine dont on n'a pas séparé le son, col. 1338. vol. I. *Anereisus*.

PAIN DE FOURCEAU, col. 470. volume II. *Arthamita*.

Ses especes, *ibid*.

Noms Latins de la première especes, *ibid*.

Sa description, *ibid*.

Lieux où elle croît, *ibid*.

Vertus de sa racine, *ibid*.

Noms Latins de la seconde especes, *ibid*.

PAIPAROCA, arbrisseau du Malabar, col. 293. vol. V.

Ses propriétés, *ibid*.

PAISIBLEMENT, col. 630. vol. II. *Atreameas*.

Ses significations selon Hippocrate, *ibid*.

PALA, grand arbre du Malabar, col. 293. vol. V.

Ses usages médicinaux, *ibid*.

PALAI, (le) col. 293. vol. V. *Palatum*.

Description du palais, *ibid*.

Muscles du palais, col. 395.

Ulcères du palais, col. 296.

Traitement, *ibid*.

Manière de fermer les ouvertures qui pénètrent du palais dans le nez, col. 297.

PALE, sans couleur, col. 234. vol. I. *Achroi*.
Sentiment de Galien sur Hippocrate au sujet de ce mot, *ibid*.

PALFYN, (Jean) Anatomiste, col. 1286. vol. I.

Titre des Traités qu'il a composés, *ibid*.

PALIURUS, plante, col. 298. volume V.

Ses caractères, *ibid*.

Les feuilles & les racines du palirus

MMMMmm

- sont astringentes, arrêtent le dé-
voiemement, digèrent & guérissent
les tubercules, *ibid.*
Son fruit est un puissant incisif, *ibid.*
- PALMAIRE**, (muscle) colonn. 307. *Palmaris mus-
culus.*
Situation & attaches de ce muscle, *ibid.*
- PALMIER**, arbre, col. 299. vol. V. *Palma.*
Boerhaave en compte neuf especes, *ibid.*
Vertus des dattes décrites par Diof-
coride, col. 300.
Propriétés médicinales des dattes dé-
crites par Prosper Alpin, *ibid.*
Vertus & propriétés des autres espe-
ces de palmier, col. 301. & *suiv.*
Autres especes de palmier dont Dale
fait mention, col. 303.
- PALMIER D'EGYPTE**, arbre, colon. 381. *Adipos.*
vol. I.
Description de cet arbre, *ibid.*
Noms de son fruit selon ses degrés
de maturité, *ibid.*
Pourquoi l'on l'appelle *adipos*, *ibid.*
Nom que donne Théophraste à cet
arbre, *ibid.*
La réglisse est aussi appelée *adipos*
par Théophraste, Dioscoride &
Pline, *ibid.*
Formule d'une pilule d'Asclépiade
nommée *adipos*, *ibid.*
- PALMIER de l'Isle S. Thomas**, col. 386. *Ady.*
vol. I.
Description de cet arbre, *ibid.*
Nom Portugais de son fruit, colon.
387.
Description de ce fruit, *ibid.*
Vertus des amandes qu'il contient,
ibid.
Ils en tirent une huile, *ibid.*
Usage & vertus de cette huile par
Ray, *ibid.*
- PALMIER**, (fruit du) col. 3. volume I. *Abanga.*
selon les habitans de l'Isle de Saint
Thomas.
Nom de l'arbre par C. Bauhin, *ibid.*
Description de ce fruit, *ibid.*
Vertus de ses pépins, selon les natu-
rels du pays, *ibid.*
Usage pour les malades, *ibid.*
- PALPITATION**, col. 308. vol. V. *Palpitatio.*
Définition de la palpitation de cœur,
ibid.
Causes de cette maladie, col. 312. &
suiv.
Cure, col. 316. & *suiv.*
Des palpitations & de ce qu'elles an-
noncent dans les maladies, colon.
321.
Prognostic, *ibid.*
- PANACE'E**, col. 323. vol. V. *Panacea.*
Préparation d'une panacée antimo-
niale, *ibid.*
Elle est éméétique & cathartique, col.
324.
On l'ordonne dans la vérole, la gou-
te, l'hydropisie, le scorbut, *ibid.*
Autre panacée antimoniale, *ibid.*
- PANACE' ou Emplâtre des trois freres**, *Hygieia.*
col. 404. vol. IV.
PANACE' odoriférante Américaine, col. *Herbatum Ca-
nadenfium, seu
Panaces mof-
ebatum.*
260. vol. IV.
Lieux où cette plante croît, *ibid.*
Sa description, *ibid.*
- Ses propriétés, *ibid.*
- PANAI'S**, plante, col. 383. vol. V. *Pastinaca.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte huit especes,
ibid.
Vertus & propriétés du panais, *ibid.*
& *suiv.*
- PANARIS**, col. 368. vol. V. *Paronychia.*
Différentes especes de panaris, col.
369.
Causes du panaris, *ibid.*
Cure du panaris, col. 370. & *suiv.*
- PANCHYMAGOGUE**, col. 325. vo- *Panchymago-
gum.*
lume V.
PANCHYMAGOGUE de Crolius, *ibid.*
Recommandé dans quelques affec-
tions hypocondriaques & mania-
ques, *ibid.*
- PANCHYMAGOGUE** d'Hartman, *ibid.*
- PANCREAS**, col. 326. vol. V.
Sa situation, & ses attaches, *ibid.*
Ses artères, ses veines & ses nerfs, col.
327.
Maladies auxquelles le pancréas est
sujet, col. 328.
- PANIC**, plante, col. 329. vol. V. *Panicum.*
Boerhaave en compte neuf especes,
ibid.
Ses vertus, col. 330.
- PANIER**, col. 1418. vol. II. *Cancon.*
Ce que c'est selon Hippocrate, *ibid.*
- PANNICULE CHARNU**, col. 332. *Panniculus car-
nosus.*
vol. IV.
Sa description par Drake, *ibid.*
Son usage, *ibid.*
- PAON**, oiseau, col. 389. vol. V. *Pavo.*
Vertus & propriétés médicinales des
différentes parties de cet oiseau, *ib.*
- PAPAYA**, arbre, col. 338. vol. V.
Son fruit fortifie l'estomac, & aide à
la digestion, col. 339.
- PAPILLON**; ce que signifie ce mot *Papillo.*
en Botanique, col. 339. vol. V.
- PAPILLON** qui ne vole que la nuit, &
& qui a la queue & les ailes aiguës, *Accipitrina, ou
Predatrix.*
& fort étroites, 193. vol. I.
- PAPYRUS**, arbre qui croît en Egypte,
col. 339. vol. V.
Vertus des cendres de son tronc, col.
340.
Vertus de l'eau distillée du tronc, *ibid.*
- PAQUETTE**, plante, col. 835. volu- *Bellis major.*
me II.
Ses noms latins, 836.
Sa description, *ibid.*
Ses vertus, par Miller, *ibid.*
Autre espece, *ibid.*
Sa description & vertus, par Miller,
ibid.
Ses vertus, par Tournefort, *ibid.*
- PARALYSIE**, maladie, col. 341. vo- *Paralysis.*
lume V.
Causes de la paralysie, colon. 343. &
suiv.
Cure, col. 350. & *suiv.*
- PARALYSIE gouteuse ou arthritique**. V. *Goute.*
- PARAPHIMOSIS**; ce que c'est, col.
360. vol. V.
Cure du paraphimosis, 361.
- PARAPHRENESIE**, maladie, col. *Paraphrenitis.*
362. vol. V.
Elle demande les mêmes soins & à
peu près les mêmes remèdes que la
pleurésie, *ibid.*
- PARATHENAR**, muscle, 363. vol. V.

- Description du grand & du petit parathénar, *ibid.*
 Usages de ces muscles, 364.
- PARE**, (Ambroise) Anatomiste François, col. 1247. vol. I.
 Son succès extraordinaire en Chirurgie, *ibid.*
 Editions de ses Œuvres, *ibid.*
- PAREIRA BRAVA**, plante, colon. 364. vol. V.
 Vertus de cette plante, 365.
- PARFUM**, col. 6. vol. VI. *Supplementum.*
 Usages de différentes sortes de parfums, *ibid.*
 Préparation des parfums, *ibid.*
 Matières dont ils sont composés, *ibid.*
- PARFUM pour les catarrhes**, col. 7.
 Sa préparation, *ibid.*
 Son usage, *ibid.*
 Préparation d'un autre parfum pour les catarrhes, lorsque le malade est asthmatique, & qu'il a les poumons faibles, *ibid.*
- PARFUM contre les vapeurs hystériques**, col. 8.
 Sa préparation, *ibid.*
- PARFUM odoriférant**, *ibid.*
 Sa préparation, *ibid.*
 Autre parfum odoriférant, *ibid.*
 Son usage, *ibid.*
- PARFUM pour les chûtes du fondement**, *ib.*
 Sa préparation, *ibid.*
 Manière de s'en servir, *ibid.*
- PARFUM pour les descentes de matrice**, col. 9.
 Sa préparation, *ibid.*
 Manière de s'en servir, *ibid.*
- PARIÉTAIRE**, plante, col. 365. vol. V. *Parietaria.*
 Boerhaave en compte deux espèces, *ibid.*
 Vertus de cette plante, 366.
 Analyse chimique de la pariétaire, *ibid.*
- PARISANUS**, (Æmilius) col. 1259. vol. I.
 Sentiment de Riolan au sujet de cet Auteur, *ibid.*
 Catalogue de ses œuvres, *ibid.*
- PARNASSIA**, plante, vol. 367. volume V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Vertus du suc de ses feuilles, & de la décoction de sa racine, 368.
- PARTIE** des plantes où résident leurs vertus médicinales, selon Paracelse, col. 355. vol. I. *Adal.*
- PARTIES NATURELLES de l'homme**, col. 1479. vol. IV. Voy. dans cette Table l'art. *Génération.*
 — de la femme, *ibid.*
- PARULIE**, maladie, col. 377. volume V. *Parulit.*
 Exposition de la nature de cette maladie, & du traitement qui y convient, *ibid.*
- PAS D'ASNE**, plante, col. 827. vol. II. *Bechion.*
 Voy. *Tussilage.*
- PASCHIONI**, (Antoine) Anatomiste, col. 1286. vol. I.
 Sur quelle partie du corps il a travaillé, *ibid.*
- PASCOLUS**, (Alexandre) Anatomiste, col. 1286. vol. I.
 Titre de son Traité d'Anamnèse, *ibid.*
- PASSE FLEUR**, plante, col. 1059. *Lychnis.* vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte 81 espèces différentes, *ibid.*
 Propriétés médicinales de celles qui sont en usage, *ibid.*
- PASSERAGE**, plante, col. 822. vol. IV. *Lepidium.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte quatre espèces, *ibid.*
 Vertus de cette plante, 823.
- PASSION CÉLIAQUE**, col. 659. *Celiaca passio.* vol. III.
 Cause de cette maladie, 660.
 Symptômes qui l'accompagnent, *ibid.*
 Différence très-grande entre la passion cœliaque & la lienterie, col. 661.
 Passion cœliaque distinguée du flux chyleux, par Freind, *ibid.*
 Méthodes qu'avoient les Anciens de guérir cette maladie par les astringens, très-propres à augmenter le mal, *ibid.*
 Méthode proposée par Freind pour la cure de la passion cœliaque, colon. 662.
- PASSION ILIAQUE**, maladie, col. 508. vol. IV. *Iliaca passio.*
 D'où elle provient, *ibid.*
 Causes de la passion iliaque, *ibid.*
 Observation au sujet d'une femme atteinte de cette maladie, *ibid.*
 Exemples de plusieurs sujets morts de la passion iliaque, 509.
 Observations faites sur leurs cadavres, *ibid.*
 Siège de cette maladie, col. 510.
 Noms que lui donnent différents Auteurs, *ibid.*
 En quoi elle consiste, *ibid.*
 Ses progrès & symptômes, *ibid.*
 Description de la passion iliaque, selon Hippocrate, Celse & Aretée, col. 511.
 Distinction que met Cœlius Aurelianus entre la passion iliaque & quelques autres maladies qui lui ressemblent, col. 512.
 Ses causes immédiates, *ibid.*
 Détail de la dissection que fit Peyer d'une femme qui mourut de cette maladie, col. 513.
 Cas de même nature décrit par Sylvius, *ibid.*
 Un des principaux symptômes de cette maladie, *ibid.*
 Causes cachées qui contribuent à cet accident, col. 514.
 Observations de plusieurs Auteurs, *ibid.*
 Autres causes antécédentes capables de produire la passion iliaque, *ibid.*
 Prognostics, 515.
 Cure, 516.
 Nécessité d'un prompt secours & d'un habile Médecin, *ibid.*
 Mesures qu'Hippocrate a prises pour en faire la guérison, *ibid.*

- Intentions auxquelles on doit satisfaire lorsque la maladie provient d'une hernie avec étranglement, col. 517.
- Usage du nitre pour modérer la chaleur & l'inflammation fébrile, col. 518.
- Celui du mercure est avantageux, pourvu qu'on ait soin de le donner à tems, *ibid.*
- Précautions pratiques, *ibid.*
- Manière d'employer le vis-argent, 519.
- Efficacité des lavemens, des bains, des opiatés, &c. *ibid.*
- Cas où l'opération est nécessaire, *ibid.*
- Manière dont Celse ordonne qu'on traite cette maladie considérée comme véritable inflammation, col. 520.
- Régime, col. 525.
- PASSIONS de l'ame, col. 76. vol. II. *Animi. pathemata. Istit.*
- PASTEL, plante, col. 684. vol. IV. Caractères de cette plante, *ibid.* Forme de son fruit, *ibid.* Ses propriétés médicinales, *ibid.* Usage que les teinturiers en font, *ibid.*
- PASTILLE de Nicephore, nom d'un trochisque, col. 1536. vol. IV. *Nicephori pastillur.*
- PATIENCE, plante, col. 773. volume IV. Caractères de cette plante, *ibid.* Ses espèces, selon Boerhaave, *ibid.* Ses vertus médicinales, *ibid.* Autres espèces de patience, col. 774. & *suiv.*
- PATIENCE AQUATIQUE, de la grande espèce, col. 1109. vol. II. Sa description & ses vertus, par Dioscoride, *ibid.* Extrait de Pléne au sujet de cette plante, col. 1110. Noms sous lesquels on la connoît, *ibid.* Sa description & ses vertus, tirées de M. Ray, *ibid.* Préparation d'un remède où elle entre, regardé comme spécifique dans le scorbut, col. 1111. Ses vertus par M. Tournesfort, col. 1112.
- PATTE ou FEUILLE de LION, *Leontopodium plantae*, col. 822. vol. IV. *Creticum.*
- PAVATE, arbrisseau qui croît en Amérique, col. 388. vol. V. Vertus de son bois & de sa racine, *ibid.*
- PAUL EGINETE, Medecin, colon. 395. vol. I. Inscription qui se trouve à la tête de la première édition de ses œuvres, *ibid.* Sentiment de M. Freind à son sujet, *ibid.* Traductions diverses des Ouvrages de cet Auteur, *ibid.* Sentiment d'Herbelot sur le tems où il a vécu, *ibid.* — la traduction de ses œuvres en Arabe, col. 396.
- PAULI, (Simon) Medecin célèbre en Anatomie, 1286. vol. I. Titres de ses œuvres, *ibid.*
- PAUME ou creux de la main, col. 529. *Agas.* vol. I.
- PAVOT, plante, col. 333. vol. V. *Papaver.* Ses caractères, *ibid.* Boerhaave en compte trente-quatre espèces, *ibid.* Vertus & propriétés des pavots, *ibid.* & *suiv.* Manière de préparer l'extrait & le sirop de pavot, col. 337.
- PAVOT cornu, plante, col. 119. volume IV. *Glaucium.* Caractères de cette plante, *ibid.* Ses vertus, selon Dioscoride, 120. Avertissement de cet Auteur, *ibid.* Son usage en Portugal & en Provence, *ibid.* Ce que c'est que le *glaucium* de Dioscoride, *ibid.*
- PAVOT SAUVAGE, col. 1350. vol. II. *Calceolatus.*
- PAVOT dont la tête est assez grosse pour contenir une pinte & demie de liqueur, col. 1620. vol. II. *Caracas.*
- PAUPIERE, colonne 921. volume II. *Blephara.* Voy. *Oeil.* Instrument pour scarifier les paupières, col. 921. vol. II. *Blepharostyctum.* Différentes espèces tirées d'Heister, *ibid.*
- PAYCO-HERBA, plante, espèce de plantain du Pérou, col. 389. volume V. Vertus de sa poudre, *ibid.*
- PEAU, col. 914. vol. III. *Cuir.* Description des différentes parties qui la composent, & leur usage, 915. & *suiv.*
- PEAU d'un agneau avec la laine, selon Hippocrate, col. 422. vol. II. *Arnacis.*
- PEAU BLANCHE, propre à faire des emplates, col. 890. vol. I. *Aluta.*
- PECHER, arbre, col. 458. vol. V. *Persea.* Ses caractères, *ibid.* Vertus de ses fleurs & de ses feuilles, 459. Vertu de l'huile qu'on en tire par expression, 460.
- PECQUET, (Jean) Anatomiste, col. 1287. vol. I. Ses découvertes en anatomie, *ibid.* Titres des Traités qu'il nous a laissés, *ibid.*
- PECTINE, muscle, col. 390. volume V. *Pectineus musculus.* Situation & attaches de ce muscle, *ibid.*
- PECTORAL, (le grand) col. 390. *Pectoralis major.* vol. V. Description de ce muscle, *ibid.* Ses usages, 391. & *suiv.*
- PECTORAL, (le petit) col. 392. volume V. *Pectoralis minor.* Sa situation, ses attaches, *ibid.*
- PECTORAUX, remèdes que l'on emploie dans les maladies de poitrine, V. *Bébéques.*
- PEDICULAIRE, (maladie) col. 558. *Phthiriasis.* vol. V. Différentes espèces de poux qui inquiètent le corps humain, *ibid.* Différentes compositions pour tuer ces animaux, *ibid.* & *suiv.*
- PEDILUVE, col. 393. vol. V. *Pediluvium.* Utilité des lavemens des pieds, colon. 394.

PEIGNE DE VENUS, col. 1339. *Scandix*, ou vol. V. *Anthriscus*.
Ses caractères, *ibid.*
Ses trois especes, selon Boerhaave, *ibid.*
Ses propriétés, 1340.
Usages de sa décoction, *ibid.*
PEINE, douleur, col. 727. vol. I. *Algema, Algor.*
PELAMIDE, petit poisson qu'on trouve dans la méditerranée, col. 1312. *Sarda ou Sardina.*
vol. V.
C'est un manger délicieux quand il est frais, *ibid.*
Quand il est salé il faut en manger modérément, *ibid.*
PEPINS de raisin, col. 107. vol. IV. *Gigarton.*
Leurs propriétés médicales, *ibid.*
PERCE-FEUILLE, plante, col. 410. *Perfoliata.*
vol. V.
Boerhaave en compte trois especes, *ibid.*
La perce-feuille estimée vulnérable, & bonne pour les plaies récentes, pour les meurtrissures, les descentes, les contusions & les ulcères invétérés, *ibid.*
PERCE-PIERRE, plante, col. 846. *Critheum.*
vol. III.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en distingue deux especes, *ibid.*
Ses qualités & ses usages, col. 847.
Elle passe pour exciter l'urine & pour briser le calcul, col. 408. vol. V.
PERCE-OREILLE, insecte, colon. *Forficula.*
1612. vol. III.
Vertus de cet animal, *ibid.*
PERCHE, poisson, col. 407. vol. V. *Perca.*
Virtu de ce poisson, col. 408.
PERDRIX, oiseau, col. 409. vol. V. *Perdix.*
Presque toutes les parties de cet oiseau sont destinées aux usages de la Médecine, *ibid.*
Les perdrix contiennent dans toutes leurs parties beaucoup d'huile & de sel volatil, *ibid.*
PERDRIX ROUGES & blanches, *ibid.*
PERDRIX d'ASIE, qu'on appelle *Fran-Attagen.*
colin, col. 636. vol. II.
Noms que lui donnent différens Auteurs, *ibid.*
Ses qualités par Martial, *ibid.*
dans Athenée, *ibid.*
par Horace, col. 637.
Passage de Pline au sujet de cet oiseau, *ibid.*
Cet oiseau est le même que la gelinotte, *ibid.*
Sentiment d'Oribase sur cet oiseau, *ibid.*
Ses vertus par différens Auteurs, *ibid.*
De quoi se nourrit cet oiseau, *ibid.*
PERFECTION d'une chose, colon. *Acme.*
330. vol. I.
Cas où Hippocrate a employé ce mot, *ibid.*
Signification de ce mot dans la Gymnastique, *ibid.*
Sentiment de Fœsius sur un mot qui se trouve dans Aëtius & qui a rapport à celui-ci, *ibid.*
Réfutation du sentiment de Quincy
Tome VI.

sur l'Étymologie de ce mot, colon. 331.
PERFORANT ou Profond, muscle, *Perforant musculatus.*
col. 411. vol. V.
Situation & attaches de ce muscle, *ibid.*
Ses fonctions, *ibid.*
PERFORANT DU PIE', (le) col. 412.
Ses fonctions & ses usages, *ibid.*
PERFORE', muscle, col. 413. vol. V. *Perforatus musculus.*
Sa situation, ses attaches, *ibid.*
Ses fonctions, col. 414.
PERFORÉ' DU PIE', (le) col. 414. volume V.
Ses attaches, col. 415.
PERINE', partie située entre le scrotum & l'anus, col. 1069. vol. I. *Amphiplex.*
On l'appelle encore *Perineum*, col. 416. vol. V.
PERIN-KARA, grand olivier sauvage du Malabar, col. 422. vol. V.
Usage de son fruit avec du sucre ou avec de l'eau & du sel comme les olives, *ibid.*
PERIN-PANEL, arbrisseau des Indes, col. 423. vol. V.
Vertus de ses fleurs, ses fruits & ses racines cuits dans de l'eau avec du poivre long, & de la semence de cumin, *ibid.*
PERIPOCA, plante, col. 423. volume V.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte cinq especes, *ibid.*
Son suc épais est d'usage en Médecine, mais moins efficace que celui de la vraie scammonée, *ibid.*
PERIPNEUMONIE VRAIE, maladie, col. 424. vol. V. *Peripneumonia vera.*
Ses causes, *ibid.*
Méthode pour la guérir, col. 425.
Maladies en lesquelles la péripneumonie peut dégénérer, *ibid.* & *suiv.*
PERIPNEUMONIE FAUSSE, col. 433. volume V. *Peripneumonia notha.*
Ses causes, *ibid.*
Méthode pour guérir cette maladie, col. 434. & *suiv.*
Marques essentielles & caractéristiques des différentes especes d'inflammations de poitrine, col. 437. & *suiv.*
PERISCYPHISMUS, opération, col. 450. vol. V.
Manière de faire cette opération, *ibid.*
PERITOINE, col. 451. vol. V. *Peritoneum.*
Description du péritoine, col. 452.
Usage du péritoine, col. 453.
PERLES, d'où les plus belles perles viennent, col. 1157. vol. IV. *Margarite & Uniones.*
Manière de les blanchir lorsqu'elles sont jaunâtres, *ibid.*
Perles prophylactiques, *ibid.*
Leurs propriétés médicales, *ibid.*
Sel volatil, *ibid.*
PERONIER, muscle, colonne 456. *Peroneus musculus.*
vol. V.
Le moyen péronier, *ibid.*
Sa situation, ses attaches, *ibid.*
Usages du moyen péronier, *ibid.*
NNNNnn

- Petit péronier, *ibid.*
 Sa situation, ses attaches, ses usages, *ibid.*
 Le long péronier, *ibid.*
 Sa situation, ses attaches, *ibid.*
 Fonctions du long péronier, col. 457.
- PERSEA, espèce de poirier d'Amérique, col. 457. vol. V.
 Danger qu'il y a à faire usage de son fruit & de l'amande qu'il contient, col. 458.
- PERSICAIRE, plante, col. 461. vol. V. *Perficaria.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte onze espèces, *ibid.*
 Vertus de cette plante, *ibid.*
 Autre espèce de persicaire nommée *Curage.*
 Analyse chimique de cette plante, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
- PERSIL aquatique, col. 403. vol. IV. *Hydroseelinum.*
 PERSIL d'eau, col. 1204. volume II. *Bunium.*
 Voy. *Ache.*
 PERSIL de montagne, plante, col. 186. *Oreoseelinum.*
 vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Vertus de sa semence, *ibid.*
- PERSPIRATION, évacuation par les pores de la peau, col. 463. vol. V. *Perpiratio.*
- PERVENCHÉ, plante, colon. 468. *Pervinea.*
 vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte huit espèces, *ibid.*
 Analyse chimique de cette plante, col. 469.
 Vertus & usage de la pervenche, *ibid.*
- PESSAIRE, col. 470. vol. V. *Pessarium.*
 Usage des pessaires, *ibid.*
 Matières dont ils sont composés, col. 470.
- PESSAIRE EGYPTIEN, col. 403. vol. I. *Aegyptius pessus.*
 Description par Paul Eginete, *ibid.*
 Pourquoi on lui a donné le nom d'Egyptien, *ibid.*
- PESTE, maladie, col. 471. vol. V. *Pestis.*
 Relation détaillée des accidens qui accompagnent cette maladie, par Thucydide, col. 472.
 Caractère & qualité du venin qui cause la peste, col. 473.
 Tumeurs pestilentielle, col. 474.
 Cure, col. 475. & *suiv.*
 Observations & précautions pratiques, col. 478.
 Entre les maladies putrides, les plus terribles, sont la peste & les fièvres pétéchiiales, 842.
 Remèdes qu'il faut employer & méthode qu'il faut suivre tant pour prévenir que pour guérir la peste & les fièvres malignes, *ibid.* & *suiv.*
- PETASITE, plante, col. 483. volume V. *Petasites.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte quatre espèces, *ibid.*
 Vertus des racines de la pétasite, *ibid.*
- PETECHIALE, (fièvre) colon. 484. *Febris petechialis.*
 vol. V.
 Marques auxquelles on peut connoître le mauvais caractère des fièvres pétéchiiales, col. 485.
 Cause formelle de ces fièvres, colon. 486.
 Origine de ces fièvres, col. 487.
 Pourquoi ces fièvres contagieuses sont fréquentes dans les Camps, 488.
 Cure, *ibid.* & *suiv.*
- PETEUSE, poisson, col. 1177. vol. II. *Bulbidea.*
 V. *Bouvier.*
- PETIT (Jean-Louis) célèbre Chirurgien de Paris, col. 1287. vol. I.
 Différens extraits de ses Mémoires ou de ses autres Ouvrages, en différens articles de Chirurgie, voyez *Tourniquet, Amputation & Fracture.*
- PETROLE, col. 491. vol. V. *Petroleum.*
 Lieux où on la trouve, *ibid.*
 Huile qu'on en tire, *ibid.*
 Définition de cette substance, colon. 1442. vol. IV.
 Ses deux espèces, *ibid.*
 Ses propriétés médicales, *ibid.*
 Pétrole de différentes couleurs, *ibid.*
 Quel est le meilleur, col. 1443.
- PEUPLIER, arbre, col. 705. vol. V. *Populus.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte cinq espèces, col. 706.
 Préparation d'un onguent du peuplier, *ibid.*
 On emploie les boutons de cet arbre, *ibid.*
- PEUREUX, abbatu, timide, col. 191. *Acardus.*
 vol. I.
- PEYER, (Jean Conrade) col. 1287. vol. I.
 Découvertes qui lui ont donné du renom, *ibid.*
 Titres de ses Oeuvres, *ibid.*
- PHALANGIUM, espèce d'araignée dont la piquure passe pour très-vé-nimeuse, col. 494. vol. V.
 Plusieurs espèces de phalangium, *ibid.*
 Symptômes dont la morsure de ces animaux est suivie, col. 495.
 Remèdes qu'on emploie tant intérieurement qu'extérieurement, *ib.*
- PHALARIS, plante, col. 496. volume V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte huit espèces, *ibid.*
 Vertus de ses semences, *ibid.*
- PHLEBOTOMIE, colon. 508. volume V. *Phlebotomia.*
 Utilités de la saignée faite avec prudence, col. 508.
 Pourquoi la saignée est souvent très-utile aux vieillards, col. 510.
 Utilité & nécessité de la saignée dans les fièvres continues & aiguës, col. 511. & *suiv.*
 Cas où la saignée n'est point absolument dangereuse, & où elle est même quelquefois d'un grand secours quand elle est employée avec prudence, col. 513.
 Cas où la saignée n'est point sans danger dans les accès ou redoublemens des fièvres lors du frisson, col. 514.
 Comment la saignée seule faite à pro-

pos peut dissiper une apoplexie lé-
gère, col. 515. & *suiv.*
La saignée du bras est souvent néces-
saire dans les maladies de poitri-
ne, col. 517. & *suiv.*
Effets excellens des diverses especes
de saignées, *ibid.* & *suiv.*
Suites fâcheuses d'une saignée faite
mal-à-propos, col. 519. & *suiv.*
Précautions à observer tant avant qu'a-
près la saignée, col. 521. & *suiv.*
Quels remèdes remplacent quelque-
fois la saignée, col. 521. & *suiv.*
Dans quelles circonstances ils ont
lieu, col. 523.
Autre manière d'évacuer le sang,
col. 524.
Effets produits par la saignée faite
au point de ne pas diminuer les
forces, col. 525.
Dans quels cas la saignée est indiquée
ou défendue, *ibid.* & *suiv.*
Ancienneté de la saignée, col. 527.
Qualités que doit avoir un Chirur-
gien qui veut exceller dans l'art de
saigner, col. 527.
Manière de pratiquer la saignée à dif-
férentes parties du corps, col. 528.
& *suiv.*
Manière de remédier aux accidens
qui accompagnent la saignée, col.
536.
PHELLANDRIUM, plante, col.
500. vol. V.
Boerhaave en compte trois especes,
ibid.
Cas où on s'en sert, col. 501.
PHILONIUM, remède anodyn &
sommifère ainsi appelé du nom de
son inventeur, col. 503. vol. V.
Sa préparation, *ibid.*
Préparation du *philonium persicum*,
col. 504.
— du *philonum Romanum*,
col. 505.
PHILOSOPHIE des Adeptes, terme
de Paracelse, col. 375. vol. I.
Ce que l'on entend par ces mots,
ibid.
Ce que c'est, selon le même Au-
teur, que la Médecine des Adep-
tes, *ibid.*
Dans quel Ouvrage de Paracelse on
peut connoître cette science, *ibid.*
PHIMOSIS, col. 506. vol. V.
Première manière de pratiquer l'opé-
ration, *ibid.*
Seconde méthode pour faire la même
opération, col. 507.
PHOSPHORE, col. 541. vol. V. *Phosphorus.*
Histoire du phosphore, *ibid.* & *suiv.*
Manière de faire le phosphore foli-
de, col. 543. & *suiv.*
Expériences curieuses faites avec le
phosphore, col. 545. vol. V.
PHOSPHORE DE BOULOGNE, ou Pierre *Lapis Bononiensis.*
luminense, col. 777. vol. IV.
PHRENE'SIE, maladie, col. 547. *Phrenitis.*
vol. V.
Signes qui présagent la phrénésie,
ibid.
Siège de la phrénésie dans le cerveau,
col. 548.

Causes antécédentes de la phrénésie,
ibid.
Division de la phrénésie, col. 549.
Cure, 550. & *suiv.*
Précautions & observations cliniques,
col. 552. & *suiv.*
PHTHISIE, maladie, colonne 561. *Phthisis.*
vol. V.
Signes & caractères de la phthisie,
d'après Celsus Aurélianus & Hip-
pocrate, col. 562.
Causes des symptômes dont elle est
accompagnée, col. 563.
Origine de ces causes, col. 564. &
suiv.
Prognostic de cette maladie, colonne
567. & *suiv.*
Issues bonnes ou mauvaises de la
phthisie, col. 569.
Cure, col. 570. & *suiv.*
Méthode palliative, col. 575.
Méthode préservative, col. 576. &
suiv.
PHTHISIE DORSALE, colonne 118. vo-
lume VI. *Tabes dorsalis.*
Description de cette maladie par Hip-
pocrate, *ibid.*
Exemples de ses especes distinguées
par Hippocrate, selon Sallus Di-
versus, avec la cure de chacune,
ibid.
Passage de Balwinus Rossus, tou-
chant la phthisie dorsale, avec la
méthode curative, col. 119. & *suiv.*
PHTHISIE ARTHRIQUE. Voy. Goutte.
PHTHISIE occasionnée par une humeur
qui tombe du cerveau, colon. 559.
vol. I.
Passage d'Hippocrate, où il est parlé
de cette maladie, *ibid.*
PIC, oiseau, col. 6. vol. IV. *Galbula.*
On lui donne aussi le nom d'*Hianticilla*.
Hianicilla.
col. 306.
PICA, maladie, col. 596. vol. V.
Causes de cette maladie, col. 597.
Ce qui doit faire varier le traitement
de cette maladie, col. 598.
PICCOLHOMINUS, (Archange)
Anatomiste, col. 1252. vol. I.
Son pays & le tems où il est né,
ibid.
Sentiment de Riolan à son sujet,
col. 1253.
Ses découvertes en Anatomie, *ibid.*
PIE, oiseau, col. 596. vol. V. *Pica.*
Cas où cet oiseau est estimé, *ibid.*
PIE', col. 1096. vol. II. *Branca.*
PIE' d'alouette, plante, colonne 991. *Delphinium.*
vol. III.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte dix-neuf espe-
ces, *ibid.*
Sa description, *ibid.*
Vertus de sa semence, col. 992.
PIE' d'alouette sauvage, *ibid.*
Vertus qu'on lui attribue, *ibid.*
PIE' d'alouette des Jardins, *ibid.*
Ses vertus, *ibid.*
PIE' de canard, ou pomme de Mai, *Anapodophyllon*
plante, col. 1174. vol. I.
Sa description, par Miller, col. 1175.
PIE' de cheval exotique, plante, colon. *Cacalia.*
1226. vol. II.

- Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & vertus, par Dioscoride, *ibid.*
- Pir^e** de cheval, plante, colon. 1349. *Calliomareus*. vol. II.
- Pir^e** de cheval faux, plante des Isles Canaries, 1226. vol. II. *Cacaliambemum.*
 Espèces, par Miller, *ibid.*
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Noms de la première espèce, colon. 1227.
- Pir^e** d'éléphant, plante, colon. 1275. *Elephantopus*. vol. III.
 Ses caractères, *ibid.*
 On en compte trois espèces, colon. 1276.
- Pir^e** de coq Egyptien, plante, col. 1481. *Naiem-el-salib*. vol. IV.
 Description de cette plante, *ibid.*
 Pourquoi elle porte aussi le nom d'herbe aux croix, *ibid.*
 Vertus de ses semences, *ibid.*
- Pir^e** de griffon, nom d'un instrument propre à extraire les moles de l'utérus, col. 158. vol. IV. *Gryphius per.*
- Pir^e** de lion, plante, col. 671. vol. I. *Alehimilla.*
 Ses autres noms dans les Auteurs, *ibid.*
 Sa description, & ce que contient cette plante, selon Lemery, *ibid.*
 Ses vertus, selon Miller, Boerhaave & Lemery, *ibid.*
 Les espèces qu'en comptent les Auteurs, *ibid.*
 Autre qu'on appelle *Leontopodium*, *Leontopodium*. col. 822. vol. IV.
 Lieux où croît cette plante, *ibid.*
 Ses propriétés médicinales, *ibid.*
- Pir^e** d'oie, plante, col. 432. vol. III. *Chenopodium*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte quatorze espèces, *ibid.*
- Pir^e** d'oiseau, plante, col. 192. volume V. *Ornithopodium*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte six espèces, *ibid.*
 Son herbe brise la pierre dans la vessie & la chaste, *ibid.*
 Elle est aussi bienfaisante dans l'hémorrhée, *ibid.*
- Pir^e** de pigeon, col. 104. vol. IV. *Geranium*.
- Pir^e** de veau, plante, col. 558. vol. II. *Arum*.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 La vertu de sa racine & de ses feuilles, selon Dioscoride, *ibid.*
 Description de cette plante & ses vertus, col. 559.
 Loock fait avec la racine de cette plante, *ibid.*
 Poudre de racines d'*arum* composée, col. 560.
 Ray en fait mention de dix espèces, col. 561.
 La racine de la première espèce est bonne à manger comme des navets, *ibid.*
 Pays où elle croît, & on la mange, *ibid.*
- PIERRE**, col. 776. vol. IV. *Lapis*.
 Liste des pierres, *ibid.* & *suiv.*
 Grand nombre de préparations Chy-
- miques auxquelles on a donné le nom de pierres, col. 778.
- PIERRE** médicammenteuse, mélange de plusieurs matières détersives & fort astringentes, qu'on réduit en pierre par la calcination, col. 1196. vol. IV. *Medicamentosus lapis.*
 Sa préparation, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Pourquoi appelée médicammenteuse, *ibid.*
 Ingrédients qui entrent dans sa composition, *ibid.*
 Description de celle de Crolius, *ibid.*
 Maladies où on les emploie, colonne 1197.
- PIERRE** admirable, *ibid.*
 Manière de la composer, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Précautions en la faisant, *ibid.*
 Autre pierre médicammenteuse, col. 1198.
 Composition, *ibid.*
 Propriétés médicinales, *ibid.*
- PIERRE** d'aigle, col. 499. vol. I. *Ætius*.
 Noms que lui ont donné les Auteurs, *ibid.*
 Ce que c'est que cette pierre, & où elle se trouve, *ibid.*
 Vertus que Pline lui attribue, qui, à ce qu'on dit, lui a donné le nom de pierre d'aigle, *ibid.*
 Vertus de cette pierre, selon Aëtius, *ibid.*
 Réflexions sur les effets de cette pierre, *ibid.*
- PIERRE** alabandique, col. 557. vol. I. *Alabandicus lapis*, ou *Alabandinus*.
 Sa description & sa vertu, par Aëtius, *ibid.*
- PIERRE** améthiste, col. 93. vol. II. *Aureus*.
- PIERRE** d'Arménie, col. 421. vol. II. *Armenius lapis*.
 Ses différents noms Latins, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses vertus pour la Médecine, *ibid.*
 Son usage pour la peinture, *ibid.*
 Autre que les Arabes appelle *Hazar*, ou *Agiar*, col. 205. vol. IV. *Hazar*, ou *Agiar*.
- PIERRE** d'Arabie, col. 372. vol. II. *Arabicus lapis*.
 Ses vertus, *ibid.*
- PIERRE** d'Assé, col. 593. vol. II. *Assius lapis*.
 Sa description, selon Galien, *ibid.*
 Ses vertus, selon le même, *ibid.*
 — selon Dioscoride, *ibid.*
 Autre espèce de pierre d'Assé, *ibid.* *Assé*.
 Sa vertu, col. 594.
- PIERRE** blanche, la plus dure, selon Paracelse, col. 357. vol. I. *Adamitium*, *Adamita*.
- PIERRE** de bœuf qu'on trouve dans l'estomac des bœufs, &c. col. 1302. vol. II. *Bulibor*.
- PIERRE** à chaux, col. 1283. vol. II. *Calcarinus lapis*.
 Ses autres noms Latins, *ibid.*
- PIERRE** de coq, col. 702. vol. I. *Alecloria*, ou *lapis aleclorinus*.
 Où l'on prétend que l'on trouve cette pierre dans cet animal, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Vertu fabuleuse que l'on lui attribue, *ibid.*
- PIERRE** d'éponge, qui se trouve dans l'éponge, col. 1651. vol. V. *Spongia lapis*.
 On l'estime bonne pour briser la pierre dans la vessie, col. 1652.

PIERRE d'Ethiopie, col. 496. vol. I. *Æthiopicus lapis.*
 Sa couleur, sa vertu & la manière dont elle se résout, & le goût de la liqueur en laquelle elle se résout, *ibid.*

PIERRE étoilée, col. 603. vol. II. *Æthiopicus.*
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description & ses vertus, *ibid.*

PIERRE godes, col. 102. vol. IV. *Godes lapis.*
 Son étymologie, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Ses usages en Médecine, *ibid.*

PIERRE hématite, col. 178. vol. IV. *Hematites.*
 Sa description, *ibid.*
 Son étymologie, *ibid.*
 Ses espèces, *ibid.*
 Lieux d'où on la tire, *ibid.*
 Quelle est la meilleure, *ibid.*
 Ses vertus médicinales, 179.
 Sa pondre, *ibid.*
 Préparation Chymique de cette pierre, *ibid.*
 Manière de la prescrire, *ibid.*

PIERRE d'hibernie, col. 307. vol. IV. *Hibernicus lapis.*
Hieracites.

PIERRE hiéracites, col. 308. vol. IV. *Hieracites.*
 D'où vient le nom de cette pierre, *ibid.*
 Cas où Paul Eginete la recommande, 309.

PIERRE d'hirondelle, col. 384. vol. III. *Chelidonium lapis.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 Circonstances superstitieuses dont ce remède est accompagné, & qui rendent son efficacité suspecte, *ibid.*

PIERRE Judaique, col. 691. vol. IV. *Judaicus lapis.*
 Sa figure, *ibid.*
 Sa couleur, *ibid.*
 Ses vertus médicinales, *ibid.*

PIERRE lumineuse, ou phosphore de Boulogne, col. 777. vol. IV. *Lapis bomaniensis.*
 Description de cette pierre, *ibid.*
 Lieux où on la trouve, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*

PIERRE néphrétique, col. 1483. vol. IV. *Nephriticus lapis.*
 Nature de cette pierre, *ibid.*
 Cas où on s'en sert en amulette, *ibid.*

PIERRE PHILOSOPHALE, le don de Dieu, col. 89. vol. II. *Anomagus.*

PIERRE PHYGGIENNE, col. 556. volume V. *Phrygius lapis.*
 Ses vertus, *ibid.*

PIERRE SAMIENNE, col. 1265. vol. V. *Samius lapis.*
 Qualités & vertus de cette pierre, *ibid.*

PIERRE TRANSPARENT, colonne 596. *Asteria gemma.*
 vol. II.
 Ses vertus prétendues, *ibid.*

PIERRE ou Calcul, col. 1285. volume II. *Calculus.*
 Nom Grec, *ibid.*
 Ce que c'est & où il se forme, *ibid.*
 Exemple de différentes pierres dans différentes parties du corps, colon. 1286.
 De la formation du calcul, *ibid.*
 Symptômes néphrétiques tirés de Boerhaave, *ibid.*
 d'Aretée, *ibid.* & suiv.

Sentimens d'Alexandre de Tralles, col. 1288.
 de Lomnius, colon. 1289. & suiv.

Tome VI.

d'Hoffman, colonne 1291. & suiv.

Cure par Aretée, col. 1295.
 Alexandre de Tralles, colon. 1296. & suiv.

par Hoffman, colon. 1298. & suiv.

Méthode préservative, col. 1300.

Observations & précautions à prendre dans la pratique, col. 1302.

Méthode de traiter la pierre dans les reins ou les uréters par Boerhaave, col. 1304.

Formules recommandées par cet Auteur, col. 1305. & suiv.

Extrait de Sydenham sur la pierre des reins, col. 1307. & suiv.

Manière de traiter un malade dans le cas où la pierre seroit dans l'urètre, col. 1310.

De la pierre dans la vessie par Aretée, col. 1311. & suiv.

par Alex. de Tralles, *ibid.*
 par Lomnius, colon. 1312.
 par Boerhaave, *ibid.*

Cure par Aretée, col. 1313.
 par Alex. de Tralles, *ibid.*
 par Boerhaave, *ibid.*

Méthode d'Heister pour tirer la pierre de l'urètre, *ibid.* & suiv.

Fait singulier rapporté par le Dran, col. 1316.

Invention d'un instrument pour tirer la pierre de l'urètre, par M. Hale, col. 1317.

Ce qu'on doit faire quand la pierre ne peut passer par l'urètre, colon. 1318.

Traité d'Hoffman sur les maladies de la vessie qui ont les mêmes symptômes que la pierre, *ibid.* & suiv.

Leur cure par le même, col. 1325. & suiv.

Règles de pratique, col. 1327.

Remarques de M. Sharp, col. 1328. & suiv.

Autres remarques de Boerhaave, col. 1331.

Composition du remède de M. de Moisselle Stephens, col. 1332. & suiv.

Réflexions sur ce remède, 1335.

Quelles sont les maladies qui ont les mêmes symptômes, *ibid.*

Qui a la pierre, col. 1285. vol. II. *Calculusus.*

PIERRE qui sert à polir le cuir, colonne 529. vol. I. *Ageratus lapis.*
 Sa vertu, *ibid.*

PIGEON, oiseau, col. 707. vol. III. *Columba.*
 Vertu des parties du pigeon vivant, *ibid.*
 Deux sortes de pigeons en général, domestiques & sauvages, *ibid.*
 Qualités du pigeon, *ibid.*
 Remarques sur le pigeon, col. 708.

PILOSELLE. Voyez Dent de lion.

PILULE, col. 603. vol. V. *Pilula.*
 Différentes sortes de pilules, 604.

PILULES d'Agaric, leur préparation, col. 605.

PILULES DIAMÈRE, leur préparation, col. 606.

PILULES à Dents, leur préparation, *ibid.*

- PILULES** Ephraïtiques, leur préparation, *ibid.*
- PILULES** fétides, leur préparation, *ibid.*
- PILULES** gommeuses, leur préparation, col. 607.
- PILULES** de gomme gutte, leur préparation, col. 608.
- PILULES** de Mechoacan, leur préparation, *ibid.*
- PILULES** de rhubarbe, leur préparation, *ibid.*
- PILULES** de Rutilus, leur préparation, *ibid.*
- PILULES** de Ruffus, leur préparation, col. 609.
- PILULES** de scammonée, leur préparation, *ibid.*
- PILULES** de storax, leur préparation, *ibid.*
- PILULES** de tartre, leur préparation, 610.
- PILULES** Aléophranginés, col. 706. *Aleophrangina pilula.*
Manière de les préparer, *ibid.*
Reformation selon diverses Pharmacopées, col. 707.
- PILULES** favoneuses d'Angleterre, col. 721. vol. II. *Bacca Bermudensis, pilula. Japonaria Anglorum.*
Description de ce fruit, selon M. Geoffroy, *ibid.*
Ses vertus selon le même Auteur, *ibid.*
- PILULES** hypogloTTIDES, col. 435. *HypogloTTides pilula.*
volume IV. *Athyræinis cataputium.*
- PILULE** recommandée par Celse contre la toux, col. 624. vol. II.
De quoi elle est composée, *ibid.*
- PILULES** du Vatican, leur préparation, *Vaticana pilula.*
col. 582. vol. VI.
Leurs vertus, *ibid.*
- PILULES** de Matthieu, col. 140. volume V.
Vertus de cet opiat, *ibid.*
- PILULES** de Starkey, col. 141. vol. V.
Vertus de cette composition, *ibid.*
- PIMPINELLE**, plante, la même que *Bipinella.*
pimpinelle, col. 908. vol. II.
- PIMPRENELLE**, plante, col. 610. *Pimpinella.*
vol. V.
Boerhaave en compte huit especes, *ibid.*
Vertus de cette plante, col. 611.
- PIMPINICHI**, petit arbre des Indes, col. 612. vol. V.
Vertus de son suc pris à la dose de 4 ou 5 gouttes, 611.
- PIN**, arbre, col. 614. vol. V. *Pinus.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte trois especes, *ibid.*
Vertus de l'écorce & des feuilles de toutes les especes de pins, colon. 615.
Vertus des pignons & de la pomme de pin, *ibid.*
Autres especes de pins décrites par Dale, col. 617.
- PINCES**, instrument de Chirurgie propre à arracher des poils & enlever des esquilles, des épines, tentes & autres corps étrangers d'une plaie, col. 178. vol. I. *Acanthobolus.*
On trouve la description de cet instrument dans Paul Éginete, *ibid.*
dans Sculpet, colon.
- PINÇON** de montagne, oiseau, col. *Montifringilla.*
1382. vol. IV.
- PINDAIBA**, grand arbre du Brésil, col. 612. vol. V.
Vertus de ses baies mangées à jeun, *ibid.*
- PINGUICULA**, plante, col. 613. volume V.
Boerhaave en compte huit especes, *ib.*
Vertus des feuilles de cette plante, pilées & appliquées dans les obstructions du foie, col. 614.
- PINNE MARINE**, poisson, colon. *Pinna marina.*
614. vol. V.
Vertus de ce poisson, de sa coquille broyée & prise en poudre, *ibid.*
- PIQUETTE**, eau qu'on fait fermenter avec le marc du raisin qui a passé sous le pressoir, col. 973. vol. IV. *Lora.*
- PISSEMENT** de sang, col. 798. volume VI.
Signes qui peuvent faire connoître si le sang est mêlé ou non avec l'urine, col. 799.
Ce qu'en doit examiner pour ne pas confondre le pissement de sang avec d'autres accidens qui y ont rapport, col. 800.
Causes du pissement de sang, colon. 801. & *suiv.*
Mesures qu'il convient de prendre pour prévenir & pour guérir le pissement de sang, colon. 804. & *suiv.*
- PISTACHIER**, arbre, col. 174. volume VI. *Terebinthus peregrina.*
Vertus des pistaches, *ibid.*
Cas où on s'en sert principalement, *ibid.*
- PISTOLOCHE** ou serpentine de Virginie, col. 1482. vol. V. *Pissolechia.*
Sa description, *ibid.*
Qualités & vertus de la serpentine, col. 1483.
Autre espece de racine de serpentine appelée fenekka, *ibid.*
Cas où on a remarqué l'efficacité de cette racine, *ibid.*
Usage de cette même racine dans quelques maladies, *ibid.*
- PIVOINE**, plante, col. 290. vol. V. *Pœonia.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte douze especes, *ibid.*
Vertus de ses racines, ses fleurs & ses semences, *ibid.*
- PIVOINX**, plante, col. 125. vol. IV. *Glycyfide.*
Cas où Dioscoride la recommande, *ibid.*
- PLAIE**, col. 863. vol. VI. *Vulnus.*
Définition & causes de toutes les plaies en général, *ibid.* & *suiv.*
Plaies, raisons de leur diversité, 868.
Pourquoi les effets des blessures varient, col. 870.
Phénomènes propres à toutes les plaies en général, pourvu qu'elles soient dans des parties visibles, col. 871. & *suiv.*
Plaies des artères, phénomènes des plaies simples qui offensent une grosse artère ou une partie tendineuse, col. 878.
Phénomènes qui paroissent lorsque les grands nerfs sont blessés, col. 881.

Symptômes fâcheux occasionnés par les piquures des nerfs, col. 883.

Raison tirée de l'Anatomie & de la théorie, des effets surprenans que produisent les nerfs piqués ou coupés en partie, col. 884.

Plaies des tendons, les accidens font à peu près les mêmes dans les plaies des nerfs, quelquefois même plus violens, col. 885.

Pourquoi les tendons lésés éprouvent les mêmes maux que les nerfs, *ibid.*

Effets d'un tendon coupé, *ibid.*

Pourquoi une légère blessure aux tendons occasionne des maux cruels, col. 886.

Inconvéniens qu'il y a à toucher un tendon dépouillé de ses enveloppes, *ibid.*

Remède pour prévenir les symptômes qui surviennent dans les piquures des nerfs & des tendons, *ibid.*

Les plaies des membranes entraînent après elles les mêmes accidens que les plaies des nerfs & des tendons dont elles sont souvent des productions, col. 887.

Plaies des vaisseaux lymphatiques, *ibid.*

Nature & effets des blessures des vaisseaux lymphatiques adipeux, veineux, & des vésicules qui en sont formées, *ibid.*

Diagnostic des plaies en général, col. 889.

Prognostic des plaies par lesquels on peut prédire, la plaie étant une fois connue, si le blessé mourra ou non ; si la cure est possible ou impossible, facile ou difficile, si elle sera courte ou longue, & quelles fonctions resteront lésées après la guérison de la plaie, col. 892.

Especies de plaies qui sont absolument mortelles, rangées dans cinq classes, col. 894.

Endroits blessés qui sont de nature à ne point admettre l'opération du trépan, col. 896.

Exemple surprenant d'une plaie guérie au foie, rapporté par Hildan, 906.

— d'une grande blessure de rate, *ibid.*

Prognostics sur les blessures faites aux reins, *ibid.*

Observation de Forestus qui fait voir que toutes les plaies des reins ne sont pas mortelles, col. 907.

Prognostics sur les blessures faites au mésentère, *ibid.*

— sur les plaies de l'estomac & des intestins, col. 908.

Exemples rapportés à ce sujet, *ibidem.*

— de plaies guéries aux ventricules & aux intestins, col. 909.

— sur les plaies de la matrice dans les femmes grosses, *ibid.*

— sur les plaies de la vessie, col. 910.

— sur les plaies de l'aorte, *ibid.*

— sur les plaies des carotides, *ibid.* & suiv.

— sur les plaies des veines & des artères vertébrales, col. 911.

— sur les plaies qui ôtent entièrement la respiration, col. 912.

— sur les plaies du larynx avec rétrécissement des parties du canal coupé, *ibid.*

Observations qui prouvent que ces plaies ne sont point mortelles quand le passage de l'air dans le poulmon reste libre, *ibid.*

— sur les grandes blessures des bronches, col. 913.

— sur les plaies qui pénètrent les deux cavités de la poitrine en sorte que l'air y entre, *ibid.*

Expériences qui prouvent que les plaies qui pénètrent les deux cavités du thorax & permettent alors à l'air d'entrer, ne causent une mort prompte & certaine qu'autant que les orifices des plaies sont plus grands que l'ouverture de la glotte, col. 914.

Plaies qui pénètrent les deux côtés du médiastin & dans le diaphragme, col. 916.

Combien les plaies du diaphragme sont dangereuses, 918.

Prognostic sur les plaies des parties dont l'intégrité est nécessaire à l'introduction & à la digestion des alimens, col. 918.

— sur les plaies de l'œsophage, quand il est entièrement coupé, *ibid.*

— sur les grandes plaies du ventricule, *ibid.*

Observations qui prouvent que les plaies au ventricule, quoique grandes, ne sont pas toujours absolument mortelles, surtout si le Chirurgien peut y porter les mains pour les réunir par une suture ; col. 919.

— sur les plaies d'un intestin grêle coupé entièrement dans sa partie supérieure, *ibid.*

Exemples qui prouvent que les plaies des gros intestins & celles des intestins grêles dans un endroit fort éloigné du ventricule, ainsi que celles qui ne coupent pas totalement le canal intestinal, ne sont pas absolument mortelles, 920.

Effets qui s'ensuivent des plaies du canal thorachique ou du réservoir du chyle, *ibid.*

Exemple d'un blessé dont le canal thorachique, par les symptômes qui suivirent la blessure, parut être offensé, col. 921.

Cas où les plaies sont mortelles ou le peuvent devenir, *ibid.*

Plaies mortelles de leur nature, mais dont on peut procurer la guérison par le secours de l'art, col. 922.

Exemples qui prouvent que l'on peut couper avec sûreté des parties de viscères mêmes vitaux qui ont été mises à découvert par une blessure, col. 923.

Classes des plaies qui attaquent des parties dont l'intégrité peut être détruite sans mettre la vie en danger, & qui deviennent pourtant

mortelles par les circonstances, colon. 924.
 Causes qui rendent ces sortes de blessures mortelles, *ibid.* & *suiv.*
 Revue générale des phénomènes des plaies, col. 930.
 Accidens qui résultent de la blessure des artères quand elles sont blessées de façon que la plaie ne pénètre point dans la cavité, mais divise simplement les tuniques extérieures, *ibid.* & *suiv.*
 Cure de la plaie en général, col. 943. & *suiv.*
 Indications générales pour la guérison de toutes sortes de plaies, *ibid.*
 Moyens de remplir ces indications, col. 944. & *suiv.*
 Observations qui prouvent qu'il est quelquefois à propos de laisser dans la plaie les corps étrangers qui sortent ensuite d'eux-mêmes par les voies que la nature leur ménage, 495.
 Instrumens dont on doit se servir pour ôter les corps étrangers d'une plaie, quand il est à propos de le faire, col. 946.
 Observations qui prouvent que quelques parties peuvent reprendre quand on les applique sur celles avec lesquelles elles étoient unies auparavant, *ibid.* & *suiv.*
 Moyens de procurer la régénération de ce qui a été perdu en ce qui concerne les vaisseaux, col. 947.
 Moyens de procurer la régénération des fluides, col. 948. & *suiv.*
 Détail des alimens qui, par la douceur de leur nature & par leur facilité à s'assimiler sont les plus convenables en pareille occasion, col. 952.
 Choses qui sont nuisibles à la cure des plaies, col. 955. & *suiv.*
 Détail du régime, col. 966. & *suiv.*
 Disposition que doivent avoir les vaisseaux qui transmettent les humeurs à la plaie pour produire la réparation de la substance perdue, & la réunion des parties divisées, col. 971.
 Usage des baumes vulnéraires, surtout des baumes naturels, col. 972. & *suiv.*
 Chairs fongueuses, 974.
 Origine des excroissances & des chairs spongieuses qui se forment dans une plaie, qui en empêchent la consolidation, 975.
 Moyens de les emporter, *ibid.* & *suiv.*
 Moyens de détruire les obstacles qui empêchent la régénération du bon pus dans la plaie, 979. & *suiv.*
 Moyens de rapprocher les lèvres d'une plaie où il n'y a qu'une simple division des parties, & de les rapprocher l'une à l'autre, & de les maintenir en cet état, 980.
 Comment se fait la réunion des lèvres d'une plaie, 981.
 Moyens pour que les parties rapprochées demeurent dans une réunion convenable, différens selon la diversité des plaies, 982.

Usage de la suture sèche, ou d'emplâtres ténaces dans les longues lésures transversales de la peau & des parties lâches, *ibid.*
 Proportion des emplâtres adhésives, col. 983. & *suiv.*
 Moyens de faire naître une cicatrice semblable, autant qu'il est possible, à la peau naturelle, 989.
 Conditions d'où dépend la beauté de la cicatrice, *ibid.*
 Preuve d'une cicatrice naissante, col. 990.
 Plaies des os par des instrumens tranchans, col. 1050. vol. III.
 Méthode de M. Petit, *ibid.*
 Réflexion de M. James à ce sujet, col. 1051.
 Blessures des os des doigts, *ibid.*
 Blessures des os du bras & de la jambe, *ibid.*
 Blessures de l'os du bras & de celui de la cuisse, 1052.
 Blessures de quelques autres os, *ibid.*
 Pourquoi les plaies d'armes à feu sont plus dangereuses que celles qui sont faites avec des instrumens tranchans, col. 1034. vol. VI.
 Escarre qui se forme sur ces sortes de plaies, *ibid.*
 Comment ces escarres sont produites, 1035.
 Cure des plaies d'armes à feu, *ibid.*
 Indications à remplir, *ibid.*
 Manière de tirer une substance étrangère logée dans une plaie, *ibid.*
 Cas où l'amputation est nécessaire dans les plaies d'arme à feu, col. 1036.
 Usage du Tourniquet pour arrêter l'hémorrhagie, lorsqu'une grosse artère à la jambe ou au bras a été blessée, 1037.
 Moyens de hâter la suppuration des parties écrasées & corrompues, *ibid.*
 Onguens propres pour cela, *ibid.*
 Cure des mauvais symptômes qui accompagnent les plaies d'armes à feu, *ibid.*
 Moyens d'ôter les grains de poudre que l'explosion d'une arme à feu envoie quelquefois dans la peau du visage, col. 1038.
 Méthode de M. Ranby de traiter les plaies d'armes à feu, *ibid.*
 La première intention qu'on doit avoir, *ibid.*
 Pourquoi l'usage de la sonde est dangereux, *ibid.*
 Méthode de sonder avec le doigt préférable, *ibid.*
 Accidens fâcheux causés par les topiques chauds & spiritueux, colon. 1039.
 Comment doivent se faire les premiers pansemens, *ibid.*
 Pourquoi on humecte la charpie avec de l'huile, *ibid.*
 On ne doit point différer l'amputation quand elle est nécessaire, col. 1040.
 Les blessures faites dans le voisinage de quelque artère considérable, sont fort sujettes aux hémorrhagies, *ibid.*

Avantages des saignées répétées dès le commencement, *ibid.*

On ne doit point employer les sondes, les pincettes, les maillets, les ciseaux que dans une nécessité absolue, *ibid.*

Inconvéniens qui résultent de l'usage de ces instrumens, *ibid.*

Traité de M. le Dran sur les plaies d'armes à feu, col. 1041.

Accidens qui attaquent toute l'économie animale dès l'instant de la blessure, col. 1042.

Contusion sans plaie, col. 1043.

Définition de la contusion, *ibid.*

Escarre, col. 1044.

Définition de l'escarre, *ibid.*

Comment l'escarre se détache des chairs, *ibid.*

Contusion de l'os, de grande conséquence, *ibid.*

Plaies avec fracture de l'os, accompagnée du déchirement des membranes qui tapissent ses cavités intérieures, ainsi que de celui du périoste & de toutes les portions de muscles qui sont attachées à cet endroit de l'os brisé, ou qui y prennent naissance, *ibid.*

Différence des corps étrangers qu'on peut trouver dans le trajet de la balle, col. 1045.

Premières hémorrhagies, *ibid.*

Accidens qui se font voir au membre blessé, col. 1046.

Echymose ; comment elle est produite, *ibid.*

Gonflement de la partie, dangereux quand il se fait au-dessus de la plaie, *ibid.*

Opérations qu'il convient de faire dans les différens cas, soit contusion, soit plaie, *ibid.*

Indications curatives à remplir pour parvenir à la guérison, col. 1047.

Contusion sur l'articulation, sans que l'os ait souffert, suivie d'accident fâcheux, col. 1048.

Moyen de les prévenir ou de les corriger, *ibid.*

Ce qu'il faut faire lorsqu'avec la contusion des parties aponévrotiques, les os qui forment l'articulation se trouvent contus, brisés ou luxés, *ibid.*

— Si une portion du membre est emportée, col. 1049.

— Si le coup perce dans l'épaisseur du membre, ou si la plaie n'est que dans les chairs, *ibid.*

— Si le corps étranger est renfermé dans l'épaisseur du membre, col. 1050.

Cas où la contre-ouverture est nécessaire pour tirer le corps étranger, *ibid.*

Ce qu'il faut faire, si l'extraction du corps étranger n'est pas possible, colon. 1050.

— Si le corps étranger dans son trajet a frappé un os, différens cas qui peuvent arriver, *ibid.*

Ce qu'il faut observer en faisant les incisions, col. 1052.

Tome VI.

Manière d'arrêter les hémorrhagies, col. 1053.

Manière de faire la ligature dans une plaie profonde, *ibid.*

Premier appareil, col. 1054.

Manière de prévenir ou de calmer les accidens, col. 1055. & *suiv.*

Suite des pansemens, col. 1057. & *suiv.*

Seconds accidens qui peuvent survenir en conséquence des plaies d'armes à feu, col. 1059.

Seconds accidens des plaies des parties charnues, *ibid.*

Moyens d'y remédier, *ibid.*

Seconds accidens des plaies des parties aponévrotiques, 1060.

Moyens d'y remédier, col. 1061. & *suiv.*

Moyen d'exciter des évacuations salutaires, col. 1063.

Moyen d'en arrêter le progrès quand elles durent trop long-tems, *ibid.*

Derniers accidens qui peuvent survenir pendant le traitement, & en conséquence des plaies d'armes à feu, *ibid.*

Les abcès convulsifs, comment ils sont causés, *ibid.*

Les infomnies, col. 1064.

Remèdes pour en détruire la cause, *ibid.*

Le cours de ventre convulsif, *ibid.*

Moyen d'y remédier, *ibid.*

Cours de ventre symptomatique, *ibid.*

Comment il est causé, *ibid.*

Moyen de l'arrêter, *ibid.*

Le téneisme, col. 1065.

Ses symptômes, *ibid.*

Moyens de le guérir, *ibid.*

La jaunisse consécutive, *ibid.*

Accidens dont elle est suivie, *ibid.*

Remèdes convenables pour dégager le ton & rétablir la filtration de la bile, *ibid.*

Le développement de quelque virus vérolé ou scorbutique, *ibid.*

Pour le virus vérolé, usage des anti-vénéériens pour suspendre les accidens de cette maladie, & pallier le mal, en attendant qu'on puisse guérir radicalement, *ibid.*

Pour le virus scorbutique, usage des anti-scorbutiques, col. 1066.

Le marasme, *ibid.*

Moyen de le faire cesser, *ibid.*

Les fistules, *ibid.*

Dans quels cas les plaies d'arquebuse peuvent devenir fistuleuses, *ibid.*

Remèdes convenables pour les guérir, col. 1067.

L'atrophie des parties blessées, *ibid.*

Causes qui peuvent la procurer, *ibid.*

Moyen de corriger cet accident, col. 1068.

Examen particulier des plaies de chaque partie, *ibid.*

Plaies à la tête, *ibid.*

Réflexions sur les plaies qui intéressent le crâne, col. 1069.

Réflexions utiles pour la pratique, *ibid.* & *suiv.*

Plaies avec fracture aux muscles surciliers, col. 1071.

PPPPpp

Cure de ces plaies dans différens cas, *ibid.*

Plaies avec fracture à l'orbite, col. 1072.

Pansement des plaies de cette partie, différent de celui des autres parties, *ibid.*

Plaies des mâchoires, *ibid.*

Traitement de ces plaies dans différens cas, *ibid.*

Plaies à la langue, col. 1073.

Elles se guérissent assez facilement, *ibid.*

Plaies au cou, *ibid.*

Traitement de ces plaies, *ibid.*

Plaies à la clavicule, col. 1074.

Traitement, *ibid.*

Plaies de l'omoplate, *ibid.*

Accidens qui proviennent des différentes directions de la balle, *ibid.*

Moyens d'y remédier, *ibid.*

Plaies de la poitrine, col. 1075.

Traitement des plaies qui attaquent la poitrine, & ses différentes parties, *ibid.* & *suiv.*

Plaies du poulmon, col. 1077.

C'est à la nature à les guérir, *ibid.*

Ce que le Chirurgien doit faire pour la mettre à portée d'agir, *ibid.*

Plaies au médiastin, col. 1078.

Plaies au cœur, *ibid.*

Plaies au diaphragme, *ibid.*

Suite de ces sortes de plaies, 1079.

Plaies au sternum, *ibid.*

Traitement de ces plaies, *ibid.*

Plaies à l'épine, *ibid.*

Elles sont très-longues à guérir, *ibid.*

Plaies au bas-ventre, col. 1080.

Pourquoi les plaies, qui font pénétrantes avec lésion de quelque viscère, guérissent rarement, *ibid.*

Plaies pénétrantes dans le bassin, col. 1081.

Plaies aux os des jés, col. 1082.

Plaies aux parties génitales, *ibid.*

Plaies aux articulations, col. 1083.

Accidens dont elles sont suivies, *ibid.*

Moyens de les guérir, *ibid.*

Plaies au bras, col. 1084.

Dans le traitement des plaies au bras, ce dont il faut avoir soin, colon. 1083.

Plaies à l'avant-bras, plus susceptibles d'accidens considérables que celles qui sont au bras, *ibid.*

Plaies au carpe, pour l'ordinaire accompagnées de fracture, col. 1086.

Accidens dont elles sont suivies, *ibid.*

Traitement, *ibid.*

Plaies au métacarpe, pourquoi susceptibles de quantité d'accidens, *ibid.*

Moyens généraux de prévenir ces accidens, *ibid.*

Plaies aux doigts, souvent accompagnées d'inflammation & d'abcès qui s'étendent jusques dans la main, & même dans l'avant-bras, *ibid.*

Plaies à la cuisse, col. 1087.

Ce qu'il y a à faire si l'os a été brisé ou découvert, *ibid.*

Plaies à la jambe, col. 1088.

La jambe blessée d'un coup d'arme à feu, est dans le même cas que l'avant-bras, *ibid.*

Moyens qu'il faut employer quand le tendon d'Achille est coupé totalement ou en partie, *ibid.*

Plaies au tarso, *ibid.*

Pourquoi ces plaies doivent être regardées comme de très-grande conséquence, *ibid.*

Symptômes de ces plaies, *ibid.*

Pourquoi l'amputation est ordinairement nécessaire, *ibid.*

Plaies au métatarso, col. 1089.

Ce que ces plaies ont de particulier, *ibid.*

Plaies aux orteils, *ibid.*

Plaies, remèdes à quelques-unes de leurs circonstances, col. 1027. & *suiv.*

Moyen de tirer le sang d'une plaie, épanché dans une cavité du corps, col. 1029. & *suiv.*

Préparations propres pour délayer le sang extravasé, quand il est coagulé, col. 1030. & *suiv.*

Manière de faire une contre-ouverture, col. 1033.

Manière de faire la dilatation d'une plaie avec le bistouri, *ibid.*

Manière de faire la dilatation d'une plaie sans section, *ibid.* & *suiv.*

PLAIES DU THORAX, col. 291. vol. VI.

Comment on connoît les plaies du thorax, & comment on fait qu'elles ne pénètrent pas, *ibid.* & *suiv.*

Signes auxquels on reconnoît qu'une plaie pénètre dans la cavité de la poitrine, col. 297. & *suiv.*

PLANE, arbre, col. 648. vol. V.

Platanus.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte deux especes, col. 649.

Les feuilles les plus tendres de cet arbre, cuites dans du vin & appliquées en forme de cataplasme, arrêtent les fluxions, & guérissent les tumeurs & les inflammations, *ibid.*

Son écorce, cuite dans du vinaigre, apaise les maux de dents, *ibid.*

Son fruit, cuit dans du vin, guérit la morsure des serpens, & fournit un remède pour les brûlures, étant réduit en forme d'onguent avec de la graisse, *ibid.*

PLANTAIN, plante, col. 644. volu. *Plantago.*

me V. Boerhaave en compte dix-sept especes, *ibid.*

Vertus & propriétés des especes de plantain dont on fait usage, *ibid.* & *suiv.*

PLANTAIN AQUATIQUE, col. 647. volu. *Plantago aquatica.*

me V. Boerhaave en compte trois especes, *ibid.*

Leurs vertus & leurs usages, *ibid.*

PLANTES dont les semences sont enfermées dans les calyces écailleux en forme de tête, col. 1451. volume II. *Capitales plantae.*

PLANTES à plusieurs filiques, col. 1409. *Multifilicosa plantae.*

Quelles sont ces plantes, *ibid.*

PLANTE à feuilles piquantes, col. 343. *Acriselinum.*

vol. I. PLANTES qui sont garnies de piquans, col. *Acanthaceae.*

179. vol. I.

PLANTE à feuilles de morgeline, colon. *Alfinastrum*.
842. vol. I.
Sa description, *ibid*.
Ses espèces, col. 843.
Autre plante qui lui ressemble, 847. *Alfinastrum*.
vol. I.
Ses espèces, *ibid*.
PLATERUS (Felix) Anatomiste,
col. 1252. vol. I.
Son pays, *ibid*.
Tems où il est né, *ibid*.
Editions de ses Ouvrages, *ibid*.
PLATRE, maniere de le faire & ses *Gypsum*.
vertus, col. 558. vol. I.
PLEMPEIUS (*Vopiscus Fortunatus*)
Anatomiste, col. 1287. vol. I.
Titre d'un Traité qu'il a laissé sur les
yeux, *ibid*.
PLETHORE, maladie, col. 650. vo- *Plethora*.
lume V.
Causes de la pléthore, col. 652. &
suiv.
Effets de la pléthore, col. 654. &
suiv.
Maniere de connoître la pléthore pré-
sente, col. 656.
Cure de la pléthore, *ibid*. & *suiv*.
PLEURE, col. 658. vol. V. *Pleura*.
Exposition Anatomique de la pleure,
ibid.
Usage de la pleure, *ibid*.
PLEURESIE, maladie, col. 660. vo- *Pleuritis*.
lume V.
Signes de cette maladie, 444.
Pleurésie sèche ou humide, *ibid*.
Ses causes, *ibid*.
Cure de cette maladie, col. 445. &
suiv.
Maladies en lesquelles la pleurésie
dégénère, col. 448. & *suiv*.
PLINE (Caius) le jeune, a cité plu-
sieurs observations curieuses d'A-
natomie tant sur l'homme que sur
les animaux, col. 1221. vol. I.
Tems où il a vécu, *ibid*.
PLIQUE POLONOISE, maladie, col. *Plica Polonica*.
660. vol. V.
Conjectures sur la cause de cette ma-
ladie, *ibid*.
La vraie méthode de guérir cette ma-
ladie a été ignorée jusqu'à présent,
col. 661.
PLOMB, col. 662. vol. V. *Plumbum*.
Pourquoi on ne l'emploie qu'extré-
mement, *ibid*.
On l'appelle aussi *Saturnus*, 1320. *Saturnus*.
Maniere de traiter la mine de plomb,
ibid.
Formes des mines de plomb, *ibid*.
Différences de ses mines, col. 1321.
La mine de plomb contient de l'ar-
gent, *ibid*.
Maniere dont on fond la mine, *ibid*.
Différentes observations sur le plomb,
1322.
Chaux de plomb par la vapeur du vi-
naigre, col. 664.
Remarques, col. 665.
Préparation du vinaigre de Saturne,
col. 666.
Propriétés & usage de ce vinaigre,
ibid.
Sel de Saturne préparé avec le vinaig-
re, 667.
Remarques, *ibid*.

Préparation du sel de plomb avec
l'esprit de nitre, col. 668.
Remarques, *ibid*.
Sel de saturne par les alcalis, *ibid*.
Chaux de vitriol de plomb, col. 669.
Baume de plomb avec des huiles ti-
rées par expression, col. 669.
Vertu de cette préparation, *ibid*.
Baume de plomb avec des huiles dis-
tillées des végétaux, col. 670.
Verre de plomb, *ibid*.
Munie minérale de Poterius, colon.
671.
Vertu de cette composition, *ibid*.
PLOMB NOIR, col. 825. vol. III. *Plymbum ni-*
grum.
Ses vertus, *ibid*.
PLOMBAGINE, colon. 1379. volu-
me IV. *Molybdæna*.
Quelle est la meilleure, *ibid*.
Comment elle se forme, *ibid*.
Ses vertus, *ibid*.
Maniere de la calciner, *ibid*.
PLONGEON, oiseau qui habite les *Mergus*.
ports de mer, col. 1331. vol. IV.
Vertus de son foie, *ibid*.
De son sang, *ibid*.
De ses œufs, *ibid*.
POIGNET, colon. 1076. volume II. *Brachiale*.
Voy. Carpe.
POIL, cheveu, col. 1450. vol. II. *Capillus*.
Observations sur les cheveux avec le
microscope par Drake, *ibid*.
Comment les cheveux sont attachés,
ibid.
Comment ils se nourrissent, *ibid*.
Pourquoi ils croissent même après la
mort, *ibid*.
Ce que l'on doit juger par les che-
veux de l'habitude des nerfs du res-
te du corps, *ibid*.
Les cheveux blonds marquent de la
foiblesse dans les nerfs, *ibid*.
POILS des paupières, col. 921. vol. II. *Blepharides*.
POINT LACRYMAL, col. 762. vo- *Lacrymale*
lume IV. *pointum*.
POINTES, fommités, col. 251. volu-
me II. *Apices d'Apen*.
Ce que c'est, *ibid*.
POINTES, épinés des végétaux, col. 350. *Aculi*.
vol. I.
POINTE, extrémité d'un instrument, col. *Acies*.
329. vol. I.
POINTU, ce qui est pointu ou garni *Acantha*.
d'épines, col. 178. vol. I.
A quoi l'on applique ce mot, *ibid*.
POIRE SAUVAGE, selon M. Ray, *Acras*.
col. 340. vol. I.
Sa vertu, selon Plinie, *ibid*.
Celle de ses feuilles, *ibid*.
'POIRE', liqueur faite avec les poires, *Apiter*.
col. 251. vol. II.
POIREAU, col. 635. vol. VI. *Verruca*.
Remèdes recommandés pour la cure
des poireaux, *ibid*.
Principales méthodes usitées en Chi-
rurgie pour extirper les poireaux,
col. 636.
Poireaux & tubercules qui viennent
au pénis, 637.
Remèdes pour en procurer l'extirpa-
tion, *ibid*.
POIREAU, plante, col. 711. vol. V. *Pertusa*.
Ses caractères, *ibid*.

- Boerhaave en compte quatre especes, *ibid.*
 Dale en ajoute deux autres, col. 712.
 Vertus des poireaux, *ibid.*
- POIRIER**, arbre, col. 966. vol. V. *Pyrus.*
 Caractères & description de cet arbre, *ibid.*
 Vertus de son fruit, *ibid.*
- POISSON** sauvage, col. 234. vol. I. *Achras.*
 Son fruit est plus acré & astringent que les poires ordinaires, *ibid.*
- POIS**, plante, col. 533. vol. III. *Cicer.*
 Différentes sortes de pois & leurs propriétés, *ibid.*
- POIS**, col. 623. vol. V. *Pisum.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte vingt-six especes, *ibid.*
 Qualités des pois blancs ordinaires, lorsqu'ils sont encore verts, *ibid.*
- POIS** DE MERVEILLE, col. 794. vol. III. *Corindum.*
 Ses caractères, *ibid.*
- POISSON** de mer qui ressemble à l'écrevisse (selon Aëtius, *Carcinada*) *Carcinada.*
 col. 1620. vol. II.
 Aëtius en blâme l'usage, *ibid.*
 On appelle *Ichtyoleum* l'huile qu'on tire du poisson, col. 484. vol. IV.
 — *Ichtyemata*, les écailles du poisson, *ibid.*
- POISSON** dont parle Aldrovandi, colon. *Atherina.*
 624. vol. II.
 Bon à manger, *ibid.*
- POISSONS** à coquilles, col. 726. volume II. *Balanus ou Glan-dei.*
 Leur vertu, *ibid.*
- POITRINE**, col. 282. vol. VI. *Thorax.*
 Division du thorax en parties antérieure, postérieure & latérales, *ibid.*
 Parties externes du thorax, *ibid.*
 Parties internes du thorax, *ibid.*
 Arteres & veines qui appartiennent particulièrement au thorax, *ibid.*
 Les côtes : leur structure & leur connexion en général, col. 284.
 Examen particulier des côtes : en quoi chacune diffère de chacune des autres & de la totalité, col. 284.
 Division des côtes en vraies & fausses, col. 286.
 Le sternum, col. 287.
 Examen du sternum considéré comme un os seul, 289.
 Examen du sternum considéré comme composé de trois os, *ibid.*
 Mécanisme par lequel le thorax acquiert de la largeur, de la longueur, & de la profondeur, puis redevient étroit & court, 290.
 Fractures des côtes & des clavicules, *Voy. Fractures.*
 Luxation des côtes & des clavicules, *Voy. Luxation.*
 Bandages propres à la poitrine, au mot *Bandage.*
 Signes du sang épanché, col. 303.
 Manière de l'en retirer, *ibid.*
- POIVRE**, blanc & noir, col. 618. volume V. *Piper.*
 Ses qualités, *ibid.*
 Différentes sortes de poivre, col. 619.
- POIVRE** de la Jamaïque, col. 57. volume *Pimenta.*
 me III.
 Sa description, *ibid.*
 Manière de préparer & conserver ce fruit, col. 58.
- POIVRE** de Guinée, col. 1460. volume *Capsicum.*
 me II.
 Ses autres noms, *ibid.*
 Sa description & vertu par Miller, *ibid.*
- POIX**, col. 625. vol. V. *Pix.*
 Différentes sortes de poix, *ibid.*
- POIX** détachée des navires, col. 1126. *Zepissa.*
 vol. VI.
 Qualité qu'on attribue à cette poix, *ibid.*
- POLEMONIUM**, plante, col. 677. vol. V.
 Boerhaave en compte quatre especes, *ibid.*
 Vertus de cette plante, *ibid.*
- POLIGALA**, plante, col. 680. volume V.
 Boerhaave en compte six especes, col. 681.
 Qualités de cette plante, est chaude & sèche, *ibid.*
 Vertu de la décoction de ses feuilles dans du vin, *ibid.*
- POLYPE**, espece de poisson, col. 945. *Bolbidion, Bol-bion.*
 vol. II.
 Cas où Hippocrate les recommande comme médicaments, *ibid.*
- POLIUM**, plante, col. 678. vol. V.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Boerhaave en compte dix especes, *ibid.*
 Elle excite les regles & l'urine, guérit la jaunisse, *ibid.*
 L'infusion des feuilles est salutaire dans la léthargie & dans l'épilepsie, *ibid.*
- POLYPE**, col. 686. vol. V. *Polypus.*
 Comment les concrétions polypeuses sont si funestes au genre humain, col. 687.
 Maladies qui sont produites, entretenues & disposées à une issue funeste au moyen de ces concrétions polypeuses, col. 688.
 Signes auxquels on peut reconnoître si ces concrétions sont logées dans les viscères où elles ont leur siège principal, col. 690.
 Génération & production des concrétions polypeuses, col. 691.
 Causes procatartiques des concrétions polypeuses, col. 692. *& suiv.*
 Cure, col. 695.
 Méthode de prévenir les polypes, *ibid.*
 Mesures qu'il faut prendre pour empêcher que les polypes n'augmentent lorsqu'on a des signes certains qu'il y en a de formés dans le cœur ou les plus gros vaisseaux, col. 696.
- POLYVES** aux narines, méthodes proposées pour les déraciner, & examen de ces méthodes, col. 1460. vol. IV. *Voyez Narines.*
- POLYPODE**, plante, col. 684. volume V. *Polypodium.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte six especes, *ibid.*

- Analyse de cette plante, col. 685.
 Vertu du polypode, *ibid.*
POLYTRIC, plante, col. 406. volu- *Trichomanes*.
 me VI.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte deux especes,
ibid.
 Vertus de cette plante, col. 407.
POMME D'AMOUR, plante, col. 1067. *Amoris pomum*.
 vol. I.
 Ses autres noms dans les Auteurs,
ibid.
 Sa description par Miller, *ibid.*
 Autre Pomme d'amour, col. 1064. vo- *Lycopersicon*.
 lume IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte six especes,
ibid.
 On ne convient point encore de ses
 vertus, *ibid.*
POMME EPINEUSE, col. 1083. vol. V. *Stramonium*.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte six especes,
ibid.
 Qualité de ses fleurs, de sa semence
 & de sa racine, col. 1084.
POMMES DES INDES, col. 651. vol. II. *Avila*.
 Description de ce fruit & de l'arbre
 où il croît, par M. Lemery, *ibid.*
 Ses vertus par le même, col. 652.
POMME DE MERVEILLE, col. 1380. volu- *Momordica*.
 me IV.
 Ses caractères, ses especes, *ibid.*
POMMIER, arbre, col. 1095. volu- *Malus*.
 lume IV.
 Caractères & description de cet ar-
 bre, *ibid.*
 Boerhaave en compte deux especes;
 col. 1096.
 Les poires-pommes & les pommes de
 renettes font d'usage en Medeci-
 ne, *ibid.*
 Leur suc, *ibid.*
 Leur efficacité, *ibid.*
 Il n'y a proprement qu'une seule espe-
 ce de pommes, *ibid.*
 La différence consiste seulement dans
 quelques diversités accidentelles,
ibid.
 Les propriétés des pommes varient
 selon la différence de leur goût,
ibid.
 Temps le plus propre pour les man-
 ger, col. 1097.
 Leurs vertus, *ibid.*
 Remède préparé avec les pommes
 dont on se sert fréquemment,
ibid.
 Observation singulière de Simon Pau-
 li, *ibid.*
 Espèces du pommier, *ibid.*
POMMIER SAUVAGE, arbre, col. 542. *Agriococcime-*
 vol. I. *lea*.
 Le fruit de cet arbre s'appelle *agri-*
mela, *ibid.*
 Les especes de ce pommier, & ses
 noms, *ibid.*
 Sa description par Ray, *ibid.*
 Vertus des pommes sauvages selon
 Dioscoride, *ibid.*
 ——— Ray, *ibid.*
 ——— Dale, *ibid.*
POMMIER EPINEUX, col. 815. vol. II. *Baryococalon*.
PONGA, arbre du Malabar, col. 703.
 vol. V.

- Vertus du fruit de cet arbre appliqué
 en forme de cataplasme sur les tu-
 meurs, *ibid.*
 ——— d'une liqueur qu'on prépare
 avec sa racine & son écorce cuites
 dans l'eau, *ibid.*
PONGELION, arbre du Malabar;
 col. 704. vol. V.
 Vertu de l'huile que l'on prépare avec
 son écorce pilée & cuite ensuite,
ibid.
 ——— de son fruit broyé avec du
 manga & mêlé avec la décoction
 de riz, *ibid.*
PONNA, arbre du Malabar, col. 704.
 vol. V.
 Vertus d'une huile qu'on tire des
 amandes de son fruit par expres-
 sion, *ibid.*
 ——— d'un extrait tiré de sa racine,
ibid.
PONNAGAM, grand arbre des In-
 des, col. 704. vol. V.
 Vertu d'un cataplasme qu'on prépare
 avec ses feuilles pilées avec du
 miel, *ibid.*
 ——— de sa racine pilée & appliquée
 en forme de cataplasme sur les
 contusions, *ibid.*
PORCELETS de S. Antoine, ou Clo-
 portes. Voy. Cloportes dans la pré-
 sente Table.
PORC-EPIC, animal, col. 466. volu- *Hystrix*.
 me IV.
 Grossueur de cet animal, *ibid.*
 Toutes ses parties sont d'usage en
 Medecine, *ibid.*
 Nature d'une pierre contenue dans la
 vésicule de son fiel, *ibid.*
PORTE-AIGUILLE, col. 334. volu- *Ascutellum*.
 me I.
 Description de cet instrument, *ibid.*
POSTHIUS, (Jean) Anatomiste;
 col. 1254. vol. I.
 Son pays & le temps où il est né, *ibid.*
 Age où il est mort, *ibid.*
 Ce qu'on doit conclure de ses décou-
 vertes, *ibid.*
 Editions de ses Ouvrages; *ibid.*
POTAMOGEITON, plante, col.
 715. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte onze especes;
ibid.
 Qualités de ses feuilles & leurs ver-
 tus, col. 716.
POTIRON, fruit, col. 1228. vol. IV. *Melopepo*.
 Sa différence d'avec la courge, *ibid.*
 Boerhaave en compte cinq especes;
ibid.
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
POUDRE, col. 805. vol. V. *Fulvin*.
 Quelles sont les matieres qui peuvent
 être pulvérisées, *ibid.*
 Différentes sortes de poudres, 806.
 Préparation de la poudre cordiale
 magistrale, col. 808.
 ——— céphalique, *ibid.*
 ——— cornachine, *ibid.*
 ——— composée de graines
 de kermès, col. 809.
 ——— simple de calament,
ibid.

- composée de turbith, *ibid.*
 — composée de canel-
 le, *ibid.*
 — pour les érépisées, *col. 810.*
 — de Haly, *ibid.*
 — cordiale de Galien, *ibid.*
 — du Comte de War-
 wich, *col. 811.*
- POUDRE de sympathie, *col. 71. vol. VI. Sympatheticus.*
 Préparation de la poudre de sympa-
 thie, *ibid. pulvis.*
 Vertus de cette poudre, *ibid.*
 Manière dont on faisoit d'abord la
 poudre de sympathie, *col. 72.*
 Guérisons singulières qu'on a attri-
 bué à cette poudre, *ibid.*
 Eloge qu'en fait M. Digby, *ibid.*
- POUDRE d'Excester. Voy. l'art. Goutte.
 Poudre faite avec les feuilles de troen-
 ne d'Egypte, *col. 389. vol. II. Archenda.*
- POUDRE à canon, *col. 962. vol. V. Pulvis pyris.*
 Matières dont elle est composée,
ibid.
 Découverte de la poudre à canon,
col. 963.
 Temps où ses effets ont été connus,
ibid.
 Où elle a été portée à la perfection où
 elle est aujourd'hui, *ibid.*
- POUDRE dont on se frottoit, mêlée avec
 l'huile, pour prévenir la sueur,
col. 794. vol. I. Alipasma.
- POUDRE n'ou, boue couleur d'or, qui
 se rencontre dans quelques rivi-
 res, *col. 1015. vol. I. Ammochryso.*
- POUDRE du Marquis, *col. 1155. vol. IV. Marchionis pul-*
 Manière de la préparer selon la Phar-
 macopée de Leyde, *ibid. vis.*
- Vertu de cette poudre, *col. 1156.*
- POUDRE composée de séné, *col. 1478.*
vol. V.
- POUDRE à vers, *barbotine, col. 1301. Santonicum se-*
men.
 Quelle est la meilleure, *col. 1302.*
 Ses propriétés, *ibid.*
- POUDRE de Saxe, *col. 1329. vol. V. Saxonicus pul-*
 Sa préparation & ingrédients qui la
 composent, *col. 1330. vis.*
 Son usage, *ibid.*
 Elle seroit trop violente pour les tem-
 péraments François, *ibid.*
- POULAIN, *col. 1207. vol. II. Burdo, Burdus.*
- POULE DOMESTIQUE, *col. 16. Gallus & Galli-*
na domestica.
vol. IV.
 Cas où l'on s'en sert avec succès,
ibid.
 Vertus de sa queue plumée vivante,
 de sa cervelle, de la tunique inté-
 rieure de son ventricule, de sa
 graisse, de ses œufs, de leurs co-
 quilles, de la membrane du blanc
 & du jaune, *ibid.*
- POULE d'eau, *col. 15. vol. IV. Gallina aquati-*
 Lieux où on la trouve, *col. 16. ca.*
 Parties dont on se sert en Médecine,
ibid.
- POULET D'INDE, *col. 1217. volu- Meleagris.*
me IV.
 Aliment de cet animal, *ibid.*
 Qualité de sa chair, *ibid.*
- POULIOT, plante, *col. 781. vol. V. Pulegium.*

- Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave fait mention de quatre es-
 pèces, *ibid.*
 Dale en ajoute une cinquième, *col. 782.*
 Qualités du pouliot, *ibid.*
 Vertu de son suc ou de la forte dé-
 coction de ses feuilles, *ibid.*
- POULS, *col. 791. vol. V. Pulsus.*
 Physiologie ou constitution naturel-
 le du pouls, *col. 792.*
 Si le mouvement du cœur est le mê-
 me que celui du pouls, *ibid. & suiv.*
 Sentimens des Auteurs, *ibid. & suiv.*
 Si les pouls sont différens & distin-
 gués les uns des autres, *col. 793. & suiv.*
 Sentimens des Auteurs, *ibid.*
 Toute la multitude des pouls inven-
 tée par les anciens, réduite par Syl-
 vius à trois qualités, *col. 797.*
 Différences qui peuvent se rencon-
 trer dans le même pouls, *col. 798.*
 Ce qu'on entend par un pouls modé-
 ré, constant & uniforme, *col. 799.*
 Si la connoissance du pouls est essen-
 tielle dans les fièvres & si son état
 est un de leurs signes pathognomi-
 ques, *col. 801.*
 Sentimens des Auteurs, *ibid.*
- Pouls inégal en force, en vitesse, *col. 82. vol. II. Anisot, Anisot, Anisot, Anisot.*
- Pouls rebondissant. Voyez *Dicrote.*
- Pouls intercadent, sa définition, *col. 652. vol. IV. Intercedens pul-*
sus.
- Pouls intermittent, *col. 658. volume Intermittens*
I V. pulsus.
- Pouls petit & qui se meut comme par
 bouffées, *col. 375. vol. II. Arantofus pul-*
sus.
- POUMON, *col. 782. vol. V. Pulmo.*
 Exposition anatomique des poumons,
col. 783. & suiv.
 Usage des poumons, *col. 788.*
- POUMONS, signes qui font connoître
 qu'ils sont ou menacés ou attequés
 d'une suppuration, *col. 48. volum.*
 VI. Voyez la fin de l'article *Suppu-*
ration.
- POURCELAINE ou Buccine, *col. Buccinum, buccina.*
1178. vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Ses vertus par Dioscoride, *ibid.*
- POURPIER, plante, *col. 712. vol. V. Portulaca.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte six espèces,
col. 713.
 Vertus des feuilles du pourpier, *ibid.*
 — de sa semence, *ibid.*
 On l'appelle aussi *allium gallicum, Allium Galli-*
 selon *Marcellus Empiricus, col. 819. vol. I. cum.*
- POURPRE de mer, *col. 206. vol. IV. Halimus.*
 Usage de ses feuilles, de ses jeunes
 pousses & de sa racine, *ibid.*
 Ses propriétés médicinales, *ibid.*
- POURPRE, maladie, *col. 813. volu- Purpura.*
me V.
 Caractères particuliers & essentiels du
 pourpre, *ibid.*
 Symptômes auxquels on connoît que
 la terminaison du pourpre sera fa-
 tale, *col. 815.*

Examen des causes matérielles des deux especes de pourpre, col. 816.

& suiv.

Examen de ce qui contribue d'une maniere plus particuliere à la production de ces maladies, col. 820.

& suiv.

Pourpre chronique, col. 827.

Curation des pourpres, *ibid.* & suiv.

Maniere de prévenir & de guérir les especes de pourpres auxquels les femmes sont assez sujettes, soit dans le commencement, soit dans le milieu de leurs couches, col. 828. & suiv.

POUTALETJA, arbrisseau du Malabar, col. 716. vol. V.

Vertu d'une boisson faite avec ses

feuilles bouillies dans du lait, *ibid.*

— d'un bain fait avec les fleurs,

les feuilles, l'écorce, la racine &

les autres parties de cet arbre, *ibid.*

PRELE, plante, col. 1386. vol. III.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte dix especes,

ibid.

Propriétés & usages de la prele, col.

1387.

PREMIER, col. 386. vol. II.

PREPUCE, col. 726. vol. V.

Extremité du prépuce, partie que l'on

coupe dans la circoncision, col.

346. vol. I.

Passage d'Hippocrate à ce sujet, *ibid.*

— éclairci par Celse &

Aretée, *ibid.*

PRE'SURE, col. 613. vol. III.

Ce que c'est, *ibid.*

D'où on la tire, *ibid.*

Qualités & usages de la pré'sure sui-

vant les anciens, *ibid.*

Vertu de la pré'sure, col. 614.

PRIAPISME, maladie, col. 1322. *Satyriasis.*

vol. V.

Sa définition, *ibid.*

Causes antécédentes de cet accident,

ibid.

Ses symptômes, *ibid.*

Maniere de distinguer le priapisme

de la gonorrhée appelée *feminis*

lapsus, col. 1323.

Maniere de traiter cette maladie dans

les deux sexes, *ibid.*

Histoire d'un priapisme par Cœlius

Aurelianus, col. 1324.

Description d'une espece singuliere

de priapisme par le Docteur Chey-

ne, col. 1325.

PRIMEVERE, plante, col. 743. vo- *Primula-veris.*

lume V.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte vingt especes,

ibid.

Propriétés & vertus de cette plante,

ibid.

PRIMEVERE BLEU, plante, col. 1621. *Carchedon Tur-*

carum.

Sa description, *ibid.*

Etymologie de son nom Turc, *ibid.*

Sa vertu par Ray, *ibid.*

Autre espece de cette plante, *ibid.*

PRIMORDIAL, col. 389. vol. II. *Archeanus.*

PRINCIPES DES CORPS, *Principia.*

col. 745. vol. V.

Examen détaillé des cinq principes

dont tous les corps sont composés,

col. 746.

PRIVATION de connoissance, état *Agonia*

dans lequel une personne malade

ne connoit plus celles qui lui sont

les plus familières, colonne 531.

vol. I.

PRIVATION subite du pouls dans laquelle *Asphyxia*

l'artere n'a pas de mouvement

sensible au toucher, colonne 590.

vol. II.

Cause de cet accident selon Galien,

ibid.

Sentiment de Cœlius Aurelianus sur

ce mot, *ibid.*

PRODUIT de soi-même, colon. 716. *Autogenes.*

vol. II.

PROFOND se dit du sommeil, col. *Altus.*

868. vol. I.

PROFONDEUR, col. 1220, vol. II. *Bythos.*

PROGNOSTICS, col. 726. vol. V. *Presagies*

Combien il est avantageux à un Me-

decin de pouvoir employer les pro-

gnostics, *ibid.*

Dissertation d'Offman où il propose

les moyens de réduire la prognos-

tique en science, *ibid.*

PROGNOSTICS que l'on peut former dans

plusieurs maladies dangereuses,

col. 732. & suiv.

PROMENADE, sorte d'exercice, *Ambulatio.*

col. 997. vol. I.

Sentiment de Celse à ce sujet, *ibid.*

Avantages qu'on retire de cet exer-

cice, *ibid.*

PRONATEURS, muscles, col. 760. *Pronatores.*

vol. V.

PRONATEUR rond ou oblique, *ibid.*

Situation, attaches & usage de ce mus-

cle, *ibid.*

PRONATEUR quarré ou transverse, *ibid.*

Situation, attaches & usage de ce mus-

cle, *ibid.*

PROTASPARTARIUS, (Théophile)

Anatomiste Grec, col. 1233. vol. I.

Il a fait l'abrégé de l'Ouvrage de Ga-

lien, *ibid.*

Ses idées sur les muscles des paupie-

res, *ibid.*

— sur ceux de la langue, *ibid.*

— sur le ligament qui unit tou-

tes les vertebres, *ibid.*

— sur les testicules, *ibid.*

Quelles ont été les Editions de ses

Ouvrages, col. 1234.

PRUNIER, col. 767. vol. V. *Prunus.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte sept especes,

ibid.

Dale en ajoute deux autres, colonne

768.

Propriété de quelques-unes de ces es-

pèces, col. 767. & 768.

PRUNIER d'AMERIQUE, col. 482. vol. I. *Leuco.*

Ses caractères, *ibid.*

Miller en compte quatre especes,

ibid.

Elles n'ont aucune vertu médicina-

le, *ibid.*

PSEUDO-ACACIA, plante, colon.

770. vol. V.

Ses caractères, *ibid.*

Vertus des feuilles de cette plante.

- bouillies & pressées dans de l'eau, *ibid.*
- PSUNO-NICTAMNUS**, plante, col. 771.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte huit espèces, *ibid.*
 Sentiment de quelques Auteurs sur cette plante, *ibid.*
- PSOAS**, ou lombaire interne, muscle, *Psoas*.
 col. 773. vol. V.
 Attaches & fonctions de ce muscle, *ibid.*
- PSOAS**, (petit) *ibid.*
 Ses attaches, son usage, *ibid.*
- PTARMIQUE**, plante, colon. 775. *Ptarmica*.
 vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte neuf espèces, *ibid.*
 Qualités & vertu de sa racine mise dans la bouche, col. 776.
 Réduite en poudre & prise par le nez, *ibid.*
- PUCES**, (herbes aux) plante, colon. *Pysillum*.
 774. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte quatre espèces, Vertu de son muilage, col. 775.
- PUISSANCE** existante dans la nature, qui engendre & corrompt tout, col. 671. vol. I.
- PULMONAIRE**, plante, col. 789. *Pulmonaria*.
 vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte six espèces, *ibid.*
 Cas où on l'emploie avec succès, *ibid.*
 Potions dans lesquelles on la fait entrer, *ibid.*
- PUR** simple, exempt de mélange, col. *Aerator*.
 341. vol. I.
 Dans quel cas Hippocrate a employé ce mot, *ibid.*
 Différence entre le texte de Fœsius & celui d'Hercinius sur ce mot, col. 342.
 Sentiment de Galien sur cette matière, *ibid.*
 Autre application qu'Hippocrate fait de ce mot, *ibid.*
 Autre signification du mot *apur* chez les Grecs, *ibid.*
 Ce que signifie ce mot dans Hippocrate, *ibid.*
- PURGATIF** de Rivière, colon. 1350. *Calomelanos*.
 vol. II. *Turqueti*.
 Sa préparation, *ibid.*
 Autre formule d'un purgatif, colon. 1339. vol. V.
 Remarques au sujet de ce purgatif, *ibid.*
 Pourquoi les purgatifs acres ne doivent point être ordonnés dans la fièvre tierce, col. 198. vol. VI.
 Voy. *Cathartiques*.
- PURGATION**, divers sens de ce mot dans Hippocrate & Thucydide, col. 259. vol. II.
- PURGATION** des poudrons par expecto- *Anacatharsis*.
 ration, col. 1120. vol. I.
- Quels remèdes, selon Blancard, doivent être appelés *Anacatharsis*. *Anacathartica*.
ques, *ibid.*

- PURIFICATION**, colon. 1410. *Mundatio*.
 vol. IV.
- PUS**, col. 832. vol. V. *Pus*.
 Effets merveilleux du pus formé dans les plaies, col. 875. vol. VI.
 Où se forme le pus, *ibid.*
- PUSILLANIMITE**, défaut de courage, col. 626. & 627. vol. II. *Athymia*, *Athymia*.
 Ce qu'il signifie dans les Auteurs, *ibid.*
- PUSTULE**, col. 833. vol. V. *Pustula*.
 Différentes sortes de pustules, *ibid.*
 Leurs symptômes, *ibid.*
 Méthode pour guérir toutes sortes de pustules, *ibid.*
 Préparation pour frotter les pustules des enfans, *ibid.*
- PUSTULE** maligne, dont Celse fait mention, col. 537. vol. I. *Agria*.
 Ses espèces & leur description, *ibid.*
 Remède indiqué par Mycon, *ibid.*
- PUSTULES** superficielles de la peau occasionnées par la chaleur, col. 498. vol. I. *Erbolices*.
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
- PUTREFACTION**, col. 834. *Putredo*, on *Putrefactio*.
 vol. V.
 Examen de la nature, des causes & des effets de la putréfaction, par des principes Chymiques & Physiques, *ibid.*
 Définition de la putréfaction, *ibid.*
 Cause qui produit la dissolution intime, soit dans la fermentation, soit dans la putréfaction, col. 835.
 Moyen de conserver un corps qui tend à la putréfaction, *ibid.*
 Vertu de l'esprit de vin rectifié contre la putréfaction, col. 836.
 Vertus des sels, & surtout du sel commun & de l'alun dans le même cas, *ibid.*
 Moyen d'empêcher les fluides sujets à corruption de devenir putrides, *ibid.*
 Application de la doctrine de la fermentation au corps humain, *ibid.*
 Comment la circulation garantit le corps des animaux de la corruption, col. 837.
 Préservatif nécessaire à la vie & à la santé, *ibid.*
 Autre préservatif, col. 838.
 Causes qui peuvent engendrer la corruption dans le corps humain, *ibid.*
 Moyen de prévenir cet accident, col. 839.
 Nécessité de la saignée ou de la restitution des excréments de sang habituelles, *ibid.*
 Autres causes qui peuvent hâter la corruption, col. 840.
 Effets singuliers des poisons, surtout des poisons caustiques, *ibid.*
- PYLORE**, col. 644. vol. III. *Pylorus*.
 Sa situation, *ibid.*
 Sa figure, *ibid.*
- PYRETHRE**, plante, colonne 846. *Pyrethrum*.
 vol. V.
 Sa description, *ibid.*
 Pourquoi ainsi appelée, *ibid.*
 Sa racine est d'usage, *ibid.*
 Vertu de sa racine tenue entre les dents, *ibid.*

Autres vertus de cette plante, *ibid.*
Autres especes de pyrethre, *ibid.*
& *suiv.*

PYRITE, pierre à feu, ou pierre *Pyrites.*
d'arquebuse, col. 962. vol. V.
Lieux où on la trouve, *ibid.*
Maniere dont on la calcine, *ibid.*
Verru de la pyrite crue ou calcinée,
ibid.

PYROLE, plante, col. 964. vol. V. *Pyrola.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave compte deux especes de
pyrole, *ibid.*
Dale en ajoute une troisieme, *ibid.*
Usage des feuilles de la pyrole, *ibid.*
Les vertus & propriétés de la troisieme
espece de pyrole dont parle
Dale, col. 965.

Q

QUAMOCLIT, plante, colon. 968.
vol. V.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte deux especes ;
ibid.
Virtu quelle a selon l'Auteur de
L'Hist. des Pl. austr. à Boerh.
col. 969.

QUARRE, nom que l'on donne à plu- *Quadratus.*
sieurs muscles, col. 967. vol. V.

QUARRA de la cuisse, muscle, *ibid.* *Quadratus fe-*
Sa figure, *ibid.*
Sa situation, *ibid.*
Ses attaches, *ibid.*
Ses usages, *ibid.*

QUARRA des lombes, ou lombaire ex-
terne, muscle, *ibid.*
Sa situation, *ibid.*
Ses attaches, *ibid.*
Ses fonctions, col. 968.

QUAUHYAC OCUILENSIUM,
nom d'un grand arbre des Indes,
dont les feuilles ressemblent à cel-
les du citronnier, colonne 968.
vol. V.
Virtu de son écorce & de son suc ti-
ré par le nez, *ibid.*

QUEUE d'ARONDELLE, espece *Sagitta.*
de renoué, col. 1183. vol. V.
Boerhaave en distingue quatre espe-
ces, *ibid.*
Ses propriétés, *ibid.*

QUEUX de lézard, plante, col. 1326. *Saururus.*
vol. V.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte quatre especes,
ibid.
Ses propriétés, *ibid.*

QUEUX de pourceau, ou fenouil de porc, *Pencedanum.*
col. 492. vol. V.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte trois especes,
ibid.
Propriétés & vertus de cette plante,
ibid. & *suiv.*

QUEUX de cheval, plante, colon. 592. *Asprella.*
vol. II.

Son usage, *ibid.*

QUEUX de lion, plante, colonne 822. *Leonurus.*
vol. IV.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en distingue trois especes,
ibid.

Tome VI.

On ne leur connoit aucune propriété
médicinale, *ibid.*

QUEUX de renard, plante, colon. 837. *Alpecurus.*
vol. I.

Noms de cette plante dans les Au-
teurs, col. 838.

Description, par Ray, *ibid.*

Noms de treize autres especes, selon
Ray, *ibid.*

QUEUX de fouris, plante, colon. 1427. *Myosurus.*
vol. IV.

Ses caractères, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

QUINQUINA, écorce d'un arbre du
Pérou, col. 983. vol. V.

Diversité des sentimens des Auteurs
au sujet du quinquina, col. 984.

Médecins qui ont regardé le quin-
quina comme un fébrifuge univer-
sel, 985.

Médecins qui ont regardé le quinqu-
na comme un remède infidèle &
peu sûr, col. 986.

Raisonnemens des adverfaires du
quinquina, *ibid.* & *suiv.*

Réponse aux objections, col. 987.
& *suiv.*

Principes que renferme le quinquina,
col. 991.

Effets avantageux ou nuisibles que
cette écorce produit dans le corps,
ibid.

Dans quels cas on peut ordonner le
quinquina à l'avantage du malade,
ibid. & *suiv.*

Précautions salutaires au moyen des-
quelles on peut sûrement & effica-
cément employer le quinquina dans
les fièvres, col. 998. & *suiv.*

Especes de quinquina du Pérou, col.
1015.

Quel est est le meilleur, *ibid.*

Comment on a découvert la vertu fé-
brifuge du quinquina, col. 1016.

Comment ce secret fut communiqué
aux Espagnols, *ibid.*

QUINQUINA, (éloge du) colonne 195.
vol. VI.

A qui le quinquina est moins bien-
faisant, col. 198.

Autre avantage du quinquina pris
avec précaution, col. 978. vol. V.

Précaution qu'on doit prendre avant
de l'employer, *ibid.*

Effets salutaires du quinquina dans
les mortifications, col. 1001.

Usage que plusieurs en ont fait, *ibid.*
& *suiv.*

Méthode nouvelle d'employer le
quinquina dans les plaies d'armes
à feu, par M. Ramby, colonne
1014. & *suiv.*

Le quinquina ne nuit point à ceux
qui ont les poudrons affoiblis, com-
me quelques-uns se l'imaginent,
col. 1018.

QUINTE-ESSENCE, colon. 1018. *Quinta essentia.*
vol. V.

Préparation des quinte-essences Chy-
miques liquides, *ibid.*

Remarques sur ces préparations,
ibid.

Préparations des quinte-essences se-
ches, col. 1019.

Remarques, col. 1020.

RRRRrr

- QUINTE-FEUILLE, plante, col. *Quinquifolium*.
981. vol. V.
Ses caractères, *ibid*.
Boerhaave en distingue onze espèces, col. 982.
Propriétés & vertu de la quinte-feuille, *ibid*.
QUOTIDIEN, qui revient tous les jours, se dit d'un accès de fièvre, col. 1068. vol. I.

R.

- RACHITIS, maladie nouvelle, col. 1025. vol. V.
Quelle elle est, *ibid*.
Signes auxquels on peut la reconnaître, *ibid*. & *suiv*.
Causes du rachitis, colonne 1027.
Prognostics de cette maladie, colon. 1028.
Curation, *ibid*. & *suiv*.
Alimens les plus convenables aux enfans atteints du rachitis, col. 1030.
Boissons les plus convenables pour les personnes affligées du rachitis, col. 1031.
Plantes dont l'usage est propre pour la guérison du rachitis, col. 1032.
RACINE RINZANGO, racine, col. 1034. vol. V. *Radix Rinzango*.
Depuis quand on fait usage de cette racine, *ibid*.
Ses vertus, *ibid*.
RACINE de saint Charles, racine d'Amérique, col. 1034. vol. V. *Radix Caylo-sancto*.
Propriétés & vertus singulières de cette racine, *ibid*.
RACINE de sainte Helene, racine qu'on apporte d'Amérique, col. 1034. vol. V. *Radix sancte Helene*.
Propriétés & vertus médicinales de cette racine, *ibid*.
RACINES, noms des cinq racines apéritives majeures, col. 1034. vol. V.
Les cinq racines apéritives mineures, *ibid*.
RADIAL, nom de trois muscles, col. 1032. vol. V. *Radialis ou Radialis*.
RADIAL premier & second, *ibid*.
Situation & attaches de ces deux muscles, col. 1033.
Leurs usages, *ibid*.
RADIS, plante, col. 1043. vol. V. *Raphanus*.
Ses caractères, *ibid*.
Boerhaave en compte cinq espèces, *ibid*.
Propriétés & usage des radis, *ibid*. & *suiv*.
RAFRAICHISSEMENT, col. 1175. *Anaptyxis*.
vol. I.
RAIE, poisson de mer, col. 1035. volume V. *Rais*.
Ses espèces, *ibid*.
Parties de ce poisson qui sont d'usage en Médecine, *ibid*.
RAIE, poisson de mer qui n'a des pointes qu'à la queue, col. 864. volume IV. *Levirata*.
RAIFORT SAUVAGE, plante, col. 421. vol. II. *Armoracia*.

- Ses différens noms latins, *ibid*.
Lieu où elle croît, 422.
Ses vertus, *ibid*.
RAINE VERTE, animal, col. 1037. *Rana viridis*.
vol. V.
Cetle grenouille entière & son sang, sont d'usage en Médecine, *ibid*.
Ses propriétés, *ibid*.
RAIPONCE, plante, col. 1045. volume V. *Rapunculus*.
Caractères de cette plante, *ibid*.
Boerhaave en compte deux espèces, *ibid*.
On n'attribue au *rapunculus* aucune propriété médicinale, *ibid*.
RAISIN DE MER, plante, col. 1340. *Ephedra*.
vol. III.
Ses caractères, *ibid*.
Vertus de cette plante, col. 1341.
RAISINS, fruit de la vigne. Voyez *Vigne*.
RALEMENT ou ronflement, col. 1110. *Rheucher*.
vol. V.
En quoi il consiste, *ibid*.
Causes du râlement, *ibid*.
Cas où il est mortel, *ibid*. & *suiv*.
RAMELIN, (Jean) Anatomiste, col. 1260. vol. I.
Son pays, *ibid*.
Manière dont sont posées les figures de son Livre, *ibid*.
Editions de ce Livre, *ibid*.
RANBY, Chirurgien du Roi d'Angleterre, col. 1038. vol. VI.
Méthode de traiter les plaies d'armes à feu, *ibid*. & *suiv*.
RANDIA, arbrisseau, col. 1037. volume V.
Caractères de cet arbrisseau, *ibid*.
Origine de son nom, *ibid*.
RANULE SCROPHULEUSE, tumeur, col. 1446. vol. V.
Les topiques ne produisent pas beaucoup d'effets sur cette tumeur, *ibid*.
Manière d'ouvrir la tumeur, & d'éprouver l'écoulement de la matière qu'elle contient, *ibid*.
RAPHANISTRUM, plante, col. 1043. vol. V.
Boerhaave en compte trois espèces, *ibid*.
Il a les mêmes propriétés que le radis, *ibid*.
RAPISTRUM, espèce de rave, col. 1044. vol. V.
Ses caractères, *ibid*.
Boerhaave en compte six espèces, *ibid*.
Qualités de toutes ces espèces de rapistrum, *ibid*.
RAPPORT en justice, col. 928. volume VI.
Principes sur lesquels doit être dressé le rapport que l'on fait aux Juges touchant la nature & les effets d'une blessure, *ibid*. & *suiv*.
RAQUETTE ou Figuier d'Inde, col. 180. vol. V. *Opuntia*.
Boerhaave en compte onze espèces, col. 181.
Vertus du fruit & des feuilles de cet arbre, *ibid*.

- RASOIR**, col. 1581. vol. IV. *Novacula.*
- RAT**, animal, col. 1412. vol. IV. *Mus domesticus.*
Sa crotte est d'usage en Medecine, *ibid.*
- RAT** d'EGYPTE; ennemi mortel du crocodile, col. 483. vol. IV. *Ichnemnon.*
Qualités de sa biente & de sa chair, *ibid.*
Ichnemnon est aussi le nom d'un insecte, *ibid.*
- RAT** de montagne, ou *Marmotte*, colon. *Mus Alpinus.* 1471. vol. IV.
Sa graisse est d'usage pour les contractions & rigidités des jointures, *ibid.*
- RAT** VELU. Voyez dans cette Table au *Glis*, mot *Loir*.
- RATE**, col. 868. vol. IV. *Lien.*
Définition de la rate, *ibid.*
Sa figure, *ibid.*
Sa distinction en faces, extrémités & en bords, *ibid.*
Ses attaches, *ibid.*
Sa structure, *ibid.*
Son enveloppe, *ibid.*
Substance de la rate dans l'homme & le bœuf, col. 869.
Sa surface, *ibid.*
Route de l'artere splénique, *ibid.*
Nerfs de la rate, *ibid.*
Extrémités capillaires, *ibid.*
Usages de la rate, col. 870. Voyez *Hépar*.
Maladies de la rate, *ibid.*
Symptomes, *ibid.*
Régime, *ibid.*
Blessures à la rate, col. 871.
Inflammation, *ibid.*
Gonflement, *ibid.*
Actions de la rate, *ibid.*
- RAVE**, plante, col. 1041. vol. V. *Rapa.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte neuf especes, *ibid.*
Dale en ajoute une dixieme, colon. 1042.
Qualités & usages de quelques-unes de ces especes, *ibid.*
Remarque bonne à faire sur la rave, *ibid.*
- RAYON** DE SOLEIL, éclair, colon. *Alia.* 347. vol. I.
- REALGAR**, suc arsénical de même nature que l'orpiment, col. 1046. vol. V.
Ses especes dont il nous vient différentes figures sous lesquelles on l'apporte, *ibid.*
Le réalgar est un aussi violent poison que l'orpiment, *ibid.*
Danger de l'usage du réalgar tant intérieur qu'extérieur, col. 1047.
Préparation & correction du réalgar, proposée par Van-Helmont, *ibid.*
Son usage, *ibid.*
- RECHUTE**, col. 1048. vol. V. *Recidiva.*
Symptomes auxquels on peut prévoir une rechûte, *ibid.*
Conjectures sur le retour d'une maladie, tirées de l'espece ou de la nature de la maladie, *ibid.*
- RECOUVREMENT** de forces perdues par maladie, col. 1126. volume I. *Analepsis.*
- RECUEILLI** ensemble, col. 626. vol. *Atroefma.* l'ume II.
Dans quel sens ce mot est usité, *ibid.*
- REGLES**, ou *Flux menstruel* des femmes, col. 1230. vol. IV. *Menfer.*
A quoi cette évacuation se rapporte, *ibid.*
Pourquoi les femmes y sont sujettes, *ibid.*
Difficulté à déterminer exactement la quantité de sang qu'elles produisent chaque mois, *ibid.*
Causes du flux menstruel, *ibid.*
Sentimens des Auteurs, *ibid.*
Comment se fait cette évacuation, col. 1231.
Question entre les Anatomistes, col. 1232.
Auteurs qui regardent la Lune comme la cause des retours des regles, *ibid.*
Suite nécessaire de la suppression des regles, col. 1233.
Temps où les regles commencent à couler, & où elles cessent, *ibid.*
Les hommes sont aussi sujets à des évacuations critiques, *ibid.*
Le flux hémorrhoidal est très-salutaire, col. 1234.
Prognostic sur les évacuations menstruelles par des issues extraordinaires, col. 1235.
Manière de remédier à la suppression ou diminution des regles, col. 842. & *suiv.* vol. VI.
- REGLISSE**, plante, col. 124. volume *Glycyrrhiza.* IV.
Caractères de cette plante, *ibid.*
Figure de sa racine, *ibid.*
Est d'usage en Medecine, *ibid.*
Ses propriétés, *ibid.*
Lieux où on la tire, *ibid.*
Préparation de son suc, col. 225.
Ses qualités, *ibid.*
Quelle est la meilleure réglisse, *ibid.*
Ses vertus, *ibid.*
Seconde espece de réglisse, *ibid.*
- REINE** DES PRE'S, plante, col. 744. *Ulmaria.* vol. VI.
Ses caractères, *ibid.*
Ce qu'elle donne par l'analyse chymique, *ibid.*
Virtu de la décoction de sa racine dans l'eau, *ibid.*
- REINS**, col. 1054. vol. V. *Remes.*
Exposition anatomique des reins & de leurs appartenances, *ibid.*
Substances distinguées dans le rein, col. 1055. & *suiv.*
Capsules atrabilaires, col. 1058.
Situation & structure interne de ces glandes, *ibid.* & *suiv.*
Ce que Valsalva pense au sujet des capsules atrabilaires, col. 1060.
Raisons & expériences sur lesquelles il appuie son sentiment, *ibid.*
- RE'JOUISSANT**, épithetes que l'on Latifcaus, donne à plusieurs compositions pharmaceutiques, col. 766. vol. IV.
- RELACHEMENT**, col. 808. vol. IV. *Laxitas.*
Voy. l'article *Fibre*.
- RELACHEMENT** de la lèvre, col. 793. volume I. *Uvula proidentia.*

RELACHEMENT de la peau du scrotum, *Rhacofis*.
maladie, col. 1104. vol. V.

Maniere dont Léonidas traitoit cette
maladie, *ibid.*

REMEDE, col. 942. vol. II.

Boethema.

REMEDE, cure, col. 196. vol. I.

Acefsi.

Qualités des remèdes en général, col.
983. vol. V.

— contre l'acidité, col. 91. volu-
me II.

Amacida.

— contre les affections hystéri-
ques, col. 96. vol. II.

Antihysterica.

— agissant par révulsion, Gal. *Antipafficon.*
col. 182. vol. II.

— contre l'apoplexie, col. 267. *Apoplectica.*
vol. II.

— astringent & répercussif, col.
260. vol. II.

Apocryfficon.

— contre l'asthme, col. 92. vo-
lume II.

Antaflmatica.

— broyé sur un porphyre, 333. *Aconion.*

— contre la cachexie, col. 96. *Anticacbellica.*
vol. II.

— contre le catarrhe, col. 97. *Anticatartha-*
vol. II. *lis.*

— contre le cauchemar, colon. *Antepbiaticus.*
92. vol. II.

— contre le caufus ou fièvre ar-
dente, 97. vol. II.

Anticaufaticus.

— contre la colique, colon. 97. *Anticolica.*
vol. II.

— contre la consomption, col. *Antatrophon.*
92. vol. II.

— contre les convulsions, 182. *Antispasmodi-*
vol. II. *cum.*

— contre la corruption, colon. *Antiphora.*
178. vol. II.

— délayans, colon. 41. volu-
me I. *Abluentia reme-*
dia.

Quelle est leur propriété, *ibid.*
— contre les desirs amoureux, *Antaphrodisia-*
92. vol. II. *cos, Antaphro-*
ditica.

— contre la dysenterie, col. 97. *Antidysenteri-*
vol. II. *ca.*

— contre la douleur des reins, *Antinephritica.*
176. vol. II.

— doux & odorans, col. 839. *Benoleentia.*
vol. II.

— doués des mêmes vertus que *Antispoda.*
le spodium, colonne 182. volu-
me II.

Préparations de ces remèdes, *ibid.*
Autre façon de les préparer, *ibid.*

Paroles remarquables de Pline sur
cette matière, *ibid.*

— échauffans, col. 1337. volu-
me II. *Calefacientia.*

Leur action, *ibid.*

Axiome sur la génération de la cha-
leur, 1338. & *fin.*

Substance qu'on peut mettre au nom-
bre de ces remèdes, 1340.

A qui ces remèdes conviennent, col.
1341.

— excitant la toux & les cra-
chats, 1108. vol. I.

Amulica.

— externes qui purgent la tête, *Caput-purgia.*
1601. vol. II.

— contre les fièvres, colon. 97. *Amisebrilei.*
vol. II.

— contre la fièvre, colon. 179. *Antipyretion,*
vol. II. *Antipyreticon,*

Autre sens de ces noms, *ibid.*

ou *Antipyreti-*
con.

— contre la fièvre hectique, col.

Antihellica.

97. vol. II.

— contre la goutte, colon. 179. *Antiarthritica,*
vol. II. *Antipsadagra.*

— contre la goutte, colon. 92. *Antiarthriti-*
vol. II. *cum.*

— contre le mal vénérien, col.

Antivenerea.

183. vol. II.

— contre les maladies hypocon-
driacques, 96. vol. II.

Antihypocon-
driaca.

— contre la morsure du chien
enragé, 98. vol. II.

Antibysit.

— contre les mouvemens dé-
sordonnés du corps & de l'esprit,
selon Paracelse, 1620. vol. II.

Carcer.

— contre la paralysie, col. 177. *Antiparalytica.*
vol. II.

— contre la peste, col. 98. vo-
lume II.

Antisimica.

— contre le phlegme, col. 264. *Apophlegmatif-*
vol. II. *mus.*

Usage & maniere dont agit cette espe-
ce de remède, *ibid.*

Différentes especes de ce médica-
ment, *ibid.*

Préparation d'un tabac médicinal,
col. 265.

Ses vertus, *ibid.*

Les différens cas où l'on doit chan-
ger la forme des apophlegmatif-
mes, *ibid.*

Préparation des pilules masticatories,
col. 266.

— pris sans préparation, Hipp. *Aparafcenasia.*
col. 222. vol. II.

— contre la phthysie, col. 419. *Aristos ma-*
vol. II. *gnum & par-*
vum.

— contre la phthysie, col. 178. *Antiphysica.*
vol. II.

Exemple de ces remèdes tiré du Dis-
pensaire d'Edimbourg, *ibid.*

Autre façon de les faire, selon Quincy,
ibid.

Leurs vertus, *ibid.*

— contre la pleurésie, col. 179. *Antipleuriti-*
vol. II. *cum.*

— qui ne soulage pas, vol. 222. *Aparegoretic.*
vol. II.

— rarefiens, 374. vol. II. *Arenica.*

— contre le scorbut, col. 181. *Antiscorbatica.*
vol. II.

— contre le sommeil excessif, *Antihypnotica.*
col. 96. vol. II.

— contre la suppuration trop
abondante, col. 179. vol. II.

Antipyica.

Quels sont les remèdes qu'on peut
rapporter à cette classe, *ibid.*

Dans quel tems on s'en sert avec suc-
cès, *ibid.*

— contre la surdité, col. 340. *Aconistica.*
vol. I.

— contre les vents, 178. vol. *Antiphysica.*
II. Voy. *Carminatifi.*

— contre les vers, colonne 93. *Antihelmintica.*
vol. II.

— contre les vers, colon. 181. *Antiscolica.*
vol. II.

— contre le vertige, colon. 97. *Antidimica.*
vol. II.

— contre le vomissement, col. *Antemetica.*
92. vol. II.

— pour les yeux larmoyans, *Apoda erytica.*
col. 261. vol. II.

- Aëtius** a fait une liste de ces remèdes, *ibid.*
- REMISSION**, col. 1339. vol. I. *Anguis.*
- RENARD**, col. 1089. vol. VI. *Vulpes.*
Parties de cet animal d'usage en Médecine, *ibid.*
Leurs vertus, col. 1090.
- RENARD MARTIN**, gros poisson de l'espece cétacée, col. 1089. vol. VI. *Vulpecula marina.*
Virtu de sa graisse, *ibid.*
- RENE**, animal de la Laponie, colon. *Rangifer.* 1037. vol. V.
Cas où on se sert de ses cornes & de son sabot, *ibid.*
- RENONCULE**, plante, col. 1038. *Ranunculus.* vol. V.
Boerhaave en compte soixante-neuf especes, *ibid.*
Propriétés médicales de celles qui sont en usage, *ibid.* & *suiv.*
Dale fait mention d'une autre espèce de renoncule, col. 1040.
- RENOUÉE**, plante, col. 683. volu. *Polygonum.* me V.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte deux especes, *ibid.*
Virtus de la renouée, *ibid.*
- REPLETION**, col. 1174. vol. I. *Anaplerosis.*
- REPOS**, tranquillité, soit après le travail, soit après la douleur, colon. 1171. vol. I. *Anapausis.*
- REPOS** causé aux malades par la suspension des douleurs, col. 707. volume I. *Aleosis.*
- ETYMOLOGIE** de ce mot, *ibid.*
- REQUIN**, grand chien de mer, poisson, col. 1424. vol. II. *Canis carcharias.*
Ses noms Latins, *ibid.*
Virtus de ses dents par Rondelet, *ibid.*
- RESERVOIR DU CHYLE**. Voyez *Chyle.*
- RESINE**, col. 1083. volume V. *Resina.*
Résines solides & liquides, *ibid.*
Manière de préparer les résines, *ibid.*
Remarques sur cette préparation, col. 1084. & *suiv.*
- RESINE** de scammonée, col. 1338. volume V.
Sa dose, *ibid.*
- RESINE** coulante de soi-même, col. *Capneleum.* 1451. volume II.
- RESISTANCE** d'un corps dur, col. *Anterefsis.* 93. volume II.
- RESOLUTION** de l'air en vapeurs, qu'on prétendoit être nécessaire pour la formation des esprits vitaux, col. 457. volume I. *Aerofis.*
- RESOLUTION** d'une substance en ses principes, col. 1177. volume I. *Anastochiasis.*
- RESOLUTION**, relâchement, col. 1063. *Aposyn.* volume II.
- RESPIRATION**, col. 1086. vol. V. *Respiratio.*
Ce que c'est que la respiration, & pourquoi elle se fait continuellement sans l'aide de la volonté, *ibid.*
Phénomènes qu'on observe dans l'inspiration vitale, principalement d'un homme qui dort, col. 1087.
Cause de l'inspiration déterminée par ses effets, *ibid.*
- Examen des causes qui donnent lieu à ces mouvements**, *ibid.* & *suiv.*
Causes d'une seconde espèce, soumises à l'empire de la volonté, 1089.
Comment elles opèrent, *ibid.* & *suiv.*
Prognostics d'une respiration bonne ou mauvaise, col. 1091.
Différentes especes de respirations mauvaises, *ibid.* & *suiv.*
Passages tirés d'Hippocrate & de Galien à ce sujet, col. 1092.
Prognostics qu'on peut tirer des différentes especes de respirations mauvaises, *ibid.*
Pourquoi la respiration grande & rare annonce le délire, col. 1093.
Observation tirée de Galien, *ibid.*
Prognostic sur la respiration petite, en même tems fréquente, colonne 1094.
Quelle est la pire de toutes, *ibid.*
Examen particulier des respirations des moribonds, *ibid.* & *suiv.*
- RESPIRATION** presque insensible, col. *Apnoea.* 258. volume II.
Cas où l'on emploie ce mot, *ibid.*
Fait rapport par Laërtie à ce sujet, *ibid.*
Héraclide de Pont a fait un Traité sur cette matière, col. 259.
- RESPIRATION** courte, col. 1096. volu. *Brachypnoea.* me II.
- RESSERRE**, épithète du ventre constipé, col. 599. volume II. *Astribus.*
- RESSERREMENT**, se dit des pores de la peau ou des intestins, col. 385. volume I. *Adstrillio.*
Autre application de ce mot, *ibid.*
- RESTE** des raisins quand on a exprimé le moût, col. 1130. volume II. *Brytia.*
- RETABLISSEMENT**, &c. col. 259. *Apocatastasis.* volume II.
- RETABLISSEMENT** d'une partie dans sa place, col. 1174. volume I. *Anaplasia.*
Autre signification de ce mot, *ibid.*
- RETENSION**. Voyez *Détension.*
- RETINE**, col. 1099. volume V. *Retina.*
Ce que c'est, *ibid.*
Comment elle est formée, *ibid.*
Deux maladies auxquelles la rétine est sujette, *ibid.* & *suiv.*
Caractères de ces maladies, *ibid.*
Cure, *ibid.*
- RETORS. ENTORTILLE**, se dit d'un linge qui sert à comprimer quelques médicamens, col. 663. volume IV. *Intortuch.*
- RETOUR** d'un accès anticipant sur l'autre dans la fièvre hémitrite, col. 1122. volume I. *Anadiaphis.*
- RETRECISSEMENT**, colonne 394. *Arctatio.* volume II.
- REVE**, col. 651. vol. IV. *Insomnium.*
Prognostics que l'on peut tirer sur l'état naturel du corps par le moyen des rêves, *ibid.*
- REVULSION**, col. 181. volume II. *Antispasmi.*
Dans quels cas elle est utile, *ibid.*
Comment on la fait, & de combien de manières, *ibid.*
Cas où la révulsion est de quelque utilité pour arrêter l'hémorrhagie, col. 998. volume VI.

- Erreur où est tombé Galien sur cet article, *ibid.*
- RHAGADIOLUS**, plante, col. 1104. volume V.
- Boerhaave en distingue deux espèces, *ibid.*
- Verrus qu'on attribue au rhagadiolus, *ibid.*
- RHAMNOIDES**, plante, col. 1104. volume V.
- Ses caractères, *ibid.*
- Ses trois espèces selon Boerhaave, *ibid.*
- Robacide fait des baies de cette plante, recommandé dans la dysenterie, col. 1105.
- RHAPONTIC**, plante, colon. 1108. *Rhaponticum*. volume V.
- Vertus de la racine de cette plante, *ibid.*
- Maladies où elle convient, *ibid.*
- En quoi le rhapsontic diffère de la rhubarbe, *ibid.* & *suiv.*
- RHASUT** ou **RUMYGI MAURORUM**, espèce d'aristoloché qui croît chez les Maures & aux environs d'Alep, col. 1109. vol. V.
- Propriétés de sa racine, *ibid.*
- RHINION**, nom d'un collyre décrit par Galien, & d'un autre décrit par Celse, col. 1131. vol. V.
- RHINOCEROS**, animal, col. 1131. *Rhinoceros*. volume V.
- Partie de cet animal en usage, *ibid.*
- Maladies où elle convient, selon Schroder, *ibid.*
- RHODIA RADIX**, racine, colonne 1131. volume V.
- Lieux où elle croît, *ibid.*
- Propriétés de cette racine, col. 1132.
- Son usage, *ibid.*
- RHOEAS**, écoulement des yeux occasionné par la diminution de la chair dans le grand angle, col. 1132. volume V.
- Espèces de cet accident, selon Galien, par rapport à ses différentes causes, *ibid.*
- Ce qu'en dit Aëtius, col. 1133.
- Cure de ce désordre, *ibid.*
- RHOMBOIDE**, (muscle) col. 1133. *Rhomboides musculus*. volume V.
- Situation de ce muscle, *ibid.*
- Sa division, *ibid.*
- Usages du rhomboïde, col. 1134.
- RHUBARBE**, col. 1101. volume V. *Rhabarbarum*.
- Espèces de rhubarbe, *ibid.*
- Différences de la rhubarbe avec le rha ou le rheum des anciens, & avec le rhapsontic, *ibid.*
- Propriétés, vertus & usages de la rhubarbe dans différentes maladies, *ibid.* & *suiv.* Voyez *Cathartiques*.
- Qualités de la rhubarbe, *ibid.*
- Cas où l'usage de la rhubarbe est dangereux, *ibid.*
- RHUMATISME**, nom commun que les anciens donnoient à toutes les douleurs qui affectent les parties externes & les jointures, col. 1111. volume V.
- Différence entre le rhumatisme & la goutte, col. 1112.
- Génération de ces maladies, *ibid.*
- Causes occasionnelles & accidentel-

- les des douleurs rhumatisques & arthritiques, col. 1114.
- Manière dont elles attaquent ordinairement le malade, *ibid.*
- RHUMATISME scorbutique**, d'où il tire son origine, col. 1116.
- RHUMATISME vénérien**, *ibid.*
- Cure des rhumatismes, col. 1117.
- Indications à remplir pour y parvenir, *ibid.*
- RHUS** ou **RHOE**, arbre, col. 1134. *Rhus*. vol. V.
- Ses caractères, col. 1135.
- Espèces distinguées par Boerhaave, *ibid.*
- Les feuilles & la graine du rhus sont d'usage, *ibid.*
- Qualités des unes & des autres, *ibid.*
- Leurs vertus, *ibid.*
- Le rhus des Cuisiniers, celui des Tanneurs, & le rhus rouge de Galien ne sont point trois différentes espèces d'arbre, *ibid.*
- Pourquoi cet arbre est appelé rhus, 1136.
- Ce que c'est que le rhus Syriacum, *ibid.* & *suiv.*
- RICIN**, plante, col. 1140. volume V. *Ricinus*.
- Caractères de cette plante, *ibid.*
- Boerhaave en compte cinq espèces, col. 1141.
- Parties de cette plante d'usage, *ibid.*
- Leurs propriétés, *ibid.*
- RICIN Indien** toujours verd, du Malabar, col. 839. volume II. *Bengi-ciri*.
- Vertus de cette plante, *ibid.*
- RICIN**, insecte, col. 1142. volume V.
- Drogues pour tuer cet insecte, *ibid.*
- Vertu qu'on lui attribue, fort équivoque, *ibid.*
- RICINOIDES**, plante, col. 1139. volume V.
- Deux espèces de ricinoïdes distinguées par Boerhaave, *ibid.*
- Leurs vertus, col. 1140.
- RICINOKARPOS**, plante, colonne 1140. volume V.
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave compte deux espèces de ricinokarpus, *ibid.*
- RIDE**, col. 1166. volume V. *Ruga*.
- Remède efficace pour dissiper les rides du visage, *ibid.*
- RIDLEY**, (Henri) Anatomiste Anglois, col. 1287. vol. I.
- Ses découvertes sur le cerveau, *ibid.*
- RIOLAN**, (Jean) Anatomiste, col. 1258. vol. I.
- Tems où il est né à Paris, *ibid.*
- Il y exerça la Médecine, *ibid.*
- Ses découvertes en Anatomie, col. 1259.
- Editions de ses Ouvrages, *ibid.*
- RIS**, mouvement causé par la contraction des levres, col. 86. vol. IV.
- De quelle maladie il est symptôme, *ibid.*
- RIS Sardonien**, ris involontaire & convulsif, symptôme très-dangereux, souvent suivi d'une mort subite, col. 1312. volume V.
- Remèdes convenables à ceux qui sont atteints de ce mal, *ibid.*

RITRO, plante, col. 1149. vol. V.
La racine de cette plante est d'usage,
ibid.

Ses vertus, *ibid.*

RIZ, col. 198. volume V.

Oryza.

Ses vertus, *ibid.*

Cas où Helmont le recommande
bouilli dans de l'eau ou dans du
lait calybé; col. 199.

ROB de baies de sureau, col. 1262. vo-
lume V.

Ses qualités & ses usages, col. 1261.

ROCHETTA, cendre d'une plante du
Levant, col. 1150. vol. V.

ROLFINCKIUS, (Guerner) Anato-
mist, col. 1287. volume I.

Titres de ses Ouvrages, *ibid.*

ROMARIN, plante, col. 1155. volume V. *Rosmarinus.*

Caractères de cette plante, 1288.

Boerhaave en distingue six espèces,
col. 1156.

Propriétés & vertus médicinales du
romarin, *ibid.*

Ses préparations officinales, *ibid.*

RONCE, arbrisseau, col. 1161. volume V. *Rubus.*

Caractères de cet arbrisseau, *ibid.*

Boerhaave en distingue sept espèces;
ibid.

Qualités & vertus de la ronce, de ses
feuilles & de son fruit, col. 1162.

Propriétés des autres espèces, col.
1163.

RONCE ou EGLANTIER, col. 818. volume II. *Batos.*

ROND, musclé, grand rond, col. 175. *Teret major.*
volume VI.

Situation & attaches de ce muscle,
ibid.

Ses usages, col. 176.

ROND, (le petit) col. 177. *Teret minor.*

Sa situation, ses attaches, ses usages;
ibid.

RONDELETIA, plante, col. 1151.
vol. V.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Pourquoi ainsi nommée par le P. Plumier,
ibid.

ROQUETTE sauvage, plante, col. *Eruca.*
1394. volume III.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte sept espèces,
ibid.

Vertus & propriétés de la roquette
sauvage & de la roquette cultivée,
col. 1395.

ROSEAU, plante, col. 561. vol. II. *Arundo.*

Dale en compte plusieurs espèces;
ibid.

Noms Latins de la première espèce,
ibid.

Description de cette plante, *ibid.*

Noms de la seconde espèce, col. 562.

Vertus médicinales par Bartholémé
Zorn, *ibid.*

Noms Latins de la troisième espèce;
ibid.

Noms Latins de la quatrième espèce,
ibid.

Description de cette plante par Pi-
son, sous le nom de *Bambou*, col.
808. vol. II.

Vertus du tabaxir, ou sucre que l'on

tire de cette autre espèce de ro-
seau, col. 563.

ROSEAU, col. 1280. vol. II.

Calamus.

Ses différentes espèces, *ibid.*

Leurs noms & leurs descriptions,
ibid.

ROSEAU sauvage, col. 1277. volume II. *Calamagrostis*
Voyez *Arundo.* ou *calamagros-*
tis.

ROSEAU, canne, col. 1447. volume II. *Canutus, can-*
nutum.

Ros.

ROSE'E, col. 1151. vol. V.

Comment elle tombe, *ibid.*

Ses diverses espèces, *ibid.*

Différentes analyses qu'en ont fait les
Chymistes, col. 1152.

ROSE, fleur, col. 1152. vol. V. *Rosa.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte 39, & Miller
49 espèces, *ibid.*

Roses qui sont d'usage en Médecine,
ibid.

Leurs propriétés, leurs vertus & leurs
préparations, *ibid.* & *suiv.*

ROSE PREMIERE, plante, colon. 1094. *Malva rosb.*
vol. IV.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Treize espèces selon Boerhaave, dont
aucune n'a de vertu que la première,
ibid.

ROSSIGNOL, oiseau, col. 1011. vo-
lume IV. *Luscinia.*

Qualités médicinales de la chair & du
siel de cet oiseau, *ibid.*

ROS SOLIS, plante, col. 1158. vo-
lume V.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte deux espèces,
ibid.

Qualités & propriétés de cette plan-
te, *ibid.*

ROTS & VENTS, col. 88r. vol. V.

Leurs causes, *ibid.*

Moyens de guérir ce mal, *ibid.*

ROUGE-GORGE, oiseau, col. 1159. *Rubecula.*
volume V.

Vertus de cet oiseau, *ibid.*

ROUGEOLE, maladie, col. 1382. *Morbilli.*
vol. IV.

Saison de cette maladie, *ibid.*

Qui elle attaque principalement, *ibid.*

Ses symptômes, *ibid.*

Jour jusqu'auquel les symptômes aug-
mentent; *ibid.*

Temps auquel l'éruption se fait, 1383.

Parties que les boutons attaquent,
ibid.

Jour auquel elle disparoit, *ibid.*

Accidens qui surviennent dans ce
temps-là, *ibid.*

Méthode curative, *ibid.*

Remèdes convenables, col. 1384.

La saignée très-nécessaire, *ibid.*

Espèce de rougeole particulière qui
parut en 1674. col. 1385.

ROUGE-QUEUE, oiseau, col. 1161. *Rubicilla.*
vol. V.

Vertu de la chair de cet oiseau, *ibid.*

ROUGET, poisson de mer, col. 1159. *Rubellio.*
vol. V.

Qualités & propriétés de sa chair,
ibid.

ROUGET de rivière, col. 1170. vol. V. *Rutilus.*

Vertus de sa chair, *ibid.*

ROUGEUR du visage accompagnée de boutons, col. 171. vol. IV. *Gutta rosacea.*
 Origine de cette maladie, *ibid.*
 Différens degrés de cette maladie selon Nicolas Florentin, *ibid.*
 Sa cause, *ibid.*
 Signes diagnostics & prognostics, *ibid.*
 Cure aisée lorsque la maladie est bénigne, récente, & que le malade est d'un bon tempérament, *ibid.*
 Cure palliative, lorsqu'elle est invétérée & maligne, *ibid.*
 Qui sont ceux qui en sont plus fréquemment attaqués, *ibid.*
 Traitement, *ibid.*
 Prudence nécessaire dans le Medecin, col. 172.
 Précautions nécessaires lorsque la maladie est opiniâtre, *ibid.*
 Autres secours convenables, colonne 173.
 Méthode de Mayern, *ibid.*
 Précautions quand on traite cette maladie par les remèdes mercuriels, col. 174.
 Méthode moins couteuse, *ibid.*
ROUILLE en général, de quelque métal que ce soit, col. 468. vol. I. *Rerugo.*
ROULEAU ou **CILINDRE**, col. 718. vol. II. *Axiculus.*
RUBEOLA, plante, colonne 1159. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en distingue deux especes, col. 1160.
 Cas où on recommande la *rubeola*, *ibid.*
RUBIS, pierre rouge, luisante & transparente, col. 1619. vol. II. *Carbunculus rubinus.*
 Ses autres noms, *ibid.*
 Ses vertus & ses usages en Medecine, *ibid.*
RUDBECKIUS, (Olaus) Anatomiste, col. 1288. vol. I.
 Titres de ses Ouvrages, *ibid.*
RUDE, en parlant de la peau, colon. 330. vol. IV. *Horrida, ou Horrifica.*
RUE, plante, col. 1167. vol. V. *Ruta.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte dix especes, col. 1168.
 Vertus que possède la rue, *ibid.*
 Maladies dans lesquelles on l'emploie avec succès, *ibid.*
 Cas qu'en faisoient les Anciens, *ibid.*
 Ses préparations officinales, *ibid.*
RUE SAUVAGE, plante, col. 207. volume IV. *Harmala.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses vertus médicinales, col. 208.
 Qualités de ses semences, *ibid.*
RUE DE CHEVRE, plante, colonne 7. *Galega.* vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Maladies dans lesquelles on l'emploie, *ibid.*
RUELLIA, plante, col. 1164. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Pourquoi ainsi appelée par le Pere Plumier, *ibid.*
 Miller en compte trois especes, *ibid.*

RUFUS D'EPHESE, habile Medecin qui vivoit sous l'Empereur Trajan, col. 1165. vol. V. *Rufus Ephesius.*
 Livres qui nous restent de lui, col. 1166.
 Il a donné une idée générale de l'Anatomie, col. 1226. vol. I.
 Passages de ses Ouvrages d'où l'on conclut que les dissections se faisoient sur des animaux, & que les nerfs recurrens furent découverts de son tems, *ibid.*
RUMPHAL, espece d'arum des Indes, col. 1166. vol. V.
 Efficacité de sa racine contre la morsure des serpens, *ibid.*
RUSCUS, plante, colonne 1167. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Deux especes de *ruscus*, selon Boerhaave, *ibid.*
RUYSCH, célèbre Anatomiste Hollandois, col. 1170. vol. V. Voy. Anatomie.
 Histoire de sa vie, col. 1288. vol. I.
 de ses découvertes, *ibid.*
RUYSCHIANA, plante, col. 1170. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Pourquoi ainsi nommée, *ibid.*

S.

SABINE, plante, col. 1169. vol. V. *Sabina.*
 Ses caractères, col. 1170.
 Boerhaave compte deux especes de *sabine*, *ibid.*
 Vertus & propriétés de la *sabine*, col. 1171.
SABLE DE MER, colon. 396. *Arena maris.* vol. II.
 Son usage & propriété, *ibid.*
SABLE mêlé avec de l'or, colonne 807. *Balux.* vol. II.
SABOT, ou foulier de Notre-Dame, *Calceolus.* plante, col. 1283. vol. II. *
SAFRAN, plante, col. 848. vol. III. *Crocus.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte vingt-huit especes, *ibid.*
 Le meilleur vient d'Angleterre, col. 849.
 Qualités & propriétés du safran, *ibid.*
 Analyse Chymique du safran, par M. Geoffroy, *ibid.*
 Ce que les Modernes disent du safran, col. 850.
 Remède recommandé par Friccius dans les fievres malignes, colon. 851.
 Sentiment de Diemerbroeck, *ibid.*
 Préparation recommandée par Friccius comme un spécifique contre la toux, col. 852.
 Préparation recommandée par Herrodt comme un spécifique dans la jaunisse, *ibid.*
 Cas où l'extrait de safran est recommandé par Bontius, *ibid.*
 Préparation de cet extrait, *ibid.*
 Préparation ordonnée par Geoffroy dans le cas où il y a une inflammation aux yeux, col. 853.
 Autre préparation selon Friccius, *ibid.*
 Vertu d'un linge imprégné de safran

- & appliqué sur les parties affectées dans les maladies gouteuses & dans les érépèles, col. 854.
 Maniere dont Mynsicht veut qu'on prépare ce linge, *ibid.*
 Sentiment de Juncker sur le safran, col. 855.
 Quelques préparations du safran proposées par Hoffman, & leurs usages, col. 856.
 Suites fâcheuses de l'usage excessif & inconsideré du safran, *ibid.* & *suiv.*
 Procédés sur le safran, col. 859.
 Remarques, col. 860.
 Esprit de safran, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Préparation du sirop de safran, col. 861.
 Ses avantages, *ibid.*
 Préparation de la teinture de safran, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
 Préparation de l'emplâtre *oxycroceum*, *ibid.*
 Son effet principal, col. 862.
 SAFRAN sauvage, plante, colon. 628. *Atraphyllis.*
 vol. II.
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description, par Miller, *ibid.*
 Ses vertus, par M. Lemery, colon. 629.
 SAFRAN de MERS, Voy. *Fer.*
 SAGAPENUM, gomme, col. 1182.
 vol. V.
 D'où elle nous vient, col. 1183.
 Ses qualités & ses usages dans différentes maladies, *ibid.*
 SAGE-FEMME, accoucheuse, col. *Hyperetria.*
 412. vol. IV.
 SAGES-FEMMES, col. 196. vol. I. *Accefrides.*
 SAGITTARIA ALEXIPHARMICA, plante, col. 1138. vol. V.
 Description de cette plante, c. 1184.
 Cas où on l'emploie, *ibid.*
 Cas où les Indiens s'en servent fréquemment, *ibid.*
 SAIGNE'E. Voy. *Phlébotomie.*
 Cas où on doit recourir à la saignée avec beaucoup de circonspection, col. 508. vol. V.
 La saignée des yeux quelquefois utile, col. 23. vol. V. Voy. *Œil.*
 En quoi elle diffère de leur scarification, col. 24.
 Cas où la saignée est nécessaire, col. 442. & 509.
 Cas où elle est dangereuse, col. 509.
 Cas où elle peut être utile & même nécessaire, 977.
 Cas où elle convient rarement, col. 1026.
 SAIGNÉE faite à l'artere, col. 463. *Arteriotomia.*
 vol. II. Voy. *Arteriotomie.*
 Auteurs qui en ont traités, colonne 464.
 Extrait d'Oribase sur cette opération, *ibid.*
 Autre du même Auteur, col. 465.
 — de Paul Éginete, *ibid.*
 — de Prosper Alpin, *ibid.* & *suiv.*
 — d'Hélister où il donne la façon de l'exécuter, colon. 468. & *suiv.*
 Tome VI.

- SAIN-DOUX, (vieux) col. 718. *Axungia.*
 vol. II. Voy. *Grassé.*
 SAIN-FOIN, plante, colonne 224. *Hedysarum.*
 vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 Ses vertus médicinales, *ibid.*
 On l'appelle aussi *Onobrychis*, colon. *Onobrychis.*
 121. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte cinq especes, *ibid.*
 Sentiment de Dioscoride sur les vertus de cette plante, *ibid.*
 SAISONS fixes de l'année, qui ne promettent que des maladies d'une espèce favorable, col. 85. vol. II. *Anni temporis constantia.*
 SAISONS contraires aux précédentes, — *Inconstantia.*
ibid.
 SAISON, (hors de) col. 177. vol. I. *Acacris.*
 Etymologie de ce mot, *ibid.*
 Sens où Hippocrate l'a employé, *ibid.*
 SALADES, col. 197. vol. I. *Acetaria.*
 SALAMANDRE, reptile, col. 1223. *Salamandra.*
 vol. V.
 Sa description, *ibid.*
 Accidens qui proviennent de sa morsure, col. 1224.
 Usage des cendres de la salamandre dans la cure des ulcères scrophuleux, *ibid.*
 SALAMANDRE aquatique, *ibid.*
 SALE', épithète que l'on donne à certaines fièvres dans lesquelles on sent une demangeaison pareille à celle que l'on éprouve quand on touche des substances salées, col. 206. vol. IV. *Halmyrodes.*
 SALICORNIA, plante, colon. 1226.
 vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Propriétés de la décoction de ses feuilles, *ibid.*
 Usages de ses cendres, *ibid.*
 SALIVE, humeur, col. 1226. vol. V. *Saliva.*
 me V.
 Ce qu'on appelle ainsi, *ibid.*
 Description & noms des diverses especes de glandes salivaires, col. 1226. & *suiv.*
 La glande thyroïdienne, col. 1228.
 Nature de la salive, col. 1229.
 Effets qu'elle produit en se mêlant avec les alimens dans la mastication, *ibid.*
 Effets de la trop grande excretion de salive, *ibid.*
 SALIVAIRES, (conduits) colonne *Salivales ductus.*
 1229. vol. V.
 Observation de M. Monro sur les conduits salivaires, *ibid.* & *suiv.*
 Maniere de faire l'extirpation des glandes salivaires, col. 1231.
 Moyen d'arrêter l'hémorrhagie, *ibid.*
 Erreur dans laquelle Garangeot est tombé au sujet de cette opération, col. 1232.
 Remèdes que l'on doit essayer avant d'en venir à cette opération toujours dangereuse, *ibid.* & *suiv.*
 SALIVATION, colonne 1233. *Salivatio.*
 vol. V.

Ce qui indique l'évacuation artificielle de la salive, *ibid.*

Moyens d'y préparer le corps, *ibid.*

Moyens d'exciter la salivation, *ibid.*

Moyens de diminuer & d'arrêter, ou du moins d'adoucir la salivation, *ibid.*

Quelle étoit la propriété du Mercure avant qu'il y eût de vérole en Europe, col. 1234.

De qui nous tenons les applications mercurielles, *ibid.*

Auteurs qui ont recommandé la salivation, *ibid.*

Manière d'exciter la salivation par les fumigations, col. 1235.

Manière de faire les frictions, *ibid.*

Autre moyen de procurer la salivation par les emplâtres ou onguens mercuriels, *ibid.*

Avantages de la panacée mercurielle sur les fumigations & les frictions, col. 1236.

Manière d'exciter la salivation par le moyen de la panacée mercurielle, *ibid.* & *suiv.*

Méthode de Turner pour procurer la salivation, col. 1238.

Précautions qu'il faut prendre avant, pendant & après la salivation, col. 1239. & *suiv.*

Accidens qui surviennent dans la salivation avec les moyens d'y remédier, col. 1244. & *suiv.*

SALLE où l'on se déshabillait avant d'aller au bain, col. 262. vol. II. *Apodyterium.*

SALMERINUS, ou SALMERO, poisson d'eau douce assez semblable au saumon, colon. 1252. volume V.

Ses propriétés, *ibid.*

SALPINGO-PHARYNGIEN, muscle, col. 1253. vol. V. *Salpingo-pharyngeus.*

SALPINGO-STAPHYLIN, muscle, colon. 1253. vol. V. *Musculus salpingo-staphylinus.*

Sa description, par Douglas, *ibid.*

Ses usages, *ibid.*

SALVATELLE, veine du dessus de la main, col. 1253. vol. V. *Salvatella.*

Cas où quelques Médecins ont cru qu'il étoit nécessaire de l'ouvrir, *ibid.*

SAMOLOIDES, plante de la Jamaïque, col. 1265. vol. V.

Ses caractères, *ibid.*

Usage qu'on en faisoit autrefois, *ibid.*

SAMOLUS, plante, colonne 1265. vol. V.

Ses caractères, *ibid.*

Ses qualités, *ibid.*

SANDAL, ou SANTAL, arbre, col. 1269. vol. V. *Santalum.*

Diverses sortes de sandaux, *ibid.*

Quel est le plus propre pour les usages de la Médecine, *ibid.*

Accidens singuliers qui arrivent à ceux qui coupent ces arbres, *ibid.*

Usages & vertus des sandaux, *ibid.* & *suiv.*

SANDARAQUE, gomme, colonne 1266. vol. V. *Vernix arabum.*

Qualités & usages de cette gomme, *ibid.*

SANDASTROS, pierre précieuse, autrement appelée *Garamatites*, col. *Garamatites*. 1266. vol. V.

Ses propriétés & ses vertus, *ibid.*

SANG, fluide qui circule dans les vaisseaux du corps humain, col. 1266. vol. V. *Sanguis.*

En quoi la conservation de l'économie animale dépend du sang, *ibid.*

Examen de la nature du sang, & des facultés du sang vitales par lesquelles il est élaboré & rendu capable d'entretenir le corps en santé, col. 1267.

Mécanisme de la sanguification, *ibid.* & *suiv.*

Manière dont le sang circule dans le fœtus, col. 1270.

Analyse Chymique du sang, colonne 1271. & *suiv.*

Examen de la texture & de la consistance du sang par les voies de la statique dans chaque degré d'une fièvre aiguë & continue dans laquelle on pouvoit saigner sans rien craindre, par le Docteur Langrish, col. 1273.

Manière dont il faisoit les expériences, *ibid.* & *suiv.*

Examen de différens états du sang dans diverses maladies, col. 1277.

Analyse Chymique du sang, tant dans l'état de santé que dans les fièvres ardentes, col. 1278. & *suiv.*

Maladies causées par la trop grande vélocité du sang, col. 1280.

Examen de la nature & des propriétés des fluides du corps humain, *ibid.* & *suiv.*

Causes du mouvement & de la circulation du sang, col. 1284.

Choses qui sont capables d'exciter & d'augmenter le mouvement du cœur, col. 1285. & *suiv.*

Moyens de connoître l'augmentation de la circulation, col. 1291.

Signes infaillibles par lesquels on peut s'assurer que la circulation est trop forte, col. 1292.

Remèdes propres à ralentir le trop grand mouvement du sang, dont les uns influent sur le corps & les autres sur l'esprit, colon. 1293. & *suiv.*

SANG épanché, col. 1029. vol. VI.

Accidens qui résultent du sang épanché dans quelque cavité du corps, *ibid.*

SANG de dragon, gomme d'un arbre qui croît dans l'île de Porto-santo & dans l'île de Madere, col. 1160. vol. III. *Draconis sanguis.*

Ses vertus, *ibid.*

Usage qu'en faisoit M. Helvétius, *ibid.*

SANGLIER, animal, colonne 225. *Porcus*, *Aper*, vol. II.

SANGUIFICATION, col. 181. volume IV. *Hæmatosis.*

SANGUINAIRE commune, colon. 1621. vol. II. Voyez *Polygonum mar.*

SANGUINE, pierre, colon. 230. *Heliotropium*.

vol. IV.

Sa description & ses vertus, *ibid.*SANGSUE, infecte, col. 319. volu- *Firudo*, ou
me IV. *Sanguisuga*.

Sa forme, col. 320.

Lieux où il vit, *ibid.*Choix que l'on en fait en Médecine,
*ibid.*Opération que les Anciens ont apprise
des sangsues, *ibid.*Comment il leur en ont donné l'idée,
*ibid.*Quel est le premier qui s'est servi des
sangsues, *ibid.*Regles pour les bien choisir, *ibid.*Précautions nécessaires avant de les
appliquer, *ibid.*Partie que l'on fait piquer, *ibid.*Préparation nécessaire sur la partie,
col. 321.Méthode pour les appliquer, *ibid.*Manière de leur faire lâcher prise,
*ibid.*Ce qu'il en faut faire lorsqu'on s'en
fera servir, *ibid.*Combien de tems l'hémorrhagie con-
tinue après que les sangsues sont
tombées, *ibid.*Comment on doit arrêter l'hémorrhage,
ibid.

SANGSUE, col. 820. vol. II.

Bdella, ou
Bdellernum.Les Auteurs ne sont pas d'accord sur
la manière d'expliquer ce mot dans
Hippocrate, *ibid.*Accidens que cause une sangsue avan-
cée, *ibid.*Antidote que Celse conseille en ce
cas, *ibid.*Passage de Paul Eginete à ce sujet,
col. 821.Remarque à faire à ce sujet, *ibid.*SANGSUE, plante, col. 1297. volu- *Sanicula*.

me V.

Ses caractères, *ibid.*Analyse chimique de la sanicle, col.
1298.Vertus & propriétés singulières de la
sanicle, *ibid.*Pourquoi on lui a donné ce nom,
ibid.

SANTE', col. 454. vol. IV.

Hygieia, ou
Hygiea.Sa définition, *ibid.*Ses degrés, *ibid.*SANTORINI, (J. Dominique) Ana-
tomiste, col. 1293. vol. I.

SAPHENE, col. 1308. vol. V.

Saphana.Cas où l'ouverture de cette veine est
très-efficace, selon Galien, *ibid.* &
*suiv.*SAPHIR, pierre, col. 1309. vol. V. *Supphirur*.Ses espèces, *ibid.*

Qualité du saphir, 1310.

SAPIN, arbre, col. 38. vol. I.

Abies.Ses espèces, selon Dale, *ibid.*Ses vertus & usages par Miller, *ibid.*Ses noms dans les Auteurs, *ibid.*Autres espèces, qui sont très-peu d'u-
sage en Médecine, col. 39.

SAPOTA, arbre, col. 1309. vol. V.

Ses caractères, *ibid.*Ses deux espèces, suivant Miller,
*ibid.*Description de ces arbres, *ibid.*SARCOCOLLE, gomme, col. 1310. *Sarcocolla*.

vol. V.

Caractères de cette gomme, *ibid.*Ses qualités & usages, *ibid.*Quelle est la meilleure, *ibid.*

SARCOME, col. 1311. vol. V.

Sarcoma.Définition du sarcome, *ibid.*Comment il prend son accroissement,
*ibid.*En quoi le sarcome diffère des tumeurs
enkystées, *ibid.*Traitement, *ibid.*Précautions qu'il faut prendre avant
de recourir à aucune opération,
*ibid.*SARCOTIQUES ou INCARNA-
TIFS, remèdes, col. 979. & *suiv.*

vol. VI.

SARDOINE, pierre précieuse qui

Sardonia.

tient de la cornaline & de l'onyx,

1312. vol. V.

Pierre de Sardaigne, 1313.

Sardoine des Indes, *ibid.*Sardoine d'Arabie, *ibid.*SARGAZO, plante, col. 1318. volu-
me V.Description de cette plante, *ibid.*Elle couvre une grande partie de la
mer des Indes, *ibid.*Usage qu'on en fait en salade, *ibid.*Ses qualités, *ibid.*SARGUS, poisson plat, épais & char-
nu, col. 1313. vol. V.Lieux où on le trouve, *ibid.*Cas où le bouillon de sargus est estimé
bon, *ibid.*SARRASINE, plante, col. 1315. vo- *Sarracena*.

lume V.

Caractères de cette plante, *ibid.*Pourquoi M. Tournefort lui a donné
ce nom, *ibid.*SARRIETTE, plante, col. 1314. vo- *Saturcia*.

lume V.

Ses caractères, *ibid.*Ses neuf espèces, selon Boerhaave,
*ibid.*Propriétés & vertus médicinales de
quelques espèces de sarriette, *ibid.*& *suiv.*SARSEFAILLE, racine, col. 1314. *Sarsaparilla*.

vol. V.

Description de cette racine, *ibid.*Ses qualités, *ibid.*Ses usages dans les maladies vénérien-
nes, col. 1315.Différentes contrées d'où on l'apporte,
*ibid.*Manière dont on prépare la décoction
de sarsaparille, *ibid.*SASSAFRAS, grand arbre des Indes
Occidentales, col. 1316. vol. V.Sa racine & son écorce sont d'usage,
*ibid.*Ses propriétés médicinales, *ibid.*Cas où on fait usage du bois de sassa-
fras, 1317.Manière de préparer & d'administrer
la décoction de sassafras, *ibid.*SATYRIION, plante, col. 182. volu- *Orchis*.

me V.

Ses caractères, *ibid.*Boerhaave en compte quatorze es-
ces, *ibid.*Vertus qu'on attribue à ses racines,
col. 183.

- Cinq autres especes de Saryion dont Dale fait mention, 184.
- SAUGE**, plante, col. 1253. vol. V. *Salvia*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Boerhaave en distingue vingt especes, col. 1254.
 Propriétés & vertus singulieres de la sauge, *ibid*.
 Usages qu'on fait de ses différentes parties, *ibid*. & *suiv*.
- SAULE**, arbre, col. 1250. vol. V. *Salix*.
 Ses caractères, 1251.
 Boerhaave en compte dix-huit especes, *ibid*.
 Propriétés & vertus du saule, *ibid*.
- SAUMON**, poisson de mer, col. 1252. *Salmo*. vol. V.
 Description de ce poisson, *ibid*.
 Quel est le meilleur, col. 1253.
 Maniere de le préparer, *ibid*.
 Ses propriétés, *ibid*.
- SAUMURE**, col. 1411. volume IV. *Muria*.
 Ses vertus & ses usages, *ibid*.
- SAUMURE** dans laquelle Bates prétend que doivent être trempés les aliments des scorbutiques, col. 197. vol. I. *Acetarium scorbuticum*.
- SAVON**, col. 1304. vol. V. *Sapo*.
 Comment il se fait, *ibid*.
 Qualités requises dans le savon pour les usages de la Medecine, colonne 1305.
 Remarque sur sa préparation, *ibid*.
 Ses propriétés & ses usages, colonne 1306.
 Autre préparation du savon, *ibid*.
 Remarque sur cette expérience, col. 1307.
 Préparation du savon de baume de soufre, 1308.
 Autre préparation, *ibid*.
 Remarques sur ces deux procédés, *ibid*.
 Deux préparations de soufre uni à l'alcool, *ibid*.
- SAVONNIERE**, plante, col. 1060. volume IV. *Lychnis sylvestris*, ou *Saponaria*.
 Ses feuilles sont d'usage, *ibid*.
 Cas où quelques uns la recommandent, *ibid*.
 Vertus de sa décoction, *ibid*.
- SAUTERELLE**, insecte ailé, col. 969. *Locusta*. vol. IV.
 Propriétés de sa fumée, *ibid*.
 Autre espece de sauterelle, *ibid*.
 Cas où on se sert d'un antidote où elle entre, *ibid*.
 On appelle aussi *Locusta marina*, une espece de poisson à coquille, colon. 970. *Locusta marina*.
- SAUVAGE**, colon. 537. vol. I. *Agræstis*.
 A quoi l'on attribue ce mot, *ibid*.
 Propriétés des animaux sauvages, *ibid*.
 ——— domestiques, selon Oribase, *ibid*.
 D'où provient la supériorité du goût des animaux sauvages, *ibid*.
- SAXIFRAGE**, plante, col. 1326. volume V. *Saxifraga*.
 Caractères de cette plante, *ibid*.
 Boerhaave en distingue treize especes, *ibid*.
 D'où elle tire son nom, col. 1327.
 Maladies où elle convient, *ibid*.
- Propriétés de quelques especes de saxifrage, *ibid*.
 Deux autres especes de saxifrage dont Dale fait mention, col. 1328.
- SCABIEUSE**, plante, col. 1330. volume V. *Scabiosa*.
 Ses caractères, col. 1331.
 Boerhaave en compte quarante-huit especes, *ibid*.
 Ses propriétés & ses usages dans différentes maladies, col. 1332.
 Analyse chymique de la scabieuse, col. 1333.
 Sa préparation officinale, *ibid*.
 Vertus des scabieuses, selon l'Auteur de l'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave, col. 1334. & *suiv*.
- SCAMMONE'E**, plante, col. 1336. *Scammonea*. vol. V.
 Description de cette plante, *ibid*.
 Quelle est la meilleure, col. 1337.
 D'où elle vient, *ibid*.
 Moyens de s'assurer qu'elle est bonne, *ibid*.
 Vertus & propriétés de la scammonée, *ibid*.
 Usages de son suc, *ibid*.
 Compositions purgatives où elle entre, *ibid*.
 Préparations de scammonée, colon. 1338.
- SCAMMONÉE** préparée avec le soufre, col. 1338.
 Dose & vertus de cette préparation, *ibid*.
- SCARIFICATION**, col. 1344. volume V. *Scarificatio*.
 Avantages de la saignée faite par voie de scarification, par Oribase, *ibid*.
 Maniere dont les Anciens faisoient leurs scarifications, *ibid*.
- SCARIFICATION**, col. 308. vol. II. *Aposchasis*, *Aposchasmus*.
- SCEAU DE SALOMON**, col. 682. *Polygonatum*. vol. V.
 Ses caractères, *ibid*.
 Boerhaave en compte sept especes, Vertus de cette plante, *ibid*.
- SCHAGRI-COTTAM**, espece de cornouiller qui croît dans le Malabar, col. 1347. vol. V.
 Propriété du suc de son fruit, colonne 1348.
 Usage de sa décoction, *ibid*.
 Vertus d'un gargarisme fait de son suc avec du vinaigre, *ibid*.
- SCHELHAMMERUS**, (Gunthofus Christophe) Anatomiste, colon. 1293. vol. I.
- SCHETTI**, arbrisseau du Malabar, col. 1348. vol. V.
 Propriété de sa racine pilée & prise dans de l'eau froide, *ibid*.
- SCHILLINGIUS**, (Henri Sigifmond) Anatomiste, colon. 1293. vol. I.
- SCHISTUS LAPIS**, pierre qu'on apporte d'Allemagne, col. 1348. volume V.
 Vertus que lui attribue Dioscoride, col. 1349.
- SCHONANTE**, ou *Jonc odorant*, *Schönantus*, *Juncus odoratus*. plante, col. 1349. vol. V.
 Description de cette plante, *ibid*.
 Ses propriétés, *ibid*.

Uſages de ſes ſemences & de ſes tiges, *ibid.*

SCHEIDERUS, (Conrade Viſtor)

Anatomifte, col. 1293. vol. I.

SCIATIQUE, maladie, col. 1350. vo-

lume V.

Ses cauſes, *ibid.*

Qui ſont ceux qui en ſont le plus ſou-

vent atteints, *ibid.*

Remedes contre la ſciatique, *ibid.* &

ſuiv.

SCINC MARIN, col. 1354. vol. V. *Scincus.*

Description de cet animal, *ibid.*

Ses qualités, ſelon Schroder, *ibid.*

Ce qu'en diſent Amman, Dioſcoride

& Galien, *ibid.*

SCLAREE SAUVAGE, plante, col. *Horminum ſyl-*

328. vol. IV. *veſtre.*

Ses caractères, 329.

Lieux où on la trouve, *ibid.*

Uſage de ſa graine, *ibid.*

SCLAREE à épi purpurin, col. 329. vol. *Horminum pur-*

IV. *pureum.*

Ses caractères, *ibid.*

Uſage de ſa ſemence, *ibid.*

Propriétés en Médecine, *ibid.*

Autres eſpeces de ſclaree ſauvage,

ibid. & *ſuiv.*

SCLEROME, tumeur rénitente, 1390. *Scleroma.*

vol. V.

Description du ſclérome de l'utérus,

ibid.

En quoi conſiſte la cure, *ibid.*

SCLEROPHTALMIE, col. 1391. *Sclerophthal-*

Ce que c'eſt, *ibid.* *mia.*

En quoi elle diffère de l'inflammation

& de la xérophthalmie, *ibid.*

SCOLOPENDRE, infeſte, 1391. *Scelopendra.*

vol. V.

Description de ce ver, *ibid.*

La piqure de cet animal eſt vénéneu-

ſe, *ibid.*

Remedes pour la guérir, col. 1392.

Deux ſortes de ſcolopendre, celle de

terre & celle de mer, *ibid.*

SCORBUT, maladie, col. 1394. vo- *Scorbutus.*

lume V.

Histoire de ce mal, *ibid.*

Phénomènes du ſcorbut dans ſon com-

mencement, dans ſes progrès & ſur

ſa fin, *ibid.*

Cauſe de cette maladie, col. 1395.

Méthode curative des diverſes eſpeces

de ſcorbut, *ibid.* & *ſuiv.*

Diſſertation d'Hoffman ſur la nature

& le génie du ſcorbut, col. 1400.

Histoire de cette maladie & de tous

les ſymptomes qu'elle occaſionne

dans les différentes parties du corps

qu'elle affecte, col. 1401.

Symptomes que le ſcorbut cauſe dans

le bas-ventre, *ibid.*

— qu'il cauſe dans la poitrine,

ibid.

— qu'il cauſe au cou, à la gorge

& à la tête, col. 1402.

Le ſcorbut produit dans les parties ex-

ternes des douleurs, des ſpaſmes &

des convulſions, *ibid.*

Cauſes prochaines & éloignées du

ſcorbut, col. 1403. & *ſuiv.*

Quels ſont les viſcères que le ſcorbut

affecte principalement, & quel eſt

l'endroit qu'on doit proprement

regarder comme ſon ſiège, colon.

1405.

Tome VI.

Sentimens des Auteurs, *ibid.* & *ſuiv.*

Origine des cauſes internes du ſcor-

but, col. 1406. & *ſuiv.*

Moyens de diſtinguer le ſcorbut des

autres maladies auxquelles il paroît

reſſembler par ſes ſymptomes & la

déſcrade impure du ſang, col. 1409.

& *ſuiv.*

Moyens de juger avec certitude de

l'événement & de la cure du ſcor-

but, 1410. & *ſuiv.*

Mesures les plus propres à prévenir le

ſcorbut, & à le guérir, col. 1412.

Directions qu'il faut obſerver par rap-

port à la diète & au régime, *ibid.*

Remedes les plus propres à détruire

les cauſes éloignées & prochaines

du ſcorbut, col. 1413. & *ſuiv.*

Précautions relatives aux cas & aux

circonſtances particulières qui peu-

vent s'offrir dans la cure du ſcor-

but, col. 1417. & *ſuiv.*

Pourquoi les ſcorbutiques & les per-

ſonnes avancées en âge ſont ſi ſu-

jettes à un ſphacèle mortel, qui

peut être produit par quelques dé-

ſauts dans le ſang, ou la cauſe exté-

rieure la plus légère, col. 844. vo-

lume V.

Précautions néceſſaires aux vieillards

& aux ſcorbutiques pour ſe garantir

des maladies putrides auxquelles

ils ſont ſujets, col. 845.

SCORDIUM, plante, col. 1419. volu-

me V.

Ses caractères, *ibid.*

Uſage de cette plante dans différentes

maladies, *ibid.*

SCORIES D'ARGENT, col. 225. *Encanma.*

vol. IV.

On leur donne encore celui d'*helcyſma*,

ibid.

SCORODOTHLASPI, plante, col.

1422. vol. V.

Description de cette plante, *ibid.*

Ses propriétés, *ibid.*

SCORPION, animal, col. 1422. volu- *Scorpio.*

me V.

Description de cet animal, *ibid.*

Symptomes dont eſt ſuivie la piqure

du ſcorpion, *ibid.*

Antidotes contre la piqure du ſcor-

pion, *ibid.* & *ſuiv.*

SCORPOENA, poiſſon de mer, col.

1421. vol. V.

Vertu de ſon fiel, *ibid.*

SCORSONERE, plante, col. 1424. *Scorsonera.*

vol. V.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Ses ſix eſpeces, ſelon Boerhaave,

ibid.

Ses propriétés & ſes uſages, *ibid.*

Autre eſpece de ſcorſonere dont Da-

le fait mention, col. 1425.

SCRIBONIUS LARGUS, Médecin

Romain qui vivoit ſous les Empe-

reurs Claude & Tibère, col. 1426.

vol. V.

Ouvrages qui nous reſtent de cet Au-

teur, *ibid.*

SCROPHULAIRE, plante, col. 1449. *Scrophularia.*

vol. V.

Boerhaave en diſtingue quinze eſpe-

ces, *ibid.*

- Analyse chymique de cette plante, col. 1450.
 Ses propriétés & ses vertus, *ibid.*
 Propriétés de quelques especes de scrophulaire, col. 1451. & *suiv.*
SCROTUM ; ce qu'on entend par-là, col. 1452. vol. V.
SCRUPULE, un des plus petits poids dont se servoient les Anciens, col. 155. vol. IV.
 On l'appelle *Scrupulus*, col. 1453. *Scrupulus*. vol. V.
SEBESTE, plante, col. 1440. vol. IV. *Myxa.*
 Vertus médicales des sebestes, *ibid.*
 Maladies où on les emploie, *ibid.*
SEBIZIUS, (Melchior) Anatomiste, col. 1259. vol. I.
 Son pays, *ibid.*
 Le tems où il est né, *ibid.*
 Où il a professé, *ibid.*
SECHE, poisson, colon. 1480. vol. V. *Sepla.*
 Parties de la sèche dont on se sert, *ib.*
 Leurs usages, *ibid.*
SECHERESSE de corps, col. 414. *Ariditas corporis.*
 vol. II. Voyez *Marasma.*
 Autre signification du mot *Ariditas*, *ibid.*
SECHERESSE, col. 895. vol. V.
 Prognostics qu'on en tire dans les maladies aiguës, *ibid.*
 On tire des présages dans les maladies de l'humidité & de la sécheresse de tout le corps, ou seulement de quelqu'une de ses parties, *ibid.*
SECOUSSE, sort d'exercice, col. 530. *Agitatio*. vol. I.
 Avantages que l'on en tire, *ibid.*
SECRET, remède dont on se réserve la préparation, col. 384. vol. II. *Arcanum.*
 Ce que c'est, selon les Chymistes, *ib.*
 Espece différente d'*Arcanum*, *ibid.*
 Les trois compositions qui ont conservé le nom d'*Arcanum*, 385.
SECTE. Voy. à la Préface. *Secta.*
SECTE METHODIQUE, col. 1342. *Methodica Secta.*
 vol. IV.
SECURIDACA, plante, col. 1456.
 vol. V.
 Propriétés de la securidaca, *ibid.*
SEDATIFS, remèdes, colon. 1457. *Sedantia.*
 vol. V.
 Liste des substances dans lesquelles se trouve cette vertu calmante, *ibid.*
 Différentes manières dont les sédatifs agissent, *ibid.* & *suiv.*
 Précautions que l'on doit apporter dans l'usage des anti-spasmodiques, & de tous les remèdes tirés de l'opium, col. 1459.
SEDIMENT, (sans) col. 332. vol. I. *Acotus.*
 Plin donne ce nom au miel, *ibid.*
SEIGLE, plante, col. 1454. vol. V. *Secale.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte dix especes, *ibid.*
 Usage de la farine de seigle en cataplasmes, *ibid.*
SEL, col. 1184. vol. V. *Sel.*
 Ce que M. Geoffroy entend par le nom de sel, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 Pourquoi le fossile est celui qu'on préfère dans l'usage de la Médecine, col. 1185.
 Principales mines d'où l'on tire le sel fossile, *ibid.*

- Particularités touchant ces mines, & plusieurs curiosités remarquables, col. 1186. & *suiv.*
Sel commun artificiel, ou sel marin, col. 1187.
 Comment il se fait, *ibid.*
 Quel est le meilleur, *ibid.*
 Différentes observations & expériences sur le sel marin, col. 1188.
 Ses qualités, ses vertus, ses usages, col. 1189.
 Analyse du sel marin, *ibid.*
 De quoi il est composé, *ibid.*
 Propriétés singulières du sel commun, *ibid.* & *suiv.*
 Sentiment du Docteur Halley sur la salure de la mer, contraire aux observations, col. 1191. & *suiv.*
Sel admirable de Glauber, col. 1195. vol. V.
 Effets que produit ce sel, *ibid.*
 Ses propriétés & ses vertus, colonne 1196.
Sel marin régénéré, *ibid.*
 Remarques, *ibid.*
 Subtilité & vertus spécifiques de l'esprit de sel, *ibid.* & *suiv.*
 Solution des sels, col. 1198. & *suiv.*
 Propriétés & usages des différens sels dissous, col. 1200.
 Différence qu'il y a dans la manière dont se fait la dissolution des sels, *ibid.*
 Expériences, *ibid.*
 Comment il faut s'y prendre pour séparer les différens sels mêlés avec les mêmes eaux, col. 1201.
 Comment on sépare le sel marin du nitre, *ibid.*
 Moyen de séparer les différentes especes de sels les uns des autres, *ibid.*
 Quelle est la raison pourquoi certains sels se dissolvent plus facilement que d'autres, *ibid.*
 Vertu caustique des sels, col. 1202.
 Différentes expériences à ce sujet, col. 1203. & *suiv.*
Sel purgatif amer, communément appelé *sel d'Epsom*, col. 1205.
 Différentes manufactures de ce sel dans différens endroits, *ibid.* & *suiv.*
 Différentes expériences sur le sel d'Epsom, & sur le sel des autres manufactures, col. 1208. & *suiv.*
 Manière d'ordonner le sel purgatif amer, 1211.
 Maladies dans lesquelles on en peut faire usage, *ibid.* & *suiv.*
 Maladies dans lesquelles les eaux ameres & leurs sels sont pernicieux, col. 1216.
Sel cathartique d'Espagne, *ibid.*
Sel neutre, dont les propriétés sont les mêmes que celles du sel de Glauber, *ibid.*
Sel sédatif inventé par M. Homberg, *ibid.*
 Son utilité en Médecine, *ibid.*
Sel polychreste de Seignette, *ibid.*
 Epreuves de M. James sur la manière de le faire, col. 1217. & *suiv.*
 Ce que c'est que le sel polychreste de seignette, col. 1219.

- Sel de soufre, col. 1220.
Ses propriétés, *ibid.*
- Sel de vipère, ou sel thériacal, *ibid.*
Manière dont on le préparoit, selon Dioscoride, *ibid.*
- Sel urineux, ou sel volatil, *ibid.*
- Sel du Dauphiné, col. 1220.
Analyse chymique de ce sel, 1221. & *suiv.*
- Sel lixiviel des plantes brûlées, colon. *Ammonitrum.*
1043. vol. I.
- Sel PHARYNGIEN, col. 498. vol. V. *Pharyngæus sal.*
Sa préparation & son usage dans l'escquinancie, *ibid.*
- Sel UNIVERSEL que l'on trouve partout, selon Sendivogius, nommé dans les Journaux *sel de roste*, col. 651. vol. II. *Avicula hermetica.*
- SELENITES, pierre précieuse, colon. *Aphroselenos.*
139. vol. II.
- SELENITE, fossile, col. 1465. vol. V. *Seleniter.*
Ses vertus, *ibid.*
- SEMENCE, col. 1465. vol. V. *Semen.*
Quels sont les quatre grandes semences chaudes, *ibid.*
— les quatre petites semences chaudes, *ibid.*
— les quatre semences froides majeures, *ibid.*
— les quatre petites semences froides, *ibid.*
Utilité singulière des grandes semences chaudes, *ibid.*
- SEMECE ou *sperme*, distinction des deux *Genitura.*
mots, col. 99. vol. IV.
On lui donne aussi le nom de *gone*, surtout lorsqu'il s'agit des parties de la femme, col. 127.
- SEMECE d'ARGENT, col. 413. vol. II. *Argyrogonia.*
SEMECE DU CHOU, col. 721. vol. II. *Bacanon.*
Autre signification dans Myrepsé, *ibid.*
- SENE', plante, col. 1477. vol. V. *Senna.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en distingue sept especes, *ibid.*
Vertus & propriétés médicales du séné, *ibid.*
Préparations officinales du séné, *ibid.*
- SENE' RATARD, col. 1286. vol. III. *Emerus.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte deux especes, 1287.
- SENEÇON, plante, col. 1474. vol. V. *Senecio.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte dix especes, *ibid.*
Analyse chymique du seneçon, *ibid.*
Vertus & propriétés du seneçon, col. 1475.
Propriétés de quelques especes de seneçon, *ibid.* & *suiv.*
- SENS INTERNES & EXTERNES, *Sensus interni & externi.*
col. 1479. & *suiv.* vol. V.
- SENSATION, ou le pouvoir d'en être affecté, col. 490. vol. I. *Æsthesit.*
- SENSATIONS (siège des) col. 555. volume I. *Aistherium.*
Système des Cartésiens à ce sujet, *ibid.*
— de Willis, *ibid.*
- SENSITIVE, plante, col. 1365. volume IV. *Mimosa.*
Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte sept especes, *ibid.*
- SENTIMENT, (siège du) col. 1479. *Sensitivus commune.*
vol. V.
Dans quel endroit Willis le place, *ibid.*
- SEPTALIUS (Louis) Anatomiste, col. 1258. vol. I.
Son pays, & tems de sa naissance, *ibid.*
Tems de sa mort, *ibid.*
Editions de ses Ouvrages, *ibid.*
- SEPTENTRION, les vents septentrionaux, 969. vol. II. *Boreas, Boreales venti.*
Maladies qui viennent dans le tems que ces vents soufflent, *ibid.*
- SERPENT, col. 59. vol. II. *Anguis.*
Ce que l'on en emploie en Medecine, *ibid.*
La vertu de sa graisse, *ibid.*
Les serpens sont moins dangereux dans les pays froids que dans les chauds, *ibid.*
Remedes à leur morsure, *ibid.*
Tems où ils sont plus vénémeux, *ibid.*
— plus à craindre, *ibid.*
Ne font point de mal en ce pays, *ibid.*
- SERPENT d'ESCALAP, col. 59. vol. II. *Anguis Esculap.*
C'est la seule especes qui s'approprie, *ibid.*
Les différens pays où on en trouve, *ibid.*
Ses vertus, col. 66.
- SERPENT AQUATIQUE, col. 925. vol. II. *Boni.*
Sa description & les dangers de l'approche de cet animal par Lemery, *ibid.*
- SERPENT A SONNETTES, col. 943. volume II. *Boicinnaga.*
Ses différens noms, *ibid.*
Sa description & la vertu de sa chair, *ibid.*
Observations tirées des *Transalians Philosophiques* au sujet de cet animal, *ibid.*
Remedes dont se servent les Amériquains contre sa morsure, 944.
- SERPENTAIRES, plante, col. 1167. *Draconculas.*
vol. III.
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte trois especes, col. 1168.
Vertus de la serpenteaire, *ibid.*
- SERPOLET, plante, col. 1483. volume V. *Serpillan.*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en distingue six especes, col. 1484.
Ses propriétés & ses usages, *ibidem.*
Usages de l'esprit, de l'eau, de l'huile essentielle, de la poudre & de la conserve des fleurs & des feuilles de serpolet, *ibid.* & *suiv.*
- SERVANTE, col. 1069. vol. I. *Amphipolus.*
Cas extraordinaire qui fait que l'on trouve dans Hippocrate ce mot, & qui lui a fait donner place dans ce Dictionnaire, *ibid.*
- SERVET (Michel) Anatomiste, col. 1244. vol. I. *Michael Servet.*

- Son pays, *ibid.*
 Fin funeste qu'il eut pour avoir écrit
 contre la Religion Chrétienne ,
ibid.
 Passages de cet Auteur, qui prouvent
 qu'il a beaucoup approché de la
 connoissance de la circulation du
 sang, *ibid.*
 Réflexion sur ces passages, col. 1245.
- SESAME, plante, col. 1489. vol. V. *Sesamum.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte trois especes ,
ibid.
 Propriétés de cette plante, col. 1490.
 Usage qu'en font les Egyptiens tant
 en alimens qu'en remèdes, *ibid.*
- SESAMOIDE, plante, col. 1489. vo- *Sesamoides.*
 lume V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Description qu'en a laissé Dioscoride,
ibid.
- SESELI, plante, col. 1491. vol. V. *Seseli.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Quatre especes de seseli, *ibid.*
 Usage que l'on fait en Medecine de
 sa racine, col. 1492.
- SETON, opération de Chirurgie, col. *Setaceum.*
 1493. vol. V.
 Usage du seton chez les Anciens ,
ibid.
 Maniere de faire le seton, col. 1494.
 Ce qu'en dit Dionis, col. 1495.
 ——— Garengot, *ibid.*
 Sentiment contraire de plusieurs Me-
 decins, *ibid.*
- SEVE, col. 959. vol. II. *Bona, Bosma.*
- SEVERINUS, (Marc - Aureille)
 Anatomiste, col. 1294. vol. I.
- SEVERUS, (Nicolas) Anatomiste,
 page 1294. vol. I.
- SEVRAGE, col. 39. vol. I. *Ablactatio.*
- SHERARDIA, nom que M. Vaillant
 a donné à un genre de plantes en
 Mémoire du Docteur Guillaume
 Sherard, fameux Botaniste, col.
 1496. vol. V.
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Miller en compte treize especes, *ibid.*
- SIALAGOGUES ou Salivans, reme- *Sialagogi.*
 des, col. 1497. vol. V.
 Classes de ces remèdes, *ibid.*
 Maniere d'agir du mercure, colonne
 1498.
- SIEF, collyre sec, col. 1503. vol. V.
- SIEZ ou collyre sec de plomb, *ibid.*
- SIEZ ou collyre sec d'encens, *ibid.*
- SIGNE DE NAISSANCE, endroits *Natus.*
 du corps où les signes viennent,
 col. 1439. vol. IV.
 Les plus dangereux, col. 1440.
 Signes d'une grosseur énorme, *ibid.*
 Maniere de les enlever, *ibid.*
- SIGNE qui manifeste l'état de l'utérus, *Amphimetrium.*
 1069. vol. I.
- SIGNE de la méthode qu'il faut suivre *Boerhematica se-*
 dans les maladies, col. 942. vol. II. *meia.*
- SIGNE qui accompagne une maladie, *Affidens signum.*
 col. 592. vol. II.
 Exemple de ce signe, *ibid.*
- SIGNE (qui n'a pas de) col. 580. volu- *Afemos.*
 me II.
 Dans quel sens ce mot est en usage
 dans Hipp. *ibid.*
- SILAUM, plante, col. 1504. vol. V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses cinq especes, *ibid.*
 Usage de cette plante, *ibid.*
- SILPHIUM, racine, col. 1509. volu-
 me V.
 Cas que l'on en faisoit, *ibid.*
 Sentimens de plusieurs Botanistes qui
 veulent que le silphium de Cyrene
 soit la même chose que notre asa-
 fetida, *ibid.* & *suiv.*
 Raïsons sur lesquelles ils s'appuient
ibid.
 Raïsons qui prouvent le contraire,
ibid.
- SIMAROUBA, arbre d'Amérique ,
 col. 1522. vol. V.
 Maniere dont l'écorce du simarouba
 fut envoyée de la Cayenne à M. le
 Comte de Pontchartrain en 1713.
 col. 1524.
 Expériences qu'en fit faire M. Fagon,
ibid.
 Usage qu'on en fit en 1718. dans une
 infinité de dévoyemens & de dys-
 senteries, & ensuite dans d'autres
 maladies, *ibid.* & *suiv.*
 Usage du simarouba dangereux ou
 inutile dans certains cas, col. 1526.
- SIMBOR MANGIANAM, nom d'u-
 ne plante des Indes, col. 1527. vo-
 lume V.
 Qualités qu'on lui attribue, *ibid.*
- SIMPLICITE' dans la théorie & pra- *Aphelia.*
 tique de la Medecine, Gal. 227.
 vol. II.
- SIROP, préparation de Pharmacie, *Syrupus.*
 col. 99. vol. V.
 Division des sirops, *ibid.*
 D'où procede leur plus ou moins de
 vertus, *ibid.*
 Cas où on ordonne les sirops non dé-
 layés, *ibid.*
 ——— on ordonne les sirops délayés,
 100.
 Observations sur différens sirops, col.
 101.
 Catalogue & préparation des sirops
 dont la Pharmacopée de Londres
 fait mention, col. 102.
- SIROP simple d'absinthe, *ibid.*
 ——— d'absinthe composé, *ibid.*
 ——— de vinaigre, col. 103.
 On lui attribue la vertu de diviser le
 phlegme & d'en procurer l'expecto-
 ration, *ibid.*
 ——— de guimauve. Voyez *Althea.*
 ——— d'armoïse, *ibid.*
 ——— balsamique. Voyez *Balsamum*
solutum.
 ——— d'épine-vinette, col. 104.
 ——— de capillaire, *ibid.*
 ——— eslybé, *ibid.*
 ——— de canelle, *ibid.*
 ——— de suc de citron. Voyez *Citran.*
 ——— de son écorce. Voyez *Citran.*
 ——— de safran. Voyez *Safran.*
 ——— de coings. Voyez *Coignassier.*
 ——— de Velar. Voyez *Velar.*
 ——— de réglisse, col. 104.
 ——— de grenade, col. 105.
 ——— de diacode. Voy. *Tête de pavot.*
 ——— de myrte, col. 105.
 ——— de pivoine composé, *ibid.*

— de pavot sauvage, col. 106.
 — de fleurs de pêcher, *ibid.*
 — de tabac, *ibid.*
 — altérant de poimmes, *ibid.*
 — purgatif de poimmes, col. 107.
 — de marrube blanc, *ibid.*
 — des cinq racines apéritives, *ibid.*
 — de rhubarbe, col. 108.
 — solutif de roses. Voyez *Rose*.
 — de suc de roses. Voyez *Rose*.
 — de roses seches. Voyez *Rose*.
 — de nerprun, 108.
 — de lavande Françoisse, *ibid.*
 — de grande confoude, col. 109.
 — de violettes, *ibid.*
 — anti-asthmaticque d'Ant. d'Aquin, *ibid.*
 Vertus de ce sirop, *ibid.*
 — anti-épileptique d'Ant. d'Aquin, col. 110.
 Vertus de ce sirop, col. 111.
 — anti-néphrétique d'Ant. d'Aquin, *ibid.*
 Vertus de ce sirop, *ibid.*
 — anti-scorbutique d'Ant. d'Aquin, *ibid.*
 Vertus de ce sirop, col. 112.
 — anti-lienterique d'Ant. d'Aquin, *ibid.*
 Vertus de ce sirop, *ibid.*
 — magistral altringent, col. 113.
 Vertus de ce sirop, *ibid.*
 — simple de mûres, *ibid.*
 Vertus de ce sirop, *ibid.*
 — de mûres composé, *ibid.*
 Vertus de ce sirop, col. 114.
 — déobstruant universel, *ibid.*
 Vertus de ce sirop, *ibid.*
 — de plantain, *ibid.*
 Vertus de ce sirop, col. 115.
 — restauratif de Médusé, *ibid.*
 Vertus de ce sirop, *ibid.*
 — corroboratif, *ibid.*
 Vertus de ce sirop, col. 116.
 — de suere, ce que c'est, colonne 1175. volume V.
 — de nerprun, col. 1106. vol. V.
 Maniere de faire ce sirop selon la Pharmacopée du Collège de Londres, *ibid.*
 Autre préparation du même sirop selon la Pharmacopée d'Edimbourg, *ibid.*
 Observations de Sydenham sur les propriétés & les effets du sirop de nerprun, *ibid.* & *suiv.*
 — d'ortie, col. 832. volume VI.
 Vertu de ce sirop, *ibid.*
 — de suc de roses, 1153. vol. V.
 Sa préparation, *ibid.*
 Préparation du sirop de roses solutif, *ibid.*
 — de roses seches, col. 1154.
 — solutif de roses avec le séné, col. 1478. volume V.
 SITUATION propre d'un membre après la réduction, col. 310. volume II.
 SIUM, plante, col. 1548. volume V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses six especes selon Boerhaave, *ibid.*
 Qualités vénéneuses de quelques-unes de ces especes, col. 1549. & *suiv.*
 SKIRRHE, col. 1355. volume V.
 Sa définition, *ibid.*
 Siège du skirrhe, col. 1356.
 Tome VI.

Apostegis

Scirrhus.

Ses causes, *ibid.*
 La cure du skirrhe est d'autant plus difficile que les glandes qu'il affecte sont plus composées, col. 1357. & *suiv.*
 Glandes sujettes à devenir skirrheuses, col. 1359. & *suiv.*
 Parties internes du corps où il se forme des skirrhes, col. 1361.
 Autres viscères où il se forme des skirrhes, col. 1362.
 Causes qui produisent les skirrhes, *ibid.* & *suiv.*
 Effets du skirrhe formé, col. 1367.
 Maladies qu'il occasionne, *ibid.*
 Autre accident que le skirrhe peut produire, col. 1368.
 Le skirrhe peut causer l'astrophie, *ibid.*
 Autre accident que le skirrhe peut causer, col. 1369.
 Autre accident que le skirrhe peut causer, *ibid.*
 Autre maladie que le skirrhe peut causer, col. 1370.
 Cas rapporté par Boerhaave qui confirme cette doctrine, *ibid.*
 Signes diagnostiques du skirrhe, col. 1371.
 A quoi on connoît la présence du skirrhe, *ibid.*
 Prognostic du skirrhe, col. 1372.
 Ce que le Medecin doit examiner avant d'appliquer aucun remède, col. 1374.
 Marques auxquelles on peut le connoître, *ibid.*
 Cataplasmes & emplâtres convenables, col. 1375.
 Cas où il faut l'extirper tout entier avec le bistouri, col. 1378.
 Méthode qu'on doit suivre pour le penfement après avoir achevé l'extirpation & arrêté l'hémorrhagie, col. 1380.
 Remèdes qu'il faut employer quand on ne peut ni résoudre ni extirper un skirrhe, col. 1381.

SOBRÉ, qui ne s'enivre point, colon. *Athorectoi*. 625. volume II.

SOIF, col. 1547. vol. V.

Suis.

Différentes causes de la soif, *ibid.*
 Moyens de l'appaiser dans différens cas, col. 1548.

SOIF FÉBRILE, col. 875. volume V.

Causes de la soif, *ibid.*
 Moyens d'y remédier, *ibid.* & *suiv.*
 Prognostics qu'on tire de la soif dans les maladies aiguës, *ibid.*

Préfiges que l'on tire de l'absence de la soif, col. 877.

Passages tirés d'Hippocrate & de Galien, *ibid.* & *suiv.*

SOIR, entrée de la nuit, col. 342. volume I. *Acresperon*.

SOLE, poisson de mer d'un gout excellent, facile à digérer, col. 1559. volume V.

Sa qualité, *ibid.*

SOLZ, poisson, col. 1195. vol. II. Voyez *Buglossus* ci-dessus.

SOLEAIRE, (muscle) col. 1560. volume V. *Soleus*.

Description de ce muscle, *ibid.*

Sa situation, *ibid.*

- Ses attaches, *ibid.*
 Avec les deux jumeaux il fait un vrai muscle *iriceps*, *ibid.*
 Usage de ces trois muscles, colon. 1560.
- SOLUTION**, col. 1561. vol. V. *Solutio.*
 Opinion de ceux qui pensent, que la solution des corps se fait particulièrement par le moyen de leurs pores, *ibid.*
 Solution d'elcomac, moyen d'y remédier, col. 1680. volume V.
- SOLUTION** de continuité dans les parties organiques, selon Galien, colonn. 308. 718. volume II. *Apossiomata.*
 Sens d'Hippocrate, *ibid.* ou *Ausijum.*
- SOMMEL**, col. 1565. volume V. *Somnus.*
 Alternative du sommeil & de la veille nécessaire à notre conservation, *ibid.*
 Cas où le sommeil est sain, tranquille & bienfaisant, *ibid.*
 Regles à observer par rapport au sommeil & aux veilles pour la santé & la longue vie, col. 1568.
 Maniere dont Cheyne parle du sommeil, *ibid.*
 Division du sommeil, col. 1570.
 Sommeils léthargiques, col. 1571.
 Causes de ces sommeils, *ibid.*
 Prognostics qu'on peut tirer du sommeil naturel, col. 1573.
 — qu'on peut tirer des especes de sommeils contre nature, colon. 1575.
- SOMMET** d'une montagne, col. 343. *Acris.*
 volume I.
 Ce mot Latin signifie aussi l'extrémité des os fracturés, *ibid.*
 — un insecte appelé sauterelle, *ibid.*
- SOMMET** ou *extrémité*, col. 1247. volume II. Voyez *Acris.* *Cacumen.*
- SOMNANBULE**, col. 415. vol. IV. *Hypnabates.*
SOMNIFERES, épithete que l'on donne aux remèdes qui procurent le sommeil, col. 415. volume IV. *Hypnopesos.*
- SON** de froment, col. 259. vol. II. *Apobrasma.*
SON, col. 1247. vol. II. *Cantabrum.*
SON quand il passe par un passage étroit, &c. col. 954. vol. II. *Bombus.*
- SON**, en Medecine ce qu'il signifie, col. 224. vol. II. *Apechema.*
- SONDE**, instrument de Chirurgie, col. 1321. volume I. *Ancycomele.*
 Voyez cet article dans le Dictionnaire, & pour l'art de fonder celui de *Catheterismus.*
 L'introduction de la sonde, col. 186. *Catheterismus.*
 volume III.
 L'opération de la sonde nécessaire dans deux occasions principales, *ibid.*
 Quand l'introduction de la sonde se fait, convient & réussit, col. 187.
 L'introduction de la sonde plus facile dans les femmes que dans les hommes, col. 188.
 Attitude dans laquelle on doit mettre une femme pour cette opération, *ibid.*
 Comment doivent être les sondes, col. 189.
SONDE sans bouton, col. 314. vol. II. *Appremete* ou *Apprenomele.*
- SORANUS D'EPHESE** le jeune, col. 1233. volume I.
 Ses Ouvrages sur l'Anatomie, *ibid.*
- SORBIER** ou **CORMIER**, arbre, *Sorbus.*
 col. 1578. volume V.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en distingue deux especes, *ibid.*
 Ses qualités, col. 1579.
- SOUCHET**, plante, col. 934. volume III. *Cyperus.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Souchet rond & souchet long, *ibid.*
 Qualités de l'un & de l'autre, *ibid.*
- SOUCI**, plante, col. 1343. vol. II. *Calendula.*
 Ses noms Latins, *ibid.*
 Sa description par Miller, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
 Noms de l'espece sauvage, colonn. 1344.
 Ses vertus tirées de Tournefort, col. 1345.
 Noms d'une troisieme espece, *ibid.*
 Souci de marais, *ibid.*
- SOUER** de France ou *aillet d'Inde*, col. *Tagetes.*
 125. volume VI.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte dix especes, col. 126.
 Sentiment de quelques Auteurs, *ibid.*
- SOUER** d'eau, col. 1225. vol. V. *Salicaria.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte quatre especes, *ibid.*
 Propriétés médicinales du souci d'eau, col. 1226.
- SOUCLAVIER**, (muscle) col. 1700. *Subclavius musculus.*
 Situation, attaches & usages de ce muscle, *ibid.*
- SOUCLAVIERS**, (vaisseaux) arteres & veines situées au-dessous des clavicles, col. 1699. vol. V. *Subclavia vasa.*
- SOUCASTAUX**, (muscles) colon. *Subcostales.*
 1700. vol. V.
 Situation, attaches & usages de ces muscles, *ibid.*
- SOUS-SCAPULAIRE**, muscle, col. *Subscapularis musculus.*
 1700. volume V.
 Situation, attaches & usages de ce muscle, *ibid.*
- SOUE** blanche, col. 1299. vol. I. *Anatron, Natrium.*
 Description de ce sel, *ibid.*
 Sa vertu, *ibid.*
 Maniere d'en composer un artificiel, col. 1300.
 Son usage par Lemery, *ibid.*
 — chez les anciens, *ibid.*
 Différence du nitre des anciens avec le nôtre, *ibid.*
 Description de ce sel chez les anciens, *ibid.*
 Autres significations du mot *anatron*, col. 1301.
- SOUE**, col. 1348. volume II. *Calli.*
SOUE, plante, col. 711. volume IV. *Kali.*
 Caractères de cette plante, *ibid.*
 Description de la premiere espece, *ibid.*
 Lieux où on la trouve, *ibid.*
 On en retire du sel alcali, *ibid.*
 Vertus de son suc, *ibid.*
 En quelles maladies on l'emploie, *ibid.*

On fait avec la lessive de ses cendres le savon de Venise & d'Alcant, *ibid.*
 Deuxieme & troisieme espece, *ibid.*
 Autre selon Dale appelée kali d'Alcant, *ibid.*
 Miller en compte dix-huit especes, 712.
SOUFLETS, coups appliqués avec la paume de la main, col. 560. volume I.
 Dans quel cas Aétrius les fait employer, *ibid.*
SOUFRE, col. 9. volume VI. *Sulphur.*
 Deux sortes de soufre, le naturel & le factice, *ibid.*
 Principaux endroits d'où on le tire, col. 10.
 Différentes manieres de préparer le soufre factice, *ibid.*
 Observations sur le soufre commun, par M. Geoffroy, *ibid.*
 Examen & analyse chymique du soufre, col. 11.
 Pourquoi le soufre naturel est appelé par les Chymistes résine terrestre; *ibid.*
 Fleurs de soufre, *ibid.*
 Maniere de les préparer, *ibid.*
 Autre maniere facile & peu dispendieuse de préparer les fleurs de soufre, *ibid.*
 Remarque sur cette préparation, col. 12.
 Esprit acide de soufre, *ibid.*
 Maniere de le préparer, *ibid.*
 Autre méthode de préparer l'esprit acide de soufre, proposée par M. Homberg, beaucoup plus aisée, & au moyen de laquelle on peut obtenir cinq onces d'acide de soufre dans l'espace de vingt-quatre heures, *ibid.*
 Remarques sur cette préparation, col. 13.
 Ce que contient le soufre suivant la supputation de M. Homberg, col. 14.
 Pourquoi le soufre ne se résout point par les acides, & pourquoi il corrode les métaux qu'on fait fondre ou calciner avec lui, *ibid.*
 Essais inutiles des Chymistes pour fixer le soufre, *ibid.*
 Dissolution du soufre dans un alcali fixe, *ibid.*
 Remarques sur cette opération, *ibid.*
 Comment on peut connoître si une terre ou mine fossile contient du soufre, *ibid.*
 Solution du soufre dans un alcali volatil, col. 15.
 Remarques sur ce procédé, *ibid.*
 Solution du soufre dans l'alcool; *ibid.*
 Remarques, *ibid.*
 Vertus de la teinture de soufre, *ibid.*
 Sirop de soufre, col. 16.
 Maniere de le préparer, *ibid.*
 Ce sirop possède toutes les vertus du soufre développé, *ibid.*
 Remarques, *ibid.*
 Maniere de faire le soufre avec de l'huile & un acide, *ibid.*
 Remarques, *ibid.*

Exemple tiré de Bocher, col. 17.
 Autre façon de faire le soufre avec de l'alcool & un acide, *ibid.*
 Remarques sur ce procédé, col. 18.
 Analyse du soufre perfectionnée par M. Homberg, col. 19.
 Méthode de cet Auteur pour réduire le soufre à ses principes, *ibid.*
 Ce qu'on peut conclure de l'analyse du soufre commun, *ibid.*
 Usage interne du soufre recommandé par les Modernes dans les maladies des poudrons, col. 20.
 A qui tout remède préparé avec du soufre est préjudiciable, *ibid.*
 On n'ordonne guere le soufre intérieurement sans quelque préparation, *ibid.*
 Différentes manieres de le purifier; *ibid.*
 Baume de soufre, col. 21.
 Maniere de le préparer, *ibid.*
 Préparation des différens baumes de soufre, *ibid.*
 Leurs usages, *ibid.*
 Baume de M. Homberg, sans contredit le meilleur de tous, *ibid.*
 Cas où il est d'un excellent usage; *ibid.*
 Vertu de l'esprit de soufre, *ibid.*
 Cas où on ne doit jamais donner l'esprit de soufre, col. 22.

SOUFRE VIF, col. 314. vol. II. *Approchim.*
SOUFRE D'ARSENIC, col. 554. vol. I. *Abusul.*
 Autre nom que quelques Chymistes lui ont donné, *ibid.*

SOURIS, animal, col. 1411. vol. IV. *Mur.*
 Toutes ses parties ainsi que ses excréments sont d'usage en Medecine, *ibid.*
 Vertus de ses cendres, *ibid.*
SOUS-EPINEUX, muscle, col. 641. *Infra-spinatus musculus.*
 Figure, situation, attache & usage de ce muscle, *ibid.*
SOUTIEN d'une personne, comme un bâton, 97. vol. II. *Anticonvuls.*
SOUVENIR, col. 1166. vol. I. *Anamnestic.*
 Dont on a fait signes commémoratifs, *Anamnestic signa.*
 Ce qu'on entend par ces signes, *ibid.*
SPARADRAPE ou Toile Gauthier, *Spasmodrapemti* col. 1580. vol. V.
 Préparation de deux formes différentes de sparadraps, *ibid.*
SPARGELLE, plante, col. 99. volume IV. *Geoffell.*
 Ses caracteres; *ibid.*
SPASME ou *Convulsion*, colon. 1582. *Spasmi* vol. V.
 Différence qu'il y a entre les convulsions & l'épilepsie, *ibid.*
 Histoire des convulsions, signes qui les précèdent, qui les accompagnent & qui les suivent, col. 1583.
 Pathologie des convulsions, *ibid.*
 Causes prochaines des convulsions, 1584.
 Causes médiales qui disposent à la contraction la moelle spinale, *ibid.*
 Causes matérielles des convulsions, 1585.
 Parties nerveuses dont les constrict.

- tions convulsives peuvent passer aux membranes de la moelle spinale, *ibid. & suiv.*
- Indications à remplir dans la cure des mouvemens convulsifs, col. 1587. *& suiv.*
- SPEAUTRE**, frémont rouge, plante, *Briza*, col. 1112. vol. II.
- Ses autres noms Latins, *ibid.*
- SPECIFIQUES**, dans quel sens on doit entendre ce terme, col. 1593. volume V.
- Détail des principaux spécifiques, *ib. & suiv.*
- SPHINCTER**, nom de plusieurs muscles qui ferment les passages naturels, col. 1609. vol. V.
- Sphincter de l'anus, *ibid.*
- du vagin, *ibid.*
- de la vessie, col. 1610.
- SPICA DE L'AINE**, colon. 641. vol. IV. *Leguminalis fasci-*
- Voy. *Bandage*.
- SPICANARD**, col. 1453. vol. IV. *Nardostachys.*
- SPICNARD INDIEN**, plante, col. 1451. vol. IV. *Nardus Indica.*
- Description de cette plante, *ibid.*
- Ses vertus, *ibid.*
- Maladies où on l'emploie, *ibid.*
- Sa dose, selon M. Geoffroy, colon. 1452.
- Opinion & examen des plus fameux Botanistes, *ibid. & suiv.*
- SPIGEL** (Adrien) Anatomiste célèbre, col. 1260. vol. I.
- Son pays, *ibid.*
- Où il a Professe, *ibid.*
- Editions de ses Ouvrages, *ibid.*
- SPINA VENTOSA**, maladie, colon. 1439. vol. V.
- Causes de cette maladie, *ibid.*
- Ses progrès, *ibid.*
- Signes du spina ventosa, col. 1446.
- Cure de cette maladie, presque impossible quand elle affecte des os d'une grosseur considérable, *ibid.*
- Manière de faire l'incision quand la tumeur vient à suppuration, *ibid.*
- Voy. *Os*.
- SPIRÆA**, plante, col. 1633. vol. V.
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave compte quatre especes de spiræa, *ibid.*
- Qualité de sa graine qui est seule d'usage en Médecine, *ibid.*
- SPONTANÉ**, col. 716. vol. II. *Automatos.*
- Sens où Hippocrate emploie ce mot, *ibid.*
- SQUELETE**, deux sortes de squeletes, col. 1345. vol. V. *Skeleton.*
- Quels sujets on prépare de la premiere & de la seconde maniere, col. 1346.
- Remarque singuliere sur les os d'un squelete, quand ils sont réduits dans leur situation naturelle, *ibid. & suiv.*
- SQUILLE**, plante, col. 1352. vol. V. *Scilla.*
- Caractères de cette plante, *ibid.*
- Boerhaave en distingue trois especes, *ibid.*
- Ses qualités, ses usages, ses préparations officinales, *ibid. & suiv.*
- SQUINE**, remède, col. 440. vol. III. *Cbina.*
- Manière de préparer la décoction de squine pour la cure des maladies vénériennes, *ibid.*
- Conduite que l'on doit tenir pendant la cure, *ibid.*
- Squine d'Orient, col. 441.
- Comment elle est faite, *ibid.*
- Squine d'Amérique, col. 442.
- STACHYS**, fange de montagne, col. 1666. vol. V.
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave compte treize especes de stachys, *ibid.*
- Cas où on emploie toutes les especes de stachys avec succès, *ibid.*
- STAPHYLODENDRON**, plante, col. 1667. vol. V.
- Caractères de cette plante, *ibid.*
- Boerhaave en compte quatre especes, *ibid.*
- On tire de sa semence une huile résolutive, col. 1668.
- STATICE**, plante, col. 1668. vol. V.
- Caractères de cette plante, *ibid.*
- Boerhaave en compte quatre especes, *ibid.*
- Propriétés de cette plante, 1669.
- STENON** (Nicolas) Anatomiste, col. 1294. vol. I.
- STERILE**, col. 536. vol. I.
- A qui Hippocrate donne ce nom, *ibid. Agnos.*
- Autre application de ce mot, *ibid.*
- STERILITE**, col. 536. vol. I. *Agonia.*
- Etymologie de ce mot, *ibid.*
- STERILITE** (remède qui la cause) col. 627. vol. II. *Atocia.*
- Atocium* est aussi un des noms du *Lycemis sylvestris*, *ibid. Atocium.*
- STERNO-COSTAUX**, muscles, col. 1671. vol. V. *Sternocostales.*
- Attaches & direction des sterno-costaux, *ibid.*
- Usage de ces muscles, col. 1672.
- STERNO-HYOÏDIEN**, muscle, col. 1672. *Sterno-hyoideus.*
- vol. V.
- Situation, attaches, direction & fonction de ce muscle, *ibid.*
- STERNO-MASTOÏDIEN**, muscle, col. 1183. *Mastoidien musculus.*
- vol. IV.
- Voy. *Mastoidien* dans cette Table.
- STERNUTATOIRE**, col. 1673. volume V. *Sternutatorium.*
- Sternutatoire avec l'euphorbe, *ibid.*
- Sa préparation, *ibid.*
- Sternutatoire avec la marjolaine d'Emmeller, *ibid.*
- Sa préparation, *ibid.*
- Sternutatoire avec le sel volatil huileux, doux, agréable, réveillant les esprits & provoquant doucement l'excrétion des humeurs par le nez, *ibid.*
- Sternutatoire avec les sucs, *ibid.*
- On peut s'en servir dans toutes les affections de la tête, col. 1674.
- Sternutatoire avec le turbith minéral, *ibid.*
- Cas où il est très-énergique, *ibid.*
- STOCKFICHE**, poisson de mer, res. *Salpa.*
- ressemblant à la merluche, colon. 1253. vol. V.
- Manière de le préparer, *ibid.*
- Ses qualités, *ibid.*
- STOCKHAMMERUS**, (François) Anat. pag. 1295. vol. I.
- STOMACHIQUES**, remèdes qui fortifient le ton de l'estomac & des intestins

intestins, col. 1681. vol. V.
 Liste des principaux stomachiques, *ibid.*
 STOMACHIQUE, affection stomachique, *Stomachica aff. feilio.* col. 1677. vol. V.
 Symptomes de cette maladie, 1678.
 Cause de cette maladie, *ibid.*
 Quelles personnes y sont plus sujettes, *ibid.*
 Temps où la passion stomachale est plus commune, col. 1679.
 Il ne faut pas confondre la passion stomachale avec les autres maladies auxquelles l'estomac est sujet, *ibid.*
 Symptomes qui accompagnent cette maladie dans le tems de l'accès, *ibid.*
 Cure, col. 1680. & *suiv.*
 STRATIOTES, plante qui croît dans les canaux que le Nil remplit aux environs de Damiette en Egypte, col. 1685. vol. V.
 Elle nage sur la surface de l'eau, & n'a point de tige, *ibid.*
 Ses qualités, *ibid.*
 STRAUSSIIUS, (Laurent) Anatomiste, pag. 1295. vol. V.
 STUPIDITE', maladie, colon. 1393. *Morsfr.* vol. IV.
 Diversité de sentimens des Medecins au sujet de cette maladie, *ibid.*
 Causes, *ibid.* & *suiv.*
 Différentes especes, col. 1395.
 Différens degrés de stupidité, *ibid.*
 Prognostics, *ibid.*
 Cure, *ibid.*
 Remedes convenables, col. 1396.
 Préparation d'une eau distillée, *ibid.*
 Régime de ceux qui ont le cerveau trop humide, col. 1397.
 STYLO-HYOIDIEN, muscle, col. 1690. vol. V. *Stylo-hyoideus.*
 Sa situation, *ibid.*
 Ses attaches, *ibid.*
 Ses usages, *ibid.*
 STYPTIQUES, remedes qui arrêtent *Styptica.* l'hémorrhagie, col. 1691. vol. V.
 Leur supériorité sur les absorbans ou les simples astringens, *ibid.*
 L'alcool ou l'esprit de vin pur, est un excellent styptique, *ibid.*
 STYPTIQUE d'Helvétius, *ibid.*
 STYPTIQUE, (boule) col. 1692.
 Recette de cette boule, *ibid.*
 STYPTIQUE du Docteur Eaton, colonne 1693.
 Expériences faites sur ce styptique, d'où il résulte qu'il est à peu près le même que celui de M. Helvétius, *ibid.* & *suiv.*
 STYPTIQUE de Colbatch, (poudre) col. 1695.
 Sa préparation, *ibid.*
 Expériences faites du styptique de Colbatch, par Cowper, *ibid.* & *suiv.*
 STYPTIQUE Royal, col. 1696.
 Sa préparation, *ibid.* & *suiv.*
 STYRAX, résine, col. 1697. vol. V. *Syrax.*
 Deux sortes de résine de styrax, *ibid.*
 En quoi differe le styrax calamite du styrax rouge, *ibid.*

Diversité de sentimens des Auteurs sur la nature du styrax liquide, c. 1698.
 Description de l'arbre qui produit le styrax, *ibid.*
 STYRAX calamite, col. 1699.
 Pourquoi ainsi appelé, *ibid.*
 Propriétés & vertus du styrax, *ibid.*
 SUBLIMATION, opération Chymique, col. 1701. vol. V. *Sublimatio.*
 En quoi elle differe de la distillation, *ibid.*
 Comment le feu doit être regardé dans cette opération, & comment il produit son effet, *ibid.* & *suiv.*
 SUBMERSION, colonne 1703. *Submersio.* vol. V.
 Moyens que l'on peut tenter pour sauver la vie à des personnes qui ont été long-tems sous l'eau, *ibid.* & *suiv.*
 SUC GASTRIQUE, col. 84. *Gastricus succus.* vol. IV.
 Suc NOURRICIER, dans les Anciens, *Cambium.* col. 1374. vol. II.
 Suc s'APPRÊTE des végétaux, colon. 1359. vol. II. *Apochrysisma.*
 SUCCIN. Voyez Ambre. *Succinum.*
 SUCRE, col. 1171. vol. V. *Sacchar, ou Saccharum.*
 Ce que c'est que le tabaxir & le spodium des Anciens, *ibid.* & *suiv.*
 Canne à sucre ou cannamelles, colon. 1173.
 Différentes especes de sucre, *ibid.*
 Qualités & vertus du sucre, *ibid.* & *suiv.*
 SUCRE n'APPRÊTE, colonne 1175. & *suiv.*
 Remarques de M. Serrazin sur le sucre d'érable, col. 1177.
 SUCRE n'OROT, col. 1177.
 Sa préparation, *ibid.*
 SUCRE avec le nitre, *ibid.*
 Ses qualités, *ibid.*
 SUCRE anti-scorbutique, col. 1178.
 SUD, vent du midi, col. 715. volume II. *Auster.*
 Qualité de ce vent, *ibid.*
 Nom de la disposition des saisons pendant lesquelles ce vent souffle, *ibid.*
 SUDORIFIQUES, remedes, colon. 307. vol. IV. *Sudorifica.*
 Autre nom qu'on leur donne, *ibid.*
 SUEUR, col. 1. vol. VI. *Sudor.*
 Principal organe de la sueur, *ibid.*
 Les effets principaux de la sueur sont fort souvent pernicieux, *ibid.*
 Matière perspirable de Sanctorius, Vaisseaux perspiratoires, *ibid.*
 Leur petitesse calculée par Leeuwenhoeck, *ibid.*
 L'évacuation de la matière perspirable surpasse en quantité la somme de toutes les autres excretions, col. 2.
 Conditions requises pour que cette évacuation soit un signe de bonne santé, *ibid.*
 Cas où la transpiration est un des plus certains avant-coureurs de quelque maladie, *ibid.*
 Comment se fait, s'entretient, s'aug-

- mente & se restitue la transpiration, & comment elle est altérée, *ibid.*
- Questions à résoudre sur la transpiration, col. 3.
- SUDOR ANGLAISE, ou *Suette*, col. 3. *Sudor Anglicus.*
- Histoire de cette maladie, par Ray, *ibid.*
- Ses symptômes, col. 4.
- Description de la suette, par Ray, *ibid.*
- Raisons dont cet Auteur appuie son sentiment, *ibid.*
- Causes d'où elle procède, *ibid.*
- D'où vient que les Anglois seuls y sont sujets, *ibid.*
- Méthodes qu'il propose, tant pour prévenir cette maladie que pour la guérir, col. 5.
- SUXUR FEBRILE, col. 914. vol. V.
- Sa cause, *ibid.*
- Moyens de l'arrêter, col. 915.
- Plusieurs espèces de sueurs, *ibid.*
- Matière de la sueur, *ibid.*
- Cause efficiente de la sueur, colon. 916.
- Prognostics qu'on peut tirer des sueurs, *ibid.*
- Sueurs salutaires qui présagent la guérison du malade, col. 917.
- Qualités & caractères de ces sortes de sueurs, *ibid.* & *suiv.*
- Passage d'Hippocrate qui comprend toutes les marques des sueurs critiques, col. 919.
- Sueurs pernicieuses qui présagent un événement funeste, col. 920.
- Plusieurs exemples rapportés d'Hippocrate & de Galien, *ibid.* & *suiv.*
- SUFFOCATION, se dit des hystériques, col. 307. vol. II. *Apoplexis.*
- SUIE, col. 1663. vol. III. *Fuligo.*
- Analyse de la sueur, *ibid.*
- Remarques, *ibid.* & *suiv.*
- SUIN, ou *sel du verre*, col. 719. volume II. *Axungia vitri.*
- Ce que c'est, *ibid.*
- Usage pour les Maréchaux, *ibid.*
- Ses vertus en Médecine, *ibid.*
- SUMACH à feuilles de myrte, colon. 794. vol. III. *Coriaria.*
- Ses caractères, *ibid.*
- SUPERFICIEL, col. 346. vol. I. *Acroploa.*
- Passage d'Hippocrate à ce sujet, *ibid.*
- SUPINATEUR, (le long ou grand) *Supinator longus sive major.*
- Sa figure, *ibid.*
- Sa situation, *ibid.*
- Ses attaches, *ibid.*
- Ses usages, *ibid.*
- SUPINATEUR, (le court ou petit) muscle, *ibid.* *Supinator brevis sive minor.*
- Sa situation particulière, *ibid.*
- Ses attaches, *ibid.*
- SUPPOSITOIRE, col. 24. vol. V. *Suppositorium.*
- Ce que c'est, *ibid.*
- De quoi sont faits les suppositoires, *ibid.*
- Manière de s'en servir, & qu'elle est leur propriété, *ibid.*
- SUPPRESSION d'un écoulement dans une gonorrhée, col. 721. vol. I. *Algedo.*
- Description de cet accident, par Cokburn, *ibid.*
- Examen des symptômes qui l'accompagnent, col. 722.
- Cause de l'interruption de l'écoulement, col. 723.
- Observations qui servent d'éclaircissement sur la cure, col. 724. & *suiv.*
- Remèdes employés par cet Auteur, tant pour rappeler l'écoulement que pour parvenir à une parfaite guérison, col. 726.
- SUPPRESSION des évacuations nécessaires, col. 380 vol. I. *Adiarrhoea.*
- SUPPURATION, col. 24. vol. VI. *Suppuratio.*
- Indications à remplir dans le cas de suppuration, *ibid.* & *suiv.*
- pour faire venir un abcès à maturité avec les remèdes propres à cet effet, col. 29. & *suiv.*
- Signes qui font connoître que le pus est formé & en état d'être évacué, col. 34 & *suiv.*
- Accidens qu'il produit si on le laisse long-tems enfermé, col. 36. & *suiv.*
- Exemples qui prouvent que le pus amassé dans les cavités du corps peut être absorbé par les orifices des veines, & se mêler par ce moyen avec le sang, col. 39. & *suiv.*
- Indication à remplir & remèdes à employer pour faire venir le pus en maturité, col. 41.
- Quand on est assuré par des signes convenables que la matière a atteint sa maturité, il faut se servir des moyens que l'art fournit pour procurer au pus un écoulement, col. 42.
- Précautions à prendre pour l'ouverture des abcès qui se forment dans les parties glanduleuses, *ibid.*
- que doit prendre un Chirurgien en se servant du bistouri pour ouvrir l'abcès, col. 43. & *suiv.*
- Pourquoi l'usage des tentes est inutile ou préjudiciable dans la cure des abcès, col. 46.
- Moyens par lesquels se finit la cure, col. 47.
- Prognostics qu'on tire de la suppuration des poumons, col. 48.
- Ce qu'il faut savoir pour établir un prognostic assuré dans l'empyème, col. 49.
- Quels sont les cas, suivant Hippocrate, où l'on doit s'attendre à une suppuration, *ibid.*
- Symptômes par lesquels on s'assure, suivant le même Auteur, de la suppuration, col. 50.
- Signes auxquels on reconnoît, selon Hippocrate, que la consommation succède à l'empyème, *ibid.*
- Les mêmes signes détaillés par Galien, *ibid.* & *suiv.*
- Signes prognostics d'une éruption décrite par Hippocrate, col. 51.
- Prognostics que fournissent les suppurations, col. 52.
- Symptômes qui promettent une heureuse issue, *ibid.*
- opposés qui présagent la mort, *ibid.*
- SUR-ABONDANCE d'humeurs de quelque nature qu'elles soient, col. 172. vol. I. *Abundantia.*

SUR-COSTAUX, muscles, colon. 53. *Supra-costales musculi.*
 Leur situation, *ibid.*
 Leurs attaches, *ibid.*
SUR-EPINEUX, (le) muscle, *Supra-spinatus musculi.*
 col. 53. vol. VI.
 Sa situation, *ibid.*
 Son attache, *ibid.*
 Ses usages, col. 54.
 Sa mécanique, col. 55.
SUREAU, arbrisseau, col. 1256. volume V. *Sambucus.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en distingue huit espèces, *ibid.*
 Préparations officielles du sureau, col. 1257.
 Analyse Chymique des feuilles de sureau, *ibid.*
 Propriétés & usages du sureau dans différentes maladies, *ibid.* & *seivo.*
SUSPENSION du bras moyennant une écharpe, col. 312. vol. II. *Apposito.*
SUTURE, opération par laquelle on rapproche les deux levres d'une plaie, col. 1306. vol. I. *Anstet.*
 Comment se nomme cette opération dans Galien, *ibid.*
 On appelle aussi cette opération *Sutura*, col. 55. vol. VI.
 Division des sutures, col. 56.
 Dans quels cas on doit pratiquer les sutures, *ibid.*
 Subdivision des sutures, *ibid.*
 Autres sutures pratiquées par les Anciens, *ibid.*
 Manière de faire la suture sèche, & d'appliquer l'emplâtre, col. 57.
 Seconde manière de faire la suture sèche, *ibid.*
 Cas où on doit pratiquer la suture véritable ou sanglante, col. 58.
 Méthode pour faire une suture nouée quand les plaies sont obliques ou transversales, *ibid.*
 — qu'il faut suivre quand la plaie est angulaire ou triangulaire, ou cruciale, *ibid.*
SUTURE clavelée, ou enchevillée, aujourd'hui de peu d'usage, pratiquée cependant avec succès par Palfyn & Garangeot, col. 59. vol. VI.
 Manière dont Palfyn faisoit cette opération pour les plaies profondes des parties musculaires, *ibid.*
 — dont Garangeot pratiquoit cette suture, *ibid.*
 Quelle est celle qui est pratiquée par quelques Chirurgiens dans les plaies considérables à l'abdomen, col. 60.
SUTURE enchevillée, recommandée par Garangeot, même pour les plaies qui pénètrent dans la cavité de l'abdomen, col. 61.
 Manière de la faire, *ibid.*
 — dont se pratique la suture des tendons, *ibid.*
 Observations à faire avant d'entreprendre cette opération, col. 62.
 Manière dont la suture des tendons peut être formée, *ibid.*
 — de faire cette opération avec une seule aiguille, col. 63.
 Autre méthode de faire la même opé-

ration, proposée par Dionis, col. 64.
SUTURE des tendons avec deux aiguilles décrite par Nuck, *ibid.*
 Manière de mettre l'appareil quand la suture est faite, col. 65.
SUTURE du tendon d'Achille, col. 66.
 Manière dont se fait la suture de ce tendon, col. 67.
 Exemples de sutures du tendon d'Achille, col. 68.
 Manière de faire la suture du tendon d'Achille décrite par Kistner, col. 69.
SUTURE du tendon des extenseurs du tibia, *ibid.*
SUTURE des ligaments, *ibid.*
SUTURES, leurs usages dans les plaies, col. 933.
 Usage des compresses & des bandages par-dessus dans les plaies longitudinales, afin que les parties entrecouvertes demeurent également appliquées les unes aux autres & se réunissent, col. 984.
 Cette méthode peut aussi avoir lieu dans les plaies transversales, *ibid.*
 Manière de réunir des parties divisées, par la suture sanglante ou vraie que l'on fait avec des aiguilles d'acier droites quand les plaies sont superficielles, & courbes quand elles sont profondes, colon. 984. & *seivo.*
 Détail des plaies pour lesquelles il est avantageux de faire usage des sutures, & de celles auxquelles elles sont nuisibles, colon. 986. & *seivo.*
 Manière de retenir les levres unies en y laissant l'aiguille entourée de fil, dans les larges plaies des parties pendantes, col. 988.
SUTURE écailleuse du crâne colon: *Squamosa sutura.*
 1665.
SUTURE CORONALE, col. 395. vol. II. *Arcualis sutura, ou Coronalis.*
 Voyez *Suture*.
SUTURE, (qui est sans en parlant du crâne, col. 424. vol. II. *Arraphon.*
SUTURE SAGITTALE, col. 691. vol. IV. *Jugalis sutura.*
 C'est aussi celle par laquelle le zygoma s'unit à l'os de la mâchoire supérieure, *ibid.*
SWAMMERDAM, (Jean) Anatomiste, col. 1295. vol. I.
SYALITA, arbre qui croît au Malabar, col. 69. vol. VI.
 Vertus du suc exprimé de ses racines, & appliqué par le moyen d'un linge qu'on en humecte, *ibid.*
 Vertus du suc de son fruit lorsqu'il est encore tendre, & mis en sirop avec du sucre, *ibid.*
 Vertus du fruit mûr, col. 70.
SYCOMORE D'EGYPTE, arbre, *Sycomorus.*
 col. 70. vol. VI.
 Vertus de son fruit, *ibid.*
 — de sa larme, *ibid.*
SYLVIVUS DE LA BOE, (Franco-nius) Anatomiste, col. 1296. volume I.
SYLVIVUS, (Jacques) Anatomiste, col. 1243. vol. I.

Son pays, & le tems où il est né, *ibid.*

Ses déconvertes anatomiques, *ibid.*

Editions de ses Ouvrages, col. 1244.

SYNCOPE ou *défaillance*, col. 81. volume VI. *Syncope.*

Quel doit être l'état des forces pour qu'on puisse dire que la nature est forte ou foible, col. 82.

Degrés principaux distingués dans la diminution des forces naturelles, *ibid.*

Symptômes qui pourroient faire prévoir l'approche de la syncope, col. 83.

Comment on peut distinguer la syncope & la lipothymie de l'épilepsie, de l'apoplexie, & de la suffocation hystérique, *ibid.*

Quelles sont les personnes les plus sujettes à cette affection, *ibid.*

Examen des causes prochaines de la syncope, *ibid.* & *suiv.*

Définition de la syncope & de la lipothymie, col. 86.

Examen des causes éloignées qui concourent à la production de ces deux maladies, *ibid.*

Différentes causes de ces deux maladies, tirées des choses non-naturelles, 87.

Prognostics de ces deux maladies, col. 88.

Quels sont les signes sur lesquels on en doit augurer bien ou mal, *ibid.*

Principales indications auxquelles il faut satisfaire dans la cure avec les remèdes propres à les remplir, col. 89.

A quoi on doit s'attacher pour guérir radicalement ces maladies, & en prévenir le retour, col. 90.

Différens remèdes proposés suivant les différentes causes de ces maladies, *ibid.*

SYNCOPE ARTHRIQUE. Voyez *Goutte.*

SYNOVIE, humeur qui lubrifie les articulations, col. 96. vol. VI. *Synovia.*

On lui donne le nom de *Mucilago*, col. 1406. vol. IV.

Description des glandes qui la fournissent, *ibid.*

Situation de ces glandes, *ibid.*

Propriété de cette synovie, col. 1407.

Symptômes qui proviennent de son mauvais état, *ibid.*

T.

TABAC, plante, col. 1537. & *suiv.* *Nicotiana.*

Description entière de cette plante, *ibid.*

Usages de ses feuilles vertes, 1538.

— seches, *ibid.*

— machées ou fumées, *ibid.*

Sa décoction, *ibid.*

Exemples de deux cures parfaites obtenues par ce remède, *ibid.*

Son nom chez les Indiens & les Espagnols, *ibid.*

Lieux où il croît, col. 1539.

Expériences diverses sur le tabac, *ibid.* & *suiv.*

Tabac Anglois, col. 1543.

TABLETTES contre l'apoplexie, *Trochisci apoplectici.*

col. 420. vol. V.

Leur préparation, *ibid.*

TABLETTES balsamiques, *ibid.*

Cas où elles sont efficaces, *ibid.*

Préparation des tablettes de sucre rosé, col. 1154. vol. V. Voyez *Trochisquer.*

TABLETTES de sucre simples & perlées, col. 1178. vol. V.

TABLETTES de sucre composées, *ibid.*

TACAMAHACA, arbre qui croît aux Indes Espagnoles Occidentales, col. 123. vol. VI.

Sa description, *ibid.*

Il y a deux sortes de gommés de ce nom, *ibid.*

Cas où le tacamahaca s'emploie intérieurement, & ses vertus, *ibid.*

L'emplâtre qu'on en prépare avec une troisième partie de styrax & une petite quantité d'ambre, col. 124.

TACHES qui viennent sur l'œil, col. *Egides, Eglias.* 388. vol. I.

Maladie de cette partie, *ibid.*

Sentiment de Forstus sur les passages d'Hippocrate où il est parlé de cette maladie, *ibid.*

Précautions à prendre pour la cure de ces accidens, col. 389.

Collyre décrit par Aëtius pour les inflammations des yeux, *Egidium.*

TACHES rouges qui paroissent sur le visage avant l'éruption de la petite vérole, col. 734. vol. I. *Alicet.*

TACHES de rousseur, col. 490. vol. I. *Ephatesi.*

Remèdes propres à les effacer, tiré de

Pline, *ibid.*

TAGERA, plante qui croît dans les Indes Orientales, col. 125. volume VI.

Sa description, *ibid.*

Vertus des feuilles de cette plante broyées & appliquées sur la piquure des abeilles, *ibid.*

— de ses semences mêlées & broyées avec le safran, *ibid.*

TAIE, tache blanche qui vient sur l'œil, *Albugo, albula.* col. 568. vol. I.

Remède contre cet accident, par Oribase, *ibid.*

Collyres d'Archigènes à cet effet, *ibid.*

Remède tiré d'Aëtius, *ibid.*

— de P. Eginete, col. 569.

— Astucarius, *ibid.*

— Marcellus Empyricus, *ibid.*

— d'Aëtius contre celles des enfans, *ibid.*

TAILLE, (opération de la) Voyez *Lithotomie.*

TALC, col. 127. vol. VI.

Quel est celui qui passe pour le meilleur, *ibid.*

A quoi les femmes s'en servent, *ibid.*

Usage que font les Chymistes d'une huile qu'ils prétendent en tirer, *ibid.*

TALIR-KARA, grand arbre qui croît au Malabar, col. 127. vol. VI.

Vertu de la décoction de sa racine, *ibid.*

Vertus de ses feuilles cuites dans l'huile, *ibid.*

TAMARINS, fruit d'un arbre des Indes, col. 128. VI. *Tamarindi.*

Vertus des tamarins, col. 129.

- Vertu des feuilles de tamarin, colon.
— de leur infusion ou décoction,
ibid.
- TAMARIS**, arbre, col. 130. vol. VI. *Tamarifeni.*
Caractères de cet arbre, 131.
Boerhaave en compte deux espèces,
ibid.
Vertus & qualités du tamaris, *ibid.*
Cas où on s'en sert principalement,
ibid.
- TAMIS**, CRIBLE ou FILTRE, *écl. Incerniculum.*
534. vol. IV.
On appelle aussi de ce nom le basset
des reins, *ibid.*
- TANESIE**, plante, col. 132. volume *Tanacetum.*
VI.
Caractères de cette plante, *ibid.*
Boerhaave en compte six espèces,
ibid.
Ce qu'elle contient & ce qu'elle rend
par l'analyse, *ibid.*
Ses vertus, *ibid.*
- TAPIA**, arbre du Brésil, col. 134. vol.
VI.
Sa description, *ibid.*
Cas où ses feuilles broyées font un re-
mède excellent, col. 135.
- TAPIRA-PECIS**, espèce de laitron,
col. 135. vol. VI.
Cette plante est un excellent vulnéra-
re, *ibid.*
- TAPSIE**, plante, col. 216. vol. VI. *Thapsia*
Ses caractères, *ibid.*
Boerhaave en compte neuf espèces,
ibid.
Vertu de cette plante, col. 217.
Pourquoi il y a du danger de se servir
de sa racine, *ibid.*
- TAPSIMEL**, miel de bouillon blanc,
col. 135. vol. VI.
Sa préparation, *ibid.*
- TAPISVALENTIA**, *ibid.*
Préparation singulière du bouillon
blanc, *ibid.*
- TAPIRA-COAYNANA**, arbre, col.
136. vol. VI.
Description de cet arbre, *ibid.*
Vertus des sommités de ses feuilles,
ibid.
- TARENTULE**, insecte d'Italie, col. *Tarentula.*
136. vol. VI.
Description de cette araignée, *ibid.*
Histoire des suites de la piquure de la
tarentule, & prodigieux sympto-
mes qui la suivent, col. 137.
En quoi consiste le délire, 138.
Comment le poison de la tarentule
peut le causer, col. 139.
C'est par les charmes seuls de la musi-
que que celui qui a été piqué de la
tarentule peut être guéri, col. 137.
Raison de cette cure musicale, colon.
140.
Raisons qui portent M. James à re-
garder tout ce qu'on dit de la pi-
quure de la tarentule, comme une
fable & une erreur populaire. col.
141.
- TARSE**, l'espace compris entre l'os de
la jambe & le métatars, col. 143.
vol. VI.
Classes des os dont le tarse est compo-
sé, *ibid.*
- TARTRE**, col. 143. vol. VI. *Tartarus.*
Manière dont le vin engendre le tar-
tre, *ibid.*

- Manière d'obtenir la crème de tartre,
ibid.
- Matière** en quoi se résout le tartre
par le moyen de la fermentation;
col. 144.
- Remarque sur ce procédé, *ibid.*
- Sel naturel, ou tartre tiré des végétaux
par la fermentation de leur suc, col.
146.
- Remarques, *ibid.*
Ses vertus, *ibid.*
Préparation du tartre tartarisé, col.
147.
- Remarques, *ibid.*
Ses vertus, col. 148.
- TARTRE RE'GE'NE'RE'**, *ibid.*
Remarques, col. 149.
Ses vertus, *ibid.*
Dissolution du tartre régénéré dans
l'alcool, col. 150.
Remarques, *ibid.*
Vertus de ce mélange, *ibid.*
- TARTRE VITRIOLÉ**, col. 153.
Remarques, col. 154.
Vertus de ce sel pris à jeun dans du
bouillon ou du petit lait, *ibid.*
- TARTRE RE'GE'NE'RE'** des Chymistes,
selon Boerhaave, col. 225. volume
— I. *Acetum radicatum.*
- TARTRE** qui n'est point encore dépuré,
col. 537. vol. I. *Agrestes.*
- TAUPE**, animal, col. 127. vol. VI. *Talpa.*
Cas où ses cendres sont bienfaisantes,
128.
Vertus des autres parties de cet ani-
mal qui font d'usage en Médecine,
ibid.
- TAUVRY**, (Daniel) Anatomiste
François, col. 1296. vol. I.
Titre de ses Ouvrages sur cette ma-
tière, *ibid.*
- TEGUMENT**, col. 652. vol. IV. *Integumenta.*
Ce qu'on entend par ce mot, *ibid.*
- TEGUMENT** velu des animaux, col. *Capillamentum.*
1449. vol. II. Voyez *Capillitium.*
- TEIGNE** à la tête des enfans. Voyez
dans la Table, *Lèpre.*
- TEINTURE**, col. 334. vol. VI. *Tinctura.*
En quoi la distillation & l'extraction
des teintures diffèrent, *ibid.*
Manière de procéder dans l'extraction
des teintures, *ibid.* & *suiv.*
Quels sont les remèdes que l'on met
plus communément sous la forme
de teinture, col. 336.
- TEINTURE** acre simple d'antimoine, col.
337.
Autre préparation d'une teinture acre
d'antimoine, appelée la *Teinture*
de régule, *ibid.*
Vertus de ces teintures données dans
un véhicule convenable, & à gran-
de dose, *ibid.*
- TEINTURE** de roses rouges, col. 1154.
vol. V.
- TEINTURE** pour l'asthme, col. 337. vo-
lume VI.
Sa préparation, *ibid.*
- TEINTURE D'OR**. Voyez *Or.*
- TEINTURE DE BENJOÏN**. Voyez *Ben-*
join.
- TEINTURE DESOARTIQUE**, col. 338. vol.
VI.
Sa préparation, *ibid.*
Ses vertus, *ibid.*

TEINTURE DE CANTHARIDES. Voy. *Cantharides*.

TEINTURE DE CASTOR. Voyez *Castor*.

TEINTURE DE CANNELLE, col. 338.

Sa préparation, *ibid.*

TEINTURE DE QUINQUINA, col. 339.

Cas où on la prend, *ibid.*

Dose & tems où on la prend, *ibid.*

TEINTURE D'EUPHORBIE, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

TEINTURE de fer. Voyez *Mars*.

— de guayac. Voy. *Guayac*.

— d'hellébore. Voy. *Hellébore*.

— de hyera piera. Voy. *Hyera piera*.

— de gomme-laque. Voyez *Jujubes d'Inde*.

— de mars doré. Voyez *Mars*.

— de mars de Glauber. Voyez

Mars.

— de mars de mynsicht. Voyez

Mars.

— de mars avec l'esprit de sel, Voyez *Mars*.

— miel. Voyez *Miel*.

TEINTURE des métaux, par Quincy, col. 340.

TEINTURE de myrthe. Voyez *Myrthe*.

TEINTURE de nitre, col. 340.

Vertus de cette teinture, *ibid.*

TEINTURE contre la paralysie, col. 340.

Manière dont on use de cette teinture, col. 341.

TEINTURE de pavot composée, colon. 341.

TEINTURE régale, col. 341.

Ses vertus, *ibid.*

Sa dose, *ibid.*

TEINTURE ROYALE, *ibid.*

Ses propriétés, col. 342.

TEINTURE de rhubarbe, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

TEINTURE de roses rouges, *ibid.*

Ses propriétés, *ibid.*

TEINTURE de sel de tartre d'Harvey, col. 343. Voy. *Tartre*.

Cas où les Chirurgiens s'en servent, col. 344.

Cas où on l'emploie intérieurement, *ibid.*

TEINTURE de tartre de Van-Helmont, *ibid.*

TEINTURE de scammonée. Voy. *Scammonée*.

TEINTURE de serpentaire de Virgihle, col. 344.

Ses vertus, *ibid.*

TEINTURE stomachique amère, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

TEINTURE de succin. Voy. *Ambre*.

TEINTURE de soufre, col. 344.

Véhicule de cette teinture, *ibid.*

Sa dose, *ibid.*

TEINTURE de tartre tartarisé, col. 344.

Vertus de cette teinture, *ibid.*

TEINTURE alexipharmaque, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

Sa dose seule, ou dans un véhicule approprié, *ibid.*

TEINTURE de cachou, *ibid.*

Cas où elle est bienfaisante, col. 345.

TEINTURE de cuivre, col. 345.

Manière dont on s'en sert, & ses vertus, *ibid.*

TEINTURE de vipère composée, *ibid.*

Vertus de cette teinture, *ibid.*

Sa dose, *ibid.*

TEINTURE verte, col. 346.

TEINTURE DE SAFPAN. Voyez *Safran*.

TEINTURE de scammonée, 338. vol. V.

Remarques sur cette teinture & sur ses usages, *ibid.* & *suiv.*

TEINTURE de cailloux, col. 1507. vol. V.

Utilité de ce remède, *ibid.*

Remarques sur cette opération, *ibid.*

TEINTURE légère, col. 259. vol. II.

Apobamma.

TELEPHIUM, plante, col. 159. vol. VI.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Vertus de cette plante, col. 160.

Vertus de sa racine, *ibid.*

TEMPERANS, remèdes, col. 166. *Temperantia*.

vol. VI.

Les diverses espèces de ces remèdes, *ibid.*

Manière d'agir des tempérans, *ibid.*

Cas où l'usage des tempérans est avantageux, col. 167.

Auxquels on doit donner la préférence, *ibid.*

TEMPERAMENT, col. 165. volume VI. *Temperamentum*.

Division des tempéramens, *ibid.*

Signes particuliers de chaque tempérament, *ibid.* & *suiv.*

Ce que c'est que le tempérament, col. 168. vol. III.

Changemens qui arrivent dans les différents âges qui partagent la vie des hommes, col. 169.

Régime qui convient dans ces différents tems, *ibid.* & *suiv.*

Le régime doit être différent suivant la différence des sexes, col. 167.

& *suiv.*

TEMS extrêmement chaud & étouffant, col. 642. volume II. *Auchmes*.

TEMS où saison convenable à quelque chose, col. 1276. volume II. *Caisri*.

TEMS où il n'y a point de fièvre, ou la cessation de cet accident, col. 314. volume II. *Apprexia*.

TENDON. Voyez *Muscle*.

Tendo.

Suture des tendons, col. 61. vol. VI.

Blessures des tendons. Voyez *Plaie*.

Manière de traiter la piquure du tendon dans la saignée. Voyez *Phlébotomie*.

TENDON d'Achille, col. 228. volume I. *Achillis tendo*.

Voyez *Muscle*.

TENESME, maladie, col. 168. volume VI. *Tenesmus*.

Causes du ténésme, *ibid.*

Régime & méthode à suivre dans la cure du ténésme les mêmes que dans la dysenterie, *ibid.*

Préparation des différents remèdes que l'on prescrit dans cette maladie, *ibid.*

Le ténésme d'Automne est contagieux, col. 169.

Prognostic sur le ténésme qui survient aux femmes grosses, *ibid.*

TENTES, col. 450. volume VI. *Turunda*.

Utilité des tentes, col. 451.

Trois sortes de tentes, *ibid.*

- Usage des tentes combattu par Garregeot. Voyez à l'art. *Ventre*.
 Usage des tentes dans la cure des hernies inguinales. Voyez *Bubonocèle*.
 Inconvénients de l'usage des tentes lors de la lithotomie & après. V. *Lithotomie*.
- TEREBINTHE**, col. 170. vol. VI. *Terebinthus*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Boerhaave en compte trois espèces, col. 171.
 Ce que c'est que la vraie térébenthine, *ibid*.
 D'où Miller prétend que vient la meilleure, *ibid*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Vertus de la térébenthine, selon Dioscoride, col. 172.
 — la térébenthine, selon Galien, *ibid*.
 Manière dont on peut donner la térébenthine, col. 173.
 Manière dont on recueille la térébenthine dans le Languedoc & dans d'autres contrées, *ibid*.
 Vertus de l'écorce & des fleurs de térébinthe, *ibid*.
 — de l'huile distillée de térébenthine prise intérieurement, *ibid*.
 Cas où elle est aussi bienfaisante, en l'appliquant en liniment, *ibid*.
 Précautions à prendre pour en user avec succès, *ibid*.
- TERRE**, col. 179. volume VI. *Terra*.
 Observations sur les différences des terres, col. 180.
 Propriétés médicales de la terre des champs, col. 181.
 Différentes préparations de la terre pour différentes maladies, *ibid*.
- TERRE** ou le sol ordinaire, col. 528. *Ager* ou *Agro-rum terra*.
 A quoi l'on emploie les terres grasses, *ibid*.
 Vertus de la terre argilleuse d'Egypte, *ibid*.
 Espèces différentes de terre, colon. 183. vol. VI.
- TERRE** du Japon, ou *Cachou*, *ibid*. *Terra Japonica*.
 Sentimens des Naturalistes sur le cachou, col. 184.
 Expériences qui prouvent que le cachou n'est point une terre, & n'a rien de vitriolique, *ibid*.
 Vertus du cachou, *ibid*.
- TERRE** blanche, col. 563. volume I. *Alba terra*.
 A quoi les Alchimistes ont donné ce nom, *ibid*.
- TERRE** de Lemnos, col. 801. vol. IV. *Lemnia terra*.
 Ses espèces selon Dale, *ibid*.
 Sa nature, sa couleur, *ibid*.
 Figure sous laquelle on nous l'apporte, *ibid*.
 Eloges surprenans qu'en ont fait les anciens Auteurs, *ibid*.
 Cérémonies superstitieuses qu'on observoit en la tirant, col. 812.
 Quelle est la meilleure, *ibid*.
 Qualité qu'on lui connoît, *ibid*.
 On la joint au bol d'Arménie dans les applications extérieures, col. 813.
 Compositions où elle entre, *ibid*.
 Inconvénients qu'il y a à se servir de cette terre, *ibid*.
 Moyens de les prévenir, *ibid*.
- TERRE** blanche de Lemnos, ses propriétés, *ibid*.
TERRE de Malte, espèce de craie, col. *Terra Melitica*. 824. vol. III.
 Ses vertus, *ibid*.
TERRE Selenite, astringente & dessiccative, regardée comme un bon topique pour les ulcères, col. 825. volume III.
TERRE de Nocera, col. 185. vol. VI. *Terra Noceriana*.
 Cas où elle est bienfaisante, *ibid*.
TERRE Pnigites. Voyez *Pnigites*.
 — de Portugal, col. 185. vol. VI. *Terra Portugallica*.
 Vertus de cette terre, *ibid*.
 — sigillée, *ibid*.
 — sigillée de Strigonie ou de Silésie, *ibid*.
 Cas où elle est bienfaisante, col. 186.
 — sigillée de Toscane rouge & blanche, *ibid*.
 Ses vertus, *ibid*.
 — vitriolique sigillée, *ibid*.
 Ses vertus, selon Hoffmann, *ibid*.
 — de Turquie, *ibid*.
 Ses vertus, *ibid*.
 — sigillée de Livonie, *ibid*.
 Ses vertus, *ibid*.
 — de Strigonie & de Lignitz, *ibid*.
 Vertus de ces deux terres, *ibid*.
 — Erétrienne, col. 1390. vol. III. *Eratria terra*.
 Ses vertus, *ibid*.
 — de Chio, col. 439. vol. III. *Chia terra*.
 Ses propriétés & ses usages, *ibid*.
 — Cimolée, col. 541. vol. III. *Cimolia terra*.
 Ses espèces, *ibid*.
 Usages & propriétés de l'une & de l'autre, *ibid*.
 — Cimolée blanche confondue par Dale avec la terre à pipe, *ibid*.
 — ampelites, pierre noire, colon. *Ampelites terra*. 1067. volume I.
 Ses autres noms dans les Auteurs, col. 1068.
 Sentiment de Dioscoride à son sujet, *ibid*.
 — d'Actius, *ibid*.
 — de Lemery, *ibid*.
 — des mines d'argent, col. 413. *Argyritis terra*. volume II.
 — de Samos, elle a les mêmes vertus que la terre de Lemnos, col. 1264. vol. V. *Samia terra*.
 — de Sinope, col. 1161. vol. V. *Rubrica Sinopica*.
 Lieux où on la trouve, *ibid*.
 Vertus que l'on lui attribue, *ibid*.
TERRE noire, plante, col. 1197. volume II. *Bulbocastanum*.
 Ses noms Latins, *ibid*.
 Sa description, vertus & espèces par Miller, *ibid*.
- TESTARD**, poisson fort commun, *Albus*. col. 580. volume I.
TESTE, en terme de Botanique, col. 1461. volume II. *Caput*.
 Différentes phrases où se trouve employé le mot *caput*, savoir,
 — *gallinaceum*, col. 1461. Voyez *Onebrychis*.
 — *Monachi*, *ibid*. Voyez *Taraxacum*.
 — *mortuum*, terme de Chymie, reste des distillations, *ibid*.
TESTE, cavité supérieure du corps humain, col. 1461. volume II. *Caput*.
 Sa division & le nom des parties qui la composent, *ibid*.

Ses tégumens, col. 1462.
 Ce qu'on entend par tête osseuse, col. 1463.
 Sa division, ses éminences & cavités, col. 1464.
 Les os de la tête en particulier, col. 1465. & *suiv.*
 Os coronal, *ibid.*
 — pariétaux, col. 1467.
 — occipital, col. 1468.
 — sphénoïde, col. 1469.
 — ethmoïde, col. 1471.
 — des tempes, col. 1472.
 — funéraires de la tête, col. 1474.
 — de la face, os maxillaires, *ibid.*
 — de la pommette, col. 1476.
 — du nez, col. 1477.
 — unguis ou lacrymaux, *ibid.*
 — du palais, col. 1478.
 — vomer, col. 1479.
 Les conques ou coquilles inférieures ou du nez, col. 1480.
 Mâchoire inférieure, col. 1481.
 Récapitulation des trous de la tête tels qu'ils sont représentés par M. Keill, col. 1482.
 Muscles de la calotte aponévrotique, col. 1485.
 — occipital, *ibid.*
 — frontal, col. 1486.
 — des paupières, *ibid.*
 — orbitaires des paupières, col. 1487.
 — releveur propre, *ibid.*
 — du nez, *ibid.*
 — dilateurs des ailes du nez, *ibid.*
 — releveur de la levre supérieure, col. 1488.
 — abaisseurs, *ibid.*
 — des joues & des lèvres, *ibid.*
 — carré des joues ou peaucier, *ibid.*
 — zygomatique, *ibid.*
 — releveur des lèvres, colonne 1489.
 — abaisseur, *ibid.*
 — orbitaire, *ibid.*
 — releveur de la levre supérieure, *ibid.*
 — abaisseur de l'inférieure, *ibid.*
 — releveur, *ibid.*
 — de la mâchoire inférieure, col. 1490.
 — le masséter, *ibid.*
 — le crotaphite, *ibid.*
 — grand ptérygoïdien ou interne, col. 1491.
 — petit — ou externe, col. 1492.
 — digastrique, *ibid.*
 Des membranes internes, col. 1493.
 La dure-mère, col. 1494.
 Ce qu'il faut observer dans son exposition anatomique, *ibid.* & *suiv.*
 La pie-mère, col. 1499.
 Des plaies de la tête, col. 1500.
 Ce qu'un Chirurgien doit examiner dans les plaies de la tête, *ibid.*
 Plaies de la face, *ibid.*
 Ce qu'il faut examiner selon chaque partie blessée, *ibid.*
 Plaies du front, leur traitement, *ibid.*
 — des sourcils, col. 1501.

— de l'œil, *ibid.*
 Préparation d'un collyre dans les plaies de l'œil, col. 1502.
 Traitement dans les plaies compliquées, *ibid.*
 Plaies du nez, leur traitement, *ibid.*
 — des lèvres, col. 1503.
 — des joues, *ibid.*
 — de l'oreille externe, *ibid.*
 — de la langue, *ibid.*
 — du palais, col. 1504.
 — des tégumens de la tête, *ibid.*
 Ce qu'il faut examiner dans ces plaies, *ibid.*
 Symptômes qui les accompagnent, *ibid.*
 Fait rapporté dans le Journal au sujet d'une plaie pénétrante dans le cerveau, col. 1505.
 Sentiment d'Hippocrate & des anciens Médecins sur les plaies les plus dangereuses, *ibid.*
 Autres moyens pour savoir si les tégumens sont seulement affectés, ou si la plaie est pénétrante, colon. 1506.
 Raisons du danger de ces plaies, *ibid.*
 La plaie quoique légère, avec contusion, est sujette à de fâcheux symptômes, 1507.
 Observation rapportée par Bauhin à ce sujet, 1508.
 Plus la contusion est grande, plus les symptômes sont fâcheux, *ibid.*
 Observation de Van-Swieten à ce sujet, *ibid.*
 Symptômes qui accompagnent l'amas des humeurs corrompues, colonne 1509.
 Différence entre l'érysipèle de la tête & le phlegmon, *ibid.* Voy. *Inflammatio.*
 Effets de l'air sur les plaies de tête, 1510.
 Comment se nomme les tumeurs occasionnées par l'air, col. 1511.
 Observations de Bartholin sur une de ces tumeurs, *ibid.*
 — Paré à ce sujet, col. 1512.
 Pourquoi ces tumeurs sont plus fréquentes dans la poitrine que dans d'autres plaies, *ibid.*
 Traitement quand il n'y a que les tégumens de blessés, *ibid.*
 Ce qu'il faut éviter pour accélérer la cure de ces plaies, col. 1514.
 On doit varier le traitement suivant la différence des parties affectées, 1515.
 Cure des plaies avec contusion, *ibid.*
 Onguent recommandé par Boerhaave dans ce cas, col. 1516.
 Exemple rapporté par Van-Swieten des précautions à prendre quand on coupe quelque portion de tégument, surtout à la tête, col. 1517.
 Dans quel cas il est nécessaire de dilater la plaie, *ibid.*
 Cure des plaies simples du péricrâne, 1518.
 Explication de la formation des os du crâne, col. 1519.
 Preuve par un exemple tiré des Mémoires de l'Académie, *ibid.*

Passage d'Hippocrate qui confirme ce système, *ibid.*

Causes principales de la carie de l'os & de son exfoliation, 1520.

Comment on doit remédier quand un os est affecté, 1521.

Exemples de ce traitement par Belloste, 1522.

Passage d'Hippocrate qui paroît indiquer ce traitement, col. 1523.

Suite de l'appareil pour parvenir à la cure, *ibid.* & *suiv.*

Cas extrêmement rare rapporté par Van-Swieten, pour faire voir que la substance interosseuse est réellement un tissu de petits vaisseaux; col. 1525.

Plaies qui affectent le crâne, *ibid.*

Différentes manières dont il peut être affecté selon la variété de la cause vulnérante, *ibid.*

Ce que c'est que fissure, *ibid.*

fracture, 1526.

contusion, *ibid.*

Comment le crâne peut être enfoncé, col. 1527.

Ce que c'est qu'une démolition, *ibid.*

Exemple tiré de Scultet d'une blessure de cette espèce, *ibid.*

Moyens de s'assurer si l'os est endommagé, *ibid.* & *suiv.*

Accidens qui suivent une blessure du crâne quand elle ne s'est pas annoncée par les signes ci-dessus détaillés, col. 1531.

Jours indiqués par Hippocrate où ces symptômes se manifestent, *ibid.*

Effets de la lésion du péricrâne, col. 1532.

Fait singulier rapporté par Tulpus à ce sujet, col. 1533.

— par Paré qui

prouve que le crâne peut se pourrir & même se séparer de la vie subsistant toujours, *ibid.*

Suite des effets de la lésion du crâne, *ibid.* & *suiv.*

Prognostics que l'on peut tirer des plaies de la tête selon leur variété, 1534.

Indications curatives, col. 1535.

Manière d'opérer pour dépouiller la partie affectée quand il y a nécessité, col. 1536. & *suiv.*

Méthode de M. Sharp quand la plaie est trop légère pour admettre l'opération, col. 1537.

Usage de la rachine, instrument dont la figure est donnée *Planche XII. fig. 3. 4. 5.* col. 1538.

Suite du traitement, *ibid.* & *suiv.*

Ce qu'il faut pratiquer quand les fragmens d'os sont considérables & fort adhérens, col. 1540.

Preuve de cette pratique par deux faits, *ibid.*

Histoire d'une fille qui avoit reçu dix-huit coups d'épée sur la tête, col. 1541.

Passage d'Hippocrate en confirmation de ce qui est dit ci-dessus, *ibid.*

Autres symptômes, & moyen d'y remédier, *ibid.* & *suiv.*

Raisons pourquoi une fissure est plus dangereuse qu'une violente contu-

Tom VI.

sion ou une fracture au crâne, col. 1543.

Preuve de la supériorité de la méthode nouvelle de traiter les plaies mentionnées ci-dessus, avec les inconvéniens de l'ancienne méthode, 1544.

Symptômes qui suivent tant dans les enfans que dans les adultes l'enfoncement du crâne qui occasionne une compression sur le cerveau, *ibid.* & *suiv.*

Faits rapportés pour démontrer que le cerveau peut tomber en suppuration en tout ou en partie, col. 1550.

Autres faits qui prouvent que la gangrene peut succéder à une plaie de tête, 1551.

Ce que c'est qu'un fungus du cerveau, *ibid.*

Faits qui prouvent qu'on peut couper une partie considérable du cerveau sans la perte de la vie ni même dérangement dans les fonctions qui dépendent de cette partie, col. 1552.

Effets de l'hémorrhagie du cerveau & la cause de cet accident, 1553.

Traitement de ces espèces de plaies dans les enfans, *ibid.*

Signes par lesquels on connoît quand le crâne est enfoncé, col. 1554.

En quoi consiste la cure des plaies où le cerveau se trouve comprimé ou piqué, *ibid.*

Raisons de la facilité avec laquelle le crâne se déprime ou s'enfoncé dans les enfans sans qu'il y ait de fracture, col. 1555.

Exemple rapporté par Sharp de cette dépression, *ibid.*

Réflexion d'Heister à ce sujet sur les suites fâcheuses de ces plaies, *ibid.*

Signes qui prouvent que la crâne est fracturé ou enfoncé, *ibid.*

Cure de ces accidens, 1555. & *suiv.*

Manière de se servir d'un instrument appelé élévatoire dont l'usage est de tirer en en-haut les parties enfoncées, col. 1556.

Forme de cet instrument, *Planche XII. fig. 12.*

Description d'un autre élévatoire tiré d'Hildanus, 1557.

On peut voir sa forme, *Planche XII. fig. 14.*

Ce qu'il faut faire quand la partie déprimée du crâne est entièrement séparée du reste des os, & enfoncée si avant qu'on ne puisse par le moyen de cet instrument l'élever ni la retirer, *ibid.*

Suite de ce traitement, *ibid.*

De quelle utilité peut être l'action d'éternuer & de retenir son haleine dans les cas ci-dessus, & le mécanisme par lequel ces actions peuvent aider à relever les parties d'os enfoncées, *ibid.*

Fait mémorable rapporté par M. Jamieson, Chirurgien à Kelfo, par lequel on démontre la force du cerveau distendu pour presser le crâne en dehors, col. 1558.

Ce que l'on doit craindre dans les cas,

AAAAAa

de fissure, fracture ou contusion du crâne, 1559. & *suiv.*
 Preuve des accidens qui en peuvent résulter par des exemples tirés de différens Auteurs, 1561.
 Une violente commotion à la tête peut produire les mêmes désordres que la pression de quelques os sur le cerveau, *ibid.*
 Fait tiré d'Hippocrate qui prouve cette proposition, 1562.
 — de Boënius, par lequel il est prouvé qu'une violente commotion peut occasionner la rupture des vaisseaux du cerveau, *ibid.*
 — tiré des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, qui prouve la même chose, col. 1563.
 Différentes fonctions du cerveau peuvent être lésées selon les diverses parties affectées, *ibid.*
 Preuves par des faits tirés de divers Auteurs, *ibid.*
 Signes qui manifestent les désordres occasionnés par une commotion, & que le cerveau est affecté, 1564. & *suiv.*
 Ce qu'il faut faire quand par le moyen des signes ci-dessus, on est pleinement instruit que le cerveau est affecté, col. 1567.
 Moyens pour distinguer quelle partie du cerveau est attaquée, col. 1568. & *suiv.*
 Histoires rapportées par plusieurs Auteurs à ce sujet, col. 1571. & *suiv.*
 Méthode qu'on doit suivre pour la cure des accidens ci-dessus mentionnés, 1574.
 Nécessité des purgations & saignées dans ce cas, col. 1575.
 Manière de purger dans ces occasions, selon Boerhaave, 1576.
 Exemple d'une cure qui a réussi par le moyen des saignées répétées, rapporté par Paré, *ibid.*
 Nécessité de procurer la dissipation de l'humeur en stagnation, col. 1577.
 Moyens prescrits par Boerhaave pour cet effet, *ibid.*
 Suite du traitement, col. 1578.
 Danger de retarder l'opération du trépan, quand les voies ci-dessus indiquées ne peuvent être d'aucun secours, col. 1579.
 Exemples tirés de Scultet & autres Auteurs où il est prouvé que le trépan a réussi long-temps après les coups de tête ou autres accidens de cette espèce, 1580.
 Avantage de l'opération du trépan, *ibid.*
 Sentiment de M. Sharp contraire à celui de Boerhaave, *ibid.*
 Exemple de cette opération tiré du même Auteur sur un trépan appliqué cent jours après que le malade avoit reçu le coup, *ibid.*
 Lieu où on doit appliquer le trépan, 1581.
 Circonstances qui empêchent l'application du trépan sur la partie offensée du crâne, *ibid.* & *suiv.*
 On doit appliquer le trépan dans plusieurs endroits quand les symptômes sont urgens & qu'on ne con-

noit pas positivement l'endroit du cerveau qui est affecté, col. 1585.
 Faits rapportés à cet sujet par divers Auteurs, 1586.
 Préparatif pour faire l'opération du trépan, col. 1587.
 Il paroît probable qu'on ne doit pas, selon la pratique de quelques Chirurgiens, laisser la plaie à découvert sans continuer l'opération, col. 1588.
 Raisons pourquoi ce sentiment est opposé à l'autorité d'Hippocrate, *ibid.*
 Opération du trépan, selon Heister, *ibid.*
 Différence de sentimens entre Heister & M. Sharp sur la figure de l'instrument nommé trépan, col. 1589.
 Suite de l'appareil, selon M. Heister, 1590. & *suiv.*
 Méthode de M. Sharp pour cette opération, col. 1594.
 Traitement des accidens qui surviennent quelquefois à la suite de l'opération par M. Boerhaave, 1595.
 Un des plus considérables est le fungus produit par une portion du cerveau sortie du crâne à l'endroit où l'on fait l'opération, col. 1596.
 Moyens de remédier à cet accident, 1597.
 Moyens pour juger de la malignité des plaies de tête, & de pouvoir en tirer un pronostic juste, colon. 1598. & *suiv.*
 TÊTE, partie moyenne & antérieure de Bregmâ la tête, col. 1108. vol. II.
 TESTES, terme de Botanique, *reser- Capita*
 voir des semences, col. 1451. volume II.
 TESTU, poisson de rivière, col. 1451. *Capita Anadromus*
 vol. II.
 Sa description & ses vertus par Lémery, *ibid.*
 TETANOS, maladie, col. 204. vo- *Tetanus*
 lume VI.
 Division du *tetanos*, *ibid.*
 Causes accidentelles de ces désordres, col. 205. & *suiv.*
 Leur définition & leurs symptômes, col. 207.
 Cure, col. 208. & *suiv.*
 TETRAGNATUS, araignée, colon. 210. vol. VI.
 Symptômes qui accompagnent sa piqure, *ibid.*
 Remèdes, col. 211.
 TEUCRIUM, plante, col. 212. vol. VI.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte huit espèces, *ibid.*
 Qualité du *teucrium*, *ibid.*
 Cas où on l'emploie, *ibid.*
 TESTICULES, voyez *Génération*. *Testes*.
 Manière de traiter le cancer ou le sphacèle au testicule, col. 201. volume VI.
 Inflammation des testicules, *ibid.*
 Ses causes, *ibid.*
 Manière de résoudre l'inflammation des testicules, col. 202.

Remedes indiqués quand quelque maladie vénérienne est cause de l'inflammation, *ibid.*
 Quand l'inflammation est trop violente pour céder aux remedes discutifs, *ibid.*

THALICTRUM, plante, colon. 214. vol. VI.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte quinze especes, *ibid.*

Vertus de cette plante, col. 215.

THE', col. 217. vol. VI.

Ses especes, *ibid.*

Contrée d'où on les apporte, colonne 218.

Quel est son principal effet, *ibid.*

Vertus du thé décrites par M. Guillaume Ten-Rhyn, Medecin de l'Empereur du Japon, col. 219.

THERIAQUE, antidote efficace contre le poison, col. 223. vol. VI.

— d'Ælius Gallus, sa composition, col. 224.

— d'Anthiocus Philometor. Sa préparation, *ibid.*

— d'Euclide. Maniere dont on la prépare, *ibid.*

— de Zenon de Laodicée. Sa composition, col. 225.

— de mithridate, *ibid.*

Sa composition au mot *Mithridate*, col. 2368. vol. IV.

Sels theriaques, maniere de les préparer, col. 225. & *suiv.* vol. V.

Cas où ils sont efficaces, col. 226.

Païlles ou trochisques theriaques, leur préparation, *ibid.*

Theriaque d'Andromachus, communément theriaque de Venise, col. 227.

Sa composition au mot *Andromaque* dans la Table.

— celse. Sa préparation, colon. 227.

— d'Edimbourg. Sa préparation, col. 228.

— de Londres. Sa préparation, *ib.*

— d'Antiochus. Sa préparation, col. 276. vol. II.

— d'Antipatre, col. 177. vol. II.

Sa préparation & ses vertus, col. 178.

THLASPI, plante, col. 278. vol. VI.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave compte treize especes de thlaspi, *ibid.*

Propriétés & vertus de ces especes de thlaspi, col. 278. & *suiv.*

THON, poisson, col. 320. vol. VI.

Maniere de le préparer, col. 321.

Le thon contient beaucoup d'huile & de sel volatil, il a la chair ferme, courte & d'un excellent gout, *ibid.*

Il fournit un aliment solide & nourrissant, *ibid.*

Il est bon contre le poison, la piquure des serpens & la morsure des chiens enragés, *ibid.*

Il est bon aux personnes jeunes, bilieuses & sanguines qui ont l'estomac bon & prennent de l'exercice, *ibid.*

THYM, plante, col. 327. volume VI.

Ses caractères, *ibid.*

Thea:

Theriaca.

Antiochi theria-

ca. Antipatri theriaca.

Thymus.

Boerhaave en compte cinq especes, *ibid.*

Vertus du thym, *ibid.*

Cas où il est bon, *ibid.* & *suiv.*

THYMELE'E, (petite) col. 324. vo- *Thymelea alpi-*
lume VI. *na.*

Elle a les mêmes propriétés que le *chamelea*, *ibid.*

Autres especes de *thymelea* dont Dale fait mention, col. 325.

THYMUS, glande, partie qu'on appelle ris dans les veaux, les agneaux & d'autres petits animaux, col. 327. volume VI.

Figure du thymus, sa situation dans les enfans & dans les adultes, *ibid.*

Sa structure interne & les sécrétions auxquelles il est destiné trop peu connues pour qu'on puisse déterminer ses usages, *ibid.*

THYROÏDES, (glandes) col. 329. *Thyroïdes glan-*
volume VI. *dula.*

Leur usage, *ibid.*

THYSSELINUM, plante, col. 329. volume VI.

Caractères de cette plante, *ibid.*

Boerhaave en compte deux especes, *ibid.*

Vertus de ses racines, col. 330.

— de son suc, *ibid.*

Circonspection avec laquelle il la faut employer, *ibid.*

TIGNE, insecte, col. 175. vol. VI. *Teredo:*

Diversité des sentimens des Auteurs à son sujet, *ibid.*

Ce que l'on en emploie en Medecine, *ibid.*

TILINGIUS, (Mathias) Anatomiste, col. 1296. volume I.

Titres de ses Ouvrages, & tems où ils ont paru, *ibid.*

TILLEUL, arbre, col. 332. vol. VI. *Tilia.*

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte cinq especes, *ibid.*

Vertus de ses fleurs, col. 332.

Cas où on les emploie, *ibid.*

Vertus de l'eau distillée des fleurs de tilleul, col. 333.

— des fleurs du tilleul infusées, *ibid.*

Cas où l'eau de ses fleurs est un spécifique, *ibid.*

TINDA PARVA, arbre du Malabar, col. 346. volume VI.

Vertus de sa racine & de ses feuilles, *ibid.*

TITHYMALE, plante, col. 348. vo- *Tithymalus.*
lume VI.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte quarante-quatre especes, *ibid.*

L'épurga des jardins, espece de tithymale, *ibid.*

Danger qu'il y a à se servir de cette plante, *ibid.*

Vertus de son lait, *ibid.*

Antidote que l'on peut employer contre elle, col. 349.

Epurga des bois, col. 350.

Sa racine, ses feuilles & sa semence sont acrimonieuses & caustiques, *ibid.*

Ce que dit Dioscoride de son suc, *ibid.*

Épurgé de mer, col. 350.

On lui attribue les mêmes propriétés qu'aux autres épurgés, *ibid.*

Épurgé à feuilles de myrte, col. 350.

Sa racine, sa fleur & sa semence sont d'usage, col. 351.

Dioscoride dit qu'ils ont les mêmes propriétés que l'épurgé des bois, *ibid.*

Épurgé d'Allemagne, *ibid.*

C'est un cathartique violent, *ibid.*

Précaution à prendre pour faire usage de cette espèce de tithymale, *ibid.*

Six autres espèces de tithymale, suivant Dale, col. 356.

Propriétés & usages du *tithymalus cyparissias*, col. 357.

TONDI-TEREGAM, arbre du Malabar, col. 359. vol. VI.

Vertus de ses feuilles cuites dans du petit-lait, *ibid.*

— de la décoction de sa racine & de son écorce dans l'eau, *ibid.*

TOPAZE, pierre précieuse, col. 521. *Chrysoprasus*. volume III.

Vertus imaginaires attribuées à cette pierre, *ibid.*

TOPHUS & les *nœuds* des os, colon. 232. vol. V.

TOPINAMBOURS. Voyez *Batater*.

TOPIQUES, ce que c'est, col. 363. *Topica*. volume VI.

— pour les yeux, col. 366.

Pourquoi l'application des substances froides, astringentes & incrustantes sont nuisibles dans les inflammations des yeux, *ibid.*

Quelles substances on doit employer, *ibid.*

Cas où on doit s'abstenir du vitriol, quoiqu'il passe pour un grand spécifique dans les maladies des yeux, *ibid.*

Ce qu'il faut y substituer dans ce cas, col. 367.

Cas où on emploie le vitriol avec succès, *ibid.*

— l'usage des collyres est déplacé & même nuisible, *ibid.*

Pourquoi il faut commencer par des remèdes internes à corriger les fluides dans ces cas, *ibid.*

Cas où l'usage des topiques est souvent inutile & même nuisible, *ibid.*

Autres cas où les topiques sont souvent pernicieux, col. 368.

Cas où l'application d'une pièce d'argent trempée dans l'eau froide, ou d'un linge imbibé d'eau froide, sur le front ou sur la nuque du cou, est très-dangereuse, *ibid.*

Topiques qu'on emploie ordinairement dans les ulcères putrides & accompagnés de carie aux os écailleux, auxquels on est sujet dans la vérole & le scorbut, inutiles & incapables d'arrêter les progrès de la corruption, col. 369.

Quelles sortes de remèdes sont plus puissants pour ces sortes de désordres, *ibid.*

Autre cas où l'usage des topiques est fort souvent déplacé, *ibid.*

Fautes qui se commettent dans la cure des maladies cutanées du visage

& de la tête, par l'usage des différentes lotions, lessives, décoctions & onguens, col. 370.

Mauvais effets des topiques, des cataplasmes & des substances onctueuses, humides & aqueuses dans la cure de l'érysipèle, *ibid.*

Abus des topiques dans les maladies du thorax, col. 371.

Cas où les topiques peuvent être utiles, col. 372.

Désordres de l'estomac où les topiques sont bienfaits pourvu qu'ils soient appliqués convenablement, *ibid.* & *suiv.*

Abus des topiques dans les douleurs arthritiques & dans la goutte, col. 375.

Observations sur l'érysipèle pour la cure de laquelle les Médecins & les Chirurgiens ont recours aux topiques, col. 377.

— sur les topiques qu'on emploie pour les bubons, la petite vérole & la gale, *ibid.* & *suiv.*

Mauvais effets des linimens mercuriels & des fumigations qu'on emploie pour procurer la salivation dans la vérole, col. 378.

Les topiques qu'on applique sur les parties paralytiques doivent être choisis avec discernement, & appliqués avec prudence, *ibid.*

Autre cas où on ne doit user des topiques qu'avec bien de la circonspection, col. 379.

Méprise de ceux qui y emploient les bains, *ibid.*

Abus de la pratique de ceux qui dans différents désordres appliquent des épithèmes & des emplâtres au poulx, *ibid.*

TORQUE sec, remède, col. 1056. volume I.

Étymologie de ce mot, *ibid.*

— de Galien, fait avec l'huile battue avec le sel, col. 706. vol. I.

Vertu de ce topique, *ibid.*

TORDYLUM, plante, col. 382. volume VI.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte sept espèces, *ibid.*

Vertu de la graine de cette plante, *ibid.*

Cas où elle est d'usage, *ibid.*

TORMENTILLE, plante, col. 257. *Heptaphyllum*. volume IV.

D'où cette plante a été ainsi appelée, *ibid.*

TORTUE, espèce de poisson à coquilles, col. 380. volume I.

— de terre, col. 202. vol. VI.

Cas où on prescrit le sang cru & récent de la tortue de terre, col. 203.

— de mer, *ibid.*

Cas où on porte les jambes de la tortue de mer comme un amulette, *ibid.*

Vertu de son fiel, *ibid.*

— d'eau, *ibid.*

Le sang & le fiel de cette tortue ont

Adibisi ou *Adibici*.

Testudo terrestris.

Testudo marina.

Testudo palustris.

les mêmes vertus que ceux des deux autres, *ibid.*
TOURNESOL. Voy. *Heliotrope* dans *Heliotropium*.
 cette Table.
 On l'appelle encore *corona solis*, col. 798. volume III.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en distingue dix-huit espèces, *ibid.*
 Ses usages, suivant Fragofo, col. 799.
TOURNIQUET, col. 380. vol. VI. *Torculari.*
 Description de cet instrument: parties dont il est composé, *ibid.*
 Manière d'appliquer le tourniquet, *ibid.*
 Tourniquet inventé par M. Petit préférable à l'ancien, col. 381.
 Autre tourniquet inventé par M. Morand peu différent de celui de M. Petit, *ibid.*
 Autre tourniquet de fer, *ibid.*
 Tourniquet de cuivre plus commode que les autres, col. 382.
 Usage du tourniquet quand une grosse artère à la jambe ou au bras a été blessée par une balle, col. 1037. vol. VI.
TOUCHER, (le) un des sens, col. *Tactus*. 124. vol. VI.
 Organe du toucher, *ibid.*
 En quoi consiste le tact, col. 125.
TOUTE-BONNE, *ovale*, colonne *Scleren.* 1387. volume V.
 Ses caractères, col. 1388.
 Boerhaave en distingue vingt-neuf espèces, *ibid.*
 Vertus & propriétés de l'ovale, *ibid.* & *suiv.*
 Qualités de quelques-unes de ses espèces, col. 1390.
TOUTE-SAINE bâtarde, ses propriétés, col. 794. volume III.
TOUX, col. 453. volume VI. *Tussis.*
 Description des parties qui concourent le plus immédiatement à la production de la toux, *ibid.* & *si.*
 Siège de la toux, col. 455.
 Ses espèces, *ibid.* & *suiv.*
 Sa cause, *ibid.*
 Cause matérielle de la toux convulsive, col. 457.
 Toux rhumatique qui procède d'une cause interne, *ibid.*
 Toux stomachique & hypochondriaque, col. 458.
 Leurs causes & leurs signes particuliers, *ibid.*
 Toux habituelle, *ibid.*
 Prognostics des toux, *ibid.* & *suiv.*
 Cure de la toux dans les cas différents, col. 459.
 Toux avec crachats, col. 827. vol. II. *Begma.*
TOXICODENDRON, plante, col. 386. vol. VI.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte deux espèces, *ibid.*
 Miller en ajoute une troisième, col. 387.
 Ce qu'on dit de cette plante, *ibid.*
TRACHE'E ARTERE. Voy. *Trachea arteria.*
TRACHELO-MASTOIDÆUS, muscle, col. 387. volume VI.
Tome VI.

Description de ce muscle, *ibid.*
 Son usage, *ibid.*
TRACHOMA, maladie; colon. 387. vol. VI.
 Comment on connoît cette maladie, *ibid.*
 Cause de cette maladie, col. 388.
 Cure de cette maladie, *ibid.*
TRAGACANTHA, col. 389. volume VI.
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte quatre sortes, *ibid.*
 On tire de sa racine la gomme adraganth des boutiques: elle nous vient de Turquie, *ibid.*
 Cas où la gomme adraganth est un remède aussi doux qu'efficace, col. 390.
 Autre cas où la gomme adraganth prise à la dose de quatre ou cinq grains dans du lait ou de l'eau est efficace, *ibid.*
 Autre cas où la gomme adraganth est bonne, *ibid.*
TRAGORIGANUM, plante qui croît dans l'île de Crete, col. 393. volume VI.
 Sa qualité, *ibid.*
 Cas où on s'en sert, *ibid.*
TRAITEMENT par le lin, selon Paul *Apollonius.* Eginete, col. 263. vol. II.
TRANSFUSION, col. 397. vol. VI. *Transfusio.*
 La transfusion & l'infusion défendues sous des peines rigoureuses par un Arrêt du Parlement de Paris, col. 398.
 Manière dont se font ces deux opérations, *ibid.*
TRANSMUTATION, l'art de convertir les métaux les plus imparfaits en argent, col. 413. vol. II. *Argyropœcia.*
TRANSPORT des matières morbifiques du corps humain d'une partie sur une autre, col. 1122. vol. I. *Anadrome.*
 Prognostics d'Hippocrate sur ces sortes d'accidens, *ibid.*
TRANSVERSAIRES ou *Transverses*, *Transversales* muscles, col. 399. vol. VI. *musculi.*
 C'est le nom de plusieurs muscles du corps humain, col. 400.
TRAPEZE, muscle, col. 889. volume III. *Cutellaris.*
 Situation, description & usage de ce muscle, *ibid.*
TREFLE, plante, col. 408. vol. VI. *Trifolium.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte trente-six espèces, *ibid.*
 Vertu de cette plante, *ibid.*
 On fait usage des feuilles & rarement des fleurs du trefle commun, col. 409.
 Ses vertus, *ibid.*
 Propriétés de quelques autres espèces de trefle, 410.
TREFLE SAUVAGE du Laitier, col. 974. *Lami.* vol. IV. Voy. ce mot.
 — en arbrisseau, col. 1195. *Medicago.*
 Culture de cette plante, *ibid.*
 Ses feuilles sont rafraîchissantes & discutent les tumeurs, *ibid.*
 BBBBBbb

TREPLE de Montpellier, plante, colon. *Dorycnium*.
1156. vol. III.

TREMBLEMENT FEBRILE, col.
865. vol. V.

Comment il est produit, *ibid.*

S'il dure long-tems il forme des obstacles à la circulation des humeurs & produit les vices qui en dépendent, *ibid.*

On guérit ce mal en rétablissant l'égalité de la circulation & de la pression du sang artériel & des esprits, de l'un contre les parois des artères, & des autres sur les fibres motrices, *ibid.*

Cause & génération du tremblement appliquées par Galien, col. 866.

Tremblemens qui affectent le malade au commencement ou à la fin de la maladie, col. 867.

Quels tremblemens sont salutaires ou d'un mauvais présage, col. 868.

TREPAN, opération, col. 1069. volume VI. *Terebra.*

Le trépan fait comme il faut n'est pas une opération dangereuse, *ibid.*

Cas qui demande le trépan, colonne 1070.

Cas où il faut multiplier les trépan sur tous les angles des pièces fracturées, col. 1071.

Endroits où le trépan est le plus difficile à appliquer, col. 1072. Voyez *Tête.*

TRICEPS, nom de trois muscles, col. 404. vol. VI.

Situation & attaches de ces muscles, *ibid.*

Fonctions & usages de ces muscles, col. 405.

TRIPOLI, pierre, col. 559. vol. I. *Alana terra.*

Ses autres noms, *ibid.*

Sa description, les endroits où on la trouve, ses espèces & son usage par Lémery, *ibid.*

TROCART, instrument de Chirurgie, col. 642. vol. VI.

Description du trocart inventé par M. Foubert pour l'opération de la taille, *ibid.*

TROCHISQUES, col. 419. vol. VI. *Trochisci.*

Il y a des substances qui conservent fort bien leurs propriétés sous cette forme, *ibid.*

TROCHISQUES blancs de Rhasès, 420. vol. VI.

Cas où ils sont d'usage, *ibid.*

— alexiteres. Voy. *Alexiteres.*

— Alhandal. Voy. *Alhandal.*

— d'alkেকে. Voyez *Alkekenge.*

— d'ambre, col. 421. vol. VI.

Cas pour lesquels cette composition paroît destinée, *ibid.*

— becchiques blancs.

— noirs. Voy. *Becchiques.*

— de benjoin, col. 421. volume VI.

Leurs vertus, *ibid.*

— céphaliques, col. 422. volume VI.

— de Cypharos pour le mithridate. Voy. *Cyphi.*

— Sialagogues, col. 422. volume VI.

Cas où ces tablettes sont bonnes, *ibid.*

— de Gordon, col. 422. volume VI.

— Hedychroi de Galien pour la thériaque, col. 423. vol. VI.

— pour l'hémoptisie ou crachement de sang, col. 423. vol. VI.

— hystrériques, col. 423. volume VI.

Cas où ces trochisques sont bienfaisans, *ibid.*

— de bois d'aloès, col. 423. volume VI.

— de myrrhe, col. 424. volume VI.

Pourquoi on préfère ce remède aux trochisques hystrériques, *ibid.*

Tablettes parfumées, de peu d'usage, *ibid.*

— contre la paralysie, col. 424. vol. VI.

— du Pérou ou de quinquina, col. 424. vol. VI.

Ils produisent de bons effets dans toutes les maladies hectiques, & dans les consomptions commençantes, col. 425.

— ou sief de plomb. Voyez *Sief de plomb.*

— de rhubarbe, col. 425. volume VI.

— resserans, col. 425. vol. VI.

Vertus de ces trochisques, *ibid.*

Cas où ils sont efficaces, *ibid.*

— de squille. Voy. *Squille.*

— stomachiques, col. 425. volume VI.

Leurs vertus, *ibid.*

— de cachou, col. 425. vol. VI.

Leurs qualités & vertus, col. 426.

— de terre de Lemnos, colon. 426. vol. VI.

Ces trochisques arrêtent les hémorrhagies, surtout le crachement de sang, *ibid.*

— ou sief d'encens. Voyez *Sief d'encens.*

— solutifs de violettes, colon. 426. vol. VI.

— de vipère pour la thériaque, col. 427. vol. VI.

— Alhandal, col. 729. vol. I.

Leur description dans la Pharmacopée de Londres, *ibid.*

Réflexions de Quincy sur leur ancienneté, *ibid.*

— balsamiques avec le musc, *Alipta muscata.* col. 794. vol. I.

— des Amazonès, colon. 959. *Amazomum passilul.* vol. I.

Sa préparation, *ibid.*

Ses vertus par Aétius, *ibid.*

— de Faustinus, col. 1491. vo. *Faustini passilli.* lume III.

Préparation de celui qui sert pour la dysenterie & la passion coeliaque, *ibid.*

Autre préparation de ces mêmes trochisques, *ibid.*

TROESNE, plante, col. 380. vol. IV. *Ligustrum*.
 Ses caractères, *ibid*.
 Boerhaave en distingue quatre espèces, *ibid*.
 Propriétés médicinales du troesne, *ibid*.

TRUFLE, col. 541. vol. I. Voyez *Bul-Agricostanum*.
Bucastanum.

TRUITE, poisson, col. 429. vol. VI. *Trutta*.
 Elle contient beaucoup d'huile, de sel volatil, & médiocrement de phlegme, *ibid*.

Ce poisson est agréable au goût, surtout en été, & produit un bon suc, *ibid*.

Vertu de la graisse de la truite, *ibid*.
 Cas où elle est appropriée, 430.

TRYPHEROS, col. 431. vol. VI.
 Plusieurs préparations appelées *trypheros*, *ibid*.
 Leurs propriétés & leurs usages, *ibid*.

TSJELA, arbre du Malabar, col. 437. volume VI.

Vertu de l'écorce de sa racine avec du poivre long dans l'eau commune, *ibid*.

— du suc lacteux de sa racine & de son fruit, *ibid*.

TSJEM-TANI, grand arbre du Malabar, col. 437. vol. VI.
 Qualités de son écorce, *ibid*.
 Cas où on l'emploie réduite en poudre, *ibid*.

TSJERIAM-COTTAM, arbrisseau du Malabar, col. 437. vol. VI.
 Vertus de ses feuilles bouillies dans l'eau, *ibid*.

— de son écorce bouillie dans du petit-lait avec de la graine de cummin, *ibid*.

TSJEROM-CARA, arbrisseau du Malabar, col. 437. vol. VI.
 La décoction de sa racine dans l'eau lève les obstructions au foie, dépure le sang & réjouit le malade, *ibid*.

TSJEROE-KATOU, grand arbre du Malabar, col. 437. vol. VI.
 Danger qu'il y a d'approcher de cet arbre, col. 438.

Moyens de remédier aux accidens qu'il cause, *ibid*.

TSJEROE-POEAM, petit arbre du Malabar, col. 438. vol. VI.
 Vertus de ses feuilles récentes broyées & appliquées dans les éréthèles, *ibid*.

TSJOCATTI, petit arbre du Malabar, col. 438. vol. VI.
 Cas où la décoction de ses feuilles dans du petit-lait est recommandée, col. 439.

Manière de faire avec sa racine une boisson qui est un puissant antiémétique, *ibid*.

TUBERCULES, (petits) qui paroissent autour de l'anus se dissipent & reviennent ensuite, 630. vol. II. *Arrices*.

TUBERCULE (petit) dur venant sur le visage, col. 332. vol. I. *Acne*.

TULIPE d'Afrique, col. 178. volume IV. *Fhamanthus*.

Ses espèces, *ibid*.
 Elle n'est d'aucun usage en Médecine, *ibid*.

TUMEUR, col. 443. volume VI. *Tumor*.

Différentes sortes de tumeurs, *ibid*.
 Méthode de traiter les tumeurs enkystées, *ibid*. & *suiv*.

Ce qu'il faut faire quand on ne peut rien opérer par les emplâtres on par les médicaments digestifs, col. 445.

Dans quels cas on peut avoir recours à l'incision, col. 446.

Manière de faire l'incision, *ibid*.
 Ce qu'on doit faire après l'opération, *ibid*.

Escarrotiques que l'on doit employer quand on les préfère au bistouri pour l'extirpation des humeurs enkystées, col. 447.

Phlegmon, voyez *Inflammation*.

Abcès, voyez *Abscès*.

Tumeurs du sein, voyez *Mamelles*.

— des testicules, voyez *Testicules*.

— éréthipateuses, voyez *Erisipèle*.

Furones, voyez *Furuncle*.

Bubons, voyez *Bubon*.

Tumeurs skirrheuses, voyez *Skirrhe*.

— cancéreuses, voyez *Carcinome*.

— œdémateuses, voyez *Œdème*.

— fongueuses des jointures, voyez *Fongus*.

— charnues.

— des glandes parotides, voyez *Parotide*.

— qui vient après la cachexie & autres maladies de cette espèce, selon Avicenne, col. 868. vol. I. *Althebeginum*.

— dure qu'on a peine à résoudre, col. 360. vol. I. *Adenosus*, *abscessus*.

— scrophaleuse, col. 1066. volume II. *Botium*.

— dans les amygdales, colonne 1097. volume II. *Branchi*, *Branchia*.

— qui ressemble au cancer, col. 1621. volume II. *Carcinoder*.

— inflammatoire qui vient à la langue des enfans, col. 818. volume II. *Batrachus*.

Sentiment d'Attius sur cette maladie, *ibid*.

TUNIQUE ALBUGINE'E ou conjonctive, tunique de l'œil, colon. 382. vol. I. *Adnata tunica*.

Sa description anatomique par M. Winslow & autres, *ibid*.

— Chefelden, *ibid*.

Tuniqua albuginée, membrane de l'œil, col. 568. vol. I. *Albuginea tunica oculorum*.

On donne aussi le nom d'albuginée à la membrane qui enveloppe les testicules, *ibid*.

Sa description par Drake, *ibid*.

Teniqueux uvée, une des membranes de l'œil, col. 329. vol. I. *Acinosa* ou *aciniformis tunica*.

TURBITH, col. 448. vol. VI.

Il croît aux Indes Orientales, *ibid*.

Vertu du turbith, *ibid*.

Cas où on l'emploie, *ibid*.

TURBOT, poisson, col. 1134. volume V. *Rhombus*.

Différentes espèces de turbot, *ibid*.

Choix de ce poisson, *ibid*.

Qualités de ce poisson, *ibid*.

Sa chair contient beaucoup d'huile & de sel volatil, médiocrement de phlegme, *ibid*.

TURQUOISE, pierre, col. 448. vo- *Turcois.*
lume VI.

Vertu de cette pierre réduite en pou-
dre fine & donnée intérieurement,
col. 449.

TURRITIS, plante, col. 450. volu-
me VI.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte quatre especes,
ibid.

Vertus de cette plante, *ibid.*

TUSSILAGE, plante, col. 452. volu- *Tussilago.*
me VI.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte deux especes,
ibid.

Qualités de ses feuilles & de ses fleurs,
ibid.

Usage de ses feuilles & de ses fleurs en
décoction, *ibid.*

Préparation d'une tisane pour la toux,
ibid.

TUYAU, TROU, col. 652. vol. II. *Aulus.*

Autre signification, *ibid.*

— sens de ce mot, *ibid.*

TYMPANITE, col. 466. vol. VI. *Tympanites.*

Symptômes qui surviennent lorsque
le ventricule est surnaturellement
distendu par les vents, *ibid.*

Causes des symptômes qui résultent
de l'enture de l'estomac, *ibid.*

— de ces sortes de flatuosités,
col. 467.

Spasmes & enflures particulieres qui
n'affectent que certaines parties des
intestins, col. 469.

Signes par lesquels se manifeste la
maladie appelée tympanite, *ibid.*

Sentimens des Auteurs sur cette en-
flure permanente du ventricule &
des intestins, *ibid.*

Personnes qui y sont les plus sujettes,
col. 470. & *suiv.*

Cure, col. 472. & *suiv.*

TYPHOS, col. 477. volume VI.

Cinq especes de maladies comprises
sous ce nom par Hippocrate, *ibid.*

Leurs symptômes, *ibid.*

TYSON, (Edouard) Anatomiste,
col. 1296. vol. I.

Ses Ouvrages, *ibid.*

V.

VACHE. Voyez *Bauf.*

VACHE MARINE, col. 1104. vol. IV. *Manati.*

Les pierreux de la tête est la seule
partie qui soit d'usage, *ibid.*

VAGIN, col. 477. vol. VI. *Vagina.*

Maladies qui affectent le vagin, *ibid.*
& *suiv.*

Maniere de diviser les cohésions con-
tre nature des parties naturelles
des femmes, 480.

— d'ouvrir le vagin lorsque
l'obstruction est profonde, *ibid.*
& *suiv.*

— d'extirper les tubercules,
les caroncules & les autres excrois-
sances qui se forment dans le va-
gin, col. 482.

— de remédier aux descentes ou
chutes de matrice, col. 483. & *f.*

— de remédier aux chutes du
vagin, col. 487.

VAISSEAU CIRCULATOIRE, *Circulatorium.*

col. 564. volume III.

Comment se fait l'opération chymi-
que appelée circulation, *ibid.*

Pourquoi la circulation a été mise en
usage, col. 565.

— sublimatoire, col. 621. volu- *Alebras.*
me II.

— de verre, col. 815. volume II. *Barna, vas vi-*
tratum.

VAISSEAUX ILIAQUES, col. 521. vol. IV. *Iliaca vasa.*

Ils sont formés par la bifurcation de
l'aorte descendante de la veine-
cave, *ibid.*

— lymphatiques, col. 1098. volu- *Lympheductus,*
me IV. Voyez *Lymphæ.* *lymphaticava-*
sa.

— mammaires, ce sont les veines
& les artères des mamelles, col. *Mammaria va-*
1104. volume IV. *sa.*

— courts formés par des rameaux
des veines de l'estomac, col. 1109. *Breve vas ou*
volume II. *vasa brevia.*

Sentiment des Auteurs sur leur usa-
ge, réfuté, *ibid.*

VALERIANE, plante, col. 489. vo- *Valeriana.*
lume VI.

Boerhaave en compte treize especes,
col. 490.

Vertu de la racine de cette plante,
ibid.

Cas où elle est estimée utile, *ibid.*

VALERIANE SAUVAGE, (grande) col. 491.

Vertus de la valériane sauvage, *ibid.*

Elle soulage dans l'asthme & les va-
peurs, *ibid.*

L'extract de ses racines est bon pour
les mêmes maladies, col. 492.

VALERIANELLA, plante, col. 494.
volume VI.

Différentes especes de valérianelle,
ibid. & *suiv.*

Leurs vertus, *ibid.*

VALET A PATIN. V. *Amputation.*

VALLI, arbrisseau des Indes, colonne
496. volume VI.

Vertus de ses feuilles employées en
forme de cataplasme, *ibid.*

VALSALVA, (Antoine Marie) Ana-
tomiste, col. 1296. vol. I.

Ses découvertes, *ibid.*

VALVERDA, (Jean) Anatomiste,
col. 1246. vol. I.

Son pays, & sous qui il étudia l'Ana-
tomie, *ibid.*

Ses écrits en Espagnol sur Vésale, *ib.*

Il ajouta quatre figures nouvelles aux
planches de Vésale, *ibid.*

VALVULES MITRALES du cœur, *Mitralis valvule.*
col. 1369. vol. IV. *la.*

VANILLE, plante, col. 496. volume *Vanilla.*
VI.

Propriétés que lui attribue Hernan-
dez, col. 497.

VAPEUR ou **BOUFFÉE**, col. 507. *Affatus, ou*
vol. I. *Affatus.*

A quoi l'on attribue ce mot, *ibid.*

A qui Horace l'a appliqué, *ibid.*

VARICE, col. 579. vol. VI. *Varix.*

Ce qu'on entend par-là, *ibid.*

Saignée copieuse convenable pour
empêcher les varices d'augmenter,
ibid.

Usage du bandage quand les varices
sont devenues d'une grosseur consi-
dérable, *ibid.*

Bottine de peau de chien inventée par

- Dionis, pour comprimer les varices, col. 580.
- Usage du bistouri quand les varices ont grossi au point de faire appréhender une rupture & une hémorrhagie, *ibid.*
- Manière dont se fait l'incision, *ibid.*
- Opération par le caustère pratiquée par les Anciens, *ibid.*
- VAROLE**, (Constantin) Anatomiste, col. 1251. vol. I.
- Son pays, *ibid.*
- Ses découvertes en Anatomie, *ibid.*
- Éditions de son Ouvrage, *ibid.*
- VASSÆE**, (Louis) Anatomiste, col. 1240. vol. I.
- Quel a été le plan de son Ouvrage, *ibid.*
- Éditions de ses œuvres, *ibid.*
- VASTE EXTERNE**, muscle, col. 581. vol. VI. *Vastus externus.*
- Situation & attaches de ce muscle, *ibid.*
- VASTE INTERNE**, *ibid.*
- Situation & attaches de ce muscle, *ibid.*
- Fonctions & usages des deux vastes, col. 582.
- VAUTOUR**, oiseau, col. 1090. vol. VI.
- La chair, la graisse, le cerveau & les excréments sont d'usage en Médecine, *ibid.*
- VEAU**, animal, col. 728. vol. VI. *Vitulus.*
- Vertu de la tête & des postémons du veau, *ibid.*
- Qualités de sa chair, *ibid.*
- Personnes à qui le veau n'est pas bon, *ibid.*
- VEINES**, col. 583. vol. VI. *Vena.*
- Histoire générale des veines, idée générale de leur distribution, & dénombrement de leurs principales ramifications, *ibid.* & *suiv.*
- VEINE ALAIRE**, ou de l'aisselle, colon. 560. vol. I. *Alaris vena.*
- Sentiment de P. Eginete sur les précautions à prendre dans la saignée au sujet de cette veine, *ibid.*
- VEINES N'ARTÈRE**, celles qui passent par les tempes pour aller à la tête, selon Rufus, col. 507. vol. I. *Aetioi phlebes.*
- VEINE AXILLAIRE**, col. 718. vol. II. *Axillaris vena.*
- VEINE HÉPATIQUE**, col. 503. vol. IV. *Jecuraria vena.*
- Voy. *Vena.*
- VEINE CÉPHALIQUE**, col. 1451. vol. II. *Vena cephalica.*
- VEINES DES TEMPES**, col. 370. volume II. *Aquila.*
- Autres significations du mot *aquila*, selon les Chymistes, *ibid.*
- VEINE JUGULAIRE INTERNE**, col. 266. volume II. *Apoplestia, Apoplestia vena.*
- VEINE ENFER ANNULAIRE & le petit doigt**, col. 84. vol. II. *Annularis vena.*
- VELAR**, plante, col. 1375. vol. II. *Camelina.*
- On l'appelle *Erysimum*, col. 1399. vol. III. *Erysimum.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte onze espèces, *ibid.*
- Vertu du velar, *ibid.*
- Préparation du sirop de velar, *ibid.*

VENINS ou POISONS, col. 607. *Venena.*

vol. VI.

- Antidotes principaux, col. 608.
- Il répugne qu'il y ait un antidote prophylactique général, col. 609.
- Il faut une prudence extrême dans l'administration des antidotes, *ibid.*
- Abrégé exact des principaux venins & antidotes, col. 610. & *suiv.*

VENT, col. 614. vol. VI.*Ventus.*

- A quoi la connoissance de la nature, des propriétés & des vertus des vents est nécessaire à un Médecin, *ibid.*

VENT NORD-OUEST, col. 412. vol. II.*Argestes ou Cirratus. Cucurbitula.***VENTOUSE**, col. 897. vol. III.

- Usage des ventouses très-ancien, tantôt avec scarification, tantôt sans scarification, *ibid.*
- Ventouses des Anciens, *ibid.*
- Ventouse sèche & ventouse humide, col. 898.
- Quels sont les parties du corps où il est assez ordinaire de faire des scarifications, col. 899.
- Erreur de ceux qui prétendent que la scarification est inutile & même pernicieuse, col. 900.
- Autre manière de scarifier, col. 901.
- Scarification chirurgicale, *ibid.*
- Dans quels cas on doit y avoir recours, *ibid.*
- Remède analogue à la scarification recommandé par Celse, savoir, de tirer du sang des narines dans les maux de tête, *ibid.*

VENTRE en général, col. 890. volume I. *Venter.*

- Sens que Celse a appliqué à ce mot, *ibid.*
- Méthode des Anciens pour rendre le ventre libre, *ibid.*
- Les lavemens sont ce qu'il y a de meilleur pour procurer des selles, *ibid.*
- Asclépiade en a blâmé l'usage, sans cependant les exclure de la Médecine, *ibid.*
- Préceptes de Celse sur l'usage qu'on en doit faire, & les cas où ils sont nécessaires, *ibid.* & *suiv.*
- Ce que Trallien prescrit pour remplir les indications ci-dessus, col. 892.

Accidens qui accompagnent la constipation, selon Aeturius, *ibid.*

Préceptes du même Auteur sur les déjections, col. 893.

Maladies qui proviennent de la grande quantité des humeurs, & de l'accrété qu'elles acquièrent en séjourant dans le bas-ventre, *ibid.* & *suiv.*

Conditions requises pour une bonne digestion, col. 895.

Quelle est la suite d'une oppression occasionnée par une trop grande quantité d'alimens ou de boissons, *ibid.*

Manière de remédier à cet accident, col. 896.

Suite des douleurs, gonflemens & tranchées violentes qui affectent le colon, *ibid.*

Ce que l'on doit pratiquer lorsque le ventre est resserré par l'usage des

- médicaments astringens ou diurétiques, col. 897.
 — dans l'inflammation des intestins occasionnée par l'insuffisance d'humeurs chaudes, *ibid.*
- VENTRE**, (bas) col. 4. vol. I. *Abdomen.*
 Sa description anatomique par M. Winslow, *ibid.* & *suiv.*
 Plaies qui lui sont propres, col. 8.
 Leur division, *ibid.*
 Manière de faire la future dans les plaies du bas-ventre, col. 9.
 Moyens pour découvrir si la plaie est pénétrante, col. 10.
 Symptômes qui accompagnent ordinairement les blessures des viscères du bas-ventre, *ibid.*
 Cas où la future devient inutile, col. 11.
 Opinion d'Heister à ce sujet, col. 12.
 Sentiment de Boerhaave, *ibid.*
 Instrument inventé par les Chirurgiens François très-commode pour une future, *ibid.*
 Danger qu'il y a à introduire des tentes dans ces sortes de plaies, *ibid.*
 Exemples cités à ce sujet, col. 13.
 Suite du traitement, col. 14.
 Symptômes qui annoncent une mauvaise issue dans une plaie de bas-ventre, col. 15.
 Ce qu'il faut pratiquer quand l'intestin sort du bas-ventre par la plaie, col. 16.
 Ce que l'on doit appliquer sur les intestins sortis sans être blessés, col. 17.
 Cas singulier dans lequel s'est trouvé un Hôte de Rotherdam, *ibid.*
 Autre cas semblable au précédent rapporté par M. Cheselden, col. 18.
 Suite du traitement, selon Boerhaave, *ibid.*
 Observations d'Heister servant d'éclaircissement à la Chirurgie des plaies du bas-ventre, *ibid.* & *suiv.*
 — d'autres Auteurs, col. 24.
 Fait tiré d'une Lettre de Claude Deodat, Médecin de l'Evêque de Bâle, à Hildanus, col. 25.
 Réponse d'Hildanus, col. 26.
 Autres faits rapportés par divers Auteurs, confirmans celui ci-dessus rapporté, *ibid.* & *suiv.*
 Préceptes sur la dissection d'un cadavre, col. 33. & *suiv.*
- VENTRES**, (à deux) colon. 915. vol. II. *Biventer.*
 Voyez *Digastrique*.
- VENTER**, (sans) col. 332. vol. I. *Acoelios.*
 A qui l'on donne ce nom, *ibid.*
- VENTRICULE**, ou **ESTOMAC**, col. 642. vol. III.
 Sa description, *ibid.*
 Sa situation, *ibid.*
 Sa figure, *ibid.*
 Ses différentes parties, *ibid.* & *suiv.*
 Arteres de l'estomac, col. 644.
 Veines de l'estomac, col. 645.
- VENTRILOQUE**. Voyez l'art. *Efculepe*.
- VENUS**, nom honnête employé pour signifier la conjonction des deux sexes, col. 614. vol. VI.
 Cette action contribue à affermir ou à détruire la santé, selon qu'on s'y livre avec modération ou avec excès, *ibid.*
- Circonstances qui rendent le coït salubre ou nuisible, col. 615.
- VER DE TERRE**, col. 1005. vol. *Lumbricus terrestris.*
 IV.
 Ses propriétés médicales, *ibid.*
 Maladies où on l'emploie, *ibid.*
 Eau composée qui porte le nom des vers de terre, *ibid.*
 Huile, rarement d'usage, *ibid.*
 Sa préparation, *ibid.*
- VER LUISANT**, col. 1580. vol. IV. *Nolliluca.*
- VERGE**, col. 397. vol. IV. *Penis.*
 Vaisseaux sanguins de la verge, col. 398.
 Vaisseaux lymphatiques, *ibid.*
 Ligamens de la verge, col. 399.
 Arteres spermatiques, *ibid.*
 Examen des corps caverneux de la verge, 400.
 Erection de la verge, 401.
 Sa cause, col. 402.
- VERGZ d'on**, plante, col. 695. vol. VI. *Aurea virga.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte quatorze espèces, *ibid.*
 Vertu de cette plante, col. 696.
 Cas où elle produit de bons effets, *ibid.*
- VERGZ d'on d'Allemagne**, colon. 260. *Herba vulneraria*, ou *Virga aurea.*
 vol. IV. *Agræsa.*
 Usage de ses feuilles, *ibid.*
- VERJUS**, col. 537. vol. I.
 Sentiment de Lémery à ce sujet, *ibid.*
- VERLE** (Jean-Baptiste) Anatomiste, col. 1297. vol. I.
- VERMOULURE** ou *Ulcere des os*, col. 256. vol. V.
 Curation, *ibid.* & *suiv.*
- VERNEY** (Joseph - Guichard du) Anatomiste célèbre, colon. 1297. vol. I.
 Histoire abrégée de sa Vie, *ibid.*
 Traité qu'il a donné sur l'Anatomie, *ibid.*
- * **VERNEY** (Jacques-François-Marie du) Neveu du précédent, Maître Chirurgien de Paris, Démonstrateur en Anatomie & Chirurgie au Jardin du Roi, Membre de l'Académie de Chirurgie célèbre dans l'Anatomie humaine & comparée, vient de donner au Public la Myologie complète, exécutée par M. Gauthier, Graveur; ce sont les planches d'Anatomie dont il est parlé dans L'Avertissement de cette Table.
 Auteur promet la suite de cet Ouvrage exécuté de la même façon. Entreprise digne de l'estime & de la reconnaissance des curieux par le profit qu'ils en doivent espérer.
- VERNIS DU JAPON**, col. 478. volume IV. *Japonica vernix.*
 Avec quoi il est composé, *ibid.*
- VEROLE**, maladie, col. 977. vol. IV. *Lues venerea.*
 En quel tems cette maladie a été apportée en France, *ibid.*
 Son progrès dans différentes Provinces, *ibid.*
 Auteurs qui croient qu'elle peut être produite dans les femmes sans aucune contagion virulente, *ibid.*

Celle qui a passé de l'Amérique chez nous, est accompagnée de symptômes plus violens que celle qui est contractée par un commerce impur, & peut se communiquer par l'attouchement, &c. *ibid.*

Détoison de la vérole, *ibid.*

Signes & progrès, *ibid.*

Peut être regardée comme une combinaison fatale d'un nombre presqu'incroyable d'autres maladies, col. 978.

Effets, *ibid.*

Ils se manifestent beaucoup plus sensiblement dans la tête, *ibid.*

Maladies avec lesquelles elle a plus d'analogie, col. 979.

Différences entre les éruptions vénériennes & les éruptions scorbutiques, *ibid.*

Prendre garde de ne point confondre l'herpès, l'impétigo avec la vérole, *ibid.*

Différences, *ibid.*

Causes de la vérole, col. 980.

Examen de la manière dont ce poison subtil déploie sa violence sur le corps humain, *ibid.*

Sentiment de Fernel sur cette maladie, *ibid.*

Nature du virus vénérien, col. 981.

Opinion de l'Auteur, *ibid.*

A quoi l'on peut attribuer les effets de ce virus, col. 982.

Ce que pense Boerhaave prouve que le pannicule adipeux est le réceptacle du virus, *ibid.*

Employer tout le jugement & la circonspection dont on est capable à former les pronostics, *ibid.*

Circonstances qui feront juger de la violence de la vérole & du plus ou du moins de danger dont elle est accompagnée, *ibid.*

Avoir égard à ses différents états & à la violence de ses symptômes, col. 983.

Cure, col. 984.

Observation sur les sudorifiques, *ibid.*

Quels sont les plus efficaces, *ibid.*

Grand usage de la décoction de gayac, *ibid.*

N'est pas toujours propre à guérir les personnes foibles, maigres & délicates, *ibid.*

Formules de décoctions plus tempérées, col. 985.

Préparation du corps pour supporter les sudorifiques, 986.

Indication des remèdes qui satisfont à cette intention, *ibid.*

Méthode de guérir par la salivation, *ibid.*

Remèdes à cet effet, *ibid.*

Différentes manières de donner le mercure, *ibid.*

Fumigations, & leurs inconvéniens, *ibid.*

Comment on éteindra le mercure, *ibid.*

Parties que l'on frotte, & combien de tems, 987.

Traitement de la vérole opiniâtre, *ibid.*

Frictions mercurielles qui procurent

l'évacuation de deux ou trois livres de salive par jour, *ibid.*

Régime, *ibid.*

Précautions pratiques, *ibid.*

Connoître le tempérament du malade, *ibid.*

Distiuguer la vérole récente d'avec celle qui est invétérée, *ibid.*

Salivation mal ménagée, *ibid.*

Manière de se conduire à l'égard des cacochymiques & scorbutiques affectés de vérole, 988.

Personnes qui supportent moins bien les mercuriels que les autres, *ibid.*

Rendre leurs humeurs suffisamment fluides, *ibid.*

Symptômes terribles qui accompagnent quelquefois la salivation, *ibid.*

Douleurs dans les intestins causées quelquefois par les mercuriels, col. 989.

La salivation peut être entretenue en certains cas pendant trente-six jours & plus, *ibid.*

Se délier de l'appétit vorace au sortir de la salivation, *ibid.*

Changer de hardes, *ibid.*

Parties que le virus vénérien affectent, *ibid.*

La gonorrhée virulente dans les hommes & la perte blanche dans les femmes ne peut être arrêtée avec les mercuriels, col. 990.

Moyens de les apaiser, *ibid.*

Méthode curative interne qui supplée au défaut des mercuriels & sudorifiques, col. 991.

Deux espèces de mercure diaphorétique, *ibid.*

Leurs préparations, *ibid.*

Manière plus sûre de guérir la vérole avec ce mercure, *ibid.*

Comment on peut gagner la vérole, *ibid.*

La contagion affecte d'abord la partie qui a été touchée, *ibid.*

Comment elle se manifeste, *ibid.*

Tache rouge que l'on remarque sur la partie qui a été la première infectée, col. 992.

Ses suites, *ibid.* Voyez *Membrane celluleuse & Chancre.*

Ce qu'il arrive lorsque la moelle des os est affectée de contagion, *ibid.*

Inutilité des remèdes les plus efficaces dans cette maladie, col. 993.

Méthode curative, *ibid.*

Observations de la dernière importance, *ibid.*

Manière de guérir la vérole lorsqu'elle est répandue dans la graisse, qu'elle est engagée dans la masse huileuse, & que le virus vénérien a communiqué sa malignité à toute l'habitude du corps, col. 994.

Le diploe des os du crâne est sujet aux mêmes maladies que la moelle des autres os, *ibid.*

En quoi consiste la véritable cure de cette maladie, *ibid. & suiv.*

Le mercure est le seul instrument, col. 996.

Comment il agit, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

Régime que l'on doit faire observer au malade, *ibid.*

Remède que l'on peut substituer au mercure lorsqu'il ne sauroit agir sur la partie affectée, *ibid.*

Lessive àcre de gayac, *ibid.*

Comment il faut l'administrer, *ibid.*

Succès des sueurs copieuses, col. 997.

Méthode proposée par M. Chicoyneau de guérir la vérole par des frictions mercurielles, *ibid.*

Désapprouvée par ceux qui ont plus à cœur leurs intérêts propres que ceux de leurs malades, col. 998.

Perfectionnée par M. Pierre Desault, & adoptée par M. Douglas, *ibid.*

Manière dont Desault guérit la gonorrhée, *ibid.*

Procure un soulagement instantané, *ibid.*

Régime de vie, col. 999.

Bubons vénériens, *ibid.*

Sa méthode pour guérir la vérole, *ib.*

D'où vient que cette méthode est plus sûre & plus convenable que l'ancienne, col. 1000.

Preuves qu'il y a plus de sûreté pour une parfaite guérison dans cette méthode que dans l'autre, colon. 1001. & *suiv.*

Réponses aux objections que l'on a faites contre cette méthode, col. 1003.

VEROLE (petite) col. 497. vol. VI. *Variole.*

Description de cette maladie par Rhazes, col. 498. & *suiv.*

Histoire de la petite vérole, colon. 502.

Elle est discrète ou confluyente, *ibid.*

Symptômes de la petite vérole discrète, *ibid.*

Manière dont se fait l'éruption, col. 503.

Symptômes de la petite vérole confluyente, col. 504.

Symptômes irréguliers qui résultent d'un mauvais traitement, col. 505.

& *suiv.*

Cure de ces symptômes, col. 507. & *suiv.*

Petites véroles anormales ou irrégulières qui régnèrent en 1670. 1671. & 1672. décrites par Sydenham, col. 514. & *suiv.*

Symptômes dangereux qui accompagnent l'éruption trop prompte de la petite vérole, col. 520.

Méthode curative, col. 521. & *suiv.*

La petite vérole discrète simple, col. 530.

Traitement, col. 531.

La discrète maligne, *ibid.*

Traitement, col. 532. & *suiv.*

La petite vérole confluyente simple, col. 535.

Traitement, col. 536. & *suiv.*

Petite vérole confluyente maligne appelée crystalline, col. 538.

Traitement, col. 539.

Autres espèces de petite vérole confluyente maligne, col. 539. & *suiv.*

Symptômes favorables dans les petites véroles malignes, col. 544.

Symptômes funestes, *ibid.*

Symptômes contraires avant l'éruption, *ibid.*

Symptômes fâcheux dans le tems de l'éruption, *ibid.*

Symptômes dangereux pendant la suppuration, col. 545.

Pommade pour la petite vérole, *ibid.*

Remarques sur la petite vérole & sur la manière de la traiter, col. 546. & *suiv.*

Auteurs qui ont écrit sur la petite vérole, 552. & *suiv.*

Histoire de la petite vérole & de ses différentes espèces, description de leurs symptômes, méthode curative, par M. James, colon. 558. & *suiv.*

VERONIQUE, plante, col. 630. vo- *Veronica.*

lume VI.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte vingt-six espèces, col. 631.

Par l'analyse chimique on obtient de cette plante une grande quantité de terre, d'acide & d'huile, *ibid.*

Vertus de cette plante déduites de ces principes, *ibid.*

La véronique est d'une utilité singulière dans la stérilité, col. 632. & *suiv.*

Autres espèces de véronique, colon. 634.

Leurs propriétés, *ibid.*

VERRE DE MOSCOVIE, pierre, *Specularis lapis.*

col. 1601. vol. V.

Cette pierre nous vient de Moscovie, col. 1602.

Ses usages, *ibid.*

VERRE'E, remède liquide que l'on *Hausfut.*

peut boire d'un seul trait, col. 208.

vol. IV.

VERHEYEN (Philippe) Anatomiste,

col. 1296. vol. I.

Editions de ses Oeuvres, col. 1297.

VERRUE, à base large & étroite au *Acrothymion.*

sommet décrite par Celse, col. 743.

vol. I.

Grossueur de cette excroissance, *ibid.*

Endroit où elle croît, *ibid.*

VERS, col. 624. vol. VI. *Vermet.*

Différentes sortes de vers qui se forment dans le corps humain, *ibid.*

Signes auxquels on connoît qu'il y a des vers dans les intestins, *ibid.*

Symptômes qu'éprouvent ceux qui ont des vers, *ibid.* & *suiv.*

Cure, col. 626.

Principaux anthelminthiques, colon. 627.

Précautions qu'il faut observer en les administrant, *ibid.*

VERS, col. 570. vol. IV.

Accidens causés par les vers dans les enfans, & leurs remèdes, *ibid.* & *suiv.* Voy. *Enfans.*

VERS-A-SOIS, col. 955. vol. II. *Bombix.*

Description & usage par Dale, *ibid.*

Ce qu'on en tire par la distillation, *ibid.*

VERTIGE, maladie, col. 639. volu- *Vertigo.*

me VI.

Sa définition, ses espèces & ses causes, *ibid.*

Prognostic du vertige, *ibid.*

- Cure, la même en général que dans
Papoplexie & l'épilepsie, *ibid.*
- VERTIGES GOUTEUX. Voy. Goutte.
- VERVEINE, plante, col. 621. volu- *Verbena.*
me VI.
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave compte huit sortes de ver-
veine, *ibid.*
- Cette plante donne par l'analyse chy-
mique une grande quantité d'huile,
& beaucoup de sel volatil concret
& de terre. Ainsi elle peut contenir
quelque sel ammoniac uni avec une
grande quantité de soufre, colon.
622.
- Vertus que les Anciens attribuoient
à la verveine, *ibid.*
- de la verveine, col. 523.
- des feuilles de la verveine in-
fusées dans du vin, *ibid.*
- Cas où la poudre des feuilles de ver-
veine est bonne, *ibid.*
- Cas où on emploie avec succès une
infusion de feuilles de verveine faite
en manière de thé, *ibid.*
- VESALE, (André) fameux Anato-
miste, col. 1240. vol. I.
- Son pays, *ibid.*
- C'est lui qui s'est le premier soustrait
à l'autorité des Anciens au sujet de
l'Anatomie, *ibid.*
- Passages tirés de différens Auteurs at-
tachés au parti de Galien remplis
de jalousie & d'insultes, contre cet
Auteur, *ibid. & suiv.*
- Editions de ses Ouvrages, col. 1242.
- Quelques-unes de ses découvertes,
ibid.
- VESCE, plante, col. 654. vol. VI. *Vicia.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte vingt-deux ef-
peces, *ibid.*
- Vertus des vesces ordinaires, colon.
655.
- VESCE sauvage, col. 373. vol. II. *Aracis.*
- Ses différens noms Latins, *ibid.*
- Lieux où elle croît, *ibid.*
- VESICULES SEMINALES, *Vesiculae seminales.*
- col. 650. vol. VI.
- Leur situation, *ibid.*
- Leur figure, *ibid.*
- Leurs fonctions, *ibid.*
- VESLINGIUS, (Jean) Anatomiste,
col. 1297. vol. I.
- Titre d'un Ouvrage qu'il a laissé,
ibid.
- VESSE DE LOUP, plante, colon. *Lycoperdon.*
1062. vol. IV.
- Ses caractères, *ibid.*
- Maladies où on l'emploie, col. 1063.
- Propriétés médicales des especes de
cette plante, *ibid.*
- VESSIE, col. 640. vol. VI. *Vesica.*
- Exposition détaillée de la méthode
mise en usage par M. Foubert pour
tirer la pierre de la vessie, *ibid.*
- anatomique de la vessie &
de ses différentes parties, *ibid. & suiv.*
- Mécanisme de la sécrétion de l'urine,
col. 1064. vol. V.
- VETEMENT de jeunes gens dans *Amiculum.*
leurs exercices, 1012. vol. I.
- Tome VI.

- VICARY, (Thomas) Anatomiste An-
glois, col. 1243. vol. I.
- Il a écrit le premier en Anglois sur
l'Anatomie, *ibid.*
- Editions de cet Ouvrage, *ibid.*
- VIDIUS, (Vidus) Anatomiste, col.
1254. vol. V.
- Son pays, *ibid.*
- Où il a professé la Médecine & la Chi-
rurgie, *ibid.*
- Quels Ouvrages il a donné sur l'Ana-
tomie, *ibid.*
- VIE, la durée de nos jours, col. 908. *Bios.*
vol. II.
- VIE, signifie aussi le séjour des alimens *Biotē.*
dans le corps, *ibid.*
- VIEILLESSE où se rencontre toute la *Agerasia, vi-*
vigueur de la jeunesse, col. 528. *ridis senectū.*
vol. I.
- VIERGE, ou Fille, col. 697. vol. VI. *Virgo.*
- Sainte de la rétention du sang men-
struel, *ibid.*
- Cure, col. 698.
- Usages de différens remèdes adaptés
aux différentes causes d'où cette re-
tention procède, *ibid. & suiv.*
- VIEUX, qui n'ont jamais connu d'hom- *Anandroi.*
mes, se dit des filles, colon. 1170.
vol. I.
- VIEUSSENS, (Raymond) Anatomis-
te, col. 1297. vol. I.
- Ouvrages que nous avons de lui, &
qui sont très estimés, *ibid.*
- VIF, col. 508. vol. II. *Arbestus.*
- Autres significations, *ibid.*
- VIF-ARGENT, colon. 341. vol. IV. *Hydrargyrum.*
- Voy. Mercure.
- VIGIER, (Jean) Chirurgien, Anato-
miste, col. 1297. vol. I.
- Titre de l'Ouvrage que l'on a de lui,
ibid.
- VIGNE, plante, col. 710. vol. VI. *Vitis.*
- Ses caractères, *ibid.*
- Boerhaave en compte douze especes,
col. 711.
- Vertu de cette plante, *ibid.*
- de son fruit quand il n'est pas
mûr, *ibid.*
- des raisins de Corinthe, colon.
712.
- Manière dont agissent tous les raisins
non secs, col. 713.
- VIXE sauvage, col. 538. vol. I. *Agriampelas.*
- Gérard prétend que c'est la brioine
noire, *ibid.*
- VIGO, fameux Chirurgien Genois,
qui vivoit vers l'an 1517. colon.
656. vol. VI.
- Compositions qui portent son nom,
ibid. & suiv.
- VIN, col. 657. vol. VI. *Vinum.*
- Principes ou élémens dont le vin est
composé, *ibid.*
- On ne sauroit apporter trop de soin
dans la distillation des vins quand
il s'agit d'en faire l'analyse, col.
658. *& suiv.*
- Liste des principaux vins qui croissent
en Europe avec leurs propriétés &
leurs qualités médicales, colon.
661. *& suiv.*
- Fievres où le vin est excellent, col.
663.

Autre cas où le vin convient comme dans les fièvres intermittentes qui proviennent de crudités, de la rétention des évacuations, & surtout du défaut de transpiration, *ibid.*

Cas où le vin convient dans les maladies, *ibid.*

Raison pour laquelle on ne doit point interdire le vin au malade dans quelques fièvres, col. 664.

Autre cas où le vin est salutaire, *ibid.*

Cas où le vin du Rhin est salutaire, *ibid.*

— vin produit des effets excellents, col. 665.

Autre cas où le vin du Rhin est excellent, *ibid.*

Pourquoi l'usage du vin peut être permis aux gouteux, col. 666.

Maladie auxquelles le vin est contraire, col. 667.

Expériences faites sur différentes sortes de vins, *ibid.* & *suiv.*

VIN contre la goutte, col. 675.

Autre vin pour la goutte, *ibid.*

C'est un restauratif admirable dans toutes les foiblesses des nerfs, *ibid.*

VIN purgatif contre la goutte, col. 676.

Autre vin purgatif contre la goutte, *ibid.*

Cas où c'est un purgatif excellent, *ibid.*

VIN bény, *ibid.*

Cas où on s'en sert quelquefois, col. 677.

VIN calybé, *ibid.*

Cas où il est excellent, *ibid.*

Autre vin calybé, *ibid.*

Autre composition, *ibid.*

Vertu de ce remède, *ibid.*

VIN calybé restauratif, col. 678.

Cas où cette composition est excellente, *ibid.*

Autre vin calybé restauratif, *ibid.*

A quoi ce remède est excellent, *ibid.*

VIN d'aunée, col. 679.

Cette liqueur est bonne pour les personnes asthmatiques, *ibid.*

VIN de cloportes, col. 680.

Cas où ce vin est un remède admirable, *ibid.*

Autre vin de cloportes, *ibid.*

Cas où ce remède est excellent, *ibid.*

VIN admirable, col. 681.

Extrêmement salutaire aux personnes d'un tempérament froid, *ibid.*

VIN pectoral, *ibid.*

Il facilite l'expectoration, & nettoie les glandes des bronches, *ibid.*

VIN contre le scorbut, *ibid.*

Autre vin pour le scorbut, col. 682.

VIN stomacal, *ibid.*

Propre pour ceux dont l'estomac est refroidi, *ibid.*

Trop chaud pour d'autres, *ibid.*

Autre plus convenable, *ibid.*

VIN de vipère, col. 683.

Autre vin de vipère, *ibid.*

Leurs vertus & leurs usages, *ibid.*

VIN d'absinthe, col. 164. vol. I.

Façon de le faire que Fucius approuve entre les diverses manières dont Dioscoride parle, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

VIN d'acorus, col. 336. vol. I. *Acorites vinum.*

Manière de le faire, selon Dioscoride, *ibid.*

VIN d'asarum, selon Dioscoride, col. 565. vol. II. *Asarites.*

Ses vertus, *ibid.*

VIN d'Aminée, (vieux) col. 1257. vol. *Cucubum.*

II. Voy. *Aminum.*

VIN imprégné d'Aurone, colon. 107. *Abrotanites.*

vol. I.

Manière de le composer, selon Dioscoride, *ibid.*

Ses vertus, par le même, *ibid.*

VIN artificiel composé avec l'anis, col. 84. vol. II. *Anisatum.*

VIN austère du Dauphiné & de Savoye, col. 320. vol. I. *Allabrogium vinum.*

Ce que dit Celse de sa propriété, *ibid.*

VIN de cèdre, col. 241. vol. III. *Cedruet.*

Sa préparation, *ibid.*

Ses propriétés, *ibid.*

VIN de Daucus, col. 947. vol. III. *Daucites vinum.*

Sa préparation, *ibid.*

Ses qualités, *ibid.*

Ses usages, *ibid.*

VIN doux à qui l'on empêchoit de perdre sa douceur, col. 403. vol. I. *Acigluet.*

Manière dont on le préparoit, *ibid.*

VIN doux mêlé & bouilli avec de l'eau, col. 387. vol. I. *Adynamen.*

Manière de le préparer pour l'usage des malades, *ibid.*

— par Dioscoride, *ibid.*

VIN de Falerne, col. 1013. vol. I. *Aminum vinum.*

Sentiment d'Aélius sur ce vin, *ibid.*

— de Columella, *ibid.*

Ce que Virgile en dit, & la différence qu'il établit entre le vin de Falerne, & le vin Aminéen, *ibid.*

VIN imprégné de fenouil, col. 1155. *Marathrius.*

vol. IV.

VIN Hypocratique. Voy. *Clairé.*

VIN de genievre, col. 695. vol. IV. *Juniperinum vinum.*

VIN imprégné d'hyssope, colon. 439. *Hyssopites.*

vol. IV.

VIN de Malabathrum, col. 1086. vol. IV. *Malabathrinum vinum.*

Sa préparation, *ibid.*

VIN de Mandragore, col. 1007. vol. IV. *Mandragorites.*

Sa préparation, col. 1008.

VIN médicinal qui fait durer la vie, col. 529. vol. I. *Age vita.*

Manière de le composer, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

VIN mêlé avec du miel, col. 341. vol. I. *Acrasomeli.*

Voy. *Mulsim.*

VIN d'œnanthe, col. 57. vol. V.

Ce vin fortifie l'estomac, excite l'appétit & fait beaucoup de bien dans la passion coeliaque & dans la dysenterie, col. 58.

VINS odorans, col. 95. vol. II. *Antibosmias.*

VIN de persil d'eau, col. 1204. vol. II. *Bumites vinum.*

Ses vertus, par Dioscoride, *ibid.*

VIN imprégné de la résine de pin, col. 1085. vol. V. *Resinatium vinum.*

Ses propriétés, *ibid.*

Usage de la résine de pin pour empêcher les vins de s'aigrir, colonne 1086.

VIN fait avec des poires, colon. 252. *Apites vinum.*

vol. II.

La façon de le préparer, *ibid.*

Autre manière, *ibid.*

VIN qui est sur la lie, col. 382. vol. I. *Adiylisus.*

On pratiquoit la même méthode pour affoiblir le vin & le rendre plus gracieux, *ibid.*

VIN qui n'est point trempé d'eau de mer, Galien en parle, col. 222. vol. II.

VIN féllitique, col. 1353. vol. V.

A qui convient cet émétique, *ibid.*

VINAIGRE, col. 201. vol. I.

Cas où Hippocrate en recommande l'usage, *ibid.*

Ses vertus selon Galien, *ibid.*

— selon Dioscoride, c. 202.

Sentimens de Boerhaave & ses recherches à ce sujet, avec des remarques, col. 203.

Quels sont, selon cet Auteur, les ferments qui contribuent avec le plus d'effet à la génération du vinaigre, *ibid.*

Précis du mémoire de Glauber sur la génération du vinaigre, col. 204.

& *suiv.*

Suite du Sentiment de Boerhaave sur la nature spécifique du vinaigre, col. 206.

C'est un sel huileux & acide, *ibid.*

Ses propriétés & ses vertus prouvées par l'usage qu'en faisoient Dioscoride, Hippocrate & Galien, *ibid.*

Manière dont il paroît que le vinaigre est produit, col. 207.

Ce qui donne matière à la seconde fermentation, col. 208.

Expérience faite pour prouver les effets du vinaigre mêlé avec le sang nouvellement tiré, & savoir s'il entretient ou détruit sa fluidité, *ibid.*

Différence de la quantité d'acide qui se trouve dans le vinaigre d'avec celle qui se trouve dans l'huile de vitriol, *ibid.*

Ce que l'on peut juger du vinaigre par ses effets, col. 209.

Conseil de Cælius Aurlérianus dans les fièvres, qui prouve la vertu même en l'injectant dans les narines, *ibid.*

Raïsons de l'usage qu'en faisoient Hippocrate & Galien mêlé avec l'eau ou le miel, dans les fièvres, *ibid.*

Réflexions sur les phénomènes des deux fermentations qui sont nécessaires pour la génération du vinaigre, *ibid.*

Ce que c'est que ces fermentations, *ibid.*

Changement des sels alcalis, dont la terre est remplie, en sels neutres par l'acide qui flotte continuellement dans l'air, & qui est attiré par ces sels, *ibid.*

Ces sels alcalis sont la source de la fécondité de la terre, *ibid.*

Preuve de ce sentiment par l'examen des matières dont on se sert pour la fertiliser, *ibid.*

L'Égypte est l'endroit où ce fait est le mieux démontré, *ibid.*

Mécanisme de la fécondation de la terre par les moyens ci-dessus détaillés, col. 210.

Pourquoi l'on peut appeler cette substance, savon, *ibid.*

Aparachytus.

Vinum félliticum.

Acetum.

Ce que c'est que le nitre & de quoi il est formé, *ibid.*

Mécanisme de la production & de la nutrition des plantes, *ibid.*

Attraction de l'air par les végétaux que l'on peut regarder comme une espèce de respiration, qui s'exécute par le moyen des feuilles, & par laquelle ils en reçoivent un sucroît d'acide jusqu'à ce que le fruit étant proche de la maturité, il n'est plus besoin de cet acide, mais simplement de la neutralisation de ces sels qui se fait aisément, la communication de cet acide aérien étant interceptée par la chute des feuilles, col. 211.

Confirmation de ce sentiment, par l'acidité des fruits des végétaux dont les feuilles ne tombent point, *ibid.*

D'où dépend la vertu salutaire de certaines plantes, & l'effet nuisible des autres, *ibid.*

Eclaircissement de ce sentiment par ce qui arrive à la vigne, *ibid.*

Manière de faire fermenter le mout du vin & de la bière, quoique doux par lui-même, *ibid.*

Progrès de cette fermentation, *ibid.*

— de la seconde fermentation, col. 212.

Preuve du sentiment ci-dessus détaillé par des passages de Galien & d'Hoffman, *ibid.*

Solution d'une objection faite sur la différence de la légèreté de l'esprit du vin d'avec l'acide du vinaigre dans la distillation, *ibid.*

Observations & expériences de Leuwenhoek rapportées pour confirmer ce qui est énoncé ci-dessus, col. 213 & *suiv.*

Distillation du vinaigre en une eau & un esprit acide, en extrait, sapa, huile & sel fixe, par Boerhaave, col. 215. & *suiv.*

Remarques sur ce procédé, par le même, col. 217.

Rectification du vinaigre distillé, col. 218.

Remarques sur la différence des procédés pour rectifier le vin, & le vinaigre, *ibid.*

Distillation du vinaigre suivant la méthode du Collège Médical de Londres, *ibid.*

Rectification du vinaigre distillé par le moyen du verd de gris, *ibid.*

Remarques sur ce procédé & les différents noms qu'on a donné à ce vinaigre par rapport à ses effets, col. 219.

Préparations du vinaigre tirées des anciens, & des modernes, savoir : Oxalme, par Dioscoride, colonne 220.

Ses vertus, *ibid.*

Thimoxalme, *ibid.*

Ses vertus, *ibid.*

Préparations du vinaigre, selon Ru-

land. Jhonson, *ibid.*

— du vinaigre de litharge, *Acetum lithargiriter.*

— du vinaigre miellé, col. *Acetum mellis.*

— du vinaigre pestilentiel, *Acetum pestilentielle.*
ibid.
 — selon Quincy, *ibid.*
 — du vinaigre rosat, *ibid.* *Acetum rosaceum.*
 — du vinaigre de rhue, *ibid.* *Acetum rutaceum.*
 — selon Dioscoride, *ibid.*
 — du vinaigre de squilles, *ibid.* *Acetum scilliticum.*
 Ses vertus, par le même, *ibid.*
 — selon le Collège de Londres, *ibid.*
 — du vinaigre de squilles, *ibid.* *Acetum scilliticum.*
 A qui l'on attribue la découverte de ce vinaigre, & ses vertus, par Galien, Pline & Schuize, *ibid.*
 — selon la Pharmacie d'Edimbourg, *ibid.*
 — du vinaigre thériacal, *ibid.* *Acetum theriacale.*
 Préparations des différens oximels & leurs vertus, selon divers Auteurs, col. 223.
 — selon Dioscoride, *ibid.*
 — le Collège de Medecine de Londres, *ibid.*
 — Oximel simple, *ibid.* *Oximel simplex.*
 — Oximel composé, *ibid.* *Oximel compositum.*
 — selon le Dispensaire de Londres, *ibid.*
 — Oximel pectoral, *ibid.* *Oximel pectorale.*
 — selon la Pharmacopée des pauvres, col. 224.
 — Oximel pectoral, *ibid.* *Oximel pectorale.*
 — selon le Dispensaire de Londres & d'Edimbourg, *ibid.*
 — Oximel de squilles, *ibid.* *Oximel scilliticum.*
 Mixtion propre pour les hydropiques & asthmiques dans la composition de laquelle entre l'oximel de squilles, *ibid.*
 On ne fait ce qu'entendent les Chymistes par le vinaigre Philosophique, *ibid.*
 Différens moyens employés pour calculer la quantité d'acide que contient le vinaigre, par M^r Geoffroy, col. 225.
 — Homberg, *ibid.*
 — Boulduc, *ibid.*
VIOLETTE, plante, col. 684. volume VI. *Viola.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte dix-huit espèces, *ibid.*
 Par l'analyse chymique on tire de cette plante plusieurs liqueurs acides, beaucoup d'huile, assez de sel volatil concret & de sel fixe lixiviel, col. 685.
 Elle adoucit par son phlegme & par son huile, elle est diurétique & la-

xative par le mélange des autres principes, *ibid.*
 Vertus de la semence de violettes, col. 686.
 Les fleurs de violettes sont une des quatre fleurs cordiales, *ibid.*
 Elles sont aussi pectorales, *ibid.*
VIOLETTE ACRE ou *Cresson d'Inde*, plante, col. 343. vol. I. *Acriviola.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses especes, *ibid.*
 Ses vertus, *ibid.*
VIOLETTE AQUATIQUE, plante, col. 333. *Hottonia.*
 vol. IV.
 Ses caractères, *ibid.*
 On ne lui attribue aucune propriété médicinale, *ibid.*
VIOLETTE JAUNE, plante, col. 862. *Leucojum Luteum vulgare.*
 vol. IV.
 Nature de sa racine, *ibid.*
 L'huile qu'on en tire par infusion est amère, *ibid.*
VIORNE, plante, col. 653 vol. VI. *Viburnum.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte neuf especes, *ibid.*
 Ce que dit Matthioli sur ses feuilles, *ibid.*
VIPERE, serpent, col. 688. vol. VI. *Vipera.*
 La principale vertu de la chair de vipere est d'accélérer la circulation du sang, d'en faciliter le mélange & de débarrasser les glandes des humeurs obstruantes, *ibid.*
 Description des instrumens de la vipere qui dardent le venin, colon. 689.
 Description de ceux qui servent à le préparer & à le contenir, colon. 690.
 Symptômes qui accompagnent la morsure de la vipere, col. 691.
 Examen de la nature du venin de la vipere, *ibid.* & *suiv.*
 Traitement qui convient à la morsure de la vipere, col. 693.
 Le suc veneneux des viperes introduit dans la plaie faite par leur morsure, est renfermé dans de petites vessies qui sont adjacentes aux dents, col. 869. vol. VI.
VIPERINE, plante, col. 1250. volume III. *Echium.*
 Ses caractères, *ibid.*
 Boerhaave en compte onze especes, *ibid.*
 Buglose sauvage, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Ses feuilles sont d'usage, *ibid.*
 Elles sont bonnes contre la morsure de la vipere & d'autres animaux venimeux, col. 1251.
 Buglose des murailles, *ibid.*
 Sa racine est d'usage en Medecine, *ibid.*
 On peut faire un cataplasme avec de l'huile & sa racine, *ibid.*
VIPERINE, herbe aux viperes, col. 672. *Alcibiadiuum.*
 vol. I.
VIRUGUS, (Jean-Georges) Anatomiste, col. 1297. vol. I.
 Découverte dont on lui est redevable, *ibid.*
VISAGE, col. 1449. vol. III. *Facies.*
 Prognostics

Prognostics que l'on en peut tirer, *ibid. & suiv.*

VISCERAUX, remèdes des viscères, *Visceralia*. col. 699. vol. VI.

Liste des remèdes propres à fortifier les viscères, 700.

Manière dont ces remèdes viscéraux agissent, *ibid.*

Il faut faire un choix exact de ces remèdes suivant la nature des viscères & des maladies, *ibid.*

VISCOSITE, col. 817. vol. IV.

Lentor.

Produit un grand nombre de maladies, *ibid.*

Alimens qui causent la viscosité, *ibid.*

Autres causes, *ibid.*

La viscosité se forme d'abord dans les premières voies d'où elle passe dans le sang & dans toutes les humeurs qui s'en séparent, *ibid.*

Effets de la viscosité dans les premiers organes de la digestion, *ibid.*

Signes diagnostiques, prognostics & amnestiques, col. 818.

Cure, *ibid.*

Médicamens qui sont les plus convenables, *ibid. & suiv.*

Attentions nécessaires, col. 821.

VISION, col. 705. vol. VI.

Viso.

Manière dont se fait la vision, *ibid. & suiv.*

VISNAGA, plante, col. 107. volume IV.

Gingidium alterum.

Especies de cette plante, *ibid.*

VISNAGA, plante, col. 708. vol. VI.

Ses caractères, *ibid.*

Bauhin lui attribue les mêmes propriétés qu'au fenouil, *ibid.*

VITEX, plante, col. 709. vol. VI.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte six especes, 710.

Cas où on l'applique avec succès, *ibid.*

Cas où ses feuilles broyées & appliquées sont très-bienfaisantes, *ibid.*

VITRIOL, col. 716. vol. VI.

Vitriolum.

Le vitriol par rapport à sa couleur distingué en blanc, en bleu & en verd, 717. & *suiv.*

Manière de tirer le vitriol des Pyrites, col. 718.

Le vitriol est composé d'un sel acide subjugué par des parties métalliques, 719.

Vertus singulieres attribuées au vitriol par les Chymistes, *ibid.*

Analyse du vitriol ou manière d'en obtenir l'esprit, l'huile & le colcoatar, col. 720. & *suiv.*

L'huile de vitriol est un grand préservatif quoique caustique, colon. 722.

Soufre fixe anodyn de vitriol, col. 726.

VITRIOL BLANC, col. 1281. vol. II.

Calcedis.

ULCERATION superficielle de la peau, col. 1110. vol. I.

Amyche.

Etymologie de ce mot, *ibid.*

ULCERATION superficielle des parties membraneuses avec déperdition de substance par petits fragmens, col. 105. vol. I.

Abrafio.

Tome VI.

D'où une partie ulcérée se dit, *abra- Abrafium sum.*

Passage d'Oribase au sujet des exulcerations, *ibid.*

ULCERE, plaie, col. 729. vol. VI.

Ulcus.

Différence entre les plaies, les contusions & les abcès, *ibid.*

Différentes sortes d'ulcères, colon. 730. & *suiv.*

La cure des ulcères varie selon la variété infinie de ce mal, col. 732.

Manière de mondifier un ulcère, *ibid. & suiv.*

Ulceres fistuleux. Voy. *Fistula.*

ULCERES MALINS, col. 734. vol. VI.

Leurs causes, *ibid.*

Cure dans les différens cas, *ibid. & suiv.*

Cure des ulcères vénériens par l'usage des cathartiques incorporés avec le mercure doux en pilules, ou en poudres fréquemment administrés, col. 738.

Cure des ulcères calleux, 739.

Différentes manières d'extirper le calus, col. 740.

Cure des ulcères prétendus magiques, col. 741.

Cure des ulcères invétérés, surtout aux jambes, *ibid. & suiv.*

ULCERES EGYPTIENS, col. 401. volume I.

Aegyptia ulceris.

Ce que c'est, selon Arétée, *ibid.*

Pourquoi ils ont été ainsi nommés, *ibid.*

Description des symptômes qui les accompagnent, *ibid.*

ULCERES accompagnés d'abrafion d'une partie de la substance du corps, col. 104. vol. I.

Abrafio.

VOMIQUE, maladie, col. 766. volume VI.

Vomica.

Vomique des poudrons, *ibid.*

Ses symptômes presque toujours suivis de la mort, *ibid.*

VOMISSEMENT, colon. 767. volume VI.

Vomitum.

Sa Définition, *ibid.*

Ses symptômes antécédens & concomitans, col. 768.

Examen du mécanisme de l'estomac, col. 769.

Examen du duodénum, col. 770.

Causes du vomissement, col. 771. & *suiv.*

Cure, col. 778. & *suiv.*

C'est une fort mauvaise pratique que d'essayer d'arrêter le vomissement par des astringens & des anodyns, avant que la matière peccante soit évacuée, col. 780.

VOMISSEMENT FÉBRILE, col. 882. volume V.

Vomitum.

Ce que c'est, *ibid.*

Ses causes, *ibid.*

Remèdes convenables, *ibid.*

Prognostics qu'on tire des vomissemens, col. 883.

Ceux qui sont d'une espèce salutaire, *ibid.*

Passages tirés d'Hippocrate & de Galien, *ibid. & suiv.*

Vomissemens qui préparent la mort, col. 886. & *suiv.*

EEEEEE

VOMITIFS ou EMETIQUES, col. Vomitoria.

766. vol. VI.
Signes qui indiquent & interdisent les émetiques, *ibid.*
Manière de provoquer & d'arrêter le vomissement, col. 767.
Les vomitifs ne doivent pas être employés indifféremment dans la fièvre quarte, col. 977. & *suiv.* volume V.

URETERES, col. 1056. vol. V. Voy.

Renes.
Comment ils sont formés, *ibid.*
Situation du tronc & des racines ou branches de chaque urètre par rapport à l'artère & à la veine rénale, *ibid.*
Les trois tuniques dont les uréteres sont composés, col. 1057.

URETHRE, col. 784. vol. VI.

Manière d'ouvrir l'urètre ou le gland lorsqu'ils sont formés, *ibid.*

URINE, col. 787. vol. VI.

Principaux symptômes qui indiquent le dérangement de la sécrétion urinaire, *ibid.*

Ardeur d'urine ou dysurie, colon.

793.
Ses causes, *ibid.*

Diagnostic de cette maladie, colon.

794.
Cure, *ibid.* & *suiv.*

Prognostics qu'on tire de l'urine, col.

807. & *suiv.*

Causes des différentes espèces d'urine, col. 809. & *suiv.*

Causes de la variété des substances qu'on remarque dans l'urine, col.

815. & *suiv.*

Urines qui présagent la guérison du malade, col. 817. & *suiv.*

Urines qui présagent la mort du malade, col. 822. & *suiv.*

Procédés sur l'urine, col. 1064. volume V.

L'urine n'est ni acide, ni alcaline, mais fétide, *ibid.* & *suiv.*

Remarque sur ce procédé, col. 1065.

L'urine récente distillée dans un vaisseau bien fermé donne une eau fétide & désagréable, qui n'est ni alcaline, ni acide, ni saline, ni vineuse, col. 1066.

Remarque, col. 1067.

Ce qui reste d'urine récente après le procédé précédent n'est ni acide, ni alcalin, ni vraiment savonneux, mais salin & fétide, col. 1068.

Remarque, *ibid.*

L'urine récente, épaisse, réduite à un quarantième, & distillée avec du sable donne un esprit alcalin, un sel volatil alcalin, une huile très-fétide, & des feces salines, *ibid.*

Remarque, col. 1069.

Urine récente épaissie, distillée avec un alcali fixe, col. 1070.

Remarque, *ibid.*

L'urine récente surtout épaisse, donne avec la chaux vive un esprit brûlant qui n'est point alcalin, *ibid.*

Remarques, col. 1071.

Sel naturel d'urine, col. 1072.

Remarque, *ibid.*

L'urine en digestion devient alcaline

& s'altère dans sa couleur, son goût, son odeur & ses vertus, col.

1073.

Remarques, *ibid.*

L'urine digérée donne dans la distillation un esprit alcalin, une huile fétide, un sel volatil alcalin, un phosphore & du sel marin, 1074.

Manière dont il faut s'y prendre pour avoir une grande quantité de ce sel, 1075.

Remarques, 1076. & *suiv.*

Analyse Chymique de l'urine tant dans la santé que dans les fièvres aiguës, col. 1078.

Différentes expériences, *ibid.* & *suiv.*

URINE AQUEUSE, col. 372. volume II. *Urina aquosa.*

URINE couverte de parties grasses, *Aranea urinae* comme des toiles d'araignée, 375. na.

vol. II.

USNE HUMAINE, col. 834. vol. *Ufnea cranii*

VI. *humani.*

Cas où elle produit de bons effets, *ibid.*

UTERINE, (fureur) col. 836. vol. *Uterinus furor.*

VI.

Cause de cette maladie, *ibid.*

Cure, 837.

UVA URSI, plante, col. 862. volume VI.

Cas où elle est bonne, col. 863.

VIDANGES, évacuation de sang & *Lochia*

d'humeur après l'accouchement, col. 966. vol. IV.

En quoi elle consiste durant les deux premiers jours, *ibid.*

Plus abondant dans certaines femmes que dans d'autres, *ibid.*

Sa durée ne peut être limitée, *ibid.*

Cas où le flux des vidanges passe pour régulier, *ibid.*

Causes de la trop grande évacuation, *ibid.*

Accidens, *ibid.*

Diminution ou suppression totale des vidanges, *ibid.*

Suite de cette suppression, *ibid.*

Boerhaave défend la saignée dans les maladies qui en résultent, colon.

967.

Conseil de la Motte, *ibid.*

Cataplasme, *ibid.*

Saignée nécessaire lorsque la suppression est accompagnée d'un cours de ventre violent, *ibid.*

Décoction, *ibid.*

Femmes seches dès le lendemain de leur accouchement, *ibid.*

Causes de la suppression, col. 968.

Cas où la Motte rejette la saignée du pied, *ibid.*

Exemples d'évacuations supprimées, & du traitement, *ibid.*

VULNERAIRE, plante, col. 863. *Vulneraria.*

vol. VI.

Ses caractères, *ibid.*

Boerhaave en compte quatre espèces, *ibid.*

Virtu de la décoction de cette plante & de sa fleur, *ibid.*

VULNERAIRES, remèdes, col. 958. vol. VI.

Préparation d'un atténuant vulnératoire, *ibid.*
— d'un épaississant vulnératoire, *ibid.*
— d'une boisson vulnératoire adoucissante, col. 959.
— d'une boisson vulnératoire irritante, *ibid.*
Boisson vulnératoire pour corriger l'acide vicieux, col. 960.
— pour un alcali prédominant, *ibid.*
— pour une qualité peccante huileuse, *ibid.*
UZEG, arbrisseau, col. 1092. volume VI.
Description de cet arbrisseau, *ibid.*
On en apporte en Egypte des parties voisines de l'Arabie ou de l'Éthiopie, le suc condensé dans des bouteilles, *ibid.*
Usage que les Egyptiens font de ce suc, *ibid.*

W.

WAGA, arbre Indien à filique, colon. 1093. vol. VI.
Qualité de ses cendres, *ibid.*
Usage de son suc, *ibid.*
WATTATALI, arbre qui croît au Malabar, col. 1093. vol. VI.
Propriétés de ses feuilles, *ibid.*
— de sa fleur, *ibid.*
— de son fruit, *ibid.*

WELLIA TAGERA, plante à filique du Malabar, col. 1094. vol. VI.
Propriétés & usages des différentes parties de cet arbre, *ibid.*

WEPFER, (Jean Jacques) Anatomiste, col. 1298. vol. I.
Titres des Traités qu'il a laissé sur l'Anatomie, *ibid.*

WESENFELDE, (Conrad) Anatomiste, col. 1298. vol. I.
Découverte qu'il a prétendu avoir faite, *ibid.*

WHARTON, (Thomas) Anatomiste Anglois, col. 1298. vol. I.
Titre d'un Traité qu'il nous a laissé, *ibid.*

WILLIS, (Thomas) Anatomiste, col. 1298. vol. I.
Quelle est la partie de l'Anatomie qu'il a le mieux entendu, *ibid.*

WINSLOW, (Jacques Benigne) Anatomiste François, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, col. 1299. vol. I.
Eloge du Traité qu'il a donné sur l'Anatomie, *ibid.*

WOLKAMER, (Jean Georges) Anatomiste, col. 1297. vol. I.
Titres des Ouvrages que l'on trouve de lui dans les *Ephémér. Germaniques*, col. 1298.

X.

XANXUS, grand coquillage de mer qu'on trouve aux environs de Cologne, col. 1093. vol. VI.
Il est alcalin & absorbant comme les autres substances testacées, *ibid.*

XERANTHEMUM, plante, colonne 1095. vol. VI.
Caractères de cette plante, *ibid.*
Boerhaave en compte sept-espèces, *ibid.*
Ses propriétés nous sont inconnues, *ibid.*

XIPHIIUM, plante, colon. 1095. vol. VI.
Caractères de cette plante, *ibid.*
Ses onze espèces distinguées par Boerhaave, *ibid.*

XOCHINACAZTLIS, arbre qui croît dans la nouvelle Espagne, colonne 1096. vol. VI.
Ses qualités, *ibid.*
Ses propriétés, *ibid.*

XYLON, plante, col. 1097. vol. VI.
Ses caractères, *ibid.*
Ses trois espèces, suivant Boerhaave, *ibid.*
Description de cette plante en arbrisseau, *ibid.*
Ses propriétés, *ibid.*

XYLOSTEUM, plante, col. 1097. vol. VI.
Ses caractères, *ibid.*

Y.

YAWS, maladie endémique dans la Guinée & dans les autres climats chauds d'Afrique, col. 1099. vol. VI.
Ses symptômes, *ibid.* & *suiv.*
Cure, col. 1101. & *suiv.*

YEUSE, arbre, col. 389. vol. I.
Sentiment de Gérard à ce sujet, *ibid.*
— Casp. Bauhin, *ibid.*
— *dem.*

Description de la coquille du gland, fruit de cet arbre, *ibid.*
Usage de cette coquille pour les teinturiers en laine, *ibid.*

Description des autres végétaux qui portent le nom d'*agilops*, *ibid.*
Vertu de la première espèce, selon Tragus, col. 390.
Description de l'*agilops*, par Dioscoride, *ibid.*
Nom d'une autre espèce d'*agilops*, & sa description, *ibid.*
— troisième espèce, *ibid.*
— *dem.*

Vertu de cette plante dans le commencement d'un abcès appelé *agileps* ou *anchileps*, *ibid.*

Description de cet abcès par plusieurs Auteurs, tant anciens que modernes, col. 391.
Cure de cet abcès, tirée de Celse, *ibid.*

Sentiment de Wifeman, Heister, Senner, tant sur la cure que sur la nature de cet abcès, colonne 392. & *suiv.*

YQUETAYA, plante du Brésil, col. 1107. vol. VI.
Qualités & vertus de ce qu'on lui attribue, *ibid.*

YSARD ou CHAMOIS, animal, col. *Capra Alpina*, 1457. vol. II.

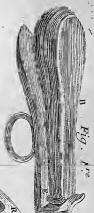
Ses autres noms, *ibid.*
 Sa description, *ibid.*
 Parties de cet animal dont on se sert
 Médecine, col. 1458.
 Leurs vertus, *ibid.*
YUCCA, plante, colon. 1108. volume VI.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses qualités, *ibid.*
YVRAIE, plante, colonne 554. volume I. *Aira.*
 Son usage, selon Hippocrate, *ibid.*
 Ses noms suivant les Botanistes Modernes, *ibid.*
 Différence de l'yvraie avec les autres grains, & sa description par Ray, *ibid.*
 Ses vertus, selon Dioscoride, colon. 555.
 — Pline, *ibid.*
 Sentiment de Ray sur ses vertus, & sur les inconvéniens qu'il y a à en faire usage intérieurement, *ibid.*
YZTACTEX, plante du Brésil, col. 1108. vol. VI.
 Usage de sa racine broyée, *ibid.*

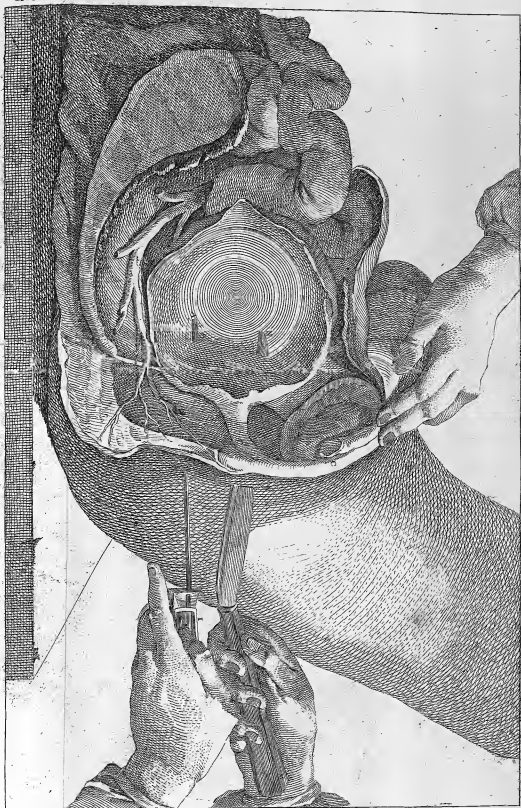
Z.

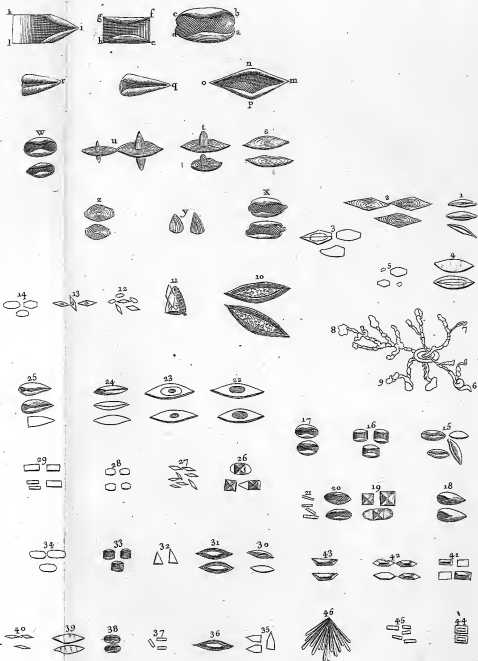
ZACCON, premier exotique qui croît dans la plaine de Jéricho, col. 1109. vol. VI.
 Usage de l'huile tirée par expression de son fruit, *ibid.*
ZACINTHA, plante, col. 1109. vol. VI.
 Ses caractères, *ibid.*
 Ses propriétés, *ibid.*
ZAGU, grand arbre qui croît dans l'Isle de Ternate proche l'Equateur, col. 1110. vol. VI.
 Usage que font les habitans de la substance farineuse qui se trouve dans son sommet, *ibid.*
ZANNA, terre médicinale qu'on trouve dans cette partie de l'Arménie

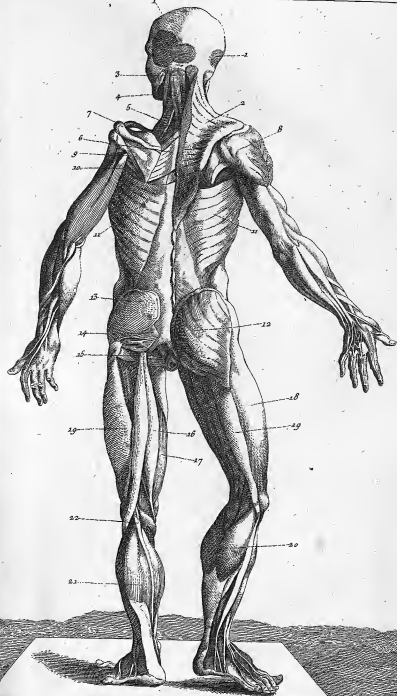
qui borne la Cappadoce, col. 1110. vol. VI.
 Qualités de cette terre, *ibid.*
ZEDOAIRE, de deux fortes, mais *Zedoaria.*
 toutes deux racines d'une même plante, col. 1113. vol. VI.
 On les fait venir des Indes Orientales, *ibid.*
 Qualités & vertus de ces racines, *ibid.*
 Caractères de la première espèce de zédoaire, *ibid.*
 — de la seconde espèce, *ibid.*
 Deux autres espèces de zédoaire comptées par Dale, col. 1114.
ZENICON, nom d'un poisson connu jadis dans la Gaule Celtique, 1115. vol. VI.
ZERIS, (Gabriel de) Anatomiste, col. 1136. vol. I.
 Son pays, *ibid.*
 Temps où il fleurit, *ibid.*
 — ses Ouvrages anatomiques furent publiés, *ibid.*
ZERTA, nom d'un poisson qui vit dans la mer & dans l'eau douce, colon. 1116. vol. VI.
ZERUMBETH, colonn. 1116. volume VI.
 On ne fait point exactement ce que c'est, *ibid.*
ZINC, col. 1118. vol. VI. *Zincum.*
 Ce que c'est, *ibid.*
 D'où on le tire, *ibid.*
 Manière dont on fait le fourneau dans lequel on fond la mine du Zinc, *ibidem.*
 Qualités & propriétés du zinc, colon. 1119.
 Manière de faire du lèton avec du zinc & du cuivre fondus ensemble, *ibid.*
ZYGOMA, un des os de la face, colon. 1126. vol. VI.
ZYGOMATIQUE, muscle, colonne 1126. vol. VI. *Zygomaticus musculus.*
 Situation de ce muscle, *ibid.*
 Son usage est de pousser la levre en haut, *ibid.*

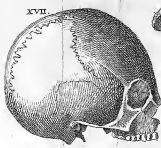
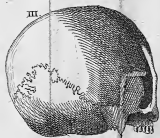
Fin de la Table des Matieres.

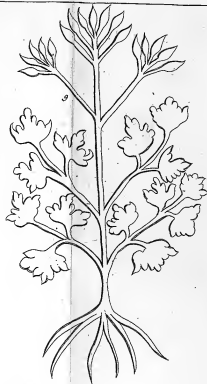
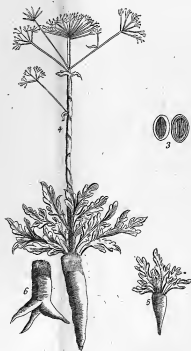


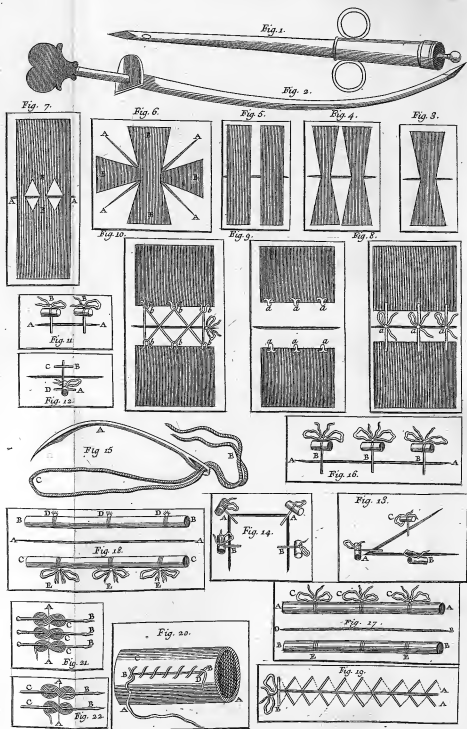


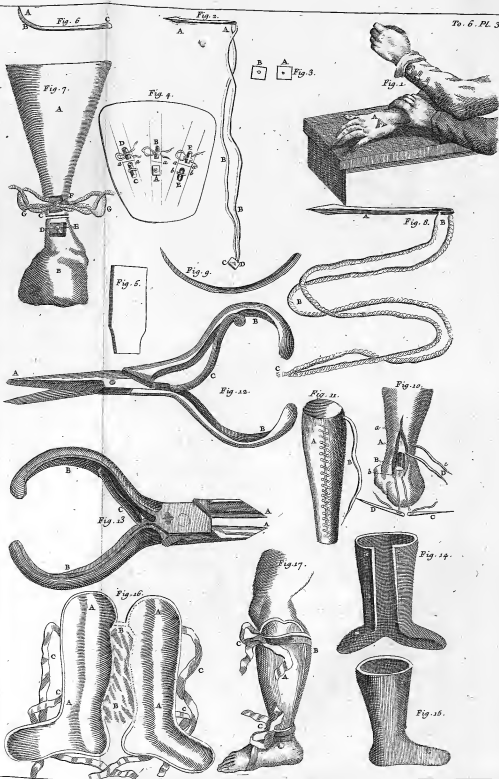












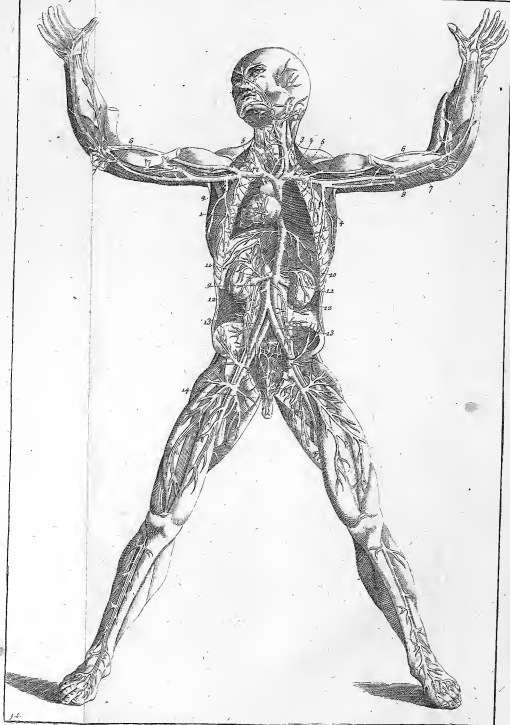


Fig. 1.

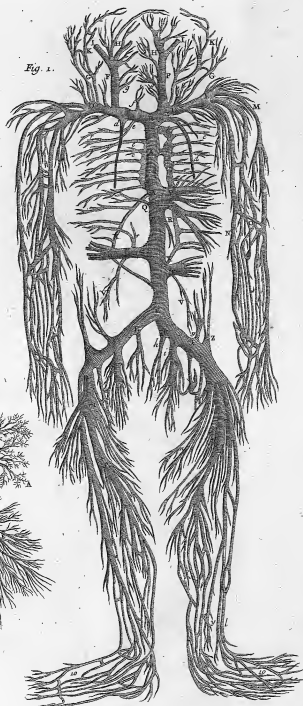


Fig. 2.

